St. Bernard's Seminary Library

No.

Given by Rt Rev. B. J. Mac Quaid

Room Reference Library.

Department Dogm. & General Theol.

37387000568731

THEOLOGIÆ

CURSUS COMPLETUS.

AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce rachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 27 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées : aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4°. Le passé paraît un sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre. Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Editions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses Publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine. Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur.

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée. On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les correcteurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient une révision, et souvent il en vient deux ou trois; puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on fait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a-t-il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition. De plus les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent le plus souvent que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver en dix-huit mois d'étude, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, Son Eminence le cardinal Pitra, Bénédictin de Solesme, et M. Bonetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions guère trop présumé de notre parfaite correction. Dans le Clergé se trouvent de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très-positifs et très-pratiques, eh bien! nous leur promettons une prime de 10 centimes par chaque faute véritable qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, surtout dans les grecs.

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est corrigé mot pour mot d'un bout à l'autre. Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi-million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRÈS COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.

Nous avons la consolation de pouvoir finir cet *avis* par les réflexions suivantes : Enfin, notre exemple a fini par ébranler les grandes publications en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, par les *Canons grecs* de Rome, le *Gerdil* de Naples, le *Saint Thomas* de Parme, l'*Encyclopédie religieuse* de Munich, le recueil des *déclarations des rites* de Bruxelles, les *Bollandistes*, le *Suarez* et le *Spicilége* de Paris. Jusqu'ici, on n'avait su réimprimer que des ouvrages de courte haleine. Les in-4°, où s'engloutissent les in-folio, faisaient peur, et on n'osait y toucher, par crainte de se noyer dans ces abîmes sans fond et sans rives; mais on a fini par se risquer à nous imiter. Bien plus, sous notre impulsion, d'autres Editeurs se préparent, sous notre patronage et notre direction, au *Bullaire* universel, à une *Histoire* générale des Conciles, aux *Décisions* de toutes les Congrégations, à une *Biographie* et à une *Histoire* universelle etc., etc. Malheureusement, la plupart des éditions déjà faites ou qui se font, sont sans autorité, parce qu'elles sont sans exactitude; la correction semble en avoir été faite par des aveugles, soit qu'on n'en ait pas senti la gravité, soit qu'on ait reculé devant les frais; mais patience! une reproduction correcte surgira bientôt, ne fût-ce qu'à la lumière des écoles qui se sont faites ou qui se feront encore.

THEOLOGIÆ

CURSUS COMPLETUS,

EX TRACTATIBUS OMNIUM PERFECTISSIMIS UBIQUE HABITIS, ET A MAGNA PARTE EPISCOPORUM NECNON THEOLOGORUM EUROPÆ CATHOLICÆ, UNIVERSIM AD HOC INTERROGATORUM, DESIGNATIS, UNICE CONFLATUS,

PLURIMIS ANNOTANTIBUS PRESBYTERIS AD DOCENDOS LEVITAS PASCENDOSVE POPULOS ALTE POSITIS

ANNOTAVIT VERO SIMUL ET EDIDIT

J.-P. MIGNE,

BIBLIOTHECÆ CLERI UNIVERSÆ,

SIVE

CURSUUM COMPLETORUM IN SINGULOS SCIENTIÆ ECCLESIASTICÆ RAMOS EDITOR.

TOMUS VIGESIMUS SEXTUS.

DE FESTIS ET SECTIS JUDÆORUM.
DE FESTIS D. N. JESU CHRISTI ET B. V. MARIÆ. — DE IMMACULATA CONCEPTIONE.
DE RITIBUS SACRIS. — DE USU SACRARUM CÆREMONIARUM.
DE TRANSSUBSTANTIATIONE ET PRÆSENTIA REALI.
DE TRADITIONIBUS NON SCRIPTIS. — INTRODUCTION A LA THÉOLOGIE

This item is the property of
Southern Evangelical Seminary
3000 Tilley Morris Rd. Matthew 8105

28 VOLUMINA : 138 FRANCIS.

EXCUDEBATUR ET VENIT APUD J.-P. MIGNE EDITOREM,
IN VIA DICTA *THIBAUD*, OLIM *D'AMBOISE*, PROPE PORTAM LUTETIÆ PARISIORUM VULGO *D'ENFER* NOMINATAM, SEU *PETIT-MONTROUGE*, NUNC VERO INTRA MŒNIA PARISINA.

1865

Ref
BR60
T44
937
v26

ELENCHUS

AUCTORUM ET OPERUM QUI IN HOC TOMO XXVI CONTINENTUR.

ZANOLINI.

Disputationes de Festis et Sectis Judæorum, ex antiquis tum Rabbinorum tum Christianorum monumentis collectæ. col. 9
I. — De Festis Judæorum. 9
II. — De Sectis eorumdem. 119

BENEDICTUS XIV.

De Festis Domini Nostri Jesu Christi et beatæ Mariæ Virginis. 145
I. — De Festis D. N. Jesu Christi. 145
II. — De Festis B. Mariæ Virginis. 551

DELORME.

De Immaculata, seu de ratione congruentiæ pro immaculata Conceptione. 659

ASSEMANI.

J.-M. Assemani Vita. 697
De Ritibus sacris. 697

LANGUET.

J.-J. Languet Vita. 721
De vero Ecclesiæ sensu circa sacrarum Cæremoniarum usum. 735

PERRONE.

De Transsubstantiatione et reali Præsentia Christi in Eucharistia. 857

NATALIS ALEXANDER.

De Traditionibus non scriptis earumque necessitate et auctoritate, ubi Riveti tractatus *De Patrum auctoritate*, et Dallæi libri *De vero Patrum usu*, refelluntur. 919

DE LA CHAMBRE.

Introduction à la Théologie. 1067
I. — *De la Nature et des Propriétés de la Théologie.* 1067
II. — *Des Principes sur lesquels la Théologie fonde les points de doctrine qu'elle enseigne.* 1119
III. — *De la Méthode qu'il faut suivre dans l'étude de la Théologie.* 1145

Index Rerum. 1193

Parisiis. — Ex Typis J.-P. MIGNE.

DISPUTATIONES

DE FESTIS ET SECTIS JUDÆORUM

Ex antiquis et recentibus tum Rabbinorum tum Christianorum monumentis collectæ

Ab Antonio Zanolini

Juris utriusque Doctore, et in Seminario Patavino linguarum Orientalium Præceptore,

CUM EJUSDEM AUCTORIS ADNOTATIONIBUS.

Multa fiunt eadem, sed aliter. QUINTILIAN. *lib. II, cap.* 20.

Lapides et ligna ab aliis accipio : ædificii tamen exstructio et forma, tota nostra. Architectus ego sum, sed materiam varie undique conduxi. Nec aranearum sane textus ideo melior, quia ex se fila gignunt : nec noster vilior, quia ex alienis libamus ut apes.

JUSTUS LIPSIUS, *ad cap.* 1 *Monit. Politic.*

DISPUTATIO PRIMA.

DE FESTIS JUDÆORUM.

Quomodo Hebræorum festa dividuntur? — Resp. Hebræorum festa (1) in tres classes distribuuntur ; alia sæpe singulis annis celebrantur, ut Sabbata, et Novilunia ; alia sunt anniversaria, hoc est, semel quolibet anno contingunt, ut festum Novi anni, sive Tubarum, Paschæ, Pentecostes, Tabernaculorum, Expiationis, Purim, Encæniorum, sive Consecrationis; alia demum post aliquot annos recurrunt, ut annus Sabbaticus, et Jubilæus. Ex his autem festis alia Deum auctorem agnoscunt, alia homines. Deo accepta referenda sunt festa Sabbati, Noviluniorum, Tubarum, Paschæ, Pentecostes, Tabernaculorum, Expiationis, Anni septimi, vel Sabbatici, et Quinquagesimi, vel Jubilæi ; hominibus vero festa Encæniorum, Purim, et aliæ solemnitates minoris momenti sunt tribuendæ.

CAPUT PRIMUM.

DE SABBATO.

Quot modis sumitur Sabbatum in Sacris litteris ? — Resp. Sabbatum (2) in sacris litteris varias habet significationes. Ut plurimum enim festa, et solemnitates

(1) Hæc vox *festum* originem trahit a Verbo *feriari*, eademque significatio ei subjecta est, ac nomini Hebraico שבת *Sabbatum, quies.* Sine ullo autem discrimine apud Auctores nomina *solemnitatum, festivitatum, festorum, et feriarum* usurpata reperiuntur.

(2) Sabbati mentio frequentissime in Sacris litteris fit, ejusque solemnitas multis nominibus ceteris diebus festis celebrior, et insignior est. Hinc Cunæus lib. 2. cap. 24. de Republ. Hebræorum. *Sabbati solemnitas, quæ a primo mundi ortu instituta, et a Sanctis hominibus observata semper, novissime tandem, cum Lex ferebatur, sancita ex integro est.* Varia hujus nominis origo apud Auctores occurrit. Plutarchus enim lib. 4. Symposior. probl. 2. Sabbatum ita vocatum censet a Baccho vulgo dicto Σάββις eo die summa religione a Judæis culto, quæ opinio merito a Cælio Rhodigino risu excipitur, et exploditur. Lactantius lib. 5. Divin. institut. cap. 14. a numero septimo dierum Sabbatum nuncupatum fuisse existimat. Nonnulli vero originem hujus vocis, lingua Ægyptiaca derivari contendunt, inter quos Appion Alexandrinus apud Josephum lib. 2. impudenter rationem hanc subjicit, quia Judæi ob difficile sex dierum iter defatigati inguinum morbo ab Ægyptiis *Sabbatosni* dicto correpti sunt, coactique propterea die septima quiescere in regione illa, quæ hodie Judæa appellatur. Apage nugas. D. Gregorius melius lib. 1. Moral. cap. 11. eorum opinionem sequens, qui Sabbatum a septem dierum numero dictum volunt, ait, nos certissime

a Deo Institutæ hoc nomine appellantur ; deinde totus annus Sabbaticus Sabbati nomine intelligitur ; præterea tota hebdomada ; tandem proprie, et peculiariter (1) septima quælibet dies cujusque hebdomadæ. Cum itaque in Sacra Scriptura non una sit Sabbati significatio, liquet apertissime, plurimos tum Veteris, tum Novi Testamenti textus de Sabbato agentes diem illum, quem nos stricte Sabbatum nuncupamus, non semper significare.

In quo consistit Sabbati solemnitas apud Hebræos ? — Resp. In cessatione ab omni opere, ritibus quibusdam, et ceremoniis, et in itinere Sabbatico, quod spatio bis mille cubitorum a Judæis solet definiri. Nullum autem operæ pretium me facturum arbitror, si levia quælibet, vel potius nugas enarravero, quibus se teneri Judæi diebus Sabbati præcepto *Legis Oralis* prædicant, cum inutiles tantum, ac ridiculas quæstiones de iis excitent, futilibusque operibus præstandis se Sabbatum secundum Legem divinam religiosissime celebrare glorientur. Nam si quis diligenter ad trutinam revocet, quæ die Sabbati agunt, vel a quibus abstinent, aperte intelliget, eos hominibus fucum facere superstitiosa rerum minimarum, levissimarumque observatione, a vera autem pietate, veroque Dei cultu quam longissime abesse.

Cum Legis Oralis *mentionem feceris, cedo, quænam est* Lex Oralis ? — Resp. *Lex Oralis*, vel Hebraice *Torà Scebehàl Pe*, est, quam Judæi a Deo Moysi in monte Sinai ore traditam censent, et a Moyse per traditionem integram, atque incorruptam usque ad tempora Antonini Imperatoris servatam credunt. Cum vero Rabbì Tehudà inter Hebræos sapientissimus, ne paulatim oblivioni tradita periret, eam ex schedulis omnibus, quibus memoriæ caussa continebatur, collectam anno Christi centesimo quinquagesimo litteris mandasset, Judæi omnes tum terram Sanctam, tum Babyloniam incolentes, eamdem sibi sancte, religioseque servandum decreverunt.

Quænam opera die Sabbati Judæis prohibentur ? — Resp. Opera Judæis vetita (2) præcipua, et generalia,

scire, Scripturam Sacram septenarium numerum pro perfectione ponere consuevisse ; cujus opinioni suffragatur D. Augustinus de Civit. Dei lib. 11. cap. 31. qui multa de septenarii numeri perfectione in medium profert. Itaque maximum honorem a Græcis, et barbaris præstitum fuisse numero septenario ostendit Aulus Gellius lib. 3. cap. 10. Ex quo deinde factum, ut multa honorifica nomina ei tributa sint, quæ recenset D. Hieronymus cap. 39. in Ezechielem. Qui ceremonias Legis Mosaicæ perpendet, inveniet numerum hunc septenarium admodum celebrem in iis fuisse, ut patet ex Levitici, et Numerorum locis quamplurimis. Hinc Judæi ob diem hunc magna religione, atque adeo superstitione celebratum *Sabbatarii* apud Ethnicos passim nuncupantur, quemadmodum apud Martialem lib. 4. Epigr. 4. *jejunia Sabbatariorum* dicuntur, videlicet jejunia a Judæis observata, qui Sabbata maxima superstitione colebant, diesque hebdomadæ a Sabbato numerare consueverunt, *Sabbatarii* autem dicti sunt, qui profitebantur veram *Sabbati* observationem juxta Christi doctrinam. Ili ab Eusebio lib. 4. Hist. Eccles. cap. 22. vocantur *μασβυναῖοι*, et inter Hæreticos referuntur.

(1) Sacræ litteræ quibuslibet profanis Auctoribus antiquiores cultum diei septimi ab origine Mundi trahendum esse apertissimis verbis declarant Gen. cap. 1. *Quievit Deus die septimo, et benedixit diei septimo*, quem cultum admodum religiosum fuisse non solum apud Adamum, reliquosque Patriarchas Rabbini, sed apud Gentes etiam sacrum fuisse Auctores alii multi defendunt, quidquid contra Marshamus Anglus in Canon. Chron. ad Secul. q. conetur obtrudere, laudem hanc Ægyptiis vetustissimis Temporum artificibus tribuens, quos omnium primos menses, et annos invenisse, orbemque dierum hebdomadicum ex Planetarum numero derivasse, et cum Astrologica sua disciplina propagasse contendit. Præterquam quod enim Moses narrat in primo rerum initio a Deo quarto die in firmamento cœli luminaria fuisse collocata ad diem a nocte separandum, certumque annorum numerum Noe ab eodem definitum ad terram aquis perdendam, nonne Chaldæus Paraphrastes cap. 1. in Cantic. et Targum, et Medrasch Tillìm in titulum Psalmi 92. asserunt, Canticum ab Adamo in laudem Sabbati fuisse compositum ? A Gentibus diem septimum religiose servatum fuisse ab ipsis Mundi incunabulis confirmat etiam Philo lib. 2. de vita Mosis, quem sequitur Eusebius lib. 13. de Præparat. Evangelica cap. 7. in medium afferens Hesiodum, Homerum, et Linum carminibus suis septimum diem tanquam sacrum celebrantes. Quod vero Christi fidelibus ab Hebræis in Tractatu *Avodà Zarà*, sc. *Idololatriæ*, objicitur, non hunc, sed diem Dominicum ab ipsis observari, ac propterea id eis culpæ vertendum esse, nullum negotium facessit mutationis caussam, et rationem cognoscenti. A Divo enim Paulo modo uterque, modo alteruter ex iis religiose cultus fuit, ut patet ex Actor. Apostol. cap. 13. v. 14. 42. 44. et c. 16. v. 13. eaque consuetudo post Apostolorum tempora diu obtinuit, ut testatur D. Ignatius in epist. ad Magnesianos, Sozomenus, Anastasius, Socrates, et alii. Cum autem, Ecclesiastica disciplina jam confirmata, populoque fidelium admodum aucto, duo dies rebus sacris addicti qualibet hebdomade nimii esse viderentur, unicum tantummodo Dominicum diem solemniter ab omnibus celebrandum Ecclesiæ moderatores decreverunt.

(2) Hebræi veteres ex Dei mandato Exod. 20. 10. 23. 12. ut commodius rebus sacris, et cultui Divino vacare possent, a consuetis profanis laboribus Sabbato cessabant. Vetitum quippe ipsis erat cibum parare. Exod. 16. 24. negotia quælibet tractare, emere, vendere. Nehem. 10. 31. ignem accendere. Exod. 35. 3. ligna colligere. Numer. 15. 32. onera portare. Jerem. 17. 22. arare, et metere. Exod. 34. 21. torcularia calcare. Nehem. 13. 15. et alia hujusmodi agere. Hoc vero sacrum otium Judæis a Deo Sabbati die duplici de caussa mandatum fuit, tum ut ejus cessationem a creatione solemniter celebrarent, tum ut in memoriam revocarent, se summo ejusdem beneficio a durissima Ægyptiorum servitute fuisse liberatos. Quare postquam Deus Sabbati quietem Hebræis præcepit, adjecit Deuter. 5. 15. *Et memineris, te servum fuisse in terra... Ægypti, idcirco præcepit tibi Dominus Deus tuus, ut observes diem Sabbati.* Odio igitur, et calumniandi libidine nonnulli ex Gentibus Judæos incusant, eorumque sacra contemnentes tanquam otiosos homines insimulant. Hinc Juvenalis ob Sabbati quietem eos acriter exagitat Satyra 14.

Sed pater in caussa, cui septima quæque fuit lux
Ignava, et partem vitæ non attigit ullam.

Quemadmodum etiam Ovidius lib. 1. de Arte amandi Sabbata Judæorum appellat *rebus minus apta gerendis.* Profecto non video, quomodo Auctores hi quietem, Judæis vitio vertendam censuerint, cum dies festos colendos esse, iisque ab omni labore cessandum Gentes etiam existimarint. Præterquam quod enim Tibullus lib. 2. Eleg. 1. cecinit :

Luce sacra requiescat humus, requiescat arator,
Et grave suspenso vomere cesset opus :

a quibus alia deinde derivantur, habentur in *Misnà*, sect. 2. c. 39. Adeo autem superstitiosa Sabbati quies, et cessatio ab omni opere semper a Judæis observata fuit, ut res suas diripi, urbes incendi, se demum in captivitatem abduci sæpius passi sint, ne hujusmodi præceptum violarent. Hinc Hierosolyma olim a Ptolomæo Lagi filio ob desidum Judæorum oculos capta. Hanc superstitionem, et scrupulum ex eorum animis evellere conatus est Mathathias Hassamonæus (1) stre-

a Columella lib. 2. De re rustica c. 22. in medium afferuntur opera quamplurima ad vitæ commodum spectantia in feriis a Gentibus omnibus interdicta. Licet autem antiquitus Hebræi juxta Dei mandatum admodum exacte Sabbatum celebrarent, Judæi tamen hodierni in eo colendo superstitiosi potius, quam religiosi vocandi sunt. In *Misnà* enim *Tractatu de Sabbato* cap. 7. sect. 2. recensentur 39. capita generalia operum vetitorum, ab ipsis *Patres operum* appellata, ad quæ alia omnia minutissima Sabbato prohibita referuntur, a quibus sibi exactissime abstinendum censent. *Patres operum sunt quadraginta minus uno.* 1. *qui serit.* 2. *qui arat.* 3. *qui metit.* 4. *qui mànipulos facit,* 5. *qui triturat.* 6. *qui ventilat.* 7. *qui purificat* (frumentum). 8. *qui molit.* 9. *qui vannit.* 10. *qui depsit.* 11. *qui coquit.* 12. *qui tondet lanam.* 13. *qui dealbat eam.* 14. *qui excutit eam.* 15. *qui colorat eam.* 16. *qui net.* 17. *qui orditur telam.* 18. *qui facit duo licia.* 19. *qui texit duo fila.* 20. *qui findit duo fila* 21. *qui ligat.* 22. *qui solvit.* 23. *qui consuit duas suturas.* 24. *qui lacerat eo fine, ut consuat duas suturas.* 25. *qui venatur capream.* 26. *qui mactat eam.* 27. *qui detrahit ejus cutem.* 28 *qui salit eam.* 29. *qui parat pellem ejus.* 30. *qui abradit eam.* 31. *qui incidit eam.* 32. *qui scribit duas litteras.* 33. *qui delet ea conditione, ut scribat duas litteras.* 34. *qui ædificat.* 35. *qui destruit.* 36. *qui extinguit.* 37. *qui accendit.* 38. *qui percutit malleo* 39. *qui educit ex una potestate in aliam* (hoc est e loco privato in publicum, vel e loco publico in privatum), *Ecce hi sunt Patres operum quadraginta minus uno.* Si autem sponte hæc opera olim Judæus faciebat, reus lapidationis, et excisionis censebatur; si vero ex ignorantia, sacrificium pro peccato offerre tenebatur. Sectione vero 4. dicitur is violare Sabbatum, et profanum reddere, qui audet efferre *paleam, quasi plenum os vaccæ,* sc. quantum os vaccæ capit; *fœnum leguminum, quasi plenum os cameli; gramen, quantum est plenitudo oris agni; herbas quasi plenum os hœdi; folia allii, et folia cæparum viridia ad quantitatem caricæ; arida ad plenitudinem oris hœdi.* Permittitur autem ex capite 16. *Misnà* sect. 1. die Sabbati ex incendio eripere omnes Scripturas sanctas, sive legant in iis, sive non legant. Nomine vero Scripturarum, quæ ab iis leguntur, intelligitur Lex, et Prophetæ; nomine autem earum, quæ non leguntur, designantur libri Hagiographi. Præter libros sacros licet etiam arcam, qua clauduntur, ex incendio servare, pariter thecam Thephillin cum ipsis Thephillin, et pecuniam, si forte in ea cum ipsis sit recondita. Quamvis autem Maimonides vir alioquin doctissimus, et non solum inter Judæos, sed etiam inter Christianos celeberrimus, quem Cunæus asserit primum inter Judæos fuisse qui docuerit, et sciverit, quid sit non ineptire, ineptias omnes exagitare, et rejicere soleat; adeo tamen in materia Sabbati ipse etiam ineptit, ut nugarum amator jure, ac merito vocari possit. Sed ne tædio, ac molestiæ sim nimia rerum ridicularum narratione, satius erit eas præterire, ipsique cum aliis Rabbinis hujusmodi inania relinquere, quam inutili commemoratione legentes defatigare.

(1) Quæstionem movent nonnulli, utrum liceret Judæis die Sabbati ab hostibus se defendere. Id licuisse semper volunt, sed ipsos id egisse tantummodo asserunt post Mathathiæ Assamonæi consilium, qui

nuissimus Judæorum Imperator, docuitque, nullo modo Legi Divinæ esse contrarium aggredientem hostem propellere, illatamque vim totis viribus tempore quolibet propulsare. Nullas enim leges necessitati sancitas esse, quæ humanæ imbecillitatis patrocinium suscipiens, quidquid cogit, excusat, et defendit. Sed cum iterum postea hujusmodi præpostera opinio eorum animos invasisset, a Pompeio, et Antiocho, portis effractis, stratisque muris, urbs diruta est et excisa, Judæique ad aras sacrificantes pecudum more mactati et occisi. Leges autem de Sabbato adeo superstitiose colendo Judæis, ut diximus, a Rabbi Tehudà inter ipsos magni nominis in *Lege Orali* traditæ sunt. Licet autem quælibet opera ipsis a Deo die Sabbati vetita fuerint, sacrificia tamen offerre ex Numer. 28 et panes propositionis (2) reficere debuisse, ex Lev. 28 colligitur.

Quinam ritus, et preces hoc die peraguntur? — Resp.

cuilibet licere quolibet tempore arma arripere ad se, suaque tuenda persuasit; prohibuit tamen hostes die Sabbati sponte aggredi, vel contra ipsorum conatus aggeres, aliaque munimenta extruere. Ante Mathathiam in colendo Sabbato adeo superstitiosos eos fuisse Historiæ narrant, ut pecudum more ab hostibus se occidi paterentur, hostibusque scalas muris admoventibus, muros occupantibus, nihil se moverent, sed superstitione, quasi retibus quibusdam capti, se continerent. Hinc lib. 1. Machab. cap. 2. ad mille Judæos interfectos legimus a militibus Antiochi Epiphanis in montibus, in quos se receperant, hostium vim non propulsantes, ne Sabbatum violarent. Ceterum recentiores Judæi decernunt, licuisse ipso Sabbati die Gentium urbes obsessas aggredi, et contra eas hostiliter agere, dummodo obsidio non ipso Sabbato, sed tertio ante ipsum die fuisset incepta.

(2) *Panes* פנים *facierum*, sive *panes propositionis* hoc nomine appellantur, quia coram Domino apponebantur in mensa, quæ erat in Sancto ante Adytum. Græci eos vocant panes προσώπου, vel προθέσεως, quemadmodum etiam Hebræi aliquando המערכה *ordinationis*, quia ordinatim in mensa disponebantur. Istis panibus, qui erant numero duodecim, recipiendis totidem scutellæ paratæ erant. Conficiebantur autem e simila sine fermento; in duos ordines distinguebantur, atque inter se æquis intervallis distabant, calamis aureis inter eos interpositis, ut ad illos liber aeri pateret aditus. Porro singulis Sabbatis panes propositionis a Sacerdotibus tollebantur e Sancto, recentesque in eorum locum sufficiebantur. Hoc vero ritu, et ceremoniis id agebatur. Quatuor Sacerdotes in Sanctum ingrediebantur, ex quibus duo duas thuris acerras, alii duo duos panum recentium ordines deferebant. Tum quatuor alii panes, et acerras e mensa tollebant. Postquam in mensa panes recentes disposuerant, egrediebantur, et panibus veteribus in mensa aurea vestibuli collocatis, thus admixto sale adolebant, denique iis inter se viritim divisis in loco sancto vescebantur. De his panibus propositionis Josephus lib. 3. septem observatione digna in medium affert. Ait itaque 1. eos fuisse azymos. 2. publico ære parandos. 3. admodum magnos, ut singuli cuilibet vel edaci viro ad duos dies sufficerent. 4. fuisse duodecim numero, h. e. singulos a singulis Tribubus tribuendos, ut se gratos erga Deum, a quo jugiter alebantur, præstarent. 5. Pridie Sabbati coquendos, ut postridie mane sacræ mensæ possent apponi. 6. Duabus lancibus apponendos. 7. denique in cibum Sacerdotibus cessisse. Quod si David panes propositionis comedit, id necessitate cogente fecit, qua ingruente quoslibet lege ab eis abstinendi solutos Judæi censebant.

Hoc die clangunt buccina, accendunt lampades, mensas instruunt, partemque Sacræ Scripturæ in synagogam convenientes legunt.

Ad quos pertinet lucernarum Sabbatinarum (1) *accensio?* — Resp. Circa vesperam, sole occumbente, quolibet die Veneris mulieres quæque domi suæ lampada (2) sex luminibus constantem accendunt; quod si oleum desit, ad illud parandum ostiatim a ditioribus pecuniam corrogant. Simul ac lampas ardere incipit, manibus versus eam sublatis brevem precatiunculam quamdam mulier recitat; quia vero precatio hæc esset recitanda lucerna nondum accensa; ideo alteram manum ei opponit, ut splendor ab oculis removeatur, idemque est, ac si lucerna non arderet. Eam porro ob caussam mulieres adeo accurate lucernarum accendendarum præcepto satisfacere conantur, quia *Misnà* sect. 6. minitatur, eas propter tria potissimum peccata tempore partus interituras; *quia* videlicet *non satis cautæ fuerunt circa impuritatem suam menstruam; circa placentam farinaceam, et circa accensionem lucernæ.* Præmium vero sedulis et studiosis hac in re feminis promittitur, et veluti merces proponitur docta, et erudita filiorum soboles. Implendæ quidem legi a Rabbinis traditæ satis esset lucernam unam accendere, pietatis tamen, et religionis exercendæ gratia omnes lucernas accendunt. Solent autem patresfamilias die Veneris mulieres de lucernarum accensione admonere, ne forte vel negligentia, vel oblivione hujusmodi munus prætereant. Quod si a Christi fideli lucernæ Sabbatinæ accenderentur, irrita et inanis esset accensio. Accensis vero lampadibus instruuntur mensæ (3), cibique apponuntur, qui venturo etiam Sabbato sufficiant.

Quænam est precatiuncula a muliere in accensione lucernarum recitanda? — Resp. : *Benedictus nunc Dominus Deus noster, Rex mundi, qui nos præceptis suis sanctificavit, et candelas Sabbatinas accendere præcepit.*

Quare hæc lucernarum accensio ad feminas pertinet? — Resp. Omissis aliis futilibus et inanibus rationibus excogitatis a Judæis, ea potissimum videtur ratio esse, quia mulieres intra domesticos parietes conclusæ rei domesticæ curam gerere solent, viris interim aliis rebus, occupationibusque distentis et implicatis (4).

Die Sabbati quid agunt Judæi in suis synagogis? — Resp. Mane Sabbati tardius profestis diebus e lecto surgentes, et vestibus (5) a quotidianis diversis induti, postquam in Synagogam convenerunt, præpositis quibusdam psalmis et precibus, absconditum et repositum sacrum codicem extrahunt, unamque Sacræ Scripturæ sectionem ab ipsis appellatam *Parascà* legunt cum ejus compendio *Aphtarà* dicto. Post hæc toti cœtui benedicitur, duæque preces adduntur, in quarum altera orâtur pro Principe, cui serviunt; in altera vero sacrificium stante Templo die Sabbati offerri solitum recitatur. Tam ante, quam post meridiem nonnulla a Rabbinis dicuntur ad explicationem interpretationemque eorum, quæ lecta sunt, pertinentia. His expletis, epulantes, genioque indulgentes diutius, quam reliquis hebdomadæ diebus, tribus vicibus mensæ accumbunt (6), scilicet semel vespere Veneris, et

resve non requiri; ut Hebræi recordentur, olim ab Israelitis in deserto ob diem Sabbati duplum manna fuisse colligendum; tegendos autem esse, ne panis ignominiam suam, ut ipsi loquuntur, videat, cum ante panis benedictionem vinum soleat consecrari. Culter autem singulis convivis est apponendus, qui ante Sabbatum solet acui, et abstergi.

(1) *In Tractatu Misnà de Sabbato* cap. 5. recensentur res, quæ splendori lucernæ Sabbatinæ nutriendo ineptæ censebantur, declaraturque quisnam immunis a culpa sit lucernam, durante adhuc Sabbato, extinguens. Quod attinet ad primum, hæc sunt *Misnà* ipsissima verba Latine reddita. *Quo non accendunt* (lucernas)? *Non incendunt neque musco, neque lino impexo, neque involucro bombycis, neque ellychnio salicis, neque ellychnio sylvestri, neque herba virente, quæ est super facies aquarum, neque pice, neque cera, neque oleo Kikino, neque oleo combustionis* (profanato) *neque cauda* (adiposa) *neque adipe.* Oleum autem Kikinum ex Plinio lib. 15. cap. 7. fit e Cici arbore in Ægypto copiosa. Hanc arborem Dioscorides lib. 4. c. 164. *arborosum fruticem vocat*, ex qua scribit oleum nomine cicinum exprimi, cibis fœdum, lucernis, emplastrisque utile. Quod vero ad alterum pertinet. *Qui extinguit lucernam quoniam timet a gentilibus, vel latronibus, aut propter spiritum malignum, aut propter ægrum, qui dormit, liber est.*

(2) Hujusmodi lampas paulo citius præcepto ante Sabbatum accenditur juxta Hebræorum opinionem, quia falso sibi persuadent, piis animabus mortuorum, lucernis Sabbatinis accensis, a Deo permitti, ut ex Inferis, seu ex Purgatorio egrediantur, et in aquas frigidas se projiciant, donec solemnitas Sabbati absolvatur, iterumque in pristinum locum revertantur; quo tempus ut aliquandiu differant, serius Legis præcepto lucernas solent extinguere.

(3) Nonnulli volunt, mensæ stratæ linteis mundis, mappis, cyathis, et rebus aliis necessariis duos panes obtectos esse imponendos; unum non sufficere, plu-

(4) Alteram caussam afferunt Judæi, quare potius ad feminas, quam ad viros lucernas accendere pertineat. Aiunt itaque, Adamum ex arbore vetita comedere recusantem ab Eva graviter vapulasse, verberibusque coactum ex ea comedisse, innumerarumque calamitatum, morborumque ihadem sibi, totique generi humano esu illo peperisse: ob illud autem Evæ peccatum maximas Soli tenebras offusas fuisse, et ob hanc imminuti splendoris, lucisque caussam feminas ad lucernas Sabbatinas accendendas teneri. Apage nugas.

(5) Locupletiores ex Hebræis solent vestes quasdam pretiosiores, et elegantiores habere, quas die Sabbati tantummodo induunt, ceteri autem e plebe Sabbati festum colunt vestibus quotidianis, et vulgaribus nonnihil melioribus, et ornatioribus, quam consuetudinem etiam mulieres pro viribus conantur imitari. Hinc Sabbatum Hebræi vocant מלכה *Reginam*, quam non decet, inquiunt, invisere, nisi præstantibus, et insignibus vestibus indutos.

(6) Rabbini inter se digladiantur, quoties die Sabbati liceat mensæ accumbere; alii ter comedendum esse volunt, alii vero liberaliores quater. Utrique sententiam suam textu Exodi 16. v. 25. inniti contendunt. Qui ter comedendum sentiunt, aiunt, vocem *hodie* in textu ter solummodo haberi: *dixit Moses, comedite illud* hodie: *nam Sabbatum* hodie *Domino est:* hodie *non invenies ullum cibum in agro.* Qui vero quater comedendum censent, aiunt, de cœna vespertina mentionem quidem ibi factam non esse, eam tamen esse intelligendam. Quidquid sit, vel ter, vel quater ventrem ad satietatem implenti promittitur a Rabbinis triplex benedictio et a tribus rebus gravissi-

bis die Sabbati, et in cibum potumque multi adeo se ingurgitant, ut crapula sæpe crapulam excipiat. Hoc præcepto de tribus conviviis Sabbato celebrandis adeo se teneri volunt, ut ne pauperibus quidem, et ex aliorum misericordia viventibus iis abstinere permittatur. Solent etiam hoc die nuptias sæpissime celebrare læta omina futuræ prolis inde capientes. In celebrandis nuptiis die Sabbati vetitum ipsis instrumenta musica pulsare, concessum tamen Christi fidelium opera ad edendum sonum uti.

Cum de nuptiis Judæorum mentionem feceris, cedo, quomodo matrimonium apud ipsos confirmatur? — Resp. Licet vulgo matrimonii confirmatio juxta Rabbinorum præscriptum sub dio fieri soleat, ego tamen intra domesticos parietes sequenti ritu quondam peractam vidi. Itaque cum tabernaculum quoddam admodum pulcrum in media aula textilibus stragulis, magnificis operibus pictis ornata erectum esset, ex utraque parte feminæ Hebrææ frequentes per circuitum assidebant, quibus promiscua populi multitudo curiositatis ergo erat circumfusa. Sponsa inter reliquas specie, et pulchritudine insignis velo ferme ad talos obducta, vestibusque nuptialibus amicta cum Rabbino togato ejus lateri hærente sub tabernaculum venit, quam non longo intervallo secutus est sponsus Sabbatinis vestibus indutus, pallio ex vellere bombycino super injecto. Ibi postquam stantes cyathum vini invicem delibarunt, cyatho parieti illiso, cum virgo esset (secus in terram projicitur, si sit vidua) et utroque faciem obvertente meridiem versus, sponsa ter circum sponsum a Rabbino ducta est, quam statim sibi a Rabbino traditam manuque apprehensam sponsus per totam aulam semel deduxit, Judæis omnibus, qui aderant, interea benedictionis ergo in ipsos frumentum conjicientibus, elataque voce verba illa Genescos 1. 28. repetentibus, *crescite et multiplicamini.* His peractis, Rabbinus utriusque manum conjunxit, et a sponso annulum accepit coram duobus testibus ad id advocatis, quem sponsus sponsæ digito indens ait: *Ecce annulo hoc mihi desponsata es secundum ritum Mosis, et Israelis.* Ubi annulo sponsa est induta, et coram aliis duobus testibus dotis instrumentum lectum, nuptiæ per septem continuos dies ad exemplum Labanis, et Sampsonis celebrantur. Hujusmodi est ritus confirmationis matrimonii Judæorum.

Quænam exempta Judæi in medium proferunt, ut ventrem implendum esse die Sabbati ostendant? — Resp. Ut laute, et opipare Sabbatum celebrandum esse Rabbini demonstrent, nonnullos Sacræ Scripturæ textus temere detorquent, et exempla afferunt, quibus imperitæ plebeculæ vel maximo pretio exquisitissimos cibos (1) comparanti ingentes opes, magnamque

mis liberatio, nimirum a doloribus Messiæ, a judicio Inferorum, a bello Gog, et Magog; quæ certo futura ut sibi populus persuadeat, in Talmude Tractatu *de Sabbato* Rabbini textus Sacræ Scripturæ afferunt, ex quibus hujusmodi benedictiones probare conantur. Hinc quis miretur, nonnullos ex Hebræis die Sabbati adeo se in cibum et potum ingurgitare, ut sues potius videantur esse, quam homines, præsertim cum Talmudistæ, præter multa bona ipsis propterea a Deo tribuenda, statuant, singulis hominibus ipso Sabbato peculiarem animam ab ipsis Sabbatinam appellatam infundi, quæ lætos et hilares eos reddat, finitoque Sabbato exeat, in ipsos iterum sequentibus Sabbatis ingressuram? O cæcas mentes, et insanas!

Ex libro quodam, qui Hebraice inscribitur, *Libellus timoris* eruuntur deliciæ omnes Sabbato a Judæis exercendæ, quæ memoriæ caussa sequentibus versiculis Latinis continentur:

Esto bono animo, teque divitem esse existimato.
Pretiosis vestibus, et elegantibus pannis induitor.
Optima quæque ad Sabbati celebrationem emito.
Carnes, pisces, et vinum generosum appone.
Egregie mensa instruatur.
Vinum ad consecrationem auro contra carum ne putato.
Esto bono animo, et omnibus, quæ ad corporis delectationem faciunt, utitor.
Omnem mœrorem et tristitiam procul amove.
Quam præstantissima poteris emito.
Cum uxore tua, et filiis tuis lætare.
Tribus epulis mensam instrue,
Nec nisi quæ ad hilaritatem faciunt, loquere.

(1) Cum de cibis sermo sit, placet nonnulla de suibus addere. Licet itaque in cap. undecimo Levitici expressis Dei verbis suum carnem prohibitam Judæi magis ceterorum animalium carnibus semper aversati sint, quorum odium pariter, fugamque Lex indixit, multi tamen Auctores ex Gentibus porcorum cultum, et venerationem Judæis tribuunt. Petronius enim Arbiter in Fragmentis ait, *Judæus licet et porcinum Numen adoret.* Plutarchus vero lib. 4. Sympos. 5. postquam longo sermone quæsivit, utrum Judæi porcos colentes, an vero aversantes eorum carnibus abstineant, tandem veneretionis ergo id ab ipsis fieri concludit. Melius profecto Plutarchus inter Gentes, quam inter Judæos, porcorum patronos quæsiisset. Agathocles enim apud Athenæum lib. 9. tradit, Cretenses maximi porcos fecisse, summaque religione semper coluisse. Utinam sibi Plutarchus constitisset, neque modo cultos a Judæis porcos fuisse, modo ab eorum carnibus ob metum lepræ eos abstinuisse scriptum reliquisset. Turpiter itaque hallucinatur Plutarchus a Judæis honorem fuisse tributum porcis asserens. Præterquam quod enim id falsissimum ostendunt Sacræ litteræ Levit. 11. v. 7 et 28. Deut. 14. v. 8. nonne potius quævis supplicia subire fortissimi Machabæi maluerunt, quam vetitam porcorum carnem manducare? lib. 2. Machab. cap. 6. Quin apud Judæos infamiæ notæ subjiciebatur quicunque porcos alere auderet, ut apud Maimonid. c. 5. cautumque sub gravibus pœnis tradit Elias in Thisbi, ne nomen eorum proferretur, ne pueri audientes cupiditate accenderentur eos quærendi, et amandi. Cum autem Deus porcorum esum tantummodo, non etiam commercium vetarit, non alia de caussa Judæos ab iis magis, quam a ceteris impuris animalibus abhorrere existimo, nisi superstitione quadam a majoribus suis ad ipsos derivata, tantoque odio insectari, ut ægre admodum *porci* nomen proferant, sed de porcis mentionem facere coacti duas litteras compendii caussa usurpent *rem alienam* significantes. Hinc qui Judæorum gentem sunt insectati vi et minis ad eorum carnem comedendam eos compellere conati sunt, et ad eos adfligendos Antiochus Epiphanes carnem suillam super altari Templi sacrificandam mandavit lib. 1. Machab. c. 1. 50. Ex hoc vero Judæorum in porcos odio natum proverbium de hominibus inter se valde dissentientibus, et inimicis, eos se ea benignitate excipere, qua solet porcum Judæus. Quamobrem veteres ad arcendos Judæos ex ædibus sacris imaginem suum cum porcellis in earum januis aliquando expresserunt, eamdemque marmoream Imperator Ælius Adrianus Hierosolymitanæ urbis portis imponendam præcepit. Quam autem ob caussam caro suilla Judæis prohibita fuerit, ex eruditis nonnulli quærunt, cum in more positum esset non solum ut

rum copiam, et ubertatem a Deo promitti persuadeant. Sed quomodo *spectatum admissi risum teneatis amici*, si in scenam deducam inter cætera lanionem, quem Rabbini isti dicunt propter pecus quoddam mirum in modum opimum in Sabbatum reservatum tantis a Deo divitiis cumulatum, ut reliquo vitæ tempore aureæ mensæ, aureis vasis et ancibus onustæ assederit, omnemque supellectilem ex auro constantem habuerit; piscem vero prostantem die Veneris, cujus summo pretio omnes deterrerentur, ab alio in honorem Sabbati emptum tantam ventre conclusam gemmarum, margaritarumque copiam exenteratum effudisse, ut ditissimum emptorem reddiderit? Si res ita semper se esset habitura, lautissimos cibos quolibet pretio emptum alacres, lætique omnes confluerent, ut domum opibus cumulatissimi redirent.

Qua diei hora Sabbati solemnitas incipit? — Resp. Ad solis occasum die Veneris lucernæ domi a mulieribus accenduntur, ex quo solemnitatis initium ducitur. Prius tamen aliquanto Judæi tabernas claudunt, et a vendendis, vel emendis mercibus abstinent. Olim circa vesperam (1) in omnibus terræ Sanctæ locis solebant sexies buccina clangere, quo sono de principio Sabbati populum admonebant, ut ab omni opere cessaret; quod etiam hodie alicubi usurpatur. Hoc quoque die Sambationem fluvium a cursu quievisse (2) arbitrantur, et adhuc quiescere, ultra quem regnum suum collocatum stulte contendunt.

Cum de Parascà, et Aphtarà, quæ sunt voces Hebraicæ, mentionem supra injeceris, quæso, quid ipsæ sunt? — Resp. Utraque est lectio, quæ singulis hebdomadæ Sabbatis ab Hebræis in synagoga solemniter recitari solet, altera ex Lege, sive Moysis Pentateucho, altera ex Prophetis desumta. Prior Hebræo nomine vocatur *Parascà*, sc. *sectio*, seu *portio*, vulgo *Seder*, et Chaldaice *Sidrà*, respondetque Capitibus, seu Paragraphis Latinorum. Totum autem Pentateuchum, seu legem a Moyse exaratam Hebræi in quinquaginta quatuor *Parasciòth*, sive *sectiones* distribuunt secundum numerum majorem hebdomadarum cujuscumque anni, initiumque ducunt a *Bereschi*, sc. *In Principio*, quæ est prima Pentateuchi *Parascà*, et in *Vezoth habberachà*, h. e., *et hæc est benedictio*, quæ est ultima, desinunt. Sectiones hujusmodi aliquando quatuor, aliquando quinque, aliquando plura, aliquando pauciora Vulgata capita complectuntur, neque semper initium ducunt ab ipsis Capitibus, sed plerumque ab una, vel duabus vocibus illustrioribus, quæ argumentum totius sectionis suppeditant. Quamobrem apud Hebræos textus Pentateuchi non juxta Capita, sed juxta hujusmodi sectiones citari solent.

Istæ sectiones quomodo dividuntur? — Resp. Aliæ ex his sectionibus vocantur *Petruchòt*, h. e. *apertæ*, aliæ autem *Setumòt*, h. e. *clausæ*. *Apertæ* sunt, quæ linea aperta indicantur; *clausæ*, quæ eadem linea utrinque clauduntur. Quamvis autem in Pentateuchis manu scriptis, qui in Synagogæ arca servantur, ad superstitionem hæc sectionum scribendarum ratio adhibeatur, hodie tamen in libris imprimendis typographorum arbitrio omnia relinquuntur. Id hac in re animadvertendum, has sectiones apertas, sive clausas

Græci, et Romani, sed etiam Gentes Judæis vicinæ, atque adeo iis immixtæ magnos porcorum greges alerent, Marc. 5. 11. Luc. 8. 32. Matth. 8. 30. et carne suilla adeo delectarentur, ut pecus suillum a natura ad epulandum donatum Varro lib. de Re rustica cap. 4 scriptum reliquerit. Afferunt itaque hujus prohibitionis rationes nonnullas, nec eas levis momenti, quarum aliæ ad mores, aliæ ad naturam spectant. Prioris generis caussa una est, quia hujusmodi animal ab humanis carnibus non abhorret, ob quam etiam caussam censet Ælianus lib. 10. de Animalibus cap. 16. Ægyptios ab eo abstinere, eoque in illo vetando respexisse Deum vero simile est, cum pariter Genes. 9. v. 4. sanguinis, et suffocati esum prohibuerit, ut homines magis a sanguinis effusione deterrerentur. Altera est, quia cum cœno gaudeat, illud prohibendo significare voluit, homini a cœno, et luto peccatorum esse abstinendum. Tandem quod attinet ad naturam, illud animal vetitum, quia in Judæa, et aliis quibusdam Orientis regionibus, sicuti in Ægypto, carnem suillam comedentes facile lepræ, et vitiliginibus subjicerentur, ut est apud Plutarchum in Sympos. lib. 4. q. 5. Itaque ex his omnibus possemus colligere, Judæos non cultus, et religionis gratia, ut censet Plutarchus, sed abominatione, et odio suillam carnem esse aversatos, eorumque odium semper crevisse vi Legis divinæ Levit. 11. 7. et Deuter. 14. 8. non solum eam ab eorum mensis amandantis, sed etiam quædam animalia apud alias gentes in deliciis habita respuentis.

(1) Ex Maimonide in Tractatu *de Sabbato* cap. 5. sect. 18. 19. eruitur, quomodo olim in omnibus urbibus et provinciis Israelis sexies ad vesperam diei Veneris buccina clangerent e loco eminenti, ut sonus longius posset audiri. Ad primum tubæ sonum jubebantur cessare omnes agricolæ ab aratione, sarritione, omnique agri cultura, quique erant prope urbem tenebantur alios præstolari, ut omnes simul urbem intrarent. Ad secundum sonum subducebantur valvæ, et claudebantur officinæ. Ad tertium removebantur ollæ ab igne, tegebantur, reponebantur; et lucernæ accendebantur. Moram deinde agebant tubicines, donec pisces assarentur, vel panis coctus e clibano educeretur. Postea celerrime clangebant quinta, et sexta vice, cujus ultimo clangore audito quilibet ab omni opere cessabat.

(2) Fabulam profecto olet, quod Judæi de fluvio Sambatione dicto narrare solent, ut se in suo miserrimo, ac diuturno exilio solentur. Inquiunt enim, decem Tribus Israelitarum ultra eum progressas in terra lacte et melle manante longe lateque dominari; se vero impediri, quominus eum transeant, religione Sabbati non violandi; reliquis vero sex hebdomadæ diebus cuilibet transitum prohiberi nimia fluvii velocitate immania saxa ingentemque arenæ copiam trahentis. Ego vero nullibi, nisi fortasse in *Thomæ Mori Utopia*, hujusmodi fluvium inveniri, vel in *fabuloso Cæsarœorum Regno* a Buxtorfio rejecto, aut verius in nugacissimo Judæorum cerebro crediderim. Licet enim innumeri fere nautæ, et peregrini ad hanc diem totum pene terrarum orbem pervaserint, adhuc tamen de eo ne minimam quidem mentionem fecerunt. Hinc fortasse Plinio lib. 31. Hist. natural. c. 2. fabula hac decepto ea verba imprudenter, et incaute exciderunt: *In Judæa rivus Sabbatis omnibus siccatur, quem fluvium Sabbaticum ob id vocant*; sc. sex diebus hebdomadæ continuis fluit, septimo vero quiescit. De fluvio Sambatione vide Fullerum in Miscellaneis Theologicis, Fagium in Deuter. 31. Galatinum lib. 11. cap. 9. de Arcanis Catholicæ veritatis; ex Hebræis Abraha Peritzol cap. 9. 15. et 24. David de Bello Judaico, et Eliam in Thisbi.

in duplici esse differentia. Apertæ notantur per tres litteras majores, פ פ פ *Pe, Pe, Pe*, clausæ per tres majores ם ם ם *Samech Samech Samech*. Rursus tam apertæ, quam clausæ bifariam dividuntur. Aliæ sunt solemnes, et illustres, sive magnæ, a quibus lectio Sabbatina initium trahit; aliæ minus insignes, seu parvæ, quæ in singulis Pentateuchi sectionibus locum obtinent, quæ si apertæ sint, minori littera פ *Pe*, si vero clausæ, minori littera ם *Samech* indicantur.

Quis harum sectionum Pentateuchi auctor fuit? — Resp. Hanc Pentateuchi divisionem in Capita, vel sectiones nonnulli Esdræ sacrarum Litterarum instauratori tribuunt; alii vero, præcipue ex Judæis, a Moyse in monte Sinai factam volunt. Itaque Lex Moysis, sive Pentateuchus, vulgo ab Hebræis dictus חומש *Chumasc*, juxta nonnullos in quinquaginta tres sectiones, sed juxta Judæos in quinquaginta quatuor dividitur. Quamobrem ad totam Legem singulis annis absolvendam duas sectiones majores bis conjungunt.

Lectio Sacræ Scripturæ singulis Sabbatis estne antiqua?—Resp. Licet non constet quo tempore isthæc lectio Sabbatina inceperit, cum alii a Moyse, alii ab Esdra morem hunc originem duxisse contendant, eam tamen longe ante Apostolorum tempora in usu fuisse colligitur ex actibus Synodi Hierosolymitanæ c. 15. v. 21. ubi hæc verba leguntur: *Moyses a temporibus antiquis habet in singulis Civitatibus, qui eum prædicent in Synagogis, ubi per omne Sabbatum legitur.* Profecto ex his colligitur, de lectione Legis Mosaicæ sermonem esse in certas quasdam sectiones per singulas hebdomadas dispositæ, quam tamen huic hodiernæ divisioni respondisse affirmare non ausim. Quidquid sit, illud certum, eam antiquissimam fuisse, cum a temporibus antiquis mos obtinuerit non solum Legem Moysis in synagogis legendi, sed etiam prædicandi.

Hanc Legis Mosaicæ sectionem aliisne hebdomadæ diebus legere solent Hebræi præter Sabbatum? — Resp. Ita. Eamdem lectionem, quæ die Sabbati legenda contingit, aliis etiam hebdomadæ diebus hodierni Judæi legere solent, scilicet die secunda, et quinta Sabbati, quæ est hebdomadæ feria secunda, et quinta; cui lectioni strictiori vivendi modo addicti jejunium adjungunt, quemadmodum Pharisæus ille Evangelicus Lucæ 18. v. 12. gloriabatur, νηστεύω δὶς τοῦ σαββάτου, *jejuno bis in Sabbato.* Si quis autem quærat, cur hanc Sectionis in tribus feriis repetitionem instituerint, id inde factum nonnulli autumant, ne plures duobus diebus in hebdomade sine Divinæ Legis lectione transirent. Nefas enim esse ducunt majores suos per desertum errantes imitari, qui triduum præterire sine Legis lectione passi sunt, magna desidiæ, et negligentiæ nota propterea traducti. Huc enim illud Exodi 15. v. 22. trahunt: *Et ivcrunt tribus diebus per desertum, et non invenerunt aquas*, sc. Legem, quæ Isaiæ 55. v. 1. aquæ comparatur: *Omnes sitientes venite ad aquas.*

Quare verba illa Pharisæi a te allata, Jejuno bis in Sabbato, *pro duobus hebdomadæ diebus sunt intelligenda?* — Resp. Quia nimirum, ut jam supra innuimus, Sabbatum totam hebdomadam apud Hebræos sæpe significat, feriæque hebdomadæ prima, secunda, tertia, etc. Sabbati feriæ nuncupantur. Ita textus Lucæ cap. 24. v. 1. et Joan. 20. v. 1. τῇ δὲ μιᾷ τῶν σαββάτων: *Una autem Sabbati:* ita Marci 16. v. 2. τῆς μιᾶς σαββάτων: *Una Sabbatorum:* ita Matthæi 28. v. 1. Ὀψὲ δὲ σαββάτων, τῇ ἐπιφωσκούσῃ εἰς μίαν σαββάτων: *Vespere autem Sabbati, quæ lucescit in prima Sabbati*, primam hebdomadæ feriam, videlicet diem Dominicam significant.

Pergratum mihi erit, si textus illius de Sabbato mentionem facientis, qui Interpretes valde torquet, Matthæi 28. v. 1. Vespere autem Sabbati, quæ lucescit in prima Sabbati, etc. *explanationem afferes.* — Resp. Ad illum intelligendum divisio diei naturalis optime tenenda est, ejusque principium. Hebræi enim viginti quatuor diei naturalis horas numerare incipiunt ab occasu Solis ad alium occasum, ita ut diem nox antecedat, ut cum ea dies insequens conjunctus occumbente Sole absolvatur. Horas autem noctis non semper cum horis diei numerant; ex quo fit, ut ultima diei hora necessario non vocetur vigesima quarta juxta consuetudinem Italorum, aliarumque gentium; sed horas noctis ab horis diei distinguunt, atque propterea duodecim horas nocti, totidemque diei tribuunt. Etenim dies initium ducit ab ortu Solis, et in ejusdem occasum desinit, constatque horis duodecim, et appellatur dies artificialis, quem diem D. Joannes in Evangelio designat Cap. 11. v. 9. Οὐχὶ δώδεκά εἰσιν ὧραι τῆς ἡμέρας; *Nonne sunt duodecim horæ diei?* At ex Evangelio apud Matthæum Cap. 28. v. 1. dies naturalis initium trahit ab ortu Solis, et verbis illis *Vespere autem Sabbati, quæ lucescit in prima Sabbati, etc.*, crepusculum matutinum ante ortum Solis appellatur vespera diei illius proxime insequentis, hoc est, aurora diei Dominicæ. Hebræi tamen hodierni astronomi diem naturalem a prima noctis hora exordiuntur, horarumque numerum ad vigesimam quartam producunt, qua diei finis imponitur.

Nonne Sabbato lectioni Pentateuchi alia lectio subjicitur?— Resp. Lectione Mosaica singulis sabbatis absoluta, lectionem Propheticam Judæi subjungunt, eamque vocant *Aphtarà*, quia, ea solemniter in Synagoga lecta, cœtus dimittitur. Hinc illam legens vocatur *Maphtìr*, quasi *cœtum dimittens.* Nullam itaque *Aphtarà* reperies sua *Parascà*, id est Sectione Legis Mosaicæ carentem, cui aliquo modo respondet, non secus ac *Epistolæ* in Ecclesia Catholica magna cum *Evangelio* cognatio, et affinitas intercedit.

Lectio isthæc Prophetica quando incœpit? — Resp. Libris Legis sub Antiocho Græcorum Rege impie combustis, Sacrificiis Judæorum damnatis, et lectione omni tum privata, tum publica sub pœna capitis prohibita, ne Lex Divina ab hominum animis omnino tolleretur, pie et religiose a nonnullis fuit institutum, ut ex Prophetis eligerentur Sectiones, quæ aliquo modo, quod in Sectionibus Mosaicis continetur, complecterentur. Licet autem postea Machabæorum virtute, Judæorum rebus in pristinum restitutis, cultus

quoque divinus, et publica legendi Legem consuetudo fuerit restituta, nihilominus religiosum hunc Propheticæ Lectionis usum ad hanc diem servandum censuerunt. Itaque sive *Aphtarà* nomen suum sortiatur a dimissione lectionis Legis, sive a dimittendo cœtu, illud certum, et exploratum penitus est, hujusmodi lectionis usum vel ab ipso Christi tempore viguisse. Id enim aperte colligitur ex verbis illis Act. Apostolorum 13. 15. Μετὰ δὲ τὴν ἀνάγνωσιν τοῦ νόμου, καὶ τῶν προφητῶν. *Post Lectionem Legis, et Prophetarum.*

Habesne alios textus, qui rem ita esse evincant? — Resp. Unum, et alterum proponam, quibus non solum moris hujus antiquitas probabitur, sed etiam ritus olim in lectione peragenda adhibitus in magno lumine collocabitur. Prior igitur locus ex Act. Apostolorum cap. 15. v. 27. desumitur, ubi D. Paulus Hebræos graviter increpat Prophetarum voces ignorantes, τὰς κατὰ πᾶν σάββατον ἀναγινωσκομένας, *quæ per omne Sabbatum leguntur*, quibus verbis *Aphtarà* innui quilibet videt. Alterum vero locum ritus, et cæremonias oculis subjicientem Evangelium D. Lucæ 4. 16. suppeditat. Καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Ναζαρὲτ, οὗ ἦν τεθραμμένος, καὶ εἰσῆλθε κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτῷ ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῶν σαββάτων εἰς τὴν συναγωγὴν, καὶ ἀνέστη ἀναγνῶναι. Καὶ ἐπεδόθη αὐτῷ βιβλίον Ἡσαΐου τοῦ προφήτου, καὶ ἀναπτύξας τὸ βιβλίον, εὗρε τὸν τόπον, οὗ ἦν γεγραμμένον. Πνεῦμα Κυρίου ἐπ' ἐμέ. *Et venit* (Jesus) *Nazareth, ubi erat nutritus, et intravit secundum consuetudinem suam die Sabbati in Synagogam, et surrexit legere, et traditus est illi liber Isaiæ Prophetæ, et ut revolvit librum, invenit locum, ubi scriptum erat.* Spiritus Domini super me, etc., Isa. 61. 1. Per hæc profecto innuitur consuetudo legendi *Aphtarà*, id est Lectionem Propheticam eodem ritu, et cæremoniis quas eamdem legentes Judæi hodierni usurpant. Colligitur enim ex iis consuevisse Judæos in Synagogam die Sabbati introire, in ea sedisse, stantesque lectionem peregisse, traditum fuisse librum *Aphtararum* Lectori, Lectoremque pro munere suo eam invenisse. Hic animadverto, id temporis nullam esse *Aphtarà*, quæ incipiat a textu Isaiæ 61. 1. quem Jesus librum evolvendo invenit. Hodierna enim *Aphtarà* Sabbatina, quæ respondet *Parascà* נִצָּבִים *Nitzauùm*, inciditque in finem mensis Augusti, initium ducit a vers. 10. ejusdem cap. 61. *Gaudens gaudebo in Domino.* Facile itaque quilibet adducetur, ut credat, hos decem versiculos malitiose ab Hebræis ex illo loco sublatos, ne de se a Christo expositos in publica Synagoga fuisse faterentur.

Ritus legendi lectionem Legis et Prophetarum manatne a Synagoga in Ecclesiam Christianam? — Resp. Profecto. Ex libro enim octavo Constitutionum Apostolicarum Clementis Pontificis Romani, et D. Petri Apostoli discipuli colligitur, consuetudinem hanc primis Ecclesiæ temporibus obtinuisse. In ordinatione enim Episcoporum, et Missæ celebratione hæc habentur. *Mane in solio a reliquis Episcopis collocetur* (Episcopus Ordinatus) *cunctis eum in Domino osculantibus, ac post Lectionem Legis et Prophetarum, et Epistolarum nostrarum, et Actorum, atque Evangeliorum, salutet Ecclesiam* Ordinatus, *dicens*, etc. Quid quod idem servatur etiam nostris hisce temporibus? Si enim Missam quatuor anni Temporibus celebrandam consideres, videbis ante Evangelium collocatas esse Lectiones e Mosis Pentateucho, Prophetis, et Apostolorum Epistolis excerptas. Decet enim Mosis, et prophetarum vaticinia, tanquam Evangelii præcursores præcedere, sicut et Lectiones atque Epistolas Novi Testamenti, perquas Evangelii gratia prædicatur omni creaturæ, et diffunditur in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datur nobis.

Quænam opera die Sabbati sine ejus violatione juxta Rabbinorum doctrinam Judæis licent? — Resp. Rabbini opera, quæ die Sabbati Judæis permissa contendunt, ad tria summa capita referunt, ad necessitatem, charitatem, et pietatem.

Quænam ergo sunt isthæc opera? — Resp. Opera necessitatis ea censent, quæ sine magno vitæ periculo, vel detrimento in crastinum differri nequeunt, ut ægroto remedium adhibere, medicinam diluere, parienti præsto esse, libros sacros, cibum Sabbaticum, et pueros ex incendio extrahere, adversarium, hostemque mortem inferre conantem repellere. Quod vero attinet ad charitatis opera, cum Judæi admodum sint inhumani et crudeles, putentque in iis semper periculi summi, et præsentissimi rationem habendam esse, ne Sabbatum violetur, ideo definiri non posse existimo, quænam isthæc opera sint, quæ sine Sabbati violatione ab iis exerceantur. Nam quid attinet dicere, utrum liceat a serpente, vel urso Judæum appetitum Sabbato defendere, vel in foveam prolapso auxilium ferre, cum legamus, hominem impense superstitiosum casu in latrinam immersum ibidem sponte periisse? Cum enim in cloacam incidisset Judæus quidem Teucksburgi anno millesimo ducentesimo vigesimo, et ab ea erui Sabbato renuens decretum audisset a Richardo de Clara Comite Glovernie ad deterrendum hominem factum, ne extraheretur die Dominico sequenti Christianis sacro maluit homo bonus pervicaciter frigore, et fætore illic interire, quam obstinatam, stultamque animo infixam superstitionem abjicere. O amentiam incredibilem! Jam vero quam pietatem ex animi, et cordis intimo promanantem in Judæis agnoscas? In Synagogis enim Sacram Scripturam legentes, et preces recitantes blaterones potius videntur, quam deprecatores; tempus vero Dei venerationi, et cultui divinitus constitutum, et misericordiæ divinæ implorandæ assignatum comessando, obambulando, inanes sermones invicem serendo ut plurimum misere insumunt. Ex quibus omnibus clare apparet, Judæos ad superstitionem esse religiosos in rebus minimis, atque adeo sæpe ridiculis; quæ vero ad exactam Legis satisfactionem spectant, maximique momenti sunt, vel desidiose contemnere, vel malitiose præterire (1).

(1) Judæis maxima superstitione inania quælibet, et futilia observantibus, gravia autem, maximique momenti prætereuntibus, vel negligentibus vere admodum accommodari possunt verba Christi Matthæi 23 24. *Væ vobis duces cæci, qui percolatis culicem, et camelum absorbetis.*

Ut illum textum intelligam Act. 1. v. 12. Tunc reversi sunt Hierosolymam a monte, qui vocatur Oliveti, Sabbati habens iter, *doce, quot passibus via Sabbati apud Judæos permissa circumscribatur?* — Resp. De Sabbati itinere unanimis est Judæorum sententia, illud bis mille cubitis constare, vel septem, aut octo stadiis. Rem ita esse ex Syro etiam Interprete probatur, qui citatum locum reddit: *Vefarùh menòah aich saùhò estaubìn. Et distat ab ea circiter septem stadiis.* Licet autem in Exod. cap. 16. v. 29. prohibeantur Judæi e castris die septimo exire; cum tamen eodem die juxta Levitici præceptum cap. 23. v. 3. in locum sacrum convenire debuerint, idque sine profectione facere nequiverint, inde profecto fit, ut sibi licere mediocrem obambulationem Sabbato pro certo habeant, Sabbatique iter (1) bis mille cubitorum spatio definiant.

CAPUT II.

DE FESTO NOVILUNIORUM.

Quodnam est festum Noviluniorum, sive Neomeniarum? — Resp. Festum Noviluniorum, apud Græcos dictum Neomeniarum (2), apud Latinos Calendarum (3), die primo cujuslibet mensis celebratur. Moysis temporibus in omnium mensium initiis offerebatur sacrificium (4), scilicet duo juvenci subrumi, aries

(1) Juxta sententiam omnium Judæorum iter Sabbati dictum Act. 1. 12. σαββάτις ὁδὸς, duobus mille passibus minoribus circumscribitur, quorum singuli ex duobus pedibus, et dimidio constant. Putant autem Hebræi iter Sabbati originem traxisse ex illo Exodi præcepto cap. 16. v. 29. ubi Deus dicitur mandasse, *ut quisque maneret in loco suo*, et vetuisse, *ne ullus exiret e loco suo die septimo.* Cum itaque die septimo debuerint Hebræi locum sacrum adire juxta illud Levit. 23. 3. *die septimo erit Sabbatum cessationis, et convocatio Sancta*, necessario consequitur, eos e loco suo debuisse exire. Ut igitur Judæi hoc dubium tollerent, decreverunt, sibi licitum esse iter Sabbati, quod dimidiæ horæ spatio absolveretur. Cum autem illud nimis esse breve arbitrarentur, ob *commixtionem terminorum*, ut ipsi dicunt, ad alios bis mille passus protulerunt. *Commixtio* vero *terminorum* apud Rabbinos est hujusmodi. Pridie Sabbati aliquis ad terminum bis mille cubitorum intra, vel extra urbem panem, vel alium cibum defert, et die Sabbati se illuc conferens cibum ibi collocatum comedit, et inde postea in urbem redit, sicque Sabbato alios bis mille passus conficit. Quam *terminorum commixtionem* quis sanæ mentis tanquam nugatoriam non derideat?

(2) Cum ex multis Sacrarum litterarum locis, sc. Numer. 10. 10. Isa. 1. 13. Amos 8. 5. habeatur apertissime, ab Hebræis primos mensium dies ab ipsis *initia mensium* dictos, solemniter semper fuisse celebratos, vehementer miror, quomodo Spencero in mentem venerit lib. 3. part. 2. dissert. 4. eorum originem ex instituto Gentium arcessere, et in eo laborare, ut Neomenias Hebræis ipsarum more permissas, cultumque in iis Diabolo antea præstitum, Deo in posterum ab ipsis devotum ostendat. Jure itaque Joan. Meyerus in diatriba de Festis eum carpit, pessimeque hac in re sentire contendit inquiens: *Pessimi sunt commatis, nulla antiqua traditione, nulla scriptura, nulla ratione nixa. An enim Homerus, vel Hesiodus, vel Trojani, antiquitate, ac rerum narratarum certitudine, et veritate contendere possunt cum Mose?* Quis enim nescit, Mosem Scripturæ antiquitate Homerum, Hesiodum, Herodotum, Euripidem longe superare, quorum alios Spencerus Ethnicos celebrasse Novilunia ante Mosis ætatem referre, alios duodecies a Trojanis ea singulis annis solemniter acta memoriæ mandasse narrat? Cum vero a Græcis, Romanis, Arabibus, Mahummedistis, Sinis, Indis ad Lunæ phasim Neomenias institutas probare conatur, et hinc infert, a Gentibus ad Hebræos Noviluniorum cultum, colendique tempus esse derivatum, nonne vir alioquin doctissimus omnium cachinnis, et risui se exponit? Cur enim potius a Noe, Abrahamo, reliquisque Neomenias cum Hebræis non deducamus, quam sine ulla ratione, et fundamento a Gentibus posterioribus Idololatris Lunæ cultui ac venerationi temere addictis derivatas eas fuisse nobis persuadeamus?

(3) Quemadmodum prima quælibet dies mensis apud Hebræos *Neomenia*, vel *Novilunium* appellatur, quia Hebræi in numerandis mensibus cursus Lunæ rationem habent, et ab uno Novilunio ad alterum ita progrediuntur, ut quælibet prima dies mensis in Novilunium incidat, ita etiam eadem apud Romanos primum *Calendarum* nomine est insignita. Huic autem nomini variam Auctores originem tribuunt. Alii *Calendas* a verbo Græco καλέω, *voco*, dictas volunt, quod Pontifex Romanus per Præsidem Sacrorum vocaretur in concionem ad ferias toto mense futuras indicendas, et ad ea denuntianda, quæ ad religionem spectarent; alii a verbo *colo*, quod Hebræorum more apud veteres omnium mensium initia colerentur; alii denique a *celando*, quod Luna occultaretur.

(4) Ex Dei præcepto Neomenias oblationibus, et sacrificiis fuisse celebrandas clare colligitur ex Numer. 10. 10. quidquid contra conetur obtrudere Spencerus lib. 3. sect. 3. c. 1. dissert. 4. asserens, eas a Deo non esse præceptas, et epulas lautiores, conventus solemnes, aliaque ab Hebræis in Neomeniis usitata ab ipsis fuisse excogitata ad earum celebritatem augendam comminiscens. Quæ vero sibi favere ex Seldeno Eliæ Karaitæ (*a*) verba lib. de Anno civil. Jud. c. 10. suamque sententiam confirmare arbitratur, ipsi potius contraria sunt, eamque convellunt. *Nullibi reperimus*, inquit Elias, *in Scriptura præceptum de sanctificandis Neomeniis peculiare fuisse terræ Israeliticæ, sed vero manavit a seculis vetustissimis, adeoque a tempore Noachi, et Abrahæ patris nostri mos ille sanctificandi Lunam quocunque locorum.* Spencerus enim a Græcis, et Romanis, Elias vero a Noe Noviluniorum antiquitatem derivat; et injuria Eliam erroris arguit, quod ubique locorum Neomenias sanctificari posse dixerit a Sacris litteris ad Templum restrictas, cum non de Neomeniarum sanctificatione, sed de Sacrificiis in Neomeniis offerendis ad Templum restrictis Sacræ litteræ loquantur. Cum vero addit, hoc primum fuisse præceptum in Ægypto Israelitis a Deo datum, et a Mose renovatum, quis negare audeat, a Deo Noviluniorum celebritatem fuisse præceptam? Itaque apud Hebræos primus cujusque mensis dies solemnis erat, ut ex Numer. 28. 11. et Hebræorum Calendario patet, celebraturque ex D. Thoma 1. 2. quæst. 102. disp. 4.

(*a*) Karaitæ Hebraice קראים, ita sunt appellati quasi Biblici, Textuales, quia omnibus Traditionibus majorum rejectis, soli textui Sacræ Scripturæ בקרא dictæ mordicus adhærent, et antiquos Ecclesiæ Judaicæ seniores nihili faciunt. Inter Judæos nostrates, et Karræos sive Karaitas hodiernos capitale odium exardescit propter rejectum Talmud et Traditiones. Originem autem suam trahunt a Sadducæis, et Samaritanis, et per Orientis regiones dispersi Turcarum præcipue ditioni subjecti sunt. De iis ita loquitur R. Moses Ben Maimon in Comment. אבות, cap. 1. *Ab isto tempore egressæ sunt istæ sectæ maledictæ Hæreticorum, et vocabantur in hisce terris, nempe in Ægypto, Karæi. Nomina autem ipsorum sunt, id est, nominantur apud Sapientes Traducæi, et Bajetosæi, et ipsi incepernnt respondere contra Kabalam, id est opponere se Traditionibus Seniorum et explicare versiculos (id est inhærere soli Textui Biblico) prout conveniens ipsis videbatur, nec audiebant ullum Sapientem omnino*

unus, agni septem anniculi, hircus unus pro peccatis in holocaustum sempiternum cum libaminibus suis. Numer. cap. 28. Aperiebatur etiam in iis ut in Sabbatis, porta Nicanoris (1). Post Moysem Judæi veteres, sacrificio omisso, toto Noviluniorum die conviviis, compotationibus, ventrique explendo vacabant. Nunc temporis quoque in omne gaudii genus Judæi effunduntur epulando, prandendo, jocando (2). Ad vesperam autem novam exorientem Lunam gestientes excipiunt, Deoque planetarum parenti benedicentes eum enixe orant, ut prospera quæque largiatur, et omnia mala, et calamitates averruncet. Cum vero hodie propter Noviluniorum ambiguitatem duo dies solemnes agantur, Judæis permittitur post prandium mercaturam exercere, aliisque rebus operam dare, exceptis feminis, quibus datum otiari ob earum memoriam, quæ Novilunio inaures conflando vitulo aureo tradere decreverunt. Cæterum quamvis verbis expressis et apertis mandatum de hujusmodi festi celebratione in Sacra Scriptura non habeatur; multi tamen loci sunt, ex quibus admodum vero similiter conjici potest, Deum hanc solemnitatem præcepisse. Num. 28. 11. Ezech. 46. 1. 2. Chron. 2. 4.

Caussamne ullam institutionis hujus festi afferre potes? — Resp. Aliis placet, istiusmodi festum a Deo institutum fuisse, ut tanquam typus et figura renovationem hominis per afflatum, et illuminationem Spiritus Sancti adumbraret; aliis, ut Judæi singulis mensibus recordarentur, lucem rerum omnium initio summa Dei benignitate creatam ad hominum solamen ac beneficium; aliis tandem, ut Israelitæ superstitionem Gentium ad Idololatriam maxime proclivium aversati, non planetis, ceterisque cælestibus signis juxta earum consuetudinem menses suos dicandos, sed soli Deo bonorum omnium largitori beneficentissimo consecrandos esse perdiscerent.

Quare Novilunia per biduum hodie celebrantur? — Resp. Non alia de caussa quidam existimant, nisi quia id temporis omnino incertum, ac dubium est (3), in quem diem mensis Martii Novilunium incidat. Cetera Novilunia etiam antiquitus biduo fuisse celebrata ex ipsius Sacræ Scripturæ verbis apertissime colligitur. 1 Sam. 20. v. 24. et 27. Juxta litteram Hebraicam. *Et fuit Novilunium, et sedit Rex ad convivium, ut vesceretur. Postridie autem Novilunii dixit Saul Jonathani filio suo; quare non venit filius Isai tum heri, tum hodie ad convivium?* Juxta opinionem autem aliorum id accidit propter *Pèsak ammeurim*, sc. *dubium de luminaribus.*

Quid sibi vult hoc dubium de luminaribus? — Resp. Rejectis aliorum sententiis absonis, et a veritate longe abhorrentibus, *dubium de luminaribus* indicat, anceps, et ambiguum esse, utra de inchoando Novilunio divinæ Legis mens fuerit, Lunæ apparitio, an vero Solis cum Luna conjunctio. Novam enim Lunam bifariam possumus appellare, vel clare, et distincte nobis apparentem, vel statim a Solis congressu recedentem, quamvis propter circumfusos Solares radios adhuc obscuram. Cum itaque ex Legis mandato non constet, ex utro die Novilunii initium ducendum sit, Judæi, ne alterutrum tantum diem festum celebrantes Legem a Deo latam transgredi videantur, utrumque diem solemnem agunt. Ex hoc vero Novilunio per biduum celebrato fit, ut dies decimus quintus mensis Martii, quo Pascha comedendum, geminetur, duoque dies sacri apud Judæos peragantur, cum a Deo unus tantummodo sit ab initio definitus. Ceterum Legi divinæ accommodatior videtur sententia Novilunii a congressu Solis cum Luna incipiendi, quam a Lunæ apparitione (4), cum magis naturæ consentanea sit, nullis unquam impedientibus nubibus, ad rectam totius anni mensuram, et rationem constituendam.

Olim quomodo Judæi apparitionem Lunæ cognoscebant? — Resp. Primum quidem, legatis a Synedrio missis, ut in locis excelsis nascentis Lunæ radios expectarent, per excursores de ejus apparitione omnes terræ Sanctæ regiones admonebantur (5). Postea vero

ad 10. ad divinæ providentiæ memoriam recolendam, Apud Gentes etiam Lunæ dies festi agebantur, eique sub Dianæ nomine sacrificia offerebantur, eaque noctu, propterea quod noctu splendorem suum emittit. Hanc vero præcipue colebant mulieres steriles venerabanturque sub Lucinæ nomine eam fecunditatis parentem existimantes. Ovid. Fastor. lib. 2. Horatius lib. 2. Od. 22.

(1) De situ portæ Nicanoris Scriptores Judæi inter se valde dissentiunt. Alii enim opinantur, eam fuisse collocatam inter atrium mulierum, et Israelitarum; alii vero inter antemuralis spatium, et atrium mulierum eam sitam fuisse volunt.

(2) Ritus, et cæremonias in Noviluniis celebrandis a Judæis observatas vide in Synagoga Buxtorfii cap. 22. ubi in hortum eos ingredi narrat, ibique precibus Lunam consecrare, ei benedicere, exilire, aliaque gaudii lætitiæque signa præbere. Quin colloquium inter Deum et Lunam affert ex Talmude desumptum *Tractatu Cholin* cap. 3. fabulamque de Luna pluribus describit, quam ab initio creationis magnitudine Soli æqualem fuisse per annorum viginti et unius spatium ex opinione Judæorum recenset, postea tamen ob certas caussas a Deo fuisse imminutam.

(3) Hinc Buxtorfius in Synagoga cap. 22. ait de Novilunio Martii: *Postridie etiam eadem omnino ratione feriantur, et Deum colunt, qua pridie; idque quia dubium et incertum hodie apud ipsos est, quo die Martii Novilunium contingat.*

(4) Olim, Judæorum Republica florente, apud Hierosolymarum, Terræque Sanctæ incolas in more positum erat, ut Novilunia sua ab apparitione Lunæ supputarent, ut colligitur ex Maimonide, et Talmude, sed multis abhinc seculis in captivitate, et exilio Hebræi detenti a conjunctione Lunæ cum Sole ea supputant, sublata ipsis longe a Terra Sancta degentibus commoda ratione nascentem Lunam conspiciendi, natamque ceteris Judæis significandi. Ceterum, ne a Legatis deciperentur ad Lunæ ortum cognoscendum missis, affert *Misnà* in cap. 2. ראש השנה sect. 6. modum eos interrogandi, veritatemque ab ipsis investigandi. Percontabantur igitur eos seorsim: quomodo vidisti Lunam? ante Solem, an post Solem? versus Austrum, an versus Septentrionem? quantæ fuit altitudinis? quo inclinabat? quanta fuit ejus latitudo, et cetera hujusmodi? quorum responsiones, et testimonia si convenirent, rem rata esse, ut ipsi narrabant, sibi certo et firmiter persuadebant.

(5) Ex Maimonide in קדוש החדש cap. 5. Si post dies triginta præcedente Neomenia legati emissi ad Lunam nascentem conspiciendam non revertebantur, nuntiarentque Lunam a se visam esse, hoc non obstante, jussu Synedrii Novilunium indicebatur. Qui vero ab urbe Hierosolyma longius itinere quinque die-

extra Hierosolymam in verticem altissimorum montium quidam ascendentes, unde Lunæ splendorem videre possent, perticis ex cedro, stupa linea, et lignis oleosis passim accensis exorientem aliis deinceps indicabant. Cùm vero quidam ex Gentibus talem Judæorum ritum deridentes eos aliquoties facibus domibus superpositis decepissent, hujusmodi apparitionem per nuncios iterum significarunt. Sequentes autem sunt montes præcipui, et excelsiores, quorum cacumina petebant primum Lunæ splendorem excepturi, mons Olivarum, Sartaba, Gerophina, Choveran, et Baltin.

CAPUT III.

DE FESTO NOVI ANNI.

Quomodo celebratur festum Novi anni, sive Tubarum? — Resp. Die primo mensis *Tisri* (1), scilicet *Septembris*, clangunt Hebræi tubis Levit. 23. v. 24. Numer. 29. v. 1. se tondent, et albis vestibus induuntur ad indicandam cordis munditiam, balnea subeunt, in cœmeterio Deum orant, ut sibi velit propitius esse propter justos illic sepultos, et ab omni opere servili abstinent. Festum autem hoc *Tubarum* (2), Judæos, ut *buccina*, seu cornu arietino clangerent, cum in ceteris Noviluniis Numer. 10. 10. præciperentur uti *tubis*. Quamvis enim expressis verbis ex Sacris litteris non colligatur, illo die fuisse *buccinam* adhibendam, id tamen Hebræi ex illis verbis Levit. 25. 9. *et clanges buccina mense septimo*, ex antiqua traditione sibi persuadent. Post Hierosolymitani Templi excidium buccina, et tubis simul uti nunquam licuit, sed ad celebrandum initium Novi anni sola buccina, in jejuniis sola tuba uti mandatum. Si Novi anni dies in Sabbati solemnitatem incideret, vetitum in quibuslibet locis buccina clangere, præterquam Hierosolymis. Buccinis utebantur plerumque extra Templum, easque tunc alii a Sacerdotibus inflare poterant. Judic. 7. 16. in Templo autem earum inflandarum cura ad solos Sacerdotes pertinuit, ut in festo clangoris, et aliis temporibus. Hinc Numer. 10. 2. Deus mandat Mosi, ut duas tubas argenteas faciendas curet, quibus certis ac definitis temporibus utantur Sacerdotes. v. 8. et 9. Ubi autem dicitur totus populus tubis clanxisse, intelliguntur Sacerdotes per totam multitudinem dispersi. Solebant porro tubis clangere dum aperirentur Portæ Templi, dum offerretur libamen vini in oblatione Sacrificii jugis, et Sacrificiorum publico, vel privato nomine in festis oblatorum, idque faciebant stantes ad mensam adipum; dum mactarentur agni in festo Paschæ, in initio, et fine Festorum, in prœliis, et triumphis, omnibus denique temporibus admodum lætis, vel tristibus.

(1) Non eodem nomine semper in Sacris litteris appellatur primus dies mensis *Tisri*, sc. Septembris, a quo Novus annus civilis initium apud Hebræos ducit. Levitici enim 23. 24. *memoria clangoris* dicitur; Numer. 29. 1. *dies clangoris*; a Judæis autem vulgo *initium anni*, quo titulo liber unus ex *Misnà* insignitur, in quo de spectantibus ad illum diem multa Rabbini disceptant. Hoc die Novi anni primo præter Sacrificia jugia, et Sacrificia eadem, quæ offerebantur singulis Noviluniis, addebatur juvencus, aries, et septem agni in holocaustum, et hircus in Sacrificium piaculare. Varia fuit ratio diversis temporibus apud Hebræos Novi anni celebrandi initium. A Mose enim ad Esdram buccina clangebant, et Sacrificia offerebant. Ab Esdra ad Christum præter Sacrificiorum oblationem, buccinæque clangorem Synagogas adibant, nonnullas Sectiones ex sacris litteris legebant, adjunctis quibusdam precibus, et Canticis. Nunc temporis in Synagogas se conferunt, buccina clangunt, Psalmos et Cantica canunt, preces semper terram versus inclinati alta voce recitant, sibi mutuo felicem, fortunatumque annum precantur, caput arietis, res dulces, pisces præstantes, mala punica edunt rerum omnium copiam, et ubertatem a Deo enixe postulantes. Nonnulli etiam albis vestibus induti suggestum conscendunt, ibique bis Sacræ Scripturæ codicem attollunt, et deponunt, aliquo ex iis interea in eodem suggesto buccina ex ære et ebore confecta, non bubula, clangente, ad Israelitarum idololatriam in deserto per vituli aurei cultum commissam detestandam. Alii præterea ad fluviorum pontes abeunt, ibique peccatorum suorum veniam deprecantes in fluvium quasi ea conjiciunt verborum illorum, quæ Michææ 7. 19. habentur, rationem habentes: *Revertetur, et miserebitur nostri: deponet iniquitates nostras, et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra.* Porro juxta Judæos in mense Tisrì multa acciderunt memoria digna. Aiunt enim hoc mense Mundum fuisse conditum; in eo Patriarchas natos, et mortuos; fuisse visitatam Saram, Rachelem et Annam; Josephum e carcere exiisse; cessasse omnino Patrum suorum servitutem in Ægypto, cum in mense Tisrì liberati sint; hoc denique mense se in libertatem per Messiam vindicandos existimant.

(2) Primo die Novi anni in more positum erat apud

appellatur, quia hoc festo tubis et buccinis clangebant. De hoc festo mentio fit Psalmo octogesimo. *Buccinate in Neomenia tuba, in insigni die solemnitatis vestræ, quia præceptum est in Israel.*

Quare hoc festo clangor buccinæ est institutus? — Resp. Alii ad alia significanda hunc sonitum adhiberi autumant. Sunt qui volunt, eo indicari postremum ac terribile Dei judicium: alii summum ejus in homines imperium; alii Legem Moysi in monte Sinai traditam; alii futuram resurrectionem; alii bella ab Israelitis contra Gentes gesta; alii denique Isaaci liberationem, et substitutionem arietis (3).

Quoniam tubarum meministi, ostende quisnam earum olim fuerit usus? Resp. In rebus multis tubarum sonitum veteres adhibuerunt. In Tabernaculo Moysis tempore tubis convocabatur populus; in acie excitabantur milites; in castris indicabantur vigiliæ noctis (4). Id etiam ex Livio lib. 26.

(3) Addunt alii, hoc festo clangorem buccinæ fuisse institutum ad populi Israelitici liberationem ex durissima Ægyptiorum servitute significandam; alii etiam ad indicandam figuram Lunæ falcatam buccina incurva expressam. Ego potius crediderim, eo consilio clangorem buccinæ fuisse præcipue præceptum, ut feriarum initium, et finis per ipsum denunciaretur. Rabbi Abarbenel ad Levit. cap. 23. ob septem rationes vult Deum præcepisse Israelitis, ut in Novi anni initio tubis clangerent. 1. Ad memoriam resurrectionis mortuorum recolendam. 2. Ad libertatem populi Israelitici significandam. 3. Ad revocandam in memoriam liberationem Isaaci, et substitutionem arietis 4. Ad regnum Israelitarum indicandum. 5. Ad addendos animos contra Satanæ insidias, et versutias. 6. Ad captivitatum futurarum tempus designandum. 7. Denique ad Legis lationem in monte Sinai Mosi traditæ ob oculos ponendam.

(4) Id innuit Silius Italicus l. 7. ita canens:

> ..... *Mediam somni cum buccina noctem*
> *Divideret, jamque excubias sortitus iniquas*
> *Tertius abrupta vigilaret ad arma quiete.*

colligitur, qui *tertiam buccinam* pro tertia vigilia usurpavit. Præterea in solemnitatibus, et triumphis lætitiæ, in calamitatibus, et infortuniis luctus, in Sacrificiis, reverentiæ et religionis erant indicium. Tuba autem *Catzotzerà* dicta constabat ex metallo, et recta erat, eratque unum ex quinque musicis instrumentis, quæ, stante Templo, erant in usu, quorum alterum *Nevalin*, *nablia*; tertium *Calilim*, *tibiæ*; quartum *Chinnorot*, *citharæ*; quintum *Alatzal*, *cymbalum*. In templo tantummodo tubis buccinarum usum adjungebant, extra illud vero vel tuba, vel buccinis solum utebantur. Buccina vero *Sofar* appellata erat (1) cornu arietis incurvum.

Narra mihi, quid Rabbini a Deo hoc Novi anni die in cœlo fieri imperitæ plebeculæ credendum obtrudant? — Resp. Aiunt, hoc die severum a Deo judicium exerceri, et coram illo tres libros aperiri, primum nefariis et facinorosis hominibus refertum esse, in altero pios et religiosos contineri, in tertio vero medium quoddam genus hominum, qui ab ipsis *Mediocumi* appellantur, esse descriptum, propter ambiguam quamdam vivendi rationem nec justorum, nec injustorum numero adscribendorum. De his vero addunt, eos, si ab initio Novi anni ad diem decimum ejusdem mensis, in quem festum Expiationis incidit, resipiscant, et religionem ex animo sectantes virtuti se totos dedant, piis annumerari, si vero secus agant, et in vitia præcipites sponte ruant, æternis impiorum cruciatibus reservari Nugæ.

CAPUT IV.

DE FESTO PASCHÆ.

Nomen Paschæ quas habet significationes in Sacra Scriptura? — Resp. Proprie denotat *transitum*(2), ut colligitur ex voce Hebraica *Perach*, Angelo sine noxa transilienti ædes Israelitarum in communi primogenitorum Ægyptiorum cæde attributum Exod. 12 v. 13. improprie vero Paschatis nomine intelligitur agnus Paschalis a filiis Israel immolandus et comedendus Exod. 12. v. 11. Marci 24. 12. Præterea ipsum festum Paschatis indicatur 2. Reg. 23. v. 21. Insuper cum sub figura agni Paschalis Jesus servator noster ac Redemptor sit adumbratus, notione Paschæ Christus ipse sæpissime censetur (3). 1. ad Cor. 5. 7. Paschæ etiam nomine ovium et boum sacrificia intelligenda sunt per septem dies offerenda ex Legis mandato Numer. 28. v. 16. et sequentibus; cui significationi fortasse verba illa Joan. 18. v. 28. subjecta sunt. Καὶ αὐτοὶ οὐκ εἰσῆλθον εἰς τὸ πραιτώριον, ἵνα μὴ μιανθῶσιν, ἀλλ' ἵνα φάγωσι τὸ πάσχα. *Et ipsi non introierunt in prætorium, ut non contaminarentur, sed ut manducarent Pascha*, sc. cibos ad festum Paschæ spectantes. Septem tandem Azymorum dies Pascha vocantur. Actor. 12. v. 4. Βουλόμενος μετὰ τὸ πάσχα ἀναγαγεῖν αὐτὸν τῷ λαῷ. *Volens post Pascha producere eum populo*, id est, post Azymorum festum absolutum, quod septem dierum spatio celebrabatur (4).

Quo tempore, et qua anni tempestate festum Paschæ a Deo fuit institutum? — Resp. In ipso discessu, atque adeo fuga Israelitarum ex Ægypto anno ab Orbe condito bis millesimo quadringentesimo quadragesimo septimo; a communi autem rerum omnium labe, et eluvione ad immania hominum scelera eluenda a Deo juste immissa anno septingentesimo nonagesimo primo. Mense vero *Nisàn* (5), sive *Martio* ab Hebræis

Positum enim erat in more, ut quatuor nocturni temporis vigiliæ tubarum, vel buccinarum clangore distinguerentur.

(1) Vaccæ cornu nomine שופר non intelligebatur, cum illud Deuter. 33. v. 17. קרן dicatur, nunquamque שופר appelletur, ut patet ex Tractatu *Rosch hascanà*.

(2) Hæc significatio eruitur ex cit. cap. 12. Exod. v. 13. *Erit autem sanguis ille pro vobis in signum super illas domos, ubi eritis, ut videns sanguinem i.lum transeam per vos: sic non erit in vobis plaga exitialis, cum cædam primogenita in terra Ægypti. Agnus Paschalis*, Exod. 12. 11. *Ita vero comedite eum, lumbis vestris succinctis, calceamentis vestris ad pedes vestros, et baculo vestro in manu vestra: sed comedetis eum cum festinatione; Pascha est Jehovæ. Festum Paschæ*, 2. Regum 23. 21. 22. *Celebrate Pascha Jehovæ, Deo vestro, prout scriptum est in libro fœderis. Quamvis non celebratum fuerit par huic Paschæ a diebus Judicum*, etc.

(3) 1. Cor. 5. 7. *Expurgate igitur vetus fermentum, ut silis nova massa, sicuti estis fermenti expertes. Etenim Pascha nostrum pro nobis sacrificatum est, nempe Christus.* Joannis etiam 1. 29. Christus vocatur *agnus, qui tollit peccata mundi.* Sicuti enim agnus in Pascha mactabatur, ita Deus nobis filium suum donavit, cujus sanguis D. Joan. 1. 17. nos ab omnibus peccatis emundat.

(4) Festum Paschæ appellatur etiam ἑορτὴ τῶν ἀζύμων, Hebraice *festum Azymorum*, quia cum festo Paschæ festum Azymorum erat quasi commistum, panesque Azymi cum agno Paschali comedebantur, Luc. 22. 1. Marci 14. 12. licet nonnulli hæc festa inter se distincta esse velint textu Levit. 23. 5. et 6. ad hoc sibi persuadendum compulsi. *Die decima quarta inter duas vesperas est Pascha Domino, et die decima quinta est festum Azymorum.* Hoc nomen tribuitur huic festo, quia per septem dies (Deut. 16. 4. dicitur *sex*, omisso die primo, qui erat Hierosolymis transigendus v. 7.) panes sine fermento Hebræi comedere tenebantur a die 14. *Nisàn*, sc. *Martii*, usque ad diem 21. adeo ut a die 15. *Nisàn* primus Azymorum dies numeraretur, in cujus nocte agnus Paschalis, et panes Azymi comedebantur. Quod si objicias Matth. 26. 17. ipsum diem 14. *Nisàn* appellari primum diem Azymorum, animadvertas oportet, juxta canonem Judæorum in Sacris comedendis diem præcedere noctem, adeo ut tempus vespertinum diei decimi quarti cum nocte subsequente pars diei decimi quarti censendum sit. Hinc in Judæorum ephemeridibus videas ad diem decimum quartum *Nisàn* esse *vesperam Paschæ*, ad diem decimam quintam *diem primum Paschæ*, ad diem decimam sextam *diem secundum Paschæ*, omnino ad vigesimam primam *diem septimum Paschæ*.

(5) Mensis hic partim respondet nostro Martio, partim Aprili. Alii aliter illum appellant. Arabes vocant mensem *granescentis segetis*; Græci τὸν μῆνα τῶν καρπῶν, quia eo juxta Philonem in Judæa segetes ad maturitatem perveniunt; Syri *mensem florum* dicunt. Cur a Chaldæis *Nisàn* vocetur, adhuc non constat. Qui ejus originem a verbo Hebraico נוס *fugere* derivant, valde falluntur, licet ita dictum eum velint a fuga Judæorum ex Ægypto eo mense facta. Quid enim ad Chaldæos attinebat, a quibus hoc nomen mensi impositum est, notare, quo mense Israelitæ ex Ægypto fugissent? Bochardus Hieroz. fol. 557. *Fatior*, inquit, *aut scribendum* נסן *per duplex*. Si, ut Joseph.

Dei præcepto primum Pascha celebratum fuit, qui vocatus etiam mensis novarum frugum a segetibus in Ægypto et Syria eo mense maturescentibus. Hic animadvertendum, ante egressum ex Ægypto Israelitas solitos fuisse anni initium ducere ab æquinoctio Autumni mense Septembri, postea a Deo præceptum fuisse Moysi, ut eum ordirentur ab eo mense, quo egressi sunt ab Ægypto, qui egressus incidit in æquinoctium vernum mensis Martii. Hinc vero factum, ut, qui erat antea septimus mensis, primus evaderet; intellige tamen in rebus sacris. A Rabbinis hic mensis vocatur etiam *Tecuphà*, quæ apud R. Samuelem, et R. Addam nihil aliud est, quam epocha Æquinoctii, et Solstitii juxta periodum Julianam. *Tecuphà* tamen proprie nihil aliud significat, quam anni conversionem.

Quo die mensis Martii ex Dei mandato celebrabatur Pascha? — Resp. Pascha erat celebrandum (1) decima quarta Luna, sive decima quarta die *Ben aharbaìm*, h. e. *inter duas vesperas* a singulis familiis agnum occidentibus, et assatum cum azymis comedentibus. Hinc dies sequens, scilicet decima quinta, Pascha dicebatur, et dies prima Azymorum; dies vero a Pascha septima *collecta* nuncupabatur propter fruges collectas, quæ jam ad maturitatem pervenerant. Porro non in quolibet loco Pascha celebrari poterat Deut. c. 16. sed in celebrarum urbium capite, ac principe erat celebrandum. Quare illud primum in Silo, postea Hierosolymis Israelitæ celebrare consueverunt. Id vero est intelligendum, postquam Israelitæ ex Ægypto egressi sunt, cum prius ubicunque ipsis agnum mactare et comedere licuerit.

Quænam vis subjecta est verbis illis, mactabit agnum universa domus Israel *Ben aharbaìm*, h. e. inter duas vesperas? — Resp. Vario modo verba illa *inter duas vesperas* (2) ab Interpretibus explicantur. Sunt, qui per illa significari volunt totum intervallum, et tempus interjectum inter vesperam diei decimæ quartæ et decimæ quintæ; ex quo inferunt, qualibet hora licuisse immolare, et comedere agnum Paschalem. At quid absurdius? Clare enim habetur Deut. 16. v. 6. *immolabis Phase vespere ad Solis occasum, quando egressus es de Ægypto.* Alii, ut R. Salomò, R. Kimchì, R. Simeon per *duas vesperas* indicari existimant totum tempus pomeridianum usque ad Solis occasum, duplicemque vesperam apud Judæos constituunt; alter m videlicet ante Solis occasum, alteram post Solis occasum. Hæc duplex vespera ex Evangelista Matthæo non obscure colligitur cap. 14. Antequam enim narret miraculum quinque panum in gratiam turbæ fame laborantis auctorum v. 15. Ὀψίας δὲ γενομένης, προσῆλθοι αὐτῷ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ, λέγοντες· Ἔρημός ἐστιν ὁ τόπος, καὶ ἡ ὥρα ἤδη παρῆλθεν. ἀπόλυσον τοὺς ὄχλους, ἵνα ἀπελθόντες εἰς τὰς κώμας, ἀγοράσωσιν ἑαυτοῖς βρώματα. *Vespere autem facto*, inquit, *accesserunt ad eum discipuli ejus dicentes: Desertus est locus, et hora jam præteriit: dimitte turbas, ut euntes in castella, emant sibi escas:* mox, narrato miraculo, subjicit v. 23. Καὶ ἀπολύσας τοὺς ὄχλους, ἀνέβη εἰς τὸ ὄρος κατ' ἰδίαν προσεύξασθαι. Ὀψίας δὲ γενομένης, μόνος ἦν ἐκεῖ. *Et dimissa turba, ascendit in montem solus orare. Vespere autem facto solus erat ibi.* Quid clarius? Duplex eadem die vespera ab Evangelista distinguitur, altera ad occasum Solis præcipitante, altera post Solis occasum. R. autem Aben Esrà per tempus *inter duas vesperas* intelligi vult crepusculum vespertinum inter Solis occasum, et initium noctis intercedens. Hanc posteriorem sententiam cæteris magis probabilem esse ex eo censeo, quia immolatio agni Paschalis eodem tempore præcipitur facienda, quo initium comedendi azyma statuitur, videlicet post occasum Solis diei decimæ quartæ, nimirum incipiente die decima quinta. Exod. cap. 12. v. 18 *Primo mense, quarto decimo die ejus mensis comeditote azymos usque ad diem vigesimum primum ejusd m mensis vespere.* Ex quibus omnibus infertur, Judæos agnum Paschalem assatum comedisse die decimo quinto *Nisàn*, h. e. *Martii*, ineunte, non vero ineunte die decimo quarto.

Quot olim erant necessaria ad Pascha rite celebrandum? — Resp. Duo ad ejus celebrationem requirebantur, *expurgatio fermenti, et immolatio Agni Paschalis*, de quibus typice sermo est apud Apostolum 1. ad Corinthios c. 5. v. 7. Ἐκκαθάρατε οὖν τὴν παλαιὰν ζύμην, ἵνα ἦτε νέον φύραμα, καθώς ἐστε ἄζυμοι· καὶ γὰρ τὸ πάσχα ἡμῶν ὑπὲρ ἡμῶν ἐτύθη Χριστός. *Expurgate vetus*

lib. 3. cap. 10. vel ניסן Nisan *vocalis longa supplet Daghes, ut sæpe* ניסין pro נסין, i. e. vexilla ponantur; *quippe hoc tempore Judæi bella gerebant, ut videre est* 2. Samuel. 11. 1. Apud Rabbinos vocatur etiam *Tecuphà*. Hinc *Tecuphæ* præcipue R. Samuelis, et R. Addæ sunt epochæ Æquinoctiorum, et Solstitiorum secundum periodum Julianam. Proprie tamen Tecuphà est ὥρος, κέντρον, τροπή, *anni conversio.*

(1) Sacrificium Agni Paschalis die 14 mensis *Nisàn* inter duas vesperas Deo offerendum modo vocatur זבח *Sacrificium*, Exod. 12. 2. et 34. 25. modo קרבן *Oblatio*, Numer. 9, 7. Græci autem dicunt διαθατήρια λύσεν. Pecus dicta שה ad hoc sacrificium requisita erat eligenda ex duabus speciebus בין הכבשים ובין העזים *ex agnis, aut hædis* sexus masculini, sine ulla macula, quæ annum ætatis implevisset. Quod attinet ad ejus separationem a reliquo grege die decimo mensis *Nisàn* faciendam, volunt Rabbini id fuisse positum in more tantummodo in Ægypto, non autem in reliquis Paschis celebrandis. Quam rem ita se habuisse ex historiis posteriorum temporum clare colligitur, in quibus agnos non die decimo, vel post duos, vel tres dies a dominis acceptos, et Sacrificio Paschali destinatos fuisse legimus.

(2) Cum, florente Judæorum Republica, spatium proxime antecedens occasum Solis a Deo destinatum Paschæ mactationi non sufficeret propter agnorum mactandorum multitudinem, volunt nonnulli, partem magnam temporis pomeridiani ipsorum mactationi fuisse tributam. Ad sententiam suam confirmandam afferunt, quæ habentur *Negaim* יח. 2. *Non lustrant plagas mane, nec* בין הערבים *inter duas vesperas. Quando igitur? hora tertia, quarta, quinta, septima, octava et nona.* Ubi animadvertendum, mane, et inter duas vesperas opponi, utpote tempora obscuriora, et lustrationi minus opportuna: proprieque tempus designatum verbis בין הערבים *inter duas vesperas* post nonam incipisse. Huic opinioni suffragatur etiam Josephus, lib. 7, 45, de bello Judaico, inquiens, in more positum fuisse, ut mactaretur Pascha ἀπὸ ἐνάτης ὥρας μέχρι ἑνδεκάτης, *ab hora nona usque ad undecimam.*

fermentum, ut sitis nova conspersio, sicuti estis Azymi. Etenim Pascha nostrum immolatus est Christus. Ex Legis enim præcepto post expurgatum fermentum tempore Paschali Azyma comedere tenebantur Judæi, Exod. 12. v. 8. 15. 18. et 20. et agnum Paschalem mactare, et edere eodem cap. v. 3. 4. et sequentibus. Hoc tempore contra Legem Pascha celebrare volunt, et quamvis optime norint, sibi vetitum esse extra Terram promissionis Sacrificia offerre, ac propterea ab agno mactando abstineant, nihilominus ritus alias, et præcipue Azymorum usum ad superstitionem servant.

Unde habes, fermentum ex domibus ante festum Paschæ esse amovendum? — Resp. Id colligo ex cap. Exod. 12. v. 15. *In die prima cessare facietis fermentum a domibus vestris. Rambam* autem cap. 2. num. 1. Halachà *Kametz, et Matzà* adjicit : *secundum traditionem docemur, quod hujusmodi prima dies sit dies decima quarta* (mensis *Nisàn*, sc. *Martii.*) Quamobrem hebdomada Azymorum diem decimam quartam complectitur, ut habetur in *Ghemarà* Codice *Pesachìm* cap. 1. *Scriptum est*, Exod. 12. v. 19. Septem diebus fermentum non invenietur in domibus vestris. *Et scriptum est*, ibidem v. 15. Verumtamen in die prima cessare facietis fermentum a domibus vestris. *En quomodo augetur* (dies) *decima quarta.* Quæ verba satis luculenter explicant textus illos Matthæi 26. v. 17. Marci 14. v. 12. et Lucæ 22. v. 7. ubi dicitur, Discipulos prima die Azymorum accessisse ad Jesum, dicentes : *Ubi vis paremus tibi comedere Pascha?* et Marci : *Primo die Azymorum, quando Pascha immolabant*, etc. *Quo vis eamus, et paremus tibi, ut manduces Pascha?* et Lucæ : *Venit autem dies Azymorum, in qua necesse erat occidi Pascha.* Itaque prima isthæc dies Azymorum erat dies decima quarta, qua jubebantur Judæi fermentum omne abolere, et Pascha, sc. Agnum Paschalem, immolare. Volunt autem Rabbini non licere Judæis comedere fermentatum die decima quarta a meridie, et deinceps, hoc est a principio horæ septimæ diei ; eos autem, qui comederint post hoc tempus, ex Lege vapulare. Quare ne in hanc pœnam incurrant, eo abstinent a principio horæ quintæ, et in principio horæ sextæ comburunt. Licet autem Hebræis vesci herbis, vel fructibus, non tamen ad satietatem, ut avidius Azyma in Cœna Legali comedant. *Orach Chajim* num. 471.

Qua ratione Hebræi fermentum abolendum perquirunt? — Resp. Ea diligentia omnes domus angulos perlustrant, ubi panis fermentatus asservari solet, ut ne foramen quidem ullum vel exiguum omittant, ubi ejus mica latere possit. Quod si certo sciant, nullum fermentum domi esse posse, ne hujusmodi investigatio inanis esse videatur, in penetralibus domus panes veteres, et tempore obduratos recondunt, et perquirentes quasi fortuito in eos incidunt, et colligunt, sicque præcepto satisfecisse sibi persuadent. Solent autem scrutationem peragere non ad Solis radios, aut Lunæ splendorem, sed candelam manibus ferentes, cujus beneficio rimulas quaslibet domus illuminant, quæ Solis, aut Lunæ splendorem non exciperent. Ceterum ad evitandum incendium face majori iis uti non licet in locis arctis et angustis, sed in atriis tantummodo, et aulis. Ita *Rambam* Halachà *Kametz, et Matzà*, cap. 2, num. 3. et 4.

Omnesne domus loci sunt investigandi? — Resp. Nequaquam. Licet enim uterque domus incola teneatur foramen, si duabus ædibus proximis commune sit, lustrare ; attamen nemo tenetur, quæ vel supra tectum, vel infra pavimentum sunt, perquirere, vel stabulum, cellam vinariam, macellum, horreum, et alia hujusmodi loca, quæ fermento custodiendo inservire non solent, scrutari. Si enim nimis sollicitus dubitaret, utrum mustela panem aliquo in loco abscondito rosisset, tenereturque invenire, non solum per singulas domos perquisitio facienda esset, sed per totam urbem ; ex quo absurdum illud oriretur, perquisitioni attentæ, et exactæ nullum finem futurum.

Quid si decima quarta Luna mensis incidat in Sabbatum, quo nihil agere licet? — Resp. Perquisitio fermenti fit ad vesperam Lunæ decimæ tertiæ, repertumque comburitur, sed ex eo relinquitur, quod satis sit Sabbato venturo ad horam quartam. Quod si ex illo reliquiæ supersint, mente illas abolent, diligenter tectas in vas abdunt, et ad exitum primi diei festi Paschalis comburendas reservant. Si forte accidat, ut quis initio noctis diei decimæ quartæ perquisitionis obliviscatur, vel tempore matutino diei proxime sequentis, vel reliquis diebus Azymorum, tenetur vel ipso die Paschæ, vel subsequente eam non præterire, ne hujusmodi perquisitio ad Pascha rite celebrandum necessaria relinquatur.

Quænam est benedictio præmittenda perquisitioni fermenti? — Resp. Isthæc notis sequentibus per abbreviaturas designata : *Beth âleph, mem he, aleph coph, beth vau*, scilicet *Barùch attâ Elvènu mèlech aholam, ascér chedassànu bemitzuodàu, vetziuvànu*, hoc est, *Benedictus tu Domine Deus noster, Rex sæculi, qui sanctificavit nos præceptis suis, et præcepit nobis*, cui additur : *Hal Bihùr chametz*, hoc est, *super combustionem fermentati ;* quæ benedictio omittitur, si post primum diem Paschæ perquisitionem fieri contingat. Ubi autem perquisitio absoluta est, quidquid ex fermentato deprehenditur, in loco tuto a muribus collocatur simul cum pane, qui toti familiæ sufficiat ad horam quintam diei decimæ quartæ. Ceterum advenis, et externis hominibus, qui Hebræi non sint, licet ad horam sextam fermentatum dare. Post hæc paterfamilias Chaldaica lingua verba hæc pronuntiat, quæ Latine sic habent : *Omnis panis fermentatus, sive omne fermentatum, quod in mea potestate est, quod vidi, aut quod non vidi, nullum sit, vel sit veluti pulvis terræ.* Die sequenti hora quinta hisce verbis prolatis comburitur, scilicet : *Omne fermentatum, quod est in mea potestate, quod vidi, aut quod non vidi, nullum sit, vel sit veluti pulvis terræ.* Hæc, et alia multa paryi momenti, quæ consulto omitto brevitati consulens, de perquisitione fermenti, ejusque abolitione ab Hebræis usurpantur.

Saltem adde, quomodo vel ipsum fermenti odorem

tollere conentur? — Resp. Biduo ante Pascha, ne odorem quidem fermenti quisquam sentiat domum, ingressus, *Ghealàth Chelim*, sc. *expurgationem vasorum* (1) instituunt, quælibet instrumenta ad culinam pertinentia, scutellas, ahena, ollas, cultros, cochlearia, et his similia diligentissime abluendo. Quamobrem ahenum magnum igni apponunt, jamque ebullienti vasa minora inferunt, unde postea eruunt, et aqua frigida aspersa abstergunt. Singillatim vasa in ahenum mulieres immittunt, ne forte se invicem attingentia ex parte aliqua non sint abluta. Ad expurganda vero majora ferrum, vel saxum in ignem Judæi conjiciunt, ignitumque extrahentes ea circumducunt, aqua super effusa. Instrumentis ferreis, æneis, cupreis, similibusque detergendis ignis tantummodo adhibetur. Omnino quæ fermento recipiendo inserviunt, igneinque pati possunt, in illum conjiciunt, vel per flammas transferunt, donec ignem concipiant, et purgentur; quæ vero lignea sunt, vel ustioni facile obnoxia, aqua ebulliente in aheno magno abstergunt. Cum autem plurima sint, quæ a Rabbinis de vasorum lustratione traduntur, quæque superstitionem redolent, satius existimo ea præterire, et similium rituum curiosos homines ad librum *Orach Chajim* hebraice inscriptum num. 451 et 452. legendum mittere. Hinc apud Christi fideles sine ulla superstitione deductus mos ante festum Paschæ domum, omneinque supellectilem purgandi.

Qua diligentia Hebræi in panibus Azymis conficiendis utuntur? — Resp. Triticum madidum rejiciunt, ne massa ex tritico et farina madefacta calefiat, et antequam triticum molatur, molas ferro percutiendas curant, ut recens cæsæ videantur; attente purgant arcam, in qua collocanda farina; linteis mundis, et albis circumdant ad removendum pulverem; cavent, ne nudo jumenti dorso farina imponatur ad calorem evitandum; saccum recipiendæ farinæ assuetum dissuunt, et abluunt; farinam non statim e motis depsunt, sed uno saltem die ad minimum expectato; denique aquam naturalem (2) adhibent occidente sole ex puteis, fonte, aut fluvio haustam. Si aer nocturnus calidus sit, sub dio eam relinquunt: si vero frigidus, in cella vinaria reponunt, donec dies illucescat, et massa ad Azymos conficiendos depsatur.

Omnesne cujuscunque ætatis, et sexus Azyma comedere tenentur? — Resp. Præcepto comedendi Azyma omnes Hebræos teneri Rabbini decernunt, adeo ut ne pueros quidem ab eo immunes esse declarent, parentesque admoneant, ut vel infantibus saltem micas panis Azymi degustandas vino, jure, vel alio liquore dilutas præbeant. Stante etiam Templo Hierosolymitano, licet præcepto comedendi Agnum non tenerentur mulieres, senes, parvuli, cæci, ægroti, surdi, stulti, claudi, servi, cum Jerusalem venire non possent, Azymis tamen abstinere nullo modo iis permittebatur.

Quat sunt rerum species, ex quibus Azymi panes confici possunt? — Resp. Ex tritico præstantissimo Azymos conficiendos esse volunt; quod si desit, et necessitas urgeat, hordeum, vel zea, vel spelta, vel avena potest adhiberi, fermentumque ex istis quinque frumenti speciebus compactum verum fermentum a Lege prohibitum censetur. Hinc vero patet, Paschæ tempore pulmentum ex leguminibus, milio, fabis, lentibus, et id genus aliis concedi. Licet enim incalescat, nunquam tamen acescit, sed corruptionem contrahens, tetrum fœtidumque odorem emittit.

Licetne cum farina præter aquam res alias ad panes Azymos conficiendos commiscere? — Resp. Orizam cum massa triticea subigere permittitur, dummodo triticeus sapor servetur, sicuti, licet sal vetetur, nigella, et saccharum conceditur. Butyrum, oleum, et his similia, quæ massam calefacere possunt, longe removenda; ova integra, et obdurata ad ornatum non apponenda; quadrupedum aut volucrum figuræ, et imagines stylo, pectine, typo in placentis nullo modo efformandæ.

Quid est Matzà hatzirà, sc. *Azymus dives?* — Resp. Eos panes appellare solent *Azymos divites*, qui pro ægrotis et extraneis conficiuntur. Solent enim ditiores ex Hebræis nonnullos Azymos vulgares offas referentes quotannis depsere, et cum ovis, saccharo, et aliis condimentis commistas subigere, quos recondunt, et amicis Christi fidelibus dono dant, vel ægrotis comedendos præbent, ut dulcedine sua, et gustu famem excitent.

Ubi et quomodo panes Azymos conficiunt Hebræi? — Resp. Longe ab ore clibani subigere solent, ne caloris vis fermentum efficiat. Ubi massa subacta est, placentas rotundas, tenues, et foraminibus plenas digitis affabre et industrie efformant, ut calor, qui ex agitatione concipitur, facilius in auras possit evanescere. Ipsis autem tantummodo Hebræis, non etiam Christi fidelibus farinam depsere permittitur, ac propterea summis laudibus extolluntur Rabbini, et viri *Chacamìm*, sc. *Sapientes*, qui Azymis *Mitzuòt*,

(1) Hinc Christus Judæos Matth. 23, 25, increpuit: *Purgatis exteriorem poculi, patinæque partem:* et Marc. 7, 8, *Omisso mandato Dei, tenetis traditionem hominum, lotiones sextariorum, et poculorum.* Si vasis partem aliquam aqua ebulliens non attingat, vas illud ad purgandam supellectilem omnino ineptum censetur. Rationem purgandorum vasorum, aliarumque rerum ad culinam spectantium tradit Buxtorfius, cap. 17, in Synagoga: *Stannum, quod attinet, aliaque id genus vasa, duas forcipes habent, altera in aquam ferventem illa immittunt, altera extrahunt, ut ea etiam parte, quam prima forceps tangebat, abluatur. Vasa ferrea, ut craticulas, verna, opercula, sartagines, et similia tamdiu igni subjiciunt, donec scintillas agant: tum demum etiam sunt legitima. Cultros, antequam in ahenum immittant, prius probe defricant ad cotem, vel alium lapidem, ad rubiginem omnem deterendam. Ferreum, vel æneum mortarium, prunis candentibus, filo circumligato, replent: ubi eo usque incaluit, ut filum rumpatur, legitimum est*, etc.

(2) Aqua ad azymos panes conficiendos adhibenda vocatur מי הכוצה, *aqua præcepti*, multique ritus circa hujusmodi aquam usurpantur. Vasis enim nitidis, et abstersis hauriendæ ad noctis crepusculum, scilicet inter Solis occasum, et ortum stellarum, Lunæque splendorem, portandæ domum operta, ne per 24 horarum spatium Solis radii eam pervadant, ne ejusdem calore incalescat, et quodammodo fermentetur.

sc. *præcepti* conficiendis manus admovent propriis manibus massam subigendo, depsendo, placentas efformando, aliosque ad idem agendum excitando. *Azymus* vero *præcepti* ille vocari solet, qui ad Cœnam Paschalem pridie, vel biduo ante paratur. Ubi massa azyma confecta est, ex ea mulier placentam sumit juxta illud Numer. 15. v. 20. *Ita et de pulmentis dabitis primitiva Domino*, benedicit, comburendamque in clibanum projicit, qua combusta ceteras paschales placentas in clibanum coquendas infert. Azymis hoc modo paratis, etiam acetaria parantur secundum præceptum Exod. 12, n. 8, *Et edent carnes nocte illa assas igni, et azymos panes cum lactucis agrestibus*, quibus ex Rabbinorum consilio additur *Carpàs*, *Apium*, et *Charàseth*, sc. *Embamma*, quæ omnia mox attingemus de ritibus antiquitus, et hodie in Cœna Paschali adhibitis agentes.

Ad festum Paschæ rite celebrandum quisnam agnus erat necessarius (1)? — Resp. Anniculus sine macula, sexusque masculini. Separabatur a reliquo grege, fulcroque lecti alligatus servabatur a die decimo Martii usque ad diem decimum quartum, ut *inter duas vesperas* juxta Sacrum Codicem post peractum sacrificium juge, suffitum, et accensas lucernas mactaretur. Mactatio fiebat in atrio ab Israelitis, Levitis interim canentibus, Sacerdotibusque sanguinem excipientibus ad basim Altaris effundendum.

Quare Deus agnum, vel hædum, non quodvis aliud animal Paschæ tempore voluit Hebræos sibi immolare? — Resp. Cum Deus in Ægypto portenta et signa edidisset eo consilio, ut vim maximam Pharao reformidans veniam Hebræis concederet sibi in deserto Sacrificia offerendi; ille tamen eorum magnitudine nihil commotus eam ipsis negasset, justo furore, et ira percitus in Ægyptios, *in manu forti, et brachio extento* statuit populum suum ex Ægypto educere. Itaque ne vel Regis Pharaonis, vel Deorum Ægyptiorum timore perterriti Hebræi a sæva et tyrannica servitute se liberare renuerent, in Pharaonem ipsum, Deosque Ægyptiorum potestatem suam exercere voluit, eosque sub diversis quidem animalium generibus cultus, sed præcipue sub pecudum, caprarum, et boum imagine adoratos, cujusmodi erat Jupiter sub forma arietis, Apis sub forma bovis, sibi immolari mandavit. Hinc cum filii Jacob pastores essent, noluit Joseph eos cum ceteris Ægyptiis conjunctos vivere, sed locum sejunctum ab illis in terra Gessen eis permisit, ut dissidiorum et rixarum caussam tolleret, quia odio capitali pastores ovium quoslibet insectabantur Ægyptii, quod oves, pecudes, et armenta a se pro Diis habita mactarent et comederent, juxta illud Exod. 2. v. 26. *Abominationes Ægyptiorum*, sc. oves, et boves, *immolabimus Deo nostro. Quod si mactaverimus ea, quæ colunt Ægyptii, lapidibus nos obruent.* Adde, Deum præcepisse, ut ad celebrandum Pascha potius agni, vel hædi, quam vituli, et boves adhiberentur, quia præ copia facilius agni, et hædi, quam vituli, et boves a quolibet vel pauperrimo patrefamilias poterant comparari, et a tota familia juxta Legem festinanter comedi. Qua enim unquam ratione tempore Cestii Judææ Præsidis, cum a Romanis Judæi desciscere cœperunt, ad Paschæ celebrationem 256,500, sc. ducenti quinquaginta sex mille, et quingenti vituli inveniri potuissent, sicuti tot agni, teste Josepho, reperti sunt? Præterea agni magis ad vivum Christi typum referebant, quam vituli, quippe qui mundi sunt, simplices, et mansueti. Hinc Isaias c. 53, v. 7. de Christo ait: *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum.* Itaque agnum, vel hædum Paschæ tempore sibi Deus immolari jussit, ut per utrumque tanquam typum Christus designaretur, per agnum quidem ejus innocentia, per hædum autem peccatum per ipsum tollendum. Quamobrem Christus, *qui non noverat peccatum*, ab Apostolo Epist. 2. ad Corinthios cap. 5. 21. dicitur *peccatum fecisse*. Quibus verbis quilibet videt, hanc esse subjectam significationem, nimirum Christum, qui re et experientia peccatum non noverat, quia nunquam peccatum patrarat, fuisse pro nobis *peccatum*, sc. hostiam pro peccatis nostris, iis pœnis et suppliciis sponte se subjiciendo, quibus scelerati ac facinorosi homines ob iniquitates et scelera mulctantur; et hominibus peccatorem haberi voluisse, ut *nos peccatis mortui justitiæ viveremus per ipsum, cujus livore sanati sumus*, Epist. 1. Petri cap. 2. v. 24.

Dixisti agnum Paschalem a familiis fuisse comedendum, quæso, quid nomine familiæ venit? — Resp. Olim totus Israelitarum populus in duodecim Tribus erat distributus, rursus singulæ Tribus in familias sep ra-

(1) Ad sexdecim capita ab Hebræis referuntur Leges ad agnum Paschalem pertinentes, quas nos quoque eo ordine exhibebimus, quo eas nobis ab ipsis traditas accepimus. 1° Agnus Paschalis suo tempore mactetur, sc. die 14. *Nisàn* inter duas vesperas. 2° Ne mactetur ab eo, in cujus ædibus aliquid fermenti invenitur. Exod. 23. 18 3° Ne exta ejus pernoctent semota ab altari. Exod. 23. 18. 4° Pascha secundum celebretur mense secundo, quod est institutionis divinæ. Numer. 9. 10. propter pollutos, aut illos, qui ob viæ longinquitatem primo Paschæ interesse non poterant. Hoc *Pascha parvum*, et *Pascha secundum* appellatur. De differentiis, quæ inter Pascha secundum, et Pascha primum intercedunt, vide *Pesachim* 9. 3. Rabbini nonnulli volunt, mulieres ad hoc celebrandum non teneri. 5° Caro agni nocte 15. *Nisàn* comedatur cum pane azymo, et oleribus amaris. Exod. 12. 8. *Pesachim* v. 6. Rabbini comedendum esse agnum volunt a viris æque, ac mulieribus. *Pesachim* 8. 1. Karæi autem a viris adultis tantummodo. 6° Pascha secundum quoque cum pane azymo, et oleribus amaris comedatur. Num. 9. 11. 7° Ne caro suberuda vel elixa, sed assata comedatur. Exod. 12. 9. 8° Ne quidquam carnis agni extra societatem convivarum efferatur. 9° Ne de ea quidquam comedat Apostata. Exod. 12. 45. 10° Ne Proselytus inquilinus, vel mercenarius. Exod. 12. 45. 11° Ne in circumcisus. Exod. 12. 48. 12° Ne os agni aliquod frangatur. Exod. 12. 46. Joan. 19. 33. 13° Nec in Pascha secundo. Numer. 9. 12. 14° Ne quidquam agni relinquatur in crastinum mane. Exod. 12. 10. 15° Nec in Pascha secundo. Num. 9. 12. 16° Ne quid supersit ad mane ex carne Sacrificii die 14. oblati. Deuter. 16. 4.

Placuit has Leges hoc modo juxta ordinem a Rabbinis traditum afferre, licet ea, quæ in ipsis continentur, in pauciora contrahi melius potuerint.

tæ, et familiæ in domos divisæ. Itaque si forte comedendo agno Paschali una familia non suffecisset, illi ex alia familia convivæ adjungebantur, omnesque simul conjuncti appellabantur, *Societas Paschalis*. Hæc autem societas conflanda erat ante agni mactationem, cum agnus mactandus, sanguisque aspergendus eorum nomine esset, qui societatem constituebant. Ab hac societate excludebantur infantes, senes, incircumcisi, immundi, gravique morbo laborantes. Neque promiscue ex mulieribus et servis societas constare poterat, sed tantummodo vel mulieres, vel servos complectebatur.

Agnus Paschalis semperne in eodem loco mactatus fuit?—Resp. In Ægypto mactando agno nullus locus publicus fuit definitus; in terra promissa mactatio fiebat prope Tabernaculum; Hierosolymis vero in atrio Templi peragebatur; quem ritum postea etiam Christi parentes quotannis Hierosolymam Lucæ 2. v. 41. se conferentes pie, ac religiose servarunt. Hic diligenter animadvertendum, præceptum illud Deuter. 16. *Non poteris immolare Pascha in qualibet urbium tuarum, sed in loco, quem elegerit Dominus Deus tuus*, intelligendum esse de publica agni immolatione a toto Israelitarum cœtu facienda; alioquin, cum Hierosolymam non ascenderent mulieres, servi, claudi, cæci, ægroti, senes, parvuli, surdi, stulti, hujusmodi præcepto satisfacere non potuissent, quod tamen omnibus sine ullo discrimine exacte implendum præscribitur.

Agnus hic quomodo comedebatur? — Resp. Agno excoriato, ablegmina in Altari comburebantur, deinde agnus assabatur (1), ejus visceribus eductis, et in furno suspensis. Vetitum ossa confringere, vel aliquid asportare, sed totus cum pane azymo, et oleribus amaris comedendus a domino, et ipsius convivis, qui nec infra decem, nec supra viginti advocabantur. Comedebant autem renes accincti, calceamentis instructi, et baculos manibus tenentes. Quæ ex eo supererant, postridie mane igne consumenda. Id temporis etiam mensa vasis, lancibusque insignibus, ac præclaris ornata instruitur, cui duæ patinæ imponuntur, altera cum tribus placentis, et ovo sub cinere obdurato, altera cum pulmento, pomis, pyris, nucibus, ficubus, amygdalis, malis citreis, quibus vasculum aceto plenum additur cum lactucis, hedera, raphanis, petroselino, caryophylo, et nasturtio. Solent autem singuli Judæi quatuor vini cyathos exhaurire in memoriam liberationis, quam Deus ex captivitate Ægyptiaca se facturum quater pollicitus est Exod. 6. *Educam vos de ergastulo Ægyptiorum; eruam de servitute; redimam in brachio excelso, et judiciis magnis, assumam vos mihi in populum.*

Festum Paschæ quare a Deo institutum? — Resp. Solemnitatem Paschalem variis de caussis a Deo populo Israelitico præceptam fuisse ex Sacra Scriptura colligo. Cum enim parentes filiis hujus ritus caussam postulantibus singulis annis ex Moysis mandato Exod. 12. v. 37. satisfacere tenerentur, liquido apparet, illud Dei consilium et voluntatem fuisse, ut summi beneficii in perpetuum recordarentur, quo affecti sunt, cum singulis Ægyptiorum primogenitis percussis, ipsi non solum salvi, et incolumes servati sunt, sed etiam ex durissima servitute liberati. Adde, hoc festum a Deo jussum, ejusque ritus diligenter præscriptos, ut peregrinorum habitum intuentes, et herbis amaris vescentes cogitarent, se in hac vita esse peregrinos, variis calamitatibus et periculis expositos, ac proinde eum vitæ cursum constanter tenendum, qui ad cœlestem patriam recta perducat. Præterea Regius Psaltes verbis apertis docet, Psal. 136. v. 10. et 11. ritu hoc admirandam Dei vim, et insignem in homines bonitatem, atque clementiam significari. Quid quod sub agni typo exemptio a peccatis per Christum facienda adumbratur, ut jure optimo propterea ab Evangelista Joanne cap. 1. v. 29. vocetur *Agnus, qui tollit peccata mundi?*

Quoties in Sacris litteris Pascha celebratum maximo apparatu legitur? — Resp. Quater maxima celebritate festum Paschæ a Judæis peractum fuisse Sacræ litteræ narrant. Primum Pascha magnificentissime celebratum fuit in terra Chanaan a Josue cap. 5. alterum Judæ regnum administrante Ezechia, lib. 2. Paral. cap. 30. tertium a rege Isaia, lib. 2. Reg. cap. 23. quartum ab Israelitis e captivitate Babylonica reducibus, lib. 1. Esdræ cap. 3.

Eodemne modo semper Pascha celebratum est? — Resp. Alio ritu in celebrando Pascha Judæi in Ægypto, alio in terra Chanaan, alio post dirutam, et deletam Hierosolymam usi sunt. Primum mactabatur agnus intra domesticos parietes, nihilque ex eo foras poterat asportari, solummodo ædium postes ejus sanguine aspergebantur: postea neque sanguis excipiebatur, neque ædium postes aspergebantur; demum temporis decursu vetitum omnibus Israelitis agni sanguinem excipere, solisque Sacerdotibus permissum. mactatione cuilibet sine discrimine concessa (2).

Quid præterea observas de festo Paschæ? — Resp. Pascha dupliciter dividi (3); alterum esse, quod die

(1) Agnus assatus olim mensæ Judæorum appositus dicebatur *corpus Paschæ*, vel *corpus agni Paschalis*. Ad agni Paschalis ritum colendum duplex cœna instituebatur. In priore hostias immolatas comedebant; in altera canebant ἐξιλαστικὰ καὶ εὐχαριστικά, dicebaturque δεῖπνον ἀπολυτικὸν *cœna dimissoria*, quæ apud Gentes erant secundæ mensæ ab aliorum solemnium mensis valde discrepantes. Bellaria quælibet in cœna Paschali convivis vetita erant, pro quibus in patina acetarium ex intybis, et lactucis agrestibus confectum apponebatur, ad quorum succum amarum tollendum embamma adhibebatur, in quod amara olera, et azyma leviter immergebantur. Assatus autem agnus erat comedendus, non crudus; quæ assatio Sacrificio huic peculiaris erat ex R. Bechai in Exod. cap. 12. nec frustra v. 8 et 9. tanquam res magni momenti admodum inculcatur. Assatum autem fuisse agnum eo consilio censendum est, ut acerbissimam agni Jesu Christi passionem adumbraret.

(2) Hinc mos ille apud Judæos ad hanc diem obtinuit, ut laniones suos peculiari honore afficiant, Deumque precentur, ut amicos suos vel laniones, vel circumcisores fieri permittat.

(3) Discrimina, quæ intercedunt inter Pascha primum, et secundum, a Karæis omnino ignorantur. *Pesachim* 9. 5. Discrimen etiam magnum inter Pascha

decimo quinto Martii celebratur; alterum quod in diem decimum quintum mensis sequentis incidit. Inter utrumque id tantummodo discriminis intercedit, quod in posteriori cantus actu ipso comestionis agni non est necessarius, fermentum non aboletur, agnique pars asportari potest. Præterea animadverto, primogenitis pervigilio Paschæ præceptum esse jejunium, ut recordentur, omnia Ægyptiorum primogenita a Deo sequenti nocte, salvis Israelitarum primogenitis, morte fuisse percussa. Dimittebant etiam olim captivum, quemcumque populus petiisset, ut ex Evangelistis colligitur, qui Barabbam latronem loco Christi liberatum narrant. Demum, quia Lunæ ortus incertus est, Pascha per octiduum celebratur.

Quo tempore fiebat manipuli hordeacei oblatio?—Resp. Postridie Paschæ manipulus hordeaceus offerebatur, ac propterea dies ille appellabatur *Jom Tenuphà* scilicet *dies agitationis*. Antequam autem hic manipulus esset oblatus, nulli licebat falcem in segetem immittere, neque spicam viridem comedere. Id temporis quolibet die vespere post benedictionem peractam numerum dierum proferunt, qui transierunt ab oblatione manipuli hordeacei, et hunc numerandi ritum diligenter servant usque ad diem Pentecostes.

Quomodo peragebatur hæc manipuli hordeacei oblatio (1)?—Resp. Admodum solemniter fiebat. Nonnulli enim a Synedrio Magno delecti in agrum Hierosolymis Ægyptiacum, et Hierosolymitanum intercessit. In Pascha enim celebrato in Ægypto, agnus a reliquo grege die 10. separabatur, sanguis ejus postibus illinebatur, adeps in altari non comburebatur, eo vescebantur puri, et impuri, festinanter, sine hymno, sine panegyri, in loco profano; in Pascha autem Hierosolymis celebrato, stante Templo, nullus ex his ritibus servatus fuit. Hierosolymitanum etiam ab eo differt, quod hodierni Judæi celebrant. Nunc enim, ut olim, captivus non dimittitur; non mactatur, neque comeditur agnus. Quod vero hodie Hebræi usurpant, ut in cœna Paschali cum pane azymo *pulmentum* apponant, etiam antiquis temporibus usurpatum fuisse volunt Rabbini, ad revocandam in memoriam durissimam Ægypti servitutem, in qua majores sui cæmentum, et lutum fubigere coacti sunt.

(1) Manipuli hordeacei oblatio admodum solemniter agebatur, et ea, quæ ipsam circumstant, luculentissime Christum captum, et patientem adumbrant. Juvat itaque ex *Menachot* 10 ℸ. quam fieri potest brevissime de ea collecta exponere. Synedrium igitur Magnum adventante vespera diei 15. *Nisàn* nonnullos eligebat, quorum cura esset in agro Hierosolymis vicino partem hordei ære publico emptam demetere. Electi, nocte appetente, in agrum cum corbe, et falce se conferebant; quo ubi pervenerant, ex iis unus ceteros interrogabat, *occiditne Sol?* cujus singulis interrogationibus ceteri simul respondebant *ita est*. Postea ter pergebat *an hac falce?* quibus percontationibus ubi responsum tulerat, prosequebatur *an hoc corbe?* deinde *metamne?* quibus singulis eadem voce *ita est* responso dato, una omnes manipulum hordei metebant, delatumque ad Sacerdotes in atrium, igne tostum, vento expositum, mola contusum tredecim vicibus cribrabant, donec inde decima pars Ephæ similæ educeretur, quæ post ritus supra jam allatos a Sacerdotibus comederetur. Dies autem, qua hujusmodi oblatio fiebat, appellatur *dies Agitationis*, sc. manipuli. *Succà* 111. 12. Qui plura desiderat de oblatione manipuli hordeacei, adeat *Misnà*, et *Ghamarà*, *Mosem Ægyptium*, et *Samàgh*.

(2) Discrimen intercedebat inter agitationem membrorum victimæ mactatæ, et victimarum vivarum. Victimæ enim vivæ agitabantur modo jam recensito, sc. eas promovendo, reducendo, sursum elevando, deorsum ducendo; membra autem victimæ mactatæ, huc illuc tantummodo impellendo. Si plures eodem tempore Sacrificium Salutare offerrent, omnium nomine unus agitare poterat, non tamen unus iis manus imponere. Ex fertis autem quædam agitari debuerunt, et adduci, quædam nec agitari, nec adduci, quædam agitari, et non adduci, quædam adduci, et non agitari. Porro clarius hæc intelliges, si ex *Menachòt* sequentia observabis.

proximum se conferentes partem hordei ære publico emptam post multas interrogationes ac responsiones sibi invicem factas metebant. Quæ singula si forte placet cognoscere, in *Menachòt* diligenter expressa a Rabbinis invenies. Hordeum ad se delatum Sacerdotes igne tostum, vento expositum, et mola contusum tredecim vicibus cribrabant, donec inde decima pars Ephæ similæ educeretur; cui cum adjecissent oleum et thus, riteque agitassent, pugillo desumpto, et in Altari combusto, quæ remanebant, in cibum ipsis Sacerdotibus cedebant. Ceterum primitiæ offerebantur Deo ex tritico, hordeo, uvis, ficubus, malis punicis, oleis, et palmis.

Quisnam erat agitationis ritus? — Resp. In Sacrificiis duplex erat agitatio; altera sursum, ac deorsum, dicebaturque Hebraica voce *Terumà*; altera antrorsum, et retrorsum, dextrorsum, et sinistrorsum, vocabaturque *Tenuphà*, et servabatur religiose ritus hic agitationis Orientem versus, Meridiem, Occasum et Septentrionem, ut populus admoneretur, in toto terrarum Orbe sacrificia uni Deo esse offerenda. Omnibus victimis coram Domino constitutis statim manus imponebantur. Multæ tamen ante manuum impositionem erant agitandæ; quæ agitatio ab Hebræis appellatur *Tenuphà*, qua præter victimas vivas (2) quædam etiam earum membra Sacerdotes agitabant. Hoc ritu autem Sacerdos victimam agitabat. Supponebat manus suas manibus domini victimam tenentis, easque versus quatuor Mundi partes impellebat, primo eas promovendo, deinde reducendo, tum sursum elevando, de-

Ferta libaminum	debuerunt	Nec agitari, nec adduci.
Manipulus Paschalis		Agitari, et adduci.
Panes Pentecostes		Agitari, non adduci.
Panes propositionis		Nec agitari, nec adduci.
Fertum peccatoris		Adduci, non agitari.
Fertum zelotypiæ		Agitari, et adduci.
Fertum initiationis		Adduci, non agitari.
Fertum crustulorum P. M.		Adduci, non agitari.
Quinque ferta spontanea		Adduci, non agitari.
Log olei leprosi, et pro ejus delicto		Agitari, non adduci.

nique deorsum ducendo (1); quem ritum Hebræi in *Menachòt* his verbis explicant : *Mofich, umevi, mahalé, umorid.* Animadvertendum mulieres nunquam agitasse, præter adulterii suspectam, et Naziræam.

Quinam sunt ritus olim, et hoc tempore in Cœna Paschali celebranda usurpati? — Resp. Ut facilius eorum, quæ ad cœnam paschalem requiruntur, Hebræi recordentur, quatuordecim dictiones Rabbini excogitarunt, et ordinatim disposuerunt, quæ totidem cæremoniis servandis respondent, sequentibusque versiculis continentur.

4	3	2	1
Jachàtz.	*Carpàs.*	*Urchàtz.*	*Kaddèsc*
7	6	5	
Matzà Motzì.		*Rochtzà*	*Maggìd*
10	9	8	
.Horèch Sulchàn.		*Chorèch.*	*Maròr*
14	13	12	11
.Nirtzà	*Hallèl.*	*Barèch.*	*Tzaphùn*

Antequam singularum rerum interpretationem afferas, doce quid mulieres domi agant ad horam vigesimam secundam vesperæ Paschæ. — Resp. Mulieres omnes circa horam vigesimam secundam vesperæ Paschalis mensam cæteris diebus festis magnificentius instruunt, eamque, ut Hebræi aiunt, *Cephà Cochò*, sc. *pro viribus. Bachélim Naìm*, h. e. *vasis perpulcris*, scilicet argenteis ac magni pretii, si possideant, ornant. Cœnaculi parietes aulæis et stragulis tegunt, sedesque circa mensas serico opertas disponunt, sellamque reclinatoriam in capite mensæ stromate et pulvillis insignem collocant. Hoc autem pacto mensam onerant. Canistrum, vel fiscellam, vel patinam in ejus medio ponunt, quæ patina tres placentas azymas unam super aliam continet. Super disco præterea agni armum, vel hædi igne tostum exhibent convivio exceptis in memoriam eductionis Hebræorum ex Ægypto *Bejad hachezacà*, h. e. *in manu valida*, carnemque elixam in memoriam Sacrificii *Chaghighà*, h. e. *festivitatis* diei decimi quarti. Ex *Machazore Bononiensi* in Tractatu de Pascha addunt *pisciculos, ovum, ciceres tostos, et nuces. Pisces propter Leviathanem; ovum obduratum propter Zizavem immanis magnitudinis; carnem propter Behemòth; ciceres tostos, et nuces propter pueros, ne dormiant.* Apponunt etiam *Charòseth*, sc. *Embamma musteum*, vulgo *Mostarda*, in vase, ut recordentur cæmenti Ægyptiaci, quod olim subigere jussu Pharaonis Hebræi coacti sunt, quod Embamma ex vase extrahentes in patina collocant, ut mensæ accumbentes in eo *Maròr*, sc. *herbas amaras* intingant. Olim etiam apponebant lactucam, vel intybum, vel sonchum, vel marrubium, vel hederam; hodie solummodo lactuca utuntur cum *Carpàs*, sc. *Apii* ramulo. Hæc omnia penes scutellam aceto plenam ponunt in canistro, vel fiscella recondita, mappaque munda operta coram Patrefamilias collocant. Ubi autem singulis discumbentibus cyathum vacuum apposuerunt, domi sedentes, et vacuæ viros suos, et domesticos e Synagoga reduntes præstolantur (2).

Quomodo Embamma musteum conficitur? — Resp. Alia ratione antiquitus, alia hoc tempore hujusmodi *embamma* Hebræi conficiunt. Olim enim uvas passas, dactylos et caricas accipientes cum aceto, et condimentis commistas ad similitudinem cæmenti compactas conterebant, iisque in Cœna Paschali utebantur. Hodie, relictis dactylis, uvis, et ficubus, poma, pyra, castaneas cum saccaro, et aliis condimentis in mortario contundunt, et cum aceto confundentes molem quamdam lutum, vel cæmentum referentem conflant, cui superne cinnamomum adjiciunt, idque eo consilio efficiunt, ut in memoriam revocent, patres suos olim in Ægypto durissimæ servituti subjectos fuisse, omnesque ad unum ad conficiendum cæmentum, paleasque colligendas, quæ lateribus efformandis inservirent, a ministris Pharaonis compulsos.

Quid habes de Leviathane, *de* Ave Ziz Sadaì, *et de* Behemòth? — Resp. Si omnia, quæ de *Leviathane, Ave Ziz Sadaì, et Behemòth* Judæi narrant, quisquam velit in medium afferre, eum prius tempus ac dies deficiat, quam oratio. Ubique enim ad satietatem Judæi prædicant convivium, quod, appositis tribus animalibus, marinis, terrestribus, ac volatilibus, Messiæ, quem expectant, instructuri sunt, cum ille per totum terrarum orbem dispersos Hebræos in unum locum congregaverit, eosque in terram antiquis Patribus promissam adduxerit, sacra revocaverit, Templum iterum ædificaverit, dirutamque Jerusalem in pristinum restituerit. Licet autem Rabbini Sacras litteras assidue tractent, in iisque diu noctuque versentur, spiritu tamen impurissimo, mendaciorum patre, Diabolo compulsi pro arbitrio eas detorquentes, se et imperitam plebeculam misere perditum ducunt, eamque ut firmius captam detineant, tanquam escam hamo hærentem ei convivium opiparum dapibus pretiosissimis instructum ex carnibus *Leviathan, Behemòth*, et *Ave Ziz Sadaì* ostendunt. Itaque me non lusurum operam arbitror, si singula hæc animalia ex impuris-

(1) Quidam agitationis ritum in sex motus distinguunt, antrorsum, retrorsum, dextrorsum, sinistrorsum, sursum, et deorsum.

(2) Synagogæ inter loca sacra numerandæ a Philone ἱεροὶ τόποι, ab aliis προσευχαί, et ἱερά (quamvis Hierosolymitanum Templum ἱερὸν Joan. 18. 20. a Synagogis distinguatur) ab Hebræis vulgo בתי כנסיות nuncupantur. Cum autem Scholæ proximæ Synagogis plerumque essent, factum est, ut utrumque nomen sine discrimine utrisque tributum fuerit, et in Talmude vocet בית הכנסת et בית מדרש de uno, eodemque loco usurpatæ. Tanta autem antiquis temporibus earum sanctitas fuit, tantaque reverentia iis semper præstita, ut, licet funditus deletæ et eversæ fuerint, retia extendere, lugere, viæ compendium per locum, ubi erant sitæ, facere, summum nefas Judæi semper putaverint. De earum origine non constat, neque convenit inter Auctores, aliis primorum Patriarcharum tempore, aliis post reditum Judæorum e captivitate Babylonica eas ortas fuisse arbitrantibus. In re incerta id certum, a temporibus antiquis earum originem trahendam esse, cum Mosaicum codicem ἐκ γενεῶν ἀρχαίων, *a generationibus vetustis* Act. 15, 21. in Synagogis populo prælectum fuisse claris, et apertis verbis legamus. *Moyses a temporibus antiquis habet in singulis civitatibus, qui eum prædicent in Synagogis, ubi per omne Sabbatum legitur.*

simis *Ghemaræ* lacunis extraham, illorumque vastissimam molem spectantium oculis subjiciam, ut omnes intelligant, quo Rabbinorum calliditas perveniat, qui Talmudi suo hæc tanquam Oracula in monte Sinai a Deo accepta inseruerunt, et imperitæ atque indoctæ Judæorum plebeculæ tanquam sacra venditarunt.

Si placet, doce, quis liber sit Talmud (1), *de quo quidem sæpe mentionem injectam audivi, adhuc tamen, quæ continet, ignoro?* — Resp. Proprie vox *Talmud* significat *doctrinam*, seu *disciplinam*, vulgo tamen, et improprie præcipue apud Rabbinos *Talmud* nomine intelligitur liber ab omnibus Hebræis maximi habitus rerum omnium argumenta complectens, sicut Pandectæ apud Jurisconsultos, in sexaginta *Massachtòth*, videlicet *Tractatus* distributus, et sub singulis *Tractatibus* multa *Perakìm*, hoc est *Capita*, seu *Sectiones* continens. Duplex autem est Talmud. Alterum *Hierosolymitanum*, alterum *Babylonicum*. Porro Talmud *Hierosolymitanum* dictum exaratum fuit in gratiam Judæorum terram Israelis incolentium. Deleta enim a Romanis urbe Hierosolyma, Judæorumque republica sublata, quædam ipsorum reliquiæ patrium solum amantium in Palæstina remanserunt, et celebres scholas, sive academias ad annum Christi 230 Jafnæ, Zephoreæ, Cæsareæ et Tiberiade sibi constituerunt, in iisque Talmud Hierosolymitanum ex unico tantum volumine constans in unam dogmatum et sententiarum consensionem convenientes conflarunt. Talmud vero Babylonicum pro Judæis in Babylonia, aliisque regionibus peregrinis commorantibus compositum fuit. Palæstina enim ad vastitatem redacta, ac propterea a Judæis derelicta plurimi ex iis se Babyloniam contulerunt, erectisque insignibus Academiis Nehardææ, Soræ ac Pumbedithæ, Rabbini ex iis celeberrimi operam et studium in conficiendo Talmude Babylonico collocantes, illud post multos annos ad umbilicum perduxerunt, quod utpote præstantius, et mole grandius, cum ex quatuordecim voluminibus fere constet, Talmud Hierosolymitanum auctoritate sua penitus oppressit. Secundum autem illud Judæi prisci, et hodierni præsertim vitæ suæ rationem instituunt, et prorsus impie pervicaci temeritate, et impudentia compulsi utrumque majori in honore et veneratione habent, quam ipsas Sacras Litteras, cum *ab omnibus Judæis*, juxta Buxtorfium, in Synag. Jud. c. 1, *ceu authenticum Juris Civilis, et Canonici Corpus receptum fuerit, ejusque legibus universa Judæorum gens, tum in rebus sacris, tum in rebus politicis, in hanc usque diem regatur.* Dividitur utrumque Talmud in duas partes præcipuas, nimirum in *Ghemarà* et *Misnà*, de quibus vide Eliam in Tisbite. Scatet autem hic liber multis blasphemiis in Jesum Christum ejusque matrem Virginem Mariam, ac propterea jure ac merito a sacrosancta Sede Apostolica ejus lectio vetatur, utpote quæ piissimas Christi fidelium aures offendit, et imprudentes atque incautos facile potest in errorem inducere. Si Talmudis stylum scire desideras, non est ubique sibi constans et æqualis. Etenim si *Misnà* in manum sumas, Hebraice doctus ejus sensum facile assequeris, succinctum stylum et concisum admiraberis; at si transeas ad *Ghemarà*, repente rerum facie mutata, omnia spinosa, intricata, implexa tibi objicientur, et nisi Arabs, Persa, Syrus, Græcus, Latinus, Armenus, Chaldæus sis, uno verbo, nisi quemvis hominem, ut ille ait, tecum afferas, profecto aqua hæreat, nec quidquam intelligas. Quamvis autem in Talmude reperiantur multa impia, blasphema, fabulosa et falsa, Philohebræis tamen non mediocrem utilitatem affert, cum in illo varia antiquitatis Judaicæ vestigia extent ad Veteris Testamenti historiam illustrandam, ad recte explicandos ritus et cæremonias populi Judaici. Eodem tempore, quo Talmudi impiissimo libro suprema manus a Rabbinis imposita, anno Christi circiter 500, monachi regulæ D. Benedicti subjecti florere cœperunt, Ecclesiamque jamdiu hæresibus jactatam doctrina et exemplo pristinæ quieti et tranquillitati restituere.

Ex quo loco Sacrarum litterarum Rabbini conantur ostendere Leviathanem a Deo creatum fuisse? — Resp. In textu illo Genes. 1. v. 22. *Et creavit Deus Ed attaninim*, h. e. *Cetos magnos* volunt de *Leviathane* (2) ser-

(1) Occasione Talmud nihil ab re me facturum arbitror, si modos recenseam, quibus Lex olim exponi consueverat. Cum varii ii essent, atque diversi, quinque tamen præcipui ab Auctoribus recensentur. Prior erat *Micrà*, textus ipse Biblicus, et ejusdem litteralis explicatio. Alter *Misnà*, traditionum doctrina, earumque interpretatio. Tertius *Midràs*, vel *Medràs*, Sacrarum litterarum elucidatio per mysteria, vel allegorias. Quartus *Talmud* quo nomine *Ghemarà* præcipue intelligitur. Quintus denique *Agadà*, vel *Aggadà*, quæ legem scriptam profundius per Kabbalam interpretatur. Rursus Rabbini Legem scriptam vel secundum sensum litteralem explicabant, vel per allegorias. Legis vero ore traditæ dubia disputationibus solvebant, vel Kabbalisticis rationibus implicatiora reddebant. Juvat hic, quid *Midràs*, *Aggadà* et *Kabbala* apud Hebræos sint, subjicere. *Midràs* igitur est commentarius, explicatio allegorica, et in varios sensus deducta. De differentia *Midraschìm* Thren. 1. in principio ita scribit Aben Esrà. *Midraschìm in vias multas sunt divisæ. Quædam ex illis sunt ænigmata, arcana, et parabolæ sublimes usque ad æthera. Aliæ inserviunt sublevandis cordibus defatigatis in capitibus profundis. Aliæ sunt ad confirmandum eos, qui impingunt, et implendum vacuos. Propterea sensus Scripturarum similes sunt corporibus; allegoriæ autem sunt veluti vestimenta corpori adhærentia: aliæ sunt subtiles instar serici, aliæ crassæ veluti saccus. Agadà* autem est historia jucunda, et subtilis disputatio Historica aut Theologica de aliquo Scripturæ loco, jucunditate et novitate lectorem detinens et oblectans, deducturque ab *narrare*, *nunciare*: vel si derives ab *colligere in fasciculum*, erit narratio in compendium redacta, Historia jucunda, subtilis, mystica, curam et sollicitudinem animo injiciens ob suum arcanum sensum. *Kabbala* denique est mystica et magis secreta Scripturæ expositio, quam Hebræi volunt primo in monte Sinai Mosi a Deo fuisse traditam, a Mose Josue, a Josue LXX. Senioribus, ab his Prophetis, a Prophetis Esdræ et Synagogæ magnæ, ab his tandem Rabbinis, et Judæis hodiernis. Quæ præterea de Kabbala traduntur, vide in meo Lexico Hebraico typis Seminarii Patavii edito 1752. p. 424

(2) Job cap. 40. v. 20. Leviathanis mentionem facit his verbis: *An extrahere poteris Leviathan hamo?* quæ aperte indicant Leviathanis nomine marinum

monem esse, de quo clarissima in Job, Psalmis, et Isaia mentio fit. Ita locum illum R. Salomon Iarchi interpretatur : *In Aggadàh, dicunt esse Leviathan, et conjugem suam, quos Deus creavit marem, et feminam; sed feminam occidit, et sale condivit, facturus epulum justis in sæculo futuro. Nam si ambo crevissent, et propagati fuissent, Mundus coram eis non substitisset.* Itaque ex his videre est, Judæorum Leviathanem nihil aliud esse, quam pistricem immanem, unicam in toto Oceano; in adventu Messiæ interficiendam, et convivio Justorum reservandam. Apage nugas.

Quæ de Leviathanis pelle narrant Rabbini? — Resp. Licet risum moveant, quæ de ejus pelle in medium proferunt, juvat tamen nonnulla ex iis referre, ut quanti Talmud similibus fabulis refertus, et confarcinatus habendus sit, quisque intelligat. Volunt itaque, carnibus ejus appositis Justis ad comedendum, reliquiisque in plateis Jerusalem venum expositis, pellem variis usibus accommodandam esse. Umbellas scilicet, tentoria ad Solis ardores propulsandos, torques, amuleta ad collum ornandum, casas ad aeris injurias arcendas, aulæa, et peristromata ad parietes tegendos ex ea conficiunt, quodque superest, super muros Jerusalem expandendum statuunt, cujus fulgore gentes, et Reges pellecti in eam urbem gestientes gaudio ingredientur, juxta illud Isaiæ 60. v. 3. *Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et Reges in splendore ortus tui.* Ubi vero urbem fuerint ingressi, se ad Judæorum pedes prosternent, eosque enixe orabunt, ut se in famulos excipiant; tanta vero frequentia in illam confluent, ut singulis Judæis ex aliis nationibus bis mille, et octingenti servitutem sint præstituri. Id autem ex cap. 8. v. 23. Zachariæ Prophetæ colligi arbitrantur. *Et apprehendent decem homines ex omnibus linguis gentium, et apprehendent oram viri Judæi, dicendo : Ibimus vobiscum, quia audivimus Deum esse vobiscum.* Audi hic loci jam supra citatum R. Salomonem Jarchi Sacrarum litterarum testimonio impudentissime more suo abutentem. *Decem homines ex singulis septuaginta nationibus sunt septingenti pro qualibet ora vestis; at istæ sunt quatuor; ergo erunt bis mille et octingenti viri.* Credat hæc Judæus Apella, non ego; quamquam neminem adeo bardum, et stipitem crediderim qui hoc sibi persuadeat.

Quid de cibo Leviathanis plebeculæ credendum obtrudunt? — Resp. Hæc sunt *Bavà Batrà* ipsissima verba ad Leviathanis cibum pertinentia. *Rau Siphrà narravit. Aliquando cum essem in mari, vidimus quemdam piscem, qui caput extollebat supra aquas, et habebat cornua, et erant incisa in eis hæc verba :* Ego sum creaturarum minima, quæ sunt in mari; *et erat tercentarum leucarum, et ingrediebatur in os Leviathan.* Glossa adjicit, *ut esset ei cibus unius diei.* Si juxta proverbium *ab ungue Leonem*, quantæ molis Leviathanem esse censes, cum tanto oris hiatu pollentem Talmudistæ eum nobis exhibeant? Nugæ.

Leviathan cum piscis immanis sit, profecto sordibus, et immunditie terrorem incutiet? — Resp. Neutiquam juxta Rabbinos. Licet enim pisces quo majores sunt, eo gustu deteriores evadant, et aspectu horribiliores, volunt tamen Leviathanem gustu ceteris piscibus antecellere, corporisque pulchritudine spectantium oculos allicere. Etenim aiunt, si caro ejus sale condita, et ad convivium reservata, præstans est, quanto præstantior erit ejusdem viventis? Quis vero ejus pulchritudinem non admiretur, cum splendor, ac fulgor ex ipsius corpore emanans adeo Rabbini cujusdam navigantis oculorum aciem perstrinxerit, ut Solis radios existimaverit? Ita in codice *Bavà Batrà* citato. Ceterum quæ de ejus magnitudine, robore, pulchritudine, multisque aliis prærogativis ad fastidium in suis libris passim prædicant Judæi, libenter prætereo, cum ea quilibet Linguæ Hebraicæ peritus ex ipsis facile possit percipere.

Cum maxima vi polleat, ac robore Leviathan, quæso, quanam arte capietur? — Resp. Talmudistæ pro suo insigni, et excellenti ingenii acumine facilem modum extrahendi ex aquis Leviathanem excogitarunt, seque plus quam Gordiano nodo implicitos in eo capiendo exsolverunt. Audi, si potes, sine risu miram capiendi rationem. Gabrielem nimirum piscatorem faciunt, et in scenam producunt hamo illum ex aquis extrahere conantem. Ad verba enim illa Job 40. v. 20. *An extrahere poteris Leviathan hamo, et fune ligabis linguam ejus?* Archangelum omnibus tum piscationis, tum venationis instrumentis instructum exhibent, Deumque frustra laboranti opem ferentem. Hic loci nihil ab re me facturum arbitror, si vastitatem immensam, et magnitudinem incredibilem non solum Leviathan, sed etiam aliis balænis a Rabbinis attributam proponam. Ne tamen longo sermone detineam, satis erit verba unius Rabbini *Bar Channà* huc pertinentia in medium afferre. *Aliquando navem conscendimus, et vidimus quemdam piscem, in cujus nares ingressus erat*

monstrum intelligendum esse propter immanem magnitudinem ex pluribus ingentibus piscibus quasi compactum. Id ex ejus Hebraico nomine eruere facile est. *Leviathan* enim a Verbo *adhærere, adjungere* originem trahit, unde nomen *Livià, additio* deducitur, et in constructione *Liviàth, additamentum.* Hinc *Leviathan* quasi *Liviàth Tanin additamentum cetorum.* Ex quibus clare patet, in Sacris litteris balænarum maximam nomine Leviathan appellari, ceteras autem minores aliis, ac diversis nominibus. Neque quidquam sententiæ nostræ adversatur Isaiæ locus cap. 27. v. 1. in quo de duplici Leviathane sermo habetur, altero oblongo, altero vero tortuoso. *In die illa visitabit Dominus in gladio suo duro, et grandi, et forti super Leviathan serpentem vectem, et super Leviathan serpentem tortuosum, et occidet Cetum, qui in mari est.* Isaias enim per allegoriam Leviathani duos Israelis infensissimos hostes comparat, Pharaonem, et Sennacherib, cujus alterius, sc. Pharaonis, imperium vectis modo per totam Ægyptum protrahebatur, alterius vero circuitu longo per Syriam, et Phæniciam, Samariam, Galilæam, Judæam, Idumæam, Arabiam, Assyriam, Mesopotamiam, et Babyloniam patebat. Ita etiam sentit Paraphrasis Chaldaica, et ex Rabbinis non pauci. Si igitur litteraliter explices, quæ de Leviathane cap. 40. Job affert, balænæ omnium maximæ apposite omnia possunt accommodari; si vero allegorice interpretari velis, nemini dubium exoriri debet, per Leviathanem incredibilem Dæmonis vim adversus homines designari, quibus detrimenta maxima intulisset, nisi a Deo cohibitus, et coercitus fuisset.

vermiculus. Tinna, occiditur, et a maris procella in aridam projicitur. Cujus impetu sexaginta maritimæ urbes subversæ sunt, et aliæ sexaginta cibarunt se carne illius; et quod reliquum fuit, aliæ sexaginta urbes sale condiverunt. Ex una autem pupilla illius oculi, trecenta dolia olei impleverunt. Completo vero anno, iterum per eadem loca transeuntes, vidimus secantes ossa illius, ex quibus eædem urbes restauratæ sunt. Quæ si quisquam sibi persuadeat, multo facilius fidem adjunget iis, quæ Olaus Magnus lib. 21 cap. 22. de Gentibus Septentrionalibus narrat. *Sub Polo Arctico ob frigorum vehementiam et validas tempestates, nullam inibi in altum crescere arborem, e cujus asseribus erigi possint necessariæ ædes : ideo provida natura incolis prospexit, ut ex ingentissimis belluarum costis fabricare valeant domos, et reliqua necessaria in eisdem.* Ubi animadverte, Olaum Magnum hyperbolice quidem locutum esse, eo tamen non esse progressum, ut credendum obtruderit, ex unius ceti ossibus urbes multas construi potuisse.

Quid de altero convivii ferculo Behemòth (1) *narras?* — Resp. Cum in convivio Justis Messiæ tempore instruendo non solum piscium, sed etiam carnium fercula juxta Rabbinos apponenda sint, ut hæc imperitæ plebeculæ facile persuadeant, aiunt, initio orbis terrarum a Deo duo animalia in hunc finem fuisse creata immanis magnitudinis, marem, et feminam, ideoque communi vocabulo numeri pluralis *Behemòth*, sc. *Jumenta* appellata. Addunt præterea, Deum marem evirando, feminamque refrigerando ad copulam utrumque impotem reddidisse, ne toto orbi terrarum prolem gignendo ultimum exitium afferrent. Porro placet hac de re ipsissima *Bavà Batrà* cap. *Hassephinà* verba in medium afferre, ne quis putida hæc commenta a nobis de industria efficta in odium Hebræorum existimet. *Et etiam Behemòth in montibus mille, masculum et feminam creavit eos, et si alter alterum conscendisset, destruxissent universum Orbem. Quid fecit Deus Sanctus benedictus? Castravit marem, et refrigeravit feminam, et reservavit pro Justis in sæculo futuro ;* sicuti dicitur Job 40. v. 11. Ecce fortitudo ejus in lumbis ejus, et virtus illius in umbilico ventris ejus. Ecce fortitudo ejus in lumbis ejus ; *en masculum.* Et virtus illius in umbilico ventris ejus ; *en feminam.* Animadvertendum, verba illa, *Behemôth in montibus mille*, sumpta esse ex Psalmo 49. v. 11. Quoniam meæ sunt omnes feræ silvarum, jumenta in montibus, et boves ; per quod verbum *jumenta*, Hebraice *Behemòth*, R. Salomon asserit, intelligendum esse animal reservatum pro convivio Justis instruendo, additque, *illud mille montes depasci quolibet die, et iterum quotidie in eis herbas crescere.* Si quis de *Behemòth* plura desiderat, adeat Talmud, qui fere innumera legentibus commenta et fabulas de eo exhibet.

Ullisne volucribus præterea convivium instruetur? — Resp. Ita sane. Verumtamen unam tantummodo avem proferunt Rabbini, de qua more suo multa comminiscuntur, quæ satius existimo silentio præterire, quam iis recensendis tempus perdere, legentiumque aures inanium ac ridicularum rerum narratione defatigare. Porro hæc erit avis *Ziz Sadai*, sive *Bar Juchne*, quæ magnitudine sua Judæis omnibus explendis satis erit, omniumque volucrum vicem vario ac diverso gustu supplebit. Tantæ autem proceritatis eam esse volunt Talmudistæ, ut ovum ex ejus nido decidens tercentas miræ magnitudinis cedros confregerit, et sexaginta urbes funditus deleverit. Ita habetur in Talmude Codice בכורות *Becoròt* cap. 9. Quomodo *spectatum admisi risum teneatis amici* (2)?

(1) Licet apud Hebræos nomen hoc pluralis numeri sit, a Vulgata tamen quasi nomen proprium numero singulari effertur Job cap. 40. v. 10. *Ecce Behemòth, quem feci tecum*, quo nomine juxta litteram sylvestris fera intelligitur magnitudine immani prædita inter animalia terrestria. *Elephantem* fuisse recte dixeris, cum omnia ipsi a Jobo tributa elephanti conveniant. Proprium enim ei est herbas comedere. Sic Job *fœnum quasi bos comedet.* Fortitudine et robore præstare tanto elephantem Auctores scriptum reliquerunt, ut milites ligneis turribus inclusas in aciem dorso ferat, quæ vis humeris, lumbis, ejusque umbilico præcipue inesse videtur, cujusmodi fortitudo Job v. 11. describitur. *Fortitudo ejus in lumbis ejus, et virtus illius in umbilico ventris ejus.* Dentium duritie, et cartilaginibus fortissimis commendatur elephas, ex quibus Gentes simulacra et imagines Deorum efformare, tanquam ex egregia et insigni materia consueverunt. In Job v. 13. *Ossa ejus veluti fistulæ æris ; cartilago illius quasi laminæ ferreæ.* Denique elephas siti maxima semper laborat propter ingentem calorem ei natura insitum, et immanem corporis magnitudinem, quæ in caussa esse solent, ut omnium ripis, salicumque umbra vehementer delectetur. Sic Job v. 16. *Sub umbra dormit in secreto calami, et in locis humentibus :* et v. 17. *Protegunt umbræ umbram ejus, circumdabunt eum salices torrentis :* et v. 18. *Ecce absorbebit fluvium, et non mirabitur : et habet fiduciam, quod influat Jordanis in os ejus.* Hæc ad litteram *Behemòth* optime conveniunt. Ceterum cum in locis Job citatis plurali numero vox hæc efferatur, per illam elephantem marem et feminam designari sentimus.

(2) Præter adhuc recensita de pane, vino, et fructibus convivio apponendis ineptiæ tantæ a Rabbinis excogitatæ sunt, ut non risum, sed fastidium potius cuilibet movere possint. Juvabit tamen nonnulla etiam de iis obiter afferre, ne quosdam curiosos rei cujuslibet cognoscendæ homines videamur debita cognitione fraudasse. Cum igitur cetera omnia quamvis suavia et delicata sine pane, fastidio esse soleant, atque adeo fames sine pane vix tolli queat; unde panibus tot Judæorum myriades erunt explendæ? Facilis brevisque est Rabbinorum responsio, nimirum ex tritici spicis tempore Messiæ ad tantam altitudinem assurrecturis, ut palmarum summitatem, et apicem non solum æquaturæ sint, sed etiam superaturæ. Grana vero lumbos, et renes ingentium boum magnitudine referentia e tritici folliculis sponte cadentia, ventorumque vi exagitata, et contrita sine molarum adjumento, candidissimam præstantissimamque similam suppeditatura promittunt, ut ex ea Judæi placentas et offas ex arbitrio sibi conficiant. Ita Rabbini in lib. *Chetubòth*, sc. *De instrumentis dotalibus* cap. 3. Quod vero attinet ad vinum ex eodem libro citato satis sit hæc duo putida commenta referre, prius ad verba illa Deuter. 32. 14. *Et sanguinem uvæ bibes merum :* ubi hæc addunt; *non habebis acinum uvæ, in quo non sint triginta dolia vini. Non est hic mundus, sicuti est mundus, qui venturus est* (tempore Messiæ). *Hic mundus dolet dum vindemiat, et* (uvas) *calcat. Mundo venturo adducetur unius uvæ acinus*

Cedo nunc explanationem vocum, quæ ritus in Cœna Paschali servandos continent. — Resp. Ut ordine procedamus, per primam vocem *Kaddèsc*, sc. *Sanctifica*, innuunt Rabbini, tres benedictiones (1) Cœnæ Paschali præmittendas, ex quibus Paschæ solemnitatem ordiuntur. In prima vinum benedicitur, in secunda et tertia populus. Has vero benedictiones stantes recitant juxta consuetudinem omnium benedictionum. Benedictione peracta, Paterfamilias sellam reclinatoriam in mensæ capite collocatam occupat, Judæis reliquis mensæ per circuitum in scamnis assidentibus. Discumbentes autem vocantur *Mesubbìm*, quasi *circumsedentes*, quia accubitus isti fieri solebant subselliis ita circa mensam dispositis, ut aliquantisper ad sinistrum latus possent se inclinare, pedibus ad terram demissis. Hanc autem corporis reclinationem, utpote securitatis ac libertatis argumentum, ideo Hebræi institutam fuisse volunt, ut in memoriam sibi revocarent, majores suos hac nocte ab Ægyptiaca servitute liberatos fuisse, eamque propterea cum lætitia et alacritate esse peragendam. In hac cœna singuli quatuor vini cyathos tenentur exhaurire (2), ut supra jam diximus, primusque Paterfamilias in latus lævum incumbens (3) manu dextera poculum attollit, reliquis convivis idem facientibus, primoque poculo exhausto, Cœna Paschalis incœpta esse censetur.

Altera vox est *Urchàtz, et lava*, quæ indicat, manuum ablutionem faciendam esse. Solent enim Judæi, hausto primo vini poculo benedicto, statim manus lavare.

Tertia dictio *Carpàs* (4), sc. *Apium*, sive *Petroselinum* denotat. Paterfamilias enim stans parvam Petroselini partem in manus sumens benedicit his verbis: *Benedictus tu Domine creans fructum terræ*, ex quo ceteri deinceps capientes in acetum intingunt. Vocatur etiam hic tertius Cœnæ Paschalis ritus יחץ *Jarèk*.

Quarta dictio *Jachàtz* significat *extrahit*, quia media placenta a Patrefamilias ex canistro extrahitur, et in duas partes inæquales secatur, quarum altera minor mappæ in angulo mensæ supponitur reservanda pro *Aphikomen*, de quo mox; major vero inter duas reliquas placentas integras Azymas iterum collocatur.

Quinta dictio est *Magghìd*, sc. *indicans*. Paterfamilias enim dimidiata placenta inter integras reposita, singulorum cyathos iterum impleri imperat; postea omnes, simul sublato canistro, elata voce canunt. *Hic est panis afflictionis, quem manducaverunt Patres nostri in terra Ægypti. Omnis qui esurit, veniat, et manducet; quicumque opus habet, veniat, et faciat Pascha. Hoc anno hic sumus servi, anno futuro in terra Israelis* (erimus) *filii ingenui, gens libera.* Post hæc, amoto

curru, aut navi; et deponent in angulo domus suæ, et eo longo tempore utentur. Alterum vero ad verba cap. 49. 11. Ligans ad vitem pullum suum. *Non est vitis in terra Israel, quæ non indigeat urbe pro vindemia.* Quis unquam hæc adeo inepta, fidemque omnem excedentia ab ipsis excogitata crederet, nisi in eorum scriptis adeo manifeste paterent? Non est igitur, cur quisquam miretur, eos passim docere, et inculcare vino in majoribus solemnitatibus indulgendum esse, tantoque magis eo hodie utendum ad sacrificiorum carnes, quas olim ad satietatem comedebant, compensandas? Quid vero eos afferre de fructibus arbitraris? Deuter. cap. 8. versiculum septimum et octavum ad terram promissam spectantem, in qua se convivium Messiæ tempore celebraturos pro certo habent, sibi suppeditare fructuum omnium ubertatem et copiam aiunt: *Introducet te in terram bonam, terram frumenti, hordei, ac vinearum, in qua ficus, et malogranata, et oliveta nascuntur, terram olei, ac mellis.* Fateor equidem, terræ illius fertilitatem in dubium non esse revocandam; tanta tamen de ea prædicant Rabbini, ut difficile admodum futurum putem, ut ullum, nisi forte bardus, et stipes fuerit, inveniant, qui eis fidem habeat. Quis enim, bone Deus, persuadere sibi possit, mala Persica, nuces, amygdalas, sartaginum magnitudinem quinque sata continentium exæquaturas, quorum singulorum satorum mensura 184. ova complectatur? Sed quid ad hæc hæremus, et obstupescimus? Omnia terrestris Paradisi fructuum genera ex eorum sententia huic convivio apponentur, atque adeo ex fructibus arboris vitæ comedere dabitur Judæis, vinique benedictio, absoluto convivio, fiet juxta Judæorum morem, orieturque contentio inter Deum, Angelos, Patriarchas, aliosque Justos, cuinam ex ipsis potissimum honor benedicendi tribuendus sit. Hæc inepta, insulsa, ac ridicula *credat Judæus Apella, non ego*, quæ habentur lib. *Pesachìm* circa medium, et in מדרש ex lib. *Caphtòr Upèrach.*

(1) Benedictiones *sanctificationis Paschæ* fiunt prima quidem super vinum his verbis, *Benedictus tu Dominus Deus noster, Rex mundi, creans fructum vitis*; secunda vero super populum, *Benedictus tu*, etc., *qui elegisti nos ex omni populo*, etc., sicuti etiam tertiam, *Benedictus tu*, etc., *qui vivere fecisti nos*, etc.

(2) Abstemios etiam, et eos qui fastidiunt vinum, volunt Rabbini teneri ad illud bibendum in hac cœna, ut colligitur ex verbis illis, *licet reluctans bibat. Orach Chajìm* num. 472. 10.

(3) Adeo necessariam corporis inclinationem in latus sinistrum esse contendunt, ut si quis sine ea pocula exhauriat, ritumque præceptum omittat, vel contemnat, cœnæ Paschali interfuisse non censeatur. Hinc *Rambàm* in *Halachòt* חמץ ומצה cap. 7. num. 8 *Etiam pauper Israelita comedere non debet; nisi se inclinaverit. Mulier non habet opus inclinatione. Si autem fuerit mulier præclara, necesse est ut se inclinet. Filius apud patrem suum, et famulus coram domino se inclinant. Sed discipulus coram magistro suo se non inclinat, nisi facultatem a magistro acceperit. Et inclinatio in latus dextrum non est inclinatio, et sic qui inclinat se super cervicem, aut super faciem, non est inclinatio.* Non est autem necesse, ut, cœna Paschali durante, caput inclinent, sed tantummodo dum manducant azymum, et pocula exhauriunt. Verumtamen qui ceteris sanctiores videri volunt, inclinati totam cœnam absolvunt. Hinc etiam Christus in ultima cœna juxta antiquum convivendi morem dicitur ab Evangelistis accubuisse, qui accubitus ex Rabbinorum sententia, ut innuimus, semper fuit in latus sinistrum. Verum qui in lecto in latus dextrum inclinati accumbebant, dicebantur in sinum recumbere, ut de D. Joanne dilecto Christi discipulo Joan. cap. 13. v. 23. habetur: *Erat recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus.*

(4) Si germanam vocis *Carpàs* significationem quam in S. litteris præ se fert, quæris, proprie *velum carbasinum* significat, ut Esther cap. 1. v. 6. At Rabbini ejus significationem ab Arabibus mutuantur. Ex eo autem, quod plerumque in locis palustribus, et aquaticis nascitur et crescit, Talmudistæ ei *Petroselini* nomen indiderunt. Id colligitur ex Talmude Hierosolymitano Codice שבועית cap. 9. *quid est Carpàs, quod in fluminibus reperitur?* sc. aquaticum. R. *Jose Bar Chaninà dixit: Est Petroselinum.*

canistro, et in mensæ extremitate collocato, Paterfamilias prosequitur? *Quænam est differentia inter hanc, et alias noctes? Quia in reliquis noctibus nos comedimus panem fermentatum, et Azymum, et in hac nocte totum Azymum. In reliquis noctibus nos comedimus quælibet olera, et in hac nocte olus amarum. In reliquis noctibus unica tantum vice abluimus manus, et in hac nocte duabus vicibus. In reliquis noctibus nos comedimus sedendo, aut accumbendo, et in hac nocte omnes accumbimus.* Filiis autem petentibus, quare hac nocte ante cœnam tot insolentes, et inusitatæ ceremoniæ adhibeantur, juxta præceptum Exod. 12. v. 26 et seqq., *et cum dixerint filii vestri: Quæ est ista religio?* iis pater ritus rationem explicat, et hac nocte majores suos ab Ægyptiaca servitute summo Dei beneficio liberatos ostendit. Liberis deficientibus, uxor virum, discipulus magistrum, omnino alter alterum interrogat, atque adeo si unus sit Paterfamilias, ipse se interrogat, et in memoriam revocat miracula et prodigia in Ægypto ob incolumitatem populi Israelitici a Deo patrata.

Sexta dictio *Rochtzà*, sc. *lava*, indicat manuum ablutionem (1) faciendam, benedictione præmissa; *Benedictus*, etc., *qui præcipit*, etc., *super ablutione manuum.*

Septima dictio *Motzì Matzà*, sc. *eductionis placentæ admonet*, quæ hoc ritu peragitur. Paterfamilias, uno ex domesticis peragente lectionem *servi fuimus Pharaoni*, etc., imperat canistrum in extremitate mensæ collocatum ad se afferri, ex quo placentam extrahit, et cum Lector verba illa profert: *Rabban Gamliel dicit: Qui in Pascha tria hæc verba Pesàch, Pascha*, id est, *Agnum Paschalem; Matzà, Azymum*; et *Maròr, amaras herbas non protulerit, ab obligatione sua non egreditur*, etc., placentam attollit, et omnibus ostendit; quod iterum facit ad illa, *placentam hanc Azymam, quam nos comedimus*, etc., sicuti ad illa *amaras has herbas*, etc., lactucas omnibus discumbentibus demonstrat, qui audientes verba illa, *idcirco tenemur confiteri, laudare*, etc., uno tempore simul omnes cyathum vino plenum attollunt, Psalmoque 113. *Halleluia, Laudate, servi Domini, laudate nomen Domini*, etc., et Psal. 114. *In exitu Israel de Ægypto*, etc., recitatis, gratiisque Deo actis benedictionibus illis, *Benedictus tu Dominus Deus Israel, et Benedictus tu*, etc., *creans fructum vitis*, in latus lævum incumbentes alterum poculum exhauriunt (2). Nonnulli Rabbini volunt, poculo exhausto, manus esse abluendas; in recentibus tamen Italorum Ritualibus de hujusmodi ablutione mentio ulla non fit. Post hæc Paterfamilias mediam placentam, quam supra innuimus ab ipso fuisse divisam et reservatam, de canistro educit, et ex ea comedit ad olivæ quantitatem; quod superest, inter discumbentes distribuens.

Octava dictio *Maròr*, sc. *Amarum*, apud Italos *lactucas* designat. Itaque benedictione *super comestione herbarum amararum* præmissa, Paterfamilias lactucas leviter in *Embamma* immergit, partemque ex illis comedens, reliquas aliis convivis manducandas exhibet.

Nona dictio est *Corèch*, sc. *involvit*, qua significatur, a Patrefamilias tertiam placentam sub placenta dimidiata repositam extrahendam esse, particulam ex ea esse infringendam, et folio lactucæ non madido obvolutam sine benedictione manducandam, convivisque porrigendam *in memoriam Sanctuarii, quemadmodum faciebat Hillel* (הזקן *senior*) *qui dicebat: Cum Azymis, et herbis amaris comedent eam.* Licet autem *Rambam* velit, placentam *Embammati* esse admovendam, apud Italos tamen in mensa Paschali id ex olevit.

Duabus vocibus *Sulchàn horech*, sc. *mensam sternit*, decimo loco positis indicatur, post ritus, et cæremonias a Lege imperatus mensam juxta communem, ac vulgarem consuetudinem instruendam esse, cui accumbentes nulla quantitatis, vel qualitatis habita ra-

(1) Inter varias purificationes a Deo populo suo præceptas Levit. cap. 15. et 16. erat etiam lotio, quam Aaron cum filiis Sacris operaturus, ut mente et corpore pariter purus esset, peragebat. Hinc mare æneum inter aram holocausti, et tabernaculi situm erat, ut cuilibet ingredienti inserviret. Exod. 30. 18. 19; 1. Reg. 7. 23. At pro more suo perversa Judæorum gens præpostere non sine malitia divinam Legem interpretata, atque adeo detorquens non solum in ædibus publicis, sed etiam intra domesticos parietes incepit hydrias aqua plenas collocare, quibus ad se expiandos singulis ferme horis uterentur, ut ait Tertullianus in Joannem. Hinc frequens illa apud ipsos ablutio ante cibum et potum, post leprosi et mortui contactum, post habitam rem cum muliere, et in quolibet festo et solemnitate. Ritum hunc se lavandi Gentes a Judæis sunt mutuatæ, eosque in Sacris peragendis imitatæ. Id præter alios multos colligitur ex Tibull. l. 1. Eleg. 3. et ex Virgil. l. 12. Æneidos. Sic superis sacrificaturi totum corpus aqua abluebant; inferis vero litaturi aqua tantummodo Sacrificuli Romani aspergebantur. Liv. lib 1. cap. 45. Sic apud Sacerdotes Ægyptios mos obtinuit, ut tertio quoque die corpus aqua frigida perfunderent, ter die, bis noctu. Alexander ab Alexandro lib. 6. cap. 12. Scelera enim quælibet aqua expiari sibi Gentes persuadebant, et cum externis interna quoque purgari. Diabolus enim execranda κακοζηλίᾳ compulsus lustrationem hanc solemnem Judæorum, purificationem et aspersionem a Deo Judaicæ genti præceptam gentes imitari coegit, ut, qua est superbia et pervicacia, similis quodammodo per hunc cultum Deo evaderet. Itaque Tertullianus lib. adversus Hæreses cap. 4. *Si revolvamus*, inquit, *superstitiones Gentilium, si Sacerdotalia officia, insignia, et privilegia, si Sacrificia, et alia ministeria, et instrumenta, et vasa, et ipsorum Sacrificiorum, ac piaculorum, et votorum curiositates consideremus, nonne Diabolus manifeste morositatem illam Mosaicam Legis imitatus est?*

(2) D. Lucas Evangelista de hoc poculo intelligendus est c. 22. 27. ubi ait: *Et accepto calice gratias egit, et dixit: Accipite, et dividite inter vos*; in quo Sanguinis Christi consecratio facta non est. Hic animadvertendum, tam *Rambàm*, quam *Auctorem Turrìm* in *Oruch Chajìm* num. 475. ponere secundam manuum ablutionem post eductionem placentæ, quam Italorum Ritualis Venetiis excusus cum figuris in folio ante eamdem collocat. Addit *Rambàm*, stante Templo, a Patrefamilias recitatam fuisse benedictionem, *Benedictus tu Domine Deus noster*, etc., *qui præcepisti nobis comestionem Sacrificii*, post quam benedictionem convivas comedisse de carne Sacrificii *Chaghighà* die decimaquarta, posteaque aliam benedictionem addidisse: *Benedictus tu Domine Deus noster*, etc., *qui præcepisti nobis edere agnum Paschalem*, et comedisse *de corpore Agni Paschalis.*

tione possint ex arbitrio quidvis comedere.

Dictio undecima est *Tzaphùn*, sc. *reconditum*. Ubi vulgaris et consueta cœna absoluta est, Paterfamilias, nulla benedictione præmissa, dimidiam placentam sub mappa absconditam accipit, particulamque ex ea frangens in latus sinistrum incumbens comedit. Quod superest ex media placenta, convivis æqualiter distribuit, qui magna reverentia dextera manu oblatam sibi partem sumentes statim in os injiciunt *in memoriam Sacrificii Agni Paschalis*, eamque manducant. Post hæc non licet amplius quidquam degustare, ac propterea hæc postrema comestio ab Hebræis appellatur *Aphikomèn* (1), quasi dicas *post pastum*.

Per dictionem duodecimam *Barèch*, sc. *benedic*, indicatur, cœna communi absoluta, manducato *Aphikomen*, et manibus ablutis, recitandam esse benedictionem *cibi*, reliquosque duos vini cyathos, scilicet tertium, et quartum esse implendos, tertiumque statim exhauriendum.

Dictio decima tertia sequitur *Hallel*, sc. *hymnus*. Antequam autem hymnum persolvant, duos versiculos recitant desumptos ex Psalmo 79. v. 6. *Effunde iram tuam in gentes*, etc., quibus tanquam diris eos devovent, qui Judaicam religionem non sequuntur. Adjiciunt totum Psalmum 115. *Non nobis, Domine, non nobis*, etc. Item Psalmum 116. *Dilexi, quoniam exaudiet Dominus*, etc. Psalmum 117. *Laudate Dominum omnes gentes*, etc., et Psalmum 118. *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in seculum misericordia ejus*. Iste autem Hymnus appellatur Ægyptius, quia in eo fit mentio de exitu populi Israelitici ex Ægypto.

Tandem decima quarta, et ultima dictio est *Nirtzà*, sc. *acceptum sit*, qua innuunt, Deo gratias semper agendas esse, ejusque summam bonitatem atque clementiam sine intermissione esse celebrandam. Recitata itaque precatiuncula quadam, *Laudabunt te, Domine*, etc., quartum cyathum (2) consueta benedictione benedicunt; *Benedictus tu* etc. *creans fructum vitis*, etc. et in latus sinistrum incumbentes juxta morem cum omnium ultimum exhauriunt.

Christus in postrema Cœna Paschali Sacramentum Eucharistiæ instituens servavitne hos omnes ritus, et cæremonias? — Resp. Si demas nonnullas fortasse a Rabbinis recentioribus ex arbitrio excogitatas, reliquas omnes pia consuetudine, et usu ab omnibus Synagogis olim receptas eum servasse censendum est. Poculorum enim ritum eum usurpasse, aperte colligitur ex D. Luca, qui cap. 22 de duobus poculis mentionem facit, quorum alterum in Eucharistiæ Sacramento fuit consecratum. Primum itaque poculum mensæ legalis in septima dictione supra indicatum ab Evangelista innuitur v. 17. illis verbis : *Et accepto Calice gratias egit, et dixit, Accipite, et dividite inter vos;* ex quibus antiquorum simplicitas colligitur convivis omnibus eundem calicem potandum præbentium, quod contra fit ab hodiernis Judæis ex Rabbinorum præcepto singulos cyathos ad urbanitatem significandam singulis exhibentibus. Alterum vero poculum designatur v. 20. *Similiter et calicem, postquam cœnavit, dicens : Hic est Calix novum Testamentum in Sanguine meo, qui pro vobis fundetur*, quod poculum a Christo consecratum fuit in fine cœnæ vulgaris, et communis, vinumque in eo existens in Sanguinem pretiosissimum conversum, substantia vini in substantiam Sanguinis commutata.

Quare in Evangelio de duobus aliis poculis mentio facta non est, cum in Cœna Paschali quatuor sint exhauriendi? — Resp. Ideo de ceteris duobus poculis Evangelista mentionem non facit, quia neutrum ex illis est pars Cœnæ Paschalis. Primo enim quasi ad cœnæ præparationem utuntur, per ipsum profanum tempus a sacro dividunt, ejusque potatione festum inchoatum (3) significant. Neque quartum poculum ad cœnam, sed ad *Hallel*, sc. *Hymnum* proprie spectat, cœna jam absoluta, et completa per poculi secundi in ipsa factam potationem.

Quot cœnas Christus celebravit? — Resp. Ex duobus poculis ab Evangelista indicatis aperte colligitur, Christum duas cœnas, vel potius unicam tantummodo in duas partes divisam celebrasse, scilicet cœnam Legalem, et cœnam communem. In cœna enim Legali agnum Paschalem comedit ritibus Mosaicis servatis ad Pascha Ægyptiacum spectantibus, relictis iis, qui ad Pascha *generationum subsequentium*, ut Hebræi loquuntur, pertinebant. In Cœna autem communi (4)

(1) De voce *Aphikomèn* varia est auctorum sententia. Alii deducunt ejus originem ex Hebraica lingua, eam in duas partes dividentes, *Aphiku man*, sc. *educite cibum cœlestem*, h. e. manna, cui similem esse panem azymum Paschalem volunt; alii per eam hæc verba denotari arbitrantur, *educite varietatem ciborum;* alii denique vocem peregrinam esse censent ab Ἐπιωμος derivatam *comessatorem* significantem, per quam bellaria, et quæ secundis mensis apponebantur, veluti fructus, pastillos, et alia hujusmodi intelligi contendunt. Hæc postrema opinio reliquis magis nobis arridet. Ex Rabbinis autem alii per eam fungos, alii pullos columbarum, alii nuces, alii dactylos tostos intelligunt, quibus bellariorum loco post prandium, vel cœnam pauperes vesci solent.

(2) Exhausto quarto cyatho, vetitum Hebræis quidlibet gustare præter aquam reliquo noctis tempore. Quod si quis quintum vini poculum exhauriat, *Hallèl haggadòl*, h. e. *hymnum magnum* recitare tenetur vel stans ante mensam, vel post mensam in triclinio, vel extra illud, dummodo *inclinationem* servet, quam si vel ex oblivione, vel ex malitia prætericrit, sextum poculum exhaurire cum eodem *inclinationis* ritu tenebitur. Postquam autem *hymnum magnum* ex Psalmo 118. compositum, *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in seculum misericordia ejus*, et alias quasdam longiores preces, ut, *Omnis anima vivens* etc. legerunt, rursus precatiunculam, *Laudabunt te, Domine*, etc., recitant, quæ solet plerumque omitti quotiescunque *hymnus magnus* dicitur, jamque nocte media appetente (cœnam enim ultra protrahere non licet) mensa relicta, cubitum eunt.

(3) Illud fere erat in usu apud Hebræos, ut per poculi haustionem festa celebrare inciperent. Hinc in Sabbatis, aliisque diebus festis, antequam poculum exhausissent, iis non licebat sacrum quidquam agere.

(4) Nondum completa cœna communi, discipulis adhuc cœnantibus, surrexit Christus a cœna, posuit vestimenta sua, cœpitque lavare pedes discipulorum, quibus adhuc mensæ accumbentibus, accepit Jesus panem, videlicet placentam Azymam, fortasse eam,

Corporis sui Sacramentum instituit, et in fine mensæ substantiam vini in Sanguinis sui substantiam convertit. Licet autem in ritibus Paschalibus Hebræorum nihil habeatur ad pedum ablutionem a Christo factam pertinens, cæremoniam tamen illam in Eucharistiæ Sacramento instituendo eo consilio a Christo adhibitam fuisse censendum est, ut mystice designaret, nemini ad illud Sacrum convivium illotos pedes habenti, hoc est, sceleribus et flagitiis inquinato aditum esse patefaciendum.

Christus in institutione Eucharistiæ cur potius his quæ fuerat reposita sub mappa pro Aphikomen, ei benedixit, fregit, deditque discipulis etc. Hic animadversione dignum occurrit, Christum, cum placentæ hanc partem vellet efficere Corpus suum, ei benedixisse, quam benedictionem Hebræi non usurpant, dum Aphikomen frangunt, sed illud in partes distribuunt, singulisque convivis sine benedictione porrigunt. At Christus ei benedicit, ut εὐλογίᾳ prolata, per verba, *Hoc est Corpus meum*, Εὐχαριστίαν Corporis sui Sanctissimum conficeret; quam eamdem benedictionem in fine mensæ ad vini substantiam in Sanguinis sui substantiam convertendam circa Calicem adhibuit. Hinc nonnulli inferunt, Judam proditorem ex Calice Domini non bibisse, cum, accepta buccella, Joan. 13. 30. dicatur continuo exiisse. Certum enim aiunt, Judam Corpus Domini accepisse, sed incertum, Sanguinem ejusdem bibisse in cœnæ fine consecratum. Si Rabbinicis cæremoniis prorsus adhæreamus, procul dubio Judas ex Calice Domini consecrato non bibit. At quid repones iis, quæ a D. Marco 14. 23. dicuntur: *accepto Calice, gratias agens, dedit eis : et biberunt ex illo omnes?* Nodum hunc admodum implicatum facile solves, si perpenderis, spatium temporis inter Panis et Calicis consecrationem intercessisse. Panis enim, discipulis adhuc mensæ accumbentibus, consecratus est; Calix vero in fine cœnæ. Itaque inter utramque consecrationem Christus Judæ buccellam porrexit. Judas proditor, sumpta buccella, cœna absoluta, et Calice consecrato, ex eo etiam ipse bibit, factusque reus corporis ac sanguinis Domini, Judicium sibi manducavit et bibit, et in desperationem prolapsus laqueo se suspendit. Quod autem dicitur Joan. 13. 30. *Cum accepisset buccellam, exivit continuo*, intelligendum est, statim ac Christus Calicem, discipulis omnibus Sanguinem suum distribuit, ipsique Judæ dixit, *quod facis, fac citius*, nulla prorsus mora interjecta. Optime novi, nonnullos Interpretes verba D. Marci, *Et biberunt ex illo omnes*, exponere, ex Calice reliquos omnes discipulos bibisse, qui remanserant, postquam Judas abierat. Ad id autem sibi persuadendum moventur etiam alii loco illo D. Hilarii in Matthæum. *Neque sane* (Judas) *bibere cum eo poterat, qui non erat bibiturus in regno*, etc. At qui Hilarii sententiæ favent, probent oportet, Judam abfuisse, cum cæteri discipuli ex Calice Domini biberunt, quod probare non poterunt. Licet enim post buccellam continuo exierit, non evincitur tamen, consecrationis Calicis tempore Judam adfuisse, ut nos ostendere contrarium conati sumus. Opinio autem D. Hilarii est, Judam non solum non fuisse participem Sanguinis Domini in cœna Paschali, sed neque Corporis. Censet enim, buccellam a Christo Judæ traditam fuisse ante consecrationem Corporis et Sanguinis Domini, et post illam acceptam Judam statim foras exiisse. Audi verba D. Hilarii cap. 30. in Matthæum, *Post quæ Judas proditor indicatur, sine quo Pascha accepto Calice, et fracto pane conficitur. Dignus enim æternorum Sacramentorum communione non fuerat.* Sed quis contrariam potius opinionem non sequatur, præsertim cum Evangelium Judam proditorem in medium adducat fatentem, se peccasse tradendo sanguinem justum, ac propterea reum fuisse Corporis et Sanguinis Domini?

verbis usus est, hoc est Corpus meum, *quam illis, hic panis est caro mea, vel aliis?* — Resp. Cum olim Hebræi agnum assatum integrum comedendum convivis apponerent, Hebraico nomine *Cuph hàppesach*, sc. *corpus Paschæ* appellatum, hujus ritus in ultima cœna cum discipulis facta Christus rationem habens verba illa usurpavit, *hoc est Corpus meum*, ut eum sui Corporis figuram et typum fuisse significaret. Agni autem corpus in mensa Paschali exhibitum fuisse ex ordine instruendæ cœnæ, a *R. Mose Bar Majemonis in Halachòt Chametz Umatzà* cap. 8. n. 1. hoc modo descripto colligitur. *Afferunt mensam paratam, et super eam imponunt herbas amaras* (sc. lactucas agrestes) *et olera* (hoc est כרפס Apium) *azyma, embamma, et Guphò sel Cheves Pesach*, Corpus Agni Paschalis, *et carnem Chaghighæ* (h. e. Sacrificii) *diei decimi quarti*, etc. Consummatus itaque est ritus Veteris Testamenti edendi agni Paschalis corpus, mensæ Christi eodem apposito, et ab illo cum discipulis manducato. Ut autem corpus veri et immaculati Agni nobis sub panis specie comedendum Christus præberet, pane accepto, ad corpus Agni Paschalis Veteris Testamenti alludens dixit : *hoc est Corpus meum*, his verbis docens Sacerdotes rationem maxime verendum Corporis sui Sacramentum conficiendi. Quemadmodum, cœna communi absoluta, poculum Veteris Testamenti in Novum transtulit, vinoque in Sanguinem suum converso, idem Sacerdotibus in sui memoriam faciendum mandavit. Ex his colligitur, in medio cœnæ communis Sacrosanctum Eucharistiæ Sacramentum fuisse institutum, et in ejusdem fine calicem consecratum, quidquid contra afferat Josephus Scaliger in lib. 6. *de emendatione Temporum*, et Ludovicus Capellus *in suis Animadversionibus* contra Buxtorfium de *Cœna Domini*, et Baronius ad annum Christi 34. n. 45. qui a Scaligero decepti præposterum Cœnæ Paschalis ritum invexerunt, multosque in eumdem errorem pertraxerunt.

Pone mihi ob oculos singillatim errorem istorum Auctorum, quos reprehendis. — Resp. Quod attinet ad Scaligerum, ritum Cœnæ Paschalis omnino invertit, et ineptissime ad Cœnæ finem transfert, quod ejusdem initio erat collocandum : *Hic est panis afflictionis*, etc. quæ verba in libris Ritualibus Hebræorum Cœnæ initium occupant. Si vero Abarbenelis commentarios in *sacrificium Paschæ* consuluisset, causam statim cognovisset, cur hæc verba initio *Hagadæ* posita fuerint, et Chaldaico sermone exarata. Primum enim ideo factum, ut ad panis Azymi comestionem egeni excitarentur; alterum vero, ut adhortantium sermo facilius intelligeretur lingua vulgari, seu Chaldaica constans, cum hujusmodi *Hagadam* Babylone compositam fuisse ex communi Hebræorum consensu sentiendum sit.

Quisnam vero fuit hac in re error Ludovici Capelli? — Resp. In eo Ludovicus Capellus erravit, quod censuit, Christum suffecisse verba illa, *Hoc est Corpus meum*, dum panem consecravit, in locum illorum, *hic est panis afflictionis*, etc. quod a veritate longissime abest.

Si enim Evangelium leges, plane deprehendes, Christum a cœna surrexisse, vestes deposuisse, discipulorum pedes lavisse, iterum mensæ accubuisse, demum circa cœnæ dimidium Sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum instituisse. Verum ex supra allatis patet, prædicta verba non in medio, vel alia parte convivii, sed in principio fuisse recitata. Præterea quid in ipsis invenies, quod ad consecrationem significandam possit referri? Nihil in illis ad benedictionem, nihil ad Eucharistiam pertinens : neque in ipsa *Hagada* continentur, sed solum *Hagadæ* præludium sunt.

De Baronio autem quid sentis? — Resp. Baronius quoque Scaligerum secutus Cœnæ Paschalis ordinem præposterum in medium affert, et *Hagadæ Paschalis præludium* ad ultimas cœnæ partes transfert, Christumque in institutione Eucharistiæ ad illud respexisse sibi falso persuadet. Totum autem Cœnæ Paschalis ritum ordine inverso ad annum Christi 34. n. 43. ita describit. *In Paschali convivio, posterior quæ esset mensa, non ut in aliis dierum festorum secundis cœnarum mensis bellaria apponebantur, sed tantum a lege statutus cibus, nimirum primo loco Embamma ex intybis et lactucis agrestibus factum, aliisque rebus conditum : inque illud primus Paterfamilias intingebat offam azymam, mox ceteri, sicque consumebatur. Deinde Paterfamilias tortam azyman* (vel ut alii textus habent, *dimidiam*) *sub mappa hactenus servatam in frusta frangebat, in tot particulas illam dividens, quot essent in cœna discumbentes, sicque divisam singulis porrigebat. Quo facto ipse poculum degustatum tradebat proximo, ille secundo, donec poculum per totum convivium circumferretur. Insuper quoniam secundæ illæ mensæ Judæorum erant ob accepta beneficia ad gratias Deo agendas potissimum comparatæ, cum in ceteris secundis mensis esset usitata quædam communis benedictionis formula, in Paschali secunda mensa post illam benedictam cum distribueretur torta Azyma, hæc verba idem Paterfamilias dicebat. Iste est panis ærumnæ, quem comederunt patres nostri in terra Ægypti : quisquis esurit, accedat, et peragat Pascha. Post hæc idem accepto poculo benedicebat his verbis : Benedictus es, Domine, qui fructum vitis creasti*, etc. *sicque delibatum, ut dictum est, poculum tradebat proximo, ille secundo, et sic deinceps. Hæc ex Rituali Judæorum.* Adde, a Scaligero obtruso. Quis enim unquam in Rabbinorum libris versatus non videt, multa sphalmata in hac narratione contineri, Scaligerumque deceptum etiam alios viros alioquin doctos, et eruditos in eumdem errorem pertraxisse? Scaligerianæ enim mensæ Paschalis ordo toto cœlo distat ab eo, quem Rabbini in suis Ritualibus libris tradiderunt, et licet Scaliger obtrudat legentibus, ritum illum ex Rituali Judæorum desumptum esse, qui tamen eorum libros hac de re attente legerit, rem ita se non habere plane deprehendet.

Quæ animadersione digna in narratione Cœnæ Paschalis a Scaligero allata censes?—Resp. Falsum est, bellaria Paschali convivio non fuisse apponenda, cum tantummodo verum sit, post *Aphikomèn*, ut supra retulimus, nihil amplius fuisse comedendum. A veritate etiam alienum, Embamma ex intybis, et lactucis agrestibus compositum fuisse. Quilibet enim Rabbinorum libros consulens statim intelliget, Judæos ad illud conficiendum non intybis, et lactucis agrestibus, aliisque amaris herbis uti, sed aromatibus, fructibus dulcibus, et rebus aliis odoriferis, lactucasque agrestes leviter solum in ipsum esse immergendas, ne amaritudine sua rerum ceterarum dulcedinem, et suavitatem corrumpant. Cum itaque Scaliger intybum, amarasque herbas, quæ Embammati solummodo admovendæ sunt, cum rebus aliis, ex quibus Embamma constat, confundat, merito suspicari possumus, ipsum Hebræorum Rituales libros vel non legisse, vel certe non intellexisse. Singulos autem ipsius errores hac in re persequi quia nimis longum esset, satis sit animadvertere, statim post herbas amaras, et azymi portionem manducatam potationem non fuisse factam, sed inter cibum, et potum non mediocre temporis intervallum intercessisse. Cyatho enim prius impleto, precibus recitatis, Apii, azymi, et lactucæ modica quantitate degustata, tandem, repetita benedictione, cyathus exhauriebatur.

Quo die Christus ultimam Cœnam Paschalem celebravit?— Resp. Eodem die, quo Judæi celebrare solebant, Christum suam Cœnam celebrasse, scilicet decimo quarto mensis *Nisàn*, h. e. *Martii* multis rationibus adducor, ut credam. Quis enim sibi persuadeat, eum religiosissimum Legis Mosaicæ custodem præscriptum ab ipsa tempus neglexisse, ejusque celebrationem vel prævertisse, vel postposuisse? Quomodo autem infensissimi ejus adversarii, Pontifices, Sacerdotes, Scribæ, et Pharisæi, si Legem in re tanti momenti violasset, coram Pilato non accusassent, et hanc etiam ob caussam morti tradendum, et crucifigendum non petiissent? Quid quod eo die Christus cruci affixus est, quo solemniter Pascha secundum Legem celebratum fuit? Christus enim eodem die interfectus, quo Barrabas latro liberatus. Cui autem aperte non liquet legenti cap. Matth. 27. et Luc 23. ipso die festo Paschæ eum liberatum? Ex quo necessario consequitur, Christum die festo Paschæ fuisse occisum. Cum igitur decima quinta Luna mensis Martii festum Paschæ celebraretur, et Christus Luna decima quarta, ineunte die decimo quinto, manducato Agno illud celebraverit, quia pridie, quam pateretur, ut ex Apostolo ad Corinth. 11. 23. in qua nocte tradebatur, cœnavit, plane infertur, illum Paschæ celebrationem non prævertisse, sed statuto et legitimo die cum Judæis celebrasse (1).

(1) Non ignoro multos esse, qui cœnam legalem a Christo celebratam fuisse impudenter negant, eoque temeritatis progrediuntur, ut agnum Paschalem ab ipso manducatum fuisse inficientur, quæque Evangelistæ de Pascha et Cœna Domini narrant, de cœnæ præparatione, non de ipsa Paschali cœna intelligenda esse pervicaciter velint. Inter hos Marcus Antonius de Dominis, Archiepiscopus Spalatensis, de Republ. Ecclesiastica Parte 11. cap. 6. n. 60. et sequentibus asserit, *præparasse quidem Apostolos cœnaculum magnum stratum : sed nullus Evangelistarum* (inquit) *est, qui dicat in illa ultima cœna Christum cum discipulis*

Affer mihi ordinem Passionis Christi.— Resp. Communis Auctorum sententia est firmis fundamentis innixa, Christum Dominum Luna decima quarta mensis Martii noctu post Solis occasum cœnasse, idcoque Azymis usum, e Cœnaculo ad mediam noctem exiisse, Hymnoque dicto, in hortum Gethsemani secessisse, paulo post captum, nona noctis hora a Caipha et Anna morte damnatum, noctis reliquum in loco Tribunalium detentum, mane coram Pilato constitutum, ad Herodem missum, remissum ad Pilatum, hora tertia Judæorum vociferationibus morti addictum, hora sexta cruci affixum, nona ab eo clamante Spiritum emissum, vespera denique a cruce depositum, atque sepultum.

Quisnam fuit Hymnus a Christo, cœna absoluta, cum discipulis recitatus? — Resp. Hymnum a Christo cum discipulis dictum eum fuisse Interpretes censent, qui vulgo Ægyptius ab Hebræis appellatur, et ex Psalmis sex constat, videlicet Psalmo 113. *Laudate, servi Domini*, etc. Psalmo 114. *In exitu Israel de Ægypto*, etc. Psalmo 115. *Non nobis, Domine, non nobis*, etc. Psalmo 116. *Dilexi, quoniam exaudiet Dominus*, etc. Psalmo 117. *Laudate Dominum omnes gentes*, etc. tandem Psalmo 118. *Confitemini Domino, quoniam bonus*, etc. Nunc temporis duo priores Psalmi recitantur post illa verba, *Deo nos tenemur confiteri*, etc., quatuor vero reliqui in fine Cœnæ Paschalis; quos omnes a Christo recitatos cum discipulis nemo inficiabitur, qui ipsum religiose pias Hebræorum cæremonias, et ritus semper servasse cogitaverit.

Quid recentioribus Græcis respondes, qui Christum die uno Cœnam Paschalem prævertisse contendunt? — Resp. Græci recentiores, ut pane fermentato Christum in Sacramento Eucharistiæ instituendo usum fuisse demonstrent, nonnulla ex Sacris litteris petita in medium proferunt, iisque sententiam suam stabilire conantur. Aiunt itaque, D. Joannem cap. 1. v. 1. asserere, Christum *ante diem festum Paschæ* cœnasse, etc. ex quo colligunt, ab ipso Cœnam Paschalem nocte diei decimi tertii fuisse celebratam, quo tempore fermento uti licebat. Cum enim solemnitas Paschæ ad vesperam diei decimæ quartæ Martii initium duceret, et Cœna Paschali hujusmodi festum inchoatum significaretur, inferunt, Cœna celebrata a Christo ante diem festum Paschæ, pariter ante consuetum et statutum a Lege tempus Pascha ab eo fuisse celebratum. Ita Græci argumentantur. Non inficior, nonnullos ratione hac repente perculsos non mediocriter perturbari; at si rem attente ad trutinam revoces, nullum negotium tibi facesset. Ubi enim cognoveris, D. Joannem loqui de die artificiali, quo Sol oculis nostris appareret, intelliges, Christum, licet cœnaverit die decima quarta post Solis occasum, cœnasse tamen ante diem festum Paschæ. Præterea cum solemnitas Paschæ stricte initium duceret non ad vesperam diei decimæ quartæ, sed a media nocte diem Paschæ præcedente, quo tempore Angelus omnia Ægyptiorum primogenita percussit, et Christus ante mediam noctem cœnam peregerit, quis non videt, ante Paschæ solemnitatem a Christo cœnam fuisse celebratam? Rem hanc satis luculenter exprimit Textus Græcus, et omne dubium tollit verbis illis πρὸ τῆς ἑορτῆς τοῦ πάσχα, *ante festum Paschæ*, nullam diei mentionem faciens, ut plane significaret, totum diem naturalem ex horis viginti quatuor constantem ad festum Paschæ non pertinere, sed diem artificialem tantummodo, et partem noctis præcedentis, quod a Vulgata per *diei* dictionem admodum apposite declaratur. Quod igitur Græci ex Evangelista Joanne loco citato argumentum petunt, nihil evincit.

Quid vero repones alteri argumento ex eodem D. Joanne cap. 18. v. 28. *petito, Judæos non esse ingressos in Prætorium, ne contaminarentur, sed ut manducarent Pascha*, sc. *Agnum Paschalem?* — Resp. Facilis huic quoque responsio occurrit, nimirum Paschæ nomine Agnum Paschalem non esse intelligendum præcedenti vespera jam immolatum, noctuque comesum, sed alios cibos Paschales, videlicet Sacrificiorum carnes, quarum pars Sacerdotibus relinquebatur, qui eo tempore in Prætorium ingredi noluerunt. Quamvis autem Archiepiscopus Spalatensis Marcus Antonius de Dominis part. 2. de Repub. Ecclesiastica cap. 6. num. 264. neget, eos fuisse Sacerdotes; sed velit fuisse Sacerdotum ministros ac satellites, inquiens; *Cum Juda erat turba multa* (Matth. 26. 27) *missi a Principibus Sacerdotum, et Senioribus populi. Unus ex his erat Malchus, cujus Petrus abscidit auriculam* (Joan. 18. 10), *servus Principis Sacerdotum. Illi igitur adducunt Jesum a Caipha in Prætorium, et ipsi non introierunt, ut non contaminarentur* etc. non animadvertit tamen ea, quæ Matthæi 27. et Marci 15. habentur. *Ma-*

Agnum legalem comedisse. Mox subjicit: *Neque ulla habemus in ipsis Evangeliis indicia comestionis dicti Agni; valida tamen habemus in contrarium. Nam in hac cœna* Matth. 26. 20. discumbebat cum duodecim. *Agnus vero Paschalis a stantibus, et baculos in manibus habentibus comedebatur: festinanter erat comedendum; at cœna Christi fuit longissima* Joan. 13. 14. *sermone Christi longo mixta, pedum lotione interrupta, et institutione Sacramenti Eucharistiæ insignis. In hac cœna aderat jus aliquod carnium, in quo intinctus est panis Judæ porrectus; at in cœna Paschali nullum jus esse poterat, quia assus tantum Agnus comedebatur.* Exod. 12. 9. *In hac cœna dictum est Judæ*: Joan. 13. 17. Quod facis, fac citius. *Et Apostoli intellexerunt iis verbis a Christo significari*, Eme ea, quæ opus sunt nobis ad diem festum. *Nondum ergo dies erat festus, et adhuc emere licebat et vendere jam ad multam noctem.* Propter has rationes putat Spalatensis, Christum nullam cœnam Paschalem celebrasse. Tædet profecto me ea, quæ a Spalatensi, et aliis ejusdem farinæ hominibus afferuntur, dilucere, cum quilibet vel mediocriter in Sacris litteris, et Hebræorum ritibus versatus flocci, teruntlique facienda esse, quæ ab ipso objiciuntur, intelligat, quæ non acumen et perspicaciam ingenii, sed inscitiam cum temeritate summa conjunctam produnt. Aio itaque, et constanter assero, Christum veram cœnam Paschalem celebrasse, in ea comedisse Agnum Paschalem, tempus cœnæ die uno non prævertisse, neque Judæos eamdem cœnam uno die postposuisse, sed tum Christum, tum Judæos eodem die, nempe 14. *Nisàn*, sc. *Martii* mensis primi Ecclesiastici comedisse, eumdemque Christum die festo Paschæ, id est 15. die ejusdem mensis Cruci affixum fuisse.

ne summi Sacerdotes cum Senioribus, et Scribis, et universo Concilio, vincientes Jesum, duxerunt, et tradiderunt Pilato. Intendit quidem oculos Spalatensis ad illa verba Joannis 18. 10. quibus narrat a Petro auriculam abscissam fuisse servo Principis Sacerdotum, sed malitiose præteriit D. Lucæ textum cap. 22. v. 52. *Dixit autem Jesus ad eos, qui venerant ad se Principes Sacerdotum, et Magistratus Templi, et Seniores.* Ex quibus plane colligitur, non solum satellites, et ministros Sacerdotum ad capiendum Christum venisse, sed ipsos Principes Sacerdotum, Magistratus, et Seniores satellitum munere in capiendo Christo usos fuisse. Ili vero Sacerdotum Principes, vel *Summi Sacerdotes*, ut ait Marcus Evangelista cap. 15. 1. *vincientes Jesum duxerunt, et tradiderunt Pilato. Et ipsi non introierunt in Prætorium, ut non contaminarentur, sed ut manducarent Pascha:* Joan. 18. v. 28. hoc est de Sacrificio Paschæ, vel Azymis, quæ Paschæ nomine intelliguntur.

Textum illum D. Joannis cap. 19. ubi Christus dicitur cruci affixus Parasceve Paschæ, ex quo Græci inferunt, ipsum, antequam Judæi Pascha manducarent, cruci affixum fuisse, et ideo Pascha suum die uno ante Pascha Judæorum celebrasse, quomodo explicas? — Resp. Argumentum a Græcis ex textu illo desumptum, quod nonnullis Gordiano nodo implicatius videtur, flocci, teruntiique apud eos habetur, qui vel mediocriter in Hebræorum ritibus et ceremoniis versati sunt. Id autem ut omnibus pateat, intelligendum, quid sit *Parasceve*, cur dicatur *Parasceve Paschæ*, et quænam vis illi vocabulo sit subjecta. Legitur itaque hujusmodi Græcum vocabulum παρασκευὴ, cap. 19. Joannis v. 14. proprieque *ciborum præparationem* significat. Cum enim die Sabbati quidlibet agere Legis præcepto vetitum esset, ac proinde etiam ignem accendere, cibosque mensæ apponendos parare, illud in more positum erat, ut pridie Sabbati ad vesperam omnia victui Sabbati sequentis necessaria in clibano mediocriter calefacto reponerent, mensamque bellariis, ac rebus reliquis penitus instruerent. Hæ porro cœnæ a Tertulliano lib. 5. adversus Marcion, *cœnæ puræ* nuncupantur, ea fortasse de caussa, qua post cœnam tanta ciborum portio pura, et sine ulla læsione servaretur, quanta triplici refectioni Sabbati die faciendæ sufficeret. Aliis etiam diebus festis præter Sabbatum gaudebant Judæi, vocatis *festivis*, vel *diebus bonis*, a Tertulliano vero loco citato *diebus magnis*, quibus ab operibus exercendis vetante Lege abstinebant, non tanta tamen religione, quanta die Sabbati. Sex hujusmodi dies festos recenset *Rambàm in Halachòth* cap. 7. num. 1. subjiciens etiam opera, quæ in illis non vetantur, his verbis: *Isti sunt sex dies, in quibus prohibet Scriptura, ne opera servilia fiant, videlicet, primus et septimus dies Paschæ; primus et octavus festivitatis Tabernaculorum, festum Pentecostes, et primus dies mensis septimi, et vocantur Jamìm Tovìm*, dies boni festivi; *horum cessatio ab operibus est æqualis, quia in ipsis prohibita sunt omnia opera servilia, exceptis iis*, quæ ad vescendum pertinent *juxta Scripturam*, Exod. 12. v. 16. Rabbini autem nonnulla opera etiam ad corpus spectantia cibi nomine intelligi volunt, nimirum ablutionem, et unctionem faciei, manuum, et pedum; nonnulla pariter ad pietatem et religionem pertinentia, veluti mortuorum sepulturam, et funeris apparatum. Ex adhuc dictis igitur plane colligitur, Pascha et reliquos supra relatos dies festos nullam habuisse Parasceven, cum in illis quoslibet cibos parare et coquere Judæis liceret. At animadvertendum est ex *Rambàm Halachòth Jom Tov* cap. 6. n. 1. non licuisse cibos præparare pro Sabbato venturo, si aliquis ex supra allatis diebus festis incidisset in vigiliam Sabbati, vel, juxta nostrum vulgarem dicendi modum, in feriam sextam, *Jom Tov, qui incidit feria sexta, non coquunt panem, nec elixant carnes in eo die festo, ut de ipsis edant in sequenti Sabbato.* Itaque, si id contingat, Sabbatum illud non habebit Parasceven. Quid igitur tunc faciendum? Ut absurdo huic opportunum remedium adhiberent, Rabbini modum excogitarunt, quo, die Paschæ in feriam sextam incidente, necessaria mensæ Sabbati sequentis parare possint. Utuntur itaque *Iruù Thevaseìn*, sc. *mixtione ciborum*, ut vocat *Rambàm* loco citato, eique privilegium Parasceves attribuunt, atque eo die in Sabbatum sequens cibos parari permittunt; quod si fiat ob festum diem Paschæ, vocatur *Parasceve Paschæ*, quia Parasceve per *mixtionem ciborum* cum festo Paschæ conjungitur; quod idem dicendum de Parasceve Pentecostes, vel Tabernaculorum, si solemnitas Tabernaculorum, vel Pentecostes in feriam sextam incidat. Cum igitur Pascha eo anno, quo cruci Dominus affixus est, in feriam sextam inciderit, et propter *Iruv Thevaseìn*, videlicet *mixtionem ciborum* in eo festo Paschæ cibos parare pro sequenti Sabbato licuerit, Parasceve illud ab Evangelista *Parasceve Paschæ* nuncupatur, quia in diem Paschæ incidit. Ex hoc vero colligitur, eos magnopere decipi, qui *Parasceve Paschæ* nomine significari volunt feriam sextam, qua licuerit parare cibos in diem Paschæ sequentem eo anno, quo Pascha in Sabbatum incidebat. Etenim cum Paschæ festum Parasceve destituatur, frustra propter Sabbatum ei adjungitur, cum Sabbatum quodlibet nulla festi Paschæ ratione habita Parasceven obtineat. Quamobrem locum Joannis; *Erat enim Parasceve Paschæ*, quando Christus cruci affixus est, distinctione adhibita explanabis. Erat Parasceve, sc. feria sexta, in quam eo anno Pascha incidit, concedo; erat Parasceve, sc. feria sexta, qua in Pascha sequens cibos parabant, quod eo anno in Sabbatum subsequens incidisse volunt, nego. Porro Evangelista appellavit illud *Parasceve Paschæ*; quia eo anno Parasceve cum Pascha conjunctum fuit. Ideo autem idem Evangelista hujusmodi Parasceven vocavit *Parasceven Judæorum* cap. 19. v. 42. ut significaret, Paraseeves Paschæ nomen non ex aliquo Mosaicæ Legis mandato, sed ex Judæorum consuetudine et usu fuisse deductum.

CAPUT V.

DE FESTO PENTECOSTES.

Festum Pentecostes quibus nominibus in Sacra Scriptura appellatur? — Resp. Ejus significatio perlate patet. Alibi enim *festum Hebdomadarum* (1) dicitur, propterea quia a die oblationis manipuli hordeacei (2) septem hebdomadis festum Pentecostes distabat; alibi *solemnitas messis*, quia illo tempore messis triticea ad maturitatem pervenerat; alibi denique *Dies primitiarum* ab oblatis Deo novarum frugum primitiis. In novo autem Testamento Græco nomine nuncupatur πεντεκοστὴ *Quinquagesima*, scilicet *dies*, quia quinquagesimo die a Pascha tale festum agitur. Porrò primitiarum oblatio facienda postridie Paschæ constabat manipulis spicarum; facienda vero die Pentecostes, panibus novarum frugum.

Quomodo Israelitæ numerabant diem quinquagesimum? — Resp. Diversa apud illos erat, ac apud nos, ratio numerandi diem quinquagesimum. Illi enim ab altero die Paschæ, nos vero ab ipso Pascha numerandi initium ducimus. *Numerabitis* (3) *ab altero die Sabbati* (4), *quo obtulistis manipulum primitiarum septem hebdomadas plenas, usque ad alteram diem expletionis hebdomadæ septimæ, id est, quinquaginta dies.* Levit. 23. v. 15. et 16. Quamobrem nos festum Pentecostes lato modo sic appellamus, cum juxta veram numerandi consuetudinem non quinquagesimus dies a Pascha sit, sed quadragesimus nonus. Ceterum Judæi præceptum hoc de septem hebdomadis numerandis, inter sexcenta et tredecim præcepta ex Lege Mosis ab ipsis elicita recensent.

Quæ ratio institutionis festi Pentecostes? — Resp. Hoc festum a Deo est institutum (5), ut Israelitis in memoriam revocaret, certis precibus in iisdem chartis expressis: sc. *Sit beneplacitum tuum, Domine Deus noster, et Deus Patrum nostrorum, ut reædificetur domus Sanctuarii cito in diebus nostris, et da nobis portionem nostram in Lege tua.*

(1) Festum Pentecostes, cujus nominis origo a lingua Græca derivatur, et a Syro Interprete Persa, et Æthiope retinetur, in Sacris litteris חג שבועת et a LXX. ἑορτὴ τῶν ἑβδομάδων, *Festum hebdomadarum* appellatur, quia ab altero Azymorum die septem hebdomadæ erant numerandæ ad quinquaginta dies constituendos. Nuncupatur etiam *festum messis* sc. tritiseæ, quæ messe hordeacea serior erat, et *dies primitiarum*. Exod. 23. 16. quia festum hoc in messem triticeam incidebat. Levit. 23. 10. Josephus in rebus Judaicis versatissimus lib. de bello Judaico 11. a septem hebdomadibus ei nomen tribuit, vocatque Ἄσαρθα עצרת, δ σημαίνει πεντεκοστήν; quem sequitur etiam Isidorus lib. 6. Orig. 18. Ab Hebraizantibus autem Judæis vulgo festum hoc *Atzereth* appellari solet, quæ vox *detentionem, interdictum, conventum solemnem* significat. Festum Pentecostes autem festum hebdomadarum appellatum ex eo fuisse volunt Interpretes, quia in fine hebdomadarum a Lege præceptarum celebraretur. Hinc lib. 2. Machab. cap. 12. dicitur: *Venerunt Hierosolymam die solemni Septimanarum instante, et post Pentecosten abierunt contra Gorgiam.*

(2). Oblatio manipuli primitiarum altera die hebdomadæ Paschalis facienda benedictionem novis frugibus impetrabat, veniam eas manducandi, falcemque in segetem immittendi. De hac oblatione inter se non conveniunt Hebræi, qui Traditionibus solummodo addicti sunt, et illi, qui textui Sacræ Scripturæ mordicus adhærent. Traditionales enim (ita vulgo vocantur) veluti Elias ben Mosè, decernunt, manipulum ex fructu virente colligendum esse, ipsumque munus primitiarum esse volunt; Textuales autem, nimirum Karæi, arbitrantur manipulum ex rebus aridis constare, neque esse munus primitiarum, cum munus primitiarum ex viridibus post *Omer*, seu *manipulum* Deo sit offerendum.

(3) Tanto studio, ac diligentia Judæi præcepto huic dies 50. numerandi satisfacere conantur, ut chartulas quasdam imprimendas curent, in quibus deinceps quadraginta novem dies cum benedictionibus suis recensentur. Has formulas dicunt סדרי הספירה פסח, easque singulis diebus in precibus vespertinis recitant, *Benedictus tu, Domine Deus noster, Rex mundi, qui nos sanctificasti præceptis tuis, nobisque præcepisti numerationem messis: hodie vero est dies primus messis.* Ita quotidie reliquos dies stantes solent numerare, Deum enixe orantes, ut dignetur Urbem Templumque in-

(4) Valde inter se digladiantur tum Rabbini, tum Christi fideles, quid verbis illis מבוחרת השבת, quæ Vulgata exponit *ab altero die Sabbati*, significetur; major tamen inter Rabbinos, et Karæos de iis contentio existit. Rabbini per שבת diem festum Paschæ intelligunt, Karæi vero præposteram interpretationem afferunt, verba illa *ab altero die Sabbati* de die creationis intelligenda esse volentes, tum quia vox Sabbati vocabulum Legis est, sive Scripturæ, ac propterea nulli alii rei accommodandum; tum quia vox שבת *Sabbatum* Levit. 23. v. 15. adjectum habet ה הידיעה, ut Hebræi vocant, *He demonstrativum*, quasi diceret: crastinus illius Sabbati, sc. creationis, cujus antea memineret v. 4. Opinionem vero suam confirmare conantur hoc pacto. Si Sacræ litteræ vers. 15. alium diem a Sabbato creationis intelligendum esse voluissent, profecto de hoc mentionem fecissent. Ita Karæi. Contra hos invehitur R. Salomon Tarchi, et R. Abarbenel, quorum verba illa מבוחרת השבת significare scribit: *A crastino die festi diei Paschæ;* alter vero contribuli suo suffragatur inquiens: *A crastino die est dies decimus sextus Nisan, qui est primus dies Paschæ. Sabbatum dicitur, quia in eo cessant omnia opera.* Alio etiam in loco sententiam suam pluribus explicat his verbis: *Quod* v. 11. *dicitur a crastino Sabbati, sciendum, diem festum solemnem primum Paschæ vocari Sabbatum, sicut et dies clangoris vocatur Sabbatum* v. 24. *quia primus dies Paschæ est primus dies festorum dierum, ideo a festo Paschæ vocatur* השבת *cum* ה *demonstrativo*, q. d. *Sabbati illius: nam in illo die prima erat solemnitatum quies, et cessatio ab opere*, etc. Nonnullis autem interjectis subjicit: *Quocirca nobis est recedendum a Kabbala nostra Sancta, quam nobis tradiderunt veteres inde a Mose Doctore nostro. Illi enim sciverunt, quod crastinus dies Sabbati sit* 16. *dies Nisan.* Ex hac vero dissensione fit, ut alio tempore a Karæis, alio a Rabbinis Pentecostes celebretur, nisi forte Pentecostes, et Sabbatum in eumdem diem incidant. Animadvertendum, Karæos numerandi initium duxisse a die, Rabbinos autem a vespera et nocte.

(5) Alii institutionis festi Pentecostes tres alias rationes abjiciunt. Volunt itaque festum hoc a Deo fuisse præceptum, ut Hebræi in memoriam revocarent, Judæorum Rempublicam hoc tempore a Deo fuisse constitutam. Hinc Deus ipse Deut. 16. 9. *Memor esto*, inquit, *quod servus fueris in Ægypto*, sed in festo Pentecostes in libertatem civilem vindicatus, et lata lege in unam Rempublicam collectus. Alteram præterea rationem afferunt, ut sc. Judæi messis tempore Deo bonorum omnium largitori beneficentissimo primitiis frugum oblatis gratias agerent, eumque supremum rerum omnium Dominum agnoscerent. Denique hoc festum institutum censent, ut typus Pentecostes N. T. in veteri Pentecoste compleretur, qui typus luculenter admodum a D. Augustino epist. 119. ad

moriam veniret, se Legem ab ipso Deo tabulis insculptam lapideis die quinquagesimo ab exitu Ægypti in monte Sinai inter fulgura et tonitrua accepisse, illique propterea maxime obstrictos esse.

Assigna Sacrificium antiquitus festo Pentecostes oblatum. — Resp. Ex Levit. cap. 23. duo panes primitiarum (1), septem agni anniculi, juvencus subrumus, et arietes duo offerebantur in holocaustum ; pro peccato vero hircus caprarum, et duo agni anniculi in sacrificium Eucharisticum.

Doce, quid fuerit Holocaustum, Sacrificium pro peccato, et Sacrificium Eucharisticum. — Resp. *Holocaustum* (2) Hebraice עולה derivatur à Verbo עלה *ascendere*, atque ita fuit appellatum, quia, pelle detracta, atque extis eductis, integra victima altari imposita, et igne combusta sursum ascendens in fumum evanescebat in odorem suavitatis (3) Deo, nihilque ex ea Sacerdotibus comedendum relinquebatur. Inter sacrificia antiquissimum holocaustum fuit, cum ab Abram, et Noe oblatum Deo in sacris litteris legatur. Fuerunt autem holocausta tum publica, tum privata. Publica offerebantur ex bobus, et agnis masculis in sacrificio jugi, in Noviluniis, in anni initio, in festo Paschæ, Pentecostes, Tabernaculorum, et Expiationis; privata vero ex bobus, agnis, capris masculis, turturibus, et pullis columbarum utriusque sexus; quæ rursus vel a Deo præcepta erant, vel voluntaria. A Deo holocausta jubebantur offerri tribus anni festis solemnioribus ab illis, qui Hierosolymam adventabant, a leprosis, a fluxu laborantibus, a mulieribus, quæ pepererant; voluntaria vero holocausta erant, quæ sponte, et ex libera voluntate, vel ex voto offerebantur.

Sacrificium pro peccato (4), sive *piaculare* erat publicum, vel privatum (5). In hoc sacrificio offerendo personarum ratio habebatur (6), et inter eas discri-

Januarium exponitur. *In V. T*, inquit, *occidebatur agnus, agebatur Pascha, et die quinquagesimo dabatur Lex, ad timorem Dei digito scripta ; sed in N. T. occisus est Jesus agnus ad mactandum ductus. Inde jam agitur verum Pascha, et die quinquagesimo Apostolis datur Spiritus Sanctus.*

(1) Rationem offerendarum primitiarum a Mose Levit. 2., traditam luculentius explicat Josephus lib. 3. Antiquitatum his verbis : *Secunda Azymorum die, quæ est sexta decima mensis Martii, frugum, quas messuerunt (non enim ante attingunt), partem sumunt , ac rati primum honorem Deo habendum, a quo earum copiam acceperunt, hoc modo illi earum primitias offerunt. Ubi manipulum spicarum siccarunt, et tulerunt, hordeaque ipsa ad molendum nudarunt , assarium altari Deo admovent, et pugillum unum ex eo injicientes, reliquum ad usum Sacerdotis relinquunt, atque inde publice messis faciendæ potestas datur. Sacrificant autem in primitiis frugum agnum in holocaustum Deo. Hebdomade vero septima post hoc sacrificium transacta (hæ hebdomades dies sunt quadraginta novem) quinquagesima die afferunt ad Deum panes ex farina hordeacea, duo assaria , cum fermento factos , sacrificium vero agnos duos : et Deo quidem offeruntur solum , Sacerdotibus vero ad cœnam præbentur, nec licet ex eis quidquam in crastinum relinquere : et immolant in holocaustum vitulos tres, arietes duos, agnos quatuordecim , et hircos pro peccato duos.* Messe autem post 49. dies perfecta ipso die 50. Pentecostes panes e novis frugibus Deo offerebantur in gratiarum actionem ob messem feliciter congestam, qui panes juxta Hebræorum traditionem ex solo frumento triticeo, non alia frumenti specie erant conficiendi. *Omnes oblationes Menachòt fieri solebant ex farina triticea , præter oblationem mulieris declinantis*, videlicet de adulterio suspectæ , *et elevationis Omer* , quæ fiebant ex hordeo. Horum panum magnitudo in *Menachòt* 11. 4. determinatur , ut sc. latitudine quatuor palmos, longitudine septem æquent, cornuaque habeant quatuor digitorum , quod innuunt tres litteræ דדך numerum 7. 4. 4. significantes. Non licebat autem eos comedere statim a coctione , sed solummodo post diem secundum , vel tertium.

(2) Holocausta ab Hebræis dicta עולות, a Græcis Interpretibus appellantur καρπώματα Exod. 30. 9, ὁλοκαυτώματα, Exod. 10. 25, a Philone et aliis ὁλόκαυστα, a Latinis *solida* , quia tota, nonnullis exceptis , in ignem conjecta omnino consumebantur. Hinc Psal. 51. 21. nomine כליל et גמירא nuncupantur. De Sacrificio Abelis , qui *de primogenitis pecudum suarum , et adipe earum* Gen. 4. munus Deo obtulisse dicitur , inter Interpretes disceptatur , aliis illud inter holocausta recensentibus, aliis vero ad quintam Sacrificiorum speciem , sc. primogenitorum animantium spectare contendentibus. Oblationem autem Cain ante Abelis sacrificium Gen. 4. 4. descriptam , vocatamque *munus e fructu terræ* nonnulli inter *Sacrificia salutaria* referunt, cum frugum primitiæ cum agnis duobus conjunctæ Sacrificium salutare Levit. 23. 17. et 19., constituisse legantur. Ego tamen crediderim inter *ferta* potius esse collocandam.

(3) Hæc verba significant gratum fuisse Deo holocaustum. Sacræ autem litteræ more hominum loquuntur, qui vehementer odore suavissimo delectari solent, cujus fragrantia sensus excitat , et confirmat. Hinc Apostolus ad Ephesios 5. 2. de Christi sacrificio loquens : *tradidit semetipsum pro nobis oblationem , et hostiam Deo in odorem suavitatis.* Ex quo colligitur , Christi mortem a Deo veluti Sacrificium habitam fuisse, qua, ira ejus extincta, nobis est reconciliatus, quemadmodum olim Sacrificiis fiebat. Theodoretus autem de holocausto verba faciens , quod Noe Deo obtulit, de quo Geneseos 8. 21. dicitur , Deum odoratum fuisse odorem suavitatis, inquit : *Excepit ipsius Noe promptitudinem animi , non quidem hoc nidore delectatus (nihil enim pejus olet , quem ossa exusta), sed offerentis animum laudans.*

(4) Quemadmodum hæc Sacrificiorum species ab Hebræis dicitur חטאת , ita a Græcis περὶ ἁμαρτίας , a Josepho περὶ ἁμαρτάδων, et a Latinis *Sacrificium piaculare* vel *pro peccato*. Tum ex Christi fidelibus , tum ex Judæis nonnulli censent , nullum discrimen intercessisse inter Sacrificia piacularia , et Sacrificia pro delicto, cum neutris ferta, aut libamina adderentur, neutra voti, vel promissionis caussa offerrentur, ex neutrorum carne domini comederent , sed pars Sacerdotibus, pars altari relinqueretur. Sed quis sibi persuadeat, ea unum idemque fuisse Sacrificium, cum præter diversa nomina iis in Sacris litteris tributa ob diversas etiam culpas offerrentur, diversaque animalia, et ritus ad ea requirerentur ?

(5) Ex sacrificiis publicis pro peccato nulla comburebantur, si excipias hircos oblatos ob Idololatriam, hireum die Expiationis offerendum , hirci emissarii socium, et juvencum ob errorem. Cetera enim omnia Sacrificia publica piacularia Sacerdotibus comedenda cedebant. Ad Sacrificia vero privata apta erant tantummodo animalia sexus feminini ; excipe hircum Principis , juvencum ob errorem Pontificis uncti , et ejusdem juvencum die Expiationis offerendum. Privata omnia comedebantur præter juvencum ob errorem P. M. oblatum.

(6) Cum in reliquis omnibus Sacrificiis nihil interesset a quonam homine offerrentur, id erat Sacrificio piaculi proprium, ut inter offerentes personarum ratio haberetur. Sacerdos itaque unctus , vel P. M.

men intercedebat. Sacerdos enim unctus, vel Pontifex Maximus pro peccato suo juvencum, Princeps, vel Judex hircum caprarum, privatus ovem, vel capram offerre. Nullum fertum, nulla libamina, non oleum, non thus huic Sacrificio addebatur. Vestis sanguine sacrificii conspersa abluebatur in loco Sancto, vel Atrio; vas testaceum, in quo coctum Sacrificium, in Atrio confringebatur; vas autem æneum ibidem in aquam immersum mundabatur, majorque *Homer* erat in hoc Sacrificio, quam in aliis sanctissimis. Hujus Sacrificii piacularis offerendi rationem, et varia genera vide in Levitici capite sexto, et aliis Capitibus, ex quibus colligitur, illud oblatum fuisse ex simila, panibus, et aliis esculentis, ex avibus, et quatuor quadrupedum speciebus. Offerebatur autem pro peccatis manifestis, et publicis; in quo differt a Sacrificio pro delicto oblato. Nam illud offerebatur pro delictis clam perpetratis, quorum reus nullis testibus convinci poterat, sed sibi conscius ea ultro fatebatur.

Sacrificium Eucharisticum (1), sive *Pacificum* privatum erat pro accepto beneficio singulari, quo quis Dei benignitatem et clementiam extollebat, eique gratias agebat. Hoc tantummodo Sacrificium ex omnibus, quæ in Lege Veteri in usu erant, in Lege Nova remansit, per quod nos Deo offerimus, omninoque obstrictos testamur.

Occasione festi Pentecostes quid hodie agère tenentur Judæi? — Resp. A primo die Paschæ usque ad trigesimum tristitiam præ se ferunt, a celebrandis nuptiis, subeundis balneis, capillis tondendis se abstinent; hæc vero omnia agunt in memoriam viginti quatuor millium discipulorum Rabbì A-Kibæ id temporis ob odium quo se mutuo insectabantur, mortuorum. Ita Buxtorfius in Synag. c. 19. Alii volunt, per triginta tres dies hanc mœstitiam exhibendam esse, quia die trigesimo tertio discipulorum mors omnino cessavit. Hinc diem trigesimum tertium Hebraice dicunt *Lag*, cujus litteræ numerum trigesimum tertium significant. Cum autem omnes a feminis conditi sepulcro fuerint, datum ipsis post Solis occasum totis illis diebus ob omni opere vacare (2). Præterea gratias Deo agentes multa ei offerunt, eumque acceptæ Legis auctorem, rerumque omnium largitorem liberalissimum venerantur.

Quemnam Sacræ Scripturæ librum hoc festo legunt? — Resp. Quemadmodum festo Purim (3) Estheræ librum, die nono mensis Julii Threnos, festo Tabernaculorum Ecclesiasten, festo Paschæ Canticum legunt; ita festo Pentecostes libri Ruth, et quorumdam textuum de oblationibus agentium lectioni vacant. Ut autem tempus exprimant, quo Legem a Deo acceperunt, ædes, Synagogam, fenestras gramine et fasciculis viridibus, ipsi capita corollis florentibus revincti, ornant.

CAPUT VI.

DE FESTO TABERNACULORUM.

Quot dierum spatio Tabernaculorum festum ab Hebræis celebratur? — Resp. Tabernaculorum festum (4) unum ex tribus festis, quæ antiquitus Synagoga majori solemnitate, et apparatu ex Legis mandato per septem dies celebrare solebat, hodie Hebræi per octiduum celebrant, adjecto octavo die ab ipsis *Sceminì Hàtzeret*, sc. *octavus detentionis* appellato.

peccati reus juvencum tenebatur offerre, quod etiam de cœtu Israelitico per imprudentiam errante intelligendum est, cujus juvenci extis in altari oblatis, reliqua extra castra; vel urbem igne absumebantur. Hirci autem caprarum a Principe, vel Judice reo oblati extis in altari exustis, caro tota comedebatur. Privatus denique ovem, vel capram offerre tenebatur.

(1) Sacrificia Latine dicta Eucharistica, Pacifica, et Salutaria, Victimæ pacificæ, et Salutares hostiæ, a Græcis appellantur χαριστήρια, εἰρηνικὰ, et Σωτήρια, ab Hebræis autem שלמים, quæ nonnulli vocant *Completoria*, quia dum plura Sacrificia diversi generis essent offerenda, extremum locum ipsa semper obtinebant. Hæc quoque in privata et publica dividebantur. Privata erant alia pro beneficio singulari, dicebanturque *confessionis*; alia ex voto ad beneficium impetrandum, dicta *votum*; alia denique *spontanea*, h. e. sponte oblata. Publica autem in necessaria et voluntaria dispescebantur. Unicum erat Sacrificium salutare necessarium duorum agnorum marium die Pentecostes offerendum, comedendumque a Sacerdotibus ephemeriæ ministrantis Levit. 23. 19. De Sacerdotum ephemeriis, vide, si placet, Lexicon meum Hebraicum editum typis Seminarii Patavini 1732. pag. 210. et 211. Alia ad Sacerdotes spectantia habentur in eodem pag. 263. 269. 302. 303. 308. Voluntaria erant offerenda in publicis solemnitatibus, v. g. in Templi dedicatione. 1. Reg. 6. 3. in festo Paschali 2. Chron. 30. 31. in translatione arcæ Hierosolymas facta a Davide : 2. Sam. 6. 19. Rursus Judæi Sacrificia salutaria distinguunt in illa, quæ sine מצות *placentis* offerenda erant, et illa, quæ *placentas* requirebant, veluti sacrificium Confessionis, et aries Naziræi. Num 6. 17. Ad hoc Sacrificium salutare respexit David, cum summa Dei benignitate e maximo periculo ereptus ei gratias ageret Psalmo 115. *Quid retribuam Domino pro omnibus, quæ retribuit mihi? Calicem Salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo. Tibi sacrificabo hostiam Laudis, et nomen Domini invocabo.* A nonnullis hujusmodi Sacrificium appellatur *Teleticum* ἀπὸ τῆς τελετῆς, quasi sacrificium integrorum, ex eo quia nemini ex ejus carne comedere liceret, qui juxta Mosaicos ritus purus, sanctus, et integer vitæ non esset.

(2) Judæi volunt discipulos R. Alzibæ mortuos esse, ut ipsi dicunt, *in ipso puncto occasus Solis*, et sepulturæ traditos *post Solis occasum*.

(3) Quinque libros Sacræ Scripturæ, sc. Canticum Canticorum, Ruth, Threnos Jeremiæ, Ecclesiasten, et Esther cum Pentateucho solent Hebræi simul compingere, licet ad tertiam Sacræ Scripturæ partem, ab ipsis כתובים dictam, h. e. *Hagiographa*, spectent, idque eo consilio, ut eos sibi facile parare possint, et in promptu habeant in iis festis, quæ innuimus.

(4) Festum hoc a nobis vulgo dictum Tabernaculorum, vel umbraculorum, ex præcepto Dei quotannis per septem dies ab Hebræis celebrandum in Talmude sæpe simpliciter appellatur חג *festum*, in Sacris litteris V. T. חג הסכות, et in N. T. Σκηνοπηγία. Radicem autem vocis Σκηνοπηγία ne arbitreris derivari a Græcis dictionibus σκιὰ, *umbra*, et φάγειν, *comedere*, ut male sentit Lyranus, et alii; neque a κοινὸς, *communis*, ut Tostatus; sed pro certo habeas originem trahere *Scenopegiam* a nomine σκηνὴ *Tabernaculum*, et verbo πέγνυμι *erigere, conficere*, quia hoc festo ex ramis, et frondibus arborum Tabernacula conficiebantur.

Quomodo celebratur festum Tabernaculorum? — Resp. Die decimo quinto mensis *Tisri* (1), scilicet *Septembris*, per septem dies (2) erigunt Judæi tabernacula in memoriam Tabernaculorum, quæ habitaverunt in deserto. Tabernacula hæc (3) ex ramis palmarum, salicum, olivarum, et myrtorum sub dio sine januis constructa sunt; malis citreis, peponibus, cucurbitis, et aliis id genus sunt ornata, strata tapetibus, et vasis argenteis, tabellisque varios Sacræ Scripturæ textus continentibus distincta. In his Tabernaculis epulis et conviviis vacant, non tamen dormiunt, quemadmodum olim consueverant (4). Hoc festo populus commonefit vitæ asperæ (5), ac duræ, quam ejus majores quadraginta annorum spatio per desertum errantes degere coacti sunt; excitaturque ad extollendam summam Dei in se benignitatem collatione facta vitæ hodiernæ cum antiqua. Ne autem Tabernaculorum extruendorum obliviscantur, ex parietibus domesticis suspensas multi tabellas quasdam habent Levitici cap. 23. v. 42. verba illa complectentes: *In tabernaculis habitabitis septem diebus; quisquis indigena est in Israele, in Tabernaculis maneat.* Olim Judæi Tabernaculorum festo thyrsos hederis et florentibus sertis obtectos gestabant gaudio gestientes (6), et in memoriam revocantes, se in Ægypto captivos fuisse, et ab illa servitute liberatos. Apud Græcos hoc festum dicitur σκηνοπηγία, *scenopegia*, ad

(1) Die decimo quinto mensis *Tisri*, sc. Septembris, qui mensis apud Judæos septimus fuit anni sacri, primusque anni Civilis, erat *convocatio sancta*. Cum autem commoratio Israelitarum in tentoriis diu ante mensem Tisri inceperit, ideo hoc festum in hæc anni tempora frigori aliquantum obnoxia videtur eo consilio Deus distulisse, ne alicui fortasse in mentem veniret suspicari; voluptatis et umbræ capiendæ gratia hisce diebus Israelitas in tentoriis commorari, et ut in his ritibus luculentius singularis ipsius providentia et institutio appareret. Singulis quibusque septem annis transacto die primo festi Tabernaculorum, ut habetur Deuter. 31. 10. tenebatur Rex, solebatque in suggesto ligneo ad hoc parato, cunctis Judæis audientibus, tam viris, quam mulieribus, tam indigenis, quam advenis legere Legem Domini, quod in atrio mulierum decursu temporis factum scimus ex *Sotà* 6. 8. Lectionem autem exordiebatur ab initio Deuteronomii, eamque ad cap. 6. 4. producebat, deinde transitum faciebat ad cap. 11. 13. inde ad cap. 14. 22., tum ad cap. 26. 22., postea ad cap. 17. 14., ubi agitur de Rege; denique maledicta et diras proferebat, quæ Deuter. cap. 27. et 28. continentur.

(2) Septem dierum spatio celebrandum esse Tabernaculorum festum ex Dei præcepto habetur ex Numer. 29. 12. *Celebrabitis festum Jehovæ septem diebus;* et Deuter. 16. v. 13. et 15. *Solemnitatem Tabernaculorum celebrabis per septem dies, quando collegeris de area et torculari fruges tuas. Septem diebus Domino Deo tuo festa celebrabis in loco quem elegerit Dominus; benedicetque tibi Dominus Deus tuus in cunctis frugibus tuis, et in omni opere manuum tuarum; erisque in lætitia.* In more tamen apud Judæos positum est, ut illud per octiduum celebrent, et duos priores, duosque posteriores dies sacros habeant, cum Deus primum et septimum tantummodo sacrum esse jusserit. Hoc vero faciunt propter Novilunii incertitudinem. Porro varia variis temporibus celebrandi festum Tabernaculorum ratio fuit. Primis temporibus Sacrificia offerebantur, erigebantur Tabernacula, Altari cultus ac reverentia multis obambulationibus et circuitionibus præstabatur. Postea præter hæc Synagogas adeuntes, precibus et lectioni Mosis et Prophetarum vacabant, aquamque e fonte Siloe hauriebant. Hodie, omnibus aliis ritibus antiquis prætermissis, Synagogas frequentant, Tabernaculaque extruentes, in omne lætitiæ gaudiique genus pro viribus effunduntur.

(3) Tabernacula olim non ex telis cera oblitis, operculis, aut similibus, ut hodie, fiebant, sed ex arboribus oleosis, earumque frondibus, ut diutius propter pinguedinem virere possent. A Judæis ad Gentes Tabernaculorum festum transisse ex nonnullis Auctoribus colligitur. Scenopegiæ enim festa Gentibus fuisse, quæ populus præsertim Alexandrinus Tabernaculis extra domos erectis celebraverit, Casaubonus narrat ad lib. Athen. cap. 6. et lib. 4. cap. 9. Plutarchus etiam in Æmilio et Mario, parta victoria, a militibus tabernacula in castris hedera, lauro et frondibus ad lætitiam significandam ornata fuisse litteris commendavit.

(4) Tabernaculum conventus in Sacris litteris appellatur *Miscan*; Tabernaculum vero, quod quisque paterfamilias in privatis ædibus quotannis erigere solet in memoriam Tabernaculorum quæ Israelitæ olim in deserto habitarunt, dicitur *Succà*. Antiquitus in his Tabernaculis non solum edebant et bibebant, ut hodie, sed etiam dormiebant, ut ex Nehem. 8. 15. 16. 17. colligitur. *Et ut prædicent et divulgent vocem in universis urbibus suis et in Jerusalem, dicentes: Egredimini in montem, et afferte frondes olivæ, et frondes ligni pulcherrimi, frondes myrti, et ramos palmarum, et frondes ligni nemorosi, ut fiant Tabernacula, sicut scriptum est. Et egressus est populus, et attulerunt. Fecerunque sibi Tabernacula unusquisque in domate suo, et in atriis suis, et in atriis domus Dei, et in platea portæ aquarum, et in platea portæ Ephraim! Fecit ergo universa Ecclesia eorum qui redierant de captivitate, Tabernacula, et habitaverunt in Tabernaculis.* Tabernaculorum tectum e solis ramis arborum viridium confici solet. De Tabernaculorum structura, si placet, vide Synagogam Buxtorfii cap. 21.

(5) Festum hoc a Deo fuisse institutum, ut Israelitæ in memoriam revocarent, majores suos quadraginta annorum spatio per desertum vagantes in Tabernaculis habitasse, colligitur ex Levit. 23. 43. *Ut discant posteri vestri, quod in Tabernaculis habitare fecerim filios Israël, cum educerem eos de terra Ægypti, ego Dominus Deus vester.* Alii addunt, hoc festum fuisse celebratum in memoriam primi loci סכות dicti, ad quem post exitum fugamque ex Ægypto Israelitæ pervenerant, et in quo tentoria struere cœperant. Exod. 12. 37. Neque desunt, qui mordicus tueantur, hos dies festos a Deo præceptos fuisse in memoriam Divini mandati de Tabernaculo conventus extruendo, quod ipse, ut populo suo præsto esset, habitare non est gravatus sexto exacto mense, ex quo ipsum in manu forti et brachio excelso ex Ægypto eduxerat. Hesychius addit, hoc festum fuisse institutum, ut Tabernacula videntes statum vitæ hujus examinarent, in qua præsentibus rebus, tanquam Tabernaculis, utimur. Si quis vero Tabernaculorum figuram et magnitudinem scire desiderat, *Succà* cap. 1. adeat, in quo de utrisque copiose admodum agitur. Sed cum in V. T. de mensura Tabernaculorum nihil præcipiatur, cujuslibet arbitrio Karæi eorum constructionem relinquendam volunt.

(6) Quid essent thyrsi, quos manibus gestare festo Tabernaculorum Judæi solebant, Gentesque in Orgiis Bacchi celebrandis quatere, docet Macrobius lib. 1 c. 18. et Cerda ad Virgil. Eclog. 5.

Instituit Daphnis thyrsos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas:

nimirum eos fuisse perticas oblongas, contosque sertis floreis, arborumque frondibus circumseptos, hastasque aculeatas hederis obtectas.

(Trois.)

quod celebrandum etiam Christum Hierosolymam se contulisse in Evangelio legimus.

His diebus quidquamne agitur in Synagogis? — Resp. Summo mane singulis diebus in Synagogam conveniunt fasciculum ex palmæ, oleæ, et salicis ramis constantem dextera, malum citreum sinistra gestantes, cumque præcentor ad verba Levitici cap. 23. Tabernaculorum constructionem in memoriam revocantia pervenit, unusquisque ad edendum strepitum fasciculum manu concutit, eumque ter Orientem, Meridiem, Occasum et Septentrionem versus ductum semel sursum, ac deorsum agitat. Interea unusquisque hæc verba recitat : *Benedictus esto tu Domine Deus noster, qui nos præceptis tuis sanctificasti, et ut fasciculum palmarum gestaremus imperasti.* Mox extractum ex arca librum, et in suggestu collocatum fasciculis, et malis citreis sublatis omnes circumeunt, sperantes fore ut, quod olim Israelitis in cives Jericho accidit, id sibi aliquando in Christi fideles succedat. Domum deinde revertentes Tabernacula subeunt (1). Ex septem diebus, quibus hæc agunt, duo priores integri solemnes sunt, quatuor intermedii partim festi, partim profesti, septimus tandem admodum sanctus. Noctem dici septimi nonnulli insomnem ducunt (2), sub dio cum fasciculis Lunæ radiis expositi, totius anni eventa per Lunæ radios se expiscaturos facile existimantes. Religiosiores inter Judæos totis septem diebus præterea alia quædam pietatis ergo exercent, se abluunt ante Solis ortum, in Synagoga diu immorantes, Dei auxilium implorant, ipsique septem ex arca libros desumentes, et in suggesto positos fasciculis instructi septies quotidie obambulant, eosque singillatim referentes in arcam iterum abdunt, pauperibusque et egenis stipem liberalissime largiuntur. Singulas autem ex his circuitionibus et obambulationibus circa suggestum singulis Patriarchis, vel aliis pietate et religione præstantibus viris attribuunt, quia in *Massèchet*, sc. *Tractatu Dèrech Eretz*, h. e. viæ terræ, *zuttà* cap. 1, dicitur, *cum septem Patribus percussum fuisse fœdus, cum Abrahamo, Isaaco, Jacobo, Mose, Aarone, Phinees et David.* Porro *Phineem* in *Josephum* commutant Cabbalisticis quibusdam rationibus adducti, quas libenter prætereo, neque in medium affero, ne tædio ac molestiæ rebus inanibus ac nullius momenti adducendus sim.

Cedo Sacrificium antiquitus septem continuis diebus Tabernaculorum offerri solitum. — Resp. Die primo offerebatur holocaustum, juvenci tredecim (3), arietes bini, agni anniculi quatuordecim, et hircus in Sacrum piaculare, qui erat comedendus; singulis autem reliquis diebus quotidie decrescebat unus juvencus, ita ut altero die essent duodecim, tertio undecim, et sic deinceps. Cetera autem animalia quotidie eadem numero erant. Ilis omnibus sua libamina adjiciebantur, et hircus pro peccato. Levit. 23. et Numer. 29.

Quare mense Septembri apud Judæos plura festa celebrantur, quam quolibet alio mense? — Resp. Id factum videtur, quia mensis ille solemnitatibus peragendis erat maxime accommodatus, propter frugum omnium ex agris collectarum copiam et ubertatem.

Quomodo appellatur dies septimus Tabernaculorum? — Resp. Septimus Tabernaculorum dies, qui est vigesimus primus *Tisrì*, scilicet *Septembris*, duplici nomine est insignitus, videlicet *Haravà* et *Hosannà Rabbà*. *Haravà* proprie *salicem* significat, quia hoc die præter salicem cum aliarum arborum ramis colligatum alios salicum ramos accipiunt, iisque suggestum in Synagoga collocatum circumeuntes utuntur. De significatione vero *Hosannà Rabbà* non eadem est Sanctorum Patrum et Hebræorum opinio.

Affer, si placet, SS. Patrum de his verbis Hosannà (4)

(1) Antiquitus post p ractum sacrificium juge primo die festi Tabernaculorum, sexque aliis sequentibus in more positum erat, ut in atrio mulierum lychnuchi aurei accenderentur ad noctis tenebras disjiciendas, ut pro arbitrio quilibet signa lætitiæ edere posset. Aiunt autem Judæi, quatuor pelves centum et triginta logos olei continentes ibi fuisse collocatas ad recipiendum oleum ad hoc allatum, et ellychnia, quæ ex detritis Sacerdotum braccis conficiebantur. Quis igitur miretur, luce lychnuchorum omnia urbis Hierosolymitanæ atria fuisse perfusa, ut Rabbini Succà v. 2. et 3. narrant? Saltantibus vero viris, faces accensas gestantibus, canentibus, exultantibus, et præ gaudio gestientibus aderant etiam mulieres e podio, ut ipsæ quoque tantæ lætitiæ particeps essent, quæ deinde in proverbium abiit.

(2) Quanam ratione noctem dici septimi nonnulli transeant ita Buxtorfius in Synagoga cap. 21. describit : *Noctu ad Lunæ radios pergunt, quidam aperto tantum capite, quidam cum solo indusio, vel etiam nudi, lecticaria sindone involuti, quam cadere sinunt, brachiaque, et manus expandunt. Si cui in umbra desit caput, in capitis venit discrimen, qui hoc experitur, et signum est, hoc ipso anno illi moriendum esse: si defuerit digitus, amici mors portenditur ; si manus dextra, filius ; si sinistra, filia cum morte vitam commutabit ; si nullam omnino umbram viderit, nadum Charonti præparet. Nulla enim mortis vitandæ spes est ; et si iter facere constituerit, signum est, nunquam domum eum reversurum*, etc. *Hoc Rabbini ex verbis Numer.* 14. 9 : Recessit ab eis umbra eorum, *demonstrant. Scribunt vero, non intelligi de umbra simplici, eo quod fieri non possit, ut quis ad splendorem Lunæ suam umbram non videat ; sed de umbra umbræ. Si enim recte attendatur, duplicem observari umbram, quarum altera fit a reflexione umbræ prioris. Rabbini vocant* umbra umbræ.

(3) Omnes Sacerdotum ephemeriæ in offerendis sacrificii Tabernaculorum animalibus occupabantur. Primo enim die sexdecim victimæ a sexdecim ephemeriis offerebantur, nimirum tredecim juvenci, duo arietes, et unus hircus, reliqui quatuordecim agni a reliquis octo ephemeriis, videlicet a qualibet ex sex duo, et a singulis duabus unus. Secundo die a qualibet ex quinque ephemeriis duo, a reliquis quibuslibet unus. Tertio a qualibet ex quatuor ephemeriis duo, etc. Vide *Succàv.* 6.

(4) Animadvertendum vocem *Hosanna* Hebraice duplici modo scribi, vel conjunctim הושענה, vel separatim הושיעה נא. Si eam ex duabus dictionibus constare velis, optime eam interpretaberis *salva quæso, salva nunc, opem fer nunc.* Quilibet enim linguæ Hebraicæ peritus non ignorat, particulam נא deprecantibus inservire, recteque cum D. Augustino sentient, qui pro interjectione eam habentes *Osanna vocem esse magis affectum indicantem, quam rem aliquam significantem* contendent. Quamvis autem הושענה *Hosanna* vox unica in duas dictiones resolvi queat, et, quod attinet ad significationem, eadem omnino sit cum הושיעה נא, utpote ab eadem radice Hebraica ישע de-

Rabbà *opinionem*. — Resp. D. Augustinus Tractatu 51. in Joannem de Hosanna ait : *Vox autem obsecrantis est Hosanna, sicut nonnulli dicunt, qui Hebræam linguam noverunt, magis affectum indicans, quam rem aliquam significans, sicut sunt in lingua Latina, quas interjectiones vocant ; velut cum dolentes dicimus heu ! vel cum delectamur, vah ! dicimus ; vel cum miramur, dicimus o rem magnam ! tunc enim o ! nihil significat, nisi mirantis affectum. Quod ideo credendum est ita esse, quia neque Græcus, neque Latinus hoc interpretari potuit : sicut illud, qui dixerit fratri suo, racha. Nam et hæc interjectio esse perhibetur, affectum indignantis ostendens.* Ita D. Augustinus ex illorum sententia, quos linguam Hebraicam callere arbitrabatur. At D. Hieronymus apprime linguæ Hebraicæ peritus in Epistola 145. ad Damasum, et in Matth. lib. 3. cap. 1. vocem *Hosciànnà*, quam nos, ut ipse ait, *corrupte, propter ignorantiam dicimus* Osanna, luculenter reddit et interpretatur ex Psal. 118. v. 25 : *Obsecro, Domine, salvum fac, obsecro, Domine, prosperare. Benedictus qui venit in nomine Domini.*

In libris vero Ritualibus Judæorum quænam significatio eidem voci Hosanna *subjecta est ?* — Resp. Ad quatuor significanda hanc vocem ab Hebræis adhiberi cuilibet eorum ritus et ceremonias legenti patet. Per eam enim designant Festum Tabernaculorum ; preces ad idem Festum pertinentes ; salicum ramos gestari solitos die septimo ejusdem Festi ; denique salicem cum aliarum arborum ramis conjunctum et colligatum ; vel totum fasciculum ex tribus ramorum speciebus, videlicet spathula palmæ, salicibus de torrente, et ramulis myrti compactum.

Cur Hosanna *septimum Tabernaculorum diem significat ?* — Resp. Ideo septimus Tabernaculorum dies (1) *Hosanna*, vel *Hosanna Rabbà* nomine nuncupatur, quia nonnullis peculiaribus ritibus et ceremoniis celebratur. Addunt videlicet Hebræi eo die salicis ramulos præter eum quem cum ceteris arborum ramis colligatum gestant, et septem vicibus suggestum circumeunt fasciculo *Lulàu*, spathula palmæ, salicibus de torrente, ramulis myrti, et malo citreo instructi.

Qua de causa suggestum tali ritu circumeunt ? — Resp. Alii volunt id a Judæis fieri in memoriam Templi Hierosolymitani, quo stante idem ritus obtinebat ; alii ob septem sphæras cœlorum ; alii in memoriam urbis Jericho, quæ septem vicibus a populo Israelitico Dei jussu circumdata nullis machinis concussa, nullo tormentorum vel arietum ictu labefactata ad buccinarum tubarumque clangorem a fundamentis sponte evulsa, excisa, atque deleta est. Utut se res habeat, dies hic majori celebritate reliquis diebus intermediis ab Hebræis celebratur, cum plures recitent Psalmos, pluresque lucernas in Synagoga adjiciant et accendant. Hoc enim die a Deo pluviam decerni sibi persuadent, toto anno ad hominum usus in terram descensuram.

Unde habes Hosanna nomine preces esse intelligendas ? — Resp. Ex eorum libro *Machazòr* dicto id colligo, ubi per verba *Pirùsc Lehosciaahanòth*, sc. *Expositio Hosannarum*, preces designantur per totam Tabernaculorum hebdomadam recitandæ. Imo hujusmodi preces *Hosaahnòth* vocantur, quia vel a voce *Hosanna* initium ducunt, vel in illam desinunt, vel eamdem in contextu orationis sæpe collocatam repetunt (2).

Quare Hosanna sumitur pro Haravà, *h. e.* Salice ? — Resp. Quia primo die Festi Tabernaculorum in more positum est apud Judæos, ut fasciculum ex tribus arborum speciebus, scilicet spathulæ palmæ, myrti et salicis de torrente constantem adhibeant. Gestant autem fasciculum hunc *Lulàu* (3) dictum manu dextera, et sinistra malum citreum, interea preces quasdam recitantes, Psalmoque 118 : *Confitemini Domino, quoniam bonus*, etc., incœpto, ad quatuor mundi plagas fasciculum quatiunt, ter versus Orientem, ter versus Meridiem, ter versus Occidentem, ter versus Septentrionem ; deinde ter sursum in aera ; tandem ter deorsum terram versus impellunt.

Per fructum arboris pulcherrimæ eo die adhibendum Dei jussu Levit. 23. 40. *cujus arboris fructum Judæi intelligunt ?* — Resp. *Fructus arboris pulcherrimæ* nomine *malum citreum* (4) a Deo designari existimant. Hinc ad superstitionem usque illud integrum perquirunt, nulla rubigine, nulla maculâ infectum, non passum, non aridum, non exsuccum, nulla acu, nullo aculeo terebratum. Dum autem ad quatuor mundi plagas idem agitant, arcte cum fasciculo conjungunt.

ducta, nihilominus ei הושענא unica dictione exaratæ, sicuti in Calendariis, et Ritualibus Hebræorum reperitur, diversa penitus vis et significatio subjecta est, ut ex iis, quæ de ipsa affero, cuique patebit.

(1) Dies hic septimus majori ritu, quam ceteri dies celebratur, vocaturque propterea *Hosannà*, *Rabbà*, Hosanna magnum, ut *Levusc Hachùr*, *Halachòth Lulaù*, Num. 66. v. 1. habetur : *Diem quintum interfestum, qui est septimus Tabernaculorum, vocant illum Hosannà Rabbà.* Ubi, si placet, vide rationes non paucas, propter quas a Rabbinis ejusmodi nomen ei inditum est.

(2) Tabernaculorum diebus singulis Judæi solent recitare preces vel incipientes a voce *Hosanna*, vel in eam desinentes, veluti *Salva, quæso, propter te, Deus noster, salva, quæso : propter te, Domine Dominorum, salva, obsecro. Propter te* etc., *Creator noster, Redemptor noster*, quibus omnibus inserunt vocem *Hosanna*. propterea preces hujusmodi *Hosaahnòth* nuncupant.

(3) Si primam, germanam, strictamque vocis *Lulaù* significationem spectes, proprie est palmæ spathula, cujus folia spinæ dorsi ipsius utrimque inhærent a trunco erumpentia, nondumque maturitatem assecuta. Ut festo Tabernaculorum adhiberi possit, multa in *Lulaù* requirunt Rabbini, quæ lectorum curiositatem potius explent, quam ullam utilitatem afferant, ut patet ex *Baal Turrim*, *Orach Chajim* num. 645. Adjicit autem *Rambàm* ritum circumeundi Altare cum Lulaù *Halachòth Lulaù* cap. 7. num. 23. his verbis : *Singulis diebus hebdomadæ solebant* (antiquitus) *semel circuire Altare Lulaù præ manibus ferentes, et dicebant : Obsecro, Domine, salvum fac, obsecro. Obsecro, Domine, prosperum redde, obsecro. In die autem septimo circumibant Altare septem vicibus.*

(4) Si malum citreum festo Tabernaculorum adhibendum ovi magnitudinem juxta Rabbinos non excedat, ineptum omnino esse censetur, ideoque rejiciendum, licet alioquin integerrimum sit, et absolutissimum Orach Chajim num. 648.

Quando Hosanna fasciculum totum ex tribus ramorum speciebus colligatum significat? — Resp. Tunc scilicet, cum de more antiquitus usurpato sermo est, nempe cum ad ornandum altare templi Domini colligebant ex loco quodam ad Jerusalem sito, et *Motzà* appellato, ramos foliis virentibus instructos ad illud circumeundum.

Placetne ritum hujusmodi mihi ob oculos ponere? — Resp. Ita, et quidem verbis ipsis Latine redditis a *Misnà* desumptis Codice *Succà*, cap. 4. n. 5. Præceptum *Haravà quomodo* (fiebat) *locus erat infra Jerusalem, qui vocabatur Motzà; eo descendebant, et inde colligebant ramos salicis: afferebant, et erigebant eos ad latus Altaris, et summitates eorum inclinatæ erant super Altare: clangebant, et personabant, et clangebant tota die:* circuibant Altare semel, et dicebant: *Annà Adonài Hosciàhnna: Annà Adonài Hatzbichànna*, scilicet, Obsecro, Domine, salva quæso: obsecro, Domine, prospera quæso. *R. Judas dicit.* Ego et ipse, salva quæso. *Dic autem illo* (id est septimo die festi) *circuibant Altare septem vicibus. Hora, qua discedunt, quid dicunt?* Pulchritudo (sit) tibi o Altare. *Rabbi Eliezer* dicit: Deo, et tibi Altari.

Quare Evangelistæ vocem ὡσαννὰ *Hosanna non sunt interpretati?* — Resp. Quia cum ejus significatio, ut diximus, multiplex sit, neque peculiari vocabulo Latino aut Græco apposite exprimi possit, satius existimarunt Evangelistæ vocem Hebræam *Hosanna* sine interpretatione præterire, quam eam vel inepte, vel non omnino ad amussim reddere. Quare licet inferre, *Hosanna* a turbis prolatum utrique significationi subesse, nempe vulgari communique, et peculiari, quæ ipsi in Sacris litteris subjecta est. Vulgari, quia in signum lætitiæ populus acclamavit, *filio David Hosanna*, quemadmodum milites gaudio gestientes excipiebant Imperatores vocibus illis lætis, *Io Io Triumphe;* secundum autem morem et consuetudinem Scripturæ, quia adjecit versiculum 26. Psalmi 118: *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

Quid vræterea agebant antiquitus Hebræi die septimo Tabernaculorum? — Resp. Eo die fiebat *Niesùch Hammàim*, sc. *libatio*, seu *effusio aquarum* (1), cujus effusionis ritus erat hujusmodi. Amphoram aquæ e fonte Siloe ab Isaia ob lenitatem celebrato populus universus simul collectus haustum ibat, maximaque religione ac reverentia post eum, qui amphoram portabat, preces et Psalmos summissa voce recitans procedebat. Ubi ad portam Templi *aquarum* appellatam is accesserat, qui amphoram gestabat, tubas et buccinas lætitia exultantes inflabant, Templique atriani ingressi taciti opperiebantur, donec ille eas super Altare effunderet, ne strepitu et vociferatione turbatus extra Altare projiceret; quod si contingeret, piaculum maximum censebatur, solemnique expiatione dignum.

Diebus septem Tabernaculorum expletis, duo sequentes dies quomodo insumuntur? — Resp. Dies octavus et ipse quodammodo festus est (2), vocaturque dies *Hàtzeret*, sc. *detentionis*, cum apud se eo quoque die amicos Hebræi detineant, quibuscum Tabernaculorum festa egerunt. Hoc die olim offerebatur in holocaustum vitulus unus, aries unus, agni anniculi septem cum suis libaminibus. Etiam hic dies octavus, qui erat vigesimus secundus Septembris, cum primo dicebatur *collecta*, sed collecta fructuum, ut distingueretur ab altera collecta frugum, quæ incidebat in diem septimum a Pascha.

Quare dies hic octavus Tabernaculorum vocabatur collecta? — Resp. De hoc nomine *collecta* non una est Auctorum et Interpretum sententia. Alii enim diem octavum Tabernaculorum *collectæ* nomine nuncupatum volunt, quia populus adhuc simul collectus erat, nec dimissus; alii, quia eo die colligebantur eleemosynæ Sacrificiis peragendis impendendæ; alii denique vero

(1) Rabbini præter ritus ex præcepto Dei diebus Tabernaculorum peragendos alios ex arbitrio excogitarunt, inter quos præcipuus est *libamen aquæ* non solum die septimo hujus festi, sed etiam octavo effundendæ. Amphora, qua Sacerdos utebatur, tres logos continebat; per clivum medium accessus ad altare fiebat, et ad sinistram altaris in foramen, vel simpulum tempore libaminis Sacrificii jugis aqua erat spargenda. Cum autem ritus hic nulla lege præciperetur, displicereique Sacerdoti Sadducæo, ipse aquam non in simpula, sed ad pedes suos effundere vafre conabatur; quod ne contingeret, populus postremis temporibus clamare consueverat *attolle manus tuas, ut videamus, an aquam infundas simpulo.* Quod si tamen populum versutia sua decepisset, malis citreis ab eo simul collecto petebatur, cornuque altaris frangebatur. Licet autem in Lege nihil de hoc ritu habeatur, volunt tamen Rabbini ipsi Mosi a Deo traditum fuisse, verbisque illis Isaiæ 12. 3, innui: *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*, et eo præcipue spectare, ut ex summa Dei benignitate sementis tempore pluvia in annum sequentem obtineatur. Adeo autem exultabat populus propter aquæ effusionem, ut apud Hebræos in proverbium abierit: *Qui nunquam vidit gaudium domus haustionis, non vidit unquam gaudium omnibus diebus suis.*

(2) Cur dies hic octavus a Deo festo Tabernaculorum adjectus fuerit, Judæi hærent incerti. Alii enim volunt diem hunc solemnem figuram esse ac typum collectionis omnium gentium, vel electorum ad regnum cœleste; alii arbitrantur a Deo institutum fuisse, ut hoc die serotinarum frugum primitiæ offerrentur, ipsique pro iis collectis gratiæ agerentur; alii censent, ne dimissi negotiis vacarent; alii denique contendunt, ut populus hoc die pecuniam ad Sacrificiorum usum tribueret. Nonnulli autem diem hunc Tabernaculorum octavum Levit. 23. 36. *Atzereth* appellatum, et Nehem. 8. 18, a festo Tabernaculorum sejunctum, festum esse singulare autumant. Eo die solebant offerre juvencum, arietem, et septem agnos in holocaustum, hircumque in Sacrificium piaculare; sed Sacerdotum ephemeriæ in victimis offerendis eum ordinem non servabant, quem in Tabernaculorum festo; sed sortem jaciebant, ut in tribus *festis majoribus Succà* v. 6. Hinc nonnulli octavum hunc diem רגל nuncupant, et propter sex res his litteris indicatas פרקשר, a festo Tabernaculorum distinguunt. Porro solemnitatem festi Tabernaculorum augebat *tibia*, qua utebantur singulis octo diebus coram altari, cum duodecim tantummodo diebus coram altari quotannis eam adhiberent, sc. die quo Pascha primum et secundum immolabatur, die primo festi Paschalis, die Pentecostes, et diebus octo Tabernaculorum. Vulgo enim tria instrumenta Musica usurpabantur, *nablia*, *citharæ*, et *cymbalum*, quæ pulsabant Levitæ; quemadmodum Sacerdotes *tubis* et *buccinis* clangebant.

similius ita dictum censent, quia fruges serotinas, ex quibus primitiæ offerebantur coacervare, et in unum locum congregare mos erat. Quamvis autem dies hic a Vulgata Levit. 23. v. 36. *sanctissimus* vocetur, vetitumque Legis præcepto sit in eo operari, nihilominus in textu Hebræo *Chagh*, sc. *festivitatis*, nomine non insignitur, sicuti septem reliqui dies, qui præcedebant.

Unde colligis, hunc diem proprie festum non esse? — Resp. Ex eo id infero, quia vel eo tempore, quo Hierosolymis Templum adhuc stabat, nihil solemne ex Legis præcepto in eo peragebatur. Hinc licet Hebræi in Tabernaculis die octavo epulis vacent, et genio indulgeant, eorum tamen benedictionem omittunt, ollasque immundas, et alia vasa sordida in illa inferunt, jam profana esse reddita hac ratione significantes. Neque objicias cum Toleto et aliis, diem illum apud Joannem cap. 7. v. 37. dictum *novissimum magnum festivitatis* fuisse diem hunc octavum Collectarum. Juvat enim potius hac in re sentire cum Theophylacto, qui eum fuisse diem septimum existimat. Porro longe falluntur, qui diem octavum æque celeberrimum ac primum fuisse sibi persuadent. Quod enim a nonnullis affertur ex Levitici 23. v. 27. ad id probandum, non sonat proprie *festivitatem*, sed solummodo *celeberrimum*. *Sanctissimi* autem nomine dies hic a Vulgata ideo donatur, quia in eo opera quælibet servilia erant vetita, non vero quia privilegio festi gauderet.

Quid agitur die nono? — Resp. Die nono celebratur festum *lætitiæ Legis*, eoque imponitur finis Pentateucho, et a prima sectione rursus initium ducitur (1). Omnibus libris hoc die eodem tempore ex arca depromptis, et juxta numerum a totidem viris magna veneratione per Synagogam circumlatis, candela interea in arca ponitur, ne vacua omnino relinquatur. Porro initium ducit dies *lætitiæ Legis* a vespera diei *Hatzeret*, sc. *detentionis* post Solis occasum diei vigesimi secundi Septembris, desinitque in vesperam diei sequentis vigesimi tertii. Non ex Legis mandato, sed Rabbinorum arbitrio festum hoc institutum fuisse ex eo colligitur, quia in Sacris litteris ne verbum quidem de eo celebrando, ritibusque in ejus celebratione adhibendis habetur. Ideo autem hoc nomen *lætitiæ Legis* ei inditum est, quia Hebræi ob absolutam annuam lectionem Pentateuchi Mosis, quo continetur Lex a Deo in monte Sinai Hebræis tradita, lætantur, et in omne gaudii genus erumpunt epulantes, genioque indulgentes. Ut vero pueris quoque aliquod lætitiæ argumentum suppetat, poma, pyra, nuces, aliæque cupediæ et bellaria a senioribus iis tribuuntur. Id autem agunt Regis Salomonis exemplo, qui lib. 1. Reg. 3. 15. cum venisset Jerusalem, stetit coram Arca, et post absolutas preces, et holocausta oblata, gratiasque pro acceptis a Deo beneficiis actas, solemne convivium instruxit, diemque illum omni lætitiæ genere celebrandum mandavit.

Nonne hoc die munera Ecclesiastica in Synagoga venduntur? — Resp. Publice hoc die in Synagogis Ecclesiasticorum munerum auctio fit (2). Hæc autem munera sunt, librum Legis tollere, replicare, ligna tornata, quibus Lex annectitur, ad Rabbinos deferre, candelas in Synagoga accendere, et alia id genus; qua venditione peracta festum Tabernaculorum omnino absolvitur.

Qua solemnitate hoc idem festum agebatur tempore Templi secundi? — Resp. Placet hac in re *Rambam* verbis Latine redditis uti *Halachòth Lulàu* cap. 8. n. 12. quæ sunt hujusmodi: « *Vespere primi diei festi parabant locum in Sanctuario, pro mulieribus superius, et pro viris inferius, ne hi miscerentur cum illis, et incipiebant lætari ab exitu diei festi primi, et prosequebantur omnibus profestis diebus hujus hebdomadæ. Incipiebant post juge Sacrificium, quod fiebat inter duas vesperas, lætabantur interdiu noctuque. Quomodo autem fiebat hæc lætitia? Tympanum pulsabant, cithara canebant, nablis quoque, et tintinnabulis personabant. Unusquisque secundum artem, qua pollebat, vel pulsu, vel flatu, musica instrumenta tractabat. Subsiliebant, plaudebant manibus, complodebant, saltabant; quilibet, prout sciebat, saltabat, et cantica atque laudes canebat. Hæc autem lætitia Sabbatum non impellebat, aut diem festum. Præceptum erat exercere hanc lætitiam, ad quam non admittebantur plebeii, aut alii sine delectu, sed Magnates, Sapientes, Academiarum Rectores, Synedrii Assessores, Viri pii, Seniores, et factores bonorum operum. Isti subsiliebant, complodebant, instrumenta musica tractabant, et lætabantur in Sanctuario in diebus profestis Tabernaculorum. Verum toti populo, viris et mulieribus permissum erat visu frui hac lætitia, eamque audire. Quoniam lætitia, qua homo lætatur, dum præcepto satisfacit ob amorem Dei, qui præcepit illud, servitus magna est, et omnis qui prohibet seipsum ab hac*

(1) Rabbini censent, ideo, absoluto Pentateucho, die *lætitiæ Legis* statim a prima Sectione ejusdem *sponsum Berescìth* exordiri, ne Satan Judæos gaudio gestientes propter absolutam Legem videns apud Deum eos accuset, dicatque, ut habetur in *Levìsc Nachùr*, num. 669, v. 1 : *Domine mundi jam absolverunt Legem, sed nolunt amplius eam legere.* Ex his vides, Judæos timere, ne accusentur a Satana de rebus vel minimis, et levissimis. Porro auctor *Sciulchàn aruch Halachòth Lulaù* contendit, sectionem primam Geneseos legendam esse a principio usque ad verba illa, cap. 2 v. 3 : *Quod creavit Deus, ut faceret.* Quis autem cachinnis non disrumpatur, qui audiat rationem a Rabbinis allatam, cur lectio Legis absolvatur die Tabernaculorum, et ab ea iterum initium ducatur, id vero non fiat in principio cujuslibet anni? Audi Rabbinorum verba *Levìsc* loco citato : *Ut decipiatur Satan, ne agnoscat, quando sit caput anni, et dies Judicii, neve Israelitas accuset*, etc. O ter quaterque beatos Rabbinos, qui diabolum ex arbitrio sibi fingunt, modo callentem omnia et prævidentem, modo summis in re qualibet ignorantiæ tenebris involutum! O mentes insanas et bardas!

(2) Qui vice tertia plurimam pecuniam pro Ecclesiasticis muneribus obeundis pollicetur, iis præficitur. Tanto autem studio et contentione hæc munera a nonnullis requiruntur, ut non solum Dei nomen sæpe blasphemiis petatur, sed maximæ rixæ ex hac auctione exoriantur, et interdum etiam contingat ut Christiani Magistratus sententia necessaria sit, quæ eum designet, cui potestas munera exercendi sit deferenda.

lætitia, dignus est ut ea privetur. Deuter. 28. 47 : Pro eo quod non servisti Domino Deo tuo in lætitia et in bonitate cordis. *Et omnis, qui effert mentem suam, et attribuit gloriam sibi ipsi, et gloriosus est in oculis suis, in locis istis peccator et stultus est. Et super hoc admonet Salomon, et dicit* Proverb. 25. 6 : Ne decorum ostendas te coram Rege. *Et omnis, qui humiliat seipsum, et in istis locis vile reddit corpus suum, iste est magnus, honorabilis, inserviens præ amore. Sic enim dicit David Rex Israel* 2. Sam. 2. 22 : Vilior fiam amplius præ hoc, et ero humilis in oculis meis. *Neque ulla est magnificentia et gloria, nisi coram Domino lætari.* 2. Sam. 6. 16 : Et Rex David viriliter agebat, et saltabat coram Domino. » Ex quibus verbis colligitur, id semper in more positum fuisse apud Hebræos tum in Synagoga, tum in aliis locis publicis, ne mulieres cum viris commistæ spectaculis interessent. Iis enim vel locus superior assignabatur, vel trabes in muris eminentes quotannis per circuitum domus in festo Tabernaculorum, et per totos octo solemnes dies collocabantur, unde commode quæ fiebant, cernere possent.

Probasne, quæ ex citato Rambam de celebratione lætitiæ Legis audisti? — Resp. Nullo modo adduci possum, ut credam, hæc vera esse. Quis enim ita bonus et facilis unquam fuerit, qui sibi persuadeat, viros cordatos et sapientes, pietate ac religione verendos, dignitate conspicuos, ætate insignes, die noctuque tympana, lyras, testitudines, citharas pulsasse, tibias, tubas inflasse, nablia et alia instrumenta musica tractasse, sonoque cantum adjunxisse? Illud tantummodo de hac solemnitate pro certo habeo, Hebræos nunc tempore summo mane hoc die in Synagogam se conferre, et præpositis quibusdam precibus ex arca omnia Legis volumina extrahere, ædituumque ex his unum inter ulnas accipere, ipsoque præeunte ab omnibus verba illa cantari. *Obsecro, Domine, salva, obsecro, Deus spirituum*, cum aliis carminibus, et interea circumire suggestum cum omnibus Legis libris eum ceteris Judæis sequentibus, elataque voce canentibus. Ubi processio isthæc absoluta est, tres libros Legis in suggestu explicant; in primo præparant sectionem ultimam Pentateuchi ex cap. 23. Deut. v. 1. *Et hæc benedictio*, in secundo sectionem *in principio* ex Genes. 1. 1. in tertio Sectionem קרבנות quæ incipit *in die octavo* ex Numer. 29. 35. Primum volumen legunt quinque viri, quartus vir terminat lectionem suam secundum Italos ad finem vers. 26. c. 35. Deuteronomii; secundum Hispanos ad finem v. 29. Quintus denique ex illis appellatur *sponsus Legis*, et secundum Italorum consuetudinem initium lectionis ducit a vers. 27. et toti Sectioni, ipsique libro Legis finem imponit. Antequam autem lectionem absolvat, ubi ad illa verba vers. 29. pervenit, *beatus tu es, Israel*, quatuor rhythmicæ cantiones ordine alphabetico digestæ a toto cœtu cantantur, quarum prima populi Israelitici præconia, reliquæ præclara Mosis gesta, mortemque ejus complectuntur. His absolutis, statim alius dictus *sponsus Bereschith* incipit legere principium Genesis, tandem המפטיר *Hammaphtàr* ex Paraschà *Pinchàs* legit verba illa *in die octavo*, etc. Deinde *Aphtarà* ex Josue 1. 1. *et fuit post Mosis mortem*, etc., cœtumque dimittit.

Quoties quotannis omnis mas Hierosolymam se conferre tenebatur? — Resp. Ut sacris interessent, ter quotannis singuli viri Hierosolymam adire ex Legis præcepto debebant, scilicet festo Paschæ, Pentecostes et Tabernaculorum. Exod. c. 23. v. 17. *Ter in anno apparebit omne masculinum tuum coram Domino Deo tuo.*

Quodnam igitur Sabbatum, sive festum ex his tribus fuit illud, de quo Lucæ capite sexto habetur : Factum est autem in Sabbato secundo primo, cum Jesus transiret per sata, vellebant discipuli ejus spicas? — Resp. Festum illud solemnitas Paschæ esse non poterat, spicis nondum ad maturitatem perductis, multo vero minus Pentecostes, messe jam collecta, et in horreis recondita. Sed esto; alterutrum ex festis his fuerit, cum ex omnium Interpretum consensu inter festum Paschæ et Pentecostes id evenerit; cur vocatur *Festum* vel *Sabbatum secundo primum?* De textu hoc satis intricato et implicito multa ex ingenio et arbitrio Interpretes attulerunt. Divi Chrysostomi explicatio et interpretatio utpote probabilior et aptior viris doctis et eruditis magis arridet, fuisse scilicet Sabbatum, seu septimum diem, qui in Neomeniam Aprilis inciderit, ac propterea duplicem eodem die solemnitatem celebratam, Sabbati nimirum, et Neomeniæ. Verum non video quomodo hoc Sabbatum fuerit secundo primum, et quomodo geminum Sabbatum, sive festum, cum Neomenia dies quidem sacer esset, non tamen festus, quippe quo operibus vacare permitteretur. Cum igitur ex libro secundo Paralipomenon capite trigesimo constet (1), ab Hebræis non semper celebratum fuisse Pascha mense primo, sed aliquando etiam secundo, fortasse ab ipsis vocabatur Sabbatum secundo primum, cum Pascha peractum erat mense secundo, quod primo erat peragendum. Quamobrem cum Christus Hierosolymam se contulisset sub messem mense primo ad Pascha, neque illud celebrasset; iterum se contulit, mense secundo messe jam ad maturitatem propinquante, recteque propterea illud Sabbatum vocatur *secundo primum*, hoc est, secundo mense a primo celebratum. Hinc Divus Marcus hac de re ait cap. 2. v. 23. *et factum est iterum, cum Sabbatis ambularet per sata.* Verumtamen Rhenferdii opinio hac de re nobis magis placet, qui animadvertit singulis annis duo Sabbata πρῶτα *prima* dicta fuisse, habito respectu ad duplex initium anni Sacri et Civilis. Itaque Sabbatum mensis *Tisri*, sc. Septembris appellabatur primo primum; alterum *Nisàn*, h. e. *Martii*, dicebatur *secundo primum*. Colligitur autem ex Clemente Alexandrino lib. 6. Stromatum,

(1) Hæc sunt verba loci citati. *Inito consilio Regis, et Principum, et universi cœtus Hierusalem, decreverunt, ut facerent Phase mense secundo. Non enim potuerunt facere in tempore suo quia Sacerdotes, qui possent sufficere, sanctificati non fuerant, et populus nondum congregatus fuerat in Hierusalem.*

Judæos olim in anno peculiarem habuisse rationem primi Sabbati : *Nisi Luna apparuerit, Sabbatum non celebrant, quod primum dicitur.*

CAPUT VII.

DE FESTO EXPIATIONIS.

Quo die celebratur festum Expiationis? — Resp. Ex Lege divina Levit. 23. festum Expiationis (1) præcipitur die decimo mensis *Tisri* (2), hoc est, Septembris : *decimo die mensis septimi dies Expiationum est*, etc., *affligetis animas vestras in eo*, etc. Ut autem accurate Legis mandato satisfaciant, non solum illo die, sed etiam multis præcedentibus corpus affligunt (3), pravosque animi motus in officio continentes rectæ rationis imperio subjiciunt. Hunc diem *jejunii* appellatum a Jeremia legimus cap. 36. v. 6 : *Lege de volumine, audiente populo, in domo Domini in die jejunii* (4).

(1) Ideo a Talmudicis dies hic festus κατ' ἐξοχὴν dicitur *dies*, vulgoque *dies Expiationum*, quia hujusmodi solemnitas non fuit instituta ad peccatum aliquod singulare expiandum, sed ad peccata omnia totius anni delenda. Hinc Judæi in gentem suam nullam diabolo eo die potestatem esse contendunt, quemadmodum reliquis omnibus anni diebus, idque colligunt ex numero, quem vox *Satanas* per Gematriam Cabbalæ speciem efficit, nimirum 364. *Gemarà Codice Jomà.* In Actis Apostolorum, c. 27. 9, et apud Josephum vocatur νηστεία, *jejunium*. Maxime autem cavebant, ne solemnitas hæc Expiationis celebranda esset in *Agu*, scilicet die prima, tertia, vel sexta hebdomadæ.

(2) Quæstio movetur a R. Abarbenele in Pentateucho, cur diei Expiationis solemnitas die 10 mensis *Tisri*, h. e. Septembris, celebrata fuerit. Multas institutionis rationes adducit, quarum nonnullas proponemus ne longo sermone tædium afferamus. Ait itaque, eo die Abrahamum jussu Dei se circumcidisse, proptereaque ejus filios sanctos fuisse redditos : R. Eliezerem, cæterosque deinceps Rabbinos per traditionem didicisse, die decima ab orbe condito Adamum peccati perpetrati pœnituisse, eodemque die expiatum fuisse; non fuisse quidem rursus in Paradisum ductum, unde ejectus fuerat, sed a Deo ipsi vitam futuri sæculi fuisse promissam, ejusque posteris, si misericordiam exposcentes ejus exemplum imitati fuissent : hoc die post 40 dierum et noctium in monte mansionem a Mose secundas Decalogi tabulas fuisse relatas : denique hoc eodem die eumdem Mosem in petræ cavitate sedisse. Elias vero opinatur, solemnitatem hanc ob ingruentem hyemem institutam fuisse.

(3) Levit. c. 16. v. 31. dicitur : *Affligetis animas vestras.* Duplici enim ratione afflictio dari potest, vel cum quis ex animo dolet, et propter peccata tristitiam sentit : 2. ad Corinth. 7. 10. vel cum quis ex dolore intimo animi a cibo et potu abstinet, animique motus pravos ac voluptates comprimit. *Maimonides in Tractatu de quiete diei decimi*, vult a Judæis abstinentiam a quinque rebus servandam esse, nimirum ab unctione, lotione, cibo et potu, ab induendis calceis, vestibus splendidis, et copula carnali. Hæc omnia autem ex Sacris litteris erui, sc. Psalm. 35. 13. Lib. 2. Sam. 11. 11. et c. 12. 20. 21. Exod. 33. 4. 6. et Dan. 10. 3. Jejunium autem ad hanc afflictionem præcipue requirebatur, quod resipiscentiæ studium maxime excitat, quod initium ducebat a die nono ad finem vergente, et in vesperam diei decimi desinebat. Cæterum jejunium istud servare non tenebantur ægroti, et infantes infra novem annos juxta Maimonidem loco citato.

(4) Qui Traditiones sequuntur, contendunt tribus vicibus a Mose in monte Sinai jejunium intra 40 dies fuisse servatum, scilicet vice prima Exod. 24. 18. Deuter. 9. 9. 10. secunda Exod. 32. 30. 31. tertia Exod. 34. 28.

Quare Josephus libro sexto de Bello Judaico refert, in more fuisse positum ut Judæi omnes die Expiationis jejunarent.

Quo consilio festum Expiationis institutum?—Resp. Ex Sacra Scriptura colligitur, hoc festum præceptum fuisse, ut Israelitarum peccata per pœnitentiam, corporisque voluntariam afflictionem delerentur. Judæi præterea addunt fuisse institutum, ut meminissent admodum benigne a Deo majoribus suis Idololatriæ peccatum fuisse condonatum, quo vitulum aureum conflarant, honoremque ei et cultum impie præstiterant.

In quo præcipue consistit solemnitas Expiationis? — Resp. Hodie a die primo (5) mensis Septembris usque ad decimum singulis diebus mane peccata sua ter Judæi confitentur, jejunant, et in Synagogis morantes diu orant. Die nono summo mane in Synagogam se conferunt, unde post multas preces domum revertentes singuli viri gallum gallinaceum (6), vel, si desit, anserem, aut pullum turturis, feminæ gallinam, prægnantes vero gallum et gallinam occidunt, atque hoc pacto omnia peccata a Deo facile condonari sibi falso persuadent. Id tamen fere apud omnes Judæos hodie exolevit. Postea in cæmeterium proficiscuntur, ibique orantes egenorum indigentiæ succurrunt; circa meridiem aqua frigida se lavant, mutuamque offensionum veniam magis pii, et probi inter se deprecantur. Quod si contumelia affectus mortem oppetiit, qui injuriam intulit, mortui sepulcro adito, ad veniam impetrandam hæc profert : *Peccavi in Deum Israelis, et in* N. N. *qui hic situs est.* Subuculam ad talos demissam induunt, super inductis vestibus præstantibus, idque eo consilio efficiunt, ut significent, se die postero ab omnium peccatorum labe immunes futuros. Die vero decimo albis vestibus induti, neque oleo neque aqua odorifera delibuti, sine calceis coriaceis a summo mane stantes, ac jejuni usque ad Solis occasum psallunt, Deumque sibi propitium precantur, tubarumque clangore festo finem imponunt. Vetitum hisce diebus quemquam excommunicare, vel in jus vocare, atque adeo die Expiationis permissum anathemate percussis cum ceteris in Synagoga publicas preces effundere. Olim pontifex Maximus sacris vestibus indutus (7) Sanctum Sanctorum ingredieba-

(5) Varius hunc Expiationis diem celebrandi ritus variis temporibus fuit. Stante enim primo Templo, per Sacrificia, jejunia, preces et Cantica agebatur. Secundo vero in synagogas convenientes, certas ac determinatas preces recitabant. Hodie in Sacrificiorum locum multæ superstitiones successerunt, ex quibus nos paucas ob oculos ponimus,

(6) Volunt Rabbini, gallum rubri coloris, si fieri possit, quærendum esse.

(7) Ministerium diei hujus a media nocte initium sumpsit, quo Pontifex Maximus quinque vicibus corpus abluere, manus, ac pedes decem, sex vero vestes commutare tenebatur; quam mutationem, Sacrorumque peragendorum ordinem, ut clarius pateat, hic subjicimus : 1. Exuit vestes communes et *corpus* lavit. 2. Induit vestes aureas et lavit *manus* et *pedes*.

tur (1), multaque sacrificia offerebat, ante quem ingressum per septem dies (2) a reliquis separatus degebat, alio Sacerdote interea in ejus locum suffecto. Hoc die inter duos hircos sorte jacta, alter Deo mactabatur, altero cum peccatis totius populi in desertum protruso.

3. Mactavit Sacrificium juge, adolevit suffitum, aptavit lampades, obtulit Sacrificium juge, crustula, et libamina : deinde juvencum, et septem agnos diei festi, et lavit *manus* ac *pedes*. 4. Exuit vestes aureas et *corpus* lavit. 5. Induit vestes albas et lavit *manus* ac *pedes*. 6. Peregit cultum illi diei proprium, et ultimo exta juvenci et hirci eremandi exemit, et lavit *manus* ac *pedes*. 7. Vestes albas exuit, et *corpus* abluit. 8. Induit vestes aureas et lavit *manus* ac *pedes*. 9. Obtulit hircum piacularem, arietem pro se, et arietem pro populo in holocausta : et exta juvenci et hirci comburendi obtulit. Sacrificium juge vespertinum fecit, et lavit *manus* ac *pedes*. 10. Exuit vestes aureas et *corpus* lavit. 11. Induit vestes albas et lavit *manus* ac *pedes*. 12. Intravit in Sanctum Sanctorum, ut acerram et thuribulum repeteret, et lavit *manus* ac *pedes*. 13. Vestes albas exuit et *corpus* lavit. 14. Vestes aureas induit et lavit *manus* ac *pedes*. 15. Adolevit suffitum vespertinum, lampades accendit, et lavit *manus* ac *pedes*. 16. Exuit vestes aureas, et communes induit.

(1) Quater hoc die Expiationis Pontifex Maximus in Sanctum Sanctorum introibat, qui ingressus in eumdem locum aliis anni temporibus illi erat interdictus. *Prima vice* in illud ingrediebatur, mactato prius suo juvenco, ejusque sanguine Sacerdoti tradito, ne concresceret, cum prunis ab altari exteriori desumptis, vasique aureo מחתה impositis; cum quo aliud vasculum aureum קטרת suffitus eodem inferebat. Collocato autem vase מחתה inter vectes arcæ, vel Templi secundi tempore super lapidem *fundationis* dictum, suffitum adolebat et exibat. *Vice altera* Sanctum Sanctorum intrabat secum juvenci sui sanguinem ferens, ut se expiaret, antequam pro populo preces effunderet, et ipse medius inter vectes arcæ sanguinem digito spargebat semel sursum supra operculum, septies deorsum, sanguinisque vasculum in Sancto Sanctorum relinquebat. *Tertia vice* introibat cum sanguine unius hirci ex duobus piacularibus, quorum alter, ex cujus sanguine in Sanctum inferebat, erat *Deo* designatus, alter *Azarel* cum peccatis totius populi in desertum abigendus. Ex hirci autem sanguine octies in Sanctum Sanctorum spargebat. Deinde in sanctum revertens prius sanguinem juvenci contra velum octies effundebat, totidemque vicibus hirci sanguinem. Demum hirci, juvencique sanguine permixto ex eodem ad cornua altaris interioris effundebat, et ad superficiem altaris supernam septies ad latus meridianum, quodque supererat ex sanguine, ad basim altaris exterioris projiciebat. Quibus peractis, manus hirco emissario imponebat, et, super eodem confessione edita, cum totius peccatis populi in desertum protrudebat. Expectabat autem, donec eodem pervenisset, (quod Judæos intellexisse ex lingua coccinea in Templo Rabbini tradunt) tuncque in atrio mulierum nonnulla ex Sacris litteris ritui huic accommodata populo prælegebat. Tandem *quarta vice* ingrediebatur in Sanctum Sanctorum ad repetendum thuribulum.

(2) Pontifex Maximus, ut recte muneri suo die Expiationis satisfaceret, in Conclave Parhedrin dictum septem diebus ante ipsum se conferebat, ibique commorans quotidie suffitui adolendo, sanguinem Sacrificii jugis spargendo, lampadibus aptandis, capiti, pedique agni offerendo se assuefaciebat. Illuc etiam conveniebant seniores ex Synedrio ad Sacras litteras coram eo legendas, et diei Expiationis ritus exponendos. Seniores etiam ex Sacerdotibus eum admonebant hortabanturque, ut a consuetudine a Sadducæis in adolendo suffitu servata abstineret. Nocte autem diei decimi cœna admodum tenuis et parca ei parabatur, ne somno opprimeretur, quem ab ipso arcere Sacerdotes tenebantur ad pollutionis periculum evitandum.

Quid sentiunt Hebræi de hirco die Expiationis in desertum abacto? — Resp. Hebræorum traditio est, caprum emissarium ex altissimo monte Azazel deturbatum fuisse a viro ad id muneris electo; hujus capri cornu funiculum rubeum fuisse alligatum, mox vertendum in albedinem, si Deus parceret, invariatum manentem, si populo adhuc irasceretur. Hinc populum ex vario successu varie se gessisse. Funiculo enim in eodem statu manente, quo prius erat, per totum annum omnes tristari, sordidatos incedere, pœnitentiam agere, precibus, et jejuniis misericordiam, et veniam implorare; in albedinem autem converso, lætari, exultare, laudibus et præconiis summam Dei clementiam et bonitatem celebrare. Adeo autem hæc vera esse recutiti sibi persuadent, ut tempus etiam designare non dubitent, quo hoc singulare divinæ clementiæ veniæque signum cessaverit, quadraginta scilicet annis ante Templi excidium et vastitatem. Sed cum Josephus in Hebræorum ritibus recensendis admodum sollicitus, et accuratus hujus rei nullam penitus mentionem faciat, ceteris Talmudistarum commentis tanquam fabulam traditionem hanc adjungendam arbitror, libenterque eos talia sibi habere patior, præsertim cum ipsi Hebræi prisci parum sibi constantes mirum in modum varient in recensendo illo miraculo, atque adeo ipsi sibi contrarii sint.

Duobus hircis die Expiationis ante Dominum in Tabernaculi aditu constitutis quid adumbratum fuit? — Resp. Hac in re in diversa abeunt tum Hebræi, tum Christiani Interpretes. Verumtamen nos, quod Judæos adhuc malitiose latet, Veteri et Novo Testamentis inter se collatis, adeoque rei ipsius eventu edocti firmiter et constanter possumus asserere, quid hirci mactatione, et peccatorum impositione significatum sit. Quemadmodum igitur per sanguinem hircorum et taurorum Salvatoris nostri Jesu Christi sanguis adumbratus est; ita ad Hebræos cap. 9. et 10. per sanguinem hirci prioris, quo sanctuarium, cornua altaris, et alia aspergebantur, effusio sanguinis Messiæ est significata, quo animus noster sceleribus contaminatus abluitur, et expiatur. Uti vero crucifixio Messiæ extra Hierosolymam ad Hebræos cap. 13. v. 12. per pellem et carnem hirci extra castra combustam præfigurata est; ita per alterum hircum, super quem Pontifex peccata populi in desertum asportanda confitebatur, Messias ut typus est designatus, qui pro totius generis humani sceleribus pœnas rependit. Hanc autem sententiam admittendam esse vel ex eo potest intelligi, quod iisdem fere verbis Moses et Isaias usi sunt, alter quidem dum hirco Israelitici populi peccata imposita fuisse describit; alter vero dum Messiam hominum iniquitates portasse recenset. Hinc Moses de hirco ait Levit. c. 16. v. 21 : *Et confitebitur super ipso omnes iniquitates filiorum Israel, et capiti hirci imponet.* Isaias autem cap. 53. v. 6 : *Dominus occurrere fecit in eum omnium nostrum iniquitatem.*

Pariter Moses de hirco eodem cap. 5. v. 22 : *Et feret hircus super se omnes iniquitates illorum in terram absciss*am ; Isaias vero de Messia cap. 53. v. 4 : *Morbos nostros ille tulit, et dolores nostros portavit.*

Quid præterea die Expiationis olim a Pontifice maximo agebatur ?—Resp. Verum Dei nomen *Jehovà* (1) olim a Pontifice Maximo juxta litteras, ex quibus constabat, die Expiationis proferebatur, eoque toti populo benedicebatur. Templo autem, et urbe sub Vespasiano deletis, vera hujus nominis pronunciatio omnino periit, eoque ultima populi benedictio solemnis a Simone justo facta est.

Semperne eodem ritu dies Expiationum celebratus? — Resp. A Mose ad captivitatem Babylonicam Sacrificia offerebantur, jejunia servabantur, preces et cantica quædam die Expiationum canebantur ; a captivitate ad Christum, diuque post ipsum Judæi in Synagogas convenientes Sectiones, et certas quasdam preces recitabant ; postremis vero temporibus, quemadmodum etiam hodie, id usurpant quod supra retulimus.

Cum de Judæorum Confessione hoc die Expiationum ab Hebræis usurpata mentionem feceris, ostende, quomodo Judæi peccata soleant confiteri. — Resp. Nullam omnino cum Christi fidelium confessione Judæorum confessio similitudinem habet, sed res quædam ridicula et inanis est. Duo enim ex iis ex pacto, et conducto in Synagogæ penetralia secedentes, et meridiem versus inclinati ligula coriacea triginta vicibus invicem vapulant. Hac vero ratione se peccata confessos esse, et misericordiam veniamque a Deo consecutos arbitrantur.

Modus hic confitendi omnibusne Judæis communis est? — Resp. Minime vero. Synagogæ enim præsertim in Italia sitæ omnino diversam ab hac confitendi rationem usurpant. Siquidem apud eas peccatorum Confessio a *Viddùi* appellata certis quibusdam verbis, et sententiis concepta est, יהוה quibus recedere ne latum quidem unguem licet, tantaque reverentia statutis temporibus editur, ut ad singulas voces a Deo peccatorum veniam expostulantes pectus contundant. Porro inter reliquas preces *Jòm Hachippùr*, sc. *diei Expiationis* collocata est, ejusque sententiæ juxta ordinem alphabeti Hebraici dispositæ.

Quoties hujusmodi Confessionem edere Judæis permittitur? — Resp. Judæis ætate confirmatis, ac potissimum Italis, venia datur eadem die Expiationis quinque vicibus eam repetendi, nimirum in pervigilio diei Expiationis ad vesperas, noctis initio ejusdem vigiliæ, horis matutinis diei Expiationis, in precatione dicta *Mussàph* in jejunio *Chippùr*, tandem in supplicatione vocata *Avodà lemussàph tzom Chippùr*.

Si tibi grave non est, ejus exemplar mihi ob oculos pone cum interpretatione Latina. — Resp. Confessio Judæorum apud Italos præcipue usurpata hujusmodi est : *Sit beneplacitum coram te, Domine Deus noster, et Deus patrum nostrorum, ut condones, et remittas nobis iniquitates nostras, et prævaricationes nostras, et propitius sis omnibus peccatis nostris. Peccatum, quod peccavimus coram te per violentiam, per inscitiam, publice, scite, et dolose, cordis cogitatione, oris confessione, superbia, manu violenta, labiorum immunditia, prava concupiscentia ; in rebus notis, in ignotis, in mendacio et fallacia ; lingua maledica, oculorum visu, fenore et usura ; in colloquio labiorum nostrorum, oculorum elatione, oris apertione, pedum gressibus, motu manuum ; studiose, ignoranter, in stupore cordis : remitte nobis peccata, quorum rei sumus.*

Et tenemur offerre Sacrificium : pro reatu, pro peccato, holocaustum, oblationem.

Et tenemur pœna mortis, alscissionis, mortis per manum cœli, vel quatuor generum mortis domus judicii, id est, lapidationis, ustionis, cædis, sc. *capitis, et strangulationis, flagellationis* 40 plagarum *omissionis præceptorum affirmativorum, et transgressionis præceptorum negativorum*, etc.

Quare vocatur Viddùi hæggadò, *scilicet* Confessio magna, *generalis ?* — Resp. Quia generalibus quibusdam sententiis constat, nunquamque immutatur, et ea religione, ne dicam superstitione, a cujuscumque ætatis Judæis recitatur, ut ne voculam quidem ex ea sponte omittant. Hinc fit, ut pueri, et puellæ omnino simplices, et rerum humanarum ignaræ de fenore, usura, reliquisque delictis se accusent, quæ non modo per ætatem non patrare, sed ne cognitione quidem assequi possunt.

Visne ulla huic Judæorum Confessioni subjecta est ? — Resp. Omnino nulla. Ut enim Confessio vim suam obtineat, inter cetera requiritur, sicut cuilibet plane compertum est, eam esse distinctam, adeo ut peccata et scelera singillatim secundum propriam speciem, et ea quæ circumstant, peccator ut reus exprimat, v. g. sacrilegia, adulteria, homicidia, furta, blasphemias seorsim, et juxta numerum licet clam, remotisque arbitris a se patrata plane, nullisque interpositis ambagibus fateatur.

Potesne ex ipsis Rabbinis ostendere, confessionem peccatorum singillatim et juxta speciem edendam esse?— Resp. Ita, et quidem auctoritate non solum recentiorum, sed priscorum etiam Rabbinorum. Ne tamen longo sermone te morer, satis sit hæc ex *Ménorat hammahòr* Lucernà 5. Concl. 1. part. 1. cap. 4. circa medium ad verbum translata afferre. *Necesse est peculiariter confiteri peccatum coram Domino, sicuti legimus in cap. 8. Jom hachippurim*, diei Expiationum. *Est Traditio.* R. *Juda Ben Bavà dicit : Homo debet in specie confiteri peccatum, quia dicitur* Exod. 32 v. 31 : *Et fecerunt sibi deos aureos.* Ex quibus plane licet colligere, quam vecordes Judæi sint, qui Rabbinos suos maximi se facere gloriantur, ea autem, quæ ab ipsis rectæ rationi consentanea præcipiuntur, vel non curant, vel re penitus contemnunt.

Non intelligo quomodo ex loco Exodi adducto inferatur, peccatorum speciem et qualitatem in Confessione declarandam esse. — Resp. Mosis mens fuit verbis

(1) De vera nominis יהוה pronunciatione vide, si placet, Quæstionem primam ex nostris Quæstionibus ad Sacram Scripturam spectantibus editis typis Seminarii Patavini anno 1725

allatis populum informare, qua ratione peccatorum Confessio ore facienda esset. Poterat ille quidem juxta formulam Confessionis a Rabbinis propositam dicere: *Domine peccavit populus iste peccatum maximum, oris apertione, pedum gressibus, motu manuum, studiose, et ignoranter, et in stupore cordis;* prudenter tamen ac sapienter inania, ac futilia omittendo, præcipuum ac singulare peccatum proposuit, idololatriam. Animadverte tamen hic loci, hanc non fuisse veram, germanamque peccati Confessionem, cum populus pœnitens se ipse non accusaverit; cum sui ipsius accusatio non aliorum proprie Confessio sit secundum illud Psalmi 32. v. 5.: *Peccatum meum cognoscere feci te, et iniquitatem meam non operui. Dixi: Confitebor adversum me prævaricationes meas Domino, et tu dimisisti iniquitatem peccati mei semper.*

Libenter tibi concedo, peccatorum species ex Rabbinorum sententia esse in Confessione explicandas, coram autem Sacerdote id faciendum ex R. Salomone nego et pernego. — Resp. Rabbini Salomonis verba versiculum quartum Psalmi 130; *Quoniam apud te propitiatio est, ideo timeberis*, interpretantis optime novi, ex quibus infert, Confessionem peccatorum coram Deo tantummodo edendam esse, cum ipse solus potestate facinora ac scelera dimittendi polleat. At quis non videt, hanc R. Salomonis interpretationem absonam et absurdam esse? Verum etenim est, auctoritatem dimittendi peccata penes Deum unum esse, sed illud etiam verissimum, illum apud Christi fideles eamdem in Sacerdotem transferre, eoque tamquam ministro uti ad scelestos ac facinorosos homines ab inferorum cruciatibus liberandos: quemadmodum Mose et Aarone in Ægypto usus est in portentis ac prodigiis edendis, quæ profecto ab ipso Deo per eos patrata nemo sanæ mentis inficias iverit.

Nonne Hebræi Christi fidelium more habent Litanias suas, quibus per Angelos a Deo opem petunt? — Resp. Ita. Rabbi enim Eliezer Hakalir poeta insignis supplicationes quasdam Litanicas composuit, et precationem quamdam *die Expiationum* recitandam, quæ incipit *Aromemchà*, sc. *Exaltabo te*, etc. Utrisque utuntur Hebræi Dei, Angelorumque auxilium, ubi necessitas postulet, flagitantes. Ordine alphabetico digestæ sunt, clauduntque Michaelis archangeli invocatione, quem Synagogæ defensorem acerrimum esse, populique Judaici patronum contra quoslibet adversarios sibi persuadent. Hæ autem sunt sequentes.

Litaniæ Judæorum.

O Actariel princeps ora
Barachiel princeps ora
Gabriel princeps ora
Darasciel princeps ora
Hadraniel princeps ora
Watachiel princeps ora
Zachariel princeps ora
Chasdiel princeps ora
Tubiel princeps ora
Jeoel princeps ora
Cavadiel princeps ora
Larael princeps ora
Malchiel princeps ora
Samachiel princeps ora
Attariel princeps ora
Patachiel princeps ora
Tzadachiel princeps ora
Kedusciel princeps ora
Raziel princeps ora
Sciamariel princeps ora
Thernimiel princeps ora
Michael princeps ora

pro Israele.

Pergratum mihi erit, si Latinam interpretationem Litaniarum Judæorum, quas olim Synagoga in publicis supplicationibus recitare solebat, quæque habentur in Bibliotheca Vaticana in Codice Lingua Hebraica exarato manuscripto num. 315. *p.* 255. *Pergam. in folio, mihi ob oculos pones.* — Resp. Nihil mihi antiquius est et jucundius, quam tuis æquis et eruditis postulationibus morem gerere. Itaque easdem cum precatione præcedenti *Aromemchà* Latine ad verbum redditas sic habeto.

« Exaltabo te nomen gloriosum et terribile: Domine divinitatem tuam timebimus, tecumque Principes splendoris sanctificabimus.

« 1. *Actariel Princeps* (Angele) libera Israelem ab omni afflictione et angustia, accelera salutare tuum, sollicita redemptionem cito. Quotidie mercenarii sumus, salutare tuum ac te expectamus. Benedictum ac benedicendum nomen tuum Rex noster et Deus noster.

« 2. *Barachiel Princeps*, fortifica brachia nostra, quoniam infirmata est virtus nostra. Misericordiam tuam, et veritatem tuam ne removeas a nobis: magne, et potens, et laudabilis, cujus magnificentia est investigabilis, magnifica brachium diluculo, quoniam infinita est intelligentia tua.

« 3. *Gabriel Princeps*, accelera diem, ut appropinquet salutare tuum, diem ultionis acceleres, annum redemptionis tuæ, generatione in generationem obliti sunt fortitudinem operum tuorum, quæ fecisti populo, quem tu bajulas.

« 4. *Darasciel Princeps*, inquire bona populo, qui sperat in te; congrega dispersiones nostras ex gentibus, in multitudine miraculorum tuorum redde gloriam; eloquar omnia mirabilia tua, quoniam non est similis tui, et non est qui faciat opera tua ac fortitudinem tuam.

« 5. *Hadraniel Princeps*, honorifica populum tuum et hæreditatem tuam, quoniam ignominia affecti sumus valde, dum respicimus ad salutare tuum et fortitudinem mirabilium tuorum; ter quotidie dicent tibi, Deus exercituum terribilis et formidabilis.

« 6. *Watachiel Princeps*, inquire redemptionem nostram libenter a Deo, mitte victoriam, salutem et redemptionem. Memoriam multitudinis bonitatis tuæ petimus, et justitiam tuam cantamus; sanctum et benedictum, et benedicendum sit nomen tuum ex ore superiorum et inferiorum.

« 7. *Zachariel Princeps*, memento federis Patriar-

charum custodientium Dominum Deum nostrum. Quam magnificum est nomen tuum, et in sanctitate magnificatum est.

« 8. *Chasdiel Princeps*, miserere populi sanctitatem facientis cum decore; Dominus fortitudinem populo tuo dabit, et gloriam suam in habitaculo sparget. Bonus es cunctis, Domine, et miscreris eorum qui portantur ab utero, ac te honorant et laudant.

9. *Tubiel Princeps*, benefac populo sanctorum, quoniam ipse est Deus Dominus super omnes populos; justi confitebuntur tibi, Domine, et Sancti tui benedicent nomini tuo magno et forti, in sanctitate præparantes.

« 10. *Jeoel Princeps*, eloquia tua jucunda diriges coram Rege Regum super Reges. Respice de habitaculo sanctitatis tuæ populum, qui tibi fructificat et benedicit, et gloriam Regni tui exaltat; et tu exalta nos magnificentia tua, et laudabimus fortitudinem tuam, qui es fortis noster.

« 11. *Cavadiel Princeps*, da gloriam Deo propter nos. Contra magnum Dominum impie egimus, et ipse auxiliatus est nostri, ut notam faceret filiis hominum gloriam Regni sui. Benedicta sit memoria ejus in generationem generationum sanctitatis ejus.

« 12. *Larael Princeps*, require gratiam ab ore ejus, qui benedicitur a cœtu suo, qui custodit pactum, et misericordiam, custodientibus fidem ejus. Regnum tuum firmum sit in secula seculorum, et dominatio tua in omni generatione et generatione, et in secula æternitatis confirmetur.

« 13. *Malachiel Princeps*, regna Rex noster ex ore viventis in secula; Messiam justitiam nostram mitte societatem retributionum. Domine, qui cadentes sustentas et incurvatos elevas, erige diligentes te, qui in corporis munditia sunt mundi corde.

« 14. *Samachiel Princeps*, sustine eos, qui sunt debiles, et in sua oratione prostrati; effice propter interfectos et combustos ob nomen sanctum ejus (*hoc est ob merita Martyrum, quos Hebræi falso jactitant*). Oculi omnium mercenariorum ad te respiciunt ad quærenda alimenta; ciba eos pane, qui illis congruit in omnibus iniquitatibus (id est *quamvis peccent*).

« 15. *Attariel Princeps*, coram Habitatore tabernaculorum ora (*ita Deum vocant*). Audi orationem nostram, Domine, et auribus percipe obsecrationes cum gratia. Aperi manum, et satia omnes viventes in beneplacito. Et tu, Sancte, qui habitas laudes, oves dispersas congrega.

« 16. *Patachiel Princeps*, aperi librum tuum, et lege in eo intus et foris meritum Israelis ad salvandum eos ab oppressione, justum et sanctum, et omnes vias ejus convenientes, et dirige omnia opera ejus laudabilia et fidelia.

« 17. *Tzadachiel Princeps*, justifica populum, robora Advocatos, et debilita Accusatores acutos. Propinquus est Dominus contritis corde omnibus invocantibus nomen ejus in veritate. Uniatur decor ejus, et divinitas ejus surgat.

« 18. *Keduscliel Princeps*, sanctifica Israelem in puritate ad serviendum ei in veritate. In veritate creavit Mundum suum, et in veritate firmavit illum. Voluntatem timentium te facias, et audias eorum clamorem, liberes eos, et custodias, Deus fidelis, ab omnibus eorum afflictionibus.

« 19. *Raziel Princeps*, initium sapientiæ tuæ, et timoris tui est in lege eorum. Arcanum meum mihi Deus cum omnibus diligentibus illum, qui sunt gens triplex. Custodit Dominus omnes diligentes eum, qui sunt gens triplex. Et impios disperget, quoniam a te divisa est.

« 20. *Sciamariel Princeps*, custodi oves sanctificatas custodientes fidem tuam. Custodi in Trinitate sanctitatis tuæ in trina laude tua, et sanctitatem tuam os nostrum loquetur. Pone super nos pacem tuam, et libera nos a morte.

« 21. *Thernimiel Princeps*, jugiter sit beneplacitum ejus ad liberandum nos a contritione, et nos benedicemus Deo ex nunc et usque in seculum, in secula seculorum. Exultamus benedicentes, quoniam in nomine tuo signamur.

« 22. *Michael Princeps Misericordiarum ora pro Israele*, ut dominetur in excelsis in luce vultus Regis sedentis super solium miserationum. »

Ex his Litanicis precibus aperte colligitur, Sanctos Angelos ab Hebræis Sanctorum Spirituum nomine invocari, licet non omnes pro Sanctis Spiritibus habendi sint, Martyrumque memoriam commendari, quodque admirationem non mediocrem affert, Angelorum custodiam Sanctissimæ Trinitatis nomine ostendi, ad quos preces porriguntur verbis illis, *Ora pro Israele*, quæ omnino respondent iis, quæ apud Christi fideles usurpantur, *Ora pro nobis*.

Quid repones, si Judæus objiciat, Scilùs *scilicet* Trinitatis *nomine in littera* שׁ *non esse intelligendam Christianorum Trinitatem ?*—Resp. Quæ mihi fortasse a Judæo de voce שלוש objici possunt, satis scio, nimirum per eam Deum laudari, non autem Trinitatem Sanctissimam designari. Sed frustra se ex angustiis, in quas sponte Hebræi veniunt, expedire conantur. Cur enim Trisagium etiam ipsum Isa. 6. 3: *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus exercituum*, etc., tanta superstitione cantillant, ut stantes, et pedibus æqualiter extensis, calcaneisque simul elevatis, erecto corpore ter in altum subsiliant? Profecto nulla alia trinæ huic repetitioni, ceremoniisque significatio subesse potest, quam Sanctissimæ Trinitatis in unitate Essentia. Sed negent, ut libet, Judæi hæc, negare certe non poterunt Sacras Scripturas de Trinitate loquentes, et ceremonias fere omnes a Rabbinis sub Trino numero præceptas, quæ omnia plane evincunt, antiquis Sapientibus lumen quoddam Sanctissimæ Trinitatis affulsisse.

Cur in precatione supra allata Alphabetico ordine digesta omittitur littera Nun, quæ in Alphabeto Hebraico reperitur ? — Resp. Ideo nomen Angeli a littera *Nun* incipientis de industria ab Hebræis relinquitur, quia illa littera mali ominis Israeli esse existimatur. Id vero sibi persuadent ex verbis illis Amos 5. 1 : *Cecidit, non addet surgere*, etc. Ceterum ex adhuc dictis luculenter infertur, etiam apud Judæos antiquis

temporibus in more positum fuisse, ut beatos spiritus invocarent, uti Ecclesia Catholica semper assuevit, non vanos illos quidem et superstitiosos, ut plerique sunt ex recensitis, sed Sanctos Angelos, et Archangelos, Michaelem, Raphaelem et Gabrielem, qui indigentibus opem, et auxilium ferant tanquam a Deo dilecti, *et administratorii Spiritus, in ministerium missi propter eos, qui hæreditatem capiunt salutis*, quemadmodum ait Apostolus ad Hebræos cap. 1. v. 14. Neque desunt Sacrarum litterarum testimonia, quæ Sanctorum Angelorum invocationem probent. Geneseos enim 48, v. 16. hæc habentur: *Angelus, qui eruit me ab omni malo, benedicat pueris*, etc. Quos Angelos in auxilium vocatos pro Ecclesia coram Deo preces effundere colligitur ex cap. 1. Zachariæ v. 12: *Et respondit Angelus Domini, et dixit: Domine exercituum, usquequo tu non misereris Jerusalem, et urbium Judæ, quibus iratus es jam septuaginta annos?* Adde, Angelos quotidie nos custodire, et contra Diaboli nequitiam nos defendere juxta illud psalmi 90: *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.*

In Confessione Judæorum meministi quarumdam pœnarum, et suppliciorum, cedo igitur, quot erant supplicia apud Hebræos? — Resp. Hebræorum pœnæ, de quibus tum in Sacris litteris, tum in Rabbinorum scriptis mentio fit, sunt in triplici differentia; aliæ sunt capitales, aliæ non capitales, aliæ Ecclesiasticæ.

CAPUT VIII.

DE PŒNIS CAPITALIBUS HEBRÆORUM.

Pœnæ capitales quot erant? — Resp. Quatuor (1). lapidatio, ustio, decollatio, strangulatio.

In suppliciis capitalibus quænam cæremoniæ servabantur? — Resp Antequam Judices mortis sententiam ferrent (2), juxta Mosis exemplum vel Deum consulebant, vel ea, quæ reis objiciebantur, diligenter admodum et accurate pensabant. Judicii autem exercendi forma, pœnæque infligendæ ritus erat hujusmodi. Sistebantur rei accusati coram Judicibus 1. Reg. cap. 21. in loco eminenti cum duobus testibus accusantibus e regione (3); ab Judicibus et testibus imponebantur manus capiti damnatorum, his additis verbis: *Sanguis tuus sit super caput tuum* (4); ducebantur damnati ad supplicium, præcone præeunte (5), et magna voce significante nomen damnati, pœnam, delictum, et delicti testes. Hinc, duobus Sapientibus ad verba damnati judicanda ab ejus latere nunquam discedentibus, interdum fiebat, ut, aliquo innocentiæ argumento invento, semel et iterum ad tribunal damnatus retraheretur. Ad turbandam damnati mentem, minuendamque pœnam amarus potus ei præbebatur. Tandem, scelerum confessione peracta, reus occidebatur omniaque mortis instrumenta igne absumebantur.

Unde orta est consuetudo porrigendi potum amarum damnatis? — Resp. Ex illo Proverbiorum præcepto cap. 31. v. 6: *Date potum inebriantem perituro, et vinum amaris animo.* Hinc legimus apud Divum Marcum Evangelistam cap. 15. v. 23. præbitum fuisse etiam Christo vinum myrrhatum. Matthæus autem narrat cap. 27. v. 34. impie milites, ut illuderent, ei bibendum acetum cum felle mistum dedisse.

Cum rei dicantur extra tria castra *morte puniendi, explica mihi, quid fuerint tria castra.* — Resp. Ut cognoscas, quid trium castrorum nomine veniat, sciendum, urbem Hierosolymam alim in tres partes, vulgo castra, fuisse divisam. Prima pars vocabatur atrium, sive castra Dei; altera mons Sanctuarii, sive Castra Levitica; tertia proprie urbs, sive castra Israelis. Cum igitur dicitur damnatos morte multandos esse extra tria castra, intelligendum est extra urbem. Vide Sanhedrin, cap. 6.

(1) Ex Sanhedrin cap. 7. §. 1. habetur, supplicia capitalia ad Synedrium XXII. virorum pertinuisse: ארבע מיתות נמסרו לבית דין סקילה, שריפה, הרג, וחנק *Quatuor supplicia capitalia Senatui tradita sunt: lapidatio, ustio, interemptio, quæ fit gladio, et strangulatio.* Vocabatur hoc Synedrium *Majus*; quemadmodum constans LXXI. viris dicebatur *Maximum*, et compositum ex III. viris appellabatur *Minimum*. Multa discrimina inter *Maximum* et *Majus* Synedrium intercedebant. Primo enim inter se differebant ratione numeri virorum, ex quibus constituebatur. Præterea a Synedrio Majori dabatur provocatio ad Maximum, non vero a Maximo ad Majus. Maximum de rebus maximis tantummodo judicium ferebat et agebat; Majus vero circa minoris momenti negotia tantummodo versabatur. Denique Maximum unicum erat Hierosolymis congregatum; Majus in quibuslibet Palæstinæ urbibus reperiebatur.

(2) Si ulla in re, et caussa consilium, ac deliberatio necessaria est, certe in judiciis capitalibus maxime requiritur. Hinc ex Targumista Jonathan, et Targum Hierosolymitano habetur, quater Mosem ad Deum confugisse, antequam sententiam ferret, bis in judiciis levioribus, utpote pecuniariis, et bis in capitalibus. Ait vero Targum Hierosolymitanum, in duobus judiciis Moses fuit celer, *in immundis, qui non potuerunt celebrare Pascha in tempore suo, et propter filias Tselophcad;* cunctator autem, et tardus *in blasphemo, qui Nomini Sancto convitiatus erat, et in colligente stipulas*, quia illa erant judicia animarum.

(3) Habemus exemplum l. 1. Reg. c 21. v. 9 et 10. *Collocate Nabothum in loco altissimo populi, et collocate duos homines nequam ex adverso ejus, qui testificentur contra eum.*

(4) Hinc etiam Judæi dixerunt Matthæi 27. 25. *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.*

(5) Præco damnatum præibat clamans: *Vir iste N. N. prodit lapidandus, vel strangulandus*, etc., *ob culpam hanc* (quæ significabatur) *suntque ejus facti testes* N. N. Itaque si quisquam in via se offerret ad ostendendam damnati innocentiam, vel ipse damnatus novo excusationis argumento se a crimine purgare vellet, dummodo in verbis ejus aliquid firmum esset, quod duo sapientes ejus lateri adhærentes judicabant, aliquando quater et quinquies ad Judicum tribunal retrahebatur. Id autem hoc modo fiebat. Cum locus lapidationis a loco judicii abesset, ut colligitur ex Levit. 24. 14. *Educ blasphemum extra castra*, etc., unus ex satellitibus manu linteolum tenens pro foribus curiæ stabat, alter vero equo insidebat, eo spatio inter lapidandum et ipsum relicto, ut oculorum acie satelles pro foribus curiæ stans ipsum assequi posset. Ubi quis ad damnati innocentiam ostendendam se paratum offerebat; vel ipse novi aliquid ad se defendendum proponebat, signo per linteolum dato, damnatus ab equite citato cursu retrahi jubebatur. Vide *Sanhedrin cap.* 6.

Quare extra urbem damnati puniebantur? — Resp. Duabus de caussis extra urbem damnati neci dedebantur, altera erat, ut si forte, dum ad supplicium trahebantur, innocentes deprehenderentur, possent a morte liberari. Hinc in Actibus Apostolorum cap. 7, v. 58. Legitur, Divum Stephanum Judæos acriter castigantem ex urbe primum ejectum, deinde extra eam lapidibus obrutum. Altera vero caussa erat, ne Seniores cædibus delectari viderentur.

Quomodo fiebat lapidatio? —Resp. Reus lapidandus supplicii loco decem pedes proximus confessionem peccatorum edebat(1), qua facta alios sex pedes progrediebatur, ibique consistenti vestes exuebantur. Ubi ad locum pervenerat, tumulum ex lapidibus congestum geminam hominis longitudinem altum cum ascendisset, inde ab altero testium in lumbos detrusus, mortemque oppetens lapidatus censebatur, adhuc vero superstiti ab altero testium lapis in pectus immittebatur. Quod si neque hic ictus satis esset ad mortem, a toto Israele lapidibus erat obruendus (2). Ceterum marium anteriora operiebantur, mulierum autem etiam posteriora. Mas aliquando nudus obruebatur lapidibus, numquam vero mulier.

Blasphemis et Idololatris, lapidibus percussis, quænam infamiæ nota præterea infligebatur? — Resp. Neque honore luctus externi afficiebantur, neque sepeliebantur in sepulcris majorum, sed reste suspendebantur(3): verum sub dio tandiu non relinquebantur, donec tabe et macie confecti in terram dilaberentur, ut nonnulli existimant; sed, uno alligante patibulo, alter solvebat, legique de suspendio Deuteronomii cap. 21. satisfactum censebatur.

Cum lapidibus cæsi in sepulcra Majorum suorum non inferrentur, privabanturne sepultura? — Resp. Duo sepulcra facinorosis et scelestis hominibus, jussu et decreto senatus erant definita, quorum alterum lapidibus obrutis et exustis, alterum laqueo et gladio occisis sepeliendis inserviebat.

Da reos lapidibus obruendos. — Resp. Cum multi admodum sint, ex iis nonnullis recensere sufficiat. Itaque hujusmodi erant Idololatræ, vel Idololatriam suadentes, et ad eam vi compellentes, præstigiatores, adulteri, patris vel matris imperio obnitentes, maledictis vel conviciis eos lacessentes, blasphemi, marium nefaria libidine infecti, cum matre, nuru, belluis rem habentes, puellam desponsatam vitiantes, et liberos Idolo Molocho sacrificantes.

(1) Si edendæ confessionis damnatus rationem nesciret, dicere debebat: *Sit mors mea expiationi pro omnibus peccatis meis.* Si vero sciret, se testium mendacio, et calumniis oppressum mortem subire aiebat: *sit mors mea expiationi pro omnibus peccatis meis, hoc uno excepto crimine.* Ita R. Jehudà. Tenebantur autem rei confiteri peccata sua exemplo Josuæ Achan hortantis Jos. 7. 19. *Mi fili, tribue nunc gloriam Domino, et ede ei confessionem.*

(2) Id probatur ex Deuter. 17. 7. *Manus testium primo in illum sunt, et deinceps manus totius populi.*

(3) Mares facie ad populum versa suspendebantur; mulieres vero versa ad arborem. Porro cadaver obruti lapidibus non capite suspensum, sed manibus alligatum ex ligno pendebat.

Quodnam supplicium fuit ustio? — Resp. Rei comburendi prius strangulati bifariam uri dicebantur ustione corporis, vel animæ (4); corporis quidem, quando corpus igne subjecto torrebatur; animæ vero, quando plumbum, vel aliud metallum dissolutum per os in viscera demittebatur ad ea exurenda. Porro ustio animæ ut plurimum habebat locum, quotiescunque inter manus carnificis comburendus mortem obibat Vide Sanhedrin, cap. 7.

Quinam rei ustionem merebantur? — Resp. Igni tradebatur filia Sacerdotis vulgato corpore patrem dedecore afficiens, pater propriam filiam agnoscens, vel feminas ex liberis natas, denique eas nefarie corrumpens, quæ uxorem cognationis et consanguinitatis vinculo proxime pertingebant.

Quomodo fiebat decollatio? — Resp. Duobus modis reorum capita truncabantur, vel enso, vel bipenni in eorum cervices truncо impositas incussa. Hac pæna afficiebantur homicidæ voluntarii.

Quomodo rei strangulabantur? — Resp. Damnati humi ad genua defixi collum linteo constrictum tandiu a duobus hinc inde distorquebatur, donec animam efflaret. Ceterum ubi Lex genus supplicii non designat, sed tantummodo mortem infligendam jubet hac phrasi, *morte moriatur*, strangulatio ut plurimum misericordiæ ergo a Judæis intelligebatur, utpote pæna capitalis ceteris minor, ac levior. De strangulatione vide Sanhedrin cap. 10.

Da reos strangulandos. — Resp. Strangulatione puniebantur presbyteri decreta Senatus contemnentes, vates populo imponentes, in nomine Idoli vaticinantes, filiam Sacerdotis falso deferentes, cum ea coeuntes, patri matrive contumeliam afferentes, denique Israelitam furantes.

Pœnis capitalibus absolutis, cedo non capitales. — Resp. Pœnæ non capitales duplici versantur in genere. Aliæ enim civiles sunt, aliæ Ecclesiasticæ.

DE PÆNIS NON CAPITALIBUS HEBRÆORUM.

Quot erant pœnæ non capitales civiles? — Resp. Sex: carcer (5), restitutio (6), talio, venditio, exilium ad asyla, et flagellatio.

(4) Ustio corporis dicebatur, cum, igne supposito, illud torrebatur; ustio vero animæ, cum aliquod metallum liquefactum in damnati os injiciebatur ad eum enecandum, quæ pœna posterior apud Judæos erat usitatior. Vide R. Levi in Levit. c. 10. De ustionis pœna fit mentio Levit. 20. 14: *Qui supra uxorem filiam duxerit matrem ejus, scelus operatus est; vivus ardebit cum eis, nec permanebit tantum nefas in medio vestri.* De ratione comburendi vide *Sanhedrin cap. 7.*

(5) De carcere Hebræorum nihil peculiare dicendum occurrit; illud solum observandum, etiam in V. T. custodem dimittentem captivum ejusdem criminis reum fuisse habitum, de quo captivus arguebatur juxta illud l. 1. Reg. 20. 39. *Quidam accedens adduxit ad me virum, et dixit, serva virum hunc; si ullo pacto desiderabitur, utique erit vita tua pro vita ejus, vel talentum argenti pendes.*

(6) Cum quis restituere tenebatur quod malo titulo possidebat, locum habebat restitutio, de qua pœna vide Exod. cap. 22. Quatuor autem modis restitutionem factam fuisse ex Sacris litteris colligitur. Vel enim æquale, quod ablatum fuerat, restituebatur, vel idem omnino, vel aliquid majus re ablata, vel id,

Quid de carcere, restitutione, et talione consideras? — Resp. Carcere, et restitutione omissis, quæ pœnæ nostris simillimæ erant, talionis pœnam duplicem fuisse ex Sacris litteris colligo (1); nimirum cum quis vel manum pro manu, pedem pro pede, oculum pro oculo reddere cogebatur, vel id, quod manus, pedis vel oculi pretium et æstimationem æquaret. Etiam apud Romanos a magistratibus hujusmodi multam reis dictam fuisse ex Gellio lib. 11. cap. 1. habetur, ubi multæ vocabulum secundum Varronis sententiam in undevicesimo rerum humanarum non Latinum, sed Salenum esse asserit.

Quotuplex est venditio? — Resp. Duplex : altera, quæ propria voluntate (2), altera, quæ aliena fiebat. Prima erat, cum quis sponte se aliorum servitio certo pacto pretio subjiciebat; altera, cum quis Magistratus auctoritate vendebatur. Fures autem, et ære alieno oppressos qui solvendo non erant, in servitutem raptos fuisse ex multis Sacræ Scripturæ locis colligitur.

Numera homicidarum Asyla. — Resp. Asyla (3), in quibus Deus perfugium iis esse voluit, qui imprudenter aliquem occiderant, plura fuerunt : tres urbes ultra Jordanem a Mose constitutæ, Golan in Basan, Ramoth in Gillead, et Boezer in deserto; tres insuper a Josue electæ in terra Sancta, Hebron in Juda, Cades in monte Nephtali, Sichem in monte Ephraim; quibus adde suburbia, cornua altaris, et quadraginta duas urbes Levitarum. Notandum, eos qui ad altare confugerant, non semper tutos fuisse.

De confugientibus ad Asyla quid animadversione dignum occurrit? — Resp. Quicunque ad Asyla confugerat, ibi tandiu exulare tenebatur, quandiu Summus Pontifex vivebat, quo mortuo (4), pristinæ dignitati

quod furis vires et facultas reddere poterant. De prioris generis restitutione agitur Exod. 22. 5 : *Si quis depascens agrum, aut vineam immiserit pecus suum, quod pascat in agro alterius; optimo agri sui, et optimo vineæ suæ rependito.* De altera Exod. 22. 10. 12. *Si dederit quispiam proximo suo asinum, bovem, ovem, et omne jumentum ad custodiam, si furto ablatum fuerit ab ipso, omnino reddet domino suo.* De tertia Exod. 22. 1. 4. *Si furatus quis fuerit bovem, aut ovem, et occiderit, vel vendiderit : quinque boves pro uno bove restituet, et quatuor oves pro una ove.* De quarta denique Exod. 22. 3 : *Si non habuerit, quod pro furto reddat, ipse venundabitur*, sc. a Judicibus.

(1) Textus de pœna talionis agentes Exod. 21. et Deuter. 19. 21. *Animam pro anima, oculum pro oculo, dentem pro dente, manum pro manu, pedem pro pede exiges*, ab Hebræis secundum litteram non exponuntur, sed de *compensatione per pecuniam* explicantur. Hinc Rabbini alios lædentem ad quinque teneri aiunt, nimirum ad compensandum *damnum* ex læsione exortum, *dolorem*, quem læsus sensit, *medicinam*, sive impensas, *confusionem*, videlicet deformitatem, si vulnere facies offensa, etc., et *sessionem*, h. e jacturam temporis, quo ægrotus decubuit. Vide Munsterum in notis ad Exod. cap. 21.

(2) De hac duplici venditionis ratione meminit R. Maimonides cap. 1 de Servis : *Servus Hebræus, de quo Lex loquitur, est Israelita, quem vendiderunt Magistratus invitum, aut qui semetipsum vendidit sua sponte.* De vendito aliena voluntate in eodem loco ait : *Furem, cui nihil suppetit ad pensandam sortem, Magistratus vendit : neque quisquam reperitur inter Israelitas quem vendat Magistratus, præter solum furem, quo referenda illa Exod.* 21. 1 : Si emeris servum Hebræum, sex annis serviet tibi, *et Deuter.* 15. 12. Cum tibi venditus fuerit frater tuus Hebræus, aut Hebræa, etc. Idem Maimonides in Tractatu de Furto cap. 3. hæc habet : *Si fur nihil habeat, nec fundum, nec mobilia bona, Magistratus vendit eum, et pretium ejus dat pro damno, sicuti dicitur Exod.* 22. 3 : Si non habuerit quod pro furto reddat, ipse venundabitur, *nimirum a Judicibus* Subjicit deinde Maimonides : *Vir venditur pro furto suo, sed non mulier : atque hoc habemus ex traditione. Neque venditur fur, nisi pro sorte : sed pro duplo, aut compensatione quadrupli, vel quintupli non venditur, sed hoc ipsi incumbit debitum, usque dum ditior evadat. Sors, seu summa rei furtivæ æquet centum, fur autem non valeat, nisi quinquaginta : hic venditur quidem, sed relinquitur tam sors, quam hujus duplum debitum ipsi incumbens, usque dum exeat anno septimo, et ditior fiat, et rependat.* Debitores etiam in servitutem datos fuisse colligitur ex lib. 2. Reg. cap. 4. v. 1. ubi mulier quædam clamabat ad Eliseum : *Creditor venit, ut tollat duos filios meos ad serviendum sibi.* De eo vero, qui semetipsum vendebat, subjicit idem Maimonides cap. 1. de Servis : *Israelitæ, qui supra modum pauper est, potestas data est, ut seipsum vendat, sicuti dicitur Levit.* 25: Cum frater tuus attenuatus fuerit apud te, et vendatur tibi. Venditionis conditiones adjungit. *Non est permissa venditio sui ipsius, ut reponatur pecunia illa, aut ut emantur ea merces, aut supellex, aut ut eam det suo creditori; sed tantum, si ea indigeat ad vescendum, neque cuiquam licet seipsum vendere prius, quam nihil penitus ipsi supersit, ne tegumentum quidem, et tunc demum vendet se ipsum.*

(3) Loci omnes Hebræis assignati, ut ad eos confugerent post homicidium sine voluntate patratum, Hebraice dicuntur *urbes refugii*, quod eo colligerentur, congregarenturque a Vindice sanguinis fugientes, a Verbo Hebraico *colligere, congregare*, quod apud Rabbinos significat *excipere et retinere*. Josue autem 20. 6. vocantur *urbes conventus*, quia illuc conveniebant homicidæ omnes involuntarii. Apud LXX. appellantur πόλεις φυγαδευτηρίων, vel simpliciter φυγαδευτήρια. Num. 35. 20. Jos. 20. 2. h. e. loca, in quæ ubi sontes confugerant, ab iis sine summo piaculo avelli, vel abduci non poterant. Aliqui censent urbes has dictas, quod viæ ad eas ducentes brevissimæ essent. Josue 21. 27. omnes 48. urbes Leviticæ vocantur in textu Græco πόλεις ἀφορισμέναι τοῖς φονέυσασι.

(4) Summi Pontificis mors exulibus pristinam libertatem restituebat, eosdemque honores ac dignitates quas antea gesserant. Ita Fagius in annotationibus in Paraphrasim Chaldaicam Onkelosi Numer. cap. 35. Hinc factum volunt Rabbini, ut Summorum Pontificum matres dona sæpe mitterent homicidis exulantibus, ne eorumdem mortem exoptarent, ipsorumque vota et preces largitionibus averterent. Maimonides autem, et Rambam tradunt, homicidam in asylis commorantem oblatos sibi honores potuisse recipere; dummodo ejus urbis cives eum coegissent ad accipiendum. Liberabantur exules per mortem Summi Pontificis, etiamsi plane non exulassent, eorumque fugam mors ejusdem intercepisset. Quærunt nonnulli, quid dicendum de iis, qui aliquem occidissent, non existente Summo Pontifice, vel de occidente Summum Pontificem, vel Summo Pontifice alium occidente, non existente ejus Vicario. Respondet Maimonides. *Occisor, qui damnatus est ad exilium, neque adest Sacerdos magnus : occidens pariter Sacerdotem magnum, non existente Vicario; ipse quoque Pontifex, qui occidit, ubi non est Vicarius, hi omnes exulant, neque redeunt ex asylo umquam.* Paucis vero interjectis subjicit : *si damnatus sit, et deprehendatur Sacerdos magnus esse filius expulsæ aut dimissæ, cessat ejus Sacerdotium, idemque est, ac si, non existente Sacerdote, damnatus sit, nec talis exit ex asylo umquam.* Multas autem causas Auctores afferunt, cur Deus ad

et muneri restitutus ad domesticos penates redibat. Eorum autem ossa (1), qui ante Pontificem obierant, in avitos tumulos deferri poterant. Tenebantur autem Asylorum cives homicidam exulem artem docere, qua vitæ necessaria sibi compararet. Si homicida forte Rabbinus esset, præceptoremque ageret, omnes discipuli eum in urbem refugii comitabantur. Porro, ne Vindex sanguinis violentas manus in homicidam fugientem injiceret, ei ad defensionem viri aliquot (2) ex Senatus decreto in via adjungebantur. Quod si casu contingeret, ut homicida in urbe refugii aliquem occideret, inde ejectus in aliam se recipere compellebatur, dummodo Sacerdotem Summum, vel Ducem exercitus non necasset. Tunc enim toto vitæ curriculo in eadem exulare coacto ab illa egredi nunquam permissum. Ut autem facilis ad Asyla pateret aditus, quotannis die decimo quinto Februarii æquabantur viæ, omnibusque impedimentis sublatis, in biviis, aut triviis stipes defigebatur, certum fugientibus veri tramitis indicium.

De urbibus vero Refugii quid notandum? — Resp. Omnes Refugii urbes (3) eodem inter se spatio fuisse disjunctas, neque nimis amplas extitisse, ne Vindex sanguinis hominum frequentiæ immixtus homicidæ insidiaretur, neque nimis angustas, ne aliquando homicidæ annonæ inopia laborarent. Ut autem in eas facile necessaria importarentur, in iis locis erant sitæ, ubi nundinæ celebrabantur. Propugnaculis, et arcibus muniebantur ad arcendos quoslibet oppugnantium impetus. Ceterum, ut omnis via opprimendi homicidam Vindici sanguinis præcluderetur, tradunt Rabbini, vetita fuisse in Asylis arma quælibet vel bello, vel venationi, vel aliis usibus inservientia.

Quinam erat Vindex sanguinis? — Resp. Quicumque mortui hæreditatem adire, legisque vi ejus jura possidere poterat, Vindicis sanguinis nomine censebatur (4).

Asyla omnibusne homicidis sine discrimine patebant? — Resp. Nemo, licet voluntarius homicida, ab Asylis poterat arceri. Si enim homicidii ratio aperta et manifesta statim non esset, homicida ad locum, unde aufugerat, reducto, perpetratæ cædis caussa apud Judices agebatur. Itaque si vi reum illum esse constaret, statim morti tradebatur; sin minus, Magistratus jussu cum viæ comitibus ad pristinam refugii urbem redibat.

Quodnam discrimen inter sex urbes Refugii a Moyse et Josue constitutas, et quadraginta duas urbes Levitarum? — Resp. Quamvis omnes urbes refugium (5) tutum præberent homicidis, id tamen inter eas discriminis intercedebat, quod in sex urbibus a Moyse et Josue definitis gratis ædes exulibus inhabitandæ tradebantur, in ceteris pretium solvendum erat. Præterea sex priorum urbium incolæ etiam inviti homicidis perfugium permittere tenebantur, incolæ vero quadraginta duarum urbium aliis pro arbitrio concedere, aliis vero denegare poterant.

De flagellatione quid notas? — Resp. Noto, flagellationem (6) duplicem olim fuisse, alteram virgis, alteram flagello inflictam. Utramque Romani usurpa-

mortem Summi Pontificis Vindici sanguinis potestatem in homicidam permiserit, nisi in asylis mansisset. Nos Petri Martyris in Loc. comm. 14. n. 32. sententiam tantummodo subjiciemus : *Quod non licuit profugis ante mortem Summi Pontificis redire domum, procul dubio mysticum fuit. Nam eo adumbrabatur, non aliter, quam per Christi mortem, nobis contingere ad cœlestem patriam reditum.*

(1) Lex de mansione in Asylis ad mortem Summi Pontificis adeo religiose servabatur, ut ne mortuorum quidem exulum ossa, eo vivente, alio asportari possent. Hinc sine vitæ periculo nemo umquam ab urbibus refugii exire poterat. Unde illud vulgatum Rabbinorum : *Exulans non exit ex asylo suo umquàm, etsi præcepti observandi, aut testimonii, sive in re pecuniaria sive capitali dicendi causa, etsi alicujus suo testimonio liberandi causa, aut alicujus ex postestate Gentilium, fluvii, aut ignis, aut diluvii eripiendi gratia, quamvis universus Israeliticus populus salutis ejus opus haberet, uti Joabi F. Ferujæ, non tamen egreditur inde umquam usque ad mortem Sacerdotis Magni. Si exeat, semetipsum morti exponit.* Licet autem Maimonides c. 7. scribat, Levitis in urbibus suis se sepeliendi facultatem non fuisse concessam, de confugientibus tamen ad illas scriptum reliquit. *Homicidæ, qui damnatus ad exilium moritur, antequam exulet, ossa deportant illuc. Homicidam vero, qui moritur in asylo suo, sepeliunt ibi et tempore, quo moritur Sacerdos Magnus, reducunt ossa occisoris inde ad sepulcrum paternum.*

(2) Comites homicidæ dicebantur *viri sapientes*, qui, si forte Sanguinis ultor in itinere ei occurreret, blandis verbis et sermonibus eum ab homicida arcere tenebantur, ne violentas manus in ipsum injiceret.

(3) De urbibus refugii hæc habentur ex Gemara fol. 10. p. 1. *Ad asyla non deligunt castella, neque urbes magnas, sed oppida mediocria. Constituuntur eadem nonnisi locis aquosis, aut quo aqua deduci possit, nec nisi ubi sit copia rerum venalium, nec nisi populosis. Si populus earum habitatoresque diminuantur, novi illuc ex Sacerdotibus, Levitis, Israelitisque deducuntur. Non veneunt ibi arma, aut venationis instrumenta ex sententia R. Nehemiæ; quod tamen Sapientes permittunt. In hoc tamen consentiunt, neque retia isthic expandi, neque restes fieri, ne pes vindicis eo accessum habeat.*

(4) Vindex sanguinis erat, qui cædem propinqui ab injusto occisore ulciscebatur. Vindex dicebatur a vindicta quam exercebat, ipsi a Deo permissa. Cæterum occisi unus tantummodo poterat esse vindex, non pluros, cum numero singulari Sacræ litteræ utantur, quod sentit etiam Osiander de Asylis. Hinc si plures eodem affinitatis gradu occisum contingebant, v. g. fratres, hoc jus ulciscendi primogenito competebat. Seldenus de Success. in bona defunct. Deficientibus maribus, a Maimonide c. 1., hoc privilegium feminis conceditur. Quod privilegium non solum apud Judæos locum habebat, sed etiam apud Proselytos et Gentes, Goetzius dissert. 11. §. 6. cum seqq.

(5) Ex Misnà Tractatu *Maccòht* cap. 2. non solum urbes asylum præbuerunt homicidis involuntariis, sed etiam suburbia, in quibus commorantes tuti erant : *Sicut urbs, ita territorium ejus recipit.* Itaque Rabbini aiunt, homicidam tutum fuisse etiam sub ramis prominentibus arboris plantatæ intra territorii fines.

(6) De loco, in quo flagellationis pœna inflicta fuerit, variant Auctores. Alii in Synagogis tantummodo peractam fuisse volunt innixi textu Matth. 10. 17. *Tradent vos in Conciliis, et in Synagogis suis flagellabunt vos*, et hi proprie Synagogas intelligendas esse contendunt, in quibus tum excommunicatio, tum flagellatio inueteretur. Alii vero flagellatos fuisse sontes in quolibet loco censent, in quem Judices, et seniores populi convenirent.

runt (1), Judæi tantummodo ultimam. Extra fines terræ Chanaan aliam pœnam baculis exactam fuisse legimus, nullumque in ea plagarum numerum definitum, ut in flagellatione, atque adeo aliquando Judicis arbitrio ad necem usque irrogatam. Pœna autem flagellationis, seu verberum apud Orientales quemadmodum olim, ita etiam hodie sæpissime usurpatur. His additur alia pœna gravissima per scorpiones aculeis tribulisque instructos, de qua mentio lib. 1. Reg. cap. 12. v. 11 : *Pater meus castigavit vos flagellis, ego autem castigabo vos scorpionibus.*

Quomodo rei flagellabantur? — Resp. Reus flagellandus non stans juxta vulgarem pictorum consuetudinem puniebatur, sed ad columnam ligneam altitudinis sesquicubiti terræ infixam manibus alligatis, humi procumbebat. Scissis ejus vestibus, et corpore ad femora denudato, carnifex lapidem ascendebat post sontem erectum, ut commodius ipsum inter scapulas flagello tribus loris instructo (2) percuteret. Tredecim ictibus triginta novem plagas infligebat, ne numerum quadraginta plagarum (3) Lege præscriptum excederet.

(1) Cicero pro Rabirio : *Porcia lex virgas ab omnium civium corpore amovit, hic misericors flagella retulit.* Ex his verbis colligitur, flagellationis pœnam fuisse graviorem virgarum pœna.

(2) Certant Rabbini de materia, ex qua flagelli lora constarent. Alii enim volunt fuisse lora vitulina ; alii vero duo breviora vitulina, tertium vero longius asininum. Ideo autem asininum lorum fuisse adjectum aiunt, quia Isa. 1. 3. habetur : *Agnoscit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui, Israel non agnoscit.* Quasi diceret : Veniat asinus, et vindictam sumat ab eo, qui non agnoscit præsepe domini sui.

(3) De numero plagarum infligendarum in flagellatione hæc habentur Deuter. 25. 2. 3. *Si impius sit dignus, qui vapulet, dejiciat eum judex, et cædat ipsum juxta impietatem ejus, cum certo numero. Quadraginta plagis verberet eum, et non addat verberare eum.* De hoc numero plagarum quadragenario in loco Deuteronomii citato Gemarà ait : *Si scriptum esset* quadraginta in numero, *dicerem intelligi quadraginta numero : nunc vero quia scriptum est* cum numero quadraginta, *intelligo numerum, qui numerat quadraginta, h. e. usque ad quadraginta*, ac propterea triginta novem plagas tantummodo in flagellatione Judæi infligunt. Hinc in Misnà Tractatu *Maccòth* cap. 3. sect. 10. *quot vulneribus afficitur sons? quadraginta una minus q. d. numero quadragenarii, h. e. numero, qui proximus est quadragenario.* Falluntur tamen Judæi detrahentes unam plagam, cum Lex intelligat quadraginta plagas. Duæ voces enim במספר ארבעים *in numero quadraginta* simul in Textu non connectuntur, sed per accentum soph pasuk, sive pausam majorem separantur, hoc modo : *Cum certo numero. Quadraginta plagis verberet eum.* Hic autem accentus soph pasuk periodum integram in Hebraica lingua absolvit. Male itaque Hebræi connectunt dividenda contra Legis mentem. Placet responsum ad plagarum numerum spectans referre, quod Rabbinus quidam Buxtorfio dedit, habeturque in ejusdem Synagoga cap. 25. Interrogatus igitur Rabbinus de flagellandi ratione respondit, in usu fuisse apud veteres Judæos, ut sontem flagellandum tribus loris percuterent, duobus brevioribus, tertio ea longitudine, ut totum sontis corpus cæderet. Iis loris ter et decies tantum eum fuisse percussum, non amplius, ne, si vel una percussio tribus loris addita fuisset, quadraginta plagarum numerus a Moyse definitus excederetur.

Flagellationi quinam præerant? — Resp. Coram tribus Judicibus flagellatio peragebatur, quorum prior lictorem ad cædendum excitabat ; alter ictus recensebat ; tertius vero post varios Scripturæ textus versiculum trigesimum octavum Psalmi septuagesimi octavi ex tredecim vocibus constantem sensim recitabat, ut post singulas dictiones lictor ictum inculeret, ne erraret. Porro verba a Judice prolata erant hæc : *Sed ipse misericors expiabat delicta, et non destruebat, et sæpius revocabat iram suam, et non excitabat totum ardorem suum.* Ubi animadvertendum est, dictionum Hebraicarum, quæ sunt numero tredecim, rationem habendam esse, non in Latinum versarum, quæ talem numerum excedunt. Sciendum præterea diverso modo citari textus Hebræos, ac apud Latinos, v. g. in allato exemplo verba illa apud Hebræos habentur Psal. 78. v. 38 ; in Vulgata autem Psalmo 77. v. 38. Sic Regum Historia apud Latinos citatur per primum, secundum, tertium et quartum librum ; apud Hebræos autem primi duo libri primus et secundus Samuelis nuncupantur, reliqui primus et secundus Regum.

Quinam rei flagello verberandi? — Resp. Flagellatione puniendi cum multi admodum sint, nimis longum, ne dicam superfluum, omnes ad unum recensere. Hæc pœna igitur infligebatur præcipue cognoscentibus sororem suam, amitam, materteram, glorem, menstruatam ; adipem, sanguinem, discerptum, reptile, et immundum comedentibus, agni Paschalis ossa frangentibus, Naziræis ad ebrietatem bibentibus, Israelitis cum Nethinæa rem habentibus, vel contra Nethinæis cum Israelitide coeuntibus, avem cum pullis occidentibus, fructibus non decimatis vescentibus, et aliis, de quibus passim mentio in Sacra Scriptura.

Apud Israelitas quinam erant Nethinæi? — Resp. Quemadmodum Mosis instituto Levitæ Sacerdotibus ministrabant humeris arcam gestantes, et alia vasa curantes, sic Levitis servi publice dati sunt, ut ligna, et aquam comportarent. Hujusmodi fuerunt primum Gabaonitæ a Josue in bello servati, quibus postea temporis progressu alii a Davide et Salomone adjecti ex gentibus devictis, ut munera quædam ad res divinas pertinentia obirent. His omnibus commune Nethinæorum (4) nomen semper mansit, quod dedititios, sive adscriptitios Hebraica lingua significat.

(1) Nethinæi fuerunt admissi a Josua in societatem sacrorum Jos. 9. 27. in conjugiis tamen contrahendis spuriis æquati sunt. Filia enim Israelitæ neque Nethinæo, neque spurio nubere poterat, quemadmodum neque repudiata Sacerdoti, neque vidua Pontifici. *Jevamòt* 11. 4. Præponitur tamen in aliis rebus spurius Israelita Nethinæo. *Horaioth* 111. 8. Nethinæi fuerunt primo Gabaonitæ, qui astu vitam servarant Israelitarum victricia arma declinantes, et a Josua maximo Israelitarum duce *conventui* et altari Domini dati sunt, ut ad sacros usus aquam et ligna ad Tabernaculum ferrent. Jos. 9. dicitur, *et dedit eos*, ex quo Verbo Nethinæorum nomen ipsis inditum, quasi donati essent, et constituti ad aquam portandam, et ligna cædenda. Hinc D. Hieronymus in Traditionibus Hebraicis ad l. 1. Paralip. 9. 2. ait, Nethinæos fuisse servos donatos ; sive Levitis, et Tabernaculo in servos datos, ut ad varia illius ministeria servilem operam exhiberent.

Ad quos pertinebat pœnas tum civiles, tum Ecclesiasticas irrogare?—Resp. Duplex Judicum genus irrogandis hujusmodi pœnis erat constitutum, ut ex multis Sacræ Scripturæ locis colligitur. Pœnas civiles irrogabat Collegium Politicum; pœnas vero Ecclesiasticas Ecclesiasticum. Itaque a Josaphat lib. 2. Paralip. 19. v. 11. rerum politicarum cura Zabadiæ commissa, Amarias Sacerdos sacris est præpositus. Sic Jeremias cap. 26. Sacerdotum, et Prophetarum sententia morte dignus habitus a Principibus legitur liberatus. Neque vero solum in Veteri Testamento hæc Judicum distinctio locum habuit, sed etiam in Novo. Ex Matthæo enim cap. 26. v. 3. habetur, Sacerdotes, Scribas, et Seniores populi in unum locum convenisse, ut Christum dolo tenerent, et morti traderent. Ideo autem Moses, Samuel, David, et Salomon utraque potestate pollebant, quia erant eodem tempore Principes, et Prophetæ. Itaque qua Judices populum judicabant, qua Prophetæ docebant, rectamque illi vivendi rationem commonstrabant.

DE PŒNIS ECCLESIASTICIS HEBRÆORUM.

Quot sunt pœnæ Ecclesiasticæ? — Resp. Tres, vocanturque ab Hebræis *Niddùi, Chèrem*, et *Schammathà*.

Quid est Niddùi (1)? — Resp. Est pœna Ecclesiastica, qua homines ad distantiam quatuor cubitorum triginta dierum spatio ab uxore, domesticis, aliisque separantur. In hanc vero pœnam incidit offendiculum cæco objiciens, vendens agrum alienigenæ, Rabbinum contemnens, proximum vocans servum, et contra Israelitam stans in judiciis Christianorum. Quod si excommunicatus intra triginta dies non resipiscit, pœna ad sexaginta producitur, et aliquando etiam ad nonaginta; verum neque post tam longum tempus ad bonam frugem revertens graviori excommunicatione feritur.

Gravitas hujus pœnæ olim qua in re præterea consistebat? — Resp. Præter prædictam separationem ipsi vetitum se tondere, vel lavare, interesse convivio trium, aut cum decem orare: nemo poterat ejus filium circumcidere, vel mortuum domesticum efferre, bustumque ipsius mortui tempore excommunicationis lapide prægrandi signabatur, ut appareret, eum lapidatione dignum fuisse.

Quid est Chèrem? — Resp. Est ejectio a synagoga (2) cum diris et execrationibus, exclusio a gymnasiis, conviviis, conventibus, et a qualibet societate, et consuetudine. Quare Apostolus 1. ad Corinth. 5. 11. prohibet, ne quisquam cum hujusmodi excommunicatis comedat: *Cum ejusmodi ne edatis quidem.*

Quid est Schammathà (3)? — Resp. Est pœna inter ceteras Ecclesiasticas gravissima, qua homo excommunicatus multis maledictionibus redditur exosus Deo, et hominibus, et soli divino judicio destinatur, ut ab eo scelerum justissimam pœnam referat inter homines, et, nisi resipiscat, æternis cruciatibus torquendus reservetur.

Quot modis excommunicatio inferebatur? — Resp. Tribus modis quis ab aliorum consuetudine removebatur, vel ipsi præsenti excommunicatione illata, vel absenti alicujus verbis denunciata, vel schedula per 9. 28. maledictis lacessito, et v. 34. e Synagoga ejecto. Licebat autem etiam excommunicatis in Templum ingredi, sed per viam ad sinistram, cum reliqui per viam ad dexteram ingrederentur, unde eos excommunicatos esse intelligebatur. *Middòt* c. 2. § 2. Buxtorf. in Lex. Talmud. p. 1506. Placet hic exponere, quid sit ἀποσυνάγωγον fieri, vel *e Synagoga ejici*. Cum igitur interdum Synagogæ nomine locus intelligendus sit, in quem Judæi congregabantur, ut Luc. 7. 5. *Synagogam ædificavit nobis*, vel cœtus ipse, qui conveniebat, ἀποσυνάγωγος is dicebatur, qui ex conventu illo, vel loco publico populi Hierosolymitani expellebatur. Hujus *excommunicationis* exemplum volunt nonnulli haberi 1. ad Corinth. 5. 5. *Ejusmodi tradatur Satanæ ad exitium carnis, ut spiritus salvus sit.* In Veteri autem Testamento plerique Auctores contendunt de hac secunda excommunicationis specie intelligenda verba illa, quæ crebro occurrunt: *exscindetur vir ille*, vel *anima ipsius e medio populi*, etc. ut Genes. 17. 14. *Qui non circumciditur, exscindetur e populis suis.* Triplex porro dabatur *excisio* secundum Interpretes, et Rabbinos, vel *corporis*, per quam intelligitur mors prœmatura, ut *exscindetur homo ille e medio populi sui.* Levit. 17. 4. vel *animæ*, per quam gaudio vitæ æternæ anima privabitur, ut *exscindentur animæ sic facientes de medio populi sui.* Levit. 28. 29. vel *animæ* simul, et *corporis*, cum scilicet Verbum *exscindere* in Sacris litteris geminatur, ut *exscindendo exscindetur anima illa.* Levit. 18. 30. 31. Hæc autem excisionis species nuncupatur *excisio gravior*, vel *excisio duplex.* Differentia inter pœnam *mortis* et *excidii* in eo consistit, quod mortis pœna afficitur tantummodo Reus, non etiam semen ejus, pœna autem excidii Reus cum ejus semine. Vide Sixtini Amamæ Antibarbarum Biblicum, et Fagii notas in Paraphrasim Chaldaicam ad Exod. c. 12. n. 15.

(3) Hujus vocis quatuor derivationes assignantur ab Hebræis. Alii volunt, eam esse dictionem compositam ex duabus vocibus, *Dominus*, et *venit*, pro Futuro, *veniet*, quasi diceret, *Dominus procul dubio veniet ad ulciscendum.* Hanc suam opinionem confirmant textu illo 1. ad Corinth. 16. 22. *Si quis non amat Dominum Jesum Christum, esto anathema Maranatha;* quod verbum *Maranatha* Syriacum est idem omnino significans, ac *Schammathà.* Etenim מרן significat *Dominum*, et אתה *venit.* Alii censent *Schammathà* denotare, *ibi mors*, quasi excommunicatus reus mortis habendus sit. Alii arbitrantur *Schammathà* idem esse ac *desolatio erit.* Alii denique reliquis verius nominis originem deducunt a Verbo *separare*, *excludere*, *excommunicare*, quorum opinionem nos quoque amplectimur duas medias potius allusiones, quam etymologias prorsus respuentes. Hac excommunicationis specie *Schammathà* dicta Alexander Faber ærarius videtur percussus. 2. ad Timoth. 4. 14. *Multa mala mihi exhibuit: reddat ei Dominus secundum facta ipsius.*

(1) נדוי *Niddùi*, h. e. *separatio a cœtu Ecclesiæ*, *excommunicatio*, a Verbo *separare*, *semovere.* Excommunicans Hebraice dicitur *Menaddè*, et excommunicatus *Menuddè.* Hæc excommunicatio erat pœna levissima, ad quam respexisse videtur D. Paulus 2. ad Thessalon. 3. 6: *Denunciamus vobis, fratres, ut subducatis vos ab omni fratre, qui inordinate ambulat.* Respondet fere suspensioni Ecclesiæ Catholicæ. De causis hujus excommunicationis inferendæ vide Lexicon Talmudicum Buxtorfii p. 1304. et Seldenum de jure Naturali, et Gentium lib. 4. cap 8. qui eos ex Maimonide, et Schulchan Aruch desumptas proponunt.

(2) Maledictiones et diræ, quibus excommunicatus e Synagoga ejiciebatur, desumebantur ex Deuter. 28. et aliis locis. Hujus exemplum habetur in cæco Joann.

(Quatre.)

apparitorem oblata. Idem autem, qui excommunicaverat, ab excommunicatione liberabat, si adhuc erat superstes; nam, si diem obiisset, a Principe anathemate percussus erat solvendus. Quoties anathemata inferenda, ad incutiendum timorem Judæi buccinis clangunt, et cornua inflant. Ceterum potestatem excommunicandi sibi permissam esse volunt Judæi exemplo Josuæ (1), Esdræ (2), et Nehemiæ (3).

CAPUT VIII.

DE ANNO JUDAICO, SABBATICO, JUBILÆO, ET MENSURIS TEMPORUM APUD JUDÆOS.

Quotuplex fuit apud Judæos anni initium? — Resp. Antequam Hebræi Ægyptiis servire misere coacti sunt, unicum tantummodo anni initium in rebus omnibus servaverunt : servitutis autem jugo Dei auxilio depulso, et excusso, quadruplex anni initium habuerunt (4). Annus enim Sacer incipiebat a mense Martio, et inde festa ordinabantur, annique Regum numerabantur ; civilis a mense Septembri, quo in contractibus, Anno annorum, supputandis Jubilæis, annisque Sabbaticis utebantur. A mense Augusto decimandorum pecorum initium ducebatur, et a mense Januario decimandorum fructuum ex arboribus collectorum. Itaque cum Judæi arbitrentur, terrarum orbem a Deo conditum fuisse Novilunio mensis Septembris, annos ab Orbe condito numerare incipiunt ab eodem mense, et Kalendaria sua etiam id temporis juxta ipsum ordinant. Ceterum ad cognoscendos Christianorum annos ex annis Judaicis, ut, quo anno liber aliquis Hebraicus editus sit, innotescat, id observa. Annis Judæorum adde annos mille, ducentos, et quadraginta, statimque quæsitus annus æqualis Christianorum consuetudini numerandi annos, et numero annorum apud ipsos emerget, Exempli gratia liber editus est anno apud Judæos quadringentesimo octogesimo octavo *secundum supputationem minorem*, ut vocant, huic numero adjectis annis mille ducentis et quadraginta, juxta Christianorum supputationem erit editus anno millesimo septingentesimo vigesimo octavo.

Annus apud Judæos estne Solaris, an Lunaris? — Resp. Inter omnes Interpretes convenit, annum apud Judæos Lunarem fuisse ex mensibus duodecim, et diebus trecentis, et quinquaginta quatuor compositum, eumque duplicem ; alterum naturalem et vulgarem ; alterum civilem et sacrum dictum. Itaque cum annus Solaris ex diebus trecentis et sexaginta quinque, ac quadrante constituatur, intercalationem (5) undecim dierum Judæi adhibuerunt, ut Lunarem Solari æquarent. De numero duodecim mensium nullus ambigendi locus relinquitur legenti caput quartum Danielis, caput tertium Estheræ, et caput quartum libri tertii Regum, ubi de duodecim mensibus expressa mentio. Annum naturalem incipientem a mense Septembri habes ex capite vigesimo tertio Exodi, et institutionem sacri ex capite duodecimo ejusdem libri. Quod attinet ad intercalationem (6) a

(1) Excommunicatio et anathematizatio a Josue facta habetur c. 6. v. 25 et 26. *In tempore illo imprecatus est Josue dicens: Maledictus vir coram Domino, qui suscitaverit et ædificaverit civitatem Jericho. In primogenito suo fundamenta illius jaciat, et in novissimo liberorum ponat portas ejus.*

(2) Esdras c. 10. 8. minitatus est excommunicationem. *Et omnis, qui non venerit in tribus diebus juxta concilium Principum et Seniorum, auferetur universa substantia ejus, et ipse abjicietur de cœtu transmigrationis.*

(3) Nehemias c. 13. 25. *Et objurgavi eos, et maledixi. Et occidi ex eis viros, et decalcavi eos, et adjuravi in Deo, ut non darent filias suas filiis eorum, et non acciperent de filiabus eorum filiis suis, et sibimetipsis.*

(4) De quatuor anni initiis apud Hebræos hæc habentur in Misnà Tractatu *de principio anni*, cap. 1. sect. 1. *Quatuor sunt principia anni ; prima die mensis Nisàn* (h. e. Martii) *est novus annus Regum, et Festorum. Prima die Elùl* (h. e. Augusti) *est novus annus decimandi pecoris. R. Eliezer tamen, et R. Simeon dicunt, prima die Tisrì. Prima die Tisrì* (h. e. Septembris) *est novus annus annorum, anni dimissionis, Jubilæi, plantationis arborum, et herbarum : prima die Schebbàt* (h. e. Januarii) *est novus annus arborum secundum sententiam domus Schammài : sed domus Hillèl dicit decimo quinto die ejus mensis.* Ab initio anni Regum Judæi numerabant annos regiminis Regum suorum, ita ut, si Rex evectus esset ad solium mense Septembri, vel Februario, vel alio mense, a mense Martio inciperet annus secundus regiminis. Sic de anno Festorum dicebatur. Tabernaculorum festum peragitur mense septimo, ergo mense Septembri, quia initium anni Festorum ducebatur a Martio. *Annus annorum* erat annus ab Orbe condito. *Annus dimissionis* erat annus septimus, quo terra non colebatur, et agri, vineæque quiescebant. *Annus plantationis arborum et herbarum* erat annus, a quo annum impuritatis arborum et plantarum numerabant. Arbor enim a plantatione per tres annos immunda judicabatur juxta illud Levit. 19. 23. 24. *Quando ingressi fueritis terram, et plantaveritis in ea ligna pomifera, auferetis præputia eorum : poma, quæ germinant, immunda erunt vobis, nec edetis ex eis. Quarto autem anno omnis fructus eorum sanctificabitur laudabilis Domino.*

(5) Anni intercalatio fiebat per Synedrii Præsidem, sine quo annus intercalari non poterat, licet ad hanc rem Synedrii collegæ eligerentur, qui neque minores tribus, neque plures septem requirebantur. Nomine Præsidis Synedrii ad Judæos procul degentes epistolæ mittebantur, per quas de intercalatione, et ejusdem causis certiores fierent. Karæi volunt, intercalationem, stante Templo, fuisse factam a Pontifice Maximo, et reliquis Sacerdotibus, aut Propheta : reliqui Judæi id negant. Negant autem, interfuisse concilio de intercalatione Pontificem, quia per eam dies Expiationis in tempus hyemi propius incidebat. Itaque Synedrii Præses pro arbitrio deligebat nonnullos ad intercalationem faciendam, quibus aiebat : *Curate, ut parati sitis in loco illo, ut deliberemus, et consilium ineamus, utrum annus intercalaris oporteat constitui, an non. Maimonides de consecr. Calendarum, et de ratione intercalandi* asserit, neque Regem, neque Summum Sacerdotem ad hanc deliberationem umquam admissum fuisse ; illum quidem, ne forte propter belli administrationem, vel delectum habendum convocatos cogeret ad alterutram partem intercalandi, vel non intercalandi ; hunc vero, ne ab intercalatione removeret sui commodi gratia, ne nimirum propter intercalationem mensis Septembris in dies algentes incideret, quibus diei Expiationis ritus ab eo erant peragendi.

(6) De intercalatione hæc habet Carolus Sigonius de Republ. Hebræorum lib. 3. cap. 1. *De intercalatione non extat præceptum in Lege ullum, verum Inter-*

Deo non præceptam, a Prophetis tamen usurpatam, secundo et quarto quoque anno eam Judæi inseruerunt post mensem duodecimum ab ipsis *Adar*, hoc est, *Februarium* appellatum. Quamobrem alternis vicibus propter quadrantem decimus tertius mensis dictus *Veadar* ex diebus viginti duobus, et viginti tribus constabat, Lunarem annum habuerunt etiam Romani et Græci usque ad Julium Cæsarem.

Quomodo numerare consueverunt annos Hebræi? — Resp. Varias variis temporibus (1) numerandi annos rationes habuisse Hebræos ex Sacra Scriptura, et aliis Scriptoribus colligitur. Primo itaque Israelitæ annos numerarunt ab egressu ex Ægypto usque ad Templi Salomonici exstructionem, deinde ab ejus exstructione; postea ab excidio; denique a regimine Regum exterorum, ut constat ex Prophetis. Hic autem mos ad Alexandrum Magnum obtinuit, post quem ab ejus Imperio anni supputati et obsignati contractus per mille et amplius annos. Tandem consuetudo numerandi annos ab Orbe condito paulatim invaluit; qui mos etiam hodie apud omnes Hebræos obtinet.

Quomodo dividitur annus Judaicus? — Resp. In annum Sabbaticum, sc. Sabbatorum, et Jubilæum: annus Sabbaticus (2) vocatur שמטה *Scemittà*, sc. *intermissionis*, quia eo anno vetitum Judæis debita exigere, servos retinere, et terram colere, eratque inter annos septimus. Singuli itaque anni septimi erant Sabbata terræ non secus, ac singuli dies septimi hebdomadæ Sabbata. Hinc apud Judæos triplicis generis Sabbata dabantur, alia dierum, alia hebdomadarum, alia annorum. Quod pertinet ad servos libertate anno Sabbatico donandos, id intelligendum de servis Hebræis, cum alienigenæ in libertatem non vindicarentur. Debitorum vero exactio illo tantummodo anno intermittebatur, debito manente, et salvo jure creditori illud sequentibus annis repetendi, et tradendi chirographi Synedrio Magno ad jus exigendi renovandum. Quidam tamen volunt, id obtinuisse solummodo in terra Chanaan, in aliis autem locis debitorum remissionem fuisse perpetuam. Annus Jubilæus a die decimo mensis Septembris incipiebat, et ab anno decimo quarto ingressus in terram sanctam supputabatur. Jubilæus autem erat quædam Judæorum Epocha juxta Græcorum Olympiades, et Latinorum lustra. Porro sic celebrabatur Jubilæus. Per novem integros dies veluti Saturnalia quædam publice agebantur, servis edentibus et bibentibus et coronas capiti imponentibus. Ubi vero Seniores ex Concilio tubis clanxerant, liberi statim abibant servi, et prædia Dominis reddebantur. Licet autem Jubilæorum solemnitas, et beneficium ad Templi prioris excidium desierit; eorum tamen supputatio, et Epocha etiam novissimis temporibus accuratissimi servabatur.

Quænam agrorum cultura (3) *anno septimo, sive Sabbatico erat prohibita?* — Resp. Licet ex D. Augustino habeatur, anno septimo agros satos fuisse, sicuti sex prioribus annis, relictam autem messem pauperibus; cum tamen in Levitico aperte legatur, *Agrum ne seras, et quod ex deciduo messis tuæ sponte nascitur* (4), *ne metas*, ex Dei mandato terram a qualibet

pretes asserunt, eam necessariam fuisse, ut conservaretur ratio mensium, qui a nova semper Luna exorsi sunt; et Paschæ, quod quartadecima die primi mensis celebrari oportuit paulo ante messem, et Tabernaculorum, quæ perfecta viridentia celebrari Deus præcepit. Eos vero dies Judæi interposuerunt secundo et quarto quoque anno post mensem duodecimum, qui dicitur Adar. Itaque eum mensem tertium decimum vocant Veadar, quasi alterum *Adar, dierum viginti duorum, et viginti trium, vicibus alternatis, habita ratione quadrantis.*

(1) De diversis numerandi annos rationibus hæc tradunt Rabbini in Tractatu ראש השנה cap. 1. *Unde probatur, Judæos numerasse ab exitu ex Ægypto? Ex eo nempe, quod scriptum est* Exod. 19. 1. Mense tertio egressionis Israel de terra Ægypti. *At hinc non constat mihi usurpatam fuisse hujusmodi supputationem, nisi pro tempore illo. Postea etiam illam in usu fuisse unde habemus? Id discito ex Scriptura* 1. Reg. 6. 1. Factum est quadringentesimo et octogesimo anno egressionis filiorum Israel de terra Ægypti, in anno quarto, mense Zivo (ipse est mensis secundus) regni Salomonis super Israel, ædificari cœpit domus Domino. *Postquam vero extructum est Templum, cœperunt annos numerare ab illius ædificatione juxta illud* 2. *Paralip.* 8. 1. Expletis autem viginti annis, postquam ædificavit Salomon domum Domini, et domum suam. *Destructo autem Templo, non fuerunt digni, qui numerarent ab ædificatione Templi, cœperunt numerare ab ejus excidio juxta illud Ezechielis* 40. 1. In vigesimo quinto anno transmigrationis nostræ, in exordio anni, decima mensis, etc. *Degentes autem sub aliorum potestate captivi non fuerunt digni, qui a se annorum computum sumerent; cœperunt itaque annos numerare a Regnis extraneorum, juxta illud Zachariæ* 1. 1. Anno secundo Darii regis; *et Danielis* 10. 1. Anno tertio Cyri Regis Persarum, etc. Hunc numerandi modum deservarunt Judæi ad Alexandrum Magnum, a cujus imperio omnes contractus obsignarunt per mille et amplius annos.

(2) Sabbaticus annus Græce dicebatur ἐνιαυτὸς τῆς ἀνέσεως. Quemadmodum autem dies ante Sabbatum vocabatur ערב השבת *vespera Sabbati*; ita annus sextus ערב שביעית quasi *vespera anni septimi*. *Sceviith* 1. 1. Nonnulli hunc annum Sabbaticum volunt dictum fuisse etiam Sabbatum, et illum significasse Christum,

cum dixit Matth. 24. 20. *Orate, ne fuga vestra fiat hyeme, vel Sabbato*, sc. anno Sabbatico, quo agri erant sine fructibus, quemadmodum tempus hyemis fugientibus maxime adversatur. Alii vero arbitrantur, loco citato Christum ad spatium itineris Sabbatici respexisse. De anno Sabbatico, si placet, vide Tractatum integrum *Misnà* inscriptum שביעית *annus septimus.*

(3) Maimonides hæc habet in *Hilcòt Semittà. Statuerunt Sapientes, non arandum esse agrum arboribus consitum vespere anni septimi, tempore Templi, nisi usque ad Pentecosten, agrum vero sativum usque ad Pascha: quando vero non erat Templum, permiserunt terram coli usque ad initium anni juxta judicium Legis. Illi, qui contra agebant, verberibus notati sunt. Non vapulat quisquam ex Legis præscripto, nisi ob sationem, vel putationem. Putatio vero sub satione comprehenditur. At cur Scriptura seorsim istarum meminit? ut nimirum significet, aliquem secundum has duas species tantum reum fieri flagellationis* Malkùt. *Secundum alias vero culturæ species non sustinere flagellationem* Malkùt, *id est, cum certa mensura, sed plagas* Mardùt, *sive contumaciæ, id est, sine numero.*

(4) Ex Maimonide hæc habentur loco supra citato. *De fructibus sponte natis hæ sunt leges. Quidquid producit terra anno septimo, sive ex semine, quod in ipsam deciderit ante annum septimum, sive ex radicibus, quæ ante demessæ fuerunt, postea vero iterum pullularunt, fructumque ediderunt, quæ duo sponte nascentia dicuntur, sive ex herbis, sive oleribus, quæ per se oriuntur*

cultura anno septimo quiescere debuisse certissimum est. Hinc vetitum juxta Hebræorum constitutiones eo anno arare, stercorare, arbores putare, fodere, et lapides ex agris colligere. Nonnulli autem Auctores, cum Israelitæ regno spoliati aliis Regibus servirent, volunt, eos serere potuisse anno septimo, quæcumque illorum exercitibus alendis sufficerent. Porro quæ de assignanda certa Hebræis eorum portione, quæ cibo, potui, unctioni, et accensioni candelarum et lampadum anno septimo inservirent, ab aliis dicuntur, cum levia sint et exigui momenti, eos ipsos, qui ea narrant, sibi habere libentissime patimur.

Quibus vescebantur Judæi anno Sabbatico, si eo anno illis prohibitum terram colere? — Resp. Tantam frugum copiam (1), et ubertatem pro summa Dei benignitate, atque clementia ex agris anno sexto colligebant, quæ et anno Sabbatico, et sequenti sine ulla agrorum cultura satis esset. Ceterum accidit aliquando, ut, Judæis ab exteris Regibus pecunia imperata, eorum opes in agris sitæ ita in angustum propter annum septimum redactæ sint, ut nullo modo imperata facere potuerint, Regumque spem irritam et inanem reddiderint. Quapropter cum Alexander optionem quidvis petendi Judæis dedisset, id unum postularunt, ut a vectigali septimo quolibet anno solvendo liberarentur.

Quare annus Sabbaticus a Deo institutus? — Resp. Eo consilio potissimum a Deo annum Sabbaticum institutum fuisse Sancti Patres docent, ut avaritiam Judæi detestantes, opumque abundantiam contemnentes assuescerent iis contenti vivere, quæ Deus pro sua summa benignitate etiam sine eorum cura, et industria liberaliter subministraret, docerenturque nullis hominum laboribus, sed soli Divinæ providentiæ in re qualibet esse omnino fidendum.

Quinam erat annus Jubilæus? — Resp. Annus Jubilæus post annos singulos quadraginta novem agebatur (2), quo servi manumittebantur, terra non colebatur, ædes agrique venditi, vel dono dati redibant ad pristinos dominos. Illud tamen animadvertendum de ædificiis intra mœnia extructis, domibus Levitarum exceptis, ea non amplius rediisse ad pristinos dominos, sed ipsi emptori in possessionem perpetuam penitus cessisse, si ante annum venditionis elapsum non fuissent redempta. Levit. cap. 25. v. 29. Id autem propterea factum, ut frequentiores urbes redderentur emptoribus quidem allectis, se in urbe domum stabilem, ac perpetuam habituros, venditoribus autem a vendendis temere domibus ea cogitatione deterritis, se non amplius eas recuperaturos. Adde, quia per domos intra urbes positas non separabantur invicem Tribus et Familiæ, quod ex eo colligitur, quia ipsis Levitis permissum domos intra mœnia sitas possidere, cum tamen in terra promissionis nihil possidere dicerentur.

Unde nomen annus Jubilæus sortitus est? — Resp. Multiplex circa Jubilæi nomen Auctorum sententia est. Juxta variam enim verbi Hebraici *Jobèl* (3), quo Jubilæus dicitur, significationem variam nomini originem tribuunt. Alii illum ita appellari volunt a cornu arietino, quo indicebatur; alii a restitutione prædiorum hoc anno pristinis dominis facta; alii a læto clamore id temporis edito, ex quo deinde Latini verbum *jubilare* deduxerunt. Ab aliis præterea a nomine proprio *Jubal* derivatur, cui omnium primo instrumentorum musicorum inventio est referenda.

Quare Deus annum Jubilæum instituit? — Resp. Ad benignitatem significandam erga Israelitas Jubilæum a Deo institutum fuisse colligitur ex iis, quæ illo anno fiebant, cum possessiones amissæ restituerentur egentibus, servique manumitterentur. Hinc apud Christi fideles Jubilæi nomine indicatur eorum liberatio et exemptio a servitute Dæmonis, et ad Regnum Cælorum accessus restitutus. Institutus etiam hic annus, ne Familiæ in Israel confunderentur (4).

Quomodo appellabantur Menses (5) *olim apud He-*

sine semine, id omne comedere licet secundum Legem Levit. 25 *Etiam in agro exculto anno septimo fructuum, qui enati fuerunt, esus licitus est*, juxta Levit. 25. 5. sc. *non metes eo modo, quo aliis annis.* Hanc tamen opinionem rejiciunt alii ex Rabbinis asserentes, ob eam rationem sponte nascentium esum interdictum esse, ne quis, dum agro sato, cum messis ad maturitatem pervenisset, diceret sponte eam natam esse.

(1) Ne terrerentur Judæi mandato de non colenda terra anno Sabbatico, Deus statim occurrit difficultati, quam fortasse ipsi erant proposituri. Levit. 25. v. 20. 21. *Quod si dixeritis: quid comedemus anno septimo, si non severimus, neque collegerimus fruges nostras? dabo benedictionem meam vobis anno sexto, et faciet fructus trium annorum.*

(2) D. Ambrosius Apolog. David. c. 8. *In lege habes, quia Jubilæus dicitur numerus quinquaginta annorum recursus, celebrabilis admodum* etc. *Ipse autem Deus Jubilæum instituit. Nam recensito anno Sabbatico, statim subjicit solemnia anni Jubilæi, numeratis septem Sabbatis annorum, sive septem annis septem vicibus, hoc est, anno quadragesimo nono, et quidem die decimo mensis septimi.* Morinus autem Exercit. Bibl. pag. 219. Jubilæi nomen derivat a radice *adduxit, reduxit* in Conjugatione Hiphil in Sacris litteris sæpe usurpata, unde deducitur nomen *proventus*, et in ea est opinione, annum quinquagesimum ideo dictum Jubilæum, quod singulis hæreditatis suæ proventum ferret, eosque in propriam hæreditatem reduceret, quam distractio alienaverat. Idem censet D. Cyprianus de Spiritu Sancto pag. 437. et D. Gregorius Nazianzenus Homilia de Pentecoste pag. 262.

(3) De significatione dictionis *Jobèl* inter se digladiantur Interpretes; quid proprie significet, alii eo nomine buccinam, alii sonum buccina editum, alii arietem significari contendentes. D. Hieronymus lib. 2. in Isaiam cap. 3. LXX. Interpretes, Philo in libro nominum, et Moses Gerundensis in Levit. 25. 10. Jubilæum et libertatem eodem nomine appellarunt. Communis vero Rabbinorum sententia est, Jubilæum a cornu arietino ita nuncupari. Israelitæ itaque ad Jubilæum indicendum adhibebant *tubam clangoris*, quæ sonum certum, et distinctum ederet in Sacris litteris *Jubilum* appellatum. Hinc Latini ex Lingua Hebræa multas voces mutuati *jubilare* dicunt, quoties clamor lætus animi gestientis, et exultantis index est exprimendus.

(4) Agri enim, ut diximus, ad pristinos dominos anno Jubilæi redibant, et servi propriis familiis restituebantur. Quod si esset factum facillimo negotio, Tribuum et Familiarum confusio esset exorta.

(5) *Cicero lib. 2. de Natura deorum*, mensem dici

bræos? — Resp. Ex sacris litteris passim colligitur, Menses non fuisse vocatos certis nominibus, sed a numero et ordine, quem obtinebant, primum, secundum, tertium, et sic deinceps usque ad duodecimum. Temporis autem progressu, antequam Hebræi Babylonem captivi abducerentur, lingua Hebraica quatuor tantummodo menses vocarunt, scilicet Septembrem *Etanìm*, Octobrem *Bul*, Martium *Abìb*, et Aprilem *Sif*; post captivitatem vero linguæ Hebraicæ prorsus obliti, et linguam Chaldaicam docti mensibus omnibus Chaldaica nomina indiderunt. Sic *Nisàn* dictus mensis respondens nostro Martio, *Jiàr* Aprili, *Sivàn* Maio, *Tamuz* Junio, *Ab* Julio, *Elùl* Augusto, *Tisrì* Septembri, *Marchesvàn* Octobri, *Chisleù* Novembri, *Tebet* Decembri, *Scebàt* Januario, *Adàr* Februario, et in anno intercalari *Veadàr*, quasi *Adàr* iteratus. Exemplum prioris appellationis habemus in capite Exodi quadragesimo, Numerorum undecimo, et primi libri Paralipomenon capite vigesimo septimo; posterioris autem capite tertio et decimo sexto Estheræ, primo Baruch, Zachariæ septimo, libri primi Machabæorum capite sexto, et libri tertii Regum capite sexto et octavo. Notandum, hos menses apud Hebræos (1) Lunares non semper Romanorum mensibus respondisse, sed frequenter singulos in binos incidisse.

Dierum quænam appellatio et divisio? — Resp. Dies olim vocabantur Lunæ ut patet ex Capite primo libri tertii Esdræ: *Josias immolavit Phasequarta decima Luna primi mensis*, hoc est, quarta decima die. Dividebantur autem dies in naturales et artificiales; dies naturalis viginti quatuor horas complectebatur; artificialis autem ab ortu Solis ad ejus occasum duodecim (2). Dies naturalis in duplici erat classe: Civilis ab ortu Solis usque ad ortum Solis juxta Babylonios; sacer a Solis occasu usque ad ejus occasum juxta Judæos, Athenienses, et veteres Gallos. Cum his omnibus non consentiunt Romani et Ægyptii, dies suos a media nocte metientes.

Dies artificialis quomodo dividitur? — Resp. In quatuor quadrantes (3) a prima exordii hora nomen trahentes. Quilibet quadrans tribus horis constabat, vocabaturque primus hora prima, secundus hora tertia, tertius hora sexta, denique quartus hora nona. Nox quoque (3) artificialis in quatuor partes dividitur vigilias vulgo vocatas ex tribus horis et ipsas constantes. Prima Threnorum capite secundo vocatur caput vigiliarum; secunda Judicum capite septimo vigilia media; tertia Lucæ duodecimo vigilia tertia; quarta demum vigilia matutina. De his omnibus loquitur D. Marcus cap. 13. *Nescitis, quando dominus domus veniet, vespere, an media nocte, an in gallicinio, an mane.*

Cui omnium primo diei in horas divisio tribuenda? — Resp. Diei in horas divisionem antiquissimam esse pro certo habendum est. Hanc autem primam hujus divisionis originem fuisse recenset Polydorus Virgilius lib. 2. cap. 5. de rerum inventoribus. Ait enim, Hermetem quemdam Trismegistum animadvertisse, animal quoddam *Serapi* dictum duodecim vicibus diei, et noctis unius spatio certis et æqualibus semper intervallis urinam reddere solitum fuisse, et inde

putat quasi *mensum* dierum numerum, *Macrobius* autem *mensis* vocabulum a Græca dictione μήνη *Lunam* significante derivat. Licet autem Judæi annum in menses duodecim distribuere consueverint, ex *Polydoro* tamen *Virgilio lib* 2. *de Inventione rerum, cap.* 4. colligitur, multas gentes extitisse, quæ annum aliter diviserunt. *Arcades, ut Plutarchus in vita Numæ, et Macrobius in primo Saturnalium meminerunt, tribus dumtaxat mensibus annum suum explicabant. Cares, et Acarnanes sex. Ægyptii primis temporibus, teste Solino, quatuor, sed antea, ut Censorino placet, duobus tantum. At Macrobius in* 1. *Saturnalium ait, anni certum modum apud solos Ægyptios semper fuisse, ut etiam ex Herodoti auctoritate liquido constat.*

(1) Ex mensibus apud Hebræos alii 30. dies alternatim habuerunt, alii 29. Quamobrem illi *pleni*, (quales omnes fuisse sub Patriarchis primis colligitur ex collatione Genes. 7. 11. et 8. 4) hi *cavi* dicebantur. Id autem olim, Templo stante, pendere solebat ut plurimum a Lunæ phasi, nunc vero tantummodo a calculo Astronomico; adeo ut interdum octo menses *pleni*, interdum vero octo *cavi* in anno reperiantur. Ex Talmude habetur, mensem *Elùl*, sc. *Augusti*, plerumque fuisse *cavum*, nec a diebus Esdræ umquam *plenum*. Itaque Judæi ab urbe Hierosolyma remoti post diem 29. *Elùl* anni novi initium celebrabant, nisi Synedrium eos per nuncios admonuisset, *Elùl* esse *plenum*, hoc est, diebus 30. eo anno constare. Hodie mensium *plenorum* et *cavorum* divisio cessavit, neque amplius phasis Lunæ ratio habetur, sed juxta cyclum Hillelianum novemdecim annorum annos suos, mensesque disposuerunt inde ab anno 670. æræ Contractuum, ita ut non amplius a causis incertis, ut olim, pendeat anni intercalatio, et quantitas, ac numerus mensium, sed a causis certissimis. Tabulas perpetuas cycli decennovennalis vide in Bartolocii Biblioth. Rabbinica part. 2. p. 414. et 452. Quoniam de Hillele mentio facta est, non erit ab re de ipso Hillele, et Sammai, vel Samèa, vel Schammæo nonnulla adjicere. De Hillele, et Sammèa hæc habet Cunæus de Republ. Hebræorum lib. 1. cap. 12. *Divinus senex Rabbi Hillel ... magni concilii princeps erat, et alterum sub se præsidem habuit Samèam, hominem truculentum, ambitiosumque, cujus sectatores, cum paulo post contra discipulos Hillelis insurrexissent, tantis studiis animos hominum concivere, pene uti totus populus pertractus in partes sit.* De dissensionibus inter discipulos Hillelis, et Sammài multa habentur apud Auctores. De his vide Nottingerum Thesaur. Philol. pag. 42. et Joan. Lightfoot Hor. Talmud pag. 335. editionis Lips. et Targum Hierosol. Schabb. fol. 33 et Scevìt fol. 35. 2. Post multas tamen inter ipsos contentiones, et digladiationes בת קול *Bath Kol* in Jafne Hillelis sententiam probavit, quo ostendit, ei potius, quam Sammài esse adhærendum. *Talmud Hierosolym. Beracòt* fol. 3. 2.

(2) Hinc D. Joannes cap. 11. 9. *Nonne duodecim sunt horæ diei?* et D. Matthæus cap. 20 horæ tertiæ, sextæ, nonæ, et undecimæ meminit, tamquam extremæ diei.

(3) Quatenus dies nocti opponitur, dividi solet in quatuor quadrantes, qui horæ majores optime possunt nuncupari. Nehemiæ 9, 3. habetur: *Legerunt quater in die, et quater confitebantur* etc. quæ verba Hebraice רביעית היום *quadrantem diei* exprimunt. Sic Matthæi 20. 1. 5. hominum conductorum operæ ad vineam colendam per hos quadrantes divisæ fuerunt, summo mane, hora tertia, sexta, et ouna.

(4) Quadrantes, in quos nox dividebatur, dicebantur Hebraice *vigiliæ*, et Græce φυλακαί, Matth. 14. 25. et Luc. 13. 38. Licet autem initio Gemaræ *Berachòt* c. 1. ex opinione R. Eliexeris tres esse dicantur vigiliæ noctis; hæc tamen opinio a cæteris Judæis rejicitur, qui a suis vigiliis ad Romanos transiisse consuetudinem dividendi noctem in quatuor vigilias gloriantur.

conjecisse, diem civilem in horas duodecim esse dividendum. Hic autem mos dividendi diem in duodecim horas ad multum tempus obtinuit, donec in viginti quatuor horas, ut hodie, est separatus.

Horarum divisio (1) *quotuplex est?* — Resp. Triplex: aliæ vocantur minores, aliæ majores, aliæ horæ precum. Juxta quatuor diei artificialis quadrantes quatuor sunt horæ majores; minores a mane usque ad vesperam duodecim numerantur. Ex hac horarum divisione in majores et minores, duo Evangelistarum textus de crucifixione Domini, qui sibi videntur contrarii, inter se facile conciliantur. Marcus cap. 15. ait, *Erat hora tertia, quando crucifixerunt eum;* Joannes cap. 19. *Erat Parasceve Paschæ, hora vero quasi sexta.* Marcus itaque de hora tertia majore, Joannes de hora sexta minore est intelligendus, adeoque inter se optime conveniunt. Quod vero attinet ad horas Precum, quæ vulgo appellantur etiam horæ Templi, tres fuere secundum consuetudinem, quam in orando Judæi observant, scilicet hora tertia, sexta, et nona. Tempus hoc orandi definitum et statutum fuisse volunt Hebræi ab antiquis Patriarchis. Quare horæ primæ Precum institutionem Abrahamo, alterius Isaaco, tertiæ Jacobo unanimi consensu tribuunt. Hunc vero misericordiæ divinæ statis horis implorandæ morem semper apud ipsos in usu fuisse multi Sacræ Scripturæ textus luculenter probant. David enim ait Psal. 55. v. 18. *Vespere, et mane, et meridie narrabo, et annuntiabo, et exaudiet vocem meam.* Quod idem determinatum precationum tempus in variis Actuum Apostolorum capitibus repetitur.

Quid de hebomadibus consideras? — Resp. Hebdomadæ sunt in duplici differentia, aliæ ex septem diebus constantes, et appellatæ dierum, aliæ ex septem annis compositæ, et hebdomadæ annorum vocatæ. Ad distinguendos hebdomadæ dies non utebantur nominibus Planetarum, ut apud nos, sed initium ducebant a Sabbato hoc pacto, prima Sabbati, secunda Sabbati, scilicet prima dies post Sabbatum, secunda dies post Sabbatum. Hinc D. Matthæus: *Vespere Sabbati, quæ lucescit in prima Sabbati*, hoc est, vespere illius diei, qui primus hebdomadæ futuræ, vel vespere præcedente primum diem hebdomadæ.

CAPUT IX.

DE FESTO ENCÆNIORUM.

Quoties celebrata fuit Chanucà, *sive* Templi dedicatio, *et quando occurrit festum istud dictum* Encæniorum, *sive* Consecrationis? — Resp. *Encænia* (2), hoc est, *Templi dedicationes* quater (3) diversis temporibus antiquitus celebratæ fuerunt. Prima Templi Salomonis ab ipso primum Salomone facta est mense septimo; altera Templi secundi Zorobabelis instituta a Judæis in patriam reducibus mense Februario; tertia Altaris holocausti (4) a Juda Machabæo instaurati mense Novembri; quarta demum Templi ab Herode constructi ipsius natalitiis celebrata. Tribus igitur dedicationibus omissis, quarum festum non est in usu, et semel tantummodo celebratum est, de tertia utpote anniversaria celebratione insigni nonnulla dicamus. Festum itaque *Chanucà* sc. *Encæniorum* in memoriam dedicati et consecrati Templi, seu potius Altaris Hierosolymitani institutum per octiduum celebratur, sumpto initio a die vigesima quinta mensis Novembris (5).

(1) Hebræi divisionem nostram horæ in 60 minuta rejiciunt, suasque horas in חלקים, seu minuta 1080 distribuunt.

(2) Græce hoc festum appellatur ἐγκαινίων, Joan. 10. 22. 1. Mach. 4. 49. Verbum ἐγκαινίζειν significat *expiare, instaurare, dedicare, de novo consecrare, ab impio vel impuro usu ad sacrum et religiosum initiare.* In hoc sensu usurpatum legitur Sap. 7. v. 27. Psal. 102. v. 9. et 1. 1. Reg. 2. vers. 11. Sebastianus Castalio vocem *Encænia* vertit *renovalia*, vocabulo ab ipso primum excogitato, non tamen penitus inepto; Erasmus reddidit *initialia;* alii *innovationes* sunt interpretati. Hoc festum in Machab. lib. 2. cap. 1. 18. dicitur etiam καθαρισμὸς τοῦ ἱεροῦ, *purificatio Templi.* In Vulgata Veteris Testamenti plerumque *dedicationis* nomen usurpatur. Hinc Psalmus 39. David inscriptus est: *Psalmus cantici in dedicatione* ἐγκαινισμοῦ, hoc est, *in encænismo domus David*, propterea quia erat cantandus, cum primum Templum, vel domus Dei dedicanda esset. Cum autem hujusmodi dedicationes cæremoniis et ritibus nonnullis solemnibus, videlicet musica, ludis, hymnis, cantibus, epulis peragerentur, hinc factum, ut eæ festivitates *encænia* appellarentur. Ita D. Augustinus Tractatu 49. in Joannem circa initium. Seldenus lib. 3. cap. 13. de Synedriis Hebræorum refert, in more positum fuisse apud Gentes, ut in dedicationibus statuarum Diis sacratarum olitæ leguminum elixorum a mulieribus versicoloribus vestibus indutis circumferrentur. Passim autem apud Auctores legitur, dedicationes factas fuisse non solum Templorum et Altarium, sed etiam publicarum bibliothecarum aliarumque ædium.

(3) Si sacras litteras evolvamus, ante dedicationem Templi Salomonici dedicatum fuit Tabernaculum sub Mose constructum, quod non inepte gestabile Templum a nonnullis vocatur. Recensitæ vero quatuor dedicationes proprie anniversariæ solemnitates non fuerunt, cum semel factæ amplius repetitæ non fuerint.

(4) In lib. Machab. legitur, ad celebrandam strenuissimi Ducis Judæ Assamonæi memoriam festum hoc fuisse institutum. Judas hic statim post mortem patris Mathathiæ duces Regis Antiochi quater vicerat, ejusdem copias omnes profligaverat, urbemque recuperaverat. Cum autem Templum purgasset, Idolum Jovis ab Antiocho in ipso collocatum diruisset, et combussisset, aram cum Templo sacris legitime restitutis iterum dedicavit. Itaque ob id beneficium a Deo populo Israelitico concessum Judas et fratres ejus cum toto Israele statuerunt, ut singulis annis a die 15. mensis *Casleu* respondentis partim nostro Decembri cum magno gaudio, et lætitia dies dedicationis Altaris celebraretur.

(5) Institutio hujus festi habetur lib. 1. Machabæorum cap. 4. v. 59. *Statuit Judas cum fratribus suis, et tota Ecclesia Israelis, ut ageretur dies instaurationis Altaris temporibus suis quotannis diebus octo, incipientibus a die vigesima quinta mensis Casleu cum lætitia et gaudio.* Hoc festo certæ quædam benedictiones a Judæis recitantur, quas propterea in peculiari quadam charta solent imprimere, suntque hujusmodi. I. *Benedictus tu, Domine Deus noster, Rex mundi, qui sanctificavit nos præceptis suis, et præcepit accendere lucernam Chanucà.* II. *Benedictus tu Domine Deus noster, Rex mundi, qui fecit prodigia Patribus nostris in diebus illis, et tempore hoc.* III. *Benedictus tu Dominus Deus noster, Rex mundi qui vivificavit nos, et confirmavit nos, et pervenire fecit nos usque ad hoc tempus.*

Cum enim Judas Machabæus annos ante Christum circiter centum, et sexaginta duos Græcos Templi violatores, oleique sacri corruptores vicisset, et ad Templum iterum consecrandum urnula tantum olei ei in promptu esset, nec aliud facile parari posset, ita a Deo illud auctum est, ut Templi dedicationi per octiduum suffecerit. Id accidit eadem die, qua tres annos ante sacra contaminata, et profanata ab Antiocho fuerant. Recepto itaque iterum Templo, Judas octo continuis diebus sacrificia obtulit, splendidum epulum populo exhibuit, Deumque laudibus, et hymnis efferendum curavit. Itaque hodie candelabrum octo cereis luminibus ornatum Judæi habent, et prima nocte candelam unam accendunt, altera duas, et sic deinceps, ita ut octava nocte omnes accendantur: unde festi *luminum* (1) nomen huic solemnitati tributum. Hoc festo recitant peculiares benedictiones, et hilares lætique solemnitatem hanc transigunt, genio indulgentes. Jejunium vero et luctus hoc tempore prorsus prohibentur.

CAPUT X.

DE FESTO PURIM.

Quo anni tempore festum Purim celebratur? — Resp. Festum פורים *Purim*, hoc est, *sortium*, quod vocabulum Persicum est (2), incidit in diem decimum quartum, et decimum quintum אדר *Adàr*, sc. *Februarii*. Ante hoc festum (3) Judæi jejunant (4), et dona, atque eleemosynas egentibus largiuntur. In ipso festo post libri Estheræ (5) lectionem peractam otiantur, et epulis vacant. Solemnitas hujusmodi Judæorum bacchanalia jure vocari potest, cum in memoriam liberationis populi Israelitici per Estheram factæ variegatis vestibus induti ludant, saltent, et in omne lætitiæ genus effundantur. Noctu hujus festi, candelis plurimis accensis ad significandum gaudium, ab ædituo Estheræ historia (6) legitur, cui lectioni intersunt mulieres cum pueris, virgis et malleis instructæ, nomenque Amanis in lectione audientes maximo strepitu tabulata pulsant, ut ipsum amandare, et explodere videantur. Ceterum cum cibo vinoque hoc die præter modum expleantur (7); Rabbini narrant, duos Judæos tantam vini copiam hausisse, ut alter alterum, rixa et contentione exorta, ex ebrietate cæco impetu interfecerit. Cum postero autem die patratum a se scelus alter cognovisset, tantum inde dolorem eum cepisse aiunt, ejusque contritionem adeo gratam Deo fuisse, ut ejus auxilio mortuum ad vitam revocaverit. Miraculum hoc credat Judæus Apella, non ego. Hoc festum vocatur etiam *Mardochæus*, ut in libro secundo Machabæorum videre licet.

A quo festum Purim institutum? — Resp. Hoc festum initium duxit ex instituto Mardochæi, qui Estheræ a consiliis illud celebrandum censuit, ac persuasit propter insignem victoriam ab ipsa relatam adversus impium Amanem, qui, jactis sortibus pro consuetudine Persarum, tempus opportunum exploraverat, quo omnes ad unum Judæos sibi infensissimos internecione deleret. Hinc maximo gaudio et lætitia festum hoc celebratur duobus diebus a Judæis in memoriam ultionis de inimicis sumptæ, et luctus atque tristitiæ in hilaritatem, et exultationem conversæ.

Habueruntne Hebræi alios dies festos? — Resp. Præter recensitas solemnitates multi alii dies festi fuere Hebræis. In exitu enim anni celebrarunt planctum filiæ Jephte virginis a patre ipso Judic. 11 immolatæ. Solemnem egerunt, et adhuc agunt diem vigesimum Novembris in memoriam ignis cælestis suscitati, quem extinctum post Babylonicam captivitatem invenerunt. Diebus festis ab illis annumeratus est etiam ille dies, quo Judith vidua insignem de Holoferne Regis Assyriorum præfecto victoriam c. 16. reportata

(1) Ab Historico Josepho lib. 12. c. 11. antiquitatum Judaicarum hoc festum φῶτα *luminum* nuncupatur, non ex eo, quia parietibus Templi undique lucernæ et candelæ affigerentur, sed quia præter omnem spem et expectationem tam splendidum atque illustre exercendæ Religionis lumen Judæis affulserit. Diem hunc solemnem Macedones *Apellæum* vocarunt, eoque consueverunt lucernas in candelabris accendere, in altari suffitum adolere, panes in mensa proponere, et in novo Altari holocausta immolare. De usu et numero accendendarum lucernarum vide Maimonidem. Ad hunc diem allusisse videtur Persius Satyra 1 :

Herodis venere dies, unctaque fenestra
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ.

A Scriptoribus Christianis *Festum luminum* dicitur vel propter luminum multitudinem, vel quia eo tempore Deus Judæos sedentes in tenebris illuminaverat.

(2) Nunc temporis vox Persica *chabylem* significat, ex quo multi colligunt, apud Persarum Reges in usu fuisse σιδηρομαντείαν, sive *divinationem ex chalybe*, vel βελομαντείαν, qui sortiendi modus antiquis temporibus in oriente usurpabatur. Huc referendum illud Ezechielis 21. 26 : *Stetit enim Rex Babel in bivio, in capite duarum viarum ad divinandum divinationem, tersit sagittas, interrogavit Teraphim, respexit in jecore.*

(3) In anno intercalari bis festum Purim celebratur. In primo enim mense Adar die 14. et 15. agitur *Purim Katòn*, sc. *Purim parvum*, in altero vero Adar *Purim Gadòl*, sc. *Purim magnum*. Ritus tamen et cæremoniæ in utrisque eædem erant, si lectionem voluminis Esther excipias, et largitionem donorum, inter quæ erat differentia. Censet enim R. Eliezer filius Jose, *Megillam*, sc. librum Esther, non esse legendam in *Veadàr*, hoc est *altero Adàr*, si in primo *Adàr* ejus lectio fuerit peracta.

(4) Jejunium servatur die 13. mensis *Adàr*, quod fuit institutum ad Reginæ Esther exemplum. Si dies Purim, sive 14. *Adàr* die Sabbati agendus esset, jejunium die quinto hebdomadæ servabatur, eodemque die *Megillà* legebatur.

(5) Judæi sibi persuadent, solum Estheræ librum cum Lege Mosis per adventum Messiæ non abrogandum.

(6) Olim juxta Judæorum divisionem diverso die lectio Megillæ peragebatur. Judæi enim commorantes in כרכים *urbibus muro cinctis* tempore Josue vel in Palæstina, vel extra Palæstinam legebant Megillam die 15. in עזרות *urbibus* degentes die 14. in כפרים *pagis* viventes die hebdomadæ secundo, vel quinto, qui festum Purim præcedebat.

(7) Apud Judæos illud de hoc die vulgatum, tantam vini copiam ex præcepto exhauriendam esse, ut distinguere nequeant inter ארור המן et ברוך מרדכי *Maledictum Haman*, et *Benedictum Mordochai*, sc. *Mardochæum*.

verat, et quo liberati fuerant a Græcis, qui in eumdem diem incidebat. Celebrem quoque habuerunt diem, quo victoria de Nicanore duce Demetrii Regis Syriæ a Juda Machabæo relata. Demum Godoliæ mortem Jerem. 41. v. 2. singulis annis honore jejunii prosequebantur die tertio mensis Septembris.

CAPUT XI.

DE JEJUNIIS HEBRÆORUM.

Unde jejunia apud Hebræos initium sumpserunt? — Resp. Omisso jejunio (1), quod a Deo in Sacris litteris præceptum legitur, ob varias et multiplices causas Judæorum magistri a priscis Sapientibus et Prophetis singulis annis jejunia fuisse instituta scriptum reliquerunt, ilsque decursu temporis pro rerum casuumque vicissitudine alia subinde fuisse addita, unanimi Synagogæ consensu recepta, et maxima religione ab omnibus servata. Hinc in rubrica Majoris Machazoris (2) Bononiensis לסדר עניין תעניות sc. *in ordine de Jejuniis* iidem Sapientes de Godoliæ Jejunio mentionem facientes apud antiquos usitatam jejunandi rationem paucis ob oculos ponunt. *Affligebant se, jejunabant, decem Dei proprietates, seu attributa exorabant* (3), *eleemosynas pauperibus distribuebant, opera misericordiæ exercebant, et ex animo scipsos humiliabant.*

Quotuplicia fuerunt jejunia apud Hebræos? — Resp. Duplicia apud Hebræos jejunia (4) in usu fuerunt, publica, et privata. Publica dicebantur *jejunia Ecclesiæ :* privata vero *jejunia hominis singularis.* Ad publica jejunia indicenda (5) commovebantur calamitatibus maximis quæ vel Reipublicæ, vel Ecclesiæ detrimentum, ac periculum minitarentur, veluti bello, terræmotibus, caritate annonæ, procellis, pluviæ defectu, et similibus. Jejunia vero privata singuli ex arbitrio servabant, secundum, et quintum hebdomadæ diem jejunio consecrantes, ut colligitur ex Lucæ 18. 12. *Jejuno bis in Sabbato;* vel jejunio se affligentes, ut a Deo ægrotantibus incolumitatem, detentis in carcere libertatem, peregrinantibus reditum, domesticis sibique felicem ac prosperum vitæ cursum, aliaque hujusmodi impetrarent. Rursus publica ex ordine quidem universo populo indicebantur (6) semel quotannis ex Lege; extra ordinem vero, necessitate ita postulante (7), vel ad dies se-

(1) Jejunium a Deo præceptum, est jejunium diei Expiationis, de quo sermo est Levit. cap. 23. De eo die vide supra.

(2) *Machazòr* est vox Hebræis in usu, proprieque *circulum* significat. Hinc *circulus magnus*, et *circulus parvus*. Ille Solis est, et singulis quibusque viginti octo annis absolvitur; hic vero Lunæ, et decem, ac novem annorum spatio perficitur. De iis circulis consulendi Astrologi. *Machazor* etiam est nomen libri, in quo preces continentur, quæ rhythmicæ sunt, solentque recitari in fine Sabbati, et Festorum, præcipue vero in tribus Festis *Regalibus* dictis.

(3) Attributa Divina apud Cabbalistas appellantur *Decem Sephirot*, sc. numerationes. Sunt videlicet apud ipsos decem positiones primæ, et mysticæ de proprietatibus, notionibus, sive attributis Divinis, ac generalia fundamenta, quibus tota Theologia Cabbalistica innititur, per quæ Cabbalæ studiosi ad rectam et intimam Theologiam Cabbalisticam se pervenire gloriantur. Auctor præfationis in librum שערי אורה ait : *Sephiroth sunt typus et forma omnium entium, et quemadmodum res conspiciuntur in re lucida sine ulla additione, sic conspiciuntur omnia in istis Sephiroth sine ulla additione.* Reuchlinus lib. 3. Cabbalæ de Sephiroth, hæc habet : *Eæ sunt decem Divina nomina, quæ nos mortales de Deo concipimus, vel essentialia, vel personalia, vel notionalia, vel communia, et nominantur sic, Corona, Sapientia, Prudentia,* sive *Intelligentia, Clementia*, seu *bonitas, Gravitas*, sive *Severitas*, aut *Potentia, Ornatus, Triumphus, Confessio laudis, Fundamentum, Regnum. Supra Coronam vero ponunt, sine fine, et est abyssus.* De divinis attributis, quæ Hebræi vocant *Sephiroth*, extat liber Cæsaris Evoli Neapolitani Venetiis apud Zolletum 1575. in 8. Decem hæ Sephiroth arborem Cabbalisticam constituunt, ex cujus ramis apud Hebræos tota Cabbala nata est. Vide abbreviaturas Hebraicas Buxtorfii in ים, ubi arborem Sephiroth conspicies. Addit ibidem Buxtorfius, *in ea arbore, et implicatis ejus ramis tanta anxietate quærere lapidem Theologicum Cabbalistas, quanto sudore in cineribus perquirunt lapidem Philosophicum Alchimistæ.*

(4) Hebræi Jejunium dicunt *Taanìth*, quæ dictio proprie *afflictionem* significat. Hæc autem notio desumpta est ex Levit. 16. 29. et aliis locis. Hinc Rabbini pœnitentiæ partem jejunium constituere asserunt, ac propterea illud vocant etiam *afflictionem in opere.* Lacrymas quoque in Maria pœnitentiæ signa fuisse volunt, ab eadem effusas ob dolorem fratris Mosis contumeliis lacessiti. Numer. cap. 12.

(5) Causas, ob quas populus universus jejunium servare tenebatur, recenset R. Maimonides in Tractatu de Jejunio, cujus verba in Latinum sermonem versa ita sonant. *Hæ sunt angustiæ illæ totius populi; propter quas omnes jejunant et plangunt; propter afflictionem, qua Israelitarum hostes ipsos afficiunt, propter gladium, propter pestem, propter bestiam malam, propter adustionem segetum, propter rubiginem, propter ruinam, propter morbos, propter alimentum, ac denique propter pluviam.* De his etiam quæstiones movet, et diluit. Itaque qui plura desideret, locum ipsum adeat.

(6) Tubis tempus jejuniorum indicebatur. Licet autem Jejuniorum tempore videantur Hebræi ex externa corporis specie et habitu ad pœnitentiam compositi, ritus tamen et cæremoniæ in iis celebrandis hodie servatæ ineptæ admodum sunt ac ridiculæ.

(7) Indicendorum publice jejuniorum extra ordinem causas affert R. Maimonides in Tractatu de Jejunio. Ex quibus præcipuas nos ob oculos legentium ponemus. Ait itaque, jejunia publica extra ordinem fuisse indicta ob pestem ingruentem, ob malas bestias, ob multitudinem locustarum, et bruchorum segetes depopulantium, ob adventum hostium, ob annonæ caritatem, et pluviæ defectum. Subjicit autem circumstantias detrimenti a malis bestiis illati, pestis rationem, et modum, si nimirum in urbe aliqua quingenti homines moriantur, et spatio trium dierum triginta sex mortui efferantur, mulieribus exceptis, et infantibus. Qui alia hujusmodi scire cupit, adeat ipsum Maimonidem, vel Opitii Dissertationem de Jejunio. Cæterum quod attinet ad pluviam, satis multa de ea a Rabbinis traduntur. Itaque si ad decimam septimam diem mensis מרחשון *Octobris* nondum pluvia descenderit, jejunium incipiunt a secundo et quinto hebdomadæ die, donec ceciderit. Si forte contingat, ut tempus tranquillum, et sibi constans ad calendas כסלו *Novembris* protrahatur, tunc vero tum olim, tum hodie toti populo tria jejunia præcipiuntur diebus jejunii ordinariis, scilicet secundo, quinto, et iterum secundo, daturque omnibus iis diebus nocturno tempore edendi bibendique facultas. Interea Synagogas adeunt, Psalmos, preces, aliaque ex Sacris Litteris deprompta recitant ad Dei bonitatem clementiamque obtinendam accommodata. Vetitum omnibus illis tri-

ptem (1), vel tres, vel ad diei vesperam tantummodo.

Ordinarium jejunium publicum ex Lege quo tempore servabatur? — Resp. Jejunium publicum (2) ordinatum vi Legis servandum peregebatur die Expiationum, quæ celebrabatur singulis annis die decima bus jejunii diebus quidlibet interdiu operari, noctu tamen concessum : vetitum etiam aqua calida juxta morem corpus abluere, calceos induere, unguento uti, aliaque ad delicias excogitata adhibere ; permissum tamen faciem, pedes, manusque lavare, sed extra balnea, quæ illis diebus clauduntur.

(1) Quoties ad dies septem erant jejunia celebranda, Senatus ea indicebat servanda diebus quatuor proximis Lunæ, et tribus Jovis hebdomadarum sequentium. Ritum autem R. Maimonides exacte proponit Tractatu de Jejunio. Producta in plateam urbis Arca, omnique populo convocato, saccis, ciliciisque induti libro Legis cinerem aspergunt eo consilio, ut populus uberiores lacrymas effundat. Postea unus e populo partem cineris apprehendit, et tum Principis, tum Patris Synedrii ei parti capitis imponit, cui Phylacteria solent admoveri, ut pudore suffusi resipiscant. Quo facto singuli sublato cinere caput conspergunt. Postea jubent, senem inter cæteros sapientiæ laude insignem assurgere, circa quem undique cæteri sedent. Si senex præsto non sit, sapientem alium virum eligunt. Quod si uterque desit, viro probis moribus, et vitæ integritate præstanti onus imponunt, ut coram cæteris sermonem instituat, doceatque, neque cilicium, neque saccum, neque jejunium quidquam valere, nisi ex animo resipiscant, et Ninivitas imitentur. His peractis, ad preces fundendas surgunt, et cæteris in recitandis precibus præit, cujus domus pietate, religione, et divitiis inter Hebræos antecellit. Precum initium sumitur ex *Seder Tephillòt* et recitantur preces ad benedictionem גואל ישראל. Preces constant ex iis præcipue S. Scripturæ locis, in quibus de buccinis motio fit, et iis, quibus calamitatis præsentis discrimen, et periculum maximum subjicitur. Legitur Psalmus 120. *Ad Dominum in angustia mea clamavi, et exaudivit me ;* et Psalmus 121. *Levabo oculos meos in montes,* et Psalmus 130. *De profundis clamavi ad te, Domine ;* et Psalmus 102. *Oratio afflicti, cum deficeret angore.* Preces autem ita solent absolvi : *Is, qui Abrahamo patri nostro in monte Moriâ respondit, respondeat vobis, et vocem hodie exaudiat clamoris vestri. Benedictus esto, o Domine, Redemptor noster.* His sex benedictiones adduntur, in quarum singulis Dei misericordia et clementia exposcitur sententiis ex Sacris litteris petitis, et rei præsenti accommodatis. Quoties vero hæc septem jejunia indicuntur, toties ubicumque locorum, precibus absolutis, cæmeteria adeunt, ibique effusis lacrymis veniam peccatorum deposcunt, Deumque sibi propitium reddere conantur. Si placet, precandi rationem vide in *Seder Tephillòt.*

(2) Præter jejunium publicum vi Legis servatum tempora præfinita jejuniis publicis servandis in memoriam calamitatum maximarum, quæ olim populo Hebræo acciderunt, quatuor fuerunt. Primum jejunium indictum die tertio mensis Septembris ob Godoliam filium Akibæ eo die occisum in Hierosolymitanæ urbis direptione et excidio : alterum die decimo Decembris ob arctissimam ejusdem urbis obsidionem a Rege Nabuchodonosor factam : tertium die decima septima Junii ob Legis tabulas fractas, urbem per Babylonios expugnatam, abrogationem Sacrificii Jugis tempore Templi prioris, Librum Legis combustum jussu Regis cujusdam Græci, ejusque simulacrum in templo erectum : quartum denique die nono mensis Julii ob excidium Templi primi et secundi. His jejuniis ab Opitio additur dies decimus tertius mensis Februarii, quo celebratur memoria jejunii, quod Amani tempore Judæos omnes ad internecionem quærentis ab Esther servatum fuit.

Septembris, quod unicum jejunium a Deo præceptum fuisse colligitur ex Sacris litteris, ac propterea κατ' ἐξοχήν dies ille vel absolute *Jejunium*, vel *Dies jejunii* nuncupatur. De jejunio autem publico extra ordinem indicto mentio fit Jeremiæ 36. *Factum est in anno quinto Joachim Regis Juda in mense nono, prædicavere jejunium in conspectu Domini omni populo Hierusalem universæ multitudini, quæ confluxerat de civitatibus Juda.* Sic Esdræ lib. 1. cap. 8. *Prædicavi ibi jejunium juxta fluvium Ahava, ut affligeremur coram Domino Deo nostro, et peteremus ab eo viam rectam nobis.* Pariter lib. 2. Paralip. cap. 20. *Josaphat Rex timore perterritus totum se contulit ad rogandum Dominum, et prædicavit jejunium universo Juda.*

Affer mihi ex Sacris litteris locum aliquem, in quo de jejunio publice celebrato mentio fiat. — Resp. Non unus locus, sed multi jejunii publice celebrati in Sacris litteris legentibus occurrunt. In libro enim 1. Machabæorum cap. 3. habetur : *Et congregati sunt, et venerunt in Maspha contra Hierusalem, qui locus erat orationis in Maspha ante in Israel ; et jejunarunt illa die, et induerunt se ciliciis, et cinerem imposuerunt capiti suo, et disciderunt vestimenta sua.* Et cap. 13. lib. 2. *Omnibus petentibus a Deo misericordiam cum fletu, et jejuniis per triduum continuum prostratis hortatus est eos Judas, ut se præpararent.* Judicum vero cap. 20. *Omnes filii Israel venerunt in domum Dei, sedentes flebant coram Domino, et jejunaverunt die illo usque ad vesperam, et obtulerunt ei holocausta et pacificas victimas.* Præterea lib. 1. Reg. cap. 7. *Congregate universum Israel in Maspha, ut orem pro vobis Dominum. Et convenerunt in Maspha, et hauserunt aquam, et effuderunt in conspectu Domini, et jejunarunt in die illa, atque dixerunt ibi : Peccavimus Domino.* Denique Judith cap. 4. jejunium a populo Hebræo celebratum luculentius legentium oculis subjicitur. *Clamavit omnis populus ad Dominum instantia magna, et humiliaverunt animas suas in jejuniis et orationibus, ipsi, et mulieres eorum : et induerunt se Sacerdotes ciliciis, et infantes prostraverunt contra faciem Templi Domini. Tunc Eliachim Sacerdos Domini magnus circuivit omnem Israel, allocutusque est eos dicens : Scitote, quoniam exaudiet Dominus preces nostras, si manentes permanserimus in jejuniis et orationibus, in conspectu Domini. Ad hanc exhortationem ejus deprecantes Dominum permanebant in conspectu Domini, ita ut etiam qui offerebant Domino holocausta, præcincti ciliciis offerrent Domino Sacrificia, et erat cinis supra capita eorum, et ex toto corde suo omnes orabant Deum, ut visitaret populum suum Israel.* Utinam nunc temporis antiquos Hebræos Christiani imitarentur corpus jejunio affligentes, peccatorumque veniam a Deo lacrymis et precibus assiduis exposcerent. Paratum certe ad parcendum semper invenirent, cum in Sacris litteris pollicitus sæpe sit, se exauditurum omnes, qui ex animo invocant illum, et ab omnibus angustiis et calamitatibus eos erepturum.

Jejunii vero privati rationem unde colligis? — Resp. Ex multis pariter Sacræ Scripturæ locis elicio pri

vatum jejunium servatum fuisse. Nam lib. 2. Reg. cap. 12. de Davide hæc leguntur. *Deprecatus est Dominus David pro parvulo, et jejunavit jejunio, et ingressus seorsum jacuit super terram.* Paulo vero post idem David ait : *Propter infantem, dum adhuc viveret, jejunavi, et flevi. Dicebam enim : Quis scit, si forte eum mihi donet Dominus, et vivat infans.* Libro vero 3. cap. 21. *Cum audisset Achab sermones istos, scidit vestimenta sua, et operuit cilicio carnem suam, jejunavitque, et dormivit in sacco, et ambulavit demisso capite.* Ita Judith cap. 8. *Judith in superioribus domus suæ fuit sibi secretum cubiculum, in quo cum puellis suis clausa morabatur, et habens super lumbos cilicium jejunabat omnibus diebus vitæ suæ, præter Sabbata, et Neomenias, et Festa domus Israel.*

Cedo ritus in jejunio tum publico, tum privato servandos? — Resp. Tempore jejunii publici educebatur in plateas תבה *Arca*, in qua Codex sacer servabatur, convocabatur populus, cinere Arca operiebatur, et concione ad populum habita, preces multæ ad veniam peccatorum impetrandam recitabantur. Vestis autem jejunantium tum in publicis, tum in privatis jejuniis erat cilicium, sive saccus, ut habetur ex Psalmo 35. 13. *Ego autem cum mihi molesti essent, induebar cilicio.* Nigrum cilicium fuisse multi volunt, eaque magnitudine ut corpus totum ambiret. Lib. 2. Reg. cap. 6. 20. His adde caput cinere conspersum, vestes scissas, capillos solutos, et alia luctus, et resipiscentiæ signa, et indicia.

Christo probatumne fuit jejunium? — Resp. Ita prorsus. Præterquam quod enim ipse jejunando Moysis et Eliæ consuetudinem spatio quadraginta dierum et noctium est imitatus, jejunii servandi rationem etiam aliis tradidit Matth. 6. 16. *Cum jejunatis, nolite fieri, sicuti hypocritæ, tristes. Exterminant enim facies suas, ut appareant hominibus jejunantes.*

Quo tempore licuit jejunare? — Resp. Diebus quibuslibet corpus jejunio affligere, pravosque animi motus per illud in officio continere licebat, Sabbatis exceptis, aliisque diebus festis cum lætitia, et gaudio transigendis, ac propterea *diebus bonis* dictis, veluti Noviluniis, et solemnitatibus Purim, et Encæniorum. Vetitum itaque propterea hisce diebus jejunia publica indicere, ut habetur *Taanith* 11. 10. Porro ad stellarum ortum jejunium producebatur, ad quarum conspectum finis impositus diei jejunio sacro censebatur. Quamquam magis pii, et religiosi noctem etiam jejuni præterierunt, et ad tres dies et noctes ipsas jejunium produxerunt. Hinc Esther cap. 4. v. 16. Mardochæum alloquens inquit : *Vade, et congrega omnes Judæos, quos in Susan repereris, et orate pro me. Non comedetis, et non bibetis tribus diebus, et tribus noctibus : et ego cum ancillis meis similiter jejunabo.* Verum trium hebdomadarum jejunium, quibus Daniel cap. 102. ait se abstinuisse ab omni cibo et potu, non videtur esse intelligendum de jejunio tum diurno, tum nocturno.

Placetne singula jejunia Hebræorum exhibere juxta ordinem mensium? Resp. Libentissime hac in re tibi morem gero. Facilius enim hac ratione jejunia ab Hebræis quotannis servanda memoriæ mandabuntur.

Nisàn, Martius. — 1 Die celebrant jejunium ob mortem filiorum Aaron. 10 Ob mortem Mariæ Prophetissæ. 26 Ob mortem Josue.

Iiàr, Aprilis. — 10 Ob mortem Eli. 28 Ob mortem Samuelis.

Sivàn, Maius. — 23 Ob defectionem 10 Tribuum ad cultum vitulorum. 25 Ob necem martyrum decem illustrium a Romanis occisorum, הרוגי מלכות 26 Ob combustionem R. Chaninæ ben Teradjon cum Sacro Codice.

Tamùz, Junius. — 17 Ob fractas tabulas Legis, et expugnationem urbis per Babylonios.

Ab, Julius. — 1 Ob mortem Aaronis. 2 Ob dictum Dei de non introituris in terram Sanctam. 9 Ob Excidium Templi primi, et secundi. 18 Ob extinctionem lampadis Occidentalis in lychnucho Sacro; imperante Achaz.

Elùl, Augustus. — 18 Ob mortem exploratorum terræ Sanctæ.

Tisrì, September. — 3 Jejunium Godoliæ. 5 Ob R. Akiban in carcerem detrusum. 7 Ob sententiam latam in cultores aurei vituli. 10 Dies Expiationis.

Marchesvàn, October. — 6 Ob exæcationem Sedeciæ.

Chisleù, November. — 28 Ob Codicem Sacrum a Rege Joakim combustum.

Tebèt, December. — 8 Ob versionem Græcam Pentateuchi factam imperante in Ægypto Ptolomæo Philadelpho. 9 Ob mortem Ezræ. 10 Ob Urbem obsidione cinctam a Rege Babyloniæ.

Scebàt, Januarius. — 5 Ob mortem Seniorum. Judic. 2. 7. — 23 Ob congregationem Israelitarum contra Benjaminitas. Jud. 18.

Adàr, Februarius. — 7 Ob mortem Mosis. 9 Ob dissensionem Hillèlis et Schammài. 3 Jejunium Esther.

DISPUTATIO SECUNDA.

DE SECTIS JUDÆORUM.

Ex quibus hominibus Judæorum populus constabat? — Resp. Hebræorum populus in duo hominum genera sejunctus erat. Alii ex Hebræis vocabantur indigenæ, Græce αὐτόχθονες, alii advenæ, sive Græco nomine

προσήλυτοι ; quod deinde Proselytorum nomen ab omnibus retentum, qui in Latinum sermonem Græcas historias verterunt. Indigenæ itaque ii omnes erant, qui ab Israel ortum ducentes circumcisioni a Deo Abrahæ Geneseos decimo octavo capite præceptæ se subjiciebant ; Proselyti vero, qui Idololatria et Gentium, unde nascebantur, disciplina rejecta, vero Dei cultui se mancipabant, circumcisique pro indigenis ex Dei mandato Exodi duodecimo habebantur. Quomodo autem ex Gentibus ad Judæos per circumcisionem transirent, habemus exemplum tum in Genesi de Sichemitis, tum in Judith de Achior. Porro maximo studio et contentione, Proselytos a Judæis fuisse conquisitos, colligitur ex Matthæi capite vigesimo tertio, ubi Christus sic Judæos alloquitur : *Vos circuitis mare, et aridam, ut faciatis unum Proselytum, et cum fuerit factus, facitis eum filium gehennæ duplo, quam vos.*

Quot sunt Judæorum Sectæ? — Resp. Post Prophetarum sub Templo secundo silentium (1) ex variis hæresibus et pugnantibus inter se de Religione sententiis nonnullæ inter Judæos sectæ ortæ sunt ; tresque aliarum capita et principes (2) recensentur, scilicet Sadducæorum, Pharisæorum et Hessæorum. Quod attinet ad originem, præpostera et vesana de nonnullis Religionis dogmatibus opinio primum Sadducæos invasit ac tenuit ; sed cum Pharisæorum secta altius cæteris caput extulerit, omniumque celeberrima brevi tempore evaserit, eam primo loco prosequimur.

Quomodo principem locum, originis ratione habita, tenere ais Sadducæorum sectam, cum ante Babylonicam captivitatem Naziræos, Rechabitas et Kenæos fuisse legamus? — Resp. Licet Naziræorum, Rechabitarum et Kenæorum singularis et præcipua quædam vivendi ratio et disciplina eos diversos admodum a reliquo populo reddiderit, et ab ejus societate ac vinculo quodammodo separaverit ; attamen cum veram germanamque Religionem ceteris omnibus communem diligenter servarint, nullisque privatis opinionibus vel sententiis ab ea unquam desciverint, nullam omnino Sectam eos constituisse, sed accuratius sanam Religionem in idem vitæ studium consentientes exercuisse dicendum est.

(1). De sectarum Judæarum origine Cunæus de Repub. Hebræorum lib. 2. c. 17. hæc habet. *Dissensionum atque sectarum nomina tunc reperta demum sunt, cum Vates sacri sub Templo posteriore nulli essent, et Judæorum cultum nesciret amplius Judæa natio. At ante cum Prophetarum vox Palæstinam sub priore Templo personaret. Idololatriam quidem sæcula viderunt, hæreses autem, perversæque et pugnantes de Religione sententiæ nusquam erant. Cujus rei ratio per quam probabilis edi potest. Enimvero qua tempestate Vates verba cum Numine commutabant, aut alio pacto cœlitus accipiebant, quæ publicanda mortalium generi erant, nullæ disceptationes, controversiæque de Legibus divinis oriri poterant. Auctoritate enim plus quam humana armati Vates Legum sacrarum, atque ipsius Numinis voluntatem proloquebantur. Quare, qui illis ausculture recusabant, profecto quoniam infirmitate judicii, aut errore, vel ignorantia labi non poterant in pravos sensus, necesse fuit, ut refractarii, contumacesque fierent, et, excussa pietate, ad Idolorum cultum desciscerent. Nil medium erat. Capessunda Vatum imperia erant, aut ponenda Numinis reverentia fuit. At sub Templo posteriore, cum Prophetas major vis, afflatusque divinus non ageret, omnia hæc secus fuere. Quoniam enim jam nusquam erant sacrarum Legum cœlestiumque arcanorum consulti, in quorum verbis inesset plena fides, continuo dehinc mortales, non contenti scire, quæ ab illis acceperant, ardorem mentium ultra ad rimandum omnia tulere, et suis se tenebris involvit humana imbecillitas. Quare controversias et quæstiones ex Sacris Litteris eruere morbus esse cœpit deterioris ævi.... Ex quo natæ disputationes et sententiæ contrariæ sunt, et, cum pertinax studium, pravaque ambitio accederet, sectæ atque Hæreses extiterunt.*

(2). Falsas trium Sectarum Judaicarum doctrinas Philosophiæ nomine intelligendas esse nonnulli arbitrantur, de quo quidquid sit, illud certe verum, Judæos plurima ex Philosophorum placitis sumpsisse, eaque progressu temporis sua fecisse. Hinc Josephus in l. 18. antiquitatum Judaicarum testatur, Pharisæos ad Stoicorum sectam proxime accessisse, et e Pythagoræ schola μετεμψύχωσιν, *Metempsycosin*, hausisse. Actus autem Apostolorum clare indicant, Sadducæos Epicuri sententiam secutos esse, genios, dæmonesque negantis ; et Eusebius cum Josepho Antiquit. Judaicarum lib. 13. cap. 8. refert, Hessæos idem cum Pythagoræis in multis sensisse.

CAPUT PRIMUM.

DE PHARISÆIS.

Pharisæi unde dicti? — Resp. Alii volunt ita appellatos Pharisæos ab expansione phylacteriorum ; alii ab eorum operibus in conspectu omnium factis ; alii ab interpretatione Legis (3), quam explanabant ; alii, quorum opinio magis arridet, a separatione a reliquis hominibus. Ceterum omnium sententia nititur verbo *separavit*, *sejunxit*, unde Pharisæi nomen deducitur (4).

Phylacteria, sive Tephillin (5), *quibus etiam hodie He-*

(3). Huc referenda, quæ Cunæus de Rep. Hebræorum lib. 2. cap. 17. ait : *Pharisæi homines supra modum factiosi commentis suis Legem Divinam multo latius, quam summus Moses voluit, extenderunt.*

(4). Pharisæi dicti פרושים, vel פרישין *separati* a verbo פרש *separare*, vitæ sanctimonia vel vera, vel ficta ab aliis sejungebantur. Creduntur traxisse originem ab חסידים *Hasidæis*, qui generis nobilitate ; pietatis, ac religionis studio inter cæteros eminebant. In scriptis Hebræorum a tempore Simeonis ben Setah, et deinceps de iis mentio fit. Uni et eidem tempori hujus sectæ ortus non est tribuendus, sed Traditionibus honor paulatim habitus in causa fuit, ut ipsa quoque paulatim cresceret, et cum סג *Sepe*, ut Hebræi vocant, Legi facta vires acquireret.

(5). Tephillin, dum orant, Judæi adhibent ex Rabbinorum præcepto, licet ipsi *constitutione Mosis e monte Sinai* iis uti glorientur. Cum his ornamentis preces recitantes facile a Deo se exauditum iri sibi persuadent. Hæc Tephillin Græce φυλακτήρια, *conservatoria* Legis appellantur, de quibus Evangelista Matthæus 23. 5. πλατύνουσι δὲ τὰ φυλακτήρια αὐτῶν. *Dilatant enim phylacteria sua*, per quæ a Christo Pharisæorum hypocrisis est patefacta. Ampliabant enim Pharisæi fimbrias, et adeo protrahebant, ut terram tangerent. His quasi paludamento ornati prodibant in forum, gestiebantque ab hominibus salutari, et vocari Rabbi. De his phylacteriis D. Hieronymus ad locum D. Matthæi citatum ait : *Ligabis ea in manu tua, et erunt immota ante oculos tuos. Et est sensus. Præcepta mea sint in manu, ut opere compleantur : sint ante oculos tuos, ut die ac nocte mediteris in eis. Hoc Pharisæi male interpretantes scribebant in membranis Decalogum Mosis, id est, decem verba Legis, complicantes ea, et*

brœi utuntur, quid sunt? — Resp. *Tephillin*, seu *Phylacteria*, apud Hebræos sunt ligamina, quæ oraturi fronti et brachio Judæi alligant eo consilio, ut præceptorum Dei recordentur; quare recte *precum monimenta* vocaveris. In Novo Testamento *Phylacteria* appellantur, in Veteri *Totaphòt*. Quæ fronti alligantur, dicuntur תפלין של ראש, eorumque figura erat corium quadratum cum quatuor lacunis, quæ quatuor Scripturæ textus continent. Hoc corium capiti imponunt, teguntque pileo, et duo lora, quibus corium nectitur, a parte anteriore capitis dependent. Quæ vero nudo sinistro brachio alligantur, ut cordi proxima sint, ex eadem materia, ac prima, constant, eosdemque textus Biblicos complectuntur, vocanturque תפלין של יד; in eo tamen a prioribus differunt, quia horum unicum est nudo brachio alligandum, et digitis manus sinistræ inserendum, ut deorsum per eos pendeat.

Cum aliam etiam vestem precum tempore Hebræi adhibeant ab ipsis Tallèt *nuncupatam, quæso, mihi eam describe.* — Resp. *Tallèt*, sive *Tallît*, est una ex duabus vestibus, quibus precum tempore, et in Sacris peragendis Hebræi induuntur, estque vox apud Rabbinos usurpata, ita dicta ab operiendo. *Velum* optime dixeris. Ex tenui lana confecta est, quadrata, capiti et collo tegendo accommodata, a cujus singulis angulis *peniculamentum* (1) pendet quatuor nodis colligatum. Ex Lege quælibet Judæorum vestes talibus fimbriis ornatæ esse deberent, sed ad evitandam derisionem sub vestibus omnibus vestem parvulam quadratam gestant, quæ recte a nobis sermone vulgari diceretur *pazienza*, ab ipsis vero appellatur vestis *quatuor alarum*, quia ex ea a quatuor angulis quatuor ציצית pendent.

Quo tempore Pharisæorum Secta orta est? — Resp. Originis Sectæ Pharisæorum certum ac determinatum tempus definire non possumus. Certe ante Prophetas Pharisæi non extiterunt; multo vero minus Prophetarum tempore, cum opiniones Sacræ Scripturæ contrariæ, si quæ exoriebantur, eorum auctoritate et voce sublatæ statim evanescerent. Hinc liquido patet, eo tempore nullum omnino Sectis locum fuisse. Itaque, ubi Prophetæ defecerunt, post Sadducæos non multo tempore Pharisæos natos esse probabile est, et intra centum et quadraginta annorum curriculum ante natum Christum, ut ex Josepho colligitur (2).

Ex qua vero Tribu Pharisæi ortum trahunt? — Resp. Pharisæorum originem cuilibet Tribui acceptam esse referendam communior ac receptior est sententia. Nam ex Tribu Simeonis omnes descendisse (3), ut nonnulli mordicus defendunt, falsissimum est, cum inter eos multi fuerint Sacerdotes, ut Terphon et Josephus; alii Levitæ, ut Hyrcanus; alii Benjamitæ, ut Hillel; alii denique alias Tribus tanquam parentes agnoverint.

In quo consistebat Pharisæorum separatio a communi hominum consuetudine? — Resp. In multis (4). Assiduo enim perpetuoque Legis studio commendabantur; gloriabantur, se esse sanctiores reliquis, Legique exactius satisfacere; urbis strepitum civilesque contentiones impense vitabant; præter populi morem vestibus Monachorum similibus ad talos demissis induebantur; gravi incessu procedebant, traditionesque Patrum tanti faciebant, ut Sacræ Scripturæ anteferendas censerent.

Quænam erant præcipua ipsorum dogmata? — Resp. Impiorum animas æternis cruciatibus torqueri (5), piorum vero ex uno in aliud corpus migrare credebant; Astronomiæ addicti omnia fato et astris tribuebant (6); mordicus traditiones Patrum tuebantur;

ligantes in fronte, et quasi coronam capiti facientes, ut semper ante oculos moverentur. Quod usque hodie Indi, et Persæ, et Babylonii faciunt; et qui hoc habuerit, quasi religiosus in populis judicatur. Nunc temporis in his membranis Decalogum Hebræi non describunt, sed alios Pentateuchi versiculos a Maimonide indicatos in lib. 1. *Haijad* cap. 1. *Halachòth Tephillin* n. 1. Ad Tephillin *capitis* quatuor membranæ distinctæ adhibentur, in quibus loca Scripturæ exarantur; ad Tephillin vero *manus* una tantummodo membrana. Vide *Orach chajim* n. 32. vers. 2. In cæteris etiam paragraphis multa ad Tephillin pertinentia invenies. Φυλακτήριον Græcis est etiam περίαμμα *amuletum*, quòd corpori alligatur adversus fascinationes.

(1) Fila *penicutamenti* volunt Rabbini conficienda esse ex lana tonsa, aut ex lino; non ex reliquiis staminis relictis a textore in extremitatibus panni, non ex pilis a bestia evulsis, non ex lana furto ablata, vel lana sanctificata, cultuique Divino dicata. Si aliter fiat, peniculamentum profanum censetur.

(2) De Jonatha Assamonæo Pharisæorum temporibus mentio fit a Flavio Josepho l. 13. c. 9. annis ante Christi ortum circiter centum et quadraginta, ex quo infertur, Pharisæorum sectam post Prophetas natam fuisse.

(3) Opinionem statuentium, Pharisæos ex Tribu Simeonis originem traxisse, rejiciunt Dissertationibus suis Opitius, et Rechenbergius.

(4) Quod attinet ad Legis studium, Josephus eos σοφιστὰς appellat. Neque mirum; cum antiquis temporibus Pharisæi *sapientes* fuerint nuncupati. Si vero vitæ sanctitas consideretur, qua se cæteris præstare gloriabantur, satis sit illud Lucæ 18. 11 : *Ago tibi gratias, quod non sum sicut reliqui homines, raptores, injusti, adulteri* etc. De vestibus autem ab ipsis adhibitis natum proverbium : *vestes populi terræ conculcatio sunt Pharisæorum.*

(5) D. Epiphanius hæc de Pharisæis habet. *Pharisæi eadem cum Scribis sentiebant. Virginitati et continentiæ studebant, frequenter orabant, cavantes ne qua se labe corporis macularent; decimabant decimationes, sacrificia, et vota exactissime persolvebant.* Josephus vero : *Certiorem legalium rituum cognitionem professi sunt, vitam abjectam egerunt, nihil molle, nihil delicatum adhibentes. Fato omnia tribuerunt, nec tamen liberum hominis arbitrium sustulerunt, Judicium Dei futurum censuerunt, quo homines pro meritis præmia, pœnasque consequerentur, animas immortales duxerunt, earumque post mortem alias æterno carceri destinandas, alias in vitam reversuras, ita ut bonorum animæ in corpora hominum remigrarent, malorum autem in pecudum.*

(6) Apud Hebræos fatum dicitur *planeta*, vel *astrum*, quod quidem in homines agit, ita tamen, ut non cogat. Hinc illud apud eosdem vulgatum illud : *Omnia pendent ab astris*, quo innuitur, omnia astrorum imperio subesse. Abraham Zachuth de Pharisæis ait : *Credunt quidem planetam juvare, nihilominus relinquunt liberum arbitrium in manu hominis.* Zonaras vero pag. 189. *Fatum esse docent, hoc tamen ei tribuentes, ut illius impulsus vincere possint.* Vide Voss. de Idol. lib. 2.

minuta quælibet decimabant veram præcepti mentem malitiose prætereuntes; seipsos cædentes, phylacteria dilatantes, et fimbrias producentes in cætibus et conventibus orabant, longasque preces effundebant hominibus fucum facientes; qualibet hebdomade die Lunæ et Jovis jejunabant; nefas putabant cum peccatoribus comedere, vel eorum familiaritate uti.

Quanti fiebat hæc Secta? — Resp. Donec pietatem coluit, et benevolentiam charitatemque in pauperes ac egenos exercuit, magno in honore ac reverentia habita est (1); postquam autem, labente paulatim disciplina, a primæva origine deflexit, et ad vitia delapsa est, in omnium risum et contemptum incidit. Hinc ex variis nominibus temporis progressu a populo Pharisæis impositis (2), quæ vel superstitionem, vel arrogantiam, vel probitatem, vel pietatem designant, infertur, quosdam ex ipsis etiam iniquioribus temporibus veram religionem studiose sectatos esse, alios vero omnes hypocritas fuisse, fictoque et simulato animo Deo coram hominibus cultum et honorem exhibuisse.

Propter quæ vitia in Novo Testamento Pharisæi vituperantur? — Resp. Cum omnia singillatim recensere longum ac difficile sit, scire sufficiat, eos avaros, superbos, callidos, circumscriptores fuisse, inania quædam juramenta se magni facere jactasse, vera et propria contempsisse, nullam misericordiam in pauperes, nullam in parentes charitatem exercuisse, omnino in omnibus nefarios, ac scelestos hypocritas egisse (3).

CAPUT II.

DE SADDUCÆIS.

Cedo mihi Sadducæorum sectam? — Resp. Sadducæi (4) juxta probabiliorem sententiam a Saddoco, viro doctissimo, Antigoni discipulo, nominati, sicuti ab Arrio Arriani, a Pelagio Pelagiani textui mordicus adhærentes (5) traditiones rejiciebant, quælibet dogmata Sacræ Scripturæ contraria defendebant, animas hominum mortales credebant, omnia denique libero hominis arbitrio adscribentes Angelos, spiritus, et divinam providentiam negabant (6). Sadducæi aliquando intelliguntur etiam sub nominibus *Minim*, *Epicurim*, et *Karæim*. Animadvertendum tamen est, Karæos hodiernos valde distare a Sadducæis, cum resurrectionem credant, et pro certo habeant, justos præmio esse afficiendos, injustos vero æternis cruciatibus esse torquendos, Mahummedistæ (7) adeo capitali odio Sadducæos insectabantur, ut, vel summo redemptionis pretio oblato constanter rejecto, quoslibet ex ipsis interficerent.

Quo tempore natam Sadducæorum sectam arbitraris? — Resp. Illud certum (8), eos ante Pharisæos extitisse, incertum tamen, quo potissimum tempore floruerint. Si chronologos audimus, sectam hanc anno ab Orbe condito circiter ter millesimo septingentesimo natam volunt, scilicet annis fere ducentis ante Christum.

Quid Sadducæorum sectæ originem præbuit? — Resp. Ex præpostera verborum Antigoni (9) expla-

pag. 560. 561. et seqq.

(1) D. Paulus Actor. 26. 5. gloriatur, se a Majoribus secundum exquisitissimam illam hæresim religiosi cultus vixisse Pharisæum, et ad Philippenses 3. 5. ut inanes Pseudoapostolorum jactantias refellere, ait, se *Hebræum ex Hebræis, et secundum Legem Pharisæum esse*. Josephus etiam de Pharisæis honorificam mentionem facit l. 18. c. 2 Antiq. Judaicarum. *Pharisæorum victus simplex est, nullis mollitus deliciis: et quidquid his ratio dictavit, id sequuntur pertinaciter, majores natu venerantur, nec audent eis responsare monentibus, aut obloqui.*

(2) Vide Talmudis librum *Sotà* fol. 22. ubi Pharisæos ob multa vitia septem ludicris nominibus nuncupatos animadvertes.

(3) Ex multis Evangelii locis colligitur, fere omnia Pharisæorum opera ad inanem ostentationem fuisse composita, eoque consilio facta, ut pietatis ac religionis famam sibi acquirerent. Huc spectant preces longæ in publicis conventibus peractæ. Luc 5. 33. decimæ exactissime solutæ etiam de rebus minimis, Matth. 23. 23. crebræ manuum, calicum, et aliorum ablutiones. Marc. 7. 3. 4. Jejunia ad superstitionem servata. Luc 5. 33. Matth. 9. 14. et alia hujusmodi.

(4) A Nicolao Lyra in cap. 5. Actorum, D. Epiphanio lib. 1. cap. 14. et aliis alia nominis Sadducæorum origo affertur a nomine Hebraico צדק *justitia*; sed cum ex multis Auctoribus pateat, eos fuisse homines scelestos, et impios, facile hæc sententia rejicitur. Auctor Juchasin p. 139. ait: *Sadducæi impii fuerunt, et pravis moribus imbuti, unde et plebi exosi.* Alii sævos, et inhumanos. alii agrestes, duros, et truculentos homines Sadducæos appellant.

(5) Cunæus de Rep. Hebræorum lib. 3. cap. 11. de Sadducæis hæc habet: *Sadducæi, ut inquit Josephus, fatum negarunt, atque omnia nostro arbitrio subjecerunt, animas mortales esse, ac propterea resurrecturas non esse, dixerunt. Deum mala omnia videre negarunt, et inhumani, ac longe ab omni communione aversi fuerunt, et, ut addit S. Epiphanius, Angelos, et Spiritum Sanctum ignorarunt, atque omnia æqualiter cum Samaritis observarunt, cum tamen Judæi essent, et Hierosolymis sacrificium facerent.* Præterea traditiones, et explicationes Pharisaicas Sacræ Scripturæ Sadducæi respuebant. Nonnulli opinantur, eos solum Pentateuchum pro verbo Dei habuisse. Hæc opinio fortasse ex eo nata est, quod Josephus Antiquit. l. 13. c. 18. scribit, Sadducæos soli Legi scriptæ Mosis adhæsisse, quæ Traditionibus opponebatur, quod idem affirmat D. Hieronymus. *Sadducæi quinque tantum libros Mosis recipiebant, Prophetarum vaticinia respuentes.*

(6) Abraham Zachuth in Juchasin de Sadducæis ait: *Sadducæi negarunt Creatorem curare res humanas, et providentiam præponderare*, quorum pravam opinionem rejicit R. Abarbenel his verbis: *Sors mercedis ex Lege homini servatur in sæculum futurum.*

(7) Sadducæi Mahummedistis mirum in modum erant exosi. Hinc in eorum Jure hic canon reperitur: *Occidatur Sadducæus, et non accipiatur pro eo pœnitentia.* Vide Hottingerum l. 1. c. 8. Historiæ Orientalis.

(8) De tribus præcipuis Judæorum sectis Josephus mentionem facit Antiquit. Judaicarum l. 18. c. 2. sed non eo ordine, quo natæ sunt. *Judæi a multis retro sæculis in tres Sectas erant divisi, Essenorum, Sadducæorum, et eam, quæ Pharisæorum vocata est.* D. Epiphanius autem septem Judæorum hæreses numerans primos facit Sadducæos. Fuerunt porro hæ: Sadducæi, Scribæ, Pharisæi, Hemerobaptistæ, Nazaræi, Osseni et Herodiani. Vide Cunæum lib. 3. cap. 11. Apud Judæos Hemerobaptistæ dicebantur, quia quotidie religionis causa lavabantur.

(9) Antigonus Sochæus præceptorem cum magna nominis celebritate egit, auctoritate plurimum potuit, et inter cæteros discipulos Sadokùm, et Baithosum

natione orta est Sadducæorum secta. Cum enim Rabbinorum verba (1) a discipulis tanti fiant, ut iis sine ulla dubitatione et examine quacunque in re obtemperandum omnino censeant, factum est, ut duo discipuli Antigoni (2) Saddocus, et Baithosus ex sequenti præcepto ipsis de Deo colendo tradito magnum absurdum intulerint. *Ne sitis, sicut servi servientes Domino propter mercedem; sed sitis, sicut qui ministrant Principi suo hac conditione, ne accipiant præmium.* Ita enim male ratiocinantes verba ab Antigono prolata in absonum sensum detorserunt. Cum Deo obsequium, ac reverentia præstanda a nobis sit sine ulla spe præmii, necessario consequitur, nullam esse resurrectionem mortuorum, nullum bonum piis hominibus, nullum malum impiis propositum. Itaque mala interpretatio verborum Antigoni sectæ Sadducæorum initium dedit. Cur autem potius Sadducæorum nomen huic sectæ inditum, quam Baithosæorum, ea est caussa, quia Baithosum nothum, spuriumque reputantes tanquam principem sequi sunt dedignati.

Discrimenne ullum intercedit inter Sadducæos et Samaritanos? — Resp. Judæis cum Samaritanis nulla omnino necessitudo ac familiaritas erat, maxima autem cum Sadducæis. Odium enim plus quam Vatinianum, et capitale inter Judæos et Samaritanos fuisse ex multis elicitur, sed præcipue ex privilegio reliquis gentibus permisso, ut omnes ad religionem Judaicam tanquam Proselyti transire possent, Samaritanis denegato, et ex excommunicatione (3) iis inflicta qui in re qualibet vel minima eorum opera et societate uterentur. Quod vero attinet ad religionem (4), invicem admodum dissentiebant Sadducæi a Samaritanis, cum Sadducæi Hierosolymis sacra peragerent, Samaritani vero in Templo in monte Garitim a Sanaballat Manassis socero Alexandri permissu extructo, ut ipsum Pontificatu ornaret. In eo tamen conveniebant Sadducæi et Samaritani, quod ab utrisque Majorum Traditiones rejiciebantur.

CAPUT III.

DE HESSÆIS.

Quinam fuerunt Hessæi? — Resp. Hessæi fuerunt viri religiosissimi, qui, divitiis, et illecebris omnibus contemptis, contemplationi vacabant. Versabantur quidem aliquando inter homines Pharisæorum, et Sadducæorum more; attamen ab illis sejuncti extra urbem soli degebant. Duplex porro erat Hessæorum genus (5); alii preces jugiter recitantes, laudes divinas canentes, Dei magnitudinem et bonitatem extollentes sibi vivebant; alii in ovibus pascendis, et agris colendis operam studiumque suum collocabant.

Unde Hessæorum nomen deductum, ejusque significatio quænam? — Resp. De ipsorum nomine, ejusque significatione non una est Auctorum sententia. Juxta enim variam derivationem variam ei significationem tribuunt. Alii putant, eos ita appellatos a *sanare* quasi morbis tum animæ, tum corporis mederentur (6); alii a *contemplari* nominatos, utpote contemplationi maxime deditos, vel ab *operari*, quasi Dei obsequio, et religioni bonis operibus exercendis addictos. Sunt qui volunt a voce Syriaca *pius* Hessæorum nomen derivari, quia pietatem et sanctitatem impense colebant; alii denique contendunt, eos nuncupari a *tacere*, sive חסה *latitare*, quod nobis magis arridet, quia longe ab hominum strepitu tranquillitate animi, et quiete gaudebant.

Unde originem traxit Hessæorum Secta? — Resp. Temporibus afflictissimis (7) Machabæorum quidam

habuit, qui Baithosus Baithosæorum sectæ nomen dedit. Crimen detortorum Antigoni verborum utrique, Sadoko, et Baithoso, tribuitur. Ex Auctoribus nonnulli arbitrantur, Baithosæos fuisse pejores Sadducæis. Verum tamen cum apud Judæos plerumque nomina Sadducæorum, Baithosæorum, Epicureorum, Cuthæorum, Karæorum, et *hæreticorum* promiscue accipiantur, et tamquam synonyma usurpentur, de Baithosæis nihil certi dici posse videtur. Baal Aruch ait, Sadokum, et Baithosum *duas malas familias*, sc. *Sadducæorum, et Baithosæorum* constituisse.

(1) Ea est Rabbinorum apud discipulos reverentia, et auctoritas, ut ne latum quidem unguem ab eorum verbis audeant recedere. Id vero faciunt Talmudis præcepto patres hortantis, ut liberos suos *inter genua Sapientum*, h. e. Rabbinorum collocent, quorum verba quasi Dei oracula habenda esse impie asserit, ipsorumque contemptum morte mulctandum decernit. Hinc R. Salomò Jarchì illud Deuter. 17. 11: *Non declinabis ad dexteram, neque ad sinistram*, ita interpretatur de verbis Rabbinorum: *Non declinabitis a verbis sapientum, etiamsi quis diceret de dextera eam esse sinistram vel de sinistra, eam esse dexteram.* Quid absurdius? quid impudentius?

(2) Buxtorfius in Lexico Talmudico pag. 393. *Hi duo defecerunt a præceptore suo Antigono, et negarunt Legem oralem, sive traditiones Patrum ore traditas, et crediderunt soli Legi scriptæ. Ab illis ortæ duæ sectæ, quæ Karæi, et Tzaducæi dictæ.*

(3) Drusius affert hujus excommunicationis formulam ex *Ilmedenu* desumptam lib. 3. c. 11. de tribus Sectis. *Esdras, Zorobabel, et Josue congregarunt omnem Ecclesiam in Templum Domini, adduxerunt Sacerdotes* 300. *et buccinas* 300. *et libros Legis* 300. *totidemque pueros, et clanxerunt. Levitæ autem canentes omnibus generibus anathematum devoverunt Cuthæos,* h. e. Samaritanos, *in arcano nominis Tetragrammati, ne comederet ullus panem Cuthæi (unde dictum est, qui comedit panem Samaritieum, est, ac si comederet carnem suillam) et ne proselytus fieret Cuthæus,* etc.

(4) Drusius lib. 3. cap. 10. ait de Sadducæis, qui in Samaria vixerunt, eos libros Mosis tantummodo recepisse, sed reliquos omnes Sadducæos in Judæa cum Judæis degentes etiam libros Propheticos tamquam Verbum Dei agnovisse.

(5) Godwin in Mose et Aarone lib. 1. c. 12. in duas classes Hessæos distinguit, alios Theoreticos, alios Practicos appellans. Priores quidem toti contemplationi vacabant; posteriores vero pastores, et agricolas agebant. Hinc colligitur, Hessæos non fuisse eosdem cum Naziræis, ut Zachuth in Juchasin contendit, neque cum Rechabitis, sicuti Serarius vult. Licet enim utrique vino abstinuerint; in aliis tamen diversi invicem erant. Neque Rechabitæ sectam constituerunt, utpote temporibus Jeremiæ Prophetæ viventes, cum Prophetarum tempore nullæ Sectæ essent, quod de Hessæis dicendum.

(6) Qui Hessæorum nomen a *sanare* deducunt, volunt, Hessæos medicos egisse, et per medicinam ad victum necessaria parasse.

(7) Sub Antiocho Epiphane plurimi pietate, et religione insignes ab hominum strepitu et consuetudine recedentes in solitudinem se receperunt, in eaque sibi viventes taciti, et ignoti permanserunt, donec, Hyrcano

timore perculsi a communi hominum consuetudine secedentes in speluncas se abdiderunt; rerum vero ordine in melius commutato, alii in patriam reversi sunt, alii in montanis sedem fixerunt Hessæorum nomine gaudentes, sibique instar Monachorum propriam vivendi rationem instituentes. Hinc quandiu Hessæi Deo studiosis inservierunt, magnus illis honos exhibitus; ubi vero a pietate ac religione discisceere, et in vitia præcipites ruere cœperunt, summo contemptui habiti sunt. Inter Pythagoræos et Hessæos magna affinitas et similitudo intercessit, sive dogmata spectes, sive vivendi consuetudinem consideres.

Hessæorum ratio vivendi quænam erat? — Resp. Omnia communia ipsis erant, divitiis in thesaurum collatis, unde illis cibus, vestesque albæ (1) suppeditabantur, quas tandiu induebant, donec essent attritæ; a voluptatibus abhorrentes Deum religiose colebant, in ducendis uxoribus (2) earum valetudinem per triennium experiebantur, iis prægnantibus abstinebant, se iis uti solius sobolis procreandæ caussa significantes; unctionem Hebræis usitatam aversabantur squalorem veluti decus amantes; senioribus reverentiam exhibebant; improbos e cœtu expulsos fame paulatim interire patiebantur, blasphemis statim morti traditis; ante Solis ortum sermonem de rebus profanis nunquam instituebant; ad horam quintam singuli variis operibus dabant operam, qua transacta, iterum omnes in unum conveniebant lineis præcincti velaminibus; seorsum, non in Templo (3) sacris operabantur; nullos habebant servos sibi invicem ministrantes; vino abstinentes aquam bibebant, fatoque regi homines statuebant. Porro animadvertendum, ex ipsis alios uxores duxisse, alios vero cœlibes permansisse.

Quomodo tyrones in eorum societatem eligebantur? — Resp. Anni spatio (4) extrinsecus commorantes eodem cibo alebantur, securim manibus gestantes, vestibusque albis induti. Anno expleto, in medium cœtus adducti lotionem docebantur, eorumque moribus duobus sequentibus annis probatis, tandem sectæ adscribebantur. Itaque, dato Hessæorum disciplinæ nomine, jurejurando pollicebantur, se veram Dei religionem toto vitæ tempore sectaturos, hominibusque nullam injuriam, vel damnum allaturos.

Quare in Evangelio æqua mentio non fit Hessæorum, ac Pharisæorum, et Sadducæorum? — Resp. Quia longe a civium dissidiis, et contentionibus sibi viventes ceteris non adversabantur, ut Pharisæi, ac Sadducæi, et in montibus speluncisque latitantes, et pauci numero vix agnoscebantur. Quamvis autem de Hessæis altum in Evangelio silentium sit, attamen Novi Testamenti Scriptoribus eorum dogmata non ignota fuisse liquido patet ex Epistola prima ad Timotheum cap. 5. v. 23. in qua habetur consilium ipsi Timotheo ab Apostolo Paulo datum de aqua in posterum non bibenda, aliaque recensentur, quæ in usu erant apud Hessæos.

CAPUT IV.

DE PROSELYTIS.

Quinam erant Proselyti apud Judæos? — Resp. Qui Judæorum numero ex alienigenis subinde adscribebantur, eamdemque cum ipsis religionem colentes iisdem privilegiis gaudebant, vel quibusdam legibus obtemperantes simul degebant, ut nomine a Judæis natis differrent, Proselyti nuncupabantur. Itaque Proselyti (5), ut colligitur ex voce Græ-

imperante, patefacti sunt, et de iis mentio fieri cæpit.

(1) Albas vestes adhibebant Hessæi juxta illud Salomonis Eccles. 9. 8. *Omni tempore sint vestimenta tua candida:* quas non deponebant, sicuti neque calceos, donec tempore, vel usu penitus essent attritæ. Hinc Josephus l. 2. c. 12. de bello Judaico ait de Hessæis: *Nec vestitum, sive calceos mutant, nisi aut omnino conscissis prioribus, aut longo temporis usu consumptis.*

(2) Non omnes Hessæi uxores duxerunt. Quapropter alii dicebantur ἄγαμοι, alii ἔγγαμοι. Seldenus de Jure naturali et gentium l. 1. c. 3. ait, Hessæos sine uxore viventes ex majori collegio fuisse. Hinc etiam inter eosdem nata dissensio. Uxorem enim ducentes opinabantur, nullis uxoribus ductis, genus humanum interiturum; cœlibes vero cane pejus, et angue feminas aversabantur, cum sibi persuasissent, nullam in rerum natura feminam esse, quæ viro suo fidem servaret. Verum Josephus lib. 6. antiquit. Judaicarum ait, Hessæos omnes nuptias respuisse, alienorumque filiorum adoptione ipsorum cœtum fuisse conservatum.

(3) Josephus lib. 18. c. 12. *Ad Templum donaria mittentes sacra ibi non faciunt, quod sanctioribus utantur cæremoniis. Quapropter exclusi a communi fano seorsim sacrificant* Ab eodem Joseplio, et Philone *sancti* dicuntur, nullique rei majorem operam dedisse, quam cultui Divino.

(4) De tyronibus Hessæorum societati adscribendis ita loquitur Joan. Drusius lib. 4. de tribus sectis Judæor. c. 22. *Cum aliqui ingredi volunt morem, et ritum eorum, non statim recipiunt eos, sed cibum et potum eis præbent annum integrum, et dant in manum eorum securim, induuntque eos indumento candido. Post exactum annum, si viderint mores illorum bonos esse, adducunt eos in medium cœtus sui, docentque baptizare, ut assuescant esse Sancti. Denuo post biennium introducunt eos in cœtum suum.*

(5) Cunæus de Republ. Hebræorum lib. 1. cap. 6. *Proselyti fuere alienigenæ, qui ex Gentibus procreati, sed ab Idolorum ad Dei cultum traducti circumcisione donati sunt, quos Deus pro indigenis haberi mandavit.* Exod. 12. Proselyti ex Græcis facti a nonnullis Auctoribus appellantur Ἑλληνισταὶ *Græcanici.* Verumtamen alii multo melius latiorem huic voci significationem subjectam esse volunt, ita ut per Ἑλληνιστὰς *Græcanicos, Græcistas* Judæi quilibet intelligantur tum in Græcia, tum in aliis regionibus viventes, et Græca Versione utentes; per Ἕλληνας *Græcos* autem pagani indicentur in Græcia degentes. De prioribus mentio fit Actor. 6. 1. *Ortum est murmur* τῶν Ἑλληνιστῶν πρὸς τοὺς Ἑβραίους *Græcistarum adversus Hebræos.* Per Ἑλληνιστὰς *Græcistas* intelligendi sunt Judæi ortu, et religione. Ideo autem hoc nomine appellantur, quia ipsis Græciam incolentibus, vernaculoque sermone Græco utentibus Græca Bibliorum Versio erat in usu. Hi postea Christianam religionem amplexi sunt. Per Hebræos vero Judæi intelliguntur et lingua Hebræa, et Bibliis Hebræis utentes. Itaque ex patre Hebræo, vel matre Hebræa originem trahentes Hebræi appellabantur; nati vero tum ex patre, tum ex matre Hebræis, Hebræi ex Hebræis dicebantur, cujusmodi fuit D. Paulus, qui ad Philippenses 3. 5. de se ait: *Circumcisus octavo die, ex genere Israel, de tribu Benjamin,*

cà (1), unde hoc nomen derivatur, erant advenæ primis temporibus ex Gentibus (2), postea etiam ex Christi fidelibus ad Judæos desciscentes religionis variandæ caussa, vel domicilii, artisque addiscendæ, vel exercendæ gratia ad eos transeuntes. In exordio vero nascentis Ecclesiæ ab Ethnicis, vel Judæis ad veram germanamque religionem venientes alio vocabulo Neophyti, scilicet *recens plantati* ob id unum vocabantur, ut a Proselytis Judaicam religionem amplectentibus sejungerentur.

Quomodo dividebantur Proselyti? — Resp. Trifariam (3). Alii dicebantur Proselyti justitiæ, alii Proselyti inquilini, alii Proselyti mercenarii. De his omnibus mentio fit in Exodo cap. 12. v. 44. et 45. *omnis servus emptitius*, scilicet Proselytus justitiæ *circumcidetur, et sic comedet ex agno Paschali : advena*, scilicet Proselytus inquilinus, et *mercenarius non edent ex eo.*

Quinam erant Proselyti justitiæ? — Resp. Proselyti justitiæ erant, qui sponte, nulloque impellente Judaicæ religioni se addicebant, et ad omnia ejus præcepta toto vitæ curriculo servanda sacramento se obstringebant. Ex his, qui solius religionis caussa (4)

Hebræus ex Hebræis. Sic *Bagbag* vocabatur ortus ex patre et matre proselytis, h. e. *filius proselyti*, et *filius proselytæ ;* natus vero ex proselyto, vel proselyta dicebatur *filius proselyti*, vel *filius proselytæ*, ratione habita priorum litterarum.

(1) Nomen *proselytus* trahit originem a voce Græca προσήλυτος, *advena, adventitius*, quæ dictio deducitur a præpositione πρὸς *ad*, et ἔρχομαι *venio*. Hebraice *proselytus* vocatur *peregrinus, alienigena ;* qui idem *proselytus* Græce dicitur ἔγγραπτος, et Latine *peregrinus*, sicuti habetur Exod. 22. 21. *Peregrino vim non facito, nec opprimito eum.*

(2) Proselytorum nomen speciatim tributum fuisse iis testatur Cælius Rhodiginus Lection. antiqu. lib. 5. cap. 9. qui ex Gentibus vel Judaicam religionem amplectebantur, vel in se suscepta septem Noachi præceptorum observatione inter Judæos habitabant. Leguntur autem septem Noe præcepta in Sanhedrin fol. 56. suntque hæc. 1. *de cavenda idololatria.* 2. *de benedictione Dei.* 3. *de effusione sanguinis*, vel homicidio. 4. *de non revelanda turpitudine*, seu de fornicatione. 5. *de rapina.* 6. *de judiciis.* 7. *de membro animalis vivi* non comedendo. Ex his præceptis sex priora dicuntur Adamo tradita, septimum Noe.

(3) In Jalkùt triaProselytorum genera constituuntur. *Triplices sunt Proselyti, vel peregrini : unus est, qui peregrinus evasit propter cibum ; alter, ut ulatur, ceu pauper; alter propter Nomen Sancti Benedicti*, sc. propter Deum, qui a Rabbinis dicitur per abbreviaturas *Sanctus Benedictus.* Proselytus primi generis in Sacris litteris simpliciter appellatur גר Exod. 22. 21. alter addito epitheto גר תושב Levit. 25. 47. tertius per periphrasim designatur Exod. 20. 10. Deuter. 14. 21. qui idem etiam a Rabbinis vocatur.

(4) Hujusmodi Proselyti omnium præstantissimi erant, Judæisque natis fere æquales existimabantur. Quare qui adeundæ hæreditatis ergo, vel ob amicorum benevolentiam, vel ob aliam quamlibet caussam, ad Judæos transibant, licet Religionem prætexerent, jure inter Proselytos Justitiæ numerandi non erant. Hinc Maimonides p. 2. libri *Iod* Hilcoth אסורי ביאה cap. 13. n. 14. ait, omnes accedentes, ut reciperentur tamquam Proselyti, prius examinatos fuisse : *cum venerit Proselytus, aut Proselyta ut amplectatur Judaismum, inquisitione instituta perrestigant, qua de caussa hoc faciat? Num forte divitias inde speret, vel hanc putet esse viam perveniendi ad dignitates, vel an faciat ex metu? Et si vir est, inquirunt, an amore puellæ Israelitidis sit captus?* ad Judæos transierant, cultuique divino studiosius, et impensius dabant operam, Judæis natis fere æquales censebantur; qui vero divitiarum, vel honorum cupiditate incensi nihil præter quæstum et superbiam spectabant, licet Proselyti justitiæ adscripti ab omnibus despiciebantur.

Quomodo in Judæorum numerum recipiebantur? — Resp. Hodie mares abluuntur, et circumciduntur : feminæ vero tantummodo abluuntur. Olim (5) autem a Senioribus interrogatus Proselytus, quonam consilio ad Judaicam religionem accederet, diligenter examinabatur, an ob honores acquirendos, quæstumque faciendum, an pulchritudine alicujus virginis Judaicæ irretitus, an metu coactus nomen daret. Postea, gravioribus Legis mandatis (6) ob oculos positis, pœnisque, ac præmiis commonstratis, quæ scelestos, ac pios homines in æterna vita manent, circumcidebatur, et sanguine circumcisionis aspergebatur. Post circumcisionis vulnus obductum, adhuc ipso stante in aqua, a tribus multa præcepta Legis recitabantur. Quod si mulier erat, a mulieribus aquæ immergebatur ad collum, Judicibus interea foris Legis præcepta ipsi proponentibus. Demum, jumento, aut duobus turturibus, vel duobus pullis columbarum in holocaustum oblatis, Judæorum numero adscriptus censebatur. De ablutione illud notandum, eam neque noctu, neque die solemni, neque Sabbato potuisse fieri.

Proselyti justitiæ quibusnam privilegiis gaudebant? — Resp. Jure Civitatis et jure Sacrorum (7), a quibus

Si femina, idem faciunt, et quæruni, an amore juvenis alicujus ex Israelitis flagret?

(5) Tribus cæremoniis in Judæorum numerum Proselytos Justitiæ receptos fuisse, nimirum *circumcisione, baptismo, et sacrificio* docet Maimonides Hilc. Issur. c. 13. n. 1. 4. 5. *Tribus rebus Israelitæ ingrediuntur fœdus : circumcisione, baptismo, et Korbàn*, h. e. oblatione. *Eodem quoque modo si Gentilis, vel Christianus ad fœdus admitti voluerit, et hospitari sub alis Majestatis Divinæ, et propterea receperit in se jugum Legis, necesse habet, ut circumcidatur, ut baptizetur, ut offerat Korbàn. Si fœmina est, baptismus, et Korbàn sufficiunt. Quod per circumcisionem, baptismum, et Korbàn vos estis, id etiam secundum generationes per circumcisionem, baptismum, et Korbàn est proselytus, quia dicitur Num* 15. 15. Sicut vos ita peregrinus. *Sed quoniam hodierno tempore, Templi defectu, Korbàn offerri nequit, necessaria tantummodo sunt circumcisio et baptismus.*

(6) Quæ proponebantur futuris Proselytis, lege, si placet, in Lexico Talmudico Buxtorfii pag. 407. Quærentibus nonnullis, utrum temporibus Davidis, et Salomonis proselyti justitiæ recepti fuerint, respondet Maimon. Hil. Issur. c. 13. n. 15. *Domus judicii*, vel Synedrium, *non recepit proselytos toto tempore Davidis, et Salomonis : Davidis tempore quidem, ne forte præmetu converterentur ; Salomonis autem, ne forte intuitu regni, felicitatis et magnificentiæ, in quibus Israelitæ vivebant, eorum fieret conversio. Quicumque enim se convertit a Gentilismo ad Judaismum propter rem aliquam vanam et mundanam, eum Senatus summus in numero proselytorum justitiæ habere nequit : licet autem ita sit, ac domus judicii nullos tum temporis proselytos fecerit : nihilominus proselyti perquam multi sunt facti ætate Davidis et Salomonis, idque a Senatu inferiori.* Itaque quamvis Sanhedrin hujusmodi proselytos non receperit, receptos tamen a Senatu inferiori toleravit, ut periculum faceret, utrum eorum conversio firma ac stabilis esset.

(7) Quamvis Proselyti justitiæ privilegiis omnibus

Gentes et Proselyti inquilini excludebantur, esui agni Paschalis cum Judæis intererant, Sacrificia pacifica et expiatoria offerebant, dimidium siclum solvebant, mutua connubia inibant, exceptis Sacerdotibus, quibus Proselytam in matrimonium ducere nunquam permissum erat. Quod vero attinet ad Sacra, illud discrimen inter Proselytos justitiæ, et inquilinos intercedebat, quod Proselyti justitiæ ceteris Judæis commixti in Templo orabant, et quælibet sacrificia offerre poterant; inquilinus vero tantummodo in atrio Templi preces effundere, solisque holocaustis a Deo veniam et misericordiam deposcere dabatur. Hinc vides quænam Sacrificia Hierosolymis Heliodorus lib. 2. Machabæorum c. 3. v. 35. obtulerit precibus Oniæ Pontificis pristinæ incolumitati restitutus.

Quinam erant Proselyti inquilini? — Resp. Proselyti inquilini (1) erant, quibus venia dabatur habitandi in omnibus terræ Sanctæ locis, exceptis Hierosolymis, ea conditione, ut sibi caverent ab Idololatria, ab homicidio, fornicatione et rapina, Magistratus colerent, membrumque animalis vivi non comederent. Illi vero neque circumcidebantur, neque ablucbantur, neque ullum Sacrificium præter holocausta offerebant. Porro Judæi, donec Palæstinam incoluerunt, locum Proselytis inquilinis concesserunt; a Palæstina autem expulsi (2) hoc nomine neminem proprie nuncuparunt, vel eodem loco et conditione habuerunt.

Quinam dicebantur Proselyti mercenarii? — Resp. Proselyti mercerarii (3) inquilinis inferiores erant advenæ, qui Judæis commixti, artes mechanicas addiscebant, suamque operam ipsis locabant sub quibusdam conditionibus, ac legibus ipsis præscriptis. Licet autem apud Scriptores de hac Proselytorum specie altum silentium sit, ut propterea nonnulli dubitent, utrum revera fuerint; cum tamen de iis Moses Exodi duodecimo clare meminerit, pro certo habemus, eos extitisse. Ceterum quemadmodum Proselyti justitiæ religionem sectantes apud Judæos semper magno in honore fuerunt, ita ceteri contemptui habiti. Hinc vulgo de Proselytis male sentientes (4) illis vituli aurei conflandi caussam tribuebant, plagamque Israelitis inflictam criminabantur, propterea quòd ad postulandas impudenter carnes eos in deserto compulerant; eorum liberos plerumque adversabantur propter Absalonem ex matre Proselyta natum, qui patrem regno spoliare conatus ipsius uxores impie cognoverat; denique eorum consuetudinem et familiaritatem effugiebant illis verbis se invicem admonentes: *Vel ad decimam usque generationem a Proselytis cave.*

CAPUT V.

DE NAZIRÆIS.

Cedo Naziræos? — Resp. Naziræi (5) quasi *separati* dicti, ut liberius Legi addiscendæ, et religioni servandæ vacarent, certo vivendi instituto ac ratione, non opinionibus sententiisque a reliquis Judæis sejungebantur. Prohibitum quippe ipsis vinum bibere et res quaslibet e vite originem trahentes, ad cadaver mortui accedere, et caput tondere. Quod si quis Naziræus forte pollueretur propter hominem repentina morte correptum, tenebatur se expiare, die septimo post pollutionem capite raso, octavo vero Sacerdoti duobus turturibus, aut duobus pullis columbarum oblatis. Porro quamvis Naziræi Deo essent devoti, sacra tamen non tractabant.

Quænam erat Naziræorum vestis? — Resp. Eorum indumentum erat hirsutum, et e pilis constans (6). Hujusmodi autem vestis in Veteri Testamento erat

Israelitis communibus usi fuerint, nimirum civitatis et sacrorum Levit. 19. 34. illud tamen statutum, ne quis proselytus numero Seniorum Sanhedrin adscriberetur. Id confirmat Maimonides inquiens, Proselytos factos in rebus omnibus fuisse, sicuti erant Israelitæ, et circumcisos, et baptizatos ex decreto Senatus impetrasse potestatem utendi, fruendi commodis, privilegiis, ac prærogativis omnibus, quæ civibus Reipublicæ Judaicæ natis et originariis competebant, cum eo tamen discrimine, quod cives originarii nonnullis privilegiis gaudebant quibus Proselyti et adscititii privabantur. Hinc Seldenus lib. 11. de jure natur. et Gentium c. 11. docet, in Jure Israelitico alia ad vitæ rationem in officiis tum erga Deum, tum erga proximum præstandis spectasse, alia ad Magistratus et Præfecturas capessendas. Priora Israelitis natis et Proselytis communia erant, a posterioribus vero Proselyti prorsus arcebantur.

(1) Cur Proselyti inquilini vocentur, rationem reddit Maimonides in Hilc. אסורי ביאה c. 14. num. 7. *Quare vocatur Proselytus inquilinus? quia licitum nobis est permittere, ut inter nos habitet in terra Israelis.*

(2) Nullos Proselytos inquilinos Judæi a Palæstina ejecti agnoverunt, ac propterea Christus Proselytos Justitiæ designat, cum Matth. 23. 15. ait: *Væ vobis, Scribæ et Pharisæi, quoniam circumitis mare et terram, ut faciatis unum Proselytum, et cum fuerit factus, facitis eum filium gehennæ duplo magis, quam vos estis.* Moses vero de Proselyto inquilino mentionem facit, cum inquit Deuter. 14. 21. *Peregrino qui est in portis tuis, dabis illud*, quæ verba Targum Onkelos reddit *inquilino præputiato*, et Targum Jonathan vertit *peregrino præputiato.*

(3) R. Levi Barcinonensis fallitur in eo, quod dicit, mercenarium Proselytum eum esse, qui circumcidebatur, sed non baptizabatur. Si enim Proselytus inquilinus non fuit circumcisus, multo minus mercenarius, qui longe infra inquilinum erat.

(4) De Proselytis generatim hoc tritum erat apud Judæos proverbium: *Duri sunt Proselyti Israelitis, sicut plaga lepræ*, vel *sicut apostema*, quia ob levissimas caussas Proselyti ab Israelitis recedebant, secumque ex iis seducebant, quos malis moribus suis corruperant. Hinc in Talmudis tractatu *Avodà zarà* cap. 1. habetur: *Tempore Messiæ Judæi non recipient Proselytos, sicuti non receperunt eos in diebus David et Salomonis.*

(5) Naziræi ita dicuntur a verbo Hebraico *separare, continere se a re aliqua*, quia ab aliis hominibus certo vivendi genere erant sejuncti; vel quod נזר *coronam* Dei, h. e. capillos promissos gererent, sicuti habetur Numer. 6. 7. Græce appellantur Ναζιραῖοι, vel Ναζεραῖοι, quæ nomina a Ναζωραίοις et Ναζαραίοις distinguuntur; quorum priores ita dicti a patria Nazareth, unde originem trahebant; posteriores a secta, quam sequebantur.

(6) De vestimento Joannis Baptistæ, qui dicitur fuisse Naziræus ab ipso utero, ait Matth. 3. 4. *Indumentum erat e pilis camelinis.* Hæc vestis erat propria Prophetis V. T. Hinc Zachariæ 13. 4. Prophetæ vestitus describitur fuisse *toga pilosa.*

Prophetis propria, ut ex Zacharia colligitur. Hinc Elias ipsum ad necem quærentibus describitur vir pilosus, et cingulo pelliceo accinctus. Itaque ideo Naziræi præter capillos, et barbam intonsam vilissimis vestimentis utebantur, ut, rebus omnibus contemptis, se totos pietati, religioni cultuique divino mancipatos ostenderent.

Quomodo dividuntur Naziræi? — Resp. Naziræi alii erant *Votivi*, qui sponte et propria voluntate Deo se dicabant; alii vero erant *Nativi*, qui a Deo separabantur ab utero matris, sicuti Joannes Baptista in Novo Testamento, et Sampson in Veteri. Rursus alii erant Naziræi ad tempus (1), quorum Naziræatus appellabatur dierum; a Rabbinis spatio unius mensis circumscriptus, fortasse juxta consuetudinem Absalonis, qui cæsariem trigesimo quoque die sibi tondebat; quo tempore præterito, oblationibus præmissis, ad ostium Tabernaculi capillos secabant, iisque in ignem injectis, voto se liberabant; alii vero totius vitæ tempore Naziræorum leges servabant, vocabanturque Naziræi sæculi. Tres potissimum Naziræi apud Hebræos inveniuntur: Sampson, Samuel, et Jacobus Justus frater Domini.

Quodnam erat Naziræorum votum? — Resp. Præclare admodum de voto sanctificationis Naziræorum scripsit Philo in libro de Sacrificiis, cujus verba sunt hæc: *Cum aliquis sacravit omnium rerum suarum primitias ac decimas, non habens amplius materiam, in qua pietatem exerceat, seipsum dedicat: ideo Magnum hoc votum appellatur. Nihil enim quisquam possidet seipso pretiosius, qua possessione tunc ceditur. Hujus voti reo præcipiuntur hæc: primum, ne mero utatur, aliove potu ex uvis factitio; deinde ad præstitutam diem rite offerat tres votivas victimas; agnum, agnam et arietem, illum in holocaustum, illam pro peccato, arietem vero in salutis hostiam. Nam voventi conveniunt hæc omnia; holocautoma, quia non sua solum, sed se quoque Deo dicat; pro peccato victima, quia homo cum sit, quantumlibet perfectus, peccato non caret: pro salute autem, quia salutem suam acceptam refert Deo vero Salvatori.*

Quid sentis de Josepho, Genes. cap. 49. v. 26. Naziræo inter fratres (2) *dicto?* — Resp. Hac in re Septuaginta opinionem sequor, qui נזיר אחיו *Naziræum inter fratres* reddentes δοξανθεὶς ἐπ' ἀδελφοῖς, *glorificatum in fratribus*, Josephum ita appellatum voluerunt propter vitæ sanctitatem, dignitatem et potestatem, qua cæteris fratribus antecellebat, non vero quod revera esset Naziræus, certæque vivendi rationi devotus et addictus.

Naziræi, et Nazareni, sive Nazaræi iidemne erant? Resp. Toto cœlo utrique inter se distabant. Naziræi enim ita dicti, quia vel propria voluntate et voto, vel Dei præcepto a ceteris hominibus vivendi disciplina erant separati; Nazareni autem, quia ab urbe Nazareth originem trahebant. Quapropter ex eo, quod D. Paulus Actor. 24. v. 3. pestis et princeps Nazarenorum per contemptum dicitur, non est inferendum Christi fideles Nazarenos eo loci appellatos, quasi Sectam aliquam et societatem peculiari quadam vitæ ratione constituerent, sed tantummodo quod essent a Nazareth. Quamquam progressu temporis Nazarenorum nomen impositum est Mosem et Christum, Legem et Evangelium, Baptismum et Circumcisionem eodem vinculo connectentibus, et cum Evangelio leges ceremoniales religiose admodum et exacte observantibus. Contra hos ab Apostolis celebratum Concilium Actor. c. 15. in quo neque circumcisionem, neque cetera legalia necessario servanda esse decreverunt.

Affer diversam aliorum Auctorum de Nazaræis Hæreticis opinionem. — Resp. Nonnulli censent Nazaræos in omnibus Judæorum leges servasse, circumcisionem subiisse, Sabbatum et reliqua festa celebrasse; victimas tamen non mactasse, neque animalia comedisse; Patres accepisse, de quibus mentio in libris Mosis, ipsos autem libros Mosis rejecisse; Mosem extitisse, Legemque a Deo ipsi traditam pro certo habuisse, sed ab ea variam ac diversam, quæ hodie Mosis nomine circumfertur.

(1) Naziræi in duas species dividebantur, in Naziræos perpetuos (qui iterum sejungebantur in *Naziræos perpetuos* simpliciter ita dictos, qui capillos alere, et a vino abstinere tenebantur, quique, si polluerentur, tres pecudes offerebant; quod si capilli incommodum eis afferrent, semel singulis annis tondere eis permittebatur: et in *Naziræos Schimschonæos*, qui toto vitæ suæ tempore capillos tondere non poterant, pollutique nihil offerebant); et in Naziræos ad tempus, constans saltem 30. diebus, qui comam alere, vinum non bibere, et a mortuis puros se servare tenebantur. Hujus Naziræatus ad tempus leges habentur Numer. 6. 2. et seqq. sed Rabbini eas ad decem capita extenderunt, in quibus quatuor ipsis facienda præcipiunt, et sex prohibent: videlicet 1. ut Naziræus ad tempus comam alat. 2 se non radat. 3 abstineat vino, aceto, et omni potu inebriante. 4. ne uvas recentes comedat. 5, ne passas. 6. ne acinorum nucleos edat. 7. ne corticem uvarum edat. 8. ne domum mortui ingrediatur. 9. ne polluatur a mortuis. 10. ut Naziræatus tempore confecto, offerat ea quæ a Deo præcepta sunt, sicuti etiam si casu pollutus sit. Solvebatur autem votum Naziræatus sex peractis. 1. agno oblato in holocaustum. 2. altero agno in sacrificium piaculare. 3. ariete in sacrificium salutare. 4. simila sine fermento oleo mixta, et laganis azymis oleo unctis, cum ferto, et libaminibus eorum. 5. capitis rasione ad ostium Tabernaculi, vel, stante Templo, in conclavi Naziræorum, conjectisque capillis in ignem sub olla, in qua sacrificium salutare coquebatur. 6. armo arietis cocto, placenta azyma, et laganis oleo unctis a Sacerdote agitatis cum pectore, et armo crudo. Numer. 6. 20.

(2) Quærentes multi, utrum Josephus proprie Naziræus fuerit, multa afferunt, ut probent eum revera talem fuisse. Alii autem volunt eum Naziræum appellatum, quod nullum umquam cum fratribus suis commercium habuerit, sive domum paternam spectes, sive ejus secessum in Ægyptum, sive moram in aula Pharaonis. Alii ita dictum contendunt, quod morum innocentia et probitate a reliquis fratribus sejunctus fuerit. Alii Naziræi nomen ipsi tributum autumant, quod in carcerem conjectus, ibique diu detentus comam alere instar Naziræi coactus fuerit. Verum nulla ex his sententiis nobis arridet LXX. opinionem sequentibus.

CAPUT VI

DE RECHABITIS.

Unde Rechabitæ nomen suum sortiti sunt? — Resp. Rechabitæ (1) descendentes a Jethro socero Mosis a Jonadab filio Rechab ita sunt appellati, qui vitiis deditos homines animadvertens, quæcunque pravos animi motus fovere possent illis interdixit, et ab ædificandis ædibus, agrisque colendis jussit abstinere. Qui accuratam vivendi rationem a Rechabitis usurpatam scire desiderat adeat Jeremiam (2) caput 35. eamque ab ipso luculenter expressam animadvertet. Quo vero tempore Jonadab præcepta discipulis suis tradiderit, et quandiu ejus disciplinam secuti sint, omnino incertum est.

CAPUT VII.

DE SCRIBIS.

Quotupliciter Scribarum nomen in Sacris litteris adhibetur? — Resp. Scribarum nomen (3) vel Politicum, vel Ecclesiasticum esse potest. Politice sumptum significat Notarios tum publicos, tum privatos, et apud Talmudicos puerorum magistros; Ecclesiastice autem Scribarum nomine intelliguntur Critici sacri, Prophetæ, publici Professores et Doctores, Legis interpretes (4) et expositores, ad quos spectabat populum docere, Tribuum genealogias asservare, sacras litteras exponere, a corruptionibus vindicare, populo prælegere, dubia et quæstiones difficiles ex Mose aut Prophetis elicitas dirimere et tollere.

Scribæ et Legisperiti differuntne inter se? — Resp. Quamvis inter Scribas et Legisperitos illud discrimen nonnulli intercessisse arbitrentur, quod Scribæ corrigendis Codicibus sacris, et dubiis ex Lege ortis explicandis darent operam, Legisperiti vero dogmata ad praxim revocando populi mores informarent; cum tamen in Novo Testamento promiscue ab Evangelistis (4) Scribæ, et Legisperiti nuncupentur, idemque munus invicem utrisque tribuatur, jure inferri potest, eos unos eosdemque fuisse, et solo nomine inter se discrepasse.

Scribis eratne ullus locus definitus, ubi docerent? — Resp. In Templo (5) et in Synagoga (6) Scribæ populum docuisse, et alia munera sacra obiisse ex multis Sacræ Scripturæ locis colligitur. Sic Sophan Scriba lib. 2. Reg. 22. 10. dicitur librum Legis Josiæ Regi exposuisse. Sic Esdras *Scriba celer* vocatus non solum populum Legis præceptis imbuit, sed Sacras litteras, quæ in captivitate Babylonica maculas contraxerant, pristino nitori et integritati restituit. At Matthæi 7. 29. de Christo legitur: *Erat docens cum ἐξουσίᾳ, sicut potestatem habens, non sicut Scribæ.* Joseph Scaliger in Elencho Trihæres observat, D. Paulum verbis illis 1. ad Corinth. 1. 20. *ubi Sapiens? ubi Scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* ad tria genera Doctorum voluisse alludere, sc. ad Sapientes, Scribas et Prophetas, quos ipse Christus videtur sejungere, Matth. 23.

(1) Hebraice Rechabitæ dicebantur *filii Rechab*, vel *filii domus Rechabitarum*. Non ex Judæis, vel Israelitis, sed a Gentibus originem Rechabitæ duxerunt.

(2) Vivendi rationem, cui Rechabitæ addictissimi fuerunt ex præcepto Jonadab, Jeremias cap. 35. 5. 6. 7. describit his verbis: *Posui coram filiis domus Rechabitarum scyphos plenos vino, et calices, et dixi ad eos: Bibite vinum. Qui responderunt, Non bibemus vinum: quia Jonadab filius Rechab, pater noster, præcepit nobis dicens: Non bibetis vinum, vos et filii vestri usque in sempiternum; et domum non ædificabitis, et sementem non seretis, et vineas non plantabitis, nec habebitis: sed in tabernaculis habitabitis cunctis diebus vestris, ut vivatis diebus multis super faciem terræ, in qua vos peregrinamini* etc. Jonadab itaque posteris suis hæc quatuor præcepta generatim tradidit. 1. ne agros colerent. 2. ne vineas serrent. 3. ne vinum biberent. 4. ne domos ædificarent, vel possiderent, sed tabernaculis a temporum injuriis se tuerentur; a quo præcepto eos dispensatos fuisse colligitur ex versic. 11. citati capitis 35. ubi legitur, eos metu hostium in Jerusalem compulsos incepisse domos incolere. *Cum autem ascendisset Nabuchodonosor Rex Babylonis ad terram nostram, diximus: Venite, et ingrediamur Jerusalem a facie exercitus Chaldæorum, et a facie exercitus Syriæ: et mansimus in Jerusalem.*

(3) Scribarum nomini non una apud Auctores subjecta est significatio. Elias Levita in Thisbite: *Scribæ sunt sapientes, qui etiam vocantur Rabbanim, Doctores, vel Magistri.* Talmud Scribarum nomine crebro designat *Viros Synagogæ magnæ*, quibus Esdras creditur præfuisse cum Zorobabele et tribus Prophetis, Aggæo, Zacharia, et Malachia. Apud Paraphrastem Chaldæum sæpe per Scribas veniunt Prophetæ, aliquando Librarii. Masorethis etiam *Scribarum* nomen tribuitur, quod recensuerint sacra volumina, et versus omnes, dictiones, litteras, et apices textus sacri numeraverint, de quibus vide Joan. Buxtorfium in Commentario Masoreth. Significatio itaque Scribarum satis ampla est, quemadmodum lata verbi Hebraici סָפַר, a quo origo nominis Scribæ deducitur. De Scribis, id est, Notariis, vide Sigonium lib. 7. cap. 8.

(4) Scribas Legem interpretatos fuisse, populum

(4) Γραμματεῖς *Scribas*, et Νομοδιδασκάλους, seu Νομικοὺς *Legisperitos* pro iisdem sumi in N. T. eruitur ex Matth. 22. 35. et Marc. 12. 28. Qui enim a Matthæo appellatur νομικὸς *Legisperitus*, a D. Marco dicitur εἷς τῶν Γραμματέων, *unus Scribarum*. Sunt tamen nonnulli Auctores, qui discrimen ponunt inter νομικοὺς et τοὺς γραμματεῖς, Sacrarum litterarum auctoritate innixi. Lucæ enim cap. 11. cum Christus acriter Scribas et Pharisæos increparet, dicitur quidam νομικῶν *Legis interpretum* intercessisse: *Magister, cum hæc dicis, etiam nos afficis injuria;* cui Christus respondit: *Væ vobis quoque Legis Interpretibus.* Camero in notis ad Cap. 22. Matthæi sentit γραμματεῖς *Scribas* fuisse Legis Interpretes, qui publice in Synagogis Legem exponebant; νομικοὺς vero eos fuisse, qui ab Hebræis *Sapientes* vocantur, quorum erat Legem quidem interpretari, sed privatim.

(5) Templum erat locus assignatus docentibus, et discentibus, in quo tum Christus, tum Apostoli præcepta ad vitam æternam pertinentia tradiderant, ut patet ex multis N. T. locis. Licet autem Sigonius de Repub. Hebræorum l. 2. c. 8. dicat, Templum Hierosolymis fuisse civium, Synagogas peregrinorum; longe tamen fallitur, cum et Templum et Synagogæ utrisque promiscue inservierint.

(6) Synagogæ fuerunt ædes, in quibus Judæi preces fundebant, lectionem et interpretationem Sacræ Scripturæ audiebant. Huc illud spectat Act. Apostolorum 15. *Moses a temporibus antiquis habet, qui eum prædicent in Synagogis, ubi per omne Sabbatum legitur.* Tempore Christi Judæi habuerunt proprias Synagogas in Judæa, et Galilæa. Sic Matth. 4. dicitur docuisse in Synagogis Galilææorum; Marc. 1. 21. et Joan. 6. in Synagoga Capharnaum a Centurione ædificata; et Luc. 4. 16. in Synagoga Nazaret. Post Christum vero in Synagogis extra Galilæam et Judæam ejus doctrina prædicata fuit, ut Damasci, Act. 9. Salamine, Act. 13. Thessalonicæ, Act. 17. et Ephesi, Act. 19. Urbs Tiberiadis fuit insignis propter

lum instruebant. Hinc apud Divum Lucam legitur, Christum inventum fuisse a parentibus in Templo inter Doctores percontantem, et respondentem. Quare in Actibus Apostolorum capite vigesimo quarto Divus Paulus : *Neque in Templo iuvenerunt me disputantem, neque in Synagogis.* Sic Christus Joannis capite decimo octavo : *Ego docui semper in Synagoga, et in Templo, quo omnes Judæi conveniunt.* Locus vero proprius docentium et discentium Hierosolymis erat area atrii Israelitarum, in cujus lateribus porticus erant constructæ ex marmore candido et laquearibus cedrinis obtectæ, recipiendis Israelitis et ab injuria temporis defendendis. Porro frequentes huc conveniebant tribus festis solemnibus viri eruditi, et simul commorabantur, ut inter se de locis Sacræ Scripturæ obscuris conferrent ac disputarent.

Scribæ constituebantne peculiarem Sectam? — Resp. Scribarum nomen non Sectam (1), sed munus publicum ut plurimum importat. Hinc Scribarum alii ex partibus Sadducæorum, alii Pharisæorum, alii Hessæorum stabant, ipsorumque doctrinæ et vivendi rationi erant addicti. Præterea quicunque Legis peritia, vel aliquo litteraturæ genere præstabant, Scribæ nomine nuncupabantur.

Unde originem traxerunt Scribæ? — Resp. Quidam a Legis promulgatione (2) originem traxisse Scribas contendunt, necessitate exigente, ut essent, qui eam scriberent et explicarent; alii Davidi Scribarum institutionem tribuunt; alii Josaphat, cum ad omnes civitates Sacerdotes et Levitæ, ut populum instruerent, ab ipso missi legantur, alii cum Pharisæis natos Scribas volunt; alii Divum Hieronymum secuti, Scribarum patres Hillelem et Schammai faciunt; alii vero similius ab Esdra post captivitatem Babylonicam inventos fuisse Scribas arbitrantur (3), ut una cum ipso sacra volumina describerent et interpretarentur, unde *Scribæ celeris* nomen ipsi inditum.

Qui Mosem Scribarum auctorem faciunt, qua ratione id sibi persuadent? — Resp. Qui defendunt Mosi, Scribarum originem esse tribuendam, voce *Mechochech* nituntur, quam per *Safrà*, sc. *Scribam* sæpe reddi a Paraphraste Chaldaico asserunt. Sed præterquam quod certum est, temporibus Mosis Legis expositionem Sacerdotibus præceptam et commissam fuisse, dubium omnino et ambiguum, quid proprie illa vox *Mechochech* significet, cum a Septuaginta per ἄρχοντα, ἡγούμενον, βασιλέα *principem, ducem, regem;* ab Hieronymo per *Legislatorem* et *Legis doctorem*, ab aliis aliter transferatur. Concedimus quidem liberaliter Mosem Legem interpretatum esse, et propterea quodammodo Scribam posse appellari, verum Scribas eum instituisse omnino negamus.

Quænam erat Scribarum auctoritas? — Resp. Tanta erat Scribarum auctoritas apud Judæos, quanta Magorum apud Chaldæos. Hinc in judiciis maximi habebatur eorum sententia, et in jure dicendo cum principibus Sacerdotum sedebant, quod patet ex Matthæi Evangelio cap. 20. v. 18. ubi Christus principibus Sacerdotum et Scribis se tradendum prædicit. Non solum autem Hierosolymis habitasse Scribas (4), sed in omnibus locis, ubi Synagogæ erant, ex variis Sacræ Scripturæ locis confirmatur.

Quibus vestibus utebantur Scribæ? — Scribarum vestis (5) erant dalmaticæ juxta consuetudinem Presbyterorum apud Christi fideles : pallium vero quatuor angulos habebat, unde globuli punica mala referentes pendebant. Hujusmodi erat Scribarum habitus ab Epiphanio hæresi decima quinta descriptus.

Ex qua Tribu erant Scribæ? — Resp. Si de Scribis loquimur, qui docendis, informandisque pueris dabant operam, ii plerumque ex Tribu Simeonis (6) ortum duxerunt; si vero de reliquis, quorum passim mentio fit in Novo Testamento, ex omnibus Tribubus descenderunt.

Synagogas tredecim, quarum antiquissima *Serongiana*. Romæ etiam Judæorum Synagogæ fuerunt. Nam habetur ex Josepho l. 17. Antiquit. c. 12. sub imperio Tiberii Claudii Judæos 8000. Romæ fuisse, qui licet ob nonnulla patrata scelera ex urbe expulsi fuerint, postea tamen ab eodem Claudio revocati sunt, teste eodem Josepho lib. 19. Antiquit. c. 4. Eos autem Romæ Synagogas suas habuisse ex Philone colligitur in legatione ad Caium.

(1) Ex eo infertur, Scribas sectam non constituisse, quia Sectæ apud Judæos tres tantum fuerunt, sc. Pharisæorum, Sadducæorum et Hessæorum. Habuerunt tamen singulæ Sectæ suos Scribas, qui Legis peritia inter cæteros eminebant, ejusque interpretationi et explicationi vacabant.

(2) Scribis a legis promulgatione opus non fuit, cum ejusdem interpretatio ea ætate ad Sacerdotes pertinuerit. Post captivitatem autem Babylonicam cum Sacerdotes docendi munus non admodum accurate obirent, ea cura Scribis fuit demandata. Porro Scribas hoc munere Christi etiam tempore functos fuisse patet ex Marc. 10. et Matth. 7. quo sensu dicuntur Scribæ in cathedra Mosis sedisse, Matth. 23. tum ad judicandum, et regendum populum, tum etiam ad docendum.

(3) In N. T. plerumque Scribarum nomen Ecclesiastice sumitur, designatque Patrem traditionum, quam significationem ei in scriptis suis tribuunt præcipue Rabbini. Scribas autem traditionibus deditos fuisse testis est D. Epiphanius hæres. 15. qui postquam de Scribis dixisset, eos vixisse οὐ κατὰ νόμον μόνον, ἀλλὰ περισσότερον, plurimasque traditiones narrasset, tandem ait : *Expositiones autem, seu repetitiones apud ipsos quatuor erant : una in nomen Mosis Prophetæ : secunda in Præceptorem ipsorum Aciban appellatum, sive Paraciban : tertia in Andan, seu Annan, qui et Judas : quarta in filios Assamonæi. Ex his quatuor repetitionibus, seu expositionibus sunt, quæ apud ipsos receptæ sunt sapientiæ opinione, pleraque vero insipientiæ nomine jactantur, ac celebrantur : quædam etiam loco electæ doctrinæ prædicantur et divulgantur.*

(4) Urbem Hierosolymam Scribas incoluisse patet ex Matth. 15. 1. *Tunc accesserunt ad eum ab Hierosolymis Scribæ et Pharisæi*, etc.

(5) D. Epiphanius hæres. 15. Scribarum vestitum describit, aitque eos gestasse στολὰς, vel ἀμπεχόνας, pallia quædam τέσσαρα πτερύγια, quatuor angulos habentia, ex quibus globuli, seu corymbi pendebant; sub palliis vero induisse tunicas sine manicis, purpura distinctas et ornatas.

(6) Id confirmat Jonathan paraphrastes : *Dividam tribum Simeonis, ut sint scribæ docentes in Synagoga Jacobæorum.* R. autem Salomò Jarchì : *Non sunt pauperes Scribæ, et docentes pueros, nisi ex tribu Simeonis.*

CAPUT VIII.

DE HERODIANIS.

De Herodianis quid sentis? — Resp. Eorum sententiam (1) rejiciendam existimo, qui Herodianos ab Herode Antipatri filio nomen trahentes sectam peculiarem constituisse volunt, et mediam quamdam religionem sectatos esse partim ad Judæos, partim ad Paganos declinantem ab ipso primum Herode excogitatam et cultam. Licet enim Christi præcepto, Marci 8. v. 15. ejus discipuli a fermento Pharisæorum, et fermento Herodis sibi diligenter cavere tenerentur, hinc tamen non est necessario inferendum, eos Herodianos vocatos ab Herodis fermento et malitia, sectæque auctores fuisse, cum tres tantummodo inter Judæos sectæ proprie dictæ numerentur, ut jam ostendimus.

Quare igitur vocati Herodiani ab Herode? — Resp. Hac de re non una est Auctorum sententia. Alii eos ita appellatos censent, quia ex deserto ab Herode gente Græci adducti fuerant; alii volunt ita vocatos, quia ab Herode vectigalibus colligendis præpositi fuerant; aliis, ut Epiphanio et Tertulliano de Præscriptionibus, placet, eos ita dictos fuisse, quia Herodem alienigenam (2) in Judæa primum regnantem tanquam Messiam agnoverant; alii denique ceteris probabilius existimant milites et aulicos Herodis (3) fuisse, ac propterea ab ejus nomine Herodianos nuncupatos (4). Hinc in Evangelio in linguam Hebraicam verso dicuntur *haudè Herudùs*, sc. *servi Herodis*, et in Syriaco *debèt Herùdes*, sc. *domestici Herodis*.

CAPUT IX.

DE GAULONITIS.

Quinam erant Gaulonitæ? — Resp. Gaulonitæ (5) pervicacissimi quidam homines fuerunt, qui sub pio, et honesto religionis obtentu (6) summam Reipublicæ tenere, et servitutis jugum ex cervicibus excutere conati sunt. Cum enim Cæsar Augustus, sublatis vectigalibus, totum Romanum orbem censere instituisset, omnesque tributum pendere viritim jussisset, Gaulonitæ, Juda quodam duce, hujusmodi censum Augusto (7), ejusque Galilææ Tetrarchæ Herodi solvendum negarunt, solumque Deum tanquam dominum agnoscendum sibi proposuerunt: Judæ autem istius sectatores, cum sicarios et latrones communi nomine Zelotas appellatos (8) socios sibi adjunxissent, totam fere Judæam turbis ac tumultibus commoverunt, nullisque suppliciis a pertinaci opinione se unquam dimoveri passi sunt. Quin eorum pueri (9) ea con-

(1) Hujus sententiæ sunt Patres nonnulli, qui volunt Herodianorum religionem conflatam ex Paganismo et Judaismo, cujus Herodes primus auctor fuerit. Stetisse eos e partibus Pharisæorum declarat illud Marc. cap. 3. *Exeuntes Pharisæi cum Herodianis consilium faciebant adversus eum, quomodo perderent eum.*

(2) Rejicitur hæc opinio, tum quia Herodes tum mortuus erat, tum quia Judæis fuerat invisus.

(3) Qui hanc sententiam tuentur, aiunt Menahem quemdam, antea Hillelis socium, cum aliis octoginta Regi Herodi se addixisse, et, juxta vim verborum Hebraicorum, *ad servitutem Regis* transiisse, qui Matth. 22. 16. videntur Herodiani appellati.

(4) Narrant Auctores, Herodem habuisse columbas quasdam domesticas dictas Herodianas, quæ his verbis ipsum vocitare assueverant, Κύριε, Κύριε, *Domine, Domine*. Cum autem una, ceteris clamantibus, taceret, ab altera admonita, ut idem faceret, exclamavit *Dominus Servus*, q. d. Ille, quem vos *Dominum* vocatis, *Servus* est. De his columbis et Herodianis vide Lexie. Talm. Joan. Buxtorfii p. 650. et 651.

(5) Gaulonitæ ita sunt appellati a quodam Juda Gaulonite, qui etiam dictus Galilæus. Sed a nonnullis Judas Galilæus a Juda Gaulonite distinguitur. Ab his dissentit Isaacus Casaubonus, qui Exercit. 11. ad Annales Ecclesiasticos Baronii ob alias, atque alias causas Judam modo Galilæum, modo Gaulonitem appellatum asserit. Capellus etiam ejus opinionem sequitur, contrariumque sentientes ita refellit: *Ego potius existimarim Judam Gaulonitem Josephi, et Judam Galilæum Lucæ eumdem esse, sed Gaulonitem dici a Josepho, quia Gaulone erat oriundus, Galilæum autem a Luca, quia etsi Gaulon non pertinebat ad Galilæam proprie et stricte sic dictam, tamen de Galilæa cerseri poterat, quatenus in Novo testamento paulo latius sumitur Galilæa pro iis omnibus Judæorum locis, quæ non erant de Judæa proprie et stricte dicta. Et sane Gaulon Galilææ contigua et contermina erat. Deinde Judas dici potuit a Luca Galilæus, quod si vulgo crederetur, quia tumultus suos in Galilæa potissimum excitaverat, unde etiam a Josepho Galilæus vocatur.*

(6) Sub religionis obtentu sæpe immania scelera, et impia facinora patrata fuisse narrant historiæ. Hinc merito Petrus Gregorius Tolosan. lib. 13. de Republ. cap. 8. inquit: *Nullis magis nocent Ecclesiæ, quam crudeles hypocritæ, qui cum in ore habeant nomen veritatis et ardentem zelum præ se ferant, his prestigiis occupant animos vulgi. Armati autem hoc Gorgone infinitam sibi licentiam sumunt, et leviter a se dissentientes non judicio, neque disceptatione, sed vi atque impressione hostili evertere conantur. Interea tamen dum Tyrannidè et Sophistica grassantur, gloriose jactitant se pro Ecclesia excubare, et cœlum, ne ruat, humeris sustinere.*

(7) Hi Gaulonitæ seditionem excitarunt ne censum Cæsari solverent, cujus auctor Judas Sacris litteris abusus est, ut auctoritatem sibi compararet. Baronius vult eum protulisse locum ex Deuteronomio: *Non erit vectigal pendens ex filiis Israel.* Hebræi autem contendunt hanc seditionis causam illum prætexuisse, scilicet, *non esse æquum, ut Regem alium homini imponerent, præter Deum solum: neque ut vocaretur Dominus, nisi Deus benedictus.* Hanc suam sententiam videtur Judas auctoritate Divini præcepti de uno Deo colendo apud ignaros et imperitos confirmasse; et per impiam verborum Divinorum detorsionem rebus suis consuluisse.

(8) Zelotæ sub prætextu pietatis magnas turbas commoverunt, et nefaria quælibet perpetrarunt. De his sæpe mentionem faciunt Talmudistæ, Josephus, et Grotius. Bertramus de Republ. Hebræorum cap. 19. quartam veluti Judæorum Sectam Zelotas constituit, et de detrimentis ab ipsa populo Judaico allatis hæc subjicit. *Hæc secta omnium superiorum Judæis ipsis omnibus, nedum auctoribus et asseclis perniciosissima fuit, ut quæ Judæorum omnium excidium totiusque Reipublicæ Judaicæ prostrationem non modo accelerarit, sed et tam miseram et calamitosam effecerit.*

(9) Sigonius de Republ. Hebræorum lib. 5. cap. 11. *Præcipue Judas sicarios et Zelotas concitavit, qui gladio et sica eam opinionem tuebantur, et vitam repugnantibus adimebant, nec ullis suppliciis deduci de sententia poterant, adeo ut pueri illa opinione imbuti pertinaci tormentorum patientia spectatores obstupefacerent.*

stantia, et patientia quoslibet cruciatus sæpe tolerarunt ad insitam animo a parentibus opinionem retinendam, ut spectatoribus admirationem, atque adeo terrorem inculerent.

MONITUM.

Post exactam de Festis Judæorum disputationem, loco sane congruentissimo veniet celeberrimum Opus de *Festis D. N. Jesu Christi et B. Mariæ Virginis*, auctore inclyto Pontifice Benedicto XIV, cujus pretiosa de *Missæ Sacrificio* et de *Synodo Diœcesana* Opera in tomis XXIII et XXV *Cursus Theologiæ completi* haud ita pridem typis nostris recudimus. Huic igitur desideratissimæ manum admovemus lucubrationi, quam a nobis prelo mandandam non semel jam polliciti sumus; lectores vero statim a limine monebimus, ipsis non sine fructu consulendam fore Præfationem, quam propter rerum analogiam utrique de Festis et de Sacrificio Missæ Tractatui præfixerant primi Editores, quamque nos inter Appendices ad Tractatum de Sacrificio Missæ relegatam exhibuimus in supradicto tomo XXIII Cursus Theologici., col. 1285. Ibi nempe *causam primo exponit* doctissimus Auctor, *cur hunc laborem susceperit; tum materiam de qua hic agitur; deinde utilitatem quæ exinde percipi potest; præterea modum ac rationem quam hoc in opere adornando secutus est; et demum finem quem sibi ante oculos proposuit.*

Illud opus toties jam seu Latino, seu Italo sermone impressum concinnavit auctor cum purpura et pallio clarus Bononiensis Ecclesiæ Sedem occuparet (1). Ipsi vero in hoc elucubrando consilium fuit, ut Theologicarum disputationum, quibus in illa Ecclesia pro rerum statu et conditione tunc temporis supersedebatur, desiderium quodammodo compensaretur; quicquid de Festis Domini nostri, B. Mariæ Virginis ac de SS. Missæ Sacrificio veteribus, quicquid recentioribus libris continetur, in unum veluti corpus scite coagmentavit, ac quasi conglutinavit, tum ut iis qui animarum curam gerunt, demandatique sibi muneris ratione Festa commisso suæ fidei populo debent indicere, compendiaria quædam pateat via, qua suas in suscepto munere partes explere possint; tum ut ex Ecclesiasticorum animis ea præpostera evellatur opinio, se ubi Theologiæ curriculum utcumque fuerint emensi, omnia scire, iidemque ad rerum sacrarum studium, quod vix ullis terminis circumscribitur, persequendum subjectis quasi facibus inflammentur.

Plura his de rebus et de cæteris non minoris quidem momenti longa oratione prosequitur piissimus item et eruditissimus Pontifex in supra memorata Præfatione ad quam lectores remittimus, id insuper monentes, præsens de Festis Opus nostro nunc studio in lucem denuo prodire juxta quintam Latinam Editionem quæ post plurimas Italas auctior simul et castigatior Ferrariæ vulgata est anno MDCCLXVII.

Exhibitis itaque et in unum fere conjunctis tribus optimis Benedicti XIV operibus, nempe *Sacrificio Missæ*, *Synodo Diœcesana*, Tractatu de *Festis*, quibus accedit luculenta Epitome Tractatus de *Beatificatione et Canonizatione sanctorum*, quam Gallico sermone in tomo nostro octavo præbuimus, non abs re proculdubio erit asserere nos quod in eximio auctore occurrit opimius excerpsisse, ipsiusque succum ac quasi medullam expressisse: hæc lectu jucundiora sunt simul et viri cujusvis theologicæ rei studiosi diligentia necnon attentione digniora. Quantum ad cæteras fama memoratissimas ejusdem lucubrationes, quas inter primo loco ab omnibus distinguitur scriptoris doctissimi *Bullarium*, hæc omnia non continua veluti lectione indigent, sed passim potius et quasi per partes, prout se fert occasio, consulenda sunt. M.

(1) Conf. Benedicti XIV Biographiam, *Curs. compl. Theol.* tom. XXIII, col. 871, ad Tractatum de *Sacrificio Missæ*.

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI
BENEDICTI PAPÆ XIV
DE FESTIS
DOMINI NOSTRI JESU CHRISTI
ET BEATÆ MARIÆ VIRGINIS
Libri duo.

LIBER PRIMUS.

DE FESTIS D. N. JESU CHRISTI.

CAPUT PRIMUM.

DE FESTO CIRCUMCISIONIS DOMINI NOSTRI JESU CHRISTI, ET DE OCTAVA NATIVITATIS EJUSDEM, QUÆ KAL. JANUARII CELEBRANTUR.

1. *Quatuor proponuntur examinanda.* — Festum Circumcisionis et Octavæ Nativitatis Domini Nostri Jesu Christi Kalendis Januarii celebratur. Ut ad hoc argumentum paratiores aliquando accedamus, primo de Institutione Circumcisionis; secundo de illius effectibus; tertio de Circumcisione Christi Domini verba faciemus; tum de Festo ipso dicere aggrediemur, quo fit Circumcisionis commemoratio, et Circumcisum Dominum adoramus.

2. *Deus fuit Circumcisionis auctor.* — Quod ad primum attinet, Circumcisionis ritum a Deo institutum esse constat in cap. 17. Geneseos, ubi legimus, Deum Abrahamo apparuisse, multaque illi pollicitum, Circumcisionem imperasse; quo quidem præcepto quinque continentur. Primum ad sexum pertinet, ut soli masculi circumciderentur: *Circumcidetur ex vobis omne masculinum.* Secundum masculorum circumcidendorum conditionem statuit: Deus enim jubet, ut Abraham se suosque filios, atque etiam servos circumcidat: *Omne masculinum in generationibus vestris, et tam vernaculus, quam emtitius circumcidatur.* Tertio certum Circumcisionis tempus statuitur, octavus nempe post natum puerum dies: *Infans octo dierum circumcidetur in vobis.* Quartum partem designat corporis, in qua fieret circumcisio: *Circumcidetis carnem præputii vestri.* Quinto denique declaratur, eum esse usum seu finem instituendæ Circumcisionis, *ut sit signum fœderis inter me et vos*, eamque legem nullo non tempore duraturam: *Erit pactum meum in carne vestra in fœdus æternum;* addita sanctione, ut qui legi non paruissent, pœnas luerent: *Masculus, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima illa de populo suo, quia pactum meum irritum fecit.*

3. *Circumcisionem Deus præcepit Abrahamo. Lex deinde promulgata per Moysem.* — Circumcisionem, quam Abrahamo Deus præcepit, institutam esse oportuit multo ante Mosaicæ legis promulgationem, ut notat D. Thom. 3. part. q. 70. art. 2. Leges enim, ut ratio postulat, feruntur populo convocato, populique Deo fidelis convocatio per sensibile Circumcisionis signum facta fuit. Post quadringentos circiter annos ab Abraham Deus Moysem elegit, qui Legem promulgaret, in qua ipsa quoque Circumcisio continebatur, ut in Levit. c. 12: *Et die octavo circumcidetur infantulus.* Ac si quis ex Gentibus Judaicam Religionem voluisset amplecti, opus illi erat juxta eam legem non sese tantum, sed filios suos omnes subdere Circumcisioni. *Quod si quis* (Exodi cap. 12.) *peregrinorum in vestram voluerit transire coloniam, et facere Phase Domini, circumcidetur prius omne masculinum ejus, et tunc rite celebrabit, eritque sicut indigena terræ; si quis autem circumcisus non fuerit, non vescetur ex eo.* Huc pertinet planeque consentit quod narratur Cap. 14. Judith, prodigiis, quæ a Deo fiebant in Israel, commotum Achior, relicto idolorum cultu, veram Religionem amplexum, sese circumcisum voluisse, atque ita in populum Israeliticum immigrasse. Christus Dominus Joann. cap. 7. cum ante octodecim menses die quodam Sabbathi miro plane modo Paralyticum a morbo restituisset, multis Hebræorum ob eam rem de illo detrahentibus dixit: *Unum opus feci, et omnes miramini*, ut eorum perfidiam argueret: *Propterea*, inquit, *Moyses dedit vobis Circumcisionem (non quia ex Moyse est, sed ex Patri-*

bus). Si Circumcisionem accipit homo in Sabbatho, ut non solvatur lex Moysi; mihi indignamini, quia totum hominem sanum feci in Sabbatho? Quibus verbis illud declarare voluit, quemadmodum præceptum de servando Sabbatho, et lex de Circumcisione lata per Moysem, seu potius per illum instaurata, qua vetus, et Patriarcharum usu venerabilis cæremonia, præcipiebatur, nihil obstabat, quominus Judæi Sabbatho circumciderent, ita se quoque, immo potiore jure, nihil impediente Sabbatho, Paralyticum sanitati potuisse restituere, ne ab ea charitatis lege recederet, qua jubemur laboranti proximo opem ferre, tantoque studio et animi contentione, quantam res ipsa postulaverit, præbere illi auxilium, sicut ipse Christus Dominus cum misero illo sese gesserat Paralytico, cui novem et triginta annorum spatio nemo fuerat, qui de ferenda ope cogitasset.

4. *Circumcisio non ab Ægyptiis ad Hebræos, sed ab his ad Ægyptios profecta est.*—Quæ hactenus a nobis dicta sunt, satis aperte declarant, quod priore loco proposueramus examinandum, videlicet Institutionem Circumcisionis. Verum quis crederet, non defuisse, qui rei clarissimæ, quam nemo sanæ mentis negaverit, tenebras obducere conarentur? Extitere audaces homines, rerumque novarum cupidi, Marshamus et Spencerus, qui affirmare ausi sunt, Hebræos Circumcisionis ritum ab Ægyptiis accepisse, afferentes Herodotum lib. 2. cap. 10. et Diodorum Siculum Biblioth. lib. 1. cap. 17. qui Colchos, Ægyptios et Æthiopas sibi pudenda corporis circumcidere solitos, eamque consuetudinem ab Ægyptiis ortam esse diserte testantur, quorum Novatorum effrenatam fregerunt audaciam Viri doctissimi, qui Herodoto et Diodoro profanis Scriptoribus, in iis quæ de Circumcisionis origine tradiderunt, fidem omnem esse abrogandam apertissime demonstrarunt: Moysem, qui scripsit Pentateuchum, vetustissimum esse primumque ex omni Gente scriptorem: Herodotum multis post seculis sub Dario Hystaspe, Xerxe, et Artaxerxe Longimano, Diodorum vero Julii Cæsaris et Augusti ætate floruisse; neutrum autem Hebraicorum rituum habuisse notitiam: apud Ægyptios quidem aliosque finitimos populos fuisse Circumcisionis consuetudinem, ut constat ex Hieremiæ cap. 9: *Ecce dies venit, dicit Dominus, et visitabo super omnem, qui circumcisum habet præputium, super Ægyptum, et Juda*, etc., non tamen ab Ægyptiis ad Hebræos, sed ab his ad Ægyptios, vicinosque illis populos Circumcisionem esse profectam: eas Gentes vel amicitia, qua cum Abrahamo, Josepho et Moyse jungebantur, eorumque, quos plurimi faciebant, exemplo ductas, vel Judaicæ Religionis, quam miraculis Deus tantopere illustraverat, fama permotas, vel frequentissimis, Salomonis præsertim ætate, Hebræos inter et Ægyptios commerciis intercedentibus, Judaicorum rituum splendore captas, in suos mores Circumcisionis consuetudinem induxisse. Hanc vero rem totam magna eruditione argumentorumque vi pertractarunt Natalis Alexander Histor. Veter. Testament. tom. 1. diss. 6. Graveson. Histor. itidem Veter. Testam. tom. 1. pag. 359. et de Myster. et annis Christi dissert. 9. pag. 192. Honoratus a Sancta Maria de usu Criticæ tom 2. lib. 3. dissert. 3. Franciscus Valesius de Sacra Philosophia Cap. 18. et Calmet dissert. de Origine et antiquitate Circumcisionis. *De Natali Jesu Christi* opus edidit Typis Amstelodamensibus anno 1689. Antonius Bineus, et ad ejus calcem Dissertationem addidit *de Christi Circumcisione*, in qua ille, etsi hæreticarum partium homo, negat ad Hebræos ab Ægyptiis Circumcisionem esse traductam, sed Hebræos ita a Deo jussos ritum illum instituisse: « Circumcisionis ritum non puto Judæos Ægyptiis debere. Credi par est Circumcisionis legem ab ipso Numine Abrahamo Gentis patri traditam fuisse. Etenim, si Sacris Litteris sua constet fides et reverentia, agnoscendum omnino est, Circumcisionis ritum ab ipso Deo Abrahamo datum in sui fœderis signum. » Deinde disputat an a Judæis Ægyptii circumcidendi morem acceperint; idque negat fieri potuisse. Ægyptii enim a Judæis eorumque rebus omnibus maxime abhorrebant: ac in ea demum verba rem omnem concludit: « Sentio nec Judæos ab Ægyptiis, nec hos ab illis mutuatos esse Circumcisionis ritum, sed idem institutum apud utramque gentem ex causa invaluisse diversa: apud Judæos ex præcepto Numinis, ut fœderis, cujus signum erat, fidem ratam faceret et firmam: apud Ægyptios, quibus omnibus circumcidendi mos non communis fuit, ut Judæis, etc., sed a Sacerdotibus in primis usurpatus ex studio munditiei. »

5. *De ejus effectibus. Circumcisio data in signum, quo Hebræi a ceteris Gentibus discernerentur.* — Quod ad Circumcisionis effectus attinet, S. Hieronymus in cap. 3. Epist. ad Galatas ait Christum oportuisse nasci ex semine Abrahæ; cumque a Christo ad Abrahamum multa essent secula evolvenda, ne Abrahæ soboles cum ceteris Gentibus misceretur, opus fuisse, ut Israeliticus populus Circumcisionis signo secerneretur, ex quo factum esse arguit S. Doctor, ut in celebri illa quadraginta annorum peregrinatione in Deserto nullus Hebræorum circumcideretur, quod toto illo tempore ab omnibus Gentibus populus ille sejunctus esset. « Quia ex semine Abrahæ erat Christus oriundus, et ab Abraham usque ad Christum multa erant secula transitura, providens Deus, ne soboles dilecti Abrahæ ceteris nationibus misceretur, et paulatim familia ejus fieret incerta, Gregem Israeliticum quodam Circumcisionis cauterio denotavit. Denique per quadraginta annos in Eremo nullus est circumcisus: soli quippe sine Gentis alterius commixtione vivebant. Statim ut Jordanis ripam transgressus est populus, circumcisio necessario futuro ex commixtione Gentium providit errori. » Cum quo consentit D. Chrysostomus Hom. 39. in Genesim, ubi loquens de Circumcisione, quam Deus Abrahamo præceperat, ait: « Volebat eos, qui ex ipso propagandi erant, facere suum peculiarem populum, et ut postea cum multitudo propagaretur, non se Gentibus illis quarum hæreditatem occupatura erat, commisce-

ret. » Et S. Irenæus lib. 4. cap. 30. ait, Circumcisionem datam fuisse Abrahamo in signum, *ut cognoscibile perseveret genus Abrahæ*. Idem docet Theodoretus q. 67. in Genesim. Id etiam fatetur Josephus lib. 1. Antiquitat. cap. 2 : « Quia scilicet dolebat genus Abrahæ cum aliis Gentibus permisceri, ideo corporali hac nota insigniri ac discerni voluit. » Et D. Th. 1. 2. quæst. 102. art. 5. ad pr. de Circumcisione loquitur in hunc modum : « Ratio Circumcisionis principalis fuit ad protestationem unius Dei. Et quia Abraham fuit primus, qui se ab infidelibus separavit exiens de domo sua et de cognatione sua, ideo ipse primus Circumcisionem accepit. » Atque ut ejusmodi protestatio et imitatio fidei Abraham Judæorum animis quam firmissime inhæreret, ideo in eorum carne datum est signum, cujus memoria excidere illis non poterat. Ob eamque rem vulgo ab illis Gentibus *Circumcisi*, et rursus ab iis omnes Gentes *incircumcisorum* nomine appellabantur. Et D. Paulus, cum Hebræos et reliquas Gentes nominare illi contingit, non aliis quam Circumcisionis, et præputii vocibus uti solet.

6. *Quinam effectus fuerint Circumcisionis. Sacramenta veteris legis per se non conferebant gratiam justificantem ex doctrina D. Thomæ et omnium Theologorum.* — Atque id qui in dubium revocet puto esse neminem. Jam vero de Circumcisionis effectibus tota quæstio huc redit : Sacramenta veteris legis, ut Theologi omnes cum D. Thom. 3. part. qu. 62. art. 6. consentiunt, neque ipsa per se gratiam justificantem conferebant, neque virtutem habebant eamdem conferendi gratiam ex Passione Christi. Cum enim virtus Passionis Christi per fidem et Sacramenta nobis applicetur, et applicatio per fidem fiat per actum animæ : applicatio vero per Sacramenta fiat per usum quarumdam exteriorum rerum ; potest quidem id quod est posterius tempore, priusquam sit, movere ; quia præcedit in actu animæ, ut loquitur S. Doctor ; eo prorsus modo, quo finis seu causa finalis etsi posterior tempore, tamen quia ab agente desideratur, agentem ipsum commovet et impellit ; quod autem in natura rerum nondum est, secundum exteriorum rerum usum movere non potest : quare cum causa efficiens non possit suo effectu esse posterior causa finali ; inde fit, quod etsi veteres Patres, æque ac nos, per eamdem Fidem Passionis Christi justificabantur, gratia tamen, quæ in Sacramenta novæ legis a Passione Christi defluxit, non potuit in Sacramenta Veteris legis derivari ; quæ propterea Sacramenta in lege veteri nil quidquam aliud erant, quam Fidei protestationes, et signa effectuum ex Christi Passione prodeuntium. « Sic enim manifestum est (verba sunt S. Doctoris) quod a Passione Christi, quæ est causa humanæ justificationis, convenienter derivatur virtus justificativa ad Sacramenta novæ legis, non autem ad Sacramenta veteris legis : et tamen per fidem Passionis Christi justificabantur antiqui Patres, sicut et nos. Sacramenta autem veteris legis erant quædam illius Fidei protestationes, in quantum significabant Passionem Christi, et effectus ejus. Sic ergo patet quod Sacramenta veteris legis non habebant in se aliquam virtutem, qua operarentur ad gratiam justificantem, sed solum significabant fidem, per quam justificabantur. »

7. *Discrimen inter veteris et novæ legis Sacramenta unde existat, variæ sententiæ. Veteris legis Sacramenta ex opere operantis, novæ legis ex opere operato gratiam conferunt.* — Nonnemo arbitratur, hanc quam attulimus D. Thomæ doctrinam ita omne suum robur obtinere ex alio quodam ejusdem S. Doctoris principio, Sacramenta nimirum esse causam physicam gratiæ, ut elevari, vel omnino ruere possit, si aliorum Theologorum sententiam amplectamur, qui Sacramenta nonnisi moralem gratiæ causam esse putant. Quamobrem Theologus, qui nuperrime ad celebris Estii Theologiam additiones suas apposuit, monet Thomistas ut strenue propugnent, Sacramenta physice gratiam producere, ne labantem nutantemque videant Angelici Doctoris doctrinam de discrimine Sacramentorum utriusque legis, ut videre est in notis ad §. 29. lib. 4. distinct. 1. Quidam vero putant, etiamsi velimus Sacramenta nonnisi moraliter gratiam operari, non tamen tolli discrimen illud, a S. Thoma ex ea quam attulimus ratione petitum, inter utriusque legis Sacramenta ; et similitudinem quamdam afferunt ad hunc modum Duo sunt, quorum alter, ut laborum suorum mercedem accipiat, testimonia profert earum rerum quas gesserit ; alter ut mercedem itidem assequatur, syngraphan exhibet, qua se hoc vel illud facturum pollicetur. Profecto nonnisi moralis causa utrobique deprehenditur : et quemadmodum ea testimonia efficaciam habent mercedis obtinendæ, syngrapha vero non item ; eodem plane modo etiamsi Sacramenta moraliter tantum producant gratiam, nihil tamen impedit, quin dicamus novæ legis Sacramenta vim et efficaciam habere ex meritis Passionis et Crucis, quam Christus Dominus jam subierit ; veteris vero legis Sacramenta, quæ signa sunt tantummodo futuræ passionis, eadem vi et efficacia carere. Vid. Suarez in 3. part. D. Thom. tom. 3. q. 62. art. 6. disp. 10. sect. 2. Utcumque tamen sit de acutis hujusmodi Theologorum disputationibus, illud certe nobis est exploratum, veteris Legis sacramenta figuram fuisse gratiæ, quam conferebant per Fidem et pietatem tum ministrorum, tum suscipientium, sive ut Theologi dicunt, *ex opere operantis* ; et rursus Sacramenta novæ Legis continere gratiam, eamque digne suscipientibus conferre ex merito Passionis Christi, ac propterea, ut iidem Theologi dicere solent, *ex opere operato*. Quamobrem Eugenius IV. in Decreto, seu Instructione Armenorum ait : « Novæ Legis septem sunt Sacramenta, etc., quæ multum a Sacramentis differunt antiquæ Legis. Illa enim non causabant gratiam, sed eam solum per Passionem Christi dandam esse figurabant ; hæc vero nostra et continent gratiam, et ipsam digne suscipientibus conferunt ; » quæ doctrina egregie explicatur in Catechismo Romano parte 2 de Sacram. in genere num. 29.

8. *Variæ de effectibus Circumcisionis Theologorum sententiæ.* — Quod de Sacramentis veteris legis hactenus disseruimus, idem de Circumcisione sine ulla controversia dici posse videtur. Verum cum Circumcisio sit Legis Naturæ Sacramentum, non vero Legis Mosaicæ, nova oritur quæstio, quæ ad ejus effectum pertinet. Veteres Theologi in diversas abiere sententias. Quidam affirmarunt, per Circumcisionem gratiam quidem non conferri, sed aboleri peccatum. Alii arbitrati sunt, Circumcisionem gratiam ita conferre, ut removeatur quidem culpa, non tamen ut proprii effectus gratiæ producantur. Nonnulli denique putarunt, Circumcisionem gratiam conferre, dignumque æterna vita hominem reddere : concupiscentiam tamen, qua ad peccandum impellimur, minime coercere. Has omnes opiniones commemorat et refellit D. Thom. 3. part. quæst. 62. art. 6. *ad tertium ;* nec quisquam est qui hoc tempore earum aliquam tueatur. At duo etiamnum inter Theologos disputantur : an Circumcisio originali peccato remedium attulerit : et an produxerit gratiam ex opere operato.

9. *Circumcisionem et remedium fuisse peccati originalis, et gratiam contulisse putat Juvenimus. Huic sententiæ favere videtur D. Augustinus.* — Uterque effectus a quibusdam Circumcisioni tribuitur, ut nimirum non modo remedium esset et peccatum originale deleret, sed etiam conferret gratiam ex opere operato. Quam quidem sententiam innixam esse aiunt illis verbis cap. 17. Genes. *Masculus, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima illius de populo suo, quia pactum meum irritum fecit :* eaque verba ad litteram intelligenda esse contendunt, ut sensus sit : si quis masculus, non servato Circumcisionis pacto, cujus tantummodo beneficio ab æterna morte liberari potest, circumcisus non fuerit, anima ejus peribit ; eodem plane modo quo dicimus, infantis non regenerati Baptismate animam perire, propterea quod non observata fuerit Baptismatis institutio, cujus ope tantummodo salutem æternam consequi potuisset. Vide Estium in lib. 4. distinct. 1. §. 29. et duobus sequent. Atque huic doctrinæ magnum addit pondus S. Augustinus, qui plurimis in locis expresse eam tradit ; ut videre est lib. 16. de Civit. Dei cap. 27. de Peccato Orig. cap. 30. et 31. et de Nuptiis et Concupisc. cap. 11. Juvenimus autem in Commentario de Sacramentis disp. 2. de Baptismo quæst. 1. art. 2. hanc opinionem saltem ut probabilem proponit, præsertim propter expressam D. Augustini auctoritatem. Neque eo deterretur, quod si Circumcisio remedium peccato originali afferebat, cum nonnisi octavo post natum puerum die conferri posset, ejusmodi remedio caruisse oportet pueros, qui intra octo illos dies morte prærepti essent, atque adeo Hebræos omnes toto peregrinationis suæ tempore in Deserto, quorum incompertum est circumcisum fuisse quempiam. Cui objectioni respondet, Hebræorum infantes intra dies octo mortuos, per Fidem patrum suorum sensibili aliquo signo declaratam, justificatos ; cum Hebræis vero in Deserto nulla certa statione peregrinantibus, itinere ipso occupatis, et identidem, huc et illuc abeuntibus, sublata proinde facultate circumcidendi, fuisse dispensatum ; vel etiam illos neglectæ Circumcisionis culpam contraxisse ; vel denique eorum, qui nati per illud tempus essent, obiisse neminem, omnesque simul esse tandem circumcisos. Et quamquam non afferat D. Thomæ auctoritatem, hanc tamen esse doctrinam ipsius Angelici Magistri ex 3. part. quæst. 70. art. 4. ubi nullum peregrinationis tempore masculum circumcisum fuisse probat ex Josue cap. 5. *Populus qui natus est in Deserto, per quadraginta annos incircumcisus fuit*, nullumque incircumcisum in Deserto e vivis esse sublatum arguit ex illo Psal. 104. *Non erat in tribubus eorum infirmus.*

10. *Eam sententiam alii quamobrem impugnent.* — Quidam vero adversus hanc doctrinam acerrime pugnant, contenduntque Circumcisionem nunquam originalis culpæ fuisse remedium, gratiamque nunquam contulisse ex opere operato. Ac præter eam rationem (quod scilicet, si Hebræis petendum fuit a Circumcisione culpæ originalis remedium, necessario consequitur, tum pueros infra octo a nativitate dies mortuos, tum Judæos in Deserto quadraginta annorum spatio omni ope caruisse, qua originali peccato mederentur) proferunt etiam ex Genes. cap. 17. eadem quæ superius attulimus verba : *Hoc est pactum meum, quod servabitis inter me et vos, et semen tuum post te. Circumcidetur ex vobis omne masculinum, et circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit signum fœderis inter me et vos.* Ubi non ait Deus, Circumcisionem esse peccati remedium, neque gratiam producere, sed signum, quo veluti discrimine Judaicus populus a ceteris Gentibus segregaretur : signum singularis amoris, quo Deus illum populum complectebatur ; signum religionis et cultus, quo vicissim ille populus præcipuum Deo honorem tribuere debebat. Afferunt etiam textum ex D. Pauli epist. ad Romanos cap. 3. *Quid ergo amplius Judæo est, aut quæ utilitas Circumcisionis? Multum quidem per omnem modum. Primum, quia credita sunt illis eloquia Dei :* atque observant in illo verbo *primum* significari primam, et præcipuam, quæ ex Circumcisione oritur, utilitatem ; eumque eam Apostolus in lege a Deo Hebræis tradita, et in Oraculis solum constituat, inde arguunt Circumcisionem, juxta litteralem sensum Apostoli, gratiam justificantem non conferre.

11. *Quid illi ad Augustini loca respondeant.* — Quia vero D. Augustini contraria sententia, propter gravissimam tanti Doctoris auctoritatem, maxime ut par est commoventur, declinare eam student, ita tamen, ut ne summi viri meritis quidquam detrahatur. Profecto S. Doctor versione LXX. interpretum usus est, in qua textus ille Geneseos ita legitur : *Masculus qui non circumcidetur carne præputii sui octavo die, interibit anima illa de genere suo, quia testamentum suum dissipavit :* quam lectionem sequitur etiam D. Ambrosius Epist. 77. et Origenes lib. 2. super Epist. ad Romanos cap. 3. prope finem. Jam vero verba illa *octavo die* desunt in codicibus Hebraicis, in Para-

phrasi Chaldaica, et in Latina vulgata, ut apparet in textu a nobis supra allato : *Masculus, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima illa de populo suo, quia pactum meum irritum fecit.* Igitur ex verbis illis *octavo die* D. Augustinus adductus est ut crederet Deum de infantibus loqui; mortemque quam iis minitatur, pœnam esse peccati originalis, cujus tantummodo ante octavum diem infantes rei esse poterant; et testamentum, seu pactum, seu præceptum, a quo dicuntur in textu infantes desciviisse, non esse præceptum de Circumcisione, sed præceptum quod Adam prævaricatione sua violavit. Verum verba illa *octavo die* desunt in versione vulgata, qua et utimur et uti debemus; quo quidem patefieri videtur nobis via ad illum textum ita explicandum, ut salva semper veneratione Sanctissimo Viro, de cujus auctoritate nefas est quidquam imminui, non de infantibus verba illa accipiantur, sed de adultis; non de morte spiritali et æterna, sed de pœna, quia incircumcisus a populo electo segregatus erat; non denique de præcepto quo Adam pomum comedere prohibitus est, sed de Circumcisione, quam Deus Abrahamo ejusque posteris imperavit. Ad hunc modum loquuntur Venerab. Card. Bellarminus tom. 3. Controvers. lib. 2. de effectibus Sacram. cap. 17. Natalis Alex. Hist. Eccl. Vet. Testam. Ætat. 3. cap. 1. num. 4. Calmet ad illum locum Genes. cap. 17. et Tournely de Sacram. in genere quæst. 3. Concl. 3. ubi respondet objectionibus in fine; omnium vero optime Coquæus in notis ad cap. 27. lib. 16. D. Augustini de Civit. Dei.

12. *Aliæ aliorum sententiæ. D. Thomæ sententia statuitur. Circumcisio fuit Sacramentum veteris legis quæ gratiam conferebat ex opere operantis.* — Ut ex his ambagibus sese expedirent alii aliam viam ingressi sunt. Theophilus Raynaudus, tom. 13, pag. 94, ait, Circumcisionem non ideo institutam fuisse a Deo, ut peccati originalis esset remedium, sed in infantibus qui intra dies octo morerentur, originalem deletam esse culpam per illud idem Sacramentum, seu Sacrificium, quo delebatur in lege naturæ, et ante Circumcisionem a Deo datam Abrahamo, juxta S. Augustini doctrinam lib. 5, contra Julianum cap. 2. « Nec ideo credendum est, et ante datam Circumcisionem famulos Dei, quandoquidem eis inerat Mediatoris Fides in carne venturi, nullo Sacramento ejus opitulatos fuisse parvulis suis, quamvis quid illud esset, aliqua necessaria causa Scriptura latere voluit. » Quod vero ad Hebræos circumcisos attinet, quibus illud legis naturæ remedium non adhibebatur, iis putat in ipsa Circumcisione originalem labem, non quidem ex ipsius vi Circumcisionis, sed ex sola Dei liberalitate abstersam fuisse. Docet Card. de Lugo in Tractatu de Sacramentis disp. 3. sect. 3. Circumcisionem juxta institutionem suam omni justificandi virtute delendique peccatum fuisse expertem; sed cum ad eam rem legis naturæ remedium per aliquod signum externum protestativum Fidei in Christum venturum adhiberi oporteret, parendumque esset legi Circumcisionis a Deo datæ Abrahamo ac renovatæ per Moysem, Hebræos utrumque præstitisse, usos ipsa Circumcisione, per quam infantibus, applicata in Christum venturum fide, originalis macula elueretur; atque in hunc modum certa quadam norma et regula, in Circumcisione pueros justitiam esse consequutos. Nos vero D. Thomæ doctrina hujus rei examen expediemus, qui 3. part. qu. 38. art. 3. ad tert. ait : « Ad tertium dicendum, quod Circumcisio instituta erat ad remedium originalis peccati : sed Baptismus Joannis ad hoc non erat institutus, sed solum erat præparatorius ad Baptismum Christi : » et in eadem 3 part. qu. 70. art. 4. ait, communem esse sententiam de remissione peccati originalis in Circumcisione. « Respondeo dicendum, quod ab omnibus communiter ponitur, quod in Circumcisione peccatum originale remittebatur; » et in ea docet non *ex opere operato*, ut loquuntur Theologi, *sed ex opere operantis* gratiam justificantem esse collatam : « In Circumcisione autem conferebatur gratia non ex virtute Circumcisionis, sed ex virtute fidei Passionis Christi, cujus signum erat Circumcisio : ita scilicet quod homo, qui accipiebat Circumcisionem, profitebatur se suscipere talem fidem vel adultus pro se, vel alius pro parvulis. » Cui doctrinæ adhæret Eugenius IV in Decreto supra a nobis allato, ubi posito inter utriusque legis Sacramenta illo discrimine, ut vetera gratiam producerent ex opere operantis, nova conferant ex opere operato, Circumcisionem quoque complectitur, quæ data quidem Abrahamo fuit tamen Mosaicæ legis Sacramentum. Et Innocentius III in Decretali *Majores* de Baptismo loquens de Circumcisione et Baptismo expresse docet, per Circumcisionem deleri consuevisse originale peccatum : « Quoniam etsi originalis culpa remittebatur per Circumcisionis Mysterium, et damnationis periculum vitabatur, non tamen perveniebatur ad Regnum Cœlorum, quod usque ad mortem Christi fuit omnibus obseratum; sed per Sacramentum Baptismi Christi Sanguine rubricati culpa remittitur, vitatur periculum, et ad Regnum Cœlorum etiam pervenitur, cujus januam Christi Sanguis fidelibus suis misericorditer reseravit. »

13. *De Christi Circumcisione disseritur.* — Deniique Circumcisionem Christi Domini, quod tertium eorum est et postremum; quorum examen sermoni de Circumcisionis Festo prævertendum putavimus, ex solius D. Lucæ Evangelio compertam habemus cap. 2. *Postquam consummati sunt dies octo, ut circumciderentur puer, vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo, priusquam in utero conciperetur.* Ubi S. Lucas refert nomen Christo Domino inditum, de quo sermonem eo rejicimus, cum de Festo Nominis Jesu agemus. Circumcisum Christum Dominum commemorat, sed ubi, a quo circumcisus fuerit, quove instrumento, altum silentium. Quod argumento est, harum rerum notitiam ad æternam animarum salutem minime pertinere; idque in historia Festi hujus diei animadvertit Bailletus. Verum si quis ad Evangelicam Historiam uberius illustrandam expedire pu-

tet de iis etiam paucula quædam afferre, laborem hunc minime detrectamus.

14. *Ubi, et a quo Christus, quove instrumento fuerit circumcisus.* — Neque in Templo, neque in Synagogis, sed in privatorum ædibus Judæi circumcidebant, ut constat ex prima institutione : domi enim suæ et ipse Abraham circumcisus est, et ibidem filium servósque suos circumcidit. Genes. cap. 17. Quamobrem concludendum videtur Christum Dominum in Bethlehemitica Spelunca, ubi natus est, circumcisum esse. *Natus est in Bethlehem, circumcisus in Spelunca, oblatus in Hierusalem, in ulnas acceptus a Simeone :* verba sunt S. Epiphanii hæres. 20. cui assentiuntur non ii modo Auctores, quos inferius proferemus, sed Cornelius quoque a Lapide in cap. 2. Lucæ vers. 21. et Sandinus Histor. Sacræ Familiæ cap. 2 de Christo Domino. Porro Circumcisio Sacerdotale ministerium non erat, ac ne Leviticum quidem, sed laicum, et a Patrefamilias plerumque administrabatur. Et sane Abraham primus Circumcisionis minister familiæ suæ masculos omnes per se ipse circumcidit, ut in Genes. cap. 17. Isaac itidem filium suum circumcidit, ut est Actor. cap. 7. neque Sephora Moysis uxor moram ullam injecit, quin ab Angelo increpita quod filium haberet incircumcisum, statim illum circumcideret. Et in lib. 1. Machab. cap. 1. *Mulieres quæ circumcidebant filios suos, trucidabantur secundum jussum Regis Antiochi.* Ex quibus omnibus affirmari posse videtur, vel a B. Virgine, vel a S. Josepho Christum Dominum fuisse circumcisum. Hanc sententiam amplexus, in sacris quoque populi concionibus docuit P. Joannes Interian de Ayala in præclaro Opere anno 1730. Matriti edito, cui titulum indidit, *Pictor Christianus :* et quamquam ab ea recessit, ratus peculiares quosdam ministros circumcisioni præfectos fuisse, ut omni diligentia et amoto omni periculo circumciderentur infantes ; nobis tamen perplacet prima ejus sententia, cui manifestissime favet S. Ephrem Syrus in Orat. de Circumcisione Domini, ubi e Circumcisione argumentum ducit, Christum Dominum veram carnem assumpsisse. *Si non erat caro, Joseph quem circumcidit?* Et Auctor sermonis de Lamentatione Virginis, *Ipsa genuit eum, lactavit eum, octava die circumcidit.* Id quoque Deus videtur Josue imperasse : *Eo tempore ait Dominus ad Josue : Fac tibi cultros lapideos, et circumcide secundo filios Israel.* D. Thomas 3 part. quæst. 70. art. 3. *ad secund.* hæc habet. « Dicendum quod cultellus lapideus non erat de necessitate Circumcisionis : unde non invenitur tale instrumentum præcepto Divino determinatum, neque etiam communiter tali instrumento Judæi utebantur ad circumcidendum, sicuti neque modo utuntur. Leguntur tamen aliquæ Circumcisiones famosæ cultello lapideo factæ, sicuti legitur Exodi 4. et Josue 5. per quod figurabatur, Circumcisionem spiritualem esse faciendam per Christum, de quo dicitur 1. ad Corinthios 10. Petra autem erat Christus. » Vid. Suarez in 3. part. tom. 3. quæst. 70. art. 3. disp. 29. sect. 3. vers. *Secunda quæstio.* Verum ex his deduci posse, Christum vel lapideo, vel chalybeo, vel ferreo cultro fuisse circumcisum, non temere affirmaverim. Idem P. Ayala cod. loco cultrum fuisse putat vel ferreum, vel chalybeum, ex quorumdam profanorum Scriptorum auctoritate, qui tradunt Circumcisionem fieri solitam non petra, sed ferro. A qua sententia deterret S. Augustini auctoritas, qui Tractat. 5 in Joan. cap. 30. ait : *Cultellis enim petrinis circumcidebant, et petræ nomine Christum figurabant.* Tum etiam D. Bernardi verba in Epiphania Domini serm. 4. num. 1. *Populo duræ cervicis cultellus erat necessarius, et lapideis cordibus merito cultri lapidei debebantur, qualibus a Jesu Nave facta Circumcisio memoratur.* Si igitur Patrum auctoritate constat, Hebræos, etsi nullo præcepto adstrictos, lapideo tamen cultro usos esse ; ratio postulat, ut eodem modo Christum circumcisum esse dicamus : « Quem nemo potest arguere de peccato, ipse peccati remedium et verecundum pariter, et austerum sine ulla necessitate suscipit ; nec repulit cultrum lapideum, in quo solo vetus illa, quæ eraderetur, culpa non fuit. » Verba sunt D. Bernardi serm. 1. in Circumc. Domini num. 1.

15. *Pictores Christi Circumcisionem non recte repræsentant in Templo.* — Vide, si lubet, laudatos P. Ayalam, P. Honoratum a S. Maria tom. 2. de Regulis Critic. lib. 3. dissert. 3. Serry exercit. 33. Eminentissimum Card. Gottum de veritat. Relig. Christ. tom. 4. part. 2. cap. 9. §. 3. qui Christianos Pictores graviter increpant, quod suis tabulis Circumcisionem Christi in Templo factam repræsentent. Menologium Imperatoris Basilii narrat, octavo a Nativitate die voluisse Christum ad eum locum deferri, ubi Judæos circumcidi mos erat ; ibi circumcisum a parentibus domum esse reductum. Tradit Nicephorus Bethlehemi in domo Josephi circumcisum : sed veritati propius videtur esse, quod scribit Epiphanius Hæresi 20. Bethlehemi quidem circumcisum fuisse, in eodem tamen stabulo, ubi in lucem editus.

16. *Lex Circumcisionis etiam tum, cum natus est Jesus, vigebat. Præcepta legalia quando vi sua caruerint.* — Circumcisionis præceptum stabat etiam tum, cum natus est Christus ; qui quamvis nullo modo ea Lege teneretur, graves tamen et justæ causæ fuerunt, cum circumcidi voluerit. Stetisse etiam tum, cum natus est Christus, Circumcisionis Legem, ex eo patet, quod ceremonialia præcepta nonnisi in Christi Passione sublata fuerint, cum perfectum est humanæ redemptionis Mysterium. Duo distinguit tempora D. Hieronymus, alterum Nativitatem inter et Passionem Christi, quo tempore negat legales ceremonias fuisse mortuas, et omni obligandi vi caruisse, multoque magis negat fuisse lethales et mortiferas, propterea quod qui eas observaret, minime peccato se adstringeret : alterum post Passionem Christi, cum abrogatis illico legalibus ceremoniis, non modo quisque iis observandis solutus est, sed etiam qui eas servasset, peccatum commisisset. D. Augustinus autem tria tempora distinxit : primum ante Christi Passionem, *cum legalia neque erant mortifera, neque mortua :* alte-

rum post promulgatum Evangelium, *in quo legalia sunt mortua et mortifera :* tertium inter Christi Passionem et promulgationem Evangelii, cum legales ceremoniæ omni prorsus vi destitutæ sunt, nec quisquam iis observandis tenebatur; sed nulla sese culpa alligabat, si quis ex Judaico populo Christi fidem amplexus eas etiam tum observasset, modo in iis spes opesque suas esse sitas minime crederet, nec eas ad salutem ita necessarias putaret, ut absque iis Fides in Christum justificare non posset. Atque id de Hebræis tantummodo dictum volumus, qui Christi Fidem amplexi essent; hi enim ceremonias legales, tempore inter Nativitatem et Passionem Christi interjecto, observare sine culpa poterant : de iis vero non item, qui ab Ethnico idolorum cultu ad Christi Fidem transierant; his enim nulla erat causa, cur ceremonias legales observarent. Quod quidem in causa fuit, quamobrem D. Paulus non Titum patre et matre Gentili natum, sed Timotheum, cui mater Judæa fuerat, circumcideret.

17. *Christus Circumcisionis Lege non fuit adstrictus.* — Doctrina hæc est D. Thomæ 1. 2. quæst. 103. art. 3. et 4. ac per eam illustratur, quod a nobis superius dictum est, tempore scilicet Nativitatis Christi Domini adhuc Circumcisionis Legem robur habuisse. Inde ut ad alia duo veniamus, quæ dudum innuimus, Christum scilicet Circumcisionis lege non fuisse adstrictum; justas tamen et graves causas illi fuisse, cur circumcidi voluerit; dupliciter potest accipi Circumcisio, vel tamquam peccati originalis remedium, vel tanquam signum fœderis et promissionum inter Deum et Abraham ejusque posteros. Cum igitur Christus Jesus in Incarnatione sua nulla originali labe contactus esset, idemque plane jus haberet, quod æternus Pater, qui Abrahamum in suam amicitiam acceperat, ejusque posteros in populum sibi charum selegerat, cumque humanam ideo carnem assumpsisset, ut antiqui fœderis promissiones impleret, immo ut novum perfectumque fœdus iniret; nemo est qui non videat, Christum Dominum liberum fuisse ab observanda lege Circumcisionis, etsi tempore quo natus est, nihil ei legi quidquam roboris esset detractum, quemadmodum disserunt Justinus Martyr, Tertullianus, Irenæus et Chrysostomus, quos refert Calmet in cap. 2. Lucæ num. 21. Dominicus Sotus in 4. sentent. distinct. 2. quæst. 1. art. 3. apposite ad hanc rem ait : *Christus nulla lege ad Circumcisionem tenebatur, quia neque virili semine, quo originale contrahitur, genitus erat, ac subinde neque linea masculina naturalis erat filius Abrahæ.*

18. *Quibus rationibus circumcidi voluerit.* — Christus Dominus tamen ideo Circumcisionis legi, qua sane minime tenebatur, parere voluit, ut exemplo suo virtutem obedientiæ nobis commonstraret; cumque venisset in similitudinem carnis peccati, remedium illud, quo caro a peccati labe solebat abstergi, sibi etiam adhibendum putavit, legisque jugum propterea subire voluit, ne deinceps quisquam alius eo onere premeretur. *Misit Deus Filium suum factum sub lege, ut eos, qui sub lege erant, redimeret :* sunt verba D. Pauli ad Galatas cap. 4. Vide D. Thomam 3. part. quæst. 37. art. 1. Alias quoque causas, quibus Jesus Christus circumcidi voluit, videre est apud Patres. S. Bernardus serm. 4. in Epiphania Domini ita loquitur : « Sed et propterea voluit circumcidi, ut ostenderet, se esse auctorem veteris legis, sicut et Evangelii; quoniam qui per se ipsum ait : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto*, etc., ipse idem per servum suum dixerat prius : Omnis anima, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, peribit de populo suo. Quod si solum Baptisma suscepisset, videri poterat refugisse Circumcisionem, tamquam nihil ad se pertinentem. Si vero circumcideretur, et non baptizaretur, quomodo mihi persuaderi posset baptizari, Circumcisione relicta? Nunc itaque post Circumcisionem Baptisma suscipiens, illud mihi tenendum tradidit, quod ultimo loco suscepit. » Petrus autem Blesensis serm. 7. in die Circumcisionis ait : « Sententia, quæ contra peccatum lata est, non facit eum sibi obnoxium, qui immunis est a peccato, etc. Circumciditur ergo, ut nobis sit forma humilitatis. Circumciditur etiam, ut qui per triginta annos operaturus erat salutem in medio terræ, jam ab ipsis cunabulis negotium nostræ salutis incipiat ab uberibus matris suæ, degustans primitias Passionis, etc. Circumciditur ergo Caput Ecclesiæ Christus Jesus non pro se, sed pro membris. »

19. *De festo Circumcisionis Domini. Varia ejus Festivitatis nomina.* — Cum igitur ea tractaverimus, quæ, antequam de Circumcisionis festo sermonem haberemus, præmittenda censuimus, de eo nunc dicere aggrediamur. In Codice Sacramentorum Ecclesiæ Romanæ a Venerabili Cardinali Thomasio edito, quem nonnulli Gelasio propter preces ab eo additas, nos S. Leoni Magno, ejusque Prædecessoribus tribuendum putamus, Festum hoc, de quo agimus, non Festum Circumcisionis appellatur, sed Festum Octavæ Domini. Simile inditum est nomen huic Festo in Kalendario Romano nongentis et amplius adhuc annis scripto, quod vulgavit Joannes Fronto. Ex quibus Bailletus in Historia hujus diei arguit, haud ita vetus hoc Festum. Ad argumenta quæ affert, accedit, quod in libris Juris Canonici Festum istidem non Circumcisionis, sed Octavæ Domini appellatur, ut videre est in Can. *Pronuntiandum* de Consecr. dist. 1. Cum autem Circumcisio Domini, quemadmodum lex Judaica jubebat, octavo die facta fuerit, idem plane est dicere Festum Octavæ, et Festum Circumcisionis. *Octava et Circumcisio uni concinunt Sacramento :* verba sunt Ivonis Carnotensis in serm. de Circumcis. Domini. Thomassinus autem in Tractatu de dierum Festorum celebratione lib. 2. cap. 8. n. 12. ita scribit : « Quotquot igitur arbitrati sunt recoli Kalendis Januarii octavum Nativitatis diem, ita interpretamur, ac si de Circumcisione loquuti essent : quod tam est verum, quam Circumcisionis rite peragendæ legitimum diem octavum eumdem esse. » Quapropter in citato Codice Sacramentorum Ecclesiæ Romanæ fit in secretis Missæ precibus commemoratio Circumcisionis; et Kalenda-

rium Romanum superius laudatum monet legendum S. Lucæ Evangelium, in quo narratur historia de Circumcisione Domini; et in Sacramentario S. Gregorii legitur : *Per Christum Dominum Nostrum, cujus hodie Circumcisionem et Nativitatis Octavam celebrantes;* quæ verba quamvis in quibusdam Codicibus desint, reperiuntur tamen in vetusto Codice Vaticano, teste Baronio in Not. ad Martyrolog. Roman. ad primam diem Januar. In antiquo Ecclesiæ Occidentalis Martyrologio a Francisco Maria Florentino edito, notisque illustrato, Festum Kal. Januar. hunc habet titulum : *Circumcisio Domini nostri Jesu Christi secundum carnem.* Similem inscriptionem habet Martyrologium Usuardi, quod ita, ut reperit in Parisiensi Monasterio S. Germani, nuper vulgavit Benedictinus quidam Monachus. In Martyrologio nostro Romano Circumcisio, et Octava Nativitatis Domini conjunguntur : *Circumcisio Domini nostri Jesu Christi, et Octava Nativitatis ejusdem.* Quod si in Corpore Juris Canonici, ut vidimus, Festum hoc appellatur Festum Octavæ, in eodem Corpore Juris Festum etiam Circumcisionis Domini nominatur, ut videre est in cap. *Conquestus* de Feriis.

20. *Festi hujus antiquitas.* — Atque ut hujus Festi antiquitatem luculentius demonstrent, qui hoc argumentum susceperunt, afferunt ex Concilio Turonensi ann. 567. Canonem 17. tom. 5. Collect. Labbeanæ pag. 857. ubi hæc leguntur : « Ad calcandam Gentilium consuetudinem Patres nostri statuerunt, privatas in Kalendis Januarii fieri Litanias, ut in Ecclesiis psallatur, et hora octava in ipsis Kalendis, Circumcisionis Missa Deo propitio celebretur. »

21. *Canon Concilii Turonensis* 17. *illustratur. De superstitionibus, quas Gentes Kal. Januarii celebrabant.* — Concilium illud fœdas superstitiones innuit, quas Kalendis Januarii in honorem Jani et Strenuæ Deæ Ethnici celebrabant; et viri muliebribus, fœminæ virilibus personis susceptis, comessationes et aleas agitabant : hisque interdum Christiani quoque immiscebantur. Adversus hasce superstitiones coortæ sunt atroces veterum SS. Patrum querelæ, et præsertim D. Augustini, serm. 198. qui secundus est ad hunc Januarii diem : « Acturus es celebrationem strenarum sicut Paganus, lusurus alea, et inebriaturus te. Quomodo aliud credis, aliud speras, aliud amas? Dant illi strenas, date vos eleemosynas : avocantur illi cantionibus luxuriarum, avocate vos sermonibus Scripturarum : currunt illi ad Theatrum, vos ad Ecclesiam : inebriantur illi, vos jejunate. » Idemque D. Augustinus, seu quis alius gravis Auctor in Appendice novæ editionis Operum illius S. Doctoris, morem ejusmodi commemorans virorum fœminarumque, diversi sexus faciem mentientium subdit : « Jam vero illud quale et quam turpe est, quod viri nati tunicis muliebribus vestiuntur, et turpissima denum demutatione puellaribus figuris virile robur effœminant : non erubescentes tunicis muliebribus inserere militares lacertos; barbatas facies præferunt, et videri fœminæ volunt. »

22. *Eodem die, quo celebratur Circumcisio Christi, olim Gentes Jani et Strenuæ festum agitasse probatur ex Martyrio S. Almachii. Almachius male confunditur cum S. Telemacho.* — His consonant, quæ in suis sermonibus dixerunt S. Petrus Chrysologus, et S. Maximus Episcopus Taurinensis. Concilio etiam Turonensi, quod supra memoravimus, posteriora eum morem exagitabant, ut videre est apud Martene Tract. de ant. Eccl. disciplina in divinis celebrandis Offic. cap. 13. pag. 104. edit. primæ. Extat etiam adversus hasce superstitiones Sermo Faustini Episcopi apud Bolland. tom. 1. mens. Januar. pag. 3. et hac die tum in Usuardi, tum in Romano nostro Martyrologio fit S. Almachii commemoratio, qui sub Alipio Romæ Præfecto Martyrii coronam est consequutus, quod hæc verba propalam pronuntiaverit : *Hodie Octavæ diei Dominicæ sunt : cessate a superstitionibus Idolorum et a sacrificiis pollutis :* et in quibusdam Sacramentis ponitur hac die celebranda Missa *ad prohibendum ab idolis*, ex quo facile intelligitur, superstitionem olim Gentilium hac die debacchari solitam, ut observat Menardus in notis ad Sacramentarium S. Gregorii pag. 53. Baronius et Bollandus S. Almachium et S. Telemachum unum e duobus faciunt; idque minime probari posse videtur : nam, quod inferius demonstrabimus, passus est Almachius sub Theodosio, Telemachus vero sub Honorio; et ille quidem, quod Christianos, qui se solemni hac die cum Ethnicis immisti fœdis superstitionibus commacularent, acerrime increpuisset; Telemachus vero, quod Gladiatorum furorem coercere, ludosque diros et atroces tollere voluisset; cujus rei causa ab Oriente se Romam contulerat.

23. *Jejunium olim in die Circumcisionis celebrabatur, sed non nisi ad tres post meridiem horas producebatur.* — Concilii Turonensis Canon 17. quem superius attulimus jejunium quoque innuit ab Ecclesia indictum, ut ab Ethnicorum comessationibus et compotationibus Christiani quam longissime recederent. Et sane haud aliter hæc verba interpretari licet : *Et hora octava in ipsis Kalendis Circumcisionis Missa Deo propitio celebretur*, ut observat Martene loco supra allato : « Quibus ex verbis facili negotio quisque conjicere potest jejunium illud ad nonam saltem horam productum fuisse, cum in Missa celebranda, ea, quam exigit Circumcisionis Festum, solemnitate ad minus integram horam impendi oporteret. » Hoc jejunium, quod hac die celebrari solitum erat, commemorant etiam Ordo Romanus in Biblioth. PP. T. 13. pag. 667. Albinus Flaccus Auctor octavi seculi in Tract. de Divinis Offic. Tit. de Kalendis Januar. Et bene Thomassinus sapienterque observavit, Ecclesiam, ut duas res diversissimas, minimeque sibi congruentes, solemnitatem Festi et jejunium conjungeret, non vetuisse, ne quisquam jejunium ut tum mos erat, rumperet, nisi vesperi, id est tribus horis post nonam elapsis, sed voluisse, ut cuilibet liceret hora nona comedere, quod idem est, ac tribus, et amplius horis post meridiem. « Difficile creditu videtur, latam fuisse legem de jejunio Festo die; sed celebatur

tex aliquot dumtaxat horis usque ad nonam; nec sine magna deliberatione vel exemplo : » quam ad rem affert similem casum a Theophilo Episcopo Alexandrino decisum.

24. *Ante finem 4. Seculi videtur hoc festum celebrari consuevisse.* — Quoniam vero ex verbis Concilii Turonensis deduci non potest, tot res in eo memoratas tunc potissimum fuisse constitutas ad celebrandum Festum Circumcisionis; quin etiam cum ipsa Concilii verba eas res multo antea sancitas et in morem introductas demonstrent, *Patres nostri statuerunt;* nemo est qui antiquitatem et solemnitatem Festi non videat. Honoratus a S. Maria tom. 2. de Regulis et usu Criticæ lib. 3. dissert. 3. art. 1. probat S. Almachii martyrium, de quo supra memoravimus, ante finem contigisse IV. seculi imperante Theodosio Magno, Alipio Urbis Præfecto. Et postquam art. 2. ostendit, Ecclesiam publicas preces et jejunia Ethnicorum superstitionibus, quæ Kalend. Januarii celebrabantur, objecisse, refert art. 3. in Gallia genus quoddam Festi Subdiaconorum introductum fuisse, quod in Sacri Ordinis decus, et ædificationem cum minime cederet, tandem sublatum est, ut narrat Bailletus quoque in Historia hujus diei.

25. *Olim duæ in hac die Missæ celebrabantur, altera de B. Virgine; altera de Christi Circumcisione. Unde mos extiterit celebrandi Missam de B. Maria.* — In vetustis quibusdam Missalibus binæ Missæ hujus diei reperiuntur; altera de B. Virgine, de Circumcisione altera. Et Durandus Scriptor 13. seculi in Rationali lib. 3. cap. 15. testatur ætate sua duas hac die Missas celebrari solitas de Circumcisione, et Beata Virgine, quod quidem nunc abolitum est. Verum inde factum est, ut in Festi hujus, tum Officio, tum Missa plura contineantur, quæ ad Beatissimam Virginem spectant. In Romano Kalendario Frontonis, quod supra laudavimus, ad eum diem, quo scriptum est Octavam Domini celebrari, ea etiam adnotantur : *Natale S. Mariæ*, quæ Martene mendosa esse putans ita corrigit : *Natale S. Martinæ*. Sed nihil mutandum, et prior lectio ut vera retinenda est, *Natale S. Mariæ;* quod significat festum solemnemque diem in honorem B. Virginis. Unde vetus et pia consuetudo orta est, quæ postea obsolevit, duas celebrandi Missas; quod colligitur ex Micrologo, cujus ea verba sunt cap. 39. : « Nuper cum Nativitatem Domini celebraremus, nullum tam speciale officium Matri ejus attribuere potuimus : unde non incongrue illam specialius in Octava Domini veneramur; ne solemnitate Filii sui expers esse videatur, quam tamen in eadem solemnitate post Dominum maxime honorandam esse non dubitamus. » Belletus etiam luculentius cap. 71. « In Circumcisione, » inquit, « duo simul facta concurrunt, Parientis scilicet, et Partus propter Octavas. Unde sane est, quod eo die duas Missas celebrare debeamus; primam de B. Virgine, scilicet Vultum tuum; » aliam de Octavis, nimirum *Puer natus est nobis;* et dicitur illo die Evangelium Lucæ : *Postquam impleti sunt dies octo.*

CAPUT II.

DE FESTO EPIPHANIÆ, QUOD POSTRIDIE NONAS JANUARII CELEBRATUR.

1. *Epiphania quid significet. Tres hac die apparitiones Christi recoluntur.* — Epiphaniæ Festum celebratur sexta die Januarii. Epiphania manifestationem significat : « Epiphania Græcæ linguæ vocabulo manifestatio dici potest; » verba sunt D. Augustini serm. 203. alias 64. de divers. Idem ait S. Bernardus serm. 3. de Epiphania : « Solemnitas igitur hodiernæ diei ab apparitione nomen accepit, Epiphania quippe apparitio est. Hodie ergo apparitio Domini celebratur. » Tres apparitiones seu manifestationes Christi hac die ab Ecclesia recoluntur. Commemoratio fit adorationis Magorum, qua Dominus Jesus demonstratus est Gentibus : Baptismatis, quod ab Joanne suscepit, cum voce delapsa de Cœlo, *Hic est filius meus dilectus*, Judæis innotuit : et conversionis denique aquæ in vinum, qua factus est manifestus discipulis.

2. *Ternæ illæ apparitiones.* — Bollandus in præfatione generali ad Vitas Sanctorum cap. 4. §. 3. profert fragmentum Polemei Silvii, seu P. Annei Sylvii scriptum anno 448. ubi mense Januarii hæc notata sunt : « Octavo Idus Epiphania, quo die, interpositis temporibus, et stella Magis Dominum natum nuntiavit, et aqua vinum facta, vel in amne Jordanis Salvator baptizatus est : » de quo Sylvii fragmento mentionem pariter facit Ruinartus Act. Martyr. sinc. et select. in fin. in Admonitione ad Kalendaria subsequentia. S. Bernardus serm. 1. in Epiphania Domini loquitur de tribus hisce Dñmini apparitionibus seu manifestationibus. « Itaque in prima apparitione homo verus innotuit, ubi inter ubera Matris infans apparuit : in secunda vero verum esse Dei filium, Patris indicat testimonium : in tertia vero verus esse Deus demonstratur, ad cujus imperium natura mutatur. » Hoc eodem sermone Sanctus Bernardus uno eodemque Epiphaniæ Festo tres hasce apparitiones celebrari testatur. Consonat sermo Ivonis Carnotensis de Epiphania Domini. Amalarius autem lib. 3. de Ecclesiast. Officiis cap. 33. ita scribit : « Præsens Officium nocturnale certat intimare tria insignia nobis manifestata per adventum Christi, id est, adventum Magorum, et Baptismum Christi, et miraculum ex aqua factum a Christo. » Cum hoc eodem die, ut dudum diximus, etiam Christi Baptismus celebretur, propterea Festum hoc ab aliquibus dictum est Festum Illuminationis, seu Festum Luminum; verum D. Hieronymus vehementer contendit, ejusmodi denominationem omnino rejiciendam, et Festum hujus diei Festum Epiphaniæ esse appellandum. Vid. Tillemont. Nota 9. in fin. ad Jesu Chr. Vitam.

3. *Olim in die Epiphaniæ colebatur memoria miraculi multiplicationis quinque panum.* — Est quoddam Bruxellense manuscriptum Martyrologium, quod P. Sollerius retulit in notis ad Martyrologium Usuardi, ubi monemur, non modo adorationis Magorum, Baptismatis Christi, et conversionis aquæ in vinum, sed

multiplicationis etiam panum, et piscium hoc eodem die memoriam recoli consuevisse ; quod confirmat etiam D. Augustinus serm. 28. de Tempore, qui primus est de Epiphania. « Hodie illud colimus, quo se in hominem Deus virtutibus declaravit, pro eo quod in hac die, sive quod in Cœlo stella ortus sui nuntium præbuit, sive quod in Cana Galilææ in convivio nuptiali aquam convertit in vinum, sive quod in Jordanis undis aquas ad reparationem generis humani suo Baptismo consecravit, sive quod de quinque panibus quinque millia hominum satiavit. In quolibet horum salutis nostræ mysteria continentur et gaudia. » Fortasse ea fuit peculiaris quarumdam Ecclesiarum disciplina, ut etiam nunc est Ecclesiæ Mediolanensis, quod notat Galesinius in Not. ad Martyrol. pag. 12. *De iis præterea quatuor celebrandis morem hodie adhuc Ecclesia Mediolanensis retinet, ut ex illius hymno cognoscimus.* Et sane ex iis quæ diximus, aperte constat, in Epiphania, juxta universalem disciplinam, celebrari solitam esse Manifestationem Christi in Magorum adoratione, in Baptismo, in conversione aquæ in vinum, quemadmodum nunc celebratur, nulla facta mentione de multiplicatione piscium et panum. Sextam Januarii diem scribit Orosius lib. 6. tribus Augusti triumphis fuisse celebrem ; ex quo conjicit Florentinius in exercitat. 3. de Historia Magorum, quam in suo Martyrologio inseruit, Ecclesiam fortasse in hoc uno die tria Redemptoris nostri miracula conjunxisse, quæ inanibus Ethnicorum triumphis opponeret. « Nec improbabile est Romanam Ecclesiam diem 8. Id. Januarii Baptismo, Nuptiarum prodigio, et Magorum adorationi, hoc est triplici Christi triumpho aptasse, ut Romanos a solemnitate profana averteret. Celebris enim dies erat, ut Orosius adnotavit, ob triplicem Augusti triumphum ; ut celebris quoque exinde apud Christianos fieret ob triplicem Domini gloriam, nempe barbarorum Regum, et Gentium adorationem, Divinæ in Baptismo Filiationis testimonium, atque ex mutatæ aquæ prodigio gloriæ suæ manifestationem.

4. *Totius tractationis partitio.* — Nos igitur Romanæ Ecclesiæ disciplinam sequuti, primo de adventu Magorum ; secundo de Christi Baptismate ; tertio de miraculo, quo aqua in vinum conversa est, sermonem habebimus.

5. *De adventu Magorum in Bethlehem.* — Magorum adventum et adorationem narrat S. Matthæus cap. 2. Refert Magos ab Oriente Hierosolymam venisse ; percunctatos ubi natus esset Rex Judæorum ; se enim stellam in Oriente conspicatos ideo venisse, ut eum adorarent. *Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.* Herodem autem Regem cum tota Hierosolyma vehementer fuisse commotum ; quamobrem Sacerdotes et Scribas populi convocasse, et ab eis quæsiisse, ubi Christus esset nasciturus. Ut vero comperit juxta Prophetiam nasciturum in Bethlehem ; *Et tu Bethlehem terra Juda, nequaquam minima es in Principibus Juda ; ex te enim exiet Dux qui regat populum meum Israel*, Magos ad se accersisse ; ab iis tempus cognovisse quo stella apparuerat, dimissisque Bethlehem iis dixisse : Ite, quærite de puero, quem ubi inveneritis, facite ut resciscam ; mihi enim certum est illuc me conferre, illumque adorare. *Et cum inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum.* Præterea sacer textus, Magos abiisse narrat, stellam, quam vidissent in Oriente, antecedendo iis præluxisse, *usque dum staret supra, ubi erat puer ;* Magos, ubi eam denuo vidissent, exultasse gaudio, domum denique ingressos puerum reperisse cum matre ; et in genua provolutos aurum, thus, et myrrham ei obtulisse, monitosque per somnium ne redirent ad Herodem, *per aliam viam reversos esse in regionem suam.*

6. *Quid illa tandem stella fuerit, quæ Magis monstravit iter, variæ sententiæ.* — Non hic de stella loqui est animus, cum plurima de ea congesserimus in lib. 4. de Canonizatione part. 1. cap. 25. ubi scripsimus, extare de hac stella prophetiam in lib. Numer. *Orietur stella ex Jacob, et consurget virga ex Israel :* varias esse de illius sideris natura sententias ; quosdam quidem tradidisse, novum illud fuisse in Cœlo creatum astrum ; alios putasse, Angelum lucido quodam corpore stellæ instar assumpto, Magis viam præmonstrasse ; nonnullos etiam censuisse, nil aliud fuisse quam flammeum quoddam in media aeris regione phænomenon, ut apud Calmet *Dissert. in Magos qui Jesum adoraturi venerunt :* et Joannem Federicum Miegium Dissertat. *de stella a Magis conspecta*, in Thesauro Dissertationum in Novum Testamentum, quæ e Museo Theodori Hasei, et Conradi Ikenii depromtæ sunt tom. 2. pag. 118. et seqq. eam tandem esse verisimiliorem sententiam, sidus illud Meteoron fuisse clarissima luce coruscans, quod Angelus in Astri figuram formaverat, quodque suspensum in media aeris regione ab Oriente ad Occidentem movebat, ut monstraret Magis iter, haud aliter, quam quod de columna nubis narratur, qua Judæi deducti sunt per desertum ; seu etiam astrum fuisse tum primum creatum, non illud quidem in Cœlo, sed in aere non longe a terra, quod nutu Dei moveretur ; idque expresse docet S. Thomas 3. part. quæst. 36. art. 7. Sapienter monet Lamy Harmon. Evang. lib. 1. cap. 11. quiddam id esse ex iis, quæ inani labore viri docti persequuntur. « Neque enim hisce quæstionibus vacat immorari, de quibus postquam multa dixeris, hæc cogaris fateri incerta. Quærenda sunt, ut interdum moneo, quorum investigatio utilis est, aut saltem possibilis : » aitque, nihil quidquam aliud exploratum nobis esse, quam insolitum quemdam fulgorem eorum in se oculos convertisse, qui sideribus contemplandis operam dabant, eorumque animos monuisse de magna re aliqua, inusitata, nova, inaudita cogitanda, quæ tum temporis accidisset. Nunc igitur de numero Magorum, de eorum nominibus, qui illi, qualesque fuerint, ubi infantem Jesum repererint, et quo eum cultu adoraverint, verba faciemus ; nam unde profecti et quando Bethlehemum pervenerint, commodiore loco infra disputabimus.

7. *De Magorum numero : tres illos fuisse docet re-*

cepta in Ecclesia sententia. — Tres fuisse Magos, etsi S. Matthæus de eorum sileat numero, qui tantummodo ait, *Ecce Magi ab Oriente venerunt Hierosolymam*, expresse tradit S. Leo Serm. 30. in Epiphan. cap. 1. « Tribus igitur Magis in regione Orientis Stella novæ claritatis apparuit; » et cap. 2. « Sequuntur tres viri superni Numinis ductum; » quod confirmat serm. 32. de Epiph. cap. 5 : « Tres Magos.... Stella perduxit; » idque pluribus aliis in locis, ut Serm. 33. cap. 2. Serm. 34. cap. 1. et 2. Serm. 35. cap. 1. Serm. 36. cap. 2. et Serm. 37., qui sermones omnes in Epiphania Domini habiti sunt. Idem tradit S. Cæsarius Serm. 139. Hanc esse communem omnium hoc tempore veramque sententiam testatur Calmet : « Communis atque unica nostra ætate ferme in Ecclesia recepta sententia paria docet; » cui tamen opinioni adversatur Auctor Imperfecti Oper. in Matthæum homil. 2. ex quibusdam apocryphis monumentis Magorum numerum duodenarium fuisse affirmans. Quia vero non omnibus communis opinio arridet, ac fere semper est aliquis, qui receptæ sententiæ haud timide adversetur, non defuit hac ætate, qui cum prorsus nemo inter veteres Patres, S. Leone excepto locis citatis, tres fuisse Magos tradiderit, eorum propterea numerum definiri posse negaverit. Atque is est P. Serry Exercit. 34. num. 4. Nam Danielem Rhoden hæreticum hominem nihil moramur, qui idem negat Dissertatione *de primis Salvatoris Veneratoribus Magis* in Thesauro Dissertationum in novum Testamentum Amstelodami anno 1702. edito, tom. 2. pag. 70. §. 5. Verum deserenda nullo modo est sententia S. Leonis auctoritati innixa, quæ suffragatorem etiam habet S. Maximum Taurinensem Episcopum in una ex ejus Homiliis : « Bene, charissimi, in uno itinere tres simul adoraturi veniunt Magi, quia in uno Christo Jesu, qui omnium credentium via est, inseparata ab eis erat Trinitas adoranda; » quam præterea tuetur Ecclesiæ traditio, et summo consensu ii Scriptores amplexi sunt, qui non temere, sed consilio, maturoque examine ei subscripserunt. De hac sententia in hunc modum loquitur Natalis Alexand. Hist. Eccl. pr. Seculi cap. 1. art. 4. num. 3. « Plures fuisse Magos, qui Christum adoraverunt certum est : tres fuisse, vulgaris opinio S. Leonis, et Auctoris Sermonum, qui Eusebio Nysseno tribuuntur, suffragiis confirmat. » Suspicatur Tillemontius Not. 12. in vit. Jesu Christi ex tribus muneribus auri, thuris, et myrrhæ, quæ Christo Domino Magi obtulerunt, hanc de tribus Magis excitatam esse sententiam, quam fulciri tamen fatetur S. Leonis Sermonibus, innitique etiam Sermoni Eusebii, sermonique qui Cæsario tribuitur. Baronius ad ann. 1. Chr. num. 30. ita ait : « Fidelium pia traditio tenet, eosdem tres numero fuisse, secundum tria munerum genera quod et S. Leo in suis Sermonibus sæpe tradit. » Maldonatus in cap. 2. Matth. « Illud, » inquit, « certum est plures fuisse, cum Evangelista numero semper multitudinis Magos appellet, et probabile est plures fuisse duobus, quia non duali, ut vocant, sed plurali usus est numero. Fuisse tamen tres, etsi non certa, tamen probabili conjectura ex donorum numero colligitur : credibilius enim est, diversa, quam eadem omnes munera dedisse, quod id magis usitatum, et gratius accipientibus, honorificentius dantibus esse soleat. Certe hæc opinio aliqua, aliæ nulla ratione probari possunt. » Ceterique omnes docent, hanc esse de numero Magorum sententiam, quam omnino sequi debeamus. Videantur P. Graveson de Myster. et ann. Christi Dissert. 8. pag. 172. Honoratus a S. Maria tom. 2. de Regulis et usu Criticæ lib. 3. Dissert. 4. art. 2. pag. 272. Cardinalis Gottus Tract. de verit. Relig. Christ. tom. 4. part. 1. cap. 2. §. 3. num. 19. P. Ayala in Opere cui titulus, Pictor Christianus, lib. 3. cap. 3. num. 4. Sandinus Histor. Sacræ Famil. de Christo Domino cap. 3. Suarez in 3. part. D. Thomæ tom. 2. disp. 14. sect. 2. qui hanc esse ait communem veterum Patrum opinionem, et Ecclesiæ sensum, quod confirmat Theoph. Raynaudus tom. 7. in Opere, cui titulus Diptycha Mariana num. 16. Huc accedit, quod S. Leonis ætatem præcessit in Ecclesia opinio de ternario numero Magorum. Nam in veteribus Romæ Cœmeteriis, unde erutæ fuerunt imagines tum depictæ, tum sculptæ, et Romæ editæ ann. 1737. ea etiam imago inventa est, quæ tom. 1. Tabula 22. impressa exhibetur : ad quam Tabulam hæc observatio apponitur : « Magorum deinde expressa apparet adoratio. Ubi illud potissimum observandum, tres fuisse Magos ex veteri Ecclesiæ Latinæ Traditione, et juxta S. Leonis sententiam, qui primus Magorum numerum statuisse creditur; sed multo antea constantem in Ecclesia fuisse hanc opinionem, ex eo manifeste colligitur, quod plures ex his depictis sculptisque imaginibus Leonis ætate observaveris vetustiores. »

8. *Quæ Magorum fuerint nomina.* — Quæ vero Magorum nomina, qui, qualesve illi fuerint, modo quærendum est. Tillemontius loco cit. putat duodecimo Seculo indagari cœptum Magorum nomen, prudentique consilio Baronium ait in suis Annalibus quæstionem hanc præteriisse Casaubonus exercit. 2. in Baron. Annales §. 10. ita scribit : « Puduit jure merito harum ineptiarum Cardinalem Baronium, apud quem in tam prolixo de Magis sermone de illorum nominibus ne verbum quidem. » Bollandistæ tom. 1. mense Maii pag. 7. aiunt : « Nullus Scriptor vel Græcus vel Latinus profertur per tot secula usque ad Friderici Barbarossæ tempora, qui nomina nunc vulgata usurpaverit. » Serry, P. Honoratus a S Maria, P. Graveson, Card. Gottus, Sandinus in locis citatis, et Calmet in laudata superius Dissertat. §. *Nomina*, Bailletus in Histor. adoration. Magorum num. 2. et Lamy Harmon. Evangel. lib. 1. cap. 11. pag. 45. §. *Numerus Magorum*, docent de Magorum nomine nihil nobis esse compertum. Quod quidem non eo dictum volumus, ut Coloniensis Ecclesiæ piæ Traditioni quidquam detrahatur, quæ Ecclesia, ut testatur Bollandus ad diem primam Januar. pag. 8. sextam pag. 323. et undecimam pag. 664. Magos sub nominibus Melchio-

ris, Balthassaris, et Casparis veneratur; eorumque corpora Galesinius in Not. ad Martyrolog. pag. 1, et Saxus in Histor. Corporum SS. Gervasii et Protasii num. 38. referunt Constantinopolim allata, inde ab Eustorgio Episcopo Mediolanum avecta, post sexcentorum septuaginta annorum cultum, quem in Basilica ab eodem Episcopo ædificata Fideles illis tribuerunt, tandem sub Friderico Ænobarbo illinc amota, et ab Episcopo Reinoldo Coloniam asportata.

9. *De Magorum qualitate : An Reges fuerint.* — De Magorum vero qualitate duo dispicienda sunt. Primum, quid Magorum nomine Matthæus sibi voluerit; secundum, num Reges fuerint, de quo nihil a Matthæo traditum est. Quidam ex Patribus putant, eos Astrologiam judiciariam, alii vero Magiam naturalem esse professos. Verosimilius tamen est, Philosophos fuisse astrorum scientia peritos. *Gens quæ spectandorum siderum arte pollebat*, inquit S. Leo Serm. 4. de Epiphan. Viros nimirum scientia illustres, veri Numinis cultores, qui, quemadmodum Job, ejusque amici, Legis scriptæ rituumque Judaicorum ignari, Deum rerum omnium arbitrum nihilominus venerabantur, illumque Dominatorem expectabant, quem Balaamus venturum prædixerat; et hujuscemodi viros S. Matthæum Magorum nomine significasse accurate probat Calmet in sæpe laudata Dissert. præter Rhoden Dissert. *De primis Salvatoris Veneratoribus Magis* in Thesauro Dissert. in Nov. Testam. Amstelodami ann. 1702. edito tom. 2 pag. 69. §. 2. Quod vero ad Regiam eorum dignitatem attinet, idem Calmetus declarat, se omnem operam in ea re disquirenda collocaturum fuisse, si Ecclesiæ illud interesse quidquam arbitratus esset. Sed cum neque in Sacris Litteris, nec apud Patres quidquam ea de re expressum habeamus, nihilque ab Ecclesia definitum sit, unicuique permittit, quæ sibi libuerit, sequi opinionem, concluditque Regiam hanc dignitatem nullo niti solido fundamento. Gravesonus de Mysteriis et ann. Chr. Dissertat. 8. pag. 172. aperte declarat utriusque opinionis probabilitati se nihil imminutum velle. Alii vero strenue propugnant, Magos nunquam Regia dignitate insignitos; tum quia S. Matthæus, ne de nascentis Christi gloria quidquam detractum esset, profecto de ejusmodi dignitate numquam siluisset, nec solo Magorum Sapientumve vocabulo usus esset; tum quia sacer textus Reguli qualitatem non prætermisit, ubi narrat ejus filium a Christo Domino esse sanatum. Huc etiam accedit, Herodem ita cum iis colloquutum esse, ut appareat Magos inferioris fuisse ordinis : *Ite, et interrogate diligenter de puero; et cum inveneritis, renuntiate mihi :* qua quidem forma et ratione loquendi numquam usurus fuisset cum Regibus. Neque vero Herodes tam facile passus esset, tres Reges in suum ipsius Regnum ingredi; neque ipsi eo se contulissent, quin Herodi prius Legatos suos præmisissent; nec denique Herodes tam sero rescivisset, cum Bethlehemum non plus quam sex passuum millia distaret ab Hierosolymis, se a Magis irrisum, qui adversus id quod promiserant, declinato Regis conspectu, Judæa abierant.

10. *Magos Reges fuisse, qui inter Catholicos credunt, non putant id esse Fidei articulum, quod calumniatur Beza.* — Duo autem in hac controversia sunt præmittenda : primum, eos, qui Magos Reges fuisse putant, non id esse articulum Fidei, quod Theodorus Beza jocularem in modum perperam Catholicis exprobravit, sed dumtaxat opinionem valde probabilem esse contendere. Monuit id loco citat. Maldonatus : « Præterquam quod Ecclesia, Magos fuisse Reges non certa et Catholica Fide, sed probabili opinione credit. Licuit enim Christiano Poetæ Patrum nostrorum memoria salva Religione dicere (Joannem Baptistam Mantuanum intelligit) : nec Reges, ut opinor, erant. Licuit multis nostro tempore Catholicis, et eruditis Theologis idem dicere, suamque opinionem, non ut ille (Beza), risu, sed magnis argumentis confirmare. » Lamy quidem Harm. Evangel. lib. 1. cap. 11. eorum sententiam sequitur, qui Magos negant Regia fuisse præditos dignitate, nec quisquam est, qui ea de re illum criminetur. Eidem sententiæ suffragatur, qui veteres Imagines e vetustis Romæ cœmeteriis erutas typis editas Romæ exhibuit ann. 1737. tom. I. in explicat. Tabulæ 38. Alterum quod præmittimus est, eos, qui Magos fuisse Reges tuentur, non alios Regum nomine intelligere, quam quos Scriptura cujuspiam vel exigui oppidi Dynastas appellare Reges solet. « Hos igitur fuisse Reges, » inquit Baron. ad ann. Chr. 1. num. 30. « dixerimus usitato more Divinæ Scripturæ, quæ cujusque Oppidi dominum Regem appellare consuevit, ut patet de quinque Regibus, quos Abraham armatis suis vernaculis debellavit. » Idem sentit Natal. Alexand. II. Eccl. sec. 1. cap. 1. art. 4. « Viros tamen potentes et divites, Toparchas forte vel Dynastas fuisse probabile est : » cui consentit doctus Auctor Adnotationum ad Historiam Vitæ, Doctrinæ, et Miraculorum Jesu Christi Urbini editam ann. 1730. Cap. 7. lit. C. « Multi interpretum Regiam illis tribuunt dignitatem : sed ex toto Evangelii contextu nil amplius videtur extundi posse, quam quod iis esset magna apud suos populares auctoritas. » Bene etiam Gretserus tom. V. Operum suorum nuperrimæ edit. Ratisponen. lib. 1. de Festis cap. 30. « Adde quod Regium nomen magnam latitudinem habet, etc. Neque enim necesse est, ut omnes, qui vel fuere, vel applicantur Reges, sint tanti, quanti Rex Hispaniæ et Galliæ. Favet Scripturæ phrasis maxime in libro Josue, ubi Regis nomen illis tribuitur, qui hodie vix Principis nomenclaturam tueri possent. »

11. *Magi Reges fuere, id est Dynastæ.* — Quibus prænotatis, Magos Reges fuisse affirmabimus. In Oriente Reges plerumque Magos fuisse testatur Tertullianus lib. adversus Judæos c. 9. *Magos Reges fere habuit Oriens;* quod Plinii et Philonis auctoritate probat etiam Cardinalis Baronius ad ann. Chr. 1, num. 29. Tillemontius id esse verum agnoscit; sed illud probandum esse ait, Magos, qui Christum adoraverunt, Regia præditos fuisse dignitate, quæ qui-

dem non idcirco illis asseritur, quod in Oriente Reges plerumque fuerint Magi. Serry eadem ratione utitur ad auctoritatem Paschasii Radberti 9. seculi Scriptoris declinandam, qui lib. 1. Commentar. in Matthæum affirmat, Magos illos, qui venerunt Bethlehemum ut Christum Dominum adorarent, Regia dignitate fuisse illustres. « In his Regionibus ad Orientalem plagam Hierosolymorum Magos Reges extitisse, nemo qui historias legit Gentilium ignorat : quo profecto Reges eos fuisse opinamur. » Laudatus igitur Serry in Responsionibus ad Sandinum pag. 34. ita scripsit : « Ex hoc quod Gentilium historiæ fidem faciant, Reges Orientales, ac maxime Chaldæos Magos olim fuisse, hoc est Philosophos sideralis scientiæ peritos, non sequitur, ut Paschasius intulit, Magos omnes, atque illos maxime, qui Christum adoratum venere, Reges extitisse : » idemque magna vi urget Rheden in allata Dissertatione §. 4. Nos dicimus, S. Cæsarium Arelatensem Serm. 136. in Appendice Sermonum S. Augustini loqui de Magis, qui Christum adoraverunt. Illi Magi tres esse dicuntur. S. Hieronymus in Daniel. cap. 2. ubi tradidit Reges et Principes Philosophicam Magiam profiteri solitos, apposite ad rem nostram hæc subjicit : « Unde et in Nativitate Domini Salvatoris ipsi primum ortum ejus intellexerunt, venientes in sanctam Bethlehem adoraverunt Puerum, Stella ejus desuper ostendente. » Consonat S. Hilarius lib. 4. de Trinit. §. 38. « Recordemur Orientis Magos adorantes Dominum, et munerantes, et laborem veniendi usque in Bethlehem Judæ tanti itineris metiamur. In Principum enim labore totius Ægypti labor demonstratus est. » Nec Juvenci, qui quarto seculo floruit, Christiani Poetæ, magnæque exstimationis viri, silcri potest auctoritas.

Gens est Eoi, Phœbo orto proxima, Regni.
Astrorum solens ortusque obitusque notare :
Horum Primores nomen tenuere Magorum.
Hinc lecti Proceres Solymam per longa viarum
Deveniunt, Regemque adeunt, orantque doceri,
Quæ regio imperio Puerum Judæa teneret
Progenitum, et sese Stellæ fulgentis ab ortu
Admonitos venisse viam, quo supplice dextra
Exortum terris venerabile Numen adorent.

12. *Locus Juvenci, et ipsamet Ecclesia hanc probant sententiam.* — Observandum in his carminibus, eos qui summi essent ordinis, Magos appellari : *Horum Primores nomen tenuere Magorum ;* et ex his eos delectos, ut venirent Bethlehemum, qui inter ceteros essent præstantissimi : *Hinc lecti Proceres.* Id autem permagnum huic opinioni pondus affert, quod in Epiphaniæ Festo de Magorum adoratione Ecclesia Davidico illo utitur vaticinio Psal. 71. *Reges Arabum et Saba dona adducent :* idque a priscis temporibus. Quamquam autem textus ille æque ac Isaiæ oraculum : *Ambulabunt Gentes in lumine tuo, et Reges in splendore ortus tui,* de Regibus ethnicis, barbarisque gentibus intelligantur ; tamen Ecclesia, quæ vaticinia illa ad Magorum adorationem accommodat, satis aperte declarat, propensiorem se ad eam sententiam esse, quæ regis vocabulo eo sensu, quem supra exposuimus, accepto, Magis, de quibus loquimur, regiam asserit dignitatem.

13. *Eamdem qui probant sententiam Scriptores magni nominis.*—Baronius loco citato post allatam Theophylacti auctoritatem ait : « Ac, quod Magi fuerint Reges, etiam Theophylactus asserit ; idemque Fidelium pia traditio tenet. » Suarez l. c. Sect. 2. in fine ita de hac sententia loquitur : « Sententia hæc plausibilis est ; eamque Christianus populus jam olim imbuit. » Theophilus Raynaudus loco supra laudato pag. 97. num. 15. magnum Scriptorum aggerit cumulum Magis regiam dignitatem tribuentium, *late accepto Regis nomine pro quovis Toparcha.* Natalis Alexand. in Commentar. ad Cap. 2. Matthæi, quod in Historia Ecclesiastica affirmasse ostendimus, minime retractat, sed potius confirmat « An Reges proprie fuerint, anxie disputandum non putamus, cum ea de re sileat Evangelium ; et Oraculum illud Davidicum Psal. 71. v. 10. Reges Tharsis et Insulæ munera offerent, Reges Arabum et Saba dona adducent, vocationem Gentium et Procerum etiam ex Gentibus a Christo, et ad Christum prænunciet : unde subditur : *Et adorabunt eum omnes Reges terræ, omnes Gentes servient ei.* Magos tamen adoratores Christi Dynastas fuisse ac Regulos, probabile est. » Plura vero si quis cupit, adeat Galesinium in Not. ad Martyrol. pag. 13. Honoratum a S. Maria tom. 2. de usu et Regulis Criticæ lib. 3. dissert. 4. art. 2. Ayalam in opere, *Pictor Christianus*, lib. 3. c. 3. n. 5. Sandinum in Histor. Sacr. Familiæ cap. 3. et Card. Gottum de verit. Relig. Christ. tom. 4. part. 1. cap. 2. §. 14. et seq.

14. *Melchioris Cani de hac re doctrina.* — Monet celebris Theologus Melchior Canus lib. 11. de loc. Theolog. cap. 5. qui palam affirmare audeat Magos non fuisse Reges, eum in prudentiæ regulas magnopere peccaturum ; ex eo enim nonnisi rumores et querelas passim orituras in vulgus, qui jam contrariam imbibit opinionem, eamque solidis fundamentis innixam. « Hanc opinionem, ut quæ plausibilis sit ac popularis, Christi fideles jam olim libenter induerunt. Neque operæ pretium judico, si quis in Concione publica eam dissuadere conetur ; nam dissuadere nihil attinet ; ac frustra niti, et nihil aliud quam laborando odium quærere extremæ dementiæ est. Quod si paucis forte quibusdam fidem argumentatione tua feceris, multas tamen in populo querelas, dissidia, ac lites induces. Sine ergo, plebem probabilissimam opinionem, præsertim quæ penitus insedit, atque inveteravit, cum suis majoribus retinere. »

15. *Cur Evangelista sileat regiam Magorum qualitatem, Cani conjectura.* — Insignis idem Theologus docet, quomodo rationem illam diluamus, Magos ab Evangelista Reges minime appellari, qui si ea prædili fuissent dignitate, sane ab Herode honorificentius fuissent excepti. « Quod enim Regum nomen Evangelista suppresserit, id omnino nihil est ; non enim existimavit Evangelii testimonium Regio apparatu

cumulandum, quod Magorum sapientiam et gravitatem amplissime ornaverit. In veritate sane occulta confirmanda, Regia appellatio obscura et otiosa erat; Magorum vox præclara et opportuna. Nam, quod Herodes Magos parum honorifice exceperit, hoc aut Herodiani fastus indicium est, aut Romanæ gloriæ, et Majestatis. Indignum vero est magni Regis tumorem in minutorum invidiam odiumque convertere. »

16. *Aliæ aliorum rationes asserendæ Regiæ Magorum qualitatis.* — Melchioris Cani vestigia tenuerunt alii a nobis memorati, qui Magos Reges fuisse arbitrantur. Addunt etiam, Herodem eorum non minimam habuisse rationem, qui cum ab iis accepisset, natum esse Regem Judæorum, quo nuncio tantopere commotus est, eos veluti alicujus conjurationis participes neque conjici in vincula jusserit, neque interfici, neque e sui Regni finibus pelli : quod certe fecisset, nisi eorum dignitate ab inferenda injuria fuisset deterritus : Magos autem non nisi sua dignitate fretos cum Herode ausos esse adeo libere colloqui. Nam quod eos Bethlehemo abiisse Herodes tam sero resciverit, id quidem eamdem habet difficultatem, sive Magi fuerint Reges, sive non fuerint ; nec ad hanc quæstionem propterea pertinet, nec alio referendum est quam ad Herodem ipsum, cujus intererat omni studio et diligentia de nunciato sibi novi Regis ortu certiorem fieri velle : quemadmodum autem Dei nutu factum est, ut Magi per aliam viam in suam ipsorum PatriamHerode inscio remigraverint, ita supremæ ejusdem voluntati visum est, ut Herodes multo serius, quam par erat, ad eorum profectionem adverteret animum.

17. *Ubi Christus repertus sit a Magis.*—Quæ polliciti sumus ut expleantur, jam dicere debemus, ubi Jesum Magi repererint, quove eum cultu adoraverint. De loco quæstio oritur ex illis S. Matthæi verbis cap. 2. v.11. *Et intrantes domum invenerunt Puerum cum Maria Matre ejus ;* quibus nonnulli adducti sunt ut crederent, Christum infantem non in spelunca repertum a Magis, ubi natus erat, sed in Domo quadam, in quam parentes cum puero commoditatis gratia diverterint. Ita Epiphanius lib. 2. contra Hæreses, hær. 51. n. 9. tom. 1. *Et intrantes Domum invenerunt Puerum cum Maria non in præsepi vel in spelunca, sed in Domo.* Idem ait Theophylactus in cap. 2. S. Matthæi ; quem sequitur Maldonatus in Comment. ad eumdem locum. « Mysterio jam erat satisfactum. Necessitatem cessisse credendum est ; et Mariam aut Joseph omni diligentia commodiorem locum quæsivisse suadet ipsorum pietas. » Quidam vero contendunt, in eadem spelunca repertum a Magis, in qua natus erat ; nec quidquam eos movet verbum illud *domus*, quo Evangelista utitur, cum quilibet apud Hebræos locus, et volucrum quoque nidus *domus* nomine appelletur, ut in Psal. 103. v. 17. *Erodii Domus*, hoc est Ciconiæ nidus. Hanc esse S. Hieronymi sententiam colligitur ex Ep. 44. alias 17. ad Marcellam n. 10. tom. 1. « Ecce in hoc parvo terræ foramine Cœlorum Conditor natus est, hic involutus pannis, hic visus a Pastoribus, hic demonstratus a Stella, hic adoratus a Magis : et hoc die canit Ecclesia : *Hodie Stella Magos duxit ad Præsepe.* Ideo vero S. Epiphanius aliter sensit, quod non tredecim post dies, sed duos annos post Nativitatem Magos Jesum adoraturos venisse arbitratus est, ut infra demonstrabimus. Ayala l. c. num. 3. primam, Suarez loco cit. Sect. 4. posteriorem sequitur opinionem, eamque dicit esse communem Patrum sententiam. Idem affirmat Theophilus Raynaudus loc. c. n. 15. Quaresmius Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. cap. 7. lib. 6. hæc scribit : Cæterum communis ante proposita sententia retinenda est, quæ asserit, Christum nedum esse in specu natum, sed etiam in eodem a Magis adoratum. » Card. Gottus in sæpius laudato Opere cap. 11. §. 4. n. 37. utrique sententiæ tribuit probabilitatem. Cornelius vero a Lapide ad Cap. 2. Matth. vers. 2. in eam sententiam videtur esse propensior, quæ statuit Jesum Christum in Præsepi a Magis repertum esse : ait enim, Bethlehemi, quæ parva Civitas erat, unicum paruisse viatoribus publicum diversorium, cui veluti appendix in usum equorum jumentorumque stabulum jungebatur ; itaque S. Matthæum domus nomine, quo Magos introisse narrat, Præsepe seu Stabulum, quod domus erat appendix, significare voluisse ; et Calmetus ad cap. 2. Matth. vers. 2. publicum Bethlehemi diversorium accurate describit, concluditque, si quidem putemus, Magos biennio a Jesu Christi nativitate ad eum adorandum venisse, verisimilius esse Beatam Virginem, occupatis omnibus diversorii cubiculis, non alibi, quam in stabulo Puerum parere potuisse ; postquam vero diversorium a viatoribus vacuum fuit, in mundiorem locum se contulisse cum Puero, quem propterea Magi in domo invenerint. Et laudatus Auctor in Notis ad J. Chr. vitam Cap. 7. litt. I. ait : « In domo igitur, non in spelunca seu caverna, Magi Jesum Christum adorarunt. Etsi sacer textus id expresse non diceret, quis credat B. Virginem tamdiu in tam incommodo permansisse loco, quo non aliud causæ fuit ut secederet, quam quod paritura cum esset, frequentissima hominum multitudine Bethlehemi loca omnia complerentur. »

18. *Christum in Præsepi repertum a Magis probabilius est ex D. Hieronymo.* — Cæterum si hujus quæstionis enodatio petenda esset ex tempore, quo Magi Bethlehemum pervenerunt, et ea sententia, quæ Christum Dominum non in Præsepi, sed in domo a Magis repertum esse statuit, hoc uno niteretur fundamento, quod Magi biennio post Jesu Christi nativitatem advenerint ; Nos qui non tanto post tempore Magos venisse credimus, facile respondere possemus, non in domo, sed in Præsepi Magos Divinum Puerum invenisse ; certum enim nobis est, ne tantillum quidem a communi opinione recedere, Magos scilicet tredecim tantummodo diebus a Christo nato ad Præsepe pervenisse. Verum dum hanc sententiam aliæ, quas supra attulimus, rationes tueantur, non repugnamus, quin sua utrique opinioni probabilitas constet : neque tamen dissimulabimus propter expressam D. Hieronymi auctoritatem, qui tamdiu loca illa Redemptionis nostræ conse-

crata Mysteriis incoluit, propensiores nos in eorum esse sententiam, qui putant infantem Jesum in Præsepi a Magis fuisse inventum. At de cultu, quo Redemptorem nostrum illi adoraverunt, fidentiore animo disseremus.

19. *De cultu, quo Magi Christum infantem adorabere.* — S. Matthæus in sæpe laudato cap. 2. v. 11. ait : *Et procidentes adoraverunt eum; et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.* Ad hæc verba ita scribit a Lapide : « Erasmus censet Magos non cognovisse Christum esse Deum; ideoque non Latria, sed cultu civili eum ut Regem Judæorum adorasse, id est veneratos esse. Verum contrarium docent Patres et Interpretes, scilicet Magos instinctu Dei agnovisse Christi Divinitatem, eamque Latria adorasse; ideoque ei Thus, quod soli Deo debetur, obtulisse. » Idem plane scribunt cæteri Sacri textus Interpretes.

20. *Magi Divinitatem Christi habuerunt cognitam.* — Novi tamen Testamenti versio Trevoltiensis anno 1702. edita (cujus lectionem Christifidelibus primum egregii quidam Gallicani Antistites, deinde S. Romana Sedes Apostolica Decreto 2. Martii 1704. interdixit), quædam item dissertatio ab Auctore Bibliothecæ Criticæ Basileæ anno 1709. edita, dubitationem excitant magna sane audacia, num Christi Divinitatem Magi Dominum adorantes perspectam habuerint. Verum Honoratus a S. Maria tom. 2. de Regulis Crit. lib. 3. diss. 4. art. 5. firmissime probat, Magos non civili, sed vero latriæ cultu perspectam sibi et cognitam Jesu Christi Divinitatem adorasse; id communiter ad eum D. Matthæi locum Patres Theologosque sentire; severioris etiam Criticæ adhibitis regulis, non aliter ea verba explicanda, nec secus posse intelligi, nec Theologica Censura illum expertem fore, qui hunc sensum in dubium revocare audeat.

21. *Quod constat ex qualitate munerum.* — Et sane Magi ubi Puerum Jesum viderunt, humi strati munera eaque pretiosa illi obtulerunt, Orientalium morem sequuti, qui non sine muneribus Reges adire solent, quemadmodum filii Jacob Josephum fratrem, et Regina Saba Salomonem allatis secum muneribus convenerunt, ut est in Genes. cap. 43. et Regum lib. 3. cap. 10. Hæc autem si non satis significant, Magos Divinitatem Christi cognitam habuisse; genus ipsum et ratio munerum profecto id aperte declarat. *Attende quid obtulerint, et cognosce quid crediderint,* inquit S. Fulgentius serm. de Epiphania 4. n. 9. Et Calmetus Irenæi, Origenis, Basilii, Ambrosii, Augustini, Hieronymi, Hilarii, Bernardi, Juvenci, et Sedulii doctrinam sequutus hæc habet in cap. 2. Matthæi : « Omnes fere Patres in his muneribus agnovere Mysterium, quod Jesu Christi Divinitatem, Regnum et Humanitatem ostenderet. Thus Deo convenit : Regi aurum, Homini mortali, cujus corpus opobalsamis conditur, myrrha. » Communem hunc omnium Patrum consensum vel ipse Rhoden sequutus in citata Dissert. §. 8. « Quod vero, inquit, præcise has tres species, nempe aurum, et thus, et myrrham dederint (*Magi*), et non alias, id plus in recessu habere videtur, nempe ut auro eumdem Regem, thure Deum, myrrha hominem esse indicarent, uti Ecclesiæ Doctores docent unanimi consensu, illum quidem quia aurum subditi Regibus pendunt, istum quia Deo thus adolemus, hunc quia degustaturus erat mortem. Nam Judæi cum myrrha mortuos sepeliunt, ut corpus maneat incorruptum. »

22. *Patres ex qualitate munerum affirmant, Magis cognitam fuisse Christi Divinitatem.* — Ne quis vero dicat, Deo quidem convenire thus, Regi aurum, homini myrrham, non inde tamen necessario confici, qui talia obtulerit, eum perspectam Infantis habuisse divinitatem; atque ita eludere conetur, aut declinare vim auctoritatemque Patrum; Nos hic quædam breviter afferemus ex Patribus, qui Divinitatem Christi Magis exploratam fuisse disertissime docent. Prodeat S. Amb. lib. 1. de Fide tom. 2. cap. 4. 31. « Unum Deum Magi crediderunt, et aurum, thus, et myrrham supplices ad Christi cunabula detulerunt, auro Regem fatentes, ut Deum thure venerantes. Thesaurus enim Regni, sacrificium Dei, myrrha est Sepulturæ. » S. Bernardus ser. 2. de Epiph. n. 4. lucem, quæ bono Latroni affulsit, confert cum ea quæ Magis illuxit; et quemadmodum nemo inficiabitur, illum Christi Divinitatem cognovisse, ita quisque fateatur oportet, hos ejusdem divinitatis gnaros fuisse. « Videte quam oculata sit fides, quam lynceos oculos habeat diligentius considerate. Cognoscit Dei Filium lactentem, cognoscit in ligno pendentem, cognoscit morientem. Siquidem latro in patibulo, Magi in stabulo cognoscunt : ille clavis infixum; isti pannis involutum. » D. Joannes Chrysostomus Hom. 8. in Matthæum n. 1. tom. 7. animadvertit, Magos eo miseriæ puerum redactum et in vili jacentem tugurio nulla alia re ad adorandum impelli potuisse, quam quod illum bonorum omnium auctorem fuisse crediderint : « Ideo autem nihil eorum quæ sub sensum cadunt, ibi magnum erat, sed Præsepe, tugurium, mater inops, ut nudam Magorum philosophiam perspicias, atque discas, eos non ut hominem purum, sed ut Deum et beneficum ipsum adiisse. » Miratur S. Leo serm. 33. in Epiphan. 4. cap. 3. tom. 1. qui Magi, simul ac conspicati sunt stellam, conjecerint ex ea, ejusmodi munera afferenda esse, quæ ad Christi Divinitatem, Regnum et Humanitatem indicandam essent aptissima : verum mirari desinit, cum animadvertit, ad externam stellæ internam Fidei lucem accessisse, ut illud Magi crederent, quod par erat. « O perfectæ scientiæ mirabilem Fidem, quam non terrena sapientia erudivit, sed Spiritus Sanctus instituit! Unde enim hi viri cum proficiscerentur e patria, qui nondum viderant Jesum, nec aliquid contuitu ejus, quo eum tam ordinate venerarentur, adverterant, hanc deferendorum munerum servavere rationem? nisi quia præter illam Stellæ speciem, quæ corporeum incitavit obtutum, fulgentior veritatis radius eorum corda perdocuit, ut priusquam labores itineris inchoarent, eum sibi significari intelligerent, cui in auro regius honor, in thure divina veneratio, in myrrha mortalitatis confessio deberetur. » Complures alias hue

possemus auctoritates congerere ; sed instar omnium nobis erit Ecclesiæ auctoritas, quæ in Epiphania Dominum precatur his verbis : *Deus qui hodierna die Unigenitum tuum Gentibus stella duce revelasti ;* et Sedulii hymno utitur, quo ita de Magis canitur : *Deum fatentur munere.* Est autem observandum, verba illa, *Deus qui hodierna die Unigenitum tuum Gentilibus stella duce revelasti*, reperi etiam in S. Gregorii Sacramentario tom. 3. pag. 7. in Missa hujus diei, quæ hanc quoque orationem habet : « Deus inluminator omnium gentium, da populis tuis perpetua pace gaudere, et illud lumen splendidum infunde cordibus nostris, quod trium Magorum mentibus adspirasti. »

23. *Baptismus Jesu Christi, et miraculum aquæ in vinum conversæ. Neque Christus Baptistam, neque hic illum antea de facie noverat.* — Ecclesiam hac Epiphaniæ die non adorationis modo Magorum, sed etiam Baptismi Jesu Christi, et vini in aqua conversi memoriam colere, supra memoravimus : utrumque longiore sermone nunc persequemur. Narrat Matthæus cap. 3. v. 13. ex Galilæa Jesum ad Jordanem descendisse, ut a Joanne Baptismum susciperet. *Tunc venit Jesus a Galilæa in Jordanem ad Joannem, ut baptizaretur ab eo :* Joannem id recusasse, quin potius se ab eo baptizandum affirmasse : *Joannes autem prohibebat eum dicens : Ego a te debeo baptizari : et tu venis ad me ?* Monitum a Christo ita facto opus esse, eum denique baptizasse : *Respondens autem Jesus dixit ei : Sine modo : sic enim decet nos implere omnem justitiam. Tunc dimisit eum.* Existimavit nonnemo, jam inde a pueritia Jesum inter et Joannem primo notitiam, deinde familiarem consuetudinem intercessisse ; cui opinioni fidem affirmare videtur locus ex Evang. Joann. qui cap. 1. 29. et 30. *Altera*, inquit, *die vidit Joannes Jesum venientem ad se, et ait : Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi. Hic est, de quo dixi : Post me venit, qui ante me factus est.* Hanc vero opinionem nullo modo quis tueatur : neque enim intelligi potest, quomodo Jesus et Joannes ante Baptismum, multoque minus a pueritia alter alterum noverit, alter alterius consuetudine usus sit ; Christus enim Nazarethi in Galilæa altus est atque educatus ; Joannes vero in montanis Judææ prope Hierusalem, ex quo loco postea secessit in desertum, ut accurate in hanc rem observat Estius Commentar. in Joann. cap. 1. vers. 33. Quod si Joannes videns Jesum ad se venire dixit ea, quæ supra ex Evangelio retulimus, tamen illa quoque addidit : *Et ego nesciebam eum.* Hæc porro verba non pugnare cum superioribus, mox demonstrabimus. Noverat Joannes Baptista humani generis natum esse Reparatorem, noverat in lucem editum esse θεάνθρωπον, nam dixerat apud Matthæum cap. 3. v. 11. *Ego quidem baptizo vos in aqua in pœnitentiam ; qui autem post me venturus est, fortior me est, cujus non sum dignus calceamenta portare : ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni.* Ad quem locum Estius : « Tacite, » inquit, « Christi divinitatem insinuat. Unde nec recurrendum hic ad hyperbolem, quæ in hoc simplici et aperto Joannis testimonio non debuit admitti, quandoquidem nec in aliis humanis testimoniis adhiberi debet. » Cum illum tamen nunquam antea vidisset, ac ne de facie quidem nosset, simul autem ac vidit, statim agnoverit afflatu divino, potuit dicere : *Et ego nesciebam eum :* quæ cum superioribus minime pugnant, ut monent Chrysostomus, Euthymius et Theophylactus : id enim simile est illius, quod Samueli contigit, qui cum probe sciret inter Isai liberos esse, qui aliquando Regnum adipisceretur, nec eorum quemquam de facie nosset, ubi primum oculos in Davidem convertit, divinitus monitus ipsum esse cognovit, qui Regia potestate aliquando potiretur, ut habetur lib. 1. Regum cap. 16. ita Joannes Baptista Christum baptizare abnuebat, nec illud prius persuaderi sibi passus est, quam illa verba intellexerit : *Sine modo ; sic enim decet nos implere omnem justitiam :* quorum verborum ea sententia est : Cum Spiritus Sanctus nondum delapsus sit, nec cœlestis vox audita, non potes recusare, quin me Baptismo abluas, etsi potior te sim ; Baptismum enim non ut Christus, sed ut unus hominum suscipio. Ita Maldonatus in cap. 3. Matth. num. 15. Pergit Matthæus loco citato v. 16. 17. et narrat, ut Jesus aqua est egressus, Cœlos fuisse apertos, Deique Spiritum in Columbæ specie super eum esse delapsum. *Baptizatus autem Jesus confestim ascendit de aqua, et ecce aperti sunt ei Cœli : et vidit Spiritum Dei descendentem sicut Columbam, et venientem super se :* vocemque de Cœlo auditam : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui.* Idem legitur in Evangelio D. Marci cap. 1. et Lucæ cap. 3. Aquam autem in vinum conversam refert S. Joannes cap. 2. v. 1. qui narrat, quibusdam nuptiis, quæ in Cana Galilææ celebrabantur, Beatam Virginem adfuisse : *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat Mater Jesu ibi ;* Christum Dominum cum suis discipulis eo fuisse invitatum ; cumque jam vinum deesse inciperet, Mariam Virginem ei dixisse : *Vinum non habent.* Cui Jesus respondit : *Quid mihi et tibi est, mulier ? nondum venit hora mea.* Pergit Evangelista, Matrem eos qui ministrabant monuisse, ut quidquid jussisset Jesus, exequerentur. Ex quo intelligitur, impiam esse Hæreticorum quorumdam blasphemiam, qui Christum Jesum eo quo supra narravimus modo respondentem, temere garriunt Sanctissimæ Genitricis suæ petitionem iratum rejecisse ; quod quantopere a re ipsa aberret ac veritate, illud aperte declarat, quod ut mox dicemus, Christus Jesus Matris suæ precibus ductus aquam in vinum convertit ; ut hac ratione aliisque pluribus disserit Theophilus Raynaudus tom. 7. in opere, cui titulus, *Diptycha Mariana ;* multoque melius Calmetus, qui Origenis, Augustini, Gregorii, aliorumque melioris notæ Interpretum sequutus auctoritatem, ait ad citatum cap. 2. Joann. vers. 4. Salvatorem nostrum tunc loquutum non tamquam hominem et Mariæ filium, sed tamquam Deum, eumque quatenus Deum dixisse Beatæ Virgini : « Quid mihi et tibi est ? tuum non est mihi præscribere tempus miracula operandi. Ego novi momentum illud, quo potestas mea enitescere debet. » Narrat præterea S. Joannes, sex urnas illic fuisse lapideas,

duas tresve mensuras capientes, quæ Judæorum purificationibus inserviebant; Jesum jussisse eas impleri aqua, easque, cum impletæ essent usque ad summam oram, ad Architriclinum afferri; qui cum aquam in vinum versam degustasset, nec sciret unde esset vinum ejusmodi, scirent tamen ii qui aqua urnas compleverant, sponso ad se advocato ait, moris apud omnes esse, convivas primum optimo omnium, quæ in cella sint, vino invitare, deterius vero, cum se quisque largius ingurgitaverit, tunc apponere; illum contra tam sero suavissimum vinum promsisse. *Dicit Mater ejus ministris : Quodcumque dixerit vobis, facite. Erant autem ibi lapideæ hydriæ sex positæ secundum purificationem Judæorum, capientes singulæ metretas binas vel ternas. Dicit eis Jesus : Implete hydrias aqua, et impleverunt eas usque ad summum. Et dicit eis Jesus : Haurite nunc et ferte Architriclino, et tulerunt. Ut autem gustavit Architriclinus aquam vinum factam, et non sciebat unde esset; ministri autem sciebant, qui hauserant aquam, vocat sponsum Architriclinus, et dicit ei : Omnis homo primum bonum vinum ponit, et cum inebriati fuerint, tunc id quod deterius est. Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc.* Denique monet Evangelista, hoc primum fuisse Miraculum, quo Jesus suam declaraverit gloriam, eoque Discipulos magis magisque in Fide confirmatos esse. *Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ, et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum Discipuli ejus.* In apocrypho libro de infantia Salvatoris plura alia referuntur miracula; sed celebri illo decreto suo Gelasius hunc librum explosit. Est qui putat, cum Christus Dominus non plus quam duodecim annos natus in Templo cum Doctoribus disputaverit, eosque in sui admirationem impulerit, quod narrat Lucas cap. 2. conversionem propterea aquæ in vinum non primum fuisse omnium miraculorum, sed eorum, quibus gloriam suam et divinitatem palam fecerit. Ita Maldonatus in Joan. cap. 2. num. 11. sed ea de re inferius sermonem habebimus.

24. *De Baptismo Joannis quæstiones aliquot ex D. Thoma. Baptismus ille tantummodo disponebat ad gratiam.* — De Joannis Baptismate plures sunt articuli apud S. Thomam 3. part. quæst. 38. In primo quæritur an decuerit eum baptizare; et respondet S. Doctor, decuisse multis quidem rationibus, ea præsertim, quod Baptismate suo homines ad Baptismum Christi assuefaceret, eosque ad pœnitentiam inductos præpararet ad Christi Baptismum digne suscipiendum. In secundo quæritur, utrum Joannis Baptisma a Deo fuerit institutum; et respondet juxta S. Joannis auctoritatem : *Qui me misit baptizare in aqua, ille mihi dixit : super quem videris Spiritum*, etc. Baptismum Joannis quoad ritum a Deo fuisse, non autem quoad effectum; ritum enim baptizandi a Deo fuisse, qui Joanni revelavit ut baptizaret, effectum vero baptismi fuisse ab homine : « quia nihil in illo Baptismo efficiebatur, quod homo facere non posset : unde non fuit a solo Deo, nisi in quantum Deus in homine operatur. » Et Sotus in 4. Sentent. distinct. 2. quæst. 2. art. 1. hunc Angelici Magistri textum ita explicat : « Baptismus Joannis partim fuit a Deo, partimque ab ipso Joanne; nam si ritum baptizandi consideres, Familiari Spiritus Sancti revelatione ad id Joannes fuit missus, etc. Si autem effectum, nihil in eo fuit, quod Joannes ipse non posset præstare; quoniam, ut illico dicturi sumus, Gratiam non conferebat, sed tantum abluebat corpora. » In tertio articulo quæritur, utrum in Baptismo Joannis gratia daretur : respondet autem, Baptismum illum non contulisse gratiam, sed tamen ad eam disposuisse, tum hominibus ad fidem Christi per doctrinam inducendis, tum etiam, ut diximus, ad Christi Baptismum assuefaciendis, præparandis ; ue per pœnitentiam, ut effectus Baptismatis Christi digne susciperent. Estius in 4. Sentent. distinct. 2. §. 2. uberrime tractat de discrimine Baptismatis Christi et Joannis. Et Venerabilis Card. Bellarminus tom. 3. Controvers. lib. 1. de Sacram. Baptismi cap. 21. et seq. adversus hæreticos nostrorum temporum, quos S. Tridentina Synodus anathemate percussit sess. 7. Can. 1. de Baptismo : *Si quis dixerit Baptismum Joannis habuisse eamdem vim cum Baptismo Christi, anathema sit*, demonstrat Baptismum Joannis efficacia illa omnino caruisse, qua Baptismus Christi vi sua et ex opere operato, ut loquuntur Theologi, peccata hominum delet. Uno verbo tria sunt Baptismata, quorum meminit Scriptura. Primum erat Judæorum, nimirum Sacra quædam ceremonia, qua vel se præparabant si quid incœptarent, vel ad aliquam legalem maculam eluendam utebantur. Alterum est Baptisma Joannis, quo homines ad sanctificationem per Christi Baptismum suscipiendum præparabantur. Tertium denique est Jesu Christi Baptisma, vi Sanctificandi et remittendi peccata præditum. Baptismus Joannis si non post Baptizatum Jesum, certe post Joannem conjectum in vincula cessavit, ut advertit Sanctus Thomas ead. quæst. 38. artic. 5. Quamquam in Perside et Arabia quidam populi male compactum Religionis systema, et ex Christianorum, Judæorum et Mahometanorum ritibus conflatum sectantes, quotannis Joannis Baptismo (ut illi aiunt) se abluunt, et Joannis Discipuli appellari volunt. Vide Calmet Dissert. de Baptismo art. 2.

25. *Qua Judæi ratione uterentur confitendi peccata sua, variæ sententiæ.*—S. Matthæus de Baptismo Joannis loquutus ait : *Baptizabantur ab eo in Jordane confitentes peccata sua.* Idem ait Marcus cap. 1. v. 5. *Et egrediebatur ad eum omnis Judææ regio, et Hierosolymitæ universi, et baptizabantur ab illo in Jordanis flumine, confitentes peccata sua.* Hinc inter Sacros Interpretes orta est controversia, quanam ratione confitendi peccata sua uterentur. Cajetanus Cardinalis putat, eos non voce peccata sua, sed se abluendo peccatores esse confiteri consuevisse, ut ablutio idem esset ac confessio. Hæc vero opinio adversari videtur Evangelii verbis, in quibus duo tamquam diversa legimus, baptizari, et peccata sua confiteri. Tostatus arbitratur, voce quidem expressam, non tamen dis-

tinctam de criminibus Judæorum fuisse confessionem, solamque declarationem, qua se peccatores esse proderent. Thomas Waldensis tom. 2. de Sacramentis cap. 136. conatur ostendere, Judæos gravia confiteri solitos esse peccata, adulterium puta, homicidium, blasphemiam, non tamen peccata cordis. Suarez in 3. part. tom. 2. quæst. 38. art. 3. in Commentario ait, propriam iis fuisse et vocalem confessionem. Joannes Marinus lib. 2. de administratione Sacram. Pœnitentiæ cap. 20. et duobus sequentibus profert veteres Hebræorum libros, quibus luculenter ostendit, disciplinam apud eos fuisse confitendi peccata, atque ita eos necessariam hujusmodi confessionem credidisse, ut sine ea nulla esset pœnitentia, nulla peccata abolerentur. Calmetus ad cap. 3. Matthæi vers. 6. ait, Grotium nihil dubitasse, quin a Judæis peccatorum fieret coram Sacerdote confessio, exceptis illis criminibus, quæ mortis supplicium mererentur: ea enim consuevisse Domino confiteri. Verisimile tamen esse Calmetus opinatur, Judæos, qui S. Joannem ingenti confidentia adibant, peccata omnia illi confessos esse, quem esse Prophetam noverant, spectatæque fidei et virtutis virum; quemadmodum etiam disputat in cit. Dissert. de Baptismo.

26. *Judæis per eam confessionem non remittebantur peccata, ut per confessionem a Christo institutam.* — Verum sive quorumdam, sive omnium peccatorum fuerit illa confessio, certe neque Sacramentum fuit, neque peccata remittebat, quemadmodum remittuntur per confessionem a Christo Domino institutam. *Hæc tamen confessio non erat Sacramentum, nec peccata condonabat, uti fit in confessione a Christo instituta.* Ita Cornelius a Lapide in vers. 6. cap. 2. Matthæi. Constat itidem, Judæorum Confessionem non accipienda gratia, sed salutaribus monitis consiliisque Sacerdotum hauriendis utilem fuisse, ut bene animadvertit Sotus loco cit. art. 2. ubi de iis loquens, qui peccata sua confitebantur, ait eos confessos esse, « non ut gratiam tamquam per sacramenta susciperent, sed ut aliqua salutaria monita et consilia a Sacerdote audirent, et illis forsan castigatorias aliquas pœnitentias imponerent. » Atque in hunc modum ab iis confessionem coram Baptista factam esse. « Non solum autem peccata sua generatim confitebantur, qui ad Baptismum Joannis veniebant, sontes se declarando, sed speciatim graviora, quibus obnoxii erant, peccata confitebantur, ut veniam, consilium ac remedium peterent a Propheta baptizante, ejusque apud Deum precibus juvarentur: » quæ verba sunt Natalis Alexandri n. 7. in cap. 3. S. Matthæi. Confessio denique coram Joanne non ea vi prædita fuit, ut peccatorum remissionem pararet per illius Baptismum proxime obtinendam, sed ut confitentes beneficio pœnitentiæ, quam postea egissent, et per Christi Baptismum, ad quem per eam pœnitentiam disponebantur, remissionem consequerentur, juxta D. Thom. doctrinam quæst. 38. art. 3. *ad secundum*, ubi ita loquitur: « Dicendum quod illa confessio peccatorum non fiebat ad remissionem peccatorum statim per Baptismum Joannis exhibendam, sed consequendam per pœnitentiam consequentem, et per Baptismum Christi, ad quem pœnitentia illa præparabat. » Idque ante Divum Thomam docuit Augustinus lib. 5. contra Donatistas cap. 10. « quamquam ita credam baptizasse Joannem in aqua pœnitentiæ ad remissionem peccatorum, ut ab eo baptizatis in spe remitterentur peccata, re ipsa vero in Domini Baptismo id fieret. » Idem docuit in Enchiridio de Fide, Spe, et Charit. c. 49. « Non renascebantur, qui Baptismate Joannis baptizabantur, sed quodam præcursorio illius ministerio, qui dicebat: *Parate viam Domini*, huic uni, in quo solo renasci poterant, parabantur. »

27. *Cur Christus a Joanne baptizari voluerit, rationes aliquot ex D. Thoma.* — Atque ut eo regrediamur, unde fortasse non ita inutiliter divertimus, D. Thom. cit. 3. part. qu. 39. art. 1. quærit, num conveniens fuerit, ut Christus a Joanne baptizaretur: et conveniens fuisse respondet, ut aquæ sanctissimæ illius carnis contactu mundatæ Baptismatis vim obtinerent, seu quod idem est, ut aquæ sanctificarentur. Addit S. Doctor, quod cum venisset in similitudinem carnis peccati, quamquam sibi nihil opus erat baptismate, decebat tamen ut illud susciperet, ut ejus Baptismate, qui indigebant, postea baptizarentur. Eadem iterat art. 2. ubi quærit, an oportuerit Christum Dominum suscipere Baptismum Joannis: et art. 4. docet, Christum Dominum idco in Jordane baptizari voluisse, ut illud intelligeremus, quod quemadmodum filii Israel trajecto Jordane in terram Promissionis ingressi sunt; ita nos per baptismum Christi in veram promissionis Terram ingredimur, nobisque per eumdem Baptismum aperitur porta Regni cœlestis. Et in eo Jordanis loco, quo Dominus Jesus baptismum suscepit, si Bedæ habenda sit fides, seu quis alius sit auctor de Locis Sanctis cap. 13. Sacra Ædes Monasteriumque in Joannis Baptistæ honorem postea sunt ædificata. Gregorius autem Turonensis de Gloria Martyr. cap. 17. narrat, leprosos, qui in eo se abluissent loco, sanitatem esse consequutos. « In Jordane habetur locus, in quo Dominus baptizatus est. In uno etenim reflexu aqua ipsa revolvitur, in qua nunc leprosi mundantur. Cum autem advenerint, sæpius lavantur in flumine, donec ab infirmitate purgentur. De publico tamen, dum ibi commorati fuerint, victum accipiunt: sanati autem ad propria discedunt. » Decuisse autem, ut Christus a Joanne baptizaretur, docet Maldonatus in cap. 3. Matthæi v. 13. qui ait, a veteribus Theologis traditum, id maxime fuisse conveniens; tum quia Joannes jussus est baptizare, *ut confluentibus undique ad eum populis, Christum illis ostenderet;* tum quia cum viderent homines non gravatum esse Christum Dominum ad servi Baptismum accedere, *ipsi non gravarentur ad Baptismum Domini venire.* Porro de Sacra Æde in D. Joannis Baptistæ honorem extructa adi Quaresmium Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib. 6. cap. 6.

28. *Christo baptizato decuit, Cœli ut aperirentur, Spiritus Sanctus super eum descenderet, et vox æterni Pa-*

tris audiretur, ex D. Thoma. — Idem S. Doctor art. 5. quærit, utrum Christo baptizato et orante, cœli debuerint aperiri, pluresque rationes affert cur debuerint aperiri; quarum ea potissima est, ut Baptismi, quem in nova Lege instituebat, significaretur effectus, Regni scilicet cœlestis adeptio, beneficio et applicatione meritorum Christi. Art. 6. multas et graves causas profert, quamobrem conveniens fuerit, ut super Christum baptizatum Spiritus Sanctus in Columbæ specie descenderet. Et art. 8. loquens de Patris voce, quæ baptizato Christo audita est, ait conveniens fuisse, ut omnium quotquot aderant auribus ea vox audiretur, ad conciliandam Christo Domino auctoritatem, ejusque originem, vocationem, et doctrinam approbandam, qua Mundus universus renovandus erat. Et quia Judæi dubitabant, num Joannes esset Christus, ut constat ex Lucæ cap. 3. v. 15. *Cogitantibus omnibus in cordibus suis ne forte ipse* (Joannes) *esset Christus*, idcirco ut eorum animis ejusmodi dubitatio eximeretur, æternus Pater sensibili signo, voceque e Cœlo demissa declarare voluit, non Joannem, sed Jesum esse Christum, et Messiam per tot seculorum seriem expectatum, Filium suum unice dilectum, a se missum in hunc mundum, ut fractum et attritum genus humanum repararet.

29. *Num Christus per immersionem fuerit baptizatus. An prodigia post Baptismum contigerint. Quomodo cœli sint aperti. Quo sensu intelligenda sint illa*, sicut columbam. — Prius vero quam hinc manum amoveamus, non abs re esse putavimus, pauculas quasdam leviter perstringere quæstiunculas, quas de Baptismo a Christo suscepto sacri solent Interpretes excitare; quarum prima est, utrum Christus, quemadmodum cæteri omnes qui eodem Baptismate abluebantur, in Jordanem immersus fuerit, an vero, ut vulgo a Pictoribus pingi solet, capite tantum fuerit aqua perfusus: cui quæstioni ex Matthæi textu cap. 3. v. 16. *Baptizatus autem Jesus confestim ascendit de aqua*, facile est respondere, priore e duobus illis, quos innuimus, modis, baptizatum fuisse. Secunda quæstio est, num superius memorata prodigia contigerint, dum Christus Jesus baptizaretur, an vero postquam Baptismate ablutus ex Jordane egressus est; nec dubitare quisquam potest, postquam ille aquis emerserat, ea contigisse, ex illis Matthæi luculentissimis verbis: « Baptizatus autem Jesus confestim ascendit de aqua. Et ecce aperti sunt ei Cœli, et vidit spiritum Dei descendentem, sicut Columbam. » Et consentiunt duo alii Evangelistæ, Marcus et Lucas, quorum alter cap. 1. v. 9. *Baptizatus est*, inquit, *a Joanne in Jordane. Et statim ascendens de aqua vidit Cœlos apertos, et Spiritum tanquam Columbam descendentem, et manentem in ipso. Et vox facta est de Cœlis: Tu es Filius meus dilectus, in te complacui.* Alter rem narrat his verbis cap. 2. v. 21. *Factum est autem cum baptizaretur omnis populus, et Jesu baptizato, et orante, apertum est Cœlum, et descendit Spiritus Sanctus corporali Specie sicut Columba in ipsum, et vox de Cœlo facta est: Tu es Filius meus dilectus: in te complacui mihi.* Tertia, quomodo Cœli aperti sint, de quo videatur D. Th. 3. part. qu. 39. art. 5. ad secundum. Calmetus in cap. 3. Matthæi vers. 16. D. Hieronymi, Auctoris Operis imperfecti, et Maldonati auctoritate ductus, nullo revera Cœlos patuisse putat hiatu, sed lucem repente quamdam illuxisse, quæ ab altissimo Cœlo descendisse, vel e diffracta nube dirupisse videretur, instar fulminis, quod inter confertissimas nubes aere disjecto coruscat; illudque ostentum non modo a Christo, et Apostolis, sed ab universo populo visum esse. Et cum eo Cornelius a Lapide ad hunc locum vers. 16. et Suarez. 3. part. tom. 2. disp. 22. sect. 1. consentiunt. Quarta, num Columba vera fuerit, quæ super Christum delapsa, simul cum radio, quo ejus caput tactum est, et cum splendore illo quo circumfusus est Dominus, ostendit non ad alium, quam ad Christum Dei Patris vocem pertinere. Toletus Cardinalis in Evang. Joann. cap. 1. not. 70. totam hanc rem longo sermone persequitur. Quidam arbitrantur, non veram Columbam fuisse, sed Columbæ Speciem, suamque sententiam Matthæi verbis fulciunt: *Sicut columbam:* Marci, *tanquam Columbam*, Lucæ, *corporali Specie sicut Columba:* Joannis, *quasi Columba:* quam opinionem Suarez etiam l. cit. sect. 2. amplectitur; et cum eo idem sentit Thyræus de *Apparitionibus Spirituum* lib. 1. de *Apparitione visibili* n. 6. Verum D. Thom. qu. 39. art. 7. propterea quod Spiritus Sanctus dicitur Spiritus veritatis, idcirco ait ipsum veram formasse Columbam: nec ideo dici delapsum in speciem, vel in similitudinem Columbæ, quod ea non esset vera Columba, sed ne quisquam putaret illum apparuisse in Specie substantiæ suæ. Calmetus Dissert. de Baptismo art. 3. quorumdam affert, et merito damnat sententiam, qui temere sane et audacter putant, Columbam cum Spiritu Sancto hypostatice fuisse conjunctam. Etsi enim irrationalis natura non omnino est unionis ejusmodi incapax, tamen cum ea minime decebat divinam majestatem conjungi. Neque Spiritum sanctum in missione sua cum visibili creatura hypostatice conjungi oportuit, quemadmodum Filium in Incarnatione cum humana natura necessarium omnino fuit hypostatice uniri. Non enim, ut observat D. Th. 1. part. qu. 43. art. 7. ad quartum, Spiritus Sanctus sub Columbæ Specie apparuit, ut per ejus Columbæ naturam aliquid operaretur ad merendum, satisfaciendum, sanctificandum, quod quidem humanam naturam præstitit Filius. Et Calmetus in c. 3. Matth. testatur, communem esse omnium Sanctorum Patrum sententiam in Christi baptismate Spiritum Sanctum non phantasticæ, sed veræ Columbæ forma esse delapsum. Quam quidem sententiam satis aperte tuetur D. Augustinus lib. de Agone Christiano cap. 22. nu. 24. t. 6. et 7. « Neque hoc ita dicimus, ut Dominum Jesum Christum dicamus solum verum corpus habuisse, Spiritum Sanctum autem fallaciter apparuisse oculis hominum: sed ambo illa corpora vera corpora credimus. Sicut enim non oportebat ut homines falleret Filius Dei, sic non decebat ut homines falleret Spiritus Sanctus:

sed omnipotenti Deo, qui universam creaturam de nihilo fabricavit, non erat difficile verum corpus Columbæ sine aliarum Columbarum ministerio figurare, sicut ei non fuit difficile verum corpus in utero Mariæ sine virili semine fabricare; cum natura corporea et in visceribus fœminæ ad formandum hominem, et in ipso Mundo ad formandam Columbam imperio Domini voluntatique serviret. » Maldonatus in cap. 3. Matthæi ad ea verba, *sicut Columbam*, rem hanc totam accurate, ut omnia, pertractat. Scribit enim, inter hæc duo esse discrimen, si quis dicat veram, ut nostræ Columbæ sunt, delapsam esse Columbam; et si dicat, verum corpus Columbæ specie delapsum: cum D. autem Augustino verum fuisse corpus concludit. « Utrum autem verum fuerit corpus, Columbæ speciem præferens, an ne corpus quidem re ipsa fuerit, sed quasi corpus esset, ita ab adstantibus visum, diversa est quæstio. In qua Augustini probo sententiam, verum fuisse corpus; quia si verum non fuisset, aut non ab omnibus visum esset, aut tot fuissent facta miracula, quot homines fuerunt, cum miraculum non in Columbæ corpore, sed in oculis hominum fieret, quod non est temere concedendum. » Extat in Thesauro Dissertationum in Novum Testamentum Amstelodami edito anno 1702. tom. 2. Dissertatio Augustini Varenii *de Columba super Capite Christi visa*, ubi §. 26. huic sententiæ subscribit his verbis: « Hæc præsens autem penes Jordanem patefactio quia externis objecta fuit oculis, verosimile haud quidquam est, Deum Baptistæ, aliorumque qui aderant, oculos perstringere voluisse nudo et inani phantasmate. Et licet certo affirmari nequeat, naturalem aliquam talem fuisse Columbam, quales nostræ, corporeum tamen quid fuisse, quod sua quidem constiterit materia plane rejicere maxime dubitamus. » Lamy in Harmon. Evang. lib. 2. cap. 5. ostendit, in Christi Baptismate Personarum in Deo patefactam esse Trinitatem Patris, et Filii, et Spiritus Sancti; quæ personæ numero distinguuntur. Pater enim e Cœlo Jesum appellat suum Filium, super quem Spiritus Sanctus delabitur. Nam Spiritus Sanctus si virtutis tantummodo, et non personæ esset nomen, quemadmodum vera Persona is erat, super quem descendebat, *illusisset Deus Joanni et cæteris Judæis*, ut fuse idem Auctor ostendit.

30. *De Miraculo in Nuptiis in Cana Galilææ. Primum illud fuit Christi miraculum. Editum fuit a Christo nullo exteriori signo. An aqua in rubrum vinum conversa.* — Angelico Doctore duce, de aqua in vinum conversa disputabimus. Hic 3. part. qu. 43. art 3. ait Christum Dominum, non prius quam docere inciperet, debuisse miracula edere; nec nisi firma perfectaque ætate debuisse eum palam facere doctrinam suam. Et in resp. ad secundum addit, magnis prædicandos esse Discipulos laudibus, quod antequam miracula edentem vidissent, sequuti eum fuerint. Primum igitur hoc miraculum edidit Christus Dominus, quod manifeste constat ex verbis Joan. cap. 2. v. 11. *Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ, et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum Discipuli ejus.* Et Tertullianus de Baptismo cap. 9. *Prima*, inquit, *rudimenta potestatis suæ vocatus ad nuptias aqua auspicatur.* Consonat S. Epiphanius Hæresi 51. §. 16. *Tertio postea die nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ post biduum illud; idque primum prodigiorum omnium extitit.* Non minus igitur quam ratione, probatur auctoritate, primum a Christo Jesu editum esse miraculum conversionis aquæ in vinum. Et quamquam in secunda Dominica post Epiphaniam in Antiphona *post Communionem* in Missa legitur: *Hoc signum fecit Jesus primum coram Discipulis suis;* hæc tamen verba non ita sunt accipienda, quasi Christum Dominum alia miracula, Discipulis non præsentibus, edidisse significent; sed ita, ut causam explicent declarentque miraculi, ut nimirum Discipuli in eum crederent, quemadmodum advertit Estius in Joann. cap. 2. vers. 11. Id ipsi quoque lib. 4. de Canonizatione observavimus part. 1. cap. 2. n. 4. et cap. 23. num. 11. ejusdem miraculi naturam examinavimus; de quo miraculo ad ea, quæ eo loco observavimus, duo præterea addi possunt; quorum alterum omni dubitatione caret, alterum in controversia positum est. Quod omni dubitatione caret, illud est, in hoc miraculo nullo Christum Dominum verbo, nulloque exteriori signo usum esse, quod tamen in aliis miraculis adhibuit. Itaque apposite S. Maximus scripsit: *Sola voluntas Domini tacentis ipsum effecit.* Quod autem controversiam habet, illa quæstio est, utrum aqua in vinum rubrum conversa sit, ita ut non modo substantia, sed mutatus sit etiam color. Et sane Ecclesia canit, *aquæ rubescunt hydriæ*, quod ad coloris mutationem refertur; falso enim quidam negant, Palæstinam vinum ferre rubei coloris; nam locus est Isaiæ cap. 63. v. 2. *Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua, sicut calcantium in torculari?* Atque hanc interrogationem excipit ea responsio, *Torcular calcavi solus.* Et in Deuteronomio, et in libris Machabæorum vinum uvæ sanguis appellatur. Contra tradit Joannes in Evangelio, Architriclinum degustando comperisse, aquam in vinum conversam: *Ut autem gustavit aquam vinum factam.* Cum igitur ejusmodi mutationem Architriclinus gustando deprehenderit, consequi videtur, non immutatum fuisse colorem; priusquam enim Architriclinus ex gustatione vini sensum perciperet, jam in ejus oculos incurrisset illa mutatio.

31. *Sponsus in iis nuptiis non fuit Joannes Evangelista, sed vel Simon Cananæus, vel Nathanael. De hydriis in convivio illo adhibitis.* — Sunt qui Joannis Evangelistæ nuptias eas fuisse putent, ad quas vocatus est Christus, quem quidem Joannem aiunt, ubi vidit admirandam illam aquæ in vinum conversionem, conjugii abjecisse consilium. Baronius ad ann. Christi 31. §. 30. eos Scriptores optimo jure reprehendit, et Nicephoro potius tribuendam esse fidem putat affirmanti, sponsum in illis nuptiis fuisse, vel Simonem Cananæum, qui in duodecim Apostolorum numerum adscitus, Zelotes appellatus est, vel Natha-

naelem e Cana Oppido in Galilæa Gentium. Illud autem de Joannis conjugio commentum ex Augustini verbis putat esse confictum Præfat. in Joan. *Iste siquidem est Joannes, quem Dominus de fluctivaga nuptiarum tempestate vocavit, et cui Matrem Virginem Virgini commendavit.* Quo respexit etiam D. Thomas 2. 2. qu. 186. art. 4. ad prim. *Joannem volentem nubere* (Christus) *a nuptiis revocavit.* Verum Augustinus, ut observat Baronius, dicit Joannem revocatum esse a nuptiis, non quod uxorem duxerit, eamque reliquerit, sed quod eam prorsus non acceperit. Huc accedit, ut animadverterunt Benedictini Augustinianorum Operum editores, quod Præfationis illius Augustinus minime fuit Auctor. Præterea in fine Operis in Joannem, quod exploratum est ab Augustino scriptum esse, disertissime ait S. Doctor, Joannem a conjugio abductum, non quod se ab uxore segregaverit, sed quod nullam uxorem habuerit. *Plus amatum, quod neque uxorem duxerit, et ab ineunte ætate castissimus vixerit.* Quamobrem concludendum esse videtur, non Joannis Evangelistæ eas fuisse, de quibus agimus, nuptias, eumque in perpetuo cælibatu vixisse, quod ipsi monuimus lib. 3. de Canonizat. cap. 37. num. 1. De hydriis autem, in quas aquam inditam fuisse novimus, si quid opus est dicere, verisimile nobis videtur, non defuisse qui religionis impulsu quodam eas conservaret; Principesque Occidentales, earum quampiam in Palæstina repertam, sacrarum Hierosolymitanarum expeditionum temporibus, in Europam asportasse. Quæ Lutetiæ Parisiorum in Monasterio Portus Regii asservatur, e Palæstina a S. Ludovico Francorum Rege avecta esse dicitur, de qua Dissertationem edidit Lancellottus in *Chronologia ad magna Vitræana Biblia.* Alteram Coloniæ esse dicunt, tertiam Tungris in Eburonibus. Alia etiam, de qua Bononiæ festum celebratur, in templo Servorum B. Mariæ custoditur. Ferunt autem, Vitalem Bacilerium ejusdem Ordinis Generalem ab Urbano VI. Romano Pont. ad Sultanum Ægypti ablegatum, ut adversus Turcas junctis cum Cypriorum Rege viribus Princeps ille arma ferret, inde per Palæstinam redeuntem eam hydriam reperisse, et Bononiam ad Cœnobium suum attulisse. Est etiam alia quædam ex illis hydriis, quæ Musiniani, in Bononiensi Diœcesi, in D. Bartholomæi Templo servatur, ut videre est apud Masinium in *Bononia perlustrata* pag. 201. et pag. 429. Bailletus, severioris censuræ vir, in *Historia hujus Festi*, expensis Hebraicis verbis, quæ insculpta leguntur in Parisiensi hydria, lapidis etiam natura, ipsiusque hydriæ capacitate considerata, si non ea fuerit ex hydriis, quæ in nuptiis illis sunt adhibitæ, certe aliquam fuisse ait ex iis, quibus Judæi in quotidianis suis ablutionibus utebantur. De Coloniensi autem et Tungrensi vehementer dubitat. Nos vero et has et Bononiensem in sua venerationis possessione relinquentes ad alia pergemus. Monere interea juvat, Dissertationem extare *de sex hydriis in Cana Galilææ* Auctore Joanne Tamingio in Tom. 2. Dissertationum in Novum Testamentum e Musæo Hasei et Ikenii. Ibi multa quidem deprehendas ab homine hæretico impie dicta adversus hydrias, quas in aliquibus locis Catholici cum veneratione custodiunt, easdem esse existimantes, quæ in nuptiis in Cana Galilææ adhibitæ sunt: plura tamen in ea Dissertatione de hydriarum magnitudine et capacitate perpulchra continentur, et scitu jucunda.

32. *An eodem anni die terna illa miracula contigerint, qua in die Epiphaniæ recoluntur.* — Ecclesia, quemadmodum supra docuimus, in Epiphaniæ Festo, Magorum adorationem, Christi Baptismum, et aquam in vinum conversam solemni celebritate commemorat. Verum magna quædam restat adhuc dijudicanda controversia de tempore quo hæc gesta fuerint, et utrum etsi non eodem anno, eodem tamen anni die, postridie nonas Januarii tria illa perpetrata fuerint miracula. «In hac dilectissimi celebritate» (verba sunt S. Maximi Serm. de Epiphania) « sicut ratione paternæ traditionis instruimur, multiplici est Festivitate lætandum: ferunt enim Christum hodie vel Stella duce a Gentibus fuisse adoratum, vel invitatum ad nuptias aquam vertisse in vinum, vel suscepto a Joanne Baptismate Jordanis fluenta consecrasse. Sed quid potissimum præsenti hoc factum sit die, noverit ipse, qui fecit. »

33. *Christus sexta Januarii die Baptismum suscepit.* — Christum postridie Nonas Januarii a Joanne Baptismum suscepisse, vetus est Ecclesiæ traditio; nec quisquam est, qui aliter sentiat, uno Epiphanio excepto, cui ne severiores quidem Critici assentiuntur, qui alioqui sententiis ab omnium opinione remotis mirifice delectantur. « Quod vero ad mensem et diem, quibus baptizatus est Christus, spectat, id factum esse sexta Januarii ex communi et antiqua traditione Eusebius Pamphili ad Marinum scribens testatur. Confirmat hoc ipsum Hieronymus, ac denique omnes Scriptores Ecclesiastici, uno dumtaxat excepto Epiphanio, ut vidimus; qui sicut audiendus non est, dum ait Christum natum sexta Januarii, ita nec cum dicit baptizatum esse sexto Idus Novembris; cum et eidem contradicant Ægyptii, licet de die Natalis Domini æque ipsi consentiant. » Hæc Baron. ad annum Christi 31. num. 18. Et cum eo consentiunt Tillemontius Not. 16. ad J. Chr. Vitam; Gravesonus de Myster. et ann. Christi pag. 217. Serry Exercitat. 45. num. 5. Honoratus a S. Maria tom. 2. Animadversionum ad Criticæ Regulas lib. 3. Dissert. 4. pag. 277. Sandinus Histor. Sacræ Familiæ, de Christo Domino pag. 72. Patavinæ editionis; Card. Gottus de Veritate Christ. Relig. l. 4. part. 1. c. 17. §. 2. n. 17. Nuperrime vero Bernardus Lamy in Apparatu pag. 207. §. 3. Epiphanii sententiæ assentiendum sibi persuasit. « Igitur cum non omnino videatur repudianda opinio S. Epiphanii, et multa concurrant, quibus conjecturam facimus, non multo post dies festos Expiationis et Tabernaculorum collatum Baptismum Christo a Joanne in frequenti populi Judaici concursu, ultro statuerem pro die hujus Baptismi diem octavam Novembris, quoniam dies aliqua statuenda sit. » Verum, quod notat Gravesonus loco allato, Patris

Lamy sententia non magno plausu excepta est. Præterea cum ab ætate usque Ambrosii in Mediolanensi Ecclesia Christi Baptisma, et etiamnum ab Ecclesia Græca, ut videre est apud Galesinium in not. ad Martyrol. pag. 12. sexta Januarii die celebretur, magnum inde robur ad sententiam illam accedit, quæ statuit Christum sexta Januarii die Baptismum suscepisse.

34. *An eadem Januarii sexta die contigerit miraculum aquæ in vinum conversæ. Baronii sententia.* — Gravior de eo est controversia, num eadem sexta Januarii die Miraculum editum fuerit conversionis aquæ in vinum. Suarez 3. par. tom. 2. disput. 26. sect. 1. declarat, vel omnia tria illa Miracula, ideoque miraculum etiam aquæ in vinum conversæ eadem sexta Januarii die edita esse, vel eo demum nos redigi, ut veram diem, qua gesta sunt, prorsus nescire fateamur; affirmandum tamen, ne totam hanc rem dubitationibus implexam omnino relinquamus, eadem die sexta Januarii et Magos Dominum adorasse, et Jesum Baptismo ablutum esse, et aquam in vinum esse conversam. « Quocirca ne cogamur omnia in dubium vocare, sentiendum existimo Baptismum Christi, et alia etiam duo Mysteria sexta die Januarii facta esse. » D. Thomas Lect. 1. in cap. 2. Joann. pag. 16. litt. B. apertissime eamdem tuetur sententiam, inita in hunc modum ratione temporum vitæ Christi Domini : « In Festo Epiphaniæ trium miraculorum commemoratio fit, scilicet Adorationis Magorum, quæ fuit primo anno Nativitatis Dominicæ; et Baptismi Christi, quo baptizatus est eodem die (sexto Januarii) revolutis triginta annis; et de Nuptiis, quæ factæ sunt eodem die (sexto itidem Januarii) revoluto anno. » Verum Baronius etsi, quemadmodum diximus, putet baptizatum esse Christum sexta die Januarii; eodemque, ut mox declarabimus, a Magis fuisse adoratum, negat tamen eodem die aquam in vinum esse conversam. Legas, si libet, celeberrimi Scriptoris verba ad annum Chr. 31. num. 36. ubi animadvertens, Augustinum in sermone quodam suo de Tempore scripsisse tria illa miracula die Dominico a Christo gesta esse, necessario inde consequi ait, non potuisse miraculum aquæ in vinum conversæ unius anni exacto cursu in eumdem cadere diem, quo superiore anno Christus Baptismum susceperit. « Si igitur tam Christi Baptismus, quam ex aqua vinum factum miraculum die Dominico contigit, manifeste probatur, ac in apertam deducitur consequentiam, nequaquam illud eadem die post annum interlapsum accidisse, sed prorsus diversa : nam si præsenti anno in diem Dominicum incidat Festum Epiphaniæ, sequenti anno in alteram incurrat diem necesse est. » Atque inde concludit Baptismum Christi, et miraculum aquæ in vinum conversæ eodem quidem anno, sed non eodem die sexto Januarii contigisse : præsertim cum ex Evangelio Joannis id consequatur, qui diligentissime et accuratissime persequitur ea omnia, quæ ad primum annum pertinent vitæ Christi post Baptismum susceptum ab aliis Evangelistis prætermissa. Præterea cum Baptismo suscepto Christus Dominus cœperit Discipulos sibi adsciscere, et Evangelium prædicare, incredibile videtur solidi anni spatium transire passum esse, quin aliquo miraculo suam doctrinam illustraret. Ex quo fit, ut intra eumdem illum annum, quo baptizatus fuit, Christus Dominus ediderit miraculum illud, quod, ut demonstravimus, sane primum omnium fuit, aquæ in vinum conversæ.

35. *Incertum quo die miraculum illud contigerit.* — Et quamquam Ecclesia in Officio sextæ diei Januarii canit, *Hodie vinum ex aqua factum est ad Nuptias;* non propterea ab ea sententia, quam attulimus, recedit Baronius; qui Ecclesiam ait nil aliud illis verbis intelligere, quam eo die fieri ejus miraculi commemorationem, quo aqua in vinum conversa fuit. Quam objectionis illius diluendæ rationem Pererius etiam amplexus est in Joan. cap. 2. disp. 2. num. 8. ubi ait, *Illud* hodie *non refertur ad tempus rei gestæ, quasi sensus sit, eo die tria illa Mysteria esse facta,* (ideoque etiam miraculum conversæ aquæ in vinum) *sed refertur ad commemorationem et celebrationem eorum trium Mysteriorum eo die fieri solitam, ut sit eorum verborum hic sensus : Hodie colitur et celebratur commemoratio istorum trium Mysteriorum.* Bailletus in Historia Festi Epiphaniæ §. 1. ubi agit de trium horum solemnitate Festorum una eademque die celebranda, ait, verisimile esse Ecclesiam quorumdam veterum Patrum opinioni innixam, qui tria illa miracula una eademque die contigisse arbitrati sunt, voluisse quidem, ut eadem die trium Mysteriorum fieret commemoratio; non tamen inde confici, eadem die revera tria illa miracula gesta esse, cum Ecclesia de eo tantum sollicita, ut Religio, et cultus uniusmodi esset ubique terrarum, noluerit pronunciare, quo unumquodque illorum miraculorum die contigerit. Thomassinus de Celebrat. Festorum l. 2. cap. 7, num. 13. et 14. Baronium jure collaudat, quod allatis historicorum omnium locis concludit, ea de re Patres inter se magnopere discrepare; atque idem Thomassinus monet, res a Jesu Christo gestas, quocumque illæ tempore et die gestæ sint, Christiano homini esse commemorandas. Nonnulli sunt, qui ut probent ex die, quo unumquodque Festum celebratur, argumentum minime posse confici eodem illo die rem esse gestam, cujus memoria recolitur, Festi Sanctorum Innocentium exemplum afferunt. Illud enim ante Epiphaniam ab Ecclesia celebratur, cum alioqui dubitari non possit, quin post Magorum discessum ea Sanctorum Infantium cædes facta sit. De hujusmodi argumenti robore, et jure ne an non, ex die, quo unumquodque celebratur Festum, quispiam arguat eodem illo die rem illam esse gestam, cujus memoria Festo recolitur, paulo inferius disseremus. Interea concludendum putamus, incertum omnino esse, quo die miraculum illud contigerit, per quod Christus aquam in vinum convertit, et Baronii sententiam esse valde probabilem. Videndus Tillemontius Not. 17. ad J. Chr. vitam, et Card. Gottus part. 2. tom. 4. c. 2. §. 4. n. 39. et 40. ubi omnibus Baronii ra-

tionibus explicatis statuit, post duos a Baptismo menses Christum Dominum vocatum ad nuptias, et miraculum aquæ in vinum conversæ exeunte Februario contigisse. Hac de re ea, quæ diximus, ita scribit Joannes Baptista Casalius de Veteribus Sacris Christianorum Ritibus edit. Romanæ anno 1647. pag. 419. in append. ad cap. 60. « Rectissime utique Sancta Mater Ecclesia hæc eadem die memorat, nempe adorationem Gentium, manifestationem in Baptismo, miraculi exhibitionem in Cana, non quidem attentis temporibus, quibus singula contigerunt, sed consideratis rationibus, quod his maxime tribus Divinitas Servatoris universo Orbi manifestata est. »

36. *An Magi sexta Januarii die Bethlehemum venerint.* — Difficillimum vero est tempus illud constituere quo Magi venerunt ab Oriente, et definire, utrum sexta Januarii die infantem Jesum adoraverint. Communis sententia est tredecim post Christi Nativitatem diebus Bethlehemum eos venisse, ideoque sexta Januarii die vidisse Dominum Jesum. Videantur D. Thom. 3. part. quæst. 36. art. 6. Canus lib. 11. de Loc. Theolog. cap. 6. §. *De quarto igitur argumento.* Baronius ad ann. Christ. 1. num. 31. Suarez 3. part. tom. 2. quæst. 36. art. 8. disp. 14. sect. 4. Theophilus Raynaudus tom. 7. in Opere quod inscribitur, *Diptycha Mariana*, pag. 97. Gravesonus de Mysteriis et Annis Christi Dissert. 8. pag. 174. et seq. Honoratus a Sancta Maria tom. 2. de Criticæ regulis lib. 3. dissert. 4. art. 3. Card. Gottus part. 1. tom. 4. de verit. Relig. Christianæ cap. 11. §. 4. num. 27. et seq. Sandinus Histor. Sacræ Familiæ de Christo Domino pag. 34. et seq. edit. Patavinæ. Ayala in Opere quod inscribitur, *Pictor Christianus*, lib. 3. cap. 3. num. 1.

Variæ Scriptorum sententiæ. — Alii vero aliam sunt sequuti sententiam. Calmetus in cap. 2. Matth. contendit, Magos, mense post Christi Natalem diem exacto, Bethlehemum venisse. Dupinius tom. 1. Histor. Eccles. Januario exeunte. Toinardus in Harmonia Evangelica, Kalendis Februar. Tillemontius Nota 9. ad vitam Jesu Christi, et Bailletius in Vitis Sanctorum ad diem 6. Januarii post Purificationem B. Mariæ Virginis, id est post quadraginta dies a Christo nato. Serry exerc. 35. num. 6. eorum tuetur sententiam, qui putant Magos venisse vigesimasexta, vel vigesimaseptima Januarii die. Florentinius exercit. 3. de Magis, quam Notis Martyrologii sui inseruit pag. 234. contendit anno, seu etiam pluribus annis post nativitatem Jesu Christi Magos ad ejus incunabula pervenisse. Laurentius Benedictus Triebel in Dissertatione *De Magis post Jesum in Templo repræsentatum advenientibus* in sæpe citato Thesauro Dissertationum in Novum Testamentum tom. 2. postquam ea de re fuse prolixeque disseruit, Magos advenisse concludit post annum tresque hebdomadas a Christi nativitate; id tamen negat se tamquam certum proponere. « Hanc temporum determinationem, quamquam aliis ut certam, minime venditamus, cum nec Sacra pagina, nec profanus aliquis Scriptor, certi quid determinet. »

37. *Magi tredecim post diebus a Natali Christi die venerunt Bethlehemum.* — Nos vero, qui a communi sententia minime recedendum esse existimamus, dicimus Magos Bethlehemum venisse, et Christum Dominum adorasse tredecim post diebus a Natali die, ideoque sexta Januarii. Nec quidquam aliud causæ nobis esse palam profitemur, quamobrem hanc amplectamur sententiam, quam quod Occidentalis Ecclesia nullo non tempore Mysterium adorationis Magorum sexta Januarii die constantissime celebraverit. Tillemontius not. 9. de qua supra, argumentum illud acerrime improbat, quo ex die quo alicujus rei gestæ celebratur commemoratio, arguat quispiam eodem illo die rem illam contigisse. Nec nobis memoria excidit dudum nos docuisse, aquam non eadem sexta die in vinum esse conversam, qua miraculum illud conjunctim cum Christi Baptismate, et Magorum adoratione celebramus. Eam tamen Tillemontii doctrinam explodimus, ubi agatur de præcipuis maximisque Vitæ Jesu Christi Mysteriis: nam in Nativitate, Circumcisione, et Præsentatione celebrandis cum iis diebus probe congruimus, quibus hæc gesta esse certo scimus. Et rursus eam doctrinam libenter amplectimur, cum rei gestæ in ordine temporum certa sedes tribui nullo pacto potest; ut in Festo Sanctorum Innocentium, quorum cædem non unius tantum, sed plurium dierum spatio perpetratam oportuit. Verum si cui videamur ad hunc modum oblique tantum respondisse, in promtu est etiam qui directe respondeamus: argumentum scilicet, quo ex die Festi consequi dicimus rem, cujus memoria colitur, eodem die gestam esse, tum esse nullius roboris ac plane infirmum, cum graves, et validæ afferuntur rationes, quamobrem negare possimus, eam rem eodem die, quo celebratur Festum, contigisse: tunc enim fateamur necesse est, Ecclesiam diem potius statuisse, quo memoriam Mysterii illius coleremus, quam, quo res ipsa contigerit, indicasse; cujusmodi exemplum præsto est in celebritate miraculi aquæ in vinum conversæ. Ubi vero nulla gravis, et valida ratio sit, cur diem, quo Mysterium contigerit, ab eo, quo Festum illius celebratur, sejungamus, argumentum illud firmum, et magni momenti esse existimamus: nihil enim aliud causæ fuisse putandum est, cur Ecclesia Mysterio celebrando certum constituerit diem, quam quod eodem die rem ipsam noverit contigisse. Atque hanc omnem doctrinam, contrariarum licet opinionum fautor, probat Florentinius loc. citat. pag. 234. in fin. et Honoratus a Sancta Maria non modo amplectitur, sed strenue etiam tuetur.

38. *Magi unde profecti.* — Jam vero ea doctrina veluti quadam norma probe constituta, primo dispiciendum est, unde Magi profecti Bethlehemum venerint. Chrysostomus, Clemens Alexandrinus, Cyrillus itidem Alexandrinus putant e Perside esse profectos. Qua quidem ex regione, quæ ab Hierosolymis decies centenis millibus passuum, atque eo amplius distat, Magi si revera profecti sint, non sane fieri potuit, ut tredecim tantummodo diebus post natalem Christi diem, adhibitis etiam ad iter velocissimis Dromedariis, Hierosolymam pervenirent: tum quod haud ita veri-

simile est deliberando inter se nihil temporis consumsisse, sed simul ac Stella illuxerit, iter ingressos esse; tum quod Hierosolymis nonnihil temporis colloquio cum Herode habito consumtum illis oportuit, nec prius a Rege dimissos, quam, primoribus convocatis, Herodes ubi Christus esset nasciturus sedulo discepisset.

39. *Stella non ante illuxit, quam Christus Jesus natus esset.* — Cujus argumenti ea vis est, ut qui communem tuentur sententiam, ad illud probe evertendum necessarium sibi putent eo decurrere, ut dicant multo ante Christi natalem diem stellam apparuisse, ideoque Magos multo ante vigesimam quintam Decembris diem iter illud suscipere potuisse. Nos vero existimamus, stellam non ante illuxisse, quam Christus Dominus fuerit natus, sed puncto illo temporis, quo in lucem est editus Jesus, in Cœlo coruscasse, nec inde tamen fieri, ut Magi sexta Januarii die Bethlehemum pervenire non potuerint; illudque adversariorum argumentum ea vi minime præditum esse dicimus, ut eo commoti diem Festi ab eo, quo Mysterium contigit, sejungamus.

40. *Quod probatur ex D. Matthæo.* — Stellam non ante Christum natum, sed momento illo quo Jesus in lucem prodiit, apparuisse diximus, luculentissimis Matthæi verbis inducti cap. 2. v. 1. et 2. *Cum ergo natus esset Jesus in Bethlehem Juda in diebus Herodis Regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Hierosolymam dicentes: Ubi est qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum:* ex quibus verbis patet, stellam non nasciturі, sed jam nati Regis fuisse indicium, nec post Christi Nativitatem, sed ipso Nativitatis ejus momento resplenduisse. Nec prius apparuisse stellam, quam Christus Dominus in hanc lucem prodierit, fatetur ipse Florentinius loc. cit. pag. 233. *Insuper neque Magi de nascituro Domino inquirebant, sed ubi jam natus esset: quia viderant stellam ejus jam nati Regis Judæorum prænuntiam.* Nec ab hac sententia multum abesse videtur Joannes Fredericus Miegius Dissertat. *de Stella a Magis conspecta* tom. 2. Dissertationum in Novum Testamentum pag. 19. §. 13.

41. *Magi ex Arabia profecti, unde facile illis fuit tredecim post dies Bethlehemum pervenire.* — Illud etiam diximus, potuisse Magos Bethlehemum sexta Januarii die pervenire: non enim e Perside, seu Chaldæa, ut quidam putant, quorum e numero est Rhoden dissert. *de primis Salvatoris Veneratoribus Magis* in Thesauro Dissertationum in Novum Testamentum tom. 2. pag. 72. §. 9. sed ex Arabia Felice profecti sunt. Hanc sententiam sequitur Tertullianus lib. adv. Judæos cap. 9. et lib. 3. contra Marcion. cap. 13. Davidica illa afferens verba: *Et dabitur ei de auro Arabiæ;* et illa, *Reges Arabum et Saba dona afferent ei.* S. Justin. Dialog. cum Tryphon. Magos Arabes vocat. Huc accedit, Arabiam Felicem ad Judææ Orientalem plagam positam esse; et Matthæum scripsisse, Magos ab Oriente profectos; ejusque regionis munera Aurum, Thus, et Myrrham attulisse. Grotius tom. 6. Crit. scr. pag. 71. et 72. ad ea Sancti Matthæi verba, *ab Oriente*, vetustissimam fuisse ait Christianorum opinionem, Magos Arabia venisse. Quod si ex ea regione venerint, cum ab Hierosolymis non plus quam octo dierum iter ea regio absit; potuerunt illi quidem percommode Bethlehemum pervenire, parare itineri quæ opus essent, et Hierosolymis aliquantum temporis immorari, ut ostendit Petrus de Marca Opusculo *de Adventu Magorum* a Baluzio edito, adhibitis præsertim juxta Isaiæ oraculum velocissimis Dromedariis, ut bene animadvertit Baronius. Eadem fundamenta ponit Lamy in Harmon. Evang. lib. 1. cap. 11. §. *Ambigitur.*

42. *D. Augustinus idem sentire videtur.* — Id etiam confirmatur auctoritate D. Augustini, qui serm. 32. de Tempore, qui quartus est Epiphaniæ, ita scribit: « Hoc enim die Magi Dominum adorasse perhibentur, stella scilicet apparente commoniti, et præcedente perducti. Eo quippe die, quo natus, illi stellam in Oriente viderunt, et quem natum indicaverit, agnoverunt. Ex illo igitur die ad hunc diem occurrerunt, Herodem Regem nuntio terruerunt, Judæis ex Prophetica Scriptura respondentibus, Bethlehem Civitatem, ubi Dominus natus fuerat, invenerunt. Ad ipsum deinde Dominum Stella eadem ducente venerunt, demonstratum adoraverunt, Aurum, Thus, et Myrrham obtulerunt, alio itinere redierunt. Manifestatus est quidem, et die ipso Nativitatis suæ Dominus Pastoribus ab Angelo admonitis, quo etiam die per Stellam, et illis est longe in Oriente monstratus; sed isto die ab eis est adoratus. Suscepit ergo devotissime istum diem celebrandum universa Ecclesia Gentium, quia et illi Magi quid jam fuerunt, nisi primitiæ Gentium? » Ubi observandum, diserte Augustinum dicere, stellam apparuisse quando Christus natus est; tum a Magis visam; et nihilominus Magos Bethlehemum venisse sexta Januarii die, quo ab Ecclesia Epiphaniæ Festum celebratur.

43. *Argumentum adversus communem sententiam de Adventu Magorum tredecim post dies a Christo nato.* — Superiori argumento aliud etiam adjiciunt et proferunt ex Matthæi Evangelio ductum, quo contendunt minime præsumtioni esse locum, qua fulciri videtur opinio nostra, Mysterium scilicet eo die, quo celebratur, contigisse. Matthæus cap. 2. vers. 16. ait, Herodem, ubi sensit se a Magis irrisum, ira abreptum jussisse trucidari *omnes pueros qui erant in Bethlehem, et in omnibus finibus ejus a bimatu et infra, secundum tempus, quod exquisierat a Magis.* Narrat idem Matthæus, postquam discessissent Magi, apparuisse Angelum Domini in somnis Joseph, eumque ita monuisse: *Surge, et accipe Puerum, et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi: futurum est enim, ut Herodes quærat Puerum ad perdendum eum;* Josephum una cum Beata Virgine Puerum in Ægyptum abduxisse; *Qui consurgens accepit Puerum, et Matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum.* Quam quidem Angeli apparitionem, et Josephi fugam in Ægyptum, etsi Matthæus cum Magorum discessu

continuata narratione conjungat, certum tamen est nonnisi post quadraginta minimum dies a nato Domino contigisse, cum juxta cap. 2. Lucæ interjecta fuerit Præsentatio in templo Hierosolymis, de qua nos alibi sermonem habebimus, ut bene notat D. Augustinus de consensu Evangelist. lib. 2. cap. 5. n. 16. t. 3. append. « Ac per hoc intelligitur Matthæus, ubi ait somnio admonitos Magos ne redirent ad Herodem, et per aliam viam reversos in regionem suam, illic prætermisisse quæ Lucas narravit gesta circa Dominum in Templo, et dicta a Simeone et Anna; ubi rursus Lucas prætermittens profectionem in Ægyptum, quam narrat Matthæus, tamquam continuam contexuit regressionem ad Civitatem Nazareth. » Itaque S. Augustinus in eodem loco petitam ex duobus illis Evangelistis historiam scribere aggressus de Jesu Christi Nativitate et Infantia, primo loco ponit Magorum reditum, secundo præsentationem in Templo post quadraginta dies a Christo nato, tertio Angeli apparitionem, postremo fugam in Ægyptum : quæ cum certissime gesta sint, quærunt contrariæ sententiæ fautores, qui credi possit pueros a bimatu et infra Herodem jussisse interfici, qui, quo tempore Stella illuxisset, a Magis intellexerat; proindeque ut se ab omni metu liberaret, satis fuisset bimestres trimestresve pueros necari : quærunt itidem, qui fieri potuerit, ut Herodes, quem credere par est cognoscendi cupidissimum ubi natus fuisset Christus, animoque anxium de Magorum discessu statim factum esse certiorem (Bethlehemum enim haud longe distat ab Hierosolymis) tam longo post tempore infantes jusserit trucidari. Neque enim eo confugere opus est, ut dicamus, quemadmodum supra diximus, ita Deo visum esse, ut, cum sibi placitum esset Magos per aliam viam in regionem suam reverti, nihil quidquam Herodi de nato Puero nunciantes, illud pariter voluerit, Herodem minime quidem illico, sed aliquanto post de eorum discessu comperisse : satis enim totam hanc rem evolvi et explicari, si dicamus, non tredecim post diebus a Christo nato, sed post Purificationem in Templo, vel juxta Florentinium, et Epiphanium Hær. 51. et juxta Evangelium quoque Matthæi, *a bimatu*, duobus tribusve post annis Magos Bethlehemum venisse. Neque vero, quod Florentinius quoque observavit, multum temporis opus erat Herodi ad deliberandam cædem infantium; cum sexaginta annis ante, M. Cicerone, et Antonio Coss. rumore orto ac per urbem manante, *Regem pop. Rom. naturam parturire*, eo rumore Senatus commotus censuerit, *ne quis* (ut ait Sueton. in August. cap. 94.) *illo anno genitus educaretur.*

44. *Solutio ejus argumenti. Proprius significatus vocis* ecce. — Qui ad hunc modum disputant, ad Matthæi et Lucæ Evangelia provocant. Atqui eorum argumentationis diluendæ ratio ex ipsis Matthæi et Lucæ Evangeliis desumitur. Matthæus enim cap. 2. vers. 1. scribit : *Cum ergo natus esset Jesus in Bethlehem Juda in diebus Herodis Regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Hierosolymam.* Vox illa *ecce* indicat Magorum adventum Christi Nativitati valde proximum, ideoque tredecim post diebus contigisse : neque enim vox illa adhiberi solet rebus indicandis, quæ longo post tempore contigerint, ut bene advertit Melchior Canus de Loc. Theologic. lib. 11. cap. 5. In Responsione ad 5. argumentum, qui ut illius vocis vim et potestatem explicet luculentius, locum affert Geneseos ex cap. 24. vers. 15. *Necdum intra se verba compleverat, et ecce Rebecca egrediebatur.* Verum quidem est, discessum inter Magorum et somnium quo monitus est Joseph ut fugeret, mensem saltem interjectum fuisse, et nihilominus Matthæum eamdem vocem *ecce* adhibuisse : *Qui cum recessissent, ecce Angelus Domini apparuit;* ex quo arguunt Adversarii non admodum voci illi *ecce* fidendum, ut Magorum adventum cum Christi Nativitate continuo conjungamus. Duo tamen consideranda sunt. Primum est, quod si vox *ecce* nihil obest, quominus inter Magorum adventum et Nativitatem Christi integer mensis interjiciatur, certe tamen excludit duorum triumve annorum interjectum. Alterum est, quod vox *ecce* commode adhibetur post intervallum non tredecim modo dierum, sed etiam solidi mensis, et ad rem inopinatam demonstrandam bene redigitur, si certo constet, non plus eo temporis esse elapsum inter duo facta, quibus vox *ecce* interponitur, ut in allato exemplo inter Magorum adventum et Angeli apparitionem; Lucas enim ostendit interea Præsentationem in Templo contigisse, ac propterea unius circiter mensis spatium esse elapsum. Ubi vero minime pateat, totum id temporis effluxisse inter utramque rem gestam, ut inter Nativitatem et Magorum adorationem nihil est quod ostendat plus quam dies tredecim decurrisse, vox *ecce* naturalem suam vim potestatemque retinet indicandi rem inopinato, nec multo post gestam ab ea re, quam paulo ante narrat historicus, et cum qua vocem *ecce* conjunxit.

45. *Nihil ex Evangelio eruitur, quo inter adventum Magorum et Christi Nativitatem duo anni interponendi sint.* — Narrat D. Lucas, quod supra attigimus, suoque loco fuse docebimus, B. Virginem in Templo Hierosolymitano, quadraginta diebus post editum Jesum, se purificasse. Beata igitur Mater Bethlehemo profecta, Hierosolymam se cum Filio Jesu contulerat; itaque si Magi venerunt post Purificationem Matris, Filiique Præsentationem in Templo, qui fieri potuit, quod narrat Matthæus, ut Magi Mariam et Jesum Bethlehemi repererint? *Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria Matre ejus.* Quam rationem si qui velint diluere, eo confugiant oportet, ut dicant, B. Virginem, Bethlehemo cum discessisset, ut se Hierosolymæ purificaret, Filiumque præsentaret in Templo, rursus Bethlehemum revertisse : atque ea sane est responsio Auctoris, qui scripsit Adnotationes ad Vitam J. Christi in cap. 8. Verum de eo reditu altum apud omnes Scriptores silentium, nec cuiquam verisimile videatur B. Mariam eo rediisse. Nulla ibi domus illi erat; nulla supellex; prætereuntem apud Bethlehemum hora partus oppressit; ibi et circumcidendo Filio, et Legis præcepto (tametsi non tenere-

tur), ne qua mulier, nisi certo quodam tempore post partum elapso, Templum ingrederetur, necessario detenta ; ut optime loco cit. disputat Melchior Canus, et Baronius ad ann. 1. Chr. num. 31. Quamobrem nemo non videt, ex Matthæi et Lucæ Evangeliis nihil quidquam erui posse, quo inter Magorum adorationem et Christi Domini Nativitatem duorum, triumve annorum spatium interponamus ; aut eam adorationem post Purificationis Festum, aut vigesima sexta, vel vigesima septima Januarii die contigisse statuamus ; quin potius ex utroque Evangelio colligi, tredecim tantummodo diebus post Christi Nativitatem Magos Bethlehemum venisse. Vide Lamy Harm. Evang. lib. 1. cap. 11. pag. 46. ubi de adventu Magorum scribens : « Ante Purificationem, » inquit, « Mariæ, sive ante quadragesimum a Nativitate Domini diem venerunt, quod verum esse Joseph et Maria demonstrant, tunc temporis adhuc in Bethlehem commorantes ; etenim post Purificationem non verisimile est deprehensos in loco, in quem peregrini venerant. Nazareth erat accolatus eorum, et gratis fingitur, quandoque reversos Bethlehem, ut etiam post unum vel alterum annum a Nativitate reperti sint a Magis. »

46. *Cur Herodes Infantum cædem distulerit, eosque a bimatu interfici jusserit.*—Nec quidquam obstat, quod Herodes pueros a bimatu et infra necari jusserit, aut eorum cædem in adeo longum tempus rejecerit, etiamsi quo tempore stella illuxerat, a Magis probe compertum habuisset, et quo tempore ipsi abierant, se insalutato contra quam promiserant, aliunde, ut credere par est, cognovisset. Non enim admodum inverisimile est, Herodem metu, et pavore veluti furiis miserrime divexatum, ne in re, quam agitaret animo, ullus esset errandi locus, in eam partem peccare maluisse, ut furorem suum, etiam ubi non esset opus, quam latissime funderet, et ad bimulos etiam pueros crudelitatem suam proferret : quod quidem minime fugit Chrysostomum, qui Homil. 7. in Matth. hæc habet : « Quod si a biennio et infra Herodes pueros interfecit, non mireris. Siquidem conveniens in eumdem Tyrannum pavor et furor pro abundantia cautionis, et licentia persequutionis, majus etiam tempus includit, ne quis profecto ejus ætatis, et forte is potissimum propter quem alii interimuntur, effugiat. » Præterea, quod animadvertunt Euthymius, Maldonatus, Jansenius, Estius, et Calmetus in cap. 2. Matth. etsi Herodes tempus, quo stella primum illuxerat, a Magis comperisset, suspicari tamen poterat, puerum ante visam stellam esse natum. Quod si ponamus Herodi momentum illud innotuisse, quo Magi Bethlehemo abierint, est aliquid tamen causæ, cur infantum cædem diutius differret. Cum enim videret Magos, quod erant polliciti, minime ad se rediisse, existimare potuit, nullo reperto puero Rege, pudore deterritos Hierosolymam noluisse reverti. Ubi autem puer Jesus Hierosolymæ præsentatus fuit in Templo, Annæque et Simeonis exceptus acclamationibus, tum vero maturandum ratus, nec quidquam exspectandum amplius, crudelissimam illam puerorum lanienam indixit. Quæ quidem responsio tota est D. Augustini lib. 2. De Consensu Evangelist. cap. 2. « Illud dico, posteaquam nihil Herodi Magi renuntiaverunt, eum credere potuisse, illos fallaci stellæ visione deceptos, postquam non invenerunt, quem natum putaverant, erubuisse ad se redire, atque ita eum timore depulso ab inquirendo ac persequendo puero quievisse. Cum ergo post purgationem Matris ejus in Hierusalem cum illo venissent, et ea gesta essent in templo, quæ a Luca narrantur, quia verba Simeonis et Annæ de illo prophetantium, cum cœpissent ab eis, qui audierant, prædicari, ad pristinam intentionem revocatura erant animum Regis, admonitus per somnium Joseph cum Infante et Matre ejus fugit in Ægyptum ; deinde vulgatis rebus, quæ in Templo factæ dictæque fuerant, Herodes se a Magis sensit illusum, ac deinde ad Christi mortem cupiens pervenire, multos infantes, sicut Matthæus narrat, occidit. » Augustini responsionem hanc Tillemontius Not. 9. ad Jesu Christi vitam, eam esse ait, qua nulla melior afferri possit, nulla ad hanc rem quam tractamus concinnior ; sibi tamen ab ea minus esse satisfactum. Nos vero illam utpote a maximi ingenii Viro, et Ecclesiæ Doctore omnium clarissimo ortam venerati, in ipsius Augustini judicio plane conquiescimus.

47. *De celebritate et vetustate hujus Festi.* — Cum ea omnia quæ ad Mysterium pertinent Epiphaniæ declaraverimus, quædam breviter perstringemus, quæ ad magni hujus Festi celebritatem et vetustatem attinent. Scribit Thomassinus Tractatu de Festor. celebrat. lib. 2. cap. 7. num. 1. « Nullus sanæ mentis inficiabitur, Epiphaniæ solemnia maxima semper et celeberrima fuisse. Patebit hoc cuivis evolventi priorem librum, et Sacros Festos expendenti secundum annorum seriem in utraque Ecclesia. In illis Epiphania suum semper vindicat locum, tunc quoque cum celebritates plurimæ, quæ nunc aguntur, nusquam comparent. » Et lib. 1. cap. 4. affert testimonia veterum Patrum, et cap. 5. Conciliorum loca, quibus mentio fit de maxima Epiphaniæ Solemnitate. Galesinius in notis ad Martyrolog. pag. 13. ita de hoc Festo loquitur : « De cujus sane diei celebritate pluribus disserendum non est, cum res a Patribus tum Latinis, tum Græcis explicata satis admodum in promptu sit. » Et Martene de antiqua Ecclesiæ Disciplina in celebrandis Divinis Officiis cap. 14. num. 3. *Epiphania, ut diximus, inter præcipuas solemnitates semper habita est.* Suarez vero tom. 1. de Religione lib. 2. cap. 5. num. 9. putat magni hujus Festi celebrationem Apostolis auctoribus tribuendam. Et Gretserus tom 5. Operum suorum novissimæ edit. lib. 1. de Festis cap. 30. *Festum hoc*, inquit, *antiquissimum est.*

48. *Epiphaniæ Festum multis illustratum miraculis.* — Itaque apud illos Scriptores testimonia Patrum et Conciliorum reperias. Nos vero hic tantummodo afferemus Acta S. Philippi Heracleensis Episcopi, qui ineunte quarto seculo Martyrii palmam consequutus est. In iis, ut videre est apud Ruinartum, verba leguntur, quibus sanctus ille Martyr suos in Christo

Fratres cohortabatur : « Nutantis seculi extrema volvuntur, imminet pertinax Diabolus, et potestate paulisper accepta Servos Christi non venit perdere, sed probare. Epiphaniæ dies sanctus incumbit, quæ res admonitionem nobis præstat ad gloriam. Nullæ ergo impiorum minæ, nulla vos tormenta terreant; nam et patientiam perferendi, et mercedem tolerandi dolores militibus suis Christus indulget. » Neque vero illud sileri potest, quod ea semper fuit apud Christianos hujus Festi celebritas, ut illi vel impiissimi Imperatores adesse voluerint : narrat enim Ammianus Marcellinus lib. 21. Julianum Apostatam, cum esset in Galliis, impietati suæ Christianam Religionem prætexere volentem, in hac die una cum cæteris Christianis Sanctorum Mysteriorum celebrationi adfuisse; et Gregorius Nazianzenus idem narrat de Valente Imperatore in Orat. de Sancti Basilii laudibus, ut videre est in Baronii notis ad Martyrologium Romanum Kalendis Januarii, et apud Bollandum in festo hujus diei. Quamquam supervacaneum jure videri possit, quid homines fecerint enarrare, cum Omnipotentis Dei tot miracula suppetant, quibus magni hujus Festi solemnitatem magnificentissime commendavit. Narrat D. Chrysostomus Homil. 24. tom. 1. Christianos media nocte ab Ecclesia domum esse solitos aquam afferre, eamque ad annum integrum reservare in commemorationem Baptismatis Christi, quo aquæ sunt consecratæ, ejusque anni, atque etiam duorum triumve annorum spatio decurso, eam aquam nullo infici vitio. « Omnes enim in hac solemnitate sub noctem cum aquati fuerint, latices domum referunt, et recondunt, ac per integrum annum conservant, utpote quod hodierna die sanctificatæ sint aquæ: fitque miraculum evidens, dum nihil temporis longinquitate aquarum illarum natura vitiatur, sed integro anno, atque adeo biennio, et triennio sæpe, quæ hodie fuit hausta, incorrupta ac recens permanet, ac post tantum temporis cum iis, quæ fuerint e fontibus eductæ, certat. » Quam quidem consuetudinem afferendi domum aquam benedictam adhuc retinent Christiani Orientales, et incorruptæ aquæ miraculum nonnunquam solet contingere. Compertum enim habemus, Josephum Georgerinum Sami in Ægeo mari insulæ Archiepiscopum ann. 1676. dum esset in Gallia, aquam Orientali ritu in Ecclesia consecrasse; in eam Jesu Christi statuam ter immersisse in ejus Baptismi memoriam, eamque aquam vitreo simpulo inclusam, multos annos ab omni vitio fuisse expertem, ac fortasse duraturam fuisse diutius, nisi simpulum diffractum fuisset, ut tradit Gravesonus Dissert. 8. De Myster. et annis Christi pag. 185. et Card. Gottus tom. 4. part. 1. de verit. Relig. Christ. cap. 2. §. 5. num. 41.

49. *Fontes quidam in die Epiphaniæ vino manantes.* — Tradit etiam Epiphanius Hær. 51. num. 29. et 30. eodem Epiphaniæ die, quo ut monuimus, aquæ in vinum conversæ memoriam celebramus, illud etiam Christum Dominum edidisse miraculum, ut quidam fontes et amnes singulis annis vino manarent. « Non est dubium, quarta die Tybi secundum Ægyptios Salvatoris ortum accidisse. Sub idem vero postea tempus trigesimo anno vertente, primum in Cana Galilææ miraculum edidit, tum cum ex aqua vinum est factum. In cujus rei fidem hodieque pluribus in locis idem quod olim factum est prodigium instauratur; idque ipsum fontes fluviique testantur passim in vina conversi. Cujusmodi ad Cibyram Cariæ Oppidum fons est, qui eadem illa hora, qua Ministri aquam hauserunt, ac Salvator dixit, *Date Architriclino*, in vinum vertitur. Idem et in Geraseno Arabiæ fonte contingit. Nos ex Cibyræ illo fonte, fratres nostri, ex Geraseno potavimus, qui in Martyrio est. Plerique vero idem et de Nilo Ægypti fluvio confirmant. Quæ causa est cur Tybi undecimo omnes in Ægypto aquam hauriant ac reservent, idque aliis in locis fieri assolet. » Casaubonus exercit. 15. in Baron. num. 22. pag. 246. etsi secta Calvinianus, nec ita pronus ad credenda miracula, minime tamen miraculo illi, de quo Epiphanius, fidem ausus est abrogare. Et Bailletus ad sextam diem Januarii §. 4. ait, quasdam quidem esse aquas acidulas, fossiliumque per quæ fluunt vi præditas, quæ vini colorem saporemque imitentur, adeo ut etiam facultatem habeant inebriandi; qui tamen propterea miraculo, quod Epiphanius seriis gravibusque verbis tradit sua ipsius experientia edoctus, elevare velit fidem, eum a temeritatis nota minime liberat. Adde, quod ex Epiphanii narratione inferri videtur, vinum illud prodigio factum, elapso Festo, in pristinam aquæ formam redire. Ita Bailletus loc. cit. Eosdem fontes, ex quibus non amplius aqua, sed vinum scatebat, Baronius commemorat ad ann. Chr. 31. num. 33. ubi ita animadvertit : « Cæterum de dictis fontibus diversis locis positis, vinum scaturientibus, nullum antiquorum, qui ante Christum vixerit, auctorem mentionem fecisse, memini me legisse : ut plane intelligas, ea omnia virtute hujuscemodi Christi miraculi facta esse. »

50. *In Orientali Ecclesia Epiphania simul, et Nativitas Christi celebrabatur.* — In Orientali Ecclesia Festum Epiphaniæ una cum Nativitate Christi conjunctim celebrabatur, quod observat Tillemontius Nota 4. et 9. ad vitam Jesu Chr. Et in Basilii Imperatoris Menologio Græcorum, quod 9. seculo scriptum esse constat, vigesimaquinta die Decembris utrumque Festum celebratur, ut videre est in eodem Menologio Urbini edito ann. 1727. Vivebat 13. seculo ineunte Dionysius, qui etiam Jacobus Bar-Salibi appellabatur. Is Armenorum reprehendit consuetudinem sexta Januarii die utrumque Festum celebrandi; ut videre est in ejus Opere apud eruditum Virum Assemannum Bibliothecæ Orient. Clementino-Vaticanæ tom. 2. cap. 32.

51. *Quædam alia, quæ ad hoc Festum pertinent.* — Sed ab Orientali ad Occidentalem regredientes Ecclesiam, putamus minime prætereundum, quod in quibusdam Ecclesiis hoc Festum, Vigilia et Jejunio præeunte, celebrabatur. Nunc vero Vigilia præit tantum sine Jejunio. Vide Martene loc. cit. cap. 14. num. 3. In quarumdam Civitatum Ecclesiis etiamnum fit be-

benedictio aquæ in Vigilia Epiphaniæ; de qua consuetudine egimus in nostro Opere de Canonizat. lib. 4. part. 2. cap. 19. n. 22. et n. 59. Testatur Auctor libelli, cui Titulus *Gemma Animæ*, lib. 3. cap. 6. in hac solemnitate moris fuisse, ut Officia noctu celebrarentur; posteaque sublata esse hujusmodi nocturna pervigilia, quod ex iis gravissima quædam scandala orirentur. Sed in Ecclesia Mediolanensi Ambrosiano ritu magna populi frequentia noctu canitur Matutinum, Galesinio teste in Notis ad Martyrologium pag. 13. « Ritu Ambrosiano ut die Natali Domini de nocte maximo populi conventu Officium Matutinum hoc die celebratur, accensis more Græco multis luminibus. » Matutinum hujus diei Invitatorio caret, et initium fit ab Antiphona et Psalmo, ad significandum, vel magnum interesse discrimen cum invitatu Ecclesiæ Fideles excitantur ad psallendum, et cum Herodes Scribas legisque Doctores convocavit, ut intelligeret ubi Christus nasceretur, ut observat Albinus Flaccus de Divinis Officiis Tit. de Theophania vel Epiphania; vel ad denotandam Gentium alacritatem, quæ, ut primum stella illuxit, in viam se illico dederunt, ut monet Durandus lib. 6. cap. 16. vel quia Psalmus, *Venite exultemus*, quo utimur in Invitatorio, in hoc Officio canitur in tertio Nocturno, ideoque minime visum est in uno eodemque Officio eumdem Psalmum semel et iterum canere, ut notat Martene citat. cap. 14. num. 6. quas omnes rationes refert et probat Gavantus sect. 6. cap. 7. de Epiphania num. 3. Decrevit Nicæna Synodus, Pascha una eademque Dominica ab omnibus celebrandum. Orta deinde controversia, quinam tandem certus ille dies esset, quo Pascha esset ab omnibus celebrandum, Patres Nicæni, quibus compertum erat Ægyptios a vetustissimis usque temporibus Astronomiæ scientiam omnium maxime coluisse, ad Alexandrum Episcopum Alexandrinum curam ineundi rationes Astronomicas detulerunt, ut adhibito etiam doctorum virorum consilio, verum cujusque Paschatis diem constitueret; neque illud negotii Alexandro tantum, sed omnibus Alexandrinis Episcopis ejus Successoribus datum deinceps voluerunt. Quæ omnia refert Baronius ad annum Christi 325. ubi auctoritate S. Leonis ostendit, Alexandrini Episcopi Paschalem Epistolam Romano Pontifici mitti semper consuevisse, qui deinde omnibus Ecclesiis Paschalem diem indicebat. Macrus in Notitia Vocabulorum Ecclesiasticor. verbo *Epiphania* videtur credidisse, Alexandrini Episcopi litteras recta via ad alias Ecclesias mitti solere, quod de Ecclesiis tantum Ægypti intelligendum putamus, idque insinuare videtur Isidorus de Ecclesiasticis Officiis lib. 1. cap. 26. ubi de Epiphania verba faciens hæc habet: *Epistolæ quoque Pontificis Alexandrini ad universas Ecclesias Ægypti vel Monasteria diriguntur, quibus et initium Quadragesimæ, et dies Paschæ denuntiantur.* Hæc omnia confirmat Joannes Baptista Casalius de Veteribus sacris Christianorum Ritibus Romanæ edit. ann. 1647. pag. 421. ubi ait, Summum Pontificem acceptam Alexandrini Episcopi Epistolam mittere consuevisse Primatibus et Metropolitanis, ut certus dies illis significaretur, quo Pascha celebrarent, eumque morem retentum, donec Orientales a Romana desciverunt Ecclesia: quo discidio Romani Pontifices, omni communione cum illis abrupta, noluerunt amplius ejusmodi accipere Epistolam, cum præsertim Romana Ecclesia Mathematicæ scientiæ rerumque Astronomicarum peritissimis viris tunc temporis abundaret. Nunc vero mos obtinet, ut hac die in Missa, quæ in Ecclesia Cathedrali solemniter celebratur, post Evangelium Archidiaconus, vel Canonicus, vel Beneficiatus, seu quivis alius juxta locorum consuetudinem, totius ineuntis anni Festa mobilia populo e suggesto denuntiet.

CAPUT III.

DE SANCTISSIMI NOMINIS JESU FESTO, QUOD SECUNDA POST EPIPHANIAM DOMINICA CELEBRATUR.

1. Secunda post Epiphaniam Dominica celebratur Festum Sanctissimi Nominis Jesu.

2. *Quoto infantibus die a nativitate nomen a Romanis inditum.* — Narrat Plutarchus Probl. 102. illud apud Romanos in more positum fuisse, ut maribus nono a natali die, fœminis octavo inderent nomen. Alexander ab Alexandro lib. 2. cap. 25. Athenienses et Græcos decimo die infantibus nomen imponere solitos tradit. Et Aristoteles lib. 7. Histor. Animal. Cap. 12. refert, pueris nomen imponi septima die, quod multos ante eum diem interire experientia docuerit, eorumque vitæ spem ostendi meliorem, qui septimum diem attigerint.

3. *Judæi octavo pueris die nomen imponebant.* — Judæi, non quod in lege quidquam ea de re scriptum esset, sed sola inducti consuetudine infantibus octavo die nomen imponebant, cum, ut docuimus, pueros circumciderent, quod ex Lucæ Cap. I. vers. 59. deducitur, ubi, injecto sermone de nomine filio Zachariæ indito, Joanni scilicet Baptistæ, Evangelista ita ait: *Et factum est in die octavo, venerunt circumcidere puerum, et vocabant eum nomine patris sui Zachariam. Et respondens Mater ejus dixit: Nequaquam, sed vocabitur Joannes.* Ad quæ verba ita Venerabilis Beda: « Ab Abrahamo exortum est, ut die Circumcisionis nomen imponeretur Infanti; quia et ipse cum Testamentum, id est Fœdus, a Deo Circumcisionem acciperet, eodem prorsus die cum sua Conjuge nominis augmentum promeruit. » Joannes Spencerus, qui summo studio Judaicorum rituum originem ex Ethnicorum moribus deductam conatur ostendere, eam etiam consuetudinem Judæorum imponendi nomen liberis suis ad eamdem Gentium consuetudinem refert: Hebræos enim in morem accepisse, ut Circumcisionis die infanti nomen imponerent, quia apud Romanos die lustrico, quem diei circumcisionis respondere ait, nomen infantibus indebatur. De die lustrico seu nominali plura congessit Casaubonus in secundam Persii satyram. Bineo, cujus alibi mentionem fecimus, minime probatur Spenceri doctrina de Judaicorum rituum origine ad Ethnicorum superstitiones referenda; quam doctrinam ipsi quoque, ut æquum

est, vehementer rejicimus, quamobrem concludit, neque Gentes imponendi nomen die lustrico infantibus inde accepisse consuetudinem, quod Hebræi Circumcisionis die nomen suis liberis inderent; nec Hebræos itidem idcirco Circumcisionis die pueris nomen imponere consuevisse, quod idem apud Ethnicos die lustrico factitatum esset: sed sponte sua eamdem consuetudinem ad Judæos et Ethnicos quodammodo naturaliter esse profectam. Ethnici enim opportunum imponendo nomini lustricum diem existimarunt, quod amici cognatique ad parentis domum eo die convenirent; Hebræi itidem Circumcisionis diem ad eamdem rem aptissimum judicarunt, quod eo die fieret conventus amicorum et cognatorum, qui ceremoniæ circumcidendi pueri vellent adesse.

4. *Octavo die Christo inditum nomen Jesus.* — Placuit Christo, quod supra diximus, Circumcisionis legi se subjicere, cumque octavo post natalem die esset circumcisus, eo die illi nomen Jesus inditum fuit, quod Salvatorem significat, ut docet D. Thomas 3. part. qu. 37. art. 2. « Quia igitur Christo hoc munus gratiæ collatum erat, ut per ipsum omnes salvarentur; ideo convenienter vocatum est nomen ejus Jesus, id est Salvator, Angelo hoc nomen prænunciante non solum Matri, sed etiam Josepho, qui erat futurus ejus nutritius. »

5 *Plures Jesus nomine appellati in Lege veteri.* — In veteri Lege quidam etiam hoc eodem nomine sunt apellati, quorum opera temporalem salutem quispiam consequutus esset. Itaque filius Nave appellatus est Jesus, qui Populum Israeliticum ex Ægypti captivitate per Moysem liberatum, suo ductu et consilio, cum Moysi successisset, in promissionis terram traduxit. Idem fuit nomen filio Josedech Sacerdotis, et Syrach, qui Christum Dominum Servatorem nostrum præfigurarunt, Quamobrem D. Thomas loc. cit. ad 2. ait: « Ad secundum dicendum, quod his qui fuerunt ante Christum, potuit convenire hoc nomen Jesus secundum aliquam aliam rationem, puta quia aliquam corporalem et temporalem salutem attulerunt. Sed secundum rationem spiritualis et universalis salutis hoc nomen proprium est Christo, et secundum hoc dicitur esse nomen novum. » Et S. Bernardus serm. 15. in Cantica num. 8. pag. 23. tom. 1. ita scribit. « Habuit et Judæa quosdam Jesus, quorum vacuus gloriatur vocabulis. Illa enim nec lucent, nec pascunt, nec medentur. »

6. *Vis et potestas hujus nominis.* — Sanctum Jesu nomen omnia ea complectitur nomina, quibus Prophetæ usi sunt, ut venturum Messiam prænunciarent, id est Isaias cap. 7. v. 14. *Et vocabitur nomen ejus Emmanuel:* et cap. 8. v. 3. *Voca nomen ejus, Accelera, spolia detrahere, Festina prædicari:* et cap. 9. v. 9. *Vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus Fortis, Pater futuri seculi, Princeps Pacis* Et Zacharias cap. 6. 12. *Ecce vir, Oriens nomen ejus.* Omnia enim nomina hæc, quæ Dei filio imponenda Prophetæ prænunciarunt, cum ad salutem, cujus Dei Filius nobis auctor futurus erat, aliquo modo referri possint, propterea omnia in nomine Jesu continentur, cui inest vis omnis, potestas, causa, et totius nostræ salutis ratio. Itaque D. Paulus ad Philippen. cap. 2. v. 9. ait: *Propter quod et Deus ..... donavit illi nomen, quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur.* Et Matthæus cap. 1. v. 20., ubi verba affert, quibus Angelus Josephum per somnium admonuit, *Noli* (inquit) *timere accipere Mariam Conjugem tuam; quod enim in ea natum est, de Spiritu Sancto est. Pariet autem Filium, et vocabis nomen ejus Jesum: ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* Vid. Suarez in 3. part. D. Thomæ tom. 2. Disput. 15. sect. 2. §. *Tertiam rationem.* Et D. Bernardus Sermone secundo in Circumcisione Domini, commemoratis omnibus hisce nominibus, tandem iis omnibus nomen Jesu contineri ait num. 4. pag. 798. tom. 1. oper. « Magna quidem nomina, sed ubi est nomen, quod est super omne nomen, Jesu, in quo omne genu flectatur? Forte in his omnibus unum illud invenies, sed expressum quodammodo et effusum. »

7. *Angelus Gabriel, ante Christi conceptum, nomen Jesus ediderat.* — S. Lucas ubi narrat, Angelum Beatæ Virgini apparuisse, eique Verbi Incarnationem nunciasse, de imponendo etiam illi nomine mentionem injicit cap. 1. v. 30. *Ne timeas Maria; invenisti enim gratiam apud Deum. Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum:* et cap. 2. v. 21. *Et postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur Puer, vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo, priusquam in utero conciperetur.* Cum enim Christus tunc fuerit conceptus, cum B. Virgo respondit, *Ecce Ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum;* et iis B. Mariæ verbis Angeli verba præierint, jure optimo S. Lucas ait, Redemtoris nostri, nomen vocatum fuisse ab Angelo, antequam in utero B. Virginis conceptus esset, juxta Cornel. a Lapide in cap. 2. Lucæ. Et D. Bernard. in cit. Serm. 2. verba illa enarrans, *Quod vocatum est ab Angelo, priusquam in utero conciperetur,* sic ait: « Vocatum est plane, non impositum; nempe hoc ei nomen est ab æterno. A natura propria habet ut sit Salvator: innatum est ei nomen hoc, non inditum ab humana vel Angelica creatura. »

8. *Festum Nominis Jesu apud Anglos etiamnum celebratur.* — Ex iis, quæ hactenus diximus, facile quisque videat, in Circumcisionis Festo, Festum quoque Nominis Jesu celebrari: verum quemadmodum etsi Feria quinta in Cœna Domini Festum Corporis Christi celebretur, idem tamen alia die iterat Festum Ecclesia; ita quamvis in Circumcisione Domini Festum Sanctissimi Nominis Jesu celebretur, nihilominus, Fidelium postulante pietate, certa quadam et peculiari die idem Festum instauratur; cujus solemnitas adeo præclara est, ut apud Anglos ante hæresim introducta, etiamnum in ejus Gentis Kalendario retineatur; quod testatur Bailletus in Histor. Festi Circumcis.

9. *Tabella S. Bernardini Senensis in qua depictum nomen Jesus.* — Magni hujus Festi originem lib. 1. Canonizat. part. 2. cap. 30. a num. 3 ad sextum de-

monstravimus. Nunc id tantum breviter dicimus, S. Bernardinum Senensem, qui pœnitentiam prædicando Italiam peragrabat, ad contritionem in animis Fidelium excitandam, instituisse, ut sacra Concione habita, tabella quædam auditorum oculis exponeretur, in qua radiatum Jesu nomen depictum erat, quod cit. loc. pluribus narravimus. Hic unum addimus, quod in Bononiensi Foro cum pictarum chartarum et talorum ludos vehementer dicendo exagitasset, populo persuasit, ut id genus instrumenta ad se afferrent, quo suam ipsorum pœnitentiam comprobarent. Verum quidam pauperculus opifex, qui ejusmodi chartis pingendis vitam sustentabat, ad eum venit graviter questus, se suamque familiam ad famem ea concione redactum esse. Cui S. Bernardinus aliunde prospexit eo dato consilio, quod refert Sigonius lib. 4. de Episcopis Bononiensibus in vita B. Nicolai Albergati : « Si nescis alia depingere, hanc Imaginem pinge, nec te omnino pigebit : ac circulo facto solem in eo formavit atque in medio Nomen Jesu novis quibusdam litterarum formis effinxit : quare nunc etiam sub portico Boni Jesu cum ipsius Beati effigie cernimus. Quod eum ille fecisset, confluentibus ad emendam Imaginem ex Bernardini auctoritate plurimis, magnas ex ea re pecunias comparavit.

10. *Ejus Tabellæ cultus a S. Joanne a Capistrano vindicatus.* — Quidam hujusmodi cultui, quem erga sanctissimum nomen Jesu S. Bernardinus, instituit, restitere : cumque a Martino V. Pontif. Max. qui eam rem, ne quidquam temere fieret, examinari voluit, prohibitus esset eam Tabellam exponere, Apostolico paruit præcepto, teste S. Antonino Histor. part. 3. tit. 44. cap. 5. §. 2. Deinde cum a Pontifice impetrasset, ut de ea controversia, num scilicet cultui Sanctissimi Nominis Jesu ad eum modum a se instituto superstitionis quidquam inesset, in Vaticana Basilica solemnis disputatio haberetur, S. Joannes a Capistrano magna animi contentione doctrinæque copia sodalem suum tutatus est, ut non modo Bernardinus omni macula liberaretur, sed cultus SS. Nominis Jesu ipso auctore in Tabella cum radiis depicti ab Apostolica Sede probaretur ; quod non ii modo, quos attulimus, auctores testantur, sed etiam Daniianus Cornejus tom. 4. lib. 4. cap. 10. et 12. et Ayala in Opere a nobis sæpius citato, cui titulus *Pictor Christianus*, lib. 3. in Append. cap. 2.

11. *Officium hujus Festi sub Xysto IV. compositum, a Clemente VII. approbatum pro Franciscana Familia, et ab Innocente XIII. ad omnem Ecclesiam extensum.*— Postea vero quam Sanctissimi Nominis Jesu cultus quomodo a S. Bernardino institutus fuerat, ab Apostolica Sede approbatus est, Bernardinus de Bustis, qui in Seraphico Ordine Sacri Oratoris laude florebat, nihil ad omnem diligentiam studiumque sibi reliqui fecit, quo sanctissimum Nomen in Ecclesia peculiari Officio celebraretur. Officium itaque a se compositum Xysto IV. et Innoc. VIII. Summis Pontificibus obtulit, nec quidquam ab iis potuit impetrare. Tandem Clemens VII. postulationi ejus subscripsit, ut Officium Nominis Jesu a Franciscana Familia celebraretur, ut nos loc. cit. fuse docuimus. Quidam vero a Franciscanis Fratribus propagatum quidem hoc Festum, non institutum esse contendunt ; ut videre est penes Bolland. tom. 1. Januar. pag. 993. et apud Baillet. loc. cit. Utcumque tamen sit, illud certissimum est, Apostolicam Sedem post Clementem VII. ad multas Ecclesias Officium subinde extendisse. Novissime tandem cum Caroli VI. Imperatoris preces ad Innocentium VIII. essent delatæ, ut Officium illud in universali Ecclesia juberet ab omnibus recitari, diligenti examine re perpensa in Sacra Rituum Congregatione, in qua Nos quoque, qui tum temporis Promotoris Fidei munere fungebamur, nostram voce et scripto sententiam tulimus, tandem die 29. Novembr. ann. 1721. Officium ab Universali Ecclesia, secunda post Epiphaniam Dominica, celebrandum esse decretum est.

12. *De sanctissimo Nomine Jesu præclara D. Bernardi verba.* — Bernardus cit. serm. 15. n. 6. in Cantic. ubi illud proponitur, « Qualiter Nomen Jesus est medicina salubris Fidelibus Christianis in omnibus adversis, » ad ipsius Sanctissimi Nominis venerationem et cultum Fideles excitat. Eam aut propositionem compluribus solidis piisque fulcit rationibus, in hæc præsertim verba : « Si scribas, non sapit mihi nisi legero ibi Jesum. Si disputes aut conferas, non sapit mihi, nisi sonuerit ibi Jesus. Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus; sed est et medicina, etc. Nihil ita iræ impetum cohibet, superbiæ tumorem sedat, sanat livoris vulnus, restringit luxuriæ fluxum, extinguit libidinis flammam, sitim temperat avaritiæ ac totius indecoris fugat pruriginem. Siquidem cum nomino Jesum, hominem mihi propono mitem et humilem, corde benignum, sobrium, castum, misericordem, et omni denique honestate ac Sanctitate conspicuum, eumdumque ipsum Deum Omnipotentem, qui suo me et exemplo sanet, et roboret adjutorio. Hæc omnia simul mihi sonant, cum insonuerit Jesus. Sumo itaque mihi exempla de homine, et auxilium a potente, illa tamquam pigmentarias species, hoc tamquam unde acuam eas; et facio confectionem, cui similem nemo Medicorum facere possit. »

13. *Quædam in eo D. Bernardi loco notanda.* — Adnotanda verba illa D. Bernardi : *Si scribas, non sapit mihi, nisi legero ibi Jesum.* Nam Augustinus quoque Confessionum lib. 3. cap. 4. scribit, se antequam ad Catholicæ Ecclesiæ castra venisset, cum Ciceronis Opera Philosophica legeret, a terrenis rebus avocatum ad cœlestium rerum contemplationem rapi sensisse. « Et hoc solo in me tanta flagrantia refrigebat, quod Nomen Christi non erat ibi, etc. Et quidquid sine hoc Nomine fuisset, quamvis litteratum, et expolitum, et veridicum, non me totum rapiebat. »

14. *Cur Ecclesia non dicat :* Jesu Christe, ora pro nobis. — Adnotanda itidem ea Bernardi verba : *Sumo itaque mihi exempla de homine, et auxilium a potente ;* quibus probatur formula, qua Ecclesia utitur ad declarandam Christi Divinitatem : *Jesu Christe, miserere nobis*, ea explosa, quam nonnulli inducere nitebantur : *Jesu Christe, ora pro nobis.* Nam cum nostræ preces terminentur in Christo, qui in Persona Divina

subsistat, ejusmodi eas esse oportet, quæ Personam Divinam deceant. Divinæ autem Personæ, in qua Christus subsistit, minime convenit orare.

CAPUT IV.

DE DOMINICA PALMARUM.

1. *Quid agendum hoc loco in universum?* — De Dominica Palmarum, de Quinta, Sexta Feria, et Sabbato Majoris Hebdomadæ, et Paschate sermonem habebimus, præcedentibus illis tribus Dominicis Quinquagesima, Sexagesima, et Septuagesima, tum etiam Quadragesimali Jejunio omnino prætermissis : nam et de iis, et de Quadragesimali Jejunio jamdiu 14. et 15, nostrorum Edictorum a pag. 80. fuse disseruimus ; nec ea, si rem probe inspiciamus, ad id quod proposuimus, revera pertinent.

2. *De Dominica Palmarum, et quodnam ejus mysterium sit.* — Itaque ut a Dominica Palmarum exordiamur, qua Domini nostri Jesu Christi Hierosolymam introeuntis solemnis memoria recolitur, præmittendam arbitror ejus rei narrationem ex S. Matthæi cap. 21. Marci cap. 11. Lucæ cap. 19. et Joan. cap. 12. Ea autem est ejusmodi.

3. *Narratio triumphi, quo Christus Jesus ingressus est Hierosolymam.* — Cum appropinquasset Jesus et Discipuli ejus Hierosolymis, et venisset Bethphage ad montem Oliveti, misit duos ex Discipulis suis, et ait illis : Ite in Castellum, quod contra vos est ; et introeuntes illuc invenietis asinam alligatam, et pullum cum ea, super quem nemo adhuc hominum sedit. Solvite illum, et adducite mihi. Et si quis vobis aliquid dixerit, dicite quia Dominus his opus habet ; et confestim dimittet eos. Et abeuntes invenerunt pullum alligatum ante januam foris in bivio, et solvunt eum. Solventibus autem illis pullum, dixerunt domini ejus : Cur solvitis pullum ? Quia, responderunt, Dominus eo opus habet : et dimiserunt eis pullum. Itaque adduxerunt pullum cum asina ad Jesum ; eumque ornantes vestimentis suis, Jesum desuper sedere fecerunt, sicut scriptum est : Noli timere Filia Sion ; Ecce Rex tuus venit, sedens super pullum asinæ. Et quamquam ad hæc Discipuli ejus tunc non animadverterunt ; quando tamen Jesus in Cœlum ascendit, et glorificatus est, tunc recordati sunt, hæc propter ipsum facta fuisse, seque ea fecisse quæ fecerint, ut quæ scripta de illo erant, implerentur. Interea plurima turba, quæ ad Festum convenerat, cum audisset Jesum Hierosolymam adventare, cum palmarum ramis obviam ei venit. Multi substernebant vestimenta sua in via : alii autem cædentes arborum ramos, humi spargebant. Cum autem ad radices montis Oliveti pervenisset, cœperunt Discipuli, qui frequentissimi illuc convenerant, abrepti gaudio laudare Deum voce magna propter ea quæ viderant miracula ; et tum qui præcedebant, tum qui sequebantur, clamabant dicentes : Hosanna Filio David ; Benedictus qui venit in nomine Domini : Et benedictum Regnum David Patris nostri, quod prope est ut constituatur. Pax in Cœlo, et gloria in excelsis. Testimonium ergo perhibebat turba, quæ erat cum eo, quando Lazarum vocavit ex monumento, et excitavit ad vitam. Nam hoc præsertim miraculo excita multitudo tanta ei obviam venerat. Quidam Pharisæorum dixerunt illi : *Magister increpa discipulos tuos ut taceant ; quibus ipse ait : Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt.* Et ut appropinquavit, videns Civitatem flevit super illam dicens : Utinam hoc tam fausto die cognosceres, quæ in tuam felicitatem tibi offeruntur. Verum, hei mihi ! ea abscondita sunt oculis tuis. At veniet tempus tibi adversum cum inimici tui circumdabunt te vallo, et coangustabunt undique, et ad terram prosternent te, et filios tuos qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ. Et cum intrasset Hierosolymam, commota est universa Civitas dicens : Quis est hic ? Populi autem dicebant : Hic est Jesus Propheta a Nazareth Galilææ. Pharisæi ergo dixerunt ad semetipsos : Videtis quia nihil proficimus : Ecce mundus totus post eum abiit. Denique cum intrasset Jesus in Templum, cœpit ejicere vendentes et ementes, et mensas nummulariorum, et cathedras vendentium columbas evertit, et non sinebat, quemquam transferre vas, seu supellectilem ullam per Templum, dicens eis : Scriptum est, quia Domus mea Domus orationis vocabitur omnibus gentibus, vos autem fecistis illam speluncam latronum.

4. *Quo die et anno Christus Hierosolymam ingressus sit.* — Disquirenda quædam proponi possunt, quibus uberiorem historiæ sacræ notitiam consequamur. Primum illud est, quo die et anno Christus Jesus Hierusalem introierit. Annum quidem affirmare posse videmur fuisse illum, qui ejus prædicationi ultimus fuit ; diem vero fuisse primum hebdomadæ, qui penes nos est dies Dominicus. Id ex Joann. cap. 12. v. 1. eruitur, ubi hæc habentur : *Ante sex dies Paschæ venit Bethaniam, ubi Lazarus fuerat mortuus, quem suscitavit Jesus. Fecerunt autem ei cœnam ibi.* Quo loco postquam retulit Evangelista, Mariam Magdalenam unguento pedes Christi Domini unxisse, et Principes Sacerdotum in eo conspirasse, ut Lazarum interficerent, cujus causa in Christum plures crederent, addit : *In crastinum autem turba multa, quæ venerat ad diem festum, cum audissent, quia venit Jesus Hierosolymam, acceperunt ramos palmarum, et processerunt obviam ei.* Itaque venit Jesus Bethaniam ante diem sextum Paschatis, quod eo anno in quintam feriam Hebdomadæ subsequentis cadebat. Cum igitur sex illi dies, qui Paschati antecedebant, fuerint Sabbathum, Dominica, Feria secunda, tertia, quarta et quinta ; cujus quintæ Feriæ vespere Pascha erat celebrandum, necessario inde conficitur, ut cum Jesus in Bethania die Sabbathi constitisset, quo die nefas erat cædere ramos, Dominico die introierit Hierosolymam, unde non plus aberat Bethania, quam duo millia passuum.

5. *Qui fuerint Discipuli, quos misit Jesus, ut asinam ad se adducerent.* — Secundum est, quinam illi fuerint Discipuli, quos misit Jesus, ut ad se asinam

pullumque adducerent : eorum enim nomina ab Evangelistis omnino silentur. Quidam putant, binos illos Discipulos fuisse Petrum et Joannem, ea ducti ratione, quod hi, teste Luca cap. 22, præmissi fuerunt, ut pararent Pascha. Verum quod præmissi fuerint, ut curarent Pascha, non inde consequitur, antea missos ut asinam et asinæ pullum adducerent. Sunt alii, qui suspicantur fuisse Petrum et Philippum, Hilarii sententiam sequuti; qui cap. 21. in Matthæum col. 712. n. 1. putat, ea re utramque vocationem Judæorum et Gentium fuisse indicatam; Philippi enim opera Christi Fidem Samaria est amplexa, et Petrus Cornelium primum ex Gentibus ad Christum convertit : « Æque per Philippum Samaria credidit, per Petrum autem Cornelius Christo, tamquam primitiæ Gentium adductus est. » Sed sit hoc inter incomperta; cum ad rem illustrandam nihil ex Sacris litteris erui possit.

6. *Num Christus asello et asinæ, an asello tantum insederit.* — Tertium est, an Christus Jesus asello tantum, an asello et asinæ in itinere insederit. Et certe Marcus cap. 21. v. 7. testatur asello insedisse : *Duxerunt pullum ad Jesum, et imponunt illi vestimenta sua, et sedit super eum.* Consentiunt Lucas cap. 19. *Jactantes vestimenta sua super pullum, imposuerunt Jesum.* Et Joannes cap. 12. v. 14. *Invenit Jesus asellum, et sedit super eum.* Unus Matthæus cap. 21. v. 7. utrumque commemorat : *Et adduxerunt asinam, et pullum, et imposuerunt super eos vestimenta sua et eum desuper sedere fecerunt.* Divus Hieronymus ad hunc locum observat, haud esse verisimile, in ea itineris brevitate Jesum asino desiluisse, ut in asinam ascenderet : aitque credibilius esse, Christum Dominum asino perpetuo insedisse, et asinam vacasse. « Nunc stringendum est breviter, quod secundum litteram in parvo itineris spatio super utrumque animal sedere non quiverit. Aut enim sedit asinæ, et pullus absque sessore fuit; aut si pullo, quod magis competit, usus est ad sedendum, asina ducta est libera. » Est enim frequens in Scriptura, et apud ipsum Matthæum ejusmodi loquendi modus, quo indefinite pluribus tribuitur, quod nonnisi uni est tribuendum. Istiusmodi est illud Genesecos cap. 8. v. 4. *Requievitque Arca... super Montes Armeniæ*, id est super unum ex Armeniæ Montibus; illud itidem Genesecos cap. 19. v. 29. *Liberavit Loth de subversione Urbium, in quibus habitaverat*, id est quarum in una habitaverat. Et cap. 23. v. 6. *In electis sepulcris nostris sepeli mortuum tuum* : intellige, in aliquo ex nostris sepulcris, quod tute elegeris. Illud pariter Josue cap. 7. v. 1. *Filii autem Israel prævaricati sunt mandatum, et usurpaverunt de anathemate* : Acham videlicet Israelita. Et Matthæi cap. 26. v. 8. *Videntes autem Discipuli indignati sunt* : scilicet Judas, qui erat e duodecim Discipulis. Et apud eumdem Matthæum cap. 27. v. 44. *Id ipsum autem et latrones, qui crucifixi sunt cum eo, improperabant ei* : id est unus ex latronibus. Quamobrem Ecclesia in quadam ex Orationibus, quas adhibet in Distributione et Processione Palmarum ait : *Omnipotens sempiterne Deus, qui Dominum nostrum Jesum Christum super pullum asinæ sedere fecisti.*

7. *Quem Prophetam intelligat D. Matthæus referens oraculum*, Dicite Filiæ Sion, etc. — Quartum est, quinam Propheta ille sit, unde verba illa Matthæus depromsit cap. 21. v. 4. et 5. *Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est per Prophetam dicentem : Dicite Filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam et pullum filium subjugalis.* Cum quo consentit Joannes cap. 12. v. 14. et 15. *Et invenit Jesus asellum, et sedit super eum, sicut scriptum est : Noli timere Filia Sion; Ecce Rex tuus venit sedens super pullum asinæ.* Præterea dispiciendum, quo tempore impletum sit illud Christi oraculum apud Lucam cap. 19. v. 41. etc. *Et ut appropinquavit, videns Civitatem flevit super illam dicens, Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. Quia venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te, et filios tuos qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* De lacrymis quas Christus Dominus ea fudit occasione, Dissertationem scripsit Joannes Christianus Artst, quæ continetur in Thesauro Dissertationum in Novum Testamentum tom. 2. pag. 351. ubi ostendit Auctor, eas lacrymas commiserationis et doloris vi fuisse expressas, quod Hebræis non solum atrocissima omnium, quæ in hac vita sunt, quæque fuerunt, calamitas immineret, ut mox videbimus, sed etiam futurum esset ut ad æterna dederentur supplicia, propterea quod ex cordis duritia tempus visitationis suæ negligerent. Pulchre etiam Lamy citat. lib. 5. cap. 1. pag. 445. illa verba, *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ*; ita explicat : « Causa excidii tui erit tempus neglectus oblatæ salutis. Quoties Deus insigne beneficium conferret Judæis, dicebatur visitare plebem suam. »

8. *Oraculum illud desumtum est e Zacharia. Prophetia Christi de excidio Hierosolymitano sub Tito Imperatore impleta.* — Quod ad primum attinet, Calmetus, Cornelius a Lapide in cap. 21. Matth. et Maldonatus num. 5. putant, duorum huc allata esse verba Prophetarum, Isaiæ cap. 62. et Zachariæ cap. 9. Verum Natalis Alexander ad eumdem Evangelii locum num. 2. contendit, solius Zachariæ textu binos Evangelistas usos, integram retinuisse sententiam verbis quibusdam paululum immutatis. Quod quidem facile intelligi potest, si utriusque Evangelistæ verba cum Zachariæ textu cap. 9. v. 9. conferamus : *Exulta satis, filia Sion, jubila, filia Hierusalem : Ecce Rex tuus veniet tibi justus et Salvator, ipse pauper, et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ.* Quod vero ad secundum attinet, constat inter omnes, Tito Hierosolymam oppugnante, Oraculum illud Christi Domini esse impletum. Nam cum Imperator intellexisset, urbem tum propter ejus amplitudinem, tum propter iniquitatem loci undique cingi militibus non posse, nec ob inopiam lignorum extrui aggerem, aut castella adversus mœ-

nia excitari, consilium suscepit circumducendi murum, castellis per intervalla interjectis, communitum; ut Judæi, qui omnem spem salutis sibi ademtam intelligerent, et externa auxilia interclusa, aut sese dedere cogerentur, aut fame enecti interirent. Eam expugnationem fuse narrat Josephus de Bello Judaico, et refert etiam Baronius ad ann. Chr. 72. ubi num. 5. postquam murum illum extructum fuisse docuit, ita subjicit: « Sic igitur vides jam divinitus impletum esse, quod illis verbis Dominus prædixerat, dum Hierosolymorum defleret interitum: Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te, nempe muro, et congustabunt te undique, et ad terram prosternent te, et filios tuos, qui in te sunt. »

9. *Filium in obsidione Hierusalem mater necavit, ut ejus carnibus famem depelleret. Aliud Christi oraculum impletum.* — Teterrimum etiam illud contigit, dum obsideretur Hierosolyma, quod Maria Eleazari filia, re omni familiari fortunisque eversa, stimulante fame, in furorem acta lactentem filium necavit, ut ejus carnibus vesceretur: cumque milites, qui cibum sibi quærebant, odore illecti in ejus domum introissent, deprehenso carnis assæ frusto, quam corporis pueri partem compererunt, horribile scelus execrati, inde abierunt. Cujus rei atrocitas cum sui fama civitatem universam complesset, sibi quisque statuens tantam ob oculos diritatem, perinde ac si ipse sceleris auctor esset, cohorruit. Tam immane factum narrat Josephus; et Baronius loc. cit. num. 9. aliud observat impletum fuisse Christi oraculum, de quo Lucas cap. 23. vers. 28. etc. Narrat enim Evangelista Jesum Christum, dum sublata in humeros Cruce, frequentissimo populo stipatus, Calvariæ montem ascenderet, ad fœminas, quæ lacrymis et gemitibus se prosequebantur, conversum dixisse: *Filiæ Hierusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros: Quoniam ecce venient dies, in quibus dicent: Beatæ steriles, et ventres qui non genuerunt, et ubera, quæ non lactaverunt. Tunc incipient dicere montibus, cadite super nos; et collibus, operite nos.*

10. *Alia Christi oracula in excidio Hierosolymæ impleta.* — Sunt et alia quædam, quæ ad Christi oraculum pertinent de Hierosolymitano excidio. Ea reperies apud Baronium loco citato. Nobis vero innuere satis erit, admirando illo Templo exciso, Urbe a fundamentis eversa, tribus tantummodo turribus, Phasselo, Hippico, et Mariamne servatis, ut apud posteros victoriæ Romanorum essent veluti monumentum, dirutis mœnibus, ea parte excepta, quæ ad Occidentem vergit; omnibusque deletis ædificiis, ut nemo conjicere posset Urbem ibi fuisse, eamque populosissimam, quemadmodum tradit Josephus; et quidem octo et triginta annos post Christi oraculum, impletum fuisse quidquid ille dixit penes Matth. cap. 24. et Marc. cap. 13. et Luc. cap. 21. Nam et templum magnificentissimum, cujus structuram Apostoli tantopere admirabantur, ita dirutum est, ut lapis super lapidem non relinqueretur, etsi ferro et plumbo ad quamdam perpetuitatem immanes illi lapides nexi essent; et urbs, ut modo dixi, eversa, et hæc omnia in illud tempus cecidere, quod a Christo fuerat prænunciatum: *Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc donec omnia fiant*, ut habetur apud Luc. cap. 21. v. 32.

11. *Christo Hierosolymam introeunti turbæ vestimenta humi constravere sua.* — Jam vero ut reliqua persequamur, quæ ad pleniorem Evangelicæ Historiæ intelligentiam pertinent; quintum est de triumphali Christi Domini nostri ingressu in Hierusalem. Turbæ viam, qua sedenti illi super asellum erat transeundum, vestimentis constravere suis: *Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via*, Matth. cap. 21. vers. 8. quod quidem est Regiæ potestatis indicium, juxta Judæorum consuetudinem, ut constat ex lib. 4. Reg. cap. 9. v. 3. ubi Jehu Regi narrat Sacer Textus ad eumdem modum datam fuisse regni possessionem: *Festinaverunt itaque, et unusquisque tollens pallium suum posuerunt sub pedibus ejus in similitudinem Tribunalis, et cecinerunt tuba, atque dixerunt: Regnavit Jehu.* Id etiam apud Ethnicos factum legimus. Plutarchus enim in Catonis Uticensis vita: « Finito, inquit, tempore Provincia abeuntem non votis et præconiis, sed lacrymis et insatiabili amplexu milites prosequebantur, sternentes vestes per ea loca, quibus ipse pedibus iturus erat. »

12. *Ramos itidem Palmarum et Olivarum.* — Cæsis arborum ramis turbæ, item ut vestimentis, viam constravere, Matth. loc. cit. *Alii autem cædebant ramos de arboribus, et sternebant in via:* Ramos nimirum Palmarum Olivarumque, quibus Mons Oliveti, per quem Jesus Hierusalem proficiscens transibat, confertissimus erat. Idque ad triumphi celebritatem, splendoremque plurimum conferebat. Ac propterea Levitic. cap. 23. v. 40. in Festo Tabernaculorum, quod mense Septembri agebatur, hæc Deus jubet: *Sumetisque vobis die primo fructus arboris pulcherrimæ, spatulasque palmarum, et ramos ligni densarum frondium, et salices de torrente, et lætabimini coram Domino Deo vestro.* Et Machab. 1. cap. 13. et 2. cap. 10. legimus, palmas Victoribus in Civitates introeuntibus præferri consuevisse. Narrat Philo, Agrippam frondibus floribusque redimitum Hierosolymam esse ingressum; idemque tradit Josephus de Alexandro. Sed iis similibusque omissis, quæ in hanc rem nullo negotio colligi possent, illud animadvertendum est probe, turbas iisdem gaudii signis Christum Dominum excepisse, quibus Tabernaculorum Festum celebrare consueverant; eosdemque Judæos, qui eo Festo, non modo discessus ex Ægypto memoriam coli existimabant, sed venturi etiam Messiæ contineri præsagium arbitrabantur, rerum a Christo gestarum admiratione captos, illumque tamquam verum Messiam agnoscentes, obviam ei occurrisse, ritusque Festivitatis Tabernaculorum observare voluisse, qui quidem hoc modo præsagii illius fidem confirmarunt.

13. *Acclamationes, quibus turbæ Jesum sunt prosequutæ. Sacerdotes invidia tacti.* — Postremo Turbæ, quæ illi obviam ierant ramos palmarum manibus

gestantes clamabant : *Hosanna, benedictus qui venit in nomine Domini Rex Israel.* Joann. cap. 12. v. 13. cui consentiunt Matthæus cap. 21. v. 9. *Clamabant dicentes : Hosanna Filio David : benedictus qui venit in nomine Domini, Hosanna in altissimis.* Et Marcus cap. 11. v. 9. *Et qui præibant, et qui sequebantur, clamabant dicentes : Hosanna, benedictus qui venit in nomine Domini, benedictum quod venit Regnum Patris nostri David : Hosanna in excelsis.* Cum ex Monte Oliveti descenderet Jesus, lætabundi Discipuli illum teste Luca cap. 19. v. 37. collaudabant : *Et cum appropinquaret jam ad descensum Montis Oliveti, cœperunt omnes turbæ Discipulorum gaudentes, laudare Deum voce magna super omnibus, quas viderant, virtutibus, dicentes : Benedictus qui venit Rex in nomine Domini. Pax in Cœlo, et gloria in excelsis.* Postea vero quam ingressus est Hierosolymam, universa commota est Civitas, Hierosolymæ nimirum Cives, ac præsertim Sacerdotes, qui cum audirent acclamationibus, et plausibus exterorum, qui ad Festum confluxerant, ingressum Christi Domini esse celebratum, quasi rerum a Christo gestarum Hierosolymæ omnino fuissent nescii, invidia tacti, ut ejus gloriam obterent, per contemptum interrogabant : *Quis est hic ?* Populus vero ab omni animi ægritudine vacuus simpliciter et candide respondebat : Hic est Jesus Propheta a Nazareth Galilææ.

14. *De voce* Hosanna. *Sensus ejus acclamationis.* — Quæ quidem omnia declarant triumphalem Christi Domini ingressum in Hierusalem. Neque vero præteundum, vocem Hosanna acclamationem esse, qua Judæi utebantur erga viros de republica optime meritos, et singulari vitæ sanctimonia præclaros, quibus felicitatem, gloriam, et benedictionem adprecabantur. Quapropter voces illæ, *Hosanna Filio David*, acclamationes fuerunt, significationesque lætitiæ et gaudii, quibus populus triumphali illo die Christum Jesum salutavit Messiam David Rege prognatum, lætis illis clamoribus non absimiles, quos arborum ramos manibus tenentes in Festo Tabernaculorum ingeminabant, ut in Psal. 117. v. 15. Damaso Papæ Epist. 15. interroganti Hieronymum, quid sibi vellet *Hosanna*, S. Doctor e fontibus Judæorum illius vocis intelligentiam haustam explicavit Epist. 16. tom. 1. Epistolarum Romanorum Pontificum, quas collegit Constantius. De acclamatione Hosanna Dissertationem conscripsit quidam Winzern, quæ est in tom. 2. Thesauri Dissertationum in Novum Testamentum edit. Amstelodamens. ann. 1707. pag. 164. ubi Auctor de hujus nominis etymologia disputat. Nos tamen contenti satis sumus iis, quæ hac de re scripsit Lamy Harm. Evangelicæ lib. 5. cap. 1. num. 21. pag. 444. Sensum eorum verborum, *Hosanna Filio David*, hunc esse ait : *Jam canamus Hosanna Messiæ, qui filius David est. Jesum pro Messia habemus, et ideo occinamus illi Hosanna, id est, serva nos. Quidam Interpretes, ex eo, quod dicatur Hosanna filio David, et non Hosanna Fili David, contendunt non accipiendam vocem Hosanna, quasi Judæi quærerent a Jesu, ut illis opitularetur, sed habendam pro voto, et acclamatione.* Sed cum Judæi nullo non tempore Messiæ Servatoris adventum expectassent, ideoque Discipuli post Christi passionem apud Luc. cap. 24. v. 1. dixissent : *Nos autem sperabamus, quia ipse esset redempturus Israel*, nemo est, quin videat, illos opem ab eo implorasse, quem pro Christo et Messia habebant ; ideoque sensum vocis Hosanna esse : *Opitulare, quæso.*

15. *Primis Reipublicæ Hebræorum temporibus equi non adhibiti. Primores viri asinis et mulis utebantur.* — Ne cui vero decus illius triumphi et ornamentum imminutum esse videatur, quod Jesus asino veheretur, neu quisquam putet sibi minime satisfactum ab eo, qui dixerit, id summæ Christi humilitati tribuendum, quam imitatus S. Cœlestinus V. Siciliæ et Hungariæ Regibus, Cardinalibus, Proceribusque frustra eum dehortantibus, asello vectus Aquilam ingredi voluit, dum in ea Civitate Romanæ Sedis possessionem caperet, teste Cardinale de Alliaco in ejus Vita lib. 2. cap. 2. seposita etiam Zachariæ Prophetia, docet Calmetus in cap. 21. v. 4. Matthæi, penes Hebræos moris fuisse, ut nobiles viri primoresque non nisi in asellis equitarent, idque apparet ex Judic. cap. 10. vers. 4. ubi triginta filios Jair, qui Judex Hebræorum erat et Princeps, legimus *sedentes supra triginta pullos asinarum :* et ex c. 12. v. 14. ubi itidem Scriptura nobis exhibet quadraginta filios Abdon Judicis Principisque Israelitici populi, nepotesque ejus triginta *ascendentes supra septuaginta pullos asinarum.* Neque enim Deus Hebræorum florente Republica, nec in primorum Regum regno equorum usum in suo populo probaverat : quare legitur in Psal. 19. *Hi in curribus, et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri invocabimus.* Saule regnum administrante nullus in bello usus equorum ; pedestriumque copiarum tantum fit mentio, *Præcepit itaque Saul populo, et recensuit eos quasi agnos ducenta millia peditum.* 1. Reg. cap. 15. v. 4. Et David jam senex, et multorum magnorumque Regum et Gentium, quas perdomuerat, opibus potentissimus, cum filium suum salutari voluit, primoribus Regni præcepit : *Tollite vobiscum servos Domini vestri, et imponite Salomonem filium meum super mulam meam*, lib. 3. Regum cap. 1. v. 33. Cum vero Salomon suscepisset regnum, nimium etiam equorum usum introduxit. Nam docet sacer Textus, quadraginta millia equorum eum aluisse ad cursum, et duodecim millia ad vecturam. Qua in re Salomonem, quod fuerit sumtuosior, peccasse observant sacri Interpretes. Consequuta deinde sunt tempora Regum Judæ, cum equorum magna vis a Prophetis Divino numine afflatis improbata fuit, juxta illud Isaiæ cap. 2. v. 8. *Repleta est terra ejus equis, et innumerabiles quadrigæ ejus.* Et paulo post : *Et repleta est terra ejus idolis, opus manuum suarum adoraverunt.* Sed Judæi, rituum suorum tenacissima natio, etiam post captivitatem Babylonicam equorum usu ferre semper abstinuere. Quapropter cum Machabæus, ejusque fratres bellum gererent adversus Syriæ Reges, raro legimus equos adhi-

huisse. Ex eo intelligimus, Judæos non equis uti solitos, sed asellis mulisve inequitasse, ut optime observavit Ayala in opere, Pictor Christianus, lib. 5. cap. 5. n. 9. « Quod si ita se gesserunt etiam in præliis, ubi pro aris avitaque Religione decertabatur, quid putas fecerint in pace degentes iidem non milites, sed populares? Quid Religionis observantiores, et qui eam zelo ardentiore curabant? » Paulo ante diximus, nos tantisper Zachariæ prophetiam seponere, de qua supra loquuti sumus n. 8. Ea vero vel ipsorum Judæorum sententia de Messia intelligenda est. Verba Rabbi Salomonis hæc sunt : *Locus iste non potest exponi de ullo alio, quam de Messia, quia de eo dicitur : Et dominabitur a mari usque ad mare. Neque ullum reperimus Templi secundi tempore, qui, ut iste, in justitia regnaverit.* Et quamquam docet Grotius, prima fronte Zachariæ prophetiam intelligi posse de Zorobabele ; ipsa tamen Historia, qua proditum est Zorobabelem, cum Propheta scripsit, Hierosolymam jam venisse, concidit Grotii doctrina, qui a Sagittario pluribus aliis argumentis confutatus est Harmon. Passionis Domini part. 1. cap. 4. num. 47. Nec pluris facienda est etiam alia quorumdam Interpretum illius Prophetiæ explicatio de Juda Machabæo. Rex enim numquam salutatus est Judas, quemadmodum neque Zorobabel, nec qui post eum Machabæi regia potiti sunt dignitate, e David erant prognati, ut observavit Lamy lib. 5. cap. 1. Harm. Evang. §. *Hoc autem totum factum est.* Addit etiam a Propheta Virum describi pauperem, *ipse pauper*, quod neque de Juda Machabæo, nec de Zorobabele potest intelligi, qui potens opibus erat, Templumque ædificavit ; Evangelistas autem ea Prophetia apposite usos esse, quo Judæi, qui Christum Jesum, quod neque viribus armisque instructus, nec opibus esset conspicuus, contemnebant, pauperem futurum fuisse Messiam, et pauperis speciem allaturum, juxta ipsa Prophetæ verba, intelligerent.

16. *Processio in Dominica Palmarum in memoriam triumphalis Christi ingressus in Hierusalem.* — Triumphalem igitur Christi Domini ingressum in Hierusalem in Palmarum Olivarumque benedictione, et in hujus diei Processione nobis proponit Ecclesia. Sacræ Solemnitatis initium sumitur ab illis verbis, *Hosanna Filio David*, etc. Cantatur Evangelium Sancti Matthæi a nobis supra commemoratum ; deinde Sacerdos Deum orat, ut quemadmodum fidelis populus vestimentis Palmarumque ramis viam constravit, ita nobis detur, unde Fidei viam paremus, a qua sublato omni lapide et scandalo, in justitiæ ramis opera nostra frondescant. Palmæ deinde populo distribuuntur, et fit Processio, in qua cantantur Antiphonæ et Orationes, quæ omnes ad triumphalem Domini Jesu ingressum in Hierusalem pertinent. Prodit ex Ecclesia processio : duo quatuorve Cantores in eam ingressi clauso ostio, et ad processionem, quæ forinsecus est, facie conversa, primos duos versus canunt ex Hymno *Gloria, laus, et honor*, etc. quos ingeminat Sacerdos cæterique qui foris sunt. Deinde qui intus sunt, reliquos versus, sive omnes, seu partem canunt : Subdiaconus Crucis hasta pulsat ostium, quo aperto, processio Ecclesiam ingreditur cantans : *Ingrediente Domino in Sanctam Civitatem, Hebræorum pueri Resurrectionem vitæ prænunciantes, cum ramis Palmarum Hosanna clamabant in Excelsis ;* et quæ sequuntur. Tandem celebratur Missa, nec rami Palmarum, vel Olivarum in manibus tenentur, nisi cum cantatur Passio, et Evangelium.

17. *Pulchra Ivonis Carnotensis verba de ea processione, Isidori de Palmis, et Asello.*—De ea processione in hunc modum loquitur Ivo Carnotensis serm. 16. in ramis Palmarum : « Hominem humilem super asinam et pullum viderunt (Hierosolymitani), et tamen triumphalem ei gloriam ramos arborum portando, et per viam sternendo exhibuerunt, laudes ei imperiales decinerunt, quia præsago spiritu eum triumphatorem Diaboli et mortis, et vitæ largitorem cognoverunt. Hujus turbæ, carissimi Fratres, formam repræsentatis, cum virentes ramos arborum post vexillum Sanctæ Crucis in manibus portatis. Et bene repræsentatis, si quod virore signatur in manibus, semper teneatur in moribus ; si non hieme decidat, si non æstate marcescat, ut dicere possitis cum Psalmista : *Benedicam Domino in omni tempore ; semper laus ejus in ore meo.* » Et egregie Isidorus de Officiis Ecclesiasticis lib. 1. cap. 27. « In ramis enim, inquit, Palmarum significabatur victoria, qua erat Dominus mortem moriendo superaturus, et Trophæo Crucis de Diabolo mortis Principe triumphaturus. In asello autem, super quem sedendo Hierosolymam venit, indicabat simplicia corda Gentilitatis, quæ præsidendo atque regendo perducebat ad visionem pacis. »

18. *Quis auctor illius Hymni :* Gloria, laus et honor. — Hymnus ille *Gloria, laus, et honor*, qui cantatur, postquam ad Ecclesiæ ostium processio pervenerit, a quibusdam tribuitur Theodulpho Abbati Floriacensi, qui postea fuit Episcopus Aurelianensis sæculo nono. Andegavis detentum in vinculis, quod cum Filiis Ludovici Pii in illum Imperatorem conjurasset, ferunt illum Hymnum a se compositum decinisse, cum Imperator in Palmarum processione secus carcerem præteriret ; carmenque adeo illi fuisse probatum, ut veniam et libertatem Auctori impetraverit, eumque in piissimi Principis gratiam reduxerit. Vide Baron. ad ann. Chr. 835. num. 3. et 4. Fleury Hist. Eccles. tom. 10. lib. 46. pag. 204. edit. Parisiens. ann. 1717. Durandum. lib. 6. cap. 67. Gavantum ad Rubricas Missalis Romani part. 4. tit. 4. in Notis § 16. Eruditi quidam viri nonnihil ea in re difficultatis repererunt. Quod enim Andegavis id contigisse dicatur Dominica Palmarum anno 818. videtur sustineri non posse, quod Imperator illa die ab ea urbe abesset. Præterea Alcuinus de Divinis Officiis lib. 1. cap. 14. mentionem injicit ejus Hymni ; cumque opus illud suum anno 778. conscripserit, inde inferunt, Theodulphum neque illius Hymni Auctorem esse, neque illum ea occasione decinisse. Atque ita disputat Menardus in Notis ad lib. Sacramentorum

S. Gregorii pag. 56. Bellotte in observationibus ad Ritus Ecclesiæ Laudunensis pag. 785. Macrus in notitia vocabulorum Ecclesiasticorum verbo *Palmarum Festum*, et Sarnellus Episcopus Vigiliensis Epistolar. Ecclesiastic. tom. 9. Epist. 16. Sed tamen hac in re duo sunt : primum est, Theodulphum Hymni esse auctorem : alterum, cecinisse carmen illud Imperatore prope carcerem transeunte, ipsumque propterea e vinculis dimissum. Cum autem duo hæc ita nexa non sint, ut unius veritas ab alterius veritate pendeat, nihil profecto causæ est, cur a communi sententia recedamus, quæ auctoritate fulcitur gravis Scriptoris Lupi Ferrariensis Epist. 20, ut optime rem hanc expendit Martene De Antiqua Ecclesiæ disciplina in Divinis celebrandis Officiis, in Dominica Palmarum. cap. 20. num. 13. et Bailletus Historia Festi hujus Dominicæ num. 4. Quod autem Alcuinus Theodulpho præmortuus in Opere de Divinis Officiis illius Hymni mentionem fecerit, id sane nihil est, cum pene omnium doctorum virorum consensu Opus illud, quod sub Alcuini nomine circumfertur, ab aliquo undecimi seculi Scriptore compositum sit.

19. *Quid significet in ea Processione ostium Ecclesiæ occlusum, deinde reseratum.*— Ostium deinde Ecclesiæ, ut diximus, aperitur, quod antea erat occlusum, « ut hinc intelligamus clausum fuisse hominibus cœlum Adamo peccante, nisi Christi morte fuisse reseratum : » verba sunt Amati Pouget in Institutionib. Catholicis tom. 1. part. 2. sect. 4. cap. 2. §. 9.

20. *Ritus benedicendi palmas octavo seculo longe vetustior.* — Affirmat Martene satis audacter citat. cap. 20. num. 2. nullum hujus ritus benedicendi Palmas reperiri vestigium ante octavum nonumve seculum. Cui sententiæ magnam adfirmare fidem videtur Kalendarium Romanum octavi seculi a Frontone editum, ubi sermo quidem fit de hac Dominica, sed de Palmarum benedictione omnino siletur. Verum cruditus Vir P. Meratus Clericus Regularis, et Sacr. Rituum Congregationis Consultor 2. part. tom. 1. pag. 1004. plura affert validissima argumenta, quibus illius ritus vetustatem evincit. Profert enim antiquissimum Romanæ Ecclesiæ Kalendarium sub quarti seculi finem, aut initio quinti scriptum, a Martene editum ad calcem anecdotorum, ubi legitur : *Dominica ad Palmas ad S. Joannem in Lateranis.* Affert et Sacramentarium S. Gelasii, in quo hujus Dominicæ titulus est ejusmodi, *Dominica in Palmis de Passione Domini.* Item Sacramentarium S. Gregorii Magni a Menardo editum, ubi in Oratione, quæ Communionem præcedit, expressis verbis mentio fit Fidelis Populi, qui ea die aderat cum frondibus et ramis Palmarum. Et quamvis Grancolas Commentar. Histor. ad Breviar. Rom. lib. 2. cap. 53. suspicetur, eam Orationem Sacramentario S. Gregorii posterioribus temporibus additam ; tamen cum ea reperiatur in Codice Sacramentarii vetustissimo, ante octingentos annos scripto, e Bibliotheca Christinæ Succorum Reginæ, quem Codicem vidit et diligenter inspexit Venerabilis Cardinalis Thomasius, non octavo vel nono seculo Ritus benedicendi Palmas tribuendus videtur, sed longe vetustior existimandus.

21. *De ritibus qui olim in hac Dominica servabantur, nunc autem obsoleverunt. Catechumenis Competentibus integrum explicabatur Symbolum.*— Plures in hac Dominica juxta veterem disciplinam ritus erant, qui nunc deserti obsolevere. Catechumenorum quidam Competentes appellati : hi Christiana doctrina instructi petebant Sacro Baptismate ablui ; tempusque expectabant, quo illud Sacramentum conferri solitum esset : Baptismus autem, ut alibi docebimus, Sabbato ante Dominicam Resurrectionis solemni ritu conferebatur. Quamobrem Augustinus lib. de Cura pro mortuis cap. 12. num. 15. col. 525. tom. 6. oper. *Pascha*, inquit, *appropinquante, dedit nomen inter alios Competentes.* Et S. Isidorus lib. 7. Orig. cap. 14. verbum illud *Competentes* explicans ait : *Competens vocatur, qui post instructionem Fidei competit gratiam Christi, unde et a petendo Competens vocatur.* Cum quo consentit Auctor de Divinis Officiis, qui liber Alcuino vulgo adscribitur pag. 53. « Pascha petitum, sive Competentium dicitur, quia hodie Symbolum Competentibus tradebatur propter confinem Dominicæ Paschæ solemnitatem, ut qui jam ad Dei gratiam percipiendam festinant, Fidem quam confitentur cognoscant. Competentes enim quasi simul petentes dicuntur, id est gratiam Christi petentes. » Atque huic generi Catechumenorum, qui *Competentes* nominabantur, licebat manere in Ecclesia lecto Missæ Evangelio ; unde alii Catechumeni arcebantur, ut Symbolum audirent, et Fidelium Oblationi interessent : tamen, simul ac Canon inciperet, illico abibant, ut videre est in Ordine Romano. His ipsis Competentibus Symbolum, quod per partes aliis diebus, qui scrutinii dies dicebantur, explicatum fuerat, universum integrumque hac Dominica exponebatur. Inde frequens huic Dominicæ nomen : *Pascha petitum, sive Competentium.*

22. *Caput infantibus baptizandis Sabbatho Sancto, in hac Dominica abluebatur.* — Cum Sabbatho Sancto infantes quoque baptizentur, iis, qui Baptismate abluendi essent, caput hac Dominica lavari mos erat, ut mundum caput præberent sacro oleo, quo in Baptismo essent ungendi. Nam in Quadragesima, quemadmodum etiam quavis alia jejunii die, ab omni cujusquemodi ablutione prohibebantur. Quamobrem interdum hæc Dominica appellatur *Capitalavium*, ut observat Gavantus ad Rubric. Missalis Rom. part. 4. Tit. 7. *de Dominica, de Passione, et de Hebdomada Majori* num. 6. Idque confirmatur ex S. Isidoro lib. 1 de Divinis Officiis Cap. 27. ubi ait : *Tunc* (in hac scilicet Dominica) *moris est lavandi capita Infantum, qui ungendi sunt, ne forte observatione Quadragesimæ sordidata ad unctionem accederent.* In quarumdam Civitatum Ecclesiis in more positum erat, ut in Processione Crux nuda et detecta præferretur ; in aliis veluti in triumphi pompa sacer Evangeliorum liber, in quibusdam etiam sanctissima Eucharistia gestaretur. Vid. Martene cit. cap. 20. num. 9. et sequent.

Baillet. Histor. Festi hujus diei num. 4. et Mabillon. Musei Italic. tom. 2. in Commentar. ad Ordinem Roman. pag. 66. edit. Parisien. ann. 1724.

23. *Orientalium ritus in Dominica Palmarum* — Eruditus Vir Jacobus Goarius in Notis ad Euchiolog. Græcorum pag. 745. ritum accuratissime exponit, quo Ecclesia Orientalis celebrat hujus diei solemnia. Et Macrus loc. cit. narrat, Maronitis illud moris esse, ut in Ecclesia integram olivæ arborem illuc illatam statuant; eamque benedictam ei, qui eleemosynæ nomine plus offerat, adjudicent. Ille autem, qui arboris dominus factus fuerit, in Processione olivam, et suum ipsius filium, seu quemvis alium puerum arbori impositum, a cognatis et affinibus adjutus, inter hetas acclamationes gestat erectam. Ac deinde, absoluta Processione, omnes impetum in arborem faciunt, et ramusculum sibi quisque revellit, ut suæ pietati ac devotioni satisfaciat. Gretserus tom. 5. suorum Operum nuperrimæ edit. lib. 1. de Sacris Processionibus cap. 18, scribit de solemni Processione, quæ Dominica Palmarum fit Hierosolymæ. Accuratior tamen ejus Processionis descriptio habetur apud Quaresmium elucidat. Terræ Sanctæ lib. 4. cap. 11. tom. 2. ubi narrat, Antistitem, impositis asello vestibus, illo inequitantem e Monte Olivarum venire, et Hierosolymam ingredi, cui occurrunt alii Ecclesiastici cæterique fideles, qui viam sanis palliis, herbis et floribus sternunt: quæ cæremonia magna celebratur pompa in oculis infidelium, et Christiani nominis hostium, qui eam peragi patiuntur, quod nimia siccitate olim arescentes agros uberrima pluvia Deus recreaverit post Processionem, qua Guardianus et Fratres Terræ Sanctæ a Deo pluviam illam imploraverant, ut videre est ibidem cap. 12.

24. *Romani Pontifices in hac Dominica eleemosynam largiebantur.* — Sed huic sermoni nostro de Dominica Palmarum, deque iis ritibus, qui in ea quondam servabantur, nunc autem obsoleverunt, antequam finem imponamus, observandum putamus, quod in libro Sacramentorum S. Gregorii edito a Pamelio tom. 2. pag. 105. et 244. adnotatum legimus, Papam in Sabbatho, quod Dominicam Palmarum præcedit, eleemosynam largiri solitum: *Sabbathum vacat: Dominus Papa eleemosynam facit.* Aliis quoque diebus Romani Pontifices eleemosynas dispertiebant, ut apparet in vita Zachariæ Pontificis apud Anastasium tom. 4. sect. 226. pag. 222. in qua legitur, constituisse illum Pontificem « crebris diebus alimentorum sumptus, qui et eleemosyna usque nunc appellatur; de Venerabili Patriarchio a paracellariis pauperibus et peregrinis, qui ad Beatum Petrum morantur, deportari, eisque erogari, nec non et omnibus inopibus et infirmis per universas Regiones istius Romanæ Urbis constitutis. » Sed quæ hoc Sabbatho distribuebatur, multo erat largior in Magdalenæ memoriam, quæ libra unguenti accepta Christi Domini unxit pedes. Quamobrem in allato Alcuini libro pag. 52. ex Collectione complurium Auctorum, qui de Ecclesiasticis Officiis scripserunt, edita Coloniæ anno 1568. leguntur hæc verba: *Unde Apostolicus Vir in memoriam devotissimæ mulieris, membris Christi hodie facit, quod ipsa fecit Capiti; et ideo a statione publica vacat; non tamen a celebratione Missæ, quia huic negotio insistit.* De ea eleemosyna meminit etiam Martene cap. 19. num. 28. ubi auctoritatem affert Grimoldi Abbatis, qui in Præfatione libri Sacramentorum a Pamelio editi ait, Papam ea die Stationi adesse non consuevisse, ut in superioribus diebus, ut otium sibi esset, quo egenis eleemosynam distribueret. De eadem re loquitur etiam Mabillon. loc. cit. pag. 64.

25. *De fermento, quod Sabbatho ante hanc Dominicam Palmarum dispertiebat Romanus Pontifex.* — Hoc eodem Sabbatho ante Dominicam Palmarum in Kalendario edito a Frontone pag. 160. legitur, fermentum dari solitum esse: *Sabbatho datur fermentum in Consistorio Lateranensi.* Fermentum illud, quod Sabbatho ante Dominicam Palmarum in Consistorio Lateranensi Pontifex dispertiebat, quid tandem sit, magna est inter sacrarum antiquitatum cultores controversia. Quantum in his rebus valeret Venerabilis Cardinalis Thomasii singularis et summa doctrina, qui nesciat puto esse neminem. Ea de re Vir magnus a Joanne Ciampino, studiis editisque pluribus Operibus celebri Viro, rogatus, ut si quid sibi esset exploratum, expromeret, respondit: In more fuisse, ut singulis Dominicis fermentum, scilicet Sacramentum Corporis Christi Romanus Pontifex mitteret Titulorum Urbis Presbyteris, id est Parochis Urbis, quod ab ipsis Missam celebrantibus sumebatur. Episcopi vero Suburbicarii Romano Pontifici proxime subjecti tamquam Metropolitano, appetente Paschate, Romam suos mittebant Acolythos, qui acceptum fermentum ad se afferrent. Neque tamen id ab omnibus factitatum Episcopis Metropoliticæ jurisdictioni Pontificis Romani subjectis, puta ab Episcopis Apuliæ, Calabriæ, Aprutii, Siciliæ et Corsicæ, sed ab Episcopis Romæ vicinioribus, qui fermentum, seu Eucharistiam intra octo dies absumerent, ne species corrumperentur. Et quamquam Romanus Pontifex Dominica Palmarum Missam celebrabat, et, ut mos erat, Romanis Presbyteris mittebat eadem die fermentum; tamen ut Episcoporum commodo, qui longius abessent, consuleretur, præcedenti Sabbatho tempus ejusmodi distributionis antecapere solebat, quo Episcopis, qui in Paschatis die coram Papa Eucharistiam sumere non possent, saltem copia et facultas esset Sacramentum sumendi quod sibi a Pontifice missum esset. Videatur Cardinal. Thomasii Epistola ea de re ad Ciampinum scripta, quam idem Ciampinus edidit in suo Opere *De perpetuo Azymorum usu* cap. 9. pag. 214. et sequentib. et Martene loc. citat. num. 27. Narrat Mabillonius in Musco Italico tom. 1. pag. 132. se cum Cardinali Thomasio, qui tum temporis Clericus erat Regularis, sermonem habuisse de significatione vocis *Fermenti*, et cum eo statuisse, nihil aliud fuisse fermentum, quam Eucharistiam. Idem confirmat in Analectis tom. 4. pag. 60. et in Commentariis ad Or-

dinem Romanum cap. 6. pag. 38. ubi exponit, quæ in primo Ordine Romano peragenda præscribuntur in Missa, quæ in aliqua Ecclesia, ubi esset Statio, ab Episcopo celebraretur; quo in loco jubetur Subdiaconus tradere Archidiacono Fermenti Particulam, quod a Papa consecratum fuit, ut Episcopus dicens, *Pax Domini sit semper vobiscum*, illam immittat in Calicem. Eumdem significatum huic voci *Fermentum* tribuunt idem Auctor in Dissertatione de Azymo et Fermentato cap. 10. Pagius Senior Critic. ad Annales Baronii ad annum 313. num. 18. Pagius junior in vita Innocentii I. num. 8. et Scriptor Anonymus in *Delectu Actorum Ecclesiæ universalis* tom. 2. pag. 180. et 181. Neque tamen inde quisquam arguere possit, quod nonnemo suspicari visus est, Presbyteros in Missa tunc panem non consecrasse, sed panem a Pontifice consecratum comedisse ceterisque, qui communicare vellent, præbuisse. Panem enim Presbyteri consecrabant, quem una cum Eucharistia sibi a Romano Pontifice missa distribuebant, ut observat Card. Bona Rer. Liturgic. lib. 1. cap. 23. num. 17. Illud quoque perperam infertur, non azymum, sed fermentatum panem consecrari consuevisse, ut bene advertit Petrus Constantius tom. 1. Epist. Roman. Pontificum pag. 859. « Neque verendum, ne hac postrema intelligentia eorum juvetur opinio, qui Eucharistiam ex fermentato pane olim in Ecclesia Latina confectam putant. Valde enim leve est, quod inde in opinionis hujus gratiam deducitur argumentum. Quippe venerandum illud Sacramentum pro illorum temporum consuetudine, qua sacræ rei arcanum profanis tegere affectabant, cum ad Ecclesias mitteretur, apposite vocatum est fermentum, ut, quemadmodum fermentum in farinam immissum, eique commixtum totam conglutinat, ita eis quoddam unitionis atque communionis mutuæ vinculum esse significaretur. » Fulbertus Carnotensis in Epistola ad Pinardum, seu Finardum narrat, morem illum fuisse, ut novus Sacerdos ab Episcopo ordinatus ab ejus manibus Hostiam acciperet, quam in plures divisam Particulas per quadraginta dies, qui Ordinationem consequerentur, absumeret in memoriam quadraginta dierum, quibus Christus suscitatus a mortuis, antequam in Cœlum ascenderet, Apostolis manifestus apparuit; quæ quidem non universalis Ecclesiæ, sed peculiaris fuit Provinciæ disciplina. Videatur Claudius Espencæus lib. 2 de Eucharistiæ adoratione cap. 14. Atque ea super re dicendum omnino videtur, quod juxta Cardinalis Bonæ sententiam paulo ante attulimus, novos nempe Sacerdotes per quadraginta illos dies Missam celebrasse, et consecrasse panem, quem una cum Particula Hostiæ ab Episcopo sibi traditæ in Ordinatione sumerent.

26. *Duo in hebdomada jejunia indicta, Quarta, et Sexta Feria ob proditionem Judæ, et Christi mortem.* — Nunc vero, si quem ipsi nobis præscripsimus ordinem sequi velimus, de Feria Quinta Majoris Hebdomadæ agendum est. Verum plura de Feria Quarta opus est dicere, antequam de Feria Quinta sermonem instituamus. Nam ea die post prandium cantantur in Ecclesia Matutinum et Laudes Feriæ Quintæ; et Feria Quinta post prandium pariter Matutinum, et Laudes Feriæ Sextæ; et Feria Sexta denique itidem post prandium Matutinum et Laudes Sabbathi Sancti. Nec illud prætereundum, scelestum Judam Feria Quarta de venditione et proditione Christi Domini egisse, quam ob causam primis Ecclesiæ temporibus duo in hebdomada jejunia erant indicta; alterum Feria Quarta ob eam rationem, quam modo attulimus, Feria Sexta alterum, in mortis Jesu Christi memoriam, ut testatur D. Augustinus Epist. ad Casul. aliique complures, quos refert Baronius ad annum Chr. 34. §. 168.

CAPUT V.

DE MATUTINIS TENEBRARUM, QUÆ QUARTA, QUINTA, ET SEXTA FERIA VESPERI RECITANTUR.

1. *De tribus Matutinis Tenebrarum, ac præcipue de Lectionibus ex Threnis Hieremiæ.* — Ad ea igitur Officia, quæ his diebus recitantur, quæque Officia Tenebrarum appellari solent, sermonem convertimus. In iis id unum Ecclesia videtur tantummodo studuisse, ut suum mœrorem, luctumque, dolorisque sui sensus omnino significaret. Non a suavibus illis invocationibus Officium incipit, quibus Deum orat, ut canendis ejus laudibus labia sibi aperiat. Nullum in iis Invitatorium: Psalmi Hymno illo *Gloria Patri* carent omnes: nulli Hymni, non Benedictiones, non Capitula; ut rerum omnium oblitam Ecclesiam, et ab omni alia cogitatione avocatam, in eo tantum versari merito dixeris, ut de peccatis humani generis ingemiscat, et Christi Redemptoris cruciatibus illacrymetur. In Matutino Feriæ Quintæ primi Nocturni Lectiones sunt ex Threnis Hieremiæ, quibus Propheta Hierosolymæ deflet excidium, multoque gravius super sceleribus, quibus Deum Civitas illa irritaverat, ingemiscit. In Matutino Feriæ Sextæ, in primi itidem Nocturni Lectionibus excisam Hierosolymam deflet, cujus ruinis, Synagoga disjecta, sancta Ecclesia nostra inædificata fuit: in tertia autem Lectione de suo statu præsertim Propheta conqueritur, et in iis animi angustiis Redemptoris nostri dolores exprimit; nam in altam fossam, veluti seductor, dejectus fuerat, ut in ea, ope omni destitutus, interiret. In Matutino denique Sabbathi Sancti Lectione prima Hieremias miserrimi hominis exprimit formam, qui in solitudine dolet, sed tacitus dolet, erectoque animo spem omnem in Dei auxilio et ope reponit. Cujusmodi hominis, Servatoris nostri, ejusque invictæ patientiæ et mirificæ mansuetudinis exemplar videmus expressum. In duabus quæ sequuntur ejusdem Nocturni Lectionibus, excisum, dirutumque Templum, Patriam misere eversam, extremamque rerum omnium deflet inopiam, qua florentes olim et beati ejus Cives tunc temporis premebantur: ea porro de afflictis perditisque Gentis suæ rebus querela perfunctus, suas ad Deum preces convertit, ut tot mala perpessam Gentem, tandem placatus recipiat in gratiam, ejusque angores et contumelias respiciat. Hoc tempore, quo hæc Officia

recitantur, magnum ante Altare ponitur Candelabrum, cujus figura est ad formam trianguli. Plures illi candelæ accensæ imponuntur, quarum singulæ singulis expletis Psalmis extinguuntur; una tantum excepta, quæ sub Altare accensa occultatur. Post Canticum *Benedictus* paululum obstrepitur : deinde producta, quæ sub Altari latebat, candela, surgunt omnes, ac taciti abeunt, ut videre est in Cæremoniali Episcoporum lib. 2. cap. 22.

2. *Olim hæc Officia noctu canebantur. De vocibus illis* Aleph, Beth *in Threnis Hieremiæ. Vertus refellitur.* — Magnam profecto reprehensionem non effugeret, qui Ecclesiæ addictus nesciret, primis Ecclesiæ temporibus Christianos solitos fuisse nocte intempesta surgere ad psallendum; quam consuetudinem ab omni Fidelium multitudine tunc temporis servatam, quidam tantummodo Ecclesiasticorum, et Religiosorum Ordines retinuerunt. Multæ causæ extitere, quibus illius modi pervigilia nocturna sublata sunt; cujus moris veluti quædam umbra etiamnum extat in Matutinis horum dierum, quæ post solis occasum absolvi solent, ac propterea dicuntur Matutina Tenebrarum. In vetustissimo quodam Ordine Romano, ex iis qui a Mabillonio editi sunt, in Musæo Italico, cap. 5. pag. 19. tom. 2. præscribitur, ut his diebus cantetur Matutinum media nocte : *Media nocte surgendum est.* Verum multa ante secula mos introductus, exemplo etiam Romanæ Ecclesiæ præeunte, ut ea Matutina cantentur post prandium, ut apparet ex Ordine Romano Jacobi Cajetani cap. 82. et apud Petrum Amelium cap. 62. pag. 480. ubi præscribitur, *in die Mercurii de sero hora competenti Dominus Papa veniat ad Officium Matutinarum cum Chlamyde de Scarletto cum Capuceo extenso super fronte, non replicato, et sine Mitra.* De invitatorio, de Hymnis, de Lectionibus, de Capitulis, de Benedictionibus, si quis scire cupiat eorum originem et usum, quatenus spectant ad Officia Divina, adeat Cardinalem Bona in tractatu de Divina Psalmodia cap. 16. Nos illud hic tantummodo observabimus, in Lamentationibus ex Hieremiæ Threnis desumtis, quæ in primis Nocturnis pressis et flebilibus modis concinuntur, voces illas occurrere Aleph, Beth, Ghimel, quod acrostichide compositæ, primæ strophārum omnium litteræ servent Alphabeti Hebraici ordinem. Ordo hic in versione Threnorum in alium ex Hebraico sermonem cum minime retineri potuerit, Ecclesiæ placuit, ut sua cuique strophæ initialis littera Hebraica præmittatur, ut optime observat eruditus vir Alexander Mazzinellus, studiis in Seminario Montis-Falisci olim Præfectus, in Officio Hebdomadæ Majoris pag. 94. et pag. 365. Quod injuria improbat Vertus in Explicat. Cæremon. Ecclesiæ tom. 4. pag. 431. qui audacter negat, eas canendas esse voces, quæ nihil aliud sint, quam sigla quædam et numeri, qui versus distinguant. Cum enim propter eam, quam modo attulimus rationem in Lamentationibus retentæ sint, nihil causæ est, quin et recitentur, dum recitamus Lamentationes, et concinantur, cum Lamentationes concinimus.

3. *Ratio cur, singulis quibusque Psalmis expletis lumina singula extinguantur.* — De luminibus in cujusque Psalmi fine extinguendis loquitur Amalarius Fortunatus lib. 4. de Ecclesiasticis Officiis cap. 22 : « Illuminatur nostra Ecclesia viginti quatuor luminibus, et per singula Cantica, in quibus non oportet exultare, decidimus mœstitia, quia verus Sol noster occubuit, et sic quasi per singulas horas defectus Solis augetur usque ad plenam extinctionem. Hoc enim fit ter, quia triduo recolitur Sepultura Domini. » Et lib. de Ordine Antiphonarii cap. 44. ait, consuetudinem fuisse in Ecclesia, ut Feria Quinta, et Sexta, et Sabbatho Majoris Hebdomadæ lumina extinguerentur, rogatumque a se Theodorum Romanæ Ecclesiæ Archidiaconum respondisse : « Soleo esse cum Apostolico in Lateranis, quando Officium celebratur de Cœna Domini. Nihil enim ibi in eadem nocte observatur de extinctione luminum. In feria sexta nullum lumen habetur Lampadum, sive Cereorum in Ecclesia in Hierusalem, quamdiu Dominus Apostolicus ibi Orationes solemnes facit, aut quamdiu Crux salutatur. » Quæ verba si ita intelligenda sint, ut in Matutino Feriæ Quintæ in Cœna Domini nulla tunc esset in Capella Papæ extinguendorum luminum in fine cujusque Psalmi consuetudo; certissimum tamen est, eamdem, quæ in aliis Ecclesiis obtinet, etiam in Capella Papæ esse hoc tempore consuetudinem, ut habetur in Cæremoniali Romano, quod tribuitur Marcello Archiepiscopo Corcyrensi lib. 2. cap. 42. « Ponitur Candelabrum in superiore parte triangulari aptum pro quindecim Candelis unius libræ pro qualibet, etc. Ad finem cujuslibet Psalmi tam in Matutinis, quam in Laudibus Cæremoniarius facta reverentia Papæ accedit ad Candelabrum quindecim Candelarum, et extinguit unam ex Candelis, etc. Cum incipitur Benedictus, Papa surgit stans detecto capite versus ad Altare. Remanet una Candela super Candelabrum. Interim extinguuntur per Cæremoniarium Candelæ supra Altare paulatim, qui ita dispensat tempus, ut in ultimo versu extinguat ultimam Candelam, etc. Finita Oratione Cæremoniarius incipit pulsare manibus super gradum Altaris, vel aliquod scabellum, et omnes faciunt fragorem et strepitum aliquantulum. Et mox Cæremoniarius profert Candelam accensam, et omnia silent : surgunt, et discedunt. »

4. *De Candelis ad cujusque finem Psalmi extinguendis opinio Verti.* — De luminibus, expleto quolibet Psalmo, extinguendis agit Martene, et confirmat ejusmodi consuetudinem de antiqua Ecclesiæ disciplina cap. 22. § 1. num. 2. Bailletus Histor. Officii Feriæ Quintæ in Cœna Domini § 6. num. 17. et 18. ait, eam Officiorum formam, quæ his diebus cantantur sine Hymnis, sine Benedictionibus, omissis Capitulis, Gloria Patri, etc. a Scriptoribus illuc referri, quod Ecclesia nimirum voluerit Doloris sui sensus ob illatam Christo crudelissimam necem significare. Sed pias hasce cogitationes nullo veritatis fundamento fulciri : nullam enim aham esse causam, quamobrem

bus diebus illiusmodi recitentur Officia, quam quod vetustissimis temporibus ad hunc modum singulis diebus Officia recitarentur; nihil autem in Breviarii Reformationibus, quod ad hos dies pertineret, innovari placuisse; ideoque quicquid ad Officia hujus Hebdomadæ spectat, ad vetustum Officiorum exemplum retentum esse. Addit etiam plura esse in iis Officiis, quæ rectius prætermitti possent, præsertim ille strepitus, qui in eorum fine edi solet, ac multo meliori consilio revocandam videri veterem illam consuetudinem, quæ in quibusdam Canonicorum Capitulis, et in nonnullis Religiosis Domibus etiamnum manet, ut Episcopi, aliique divites ad suæ quisque domus ostium panem candidum egenis distribuant, unde Feriæ quintæ dies in Cœna Domini dictus aliquando est *Dies Jovis albus*. Eadem plane premit vestigia Vertus tom. 4. explicat. Cæremoniar. Missæ cum de Officiis agit Majoris Hebdomadæ: et de Candelis identidem extinguendis sermonem habens, principio illi suo tenacissime adhæret, sacras Cæremonias e causis naturalibus ortas; earum multis post seculis excogitatas esse rationes Symbolicas ab hominibus, qui piis meditationibus nimis indulgerent; Candelas in Divinis Officiis, quæ intempesta nocte celebrabantur, ideo adhibitas, ne Fideles in tenebris versarentur: Candelarum, albescente aurora, et ut dies illucesceret magis, ita subinde aliquam extingui solitam; ex eo factum esse, ut in Majoris Hebdomadæ Officiis, etsi ea non amplius nocte in diem inclinante celebrantur, sed in die ad vesperam vergente, retineatur tamen luminum extinguendorum consuetudo, nec simul omnia eodem momento temporis restinguantur, sed singillatim et ordine quodam, sicuti dictum est.

5. *Vertus a Langleto Episcopo Suessionensi confutatus.* — Hæc vero sacras Cæremonias explicandi ratio satis audax visa est, bonosque viros, et rerum harum peritos vehementer commovit. Quam propterea Vir doctissimus, et Pastorali flagrans zelo Josephus Langletus Episcopus Suessionensis præclaro Opere refutavit, cui titulus, *L'Esprit de l'Eglise dans la célébration des Mystères Sacrés.* Et sane istiusmodi explicandi ratio non ita facile conciliari potest cum doctrina S. Tridentinæ Synodi, qua Sess. 22. cap. 5. de Sacrificio Missæ docemur, mysticas benedictiones, lumina, vestes, thymiamata, cæteraque ejus generis ab Ecclesia Catholica ex Apostolica traditione adhiberi, ut Fidelium mentibus species injiciatur augustior majestatis Sanctissimi Sacrificii Missæ, et ut per hæc religionis pietatisque signa ad altissimarum Divinarumque rerum, quæ illo continentur Sacrificio, contemplationem, eorum animi erigantur. « Cumque natura hominum ea sit, ut non facile queat sine adminiculis exterioribus ad rerum Divinarum meditationem sustolli; propterea pia Mater Ecclesia Ritus quosdam, ut scilicet quædam submissa voce, alia vero elatiore in Missa pronunciaretur, instituit, Cæremonias item adhibuit, ut mysticas benedictiones, lumina, thymiamata, vestes, aliaque id genus multa ex Apostolica disciplina et Traditione, quo et majestas tanti Sacrificii commendaretur, et mentes fidelium per hæc visibilia religionis et pietatis signa ad rerum altissimarum, quæ in hoc Sacrificio latent, contemplationem excitarentur. »

6. *Tournely item, ut Langletus, symbolicarum rationum in sacris Cæremoniis vindex. Usus thymiamatis unde sit.*— Tractat hoc argumentum Tournely Doctor Sorbonicus in Prælectionibus Theologicis de Sacram. in genere pag. 559. et seq. edit. Parisien. anni 1726. ubi sententiam vehementer improbat tum eorum, qui institutas Cæremonias putant ad solas causas seu naturales seu fortuitas esse referendas, rationesque symbolicas mera esse credunt noni seculi commenta; tum etiam eorum qui Cæremonias omnes ad rationem symbolicam revocant, nihilque earum contendunt e naturalibus causis esse profectum. Atque eo rem omnem confert, ut, si qui etiam ritus, vel Cæremoniæ ex aliqua naturali causa suam originem traxerint, eas nonnisi symbolica quadam ratione convestitas Ecclesia arripuerit. Idem docet etiam Boucat Sacræ Theologiæ Doctor Parisiensis tom. 5. de Sacrament. in genere dissert. 1. de Sacris Cæremoniis. Hanc opinionem mirifice juvat usus Sacri thymiamatis, cujus conficiendi modum ad cultum solius Tabernaculi præscripsit Deus Exod. cap. 30. Illud in Sanctissimo Missæ Sacrificio a primis usque temporibus Ecclesia adhibuit, ut apparet in Canone tertio ex iis, qui sub Apostolorum nomine circumferuntur ex vers. Gentiani Herveti coll. Hard. tom 1. « Ne liceat autem aliquid aliud ad Altare offerre, quam oleum ad luminare, et incensum tempore sanctæ Oblationis. » Ait Vertus thymiamatis usum eo fuisse introductum, ut e locis subterraneis, ubi celebrabatur Missa, quod tetri esset odoris, arceretur. Verum D. Thomas 3. part. qu. 83. art. 5. *ad secundum* docet non cæremoniali quidem præcepto, sed Ecclesiastica lege nos jussos thymiamata uti: « Thurificatione non utimur quasi cæremoniali præcepto Legis, sed sicut Ecclesiæ statuto. « Quod si in honorem Sanctissimi Sacramenti quandoque illud incendimus, quo sedetur diffleturque si quæ odoris fœditas sit, eo etiam utimur, ut effectum gratiæ significemus. « Primo quidem ad reverentiam hujus Sacramenti, ut scilicet per bonum odorem depellatur, si quid corporaliter pravi odoris in loco fuerit, quod possit provocare horrorem; secundo pertinet ad repræsentandum effectum gratiæ, » etc.

7. *Usus luminum non ad depellendas tantum tenebras institutus. Candelæ etiam interdiu accendebantur.* — Itaque, ut eo revertamur unde digressi sumus, cum eorum sententiam minime liceat amplecti, qui sacros omnes ritus et Cæremonias solis naturalibus causis tribuunt, mysticas autem rationes ad octavi vel noni seculi commenta amandant, nec illam quidem fas est opinionem sequi, quæ statuit, ideo in Matutinis horum dierum ad cujusque Psalmi finem unam ex candelis extingui, ut vetus quoquo modo retineretur consuetudo hominum paulatim extinguendorum, pro modo,

et ratione diurnæ lucis gradatim accedentis. Nam ii, qui hanc tuentur opinionem, nil aliud causæ fuisse putant, quamobrem in sacris Officiis usus luminum introduceretur, quam ut, depulsis tenebris, Officia noctu recitantibus legere liceret. In celebris Concilii Illiberitani can. 34. pag. 254. tom 1. an. 305. habiti hæc habentur : « Cereos per diem placuit in Cœmeterio non incendi : inquietandi enim Spiritus Sanctorum non sunt. » Hujus Canonis sensus doctorum virorum valde torquet ingenia. Garzias Loaisa rem acu tetigisse videtur ; qui abunde probat, Sanctorum nomine Fideles intelligi ; ac per eum Canonem prohiberi, ne quis in Cœmeteriis interdiu lumina accenderet, quorum multitudine impediebantur Fideles, qui orandi gratia ad Cœmeteria confluebant ; ut videre licet tom. 1. Collect. Labbeanæ Concilior. pag. 1222. Itaque primis Ecclesiæ seculis etiam interdiu lumina in Cœmeteriis accendebantur ; primisque itidem Ecclesiæ temporibus lumina pariter, cum legeretur Evangelium, accendebantur, etiamsi sol jamdiu exortus luce sua omnia illustraret, quod testatur Hieronymus lib. contra Vigilantium num. 8. pag. 394. tom. 2. oper. « Quando legendum est Evangelium, accenduntur luminaria sole jam rutilante, non utique ad fugandas tenebras, sed ad signum lætitiæ demonstrandum. » Digna quoque sunt, quæ huc afferantur, Claudii Espencæi verba lib. de Eucharist. cultu cap. 11. pag. 1090. ubi postquam ostendit, ritum fuisse in Lege veteri, ut ante panes Propositionis lumina, et lucernæ accenderentur, qui tamen panes nihilo plus erant, quam typus Eucharistiæ ; ac utriusque tum Occidentalis tum Orientalis Ecclesiæ consuetudinem esse, ut ubi legendum sit Evangelium, ab Acolythis et Ceroferariis lumina afferantur ; acriter eos increpat, qui, quod eæ cæremoniæ non jam noctu, sed interdiu celebrentur, tamquam rem inutilem lumina rejiciunt ; atque in hunc modum concludit : « Cerei accenduntur deportanturque, non ad tenebras, sole jam rutilante, fugandas ; sed ad lætitiæ signum, et lucem illam veram sub typo luminis corporei demonstrandam. » Cum igitur in Divinis Officiis usus luminum non eo introductus sit, ut oculis uti liceat, quod est fundamentum omnium commentationum Verti ; eo suffosso, quidquid illi superstructum fuerit, necesse est sponte corruere.

8. *Rationes aliquot Symbolicæ, quamobrem Candelæ subinde alia post aliam extinguantur.* — Nonnulli putant per illud triduum, quo Christus vita caruit, stetisse Fidem in sola B. Virgine Maria, et vel ipsos Apostolos in ea nutasse, juxta illud Matth. cap. 26. v. 3 : *Omnes vos scandalum patiemini.* Et paulo post : *Et dispergentur oves ;* ad quæ Glossa, *id est a veritate Fidei solventur.* Quamobrem cum tota Ecclesiæ ratio in sola B. Maria consisteret, docet Card. Turrecremata lib. 1. de Ecclesia cap. 30. et lib. 3. cap. 61. ad id significandum, ab Ecclesia consuetudinem esse invectam paulatim extinguendi in his Matutinis candelas omnes, præter unam. Sed non omnes Theologi huic opinioni suffragantur, scilicet Apostolos descivisse a Fide, quæ in sola B. Virgine steterit. Neque enim Petrus, cum Christum negavit, culpam aliam admisit, quam quod aperte et libere Christum ore confiteri veritus est, qui tamen mentem habuit ab omni errore vacuam : neque Christus Joanni, si a Fide excidisset, B. Mariam Matrem carissimam suam commendasset. Vide Suarez de Fide, Spe et Car. Disput. 9. sect. 3. Melchiorem Canum de Loc. Theolog. lib. 4. cap. 5. Itaque nos alio nosmet convertamus oportet. Observandum igitur est, Rupertum lib. 5. de Divinis Offic. cap. 26. tradere, in his Matutinis etiam ultimam Candelam ea ætate extingui consuevisse ; et cap. 28. docet, post extincta omnia lumina, e silice extundi novum ignem et excitari solitum : ac per priorem quidem Candelarum extinctionem significari necem Prophetis ab Judæorum populo illatam, quo crimine Gens illa exæcata fuit ; per extinctionem ultimæ innui Christi Domini mortem, qua Judæorum mentes magis magisque oppletæ tenebris fuerunt ; novo autem igne, qui extunderetur e silice, novum significari lumen, quod profectum a Christo, de quo scriptum est in Evangelio, *Petra autem erat Christus*, mentibus Christianorum illuxit.

9. *Aliæ ejus rei symbolicæ rationes, quæ commodiores videntur.* — Ejusmodi autem explicationem sane non illibenter amplecteremur, si etiamnum in his Matutinis ultima quoque Candela extingueretur. Verum cum illa servetur accensa, horum alterutrum videtur dicendum : vel ea Candela significari B. Virginem, quæ per triduum illud, quo Christus mortuus a nobis abfuit, claram explicitamque Fidem habuerit de Resurrectione Filii sui ; quin ex eo tamen quisquam possit arguere cæteros omnes, ideoque etiam Apostolos in infidelitatem incidisse, qui Resurrectionem Christi explicite credere non tenebantur, nisi post legitimam ejus promulgationem, ut disputat Alulensis quæst. 14. Prolog. in Matthæum, et Venerabilis Bellarminus Card. tom. 2. Controvers. lib. 3. de Eccles. milit. cap. 17. Vel, ut observat Mazinellus cit. Opere pag. 85. ideo singulas Candelas ex intervallo subinde extingui, quod, cum tempus, quo Christum mori oportuit, adventaret, Discipuli, remisso pristino illo animorum ardore, passim huc illuc aufugerint, promissis non steterint, ac fere omnes ut fuga suæ saluti consulerent, Magistrum suum deseruerint ; qui autem ad Calvariæ montem sequuti sunt Christum Dominum, iidem teterrimis illis imaginibus aspectuque mortis perculsi pene obstupuerint. Addit idem Auctor, Candela illa, quæ sub altari servatur, accensa pulchre Christum Jesum significari, quem e Cœlo delapsum ut universum Mundum a multis retro jam seculis in tenebris jacentem suo lumine illustraret, scelesti homines et ingrati extinguere aut obscurare conati sunt ; sed cum maxime credebant illum obscuratum, aut omnino sublatum, tum maxime revivi-scentem surgentemque viderunt ad immortalitatem, splendidissimo lumine coruscantem, ab universo Mundo prædicari et conspici. Illud quoque ait pag. 124, parvo illo strepitu, qui in fine Laudum in his Ma-

bis edi solet, magnam illam significari perturbationem confusionemque rerum, quæ, ut alibi demonstrabimus, Christi Domini mortem consequuta est.

CAPUT VI.

DE FERIA QUINTA IN CŒNA DOMINI.

1. *Missa hujus diei recolitur memoria sanctissimæ Eucharistiæ a Christo institutæ.* — De Matutinis, quæ his diebus recitantur, præmonenda in universum putavimus, quæ hactenus a nobis disputata sunt. Nunc vero de ipsa die Feriæ Quintæ in Cœna Domini est dicendum. Missa ejus diei in eo tantum versatur, ut Sacræ illius Cœnæ redintegretur memoria, in qua Cœna Augustissimum Eucharistiæ Sacramentum institutum est, verumque celebratum Sacrificium. In ea enim nocte, cum homines in Christi necem conjurarent, et scelestus Discipulus Magistri sui proditionem moliretur, maximum ille amoris sui indicium atque omnium luculentissimum ostendere voluit, qui Sacrosanctum Corpus suum hominibus dono dedit.

2. *Historia ex Evangelio de parando Paschate Christo Domino. Quæstiunculæ aliquot ad eam historiam illustrandam.* — Narrant Evangelistæ, Dominum Jesum, cum Azymorum dies adesset, quo Pascha immolari Lex jubebat, duos ex Discipulis suis misisse, Petrum et Joannem, ut pararent Pascha, quod iis dixit una se cum iis velle manducare. At illi dixerunt: Ubi vis paremus? Quibus respondit: Ite in Civitatem; et ecce introeuntibus occurret vobis homo lagenam aquæ bajulans; sequimini eum in domum, in quam intrat, et quocumque introierit, dicite Patrifamilias domus: Dicit tibi Magister: Tempus meum prope est, apud te facio Pascha cum Discipulis meis: ubi est refectio mea? ubi est diversorium, ubi Pascha cum Discipulis meis manducem? Ipse vobis demonstrabit cœnaculum grande stratum; et illic parate nobis. Et abierunt Discipuli ejus, et venerunt in Civitatem, et invenerunt sicut dixerat illis. Et fecerunt Discipuli, sicut constituit illis Jesus, et paraverunt Pascha. Hæc leguntur in Evangeliis, præsertim apud Matthæum cap. 26. Lucam cap. 22. et Marcum cap. 14. Quænam autem ea esset Civitas, in qua Pascha erat celebrandum, *Ite in Civitatem*; quis ille Paterfamilias, apud quem Pascha manducandum esset, *Ite in Civitatem*, etc., *dicetis Patrifamilias domus*; quorsum denique aqua illa, quam manibus gerebat is, cui Discipuli occurrissent, *Occurret vobis homo quidam amphoram aquæ portans*, altum de his omnibus apud Evangelistas silentium. Unde complusculæ extiterunt quæstiones, quas sacri tractant Interpretes, ut historiæ lux major affulgeat.

3. *In quâ Civitate, et cujus in domo Discipuli paraverint Pascha.* — Verum quod ad Civitatem pertinet, id quidem in disputationem non cadit. Exploratum est enim, non alibi quam Hierosolymæ celebrandum fuisse Pascha, juxta Legem Deuteronomii cap. 16. Ex quo factum est, ut Tito obsidente Hierusalem, Hebræi pene omnes interierint; cœpta enim est ea Civitas obsidione premi, postquam Hebræorum populus ad Pascha celebrandum illuc universus confluxerat, quod observat a Lapide in cap. 26. Matth. De Patrefamilias, quis qualisvè fuerit, major est controversia. Hominem fuisse illum paulo copiosiorem, et satis instructam, et ornatam domum habuisse, verisimile est; eum etiam Christo probe cognitum, ipsinsque fuisse Discipulum, innuere videntur verba illa, *Magister dicit*, ut observat Natalis ab Alexandro in cap. Matth. 26. num. 2. Illud etiam verisimile est, illum Patremfamilias alium ab eo fuisse, qui gerebat aquam, quod eruitur ex textu S. Marci cap. 14. v. 13. *Occurret vobis homo lagenam aquæ bajulans: sequimini eum, et quocumque introierit, Dicite domino domus, quia Magister dicit*, etc. Non enim facile quispiam crediderit, honestum et fortunatum hominem, cui satis commoda esset domus, ferendæ aquæ laborem succepisse, ut notat a Lapide ubi supra num. 18. Sed quis ille tandem fuerit, haud temere affirmaverim. Sacri Interpretes alii alias sententias amplexi sunt. Quidam illum putant fuisse Joannem Evangelistam, quod cum Evangelico textu pugnare videtur. Illi enim, et Petro cura demandata est, ut domum quærerent ubi Pascha celebraretur: iis Christus indicia etiam ostendit, quibus eam domum reperirent; eos monuerat, quæ, et quomodo cum Patrefamilias agerent. Quod si Joannes Evangelista illius domus dominus fuisset, nihil opus erat tanto molimine: satis erat, si Christus ei dixisset: Abi cum Petro, et domi tuæ para mihi Pascha. Videatur Baron. ad ann. Christ. 34. num. 22. Quidam vero Marcum quemdam illum fuisse putant, qui Joannes Marcus appellaretur, ideoque alius esset ab Evangelista, qui Marcus unico nomine dicebatur. Compertum est enim, Joanni illi Marco Hierosolymæ domum fuisse, quo Fideles et Apostoli post Christi Domini Ascensionem in Cœlum conveniebant. De eo fit mentio Act. cap. 12. 13. et 15. Et apud Paul. Epist. ad Colossens. cap. 4. et 2. ad Timoth. cap. 4.

4. *Quis Paterfamilias ille fuerit, cujus domi paratum est Pascha Christo, plane non liquet.* — Hanc sententiam amplectitur Card. Gottus Verit. Relig. Christ. tom. 4. part. 2. cap. 23. §. 4. num. 28. eamque jam antea sequutus erat Serry Exercit. 51. num. 8. ubi etiam ait, hanc Joannis Marci domum in Ecclesiam fuisse conversam, quæ *Ecclesia Sion* vulgo nominabatur. At Calmetus in cap. 26. Matth. num. 18. declarat, se huic sententiæ minime posse suffragari, quam nullo videat suffultam sacræ antiquitatis fundamento. Ad eumdem plane modum disputat Tillemontius Not. 26. ad vitam Jesu Chr. Putat Mauduit dissert. 30. Alphæi, et Mariæ, Jacobi minoris parentum, fuisse domum illam, ubi Pascha Christus celebraverit. Id vero nec ex Evangelico textu eruitur, nec ad ullam ex his opinionibus stabiliendam quidquam affertur, quod alicujus esse pretii videatur. Concludendum itaque cum Gravesono de Myster. et annis Christi dissertat. 9. in fine, de hac re nihil plane liquere. Calmetus autem loc. cit. monet, probabiliter dici posse, aquam illam, quam gerebat is, quem Apostoli jussu Domini sunt sequuti, fuisse subigendo azymo adhibendam, de quo pane infra dicemus. Bene ac sapienter ea de re Mal-

donatus in Matth. cap. 26. v. 18. « Sed quis homo, inquit, ille fuerit, cogendi non sumus dicere; nec enim Evangelistis, qui eum nominare noluerunt, sapientiores sumus : sed si sequamur, quo veritatis ducit similitudo, probabile nobis videtur esse, Judæum aliquem fuisse, hominem divitem et nobilem, qui in Christum credidisset, illique esset familiaris; sed occulte tamen, qualem Josephum ab Arimathæa, et Nicodemum fuisse leginus Joan. 19. 38. et 39. Itaque si quis aliquem ex illis fuisse suspicetur, temerarium non judicaverim, modo suspicetur, non affirmet; nam Cœnaculum magnum et bene ornatum ostendit non plebeium fuisse hominem : quod Christus Magister illi appellatur, indicat fuisse Discipulum : quod jubet illi dici : Tempus meum prope est, declarat fuisse familiarem. »

5. *Christus cum Discipulis comedit Pascha.* — Loco cæterisque rebus, quibus celebrandæ Paschæ opus erat, probe jam paratis, testantur Evangelistæ, Christum Jesum Pascha cum Discipulis suis comedisse. Ita Matthæus cap. 26. v. 19. 20. *Et fecerunt Discipuli sicuti constituit illis Jesus, et paraverunt Pascha. Vespere autem facto discumbebat cum duodecim Discipulis suis.* Et S. Marcus cap. 14. v. 16. *Paraverunt Pascha. Vespere autem facto, venit cum duodecim, et discumbentibus eis et manducantibus ait Jesus.* Et S. Lucas cap. 13. v. 22. *Paraverunt Pascha, et cum facta esset hora, discubuit, et duodecim Apostoli cum eo; et ait illis : Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar.* Ita denique S. Joannes cap. 13. ut ex toto contextu videre licet.

6. *An Christus postremo vitæ suæ anno legale Pascha celebraverit.* — Nullus igitur est dubitandi locus, quin Jesus Christus Servator noster una cum discipulis suis celebraverit Pascha. In Lege Moysis jubetur quisque celebrare Pascha, ut legitur in lib. Numer. cap. 9. v. 13. *Exterminabitur anima illa de populis suis, quia Sacrificium Domino non obtulit tempore suo; peccatum suum ipse portabit.* Et cap. 12. Exodi apparet, Pascha Legis institutum in honorem profectionis Populi Hebraici ex Ægypto, cum nocte, quæ præcessit, proxima Angelus exterminator Ægyptiorum primogenitos interfecit, Judæorum ostiis præteritis, quibus agni paulo ante immolati sanguis aspersus erat; et Exodi eodem loco præscribitur ritus servandus in agno comedendo, seu, quod idem est, in celebrando Paschate, seu Legali Cœna facienda. Quibus præmissis, etsi certum est Christum Pascha cum suis Discipulis celebrasse, non defuit qui affirmare auderet, cum postremo anno, quo mortuus est, non juxta Hebraicum ritum Pascha celebrasse, seu Legalem Cœnam fecisse, sed vulgarem Cœnam parasse, qua Pascha novum instituit, et venerabile Eucharistiæ Sacramentum confecit, suisque Discipulis distribuit.

7. *Vulgarem parasse cœnam, in qua Pascha novum instituit, sententia fuit Marcionis, et quorumdam Græcorum tuentium consecrationem in fermentato.* — Ab hac nimis audaci sententia quilibet profecto se abstineat, dummodo in mentem revocet, secundo illam seculo a Marcione fuisse excitatam, quem idcirco graviter Epiphanius reprehendit Hær. 42. Sexto deinde seculo revocatam ab Joanne quodam Philopono Eutychianarum partium homine, de quo, etsi nomen reticeat, loquitur Photius Biblioth. Cod. 115. et 116. et seculo undecimo, cum magna illa coorta esset controversia Græcos inter et Latinos, azymusne an fermentatus panis sit, in quo Eucharistia conflci debeat, quosdam extitisse Græcorum, quos commemorant Theophylactus, et Euthymius in S. Joannem, qui, ut in fermentato Sacramentum conficiendum esse tuerentur, eo confugerunt, ut negarent, Christum Jesum postremo ætatis suæ anno Paschalem agnum comedisse, et legale celebrasse Pascha, universa Græca Ecclesia reclamante, quæ prædicabat, Christum in ultima Cœna Paschalem Agnum comedisse, ut videre licet in Colloquio Cardinalis Humberti apud Baron. Annal. tom. 11. in fine; Latinos autem omnes ab ea abhorruisse sententia, paucis tantummodo exceptis, qui haud longe ab ætate nostra absunt, Nicolao de Villa Gagnonis Equite Hierosolymitano, cujus opusculum Salmeron, Santesius, Vasquez, Suarez, Ysambertus veluti hæreticum confixerunt, et Hieronymo Vecchietto Florentino, cujus Opus est *de Anno Primitivo*. De hoc opere Marcus Antonius Capellus, teste Allatio in Apibus Urbanis pag. 136. ejusmodi judicium tulit : « Cum enim libri illi tria genera complectantur, Theologica, Astronomica, Chronologica : in Theologicis nihil ferme reperies, quod non insigni aliqua labe aspersum sit; Astronomica sæpe toto videas errare Cœlo; in Chronologicis peccata innumera, et nihil singulare. » Scripsit etiam Capellus adversus Vecchiettum Dissertationem, cui titulus, *De Cœna Christi suprema, deque præcipuis ejus Vitæ capitibus*, quam commendat Petavius de Doctr. Tempor. lib. 12. cap. 6. Ricciolius Chronolog. Refor. lib. 8. cap. 3. Concl. 3. num. 1. et seq. pag. 301. et Bollandistæ tom. 1. mens. April. pag. 5. num. 4. Librum vero Vecchietti Theologica censura notatum, ne quis legeret neve retineret, vetitum est, et in ejus auctorem graviter animadversum, ut refert Janus Nicius Erythræus in Pinacotheca num. 114. « Edidit... librum... Censorum animadversione in multis ac maximis vitiis deprehensum, ac propterea Superiorum decreto cautum, ne in manus hominum perveniret. Etenim contra Sacrarum Litterarum Fidem, contra Ecclesiæ universæ auctoritatem, contra Sanctorum Patrum sententiam conabatur ostendere, ex Solis Lunæque ratione, quam non bene fortasse deceptus inierat, Christum Dominum, pridie quam pro nobis mortem oppeteret, solemne illud Paschalis Cœnæ Convivium una cum suis non celebrasse; et cum posset temere dicta vel corrigendo vel interpretando ex multis sese incommodis et ærumnis eximere, maluit severissimo Quæsitorum Fidei causæ judicio se committere, atque ultro in vincula conjicere, ubi multos annos exacta jam ætate in tenebris, in squalore, in sordibus jacuit, quam vel minima quidem ex parte de sententia decedere. »

8. *Eam sententiam quidam recentiores rursus extule-*

re; reliqui omnes vehementer improbant. — Ex hujus controversiæ historia, quam pertexuimus, qui nesciat quorsum præterea progressa sit, facile credat de medio sublatam sepultamque eam opinionem fuisse, quæ statuit, Christum, pridie quam occumberet, neque celebrasse Pascha, neque agnum comedisse, sed vulgari Cœna usum, in qua Eucharistiæ instituerit Sacramentum. Verum ea sententia usque ad nostram ætatem pervenit. Eam enim in lucem rursus revocavit multis eruditisque rationibus fultam Bernardus Lamy in Opere, cui titulus, *Harmonia et Concordia quatuor Evangelistarum*, anno 1689. edito. Ac fusius rem hanc totam retractat in Dissertationibus, quas anno 1697. edidit sub eo titulo, *Continuatio tractatus historici de veteri Judæorum Paschate*. Tournemine, Societatis Jesu Presbyter, in quibusdam Thesibus, quas Lutetiæ propugnavit, Patris Lamy sententiam tutatus est; ut apparet ex epistola, quam scripsit ad ipsum Lamy, atque in ea quædam affert, quæ Lamy nondum observaverat. Et Calmetus Dissertat. de Paschate satis ostendit, se Lamy sententiæ suffragari. Sed reliqui omnes quotquot hæc studia profitentur, ejusmodi sententiam acerrime impugnarunt. Vide Tillemontium Nota 26. ad vitam Jesu Chr. Witasse Doctorem Sorbonicum Part. 1. de Sacramento Eucharistiæ sect. 4. Honoratum a S. Maria observat. super Critic. tom. 2. lib. 4. diss. 3. Gravesonum de Myster. et Ann. Chr. dissert. 19. §. *Dico primo*. Serry Exercit. 51. num. 6. et seq. et Card. Gottum de Veritate Relig. Christ. tom. 4. part. 2. cap. 25. §. 1.

9. *Ecclesiæ sensus est Christum Judaicum celebrasse Pascha.* — Suarez, quod supra tetigimus, in 3. part. D. Th. quæst. 50. art. 6. sect. 3. eam sententiam ut hæreticam notat. « Statuendum primo est, Christum ante Passionem suam Legalem Cœnam cum Discipulis celebrasse, agnumque Paschalem Ritu Judaico immolasse et comedisse; quæ res tam aperta est in Evangelistis, ut mirum sit, non defuisse hoc tempore hæreticos, qui eam negarent, etc. Hæc sententia est plane hæretica. » Serry, et Card. Gottus sapienter monent, priusquam propositioni cuipiam hæreseos notam impingamus, judicium Ecclesiæ esse expectandum, neque tamen mentionem prætermittunt eorum, quæ Hieronymo Vecchieto ob eam propugnatam sententiam evenere. Utcumque tamen sit de ea censura, concludendum nobis videtur, Ecclesiam docere, Christum Jesum postremo suæ vitæ anno paulo ante mortem Legale Pascha celebrasse, et priusquam novum Eucharistiæ Pascha institueret, ex præscripto Legis Paschalem agnum comedisse. Concilium enim Tridentinum sess. 22. de Sacrificio Missæ cap. 1. hæc habet de Christo : *Christus in Cœna novissima, qua nocte tradebatur, celebrato veteri Pascha, quod in memoriam exitus de Ægypto multitudo filiorum Israel immolabat, novum instituit Pascha.* Et in Sacris Hymnis D. Thomæ legimus :

In supremæ nocte cœnæ
Recumbens cum Fratribus,
Observata Lege plene
Cibis in Legalibus,
Cibum turbæ duodenæ
Se dat suis manibus.

Et alibi :

Noctis recolitur Cœna novissima,
Qua Christus creditur Agnum et Azyma
Dedisse Fratribus, juxta legitima
Priscis indulta Patribus.
Post Agnum Typicum expletis epulis,
Corpus Dominicum datum Discipulis
Sic totum omnibus, quod totum singulis,
Ejus fatemur manibus.

10. *Argumenta ex Evangelistis petita ad Ecclesiæ sententiam confirmandam.*—Hic Ecclesiæ sensus sacro Evangelistarum testimonio videtur innixus. Primo enim die Azymorum, ut supra docuimus, Jesum Discipuli convenerunt, ut videre licet Matth. cap. 26. v. 17. *Prima autem die Azymorum accesserunt Discipuli ad Jesum.* Et Marc. cap. 14. v. 12. *Primo die Azymorum quando Pascha immolabant.* Et Lucæ cap. 22. v. 7. *Venit autem dies Azymorum, in qua necesse erat occidi Pascha.* Itaque cum prima Azymorum die, ut infra demonstrabimus, celebraretur Legale Pascha et Paschalis Agnus comederetur, jam haud obscure intelligimus, Apostolos non de Eucharistico Paschate, quod omnino ignorabant, sed de eo, quod juxta Ritum Judaicum prima illa die celebrabatur, cogitasse. Deinde percontati sunt ab eo ubi parari vellet Pascha, apud Matth. loc. cit. *Ubi vis paremus tibi comedere Pascha?* et apud Marc. loc. cit. *Quo vis eamus, et paremus tibi ut manduces Pascha?* Cum autem Discipuli hæc a Domino sciscitantes nullum aliud quam legale Pascha cognitum haberent, necessarium omnino est percontationem ejusmodi factam esse non de Paschate Eucharistico, sed legali. Jesus autem iis respondens mandavit, ut Urbem introirent. Patrifamilias ejus verbis nunciarent, se velle cum Discipulis suis apud eum comedere Pascha; propterea quæ opus essent pararent : *Dicite ei*, etc. *apud te facio Pascha cum Discipulis meis :* ita Matthæus v. 18. Et apud Marcum v. 14. et 15. *Ubi est refectio mea, ubi Pascha cum Discipulis meis manducem? Et ipse vobis demonstrabit Cœnaculum grande stratum, et illic parate nobis.* Et apud Lucam v. 8. *Euntes parate nobis Pascha, ut manducemus.* Huc igitur conferendæ vires animi, ut reperiamus, ecquod illud Pascha fuerit, quod sibi Redemptor noster parari jussit. Illud fuisse legale Pascha fatebitur quisquis rem considerat paulo attentius; tum quia in illum cadebat diem, quo legale Pascha celebrari mos erat, tum etiam quod Apostoli de legali Paschate celebrando Christum interrogaverant. Huc accedit et hospitis conditio, et apparatus Cœnæ indictus, quæ duo item satis probant. Instructo deinde apparatu Cœnæ, venit Jesus in Urbem cum Discipulis suis, et mensæ accubuit. Aut igitur postquam discubuit, comedit quæ parata erant, vel non; si non comedit, eum (quod quidem haud fas est dicere) oportet cibum parari jussisse,

quem nec manducare volebat, nec manducavit : si autem comedit quod paratum erat, profecto Paschalem Agnum manducavit, ac propterea legale Pascha celebravit. Adde quod inter Cœnam Apostolis dixit : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum*, ut testatur Lucas; quæ quidem verba, etsi ad Sacræ Eucharistiæ institutionem referri possint, ad Cœnam tamen, quæ parata erat, maxime pertinent ex vi illius particulæ *hoc*, ideoque ad Cœnam legalem. Nec Hebræorum perfidia Christo Domino unquam exprobravit præcepto celebrandi Paschatis non paruisse; quod quidem, si legale Pascha non celebrasset, Judæi non prætermisissent criminis loco objicere. Quæ omnia simul cum aliis rationibus si conferantur in unum, illud videntur conficere, Christum Jesum non vulgarem fecisse Cœnam, in qua Eucharistiam instituerit, sed pridie quam subiret supplicium Crucis, legale celebrasse Pascha, et Agnum juxta ritus Judaicos comedisse.

11. *Proponitur objectio quædam, et solvitur.* — Neque ea, quæ hactenus constabilivimus, ex eo possunt everti, quod Agnus antequam manducaretur, Sacerdotum ministerio sacrificandus esset in Templo atque ante dies decem parandus, et qui eum comederet, non assidere, sed stare deberet baculo innixus, renibusque præcinctus; quæ quoniam non legimus neque ab Apostolis, neque a Christo servata, dum illi pararent Pascha, et Christus una cum illis comederet, inde fluere videtur, non legale Pascha illud fuisse, sed vulgarem communemque Cœnam. Non enim omnes idem sentiunt in ea quæstione, num Paschalis Agnus, antequam comederetur, ministerio Sacerdotum in Templo esset sacrificandus. Qui putat Paschalem Agnum Sacramentum fuisse veteris Legis, ait illum quidem Hierosolymis ab unoquoque domi suæ fuisse immolandum et comedendum, negat vero opus fuisse ad hanc rem Sacerdotum opera, qui Agnum sacrificarent, juxta illa Exodi verba cap 12 v. 6. *Immolabitque eum universa multitudo filiorum Israel ad vesperam.* At qui agnum Paschalem non fuisse solum affirmat veteris Legis Sacramentum, sed etiam Sacrificium, non repugnat, Agnum, antequam manducaretur, Sacerdotum opera sacrificandum fuisse, juxta illa verba itidem Exodi 12. v. 27. *Victima transitus Domini est :* quæ sententia fundamentum habet in eo quod refert Josephus de Bello Judaico cap. 17. Cum enim Cestius Præses scire vellet quot Hebræorum capita essent in Palæstina, narrat Josephus, Principem Sacerdotum Præsidem monuisse ut expectaret dum Pascha celebraretur; nam cum ad Cœnam Paschalem non minus quam decem accumberent, inita Agnorum ratione, facile Hebræorum numerum comperisset; quod quidem indicium facit, non priusquam in Templo sacrificaretur, Agnum manducari consuevisse. Verum, ut cominus rem agamus, aut necessarium non fuit ejusmodi Sacrificium, et tota corruit objectio : aut si omnino necessarium fuit, Apostolos, qui missi sunt ad Pascha præparandum, quæ ritus Paschatis postulabat, profecto non prætermisisse credendum est. Quod ad eos ritus attinet, qui comedendo Agno servandi videbantur, monemur ab iis qui Rituales Hebræorum libros accurate inspexerunt, jam eos ritus per id tempus obsolevisse : illos quidem, ut improvisæ ex Ægypto profectioni accommodatos, olim fuisse adhibitos, sed Hebræos, cum res suas ita constabilivissent, ut pro suo cuique commodo liceret immolare Pascha, ab iis ritibus recessisse; quod argumento allato vim omnem adimit. Vid. Baron. ad annum Chr. 34. num. 41. et Witasse de Sacramento Eucharistiæ part. 1. quæst. 1. art. 3. sect. 4.

12. *Patres Ecclesiæ in rem hanc. Quæstio de tempore, quo Christus ultimum celebraverit Pascha.* — Qui vero Sanctorum Patrum loca in rem hanc velit inspicere, quæ ad solidam Traditionem stabiliendam pertinent, adeat auctores citatos, penes quos accurate et fideliter notata reperiet. Adeat itidem Herminier Tractatum de Sacramentis Tom. 2. de Eucharistia cap. 16. ubi post allatas auctoritates, quas indicavimus, de opinione P. Lamy, ita pag. 467. scribit : « A quibus auctoritatibus nescio quomodo recedere potuit laudatus scriptor, qui contendit Christum hoc anno non manducasse Agnum Paschalem. » Nos vero progredi volentes, et cætera persequi quæ ad hujus diei Mysteria spectant, eam quæstionem pertractandam suscipimus, utrum Christus legale Pascha eo tempore celebraverit, quo Hebræi consueverant; an tempus illud anteverterit; an vero Hebræi illo anno post constitutum tempus Pascha immolaverint.

13. *Sententia Græcorum refellitur.* — Græci, quibus ex una parte perspectum est, Christum Eucharistiam eo pane confecisse, qui appositus erat, nec alium panem, si juxta Hebraicum ritum celebratum fuit Pascha, appositum fuisse in mensa, quam Azymum, ex altera autem animo imbiberunt, ut infra declarabimus, propugnare, Christum fermentatum panem consecrasse, eo confugiunt, ut dicant, Christum antecepto tempore Pascha celebrasse, quo quidem misero ac sane infelici perfugio nihil plane juvantur. Quamvis enim eo quo mortuus est anno, tempus celebrando Paschate antevertisset, tamen non nisi Azymum panem comedisset; ex quo sequitur, quod consecrans panem in mensa appositum, non fermentatum, sed Azymum consecrasset. Satis enim apparet ex verbis legis, si cui præscripto tempore non liceret celebrare Pascha, et Paschalem agnum alio tempore cogeretur comedere, eum oportuisse panem Azymum manducare, ut videre est Numer. cap. 9. v. 10. et 11. « Homo qui fuerit immundus super anima, sive in via procul in gente vestra, faciat Phase Domino in mense secundo, quartadecima die mensis ad vesperam : cum Azymis et lactucis agrestibus comedent illud. »

14. *Græcorum impietas adversus Evangelistas.* — Illud vero, quod Græci assumunt, nititur Evangelio S. Joannis, ut infra docebimus. Quia vero nihil habent quod respondeant contrariis textibus aliorum Evangelistarum, eo venerunt impietatis, ut abjecto omni pudore audacissime affirment, Joannem utpote ultimum Evangelii scriptorem errores aliorum Evangelistarum emendasse. Cujusmodi blasphemiam nos

cum Baronio explodimus, qui ad ann. Chr. 34. num. 25. *Facessant*, inquit, *hæc ut hæretica ab auribus, ac mente cujusque Fidelis.* Et ipso Baronio præeunte dicimus, quorumdam esse sententiam, Christum eo, quo occubuit anno, Legale Pascha antevertisse; quosdam vero putare, eo quidem die Christum Dominum Pascha legale celebrasse, quo immolari juxta ritum Hebraicum oporteret; Hebræos vero non item; sed in crastinum diem distulisse. Quorum auctorum nomina, æque ac Baronius, recenset Bellarminus tom. 3. Controvers. lib. 4. de Sacram. Eucharist. cap 7.

15. *Triplex ea de re sententia Mauduisii, Pezronii, Harduini.* — Tres inter recentiores Criticos eximii Viri in hanc causam descenderunt, Mauduisius, Pezronius, et Harduinus. Quorum primus illud assumit, Hebræis vetitum fuisse duo Festa continenter duobus diebus, quorum alter alterum proxime consequeretur, celebrare; id enim illis fuisset gravissimum, qui ejusmodi diebus plurima facere prohiberentur; eumque primus postremusque Azymorum dies, ut infra docebimus, festi essent, ait, Christum vespere Feriæ quintæ, incunte primo azymorum die, Legale Pascha celebrasse; feria vero sexta Cruci affixum esse; Hebræos vero, ne duo festa continuarentur, id est feria sexta, qui primus erat dies Azymorum, et Sabbathum, celebrasse Pascha feria sexta, primumque Azymorum diem in Sabbathum transtulisse. Qua in re Auctor pulchram deprehendit analogiam; nam quo die comedebatur agnus, qui Christi fuit figura, eodem ipso die in Calvario Redemptor noster cruentum faciebat Sacrificium, quo cum Deo genus humanum reconciliaret, et in gratiam reduceret. Pezronius docet, Hebræos Lunaribus mensibus usos esse dupliciter. Lunaris enim mensis principium eos computasse, et a conjunctione Solis et Lunæ, et ab ejusdem Lunæ apparitione. Itaque ait Christum Dominum, et Hebræos etiam Paschalem agnum decima quarta Luna comedisse; sed Christum agnum manducasse vespere Feriæ quintæ; Hebræos vero Feria sexta, inita nimirum, quod ad Jesum attinet, decimæquartæ Lunæ ratione ab utriusque Luminaris conjunctione, et quod pertinet ad Hebræos, a Lunæ conspectu. Harduinus denique contendit Hierosolymæ Galilæos et Israelitas alio die Pascha celebrare solitos ab eo die quo ab Hebræis celebrabatur; itaque Galilæos et Israelitas agnum comedisse vespere Feriæ quintæ, Hebræos vero feriæ sextæ item vespere; ac propterea Christum Dominum utpote Galilæum pridie quam Hebræi Pascha celebrasse. Quæ tres expediendæ hujus rei rationes fuse referuntur a Boucat Theol. Patrum t. 7. de Eucharist. Institut. dissert. 3. art. 3. Nos vero, qui neque argutari volumus, neque ingenio indulgere, sed tutam ingredi viam, affirmamus, Christum eo quo oportebat die, et quo Hebræi ipsi Pascha celebrabant, Paschalem Agnum comedisse, ideoque neque Jesum tempus antevertisse, nec Hebræos Pascha distulisse.

16. *Dies Paschæ apud Hebræos decima quarta primi mensis.*—Hebræis Lege præscripta fuit decima quarta primi mensis, qua Pascha celebrari oportebat: *Decima die mensis hujus* (quæ verba sunt in Exodi cap. 12. v. 3. et 6.) *tollat unusquisque agnum per familias et domos suas*, etc. *Et servabitis eum usque ad quartam decimam diem mensis hujus; immolabitque eum universa multitudo filiorum Israel.* Primus autem anni mensis apud Hebræos congruit partim cum Martio, partim cum Aprili, et appellatur Abib, seu etiam Nisan: ex eo veris initium; qui cum septimus in ordine antea fuisset, post profectionem Israelitici Populi ex Ægypto primus anni mensis constitutus est, ut in Exodi loc. cit. v. 2. *Mensis iste vobis principium mensium, primus erit in mensibus anni.*

17. *Die decima quinta solemnitas Azymorum, quæ per septem dies peragebatur, amoto omni pane fermentato.* — Nec Pascha solum Hebræis, sed alia etiam fuit solemnitas, quæ Azymorum dicebatur, quas inter solemnitates multum erat discriminis. Pascha enim, ut diximus, in honorem institutum fuit profectionis Hebræorum ex Ægypto, cum exterminator Angelus nocte, quæ præcessit, proxima percussit omne primogenitum in terra Ægypti, præteritis tamen Hebræorum ostiis, quæ respersa reperit sanguine Agni, quem pridie ejus diei immolaverant. Festum vero Azymorum in memoriam itidem institutum fuit ejus rei, quæ Hebræis abeuntibus contigit, ut nimirum ad profectionem properantibus otium non fuerit fermentati panis conficiendi, juxta ea quæ leguntur in Exod. cap. 12. v. 39. *Et fecerunt subcinericios panes Azymos; neque enim poterant fermentari, cogentibus exire Ægyptiis, et nullam facere sinentibus moram.* Itaque decima quarta primi mensis die Pascha, et decima quinta solemnitas Azymorum celebrabatur, in qua fermentatum panem nefas erat comedere, sed azymum tantum manducare oportebat; eaque solemnitas per septem dies agitabatur, quorum primus et ultimus festi dies erant: *Mense autem primo quarta decima die mensis Phase Domini erit, et quinta decima die solemnitas. Septem diebus vescentur azymis; quarum dies prima venerabilis et sancta erit; omne opus servile non facietis in ea*, etc. *Dies quoque septimus celeberrimus, et Sanctus erit vobis: omne opus servile non facietis in eo.* Hæc Numeror. cap. 28. v. 16. 17. 18. et 25. cum quibus ea consentiunt Exod. cap. 12. v. 19 et 20. *Septem diebus fermentum non invenietur in domibus vestris. Qui comederit fermentum, peribit anima ejus de cœtu Israel tam de advenis, quam de indigenis terræ. Omne fermentatum non comedetis: in cunctis habitaculis vestris edetis azyma.* Cum autem dies Paschæ, ut mox docebimus, cum Azymorum die congrueret, propterea Agnus Paschalis nonnisi cum Azymis poterat manducari juxta Exod. cit. c. 12. v. 8. *Et edent carnes nocte illa assas igni, et azymos panes cum lactucis agrestibus.*

18. *Plura dierum genera apud Hebræos.* — Penes Hebræos plura genera dierum erant: quidam enim legales et sacri; naturales alii; alii artificiales: inde dierum diversæ mensuræ. Legales seu Sacros dies Judæi inchoabant ab occasu Solis, et ita legalis diei termini erant duo Solis occasus; quo diei genere utimur in Ecclesia Catholica. Constat ex Levit. cap. 23

v. 32. *A vespera ad vesperam celebrabitis Sabbatha vestra.* Naturalium dierum initium a media nocte, finis in mediam noctem consequentem. Artificialium vero spatium inter duos solis ortus intercipiebatur. Quapropter etsi ait Scriptura, decima quarta primi mensis die celebrandum esse Pascha ad vesperam, et decima quinta Festum Azymorum; tamen cum decimæ quartæ diei vespera congruat cum initio decimæ quintæ; qui rationem dierum legalium probe ineat, facile intelliget, diem Paschæ in primam diem cadere Azymorum. Itaque confirmatur ex eo, quod Paschalis Agnus comedendus erat cum Azymis, et die Azymorum septimus in vigesimam primam primi mensis diem desinebat, ut diserte habetur in Exod. cap. 12. v. 18. *Primo mense quarta decima die mensis ad vesperam comedetis Azyma usque ad diem vigesimam primam ejusdem mensis ad vesperam.* Nam si primus Azymorum dies a secunda decimæ quartæ die vespera non inchoetur, septimus Azymorum nullo pacto potest cum vigesima prima die congruere.

19. *Anno Christi emortuali Hebræis celebrandum fuit Pascha decima quarta primi mensis, altera ejusdem diei vespera.* — Ex quibus omnibus manifesto constat, etiam eo anno, quo Jesus occubuit, Hebræis Pascha celebrandum fuisse decima quarta die primi mensis, seu mensis Martii; nec tamen Pascha celebrandum, seu, quod idem est, Paschalem Agnum manducandum illa prima vespera, qua Pascha inchoabatur, sed altera ejusmodi diei vespera, quæ initium erat primæ diei Azymorum. Cum autem narrent Evangelistæ secunda decimæ quartæ diei vespera, ineunte prima Azymorum die, Christum Dominum eo anno, quo mortuus est, Pascha celebrasse, ut ii disertissime testantur illis verbis, quæ perspicuitatis gratia hunc referre non gravabimur, Matth. cap. 26 v. 17. *Prima autem die Azymorum accesserunt Discipuli ad Jesum dicentes: Ubi vis paremus tibi comedere Pascha?* Lucæ cap. 22. v. 7. *Venit autem dies Azymorum, in qua necesse erat occidi Pascha, et misit Petrum et Joannem dicens: Euntes parate nobis Pascha, ut manducemus;* cum quibus, ut mox dicemus, consentit et Marcus cap. 14. procul dubio consequitur, Christum eo die, quo Hebræi consueverant, Pascha celebrasse. Nec vero ex illis Marci verbis cap. 14. v. 12. *Et primo die Azymorum, quando Pascha immolabant, dicunt ei Discipuli: Quo vis eamus, et paremus tibi ut manduces Pascha?* potest quispiam arguere Hebræos eo anno Pascha distulisse; nec enim alio verbum illud *immolabant* quam ad Hebræos referri potest. Præterea Jesus Discipulos in Civitatem miserat, eosque jusserat suo nomine monere Patremfamilias, ut locum sibi pararet, ubi manducaret Pascha; cumque illud jusserit secunda decimæ quartæ diei vespera, nec Paterfamilias imperata facere detrectaverit; luculentissime apparet omnia fuisse paranda, ut eodem tempore Pascha celebraret, quo Hebræi eo anno celebrabant. Cumque deinde eo tempore, quod præstituerat, Pascha celebraverit, inde necessario conficitur Pascha eo ipso tempore celebrasse, quo Hebræi eo anno idem Pascha celebrarent.

20. *Obstare videtur Evangelium S. Joannis.*—Quibus rationibus nihil profecto esset, quod quisquam posset objicere, nisi Joannis Evangelium videretur iis adversari. Ait enim Joannes cap. 13. v. 1. *Ante diem festum Paschæ sciens Jesus, quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad Patrem: cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Loquitur Joannes de ultima Cœna, in qua Jesus lavit pedes discipulorum, cum et nos et alii omnes dicunt, illum celebrasse Pascha. Quia vero testatur Evangelista, id *ante diem festum Paschæ* contigisse, consequi inde videtur, Christum eo anno tempus, quo Hebræi Pascha manducabant, prævertisse. Narrat præterea S. Joannes cap. 18. v. 28. Hebræos *adduxisse Jesum a Caipha in Prætorium*, nec Prætorium introisse, *ut non contaminarentur, sed ut manducarent Pascha:* unde fluere videtur, eos Pascha nondum celebrasse, ideoque aut Christum prævertisse, aut Hebræos distulisse Pascha. Denique idem Evangelista cap. 19. ubi texit historiam Dominicæ Passionis, videtur innuere, illum obiisse in *Parasceve Paschæ*, nimirum eo die, quo Hebræi ea parabant quæ Paschati celebrando opus essent; quod quidem indicium facit, vel Jesum tempus Paschatis antevertisse, vel Hebræos Pascha distulisse.

21. *Componitur Evangelium Sancti Joannis cum aliis Evangelistis. Primus utitur mensura diei naturalis, cæteri mensura diei legalis.* — Ejusmodi tamen objectionibus abunde suppetit qui satisfiat. Ineunda est Joannis concordia, qui dicit *ante diem festum Paschæ*, cum cæteris Evangelistis, qui dicunt, *prima die Azymorum.* Patet autem Evangelistarum consensus. Nam tres Evangelistæ, qui Cœnam dicunt factam esse primo Azymorum die, profecto secundam intelligunt vesperam diei Paschæ, quæ initium fuit primæ diei Azymorum, atque ita ea diei mensura utuntur, quæ in diebus Sacris et legalibus adhibebatur. Quartus autem Evangelista, qui narrat Cœnam factam esse ante diem festum Paschæ, non negat factam fuisse secunda diei Paschæ vespera; sed, dum ita loquitur, significat, factam ante primum Azymorum diem, adhibita non legalium sacrorumque, sed naturalium dierum mensura, qui a media nocte incipientes in mediam noctem desinebant, vel artificialium, quorum erat initium ab ortu solis.

22 *Etiam nunc ipsi utimur duplici illa computandi ratione.* — Quod quidem allato exemplo perspicuum fiet magis. Nam ipsi quoque Sacros dies computamus a vespera ad vesperam. Naturales vero vel a media nocte ad aliam mediam noctem, vel ab Oriente ad Occidentem Solem. Quamobrem anno 1738, quo Pervigilium S. Joannis Baptistæ die vigesima tertia Junii in Feriam secundam, et Festum vigesima quarta die in Feriam tertiam cecidit, si quis rem Feria secunda gestam hora vigesima tertia narrando dixerit, die Festo S. Joannis Baptistæ contigisse, recte dicet, ratione habita Sacri diei, ejusque mensuræ: Si quis vero eam rem ante S. Joannis festum narraverit gestam, recte item dicit, sumta nimirum naturalis diei

mensura, vel a media nocte ad mediam noctem, vel ab ortu ad occasum Solis: atque hæc si considerentur, neutrum neutri perspicuum est adversari.

23. *Ad eumdem modum interpretatur D. Thomas locum illum S. Joannis.* — Atque hæc est S. Thomæ doctrina 3. part. quæst. 46. art. 9. ad primum: « Cum autem dicitur Joannis 13. ante diem festum Paschæ, intelligitur hoc fuisse quarta decima Luna, quod tunc evenit quinta feria: nam Luna existente quinta decima, erat dies solemnissimus Paschæ apud Judæos, et sic eumdem diem, quem Joannes nominat diem festum Paschæ, propter distinctionem naturalem dierum, Matthæus nominat primum diem Azymorum, quia secundum ritum Judaicæ festivitatis solemnitas incipiebat a vespera præcedentis diei. » Cui consentit Catechismus Romanus de Sacram. Euchar. pag. 13. ubi hæc habentur: « Quod si quis Joannis Evangelistæ auctoritatem opponat, qui hæc omnia ante festum diem Paschæ acta esse commemorat, ea ratio facile dissolvi potest. Etenim quem primum Azymorum dierum cæteri Evangelistæ appellarunt, quod feria quinta vesperi dies festi Azymorum inciperent, quo tempore Salvator noster Pascha celebravit, eum ipsum diem Joannes pridie Paschæ fuisse describit, ut qui dici naturalis spatium, quod ab oriente Sole inchoatur, in primis notandum existimavit. » Hanc semper sequuti nos sumus sententiam reverentia addicti adversus tantæ auctoritatis Scriptores. Neque tamen diffitemur ægre nos eam amplexos. Magnum enim robur futurum Evangelistæ verbis fuisse videbamus, si dixisset, *Ante diem festum Azymorum*, quibus magna vis detrahi videtur, quod dixerit, *Ante diem festum Paschæ*. Cum enim dicamus Pascha celebratum fuisse vespere decimi sexti diei, Joannes, qui narrat celebratum fuisse ante diem Paschæ, innuere videtur anticipatum esse Pascha ante illud tempus, quo celebratum esse narrant cæteri Evangelistæ. Sed in ea sententia tandem conquievimus, postquam nobis omnem amovit difficultatem textus, in quem incidimus, dum Lucæ Evangelium legeremus. Capite enim 22. vers. 1. Festum Azymorum Pascha appellatur: *Appropinquabat autem dies festus Azymorum, qui dicitur Pascha.* Et apud Josephum Antiqu. lib 18. cap. 3. legimus: *Dum celebraretur Azymorum solemnitas, quam Pascha nuncupamus.*

24. *Solvitur argumentum ex eo sumtum, quod Hebræi introire noluerint, ne contaminarentur.* — Ut autem quæ alia opponuntur dissolvamus, ex eo quod Hebræi in Prætorium introire noluerint, ne contaminarentur, et ut possent manducare Pascha, non sequitur, eos nondum Paschalem Agnum comedisse, ideoque vel Christum prævertisse Pascha, vel Hebræos distulisse. Pascha enim generale quoddam est nomen, quod complectitur etiam oves et boves, qui in ea mactabantur solemnitate, et per septem illos, qui consequebantur dies, comedebantur, ut apparet ex Deuter. cap. 16. vers. 2. *Immolabisque Phase* (id est Pascha) *Domino Deo tuo de ovibus et de bobus in loco quem elegerit Dominus Deus tuus.* Cum igitur Joannes in concordiam revocandus sit cum tribus aliis Evangelistis, qui diserte affirmant, factam esse Cœnam, et Paschalem Agnum manducatum eo ipso tempore, quo ab Hebræis manducari oportebat, idque antequam Christus in Prætorium duceretur; propterea hæc ita sunt intelligenda, ut Hebræi in Prætorium introire noluerint, non quo sibi fas esset Paschalem Agnum comedere, quem jam manducaverant, sed ne domum Ethnici ingressi contaminarentur, neve a cæteris Paschalibus escis, quas diebus sequentibus vellent comedere, omnino abstinere cogerentur. Neque illa quidquam itidem adversantur nostræ sententiæ Joannis verba, *In Parasceve Paschæ*, quæ non de parandis Paschalibus escis, sed de iis quibus sequenti Sabbatho usus esset, intelligenda sunt. Quæ si aliorsum accipiantur, non video qui Joannes non adversetur Marco, cujus sunt illa verba cap. 15. vers 42. *Erat Parasceve, quod est ante Sabbathum.* Nec Joannes reprehendi potest, quasi minus proprie locutus sit; eo enim anno Parasceve Sabbathi cecidit in diem Paschæ. Quo loquendi modo sane maxime proprio utimur, cum dicimus, *Dominica Paschæ*, *Dominica Pentecostes*, quod ea festa in diem Dominicam cadant. Quod autem, quam Joannes nominat Parasceve Paschæ, ea ideo non sit accipienda pro Parasceve Sabbathi, quod nihil quidquam parare die Paschæ liceret, futilis ratio est, ac nullius momenti. Nam, ut dies Paschæ celeberrimus fuerit, licebat tamen ea parare, quæ usui essent ad victum, quod contra non licebat die Sabbathi; idque probatur ex Exod. cap. 12. v. 16. ubi etsi primus et ultimus Azymorum dies solemnes erant, tamen ita decernitur, *Nihil operis facietis in eis, exceptis his quæ ad vescendum pertinent.* Ut rem conferam in compendium, argumento illi nonnihil roboris esset, ubi Parasceve, quam Joannes commemorat, Parasceve esset Paschæ, non Sabbathi, qui dies cedebat in diem Paschæ.

25. *Qui viri docti hoc argumentum abunde pertractaverint. Mauduisii, Pezronii, et Harduini sententiæ confutatæ.* — Cum a nobis de Pentecoste sermo fiet, hæc ipsa redibit ad manus retractanda materia. Interea, si cui libeat abunde totum hoc argumentum copioseque tractatum inspicere, adeat Baronium, Bellarminum, Gottum, Serry, Boucat, Graveson, Honoratum a S. Maria, et Vuitasse in locis supra citatis, quibus jungi possunt Suarez tom. 2. in 3. part. disp. 40. lect. 1. Theophilus Raynaudus tom. 9. pag. 652. Juvenincus de Sacram. dissert. 4. quæst. 2. art. 4. §. 1. Tournely de Euchar. tom. 1. pag. 462. edit. Parisien. et Herminier tract. de Sacramentis tom. 2. de Eucharist. cap. 16. qui utramque profert sententiam; alteram nempe, Christum anno emortuali suo Pascha cum Hebræis eodem die celebrasse; alteram eo anno Hebræos Agnum Paschalem non manducasse decima quarta die, sed decima quinta post vesperam, translato Azymorum festo in Sabbathum; declarat autem primæ sententiæ plerosque Theologorum subscribere, nec tamen alteri suos deesse suffragatores Sacrarum Litterarum interpretes magni nominis, ac quæ cuique arrideat

magis, eam permittit sequi sententiam licet ipse ad posteriorem videatur esse propensior. Mauduisii vero, Pezronii, et Harduini peculiares de hac re commentationes apud Gottum, Gravesonum, Serry, et Boucat funditus reperiuntur eversæ, Hebræos enim duobus caruisse festi diebus, qui se continenter exciperent, ideoque anno Christi Domini emortuali primum Azymorum diem in Sabbathum rejecisse, nullo fulcitur fundamento. Præterea si primum Azymorum diem in Sabbathum transtulissent, ne duo Festa proxime conjungerentur, nihilominus necesse fuisset iis eodem revolvi. Nam, decursa hebdomada, duo Festa simul juncta et se invicem excipientia nihilominus occurrissent; Feria nimirum sexta, qui septimus fuisset Azymorum dies, et Sabbathum; quod ut evitarent frustra primum Azymorum diem in Sabbathum transtulissent. Apud eosdem quoque Scriptores deprehendas, illud omni itidem carere fundamento, quod Hebræi diem decimum quartum modo a conjunctione Lunæ cum Sole, modo a momento, quo primum Luna fieret conspicua, computaverint. Harduini vero Systema prolixa disputatione rejecit Auctor libri, cui titulus, *Vindiciæ veterum Scriptorum contra Joannem Harduinum.* Cæteri vero, qui idem systema refellunt, observarunt, nullum in sacris paginis extare monumentum, quo duplex fuisse Pascha, alterum Galilæorum, Judæorum alterum possit evinci; et a veri abesse similitudine, Jesum Christum, qui esset e Tribu Judæ, et regio Davidis sanguine ortus, quique vel minimum Legis apicem observare soleret; non cum Judæis, sed cum Galilæis Pascha celebrasse.

26. *Quid potissimum Christus in ultima Cœna fecerit.* —Rem hanc diu multumque versarunt, et acri judicio examinarunt hæreticarum partium homines, quorum sententias huc afferre non abs re arbitramur alienum, quod omnes in iis consentiant, quæ superius exposuimus. Casaubonus Exercit. 15. num. 25. profitetur, *Negari non posse Matthæi, Marci, et Lucæ verba id videri significare, nimirum* Dominum nostrum *Pascha eadem die et hora celebrasse, quibus et cæteri Judæi omnes idem faciebant.* Joannes Frischmutus in Thesauro Dissertat. in Novum Testamentum Amstel. anno 1702. quod de Hieronymo Vecchietto superius narravimus, occasione inde capta quæstionis illius pertractandæ, num Christus Dominus eodem quo Hebræi die Pascha celebraverit, an diem illum celebrando Paschate anteverterit, ait, a Christo Domino eodem, quo ab Hebræis, die celebratum esse Pascha; ac quotquot adversus eam sententiam afferri possunt difficultates, dissolvit. Eam Dissertationem in eodem tomo alia excipit *de ultimo Christi Paschate* Dissertatio, Joanne Sauberto Auctore, qui §. 11. hæc scribit: « Controversia illa, num Christus ab isto Dei præcepto in observando tempore Paschatis discesserit, eruditorum judicium atque ingenia mirifice exercuit. Nobis breviter negativa verisimilior videtur. » In thesauro item Dissertationum in Novum Testam. Hasei et Ikenii tom. 2. Dissertatio quædam est Joannis Chrysostomi Harembergii, quæ idem concludit. Quia vero Sagittarius part. 1. Histor. Passion. Christi pag. 155. et seq. et pag. 183. ad alteram sese adjicit partem, ideirco in hunc modum de illo scribit: *Sagittario non industria, sed judicium et peritia Thalmudica deerat.* Incredibilis est Antonii Binci labor in lib. 1. de morte Jesu Christi cap. 1. susceptus, ut materiam hanc illustraret. Ibi num. 19. quæstionem proponit. *An Jesus uno et eodem die cum Judæis omnibus, an diverso Pascha suum ultimum celebraverit:* congestisque iis, quæ tum Catholici, tum Protestantes alterutrius sententiæ Sectatores ea de re scripserunt, adductisque rationibus, quæ ad utramque sententiam constabiliendam faciunt, iisque accurate perpensis, tandem num. 32. ita concludit: « Tot argumenta docent clarissime, longe præferendum esse eam sententiam, quæ Jesum Pascha suum ultimum celebrasse statuit eadem die eademque hora cum omnibus Judæis. » Hactenus de legali Christi Paschate eodem cum Judæis tempore celebrato. Nunc de eo dicendum, quod in ea Cœna Christus fecerit, cujus rei in hac Feria quinta Majoris Hebdomadæ præcipua fit commemoratio.

27. *Historia depromitur ex Evangeliis.* — Narrat Matthæus cap. 26. v. 21. Jesum Christum, cum ad Cœnam jam accubuisset, dixisse: *Unus vestrum me traditurus est:* iis verbis vehementer Apostolos perturbatos eum interrogasse: *Numquid ego sum, Domine?* Quibus Jesum respondisse: *Qui intingit mecum manum in paropside, hic me tradet.* Judæ vero, qui eum prodidit, interroganti, *Numquid ego sum, Rabbi?* Christum Dominum respondisse: *Tu dixisti.* Porro, ut pergit Matthæus, sumtum Christus Dominus panem, eumque a se benedictum fregit deditque Discipulis dicens: *Accipite, et comedite; hoc est Corpus meum;* et accepto itidem Calice *gratias egit, et dedit illis dicens: Bibite ex hoc omnes: hic est enim Sanguis meus Novi Testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* Postquam vero Canticum cecinissent, omnes ad montem Olivetum ascenderunt: *Et hymno dicto exierunt in Montem Oliveti.* Eadem narrat Marcus cap. 14. Lucas vero postquam eadem narravit, quæ Matthæus et Marcus retulit, coortam illam inter Apostolos contentionem addit cap. 22. v. 24. *Quis eorum videretur esse major?* ac refert, quo pacto eam Jesus extinxerit. Narrat etiam, monuisse Petrum, fore ut eos omnes tentaret Satanas: *Ecce Satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum;* se autem a Patre exorasse, ne ejus labaret fides; et jussisse ab eo cæteros fratres suos confirmari. *Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua: et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* Narrat præterea Joannes cap. 13. surrexisse Jesum a Cœna, detractisque sibi vestibus, linteo præcinctum, injectaque in catinum aqua, cœpisse *lavare pedes Discipulorum, et extergere linteo, quo erat præcinctus;* cumque Petrus restitisset, ne lavaret sibi pedes: *Non lavabis mihi pedes in æternum,* et Jesus illum monuisset: *Si non lavero te, non habebis partem mecum,* in ea verba Petrum commotum erupisse: *Domine, non tantum pedes meos, sed et manus, et caput.* Referuntur in eo

capite decimo tertio a Joanne prædictiones de proditione Judæ. Jesus enim dixit: *Vos mundi estis, sed non omnes: sciebat enim quisnam esset qui traderet eum; propterea dixit: non estis mundi omnes;* cumque addidisset: *Unus ex vobis tradet me,* tum Joannes cum interrogavit quisnam ille esset; cumque respondisset Jesus eum esse, cui panem in patina intinctum porrexisset, panem intinctum Judæ præbuit dicens: *Quod facis, fac citius.* Quorum verborum sensum ii, qui ad Cœnam accumbebant, minime sunt assequuti; Judæ enim pecuniam custodienti putavere Christum Jesum imperasse, ut eorum aliquid coemeret, quibus in Paschatis Festo opus esset, aut aliquam eleemosynam faceret. Et D. Paulus in prima ad Corinthios cap. 11. v. 23. ait, se a Domino accepisse quod *Dominus Jesus, qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit, et dixit: Accipite, et manducate: hoc est Corpus meum, quod pro vobis tradetur: hoc facite in meam commemorationem.*

28. *Quomodo Hebræi ad mensam accumberent.* — Nobis non est in animo longius hinc digredi, ut quemadmodum Hebræi ad mensam accumberent, seque, antequam discumberent, abluerent, fuse persequamur. Sed paucis quibusdam, quæ ad utramque rem pertinent e Sacra Scriptura depromptis, ad ea quæ Christus gessit in ultima Cœna regrediemur.

29. *Hebræos in lecto jacentes cubito innixos ad mensam accubuisse constat ex aliquot Sacræ Scripturæ locis. Ad eum modum Christum et Apostolos in ultima Cœna accubuisse.* — Hebræis cum cœnabant non in sellis sedere mos erat, sed porrectos jacere in lectis, cubitoque innixos cibum capere. In eo convivio, quo Assuerus Primores Regni sui vocaverat, novimus Esther 1. v. 6. Lectulos quoque aureos, et argenteos super pavimentum smaragdino et pario stratum lapide dispositos fuisse; et cap. 7. v. 8. tradit Sacer textus, Assuerum ab horto redeuntem deprehendisse Amanum in eodem, quo accumbebat Esther, lecto conjectum; quod manifestum facit indicium, eos non sellis insidentes, sed in lectis projectos accumbere consuevisse. *Qui cum reversus esset de horto nemoribus consito, et intrasset convivii locum, reperit Aman super lectulum corruisse, in quo jacebat Esther.* Sancta illa fœmina apud Lucam cap. 7. v. 38. locum, ubi accubuerat Jesus, ingressa, *stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus,* quod quidem illi facere non licuisset, si Christus ad mensam assedisset, quod modo nos pedibus mensæ subjectis in sella quisque sua sedemus. Itaque cum Christus Dominus in lecto accumberet capite ad mensam converso, rejectisque ad exteriorem partem pedibus, qua dapes afferebantur, licuit illi mulieri ex adversa parte ad Christum accedere, lacrymis pedes ejus abluere, capillis extergere, unguento inungere. Ex quo intelligitur, Jesum in lecto ad eum, quem diximus, modum recubasse, quod observat Maldonatus ad illud Lucæ caput: « Quia qui ad mensam antiquo more super thoros accumbebant, ita jacebant, ut caput versus mensam, pedes versus exteriorem partem haberent, qua ministri fercula ferentes mensam obibant. » Joannem denique ex cap. 13. v. 23. Evangelii sui apparet in gremio Domini recubuisse; *Erat ergo recumbens unus ex Discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus.* Et cap. 21. v. 20. *Conversus Petrus vidit illum Discipulum, quem diligebat Jesus, sequentem; qui et recubuit in Cœna super pectus ejus.* Quod itidem declarat, non sellis insidentes, sed in lectis jacentes ad mensam accubuisse. In Christi Domini sinum, cum ita jaceret, licuit Joanni caput rejicere; quod quidem, si quemadmodum nos ad mensam assedissent, minime licuisset. Nec illud prætereundum, quod Jesus lavit pedes Discipulorum, quin ipsi a mensa surgerent; id vero fieri non potuisset, nisi super thoros accubuissent, facie ad epulas conversa, et pedibus rejectis in exteriorem partem, qua fercula inferebantur. Sagittarius part. 1. Histor. Pass. Chr. pag. 202. et sequen. plurimos Auctores congerit, qui de ratione scripserunt, qua veteres ad mensam accumberent. Et Antonius Bineus de morte Christi tom. 1. pag. 210. iconismos exhibet, qui ad hunc modum accumbentes repræsentant, alterum a Ligorio e veteribus monumentis descriptum, alterum e Patavino, quod etiammum extat, marmore expressum, ubi convivium apparet, in quo convivæ ad mensam thoris discumbunt. Apud eumdem Bineum pag. 260. est etiam iconismus, quo ad mensam Christus Jesus, et discipuli in lectis recumbentes exhibentur, et, quæ illi lavat et ungit pedes, Magdalena. Quapropter absona videri debet Andreæ Bacii opinio, qui lib. 4. de naturali vinorum historia pag. 147. cum inficiari non posset, veteres lectis stratos ad mensam recubuisse, tamen contendit, convivas more nostro, præsertim si prandium paulo esset frugalius, aut Cœna parcior, interdum assedisse; non quidem ut sua cuique sella daretur, sed si exempli causa octo vocati essent, duo scamna longa pararentur, quibus quaterni quaternis adversi assiderent: Jesum autem, quem, ut æquum est, humilem fuisse, eamdemque virtutem ab Apostolis postulasse non inficiatur, sella, seu parvo scamno sedentem arbitratur in Cœna primum mensæ latus tenuisse, discipulis ad dextrum sinistrumque latus adsidentibus; ac propterea haud ægre illi Magdalenam pedes lavare potuisse: eodemque plane modo adsedisse ad Cœnam, quando Pascha cum discipulis suis celebravit: neque enim intelligere potest, quonam tandem modo, si lectis recubuissent, Joannes Evangelista in Christi Domini sinum reclinaret caput suum, et Jesus ita lecto jacens frangere panem, et Apostolis itidem jacentibus dispertire potuisset. Hanc opinionem absonam esse diximus: omnino enim nova est ac singularis, cujusmodi vel ipse Auctor eam esse agnoscit. Pugnare etiam videtur hæc opinio cum Historia. Ut enim Baccius eam tueatur, textus Evangelici sententiam ita detorquet, ut Joannis recubitus supra pectus Domini nihil aliud significet, quam quod Joannes proximus Jesu sederet; eamque difficultatem plane inexplicabilem dissimulat, nonnisi sublata mensa potuisse Jesum lavare pedes

Discipulis, si more nostro ad Cœnam assedissent.

30. *Hebræi nonnisi loti ad mensam accumbebant.* — Moris etiam erat apud Hebræos nonnisi lotos ad mensam accumbere. Quamobrem Reg. lib. 2. cap. 12. v. 20. cum David a Deo postulasset, ut Filium, quem e Bersabea adulterinum susceperat, incolumem sibi servaret, ubi mortuum intellexit, ut declararet, se omni patientia quidvis illatum divinitus perpeti, suaque omnia Deo permittere, omni mœrore animi dejecto, jussit apponi sibi Cœnam, ad quam non prius quam lavaretur, accubuit : *Surrexit ergo David de terra, et lotus unctusque est, petivitque ut ponerent ei panem, et comedit.* Pharisæum etiam legimus apud Lucam cap. 11. v. 17 et 38. maritum quid illud rei esset, quod Jesus vocatus ad prandium accubuisset illotus; quod quidem confirmat, eam tum fuisse consuetudinem, ne quis ad mensam prius accumberet, quam esset lotus. *Rogavit illum quidam Pharisæus, ut prandaret apud se, et ingressus recubuit. Pharisæus autem cœpit intra se reputans dicere : Quare non baptizatus esset ante prandium.*

31. *Balneo egressi pedes lavabant.* — Itaque Hebræi non accumbebant ad mensam, quin loti prius essent, seu quod idem est, quin balneum adhibuissent. Cum autem exissent e balneo, nihil sibi quidquam lavabant præter pedes, ut a sordibus mundarentur, quibus conspurcari eos oportebat, dum sine calceis et caligis a balneo ad mensam venirent. Quapropter Abrahamus et Lot Angelis, quos sub hospitum et peregrinorum aspectu domi exceperant, pedes tantum laverunt, ut est in cap. 18. Genes. Et Josephus cum fratres qui e Cananæa advenerant exciperet, prius paravit convivium, ut est in eod. lib. Genes. cap. 43. v. 16 : *Introduc viros domum, et occide victimas, et instrue convivium, quoniam mecum sunt comesturi meridie.* Post vero *introductis domum attulit aquam, et laverunt pedes suos.* In libro Judicum cap. 19. v. 21. ubi senex ille tanta humanitate Levitam domi suæ exceperat, legimus : *Ac postquam laverunt pedes suos, recepit eos in convivium.* Et 2. Reg. cap. 11. v. 2. Urias a Rege dimissus fuit ad mensam, postquam lavisset pedes. *Vade in domum tuam, et lava pedes tuos,* etc. Et *egressus est Urias de domo Regis, sequutusque est eum cibus regius.* Jam vero in novo Testamento apud Lucam cap. 7. v. 44. de Pharisæo Jesus conqueritur, quod sibi pedes non lavisset : *Aquam pedibus meis non dedisti.* Et Epist. 1. D. Pauli ad Timotheum cap. 5. v. 10. ubi egregiæ viduæ dotes recenset Apostolus, illud etiam ait quærendum, *si filios educavit, si hospitio recepit, si Sanctorum pedes lavit.* Et ut abunde probemus, qui ad cœnam venirent, iis e balneo egressis pedes solum fuisse lotos, satis est verba Christi Domini referre, quæ habentur Joann. cap. 13. v. 10. *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet.* Quibus verbis non modo ad eam consuetudinem respicit, sed illud etiam significat, ei qui purus est ab omni lethali culpa, qua anima Deo fit invisa, nihil opus esse amplius, quam ut lavet pedes, hoc est affectiones animi regat, concupiscentiæ impulsus coerceat, occultam elationem animi comprimat, honorum cupiditatem immoderatam excutiat, sui ipsius amorem excindat, et iram, et invidentiam, et obtrectandi studium compescat. Egregie ad eum locum Augustinus n. 4. tom. 3 : « Ipsi igitur humani affectus, sine quibus in hac mortalitate non vivitur, quasi pedes sunt, ubi ex humanis rebus afficimur, et sic afficimur, ut si dixerimus, quia peccatum non habemus, nos ipsos decipiamus. »

32. *De insigni hac in re Christi Domini humilitate.* — Neque vero prætereundum est, Christum Jesum, cum Apostolis lavare vellet pedes, vestem posuisse, linteo se præcinxisse, quo lotis pedibus tergendis usus est, ut apud Joann. cap. 13. qua quidem in re maximum exhibere voluit humilitatis exemplum, non modo lavandis pedibus, sed veste deponenda, et linteo sumendo, quod servorum erat, ut observat Ferrarius de Re vestiaria part. 1. pag. 138. Ejus lintei partem narrat Leo Ostiensis a quibusdam Monachis Hierosolyma profectis ad Casinense Monasterium allatam esse; eam, juxta illorum consuetudinem temporum, in ignem injectam statim igneo colore incanduisse, semotis autem carbonibus ad primam formam esse restitutam; quod quidem veritatem sacri lintei comprobavit. Propterea, ita ut æquum erat, honorifico in loco fuit collocatum, ut tradit etiam Joannes Chiffletius de Linteis Christi sepulcralibus cap. 6.

33. *Trina Christi de Judæ proditione prædictio.* — Atque hæc hactenus de Hebræorum more accumbendi, et de lavandis pedibus. Nunc de rebus a Christo in ultima cœna gestis dicendum est. De proditione, quam unus ex Discipulis Magistro moliebatur, trina est Jesu Christi prædictio. Prima est initio Cœnæ, ut apud Matth. cap. 26. v. 20. et 21 : *Vespere autem facto, discumbebat cum duodecim Discipulis suis, et edentibus illis dixit : Amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est :* quod etiam legitur apud Marcum cap. 14. Altera est, postquam Discipulis lavit pedes, Joann. cap. 13. v. 10 : *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet : et vos mundi estis, sed non omnes.* Tertia denique, postquam Eucharistiam instituit; ut habetur apud Lucam, qui cap. 22. v. 21. enarrata Eucharistiæ institutione, refert Christum dixisse : *Verumtamen ecce manus tradentis me mecum est in mensa;* et consonat Joannes cap. 13. Cujus trinæ prædictionis causa fuit, vel ut Apostolis firmior injiceretur opinio, Christi voluntarium fuisse interitum, quem, si libuisset, facile illi fuisset evitare, vel etiam ut iteratis illis prædictionibus Judæ daretur pœnitentiæ locus, quemadmodum sancti Patres sacrique Interpretes rem hanc expendunt, quos refert Calmetus ad Matth. cap. 26. num. 21.

34. *Quo tempore Christus pedes laverit Discipulorum. Cœna illa tripliciter consideranda est, legalis, vulgaris, Eucharistica. Christus lavit pedes Discipulorum, expleta magna ex parte vulgari Cœna.* — Lavit igitur Christus pedes Discipulorum; quo vero tempore id fecerit, sacri disputant Interpretes. Joannes cap. 13. ait, lavisse pedes Discipulorum, *Cœna facta.* Quia vero triplex considerari potest cœna; prima, qua Paschalis Agnus, adhibitis cæremoniis legalibus comedendus

unice apponebatur; secunda, vulgaris quædam cœna, qua, cum Paschalis Agnus satiandæ familiæ plerumque satis esse non posset, quidlibet licebat comedere; tertia denique, sacrosancta illa Cœna, qua institutum est Eucharistiæ sacramentum; quærunt propterea Interpretes, quanam tandem e tribus hisce peracta Cœna, Christus laverit pedes. Suarez in 3. part. D. Th. tom. 3. disp. 41. sect. 2. primam inter et secundam Cœnam arbitratur Christum lavisse pedes Discipulorum, expleta nimirum legali Cœna, paulo antequam vulgaris altera inciperet. Et sect. 4. luculenter ostendit Dominum Jesum, postquam lavisset pedes Apostolorum, ad mensam iterum recubuisse, seu, quod idem est, ad communem illam vulgaremque mensam, ubi denique Eucharistiæ sacramentum confecit; atque eam esse ait rerum ibi gestarum naturalem seriem et ordinem: nam primum legali Cœna præcepto Legis obtemperatum est; consequutum est deinde Mysterium ablutionis pedum, « ut quanta reverentia futurum Sacramentum recipiendum esset, significaretur, » denique facta est ipsius Sacramenti institutio. Alii putant, Christum Jesum, postquam sacramentum Eucharistiæ confecit et dispertivit, lavisse pedes Apostolorum. In ea sententia est Auctor Tractatus *de cardinalibus operibus Christi*, qui D. Cypriano falso tribuitur, de ablutione pedum: « Jam Sacramenta Corporis sui Apostolis Dominus distribuerat, jam exierat Judas; cum repente de mensa surgens linteo se præcinxit, et ad genua Petri lavaturus pedes ejus, ipse genibus flexis Dominus servo consummatæ humilitatis obtulit famulatum: » quam sententiam probat Calmetus in cap. Joann. 13. num. 2. Verum communis opinio est, Christum Legali Cœna expleta lavisse pedes Apostolorum; atque hunc esse illorum verborum sensum: *Et Cœna facta;* et paulo post: *Surgit a Cœna, et ponit vestimenta sua; et cum accepisset linteum, præcinxit se:* nec expleta tantum Legali Cœna, sed magna etiam ex parte secunda illa vulgari Cœna absumta, quod optime probat a Lapide in cap. 26. Matth. vers. 26. et in cap. 13. Joann. vers. 2. sed tamen ante institutionem Eucharistiæ: « Christus hic triplicem cœnavit Cœnam cum Apostolis; prima fuit cæremonialis, qua comedit Agnum Paschalem. Secunda fuit communis sive usualis, etc. Tertia fuit Cœna Eucharistiæ. Itaque Christus post duas priores Cœnas ante hanc tertiam lavit Apostolorum pedes. » Consonat Maldonatus ad idem caput 13. num. 2. Diximus magna ex parte vulgari Cœna absumta, quia Christus postquam lavisset Apostolorum pedes, iterum rediit ad mensam, ut apparet ex Joann. cap. 13 v. 12: *Postquam ergo lavit pedes eorum, et accepit vestimenta sua, cum recubuisset iterum, dixit eis*, etc. Et epulæ adhuc erant appositæ; pergit enim Joannes, aitque vers. 26. panem in patina injectum intinctumque Judæ præbuisse: *Et cum intinxisset panem, dedit Judæ Simonis Iscariotæ.*

35. *Quo Cœnæ tempore Christus Eucharistiam instituerit.* — Quod tempus illud, quo Christus pedes lavit Apostolorum, definierimus, multum id confert ad tempus reperiendum, quo Eucharistiam instituit, Matthæus cap. 26. v. 26. ait, inter Cœnam, scilicet communem, Sacramentum illud esse institutum: *Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit.* Idem ait Marcus cap. 14. v. 22. *Et manducantibus illis, accepit Jesus panem.* Lucas vero cap. 22. v. 20. Eucharistiæ institutionem videtur ponere post Cœnam expletam: *Similiter et Calicem postquam cœnavit dicens*, etc. Idem ait D. Paulus 1. ad Corinth. cap. 11. v. 23. *Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis, quoniam Dominus Jesus in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit, et dixit: Accipite et manducate: hoc est Corpus meum, quod pro vobis tradetur: hoc facite in meam commemorationem. Similiter et Calicem, postquam cœnavit, dicens: Hic Calix novum Testamentum est in meo sanguine: hoc facite quotiescumque bibetis in meam commemorationem.* Sunt qui locis hisce omnibus probe perpensis, putant, Christum Jesum inter vulgarem Cœnam panem consecrasse ac distribuisse, eaque absoluta, consecrasse itidem et distribuisse sanguinem. Alii arbitrantur panem et vinum consecrasse ac distribuisse, nondum peracto tempore Cœnæ vespertinæ, seu nondum sublata mensa, quod tempus sæpenumero sub Cœnæ nomine continebatur. Vide Estium in cap. 2. Epist. 1. ad Corinth. num. 23. qui priore rejecta, alteri sententiæ suffragatur. Verum ablutio pedum ante Eucharistiæ institutionem facta fuit: ea enim innuere Christus voluit, mundos eos esse oportere, qui Sacramentum susciperent, quod certe non innuebatur, pedes abluendo post Eucharistiæ institutionem, ut bene arguit Maldonatus loco citato: « Præterea cum hac pedum lotione..... docere Christus voluerit, oportere eos, qui ad sumendam Eucharistiam accederent, esse mundos, credendum est, post omnem aliam Cœnam, et ante Eucharistiæ traditionem, eam adhibuisse, ne quid aliud videri posset significare. » Cumque sub finem secundæ seu vulgaris Cœnæ facta fuerit, ut docuimus, pedum ablutio, qua Christus perfunctus ad mensam, ubi aliquot remanserant patinæ, reversus est, in id tempus apte videtur conjici Eucharistiæ institutio. Ratio autem concinnandi Matthæum et Marcum cum Luca, et Paulo ea videtur esse, ut verba illa, *Cœnantibus et manducantibus*, apud Matthæum et Marcum reditum Christi ad mensam significent post lavatos pedes discipulorum, quo tempore paululum cibi præterea sumsit; verba autem illa, *postquam cœnavit*, apud Lucam et Paulum, finem manducandi ostendant, ut bene advertit Calmetus in cap. 13. Joannis loc. cit.

36. *Cur Lucas et Paulus mentionem faciunt expletæ Cœnæ, cum Calicem commemorant?* — Hæret adhuc scrupulus, cur Lucas et Paulus, dum calicem commemorant, mentionem expletæ Cœnæ injiciant, nihil autem de Cœna dicant, cum de pane loquuntur. Venerabilis Bellarminus Cardinalis tom. 3. controv. l. 1. cap. 2. de Sacram. Eucharistiæ, ejusmodi eximendo scrupulo eam adhibet observationem, Lucam scilicet duos commemorare Calices, alterum ante, alterum

post consecrationem panis adhibitum. De primo ita loquitur Evangelista cap. 22. v. 17. *Et accepto Calice gratias egit, et dixit : Accipite, et dividite inter vos.* De altero vero hæc habet v. 20. *Similiter et Calicem, postquam cœnavit, dicens : Hic est Calix novum Testamentum in sanguine meo, qui pro vobis fundetur.* Primus ad legalem Cœnam referendus, qui ejus Cœnæ distributus fuit initio cum vino minime consecrato. Quamobrem idem doctissimus Cardinalis probat, falso argui in Calice non fuisse Sanguinem ex illis verbis : *Non bibam amodo ex hoc genimine vitis, donec illud bibam novum in Regno Dei :* ea enim verba loquutus est Jesus, ut apud Lucam loculentissime appareat, non post secundi Calicis consecrationem, sed post primi distributionem. Calix vero secundus ad Cœnam Eucharisticam referendus, qui sub vulgaris mensæ finem consecratus est, Jesu Christi sanguinis plenus. Idcirco Lucas et Paulus de Calice loquuti ea addiderunt verba, *Postquam cœnavit* (nam cum de pane loquerentur, nihil opus erat ejusmodi additione, quem neque bis fractum, nec semel initio communis Cœnæ, et iterum in ejusdem Cœnæ fine dispertitum referunt Evangelistæ) non ut significarent, panem quidem inter Cœnam, Calicem vero post Cœnam consecratum esse ; sed ut ostenderent, cum duo Calices essent, se non de primo loqui, cujus distributio facta fuit initio Cœnæ, sed de secundo, quem Christus sub ejusdem Cœnæ finem consecravit, quod fuse probant Cajetanus in Luc. cap. 22. Joannes Hesselius in Matthæum, Estius in primam Epist. ad Corinth. et a Lapide in Matth. cap. 26. v. 29. Atque hic est idem ille Calix, qui multos annos Hierosolymæ conservatus fuit, ut ex Beda intelligimus, sive is, sive alius auctor sit Libri de Locis Sanctis cap. 2. ubi hæc leguntur : « In Platea, quæ Martyrium et Golgatha continuat, Exhedra est, in qua Calix Domini scriniolo reconditus per operculi foramen tangi solet et osculari, qui argenteus calix duas hinc inde habens ansulas sextarii Gallici mensuram capit, in quo est et illa spongia Dominici potus ministra. » Vide Baronium ad annum Christi 34. §. 63.

37. *Expenduntur Christi plures actiones in Cœna.* — Plures in institutione Eucharistiæ considerantur Christi Domini actiones. Primo enim Jesus accepit panem, deinde Deo Patri suo gratias egit ; tum eumdem panem fregit, et distribuit Discipulis dicens : *Accipite, et manducate : hoc est Corpus meum.* Et accepto Calice, gratias itidem egit Deo Patri suo, et Apostolis præbuit, ut ex eo biberent, dicens : *Bibite ex hoc omnes : hic est enim Sanguis meus novi Testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* Atque ita non modo in fine Cœnæ utrumque consecravit, panem nimirum et vinum (neque enim eorum opinionem sequimur, qui putant panem inter Cœnam, vinum autem, expleta Cœna, fuisse consecratum) sed juxta verisimiliorem sententiam, inter utramque consecrationem panis et vini, et utriusque distributionem nihil quidquam gestum est, nihilve dictum, ut colligitur ex Matthæo, Marco, et Luca. Et sane postulabat Sacramenti et Sacrificii Eucharistici ratio, ut totum id, nulla re alia interposita, continenter perficeretur : ad naturam enim ejusmodi sacrificii, quod ad exemplum refectionis instituebatur, atque pertinebat consecratio panis et vini, ut optime disputat a Lapide in cap. 26. Matth. vers. 27. Atque hæc de Christi actionibus, ut polliciti sumus, dixisse sufficiat, ne omnia persequamur, quæ in ultima Cœna Christus gessit ; tametsi omnia mysteriorum plena sint, et veneratione dignissima. Neque tamen argumentum hoc dimittemus, quin eas explicemus quæstiones, azymumne an fermentatum panem Christus consecraverit ; utrum consecrando pane et vino certis quibusdam conceptisque verbis usus sit ; num se ipse communicaverit ; num Judæ corpus suum præbuerit ; quid expleta Cœna denique gesserit.

38. *Christus consecravit azymum ; non tamen improbat Ecclesia Occidentalis ritum Orientalis consecrandi fermentatum. Græcorum injuria adversus Occidentalem Ecclesiam. Panis triticeus materia necessaria Sacramenti. In Ecclesia Latina præscriptus azymus tempore inter Photii et Cerularii schismata interjecto.* — Dubitari minime potest, quin Christus panem azymum consecraverit : nam, ut supra docuimus, legale Pascha eodem tempore quo Hebræi, celebravit, ideoque prima Azymorum die, cum nulli fas erat fermentatum panem habere domi. Sed cum Christus panem azymum consecraverit, non inde tamen recte inferas, solum consecrari posse azymum : « quamvis Christus de azymo pane Corpus suum fecerit (forsitan non quia res quæ fiebat hoc exigebat, sed quia Cœna in qua hoc factum est, panem alium non exhibebat) panem tamen fermentatum non prohibuit ; » verba sunt Algeri lib. 2. de Sacrament. Corporis et Sanguinis Domini, cap. 10. in Biblioth. Patr. tom. 21. pag. 285. Quamobrem Concilium Florentinum anno 1439. habitum, cui Latini et Græci subscripsere, ita rem hanc definivit : « Item in azymo, sive fermentato pane triticeo Corpus Domini veraciter confici, Sacerdotes quoque in altero ipsum Domini Corpus conficere debere, juxta suæ Latinæ, vel Orientalis Ecclesiæ consuetudinem, » ut videre licet tom. 13. collat. 22. col. 1136. Concil. Collect. Labbeanæ. Atque ibi duo observanda. Primum quanto diligentius Latina Græcam Ecclesiam, quam Græca Latinam observaverit. Latina enim Ecclesia nunquam Græcorum disciplinam improbavit consecrandi fermentatum, ut videre licet in Constitutionibus Gregorii IX. Eugenii IV. Leonis X. Clementis VII. et in Enchiridio Græcorum Beneventi anno 1717. a Cardinali Quirino tunc temporis Archiepiscopo Corcyrensi edito. Verum adversus Latinam Ecclesiam non fuit par et mutua Græcorum observantia et studium, quod spectat ad consecrationem azymi. Etsi enim Photius S. Ignatii Patriarchæ Constantinopolitani nefarius oppressor, quem in Romano Concilio Summus Pontifex Nicolaus condemnavit, in decem illis calumniarum plenis capitibus, quæ anno 858. adversus Latinos edidit, nihil quidquam de consecratione azymi attigerit, ut appa-

ret ex Epistola 51. Hincmari Rhemensis ad Odonem Episcopum; id tamen opposuit Latinæ Ecclesiæ anno 1043. Michael Cerularius, quod constat ex ejus Epistola, et alia quadam nomine Leonis Archiepiscopi Bulgarorum scripta ad Joannem Episcopum Tranensem, in quibus vehementer exagitat Romanam Ecclesiam, Apostolicam Sedem, et Ecclesiam Occidentalem universam, quasi adhibito pane azymo judaizet; quam calumniam Summus Pontifex S. Leo IX. disjecit Ep. 1. cap. 5. Cumque anno 1054. ad pacem Latinos inter et Græcos conciliandam, bellumque adversus Nortmannos inferendum, Legatos suos Constantinopolim misisset Cardinales Humbertum Episcopum Sylvæ Candidæ, Fridericum Archidiaconum et Cancellarium, et Petrum Archiepiscopum, ex his Humbertus Hebraice, Græce, et Latine doctissimus publica disputatione rationes, quæ adversus panis azymi usum a Græcis et Schismaticis afferebantur, dissolvit, ut videre est in ejus Dissertatione de Azymo apud Baron Annal. tom. 11. Alterum observatu dignum est, quod exploratum habemus, Christum panem Azymum consecrasse, et Eucharistiæ materiam necessariam esse panem triticeum. Certissimum itidem est, Latinam Ecclesiam laudabiliter azymum consecrare, at in Orientalibus Ecclesiis consecrari fermentatum, exceptis tamen Maronitis, ut testatur Morinus Præfat. in Ordinationes Maronitarum; et Armenis, ut apparet ex Constitutione Gregorii VII. in Enchiridio supra allato: « De reliquo quia cognovimus, Ecclesiam vestram Azyma sacrificare, et ob hoc a Græcis dumtaxat imperitis quasi de hæresi reprehendi, volumus vos de temeraria garrulitate illorum multum mirari, sed nec ab instituto discedere. » Verum quo tempore cœperint Græci fermentatum panem, et Latini, seu Occidentales azymum consecrare, non ita compertum est. Etenim D. Thomas in 4. sentent. dist. 2. quæst. 2. quæstiunc. 3. ait, utramque Ecclesiam Azymum adhibuisse usque ad ea tempora, quibus hæresis Ebionitarum erupit: eos autem hæreticos declarasse, ideo se panem azymum consecrare, ut Hebræorum Christianorumque ritus jungeretur, atque ita præcepto servandæ simul utriusque Legis Moysis et Christi satisfieret: quamobrem Latinam æque ac Græcam Ecclesiam, ut ab aliis hæreticis quam longissime abessent, disciplinam consecrandi panem fermentatum amplexas esse; ea vero hæresi oppressa, refert S. Thomas et cæteri Scholastici Theologi, Orientalem Ecclesiam usum fermentati retinuisse, Occidentalem vero disciplinam panis Azymi revocasse. Verum recentiores viri docti, qui, ubi agitur de rebus non juris, sed facti, veteribus et germanis monumentis se adhærere profitentur, in alias alii abiere sententias. Sirmondus in brevi præclaraque Dissertatione de Azymo tom. 4. Operum suorum edition. novissimæ contendit, in Latina Ecclesia octingentos et amplius annos fermentati usum communem fuisse; azymi vero disciplinam per id temporis invectam fuisse, quod inter utrumque schisma Photii et Cerularii intercessit. Mabillonius in Dissertatione, quam de hoc argumento conscripsit, et Christianus Lupus tom. 3. ad Decreta et Canones Conciliorum Dissertat. de Actis S. Leon IX. cap. 7. et seq. putant, ab Apostolicis usque temporibus ductam in Latina Ecclesia azymi disciplinam, nec umquam esse intermissam. At vir sapientia æque ac eruditione clarus Cardinalis Bona Rer. Liturgicar. lib. 1. cap. 23. edit. noviss. docet, penes Græcos fermentatum semper fuisse adhibitum; Latinos vero primis Ecclesiæ seculis, ut cuique se temporum locorumque opportunitas obtulisset, promiscue Azymo pane et fermentato usos esse; decimo vero seculo in Ecclesia Latina disciplinam azymi confirmatam.

39. *Quid Bocquillotus, et quid Heterodoxi hac de re sentiant.* — Bocquillotus Tract. Histor. de Sacra Liturgia lib. 1. Cap. 11. statuit, Jesum Christum in azymo consecrasse, non tamen in animo habuisse, Apostolis eorumque Successoribus præcipere, ut in Missa panem azymum fermentato anteponerent. Plura deinde argumenta et conjecturas affert, quibus ostendere studet, nongentorum spatio annorum utrumque in utraque Ecclesia tum Occidentali tum Orientali panem Azymum et fermentatum promiscue fuisse adhibitum; atque in Sirmondi tandem sententiam descendit, in Ecclesia Latina statutum fuisse per illud tempus, quod inter Photii et Michaelis Cerularii Schismata interjectum est, ut panis tantum azymus consecraretur. Pertractarunt Heterodoxi quoque hoc argumentum; inter quos Philippus Julius Retmejer dissertationem, Andrea Schmidio Præside, publico proposuit examini, typisque Amstelodamensibus edidit anno 1727. quæ dissertatio extat in tom. 318. Miscellaneorum in celebri Bibliotheca Dominici Cardinalis Passionei. In ea igitur confirmantur omnia, quæ statuere Sirmondus et Bocquillotus; et Sirmondi quidem ibi fit mentio, non tamen Bocquillotti, cujus tamen opus multo antea editum fuit. Ejus Auctor Lutheranarum partium ait §. 11. Lutherum noluisse de usu panis azymi quicquam immutare, quem probe sciret verum esse panem, ideoque aptam consecrationi materiam, et cuilibet potestatem fecisse juxta regionis consuetudinem consecrandi in azymo vel fermentato; qua quidem in re nihil a Catholica Ecclesia statuisset alienum, si, quod tamen minime fecit, ad Concilium Florentinum respexisset, cui placuit ut in Orientali fermentatus, in Occidentali Ecclesia panis azymus adhiberetur; ideoque Sacerdos Græcus juxta Orientalem Disciplinam in fermentato, Latinus juxta Occidentalem ritum in azymo consecraret, ut docet etiam D. Thom. 3. part. quæst. 74. art. 4. atque etiam Græcus in Occidente, et Latinus in Oriente in suo quisque pane, qui sui ritus esset, consecraret, ut monet Herminier tom. 2. de Sacramentis cap. 12. de Eucharistia pag. 412. Si cui autem symbolicæ significationes arrideant, idem Herminier docet, in azymo carnis Christi sinceritatem et puritatem, in fermentato Divinitatis et humanitatis unionem in Christo significari. Vid. Casalium de vete-

ribus Sacris Christianor. Ritib. cap. 87. in fine.

40. *Non interiore et occulta benedictione, sed verbis adhibitis Christus Eucharistiam confecit; quæ videtur fuisse S. Trident. Synodi doctrina, non tamen de fide.* — Christum Jesum constat panem et vinum consecrasse; verum quonam tandem modo ejusmodi consecrationem confecerit, inter se Theologi discrepant. Quidam externa, alii interna et occulta benedictione, nullis verbis adhibitis, *per potestatem excellentiæ* ab omni verborum necessitate absolutam, arbitrantur panem consecrasse, sed tamen formulam quamdam et concepta præscripsisse verba, quibus posteri consecrando pani uterentur. Ita Summus Pontifex Innocentius III. lib. 4. Mysterior. Missæ cap. 6. « Dici potest, quod Christus virtute Divina confecit, et postea formam expressit, sub qua posteri benedicerent. Ipse namque per se virtute propria benedixit: nos autem ex illa virtute, quam indidit verbis. » Atque ad hanc opinionem accessit Durandus lib. 4. de Divinis Offic. cap. 41. num. 15. et Ambrosius Catharinus in duobus, quæ conscripsit de hoc argumento, opusculis, misitque ad Synodum Tridentinam. Quoniam vero Pontifex non decreto edito, sed suam opinionem declarando id affirmavit, recedere nolumus a Div. Thomæ sententia, qui 3. part. q. 78. art. 1. diserte docet, Christum Jesum Eucharistiam confecisse non sola interiore et occulta benedictione, sed iisdem verbis adhibitis, quibus nunc sacerdotes utuntur: *Hoc est Corpus meum. Hic est Sanguis meus.* Favet huic sententiæ Concilium Tridentinum sess. 13. cap. 1. ubi hæc habentur: « Hoc admirabile Sacramentum in ultima Cœna instituit, cum post panis vinique benedictionem, se suum Corpus præbere, ac suum Sanguinem disertis ac perspicuis verbis testatus est: quæ verba a Sanctis Evangelistis commemorata, a Divo Paulo postea repetita sunt. » Ea enim verba, *post benedictionem* innuunt, Christum non consecrasse *per benedictionem*, sed per verba, quæ ab Evangelistis et D. Paulo referuntur: *Hoc est Corpus meum. Hic est Sanguis meus.* Quamobrem Romani Catechismi Auctores ita de panis consecratione loquuntur part. 2. de Sacrament. Eucharist. cap. 19. « Itaque a Sanctis Evangelistis Matthæo et Luca, itemque ab Apostolo docemur illam esse formam: *Hoc est Corpus meum;* scriptum est enim: *Cœnantibus illis accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque Discipulis suis, et dixit: Accipite et manducate. Hoc est Corpus meum.* Quæ quidem consecrationis forma cum a Christo Domino servata sit, ea perpetuo Catholica Ecclesia usa est. » Idem Catechismus paulo post eadem ait de consecratione Calicis. Sylvius in 3. part. D. Thom. tom. 4. Quæst. 78. art. 1. hac de re ita disputat: *Quamvis dubium non sit, quin Christus per potestatem excellentiæ potuerit solo imperio panem et vinum convertere in Corpus et Sanguinem suum; ut certum tamen asserendum est, quod ad hoc usus fuerit verbis, et quidem iisdem illis, quibus nunc utimur.* Sic autem id esse certum, ut veluti Fidei articulus sit credendus, negat Tournely in Prælect. Theologic. de Augustissimo Eucharistiæ Sacramento pag. 459. ubi advertit, Sacram Tridentinam Synodum propensiorem se in eam sententiam ostendisse, non tamen anathema sanxisse in eos, qui adversæ sententiæ suffragarentur. Et sane Alphonsus Salmeron e Societate Jesu Theologus magni nominis, qui Tridentino Concilio interfuit, tom. 9. tract. 13. pag. 88. « Non dissimulabo, inquit, quod in Concilio Tridentino, cum quidam Theologi id peterent, ut explicaretur forma, qua Christus confecit hoc Sacramentum, auditis hinc inde rationibus, nihil esse definiendum prudenter Patres censuerunt. » Bene igitur Tournely, postquam statuit Jesum Christum iisdem verbis, quibus Sacerdos utitur, panem et vinum consecrasse, in hunc modum concludit: *Quamvis igitur sententia conclusionis nostræ certa sit ac vera, non tamen Fidei certitudinem hactenus assequuta est: neque nostro quidem judicio privatorum est, non audita prius Ecclesiæ voce atque sententia, definire hanc aut illam opinionem hæreticam esse, aut hæresim redolere.*

41. *Christus in ultima Cœna suum ipsius Corpus et Sanguinem sumsit. Num Judæ præbuerit.* — Christum Jesum in ultima Cœna Corpus suum et Sanguinem sumsisse ipsi nos docuimus XXXVIII. Institutione Edit. Latinæ §. 5., et fuse probat S. Thomas 3. part. quæst. 81. art. 1. ubi affert auctoritatem D. Hieronymi Epist. 150. ad Hedibiam qu. 2. « Dominus Jesus Christus ipse conviva et convivium, ipse comedens, et qui comeditur: » atque illud observat, quod quemadmodum antequam ferret Baptismatis legem, ipse voluit baptizari, ita cum Corporis et Sanguinis sui institueret Sacramentum, non prius Apostolis suis distribuit, quam ipse sibi sumeret. Quamobrem est in Act. Apostolor. cap. 1. *Cœpit Jesus facere et docere.* Sylvius in 3. part. quæst. 81. art. 1. quæ docuit D. Thomas, confirmat, eosque profert Theologos, qui eamdem tuentur sententiam, aitque Christum panem et vinum consecratum sumsisse sacramentaliter, non tamen gratiam, seu gratiæ augmentum accepisse, cujus plenitudinem jam inde a conceptus sui momento consequutus erat, sed spiritualem illam fuisse sumtionem cum devotione et sanctitate conjunctam: et sane actualem spiritualis dulcedinis sensit delectationem. Vasquez, Christum in ultima Cœna sumsisse Eucharistiam, testatur communem esse sententiam. Idem confirmant Orientales Theologi, quorum testimonia refert Renaudotius tom. 1. Collect. Liturgiar. Oriental. pag. 237. Utrum vero Judæ Corpus suum præbuerit, vetus est, atque etiamnum existit inter Theologos sacrosque Interpretes controversia. Tres enim Evangelistæ Matthæus, Marcus, et Lucas diserte tradunt in legali Cœna, qua Paschalem Agnum comedit, *discubuisse cum duodecim Apostolis suis.* Sed ad communem Cœnam non ita compertum, multoque minus ad Eucharistiam duodecim numero fuisse convivas, qui accubuerint.

42. *Variæ de re hac sententiæ.* — Quidam ex veteribus arbitrati sunt, Judam Eucharistiæ institutioni non adfuisse; eumque Jesus illum ut sui proditorem demonstrasset, foras erupisse. Alii aiunt cum Magistro

suo ad finem usque Cœnæ non permansisse. Alii denique putant, panem Judæ Christum dedisse, et quidem consecratum, sed dum proditori porrigeret, pani consecrationem ademisse, ut videre est apud Calmetum ad cap. 26. Matth. num. 23.

43. *Jesus Eucharistiam Judæ tradidit.* — Nos vero, quibus propositum est communes et a plerisque probatas opiniones sectari, dicimus Jesum Eucharistiam Judæ tradidisse : quod quidem ita demonstramus. Eucharistiam iis omnibus præbuit Redemptor noster, quotquot cum eo primum ad legalem, deinde ad communem Cœnam accubuerant. Id patet ex D. Marco cap. 14. vers. 22. et 23. *Et manducantibus illis accepit Jesus panem*, etc., *et ait*, etc.: *Sumite : hoc est corpus meum. Et accepto Calice gratias agens dedit eis, et biberunt ex eo omnes.* Observanda diligenter sunt ea verba : *Et manducantibus illis*, quæ ad eos referuntur, qui ad legalem cœnam excepti, communi etiam Cœnæ adfuerunt, in qua Christus Eucharistiam confecit. Magna etiam in eo verbo vis est, *omnes*, quo ex iis nemo excluditur. Judas igitur sine ulla dubitatione cum cæteris Apostolis ad legalem cœnam accubuit : id vero patet ex verbis illis Marci cap. 14. vers. 17. *Vespere autem facto venit cum duodecim, et discumbentibus eis, et manducantibus ait Jesus : Amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me, qui manducat mecum.* Itaque Judam Eucharistiam sumsisse oportuit. Huc accedit, quod Christus Jesus, ut docuimus, post lotos Apostolorum pedes Eucharistiam instituit ; cumque exploratum sit ex Joannis cap. 13. Christum Dominum Judæ etiam lavisse pedes, necessario inde consequitur, illum Eucharistiam quoque sumsisse. Præsertim vero quia non modo adfuit cum Eucharistia institueretur, sed aliquantisper restitit : instituto enim Sacramento, et Discipulis tradito, dixit Jesus, inter eos qui aderant, esse quempiam, qui se proditurus esset ; nec inde prius Judas excessit, quam illi Jesus panem intinctum præbuisset ; quæ omnia observare licet apud Joannem loc. cit. Judam communicasse quidem diximus ; sed negamus pane illo intincto communicasse, qui nunquam consecratus fuit : sumsit enim Eucharistiam, quæ omnibus, quotquot aderant, fuit distributa ante panem intinctum, qui Judæ soli datus est. Docet id S. Augustinus tract. 62. in Joannem num. 3. tom. 3. *Non autem, ut putant quidam negligenter legentes, tunc Judas Christi Corpus accepit*, dum scilicet panis intinctus illi a Christo præbebatur. « Intelligendum est enim, quod jam omnibus eis distribuerat Dominus Sacramentum Corporis et Sanguinis sui, ubi et ipse Judas erat, sicut Sanctus Lucas evidentissime narrat, ac deinde ad hoc ventum est, ubi secundum narrationem Joannis apertissime Dominus per buccellam tinctam atque porrectam suum exprimit traditorem, fortassis per panis tinctionem illius significans fictionem. » Estius, quem in ea esse sententia diximus, ut putet, Eucharistiam a Christo fuisse institutam, expleta communi cœna, etiamsi nondum amota fuisset mensa, in qua cœnatum fuerat, Evangelii textum in cap. 13. Joannis pag. 556. enarrans, ubi scribit Evangelista, Christum Judæ panem intinctum tradidisse, eorum quidem opinionem non vult amplecti, qui putant, Christo post ablutionem pedum ad communem mensam reverso continuatam esse cœnam ; sed cum fateatur panem intinctum, et Judæ traditum non fuisse consecratum, Judas enim antea Christi Corpus et Sanguinem acceperat, rursus affirmat, post reditum ad mensam nihil profani esse comesum. « Videtur ergo, quod nullum profanum cibum, aut potum postea Apostolis dederit, sed Sacrum solummodo, scilicet Corpus suum et Sanguinem, quem etiam Judæ ut occulto peccatori denegare noluit. » Et de pane intincto addit, « illum non fuisse panem mysticum, id est Corpus Christi ; jam enim ante sumserat Corpus Christi et Sanguinem cum aliis : sed eo signo porrectæ offulæ Christum designasse proditorem, non omnibus discipulis, sed soli Joanni : nec ideo instituit postcœnium, sed ex reliquiis panis et vini, quæ in mensa erant, particulam panis vino intinxit, et proditori dedit indicii causa, non alimenti. » Sagittarius Harmon. Histor. Passion. tom. 1. pag. 204. fatetur, panem intinctum Judæ traditum Eucharisticum non fuisse : plures deinde refert opiniones de liquore, quo panis intinctus fuit, plane a communi sensu remotas : quid enim aliud credi potest, quam vino intinctum fuisse ?

44. *Patres et Theologi qui docent Eucharistiam ab Juda fuisse susceptam.* — Eucharistiam a Juda fuisse susceptam, præter Cyrillum Hierosolymitanum, Joannem Chrysostomum, Hieronymum et Augustinum, diserte docet etiam D. Thomas 3. part. qu. 81. art. 2. et in 4. sentent. dist. 2. quæst. 3. art. 2. quæstiunc. 1. et 2. et in cap. 13. Joann. lect. 3. et 4. cui assentiuntur Theologi omnes apud Suarez 3. part. t. 3. disp. 41. sect. 3. apud Theophilum Raynaud. t. 9. cap. 9. Operis *de Juda* pag. 662. apud Cornel. a Lapide in cap. 13. Joann. vers. 30. apud Baronium ad ann. Chr. 34. §. 62. apud Serry exercit. 51. num. 7. apud Cardinalem Gottum de Verit. Relig. Christ. part. 2. tom. 4. cap. 23. §. 4. n. 29. apud Sandinum in Historia Apostolica pag. 214. edit. Patavinæ, et apud Sylvium 3. part. quæst. 81. art. 2. qui hanc sententiam ait veriorem, et communi consensu esse probatam. Consonat denique Ecclesia, quæ in Festo Corporis Christi canit : *Panis vivus et vitalis hodie proponitur, quem in Sacræ mensa Cœnæ turbæ Fratrum duodenæ datum non ambigitur.* Nam si duodecim distributum fuit Sacramentum, Judæ etiam, qui in eo numero fuit, distributum fuisse minime dubitandum.

45. *De Hymno quem dixit Jesus antequam exiret in Montem Oliveti.* — Cœnam Juda egresso admirandus ille sermo consequutus est Jesu Christi quem accuratissime et diligentissime retulit Joannes cap. 13. et sequent. Et apud Matthæum legimus cap. 27. Redemptorem nostrum, *Hymno dicto, exiisse* cum Apostolis *in Montem Oliveti.*

46. *Hymnus ille fuit gratiarum actio : quibus tamen constaret verbis incompertum.* — De hoc Hymno illud verissime dici potest, *Varii varia.* Multum de illo in-

ter se discrepant Hebræi Scriptores, ut videre licet apud Sagittarium tom. 1. Histor. Passion. Christi pag. 309. Quidam e nostris putant Redemptorem Hymnum composuisse novum, qui quidem per quorumdam manus circumferebatur. Ei erat titulus : *Hymnus Domini, quem dixit secrete SS. Apostolis suis, quia scriptum est in Evangelio : Hymno dicto, ascendit in Montem.* Quædam ejus fragmenta apud Calmetum reperias in c. 26. Matth. v. 30. qui tamquam Priscillianistarum commentum ex quibusdam apocryphis scripturis haustum ejusmodi hymnum exp'odit, Augustino præeunte Epist. ad Ceretium Episcopum 273 alias 253. Baronius ad annum Chr. 34. num. 65. veterem quemdam Ritualem Hebræorum librum affert, quo Judaicæ continentur Cæremoniæ, unde eruit, moris apud illos fuisse in cœnis aliarum solemnitatum quosdam canere Psalmos, qui earum Mysteriis essent accommodati ; et in Paschatis Festo Psalmum 113. concinere solitos, *In exitu Israel*, et breviores quosdam alios. Grotius in caput 26. Matth. tom. 6. Critic. sacr. pag. 904. conjicit, nihil quidquam aliud hymnum illum fuisse, quam gratias, quas Christus egerit Deo Patri post ea verba apud Joann. cap. 17. *Pater, venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te ;* præsertim quia Christus postquam illum habuit sermonem, qui eodem cap. 17. continetur, exiit cum Apostolis suis, et trajecit torrentem Cedron. *Hæc cum dixisset Jesus, egressus est cum Discipulis suis trans torrentem Cedron.* Joannis 18. Verum id non probat Calmetus, qui nescire se ait, cur Jesus orandi formulam non recitaverit, qua Hebræi in istiusmodi circumstantiis uti consueverant. Ecclesiastici cap. 32. hæc habentur : *Super his omnibus benedicito Dominum, qui fecit te, et inebriantem te ab omnibus bonis suis.* Quamobrem concludendum videtur, illum Hymnum fuisse gratiarum actionem, quin de verbis, quibus continebatur, quidquam ad nos pervenerit ; atque hinc laudabilem sanctamque profectam esse consuetudinem Christianorum gratiarum sublata mensa Deo agendarum, ut observat Baronius loc. cit. et longe antea Theophylactus Commentar. in Evang. S. Marci cap. 14. pag. 109. *Et antequam, et postquam bibissent, gratias egerunt, ut et nos discamus, quod oporteat gratias agere Christo, et ipsum laudare et ante, et post cibum.*

47. *Ritus et cæremoniæ, quas hac die adhibet Ecclesia. Missa tota est de Eucharistiæ institutione.* — Jam vero explicato Mysterio, tandem ad Ritum et Cæremonias, quas hodierna die adhibet Ecclesia, deducenda est oratio. Missa in Cœna Domini tota in Eucharistiæ institutione versatur. Ejus enim introitu declarat Ecclesia, nulla re gloriari se magis, quam Domini nostri Cruce, cui vitam, salutem, et resurrectionem suam refert acceptam. Post Hymnum *Gloria in excelsis* campanarum usus interdicitur. In Epistola narrat D. Paulus, se accepisse a Domino, Christum Jesum Sacram celebrasse Cœnam, et Augustissimum Eucharistiæ Sacramentum instituisse. Evangelio continetur historia ablutionis pedum. Dicitur *Agnus Dei*, sed sine osculo pacis. Binas Sacerdos consecrat Hostias, quarum alteram sumit, alteram ad Feriam Sextam reservat ; Hostia enim eo die non consecratur. Quædam etiam exiguæ Hostiæ, quæ vocantur Particulæ, reservantur, si morbo laborantibus eæ forte opus sint. Quæ vero reservatur Hostia, in alium, quam quo utitur Sacerdos, injicitur Calicem, quem Diaconus Palla et Patena tectum Velo circumdat, et ponit super Altare. Bellotte ad Ritus Ecclesiæ Laudunensis pag. 800. num. 3. de hac Cæremonia loquitur, eorumque improbat consuetudinem, qui Hostiam injiciunt in Pyxidem : in Calicem enim immittendam esse dicit, et Velo, sive Sindone involvendam, quæ est Laudunensis Ecclesiæ consuetudo. Tutius tamen est et honorificentius Hostiam in Calicem injici, pallaque ac patena obtegi, Velo obducto ut diximus. Sacerdos deinde Clerum universum Eucharistiæ Sacramento reficit ; et vel ipsis Presbyteris præbetur Eucharistia sub una tantum Specie. Missa peracta fit processio, in qua Sacerdos Calicem gestat, in quem Hostiam reservatam conjecit. Denique Hostia ita in Calice condita in aliquo Ecclesiæ Sacello seu Altari, ad id quam potuit ornatissime parato, collocatur. Post hæc Vesperæ recitantur ; quibus absolutis, nudantur Altaria ; ac deinde in iis Ecclesiis, ubi ea est consuetudo, fit a Prælato, vel alio Superiore pedum ablutio, quæ cæremonia *Mandatum* appellatur ; in Missa vero, si ab Episcopo celebretur, Sacra etiam olea conficiuntur.

48. *Usus campanarum cur interdicatur. Cur itidem non detur osculum pacis.* — De disciplina, qua Hymno dicto *Gloria in excelsis*, campanarum usus usque ad Sabbathum Sanctum interdicitur, verba fecimus institutione 20. cit. edit. ubi docuimus, per hos dies intermitti campanarum sonum, et ligna quædam adhiberi fragoris in modum obstrepentia, ut extet memoria illius consuetudinis convocandi per illorum lignorum strepitum primis Ecclesiæ seculis Fideles ad Divina Officia ; in veteribus Ritualibus præscribi, ut campanæ per hos dies silcant ; quæ cum Christi Prædicatores significent, ideo earum sonum intermitti, quod Apostoli Christum in maximis cruciatibus Passionis, arrepta fuga, deseruerint. De Communione Cleri, deque ejus vetustate sermonem habuimus institutione 38. Huc addi potest, Parisiensis et aliarum quarumdam esse consuetudinem Ecclesiarum, ut hoc die Sacerdotes non ab alio suscipiant Eucharistiam, sed Missas celebrent privatas, quæ tamen omnes ante absolutam solemnem, seu conventualem Missam peractæ sint, ut videre est apud Bellotte ad Ritus Eccles. Laudun. pag. 802. num. 7. Idem eruditus Auctor pag. 800. num. 3. loquitur de processione, in qua Sacra gestatur Hostia, et in loco antea parato reconditur, quod Pastophorium appellat, Div. Hieronymi in cap. 40. Ezechielis auctoritate, qui eo nomine vocat Tabernaculum, in quo servatur Corpus Christi, qui Ecclesiæ animarumque nostrarum verus est sponsus : aitque Hostiam non in Pyxide, sed in Calice, vel in Sacra Sindone locandam esse, prioremque

illam consuetudinem Ecclesiasticæ Disciplinæ adversari contendit. Notat Mazzinellus in erudito opere, quod de Officio Majoris Hebdomadæ scripsit, Ecclesiam cæremoniis lætitiæ et gaudii, quibus ob institutum Eucharistiæ Sacramentum vehementer se lætari ostendit, quædam etiam mœroris signa immiscuisse, quæ indicium facerent, memoriam sibi in animo hærere Passionis Christi, quæ cum memoria Eucharistiæ bene conjungitur; cujusmodi ea est cæremonia prætermittendi in Missa osculum pacis; tum quod diebus luctui et mœrori destinatis prætermittebatur, tum etiam ut declaret, se proditoris Judæ osculum execrari. Observat item idem Auctor, longe antea Redemptionis nostræ Mysteria prænunciata fuisse, quam implerentur; inter eas contumelias, quæ Passionem essent consequuturæ, et illud futurum fuisse, ut Messiæ vestes detraherentur, et inter satellites, aliosque id genus homines sortito dispertirentur; ob eamque causam voluisse Ecclesiam nudando Altari, quod pluribus Scripturæ locis Jesu Christi symbolum esse cognoscimus, ipsius nuditatem significare, qua in ejus Passione vix quidquam aliud contumeliosius. Denique observat, pedum ablutionem *Mandatum* appellari, tum quod ea cæremonia ab ea voce initium sumit, tum etiam quod mandatum ejus rei, et exemplum nobis dederit Christus Dominus, cum dixit: *Si ergo lavi pedes vestros Magister et Dominus, et vos debetis alter alterius lavare pedes. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.*

49. *De nudandis Altaribus. Peculiaris Vaticanæ Basilicæ ritus abluendi Altare Confessionis Apostolorum.*— De nudandis Altaribus agit Isidorus de Officiis Eccles. lib. 1. cap. 28. Amalarius de Ecclesiasticis Offic. lib. 1. cap. de sexta varietate Cœnæ Domini, Rabanus Maurus de Institut. Clericor. lib. 2. cap. 56. de Cœna Domini; Rupertus Abbas de Div. Offic. lib. 5. cap. 31. Joannes Belet in Explicatione Divinorum Officior. cap. 104. Durandus lib. 6. cap. 76. Gretserus tom. 5. postremæ edit. suorum operum lib. 1. de Festis cap. 17. pag. 59. acerrime castigat Hospiniani temeritatem, qui piam hanc abluendorum hoc die altarium consuetudinem improbat: *Nec placet Hospiniano mos eodem die lavandi Altaria, quia mallet frangi et destrui, quam ablui. Mallet talem Altarium lotorem, qualem Tiguri fuit Zuinglius, et Genevæ Calvinus.* In Vaticana Principis Apostolorum Basilica, ubi beneficio et liberalitate Clementis XI. Canonici Theologi munus plures annos sustinuimus, mos est, ut absoluto Matutino, quod canitur vespere Feriæ quintæ, universus Sacrosanctæ illius Basilicæ Clerus Choro egressus se conferat ad Aram maximam, seu Altare Confessionis Apostolorum, illudque antea jam nudatum, ut ritus postulat, Canonici primo, deinde cæteri e Clero, vino et aspergillis abluant. Ejusmodi cæremoniam descripsit Matthæus Patriarcha Antiochenus, Vaticanæ Basilicæ Canonicus, Decanus et Altarista in Cæremoniali ejus Basilicæ lib. 2. cap. 10. quod manuscriptum asservatur in Capituli Tabulario, cui diu præfecti fuimus. Suaresius Episcopus Vasionensis, et Vaticanæ Basilicæ Vicarius de ea re anno 1678, opusculum edidit. Verum accuratissime omnium, et eruditissime de illiusmodi ritu scripsit Joannes Christophorus Battellus Archiepiscopus Amasenus, tunc temporis ejus Basilicæ Beneficiatus, Dissertatione anno 1702. Romæ edita, cui denuo impressum addidit in fine Suaresii Opusculum. Ejusmodi ritum non solum aram maximam, sed cætera etiam Altaria abluendi retinent etiamnum Fratres Ordinis Prædicatorum, teste Cavalerio Episcopo Gravinensi in Statera Sacra tit. 4. n. 127. et Carmelitæ, ut videre licet apud Fantonum in Cæremoniali Carmelitarum lib. 2. cap. 25. §. 5. pag. 242. Pluribus etiam in Ecclesiis Galliæ, Germaniæ et aliarum remotissimarum Regionum eadem cæremonia adhibetur, quod Battellus cap. 3. abunde probavit germanis monumentis. Probat idem Auctor cap. 6. pag. 101. in quibusdam Ecclesiis altarium ablutionem fieri solitam Feria sexta; cujus rei investigando originem reperit, probabile esse ejusmodi ritum e Gentium consuetudine derivatum esse, qui lustrali aqua aras expiabant, vel e Ritu Judaico, juxta quem post Sacrificium Hostiæ expiationis mundabatur Altare, et ungebatur, *Probabile præterea crediderim, hunc morem initio ad munditiem potius, quam ad aliquod denotandum Mysterium fuisse institutum, ut forte tum ab Ethnicis, tum a Judæis usurpabatur; cum etenim in toto anni curriculo, hoc tantum triduo sanctioris hebdomadæ Altaria ex vetustissimo ritu denuduta retineantur, nullum sane tempus aderat aptius aut commodius ipsis Altaribus detergendis atque mundandis.*

50. *Vertus ea de re pugnantia scribit.* — Ea Battelli sententia valde arridet Verto, ut apparet in Præfat. ejus Operis, quod inscribitur *Explicatio cæremoniarum Ecclesiæ* tom. 1. p. 36. Verum hoc qui conveniat non video cum eo, quod scribit tom 4. pag. 37. non feria tantum quinta majoris hebdomadæ, sed singulis quibusque diebus, Sacrificio Missæ peracto, altaria antiquitus, atque etiamnum in quibusdam Ecclesiis nudari solere; et quemadmodum Crux, Candelabra, et Toralia, seu Tobaleæ altari imponebantur, cum Missa esset celebranda, ita ea peracta, omnia hæc auferri consuevisse. Quod observavit etiam Mazzinellus in Notis ad Officium Major. Hebdom. pag. 157. « Sacrificio peracto, et ab Altari Eucharistia amota, juxta communem consuetudinem Tobaleæ complicabantur, et Altari ornatus omnis detrahebatur. Itaque ritus nudandi Altaris, et Hostiæ alio transferendæ (quod intelligit de processione, quæ fit Feria V.) reliquum quiddam est, quod superfuit ex iis, quæ quotidie fieri solebant, quodque etiamnum non sine Mysterio retinetur. » Quamobrem nobis verisimilius fit, ritum hujusmodi abluendorum hac die Altarium ex eo manasse, quod eadem die Christus Apostolorum pedes abluerit, ut observant Goarius in Notis ad Euchiolog. Græcor. *in ordinem magna feria quinta observari solitum in lotione sacræ Mensæ* num. 1. Bellotte in Observationibus ad rit. Eccles. Laudun. pag. 808. litt. E

et duo septimi seculi celebres, clarique Scriptores S. Eligius Episcopus, et S. Isidorus Hispalensis id ipsum confirmant. Ille enim Homil. 8. de Cœna Domini ait : « Propter humilitatis formam commendandam eo die pedes eorum (Christus) lavit : et hinc est, quod eodem die Altaria, Templique parietes et pavimenta lavantur, et Vasa purificantur. » Alter lib. 1. de Eccles. Offic. cap. 38. *de Cœna Domini* postquam Redemptoris nostri, qui pedes Apostolis abluit, humilitatem laudavit, « Hinc est, inquit, quod eodem die Altaria, Templique parietes, et pavimenta lavantur, Vasaque purificantur, quæ sunt Domino consecrata. » Id vero a Battello loc. cit. probe notatum Vertus, quod vidisset sententiæ suæ repugnare, dissimulavit.

51. *De ablutione pedum, quæ fit egenis hac die in memoriam humilitatis Jesu Christi, qui abluit pedes Apostolorum.* — In Concilio Toletano XVII. cap. 3. pag. 1813 collectionis Harduini grave refertur præceptum de ablutione pedum Feria V. in Cœna Domini. Illi enim Patres, cum Christus hoc die Discipulis suis laverit pedes, interrogant : *Cur nos piæ actionis exhibitione imbuti, exemplorum ejus non simus devotissimi Sectatores?* Et Garzias Loaisa ad hoc decretum Toletanum monet, laudabile quidem esse quocumque tempore aliorum lavare pedes, præceptum tamen esse in hac die, ut Christi exemplum imitando Pontifices, et Sacerdotes sibi subditis pedes lavent. De ablutione pedum satis prolixe loquitur Bailletus de Feria 5. Maj. Hebdomad. § 3. n. 8. multaque affert scitu digna, et ostendit, magno apparatu in Monachorum Cœnobiis ejusmodi ablutionem fieri consuevisse : domi enim Monachis, egenis vero mendicisque extra Monasterium Abbas pedes abluebat. Regulares Abbates multas per eam occasionem eleemosynas dilargiebantur; eumque, quibus abluti essent pedes, ad mensam accerserentur, inde ea orta est circa nonum seculum corruptela conviviorum in honorem Cœnæ Christi Domini instruendorum, suavissimis vinis, et bellariis mensæ appositis. Affert idem Auctor, quæ Rupertus Cardinalis Pullus, et B. Petrus Abbas Cluniacensis, qui duodecimo seculo floruit, de ejusmodi abusu sentirent : qui quidem multum contulerunt, ut certis denique finibus ejusmodi consuetudo contineretur. Addit etiam illud, quod cum ea Jesu Christi actio abluendi pedes non ad Sacerdotium unice pertineat, non modo summi Pontifices, Episcopi et Presbyteri, sed ex Laicis etiam viri summi, puta Imperatores et Reges, ab sc alienum non putarunt, Feria Quinta in Cœna Domini lavare pedes in memoriam summæ humilitatis, quam abluendis Apostolorum pedibus Redemptor noster exhibuit. Codinus Libro de Officiis Aulæ Constantinianæ ablutionem pedum describit, in qua ab Imperatoribus Constantinopolitanis pedes duodecim pauperibus lavabantur. Narrat Elgaldus Monachus in vita Ruperti Regis Franciæ, hac die magnum illum Regem, omni sibi ornatu regio detracto, cilicio indutum pedes abluere, ac sui ipsius capillis detergere solitum, apud Martene de ant. Disciplina in Divinis celebrand. Offic. cap. 22. pag. 280. n. 3. primæ edit. Sanctam itidem Bertam Ordinis Vallisumbrosæ Abbatissam apud Bollandistas ad diem 20. Martii quotannis magna hac Feria Quinta Sanctimonialibus suis pedes lavisse legimus. Et Zacharias summus Pontifex pluribus de rebus, de quibus ab Bonifacio Episcopo Moguntino consultus erat, respondens, id quoque rescribit, Sanctimonialibus, æque ac Viris, licere hac die lavare pedes. Denique Bailletus monet, eamdem lavandi pedes consuetudinem in Ecclesia Græca vigere : Duodecim pauperculis lavari pedes vel a Patriarchis, vel ab Episcopis : suum cuique ex duodecim Apostolorum nominibus nomen imponi : litem inde sæpenumero oriri, qui Judas Iscariotes appellandus : si omnes ab eo nomine sibi imponendo abhorreant, conjectis in urnam singulorum nominibus, sortito dirimi litem; ideoque plura a rei gravitate aliena contingere. Hanc erudite materiam tractat Josephus Vicecomes lib. 3. de Ritibus Baptismi cap. 17. et Gretserus tom. 5. suorum operum novissimæ editionis lib. 1. de Festis cap. 17. Iis porro, qui Baptismo abluendi erant, morem fuisse hac die lavandi pedes in Mediolanensi, multisque Hispaniæ, et Africæ Ecclesiis, ostendit a Lapide in cap. 13. Joann. v. 7. et Calmetus ad eumdem locum v. 8.

52. *Errores hæreticorum de hac pedum ablutione.* — Augustinus quoque hac de re verba facit Ep. 54. alias 118. et rationem affert, quamobrem qui Sabbatho Sancto baptizandi essent, iis Feria Quinta in Cœna Domini pedes ablu rentur. « Si autem quæris, cur etiam lavandi mos ortus sit, nihil mihi de hac re cogitanti probabilius occurrit, nisi quia baptizandorum corpora per observationem Quadragesimæ sordidata cum offensione sensus ad Fontem tractarentur, nisi aliqua die lavarentur. Istum autem diem potius ad hoc electum, quo Cœna Dominica anniversarie celebratur. ». Et Epist. 55. alias 119. ad Januarium pag. 141. tradit, alicubi eam consuetudinem nunquam esse receptam abluendi baptizandorum pedes, ne qua fides iis adfirmaretur, qui Baptismo nullum esse robur falso autumabant, nisi pedum etiam ablutio intercederet. *Ne ad ipsum Sacramentum Baptismi videretur pertinere* (ablutio pedum) *multi hoc in consuetudinem recipere noluerunt.* Non defuere inter hæreticos recentiores, qui ablutionem pedum in ultima Cœna verum esse Sacramentum contenderent : nam et signum fuisse sensibile : cœpit lavare pedes discipulorum; et præceptum fuisse additum : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis;* ac promissam denique gratiam: *Si non lavero te, non habebis partem mecum.*

53. *Refellitur error hæreticorum, qui putant ablutionem pedum esse Sacramentum.* — Hunc vero errorem nobis neque est in animo refellere, nec ad institutum nostrum pertinere arbitramus. Est eorum munus, qui controversias de Religione pertractant. Et sane non defuerunt muneri suo pulchre obeundo : nam demonstrarunt, ablutionem pedum signum quidem fuisse sensibile : id tamen minime satis esse, quo verum constituatur Sacramentum : signo enim opus esse constanti, et in Religione perpetuo, practico, et sanctificantem gratiam efficiente : id vero ablutioni pe-

dum omnino decsse, nec Christi Domini verbis ad Petrum, *nisi lavero te, non habebis partem mecum*, illud significari, quod Petrus, seclusa pedum ablutione, adeoque gratia, quæ cum ejusmodi ablutione conjungeretur, a Cœlorum Regno fuisset exclusus; sed illorum verborum eam esse sententiam, Petrum, si lavari sibi pedes passus esset, vel non futurum Eucharistiæ participem, vel pervicaciore animo parere detrectantem, contumaciæ tandem reum, non fuisse Cœlorum Regni futurum compotem. Illud nobis monere visum est, Romanam Ecclesiam se ab ea consuetudine abstinuisse, ne eorum videretur fovere errorem, qui pedum ablutionem ad Baptismi substantiam pertinere arbitrantur, quod testatur S. Ambrosius lib. 3. de Sacramentis cap. 1. num. 5. idque in Ecclesia Hispana Concilii Illiberitani Canone quadragesimo nono interdictum.

54. *Plura apud veteres Christianos ablutionum genera. Mos abluendi pedes Feriâ 5. in Cœna Domini in Romana Ecclesia, et in Ecclesia Bononiensi. Inscriptio singularis Bononiæ in Ecclesia S. Stephani.*— Ablutiones juxta veterem disciplinam non fuisse uniusmodi, nemo negaverit. De puerorum ablutione in Sabbatho ante Dominicam Palmarum, quæ *Capitolavium* appellabatur, nos alibi quædam attigimus. Adultis, quibus suscipiendus esset Baptismus, pedes Feria Quinta in Cœna Domini morem fuisse in aliquibus Ecclesiis ut lavarentur, jam innuimus. Ritum etiam fuisse quemdam in Provincia Rothomagensi tradit Mabillonius loc. cit. pag. 65. ut Episcopus Sabbatho ante Dominicam Palmarum pauperibus pedes ablueret, et ex Ecclesiasticis quisque viris sibi quempiam egenum adsciscerct hominem, cui pedes item lavaret in Mariæ memoriam, quæ Jesu Christo pariter pedes lavit. At nos de sola pedum ablutione, quæ in hac Feria Quinta fit in memoriam ablutionis pedum Apostolorum, sermonem nostrum conferendo in compendium, dicimus: Primo, sanctum hujusmodi ritum anno 694. a Toletano Concilio XVII. capite 3. expresso præcepto ad consuetudinem revocatum esse, adversus eos qui non paruissent addita illa sanctione: *Si quisquam Sacerdotum hoc nostrum distulerit adimplere Decretum, duorum mensium spatiis sese noverit à sanctæ Communionis perceptione frustratum:* Secundo, Romanum Pontificem a vetustissimis usque temporibus ejusmodi hac die servasse consuetudinem, quam tamen non uniusmodi semper fuisse, infra demonstrabimus: Tertio, eamdem in Bononiensi Ecclesia consuetudinem a vetustis temporibus ductam etiamnum retineri. Est enim in Ecclesiæ D. Stephani interiore Cavædio rotundum quoddam vas ex candido marmore, cujus altitudo sesquipedalis, tredecim vero pedum extremæ oræ ambitus, a Joanne Cardinale Mediceo, qui postea Leo X. Summus Pontifex, tum temporis Monasterii S. Stephani Abbate Commendatario, super basi locatum. In eo vase quædam est Inscriptio Luitprantis, seu Liprantis Langobardorum Regis, rarum quidem monumentum, ut in Regionibus Cispadanis omnia Langobardorum Regum monumenta rarissima. Eam eruditi Viri complures exscribere, et interpretari conati sunt. Omnium vero felicissime Valerius Zani in Dissertatione, quam typis impressam edidit, Carolus Cæsar Malvasia, inseruitque operi suo, cui titulus *Marmora Felsinea*, pag. 187. Inter cætera ejus Inscriptionis verba leguntur hæc: *Hic jussi humiliter præcepta sua obtulerunt* (Reges Langobardi) *unde tunc Vas impleatur in Cœnam Domini Salvatoris. Et si qua munera contingat minueri, Deus requiret.* Integram affert Mabillonius in Museo Italico tom. 1. pag. 198. aitque, doctos credidisse viros, ad pedum ablutionem in Feria 5. Majoris Hebdomadæ vas illud fuisse adhibitum; sed quidem suspicari, eo destinatum, ut vino impleretur ad illud convivium, quod post ablutionem pedum celebrabatur. Quod quidem indicio est, ab Episcopo pedes ablui consuevisse in ea Ecclesia, quæ Cathedralis tunc temporis esset: cum præsertim in eadem inscriptione fiat mentio Barbati Episcopi, qui a Sigonio in Historia Episcoporum Bononiensium prætermissus, Episcopali illi Chronologiæ omnino est adjiciendus.

55. *Ea consuetudo in Romana Ecclesia non semper fuit uniusmodi.* — Hanc consuetudinem a vetustissimis usque temporibus servatam a Romano Pontifice non semper uniusmodi fuisse, paulo ante ideo diximus, quod in Ordine Romano Cencii Camerarii habetur, Romanum Pontificem, Missa peracta, duodecim hac die Subdiaconis, post prandium vero tredecim pauperibus pedes abluere consuevisse. At in Ordinibus Romanis a Mabillonio editis præsertim decimo num. 12. et decimoquarto num. 91. legitur, Papam duodecim Diaconis, atque hi si deessent, duodecim Capellanis lavare pedes: in Cæremoniali vero Augustini Patritii Piccolominei Episcopi Pientini, qui liber Marcello Archiepiscopo Corcyrensi tribuitur, præscribitur lib. 2. cap. 26 ut hac die Pontifex tredecim pauperculis hominibus veste candida indutis abluat pedes, quod iterum præscribitur cap. 49. Ille autem numerus etiamnum retinetur; tredecim enim Pontifex pedes abluit pauperibus, omnes qui sint Sacerdotes, ut tota res ad exemplar Christi Domini referatur expressius, qui Apostolis abluit pedes.

56. *Rex Daniæ, Florentiæ dum esset, rogat, cur tredecim pauperibus pedes abluantur?* — In quibusdam Ecclesiis duodecim tantum, in quibusdam aliis Ecclesiæ Romanæ more tredecim pauperibus pedes abluuntur, ut in Ecclesia Florentina. Contigit autem, ut Florentiæ cum esset Danorum Rex ann. 1709. et ad ablutionem pedum vidisset paratos tredecim, ad eos conversus, qui una secum aderant, interrogaverit: *Eccur tredecim?*

57. *Variæ doctorum hominum rationes ejus ritus explicandi.* — Id autem susceperunt viri docti explanandum, Sarnellus Episcopus Vigiliensis tom. 1. Epist. 13. duplicem cum Ruperto Abbate in Romana Ecclesia ablutionem observat: alteram in Mariæ memoriam, quæ in domo Pharisæi lavit, unxitque pedes Christo Domino; alteram quæ ipsius Christi refert actionem, qua pedes abluit Apostolis suis. Utramque

vero concludit ablutionem in unam coaluisse, tredecimque hominibus lavari pedes, ut in uno abluendo, Mariæ actio cum Christum abluit, in cæteris duodecim actio Christi abluentis repræsentetur. Aresius Episcopus Tortonensis lib. 3. *delle sacre Imprese* pag. 341. putavit tertium illum decimum exprimere Paulum Apostolum, non quod ille Cœnæ adfuerit, quem constat post Christi Domini Ascensionem ad Apostolatum fuisse vocatum, sed ob Ecclesiæ Romanæ erga eum obsequium et venerationem, quæ Ecclesia illi, et Beato Petro Christianam fidem refert acceptam. Hanc sententiam Frescobaldus Florentinus Presbyter evertere conatus est in Dissertatione, cui titulum indidit, *Pedilavium*. Eam tamen haud ita a veritate alienam judicavit Orlendius Ordinis Prædicatorum cap. 13. sui Operis, quod inscripsit: *Duplex lavacrum in Cœna Domini fideliter exhibitum*. Fuere alii, qui tertiodecimo illo repræsentari putaruut D. Matthiam, qui in Judæ locum postea suffectus est. Frescobaldus omni studio connisus est ostendere, Patremfamilias exprimi, cujus in domo Christus Dominus celebravit Pascha: contendit enim, Jesum illi itidem, ut duodecim Apostolis suis, pedes abluisse, quod Orlendius vehementer improbat. Quidam denique duplex illud lavacrum, de quo supra diximus, alterum quo Missa peracta duodecim Subdiaconis, alterum post prandium, quo tredecim pauperibus pedes abluebantur, considerantes; aiunt, primo illo lavacro ablutionem pedum Apostolorum exprimi, alterum vero institutum fuisse in ejus memoriam miraculi, quod ætate contigit S. Gregorii Magni. Nam cum Sanctus ille Pontifex duodecim quotidie pauperibus prandio exceptis ministraret, vidit decimum tertium, Angelum nimirum, sibi ex improviso adesse. Ejus miraculi historia miro artificio depicta cernitur in pariete Romæ in templo S. Gregorii, cui picturæ illud Distichon subjectum est.

Bis senos hic Gregorius pascebat egentes,
Angelus et decimus tertius accubuit.

Laudabilem inde illam esse ortam consuetudinem, ut Romani Pontifices tredecim quotidie pauperes, omnes plerumque Sacerdotes, e Xenodochio Sanctissimæ Trinitatis accersitos prandio excipiant.

58. *Duplex ablutio pedum in unam redacta: inde factum ut tredecim pedes abluantur.*—Quibus præmissis, aiunt, nec sane videntur abesse a veritate, ablutione duodecim Subdiaconorum, ut brevitati serviretur, sublata, utrumque lavacrum in unicam ablutionem esse compactum tredecim Sacerdotum egentium, atque inde consuetudinem manasse, ut tredecim Sacerdotes singulis diebus prandio exciperet Romanus Pontifex, qui tredecim illis, quibus hac die ad mensam excipi obtigerit, etiam lavet pedes. Vide Meratum part. 2. tom. 1. Observat. Ad Gavantum pag. 1069. et seq.

59. *De Oleis Sanctis. Quis, quibusque eorum usus.* — In Romano Pontificali summorum Pontificum Clementis VIII et Urbani VIII. jussu recognito describitur ab Episcopis in Missa servandus Ordo benedicendi Oleum Catechumenorum, et Infirmorum, et conficiendi Chrismatis. Oleum Catechumenorum Ecclesia adhibet in Baptismali Fonte benedicendo, in Sacramento Baptismatis conferendo, in Ecclesiis, et Altaribus tum firmis, tum mobilibus consecrandis, in Presbyteris initiandis, in Rege, Reginaque benedicendis et coronandis. Infirmorum vero Sacro Oleo utitur Ecclesia in Sacramento Extremæ Unctionis administrando, et Campanis benedicendis. Sacrum denique Chrisma adhibet in Sacramentis Baptismi, et Confirmationis, in Consecratione Episcopi, in Consecratione itidem Patenæ et Calicis, et in Campanæ benedictione, in qua etiam una cum Chrismate oleum, ut diximus, Infirmorum adhibetur.

60. *Quibus rebus conficiatur Chrisma.* — Oleo et Balsamo Chrisma conficitur cap. unic. de Sacra Unctione. Balsamo ex Occidentali India advecto ad Chrisma conficiendum plerique omnes utuntur Europæ Episcopi; cui veri balsami est natura, vis tamen paulo debilior. De hujusmodi balsamo ex Occidentali India consilium extat celebris Martini Navarri, qui vi et natura verum esse Balsamum probat. « Eo tamen hodie ad Chrisma utitur omnis fere Europæ Ecclesia: ac esse genuinum ostendit in consiliis Martinus Navarrus: » verba sunt Christiani Lupi in Dissertatione de octava Synodo generali tom. 4. pag. 344. et Sambovius, « Balsamum, inquit, Judaicum sit, vel Indicum, perinde est. Soli quidem Judææ olim concessas has arbusculas fuisse credebatur. In Indiis tamen utrisque postea repertæ sunt, ex quibus quod exsudat adsportatur ad nostras regiones: immo et apud nos quædam invisuntur arbusculæ Balsami ex Indiis delatæ. »

61. *Chrismatis consecratio ex Traditione Apostolica.* — Referendam esse ad Apostolicam traditionem consecrationem Chrismatis Basilius nobis est Auctor, qui libro de Spiritu Sancto cap. 27. *Benedicimus autem*, inquit, *aquam baptismatis, et oleum unctionis, immo ipsum etiam, qui Baptismum accipit. Ex quibus scriptis? Nonne a tacita secretaque traditione?* Chrisma non nisi ab Episcopo conficiendum: quamobrem cum Fortunatus Episcopus in Carthaginensi secundo Concilio pag. 952. Collectionis Harduini, Presbyteros quosdam conquestus esset ausos esse Chrisma conficere, *ab universis Episcopis dictum est: Chrismatis confectio et puellarum consecratio a Presbyteris non fiant.* Quod Can. 26. Concilium Carthaginense tertium pag. 964. confirmavit: statuit enim, *ut Presbyter, inconsulto Episcopo, Virgines non consecret, Chrisma vero nunquam conficiat.* Et consonant Canones omnes relati a Gratiano in Can. *Si jubet* 1. et Can. *Presbyter* 2. 26. qnæst. 6. præter alia plura Sanctorum Patrum et Conciliorum loca apud Christianum Lupum loc. cit. pag. 1421. et apud Martene de antiqua Ecclesiæ Discipl. in Divinis celebrandis Offic. cap. 22. §. 3. pag. 259. edit. primæ. Atque idem Christianus Lupus verba illa, ex vita S. Silvestri in libro Pontificali *constituit Chrisma ab Episcopo confici*, in hunc modum interpretatur: *Vocem*, constituit, *usurpat pro constitutum utique Divino Jure declaravit.*

62. *Oleum Catechumenorum et infirmorum benedicit Episcopus. Controversia quædam inter Theologos de Oleo non benedicto ab Episcopo.* — Est etiam Episcopi Catechumenorum Oleum et Infirmorum benedicere. Nondum tamen ea est dirempta inter Theologos controversia, num ad Extremæ Unctionis Sacramentum, etsi illicite, valide tamen adhibeatur Oleum ex oliva, quod Episcopus nec benedixerit, nec sacrarit; in qua quidem controversia placet plerisque eorum sententia, qui statuunt, nihil agi adhibito Oleo non consecrato ab Episcopo, ut videre licet decis. 65. num 6. et seq. Clericati tit. de Extrema Unctione.

63. *Disciplina benedicendi Olea Feria 5. videtur introducta seculo 7.* — Disciplinam illam benedicendi Feria Quinta Majoris Hebdomadæ, et consecrandi Olea tertio introductam esse seculo a sancto Fabiano Pontifice libere profecto affirmare possemus, si genuinum monumentum illud esset, quod Gratianus refert in Can. *Litteris vestris* de Consecr. distinct. 3. Verum cum viri docti plurimis de causis spuriam eam S. Fabiani Epistolam suspicentur, et Can. 20. Concilii Toletani primi quinto seculo habiti statuatur, non esse Presbyteris conficiendi Chrismatis facultatem, idque muneris esse Episcoporum, qui possunt *omni tempore* Chrisma conficere, verisimile nobis fit, circa septimum seculum cœptum esse confici Chrisma Feria Quinta in Cœna Domini. Extat enim hoc die hujus solemnitatis mentio in Sacramentario S. Gregorii, in Veteri Ordine Romano, et apud alios Auctores, qui de Divinis Officiis per illud tempus scripserunt, et in Decretali *Quoniam* de sentent. Excommun. in 6. ubi statuitur, Feria Quinta in Cœna Domini etiam tempore interdicti conficiendum esse Chrisma, quo opus est ad baptismum, et Confirmationem administrandam; quæ duo Sacramenta etiam interdicti tempore conferuntur. Et D. Thomas 3. part. qu. 72. art. 12. ad tertium, de die, quo conficiendum est Chrisma, hæc habet: « Quia solemnis Baptismus, ad quem requiritur usus Chrismatis, in Vigilia Paschæ celebratur, congrue ordinatum est, ut per biduum ante ab Episcopo Chrisma benedicatur, ut possit per Diœcesim destinari. Dies etiam ille satis congruit ad materias Sacramentorum benedicendas, in quo fuit Eucharistiæ Sacramentum institutum. ad quod omnia alia Sacramenta quodammodo ordinantur. »

64. *Numerus Presbyterorum, Diaconorum, et Acolythorum, qui huic benedictioni adhibentur, tamquam testes.* — Denique in eodem Pontificali Romano præscribitur, ut præter Ministros, qui Episcopo inserviunt, duodecim Presbyteri, septem Diaconi, Acolythi, aliique sacræ huic cæremoniæ adhibeantur candida omnes induti veste: qui quidem mos, ut Presbyteri intersint, veluti testes, minime tamen ut Ministri, cum sit vetustissimus, inde Presbyteris elati sunt animi, ut conficiendi Chrismatis sibi quoque facultatem esse contenderent; ut advertit Martene loc. cit. pag. 240. num. 3: « Et quidem huic præsumptioni occasionem præbere potuit antiquissimus Ecclesiæ usus Presbyteros una cum Episcopo adhibendi ad Chrismatis consecrationem, si non ut cooperatores, saltem ut tanti mysterii testes. » Bellote in Observat. ad Ritus Eccles. Laudunen. pag. 794. n. 7. observat, in Ordine quodam Romano Sacerdotes appellari cooperatores; sed apposite hæc addit: « Verum cooperatores dixeris eos, qui in ipsa Consecratione Chrismatis adhibentur tamquam Ministri, et inspectores, ut est in Pontificali: solius est enim Episcopi Chrisma sacrum conficere, minime Presbyterorum ex Concilio Florentino in Decreto de Armenis, ubi materia Sacramenti Confirmationis dicitur esse Chrisma ex oleo et balsamo per Episcopum consecrato, adeo ut Presbyteri dicantur Cooperatores in hac Consecratione Chrismatis quoad solemnitatem, et ministerium, minime vero quoad essentiam; quamquam nefas sit Episcopo sub gravi peccato sacrum Chrisma conficere non vocatis, seu præsentibus Cooperatoribus Presbyteris. »

65. *Ritus benedicendi Olea apud Orientales.* — Atque hæc sunt, quæ ad Ecclesiam Occidentalem pertinent, a quibus Orientalis Ecclesiæ Ritus in quibusdam paululum differt. Græci enim in Chrismate conficiendo non modo Oleum, et Balsamum, sed ad triginta quinque Aromatum genera immiscent, vino etiam haud ita parce indicto, ut videre licet in Euchiolog. Goarii, idque nos multo antea innuimus Edict. 6. et ea de re tractat Card. de Lugo lib. 1. Respons. Moral. dub. 8. Præterea Presbyteri Græci in administrando Extremæ Unctionis Sacramento pro re nata Oleum infirmorum conficiunt, ut in eorum Euchologiis *In officio Olei sancti*; quod illis a Clemente VIII permissum est in Instructione ad Episcopos Latinos: « Non sunt cogendi Presbyteri Græci Olea sancta præter Chrisma ab Episcopis Latinis Diœcesanis accipere, cum ejusmodi Olea ab eis in ipsa Oleorum, et Sacramentorum exhibitione ex veteri ritu conficiantur et benedicantur. » Maxima etiam apud eos celebritate quondam confectum est Chrisma ab eorum Patriarcha cum Archiepiscopis, et Suffraganeis Episcopis. Quam commemorat consuetudinem Innocentius IV. Epist. ad Episcopum Tusculanum Apostolicum Legatum in collectione maxima Conciliorum P. Harduini pag. 364. « Singuli quoque Episcopi in suis Ecclesiis in die Cœnæ Domini possunt secundum formam Ecclesiæ Chrisma conficere ex balsamo quidem et Oleo olivarum, etc. Sed si suum antiquum Ritum in hoc Græci potius servare voluerint, videlicet quod Patriarcha una cum Archiepiscopis, et Episcopis ejus Suffraganeis, et Archiepiscopi cum Suffraganeis suis simul Chrisma conficiant, in tali eorum consuetudine tolerentur. » Antiquum Pontifex ejusmodi Ritum appellat, qui quidem a quibusdam tribuitur hæretico homini et ingenii perversitate in primis nobili Petro Fulloni Patriarchæ Antiocheno seculo Quinto; non quod ipse in Orientalem Ecclesiam consuetudinem conficiendi Chrismatis primus invexerit, sed quod auctor fuerit, ut quod antea propemodum secreto, magna deinceps celebritate, et populi frequentia conficeretur, ut notat Lupus loc. cit. pag. 1423. Bailletus in festo hujus diei §. 5.

66. *De insufflatione in ampullam Chrismatis et Olei Catechumenorum : ejus vetustas asseritur.* — De Benedictione et Consecratione sacrorum Oleorum et Chrismatis, quæ Feria Quinta in Cœna Domini conficiuntur, disserit Pouget in Institutionibus Catholicis tom. 2. cap. 8. §. 5. pag. 895. atque hunc ritum ostendit ab Apostolica traditione profectum : et Protestantes provocat, ut Concilium aliquod, aut quempiam afferant ex Sanctis Patribus, qui hunc Rituum observatum esse vel neget, vel improbet. Eo etiam loco ostendit, a Seculo usque quinto et sexto stetisse disciplinam illius inspirationis, qua Episcopus et Presbyteri ampullæ Chrismatis et Olei Catechumenorum semel, iterum, et tertio inhalant, itidemque iisdem seculis illum fuisse Ritum, ut Episcopi, et Presbyteri Chrisma, et Oleum jam benedictum salutent illis verbis, *Ave sanctum Chrisma; Ave sanctum Oleum.* Duo de sacris Ritibus celebres Scriptores Amalarius de Ecclesiastic. Offic. lib. 1. cap. 12. et Rupertus Abbas lib. 5. de Divinis Offic. cap. 12. docent, Chrismatis ampulla Christi Domini corpus in B. Mariæ utero formatum significari : apertam ab Episcopo, cæterisque Ministris ampullam salutari, ut innuatur, Dominum Jesum sese videndum corporaliter iis exhibuisse, quos Resurrectionis suæ testes esse voluit : eam deinde occlusam salutari a cæteris, ut significetur, Christum post Ascensionem, licet non amplius conspicuum, a nobis quotidie adorari. Theologi itidem de hoc inhalandi super Olea ritu, ac de ea salutatione ostendunt, neutrum Idololatriæ insimulari posse, quod calumniantur hæretici : ea enim aspiratione, qua Olea afflantur, exprimi ipsum super Olea Spiritus Sancti delapsum ad Jesu Christi exemplum, *qui insufflavit in Apostolos*, ut ostenderet super ipsos Spiritum Sanctum illabi, apud Joann. cap. 20. Neque mirum esse, quod res etiam salutentur inanimes. Nam et S. Andreas ubi primum Crucem aspexit, salutavit : *Salve Crux pretiosa;* et S. Paula simul oculis prospexit Bethlehem, ipsam Civitatem itidem salutavit, teste Hieronymo in Epistola, quam de ejus morte conscripsit, Gregorius pariter Nazianzenus Cathedram, Templumque salutavit in Oratione, quam in Constantinopolitano Episcopatu abdicando habuit ad Clerum. Neque nos Chrisma et Oleum *physice et absolute*, ut Theologi loquuntur, sed *relative et moraliter*, tamquam Christi Symbolum, salutamus. Vid. Bellarm. tom. 3. Controvers. lib 2. cap. 13. de Sacram. Confirmat Juvenin. de Sacram. disput. 2. de Confirmatione qu. 2. cap. 5. art. 4. num. 4. Tournely de Sacram. Confirmat. art. 3. p. 501. Edit. Parisien. Witasse de Sacram. Confirm. tom. 2. part. 5. art. 1. pag. 507. Videndus etiam Bellotte citato Opere pag. 791. num. 4. qui de Salutatione illa loquens, qua a duodecim Presbyteris sancta olea salutantur, et de osculo, quod Sacris ampullis, quibus Olea continentur, ab iisdem Sacerdotibus defertur, hæc omnia jure optimo fieri ait : « Debetur enim rebus sacris reverentia ratione sanctitatis, quia ex eo quod ad cultum Dei deputantur, divinum quiddam in se habere censentur : unde honor, qui iis defertur, suapte natura redundat in Deum. »

67. *Vetus disciplina reconciliandi hac die Pœnitentes. Ternæ olim Missæ celebrabantur.*—Post sacrorum Oleorum benedictionem et Consecrationem in Pontificali Romano præscribitur cæremonia, qua eadem hac Feria Quinta Pœnitentes, qui primo Quadragesimæ die Ecclesia publice pulsi fuerant, reconciliantur, quæ quidem cæremonia non in Romano solum Pontificali reperitur, sed etiam perquam vetus est. Constat enim, hac die olim fuisse consuetudinem ternas celebrandi Missas, quarum prima erat pro Pœnitentibus reconciliandis, secunda pro sacris oleis benedicendis, tertia denique in memoriam instituti a Christo Domino Eucharistiæ Sacramenti. Ternis autem illis Cæremoniis in unum contractis sua quique unius Missæ pars assignata est. Seculo septimo, Morinus de Sacram. Pœnit. lib. 7. cap. 19. ostendit, cœptas esse Feria Quarta Cinerum publicas pœnitentias imponi. Et lib. 9. cap. 29. abunde ostendit vetustatem Ritus Ecclesiæ Romanæ, aliarumque Occidentis Ecclesiarum Pœnitentes Feria Quinta in Cœna Domini reconciliandi. De eo Ritu ita S. Innocentius Epist. 1. cap. 7. pag. 998. Collectionis Conc. P. Harduini : *De Pœnitentibus vero, qui sive ex gravioribus commissis, sive ex levioribus pœnitentiam gerunt, si nulla interveniat ægritudo, Quinta Feria ante Pascha eis remittendum, Romanæ Ecclesiæ consuetudo demonstrat.* Et S. Hieronymus Epist. ad Oceanum de Pœnitentia Fabiolæ pag. 455. « Quis hoc crederet, ut post mortem secundi viri in semetipsam reversa, etc., saccum indueret, ut errorem publice fateretur, et tota urbe spectante Romana, ante diem Paschæ in Basilica quondam Laterani, qui Cæsariano truncatus est gladio, staret in Ordine Pœnitentium, Episcopis, Presbyteris, et omni populo collacrymantibus, sparsum crinem, ora lurida, squallidas manus, sordida colla submitteret? » Notat Morinus, eos Pœnitentes reconciliari consuevisse, qui pœnitentiæ suæ tempus expleverant, vel qui ab Ecclesia gratiam impetraverant, ut, etiam pœnitentiæ tempore nondum expleto, reconciliarentur. De reconciliatione Pœnitentium Feria Quinta in Cœna Domini agit Martene lib. 1. part. 2. de ant. Eccl. Ritibus cap. 6. art. 4. et Tractatu de antiqua Eccl. Disciplina in Divinis celebrandis Offic. cap 22. §. 2.

68. *Varia Pœnitentium genera. Quarumdam in Galliis Ecclesiarum disciplina, quæ etiamnum viget de repræsentandis in hac die Pœnitentibus.* — Nobis non est in animo tractatum conscribere de publicis veterum Christianorum Pœnitentiis, nec de variis Pœnitentium generibus, quorum quidam *Auditores* appellabantur; qui sacco et cilicio induti extra Ecclesiam detinebantur, eamque prohibebantur ingredi; alii nomine *Substrati* ex auditorum classe egressi, in ultima tantum Ecclesiæ partem admittebantur, nec aderant nisi Missæ Catechumenorum, hoc est usque ad Offertorium; tunc enim Ecclesia excludebantur, ne ineffabilibus adessent Mysteriis; alii denique *citra oblationem Communicantes* appellabantur, et *substratorum* classe

ad hanc tertiam transgressi, quibus integræ Missæ licebat adesse, quin tamen Eucharistiæ participes fierent. Ne illud quidem examinandum suscipimus, num, quemadmodum ob tria illa gravissima crimina infidelitatis, luxuriæ et homicidii publica pœnitentia imponebatur, ut constat ex Tertulliano, Paciano, et Gregorio Nazianzeno, ita publica etiam peccati confessio injungeretur. Ceterum credimus, si peccatum publicum esset, publicam postulari consuevisse ab Ecclesia confessionem; contra vero in pœnitentia publica pro peccatis occultis, non publicam confessionem esse postulatam, nisi forte ipse Pœnitens ultro se oneri subjiceret, aut Episcopus in Fidelium utilitatem et ædificationem id sibi putaret a Pœnitente exigendum, quod erudite ostendit Cabassutius Dissertatione edita in notitia Conciliorum. Nulla enim umquam Ecclesiæ major cura fuit, quam ut ne occulta peccata Sacerdotum fidei a Pœnitentibus commissa enuncientur, et ut Confessionis sigillum diligentissime custodiatur. Itaque quamquam ex publica pœnitentia nec crimen ullum, nec, si quod fuisset, criminis qualitas argui poterat; nam ab omni peccato vacui, vel leviculæ culpæ affines etiam publicam pœnitentiam subibant; tamen veteres Patres, si qua sibi oboriebatur dubitatio, ne indicta alicui pœnitentia publica ad occulti suspicionem criminis patefieret aditus, vel iisdem temporibus, cum publicæ pœnitentiæ doctrina floreret, haud ægre publicam cum privata pœnitentia commutabant; quod probat Morinus de Pœnit. lib. 5. cap. 8. num. 5. Itaque ut rem in pauca conferamus, præceptum dicimus esse Apostoli in Epistola prima ad Timotheum cap. 5. versu 20. ut publici peccatores publice arguantur *Peccantes coram omnibus argue, ut et cæteri timorem habeant:* Concilium autem Tridentinum sess. 24. cap. 8. publicam quidem statuisse peccatoribus publicis pœnitentiam, sed tamen Episcopis permisisse, ut, si videretur, in occultam privatamque permutarent. « Quando igitur ab aliquo publice et in multorum conspectu crimen commissum fuerit, unde alios scandalo offensos, commotosque fuisse non sit dubitandum, huic condignam pro modo culpæ pœnitentiam publice injungi oportet, ut quos exemplo suo ad malos mores provocavit, suæ emendationis testimonio ad rectam revocet vitam. Episcopus tamen publicæ hoc pœnitentiæ genus in aliud secretum poterit commutare, quando ita magis judicaverit expedire. » Sanctæ hujus Synodi vestigiis insistens magnus ille Disciplinæ Ecclesiasticæ assertor et vindex Sanctus Carolus Borromæus tertio et quinto Mediolanensi Concilio, jussit, Parochos proximo ante Quadragesimam mense ad Episcopum publicorum peccatorum nomina afferre, ut peccatores ejusmodi ab Ecclesia incunte Quadragesima pulsi, Feria Quinta in Cœna Domini ad Romani Pontificalis præscriptum in gratiam Ecclesiæ reciperentur; quod etiam a Benedicto XIII. Pont. Max. de nobis optime merito, dum Beneventanam Ecclesiam regeret, factitatum comperimus. Bellotte ad Rit. Eccl. Laudunen. pag. 787. num. 4 narrat, eos Presbyteros, qui in Cathedrali Laudunensi Publicorum Pœnitentium Feria IV. Cinerum partes egerant, *qui in capite jejunii in Spiritu humilitatis, et animo contrito Pœnitentium personam sibi induerant*, Feria V. in Cœna Domini e choro egressos venire in Capitulum, ut generalem ibi peccatorum absolutionem consequantur. Testatur etiam, in matricibus Ecclesiis eam fuisse quondam consuetudinem, ut plebis nomine fieret confessio, qua peccatorum omne genus contineretur, eaque peracta Populo generalis impertiretur absolutio. Morem hunc ait etiamnum retineri in Diœcesi Laudunensi, et in omnibus ejus Parochiis: nam Ecclesiæ Rector plebis nomine generalem omnium peccatorum Confessionem facit, singulaque peccata nominat juxta formam, quæ in eo Rituali præscribitur, omnesque monet, ut *Confiteor recitent;* quo recitato, generalem Populo absolutionem impertit. Publicam autem absolutionem hujusmodi veram esse peccatorum remissionem negat, sed solam esse cæremoniam; quamquam nonnulli eam inter Sacramentalia collocant, ac per illam peccata venialia deleri existimant. Hanc vero cæremoniam perutilem esse ait, ut populus de recta ratione confitendi peccata doceatur, et audientibus alicujus refricetur peccati memoria, quod Sacerdoti confiteantur, ut debent.

69. *Olim per se ipsi Romani Pontifices has omnes cæremonias exequebantur. In Vaticana Basilica consecrantur olea a Cardinali Archipresbytero.* — Eas omnes, quas commemoravimus, cæremonias celebrandi Missam, reconciliandi Pœnitentes, consecrandi Olea, et abluendi pauperum pedes ipsi per se quondam Romani Pontifices hac die exequebantur. Constat id ex Ordine Romano Decimo, quem seculo Undecimo scriptum edidit Mabillonius in Museo Italico tom. 2. Eosdem item Ritus omnes descriptos reperias in Ordine Romano decimoquarto, cujus auctor Cardinalis Cajetanus Bonifacii VIII. Nepos. In eo Ordine num. 83. ubi Oleorum consecrandorum traditur Ritus, salutationem illam invenias: *Ave Sanctum Chrisma; Ave Sanctum Oleum:* quam etiam affert Ordo Romanus decimusquintus Petri Amelii num. 66. apud Mabillon. cit. tom. 2. Musei Italici. Nunc vero a Cardinali Romæ Vicario sacra Olea in Lateranensi Basilica conficiuntur. In Vaticana autem Basilica consecrantur a Cardinali Archipresbytero, qui si ad Episcopalem gradum non ascenderit, mandat alicui Episcopo, ut ea conficiat, ex Joannis XIX. Pont. Max. privilegio, qui Episcopo Sylvæ Candidæ, ad cujus Diœcesim illa Vaticani pars pertinebat, ubi ea Basilica excitata est, facultatem concessit Olea sacra in eadem Basilica conficiendi, teste Mabillonio in Commentario in Ordinem Romanum cit. tom. 2. Musei Italici pag. 71.

70. *Bulla in Cœna Domini publicatur a Romano Pontifice. Vetus hæc disciplina, cujus initium statuendum est ante annum* 1295. *Olim non solum in Cœna Domini, sed etiam die Ascensionis, et die Dedicationis Basilicarum SS. Apostolorum Petri et Pauli publicari consueverat.* — Bullam celeberrimam publicat hac die

Romanus Pontifex, quæ Bulla in Cœna Domini appellatur. Quod apud D. Thomam nulla ejus fiat mentio, quidam putant anno 1420 sub Martino V. tum primum eam publicari cœptam, cum in Constantiensi Concilio condemnati fuerunt Bohemorum errores. Ita Sotus in 4. Sentent. dist. 22. quæst. 2. art. 3. concl. 5. Verum cum Toletus Cardinalis se in Vaticana Bibliotheca vidisse testetur Bullam in Cœna Domini, quam publicaverit Gregorius XI. eam propterea Martino V. antiquiorem esse oportet. Gregorius enim Undecimus vivebat anno 1371. illumque non primum fuisse constat, qui Bullam ejusmodi ediderit. Vid. Tolet. Card. lib. 1. Instruct. Sacerdot. cap. 19. num. 4. et Fragosius de obligatione Summi Pontific. disput. 3. num. 1. in Biblioth. Pontif. tom. 5. et Gibalinus in Synopsi Censurarum §. *Hujus Bullæ*. Neque enim Cardinalis Toleti testimonio quidquam fidei detrahi potest propter doctissimi viri gravitatem et dignitatem, cum insuper testimonium accedat Petri Amelii Pœnitentiarii et Bibliothecarii Gregorii Papæ XI. qui in Ordine Romano apud Mabillonium §. 64. eam describit cæremoniam, qua etiamnum in publicanda Bulla in Cœna Domini utimur. Cardinalis etiam Cajetanus, qui vixit sub Bonifacio VIII. cum in suo Ordine Romano 14. §. 92. Ritum hunc describat, atque etiam veluti ætate sua antiquiorem proponat, manifesto ostendit, ejus initium ante annum 1294. quo Bonifacius VIII. Pontifex creatus fuit, omnino referendum esse. Quamobrem fateri oportet, vetustissimum esse ejusmodi Ritum, cujus origo obscura plane sit. Illud vero non prætermittendum, in more quondam positum fuisse, ut semel, iterum, ac tertio ea Bulla singulis annis publicaretur, Feria V. in Cœna Domini, Ascensionis Festo, et in die Dedicationis Basilicarum Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli 18. Novembris, teste Joanne Andrea in cap. *Quod olim* de Judæis, et cap. *Ut Officium* de Hæret. in 6. Eam vero trinam publicationem ad unicam esse redactam, quæ fit hac Feria Quinta, unde et Bullæ nomen inditum *in Cœna Domini*, tradunt Cardinalis, et Joannes Ananias eodem cap. *Quod olim* de Judæis.

CAPUT VII.

DE FERIA SEXTA IN PARASCEVE.

1. *Cur Feria sexta majoris Hebdomadæ dicatur Feria sexta in Parasceve.* — De quo hactenus dicere loquuti sumus, is Feria quinta in Cœna Domini appellatur. Nunc ad eum diem sermonem nostrum convertimus, qui vocatur Feria Sexta in Parasceve, cujus origo nominis ex eo ducitur, quod Hæbræi, ut Sabbatho insequenti ab omnibus curis vacui, omnibusque negotiis expediti essent, edulia, et quicquid sibi opus erat, hac die parabant; qui eis ab Apostolicis usque Temporibus Jesu Christi Passioni, et morti commemorandæ destinatus fuit. Itaque, ut instituti nostri ratio postulat, primum de Christi Domini nostri Passione et morte, quanta possumus brevitate et perspicuitate disseremus, totiusque rei tractationem in quasdam dividemus partes.

2. *Narratio ex Evangelio a trajectu torrentis Cedron ad sudorem Sanguinis in horto, quæ est prima pars Passionis Christi.* — Dicto hymno, seu cantico illo, de quo supra verba fecimus, torrentem Cedron trajecit Jesus cum Discipulis suis, venitque ad Montem Olivarum, ubi de Passione sua, de Apostolorum fuga, ac de sua Resurrectione omnia prædixit. Cumque in locum quemdam pervenisset, qui appellabatur Gethsemani, ingressus Jesus in hortum Discipulos remanere jussit, dum ipse ad orandum pergeret; adductisque secum Petro, Jacobo, et Joanne, tædio captus magno in mœrore cœpit esse, et pavore: tum ab ipsis ad jactum lapidis cum recessisset, in genua provolutus, oravit Patrem, ut, si ei liberet, a se illum Calicem amoveret; ita tamen, ut non quod ipse peteret, fieri vellet, sed omnia ad arbitrium Patris voluntatemque referret. Deinde humo erectus, Discipulos somno captos deprehendit, quos ad vigilantiam, et orationem cohortatus, iterum ut oraret ab eis secessit, eademque plane obsecratione idem, quod modo diximus, a Patre precatus est. Cumque se iterum ad Discipulos contulisset, eosque invenisset somno itidem consopitos, rediit illic unde venerat; ac tertio in eumdem plane modum easdem preces ad Patrem fundenti adfuit Angelus e Cœlo, qui pavore jacentem erexit. Delapsus denique in quamdam veluti agoniam, longiusque, et vehementius orationem suam protrahens, sanguineo cœpit sudore perfundi; cujus veluti guttæ in terram decurrerunt. Tertio demum rediit ad Discipulos, quibus dixit, ut dormirent, ac quiescerent; sibi jam horam adesse, eumque prope esse, qui se proderet. Quaresmius elucidat. Terræ Sanctæ lib. 4. cap. 7 tom. 2. etiamnum demonstrari ait locum, ubi tres illi Apostoli constiterunt, quo pii Fideles devotione ducti se conferunt: et cap. 9. locum ipsum describit, quem Fideles pari, qua locum, ubi secessit Jesus ut oraret, pietate venerantur.

3. *De Christi tædio.* — De Christi tædio, et mœrore ita Matthæus cap. 26. versu 38: *Tunc ait illis* (Jesus Apostolis): *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Marcus cap. 14. versu 33: *Et assumit Petrum, et Jacobum, et Joannem secum, et cœpit pavere, et tædere, et ait illis: Tristis est anima mea usque ad mortem.* Et Lucas cap. 22. versu 43: *Et factus in agonia prolixius orabat.*

4. *Verus fuit Christi mœror. Pulcherrima D. Thomæ doctrina de animi motibus in Christo. Quomodo concilientur ea de re veteres patres ex Thomassino.* — Vero mœroris, et tristitiæ sensu Jesum Christum esse commotum, luculenter ostendit Augustinus in Psalm. 93. cujus ea sunt verba sane pulcherrima: *Tristitiam sic assumpsit, quomodo carnem. Nolite enim putare, quia hoc dicimus non fuisse tristem Dominum: Si enim hoc dixerimus, quia non erat tristis, cum Evangelium dicat,* Tristis est anima mea usque ad mortem; *ergo et quando dicit Evangelium,* Dormivit Jesus, *non dormivit Jesus; et quando Evangelium dicit,* Manducavit Jesus, *non manducavit Jesus, etc. Quidquid ergo de illo scriptum est, fratres, factum est,*

verum est. Ergo tristis fuit ? Prorsus tristis, sed voluntate suscipiens tristitiam, quomodo voluntate suscipiens carnem ; quomodo voluntate carnem veram, sic voluntate tristitiam veram. Ostendit Divus Thom. 3. part. qu. 15. art. 4. eosdem in Christo, qui in nobis, fuisse, sed alio quodam modo animi motus et affectiones. Nam quidam in hominum animis interdum motus excitantur, qui ad ea feruntur, quæ cum eo pugnant, quod honestum et licitum est. Id vero cadere in Christum minime potuit. Interdum etiam motus animi judicium rationemque pervertunt ; contra omnes in Christo affectiones et appetitus nonnisi ad arbitrium nutumque rationis oriebantur. Sæpe vero affectiones et motus ejusmodi non intra appetitus sensitivi fines sese continent, sed vi rationem secum trahunt ; in Christo autem humanæ naturæ motus ita intra appetitus sensitivi fines consistebant, ut rationi minime obstarent. Et art. 6. affert illa Matthæi verba : *Tristis est anima mea usque ad mortem*, ostenditque, Christum vero mœrore oppressum fuisse : quemadmodum enim delectatio divinæ contemplationis ita per virtutem divinam in mentem Christi continebatur, ut nihil ex ea sensivitas vires pertingeret, verosque dolores, et cruciatus propterea Christus cum acerbissimo sensu pertulerit, ut alibi demonstrabimus ; sic cum in appetitu sensitivo non modo dolor esset, sed etiam tristitia, et Christus quidpiam vel noxium sibi, ut Passionem, et mortem suam timere potuerit, vel noxium cæteris, ut peccatum Discipulorum, aut Judæorum scelus, qui nefarie illum necarunt ; inde fit, ut Christus in vero fuerit mœrore, sensibilique tristitia, item ut verum, sensibilemque dolorem perpessus est. Ad hunc igitur modum disserit Angelicus Doctor sequutus veteres Patres, quorum testimonia congerit Thomassinus Theologicorum Dogmat. tom. 2. lib. 4. cap. 11. atque num. 18. sententias et dicta Patrum, quæ inter se videntur discrepare, ita concilianda esse, ut si qui humanas affectiones Christo negent, rursus alii tribuant, hi de Christo ut homine, illi ut Deo loquuti esse censeantur. *Hinc affectum fuisse metu, aut mœrore, alii annuunt, alii renuunt, nempe illi de homine, ii de Deo verba faciunt.* Si qui vero, cum de Christo loquuntur etiam ut homine, humanas illi affectiones tribuunt, aut ab eo abfuisse autumant ; altero modo de animi motibus loquuntur, qui rationem perturbant, altero de iis affectionibus, quæ rationis parent imperio. *Rursus mortem timuisse, de eaque impendente turbatum, tristatumve esse, hi consentiunt, illi dissentiunt : nimirum de prælusorio, et obnoxio statimque dissipabili per mentis imperium tristitiæ sensu omnes consentiunt ; de vehemente, et contumaci, rationisque frænorum impatiente, omnes dissentiunt.* D. Hieronymus de tristitia, et mœrore Christi ita scribit in cap. 26. Matthæi pag. 218. *Contristabatur autem non timore patiendi (qui ad hoc venerat ut pateretur, et Petrum timiditatis arguerat) sed propter infelicissimum Judam, et scandalum omnium Apostolorum et reflectionem populi Judæorum, et eversionem miseræ Hierusalem.* Et cum eo consentit D. Ambrosius in Lucam lib. 10. cap. 22. num. 5. p. 1516. *Dolet ergo, Domine, non tua, sed mea vulnera, non tuam mortem, sed nostram infirmitatem ; et nos æstimavimus te esse in doloribus, cum tu non pro te, sed pro me doleres : infirmatus enim es, sed propter peccata nostra.*

5. *Oratio Christi in horto.* — De Christi Oratione in horto hæc habet Matthæus cap. 26. versu 39 : *Procidit in faciem suam, orans et dicens : Pater mi, si possibile est, transeat a me Calix iste : verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu, etc. Iterum secundo abiit, et oravit dicens : Pater mi, si non potest hic Calix transire, nisi bibam illum, fiat voluntas tua, etc. Et relictis illis iterum abiit, et oravit tertio, eumdem sermonem dicens.* Marcus vero cap. 14. versu 35 : *Procidit*, inquit, *super terram, et orabat, ut si fieri posset, transiret ab eo hora, et dixit : Abba Pater, omnia tibi possibilia sunt, transfer Calicem hunc a me : sed non quod ego volo, sed quod tu.* Et Lucas cap. 22. versu 41 : *Et positis genibus orabat dicens : Pater, si vis, transfer Calicem istum a me : verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.*

6. *Calix quid significet in sacris paginis.* Transeat a me Calix iste, *pones Hebræos formula erat solemnis in conviviis. Duplex in Christo voluntas explicatur.* — Apud Syros illa vox *Abba* idem quod Pater significat. Quamobrem Divus Paulus ad Roman. cap. 8. *Accepistis*, inquit, *Spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus, Abba, Pater.* Ac Hebræi, qui græca utebantur lingua, Syriacam vocem *Abba* retinuerunt qua filii parentes salutabant : qua voce servis non licebat dominos suos compellare, ut observat Lamy Harm. Evangel. lib. 5. cap. 26. num. 43. Calix in Sacris paginis ponitur pro cruciatu et pœna ; Isaia cap. 51. vers. 17. Psalm. 10. vers. 7. Psalm. 74. vers. 9. Cum vero Christus a Patre precatus fuerit, ut si fieri posset, a se Calix amoveretur : *Transeat a me Calix iste :* ad eam consuetudinem id est referendum, qua in solemnibus conviviis ex præscripto Religionis agitari solitis, plenum vini poculum omnibus convivis præbebatur, ex quo omnes in orbem paululum vini degustabant ; si cui vero vel non liceret, vel non liberet bibere, is sese excusabat dicens, *Transeat a me Calix*, ut observat Calmetus in cap. 26. Matthæi vers. 39. Sed illuc maxime advertendus nobis est animus, binas in Christo Jesu fuisse voluntates, Divinam, et humanam ; duos item intellectus, Divinum pariter, et humanum. Nam cum ex duplici constaret natura, Dei nimirum, et hominis, suam cuique naturæ proprietatem fuisse oportet, ut naturæ Divinæ nihil omnino deesset, quod Dei sit ; et humana omnibus prædita esset facultatibus, quæ, excepto peccato, ad humanitatem pertinent ; quemadmodum in sexta OEcumenica Synodo definitum fuit sub Agathone Pontifice cujus Epistolam in eo Concilio recitatam Patres approbarunt adversus Monothelitarum errores. Atque humana quidem voluntas duas in partes dividitur, quarum altera rationalis dicitur, altera sensitiva, quam communem habemus cum cæteris animantibus. Et quamquam rationalis tantum appetitus vere ac proprie voluntas appellari possit, interdum tamen etiam appeti-

tus sensitivus dici solet voluntas : et sane pueri, qui ratione nondum utuntur, quædam expetere, quædam rursus aspernari videntur, ut cujusque rei vel voluptate trahuntur, vel fastidio absterrentur. Fuit itaque in Christo humana voluntas, nec rationalis tantum, sed etiam sensitiva, humana enim prædita fuit natura quæ naturam animantis complectitur, quemadmodum species continet genus; sensus autem, et appetitus sensui respondens ad perfectionem animantis pertinet. Porro etsi in Christo esset Divina simul et humana voluntas tum rationalis, tum sensitiva; tamen inter eas voluntates nulla umquam pugna extitit, nulla contentio; rationalis enim in eo voluntas semper cum divina voluntate consensit, nec rationali voluntate, quatenus rationalis est, seu quatenus movetur judicio, et deliberatione rationis, Christus quidquam voluit, quin esset voluntati Divinæ consentaneum. Quod autem ad sensitivam voluntatem pertinet, cum ea nunquam a rationali dissenserit, propterea inter sensitivam voluntatem et Divinam fuit in omni re summa consensio. Etsi enim sensitiva voluntas, proprio quodam ac naturali motu percita, ea expetebat, quæ sensus propria essent, fugiebatque contraria, atque inde interdum fieri potuit, ut Divina rationalisque voluntas quiddam vellent ab eo, quod vellet sensitiva, diversum; nulla tamen oriebatur inter eas voluntates discordia; ita enim earum unaquæque movebatur, ut neque rationalis, ut in cæteris hominibus justis, a sensitiva impediretur, aut retardaretur, neque sensitivam rationalis voluntas reprimeret, nisi quantum suo vellet imperio. Ut paucis concludamus, Christus Divina et rationali voluntate ita sensitivam moveri volebat, ut naturæ quidem suæ ordinem teneret, sed sub dominatu esset rationis, eique in omni re obtemperaret, neque adversus rationem perturbationem ullam excitaret. Hæc communis est Theologorum omnium doctrina, quam disertissime tradit S. Thom. 3. part. qu. 18. art. 1. usque ad finem. Ad Catholicam Fidem ita pertinet, ut nefas sit ab ea dissentire. Quapropter Agatho Summus Pontifex in Epistola ad sextam Synodum, Actione sexta : *Prædicamus*, inquit, *in Christo duas voluntates non contrarias, juxta quod impii asserunt Hæretici, sed sequentem ejus humanam voluntatem, et non resistentem, sed potius subjectam Divinæ ejus, atque Omnipotenti voluntati.* Et sane quod hactenus diximus, ipsa Christi Oratione confirmatur. Ait enim : *Transeat a me Calix iste;* et rursus : *Non sicut ego volo :* quibus verbis humanam voluntatem non rationalem, sed sensitivam exeruit, quæ a morte, et Passione, tamquam formidolosa, et naturæ adversa refugiebat. Cum autem dixit : *Sed sicut tu vis :* voluntatem Divinam exeruit, quam communem habebat cum Patre. In illis autem verbis, *non mea, sed tua voluntas fiat*, rationalis voluntas ostenditur prorsus cum Divina consentiens, qua monemur de recta ratione Deum obsecrandi, ut a nobis mortem prohibeat, et a gravissimis doloribus liberet.

7. *An omnis Oratio Christi exaudita sit. Quid dicendum de illa Oratione :* Transeat a me Calix iste. — Quæstionem proponit idem D. Thomas 3. part. qu. 21. art. 4. num omnis Christi Oratio semper exaudita sit a Patre; atque, esse Orationem nihil aliud, quam voluntatem humanam ad Dei voluntatem relatam; proindeque tunc dici orantis exaudiri voluntatem, et preces, cum Dei adimpletur voluntas. Addit, hominis voluntatem proprie esse eam, quæ recta ratione, et maturo judicio ducitur; nec vere dici posse, nos quidpiam velle absolute, quod sensitiva voluntate velimus; tunc enim volumus, non absolute, sed *secundum quid :* concluditque, Christi Domini, qui voluntate rationali nihil voluit, præterquam quod noverat Deum velle, omnem licet humanam impletam esse voluntatem, omnemque item ejus orationem exauditam esse. At verba illa, de quibus agimus expendens, *transeat a me Calix iste*, docet, si juxta quorumdam Sanctorum Patrum sententiam ita intelligenda sint, ut Christus significare voluerit, sese velle alios Martyres suæ Passionis imitatores fieri, aut si iis verbis precatus est illud a Deo, ne timore mortis perturbaretur, in utroque sensu, quod petiit, omnino esse impletum. Si vero ea verba juxta aliorum sensum accipienda sint, tamquam significantia Christi desiderium, ut a se Calix Passionis summoveretur, aut per ea Christum petiisse, ne sibi a Judæis Calix ille traderetur, profecto non id, quod oravit, factum est : ratio enim obstitit petitioni; nec voluit, ut ea impleretur, illud potius voluit, ut de ejus voluntate naturali, et sensu, qui hominem ostendebat, moneremur.

8. *Ea oratio*, Transeat a me, *etc., fuit sensitivi desiderii significatio, nec a rationali et deliberata voluntate profecta; idcirco non exaudita.* — Rem ut paucis expediamus, ea Christi exaudita est oratio, quæ a rationali et deliberata proficiscebatur voluntate, qua impleri volebat voluntatem Patris. *Iterum secundo abiit, et oravit dicens : Pater mi, si non potest hic Calix transire, nisi bibam illum, fiat voluntas tua.* Neque vero deliberatæ huic voluntati ea obstitit conditio, *Si non potest hic Calix :* neque eadem voluntas censeri potest suspensa, aut non absoluta propter ea verba, *Si possibile est, transeat a me Calix iste*, aut propter illa, *Si vis, transfer Calicem istum a me.* Christus enim probe noverat, eam conditionem, *Si non potest hic Calix*, mutari nullo modo posse propter æternum Patris Decretum; eamque conditionem. *Si possibile est*, aut *Si vis*, impleri non posse. Pater enim volebat, ut Filius pro salute humani generis moreretur. Igitur non est exauditum, quod a sensitiva voluntate profectum est, *Transeat a me Calix iste;* quo non absoluta voluntas, quinimmo ne vera quidem aut propria oratio, sed naturalis et sensitivi desiderii significatio continebatur. Videatur Sylvius in 3. part. D. Thom. tom. 4. quæst. 21. art. 4. ubi egregie suo more, quæ in hoc et præcedenti numero docuimus, explicat et confirmat.

9. *Historiam de sanguineo sudore quidam falsa pietate ducti ex Evangelio expunxerunt. Verus Sanguis e Christi Corpore manavit.* — Ut primam Passionis Jesu Christi partem absolvamus, de Angeli apparitione,

qui ei addidit animum, et de sanguineo sudore nunc pauca dabimus. Nam in lib. 4. de Canonizat. Sanctorum part. 1. cap. 26. hoc argumentum fuse pertractavimus. Ibi S. Hilarium sequuti observavimus, quosdam Christianos inani pietate ductos, historiam de sudore sanguineo, et de Angeli adventu ex Evangelio Lucæ sustulisse, veritos, ne ea Christi hostes abuterentur; nefas vero esse de ea dubitare, quam vetustissimi Ecclesiæ Patres genuinam et Canonicam compererint, et amplexi fuerint; cum præsertim Sancta Tridentina Synodus sess. 4. pronuntiaverit, integros Sacræ Scripturæ libros cum omnibus suis partibus, prout in Ecclesia Catholica legi consueverunt, et in vulgata editione habentur, pro Sacris et Canonicis esse suscipiendos. Vid. Tillemon. Vita Jesu Chr. Not. 28. Igitur, ut paulo ante diximus, apparuit Angelus e Cœlo delapsus Christo Domino addens animum: sicut enim se subjecit potestati hominum, a quibus Cruci affixus est, ita se dolori tradidit, ut iisdem suus animus commoveretur affectibus, quibus quilibet pius vir in ejusmodi discrimine obnoxius est. Ita enim se probavit hominem adversus futuros de veritate carnis suæ errores. Quasi autem divinitatis in se habitantis virtute destitutus, et aliquantisper Angelis minor factus, opus habuit Angelorum solatio. Iterum hic dicimus, aliquos Orthodoxos historiam de sudore sanguineo, et Angeli adventu sustulisse, quia eo Evangelii loco abutebantur Ariani ad detrahendam Christi Divinitatem, quasi in ejus humanam naturam, quæ Divinitati unita esset, tanta tristitia cadere non posset. Sunt aliqui etiam nunc, qui verba illa expendentes, *Et factus est sudor ejus sicut guttæ Sanguinis decurrentis in terram*, proverbio quodam, aut emphasi dicta opinantur, ut amarissimi fletus vis, lacrymarumque copia significetur. Disputant etiam, si verus Sanguis e Christi membris manavit, utrum id miraculo sit adscribendum. In nostro Opere, quod modo memoravimus, historiam de Sanguineo sudore semper Canonicam habitam esse docuimus; omnemque antiquitatem de textus sinceritate fidem facere; qui vero e Sacris Codicibus eam historiam expunxerunt, non alia eos ratione defendi posse, quam quod optima voluntate id fecerint. Verus autem fuit Sanguineus sudor; nam vox illa *Sicut* non semper veritatem negat, immo persæpe confirmat. Ad Auctores, quos ibi allegavimus, adjicito Lamy Harm. Evang. lib. 5. cap. 26. et Clotzium Heterodoxum Scriptorem Tractatu *de sudore Domini Nostri Jesu Christi Sanguineo*, qui Exercit. 4. num. 1. et sequent. auctoritate Veterum Patrum demonstrat, sudorem illum vere fuisse Sanguineum, et particulam *sicut* dici quidem posse similitudinis, *sed quæ non ad Sanguinem, sed ad guttas, sive grumos referatur hoc sensu: Fuit sudor ejus Sanguineus similis guttis, quia guttatim decurrebat; guttis, inquam, non quibuscumque, sed crassissimis, et concretis.* Et Exercit. 12. sudorem hunc Sanguineum miraculo contendit esse adscribendum. Consentit cum eo Sagittarius item Heterodoxus Harmon. Hist. Pass. Chr. tom. 1 part. 2. cap. 3. pag. 349. et sequent. In eo tantum dissentit, quod num. 62. in eam opinionem, cui plures etiam favere videntur Catholici, propensiorem se esse ostendit, ut propter acerbissimum animi mœrorem, et gravissimam luctam Sanguis concretus ita intumuerit, ut necessario per sudorem eruperit. Antonius Bineus tom. 2. de Morte Christi lib. 2. cap. 2. n. 34. observat Historiam de Angeli adventu, et de sudore Christi Sanguineo ab aliquibus codicibus abfuisse Hilarii et Hieronymi ætate, ut testatur hic lib. 2. adversus Pelagianos, ille lib. 10. de Trinitate; ac propterea dispiciendum, utrum antea in Codicibus ea haberetur historia, et inde fuerit ablata, an vero ex integro addita fuerit; cumque causam habeamus, quamobrem verisimile sit, fuisse eam historiam expunctam, nec quidquam causæ sit, cur adderetur, facile quivis intelligat, eam olim fuisse in Codicibus, et inde improvido sane et inconsulto consilio fuisse ablatam. Quod quidem argumentum nobis omnino probatur; minime tamen illud quod idem Auctor scribit num. 39. ubi ex illa particula *sicut* probare studet, non Sanguinem e Christi corpore manasse, sed veri sudoris magnam vim erupisse, guttasque ejus fuisse magnitudinis, cujus esse guttæ Sanguinis solent. Atque hæc sunt, quæ adjicienda putamus iis, quæ in illo Opere nostro docuimus. Secunda igitur Passionis Christi pars explicanda est: sed antequam ad eam enarrandam aggredianur, illud præterire non possumus, quod inter errores Armenorum, quos Guido Carmelita recenset, et illum deprehendimus, nullum unquam Jesum Christum emisisse sudorem, humanamque a Divina natura fuisse absumtam, ut absumitur aceti gutta in mare dejecta. Aliquot etiam fuere homines pietate præstantes, qui scire sibi visi sunt, quot guttæ sanguinei sudoris e Corpore Christi manaverint, easque centum quinquaginta et octo fuisse affirmant, ut videre est apud Drexelium part. 2. de Christo moriente cap. 2. §. 4. Earum partim humum irrigasse, unde flores eruperint, quibus scriptum erat: *O mors, quam amara est memoria tua!* tradit Jacobus Marcantius in Hort. Pastor. Tractatu 3. lect. 16. proposit. 3. partim esse linteo abstersas, eumque linteum guttis illis ita imbutum magna veneratione in Monte Sancto Bavariæ custodiri tradit Gretserus de Cruce tom. 1. lib. 1. cap. 97. et Quaresmius Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib 4. cap. 14. §. 4. Nos Armenorum errorem anathematizamus: quod autem ad alias, quas attulimus, pias narrationes, sua cuique fides esto, de qua nihil detractum volumus; nec earum veritas quanti sit, examinare nobis est animus.

10. *Sequitur pars secunda Passionis ab adventu militum in horto in Christum ingruentium ad lacrymas Divi Petri.* — Cum tertio Christus, ut dictum est, ad Discipulos suos rediisset, dixit eis, ut dormirent jam, et requiescerent, tempus jam venisse, ac prope esse eum, qui se proditurus esset; et dum ita loqueretur, Cohors illi adfuit militum cum gladiis et fustibus, præeunte Juda, qui cum illos monuisset, eum esse Christum, cui osculum oppegisset, osculum Christo

obtulit. Tunc illi Jesus : Amice, quid ita huc venisti? Itane vero per osculum Filium hominis prodis? Deinde gnarus eorum, quæ futura erant, processit, et turbam interrogavit : Quem quæritis? Illi autem responderunt, se Jesum quærere Nazarenum : ubi vero Jesus se illum dixit esse, omnes ceciderunt in terram. At ii qui in ejus erant comitatu, jam tum providentes quorsum ea res evasura esset, Christum interrogarunt : Domine, gladiusne adhibendus? atque illico Simon Petrus, educto gladio, Malchum quemdam ex familia Principis Sacerdotum percussit, eique amputavit auriculam. At Jesus cessare eos jussit, et tacta aure Malchum sanavit. Principibus vero Sacerdotum, Ministris Templi, Senioribus, turbæque cæteræ exprobravit, quod tamquam ad latronem venissent cum gladiis et fustibus, ut se comprehenderent; cum toties antea docentem in Templo comprehendere potuissent. Verum hæc pro illorum furore efficere nequiverunt, quin manus in eum injicerent, et vinctum ad Annam adducerent. Tum vero Discipuli omnes fuga dilapsi Jesum deseruerunt; et adolescens quidam, qui sequebatur eum amictus Sindone, ab iis comprehensus, eadem illa Sindone qua tenebatur, rejecta, ab eorum manibus elapsus est. Annas autem vinctum duci jussit ad Caipham, ubi pessime acceptum virulentis irrisionibus, sputis, plagis, atque omnibus contumeliis ludificatum, oculis etiam objecto Velo, colaphis cædebant, et irridentes dicebant, ut sese Prophetam esse ostenderet, ac, qui se percussisset, divinaret. Simon autem Petrus, qui in domum Caiphæ introierat, semel, iterum, ac tertio Magistrum suum abnegavit; at, cum oculos ejus in se conjectos animadvertisset, inde egressus, amare flevit.

11. *Quis, et unde esset Judas Iscariotes.* — Antequam ulterius progrediamur, pauca quædam afferemus, quæ ad cognoscendum pertinent, quis qualisque fuerit quisque eorum, quos supra nominavimus. Judas appellatus *unus ex duodecim*, et a Sacris Evangelistis dicitur Iscariotes. Erat Judas unus Apostolorum : *Unus e duodecim* (inquit Chrysostomus in Serm. de proditione Judæ tom. 4.) *hæc erat caterva regalis : de hoc choro Judas egressus est.* Idem Chrysostomus ait, a patria dictum esse *Iscariotem. Judas*, inquit, *Iscariotes. Quid mihi ejus patriam dicis? utinam ipsum quoque nescire licuisset.* Hieronymus vero in cap. 28. Isaiæ, et in Matth. cap. 10. putat, Judam Iscariotem fuisse e Tribu Ephraim. Eam Hieronymi sententiam refert Baronius ad ann. Chr. 32. num. 9. qui tamen putat in vocem *Iscariotes* duas voces coaluisse, nimirum *Is*, quæ significat hominem, et *Cariote*, quod est oppidum in tribu Juda, de quo mentio fit Josue cap. 15. vers. 25. Utcumque tamen sit, facile quivis intelligat, falsam esse Ubertini et Rubii sententiam, qui Judam somniarunt fuisse Picentem, illudque nomen illi inditum a Cariotte Piceni oppidulo, nec minus eos errasse, qui Gallum, vel Germanum fuisse Judam affirmarunt.

12. *Quis ille fuerit, cui amputata fuit auricula.* — Cui vero amputata fuit auricula, cum servum fuisse Principis Sacerdotum, tradit Matthæus cap. 26. Idem docet Marcus cap. 14. quibus consentit Lucas cap. 22. Nomen autem illi fuisse Malchum a Joanne cap. 18. compertum habemus : *Erat autem nomen servo Malchus.* Quidam putant, Malchum, cum a Christo Domino sibi esset auricula restituta, Fidem Christi amplexum esse, ut videre est apud a Lapide in cap. 26. Matth. vers. 51. §. *Denique Christus.* Sunt alii qui existimant, Malchum fuisse, qui colaphum Jesu impegerit dicens : *Sic respondes Pontifici?* Verum nos, qui de neutra istarum opinionum quippiam detractum volumus, illud monendum putamus, secundam apud nonnullos gravem difficultatem pati; constat enim, eum qui colaphum impegerit, fuisse quemdam ex Ministris, qui Annæ summo Sacerdoti adstabant. *Unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu*, Joann. cap. 18. versu 22. Cum autem Evangelista sileat illum fuisse Malchum, quem tamen paulo ante commemoraverat, videtur minime posse propugnari Malchum fuisse, qui alapa Christum Dominum percusserit, ut advertit Calmetus in Dictionar. Sacr. Script. verbo *Malchus.*

13. *Quis fuerit adolescens, qui rejecta Sindone, elapsus est e manibus satellitum.* — De illo autem adolescente, qui rejecta Sindone, e manibus eorum a quibus comprehensus erat, elapsus est, ita Sanctus Marcus cap. 14. versu 50 : *Tunc discipuli ejus relinquentes eum omnes fugerunt. Adolescens autem quidam sequebatur eum amictus Sindone super nudo, et tenuerunt eum. At ille, rejecta Sindone, nudus profugit ab eis.* Quis ille adolescens fuerit plures fuere sententiæ. Hieronymus, sive quis alius Auctor sub ejus nomine in Psalmos, et Epiphanius putarunt, illum fuisse Jacobum fratrem Domini Jesu, qui appellabatur Justus; Chrysostomus et Ambrosius, fuisse Joannem Evangelistam; Theophylactus quemdam ex iis fuisse arbitratur, qui in domo fuerant, ubi Christus Cœnam celebravit; eumque una cum Apostolis sequutum esse Christum urbe egressum, et proficiscentem ad hortum Olivarum, ut videre est apud Calmetum in cap. 14. S. Marci §. 51. Baronius ad ann. Chr. 35. §. 68. et 69. rejicit eorum opinionem, qui putant, hunc adolescentem fuisse Jacobum Domini fratrem, qui tunc temporis non adolescens, sed provecta erat ætate. Suarez in 3. part. D. Thom. tom. 2. q. 45. art. 8. disp. 34. sect. 3. in eo, quod ad S. Jacobum pertinet, Baronium sequitur, sed in eo, quod ad S. Joannem attinet, ab ejus sententia discedit : contendit enim, Joannem tunc fuisse annos natum ferme triginta, ut ne adolescens quidem dici potuerit. Tillemontius Nota 3. in Vitam S. Joannis quærit, num dici possit, adolescentem illum fuisse unum quemvis in vicinia habitantem, qui vestibus exutus in lecto jaceret : excitato autem clamore et strepitu, lecto desiluisse Sindone amictum; et domo egressum, Sindone in eorum manibus, qui se comprehenderant, relicta, aufugisse. Lamy Harmon. Evangelicæ lib. 5. cap. 27. pag. 545. ea de re ita scribit : « Quis vero fuerit hic juvenis quærere vanum est; nec enim illud sciri potest. Suspicantur quidam, fuisse Joannem

Christo dilectum : sed quare id temporis fuisset Joannes nudus, aut prope nudus: » Antonius Bineus de morte Christi tom. 2. lib. 2. cap. 4. num. 14. hanc rem fuse pertractat et concludit : « Probabilius nihil est, quam hunc juvenem ex vicina aliqua villa armorum, virorumque strepitu excitatum accurrisse, ut cerneret, cognosceretque quid ageretur intempesta nocte. Quare, quisnam fuerit, indagare nemo mortalium potest. »

14. *Difficultas de Pontificatu Annæ, et Caiphæ : cur Christus ad Annam primum ductus fuerit, D. Augustini et D. Chrysostomi sententia.*—Narrant Matthæus, Marcus, et Lucas, Jesum adductum in domum Principis Sacerdotum. Verum Joannes cap. 18. vers. 13. tradit, primo adductum in domum Annæ Soceri Caiphæ, qui eo anno Pontifex erat. *Et adduxerunt eum ad Annam primum. Erat enim Socer Caiphæ, qui erat Pontifex anni illius.* Et paulo post versu 24 : *Et misit eum Annas ligatum ad Caipham Pontificem* Sed cum Lucas cap. 3. vers. 2. narret, Joannem Baptistam prædicare cœpisse *sub Principibus Sacerdotum Anna et Caipha*, magna inde oritur controversia. Satis enim compertum est, unum tantummodo penes Hebræos summum fuisse Sacerdotem; qui si quo impedimento a sacris faciendis prohiberetur, ea provincia ad præfinitum tempus alteri cuipiam demandabatur. Quamobrem tradit Josephus Antiq. lib. 27. cap. 8. cum Matthiæ summo Sacerdoti impedimentum quoddam præter ejus voluntatem noctu supervenisset, quo detentus non potuerit sacrificare, illius tantum Sacrificii partes datas esse Josepho Ellemi filio. Baronius hoc argumentum accurate pertractat ad ann. Chr. 31. num. 8. ac putat, qui primus esset in 72. Virorum Collegio, seu Synedrio, cum appellatum esse Principem Sacerdotum, etsi esset alter ab eo longe præstantiori præditus dignitate; et ad ann. Chr. 34. num. 70. ait, Christum Jesum primum adductum esse ad Annam Synedrio Præfectum, qui cum potestatem quidem haberet cognoscendi de Prophetæ doctrina, non tamen judicandi, ferendique sententiam sine Concilio, illum ideo misit ad Caipham summum Sacerdotem, cujus erat eos convocare, quibus consultis judicium suum ferret. Sed hæc sententia Casaubono minus placet, itidemque aliis, ut videre licet apud Tillemontium nota 15. ad J. Chr. Vitam. Duo sanctitatis et doctrinæ lumina de hac re scripserunt, Augustinus et Chrysostomus; quorum alter tract. 113. in Joann. ait, Christum Dominum ad Annam primum fuisse adductum, vel quia Caiphas id consensit, vel quia adduci non poterat ad Caipham, quin ante domum Annæ transiret; qui cum Socer esset Caiphæ, jure poterat a genero ejusmodi honorem exigere. Et Chrysostomus Hom. 83. in Joannem putat, Christum ad Annam primum fuisse ductum veluti in speciem triumphi. Utramque sententiam sequitur Vossius Harmon. Evangel. lib. 2. cap. 1. § 21. ubi hæc habet : « Hoc honoris est habitum Annæ, quia foret Socer Caiphæ principis Sacerdotum; quem credibile est nihil magni sine Socero agere solere : et erat ejus domus in via, ut præterеunda foret euntibus ad Caipham, quemadmodum ait Augustinus in Joannem Tract. 113. ut verisimile sit milites voluisse oculos senis pascere ejus spectaculo, quem in triumphum ducerent, ut est apud Chrysostomum. Quibus omnibus suffragatur Lamy Harmon. Evangel. lib. 5. cap. 28. »

15. *Quis fuerit ille Discipulus notus Pontifici, qui in ejus atrium cum Jesu introivit.* — De eo, qui Petrum in domum Caiphæ introduxit, Joannes cap. 18. versu 15. hæc scripsit : *Sequebatur autem Jesum Simon Petrus, et alius Discipulus. Discipulus autem ille erat notus Pontifici, et introivit cum Jesu in atrium Pontificis.* Quærunt, quis ille Discipulus fuerit, qui notus erat Pontifici, et Petrum in ejus domum introduxit. *Exivit ergo Discipulus alius, qui erat notus Pontifici, et dixit ostiariæ, et introduxit Petrum.* Sic enim eodem loco pergit Joannes. D. Hieronymus Epist. 96. alias 26. putat, fuisse eumdem Joannem Evangelistam, qui propter generis claritatem notus esset Pontifici : verum Baronius ad ann. Chr. 34. num. 71. in eo quidem consentit, quod Joannes Petrum in domum Caiphæ introduxerit, negat tamen propter nobilitatem fuisse notum Pontifici. Joannes enim piscator erat, et sarciendis retibus erat intentus, cum a Christo simul cum Jacobo Zebedæi fratre suo vocatus est, Matth. cap. 4. Div. Thomas in cap. 18. Joann. lect. 3. ait, Joannem propterea notum fuisse Pontifici, quod seu Pater ejus, seu quivis alius affinitate, vel cognatione illi proximus in familia esset Pontificis. Liranus in cap. 18. Joann. hæc habet. « Dicunt aliqui, quod Joannes erat peritus in Lege, et propter hoc habebat notitiam cum Pontifice. Sed hoc non est verisimile, quia erat piscator, et de navi a Christo vocatus fuerat, etc. Ideo alia fuit causa notitiæ cum Pontifice, quia forte missus a Patre suo pluries portaverat pisces ad domum Pontificis; vel forte quia aliquis de cognatione ejus ibidem serviebat : vel aliqua alia causa, quam aliqui assignant, quia descenderat de David, et Sacerdotes habebant istas genealogias. » Quod igitur, ut bene compertum affirmari potest, illud est, Petrum introductum fuisse in domum Caiphæ ab alio quodam Discipulo, atque hunc notum fuisse Pontifici; quis autem fuerit, et quanam causa notus esset Pontifici, plane incompertum. *Quisnam iste sit Discipulus non temere affirmandum est, quia tacetur :* verba sunt Augustini Tract. 13. in Joannem. Auctor Glossæ, quæ dicitur Ordinaria, *Quis sit iste*, inquit, *Discipulus, quia hoc tacetur, non temere definiatur.* Et Joannes Lamius Tractatu de eruditione Apostolorum cap. 2. pag. 36. et cap. 17. pag. 388. fatetur non liquere, an S. Joannes fuerit ille Discipulus, de quo loquimur. Idem scribit Antonius Bineus de morte Jesu Christi tom 2. lib. 2. cap. 4. num. 21. in fine, et num. 22.

16. *Narratur Judæ proditio, quam Patres ad avaritiam tamquam ad originem referunt.* — Postquam de iis hominibus, quorum in hac secunda Passionis parte mentio fit, sermonem habuimus, quædam dicenda sunt de rebus in eadem Passionis parte gestis, qua-

rum prima est Judæ proditio. Christum alibi docuimus prædixisse, ab uno ex suis se proditum iri, et haud obscure significasse, Judam proditorem illum fore. Apud Judam pecuniæ deponebantur ad eleemosynas; qui ut erat avarissimus, magnum avaritiæ suæ indicium edidit, cum ungente Maria pedes Christi, pretioso unguento adhibito, obmurmurans dixit, longe fuisse, melius futurum, si eo vendito unguento, pecunia, quæ inde conficeretur, distributa esset pauperibus, ita suam avaritiam misericordia in pauperes prætexens. *Dixit ergo* (ait Joann. cap. 12. vers. 4.) *unus ex Discipulis ejus Judas Iscariotes, qui erat eum traditurus: Quare hoc unguentum non venit trecentis denariis, et datum est egenis? Dixit autem hoc, non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat, et loculos habens, ea, quæ mittebantur, portabat.* Deinde cum Principes Sacerdotum consilia de Christo interficiendo inire intellexisset, diabolico captus spiritu pactus est cum iis tanti, tamque nefarii sceleris pretium. Id narrat Lucas cap. 22. vers. 2. *Quærebant Principes Sacerdotum et Scribæ, quomodo Jesum interficerent: timebant vero plebem. Intravit autem Satanas in Judam, qui cognominabatur Iscariotes, unum de duodecim; et abiit, et locutus est cum Principibus Sacerdotum et Magistratibus, quemadmodum illum traderet eis: et gavisi sunt, et pacti sunt pecuniam illi dare, et spopondit.* Igitur Judas (ut narrare pergit Lucas) occasionem aucupabantur, qua in eorum manus Magistrum suum traderet, quod testantur ceteri etiam Evangelistæ, et in Cœna Feriæ Quintæ cum panem intinctum in patina sibi porrigi vidisset a Christo, atque sibi audisset verba illa dici, *quod facis, fac citius*, ac propterea sua perfidiosa consilia detecta esse intelligens, stimulante diabolo, foras erupit, Principes Sacerdotum convenit; iisque monitis jam adesse tempus, adducta secum cohorte venit ad Jesum, quem probe noverat venturum in hortum Gethsemani, ac per simulationem amicitiæ osculo eum prodidit; ut habetur apud Joann. cap. 18. Horribile proditionis scelus ad Judæ avaritiam Patres tamquam ad originem referunt. S. Augustinus in Psalm. 63 inquit, « Avaritia illa quæ captivavit Discipulum comitem Christi, captivavit et militem custodem sepulcri. Damus, inquiunt, vobis pecuniam, et dicite quia vobis dormientibus, venerunt Discipuli ejus, et abstulerunt eum. » Et Leo magnus serm. 9. de Passione cap. 4. pag. 131. « Hoc perfidus Judas inebriatus veneno, dum sitit lucrum, pervenit ad laqueum, et tam stulte impius fuit, ut triginta argenteis et Dominum venderet et Magistrum. » Suarez in 3. part. tom. 2. quæst. 46. sect. 1. pag. 336. testatur, hanc esse communem omnium Patrum sententiam. « Dicendum est ergo, Judam propter avaritiam Christum vendidisse. Hæc est communis sententia omnium Patrum. » Et paulo post observat, tam effrænata fuisse Judam cupiditate pecuniæ, ut non ea contentus, quam in colligendis eleemosynis subripiebat, vel ipsum Magistrum vendiderit, quo fieret pecuniosior. « Tanta fuit cupiditas Judæ, ut expleri non potuerit iis, quæ furabatur, nisi etiam Magistrum suum venderet. » Denique concludit verisimile sibi fieri, pluribus a Juda criminibus esse Christum insimulatum, ut de tanti sceleris et perfidiæ atrocitate penes Hebræos nonnihil minueretur, quod observavit etiam Cornelius Jansenius in Concord. Evang. cap. 128. pag 877. « Quamquam autem Evangelistæ factum Judæ simpliciter describant, prætermissis iis, quæ apud Principes prætexuit, quemadmodum et alias facere solent, tamen rationi consentaneum est, Judam apud Principes quibusdam modis proditionem sui Domini, ad quam se offerebat, palliasse, ut scilicet dixerit; se scandalizatum in Magistro suo.... Naturale siquidem est hominibus sub aliquo colore palliare propriæ iniquitatis factum. »

17. *Refelluntur quædam opiniones circa Judæ proditionem.* — Arbitrantur nonnulli, Judam vendidisse Christum, non ut interficeretur, sed quod speraret illum ex Judæorum manibus elapsurum; quæ quidem opinio nullo fulcitur fundamento. Etenim Judas aut credebat, Christum Jesum esse Hominem Deum, et hac ratione illud quoque credere debebat, e suis ipsis manibus evasurum; aut credebat esse merum hominem, et hac ratione non erat cur speraret, illum turbæ hominum elabi posse. Huc accedit, quod ab ipso Magistro suo jam intellexerat, futurum ut traditus in manus Principum Sacerdotum et Scribarum ab iis morte condemnaretur, et post biduum Cruci affigeretur, ut est in Matthæi cap. 20. et 26. ex quo rejicitur opinio eorum, qui Judam putant Christum vendidisse, falsa spe ductum, ut non dederetur neci, sed aufugeret. Bene ad hanc rem scribit Sagittar. Hist. Passionis Christi tom. 1. pag. 455. « Mirum jam olim et hodie repertos, qui Judæ proditionem quadantenus excusare, atque tantum crimen elevare conati sunt. Nobis certe omnes displicent colores, qui ad fucandam, aut excusandam ejus mentem afferri solent, existimantes, eam revera fuisse nigram, et tenebris Diaboli densissimis infectam; quippe qui ex animi sententia Christum habuerit odio, cum de Regno ejus mundano ac carnali nulla spes superesse videretur. »

18. *Dignitate oris, et majestate Christus irruentium in se militum impetum retudit, ut illi in terram conciderent.* — Ex iis, quæ in secunda Passionis parte contigerunt, alterum illud est examinandum, cum Redemptor noster gnarus eorum, quæ futura essent, aliquantulum progressus turbam interrogavit, quemnam illi quærerent; iisque respondentibus, *Jesum Nazarenum*, dixit, *Ego sum;* atque ii omnes in terram conciderunt retrorsum. Eam rem ita narrat Joannes c. 18. versu 4: *Dixit eis: Quem quæritis? Responderunt ei: Jesum Nazarenum. Dixit eis Jesus: Ego sum. Stabat autem et Judas, qui tradebat eum, cum ipsis. Ut ergo dixit eis: Ego sum: abierunt retrorsum, et ceciderunt in terram. Iterum ergo interrogavit eos: Quem quæritis? illi autem dixerunt: Jesum Nazarenum. Respondit Jesus: Dixi vobis quia ego sum. Si ergo me quæritis, sinite hos abire.* S. Thomas 3. part. qu. 44. art. 3. ad primum observat, plura illiusmodi in vita Christi Domini occurrere sane mirifica. Nam ex Matth.

cap. 9. Labemus, hominem ad telonium suum assidentem, simul ac audivit vocem Christi Jesu, qui jussit illum sequi se, illico, relicto telonio, sequutum esse Dominum. Matthæi itidem cap. 21. legimus Christum Dominum in templum ingressum, eversis argentariorum mensis, illinc vendentes, et ementes ejecisse; et Lucas cap. 4. narrat, eum per medias transisse turbas, quæ adversus eum tumultuabantur. Eadem itidem virtute factum est, quod refert Joann. loc. cit. ut turba omnis, ubi Christus se esse Jesum Nazarenum respondit, in terram concideret. Cœleste enim nescio quid et Divinum ex ejus oculis emicabat, ut docet idem Sanctus Doctor loco supracitato pag. 146. sequutus D. Hieronymum, et ex ejus ore Divina emicabat majestas, quæ causa fuit eorum omnium, quæ commemoravimus. « Ex quibus omnibus patet, quod Christus, quando voluit, virtute Divina animas hominum immutavit non solum justificando, et sapientiam infundendo, quod pertinet ad miraculorum finem; sed etiam exterius alliciendo, vel terrendo, vel stupefaciendo, quod pertinet ad ipsa miracula. » Augustinus tract. 112. in Joann. « Ubi nunc, » inquit, « militum cohors, et ministri Principum et Pharisæorum? ubi terror et munimen armorum? Nempe una vox dicentis, Ego sum, tantam turbam odiis ferocem, armisque terribilem sine telo ullo percussit, repulit, stravit: Deus enim latebat in carne. » Verba autem illa, *Si ergo me quæritis, sinite hos abire,* ait fuisse verba imperantis; nolebat enim interfici Apostolos, qui etsi tandem morituri erant, tamen ad eum Fidei gradum nondum pervenerant, quo eum pervenisse oportet, qui æternam salutem consequatur. « Inimicos videt, et hoc faciunt, quod jubet. Sinunt eos abire, quos non vult perire. Numquid non erant postea morituri? Cur ergo si tunc morerentur, perderet eos, nisi quia nondum sic in eum credebant, quomodo credunt qui cumque non pereunt? » Affert Calmetus in cap. 18. Joann. vers. 8. Patres, qui verba illa, *Sinite hos abire,* affirmarunt esse jubentis et imperantis; et verba illa enarrans Joannis. *Ut impleretur sermo, quem dixit, quia quos dedisti mihi, non perdidi ex eis quemquam,* putare ait nonnullos, Christum Jesum de morte animæ, alios de corporis morte, communem tamen esse sententiam, de utraque morte loquutum esse. Præclara in hanc rem sunt verba Chrysostomi Homil. 82. in Joannem. « Miretur autem quis, quomodo non eos etiam ceperint, et conciderint, cum maxime Petrus illos concitaret, cum multavit servum. Quis illos detinuit? Non alius, quam ipsa vis, quæ illos supinos prostravit. Quod significat Evangelista, cum declarans id non ex illorum voluntate profectum esse, sed ex comprehensi virtute atque sententia, addit, ut sermo impleretur, quem dixit, *nullus ex eis periit.* » Maldonatus in cap. 18. Joann. num. 6 de hac secunda Christi actione aliquot proponit quæstiunculas. Prima est, quid ita voluerit Dominus Jesus potentiam suam ostendere, nec statim pati, ut manus sibi milites injicerent, seque in vincula ducerent; ac respondet cum Ruperto, id causæ fuisse, cur id Jesus fecerit, ut satellites, *viso miraculo, nullam culpæ suæ haberent excusationem.* Secunda est, quamobrem Christus, cum infinitæ suppeterent rationes declarandæ suæ potentiæ, eam voluerit potius ostendere eo modo, quo diximus, nempe respondendo. *Ego sum;* ac sapienter respondet, ut illis ostenderet, quod etsi responsione illa potius excitandi fuissent ad manus in illum injiciendas, tamen eadem responsione *non solum non posse eos viribus suis, si iis uti vellet, resistere, sed ne sustinere quidem nomen suum.* Tertia est, quando, et quomodo milites, qui humi procubuerant, in pedes se receperint, antequam Christus eos secundo interrogaret, *Quem quæritis?* ut est apud Joann. cap. 18. *Iterum ergo interrogavit eos: Quem quæritis?* aitque: *Credendum eadem Christi virtute, qua ceciderant, surrexisse, posteaquam tamdiu jacuissent, quam opus erat, ut ejus, quem comprehendere volebant, patientiam experiri possent.*

19. *Miraculum restitutæ Malcho auriculæ.* — Tertium est, quod narratur de auricula Malcho restituta, de quo miraculo lib. 4. de Canonizat. part. 1. cap. 16. num. 33. satis disseruimus, atque illuc Lectorem rejicimus.

20. *De fuga Discipulorum. Ejus fugæ Prophetiæ in vet. Testamento.* — Quartum est Discipulorum fuga, de quibus ita Matthæus cap. 26. versu 56: *Tunc Discipuli omnes, relicto eo, fugerunt.* Et Marc. cap. 14: *Tunc Discipuli ejus relinquentes eum omnes fugerunt.* Hujus fugæ prophetiæ est in veteri Testamento pluribus in locis; Psal. 21. versu 12: *Tribulatio proxima est; quoniam non est qui adjuvet.* Psal. 68. versu 21: *Et sustinui qui simul contristaretur, ... et non inveni.* Isaiæ cap. 63. versu 5: *Circumspexi, et non erat auxiliator; quæsivi, et non fuit qui adjuvaret.* Zachariæ cap. 13. versu 7: *Framea suscitare super Pastorem meum, et super virum cohærentem mihi, dicit Dominus exercituum. Percute Pastorem, et dispergentur oves.* Quo oraculo usus est Jesus Matth. cap. 26. versu 31. cum proficiscens cum Discipulis ad Montem Olivarum dixit: *Omnes vos scandalum patiemini in me in ista nocte: scriptum est enim, Percutiam Pastorem, et dispergentur oves gregis.* Egregie adversus Grotium de hac prophetia disputat Huetius Demonstrat. Evangel. Proposit. 9. cap. 120. Putat Chrysostomus, Joannem non aufugisse cum ceteris Discipulis hac illac dilapsis, quando Jesu Christo injecta sunt vincula; ac propterea in illis Matthæi, et Marci verbis, *Omnes Discipuli, relicto eo, fugerunt,* subaudiendam aliquam exceptionem. Verum cum ea vox disertissime complectatur omnes, videtur ad veritatem esse propius, omnes quidem profugisse, Joannem vero et Petrum revertisse; ut apparet ex Joanne cap. 18. versu 15, *Sequebatur autem Jesum Simon Petrus, et alius Discipulus;* quod bene advertit Calmetus in cap. 26. Matth. vers. 56. Et multo ante eum idem consideraverat Maldonatus in cap. 26. Matth. num. 56: *Dicendum, statim quidem omnes diffugisse; sed paulo post Petrum et Joannem rediisse, et Christum sequutos fuisse.*

21. *De alapa Christo impacta coram Pontifice. Christi responsio bene cohæret cum ejus consilio tradito*

Matth. cap. 5. — Quintum est maximus ille injuriarum cumulus et contumeliarum, quas in Christum Jesum congesserunt Hebræi, præsertim vero colaphus illi impactus : cum enim a Pontifice de discipulis et doctrina sua interrogaretur, et respondisset, propalam se docuisse semper, et in Synagoga, et in Templo, ab iis propterea qui se audissent illa posse quærere, scelestus quidam et nefarius homo sublata manu impegit illi colaphum dicens : *Sic respondes Pontifici?* Cui pacate Jesus : *Si male*, inquit, *locutus sum, testimonium perhibe de malo ; si autem bene, quid me cædis?* Teterrimas vero et nefarias ejusmodi contumelias prophetavit Isaias cap. 5. versu 6 : *Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus ; faciem non averti ab increpantibus in me ;* cum iis quæ sequuntur. Inter probra et contumelias alapæ et sputa in faciem injecta omnium habita sunt semper gravissima, ut videre licet. Num. cap. 12. num. 14. et Deuteron. cap. 25. num. 9. Alia etiam in Sacris Paginis exempla deprehendimus de impacta alapa et accepta ; sed longe alio modo, quam quo Christus accepit. Sedecias lib. 3. Regum cap. 22. vers. 25. coram Rege Achab Michæam Prophetam in maxilla percussit ; cui Propheta : *Visurus es*, inquit, *in die illa, quando ingredieris cubiculum.* Et Actorum cap. 23. vers. 3. Princeps Sacerdotum Ananias jussit ab iis, qui aderant, Paulum in faciem cædi ; cui Apostolus : *Percutiet te Deus*, inquit, *paries dealbate ; et tu sedens judicas me secundum Legem, et contra Legem jubes me percuti?* De alapis Christo Domino impactis cecinit Sedulius :

His alapis nobis libertas maxima plausit.

Quo in loco Poeta ad eas alapas respexit, quibus servi libertate donabantur, quod legitur apud Isidorum lib. 9. Origin. cap. 4. *Manumissus dicitur, quasi manu emissus. Apud Veteres enim quando manumittebant, alapa percussos circumagebant, et liberos confirmabant.* Quærit Augustinus, cur non eo usus fuerit consilio, cujus ipse fuit auctor Matthæi cap. 5. vers. 39. *Si quis te percusserit in dexteram maxillam tuam, præbe illi et alteram :* aitque consilium non intelligendum ad litteram ; verum illius consilii sensum esse, tranquillo animo perferendam injuriam, nosque paratos esse oportere, eamdem potius injuriam perpeti, quam illatam ulcisci, omne autem consilium illud a Domino Jesu fuisse completum, qui pacate nihil aliud respondit, quam quod opus esse existimavit propulsandæ calumniæ, quæ adversus se, suamque innocentiam et doctrinam intendebatur, ut bene ostendit Suarez loc. cit. disput. 35.

22. *In Caiphæne, an vero in Annæ domo series illa injuriarum in Christum illata fuerit, et utrum ante, an post latam mortis sententiam.* — Quærunt sacri Interpretes, in domone Annæ, an Caiphæ omnia ea contigerint ; et quidam putant in domo Annæ ea accidisse, quæ quidem opinio congruit cum Evangelico textu Joannis, qui postquam illam commemoravit injuriam, subjicit : *Et misit eum Annas ligatum ad Caipham Pontificem :* cui opinioni suffragari videtur Calmetus in cap. 18. Joann. vers. 19. quamquam fatetur, communem esse sententiam, id in domo Caiphæ contigisse. Sunt igitur alii, qui, ut dicebamus, communem sequuti sententiam putant, factum id esse in domo Caiphæ : ait enim Joannes interrogatum fuisse Christum a Pontifice : *Pontifex ergo interrogavit Jesum de Discipulis suis, et de doctrina ejus ;* Pontifex autem eo anno erat Caiphas : ita ut verba Joannis, *et misit eum Annas*, vim habeant præteriti plus quam perfecti, quasi dixerit, *miserat*, ut advertit Natalis Alexander in cap. 18. Joann. vers. 22. et seq. et multo antea observaverat Suarez cit. disput. 35. pag. 341 : *Præteritum illud* misit, *positum est pro præterito plus quam perfecto* miserat. *Juxta quam expositionem non est necesse aliquid horum factum esse in domo Annæ, sed in domo Caiphæ :* ac post eos Auctores Duhamel in id. cap. 18. Joannis num. 21. *misit pro miserat : nam Hebræi carent præterito plus quam perfecto.* In piis quibusdam meditationibus scriptum est, Christum alapa accepta in terram cecidisse, sunt aliæ quædam, in quibus percussoris manus ferrea manica, seu chirotheca armata fuisse traditur ; quædam etiam referunt, ex ore Christi tantum sanguinis alapæ vi effluxisse, ut ex eo omne pavimentum maduerit, et in ejus Divina facie digitorum extitisse alte impressa vestigia. De his aliisque id genus legendus P. Ayala in Opere cui titulus, *Pictor Christianus*, lib. 3. cap. 4. num. 7. In quibusdam itinerariis legimus, illum, qui Christo Domino alapam impegit, etiamnum sceleris sui pœnas luere in domo Pilati, seu Gubernatoris Hierosolymæ : Vicentinum quemdam nobilem virum, nomine Petrum Brantium Penalium, a Turca quodam illuc adductum, vidisse impium illum ab una ad alteram partem magni Conclavis perpetuo inambulantem, atque inclamantem : *sic respondes Pontifici?* Vide Quaresmium Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib. 4. cap. 3. et 4. ubi ejus historiæ veritatem demonstrat. Verum utcumque judicandum sit de piis istiusmodi meditationibus, illud quidem notandum, Lucam cap. 22. horribilem hanc contumeliarum seriem ita referre, ut contigerit antequam Concilium convocaretur, de quo infra sermonem habebimus ; Matthæum autem cap. 27. et Marcum cap. 14. hæc eadem narrare tamquam gesta post latam mortis sententiam. Nulla tamen propterea inde oritur pugna seu discrepantia : easdem enim putamus contumelias Christo illatas semel atque iterum, ante videlicet et post Concilium vocatum, ut bene perpendit Baronius ad ann. Christ. 34. num. 72. pag. 140. editionis Lucensis 1738. « Hæc ergo cum ante coactum Concilium Lucas accidisse scribat, Matthæus vero atque Marcus post sententiam mortis in eum latam facta dicant, easdem contumelias a perfidissimis atrocissimisque, ac procacibus illis Ministris iterum repetitas esse adversus Dominum Jesum facile possumus intelligere. »

23. *De Petri lapsu.* — Ultimum denique eorum, quæ in secunda Passionis Christi parte contigere, est lapsus D. Petri, qui Christum negavit ; de quo, ut perspicui sermonis rationem incamus, hæc examinanda suscipimus ; an, et quodnam peccatum Petrus

negando Christum commiserit; quoties in illud lapsus sit; a quonam Petrus in illud peccatum, et quando impulsus fuerit. Hilarius num. 4. pag. 805. in cap. 26. Matth. verba illa Petri perpendens, *Non novi hominem*, ait : « Et vere prope jam sine piaculo hominem negabat, quem Dei Filium primus agnoverat. » Verum Hieronymus ad eumdem Matthæi locum tom. 6. pag. 225. aliter sentit : « Scio, » inquit, « quosdam pii affectus erga Apostolum Petrum locum hunc ita interpretatos, ut dicerent, Petrum non Deum negasse, sed hominem ; et esse sensum : *Nescio hominem, quia scio Deum.* Hoc quam frivolum sit, prudens lector intelligit. » Et D. Augustinus tract. 36. in Jean. acriter eos castigat, qui Petrum a peccato excusare contendunt.

Petrus Christum negando peccavit.—Et sane cum Petrus antea Christo Jesu pollicitus esset, paratum se esse cum eo conjici in vincula, et vel ipsam mortem oppetere, ac se nunquam ab eo recessurum ; quis tam audacter eum non peccasse affirmaverit, qui oblata occasione, cum Fidei, quæ periclitabatur, confessione opus esset, negavit se esse ex ejus discipulis, imo vero falso juramento se ne novisse quidem eum, affirmavit ? Profecto eum gravissime peccasse, qui non fateatur, puto esse neminem. « Ubi est, » inquit Augustinus Tract. 113. in Joannem, num. 2. « illa promittentis audacia, et de se plurimum præfidentis ? Ubi sunt verba illa, quando ait : *Quare non possum te sequi modo ? Animam meam pro te ponam ?* Hoccine est sequi Magistrum, se negare discipulum ? Siccine pro Domino anima ponitur, ut hoc ne fiat, vox ancillæ formidetur ? Sed quid mirum si Deus vera prædixit, homo autem falsa præsumpsit ? » Et D. Thomas Quodlibet. 9. art. 14. rem theologice expendens ita concludit : « Absque dubio Petrus peccavit mortaliter negando Christum : quod quidem patet ex duobus. Primo quia negavit Fidem in loco, ubi periclitabatur, et ejus confessio requirebatur. *Ore enim confessio fit ad salutem*, ut dicitur ad Rom. 10. in quo videtur, quod sit de necessitate salutis confessio Fidei in casu prædicto ; et sic præcipue mendacium in his, quæ Fidei sunt, est perniciosissimum, secundum Augustinum in libro de Mendacio. Secundo quia defectui confessionis et mendacio addidit perjurium et blasphemiam, quia ut dicitur Matthæi 26 : *Cœpit detestari et jurare, quia non novisset hominem*, quæ constat esse gravia peccata. Unde Glossa dicit ibidem : Tertio *cœpit detestari et jurare quia non novisset hominem :* quia perseverare in peccato dat incrementum scelerum, et qui minima spernit, cadit in majora.

24. *Peccavit graviter semel, iterum ac tertio : non tamen a Fide descivit. Locus ea de re Poetæ Prudentii.* —Itaque peccavit Petrus, et quidem graviter ; nec semel tantum, sed iterum, ac tertio : non ita tamen peccavit, ut Fidem amitteret, sed tantummodo Charitatem ; non enim intrinsecus dissentiendo, sed extrinsecus negavit ; neque etiam extrinsecus negavit, Christum esse Deum aut Messiam, sed eum se novisse, et ex illius fuisse sectatoribus ; ut apparet ex Matth. cap. 26. v. 69. ubi cum illi diceretur : *Et tu cum Jesu Galilæo eras*, respondit, *Nescio quid dicis, etc. Non novi hominem, etc., cœpit detestari et jurare, quia non novisset hominem.* Idque habent et Marcus cap. 14. Lucas cap. 22. et Joannes cap. 18. Prudentius lib. Cathemerinon Hymn. 1. v. 58. ita scripsit.

Flevit negator denique
Ex ore prolapsum nefas,
Cum mens maneret innocens,
Animusque servaret Fidem :

quod tamen a gravi peccato non liberat, ut bene docet Augustinus de mendacio ad Consentium cap. 6. num. 13. « Quis ita evanescat, ut existimet Apostolum Petrum hoc habuisse in corde, quod in ore, quando Christum negavit ? Nempe in illa negatione intus veritatem tenebat, et foris mendacium proferebat. Cur ergo lacrymis diluit, quod ore negaverat, si saluti sufficiebat quod corde credebat ? Cur loquens in corde suo veritatem, tam amaro fletu punivit mendacium, quod ore deprompsit ? nisi quia magnam vidit esse perniciem, quod corde quidem credidit ad justitiam, sed ore non confessus est ad salutem. » Triplex diximus ejus fuisse peccatum, qui ter se novisse Christum, eumque sequutum esse negaverit. *Ter me negabis ;* sunt verba Christi apud Matthæum. *Ter me es negaturus*, apud Marcum. *Dico tibi, Petre, non cantabit hodie gallus, donec ter abneges nosse me*, apud Lucam, et apud Joannem : *Non cantabit gallus, donec ter me neges.* Quodnam autem et quam multiplex peccatum fuerit Petri, duo consulendi sunt egregii Theologi, Suarez tom. 2. part. 3. disput. 35. sect. 1. et Card. Gottus de veritate Relig. Christ. tom. 4. part. 2. cap. 24. §. 3.

25. *Qui Petrum ad negandum impulerit. Discrepantia videtur ea de re esse apud Evangelistas.* — De iis, quæ hactenus persequuti sumus, non ita magnam videmur nobis ostendisse difficultatem. Major quædam difficultas in eo est, quis Petrum ad negandum impulerit, et quando Christum negaverit ; quæ quidem oritur ex eo, quod Evangelistæ non eumdem loquendi adhibuerint modum. Matthæus cap. 26. narrat, primo negasse interrogatum ab ancilla ; iterum negasse ab alia ancilla interrogatum ; tertio denique ab iis interrogatum, qui aderant. Ad eumdem plane modum loquitur Marcus cap. 14. Lucas vero cap. 22. ait primo negasse interrogatum a muliere ; negasse iterum ab homine interrogatum ; tertio denique negasse interrogatum itidem ab alio homine. Et S. Joannes narrat, primo negasse interrogatum ab ancilla ; negasse iterum a pluribus ; tertio interrogatum a servo Pontificis, qui cognatus erat ejus, cui Petrus amputavit auriculam. Præterea tradit Matthæus, Christum Jesum prædixisse Petro, fore ut se ille ter negaret, antequam ea nocte cantasset gallus : *Antequam gallus cantet, ter me negabis.* Et eodem plane modo eam rem narrant cæteri Evangelistæ, Marco tamen excepto, qui cit. cap. 14. ait, primo Petrum negasse, et cum egressus esset foras, gallum cantasse : *Et exiit*

foras ante atrium, et gallus cantavit : negasse autem iterum ac tertio, et gallum iterum cecinisse : *Et statim gallus iterum cantavit ;* ac Petro tum in memoriam venisse, quæ sibi prædixerat Jesus, eum videlicet ter Magistrum suum negaturum, antequam gallus semel atque iterum cantaret : *Priusquam gallus cantet bis, ter me negabis.*

26. *Conciliantur Evangelistæ. Consensus etiam eorum ostenditur de tempore, quo Christum Petrus negavit.* — Verum multa suppetunt, quibus ea, quæ inter Evangelistas esse videtur, discrepantia e medio tollatur. Divus Thomas lect. 4. in cap. 18. Joannis conciliandos suscipit Evangelistas in eo, quod quæritur, quisnam Petrum ad negandum impulerit : docet autem, primo negasse interrogatum ab ancilla ; inde egressus cum esset, ac rediisset, ab alia ancilla interrogatum negasse, quæ tamen ancilla non sola fuit, sed cum aliis colloquuta est, qui Petrum itidem interrogarunt ; tertio denique negasse interrogatum ab aliis, tametsi cognatus Malchi, cui amputaverat aurem, testabatur illum esse e sectatoribus Christi. Sunt alii item, qui quod attinet ad tempus, quo Petrus Christum negavit, ostendendum susceperunt Evangelistarum consensum. Verisimiliter autem concordia est, si, cum gallus bis cantet, primo media nocte, atque iterum duabus aut tribus horis ante ortum solis, eumque secundus ille cantus vulgo dici soleat cantus galli, Matthæus, Lucas et Joannes, qui narrant Christum a Petro ter negatum esse ante cantum galli, loquuti esse dicantur de cantu galli duabus tribusve horis ante solis ortum, qui passim galli cantu, seu gallicinium vocatur. Marcus autem, qui narrat Petrum primo negasse, deinde gallum cecinisse, atque iterum ac tertio negasse, iterumque gallum cantasse, tempus trium illarum negationum descripsit accuratius, quarum primam ponit ante primum galli cantum, nocte media, reliquas duas ante gallicinium, appetente aurora. Vid. Tillemont. not. 4. ad vitam S Petri.

27. *Quomodo Christus respicere potuerit Petrum, qui videtur fuisse in alio loco. Conciliantur Lucas et Marcus.* — De amaro Petri fletu Matthæus, Marcus et Lucas inter se consentiunt, quem narrant vehementer illacrymatum, ubi primum, audito galli cantu, memoria repetens ea, quæ sibi Jesus dixerat, se gravissime peccasse animadvertit. Verum cum illud habeamus ex Luca, quod, dum cantaret gallus, *conversus Dominus respexit Petrum, et recordatus est Petrus verbi Domini, sicut dixerat : Quia priusquam gallus cantet, ter me negabis ;* nova inde oritur difficultas, qui tandem Jesus, qui in superiori esset Conclavi, respicere potuerit Petrum, qui, teste Marco, *erat in atrio deorsum.* Quidam Interpretes a sensu litterali non recedendum existimantes, ut constet veritas illius obtutus, quo Christus respexit Petrum, satis esse putant, si prima domus contignatio, seu inferior domus pars, ubi tunc erat Christus, subdiali atrio, in quo Petrus versabatur, paucis quibusdam ponatur gradibus altior. Nonnulli etiam animadvertunt, Judæorum Concilium noctu esse dimissum, iterum illucescente die, ut mox dicemus, convocandum, ac per id tempus Christum traditum esse familiæ Pontificis, et vesanæ custodiendum plebi, a qua tot tantisque contumeliis, quas refert Lucas, affectus est ; atque inde sibi verisimile fieri dicunt, Petrum, qui esset cum illis domesticis, a Christo visum esse. Divus Augustinus, considerato tum quo Christus, tum quo Petrus erat loco, ait Christum neque eum respexisse, neque oculis corporis videre illum potuisse. « Non potest dici, quod corporalibus oculis cum Dominus visibiliter admonendo respexerit, » sed interioris illum gratiæ adjutorio respexisse, et ad pœnitentiam adduxisse. « Et ideo quod ibi scriptum est : *Respexit eum Dominus ;* intus actum est, in mente actum est, in voluntate actum est » : quæ verba sunt S. Doctoris lib. 2. de Gratia Christi cap. 45. Nec ab hac dimovetur sententia, quod Lucas dicat : *Et conversus Dominus respexit Petrum* ; nam lib. 3. de Consensu Evangelist. cap. 6. num. 36. ait, quotidie nos ita precari, *Domine, respice me ; respice, et exaudi me ;* quæ precandi forma ad interiorem gratiam impetrandam pertinet. Consonat S. Leo serm. 9. de Passione cap. 4. ubi hæc habet : « Respexit oculis mentis, non corporis ; misericorditer, non corporaliter, quia Petrus foris erat et inferius ; Christus vero intus et superius. » Verum qui in legendis historiis a sensu litterali ægre recedunt, ante primorum virorum ædes atrium apud veteres fuisse considerant, quod intelligitur ex Sulpicio Apollinari apud A. Gellium Noct. Atticar. lib. 16. cap. 5. « Qui domos amplas antiquitus faciebant, locum ante januam relinquebant, qui inter fores domus et viam medius esset. In eo loco qui Dominum ejus domus salutatum venerant, priusquam admitterentur, consistebant, et neque in via stabant, neque intra ædes erant. » Itaque cum verisimile sit, ante januam aulæ Caiphæ hujusmodi locum fuisse, ubi Petrus constiterit, lubenter eam, quam supra retulimus, opinionem amplectuntur, dimisso nempe Concilio, Christum Jesum Ministris fuisse traditum, a quibus in atrium adductus, ubi reliqui Ministri et famuli cum Petro sedebant ad prunas, potuit corporalibus oculis eum respicere.

28. *Tertia pars Dominicæ Passionis a testimoniis in Christum latis ad flagellationem. Hujus partis divisio.* — Venimus nunc ad tertiam Dominicæ Passionis partem, quæ plura continet capita. *Primum* eo pertinet, quod Principes Sacerdotum falsos subornarant testes, ut Christus ultimo supplicio necaretur, et Sacerdos vestimenta scidit sua, cum interrogatus ab eo Christus, se Dei Filium esse respondit. *Alterum* est de pœnitentia Judæ, qui fusis projectisque in Templum denariis, inde egressus laqueo se suspendit. *Tertium* est de iis, quæ Christo contigerunt, cum ad Pilatum adductus est. *Quartum* est de illo itu ac reditu a Pilato ad Herodem, et ab Herode rursus ad Pilatum. *Ultimum* denique Pilati continet gesta a Chri-

sti reditu ab Herode usque ad flagellationem, et latam mortis sententiam.

29. *Duo judicia adversus Christum habita, alterum noctu, summo mane alterum, de quo loquitur S. Lucas.* — Testantur Evangelistæ, a Principibus Sacerdotum, et universo Concilio conquisitos fuisse undique testes, ut Jesum morte damnarent, nec inveniri potuisse : quidam enim ad falsum testimonium dicendum accesserant, sed nihil conficiebant, quod Christum læderet; alii eum dixisse testabantur, posse se Templum Dei destruere, et post triduum denuo illud ædificare, at nullius roboris eorum testimonium habebatur. Itaque summus Sacerdos interrogavit eum, quid responderet; tacentemque adjuravit *per Deum vivum*, ut diceret, Filiusne Dei esset. Cumque Jesus respondisset se Filium Dei esse, illum autem visurum Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei in nubibus Cœli; summus Sacerdos scidit vestimenta sua, clamitans eum blasphemasse; non amplius testibus opus esse; cumque cæteros interrogasset, quid cuique videretur, succlamarunt omnes : *reus est mortis.* Ita rem gestam narrant Matthæus cap. 26. et Marcus cap. 14. Ea omnia noctu contigere. Itaque cum ejus Concilii Acta omnia essent irrita, tum quod non generale Concilium esset, tum quod noctu habitum, lex autem prohiberet, ne noctu et clanculum jus diceretur; ideo, ut primum dies illuxit, iterum convocati sunt Seniores populi, et Principes Sacerdotum, et Jesum coram se adesse jussum rursus interrogarunt; num Filius Dei esset; et respondente illo se Filium Dei esse, omnes uno ore dixerunt, nihil opus esse testibus, ex illius ore omnia se audivisse. Atque hoc est Judicium summo mane latum, de quo Lucas loquitur cap. 22. vers. 66 : *Et ut factus est dies, convenerunt Seniores plebis, et Principes Sacerdotum, et Scribæ.*

30. *Falsi testes verba Christi proferunt cum additionibus et malignis interpretationibus. De more Hebræorum scindendi vestimenta sua in signum doloris. An summo Sacerdoti id licuerit facere.* — Verba, quæ Jesus Hebræis dixerat, sunt ea quæ affert Joannes cap. 2. v. 19 : *Solvite Templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.* Ea vero non de Templo, sed de corpore suo et de Resurrectione sua voluit intelligi; sed nefarii testes lædendi eum cupidi testati sunt illum dixisse : *Possum destruere Templum Dei, et post triduum reædificare illud*, ut est apud Matth. cap. 26. v. 61. et Marcum cap. 14. v. 58 : *Ego dissolvam Templum hoc manufactum, et per triduum aliud non manufactum ædificabo.* Qua in re quivis videat, quantum Christi verbis falsi testes addiderint, et quam perperam aliorsum, atque ea verba dicta sunt a Christo, intellexerint. Maldonatus in cap. 26. Matthæi num. 61. pag. 674. cum Origene, Beda, Theophylacto, Euthymio, Chrysostomo et Hieronymo observat, eos testes jure optimo falsos testes appellari, *Novissime autem venerunt duo falsi testes, quod Christus dixerat*, ea ratione, quia, *et malo animo, et diverso sensu, et aliis verbis recitarunt.* Quoniam vero ne istud quidem quod testes dixerant, quamvis verum esset, satis erat ut morte damnaretur; neque enim cogitata, sed facta Leges morte puniunt; ad aliud decurrere crimen oportuit, nimirum Jesum blasphemasse, cum se Filium Dei esse affirmavit, non quidem adoptione, quemadmodum omnes justi Filii Dei sunt; sed natura, seque ipse verum Deum esse dixit, idque adjuratus per Deum, *Adjuro te per Deum vivum.* Qui enim ad hunc modum adjurabatur, fari eum et vera proloqui oportebat, ut apparet Levitic. cap. 5. vers. 1. Numer. cap. 5. vers. 21. Proverb. cap. 29. vers. 24. Judic. cap. 7. vers. 2. et lib. 3. Regum cap. 8. vers. 31. Idque observat Maldonatus loc. cit. num. 65. pag. 675. ubi illa verba, *Adjuro te per Deum vivum*, notat eo loquendi modo significari, *Dei nomine et quasi mandato aliquem aut ad loquendum, aut ad faciendum obstringere.* Quod autem Sacerdos sciderit vestimenta sua, scire opus est, morem Hebræorum fuisse, ut in signum doloris, aut ad detestandam blasphemiam sua vestimenta scinderent. Quidam viri docti putant, nunquam summo licuisse Sacerdoti vestes sibi lacerare, quod evinci existimant ex Levitic. cap. 21. vers. 10. ubi habetur : *Vestimenta non scindet.* Itaque S. Leo serm. 55. pag. 125. Caipham, qui ut Christi verba audiit, vestem suam discidit, ad hunc increpat modum : « Caiphas ad exaggerandam auditi sermonis invidiam scidit vestimenta sua, et nesciens quid hæc significaret insania, sacerdotali se honore privavit. Ubi est, Caipha, rationale pectoris tui? Ubi continentiæ cingulum? Ubi superhumerale Virtutum? Mystico illo sacratoque amictu ipse te spolias, et propriis manibus Pontificalia indumenta discerpis, oblitus præcepti illius, quod legeras de Principe Sacerdotum : *De capite suo Cidarim non deponet, et vestimenta sua non dirumpet.* » Verum cum verba illa Levitici ad privatum luctum pertineant, nec Sacerdoti esset interdictum in luctu publico vestem discindere, ut in lib. 1. Machab. cap. 11. v. 71. *Et scidit Jonathas vestimenta sua*, non admodum firma videtur ea doctorum virorum sententia, ut bene notat Natalis Alexander in Matth. cap. 26. num. 45. Et ad eumdem locum Calmetus § 65. ait communem esse meliorum Interpretum opinionem, legem illam Moysis in Levitico de luctu privato esse intelligendam, neque complecti nisi tempus, quo Sacerdos esset in Templo, eaque sola scindi non potuisse vestimenta, quæ sacra essent, et quæ in publicis adhiberentur solemnitatibus. De hac porro scissione vestis duo sunt capita, quæ attigimus. Primum, an divina Lege vetitum esset, ne Sacerdos vestem sibi scinderet? Baronius ad ann. Chr. 34. num. 75. vetitum fuisse respondet : « Divina lege Sacerdotibus vetitum erat ne sua scinderent vestimenta. Sed Caiphas illa contempta, quo cæterorum adstantium animos in Christi perditionem magis ac magis concitaret, furore quodam percitus, primus summorum omnium Pontificum quorum fit memoria, sic sua vestimenta conscidit. » Hæc Baronii responsio nititur iis, quæ Levitici cap. 10. v. 6. Moyses dixit Aaroni ejusque filiis : *Capita vestra nolite nudare, et*

vestimenta nolite scindere : et iis, quibus cap. 21. v. 10. ejusdem Levitici summo Pontifici præscribitur, *ut caput suum non discooperiat, et vestimenta non scindat.* Verum neuter textus is esse videtur, unde quis arguere possit, generatim vetitum fuisse, ne summus Pontifex vestimenta sibi scinderet. Nam Moyses videtur vetasse, ne Aaron ejusque Filii id facerent ea occasione, qua Nadab et Abiu igne Cœlo delapso absumpti fuerant. Deus enim voluit, ne Aaron, ejusque Filii Eleazar et Ithamar tristitiam ullam significarent. Alter autem Levitici textus videtur prohibere, ne Sacerdotes scinderent vestimenta Sacerdotalia, aut ne vestem ullam sibi discinderent in luctu propter alicujus mortem, etsi in Hebræis in more positum esset. Alterum est, an Caiphas Sacerdotalia sibi disciderit vestimenta. Sacerdotalia sibi vestimenta Caipham discerpsisse non modo credidit S. Leo, ut modo diximus, sed affirmat Eucherius, Hieronymus, Theophylactus, Beda, et Glossa ordinaria, quos sequitur Gerardus Vossius in Harmon. Evangel. de Passione Domini cap. 6. et cum illis Patribus concludit, inde verum extitisse Vaticinium, fore ut Sacerdotium Leviticum deleretur. Id vero haud facile admitti potest. Ponere enim oporteret, Caipham in eo nocturno Concilio Sacerdotalibus vestimentis indutum fuisse. Verum Act. Apostolor. cap. 23. v. 5. D. Paulus in Concilium intromissus jubenti Ananiæ Sacerdotum Principi, ut illi alapa impingeretur, audacter et libere maledixit, et quod ita summo maledixisset Sacerdoti, increpitus respondit : *Nesciebam, Fratres, quia Princeps est Sacerdotum* ; quod sane neque dixisset, neque dicere potuisset, si Ananias Sacerdotalibus vestitus fuisset indumentis. Quamobrem dici posse videtur, occasiones quasdam fuisse, quibus quidam Populi etiam Ethnici scindere vestimenta solerent, de qua consuetudine fuse Sagittarius Histor. Pass. Chr. tom. 1. pag. 427. num. 58. id præsertim penes Hebræos in usu fuisse, ut videre est in Tractatu de luctu Hebræorum Martini Geyeri; tum communem eorum fuisse consuetudinem, ut ubi blasphemiam audirent, scinderent vestimenta. « Consuetudinis Judaicæ est, cum aliquid blasphemiæ, et quasi contra Deum audierint, scindere vestimenta sua : » ut ait D. Hieronymus ; atque inde ortum esse, ut Caiphas sibi vestes discerpserit.

31. *De Judæ pœnitentia, desperatione, et miserrimo exitu.* — De Judæ proditione pauca quædam paulo ante attigimus. Nunc vero reliqua persequemur. Ubi primum accepit, Jesum ultimo supplicio condemnatum, pœnitentia tactus Principibus Sacerdotum et Senioribus, quos ab eis acceperat triginta denarios, retulit inclamans, se sanguinem justum prodidisse. At illi nihil id ad se pertinere dixerunt ; ejus esse, id ut ipse videret. Rem ita narrat Matthæus cap. 27. qui addit, Judam denarios projecisse in Templum, atque inde egressum laqueo se suspendisse : Sacerdotes autem pecuniam humo sublatam collegisse, atque ex ea, quoniam in ærarium Templi nefas erat ejusmodi argentum conjicere, agrum sepeliendis peregrinis coemisse ; quo Jeremiæ impletum fuit oraculum, de quo mox sermonem habebimus.

32. *Disputatur, ecquid valerent triginta argentei. De Judæ morte.* — Præter ea, quæ alibi observavimus, tria sunt etiam de Judæ proditione digna quæ referantur, et expendantur ; quantum scilicet pretii a Sacerdotibus acceperit, quænam ejus mors fuerit, et qui fuerit impletum Jeremiæ oraculum. Matthæus ait : *Constituerunt ei* (Judæ) *triginta argenteos.* Baronius ad ann. Chr. 34. num. 36. et sequen. considerat, ex eo pretio campum esse emptum ad sepulturam peregrinorum, eumque Urbi proximum, nec temporariam illam fuisse emptionem, ut, quemadmodum in more positum erat apud Hebræos, anno Jubilæi prædia ad priores dominos redirent, ita ager ille tandem in venditoris dominium recidere deberet ; ex quibus omnibus num. 19. concludit, quod Judas iniquitatis suæ pretium accepit, triginta argenti pondo fuisse. « Sic igitur, ut dictum est, accepit Judas in proditionis præmium triginta libras, quas cum facti pœnitens projecisset in Templum, suburbanus ager figuli emptus est in sepulturam peregrinorum. » Suarez 3. part. tom. 2. disp. 34. sect. 1. eam Baronii sententiam minime amplectitur ; eos autem triginta argenteos putat fuisse triginta nummos argento cusos, qui vel siclum sicli semissem conficerent. Calmetus in cap. 26. Matth. §. 15. idem plane sentit ; ac triginta siclos observat mancipii pretium fuisse. Exodi cap. 21. versu 32 : *Si servum, ancillamque invaserit, triginta siclos argenti Domino dabit : bos vero lapidibus opprimetur.* Quidam, sicli valore expenso, initaque ratione ad nostratem monetam, putant Redemptorem nostrum octodecim scutorum Romanorum pretio fuisse venditum : inter eos Serry Exercitat. 52. et Eminentissimus Gottus de verit. Rel. Christ. tom. 4. part. 2. cap. 24. § 1. pag. 32. et sequen. In Thesauro Dissertationum in Nov. Testam. Amstelodami edito anno 1702. tom. 2. pag. 210. extat Dissertatio Marci Georgii Schwartzen *de pretio, quo Servator noster æstimatus*, ubi § 26. commemoratis aliorum opinionibus, concludit triginta argenteos, quanti venditus est pactione Judæ Christus Dominus, quindecim thaleros Imperiales conficere. Judas, ut refert Matthæus cap. 26. *pœnitentia ductus* retulit triginta argenteos, iisque projectis in Templum, *abiens laqueo se suspendit.* Lucas Actor. cap. 1. versu 18. ita mortem Judæ describit : *Suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus.* Œcumenius in cap. 1. Actor. narrat, Judam, postquam se suspendit, nondum laqueo præfocatum in terram decidisse, ac aliquandiu vivum ita corpore intumuisse, ut se loco movere non posset ; vehiculo denique, quod illac lente trahebatur, protritum, ut ejus viscera huc illuc dispergerentur. Quam historiam neque Baronius amplectitur, ut videre est ad annum Christi 34. num. 74. et vehementer impugnat Casaubonus Exercitat. 6. in Baronii Annales. Joannes Vernecius in Dissertatione *de suspendio Judæ* tom. 2. Thesauri Dissertationum in Nov. Testamentum e Musco Hasei et Ikenii pag. 308. num. 25.

refutatis aliorum sententiis, probabile existimat, Judam projectis argenteis fortasse ad suos redire meditantem, raptum a Diabolo strangulatum, et ita in præceps actum fuisse, ut ad terram adlisum corpus ejus, disruptum, ejusque viscera dispersa sint. Sed cum disertissime narret Sacer Textus, nefarium proditorem se suspendisse, nullus hic difficultati, neque operosæ interpretationi locus esse videtur, quod S. Lucas dicat dispersa esse viscera ejus. Verisimile enim est, cadaver arbore decussum, dejectumque in viam, deinde, quod projectis cadaveribus solet contingere, crepuisse; nisi quis malit decidisse in ventrem, atque ita crepuisse, ut videre licet apud Calmetum in cap. 26. Matthæi § 5. et apud Tillemontium Nota 29. in Vit. Jesu Christi. Vetus quæstio est, cujus generis arbor illa fuerit, ad quam Judas se suspendit; et ficum fuisse ait Juvencus :

Exorsusque suas laqueo sibi sumere pœnas,
Infamem rapuit Ficus de vertice mortem.

Et si Quaresmio fides habenda sit Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib. 4. cap. 21. quinquaginta annis antequam ille in eas se contulisset regiones, prægrandis ostendebatur ficus, ad quam senes narrabant sese Judam suspendisse : eam vero, cum ipse esset in Terra Sancta, arefactam esse tradit ac cæsam. D. Matthæus cap. 27. v. 3 : *Tunc videns Judas*, inquit, *qui eum tradidit, quod damnatus esset, pœnitentia ductus retulit triginta argenteos Principibus Sacerdotum, et Senioribus dicens : Peccavi tradens sanguinem justum :* ad quæ verba D. Ambrosius lib. 10. Commentar. in D. Lucam, *Etsi cassa*, inquit, *est pœnitentia proditoris, quia peccavit in Spiritum Sanctum; est tamen nonnullus in scelere pudor culpam agnoscere.* Principes Sacerdotum (pergit Matthæus versu 7) facto consilio, *emerunt ex illis agrum figuli in sepulturam peregrinorum : propter hoc vocatus est ager ille Haceldama, hoc est ager sanguinis usque in hodiernum diem.* Nulla certa ratio constat, quamobrem ager ille appellatus sit *ager figuli.* Quidam existimant ita appellatum, quia a figulo quodam possideretur, vel quod figuli ab illo agro figulinam vasis fingendis effoderent. Valde autem verisimile est, cum Hierosolymitanis civibus vel publicus, vel suus cuique campus esset, quo cadavera injicerentur, ac ejusmodi locus peregrinis deesset, idcirco agrum illum iis sepeliendis emptum esse. Quaresmius loc. cit. cap. 23. de loco, ubi ager ille situs est, ac de præsenti ejus statu loquitur. Narrat, hoc tempore quosdam Armenos illuc injici, qui a suis decepti Sacerdotibus haud ita parvam pecuniam expendunt, ut illic sepeliantur; sibi enim pollicentur æternas futuræ viæ pœnas evadere, quæ propter peccata sibi immineant. Quorumdam opinionem refert, qui putant hujus agri humo viginti horarum spatio cadavera exedit, et absumi; id tamen falso affirmari, experiundo se comperisse.

33. *Prophetia Jeremiæ de pretio, quo Christus venditus. Verba, quæ Matthæus Jeremiæ tribuit, extant apud Zachariam.* — Major est de Jeremiæ oraculo difficultas. Matthæus enim cap. 27. versu 9. postquam a Juda redditum esse narravit argentum, et ea emptum pecunia agrum, subjicit : *Tunc impletum est, quod dictum est per Jeremiam Prophetam dicentem : Et acceperunt triginta argenteos pretium appretiati, quem appretiaverunt a filiis Israel.* At non apud Jeremiam, sed apud Zachariam textus ille deprehenditur. Nam Zachariæ cap. 11. vers. 12 et 13. habetur : *Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : Projice illud ad statuarium, decorum pretium, quo appretiatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et projeci illos in Domum Domini ad statuarium.*

34. *Diversæ Interpretum opiniones.* — Vehementer laborant Sacri Interpretes in hujusmodi difficultate diluenda, ut videre est apud Maldonatum in cap. 27. Matth. num. 9. et Duhamel in id cap. littera B. Quidam contendunt, illud esse Jeremiæ oraculum, licet apud eum scriptum non reperiatur. Alii Jeremiæ quidem esse, sed eo usum Zachariam; solent enim dicere Hebræi, in Zacharia fuisse spiritum Jeremiæ. Alii dicunt, irrepsisse mendum culpa librariorum, qui pro Zacharia scripserunt Jeremiam. Calmetus in cap. 27. vers. 9. opiniones hasce omnes refert, earumque ultimæ videtur suffragari, atque idem sentit Huetius Demonstrat. Evang. Proposit. 9. cap. 125 : *Verosimile primum est, librariorum oscitantia evenisse, ut Jeremiæ nomen extruderet nomen Zachariæ.* Audacissima vero, nulloque pacto eorum ferenda opinio, Evangelistas in minutis quibusdam rebus deceptos esse temere affirmantium. *Absit ut cum illis sentiamus, vel minimum errorem in Sacris litteris reperiri, quas integras non dubitamus Spiritu S. inspirante conscriptas esse.* Sunt verba Estii in cit. cap. 27. v. 9.

35. *Pulchra ejus difficultatis solutio ex D. Augustino.* — Itaque deserenda minime nobis videtur Augustini responsio, qui lib. 3. de Consensu Evangelistarum cap. 7. familiare esse ait apud Evangelistas, cum duorum verba, et testimonia volunt afferre, unum tantum, non utrumque nominare, ut apud Marcum cap. 1. et duobus sequentibus, ubi producto textu, cujus prima pars est Malachiæ, Isaiæ altera, Malachiæ nomen reticetur, et solius fit mentio Isaiæ. Quod cum ita sit, observat S. Doctor injectam apud Jeremiam de venditione agri mentionem, de qua sileatur in Zacharia, ut videre est Jerem. cap. 32. versu 7 : *Eme tibi agrum meum*, et quæ sequuntur. Cum autem Zacharias, ut vidimus triginta argenteos commemoret, ait, Matthæum solum Jeremiam nominasse, et Zachariam præteriisse, licet ex utroque Propheta verba illa deprompserit. Hanc ejusmodi difficultatis diluendæ rationem sequitur Calmetus loc. cit. et Natalis Alexander in cap. 27. Matth. §. 5. Si quis vero dicat, allata verba neque apud Jeremiam reperiri, neque apud Zachariam, præterea non apparere, quamobrem e duobus factis unum Matthæus conflaverit, et Judæ affinxerit; huic satisfactum esse arbitramur, si moneamus, moris esse Apostolorum, cum veteris Testamenti proferunt testimonia, non verbis

hærere, sed sensum respicere, quod observavit pulchre Hieronymus lib. 5. in Amos cap. 5. tom. 6. Oper. : *In omnibus Scripturis Sanctis observandum est, Apostolos et Apostolicos viros in ponendis testimoniis de veteri Testamento, non verba considerare, sed sensum.* Utrumque vero factum Matthæus cap. 27. vers. 10. Divino Spiritu afflatus Judæ affinxit, ut constat ex ipsius verbis, quæ neque apud Jeremiam leguntur neque apud Zachariam : *Et dederunt eos in agrum figuli, sicut constituit mihi Dominus.* Quapropter Augustinus loc. cit. de his verbis sermonem habens : *Unde magis*, inquit, *ex persona ipsius Evangelistæ accipiendum est eleganter, et mystice insertum, quia hoc ex Domini revelatione cognoverit, ad hanc rem, quæ de Christi pretio facta est, hujusmodi pertinere Prophetiam.* Lamy Harm. Evang. l. 5. c. 30. videtur eam amplecti sententiam, ut Jeremiæ, et Zachariæ oracula in unum coaluerint : *Ex duobus vaticiniis primo Jeremiæ cap. 32. ubi emit agrum, et altero apud Zachariam unum vaticinium conflatum.*

36. *Jesus adducitur in Prætorium, quo Judæi non introierunt. Pilati cum Judæis colloquium.* — Ex iis quæ postea evenerunt, illa sunt maxime memorabilia, Judæos a Caipha adduxisse Jesum in Prætorium; illuc tamen eos non introisse, ne, ut alibi diximus, a manducando Paschate abstinere cogerentur. Itaque Pilatus foras egressus eos rogitabat, quo demum crimine Christum insimularent. At illi qui de crimine non habebant quod commode possent proferre, responderunt, se illi Christum non tradituros fuisse, nisi homo esset maleficus, se quidem comperisse, ab eo Gentem omnem seduci, et operam dari, ne tributum Cæsari penderetur, jactitare etiam, se Regem esse, et Christum. Pilatus autem Judæis Jesum permittebat, quem comprehenderent, et ex suis Legibus judicarent. Verum illi responderunt, sibi non licere quemquam interficere; qua quidem in re impletum est Christi Domini oraculum.

37. *Quis et unde esset Pilatus, variæ opiniones. Ejus mores et mores.* — Pontium Pilatum, quem quidam Romanum, alii Italum fuisse volunt, Petrus autem Comestor Gallum e Delphinatu, et Theophylactus natum in Ponto, constat decem annorum spatio Procuratorem Cæsaris Judææ præfuisse, et ut erat præferoci animo, eam Provinciam ita divexasse, ut seditioni, quæ paulo post excitata est, causam præbuerit. De Pilati indole scripsit Philo Legat. ad Caium; et paucis verbis, qui Philonem e Græco convertit, Pilatum ita describit pag. 1034. operum Græco-Latin. Francofurti : *Erat pervicaci duroque ingenio :* deinde illi exprobrat *venditatas sententias, rapinas, injurias, clades, tormenta, crebras cædes indemnatorum, crudelitatem sævissimam*, quorum scelerum in hac etiam vita pœnas luit. Eum enim Vitellius Syriæ Præses inde exegit, Romamque misit, ut in judicio causam diceret; cumque crimina, quibus premebatur, non potuisset refellere, perpetuo carcere Viennæ in Gallia damnatus est, ubi eo furoris devenit, *ut sua se transverberans manu, multorum malorum compendium mortis celeritate quæsierit.* Sunt verba Adonis Viennensis Episcopi in Chronico. Igitur ad hujusmodi hominem tot sceleribus obrutum adductus est Jesus : et quoniam Hebræi propter eam, quam supra innuimus causam, in Prætorium ingredi noluerunt, ex indulgentia quadam ipse egressus est ad colloquium. De criminibus, quæ Hebræi Christo objiciebant, meminit Lucas cap. 23. versu 2 : *Hunc invenimus subvertentem Gentem nostram, et prohibentem tributa dari Cæsari, et dicentem se Christum Regem esse.* Reliqua S. Joannes persequitur cap. 18. vers. 31 : *Dixit ergo eis Pilatus : Accipite eum vos, et secundum Legem vestram judicate eum. Dixerunt ergo ei Judæi : Nobis non licet interficere quemquam.* Lamy Harm. Evang. lib. 5. cap. 31. verba D. Joannis, *Exivit ergo Pilatus ad eos foras*, ita explicat : *In exteriorem porticum, sive exterius vestibulum.*

38. *Quo sensu locutus sit Pilatus.* — Si quisquam esset, qui in animum induceret, eas omnes afferre opiniones, quæ de hac re circumferuntur, profecto justæ magnitudinis librum conficeret. Quidam arbitrantur, Pilatum, cum dixit, *Accipite eum vos*, per ironiam esse loquutum, quasi illud voluerit dicere : Cum vestro judicio tot criminibus convictus sit, injurium sane esset, hominem hunc e vestris manibus auferre. Alii vero ex communi sententia, Pilatum serio loquutum esse affirmant, illudque voluisse, ut causa omnis apud Hebræos ageretur, quæ tota fere in rebus ad religionem pertinentibus versabatur.

39. *Quando jus gladii Judæis ademptum. Rabbinorum et Scaligeri diversa opinio.* — Scribunt Rabbini, quadraginta annis ante eversam a Romanis Hierosolymam Hebræis jus gladii esse ademptum; quod si verum esset, anno Passionis Christi id contigisset Verum Scaliger, pluresque alii viri docti putant, Hebræos jure illo privatos sexaginta annis ante Hierosolymæ excidium, cum, Archelao Judææ Tetrarcha Viennam in exilium pulso, Judæa fuit in Provinciam redacta.

40. *Alii putant jus gladii nunquam Judæis ereptum.* — Nonnulli sunt, quibus non arridet ea sententia, quos inter adnumerandus Lamy loc. cit. qui hanc opinionem suspecto Thalmudis textui dixit innixam. Itaque existimant Hebræis jus illud sontes ultimo supplicio damnandi non fuisse ereptum. Stephanus enim ab Hebræis jussus est extra portam Hierosolymæ interfici; et Christus Dominus semel atque iterum ibi fuit, ut lapidibus obrueretur in Templo; Paulo autem opus fuit Cæsarem appellare, ut Hebræorum declinaret jurisdictionem. Scribit Philo Legat. ad Caium Hebræis licuisse suis Legibus uti, quas Tiberius rumpi noluerit. Ex quibus omnibus confici videtur, ideo Hebræos respondisse, *Nobis non licet occidere quemquam*, quod esset Pascha; die autem Festo non licebat quemquam duci ad supplicium. Vid. a Lapide in cap. 18. Joann. num. 31. Suarez 3. part. quæst. 47. art. 4. et Baronius ad ann. Chr. num. 77. qui observat, Hebræos

jam Christum condemnasse, cum dixerunt : *Reus est mortis :* quamobrem ea verba, *Nobis non licet interficere quemquam*, non aliter explicari posse quam quod essent dies Azymorum, quibus lege vetitum erat capitalem sententiam exequi. Hanc sententiam confirmat D. Augustini auctoritas, qui Tract. 114. in Joannem num. 4. hæc scribit : *Intelligendum est, eos dixisse non sibi licere interficere quemquam, propter diei Festi sanctitatem, quam celebrare jam cœperant.* Quidam, ut Seldenus de Synedrio Hebræorum lib. 2. cap. 15. § 10 et 11. scriptores quosdam Judæos sequuti, narrant quadraginta annis ante excidium Templi tantam fuisse scelerum illuviem, tantam Præsidum auxilio et ope impunitatem, ut Hebræi Judices, licet non essent a Romanis jurisdictione privati, tamen a Judiciis capitalibus abstinerent. Quidam etiam, ut Edmundus Merillius in Notis Philologicis ad Christi Passionem in Evang. S. Joann § 8. ea verba, *Nobis non licet occidere quemquam*, ad genus supplicii referunt. Illum enim in Crucem sustolli volebant, quod supplicii genus Hebraicis moribus omnino erat incognitum. *Intelligebant de eo genere supplicii, cui Christum adjici postulabant, videlicet supplicio Crucis Judaicis legibus incognito.*

41. *Verior videtur sententia Judæis ereptum jus gladii. Quid apud illos fuerit Judicium zeli. Christus damnatur a Judæis propter ea, quæ ad religionem pertinent; a Pilato morti addicitur propter imminutam Imperii majestatem.* — Verum Calmetus in idem cap. 18. Joann. vers. 31. accurate observat, Judæa in Provinciam redacta, Procuratores Cæsaris capitales causas ad se suumque Tribunal avocasse; et quamquam Ananus Jacobum Fratrem, seu Cognatum Christi Domini, et nonnullos alios interfici jussit, præterquam quod Josepho teste ea de re apud Procuratorem, et Agrippam Regem est accusatus, illud facere est ausus occasionem nactus, cum nullus per id tempus in Judæa esset Cæsaris Procurator. Nec quidquam ea obsistunt, quæ paulo ante memoravimus, nex illata Stephano, periculum in quo versatus est Jesus, et alia his similia : ea enim pertinent ad judicium zeli, ut Hebræi vocabant, quo fas esse sibi putabant quasi per popularem tumultum repente coortum, qui profanam violaret et contemneret legem, eum perimere, Romanis ea in re conniventibus. Cum igitur non eam viam ingressi fuerint ad perdendum Jesum, sed rationem inierint eum condemnandi servata judiciali forma, bene responderunt Pilato : *Nobis non licet interficere quemquam.* Pergit Joannes cap. 18. vers. 32 : *Ut impleretur sermo, quem dixit significans qua morte esset moriturus :* quibus verbis significat impletum fuisse Christi oraculum, qui dixit, se non ab Hebræis, sed a Gentibus esse necandum, ut apud Matthæum cap. 20. versu 19. *et tradent eum Gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum, et tertia die resurget :* et apud Lucam itidem cap. 18. et Marcum cap. 10. Id vero minime probat Antonius Bineus tom. 3. de morte Chr. lib. 3. cap. 1. qui eo maxime commovetur, quod S. Stephanum lapidibus obrutum esse constet, nonnisi causa quodammodo cognita; quod cum judicii zelo componi nullo pacto potest. *Et statuerunt falsos testes qui dicerent : Homo iste non cessat loqui verba adversus locum Sanctum et legem;* ut est in Act. Apostol. cap. 6. versu 13. Illud etiam apud Bineum vim magnam habet, quod in Actis Apost. cap. 25. versu 24. adversus Paulum prodeunt aliquot testes, et postulationes apparent Hebræorum aientium, *non oportere eum vivere amplius.* Itaque dicendum est, vel Hebræis licuisse sontes reos capitis damnare, dummodo a Romano præside sententia probaretur, ut putat Lamy Concord. Evang. loc. cit. : *Iterum ergo dicam, modo non dissentiret Romanus Præses, poterant Judæi sævire in eos, quos sententiabant sontes esse;* vel Hebræis (licet etiam tunc potestas esset in blasphemos, cæterosque qui contra legem Moysis scelera perpetrassent, animadvertendi capitali pœna) jus tamen minime fuisse puniendi, qui Romani Imperii majestatem imminuissent : ejus enim generis causæ ad Romanum Præsidem pertinebant; atque ejusmodi erat causa Christi Domini, quem Hebræi tributum dari prohibuisse, et seditionem in Populo excitare voluisse criminabantur. Id ipsum attingit Lamy loc. cit. et fuse persequitur Bineus loco itidem cit. pag. 31, et Christianus Thomasius Dissertat. de injusto Pilati judicio tom. 2. Dissertat. in Nov. Testam. e Museo Hasei et Ikenii p. 350. num. 61. Videatur etiam eruditus vir P. Bacchinus in celebri Dissertat de Originibus Ecclesiasticæ Hierarchiæ part. 1. pag. 195. cujus ea verba sunt : « Duplex hujusmodi jus clare constat ex Evangeliorum historia : etenim ad Judæorum tribunal reus mortis pronunciatur Christus, quod se filium Dei dixerit; blasphemiæ enim crimen ad Synedrium spectabat : apud Pilatum tamquam Crucis reus agitur, quod prohibuerit tributum dari Cæsari, et seditione in populo tentata Regem se fieri curaverit, quod a Pilato tamquam Cæsaris Procuratore cognoscendum erat. Cum itaque Pilatus Judæis dixit : *Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate eum :* jus blasphemi plectendi Synedrio asserit : ubi vero Synedrii reposuerunt : *Nobis non licet interficere quemquam,* fassi sunt, nullum jus sibi competere de criminibus Augusti majestatem lædentibus cognoscendi. Cum autem a Pilato Christus Augustæ et Romanæ majestatis læsæ reus est pronunciatus, supplicio Crucis addictus est, qui si de blasphemia a Synedrio judicatus fuisset, non Crucis supplicio, sed lapidibus damnatus, contra quod prædixerat, obiisset. Ideo Joannes a Judæis Pilato dictum : *Non licet nobis interficere quemquam*, referri debere ad Crucis supplicium ostendens, immediate subjunxit : *Ut sermo Jesu impleretur, quem dixerat, significans, qua morte moriturus esset.* »

42. *Pilati variæ interrogationes, et Christi responsiones.* — Postquam Pilatus audisset, Hebræi quæ sibi responderant, reversus in Prætorium, accersitum ad se Christum interrogavit, an esset Rex Judæorum; qui vicissim interrogavit Pilatum, sciscitandine hoc quæreret gratia, an vero quod ab aliis illud sibi esset insinuatum.

Cui Pilatus respondit: Quid? sumne ego Judæus? Gens tua et Pontifices te mihi tradiderunt. Quid fecisti? Tum Jesus ea dixit, quæ habentur apud Joannem cap. 18. v. 36 : *Regnum meum non est de hoc Mundo. Si ex hoc Mundo esset Regnum meum, ministri mei utique decertarent, ne traderer Judæis. Nunc autem Regnum meum non est hinc.* Profecto Christus probe noverat, Pilatum non ex se rogasse, sed ex instinctu Judæorum, num Jesus esset Rex ; sed ideo Christus rogavit Pilatum, illane interrogatio ex curiositate, an ex inimicorum criminationibus esset profecta, ut declararet, se nolle ad inutiles quæstiones verbum ullum proloqui. Ubi vero Jesus respondit se Regem esse, *dicit ei Pilatus : Ergo Rex es tu? Respondit Jesus : Tu dicis, quia Rex sum ego ;* addidit autem, Regnum suum non esse ex hoc Mundo, in Cœlo esse et suum imperium, et eos quibus ipse imperet; se in hac Terra in animos hóminum potestate uti ; quibus declaravit, se reum non esse læsæ Majestatis, nullumque Principem hujus Mundi debere de eo quidquam suspicari, aut ab eo sibi cavere.

43. *Pilatus Christum amandat ad Herodem Galilææ Tetrarcham.* — Illud etiam Judæi criminati sunt inter cætera, commoveri ab eo populum, doctrinamque disseminari usque a Galilæa per omnem Judæam : *Commovet populum docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc*, ut est Lucæ cap. 23. versu 5. Hinc factum est, ut Pilatus audito Galilææ nomine, cum comperisset Jesum Galilæum esse, ideoque Herodis jurisdictioni subjectum, illum miserit ad eum Principem, qui tum temporis Hierosolymæ morabatur. Id autem Herodi vehementer placuit : multa enim de Christo communi omnium sermone acceperat, et in eam spem erat ingressus, ut signum aliquod ab eo fieri videret. Cum igitur de multis Jesum interrogasset, nec verbum ab eo ullum elicuisset, Principibus Sacerdotum et Scribis criminationes in eum urgentibus, *sprevit illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum ; et facti sunt amici Herodes et Pilatus in ipsa die ; nam antea inimici erant ad invicem*, ut ait Lucas cap. cit. versu 11. et 12.

44. *Quamobrem Pilatus Christum ad Herodem miserit. Herodes veste alba Jesum indutum ad Pilatum remittit. Herodes et Pilatus redeunt in gratiam : quæ illis causa simultatis fuerit.* — Pilati jurisdictio non ultra Judæam porrigebatur ; Galilææ vero Tetrarcha erat Herodes Antipas ; idcirco secundum Romanorum Leges cum criminatio esset de perduellione et affectato Regno, et Herodes ad Pascha celebrandum Hierosolymis diverteret, Pilatus Jesum illi remisit; ille autem Princeps spe sua frustratus, cum nullum signum vidisset (Christus enim non ad ostentationem, aut explendam curiosorum hominum vanitatem miracula edebat), sprevit illum *cum exercitu suo*, hoc est cum omnibus qui in ejus erant comitatu, et *illusit indutum veste alba*, quæ primarium deceret virum : sic enim Deo placitum est, ut per hanc quoque rationem ejus innocentia declararetur ; nam Regis quamvis scelesti cor in manibus ejus est, juxta ea, quæ observat Baronius ad ann. Chr. 34. num. 79. et sequen. qui penes Hebræos ait fuisse morem, ut rei pullata veste induerentur, et idcirco Deo placuisse, ut Unigenitus Filius suus ab omni crimine purus candida vestiretur. Illo autem die, postquam Pilatus Jesum ad Herodem remisit, cum fuissent inimici, in gratiam alter alterius rediere. Eam autem nonnulli docent simultatis fuisse causam, quod Pilatus Galilæos quosdam jussisset interfici, interea dum illi Hierosolymis sacrificarent ; ex quo factum, ut eorum sanguis cum Hostiarum sanguine misceretur, quemadmodum tradit Lucas cap. 13. v. 1 : *Aderant autem quidam ipso in tempore nunciantes illi de Galilæis, quorum sanguinem Pilatus miscuit cum sacrificiis eorum.* Rufinus in Exposit. Symboli Apostolorum Christum *reconciliationis xenium* appellat inter Pilatum et Herodem. De causa simultatis, quæ inter eos intercesserat, consentit etiam Lamy Harm. Evang. lib. 5. cap. 31. « *Inter Reges et Romanos Præsides ex æmulatu facillime odia nascebantur; forsan etiam ob Galilæos a Pilato nuper trucidatos, dum Sacrificia offerrent Hierosolymis, adeoque ob jurisdictionem Herodis usurpatam.* » Accedit Antonius Bineus de morte Chr. tom. 3. lib. 3. cap. 2. in fine. Pulchra Baronii observatio confirmari potest e D. Ambrosio in Lucam cap. 23. qui de alba veste, qua indutus est Christus, ait : « Immaculatæ indicia Passionis, quod Agnus Dei sine macula cum gloria peccati Mundi susciperet. »

45. *Consilium Pilati, ut Jesum a morte liberaret Jesus Barabbæ posthabitus.* — Rediit igitur Christus ad Pilatum, qui illud Hæbræis proposuit, ut, quoniam nec ipse, neque Herodes quidquam in eo comperissent cur illum capite damnarent, leviori plecteretur supplicio, flagrisque cæderetur: sed cum Judæi vehementius flagitarent, ut neci dederetur, Pilatus ut Jesum a morte eximeret, id consilii cepit. Mos erat die Paschatis reum aliquem dimitti; cumque Barabbas seditionis et homicidii reus detineretur in vinculis, Pilatus optionem dedit populo utrum vellet dimitteret; sed Principum Sacerdotum et seniorum impulsu populus postulavit, ut Barabbam dimitteret; atque ita nefario et facinoribus noto homini Christus posthabitus est; ut est in Matth. cap. 27. Marc. cap. 15. Luc. cap. 23. et Joann. cap. 18. Matthæus cit. cap. v. 19. narrat, Pilatum, dum sederet pro Tribunali per internuncium ab uxore monitum esse, ne se in causa Justi illius Hominis immisceret: *Sedente autem illo pro Tribunali, misit ad eum uxor dicens : Nihil tibi et Justo illi; multa enim passa sum hodie per visum propter eum.*

46. *Hebræorum consuetudo liberandi reum die Paschæ. Somnium uxori Pilati immissumne fuerit divinitus, an a diabolo, incertum.*—Apud Matthæum cap. supradicto v. 15. legimus: *Per diem autem solemnem consueverat Præses populo dimittere unum vinctum, quem voluissent;* apud Lucam cap. 23. v. 17 : *Necesse autem habebat dimittere eis per diem festum unum ;* et apud Joannem cap. 18. v. 39 : *Est autem consuetudo vobis, ut unum dimittam vobis in Pascha.* Unde inter eruditos orta est

controversia, num in Paschate tantum, an vero in Pentecoste etiam et Festo Tabernaculorum unus reorum dimittendus esset. Sagittarius tom. 1. Hist. Passion. Christi nullum de hac re tulit judicium, ut videre est pag. 556. Casaubonus Exercit. 16. § 20. videtur in eam sententiam esse propensus, ut singulis tribus illis Festis unus reorum esset dimittendus. Verum S. Joannes ait, *in Pascha*, quo verbo, quod Matthæus et Lucas indefinite dixerant, *per diem solemnem*, *per diem Festum*, videtur Joannes Paschatis Festo determinare. Itaque verosimilius esse videtur, in Paschate tantum, quæ celeberrima omnium esset solemnitas, reum dimitti consuevisse, ut bene observant Antonius Bineus de morte Jesu Christi tom. 3. lib. 3. cap. 3. num. 3. et Joannes Conradus Hottingerus Dissertatione de Ritu dimittendi reum in Festo Paschatis tom. 2. Dissertationum in Nov. Testam. e Museo Hasei et Ikenii pag. 356. a num. 5. ad 10. Cum autem nihil reperiatur in Lege, cui inniti possit ea consuetudo, alia inter doctos viros orta est quæstio, an a Romanis ad Hebræos transierit; constat enim in Lectisterniis liberari consuevisse apud Romanos, qui in vinculis publicis detinebantur; quamobrem Grotius in Matthæum cap. 27. num. 15. et Vossius Harm. Evang. lib. 2. cap. 5. § 4. et 5. contendunt, eam consuetudinem a Romanis ad Hebræos esse traductam. Id vero minime probatur, Bineo et Hottingero locis cit. Et sane Joannes loquitur de consuetudine apud Hebræos introducta: *Est autem consuetudo vobis;* et ad eumdem modum Matthæus: *Consueverat;* Lucas vero hac consuetudine scribit obligationem induci: *Necesse autem habebat.* Quamobrem longe credibilius est, morem hunc a Judæis inductum, ut excussum Ægyptiacæ servitutis jugum recoleretur, in cujus commemorationem institutum est Pascha; Romanos autem Principes, qui subjectis quibusdam Gentibus indulserant, ut patriis Legibus, sacrisque Ritibus uterentur, Judæis jus liberandi unum e sontibus reis a pœna capitis in Pascha non ademisse. Pilati vero uxori quidam existimant nomen fuisse Claudiæ Prosculæ; et Cornelius a Lapide testatur, apud Græcos in Sanctorum numero adscriptam. At hæc plane incerta; quemadmodum item nihil certi statui potest, divinitus ne immissum fuerit illud, quo divexata est, somnium, an a Diabolo profectum, qui jam suspicaretur quidpiam; et Christi morte ne Regnum suum everteretur, metueret. Ignatius Martyr epist. 8. ad Philippenses tom. 2. Bibliothecæ veterum Patrum pag. 81. ait, somnium illud a Diabolo fuisse immissum: « Cacodæmon terrebat mulierculam uxorem Pilati, turbans eamdem in somniis, et ut a crucifigendo cessarent moliebatur,... quia sentiebat suam perniciem. » Idem sentit Beda in Matthæum. Verum Origenes, Theophylactus, Euthymius, Ambrosius, Augustinus, et Chrysostomus somnium illud arbitrantur immissum esse divinitus, ut antequam Christus injustissima damnaretur sententia, hoc quoque somnio illum esse innocentissimum palam fieret.

47. *Quarta Dominicæ Passionis pars a flagellatione Christi ad eumdem raptatum ad Calvariæ locum.* — Ad quartam Dominicæ Passionis partem venimus; cum Judæi flagris cæsum, corona ex intextis spinis injecta illusum, et Cruci damnatum ad Calvariæ locum Christum Jesum adduxerunt. Sed antequam progrediamur, in ea ratione, qua Pilatus in causa Christi usus est, paucis quibusdam observandis aliquantisper immorabimur.

48. *Pilatus quinquies conatus est Christum morti eripere. Pilatus nefario se scelere obstrinxit, qui Jesum utcumque passus est interfici. Baronius vindicatus.* — In tota Passionis serie constat, quinquies illum connisum esse e Judæorum manibus Jesum eripere. Primo apud Lucam cap. 23. v. 4: *Ait autem Pilatus ad Principes Sacerdotum et turbas: Nihil invenio causæ in hoc homine.* Secundo apud eumdem Lucam cap. eod. v. 20: *Iterum autem Pilatus locutus est ad eos volens dimittere Jesum.* Tertio v. 22: *Ille autem tertio dixit ad illos: Quid enim mali fecit iste? nullam causam mortis invenio in eo. Corripiam ergo illum, et dimittam.* Quarto apud Joannem cap. 19. v. 4: *Ecce adduco vobis eum foras, ut cognoscatis, quia nullam invenio in eo causam.* Quinto denique ibid. vers. 12: *Et exinde quærebat Pilatus dimittere eum.* Conatus est etiam in Judæorum animis commiserationem erga Jesum excitare, cujus rei gratia ostendit eum populo spinis coronatum, dicens: *Ecce homo*: ut est in Joann. cap. 19. Ad quem locum S. Augustinus Tract. 116. in Joannem: « Si Regi, inquit, invidetis, jam parcite, quia dejectum videtis: flagellatus est, spinis coronatus est, ludibriosa veste amictus est, amaris conviciis illusus est, alapis cæsus est: fervet ignominia, frigescat invidia. » Intumescente vero tumultu, cum jam videret eum non posse eripi, *accepta aqua lavit manus coram populo dicens: Innocens ego sum a sanguine justi hujus: vos videritis;* imitatus Judæorum morem, qui, ut constat ex Deuteron. cap. 21. v. 6. cum testari vellent, nihil mali a se admissum, manus propalam suas lavabant: *Lavabantque manus suas super vitulam, quæ in valle percussa est.* Psalm. 72. v. 13: *Lavi inter innocentes manus meas,* Psalm. 25. v. 6: *Lavabo inter innocentes manus meas.* Pilatus enim, etsi homo Romanus erat, Hebraico tamen ritu idcirco uti voluit, ut, quam prætendebat, suam persuaderet omnibus innocentiam, quod considerat Maldonatus in cap. 27. Matthæi num. 24: *Credo, Pilatum, quamvis Romanum hominem, in causa tamen hominis Judæi, et apud Judæos Judæorum cæremonia suam innocentiam testari voluisse.* Consonat Gretserus de Cruce lib. 1. cap. 14., ubi, etsi plura affert, quibus ostendat, etiam Romanos eadem cæremonia uti consuevisse, quo suam palam facerent innocentiam, tamen censet, Pilatum ideo lavisse manus, ut Hebræorum ritui adhæreret. Quidam contendunt, Pilatum permisisse tantum Christi necem, atque suam fulciunt opinionem iis Joannis Evangelistæ verbis cap. 19. v. 16.: *Tunc ergo tradidit eis illum, ut crucifigeretur.* Ita Lactantius Divinar. Instit. lib. 4. cap. 18. « Tum Pontius et Judæorum clamoribus, et Herodis Tetrarchæ instigatione metuentis, ne Regno pellerctur, victus est. Nec tamen ipse sententiam protulit, sed tra-

didit eum Judæis, ut ipsi de illo secundum legem suam judicarent. » Ita etiam Chrysostomus Orat. 2. de Eleemosyna : « Et postquam vehementer instare eos vidit, ipse quidem suffragium non tulit, sed cessit : ipsi vero propria utentes dominatione, omne dein effecerunt. » Alii vero sunt, qui probabilius existimant, capitalem a Pilato latam esse sententiam, ut ex Lucæ verbis eruitur cap. 23. v. 24 : *Adjudicavit fieri petitionem eorum*, Judæorum videlicet, qui ad necem Jesum deposcebant. Nam more Præsidum Romanorum, qui vellent proferre sententiam, sedit in Tribunali, ut bene considerat Bineus de morte Christi tom. 3. lib. 3. cap. 4. num. 54. et Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 13. qui illud etiam observat, Christum ab Ethnicis Pilati militibus Cruci esse affixum, qui Præsidis sententiam sunt exequuti. Quamobrem infelix gravissimo se scelere astrinxit, quo tamen perfidorum facinus Judæorum longe fuit tetrius, et horribilius : quale re S. Leo serm. 8. de Passione cap. 2 : « Excessit quidem Pilati culpam facinus Judæorum, qui illum nomine Cæsaris territum, et invidiosis vocibus increpatum ad effectum sui sceleris impulerunt : sed nec ipse evasit reatum, qui cooperatus seditiosis, reliquit judicium proprium, et in crimen transivit alienum. » Baronius ad annum Chr. 34. num. 92. de Pilati culpa ait, quamvis Hebræorum in Synedrio adversus Christum Dominum justum latum fuisset judicium, quod certe iniquissimum fuit ; Pilatum tamen, qui ejus Judicii iniquitatem agnosceret, etiam postquam illud probasset invitus, ex Romanis legibus ad decem dies supplicium proferre potuisse ; Tiberius enim, qui illum in Judæam miserat Senatus Consulto, quod refertur a Suetonio et Dione, jusserat damnatorum supplicia decem diebus differri ; quod Pilatus si fecisset, Judæorum impetum et furorem compressisset. Et quamvis iisdem legibus liceret, si qua tumultus popularisque seditionis esset suspicio, capitalia supplicia prævertere ; nihil erat tamen ejusmodi, quod Pilatus posset sibi metuere, qui Romanarum Legionum munitus esset præsidio. Baronii observationem probat Joannes Gerardus Vossius Harm. Evang. de Passione cap. 12. ubi hæc habet : « Contra leges Romanas peccat Pilatus indulgens Judæis festinam illam supplicii executionem. » Itemque Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 14. §. penult. Et quamquam Bineus tom. 3. de Morte Christi lib. 3. cap. 15. num. 6. contendat, nihil peccasse Pilatum adversus Romanas leges, quibus licebat aliquando nondum decem diebus elapsis sententiam exequi, juxta legem Ulpiani, *Si quis*, §. *Quid tamen* ff. de injusto rupto et irrito facto Testamento, et Modestini legem 16. ff. de Appellationibus : tamen quia leges illæ de manifestis latronibus, aut de oborta aliqua seditione loquuntur, « nisi forte latro manifestus, aut seditio prærupta, factioque cruenta, vel justa causa, quam mox Præses litteris excusavit, moram non recipiant ; » et alibi, « ut sunt insignes latrones, vel seditionum concitores, vel duces factionum, » ad Baronii observationem defendendam, satis est ostendere, Pilato causam defuisse quamobrem Judicii exequutionem festinaret, quod quidem facile demonstratur : nam seditionis quidem Christus accusabatur ; sed non satis erat criminatio ; crimen probatum esse oportebat etiam ex Romanis legibus, quibus non latrones, sed manifesti latrones excipiuntur, *nisi forte latro manifestus* : neque itidem satis erat qualecumque seditionis crimen, sed *seditio prærupta, factioque cruenta*. Quamobrem, cum apud Pilatum Judæorum perfidia Christum quidem Jesum ut seditionis auctorem criminaretur, non tamen probaret, jure optimo Baronius Pilatum, quod mortem Christo maturaverit, ut iniquum Judicem reprehendit. Facit ad hanc rem Diocletiani et Maximiani Constitutio, non sane contemnenda, quia posterior ætate sit ; ipsi enim naturæ, et communi sensui innititur : « Cumque a populo acclamatum esset, iterum dixerunt : Vanæ voces populi non sunt audiendæ ; nec enim vocibus eorum credi oportet, quando aut noxium crimine absolvi, aut innocentem condemnari desiderant. » Ita legitur in l. *Decurionum* 12. Cod. de Pœnis ; quod quidem multo antea docuerat Plato Dial. 2. *de Legibus* : « Non debet, « inquit, « verus Judex, quæ determinanda Judicio sunt, ab aliis discere, et quasi stupefactus tam clamore multorum, quam ignorantia sua ita ferre sententiam. » Plura etiam affert argumenta e legibus deprompta Christianus Thomasius Dissertatione de injusto Pontii Pilati judicio, quibus iniquitatis Pilatum reum facit.

49. *Pilatus conscientia sibi reclamante, dimisit Barabbam, Jesum flagellatum Judæis tradidit.* — Itaque Pilatus etsi probe noverat Christum esse insontem, alienumque habebat animum a decernenda illius morte, quin potius eum liberandi cupidissimus erat, ut supra ostendimus ; tamen *dimisit illis Barabbam ; Jesum autem flagellatum tradidit eis, ut crucifigeretur* : ut est in Matth. cap. 27. vers. 26. Marcus autem cap. 15. vers. 15. *Pilatus*, inquit, *volens populo satisfacere, dimisit illis Barabbam, et tradidit Jesum flagellis cæsum, ut crucifigeretur*. Lucas. cap. 23. v. 19 : *Emendatum ergo illum dimittam*. Joannes cap. 19. v. 1 : *Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit*. Idem plane contigit in S. Agapii martyrio, qui neci deditus est, eodemque tempore deposcente populo scelestus homo dimissus, ut videre est apud Eusebium lib. de Martyribus Palæstinæ cap. 6 : « Trahitur (sunt verba Eusebii) in medium stadium una cum noxio quodam, qui dominum suum peremisse ferebatur. Post hæc is quidem, qui dominum suum interfecerat, bestiis objectus veniam et clementiam Imperatoris promeruit eodem pene modo quo ille, qui temporibus Servatoris nostri fuit, Barabbas. Quam ob causam totum repente Amphitheatrum acclamationibus et laudibus personare cœpit ; quia scilicet Imperator cruentum homicidam benignissime servaverat, et honore ac libertate donaverat. »

50. *Concilium Pilati in permittenda flagellatione. Damnati ante Crucis supplicium flagellari soliti. Semelne tantum, an bis Christus cæsus sit.* — Post dimissum Barabbam flagellatio Christi apud Matthæum conse-

quitur cap. 27. cujus verba superius attulimus, et apud Marcum cap. 15 versu 15 : *Pilatus autem volens populo satisfacere, dimisit illis Barabbam, et tradidit Jesum flagellis cæsum, ut crucifigeretur.* Item apud Joannem cap. 18. et 19 : *Clamaverunt ergo rursum omnes dicentes : Non hunc, sed Barabbam; erat autem Barrabbas latro. Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.* Quæritur quanam tandem ratione Pilatus Christum flagellis cædi jusserit. Sunt qui putant, idcirco Pilatum jussisse Christum Dominum flagris verberari, ut experiretur, num ea pœna Judæorum animos posset explere, atque ita Christum supplicio Crucis liberare. Hæc sententia illis D. Lucæ verbis innititur Evang. cap. 13 : *Emendatum ergo illum dimittam.* D. Augustinus Tract. in Joannem 116 : *Hoc Pilatus*, inquit, *non ob aliud fecisse dicendus est, nisi ut ejus injuriis Judæi satiati sufficere sibi existimarent, et usque ad ejus mortem sævire desisterent.* Quod probat Christianus Thomasius in Dissert. de injusto Pilati judicio § 28. et vel ex hoc ait, Pilati teterrimam emicare iniquitatem, quem, Christi innocentia cognita, nullo modo æquum fuit jubere Christum flagris verberari, ut illum morti eriperet. Quidam vero morem proferunt eos verberandi, qui Cruci affigendi essent : *multi occisi, multi capti, alii verberati cruci affixi*, scribit Livius de servis conjuratis lib. 34. Curtius l. 8. eodem supplicio scribit Alexandrum Magnum jussisse eos affici, qui obfirmata contumacia Petram Urbem defenderant : *Omnes*, inquit, *verberibus affectos sub ipsis radicibus Petræ crucibus jussit affigi.* Et D. Hieronymus in cap. 27. Matthæi : *Sancitum est*, inquit, *ut is qui crucifigitur, prius flagellis verberetur.* Vide etiam Lamy Concord. Evangel. Dissertat. de Cruce § 6. qui eadem de re multo plura congessit. Itaque arbitrantur, Pilatum jussisse Jesum flagellis cædi, et id exequutioni mandatum, quod juxta morem, quem supra memoravimus, antequam damnati crucifigerentur, fieri consueverat. Hæc est Antonii Binei sententia tom. 3. de Morte Christi lib. 3. cap. 4. num. 5. Quidam autem quod Matthæus et Marcus flagellationem ponant ante latam mortis sententiam; Joannes vero insuper nonnihil temporis inter utramque interjiciat, binas fuisse flagellationes colligunt : alteram ante latam mortis sententiam, quam sedando Judæorum odio Pilatus fieri jusserit; alteram, ut verberum consuetudo servaretur, antequam Crucis supplicium exequutioni mandaretur; quæ est Calmeti sententia in cap. 27. Matthæi vers. 26. Sed nullus est in Evangeliis locus, cui duplex flagellatio inniti possit, proindeque Sagittarius duplicem flagellationem vehementer rejicit tom 1. de Pass. Christi part. 2. pag. 587. num. 118. itidemque Bineus loc. cit. Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 9. § *Nec quidquam causæ*, et Cardinalis Gottus de verit. Relig. Christ. tom. 4. part. 2. cap. 25. § 2. num 8. Quamobrem D. Augustini, quam supra retulimus, sententiam amplecti juvat, rejectaque duplici illa flagellatione, Evangelistas, adhibita Lirani doctrina conciliabimus, qui in cap. 27. Matthæi ita scribit : « Licet ista flagellatio Christi ponatur hic post sententiam Judicis, tamen fuit ante facta, ut habetur Joannis 19. Quare ad hanc intentionem eum præcepit Pilatus flagellari et illudi, ut Judæi essent satiati sanguine ejus, videntes eum sic punitum etiam ultra condignum; et ideo ponitur hic quasi per recapitulationem. »

51. *Christum ad Columnam flagellatum fuisse, vetustissima traditio. Eam Columnam Romam asportavit Joannes Cardinalis Columna in Templum S. Praxedis in Exquiliis.* — Sacri silent Evangelistæ, quemadmodum Christus fuerit flagellatus; ex quo silentio complures inter sacros Interpretes et Ecclesiasticæ Historiæ peritos profectæ sunt controversiæ. Rei flagellabantur vel in Prætorio, antequam ad supplicium deducerentur; vel per viam, dum ad patibulum rapiebantur. Cum vero reus cædebatur in Prætorio, ad columnam alligabatur, ut videre est apud J. Lipsium de Cruce lib. 2. cap. 4. Cum autem Redemptor noster in Prætorio fuerit cæsus, vetustissima traditio est, ad columnam fuisse alligatum. Quare Prudentius in Diptycho 41. tom. 5. Bibliothecæ Patrum pag. 1057. ita scripsit.

Vinctus in his Dominus stetit ædibus, atque columnæ
Adnexus tergum dedit, ut servile, flagellis.

D. Hieronymus in epitaphio Paulæ hæc scribit : « Ostendebatur illi Columna Ecclesiæ porticum sustinens infecta cruore Domini, ad quam vinctus dicitur et flagellatus. » Consonat Beda in cap. 13. Lucæ : « Ille, » inquit, « qui solvere compeditos solet plena Deo membra verberibus subdidit. Quæ videlicet columna in Ecclesia Montis Sion posita, Dominici cruoris usque hodie cernentibus vestigia certa demonstrat. » Atque inde impudentissima Calvini calumnia repellitur, qui hanc Columnam ausus est dicere a Pontificiis omnino esse confictam, ut bene arguit Gretserus. lib. 1. de Cruce cap. 10. Hanc vero columnam sexto adhuc seculo summa Christiani veneratione Hierosolymæ colebant, quam ligulis etiam textilibus cingebant, easque pellendis morbis quibusdam adhibebant, Gregorio Turonensi teste lib. 1. de Gloria Martyrum cap. 7. « Ad hanc vero Columnam multi fide pleni accedentes corrigias textiles faciunt, eamque circumdant : quas rursum pro benedictione recipiunt diversis infirmitatibus profuturas. » Eam anno 1213. Joannes Cardinalis Columna Apostolicus Legatus sub Honorio III. Romam asportavit; quæ in Ecclesia S. Praxedis in Exquiliis locata etiamnum eodem loco prostat Fidelium veneration, quod ipsi innuimus lib. 4. de Canonizat. Sanctor. part. 4. cap. 10. num. 21. et abunde ostendit P. Honoratus a S. Maria in suis Observationibus ad Criticæ regulas lib. 5. Dissertat. 5. art. 3. Joannis Cardinalis Columnæ vitam scripsit de Attichy lib. Florum Historiæ Sacri Collegii S. R. E. Cardinalium. Cardinalem creatum fuisse narrat ab Honorio III. Illum militari virtute Provincias aliquot Ecclesiasticæ ditionis Romanæ Ecclesiæ vindicasse, Legatumque Apostolicum contractas ex provinciis, quæ sunt Juris Romani Pontificis, copias ir Infidelium regiones traduxisse; Damiatam expugnasse; aliquot victorus potitum in potestatem veni se

Theodori Angeli Comneni, qui opibus potens Imperatoris partes agebat, et ab eo aliquandiu in vinculis detentum : Honorii III. tandem opera illinc dimissum Romam rediisse, nec quidquam aliud secum attulisse, quam Columnam, de qua dudum loquuti sumus, eamque in Ecclesia sui Tituli S. Praxedis collocasse, ubi etiam nunc asservatur. Quaresmius in Elucidat. Terræ Sanctæ lib. 5. cap. 11. et sequent. tom. 2. contendit, etiam nunc Hierosolymæ in Ecclesia S. Sepulcri hanc extare Columnam, ad quam vinctus et cæsus est Jesus; eumque Romæ eam esse negare nolit in Ecclesia S. Praxedis, ait Christum Jesum semel atque iterum flagris verberatum, primum quidem, inscio Pilato, in domo Caiphæ; iterum vero jussu Pilati : primæ flagellationis Columnam eam esse, quæ Roma adservatur in S. Praxedis Ecclesia; alteram vero etiam nunc extare Hierosolymæ. Sed Quaresmium facile refutari quisque intelligit, qui consideret, de flagellatione in domo Caiphæ altum esse apud Evangelistas silentium. In ea domo (ut scribit Matthæus) perfidissimi Judæi dumtaxat in Christi faciem expuerunt, et colaphis eum percusserunt dicentes : *Prophetiza quis est, qui te percussit?* Marcus et Lucas nihilo plus ad ea, quæ scribit Matthæus, addunt : ideoque suffosso duplicis flagellationis fundamento, Quaresmii de duplici Columna sententia corruit.

52. *Duo flagellationis genera. Flagra cujusmodi essent in Christi flagellatione, incertum.* — Virgisne, hoc est arborum ramusculis in fasciculos colligatis, an flagris et funibus Christus cæsus sit; nudusne, an vestitus ad columnam alligatus fuerit; quot et unde fuerint, qui eum verberarunt satellites; quinam denique verberum numerus, ex Evangelistis nobis compertum non est. Duo fuere flagellationis genera; alterum, cum virgæ adhibebantur, et ad hunc modum verberatus est Paulus Apostolus, ut ipse scribit 2. ad Corinth. cap. 11. versu 25 : *Ter virgis cæsus sum;* alterum cum flagra et funes. Interdum vero, ut acerbior esset pœna, tenuia quædam frusta ligni, aut exigui ossiculi extremis funibus, atque etiam parvuli unci ferrei alligabantur. Baronius ad ann. Chr. 34 num. 84. observat, Christum Jesum, qui, ut ait Apostolus, formam servi assumpserat, noluisse virgis cædi, quæ pœna erat liberorum hominum, sed flagris, quibus mancipia cædebantur. Vide Lipsium de Cruce l. 2. c. 3. qui totam hanc rem satis illustrat. Et quamquam Rabbini aliquot probare conentur, in Republica Hebræorum summum etiam Sacerdotem, vel ipsum Regem, cum ita a Synedrio decretum fuisset, et peccatum ejusmodi pœnam postulasset, flagellatione punitos esse; eos tamen egregie confutat Calmetus Dissertat. de suppliciis Sacræ Scripturæ §. *Flagrorum supplicium.* Utrum autem, quo acerbior Christo esset flagellatio, addita sint flagris lignea, vel ossea frustula, aut unci ferrei, ut traditur in Revelationibus S. Brigittæ lib. 4. cap. 70 : « Flagellis aculeatis, infixis aculeis et retractis, non evellendo, sed sulcando totum corpus ejus laceratur, » nos nihil ejusmodi scire fatemur cum Lipsio lib. 2. de Cruce cap. 3 : « An tale aliquod flagri genus, quo Christus etiam noster cæsus? Imaginantur, aut pingunt per pietatem nonnulli. Haud ego assero : sed illud Evangelistæ cæsum esse, et quidem flagro. » Illud concludendum, crudelissimam fuisse eam flagellationem, sive quod Judæi ad immanitatem satellites incenderent, sive quod Pilatus confideret, quo pœna hac sævior esset, eo sibi fore facilius a morte illum eripere. Quamobrem Redemptor noster, injecta de suis cruciatibus et contumeliis mentione, priori loco posuit flagellationem apud Matthæum c. 20. v. 19. et apud Lucam cap. 18. v. 32.

53. *Christus Jesus nudus omnino alligatus est ad Columnam.* — Nudusne Christus affixus fuerit Cruci, quæremus alibi. Quod vero ad Flagellationem pertinet, affirmamus, cum ad columnam milites illum alligarunt, omnia ei vestimenta detraxisse : « Christus cum alligatus fuit columnæ, ut flagellaretur, omnium sententia omnino nudus fuit; » ita Suarez 3. part. tom. 2. disp. 36. sect. 4. Calmetus in ea, quam supra attulimus Dissertatione, loquens de supplicio flagrorum, ostendit, ubi primum sententia Judicis morti quispiam addiceretur, ei satellites illico vestes detrahere consuevisse, et, si opus fuisset, etiam vi discerpere, ut usque ad ilia nudaretur : sed a communi non videtur sententia recedendum, quam cum Suarez sequitur Durantus Episcopus Montis Feltri in notis ad Revelationes S. Brigittæ num. 4 : « A Doctoribus vero dubitari solet, an omnibus penitus vestibus fuerit denudatus Christus, ita ut nec aliquod velum haberet, quo verenda tegerentur; et quidem cum ad Columnam flagellatus est, omnino fuisse nudum, omnes ferme asseverarunt, et hanc esse communem opinionem omnium affirmat Franciscus Suarez. » Præsertim vero quod ea esset apud Romanos consuetudo. Cicero in Verrem l. 5. c. 62 : « Repente hominem proripi, atque in medio foro nudari, ac deligari, et virgas expediri jubet. » Suetonius in Caio c. 26 : « Quæstorem suum in conjuratione nominatum flagellavit, veste detracta, subjectaque militum pedibus, quo firme verberaturi insisterent. » Et apud Livium : « Missi lictores ad sumendum supplicium, nudatos virgis cædunt. » Et apud A. Gellium Noct. Attic. l. 10. cap. 3. de M. Mario homine nobili : *Vestimenta detracta sunt, virgis cæsus est.*

54. *De numero satellitum qui flagris Christum cecideruut. Singularis quædam Bedæ opinio.* — Quatuor fuisse, qui Christum verberarunt, lictores seu satellites, affirmat Jansenius Iprensis Episcopus in cap. 27. Matthæi. In sua quadam extasi ait S. Maria Magdalena de Pazzis, se vidisse a sexaginta satellitibus cædi Jesum, ut viribus integri fessis succederent. Verum si Pilatus, ut ait Hieronymus in cap. 27. Matthæi, sententiam more Romanorum tulit, jussitque more itidem Romanorum Jesum verberari, unum tantummodo dicendum videtur fuisse lictorem, qui Christum flagellaverit; notissima enim est formula : *I lictor, colliga manus, caput obnubito, virgis cædito.* Utcumque tamen sit de ejusmodi more Romanorum, etiamsi Pilatus in animo habuerit, ut Romano more

Jesus verberaretur ; verisimile admodum est, propter eas, quas supra memoravimus causas, minime illi fuisse obtemperatum, pluresque fuisse lictores, de quorum tamen numero nihil nos certi quidquam habere concludit Eminentissimus Gottus loc. cit. § 1. num. 11. Singularis est Bedæ sententia in Marc. cap. 15. lib. 4. qui unum tantum scribit, eumque fuisse Pilatum, qui Jesum flagris ceciderit : « Jesus autem flagellatus non ab alio, quam ab ipso Pilato intelligendus est. Scribit enim aperte Joannes : *Tunc apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.* Deinde subjungit : *Et milites plectentes coronam de spinis imposuerunt capiti ejus.* » Liranus in Joann. cap. 19. Bedæ verba ita molliter flectit : « Pilatus flagellavit Jesum non per se ipsum immediate, sed per milites suos, et ministros » : nam ibi locum habere videtur vulgatum illud apud Jurisperitos : *Quod quis per alium facit, ipse fecisse videtur.* Militaris erat disciplina, ut in fustuario Tribunus primam infligeret plagam, ut videre est apud Polybium lib. 6. Quod si hæc consuetudo Tribunorum ab exercitu ad Præsides, et Procuratores Provinciarum, qui verberibus aliquem condemnassent, traducta fuisset, eaque consuetudine fuisset usus Pilatus, non tamen vere dici posset, Pilatum unice Christum Jesum flagris verberasse. Sed modus loquendi est Scriptoribus familiaris, ut Magistratus id facere dicatur, quod fieri jubet.

55. *Cujus gentis ii satellites fuerint.* — Si quæramus, qua ex gente lictores fuerint, quive numerus verberum, quæ Christo impegerint, plures difficultates offendimus. Serry Exercit. 56. § 6. Calabros fuisse putat. Ili enim primi omnium in Italia a Romanis ad Hannibalem defecerunt ; ac in pœnam defectionis parere jussi sunt Magistratibus Provinciarum, et servorum vicem obire ; quorum operam propterea verisimile est Pilatum, qui Judææ præerat, in Christi flagellatione, et nece adhibuisse. Baronius ad ann. Chr. 34. num. 85. ait, verum quidem esse ex Festo Pompeio, et A. Gellio Calabros a Romanis ignominiæ causa, quod desciverint ad Hannibalem, ea pœna esse damnatos; sed cum alii etiam ex aliis Gentibus in quibusdam regionibus turpissimo illi addicti fuerint ministerio, nihil adversus Calabros inde confici. Sandinus Histor. Familiæ Sacræ, cap. 14. Baronio suffragatur, et vehementer oppugnat P. Serry, qui tamen Responsionum suarum ad Sandinum, cap. 5. suam tueri conatur sententiam, Calabros fuisse Christi carnifices. Perimezius olim Episcopus Oppidensis de natione tortorum Christi, part. 2. § 5. qui liber Romæ typis impressus est ann. 1727. ostendit, Judæos fuisse, qui Jesum in horto comprehenderint, in Prætorio flagris verberaverint, in Calvario Cruci affixerint ; Romanos vero milites, qui Romano parebant Præsidi, e variis Gentibus collectos adfuisse, et nonnihil operæ suæ contulisse, ut in horto vincula Christo injicerentur, infligerentur flagella, imponeretur corona, de eo turpissimum denique Crucis sumeretur supplicium. Eruditus vir P. Joannes Laurentius Berti, tom. 5. de Theologicis disciplinis, lib. 29. cap. ult. § 7. pag. 587. postquam materiam hanc pertractavit, ita concludit : *Ex his constat perperam in Bruttios* (qui nunc Calabri appellantur) *unius Auli Gellii auctoritate conflari calumniam.*

56. *De numero verberum. In Deuteronomio non plura quam quadraginta præscribuntur. Nullus Romanis legibus constitutus numerus.* — Nobis de ea quæstione satis esse videtur, quæ alii scripserint, retulisse. Idem dicimus de verberum numero. Deuteronomii cap. 25. vers. 2. statuitur, quadraginta tantum posse aliquem plagis verberari : « Sin autem eum, qui peccavit, dignum viderint plagis, prosternent, et coram se facient verberari. Pro mensura peccati erit et plagarum modus, ita dumtaxat ut quadragenarium numerum non excedant. » Et Paulus 2. ad Corinth. 2. ait, se *quinquies* a Judæis cæsum, numerumque declarat verberum, quæ per singulas verberationes acceperit : *Quadragenas una minus accepi.* Judæi enim sibi non licere existimarunt, numerum a lege præscriptum excedere, ut observat Estius ad illum D. Pauli locum num. 24. Ex his videtur illud profluere, quod Christus Jesus non plures quam quadragenas plagas acceperit. Verum nullus præscriptus Romanis legibus verberum numerus, et Pilatus nullum ad Hebraicam legem videtur, habuisse respectum : nam, ut alia prætereamus, Christus Dominus non humi stratus, ut lex Judæorum jubet, sed ad columnam alligatus verbera accepit. Quibus verisimile nobis fit, longe pluribus, quam quadragenis cæsum esse verberibus. Eckius *de Christi Passione* ait, quinquies mille trecentas et triginta quinque eas fuisse plagas. Lodulphus in vita Christi quinquies mille quadringentas triginta quinque. Lanspergius Homil. 50. illum auget numerum ad quinquies mille quadringentas et sexaginta. Sed ea prorsus incerta, ut bene Durantus in notis ad Revelationes S. Brigittæ lib. 1. cap. 10. num. 9. quam obrem nihil certum de numero affirmantes, plurima concludimus verbera fuisse, quæ Christus acceperit, et gravissima. « Unde licet verisimilius sit, flagella multum excessisse quadragenarium numerum propter rationes adductas, et quia Christus non more Judæorum, sed Romanorum flagellatus est ; tamen quantus fuerit ille numerus, affirmare non possumus, quia neque in Evangelio habetur, neque in Scriptura, neque a Sanctis Patribus traditus est. » Hæc Suarez 3. part. tom. 2. quæst. 46. art. 2. disp. 35. sect. 2. et consentit cum eo Calmetus in cap. 19. Joannis. Utcumque igitur sit de carnificum, et verberationum numero certum est, Jesum fuisse cæsum crudelissime, ut prophetavit Isaias cap. 50. et quemadmodum scripsit Augustinus, quem affert D. Thomas in Catena Aurea : « Ecce Dominus aptatur ad verbera, ecce jam cæditur : rupit sanctam cutem violentia flagrorum : repetitis ictibus crudelia verbera scapularum terga conscindunt. Proh dolor ! Jacet extensus ante hominem Deus, et supplicium patitur Deus, in quo nullum peccati vestigium potuit inveniri. »

57. *De Spinea corona capiti Jesu imposita. An fuerit e junco marino.* — Etsi Pilatus non jussit, Jesum

Christum post flagellationem Spinis coronari ; nihilominus milites effrænata licentia ausi sunt illum in Prætorium trahere, et, universa convocata cohorte, veste seu chlamyde illum vestire purpurea, ejus capiti coronam e spinis intextam imponere, arundinem in ejus manum injicere, et amaris illusionibus ludificari, et flexis illum genibus per ludibrium adorare, et salutare veluti Judæorum Regem conspuere, et caput ei ferire arundine, atque omnibus illum afficere contumeliis. Hæc omnia referunt Matthæus cap. 27. Marcus cap. 15. et Joannes cap. 19. quæ quidem injuriæ, irrisiones et ignominiæ illi ideo illatæ, quod se Regem dixerit, ut recte observat Calmetus in cap. 27. Matthæi vers. 28. ubi etiam, ea vestis quo fuerit colore, suscipit investigandum. S. Matthæus cap. 27. vestem hanc appellat *chlamydem coccineam*. Marcus cap. 15. purpuram vocat : *Induunt eum purpura*. Joannes cap. 19 : *Purpureum vestimentum*. Coccineus color in sacris paginis peccati symbolum est. Isaiæ cap. 1. vers. 18 : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur ; et si fuerint rubra quasi vermiculus, velut lana alba erunt ;* et in rogum, quo vacca rufa cremabatur, Sacerdos coccinum injiciebat, ut videre est Numeror. cap. 19. ut significaret, peccata populi una cum vacca igne absumi. Quamobrem pulchre Lamy Concord. Evang. lib. 5. cap. 33 : *Non sine Dei providentia*, inquit, *obtigit Christo, qui factus est peccatum, id est victima pro peccato, ut rubri coloris amictu velaretur*. Baronius ad ann. Chr. 34. n. 89. eruditissime ostendit, chlamydem militarem fuisse vestem, cujus color apud Romanos purpureus, qui illum a Lacedæmoniis morem acceperunt : de corona vero dissentit ab iis, qui putant, eam e marinis juncis fuisse intextam, tum quod ejusmodi junco spinæ sint tantum in vertice, caudex vero et rami spinis omnino careant ; tum quod Hierosolymæ, quæ longe abest a mari, haud ita facile quis intelligat, qui militibus marinus juncus præsto fuerit ; itaque statuit, coronam fuisse e rhamno, qui terrestris est frutex, ac verisimile esse, prope Hierosolymam natum esse eum, quem milites ad coronam adhibuerunt ; idque affirmat probabilius esse etiam P. Ayala in Opere quod inscripsit *Pictor Christianus* lib. 3. cap. 15. num. 9. De Rhamno ita Plinius lib. 24. cap. 14 : « Inter genera ruborum Rhamnus appellatur a Græcis, candidior, et fructuosior. Is floret, ramos spargens rectis aculeis, non ut cæteri, aduncis foliis majoribus. » Opinioni, quæ favet rhamno, adstipulatur Natalis Alexander in cap. 27. Matthæi num. 12. et P. Joannes Laurentius Berti tom. 5. de Theologicis Disciplinis lib. 29. cap. ult. num. 4.

58. *Corona spinea, lancea, spongia, et arundo a Rege Francorum condita sunt in Sacello Regii Palatii Parisiensis.* — Hæc vero ut videamus quam sint firma, quærendum est, ubi gentium sit spineâ corona ; ea enim probe inspecta, facile judicabimus, e juncone marino an non, intexta fuerit. De spinea corona lib. 4. de Canonizat. Sanctor. part. 2. cap. 14. num. 15. et cap. 3. num. 8. verba fecimus ; ubi plurium Scriptorum gravissimorum auctoritate ostendimus, decimotertio seculo Francos Imperatores, qui Constantinopoli tunc temporis morabantur, cum in magna essent difficultate nummaria, Sacra Lipsana, spineam scilicet Coronam, lanceam, arundinem, et spongiam Venetis oppignerasse. Balduinum vero secundum, quicquid in iis reliquiis sibi juris esset, Ludovico Francorum Regi cessisse, qui repræsentata pecunia eas pignore liberatas in sacello regii Palatii Parisiensis collocavit. Vid. etiam Baillet. Histor. hujus diei art. 3. n. 25.

59. *Corona apparet esse e junco marino. Quæ sit ejus forma.* — Spinea igitur corona etiamnum extat ; quam qui vidit probeque inspexit, cum e junco esse marino testetur, profecto prorsus sublata est omnis dubitatio. *Corona fuit de juncis marinis, sicut etiam vidimus in thesauris Regis Francorum, quorum acies non minus spinis duræ sunt et acutæ ;* ut ait Durandus in Rationali Divinorum Officiorum lib. 6. cap. 77. § 17. Neque etiam de ejus forma dubitari amplius ullo modo potest ; oculati enim testes non ad modum fasciæ, quæ tempora et frontem cingat, formatam esse dicunt, sed instar habere pilei, quo cranium et superior pars capitis tegitur. Ita Bailletus ubi supra, et Serry exercit. 52. n. 7. quod tamen antea multis evicerat Durandus in notis ad Revelat. S. Brigittæ lib. 7. cap. 15. num. 2. et post eos omnes, observarunt etiam Sandinus Histor. Sacræ Familiæ cap. 15. et Gottus de verit. Relig. Christianæ, in sæpius jam allato cap. 29. § 3. Si Durando, quem supra attulimus, haberi deberet fides, tuta quidem esset sententia de Corona marinis juncis intexta : sed cum Martinus del Rio lect. 9. de Passione, se Parisiensem illam Coronam vidisse testetur, et e marinis juncis factam esse neget, spinasque illas *nil quicquam cum juncis marinis commune habere*, propterea inter eas quæstio hæc annumeranda est, in quibus, quam quisque probaverit sententiam, arbitratu suo sequi potest. Thomas Bartholinus Casparis filius Tract. de Cruce pag. 177. variis prolatis opinionibus, tandem pag. 183. ita concludit : *Judicandi arbitrium cuivis committo ;* et Bineus cit. lib. 3. cap. 4. num. 12. de iis omnibus, qui de spinarum natura scripserunt, judicium ferens ait : *Nemo attulit aliquid certi ; et profecto afferri omnino nequit, etc. Hoc enim tantum scimus, quod Coronam de spinis cum plexuissent milites, imposuerunt capiti Jesu.*

60. *Christus crucifigendus videtur in ea veste fuisse, in qua coronatus fuit, et illusus ab militibus. Terribilis Judæorum imprecatio, qua se devoverunt.* — Matthæus et Marcus, quæ superius attulimus, narratis de veste et spinea corona, referunt deinde, carnifices eam Christo vestem detraxisse, ejusque vestibus iterum indutum ad Calvarium traxisse, ut Cruci eum affigerent. Verum Joannes, qui Christi Passionem diligentissime persequutus est, narrat, Pilatum populo Christum ostendisse eo habitu quo illusus erat a militibus, indutum veste purpurea, et spineam coronam capite gestantem, et dixisse Judæis, *Ecce Homo ;* Pontifices vero, et Ministros conclamasse, ut crucifigeretur ;

cumque Pilatus respondisset, ipsi crucifigerent, se enim nullam comperisse causam, cur mortis supplicio eum plecteret, Judæos legem suam urgendo dixisse : *Nos legem habemus, et secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit.* Nefaria sane vox non absimilis ab illa, quam populum dixisse tradit Matthæus cap. 27. Postquam enim Pilatus manus suas lavit, ut declararet, se nihil ad ejus justi cædem contulisse, vociferati sunt omnes : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros;* qui est Gentis illius idiotismus, ut Levitic. cap. 20. num. 9. 10. et sequent. Ea verba vero quid valeant, etiamnum declarat ab illis temporibus perpetuus usque in hanc diem super Judæos miseriarum cumulus, et obfirmatissima eorum cæcitas. *Perseverat*, inquit Hieronymus tom. 7. operum lib. 4. in Matth. cap. 27., *usque in præsentem diem hæc imprecatio super Judæos; et Sanguis Domini non aufertur ab eis.* Absurda prorsus est eorum interpretatio, qui non ad Christum referunt verba illa, *Ecce Homo*, sed ad quemlibet eorum, qui aderant, ita ut ea verborum sententia sit : O homo, quisquis es, vide hic, quem tibi ob oculos statuo, quam male multatus sit : Tuos huc converte oculos, ac si tantillo humanitatis sensu tangitur tuus animus, te hujus hominis commiserescat. Apertissime enim constat verba, *Ecce Homo*, ad Christum Dominum referenda, ut sententia sit : In hunc miserum tam misere habitum, quæso, respicite, cui longe alius quam Regis inest aspectus : Videte verberibus flagrisque excarnificatum; si vestrum odium ut Rex inflammavit, illi in hanc miseriam dejecto tandem ignoscite; ac si non omnis ab animo vestro humanitatis sensus abest, non dubito, quin illum, licet crudelitate, et odio flagrantes, liberum tandem abire patiamini.

61. *Pilatus anxius quid consilii capiat, variis rationibus huc illuc impellitur. Tandem Christum morti addicit.* — Pergit Joannes cap. 19. Pilatum ubi Hebræos clamare audivit, Christum Jesum capitali crimine adstringi, quod Filium Dei se fecisset, vehementius fuisse perterritum : fortasse enim timuit, ne Divino satu esset ortus, ac suspicari cœpit vera esse, quæ a Christo audierat. Eum igitur rursus adduci jussit in Prætorium, diligentius, unde esset ortus, inquisiturus, interrogavitque : *Unde es tu?* Atque Jesum, qui nihil omnino respondebat, monuit, sibi potestatem esse tum dimittendi eum, tum crucifigendi. Cui dixit Jesus. *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper;* id est nisi Deus permisisset, ut in tua essem potestate, et ipse nisi voluissem juxta voluntatem Patris in tuam dari potestatem. Tandem accuratam suam Joannes narrationem explet, novasque rationes a Pilato initas refert, quo Christus dimitteretur; sed ut Judæos clamantes audivit : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris; omnis enim qui se Regem facit, contradicit Cæsari :* tum vero ejusmodi vocibus victus, *adduxit foras Jesum, et sedit pro Tribunali in loco, qui dicitur Lithostrotos, Hebraice autem Gabbatha*, hoc est lapidibus stratus, iterumque Christum eorum oculis objecit dicens : *Ecce Rex vester*, eosque interrogavit : *Regem vestrum crucifigam?* cumque succlamatum esset : *Non habemus Regem nisi Cæsarem*, tradidit eum Judæis cruciligendum, scripto Hebraice, Græce, et Latine titulo pœnæ causam indicante, quem jussit supra Crucem poni, *Jesus Nazarenus Rex Judæorum.* Hunc autem titulum mutare noluit, quamvis Pontifices Judæorum illum monuissent : *Noli scribere*, Rex Judæorum; *sed quia ipse dixit :* Rex sum Judæorum. S. Ambrosius serm. 20. in Psalm. 118. § 38. et 39. illud considerat, quod dixit Christo Pilatus, sibi potestatem esse eum vel dimittendi, vel Cruce damnandi; *Audite*, inquit, *quid Judex iniquitatis loquatur : « Potestatem habeo dimittendi te, et potestatem habeo crucifigendi te..... » Mala potestas, licere quod non liceat. Potestas ista tenebrarum est, etc.* Et § 36. *Bonus Judex nihil ex arbitrio suo facit, et domesticæ proposito voluntatis, sed juxta leges et jura pronuntiat, scitis juris obtemperat, propriæ voluntati non indulget.* Theophylactus, qui ambitione magis quam morum asperitate ægrotum animum gessisse censuit Pilatum, quæ tamen, ut alibi ostendimus, illum fefellit opinio, super illis verbis, *Ecce Rex vester*, ita scribit : *Sæpe diximus, quod Pilatus magis fuerit mollis, et ambitiosus, quam asperis moribus. Vide etiam et nunc, quod forma quidem examinis et judicii utitur, sed omnino molliter rem agit. « Ecce enim, » inquit, « Rex vester. » Neque enim Jesum condemnat, neque Judæos manifeste confutat, sed quasi occulte exprobrat eis ut sycophantis, quasi dicat : Ecce qualem hominem dicitis attentasse invadere Regnum, vilem scilicet, et nihil tale attentare audentem, et ita accusatio vestra falsa. Quid enim habet ille, quid Tyranni? Num milites, divitias, nobilitatem? Ecce Rex vester. Quæ utilitas, si hunc occideritis, qui homo ne in minimo quidem nocere poterit?* Denique quidam Pilatum per ironiam loquutum esse existimarunt, quod nobis non fit verisimile; nam persuasum habebat, Jesum fuisse verum Christum Judæorum, ut observat Lamy Harm. Evangel. lib. 5. cap. 33 : *Dicit eis Pilatus non ironice, ut quidam volunt, nam valde commovebatur hinc conscientia, inde timore Cæsaris, et seditionis; dicit, inquam, « Regem vestrum crucifigam? » id est Christum vestrum : putabat enim vere esse Christum eorum.*

62. *Christus bajulat sibi Crucem. Quis ille fuerit Simon Cyrenæus, qui successit ferendo illi oneri.* — Id moris erat, ut Cruciarii suam portarent Crucem ad locum supplicii : quamobrem Redemptor noster *bajulans sibi Crucem exivit in eum, qui dicitur Calvariæ locus, Hebraice autem Golgotha*, ait Joannes cap. 19. Tertullianus adversus Judæos cap. 11. notat, Isaacum qui humeris tulerat ligna, quibus erat immolandus, Christi typum fuisse, qui suam humeris portavit Crucem, in qua magnum illud, quo expiatum est omne genus humanum, æterno Patri suo obtulit Sacrificium. *Cum Isaac a Patre Hostia duceretur, et lignum ipse sibi portaret, Christi exitum jam tunc denotabat in victimam concessi a Patre, lignum Passionis suæ bajulantis.* Jesus, Cruce humeris sublata, aliquantum con-

fecit itineris, ac fortasse ad Urbis portam pervenit; sed cum innumeris plagis et cruciatibus affectum vires deficerent, narrant Matthæus cap. 27. Marcus cap. 15. et Lucas cap. 23. redeunti ex Villa Simoni Cyrenæo impositam Crucem, non ita tamen, ut Simon partem Crucis ferret a tergo Christi: quemadmodum existimavit Cajetanus locum illum Lucæ, *imposuerunt Crucem Simoni, ut portaret illam post Jesum*, ita enarrans: *Christus ferebat illam in anteriori parte, Simon in posteriori, et ita ibat post Jesum*; sed ut, exonerato Christo, impositam suis humeris Crucem solus Simon ad Calvarium portaverit, juxta Hieronymi sententiam, qui in cap. 27. Matthæi, *Iloc*, inquit, *intelligendum est, quod egrediens de Prætorio Jesus, ipse portaverit Crucem suam, postea obvium habuerit Simonem, cui portandam Crucem imposuerint.* Cum eo sentit Augustinus lib. 3. de Consensu Evangelistarum, cap. 10. tom. 3. operum: *Unde intelligitur, quod ipse sibi portabat Crucem, cum exiret in locum memoratum. Simon autem ille in itinere angariatus est, de quo tres* (Evangelistæ) *commemorant, cui postea data est Crux portanda usque ad locum. Ita utrumque factum invenimus, primo id quod Joannes dixit, deinde quod cæteri tres.* Videatur Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 15., qui dicit contrariam inolevisse sententiam, quod pictores ita depingere Simonem cœperint, ut non totam Crucem, sed alteram ipse partem portaret, Christus Dominus alteram. Quæritur, quis ille Simon Cyrenæus fuerit. Cyrenensem illum fuisse certum est. Sed cum tres Cyrenarum nomine fuerint Urbes, una in Lybia, in Syria altera, tertia in Cypro insula, cujus nationis esset, propterea incertum. Simonem hunc refert Marcus cap. 15. Alexandri et Rufi patrem fuisse. Gentilisne an Judæus, incompertum. Judæum fuisse, putant communiter recentiores, quod prædia habuerit Urbi vicina; et arreptus sit, ut in onus Christo succederet, dum rediret *e villa*, quod sane idoneum satis argumentum esset, nisi Græcus textus haberet *venientem ex agro*. Vid. Tillemont. Nota 32. in Vita Jesu Chr. Cum tamen in Actis Apostolorum cap. 19. vers. 33. Alexandri mentio injiciatur, et Rufi in Ep. ad Romanos cap. 16. vers. 13. sunt qui credant, Simonem Christo favisse, ob eamque rem, instigante nonnemine Judæorum, abreptum coactumque Crucem ferre: Christi autem Jesu fautorem fuisse inde colligunt, quod pater esset Alexandri et Rufi, qui, ut modo innuimus, censentur inter Christi Discipulos.

63. *Christi verba ad fœminas, quæ illi tam fœde multato illacrymabantur.* — Magna turba populi et mulierum proficiscentem Jesum ad Calvarium sequebatur. Et fœminæ quidem naturali quodam commiserationis sensu fortasse perculsæ, cum illum ita pessime multatum viderent, lacrymabantur. *Sequebatur autem illum turba multa populi et mulierum, quæ plangebant, et lamentabantur eum.* Ad eas autem conversus Jesus dixit: Filiæ Hierusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros; quoniam venient dies, cum steriles beatæ sibi esse videbuntur, et optabunt, ut supra se montes corruant; ita miserrimam Hierosolymorum indicans eversionem. *Incipient dicere montibus, Cadite super nos; et collibus, Operite nos:* quibus verbis hac occasione usus est Jesus, quæque multo antea Oseas adhibuit cap. 10. v. 8. cum loqueretur de Samaria, quæ, si peccata spectes et pœnam, Hierosolymæ fuit imago. Addidit Jesus: *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* Quorum est ea sententia: Si mihi justo tot ingeruntur mala, quid peccatoribus fiet? Hic enim loquendi modus proverbialis est apud Hebræos, qui ligni viridis probos, aridi nomine malos homines significabant: quamobrem dicere consueverant, si duo ligna sint, alterum viride, aridum alterum, futurum ut viride cum arido comburatur; ut significarent probos viros propter paucitatem facile a malorum hominum opprimi multitudine. *Exscindam viride lignum, et aridum;* sunt verba apud Ezechielem cap. 20. v. 47. quod Propheta ipse *justum et probum* cap. 21. interpretatur.

64. *De Sudario a S. Veronica ad Christi faciem admoto. Vindicatur hæc reliquia ab hæreticorum calumniis.* — Pia traditio est, sanctam fuisse quamdam fœminam, Veronicam nomine, quæ ad Christi faciem sudore turpatam et sanguine, telam admoverit, ubi Sacratissimi vultus impressa extiterit imago, quæ nunc asservatur in Vaticana Basilica, et Sanctum Sudarium appellatur. Ea de re lib. 4. Canonizat. Sanctorum part. 2. cap. 31. num. 12. disseruimus, quo propterea Lectorem mittimus. Incredibile est, quo furore Reiskius hæreticis partibus addictus sacram hanc Reliquiam impugnet in Exercitationibus Historicis de Christi Imagine cap. 2. Sed ad ea, quæ loco citato attulimus, accedunt quæ scripsit Berti tom. 3. de Theologicis Disciplinis lib. 29. cap. ult. num. 5. qui omnia commonstrat fundamenta, quibus pia hæc traditio innititur, ut jam in tuto sit, quæ Sancto Sudario debetur veneratio. In eo libro de Canonizatione innuimus, piæ illi fœminæ, quæ ad Jesu faciem Sudarium applicuit, Veronicæ nomen fuisse impositum: nec deesse qui existimet, nomen illud *Veronica* conflatum ex *vera icon*, unde nomen extiterit Veronicæ. Ad Chiffletium in Christi Historia *de linteis sepulcralibus Christi* cap. 34. extat Jacobi Pantaleonis Epistola, qui fuit Urbanus Papa IV. Hic sorori suæ misit S. Sudarii ectypon hæc scribens: *Idcirco vos rogamus, ut propter reverentiam illius, quem repræsentat, recipiatis eam in Sanctam Veronicam, seu veram ipsius Imaginem, et similitudinem.*

65. *An Christo ad supplicium eunti titulus mortis scriptus a Pilato prælatus fuerit.* — Duo Redemptori nostro latrones additi comites, qui trahebantur ad necem: *Ducebantur autem et alii duo nequam cum eo, ut interficerentur*, inquit Lucas cap. 23. v. 32. Quod autem nusquam in Evangeliis legatur, dum raperetur ad supplicium, prælatum illi fuisse titulum culpæ indicem, quem Pilatus scripserat; propterea fuere, qui id quærendum putarunt,

66. *Videtur prælatus, quod ea esset Romanorum*

consuetudo. — Verum, cum ea esset Romanorum consuetudo, ut reorum collo titulum indicem supplicii appenderent, ut apud Sueton. in Caio cap. 32. et in Domitiano cap. 10. aut præferri juberent, ut apud Eusebium lib. 5. Eccl. Hist. cap. 1. tom. 1. qui Attalum Martyrem narrat circum ductum in Amphitheatro, *præcedente ipsum Tabella, in qua Latino sermone inscriptum erat : Hic est Attalus Christianus ;* et apud S. Ambrosium serm. 90. qui narrat jussu judicis nudatam esse S. Agnetem, nudamque in lupanar adductam, præcunte satellite, qui magno clamore dicebat : *Agnetem sacrilegam Virginem, Diis blasphemiam inferentem, scortum lupanaribus datum ;* hinc verisimile sit, cum duceretur Jesus ad Calvarium, eamdem servatam esse consuetudinem.

67. *De titulo Cruci imposito.* — Apud S. Matthæum cap. 27. v. 37. legimus : *Et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam : Hic est Jesus Rex Judæorum ;* apud Marcum cap. 15. vers. 26 : *Erat titulus causæ ejus inscriptus : Rex Judæorum ;* apud Lucam cap. 23. v. 38 : *Erat autem et superscriptio scripta super eum litteris Græcis, et Latinis, et Hebraicis : Hic est Rex Judæorum ;* et apud Joann. cap. 19. v. 19. *Scripsit autem et titulum Pilatus, et posuit super Crucem. Erat autem scriptum : Jesus Nazarenus Rex Judæorum. Hunc ergo titulum multi Judæorum legerunt, quia prope Civitatem erat locus, ubi crucifixus est Jesus, et erat scriptum Hebraice, Græce, et Latine. Dicebant ergo Pilato Pontifices Judæorum : Noli scribere, Rex Judæorum ; sed quia ipse dixit : Rex sum Judæorum. Respondit Pilatus : Quod scripsi, scripsi.* Si quas viri docti, quique Passionis historiam eruditionis apparatu, et copia enarrarunt, quæstiones recensere velimus, in longius quam par est nostra produceretur oratio. Eas si cui voluptas sit cognitas habere, adeat Bineum tom. 3. et Sagittarium tom. 2. qui eas exponunt, et diligenter expendunt. Nos pauca quædam attingemus. Ac primum illud animadvertimus, tribus linguis titulum scriptum fuisse, Latina propter Majestatem Imperii ; Hebraica ratione loci, ubi exequutioni mandabatur sententia ; Græca propter Hellenistarum multitudinem, qui ad Pascha celebrandum convenerant Hierosolymam, ut advertit Lamy Harm. Evang. lib. 5. cap. 34. num. 20. Deinde illud quoque observamus, jam, ut constat ex D. Joanne, titulum Cruci impositum, lectumque fuisse, cum a Pilato Judæorum Pontifices cur immutari flagitarunt. Itaque ne dicamus, Pilatum Judææ Presidem, tanta præditum dignitate, quod non fit verisimile, ad Calvarium se contulisse, ut Crucis adesset supplicio, dicere oportet, reversos Hierosolymam Pontifices post mandatam exequutioni sententiam id a Pilato postulasse. Postremo animadvertimus, quæri solere, irane et superbia Pilatus, an quod carere se legitima potestate putaverit, verbum nullum vel immutare, vel addere voluerit. Sane ira superbiaque Pontificum postulationem videtur aspernatus. Etsi enim juxta Pauli Constitutionem in D. de Re judicata leg. 45. sine Principis auctoritate sententiam judici non liceat immutare (*De amplianda, vel minuenda pœna damnatorum post sententiam dictam sine principali auctoritate nihil est statuendum*), vetitum tamen non videtur, ne mutaretur titulus juxta ejusdem Pauli verba, qui respondit leg. 42 : *Rescindere sententiam suam præcedentem Prætorem non posse ; reliqua autem, quæ ad consequentiam quidem jam statutorum pertinent, priori tamen sententiæ desunt, circa condemnandum reum, vel absolvendum, debere supplere, scilicet eodem die.*

68. *Titulus Crucis in Basilica S. Crucis in Hierusalem Romæ conditus a S. Helena ; ubi sub Inn. VIII. repertus est.* — Testatur Ambrosius de Obitu Theodosii, et Rufinus Historiæ Ecclesiasticæ cap. 7 a S. Helena repertum esse titulum Crucis alio, quam quo Crux reperta fuit, loco. Quem titulum sancta fœmina Romam asportatum in Basilica S. Crucis in Hierusalem, quam quarto ædificavit seculo Constantinus, collocavit. Eam Basilicam sæpius antea restitutam, sub Innocentio VIII. anno 1492. Petrus Gundisalvus Card. de Mendoza cum reficeret, tituli Crucis Christi Hebraice, Græce et Latine scripti reperta est pars intra parietem, quo ante mille annos Placidius Valentinianus Imperator conjecerat. Eadem fere die expugnata Granata, magnaque clade Mauris a Ferdinando Hispaniarum Rege Catholico affectis, idem Innocentius Pontifex cum Cardinalium Collegio, ob victoriam de Christiani nominis hostibus partam, ad eam Basilicam ad gratias Deo immortali agendas se contulit ; Alexander vero Sextus, qui Innocentio successit, Bulla anni 1496. quæ est quarta inter ejus Constitutiones in Bullario Romano, narrat anno paulo ante memorato postrema Januarii Dominica, per eam, quam supra monuimus occasionem, titulum Crucis esse repertum : iisque plenariam omnium peccatorum indulgentiam concedit, qui eo die Basilicam visitaverint.

69. *Argumenta quæ evincunt verum illum esse titulum Crucis.*—Ad inscriptiones, quæ, ne illius rei memoria interiret, in Basilica positæ sunt ; et ad gravissimorum de septem Ecclesiis Romæ scriptorum consensum Lælii Petronii, quia ea vixit ætate, accedit historia apud Bosium de Cruce lib. 1. cap. 2. Narrat itaque Petronius, cum sacra illa ædes reficeretur, supra plumbeam capsam laminam marmoream esse repertam, in qua incisa erant hæc verba : *Hic est titulus veræ Crucis ;* in eam vero capsam, cujus duorum palmorum erat longitudo asserculus sesquipalmum longus conjectus fuerat, in quo incisa et cruore tincta erant hæc verba, *Jesus Nazarenus Rex Judæorum :* cui tamen postremæ voci *Judæorum* deerant aliquot litteræ : *Sed illud Judæorum non erat perfectum : quia illud* Rum *nonnisi usque ad R inclusive remanserat, et illud* UM *ceciderat, quia erat tabula ab ea parte corrosa, et vetustate deficit.* Infessura in Manuscriptis Diariis Petronii historiam confirmat, et cæteri Auctores synchroni omnes consentiunt, ut videre licet apud Raynaldum ad ann. Chr. 1492. num. 14. Spondanum ad eumd. ann. num. 7. Honoratum Nicquetum Histor. Tituli Crucis lib. 5. cap. 267. et sequent. Honoratum a S. Maria observat. ad regulas Criticæ

lib. 5. dissert. 4. art. 1. §. 1. qui leviculas quasdam ea de re difficultates a Bailletto injectas dissolvit, et apud Angelum Roccam de Sanctissima Crucis Particula cap. 1. tom. 1. pag. 257. Quæri solet, an etiam crucibus latronum, qui cum Christo sunt crucifixi, impositus fuerit titulus. Sagittarius tom. 2. Histor. Pass. Christi pag. 873. id quamobrem negari debeat, ait se non videre; illum enim fuisse morem, qui in omnibus sontibus condemnatis usurparetur; nec mirum Evangelistas eam rem siluisse, quorum studium in eo præcipuum fuit, ut unice Christi Passionem scriberent. Id tamen negat Chrysostomus Homil. 81. in Joann. quem sequuntur Gretserus de Cruce lib. 1. cap. 26. Theophilus Raynaudus de S. Latrone cap. 2. n. 5. Nos libentius hanc sententiam amplectimur.

70. *Divisio postremæ partis Passionis Domini.* — Postrema Dominicæ Passionis parte Crucifixio Jesu Christi, mors, et sepultura continentur.

71. *Christum in Cruce oportuit pati.* — Fuse agit Div. Thomas de Passione Christi 3. part. quæst. 46. cujus articulo quarto eam proponit quæstionem, *Utrum Christus pati debuerit in Cruce*, pluribusque allatis rationibus, quas apud illum videas, concludit debuisse. Earum prima ab exemplo virtutis desumitur. Christus enim in Cruce mortem obeundo declarare voluit, nullum justo homini genus mortis vel atrocissimæ esse timendum, cujusmodi ea mors fuit, qua ipse e vita sublatus est; Crucis enim supplicium longe est omnium teterrimum et crudelissimum.

72. *Pulcherrima D. Thomæ doctrina de atrocitate Passionis et dolorum Christi.* — Quærit articulo 5: *Utrum Christus omnes passiones sustinuerit;* et art. 6: *Utrum dolor passionis Christi fuerit major omnibus doloribus.* Quod ad primum pertinet, omnes ostendit perpessum esse Christum ægritudines, quæ quidem extrinsecus in hominem irruunt; non enim de iis loquitur, quæ existunt et oriuntur intrinsecus, cujusmodi sunt Corporis morbi. Id vero luculenter appareat, si animadvertamus, multa illum a Gentilibus et Judæis, a viris et a fœminis (nam Ancillæ Petro occasionem negandi præbuere) multa a Principibus eorumque Ministris, et a populo, et a suis ipsius familiaribus et amicis esse perpessum, qui a Juda proditus, a Petro negatus fuerit. Porro in amicitia maxime fuit læsus, qui ab amicis fuit desertus, in existimatione tot tantisque in eum congestis blasphemiis, in honore et gloria innumeris proscissus maledictis et irrisionibus contumeliisque illusus, in anima tristitia et pavore oppressus, in corpore plagis et vulneribus dilaceratus. Præterea in capite propter spinas, in manibus pedibusque propter clavos, in facie propter alapas et sputa, toto denique corpore propter innumera verbera, dolores pertulit. Quod attinet ad alteram quæstionem in art. 6. ait: Christi dolores inter omnes omnium dolores fuisse gravissimos, juxta illud Threnorum: *Attendite et videte, si est dolor similis sicut dolor meus.* Nam de doloribus corporis eadem iterat; quæ articulo 5. persequutus est, et nos recensuimus. De dolore autem animi causas considerat: unde ille profectus est; peccata scilicet humani generis, quorum causa tantopere patiebatur; peccata Hebræorum aliorumque, quorum consilio vel opera nex illi est illata; et scandalum ejus morte Discipulis partum. Hinc vero gradum facit S. Doctor ad doloris magnitudinem pro qualitate tum animæ, tum corporis Christi. Recte enim observat, corpus, utpote perfectissime formatum, delicatissimo tactu fuisse præditum, ideoque dolores sensisse atrocissimos; animam vero, cum dolori et tristitiæ permisisset omnem vim suam exerere, caruisse illo solatio, quo miseri plerumque fruuntur, quorum interior tristitia, externusque dolor a superiore parte animi aliquantum leniri solet. *Nam in aliis patientibus mitigatur tristitia interior, et etiam dolor exterior ex aliqua consideratione rationis per quamdam derivationem seu redundantiam a superioribus viribus ad inferiores; quod in Christo patiente non fuit, quia unicuique virium permisit agere quod est sibi proprium.* Concludit denique, ultro Christum Passionem et dolorem assumsisse, ut a peccato hominem liberaret, tantum autem ex iis sumsisse, quantum ratio postulabat ejus fructus, quem inde proficisci oportebat; ac propterea non dubitandum, quin Passio et dolores Christi gravissimi fuerint.

73. *Christi anima in superiori parte, utpote quæ divinitate fruebatur, inter maximos dolores summo semper gavisa est gaudio, adversus Cani et Serry sententiam.* — Quoniam vero inter acerbissimos dolores angoresque maximos clara et intuitiva Dei visione Christus fruebatur, cum qua non videtur convenire posse tristitia, usque enim a primo sui conceptus momento, viator fuit æque ac comprehensor, ideoque vera perfectaque beatitudine præditus, celebris Melchior Canus de Locis Theologicis lib. 12. cap. 13. in fine, ejusmodi mysterium ut explicaret, scripsit, Dominum Jesum, quemadmodum animæ gloriam cohibuit ne in corpus sese funderet, ita, dum esset in Cruce, eam, quam necessario a clara Dei visione profluxisse oportuit, continuisse lætitiam. Hanc Cani doctrinam cæteri Theologi frigide exceperunt, quin etiam censura notavere. Eam tamen novissime suscepit tuendam P. Serry in nuperrima Operum Cani editione, quam adornavit Patavii ann. 1714. ut videre est cap. 8. *Defensionis.* Verum cum diserte doceat Div. Thomas loc. cit. art. 8. etiam inter acerbissimos, quibus Christus cruciabatur, dolores, ejus animam Divino gaudio fuisse perfusam; nos cæterorum omnium Thomistarum sequuti sententiam, dicimus animam Christi in superiori parte summum semper fruitionis gaudium percepisse, interea dum ejus corpus cruci affixum crudelissimis doloribus angebatur; ita tamen ut neque illud gaudium ad inferiorem partem, neque dolores illi ad superiorem pertingerent, evidenti sane miraculo, quemadmodum miraculum etiam illud fuit, quod viator æque Christus et comprehensor esset, et de gloria animæ nihil ad corpus derivaretur.

74. *Decuit Christum pati Hierosolymis, et inter Latrones crucifigi ex D. Thoma.* — Alteram idem S. Doctor art. 10. proponit quæstionem, *utrum Christus*

fuerit convenienti loco passus, et art. 11. *utrum conveniens fuerit, Christum cum latronibus crucifigi.* Ad primam respondet, Christum maxime decuisse Hierosolymis pati; tum quod Deus Hierosolymam elegerat ubi fierent sibi Sacrificia, quæ nihil aliud demum fuerunt, quam figura Passionis Christi, quæ verum fuit Sacrificium tum quod Passionis virtus ad universum Mundum cum deberet dimanare, conveniens fuit, illum Hierosolymis pati, quæ Civitas est in medio Terræ habitabilis sita, et quasi umbilicus. Ad secundam vero quæstionem ait, oraculum esse Isaiæ, *Et cum sceleratis reputatus est;* quod quidem fuerat adimplendum. In ejus vero prophetiæ implemento observat, Judæos Christum inter duos latrones crucifigendo, in animo habuisse ejus famam omnino proterere, perinde ac si eorum sceleris fuisset particeps; Dei vero illud fuisse consilium, ut declararetur, quid facturus esset Christus de vivis et mortuis, quos in duas classes dispertitos, alteram prædestinatorum ad dexteram, alteram reproborum ad sinistram ipse judicabit; eosque vocabit ad gloriam, hos ad æterna detrudet supplicia.

75. *Quæ contigerunt in Calvario.* — Sed ut ad historiam redeamus, postquam Jesus ad Calvarium pervenit, appositum illi fuit vinum felle mixtum, quod cum degustasset, noluit bibere. Itaque inter duos illum latrones Cruci affixerunt, quorum unus erat ad ejus dexteram, alter ad sinistram. Fuit titulus Cruci impositus, milites vero postquam eum sustulerunt in Cruce, vestimentis ejus quadrifariam divisis, sic ut suam quisque tolleret partem, sortes jecerunt ut quæ cuique pars sortito obtingeret, illi assignaretur. De tunica vero sine commissura continuo ductu contexta dixerunt inter se : *Non scindamus eam, sed sortiamur de illa cujus sit;* quod ubi fecissent, adsidentes eum servabant.

76. *Calvarius unde nomen traxerit. Ibi Adam sepultus.* —De Calvario hæc habet Matthæus cap. 27. vers. 33 : *Et venerunt in locum, qui dicitur Golgotha, quod est Calvariæ locus.* Marcus cap. 15. v. 22 : *Et perducunt illum in Golgotha locum, quod est interpretatum Calvariæ locus.* Lucas. cap. 23. vers. 33 : *Et postquam venerunt in locum, qui vocatur Calvariæ.* Joannes cap. 19. vers 17 : *Exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum, Hebraice autem Golgotha.* Calvarium seu Golgotha cranium significat, quod exiguo illi monti nomen est inditum, vel quod ille tumulus humani cranii instar haberet, vel quod in eo hac illac eorum crania essent dispersa, qui ob scelera sua morte mulctati fuerant. Hieronymus in cap. 5. ad Ephesios tom. 7. Oper. ait, ætate sua percrebuisse opinionem, eo in loco Adamum fuisse sepultum ; inde locum nomen traxisse. *Hæc*, inquit, *vera sint, nec ne, Lectoris arbitrio derelinquo. Certe tunc in populo dicta placuerunt, et quodam plausu ac tripudio sunt excepta.* Idem S. Doctor in cap. 27. Matthæi eodem tomo de hac re agens, eum qui hanc tueretur sententiam rogat, cur in eodem loco duo latrones sint crucifixi ; seque proniorem esse declarat in eam opinionem, quæ statuit, locum ita dictum a calvariis et ossibus eorum, qui ultimo supplicio ibi necabantur. « Sin autem quispiam contendere voluerit, ideo ibi Dominum crucifixum, ut Sanguis ipsius super Adæ tumulum distillaret, interrogemus eum, quare et alii latrones in eodem loco crucifixi sunt ? Ex quo appareret, Calvariam non sepulcrum primi hominis, sed locum significare decollatorum, ut ubi abundavit peccatum, superabundaret gratia. » Tertullianus, Origenes, Epiphanius, Chrysostomus, et Augustinus favent opinioni, quam rejicit Hieronymus; et Baronius ad ann. Chr. 34. num. 112. satis firmo fundamento fultus, vult, locum ideo Calvarium appellatum quod Adam ibi sepultus fuerit; atque ab Hieronymo ut sibi ab eo dissentire liceat, veniam petit, quam facile illi S. doctorem fuisse daturum putamus, quem Epist. 46. alias 17. Paulæ et Eustochii ad Marcellam tom. 1. op. cit., quæ vel ab eo scripta vel dictata fuit, manifesto constat eam sequi sententiam quam aliis in locis rejecerat. « In hac Urbe (Hierusalem) immo in hoc tunc loco et habitasse dicitur, et mortuus esse Adam : unde et locus, in quo crucifixus est Dominus noster, Calvaria appellatur, scilicet, quod ibi sit antiqui hominis Calvaria condita, ut secundus Adam, id est sanguis Christi de Cruce stillans, primi Adam et jacentis Protoplasti peccata dilueret. » Tumulus ille, seu collis, ubi Christus Cruci affixus est, e cranione primi hominis Adæ, quem ibi sepultum ferunt, an ex reorum craniis, qui supplicio affecti fuerint, hac illac dispersis Calvarii nomen traxerit, quæstio est inter eruditos viros diu multumque versata. Quidam enim ægre animum inducunt ut credant, Judæos eorum calvarias, qui publico judicio necati essent, passim insepultas reliquisse. Nam Deuter. cap. 21. jubet Deus eorum corpora ante occasum solis terræ mandari. Quod tamen argumentum facile refutare potest, qui non hac illac fuisse dicat dispersas Calvarias, sed ei tumulo (qui Hebræis idem erat, ac Romanis Tarpeius, vel scalæ Gemoniæ) quod capite damnati supplicio ibi plecterentur, inde Calvarii nomen fuisse derivatum. *Capitis igitur locus idem fuerit, ac decapitationis locus*, ait Vossius in Harmonia. Quod autem ad originem spectat ejus nominis e capite Adæ ibi sepulti deductam, præter Patres supra memoratos, haud spernenda etiam videtur pia quædam traditio, qua Fideles impulsi ad Palæstinam iter suscipiunt, quod illis persuasum sit, non modo Christum Jesum in Calvario fuisse sublatum, sed eo etiam Adæ corpus fuisse injectum. Cui traditioni pia etiam innititur illa pictorum consuetudo, ut ad inferiorem Crucis partem hominis calvariam depingant. Recentissimi duo de Calvario scripserunt Auctores, Cardinalis Cozza Comment. Historico-Dogmat. in D. August. lib. de Hæresibus part. 2. cap. 3. seu 25. n. 163. et Quaresmius Elucidat. Terræ Sanctæ lib. 5. cap. 32. et seq. tom. 2. ubi veterem præsentemque Calvarii formam descripsit.

77. *Conciliantur Marcus et tres alii Evangelistæ, qui vinum cum felle mixtum Christo oblatum scribunt; Mar-*

cus vero vinum myrrhatum. — De vino felle mixto ita Matthæus cap. 27. v. 34 : *Et dederunt ei vinum bibere cum felle mixtum, et cum gustasset, noluit bibere ;* atque item Marcus cap. 15. v. 23 : *Et dabant ei bibere myrrhatum vinum, et non accepit.* De potu aceti, cujus mentionem faciunt cæteri duo Evangelistæ Lucas et Joannes, alibi sermonem habebimus ; quem potum Chrysostomus eumdem fuisse existimat cum eo, quem referunt Matthæus et Marcus. Sed sententia hæc sustineri nequit : non enim obscure Matthæus et Marcus significant potum, de quo ipsi loquuntur, oblatum fuisse Christo, priusquam tolleretur in Crucem; Lucas vero et Joannes de potu scribunt, qui Christo jam in Crucem sublato, quin etiam prope moribundo præbitus est. Præterea de vino Matthæus et Marcus, de aceto loquuntur Lucas et Joannes. Contendunt quidem nonnulli, si Græcos Codices consulas, posse te facile evincere, Matthæum et Marcum de aceto loqui; sed in veteribus Codicibus alii æque versati id obfirmate negant. Diserte autem Matthæus cap. 27. alterutrum ab altero potum discriminat. Narrat enim, simul ac Jesus Calvarium conscendit, dedisse eos illi *vinum bibere cum felle mixtum :* deinde idem v. 48. de eo scribit jam morti proximo : *Et continuo currens unus ex eis acceptam spongiam implevit aceto, et imposuit arundine, et dabat ei bibere.* Ad hunc modum egregie, ut omnia, disputat Maldonatus in cap. 27. Matthæi vers. 34. cui nos assentimur. Misso igitur aceto, nunc de vino disserendum, de quo loquuntur Matthæus et Marcus.

78. *Duplex Christo potus oblatus.* — Duas Christo potiones oblatas contendit Baronius ad ann. Christ. 34. num. 95. unam vini cum felle mixti, alteram vini myrrhati ; vinum vero myrrhatum ait optimum fuisse et odoris suavitate laudatissimum, damnatis ad supplicium propinari solitum, quo miseri illi paululum levarentur. Nicolaus Faber vir eruditione clarus, qui magnum illum Annalium Ecclesiasticorum parentem faciebat plurimi, scripsit ad eum, multo sibi videri verisimilius, oblatum Christo vinum myrrhatum, quo mentis sensuumque turbatione oborta, adimeretur illi dolor, aut leniretur ; quod a Judæis factitatum esse contendit. Huic rescripsit sapientissimus Cardinalis, et postquam declaravit, vehementer sibi probari singularem ejus doctrinam, addidit, non tamen se hac de re cum illo sentire posse. Non enim myrrhato vino homines obstupescere, sed potius puriore mentis luce perfundi ; et si quidem id moris erat penes Hebræos, ejusmodi vinum iis, quibus ultimum supplicium esset subeundum, propinare, ut stupidiores fierent, illud certe potasse oportuit duos illos latrones, qui cum Christo fuerunt in Crucem acti, quos tamen constat ex eorum sermonibus rationis et mentis fuisse compotes. Illud igitur vult Baronius, non odio Hebræorum, sed cujuspiam misericordia myrrhatum Christo vinum oblatum esse ; quod cum Christus potare noluisset, ab iis qui Christo erant infensi, vinum cum felle mixtum esse illi propinatum. Suarez 3. part. tom. 2. disp. 56 sect. 3. hanc Baronii sententiam probabilitate non carere arbitratur. A Lapide in cap. 27. Matth. v. 34. ait Baronii sententiam alios amplecti noluisse. At Calmetus ad eumdem Matthæi locum Baronio suffragari videtur. Observat enim, Christum potare myrrhatum vinum ideo noluisse, ut omni careret solatio, et de Calice, qui in Passione sibi sua exhauriendus erat, ne tantillum quidem amaritudinis diminueretur. Quidam vero Marcum et Matthæum ita conciliari putant, si dicamus, Matthæum, cum ait propinatum Christo vinum cum felle mixtum, nihil aliud quam amarissimum vinum significare voluisse ; Marcum vero, qui dicit, *dabant ei bibere myrrhatum vinum*, disertius explicasse, vini amarorem illum e myrrha ortum. Lamy in Harm. Evang. lib. 5. cap. 34. pag. 590. textum Thalmudis affert, quo probare studet, iis, qui ad capitale supplicium ducerentur, Hebræos vinum thure mixtum præbere consuevisse, quod thus mentem minuat, et moriturum citius extinguat. Judæos autem Christo non thus, sed myrrham miscuisse ; cum enim quidquid illi ingratum esse posset, exquirerent, *pro benigni saporis thure, amariorem myrræ propinarunt, ne quid deesset, quo violentum suum in Servatorem animum proderent.* Verum ut sua sermoni nostro perspicuitas constet, duo sunt nobis præstanda. Primo conciliandi sunt Matthæus et Marcus ; ille enim de felle, hic de myrrha loquitur : qua in re D. Augustini et Bedæ non a vero abesse videtur opinio, utrumque et fel et myrrham in vinum fuisse indita ; et Matthæum quidem fel, Marcum vero myrrham memorasse. Deinde videndum, quonam tandem modo id contigerit, quisve myrrhatum vinum paraverit, quisve eo fel indiderit, vel vinum felle mistum obtulerit : qua in re verisimile videtur, pias quasdam, quæ aderant, fœminas, Christum Dominum miseratas, myrrhatum vinum attulisse, quo ille reficeretur; iis autem, cum non liceret proxime ad Crucem accedere, opus fuisse opera uti militum, qui proni ad omne scelus, vel potionem felle corruperunt, vel pro myrrhato vino felle mistum obtulerunt. Id Maldonatus innuit loc. cit. Liranus, et Petrus Galatinus de Arcanis Catholicæ veritatis in hanc propendent sententiam ; quam ut certissimam proponit Casaubonus exercit. 16. num. 80. nec desunt qui ea de re hunc modum disputent apud Bineum de morte Christi tom 3. lib. 3. c. 5. num. 27. et sequen.

79. *An Judæis usitatum esset crucis supplicium.* — Serpente æneo fuisse crucem præfiguratam ipse Jesus Christus docuit apud Joan. cap. 3. v. 14 : *Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis.* Nunc igitur cum de Crucifixione disserendum sit, quæstiones aliquot de Cruce moveri solitas referemus, de quibus quid Interpretes scripserint, innuemus. Prima quæstio est, utrum Crucis supplicium Judæis esset usitatum. Quidam Crucem proprium fuisse putant Romanorum supplicium, non vero Judæorum. Nam quod Hai Rex jussu Josue in Crucem actus fuerit, itidemque idem supplicium quinque Chananæorum Reges subierint apud Josue cap. 8. vers. 29. et cap. 10. vers. 26. et septem Saulis filii Cruci pariter fuerint affixi, lib. 2. Regum cap. 2. vers. 9.

ejusmodi supplicium dicunt non ex Judæorum, sed barbararum illarum Gentium more fuisse jussu Josue adhibitum : septem vero Saulis filios non ab Hebræis crucifixos, sed a Gabaonitis, qui reliquiæ erant Amorrhæorum, nec inter filios Israelis censebantur. Verum ante Christum Jesum apud Hebræos Crucem esse adhibitam, jure nemo inficiabitur. Alexander enim Hircani filius teste Josepho de Bello Judaico lib. 1. c. 3. octingentos in media civitate captivos crucifigi jussit. Quod observavit Serry Exercit. 5. num. 1. Sagittarius tom. 1. de Pass. Chr. part. 2. pag. 694. complures ex Rabbinis affert locos, quibus probare nititur, Hebræis non fuisse Crucis supplicium, sed quatuor tantum apud eos usurpata esse genera suppliciorum, gladium, laqueum, ignem, lapidationem : quæ est etiam sententia Lamy Harm. Evang. Dissertat. de Cruce §. 10. Contra Calmetus in Dissertatione de suppliciis putat crucifigendi morem etiam ab Hebræis receptum esse.

80. *Teterrimum mortis genus, quo seditiosi, servi et scelerati apud Romanos sui criminis pœnas luebant.* — Quod vero omni caret dubitatione, Romani facinorosos homines Cruci affigebant, præsertim servos; quamobrem Juvenal. Satyr. 6. *pone Crucem servo;* Liberos etiam interdum, sed vilioris conditionis homines, si atroci quodam scelere fuissent convicti, ut probat Lipsius de Cruce lib. 1. cap. 12. et 13. Cui consentit Lamy in Dissertat. de Cruce §. 1. pag. 573. ubi ait : « Servorum, latronum, sicariorum, et seditiosorum supplicium Crux erat, cui illi affigebantur, et in ea pendebant, donec fame, siti, doloribus enecarentur, post mortem suam canum et corvorum relicti cibus. Itaque supplicio illo non aliud apud Romanos infame magis, et acerbum magis. » Igitur cum Christus Jesus a Judæis insimulatus esset blasphemiæ, *Nos legem habemus, et secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit*, Joan. cap. 19. cumque ejus criminis non Crux pœna esset, sed lapidatio ex Levitic. cap. 24. verisimile sit, Pilatum Crucis supplicio illum condemnasse non propter scelus blasphemiæ, quo fuerat falso insimulatus, sed propter seditionis et affectati Regni crimen, de quo itidem falso accusatus fuerat : *Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem tributa dare Cæsari, et dicentem se Christum Regem esse;* Luc. cap. 23. v. 2.

81. *Maxima ejus supplicii apud Romanos infamia.* — Inter crimina vero, quæ Romanis legibus supplicio crucis plectebantur, numerabatur seditio, ut jam innuimus; et constat ex Paulo Jurisconsulto leg. 38. §. 2. Dig. de Pœnis : « Auctores seditionis et tumultus, populo concitato, pro qualitate dignitatis, aut in furcam tolluntur, aut bestiis objiciuntur, aut in insulam deportantur : » atrox sane et infame supplicium; quamobrem Cicero in Verrem l. 5. cap. 66. « Facinus, » inquit, « est Civem Romanum vinciri, scelus verberari, prope parricidium necari; quid dicam in Crucem tollere? Verbo satis digno res tam nefaria appellari nullo modo potest. » Supplicium etiam censetur omnium teterrimum et crudelissimum : *Illa morte pejus nihil fuit inter omnia genera mortium*, ait Augustinus Tract. 36. in Joannem. At illud Redemptor noster voluit subire supplicium, ut moneremur, neminem esse, qui non possit illum imitari, quod animadvertit Lactantius, qui lib. 4. Divinarum Instit. cap. 26. eam proponit quæstionem : « Dicat fortasse aliquis, cur si Deus fuit, et mori voluit, non saltem aliquo honesto mortis genere affectus est? Cur infami genere supplicii? quod etiam homini libero, quamvis nocenti, videatur indignum. » Et respondet in hunc modum : « Ut is, qui humilis advenerat, humilibus et infirmis opem ferret, et in omnibus spem salutis ostenderet, eo genere afficiendus fuit, quo humiles et infirmi solent, ne quis esset omnino, qui eum non posset imitari. » Videndus Gretserus de Cruce lib. 1. cap. 38. et 39. Ubi magna eruditionis copia, quam probrosum fuerit supplicium Crucis ostendit. Cum enim plurimi in dies adversa conflictati fortuna mortem sibi inferrent, idcirco Romani, ut a conscisenda sibi morte homines deterrerent, jusserunt, qui sese interfecissent, eorum corpora Cruci per ignominiam affigi. Præterea Ethnici Christianos ut infames trucidabant, quod Christum Crucifixum adorarent, quos refellit Arnobius lib. 1. adversus Gentes. Quam vero atrox illud fuerit supplicium, Poetæ declarant, qui Crucem *sævam, duram, horrendam;* Callistratus Jurisconsultus *summum supplicium;* Ulpianus *supremum;* Apuleius *extremam pœnam;* Ausonius *pœnæ extremum* appellant.

82. *Crucis variæ formæ.* — Secunda quæstio ad Crucis pertinet formam; nam controversiam, e qua esset materia, prætermittimus; nihil enim tuto affirmari potest, quam quod lignea fuerit, et forsan eodem aut simili ligno, quo duorum latronum factæ fuerant cruces, ut advertit Rocca in allato Opere cap. 2. pag. 257. « Ex obvio et prompto aliquo ligno, et robusto quidem ad corporis pondus perferendum, aut sustentandum apto crucem ipsam fuisse crediderim cum eodem Lipsio, qui eam e quercu tamquam crebra et frequenti olim et nunc in Judæa, robusta item et fixioni laturæque apta factam fuisse censet. » Ut igitur de forma disseramus, duo fuere Crucium genera; alterum enim fuit simplex, ex unico prægrandi palo aut trabe, quo condemnati vel clavis affigebantur, vel funibus alligabantur; compositum alterum, e duobus enim lignis constabat. Crux vero composita plures continebat species, quædam enim *decussata* dicebatur, quod duo sese ligna ad angulos acutos secarent, et figuram litteræ X referebat, cujusmodi Crux B. Andreæ Apostoli pingitur; quædam *commissa* nominabatur, quæ lignum habebat rectum, cujus vertici transversum alterum lignum imponebatur, nec ulla recti ligni pars ultra transversum extabat; ejus formam littera T pulchre exprimit : quædam denique *immissa* dicebatur, in qua recti ligni vertex ultra transversum lignum aliquantum porrigitur, ut videre est apud Lipsium de Cruce lib. 1. cap. 6. et sequen. et apud Gretserum lib. 1. cap. 1. et Calmetum in cap. 27. Matthæi vers. 32. *Decussatæ, Commissæ et Im-*

missæ Crucis imaginem vide apud Bineum tom. 3. de morte Christi pag. 228.

83. *Forma Crucis Christi non simplex. Cruci, quæ dicitur immissa, affixus est.* — Simplici Cruci Christum non esse affixum plane est exploratum. Ejusmodi Cruci confixum esse Aman apparet ex cap. 5. Esther, ubi legimus eam fuisse *excelsam trabem.* De Cruce decussata neminem meminisse comperimus. Quæstio igitur eo redit, *commissæ* ne, an *immissæ* Cruci Christus fuerit affixus. Evangelistæ enim tradunt quidem, titulum Cruci fuisse impositum : utrum autem titulus superiori ligni recti fixus fuerit parti, quæ supra transversum lignum extaret, an vero desinente Cruce in lignum transversum, huic ipsi affixus esset, id Evangelistæ non explicant. Tertullianus favet posteriori sententiæ; nam lib. 3. contra Marcionem cap. 22 : *Ipsa*, inquit, *est littera Græcorum Tau, nostra autem T, species Crucis.* Ad quem locum notat Rigaltius ; *Hoc ipsum imitati videntur Patres nostri, dum, ut in Missalibus antiquis, initio Canonis in littera T, ubi legitur*, Te igitur, clementissime Pater, *solent pictam exhibere Crucem Christi, in cujus hodie locum successit ipsa Crucis imago pagina proxima præcedenti.* Consentiunt Innocent. III. Sermone 1. quem habuit in Lateranensi IV. Concilio apud Labbeum tom. 11. Concilior. pag. 133. et Auctor Glossæ ad Clementinam de summa Trinitate et Fid. Cathol. qui dicunt Crucem sine titulo formam habuisse litteræ T; eam autem formam amisisse, cum Pilati jussu fuit illi impositus titulus. Quod si apud Romanos Crux *immissa* adhibebatur, ut esset ubi causæ mortis titulus imponeretur; et apud omnem videmus antiquitatem Christi Crucem ad hanc formam esse depictam; profecto statuendum videtur, Christum Cruci immissæ affixum fuisse. Vide Lipsium lib. 1. de Cruce cap. 10. Casalium part. 1. de veter. Sacr. Christian. Ritib. Baronium ad ann. Chr. 34. num. 93. Calmetum loco citato, Ayalam in opere, *Pictor Christianus*, lib. 3. cap. 18. num. 1. et 2. Gottum de verit. Relig. Christ. tom. 4. part. 2. cap. 27. §. 2. ubi Serry, qui Tertullianum sequitur, aliosque, quos supra attulimus auctores, rejicit. Pro Cruce *immissa* pugnat Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 1. et 2. idcoque nimis mihi videtur esse sollicitus P. Berti de Theologicis Disciplinis tom. 3. lib. 29. cap. ultim. qui de hac re ad quam tandem se applicet sententiam, dubius hæret : statuit enim Crucem Domini non fuisse *decussatam;* sed *commissane*, an *immissa* fuerit decernere non audet. *Indubitatum est*, inquit, *Crucem Domini constasse duobus lignis, arrectario et transverso, non decussatam, sed rectis compactam angulis. Num vero titulus appensus esset stipiti arrectario, sive, ut inquit Tertullianus, staticulo aliquantulum eminentiori, vel diverso ligno ad verticem Crucis defixo, omnino me latet.*

84. *An Crux Christi prælta fuerit, an vero brevis.* — Illa etiam ad formam Crucis pertinent; longane, an brevis; et utrum suppedaneo instructa, scilicet asserculo seu tabella, cui pedes Cruciarii niterentur, cujusmodi Cruces aliquas depictas videmus, et an in media Cruce lignum quoddam esset impactum, in quo Cruci affixus quodammodo insideret. Baronius in notis ad Martyrologium ad diem 7. Aprilis observat, ut supra innuimus, vilioris conditionis homines fuisse, qui in Crucem tollebantur : si quispiam vero primarius vir ejusmodi puniendus esset supplicio, Cruci excelsæ affigebatur, ut videre licet lib. Esther cap. 6. et 7. et apud plures profanos Scriptores, quos affert idem Baronius. Huc pertinet quod Lipsius lib. 3. de Cruce cap. 13. affert ex Suetonio, Galbam imploranti cuidam leges, seque Civem esse Romanum testanti, per irrisionem jussisse *præter cæteras altiorem et dealbatam statui Crucem;* quem locum Lipsius quasi enarrans : *altiorem*, inquit, *ut digniori, albatam, ut Civi.* Vide etiam Lamy citata Dissertatione de Cruce §. 10. Quamobrem cum nec Judæi, nec Romani Christum Jesum e nobilitate hominem, sed fabrum, aut fabri filium existimarent, verisimile admodum est, ejus Crucem haud valde fuisse excelsam; præsertim vero, quod eam ipse portare, et Simon Cyrenæus deinde pro eo subire illud onus coactus fuerit, cui ferendæ, si paulo fuisset excelsior, vires hominis pares non fuissent. Huc accedit, Joanne teste cap. 19. v. 20. Hebræos legisse titulum Cruci impositum, *Hunc ergo titulum multi Judæorum legerunt, quia prope Civitatem erat locus, ubi crucifixus est Jesus;* cum autem characterum forma non admodum grandis esset, ut etiamnum licet inspicere, hinc intelligi potest haud ita altam Christi Crucem fuisse. Ita nostri disputant Scriptores, quibus assentiuntur Auctores Protestantes, qui de Christi Cruce scripserunt, Hermannus Witsius sacrar. exercitat. 16. *de Crucifixione et Morte Christi* num. 5. et 6. et Sagittarius tom. 2. de Passione Christi part. 2. pag. 790., qui etiam observat, non satis commode potuisse Jesum Matrem et Joannem alloqui, si præaltæ Cruci affixus fuisset.

85. *An suppedaneo et sedili instructa.* — De suppedaneo ita Gregorius Turonensis de Gloria Martyrum cap. 6 : « In stipite erecto foramen manifestum est. Pes quoque parvulæ tabulæ in hoc foramen insertus est. Super hanc vero tabulam tamquam stantis hominis sacræ affixæ sunt plantæ. » De ligno vero, quod in media Cruce fixum eminet, ita scribit Justinus Martyr in Dialogo Tryph. pag. 188. edit. Maurinæ. « Quod in medio figitur, ut ei insideant qui cruciffiguntur ipsum etiam veluti quoddam cornu eminet, et cornu speciem exhibet cum aliis cornibus conformatum, et fixum. » Serry exercitat. 55. num. 6. his auctoribus affirmat, Crucem suppedaneo et sedili fuisse instructam. Card. Gottus loc. cit. §. 2. ait, se non ita fidenter affirmare posse, in Cruce Domini fuisse suppedaneum et sedile. Eamdem ingreditur viam Sandinus Hist. Sacr. Famil. cap. 15. At Calmetus in cap. 27. Matthæi vers. 32. favere videtur opinioni de suppedaneo; tum quod plures Jesu Christi Crucifixi cum suppedaneo depictæ imagines reperiuntur, tum quod hominis cadaver, etsi paululum temporis solis manibus sustineri posse credit sine suppedaneo, non tamen ad multum tempus, quin discissis manibus

ipso sui pondere decidat. Et Synopsis Criticorum Sacrorum in Matthæi c. 27. pag. 674. et 675. ita rem hanc concludit : « Crucifixionis modum hunc fuisse tradunt, ut ambæ manus brachiis expansis in ligno Crucis transverso clavis affigerentur, ambo vero pedes ligno cuidam ab hasta, seu erecto ligno Crucis justo loco prominenti velut basi insistentes, et juxta se mutuo positi itidem clavis affigerentur. » Eadem sentit Gravesonus de Mysteriis et annis Christi Dissert. 20. quæst. 2. pag. 455. De suppedaneo et sedili controversia est, quæ peritissimorum virorum torquet ingenia. Lamy Dissert. de Cruce S. Justini usus auctoritate §. 5. sedile quidem probat, suppedaneum rejicit. Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 24. gravibus assentitur auctoribus, qui statuunt fuisse in Christi Cruce suppedaneum. « Denique, » inquit, « nummus vetus apud Lipsium tabulam suppedaneam spectandam offert; ut hæc sententia propter auctoritatem tantorum virorum minime videatur rejicienda, quamvis hujus ligni suppedanei in Cruce nullum extat vestigium apud profanos auctores. » Thomas Bartholinus in Tract. de Latere Christi aperto Lipsiæ edito anno 1685. suppedaneo favere videtur. Franciscus Fevardentius in Notis ad S. Irenæi opera lib. 2. cap. 42. veteres multas Jesu Christi imagines se vidisse testatur ita Cruci affixi, ut pedes suppedaneo inniterentur. Hujus exhibetur imago similis ab Arringhio in Roma subterranea. Idem etiam in veteribus nummis observavit Franciscus Nansius, quem ob id ipsum laudat Scaliger, et Vossius. Idem videre est apud Lipsium in Notis ad lib. 2. cap. 10. et apud Franciscum Cornelium Curtium Tractatu de Clavis Dominicis pag. 125. et sequen. Sagittarius part. 2. Histor. Passion. Christi pag. 794. et sequen. quantopere suppedaneo repugnat, tantopere sedili favet. « In stipite illius (Crucis) arrectario impactum lignum fuit, in quo sederet, cum Cruci affigeretur. At non fuit suppedaneum, in quo innixi et simul fixi pedes. » Ratio autem omnis, quamobrem vel suppedaneum, vel sedile, vel utrumque Cruci appositum fuisse volunt, huc tandem redit, quod fieri non posse videatur, ut humanum corpus manus et pedes clavis transfixi sine alio sustineant adminiculo. Id olim propositum fuit Nicolao Fontanæ, An manus clavis transfixæ pares sint ferendo corpori inde pendulo. Ejus responsio extat in calce Tractatus Thomæ Bartholini de Cruce Christi; in qua, inita vel a se, vel ab aliis experientia, compertum esse ait, sine sedili, et sine suppedaneo posse corpus in Cruce sustineri. Cui tamen experimento nec Bartholinus de Latere Christi aperto, nec Sagittarius, nec Bineus acquiescunt; qui reputantes Christum non funibus adhibitis, sed solis clavis Cruci affixum, cum jam ita male multatus esset, ut vix pellis ossibus adhæresceret, illud Fontanæ experimentum sibi negant satisfacere, quod in corporibus validis vegetisque initum sit : ex quo magis apparet, quam difficile sit in ea re quidquam statuere.

86. *Jacentine, an erectæ Cruci Christus sit affixus.* — Tertia quæstio est de quibusdam, quæ ad ipsius Crucifixionis modum pertinent; erectane Crux fuerit, Christo Domino jam illi affixo, an vero in Crucem jam erectam ipse sublatus; quænam, et quot confixæ fuerint clavis corporis partes; nudusne omnino, an velo alicui parti obducto; num denique cum spinea corona capiti imposita crucifixus sit. Verisimilior sententia est, Christum non jacenti, sed erectæ Cruci affixum : ostendit enim Lipsius de Cruce lib. 2. cap. 7. ad eum plerumque modum sontes Crucifigi solitos. Et apud veteres Scriptores frequentissime illa occurrunt, *Tollere in Crucem, ferre in Crucem, agere in Crucem, ascendere in Crucem, salire in Crucem, excurrere in Crucem;* quibus manifeste patet, Crucem jam fuisse erectam, cum sontes affigerentur. Certe de Christo Jesu Athanasius serm. de Passione, *Venit*, inquit, *ad locum, ubi erat illi ascendenda Crux.* Et Hilarius lib. 10. de Trinitate : *In lignum elevatus est.* Dupliciter olim crucifigi homines consuevisse constat; vel enim Cruciarii porrectæ, humique jacenti Cruci affigebantur, quod colligitur ex Actis Martyrii S. Pionii, ubi hæc habentur : « Ultro se vestimentis spoliavit, et in Cœlum suspiciens, ac Deo gratias agens, super lignum se ipsum extendit, militique tradidit, ut Cruci affigeretur. » Et paulo post : « Eum igitur ligno fixum crexerunt. » Vel in Crucem jam erectam scalis adhibitis sustollebantur; quod constat ex loco Ciceronis in Verrem lib. 5. cap. 66 : « Quid attinuit, cum Mamertini more et instituto suo Crucem fixissent post Urbem in via Pompeia, te jubente figere in ea parte, quæ ad fretum spectaret? » Quinam e duobus his modis in Christi Crucifixione adhibitus, inter se viri docti discrepant. Bineus lib. 3. de Morte Christi cap. 6. num. 3. Lipsii opinionem probat. « Cum Cruciarius pervenisset ad supplicii locum, Crux, quam ipse gestaverat, tamdiu in terra defigebatur, vel fixa aliquando ante fuit. Crucem enim defigi prius solitam, quam Cruciarius defigeretur, multis veterum locis Justus Lipsius ostendit. » S. Bonaventura, Rodulphus, et Toletus existimant, Crucem jam fuisse ante erectam, quam Jesus defigeretur, eumque scalis, funibusque in Crucem esse sublatum. Contra Salmeron tom. 10. tract. 35. videtur existimare, Christum Cruci humi jacenti affixum; idque Ecclesiam putat innuere, quæ Feria 6. in Parasceve Crucem humi jacentem poni jubet, et a Clero ac populo adorari. Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 21. neutrum tuto dici posse fatetur, cum de modo sileant omnes Evangelistæ; exaltatio enim Crucis, de qua loquuntur, æque vera est, utrovis modo Christum Cruci affixum statueris. Probabilius tamen putat humi jacenti Cruci affixum esse. « Alii probabilius existimant, Christum affixum Cruci adhuc humi jacenti; quin, ut multi testantur, in Terra Sancta demonstratur locus Crucifixionis distans aliquos passus a loco, in quo Crux est infixa terræ; deinde quia sententia hæc est convenientior piorum cogitationibus et meditationibus de Passione Domini; tertio quia modus hic multo est facilior et expeditior, quam si Corpus Cruci jam erectæ affigatur. » Videatur etiam Quaresmius in elucidat. Terræ Sanctæ lib. 5.

cap. 56. tom. 2. qui hanc eamdem sequitur sententiam, et nobile describit Sacellum in eo loco erectum, ubi pia traditione proditum est, Christum Cruci humi jacenti affixum esse.

87. *Christus in manibus, et pedibus Cruci affixus fuit quaternis clavis, non funibus alligatus.* — Manus Christi et pedes clavibus perforatas fuisse diserte non tradunt Evangelistæ. Et sane funes interdum manibus pedibusque adhibiti, nullatenus transfixis per clavos, ut videre est apud Lipsium l. 2. de Cruce c. 8. Affirmare ausus est Westphalus hæreticarum partium homo, Christum non clavis transfixum, sed funibus vinctum. Verum Cornelius Curtius libro de Clavis Dominicis cap. 2. hæretici hominis fregit audaciam. Nihil enim disertius, nihil ad Crucifixionem Domini accommodatius iis verbis ex Psalm. 21 : *Foderunt manus meas, et pedes meos;* quem locum Hebræorum perfidia omni conatu frustra studuit aliquot interjectione punctorum, et versiculorum ordinem perturbando corrumpere, ut videre est apud Calmetum ad illum Psalmi locum, et apud Berti tom. 5. De Theologicis Disciplinis lib. 29. cap. ultim. §. 6. Quamvis enim Evangelistæ in Crucifixionis historia aperte non dixerint, Christum Cruci fuisse clavis affixum, id tamen satis luculenter ostendunt, cum Thomam Apostolum narrant dixisse : *Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam.* Joan. cap. 20. v. 25. Videatur Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 19. qui latrones Cruci clavis affixos ostendit. Scriptura enim eodem verbo utitur *crucifigere* tum in Christi, tum in latronum Crucifixione. Ostendit Justus Fontaninus Archiepiscopus Ancyranus Dissertatione de Corona Ferrea vetustiorem, ac propterea dignam, quam omnes amplectantur sententiam esse eorum, qui statuunt, non ternis, sed quaternis clavis Christum Cruci affixum. Et Rocca de Particula Crucis tom. 1. pag. 262 veteres omnes refert imagines Christi quatuor clavis crucifixi. Idem affirmat Bellarminus de septem Christi verbis in Proœmio. Franciscus Cornelius Curtius Tract. *de Clavis Dominicis* eamdem tuetur opinionem. Alphonsus Tostatus in Paradoxis ait paradoxo 3. cap. 10. majorem clavorum numerum, quam quibus opus sit, admitti non oportere; longiori autem clavo ambos trajici pedes posse, si alter alteri superimponatur; ac ternis propterea tantum clavis Christum affixum esse Cruci. Quamobrem opinionem de tribus tantummodo clavis adhibitis in Fidelium animis jam inveterasse nemo negaverit; præsertim quod pictores tribus clavis Christum affixum Cruci hoc tempore pingunt, ut notat Baronius ad ann. Chr. 34. num. 118. et ad ann. 326. num. 52. et Quaresmius in elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib. 5. cap. 23. Verum cum tenendum omnino sit, ut infra docebimus, nullum e Christi corpore os fractum esse, nec ita facile quis intelligat, longiori et crassiori clavo utrumque pedem alterum alteri impositum trajici potuisse, quin os aliquod frangeretur, relinquenda videtur Tostati sententia, ut bene observat Rocca loc. cit. pag. 264. et Ayala in Opere, *Pictor Christianus*, lib. 3. cap. 17. n. 9. Atque eam de quatuor clavis opinionem sequuntur Serry exercitat. 54. n. 3. Gottus loc. cit. §. 2. et Sandinus Hist. Sacr. Fam. cap. 15. Gretserus autem lib. 1. de Cruce cap. 20. optime ad hunc modum disputat : « Nec quicquam pictati officit, tribusne, an quatuor clavis Christus crucifixus venerantium oculis subjiciatur, dummodo pax et concordia animorum inconcussa permaneat, utpote in controversia nec a sacris litteris, nec a Doctoribus Ecclesiæ definita. » Mirari se ait Serry, nec sane injuria, Mellonium, *De Sacris Stigmatibus*, et Cornelium a Lapide ex maculis, quæ in sancta apparent Taurinensi Sindone, conjecisse; non in vola manus, sed paulo superius, qua manus cum extrema coit brachii parte seu carpo, ubi venæ tentantur a Medicis, clavos fuisse adactos. Quod omnino rejicitur illis Thomæ Apostoli verbis apud Joannem cap. 20 : *Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum;* et Psal. 21. v. 18 : *Foderunt manus meas et pedes meos;* et Zachariæ 13. v. 6 : *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum?* Et consentit Gottus loc. cit. n. 12. Jani Nicii Erythræi Frater æneam quamdam Jesu Christi crucifixi imaginem reperit, in qua clavi non in vola manus, sed in carpo erant infixi. Et Petrus Paulus Rubens, egregius pingendi artifex Antuerpiæ, ad hoc exemplum Christi crucifixi depinxit imaginem. Ejusmodi tamen imagines rejicit Thomas Bartholinus Tract. de Cruce §. 9. pag. 72. et sequent. Bineus de morte Christi tom. 3. lib. 3. cap. 6. num. 9. Chifflетius in Christi historica de Linteis sepulcralibus Christi §. 31.

88. *Nudus Christus Jesus cruci est affixus.* — Nudusne omnino, an tectis aliquo velo secretioribus partibus corporis, Christus Dominus in Crucem actus fuerit, quæstio est, quam lib. 3. de Canonizat. Sanctorum cap. ult. num. 17. pertractavimus, variasque de ea sententias attulimus. D. Anselmus lib. de Passione Domini scribit, B. Mariam amictum capitis sui Filio dedisse, quo eas sibi tegeret partes. S. Brigitta in Revelationibus narrat, idque se ait a B. Maria accepisse, hominem quemdam miserationis sensu tactum Jesu Christo velum dedisse, quo tegeretur; quæ non minima fuit ipsi Jesu consolatio. Quaresmius pag. 443. utramque conciliare studet historiam, nempe B. Mariam detractum sibi velum cuidam homini dedisse, qui illud traderet Filio. Sed hæ piæ quædam sunt commentationes, quæ dirimendæ controversiæ nihil quicquam proficiunt. Durantus in cap. 70. lib 4. Revelat. S. Brigittæ num. 4. rationes affert utriusque sententiæ. Sed apud veteres mos erat, ut sontes nudi omnino crucifigerentur; quod colligitur ex Ariano in Epictet. lib. 4. cap. 26. qui lavantium nuditatem in balneo cum eorum confert nuditate, qui Cruci affigebantur. *Ut in balneo vestibus exutus, et te ipsum extendens, ut solent crucifixi, hinc inde fricaris.* Quamobrem D. Augustinus adversus Faustum lib. 12. Christi e Cruce pendentis nuditatem cum Noe vino madidi comparat nuditate. Itaque statuendum,

maxime decere Christi crucifixi imagines pingi cum velo secretioribus partibus circumducto; id tamen a veritate historiæ esse alienum, ut præter Serry, Gottum, et Ayalam abunde probat Lorinus in Psalm. 21. n. 18. Lipsius de Cruce lib. 2. cap. 17. Calmetus in cap. 27. Matth. n. 35. et Suarez 3. part. tom. 2. disp. 36. n. 4. Præter D. Augustinum etiam D. Ambrosius lib. 10. in Lucam tom. 1. Christi e Cruce pendentis nuditatem conferens cum nuditate Adæ in statu innocentiæ, satis declarat se existimare, Christum nudum omnino in Crucem fuisse sublatum. « Refert considerari qualis Crucem ascendit. Nudus ascendit. Nudum ecce video. Talis ergo ascendit, qui seculum vincere parat, ut seculi adjumenta non quærat. Victus est Adam, qui vestimenta quæsivit. Vicit ille, qui tegumenta deposuit; et talis ascendit, quales nos auctore Deo natura formavit: qualis in Paradiso homo primus habitavit, talis ad Paradisum homo secundus intravit. » Morem autem fuisse, ut nudi omnino sontes rei crucifigerentur, apparet ex Artemidoro lib. 3. cap. 58. qui, *Crucifigi*, inquit, *bonum pauperi, quia sublimis est crucifixus; noxium vero diviti, quia nudi crucifiguntur.* Gretserus quidem lib. 1. de Cruce cap. 22. probare nititur, velo Jesu Christi partes, quas tegere jubet pudor, tectas fuisse, et tamen vere dici posse nudum fuisse Cruci affixum; nam vulgo nudus ille dicitur, qui veste omni detracta, eas partes tectas habet. Idem etiam probat ex linteo Aquisgranensi, quo Christi Corpus est involutum, in quo apparet, easdem partes obducto velo fuisse velatas. Negat etiam Tostatus in Opusculis, paradoxo 34. verisimile esse, satellites, etsi odio et crudelitate flagrarent, ita Jesum nudasse, ut pars corporis quælibet omnium oculis appareret. His tamen aliisque piis considerationibus a communi, quam superius retulimus, opinione avelli non possumus.

89. *Christus e Cruce pendens habueritne spineam Coronam.* — Quod attinet ad spineam coronam, quamvis id non tradiderint Evangelistæ, vetus est tamen et pia traditio, illam Christi capiti fuisse impositam, cum crucifigeretur. Tertullianus enim lib. contra Judæos id disertissime docet, qui Jesum e Cruce pendentem ita describit: *Inhærens Crucis cornibus, et Corona Spinea in capite ejus circumdata.* Neque vero verisimile videtur Hebræos voluisse illud tolli opprobrium, quo Christi regnum vehementius detestarentur. Præterea etiamsi opus fuisset, ut, cum detrahenda illi esset vestis inconsutilis, detraheretur etiam corona, potuerunt milites illi jam nudato rursus eamdem coronam imponere. Vide Durantum in cap. 4. lib. 7. Revelat. S. Brigittæ num. 2. Mellonius in elucidatione stigmatum S. Sindonis cap. 12. num. 18. locum Origenis, qui ait coronam semel impositam Christo numquam fuisse detractam, ita explicat, ut non censenda sit detracta, quæ simul ac detracta, rursus acriori cum dolore illi fuerit imposita. Videatur etiam Ayala loc. cit. num. 6. qui hanc testatur communem esse sententiam. Jam vero, quod supra docuimus, pia quædam fœmina ad Redemptoris vultum Sudarium admovit, in quo ejus extitit impressa imago. Illud autem Sudarium Sanguine tinctum est, qui per faciem Jesu Christi manabat; cumque non aliunde Sanguis ille quam e capite Spinis undique compuncto potuerit erumpere, fateri oportet, Christum saltem ad Calvarium Coronam illam gestasse. Nulla certe alia ratio est, cur coronam illi milites detraxerint, quam quod fieri non potuisse videtur, ut sertum illud Spinis implexum gestans tunica inconsutili Christus nudaretur. Id tamen non evincit, sine ea corona illum fuisse Cruci affixum: vel enim vix detracta rursus illi fuit imposita; vel Vestis inconsutilis ita superne fuit aperta, ut etiam non detracta corona, detrahi potuerit. Ita Suarez loc. cit. disput. 36. sect. 4. Gretsero lib. 1. de Cruce cap. 22. quæ jam attulimus, omnia probantur: ait enim: « Non videtur improbabile, eos (satellites) Coronam insigne Regni affectati in Sacrosancto Christi Capite reliquisse, etiamsi opus fuisset illam detrahere, cum inconsutili Veste Christum exuerent, nam in Caput Domini jam vestibus exuti facile reponi potuit. Quamobrem vere repræsentant antiquæ Picturæ et Scripturæ Christum in Cruce pendentem coronatum. » Consentit Quaresmius Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib. 5. cap. 24. et Sagittarius Harmon. Hist. Pass. Chr. part. 2. pag. 667. varia profert quorumdam exempla, qui affectati Regni crimine convicti, cum ferrea corona capiti imposita populo videndi vel vivi vel mortui sunt expositi.

90. *Vestes sontium militibus supplicii munus obeuntibus leges addicebant. Christi dispertitæ vestes.* — Cruci Jesu affixo vestimenta ejus milites inter se diviserunt, teste Matthæo cap. 27. Marco cap. 15. Luca cap. 23. et Joanne cap. 19. vers. 23. 24. quorum ultimus id accuratius ita describit: *Milites ergo cum crucifixissent eum, acceperunt vestimenta ejus (et fecerunt quatuor partes, unicuique militi partem) et Tunicam. Erat autem Tunica inconsutilis desuper contexta per totum. Dixerunt ergo ad invicem: Non scindamus eam; sed sortiamur de illa, cujus sit; ut Scriptura impleretur dicens: Partiti sunt vestimenta mea sibi, et in vestem meam miserunt sortem.* Quomodo autem divisæ fuerint Christi vestes, fuse scripsit Suarez loc. cit. disput. 37. sect. 1. Vestes eorum, qui ultimo afficiebantur supplicio, militibus munus supplicii obeuntibus leges addicere observat Calmetus in cap. 27. Matth. num. 35. De forma tunicæ inconsutilis prolixe agit idem Auctor in cap. 19. Joannis v. 23. Matthæus, Marcus et Lucas de divisione vestium rem ita narrant, ut in omnes jactæ sortes esse videantur. Verum D. Joannes, cujus modo verba retulimus, luculenter ostendit, quatuor milites, qui Christum Dominum sustulerunt in Crucem, vestes in quatuor partes divisisse.

91. *De Tunica inconsutili.* — Tunicam vero inconsutilem, quæ divisa nullius pretii fuisset, integram sorte ductam esse. Eam a Beata Maria textam, et infanti Jesu datam, pia est opinio, quam vetustam esse oportet; eam enim Euthymius commemorat. Ac si

conjecturæ locus sit; hanc tunicam inconsutilem Christus super interulam, si quidem interula uteretur, omnium vestium corpori proximam gestasse, eaque totum corpus ab humeris ad pedes videtur contexisse. Eam vero textilem fuisse censemus ad illud exemplum, quo nunc aeu tibialia texuntur. Ita sentit Lamy lib. 1. Harm. Evangel. cap. 34. Ostendit autem diligens inprimis Auctor Braunius, gravibus quibusdam testimoniis adhibitis, lib. 1. cap. 16. de Vestitu Sacerdotum Hebræorum, ad hunc modum integras quasdam tunicas texi consuevisse. Hæc tunica inconsutilis etiamnum asservari dicitur Augustæ Trevirorum, eamque ab Helena Constantini Matre dono datam ferunt Agricio Episcopo, qui illam in sua condidit Cathedrali. Salmeron autem tom. 10. Commentariorum in Nov. Testam. tract. 38. custodiri eam refert Argentolii, oppido haud longe a Lutetia Parisiorum dissito. Utrum vero quemadmodum Christi, ita etiam duorum latronum vestes sortito sint distributæ, haud ita facile est divinare : ea enim de re omnino tacent Evangelistæ. Maldonatus in cap. 27. Matthæi num. 35. putat etiam latronum vestes sortito esse divisas; ea enim fuit consuetudo, ut cruci affixorum vestes inter satellites dividerentur; Evangelistas autem nihil de ea re scripsisse, quod non latronum, sed Christi historiam texerent.

92. *Amarulenta Judæorum in Jesum convicia.* — Pergunt Evangelistæ, ac narrant, quomodo Jesu in Crucem sublato illuderent Principes Sacerdotum, Scribæ, et Seniores, et populus universus, et amarulentis illis dicteriis insultarent : Alios salvos fecit; se ipsum non potest salvum facere. Si Christus est a Deo electus, nunc descendat e Cruce. Si Deus illum diligit, salvet eum. Si Filius Dei es, descende de Cruce. Si Rex Israel es, salva te ipsum. Vah qui destruis Templum Dei, et post triduum reædificas, salvum fac temetipsum. Scribit Matthæus : *Prætereuntes blasphemabant eum moventes capita sua :* ubi observandum est, Hebræos interdum caput movere consuevisse, ut commiserationis, interdum vero ut admirationis cum commiseratione conjunctæ, interdum etiam, quemadmodum hic, ut derisionis signum darent, ut apud Isaiam cap. 37. vers. 22 : *Despexit te; et subsannavit te, virgo Filia Sion, post te caput movit, Filia Hierusalem.* Et Psalm. 118. vers. 25 : *Et ego factus sum opprobrium illis : viderunt me, moverunt capita sua.* Et Ecclesiastic. cap. 13. vers. 8 : *Et in novissimo deridebit te, et postea videns derelinquit te, et caput suum movebit ad te.* Et Threnor. cap. 12. v. 15 : *Plauserunt super te manibus omnes transeuntes per viam; sibilaverunt, et moverunt caput suum super Filiam Hierusalem.*

93. *De septem Christi verbis. Prima Christi verba. D. Thomæ doctrina de gravitate peccati Principum Judæorum, et populi. Christus non pro Principibus oravit, sed pro populo et gentibus.* — Septies in Cruce Christum loquutum esse constat ex Evangelio. Prima verba sunt ea, quæ habentur apud Lucam cap. 23. vers. 34 : *Jesus autem dicebat : Pater dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt.* Quæstionem proponit Div. Thomas 3. part. qu. 47. art. 5. utrum Christi persecutores eum cognoverint; et Judæorum respondet quosdam quidem majores, quosdam vero fuisse minores. Majores autem, scilicet Principes eorum, cum manifestissima vidissent Divinitatis Christi signa, iis noluisse habere fidem, sed odio et invidia flagrantes omnia pervertisse; quamobrem ipse Christus apud Joannem cap. 15. v. 22 : *Si non venissem,* inquit, *et locutus fuissem eis, peccatum non haberent : nunc autem excusationem non habent de peccato suo.* Et paulo post : *Si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.* Expendit idem S. Doctor locum D. Pauli 1. ad Corinth. cap. 2. v. 8 : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* Docet autem eorum ignorantiam fuisse quodammodo affectatam, eaque non modo illos non excusari, sed gravius eorum fieri peccatum. Minores vero, seu populum Mysteria Scripturæ cognita non habuisse; ac si quispiam eorum ex multitudine miraculorum suspicatus sit, Christum esse Dei Filium, majorum opera ab ejusmodi opinione fuisse revocatum. Unde illa Actorum cap. 3. vers. 17 : *Scio, quia per ignorantiam fecistis, sicut et Principes vestri.* Ad aliam deinde venit quæstionem S. Doctor art. 6 : *Utrum peccatum Christum crucifigentium fuerit gravissimum?* Et ait, peccatum Principum Judæorum fuisse gravissimum, non tam ex suo genere, quam ex eorum malitia; gravissimum item fuisse Judæorum minorum peccatum, si spectetur peccati genus; eorum tamen ignorantia aliquid de peccati gravitate diminui. Denique verbis illis, *Pater ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt,* concludit Deum orasse Patrem, non pro Principibus Hebræorum, sed pro populo, et pro Gentilibus, qui eum quidem Cruci affixerunt, sed ignorantia aliquo modo excusabantur.

94. *Suarez putat, Christum orasse etiam pro Principibus Judæorum. Omnes videntur peccasse, nescii quid facerent. Christus a Deo exoravit omnibus auxilia sufficientia ad salutem. Hanc non omnes tamen adepti sunt.* — Sequutus est S. Doctor Bedæ doctrinam, qui verba illa ex Div. Luca enarrans, « Pro illis, » inquit, « rogat, qui nescierunt quid facerent, zelum Dei habentes, sed non secundum scientiam. Multo autem magis fuit excusabile peccatum Gentilium, per quorum manus crucifixus est. » Hæc vero illius loci explicatio Suarez minime arridet, qui loc. cit. quæst. 47. art. 6. contendit, Christum generatim orasse pro omnibus; excusationem autem ex ignorantia omnibus convenire potuisse, saltem ad veniam de perpetrato crimine impetrandam; quæ quidem ignorantia, licet in Principibus Judæorum fuerit affectata, aliquid detrahit de audacia, et contemptu Dei quæ in Judæorum scelere continentur; præsertim vero quia ejusmodi explicationi favere videntur illa ex Actis Apostol. : *Scio, quia per ignorantiam fecistis, sicut et Principes vestri.* Hesselius in Explicat. Passion. Christi putat, Jesum non pro iis tantum orasse, qui ex ignorantia, sed etiam pro iis, qui odio, invidia, pessi-

maque voluntate peccaverunt; ac propterea etiam pro Scribis, legis peritis, et Sacerdotibus, qui Prophetas legerent, ac Hebdomadarum Danielis rationem inire potuissent; nam de his etiam potuisse dici, *non enim sciunt quid faciunt;* vel quod peccati sui quantitatem ignorarent, vel quod in eo, qui omni comes est peccato, judicii errore versarentur. Id autem probat et animadvertit, Christum exemplo suo nos docere voluisse, oportere nos non modo pro iis orare, qui errore ducti, sed etiam pro iis, qui mala mente impulsi nos oppugnent. Quoniam vero inde videt argui posse, quosdam ex iis, qui ex animi malitia in Christum Dominum peccaverunt, æternam salutem esse adeptos, concedit, confirmatque ex Act. Apostol. cap. 6. v. 7: *Multa etiam turba Sacerdotum obediebat Fidei:* et ex cap. 13. ubi Paulus dicit, quosdam Principes et Sacerdotes, qui Christum et Prophetas singulis quibusque Sabbathis legi solitos ignorabant, *judicantes implevisse.* Quæ omnia Estio probantur in cap. 13. Lucæ vers. 34. Docet Sylvius Commentar. in 3. part. D. Thomæ quæst. 47. art. 5. inter Christi persecutores fuisse nonnullos, illum qui probe noverint Messiam in Lege promissum; tanta autem fuisse perfidia, ut ad ejus præclara et admiranda opera animum noluerint adjicere, sed argumenta sint aucupati, quamobrem illum insectarentur. Plebeios et minores generatim Christum ut Messiam non cognovisse; eorum vero, qui vi miraculorum perculsi in eam essent cognitionem ingressi, quosdam odio, malisque artibus Pharisæorum revocatos, in priorem cæcitatem recidisse. Et art. 6. probabilius esse docet, illum orasse *tam pro peccantibus ex invidia, malitia, odio, quam pro peccantibus ex ignorantia; tam pro majoribus, quam pro minoribus, scilicet illis, qui erant prædestinati.* Quod vero ad Lucæ textum attinet, in quo versamur, *Pater ignosce illis, non enim sciunt quid faciunt,* illum ita explicat: *Pater ignosce illis, quia per ignorantiam nescientes quid faciunt, valde miseri sunt.* Et quæst. 21. art. 4. vult, *Christum non orasse pro omnibus suis crucifixoribus, sed pro iis solum, qui erant prædestinati.* Jesus enim dixit apud Joann. cap. 17. v. 9: *Non pro mundo rogo, sed pro his, quos dedisti mihi.* Quorum in numero non modo quidam fuere, qui per aliorum seditionem, sed nonnulli etiam, qui per malitiam in Christum Dominum peccaverunt. Superius num. 7. et sequent. docuimus, omnem Christi orationem, quæ ex rationali et deliberata voluntate proficisceretur, efficacem fuisse; quamobrem Joann. cap. 11. legitur: *Quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus:* et illud: *Ego autem sciebam, quia semper me audis.* Inde fit, ut Sylvius quæst. 21. art. 4. sententiam illam tueatur, Christum pro solis prædestinatis orasse. Verum qui dicat Christum Dominum orasse pro omnibus, orationem ejus fuisse exauditam, omnibus a Deo exorasse auxilia sufficientia ad salutem, etsi non omnes salutem adepti sunt; is facile omnem videatur diluere difficultatem. Nam Christus dicens, *ignosce,* nihil quidquam aliud a Deo petiit crucifixoribus suis, quam auxilia, quibus opus est ad conversionem pœnitentiam; in præsenti enim providentiæ nonnisi pœnitentibus et conversis ignoscitur.

95. *Secunda Christi verba in Cruce. Evangelistæ discrepare videntur. Matthæus et Marcus tradunt, utrumque Latronem Christo improperasse; Lucas, alterum tantum, et ab altero reprehensum.* — Secunda Christi verba sunt ad Latronem: *Hodie mecum eris in Paradiso,* quæ refert itidem Lucas cap. 23. Medium inter duos Latrones diximus Christum ad Calvarium ductum esse, ut crucifigeretur. Medium inter utrumque nunc dicimus crucifixum: *Tunc crucifixi sunt cum eo duo Latrones, unus a dexteris, et unus a sinistris:* ita Matthæus cap. 27. et cum eo consentit S. Marcus cap. 15. Atque narrat uterque Evangelista, Christum ab utroque latrone maledictis esse proscissum: *Id ipsum autem et Latrones, qui crucifixi erant cum eo, improperabant ei,* etc. *Et qui cum eo crucifixi erant conviciabantur ei.* Sed quædam videtur esse discrepantia inter ambos hos Evangelistas, et S. Lucam, qui cap. 23. v. 39. scribit, Latronum alterum, dum in Christum contumeliosa verba evomeret, acriter ab altero reprehensum, qui postea Christum oravit, ut cum ad suum pervenisset Regnum, memor esset sui: *Unus autem de his, qui pendebant, Latronibus blasphemabat eum dicens: Si tu es Christus, salvum fac temetipsum, et nos. Respondens autem alter increpabat eum dicens: Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es. Et nos quidem juste; nam digna factis recipimus: hic vero nihil mali gessit. Et dicebat ad Jesum: Domine memento mei, cum veneris in regnum tuum.* Hæc vero cum ea, quæ ex Matthæo et Marco retulimus, videantur evertere, quæritur qui Evangelistæ inter se possint conciliari.

96. *Conciliantur Evangelistæ ex D. Augustino, Latrones et ipsi clavis affixi sunt.* — Docet D. Hieronymus in cap. 27. Matthæi, tom. 7. op. inter se nihil Evangelistas discrepare, et principio quidem utrumque Latronem in Jesum convicia et maledicta conjecisse; alterum vero eorum, ut solem obscurari vidit, tremefieri terram, et saxa disrumpi, resipuisse: *Non quod discrepent Evangelia, sed quod primum uterque blasphemaverit, dehinc sole fugiente, terra commota, saxisque disruptis, et ingruentibus tenebris, unus crediderit in Jesum, et priorem negationem sequenti confessione emendaverit.* Verum S. Augustinus lib. 3. de Consensu Evangelistarum ad eos conciliandos aliam ingreditur viam. Ait enim, Matthæum et Marcum modum adhibuisse loquendi, qui frequens est in sacris paginis, ubi sæpe pluralis pro singulari numero ponitur. Itaque in Epist. ad Hebræos, *clauserunt ora leonum,* ubi tamen de solo Daniele est sermo; *secti sunt,* quod refertur ad Isaiam; et Psalmo 2. v. 2: *Astiterunt Reges terræ, et Principes convenerunt in unum;* quæ Herodem innuunt et Pilatum, quorum alter Rex, alter Princeps erat, ut apparet ex Act. Apostol. cap. 4. vers. 6. Hanc Augustini sententiam libentius Interpretes sunt amplexi; quod testatur Scriptor Synopsis Critic. Sacr. in Matth. cap. 27. pag. 677: *Pluralem numerum usur-*

pari, ubi unus e multis, sed indefinite indicatur, veteres novique interpretes monuerunt. Atque etiam multo verisimilius est, de uno tantum Latrone Evangelistas loqui; nam qui bonus potuisset latro alterum, quod blasphemaret, increpare, si ipse etiam paulo ante blasphemasset? Vid. Tillem. not. 34. ad Vit. J. Chr. qui illud addit, quemadmodum fuit Christus, ita et Latrones clavis affixos fuisse Cruci; nam Evangelistæ tum Christi, tum Latronum crucifixionem eodem modo et iisdem plane verbis narrant: *Tunc crucifixi sunt cum eo duo Latrones*, Matth. cap. 27. v. 38; *Et cum eo crucifigunt duos Latrones*, Marc. cap. 15. Neque vero difficile fuisset, cum tres illæ repertæ sunt Cruces, eam qua Christus, ab iis crucibus, quibus Latrones fuerant affixi, discernere, si Crux tantummodo Christi Domini fuisset clavis perforata.

97. *Fortasse Latrones fuerunt ex iis, qui tunc temporis Judæam infestabant, nec alium sibi Regem esse, quam Deum dicebant. Singularis gratia Dei, quod Latro Christum Regem crediderit.* — Quænam fuerint latronum nomina, et Martyrne dicendus, an Confessor bonus latro, disputare prætermittimus, qui jam de iis disseruimus lib. 4. part. 2. de Canonizat. Sanctor. cap. 12. n. 10. Illud obiter animadvertimus, quod cum Judæa tunc temporis quibusdam Hebræis latronibus esset infesta, qui Deum sibi solum Regem esse statuentes, Romano propterea se Imperio non esse subjectos jactitabant; cumque probabile sit, latronem hunc, de quo loquimur, ex eorum numero fuisse, sane eximia fuit divinæ gratiæ vis, qua Christum credidit et fassus est Regem. *Et dicebat ad Jesum: Domine, memento mei, cum veneris in Regnum tuum.* Hæc procul dubio ad cœleste Regnum sunt referenda (noster enim Servator saturatus opprobriis jam in mortis limine versabatur), non ad Regnum illud, cujus Messiam fore compotem Judæi somniaverant: nec ad terrenum illum dominatum, quo futurum sibi falso publicebantur, ut Israelitici Regni splendor restitueretur et gloria. Quamobrem exclamat S. Leo Serm. 2. de Passione, tom. 1. oper. « Quæ istam fidem exhortatio persuasit? quæ doctrina imbuit? Quis Prædicator accendit? Non viderat prius acta miracula; cessaverat tunc languentium curatio, cæcorum illuminatio, vivificatio mortuorum; ea ipsa, quæ mox erant gerenda, non aderant: et tamen Dominum confitetur et Regem, quem videt supplicii sui esse consortem. » Nunc vero de verbis, quæ illi dixit Jesus, *hodie mecum eris in Paradiso*, pauca quædam observabimus.

98. *Quo sensu intelligenda illa*, Hodie mecum eris in Paradiso. — Marcionem ea verba ex Lucæ Evangelio sustulisse, narrat Epiphanius Hæres. Marcion.; et Origenes refert, eadem verba itidem deleta fuisse a quibusdam simplicioris ingenii Catholicis, quod putarent non posse cum eo congruere, quod nobis traditum est de Christo Domino, cujus corpus eo die in sepulcro erat, anima autem in sinum Abrahæ descenderat, ut inde Patriarcharum animas secum abduceret. Hesychius Hierosolymitanus post vocem illam *Hodie*, comma ponebat, ut sensus esset: Tibi hodie dico, mecum eris in Paradiso. Verum ut recta ex iis Jesu Christi verbis eruatur sententia, non est opus tanto molimine; ut observat Calmetus in cap. 23. Joann. num. 43.

99. *D. Augustini et D. Thomæ vocis illius* hodie *explicatio. Quis Paradisus ille sit, quem Latro nominat.* — Justinus Martyr qu. 75. 76. et 85. ad Orthodoxos ait, Paradisum illum terrestrem intelligendum esse, unde pulsus est Adam. Verum præterquam quod nulli compertum est, quamdiu ille Paradisus extiterit, quove tempore sublatus fuerit; hujusmodi sententia cum petitione Latronis minime convenit. Latro enim non terrestrem Paradisum, sed Beatorum Sedem, et cœlestem Dei visionem postulaverat. S. Cyrillus catechesi 13: *Nondum*, inquit, *Abraham ille fidelis ingressus est, et Latro ingreditur; nondum Moyses et Prophetæ, et Latro intrat.* Ex quibus verbis intelligi potest Cyrillum putasse, primum omnium fuisse latronem, cui visione beatifica contigerit perfrui. Advertit Antonius Augustinus Toutée ad illum S. Cyrilli locum, eam posse tribui Cyrillo sententiam, ut Christus ad inferos vigesima quarta diei hora descenderit, postquam antea Latronem in Paradisum adduxisset. Verum expeditior et apertior sententia Cyrilli verbis tribui potest, primum scilicet omnium Latronem fuisse, cui Christus Paradisum pollicitus sit. Quod vero attinet ad vocem *hodie*, quæ interpretes tantopere exercuit, docet D. Augustinus Epist. 187. alias 57. ad Dardanum cap. 3. verba illa, *hodie mecum eris in Paradiso*, non de Paradiso intelligenda esse; non enim Christus illo venturus erat die in Paradisum: *Non ex his verbis in Cœlo existimandus est esse Paradisus: neque enim ipso die in Cœlo futurus erat homo Christus Jesus;* sed ita intelligenda esse, ut Paradisus esset in Inferno, quo anima Christi illo die futurum erat ut descenderet. Restat igitur, ut si secundum hominem dictum est, *Hodie mecum eris in Paradiso;* in Inferno intelligatur esse Paradisus, ubi erat eo die futurus secundum humanam animam Christus. Et D. Thomas, qui nunquam ab Augustino recedit, 3. 4. qu. 52. art. 4. ad tertium hæc scribit: « Illud verbum Domini est intelligendum non de Paradiso terrestri corporeo, sed de Paradiso spirituali, in quo esse dicuntur, quicumque divina gloria perfruuntur. Unde Latro loco quidem cum Christo ad Infernum descendit, ut cum Christo esset, quia dictum est ei: Mecum eris in Paradiso; sed præmio in Paradiso fuit, quia ibi Divinitate Christi fruebatur, sicut et alii Sancti. » Maldonatus in cap. 27. Matthæi num. 44. varias affert loci hujus intelligentias: ait enim nomine Paradisi Cœlum a quibusdam accipi, quo etsi Christus non nisi post quadraginta dies ascendit, tamen ut Deus ubique est, et ideo eodem illo die in Cœlo erat: alios existimare scribit, Paradisum quemcumque locum vocari, ubi sit Christus, et unde Deus perspiciatur; animam autem Latronis futuram Christo fuisse comitem, eodemque die Deum visuram, vere propterea dictum esse, futurum ut eo die cum

Christo esset in Paradiso. Utramque refutat Maldonatus sententiam; eamque demum amplectitur, quæ statuit, Paradisi nomine intelligendum esse Abrahæ sinum, ubi Sanctorum animæ, donec ad Cœlum pateret aditus, morabantur : illuc enim eo die Christus descendit; illuc latronis animam secum adduxit. Hæc sententia probatur Lamy, qui Harm. Evangel. lib. 5. cap. 35. Christi verba ita explicat : Non modo tui memor ero cum Regnum meum suam plenitudinem consequetur, sed hodie magna tibi afferam solatia, et ad illam te sedem mecum adducam, ubi tranquille degunt animæ Abraham, Isaac, Jacob.

100. *Tertia Christi verba in cruce.* — Tertia quæ Christus protulit, verba, refert Joannes cap. 19. v. 25 : *Stabant autem juxta Crucem Jesu Mater ejus, et Soror Matris ejus Maria Cleophæ, et Maria Magdalene. Cum vidisset ergo Jesus Matrem, et Discipulum stantem, quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit Discipulo : Ecce mater tua. Ex illa hora accepit eam Discipulus in sua.*

101. *Discipulus quem diligebat Jesus, erat Joannes Zebedæi filius. Maria Cleophæ uxor, soror B. Mariæ. Ephesi B. Maria obiit. S. Joseph tempore crucifixionis jam e vivis abierat.* — Quænam illa fuerit Maria Magdalene, quæ Crucifixioni adfuit, nos alibi examinabimus. Interea satis sit hæc adnotasse : Discipulum quem diligebat Jesus, fuisse Joannem filium Zebedæi : Mariam Cleophæ, quæ simul cum B. Virgine et Maria Magdalene morti Christi Jesu adfuit, juxta probabiliorem sententiam sororem fuisse B. Mariæ, et uxorem Cleophæ, qui fuit Pater Jacobi minoris : Christum Dominum Beatam Virginem ideo matris nomine non appellasse, quod ejus commiseresceret :

..... Matrem sine nomine Matris,
Ne materna pium cruciaret viscera nomen.

ut cecinit Jo. Baptista Mantuanus. Ut autem præcipuum suum in Matrem amorem declararet, ei dixisse, ut Joannem deinceps in filii loco diligeret; itidemque Joanni, ut B. Mariam perinde ac Matrem coleret : Joannem mandata Christi abunde implevisse, qui omni officio et pietate B. Mariam semper coluit, domi secum habuit, donec mansit in Palæstina, profectusque Ephesum eam secum adduxit, ubi tandem Beata Mater ex hac vita ad Cœlum convolavit. Quod autem Christus Joanni Matrem commendaverit, sacri inde Interpretes arguunt, D. Josephum tum temporis in vivis non fuisse. Vid. Calmet. in cap. 19. Joann. num. 27. et Natalem Alexandrum ad idem caput n. 25. et seqq.

102. *Quarta Christi verba.* Eli, Eli, *etc., verba Syriaca sunt; Judæi ea se non intelligere simulabant.* — Quarta Christi verba refert Matthæus cap. 27. v. 46 : *Clamavit Jesus voce magna dicens : Eli, Eli, lammasabacthani? hoc est, Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Et Marcus, cap. 15. v. 34 : *Exclamavit Jesus voce magna dicens, Eloi, Eloi, lammasabacthani? quod est interpretatum : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Narrat uterque Evangelista, eos qui aderant credidisse, illum Eliam inclamasse. Quinam hi fuerint, id qui crediderint, non satis exploratum esse potest. Quidam putant fuisse Romanos linguæ Hebraicæ imperitos. Alii vero animadvertentes Romanis Eliam hominem fuisse plane ignotum, putant fuisse Judæos Hellenistas, qui Hebraicæ quidem linguæ imperiti, quis esset tamen Elias, probe noverant. Sunt alii qui arbitrantur, fuisse Judæos Hierosolymitanos, qui, licet linguæ periti, se non intelligere simularunt, ut Christum irriderent. Vid. Calmet. Cornel. a Lapide, et Natal. Alexand. in cap. 27. Matthæi. Syriaca vero sunt verba. *Eli, Eli, lammasabacthani;* nam post reditum a Babylonia Hebræi vulgo ea usi sunt lingua, quæ ex Hebraica et Chaldaica simul permixtis coaluit. Maldonatus in cap. 27. Matthæi numer. 47. ex omnibus illis, quas modo recensuimus, sententiis de eo quod quæritur, quinam tandem ii fuerint, qui existimarunt Christum invocasse Eliam, eam amplectitur, quæ statuit id a Romanis creditum esse : *affirmare Romanos milites fuisse audeo.* Hanc porro rationem affert. Matthæus et Marcus narrant, illos, seu illorum aliquem, qui dixit, *Eliam vocat iste*, eumdem illum fuisse, qui Christo acetum obtulit : Lucas autem et Joannes scribunt, eos, qui acetum obtulerunt, fuisse milites; unde confici videtur Romanos fuisse milites, qui Christum invocare Eliam crediderunt. Idem Maldonatus num. 46. considerat, apud Matthæum Christum exclamasse *Eli, Eli*, et apud Marcum *Eloi, Eloi*, apud Hebræos autem idem esse Eli et Eloi : *utroque enim*, inquit, *modo Hebræi dicunt*, Deus meus, *et* Eli *et* Eloi. Quæritur igitur, utra Christus tandem sit usus voce, conjicitque Maldonatus, non *Eloi*, sed *Eli* adhibuisse vocem, tum quod verba recitabat ex Psalm. 21. tum quia adstantes crediderunt, Eliam ab eo fuisse vocatum.

103. *Impia Calvini blasphemia. Non illa fuere verba Christi desperantis, sed magis dolorum suorum acerbitatem declarantis.* — Verba illa fuisse Christi desperantis nefaria ausus est affirmare blasphemia impius Calvinus; propterea quod omnem Dei iram, quam peccata nostra concitassent, ideoque etiam damnatorum pœnas, inter quas desperatio, experiri Christo oportuit. Quæ quidem horribilis blasphemia se ipsa jugulat. Si enim Christus pendens e Cruce desperavit, graviter profecto peccavit; nec propterea Dei iram placavit, quin immo magis incendit. Huc accedit quod, cum jam in eo esset ut expiraret, dixit : *Pater in manus tuas commendo spiritum meum;* quæ profecto verba non sunt desperantis. Statuendum est igitur juxta Psal. 21. qui totus est de Christo, ubi habetur : *Deus, Deus meus, respice in me, quare me dereliquisti?* verba Christi non ex impatientia, aut diffidentia esse orta, nec iis significari, ejus humanitatem in extremis vitæ doloribus a Divinitate fuisse derelictam, aut æterni Patris benevolentiam imminutam; sed atrocissimos animi dolores cruciatusque corporis, omnesque illas acerbitates declarari, quas æterni Patris jussu perferebat, ut quibus reum se ipse supposuerat, omnium omnia crimina expiarentur. Digni

sane sunt qui legantur Sermones Leonis Magni de Passione Domini 55. et 66. ubi plurima reperias, quæ huc respiciunt. Estius in cap. 27. Matthæi docet, non ideo in hunc modum Christum exclamasse, ut significaret, a misericordia Dei se penitus esse rejectum, quemadmodum ii rejiciuntur, qui in desperationem inciderunt; sed illud ostendere voluisse, humanam naturam suam tot, tantisque acerbitatibus esse circumfusam, nihil ut solatii a divina natura, quæ illi unitate personæ conjuncta erat, acciperet. Christus enim ita acerbissimas sentire voluit pœnas, ut merus quilibet homo sensisset. Advertit etiam, paulo ante Christum Patris nomine Deum compellasse : *Pater, in manus tuas commendo Spiritum meum.* Quærendum propterea, cur omisso nomine Patris, Dei nomine postea usus sit : *Deus meus, Deus meus, utquid dereliquisti me?* Cumque responderi posse videat, hæc verba ex Psalmo, quem supra diximus, esse desumpta, ubi est nomen Dei, non Patris, notat, illa etiam, *In manus tuas commendo, etc.*, ex Psalmo sumpta esse. Sicut autem Christus hoc loco voci *Domine* vocem *Pater* substituit, eodem modo videtur haud ægre pro *Deus meus* debuisse vocem adhibere *Pater meus :* atque ita tandem concludit : *Cur id non fecerit, afferri potest ratio, quia non conveniebat, ut Filius diceret se a Patre derelictum ; cum illis nominibus summa inter eos charitas, et conjunctio significetur : sed creaturam, id est hominem ab eo relinqui in pœnis non inconvenienter dicitur, quia Deus est totius creaturæ Dominus.* Addit præterea, Christum, cum peccatoribus a Deo misericordiam petit, voce *Pater* jure optimo uti : *Pater, dimitte illis ;* eamdemque adhibere vocem, cum suum Spiritum Deo commendat : *Pater in manus tuas etc.* Eo enim nomine charitas, dulcisque continetur conjunctio. Adversus autem Calvini blasphemiam, qui ait Christum desperasse, vel ipse Gerardus Vossius Harm. Evang. cap. 9. qui tandem id dici possit, vehementi quodam animi impetu rogat, cum ipse Christus iisdem illis verbis se ad Deum convertat, *Deus meus, Deus meus.* Grotius vero in Matthæum, et Glassius lib. 5. tract. 2. cap. 5. probant, tum in Græco, tum in Hebraico sermone verba illa *ut quid* precantis esse verba, non desperantis. Videatur etiam Maldonatus in cap. 27. Matthæi, qui refutato impio illo Calvini errore, exclamat : *Facessat igitur ista blasphemia. Satis blasphemiarum a Judæis in Cruce pendens Christus accepit : opus non est, ut ab hæreticis interpretibus ad dexteram Patris sedens plures accipiat.*

104. *Quinta Christi verba. Acetum illi sitire se dicenti præbitum est.* — Quinto loquutus est Jesus, cum sitire se dixit; et acetum illi præbitum est. Id vero solus Joannes refert cap. 19. v. 28 : *Postea sciens Jesus, quia omnia jam consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio.* Matthæus postquam narravit Christum exclamasse, *Eli, Eli, lammasabacthani*, iisque verbis quosdam credidisse Christum Eliam inclamare, pergit : *Unus ex eis acceptam spongiam implevit aceto, et imposuit arundini, et dabat ei bibere;* aitque alios dixisse : *Sine, videamus an veniat Elias liberans eum.* Consonat S. Marcus cap. 15. v. 36 : *Currens autem unus, et implens spongiam aceto, circumponensque calamo potum dabat ei dicens : Sinite, videamus an veniat Elias ad deponendum eum.* Et Lucas cap. 23. v. 36 : *Illudebant autem ei et milites accedentes, et acetum offerentes ei.* Et Joannes loco supr. cit. v. 29 : *Vas ergo erat positum aceto plenum. Illi autem spongiam plenam aceto hyssopo circumponentes obtulerunt ori ejus.*

105. *In ea re impleta Scripturarum oracula. Multa Christo Jesus fuere illius sitis causæ.* — Haud mirum esse ait Lyranus, Jesum, tot jam laboribus exantlatis, tantaque sanguinis copia effusa, sitim esse perpessum. *Tantum laboraverat, et de sanguine emiserat, quod corpus ejus erat dissecatum, et adustum, et propter hoc sitiebat supra modum.* Sitis hujus, qua Servator noster laboraverit, causas fuse persequitur Joannes Jacobus Schevchzerus in *Physica Sacra* in textum S. Joann. cap. 19. longo illum tempore cibo potuque abstinuisse; diutissime vigilasse; huc et illuc violenter raptatum discurrisse; magnam vim sanguinis amisisse; spineam coronam capite gestasse; flagellis teterrime cæsum, ignominiosissimum mortis genus præsens animo habuisse; infinitos in Cruce sustulisse cruciatus; in ipsa Cruce pendentem totum pene sanguinem profudisse; viscera ejus ex inflammatione conflagrasse, et in pectoris cavum lympham defluxisse. Scripturas vero in hac re impletas, luculentissime patet. Psalmo enim 68. v. 22. habetur : *Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto;* cujus prima pars oraculi spectat ad id, quod supra narravimus de vino felle mixto, de quo loquitur etiam Matthæus cap. 27. v. 34 : *Et dederunt ei vinum bibere cum felle mixtum;* altera pars ad illud pertinet, de quo nunc agimus, ut observat Suarez 3. part. tom. 2. disp. 37. §. *Ultimo tandem.*

106. *Semelne, an sæpius Christo acetum oblatum fuerit. Conciliantur Evangelistæ.* — Putant nonnulli, S. Cyrillo sibi duce adscito, sæpius Christo Domino oblatum fuisse acetum; nam, ut dudum ostendimus, quidam Evangelistæ dicunt, præbitum illi acetum postquam dixisset : *Eli, Eli, lammasabacthani;* et S. Joannes narrat, id factum esse, postquam Jesus dixisset : *Sitio.* Huc accedit quod Matthæus narrat, quemdam ex iis qui aderant, Christo acetum obtulisse, cæteros vero dixisse : *Sine, videamus.* At Marcus cap. 15. v. 36. ait, illum ipsum, qui acetum obtulit, dixisse cæteris : *Sinite, videamus si veniat Elias ad deponendum eum.* Verum nihil opus esse videtur, ut acetum sæpius illi oblatum dicamus; nam quod scribat Joannes, Christum dixisse, *Sitio*, idque taceant alii Evangelistæ, non inde inferri potest, aut Evangelistas inter se discrepare, aut ad tollendam discrepantiam oportere actus multiplicari. Nam S. Joannes, qui enucleate omnia, quæ contigerunt in Passione Christi, descripsit, aliquid amplius narravit, quod alii quidem tacent Evangelistæ, non tamen negant. *Alii Evangelistæ quamvis hoc prætermiserint, non tamen negarunt,* ait Suarez loc. cit. §. *Majorem.* Quod vero attinet ad discrimen inter *sine* et *sinite*, vide a Lapide

in cap. 27. Matth. vers. 49. Pulchre observat Maldonatus in cap. 26. Matthæi num. 48. Matthæum et Marcum ita eam rem narrare, ut militum quidam accurrisse videatur, qui acetum caperet, cum Jesus Etiam visus est inclamasse; quæ quidem non satis constant, (*quæ non satis inter se videntur cohærere*) quid enim aceto cum *Elia?* Ostendit itaque, historiam hanc a Joanne illustrari, qui narrat, Jesum, qui probe noverat consummata esse omnia, se scilicet ea passum, quæ Patris sui decreto debuerat perpeti, nec quidquam aliud reliqui sibi esse, quam spiritum emittere, sitire se dixisse, ut Scriptura impleretur; atque ita sitim suam eamdem esse, de qua David in Psalmo supra allato cecinerat, jamque tempus incidisse, cum, ut Scriptura impleretur, acetum sibi esset propinandum.

107. *Duplex hyssopi genus. Spongia imposita fuit hysseopo vallensi, qui ad duos pedes assurgit non parietario, quæ mera est herba.* — Cur autem, et quomodo acetum illi oblatum fuerit, longe difficilius est explicare. Aiunt Matthæus et Marcus, spongiam aceto imbutam arundini impositam fuisse; Joannes vero et hyssopum aceto addidit. Nam hyssopum arundinis usum præbuisse, non ita facile quis credat, qui sciat hyssopum mollem esse herbam haud ita altam, cujus codex sustinendæ spongiæ prorsus impar est. Quamobrem lib. 3. Regum cap. 4. v. 33. Salomon *disputavit super lignis a Cedro, quæ est in Libano., usque ad hyssopum, quæ egreditur de pariete :* quibus verbis ejus herbæ exilitas demonstratur. Idcirco aliqui ex Sacris Interpretibus arbitrati sunt, hyssopum aceto fuisse permixtum; eoque liquore spongiam imbutam. Nonnulli putant spongiam hyssopo veluti quodam funiculo alligatam fuisse arundinis vertici; alii calathiscum implexis hyssopi ramusculis intextum, quo aceto imbuta spongia contineretur. Calmetus in cap. 27. Matthæi vers. 48. et cap. 19. Joan.vers. 29. suffragari sententiæ illorum videtur, qui spongiam putant hyssopi calamo fuisse impositam. Duplex enim observat hyssopi genus, alterum parietarium, quod parietibus; alterum vallense, quod in campis innascitur ad sesquipedis, et interdum ad duorum altitudinem pedum assurgens : justæ autem proceritatis hominem, duos qui pedes longum baculum teneat, posse ait, sublatis brachiis, ad altitudinem novem pedum pertingere; nec eo amplius opus esse, ut quis os hominis in Cruce pendentis attingat, Cruces enim plerumque haud ita sunt altæ, ut etiam, quod in historiis proditum est, crucifixorum corpora a feris interdum discerperentur; quod Sanctæ Blandinæ corpori contigisse narrat Eusebius lib. 5. cap. 1. et fuse ostendit Lipsius de Cruce lib. 3. cap. 2. et Gretserus itidem de Cruce lib. 1. cap. 7.

108. *Fortasse acetum sibi milites attulerant, quod apud Romanos milites potus ille esset usitatus. Parabatur acetum etiam crucifixis, ut acrius torquerentur.* — Verisimile etiam eidem Calmeto videtur, milites acetum secum attulisse, quo, cum scirent se diu multumque ibi servandis crucifixorum corporibus remansuros, vires reficerent, ac recrearent. Quam sententiam juvat Spartiani locus in Pescennio Nigro cap. 10 : *Idem jussit vinum in expeditione neminem bibere, sed aceto universos esse contentos.* Nec refragatur Synopsis Critic. sacr. quæ in cap. Joann. 19. pag. 1373. militum quidem ait usitatum potum ad sedandam sitim fuisse acetum, sed eos Christo illud obtulisse, ut illum irriderent. Illud tamen addit, acetum paratum esse, crucifixis exhibendum, quo vel maturius interirent, vel prorogata diutius vita acrius torquerentur. « Acetum pro crucifixis paratum erat, vel ut citius morerentur; nam acetum valde vulneratis nocet, vel potius ut diutius in tormentis viverent; acetum enim et semianimes recreat appositum ori, aut naribus, et sanguinem copiose fluentem sistit admotum vulneribus; vel ut sitim restinguerent. Certissimum est milites Romanos, et pauperes alios acetum vini loco bibisse. Christo autem dederunt, ut ei illuderent, pro juvante, et jucundo potu nocentem, et acetum offerentes. » Baronius ad ann. Chr. 34. num. 124. et sequen. aceti et hyssopi naturam, spongiæque usum expendens ait, ea omnia esse adhibita, ut prolata crucifixis vita cruciatus etiam prorogaretur. Quid calamus, quid hyssopus fuerint, quonam modo spongia, acetum, et hyssopus adhibita sint, fuse explicant Maldonatus loc. cit. Lamy Concord. Evang. lib. 5. cap. 35. et Joannes Jacobus Scheychzerus in Physicæ sacræ loco superius allato.

109. *Incertum, quis Christo acetum obtulerit.*—Nonnemo existimat a Judæo oblatum fuisse Christo acetum. Sed ab aliquo præbitum est, qui Cruci esset proximus; et Hebræi quidem Romanis immisti militibus proximi erant; sed militum erat crucifigere, et Crucem custodire; ex quo verisimile fit, non a Judæo, sed a Romano milite acetum fuisse oblatum; præsertim vero cum Lucas cap. 23. v. 36. a militibus id factum esse scribat : *Illudebant autem ei et milites accedentes, et acetum offerentes ei.* Sunt etiam qui credant, acetum oblatum, spongiamque adhibitam ad sanguinem cohibendum. Sed hoc non facile intelligi potest; non enim acetum haustum e vulnere exeuntem sanguinem remoratur, cumque spongia ori, non manibus, aut pedibus adhibita sit, unde magna vis sanguinis defluebat, aperte inde apparet acetum non cohibendi sanguinis gratia fuisse oblatum. Ita argumentatur Casaubonus Exercit. 16. num. 87. qui num. sequen. scribit, morem fuisse parandi acetum, utiis, qui animo defecissent, spiritus revocaretur; milites vero, ut Servatori nostro magis magisque illuderent, acetum obtulisse. Porro in re, quæ in sacris litteris non admodum enucleatur, omnes opiniones afferimus de aliqua ejus circumstantia, ut quam quisque probaverit, eam amplectatur : nullam enim esse novimus de ea circumstantia, de qua loquimur, Traditionem.

110. *Romanus Pontifex in solemni Missa sanguinem per fistulam exsorbet. Mystica allusio ad arundinem Christo porrectam ex Rocca.* — Romanus Pon-

tifex, cum solemnem celebrat Missam, Sanguinem e Calice per fistulam exsorbet, itidemque Diaconus, et Subdiaconus. Nonnulli putant, usum fistulæ introductum, ut, cum Summi Pontifices provectiore plerumque sint ætate, arceatur periculum effundendi sanguinis Christi. Verum Rocca in Tractatu de solemni Communione summi Pontificis tom. 1. Operum suorum pag. 27. hanc rationem minime probat : si enim hujusmodi ratio firma esset, etiam in Missis privatis ad eumdem modum oporteret sanguinem a Romano Pontifice sumi ; quod minime fit : neque id opus esset Diacono et Subdiacono, quorum ætas plerumque haud ita gravis. Itaque adhiberi ait fistulam a Romano Pontifice, ut repræsentetur arundo, cui spongia fuit imposita, quæ aceto imbuta Christi ori admota est ; eodemque modo a Diacono et Subdiacono ebibi sanguinem, ad significandam communicationem Passionis Christi. *Calamo denique summus Pontifex in hauriendo Christi sanguine utitur, ut calamum Christo cruci affixo porrectum ad potandum, amarissimamque Passionem exprimat. Ministri vero Diaconus scilicet Cardinalis, et Subdiaconus Apostolicus eodem utuntur calamo ad ejusdem Passionis communicationem insinuandam.* Hæc Rocca pag. 31.

111. *Verius fortasse mos hic ad veterem disciplinam refertur.* — Nos eam evertere rationem minime volumus, quam tamen meram tantummodo cogitationem ex Auctoris pietate profectam putamus, nullo alioquin fultam veteri monumento ; atque illud esse in causa arbitramur, quamobrem hoc modo Romanus Pontifex, Diaconus, et Subdiaconus sanguinem ebibant, ut vetus retineatur consuetudo, qua quondam populo sub utraque specie Eucharistia præbebatur. *Quia sanguinis* (inquit Lindanus in *Panoplia Evangelica* lib. 4. cap. 56.) *effusio propter incultioris populi rusticitatem merito timebatur, Calicibus canna est ferruminata affabreque inserta.* Agit etiam de hac re Macrus Vocabular. Eccl. verbo *Siphon*, ubi eumdem fuisse ait usum fistulæ quondam etiam Abbati Montis Cassini ad exsugendum Sanguinem Christi. De Abbate Cassinensi quod scribit Macrus, illud testatur etiam Joannes Baptista Casalius de veteribus Sacris Christianorum Ritibus cap. 81. qui præterea vetustas quasdam affert Carthusianorum Constitutiones, a Guigone compositas, qui S. Bernardo coævus fuit. In iis hæc habentur cap. 40 : *Ornamenta aurea vel argentea præter Calicem, et Calamum, quo Sanguis Domini sumitur, in Ecclesia non habemus.* Et quamvis cum Rocca consentiat, nos tamen a nostra sententia non recedimus ; cum præsertim idem Casalius fateatur, Innocentium III, ubi agit de Communione summi Pontificis, non loqui de causa hauriendi sanguinem per fistulam, quam causam ille Pontifex, cæteroquin a symbolicis sacrorum Mysteriorum explicationibus minime alienus, non allegoricam agnoverit, sed historicam.

112. *Sexta Christi verba in Cruce. Lutheranorum et Calvinistarum profligatur interpretatio.* — Sexta, quæ Christus protulit verba refert Joann. cap. 19. v. 30 : *Cum ergo accepisset Jesus acetum, dixit : Consummatum est*, ut jam impleta esse oracula ostenderet, iisque, quas prædixerat, acerbitatibus omnibus se jam esse perfunctum. *Completæ sunt Scripturæ : non est amplius, quod insaniam populi furentis expectem : nihil minus pertuli, quam me passurum esse prædixi ;* ut ait S. Leo serm. 53. 4. de Passione pag. 123. tom. 1. Lutherani et Calvinistæ ut Sanctissimum Eucharistiæ Sacrificium de medio tollant, omnemque satisfactionem nostram funditus repudient, sane nimis perperam verbis illis *Consummatum est* abutuntur ; perinde ac si Christus declarare voluerit, omnia sacrificia esse expleta ; nullum deinceps aliud offerendum ; nihilque jam reliqui esse ad plenam satisfactionem, et sanctificationem nostram. Verum cum Servator noster ita loquutus penderet e Cruce, et pro nobis tot tantosque cruciatus esset perpessus, quis non intelligat, iis verbis illud significare voluisse, omnibus se perfunctum esse cruciatibus, quos sibi ipse destinaverat perferendos, nec quidquam aliud sibi reliquum esse, quam mortem oppetere, et *ponere animam*, quam non alio consilio assumpserat, quam ut moreretur, nec alia de causa, quam ut moreretur, retinebat? Haud sane negaverimus, inter veteres Scriptores fuisse nonneminem, qui verba illa *consummatum est*, ita interpretatur, ut Christus Jesus veteris legis figuras impletas esse significare voluerit. Verum bonam hic postulamus fidem ; quid interpretationi huic cum abolendo Eucharistiæ Sacrificio? Quid cum nostrorum operum satisfactione explodenda? cum præsertim veteres iidem Scriptores eam interpretationem sequuti, et Sanctum Eucharistiæ Sacrificium, et bonorum operum satisfactionem admiserint. Vide Maldonatum in cap. 27. Matthæi num. 50.

113. *Postrema Christi verba, Clamor Christi tot cruciatibus fracti miraculo adscribendus.* — Postrema verba denique tradit Lucas cap. 23. v. 46 : *Et clamans voce magna Jesus ait : Pater in manus tuas commendo spiritum meum ; et hæc dicens expiravit.* Ac de valido vocis Christi clamore Matthæus cap. 27. v. 50. idem testatur : *Jesus autem iterum clamans voce magna emisit spiritum.* Item Marcus cap. 15. v. 37 : *Jesus autem, emissa voce magna, expiravit.* Et paulo post v. 39 : *Videns autem Centurio, qui ex adverso stabat, quia sic clamans expirasset, ait : Vere hic homo Filius Dei erat.* Neque enim est intra fines naturæ, ut tot cruciatibus fractus, ac propemodum protritus homo in ipso mortis limine ea verba tanto clamore proferat. Cornelius a Lapide in cap. 27. Matth. vers. 50. putat, magna voce Christum clamasse adhibitis viribus, quas illi Divinitas suppeditabat. Verum D. Thomas 3, part. qu. 47. art. 1. ad secundum docet, Christum, ut declararet non per vim sibi animam adimi, robur corporis ita sibi conservasse, ut in extremo vitæ momento tanto vocem clamore potuerit tollere. *Dicendum, quod ut Christus ostenderet, quod Passio illata per violentiam ejus animam non eripiebat, naturam corporalem in sua fortitudine conservavit, ut etiam in extre-*

mis positus voce magna clamaret. Unde autem illæ vires profectæ, apertissimum certe est tanti clamoris miraculum. Maldonatus in cap. 27. Matthæi num. 46. locum illum de Christo in Ep. ad Hebræos expendit : *In diebus carnis suæ preces supplicationesque ad Deum, qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido, et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia.* Deinde ait, id humanæ naturæ vires superasse, ut Christus Jesus jam ferme moriens alta voce clamare potuerit. *Solet enim non solum morientes, sed timentes etiam mortem vox in primis deficere.* Cujus miraculi vim magnitudinemque etiam juxta naturæ leges illustravit Joannes Jacobus Schevchzerus in *Physica sacra* ad cap. 27. Matthæi vers. 46. et vers. 50. De Centurione ita Matthæus cap. 27. v. 54 : *Centurio autem, et qui cum eo erant custodientes Jesum, viso terræ motu, et his quæ fiebant, timuerunt valde dicentes : Vere Filius Dei erat iste.* Et Lucas cap. 23. v. 47 : *Videns autem Centurio quod factum erat, glorificavit Deum dicens : Vere hic homo justus erat.*

114. *Centurio et clamore Christi, et terræ motu, aliisque prodigiis permotus fatetur Christum esse Dei filium. Conciliatio Evangelistarum ex D. Augustino.* — Discrepare ea in re fortasse videantur inter se Evangelistæ. Marcus enim confessionis, quam Centurio edidit, causam tribuit magno vocis clamori, quem Christus protulit in ipso mortis momento; cæteri vero Evangelistæ eam causam in terræ motum conferunt, aliaque prodigia, quæ tunc evenere. Præterea Matthæus, et Marcus tradunt, Centurionem dixisse : *Vere hic homo filius Dei erat;* Lucas autem : *Vere hic homo justus erat.* Quivis tamen facile intelligat, Centurionem et ab illo clamore, et ab iis quæ tum acciderunt, æque potuisse ad credendum impelli, ut nulla propterea ea de re sit Evangelistarum pugna. Quod autem spectat ad Centurionis verba, quæ varie ab Evangelistis referuntur, ita S. Augustinus lib. 3. de Consensu Evangelist. cap. 20. tom. 3. « Sed vel utrumque dictum a Centurione intelligere debemus, et aliud illos, aliud istum commemorasse; vel fortasse Lucam exprimere voluisse sententiam Centurionis, quomodo dixerit Jesum filium Dei. Forte enim non eum Unigenitum æqualem Patri Centurio intellexerat, sed ideo Filium Dei dixerat, quia justum crediderat, sicut multi justi dicti sunt filii Dei ».

115. *Quis ille Centurio. Alius fuit a Longino.* — Huic Centurioni quidam Longini nomen tribuunt, quem Christi Fidem amplexum, dimissa militia, ferunt martyrii coronam consequutum esse, ut videre licet apud Metaphrastem ad diem 16. octobris; Bollandistas ad diem 15. martii; et Baronium ad ann. Christ. 33. numer. 131. Cum iis consentit Menologium Græcorum ad diem 16. octobris. In Ecclesia Latina fit commemoratio S. Longini militis, qui tamen est alius a Centurione; miles enim ille fuit, qui Christi latus lancea trajecit, ut est in Martyrologio Romano ad eumdem diem *Cæsaræ in Cappadocia Passio S. Longini, qui latus Domini lancea perforasse perhibetur.* Tillemontius Not. 38. ad vitam Jesu Christi affert quæcumque Græci et Latini de Longino et Centurione tradidere; nec eorum probat sententiam, qui eos omnes scriptores conciliare conati, putant Centurioni et militi idem Longini nomen fuisse, atque utrumque Martyrii palmam consequutum esse. Et Card. Gottus de verit. Relig. Christ. tom. 4. part. 1. in fine cap. 31. §. 2. numer. 25. nihil ait posse statui de Centurione, incertumque omnino esse, et Martyrium, et nomen.

116. *De prodigiis, quæ Christi mortem consequuta sunt. Primum tenebræ a meridie toto terrarum orbe obortæ.*—Ad prodigia venimus quæ Christi mortem sunt consequuta. Primum illud est, de quo Matthæus cap. 27. v. 45 : *A sexta autem hora tenebræ factæ sunt super universam terram usque ad horam nonam;* id est a meridie usque ad tres horas post meridiem. Idem refert prodigium Marcus cap. 15. v. 33 : *Et facta hora sexta, tenebræ factæ sunt per totam terram usque ad horam nonam.* Et S. Lucas cap. 23. v. 44 : *Erat autem fere hora sexta, et tenebræ factæ sunt in universam terram usque in horam nonam, et obscuratus est Sol.*

117. *Non Judææ solum, sed universo terrarum orbi ea solis eclipsi lux erepta est. De ea meminit Phlegon.*— In eo prodigio existit controversia, Judæænc soli, an toti terrarum orbi illo solis deliquio lux erepta fuerit: quod quidem lib. 4. de Canoniz. Sanctor. pertractavimus part. 1. cap. 25. num. 5 et sequent. ubi testimonio præsertim Phlegontis Hadriani liberti, qui sexdecim in libros distributam scripsit historiam, probavimus universo terrarum orbi solis lumen ademptum. Locus autem Phlegontis est : « Quarto anno centesimæ secundæ Olympiadis magna et excelsa inter omnes, quæ ante eam acciderunt, defectio solis facta. Dies hora sexta in tenebrosam noctem versus, ut stellæ in Cœlo visæ sint; terræque motus in Bithynia Nicææ urbis multas ædes subvertit ». Hæc vero Eclipsis, quam refert Phlegon, cum tradita ab Evangelistis probe congruit, idem enim utriusque annus Tiberii Cæsaris decimus nonus, eadem hora sexta, et in utraque terra concussa est. Et quamvis Phlegon eam Eclipsim non dixerit contigisse in Plenilunio, id tamen haud negat, sed Astronomicarum rerum imperitus prætermisit. Huetius vero in Demonstrat. Evangelica proposit. 3. scribit, Hadrianum Gressonium in historia Sinensi adnotasse, in illis Regionibus eodem illo tempore visam solis extraordinariam Eclipsim, quæ Quamvutium Imperatorem vehementer commovit. Bertus tom. 5. de Theologic. Discipl. lib. 29. cap. ult. pag. 587. multiplici eruditione ostendit, non Judæam modo, sed universum terrarum orbem tenebris circumfusum; idque fuisse miraculum : nihil enim ejusmodi lunæ pleno orbe potest contingere; trium autem spatio horarum tenebris illis fœdatam telluris faciem. Doctorum vero profert ætatis nostræ virorum auctoritatem, quibus adde Lamy Harm. Evang. lib. 5. cap. 35. pag. 596. Auctores etiam heterodoxi eamdem tractant materiam. Antonius Bineus de morte Christi lib. 3. cap. 8. pag. 409. ait, se olim existimasse, tenebras in uni-

versam terram ingruisse ; deinde vero eam amplexum sententiam, quæ statuit solam Judæam illius tenebris involutam ; eam tamen obscurationem miraculo adscribendam esse fatetur. « Sol obscuratus modo quodam hominibus ignoto fuit, cum scriptores sacri id alte silentio involvant. In eum ergo inquiritur omnino frustra. Illud cogitatum rectius est, solem obscuratum esse ad indicandum immane atque horrendum Judæorum scelus. » Sagittarius part. 2 Histor. Pass. Christi cap. 17. nostram tuetur sententiam. In tom. 2. Dissertationum in Nov. Testam. e Museo Hasei et Ikenii extant binæ dissertationes, quarum altera Sigismundo Kissling auctore. *De labore solis, laborante sole justitiæ;* altera Casparis Posneri *De singularibus ac mirandis quibusdam, quæ morte Christi in natura acciderunt :* quorum uterque cum Sagittario pugnat pro obscuratione universæ terræ ; idque statuunt miraculo tribuendum, ut videre est pag. 368. numer. 21. et seq. et pag. 375. numer. 35. et seq. Nec pulchra Theophylacti verba sileri possunt, qui in cap. 27. Matthæi hæc scribit : « Erant tenebræ in toto mundo, non in parte mundi, ut in Ægypto ; ut monstretur quod lugeat in Passione Creatoris Creatura, et quod a Judæa lux recesserit : Judæi quoque petentes signum e Cœlis, nunc videant solem obtenebrari. »

118. *Veli in Templo discissio post Christi mortem. Conciliatur Lucas cum reliquis Evangelistis.* — Alterum prodigium est Veli, quod erat in Templo, discissio, de qua loquitur Matthæus cap. 27. v. 50 : *Jesus autem clamans voce magna emisit spiritum. Et ecce Velum templi scissum est a summo usque deorsum.* Et Marcus cap. 15. v. 37 : *Jesus autem emissa voce magna expiravit. Et Velum Templi scissum est in duo a summo usque deorsum.* Quibus verbis illud intelligitur, contigisse prodigium simul ac Jesus extremum spiritum exhalavit. Et quamvis Lucas cap. 23. n. 45. Veli scissuram cum obscuratione solis conjungat, ac deinde Christi referat mortem : *Et obscuratus est sol, et Velum templi scissum est medium. Et clamans voce magna Jesus ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum : et hæc dicens, expiravit :* id tamen Evangelistæ fuit consilium, ut duo illa miracula simul conjungerent, ut Augustinus animadvertit de Consen. Evang. lib. 3. cap. 19 : *Volens enim miraculum miraculo adjungere, cum dixisset : Sol obscuratus est ; continuo subjungendum existimavit : Et Velum Templi scissum est medium, præoccupans videlicet, quod expirante Domino factum est.*

119. *Templum in tres partes duobus oppansis velis divisum.* — Templum divisum erat in partes tres ; quarum prima erat Atrium ; interior altera, quæ dicebatur Sanctuarium ; tertia, quæ sanctissima omnium erat, Sanctum Sanctorum appellabatur, quo nulli nisi summo Sacerdoti fas erat ingredi. Prima Populo ; altera Sacerdotibus patebat ; tertiam adire summo tantum Sacerdoti licebat, et semel quidem in anno in die Expiationis. Duobus eæ partes velis separabantur, quorum unum ante Sancta Sanctorum oppansum, alterum ante Sanctuarium ; ut constat ex Origene Tract. 75. in Matthæum, ubi ita de Templo, ejusque duplici Velo : *Duo*, inquit, *esse vela, unum quidem interius, quod velat Sancta Sanctorum. alterum vero exterius sive Tabernaculi, sive Templi.* Terna fuere vela Moysis ætate in Tabernaculo oppansa. Templum autem Salomonis, et alterum, quod Salomonico disjecto deinde ædificatum est, duo tantum habebant vela ; nam pro tertio et extimo velo ipsæ erant Templi fores : ut ex cap. 5. Antiquit. Judaicarum Josephi, et lib. 6. de Bello Judaico colligit Sagittarius part. 3. Hist. Pass. Christ. cap. 1. § 5. et 6. Quæritur itaque, interiusne velum, an exterius in Christi morte scissum fuerit ?

120. *Verius est, interius velum discissum, quod confirmatur ex D. Pauli loco ad Hebr. cap 10. Cur velum scissum sit.* — D. Hieronymus Epist. 150. ad Hedibiam quæst. 8. Tom. 1. op. cit. edit. col. 826. existimat, exterius velum fuisse discissum. *Quærendum quod velum Templi scissum sit, exterius, an interius ? Mihi videtur in Passione Domini illud velum esse conscissum, quod in Tabernaculo et in Templo foris positum fuerat, et appellabatur exterius. Quia nunc ex parte videmus, et ex parte cognoscimus. Cum autem venerit quod perfectum est, tunc et velum interius disrumpendum est, ut omnia, quæ nunc nobis abscondita sunt, Domus Dei Sacramenta videamus.* Contra S. Leo Magnus serm. 10. de Passione, et Cyrillus Alexandrinus in cap. 19. Joann. putant, discissum velum illud, quod ante Sancta Sanctorum oppansum erat. Recentiores quoque alii alias sunt sequuti sententias. Gerardus Vossius Harmon. Evang. lib. 2. cap. 2. arbitratur, unum tantum fuisse velum in Templo : Si enim, aiens, duo vela fuissent, non dixissent Evangelistæ : *Velum Templi scissum est.* Quam quidem opinionem futilem esse quis non videat ? illud enim, quod indefinite scribunt Evangelistæ, *Velum Templi scissum est*, satis verum deprehenditur, si velorum alterutrum discindatur. Baronius ad ann. Chr. 34. num. 127. contendit, disruptum exterius velum fuisse, quod populo conspicuum erat. Serry Exercit. 57. num. 5. et Gottus cap. 31. § 2. Baronio suffragantur : eosque discissum qui affirmant velum Sancto Sanctorum oppansum, arguunt ignorantiæ, quod duo in Templo fuisse vela nescierint. Cum iis sentit Lamy Harm. Evangel. lib. 5. cap. 36. qui illud etiam monet, quod si fuisset intimum velum discissum, Sacerdotum dumtaxat oculis objectum esset miraculum illud, et quidem ea tantum hora, qua Sanctuarium ad lucernas accendendas, et thura adolenda ingrediebantur. Suarez tom. 2. 3. part. disput. 39. sect. 2. de ea re sibi fatetur non liquere. Casaubonus itidem non constare scribit Exercit. 16. in Baron. num 90. utrum e duobus velis discissum sit a summo usque deorsum. Alii denique existimant, velum illud interius scissum esse, quod Sancto Sanctorum prætexebatur ; quam sententiam ut communem nunc fere omnes sequuntur. Vid. Cornel. a Lapide in cap. 27. Matth. vers. 52. et ad eumdem locum Natal. Alex. §. 26. et Calmet. vers. 51. qui observat D. Paulum Epist. ad Hebr. cap. 10. scribere, Jesum Christum, utpote Summum

Sacerdotem, Sanctuarii viam per Velum, id est per Corpus suum, nobis patefecisse; ideoque Apostolum eam confirmare sententiam, quam posteriore loco attulimus; scissura enim veli ante Sanctum Sanctorum oppansi significat, per mortem Christi patefactum nobis iter ad Cœlum, disjectas Legis umbras, verumque Pontificem ad intima Templi adita ingressum, ut omnes homines a peccato liberaret. Rivetus in Exod. cap. 26. vers. 31. veterum Hebræorum sequutus sententiam, probe textum intimum hoc velum existimavit, nec fuisse pellucidum, ne cujusquam oculis pateret Sanctum Sanctorum, sed a summo Sacerdote tantum, qui eo introiret, videretur. Et Sagittarius loc. cit. num. 13. miraculi magnitudinem expendens notat, Velum illud fuisse densum, et firmæ materiæ, figuris segmentatis distinctum, nec pellucidum, nec ulla ex parte alligatum, ut ne venti quidem flatu commotum ullo modo posset diffindi. Quid causæ fuerit, cur velum diffinderetur, quærunt Interpretes. Euthymius et Theophylactus in Matthæum dicunt, idcirco Deum ita voluisse, ut significaret a Templo divinam recessisse gratiam; et quo nulli fas antea fuisse ingredi, eo pateret omnibus aditus. Ad hanc sententiam alludit D. Hieronymus in Isaiam cap. 52: *Velum Templi a summo usque deorsum scissum est in duas partes, ut omnes Judæorum cæremoniæ panderentur, et eo tempore impleretur, quod in hoc eodem Propheta dicit: Ex Sion egredietur lex, et Verbum Domini de Hierusalem.* De scissura veli varias Interpretum sententias refert Maldonatus in cap. 27. Matthæi n. 51.

121. *Quædam miracula sunt propter circumstantias. Hujusmodi fuit terræ motus miraculum.* — De tertio miraculo itidem Matthæus cap. 27. v. 51: *Terra*, inquit, *mota est, et petræ scissæ sunt, et monumenta aperta sunt.* De illo terræ motu lib. 4. de Canoniz. Sanctor. part. 1. cap. 25. num. 31. disseruimus, ac miraculum fuisse demonstravimus. In eodem Opere nostro de Canonizatione observavimus, quoddam esse ostentorum et miraculorum genus, quæ prodigia quidem sint propter circumstantias, quibus eveniant; semotis tamen illis circumstantiis, nihil quidquam habeant, quod naturæ superet vires. Cui doctrinæ in hoc terræ motu locus est sane commodus. Terra enim eo ipso tempore contremuit, cum Christus humani generis Servator clavis Cruci affixus mortem oppeteret, perfidissimis Judæis illius necis auctoribus. Terra præterea tremefacta, plures veritatis viam ingressi sunt, et Crucifixum præpotentis Dei Filium esse, palam confessi. Quæ omnia notavit etiam Caspar Posnerus cit. Dissertat. *De singularibus et mirandis quibusdam, quæ morte Christi in natura acciderunt*, n. 26.

122. *In Judæane tantum, an etiam alibi terra contremuerit, petræ fuerint disruptæ, et aperta monumenta.*— Quæritur in Judæane tantum, an vero alibi etiam concussa terra sit, petræ disruptæ, et aperta monumenta. Origenes Tract. 35. in Matthæum, in Judæa solum ea docet contigisse: *Nec enim extra Judæam petræ discissæ sunt, aut monumenta aperta sunt alia, nisi ea tantummodo, quæ in Hierusalem erant, aut forte in terra Judææ: nec alia terra tremuit tunc, nisi terra Hierusalem.* Sane Matthæus cap. 27. vers. 53. videtur innuere, non ultra Hierusalem, et vicina loca monumenta aperta esse: *Exeuntes de monumentis, post Resurrectionem ejus venerunt in Sanctam Civitatem, et apparuerunt multis.* Nam si aliter diceretur, fatendum esset, Sanctos homines in remotis regionibus e tumulis excitatos, mirifice per aera Hierusalem advectos esse; quod omnino tacent Evangelistæ. De Sanctorum illa resurrectione non est hic fuse disserendi locus. Sed, ut pauca quædam attingamus nonnulli putant, eos apertis monumentis vel ipso mortis Christi momento, vel paulo post, revixisse, et cum Jesu ad Inferos descendisse, sive etiam, antequam Christus resurgeret, revocatos ad vitam extra Hierosolymam delituisse, quo ingressi sint postquam ille ad vitam rediit. *Delituerunt extra urbem, donec resuscitato Christo ingressi sunt in Sanctam Urbem, ibique apparuerunt, ut simul et mortis et resurrectionis Christi gloria in ipsis appareret*, ut ait Lamy Concord. Evang. lib. 5. cap. 36. p. 600. Verum communis sententia est, tremefacta terra, monumenta quidem in Christi morte aperta esse, Sanctos vero cum eo revixisse, ut videre est apud Calmet. loc. cit. vers. 52. Natal. Alexandr. § 27. Suarez loc. cit. §. *In quibus dubitari potest.* Terram porro fuisse concussam, et aperta monumenta, petrasque disruptas etiam longe ab Hierosolymis et Judæa, verisimile est, nec desunt apud Baronium ad ann. Chr. 34. num. 128. monumenta ex historia deprompta, et apud Calmet. loc. cit. vers. 51. et Suarez loc. cit. §. *Quæri vero potest*, et Gretserum lib. 1. de Cruce cap. 33. qui veteri traditione ait esse acceptum, Alverniæ montem in Etruria, et Promontorium prope Cajetam eo terræ motu esse diffissa, ut hodie apparent. Et sane Phlegon terræ motum item ut solis deliquium commemorat: et D. Thomas 3. part. qu. 44. art. 4. ad tertium docet, petras esse disruptas *ad ostendendum, quod lapidea hominum corda per ejus Passionem emollirentur, et quod totus mundus virtute Passionis ejus erat in melius commutandus.* Ex quibus intelligitur, rationes tum veras, tum etiam mysticas suppetere, quamobrem illud miraculum non in Judæa solum, sed alibi etiam credamus contigisse. Hunc autem vehementem terræ motum sane non carere Mysterio, haud temere quis affirmaverit, quo videlicet Deus Filii Divinitatem palam facere voluerit. Quamobrem in Psal. 67. vers. 8: *Deus, cum egredereris in conspectu populi tui, cum pertransires in deserto, terra mota est*; et Psal. 97. v. 7: *Moveatur mare et plenitudo ejus, orbis terrarum, et qui habitant in eo, a conspectu Domini, quoniam venit judicare terram*; et Psal. 113. v. 7: *A facie Domini mota est terra, a facie Dei Jacob.*

123. *Historia ex Plutarcho, quæ congruit cum tempore mortis Christi, de Thamo Ægyptio.* — Quartum miraculum non ab Evangelistis, sed a Plutarcho in lib. *de desitis oraculis* memoriæ proditum est. Ille igi-

tur narrat, cum in Italiam tenderet, et jam Echinadas præternavigaret, navis rector quidam, Thamus nomine, Ægyptius, remisisse ventum, auditamque vocem ad Paxas Insulas, quæ Thamum appellaret, jubereteque ipsum, ubi primum ad portum Pelodem appulisset, clamare, magnum Pana esse mortuum; quæ vox rerum omnium parentem, et naturæ auctorem significat; Thamus autem ubi paruisset, eamque, quam jussus fuerat, vocem edidisset, ejulatus auditos esse quasi Panos obitum gementium; pervenisse id ad Tiberium Cæsarem, qui ex ipso Thamo de re gesta certior factus, hominum eruditorum ea super re sententiam exquisivit. Æmilianus Rhetor apud Plutarchum narrat, id a Patre Epitherse rei ipsius teste sibi traditum. Cum autem id in tempus mortis Christi conveniat, idcirco inter cætera, quæ tum contigerunt, portenta recensetur. Baronius ad ann. Chr. 34. num. 129. dubius ea de re, incertusque videtur. Suarez loc. cit. *Sed horum*, inquit, *quæ in Evangelio non habentur, fides sit penes Auctores.* Natalis Alexander Hist. Eccl. Seculo 1. cap. 1. art. 5, num. 6. putat, non Christi mortem ea re, sed Diaboli sublatam potestatem, ejusque Regni eversionem declarari. Tillemontius Not. 37. ad Vit. J. Chr. nescire se fatetur, quamobrem ea historia rejicienda sit; qui tamen, utcumque ea sit, monet non esse ex iis, quibus Christiana Religio tamquam fundamentis inædificata est. Serry Exercit. 57. num. 8. eam veluti fabulam explodit; nihil enim de ea Tertulliano, Justino Martyri, aliisque veteribus Christianæ religionis defensoribus innotuisse comperimus. Alii vero cum Eusebio lib. 5. Præpar. Evang. cap. 17. nihil de ejus rei fide detractum volunt. Huetius Demonstr. Evang. Prop. 9. cap. 136. Gravesonus de Myster. et annis Chr. dissert. 20. § 1. in fine, Card. Gottus loc. cit. cap. 31. § 2. num. 22. quibus et ipsi libentissime suffragamur, addito tamen Tillemontii monito illo, quod modo attulimus, nec dubitamus, quin doctissimis istis viris probetur.

124. *Crura Latronibus fracta, non Christo, qui jam mortuus erat : impletum ea de re Scripturæ oraculum.* — Narrat Joannes cap. 19. v. 31. Judæos, imminente Sabbatho, rogasse Pilatum, ut per eum liceret Christi duorumque latronum crura frangi. *Judæi ergo, quoniam Parasceve erat, ut non remanerent in Cruce corpora Sabbatho; erat enim magnus dies ille Sabbathi; rogaverunt Pilatum ut frangerentur eorum crura, et tollerentur :* Quod cum impetrassent, duobus quidem latronibus milites crura perfregisse; at non item Christo, quem mortuum repererunt. *Ad Jesum autem cum venissent, ut viderunt eum jam mortuum, non fregerunt ejus crura; sed unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua,* cap. cit. v. 33. Monet autem impleta oracula his verbis cap. cit. v. 35. : *Et qui vidit, testimonium perhibuit, et verum est testimonium ejus, et ille scit, quia vera dicit, ut et vos credatis. Facta sunt enim hæc, ut Scriptura impleretur : Os non comminuetis ex eo : et iterum alia Scriptura dicit : Videbunt in quem transfixerunt.* Isidorus lib. 5. Originum cap. 27. ita de Crurifragio : *Patibuli minor pœna, quam Crucis : nam patibulum appensos statim exanimat. Crux autem suffixos diu cruciat; unde et in Evangelio latronibus, ut morerentur, et de ligno ante Sabbathum deponerentur, crura confracta sunt, quia ligno suspensi cito mori non poterant.* Et Lactantius lib. 4. cap. 26. de Crurifragio, quo caruit Christus : *Suffixus*, inquit, *itaque Christus, cum spiritum deposuisset, necessarium carnifices non putaverunt ossa ejus suffringere, sicut eorum mos ferebat.*

125. *Qua ratione Judæi petierint a Pilato, crucifixis ut crura suffringerentur.* — Lex est lata per Moysem in Deuteronomio cap. 21. v. 22 : *Quando peccaverit homo, quod morte plectendum est, et adjudicatus morti appensus fuerit in patibulo, non manebit cadaver ejus in ligno, sed in eadem die sepelietur.* Et apud Josephum lib. 4. de Bello Jud. vehementer increpantur Idumæi, quod insepulta cadavera reliquissent; *cum præsertim Judæis tanta sepulturæ cura sit, ut etiam Judicio Cruci suffixos ad occasum Solis deponant, atque sepeliant.* Alia consuetudo fuit Romanorum, qui crucifixorum corpora de Cruce non refigebant, priusquam expirassent. Nam Josephus lib. de Vita sua narrat, se prætereuntem quosdam vidisse Cruci affixos, quorum tres amicitia sibi conjunctos conspicatus, Titum exoravit, ut Cruce avellerentur, et curarentur, quo convalescerent; unum tamen dumtaxat fuisse superstitem. Lamy cit. Dissertat. de Cruce § 8. ita scribit : *Vitam producere Cruciarios Romani sinebant, et corrumpi, et tabe profluere in Cruce.* Neque vero pœna crurifragii in crucifixionis pœna continebatur; crura enim sontibus non perfringebantur, nisi quædam atrocior criminis diritas extitisset, aut vilissima esset sontium conditio. Ipsa etiam interdum miseratio suadebat, ut miseris crura frangerentur, eosque celerior mors cruciatu liberaret, ut videre est apud Lipsium de Cruce lib. 2. cap. 14. Apud Plautum inter minas, quæ in servos adhibentur, est crurifragium : *Crura hercle offringentur.* Suetonius autem in Augusto narrat, illum jussisse homini, qui sibi esset a secretis, crura suffringi, quod arcanum prodidisset; et Tiberium itidem narrat Ministro cuidam suo, et tubicini crura pariter jussisse comminui. Haud profecto Judæis molestum fuisset, Romanam servare consuetudinem, quo Christus Jesus diutius acerbiusque cruciaretur. Neque enim Romanis mos erat, paucis quibusdam casibus exceptis, crurifragio mortem cruciariis maturare. Sed ne, qui prope erat, dici festi solemnitas funestaretur, petierunt a Pilato, ut crura Crucifixis suffringerentur; ita enim, maturata eorum morte, cadavera Cruce avellis poterant.

126. *Christo non fuerunt fracta crura ut Agno paschali os comminui non licebat. Lactantii ratio parum probatur. Zachariæ impletum oraculum.* — Itaque duobus latronibus, non Christo, fracta sunt crura, ut impleretur Scriptura, *Os non comminuetis ex eo.* Ubi sensus allegoricus ad Christum refertur. Nam in Exodo cap. 12. præscribitur, ita comedendum Paschalem Agnum, qui figura fuit Christi, ut os illius non con-

fringeretur. Idcirco scribit Lactantius lib. 4. cap. 26. ossa Christo non fuisse confracta, *ne læsum, ac diminutum corpus ad resurgendum inhabile redderetur*, quod nobis minime quidem probatur. Christus enim, qui suæ Divinitatis virtute plurimos claudicantes et pedibus captos jussit erectos convalescere, confracta sua crura pristinæ integritati reddere potuisset. Excitata a quibusdam illa quæstio est, qui vere dici possit ossa Christo Jesu non esse confracta, cui clavis perforati sint pedes : pedis autem ossa arctissime jungi, ut transfigi pes non possit, quin ossa confringantur. Sed post Vossium respondet Sagittarius part. 3. Hist. Pass. Christi cap. 2. num. 45. clasium eo adactum, ubi firmissime ossa inter se conjunguntur, et luxata quidem fuisse, non tamen confracta. Si quis vero hac responsione sibi putet minime satisfieri, cum testetur Scriptura, clavis quidem transfixos pedes, sed ossa non fuisse comminuta, sic habeat, Deum, qui Christi ossa confringi noluerit, probe novisse, quo pacto et pedes clavis transfigerentur, et ossibus sua constaret integritas. S. Joannes, ut modo diximus, impletum fuisse ait oraculum, *Os non comminuetis ex eo*, et illud etiam vaticinium, *videbunt in quem transfixerunt*. Alterum autem hoc Zachariæ est cap. 12. v. 10 : *Et effundam super Domum David, et super habitatores Hierusalem spiritum gratiæ, et precum et aspicient ad me, quem confixerunt, et plangent eum planctu quasi super unigenitum, et dolebunt super eum, ut doleri solet in morte primogeniti ;* testaturque etiam D. Lucas cap. 23. spectatores, cum vidissent ea quæ contigerant, percutientes pectora sua Hierosolymam revertisse.

127. *De milite, qui lancea Christum transfixit. Dextrum latus videtur fuisse confossum.* — Miles, qui Christo transfodit latus, ut experiretur, num extremum spiritum exhalasset, in Ecclesia Occidentali, ut supra docuimus, appellatur Longinus. Eum secessisse ferunt in Cappadociam, ubi Fidem Christi prædicaverit, et Martyrii coronam consequutus sit. Pictores equo illum insidentem depingunt ; verum viri docti contendunt peditem fuisse militem, qui lancea, quæ propria erat Romani peditatus, Jesum transfixit, ut videre est apud Calmet. in cap. 19. Joann. num. 34. Quæritur etiam dextrumne an sinistrum latus confoderit. Venerabilis Beda in libros Regum q. 12. ait, dextrum latus fuisse transfixum : *Passo in Cruce Domino, unus militum lancea latus ejus dextrum aperuit.* Ayala in suo *Pictore Christiano* lib. 3. cap. 18. num. 9. opinionem strenue tuetur eorum, qui putant, dextrum latus lancea percussum, eamque dicit esse communem sententiam, quam etiam vetustissimæ probent picturæ. Chiffletius de Linteis Sepulcralibus Christi cap. 31. vulnus in dextero latere acceptum probat ex Sudario Vesuntino, et Sindone Taurinensi, in quibus *vulneris ad latus inflicti cicatrix sinistra est, ut nimirum dextro Christi lateri respondeat.* Et Gretserus lib. 1. de Cruce cap. 35. in hanc sententiam videtur propensissimus, qui aurei numismatis ectypon exhibet, *ubi qui lanceam tenet, ad dexterum Christi latus efformatur ; ad sinistrum ille, qui spongiam arundini impositam gestat.* Innocentius III. lib. 2. de sacro Altaris Sacramento, cap. 54 : *Calix*, inquit, *ponitur ad dexterum latus, quasi sanguinem susceppturus, qui ex latere Christi dextero creditur, vel cernitur profluxisse.* In hanc propendet sententiam Suarez 3. part. qu. 51. sect. 1. tom. 2. et cum consentit Durantus in cap. 15. num. 3. lib. 7. Revelati S. Brigittæ. Et Rocca Tractatu de solemni Romani Pont. communione quæsit. 3. docet, Romanum Pontificem, qui in missa solemni, postquam ad Altare consecravit, ad solium communicat, e sinistro Solii latere Sacratissimam Hostiam sibi allatam, Sanguinem vero e dextero latere excipere, ad repræsentandum Sanguinem, qui e dextero Christi latere profluxit : quam symbolicam ejus cæremoniæ explicationem probat Jo. Baptista Casalius de Veteribus Sacr. Christianor. Rit. cap. 81. §. *Dignum sane est.*

128. *Vera aqua e Christi latere fluxit. Qua parte transfixa corporis Sanguis et aqua manaverit.* — De Sanguine et aqua, quæ de Sacratissimo Christi latere manavit plurima huc afferenda suppeterent. Quæ varii varia sunt opinati, unde, et qua corporis parte transfixa Sanguis et aqua manaverint, breviter afferemus. Plures tum ex veteribus, tum ex recentioribus Scriptoribus putant militis hastam ad pericardium cordisque substantiam pervenisse ; inde propterea aquam et sanguinem defluxisse ; quidam e membrana, qua cor involvitur, ea manasse arbitrantur, ac dicunt ibi ejusmodi humorem ab humida cordis exhalatione progigni ; illum autem humorem e læso pericardio interdum erupisse. Quibusdam videtur aqua e pericardio vulnerato, Sanguis autem a majoribus vasis itidem vulneratis effluxisse. Singularis est Casparis Bartholini sententia, qui aquam et sanguinem e thoracis cavo emissam arbitratur, ad quam propugnandam sententiam Thomas Bartholinus filius Tractatum conscripsit. Sed lib. 4. de Canonizat. Sanctor. part. 1. c. 31. num. 6. satis prolixe hac de re disseruimus ; atque illa præsertim docuimus, Clementem V. in Viennensi Concilio pronunciasse, non vivo adhuc, sed mortuo Christo latus esse perfossum ; Innocentium III. definisse non inde phlegma, sed veram effluxisse aquam ; Patrum omnium consensione id miraculo tribui : eoque omnem difficultatem redigi, miraculine ratio in eo sita sit, quod Sanguis, an vero quod aqua e Christi latere eruperit : quosdam enim existimasse non aqueum pericardii humorem, sed miro quodam modo aquam profluxisse : quæstionem esse etiam aquane, an, quod Evangelio videtur consonum magis, prior Sanguis prodierit ; scribit enim Joannes : *Et continuo exivit Sanguis, et aqua.* Itaque illuc Lectorem mittimus.

129. *Lanceæ superior pars a Bajazeto Turcarum Rege ad Innoc. VIII. missa, in Vaticana Basilica colitur : ejus cuspis in Regio Parisiensi sacello asservatur. Calvinus confutatus.* — De Lancea vero, qua Christi latus transfixum est, scripsimus lib. 4. de Canonizat. Sanctor. part. 2. cap. 31. num. 8. et seqq.

superiorem ejus partem a Bajazeto Turcarum Rege Innocentio VIII. summo Pontifici dono missam: eam nunc in Vaticana Basilica magna veneratione coli: ejusdem vero Lanceæ cuspidem S. Ludovicum Francorum Regem a Balduino II. Constantinopolitano Imperatore accepisse, eamque in Regio Sacello Lutetiæ Parisiorum collocasse. Paulo ante diximus, nobis non esse animum verba facere de sanguine et aqua, quæ ex Christi transfixo latere manarunt, eaque de re ad Opus illud nostrum de Canonizatione Lectorem misimus. Verum huc addere illud juvat, negasse Calvinum, quidquam in hac re fuisse, quod miraculo tribui debeat. Ab ejus tamen sententia Calvinistæ, præsertim vero Lindemius, discesserunt. Caspar Posnerus citata Dissert. *De singularibus ac mirandis quibusdam, quæ morte Christi in natura acciderunt*, t. 2. Dissertat. in Nov. Testam. e Musæo Hasei et Ikenii in hac controversia substantiam humorum ab eorumdem fluxu distinguit. Sanguinem existimat e corde, seu etiam e venis saltem minoribus; aquam e pericardio prodiisse. Etsi autem putet, Sanguinem ab aqua separatum effluxisse, nec pauculas quasdam sanguinis, et aquæ guttas, sed tantam utrisque vim profluxisse, ut oculis cerni potuerit; nihilominus id miraculo tribuendum arbitratur: nihil enim quidquam hujus simile in quovis humano, seu vivente, seu exanimato corpore accidisse compertum est. « Ut id propterea indubium sit, humores hos quoad substantiam spectatos fuisse naturales; at quod attinet ad eorum discretionem et fluxum, putamus excessisse naturæ vires, adeoque fuisse supernaturalem et miraculosum. »

130. *De Christi sepultura. Joseph ab Arimathæa petit a Pilato ejus corpus. Aromatibus perfusum, Nicodemo sibi operam dante, condit in sepulcro novo. Cur Pilatus certior fieri voluerit a Centurione de morte Christi.* — Narrant Evangelistæ, Joseph ab Arimathæa nobilem Decurionem fidenti animo Pilatum convenisse, et ab eo Corpus Jesu Christi postulasse. Pilatum vehementer miratum Christum esse mortuum; et, accersito Centurione, ubi ab eo certior factus est Jesum obiisse, Josepho Corpus Jesu donasse: Josephum sindone coempta divinum cadaver involvisse, et in monumento suo, quod exciderat in petra, deposuisse, magnoque saxo monumenti ostium occlusisse. Hæc Matthæus cap. 27. Marcus cap. 16. Lucas c. 23. v. 53. qui addit, in eo sepulcro antea conditum fuisse neminem. *Et posuit eum in monumento exciso, in quo nondum quisquam conditus fuerat.* Et Joannes cap. 19. rem minute describens, non id tantummodo narrat, quod Pilatum inter et Joseph factum est, sed illud etiam refert, Nicodemum, qui nocte, quæ processit proxima, advenerat, allata secum mixtura myrrhæ, et aloes pondo quasi librarum centum, Josepho se comitem addidisse, eique sepeliendo Jesu operam dedisse: utrosque fasciis quibusdam sanctum Corpus Hebræorum more aromatibus perfusum involvisse, et in sepulcro, quo nemo antea erat injectus, deposuisse; atque ejus monumenti indicat etiam Evangelista locum fuisse in horto. S. Marcus cap. 15. v. 44. de Josepho, qui Christi Corpus a Pilato petiit, hæc scribit: *Pilatus autem mirabatur, si jam obiisset; et accersito Centurione, interrogavit eum, si jam mortuus esset. Et cum cognovisset a Centurione, donavit Corpus Joseph.* Mors autem Christi Pilato admirationem movit, vel quod ipsa experientia perspectum erat, Cruci affixos, si ætate florerent, in plures dies producere vitam; vel quod Pilatus, Christum arbitratus divinum hominem, crediderat illum vel nunquam moriturum, vel ipsum a Crucis supplicio se fuisse erepturum: quamobrem ab ipso Centurione, cujus erat curare Crucis supplicium, de Christi morte certior fieri voluit; quod observavit Lamy Harm. Evang. lib. 5. cap. 37.

131. *Qui fuerint Joseph ab Arimathæa, et Nicodemus.* — Josephum ab Arimathæa Senatorem, sive, ut magis proprie loquamur, Judæorum Decurionem fuisse constat, eumque tradunt Evangelistæ fuisse Christi Discipulum: *Discipulus Jesu*, etc. *Expectans Regnum Dei*, etc. *Qui expectabat et ipse Regnum Dei*, etc. *Discipulus Jesu, occultus autem propter metum Judæorum.* Atque hic Joseph, utpote vir probus et justus, etsi fuerat in Synedrio, cum Christus Jesus est condemnatus, non probavit acta ejus Concilii, teste Luca cap. 23. vers. 50. *Et ecce vir nomine Joseph, qui erat Decurio, vir bonus et justus: hic non consenserat consilio et actibus eorum.* Nicodemum Joannes cap. 3, Pharisæum et Principem Judæorum appellat, eumque narrat noctu Jesum convenisse, et in eo, quod cum illo habuit colloquio, dixisse, se probe scire neminem ea signa facere posse, quæ Christus ederet, nisi cum illo esset Deus. Eum autem jam tum ad Christi doctrinam animum adjecisse oportuit; tum quia, orta contentione de Christo, quis qualisve esset (Joan. cap. 7.) ita Jesum defendit, ut in suspicionem venerit, se doctrinam Christi sectari: *Numquid et tu Galilæus es?* tum etiam quod Josepho ad Jesu Christi Corpus sepeliendum operam dederit.

132. *Josephi laus est, quod Christi corpus a Pilato quæsierit; Nicodemi, quod cadaver aromatibus perunctum fuerit.* — Ea igitur Josephi tota laus est, quod Christi Domini Corpus a Pilato quæsierit. Quia vero sibi nunquam Pilatus persuadere potuit, Jesum seditionis aut perduellionis reum fuisse, facile illius Corpus Josepho permisit: constat enim, ut observat Grotius in cap. 27. Matthæi, nonnisi Judicis permissu licuisse, qui ultimo supplicio essent necati, eorum cadavera sepulturæ mandari; nec Judicem ægre ejusmodi veniam dare solitum, nisi forte seditiosi aut perduellis cadaver ad sepeliendum deposceretur; ut notat Calmetus in idem Matthæi caput num. 57. Nicodemi vero laus est, quod centum libras myrrhæ et aloes contulerit. Utrique autem præclare meriti, quod Sacrosanctum Corpus perunctum, fasciisque alligatum Hebræorum more sepelierint. Lamy in Concord. Evang. lib. 5. cap. 37. satis fuisse ait, perungendo corpori ternas quaternasve libras myrrhæ et aloes; sed cum Nicodemus eorum aromatum quasi centum libras attulerit, *Signum hoc est opulentiæ Nicodemi, et non parci affectus.*

133. *Mos apud Judæos ungendi cadavera, et longis institis constringendi.* — De funeribus et sepultura Hebræorum prolixam et eruditam Dissertationem scripsit Calmetus. Cadavera Judæi aromatibus perungebant, ne putrescerent; quod in Lazari cadavere prætermissum oportuit; quatriduo enim elapso, tetrum spirabat odorem, *Domine, jam fœtet, quatriduanus est.* Verba sunt Marthæ apud Joann. cap. 11. v. 39. Longis institis, seu fasciis oleo aromatibus permixto perfusis totum corpus constringebant; quemadmodum puerorum corpus fasciis involvitur, capite excepto; faciem velo quodam lineo tegebant; sindonem vero super corpus fasciis colligatum obtendebant. Quamobrem de Lazaro reviviscente scribit Joannes loc. cit. *Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatis pedibus et manibus institis, et facies illius Sudario erat ligata.* Hæc omnia ad sepeliendum Jesum adhibita esse, ostendunt verba quæ attulimus Joannis cap. 19. v. 40. qui de Josepho, et Nicodemo ait : *Acceperunt ergo corpus Jesu, et ligaverunt illud linteis cum aromatibus, sicut mos est Judæis sepelire.* Divus Augustinus lib. 1. de Civit. Dei cap. 13. de Josepho, et Nicodemo hæc scripsit : *Laudabiliter commemorantur in Evangelio, qui corpus ejus de Cruce acceptum, diligenter atque honorifice tegendum, seveliendumque curarunt.* Mysticas quasdam de myrrha et aloe observationes, itidemque de horto, in quo fuit Jesus sepultus, legere licet apud D. Thomam 3. part. qu. 52. art. 2.

134. *Æquum fuit Christum condi in sepulcro novo. Refutatur Schmidii opinio de una tantum instita, qua involutum dicit Corpus Christi, nulla adhibita sindone.* — Illud vero sedulo animadvertendum, Christi Corpus in sepulcro fuisse conditum, quo nullum unquam antea cadaver injectum fuerat, ne, cum Christus reviviscceret, calumniaretur quispiam, non Jesum, sed alium ab eo surrexisse. Quod notat Hieronymus in cap. 27. Matthæi; *Ne post resurrectionem, cæteris corporibus remanentibus, surrexisse alius fingeretur.* Fasciarum formam, quibus cadavera circumligabantur, elegantissimam exhibet Lamy in Harmonia Evangelica. De sacra sindone, qua Christi Corpus involutum fuit, quamque Fideles Taurini venerantur, plura attulimus lib. 4. de Canonizat. Sanctor. part. 2. cap. 31. num. 17. De sindone itidem, qua involutum est Corpus Jesu, loquuntur Evangelistæ. S. Matthæus cap. 27. v. 59 : *Involvit illud in Sindone munda;* Marcus cap. 15. v. 46 : *Joseph autem mercatus sindonem, et deponens eum involvit sindone;* Lucas cap. 23. v. 53 : *Et depositum involvit sindone;* Joannes cap. 19. v. 40 : *Ligaverunt illud linteis cum aromatibus.* Dissertationem edidit in fascias Christi Joannes Andreas Schmidt heterodoxus auctor Amstelodami anno 1726. quæ Dissertatio est in tom. 318. Miscellaneorum in Bibliotheca Dominici Cardinalis Passionei. Nullam fuisse opinatur hic auctor sindonem, in qua Corpus Christi fuerit involutum, sed unam eamdemque fuisse fasciam et sindonem, quodque Joannes fasciam, id cæteros Evangelistas sindonem appellare. Quod eo disputare videtur auctor, idque ex tota dissertatione illa apparet, ut Turinensis Sindonis Fidem imminuat. Verum alia est sindon, alia est fascia; nec quid causæ sit videmus, quamobrem in hac re ab illa conciliandorum Evangelistarum ratione recedamus, qua aliis in locis utimur ad Evangelistarum consensum demonstrandum; ut nempe stet illud, quod eorum quispiam scripserit, nec alius adversari censeatur, si forte omiserit; præsertim vero si et illud omissum sit, et aliud præterea narretur. Nam si duo sint, quorum alterum unus, alterum narret alter Evangelista, eaque pugnantia non sint inter se, tunc alteruter Evangelistarum alterius narrationem supplere, et alter alterum censendus est illustrare. Ac propterea omnis corruere videtur ejus auctoris machina ad subruendam Taurinensis sindonis venerationem admota.

135. *De anno, die et hora, cum Christus est mortuus. Dies emortualis Christi ex vetustissima et constanti traditione est 25 Martii. Rogerii Baconis et Tostati proscripta sententia.* — Ad Passionis Jesu Christi absolvendam historiam reliquum est, ut de anno, die, et hora, quibus mortuus est, pauca quædam dicamus. Quod ad diem emortualem pertinet, vetus est et perpetua traditio, Christum vigesima quinta Martii die obiisse, ut constat ex Tertulliano contra Judæos cap. 8. Augustino lib. 18. de Civ. Dei. cap. ult. et Chrysostomo in Homilia in Nativitate Joannis Baptistæ. Henschenius Bollandiani Operis continuator, præter Martyrologia Typis impressa, alia quatuor et viginti manuscripta in pluribus Europæ Bibliothecis se vidisse testatur, in quibus omnibus Jesu Christi mortem adnotatam comperit ad vigesimam quintam Martii diem. Extat etiamnum S. Hippolyti Martyris Portuensis Episcopi Canon Paschalis in Tabula marmorea incisus anno Chr. 222. qui repertus est in Agro Verano anno 1551. In eo habetur : *Octavo Kal. Aprilis Passio Christi.* Hæc vero Tabula cum statua S. Hippolyti conservatur in Bibliotheca Vaticana. Rogerium Baconem Ordinis Minorum Mathematicarum disciplinarum peritissimum decimo tertio seculo existimasse Christum tertia Aprilis die mortuum esse, atque ob eam sententiam erroris suspicione notatum et condemnatum, tradit Waddingus de Scriptor. Minorum, et tom. 2. Annalium. Consequutum est seculum decimumquartum, cum celebris Tostatus idem quibusdam publicis Thesibus propugnare ausus est Senis, ubi tunc Eugenius IV. cum Romana Curia morabatur : at Cardinalis Turrecrematæ opera, ea doctrina tamquam erronea proscripta est. Bertus tom. 5. de Theologic. Discipl. lib. 29. cap. 7. pag. 561. negat Tostati propositionem illam fuisse damnatam, quinimmo ait, illum apologia edita eamdem doctrinam sustinuisse, quam etiam alii amplexi sint. Incognitam autem prudenter advertit vetustis auctoribus fuisse, quam ipse propterea rejicit, ostenditque multiplici eruditionis copia emortualem Christi diem fuisse 25 Martii.

136. *Christus obiit ex Joanne hora quasi sexta, teste Marco hora tertia : quomodo a quibusdam concilientur Evangelistæ.* — De hora haud ita levis est difficultas.

Tertiam enim horam fuisse, qua Jesus expiravit, tradit Marcus cap. 15. v. 25: *Erat autem hora tertia, et crucifixerunt eum.* At Joannes cap. 19. v. 14. scribit hora quasi sexta: *Erat autem Parasceve Paschæ hora quasi sexta.* Quidam ut eam, quæ videtur esse, tollant discrepantiam, aiunt hora tertia crucifixum Judæorum vocibus, qui magno clamore deposcebant illum ad necem; hora autem sexta re ipsa Cruci fuisse affixum, manibus pedibusque perforatis, ut videre est apud D. Thomam 3. part. qu. 46. art. 9. *ad secundum*, et lect. 3. in cap. 19. Joannis.

137. *Concinnior conciliatio. Judæi diem in quatuor dividebant partes, quarum singula ternas diei horas continebant.* — Verum longe melius concinniusque respondent ii, qui a Judæis observant diem dividi in quatuor partes; quarum prima tres diei horas continebat, et *Prima* appelabatur, quod ab ea esset diei initium. Altera ab hora tertia ad sextam, seu meridiem porrigebatur, quæ dicebatur *Sexta*, quod ab hora tertia inchoaret. Tertia diei pars ab hora incipiebat sexta, et in horam desinebat nonam, et, quod a sexta hora inciperet, *Nona* vocabatur. Postrema denique pars a nona incipiebat, et occasu solis terminabatur, quæ dicebatur *Vespera.*

138. *Hora tertia, et hora quasi sexta idem est, ac exeunte hora tertia, sexta subeunte.* —Harum qualibet partium tres horæ continebantur. Cum igitur Marcus scribit, Christum Cruci affixum esse *hora tertia*, non id factum esse intelligendum est initio horæ tertiæ, sed exeunte hora tertia, et jam sexta hora subeunte; et rursus cum Joannes dicit, Christum obiisse non absolute hora sèxta, sed hora *quasi sexta*, tantum abest, ut a Marco dissentiat, ut potius inter eos pulchre conveniat; hora enim quasi sexta illud idem tempus est, cum hora tertia in finem vertit. Inter recentiores, qui ad hunc conciliant modum utrosque Evangelistas, vide Baronium ad ann. Chr. 34, num. 163. Maldonatum in cap. 27. Matthæi num. 25. Tillemont. Nota 31. ad J. Chr. vitam. Natalem Alexandrum in cap. 19. Joann. num. 14. Serry exercit. 56. Graveson. de Myster. et ann. Chr. pag. 315. et Gottum de verit. Rel. Christ. cap. 30. § 2. num. 10.

139. *Quoto Christianæ æræ anno, quotque natus annos Christus mortuus sit, variæ sententiæ. Videtur mortuus 33 ætatis anno, Imperii Tiberii 19.* — Si quoto æræ Christianæ anno crucifixus est Jesus, ut etiam quoto anno ætatis suæ, disserere in animo haberemus, controversiam sane gravem susciperemus, cui nostræ vires impares sunt, et ad eam expediendam justo opus esset volumine. Baronius ad ann. 34. num. 132. existimat, Christum mortuum ætatis suæ tertio et trigesimo anno, mense tertio, Tiberii anno decimo octavo. Gravesonus in citato opere pag. 305 putat, obiisse anno ætatis suæ trigesimo tertio ineunte, decimo nono imperii Proconsularis Tiberii. Calmetus in cap. 8. Joann. num. 57. statuit, Christum obiisse, cum medium ageret ætatis annum trigesimum sextum. Natalis Alexander Dissert. 2. sect. 1. Propos. 2. contendit Jesum mortuum anno ineunte trigesimo septimo ætatis suæ, et Imperii Tiberii decimo nono. Honoratus a S. Maria in Observation. ad Regul. et usum Criticæ lib. 5. dissert. 1. ait, communem esse traditionem, Christum triginta natum circiter annos mortuum esse, decimo quinto anno Tiberii. Quid harum rerum periti senserint, satis est retulisse. Interea, cum tacito quodam Ecclesiæ consensu probata, atque etiam communis videatur opinio, Christum mortuum esse trigesimo tertio ætatis suæ anno, seu ineunte, seu jam expleto, sive etiam tribus additis mensibus, ut existimavit Baronius, Imperii Tiberii decimo octavo, vel decimo nono; nos huic sententiæ libentissime accedimus, de qua vide Ricciolum tom. 1. Chronolog. Reform. lib. 8. cap. 7. et Gottum de verit. Relig. Christ. cap. 30. §. 1.

140. *De cæremoniis, quibus hunc diem colit Ecclesia. Quonam respiciat Ecclesia in officio hujus diei. Cur post Prophetias legatur e S. Joanne historia Passionis.* — Atque hæc de Passione Christi Domini dicta sunto. Nunc vero ad cæremoniam, qua hunc diem celebrat Ecclesia, veniamus. Illuc autem in Officio hujus diei Ecclesia potissimum respicit, ut Jesus Christus cruci affixus nobis statuatur ob oculos, et ad ejus aspectum contritione tacti ita nostros paremus animos, ut Redemptionis fructum assequamur. Mazzinellus ad Officium Majoris Hebdomadæ *primum* quidem notat, post Prophetias, quarum veritas validissime Religionem nostram confirmat, Historiam legi de Passione Domini ab Joanne conscriptam, qui ordine temporum ultimus est Evangelistarum, quique ex Apostolis unicus a Jesu Christo nunquam recessit, illum sequutus usque ad patibulum Crucis; ac propterea quæ ipse in Calvario vidit, accurate descripsit.

141. *Cur Ecclesia oret pro omnibus, etiam pro Judæis.*— *Secundo* observat Christum omnium Servatorem, pro omnibus mortuum, omnium Mediatorem inter Deum et homines, pro omnibus se Deo Patri obtulisse, pro omnibus orasse, ab ejusmodi Sacrificio suo, et ab orationis suæ beneficio nullis exclusis: propterea Ecclesiam sensus Jesu Christi sequutam in sacrificiis orare pro omnibus omnium generum, preces que suas meritis Christi semper suffulcire, et in hoc potissimum die orationibus uti pro quocumque hominum genere, etiam pro Judæis, ut ab eorum oculis velum illud summovcatur, quo Sacras Scripturas intelligere prohibentur; quæ tamen oratio dicitur nulla facta genuflexione, ut appareat Ecclesiam irrisiones et contumelias illas detestari, quibus Judæi Christo illuserunt, cum illum in genua procidentes simulatis salutationibus irridebant.

142. *Cur exponatur Crux aspectui et adorationi populi, et quamobrem interea cantentur improperia.* — *Tertio* notat, populi adorationi et aspectui Crucem exponi, quæ interea dum adoratur, cantantur improperia. Neque enim a Deo aut admirabiliora, quam quæ in populum Israeliticum ostendit, edita esse portenta, aut insigniora in homines beneficia collata, quam quæ Judæis contulerit: et rursus nullam om-

nino apud gentem atrociora ingrati adversus Dei bonitatem animi extare exempla, quam quæ traduntur in Judæorum historia, quos tum vero ingratissimos fuisse intelligimus, cum Christum Dominum neci dediderunt. In cujusque autem improperii fine celebre illud canitur Trisagium, de quo paulo inferius sermonem habebimus.

143. *De Processione, et Missa hujus diei.* — *Quarto* docet, post Crucis adorationem fieri processionem ad locum, ubi die, quæ præcessit proxime, Sacramentum Eucharistiæ conditum est. Illud autem Sacerdos, qui celebrat Missam, ad Altare reversus ponit super corporale, et Diaconus vinum, Subdiaconus aquam in Calicem interea infundunt : aquam Sacerdos hodie non benedicit : dextera manu sacratissimam Hostiam sustollit, ut a populo possit conspici : eam in tres dividit partes, quarum tertiam in Calicem tacitus indit. Prætermittuntur *Pax Domini*, et *Agnus Dei*, item aliæ duæ orationes, quæ ante Communionem dici solent; tertia vero recitata, *Perceptio*, accipit patenam cum Corpore Christi, et maxima humilitate dicit : *Panem cœlestem accipiam, et nomen Domini invocabo.* Deinde percutit sibi pectus dicens, *Domine, non sum dignus;* postea signat se Sacramento, quod deinde sumit reverenter. Tandem prætermissis omnibus, quæ dici solent ante sumptionem Sanguinis, sumit de Calice particulam Hostiæ, et vinum.

144. *Hac die solum Hierosolymis ostendebatur populo Crux, in quam sublatus est Jesus. Fortasse inde orta disciplina in omnibus Ecclesiis exponendi Crucem.* — Populi adorationi et aspectui Crucem exponi dudum monuimus. S. Paulinus Epist. 31. novæ edit. ad Severum narrat, hac tantummodo die eam ipsam, cui Christus affixus est, Crucem Hierosolymæ exponi solitam fidelium adorationi. « Neque præter hanc diem, qua Crucis ipsius mysterium celebratur, ipsa, quæ Sacramentorum causa est, quasi quoddam solemnitatis insigne profertur. » In eadem Epistola de ea Cruce loquens paulo ante dixerat, « Quam Episcopus Urbis quotannis, cum Pascha Domini agitur, adorandam populo princeps ipse venerantium promit. » Quod autem memorata subjecit verba, « Neque præter hanc diem, qua Crucis ipsius mysterium celebratur, » inde arguitur loqui de Feria sexta in Parasceve, ut advertit Hugo Menardus in notis ad Sacramentarium S. Gregorii pag. 86. Nonnulli existimant, ab ea Hierosolymitanæ Ecclesiæ consuetudine communem hanc derivatam esse disciplinam publicæ venerationi Crucem exponendi; quam opinionem eruunt ex verbis illis Amalarii : « Fuerunt quidam, qui volebant dicere se velle eamdem Crucem adorare, in qua Dominus crucifixus est. Utinam in omnibus Ecclesiis haberetur. Quamvis omnis Ecclesia eam non possit habere tamen non deest eis virtus sanctæ Crucis in suis Crucibus, quæ ad similitudinem S. Crucis factæ sunt : » ut est in lib. 4. cap. 14. de Ecclesiastic. Offic. in tom. 14. Biblioth. PP. Edit. Lugdun. ann. 1677. pag. 950.

145. *Cur Latriæ cultu adoranda, etiam quælibet Crux ad ejus exemplum facta, in qua Christus obiit; rationes ex D. Thoma.*—Nonnihil difficultatis Rabano subesse videbatur, non quidem in eo cultu, qui cruci exhibetur hac die, sed in verbo, quo utimur, *adorationis*. Verum, ut bene advertit Bailletus Hist. hujus diei § 2. num. 19. Fidei puritas pravam omnem amovet suspicionem. Ecclesia in Canticis ait: *O Crux adoranda.* Et alibi *Tuam Crucem adoramus.* Celebris est Lactantii versiculus,

Flecte genu, lignumque Crucis venerabile adora.

Theologis vero disputandum linquimus, Latriæne cultu, an minore aliquo Crucem venerari debeamus, quam fuse quæstionem pertractant Estius in 3. lib. Sentent. dist. 9. § 3. et Cardinalis Capisuccus in Appendice controversiæ, *Quo cultu sanctæ Imagines sint colendæ.* Notat Thomassinus de dier. Festor. celebratione lib. 2. cap. 14. num. 20. cæremoniam hujus diei de adoranda Cruce a veteribus appellari *Adoratum.* Observat etiam, eos Episcopos, qui in Parisiensi Synodo Sacrarum cultum Imaginum rejiciebant, adorationem tamen Crucis in Feria sexta Majoris Hebdomadæ approbasse. « Et ideo Sancta Mater Ecclesia (sunt verba Synodi) toto Orbe terrarum inter cætera innumera Crucis Sacramenta decrevit, licitum esse universis Catholicis ob amorem Passionis Christi, ubicumque eam viderint, inclinando, si voluerint, venerari : Et insuper die sancto, quo Passio Domini in universo Mundo specialiter celebratur, cum omni devotione universum Ordinem Sacerdotalem, seu cunctum populum adorare. » Et D. Thomas 3. part. quæst. 35. art. 4. docet, Crucem, cui Christus affixus est, Latriæ cultu adorari, tum quod ea nobis exprimit Christi figuram in Cruce pendentis, tum etiam præsertim quod ejus sanguine fuerit perfusa : eodem etiam Latriæ cultu quamlibet ex quacumque materia Crucem ad illius Crucis exemplum factam itidem adorari, quod imaginem repræsentet Christi in Cruce extensi; quod tamen ita est intelligendum, ut adoratio ad Jesum Christum referatur; nam si Crux consideretur tamquam pertinens quiddam ad Christum Dominum, ad quem veluti terminum non referatur adoratio, non Latriæ cultu, sed hyperduliæ tantum est colenda; cujusmodi cultus B. Virgini exhibetur, cui etsi propius quam Crux ad Christum pertineat, cum eam tamquam unam ex iis rebus, quæ Christi sunt, veneramur, cultum quidem peculiarem exhibemus, sed qui nonnisi hyperduliæ cultus est.

146. *De Trisagio*, Sanctus Deus, Sanctus fortis, etc., *A puero quasi divinitus allato Constantinopoli sub Imperio Theodosii. Cur eo utatur Occidentalis Ecclesia hac die Græce et Latine.* — Innuimus paulo ante, in fine cujusque improperii, interea dum Crux adoratur, cani celebre Trisagium, et quidem Græce, et Latine, *Sanctus Deus, Sanctus fortis, Sanctus immortalis, miserere nobis.* Menologium Græcorum narrat, sub Imperio Theodosii vigesima quarta die Septembris vehementissimo terræ motu Constantinopolim esse concussam : Imperatorem una cum Proclo Patriarcha et populo universo ad implorandam Dei opem confugisse : puerum repente in aera sublatum; cumque omnes metu perterriti exclamarent *Kyrie Eleison*, puerum in ter-

ram descendisse, atque alta monuisse populum voce, ut Trisagium caneret ad hunc modum, *Sanctus Deus, Sanctus fortis, Sanctus et immortalis*, vix ea loquutum repente mortuum concidisse. Devota hæc oratio in Ecclesia Orientali frequentissime usurpatur. Ea vero hac die præsertim utitur Occidentalis Ecclesia, Latine, ut propriam suam linguam adhibeat, Græce vero etiam, ut alludat illi divinæ voci, quam puerum illum diximus Constantinopoli edidisse. Vid. Goar. in Notis ad Rituale Græcorum pag. 109. edit. Venetæ ann. 1730.

147. *Additio ad illud Trisagium Petri Fullonis, Theopaschitarum hæresim olens, a Catholicis damnata. A Gregorio* VII. *interdictum Armenis ea uti : quæ tamen ab iis postea adhibita videatur.* — Petrus Fullo, ut inveheret hæresim Theopaschitarum, qui naturam divinam passam in Cruce falso affirmabant, ea verba Trisagio addidit : *Qui Crucifixus es pro nobis, miserere nobis ;* quod a Catholicorum cœtu reprobatum fuit. Qua additione cum Armeni usu essent usque ad XI seculum, a Gregorio VII. Epist. 1. lib. 8. moniti sunt, ut eam omitterent. *Clausulam*, inquit summus ille Pontifex, *quam in illa laude subjungitis : Sanctus Deus, Sanctus fortis, Sanctus immortalis : istam videlicet*, qui crucifixus es pro nobis ; *quoniam nulla Orientalium præter vestram, sed nec Sancta Romana Ecclesia habet, vos totius scandali occasionem, pravique intellectus suspicionem vitantes, superaddere de cætero omittatis.* Armeni, etiamsi Decretum illud Gregorius VII ediderit, eadem verba in Trisagio retinuisse videntur. Cum patrum nostrorum memoria de concilianda inter eam Gentem et Romanam Ecclesiam communione et pace ageretur ; inter cætera dubia illud in Congregatione de Propaganda Fide die 30 Januarii ann. 1655. propositum fuit : *An Trisagio, quo utuntur Armeni, possit addi : Qui passus est pro nobis.* Et rescriptum fuit : « Congregatio negative respondit : nam in Liturgia Armenorum decantato Trisagio in honorem Sanctissimæ Trinitatis, adduntur prædicta verba secundum Theopaschitarum hæresim damnatam in Concilio Romano sub Felice Papa. Et licet in alio loco ad personam Filii Trisagium applicetur, nihilominus Trisagium ab Angelis traditum, et in honorem et glorificationem Sanctissimæ Trinitatis decantari solitum, non videtur posse formaliter attribui Christo Domino, uti scilicet tantum personæ ejusdem Sanctissimæ Trinitatis.

« Nec valet id fuisse concessum Maronitis : quia alio modo in eorum libris Hymnus glorificationis prædictus concipitur ; et non fuit etiam ille modus expresse a Sede Apostolica approbatus. »

148. *Missa hujus diei non sicca, sed Missa Præsanctificatorum appellanda.* — Denique de Missa etiam quædam supra attigimus, quæ hac die celebratur. Eam vero Missam non, ut vulgo aiunt, siccam dici oportet, sed Missam Præsanctificatorum, in qua Sacerdos sola specie panis, die, quæ præcessit, proxima consecrati, communicat. Missam enim siccam eam dicimus, in qua neque consecratio fit, neque Christi corpus sumitur, et Sacerdos, licet sacerdotalibus indutus vestibus, ita Missam recitat, ut omittat tamen omnia, quæ summissa voce dicuntur : Præfationem quidem recitat, et Pater noster, sed Canonem et reliquas Secretas omnes prætermittit, non Hostiam habet, non Calicem, nihilque eorum dicit aut facit, quæ super Eucharistiam fieri solent, ut videre licet apud Durandum in Rationali lib. 4. cap. 1. Contra vero in Missa Præsanctificatorum nihil omittitur præter Eucharistiæ consecrationem, quod Sacramentum sub unica specie sumitur panis, quem pridie ejus diei sacerdos consecravit, ut explicat Hugo Menardus in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii pag. 75. « In Parasceve Majoris Hebdomadis non consecratur Corpus Christi, sed Sacerdos in Missa utitur Præsanctificatis, id est hostiis ante consecratis tum pro se, tum pro omni populo. »

149. *In Orientali Ecclesia per totam Quadragesimam Missa Præsanctificatorum celebratur, Sabbatho et Dominica exceptis. Ritus quorumdam Græcorum in hac re parum probatus. Græcorum criminationes adversus Latinos.* — In Ecclesia Græca Missa Præsanctificatorum dicitur omnibus Quadragesimæ diebus, Sabbatho et Dominica exceptis, ut constat ex Laodicena Synodo, quam Baronius existimat ante Concilium Nicænum habitam : *Non oportere in Quadragesima panem offerre, nisi in Sabbatho et Dominicis diebus ;* verba sunt ex Canone 48. Et in Concilio Trullano can. 52 : *In omnibus sanctæ Quadragesimæ jejunii diebus, præterquam Sabbatho, et Dominica, et Sancto Annunciationis die, fiat sacrum Præsanctificatorum ministerium.* Id etiamnum in Orientali Ecclesia in usu esse testatur Cardinalis Bona lib. 1. Rep. Liturgicar. cap. 15. num. 5 : *Hunc morem adhuc servat Orientalis Ecclesia.* Bossuetus Meldensis Episcopus volum. 5. suorum Operum edit. Argentinæ ann. 1742. in Tract. de Communione sub utraque specie, tradit, plerosque Græcorum hoc tempore aliquot pretiosi Sanguinis guttas supra panis consecrati partes in formam Crucis aspergere, easque pro diebus insequentibus reservare ad Officium Præsanctificatorum : quem morem invectum fuisse post Schisma Cerularii, et a melioris notæ auctoribus Græcis nec probari, nec usurpari luculenter ostendit. Nicetas Pectoratus Romanam Ecclesiam criminatur, quod per Quadragesimam, Sabbatho et Dominica exceptis, Missam Præsanctificatorum non celebret : cujus repressa merito fuit audacia ab Humberto Cardinali Silvæ Candidæ tom. 4. Biblioth. Patrum, ut videre etiam licet apud Goar. loc. cit. pag. 173, qui tamen monet, Cardinalem multis in rebus justos prætergressum esse fines ; quod fusius refert Juvenin. de Sacram. Dissertat. 5. quæst. 8. cap. 1.

150. *Cur apud Latinos hac die tantum celebretur Missa Præsanctificatorum ex Hugone a S. Victore.* — Verum utcumque sit de ejusmodi re, si quis est, qui quidquid de Præsanctificatorum Missa apud Græcos disputari potest, sibi cupiat expromi, adeat Leonis Allatii Dissertationem ad calcem Operis de Consensu perpetuo Ecclesiæ Orientalis et Occidentalis adjectam, et Le Brun in explicat. Missæ tom. 2. art. 2. pag. 372. edit. Parisien. Apud Latinos hac die Præsanctificato-

rum Missa tantummodo celebratur ea ratione, quam innuit Hugo a S. Victore de Specialibus Missæ Observationibus cap. 20 : *Quæritur, quare hoc die Missa non cantetur, sed Corpus Christi reservatum die præcedenti sumatur. Ad quod dicitur ex decreto Innocentii Papæ Missam hoc biduo non celebrari, ut in Pastoribus Ecclesiæ status temporis illius apud Apostolos ostendatur, qui, sicut Propheta prædixerat, percusso Pastore dispersi erant, etc. Quæritur iterum, quare hac die non sumatur sanguis Christi, sicut et caro Christi; ad quod dico, quod utrumque sub utraque specie sumitur. Sed quia species vini labilis non potest tuto reservari, sine ea corpus Christi reservari constitutum est.* Quæ repetit etiam Claudius Espencæus lib. 2. de adoratione Eucharistiæ cap. 13.

151. *Hugonis verba respiciunt Epist. Innoc. I. ad Decentium. Locus Innocentii quomodo intelligendus.* — Alludit Hugo ad Epistolam Innocentii I ad Decentium Episcopum Eugubinum : « Feria sexta (verba sunt ex illius Epistolæ capite 4.) propter Passionem Domini jejunamus. Sabbathum prætermittere non debemus, quod inter tristitiam et lætitiam temporis illius videtur inclusum. Nam utique constat, Apostolos biduo isto et in mœrore fuisse, et propter metum Judæorum se occuluisse. Quod utique non est dubium, in tantum eos jejunasse biduo memorato, ut traditio Ecclesiæ habeat, isto biduo sacramenta penitus non celebrari. Quæ utique forma (jejunandi) per singulas tenenda est hebdomadas propter id, quod commemoratio diei illius semper est observanda. » Ac de ejusmodi consuetudine, quam observat Occidentalis Ecclesia celebrandi in Parasceve Missam Præsanctificatorum, vetera reperias documenta apud Pouget Inst. Catholic. tom 1. pag. 841. tom. 2. pag. 272. et Bailletum Hist. hujus diei §. 2. Amalarius et Alcuinus hujus rei rationem afferunt : *Quia in hac die Dominus se ipsum obtulit, et ipsa oblatio sufficit ad salutem credentium.* Innocentius I. rationem adducit paulo ante memoratam, quæ ab Apostolorum mœrore desumitur, et a jejunio, quo hunc diem transegerunt; et hæc quidem ratio longe cæterarum visa est accommodatissima Mabillonio part. 2. Musei Italici Commentar. ad Ord. Rom. et Gravesono de Mysteriis et annis Christi pag. 455. Quærit Vertus tom. 4. Explicat. Cæremon. Eccl. Observat. 35. pag. 293. Edit. Parisien. ann. 1713. an Innocentii I verba de quibuscumque Feriis sextis, et Sabbathis cujuslibet Hebdomadæ sint intelligenda, an vera de sexta tantum feria in Parasceve, et Sabbatho Sancto; ea enim verba sextas omnes ferias, et Sabbatha totius anni videntur complecti. Verum cum Innocentius mœrorem commemoret, quo capti sunt Apostoli Feria sexta, qua die Christus Jesus est mortuus, et Sabbatho insequenti, quo ejus corpus jacuit in sepulcro, jure inde arguit, ea verba de Feria sexta in Parasceve, et Sabbatho sancto esse intelligenda.

152. *Hugo negat hac die dici Missam, sed intelligit eam, quæ celebratur per annum. In Hispaniis obsolevcrant cæremoniæ hujus diei, et Ecclesiæ erant clausæ. Concilium Toletanum* IV. *eas cæremonias restituit.* — Ait Hugo in loco, quem supra attulimus, Feria sexta Majoris hebdomadæ et Sabbatho Missam non celebrari. Verum si quis ejus verba attente consideret, facile intelliget de ea Missa loqui, quæ aliis diebus celebrari solet, nec Præsanctificatorum Missam ejus verbis excludi, quæ cum omnibus cæremoniis, quas scripsimus, semper in Occidentali Ecclesia celebrata est in Parasceve. In Hispaniis abusus ille irrepserat, ut Ecclesiæ hac die essent clausæ, et prorsus ab omni sacra cæremonia et divino cultu feriarentur; quem abusum sustulit Concilium Toletanum IV. Can. 7. « Comperimus, quod per nonnullas Ecclesias in die Sextæ Feriæ Passionis Domini, clausis Basilicarum foribus, nec celebratur Officium, nec Passio Domini populis prædicatur, dum idem Salvator noster Apostolis suis præceperit, dicens : Passionem et Mortem et Resurrectionem meam omnibus prædicate. Ideo oportet eodem die Mysterium Crucis, quod ipse Dominus cunctis nuntiandum voluit, prædicari, atque indulgentiam criminum clara voce omnem populum postulare, ut pœnitentiæ compunctione mundati, venerabilem Dominicæ Resurrectionis, remissis iniquitatibus, suscipere mereamur, Corporisque ejus et Sanguinis Sacramentum mundi a peccatis sumamus. »

153. *Sacerdos in Missa Præsanctificatorum sumit revera Corpus et Sanguinem Christi. Vinum non consecratur ex immersione particulæ in calicem.* — Præterea ait Hugo, nullo modo negari posse, Sacerdotem hac die sumere Christi Corpus et Sanguinem; utrumque enim revera esse sub specie panis, præcedenti licet die consecrati : additque id in causa esse, cur vinum non servetur die præcedenti consecratum, quod periculo irreverentiæ actio ista non careat. Quidem Græcorum contendunt, sumi in Missa Præsanctificatorum et Sanguinem tum sub specie panis, tum etiam sub specie vini; putant enim, per immersionem particulæ in calicem, ex Sacratissima Hostia detractæ, transubstantiationem fieri vini in Sanguinem. Sed hi sunt recentiorum Schismaticorum errores. Veteres enim Græcorum semper credidere, ut ipsi credimus, non aliter vinum posse consecrari, quam proferendis verbis quæ formam constituunt Sacramenti, ut animadvertit Christianus Lupus ad can. 52. Conc. Trullani tom. 2. veter. edit. pag. 956. « Verum respondeo, hæc esse novella Schismaticorum commenta. Antiqui omnes Græci nobiscum credidere, Eucharistica elementa sine mysticis verbis non posse consecrari. Quocirca non ab ipsis elementis hæc Missa vocatur Præsanctificatorum, sed a rebus contentis : quod nempe sub unica panis specie sit non solum Domini Corpus, sed et Sanguis. »

154. *Quidam ex Latinis in eadem fuere sententia, qua Græci Schismatici, vinum consecrari per immersionem Corporis Christi.* — Nemo profecto inficiabitur, quosdam etiam fuisse inter nostros Latinos Scriptores, eosque Catholicos, qui affirmarunt, in Missa Præsanctificatorum Corpus et Sanguinem sumi sub specie non modo panis, sed etiam vini, quod vinum consecretur vel per orationem *Pater noster*, vel per immersionem particulæ panis consecrati in Calicem

injectæ. Durandus in Rationali lib. 6. cap. 75. hanc quæstionem proponit : « Numquid vinum, quod in die Parasceve cum Dominico Corpore servato sumitur, in Altari consecratur, et Sanguis Christi efficitur per immissionem ipsius Corporis in Calicem, et ejus tactum? » Cui quæstioni respondet, quosdam esse, qui putent, vinum effici Sanguinem Christi, Micrologum et Amalarium innuens : « Super hoc dicunt quidam, quod per Dominicam Orationem, quæ tunc dicitur, fit consecratio, seu commutatio vini in sanguinem. » Id vero ait minime verum esse ; nam si ea vis esset Orationis Dominicæ, panis etiam consecraretur, atque inde existeret illud absurdum, quod supervacaneum esset ad sextam Feriam reservare panem præcedenti die consecratum. « Nos tamen hoc non dicimus; quia si hoc jam esset, non esset necesse Corpus Domini ad diem illum reservari : » ac statuit, vinum sanctificari quidem contactu sacræ particulæ, non vero consecrari, neque ejus transsubstantiationem fieri in Sanguinem Christi. » Dicimus ergo illud non consecrari, sed sanctificari. Differt autem inter hæc : nam consecrari est consecratione transubstantiari; sanctificari est ex contractu, seu admixtione sacræ rei reverendum et sanctum effici, ut patet in aqua benedicta. » Sylvius tom. 5. suorum Operum edit. Antuerpien. in Oratione I. *De Officio Parasceves*, more suo accurate tractat hoc argumentum, et quæ objiciuntur auctoritates explicat; magnum intercedere discrimen ostendens inter consecrari et sanctificari. » Vinum enim sanctificari est ex admixtione, vel contactu rei sacræ reverendum et sanctum effici; consecrari vero est illud vi verborum consecrationis transubstantiari in Sanguinem Christi. »

155. *Hæretici, qui pugnant pro Communione sub utraque specie, eam amplexi sunt sententiam. Eos confutavit egregie Mabillonius. Ab ea sententia semper abfuit Romana Ecclesia.* — Hæretici, qui adversus Ecclesiæ sensum pugnant pro Communione sub utraque specie, libenter eorum amplectuntur sententiam, qui in Missa Feriæ sextæ existimarunt, per particulam sacratissimæ Hostiæ in Calicem injectam vinum consecrari; ita enim se ab eo argumento liberant, quod adversus eos depromimus ex ea Missa, in qua Sacramentum sumitur sub unica specie panis. Sed eos magno in errore versari ostendit Mabillonius tom. 2. Musæi Italici in Commentar. ad Ord. Rom. § 12. et sequen. ubi veterem fuisse docet controversiam, utrum per particulæ contactum vinum consecraretur : quod observavit etiam Georgius Cassander in sua Liturgia cap. 31. pag. 76. Ecclesiam Romanam semper existimasse, non consecrari; in aliquo ex Ordinibus Romanis reperiri ea verba : *Sanctificatur autem vinum non consecratum per sanctificatum panem;* ea tamen in textum inducta apparere; Patrum et gravissimorum Scriptorum summum in eo esse consensum, ut doceant, nonnisi vi verborum Christi, quæ Sacerdos proferat, vinum consecrari; Feria sexta Majoris Hebdomadæ propter ejus diei mœrorem Præsanctificatorum Missam esse introductam; panem pridie ejus diei consecratum a Sacerdote, non autem vinum sumi, quod panis facile conservari possit sine periculo irreverentiæ, vinum vero non item; disciplinam denique idcirco invectam, ut vinum et aqua in Calicem infundatur, atque eo injiciatur sacræ hostiæ particula, ut a Christo instituta ad exemplum convivii sacra Communio eo modo exprimeretur, qui esset Cœnæ Christi accommodatior. « Nimirum quia Communio sacri convivii rationem habet, ex cibo et potu debet constare. At quoniam altera Eucharistiæ species in crastinum reservanda haud videbatur, nec isto biduo Sacramenta celebrari mos sinebat; inde factum est, ut ex puro vino aqua mixto, sed tamen particula Eucharistiæ sanctificato altera convivii pars, videlicet potus, suppleretur. » Plura etiam, quæ cum iis quæ scribit Mabillonius, consentiunt, reperias apud Vert. cit. tom. 4 pag. 293. et sequen. Herminier tractatu de Sacramentis tom. 2. cap. 15. ubi agit de forma Eucharistiæ, animadvertit in pluribus vetustis Missalibus Galliæ, Angliæ, Germaniæ et Hispaniæ hunc loquendi reperiri modum, vinum nempe sanctificari, et Christi Sanguinem fieri, cum Hostia consecrata in calicem injicitur; sed hanc fuisse docet quorumdam parum sane probabilem opinionem, et ante nonum seculum omnibus incognitam, quam vehementer impugnavit S. Bernardus Ep. 69. Joannes Belletus cap. 99. et Jacobus Cardinalis de Vitriaco Hist. Occidentalis cap. 38. Idem Herminier, quod supra innuimus, eodem loco confirmat, Romanam Ecclesiam nunquam ejusmodi amplexatam esse doctrinam; eaque verba ex quodam Ordine Romano, *Sanctificet autem vinum consecratum per sanctificatum panem*, abesse monet a veteribus Codicibus Vaticano, Corbeiensi et Colbertino, juxta ea, quæ scripsit loco cit. Mabillonius. Alcuinum, Micrologum, Amalarium, et Ordinem Romanum modo nominatum commemorare non prætermisit Bossuetus Meldensis Episcopus, tract. *de Communione sub utraque specie* vol. 5. suorum operum edit. Argentinen. pag 254. et invictis probat argumentis, eos Scriptores nunquam sensisse, sanctificationem ex hostia in vinum injecta veram esse consecrationem, qua vinum convertatur in Sanguinem; sed existimasse eam sanctificationem inferioris esse ordinis, alteriusque naturæ cujusmodi eam describit S. Bernardus Epist. 69. qui ait, vinum cum hostia consecrata mistum, etiamsi non ea peculiari solemnique Consecratione consecratum sit, qua in Sanguinem Christi convertatur, sacrum tamen esse ex Corporis Domini Nostri contactu, sed longe diversa ratione ab ea, quæ fit virtute verborum, quæ ex Evangelio desumpta sunt.

156. *Nulli in hac die sacra Communio præbetur, etsi non ea semper fuit disciplina.* — In hac Feria sexta nulla sacra præbetur Communio, nisi forte gravis quædam necessitas urgeat, juxta Rubricam Missalis Romani : « Hodie (Feria 5.) reservat Sacerdos in loco decenti et convenienti hostiam consecratam pro die sequenti, in quo non conficitur, vel etiam plures, si necesse fuerit, pro infirmis. » Sed non hanc semper fuisse disciplinam, et hac etiam die populo sacras

particulas distribui consuevisse, quæ pridie essent consecratæ, probant certissima monumenta, ut ostendimus institutione 18. tom. 11. Porro quanta fuerit veterum Christianorum hac die jejunii severitas, docuimus institutione 16. tom. XI. pag. 98.

CAPUT VIII.

DE SABBATHO SANCTO.

1. *Quod Mysterium hoc die recolat Ecclesia. Cur sermo instituatur etiam de Christo reviviscente.* — Feriæ sextæ in Parasceve succedit Sabbathum Sanctum. Hoc die sacram illam et mysterii plenam Christi quietem in sepulcro, ejusque descensum ad inferos, seu statum illum Jesu Christi, quamdiu anima a corpore fuit sejuncta, recolit Ecclesia. Quamobrem hujus diei Mysterium solis aperiri videtur, si duo ista explicentur. Sed cum ex ea, quæ nunc viget, disciplina sacræ complures aliæ hoc Sabbatho peragantur cæremoniæ quæ Re urrectionem Domini respiciunt, et ipsa Missa in hac die celebretur de Resurrectione, necessarium propterea putamus de Christo etiam a morte reviviscente sermonem habere.

2. *Vetus disciplina non recedendi ab Ecclesia ante mediam noctem in Pervigilio Paschæ. Mos celebrandæ Missæ in nocte ante Pascha viguit usque ad ætatem Durandi et Valdensis, etsi jam tum cœpta est anticipatio ejus Missæ.* — Ex Decreto, quod innuimus Innocenti I nec Feria sexta, nec Sabbatho Divina Mysteria celebrabantur. Introducta est in Occidentalem Ecclesiam Præsanctificatorum Missa feria 6. in Parasceve celebranda. Ejusmodi Missæ celebrandæ Ritus non potuit extendi etiam ad Sabbathum : cum enim ejus diei Officium post horam nonam incipiat, et desinat ab Solis occasum, nihil temporis Præsanctificatorum Missæ celebrandæ suppetebat, ut bene advertit Bailletus in Historia hujus diei §. 2. Docet Tertullianus lib. 2. ad uxorem cap. 4. morem tum fuisse celebrandi Missam in nocte Sabbathi. *Quis solemnibus Paschæ adnoctantem securus sustinebit?* Et Hieronymus in cap. 25. Matthæi testatur, ex Apostolica traditione populum ante mediam noctem non consuevisse ab Ecclesia discedere in Pervigilio Paschæ. Iis etiam temporibus, quæ consequuta sunt, ejusmodi viguit disciplina; scribit enim Theodorus Balsamon ad Canonem 90. Trullanum, pios Christianos totum in Ecclesia Sabbathum exigere solitos fuisse; sexta vero noctis hora, hoc est media nocte, communicare, et hora noctis septima matutinæ Psalmodiæ adesse. Durandus, qui vivebat anno 1280. lib. 5. Rationalis cap. 76, testatur, ad suam usque ætatem in quibusdam Ecclesiis morem ejusmodi retentum. Idem affirmat Thomas Valdensis cap. 25. t. 3. Doctrinalis, id est post annum 1400. Fatendum tamen ante ætatem Durandi et Valdensis cœptam esse Missæ anticipationem. Etenim Hugo de S. Victore, qui obiit anno 1140. lib. 3 de specialibus Missæ observationibus cap. 21. *Jam fere*, inquit, *transacto die Sabbathi Officium hoc celebrarunt* (Veteres nimirum Missam Sabbathi Sancti), *sed modernorum debilitas ad epulas festinans tempus prævenit destinatum.* Nunc canitur Missa circa meridiem : et quamquam anticipatur tempus ; non ideo tamen quidquam in orationibus est immutatum, in quibus fit noctis mentio; nam in Collecta hæc leguntur: *Deus, qui hanc sacratissimam noctem gloria Dominicæ Resurrectionis illustras;* et in Præfatione : *In hac potissimum nocte;* et alibi : *Communicantes, et noctem Sacratissimam celebrantes.*

3. *Non decuit Corpus Christi putrescere in sepulcro ex D. Thoma.* — D. Thomas 3. part. qu. 51. art. 3. quæstionem proponit, *utrum corpus Christi fuerit in sepulcro incineratum;* et respondet, non decuisse Christi corpus putrescere; etsi enim, si spectetur conditio naturæ passibilis, putrescere poterat, non tamen putrefieri potuit, si ratio habeatur meriti putrefactionis, quod est peccatum; ac proinde tribuit virtuti Divinæ, quod Christi Corpus immune servatum sit a corruptione, et ab illa maledictione Genes. cap. 3.v.19 : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* Oraculum illud Psalmi 15. v. 10. *Quoniam non derelinques animam meam in Inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem,* docet Petrus Apostolus Act. cap. 2.v.31, in Jesu Christo esse impletum : *Providens loquutus est de Resurrectione Christi, quia neque derelictus est in Inferno, neque caro ejus vidit corruptionem.* Ne que huc quidquam amplius addendum putamus, qui de incorruptione Corporis Christi jam disseruimus lib. 4. de Canonizat. Sanctor. part. 1. cap. 30. num. 2. Sylvius expendens D. Thomæ verba loco cit. in respons. ad secundum, ubi S. Doctor Corpus Christi docet, *quantum ad conditionem naturæ passibilis, fuisse putrefactibile;* hæc scribit : *Ita nimirum, ut non obstante unione Verbi, mori et putrefieri potuisset, si nullum aliud miraculum accessisset.*

4. *Christi anima descendit ad Inferos.* — Agit itidem D. Thomas in 3. part. de animæ Christi descensu ad Inferos. Si quis vero, quæcumque eo pertinent, cupiat sibi dari adversus hæreticos pulchre explicata, et ad exactam examinis trutinam revocata, adeat Bellarminum tom. 1. Controvers. lib. 4. de Christi anima a cap. 1. usque ad 16. integrum, Petavium Theologicor. Dogmat. lib. 13. cap. 15. et sequen. Estium lib. 3. distinct. 22. § 2. Thomassinum. Theologic. Dogmat. tom. 2. lib. 4. cap. 9. Plura sunt in Sacris paginis loca, unde ad illud Fidei Dogma probandum depromuntur argumenta. Psalmo 15. v. 10: *Non derelinques animam meam in Inferno.* De Christo dixit Zacharias cap. 9. v. 11 : *Tu quoque in Sanguine testamenti tui emisisti vinctos tuos de lacu, in quo non est aqua.* Regius Psaltes pluribus in locis ex persona Christi ait, suam ad Inferos animam descendisse, atque inde abiisse. Et sapientia divina in Ecclesiastici cap. 24. v. 45 : *Penetrabo*, inquit, *omnes partes inferiores terræ, et inspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes sperantes in Domino.*

5. *Locus Epist. Beati Petri cap. 3. explicatus.* — Celebris vero est textus Epistolæ 1. v. 18. D. Petri cap. 3 : *Christus semel pro peccatis nostris mortuus est justus pro injustis, ut nos offerret Deo, mortificatus quidem carne, vivificatus autem Spiritu, in quo et his, qui in carcere erant, spiritibus veniens prædicavit, qui increduli fuerant aliquando, quando expectabant Dei patientiam in diebus Noe.* Ad illius Epistolæ D. Petri caput tertium adde illud ex capite quarto v. 6 : *Pro-*

pter hoc et mortuis evangelizatum est, ut judicentur quidem secundum homines in carne, vivant autem secundum Deum in Spiritu. Qui textus si intelligatur de prædicatione facta in diebus Noe, omnino non videmus, qui verba secum ipsa constent. Et sane quomodo hæc cohæreant; Christus in passione sua mortuus est carne, sed vivus remansit in spiritu; idcirco Deus olim prædicavit hominibus per Noe? ut bene animadvertit Bellarminus loco citato cap. 13 : *Si hic locus intelligatur de prædicatione facta in diebus Noe, non apparet, quorsum hic sit inserta ista narratio. Quomodo enim ista cohærent : Christus in Passione sua carne mortuus est, spiritu vivus mansit : ideo Deus olim prædicavit hominibus per Noe?* Contra si intelligatur de descensu Christi ad inferos, optime omnia inter se nexa cohærent. Cum enim Petrus voluerit ostendere, Christum passum et mortuum remansisse vivum quoad animam, id optime confirmat, si dicat animam Christi ad Inferos descendisse, atque ibi spiritibus eo carcere detentis prædicasse, iis præsertim, qui diluvii aquis fuerant absumpti, quique crediderant, et in extrema vita pœnitentiam egerant, sed de eorum salute dubitabatur. Videatur Estius in cap. 3. Ep. 1. D. Petri num. 20. ubi notat, Petrum eorum, qui diluvio interierunt, mentionem facere, *quia nunquam tanta hominum multitudo simul periit, et secundum animas ad Inferna descendit;* et quia inde commoda erat Apostolo transitio ad loquendum de Baptismo (*quod et vos nunc similis formæ salvos facit baptisma*) cujus figura fuit Arca Noe.

6. *Communis consensus Patrum de Christi descensu ad Inferos. Ex Ruffino fortasse hæretici impulsi sunt ad negandum ejusmodi descensum.*— Verum omnis in hac re sublata est difficultas communi omnium Patrum Græcorum et Latinorum consensu, quorum dicta in unum congessere Bellarminus et Petavius. Quamobrem Thomassinus loc. cit. optime concludit : « Tanta est antiquorum utriusque Ecclesiæ Patrum ab ipsis usque primis Christiani nominis temporibus concordia et conspiratio, tanta proinde omnium consensio Ecclesiarum in hunc Christi ad Inferos descensum, ut sine injuria Fidei Catholicæ nemo secus sentire possit. » Ruffinus in expositione Symboli Apostolorum, *Sciendum*, inquit, *sane est, quod in Ecclesiæ Romanæ Symbolo non habetur additum*, Descendit ad Inferos, *sed neque in Orientis Ecclesiis habetur hic sermo. Vis tamen verbi eadem esse videtur in eo, quod sepultus dicitur.* Ex hoc Ruffini loco credibile est, hæreticos deprompsisse rationem, quamobrem Christi descensum negarent ad Inferos. Levis tamen in Ecclesia Ruffini auctoritas, quem Origenianis contactum erroribus nemo est qui neseiat. Præterea non de Symbolo Apostolorum loquitur, sed de Nicæno, aliisque Symbolis.

7. *Symbola non omnes, sed vel potiores, vel in controversia positos articulos continent.* — Sed dubitatio summovetur omnis, si animadvertamus, non omnes Fidei articulos in Symbolum Patres voluisse conjicere, sed vel potiores, vel eos, de quibus per ea tempora aliqua esset coorta controversia. Neque vero, quod in quibusdam Symbolis ille non contineatur articulus, inde sequitur, non habitum fuisse a Patribus unum ex Fidei capitibus, cum præsertim in plurimis aliis Symbolis disertissime legatur expressus. Vide quæ scripsit eruditus Vir Josephus Blanchinus in *Enarratione Pseudo-Athanasiana in Symbolum*, Veronæ anno 1732. pag. 51 et sequent. Natalis Alexander Dissert. 12. Secul. I, observat, in nostro Symbolo haberi, *passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus, et sepultus : descendit ad Inferos :* in Aquileiensi passionem et mortem prætermitti : *Crucifixus sub Pontio Pilato, et sepultus descendit ad Inferos;* et in Romano, cæterisque Orientalibus Symbolis non inveniri descensum ad Inferos. Verum monet, in Aquileiensi Symbolo nullatenus prætermitti passionem et mortem, quæ in crucifixione et sepultura continentur; neque itidem in Romano cæterisque Orientalibus Symbolis descensum ad Inferos prætermissum videri, qui in sepultura comprehensus intelligitur; quemadmodum enim Christi Corpus ad locum suum descendit, ad terram scilicet; qui locus est Corporum : ita ejus Anima ad animarum locum descendit, ad eam nimirum Inferorum partem, in qua Sanctorum animæ veluti captivæ detinebantur, ut eas illinc eriperet, et triumphator secum, una sublimes in Cœlum duceret.

8. *Corpus Christi quievit in sepulcro, Anima descendit ad Inferos, Divinitas cum Corpore et Anima licet sejunctis, hypostatice fuit unita ex Divo Thoma.* — Itaque Corpus Christi quievit in Sepulcro, Anima descendit ad inferos, Divinitas vero neque a Corpore, neque ab anima fuit sejuncta, sed cum iis, licet separatis, hypostatica unione conjungebatur; quod egregie probat D. Thomas 3. part. quæst. 50. art. 2. ubi ait, donum, quod per gratiam Dei conceditur, sine culpa non revocari; ac propterea cum nulla in Christo fuerit culpa, fieri non potuisse, ut in illius morte solveretur unio hypostatica, et divinitas a carne separaretur; præsertim cum unionis gratia maxima sit, et maxime permanens : « Et etiam magis permanens ex sui ratione, quia hæc gratia ordinatur ad unionem personalem, gratia autem adoptionis ad quamdam unionem affectualem; et tamen videmus, quod gratia adoptionis nunquam perditur sine culpa. Cum igitur in Christo nullum fuerit peccatum, impossibile fuit, quod solveretur unio Divinitatis a carne ipsius. Et ideo sicut ante mortem caro Christi unita fuit secundum personam et hypostasim Verbo Dei, ita et remansit unita post mortem, ut scilicet non esset alia hypostasis Verbi Dei, et carnis Christi post mortem. » Idem S. Doctor eamdem confirmat doctrinam in 3. Sentent. dist. 21. qu. 1. art. 1. Quod si in morte Christi Divinitas a Corpore non fuit separata, docet S. Doctor ead. 3. part. qu. 50. art. 3. multo minus ab Anima fuisse sejunctam : « Anima unita est Verbo Dei immediatius, et per prius quam Corpus, cum Corpus sit unitum Verbo Dei mediante Anima. Cum ergo Verbum Dei non sit separatum in morte a corpore, multo minus separatum est ab anima. » Quapropter

in Catechismo S. Tridentinæ Synodi ad expositionem quarti Articuli habentur hæc verba : « Quare cum Jesum mortuum esse dicimus, id significamus, ejus Animam a Corpore divisam esse; neque tamen concedimus Divinitatem sejunctam a Corpore; quin potius constanter credimus, et confitemur, Anima ejus a Corpore divisa, Divinitatem tum Corpori in Sepulcro, tum Animæ apud Inferos conjunctam semper fuisse. » Refert Cardinalis Pallavicinus in Historia Concilii Tridentini lib. 17. c. 6. num. 6. Religiosum quemdam hominem, nomine Amantem, Ordinis Servorum B. Mariæ Virginis, Episcopi Sebenicensis Theologum, quod in Sessione quadam affirmaverit, in morte Christi Divinitatem a Corpore fuisse divisam, palinodiam recantare coactum : et Historiæ Concilii Tridentini a Paulo Sarpio conscriptæ nuperrimus Scholiastes Petrus Franciscus Courayer tom. 2. pag. 234. num. 31. quamvis Pallavicinum audaci sane, sed minus felici conatu susceperit refellendum, ea super re cum eo haud gravate consentit.

9. *Sanguis triduo illo, quo Corpus Christi jacuit in Sepulcro, unitus fuit hypostatice Verbo Dei.* — Quo tempore Christi Corpus jacebat in Sepulcro, ejusque anima ad Inferos descenderat, diximus neque a Corpore, neque ab Anima fuisse Divinitatem separatam. Utrum vero Sanguini, qui in Passione effusus est, conjuncta fuerit, antequam Christus reviviscens Sanguinem illum in suum Corpus receperit; seu, quod idem est, utrum Sanguis triduo illo hypostatice unitus remanserit Verbo Dei, gravis in Ecclesia fuit controversia; quam ipsi exposuimus tom. 4. de Canonizat. Sanctor. cap. 30. num. 4. et sequent. Verum postquam definivit S. Tridentina Synodus Sess. 13. cap. 3. esse in Eucharistia Corpus sub specie Panis, Sanguinem sub specie Vini, et Animam sub utraque Specie vi naturalis illius connexionis et concomitantiæ, qua partes Christi Domini, qui jam resurrexit ex mortuis non amplius moriturus, inter se copulantur; cumque dubitari non possit, Sanguinem veram fuisse Christi partem, statuendum est, quemadmodum Corpus, quod humanitatis Christi pars fuit, Verbo fuit conjunctum, ita Sanguinem ejusdem Humanitatis partem, quique rursus in Resurrectione assumendus erat, eadem plane ratione Verbo fuisse unitum, ut qui hodie hujusmodi doctrinam negaret, erroris esset omnino accusandus.

10. *Anima Christi per essentiam suam descendit ad sinum Abrahæ, non tamen per essentiam suam, sed per suum effectum descendit ad Infernum. Durandi rejecta opinio. Nihil acerbi sensit Christus in Inferis.* — Quibus ita constitutis, quasdam breviter proponemus quæstiones, quæ de Animæ Christi descensu ad Inferos a Theologis agitari solent. Prima est utrum Anima Christi substantiali præsentia sua, an sua tantum potentia et operatione in omnem Inferorum locum descenderit. Durandus in 3. Sentent. distinct. 22. vult, Christi Animam ad Inferos descendisse *secundum effectum et operationem, quam in illo Divinitas, sive Anima Christi sit operata :* cui tamen assentiri nullo pacto possumus. Christus enim vere et re ipsa descendit ad Inferos; quo factum est, ut ejus anima illic præsens fuerit. Quamobrem Div. Augustinus Epist. 99 : « Secundum, » inquit, « creaturam eam, quam ex quodam tempore suscipiendo manens Deus homo factus est, hoc est secundum Animam eum fuisse apud Inferos aperte Scriptura declarat, et per Prophetiam præmissa, et per Apostolicum intellectum satis exposita, quæ dictum est; Non derelinques animam meam in Inferno. » Id ipsum docuit Lateranense Concilium sub Innoc. III. in Cap. *Firmiter* de Summa Trinitate et Fide Catholica. Consentiunt Theologi; qui illud etiam quærunt, an descensus ad Inferos gravis Christo fuerit et acerbus. Nihil acerbitatis Christum sensisse respondent : tum quia, quæ anima ab omni peccato pura et integra sit, a corpore simul ac fuerit sejuncta, nihil amplius potest pati; tum quod sit, retardato ad Cœlum ascensu, quidpiam molestiæ Christus accepisset multo sane graviorem accepisset molestiam in illo quadraginta dierum spatio, quod inter Resurrectionem et Ascensionem interjectum est; quod a nemine adhuc dictum esse comperimus, ut notat Sylvius in 3. part. Div. Thomæ quæst. 52. art. 1. Itaque Catholica veritate constabilita, quod Anima Christi substantiali præsentia descenderit ad Inferos, reliquum est ut quæramus, an in omnibus Inferni locis præsens fuerit. D. Thomas 3. part. ead. quæst. 52. art. 2. respondet, Christi Animam per essentiam suam descendisse ad illum Inferorum locum, qui Limbus dicitur, seu sinus Abrahæ, ubi Patriarchæ et Justi ante Christum mortui detinebantur; non autem per suam essentiam, sed per suum effectum descendisse ad Infernum, ubi perpetuis pœnis reprobi addicti sunt, et ad Purgatorium, quo animæ conjectæ fuerant eorum, qui amici quidem Dei mortem obierant, sed nondum temporalibus pœnis Divinæ justitiæ satisfecerant; et reprobos quidem de eorum incredulitate et malitia coarguisse, qui vero in Purgatorio erant, iis spem dedisse consequendæ gloriæ.

11. *Quid contulerit Justorum animabus descensus Christi ad Inferos?* — Secunda quæstio est, quid Justorum animabus Christi ad Inferos descensus contulerit. D. Augustinus Epist. 164. ad Evodium tom. 2. se id nescire fatetur : *Illis justis, qui in sinu Abrahæ erant, cum ille* (Christus) *in Inferna descenderet, nondum quid contulisset inveni, a quibus eum secundum beatificam præsentiam suæ Divinitatis nunquam video recessisse.* Verum lib. 20. de Civitat. Dei cap. 15. Tom. 7. scribit, eorum animas in Inferno, id est in Sanctorum Patrum Limbo, fuisse ab omni prorsus pœna sensus exemptas, acerrimo tamen inde abeundi desiderio esse incensas, ut Paradisi gloriam assequerentur. *Non absurde credi videtur, antiquos etiam Sanctos, qui venturi Christi tenuerunt Fidem, locis quidem a tormentis impiorum remotissimis, sed apud Inferos fuisse, donec inde eos Sanguis Christi, et ad ea loca descensus erueret.* Quæ quidem viam aperiunt ad respondendum, quemadmodum communiter respondetur, Sanctos

Patres etsi ab originali labe, et omni peccato actuali, atque etiam omni reatu pœnæ pro peccato actuali liberati essent per Fidem Christi, non tamen a reatu pœnæ originalis peccati absolutos fuisse, propter quem reatum, nondum humanæ redemptionis persoluto pretio, a vita gloriæ excludebantur : eo prorsus modo, quo Fideles Christi per Baptismum a peccatorum, quæ in se admiserint, atque etiam a peccati originalis reatu, quantum ad exclusionem pertinet a gloria, absolvuntur, adhuc tamen remanent obligati reatu peccati originalis, quantum ad necessitatem moriendi. Quapropter si Sancti Patres in sinu Abrahæ nondum erant a peccati originalis reatu liberati, Christus descensu suo ad Inferos duo illis contulit beneficia ; alterum, quod iis beatificam visionem attulit, in qua summa hominis beatitudo posita est ; alterum, quod eorum animas ex illo loco liberavit, ut optime de hac re tota disputat S. Thomas 3. part. qu. 52. art. 5.

12. *An Christus liberaverit animas in Purgatorio detentas, et pueros non expiatos a peccato originali.* — Tertia quæstio est, an Christus descensu ad Inferos animas in Purgatorio detentas, et puerorum item animas liberaverit, qui e vita erepti essent, antequam iis remedium illud esset adhibitum, quo originale peccatum delebatur. Quod ad Purgatorii animas attinet, docet S. Thomas loc. cit. art. 8. eas fuisse liberatas, quæ Divinæ Justitiæ jam satisfecerant, et nihil in iis erat reliquum quod purgaretur ; ut etiam illas, quæ pio quodam erga Christi Passionem affectu meruerant, ut descendente Christo ad Inferos pœnis temporalibus Purgatorii absolverentur. Animas vero puerorum, qui cum peccato originali obiissent, idem S. Doctor loc. citat. art. 7. negat fuisse liberatas. Eos enim Christus liberavit, qui sibi per Fidem et Charitatem essent conjuncti ; pueri vero, qui libero arbitrio non fuerint compotes, nec per fidem parentum, aut per aliquod Fidei Sacramentum a peccato originali mundi essent, filii erant iræ, et vasa contumeliæ. Quapropter Africani Episcopi in Sardinia exules in Epistola Synodica scribunt : « De parvulis indubitanter tenenda Catholicæ Religionis regula veritatis, quia parvulus, qui baptizatur, gratuita Dei bonitate salvatur : qui vero sine Baptismo moritur, propter peccatum originale damnatur. » Ea autem damnatio cujusmodi sit, et an posita in eo sit, ut Beatitudine tum supernaturali, tum naturali careant, omni tamen pœna sensus vacui ; an vero eadem privati sint beatitudine cum levi quadam pœna sensus, etiamnum inter se Theologi disputant.

13. *An Christus aliquos ex veteribus Philosophis descendens ad Inferos liberaverit.* — Ultima quæstio est, an Christus descendens ad Inferos veterum Philosophorum quosdam inde eripuerit. Sed si illi in damnatorum inferno detinebantur, Catholica Fide docemur, nullam esse in Inferno redemptionem. Ne ipsos quidem infantes, qui cum peccato originali mortui essent, modo ostendimus a Christo esse liberatos. Quamobrem ne comminisci quidem rationes ullas possumus, cur affirmemus, ereptos ex Inferno eos fuisse Philosophos, qui illuc conjecti essent, vel quod nullam in Christum Fidem habuerint, vel, si quam Fidem implicitam habuere, nullam conformitatem habuerint ad charitatem Christi patientis, ut ait D. Thomas loc. cit. art. 6. Tostatus Paradox. 5 cap. 132. putat probabile, Socratis, Platonis, et Aristotelis animas in Sanctorum Patrum Limbo fuisse, quod implicitam in Christum Fidem habuerint, et integram a gravibus peccatis vitam egerint, atque inde a Christo fuisse ereptas. « Ex quo satis rationabile videtur, quod animæ Socratis, Platonis, et Aristotelis, similiumque Philosophorum ad Limbum morte ipsorum descenderint ; postea autem cum Christo resurgente inde in æthereas ascenderint mansiones. His quippe vita studiosa erat ; et vitia castigabantur ad unguem, ne quid inhonestum eis accideret, acutissime advertebant. Quod satis colligi datur, si eorum dicta et facta ex historiis Philosophorum advertamus. » Nicetas in Orat. 42. Sancti Gregorii Nazianzeni narrat, Platonem, ubi primum Christum in Inferno prædicantem audivit, in eum credidisse. « Cum diu antea vita functus a quodam Christiano maledictis, conviciisque ut improbus et impius laceratus esset, noctu ad conviciatorem suum venit, hominemque accusavit, ut inique in ipsum maledictis incessentem. Ego enim, inquit, me peccatorem esse haudquaquam inficias ivero : verum cum Christus in Infernum descendit, nemo ante me ad Fidem accessit. » Sed hæc sunt somnia et deliramenta ; non quod fieri non potuerit, ut quidam ex ethnicis salvi sint per Fidem saltem implicitam Divinæ Providentiæ, quod crediderint, Deum esse humani generis liberatorem secundum modos sibi placitos ; aut per Fidem adventus Christi peculiari revelatione cognitam, quæ doctrina est Divi Thomæ 2. 2. quæst. 2. art. 7. ad tertium : sed quia incompertum omnino est, eos Philosophos ejusmodi Fidem habuisse, quos alioqui constat recte scripsisse, non recte vixisse. Bellarminus loc. cit. cap. 15. in fine Nicetæ historiam tamquam fabulosam et commentitiam explodit. Petavius autem loc. cit. cap. 18. num. 13. apposite ad hanc rem : « Quamvis, » inquit, « nonnulla præclare ab illis dicta, factaque legantur, quæ videntur indicia multarum esse, magnarumque virtutum ; tamen et ipsa non expressa, neque solida erant, sed adumbrata, et ad verborum speciem efficta, tum multo pluribus iisque certis et turpissimis flagitiorum notis dedecorata sordebant. » Et Thomassinus loc. cit. cap. 9. in fine : « Nil tutius, » ait, « nil sapientiæ et sobrietatis regulis accommodatius, quam communi Fidelium sensui et credulitati adhærescere, liberatos scilicet a Christo non Philosophos, non quoscumque alios, nisi qui in gratia et amicitia Dei e vivis excessissent. » Pulchram Calmetus Dissertationem edidit, num Ethnici, quibus Lex Moysis, aut Evangelium incognita fuere, potuerint æternam salutem consequi ; et ostendit, Sanctos illos ante legem Moysis, puta Seth, Noe, Melchisedech, qui Fidei in-

mine Deum cognoverunt, et puro, religiosoque cultu, et innocentia vitæ coluerunt, salutem æternam adeptos; Philosophos vero, qui naturali lumine Deum habuere cognitum, tantoque beneficio abusi ejus opera non imp orarunt, sed fœdo Idolorum cultui hæserunt, corruptisque moribus se commacularunt, inter quos Socrates, Plato, Seneca, neque salutem æternam consequutos, neque a Christo ad Inferos descendente liberatos esse.

14. *Disseritur de resurrectione. Cur de ea sermo injiciatur. Totius reliqui hujus Sermonis distributio in quinque partes.* — Quidquid hactenus de Christi descensu ad Inferos disseruimus, egregie Suarez persequitur tom. 2. 3. part. disp. 43. sect. 1. et sequentibus quarum in postrema animadvertit, tamdiu animam Christi apud Inferos permansisse, donec in Resurrectione denuo Corpori jungeretur. Quantum vero temporis inter mortem et Resurrectionem elapsum sit, mox examinabimus. Cum enim in Sabbathi Sancti cæremoniis Resurrectionis celebretur Mysterium, postulare videtur instituta sermonis nostri ratio, ut de Resurrectione quoque verba faciamus. Atque, ut ordine agamus, tractationem omnem in quinque capita putavimus dividendam. Primo veritatem Resurrectionis demonstrabimus; secundo de tempore et hora, qua Christus revixit, disseremus; tertio ejus circumstantias afferemus; quarto de qualitate Corporis resurgentis agetur; postremo de iis, qui resurrexerunt cum Christo, sermonem habebimus.

15. *Rationes quinque ex D. Thoma, quamobrem opus fuit ut Christus reviviscerat.* — Divus Thomas 3. part. quæst. 53. art. 1. probat necessarium fuisse, Christum ex mortuis resurgere. 1. ad Divinæ justitiæ commendationem, ut qui se usque ad mortem Crucis humiliasset, exaltaretur a Deo usque ad gloriosam Resurrectionem. 2. ad Fidei nostræ instructionem, ut per Resurrectionem Christi Fides nostra de ejus Divinitate confirmaretur. 3. in nostræ spei solatium, quia dum certo scimus Christum revixisse, ipsi speramus et nos resurrecturos. 4. ad informationem vitæ Fidelium; nam quemadmodum Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, ita nos mortui peccato, vivimus Deo. Postremo ad nostræ salutis complementum; ipse enim rediit ad vitam, ut post Resurrectionem fructus Passionis suæ per Apostolorum prædicationem nos faceret compotes.

16. *De Christi Resurrectione Oracula ex Sacris paginis.* — Plura sunt in Testamento veteri de Resurrectione Christi Oracula. Ps. 114. v. 3: *Circumdederunt me dolores mortis, et pericula Inferni invenerunt me, etc. Convertere anima mea in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi, quia eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu.* Et Psalm. 70. v. 20: *Quantas ostendisti mihi tribulationes multas, et malas, et conversus vivificasti me, et de abyssis terræ iterum reduxisti me.* Et Psalm. 40. v. 5: *Tu autem, Domine, miserere mei, et resuscita me, et retribuam eis.* Christus etiamnum vivus futurum prædixit, ut reviviscerat, apud Matth. cap. 16, v. 21: *Exinde cœpit Jesus ostendere Discipulis suis, quia oporteret eum ire Hierosolymam, et multa pati a Senioribus et Scribis et Principibus Sacerdotum, et occidi, et tertia die resurgere;* et apud Joann. cap. 2. v. 19: *Respondit Jesus et dixit eis: Solvite Templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud, etc. Ille autem dicebat de Templo Corporis sui. Cum ergo resurrexisset a mortuis, recordati sunt Discipuli ejus, quia hoc dicebat; et crediderunt Scripturæ, et sermoni, quem dixit Jesus.* Atque inde factum est, ut Principes Sacerdotum et Pharisæi peterent a Pilato, ut juberet custodes per triduum vigilare ad Sepulcrum, ne Discipuli Christi corpus inde auferrent, et dicerent surrexisse; ut est apud Matth. cap. 27. v. 62: *Convenerunt Principes Sacerdotum et Pharisæi ad Pilatum dicentes: Domine recordati sumus, quia Seductor ille dixit adhuc vivens: Post tres dies resurgam. Jube ergo custodiri Sepulcrum usque in diem tertium, ne forte veniant Discipuli ejus, et furentur eum, et dicant plebi: Surrexit a mortuis: et erit novissimus error pejor priore.* Post resurrectionem suam Christus Dominus multis apparuit, ut alibi demonstrabimus; quod affirmate et libere testati sunt Apostoli Act. cap. 3. v. 15: *Auctorem vero vitæ interfecistis, quem Deus suscitavit a mortuis, cujus nos testes sumus;* cap. 4. v. 33. *Et virtute magna reddebant Apostoli testimonium Resurrectionis Jesu Christi Domini nostri;* et cap. 10. v. 40. *Hunc Deus suscitavit tertia die, et dedit eum manifestum fieri non omni populo, sed testibus præordinatis a Deo, nobis qui manducavimus et bibimus cum illo, postquam resurrexit a mortuis;* et cap. 13. v. 30: *Deus vero suscitavit eum a mortuis tertia die, qui visus est per dies multos his, qui simul ascenderant cum eo de Galilæa in Hierusalem, qui usque nunc sunt testes ejus ad plebem.*

17. *Testimonia D. Pauli de Christi Resurrectione.* — S. Paulus item 1. ad Corinthios cap. 15. v. 5. apertissime testatur de Resurrectione Christi, dicens, eum post mortem *visum esse Cephæ, et post hoc undecim:* et statim post v. 6: *Visus est plus quam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc, quidam autem dormierunt:* et prosequitur v. 7: *Deinde visus est Jacobo, deinde Apostolis omnibus:* denique ait v. 8: *Novissime autem omnium tanquam abortivo visus est et mihi.*

18. *Huetii animadversio super fide testium de Christi Resurrectione.*—Perpulchre Huetius Demonstr. Evang. Prop. 9. cap. 142. ostendit, testes de Christi reditu ad vitam nulli esse exceptioni obnoxios. Qui enim credibile est, Apostolos palam testari voluisse, Christum rediisse ad vitam, nisi id revera contigisset, testesque proferre ausos, a quibus mendacii convinci potuissent? Incredibile est etiam, voluisse pro mendacio, cujus ipsi sibi essent conscii, vel pro re, quam non satis exploratam haberent et cognitam, depacisci vitam, atque adeo profundere. Præterea quis putet Apostolos Christi Corpus clanculum surripuisse, ut figmentum de Christi ad vitam reditu universo terrarum orbi obtruderent, illuderentque vulgi credulitati? Quod Judæi perfidia quadam vulgari studuerunt.

Communi enim Synedrii sententia milites sepulcro appositos pecunia subornaverant, qui dicerent sibi somno oppressis Discipulos Christi Corpus clam sustulisse, ut narrat Matthæus cap. 28. Simplices homines, rudes, imperitos, cujusmodi erant Apostoli, meticulosos, et ad satellitum adventum paulo ante trepidantes, tantum facinus ausos esse nemo profecto crediderit; cum præsertim, dum prope essent semisomni satellites, qui levissimo rumusculo excitari poterant, tantum otii superesse Apostolis non potuerit, ut ingentem lapidem sepulcri ostio appositum amoverent, et fascias institasque, quibus Christi Corpus constringebatur, disjungerent et explicarent. Illud Huetii argumentum fuse prosequutus est et exornavit Hermannus Witsius Heterodoxus Auctor Sacrarum in Apostolorum Symbolum Exercitat. 19. num. 30.

19. *Pilati testimonium de Christi Resurrectione, itemque Josephi historici.* — Neque vero prætermittendum, apud ipsos Ethnicos Judæosque testimonia extare de Christi reditu ad vitam. Constat enim, Pilatum, cum de rebus gravioribus quæ, se Præside, in Judæa contigissent, Tiberium, ut mos erat Præsidum Provinciarum, certiorem faceret, Christi quoque mortem, prodigia quæ consequuta sunt, et reditum ejus ad vitam in eos Commentarios retulisse, iisque permotum Tiberium egisse cum Senatu, ut Christus inter Deos adscriberetur. Vide Calmeti Dissertationem de Actis Pilati ad Tiberium Cæsarem missis, quod ipsi quoque pertractavimus lib. 1. de Canonizat. Sanctor. cap. 1. num. 2 Josephi vero lib. 18. Antiq. cap. 4. luculentissimum est de Christo testimonium: « Fuit, » inquit Josephus, « hoc tempore Jesus Vir sapiens, si tamen Virum illum oportet dicere. Erat enim mirabilium operum effector, magister hominum, qui vera libenter amplectuntur. Et plurimos quidem ex Judæis, plurimos etiam ex Gentilibus ad se pertraxit. Hic erat Christus. Cumque eum a Primoribus Gentis suæ accusatum Pilatus ad Crucem damnasset, ab eo diligendo non abstiterunt, qui primum cœperant. Nam post tertium diem redivivus ipsis apparuit, cum Divini Vates hæc aliaque quamplurima admiranda de eo prædixissent. Neque ad hanc diem defecit denominatum ab eo Christianorum genus. »

20. *Josephi testimonium agnovit Chrysostomus: locus ille est genuinus, non subditilius. Spinosæ monstrosa et impia doctrina.* — De eo Josephi testimonio ita Chrysostomus Homilia 5. in Acta Apostolorum: « Esset fortasse sermo suspectus. Quia autem Judæus et æmulator, qui post Evangelium floruit, quomodo non omnibus manifesta sunt, quæ facta? » Si quis vero contendat, a Christianis Josephi historiæ testimonium illud pio dolo assutum, næ ille vel severissimos Criticos anxia et odiosa sedulitate superavit. Eusebius enim, Hieronymus, Isidorus Pelusiota, Sozomenus et Nicephorus locum illum Josephi tanquam genuinum et legitimum in suis scriptis repræsentarunt; et constans et perpetuus omnium codicum, sive manu exaratorum, sive formis impressorum consensus de illo Josephi fœtu dubitare non sinit: quis enim credat, si a deceptore aliquo ea verba fuissent inserta, nullum omnino Codicem illius manus effugisse? De celeberrimo hoc Josephi testimonio verba fecimus cap. 1. lib. 1. de Canonizat. Sanctorum. Bernardus Montfaucon cap. 1. Diarii Italici testatur, in Codice Ambrosiano Mediolanensi diligenter inspecto verba illa, ut in aliis Codicibus reperiuntur, se deprehendisse. Videatur Boucat. Theolog. Patrum tom. 3. dissert. 2. de existentia Incarnat. Dominicæ art. 5. qui de hac re satis abunde ibi disseruit. Benedictus Spinosa, qui ex Judæo Christianus, seu qui, ut verius dicamus, vel Judaicam impietatem animo retinuit, vel omnem religionem amisit, cum videret maximo Resurrectionis Christi miraculo monstruosam impiamque corruere suam doctrinam, qua omnia miracula evertebat, Epist. 25. fatetur, ab Evangelistis Resurrectionem Christi creditam oportere, quam cum omnibus ejus adjunctis tam minuta diligentia tradiderunt, sed, salva Evangelii doctrina, eos decipi potuisse. Qui vero falli potuerint, explicat Epist. 23. ubi ait, Christum allegorice dici ad vitam rediisse, *et omnia, quæ narrant Evangelistæ, non res, sed apparitiones fuisse.* Adversus tantam nefarii hominis impietatem Lamy Harm. Evangel. lib. 5. cap. 41. vehementer invehitur: et Christum quidem puellam coram ejus parentibus, paucisque suis Discipulis ait ad vitam revocasse; unicum vero mulieris viduæ filium prope Naim coram omnibus, quotquot ejus funus prosequebantur, vitæ restituisse; Lazari lethalem morbum cum cognovisset, Bethaniam venisse; ante quatuor dies mortuum, et in monumento conditum cum invenisset, jussisse surgere, et ad vitam revocasse; quo miraculo Judæorum furor acrius in Christum exarsit. Itaque illud concludit, quod, cum veræ horum mortuorum Resurrectioni, quotquot credunt Evangelio, præbeant fidem, nemini profecto de vera Christi Resurrectione subire potest dubitatio: « Resurrectio autem illa et aliorum certum est argumentum, veram fuisse Christi Resurrectionem. Testes enim Apostoli potestatis, qua toties viderant, eum de morte fuisse victorem, non poterant de Resurrectione ejus dubitare, quam ipsi oculis, manibus, et omni sensu exploraverant. » Adversus Spinosam Tractatum de Veritate Resurrectionis Christi conscripsit Joannes Colerus Lutheranæ Ecclesiæ minister Hagæ Comitum anno 1706 in eadem urbe typis impressum, qui etiam Josephi testimonium, de quo supra verba fecimus, ut genuinum agnoscit.

21. *De tempore et hora qua Christus resurrexit.* — Qua die Christus ad vitam rediit, ea hebdomadæ prima est, apud nos Dominica, quam Matthæus cap. 28. vocat primam Sabbathi. Sabbathum autem appellat, vel primam hebdomadæ diem, quæ est Dominica, vel primam post Sabbathum, quæ Dominica itidem est, ut bene animadvertit Suarez tom. 2. in 3. part. quæst. 56 sect. 1. neque enim in sacris paginis novum est Sabbathi nomen ad totam significandam hebdomadam usurpari; quamobrem verba illa Lucæ cap. 18: *Jejuno bis in Sabbatho*, intelligenda de hebdomada, qui enim

bis in eadem die quis jam jejunare possit? Div. Augustinus Epist. 55. alias 119. cap. 13: « Dies, » inquit, « Dominicus non Judæis, sed Christianis Resurrectione Domini declaratus est, et ex illo habere cœpit festivitatem suam. » Et Tract. 120. in Joann.: « Una Sabbathi, quem jam diem Dominicum propter Domini Resurrectionem mos Christianus appellat. » De hora qua Christus revixerit, sacri inter se dissentiunt Interpretes; et Hieronymus Epist. 150. ad Hedibiam quæst. 6. tom. 1. Operum, ait, eam horam hominibus esse omnino incognitam. « Angelum autem non putemus idcirco venisse, ut aperiret sepulcrum Domino resurgenti, et revolveret lapidem, sed postquam Dominus resurrexit hora, qua ipse voluit, et quæ nulli mortalium cognita est. » Communis tamen sententia est, suscitatum a mortuis illucescente aurora diei Dominicæ; quamobrem sanctæ mulieres, quæ summo mane, ac vix orto sole venerant die Dominica ad sepulcrum, non invenerunt Corpus Christi, qui jam ad vitam redierat, ut narrat Marcus cap. 16. vers. 2: *Et valde mane una Sabbathorum veniunt ad monumentum orto jam sole.* Et Lucas cap. 24. v. 1: *Una autem Sabbathi valde diluculo venerunt ad monumentum portantes, quæ paraverant aromata, et invenerunt lapidem revolutum a monumento, et ingressæ non invenerunt Corpus Domini.* Atque ea est Div. Thomæ sententia 3. part. quæst. 53. art. 2. ad tertium: « Christus resurrexit circa diluculum, illucescente jam die, ad significandum quod per suam Resurrectionem nos ad lucem gloriæ inducebat; sicut mortuus est, advesperascente jam die et recedente in tenebras, ad ostendendum, quod per suam mortem destrueret tenebras culpæ et pœnæ. » Baronius ad ann. Christ. 34. num 173. et 174. ex eo hymno, qui in Ecclesiasticis Paschalium Festorum Officiis canitur, infert, hanc esse Romanæ Ecclesiæ sententiam. Suarez eamdem opinionem loc. cit. sect. 2. proponit, tamquam quæ sit ad veritatem propior; monetque, Divi Hieronymi aliorumque Patrum, qui scripserunt, incognitam esse horam, qua Christus surrexit a mortuis, hunc sensum esse, nobis horam, ipsiusque horæ momentum non esse compertum. « Nam licet dicamus, Christum resurrexisse post inchoatam lucem diei Dominici, ignoramus tamen, quantum tempus illius diei fuisset transactum. » Calmetus in cap. 28. Matth. §. 2. ait, de hora, qua Christus revixerit, ne verbum quidem fieri in Sacris Paginis; hinc factum esse, ut ea de re sacri inter se dissentiant Interpretes; quosdam enim existimasse, Christum ad vitam rediisse, nocte Sabbathi incunte; quosdam paulo post mediam noctem; alios vero, appetente aurora Dominicæ; quam sententiam ut verisimiliorem amplectitur. Revixit enim Christus haud ita multo ante, quam Angelus descenderet, et Sepulcrum aperiret, et terra contremisceret: quæ omnia cum interea contigerint, dum Sanctæ mulieres venirent ad Sepulcrum, ipsæ autem paulo post solis ortum eo pervenerint, perspicuum est, Christum paulo ante solis ortum, seu illucescente aurora ad vitam rediisse,

22. *Sententia, quæ statuit paulo ante solis ortum Christum rediisse ad vitam, duabus obnoxia difficultatibus. Prima difficultas ab hora, qua venerunt Sanctæ mulieres ad Sepulcrum.* — Binæ huic sententiæ difficultates objici solent: quarum prima est, incompertum nobis esse, qua hora Sanctæ mulieres venerint ad Sepulcrum, ac propterea exploratum nobis esse non posse, qua hora Christus revixerit. Sanctæ vero mulieres ad Sepulcrum qua hora pervenerint, non satis cognitum habemus propter Evangelistarum quemdam veluti dissensum. Eas enim Matthæus tradit ad Sepulcrum pervenisse *vespere Sabbathi;* Marcus *valde mane orto jam Sole;* Lucas *valde diluculo;* et Joannes, *mane cum adhuc tenebræ essent.*

23. *Conciliantur Evangelistæ de hora, qua mulieres venerunt ad monumentum.* — D. Augustinus de Consensu Evangelist. lib. 3. cap. 24. hanc solvit difficultatem. Eamdem enim advertit horam significare eum, qui dicat *valde diluculo*, ac qui dicat *valde mane orto jam sole*, vel *cum adhuc tenebræ essent:* dies enim cum illucescit, quædam adhuc tenebrarum restant quodammodo reliquiæ, quæ sensim majore vi lucis affulgente paulatim discutiuntur. *Die quippe surgente, aliquæ reliquiæ tenebrarum tanto magis extenuantur, quanto magis oritur lux.* Nec ab ejusmodi explicatione illud Matthæi discrepat, *Vespere Sabbathi:* non enim, cum dicit *Vespere*, extremam diei partem significare vult, sed planetam illum, qui paulo ante solem oritur, quique lucifer appellatur, ideoque Auroram Dominicæ, præsertim cum addat, *quæ lucescit in prima Sabbathi;* quæ verba eam significationem, quam voci illi *Vespere* tribuimus, pulchre confirmant. Id optime advertit Baronius ad ann. Christi 34. num. 172. qui ait, nihil sibi videri hac explicatione ad conciliandum Matthæum cum cæteris Evangelistis accommodatius. Sunt alii, qui sane non absurde duo distinguunt tempora; alterum cum Sanctæ mulieres sunt domo egressæ; alterum cum ad Sepulcrum pervenerunt; ac Joannis verba, *cum adhuc tenebræ essent*, ad primum; ea vero Marci, *orto jam sole*, ad secundum tempus esse referenda, cum primi e sole prodeunte radii noctis tenebras dispellere inciperent. Cum igitur Calvariæ locus et hortus, quo Christi Corpus injectum est, extra Hierosolymam sita essent, nonnihil temporis elapsum fuisse oportuit, interea dum mulieres domo egressæ venirent ad Sepulcrum. Eo ubi pervenerunt, lapidem, quo occludebatur monumenti ostium, revolutum viderunt; quod quidem ut indicium facit, solem jam supra Finitorem apparuisse, ita verisimile esse probat, eas extrema noctis parte domo egressas, illucescente primo diluculo, seu albescente Cœlo, nondum tamen omnibus disjectis tenebris, ad Sepulcrum pervenisse.

24. *Altera difficultas ex Christi verbis*, Sicut Jonas, *etc.* — Hac prima sublata difficultate, æque gravem alteram solvere aggredimur. Ait enim Jesus apud Matthæum cap. 12. v. 40. *Sicut fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus.*

Quod si Christus paulo post Feriæ sextæ meridiem est mortuus, et Dominica die Cœlo albescente revixit, profecto in sepulcro tribus diebus, totidemque noctibus jacere non potuit, præsertim cum tres dies illos solidos fuisse oporteat. Marci enim cap. 8. v. 31. habetur, *Et post tres dies resurgere;* et Matthæi cap. 27. v. 63. *Post tres dies resurgam.*

25. *Solvitur difficultas.* Post tres dies *significat* tertio die. — Hanc ut difficultatem enodemus, observandum primo, Christum dixisse tertio die, non vero post tertium diem se suscitatum iri a mortuis. Etenim apud Matthæum cap. 16. v. 22. et Lucam cap. 9. v. 22. habetur : *Oportet Filium hominis multa pati, et tertia die resurgere.* Et Joann. cap. 2. v. 19 : *Solvite Templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.* Quod autem scripserit Marcus, *post tres dies resurgere*, et Matthæus, *post tres dies resurgam*, hæc juxta communem loquendi modum ita accipienda sunt, ut non post diem tertium, sed tertio die Christum ad vitam rediturum intelligamus. Hunc vero loquendi modum usitatum esse ex eo apparet, quod Levitici cap. 12. Deus octavo die circumcidi puerum jubet. Lucas vero scribit cap. 1. v. 21 : *Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer :* atqui Christus Jesus non post octavum diem, sed ipso octavo circumcisus est die : ex quo intelligi potest, verba illa *post tres dies* non aliter accipi solere, quam pro tertio die. Atque hanc eorum esse verborum veram significationem, ex ipsius Matthæi cap. 27. v. 63. colligitur. Eo enim loco Princeps Sacerdotum et Pharisæi, postquam Pilato significarunt, Christum dixisse, *post tres dies* ad vitam se rediturum, *Domine recordati sumus, quia Seductor ille dixit adhuc vivens : Post tres dies resurgam*, non plus a Pilato petendum sibi existimarunt, quam ut ad tertium usque diem Sepulcrum custodiretur : *Jube ergo custodiri Sepulcrum usque in diem tertium.* Ex quo palam fit, vulgari modo loquendi cum quis *post tres dies* diceret, nihil quicquam aliud significare voluisse, quam tertio die.

26. *Qui dici possit Christi Corpus jacuisse tribus noctibus.* — Itaque cum tempus, quo Christus in Sepulchro jacuit, in tres tantummodo compegerimus dies, nec longius producendum esse ostenderimus; reliquum est, ut quæramus, qui tribus diebus et noctibus dici possit Christi corpus in Sepulcro fuisse conditum, cum eo conjectum post Feriæ sextæ meridiem, sub Dominicæ auroram surrexerit. Scribit enim S. Augustinus lib. 4. de Trinitate cap. 6. « Ab hora mortis usque ad diluculum Resurrectionis horæ sunt quadraginta, ut etiam ipsa hora nona communeretur..... A vespere autem sepulturæ usque ad diluculum Resurrectionis triginta sex horæ sunt. »

27. *Ratio reperiendi tres dies et totidem noctes in temporis spatio inter Domini sepulturam et Resurrectionem interjecto.* — Sunt qui, ab hac difficultate se ut expediant, falso existimant, Christum non Dominica die, sed consequenti Feria secunda revixisse : alii putant Christum non sexta, sed quinta Feria mortuum esse, cum Eucharistiæ Sacramentum, ideoque incruentum Sacrificium vespere Feriæ quintæ instituit; in quo, aiunt, quantum attinet ad Consecrationis verba, separatur Anima a Corpore et Sanguine, et utrumque, nimirum Corpus et Sanguis naturali concomitantia subest sub speciebus Sacramentalibus; Christus enim, qui sub iis Speciebus est vivus, Animam simul, Corpus, Sanguinem et Divinitatem in se continet. Sed, missis vanis ejusmodi responsionibus, communem sequuti sententiam dicimus, a Romanis morem illum ad Judæos commeasse, ut dies a media nocte ad mediam noctem alteram numerarent, quod ipsi quoque facimus, quoties jejunamus. Qua dierum inita ratione, si præterea pars pro toto sumatur, tres dies totidemque noctes reperiemus in eo temporis spatio, quod inter sepulturam et Resurrectionem interjicitur. Sepultus est Christus Feria Sexta vel circiter, vel paulo post meridiem; itaque, si per synecdochen pars sumatur pro toto, et quod superfuit temporis Feria Sexta ad occasum solis, quodque consequutum est a solis occasu ad mediam noctem, ejus temporis ratio habeatur, jam diem unum reperiemus. Secundus a media nocte, quæ proxime Sabbathum, ad mediam noctem, quæ Dominicam præcessit, numeratur; qui dies est solidus, et diem noctemque complectitur. Tertius dies computatur a media nocte, quæ præcessit Dominicam, ad ipsius Dominicæ dici auroram; quicquid autem in eo temporis spatio fuit tenebrarum et lucis diem constituit, sumendo partem pro toto, et ejusmodi die nox et dies continentur. Uno verbo inter mortem Christi Domini ejusque Resurrectionem tres revoluti dies et noctes; dies scilicet unus, unaque nox solida Sabbathi, ac bini dies noctesque dimidiatæ Feriæ Sextæ et Dominicæ. Ad hunc modum difficultatem solvit Augustinus lib. 3. de Consens. Evangelistarum cap. 24. et lib. 4. de Trinit. cap. 6. « Ipsum autem triduum non totum et plenum fuisse Scriptura testis est : sed primus dies a parte extrema totus annumeratus est : dies vero tertius a parte prima et ipse totus; medius autem inter eos, id est secundus, dies absolute totus viginti quatuor horis suis, duodecim nocturnis, et duodecim diurnis. » Consentit D. Thomas 3. part. qu. 51. art. 4. ad primum : « Primus dies computatur ab extrema parte sui, qua Christus in Sexta Feria est mortuus et sepultus. Secundus autem dies est integer cum viginti quatuor horis nocturnis, et diurnis. Nox autem sequens pertinet ad tertiam diem. » Vid. Baronium ad. ann. Chr. 34. num. 177. et sequent. Suarez tom. 2. in 3. part. disp. 46. sect. 3. Cornel. a Lapide in cap. 12. Matth. vers. 12. Calmet. vers. 40. et Sylvium in 3. part. quæst. 51. art. 4.

28. *Confirmatur superior ratio numerandi dies et noctes ex loco libri Esther.* — In libro Esther cap. 4. v. 16. hæc habentur : *Vade, et congrega omnes Judæos, quos in Susan reperieris, et orate pro me. Non comedatis, et non bibatis tribus diebus, et tribus noctibus, et ego cum ancillis meis similiter jejunabo, et tunc ingrediar ad Regem, contra legem faciens non vocata, tradensque me morti et periculo.* Calmetus loco paulo

ante cit. notat, tribus illis diebus et noctibus, quas liber Esther commemorat, non plus quam solidum diem duasque noctes contineri; eoque utitur exemplo ad confirmandam eam explicationem de tribus diebus tribusque noctibus, quibus Christus jacuit in sepulcro. Et ad cap. 4. Esther vers. 16. considerat, haud verisimile esse Populum universum tribus diebus noctibusque solidis ab omni cibo et potu abstinuisse, cum perpauci sane sint, qui famem sitimque tamdiu tolerare possint; et conjicit spatio illo nonnisi solidum diem binasque noctes comprehendi. Et sane non expectavit Esther, dum tertius dies solidus laberetur, sed eodem illo die Assuerum convenit, ut apparet cap. 5. v. 1 : *Die autem tertio induta est Esther regalibus vestimentis, et stetit in atrio domus Regis.*

29. *Partitionis duabus partibus absolutis, ad tres reliquas transitio, Judæi sepulcro apponi curant milites.* — Jam vero de adjunctis Resurrectionem concomitantibus, de Christi corpore ad vitam suscitato, de iis, qui cum eo revixerunt, deque Christi apparitionibus disserendum.

30. Judæi, ut alibi docuimus, operam dederunt, ut milites sepulcro apponerentur, veriti ne Discipuli corpus surriperent, atque in vulgus rumorem dissiparent, Christum rediisse ad vitam; quod cum a Pilato impetrassent, sepulcrum obsignarunt, et ad illud milites custodiendum ibi reliquerunt, ut tradit Matthæus cap. 27. Et Nicephorus lib. 1. Histor. cap. 32. rem omnem ita describit : « Primum sigillum Sepulcro est impressum, quod et intactum permansit; et custodia militaris illa, et genere alienigena, quæ in propinquo sigillum observabat. Præterea ingens ille lapis ad os sepulcri appositus. »

31. *Mos condiendorum cadaverum ab Ægyptiis traductus ad Judæos. Nomina Sanctarum mulierum. Inter eas non videtur fuisse B. Maria.* — Mos ille cadaverum aromatibus condiendorum ab Ægyptiis ad Judæos traductus : ad eamque rem quadraginta dies consumi consuevisse, constat ex iis, quæ de sepultura Jacob traduntur Geneseos cap. 50. v. 2. *Præcepit* (Joseph) *servis suis medicis, ut aromatibus condirent Patrem; quibus jussa explentibus, transierunt quadraginta dies: iste quippe mos erat cadaverum conditorum.* Atque inde factum est, ut Sanctæ mulieres, etsi Christo mortuo jam adhibita erant aromata, expleto Sabbatho, nimirum post occasum solis, aliis coemptis aromatibus ad cadaveris condituram subinde instaurandam, ad sepulcrum sese contulerint. Eas Matthæus cap. 28. mulieres suo quamque nomine appellat, Mariam Magdalenam, et Mariam Jacobi et Josephi matrem, quibus Marcus cap. 16. Salome, et Lucas cap. 24. Joannem comites addunt, cæterasque mulieres, quæ Christum a Galilæa sequutæ sunt redeuntem. S. Gregorius Nyssenus inter has mulieres B. Mariam quoque recenset Orat. 2. de Resurrectione; et cum eo consentit Sedulius.

. . . . *hoc luminis ortu*
Virgo Parens, aliæque simul cum munere matres
Messis aromaticæ noctu venere gementes
Ad tumulum

Sed huic sententiæ negat se posse subscribere Maldonatus in cap. 28. Matthæi ad illa verba *ad tumulum.* Nihil enim de hoc B. Mariæ adventu tradunt Evangelistæ, quem profecto non siluissent; cumque Magdalenam commemorent, certe B. Mariam, si ad Sepulcrum venisset, priore loco nominassent; quemadmodum Joannes, qui inter mulieres, quæ Cruci proximæ erant, primam ponit B. Virginem, deinde Mariam Cleophæ, tertio loco Magdalenam.

32. *Terra in Resurrectione contremuit. De Angelo de Cœlo delapso quid tradiderint Evangelistæ.* — Narrant Evangelistæ, tremuisse terram, Angelumque veste indutum candida, ac veluti fulgur coruscantem Cœlo delapsum lapidem ab ostio monumenti revolutum amovisse : qui mulieribus Christum revixisse nunciaverit jusseritque eas locum inspicere, quo Christus conditus fuisset, iisque mandaverit, ut de omni ea re monerent Discipulos, quibus etiam prædicerent, ab iis visum iri in Galilæa; eas denique mulieres sepulcro inter metum et lætitiam egressas Discipulos convenisse. Hæc tradit Matthæus cap. 28. Eamdem rem ita narrat Marcus cap. 16. Mulieres, ut lapidem, quo occlusum erat sepulcrum, revolutum viderunt, eo ingressas, Juvenem stola candida indutum, sedentem ad dexteram vidisse; eas cohortatum ne quidquam metuerent; Christum jam ad vitam rediisse; locum inspicerent, ubi corpus Christi jacuisset; iis mandasse, ut ea de re Discipulos, præsertim vero Petrum, certiores facerent; eas autem sepulcro egressas, pavore tactas, nulli eam rem renunciasse. Lucas cap. 24. revolutum lapidem, et mulieres in sepulcrum ingressas item commemorat; sed duos refert viros veste indutos lucida nunciasse mulieribus, suscitatum a mortuis, ut ipse prædixerat; idque mulieres monumento egressas undecim Apostolis cæterisque omnibus retulisse. Denique Joannes cap. 20. testatur, Mariam Magdalenam, ubi primum revolutum vidit lapidem, ad Petrum et Joannem convolasse, quibus nunciavit, corpus Christi Domini fuisse sublatum, nec quo fuisset allatum, comperti quicquam habere. Pergit eodem loco Joannes narrare, se Petrum antevertisse ad Sepulcrum : eo tamen non introisse, sed fascias vidisse, quibus Christi corpus fuerat alligatum : Petrum vero ingressum in Sepulcrum easdem vidisse fascias, et Sudarium, quo Christi facies tegebatur, a fasciis semotum deprehendisse; ipsum quoque postea in monumentum introisse, cum interea Maria Magdalena extra Sepulcrum lacrymaretur; eam deinde introspexisse in Sepulcrum, binosque vidisse Angelos vestimentis albis indutos, quorum alter sederet ubi caput Christi, alter ubi locati fuerant pedes; ab iis autem quamobrem fleret interrogatam, respondisse, quod nesciret, quo corpus Domini sui esset avectum; cumque demum se retrorsum convertisset, sub forma custodis horti Christum vidisse, quem postea agnoverit; atque omnia hæc Discipulis renunciasse.

33. *Ratio ex Patribus, quamobrem Angelus aperuerit Sepulcrum. Discrepantes Evangelistæ conciliantur.*

— Antequam piæ feminæ ad Sepulcrum pervenirent, terra contremuit; idque contigit eo temporis momento, cum Angelus e Cœlo descendit. Qui Cœlo delapsus est Angelus, revoluto lapide, monumentum aperuit, vel ut reviviscenti Christo Domino, quod quidam ex Patribus docuerunt, pateret exitus e Sepulcro; non sane quod Christo id opus esset, sed ut honor illi haberetur; vel potius ut sanctis mulieribus facultas esset introspiciendi in Sepulcrum, et cognoscendi, Christum esse a mortuis suscitatum; quod congruit communi doctrinæ cæterorum Patrum, qui Christum docent, quemadmodum ex utero Matris prodiit, ita e Sepulcro egressum, quin sigillum abruperit. Quin etiam Evangelico Matthæi et Marci innititur textui. Nam S. Matthæus cap. 28. vers. 2. ait: *Ecce terræmotus factus est magnus; Angelus enim Domini descendit de Cœlo, et accedens revolvit lapidem.* Marcus vero sermones narrans quos inter se mulieres conferebant, scribit: *Et dicebant ad invicem: Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti? et respicientes viderunt revolutum lapidem.* Ex quibus patet, Christum jam resurrexisse, antequam Angelus revolveret lapidem: aliter enim S. Matthæus terræmotum non cum Angeli descensu, sed cum Christi Resurrectione conjunxisset; neque Marcus veluti opportunum describeret Angeli adventum, qui, revoluto lapide, mulieribus in Sepulcrum ingredi optantibus, incertisque quo pacto sustollerent lapidem, difficultatem illam ademit; ut advertit Maldonatus in cap. 28. v. cit. Matthæi ad illa verba, *Angelus enim Domini descendit de Cœlo.* Ex iis, quæ jam attulimus, Matthæus et Marcus unum tantummodo Angelum commemorant; Lucas vero de duobus Angelis mentionem facit; itidemque Joannes, cum narrat Christum Magdalenæ paulo post se præsentem exhibuisse. Angelus, qui e Cœlo descendit lapidemque revolvit, super ipsum lapidem assedit; atque hic est ille Angelus, quo viso milites quasi mortui conciderunt, et de quo loquitur Matthæus. Mulieres in Sepulcrum ingressæ duos viderunt Angelos, ut habetur apud Lucam et Joannem. Nam de Angelo altero nihil Matthæus et Marcus commemorant; hi enim Evangelistæ de illo potissimum Angelo sibi scribendum existimarunt, cujus in hac re primæ quodammodo partes fuerunt, quique cum Sanctis mulieribus sermonem habuit. Lucas autem duos Angelos adfuisse ait, ratus eorum numerum sibi non prætercundum; nec tamen pugnat cum Matthæo et Marco, cum scribit utrumque Angelum esse loquutum. *Dixerunt ergo ad illas: Quid quæritis viventem cum mortuis?* In eo enim, qui passim in Sacris Paginis occurrit, loquendi modum sequutus est, ut duobus tribuatur Angelis, quod ab eorum altero utriusque nomine factum dictumve sit. Neque itidem a Matthæo et Marco Joannes discrepat, cum aliam apparitionem narret Magdalenæ factam, postquam Angeli jam Sanctis mulieribus apparuerant. Vid. Calmet. in cap. 28. Matth. vers. 2. et in cap. 16. Marc. v. 8. qui notat locum illum Marci, *Nemini quidquam dixerunt*, Lucæ non adversari, qui scribit cap. 24. v. 9. *Nunciaverunt hæc omnia illis undecim, et cæteris omnibus.* Marcus enim id intelligit, Sanctas mulieres, dum a monumento redirent, nihil cuiquam dixisse; omnia autem, quæ contigerant, renunciasse, ubi ad locum pervenerunt, in quo unu erant Apostoli mœrore et lacrymis pene consumpti.

34. *Rursus conciliantur Evangelistæ in eo, quod tradunt de Maria Magdalena.* — Sed multo videatur major inter Matthæum et Joannem discrepantia. Narrat enim Matthæus cap. 28. v. 5. Mariam Magdalenam aliasque Sanctas mulieres venisse ad Sepulcrum, ac revolutum lapidem reperisse; Angelum autem dixisse ad eas: *Nolite timere: scio enim, quod Jesum quæritis. Non est hic: surrexit enim, sicut dixit.* At Joannes cap. 20. v. 2. Mariam Magdalenam, ubi vidit revolutum lapidem, scribit illico ad Petrum convolasse, eique dixisse: *Tulerunt Dominum de monumento, et nescimus ubi posuerunt eum;* quod quidem non dixisset, si vidisset Angelum, eumque loqui audisset. Verum probe animadvertendum est, Mariam Magdalenam cæterasque pias mulieres, cum ad sepulcrum pervenerunt, eo ingressas vidisse neminem; nondum enim iis, qui lapidi assidebat Angelus, se conspicuum præbuerat. At Maria Magdalena, ubi sepulcrum reclusum, nec quidquam vidit aliud, quam sudarium et fascias, celerrime ad Petrum et Joannem se contulit, eisque dixit: *Tulerunt Dominum de monumento, et nescimus ubi posuerunt eum.* Nam nec Angelum viderat, nec loquentem audierat. Itaque venerunt ad monumentum Petrus et Joannes, qui cum nihil præter sudarium vidissent et fascias, domum redierunt, relictis in sepulcro mulieribus. Sed Maria Magdalena, quæ Christi corpus vehementer cuperet invenire, hortum, ubi erat sepulcrum, explorando cæpit perambulare; cum interea reliquæ mulieres monumento exeuntes duos viderunt Angelos, a quibus revixisse Christum monitæ sunt, nfandatumque acceperunt, ut ea Discipulis renunciarent. Denique Maria Magdalena, postquam diu multumque hortum frustra pervestigasset, rediit ad monumentum, unde jam reliquæ erant egressæ mulieres; et duos Angelos, quos homines esse existimavit, atque ipsum Christum Dominum vidit sub olitoris forma. Quibus omnibus in hanc seriem dispositis, sublata videtur omnis inter Matthæum et Joannem discrepantia: aberat enim Maria Magdalena, cum reliquæ mulieres duos Angelos viderunt, atque idcireo vere Petro et Joanni potuit dicere, Christi Corpus sublatum e sepulcro, neque se scire, quo asportatum fuisset. Quæ omnia huc attulimus ex Analysi Evangeliorum Gallice conscripta, et ex Gravesono de Myst. et Annis Christi pag. 598.

35. *De qualitate Corporis Christi resurgentis. Verum fuit, integrum et gloriosum.* — Divus Thomas 3. part. qu. 54. agit de qualitate Corporis Christi ad vitam redeuntis, ostenditque art. 1. non phantasticum illi fuisse corpus, sed verum et solidum; nec, si aliter fuisset, vere dici posse Christum revixisse. Ut enim quispiam dici possit ad vitam rediisse, necessarium omnino est, eamdem cum eodem corpore animam

conjungi. Et quamvis Christus Dominus suscitatus a mortuis ab oculis eorum, qui se aspicerent, interdum quodammodo evanesceret, id tamen non probat, mane et phantasticum Christi Corpus post Resurrectionem fuisse, sed glorificatum, cujus ea vis et facultas est, ut, cui et quando sibi libuerit, se vel conspicuum præbeat, vel ab aspectu surripiat.

36. *Corpus Christi fuit integrum. Ratio cur voluerit Christus, ut in suo Corpore remanerent cicatrices.* — Cum eadem congruit doctrina, quod Angelicus Doctor art. 2. docet, integrum fuisse corpus Christi a mortuis suscitati; proindeque et carnem, et ossa, et sanguinem habuisse. Idem art. 3. ait fuisse gloriosum; ejus enim Resurrectio fuit resurrectionis nostræ tum exemplar, tum etiam causa; gloriosa porro Sanctorum erunt corpora, ubi ad vitam revocata fuerint. Idem art. 4. ostendit, vulnerum cicatrices in Christi Corpore remansisse, cum Thomæ incredulo dixerit: *Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis.* Decuisse autem docet, ut Christus corpus cum cicatricibus tum ad sui gloriam assumeret, tum ad Resurrectionis fidem in Apostolorum animis constabiliendam, tum etiam ut Patri, dum interpellat pro nobis, semper ostendat, quo mortis genere peccata nostra expiaverit. Joann. cap. 20. vers. 26.

37. *Guttæ aliquot Sanguinis Christi Mantuæ asservantur. Id non repugnat integritati Corporis Christi reviviscentis.* — Atque, quod ad institutam nostrum attinet, id satis esse videtur, quod ex D. Thoma jam allatum est. Nec tamen dissimulare volumus aliquibus in locis, Mantuæ præsertim, guttas aliquot Sanguinis asservari, quæ e Christi latere manarunt. Quod quidem cum eo pugnare videtur, quod supra docuimus, Christum ad vitam redeuntem idem Corpus, eumdemque Sanguinem assumpsisse. Totam hanc rem in opere de Canonizat. SS. pertractavimus, ubi gravissimorum Theologorum auctoritate ducti fieri potuisse affirmavimus, ut pretiosi Sanguinis Christi guttæ aliquot humi remanserint, quibus nihil esset opus ad illius corporis integritatem; neque idcirco necessarium fuisse, ut in Resurrectione ipsius corpori redderentur. Etsi enim illis corporis partibus semper Divinum Verbum hypostatice unitum fuerit, quæ ad integritatem Corporis Christi pertinebant, non tamen iis partibus semper conjunctum fuit, quæ non erant ad integritatem corporis necessariæ, nec erant in Resurrectione corporis restituendæ.

38. *Qui cum Christo redierint ad vitam, incertum. Sepulcra quidem in Christi morte aperta; mortui vero in ejus resurrectione revixerunt.* — Jam vero de iis, qui cum Christo ad vitam rediere, nihil est nobis compertum, quam quod tradit Matthæus cap. 27. v. 52. *Monumenta* (in morte Christi) *aperta sunt, et multa corpora Sanctorum, qui dormierant, surrexerunt, et exeuntes de monumentis post resurrectionem ejus, venerunt in sanctam Civitatem, et apparuerunt multis.* Reclusa tum sepulcra, sed nondum mortuos revixisse supra docuimus: quod ex verbis Matthæi pulchre confirmatur, quibus diserte distinguitur inter reclusa sepulcra et mortuorum resurrectionem; ut aperta monumenta ad mortis tempus, mortui vero ad vitam redeuntes, ad tempus referantur *Post Resurrectionem ejus.*

39. *Duplex quæstio proponitur.* — Duplex de his mortuis, qui tum revixerunt, quæstio proponi solet; quarum altera est, quinam illi fuerint, qui ad vitam redierint; altera, utrum qui revixerunt, rursus mortem obierint, an vero cum Christo in Cœlum cum suo ipsorum etiam Corpore ascenderint.

40. *Quinam fuerint qui revixerunt cum Christo. Exponitur sententia quorumdam.* — Quidam eos existimant revixisse, qui cum multo antea essent mortui, omnium diutissime in sinu Abrahæ fuerant detenti; eam propterea sortem contigisse Adam, Abel, Mathusalem, Lamech, Noe, Sem, Abrahæ, Jacobo, Josepho, Moysi, Josue, Davidi aliisque veteribus multis. Verum cum non toto terrarum orbe, sed Hierosolymis aliisque circumjacentibus locis reclusa fuerint monumenta, ut supra innuimus; cumque non alii, quam quorum sepulcra fuerunt aperta, revixerint, neque verisimile sit, antediluvianos Patres, quique ante Abraham vixerint, omnes esse in Palæstina mortuos et sepultos, haud ita facile idcirco eam sententiam quisquam tueri possit.

41. *Duæ aliæ ea de re sententiæ.* — Quamobrem alii eo decurrunt, ut dicant, eos ad vitam rediisse, qui Judæis, qui tum viverent, noti essent; ac propterea Zachariam Joannis Baptistæ patrem, senem Simeonem, ipsum Baptistam Præcursorem Domini, bonumque Latronem revixisse. Quibusdam vero verisimile videtur, eos ad vitam rediisse, qui in suis quisque Prophetiis Nativitatem Christi, vitam, mortem et reditum ad vitam prædixerant; atque ideo Moysem, Davidem, Samuelem, Isaiam, Hieremiam, Ezechielem, Melchisedechum, qui Sacerdotii Christi imaginem gessit, et Danielem, qui tam accurate tempus, quo Christus venturus erat, prophetavit, Job, Jonam, tresque Pueros, qui e fornace Babylonica incolumes erepti Resurrectionis Christi fuerunt quodammodo typi, omnes a mortuis esse suscitatos.

42. *Nihil certi statui ea de re potest, de qua sacer textus nihil indicat; an vero qui revixerunt, denuo mortem obierint, alii negant, alii affirmant; quæ ultima sententia confirmatur.* — Verum Sacer textus cum nihil nobis significet, quam quod *multa corpora Sanctorum, qui dormierant, surrexerunt*, quivis facile perspiciat, nihil ea de re tuto affirmari posse. Quod ad alteram quæstionem spectat, Patres itidem inter se dissentiunt. Quidam enim affirmant, eos, qui revixerunt, ita rediisse ad vitam, ut morti non amplius fuerint obnoxii; iis enim gravius futurum fuisset mortem rursus oppetere, quam non reviviscere. Alii vero docent, rursus mortem obiisse, ut contigit Lazaro. Petrus enim Act. cap. 2. monet, non posse, nec debere in illo Psalmi 15. v. 10. loco Davidem intelligi: *Nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem*, eamque afferre rationem: *Quoniam defunctus est, et*

sepultus est, et sepulcrum ejus est apud nos usque in hodiernum diem : ejusmodi autem rationi nihil roboris fuisset, nisi corpus David etiam tum jaceret in sepulcro, facile enim cuilibet fuisset respondere, Psalmum de Davide intelligendum, qui cum suo quoque corpore in Cœlum evolasset Huc accedit, quod Job, qui inter eos, qui non amplius morituri revixerunt, ponitur, de se ipso dicit cap. 19. vers. 25 : *Scio, quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum ;* et D. Paulus ad Hebræos cap. 11. de Sanctis veteris Testamenti ait, generatim eos ad absolutam nondum pervenisse felicitatem, quæ in glorificatione consistit animæ et corporis, eamque nonnisi cum universæ Ecclesiæ corpore adepturos. *Hi omnes testimonio fidei probati non acceperunt repromissionem, Deo pro nobis melius aliquid providente ; ut non sine nobis consummarentur.* Quod autem objicitur, iis longe minus grave fuisse futurum non redire ad vitam, quam reviviscere, rursusque mortem subire, id quidem minimi est momenti ; nihil enim justis gratius est et acceptius, quam divinam sequi voluntatem.

43. *In eum propensior videtur D. Thomas. Maldonati sententia non probatur.* — Atque postremam hanc opinionem plurimum probabilitatis habere existimat D. Thomas 3. part. qu. 53. art. 3. ad secundum. Eamdem eruditissime tuetur Calmetus in Dissertatione *de Resurrectione Sanctorum Patrum, quo tempore Christus rediit ad vitam.* Tillemontius in Not. 36. ad Vitam Jesu Chr. hanc pertractat quæstionem, et eidem videtur favere sententiæ, quam tamen oppugnat Cornelius a Lapide, et præsertim Maldonatus, qui ex eo, quod narrat Matthæus, eos, qui revixerunt, sese multis conspiciendos exhibuisse, ac propterea non ab omnibus visos esse, infert, non eodem modo, quo Lazarus, suscitatos fuisse e tumulis, sed ad vitam cum corpore glorioso rediisse, nihilque esse cur dicamus, eos revixisse rursus morituros ; sed una cum Christo simul cum corpore in cœlum ascendisse. Hujusmodi Maldonati ratio haud sane videtur absurda, non tamen, quod vult, evincit : nihil enim aliud conficit, quam eorum corpora præcipuo quodam Dei beneficio quibusdam corporum glorificatorum dotibus prædita fuisse, inter quas illa etiam est recensenda, ut non omnibus essent conspicua. Verum non probat, eam fuisse in illis corporibus qualitatem ad permanentis habitus modum ; quin etiam nihil prohibet, quominus dicamus, fuisse per modum quemdam transeuntem, qui mortem alteram non excluderet. Et sane Moyses, qui, ut fusius alibi docebimus, Christi Transfigurationi interfuit, suscitatus ad vitam aliquantisper vixit, nec omnibus tamen se conspicuum præbuit : cujus nihilominus ab eo tempore corpus gloriosum fuisse, nec postea rediisse ad sepulcrum, nemo profecto dixerit.

44. *De Christi apparitione in die Resurrectionis. An primæ omnium B. Virgini apparuerit? Negat Estius.* — Reliquum est, ut de Christi apparitionibus in die Resurrectionis, cæteris alio rejectis, disseramus. Ex numerantur quinque : Primo sese videndum objecit mulieribus ad sepulcrum ; secundo iisdem cum a sepulcro reverterentur ; tertio B. Petro ; quarto duobus Discipulis Emmauntem proficiscentibus : denique multis Hierosolymæ se conspicuum exhibuit, cum inde Thomas abesset : propterea autem tam sæpe hoc die sese videndum præbuit, quod Fideles *per plura indicia erant admonendi, ut a principio Fidem resurrectionis reciperent*, ut ait D. Thomas 3. part qu. 55. art. 3. ad tertium. De his omnibus apparitionibus extant in Evangeliis disertissima testimonia ; verum B. Virgini apparuisse neque tradunt Evangelistæ, nec cuiquam prius apparuisse docent, quam Mariæ Magdalenæ : atque id est, quamobrem Estius in cap. 16. Marci vehementer iis adversetur, qui decuisse putant, ut nulli prius, quam Matri appareret, quamquam id nusquam tradat Scriptura ; ac de ejusmodi argumentis verba faciens, quæ ab eo, quod deceat, ducta parum roboris habent : « Quale est », inquit « ex quibusdam rationibus congruentiæ velle probare, Christum a morte redivivum primo suæ Matri apparuisse, cum Scriptura tam clare dicat, eum apparuisse primo Mariæ Magdalenæ, nec unquam alibi diversum insinuet? » Nec abest solida ratio, cur Matri primum non apparuerit : pulchre enim noverat in Resurrectionis Fide minime eam nutare. Quamobrem Ep. 50. scribit Petrus Blesensis : « Christus exsurgens a mortuis non suæ Matri Virgini benedictæ, sed Mariæ peccatrici, de qua septem ejecerat Dæmonia, prius dignatus est apparere, ut puto. »

45. *Affirmat Rupertus Abbas. Baronius ex vetusta traditione itidem affirmat, cui subscribit Auctor, adstipulantibus etiam S. Theresiæ revelationibus.* — Contra Rupertus Abbas lib. 7. de Divinis Officiis cap. 25 existimat, primum omnium Sanctissimæ Matri sua Christum apparuisse. Cur autem id Scriptura non tradiderit, causa esse potuit, quod Evangelistæ tantum narrare voluerint Christum sese præbuisse conspiciendum iis quos vel Resurrectionis suæ testes elegerat, vel de Resurrectione noverat dubitasse, quorum in numero B. Virgo profecto minime poni potest. Quod autem Beatissimæ Matri suæ Scriptura non referat primum omnium Christum apparuisse, qui inde velit arguere id omnino non esse factum, illum etiam arguere oportebit, toto quadraginta dierum spatio, quod inter Resurrectionem et Ascensionem intercessit, nunquam divinum Filium Matri apparuisse, quod apparuisse Scriptura non tradat. Id vero non sane videtur admitti posse. Quamobrem Baronio subscribimus, qui ad ann. Christ. 34. §. 183 : *Traditio*, inquit, *per manus Majorum, ac per subsequentia secula ad posteros dilapsa testatur, eumdem Dominum nostrum apparuisse primum omnium Sanctissimæ Genitrici Mariæ ; quod nemo pius, puto, negabit.* Nec prætermittendum est, Sanctam Theresiam in additione ad suam vitam scripsisse, sibi Christum Dominum significasse, post Resurrectionem suam Sanctissimæ Matri, ut eam consolaretur, apparuisse. « Die quadam, cum Sacram Eucharistiam sumpsissem, etc., mihi dixit Dominus,

se, simul ac revixit, Matrem suam Dominam nostram convenisse, idque factum oportuit; ea enim ex illo dolore, quo ejus animus fuerat confessus, haud ita cito ad se redierat, ut illo gauderet gaudio; seque, quam diu opus fuerat, cum illa multum temporis extraxisse. » Casaubonus Exercit. 16. scribit, apud Latinos et Græcos plura esse de Christi apparitionibus accurate disputata; verum quod Christus Jesus B. Mariæ apparuerit, nihil ea de re scriptum reperiri; quamobrem eam apparitionem omnino negat; declarat tamen Jansenii probari sibi sententiam, qui scripsit, idcirco Jesum B. Matri non apparuisse, quod in ea Fides altissimis esset defixa radicibus; apparuisse Joanni, sed non statim, *quia credidit;* deinde apparuisse Petro, qui minus luculenter crederet, sed miraretur: rejecta veluti nullius roboris ratione illa, quam ex convenientia ducit Maldonatus, cum ait: « Primum Matri suæ apparuisse Christum, non quod Evangelistæ factum dicant, sed quia fieri decuerit credendum esse. » Eadem, quæ scribit Casaubonus, iterat Andreas Rivetus Scriptor heterodoxus in Apologia pro Sanctissima Virgine lib. 1. cap. 20. in fine. Sed hæc nihil impediunt, quin nostram piam retineamus sententiam, quæ non convenientiæ modo innititur, sed etiam Traditioni, juxta ea quæ scripsit Baronius, cujus verba paulo ante attulimus. In Operibus S. Ireuæi, quæ collegit Renatus Massuetus Congregationis S. Mauri Monachus, adjectæ sunt ad calcem adnotationes quædam Fevardentii, qui in cap. 31. lib. 5. observat, non negari ab Irenæo Christum B. Mariæ apparuisse, *cum id ex veterum traditione sequentium seculorum Patribus persuasum fuerit;* et S. Ambrosii locum affert lib. 3. de Virginibus: *Vidit Maria* (Virgo) *Resurrectionem Domini, et prima vidit, et credidit;* affert Poetam Christianum Sedulium:

> ..... *Hujus se visibus astans*
> *Luce palam Dominus prius obtulit, etc.;*

et præter Rupertum, quem ipsi supra citavimus, affert etiam Anselmum et Bonaventuram.

46. *Apparitiones quinque.* — Diximus, eas, quas commemoravimus, apparitiones ab Evangelistis referri. Ac de Christo, qui mulieribus apparuit, ita Matthæus cap. 28. v. 9: *Et ecce Jesus occurrit illis dicens: Avete. Illæ autem accesserunt, et tenuerunt pedes ejus, et adoraverunt eum.* Mariæ Magdalenæ apparuisse tradit Marcus cap. 16. vers. 9: *Prima Sabbathi apparuit primo Mariæ Magdalenæ;* et fusius Joannes cap. 20. Atque hæ duæ sunt apparitiones, quibus Dominus in die Resurrectionis se mulieribus videndum præbuit. Sequitur tertia, cum apparuit Petro, quam commemorat Lucas cap. 24. v. 34. atque eam duo testificantur Discipuli, quibus, ut mox dicemus, Emmauntem proficiscentibus Christus apparuit: *Dicentes, quod surrexit Dominus vere, et apparuit Simoni* De ea etiam loquitur D. Paulus 1. ad Corinth. cap. 15. v. 4. et 5: *Christus resurrexit tertia die secundum Scripturas, et apparuit Cephæ.* Quartam afferunt Marcus cap. 16. v. 12: *Post hæc autem duobus ex his ambulantibus ostensus est in alia effigie euntibus in Villam:* et Lucas, cap. 24. qui fuse narrat, cum duo Discipuli Hierosolyma se conferrent Emmauntem, ac inter se loquerentur, accessisse ad eos Jesum, et quid fabularentur interrogasse; cui cum Cleophas alter eorum respondisset, sermonem habere se de Christo Nazareno, de ejus vita, rebus gestis, morte et Resurrectione, explicasse iis Dominum oracula Scripturarum, initio sumpto a Moyse et Prophetis; eum perhumaniter invitatum cum iis ad mensam accubuisse: *Tunc* (ait Lucas) *accepit panem, et benedixit ac fregit, et porrigebat illis:* atque hic eum Discipuli agnoverunt: *Et aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum, et ipse evanuit ex oculis eorum.* Quintam denique apparitionem narrat Lucas eod. cap. 24. et Joannes cap. 20. Nam cum duo illi Discipuli, qui Emmauntem se contulerant, noctu rediissent, ingressi in eum locum, quo propter metum Judæorum cæteri Discipuli in unum convenerant, dum quod sibi contigerat, renunciarent, etsi ostium clausum erat, stetit Jesus in medio eorum, et dixit: *Pax vobis. Ego sum: Nolite timere.* Atque ut magis magisque Resurrectionis suæ veritatem confirmaret, non modo iis suas manus et pedes ostendit, ac præbuit contrectandos, verum etiam cum iis cibum voluit sumere. *Ad exhibendam fidei veritatem in Corpore, dignatus est etiam non necessitate, sed potestate cibum sumere;* verba sunt D. Augustini sermo 142. alias 147. num. 12. de Tempore. Postquam vero dixit, *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos,* suum in eos spiritum inhalavit. *Hæc cum dixisset, insufflavit, et dixit eis: Accipite Spiritum Sanctum: quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt;* quibus verbis significatur collata potestas remittendi retinendique peccata in Pœnitentiæ Sacramento juxta Tridentinam Synodum can. 3. cap. 14. de Sanctissimo Pœnitentiæ Sacramento.

47. *An Christus ad mensam, ad quam accubuit cum duobus Discipulis Emmauntem proficiscentibus, panem consecraverit. Eorum, qui id affirmant, rationes.* — Quærunt Sacrarum Scripturarum Interpretes, cum Christus Jesus *accepit panem, et benedixit, et fregit,* deditque duobus Discipulis, an panem consecraverit, ita ut, quemadmodum in Consecratione Eucharistiæ, facta fuerit transsubstantiatio. Sunt qui id affirment; tum quia verba, quibus in eo loco Lucas utitur, eadem sunt cum iis, quæ Matthæus, Marcus, et Lucas ipse adhibent, cum de institutione Eucharistiæ scribunt historiam: tum quia non initio, sed in fine Cœnæ panem Christus benedixit et fregit: quod argumento est, eam non fuisse benedictionem, quæ fieri solet in principio mensæ, sed in fine, ideoque ad Sacram Eucharistiam esse referendam: tum quia demum Christum agnoverunt Discipuli *in fractione panis,* ut ait Lucas. Vide a Lapide in cap. 24. Lucæ v. 30. ubi illud etiam monet, hinc argumentum confici, Eucharistiam sub una tantum specie distribui posse, adversus eorum errorem, qui sub utraque specie contendunt ex

Dei præcepto distribuendam. Vide Maldonatum in cap. 24. Lucæ num. 30.

48. *Negant Estius, Jansenius, et Calmetus. Bellarminus et Natalis Alexander nihil certi statuunt.* — Estius vero in idem cap. 24. Lucæ vers. 30. et Cornelius Jansenius in Commentar. ad Concordiam Evangelicam cap. 146. existimant, Christum benedictione illa panem non consecrasse. Cum enim duo illi Discipuli in institutione Eucharistiæ non adfuerint ultimæ Cœnæ, haud ita facile quis credat, præbuisse Jesum Eucharistiam iis, qui de Sacrosancto Mysterio illo nihil noverant. Illud tamen Jansenius animadvertit, quod, cum omnes res a Christo gestæ mysticum quiddam contineant, ea re, de qua loquimur, Eucharistiæ distributio nobis sub una tantum Specie significatur. Jansenio suffragatur Calmetus in cap. 24. Lucæ cap. 30. ubi ait, fractione quidem panis juxta Sacrarum Scripturarum idiotismum nihil aliud exprimi, quam distributionem Eucharistiæ; atque inde multos ex Patribus existimasse, Christum Dominum duobus præbuisse Discipulis Eucharistiam, sed multos tamen Interpretes magni nominis ab hac sententia dissentire; quamobrem putat, utramque ita conciliari posse opinionem, si eam, de qua nunc loquimur, Cœnam, et fractionem panis Sanctissimæ Eucharistiæ fuisse figuram dicamus. Lamy Concord. Evangel. lib. 5. cap. 42. Estii sententiæ subscribens ait, vocem *benedixit* idem valere, quod *gratias egit*, sive recitavit preces: sic Hebræos loqui, quorum in Ritualibus libris *preces* appellantur benedictiones: Judæorum fuisse morem, ut in conviviis qui esset præcipuæ auctoritatis, Deo gratias ageret, et frangeret panem. Utramque opinionem tanquam a Catholica Fide minime abhorrentem refert Bellarminus lib. 4. de Sacram. Euch. cap. 24. ac utrique suam esse sinit auctoritatem; et Natalis Alexander in Appendice t. Ep. 34. ad Theolog. Dogmaticam et Moralem ait, non liquere, utrum Christus Dominus panem, quem Discipulis Emmauntem proficiscentibus dedit, consecrarit. Innocentius III. Papa lib. 6. Mysteriorum Missæ cap. 9. docens quamobrem Romanus Pontifex in Missa solemni super Altare panem consecret et frangat, quem deinde stans in Solio manducet, ait: « Romanus autem Pontifex ideo non communicat ubi frangit, sed ad Altare frangit, et ad Sedem communicat, quia Christus in Emmaus coram duobus Discipulis fregit, et in Hierusalem coram decem Discipulis manducavit. In Emmaus fregisse legitur, sed manducasse non legitur: in Hierusalem non legitur fregisse, sed legitur comedisse; » quæ ultima verba ad eam apparitionem referuntur, de qua paulo ante verba fecimus, et de qua Lucas cap. 24. v. 41. *Habetis hic aliquid, quod manducetur? at illi obtulerunt ei partem piscis assi, et favum mellis. Et cum manducasset coram eis, sumens reliquias dedit eis.* Joannes Baptista Casalius de Veter. Sacris Christianorum Ritibus cap. 81. §. *Quoniam*, scribit de illo ritu, quo in Missa solemni Romanus utitur Pontifex, ut super Altare consecret, et in Solio Eucharistiam suscipiat, nec sequitur Innocentii III. sententiam; sed ait, uti Christus in Cœna incruentum, in Cruce vero cruentum obtulit Sacrificium, ita Papam ad Altare consecrando incruentum Sacrificium, in Solio Eucharistiam suscipiendo cruentum significare.

49. *An in postrema apparitione, de qua supra, adfuerit Thomas. Conciliatur Lucas cum Joanne.* — De postrema tandem apparitione Lucas videtur innuere, Thomam quoque adfuisse cum aliis Apostolis cap. 24, v. 33. *et invenerunt congregatos undecim*, cujus numeri ratio certe non constat, absente Thoma: Matthias enim multo post inter Apostolos in locum Judæ est cooptatus. Contra Joannes cap. 20. v. 24. huic apparitioni diserte negat Thomam adfuisse. *Thomas autem unus ex Duodecim, qui dicitur Didymus, non erat cum eis, quando venit Jesus.* Multa de hac re commentati sunt Sacrarum Litterarum Interpretes. Nihil tamen ad hanc enodandam difficultatem videtur accommodatius, quam si adfuisse quidem dicamus Thomam, cum Emmaunte Discipuli redierunt, sed cum eorum sermo prolixius duceretur, illum, vel quod iis quæ narrarent, fidem non haberet, vel alia quavis causa impulsum foras egressum esse, ac tunc temporis Jesum inter Discipulos medium ex improviso adstitisse. Vid. Suarez tom. 2. in 2. part. qu. 55. sect. 4. in fine.

50. *De Cæremoniis, quibus hac die Ecclesia celebrat Resurrectionis Mysterium. Benedictio ignis.* — Jam vero pro ingenii nostri exiguitate iis explicatis, quæ tum ad tempus, quo Christi Corpus jacuit in Sepulcro, et Anima descendit ad Inferos, tum ad ejus Resurrectionem pertinenti; de iis cæremoniis est disserendum, quæ, ut diximus, Resurrectionis Mysterium referentes, antea quidem nocte, quæ præcedit Dominicam, nunc vero ipso Sabbathi die celebrantur. Atque ut a prima ordiamur cæremonia, cantatis Horis, extinctisque usque ad principium Missæ, quæ sunt super Altare, candelis, extra Ecclesiam ignis e silice extunditur, quo carbones incenduntur. Sacerdos novum ignem, et quinque incensi grana Cereo infigenda benedicit. Constans et perpetua fuit Ecclesiæ disciplina, ut nulla re utatur, quin eam prius benedixerit. Octavo seculo nulla erat in Ecclesia Romana hujusmodi benedicendi ignis cæremonia, quæ tamen alibi jam tum viguisse deprehenditur ex Zachariæ Papæ Epistolis ad Bonifacium Episcopum Moguntinum apud Baronium ad ann. Chr. 751. quibus Sanctus ille Pontifex ait eam fuisse consuetudinem, ut Feria quinta ternæ Lampades accenderentur, quæ arderent usque ad Sabbathum Sanctum, atque in eo, qui secretissimus esset Ecclesiæ locus, ponerentur; deinde addit: *De igne vero, qui ex crystallis sumitur, ut asseruisti, nullam habemus Traditionem.* Vixit Zacharias usque ad annum 751. a Christo nato. Leo IV. anno 847. creatus Pontifex Homilia de Cura Pastorali, *In Sabbatho*, inquit, *Paschæ, extincto veteri, novus ignis benedicatur, et per Populum dividatur.* Extant monumenta, quæ probant, morem, in Ecclesia Romana fuisse, e percusso silice excutiendi ignis Feria quinta, ut constat e primo Ordine Romano *in Feria quinta in Cœna Domini*; ubi hæc habentur: *Ea vero die hora nona faciunt excuti*

ignem de lapide in loco foris Basilicam Thomassinus *de dierum Festorum celebratione* lib. 2. cap. 14. ostendit, consuetudinem fuisse quarumdam Ecclesiarum, ut quotidie ignis in eum modum, præsertim vero die Sabbathi, solemni vero cæremonia Sabbatho Sancto excuteretur, quæ consuetudo ineunte seculo XI. ad solam Sabbathi Sancti diem contracta fuit. Et Pouget in Institut. Catholicis tom. 1. pag. 847. tum quod hactenus diximus confirmat, tum etiam causas affert ejusmodi cæremoniæ. Itaque eam proponit quæstionem, *Cur hodie fit solemniter benedictio ignis recens excussi e silice?* atque ita respondet : « Hic est vestigium antiquitatis. Olim excutiebatur quotidie ignis e silice ad accendenda Ecclesiæ luminaria, et fiebat prius ignis benedictio. Nihil enim in publicum usum adhibuit unquam Ecclesia sine præcedenti benedictione. Solemnius hac die agitur hujus ignis benedictio, quia ignis ille e silice excussus videtur Christi recens ex mortuis suscitati typum ferre. Romæ solemnis hæc ignis novi benedictio fiebat olim Feria quinta Majoris Hebdomadæ. »

51. *Benedictio quinque granorum incensi. Accenduntur candelæ in trianguli formam arundini impositæ.* — Post novi ignis et quinque granorum incensi benedictionem carbones benedictos indit Acolythus in thuribulum, quo injectum incensum Sacerdos benedicit. Diaconus deinde alba induitur Dalmatica, arundinem accipit, cui tres impositæ sunt candelæ in formam trianguli, et Ecclesiam ingressus inclinat arundinem; Acolythus vero cum candela novo igne accensa unam ex iis accendit, quæ arundini sunt impositæ; et Diaconus, erecta arundine, genuflexus ait : *Lumen Christi.* Atque iterum et tertio idem fit in medio Ecclesiæ et ante Altare, ut tandem tres illæ sint accensæ, quæ in trianguli formam dispositæ sunt.

52. *Unde usus hujus arundinis originem traxerit incertum. Verti conjectura.*—Bissus in suo Opere litt. A pag. 460. §. 4. declarat, frustra se multum operæ et studii contulisse, ut unde arundinis hujus usus originem traxerit, reperiret. Ne Martene quidem, ut harum rerum eruditione abundet plurimum, ea de re mentionem facit. Vertus tom. 2. Explic. Cærem. Eccl. pag. 132. contendit, non aliunde ejus Cannæ originem extitisse, quam ex eo quod principio Candela in modum anguis esset inflexa quemadmodum etiamnum virgis et cannis recurvis in Ecclesiis ad Altaris Candelas accendendas utimur. Quidam vero talium candelarum usum ejusmodi putant ex eo derivatum, quod olim tres candelæ funalis instar colligabantur, ne vento possent extingui. Atque id est, cur in recentibus quibusdam Cæremonialibus præscribitur, ut accensa candela in laterna feratur occlusa, ut in ea quæ fit processione tres illæ candelæ in Trianguli figuram dispositæ possint accendi.

53. *Pervetusta est hæc cæremonia accendendi tres candelas.* — Sed utcumque sit de tempore quo ejusmodi instituta sit cæremonia, profecto eam vetustam esse constat. In Ordine enim Romano Cardinalis Gajetani hæc habentur : *Diaconus junior accipit arundinem trium cubitorum, et dimidii cubiti triplicem candelam, quam de novo igne illuminatam imponit arundini.* Idem legitur in Ordine Romano Amelii, et in manuscripto Pontificali Apamcensis Ecclesiæ penes Martene *De antiqua Ecclesiæ disciplina in celebrandis divinis Officiis* pag. 442. primæ editionis Lugdunensis : *Benedicto novo igne, junior Diaconus Diaconorum Cardinalium, juxta consuetudinem Romanæ Ecclesiæ, de ipso novo igne triplicem candelam conjunctam accendat, et eam in capite arundinis ponat, ipsam arundinem in manu tenens*, etc. Gavantus trium candelarum mysterium ita explicat : *Candelæ in calce unum quid esse deberent, et deinde distingui in tres, ad designandum Mysterium Unitatis et Trinitatis Dei :* idque eo confirmatur etiam, quod dum quælibet e candelis Trianguli accenditur, dicitur, *Lumen Christi : Deo Gratias :* ut bene advertit Thomassinus de dierum Festor. celebrat. lib. 2. cap. 14. n. 7 : *In Trinitatis honorem Cereum in tres divisum accendimus, rati nos Jesu Christi lumine fusos Trinitatis penitiora Mysteria nosse.*

54. *Benedictio Cerei refertur ad Zosimum. Videtur introducta in majoribus Basilicis ante illius Pontificis ætatem.* — Processione expleta, fit benedictio Cerei. Anastasius Bibliothecarius in Zosimi Papæ vita hæc scribit : *Et per Parochias concessa licentia Cereos benedici.* Creatus fuit ille Pontifex anno 417. et Sigebertus ad eumdem annum scribit, hanc cæremoniam ab illo Pontifice institutam esse : *Zosimus Papa decrevit Cereum Sabbatho Sancto Paschæ per Ecclesiam benedici.* Alii contendunt, eum ritum benedicendi Cereum Sabbatho Sancto seculo integro ante Zosimum in Ecclesiam fuisse invectum, idque ex eo Prudentii hymno arguunt, cujus est inscriptio, *Ad incensum Cerei Paschalis.* Verum Sirmondus vetustis collatis codicibus reperit, genuinam esse inscriptionem, *ad incensum lucernæ;* ostenditque eum hymnum non ad Cereum Paschalem, sed ad ignem esse referendum, qui quolibet Sabbatho e silice extunditur ad luminaria in templis, ut innuimus, accendenda. Itaque Prudentii hymnus vetustatem Cerei ante Zosimum minime evincit; sed neque itidem ex modo memorato libro Pontificali, qui Anastasio tribuitur, recte argui potest, Zosimum ejusmodi benedictionis auctorem fuisse. Quin etiam innuere videtur, hujusmodi ritum, quem in Majoribus solum templis seu Basilicis antea observatum ad Parochias Zacharias extendit, multo antea fuisse introductum. Videatur institutio nostra 39. Edit. latinæ, cum qua consonat eruditus vir P. Meratus in Notis ad Gavantum edit. Romanæ 1737. 2. part. tom. 1. pag. 1149. Consonat etiam Gretserus tom. 5. suorum Operum nuperrimæ edit. lib. 1. de Festis cap. 25. ubi allatis verbis libri Pontificalis ait : *Nihil hic de institutione vel Ritus, vel Cerei ipsius, sed tantum quod Ecclesiis Parochialibus consecrandi quoque Cerei Paschalis potestatem fecerit, cum antea in majoribus dumtaxat Basilicis consecrari et accendi soleret.*

55. *Benedictionis Cerei significatio ex Ruperto.* — Omnem Cerei Benedictionem Rupertus Abbas pulcherrime explicat de Divinis Offic. cap. 28 et sequent.

Cereum ait significare Christum reviviscentem; quod probatur etiam ex capite octavo Concilii Toletani IV. juxta secundam Garziæ editionem : *Lucerna et Cereus in Pervigiliis Paschæ apud quasdam Ecclesias non benedicuntur; et cur a nobis benedicantur, inquirunt : propter gloriosum enim noctis ipsius Sacramentum solemniter hæc benedicimus, ut Sacræ Resurrectionis Christi Mysterium, quod tempore hujus votivæ noctis advenit, in benedictione sancti luminis suscipiamus.* Antequam Cereus benedicatur, Diaconus illi quinque incensi grana affigit, ut significetur Christi Corpus Josephi ab Arimathæa et Nicodemi opera aromatibus esse conditum. Quinque foramina ad figuram Crucis in Cereo excavata, quo grana incensi injiciuntur, quinque Christi exprimunt vulnera. Benedictio Cerei generatim fit a Diacono, etsi reliquæ Benedictiones pleræque omnes fiant a Sacerdote. In Ecclesia solum Ravennatensi Cereum ab ipso Episcopo olim benedici consuevisse colligitur ex D. Gregorii epist. 28. lib. 9. Benedici tamen a Diacono Rupertus Abbas ait, ut significetur, non ab Apostolis Corpus Christi, sed a Discipulis aromatibus esse delibutum, ejusque Resurrectionem sanctis mulieribus prius, quam Apostolis prænunciatam; quamobrem D. Augustinus serm. 232. alias 144. de Tempore tom. 5. oper. hæc de Sanctis mulieribus scribit : « Resurrexisse Dominum ab Angelis audiverunt : fœminæ viris nunciarunt... Nam hoc est, quod egit Dominus Jesus Christus, ut prius illum sexus fœmineus resurrexisse nuntiaret. Quia per sexum fœmineum cecidit homo, per sexum fœmineum reparatus est homo : quia Virgo Christum peperrerat, fœmina resurrexisse nunciabat. »

56. *Vertus, qui usum Cerei ad naturales causas refert, confutatur.* — Vertus, qui Ecclesiasticorum Rituum originem ad solas naturales causas referendam esse imaginatur, scribit, ideo Paschalem Cereum esse institutum, quod hisce cæremoniis, quæ, ut diximus, noctu peragebantur, lumine opus esset : fit enim, ut paulo post dicemus, ad Baptismalem Fontem Processio, in qua Cereus præfertur. Quia vero usus Cerei non ultra Ascensionem Domini porrigitur, nihil hic mysterii opus esse ait quod comminiscamur; certum enim aliquando tandem absumi oportere. Verum vir doctus æque ac pius Episcopus Suessionensis in præclaro Opere *De vero Ecclesiæ sensu in sacrarum cæremoniarum usu*, secundæ editionis Parisiens. ann. 1721. pag. 225. Vertum interrogat, solumne in Sabbathi Sancti nocte Christiani in Ecclesiis Pervigilia agitarent, et quid causæ esset, cur per alias complures noctes vigilantibus Cereus non accenderetur? Præterea cur Cereus a Paschate ad Ascensionem accenderetur, in noctibus vero Natalis Domini et Epiphaniæ, profecto æque obscuris et longe productioribus non item? quæ quidem evincunt, non ad naturalem causam Cerei usum in Sabbatho Sancto referendum, sed ad Mysterium, quod tam pulchre Rupertus Abbas explicavit, cum quo consentit etiam Pougetus in Institut. Catholicis part. 1. pag. 818.

57. *De tabella, quæ ad Paschalem Cereum olim appendebatur, in qua exhibebatur quotus ab Incarnatione annus decurreret.* — Veteres tradunt Scriptores, morem fuisse, ut ad Paschalem Cereum Tabella quædam appenderetur, in qua notabatur quotus annus decurreret ab Incarnatione Domini. Beda libro de Temporum ratione cap. 45. « Fratres, » inquit, « nostri, qui tunc fuere Romæ, hoc modo se in Natali Domini in Cereis Sanctæ Mariæ scriptum vidisse, et inde descripsisse referebant : « A Passione Domini Nostri Jesu Christi anni sunt 668. » Qui locus Bedæ Mabillonium eo induxit, ut in Commentario ad Ordinem Romanum tom. 2. Musei Italici pag. 101. animadverteret, vel in die Natali Domini ejusmodi exponi solitam Inscriptionem, ut novus enunciaretur annus, qui penes Romanos ab eo die inchoabatur; vel si eadem inscriptio exponebatur in Paschate, semper significari annum, qui a Natali Christi die numerabatur. Vide Martene de antiqua Ecclesiæ disciplina in Divinis celebrandis Offic. cap. 24. pag. 407. et Gretserum lib. 1. De Festis cap. 25. pag. 74. Cereus Paschalis deinde accenditur. Rem sane miram quotannis contigisse in hac die Hierosolymis, et in Ecclesia Sancti Sepulcri tradunt historici magni nominis, ut igne cœlo delapso luminaria accenderentur, cujus miraculi cum nulla mentio fiat ab Eusebio Cæsariensi, Epiphanio, Hieronymo, Cyrillo Hierosolymitano, inde colligitur, eorum quidem ætate nihil tale contigisse; non tamen quispiam propterea jure negaverit, miraculum illud eorum historicum ætate viguisse, qui de eo scripserunt, et ad ea usque tempora editum, cum in Palæstinam, pulsis inde qui essent Latini nominis, Photii et Cerularii schisma a Græcis invectum est. Legendus P. Lupus tom. 4. primæ edit. ad Concilia Generalia, et Provincialia pag. 257. et sequent. ubi verisimile esse ait pag. 245. in hujus miraculi memoriam toto terrarum Orbe institutum esse, ut lumina et Cereus per hos dies accenderentur. « Quare non dubito, quin ad agendas Deo pro Hierosolymitano miraculo gratias, et ipsum omnibus sub cœlo populis prædicandum mos iste noster sit institutus. »

58. *De consuetudine Roman. Pontif. ceras consecrandi, quæ dicuntur* Agnus Dei. — De veteri Romanorum Pontificum consuetudine benedicendi et consecrandi Ceras quasdam, quæ *Agnus Dei* appellantur, scripsimus lib. 4. Canonizat. Sanctor. part. 2. cap. 20. num. 12. eodemque lib. 4. part. 1. cap. 5. num. 10. 11. et 12. de eorum vi ac virtute disseruimus. Illud hic adnotare libet, Ritum ejusmodi a quibusdam ad morem illum referri, cum Fidelibus particulæ quondam ceræ e Paschali Cereo benedicto detractæ distribuebantur. Durandus lib. 6. cap. 79. ita testatur : « Hac die Acolythi Romanæ Ecclesiæ faciunt Agnos de cera nova benedicta, vel de cera Cerei Paschalis anni præcedentis, admixto Chrismate, qui in Sabbatho in Albis in Ecclesiis per Dominum Papam populis distribuuntur. » Et Amalarius lib. 1. de Divinis Officiis cap. 16 : *Libellus*, inquit, *Romanus narrat, eodem die* (Sabbatho Sancto) *benedici ceram oleo mixtam, inaeque fieri Agnos, eosque reservari usque ad*

octavas Paschæ. Vid. Martene loc. cit. pag. 410. n. 12. Meratum ubi supra pag. 1187. num. 66. Du Cange in Glossario verbo *Agnus Dei*.

59. *De hymno* Exultet. *Ejus Auctor videtur D. Augustinus. Lectio Prophetiarum. Baptismus Catechumenorum et infantium.* — Dum Cereus benedicitur, interea canitur celebris hymnus *Exultet*, quem quidam infirmis ducti rationibus D. Ambrosio, alii multo etiam levioribus argumentis innixi Petro Diacono Cassinensi tribuunt, qui seculo vixit. 12. Illud enim constat ex minime dubiis argumentis, ante quadringentos annos illum hymnum cani in Gallia consuevisse, ideoque probabilius est scriptum esse a D. Augustino, ut ostendit Martene in citat. Opere pag. 405. et Bailletus Hist. hujus diei artic. 2. Benedictionem Cerei consequuntur Lectiones ex Sacra Scriptura, quæ prophetiæ appellantur. Atque inter eas Cantica, Tractus, et Orationes, seu Collectæ interjiciuntur, quæ ad Baptismi Sacramentum respiciunt, cujus administratio est prima et peculiaris hujus diei cæremonia. Id erat moris in veteri Ecclesia, ut, nisi urgeret necessitas, nunquam, præterquam in Sabbatho Sancto, aut in Sabbatho quod Pentecostes Festa præcedit, Baptismi Sacramentum conferretur, ut ex Siricii Papæ Epistola infertur ad Himerium Episcopum Tarraconensem, ex Epistola quarta et octogesima S. Leonis, et epistola prima Gelasii Papæ cap. 12. aliisque monumentis, quæ ipsi nos protulimus Institut. prima Edit. Latinæ. Atque in his duobus diebus ab Episcopo ideoque etiam a Romano Pontifice Catechumeni baptizabantur, qui jam, ut alibi docuimus, satis eruditi fuerant, atque etiam tenelli infantes, ut videre est in Commentario ad Ordin. Romanum Mabillonii tom. 2. Musæi Italici pag. 95. iisque omnibus post Baptismum, Confirmationis etiam et Eucharistiæ Sacramenta conferebantur.

60. *Locus D. Augustini insignis. Pueris in Baptismo olim præbebatur Eucharistia sub specie vini. Abusus conjiciendi in Calicem mel et lac.* — Rem omnem describit Augustinus Serm. 324. « Baptizatus est, sanctificatus est, unctus est, imposita est ei manus, completis omnibus Sacramentis assumptus est : » quod etiam antea S. Cyprianus expresserat Epistola Synodica n. 70. Quod ad puerorum Communionem attinet, in Libello de Ordine Romano, ubi sermo est de Sabbatho Sancto, hæc habentur : « Illud autem de parvulis providendum est, ut postquam baptizati fuerint, nullum cibum accipiant, nec lactentur, antequam communicent Sacramentum Corporis Christi, et omnibus diebus septimanæ Paschæ ad Missas procedant, et Parentes offerant pro illis, et communicent omnes. » Cabassutius Dissertatione quinta in *Notitia Ecclesiastica seculi primi* probat, primorum seculorum fuisse disciplinam, ut pueris post Baptismum Eucharistia præberetur sub Specie vini. Baptizans enim digitum Christi Sanguine imbutum in os pueri injiciebat; quod etiamnum in more positum in quibusdam Regionibus Orientalibus testatur Orientalium Rituum peritissimus Maronita Abrahamus Ecchellensis. Joannes Diaconus in epistola a Mabillonio edita in primo tomo Musei Italici propositam sibi a Senario quæstionem exponit: *Cur in Sacratissimum Calicem lac mittatur, et mel, et Paschæ Sabbatho cum Sacrificiis offeratur?* Atque ita respondet : « Baptizatis hoc Sacrificii genus offerri ut intelligant, quia non alii, sed ipsi, qui participes sunt Corporis et Sanguinis Domini, terram repromissionis accipient; cujus iter inchoantes tamquam parvuli lacte nutriuntur et melle. »

61. *Parvulos baptizatos nonnisi accepta Eucharistia salvos fieri, sententia est falso afficta D. Augustino. Ea Communio res fuit disciplinæ ex Tridentino. Lac et mel benedici tantum, non injici in Calicem jussit Concilium Africanum.* — Numquam sacra existimavit Antiquitas, pueros baptizatos nonnisi accepta Eucharistia salvos fieri. Recentiorum quidam ejusmodi opinionem Sancto Augustino sane audacter affinxerunt. Verum clarissimæ memoriæ Cardinalis Norisius in Vindiciis Augustinianis §. 4. explicata S. Doctoris doctrina, ostendit, nunquam illum in ea fuisse sententia. Et Sancta Tridentina Synodus Sess. 21. cap. 4. Communionem parvulorum refert ad ea, quæ sunt disciplinæ. « Denique eadem Sacrosancta Synodus docet, parvulos usu rationis carentes nulla obligari necessitate ad Sacramentalem Eucharistiæ Communionem; siquidem per Baptismi lavacrum regenerati, et Christo incorporati adeptam jam Filiorum Dei gratiam in illa ætate amittere non possunt. Neque ideo tamen damnanda est antiquitas, si eum morem in quibusdam locis servavit aliquando. Ut enim Sanctissimi illi Patres sui facti probabilem causam pro illius temporis ratione habuerunt, ita certe eos nulla salutis necessitate id fecisse sine controversia credendum est. » Prava autem eorum fuit consuetudo, qui lac et mel in Calicem injiciebant : nam in vulgato Ordine Romano habetur quidem lactis et mellis benedictio, sed ea non indebantur in Calicem, sed post Eucharistiam sub Specie vini infantibus sugenda præbebantur. Quamobrem Africanum Concilium decrevit, ne quidquam præter panem et vinum aqua mistum in Sacrificio offeratur. « Primitiæ vero, seu mel et lac, quod uno die solemnissimo in Infantum Mysterio solet offerri, quamvis in Altari offerantur, suam tamen habeant benedictionem, ut a Sacramento Dominici Corporis et Sanguinis distinguantur; » quod advertit etiam eruditus vir Berlendus in Tractatu de Oblationibus ad Altare p. 4. et 5.

62. *Disseritur de præsenti, qua nunc utimur, disciplina.* — Sed jam, veteri disciplina omissa, ad eam, qua nunc utimur, nostra transiliat oratio. Sabbatho Sancto Catechumeni adulti, atque etiam infantes baptizantur; atque in Episcoporum Cæremoniali præscribitur, ne cuiquam infanti in Ecclesia, in qua Episcopus Sabbathi Sancti cæremonias est celebraturus, per octo dies ante idem Sabbathum, dummodo nulla urgeat necessitas, Sacramentum Baptismi administretur. *Si aderunt Catechumeni, baptizentur more solito ab Episcopo, etc, et per octo dies ante in ipsa Ecclesia, nisi periculum immineat, nullus infans baptizetur.* Adultis autem Catechumenis bene jam eruditis, post Bapti

smum, Confirmationis etiam et Eucharistiæ sub una tantum specie Sacramenta conferantur. Ubi vero sit Fons baptismalis, quamvis nullus esset baptizandus, fit nihilominus ad ejus benedictionem processio.

63. *Cæremoniæ in benedictione Fontis.* — Procedit Acolythus manu Cereum benedictum tenens, sequitur qui Crucem gestat, ac deinde procedit Clerus; ultimus est qui Missam celebrat inter Diaconum et Subdiaconum medius. De hujusmodi ritus benedicendi Fontis vetustate et sanctitate prima institutione editionis jam citatæ disseruimus; quo Lectorem amandantes, hic tantum addimus, dum ad Fontem proceditur, Antiphonam cani interea, *Sicut cervus*, ut declaretur, Catechumenos sancto desiderio flagrare, ut ad fontem gratiæ Baptismum perveniant, non aliter quam cervi sitibundi ad fontem aquarum convolant, suam ut expleant sitim. In crucis figuram aqua dividitur ad quatuor mundi plagas, quo significatur, Baptismatis gratiam in Mundum universum diffundendam; præcepit enim Discipulis suis Jesus, ut terram peragrantes omnes docerent gentes, sacroque Baptismate abluerent, ut bene notat Mazzinellus in notis ad officium Majoris Hebdomadæ pag. 293. In modum itidem Crucis Sacerdos in aquam spiritum suum inhalat, *ut cum Cruce Trinitatem conjungat*, ut ait Gavantus; Cereum deinde in aquam semel, iterum, et tertio immergit, et inde tollit, *ut Spiritus Sanctus sua plenitudine Fontem implcat, sicut quando descendit in specie Columbæ in Baptismo Christi adumbrati in hoc Cereo demerso in aquam: elevatio autem ejusdem Cerei significat effectum Baptismi, qui confert gratiam elevantem a peccato ad gloriam.* In aquam præterea Oleum Catechumenorum et Chrisma infundit eaque commiscet, *ut indicetur conjunctio Christi per Baptismum cum populis Ecclesiæ;* quæ sunt Gavanti verba. Ejusmodi autem harum cæremoniarum explicatio partim ex Amalario lib. 1. cap. 25. partim ex Honorii Gemma lib. 3. cap. 3. partim etiam sumpta est a Durando lib. 6. cap. 81.

64. *Quando incipi debeant Litaniæ.* — Fontis Benedictione peracta, et administrato, si opus fuerit, Baptismo, omnes eodem ordine, quo ad Fontem processerant, redeunt ad Altare, et in hac processione canuntur Litaniæ. Quæstio est inter Scriptores de Sacris Ritibus, priusne quam Processio a Fonte discedat, incipi debeant Litaniæ, quæ interea canantur, dum proceditur ad Altare; an vero postquam ad Altare perventum est. Solvit quæstionem hanc Meratus in Notis ad Gavantum pag. 1168. dicens, primum modum esse in inferioribus, alterum in Cathedralibus Ecclesiis servandum. Inferioribus enim Ecclesiis Rubricas Missalis, Cathedralibus vero Cæremoniale Episcoporum normam esse debere. Si autem Ecclesia Baptismali careat Fonte, lecta ultima Prophetia et orationibus, quæ eam consequuntur, humi Sacerdote, et Altaris Ministri in faciem provolutis, cæteris vero omnibus genuflexis cantantur Litaniæ. In Sacramentario S. Gregorii, et in Ordine Romano præscribitur, ut quando in Litaniis canitur *Agnus Dei*, Altaris lumina accendantur; lumen enim Fidei per Christum Agnum Dei nobis illuxit, ut bene notat Amalarius lib 1. cap. 30.

65. *Descriptio reliquæ Cæremoniæ, et Missæ usque ad Tractum.* — Sabbathi sancti Missa caret Introitu, qui cum introductio quædam esset ad publicas preces, canereturque interea dum populus conveniret, et ad Altare Sacerdos accederet, eo jam nihil est opus in hac Missa; Populus enim jam convocatus cum Sacerdote, et Clero Processioni ad baptismalem Fontem interfuit, ut videre est apud Meratum cit. opere pag. 1176. num. 5. Simul ac Sacerdos Hymnum præcinuerit, *Gloria in excelsis Deo*, pulsantur Campanæ, quas a Feria Quinta cessare diximus; Campanæ enim Sanctos significant Christi præcones; quamobrem ab eo die quo Christus satellitibus traditus est, campanarum usus intermittitur usque ad hunc diem; nam Sancti Apostoli in maximo Passionis æstu Christum deseruerant, et Petrus in eo discrimine aufugerat, ut docuimus in institut. 20. edit. latinæ pag. 118. ubi de hoc ritu verba fecimus. Epistola sumitur ex prima, quam scripsit D. Paulus ad Corinthios, qua recens baptizatos monet, ut resuscitati cum Christo, nulli rei præterquam cœlestibus studeant. Lecta Epistola, Sacerdos canit *Alleluia*, quæ a Septuagesima usque ad Paschæ omittitur, propterea quod tempus illud pœnitentiæ, mœrori, et luctui addictum est. Hoc autem die *Alleluia* revocatur; etsi enim ejus vocis non alius sensus est litteralis, quam *laudate Deum;* tamen, si ejus spectetur usus, exclamatio quædam est lætitiæ, ut idem fere valeat, quod valet apud Latinos *plaudite*. Liceat tamen illud obiter addere, quod Ecclesia Romana olim etiam in Defunctorum exequiis canebat Alleluia, ut constat ex Hieronymo in Epitaphio Fabiolæ: *Jam fama volans tanti prænuncia luctus, totius Urbis populum ad exequias congregabat, sonabant Psalmi, et aurata tecta Templorum reboans in sublime quatiebat Alleluia.* In Quadragesima quoque interdum ea vox adhibebatur, quam prorsus amovit Gregorius Magnus, ut patet ex epist. 64. Indict. 2. ad Joannem Episcopum Syracusanum. Quod enim quidam objiciebant, sumptum ejusmodi Ritum a Græcis, respondet Sanctus Pontifex, S. Damasi Papæ tempore ab Hierosolymitana in Romanam Ecclesiam consuetudinem invectam fuisse canendi *Alleluia;* se propterea neque induxisse, neque amplificasse ait, sed potius coarctasse, quia, ut putamus, a Quadragesima et ab Exequiis mortuorum eam vocem summoverat. « Ut Alleluia hic diceretur, de Hierosolymorum Ecclesia ex Beati Hieronymi traditione, tempore Beatæ memoriæ Damasi Papæ, traditur tractum. Et ideo magis in hac Sede illam consuetudinem amputavimus, quæ hic a Græcis fuerat tradita. » De Alleluia alibi rursus sermonem habebimus.

66. *Cur post Alleluia dicatur Tractus.* — Alleluia, quæ lætitiæ vox est, Tractus consequitur, qui doloris signum est; Ecclesiæ enim nondum est absoluta lætitia; nam illa reviviscentis Christi mysterium celebrat, qui tamen nondum apparuit. Evangelium ex primo Evangelistarum Matthæo desumptum Resurre-

ctionis historiam continet; nec ad Evangelium afferuntur lumina; cum enim nondum se Christus reviviscens conspicuum præbuisset, Fides idcirco adhuc erat obscura juxta Alcuinum. Omittitur in hac Missa *Credo;* nec ullum in ea est Offertorium, quod Gavantus ad illud refert silentium, quo sanctæ mulieres cum aromatibus se ad sepulcrum Domini contulerunt; et cum eo sentiunt Walfridus Strabo de Rebus Ecclesiæ cap. 22. et Abbas Berno cap. 1. de Rebus ad Missam spectantibus.

67. *Cur Offertorium omittatur, quorumdam opinio.* — Cum Offertorium cantaretur interea dum panis et vinum offerebantur, quæ ad Sacrificium adhibenda erant, quidam considerantes, jus offerendi cum communicandi jure ita esse conjunctum, ut qui a Communione, etiam ab oblatione arceretur, juxta can. 28. Concil. Illiberitani: *Episcopum placuit ab eo, qui non communicat, munera accipere non debere;* putant, ideo in Sabbathi Sancti Missa Offertorium cœptum esse prætermitti, quod nulli eo die Eucharistia præberetur.

68. *Rejicitur ea opinio. Probabilis alia opinio Merati.* — Verum in hac Missa non Catechumeni modo et infantes, sed cæteri quoque, qui aderant, communicabant, ut patet ex Sacramentario S. Gelasii lib. 1. cap. 15. In oratione enim, quæ dicitur *Postcommunio*, legitur: *Præsta, quæsumus*, etc., *ut divino munere satiati, et sacris mysteriis innovemur et moribus.* Id ipsum probat Grancolas ad Breviarium Romanum lib. 7. cap. 21. et eruditus Morettus Basilicæ S. Mariæ trans Tiberim Canonicus *in Disceptatione de Ritu variandi Chorale indumentum*, c. 14. Quapropter opinio, quam dudum exposuimus, nullo fulcitur fundamento, nec ab ea recedendum videtur, quam supra attulimus; nec refragatur Meratus cit. Opere pag. 1179. et sequent. qui addit, fortasse prætermitti cœptum Offertorium, ut Missa brevior esset; quam contrahere opus fuit, ut vitaretur quam maxime poterat vagitus infantium, qui Baptismum suscepissent; difficile enim erat, quin, præsertim jejuni, ploratu et ejulatibus omnia complerent.

69. *Gavanti rationes, cur in hac Missa nec osculum pacis, nec Agnus Dei, nec Postcommunio fiat.* — Tandem non osculum Pacis in hac Missa, non *Agnus Dei*, non *Postcommunio*. Gavantus ait, idcirco non dari osculum pacis, quod nondum Apostolis Christus apparuerat, nec dixerat, *Pax vobis*. Non dicitur *Agnus Dei*, juxta eumdem Gavantum, propter mulierum silentium, quæ in Christum Redemptorem animarum nondum crediderant: cum quo Alcuinus et Durandus consentiunt. Denique juxta ejusdem Gavanti sententiam, non dicitur Postcommunio, quia in hac Missa, quod tamen supra improbavimus, populus non communicabat.

70. *Vetus ritus osculi in hac nocte ante Matutinum cum iis verbis*, Surrexit Dominus.—In Ordine Romano ab Hittorpio edito pag. 55. ita legitur: *In ipsa nocte matutina luce rumpente tenebras surgentes in Ecclesiam veniant, et mutua charitate se invicem osculantes dicant: Surrexit Dominus.* Ex quibus intelligitur, veterem fuisse consuetudinem, ut antequam inciperet Matutinum in Paschate, quod noctu canebatur, Fideles se invicem amplexi dicerent: *Surrexit Dominus.* Atque inde profectum esse ait Grancolas, ut in Missa Sabbathi Sancti, quæ olim eadem illa nocte paulo ante Matutinum Paschæ celebrabatur, osculum pacis prætermitteretur.

71. Agnus Dei *jussit dici in Missa Sergius I. Cur tertio dicatur*, Dona nobis pacem: *at in Basilica Lateranensi dicatur tertio*, Miserere nobis. — Sergius I. Pontifex, quem ex lib. Pontificali constat circa 7. seculi finem vixisse, instituit, ut fracta Hostia, ejusque Particula in Calicem injecta, Clerus et Populus ter caneret *Agnus Dei*. Verba Pontificalis libri sunt: *Statuit, ut tempore confractionis Dominici Corporis, Agnus Dei qui tollis peccata Mundi, a Clero et Populo decantaretur.* Et quanquam statuit, ut eadem verba ter dicerentur, nunc tamen, cum tertio dicitur *Agnus Dei*, pro illis verbis *miserere nobis*, in omnibus ecclesiis dicitur *Dona nobis pacem*, excepta Lateranensi Ecclesia, ubi vetus etiamnum disciplina retinetur dicendi semel, iterum, ac tertio *miserere nobis*. Constat enim a seculo septimo ad decimum semper etiam tertio dictum esse *miserere nobis;* ad tollendum vero schisma, seu ad Divinam opem implorandam, ut imminentibus Ecclesiæ periculis Deus occurreret, loco motis illis verbis, substituta sunt, *dona nobis pacem;* quod testatur Innoc. III. Pontifex lib. 6. de Mysteriis Missæ cap. 6. et fuse probat Card. Bona Rer. Liturgic. lib. 2. cap. 16. num. 5. Quod hactenus diximus, confirmat Casalius *de veter. Sacr. Christianorum Ritibus*, Romæ 1647. *inter notabilia*, pag. 404. et Lateranensis Ecclesiæ ritum præcipue commemorat, additque, si coram Summo Pontifice solemnis celebretur Missa, Cantores Pontificiæ Capellæ ad tertium Agnus Dei succinere, *Dona nobis pacem*. Quod autem ad hujus diei Missam attinet, prætermittitur Agnus Dei: *quia hæc nova est adjectio; hæc enim deprecatio instituta fuit a Sergio Papa, qui sedit anno* 688. Sunt verba Merati cit. Opere pag. 1182. qui etiam addit, ideo *Postcommunionem*, eamque quæ *Communio*, dicitur, Orationem, etsi olim utraque recitaretur, omitti, quod in earum locum suffectæ sint Vesperæ, quas verius appellari posse ait *Gratiarum actionem*, quam *Officium Vesperarum*.

72. *Ritus ornandi septem Altaria ex Joanne Diacono. Alium de eo silentium apud alios Scriptores Conjecturæ aliquot, unde ille originem traxerit.* — Peculiarem quemdam Ecclesiæ Romanæ Ritum commemorat Joannes Diaconus in allata Epistola, ornandi septem Altaria in Sabbatho Sancto. Cujus Ritus idem Joannes rationem se nescire fatetur. Et Mabillonius in Museo Italico tom. 2. pag. 101. ne vestigium quidem ullum reperiri miratur ejusmodi Ritus apud rerum Ecclesiasticarum Scriptores, ac ne in Romanis quidem Ordinibus. Nos alias septem Altarium, quæ in multis reperiuntur templis, et quorum visitatione acquiritur Indulgentia, originem investigavimus, sed frustra. Ex

hoc autem Ritu, de quo Joannes Diaconus, fortasse septem Altaria visitantibus largita Indulgentia originem traxit; verum id eruditorum diligentiæ examinandum relinquimus. Grancolas in veter. Sacramentar. Ecclesiæ part. 1. pag. 45. Epistolam Joannis Diaconi commemorat, quam testatur in Bibliotheca Christinæ Suecorum Reginæ a Mabillonio repertam. In ea Epistola ritum illum ornandi septem Altaria refert Joannes vel ad septem dona Spiritus Sancti, vel ad septem Urbis regiones. « Quod de septem Altaribus inquisisti, quæ in Urbe Roma Sabbatho Paschæ moris est consecrari, hoc ideo dico, quia Majores nostri sive in septiformis gratiæ Spiritu decreverint faciendum, sive quia septem Regionibus Ecclesiastica apud nos militia continetur, a qua hæc ipsa parantur Altaria, ut singulis benedictio præstetur. » Hæc tamen illi non satisfaciunt; quemadmodum ne ipse quidem cæteris satisfacit in eo quod subjicit, oportuisse, aucto Sacerdotum numero, multiplicari Altaria; nam dubium remanet adhuc, cur Sabbatho Sancto, et rursus cur septem admodum Altaria ornarentur?

73. *Ritus peculiares aliarum Ecclesiarum.* — In quibusdam Ecclesiis peculiares hoc die cæremoniæ fiunt. Ante preces et laudes matutinas Sacerdos e sepulcro Christi Imaginem educit, ipsiusque imaginis pedibus Ecclesiæ pulsat fores, Davidicum illud succinens, *Attollite portas, Principes, vestras, et elevamini portæ æternales:* et Ecclesiæ foribus apertis cantatur hymnus de Resurrectione. Ritum hunc commemorat Gretserus lib. 1. de Festis cap. 23. eumque a Græcis injuria carpi contendit. Salmeron tom. 10. tract. 49. scribit, morem esse quibusdam Provinciis, magna ut populi frequentia Sabbatho Sancto repræsentetur Christi depositio e Cruce; sed optandum esse ait, ut Episcoporum Edictis talia spectacula interdicantur, quod ea pluribus gravibusque peccatis occasionem præbeant perpetrandis. Quod tamen Quaresmio non placet, qui Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib. 5. cap. 18. eam cæremoniam defendit, quam pie ac devote, Religiosis Terræ Sanctæ auctoribus, testatur Hierosolymæ a Christianis celebrari. Sed hæc bene fortasse Hierosolymæ; in aliis vero Regionibus non item. Quamobrem Episcopi, qui bonos populorum suorum mores tuentur, curant ejusmodi deleri consuetudines, quæ principio pietatis quodam sensu fortasse sunt introductæ, sed paullatim eo sunt prolapsæ, ut populo offensionem pariant. Testis locupletissimus esto Armandus S. R. E. Cardinalis de Rohan Episcopus Argentinæ, qui Decreto suo edito anno 1742. et ad calcem Ritualis illius Ecclesiæ impresso talia interdixit.

CAPUT IX.

DE DOMINICA PASCHÆ AC DE DUOBUS FESTIS QUÆ CONSEQUUNTUR.

1. *Verum Etymon vocis* Pascha, *et cur id nomen huic Festo inditum.* — Sabbathum Sanctum dies Paschæ, id est Dominica Resurrectionis, cum duobus aliis diebus Festis consequitur. Hebraica vox est *Pascha*, quæ transitum significat. Præcepit Deus Hebræo populo, ut hoc Festum celebraret, et memoriam maximi beneficii recoleret, cum ex Ægyptiorum servitute fuit ereptus, et exterminator Angelus, ut alibi diximus, primogenitos Ægyptiorum interfecit, Hebræorum domos præteriens, quæ sanguine Agni pridie ejus diei immolati essent respersæ. Cum autem hac die Resurrectionis Christi memoria celebretur, propterea huic diei Paschæ nomen est inditum. Etenim a morte Christus ad vitam rediens, triumphansque de Diabolo, hominibus ab ejus servitute et æterna morte liberatis, *vitæ æternæ nobis aditum, devicta morte, reservavit,* ut in hujus diei Oratione loquitur sancta Ecclesia. Quidam putant, vocem *Pascha* ductam a Græco verbo πάσχω, id est *patior*, quod ad Christi Domini Passionem referatur. Vera tamen sententia est *Pascha* nomen esse Hebraicum, et Transitum, ut diximus, significare.

2. *Origo hujus Festi ad Apostolos referenda. Olim per totam hebdomadam festi erant dies usque ad sec.* 12. — Hujus Festi origo ad Apostolos referenda, ut ait D. Augustinus Epist. 54. et ideo S. Gregorius Nazianzenus eam appellat Festum Festorum, et solemnitatem solemnitatum; et juxta veterem disciplinam, non die tantum Dominica duobusque consequentibus diebus, sed per integram hebdomadam memoria Resurrectionis Christi celebrabatur, ut septem omnibus illis diebus festum esset de præcepto, ut patet ex Concilio quodam Lugdunensi, quod refertur in can. 1. de Consecrat. dist. 3. ubi inter Festa per annum celebranda recensetur *Sanctum Pascha cum tota hebdomada.* Plurima etiam id confirmant usque ad seculum 12. monumenta apud Martene de Antiqua Ecclesiæ Disciplina in Divinis celebrandis Officiis cap. 25. num. 1. et sequent., apud Gretserum in sæpe cit. lib. 1. de Festis cap. 26. et apud Thomassinum de dierum festorum Celebratione lib. 2. cap. 16. num. 1.

3. *Nullus hic sermo de Resurrectione, de qua supra in Sabbatho Sancto.* — Cum de Sabbatho Sancto dissereremus, de Resurrectione et apparitione Christi, qui hac die revixit, seque conspicuum exhibuit, Evangelicam exposuimus historiam: ideoque de ea nihil est quod amplius dicamus. De celebri vero controversia, quonam die Pascha sit celebrandum, pauca quædam breviter perstringemus.

4. *Dissensus Ecclesiarum Asiæ a Romana Ecclesia de tempore celebrandi Paschatis.* — Romana Ecclesia omnium Ecclesiarum mater, veterem sequuta morem, Pascha celebrabat ea Dominica, quæ post vernum æquinoctium decimamquartam Martii Lunam consequeretur. At Asiæ Ecclesiæ Pascha juxta Hebræorum ritum celebrabant decimaquarta Luna Martii, in quamcumque diem ea Luna incidisset.

5. *Nihil inde turbarum in Ecclesia exortum usque ad finem secundi seculi.* — Ea controversia, tamquam ad solam pertinens disciplinam, principio nihil turbarum in Ecclesia. Et sane cum Polycarpus Smyrnensis Episcopus, qui Asiaticum Ritum sectabatur, Romam venisset, neque Pascha cum Aniceto Pontifice juxta Romanum, et universalem Ritum celebrare voluisset, nihil tamen propterea de veteri eorum amicitia de-

tractum est, et Polycarpus cum osculo pacis Roma discessit.

6. *Asiatici Episcopi primi turbas excitarunt, Romanæ Ecclesiæ consuetudinem improbantes. Victor Papa eorum vicissim consuetudinem reprobat.* — Sub finem secundi seculi Polycrates, Ephesinus Episcopus, Concilio cum aliis Episcopis habito, Epistolam Synodicam ad Victorem Papam scripsit, cujus pars apud Eusebium extat Hist. Eccl. lib. 5. in qua una cum cæteris Orientalibus Episcopis declarabat fieri contra traditionem a S. Joanne Evangelista acceptam, si alio die, quam decimaquarta Martii Luna, Pascha celebraretur. Tum vero Victor Pontifex, coacto Romæ Episcoporum Concilio, decrevit, Asiaticos, qui Pascha in Dominica non celebrarent, et Romanæ adversarentur disciplinæ, ab unitate Ecclesiæ, et ad Fidelium communione separandos, misitque ad eos Epistolam Synodicam, de qua meminit Eusebius lib. 5. Eccl. Hist. cap. 24.

7. *Ea Controversia in Nicæno Concilio restincta.* — Ad eam dissensionem componendam plura variis in locis Concilia celebrata sunt. Et quamquam Gallicana Ecclesia Romanum Ritum servabat, tamen Irenæus Lugdunensis Episcopus cæterarum etiam Ecclesiarum nomine scripsit ad Victorem Pontificem, illum cohortatus, ne propter ejusmodi controversiam, quæ ad disciplinam tantum pertineret, Asiæ Ecclesias a sua Communione sejungeret : diversam enim esse posse disciplinam, quin unitas lædatur Ecclesiæ. Hic vero qui Ecclesiasticam profitentur historiam, quæruntque, precibusne Irenæi Victor lenior factus excommunicationis effectum suspendens Asiaticis Ecclesiis pacem reddiderit, an vero nunquam Excommunicationis sententiam revera tulerit, sed tantummodo sit minitatus. Res satis vulgata est apud juniores eruditos : ex his autem videas præsertim Schelstrat part. 2. *Antiquit. illustratæ* dissert. 1. art. 5. qui hanc controversiam accuratissime tractat. Tandem anno 325. ea dissensio in Nicæno Concilio conquievit, in quo decretum est, juxta Romanæ Ecclesiæ cæterarumque Ecclesiarum Traditionem, Resurrectionem Christi Domini, quæ Pascha dicitur, ea celebrandam esse Dominica, post decimamquartam Lunam, quæ vel in æquinoctium vernum caderet, vel illud proxime consequeretur ; diem autem vigesimum primum Martii deinceps tamquam æquinoctii diem habendum, ut omnis, quæ ab astronomicis rationibus oriri posset de vero æquinoctio controversia removeretur. Concilio Nicæno adfuit ipse Constantinus Imperator, qui nihil reliqui sibi fecit, ut Decreto omnes obtemperarent. Imperatoris Epistolam ad Episcopos, qui Concilio non adfuere, affert Gelasius in Historia Concilii Nicæni lib. 2. cap. 35. « Lætum etiam nuntium vobis afferimus de consensu omnium in celebrando Sanctissimo Festo Paschatis, quod ea res etiam vestris precibus recte constituta est, ita ut omnes Fratres in Oriente, qui antea Judæos imitari consueverant, jam deinceps cum Romanis, et vobis, omnibusque nobis, qui eumdem morem vobiscum a primis temporibus in eo recolendo tenuimus, Sanctissimum Festum Paschatis concordissime celebraturi sint ». Extat ipsius Concilii Nicæni Epistola Synodica ad Alexandrinam Ecclesiam apud Theodoretum lib. 1. cap. 9, vide Eusebium in vita Constantini lib. 3. cap. 6. et Socratem Eccl. hist. lib. 1. cap. 9. Quidam S. Pii Papæ decretum proferunt, qui anno 141. regebat Ecclesiam. In eo Decreto statuit Pontifex, ut Pascha in Dominica celebraretur. Sed hæc Decretalis habetur apocrypha, licet in Eusebii Chronico hæc legantur : « Sancitum est a Pio, ut Resurrectio Dominica Dominico die celebretur, quod a pluribus postea Pontificibus confirmatum est, Arnaldus enim Pontacus ea verba a manuscriptis Codicibus abesse animadvertit ; atque id est, quamobrem Scaliger in nova ejus Chronici editione ea verba omiserit.

8. *Ratio, quare per hos dies tam breve sit Officium.* — Breve per hos dies usque ad Dominicam Officium recitatur, cui unum tantummodo nocturnum est, idque brevissimum. Cujus brevitatis ratio historica et naturalis ea est, quod cum Christiani ad multam noctem in Officio et Missa Sabbathi Sancti detenti fuissent, et rursus, paulum refectis viribus, ad Officia Divina redirent, nocte jam vergente in diem, pluribus recitandis Nocturnis spatium non suppetebat. Propterea unum duntaxat satis esse oportuit ; isque mos tota hebdomada retinebatur, quia quidquid in Ecclesia prima die, præsertim quod ad Neophytos attinet, fieri solebat, idem per reliquos hebdomadæ dies factitabatur, ut apud Martene de antiqua Eccl. disciplina in celebrandis Divinis Offic. cap. 25. num. 25. et apud Mazzinellum in Notis ad Officium Hebdomadæ Sanctæ pag. 313.

9. *Sequentia* Victimæ Paschali *in Missa. Ejus auctor quis fuerit.* — In Missa dicitur Sequentia *Victimæ Paschali*, cujus jure Gavantus ait non satis nobis esse cognitum quis fuerit Auctor : et sane Bellotte in Observationibus pag. 416. eam Beato Hermanno Contracto ; Herrera vero apud Card. Bonam Rerum Liturgicarum lib. 2. cap. 6. num. 6 Orgero Abbati S. Galli tribuit.

CAPUT X.

DE FESTO ASCENSIONIS, QUOD FERIA V. CELEBRATUR, QUÆ DOMINICAM QUINTAM POST PASCHA CONSEQUITUR.

1. *Recensentur Christi apparitiones, antequam ascenderet in cœlum. Apparet Christus Apostolis post dies octo, præsente Thoma.*—Ascensionis solemnitas Feria 5. celebratur post quintam Dominicam Paschæ. Revixerat jam Christus Dominus, seque ipso resurrectionis die videndum sæpe exhibuerat ; cum *post dies octo*, Apostolis in eodem loco congregatis, quo antea, Thoma absente, apparuerat, rursus iis repente adstitit, cum etiam Thomas adesset. *Iterum erant Discipuli ejus intus, et Thomas cum eis* (introivit iterum occluso licet ostio), *venit Jesus januis clausis, et dixit : Pax vobis.* Thomam autem invitabat : *Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed Fidelis ;* cumque respondisset Thomas, *Dominus meus, et Deus meus ;* dixit Jesus : *Quia vidisti me, Thoma, credidisti,*

beati qui non viderunt, et crediderunt. Ita refert Joannes cap. 10 v. 26., et seqq.

2. *Ea Apparitio contigit Hierosolymis.* — Hæc autem apparitio non in Galilæa, sed Hierosolymis contigit, ut ex Joannis verbis colligitur : *Iterum erant Discipuli ejus intus, et Thomas cum eis.* Itaque e duabus illis vocibus, *iterum* et *intus*, manifesto constat, Discipulos fuisse in eodem loco et Cœnaculo, in quo fuerant tum, cum, absente Thoma, Christus eis apparuit; id vero ut Hierosolymis contigit, ita Hierosolymis contigisse oportuit quicquid narrat Joannes cap. 20. juxta ea, quæ accurate advertit Suarez in 3. part. D. Th. tom. 2 qu. 55. art. 4., disp. 49. sect. 5. in princ.

3. *Christus introivit occlusis foribus. Inanes hæreticorum cavillationes ut explicent, qui demum id fieri potuerit.* — Cum Christus revera ad vitam redierit, atque ideo ejus anima cum corpore, quocum antea juncta fuerat, rursus copulata sit; eumque post Resurrectionem ejus Corpus non phantasticum, seu apparens, sed solidum verumque fuerit, ut probat D. Thomas. 3. part. quæst. 54. art. 1. quæritur qui fieri potuerit, ut ubi erant Apostoli, illuc ostio clauso introierit. Non hac Apparitione modo, sed etiam illa, quæ ante octo dies contigerat, et de qua verba fecimus cap. 8. num. 44. Christus occlusis foribus introivit; ut videre est apud Joann. cap. 20. v. 19. qui de priore Apparitione ait : *Et fores essent clausæ;* et de secunda : *Venit Jesus januis clausis.* De hoc Servatoris nostri ingressu agentes heterodoxi quidam Scriptores putant, Christum noctu quidem, quo tempore clauduntur fores, sed iis apertis introiisse : cui opinioni tamquam fundamentum substruunt ea verba : *Cum fores essent clausæ*, quasi ea ad tempus referenda sint, quo domorum occludi solent fores. Sed textus non habet tantum, *Cum fores essent clausæ*, sed in eo præterea legitur : *Venit Jesus januis clausis.* Quapropter nemo est, quin intelligat, illa verba *non tempus, sed modum intrantis significare*, ut ait Estius in cap. 20. Joann. num. 9. Facessant igitur ejusmodi impiæ et ineptæ opiniones, et cum S. Cyrillo potius dicamus : *Hic nemo quærat, quomodo clausis januis Corpus Domini penetravit, cum intelligat, non de homine, sed de omnipotente Filio Dei hæc scribi.* Considerandum gloriosi Corporis cum Divinitate conjuncti longe aliam ac aliorum corporum esse naturam : *Aliam esse conditionem Corporis gloriosi, quocum unitur Divina natura, ut de illo statui non debeat ex consuetudine :* verba sunt Lamy Concord. Evang. lib. 5. cap. 43. §. 36. Dominum, qui nunc introivit, etsi fores essent clausæ, illum eumdem esse, qui in Ortu suo ex utero licet clauso Virginis prodiit in lucem; *clauso Virginis utero*, et post mortem revivescens prodiit clauso Sepulcro, ut legitur in Notis Duhamel ad Bibliam Sacram nuperrime Lovaniensis Edit. ann. 1740. ad illum D. Joan. locum num. 19. Calmetus cap. 20. Joann. num. 19. ait, nihil hic esse loci rationibus philosophicis, quæ non nisi in natura et naturalibus corporum actionibus versari solent. Quamobrem dicendum est, vi Divinitatis Corpori unitæ, non ipsius Corporis virtute id factum esse, ut docet D. Thom. 3. part. qu. 54. art. 1. ad primum : *Dicendum est, quod non ex natura Corporis, sed potius ex virtute Divinitatis unitæ illud Corpus ad Discipulos, licet verum esset, januis clausis introivit.* Atque D. Augustinus multo antea docuerat Tract. in Joan. 121. tom. 3. Oper. §. 4 : *Moli Corporis, ubi Divinitas erat, ostia clausa non obstiterunt; ille quippe non eis apertis intrare potuit, quo nascente Virginitas Matris inviolata permansit.* Huc accedit, quod post Resurrectionem Corpus Christi verum quidem et integrum, sed etiam gloriosum fuit; ut probat idem S. Thomas art. 3. ideoque ad eam subtilitatem redactum, ut nihil illi, quocumque introire vellet, esset impervium.

4. *Thomas reipsa tetigit Corpus Christi. Solvitur quædam objectio.* — At vero cum Corpus Christi esset gloriosum, qui potuit Thomas Apostolus lateris et manuum vulnera tangere? id enim indicium facit Corpus palpabile fuisse, ac propterea corruptibile, quod autem corrumpi potest, id gloriosum Corpus esse non potest. Glossa et Euthymius putant, Thomam Apostolum non tetigisse vulnera, sed vidisse, idque ex iis verbis elicitur : *Vide manus meas.* Contra tetigisse contendunt Ambrosius, Augustinus et Gregorius. Et sane Christus jussit Thomam sibi cicatrices tangere : *Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum.* Joann. cap. 20. vers. 27. Itaque nihil plane est, quamobrem putemus Thomam præcepto Christi non obtemperasse. Vide Calmet. num. 26. et Corn. a Lapide num. 27. in cap. 20. Joannis. Quod autem Corpus, etsi gloriosum esset, tangi potuerit, Cyrillus et Chrysostomus aiunt, resistentiam qua Corpus palpari potest, proprietatem esse quantitatis, quam Christus, cum sibi liberet, poterat Corpori eripere : quod etiam de visibilitate dicendum est; cui enim est Corpus gloriosum, is conspicuum se præbere, vel ab aliorum oculis, prout vult, sese potest eripere. Divus Thomas loc. cit. art. 3. in respons. ad secundum ait, Corpus Christi natura sua etiam post Resurrectionem fuisse palpabile : atque adeo corruptibile etiam fuisse futurum, si absque gloria fuisset, quæ ab Anima Beata in ipsum redundabat.

5. *Ex Thomæ verbis evincitur Christi Divinitas.* — Notatu maxime digna sunt in his Apparitionibus verba Thomæ Apostoli ad Jesum : *Respondit Thomas, et dixit ei : Dominus meus et Deus meus.* Nunc enim primum in Evangelio Dei nomen Christo diserte tribuitur : diserte, inquam, nam alibi non quidem eadem, sed æquipollenti loquendi forma Christum Deum esse significat Evangelium; ubi dicitur, Verbum esse Deum, et Verbum carnem assumpsisse; ex quo luculentissime apparet, Christum esse Deum, quoniam ipse est Verbum caro factum. Thomas Apostolus Deum esse nondum crediderat, nec propterea ad vitam rediisse. Cum autem cum revixisse vidit, sese credere professus est, illum Deum esse, qui Divinitatis suæ vi Corpus suum a morte ad vitam revocave-

rit. *Mira et magna est confessio Discipuli paulo ante incredituli, et qualem ante non legimus. Quamvis enim Petrus, atque etiam alii Christum fuissent confessi Filium Dei, nemo tamen ante Thomam legitur expressis verbis dixisse Christo : « Deus meus es tu. » Igitur sicut in Paulo, sic et in Thoma singulariter ostendere voluit Deus potentiam gratiæ suæ, ut ubi superabundavit delictum, superabundaret et gratia :* verba sunt Estii in cap. 20. Joannis num. 28. Reliqua, quæ supra diximus, confirmat Maldonatus in idem cap. 20. Joannis num. 28 : *Non respondet Thomas, quod respondendum esse videbatur : Credo, Domine, te esse : credo te a mortuis surrexisse : sed respondet quod majus est : « Dominus meus et Deus meus : » non solum confessus, Christum surrexisse a mortuis, sed, quod inde sequebatur, Deum ac Dominum verum esse, qui sese a mortuis suscitasset.* Arianos Divinitatis Verbi hostes textus hic acerrime torsit ; qui propterea eo decurrerunt, ut dicerent, Thomam Christum non reipsa Deum appellasse, sed eo modo, quo justi in Scriptura dii vocantur, et Moyses Exodi cap. 7. deus dicitur Pharaonis. Sed futilis est ea responsio : neque enim Thomas Christo Dei tantummodo, sed etiam Dei sui et Domini sui nomen tribuit, *Dominus meus et Deus meus ;* quæ quidem verba protulit homo Israelita, qui probe noverat scriptum Deuteronomii cap. 6 : *Audi Israel : Dominus Deus noster Deus unus est.* Præterea homo Judæus in ipsa Fidei suæ Professione, cum Deum nominaret, non alium præter verum Deum intelligere poterat ; Christus autem, ea Fidei professione collaudata, veram sui Divinitatem comprobavit ; quod quidem minime fecisset, nisi verus Deus fuisset. Ita Hilarius adversus Arianos lib. 7. de Trinitate tom. 2. Oper. : « Veritatem igitur Evangelici Sacramenti Thomas intelligens, Dominum suum et Deum suum esse, confessus est. Non hic honoris est nomen, sed naturæ confessio est. Rebus enim ipsis, atque virtutibus Deum credidit. » Idem Hilarius postquam observavit, Christum Thomæ confessionem probasse, ita concludit : « Nam utique religiosus Filius, et qui non voluntatem suam, sed ejus qui se miserat, faceret, et qui non honorem suum, sed ejus, a quo venerat, quæreret, honorem hujus in se nominis recusasset ; ne quod ipse unum Deum prædicaverat, solveretur. Sed veræ et Apostolicæ Fidei Mysterium confirmans, et naturæ in se paternæ nomen agnoscens, beatos esse docuit, qui cum se resurgentem e mortuis non vidissent, Deum tamen per Resurrectionis intelligentiam credidissent. »

6. *Socinianorum vana effugia.* — Quidam vero, qui sunt Sociniani, quos inter Eniedinus, ut textus illius robur infirment, dicunt, Thomam viso Jesu admiratione commotum in ea verba prorupisse, *Dominus meus, et Deus meus ;* quæ non ad Christum, sed ad Patrem retulerit, quemadmodum nos inusitatæ rei cujuspiam novitate perculsi exclamamus : Proh Deum immortalem ! Sed, præterquam quod Theodori Mopsuesteni hic fuit error, quem damnavit quintum Constantinopolitanum Concilium Act. 5. cap. 11. et Edicto suo Justinianus Imperator, ostendit Lamy Concord. Evangel. lib. 5. cap. 43. adversus Eniedinum, pravam ejus interpretationem palam cum Evangelico textu pugnare : neque enim est in Evangelio, Thomam exclamasse : O Dominus ! O Deus ! sed sermonem suum ad ipsum Jesum convertisse : *Respondit Thomas, et dixit ei : Dominus meus, et Deus meus.*

7. *Apparitio Christi ad mare Tiberiadis.* — Ut autem reliquas persequamur Apparitiones, quarum historia ducimur ad Ascensionis Mysterium, de Apparitione Christi disserendum ad mare Tiberiadis, quod est in Galilæa. Prædixerat Christus Jesus suis Discipulis, se, postquam revixisset, eos prævertendo venturum in Galilæam, Matthæi cap. 26. v. 32 : *Postquam autem resurrexero, præcedam vos in Galilæam.* Idem dixerat Angelus mulieribus, quæ ad Sepulcrum sese contulerant, ut est ibid. cap. 28. v. 7 : *Et cito euntes dicite discipulis ejus, quia surrexit ; et ecce præcedet vos in Galilæam : ibi eum videbitis.* Mulieres omne id renunciarunt : *Et regressæ a monumento nuntiaverunt hæc omnia illis undecim, et cæteris omnibus ;* verba sunt D. Lucæ cap. 24. Qui Christum sectati fuerant tum viri, tum fœminæ, omnes a Galilæa venerant Hierosolymam, ut celebrarent Pascha. Ex iis quidam eodem die inde abierant, puta ii qui, quemadmodum supra diximus, eum viderant Emmaunte in via, quæ ab Hierosolyma in Galilæam ducit. Petrus, cæterique Apostolorum Hierosolymis se dies aliquot continuerunt, iisque Dominus, ut narravimus, apparuit, antequam se videndum præbuerit in Galilæa ; qua quidem in re nihil est quod pugnet cum eo quod Christus prædixerat : non enim Jesus dixerat, nusquam, nisi in Galilæa, aut prius in Galilæa, quam alibi se iis futurum conspicuum : *Neque ipse, neque Angeli dixerunt, visum iri eum dumtaxat in Galilæa, et non alibi, neque prius in Galilæa, quam alibi.* Sunt verba Suarez loc. cit. Quamobrem ad rem nostram scripsit S. Ambrosius in Lucam cap. 24 : *Non est promissi transgressio, sed potius festinata ex benignitate impletio.* Quem locum in hanc rem affert S. Thomas 3. part. qu. 55. art. 3. ad quartum.

8. *De Nathanaele.* — Erant itaque in littore maris Tiberiadis Petrus, Thomas, qui dicebatur Didymus, Nathanael, qui erat e Cana Galilæa, Filii Zebedæi, aliique duo Discipuli, quemadmodum narrat Joannes cap. 21. Nomen *Didymus* non hic modo, sed etiam alibi D. Thomæ tribuitur, ut in cap. Joannis 11. v. 16 : *Dixit ergo Thomas, qui dicitur Didymus, ad condiscipulos : Eamus et nos, et moriamur cum eo.* Divus Thomas appellatus est *Didymus*, id est geminus, vel quod cum alio fratre eodem est editus partu, quemadmodum gemini Germani fratres Jacob et Esau, quæ opinio est Euthymii ; vel quod, ut putant Toletus et Maldonatus, illud esset nomen a majoribus suis acceptum ; quemadmodum apud Romanos novimus quosdam appellari Spurios, et quosdam Crassos, qui tamen neque spurii, neque crassi essent ; sed ea traxerint a majoribus nomina.

9. *An idem sit qui Bartholomæus.* — Nathanaelem, quem Philippus adduxit ad Jesum, teste Joanne cap. 1. sunt qui putant eumdem esse cum Bartholomæo; inter quos Rupertus Abbas, Tostatus, Jansenius, Cornelius a Lapide; si enim Nathanael, quem vocatum legimus a Christo Domino, alius sit a Bartholomæo, nusquam reperiemus Bartholomæum Apostolum cooptatum. Et Evangelistæ, qui Bartholomæum commemorant, de Nathanaele omnino silent; contra Joannes, qui de Nathanaele mentionem facit, Bartholomæum ne nominat quidem. Præterea Nathanael cum primis quatuor Apostolis ductus ad Jesum egregiam Jesu Christo edidit confessionem dicens: *Rabbi, tu es Filius Dei; tu es Rex Israel;* ex quo conjici facile potest, illum ad Apostolicum munus esse vocatum. Id tamen minime probat Baronius ad annum Christ. 31. §. 28. qui Divum Augustinum sequutus Tract. in Joann. 17. cap. 1. negat Nathanaelem a Christo Jesu fuisse ascitum inter Apostolos, quod Legis esset peritus; quæ quidem ratio satis firma videtur et valida; si ad primos duodecim Apostolos referatur, qui certe litterarum erant plane ignari, et rudes; sed aliena est omnino, si ad cæteros omnes extendatur, cum proculdubio constet, Divum Paulum ipso Nathanaele longe fuisse doctiorem. Estius in cap. 21. Joannis partes sequitur Baronio adversas, et Nathanaelem eumdem cum Bartholomæo fuisse contendit; ac putat, Bartholomæum non esse proprium hominis nomen, sed quemadmodum Bar-Jona significat filium Jonæ, ita Bartholomæum significare filium Tholomæi, seu Ptolomæi: ab Evangelistis Nathanaelem appellari Bartholomæum, quia per illud tempus, quo natus est Jesus, mos erat Judæis filium non proprio, sed patris nomine indicare: hanc consuetudinem a Joanne non esse servatam, qui vero et proprio nomine Nathanaelis est usus. Quia vero huic opinioni multum detrahit, quod Nathanael credatur fuisse Legis Doctor; ægre autem quis crediderit Legisperitum a Christo inter duodecim Apostolos annumeratum; propterea Estius in cap. 1. Joann. num. 46. se quidem plane nescire declarat, unde ejusmodi de doctrina Nathanaelis opinio extiterit. Nam etsi Philippo renuncianti Messiam venisse a Nazareth, Nathanael respondit: A Nazareth potest aliquid boni esse? ut habetur cap. 1. Joannis, nihil tamen inde consequitur, quam quod Nathanaël probe noverat, quæ apud Judæos percrebuerat, opinionem, et Bethlehem Christum nasciturum, nec quemquam e Galilæa Prophetam proditurum. *A Nazareth potest aliquid boni esse? quasi diceret, non. Non hoc dicit tamquam Legisperitus, sed quia vulgo jam ferebatur apud Judæos Christum in Bethlehem nasciturum, et e Galilæa nullum surgere Prophetam.* Sunt ipsius Estii verba loc. cit. Illud præterea addit, quod si ex ea responsione suspicari liceat, Nathanaelem fuisse Legis Doctorem, idem etiam dici potest de Philippo, qui Nathanaelem invitans, ut veniret, et Christum videret, ita alloquutus est: *Quem scripsit Moyses in Lege, et Prophetæ, invenimus Jesum filium Joseph a Nazareth.* Quod tamen sustineri non facile potest; constat enim, Christum Jesum, ut humanæ sapientiæ superbiam confunderet, ad Apostolicam dignitatem homines rudes et imperitos, saltem priores illos duodecim, provexisse, ut paulo ante innuimus, et nuperrime demonstravit Joannes Lamius in Tractatu *de Eruditione Apostolorum* Florentiæ edito anno 1738. Zebedæi filios satis constat fuisse Jacobum, et Joannem ex Matthæi cap. 10. vers. 3. qui vero duo reliqui Discipuli fuerint, de quibus loquitur Joannes cap. 21. frustra quæsieris, quorum nomen Evangelista reticuit.

10. *Joannes primus agnoscit Jesum. Petrus in mare se dejicit, et ad Jesum properat.* — Itaque hi omnes dum essent in littore maris Tiberiadis, Petrus dixit se piscatum ire; cui sese omnes piscatui operam daturi comites addiderunt; sed cum ea nocte nihil piscium cepissent, ubi dies illuxit, Christus adstitit in littore, nec a quoquam Discipulorum agnitus fuit, ut narrat Joannes cap. 21. vers. 4. qui solus hanc apparitionem commemorat: *Mane autem facto stetit Jesus in littore: non tamen cognoverunt Discipuli, quia Jesus est.* Christus igitur interrogavit eos, an quidquam esculenti haberent: *Pueri, numquid pulmentarium habetis?* cumque illi negassent sibi quidquam esse, rete a dextra navigii parte Jesus jaci jussit, sic prospere illis, et bene piscatum eventurum, sicut evenit. *Mittite in dexteram navigii rete, et invenietis. Miserunt ergo, et jam non valebant illud trahere præ multitudine piscium,* loc. cit. v. 6. Primus Joannes Christum agnovit. *Dixit ergo Discipulus ille, quem diligebat Jesus, Petro: Dominus est:* sive quod propter innocentiam puritatemque vitæ amoremque in Jesum clarissime omnium videret, sive quod eum, qui aderat, esse Jesum ex prædæ miraculo argueret. Petrus, ubi Christum esse intellexit, accepta tunica, in mare se dejecit, et sive adnatans, sive pedibus in vado aquæ haud ita altæ prope littus incedens, venit ad Jesum; reliqui vero discipuli, qui a terra non plus quam ducentos passus aberant, ad littus, rete trahentes, navim appulerunt. Div. Hieronymus Epist. ad Pammachium adversus errores Joannis Hierosolymitani ait, primum Joannem Servatorem nostrum cognovisse, quia *prior virginitas virginale corpus agnoscit;* et Maldonatus in cap. 21. Joannis num. 7. verisimilius esse putat, Petrum per humiliorem prope litus aquam vadentem pedibus, non natantem ad Jesum venisse: natasse enim non dicit Evangelista. « Evangelista nasse non dicit; nec utrum nando, an humiliori prope littus mari pedibus incedendo ad Christum venerit, constare potest: et eo ipso quod Evangelista non dicit, est verisimilius venisse pedibus. »

11. *Petrum non omnino nudum fuisse in navi verisimilius est. Accipit tunicam, ut decenter occurrat Christo.* — Narrat Joannes cap. 21. Petrum vestem accepisse, priusquam in mare se immitteret, cum antea esset nudus: *Erat enim nudus:* quod quidem non omnino eum nudum fuisse significat, dum in navi cum cæteris versaretur, sed superiorem sibi vestem detraxisse, quo piscando esset expeditior; eamque

induisse, dum veniret ad Jesum, ut quam posset decentissime ipsi occurreret. Quod notat Natalis Alexander in cap. 21. Joann. num. 7. monens, apud Hebræos illum dici nudum, qui sola sit interula indutus. Ad eum modum Saulem nudum prophetasse, nudum saltasse Davidem, nudum ambulasse Isaiam legimus lib. 1. Reg. c. 19. et lib. 2. c. 6. Isaiæ cap. 20. Et in hunc sensum Job cap. 22. ait : *Nudos spoliasti vestibus.* Consonat Lamy Harm. Evangelicæ lib. 5. cap. 44. num. 7.

12. *Apostoli inveniunt piscem impositum prunis, et panem. Mira piscium vis capta.* — Ubi in littus Discipuli descenderunt, panem et piscem viderunt candentibus carbonibus impositum. *Viderunt prunas positas, et piscem superpositum, et panem.* Cumque jussisset Jesus pisces afferri ex præda, Petrus conscensa navi, ad terram traxit centum, et quinquaginta tribus prægrandibus onustum piscibus rete, quod sane mirandum fuit, par fuisse tanto oneri quin disrumperetur. Christus deinde vocavit eos ad prandium, nec quisquam fuit, qui interrogare eum auderet, quisnam esset; probe enim Dominum esse noverant, *scientes quia Dominus est.* Accessit igitur Jesus, et acceptum panem, piscesque illis distribuit, et simul omnes comederunt: *Cum ergo prandissent.* Id totum narrat Joannes cap. 21.

13. *Miracula hac in re a Christo edita. Verisimile est, Christum cum Apostolis manducasse.* — In hac narratione omnino advertendum esse putamus novum Jesu Christi miraculum, qui carbones ardentes, piscem, et panem in littore parata deprehendi a Discipulis voluit, sive huc ab Angelis, sive alio quovis modo invisibili omnipotentiæ suæ vi afferri ea jusserit, sive ex alia materia formaverit, ut in nostro de Canonizatione Sanctorum Opere disseruimus, ubi de miraculis agitur. Neque illud prætereundum, etsi exigua transisset diei pars, nec comedendi hora esset, eos tamen prandisse, quod totam noctem laborando exegissent. Nec denique sileri potest, Christum comedisse; qui licet minime cibo indigeret, comedendi tamen facultatem post resurrectionem retinuit, ut advertit Augustinus de Civit. Dei lib. 13. cap. 22. tom. 7 : « Fides Christiana de ipso Salvatore non dubitat, quod etiam post Resurrectionem, jam quidem in spirituali carne, sed tamen vere cibum ac potum cum Discipulis sumpsit. Non enim potestas, sed egestas bibendi ac edendi talibus corporibus auferetur. » In Evangelio Sancti Joannis cap. 21. revera Christum comedisse non legimus, sed cæteros ad manducandum invitasse : *Venite, prandete.* Et paulo post : *Cum ergo prandissent.* Sed ipsum etiam comedisse, verisimile existimant Sanctus Gregorius, et Theophylactus : tum quia, cum appareret, semper comedere consueverat, etiamsi non esset paratum prandium, nec Discipuli manducaturi essent, ut est apud Lucam cap. 24 : *Habetis hic aliquid, quod manducetur?* tum quia si, cæteris comedentibus, ipse non comedisset, suspicari Discipuli potuissent, se viso aliquo illudi, nec in eorum crevisset animis in dies magis de veritate Resurrectionis fides. Vid. Maldonatum ad cap. 21. Joann. num. 12.

14. *Comestio Christi vera. At Angelorum, qui corpora assumpserint, non est vera comestio.* — Angelos in corporibus, quæ assumpserint, vitales exercere actiones, negat Divus Thomas 1. part. quæst. 51. art. 3. ac docet, sicubi in sacris paginis habeatur, Angelos aliquando comedisse, non de vero cibo id intelligendum, qui in assumptum corpus distribui non potuit; non enim ea est assumpti corporis ratio et natura, ut alimenta in ipsum converti possint : et concludit Angelorum comestionem non veram fuisse, sed cibi comestionisque spiritualis figuram. Quapropter dixit Angelus ad Tobiam : *Cum essem vobiscum, videbar quidem manducare et bibere; sed ego potu invisibili et cibo utor.* Convertit deinde suum Sanctus Doctor sermonem ad comestionem Christi Domini post Resurrectionem, et ait : *Quamvis in Corpus Christi post Resurrectionem cibus non converteretur, sed resolveretur in præjacentem materiam, tamen Christus habebat Corpus talis naturæ, in quod posset cibus converti; unde fuit vera comestio.* Et 3. part. quæst. 54. art. 3. ad tertium doctrinam S. Augustini, quemadmodum solet, amplectitur his verbis : « Manducavit ergo post Resurrectionem non quasi cibo indigens, sed ut eo modo naturam Corporis resurgentis adstrueret : et propter hoc non sequitur, quod Corpus ejus fuerit animale, quod est indigens cibo. »

15. *Ter Christus Petrum interrogat, an se amaret? Potestas data Petro, qua Caput universæ Ecclesiæ constituitur.* — Expleto prandio, Christus Petrum interrogavit an se amaret magis, quam cæteri : *Simon Joannis, diligis me plus his?* cumque respondisset Petrus, se illum diligere, Christus reposuit : *Pasce agnos meos.* Semel, iterum, ac tertio Christus ad eum modum Petrum interrogavit; quibus interrogationibus singulis singulæ item responderunt declarationes amoris; ac semel, iterum, ac tertio Christus ei dixit : *Pasce agnos meos*, ut habetur cit. cap. 21. Joann. atque iis verbis, quod antea promiserat, dedit illi claves Regni Cœlorum, suumque in terris Vicarium et universalis Ecclesiæ Caput constituit. Porro eum ter interrogavit, ut, quemadmodum docent Interpretes, posset tribus amoris sui declarationibus culpam trinæ negationis Magistri sui diluere.

16. *Ad tertiam Christi interrogationem cur Petrus perturbatus sit.* — Narrat Sanctus Joannes Petrum, ubi tertio interrogari se audivit, diligeretne Dominum Jesum, tristitia esse correptum : *Contristatus est Petrus, quia dixit ei tertio, amas me?* Cujus tristitiæ causam afferunt Chrysostomus, Theophylactus et Euthymius, quia Petrus, ut antea viribus suis confisus erat, ita factus postea fuerat timidior et cautior; quapropter verebatur ne Dominus Jesus in ejus animo quidpiam videret, quod ipsi sibi ignotum esset, ne tale sibi contingeret, cujusmodi evenit Passionis tempore, etiamsi tam multis protestationibus suam amicitiam tum declarasset.

17. *Christi Oraculum de B. Petri martyrio.* — In eodem illo sermone post prandium habito Petro dixit Christus : *Cum esset junior, cingebas te, et ambulabas ubi volebas. Cum autem senueris, extendes manus tuas, et alius te cinget, et ducet quo tu non vis; hoc autem*

dixit significans, qua morte clarificaturus esset Deum. Joann. cap. 21. vers. 18. et 19. Et sane post quatuor et triginta annos ad supplicium ductus extendit brachia ad catenas et crucem, cui affixus est, ut testantur Lactantius de morte persecutorum, Clemens Alexandrinus lib. 7. Stromatum, et post Origenem Eusebius Hist. Eccl. lib. 3. cap. 1.

18. *Responsio Christi ad Petrum de Joanne interrogantem. De particulis* sic *et* si *ad hujus loci illustrationem.* — Denique sermone eodem cum Petrus vidisset Joannem, Dominum Jesum interrogavit : *Domine, hic autem quid?* Cui respondit Christus : *Sic eum volo manere, donec veniam : quid ad te?* quo quidam eo sunt inducti ut crederent, illum non moriturum. *Exiit ergo sermo inter Fratres quod Discipulus ille non moritur ;* quod tamen minime credidit Joannes, qui non aliam quam cœlestem pollicebatur sibi immortalitatem, tempus interea semper expectans, quo Deus se visitaret; quamobrem, etsi ætate pene decrepita Evangelium scripsit, tamen ea verba apposuit : *Et non dixit ei Jesus : Non moritur ; sed, Sic eum volo manere, donec veniam : quid ad te?* Ea est Vulgatæ nostræ Versionis lectio. Ita etiam legunt Augustinus, Ambrosius, Eusebius Emissenus, Beda, Rupertus. Nonnemo pro *sic* legendum existimat *si ;* quod orationis cursus et ordo conditionis particulam ferat, id est *si ;* quæ vox librariorum oscitantia in *sic* mutata sit. Id innuit Lamy Concord. Evang. lib. 1. cap. 44. num. 20. Id ipsum ante Lamy observaverat Estius in cap. 21. Joann. num. 23. et Maldonatus ad id. cap. num. 22. et 23. Et quamquam uterque probet particulam *si*, tamen Maldonatus monet, quod attinet ad sententiam, utravis lectio retineatur, nihil aliud esse discriminis, quam quod particula *sic* determinationem expressam, particula *si* determinationem in conditione positam significet, quod ad id, de quo mox sermonem habebimus, minimi est momenti.

19. *Variæ de illa Christi responsione interpretationes.* — Verba illa, *Sic eum volo manere, donec veniam*, explicant alii aliter. Quidam putant, Christum Jesum innuere solum voluisse, Joannem vivum fore usque ad excidium Hierosolymæ, quod sæpe in Sacris Paginis per adventum Jesu Christi significatur. Hanc vero sententiam fulciunt illis verbis Matthæi cap. 16. v. 28 : *Sunt quidem de hic stantibus, qui non gustabunt mortem, donec videant Filium hominis venientem in Regno suo.* Et sane B. Petrus quatuor et triginta annis post Christi mortem, sexto circiter anno ante versam Hierosolymam necatus est : Joannes vero trigesimo anno obiit ab ejus urbis excidio. Alii vero iis verbis probabiliorem sententiam tribuunt, ut sit eorum sensus: Ego vero vivere hunc volo, donec e vita illum naturali morte eripiam. Quid tua interest? Quod ad te attinet, illud vide, ut, qua ego morte, moriare cruci affixus. Videantur Calmetus et Cornelius a Lapide in cap. 21. Joannis. Certe naturali morte S. Joannes Apostolus sublatus est ; quod nihil ei de Martyrii gloria diminuit, qui Romæ in ingentem alienum ferventis olei plenum propter Christi professionem conjectus, atque inde salvus, et incolumis egressus, post multos annos naturali morte ereptus est, juxta ea quæ observavimus lib. 3. de Canonizat. Sanctor. cap. 12. num. 4. et num. 13.

20. *Joannes mortuus est ; nec vivus reservatur in fine seculi. Locus quidam D. Ambrosii non contradicit.* — Diximus naturali morte Joannem esse sublatum: eorum enim opinio ab omnibus improbatur existimantium, Joannem vivum adhuc reservari, ut in fine seculi pugnet cum Antichristo, quod itidem docuimus lib. 1. de Canonizat. cap. 14. num. 12. Apud D. Ambrosium in Psalm. 25. legitur : *Antichristus ex abysso ascendit, ut adversus Eliam, atque Enoch, atque Joannem, qui propter testimonium Domini Jesu terris sunt redditi, præliaretur, ut legimus in Joannis Apocalypsi.* Sed Benedictini Monachi in nova Ambrosianorum Operum editione annotarunt, verbum *Joannis* ab omnibus, uno excepto, manuscriptis codicibus abesse.

21. *Quare hæc a Joanne dicatur apparitio. Caput ultimum Evangelii Joannis non est additum, sed illius Apostoli.* — Atque hæc dicta sunto de apparitione, quam refert S. Joannes cap. 21. v. 14. aitque tertiam fuisse, postquam Christus revixit : *Hoc jam tertio manifestatus est Jesus Discipulis suis, cum resurrexisset a mortuis.* Tertiam autem illam vocat apparitionem, vel quod de solis loquitur apparitionibus ad plures simul Discipulos, quarum hæc tertia est, ut advertit Tirinus in cap. 21. Joann. num. 14. ubi ait : *Nempe multis congregatis, ut Euthymius exponit :* vel qui ternæ sunt apparitiones, si a diebus, quibus contigerint, numerandæ sint, hoc est si veluti una ponantur illæ quæ acciderunt ipso Resurrectionis die ; altera quæ octo post diebus, de qua Joann. cap. 20; tertia quæ ad mare Tiberiadis contigit, de qua idem Joann. cap. 21. Quamobrem Duhamel in Notis ad illud cap. 21. num. 14 : *Fors est*, inquit, *ut non numerentur apparitiones, sed dies, quibus apparuit.* Nec prætereundum, fuisse aliquos, qui cum cap. 20. finem observassent, *Hæc autem scripta sunt, ut credatis, quia Jesus est Christus Filius Dei, et ut credentes vitam habeatis in nomine ejus*, existimarunt, caput 21. Ecclesiæ Ephesinæ additamentum esse, ex scriptis tamen S. Joannis conflatum, quod Ecclesiæ sensui adversari monet Duhamel num. 31 : « Non defuere qui putarent, caput ultimum hujus Evangelii ab Ecclesia Ephesina adjectum fuisse ex scriptis Apostoli ; et hoc in capite finitum esse Evangelium Joannis. Caput ultimum ut a Joanne scriptum agnoscit et veneratur Ecclesia. » Quod adeo verum est, ut Jonas Slichtingius de Bokowiec scriptor heterodoxus in Notis ad cap. 20. id ingenue fateatur. « Caput hoc quidam ab aliis adjectum putant historiæ Joannis. Sed non video, cur id putemus, ullam causam. Nam quod superiori capite videatur finivisse historiam, id nihil impedit, quominus hoc appendicis loco addat. Solent enim quædam post absolutum scriptum in mentem venire, quæ peculiariter digna sunt, ut addantur, etc. Cæterum hæc historia et Joanne digna est, et stylum habet Joannis; immo et Joannes ipse auctorem se facit etiam hujus capitis, v. 24. » Alludit ad

ea verba : *Hic est Discipulus ille, qui testimonium perhibet de his, et scripsit hæc, et scimus, quia verum est testimonium ejus.* Non defuere qui Canone Tridentini Concilii de editione Sacrorum Bibliorum nihil deteriti, affirmare ausi sunt, ea verba saltem ab Ecclesia esse addita, ut major Evangelio S. Joannis fides accederet, adversus quos vehementi zelo et singulari doctrina invehitur Maldonatus in cap. 21. S. Joann. num. 24 : « Miror vehementer doctos homines, et bene profecto Catholicos ætate nostra extitisse, qui an hæc verba Evangelistæ sint, in dubium revocaverint. Videri enim ab aliquo postea, aut a tota Ecclesia ad commendandam hujus Evangelii auctoritatem adjecta fuisse. Quod nescio an quispiam hæreticorum qui modo Joannis Evangelium receperint, quamvis audaces, quamvis magni sint Aristarchi, ausus fuerit facere. »

22. *De reliquis apparitionibus. Apparitio in Monte, Olivarumne, an Thabor disputant Eruditi. Undecim aderant, et fortasse plures alii.* — Nunc vero reliquas apparitiones persequamur, quarum unam refert Matthæus cap. 28. quasdam alibi memoratas reperimus, aliam denique narrat Marcus cap. 16. Narrat cit. cap. 28. vers. 16. Matthæus, undecim Discipulos in Galilæam venisse ad eum montem, quem illis monstrarat Dominus Jesus : *Undecim autem Discipuli abierunt in Galilæam in montem, ubi constituerat illis Jesus.* Quinam ille mons esset, cum Evangelista non dixerit, non est facile divinare. Quidam existimant, esse montem Olivarum, qui mons haud longule abest ab Hierosolyma. Alii putant esse Thabor, ubi Christus transfiguratus est; quod ea ratione a quibusdam rejicitur, quod mons ille, utpote refertus habitatoribus, non satis aptus esse videtur ad ea, quæ Dominus designaverat. Ubi cum viderunt Discipuli, illum adorarunt, sed eorum quidam hæserunt dubii : *Et videntes eum adoraverunt : quidam autem dubitaverunt.* Notat Suarez cit. sect. 5. Matthæum coram quidem undecim Discipulis dicere apparitionem illam contigisse, non tamen coram iis solum; aitque verisimile esse, multos etiam alios adfuisse; quod confirmari potest ex iis D. Pauli verbis 1. ad Corinth. cap. 15. vers. 6. *Deinde visus est plus quam quingentis Fratribus simul.* Sacri enim Interpretes communi fere consensu existimant, eam apparitionem, de qua loquitur eo loco D. Paulus, eamdem esse cum ea, quam Matthæus commemorat. « Eamdem vero hanc esse apparitionem cum illa, quam in Galilæa factam scribit Matthæus, omnium fere consensus est. » Verba sunt Estii Commentar. ad eam Divi Pauli Epistolam num. 6. Quod cum ita sit, nihil mirum, si quidam eum adorarunt, quidam dubitaverunt. Adorarunt undecim Apostoli, cæterique Discipuli ejus præcipui, atque eum quidem ut Dei Filium, qui probe persuasum habebant, Christum revera ad vitam rediisse. Quidam vero Discipulorum dubitarunt non de Resurrectione, sed de Corpore quod sibi versabatur ob oculos, incerti corpusne Christi, an esset phantasma. Vide Calmetum in cap. 28. Matthæi num. 17. Quod si dubium illud ad Apostolos referre velimus, illud *dubitaverunt* positum esse pro *dubitaverant* est omnino dicendum, quasi Matthæus ad Thomæ aliorumque Discipulorum dubitationem voluerit alludere, cum nondum ii satis essent edocti, nec Christi Resurrectionem certissimam haberent, ut animadvertunt Barradius, Franciscus Lucas, Cornelius a Lapide in cap. 28. Matthæi num. 17. Harum explicationum priorem amplectitur Lamy Concord. Evangel. lib. 5. cap. 45. num. 17. ubi hæc habentur : *Et videntes eum adoraverunt, quidam autem dubitaverunt, non de Resurrectione ejus, quam illis testatam fecerat, sed an ille, quem forsan eminus videbant, ipse Christus esset; nondum enim ad illos proximus accesserat.* Posteriorem probat ac fuse declarat Maldonatus in cap. 28. Matthæi num. 17.

23. *Quomodo intelligenda illa Christi verba :* Data est mihi potestas, *etc.* — In ea apparitione Christus Jesus dixit Discipulis : *Data est mihi omnis potestas in Cœlo et in Terra.* Sane ut Deus hujusmodi potestate et imperio ab æterno præditus erat. Sed ut homo eam potestatem consequutus est *inchoative*, ut loquuntur Scholastici, in Incarnatione, propter dignitatem hypostaticæ unionis cum Verbo, et *complete*, ut aiunt iidem Scholastici, postquam revixit, propter suæ Passionis et mortis meritum. Quamobrem D. Paulus ad Philippenses cap. 2. vers. 8 : *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis : propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.*

24. *Præcipit Apostolis baptizare omnes gentes. De forma Baptismatis. Baptismus in nomine Jesu est Baptismus post emissam professionem Fidei in Jesum. Anabaptistarum error refellitur.* — Ejusmodi igitur potestate usus jussit, Discipulos *euntes docere omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, docentes eos servare omnia, quæcumque ipsis mandaverat;* quibus verbis Sacramenti Baptismatis forma continetur, juxta veterem Traditionem, et perpetuam Ecclesiæ consuetudinem. In Actis Apostolorum sæpiuscule collatum comperimus Baptismum in nomine Christi : veluti cap. 2. v. 38 : *Baptizetur unusquisque vestrum in nomine Christi :* et cap. 8. v. 12. *In nomine Jesu Christi baptizabantur viri ac mulieres;* et cap. 10. v. 48 : *Et jussit eos baptizari in nomine Domini Jesu Christi;* et cap. 19. v. 5 : *His auditis, baptizati sunt in nomine Domini Jesu.* Id autem Theologos impulit ut quærerent, aliasne in solo Jesu, aut Christi nomine Baptismus fuerit collatus. In qua controversia D. Thomas 3. part. qu. 66. art. 6. ad primum; et in 4. Sentent. dist. 3. qu. 1. art. 2. qu. 2. ad tertium, peculiari quadam dispensatione Apostolis concessum esse docet, ut in solo Christi nomine baptizarent, ut ejus nomini invidiam eluerent, qua laborabat apud Judæos et Gentiles, honoremque et existimationem conciliarent. Cæteri vero Theologi hanc doctrinam minime sequuntur, eosque locos ex Apostolorum Actis ita interpretantur, ut baptizari in nomine Christi nihil aliud sit, quam baptizari post publicam

Fidei Christi professionem, seu baptizari Baptismo Christi, ut a Joannis Baptismate distinguatur. Ex illis Christi verbis, *Docete omnes gentes, et baptizantes eos*, negarunt Anabaptistæ infantibus, quod doceri non possint, conferendum esse Baptismum. Respondet Estius in cap. 28. Matthæi num. 19. verba illa, *docete omnes gentes*, referenda solum ad eos, qui adulta ætate doctrina possunt informari; illa vero, *baptizantes eos*, omnes respicere, quotquot Baptismum possunt suscipere; ideoque etiam ad infantes parvulos referenda, juxta illud Joannis cap. 3. v. 5: *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in Regnum Dei.*

25. *Christus Jesus perpetuam opem et auxilium pollicetur Apostolis.* — Denique in ea apparitione Christus Dominus: *Et ecce*, inquit, *ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi.* Quorum verborum sententia est: metum omnem abjicite, quem vobis imbecillitas vestra posset injicere. Ipse vobis adero non spiritu tantum, quem vobis a Patre demittam, postquam in Cœlum ascendero, sed auctoritate, opere, divinaque virtute in omnibus, quæ subire vos continget, periculis et laboribus in veritate Fidei nationibus prædicanda, nec vobis tantum, sed et successoribus vestris.

26. *Christus apparuit Jacobo.* — Divus Paulus 1. ad Corinth. cap. 15. post apparitionem, quam eamdem esse diximus cum ea, quam refert Matthæus peculiarem quamdam innuit aliam apparitionem S. Jacobo: *Deinde visus est Jacobo.* Hanc credere par est contigisse post illam, quam antea commemoravit, ut bene notat Lorinus ad Acta Apostolorum cap. 1. vers. 13, cum quo consentit Estius ad Epist. 1. ad Corinth. num. 7. « Teneamus hanc apparitionem, de qua Paulus, Jacobo factam fuisse multis diebus post Domini Resurrectionem, eo scilicet ordine temporis, quo facta recensetur a Paulo. » Alias etiam apparitiones, præter eas, quas referunt Evangelistæ, necesse est post Resurrectionem contigisse. Quadraginta enim dies in terris versatus est Christus, antequam in Cœlum ascenderet, quibus diebus etsi non semper cum Discipulis fuit, iis tamen frequenter apparuisse constat ex Act. Apostolor. cap. 1. v. 3: *Quibus et præbuit seipsum vivum post Passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis.* Postremam vero omnium, quam consequutus est ascensus in Cœlum, refert Marcus cap. ult. eamque innuit D. Paulus eadem Epistola ad Corinthios: *Deinde Apostolis omnibus.*

27. *Postrema apparitio. Præcipit Apostolis docere omnes gentes. Sensus verborum.* Qui crediderit et baptizatus fuerit, *etc.* — Redierant, ut communi fere consensu putant Interpretes, Hierosolymam Apostoli, ita res præordinante Deo, qui voluit eos Ascensionis Jesu Christi esse testes, et Pentecostes die Spiritu Sancto perfundi. Accubuerant mensæ, cum illis adstitit Jesus, eosque increpuit, quod illis non credidissent, qui ipsum viderant ad vitam rediisse. *Novissime recumbentibus illis Undecim apparuit, et exprobravit incredulitatem eorum, et duritiam cordis, quia iis, qui viderant eum resurrexisse, non crediderunt;* Marc. cap. 16. num. 14. Deinde dixit eis, loc. cit. num. 15: *Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur.* Quod ita est accipiendum, ut salvus ille futurus esset, qui sacro ablutus Baptismate usque in finem perseveraret in Fide viva, sincera, et cum charitate, ideoque cum bonis operibus conjuncta. Ait enim Apostolus ad Galatas cap. 5. vers. 6: *In Christo Jesu neque Circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed Fides, quæ per Charitatem operatur.* Et Jacobus in sua Epist. cap. 2. vers. 14: *Quid proderit*, inquit, *si Fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? Numquid poterit Fides salvare eum?* Et paulo post vers. 19: *Tu credis quoniam unus est Deus; bene facis: et dæmones credunt, et contremiscunt. Vis autem scire, o homo inanis, quoniam Fides sine operibus mortua est? Abraham Pater noster nonne ex operibus justificatus est, offerens Isaac filium suum super Altare? Vides quoniam Fides cooperabatur operibus illius; et ex operibus fides consummata est*, etc., *sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita et Fides sine operibus mortua est.* Denique dixit, per ejus, qui in se credidisset, intercessionem futura esse miracula: id vero quomodo sit intelligendum, et quomodo Christi oraculum jam sit impletum, atque etiam nunc impleatur, docuimus de Canonizat. Sanctor. lib. 4. part. 1. cap. 2. num. 8.

28. *Post eam apparitionem ascendit in Cœlum.* — Tradit eodem cap. 16. v. 19. Div. Marcus, post eam apparitionem ad Cœlum Christum ascendisse: *Et Dominus quidem Jesus, postquam loquutus est eis, assumptus est in Cœlum, et sedet a dextris Dei.* Idem refert Lucas cap. 24. ac rem fusius narrat Act. Apostolorum cap. 1. Et capite quidem Evangelii sui 24. v. 49. ait, Christum Jesum Apostolis imperasse, ne Hierosolyma abirent, sed expectarent, dum Spiritum Sanctum, quemadmodum pollicitus erat, illis demitteret: *Et ego mitto promissum Patris mei in vos; vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto:* quod confirmat in cap. 1. Actuum Apostolorum: *Et convescens præcepit eis, ab Hierosolymis ne discederent, sed expectarent promissionem Patris, quam audistis, inquit, per os meum;* illud ipsum innuens, quod antea dixerat Joann. cap. 14. v. 26: *Paracletus autem Spiritus Sanctus, quem mittet Pater in nomine meo; ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia, quæcumque dixero vobis.*

29. *Christus deducit Apostolos in Bethaniam in locum apertum, unde ejus Ascensionem viderent. Castigat inanem Apostolorum curiositatem.* — Pergit Lucas in Evangelio, Christum Dominum e Cœnaculo Apostolos deduxisse in Bethaniam in apertum locum, ut omnes Ascensionis miraculum videre possent: *Eduxit eos foras in Bethaniam.* Num autem illis in via conspicuus esset, an non, incompertum est, ut notat Suarez in citata sæpius sect. 5. §. *Dico quarto.* Jam, ut innuimus, illis prædixerat, delapsurum in eos Spi-

ritum Sanctum : *Quia Joannes quidem baptizavit aqua ; vos autem baptizabimini Spiritu Sancto non post multos hos dies;* Act. cap. 1. v. 5. Cumque nonnulli ex Discipulis sciscitati essent ab eo, num dies advenisset, cum regnum Israel instauraretur : *Igitur qui convenerant interrogabant eum dicentes : Domine, si in tempore hoc restitues Regnum Israel :* castigata inani eorum curiositate, respondit, ejus rei cognitionem Patri suo reservari ; suumque sermonem convertit ad Spiritus Sancti adventum, et ad ea, quæ in Fidei prædicatione facienda erant in Judæa, et Samaria, et in toto orbe terrarum. *Non est vestrum nosse tempora, vel momenta, quæ Pater posuit in sua potestate, sed accipietis virtutem supervenientis Spiritus Sancti in vos : et eritis mihi testes in Hierusalem, et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ ;* loc. cit. vers. 6.

30. *Sublimis fertur in Cœlum. Apostoli, quique aderant, eum adorarunt.* — Quæ verba sunt Lucæ in Actis Apostolor. cap. 1. ubi deinde narrat, Christum ea loquutum, conspicientibus omnibus, in sublime esse sublatum, et ab eorum oculis nube quadam ereptum ; cumque illum aspicerent in Cœlum ascendentem, adstitisse duos homines veste indutos candida, qui dixerunt : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in Cœlum ? Hic Jesus, qui assumptus est a vobis in Cœlum ; sic veniet, quemadmodum vidistis eum euntem in Cœlum :* Act. 1. vers. 11. Hoc est in extremo die, cum eodem redibit corpore et majestate judicaturus vivos et mortuos. Narrat Lucas in Evangelio cap. 24. v. 50. Dominum Jesum, dum in Cœlum tolleretur, manibus suis benedixisse Discipulis : *Et elevatis manibus suis, benedixit eis : et factum est, dum benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in Cœlum ;* eos autem, qui tanti fuerunt miraculi spectatores, adorasse Dominum, et postea Hierusalem rediisse : *Adorantes regressi sunt Hierusalem*, obsequia et latriæ adorationem illi tribuentes tamquam Deo, quem externum cultum numquam antea illi adhibuerant, tametsi ejus Divinitatem cognitam habuissent : ita enim cum iis Jesus vivebat familiariter, ut ejusmodi cultum, saltem externum, licet sibi debitum, iis remisisse videretur, quemadmodum Maldonatus observat in cap. 24. Lucæ vers. 52 : « Non legimus nisi hoc loco Christum a Discipulis suis adoratum. Nam etsi Deum esse credebant, tamen, quia solum in eo videbant hominem, tanquam cum homine versabantur. Hunc demum adorant, cum in Cœlum ferri vident, coacti re ipsa confiteri Deum, quem ante sola fide confitebantur. »

31. *Refelluntur quæ hinc depromunt hæretici argumenta adversus adorationem Eucharistiæ.* — Pergit Maldonatus, et respondet novis hæreticis, qui Catholicos veluti simpliciores irrident, quod Eucharistiam adorent, cum Apostolos Eucharistiam adorasse nusquam reperiatur scriptum : ac pulchre animadvertit, nihil mirum Apostolos Christum in Eucharistia non adorasse, quem extra Eucharistiam non adoraverint. Cum autem illum, postquam ascendit in cœlum, adoraverint, nos, qui probe novimus, et firmiter credimus in cœlum ascendisse, et hoc certissimum de illius divinitate testimonium habemus, illum, ubicumque sit, ideoque jure optimo etiam in Eucharistia, ubi se dixit esse, et revera est, adoramus. Reditum in Hierusalem Lucas etiam in Actis Apostolorum commemorat cap. 1. et tum eo libro, tum etiam in Evangelio refert, Apostolos Hyerosolymam regressos nunquam ab oratione destitisse.

32. *Triplex partitio totius, quæ restat, tractationis.* — Ut recta progrediamur via, quasdam primo quæstiones pertractabimus, quæ ad intelligendum textum pertinent. Eas enim de industria huc rejecimus, ne textus expositio interrumperetur. Deinde quasdam etiam quæstiones examinabimus, quas de Ascensionis mysterio solent Theologi excitare. Tum adjuncta quædam persequemur, quæ idem mysterium circumstant.

33. *Plura loca ex Novo Testamento quibus dicitur Christus sedere ad dexteram Patris.* — Christum assumptum esse in Cœlum, et sedere a dextris Dei refert Marcus cap. 16. Idem cap. 14. v. 62. verba Christi, quibus summo Sacerdoti respondit, ita refert : *Videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei.* Tradunt Acta Apostolorum cap. 7. v. 55. Stephanum vidisse *gloriam Dei, et Jesum stantem a dextris Dei ;* eumque dixisse : *Ecce video Cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei.* Et D. Paulus ad Hebræos cap. 1. v. 13. ut demonstret Christum longe majorem Angelis, ita disputat : *Ad quem autem Angelorum dixit aliquando : Sede a dextris meis?* Et ad Colossenses cap. 3. v. 1 : *Igitur si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens.* Et in veteri Testamento nobis exhibetur Messias ad dexteram Dei sedens, ut Psal. 109. v. 1 : *Dixit Dominus Domino meo, Sede a dextris meis.*

34. *Quo sensu dicatur Jesus sedere ad dexteram Patris fuse disseritur.* — Quibus prænotatis, quæritur, quid hic dexteræ nomine intelligendum sit : non enim hic quidquam de situ aut figura cogitandum, qua certe Deus Pater circumscribi non potest, quæ fuit *Anthropomorphitarum* hæresis, qui Deo corpus humanum tribuebant. D. Thomas 3. part. quæst. 58. art. 1. et duobus sequentibus totam hanc rem tractat. Sed facile est quæstionem ejusmodi solvere ; solet enim interdum Scriptura quosdam loquendi modos adhibere ad populi captum accommodatos. Profecto Deus Pater quemdam in Cœlo non occupat locum, neque in Throno sedet, cui sit vel dextera pars, vel sinistra. Populus tamen ad id exemplum Deum Patrem imaginatur sedere in Throno, quem circumstent ejus ministri, familiares et consiliarii ; ex quo factum est, ut Scriptura ad summam Christi potestatem, æqualitatem cum Patre, et infinitam gloriam declarandam, ejusmodi illustri figura usa sit, qua nobis Christus veluti sedens exhibetur ad dexteram Patris. Vid. Calmet. in cap. 16. Marci num. 19. Qui vero considerat, Christo tamquam homini tribui sessionem, ait ejusmodi tropo judiciariam ejus significari potestatem, quam ei tanquam omnium Judici Pater permisit. De sessione Christi ad dexteram Patris fuse

Maldonatus in cap. 16. Sancti Marci num. 19. Opinioni autem eorum, qui judiciariam potestatem et universæ Ecclesiæ gubernationem per illam sessionem significari existimant, favet Sedulius, qui lib. 5. ita de Ascensione cecinit :

> Æthereas evectus abit sublimis in auras,
> Et dextram subit ipse Patris, mundumque gubernat.

Sessionem autem Christo tribui tanquam homini, e Sancti Stephani visione potest intelligi, qui se videre dixit *Filium hominis* sedentem a dextris Dei; et ex Oratione, quæ habetur in Missa in die Ascensionis Domini : *Diem celebrantes, quo Dominus noster unigenitus Filius tuus unitam sibi fragilitatis nostræ substantiam in gloriæ tuæ dextera collocavit.* Quia vero posset quispiam objicere, tropum ejusmodi modum excedere, quod Christus ut homo digniore, quam quo Pater loco collocetur, etsi responderi potest, sinistram aliquando dextera digniorem habitam esse; tamen qualiscumque demum apud Romanos fuerit mos, compertum est, apud Hebræos et Ægyptios semper in dextera magis fuisse quam in sinistra honorificum locum; quamobrem Genes. cap. 48. Joseph ut primogenito filio suo digniorem tribueret locum, posuit in dextera, alterumque filium secundogenitum in sinistra; et apud Matthæum cap. 25. oves in dextera, hœdi in sinistra collocantur. Itaque accommodatissima est ea metaphora, quæ in Regiæ sedis medio locatum Deum nobis exhibet; ex quo sequitur, eum, qui in dextera parte positus sit, digniorem cæteris locum occupare; atque ita intelligenda Psalmi 44. verba illa : *Astitit Regina a dextris tuis*, et quod habetur in lib. 3 Regum cap. 2. Salomonem matrem posuisse suam ad dexteram. Vid. Estium in cap. 1. Ep. ad Hebræos ad illa verba : *Sedet ad dexteram majestatis in excelsis;* et ad illa: *Ad quem autem Angelorum dixit aliquando*, etc. Cum quo consentit a Lapide in cap. 3. ad Colossenses vers. 1. §. *Tertio ergo.* Nec, ut quispiam ad alicujus dexteram sedens priorem obtinere locum vere dici possit, opus est ut alius sedeat ad sinistram. Satis est, locum esse ubi alius sedere possit; quo in loco si quis sedere jubeatur, et pars dextera vacua sit, facile quivis intelligat, digniorem esse virum, cui dexter reservatur locus. Alii ulterius progressi dicunt, nemini digniorem locum esse posse, quam sit locus ipse, quem Rex obtinet in Regno suo, etiamsi ab ipso Rege quispiam ad dexteram locetur partem; ex eo enim nihil aliud intelligi posse, quam quod Rex supra cæteros quidem, non tamen supra se ipsum velit illum haberi; et proferunt Neronis et Claudii exempla, quorum ille ad suam dexteram Tiridatem Armenorum Regem sedere jussit, ut est apud Sueton. in Nerone cap. 13. alter apud eumdem Sueton. in Claudio, c. 24. A Plautio occurrens, eumque in ovatione deducens ad Capitolium, *latus texit*, quod idem est, juxta Eutropium l. 7. c. 8. atque in dextera Plautium habuit, ἐν δεξιᾷ τὸν Πλαύτιον ἔχων, Nero autem et Claudius Tiridatem et Plautium observari quidem ab omnibus voluerunt, non tamen ultra quam ipsi colerentur. Hæc et alia in rem nostram congessit Hermannus Witsius sacrar. Exercitat. 21. num. 7. Nos vero, omissis iis, quæ ex profanis depromuntur auctoribus, satis esse putamus, quod scribit S. Maximus Taurinensis in Homilia *de Sancta Pentecoste : Pater Christo Filio Throni sui offert sublimem consessum, et honoris gratia ad dexteram suam illum æterna sede constituit.* Deinde quærit, *Cur ad dexteram Filius esse dicatur*, atque ita respondet : *Licet dignitatis gradus non sit, ubi est plenitudo divinitatis, tamen ideo ad dexteram sedet Filius, non quo præferatur Patri, sed ne inferior esse credatur.*

35. *Utrum Apostoli baptizati fuerint; et utrum ante, an post Ascensionem.* — Christus, quemadmodum supra docuimus, cum Apostolis promisit Spiritum Sanctum, dixit, Joannem eos baptizasse aqua, post aliquot vero dies fore, ut ipsi baptizarentur Spiritu Sancto; ad cujus textus intelligentiam quæritur, utrum Apostoli Joannis baptismate sint abluti; et antene an post Ascensionem Baptismo Christi perfusi sint. Menochius in historia Sacra Act. Apostolorum lib. 1. cap. 1. num. 3. post Chrysostomum et Bedam ait, etsi Scriptura Baptismum Joannis non commemoret, quo abluti sint Apostoli, valde tamen verisimile esse, eos, qui vel viderint, vel probe noverint, suum Magistrum a Joanne baptizatum fuisse, ejusmodi Baptismate itidem esse ablutos, cum eorum quidam etiam Joannis Discipuli fuerint, antequam in Christi disciplinam se dedissent. Utrum vero Apostoli ante Ascensionem Baptismum acceperint Christi, non videtur dubitandum : qui enim putandum est, cæteros baptizatos esse ab iis, qui baptismate non essent regenerati? Cum præsertim ab ipso Pentecostes die Sacramentum illud Apostoli administrare cœperint, præclare illius Orationis vi impulsi, quam habuit B. Petrus Act. Apostol. cap. 2. vers. 38 : *Pœnitentiam*, inquit, *agite, et baptizetur unusquisque vestrum in nomine Jesu Christi.* Rursus quomodo credibile est, Christum sui corporis et Sanguinis distribuisse illis Sacramentum, qui nondum ejus baptizati essent baptismate? Vidimus alibi, Christum, cum in eo esset, ut Petro pedes ablueret in ultima Cœna, illi dixisse : *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus;* ex quibus verbis infert S. Augustinus Epist. 108. ad Seleuciam Petrum jam fuisse baptizatum, *ubi intelligitur, quod jam Petrus baptizatus fuerat.* Christi enim Baptismus sua virtute præditus erat etiam ante ejus Passionem, ut docet D. Thomas 3. part. quæst. 66. art. 2. « Ad primum ergo dicendum, quod etiam ante Passionem Christi Baptismus habebat efficaciam a Christi Passione, in quantum eam præfigurabat; aliter tamen quam Sacramenta veteris legis : nam illa erant figuræ tantum; Baptismus autem ab ipso Christo virtutem habebat justificandi; per cujus virtutem ipsa etiam Passio salutifera fuit. » Quæ quidem omnia satis ostendunt, Apostolos ante Ascensionem fuisse baptizatos : quod enim ait Joannes cap. 4. v. 2 : *Quamquam Jesus non baptizaret, sed Discipuli ejus;* id ita

intelligendum, ut Jesus haud ita sæpe baptizaret; nam vulgo etiam dicitur neminem ab eo baptizatum, præter ejus Sanctissimam Matrem ex fœminis, et ex viris B. Petrum, qui Andream, Jacobum et Joannem baptizaverit. Ea vero verba, *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto non post multos hos dies*, ad uberrimam illam Spiritus Sancti effusionem sunt referenda, qua gratia, quam acceperant, vis etiam, et lux, qua repleti fuerant, novis accessionibus et perfectionibus augeretur. Vid. Calmet. in cap. 1. Act. Apostolorum num. 4.

36. *Cujusmodi fuerit Benedictio Christi super Apostolos : num in modum Crucis, an extensis tantum manibus.* — Ex S. Luca retulimus, Christum Jesum, cum in sublime tolleretur in Cœlum, manibus Apostolis benedixisse. Picturæ aliquot reperiuntur, in quibus Christus in aera sublatus exprimitur benedictionem Apostolis impertiens, sublata dextera, quasi signum Crucis designans, cujusmodi benedictionem in fine Missæ videmus a Sacerdotibus populo impartiri; quod multi irridenl, ut notat Serry Exercit. 61. in fine. De picturis ejusmodi ita Ayala in Opere, quod inscripsit, *Pictor Christianus*, lib. 3. cap. 20. num. 7 : « Deinde cum ex Historia Sacra satis constet, sub initium ipsum profectionis suæ in Cœlos Christum Dominum benedixisse Discipulis, et hoc Ritu nostro, eo scilicet, quo Pontifices Sacerdotesque populo Benedictionem impertiunt, peractum esse doceant Scriptores gravis judicii, si forte hoc depingere aliquis velit, depingendus est Christus elevata manu ad eum modum, quo Episcopus solet, cum populum benedicit. Sed jamjam ascendentem in Cœlum elevatis decenter manibus ad eum modum, quo sæpius fit, debere depingi, nemo est, qui nesciat. » Suarez in 3. part. D. Thom. tom. 2. qu. 58. art. 4. disput. 51. sect. 2. scribit, pie et probabiliter credi posse, *Christum non utcumque manus elevasse, sed in Crucis signum ;* cum quo consentit a Lapide in cap. 24. Lucæ vers. 51. Verum cum olim Sacerdotes benedicere solerent populo, plenam illi felicitatem apprecando, extensisque ad eum manibus, ut Levitici cap 9. v. 22 : *Extendens Aaron manum ad populum, benedixit ei ;* cumque si alicui benediceretur, manus super ejus caput imponeretur, in Genes. cap. 48. v. 14 : *Qui extendens manum dexteram posuit super caput Ephraim minoris fratris, sinistram autem super caput Manasse, qui major natu erat, commutans manus*, verisimilius videtur et probabilius, Dominum Jesum ascendentem in Cœlum, manibus ad eos qui aderant extensis, benedixisse, ut concludit Gottus de verit. Relig. Chr. tom. 4 part. 2. c. 37. §. 4. n. 24. Vide Lamy Harm. Evang. lib. 5. cap. 46. §. 19.

37. *An Christum decuerit in Cœlum ascendere? Oracula de Ascensione Christi in Veteri Testamento.* — Quæstiones vero, quæ ad Ascensionis Mysterium pertinent, videre licet apud D. Thomam 3. part. qu. 57. Quærit Sanctus Doctor articulo primo, an decuerit Christum in Cœlum ascendere; et decuisse respondet, propterea quod Christus, postquam revixit, immortalem vitam omnis corruptionis expertem vivere incipiebat; ubi vero nos sumus, locus est generationi et corruptioni obnoxius; in Cœlo autem nullus corruptioni locus. Et quamquam prima fronte videri potest nobis multo fuisse utilius futurum, si nobiscum commoratus esset in terris; id tamen, si bene perpendatur, minime verum est; nam etsi subducta sit ab oculis nostris corporalis Christi præsentia, præsto tamen semper nobis est ejus Divinitas. Præterea cum Christus non jam versetur amplius in terris, augetur in nobis Fidei virtus, quæ ad ea pertinet, quæ non apparent. Denique, sublata sua præsentia, ad eam spem nos erexit, eo, ubi ipse est, perveniendi, et ad rerum cœlestium cupiditatem nostros animos excitavit. Nec vero desunt de Christi Ascensione in Cœlum oracula, seu Vaticinia. Psal. 46. v. 6 : *Ascendit Deus in jubilo, et Dominus in voce tubæ.* Et fortasse Psalmum hunc canebant Judæi, cum Arca ferebatur in Templum ; sed Arcæ in sua sede collocatio sublimius quiddam et augustius videtur indicare. Psal. 67. v. 19 : *Ascendisti in altum, cepisti captivitatem, accepisti dona in hominibus.* Christus enim Ascensione sua devictis hostibus, et opimis reportatis spoliis triumphavit. Levitici cap. 16 jubetur Pontifex Maximus semel in anno, mensis nempe septimi die decimo, qui mensis primus erat vulgaris seu civilis anni, postquam victimæ sanguinem effuderit, intra intimum velum, et in Sancta Sanctorum ingredi, et orare pro populo. Quod quidem videri potest Ascensionis Christi exemplar et typus. Christus enim initio anni partæ nobis gratiæ, et assertæ libertatis, postquam suum pretiosum Sanguinem effudisset, scisso carnis velo, ingressus est in Sacrarium, non ab hominibus manufactum, sed Cœleste, ut interpellaret pro nobis, Deo Patri satisfactionis suæ virtutem exhibens.

38. *Inutiles quædam quæstiones omissæ. Egregia in hanc rem Augustini verba.* — Alii alias quæstiones proponunt, exempli causa, quomodo Christi corpus Cœlos penetrare potuerit ; et qui supra Cœlum Empyreum magis aut minus altus reperiatur locus, sive ipsum Empyreum sphærica sive plana et quadrata figura præditum sit. Quas quidem quæstiones inutiles et inanis plenas curiositatis omittimus, in quibus locum aptissimum habent notissima illa Augustini verba Epist. 78 : *Magis eligo doctam ignorantiam confiteri, quam falsam scientiam profiteri.* Nobis satis est credere, Christum propter hypostaticæ unionis dignitatem excelsissimum omnium in Cœlo obtinere locum *Supra omnem Principatum et Potestatem et Virtutem et Dominationem, et supra omne nomen, quod nominatur non solum in hoc seculo, sed etiam in futuro*, ut ait Apostolus ad Ephesios cap. 1. v. 21.

39. *Qua virtute Christus in Cœlum ascenderit.* — Duo tamen minime prætereunda videntur. Primum est, Christum in Cœlum ascendisse *propria virtute*, ut loquuntur Theologi, id est non ea virtute quæ naturæ humanæ propria est, sed propria virtute Divina, et ea virtute, quæ propria est animæ beatæ, ut docet S. Thomas cit. quæst. 57. art. 3. in respon-

sione ad secundum : « Christus non ascendit in Cœlum propria virtute, quæ est naturæ humanæ naturalis : ascendit tamen in Cœlum propria virtute, quæ est virtus divina, et propria virtute, quæ est animæ beatæ. Et licet ascendere sursum sit contra naturam humani corporis secundum statum præsentem, in quo corpus non est omnino subjectum spiritui, tamen non erit contra naturam, neque violentum corpori glorioso, cujus tota natura est omnino subjecta spiritui. » Et ante eum scripserat Gregorius Magnus Homil. 29. in Evangelia tom. 1. Operum : « Notandum quoque est, quod Elias in curru legitur ascendisse, ut videlicet aperte demonstraretur, quia homo purus adjutorio indigebat alieno. Per Angelos quippe facta illa et ostensa sunt adjumenta, quia nec in Cœlum quidem aereum per se ascendere poterat, quem naturæ suæ infirmitas gravabat. Redemptor autem noster non curru, non Angelis sublevatus legitur, quia qui fecerat omnia, nimirum super omnia sua virtute ferebatur. »

40. *Christi ascensio est causa nostræ salutis, et quare.* — Alterum est, Ascensionem Christi nostræ salutis esse causam. *Expedit vobis, ut ego vadam ;* Joann. cap. 16. Tractat rem hanc S. Thomas citata qu. 57. art. 6. ubi ostendit, Ascensionem Christi nostræ salutis esse causam, sive nostrum, sive illius ratio habeatur. Nam quod ad nos attinet, cum ille se a conspectu nostro eripuerit ascendens in Cœlum, Fidei, Spei, et Charitati nostræ fit locus, ut supra dictum est. Quod vero ad illum pertinet, sublatus ipse in Cœlum parat nobis munitque viam, qua illuc perveniamus : ut enim in Testamento veteri Pontifex in Sancta Sanctorum introibat orans pro populo, ita Dominus Jesus Cœlum ingressus orat et interpellat pro nobis. Denique inde nobis Divina dona demittit, ut propterea D. Paulus ad Hebr. cap. 4. v. 14. scripserit : *Habentes ergo Pontificem magnum, qui penetravit Cœlos, Jesum Filium Dei*, etc., *adeamus cum fiducia ad Thronum gratiæ*. Hasce D. Thomæ rationes erudite Gravesonus illustrat de Mysteriis et annis Christi. Constans et perpetua est omnium Sanctorum Patrum tum Græcorum tum Latinorum doctrina, Christum in Cœlo Sacerdotis fungi munere, ac pro nobis orare, ut videre est apud Thomassinum lib. 10. de Incarnat. Verbi cap. 12. duobusque sequentibus. Alibi nos observavimus, etsi ea orandi formula, si severe perpendatur, adhiberi poterat, *Jesu Christe, ora pro nobis*, Ecclesiam tamen ea uti maluisse, *Jesu Christe, miserere nobis*, ut Arianis, et nostrorum temporum Socinianis ex Orationis forma, qua Christum Dominum precamur, omnis cavillandi eriperetur occasio Divinitatem et consubstantialitatem cum Patre.

41. *De Circumstantiis, quæ Ascensionem comitatæ sunt. Ad radices montis Oliveti sita erat Bethania. Ex quo conciliantur Acta Apost. et Evangelium Lucæ de loco, unde Christus in Cœlum ascendit.* — Reliquum est, ut adjuncta, quæ Ascensionis mysterium circumstant, persequamur ; quæ sunt locus, tempus, modus, spectatores, comitatus, et miracula, quæ Deus in tanti mysterii memoriam edere diu perseveravit. Tradit Lucas cap. ult. Christum Discipulos adduxisse in Bethaniam, iisque benedixisse : *Et factum est dum benediceret, recessit ab eis, et ferebatur in Cœlum ;* quod quidem innuere videtur, eum e Bethania in Cœlum ascendisse. Verum idem Lucas Act. Apostol. cap. 1, v. 12. testatur, Apostolos, postquam Christum viderunt ascendisse in Cœlum, rediisse Hierosolymam *a monte, qui vocatur Oliveti, qui est juxta Hierusalem Sabbathi habens iter* : ex quo colligitur Christum ascendisse in Cœlum e monte Oliveti. Nulla tamen inter Evangelium Lucæ et Actus Apostolorum est pugna ; nam Bethania in declivi montis Oliveti posita est ; et fortasse Dominus Jesus se in Bethaniam contulerat, ut Lazarum sororesque ejus Martham et Magdalenam prius inviseret, secumque adduceret, ut essent Ascensionis suæ testes. Ita disputant a Lapide, et Jansenius in cap. ult. Lucæ ; id vero si Tillemontio non arridet Nota 40. in vitam Jesu Christi, probatur tamen Calmeto in cap. 1. Act. Apost. v. 12.

42. *Quæ conciliatio probatur in Synopsi Criticorum.* — Ad eumdem modum textum ex Lucæ Evangelio cum Act. Apost. cap. 1. conciliat Synopsis Criticorum Sacrorum pag. 1395. Ad illa enim verba, *A monte Oliveti*, hæc sunt adnotata : « Inde ergo Christus in Cœlum ascendit ; idque primo quia hic inchoavit Passionem suam in horto sudans, hic sæpe oravit et pernoctavit, Lucæ 21. et 22. Secundo ut in conspectu impiæ Hierosolymæ gloriose ascenderet. Erat enim hic mons tantæ altitudinis, ut inde pene omnes Urbis plateæ conspicerentur. At Christus dicitur eduxisse eos in Bethaniam, et ferri in Cœlum, Lucæ 24. Respondetur : Hæc non discrepant ; nam Bethania erat pars montis in ejus descensu sita. »

43. *De distantia montis Oliveti ab Hierosolyma. Conciliantur Acta Apostolorum et Evangelium Joannis.* — Difficilius est allatum S. Lucæ textum ex Apostolicis Actis cum Joanne cap. 11. componere. Ait enim Lucas, Hierosolymam a monte Oliveti tantum abesse itineris, quantum Hebræis liceret conficere die Sabbathi, *Sabbathi habens iter ;* quod est sex, septem aut octo spatium stadiorum, seu mille nostrorum passuum. At Joannes cap. 11. Bethaniam, quam in descensu montis positam esse diximus, tradit Hierosolyma abesse *stadiis quasi quindecim*. De itinere, quod Sabbathi die Hebræis liceret conficere, variæ sunt diversæque sententiæ, quas vide apud Menochium in Actis Apostolorum cap. 4. Calmetus in caput 1. Act. Apost. docet, S. Lucam, qui scripsit montem Oliveti ab Hierosolyma distare, quantum die Sabbathi itineris liceret Hebræis conficere, non accurate sex, septem, aut octo stadia significare voluisse ; cum præsertim eodem Sabbathi die Hebræi modo plus, modo minus itineris conficerent ; itaque Lucam spatium illud præter propter, et ut vulgo dicitur circiter designasse, ut propterea nihil Joanni repugnet. Sed alii plures animadvertunt, ubi dicitur Hebræis non plus quam sex, septem, aut octo stadia perambulare licuisse, ea stadia esse Græcorum ; at Joannem, qui scribit Be-

thaniam ab Hierosolyma distare stadiis quasi quindecim, Hebræorum stadia intelligere. Porro stadium Hebraicum stadiis Græcorum binis æquale est, ex quo cuivis scrupulus omnis evellitur de discrepantia inter Lucam et Joannem. Videatur Tillemontius Nota 40. ad vitam J. Chr. Serry Exercit. 61. num. 7. et Gottus part. 2. tom. 4. cap. 37. §. 4. num. 22.

44. *Constat Christum ascendisse in Cœlum Feria quinta.* — Testatur Lucas in citato sæpius cap. 1. Actuum, Christum Jesum, postquam rediit ad vitam, quadraginta commoratum esse dies in terra, antequam in Cœlum ascenderet : *Quibus* (Apostolis) *et præbuit se ipsum vivum in multis argumentis per dies quadraginta apparens eis, et loquens de Regno Dei.* Cum igitur Christus vigesima quinta Martii die mortuus sit, et vigesima septima revixerit, ut alibi demonstravimus, necessario inde consequitur, quinto illum Maii die, qui dies Jovis fuit, ascendisse in Cœlum. Quod enim putat Chrysostomus Homil. 3. in Acta Apostolor. Christum in Cœlum ascendisse Sabbathi die, singularis est, nec cuiquam probata ejusmodi opinio.

45. *Non subito, sed per successionem temporis videtur ascendisse in Cœlum. Vestitusne ascenderit.*—Scribit Lucas in Actis, cap. 1. v. 9 : *Videntibus illis elevatus est, et nubes suscepit eum ab oculis eorum.* Et postea v. 10 : *Cumque intuerentur in Cœlum euntem illum* : quibus verbis significari videtur sensibilis quædam elevatio per motum successivum, ita ut Apostolis licuerit aliquamdiu suis oculis illum euntem in Cœlum prosequi, donec in lucidam nubem ingressus ab eorum aspectu est ereptus : nec, quemadmodum ipse alias, et sæpe etiam in suis apparitionibus Angeli, momento temporis evanuerit. Tostatus Paradoxo 5. cap. 9. et 34. putat, nubem ita fuisse formatam, ut Domino Jesu quasi Thronum quemdam, ubi sederet, et vestem, qua tegeretur, præbuerit. Existimat enim idem Auctor, Christum, postquam rediit ad vitam, nudum semper fuisse omni veste detracta, nec ulla alia re tectum quam lumine, quod e glorioso ejus corpore effulgebat, nudumque omnino ea solum nube circumdatum ad Cœlum ascendisse. Sed vestene indutus in Cœlum, an nudus Christus ascenderit, accurate perpendit Menochius in Act. Apostol. cap. 3. num. 4. Pervulgata tamen opinio est, quam sequuntur a Lapide et Calmetus ad cap. 1. Act. Apostol. Christum, postquam revixit, semper ut antea veste tectum apparuisse, et ita indutum in aera sublatum esse, nec prius vestem abjecisse, quam a nube illa fuerit exceptus. Neque vero est hic Astronomorum speculationibus locus, qui immensam extimi summique Cœli ab orbe terrarum distantiam reputantes, tam multos illi postulant annos, qui ad illud Cœlum e Tellure velit ascendere. Motus enim, si Deus velit, vehementius, supra quam cuiquam credibile est, accelleratur. Præterea Corpus Christi non erat Corpus animale proprio gravatum pondere, sed Corpus verum illud quidem, spiritui tamen obtemperans, ut quocumque spiritus vellet, statim eo ferretur.

46. *An alii præter Apostolos spectaverint Christum ascendentem in Cœlum.* — Ascensionem Christi spectasse undecim Apostolos, diserte tradit Marcus cap. 16. Lucas cap. 24. et Act. Apost. cap. 1. Quæritur modo, num alii tanti miraculi fuerint spectatores? Serry citata exercit. 61. num. 9, ait, in Sacra Historia solos Apostolos spectatores commemorari; se tamen non repugnare, si quis affirmaret, alios etiam præter Apostolos, ac Beatam præsertim Virginem, huic Christi Domini triumpho adfuisse : *Si quis vero alios adjicere velit, maxime vero Deiparam Virginem, non repugnabo.* Et Sandinus Histor. Fam. Sacræ edit. Patavinæ pag. 253 : *Si quis alios addere velit, maxime vero ejusdem Christi Matrem Mariam Virginem, non ausim repugnare.* Uterque autem putat, falli eos vehementer, qui affirmant centum et viginti homines Ascensionis Christi Domini adfuisse : nec quidquam facere textum, cui, qui ita existimant, inniti videntur, ex c. 1. Act. Apostol. vers. 15 : *Erat autem turba hominum simul fere centum viginti.* Nam textus ille non eos, qui Ascensioni adfuerint, sed qui ad Matthiæ electionem convocati fuerint, commemorat. Contendit tamen a Lapide ad illum locum Act. Apost. centum viginti Ascensioni adfuisse; atque idem sentit Calmetus ad eumdem locum vers. 6.

47. *B. Virgo aliique, qui in Cœnaculum cum Apostolis introierunt, Ascensioni Christi in Cœlum præsentes fuere.* — Verum utcumque de hac re sit, S. Lucas in Act. Apostol. cap. 1. vers. 14. de iis, qui ex monte Oliveti Hierosolymam redierunt, et introierunt in Cœnaculum, postquam undecim commemoravit Apostolos, ait : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria Matre Jesu, et Fratribus ejus.* Si igitur undecim Apostolos Cœnaculum ingressos fateamur, ut æquum est, præsentes fuisse Ascensioni, idem etiam dicendum videtur de mulieribus, de B. Virgine, ejusque fratribus, de quibus Lucas, postquam undecim numeravit Apostolos, ait : *Hi omnes erant perseverantes in Oratione.* Demus igitur, ut par esse videtur, textum illum, *Erat autem turba hominum simul fere centum viginti*, non de iis, qui Ascensioni, sed iis qui electioni Matthiæ adfuerunt, esse intelligendum ; præsertim cum Matthias in Apostolorum numerum post aliquot ab Ascensione dies fuerit cooptatus; siquidem Lucas ait, *In diebus illis;* inde colligi quidem poterit, non omnes illos centum et viginti, qui Matthiam elegerunt, Ascensionem Christi Domini spectavisse, non tamen solos spectavisse Apostolos undecim : præcipue cum Sacra tradat historia, ante Sancti Matthiæ electionem, et statim post Christi Ascensionem eos qui adfuerint, Hierosolymam reversos introisse in Cœnaculum ; eademque Sacra historia referat, præter Apostolos fuisse in Cœnaculo etiam mulieres, B. Virginem, et Fratres Jesu Christi. Vide Gottum loc. cit. num. 23. ubi ait, verisimile fieri, non solum undecim Apostolos spectasse Ascensionem, sed eos saltem omnes, qui in Cœnaculum una cum Apostolis ingressi orationi vacabant.

48. *Videtur Christus ascendisse stipatus Angelorum comitatu.* — Narrat Sacer textus, dum Discipuli in Cœlum suspicerent, duos illis Angelos veste indutos candida adstitisse, qui eos interrogaverint, quid ita in Cœlum respicerent; monuerintque, Jesum, qui tollebatur in Cœlum, ad eumdem modum venturum, quo illum viderant abeuntem. Satis hi duo Angeli declarant, e Cœlo reliquos etiam Angelos esse delapsos, ut Christum exciperent et comitarentur. Cum enim duo edixerint Angeli, Christum in fine mundi ita venturum, quemadmodum ascendisset in Cœlum, compertumque habeamus, venturum ad extremum totius generis humani judicium cum gloria, potestate et majestate Angelicis stipatum ordinibus, jure affirmari potest, eodem circumseptum comitatu in Cœlum ascendisse. Suffragari videtur locus e Psalmo 23. v. 9 : *Attollite portas principes vestras;* et alius itidem e Psalmo 46. v. 6 : *Ascendit Deus in jubilatione, et Dominus in voce tubæ.* Quamobrem scribit Suarez in 3. part. D. Thom. 2. quæst. 58. art. 4. disput. 51. sect. 2: « De Angelico autem ministerio et comitatu quamvis in Scriptura nihil dictum sit, tamen non est dubium, quin omnes Angelorum ordines descenderint, ut Christum ascendentem comitarentur, eique honorem et gloriam exhiberent, quod omnes Sancti Patres scribentes de hoc mysterio luculenter exponunt. »

49. *Christus ascendens in Cœlum Justorum animas in Cœlum secum adduxit.* — Justorum animas, qui ante Christi Passionem obierant, alibi docuimus non in Paradisum exceptas, sed in Patrum Limbo fuisse detentas, qui sinus Abrahæ dicitur, Lucæ cap. 16. ubi narrat Evangelista, divitem illum epulis deliciisque tantopere celebratum animam vidisse Lazari eo loci tranquille conquiescere : *Vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus.* Eas animas itidem diximus una cum Christo in Cœlum ascendisse : *Christus ascendens in altum captivam duxit captivitatem :* quæ D. Pauli verba ad Hebræos 4. ita communi consensu interpretantur Sacrarum Litterarum Professores, ut sententia sit, Christum animas justorum secum in Cœlum adductas æternæ gloriæ fecisse compotes. « Qui ante ejus adventum in hunc Mundum venerunt (ait S. Gregorius Moralium lib. 13. cap. 14.) quantamlibet justitiæ virtutem haberent, ex corporibus educti in sinum cœlestis patriæ statim recipi nullo modo poterant, quia necdum venerat, qui inferni claustra sua descensione solveret, et Justorum animas in perpetua jam sede collocaret. »

50. *Ubi quadraginta illos dies exegerint animæ mortuorum, qui in morte Christi surrexerunt, et cum eo ascenderunt in Cœlum.* — Illud etiam alibi docuimus, in morte Christi aperta esse monumenta, eoque reviviscente, *multa corpora Sanctorum, qui dormierant, surrexisse,* hoc est multos Sanctorum, qui mortui erant, ad vitam rediisse. Exploratum quidem est, eorum animas Christi in Cœlum ascendentis fuisse comites. Illud omnino incompertum, quo loco illæ animæ degerint per dies quadraginta, quibus Christus in terris versatus est. Matthæus enim cap. 27. tradit quidem, eos Sanctos venisse in Sanctam Civitatem, et multis apparuisse; sed tunc temporis cum vivebant, et nemini erant conspicui, ubi permanserint, omnino tacet Evangelista. D. Thomas in 3. Sentent. dist. 22. quæst. 3. art. 2. in fine, probabile putat eos in terrestri Paradiso commoratos; ubi itidem est qui existimat, Christum eos egisse dies, qui ab ejus Resurrectione ad Ascensionem elapsi sunt. Suarez tom. 2. in 3. part. qu. 55. art. 3. in Commentariis, incerta esse hæc omnia prudenter animadvertit. Et sane nihil in iis esse certi, satis vel ex eo potest intelligi, quod ad rem expediendam prius decernere oporteret, ubi terrarum fuerit terrestris Paradisus, et quantum temporis permanserit; quam quæstionem Calmetus in cap. 2. Geneseos num. 4. ait ejusmodi esse, ut non aliam reperias, de qua scissa sint in tam varias sententias Doctorum virorum ingenia.

51. *An, ubi revixerunt, rursus obierint.* — Sed si incertum est, ubi terrarum fuerint Sancti, qui revixerunt, quo loco consitus fuerit Paradisus terrestris, et quamdiu permanserit; illud certe multo incertius utrum Sancti, qui ad vitam redierunt, rursus obierint, et eorum animæ cum Christo in Cœlum evolaverint, relictis suis corporibus, quæ universalem carnis Resurrectionem expectent; an vero novi interitus expertes cum Christo una sua quisque cum anima et corpore in Cœlum ascenderint.

52. *Verior sententia est, rursus migrasse vita.* — Eam quæstionem tractant Theologi D. Thomas in 4. Sent. dist. 43. qu. 1. art. 3. qu. 1. ad tertium, sequutus Hieronymum in cap. 27. Matthæi videtur eorum suffragari sententiæ, qui contendunt, Patres revixisse non amplius morituros. Sed in 3. part. Summæ qu. 53. art. 3. ad secundum, Epistolam D. Augustini expendens 99. nunc 164. ad Evodium cap. 2. in eorum videtur opinionem esse propensior, qui putant, Sanctos, qui revixerint, rursus e vita excessisse. Tillemontius Nota 36. in vitam Jesu Christi hanc affirmat Patrum communem esse sententiam. Eamdem acriter etiam propugnat Calmetus in sua Dissertatione, quam de hac re edidit. Profecto D. Paulus ad Hebræos cap. 41. v. 39. generatim de Justis in veteri Testamento verba faciens ait, non prius quam reliqua omnis Ecclesia, plenam assequuturos felicitatem, quæ in animæ et corporis gloria sita est. « Hi omnes testimonio Fidei probati non acceperunt repromissionem, Deo pro nobis melius aliquid providente, ut non sine nobis consummarentur. » Quod minime videtur fuisse dicturus, si Sancti, qui, Christo reviviscente, redierunt ad vitam, immortalitatem consequuti, una cum Corporibus in Cœlum cum Christo ascendissent. Huc accedit, quod communis Catholicorum sententia est, solum Christum Jesum, Beatamque Mariam ejus matrem in Cœlum Corpore et Anima evolasse.

53. *De vestigiis Christi impressis eo loco, unde ascen-*

dit in Cœlum. De ædicula ibi extructa, cui tectum superinduci numquam potuit. — Affert Calmetus miracula, quæ post Christi Ascensionem Deus edidit in ejus Mysterii memoriam, ut videre est in cap. 1. Act. Apost. num. 12 Auctor libelli de Locis Hebraicis in Actis Apostolorum apud Hieronymum, cui multum auctoritatis tribuerunt vel ipsi Scaliger et Erasmus, narrat eo loco, unde Christus in Cœlum sublatus est, extitisse impressa vestigia. « Mons Oliveti ad Orientem Hierosolymæ torrente Cedron interfluente, ubi ultima vestigia Domini humo impressa hodieque monstrantur. » Illud etiam mirabile : « Cumque terra eadem quotidie a credentibus hauriatur, nihilominus tamen eadem sancta vestigia pristinum statum continuo recipiunt. « Præterea addit : « Denique cum Ecclesia, in cujus medio sunt (vestigia Christi) rotundo schemate et pulcherrimo opere conderetur, summum tantum cacumen, ut perhibent, propter Dominici Corporis meatum nullo modo contegi, et concamerari potuit, sed transitus ejus a terra ad Cœlum usque patet apertum. » Idem refert Sulpicius Histor. Sacræ lib. 2. cap. 33. S. Paulinus Nolanus Epist. 11. ad Severum, et D. Augustinus Tract. 37. §. 4. in Joannem : « Ibi sunt vestigia ejus, modo adorantur, ubi novissime stetit, unde ascendit in Cœlum. » Ejusmodi miraculum de vestigiis impressis prædixerat Zacharias cap. 14 : *Et stabunt pedes ejus in die super montem Olivarum, qui est contra Hierusalem ad Orientem.* Et Casaubonus Exercit. 16. §. 154. ei miraculo de vestigiis Christi, quæ, detracta licet identidem terra devotionis causa ab iis, qui illuc confluebant, non delerentur, fidem abrogari non posse candide fatetur. « Miraculum de Sanctis Domini vestigiis pristinum statum continuo recipientibus, quicquid homines molirentur, propter consensum tot Scriptorum, et in his magni Hieronymi, qui fuit oculatus testis, mihi quidem videtur dignissimum. » Et Bailletus Histor. de Mysterio Ascensionis alterum affert miraculum, quod, cum in Hierosolymæ obsidione Titus in monte Oliveti castra haberet, numquam tamen fieri potuerit, ut vel militum excursionibus, vel pedibus equorum, vel cæteris militaribus molitionibus, quibus certe universam montis terram inversam esse oportuit, vestigia illa Domini delerentur.

54. *Aliud miraculum de vento flante quotannis in die Ascensionis, Missa peracta, et splendore quo Cœlum flagrare videbatur.* — Auctor libelli de *Locis Sanctis*, qui a multis Bedæ tribuitur, cap. 7. aliud narrat miraculum, quod instaurabatur singulis annis die Ascensionis in æde illa, quæ ibi fuerat extructa, unde Jesus abiit in Cœlum. Missa peracta, vehemens quidam et mirificus ex alto ventus flabat, quo dejecti quotquot aderant humi procumbebant, dum interea totus mons vicinaque loca insolita luce ita coruscarent, ut ardere viderentur. Illud miraculum commemorat Baronius ann. Chr. 58. n. 77. Bailletus Histor. hujus Festi num. 5. Menochius in Act. Apostolicis lib. 1. cap. 4. num. 3. Serry cit. Exercit. 61. num. 8. et Gottus cit. cap. 37. num. 25. quorum duo postremi advertunt, post Auctorem ejus libri, a nemine fieri ejus miraculi mentionem, ut jam credendum videatur desiisse.

55. *Witsii plumbeum argumentum, quo superiora duo miracula explodere conatur.* — Hermannus Witsius heterodoxus Auctor Sacrar. Exercit. 20. num. 13. bina illa miracula, alterum de impressis Christi vestigiis, alterum de irrito conatu ædis contegendæ, ubi eadem sunt impressa vestigia, oppugnat argumento ducto a silentio Socratis, Theodoreti, Sozomeni et Nicephori. Prioris originem se invenisse existimat ; Eusebium scilicet in vita Constantini lib. 3. cap. 42. de Helena, quæ in Judæam venerat, scripsisse : *Servatoris nostri vestigia debito cultu venerata est :* id de Judæa ubi Christus habitaverit, dictum, ad Montem Oliveti traductum esse, unde ascendit in Cœlum. Sed argumentum negativum quam sit infirmum, nemo est qui nesciat ; præsertim si aliquorum Scriptorum silentio aliorum, majoris qui sint auctoritatis, rem aliquam affirmantium, testimonia opponantur. Qui in eos Scriptores sanctitate et magna existimatione florentes respexerit, qui bina illa miracula testantur, facile intelliget, nullius esse roboris a Witsio intentatum argumentum adversus illa miracula. Vide Quaresmium Elucidat. Terræ Sanctæ lib. 4. cap. 7. et sequent. tom. 2. qui præsentem earum rerum statum exponens testatur, deletam esse ab Infidelibus ædem in eo loco antea extructam, unde Christus ascendit in Cœlum : tamen etiamnum extare veteris magnificentiæ signa ; ædiculam vero nunc esse, in qua conspicitur impressum sinistri pedis vestigium, dextri enim pedis alterum alio asportatum fuisse ; hanc porro ædiculam laqueari esse contectam. « Ex his apparet, Sacellum constructum in loco ubi Christus ascendit in Cœlum, non patulum et apertum nunc esse, sed opertum et cameratum. »

56. *De Ascensionis Festo, quod solemnitatum omnium dicitur complementum a D. Bernardo.* — Explicato Ascensionis Mysterio, quædam æquum est de ejus Festo attingere. S. Bernardus serm. 2. de Ascensione num. 2. Festum hoc appellat omnium solemnitatum complementum. « Consummatio et adimpletio est reliquarum solemnitatum, et felix clausula totius itinerarii Filii Dei. Qui enim descendit, ipse est, qui ascendit hodierna die super omnes Cœlos, ut adimpleat omnia. » Et serm. 4. num. 1 : « Si Nativitatis et Resurrectionis Dominicæ digna devotione solemnia celebramus, hodiernum quoque Ascensionis diem non minus devote convenit celebrari. In nullo siquidem a Festivitatibus illis ista degenerat, sed finis earum et adimpletio est. »

57. *Hæc solemnitas instituta ab Apostolis ex D. Augustino.* — D. Augustinus Epist. 44. alias 118. cap. 1. docet, hanc Solemnitatem ab Apostolis esse institutam. « Illa autem, quæ non scripta, sed tradita custodimus, quæ quidem totc terrarum Orbe servantur, dantur intelligi vel ab ipsis Apostolis, vel plenariis Conciliis, quorum est in Ecclesia saluberrima auctoritas, commendata, atque statuta retineri : sicut

quod Domini Passio, Resurrectio et Ascensio in Cœlum, et Adventus Spiritus Sancti anniversaria solemnitate celebrantur; et si quid aliud occurrit, quod observatur ab universa, quacumque se diffundit, Ecclesia. » Quod etiam probe advertit Martene cap. 28. num. 1.

58. *Idem Augustinus eam vocat Quadragesimam.* — Idem Augustinus serm. 267. cap. 3. Solemnitatem hanc *Quadragesimam* vocat, quod post dies a Resurrectione quadraginta celebretur : et lib. Constitutionum Apostolicarum cap. 19. huic Festo Feria quinta destinatur quintæ post Resurrectionem hebdomadæ. Orientales *Tessaracosten* seu *Tetracosten* appellant, quod quadragesimum post Pascha diem significat, ut notat Bailletus loco citato. Si quis tamen, quod Chrysostomus putaverit, Christum die Sabbathi in Cœlum ascendisse, inferri ex eo posse existimet, Sancti illius Doctoris ætate neque Antiochiæ, neque Constantinopoli Ascensionis Festum Feria quinta celebratum esse, observandum est, Sermonem ejus extare in Festo Ascensionis, quem habuisse credere necesse est Feria 5. post quadraginta dies a Paschate. Quamobrem nulla probabilis potest elici conjectura, in iis locis Ascensionis Festum aut non celebrari consuevisse, aut alia, quam die Jovis, celebratum esse. Vide Tillemont. Nota 42. ad vitam J. Chr.

59. *Olim in die Ascensionis erat Processio. Mos etiam erat benedicendi panem et novos fructus.* — Testatur Durandus *in Rationali Divinorum Officiorum* lib. 4. cap. 6. primis Ecclesiæ temporibus in memoriam Ascensionis Domini Processionem qualibet hebdomada fieri solitam quinta Feria ; quæ, Festorum numero in honorem Sanctorum aucto, sublata est. « Primitiva Ecclesia observabat quintam Feriam, et fiebat in ea Processio in memoriam Dominicæ Ascensionis : sed, multiplicatis Sanctorum Festivitatibus, sublata est solemnitas Feriæ quintæ, et ejus Processio per Agapitum Papam in Dominicam translata est, ut a Populo tunc ad Ecclesiam conveniente simul et solemniter valeat celebrari ; ut propter hoc dies Jovis dicatur vulgariter cognata diei Dominicæ, quia videlicet antiquitus par solemnitas fuit utrique. » Ejus Processionis meminit Gregorius Turonensis lib. 5. Histor. Francor. cap. 11. non tamen de ea Processione videtur loqui, quæ qualibet Feria quinta, sed quæ Feria quinta fiebat ipso Ascensionis Domini Festo. Et Bailletus Histor. hujus diei §. 7. allatis vetustiorum Scriptorum testimoniis, ait, etiam fieri Processionem post Tertiam, in itineris memoriam Apostolorum ab Hierosolyma in Bethaniam, a Bethania in Montem Olivetum proficiscentium, atque inde Hierosolymam redeuntium. In hujus diei Missa mos erat benedicendi panem novosque fructus : quarum benedictionum formulas vide apud Martene de antiqua Ecclesiæ Disciplina cap. 28. pag. 527. veteris edit. Micrologus cap. 55. jejunium commemorat in Pervigilio Ascensionis. Nunc autem Pervigilium sine jejunio celebratur, propter Paschale tempus, ut none advertit Gavantus sect. 6. de Litaniis majoribus et minoribus cap. 17. *Vigilia Ascensionis non habet jejunium, quia de tempore Paschali est.*

60. *Cereus usque ad Ascensionem accenditur certis quibusdam diebus. Ad Evangelium Missæ Ascensionis extinguitur.* — De Cereo, cujus fit benedictio in Sabbatho Sancto, sermonem alibi habuimus. In Annalibus Fratrum Minorum anni 1263. eos decrevisse legimus, ut usque ad Ascensionem Cereus accenderetur saltem in Missis solemnibus. At S. Rituum Congregatio 19 Maii 1607. constituit, ut tribus Paschæ Festis diebus, Sabbatho in Albis, et singulis quibusque Dominicis usque ad Ascensionem, dum canitur Missa, et tum in Vesperis, tum etiam in cæteris Horis Canonicis juxta Locorum consuetudinem accendatur. Quando Cereus auferri debeat, nec amplius accendi, nihil apud vetustiores Scriptores reperimus. Nunc quidem disciplina est, ut in primis Ascensionis Vesperis, in Laudibus, et Missa accendatur usque ad Evangelium, cujus lectione expleta, extinguatur, et in Sacrarium asportetur. Iterum autem accenditur in Sabbatho Pentecostes ad benedictionem Fontis. Extinguitur autem die Ascensionis post Evangelium, ut Christi discessus ab Apostolis significetur. Vide Macrum in Vocabular. Ecclesiast. verbo *Cereus Paschalis*, et Meratum part. 2. tom. 1. in Notis ad Gavantum pag. 1173. et 1188. et 1197. Quod post Evangelium Missæ solemnis Cereus extinguatur, quidam ex eo conjiciunt, eam esse horam, qua Christus in Cœlum ascenderit; quæ sane conjectura leviuscula est, ut etiam advertit Gottus loc. cit. num. 21.

CAPUT XI.

DE FESTO PENTECOSTES, QUOD PRIMA DOMINICA CELEBRATUR POST DOMINICAM INFRA OCTAVAM ASCENSIONIS.

1. *Matthias in locum Judæ cooptatus est inter Apostolos.* — Pentecostes solemnitas ea Dominica celebratur, quæ Dominicam infra octavam Ascensionis proxime consequitur. Postquam Hierosolymam Apostoli, Christo in Cœlum sublato, redierant, et turba fere centum et viginti Discipulorum convenerat, Petrus, cui universalis Ecclesiæ administrandæ partes a Christo datæ fuerant, dixit opus esse, ut impio Judæ sufficeretur aliquis, qui locum Apostolicum obtineret; cumque duo propositi essent, Joseph qui dicebatur Barsabas, et Matthias, *Et statuerunt duos, Joseph, qui vocabatur Barsabas, qui cognominatus est Justus, et Matthiam* ; omnes Deum deprecati sunt, ut quem vellet eligi, significaret. *Et orantes dixerunt : Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris ex his duobus unum, accipere locum ministerii hujus et Apostolatus, de quo prævaricatus est Judas, ut abiret in locum suum.* Cumque sortiti essent, Matthiæ sors obtigit, qui inter Apostolos est cooptatus. *Et dederunt sortes eis, et cecidit sors super Matthiam, et annumeratus est cum undecim Apostolis.* Act. Apost. cap. 1. v. 23, et seqq.

2. *Matthias, ita volente Deo, sortito adeptus est Apostolatum, quod trahi non debet in exemplum.* — E septuaginta Christi Discipulis erat Matthias. Statuerunt

Apostoli, ut per sortes locus Judæ impleretur, *ne*, ut ait Ambrosius in cap. 1. Lucæ, *Apostoli electio a mandato discrepare legis veteris videretur*. Etenim ex Evangelio Lucæ ipsius cap. 1. colligitur, per sortes eligi solitum, qui thus Domino adoleret. Dionysius, seu quis alius Auctor lib. de Ecclesiastica Hierarchia cap. 5. part. 3. scribit, sortem, quam Acta Apostolorum commemorant cap. 1. indicatam fuisse per signum visibile Cœlo delapsum, id est radium quemdam Cœlestem Matthiæ capiti circumfusum, aut aliud quidpiam simile. « Cum autem de divina illa sorte, quæ divinitus super Matthiam cecidit, alii ab aliis diversa senserint, meam ipse sententiam exponam. Mihi enim videtur scriptura sortem appellare divinum illud munus, quo declarabatur Choro hierarchico, quisnam divino suffragio electus erat. » Quidam vero existimant, revera sortes fuisse jactas. Quod quidem peculiare fuit in Matthiæ electione, nec in exemplum proponi potest. Christus enim, cum illum ipse vellet eligere, ne minor quam cæteri Apostoli videretur, in animos Apostolorum divino suo injecit afflatu, ut per sortes rem gererent. Tirinus in cap. 1. Act. Apost. num. 26. ita scribit : « Conjectis nominum chartulis in urnam, et instinctu divino certiores redditi, Deum hac sortitione demonstraturum, utrum e duobus vellet. »

3. *Ingruente sonitu quodam vehemente, delapsus est Spiritus Sanctus super Apostolos, et apparuerunt linguæ igneæ super eorum capita dispertitæ.* — Cum ii omnes, qui Matthiam elegerant, ipso Pentecostes die in eodem essent loco, vehemens ex improviso ventus coortus est, quo tota domus, in qua erant, concussa est. *Et cum complerentur dies Pentecostes, erant omnes pariter in eodem loco : et factus est repente de Cœlo sonus, tamquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum, ubi erant sedentes ;* verba sunt Act. Apostol. cap. 2. v. 1. Ad quæ verba Tirinus post Pagninum, aliosque Interpretes notat : « Non necessarium est, fuisse verum ventum, sed sufficit fuisse verum sonum, qualis excitari solet a vento valido ingruente. Si enim homines possunt sine vento similem vento excitare sonum, cur id non possit Deus ? » Ad illum sonitum excitatus universus populus eo accurrit, ubi erant Apostoli ; ibi enim vehementius aer commoveri, et sive sonus, sive strepitus, quæcumque causa esset unde oriretur, gravior ingruere videbatur. *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tamquam ignis, seditque supra singulos eorum :* itaque *repleti sunt omnes Spiritu sancto :* non quod tum sanctificantem gratiam primum sint consequuti, sed quod maxima in iis facta fuerit gratiæ accessio, ut de adventu Spiritus Sancti verba faciens S. Leo Homil. 3. de Pentecoste, tom. 1. op. cap. 1. ait : « Non ut tunc primum esse Sanctorum inhabitator inciperet, sed ut sacrata sibi pectora et ferventius accenderet, et copiosius mundaret, cumulans sua dona, non inchoans, nec ideo novus opere, quia ditior largitate. »

4. *Cum gratia sanctificantis uberiori copia indita sunt Apostolis septem dona Spiritus Sancti.* — Ad eam justificantis gratiæ accessionem, septem indita illis fuere Spiritus Sancti dona, de quibus Isaias cap. 11. v. 2 : *Et requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ, et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini.* Gratiæ illæ etiam iis tum infusæ fuerunt, quæ *gratis datæ* appellantur ; de quibus loquitur D. Paulus 1. ad Corinth. cap. 12. ut Parthi, Medi et qui e Mesopotamia, Judæa, Cappadocia, Ponto, Asia, Phrygia, Ægypto, Romani, Judæi illuc convenerant, aliique multi, quos commemorat Lucas in Actis cap. 2. v. 6. vehementer demirati sint, quod Apostolos sua quisque audisset lingua de Deo, ejusque potentia et magnitudine loquentes. *Facta autem hac voce convenit multitudo, et mente confusa est, quoniam audiebat unusquisque lingua sua illos loquentes. Stupebant autem omnes et mirabantur dicentes : Nonne ecce omnes isti, qui loquuntur, Galilæi sunt ? Et quomodo nos audivimus unusquisque linguam nostram, in qua nati sumus ? Audivimus eos loquentes nostris linguis magnalia Dei ? Stupebant autem omnes, et mirabantur ad invicem dicentes : Quidnam vult hoc esse ?*

5. *Hierosolyma omnium Asiæ civitatum nobilissima. Incredibilis multitudo illuc confluebat die Pentecostes.* — Nobilissima tum temporis erat Asiæ civitatum Hierosolyma, cujus pulchritudinem describit Josephus de Bello Judaico lib. 6. cap. 18 : *Prospicite ejus, quam proditis pulchritudinem, quale Oppidum, quale Templum, quam multarum gentium munera !* In ea Judææ gentis conventus agebantur; in ea synagoga omnium gentium, quotquot essent Judaici nominis, Alexandrinorum, Libertinorum, Cyrenensium et Cilicum; et Arcis Antoniæ Romanorum præsidiarii milites custodiam gerebant. In Festis solemnioribus ex remotissimis terræ partibus Judæi illuc confluebant, ut suæ gentis viderent Metropolim. Maxima vero frequentia conveniebant die Pentecostes, ut fuse probat Joannes Christophorus Harembergius Auctor heterodoxus, Dissertatione de *Miraculo Pentecostali* tom. 2. Dissertationum in loca quædam Novi Testamenti edit. ann. 1732. pag. 575. n. 5.

6. *Apostolos quidam existimabant ebrios esse. Joelis Oraculum tum bene adimpletum.* — Itaque nil mirum, si e tanta turba, quæ eo, ubi erant Apostoli, accurrerat, extiterit aliquis, qui eos se vino ingurgitasse ausus sit dicere. *Alii autem irridentes dicebant, quia musto pleni sunt isti.* Act. Apostol. cap. 2. Tum vero Petrus tamquam Ecclesiæ caput una cum aliis Apostolis prodiit ad multitudinem, elataque voce declaravit, eos non esse ebrios : *Non enim, sicut vos æstimatis, hi ebrii sunt*, sed Joelis impleri oraculum qui prædixit novissimis diebus futurum, ut spiritum suum in homines Deus effunderet. Qua in re adnotarunt Interpretes, Joelem de temporibus loquutum, quæ Hebræorum captivitatem consequuta sunt, et de pœnis, quas Deus ab hostibus populi sui sumpserat ; cumque dixerit, Deum nonnisi exiguo numero Prophetarum sese communicare, futurum autem aliquando, ut non solum viri, sed etiam fœminæ Spiritu Sancto, non quidem levi et transeunte, sed diutina effusione uberrime per-

funderentur, nunquam perfecte eam prophetiam adimpletam fuisse, quam post Jesu Christi resurrectionem : non enim Apostolis tantum, sed multis aliis quamplurimis sacro Baptismo ablutis linguarum et miraculorum dona concessa sunt. Ea vero miraculorum, et linguarum gratia tribus primis Ecclesiæ seculis ad Fidem constabiliendam maxime fuit conspicua, atque identidem, prout opus est, etiamnum sese exerit et ostendit. Vide Calmetum in Joelem cap. 2. num. 28. et in cap. 2. Act. Apost. num. 17.

7. *Salmasius confutatus.* — Salmasius dicere ausus est, donum linguarum fuisse datum Apostolis non per modum habitus, sed per modum actus transeuntis, adeo ut eo dono prædíti fuerint ipso Pentecostes die, donec igneæ linguæ in eos delapsæ eorum capitibus insedere, quibus dilapsis, Apostoli eo linguarum dono caruerint. Sed ab ipsis suæ sectæ auctoribus vel impugnatus est, vel desertus ; qui licet hæreticas partes sequantur, audacem ejus propositionem nullo fundamento innixam esse cognoscunt. Marius Gothfredus Thilus Dissert. *de Linguis ignitis* tom. 2. Dissert. in Nov. Testam. Edit. Amstelod. ann. 1702. pag. 430. n. 17. observat, cum exploratum perspectumque sit, Apostolos variis linguis loquutos esse, iis præsertim, quæ opus erant ad eas Gentes ad Fidem convertendas, quibus Evangelium prædicarent, si eas linguas labore et industria didicissent, neque habitu infuso veluti haustas adhibuissent, nihil quidquam fuisse in hac re quod mirificum videretur ; neminem enim esse satis constat, qui idem non possit, si perdiscendis linguis paulo habilior sit. *Si enim habitus ille linguarum non fuit infusus, sed crebris exercitiis comparatur, nil novi accessit Apostolis, cum id cum quolibet homine commune habeant.* Et Joannes Christophorus Harembergius cit. Dissert. *de Miraculo Pentecostali* § 15. libenti subscribit animo veræ sententiæ, quæ statuit, non solum Apostolos, sed etiam primævæ Ecclesiæ Christianos fuisse præditos dono linguarum, quas Gentibus ad Christi ovile revocandis adhiberi oporteret.

8. *Celebris Oratio Beati Petri ad populum : cujus vi tacti ter mille homines Baptismum susceperunt.* — Jam vero ut cæteras res a B. Petro gestas persequamur, fuit illud tempus cum Princeps Apostolorum, tamquam Caput Ecclesiæ, egregiam habuit orationem, quæ est in cap. 2. Act. Apostol. cujus vi tria hominum millia sacro sunt abluta Baptismate, et pœnitentiam egerunt. Chrysostomus Homilia 4. in Acta Apost. de illa Petri Oratione mentionem injiciens, *Apostoli*, inquit, *communem vocem edebant, ac Petrus omnium erat os, sed adstabant illi undecim, testimonio suo comprobantes ea, quæ ab illo dicebantur.*

9. *De Pentecoste Hebræorum. Quæ illa Solemnitas, et quando celebraretur.* — Ut Pentecostes Mysterium declaretur, quasdam proponemus quæstiones, quarum prima ea est, quænam esset in lege veteri Solemnitas Pentecostes. Festum illud igitur quinquaginta dies post Pascha, seu verius post secundam Azymorum diem celebrabatur, ut primæ fruges Deo offerrentur, et ut Legis memoria coleretur, quam quinquaginta dies post Pascha in Monte Sinai a Deo Moyses acceperat. Sic enim jubet Deus in Levitico cap. 23, v. 15. *Numerabitis ergo ab altero die Sabbathi, in quo obtulistis manipulum primitiarum, septem hebdomadas plenas, usque ad alteram diem expletionis hebdomadæ septimæ, id est quinquaginta dies : et sic offeretis Sacrificium novum Domino.* Et cap. 16. v. 8. Deuteronomii : *Sex diebus comedes Azyma, et in die septima, quia collecta est Domini Dei tui, non facias opus. Septem hebdomadas numerabis tibi ab ea die, qua falcem in segetem miseris, et celebrabis diem festum Hebdomadarum Domino Deo tuo, oblationem spontaneam manus tuæ, quam offeres juxta benedictionem Domini Dei tui.* Legem autem a Deo Moysi traditam habes in cap. 20. Exodi. Considerat vero Calmetus in cap. 2. Act. Apostol. vers. 1. Pentecostem Legis festum appellari ; quod, ut diximus, eo institutum est, ut Legis coleretur memoria, quam a Deo Moyses accepit in Monte Sinai ; Pentecostes autem nomine quinquagesimam diem significari, bene observat Pougetus Institut. Catholicar. tom. 1. pag. 865. Edit. Parisien. anni 1725. Si quem plura de Hebræorum Pentecostes cognoscendi cupido ceperit, is Alphonsum Tostatum, nomine Abulensem, adeat in cap. 23. Levit. Quæst. 41. qui docet, in veteri Testamento Azymorum Festum in memoriam institutum esse libertatis, quam Ægyptiacæ servituti ereptus Judaicus populus est consequutus ; Pentecostem autem in memoriam Legis Moysi datæ in Monte Sinai : in festo Azymorum primarum frugum manipulum offerri consuevisse ; in Pentecoste panis primitias : quemadmodum vero in Festo Azymorum ante oblationem primarum frugum non licebat iis vesci, et polentam conficere ; ita vetitum fuisse in Pentecoste, ne quis panem prius manducaret, quam oblatus fuisset. Præter panes in Pentecoste animalia etiam offerebantur, ut habetur Levit. cap. 23.

10. *De Pentecoste Christianorum. Analogia inter illam, et Pentecostem Judaicam.* — Secunda quæstio est, quid apud nos sit Festivitas Pentecostes. Inter utramque Pentecostem, nostram scilicet, et Judæorum, analogiam quamdam intercedere docet Isidorus lib. 1. de Officiis Ecclesiasticis cap. 32. *Concordat autem hæc Festivitas Evangelii cum Festivitate Legis.* Postquam enim Judæi, sacrificato Agno, celebraverant Pascha, quinquaginta diebus jam elapsis, vetus lex digito Dei scripta Moysi est tradita : in nova autem Lege, quinquaginta itidem diebus post Pascha celebratum in mortis Jesu Christi memoriam, qui tamquam immaculatus Agnus ad sacrificium ductus est, celebratur adventus Spiritus Sancti, qui Dei digitus appellari solet : « Illic enim posteaquam Agnus immolatus est, interpositis quinquaginta diebus, data est Lex Moysi scripta digito Dei : hic postquam occisus est Christus, qui sicut ovis ad immolandum ductus est, celebratur verum Pascha, et interpositis quinquaginta diebus, datur Spiritus Sanctus, qui est digitus Dei, super centum viginti Discipulos. » Huc accedit, quod in veteri Lege, quando vox Dei audite

est, atque Lex Moysi fuit tradita, celebrari cœptum est Pentecostes Festum ; et in Lege nova idem Festum institutum est post adventum Spiritus Sancti, cum Apostoli linguarum, et miraculorum dona acceperunt, et Magnalia Dei cœperunt loqui, ut pergit Isidorus loco citato. « Pentecostes dies hinc cœpit exordium, quando Dei vox in Sina monte desuper tonantis audita est, et lex data Moysi. In novo autem Testamento Pentecoste cœpit, quando adventum Spiritus sancti, quem Christus promisit, exhibuit, quem ait non esse venturum, nisi ipse ascenderet in Cœlum. Denique dum Portam Cœli Christus intrasset, decem diebus interpositis intremuit subito orantibus Apostolis locus, et descendente Spiritu Sancto super eos, inflammati sunt, ita ut linguis omnium gentium Dei magnalia loquerentur. » Et S. Leo serm. 73. de Pentecoste 1. cap. 1. « Sicut enim Hebræo quondam populo ab Ægyptiis liberato, quinquagesimo die post immolationem Agni Lex data est in Monte Sina, ita post Passionem Domini, qua verus Dei Agnus occisus est, quinquagesimo a Resurrectione ipsius die in Apostolos, plebemque credentium Spiritus Sanctus illapsus est ; ut facile diligens Christianus agnoscat initia veteris Testamenti Evangelicis ministrasse principiis, et ab eodem Spiritu conditum Fœdus secundum, a quo primum fuerat constitutum. »

11. *Quis numerus fuerit eorum, qui eo convenerant, quo Spiritus Sanctus delapsus est. Beza refutatus.* — Tertia quæstio est, qui numerus fuerit eorum, qui in unum convenerant locum, quando Spiritus Sanctus Cœlo delapsus est ; et solisne Apostolis accessio illa gratiæ facta fuerit, donaque Spiritus Sancti, et gratiæ gratis datæ fuerint concessæ. Cui quæstioni responderi affirmative potest, cum Apostolis ibi fuisse mulieres, Beatam Virginem, et Fratres Christi Domini, ut supra diximus, et ut est in Actis Apostol. cap. 1. ac verisimile esse, omnes simul centum et viginti admodum fuisse. Nam totidem paucis ante diebus ad S. Matthiæ electionem convenerant. Beza ibi nonnisi Apostolos fuisse contendit, qui jure vapulat a Tirino in cap. 2. Actor. Apostolor. *Beza id inepte restringit ad solos Apostolos.* Eumdem confutat etiam hæreticarum partium scriptor Joannes Christophorus Harembergius Dissert. *De miraculo Pentecostali* num. 9. « Homines, qui interfuerunt huic miraculo, sunt vel Candidati Spiritus Sancti, vel spectatores. Candidati illi erant viginti ultra centum, quos Petrus paulo ante adloquutus erat, et quorum consensu Matthiæ sortito Apostolatus obtigerat. Quis vero dubitat, quin Apostoli cum cæteris Christianis cultus sacri causa fuerint in uno loco? Nec alibi solis Apostolis dona Spiritus Sancti et linguarum concessa, sed potius cum cæteris Christianis communicata sunt. » Præterea fideliter responderi potest, super omnes Spiritum Sanctum fuisse delapsum. *Sedit* enim *supra singulos eorum;* verba sunt ex cap. 2. Act. Apost. Quamobrem Chrysostomus Homil. 4. in idem caput ita scribit : « Quid autem? An in duodecim venit tantum, non etiam in cæteros? Nequaquam : sed venit etiam in illos centum viginti. » Idem confirmat D. Augustinus Tract. 19. in Joannem : « Centum et novem cum Apostolis undecim, centum et viginti erant, quando simul congregati post ejus Ascensum expectaverunt, et receperunt Spiritum Sanctum. »

12. *Quid fuerit donum linguarum Apostolis collatum.* — Quarta quæstio est, quod eis linguarum donum fuerit collatum, id est an Apostoli, dum propria prædicarent lingua, ab omnibus, qui audirent, intelligerentur; an vero facultatem haberent, ut omnium sermones, non quidem eodem tempore, sed ut ferebat occasio, loquerentur. Hanc tractat quæstionem Divus Thomas 2. 2. qu. 176. art. 1. ubi docet, potuisse Deum utrumque linguarum donum Apostolis conferre, sed probabilius esse, atque etiam magis decuisse, Apostolos omnium linguarum esse peritos ; non solum enim opus erat, ut ab omnibus intelligerentur ; sed ut ipsi ea, quæ ab aliis dicerentur, intelligerent, quæque adversus eorum doctrinam objicerentur. Cui rationi favet textus D. Pauli ex Epist. 1. cap. 14. ad Corinthios : *Gratias ago Deo meo, quod omnium vestrum lingua loquor.* Quamquam haud negaverimus potuisse aliquando contingere, ut propria utentes lingua ab omnibus intelligerentur, ut demonstravimus lib. 3. de Canonizat. Sanctor. cap. 46. num. 6. et sequent. Consonat Tirinus in caput 2. Act. Apost. num. 4.

13. *De linguis igneis. Quid revera essent Calmeti sententia. Nova opinio Serry.* — Quinta quæstio pertinet ad ignem, et linguas : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tamquam ignis, seditque supra singulos eorum.* Act. Apost. cap. 2. v. 3. Quæritur enim an verus fuerit ille ignis, et quid per eas linguas dispertitas sit intelligendum. Calmetus in cap. 2. Act. Apost. v. 3. ait, non fuisse illum materialem ignem, et elementarem, sed fulgorem quemdam non absimilem igni, qui symbolum erat luminis, et ardoris, quem in Apostolos, cæterosque Spiritus Sanctus injiciebat : frequenter enim linguæ nomen tribui rebus, quæ desinunt in acumen, ut cum eam terram, quæ in mare porrigitur, terræ linguam, et fretum, quo mare in terram protenditur, maris linguam appellamus ; itaque verisimile esse, eas igneas linguas nihil aliud fuisse, quam igniculos, seu exiguas flammulas, quæ super eos, qui illic aderant, hac illac dispertitæ sint. Serry Exercit. 62. n. 9. novo quodam modo rem explicat. Ait enim, non apparuisse super unumquemque eorum, qui aderant, igneas linguas, sed omnes hianti ore obstupuisse, eorumque linguas veluti igneas et dispertitas visas esse; non enim dicere sacrum textum, linguam super uniuscujusque caput apparuisse. *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ, tamquam ignis, seditque supra singulos eorum ;* atque ultima verba non ad linguas ignis, sed ad Spiritum Sanctum esse referenda, qui super eos stare dicitur, quorum in pectore inhabitat ; præsertim cum sacer textus pergat, *Et repleti sunt omnes Spiritu Sancto.*

14. *Ignis ille fuit elementarius. Serry refutatus.* — Verum nos, quibus novæ et a communi sensu abhorrentes opiniones minime arridenti, satis commode solvi

quæstionem putamus, si ignem dicamus fuisse materialem et elementarem : nec quidquam obest, quod sacer textus habeat : *tamquam ignis :* alibi enim ait, Spiritum Sanctum *sicut Columbam* super Christum esse delapsum ; et tamen communis sententia est, eam, quæ super Christum descenderit, veram fuisse Columbam. Nec probari potest P. Serry explicatio ; non enim sacer textus solum habet, *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ*, ut dictum oportuit, si ex hianti eorum ore dispertitæ linguæ apparuissent, sed integer textus est : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tamquam ignis :* qui quidem ignis non super eorum linguas, sed *sedit super singulos eorum.* Neque etiam verba illa, *sedit super singulos eorum*, ad Spiritum Sanctum sunt referenda, cum statim sequatur, *Et repleti sunt omnes Spiritu Sancto*, et cum verba illa, *sedit super singulos eorum*, nexu quodam conjungantur et continuentur cum iis, *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ sicut ignis.* Cum vero S. Lucas voluit innuere, eos Spiritu Sancto uberrime fuisse perfusos, novam inchoat orationem : *Et repleti sunt omnes Spiritu Sancto.* Vid. Gottus part. 2. tom. 4. de verit. Relig. Chr. cap. 39. §. 4. num. 26.

15. *Aliæ opiniones quæ non probantur.* —Quæstionem hanc tractant etiam Protestantes in Dissertationibus, quas supra nominavimus. Thilus Dissertat. *de Linguis ignitis* §. 14. utramque commemorat opinionem ; neutra tamen illi præcipua. Ait enim : *ita sua cuique sententia.* Sed Joannes Christophorus Harembergius Dissertat. *de miraculo Pentecostali*, Sect. 2. num. 17. acriter in Soleichtum invehitur, qui eamdem, quam P. Serry, extulit opinionem, « Verum quis tam levis est, ut linguas infra oris septum igneas fuisse existimet ? Quis ita statuit ? Cum fictionibus et larvis pugnas. Interpretum principes, quotquot ego vidi, non dissecant linguas Apostolorum, nec linguas dispersas intra ora collocant ; sed in aera visas fuisse autumant. » Nos igitur, ut paulo ante, a sententia P. Serry declaramus toto animo abhorrere, nec pictores reprehendendos arbitramur, qui cum Apostolos die Pentecostes in unum cœtum collectos exprimunt, igniculos ad linguarum exemplum super eorum capita delapsos pingunt : nam S. Cyrillus Hierosolymitanus Catechesi 17. scribit : *Sedit* (Spiritus Sanctus) *super illos, ut novæ coronæ spirituales per linguas igneas imponantur capiti illorum.*

16. *De loco ubi erant Apostoli, quando descendit Spiritus Sanctus. Quid sit Cœnaculum.* — Sexta quæstio est de loco ubi erant Apostoli, aliique, in quos Spiritus Sanctus illapsus est. Ex Actis Apostolicis cap. 1. v. 13. compertum habemus, Apostolos, postquam Christum in Cœlum ascendentem vidissent, reversos Hierosolymam in Cœnaculum secessisse, ubi Spiritum Sanctum acceperunt. *Et cum introissent in Cœnaculum, ascenderunt, ubi manebant Petrus et Joannes*, etc. Cœnaculum nihil aliud est, quam superior domus pars a frequentioribus partibus longe remota, ideoque orationi accommodatissima; ut constat ex cap. 8. v. 5. Judith : *In superioribus domus suæ fecit* [Judith] *sibi secretum cubiculum, in quo cum puellis suis clausa moraretur.* Et cap. 6. Genes. jubet Deus, Noe construere in Arca *Cœnacula, et Tristega*, id est duas tresve aliam super aliam contignationes. Templi pars superior *Cœnaculum* appellatur. *Per cochleam ascendebant in medium Cœnaculum*, hoc est per eam scalam ascendebant ad contignationem, quæ media inter cæteras intercederet. Eodem sensu accipienda illa ex cap. 3. lib. 2. Paralipomenon : *Cœnacula quoque texit auro ;* et Lucas Act. Apost. cap. 20. narrat, dum Paulus Troade prædicaret, juvenem quemdam in fenestra sedentem, somno oppressum, e tertia domus contignatione decidisse : *Cecidit de tertio Cœnaculo.* Ex profanis etiam scriptoribus probatur, superiorem domus partem fuisse Cœnaculum, quos vide apud Menochium cap. 5. lib. 1. in Act. Apostol.

17. *Cujusnam domus illa esset, in cujus superiorem partem secesserant Apostoli. Verisimile fuisse domum Mariæ matris Joannis, cui nomen Marcus, qui fuit comes Pauli et Barnabæ.* — Quæritur cujusnam domus illa esset, in cujus superiorem partem secesserant Apostoli, cum Spiritus Sanctus in eos illapsus est. Nicephorus Joannis Evangelistæ, Theophylactus Simonis leprosi, Euthymius Josephi ab Arimathæa, aut Nicodemi domum illam fuisse tradunt. Baronius, Jansenius, Canisius, Lorinus, et Menochius loco citato scribunt, fuisse domum Mariæ, quæ illius Joannis mater erat, qui Marcus nominabatur, quique postea comes fuit Pauli, et Barnabæ, dum prædicando Evangelio terras peragrabant. Hæc opinio veritati videtur esse propior. Nam Apostoli cum essent Hierosolymis, habitare eam domum consueverant, in qua Spiritum Sanctum postea acceperunt, ut legitur in Actis Apost. cap. 1. v. 13. *In Cœnaculum ascenderunt, ubi manebant Petrus, et Joannes, Jacobus, et Andreas.* Et cap. 12. Petrus Angelorum ope a vinculis liberatus domum Mariæ matris Joannis, qui nominabatur Marcus, tamquam ad hospitium, quo consueverat, se contulit, atque inde abiit, veritus ne iterum conjiceretur in carcerem, quod Hebræi, quo ille se recipere solitus esset, probe noverant.

18. *Discrepantia quæ videtur esse inter Acta Apostolorum et Evangelium Lucæ de Loco, in quem Spiritus Sanctus descendit.* — S. Lucas cap. 24. v. 3. postquam Christi descripsit Ascensionem in cælum, ait : *Erant* (Apostoli) *semper in Templo laudantes et benedicentes Deum.* At juxta Acta Apostolorum, ut modo innuimus, Apostoli, cum Spiritus Sanctus descendit, erant in cœnaculo, et perseverabant *unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria matre Jesu, et fratribus ejus.* Quod quidem creare turbas videtur. Si enim Apostoli postquam ex monte Olivarum rediere, semper fuere in Templo, ibi certe fuisse etiam oportuit, cum super eos descendit Spiritus Sanctus. Id tamen cum eo non cohæret, quod scribit Lucas, Apostolos fuisse tum in cœnaculo.

19. *Duplex conciliandi modus, alter Maldonati, Estii alter.* — Plures erant diætæ in Templo : quamobrem in lib. 4. Regum cap. 11. et Paralipomenon lib. 2.

cap. 22. proditum est, regem Joas a nutrice per plures annos in templo educatum. Quod cum ita sit, utrumque textum quidam ita componunt, ut dicant, Cœnaculum, ubi erant Apostoli, cum super eos descendit Spiritus Sanctus, fuisse aliquam ex iis diætis, quæ essent super Templum, et ideo partem ejusdem Templi : ita ut sive dicamus, Spiritum Sanctum esse delapsum, cum Apostoli essent in Cœnaculo, sive descendisse dicamus, cum essent in Templo, semper res ipsa in Templo contigerit. Sed hoc non fit verisimile. Meticulosi enim Apostoli, et persequutionibus obnoxii, neque in Templo, neque in aliquo Templi conclavi conventus ejusmodi unquam agitassent. Maldonatus in cap. 24. Lucæ num. 43. Evangelistæ textum in hunc modum explicat : « Quod autem semper in Templo fuisse dicit, non sic intelligendum, quasi nunquam exirent e Templo ; sed sic ut significetur, non aliis occupatos fuisse rebus per totos illos quinquaginta dies, quam Oratione. » At Estius in id. cap. 24. num. 53. vult, Apostolos ante Spiritus Sancti delapsum ab ore hominum subductos se domi continuisse ; et ad hoc tempus refert ea verba ex Actis Apostolorum ; postquam vero descendit Spiritus Sanctus, tunc assiduos fuisse in Templo, et huc referenda esse Evangelii verba. Consonat cum eo Calmetus in id. cap. 24. Lucæ vers. 53. et in cap. 1. Act. Apost. vers. 15.

20. *Uterque modus satis aptus conciliandæ concordiæ inter Acta et Evangelium Lucæ.* — Si Maldonati explicationem amplectamur, perquam facile nobis erit Evangelium cum Actis Apostolorum conciliare ; nam si plerumque Apostoli sese domi continebant ; interdum vero, cum possent, Templum adibant *horis Orationi destinatis, et temporibus opportunis, idque maxime ante acceptum Spiritum Sanctum*, ut bene concludit Duhamel num. 53. in Lucæ cap. 24. facile intelligitur, quonam modo, quin ulla sit pugna cum Evangelico textu, Spiritus Sanctus super Apostolos descenderit, cum in unum congregati orationi vacarent ; non in Templo, sed in Cœnaculo. Si autem cum Estio assiduos dicamus fuisse Apostolos in Templo, non ante, sed post delapsum Spiritum Sanctum, submovetur omnis, quæ inter utrumque textum videbatur esse, discrepantia. Acta enim loquuntur de tempore, quod Spiritus Sancti delapsum præcessit ; Evangelium vero de tempore, quod Pentecostem consequutum est. Neque vero nos longius abire nobis videmur, si moneamus, etiam nunc in Terra Sancta ædem extare a D. Helena extructam, deinde a Regina Siciliæ denuo ædificatam eodem prorsus loco, ubi magnum Pentecostes miraculum configit, ut videre est apud Quaresmium lib. 4. Elucidat. Terræ Sanctæ cap. 5. tom. 2.

21. *In quam diem ceciderit eo anno Pentecoste.* — Septima quæstio est, in quem inciderit diem Pentecoste eo anno, quo Spiritus Sanctus in Apostolos illapsus est. Judæis enim, qui non certo et præfinito quodam die, sed in primi mensis quartadecima Luna celebrabant Pascha, quicumque tandem esset ille dies, in quem ea Luna caderet, ne Pentecostes quidem Festus dies, qui a Paschate quinquagesimus numeratur, certus et constans esse poterat.

22. *Ex Romanæ Ecclesiæ traditione cecidit eo anno Pentecoste in Dominicam.* — Vulgaris responsio est, Pentecostem in Dominicam cecidisse. Et sane constans et perpetua fuit Ecclesiæ disciplina, celebrandi Pentecostem die Dominica post quinquaginta dies a Paschate. Neque tamen desunt, qui eo anno Pentecostem in diem Dominicam cecidisse haud ita perspicuum esse dicunt, et loca quædam afferunt ex S. Clementis Constitutionibus, et serm. 154. S. Augustini de Tempore ; quæ quidem opera Critici ab illis Auctoribus abjudicant, ut notat Tillemontius nota 8. ad Vitam S. Petri, et Gravesonus de Mysteriis et annis Christi pag. 425. Verum cum S. Leo scribat serm. 1. et 3. de Pentecoste, die post Ascensionem decimo, et a Pascha quinquagesimo in Apostolos Spiritum Sanctum esse delapsum, cumque Pascha in Dominicam diem ceciderit, necessario consequitur, etiam Pentecostem in diem Dominicam cecidisse, cum præsertim idem S. Leo Epist. 11. alias 18. ad Dioscorum cap. 1. tom. 1. Op. pag. 220. de Dominica loquens ita scripserit : « In hac Mundus sumpsit exordium ; in hac per Resurrectionem Christi et mors interitum, et vita accepit initium ; in hac Apostoli a Domino prædicandi omnibus gentibus Evangelii tubam sumunt, et inferendum universo Mundo Sacramentum regenerationis accipiunt ; in hac, sicut Beatus Joannes Evangelista testatur, *congregatis in unum Discipulis, januis clausis, cum ad eos Dominus introisset, insufflavit, et dixit : Accipite Spiritum Sanctum...* ; in hac denique promissus a Domino Apostolis Spiritus Sanctus advenit. » Verum quidem est, Sanctum Leonem circa quinti seculi dimidium vixisse ; sed credere æquum est, id eum scripsisse, quod ex Romanæ Ecclesiæ traditione acceperit ; quam quidem traditionem ne Protestantes quidem hac de re oppugnant, ut videre est apud Usserium in Annalibus pag. 642. apud Personium in notis posthumis ad Acta Apostolorum pag. 30. et in Synopsi Criticorum Sacrorum itidem in Acta Apostol. pag. 402.

23. *Proponitur gravis quædam difficultas adversus eam Traditionem.* — Verum, si quinquagesimus dies a secundo, ut diximus, Azymorum die numerabatur, quod diserte testatur Josephus lib. 2. Antiquit. cap. 10. « Secunda die Azymorum, quæ est mensis hujus decima sexta, frugibus de messibus et hactenus intactis incipiunt frui, æquumque rati, Deum hujus ubertatis auctorem per multitudinem honorari, hordei primitias offerunt ; » primus autem Azymorum dies anno Christi emortuali cecidit in sextam Feriam, necessario secundus in Sabbathum incidit, itidemque in Sabbathum eo anno Pentecostem incidisse oportuit.

24. *Solutio quædam non probata.* — Hanc difficultatem quidam solvere nituntur negando Christum anno emortuali suo Pascha Judaicum celebrasse : Et cum eo anno Pascha inciderit in Sabbathum, ideoque secundus Azymorum dies in Dominicam, inde pro-

bant, Pentecostem cecidisse in Dominicam. Alii vero fatentur, Christum Feria quinta, sed contendunt Judæos eo anno Feria sexta celebrasse Pascha; ita ut primus Azymorum dies in Sabbathum, secundus in Dominicam, adeoque itidem in Dominicam Pentecoste inciderit. Verum eo anno Christum eodem, quo Hebræi, die Judaicum celebrasse Pascha alibi demonstravimus, ac Hebræos neque antevertisse Pascha, neque in alium diem distulisse; quamobrem ejusmodi responsio nobis minime satisfacere potest.

25. *Solutiones aliæ quæ minus videntur idoneæ.* — Neque vero iis possumus assentiri, qui fidenter affirmant, anno Christi emortuali primum Azymorum diem in Feriam sextam, secundum in Sabbathum, ideoque in Sabbathum itidem incidisse Pentecostem, quæ eo die ab Hebræis pariter et Christianis celebrata fuerit; neque iis qui affirmant, eo anno Hebræos Sabbatho, Christianos Dominica Pentecostem celebrasse. Harum opinionum primam amplectitur Serry Exercit. 62. num 4., alteram bene multi sequuntur apud Antonium Perez: et Theophilus Raynaudus tom. 9. pag. 653. « Tandem Pentecostem Judaicam eo anno, quo Christus obiit, incidisse in diem Sabbathi, nihil est quod vetet admittere, quamvis ex Traditione certum habeamus, Pentecostem Christianam, de qua agit Sanctus Lucas, incidisse in diem Dominicam. » Sed prima evertit, quod supra statuimus, anno Christi emortuali Dominica Pentecostem esse celebratam; secunda vero quasi certum et exploratum ponit, alio Hebræos, alio Christianos die celebrasse Pentecostem; et Divum Lucam non de Hebræorum, sed de Christianorum Pentecoste esse loquutum; quod tamen ita est incertum, ut contra Bellarminus certum esse dixerit, eodem die Christianos et Judæos Pentecostem celebrasse. « Nam ut habemus Actor. 2. v. 1. Spiritus Sanctus venit *dum complerentur dies Pentecostes*, id est ipso die Pentecostes Judæorum; non enim Divus Lucas potest intelligi de alia Pentecoste, quam Judæorum. » Tom. 2. Controvers. lib. 3. de cultu Sanctorum cap. 13.

26. *Alii ejus difficultatis dissolvendæ modi.* — Quidam ut Pentecostem etiam anno Christi emortuali tum ab Judæis, tum a Christianis celebratam esse probent die Dominica, textum repetunt ex Levitico in cap. 23. v. 1. *Numerabitis ergo ab altero die Sabbathi, in quo obtulistis manipulum primitiarum, septem hebdomadas plenas usque ad alteram diem expletionis hebdomadæ septimæ, id est quinquaginta dies, et sic offeretis Sacrificium novum Domino;* ac non a Sabbatho, seu a secundo Azymorum die, sed a Dominica insequenti, ideoque a tertia Azymorum die quinquaginta dies numerandos esse contendunt; ex qua numerandi ratione aperte intelligitur, eo anno, quo Christus obiit, Pentecostem in Dominicam incidisse. Hæc sententia est Hesychii, Ruperti, et Sylvii in illud Levitici caput 23. Et Suarez in 3. part. D. Th. tom. 2. Disp. 46. num. 1. nihil in hac sententia se ait reperire, quod Sacræ Scripturæ adversetur. « Ratio numerandi hos dies a secundo Azymorum exclusive, nihil habet repugnans Scripturæ, etc. Scriptura enim solum dicit: Numerabitis ab altero die Sabbathi, in quo obtulistis manipulum primitiarum: quod sine ulla vi, aut improprietate exponi potest ab illo die exclusive. » Ulterius etiam Suarez progressus, hanc explicationem ne Josephi quidem verbis supra allatis adversari contendit, quibus tamen vim inferre nobis videtur. Propterea Bellarminus loco citato eorum referens sententiam, qui statuunt, quinquaginta dierum primam diem esse ipsam secundam Azymorum, tamquam illius opinionis adstipulatorem affert Josephum, ac deinde ait: *Et sane movet me multum auctoritas Josephi, quippe qui noverat praxim ejus legis, cum ipse quoque esset Sacerdos, et vixisset in Hierusalem, cum adhuc lex ista servaretur.*

27. *Bellarmini sententia.* — Pergit idem Bellarminus, suamque exponens sententiam ait, quinquagesimam diem, in quam Pentecoste incideret, morem plerumque numerandi fuisse ab ipsa Azymorum secunda die; eam tamen rationem non semper esse servatam. Nam si secunda Azymorum in Sabbathum incidisset, ut anno Christi emortuali contigit, cum frumentum eo die non liceret demetere, exsiccare, et ad Sacerdotem afferre, propterea quinquaginta dies a tertia Azymorum, seu Dominica numerabantur; quæ computandi ratio Pentecostem eo anno in Dominicam cecidisse ostendit. Hanc veluti a se excogitatam proponit Bellarminus responsionem, ac negat apud quemquam Scriptorem tale quidpiam se reperisse. Eam tamen antea Baronius attulerat ad ann. Chr. 34. num. 239. probatque Juveninus de Sacram. Dissert. 4. Quæst. 2. art. 1. §. *Respondeo cum Bellarmino*, et Gravesonus de mysteriis et annis Christi pag. 425. quamquam Calmeto minime placet, qui Sabbatho etiam licuisse putat frumentum demetere, et spicas offerre, cum Deo debita oblatio fieret, legisque præceptum impleretur. Vide Calmet. in Act. Apostol. cap. 2. vers. 1.

28. *Alii statuunt eo anno duplicem Pentecostem, alteram Judaicam, Christianorum alteram; quod non facile quis crediderit.* — Denique duas quidam statuunt Pentecostes, alteram Judæorum, Christianorum alteram, ut supra dictum est, et Pentecostem, qua Lucas Spiritum Sanctum in Apostolos illapsum esse narrat, eam fuisse affirmant, quam Christiani celebraverint, quæque a Resurrectione Christi quinquaginta diebus numeratis, etiam anno Christi emortuali in Dominicam inciderit; non vero Pentecostem Hebræorum in eo Lucæ loco intelligendam, quæ a secunda die Azymorum inita quinquaginta dierum ratione, eo anno in Sabbathum ceciderit. Favet huic sententiæ Menochius in lib. 1. Act. cap. 8. num. 2. eamque multis fretus rationibus tuetur a Lapide in cap. 2. Act. Apost. vers. 1. §. *Nota secundo*, et in cap. 23. Levit. vers. 15. Lucas enim non Judæis, sed Christianis scripsit Acta Apostolorum, eumque librum multos annos post Christi mortem composuit, cum disciplina jam invecta esset, non a secunda Azymorum, sed Resurrectionis Christi die, quinquaginta

dies numerandi ad Pentecostem. Sed hæc quibusdam non probantur. Si enim Apostoli eadem qua Hebræi die celebrarunt eo anno Pascha, quid causæ fuit, quamobrem eodem anno Pentecostem cum Hebræis non celebraverint? Huc accedit, quod Lucas narrat Act. cap. 20., Divum Paulum, cujus comes erat in itineribus, properasse, *ut, si possibile sibi esset, diem Pentecostes faceret Hierosolymis.* Quod si in eo loco Lucas non de Christianorum, quæ celebrari potest ubilibet, sed de Judæorum Pentecoste loquitur, quæ solum Hierosolymæ celebranda erat, juxta legem Exodi cap. 23. et Levitici cap. 16. quid est, cur Lucas, cum cap. 2. Actor. dicit : *Cum complerentur dies Pentecostes,* non sit intelligendus de Pentecoste, quæ a Judæis celebrabatur? Vid. Calmet. loc. cit. Serry Exercit. 62. num. 3. Tournely loc. cit. pag. 485. Witasse de Sacram. Eucharist. part. 1. edit. Paris. pag. 154. quorum duo primi opinionem hanc ut falsam, duo alii ut veram proponunt.

29. *Bellarmini et Baronii verisimilior sententia.* — Ipse Tournely postquam omnes, quas supra memoravimus, sententias attulit, hæc subjicit pag. 486. *Ex his variis responsionibus eligat prudens Lector, quam probabiliorem judicaverit.* Idem et nos possemus dicere ; sed ne Lectorem suspensum relinquamus, probabiliorem videri nobis declaramus eam sententiam, quæ statuit, quinquaginta dies numerandos a Dominica, cum secunda Azymorum dies in Sabbathum incideret ; neque fas fuisse Sabbatho metere, exsiccare, colligere manipulos. Atque hæc est Baronii et Bellarmini sententia, cui favet etiam Gottus cit. Opere cap. 39. §. 3. num. 19. Nam qui licuisse putant Judæis Sabbatho ea opera agere, cum fierent in Dei honorem, idque probare nituntur Rabbinorum aliquot auctoritate, refelluntur ipso Exodi textu ex cap. 34. vers. 21. qui nullo discrimine prohibet frumentum demeti Sabbatho. *Sex diebus operaberis, die septima cessabis arare et metere,* opera autem, quæ natura sua sunt servilia, ne ad usum quidem Templi, atque in Dei honorem fieri poterant die Sabbathi.

30. *De hora, qua delapsus est Spiritus Sanctus.* — Octava quæstio ad horam pertinet, qua Spiritus Sanctus delapsus est. Atque ea facile solvitur ; tradunt enim, ut paulo post docebimus, Acta Apostolorum, eam fuisse horam ab orto Sole tertiam ; atque huc respicere videtur Ecclesia, quæ canit

Cum lucis hora tertia
Repente mundus intonat,
Apostolis orantibus
Deum venire nuntiat.

Canit itidem ad Horam tertiam in die Pentecostes, *Veni Creator Spiritus,* loco Hymni, *Nunc Sancte nobis Spiritus ;* quod observant Gavantus sect. 6. cap. 18. de Festis, et Meratus in Notis ad Gavantum part. 1. tom. 2. pag. 475. Cum Apostoli, ut supra dictum est, variis linguis cœpissent loqui, fuere qui eos ebrios esse dixerunt. Respondit Petrus : *Non sicut vos æstimatis, hi ebrii sunt, cum sit hora diei tertia.* Itaque hinc nonnihil oritur difficultatis ; neque enim satis bona ratio videtur ad ebrietatem rejiciendam allata, quod tertia esset hora ab orto Sole ; nam tertia post ortum Solis ebrium esse quempiam, haud ita alienum a vero est. Ut hanc amoveant difficultatem quidam, animadvertunt, penes Hebræos prandii horam fuisse in meridie, ut colligitur ex Genesi cap. 43. v. 25. *Illi vero parabant munera, donec ingrederetur Joseph meridie ; audierant enim, quod ibi comesturi essent panem ;* et apertius ex ejusdem capitis versu 16. ubi ita loquitur Joseph : *Introduc viros domum, et occide victimas, quoniam mecum sunt comesturi meridie ;* et ex c. 13. Daniel. *Cum autem populus revertisset per meridiem, ingrediebatur Susanna, et deambulabat in pomario viri sui ;* ac deinde narrat Sacer textus ; impuros senes dixisse : *Eamus domum, quia hora prandii est.* Et ex Evangelio Joann. c. 4. ubi Evangelista, indicata colloquii hora inter Jesum Christum, et mulierem Samaritanam, narrat accessisse ad eum Discipulos orantes, ut cibum sumeret : *Rabbi manduca.* Flavius Josephus in vita sua pag. 1020. narrat, lege Hebræorum severe vetitum fuisse, ne quis ante meridiem Sabbatho manducaret, aut biberet. Ex quo Serry Exercit. 62. num. 5. novam rationem profert suffulciendæ sententiæ suæ, nimirum Sabbathi die Spiritum Sanctum esse delapsum. *Ex quo etiam novum petitur fundamentum statutæ a nobis paulo antè sententiæ confirmandæ, Spiritum Sanctum non die Dominica Christianorum, sed ipsa die Sabbathi missum esse.* Verum cum ex Josepho compertum sit, non licuisse Hebræis non solum die Sabbathi, sed ne alio quidem die Festo comedere, aut bibere ante meridiem, patet ipso Pentecostes die, qui erat Judæis maxime celebris, optime Petrum eos refutasse, qui Apostolos ebrios esse dicebant, cum tertia esset hora ab ortu Solis ; nec ullius roboris esse illum Josephi locum ad confirmandam Patris Serry sententiam, Spiritum Sanctum non Dominica, sed Sabbatho in Apostolos descendisse. Vid. Calmet. in cap. 2. Act. Apostol. vers. 15.

31. *Pentecostes Festum sine ulla dubitatione ab Apostolis profectum.* — Ex iis, quæ hactenus disseruimus, facile colligitur, quid per Festum Pentecostes Fidelibus ab Ecclesia repræsentetur, nimirum Sancti Spiritus in Apostolos illapsus ; nec quidquam peculiariter admonendum restat de vetustate Festi, quod sine ulla dubitatione ab Apostolis est profectum : quamobrem quæstionum Auctor sub Justini nomine quæst. 145. ubi de ea consuetudine loquitur, qua Dominicis diebus, et Pentecoste non flexis genibus, sed stantes oramus, testatur Pentecostem ab Apostolis derivatam esse, idque etiam tradi ab Irenæo. « A temporibus Apostolorum consuetudo talis accepit initium, prout ait Beatus Irenæus Martyr et Episcopus Lugdunensis in libro de Paschate, ubi quoque mentionem facit Pentecostes, in qua genua non inflectimus, quoniam pari est cum die Dominica potestate. » Quanta autem sit Festi hujus solemnitas, ex verbis Leonis Magni ostenditur serm. 73. de Pentecoste 1. cap. 1. pag. 155. « Hodiernam solemnitatem, dilectissimi, in præ-

cipuis Festis esse venerandam omnium Catholicorum corda cognoscunt. Nec dubium est, quanta huic diei reverentia debeatur, quem Spiritus Sanctus excellentissimo sui muneris miraculo consecravit. »

32. *Pentecoste in veteri disciplina non tam ipsum diem Festi significat, quam quinquaginta dies inter Pascha et Pentecostem interjectos.*—Extant ex veteri disciplina firmissima argumenta, quæ probant Pentecostes nomen olim significasse tum diem ipsum, quo Spiritus Sanctus in Apostolos Cœlo delapsus est, tum etiam quinquaginta dies inter Pascha et Pentecostem interjectos. Quapropter Tertullianus de Idololatria cap. 14. Gentibus insultans ait: *Ethnicis semel annuus dies quisque festus est: tibi* (Christiane) *octavo quoque die*, id est Dominica. *Excerpe singulas solemnitates Nationum, et in Ordinem texe, Pentecostem implere non poterunt.*

33. *Canon Concilii Illiberitani explicatus. Quinquaginta dies inter Pascha et Pentecostem omnes Festi olim fuere.* — Extat Concilii Illiberitani Canon 43. *Pravam institutionem emendari placuit juxta auctoritatem Scripturarum, ut cuncti diem Pentecostem celebremus: quod qui non fecerit, quasi novam hæresim induxisse notetur.* Albaspinæus ad hunc Canonem observat non posse ex illius verbis intelligi, num de solo Pentecostes die, an de quinquaginta diebus post Pascha in eo Canone sermo sit. *Non omnino liquet; hoc Canone decretum diem dumtaxat Pentecostes, an quinquaginta post Pascha dies celebrandos.* Sed cum in quibusdam Manuscriptis Codicibus reperiatur, *Pravam institutionem emendari placuit juxta auctoritatem Scripturarum, ut cuncti diem Pentecostes post Pascha celebremus, non quadragesimam, sed quinquagesimam: Qui non fecerit, quasi novam hæresim induxisse videtur*: propterea idem Albaspinæus candide fatetur, Canonem intelligendum non de solemni Pentecostes die, sed de quinquaginta diebus, qui Pascha consequuntur. « Certum est superioribus temporibus Pentecostes non unicum diem; a Paschate ad Pentecostem totos dies a Christianis celebratos, etc. Quapropter in eam potius sententiam hunc Canonem acciperem, ut dies quinquaginta, quam unicum Pentecostes diem observandum statuat. » Thomassinus etsi neque Illiberitani Canonis meminit, nec Albaspinæi notas commemorat, tamen lib. 2. de dier. Festor. celebrat. cap. 16. num. 7. ait, quinquaginta illos dies olim Festos omnes fuisse.

34. *Ita tamen Festi fuerunt quinquaginta illi dies, ut non cessatum sit ab operibus servilibus.* — Quo autem pacto, quibusque significationibus quinquaginta horum dierum Festivitas celebraretur, haud ita facile est definire. Nam ab omnibus cessatum esse servilibus operibus, non est verisimile. Qui enim artifices, qui labore manuum earum victum sibi parant, tolerare vitam potuissent? Quo redigi oportuisset agros, qui quinquaginta dierum spatio cultu omni caruissent? idque locis citatis optime advertunt Albaspinæus et Thomassinus.

35. *Festivitas horum dierum celebrabatur legendis in Ecclesia Apostolicis Actis. Nullum per eos dies jejunium, nulla oratio flexis genibus. Octo primis diebus silebat forum; reliquis nullum licebat edere spectaculum.* — Itaque Festivitatem quinquaginta horum dierum celebratam esse statuimus Actis Apostolicis in Ecclesia legendis, ut constat ex Homil. 62. S. Jo. Chrysostomi tom. 5. ubi Sanctus Doctor quærit, *Cur in Pentecoste Acta legantur?* et ideo legi respondet, quod miracula Apostolorum, quibus Resurrectio Domini confirmatur, iis Actis continentur. Præterea nullum per eos dies jejunium, nulla flexis genibus Oratio, prorsus ut in Dominica: quamobrem Tertullianus de Corona Militis cap. 3. « Die Dominica jejunium nefas ducimus, vel de geniculis adorare. Eadem immunitate a die Paschæ in Pentecostem usque gaudemus. » Idem prorsus ait Epiphanius de Expositione Fidei num. 22. « Quinquaginta Pentecostes diebus neque genua flectuntur, neque jejunium indicitur; » tempus enim illud lætitia exigendum propter Christi Domini Resurrectionem. Huc accedit, quod etsi primis octo diebus sileret forum, et ab Actis publicis cessaretur, ut colligitur ex serm. S. Augustini 19. inter eos quos edidit Sirmondus tom. 10. pag. 811. in Octava Paschatis habito, « Peracti sunt dies feriati, succedunt jam illi conventionum, exactionum, litigiorum, » tamen per eos omnes dies nullum edere spectaculum, nullam comœdiam dare licebat, ut ex Theodosii Junioris lege intelligitur quinta Tit. 5. de Spectaculis, lib. 15. Codicis Theodosiani. Denique eos dies statuamus cum Albaspinæo loco citato « celebrari et agitari consuevisse publicis de more Missarum Sacrificiis, Eucharistiæ quoque sumptione sanctissime obita, aut Elogiis recitandis. » Et consonat Gretserus lib. 1. de Festis cap. 31. ubi hæc scribit: « Neque umquam omnes illi dies quinquaginta ita Christianis fuerunt Festi, ut in omnibus ab omni opere servili abstinerent. Qui enim hoc per quinquaginta continuos dies fieri potuisset? Sed Festi ideo dicuntur, quod toto illo tempore rigidior disciplina nonnihil relaxaretur, et lætitiæ etiam externæ magis, quam aliis temporibus indulgeretur propter Domini Resurrectionem, et salutis nostræ reparationem. »

36. *Olim hac die conferebatur Baptismus. Fiebat Benedictio Cerei. Aliæ consuetudines sublatæ, quod turbas crearent in populo.* — Quemadmodum Sabbatho in pervigilio Paschæ, ita in pervigilio Pentecostes mos erat administrandi Baptismatis: olim enim hujus Sacramenti administrationi duo illi dies erant præstituti, ut patet ex Siricii Papæ Epistola ad Himerium Tarraconensem Episcopum, ex Epist. 4. et 80. Leonis Magni, et ex Epist. 1. cap. 12. Gelasii Papæ. Videatur Vicecomes de Ritibus Baptismi lib. 1. cap. 22, ubi egregia, qua solet, eruditione materiam hanc pertractavit. Temporibus, a quibus haud longe distat nostra ætas, in aliquibus Ecclesiis fieri consuevit benedictio Cerei, cujus formulam edidit Martene de antiqua Ecclesiæ Disciplina in Divin. celebrand. Officiis cap. 28. pag. 538. primæ edit. Per eadem tempora in Missa Pentecostes, lecta Epistola, dum caneretur hy-

mnus, *Veni Sancte Spiritus*, tubarum sonitu Ecclesia perstrepebat, ad illum sonum significandum, qui advenientem Spiritum Sanctum præcessit; e tecto etiam flammæ ignis demittebantur, ac tota Ecclesia Columbæ volitabant, ac rosæ passim spargebantur, ut testatur Durandus lib 6. cap. 107. Hujusmodi retinetur etiam nunc Messanæ cæremonia, teste Macro in Vocabulario Ecclesiastico, verbo *Pentecostes*, et in aliquibus præterea Ecclesiis tum in Italia, tum maxime extra Italiam; qua de re vide Gretserum lib. 1. de Fest. cap. 28. in aliis vero locis sublata est, quod turbas crearet in populo, et quod ejusmodi rebus a sacrorum Mysteriorum contemplatione Fideles avocarentur. Baillet. Histor. hujus diei §. 2. num. 7.

37. *Jejunium in Pervigilio Pentecostes.* Quod vero attinet ad eam, quæ nunc viget, disciplinam; in Pervigilio Pentecostes servatur jejunium; de quo quibusdam in locis mentio fit in Jure Canonico. Can. *Nosse*, Distinct. 7. hæc habentur: «Non minore lætitia celebramus diem Pentecostes, quam Sanctum Pascha celebrare curavimus. Tunc enim, sicut modo fecimus, jejunavimus, Sabbatho vigilias celebravimus.» Et Can. *Scire*, ead. Dist.: « Scire debet Sanctitas vestra: per hos quinquaginta dies nobis est jugis, et continuata Festivitas, ita ut hoc omni tempore neque ad observandum indicamus jejunia, neque ad exorandum Deum genibus succedamus. » Et paulo post: « Necessario ergo Ecclesia constituit, ut post diem Pentecostes jejunia celebrentur; sed quod in illis quinquaginta diebus jejunandum esse negatur, ex observantiæ necessitate intelligitur. »

38. *Ex consuetudine præceptum est jejunium in Pervigilio Pentecostes. Falso Quesnelus affirmat, non fuisse illud jejunium ante seculum* 12.— Paulo ante diximus, nullum antiquitus inter Pascha et Pentecostem fuisse jejunium. Sed consequuta sunt tempora, cum laudabilis invecta est jejunandi consuetudo in Pervigilio Pentecostes. Nam quod audacter affirmat Dissertatione 6. Quesnulus, ante 12. seculum in Ecclesia Romana nullum fuisse in Pervigilio Pentecostes jejunium, falsum omnino deprehenditur. In Sacramentario enim Gelasii quod vulgavit Venerabilis Dei Servus Cardinalis Thomasius, et in Sacramentario itidem Leoniano ab erudito viro Blanchino Congregationis Romanæ Oratorii S. Philippi Nerii Presbytero nuperrime edito in Missa secunda hujus diei, mentio fit jejunii in Pervigilio Pentecostes. Ex quo manifestum est, ejusmodi Disciplinam duodecimo seculo esse multo vetustiorem, ut bene advertit Meratus part. 2. tom. 1. egregii sui operis, pag. 1215. Nunc vero ex consuetudine præceptum esse jejunium in Pervigilio Pentecostes docet Gavantus tit. *De die Sancto Paschæ usque ad Festum Trinitatis*, cujus verba refert etiam Meratus loc. cit. pag. 1197.

39. *Benedictio Fontis in Sabbatho Pentecostes. Ludovicus Vives putat, per quinquaginta illos dies olim Baptismum administrari consuevisse.*—Quemadmodum in Pervigilio Paschæ, in Pentecostes itidem Pervigilio fit Baptismalis fontis benedictio; hunc enim ritum retinere voluit Ecclesia, ne ejus disciplinæ memoria interiret, qua olim iis duobus solummodo diebus, nisi urgeret necessitas, Baptismus conferebatur, ut primæ nostra institutione observavimus. Atque hic obiter adnotare liceat; Ludovicum Vives, quod in Notis ad cap. 8. lib. 22. Augustini de Civitate Dei scripserit, in veteri olim Ecclesia non in solo Pentecostes Pervigilio, sed toto illo tempore, quod a Paschate ad Pentecostem excurrit, Baptismum administrari consuevisse, a Vicecomite de Ritibus Baptismi lib. 1. cap. 25. acriter reprehendi, et veluti solius Grammaticæ peritum perhiberi. Eum vindicare aggressi sunt Albertus, et Cave, qui ut confirment, non in solo Pentecostes pervigilio, sed toto etiam tempore inter Pascha et Pentecostem interjecto Baptismum administrari consuevisse, quemadmodum Vives affirmavit, locum illum afferunt ex Tertulliano de Baptismo c. 19. « Diem Baptismo solemniorem Pascha præstat, et exinde Pentecostes ordinandis lavacris latissimum spatium est, quo et Domini Resurrectio inter Discipulos frequentata est, et gratia Spiritus Sancti dedicata. »

40. *Olim in Paschate et Pentecoste conferebatur Confirmatio.* — Canon 55. sextæ Synodi Parisiensis id præcipit: « Sicut autem duobus temporibus, Pascha videlicet, et Pentecostes Baptismus, ita etiam traditio Spiritus Sancti per impositionem manuum Fidelibus tribuebatur. » Quibus verbis palam fit, in Paschate et Pentecoste quemadmodum Baptisma ita Confirmationis Sacramentum consuevisse conferri. Neque id mirum; nam post Baptismum proxime Confirmatio conferebatur, ut Institutione sexta editionis latinæ observavimus. Ritum administrandi Confirmationem statim post Baptismum accurate describit Mabillonius in Commentar. ad Ordinem Romanum num. 15. tom. 2. Musei Italici. Occidentalis Ecclesia postea disciplinam mutavit, et Baptismi administratio a Confirmationis collatione sejuncta est. Ne autem vetustatis omne vestigium aboleretur, restat etiamnum consuetudo, ut in Pentecoste utrumque Episcopus conferat Sacramentum.

41. *Quatuor Prosæ recensentur, quæ recitantur in Missa. Qui cujusque earum fuerit Auctor.* — Quæ in Missis Prosæ leguntur post Graduale, quatuor numerantur, quarum altera incipit *Victimæ Paschali* in Pascha; altera *Lauda Sion* in Festo Corporis Christi; tertia *Dies iræ* in aliquibus Missis Defunctorum, quarta denique *Veni Sancte Spiritus* in Pentecoste; quæ omnes idcirco Prosæ appellantur, quod nulla in iis habeatur mensuræ carminis ratio. Primus ad hunc modum scribendi auctor fuisse perhibetur Notkerus Monachus S. Galli, qui vixit 10. seculo; atque illi Bailletus loc. cit. num. 8. Prosam *Veni Sancte Spiritus* tribuit. Sunt qui ejusdem Prosæ auctorem putant fuisse Robertum Francorum Regem, qui vixit seculo 11. alii B. Hermannum Contractum, qui mortuus est anno 1054. Quidam denique verisimilius eam Prosam Innocentio III. tribuunt, qui ducentis post Robertum Regem vixit annis; ea enim Prosa extat inter illius

Pontificis Opera, ut observat Meratus part. 2. tom. 1. pag. 1216.

42. *Primam Missam Apostoli distulerunt usque ad Pentecostem, cum nova Lex satis promulgata fuit.* — Scripsit Theophilus Raynaudus Opusculum *de Prima Missa* tom. 6, editum; in quo scopus auctoris est ostendere, statim post Resurrectionem primam Apostolos Missam celebrasse. Verisimilior autem Cardinalis Bonæ sententia est Rer. Liturgicar. lib. 1. cap. 5. qui dilatam existimat ab Apostolis primæ Missæ celebrationem usque ad Pentecostem, cum Divino Sancti Spiritus haustu sunt repleti; vetus enim viguit Lex usque ad Pentecostem: nam nova lex ante Pentecostem nondum satis promulgata habebatur; quamobrem, Sacerdotio nondum translato, non decebat novum Sacrificium offerri, ut nos etiam docuimus Institutione 21.

CAPUT XII.

DE FESTO SANCTISSIMÆ TRINITATIS.

1. *Decretalis* Quoniam *de Feriis illustratur.* — Sanctissimæ Trinitatis Festum Dominica, quæ Pentecostem proxime consequitur, celebramus. Ad ejus Festi cognitionem animadversiones quasdam afferemus ad Decretalem *Quoniam* Tit. de Feriis. Ea sic habet: « Præterea Festivitas Sanctissimæ Trinitatis secundum consuetudines diversarum Regionum a quibusdam consuevit in Octavis Pentecostes, ab aliis in Dominica prima ante Adventum Domini celebrari. Ecclesia siquidem Romana in usu non habet, quod in aliquo tempore hujusmodi celebret specialiter Festivitatem, cum singulis diebus Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto, et cætera similia dicantur ad laudem pertinentia Trinitatis. »

2. *Ea Decretalis non Alexandro III., sed Alexandro II. tribuenda est.* — Hanc Decretalem Alexandro III. tribuunt: certe in Corpore Juris Canonici nomen illius Pontificis præfert; atque his vestigiis insistit Joannes Baptista Casalius de Veteribus Sacris Christianorum Ritibus edit. Romanæ 1647. pag. 422. Quidam vero auctorem existimant Alexandrum II. optima sane ducti ratione. Micrologus enim de ea Decretali libro de Ecclesiasticis Officiis caput. 60. ait: « Unde piæ memoriæ Alexander Papa de hac re inquisitus respondit juxta Romanum Ordinem, nullum diem specialiter adscribi debere solemnitati Sanctæ Trinitatis, sicut nec Sanctæ Unitatis, præcipue cum in omni Dominica, immo quotidie utriusque memoria celebretur. » Vixit Micrologus sub S. Gregorio VII. ut constat ex cap. 14. ejus libri. Gregorius vero creatus est Pontifex anno 1073. Quapropter ejus Decretalis, quam citat Micrologus, auctorem esse oportet Alexandrum II. qui ad Pontificiam dignitatem evectus est anno 1061. nam Alexander III. Pontificatum est adeptus anno 1159. Itaque optime in rem nostram Martene cap. 28. num. 22, de antiqua Eccles. Discipl. in celebr. Divinis Offic. ait: « Hoc Decretum, quod citatur extra de Feriis cap. *Quoniam* sub nomine Alexandri Papæ III. est secundi hujus nominis Pontificis, qui illo utitur ad improbandam institutionem Festi Sanctissimæ Trinitatis. » Et Thomassinus de dier. Festor. celebrat. lib. 2. cap. 18. n. 11. « Micrologus mortuus est ante Alexandrum III. Pontificem. Alexander ergo, cujus meminit, secundus ejus nominis extitit sub finem seculi. »

3. *Monumenta, quæ probant, quod dicit ea Decretalis, in quibusdam Ecclesiis die octava Pentecostes, in aliquibus prima Dominica ante Adventum hoc Festum celebrari.* — In ea Decretali docet Summus Pontifex, in pluribus Ecclesiis morem fuisse celebrandi Festum Trinitatis, et in aliis quidem octava die post Pentecostem, in aliis prima ante adventum Dominica. Id vero ex Epistola Catursii colligitur ad Carolum Magnum, qui anno 800. suscepit Imperium. « Ergo, mi Rex, si vobis placeat hoc consilium pro his omnibus, pro te, et pro exercitu Christianorum, ut unum diem post jejunium in anno in honore Sanctæ Trinitatis et Unitatis, et Angelorum, et omnium Sanctorum celebrem, constituas super regnum tuum cum consilio Synodi Francorum. » Alia profert monumenta Martene loc. cit. cap. 28. num. 22. Alexandri II. ætate priora, quibus evincitur, in aliquibus Regionibus Festum Sanctissimæ Trinitatis celebrandi morem fuisse. Stephanum Leodiensem Episcopum, qui anno 920. mortuus est, constat jussisse scribi Sanctissimæ Trinitatis Officium; et Riquierium, qui ei successit, in sua Diœcesi recitari voluisse; quam disciplinam vicinæ Ecclesiæ amplexæ sunt, quod ostendit Bailletus in Institutione hujus Festi §. 1. n. 2. Joachimus Hildebrandus Hæreticarum partium sectator Tractatu *de Priscæ et Primitivæ Ecclesiæ sacris Publicis, et diebus Festis*, Amstelodami edito anno 1702. pag. 59. solemnem semper fuisse ait in Ecclesia Sanctissimæ Trinitatis Festivitatem, eamque tamquam Octavam Pentecostes habitam esse; quod autem celebretur non ut Octava Pentecostes, sed ut Festivitas Sanctissimæ Trinitatis, id ante nonum seculum negat usu esse receptum.

4. *Pontifex non improbat ea Decretali hanc Festivitatem.* — Hoc Festum Alexander secundus in ea Decretali non improbat; quod videtur existimasse Micrologus: ait enim tantum Summus Pontifex, certum quemdam non præscribi ab Ecclesia Romana diem, quo Sanctissimæ Trinitati cultus adhibeatur. Luculenta sane sunt Decretalis verba; atque id probe Thomassinus animadvertit loc. cit. num. 2. « Cæterum Romanus Pontifex non respuit, ut paulo liberius scribit (Micrologus), Festum hunc diem, sed ei minime est suffragatus Ecclesiarum cæterarum ritus non condemnans » Et Gonzalez in notis ad illud cap. *Quoniam* de Feriis: « Unde, » inquit, « cum Alexander consultus fuisset, utrum liceret specialem diem dicari huic Festivitati, ut Patres Gallicani fecerant, respondit, Ecclesiam Romanam non consuevisse speciali die hoc mysterium colere, cum singulis diebus dicatur, Gloria Patri, etc. unde non damnavit Alexander consuetudinem Ecclesiarum, ubi

certo et præfinito die celebratur, sed tantum certum diem huic Festivitati non indixit. » Denique docet Decretalis, non esse consuetudinem in Ecclesia Romana certo et præfinito die peculiarem cultum tribuendi Sanctissimæ Trinitati, cujus quotidie in honorem in fine cujuslibet Psalmi cantetur hymnus *Gloria Patri*, etc.

5. *In Ecclesia Romana nullus erat præfinitus dies huic Festivitati. Quælibet Dominica huic cultui est assignata. Sanctissima Trinitas est objectum, quo refertur omnis cultus.* Gloria Patri et Filio, etc. *quidam putant in Concil. Nicæn. compositum.* — Quamlibet Dominicam peculiari erga Sanctissimam Trinitatem cultui destinatam esse, nec tamen id repugnare, quominus illi cultus adhibeatur, qui deinde introductus est in prima Dominica post Pentecostem, ostendit Suarez rationibus e Theologia depromptis de Religione lib. 2. cap. 4. Ejusmodi enim cultus additus est *ad majorem reverentiam Trinitatis, et ut expressa memoria tam in Officio proprio, quam in concionibus illius Mysterii fieret;* cum præsertim certissimum sit, Sanctissimam Trinitatem objectum esse præcipuum, quo cultus omnis refertur, qui ab Ecclesia Deo tribuitur; per illum enim cultum, quem Sanctis tribuimus, Christo Domino, cujus membra sunt Sancti, honorem exhibemus: cum autem Jesu Christo habetur honor, qui Filius Dei est, et unus in substantia cum Patre et Sancto Spiritu, facile, quod modo dicebamus, inde colligitur, omnis Religiosi cultus Trinitatem objectum et finem esse præcipuum. Quod vero ad hymnum attinet *Gloria Patri*, etc quem Decretalis ait cani quotidie, et fortasse in fine cujuslibet Psalmi, vulgaris quondam sententia fuit, in Nicæna Synodo eam orationem fuisse compositam; eam in Oriente addi solitam in fine cujuslibet Psalmi; ac laudabilem invectam esse in Occidentem ejusmodi consuetudinem a Damaso Papa Hieronymo impulsore. Vid. Herrera lib. 2. de Origine divinor. Officior. et Gonzalez in cap. *Quoniam* in fine de Feriis.

6. *Ostenditur ea Oratio Concilio Nicæno prior.* — Sed hæc omnia falso affirmari compertum est: non enim in Nicæno Concilio ea oratio, seu, quemadmodum appellata est a Majoribus nostris, ea Glorificatio composita est; ejus enim meminit Basilius Epist. ad Amphilochium cap. 7. « Proinde quod a majoribus nostris dictum est, et nos dicimus, gloriam esse communem Patri cum Filio (loquitur de Spiritu Sancto); quapropter et Glorificationis Hymnos Patri simul cum Filio offerimus. » Atque ante Basilium Magnus Athanasius Episcopus Alexandrinus *de Virginitate* seu *de Meditatione* disertissime eum hymnum commemorat: « Cum surrexeris a mensa, rursum gratias agendo trinis vicibus dicas: *Miserator, et misericors Dominus escam dedit timentibus se. Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto;* rursumque post actam Glorificationem preces tuas absolvas. » Quorum Patrum auctoritate nixus Card. Bona de Div. Psalmod. c. 16. §. 6. Glorificationi majorem antiquitatem jure vindicat. Basilius enim a majoribus eam repetit; et Athanasius de re loquitur non tamquam nuper instituta, sed certa jam, atque perspecta.

7. *Ab Apostolis ea Oratio profecta. Fortasse in Nicæna Synodo addita sunt illa:* Sicut erat in principio. — Itaque verius dici potest, Apostolos jussu Christi Domini in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti Baptismum contulisse; atque inde ab Apostolicis usque temporibus Glorificationis hymnum Fideles canere cœpisse: Nicænæque Synodo verba illa tribui posse: *Sicut erat in principio*, etc. quæ Nicæni Patres addiderint ad Arianorum hæresim jugulandam, qui Filium a Patre *in tempore* genitum, ac fuisse tempus, cum non esset Filius, nefarie blasphemabant; quod colligitur ex Concilio Vasionensi paulo post Nicænam Synodum habito in Gallia sub Julio Pontifice Constantii Imperatoris ætate, cujus Canones cum iis, qui secundi sunt Vasionensis Concilii sub Leone Magno permistos habemus. Verba Concilii sunt: « Et quia non solum in Sede Apostolica, sed etiam per totum Orientem, et totam Africam, vel Italiam propter hæreticorum astutiam, qua Dei Filium non semper cum Patre fuisse, sed a tempore fuisse blasphemant, in omnibus clausulis post *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto. Sicut erat in principio et nunc et semper, et in secula seculorum, Amen*, dicitur: Etiam nos in universis Ecclesiis nostris hoc ita dicendum esse decernimus. »

8. *Consuetudo canendi in fine cujusque Psalmi* Gloria Patri *non est traducta ab Oriente in Occidentem.* — Atque hæc est doctorum virorum, qui in rebus Ecclesiasticis studium operamque suam posuerunt, sententia, cujusmodi est Baronius ad ann. Christi 325. num. 175. et sequent. Bona de Divina Psalmodia cap 16. §. 6. Lupus in Notis ad Concilium Nicænum cap. 7. tom. 1. pag. 109. primæ edit. Theophilus Raynaudus tom. 15. Operum suorum pag. 19. Cardinalis autem Bona eod. loco, postquam Cassiani testimonium attulit, qui lib. 2. de Instit. Cœnob. cap. 8. tradit, non fuisse in Oriente consuetudinem ad finem Psalmi cujuslibet canendi *Gloria Patri*, negat, disciplinam ejusmodi ab Oriente in Occidentem esse traductam Hieronymi cura et opera; Cassianum enim, qui quinquaginta vixit post Hieronymum annis, testari nihil ejus disciplinæ ætate sua fuisse in Oriente; qui aliter senserit, Hieronymi ad Damasum Epistola esse deceptum; eam autem esse apocryphum. Et sane falso adscriptam Hieronymo eam epistolam putat etiam Schelstratus part. 2. Antiquitat. illustratæ, et Pagius in Breviario Romanor. Pontif. tom. 1. in Vita Damasi pag. 3. et sequen.

9. *Concilium Narbonense ann.* 589. *jubet, ad quemlibet Psalmum addi* Gloria Patri. — Affert Baronius ad ann. Christi 548. num. 31. Canonem quemdam Concilii Narbonensis anno 589. id est centum et sexaginta post Hieronymi obitum annos habiti, cujus hæc sunt verba: « Ut in psallendis Ordinibus per quemque Psalmum *Gloria* dicatur Omnipotenti Deo: per majores vero Psalmos, prout fuerint prolixiores, pausationes fiant, et per quamque pausationem *Gloria*

Trinitatis Domino decantetur. » Ejusmodi Decretum cæteræ quoque Ecclesiæ amplexæ sunt; quod satis esse putamus ut palam fiat, quam vere in sua Decretali dixerit Alexander II, fuisse morem, ut quotidie, et forsitan in fine cujuslibet Psalmi Glorificationis hymnus caneretur *Gloria*, etc.

10. *Joannes XXII. Festum hunc diem primus celebrari jussit Dominica prima post Pentecostem.* — Atque ut unde sumus digressi, eo regrediamur, cum earum Ecclesiarum Disciplinam Ecclesia Romana non improbaverit peculiarem quemdam Festum diem celebrandi in Sanctissimæ Trinitatis honorem, paulatim ea consuetudo cœpit pervulgari. Quapropter Rupertus Abbas, qui duodecimi seculi vixit initio, lib. 11. de Divinis Officiis cap. 1. scribit, ætate sua Festivitatem hanc vulgo celebrari cœptam esse; et Durandus, qui vixit vergente in finem seculo 13. etsi tradit, nonnihil varietatis esse in ea celebranda, testatur tamen pluribus in locis esse receptam. Quæ cum ad plures Ecclesias latius in dies vulgaretur, tandem ab ipsa Apostolica Sede suscepta est. Joannes enim XXII. qui obiit anno 1334. primus decrevit, ut prima post Pentecostem Dominica ab universali celebraretur Ecclesia. In id consentiunt Martene citat. cap. 28. Thomassinus citat. cap. 18. lib. 2. num. 13. Bailletus in Historia hujus Festi §. 1. num. 4. Ciaconius in vita Joannis XXII. Gavantus, et Meratus in Notis ad Gavantum tom. 1. part. 2. pag. 1222. Gonzalez in cap. *Quoniam* de Feriis num. 8. in fine. Herrera de Origine Divinorum Officior. lib. 2. cap. 52. Suarez loc. cit. n. 17. Pagius in Breviario Romanor. Pontificum tom. 4. in vita Joannis XXII. n. 86. et nos lib. 4. de Canonizat. Sanctorum ipsi demonstravimus part. 2. cap. 30. n. 1.

CAPUT XIII.

DE FESTO CORPORIS CHRISTI, QUOD FERIA QUINTA CELEBRATUR POST PRIMAM DOMINICAM, QUÆ PENTECOSTEM PROXIME CONSEQUITUR, SEU POST OCTAVAM EJUSDEM PENTECOSTES.

1. *Destinandus dies alius videbatur a Feria quinta majoris Hebdomadæ ad celebrandam Corporis Christi solemnitatem.* — Ab Apostolicis usque temporibus Feria Quinta *in Cœna Domini* Sanctissimæ Eucharistiæ institutionem veneratur Ecclesia. Sed cum eo die in Passione et morte Christi Domini recolendis sancta versetur Ecclesia, et in plurimis cæremoniis occupata sit, optimum factu, et Deo gratum fore visum est, si peculiaris quædam institueretur Festivitas lætitiæ et gaudii declarationibus celebranda, cui Feria Quinta post primam Dominicam Pentecostes destinaretur. Quoniam vero de Sanctissimæ Eucharistiæ institutione fuse disputavimus, cum de Feria Quinta Majoris Hebdomadæ sermonem habuimus, nos hic tantummodo de hac nova addita Festivitate disseremus, quæ Feria Quinta post primam Dominicam Pentecostes celebratur.

2. *Origo hujus Festivitatis. B. Juliana Leodii de ea instituenda consulit Episcopos et Theologos, inter quos Archidiaconum Leodiensem, qui postea fuit Urbanus IV.* — Magna erga Sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum devotione fuit Beata Juliana e Monte Cornelione ad Leodii Portas Hospitalaria. Quæ cœlesti quadam visione admonita, ut peculiari Festivitate Sanctissima Eucharistia coleretur, postquam Prioríssæ munus illi delatum fuit anno 1230. in Religiosa Domo Montis Cornelionis, rem omnem cum Joanne Canonico S. Martini Leodiensis communicavit, qui eam est cohortatus, ut a Theologis, et Episcopis consilium peteret. E Theologis quosdam ex Ordine Prædicatorum Fratres, ex Episcopis Cameracensem consuluit; consultor etiam est adhibitus Jacobus Pantaleo Trecensis Archidiaconus Leodiensis, Episcopus deinde Virodunensis, summus denique Pontifex Urbanus Quartus appellatus.

3. *Probatam omnibus Festivitatem et Officium in Concilio habito anno* 1246. *Episcopus Leodiensis coram se jussit celebrari.* — Probata est omnibus nova Festivitas, ejusque Officium curante B. Juliana compositum est. Etsi autem, ut in rebus, quæ Dei cultum tangunt, solet accidere, plures intercesserint difficultates, Robertus Leodiensis Episcopus in Concilio anno 1246. habito novum hoc Festum per omnem Ditionem suam celebrari jussit, et, antequam e vita migraret, voluptatem eam cepit, ut novum hujus solemnitatis Officium coram se celebrari videret. Ad hunc modum institutam Festivitatem Hugo, qui Prior antea et Provincialis Fratrum Prædicatorum in consilium a Beata Juliana adhibitus rem omnem probaverat, Cardinalis postea creatus, et in Belgium Legatus ab Apostolica Sede missus, ab omnibus Præsulibus, et universo Clero Legationis suæ retineri jussit et coli; idemque qui ei in Legatione successit Capocius Cardinalis biennio post confirmavit.

4. *Agitur apud Apostolicam Sedem de hac Festivitate ad universam Ecclesiam extendenda.* — Juliana, quæ negotium omne cum quadam pia muliere, quæ Leodii habitabat, nomine Eva, communicaverat, e vivis sublata est. Itaque Eva ab Henrico Leodiensi Episcopo, qui Roberto successerat, flagitare non destitit, ut Romanum Pontificem exoraret, quo nova Festivitas ad universalem proferretur Ecclesiam; cum præsertim in B. Petri Cathedra sederet Urbanus IV. qui visionis, qua B. Juliana monita fuerat, probe conscius, eam Festivitatem in Belgio, antequam creatus esset Pontifex, approbaverat.

5. *Urbanus IV. negotium protrahit: tandem miraculo commotus jubet Festivitatem in Ecclesia universali celebrari.* — Ejusmodi preces ad Pontificem jam pervenerant, qui rem adeo gravem, in qua de Festivitate ad universalem Ecclesiam extendenda agebatur, cunctando protrahebat, ne quid temere suscepisse videretur. Sed stupendo per id tempus miraculo edito Pontifex commotus Constitutionem, de qua mox sermonem habebimus, evulgavit, qua ab universali Ecclesia Festivitatem hanc celebrari mandavit.

6. *De miraculo Volsiniensi, quo permotus fuit Pontifex.* — Castrum est ad Volsiniensem lacum sub ra-

dices collis in via, quæ Romam per Hetruriam ducit, ab Urbeveteri haud longe distans, in qua tum Civitate Urbanus IV. cum Romana Curia morabatur. Eo in Castro contigit, ut Sacerdos quidam post consecrationem panis et vini, cum de transubstantiatione in Corpus et Sanguinem Jesu Christi cœpisset dubitare, ex improviso Sanguis ex Hostia eruperit, qui linteum, seu Corporale commaculavit. Sunt qui narrant, Sanguinis guttam Sacerdotis imprudentia in linteum effusam; illum autem, quo suam tegeret negligentiam, multiplici plexu eam lintei partem, quo Sanguinis gutta deciderat, complicasse; maculam deinde Sanguinis in formam Hostiæ in singulis lintei plexibus esse repertam. Cujus miraculi fama commotus Pontifex, ipse linteum inspicere voluit; ac novissimas preces memoria repetens, quæ ad peculiarem Festivitatem Corporis Christi impetrandam sibi erant expositæ; ea etiam revolvens animo, quæ Leodii multo antea acceperat, et accurato examine perpenderat; reputans præterea, quantopere necessarium esset, ut gliscens Berengarii hæresis, qui realem Corporis Christi sub speciebus panis et vini præsentiam impugnabat, auctoritate publica frangeretur, Constitutionem edidit, quæ in Bullario primum inter Urbani IV. Bullas obtinet locum, qua ad hæreticos comprimendos, et exaltandam Catholicam Fidem singulis annis eodem quo nunc die Festivitatem Corporis Christi in universali Ecclesia celebrari jussit. In eam Constitutionem Revelationes etiam, quas antequam ad Apostolatum esset evectus, cognitas habebat, inseruit. Nulla in hac Constitutione reperitur dies qua eam Urbanus ediderit. Litteræ vero in forma Brevis ad piam mulierem, quam supra memoravimus, nomine Evam; quibus Pontifex de capto jam consilio certiorem facit, datæ sunt die octava Septembris anno 1264. Urbeveteri Pontificatus sui anno quarto. In Regestis Vaticanis, quæ in Bullario deest dies, Bullæ adscribenda, reperitur fuisse undecima Augusti anno 1264.

7. *Mortuo Urbano IV. duobus fere mensibus post editam Bullam, Festivitatem in ipso sui initio intermortuam excitavit Clemens V. in Concil. Viennensi. Eucharistia cur adoretur : adversus Calvinum.* — Postridie Kal. Octobris Urbanus migravit e vita. Diestemius in quodam Opere anno 1646. edito ait, Urbani Bullam receptam et exequutioni mandatam in Leodiensi dumtaxat Ecclesia. Sed ea Bulla celebrandæ Festivitati constituit Feriam 5. post primam Dominicam Pentecostes; data autem est die 11. Augusti anno 1264. ut paulo ante monuimus; quocirca facile intelligi potest, Diestemium nimio in Leodiensem Ecclesiam studio deceptum, cujus obedientiam erga Urbanum IV. Archidiaconum quondam suum conatur extollere, peculiarem Festivitatem, quæ ante Urbani Bullam Leodii celebrabatur, cum Festivitate confundere, quæ juxta Apostolicam Constitutionem Leodii itidem, ut in cæteris Christianæ Reipublicæ Ecclesiis, cœpit celebrari. Illud vere dici posse videtur, Urbanum, antequam illam Constitutionem ederet, et morte eriperetur, hanc Festivitatem solemniter celebrasse; quod colligitur ex ejus litteris in forma Brevis ad Evam, quas ipse Diestemius affert : « Et scias, quod nos ejusmodi Festum cum omnibus Fratribus nostris S. Rom. Eccl. Cardinalibus, nec non cum omnibus Archiepiscopis, et Episcopis, cæterisque Ecclesiarum Prælatis, tunc apud Sedem Apostolicam commorantibus, (ad hoc ut videntibus et audientibus de tanti Festi celebritate salubre præberetur exemplum) duximus celebrandum. » Cum autem paulo post datam Bullam excessisset e vita, nec quisquam urgeret, ut exequutioni mandaretur, quod innuit Glossa Clement. Unica de Reliquiis et veneratione Sanctorum, inde factum est, ut annis insequentibus ejusmodi Festivitatem celebratam esse non reperiamus. De ea enim silet Durandus, qui post Urbani mortem duos et viginti vixit annos. Verum Clemens V. in Concilio Viennensi anno 1311. habito Urbani Constitutionem confirmavit, quam demisso animo, ut par erat, Patres, qui universalem repræsentabant Ecclesiam, acceperunt; ut videre est in Clementina Unica de Reliquiis et veneratione Sanctorum. Cujus exequutionem Joannes XXII, qui anno 1316. Clementi V. successit, omni studio curavit, ad eamque rem Martinus V. et Eugenius IV. novis Indulgentiis tribuendis plurimum contulerunt, ut tandem in tota Ecclesia Festivitas celebraretur. Quamobrem sancta Tridentina Synodus sess. 13. cap. 15. eam solemnitatem Triumphum de hæresi appellat, et in eos, qui eam improbare audeant, anathema pronunciat Can. 6. Atque in eo loco Sancta Synodus gravissimum illud scandalum animo præsens habuit, cum Augustæ Vindelicorum, teste Surio in Commentar. fol. 150. in Processione Corporis Christi (in qua sanctam Eucharistiam gestabat Cardinalis Moguntinus, secularibus principibus, et Clero præeuntibus, quos deinceps Carolus V. Imperator, aperto capite, cereum manu tenens, ac post eum Archiepiscopi, et Episcopi omnes sequebantur, et Umbellam alternis Principes Viri gerebant) Saxoniæ Dux, et Lutherani Principes adesse noluerunt, ex quo maximam Imperator animi molestiam cepit.

8. Quærit a Catholicis Calvinus lib. 4. Institut. cap. 17. *quo prætextu consecrent Hostiam, quam circumferant in pompa?* Cui facile respondemus, in pompa gestari ut adoretur. Id vero laudabile esset, etiamsi non subesset illis Speciebus reali sua præsentia Christus : nam in Sacris Paginis proditum est, jussu Dei Arcam Domini ab Israelitis per plura loca, quanta maxima fieri poterat, celebritate circumferri consuevisse. Quanto igitur potiori ratione id fiat, cum illis Speciebus Servator noster Christus Jesus contineatur, ut docet Catholica Ecclesia, quæ in Tridentina Synodo congregata, Augustissimo Eucharistiæ Sacramento Latriæ cultum tribuendum esse definivit? Vid. Herminier tractatu de Sacramentis tom. 2. de Eucharistia cap. 25. et Pichler in Theologia Polemica part 2. pag. 1164. et 1165. ubi *de asservatione et adoratione Eucharistiæ* verba facit. Hi enim explicant, quo sensu intelligamus Sacramento Latriæ cultum tribuendum, etiamsi panis et vini Species,

quæ sunt res creatæ, in illo contineantur.

9. *Miraculi Volsiniensis veritatem probant Scriptores omnes ; sed omnium luculentissime ipsum Corporale in Cathedrali Urbis veteris asservatum.* — De miraculo, quod in Volsiniorum Castro contigisse diximus, scribunt Trithemius, S. Antoninus, et fuse Panvinius. Sed argumento est longe firmissimo sacrosanctum idem linteum, seu Corporale, quod in Urbevetano Cathedrali Templo summa veneratione asservatur. Ejusdem miraculi veritatem luculentissime probat ipsa Ædes, in ejus memoriam maximo sumptu a fundamentis excitata, quæ pulchritudine et magnitudine cum cæteris Orbis terrarum celeberrimis certare potest. In ejus fundamentum primum jecisse lapidem Nicolaum IV. Idibus Novembris anno 1290. narrat Panvinius ; atque ea omnia, quæ hactenus diximus, referunt et confirmant præter Trithemium, Sanctum Antoninum, et Panvinium, cæteri omnes. Vide Capeauvil tom. 2. Histor. Leodien. pag. 642. Bartholom. Tisseu de Orig. Festivit. Corporis Christi, Jacobum Bourgeois in Tractatu cognomine, Martene de antiqua Eccl. Discipl. in Divinis celebr. Offic. cap. 21. num. 1. et sequent. Henschenium in continuatione Bollandiana tom. 3. Aprilis pag. 437. Bellote Observat. ad Ritus Eccl. Laudunen. pag. 851. et sequent. Christian. Lupum tom. 11. nuperrimæ edit. pag. 340. Theophil. Raynaud. tom. 11. pag. 347. Baillet in Festo ejusdem diei. §. 2. Pagium in Breviar. Roman. Pontific. tom. 3. pag. 366. num. 12. Rainaldum ad ann. Christ. 1264. n. 27. Ughellium in addit. ad Ciaconium in Vita Urbani IV. Suarez tom. 1. de Religione lib. 2. cap. 7. num. 3. Thomassinum de dierum Festor. Celeb. lib. 2. cap. 19 et præsertim num. 13. Pougetum in Instit. Catholicis tom. 1. §. 15. pag. 871. Gretserum tom. 5. suorum Operum, dissert. de Festo Corporis Christi, Petram in egregiis suis ad Constitutiones Romanorum Pontificum Commentariis tom. 3. in notis ad Constitut. Urbani IV. et Andream Pennazium, qui recens scripsit de Volsiniensi miraculo historiam anno 1731. editam.

10. *An Urbanus IV. etiam Processionem instituerit.* — Quærunt nonnulli, an Urbanus IV. ut hanc Festivitatem, ita solemnem, quæ fit hac die, instituerit Processionem. Probabilissima est eorum sententia, qui e re ipsa putant, hanc Processionem esse profectam. Nam Urbanus ab Episcopo ejus loci sacrum Corporale cum Processione et pompa adferri sibi jussit, illudque in Ecclesia Urbevetana asservandum locavit, « Attonitus Pontifex ad se ab Episcopo loci cum Processione Urbemveterem (corporale) transferri voluit, et illud, solemnitate instituta, in Ecclesia Urbevetana recondidit. » Guillelmus Lindanus Episcopus Ruremundensis tom. 2. Apologetici postquam docuit, non hanc Festivitatem, sed Processionem a quibusdam Lutheranis improbari, subjicit : « Sed unde, obsecro, certum est, solemni priorum Communioni ab Urbano non fuisse adjunctam solemnem etiam Venerabilis Sacramenti circumgestationem? Certe qui occasionem, atque scopum illius Festi ab Urbano IV. instituti prudenter juxta illorum temporum historias perpendunt, videbunt, opinor, non pro absurdo habendum, si quis ad illius Festi originem pertinere dicat istam solemnem circumgestationem, quæ stato die tam solemniter toto Christiano Orbe celebratur. » Gretserus tom. 5. edit. Ratisbonen. tract. de Processionibus cap. 19. §. *Duodecimo mentitur prædicans*, pag. 64. probare nititur ex Bulla Urbani, Processionem quoque ab eo Pontifice fuisse institutam. Idem confirmat Dissertat. de *Festo Corporis Christi* eod. tom. 5. cap. 12. pag. 161. ubi monet, id causæ fuisse illi Pontifici quamobrem hanc institueret Festivitatem, ut Hæreticorum dementiam confunderet et perfidiam : ad id autem cum ea solemni Processionis pompa nihil excogitari possit accommodatius, id Gretsero satis est, ut ab Urbano etiam Processionem institutam esse conjiciat. Nobis vero melius id probari videtur ex iis, quæ ex Panvinio paulo superius attulimus.

11. *Officium, quod nunc recitatur, composuit Div. Thom. Aquin. Græci non habent hanc processionem. Paraguajensium pietas.* — Quidam olim Viri docti dubitabant, an Officium, quod hac die recitamus, scripserit Divus Thomas Aquinas, nec in eo conquiescebant, quod in historiis supra allatis proditum est, Urbanum IV. D. Thomæ, qui tum temporis Urbeveteri erat, id muneris demandasse. Papebrochius quid causæ esset, cur ea de re dubitaret, exposuit in Actis Sanctorum mensis Aprilis. Postea vero quam celebrem legit Dissertationem, quam de hoc argumento Natalis Alexander conscripsit, candide declaravit, omnem sibi scrupulum esse exemptum, seque Divum Thomam illius Officii auctorem agnoscere in Propylæo mens. Maii part. 2. pag. 53. Quæ tamen nunquam orta esset controversia, si Constitutio iis disceptatoribus innotuisset edita a Xisto IV, quam reperias in tom. 3. novissimi Bullarii Fratrum Prædicatorum pag. 555. In ea declarat Pontifex, eam solemnitatem ab Urbano IV. esse institutam ; deinde subjicit : « Proprium quæ ejusdem solemnitatis Officium per B. Thomam de Aquino tunc in ipsa Curia existentem compositum edidit ; » quod a nobis antea notatum quinta nostra Institutione jam citatæ edit. observavit etiam Meratus part. 2. tom. 1. ad Gavantum pag. 1225. et sequent. Gretserus Tractatu de Processionibus pag. 67. Græcorum, nec injuria, miseriam deflet, qui cum realem Christi in Eucharistia fateantur præsentiam, et publico cultu Sacramentum censeant adorandum, solemnem hoc die Processionem non usurpent. Græcis longe feliciores Christiani in Paraguai, quorum quanta sit pietas in Festivitate et Processione Corporis Christi, haud facile quisquam legerit, quin intimo suavique animi sensu tactus commoveatur. Id optime exponit Ludovicus Antonius Muratorius in relatione de Missionibus Paraguai anno 1743. edita cap. 15.

CAPUT XIV.

DE FESTO INVENTIONIS S. CRUCIS DIE 3. MAII.

1. *Ostentum celebratissimum Constantino divinitus*

objectum. — Quinto nonas Maii Sanctissimæ Crucis Jesu Christi inventio solemni memoria recolitur. Magnus Constantinus dum adversus Maxentium pararet exercitum, veræ Religionis cognoscendæ studio incensus, anno 311. celebri illa visione est admonitus, qua splendidissimam vidit supra Solem in formam Crucis lucem cum ea inscriptione, *In hoc vince*, ut narrat Eusebius lib. 1. Vitæ Constant. cap. 28. et sequent.

2. *Vindicatur illius miraculi veritas ab audaciorum hominum argutiis.* — Ingenio fuit Imperator ille aperto et candido, veritatis amans, et ab omni fraude abhorrens; quapropter de eo scripsit Pragsagoras Ethnicus apud Photium Codic. 62. « Omni virtutum et honestatis genere, omnique adeo felicitate omnes omnino, qui se antecesserunt, Imperatores facile superavit Constantinus. » Itaque, cum se cœleste illud prodigium vidisse ipse affirmaverit, ejus etiam milites mirabilis ostenti oculati fuerint testes, ut est apud Eusebium in Vita Constant. cap. 28. et id in suo Panegyrico innuat Nazarius subobscure quidem, sed ita tamen, ut fateatur, tota Gallia miraculum illud fuisse vulgatum et notum; nemo sane reperiri potest, nisi sit æque impudens atque Oornebeccus, Tollius, et Boillavius, qui Imperatorem esse mentitum affirmare velit, et a se visum finxisse, quod non viderit. Pari etiam temeritate præditum jure dixeris, qui contendat, ut Fabricius tom. 6. Biblioth. lib. 5. cap. 3. splendidam illam Crucem naturale quoddam fuisse phænomenon, quod illa ætas haud ita Astronomicarum rerum gnara veluti cœleste quoddam et divinitus immissum ostentum existimavit; quasi vero nostris hisce temporibus, cum Astronomia tantum progressa est, jure possit quispiam affirmare, inter naturalia phænomena referendam esse fulgidam Crucem supra Solem in aere suspensam, cum epigraphe, *In hoc vince*, quod Eusebius, Philostorgius, Sozomenus, aliique testantur innumeri : quibus potissimum verbis ad Christianam Religionem amplectendam Imperator impulsus est; et quorum fidem insequenti anno ex eo prælio, quod cum Romani Imperii hoste commisit, parta victoria comprobavit.

3. *Sacrorum in Palæstina locorum Hadriani Imperatoris studio polluta Sanctitas.* — Sacrorum in Palæstina locorum Sanctitatem omni studio Hadrianus Imperator pollui, Christianumque nomen contumeliis onerari curabat. Sanctum propterea Jesu Christi Sepulcrum terra oppleri, Templumque in eo loco Veneri dicatum excitari jussit; ut Christiani, qui ad eum locum, quo Christus Dominus fuerat conditus, devotione tacti venissent, eo se contulisse viderentur, ut inane illius Deæ numen adorarent.

4. *Tres Cruces a S. Helena effossæ in Calvario.* — Constantinus Imperator Christianam Fidem amplexus magnificentissimum in eo loco Templum extruere statuit; cui ædificando Macarium Hierosolymitanum Episcopum præfecit, Præsidesque provinciarum omnia illi, quæ opus essent, suppeditare jussit. Omne illud opus perficiendum suscepit S. Helena Imperatoris mater, quæ Sacris Christianorum jam initiata cum animum suum ad pietatem charitatemque exercendam appulisset, anno 326. fere exeunte, sese contulit Hierosolymam, et loco, ubi Christus Cruci est affixus, iisque omnibus, quæ ad ejus Passionem pertinent, probe exploratis, Templum, Venerisque simulacrum, quo Calvarius occupabatur, locusque Filii Dei morte, et reditu ad vitam consecratus fœde polluebatur, jussit everti : atque inde amota terra, sanctoque detecto Sepulcro, ternas ejusdem formæ et magnitudinis reperit Cruces sibi invicem adjacentes.

5. *Vera Christi Domini ex tribus illis Crucibus miraculo cernitur.* — Ex iis quænam illa esset, in quam Redemptor noster fuisset sublatus, omnino erat incompertum. S. Ambrosius *in funere Theodosii* conjecit, Crucem, cui Christus fuerat affixus, cognitam esse ex titulo, *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*. Ruffinus vero, Socrates, Sozomenus, et Theodoretus narrant, in re tam dubia Macarium a S. Helena, quid facto opus esset, in consilium adhibitum, divino afflatum numine singulas quasque cruces ad matronæ cujusdam nobilis corpus, quæ in ipso mortis limine versabatur, admoveri jussisse, Deumque deprecatum esse, ut, cuinam tribus ex illis Crucibus Unigenitus ejus Filius esset affixus, significare dignaretur; ægram, ubi ejus corpori tertia Crux esset admota, valetudini restitutam; id indicio fuisse, in eam Christum Dominum fuisse sublatum. S. Paulinus Nolanus Episcopus in Epistola ad Sulpicium Severum, qua se illi scribit particulam mittere Sanctissimæ Crucis, narrat eam mulierem jam mortuam, ubi primum ejus cadaveri tertia Crux fuit applicata, revixisse. « Postremo (sunt Paulini verba) Dominicam Crucem prodit Resurrectio, et ad salutaris Ligni tactum, morte refuga, funus excussum, et corpus erectum. » Et consonat Sulpicius Severus Histor. lib. 2. « Duabus prius frustra Crucibus admotis, ubi Christi patibulo attactum est, dictu mirabile! trepidantibus cunctis funus excussum, et inter spectatores adstitit. » Inde quidam existimarunt, duo tum contigisse miracula : alterum mulieris morbo prope confectæ, quæ convaluerit; alterum mulieris mortuæ, quæ revixerit. Verum cæteri omnes vulgo unum tantum miraculum referunt; rem vero aiunt aliter Paulinum narrare, quod ex rumore populi eam acceperit, qui plerumque, quæ gesta fuerint, multis vel sublatis, vel additis circumstantiis auget, vel minuit.

6. *Non sub Eusebio Papa inventa Crux est, sed sub Sylvestro.* — Verba sunt ex libro Pontificali, qui Anastasio vulgo tribuitur, in vita S. Eusebii Papæ : « Sub hujus temporibus inventa est Crux Domini nostri Jesu Christi quinto Nonas Maii, et baptizatus est Judas, qui et Cyriacus. » Vignolius post vocem *Cyriacus*, seu *Quiriacus* legit : *qui eam invenerat.* Sed hanc narrationem multa evertunt; nam neque sedente Eusebio, sed Sylvestro, inventa Crux est, neque sincera ea sunt Acta, quæ Judæorum opera tradunt Crucem esse repertam.

7. *Argumenta, quæ Crucem sub Sylvestro inventam evincunt.* — Et sane sub Sylvestro Pontifice, non vero

sub Eusebio Crucem esse inventam plurima evincunt argumenta. Syriam enim, Eusebio Pontifice, non Constantinus obtinebat, sed Maximinus, qui nunquam profecto Christi Domini Crucem investigari, atque ibi Ecclesiam extrui passus esset : præterea Constantinus nondum ea, quam supra memoravimus, cœlesti visione monitus, ne Christianus quidem tum temporis erat ; nondum itidem ejus mater Helena Christianam profitebatur Fidem ; et Macario multo post Hierosolymitana Ecclesia anno 312. tradita fuit. Vid. Baron. ad annum Chr. 326. num. 42. Pagium in Breviario Romanorum Pontificum tom. 1. in vita S. Eusebii ; et Binii, Labbei, Ciaconii, Bencini, et Vignolii Notas ad librum Pontificalem in eadem S. Eusebii vita. Quod autem Canonem, qui incipit *Crucis*, de Consecr. distinct. 3. Gratianus tribuat Eusebio, cujus ea sunt verba, « Crucis Domini Nostri Jesu Christi, quæ nuper, nobis gubernacula Sanctæ Romanæ Ecclesiæ tenentibus quinto nonas maias inventa est, in prædicto Kalendarum die Inventionis Festum vobis solemniter celebrari mandamus, » nihil negotii facessit : hoc siquidem Decretum falso affingi Eusebio advertit Suarez tom. 1. de Religione lib. 2. cap. 7. num. 2.

8. *Acta quæ tradunt S. Crucem Judæorum opera esse repertam.* — Acta vero, quæ tradunt, Crucem Judæorum opera esse repertam, rem ita narrant : Helenam Judæos ad se accersitos de nefarie illata Christo nece objurgasse, jussisse paratos ex iis esse quingentos, ut interroganti sibi, ubinam esset Crux Christi Domini, responderent ; eam, cum nihil comperiret, eadem de re peritiores quosdam esse percunctatam, quos inter quidam fuit nomine Judas, qui ex traditione patris sui Simeonis filii Zachæi noverat, ubi esset Crux Jesu Christi, quam a patre indicare jussus esset, si quando ea de re interrogaretur ; Judam primo detrectasse quod haberet cognitum aperire ; in vincula tamen traditum, diutinaque septem dierum fame parere coactum, aliorum quorumdam opera adjutum, effossa terra, ternas reperisse Cruces ; ex iis Crucem Domini eo miraculo, quo mortuus revixit, cognitam fuisse ; Judam denique sacro ablutum Baptismate a S. Eusebio Episcopum consecratum esse, et relicto Judæ nomine Cyriacum appellatum. In Chronicis Hispaniensibus traditur, tanta eum captum fuisse devotione, ut ante pectus in veste Crucis imaginem gestare voluerit : unde aiunt profectos Equestres Ordines, quos qui profitentur, in veste, et in medio pectore Crucis imaginem gerunt. Vide Quaresmium Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib. 5. cap. 20. in fine.

9. *Acta illa veluti spuria a doctissimis quibusque rejiciuntur.* — Gregorius Turonensis lib. 1. cap. 34. ubi de Constantino loquitur, eam rem innuit : « Hujus tempore venerabilis Crucis Dominicæ Lignum per studium Helenæ matris ejus repertum est, prodente Juda Hebræo, qui post Baptismum Quiriacus est appellatus. » Sed adversus eam narrationem tot tantasque objecere difficultates Baronius et Ponvinius, ut rejicienda omnino videatur. Bollandistæ ad diem 3. maii accurate eam examinant, ac denique Acta illa veluti spuria explodunt. Janningus in Apologia, quam posuit in tom. 1. Junii num. 26. ostendit, scriptorem historiæ de Inventione Sanctissimæ Crucis, quisquis ille fuerit, loca, tempora, homines, et facta confingere. Et Papebrochius, in responsionibus ad P. Sebastianum a S. Paulo part. 1. respons. ad art. 1. §. 7. accusatus, quod Breviarium Romanum in eo, quod ad S. Crucis Inventionem pertinet, impugnasset, strenue se defendit, declaratque se nihil aliud quam eam, quam modo retulimus, historiam rejecisse, sibi Gelasio Papa præeunte, qui in Can. *Sancta Romana* distinct. 15. hoc de ea historia tulit judicium : « Item scripta de Inventione Dominicæ Crucis, et alia scripta de inventione Capitis Beati Joannis Baptistæ, novellæ quidem relationes sunt, et nonnulli eas Catholici legunt ; sed cum hæc ad Catholicorum manus pervenerint, Beati Apostoli Pauli præcedat sententia : omnia probate, et, quod bonum est, retinete. » Decretum hoc Gelasianum egregie defendit Fontaninus in Antiquitatibus Hortæ in Append. eoque usus est Schelstratius in Notis ad librum pontificalem in vita S. Eusebii ad confutandam historiam de Cruce Hebræorum opera inventa. Eamdem ingreditur viam Tillemontius Not. 3. ad vitam S. Helenæ, ubi advertit, hanc historiam illo fulciri posse argumento, quod ille Judas Cyriacus, seu Quiriacus Hierosolymæ Episcopus in omnibus fere Martyrologiis reperitur adscriptus, et honore, quo Sanctos veneramur, tamquam Patronus colitur Anconæ, e cujus Episcopatu Clementis XII. beneficio ad Metropolitanam Bononiensem Ecclesiam quondam translati fuimus. Illud quodque addit, non abesse a verisimili, alium quemdam fuisse Cyriacum, qui Hierosolymæ martyrium passus sit, et cujuspiam alterius Civitatis Episcopatus fuerit ; ejusque sacra Lipsana Anconam a Placidia Augusta, ut creditur, esse delata.

10. *Retinenda historia de inventione Crucis, quæ Breviario Romano continetur.* — Retinenda est igitur prima illa, quam attulimus, historia, utpote Breviario Romano emendato plane consentiens : cum præsertim firmissimis suffulta sit fundamentis ; ex Ambrosio in Concione de obitu Theodosii ; Ruffino lib. 1. cap. 8. S. Paulino Ep. 31. alias 2. Sozomeno lib. 2. cap. 1. Nicephoro lib. 8. cap. 29. Sulpicio Severo Hist. lib. 2. S. Cyrillo Epist. ad Constantium Imperator. §. 3. col. 352. Epist. edit. Maur. ubi hæc habentur : « Ac tempore quidem Deo amicissimi, et felicis recordationis Constantini Patris tui salutare Crucis lignum Hierosolymis est repertum, Divina gratia viro pietatem recte quærenti hoc largiente, ut absconditos sanctos locos inveniret. » Et in Eusebii Chronico a Pontaco edito : « Helena Constantini mater Divinis monita visionibus beatissimum Crucis Lignum, in quo mundi salus pependit, apud Hierosolymam reperit. » Quapropter Bailletus in sua Tabula Critica ad diem 3. Maii num. 1. monet, primæ adhærendum historiæ ; alteram autem, quæ Judam Hebræum commemorat, cujus opera Crux Domini reperta sit, rejiciendam.

11. *Calvinistæ eam historiam explodunt.* — Salmasius, Spanhemius, Basnagius, Dallæus, Calvinianarum homines partium, veritatem historiæ de Inventione Sanctissimæ Crucis prorsus negant, suumque judicium confirmant silentio Eusebii in Vita Constantini : Epistolam vero Cyrilli velut spuriam et apocryphum rejiciunt : quæ vero ex Chronico Eusebii attulimus, recens addita esse contendunt : illud vero vehementer urgent, non fieri verisimile, trecentorum spatio annorum Christi Crucem, quodque mirandum magis, binas etiam duorum Latronum sub terra latuisse incorruptas. Hospinianus Tract. *de Origine Festorum Christianorum* pag. 107. non solum negat, Crucem inventam esse sub S. Eusebio Papa, quod nos ipsi paulo ante diximus non esse verisimile, sed insuper eo inclinat, ut totam de Inventione Crucis historiam ex rationibus modo indicatis rejiciat.

12. *Evertuntur argumenta, quæ illi adversus eam historiam gerunt.* — Verum ut Cyrilli Epistola sit apocrypha, quod contendit Rivetus; ut in Chronico Eusebii ea verba recenter addita sint, quemadmodum putat Scaliger, et Bollandistæ ad diem 3. Maii, quis tanta fuerit confidentia, qui rem tot gravissimorum Scriptorum testimonio confirmatam audeat convellere? Cum præsertim, etiamsi Eusebius revera siluisse de hac re comperiatur, argumentum inde depromptum sit mere negativum, cujus vires plane concidunt, cum alia suppetant veterum et gravissimorum Scriptorum testimonia, qui rem narrant ab alio prætermissam, quæ minime prætereunda videatur; ut optime observarunt Natal. Alexander tom. 4. postremæ edit. Parisien. cap. 6. art. 12. Tillemont. Nota 2. ad S. Helenæ vitam, et Bollandistæ ad diem 18. Augusti §. 8 de vita S. Helenæ, num. 76. « Dato autem, non concesso, Eusebium in hac re fuisse pisce, ut ita dicam, mutiorem; an propter silentium unius Eusebii tot alii gravissimi Auctores, qui adeo diserte eam asserunt, falsitatis arguendi sunt? etc. Quibus omnibus addenda est constans, stabilis, ac perpetua Catholicæ Ecclesiæ Traditio. Andreas itaque Rivetus heterodoxus Ministellus commiseratione, seu risu potius, vel contemptu dignus est, quando in Critici sui Sacri, ut vocant, specimine adversus inventionem Crucis audacter ac temere ista deblaterat. » Diximus, ut apocrypha sit Cyrilli Epistola; nam revera est genuina; quod enim illam Rivetus rejiciat ut spuriam, quia in ea Constantius Augustus laudatur, qui Christi Divinitatem oppugnabat, id quidem nullius est roboris argumentum; Athanasius enim, et Hilarius honorificis sane verbis eumdem Imperatorem appellarunt, tum cum maxime et pertinacissime Catholicam Fidem divexabat, ut bene animadvertit Gravesonus de Myster. et annis Christi pag. 452. Diximus itidem, ut in Chronico Eusebii ea verba sint addita : nam id quidem non satis exploratum est : reperiuntur enim ea verba in pluribus manuscriptis Codicibus, et multis veteribus editionibus. Adeundus Gretserus, ubi Scaligerum refutat, Florentinius in Notis ad vetus Martyrologium num. 3. et Pagius in vita S. Eusebii.

Diximus denique, etiamsi Eusebius revera siluisse ea de re comperiatur. Nam videre licet apud Bollandistas in vita S. Helenæ ad diem 8. Augusti §. 8. Eusebium ejus rei mentionem injecisse in Vita Constantini lib. 3. cap. 30. ubi Imperatoris affert Epistolam ad Macarium, qua quidem Epistola probe Continuatores expensa concludunt : « Ut ad Inventionem Crucis revertamur, ob rationes datas videtur nobis probabilius, Eusebium hanc indicasse in Epistola Constantini citata. » Cui autem non sit verisimile, trecentorum spatio annorum tres Cruces humo tectas delituisse incorruptas, is Divinam Omnipotentiam videtur circumscribere. Deus enim, cum nollet Crucem Jesu Christi in Ethnicorum manus incidere, vel cum Titus delevit Hierosolymam, vel cum Hadrianus Hierosolymitanum agrum populatus est, eam jacere humi sepultam passus est, et a corruptione defendit, ut impio demum Idolorum cultu deleto, et Christiana Religione longe lateque diffusa, salutare Lignum publico populorum cultui proponeretur. Nec quidquam roboris est, quod objicitur, huic rationi locum esse tantummodo, ubi de Christi Cruce sermo sit; omnes enim tres illas Cruces idcirco Deus voluit incorruptas, ut mirabili illi, quod contigit, miraculo fieret locus, cum, ut supra monuimus, ab iis Crux Dominica discreta et agnita est.

13. *Ipsa instituendæ hujus Festivitatis ratio exponitur, et defenditur.* — Quod si quis interroget, qui Festum diem Ecclesia præscripserit, quo celebraretur Sanctissimæ Crucis inventio, cum hæc historia non nisi humanæ fidei et opinioni innitatur; aut si scire velit, quid demum hac in re tantopere dignum reperiatur, ut ideo Solemnitas fuerit instituenda : respondemus, fidem humanam, et moralem evidentiam satis firma esse fundamenta instituendæ Festivitati. Atque ut exemplo rem declaremus, si Christiani Turcarum copias prælio profligaverint, pro parta victoria Festum indicitur, etiamsi non Fide Divina, sed humanæ fidei evidentia ejus rei certi simus. Quod autem quærunt, quid in Sanctissimæ Crucis inventione reperiatur hac Festivitate dignum; respondemus Inventionem Crucis non esse hujus Festivitatis fundamentum, sed Festivitatis instituendæ occasionem præbuisse. Etenim sola Crux propter Christum, qui ei est affixus, ponitur veluti fundamentum huic Solemnitati. Christus enim objectum est Religionis nostræ præcipuum, et Crux tamquam nostræ Redemptionis instrumentum colitur. Præterea Augustinus de Civit. Dei lib. 10. cap. 4. inter multas alicujus instituendæ Solemnitatis rationes, insigne aliquod Dei beneficium non ultimum habere docet locum. « Ei (Deo) beneficiorum ejus solemnitatibus Festis, et diebus statutis dicamus, sacramusque memoriam, ne volumine temporum ingrata subrepat oblivio. » Et sane magno Dei beneficio Crux, qua Christus humanum genus redemit, tamdiu incorrupta delituit; cumque temporis opportunitas ut eam venerareamur postulabat, ejusdem Dei insigni beneficio reperta est. « Nonne Divina manu latuit (ait D. Paulinus cit.

Epist.) ut postea inveniretur, cum religiose quæreretur? » Quisquis vero consideret, Hebræis, qui nihil reliqui sibi fecerunt ad omnem Christi memoriam obliterandam, in mentem non venisse Crucem comburere, fateatur necesse est, in omni hac rerum serie Omnipotentis Dei dexteram in eum finem omnia ordinasse, quem jam innuimus, id est eo intendisse, nobis ut benefaceret. « Si ad manus Judæorum (ait D. Paulinus) omnia contra Fidem Christi præcaventium Lignum illud venisset, conterendum et exurendum fuisset : neque enim in Cruce abolenda negligentes fuissent, qui signaverant sepulcrum. »

14. *Quo tempore instituta fuerit hæc Festivitas.* — Vetustissimam hanc esse Festivitatem ait Micrologus, eamque docet a S. Eusebio institutam in observat. Ecclesiastic. cap. 55. « Eusebius Papa a B. Petro trigesimus secundus constituit, ut omnes Christiani Inventionem S. Crucis quinto Nonas Maii solemniter celebrarent. » Eadem affirmat Burius in notitia Romanor. Pontific. Quæ quidem a Frontone risu excipiuntur in Notis ad Calendarium Romanum ante nongentos annos scriptum, in quo cum nullam viderit ad diem 3. Maii Festivitatem de Crucis Inventione notatam, hæc scripsit : « Hic tertia Maii nulla mentio Inventionis S. Crucis. Antiquam hanc celebritatem credit Pamelius ob illa, quæ ait Micrologus : sed qui animum adverterit ad ea quæ dicit Micrologus, videbit ad fabulam eum alludere. Hujus etiam nulla mentio apud Græcos. Itaque nonnisi post annum a Christo 720. cœpit celebrari. »

15. *Spurium Eusebii decretum, quo Micrologus utitur ad vetustatem huic festo asserendam. Notata est hæc solemnitas in Martyr. D. Hieron. Edito a Florentinio.* — Alludit Micrologus ad decretum S. Eusebii a Gratiano relatum de Consecr. Dist. 3. et ad ejusdem Pontificis Decretalem, quæ tamquam spuria rejicitur, quemadmodum supra docuimus, et ut expendit Ciaconius in Vita S. Eusebii. Quamobrem in hac re omnino Frontoni subscribimus. Quod vero ad hujus celebritatis originem pertinet, cum eo sentire non possumus. Nam in veteri Occidentalis Ecclesiæ Martyrologio, quod Hieronymo tribuitur, et a Florentinio est editum, hæc leguntur ad diem 3. Maii : « In Hierosolyma Inventio S. Crucis Domini Nostri Jesu Christi ab Helena post passionem Domini anno 233, regnante Constantino imperatore. » Si quis vero dicat, ea verba Martyrologio posteriori ætate addita esse, dignam sane rem notatu dicit. Si enim hæc Festivitas a Martyrologio abesset, audacter affirmaretur, ad illud usque tempus nondum eam fuisse institutam; si vero, in Martyrologio cum sit adnotata, objicitur illuc posteriori tempore esse inductam, nemo non videt, rem eo esse deductam, ut de ea ne liceat quidem divinare.

16. *Crucis pars Hierosolymæ locata, pars Romam missa. Unde originem traxerit ritus ostendendæ crucis in Feria 6 majoris Hebdomadæ.* — Bollandistæ referunt Crucis partem S. Macario traditam, ac postea in templo a Constantino Hierosolymæ extructo locatam esse; alteram Crucis partem Romam ab Helena missam, ut in templo S. Crucis in Hierusalem poneretur; quod templum in memoriam Crucis, quam in Cœlo viderat Constantinus, ipsa ædificari curaverat. Propterea aiunt, in Orientali Ecclesia nullam oportuisse Festivitatem de Inventione Crucis instituere, cum magnum illud templum excitandum esset; quo extructo, statim pia illa cœpit consuetudo, ut certis quibusdam diebus solemnibus, ac præsertim Feria sexta in Parasceve magno concursu advenarum S. Crucis lignum spectandum populo exhiberetur. Atque inde, quod alibi monuimus, ea, qua nunc utimur, disciplina profecta est, ut in Divinis Feriæ sextæ Majoris Hebdomadæ Officiis in universali Ecclesia Crux solemniter ostendatur : neque enim ea cæremonia Hierosolymæ ostendendi Feria sexta Crucem proprie dici potest inventio Crucis, sed potius inventæ Crucis adoratio, quemadmodum monuit Bailletus in Hist. hujus diei.

17. *Bollandistarum conjectura de origine hujus Solemnitatis.* — Pergunt Continuatores Bollandiani in hoc argumento, et vero non absimile existimant, postquam Helena Romam Crucis partem vel misit, vel e Palæstina rediens ipsa secum tulit, et in Basilica S. Crucis in Hierusalem collocavit, in hac primum Ecclesia Festivitatem Inventionis S. Crucis celebrari cœpisse, atque inde a Summis Pontificibus in alias Romæ Ecclesias invectam esse, unde tandem ad universalem Ecclesiam permeaverit. Sane de ea mentio fit in Sacramentario, et Antiphonario S. Gregorii. Quod autem absit a Calendario Frontonis, haud ita improbabile est, ante Calendarium S. Gregorii illud esse conscriptum. Vetera vero Sacramentaria, et Martyrologia, quæ hanc Festivitatem commemorant, reperias apud Florentinium in Notis ad Martyrologium ad hunc diem, et apud Martene cap. 32. num. 16. Quomodo autem paulatim hæc Solemnitas ad universam Occidentalem Ecclesiam permanaverit, ostendit Bailletus in Histor. hujus diei.

18. *Gregorius XI. Officium componi jussit.* — Sed ut ad medii ævi tempora descendamus, in priori Gregorii XI. vita, quam Bosquetus, et Baluzius edidere, Pontificem illum jussisse comperimus componi non modo Inventionis, sed Exaltationis quoque S. Crucis Officium, de qua solemnitate alibi nobis erit sermo. Ejus Officii auctorem fuisse Petrum Senogalliensem Episcopum tradit Bailletus; quod quidem ex eo verisimile fit, quod Petrus Amelius fuerit Urbani Sacrista, deinde Gregorii XI. Pœnitentiarius, et Senogalliensem Ecclesiam ad annum usque 1367. gubernaverit, ut videre est apud Ughellium.

19. *Sublata inde a Clem. VIII. quæ ex adulterinis Hebræorum Actis desumpta fuerant.* — In veteri Officio, cujus Auctor Senogalliensis Episcopus, ea continebantur, quæ dudum explosimus de Juda, cujus opera Crux esset inventa. Sed Clemens VIII. cum Officium ad secundæ Classis Ritum promovit, sublatis Antiphonis ad Laudes, easdem, quæ in Festo Exaltationis, recitari jussit; *quia priores historiam continebant dubiam;* verba sunt Gavantii sect. 7. cap. 7. de Festis Maii num. 3. Hanc denique Solemnitatem

Constitutione edita ex præcepto celebrandam voluit Urbanus VIII.

20. *Hæreticorum error, qui cultum S. Cruci ademerunt. Lex a Theodosio lata adversus Judæos.* — Egregie Natalis Alexander Dissert. 7. Hist. 8. sæculi stultum Paulicianorum errorem confutat, quem rursus a Claudio Taurinensi, a Petrobusianis, et Wicleffistis excitatum novissime Lutherani, et Calvinistæ instaurarunt, adversus cultum, qui Cruci, cui affixus est Jesus, ejusque Crucis imaginibus jure tribuitur. Hic autem non prætermittendum, voluisse Constantinum in S. Crucis honorem, ne quis deinceps publico supplicio plectendus Crucis patibulo necaretur, ut testantur Sozomenus Hist. lib. 1. cap. 8. et Nicephorus lib. 7. cap. 46. Cum autem contumacissimi Judæi quamdam celebrare cœpissent solemnitatem, qua hominem Cruci affixum cremabant, dictitarentque id facere se in Amani eorum hostis odium, ne Christiani in odium et contumeliam Christi Domini factum suspicarentur; Theodosius Junior Imperator hanc legem tulit, quæ est in Codice Justinianæo Tit. de Judæis, sumpta ex Cod. Theodos. lib. 16. tit. 8. leg. 18. « Judæos quadam festivitatis suæ die solemni Aman ad pœnæ quondam recordationem incendere, et Sanctæ Crucis assimilatam speciem in contemptum Christianæ Fidei sacrilega mente exurere, Provinciarum Rectores prohibeant, ne jocis suis Fidei nostræ signum immisceant: sed Ritus suos infra contemptum Christianæ Religionis retineant, amissuri sine dubio permissa hactenus, nisi ab illicitis temperarint. »

21. *Repertus etiam titulus Crucis. Qui de Crucis inventione egregie scripserint.* — Non modo Crucem, sed Titulum etiam, et Clavos Helena invenit. De Titulo suprà; de Clavis part. 2. Tom. 4. de Canonizatione verba fecimus, ubi gravem exposuimus controversiam in Sacra Rituum Congregatione agitatam de cultu Coronæ Ferreæ, quæ est Modoetiæ, restituendo; in quam fama est partem clavi, quo transfixus est Jesus, esse insertam. Gretserus Tom. 1. suorum operum edit. nuperrimæ Ratisbonensis lib. de Cruce cap. 42. et duobus sequen. accurate scripsit de Inventione Crucis, confutatis Centuriatoribus Magdeburgensibus: alibi autem agit etiam de Festo. In eodem primo volumine inserta est *Apologia pro S. Cruce*, in cujus cap. 3. objectiones Junii ea de re adversus Bellarminum diluit. In volumine 5. lib. 1. de Festis cap. 32. Hospinianum refellit. Post hujus nostri Operis sermone vernaculo a nobis conscripti editionem, prodiit typis Bononiensibus secundæ Partis Tomus tertius *de Cultu Sanctorum*, Auctore Abb. Trombello, cui adjecta est *Appendix de Cruce*, ubi ample et crudite omnis hæc pertractata materia est. Quicquid autem ipsi de hac re paucis explicuimus, in ea appendice, et in citatis Gretseri Operibus magno doctrinæ apparatu confirmatum reperies.

CAPUT XV.

DE FESTO TRANSFIGURATIONIS DOMINI, QUÆ DIE 6. AUGUSTI CELEBRATUR.

1. *Totius argumenti partitio. Quid fuerit Transfiguratio Christi ex Evangelistis.*—Postridie Nonas Augusti Transfiguratio Christi Domini celebratur. De Jesu Christi Transfiguratione loquuntur Matthæus cap. 17. Marcus cap. 9. et Lucas cap. itidem 9. Atque ut via et ratione procedamus, quæremus primo, quid fuerit Transfiguratio: quomodo, quando, ubi contigerit, quænam ejus fuerit causa, quæ circumstantiæ; postremo hujus solemnitatis originem aperiemus. Quid Transfiguratio fuerit, explicat Matthæus cap. 17. v. 2: *Transfiguratus est ante eos: et resplenduit facies ejus sicut sol, vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix.* Marcus cap. 9: *Transfiguratus est coram ipsis: et vestimenta ejus facta sunt splendentia, et candida nimis velut nix, qualia fullo non potest super terram candida facere.* Denique Lucas cap. 9. v. 29: *Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera, et vestitus ejus albus et refulgens.*

2. *Nihil faciem Christi fuisse immutatam, sed micanti splendore coruscasse apparet ex Evangelio.* — Quibus Evangelistarum verbis intelligimus, in Transfiguratione Christo nihil ex faciei lineamentis immutatum esse, sed faciem tamquam Solem coruscasse. Quamobrem Hieronymus in illud Matthæi caput: « Ubi splendor, inquit, faciei ostenditur, et candor describitur vestium, non substantia tollitur, sed gloria commutatur. Certe transformatus est Dominus in eam gloriam, qua venturus est postea in Regno suo. Transformatio splendorem addidit, faciem non subtraxit. »

3. *Existimare licet, non modo faciem, sed universum Christi Corpus splendore circumfusum.* — Quamquam autem de solius faciei et vestium splendore loquuntur Evangelistæ; tamen cum Transfiguratum esse dicant, existimare licet, ejusmodi splendore non faciem tantum, sed totum corpus coruscasse, sacrosque Scriptores cum faciem memorant, corpus omne significare voluisse, ut docet idem Hieronymus Epist. 91. adversus Joann. Hierosolymitani errores, cap. 10. *Et facies ejus fulgebat sicut sol.* « Ubi autem facies nominatur, existimo, quod et cætera membra conspecta sint. » Quem locum ad hanc rem etiam attulimus in lib. 4. de Canonizat. part. 1. cap. 26. n. 11.

4. *Quo pacto contigerit Transfiguratio ex D. Thoma.* — Transfiguratio autem quo pacto contigerit, sive quod idem est, unde splendor ille manaverit, explicat D. Thomas, in 3. part. qu. 45. art. 2. Itaque docet, charitatem corporis Christi in Transfiguratione derivatam fuisse ab ejus anima, tum ob Divinitatem, cum qua hypostatice jungebatur, tum propter gloriam, qua jam inde a Conceptione sua fruebatur. Quod autem a principio conceptionis animæ gloria ad corpus non redundaret, factum id esse ait ex divina dispensatione, ut in corpore passibili Christus Redemptionis nostræ mysteria adimpleret. Cum igitur nunquam ea potestate Christus caruerit transfundendi in corpus animæ gloriam, eam potestatem in Transfiguratione exercuit: « Non tamen per hoc adempta est Christo potestas derivandi gloriam animæ ad corpus. Et hoc quidem fecit quantum ad gloriæ claritatem in Transfiguratione.

5. *Discrimen inter claritatem corporis glorificati, et splendorem Christi Transfigurati.* — Illud tamen discrimen inter claritatem corporis glorificati, et claritatem Corporis Christi Transfigurati intercedebat, quod glorificati Corporis claritas est qualitas immanens; claritas vero in Transfiguratione Christi Corpus afficiebat per modum qualitatis transeuntis, ut docet D. Thom. loco cit. « Nam ad Corpus glorificatum redundat qualitas ab anima, sicut qualitas quædam permanens Corpus afficiens : unde fulgere corporaliter non est miraculosum in corpore glorioso. Sed ad Corpus Christi in Transfiguratione derivata est claritas a Divinitate, et Anima ejus non per modum qualitatis immanentis et afficientis ipsum corpus, sed magis per modum passionis transeuntis, sicut cum aer illuminatur a sole : unde ille fulgor tunc in Corpore Christi apparens miraculosus fuit, sicut et hoc ipsum quod ambulavit super undas maris. »

6. *Duplex in Transfiguratione miraculum.*— Duplex vero in Transfiguratione fuit miraculum : alterum, quod non usque a Conceptione Corpus Christi splendidum fuerit, et effusio gloriæ ab anima in Corpus, cui tamquam immanens qualitas inhærere debuerat, impedita fuerit. Alterum, quod idem Corpus, quamvis passibile, in Transfiguratione splendidum fuerit; et quamvis Deus naturæ Auctor statuisset, ne gloria animæ Christi, dum esset in hac vita, ad corpus pertingeret, ut ejus cruciatibus et Passione humanum genus redimeretur; tamen voluit, ut in Transfiguratione ad faciem, manus, pedes, et cætera membra gloria animæ permearet : ut docuimus lib. 4. de Canonizat. part. 1. cap. 26. num. 12.

7. *D. Matthæi locus, ex quo elici posse videtur tempus, quo contigit Transfiguratio.* — Dixerat Dominus Jesus Discipulis, sibi Hierosolymam proficiscendum, plurimos subeundos cruciatus, et mortem oppetendam, ac post triduum se rediturum ad vitam, eosque ad Crucem subeundam est cohortatus, æternamque vitam per contemptum vitæ hujus consequendam. *Exinde cœpit Jesus ostendere Discipulis suis, quia oporteret, eum ire Hierosolymam, et multa pati a Senioribus et Scribis et Principibus Sacerdotum, et occidi, et tertia die resurgere*, et quæ sequuntur apud Matthæum cap. 16. v. 21. cui consonant Marcus cap. 7. et Lucas cap. 9.

8. *Videtur Christus paulo ante Passionem Transfiguratus. Dissensus aliquis apparet inter Evangelistas.*— Ex quibus colligi videtur, Transfigurationem haud multo ante Passionem contigisse, ut advertit Baronius. Narrat Matthæus cap. 17. v. 1. post dies sex assumpsisse Jesum secum Petrum, Jacobum, et Joannem, et in excelsum montem adduxisse, ubi postea transfiguratus est. *Et post dies sex assumit Jesus Petrum, et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et deducit illos in montem excelsum, et transfiguratus est ante eos.* Ad eumdem modum Marcus cap. 9. v. 1. *Et post dies sex assumit Jesus Petrum, et Jacobum, et Joannem, et ducit illos in montem excelsum seorsum solos, et transfiguratus est coram ipsis.* Verum Lucas cap. 9. v. 28. octo dies, non sex, inter illum Christi sermonem, et Transfigurationem interjicit. *Factum est autem post hæc verba fere dies octo, et assumpsit Petrum et Jacobum, et Joannem, et ascendit in montem, ut oraret; et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera, et vestitus ejus albus et refulgens;* quæ pugnare videntur cum aliis Evangelistis.

9. *Ostenditur Evangelistarum concordia.* — Sed omnis tollitur difficultas : nam ut bene advertit S. Augustinus de Consensu Evangelistarum lib. 2. cap. 56. Matthæus, et Marcus neque ipsum diem, quo Christus cum ad Discipulos sermonem habuit, neque diem, quo cum iis se ad montem contulit, numerant; Lucas vero utrumque cum sex aliis diebus conjungit; ex quo fit, ut ii sex tantum dies referant, Lucas autem octo. Vide Lamy Concord. Evangel. lib. 4. cap. 19.

10. *Qui mons ille fuerit, ubi Transfiguratus est Jesus.* — Quinam vero mons ille fuerit, ubi transfiguratus est Christus, Evangelistarum tradit nemo. Quidam putant, montem hunc esse Olivarum; quod ex ipsis Evangelistarum verbis rejici posse videtur, qui montem illum excelsum fuisse dicunt; mons vero Oliveti tumulus potius erat, quam mons. Alii putant, eum montem haud multum abesse a Lacu Genesareth. Nos vero cum Hieronymo, Cyrillo Hierosolymitano, et Damasceno Transfigurationem in monte Thabor existimamus contigisse, ut etiam diximus de Canonizat. lib. 4. part. 1. cap. 26. num. 9. Scribit Nicephorus Eccl. Histor. lib. 8. cap. 30. in eo monte a S. Helena in honorem trium Apostolorum, qui Transfigurationi adfuerunt, Templum fuisse extructum. Josephus lib. 4. cap. 2. narrat, multos post annos quamdam veluti arcem in eodem monte Judæos excitasse, qua se adversus Romanos tuerentur. Et Innocent. III. Epistola ad Christianos pro Terra Sancta recuperanda testatur, Saracenos ad Christiani nominis injuriam arcem ibi ædificasse, qua vicinæ urbis Aconis potiundæ sibi munirent viam. Verum *in præsentia omnia ferre diruta;* sunt verba Quaresmii Elucidat. Terræ Sanctæ lib. 7. cap. 2. tom. 2.

11. *Decuit Christum transfigurari ex D. Thoma.* — Decuisse, ut Christus transfiguraretur, probat D. Th. 3. p. qu. 45. artic. 1. et egregie advertit, æquum fuisse, Christum Discipulos suos de Passione sua monitos cohortatum ad subeundos labores, cruciatus, et necem, terminum etiam iis innuere, quo per eas acerbitates perventuri essent; quemadmodum si quem ad iter aliquod asperum suscipiendum adhortemur, loci amœnitatem, quo tendit iter, illi solemus commonstrare. Non animæ solum gloriam, qua vel a primo conceptus sui momento præditus erat, sed etiam Corporis per passionem suam consequi Christum oportebat. *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?* Lucæ cap. ult. Eos quoque, qui passionis suæ sequerentur exemplum, ad hanc gloriam vocabat : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in Regnum Dei.* Actor. cap. 14. Inde igitur eruitur, quæ Transfigurationis fuerit causa; scilicet ut specimen ejus gloriæ exhiberetur, quam adepturi

essent ii, qui propter Christum labores adirent, ac mortem oppeterent, ut concludit idem S. Doctor.

12. *Cur Christus non omnes, sed tres tantum Apostolos secum duxerit.* — Transfigurationis loco, tempore, et causa explicatis, reliqua persequamur, quæ quasi quædam adjuncta eam comitantur. Tres tantummodo, ut diximus, Discipuli adfuere, Petrus, Jacobus, et Joannes, quos Dominus Jesus secum adduxerat. Illud quæritur, quamobrem non omnes secum adduxerit, sed tres illos tantum ex omnibus elegerit. D. Thomas loc. cit. art. 3. ad quartum ait, tres solummodo a Christo adductos Transfigurationis fuisse testes, quia non omnibus profunda Mysteria sunt revelanda, sed paucis quibusdam, qui ea cæteris omnibus enuncient. Selecti vero ex omnibus Petrus ob præcipuum ejus in Jesum Christum amorem, et ob excellentem ejus potestatem ab illo sibi tributam; Joannes ob amorem, quo cum Christus Dominus complectebatur, ob ejus virginitatem, et Evangelicæ doctrinæ excellentiam; Jacobus *propter prærogativam martyrii*, ut ait idem S. Doctor, seu, quod idem est, quia primus Apostolorum propter Jesum mortem perpessus est; ut apud Baronium ad an. Chr. 44. n. 1.

13. *Idem tres Apostoli testes mœroris Jesu in Gethsemani.* — Iidem tres illi Apostoli tamquam testes vocati sunt mœroris, quo correptus est Jesus in horto Gethsemani. *Et assumpto Petro, et duobus filiis Zebedæi, cœpit contristari et mœstus esse*, Matth. cap. 26. vers. 37; fratres enim erant Jacobus et Joannes, quorum pater Zebedæus, eodem Matthæo teste cap. 4. vers. 21. *Vidit alios duos fratres Jacobum Zebedæi, et Joannem fratrem ejus in navi cum Zebedæo patre eorum, reficientes retia sua, et vocavit eos.*

14. *Cur adhibiti in Transfiguratione testes Moyses, et Elias.* — Narrant Matthæus, Marcus, et Lucas in Transfiguratione Christo adstitisse Moysem et Eliam cum eo loquentes. Qua in re quæritur, cur in Transfiguratione duo sint adhibiti testes ex veteri Testamento? D. Thomas loc. cit. art. 3. eam affert rationem, *quod ad gloriam æternæ beatitudinis adducuntur homines per Christum, non solum qui post eum fuerunt, sed etiam qui eum præcesserunt.* Quæritur itidem, cur ex omnibus, qui sunt ex veteri Testamento, Moysem, et Eliam Christus testes adhibuerit gloriæ suæ; et idem S. Doctor eodem loco *ad tertium* ex Chrysostomo sex rationes affert; quas inter ea sane videtur optima, quod Moyse et Elia cum Christo loquentibus de futura ipsius Passione et morte, *dicebant excessum ejus quem completurus erat in Hierusalem*, Discipulorum animi confirmabantur; inductique sunt propterea duo illi Prophetæ, quia alter Pharaoni; alter Achabo non sine vitæ periculo restiterunt.

15. *An hi essent proprio præditi corpore.* — Quæritur denique, an Moyses, et Elias proprio præditi essent corpore; an corpus apparens assumpserint; et quonam demum indicio a tribus Apostolis cognosci potuerint. Quod attinet ad Eliam, cum fide divina compertum habeamus, illum in terra cœlestem vitam degere, ab Angelo quodam par est credere illum inde, ubi erat, in Thabor esse translatum. De Moyse vero, qui certe mortuus erat, Deuteron. cap. 34. vers. 5. res est minus explorata. Quidam putant, animam corpori ejus adjunctam; eumque post Transfigurationem rursus mortem obiisse. Ita Scotus in 4. Sentent. Dist. 43. qu. 2. art. 1. « Moyses in Transfiguratione Domini resurrexit secundum veriorem opinionem, quæ est Hieronymi super Matthæum cap. 17. nam postquam Evangelista ait, apparuisse illic Moysem, non satis est, ut apparuerit in corpore aereo, ut quibusdam placet, quia non esset ille Moyses, nisi in suo proprio corpore, cui anima uniretur, apparuisset: et tamen non dubitatur, quin postea fuerit mortuus; quia absurdum esset concedere, Moysem in vitam perpetuam prius Christo resurrexisse. » Idem docet Suarez tom. 2. in 3 par. qu. 45. art. 3. disp. 32. sect. 2. Sed nos libentissime D. Thomæ subscribimus, qui Moysis animam docet, quemadmodum Angeli solent, per assumptum corpus apparuisse, cit. art. 3. *ad secundum.* Unde autem Apostoli indicium habuerint, eos, qui cum Christo loquebantur, esse Moysem, et Eliam, illud esse potuit, vel quod eos Christus suo quemque nomine appellaverit; vel quod eorum quænam fuerit facies, Apostoli a majoribus suis acceperint; verisimile enim est, quemadmodum apud nos est aliqua de alicujus Apostoli facie in Ecclesia traditio, ita apud Hebræos Moysis, et Eliæ faciem traditione cognitam fuisse. Vide Calmetum in cap. 17. Matth. num. 3.

16. *Verba D. Petri in Transfiguratione expenduntur. Pulchre D. Ambrosius de illis judicavit.* — Narrat Matthæus cit. cap. 17. vers. 4. Petrum postquam apparuere Moyses, et Elias, dixisse: *Domine, bonum est nos hic esse: si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.* Et consonat Marcus cap. 9. vers. 5. qui hæc addit: *Non enim sciebat* (Petrus) *quid diceret; erant enim* (Apostoli omnes) *timore exterriti.* Idem refert Lucas cap. 9. v. 33: *Nesciens quid diceret.* Ea vero Petrus dixit verba, ubi vidit Moysem, et Eliam illinc discedere: *Et factum est, cum discederent ab illo, ait Petrus ad Jesum*, etc. verba sunt D. Lucæ. In eum modum loquutus est Petrus, quia ad illud spectaculum lætitia abreptus et gaudio putabat, se posse Moysem, et Eliam retinere, ne abirent; neque consideravit, nihil sanctissimis illis æternæ gloriæ candidatis opus esse tentoriis, seu mapalibus ex frondibus ramisque contextis; nonnisi post mortem introeundum Christo in eam permanentem gloriam, de qua cum Moyse, et Elia loquebatur; nec prius Discipulos eam gloriam consequuturos, quam plurimos labores exantlassent. Si verbis Textus hæreamus, videtur Petrus interrogatus a Christo ea verba respondisse: *Respondens autem Petrus dixit ad Jesum.* Sed Hebraicæ linguæ periti observant, *respondere* idem esse, ac *dicere* apud Hebræos. Quod vero Petrus non sui compos esset, cum ea loquutus est, putat Origenes, illum maligno afflatum spiritu in ea verba erupisse. Chrysostomus existimat, Petro tum defuisse supernaturale illud lumen, quo Christi Divinitatem agnoverat. Contra Tertullianus arbitratus est, Petrum

in exstasim raptum; quas opiniones omnes recenset Calmetus in cap. 17. vers. 5. Matthæi. Pulcherrima vero est D. Ambrosii animadversio in Lucam cap. 9. Petrum videlicet a vivido ingenio, et devotionis suæ ardore abreptum fuisse, quod nesciret, quonam alio demum pacto gratum animum, et amorem suum in Deum declararet. « Non inconsulta petulantia; sed præmatura devotio fructum pietatis accumulat. Nam quod ignorabat, conditionis fuit; quod promittebat, devotionis. »

17. *Vox de nube :* Hic est Filius meus Dilectus, *etc. Locus ex* 2. *Epistola D. Petri explanatus.* — Moyses, et Elias jam inde abierant, ut bene animadvertunt Chrysostomus, Theophylactus, et alii; necdum Petrus loqui desierat, cum ex nube fulgida Dei vox erupit, qui Christum dixit Filium suum esse dilectum; animum propterea ad ejus dicta attenderent : *Adhuc eo loquente ecce nubes lucida obumbravit eos; et ecce vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* Verba sunt S. Matthæi cap. 17. cum quo consentiunt Marcus et Lucas cap. 9. Id ipsum attigit D. Petrus Epistol. 2. cap. 1. vers. 16. *Non enim doctas fabulas sequuti notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam, sed speculatores facti illius magnitudinis. Accipiens enim a Deo Patre honorem et gloriam, voce delapsa ad eum hujuscemodi a magnifica gloria : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui, ipsum audite. Et hanc vocem nos audivimus de Cælo allatam, cum essemus cum ipso in monte sancto; et habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benefacitis attendentes quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat, et lucifer oriatur in cordibus vestris.* Loquitur ibi S. Petrus de Christi Transfiguratione. Profitetur, se non doctas fabulas, id est, non callide excogitatas venditare. Refert vocem æterni Patris : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui : ipsum audite.* Quæ verba etsi absunt a Græcis codicibus, tamen omnibus Latinis Vulgatæ Editionis reperiuntur. Ac testimonium ea de re tres perhibent Evangelistæ, quibus Spiritus Sanctus voluit, ut veluti quartus Evangelista accederet S. Petrus, quo Transfiguratio Christi cum omnibus, quæ eam circumstetere, testatior fieret et illustrior. Idem Apostolus ait : *Habemus firmiorem propheticum sermonem :* quod quidem magnam difficultatem parit. Certissimum enim est Dei Patris loquentis testimonium; nec minor Apostolorum in re aliqua testanda, quam Prophetarum fides; ut ægre intelligatur, quanam demum ratione D. Petrus plus auctoritatis tribuat dicto Prophetarum, quam ipsius Dei Patris voci, et Apostolorum testimonio.

18. *Cur eam vocem audiri Deus voluerit, postquam abierunt Moyses et Elias.* — Verum, quod observat Estius ad hunc locum, S. Petrus ad Judæos scribebat; quos cum vellet confirmare, primo vocem Dei Patris de Cælo auditam affert; deinde illam testimonio suo, aliorumque duorum testimonio confirmat : et quoniam majorem esse noverat apud Hebræos Prophetarum existimationem, quam Apostolorum, postremo loco Prophetarum testimonium profert, forsan ad illa Psalmi respiciens, *Filius meus es tu : ego hodie genui te.* Quamobrem D. Augustinus sermone 43. alias 27. *De verbis Apostoli* cap. 4. acute observat, non dixisse Petrum, Prophetarum sermonem meliorem esse, sive veriorem, sed *Certiorem sane dicit; certiorem, non meliorem, non veriorem.* Et certiorem quidem, firmioremque non in se, sed habito respectu ad auditores. *Quid est ergo, certiorem, nisi in quo magis confirmetur auditor?* Ut autem ad Historiam regrediamur, non prius audiri voluit vocem suam Deus, quam Moyses, et Elias abiissent, ut perspectum esset omnibus, se de Christo tantum loqui. Deum sæpe legimus in Veteri Testamento in nube se conspicuum exhibuisse, atque inde esse loquutum. Hoc modo in Tabernaculo cum Moyse, et in Templo cum Salomone sermonem habuit; in Testamento novo nube obvolutus ad Cœlum ascendit, et in nube itidem redibit judicaturus vivos, et mortuos. Sed quæ in Veteri Testamento Dei præsentiam indicabat, atra nubes erat; status enim rerum erat ejusmodi, ut umbræ omnia essent et figuræ, omnia plena formidinis : nubes vero, cui Deus, et Christus insidet in Testamento novo, lumine et fulgore micat; omnia enim in eo statu sunt, ut undique illustratæ veritatis lumen affulgeat, amor et dilectio cuncta moveat et gubernet. D. Thomas cit. quæst. 45. art. 4. rationes affert, cur Deus voluerit suam vocem in Filii sui Transfiguratione audiri, super qua re extat etiam Leonis Magni Homilia 94. sane pulchra de *Transfiguratione Domini.*

19. *Vetat Jesus ne quisquam Apostolorum, quod viderit, enunciaret. Explicantur Christi verba de Adventu Eliæ.* — Evangelica denique de Transfiguratione Historia narrat, Discipulorum animos, qui metu essent exterriti, a Christo Jesu esse erectos, vetitumque omnibus, ne quis ea de re, priusquam ipse redisset ad vitam, quidquam enunciaret : *Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis a mortuis resurgat.* Id enim si ante Christi mortem evulgatum esset, observat D. Thomas sequutus Hieronymum art. 3. *ad quartum,* fuisse futurum, ut vel a populis ejus mors impediretur, vel ut rudes et imperiti, qui eum turpissimæ neci deditum in Crucis patibulo vidissent, scandalum paterentur. Narrat S. Matthæus cap. 17. v. 10. Christum fuisse interrogatum a Discipulis : *Quid ergo Scribæ dicunt, quod Eliam oportet primum venire?* Cum quo concordat S. Marcus cap. 9. Communis Judæorum erat opinio, futurum ut Messia prior veniret Elias; quamobrem Tryphon Judæus in Dialogo cum Justino Martyre profert Judæorum doctrinam, qua probare nititur, nondum venisse Eliam. *Christus siquidem natus est, et alicubi extat; ignotus est, ac ne ipse quidem se ipsum scit; neque potestate aliqua præditus, donec adveniens Elias illum unxerit, et manifestum omnibus reddiderit.* Credebant Apostoli Christum esse Messiam; quia vero nondum Eliam venisse viderant, ut faceret quod illum facere oporteret, sed apparuisse tantum; propterea interrogarunt : Quid igitur aiunt Scribæ, oportere primum, ut ante Messiam veniat

Elias? Quibus Christus ad hunc modum respondit, ut est apud S. Matthæum loc. cit. vers. 11. *Elias quidem venturus est, et restituet omnia. Dico autem vobis, quia Elias jam venit, et non cognoverunt eum; sed fecerunt in eo quæcumque voluerunt. Sic et Filius hominis passurus est ab eis.* Et apud Marcum eodem cap. 9. vers. 11. *Elias cum venerit primo, restituet omnia, et quomodo scriptum est in Filium hominis, ut multa patiatur et contemnatur. Sed dico vobis, quia et Elias venit, et fecerunt illi quæcumque voluerunt, sicut scriptum est de eo.* Eliam, qui venisset, Christus Jesus intelligit Joannem Baptistam, et hunc eumdem intellexerunt Apostoli, ut tradit Matthæus : *Tunc intellexerunt Discipuli, quia de Joanne Baptista dixisset eis.* Eliam vero cum ait esse venturum, Prophetam illum intelligit, de quo scribit Malachias cap. 4. vers. 5. *Ecce ego mittam vobis Eliam Prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et horribilis.* Sane Joanni Baptistæ jure optimo Eliæ nomen tribui poterat, quia *in spiritu et virtute Eliæ jam venerat*, ut fuse Maldonatus in cap. 17. Matthæi num. 11.

20. *Falso vulgus credit hanc Festivitatem a Callixto III. institutam.* — Reliquum est ut de Transfigurationis solemnitate verba faciamus. Institutam eam a Callixto III. vulgus existimat, in nobilissimæ victoriæ memoriam, qua Rex Huniades Turcarum delevit exercitum. Id vero falsum esse ex eo palam fit, quod Bononiæ sexta Augusti die obiit S. Dominicus anno 1221. At Gregorius IX. in ejus Canonizationis Bulla jussit, die quinta Augusti Festivitatem ejusdem Sancti celebrari, ne in illum diem incideret, qui Transfigurationis solemnitati præscriptus erat, ut observat Pagius tom. 3. in Vita Gregorii IX. num. 32. et eruditus vir P. Bremondus in Notis ad Constitut. 108. Gregorii IX. in novo Bullario Fratr. Ordinis Prædicatorum tom. 1. pag. 68. Nunc vero S. Dominici Festus dies est pridie Nonas Augusti jussu Pauli IV. Nonis enim Augusti Festus dies celebratur S. Mariæ ad Nives, ut patet ex illius Pontificis Constitutione 13. in eodem Bullario tom. 5. Itaque jussu Gregorii IX. celebranda erat S. Dominici Festivitas quinta die Augusti, quod dies insequens Transfigurationis solemnitati esset addictus. Cum autem Gregorius IX. Callixto III. longe antiquior sit, manifestum est, falso affirmari Transfigurationis Festivitatem a Callixto esse institutam.

21. *Notatur hæc Solemnitas ad diem 6. Augusti in Martyrologio Hieronymiano Florentinii, et Græcorum Menologio.*—In Martyrologio seu Calendario Hieronymiano apud Florentinium pag. 736. legitur : *Octavo Idus Sixti Episcopi, Felicissimi, et Agapiti, et Transfiguratio Domini.* Et in Menologio Græcorum jussu Basilii Imperatoris edito die sexta Augusti Transfigurationis Domini memoria recolitur.

22. *Locus ex Constitutione Callixti III. de Institutione hujus Solemnitatis.* — Raynaldus ad ann. Christi 1457. num 78. Decretales affert Callixti III. litteras, quæ huc spectant. Pontifex in secreto et publico Consistorio cum Cardinalibus, aliisque Romanæ Curiæ Prælatis « de eorum consilio instituit, ut præter communem, quam de ipso excellenti miraculo (Transfiguratione Domini) Sabbatho primæ Hebdomadæ quadragesimalis jejunii, et sequenti Dominica commemorationem universalis facit Ecclesia, propria in honorem ejusdem Salvatoris solemnior per universum Orbem, videlicet Octavo Idus Augusti, quæ est sexta dies ejusdem, annuatim ab universis Fidelibus hæc Sacrosancta Festivitas celebretur. » Idem etiam Pontifex Officium composuit; nam in iisdem litteris Decretalibus Indulgentias concedit iis, qui in Vigilio, et ipso Festivitatis die ad Vesperas, ad Matutinum, et ad Missam, quæ recentissime composita fuerant, adessent. Extat etiam apud Raynald. loc. cit. nu. 80 Callixti ad Cardinalem Carvajal in Hungaria et Germania Legatum Epistola hujusmodi : « Bullam Festivitatis gloriosissimæ Transfigurationis Salvatoris nostri Jesu Christi, quam edidimus simul cum Officio, jam nuper tibi misimus, ut eam per Civitates et loca decentia tuæ Legationis solemniter faceres publicari et observari. » Ejus Officii veteribus expunctis Hymnis et Lectionibus primi et secundi Nocturni, novas substituit S. Pius V. ut observat Gavantus de Festis Sanctorum mense Augusto sect. 7. c. 10. n. 6.

23. *Festivitas certe Callixto vetustior. Quid Callixtus fecerit amplius, non constat inter Scriptores.* — Complura Galesinius affert in Martyrologio argumenta, quibus hanc Festivitatem Callixto III. antiquiorem probat; verum Bullæ conquiescendum esse concludit. Callixto tamquam auctori Officium hujus diei tribuit Platina in ejus vita; idem habetur in Vita ejus Pontificis tom. 13. Concil. Collect. Labbeanæ pag. 1391. et apud Cave de Scriptoribus Ecclesiasticis in Seculo Synodali pag. 113. edit. Geneven. 1705. Baronius in Notis ad Martyrolog. die sexta Augusti, vetustiorem ait esse hanc Solemnitatem Callixto, qui tamen Officium de ea recitari jusserit. Suarez tom. 1. de Relig. lib. 2. cap. 5. num. 14. putat, Callixtum hunc Festum diem, de quo tantum Officium recitaretur, ex præcepto celebrari jussisse. Et Bailletus existimat, Callixtum ad universalem Ecclesiam hanc extendisse Solemnitatem.

24. *Auctoris in ea re sententia. Indulgentiæ a Callixto concessæ.* — Nos ita concludimus, certum illud esse, ante Callixtum III. in aliquibus Ecclesiis Transfigurationis Festum celebrari consuevisse, et quidem solemniter, ut præter ea, quæ supra attulimus, colligitur ex iis, quæ congerunt Thomassinus de Dier. Festor. celebratione lib. 2. cap. 14. num 19. et Martene cap. 3. num. 17. Deinde dicimus, Sabbatho primæ Hebdomadæ Quadragesimæ, et Dominica consequente in universa Ecclesia Transfigurationem Domini commemorari solitam : in iis enim diebus legebatur Evangelium, quo Mysterium illud continetur; idque jam a Callixti III. temporibus; ut ex verbis apparet ejusdem Pontificis, quæ dudum attulimus, et ex Durando in Ration. Divin. Offic. lib. 4. cap. 22. Postremo dicimus, Callixtum ad Divinam opem adversus Turcas implorandam, qui Christianam Rempublicam divexabant, peculiarem Transfigurationis

Festivitatem die sexta Augusti in universa Catholica Ecclesia celebrari, Officiumque recitari jussisse, ut ex allatis monumentis, et ipsa Callixti Bulla perspicuum est. Post S. Antoninum, Bellarminum, et Azorium, observavit Casalius de Veter. Sacris Christianor. Rit. Rom. edit. ann. 1647. pag. 422. Callixtum III. iis Indulgentiam concessisse, qui in die, quo celebratur Christi Transfiguratio, Officio Divino interfuerint, eodem plane modo, quo concessa illis fuit Indulgentia, qui Officio Divino intersint in die Festo Corporis Christi. Et Gretserus de Festis lib. 1. cap. 21. ait, Transfigurationis Festum esse apud Græcos Festum Chori et Fori; apud Latinos vero Festum Chori dumtaxat; eamque Festivitatem ætate priorem esse Callixto III.

CAPUT XVI.

DE FESTO EXALTATIONIS SANCTISSIMÆ CRUCIS DIE 14. SEPTEMBR.

1. *Chosroas Persarum Rex Phocæ bellum infert.* — Postridie Idus Septembris Sanctissimæ Crucis celebratur Exaltatio. Mauritio Imperatore anno 602. ejusque liberis nefaria Phocæ perfidia interemptis, Chosroas Persarum Rex, qui cum Mauritius necessitudine fuerat conjunctus, ulciscendam sibi ratus eam indignissimam necem, bello adversus Phocam indicto, bene rem gessit. Sed cum, sublato tyranno, adversus Heraclium Imperatorem, qui Phocæ successerat, bellum produceret, satis declaravit, suscipiendi sibi belli non ultionem interfecti Principis veram fuisse causam, sed amplificandi regni cupiditatem.

2. *Imperii vires fractæ sub Phoca. Hierosolyma incensa. Crux Christi Christianis erepta.* — Multum sub Phoca de Imperii viribus imminutum; qua usus occasione Chosroas plures Civitates diripuit, multosque in servitutem abductos in diversas Regni Persarum regiones distribuit: et anno 624 Hierosolymam expugnatam incendit, plurimos Christianos cum Zacharia Patriarcha captos Hebræis vendidit, accessitque tamquam miseriarum cumulus, quod sancta Crux abacta, et in hostium regiones avecta, Cresphonte, quæ urbs ad Tigrim sita est, tamquam pretiosissimum ex omnibus spoliis, quæ Persæ a Christianis retulissent, collocata est.

3. *Crux ab ipsis Persis honorifice custodita.* — Crux quodammodo captiva ab ipsis tamen hostibus honorifice est habita. Suidas enim testatur in Vita Heraclii, Chosroam ne ausum quidem fuisse illam ex theca, ubi condita erat, amovere; parique apud Persas, qua Hierosolymæ, diligentia et custodia servatam. Multa etiam Deus edidit miracula, quibus complures Infideles admiratione perculsi Christianam amplexi sunt Fidem; pluraque etiam præter naturæ ordinem evenere, quæ incredibilem bonitatem Jesu Christi, et potentiam declararunt, qui in ea Cruce, ut redimeret genus humanum, vitam devoverat.

4. *Actum frustra de concilianda pace Heraclium inter et Chosroam.* — Nec, Hierosolyma capta, ab armis Chosroas destitit; sed sese ulterius inferens omnes fere Orientis Provincias igne ferroque vastavit; eumque in Africam trajecisset, reliquis Provinciis, quæ ex Romano Imperio supererant, minitabatur. Heraclius, cui pares resistendo vires non suppeterent, a victore pacem petere coactus est. Verum nulla pax conciliari potuit; sive Chosroas agi de ea noluerit; sive, ut a nonnullis traditur, iniquissimas pacis conditiones ferret, quarum ea præcipua, ut, Christianorum Fide undique convulsa, Persarum Religio in provincias inveheretur.

5. *Heraclius exercitum Persarum fundit. Chosroam Siroes filius in vincula conjicit, fratrem ante os suum obtruncari jubet.* — Neque tamen Heraclius, licet in ejusmodi angustias compulsus esset, ac militum paucitate laboraret, animo concidit; sed exiguis iis, quas habebat, copiis comparatis, Dei fretus ope, signis collatis, deleto Chosroæ exercitu, pridie Idus Decembris anno 627. maximam victoriam reportavit. Æger tum temporis Chosroas dysenteria laborabat; ac sibi mortem, vel captivitatem veritus, Madarsen, seu Mardesanem, minorem natu filium, quem amabat plurimum, socium imperii sibi adscivit. Id Siroen natu maximum filium ambitione flagrantem eo furoris impulit, ut captum apud Seleuciam patrem in vincula conjecerit, fratrem recens creatum Regem ante os suum trucidari jusserit, diuque miserum parentem indignissime tractaverit usque ad ejus mortem, quæ pridie Kal. Martii 628. contigit.

6. *Siroes ab Heraclio pacem petit. Inter pacis conditiones ea dicta est conditio, ut Crucem Siroes redderet.* — Sed cum revolveret animo, quibus artibus regnum adeptus esset, ad illud retinendum alicujus ope, et amicitia sibi opus esse ratus, pacem ab Heraclio petiit. Conditiones Heraclius apposuit cujusmodi victores victis ferre solent: inter eas Crucem Domini reddendam. Siroes in eadem argentea theca Crucem Heraclio remisit, in quam Helena conjecerat, ut vidimus cum de Festo Inventionis disseruimus; quosque pater in servitium abduxerat dimisit. In iis fuit Zacharias Patriarcha Hierosolymitanus, qui ad suam rediens Ecclesiam Crucem ipse secum retulit.

7. *Heraclius Constantinopoli lætis acclamationibus exceptus. Ob recuperatam Crucem nummus percussus. Heraclius in Calvario, unde amota fuerat, Crucem collocat.* — Heraclium multis magnique momenti negotiis Constantinopolim revocatum, omnibus lætitiæ significationibus veluti triumphantem populus excepit; percussaque et in vulgus jactata numismata in altera parte cum Heraclii imagine, in altera cum Cruce ab hostibus recepta. Ineunte vere in Syriam se contulit, ut res Orientis componeret; ac in sanctis Hierosolymæ locis reparandis, Ministris Ecclesiasticis præficiendis, eaque Ecclesia multis donis locupletanda plurimum studii, pecuniæque consumpsit, ut superiorum calamitatum memoriam deleret. Sed Crucem ad Calvarium, unde amota fuerat, volentem reportare, occulta quædam vis retinuit, ut ne unum quidem passum

potuerit progredi. Zacharias Patriarcha cum Heraclium vidisset auro et gemmis ornatum : Vide, inquit, Imperator, ne isto triumphali ornatu in Cruce ferenda parum Jesu Christi paupertatem et humilitatem imitere. Tum Heraclius, detractis calceis, ac plebeio indutus amictu, reliquum viæ confecit, et in eodem Calvariæ loco Crucem statuit unde Persæ asportaverant.

8. *Heraclius pietatis suæ edita exempla hæresi maculavit. Turcis in Imperium ingruentibus, Crucem Constantinopolim asportari jubet.* — Quæ omnia veræ pietatis Heraclii sane certa fuerunt indicia. A qua tamen paulo post Anastasii Jacobitarum Patriarchæ deceptus consiliis Imperator descivit, et causatus, se Chalcedonensem tueri Synodum velle, Monothelitarum hæresim a Cyro Constantinopolitano, et Sergio Alexandrino Episcopis excitatam propugnavit, qui unam tantum in Christo voluntatem et operationem statuebant. Ac per illa tempora cum se in Fidei quæstionibus immisceret, voluit Deus pœnas ab eo repetere. Mehemeti enim successores Syriam, Ægyptum, et Palæstinam Romano Imperio ademerunt; captamque Hierosolymam tenuere quadringentis et sexaginta tribus annis usque ad Francorum expeditionem, qui eam urbem e barbarorum manu eripuere. Has tantas Heraclius calamitates antea prospexerat ; itaque Crucem quadriennio antea Hierosolymæ collocatam Constantinopolim asportavit, et in Patriarchali S. Sophiæ Templo condidit. Publicæ salutare Lignum venerationi Fidelium in eadem Ecclesia exponebatur tribus postremis majoris Hebdomadæ diebus ; et Feria quidem quinta Imperator, Senatus, Magistratus, et Laici ; Feria sexta Imperatrix, viduæ, et reliquæ fœminæ ; Sabbatho Episcopus, Presbyteri, et Clerus universus ad eam adorandam se conferebant.

9. *Ex his ortum est, non ut Festivitas institueretur, sed jam instituta celebraretur solemnius.* — Suidas, Theophanes, et vetusti quidam Rituales libri, quos affert Baronius ad ann. Chr. 628. narrant ea, quæ supra retulimus. Eadem etiam narrant Lectiones Officii hujus diei in Breviario Romano ; ubi non ex iis, quæ Heraclius gesserit, hanc Festivitatem traxisse originem legimus ; sed ortam esse occasionem, ut Festivitas antea jam instituta solemnius celebraretur. « Itaque Exaltationis Sanctæ Crucis Solemnitas, quæ hac die quotannis celebrabatur, illustrior haberi cœpit ob ejus rei memoriam, quod ibidem fuerit reposita ab Heraclio, ubi Salvatori primum fuerit constituta. »

10. *Multo ante solemnitatem hanc celebratam esse constat.* — Et sane nemo inficiari possit, multo ante Heraclium Exaltationis Sanctæ Crucis Solemnitatem ab Ecclesia esse celebratam. In Chronico Alexandrino habetur : « His consulibus (Dalmatio, et Anicio Paulino) facta sunt Encænia Ecclesiæ S. Crucis a Constantino sub Macario Episcopo Septembr. XVI. Inde cœpit Festum Manifestationis S. Crucis. » Ubi advertendum est, mendum irrepsisse in numeros. Cum enim legeretur 14. secunda et tertia nota perperam coiere. Itaque in Græcorum Menologio apud Canisium tom. 2. Lect. Antiquar. ad diem 14. Septembr. hæc habentur : *Exaltatio pretiosæ et vivificæ Crucis sub Imperatore Constantino Magno.* Hujus festivitatis meminit etiam, qui paulo post Constantinum vixit Chrysostomus Homil. 51. tom. 1. quam habuit quarto nonas Octobris. *Nondum elapsi sunt dies viginti, ex quo memoriam Crucis celebravimus, et ecce Martyrum memoriam celebramus.*

11. *In Oriente ante Heraclium celebratam docent Baronius, et Thomassinus.* — Ex his apparet monumentis, in Orientali Ecclesia multo ante Heraclii tempora Exaltationem S. Crucis in memoriam eorum, quæ Constantino contigerunt, esse celebratam, de quibus ad diem tertiam Maii fuse disseruimus. Idem observavit Baronius in Notis ad Martyrologium ad diem 14. Septembr. et Sollerius ad Martyrologium Usuardi. « De illius Festi antiquitate, celebritate, aliisque eodem spectantibus, videndi inter cæteros Baronius et Florentinius, qui merito censent, Exaltationem S. Crucis Heraclio vetustiorem habere originem, et, si Castellano credimus, ducentis et quadraginta annis ante illius Imperatoris tempora saltem Hierosolymis institutam esse. Hinc forte apud Hieronymianos Codices, Bedam, et Rabanum, nulla Heraclii facta mentione simpliciter legitur, Exaltatio S. Crucis. » Videantur Menardus in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii pag. 179. Florentinius ad suum Martyrologium, et Martene cap. 34. n. 18.

12. *In Occidente peracta itidem ante Heraclii tempora apparet ex Sacramentario S. Gregorii. Pars Crucis a Sergio Papa reperta in Vaticanæ Basilicæ Sacrario. Sejuncta Festivitas Exaltationis a Festivitate Inventionis, et sua cuique dies constituta.* — Idem de Occidentali Ecclesia testatur Thomassinus de dier. Festor. Celebrat. lib. 2. cap. 24 « Exaltationem Crucis ejusdem tam Latina, quam Græca Ecclesia multo ante Heraclium Imperatorem coluit, quod conspiciendam se præbuerit Constantino. » De ea meminit Sacramentarium S. Gregorii ; ex quo intelligi potest, ante Heraclium Occidentalem Ecclesiam S. Crucis Exaltationem celebrasse. Sexaginta vero annis post ereptam ab Heraclio e Barbarorum manibus Crucem, Sergium Pontificem narrat liber Pontificalis divinitus afflatum capsam quamdam, quæ in Sacrario Basilicæ S. Petri jacebat, aperiri jussisse. Qua constaret materia propter vetustatem non potuisse primum cognosci, deprehensam postea argenteam ; ibi Crucem repertam esse gemmis ornatam, in qua ejus Crucis magna pars erat inserta, cui Christus fuerat affixus ; et ejus Pontificis jussu singulis annis in Lateranensi Basilica ipso Exaltationis die publicæ venerationi exponi solitam. In Usuardi Martyrologio ad diem 14. Septembris utrumque conjungitur, et quod sub Heraclio, et quod sub Sergio contigit. Eadem Crux in Pontificii Sacelli Sacrario etiamnum asservatur, ut fuse probat Rocca tom. 1. pag. 455. noviss. edit. Neque vero ex iis, quæ sub Sergio sunt gesta, bene inferas, ab eo Pontifice hanc institutam esse Festivitatem :

illud tamen eruitur, eo die, quo jam multo ante instituta Festivitas celebrabatur, Crucem publicæ venerationi singulis annis Sergium exponi jussisse. Atque ut in compendium rem omnem conferamus, in utraque Orientis et Occidentis Ecclesia multo ante Heraclium Exaltatio Sanctæ Crucis celebrabatur, quæ sub Heraclio facta est illustrior. Deinde Festivitas Inventionis a solemnitate Exaltationis sejuncta : quarum altera, quæ spectat ad Inventionem Crucis sub Constantino, 5. Non. Maii ; altera, quæ refertur ad ea, quæ gessit Heraclius, postrid. Idus Septembris celebrantur. Id apparet ex Lectionibus, quæ in earum Festivitatum Officia insertæ sunt. Quæ Lectiones leguntur postridie Idus Septembris, eæ emendatæ fuere sub Pio V. et Clemente VIII. qui Exaltationem S. Crucis ad ritum duplicis majoris extulit, teste Gavanto cap. 11. de Festis Sanctorum mense Septembr. n. 14.

13. *Aureus ille nummus Heraclii repertus in ruderibus Basilicæ Lateranensis. Explicatus a Battello Archiepiscopo Amaseno.* — Aureum numisma Heraclii, quod apud Clementem XI. erat, erudite explicavit Joannes Christophorus Battellus Archiepiscopus Amasenus Dissertatione Romæ edita anno 1702. Nummum illum esse ferunt ex iis, qui reperti sunt in ruderibus Basilicæ Lateranensis sub Xisto V. cum Templum illud, proximumque Palatium magnificentius extruere cogitabat. Ejusmodi numismatum idem Pontifex meminit Constitut. 73. ex quibus eximiam colligit Heraclii pietàtem in Basilica reparanda, et in Crucis cultu propagando, quam suorum numismatum voluit esse signum, et suorum memoriam triumphorum.

14. *Descriptio ipsius nummi.* — Est in adversâ parte numismatis Heraclii caput diademate cinctum, quod familiare est Cæsaribus circa tempora Constantini. Supra diadema galea e pinnis assurgit, cui Crux est imposita. Circum Heraclii caput est epigraphe DN HERACLIUS PPA, hoc est, ut explicat Battellus, Dominus Noster Heraclius Perpetuus Augustus. In aversa parte est Crux patibulata. Circa eam legitur VICTORIA AUGUSTA ; in inferiori parte sunt hæ litteræ CONOB.

15. *Battelli explicatio. De Sancto Sacello, quo Calvarius mons continetur.* — Battellus, qui nummum hunc suscepit explicandum, ostendit per eam Crucem patibulatam significari eam victoriam, quam a Persis reportavit. Percussum præterea ait nummum illum cum Cruce commissa et patibulata, ut aliquod mysterium eo veluti Symbolo innueretur, fortasse concors quatuor Evangelistarum Historia de Cruce et Passione Christi, ejusque per quatuor Mundi plagas propagatio. Satis autem ex inscriptione VICTORIA AUGUSTA putat ostendi referendam eam Crucem ad Heraclii triumphum post Persas prælio fusos. Litteræ illæ CONOB ex ejusdem Auctoris sententia significant *Constantinopoli obsignata.* Atque huc conferre pauca hæc ex illa Dissertatione opportunum putavimus, dum de S. Crucis Exaltatione dissereremus, ut viri memoriam renovaremus, cujus amicitiam, dum viveret, coluimus, et eruditionem plurimi fecimus. Nec sumus nescii, Ephemeridum Trevoltiensium Scriptoribus mense Augusto, 1704. non omnino ejusmodi explicationem probatam fuisse ; quam tamen egregie propugnatam reperies in Italicis Ephemeridibus ann. 1715. tom. 22. quo Lectores remittimus. Quaresmius Elucidat. Terræ Sanctæ lib. 5. cap. 39. tom. 2. Sacellum describit, quo Calvarii montis locus continetur, et testatur ibi ad Australem plagam imaginem esse S. Helenæ cum Epigraphe : *Helena Regina*, cui ex adverso ad Borealem esse itidem imaginem Heraclii cum Epigraphe : *Heraclius Imperator.* Illa enim prima Crucem reperit ; hic ex infidelium manibus eripuit. Gretserus et Trombellus, quos citavimus, cum de Festo Inventionis Crucis tractaremus, testimoniis veterum Scriptorum abunde congestis, qui tradunt Heraclium Crucem infidelibus eripuisse, eam Historiam vindicant ab Hæreticorum calumniis.

CAPUT XVII

DE FESTO DIE NATALI DOMINI JESU CHRISTI 25. DIE DECEMBRIS.

1. *Totius sermonis institutum et partitio. Edictum Cæsaris de censendo Romano Imperio, ex Evangelio.* — Nativitas Jesu Christi 8. Kalendas Januarii celebratur, cujus Historiam describit Lucas cap. 2. Nos Evangelistæ verba identidem afferemus, atque ea, quæ Sacri adnotarunt ad illa verba Interpretes, exponemus. Deinde de hujus diei solemnitate sermonem habebimus, ac Primæ Operis hujus Parti finem imponemus. Scribit S. Lucas cap. 2. v. 1. *Factum est autem in diebus illis, exiit Edictum a Cæsare Augusto, ut describeretur universus Orbis. Hæc descriptio prima facta est a Præside Syriæ Cyrino.*

2. *Cur de hoc censu nihil extet apud profanos Scriptores.* — De ea descriptione sub Cæsare Augusto nihil reperias apud profanos rerum Scriptores ; neque id mirum. Unam enim tantummodo ejus Imperatoris Historiam habemus accurate scriptam, cujus pars decem admodum annos complectens, in quo descriptio ipsa contineri debuerat, interiit ; ut bene advertunt Casaubonus Exercit. in Baronium, Tillemont. Not 2. ad Vitam Jesu Christi, et Calmetus in cap. 2. Lucæ num. 1. qui sapienter monet, nihil de ea posse dubitari, tum quod de ea testimonium habemus Lucæ ; tum quod Justinus Apologia secunda et Tertullianus in Marcionem lib. 4. cap. 7. ejus descriptionis injecta mentione, Ethnicos, et Hæreticos ad Acta publica mittunt, quæ eo tempore adhuc extabant.

3. *Non Judæa solum censa, sed universum Romanum Imperium.* — Cum igitur descriptionem, quæ a Luca memoratur, dubitandum non sit factam esse jussu Cæsaris Augusti ; et Evangelista scripserit, exiisse Edictum, *ut describeretur universus orbis*, quæritur, num Judæa solum censa fuerit ; sæpe enim in sacris paginis universus orbis solam Judæam significat, ut Geneseos cap. 13. *Ecce universa terra coram te est*, et lib. 1. Regum cap. 30. *Qui cum duxisset eum, ecce illi discumbebant super faciem universæ terræ.* Vera tamen

sententia est, iis verbis totum Romanum contineri Imperium ; quamobrem Hegesippus lib. 2. cap. 9 scribit : *Orbis terrarum, qui Romano Imperio clauditur et definitur.*

4. *Cur ea descriptio a L. Luca dicatur prima.*— Universi Romani Imperii descriptionem scribit Lucas factam esse a Syriæ Præside Cyrino, eamque fuisse primam. Justinus Martyr in Dialogo adversus Tryphonem, idcirco primam a Luca appellari putat hanc descriptionem, quod tum primum a Romanis Judæa censa sit. Alii existimant, hanc fuisse totius Romani Imperii primam descriptionem, quæ antea, nondum pacato Imperio, fieri non potuerit. Sed de his inferius.

5. *Cyrinus, Cyrenius, Cyrinius, et Kerinius, ut habent Græci Codices, ostendunt illius Præsidis nomen fuisse Cyrinum.* — In Græcis Codicibus manuscriptis legitur Cyrenio, Cyrinio, et Kerinio ; unde oritur quæstio, quodnam tandem sit ejus Præsidis Syriæ nomen, a quo descriptio hæc facta fuerit. Sed utcumque sit de hac controversia levis sane momenti, quisque profecto ex eorum nominum similitudine facile intelligere potest, Præsidis illius nomen fuisse Cyrinum. Majus opus est cum Lucæ Evangelio profanos Scriptores conciliare, ut fuse disputat Bineus De Natali Jesu Christi lib. 1. cap. 3. num. 7.

6. *Difficultas conciliandi cum Evangel. profanos Scriptores.* — Quintilium Varum postremo Herodis anno Judæam gubernasse scribit Tacitus lib. 5. *Post mortem Herodis, nihil expectato Cæsare, Simon quidam regium nomen invaserat. Is a Quintilio Varo Syriam obtinente punitur.* Tertullianus contra Marcionem lib. 4. cap. 19. descriptionem factam esse testatur a Sentio Saturnino : *Sed et census constat actos sub Augusto tunc in Judæa per Sentium Saturninum.* At Josephus lib. 16. Antiquit. cap. 13. et 14. tradit, Saturninum postremo Herodis anno provincia discessisse, quam Quintilius Varus susceperit, et Quintilio successisse Publium Sulpicium Quirinum, qui idem est cum Cyrino. Quam si Chronologiam amplectamur, census ille totius Imperii non videtur factus, cum Jesus in lucem editus est, sed post decem ab Herodis morte annos, Archelao Judææ Rege in exilium pulso. Neque enim dubitari posse videtur Herodem aut anno Christi natali, aut proxime posteriori, e vita decessisse. Quamobrem Huetius demonstrat. Evangel. prop. 9. cap. 10. num. 9. *Anno ipso*, inquit, *quo natus est Christus Jesus, vel proximo certe obiisse Herodem optimorum Chronologorum sententia est.*

7. *P Danielis Huetii solutio.* — Ab ea, quæ proposita est, difficultate se ut expediat vir ille omni laude alioqui dignissimus contendit, Sentium Saturninum Syriam quinquennium rexisse, et extremo Præfecturæ suæ tempore de censu per Syriam habendo mandatum a Cæsare habuisse : Censum vero primo in Italia, finitimisque provinciis institutum procul dubio fuisse, et censuales tabulas prius Augustum cognovisse, quam in extremis Imperii finibus, remotisque locis, ut in Judæa, confici juberet. His constitutis, putat Huetius, censum illum in Judæa, a Saturnino extremo suæ Præfecturæ anno cœptum Quintilium Varum continuasse, *qui cum instaret operi, tum natus est Jesus Dominus :* sunt ipsius Huetii verba.

8. *Rejicitur, quod sacros codices sollicitet.* — Cui sententiæ, quæ Lucæ Evangelio adversatur, minime possumus assentiri. Cyrinum enim, non Quintilium memorat S. Lucas. Nam quod ait Huetius fieri potuisse, atque id sæpenumero contigisse, ut salva semper ea veneratione, quæ Sacris Codicibus est tribuenda, propter variantes Manuscriptorum Lectiones aliud pro alio nomen irrepserit, id omnino rejicimus : hac enim ratione via quædam nimis lata ad Sanctorum Evangeliorum, et utriusque Testamenti veritatem convellendam aperitur.

9. *Alia Petavii et Grotii solutio.*— Petavius et Grotius existimant, Cyrinum in Judæam et in Syriam cum extraordinaria jurisdictione missum, dum eam regeret Provinciam Saturninus vel Quintilius Varus. Idem cum iis sentit Natalis Alexander in cap. 2. Lucæ num. 2. licet eos non nominet. Atque hac ratione sane sublata videtur omnis difficultas. Si enim Cyrinus vir consularis cum potestate extraordinaria missus est ab Augusto, ut censeret Judæam, Saturnino ejus Provinciæ Præside, ecce tibi jam Cyrinus Judæam descripsit, ut scribit Lucas, eaque descriptio vere dici potest facta sub Sentio Saturnino, quod testatur Tertullianus. Ad hæc si illud adjiciamus, duos a Cyrino census actos esse : alterum dum Herodes Rex adhuc viveret ; alterum postquam Archelaus in exilium est pulsus ; illum tranquillis pacatisque rebus, hunc dum Judas Gaulonita seditione, et turbis omnia misceret ; illum extraordinaria, hunc ordinaria potestate, quam factus postea Syriæ Præses Cyrinus obtinebat ; facile intelligitur, Josephi Chronologiam cum Luca bene componi, et verum esse, descriptionem a Cyrino factam anno Jesu Christi Natali ante Herodis obitum, ideoque Lucam bene scripsisse ; *Hæc descriptio prima facta est a Præside Syriæ Cyrino*, extraordinaria nimirum potestate ; idcirco autem Cyrinum ab Evangelista Syriæ Præsidem appellari, non quod in prima descriptione eam Provinciam regeret, sed quod postea eam obtinuerit Provinciam, atque jam ejus Præses secundam descriptionem fecerit, quam Josephus commemorat.

10. *Alia Calmeti et Lamy solutio. Sequitur Historia ex Lucæ Evangelio.* — Quæ sane difficultatis dissolvendæ ratio cum Luca optime cohæret. Sed Calmetus in cap. 2. Luc. num. 2. cui haud videtur verisimile, Cyrinum census habendi causa in Judæam cum extraordinaria potestate missum esse, putat omnem summoveri posse controversiam, si verba S. Lucæ : *Hæc descriptio prima facta est a Præside Cyrino*, ita explicentur : *Hæc descriptio prima facta est, antequam Cyrinus esset Præses Syriæ ;* multosque Scriptores affert secum idem sentientes ; atque explicationi ejusmodi contendit Græcam phrasim non adversari, pluribusque locis e Sacra Scriptura collatis, sententiam suam nititur confirmare. Nobis vero ea, quam

proxime attulimus, sententia verior videtur, et cum Evangelico textu melius congruere, quam etiam amplectitur Lamy Concord. Evangel. lib. 1. cap. 9. num. 2. « Hæc, » inquit, « descriptio, de qua agitur, facta est sub Cyrino, qui præerat Syriæ : nam alterius descriptionis sub eodem Cyrino mentionem facit Josephus, quam cum factam multis post Herodis obitum annis scribat, hoc est multis post Christum natum annis, non decet eam habere pro una et eadem. » In Thesauro Dissertationum in Nov. Testam. e Museo Hasei et Ikenii tom. 2. pag. 428. edit. 1732. extat Dissertatio Bartholomæi Christiani Richardi *De Censu Augusti universe indicto*, in qua totam hanc rem Auctor examinat : at demum sententiam sequitur, quam supra innuimus, de duplici censu, quorum altero Cyrinus extraordinaria, altero Judæam ordinaria censuit potestate ; nec aliter putat Sacram historiam cum profanis Auctoribus posse componi ; quamlibet autem aliam eorum conciliandorum rationem implicare magis id, quod quæritur, quam expedire. Pergit D. Lucas : *Et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam Civitatem. Ascendit autem et Joseph a Galilæa de Civitate Nazareth in Judæam in Civitatem David, quæ vocatur Bethlehem, eo quod esset de domo, et de familia David, ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante.*

11. *Disputant Eruditi, quo consilio Augustus censum illum indixerit. Pulchra Lamy verba in hac controversia.* — Censum illum Augustus fieri jussit non studio cognoscendi, qui numerus eorum esset, qui sibi parerent, quemadmodum David, ut suas probe vires metiretur, ut est in lib. 2. Regum cap. 24. v. 2. *Dixitque Rex ad Joab Principem exercitus sui : Perambula omnes tribus Israel a Dan usque Bersabee, et numerate populum, ut sciam numerum ejus.* Sed ideo censeri totum Imperium voluit Augustus, ut et homines cognosceret, et quid in unaquaque Provincia quisque fortunarum haberet, qua quisque in arte se exerceret ; atque inde pro cujusque muneris et rei familiaris ratione vectigal certum imponeretur, ut animadvertunt Ambrosius, Beda, Euthymius, et Maldonatus in cap. 2. Lucæ. Quidam vehementer repugnant opinioni eorum, qui putant, ideo censum toto Imperio ab Augusto indictum, ut pro cujusque fortunarum ratione tributum imponeret : Judæos enim suos habuisse Reges, et tunc temporis Herodem imperitasse : ei dumtaxat, non vero Romanis Judæos vectigalia pependisse : illum interdum populo tertiam, interdum etiam quartam tributorum partem remisisse : directe autem ab illo tamquam socio tributum Romanos exegisse. Ita disputat Richardus, et Bineus tract. de Natali Jesu Christi lib. 1. cap. 3. Itaque censum ab Augusto non alia de causa indictum esse uterque Auctor contendit, quam ut omnium hominum, qui Romano parerent Imperio, eorum etiam qui sociis Regibus subjecti essent, constaret numerus, quorum nomina in publicas Tabulas referebantur, ut si quod bellum exarsisset, exploratum haberet Imperator, quem in quaque regione militum delectum habere posset. In hac controversia nullas partes profitemur nos sequi ; sed cum Lamy loco citato num. 1. sapientiam Dei suspicimus sane mirificam, qui homines ita sinit ea facere, quæ sibi facienda censeant, ut eorum res gestæ æterno Divinoque numini et consilio obsecundent : quod quidem in hac re luculentissime apparet : nam quæcumque causa fuerit, qua impulsus Augustus Imperii vires recensere voluerit, certe ex eo censu voluit Deus certissimum extare testimonium, Christum Jesum regio Davidis prognatum sanguine. « Parentes enim ejus (sunt verba Lamy eod. cap. 9. num. 1.) Bethlehem profecti, ex qua urbe oriundi erant, se probaverunt ex familia David : et cum eo tempore, quo venerunt in hanc civitatem, Jesus natus sit, Gentem suam et sobolem in acta Romanorum retulerunt ; ex quibus, quoties opus fuit, depromi poterat, Jesum natum esse in Bethlehem ex Parentibus de familia David. »

12. *Joseph et Maria per rectam lineam Davide prognati.* — Ex eadem Tribu erant, eademque stirpe David, Beata Virgo, et S. Joseph, ut est apud Lucam cap. 3. Quin etiam, etsi multi putant Interpretes, S. Evangelistam, qui scribit Josephum esse *de domo et familia David*, duobus verbis idem significare voluisse, alteramque vocem altera explicari ; eruditi tamen quidam Critici contendunt, vocem illam *Familia* non tam late patere, ac illa vox *domus* patet ; atque illud voluisse Evangelistam, non modo e Davidica stirpe Josephum ortum esse, sed etiam per lineam rectam masculinam Davide Rege prognatum, ac ex eo ordine, qui jus haberet ad Regnum per Salomonem, ex quo Messias erat nasciturus, ut apparet ex lib. 2. Regum cap. 7. vers. 12. et sequen. et cap. 1. Epist. ad Hebræos vers. 17. Videantur Notæ ad Historiam vitæ, doctrinæ, et miraculorum Jesu Christi Urbini editæ 1730. cap. 16.

13. *Joseph et Maria veniunt censendi causa, Bethlehemum, quæ Civitas erat Davidis gentilitia.* — Habitabat Joseph cum Sanctissima Uxore sua in Civitate Nazareth Galilææ ; cumque Augusti mandatum intellexisset, suscepto in Judæam itinere, venit Bethlehem quæ civitas erat Davidis gentilitia. Unde enim suam quisque trahebat originem, et ubi rem familiarem, bona, fortunasque suas haberet, ibi juxta leges Romanorum suum debebat nomen profiteri ; sic enim Ulpianus lib. 3. Dig. de Censibus : « Is vero qui agrum in alia Civitate habet, in ea Civitate profiteri debet, in qua ager est ; agri enim tributum eam Civitatem debet levare, in cujus territorio possidetur. »

14. *Verisimile Mariam pedibus iter illud confecisse.* — Cum in eo itinere profecto non ita brevi a Nazareth ad Bethlehemum non dicat Evangelista, Beatam Virginem, et S. Josephum veterino aliquo usos esse jumento, verisimile est id itineris pedibus eos confecisse ; præsertim cum Spiritus sancti opera conceptum Filium Sanctissima Fœmina gestaret in utero, quem sine dolore in lucem erat editura ; ac propterea iis molestiis non esset obnoxia, quibus prægnantes ex viro mulieres conflictari solent ; et

quod habebat in utero, non modo ipsi oneri non esset, sed eo potius levior fieret et expeditior.

15. *Quid referretur in Tabulas Censuales.* — In his censibus suum quisque nomen, et uxoris, et liberorum profiteri debebat, ut referretur in Acta. Cujusque conditio et bona, ut innuimus, describebantur. Nam Romanæ leges propter ætatem interdum tributum remittebant. Neque enim a pueris ante decimum quartum, et a puellis ante duodecimum annum tributum in Syria pendebatur; ac juxta ejusmodi usum Jesu Christi, B. Virginis, et S. Josephi nomina in censum relata sunt, quemadmodum videre est apud Fulgentium Sermone de laudibus B. Mariæ, apud S. Bernardum in Sermone super verba illa Apocalypsis, *Signum magnum*, et Maldonatum ad cap. 2. S. Lucæ.

16. *Bodini nefaria impietas.* — Atque hic insurgit adversus Bethlehemiticum Christi ortum Bodini impietas, qui mendacii Lucam audet nefaria impudentia insimulare. Negat enim, Jesum Christum civem fuisse Romanum; cives autem Romanos tantummodo vocatos ad nomen suum profitendum in censu Cyrini: ex quo ait non posse intelligi, quamobrem Christus esset censendus. Addit scelestus homo, quo quisque habitaret loco, ibi suum quemque nomen profiteri debuisse; quapropter, nec verisimile, nec verum esse, Mariam et Josephum Nazaretho Bethlehemum censendi causa se contulisse; negat præterea fœminas, præsertim vero gravidas et partui proximas in censum venisse; quamobrem nullam esse rationem, cur Beata Virgo tantum iter susciperet.

17. *Bodini profligata sophismata.* — Bodini sophismata apud Huetium Demonstr. Evang. propos. 9. cap. 10. num. 4. disjecta reperies. Ex uberrimo enim penitioris eruditionis suæ penu depromit vir doctissimus argumenta, quibus ostendit, vectigales etiam peregrinos, et socios, ac propterea etiam, qui Cives Romani non essent, censos esse; et in lustralibus censibus eo se quemquam conferre debuisse, unde haberet originem; ea vero Livii verba, *præter mulieres*, quibus fretus Bodinus tantopere exultat, ac luculenter demonstrari putat, in lustralibus censibus fœminarum nomina in censuales Tabulas non esse relata, ostendit contrariam omnino sententiam continere; Livium enim non dixisse viros censos esse, non fœminas, sed præter fœminas viros etiam in Tabulas esse descriptos.

18. *An B. Virgo cogeretur Edicto se conferre Bethlehemum.* — Si cui voluptas est totam hanc rem accurate perspectam habere, adeat Huetium in loco citato. Interea nos ad eas quæstiones pertractandas accedimus, quas sacri excitant Interpretes. Neque vero illa quærenda sunt, num B. Virgo Nazaretho se Bethlehemum contulerit; id enim diserte tradit Sacra Historia: neque etiam illud, utrum ejus nomen, et Filii, et Viri sui in Tabulas censuales fuerit relatum; descripta enim fuisse utriusque Conjugis, et Filii nomina, communis sententia est; sed illud examinandum, ipsane iter suscipere coacta fuerit a lege, cum Vir ejus Joseph Uxoris suæ et Filii nomen legitime profiteri potuisset.

19. *Nec fœminæ, nec pueri cogebantur census causa itinera suscipere.* — Respondet Calmetus in cap. 2. Lucæ num. 4. neque fœminas, neque pueros ad suscipienda itinera censendi causa esse coactos; nihil enim necesse fuisse, innumeris et molestissimis suscipiendis itineribus totum prope Imperium commoveri, levissimaque de causa tantos motus excitari.

20. *Quamobrem B. Maria licet gravida Bethlehemum venerit.* — Ea igitur necessitatis causa rejecta, alii existimant, Beatam Virginem licet gravidam idcirco Nazaretho Bethlehemum venisse, quod cum filia esset unica, et in familia sua hæres, progeniem familiamque suam repræsentare deberet. Hæc vero quibusdam ratio minime arridet. Neque enim exploratum est, eam fuisse unicam filiam; atque, ut unica fuerit, in manu erat Viri sui, cui nupserat, quique Uxoris nomen præsertim partui proximæ profiteri poterat.

21. *Facta omnia in hac re singulari Dei consilio et numine. B. Virgo Filium enixa Bethlehemi.* — Quamobrem erectis in Cœlum animis, Divinæ Providentiæ incomprehensibile consilium suspicientes concludamus, cum ex Prophetarum Oraculis humani generis Reparatorem Bethlehemi nasci oporteret, mysteriumque Incarnationis Nazarethi jam esset impletum; necessarium fuisse, ut existeret aliqua occasio Bethlehemum adeundi: Divino consilio factum esse, ut ea præberetur occasio ab Ethnico Principe, qui universum Imperium censeri juberet. Factum itidem Divino nutu ac numine, ut Josephus Bethlehemum venire cogeretur; Beataque Virgo licet partui proxima, nec ulla lege ad illud suscipiendum iter compulsa, illuc se cum viro contulerit, atque Christus Jesus Bethlehemi natus sit; quæ omnia summam Dei potentiam declarant, qui temporum, humanorumque eventuum supremus est arbiter, rerumque omnium Dominus. *Factum est autem, cum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret. Et peperit Filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.* Verba sunt Lucæ cit. cap. 2. v. 6.

22. *Quo sensu illa verba intelligenda*, Peperit Filium suum primogenitum. *Nulla obstetrix.* — Verba illa, *Factum est autem, cum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret*, opinionem eorum suffulcire videntur, qui non eadem nocte Beatam Virginem, qua Bethlehemum pervenerit, sed aliquot post dies suum peperisse Filium existimant. Eorum porro verborum, *peperit Filium suum primogenitum*, sententia est, peperisse Unigenitum Filium suum, quem Evangelista Primogenitum vocat; neque enim quemquam alium filium antea, neque post Beata Mater peperit. Æterni Patris Primogenitum, id est unicum Filium vocat D. Paulus Christum Jesum ad Hebræos cap. 1. vers. 6. In Veteri Testamento sermo fit de jure primogeniti, ejus videlicet, qui primus omnium natus sit, sive unicus fuerit, sive fratres deinde habuerit. Verba illa, *pannis involvit*, ostendunt, B. Mariam nullo tactam dolore peperisse. Barradius existimat, Divinum Infantem ex utero Matris editum humi fuisse positum, ut nobis humilitatis præberetur exemplum. Franciscus Lucas putat, B. Virginem in suis accepisse manibus puerum,

velati maturum fructum ex arbore decerptum. Suarez opinatur exceptum ab Angelis, et in manus Virginis traditum. Scribit B. Birgitta, ipsum Infantem in suavissimæ Matris suæ manus venisse; quas opiniones refert a Lapide in cap. 2. Lucæ vers. 7. Eas sollicitare nolumus, ac per nos sua cuique sit fides; rejicienda vero prorsus est eorum sententia, qui ad hunc partum obstetricem adhibitam putant, quam dicunt S. Anastasiam fuisse. Beata enim Mater ab omni dolore vacua, ut diximus, Filium peperit, quem suis manibus exceptum pannis involvit, nec cujusquam alterius manus contrectavere. Vide Baronium ad ann. 1. Chr. num. 6. 7. et 8. Luculentissimum est etiam adversus Helvidium Hieronymi testimonium: *Nulla ibi obstetrix, nulla mulierecularum sedulitas intercessit: ipsa pannis involvit infantem; ipsa et mater, et obstetrix fuit.* De S. Anastasia fabulam explodit Baronius in Notis ad Martyrolog. ad 25. diem Decembris. Eam enim tertio vixisse constat seculo, et sub Diocletiano Martyrium esse passam. Occasio ejus fabulæ extitit ex commemoratione, quæ de ea fit 25. Decembris die, qui Natalis est Jesu Christi; eo enim die martyrii palmam adepta est, ac propterea Statio ad ejus Ecclesiam instituta fuit.

23. *De Fasciis Domini, et rursus de obstetricibus.*— S. Gregorius Nyssenus *de Christi nativitate* loquitur de linteis, seu fasciis, quibus Jesus infans est involutus: *Pannis*, inquit, *constringitur, qui peccatorum nostrorum vincula in se suscepit.* Narrat Drexelius, extructam olim in sacrarum honorem fasciarum Basilicam; et Festivitatem singulis annis celebrari consuevisse; quod auctoritate probat S. Germani Patriarchæ Constantinopolitani, et Euthymii Oratione de Fasciis Domini apud Lippomanum tom. 6. ad diem 31. Augusti. Cum eo consentit Baronius ad ann. 1. Christi; qua in re etsi notatur a Casaubono, qui vetustiora postulat testimonia, eaque virorum, qui primis Ecclesiæ seculis vixerunt, testantium fascias Infantis Jesu servatas fuisse; tamen duo illi, quos supra nominavimus, satis esse videntur ad fidem affirmandam huic rei, de qua nihil quidquam in se recipit Ecclesia Catholica, tantumque fidei per eam unicuique licet piæ huic opinioni tribuere, quantum quisque voluerit. De Juvenale Hierosolymor. Episcopo proditum est, ab eo illas fascias Eudoxiæ Augustæ muneri missas; quod Chiffletius *in Christi historia de Linteis Christi sepulcralibus* cap. 28. magni facit; præsertim cum idem testetur Nicephorus. Idem Chiffletius loca commemorat, ubi sacræ fasciæ in plures divisæ partes etiam nunc asservari dicuntur et coli. Vetus extat Romæ Vitrum in Museo Familiæ Victoriæ, quo nati Servatoris Præsepe exhibetur. Sacrum hoc Vitrum Eruditorum virorum judicio circa dimidium 3. seculi creditur fuisse confectum. Illud explicavit Latino Opusculo Eques Franciscus Victorius, pluraque de eo scripsit Antonius Franciscus Gorius in suis Observationibus de Christi Domini Præsepe; ubi num. 9. ostendit, non tam in maxima inopia, quam in summa Christum natum esse munditia: munda a sordibus lintea, mundæ fasciæ, mundissimus etiam miro quodam modo ipse partus, quo Virgo Mater infantem Jesum enixa est. Deinde observat num. 10. Vitro illo exprimi B. Virginem in ipso partus discrimine positam; nullam tamen fœminam apparere, quæ suam in ministerio partus operam locet, cujusmodi Imagines in quibusdam medii ævi monumentis, præsertim in Ecclesia Græca reperiuntur. Hunc Ecclesiæ Græcæ qualemcumque ut probet usum, idem Gorius profert Imperatoris Basilii Menologium. Ad id monumentum addimus fores æneas Metropolitanæ Basilicæ Montis Regalis in Sicilia, ubi B. Virgo lecto jacens exprimitur cum aliquot mulieribus, quæ infantem Jesum lavant. Ad idem exemplum vermiculato Emblemate, seu Musivo, ut aiunt, opere Nativitas Christi repræsentatur in Choro ejusdem Templi. Quæ omnia improbantur, ut docet Molanus de Sacris Imaginibus lib. 2. cap. 27. et Michael de Judice Cassinensis Monachus in descriptione Templi et Monasterii Montis Regalis pag. 86. num 23. et pag. 160. num. 6. et 7. Quæ de B. Virgine sine dolore et sordibus scripsimus, abunde probant Baronius loco cit. et Huetius. Quibus quamquam Antonius Bineus lib. 2. de Natali Christi cap. 2. num. 19. futilibus ductus rationibus contradicere audet, dissimulare tamen minime potest, quanti utrumque Scriptorem facit. Baronium enim appellat num. 2. *Ecclesiasticorum Annalium Conditorem, purpura, et eruditione illustrem.* Huetium vero num. 3. *Eximium, et minus Infularum ornamentis, quam incredibili quadam ingenii elegantia, et tersa eruditione conspicuum.*

24. *Oraculum de ortu Christi Bethlehemico.* — Jam vero ad majoris momenti quæstiones deveniamus, quæ ad ortus Christi Domini locum, tempusque pertinent. Natus est igitur Jesus Bethlehemi, teste Luca; cujus verba superius attulimus, et Matthæo cap. 2. v. 1. *Cum natus esset Jesus in Bethlehem Juda:* atque ita impletum fuit Michææ oraculum cap. 5. v. 2. *Et tu Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda: ex te mihi egredietur qui sit Dominator in Israel.* Illud vero Oraculum Hebræi satis habebant cognitum; nam Christo Bethlehemi nato teste Matthæo loc. cit. Herodes, convocatis Principibus Sacerdotum, et Scribis populi, sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur: *At illi dixerunt: In Bethlehem Juda. Sic enim scriptum est per prophetam;* Michæam intellige.

25. *Duæ Civitates nomine Bethlehem. Michæas cum Matthæo pugnare videtur.* — Bethlehemum Matthæus vocat Bethlehem Juda; nam in Tribu Juda ea civitas erat. Est etiam alia ejus nominis in Galilæa, in Tribu Zabulon. Michæas vero Bethlehem Ephrata appellat; conditor enim ejus Civitatis matris suæ nomen illi indidit. Affert Michææ locum Matthæus in hæc verba cap. 2. v. 6. *Et tu Bethlehem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda: ex te enim exiet Dux qui regat populum meum Israel.* Ubi verba, quæ Matthæus affert, non eadem sunt cum iis, quæ ex Michæa modo retulimus; imo pugna quædam videtur esse inter utrumque Textum; ait enim Matthæus de

Bethlehem, *nequaquam minima*, quam contra Michæas *parvulam* vocat.

26. *Eorum textuum conciliandorum ratio quædam.*— Quidam existimant, verba Michææ, *Et tu Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda*, admirantis hominis esse, ac interrogantis ; ut vim negationis habeant, et sententia sit : *Tune parvula es in millibus Juda, ex qua mihi egredietur qui sit Dominator in Israel?* Atque ex eodem Matthæo cap. 11. v. 7. verba afferunt Christi de S. Joanne Baptista : *Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam? hominem mollibus vestitum?* Quibus verbis profecto non illud significatur, Joannem esse arundinem vento agitatam, aut hominem splendida veste indutum ; sed contra non esse hominem, qui velut arundo moveretur, et delicata ac molli veste uteretur.

27. *Longe melior conciliandi ratio, quæ est D. Hieronymi.* — Atque hæc est quorumdam sententia ; qua tamen longe melior est D. Hieronymi ratio, qui advertit Matthæum attulisse Michææ verba in eum modum, quo a Scribis, et Principibus Sacerdotum allata sunt, cum ab Herode interrogati fuerunt, ubi Christus esset nasciturus; ea noluisse Evangelistam immutare, ut omnibus palam fieret, quo ignorantiæ in Sacris Scripturis Scribæ, et Sacerdotes eo tempore decidissent, qui producere volentes ad suam sententiam Prophetæ Oraculum, corrupte illud vitioseque enuntiarunt.

28. *Quare Christus dicatur in Scriptura Nazaræus, et Galilæus. Bodinus confutatus.* — Quod si quis quærat, quanam demum ratione Christus, qui Bethlehemi natus sit, Nazaræus, et Galilæus in Scriptura vocitetur, et quamobrem veluti Galilæum Pilatus eum ad Herodem amandaverit, respondet D. Thomas in 3. part. quæst. 35. art. 7. ad 2. Nazaræum in Scriptura appellari, non ut significetur ubi natus, sed ubi altus educatusque sit ; et Huetius loc. cit. multa profert e profanis Scriptoribus, quibus probat, plerumque patriam dici locum, ubi quis educatus sit, etsi alibi sit natus. Bodinum, qui opinatur Christum non Bethlehemi, sed Nazarethi natum, ea ductus ratione, quod ancilla ostiaria de Petro dixerit : *Et hic erat cum Jesu Nazareno :* et Pilatus in titulo Crucis scripserit : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*, castigat Bineus tract. de Natali Christi lib. 2. cap. 1. num. 7. Ostendit enim, eam esse Judæorum consuetudinem, ut aliquis ex ea dicatur esse patria, in qua altus educatusque sit, quamvis eum alibi mater pepererit. Refelli etiam potest Bodinus loco Matthæi cap. 2. v. 24. *Et veniens* (Christus) *habitavit in Civitate, quæ vocatur Nazareth, ut impleretur quod dictum est per prophetas, quoniam Nazaræus vocabitur.*

29. *In ipsane urbe, an in suburbiis Christus natus sit.* — Christum igitur Bethlehemi ortum esse liquet, sed in ipsane urbe, an in suburbiis natus sit, examinandum est. Certum est enim, vere dici posse aliquid in urbe contigisse, quod in suburbiis evenerit, ut bene advertit Spondanus ad ann. 1. Chr. et Baronium tuetur, qui in Bethlehemi suburbiis Christum natum esse contendit, adversus Casauboni accusationem, Baronianam opinionem tamquam Sacræ Scripturæ contrariam improbantis. « Quæ in Suburbiis, vel juxta muros Civitatis gesta sunt, recte possunt dici, et communi loquendi usu dicuntur in Civitate gesta. Sicut et Jurisconsulti responderunt, eos qui continentibus Urbis nati sunt, Romæ natos intelligi. Romam enim esse etiam qua continentia ædificia essent; nec Romam muro tenus existimari, ex consuetudine quotidiana posse intelligi, cum diceremus Romam nos ire, etiamsi extra Urbem habitaremus. »

30. *Multiplices ea de re opiniones.* — In hac controversia varii varias sunt sequuti sententias. Quidam enim speluncam seu stabulum, ubi natus est Christus, putant in ipsa fuisse urbe ; alii extra muros fuisse contendunt. Gravesonius de Mysteriis et Annis Christi pag. 154. nihil hac de re statuere voluit : « Cæterum an spelunca, in quam se receperunt Maria et Joseph, fuerit in Bethlehemo sita, vel in ejus Suburbiis, seu prope Bethlehemum, alii affirmant, alii negant. Id, quia incertum est, in medio relinquo. » In ipsa Civitate Christum natum contendit Casaubonus Exercitat. 2. in Baron. pag. 143. et sequent. Joannes Henricus Krausen Dissertatione cui titulus, *Christi locus Natalitius in urbe Bethlehem*, in Thesauro Dissertat. in Nov. Testament. edit. 1732. tom. 2. pag. 106. Casaubono suffragatur. Neque hanc sententiam tuentur soli hæreticarum partium Auctores, sed etiam Maldonatus in cap. 2. Lucæ vers. 7. et Drexelius tom. 2. *De Christo nascente*, pag. 391. Et sane multa sunt, quæ ad hanc opinionem constabiliendam maxime conferunt ; ea videre licet apud Florentinium in Notis ad Martyrologium pag. 205. Baronius ad annum 1. Chr. num. 2. obfirmate contendit, in Suburbiis prope Bethlehemum natum esse Jesum ; eumque sequuntur Tillemontius Not. 3. ad Vitam Jesu Christi, Natalis Alexander in sect. 1. cap. 1. art. 4. num. 1. Calmetus in cap. 2. Lucæ n. 7. Serry Exercitat. 30. n. 2. Gottus de verit. Relig. Christ. tom. 4. cap. 7. §. 3. n. 25. P. Honoratus a S. Maria in Regulis et usu Criticæ tom. 2. lib. 3. Dissert. 2. art. 2. et Quaresmius Elucidat. Terræ Sanctæ Tom. 2. lib. 5. cap. 4.

31. *Verisimilius est, in suburbiis natum esse.* — Libenter nos in hanc sententiam descendimus ; diserte enim Sanctus Justinus in Dialogo cum Tryphone ait : « Quoniam Joseph non habebat in vico illo Bethlehem, quo diverteret, in specum quemdam prope vicum divertit, et cum illi essent ibi, peperit Maria Christum, et in Præsepe illum posuit, ubi venientes ex Arabia Magi invenerunt eum. » Ad quæ Justini verba alludit Toletus Cardinalis adnotat. 10. in cap. 2. Lucæ, ubi ait : « Adnotandum est, divum Justinum in Dialogo cum Tryphone affirmasse, speluncam hanc non fuisse intra Bethlehem, sed prope. » Confirmat Eusebius Pamphili Demonstrat. Evangel. lib. 7. cap. 2. *Agrum juxta Bethlehem demonstrari, ubi Virgo enixa Infantem deposuit.* Locum Eusebii hunc sollicitat Casaubonus tamquam corruptum ; neque enim aliter ex eo se po-

tuit expedire ; sed cum nullam rationem afferat, quamobrem in eo mendum esse credamus, profecto inanis ejus suspicio contrariæ sententiæ nihil potest officere ut bene animadvertunt Petrus Lanselius, et Honoratus a S. Maria loc. cit. Huc accedit, quod Pastores, qui in agris vigilabant, de Jesu Christi ortu admoniti nullo negotio puerum in præsepe repererunt. Id vero Pastoribus non ita facile fuisset, nisi extra Bethlehemum Puer natus esset : nam si intra Bethlehem ortus esset, quonam tandem modo consequi potuissent, ut noctu portæ sibi recluderentur? Si vero nullis cincta fuisset mœnibus urbs, longe difficilius fuisset inter tot domos et diversoria, eam quam quærebant invenire.

32. *Christus natus est in spelunca saxo excisa, ubi erat stabulum.* — Postquam Christum in Suburbiis Bethlehemi natum esse stabilivimus, reliquum est ut de loco loci, ut vulgo dicitur, hoc est in domone aliqua, an in spelunca, an vero in diversorio Beata Mater Jesum pepererit, inquiramus. S. Lucas ait : *Reclinavit eum in Præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.* Patres in eo consentiunt, ut spelunca esset e saxo excisa. Eam Hieronymus Epist. 17. *parvum terræ foramen* vocat. Eusebius in Vita Constantini lib. 3. *Antrum* appellat. Locus vero celebris est Origenis lib. 1. contra Celsum num. 51. « Quod autem in Bethlehem sit genitus Jesus, si velit aliquis post Michææ testimonium, et post historiam ab Jesu Discipulis in Evangelio scriptam, fieri alias certior, sciat, in Bethlehem speluncam ostendi, ubi ille est natus, et in spelunca Præsepe, in quo fasciis est involutus. Atque hoc utique in locis illis percelebre est apud eos etiam, qui a Fide sunt alieni, in Spelunca illa Jesum, quem Christiani adorant et demirantur, genitum esse. » Bethlehemum Civitas est in montano sita loco; cujus solum ex topho. Patebat extra Bethlehemum viatoribus diversorium, quo se quisque posset quacumque venisset hora recipere : stabulum ibi erat, quo jumenta recipiebantur. B. Maria, et Joseph cum ob turbam hospitum in diversorio nullum sibi vacuum locum reperissent, in stabulum secesserunt, ubi B. Virgo Christum Jesum peperit, et in præsepe posuit; quod ex allatis Lucæ verbis colligitur. Atque illud est stabulum, quod e petra excisum diximus : « In id oppidum (ait Petavius Rationar. Tempor. tom. 2. lib. 4. cap. 2) uti fides Michææ 5. vaticinio constaret, cum Josepho Sanctissima Virgo pervenit, ibidemque salutarem humano generi partum edidit. In ipso, inquam, oppidulo, ac publico diversorio, ut Lucas loquitur. Ubi cum vacuus ad eos excipiendos locus esset alius nullus, ad stabulum diverterunt. Et quoniam rupibus aspera erat illa regio, credibile est in rupe stabulum hoc impressum fuisse; atque ideo plerique veterum, ut Justinus., spelæum sive antrum nominant. » Ac si Burchardo fides habenda sit in descript. Terræ Sanctæ lib. 1. cap. 7. præsepe ipsum erat, ut ille ait, excisum in rupe.

33. *Luculentissimus D. Hieronymi locus.* — Paulæ Romanarum Matronarum nobilissimæ pietatem collaudans Hieronymus, quod Sanctissimæ Reparationis nostræ loca summa veneratione coleret, hæc ad Eustochium Virginem, piam piissimæ matris filiam, Ep. 108. §. 10. tom. 1. Op. scribit : « Inde Bethlehem ingressa, et in specum Salvatoris introiens, postquam vidit Sacrum Virginis diversorium, et stabulum, in quo cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe Domini sui, ut illud impleretur, quod in eodem Propheta scriptum est : Beatus qui seminat super omnes aquas, ubi bos et asinus calcant : me audiente jurabat, cernere se oculis Fidei Infantem pannis involutum, vagientem in Præsepe Dominum » etc. Et paulo post col. 693. « Et ego misera atque peccatrix digna sum judicata deosculari præsepe, in quo Dominus parvulus vagiit, orare in spelunca, in qua Virgo puerpera Dominum fudit Infantem. » Probat hic Hieronymi locus, sub rupe (petroso enim in loco sita erat Bethlehem) specum fuisse excavatum, in quo stabulum erat, jumentorum commodo præsepi instructum : quod multis testimoniis probat etiam Gorius in observationibus supra citatis num. 6. et 7. Ipsum autem præsepe in rupe excisum probat Vir doctissimus Franciscus Blanchinius Dissert. 1. *de Præsepe et Cunis Domini nostri Jesu Christi in Basilicam Liberianam translatis*, sect. 11. duabusque sequent. Tradit Drexellius tom. 3. suorum Operum pag. 280. Sancti Ignatii Loyolæ matrem ita sibi persuasum habuisse, Christum Dominum fuisse natum in stabulo, ut, claro licet prognata sanguine, filium in stabulo voluerit parere. « Mater Sancti Ignatii Loyolæ Marina domo Baldensis, claro genere, nomineque fœmina, cum hunc ipsum filium parturiret, ingenti erga Natalem Domini affectu, in stabulum se deferri jussit, ut eo loco pareret, ubi Virgo Deum genuisset : nec enim meliori se loco dignam censebat in puerperio, quam fuisset Mater Dei, quæ peperisset in stabulo. » Dissertatio quædam ann. 1698. proposita fuit Præsidente Joanne Andrea Schmidt heterodoxo in *Fascias Christi*, quæ iterum multis accessionibus aucta ad examen proposita fuit, et typis Amstelodamensibus impressa anno 1726. Utraque reperitur in Bibliotheca Dominici Cardinalis Passionei; prior in tom. 7. Miscellaneorum, posterior in tom. 318. In ea, quæ secundæ est editionis, affert Auctor verba Saldeni, quibus subscripsisse ait Cardinalem Cajetanum ; statuentis, Christum Jesum non in stabulo natum, sed in publico diversorio, sive intra, sive extra Bethlehemum, quo peregrinantes et viatores excipiebantur. Ipse autem negat, a communi eorum opinione se posse decedere, qui Christum in stabulo natum existimant. « Nos pace insignium virorum, Ecclesiæ, vetustorumque Theologorum sententiam amplexamur ; stabulum ac præsepe proprie dicta intelligimus, quamvis præsepi nec asinum, nec bovem adigamus. » Verum de bove et asino paulo inferius sermonem habebimus.

34. *De Præsepi Christi Domini.* — Baronius ad ann. 1. Chr. num. 5. argumenta affert venerationis et cultus, quem Fideles semper ei loco exhibuerunt, ubi natus est Jesus. Nam pace Ecclesiæ reddita, spelunca illa mirifice fuit ornata, ipsumque Præsepe

argento obductum. « O si mihi liceret videre illud Præsepe, in quo Dominus jacuit ! Nunc nos Christiani quasi pro honore tulimus lateritium, et posuimus argenteum. Sed mihi pretiosius est illud, quod ablatum est : argentum et aurum meretur Gentilitas : Christiana Fides meretur illud luteum. Non tamen condemno eos, qui honoris causa fecerunt ; neque illos condemno, qui in Templo fecerunt vasa aurea, sed admiror. Dominus, qui Creator est Mundi, non inter aurum et argentum, sed in luto nascitur. » Sunt verba Chrysostomi in Luc. cap. 2. Notat loc. cit. Baronius, Chrysostomum existimasse præsepe e luto, seu petra fuisse, qua in re putat S. Doctorem deceptum esse. Præsepe enim illud exstat in Liberiana Basilica, atque e ligno esse constat. Nos supra diximus, præsepe fuisse e petra ; nunc vero addimus, in illud quasi aliud præsepe e ligno injectum, quod Romæ nunc asservatur, ut bene notat Calmetus in cap. 2. Lucæ n. 7. et in Urbem allatum non anno, ut creditur, 352. sed septimo seculo cum aliquibus lapidibus e Bethlehemi spelunca excisis, ut demonstravimus lib. 4. Canonizat. part. 2. Et Quaresmius loco antea citato scribens de præsenti statu ejus loci, ubi natus est Dominus, tradit ibi ædem fuisse extructam, quam Hadriani Imperatoris jussu disjectam, ac denuo elegantissime ædificatam etiamnum ait extare ; et addit : « Quam Turcæ ipsi ingredientes, qui illibatam Christi ex Virgine Nativitatem confitentur, locum ejus contemplantes, attoniti et stupentes venerantur, ut frequenter a me et ab aliis fuit observatum. »

35. *Traditio de Bove et Asino ad Christi Domini Præsepe vexata a quibusdam Criticis. Celebris ea de re Isaiæ locus.* — Pia et constans Traditio est, bovem et asinum in stabulo fuisse, cum natus est Jesus, etsi nihil ea de re quicquam legamus in Evangelio. Tillemontius Nota 5. ad Vitam Jesu Christi contendit, eam opinionem ortam esse seculo quinto, et allegorice loquutos esse Patres ea ætate vetustiores, qui in ea opinione fuisse videntur. Idem sentit Calmetus loc. cit. et ad Auctorem libri Promissionum hanc traditionem refert, qui vixit seculo quinto ; Patres vero, qui bovem et asinum commemorant, existimat loqui de Judæis et Ethnicis ad Fidem conversis, qui Christum incarnatum, hominem factum, natum in stabulo, et in præsepi animalium locatum cognoverunt. Præter Bailletum *in Historia hujus diei* omnium prolixissime rem hanc pertractavit Serry Exercit. 30. num. 4. ubi conatur ostendere locum Isaiæ cap. 1. *Cognovit Bos possessorem suum, et Asinus præsepe Domini sui ; Israel autem me non cognovit*, nihil aliud esse quam verba Prophetæ exprobrantis Judæis ingratum animum, qui accepta a Deo beneficia minime agnoscerent ; contra a stolidissimis animalibus Bove Dominum suum, Asino præsepe, ubi esca illi apponitur, probe cognosci : et Habacuc Textum ex cap. 3. qui legitur in Vulgata : *In medio annorum notum facies*, et in versione LXX. *In medio duorum animalium cognosceris*, juxta veterum Patrum interpretationem arbitratur vel ad duos Latrones esse referendum, interquos Christus Dominus Crucem subiit, vel ad populum Judaicum, et Gentes ; vel ad utrumque Testamentum, quorum lectione Dei cognitionem assequimur ; quæ omnia ex Scriptoribus hæretico veneno imbutis deprompta sunt, ex Erasmo in Notis ad Hymnum Prudentii de Natali Christi, Casaubono exercit. 2. ad 1. annum Christi, Montacutio in libro de Vita Christi pag. 28. et 29. Samuele Basnagio tom. 1. Annalium Politico-Eccles. cap. 112.

36. *Egregii scriptores qui eam vindicarunt.* — Adversus hanc opinionem, quam audaces homines nimis temere extulerunt, scribunt Baronius ad ann. 1. Chr. num. 3. Gravesonius de Myster. et ann. Chr. pag. 156. Honoratus a S. Maria de Regulis Criticæ tom. 2. lib. 3. Dissert. 2. 3. Ayala in Opere, *Pictor Christianus*, lib. 3. cap. 1. n. 7. et sequent. Gottus de verit. Relig. Christ. lib. 4. part. 1. cap. 7. §. 3. n. 27. et sequent. et Sandinus in Historia Familiæ Sacræ cap. 1. pag. 12. edit. Patavinæ. Quaresmius Elucid. Terræ Sanctæ lib. 5. cap. 5. easdem, quas alii proferunt, auctoritates Patrum congessit ; ac deinde eo progreditur, ut quærat, qui fieri potuerit, ut eo loco bos et asinus fuerint ; et quosdam quidem opinari ait, B. Virginem asino insidentem illuc venisse, bovem autem vendendum a S. Josepho adductum ; nonnullos vero existimare, nihil fuisse facilius, quam ut in Præsepi, excipiendis animalibus destinato, bos et asinus reperirentur.

37. *Haud ita infirmis nititur fundamentis ea Traditio.* — Sed postremum hoc quærere plane supervacuum censemus : nec enim ex ejusmodi quæstione quidquam aliud conficitur, quam ut audaces homines, qui constanti Traditioni de bove et asino ad Præsepe Domini temere contradicunt, ad eam vehementius impugnandam sollicitentur ; quæ quidem Traditio haud ita infirmis nititur fundamentis, ut putant qui ejus fidem tantopere studeant elevare. Iterum hic non inopportune afferimus locum Hieronymi in Epist. 108. tom. 1. Op. ed. Ver. col. 692. ad Eustochium. « Inde Bethlehem ingressa, et in specum Salvatoris introiens, postquam vidit Sacrum Virginis diversorium, et stabulum, in quo agnovit Bos possessorem suum, et Asinus Præsepe Domini sui, ut illud impleretur, quod in eodem Propheta scriptum est : Beatus qui seminat super omnes aquas, ubi Bos et Asinus calcant » etc. Consonant Gregorius Nazianzenus, Nyssenus, et Prudentius, quos affert Baronius ; eorumque sententiam amplexa post Ecclesia in Officio de Circumcisione Domini : *Domine, audivi auditum tuum, et timui ; consideravi opera tua, et expavi : in medio duorum animalium jacebat in Præsepio, et fulgebat in Cœlo.* Et in Officio de Nativitate : *O magnum Mysterium, et adorabile Sacramentum, ut animalia viderent Dominum natum jacentem in Præsepio !*

38. *Respondetur objectioni petitæ ex allegorica interpretatione illius Isaiæ loci apud Patres. Ex vetustissimis picturis sacris probatur ea Traditio quinto seculo longe antiquior.* — Qui vero dicunt, hæc omnia allegorice intelligenda, et allatis e Scriptura Sacra locis

a Patribus allegoricum tribui sensum, ii nihil agunt : quid enim opus est allegorico sensu ad rem explicandam, quæ tam facile potest contingere, et sæpe contingit, ut in stabulo bos, et asinus reperiantur ? Aliud porro est, rei alicujus gestæ narrationem allegorice intelligi posse, aliud debere. Res quædam gesta explicari quidem potest etiam allegorice ; et si quis ita eam explicet, non negat rem gestam esse, super veritate istius facti allusionem, seu allegoriam quodammodo inædificat ; neque facti veritati dici potest ille adversari, nisi diserte se veritatem facti illius negare profiteatur. Quamobrem non repugnamus, allatos e Sacris Paginis locos a Sanctis Patribus allegorice explicatos esse ; nec quod bos et asinus in stabulo fuerint, inficiabimur posse id traduci ad hanc, vel illam rem significandam : minime vero licebit inde colligere, vel locos e Sacra Scriptura allegorice interpretatos a Patribus non esse accommodatos ad significandum, bovem fuisse et asinum in Præsepi, aut sensu mystico sensum litteralem explodi : nullus enim est ex Patribus, qui ejus rei veritatem neget, sed est, qui ex ipsa re allegoriam quamdam deducat, ut bene disputat Gottus loc. cit. num. 33. « Ad excludenda a præsepio Domini vera animantia bovem, et asinum, non sufficit adducere Patres dicentes, ea hoc vel illud figurasse : sed ulterius probandum est, Patres asseruisse ea fuisse meras figuras, nec vere extitisse. » Qui huic Traditioni contradicunt, illud potissimum urgent, quod ea non sit seculo quinto vetustior. Verum plane Traditio idcirco rejicienda, quod quinto seculo vetustior non appareat ? Annon indicio est, cum seculo quinto memoretur, longe antea idem creditum esse, quod præsertim consequutis temporibus omnes Fideles toto animo exceperint ? Sed illud est in hac re præcipuum, quod picturæ et marmora quinto seculo vetustiora ad Christi Infantis Præsepe bovem et asinum exhibent. Ejusmodi est vitrum, de quo paulo ante mentionem fecimus, in Museo Victoriano ; quod pulchre animadvertit etiam Gorius in Observationibus de Præsepi Domini Nostri Jesu Christi, pag. 82. num. 13. Ejusmodi est etiam pictura quædam in Sarcophagis, seu Sepulcris veterum Christianorum editis in Roma subterranea, et a Joanne Bottario illustratis tom. 1. Explicationum Sacr. Pictur. Et Sculptur. Romæ Subterraneæ Tab. 22. pag. 88 et 89. Denique ad idem exemplum est Sarcophagus Anconæ in subterraneo Cathedralis Ecclesiæ ad lævam manum, de quo scribit eruditus Vir Scipio Maffejus Observat. Litterar. tom. 5. pag. 194. Hic Sarcophagus nomen exhibet cujusdam Corconii, quem Maffejus probabili conjectura illum esse suspicatur, cui Valentinianus anno 366. quamdam legem scripsit : *Ad Gorgonium Comitem rerum privatarum :* neque enim quidquam obest, quod in Sarcophago legatur Corconius cum littera C, et in legis inscriptione Gorgonius cum G. nam illas litteras promiscue adhibitas nemo est qui nesciat. Eumdem Sarcophagum ad hanc rem de qua agimus commemorat Gorius pag. 85.

39. *Jesus natus Herode Rege.* — Quod vero ad tempus attinet, quo natus est Jesus, Matthæus cap. 2. vers. 1. tradit natum esse sub Herodis regno. *Cum ergo natus esset Jesus in Bethlehem Juda in diebus Herodis Regis*, et Lucas cap. 2. vers. 1. indicat Imperium Augusti : *Exiit Edictum a Cæsare Augusto.* Sed ad totius rei luculentam tractationem opus est de anno, mense, die, et hora, quibus natus est Jesus, disserere.

40. *De anno Nativitatis Christi Scriptor Romani Martyrologii videtur sequutus septuaginta Interpretum calculos.* — Annum Christi natalem ita notat Martyrologium Romanum : *Anno a creatione Mundi, quando in principio creavit Deus Cœlum et terram, quinquies millesimo centesimo nonagesimo nono.* Ad quem locum notat Baronius, Martyrologii Auctorem calculos instituisse sequutum Versionem septuaginta Interpretum ; et in apparatu ad Annales num. 118. scribit, antiquitus annos a Mundo condito, non juxta Hebraicam Editionem, sed juxta Septuaginta Versionem esse supputatos.

41. *Magnum discrimen in annorum computo inter Hebraicos Codices et Versionem* LXX. *Interpretum.* — Nemo est rei Chronologicæ adeo rudis, qui nesciat, inter rationem annorum ab origine Mundi juxta LXX. Interpretes, et computum eorumdem annorum juxta Hebraicos Codices, cum quibus consentit nostra Vulgata, maximum interesse discrimen. Versio enim LXX. fere mille et quingentos annos amplius numerat, quam Hebraici Codices : ejus rei causa est, quod primæ et secundæ ætatis Patriarchis septuaginta Interpretes plures annorum centenarios tribuunt, quam Hebraici Codices.

42. *Hebraicos Codices et Vulgatam sequitur Ecclesia Romana.* — Itaque ut quoto anno ab Orbe condito Jesus sit natus reperiamus, examinandum omnino est, textumne Hebraicum, quocum consentit Vulgata, an Versionem septuaginta Interpretum debeamus sequi. Cui quæstioni respondemus, Hebraicis potius Codicibus, quam Versioni illi, nobis adhærendum. Ecclesia enim Romana Vulgatam sequitur Versionem ante mille et trecentos annos a D. Hieronymo editam, quam probavit sancta Tridentina Synodus : Vulgata autem Versio cum Chronologia Hebraici textus, ut modo dictum est, consentit. Præterea manifesto deprehenditur mendosa versio LXX. Interpretum, qui cap. 4. Geneseos quatuordecim annis post Diluvium Mathusalem statuunt obiisse.

43. *Demonstratur falsa septuaginta Interpretum computandi ratio.* — Juxta septuaginta Interpretes Mathusalem anno ætatis suæ 167. genuit Lamech ; Lamech vero annos natus octoginta octo genuit Noe. Itaque cum natus est Noe, Mathusalem annos natus erat trecentos quinquaginta quinque. Cum autem Diluvium cœperit anno sexcentesimo ætatis Noe, nemo est, quin videat, juxta hanc rationem anno ætatis Mathusalem nongentesimo quinquagesimo quinto Diluvium contigisse ; cumque Mathusalem in universum vixerit nongentos sexaginta novem annos, inde tan-

dem consequitur, quatuordecim cum annos vixisse post diluvium, quod omnino est rejiciendum. Petrus enim Epist. 1. cap. 3. vers. 20. diserte tradit, octo tantum homines post Diluvium vixisse, Noe, et uxorem ejus, tres filios, tresque eorum conjuges : *Quando expectabant Dei patientiam in diebus Noe, cum fabricaretur Arca, in qua pauci, id est octo animæ salvæ sunt per aquam ;* quibus consonat textus in Genesis cap. 7.

44. *Christus natus anno ab Orbe condito quater millesimo.* — Igitur in ratione ineunda annorum ab Orbe condito Hebræorum calculi auctoritati septuaginta Interpretum sunt præferendi ; præsertim quod ab Hebraico textu error ille absit de vita Mathusalem post Diluvium. Nam, ut optime disputat Hieronymus in libro Quæstionum Hebraicarum in Genesim, cum Mathusalem annos natus centum octoginta septem Lamechum, et Lamech ætatis suæ anno centesimo octogesimo secundo Noemum genuerit, et trecenti sexaginta novem anni interjecti sint inter natalem diem Mathusalem, et ortum Noemi, si ad eos annos addas sexcentos, quibus natus erat Noe, cum cœpit Diluvium, annos nongentos sexaginta novem confeceris, quos Mathusalem vixit ; ac propterea palam fit eum eo ipso Diluvii anno diem suum obiisse. His probe constitutis, dicimus, inter tot varias de Natali Christi anno sententias, quas ad centum et triginta duas numerat Michael Mœstlinus Mathematicus et Chronologus non incelebris, ut videre est apud Vallemontium in Elementis Historiæ tom. 1. lib. 1. cap. 3. eam placere magis sententiam eruditis Viris, quæ statuit Christum natum esse anno quater millesimo ab Orbe condito. Egregiam habes Dissertationem apud Natalem Alexandrum, quæ secunda est in Historia Ecclesiastica secul. 1. In ea Vir doctissimus hanc multis argumentis confirmat sententiam ; et cum eo sentiunt Serry Exercit. 31. num. 2. Sandinus Hist. Familiæ Sacræ cap. 1. et Gottus de verit. Relig. Christ. tom. 4. part. 1. cap. 8.

45. *Die 25. Decembris natum esse asseritur, refutatis cæteris opinionibus.* — De mense, et die Clemens Alexandrinus lib. 1. Stromatum opinionem quorumdam refert, qui natum esse Christum putabant die 20. Aprilis, et aliorum sententiam, qui natum die 20. Maii statuebant ; quas opiniones Scaliger, et Samuel Basnagius instaurarunt ob eam præsertim rationem, quod verisimile non videatur media hyeme Pastores custodiendo pecori noctu vigilasse in agris. Sanctus Epiphanius hæresi 51. et Cassianus Collation. 10. testatur, opinionem fuisse in Ecclesiis Ægypti, Christum natum esse sexta Januarii die ; ob eamque rem quatuor mysteria Nativitatis, Epiphaniæ, Baptismi, et aquæ in Canæ Galilææ nuptiis in vinum conversæ eo die Ægyptios celebrare consuevisse. Sed a communi Patrum Traditione nos dimoveri non patimur, quæ Christum vigesimaquinta Decembris die natum esse docet. Testantur id Chrysostomus tom. 5. Hom. 35. Gregorius Nyssenus Orat. in Sancta Lumina ; et Sanctus Augustinus lib. 4. de Trinit. cap. 1. et Epist 119. Profert aliquot ex Patribus locos Tillemontius Not. 4. ad Vitam J. Christi, quibus ea Traditio innititur. Honoratus itidem a Sancta Maria multa pariter a SS. Patribus depromit, quæ eam fulciunt Traditionem de Regul. et usu Crit. lib. 3. Dissert. 2. art. 1. Baronius in apparatu ad Annales num. 121. postquam contrarias, quas superius retulimus, sententias recensuit ; ait : « Cæterum, his omnibus de die Natalis Domini rejectis assertionibus, tam Latinorum, quam Græcorum Ecclesiæ pari consensione in eam conveniunt sententiam, ut Redemptor noster sit natus vigesima quinta mensis Decembris. » Wilhelmus Langius de annis Christi pag. 357. « Verisimilis, inquit, Romanorum opinio est, qui vigesimaquinta Decembris natum Servatorem prodidere. Immo non verisimilis est, sed vera. » Quam opinionem ait probari censualibus Tabulis, quas Romæ ætate sua etiam tum extare testatus est Chrysostomus ; quo enim Servatoris nostri nomen relatum fuerat, eodem ætatem quoque, et propterea natalem etiam diem relatum oportuit. Quæ omnia cum Romani Senatores, qui vel Christiani erant, vel postea Christianam fidem amplexi sunt, haberent perspecta, Tabulas enim censuales licebat illis inspicere, iidem verum Christi Domini Natalem diem manifestarunt, eamque notitiam Constantinopolim Chrysostomi ætate transmiserunt, significantes, Romæ Natalem Christi diem 25. Decembris die celebrari. Idem Baronius num. 123. ait, noctu esse natum, quod nemo negaverit. Lucas enim tradit, Pastores tunc, cum natus est Jesus, fuisse in agris *custodientes vigilias noctis super gregem suum.* Horam autem vulgo tradunt fuisse circa mediam noctem, unde vetus et perpetua ad hæc usque tempora derivata est disciplina, ut in pervigilio Natalis Jesu Christi per mediam noctem Officia celebrentur : ut bene advertit Theophilus Raynaudus tom. 10. pag. 580. Id enim divino illo prænuntiatum oraculo, quod est in libro Sapientiæ cap. 18. vers. 14. nonnulli Patres credidere : « Cum enim quietum silentium contineret omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, Omnipotens sermo tuus exiliens de Cœlo a Regalibus Sedibus durus debellator in mediam exterminii terram prosiluit. » Nam quod de hyemis frigore in contrarium affertur, id quidem valde est futile. Compertum est enim, sub clementi Cœlo, cujusmodi est Cœlum Palæstinæ, noctu etiam in media hyeme pastores sub dio vigilare solitos ad pecoris custodiam. Casaubonus adversus Baron. Exercit. 2. cap. 7. scribit, doctrina præstantes quosdam viros dubitare de die Natali Christi, qui ponitur 25 Decembris : armenta enim per illud anni tempus noctem sub dio non agitare, nec propterea Pastores ad custodiam sub aperto Cœlo vigilare. Verum addit : « Sed fortasse in Judæa, et aliis locis magis meridionalibus alia servatur consuetudo, quam in Gallia, et Germania : nam etiam in Anglia, ubi nullus est a lupis, et aliis noxiis animalibus metus, armenta saltem toto anno in agris pernoctant, neque propter frigus, aut pluviam, aut ventos ulli tecto unquam

subsunt. Quare vetusta traditio Ecclesiæ non temere nobis rejicienda. »

46. *De Pastoribus ab Angelo monitis. Tres fuisse videntur illi Pastores. Eorum nomina incognita. In eo loco, unde venerunt, extructa Ædes.*—Pergit S. Lucas: *Et Pastores erant in regione eadem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum. Et ecce Angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos, et timuerunt timore magno.* Nihil ait Sacer textus de Pastorum numero, de nomine, de loco unde venerint. Vulgo tres fuisse creduntur. Nam Beda, sive quisquis alius fuerit Auctor libri de *Locis Sanctis*, cap. 8. ait : « Ad Orientem in Turre gregis mille passus a Bethlehem Civitate segregata est Ecclesia trium Pastorum Divinæ Nativitatis sociorum monumenta continens. » Ex quo infert Baronius ad ann. Chr. 1. num. 14. tres fuisse Pastores. Et quamquam sunt qui respondent, eo non probari, tres tantum fuisse Pastores; tamen cum scribat Auctor ille, fuisse templum in honorem trium Pastorum dedicatum, qui socii fuerint ad Christi Domini ortum, non vero trium ex Pastoribus, qui natum Jesum adorarunt, id quidem satis esse videtur, ut tres tantum, neque plures fuisse, tuto affirmemus. De eorum nominibus tamquam de re penitus incomperta silemus. Quod vero ad locum attinet, unde venerunt, dicimus e Turre Eder, ubi eorum armenta pascebant, esse profectos; quamobrem Hieronymus in Epitaphio S. Paulæ tom. 1. op. col. 693. in Ep. ad Eustochium §. 10. « Haud procul, » inquit, « inde descendit Paula ad Turrim Eder, id est Gregis, juxta quam pavit Jacob greges suos, et Pastores nocte vigilantes audire meruerunt, Gloria in excelsis Deo, et super terram pax hominibus bonæ voluntatis. » Videatur liber Josephi Mariæ Trainiti *De Pastoribus vocatis per Angelum ad Præsepe*, Messanæ edit. ann. 1722. in quo quæ huc contulimus, eruditissime confirmantur. Antonius Bineus tract. de Natali Jesu Chr. lib. 1. cap. 14. num. 3. ab iis, qui Terræ Sanctæ loca novissime peragrarunt, se accepisse testatur, homines, qui eam regionem incolunt, ubi sita est Bethlehem, cum ager ille longe sit uberrimus, etiam nunc pecuariam exercere. Quaresmius Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 6. lib. 6. cap. 5. Nicephori auctoritatem sequutus testatur, hoc loco ab Helena Constantini matre magnificentissime extructam Ædem, quæ nunc fere omnis est diruta; ita tamen ut ex ipsis ruderibus vetus appareat magnificentia : nunc quoque Pastores in illis agris pecora custodire : Mauros, et Arabas locum illum tanta veneratione colere, ut ibi progenitas arbusculas ne audeant quidem amputare, ipsamque Ædem thure, et collucentibus lampadibus summa animi devotione venerari; cujus rei se dicit oculatum testem : *Ut ego non semel cum aliis observavi.*

47. *Archangelus Gabriel Pastoribus Christi nunciavit Nativitatem ex quorumdam sententia. Ivsius verba ad Pastores.* — De nomine Angeli, qui Pastoribus loquutus est, sacer textus itidem tacet. Verum Toletus Cardinalis, Franciscus Lucas, et Cornelius a Lapide scribunt fuisse Archangelum Gabrielem, qui ad gravissimum quodque Incarnationis negotium electus, B. Virgini, et Zachariæ etiam apparuit. Reliqua Lucæ verba satis aperta esse videntur : *Et dixit illis Angelus : Nolite timere, Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus in Civitate David.* Nos alibi in nostro Opere de Canonizat. SS. ubi egimus de Cœlestibus visionibus, eas a metu incipere, et in gaudium desinere observavimus, plane ut in hac apparitione Angeli contigisse legimus, qui ab iis omnem dispulit metum, nuncians verum illum Messiam Oraculis Prophetarum promissum, tantopere optatum, tamdiu expectatum, natum esse tandem in Bethlehem, quemadmodum Michæas prædixerat, ut quivis tandem certior fieret, Rege David, cui ea fuerat facta promissio, illum esse prognatum; quæ promissio jam impleta, et gaudium non ad tres tantummodo Pastores, sed ad universum Judæorum populum pertineret : *Quod erit omni populo. Et hoc vobis signum : Invenietis Infantem pannis involutum, et positum in Præsepio. Et subito facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum, et dicentium : Gloria in Altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Verba sunt S. Lucæ.

48. *Explicantur verba illa :* Multitudo militiæ cœlestis. — Indicium Angelus dedit Pastoribus, quo promissum Israeli Salvatorem invenire possent, eosque monuit reperturos puerum fasciis involutum, et jacentem in Præsepio. Multitudo autem militiæ cœlestis, quæ una cum Angelo Deum collaudavit, cœlestium fuit multitudo Spirituum, quibus militiæ nomen tribuitur vel ob eorum ingentem numerum, vel ob pulcherrimam Ordinum Hierarchiam, vel ob eorum potentiam et virtutem, qua nutu Dei, qui Dominus est exercituum, hostes sive visibiles, sive invisibiles, hoc est dæmones, debellant.

49. *Verba illa*, Gloria in Altissimis Deo, etc. *a quibusdam accipiuntur* assertive *dicta.* — Ea verba, *Gloria in Altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*, quidam explicant *assertive*, subaudita voce *est*, ut sententia sit : Jam gloria est Deo in Cœlis; et in terra pax est; omnes enim Cœlites Deum glorificant, quod misericors, sapiens, et fidelis promissum Patribus Christum Mundo edidit; unde pax in terra proficiscitur : natus est enim Christus, qui Rex pacificus homines, qui filii iræ nascuntur, Deo reconciliat. Ita Toletus et Maldonatus.

50. *Alii* optative *dicta interpretantur.* — Alii vero eadem explicant verba *optative*, subaudito verbo *sit*, ut sensus sit : Laus et Gloria sit Deo, et benedicant ei omnes beatæ Mentes in Cœlo, qui Christum in terram dignatus est demittere, ut natura humana assumpta pacem hominibus et reconciliationem, et gratiam, et salutem, et omnia bona afferat. Ita Jansenius, et Barradius. Ea autem verba, *bonæ voluntatis*, ita exponit Ambrosius; Pax esto hominibus, non quidem omnibus, sed iis, qui bonæ sunt voluntatis. Et Sanctus Leo in hunc explicat modum : Esto pax hominibus,

quæ bonam illis voluntatem injiciat, ut Legi, Deique arbitrio suam voluntatem subjiciant, et ad ejus voluntatem sese conforment. Vide Cornel. a Lapide in cap. 2. Luc. vers. 14.

51. *Pastorum adventus ad Præsepe Christi Jesu.* — Narrationem Lucas in hunc modum absolvit : *Et factum est, ut discesserunt Angeli ab eis in Cœlum* (illuc videlicet, unde a Deo missi fuerant, et ubi semper adstant, illum aspicientes, amantes, collaudantes, ejusque Majestatem adorantes), *Pastores loquebantur ad invicem; Transeamus usque Bethlehem, et videamus hoc verbum, quod factum est; quod Dominus ostendit nobis. Et venerunt festinantes.* Sic enim suam Fidem, suumque gratum animum ob tantum a Deo acceptum beneficium declararunt. *Et invenerunt Mariam, et Joseph, et Infantem positum in Præsepio*, quemadmodum ab Angelo fuerant præmoniti. *Videntes autem cognoverunt de verbo, quod dictum erat illis de Puero hoc;* ita ut illud dicere potuissent, quod postea scripsit Joannes cap. 1. Epist. 1. vers. 1. *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ, et vita manifestata est, et vidimus, et testamur.*

52. *Beatæ Mariæ Fides de Christi Divinitate. Mirifica etiam Pastorum Fides. — Et omnes qui audierunt, mirati sunt et de his, quæ dicta erant a Pastoribus ad ipsos.* Sunt verba D. Lucæ loc. cit. Abest a Græco textu, et Versione Syriaca particula *et*. Deinde Lucas loc. cit. ad Beatam Mariam sermone traducto, ait : *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* Firmissima quidem Fide Beata Mater credebat Mysterium Incarnationis Unigeniti Filii Dei ; nova tamen illi quotidie lux affulgebat; nova semper ab experientia ipsa accedebat cognitio ex miraculis, quæ identidem edebantur, quæque illam in dies magis in Fide confirmabant. Quæ enim Sanctissima Virgo videbat, ea cum Archangeli Gabrielis nuncio, et cum Oraculo Elisabeth et Zachariæ conferebat, mirumque observabat inter ea omnia consensum, quo in ea Fide confirmabatur, e se natum fuisse Unigenitum Dei Filium, ut optime animadvertit Ambrosius ; cum interea cæteri omnes singularem ejus prudentiam et modestiam incredibilem mirarentur, cui satis fuit in se omnia hæc tacitam demirari, quin eorum quidquam aliis palam faceret. Lucas denique loc. cit. concludit : *Et reversi sunt Pastores* (ad custodiam gregis) *glorificantes et laudantes Deum in omnibus, quæ audierant, et viderant, sicut dictum est ad illos :* quibus verbis eorum Fides heroica comprobatur, ut ostendit Trainitus in citato Opere de Pastoribus, etc., §. 3.

53. *De cæteris miraculis, quæ in Christi Nativitate contigisse feruntur, quorum nulla mentio in Sacris Paginis.* — Atque hæc verba sunt prodigia, quæ in ortu Christi Domini contigisse tradit sacer textus. Suidas, Cedrenus, aliique scribunt, nato Christo Jesu, diabolum a suis responsis, quæ Delphis edebat, destitisse ; sed hoc esse incertum ostendimus lib. 3. de Canonizat. SS. cap. 46. n. 8. Quidam scripsere, ea nocte, qua ortus est Jesus, Templum Pacis corruisse ; quod tamen a vero abesse ostendit magnus Baronius ad ann. Chr. 1. n. 2. et 12. Templum enim illud multo post Jesu Christi ortum a Vespasiano, Judæa perdomita, excitatum esse testantur Suetonius, Josephus, Plinius aliique plures. Celebre etiam est illud ostentum, quod refert Orosius, aliique gravissimæ auctoritatis Scriptores, olei fontem inde, ubi tum erat Taberna meritoria, nunc est Templum S. Mariæ Trans Tiberim, erupisse, et dies aliquot per urbem sub Augusto defluxisse. Vide Panvinium de septem Urbis Ecclesiis pag. 81. Donatus scribit lib. 3. de Urbe Roma, cap. 21 : « Taberna meritoria, ubi nunc Ædes S. Mariæ Trans Tiberim ; unde oleum abunde ad fluvium usque fluxisse Ecclesiastica monumenta prodidere, et constans fama, designatusque in Templo maximam sub Aram locus, veterique hoc titulo notatus : *Fons olei :* abunde testantur. » Locus adhuc ostenditur sub gradu Sacelli majoris, ubi hæc leguntur : *In hac prima Dei Matris Æde, Taberna olim Meritoria, olei fons emanans Christi ortum portendit.* Nulla de veritate miraculi dubitatio : illud futuri ortus Reparatoris nostri indicium fuisse dicitur; sed cum quadraginta annis ante contigerit, quam Jesus est natus, non recensetur inter ea miracula, quæ in Nativitate Christi edita sunt. Antonius Bineus, Auctor heterodoxus, tract. de Natali Jesu Christi lib. 2. cap. 3. num. 15. aliquot miracula rejecit, quæ in Christi Nativitate dicuntur contigisse, illa, exempli causa, Delphicum oraculum eo tempore obmutuisse ; Pacis Templum corruisse; Augustum, qui sublimem in aere vidisset B. Virginem Filium suum in ulnis gestantem, aram in Capitolio dedicasse cum hac epigraphe : *Ara Primogeniti Dei;* ac Baronium increpat, quod in apparatu ad Annales num. 26. scripserit, in Capitolio aram illam excitatam fuisse contra Rupem Tarpejam, ubi nobilissimum illud Jovi Capitolino dedicatum fuerat Templum, e cujus ruderibus ædificata Ædes, quæ nunc dicitur *Ara Cœli*. Sed tota Binci disputatione nihil plane commovemur. Nam, quod ad Delphicum oraculum attinet, etiam e Catholicis dubitarunt non pauci num conticuerit. Quid autem de Templi Pacis excidio senserit Baronius, paulo ante exposuimus : de Ara vero ab Augusto erecta Baronius Suidam et Nicephorum affert Auctores; quorum fidem suspectam esse monet, nec temere ab iis sumenda esse testimonia. Frater quidam Casimirus Ordinis Minorum Monumenta historica edidit Romæ anno 1736. *de Ecclesia, et Conventu B. Mariæ in Ara Cœli*, et cap. 1. tum de tempore cum Ædes illa fuit ædificata, tum de loco, et an e fundamentis Templi Jovis Capitolini excitata sit, multiplices opiniones recenset.

54. *De ipsa Solemnitate instituitur sermo.* — His quæ ad Mysterium pertinent explicatis, instituti nostri postulat ratio, ut de ipsa Solemnitate verba faciamus. Locus hic esset aptissimus ad disserendum de Sacro Adventu, ac de Festivitate Expectationis Partus, de qua in secundam Operis nostri Partem sermonem rejicimus ; fuse vero de Adventu Institutione XI. disseruimus; quamobrem de Pervigilio hic, et de ipso

Natali die tantummodo disputabimus.

55. *Quid olim essent Christianorum Pervigilia.* — Rudem profecto et omnino sacrarum rerum expertem esse cum oportet, qui nesciat Pervigilia conventus fuisse Fidelium nocturnos ad Deum deprecandum. Eos conventus Plinius commemorat epistola ad Trajanum, in qua mores describit Christianorum : « Quod soliti essent stato die ante lucem convenire, carmenque Christo tamquam Deo dicere ; » atque eo alludit Tertullianus libro ad uxorem cap. 4. ubi exponens, quam impedita esset Fidelis mulier, quæ infideli nupsisset viro, ait : « Quis (vir infidelis) nocturnis convocationibus, si ita oportuerit, a latere suo abscedere conjugem suam libenter feret? »

56. *Nativitatis Pervigilium omnium celeberrimum permissum agitari noctu etiam nunc ab Ecclesia, sublatis cæteris omnibus nocturnis Conventibus.* — Sancti Natalis Pervigilium inter cætera semper fuit percelebre, et cum jejunio conjunctum. « Ea fuit Ecclesiæ pia consuetudo, ut præcipuas Solemnitates, Sanctorumque Festivitates Vigiliis præveniret, inter quas cum non infimum locum semper obtinuerit Nativitas Domini nostri Jesu Christi secundum carnem, suam etiam ab initio Vigiliam habuisse minime ambigimus, quam cum jejunio celebratam fuisse discimus ex S. Augustini Epistola 65. novæ edit. ad Xantippum. » Verba sunt Martene tom. 4. vet. edit. cap. 2. num. 1. Huc accedit quod scripsit S. Cæsarius in Regula ad Virgines : « Natali Domini, et Epiphania ab hora tertia noctis usque ad lucem vigilandum est. » Narrat S. Gregorius Turonensis de Gloria Martyrum cap. 87. in Natalis Pervigilio Episcopalibus Officiis obeundis fessum se ad paululum somni capiendum secessisse ; hominem sibi incognitum adstitisse in somnis, seque semel atque iterum excitasse ; cumque nihilominus in somnum esset relapsus, hominem illum ei alapam impegisse, atque in hunc modum eum increpasse : Ita ne vero tu dormis, cujus est curare ut cæteri vigilent? quæ causa fuerit, ut statim ad Templum redierit. Gravissimis causis permota Ecclesia, ut scandala plura tollerentur, nocturnos agitari conventus vetuit ; nocturnaque pervigilia hoc tempore dumtaxat Monachæ, et alia quædam Religiosorum Collegia celebrant, quod observat Ferdinandus Mendoza lib. 3. de confirmando Concilio Illiberitano in Notis ad Can. 36. tom. 1. Concilior. Collect. Labbeanæ pag. 1227. Verum ex eo interdicto Pervigilium Natalis Domini eximitur, quod non modo jejunio, sed ex veteri consuetudine etiam nocturnis conventibus in Ecclesiis, cantandisque Officiis, et post mediam noctem Sacrificio peragendo celebratur. De ea disciplina fuse disseruimus Institut. 13. Videatur Florentinius Exer. 2. in qua de Veterum Vigiliarum usu, ac de Pervigilio Nat. Christi Dom. erudite disputat.

57. *Post Pascha et Pentecostem primum hæc festivitas locum tenet. Duo peculiaria hujus Solemnitatis privilegia.* — Festum diem Nativitate Christi consecratum non modo inter omnes celeberrimum esse, sed post Pascha et Pentecostem primum locum obtinere, omnes consentiunt. Observavit Martene loc. cit. cap. 12. num. 2. Sacra idcirco Concilia gravissimas in eos Clericos edidisse Sanctiones, qui in ea Solemnitate ad Ecclesiam non venirent. Et Bailletus Hist. hujus diei num. 14. abunde probat, etiam sæcularibus quibusdam legibus in honorem Natalis diei Jesu Christi die decretum esse, ut de præcepto festi dies essent omnes qui a Natali Christi die ad Epiphaniam decurrunt. Nunc vero duo tantum restant vetustæ disciplinæ monumenta, quæ Solemnitatis magnitudinem declarant ; quorum alterum, ut si Natalis Christi dies in diem cadat, quo carnium usus est interdictus, iis nihilominus vesci liceat *propter Festi excellentiam*, ut ait Honorius III. in cap. *Explicari* de Observantia jejuniorum ; alterum, ut Natali Christi die quilibet Sacerdos ternas Missas celebret, ut videre est in Can. *Nocte Sancta*, ubi Glossa, de Consecrat. Dist. 1. et cap. *Consuluisti*, ubi itidem Glossa, de Celebratione Missarum. Tres Christi Domini ortus ternis hisce indicari Missis docet Pougetus Instit. Catholicar. tom. 1. pag. 814 primum ab æterno in sinu Patris ; in tempore alterum in utero Virginis ; tertium denique in Justorum animis, in quibus innascitur, et habitat per Fidem. Ac ortum quidem Christi in tempore e Virginis utero repræsentari docet in prima Missa, quæ in Cathedralibus et Collegiatis Ecclesiis post mediam noctem celebratur. Secunda vero Missa, quæ in iisdem Ecclesiis illucescente celebratur aurora, recoli memoriam ejus nuncii quod ab Angelo Pastoribus de nato Christo allatum est, atque ita Christi Nativitatem in animis justorum celebrari : Tertia denique, quæ ante meridiem peragitur, æternam Christi Nativitatem in sinu Patris commemorari ; quæ causa fuit ut Epistola ejus Missæ ex cap. 1. Epistolæ ad Hebræos excerpta sit, ubi fuse Divus Paulus de æterna illa Nativitate disputat ; Evangelium vero ex Joannis cap. 1. legatur, ubi Evangelista velut Aquila in sublime sublatus, divinam Verbi a Patre generationem explicat.

58. *Tres Missæ eo die celebrantur. Cujus disciplinæ falso perhibetur Auctor S. Thelesphorus.* — Ejusmodi disciplinæ trium in Natali Christi die celebrandarum Missarum Auctor fuisse vulgo perhibetur Sanctus Telesphorus in Can. *Nocte Sancta* de Consecr. Dist. 1. ut videre est apud Vicecomitem lib. 3. de antiquis Missæ Ritibus cap. 26. Sed in dubium revocatur, num textus ille sit Telesphori. Nam initium ejus epistolæ, unde est excerptus, ex epistola desumptum est Damasi ad Illyricos : *Credimus Sanctam Fidem vestram in Apostolorum eruditione laudatam.* Adde, quod Psalmos 25. 36. et 51. ibi laudari juxta D. Hieronymi versionem, observat Pagius in vita Telesphori. Satis præterea compertum est, quam multa viri docti objecerint adversus Ante-Siricianas Epistolas decretales, quominus genuinæ habeantur. Quamobrem alio confugiendum est, ut fontem illum reperiamus, unde verisimile sit ejusmodi disciplinam esse derivatam. Florentinus cit. exercit. 2 pag. 203. ita in rem nostram scribit : « Augetur dubitatio, an Epistola S. Telesphori Papæ genuina sit. Jam docti viri non desunt,

qui adductam decretalem Epistolam illius Summi Pontificis germanam esse non facile consentiunt. »

59. *Dies aliquot solemnes, quibus olim plures Missæ ab eodem Sacerdote celebrabantur.*—Exploratum est, vetustissimis temporibus plures ab eodem Sacerdote Missas celebrari in aliquibus solemnitatibus consuevisse. Ex vetustis monumentis ostendit Cardinalis Bona Rerum Liturgicar. lib. 1. cap. 18. num. 6. morem fuisse, ut Calendis Januarii binæ celebrarentur Missæ; altera de Octava Nativitatis; altera de B. Virgine; ternas itidem Missas Feria 5. in Cœna Domini probat celebratas esse; alteram ad reconciliandos Pœnitentes; alteram ad Sacrum Chrisma conficiendum; tertiam denique, quæ ad dici solemnitatem pertinet : ac binas itidem Missas in Ascensionis tum Pervigilio, tum Festivitate.

60. *Alia ejusdem generis exempla.* — Si quod autem desideratur exemplum præter ea, quæ Cardinalis Bona attulit, ac præter illud, quod Alteserra in Commentar. ad cap. *Consuluit* de Celebrat. Missarum produxit ex Ordine Romano, Amalario, et vulgato Alcuino, ternas scilicet Missas ab eodem Sacerdote celebrari consuevisse in die Nativitatis S. Joannis Baptistæ, dicimus Romanum quondam Pontificem solitum fuisse die 29. Junii Sanctis Apostolis Petro et Paulo consecrata duas Missas celebrare, alteram in Vaticana, alteram in S. Pauli Basilica, ut ex Prudentio 4. seculi Poeta apparet, Peri Steph. hymn. 12.

Aspice per bifidas plebs Romula funditur plateas :
Lux in duobus fervet una Festis.
Nos ad utrumque tamen gressu properemus incitato,
Et his, et illis perfruamur hymnis.
Ibimus ulterius, qua fert via Pontis Hadriani ;
Lævam deinde fluminis petemus.
Transliberina prius solvit sacra prævigil Sacerdos ;
Mox huc recurrit, duplicatque vota.

Vide Josephum Vicecomitem de antiquis Missæ Ritibus lib. 3. cap. 28. ubi ab eodem Sacerdote ostendit in diebus Paschatis, et Festivitatum SS. Petri et Pauli, et Joannis Apostoli, Joannis Baptistæ, Laurentii, Marci, et Victoris plures celebrari Missas consuevisse.

61. *Olim Romanus Pontifex hac die celebrabat in Basilica Liberiana, in Templo S. Anastasiæ, et in Basilica Vaticana. Atrox Cencii Romani in Gregorium Pontificem facinus. Hac nocte Romanus Pontifex pileum et gladium Ducalem benedicit.* — Cum itaque mos esset, ut ab eodem Sacerdote in aliquibus solemnitatibus eodem die plures Missæ celebrarentur, nonnemo existimavit trium in Natali Christi die celebrandarum Missarum morem vetustæ disciplinæ vestigium esse. Quærit Pougetus : *Cur in Festo Nativitatis Christi ter Missarum solemnia celebrentur a quolibet Sacerdote?* atque ita respondet : *Hoc vestigium est antiqui Ritus, quo diebus solemnibus plures ab eodem Sacerdote Missæ agebantur.* Testatur S. Gregorius, die Christi Natali ideo sermonem suum in compendium conferre, *quia*, inquit, *hodie ter Missarum solemnia celebraturi sumus.* Notatum reperimus in Ordinibus Romanis, Summum Pontificem in Natali Christi die tres celebrare solitum Missas, primam in Basilica Liberiana; alteram in S. Anastasiæ Æde, cujus in hac die, ut diximus, memoria recolitur; tertiam denique in Vaticana Basilica. Dum quædam ex tribus hisce Missis celebraretur, teterrimum illud ac nefarium a Cencio Romano Cive perpetratum est scelus, de quo ita Abbas Uspergensis : « Cencius quidam Civis Romanus ex fautoribus Henrici in Nativitate Domini Gregorium Papam in galli cantu Missam celebrantem de Altari graviter vulneratum rapuit, et in Turre sua in custodiam misit. » De aliqua itidem ex his Missis loquitur Albertus Argentinensis in Chronico : « In die quoque Sancto Nativitatis Domini Rex Carolus communicatus fuit, legitque in Missa galli cantu, alta voce, habens in manu evaginatum gladium, Evangelium : Exiit Edictum a Cæsare Augusto. » Et apud Martene citat. cap. 12. num. 10. ea cæremonia describitur, qua Imperator, seu Rex aliquis, qui in Sacello Pontificio Officio adesset gladium manu tenens et vibrans quintam Officii Lectionem canebat. Nunc vero in nocte Nativitatis Domini Summus Pontifex Ducalem pileum et gladium benedicit, qui vel præsenti alicui Principi viro, vel absenti dono datur, ut videre est lib. 1. Sacrar. Cærem. cap. 6. De ea cæremonia tractatum scripsit Theophilus Raynaudus tom. 10.

62. *In Gallia olim duæ tantum Missæ celebrabantur. Tres vero Romæ propter Ecclesiam in honorem S. Anastasiæ dedicatam. Eadem disciplina transiit in Galliam. Quod primo ab Episcopis, deinde ab omnibus Presbyteris usurpatum.* — In die Christi Natali mos erat in aliis Ecclesiis, præsertim Galliæ, ut binæ ab eodem Sacerdote Missæ celebrarentur. Eadem vero disciplina, qua Romæ tres Missas Summus Pontifex celebrabat, etsi ex iis una celebraretur, propterea quod Romæ sacra esset Ædes in S. Anastasiæ honorem Deo dicata, Roma in Gallias cæterasque regiones traducta est, cum Romanus Ordo Caroli Magni jussu receptus est. Et quamquam primo ea disciplina ad Episcopos dumtaxat pertineret, paulatim ad omnes Sacerdotes propagata est, ut conjicit Grancolas in Comment. ad Breviar. Romanum, et post eum aliosque plures Meratus in Not. ad Gavant. tom. 1. part. 2. pag. 847. Vicecomes lib. 3. de antiquis Missæ Ritibus cap. 27. abunde ostendit, quemvis Sacerdotem ternas olim consuevisse Missas celebrare; non tamen, ut, quæ præsens consuetudo est, nullo intervallo temporis interjecto altera alteram exciperet, sed prima celebraretur media nocte, secunda illucescente Aurora, tertia orto jam Sole, quod etiam nunc in Cathedralibus et Collegiatis Ecclesiis usurpatur.

63. *Olim Orientalis Ecclesia 6. die Januarii Nativit. Christi celebrabat. Quo tempore amplexa sit Latinorum consuetudinem celebrandi hanc Solemnitatem 25. Decembris. Joannis Archiepisc. Nicæni Epistola.* — Certum est, quod jam supra diximus, Christum Jesum in lucem editum esse 25. Decembris die, et nihilominus in quibusdam Orientalibus Ecclesiis morem fuisse Solemnitatem hanc sexta Januarii die cele-

brandi una cum Epiphania. In Occidentali Ecclesia constans et perpetua fuit consuetudo, ut 25. die Decembris ea Festivitas celebraretur. Vid. Martene loc. citat. cap. 12. Cum autem nunc Orientalis Ecclesia eodem quo Occidentalis die Nativitatem Christi celebret, quæritur quonam tandem tempore in hoc utraque Ecclesia convenerit. Extat in Auctario ad Biblioth. PP. tom. 2. pag. 311. quædam Epistola Joannis Archiepiscopi Nicæni de die Christi Natali, quam e Græco in Latinum sermonem conversam edidit notisque illustravit Combefisius. Ea in Epistola narrat Joannes, Cyrillum Hierosolymitanum Episcopum S. Julio Romano Pontifici scripsisse, sibi omnino non licere tres tribus in diversis locis celebrare Festivitates, quæ in Epiphaniæ die agebantur, e quibus erat etiam Solemnitas Natalis Domini; rem hanc Romæ probe fuisse examinatam; tandem « in hunc modum, » inquit, « Julius Romanus Patriarcha menses Hæbræorum atque Romanorum composuit, a quo tempore cœpit Romana Ecclesia lætis gaudiis celebrare Natalem Salvatoris die 25. Decembris, tradiditque celebrandum universis Ecclesiis. » Pergit Joannes narrans, S. Basilium jussisse, Gregorium Nazianzenum in Constantinopolitano quodam Concilio præcipere, ut 25. Decembris Nativitas Christi celebraretur; huic parere Decreto quosdam detrectasse, ac sub Arcadio denique, et Honorio a Joanne Chrysostomo, et Epiphanio, qui in eam rem Cypro accersitus fuerat, definitum esse, ut Nativitas Christi 25. Decembris celebraretur, cui definitioni cæteros omnes Patriarchas subscripsisse.

64. *Spuria censetur illa Epistola a Combefisio, qui eam edidit.*— Recentem fatetur hanc Epistolam Combefisius, et fabularum plenam; neque id dissimulat Pagius in vita S. Julii Papæ num. 13. sed negat fabulosum esse quod in ea Epistola traditur de Solemnitate Natalis diei Christi Domini, quod ejusdem rei testes sint utérque Gregorius, Nyssenus, et Nazianzenus, et Joannes Chrysostomus. Cum eo sentit idem in citata Exercit. 2. Florentinius pag. 201. Verum in ea Epistola scribit ejus Auctor, non modo Julium Pontificem jussisse Nativitatem Domini 25. die Decembris in Oriente celebrari, sed ejus tempore Romanam Ecclesiam cœpisse eodem die Festivitatem illam agere. Id vero tanquam fabulosum et commentitium explodit Serry Exercit. 31. num. 3. *Quare putidæ fabellæ arguitur, quod Joannes Nyssenus in vulgata per Combefisium Epistola contestatur, Natalem Christi diem Romæ sub Julio dumtaxat Summo Pontifice ad* 25. *Decembris definitam esse, Patribus diem hanc ab antiquo definitam constanter affirmantibus.*

65. *Ostenditur alia quædam suppositionis nota in illa Epistola.*— Quoniam igitur qui eam Epistolam a Græco in Latinum convertit Combefisius, notisque locupletavit, eam suspectæ fidei arguit, libenter nos illius sententiæ subscribimus: cum præsertim Epistola Cyrillum quemdam Hierosolymitanum commemorat ad Julium Papam dedisse litteras, quæ Summo Pontifici occasionem præbuerint condendi ejus decreti; fabulosum enim id omnino esse oportet, cum Petrus Constantius tom. 1. Epistolar. Romanorum Pontificum in appendice pag. 86. apertissime demonstraverit, nullum sub S. Julio Papa fuisse Cyrillum Hierosolymorum Episcopum.

66. *Vetustissima traditione celebratur hæc Festivitas in Romana Ecclesia die* 25. *Decembris.*— Eorum etiam sententiæ libentissime subscribimus, qui ex vetustissima Traditione multo ante Sanctum Julium Papam existimant in Ecclesia Occidentali Nativitatis Domini Solemnitatem die 25. Decembris celebratam esse. Quærit D. Augustinus Epist. 55. alias 119. num. 2. tom. 2. Op. edit. Paris. col. 128. « Cur anniversarius dies celebrandæ Dominicæ Passionis non ad eumdem redeat anni diem, sicut dies, qua traditur natus? » atque ita respondet: « Oportet noveris diem Natalem Domini non in Sacramento celebrari, sed tantum in memoriam revocari, quod natus sit, ac per hoc nihil opus erat, nisi revolutum anni diem, quo ipsa res acta est, festa devotione signari. » Et Chrysostomus loco, quem mox afferemus, testatur Romanis multo *ante et ex antiqua Traditione* disciplinam esse, Nativitatem Christi 25. Decembris die celebrandi. Quod itaque aiunt Augustinus *traditur*, et Chrysostomus *ex antiqua Traditione*, satis id luculenter ostendit, multo ante Sanctum Julium Pontificem in Ecclesia Occidentali ea, quam supra diximus, die celebratam esse Christi Domini Nativitatem, falsumque esse, eam diem ab Julio huic Festivitati fuisse præfinitam.

67. *Quarto seculo videtur Orientalis cum Romana Ecclesia in celebranda Nativitate die* 25. *Decembris convenisse.*— Quapropter firmis tutisque documentis innixi Orientalem Ecclesiam quarto seculo ad Romanæ Ecclesiæ disciplinam arbitramur se conformasse in celebranda Nativitate Domini die 25. Decembris, quam proinde ab Epiphania sejunxit, quæ Festivitas 6. Januarii die peragitur. Vetera quædam edidit monumenta Zaccagnus Bibliothecæ Vaticanæ Præfectus, inter quæ binæ sunt Gregorii Nysseni Orationes. In altera earum ait Sanctus Doctor, morem fuisse in Ecclesia Cappadociæ, ut post Sancti Stephani Festivitatem Sanctorum Apostolorum solemnitas celebraretur Petri, Jacobi, Joannis, et Pauli; quod etiam tradit in Oratione funebri S. Basilii fratris sui; ubi illud addit, post eam Festivitatem celebrari S. Basilii solemnitatem, quæ a Græcis Kalendis Januarii peragitur. In hac ipsa Oratione ita de solemnitate Natalis diei Christi Domini loquitur: « Sed primam celebritatem una cum aliis non numero. Nam quæ propter Divinam Unigeniti Filii apparitionem per partum Virginis Festivitas instituta est, ea non simpliciter Sancta Celebritas est, sed Sancta Sanctorum, et Celebritas Celebritatum. Igitur eas, quæ hanc consequuntur, enumeremus. » Ad S. Stephani deinde cæterasque Festivitates sermonem suum convertit; ex quo luculenter apparet, seculo quarto Natalem Christi diem 25. Decembris celebratam esse. Nativitatis Festivitatem a solemnitate adorationis Magorum aperte sejungit Gregorius Nazianzenus Orat. 39. in

Epiphaniam pag. 632. « At Christi quidem Nativitas apta solemnitate prius, tum a Festi Duce et Auspice, tum a vobis, atque adeo ab omnibus, tam qui in Mundo versantur, quam qui in Mundo sublimiore sunt, celebrata est, etc. Nunc vero alia Christi actio, aliudque mysterium sequitur. » Cum igitur S Doctor Festivitatem Natalis Christi ab Epiphaniæ solemnitate sejungat, bene inde conjici videtur, in ejus Ecclesia ea tempestate Natalis Christi diei Festivitatem non amplius cum Epiphania, sed hanc quidem sexta Januarii, illam vero Decembris vigesimâ quinta die celebrari consuevisse. S. denique Chrysostomus primo Sacerdotii sui anno, qui fuit 386. a Christo nato, Orationem habuit in Antiochena Ecclesia ipso 25. die Decembris, qui sermo est 35. de Christi Nativitate tom. 5. pag. 466. et nuperrimæ edit. tom. 2. pag. 364. In eo sermone nondum ait decimum annum expletum esse, ex quo compertum habuerit, Christi Nativitatem 25. die Decembris esse celebrandam, quod ab initio Occidentali Ecclesiæ cognitum erat. « Nondum decimus annus est, ex quo hic dies manifeste nobis innotuit, et ab exordio iis, qui in Occidente habitant, cognitus. » Profectam deinde a Romanis eam disciplinam dicit, quam ex veteri Traditione servaverint. « Romani multo ante, et ex antiqua Traditione ipsum celebrantes, ad nos usque notitiam illius transmiserunt. » Ex hoc Chrysostomi sermone colligitur, in Ecclesiis Antiocheno Patriarchæ subjectis ante annum 376. viguisse consuetudinem Egyptiorum eodem die Christi Epiphaniam et nativitatem celebrandi, atque eo ipso anno alteram ab altera esse sejunctam, ac tum primum 25. die Decembris solemnitatem Nativitatis Domini esse peractam.

68. *Nicephorus vel refutatus, vel explicatus, qui auctorem hujus festivitatis dicit Justinum Imperatorem. Consuetudo repræsentandi sacrum hoc Mysterium in Templis et privatis domibus, cujus origo refertur ad seculum* 13. — Atque ea sunto, quæ de Festo natalis diei Jesu Christi huc conferenda esse existimavimus. Nicephorus Hist. lib. 17. cap. 28. pag. 779. ejus Solemnitatis auctorem fuisse tradit Imperatorem Justinum. « Idem Imperator (Justinianus) tum primum Servatoris exceptionem toto Orbe terrarum Festo die honorari instituit, sicut Justinus de Sancta Christi Nativitate fecit. » Id vero quantum ab re ipsa absit et veritate, ipsamet ostendunt, quæ supra attulimus, documenta. Sed illud fortasse intelligit Nicephorus, Justinum per suas leges eorum negligentiam emendasse, qui tantam Solemnitatem non, ut par erat, celebrabant, ut videre est apud Bellarminum tom. 2. lib. 3. cap. 16. §. *Ad objectionem;* et apud Suarez de Religione tom. 1. lib. 2. cap. 5. num. 6. In Occidentalem Ecclesiam pia fuit inducta consuetudo, ut Natali Domini die Mysterium repræsentetur Infantis Jesu in Præsepio, et quod vulgo dicitur, ut Præsepe conficiatur in Templis, in Religiosis ædibus, atque etiam in domibus privatorum. Gorius in Opere sæpius citat. num. 17. piæ hujus consuetudinis originem ad seculum refert decimum tertium, cum S. Franciscus Præsepe ædificavit in Sylva Grecii, ubi in illa sacratissima nocte Nascenti Domino dicata nobilis quidam vir eum vidit Divinum Puerulum in ulnis gestantem.

LIBER SECUNDUS.

DE FESTIS BEATÆ MARIÆ VIRGINIS.

CAPUT PRIMUM.

OLIM QUOT INSTITUTÆ SOLEMNITATES IN HONOREM DEIPARÆ. PROPONITUR HUJUS SECUNDI LIBRI MATERIA, AC PRIMUM AGITUR DE FESTO DESPONSATIONIS B. M. V. CUM S. JOSEPH DIE 23. JANUARII.

1. *Tres, et deinde quatuor Solemnitates usque ad tempus S. Bernardi reperiuntur institutæ.* — Tres in honorem Beatæ Virginis Solemnitates Lugdunensis quædam Synodus commemorat, quam affert Gratianus in Can. *Pronuntiandum* de Consecrat. Dist. 1. Sunt autem *Purificatio*, *Assumptio*, *Nativitas*. Gregorius IX. Summus Pontifex in Decretali *Conquestus* tit. de Feriis inter eos dies, quibus non licet jus dicere, Festa quidem omnia B. Virginis recenset; ea tamen quæ sint nusquam tradit. Nihilominus ex sermone S. Bernardi I. in *Salve Regina* perspicuum est, quatuor ejus ætate in honorem B. Virginis celebratas esse Solemnitates : *Quater in anno Ordo noster devotissime concinit :* ad quæ verba Mabillonius Nota 303. tom. 5. et 6. S. Bernardi hæc scribit : « Nimirum in quatuor Solemnitatibus in honorem B. Virginis tunc temporis institutis, Purificatione, Annunciatione, Assumptione, et Nativitate : nam aliæ postmodum inductæ sunt. » De cujusque Festi in honorem B. Virginis institutione in hac secunda Commentarii nostri Parte sermonem habebimus : atque ut eam, qua in priori parte progressi sumus, viam teneamus, a Desponsatione B. Mariæ Virginis cum S. Joseph ordiamur, quæ 23. Januarii celebratur.

2. *Circa festum desponsationis primum statuitur; verum inter Deiparam et S. Joseph fuisse matrimonium.* — Utcumque de iis sit judicandum, qui sua quadam opinione ducti censuerunt, inter B. Virginem et S. Josephum non contractum fuisse verum matrimonium, *Conjunctio autem non ultra Sponsalia progrediebatur;* quæ sunt verba Gregorii Nysseni in Orat. de Natali Domini; nunc tamen saltem temeritatis argueretur, qui tale quidpiam pronunciare auderet. Sic enim de ea propositione scribit Cardinalis Capisucchius Controv. 14. §. 9. « Ut minimum tamen temeraria censenda videretur; cum constet totam Scholam cum Magistro et Angelico Doctore in affirmantem sententiam conspirare, et omnes Sanctos Patres bene perpensos

idem dicere. » Dicitur *ut minimum temeraria;* Suarez enim hæreticum esse illum censet, qui negaret verum fuisse matrimonium inter B. Virginem et S. Josephum, ejusmodi vero Censuram acerrime tuetur Theophil. Raynaudus in Diptychis Marianis tom. 7. suorum Operum pag. 43. qui hæresis illi notam inurit, qui Sponsalia inter B. Virginem et S. Josephum in verum tandem matrimonium, licet sacrosanctum sine ulla corporum commixtione, tandem abiisse negaret.

3. *Quod probatur ex pluribus Evangelii locis.* — Profecto textus sunt ex Evangelio apertissimi, in quibus S. Joseph vir B. Virginis, et rursus B. Virgo S. Josephi uxor appellatur. Matthæi cap. 1. vers. 16. *Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ*, et vers. 19. *Joseph autem vir ejus cum esset justus;* et vers. 20. *Joseph fili David noli timere accipere Mariam Conjugem tuam;* et vers. 24. *Exsurgens autem Joseph accepit conjugem suam;* et Lucæ cap. 2. v. 4. *Ascendit autem et Joseph ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante.* Præterea ex Matthæi cap. 13. Lucæ cap. 3. et Joannis cap. 6. perspicuum est, Hebræos vulgo in ea fuisse opinione, Jesum Christum Josephi, ideoque fabri filium, et Josephum ejus patrem fuisse : « Cujus opinionis, tametsi falsæ, non alia fuit causa, quam quia sciebatur matrimonium vere fuisse contractum inter Joseph et Mariam : alioqui enim haud dubie Christo objecissent Judæi, quod ex fornicatione genitus fuisset, si quo modo de conjugii veritate dubitandum fuisset. » Verba sunt Estii in 4 sententiar. dist. 30. §. 6.

4. *Decuit Deiparam fuisse nuptam ex D. Thoma.* — Angelicus Doctor in 3. part. quæst. 29. art. 1. quasdam affert congruentias, quibus Divinæ placuit Providentiæ, ut Christus e Virgine quidem, sed nupta nasceretur; et in art. 2. inter B. Virginem et S. Josephum verum contractum esse matrimonium probat. Easdem congruentias, quas affert. D. Thomas, apud sanctum quoque Bernardum reperias Homil. 2. super *Missus est*, et apud Hieronymum lib. 1. Comment. in cap. 1. Matthæi, quæ in hujus diei Officio leguntur. Inter eas rationes, quibus decuit B. Virginem fuisse nuptam, illa recensetur, ne Christum Dominum velut illegitimum Infideles aspernarentur, atque ut B. Virgo ab omni probro esset libera, neve pœnam subiret, cui tamquam adultera obnoxia fuisset. Rationem aliam addit S. Ignatius : « Martyr Ignatius etiam quartam addidit causam, cur a Desponsata conceptus sit, ut partus, inquiens, ejus celaretur Diabolo, dum eum putat non de Virgine, sed de uxore generatum. » Vide Thomassinum Theologicor. Dogmat. tom. unic. de Verbi Dei Incarnat. lib. 2. cap. 3. num. 12. ubi post SS. Ambrosii et Bernardi verba ita concludit : « Quibus locis hæ attinguntur rationes, cur Virginem conjugii nomine obumbrari decuerit, primo ne adulterii infamia tenerrimus Virginis pudor adumbraretur; secundo ut partus virgineus Diabolo celaretur, nec a salute Mundi, id est Cruce Christi præparanda cruentas ille manus abstineret. »

5. *Sancti Ignatii Martyris locus de hac re explicatus.* — Postremam hanc rationem sibi non satisfacere ait Maldonatus in Matth. cap. 1. vers. 18. tom. 2. col. 36. « Sed hanc rationem malo libere fateri me non intelligere, quam temere reprehendere. Non, inquam, intelligo, quomodo Diabolus Mariæ Virginitatem, si modo animadvertit, potuerit ignorare, cum integrum et incorruptum corpus quamvis nuptæ videre posset. » Toletus Cardinalis in Lucam cap. 1. ait, homini notam esse posse alicujus fœminæ virginitatem, multoque magis Diabolo, sed Deum voluisse ut Diabolus id in B. Virgine non adverteret. « Deo tamen permittente et volente, Dæmon non advertit; cernens enim illam esse conjunctam, cætera speculari contempsit, matrimonio omnem illi impediente suspicionem, creditique partum esse ex viro, cui sciebat fœminam esse desponsatam. » Quæ responsio ex D. Thoma est deprompta loc. cit. art. 1. ad tertium. Eam illustrat Estius loco supra allato §. 7. « Unde quia B. Virgo virum habebat, nec integritatem ejus, nec concipiendi modum perscrutatus est; sed, ut ait Basilius, Virgines innuptas præcipue observabat, quia Virginem parituram ex propheta didicerat. Quod si extra matrimonium Virgo fuisset imprægnata, Virgineum illum Conceptum et Partum cognovisset Diabolus hoc argumento : Concepit extra matrimonium, non ex fornicatione; neque enim id me lateret, qui sum auctor fornicationis : ergo concepit de Spiritu sancto. »

6. *Matrimonium inter B. Virginem et S. Josephum expenditur.* — Nunc vero ad considerandam matrimonii naturam inter B. Virginem et S. Josephum devenientes dicimus, omnem de hac re difficultatem non in carnalis copulæ defectu, sed in voto virginitatis consistere, quam sanctissima Virgo, antequam S. Josepho nuberet, professa fuerat. Matrimonium siquidem etiam sine copula constat; quod enim matrimonium fuit inter Adam et Evam ante peccatum (nam nonnisi post peccatum concubuerunt) veri matrimonii naturam habuit. Scilicet verum est matrimonium, etiam seclusa copula, quod ratum dicitur; si accedat copula, matrimonium consummatum vocatur. Ac tria in matrimonio potissimum spectanda sunt, substantia, usus, et finis. Substantia est mutua in corpus potestas; usus est conjugalis copula, qua vicissim in sua sibi corpora tradita potestate utuntur; finis denique est liberorum procreatio. Usus a substantia sejungi, et substantia sine usu esse potest. Id vero contigit in eo matrimonio, de quo nobis est sermo, et in pluribus etiam aliis conjugiis, in quibus mutuo consensu conjuges servavere virginitatem, quorum exempla erudite congessit Benedictus Papa XIII. de nobis optime meritus serm. 10. de vita B. Virg. n. 10. tom. 1. Omnis etiam esse potest in Matrimonio substantia sine fine; sed in matrimonio B. Virginis fuit finis et fructus, *non ex eo natus, sed in eo*, ut loquuntur Theologi. Itaque S. Augusti-

nus lib. 1. de Nuptiis cap. 2. concludit in hæc verba, quæ refert Gratianus in Can. *Omne* 27. quæst. 2: « Omne itaque nuptiarum bonum impletum est in illis Parentibus Christi, Proles, Fides, Sacramentum. Prolem cognoscimus ipsum Dominum Jesum; Fidem, quia nullum adulterium; Sacramentum, quia nullum divortium. »

7. *De Voto Virginitatis B. Mariæ. Partitio triplex.* — Omnis igitur difficultas redit ad Votum Virginitatis B. Virginis; atque ut ad hanc rem examinandam paratiores aggrediamur; primo quærendum est, an B. Maria Virginitatem voverit; secundo, voveritne absolute et simpliciter, an vero sub aliqua conditione; tertio, quando ejusmodi Votum emiserit.

8. *B. Virgo Virginitatem vovit. Casaubonus confutatur.* — Nulli profecto dubium esse potest, quin Maria Virgo voverit Virginitatem. Cum monita fuit ab Angelo filium se pariturum, ei respondit: *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Quæ quidem responsio abunde probat, eam perpetuæ Virginitatis votum fecisse; quod pulchre explanat Sotus in 4. sentent. dist. 30. quæst. 2. art. 1. « Plana enim res est, verbum illud non facere sensum, qui est, non cognovi: quia illud ad conceptionem futuram impertinens erat; sed sensus fuit, quoniam virum non cognoscere statui, votoque firmavi. » Consonat Lamy Harmon. Evangel. lib. 1. cap. 3. num. 34. cujus ea sunt verba: « Alioquin enim responsio Mariæ non convenit verbis Angeli. Etsi enim tunc virum non cognosceret, poterat cognoscere, ubi ejus in domum deducta esset. Ergo, ut SS. Patres docent nos, responsio Mariæ indicat, eam voto fuisse ampiexatam perpetuam Virginitatem. » Atque ut rem similitudine explicet, ait, B. Virginem eo sensu fuisse locutam, cum dixit, *Virum non cognosco*, quo Carthusianus diceret, *Carnibus non vescor.* Atque hæc doctrina illis innititur, quæ scripsit Augustinus lib. de Sancta Virginitate cap. 4. tom. 6. Oper. col. 343. *Quomodo*, inquit, *fiet istud, quoniam virum non cognosco? quod profecto non diceret, nisi Deo Virginem se ante vovisset.* Eamdem doctrinam illustrat etiam Baronius in apparatu ad Annales § 56. Casaubonus exercitat. in Baronium num. 24. pag. 108. non diffitetur, ea verba, *Virum non cognosco*, vim habere significandi Votum Virginitatis editum ante initum matrimonium. «Nyssenus et Augustinus urgent Deiparæ responsionem, Virum non cognosco: quod argumentum mihi quidem videtur non esse adeo contemnendum. » Nec quidquam commoveri se profitetur, quod ejusmodi voti nullum antea exemplum extiterit, et Chrysostomi sententiam amplectitur Homil. 4. in Matthæum qui aliam esse ait eorum conditionem, qui vivunt in Lege Gratiæ, quam sit eorum, qui in Lege vivebant Mosaica: plura enim et perfectiora ab iis requiri, quam ab istis. Sed, quod mirere, pulchre hæc præloquutus in contrariam discedit sententiam: « Hæc etsi vere, ni fallor, et pie dici possunt; de voto tamen Virginitatis ante nuptias a Maria facto, temere veteribus, qui ista prodiderunt, non ausim equidem assentiri. » Id scilicet ab eo expressit susceptum impugnandi Baronii consilium. S. Bernardus sermone de Dominica infra Octavam Assumptionis ait, primam fuisse B. Mariam, quæ Virginitatem voverit: « De cætero sane et Virginitatem carnis, et propositum Virginitatis maxime et ipsius quoque propositi novitas evidenter illustrat, quod videlicet in libertate spiritus Legis Mosaicæ decreta transcendens, illibatam Deo corporis simul et spiritus sanctimoniam vovit. » Et Baronius loc. cit. § 57. hanc esse testatur Græcorum Patrum et Latinorum sententiam: « A quo scio neminem dissentire, nisi stolidissimorum hæreticorum factionem et satellitium, qui ad impugnanda sacra vota Virginitatis et continentiæ egregiam diabolo navant operam. »

9. *Jephte non vovit Filiæ Virginitatem.* — Illud enim futile est, quod quidam dicunt, Jephte filiæ Virginitatem vovisse; et illius voti, quo holocaustum Deo, si victor rediret e pugna, pollicitus erat, religione se liberasse, consecrata tantum Filia, et perpetua ejus Virginitate promissa. Nam Jephte, ut constat ex cap. 11. v. 30. Judicum, in holocaustum, si victoriam consequutus esset, Deo illum vovit, quisquis futurus esset, qui sibi e prælio redeunti primus occurreret: « Si tradideris filios Ammon in manus meas, quicumque primus fuerit egressus de foribus domus meæ, mihique occurrerit revertenti cum pace a filiis Ammon, eum holocaustum offeram Domino. » Suam itaque ipsius Filiam adhuc Virginem sibi primam omnium occurrentem teneri se voto putavit, ut offerret, id est interficeret, prout revera necavit; quapropter S. Hieron. lib. 1. contra Jovinianum: « Ut qui improspecte voverat, errorem votorum in Filiæ morte sentiret. » Huc vero quid attinet votum Virginitatis? Postulavit quidem Filia Jephte, ut sibi duo darentur menses, quibus suam defleret Virginitatem. Verum ad id eam non impulit amor Virginitatis, quam usque ad mortem servare vellet, sed quod sterilis abiret e vita: id enim fœminis probro erat in Israel. Calmetum adeas, si libet, qui in Dissertatione de voto Jephte, postquam probavit Filiam a Patre necatam fuisse, ait: « Quæ vero feruntur de consecratione filiæ Jephte, atque ipsius ad cœlibatum abdicatione, hæc nobis ad arbitrium mere excogitata creduntur, cum ne verbum quidem in Lege ea de re occurrat, neque ea offerantur monumenta, quæ rem extra controversiam posuerint. Nonne in Scriptura rotundis verbis offeruntur executioni mandata a Jephte omnia quæ voverat? Et fecit ei sicut voverat. Pollicitus fuerat holocaustum: holocaustum ergo obtulit. »

10. *Maria diversis temporibus, primo sub conditione, deinde absolute Virginitatem vovit.* — Quod ad qualitatem attinet voti Virginitatis, quam vovit B. Virgo, utrum scilicet sub aliqua conditione, an vero absolute et simpliciter eo se alligaverit, docet D. Thomas 3. part. qu. 28. art. 4. tempore Legis Mosaicæ virorum et fœminarum fuisse partes præcipuas ut liberos gignerent; ideoque B. Virginem, antequam S. Joseph nuberet, Virginitatem vovisse, sub ea ta-

men conditione, id si Deo placeret : « Mater Dei non creditur, antequam desponsaretur Joseph, absolute Virginitatem vovisse : sed licet eam in desiderio habuerit, super hoc tamen voluntatem suam Divino commisit arbitrio. Et in 4. Sentent. Dist. 30. qu. 2. art. 1. quæst. 1. ad primum ita ait : « Beata Virgo fuit confinium veteris et novæ Legis, sicut aurora confinium est diei ac noctis ; et ideo votum ejus sapuit novam Legem, in quantum virginitatem vovit ; et veterem in quantum conditionem apposuit. » Sed hæc sententia quibusdam non probatur, quod votum nulla conditione apposita perfectius sit, quam quod pendet a conditione. Præterea illa conditio inest in omni promissione et voto, ut disputat Estius §. 4. loc. cit. Nos vero, quin opus sit a D. Thomæ doctrina recedere, existimamus, B. Mariam Virginitatem diversis vovisse temporibus, modo conditione addita, modo nulla conditione apposita.

11. *Hæc ipsa est D. Thomæ sententia.* — Antequam nuberet B. Virgo, sæpenumero de vovenda Virginitate cogitavit ; quod quidem se vehementer cupere Deo declaravit ; sed cum id Legis consuetudini adversari videret, vovit Virginitatem, ea tamen apposita conditione, quam modo memoravimus. Id autem Deo placere divinitus facta est certior; ac propterea, antequam nuberet, absolute vovit Virginitatem : quamobrem D. Thomas cit. part. 3. qu. 28. art. 4. ad primum diserte ait : « Postquam autem ei innotuit, hoc esse Deo acceptum, absolute vovit, antequam ab Angelo annunciaretur. » Illud autem votum, quod, antequam S. Josepho nuberet, absolute voverat, matrimonio inito cum Josepho rursus renovavit ; quod eruitur ex ipso D. Thoma in 4. Sentent. Dist. 30. qu. 2. art. 1. qu. 2. ad secundum : « B. Virgo antequam contraheret cum Joseph, fuit certificata divinitus, quod Joseph in simili proposito erat. » Vide Gottum part. 1. tom. 4. de Verit. Relig. Christ. cap. 3. §. 7. num. 48.

12. *Quæritur quî Deipara, Virginitatis voto antea edito, potuerit nubere?* — Verum si B. Virgo, antequam matrimonio cum Josepho jungeretur, Virginitatem perpetuam voverat, suboritur ea, quam proposuimus, quæstio, quî ei licuerit sui corporis, quod Deo jam consecrasset, matrimonio inito potestatem viro dare; cum præsertim juxta Canonum Decreta nullius roboris sit matrimonium sub conditione contractum liberorum non procreandorum, ut videre est in Decretali *si conditiones*, de conditionibus appositis. Quæstionem hanc primus proposuit quidam, cujus nomen est incompertum, Hugoni a S. Victore 12. seculi Theologo, ut constat ex ejus libro *De perpetua Mariæ Virginitate.* Responsio tamen in proclivi est. Generatim enim verissimum est, nefas esse corporis, quod Deo per Virginitatis votum fœmina consecraverit, matrimonium ineundo potestatem viro dare ; sed minime id verum est in hoc singulari casu, in quo qui Virginitatem vovit, divinitus cognovit, alteri conjugi jam certum esse Virginitatem perpetuo colere, ut plane contigit in conjugio B. Virginis cum S. Joseph. Ea enim antequam nuberet, monita a Deo fuerat, ne de Virginitate, quam perpetuo coleret, esset sollicita; Joseph enim cum ea idem plane sentire. Hidem verissimum est, irritum esse conjugium, quod sub conditione contrahitur non procreandi liberos. At minime verum est, nullius roboris esse matrimonium, quod, semota illa conditione, ut plane in matrimonio B. Mariæ contigit, contrahitur cum præscientia, vel nullos inde fore liberos, vel, si qui extiterint, eos non humana opera esse procreandos. Docet id S. Thomas in 4. sentent. Dist. 30 qu. 2. art. 1. qu. 2. ad secundum : « B. Virgo antequam contraheret cum Joseph, fuit certificata divinitus, quod Joseph in simili proposito erat, et ideo non se commisit periculo nubens : nec tamen propter hoc aliquid veritati deperiit, quia illud propositum non fuit conditionaliter in consensu appositum : talis enim conditio cum sit contra matrimonii bonum, scilicet prolem procreandam, matrimonium tolleret. »

13. *Quoto ætatis anno Deipara nupserit. S. Josephus senex non erat, cum B. Mariam uxorem duxit.* — Quæritur hic, quoto ætatis anno B. Maria Josepho nupserit, quot annos itidem natus Josephus B. Mariam uxorem duxerit. B. Mariam quatuordecim annos natam, communis est fere omnium sententia : id enim ætatis est, cum puellæ concipiunt. Saxius tom. 1. de Laudibus B. Mariæ pag. 59. « Et ex multis, inquit, quos legi Scriptoribus, fere omnes in hac sententia sunt. » Josephum octoginta natum annos B. Mariam in matrimonium duxisse, non fit illi verisimile ; quam sententiam S. Epiphanii hæresi 51. omnino rejicit. Neque enim facile quis crediderit, Virginem summa senectute viro nupsisse. Josephus autem, qui jam id esset ætatis, viarum molestias itinerumque qui potuisset perferre? Nec si tam grandis natu fuisset Josephus, qua senectute illum fuisse existimat Epiphanius, et pingunt nostri pictores, satis honori tum B. Mariæ, tum etiam Filii contra Judæorum calumnias fuisset consultum. Porro de Josephi senectute inde orta est opinio, quod aliam antea uxorem in matrimonio habuisse, ex eaque liberos suscepisse credatur ; quod a vero quantum absit, demonstravit Baronius in apparatu num. 61. cui assentitur Andreas Schmidius, licet heterodoxus, in Prolusione Mariana 3. tom 77. Miscellaneorum Bibliothecæ Cardinalis Passionei.

14. *De institutione hujus Festivitatis ; deque ejus Officio* — Atque hæc de hujus Festivitatis Mysterio. Reliquum est, ut quædam de ejus institutione attingamus. Carnotensis quidam Canonicus qui seculo 15. migravit e vita, scripsit in Testamento suo, ut in die sui obitus Capitulum solemnem de S. Josepho commemorationem faceret, quod cognitum haberet, S. Josephi laudem in B. Virginis laudem redundare. Joannes Gerson Parisiensis Universitatis Doctor et Cancellarius, qui præcipua quadam devotione S. Josephum colebat, monuit defuncti voluntatem impleri posse tripliciter. Inter eas rationes perficiendi quod Canonicus ille mandaverat, proposuit Officium Desponsationis B. Virginis cum S. Joseph, quod ipse etiam composuit. Narrat Georgius Colvenerius in Ca-

lendario B. Virginis ad diem 25. Februarii scriptum quidem fuisse Officium a Joanne Gersone, sed intercidisse. Nunc vero in Joannis Gersonis operibus omnibus, quæ formis Antverpiensibus edita sunt anno 1706. tom. 4. pag. 731. binæ apparent ejusdem Auctoris Epistolæ de Officio Desponsationis; atque ibi Officium illud exhibetur integrum; et pag. 742. duorum Codicum Manuscriptorum fide monemur, jussisse Legatum Pontificis Festivitatem Matrimonii S. Joseph celebrari. Si Legato obtemperatum fuit, certe ejus jussui paruit vel Ecclesia Carnotensis, vel regio tota, quæ ejus Legationi esset subjecta. Propterea legimus seculo 16. Paulum III. Joanni Calvo Fratrum Minorum Commissario concessisse facultatem, ut Fratres Minores, Sororesque Officium Desponsationis B. Virginis cum S. Josepho recitarent expressum ex Officio de Nativitate, mutata voce *Nativitatis* in *Desponsationis*, et adhibito Evangelio proprio : *Cum esset desponsata*, donec novum de hac Festivitate Officium componeretur. Illis vivebat temporibus Petrus Dore, Ordinis Prædicatorum, magni vir nominis ob plura quæ scripsit opera, cujus Catalogum confecit Jacobus Echard tom. 2. de Scriptoribus illius Ordinis pag. 203. Huic Paulus III. mandavit, ut officium proprium componeret; illiusque Pontificis litteras quibus mandatum ejus continetur, apud citatum Colvenerium reperias. Officium autem a Petro conditum concinnatumque Pontifex probavit, ut videre est apud Bollandistas ad diem 19. Martii in Vita S. Joseph §. 7. Utrum autem Officium illum ad universalem Ecclesiam extensum fuerit, antequam Breviarum Romanum reformatum esset, neque negare possumus, neque affirmare. Illud ex S. Rituum Congregationis Regestis apparet, post Breviarii reformationes pluribus Ecclesiis intra Italiam et extra recitandi ejus Officii facultatem esse concessam, atque in omnibus Ecclesiasticæ Ditionis regionibus recitari ex Indulto Benedicti XIII. die 22. Augusti 1725.

15. *De S. Annulo, qui Perusiæ asservatur.*— Perusiæ conservatur annulus, quem B. Virgo, cum Josepho nupsit, dicitur induisse. Hunc annulum, qui de eo historiam edidit Joannes Baptista Laurus Perusinus, scribit sub Gregorio V. fuisse inventum : quadringentis octoginta quatuor annis in Clusina urbe asservatum in Perusinorum manus venisse. Apud Xystum IV. lite et judicio Clusinos annulum persequutos; quibus a Joanne Baptista Sabello Cardinali Legato Pontifex illum reddi jussit. Verum, Xysto morte sublato, Innocentium VIII. Perusinis eam causam adjudicasse. Abrahamus Bzovius de illo annulo veluti de re verisimili scribit in Epistola ad Laurum, qui illam in historia inseruit. Adversus hunc annulum quantos clamores edidit Andreas Rivetus Auctor Heterodoxus, in lib. 2. Apolog. pro S. Maria c. 9. cujus quis non videat nimis acrem asperamque censuram hebescere, qui sciat nos, quæ talibus in rebus satis esse videtur, probabilitatem solum expetere, nec firmissime quidquam de illo annulo asseverare, sed, quod traditur, tantum pie credere? Pompejus Pollinus de S. annulo fuse disseruit. De illo nuperrime prodiit in lucem Sermo Perusino Magistratui nuncupatus; multaque ibi ad hujus Reliquiæ adstruendam fidem argumenta afferuntur. Sed nos, servata Reliquiæ veneratione, quæ illi debetur, sedulo monendos ducimus illa qui legerint, ne ex Actis Xysti IV. et Innocentii VIII. sibi persuadeant, Apostolicam Sedem genuinum sanctum illum annulum judicasse. Nam sub illis Pontificibus illud tantummodo disceptabatur, utri populo Clusinisne, an Perusinis sacer annulus esset adjudicandus : et quamquam in eo judicio præsumebatur ejus annuli veritas, attamen quis ignorat, aliud esse præsumere, aliud definire ac declarare? Multa quidem a Summis Pontificibus de certis quibusdam Reliquiis jubentur; sed ea diserte apposita, vel certe subaudienda clausula, ut, quod ad earum veritatem pertinet, sua cuique sit probabilitas, cui nihil censeri debeat auctum; ut in Opere de Canonizatione Sanctorum ipsi docuimus de Reliquiarum identitate disputantes, ac de hac clausula, quam suis rescriptis Sacra Rituum Congregatio sæpe apponit, *Citra tamen approbationem Reliquiæ.*

CAPUT II.

DE FESTIVITATE PURIFICATIONIS BEATÆ MARIÆ VIRGINIS. DIE 2. FEBRUARII.

1. *Duplex in Testam. Vet. lex præscripta, ubi mulier enixa esset.* — Festus de Purificatione Beatæ Virginis dies quarto nonas Februarii celebratur, cujus ut Mysterium explicemus, duas observabimus Leges fuisse in Veteri Testamento; alteram in Levitico cap. 12. v. 2. in Exodo alteram cap. 13. v. 12. Levitici Lege præscribitur, ut quæ mulier, suscepto semine, peperisset masculum, ea septem diebus esset immunda, *juxta dies separationis menstruæ;* atque ut immunda itidem remaneret tribus et triginta diebus insequentibus : *Ipsa vero triginta tribus diebus manebit in sanguine purificationis suæ;* neque Sanctuarium ingrederetur; elapso vero eo tempore, illuc si introire vellet, deferret *agnum anniculum in holocaustum, et pullum columbæ, sive turturem pro peccato:* quod si paupercula egensque fuisset, offerret *duos turtures, vel duos pullos columbarum, unum in holocaustum, et alterum pro peccato.* Altera vero, quæ est in Exodo loc. cit. lex jubet, primogenitum omne masculum Deo consecrari. *Separabis omne, quod aperit vulvam, Domino, et quod primitivum est in pecoribus tuis : quicquid habueris masculini sexus, consecrabis Domino.* Filium tamen hominis primogenitum jubet redimi argento. *Omne autem primogenitum hominis de filiis tuis pretio redimes :* id est quinque siclorum pretio : *Accipies quinque siclos per singula capita ad mensuram Sanctuarii. Siclus habet viginti obolos;* ut est in lib. Numer. cap. 3. v. 47.

2. *Iis Legibus nec B. Maria, nec Jesus obstringebatur.* — Levitici Lege, quæ de muliere loquitur, quæ *suscepto semine* peperisset, profecto non astringebatur B. Virgo; ea enim Spiritus Sancti opera conceperat,

quod fuse probat Durandus Episcopus Montis Feltri tom. 2. Revelat. S. Birgittæ, Romanæ edit. an. 1627. pag. 117. in Notis, et ipsi D. Bernardi auctoritate demonstravimus Institutione XIV. sæpe citatæ edit. Nunc vero ad ea, quæ illuc contulimus, Theologorum principis D. Thomæ auctoritatem etiam addimus, qui 3. part. qu. 37. art. 4. ad secundum ait : « Signanter Moyses videtur fuisse loquutus ad excipiendam ab immunditia Matrem Dei, quæ non peperit suscepto semine. » Neque Filius Levitici Lege tenebatur; nam præterquam quod omnes supra Leges erat, idem jus, quod Matri competere diximus, locum habet in Filio. Huc accedit, quod ea Lege Mater, non Filius comprehendebatur : manifestum est enim, totum illum textum de legali matris immunditia loqui; *Et orabit pro ea* (Sacerdos) *et sic mundabitur a profluvio sanguinis;* de filio vero nihil aliud habet, quam ut octavo die circumcidatur : *Et die octavo circumcidetur infantulus.* Ne legi quidem Exodi subjectus erat Christus Jesus; ea enim lex de masculo loquitur, qui *vulvam adaperiebat : Sanctifica mihi omne Primogenitum, quod aperit vulvam in filiis Israel tam de hominibus, quam de jumentis ; mea sunt enim omnia.* Id pulchre observat Natalis Alexander in Commentar. ad cap. 2. Lucæ, n. 23. col. 942. « Legi Primogenitorum Christus subditus non erat, tum quia Legis Conditor et Dominus, tum quia vulvam Matris non aperuit, sed clauso Virginis utero egressus est. Virgo enim non solum ante partum, et post partum, sed et in partu Sancta Maria permansit, quæ Ecclesiæ Fides est, Traditione, Patrumque summo consensu firmata; » congeritque Ambrosii, Hieronymi, Augustini, pluriumque aliorum auctoritates.

3. *Utriquæ Legi ab utroque tamen obtemperatum in humilitatis exemplum.* — Nihilominus Maria et Joseph, ut refert Lucas cap. 2. v. 22. et seqq. *Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum Legem Moysi tulerunt illum in Hierusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in Lege Domini : quia omne masculinum adaperiens vulvam Sanctum Domino vocabitur.* Præterea obtulerunt, quod præscriptum erat a Lege : *Et ut darent hostiam, secundum quod dictum est in Lege Domini, par turturum, aut duos pullos columbarum.* Nimirum profunda humilitas Sanctissimam Fœminam impulit, ut Legi, qua non tenebatur, obtemperaret. *Non obligabatur ad impletionem ejus præcepti, sed voluntarie purgationis observantiam adimplevit;* verba sunt D. Thomæ loco citato : quemadmodum etiam Jesus ejus Filius eo se demisit ut circumcideretur, licet ea Lege solutus esset, ut disputat idem S. Thomas loc. cit. in corpore : « Et ideo sicut Christus, licet non esset Legi obnoxius, voluit tamen Circumcisionem, et alia Legis onera subire ad demonstrandum humilitatis et obedientiæ exemplum : et ut approbaret Legem, et ut calumniæ occasionem Judæis tolleret; propter easdem rationes voluit, et Matrem suam implere Legis observantias, quibus tamen non erat obnoxia. »

4. *Præsentatus Jesus in Templo : et omnia præscripta in Lege sunt adimpleta. Traditio de Zacharia interfecto inter Templum et Altare, deque causa ejus necis rejicitur.* — Idcirco autem ipsa voluit offerre, quæ pauperes consueverant, quod ejus Filius nobis pauper factus, in præsepi natus est, ut advertit D. Thomas 3. part. qu. 37. art. 3. ad quartum. « Cum dives esset, propter nos egenus factus est, ut ejus inopia divites essemus, ut dicitur 2. ad Corinth. 8. pro se pauperum hostiam voluit offerri : sicut et in ipsa nativitate pannis involvitur, et reclinatur in præsepio. » Denique Jesus præsentari voluit in Templo eam observando Legem, cui non erat subditus. « Quia ergo Christus ex muliere natus fuit Primogenitus, et voluit fieri sub Lege, hæc Evangelista Lucas circa eum observata fuisse ostendit : » verba sunt D. Thomæ Opusc. 60. cap. 8. Et quamquam in Lucæ Evangelio nihil de quinque siclorum oblatione habeatur, verisimillimum tamen est, voluisse, quemadmodum se præsentando, ita etiam in reliquis adimpleri Legem, ut notat Calmetus in cit. cap. 2. Lucæ, et cap. 13. Exodi, et Suarez in 3. part. D. Th. tom. 2. qu. 37. Disput. 16. sect. 1. §. *Quarto et ultimo*, et sequen. Sunt qui narrant, B. Virginem Templum ingressam, ad eum ut oraret secessisse locum, quo solis Virginibus pateret aditus; et cum inter Hebræos illam inde arcere volentes ortus esset tumultus, Zachariam Joannis Baptistæ patrem intercessisse, ne B. Virgo illinc summoveretur : qua re offensos Judæos illum inter Templum et Altare interfecisse. Cui traditioni a peritioribus meliorisque notæ Criticis nulla fides tribuitur. Eam rejicit Serry, qui Zachariam ait totius mysterii inscium; aut si ejus conscius erat, tamen probe novisse, Judæis esse occultandum. Saxius part. 2. de Laudibus Mariæ pag. 2. in ea historia rejicienda cum Serry, diversa tamen causa, consentit; tum quod jam Zacharias cecinerat : *Benedictus Dominus Deus Israel*, tum quod, ut mox dicemus, cum B. Maria Templum est ingressa filii sistendi gratia coram Domino, Simeon et Anna publico præconio palam Christi præsentiam prædicarunt.

5. *Simeonis et Annæ in templo præconia de Christo. An Simeon Sacerdos fuerit.* — Sed ut ad Evangelicam, quam describit Lucas, redeamus historiam, Simeon vir justus et timens Deum, qui divinitus a Spiritu Sancto acceperat, non prius se moriturum, quam videret Christum Domini, divino numine impulsus Hierosolymam se contulit, venitque ad januas Templi; acceptoque in ulnas suas divino puero, benedixit Domino, eumque obsecravit, ut se jam ex hac vita dimitteret; parentibusque ejus prospera quæque apprecatus, Puerum Matri tradidit, ejusque Passionem vaticinatus est : *Positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.* Dolores item, quibus matris animus confodiendus esset, prædixit : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* Anna Prophetissa, quæ cum Viro septem annos vixerat, viduaque remanserat, annos octoginta nata, jejuniis et orationibus vacans assi-

dua Templo inserviebat. Igitur eodem momento superveniens Deo gratias egit de ortu Domini Jesu : *Et hæc ipsa hora superveniens confitebatur Domino;* ac de nato Messia verba fecit, illum scilicet venisse, ut fidelem Populum, qui in eum crederet, a peccato redimeret : *Et loquebatur de illo omnibus, qui expectabant redemptionem Israel.* In Græcorum Menologio ad diem tertiam Februarii reperitur, Simeonem et Annam illico mortem obiisse. Sacerdosne, an Laicus Simeon fuerit, disputant eruditi : cumque S. Lucas nihil de ejus Sacerdotio commemoret, Laicum fuisse communis est sententia; licet Pictores vulgo eum pingant Sacerdotalibus vestibus indutum, ut fuse ostendit Ayala in Opere, quod scripsit *Pictor Christianus eruditus,* Madriti edito anno 1703. lib. 5. cap. 4. De Simeonis Sacerdotio testes afferuntur Athanasius, Epiphanius, et Cyrillus; sed opera, ex quibus ducuntur testimonia, sunt apocrypha. Theophylactus, ac Euthymius Simeonem Sacerdotem fuisse negant. Ac Lucas ipsius quidem virtutes commemorat, sed cum de ejus sileat Sacerdotio, verisimile fit Simeonem non ea fuisse præditum dignitate : et quamquam scribit, *Benedixit eis Simeon;* non tamen inde Sacerdotium ejus bene quis conjecerit; plura enim exempla in Sacris paginis suppetunt eorum, qui benedixerint, nec tamen fuerint Sacerdotes; benedicere enim nihil est aliud, quam bene alicui precari. Vide Allatii Diatribam de Simeonibus. Simeonem fuisse sacerdotem negat Jansenius. Atque Estius in cap. 2. Lucæ vers. 25. ait : « Mihi magis probatur sententia Jansenii; » et vers. 28. de Benedictione subjicit : « Benedixit illos, scilicet Joseph et Mariam, quia bene eis fuit precatus. Nec male etiam ad puerum Jesum hæc benedictio refertur : Christo enim homini sæpenumero in Psalmis bene precamur, ut et illi fecerunt, qui clamabant : Hosanna Filio David. »

6. *Cur quadragesima a Christi Navitate die hæc Festivitas celebretur.* — Atque hæc de Mysterio, quod peculiari Festivitate celebrat Ecclesia Catholica quarto nonas Februarii. Quæ quidem Festivitas in quadragesimum diem cadit a Christi Domini Nativitate. Levitici enim lege quadragesimus præfinitus est dies purificationi mulierum, ut supra dictum est. « Purificationis ergo Matris Domini tempus post dies quadraginta a Nativitate ejus celebratur, quia ex legis præcepto hoc tempus statutum est parientibus fœminis, quo purificari deberent, etc. Hac ergo de causa statuta est in Ecclesia Festivitas hæc, quia Matrem Domini secundum legem in hac die constabat purgari, sed non ideo quod aliqua legali purgatione indiguerit, quæ Dominum gestabat Legis, sed quia Jesus non venit legem solvere, sed adimplere. » Verba sunt Rabani Mauri de Instit. Cleric. lib. 2. cap. 33.

7. *A Græcis et ab Ecclesia Ambrosiana hæc Festivitas inter Christi solemnitates numeratur.* — Evangelica Historia commemorat, ut diximus, Simeonem obviam venisse Mariæ et Josepho, cum ad templum infantem Jesum deferrent; quamobrem hæc a Græcis Festivitas *Hypante*, seu *Hypapante* appellatur, ut observat Macrius in notitia vocabulorum Ecclesiasticorum verbo *Hypante;* atque ea causa est, cur sæpe hæc Festivitas S. Simeonis appellata sit, ut videre licet in Notis, quibus Vignolus librum Pontificalem illustravit in Vita S. Sergii pag. 313. Ex ipsa Evangelica Historia compertum habemus, Christum in templo fuisse præsentatum, idque Jesus ideo fieri voluit, ut Messiæ et Redemptoris dignitas Simeonis quoque et Annæ vaticiniis probaretur. *Tum quia etiam suam Messiæ et Redemptoris dignitatem prædictionibus Simeonis et Annæ comprobare debebat,* inquit Gravesonus de Myster. et annis Chr. Dissert. 9. Quamobrem hanc Græci festivitatem non in Festis diebus B. Virginis, sed inter Festivitates ponunt Christi Domini, quod etiamnum facit Ambrosiana Ecclesia, et apud Bedam in Ephemeride *Oblatio Christi ad Templum* appellatur. Verum juxta Romanæ Ecclesiæ consuetudinem inter Solemnitates B. Virginis numeratur, ut scribit Galesinius in Notis ad Martyrolog. ad diem 2. Februar. Suarez tom. 1 de Relig. lib. 2. c. 5. n. 10. Azorius Institut. moral. par. 2. lib. 1. cap. 18. atque hæc Festivitas dicitur *Purificatio B. Virginis,* quod allatis vetustissimis documentis ostendit Florentinius in Notis ad suum Martyrologium ad diem 2. Februarii quod idem valet ac Oblatio, quam exhibuit Sanctissima fœmina, cum post partum ad Templum se contulit, ut purificationis legi pareret, cui tamen non erat subdita. *Purificari dicuntur mulieres, quæ post partum in Ecclesiam veniunt, et benedictionem a Sacerdote suscipiunt ex veteris legis instituto.* Ita docet cum pluribus aliis du Cange in Glossario verbo *purificari;* verbo autem scribit : *Purificatio est oblatio, quæ a mulieribus, quæ post partum in Ecclesia purificantur, sacerdotibus offertur.*

8. *B. Virginis non Christi Purificatio jure hæc Festivitas dicitur. Locus D. Lucæ explicatus.*— Diximus, hanc Festivitatem Purificationem B. Virginis appellari, licet in Lucæ Evangelio videatur sermo fieri etiam de Purificatione Filii. *Postquam impleti sunt dies purificationis ejus;* scilicet Jesu Christi, qui paulo ante nominatus est : *Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.* Sed viri docti, qui Scripturas accurate expendunt, animadverterunt, quidquid narrat Evangelium de Circumcisione, antequam memoretur Purgatio, in parenthesim quodammodo esse concludendum; ex quo fit ut pronomen *ejus* ad B. Virginem referri debeat; quæ ante parenthesim nominata est. *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* Ita difficultatem hanc solvit Serry Exercit. 36. n. 3 atque responsionem ejusmodi probat Gottus de Verit. Religion. Christ. tom. 4. part. 1 cap. 12. §. 1. n. 6. Quamobrem Ecclesia Catholica, cujus est sacras interpretari Scripturas, non modo in Martyrologio Festivitatem hanc appellat Purificationem B. Mariæ; sed in Evangelio, quod in Missa legendum præscribit, loco pronominis *ejus*, ponit *Mariæ. Postquam impleti sunt dies Purgationis Mariæ secundum legem Moysi.*

Denique solemnitas Purificationis B. Virginis Processione celebratur, quæ fit a Clero candelas accensas manibus ferente.

9. *Symbolica explicatio Processionis, quæ fit in hac Festivitate cum candelis collucentibus. Vetus Ethnicorum ritus in sacrum versus. Vertus confutatus.* — Yvo Carnotensis Episcopus XI. sæculi Scriptor in Sermone 11. de Purificatione S. Mariæ ait, quemadmodum scilicet humanitatem excepit manibus, interiorem vero cognovit Majestatem, quæ suo lumine infidelitatis nostræ tenebras illustrabat, ita quemlibet in hac die Fidelem ceram gestantem manu, sic eam gerere, ut ad suam ipsius carnem alludat, et in candelæ lumine lucem agnoscat, qua aeris nostri tenebræ collustrantur. Addit, ceram, quæ hac die a Fidelibus manu geritur, ex odoriferis floribus depromptam, fructum esse apis : « Virginis videlicet animantis, cujus, sicut legitur, sexum nec masculi violant, nec fœtus quassant; » atque ita esse symbolum illius Divini Infantis, qui « nec in concipiendo, nec in egrediendo Matris integritatem violavit. » Joannes Gerson Scriptor sæculi 15. omisso allegorico sensu tom. 3. nuperrimæ editionis de Directione Cordis pag. 474. Considerat. 21. ait, Ecclesiam sæpe in id operam suam contulisse, ut profani quidam Ethnicorum ritus potius vero Deo consecrarentur, quam omnino tollerentur : ac deinde ita ad rem nostram. « Patet, inquit, hoc de Festo Purificationis, quod ideo Candelaria vulgo dicitur, quia portantur candelæ ardentes illo die in honorem purissimæ et lucidissimæ Virginis Mariæ, quæ prius portari apud Gentiles consueverant in venerationem cujusdam Deæ, et in lustratione Urbis Romanæ. » Quo autem tempore introductum fuerit, et quis ille ritus esset, qui ita sanctificatus est, frustra quæras apud eum Scriptorem. Vertus recens scriptor, ut audaciori est ingenio, Explicat. Cæremon. Eccles. tom. 2. pag. 17. conatur ostendere, consuetudinem gestandi hac die candelas ex Evangelio derivatam, quod legitur in Missa : *Lumen ad revelationem gentium.* Quem tamen Magnus Suessionensis Episcopus *De vera Ecclesiæ mente in usu sacrarum cæremoniarum* graviter increpat, quod Cæremonias omnes vel ad naturales, vel ad commentitias, et e suo cerebro depromptas causas referre conatus sit. Quamquam Vertus non primus est omnium, id qui affirmaverit. Nam Joannes Baptista Casalius de vet. Sacr. Christ. Ritibus cap. 42. ante eum scripserat, gestari a nobis hoc die candelas, ut aliquo modo ejus lætitiæ compotes simus, quam cœpit Simeon, cum Infantem Jesum in ulnis habens agnovit, quis ille esset Infans, eumque esse confessus est *Paratum ante faciem omnium populorum lumen ad revelationem gentium.*

10. *De Benedictione candelarum, ex Baronio Lupercales ludi sublati a Gelasio I. substituta hæc Solemnitas. Processio addita a Sergio seculo 7.* — Catechismi Montispessulani Auctor Editionis Lugdunen. anno 1730. pag. 314. ait, hoc die fieri candelarum benedictionem, quod ea sit Ecclesiæ consuetudo, ut id omne benedicat, quod in sacris Cæremoniis sibi adhibere opus sit, ideo in Processione, et in aliqua Missæ parte Fideles accensas candelas tenere, ut ostendant, ea se lætitia affici, quam cepit Simeon, qui Jesum habens in ulnis ait, illum Infantem esse lumen gentium, et gloriam Israel; Processionem ideo fieri, vel ut iter B. Virginis significetur ad Templum, vel ob rationem qua generatim reliquæ omnes Processiones fiunt. Eadem plane scribit Auctor Catechismi Burgensis Lutetiæ editi anno 1703. pag. 534. Sed si Ecclesiasticos magni nominis Scriptores consulamus, docet Baronius in Notis ad Martyrologium ad diem 2. Februarii, Gelasium I. vergente in finem seculo 5. nefarios Lupercales sustulisse ludos ab Evandro institutos, qui Februario celebrabantur. In iis nudi homines Urbem concursabant caprinis pellibus fœminarum ventrem verberantes; quod ad earum fœcunditatem facilitatemque pariendi multum conferre existimabant. Id ipsum ex pluribus Ethnicis Scriptoribus collegit Jacobus Hofmannus in Lexico universali verbo *Lupercal.* Itaque addit Baronius, eumdem instituisse Pontificem solemnitatem Purificationis B. Virginis, sublatis illis propudiosis ludis, tum postea ab Occidente in Orientem fuisse propagatam, ad Dei iram avertendam, cum, Justiniano imperante, pestilentia Constantinopoli glisceret : Sergium denique Pontificem seculo 7. ut constat ex libro Pontificali, qui Anastasio tribuitur, Processionem cum candelis addidisse.

11. *Baronio omnes fere consentiunt. Festivitas hæc ad Orientales quando traducta.* — Cum Baronio consentiunt Thomassinus de dier. Festor. celebr. lib 2. cap. 2. Florentinius Exercit. 3. ad diem 5. Januarii; Bailletus Histor. hujus diei, Honoratus a S. Maria in animadversionibus ad Regulas Criticæ tomo 2. lib. 3. Vertus Explicat. Cæremon. Ecclesiæ tom. 2. pag. 17. Fronto in Notis ad Calendar. Romanum ab ipso editum ad diem 2. Februarii; Allatius de Hebdomad. Græcorum §. 1. pag. 1103. Et Josephus Bingamus Heterodoxus Auctor tom. 9. Antiquitatum Ecclesiasticarum lib. 20. cap. 8. §. 5. pluribus congestis nostrorum Catholicorum Scriptorum auctoritatibus ostendit, non ante Justiniani tempora Purificationis Festivitatem Orientalibus fuisse cognitam.

12. *Disputatur accuratius de tempore, quo in Oriente celebrari cœpta sit hæc Solemnitas.* — Neque tamen eruditi viri desunt, qui a Baronio recedunt, sublata a Gelasio Lupercalia non inficiantur; id enim ex ipsius constat Commentario, quem Baronius inseruit in Annalibus ad ann. Christi 496. et ex Labbeana Concilior. Collect. tom. 4. pag 1234. Verum negant, inde posse intelligi, sublatis Lupercalibus subrogatam fuisse Festivitatem Purificationis; nullam enim in suo illo Commentario de hujusmodi subrogatione mentionem ab illo Pontifice fieri. Atque illud quidem fatentur gravissima illa teterrimaque grassante peste, qua Constantinopoli singulis diebus quinque hominum millia, et quandoque decem, si qua Procopio fides oculato testi de bello Persico lib. 2. interibant, postremo Justini anno, vel sub Justiniani Imperio Constan-

tinopoli, Purificationis Festivitatem institutam esse: sed eam in multis Orientis Ecclesiis multo antea celebratam fuisse contendunt. Vide Pagium Seniorem ad ann. Christi 544. num. 7. Martene de antiqua Ecclesiæ Disciplina cap. 15. Saxium Dissertat. Apologetica de Corporibus Sanctorum Gervasii et Protasii num. 14. Ac si quæ S. Methodio tertii seculi auctori tribuitur, Homilia de Purificatione B. Mariæ Virginis genuina sit, certissima est eorum sententia. Allatius de Methodiorum scriptis pag. 341. genuinum Methodii fœtum eam Homiliam esse contendit. Contra Cretserus, Canisius Oudinus apud Caveum in Histor. Litterar. Scriptorum Ecclesiasticorum ad ann. 290. de sinceritate ejus Homiliæ dubitant. Verumtamen, si non satis firmum videatur fundamentum neque Methodii Homilia, neque alia etiam, quæ Chrysostomo tribuitur, plura tamen suppetunt alia argumenta ad eorum opinionem constabiliendam. In veteri Occidentalis Ecclesiæ Martyrologio, quod Beda, Cassiodorus, et Walfridus D. Hieronymo tribuunt, ideoque vetustius putant Gelasio I. ad diem 2. Februarii legitur : *Purificatio S. Mariæ Matris Domini nostri Jesu Christi.* Quod si quis dicat, hæc a librario esse addita, haud ita facile quis animum inducat, ut etiam ea addita dicat, quæ in eodem Martyrologio leguntur ad diem 5. Januarii : *In Hierosolyma Simeonis Prophetæ cum obtulit ei Dominum Jesum Christum Maria et Joseph, et depositio ipsius Prophetæ*, ut bene animadvertit Tillemontius Nota 7. ad Vitam Jesu Christi ; qui illud etiam addit ; quod ex S. Theodosii Abbatis vita perspicuum est, circa dimidium quinti seculi Hierosolymæ Purificationis solemnitatem celebrari consuevisse, nec ita novam per illud tempus eam fuisse consuetudinem. Florentinius Exerc. 3. ad diem 5. Januarii putat, vetustis Ecclesiæ temporibus omnes in Epiphaniæ Festivitate Manifestationes Christi Domini celebrari consuevisse, Nativitatem, Magorum Adventum, Simeonis Ἀπάντησιν, et Baptismum. Henschenius Bollandiani continuator Operis ad diem 2. Februarii ostendit, ante ea tempora, quæ Baronius indicavit, Purificationis Festivitatem celebratam esse in Phœnicia, Syria, Cypro, et apud Cophtos ; ac monet, cum vetustissima sit in Ecclesia Solemnitas, et a temporibus haud ita ab Apostolorum ætate remotis deducta sit, usurpari de ea posse vulgatissima illa Augustini verba lib. 4. de Baptismo cap. 24. tom. 9. Op. : « Quod universa tenet Ecclesia, nec Conciliis institutum, sed semper retentum est, nonnisi auctoritate Apostolica traditum rectissime creditur. »

13. *Processio Amburbalibus subrogata.* — Atque hæc de hujus Festivitatis institutione quæ huc conferrentur, digna existimavimus. Quod vero ad Processionis institutionem attinet, si cui minus placeat Baronii sententia, quod haud ita facile intelligi possit, qui Lupercalibus, in quibus neque funalia, neque faces adhibebantur, substituta fuerit processio, in qua deferuntur Candelæ, is sequi potest Innocentium III. qui serm. 1. in Festo Purificationis scribit illum Ethnicorum ritum ad honorem Mariæ esse traductum, cum funalia noctu in honorem Cereris gestantes sese dicebant Ætnam lustrasse, ut Proserpinam a Plutone raptam reperirent. Nos iis subscribimus, qui processionem affirmant Amburbalibus fuisse substitutam multo ante Sergii ætatem. Sunt autem Menardus ad Sacramentarium S. Gregorii pag. 41 et 42. Henschenius ac diem 2. Februarii pag. 271. Rocca tom. 1. Edit. Rom. ann. 1719. pag. 215. §. *Ex Rabani*, Saxius Dissertat. Apologetica Sanctorum Corporum Protasii, et Gervasii §. 14.

14. *Amburbalia quid sint.* — Amburbalia sacrificium quoddam erat, quod faces Ethnici manu tenentes Urbem perlustrando celebrabant. Universum Terrarum Orbem Romani subegerant, omnibusque censum, seu tributum, quinto quoque anno solvendum imposuerant ; eo tributo accepto, Februario mense Diis Inferis sacrificabant, quorum ope partas sibi victorias arbitrabantur, facesque gestantes Urbem totam lustrabant. « Quam lustrandi consuetudinem congrue, et religiose Christiana mutavit religio ; cum eodem mense, hoc est hodierna die in honorem S. Genitricis et perpetuæ Virginis Mariæ non solum Clerus, sed omnis Plebs Ecclesiarum loca cum cereis et diversis hymnis lustrantibus circumeunt : » verba sunt Ildefonsi 7. seculi scriptoris tom. 12 Biblioth. PP. pag. 589. cum eo consentit S. Eligius ejus æqualis in sermone, qui extat loco citato.

15. *Concluditur, Gelasium Lupercalia sustulisse : Sergium Amburbalibus Processionem subrogasse. Hospinianus notatus.* — Atque ita sicuti Gelasio non detrahimus laudem, quod Lupercalia sustulerit, etsi negavimus iis substitutam fuisse ab illo pontifice Purificationis Festivitatem ; ita si Sergio non tribuimus laudem, quod Amburbalibus subrogaverit Processionem ; ea tamen illum gloria non fraudamus, quod Processionem bene ordinaverit, jusseritque tum hac die, tum in aliis B. Mariæ Festivitatibus peragi Processionem ab Ecclesia S. Hadriani ad Liberianam S. Mariæ Majoris Basilicam ; quod unum probant verba ex libro Pontificali, quæ minus apposite solent afferri ab iis, qui ostendunt illum fuisse primum Processionis Auctorem. « Constituit autem ut diebus Annuntiationis, Nativitatis, et Dormitionis S. Dei Genitricis semperque Virginis Mariæ, ac S. Simeonis, quod Hypapantem Græci appellant, Litaniæ exeat a S. Hadriano, et ad S. Mariam Populus occurrat, » ut optime animadvertit Martene De antiqua Ecclesiæ disciplina in divinis celebrandis Officiis cap. 15. veter. Edit. Lugdun. ann. 1706. pag. 517. Andreas Schmidius, homo quidem a Catholica Communione sejunctus, fideliter tamen affert, quæ paulo ante scripsimus in septima Prolusionum Marianarum, quæ est in tom. 77. Miscellaneorum Cardinalis Passionei. Verum Hospinianus in Tractatu de Orig. Festor. pag. 52. maligne scribit, Festum hoc fuisse institutum ad ejus exemplum, quo Ethnici memoriam raptus Proserpinæ, circumeundo celebrabant. « Institutum est autem Festum hoc cum suis cæremoniis ad imitationem Festi Ethnici. » Quod quidem majore aliqua rei reverentia

dici poterat. Nam etiamsi in eadem fuisset sententia, qua Innocentius III. tamen debuerat dicere, ab Ecclesia Processionem hujusmodi substitutam esse, ut Ethnica superstitio hac ratione deleretur.

CAPUT III.

DE FESTO SANCTISSIMÆ ANNUNCIATIONIS. DIE 25. MARTII.

1. *Annunciatio B. Mariæ Festivitas est, quæ præcipue ad Deiparam, Nativ. Christi Solemnitas est, quæ ad Jesum præcipue pertinet.* — Sanctissimæ Annunciationis B. Mariæ Festivitas 25. Martii die celebratur. *Annunciatio S. Mariæ* appellatur in Sacramentario S. Gregorii : *Sancta Annunciationis dies* in Concilio Trullano : *Dei Matris Annunciatio* in Novella Emmanuelis Commeni Imperatoris apud Balsamonem ad cap. 1. tit. 7. Nomocanonis Photii : *Dies Annunciationis Dominæ nostræ Dei Genitricis* in Chronico Alexandrino ad 351. Olympiadem, et *Annunciatio* tantum in libro *de Officiis* Codini, ut erudite observavit Menardus ad librum Sacramentorum S. Gregorii linea 21. Hospinianus Heterodoxus Auctor de Festis pag. 69. Edit. Genevensis anni 1674. celebrari ait in honorem dumtaxat B. Mariæ Virginis hanc Festivitatem, quæ celebranda esset in honorem tum ejusdem Sanctissimæ Virginis, tum Jesu Christi. Verum optime animadvertit Suarez tom. 1. de Religione lib. 2. cap. 5. si hæc Festivitas in se ipsa consideretur, magnæ eam esse dignitatis inter Solemnitates, quæ ad Christi humanitatem pertinent; in ea enim maximum hominibus contulit beneficium, omniumque mirabilium rerum suarum maxime admirandam præstitit; sed quoniam non prius perfecte illius modi collatum est donum, quam B. Virgo pepererit, inde concludit, Natalis Christi diem Festum præcipue ad Jesum, Annunciationem ad B. Virginem attinere, cui Ecclesia hujus diei Officium Ecclesiasticum dirigit.

2. *Narratur ingressus Angeli, et colloquium cum Maria.* — Quod in hac Solemnitate Mysterium celebramus, refert S. Lucas in sui Evangelii cap. 1. vers. 26. ubi narrat, sexto, quo Elisabeth mense prægnans erat, Gabrielem Angelum missum fuisse a Deo in Nazareth ad Virginem desponsatam Joseph; qui, cum eo, ubi illa erat, ingressus esset, dixit : *Ave gratia plena : Dominus tecum : benedicta tu in mulieribus.* Cumque Sancta Virgo ejusmodi sermone commota secum ipsa consideraret, quid rei esset illa salutatio, Angelus prosequutus est : *Ne timeas Maria; invenisti enim gratiam apud Deum. Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum*, cum iis quæ in Evangelio sequuntur. Cumque B. Virgo dixisset : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* respondit Angelus : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et Virtus Altissimi obumbrabit tibi : ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei; quia non est impossibile apud Deum omne verbum.* Maria denique dixit : *Ecce Ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Ac post ea Mariæ verba Angelus inde abiit.

3. *Num, cum Angelus loquutus est cum Maria, desponsata solum esset, an vero jam contractum esset matrimonium.* — Non hic in animo nobis est, quas in hac narratione Interpretes excitarunt quæstiones, omnes pertractare. Quasdam tamen attingemus, quas ad hoc Mysterium illustrandum conferre existimamus. Ubi de Festivitate Desponsationis B. Mariæ cum S. Josepho sermonem habuimus, verum intercessisse matrimonium demonstravimus. Nunc vero quæritur, num matrimonium jam contractum esset, quando Angelus Beatæ Virginis futurum ejus partum nunciavit, an vero tum desponsata tantummodo esset Josepho, ac inter eos matrimonium deinde contractum fuerit.

4. *Desponsatam tantum fuisse, probari posse videtur ex Evangelio.* — Quidam ex Patribus et Interpretibus putant, tum temporis desponsatam fuisse tantum; idque constare dicunt ex ipso Lucæ Evangelio loc. cit. v. 26. ubi hæc habentur : *In mense autem sexto missus est Angelus Gabriel a Deo in Civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph.* Eorum sententiam valide suffulcit Matthæi Evangelium cap. 1. v. 18. ubi ait Evangelista, Josephum comperisse B. Virginem prægnantem eo tempore, cum sibi desponsata esset : *Cum esset desponsata Mater Jesu Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu Sancto;* cogitasse Josephum repudium ei clanculum mittere : *Voluit occulte dimittere eam;* (neque enim inter Conjuges tantum, sed etiam inter Sponsos fuit consuetudo repudii apud Hebræos) cumque id Josephus animo agitaret, Angelum in somnio illi adstitisse, qui dixerit : *Noli timere accipere Mariam Conjugem tuam;* atque illum excitatum e somno Angelo paruisse : *Et accepit Conjugem suam.* Neque enim dicere illi Angelus potuisset, ut Mariam uxorem duceret, nec ipse cum ea inire potuisset matrimonium, si jam antea uxor sibi esset. Hanc sententiam post allatas Patrum aliorumque Scriptorum auctoritates amplectitur Calmetus in Comment. ad cap. 1. Matthæi, et in Dissert. *de Sancto Joseph Beatæ Virginis viro*, art. 5.

5. *Verius est, jam in matrimonium a S. Josepho fuisse ductam.* — Verum cæteri Interpretes vulgo existimant, B. Virginem non desponsatam dumtaxat fuisse, cum nuncium accepit ab Angelo, sed etiam uxorem Josephi. Hæc est D. Thomæ sententia 3. part. qu. 29. art. 2. *ad tertium.* Duo recentiores Ordinis Prædicatorum eximii Theologi eam tuentur opinionem, quam etiam esse communem affirmant, quorum alter est Gravesonus de Mysteriis et Annis Christi Dissert. 1. art. 1. alter Gottus de verit. Relig. Christ. part. 1. tom. 4. cap. 4. § 5. Quia vero ii, qui pugnant pro contraria sententia, magno sibi præsidio esse putant verbum illud *desponsata*, peculiari quadam Dissertatione abunde demonstravit P. Mauduit, juxta Scripturæ idiotismum *desponsatam* idem plane valere ac nuptam, quod animadvertit etiam Tillemontius nota 8. ad Vitam B. Virginis. Et sane in ipso Lucæ Evangelio cap. 2. legimus, Josephum, ut Cæsaris pareret Edicto, Bethlehemum se contulisse, *ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante,*

quo quidem tempore vel ii, qui contrariam tuentur sententiam, fatentur matrimonium fuisse contractum. Quapropter injuria quis negaverit, *desponsatam* sæpe in Scriptura uxorem significare : Nec quidquam amplius roboris esse in iis verbis agnoscet, *Noli timere accipere Mariam Conjugem tuam*, aut in illis, *Accepit Conjugem suam*, quibus animadverterit eum Hebraicum esse modum loquendi, quo non significatur nunc incipere, sed cœptam actionem continuari, ut sensus sit, *Acceptam Conjugem serva, ac retine, noli dimittere*, ut docent Hebraici sermonis periti ; quod etiam observavit Estius in 4. sentent. distinct. 30 § 8. in fine : *Non ab Angelo Joseph monetur, ut tum primum Mariam in uxorem accipiat : jam enim Joseph eam habebat; quia vocatur vir ejus, et volebat eam dimittere. Sed monetur, ut Conjugem suam accipiat, id est retineat, et dimittendi cogitationem deponat.* Josephum autem virum ejus fuisse appellatum ex ipso Matthæi Evangelio intelligimus cap. 1. *Cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu Sancto. Joseph autem vir ejus, cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam.*

6. *Priorem illam sententiam plura consequuntur absurda.* — Quanto autem sit hæc sententia præstantior, satis apparet, si absurda quædam examinemus, quæ ex ea profluunt opinione, quæ statuit, Mariam, cum salutata est ab Angelo, nondum fuisse Josephi uxorem, sed post salutationem initum esse connubium, et ut putat Rupertus in Cantica ad illa verba, *Nigra sum, sed formosa*, post Mariæ reditum ab Elisabeth domo, quam visitaverat, scilicet post tres menses ab Angelica salutatione, et Jesu Christi conceptione. Ea autem absurda innuit Estius, aliique, qui ei sententiæ adversantur. Si enim matrimonium post tres menses initum esset ab Angelica salutatione, semestris infans natus esset ; unde Judæorum perfidia, cæterique ejus nescii Mysterii adversus Sponsi et Sponsæ Sanctitatem, castitatemque objicere potuissent ante matrimonium, et sponsaliorum tempore eos concubuisse. Huc accedit, quod si Virgo dum apud Elisabeth morabatur, Josephi uxor non fuisset, quis, cum eam redeuntem deprehendisset utero plenam, nisi compertum habuisset Mysterium, temperare sibi potuisset, quin suspicaretur eam domi Elisabeth flagitio corruptam? Judæi vero, qui Jesum legitimum Josephi filium semper existimarunt (ut apud Matthæum cap. 13. v. 55. *Nonne hic est Fabri filius? Nonne Mater ejus dicitur Maria?* apud Joannem cap. 6. vers. 42. *Nonne hic est Jesus filius Joseph, cujus nos novimus Patrem, et Matrem?*) annon illum illegitimum pronunciassent, quem sexto ab inito matrimonio natum mense comperissent? Denique nullus rationi illi, quam supra attigimus, locus esset, voluisse Deum, ut Christus ideo ex nupta muliere nasceretur, ut clam id esset Diabolo, qui non ex Virgine, sed ex nupta genitum esse putaret. Poterat quidem clam esse Diabolo, cæterisque omnibus, si, matrimonio inito, Virgo completa post novem peperisset menses : nam cum eam jam nuptam peperisse videre post novem menses, nullus illi fuit suspicandi locus : sed si eam tribus ante initum matrimonium mensibus prægnantem vidisset, ut ex intumescente utero id potuisset deprehendere, si eam post sex menses parere cognovisset, annon investigandum suscepisset, qui tandem id potuisset contingere? cumque probrum vitiumque omne abesse inde probe novisset, annon Spiritus Sanctus opera eam concepisse suspicatus esset? Quibus omnibus absurdis ut locus fit, si post salutationem Angeli matrimonium initum fuisse dicamus; ita penitus clauditur, si ante annunciationem in matrimonium B. Virginem ductam esse affirmemus; atque inde apparet hujus secundæ sententiæ major probabilitas, verisimilitudo, atque præstantia. Has rationes diluere frustra nititur Lamy Concord. Evangel. lib. 1. cap. 3. num. 26.

7. *Salutatio Angeli non ad usitatam formulam Hebræorum, sed plane singularis fuit.* — Uxor erat igitur Josephi B. Virgo, ideoque in ejus domo habitabat, cum ab Angelo salutata fuit. Sola erat in conclavi, ut ait Ambrosius lib. 2. in Lucam § 8. « Sola in penetralibus, quam nemo virorum viderit, solus Angelus repererit, sola sine comite, sola sine teste : » et ingressus Angelus ei dixit : *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.* Hebræorum mos erat, ut si qua mulier egregium aliquod facinus edidisset, eam ita salutarent : « Benedicta tu in mulieribus. » Ad hunc modum Debbora Jahelem salutavit uxorem Haber, quod Sisaram interfecisset, ut est in lib. Judic. cap. 5. vers. 24. *Benedicta inter mulieres Jahel uxor Haber.* Et Booz salutavit Ruth illis verbis lib. Ruth cap. 3. vers. 10. *Benedicta es a Domino Filia.* David itidem Abigail benedixit, quæ se abstinuit ab internecione familiæ Nabal lib. 1. Reg. capit. 25. v. 33. *Et benedicta tu, quæ prohibuisti me hodie, ne irem ad sanguinem, et ulciscerer me manu mea.* Sed nullam compertum habemus salutatam hisce verbis fœminam : *Ave, gratia plena : Dominus tecum :* Quamobrem citato loco S. Ambrosius subjicit. § 9. « Benedictionis novam formulam mirabatur (B. Virgo) quæ nusquam lecta est, nusquam ante comperta. Soli Mariæ hæc salutatio servabatur. Bene enim sola gratia plena dicitur, quæ sola gratiam, quam nulla alia meruerat, consequuta est, ut gratiæ repleretur auctore. »

8. *Unde oborta Mariæ animo perturbatio.* — Hoc nuncio Sanctissima Virgo perturbata est, nec animo assequebatur quid istiusmodi esset salutatio : *Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Quærunt Interpretes, unde oborta illi fuerit animi perturbatio. Missa autem quorumdam responsione, qui disertis Evangelii reclamantibus verbis, nonnisi lætitia perturbatam fuisse Beatam Virginem putant ; quam opinionem fuse refellit Theophilus Raynaudus in Diptychis Marianis tom. 7. suorum Operum pag. 73. Divus Ambrosius ait, ideo perturbatam fuisse Mariam, quod augusto vultu adstitisse sibi Angelum viderit. « Trepidare

Virginum est, et ad omnes viri ingressus pavere, omnes viri affatus vereri. » Et Hieronymus Epist. ad Lætam : « Imitetur Mariam, quam Gabriel solam in cubiculo suo reperit; et ideo forsitan timore perterrita est, quia virum, quem non solebat, aspexit. » Et Epist. 22. ad Eustochium cap. 16. de custodienda Virginitate : « Propone tibi Mariam, quæ tantæ extitit puritatis, ut Mater Domini esse mereretur. Ad quam cum Gabriel Angelus in viri specie descendisset, dicens : *Ave, gratia plena, Dominus tecum :* consternata et perterrita respondere non potuit; nunquam enim a viro fuerat salutata. » Alii vero advertunt, visioni Angelorum Mariam fuisse assuetam, ac propterea ex ipsius visionis natura et qualitate perturbationem illam ortam fuisse contendunt, quæ licet divinitus immissa, primo tamen aspectu nonnihil commovere solet animum, ut ipsi quoque observavimus in nostro Opere de Canonizat. Sanctorum, et ex cap. Geneseos 15. v. 12. intelligitur, ubi cum per somnium Deus apparuisset Abraham, *horror magnus et tenebrosus invasit eum :* et ex Matthæi cap. 28. v. 5. ubi sanctæ mulieres simul ac Angelum ad Christi monumentum viderunt, magno timore perculsæ sunt. *Respondens autem Angelus dixit mulieribus : Nolite timere;* et ex cap. 10. v. 8. Danielis, qui cum Gabrielem Angelum respexisset, externatus eo aspectu desertusque viribus est : *Et non remansit in me fortitudo, sed et species mea immutata est in me, et emarcui, nec habui quidquam virium;* et ex cap. 1. v. 12. Lucæ, ubi Zacharias aspectu Angeli *turbatus est videns, et timor irruit super eum.* D. Thomas 3. par. qu. 30. *ad tertium* affert quorumdam opinionem, qui Mariam turbatam fuisse putant, non quidem Angeli aspectu, sed novitate rerum, quas ab Angelo audierat. Ut enim humilitatis plena erat, nihil de tam sublimibus rebus cogitabat. Quod sane cum Evangelico textu congruit : *Turbata est in sermone ejus;* ut advertit Silvius ad illum D. Thomæ locum. Videatur etiam Episcopus Durantus in Notis ad revelat. S. Birgittæ tom. 1. Romanæ edit. ann. 1628. pag. 2. num. 5.

9. *Responsio Deiparæ non est dubitantis, ut fuit illa Zachariæ non credentis, quæ fuit causa ut obmutesceret.* — Postquam Angelus Mariæ animum illis verbis confirmavit, *Ne timeas, Maria; invenisti enim gratiam apud Deum*, id cujus gratia legatus venerat, exposuit : *Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum;* cui Maria respondit : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* quæ verba observarunt Patres non esse dubitantis, aut non credentis, sed admirantis, et rem penitus inquirentis; nihil enim quæsivit aliud Maria, quam quomodo id fieret : *Quomodo fiet istud? non quærit an fiet istud, sed quomodo.* Verba sunt S. Bernardi in Homil. 4. super *Missus*, et in serm. 4. de Assumptione. Legerat B. Virgo apud Isaiam cap. 7. *Ecce Virgo concipiet et pariet filium;* sed Propheta qui posset id fieri non indicabat; id propterea ab Angelo percontata est. « Quia ergo legerat : *Ecce Virgo in utero habebit et pariet filium;* sed quomodo id fieri posset non legerat, merito credula iis, quæ legerat, sciscitabatur ab Angelo, quod in Propheta non invenit. » Verba sunt Venerabilis Bedæ in cap. 1. Lucæ. Divus Ambrosius ad eumdem locum, postquam observavit, Angelum nunciasse Zachariæ, filium illi esse nasciturum, *Uxor tua Elisabeth pariet tibi filium*; Lucæ cap. 1. Beatæ vero Virgini, parituram esse Christum Jesum, animadvertit Zachariam respondisse : *unde hoc sciam?* quæ verba sunt non credentis; ac propter eam in re dulitatem Zachariæ vox erepta est. « Negat ille se credere, qui negat scire, et quasi Fidei alium quærit Auctorem; » quod probe congruit cum Evangelio Lucæ loco citato : *Et ecce eris tacens, et non poteris loqui usque ad diem, quo hæc fiant, pro eo quod non credidisti verbis meis :* Virginem contra respondisse : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* quæ verba sunt sciscitantis, non dubitantis. « Non de effectu dubitavit, sed qualitatem ipsius quæsivit effectus. » Eadem propemodum sunt apud Augustinum serm. 291. tom. 5. col. 1167. « In illis ergo verbis Zachariæ non fuisse Fidem, sed dubitationem, et desperationem, Angelus vidit; » et de B. Virgine subjicit : « Modum quæsivit, non de Dei omnipotentia dubitavit, Quis modus est, quo fiet illud? Annuncias mihi Filium, habes meum paratum animum, dic mihi modum. »

10. *Explicatur Angeli cum Maria colloquium.* — Virginitatem, ut diximus, B. Maria voverat : ab Angelo subobscure primo intellexerat, se Filium parituram; verba enim illa : *Benedicta tu in mulieribus*, futuri partus penes Hebræos indicio erant. Num votum, quod antea fecerat, Deo placuisset, scire non poterat, ut notat Augustinus loc. cit. « Potuit ergo Virgo sancta metuere, aut certe ignorare consilium Dei, quomodo eam vellet habere Filium, quasi improbasset Virginis votum; » et si Deo votum placuisset, qui demum hoc cum futuro cohæreret partu, non habebat cognitum : « Angelus partum denunciat, illa Virginitatem complectitur, castitatem præferens Angelicæ apparitioni, non quod non esset obediens Divinæ voluntati, sed quod vellet, si posset, Virginitatem conservare : » verba sunt Gregorii Nysseni Orat. de Christi Nativitate. Parata tamen erat votum Virginitatis solvere, id si Deus jussisset. « Si oportuerit me frangere votum, ut pariam talem Filium, gaudeo de Filio, et doleo de proposito : » ait S. Bernardus serm. 4. super *Missus est.* Ex his rebus omnibus coortus illi metus, et animi perturbatio. Itaque Angelus cœpit eam instruere et confirmare : « Quia ergo vidit eam quærentem, non diffidentem, non se negavit instruentem : » ait Augustinus loc. cit. Apertissime enim Angelus illi declaravit, nihil illi timendum; gratia Domini eam esse plenam; futurum ut conciperet et pareret Filium, cujus qualitates etiam describit; rem vero totam Spiritum Sanctum confecturum, quin ejus Virginitas quidquam pateretur : *Ne timeas, Maria; invenisti enim gratiam apud Deum. Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum*, etc. *Dixit autem Maria ad Angelum : Quo-*

modo fiet istud, quoniam virum non cognosco? et respondens Angelus dixit ei: Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi: ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. Quamobrem ita loco citato loquitur Augustinus, Angeli verba enarrans: *Audi quomodo: erit Virginitas tua: tu tamen crede veritatem, serva Virginitatem, accipe integritatem. Quoniam integra est fides tua, intacta erit et integritas tua. Denique audi quomodo fiet istud: Spiritus Sanctus superveniet in te.* Exemplum etiam Elisabeth Angelus Beatæ Virgini protulit: *Et ecce Elisabeth cognata tua, et ipsa concepit Filium in senectute sua: et hic mensis sextus est illi, quæ vocatur sterilis, quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.* Quæ non eo dicta sunt ab Angelo, ut B. Virgo sibi persuaderet, quæ nunciabantur; sed ut ea Fides, quam stabilem conceperat animo, validius confirmaretur: « Hoc exemplo vetulæ fœcundatæ non id ait Angelus, ut Virginem inducat ad credendum, quod ei enunciabat, sed ut in ea sensus fidei jam conceptæ minus repugnaret, utque Fides ipsa, quamvis firma, magis adhuc firmaretur. » Verba sunt Estii citato cap. 1. S. Lucæ v. 36. pag. 481. qui illam etiam causam affert, quamobrem Angelus B. Mariam de Elisabeth gravida monuerit: « Simul autem Angelus hoc nuncio Cognatæ imprægnatæ voluit B. Virginem exhilarare, quod bonorum Angelorum est, et occasionem ei dare boni operis, scilicet Cognatam visitandi, salutandi, congratulandi, et adjuvandi. »

11. *Maria post illa verba:* Ecce Ancilla, *etc. concepit Jesum. Proprie dicenda Christi Mater, et Mater Dei.* — Magna cum humilitate Sanctissima Fœmina Angeli verbis assentita est: *Dixit autem Maria, Ecce Ancilla Domini: fiat mihi secundum Verbum tuum:* atque ita mirandum in modum Christus Jesus conceptus est: Spiritus enim Sanctus Mariæ ad ejus uterum sanguinem traduxit puriorem, qui formando Corpori Christi Domini opus esset. Quod autem in naturali partu humana opera contulisset, id Spiritus Sanctus excellentissimo quodam ac perfectissimo modo præstitit. Filii vero sui Divinitatem cum humanitate Deus conjunxit, quin B. Virgo quidquam ad eam rem de suo contulerit, ut utraque natura in una dumtaxat persona subsisteret. Unde profluit, proprie et vere dici oportere B. Virginem Christi matrem, quod ad ejus formandum corpus contulerit quicquid reliquæ omnes mulieres, quæ peperierint, contulerunt. Nam suam illi tribuit substantiam, peperitque infantem ejusdem plane, qua ipsa erat, naturæ. Matrem quoque Dei proprie dici apparet, quod Divina Persona terminus sit completus conceptionis; nec dici posse, Spiritum Sanctum Patrem esse Christi secundum humanam naturam, etiamsi ad ejus formandum corpus tantum contulerit; nihil enim tribuit ei de sua substantia, nec ejusdem naturæ suæ genuit fœtum.

12. *Incarnatio cujus divinæ personæ opus sit, ex doctrina Divi Thomæ.* — Atque hæc est omnis Divi Thomæ doctrina 3. part. quæst. 31. art. 5. quæst. 32. art. 3. *ad primum*, et quæst. 33. art. 4. Incarnatio Verbi considerari dupliciter potest, vel ut humanæ naturæ terminatio, quæ dicitur *suppositatio*, vel tanquam actio. Priore modo si ea consideretur, Filii Dei est opus, qui carnem assumpsit. Si vero secundo consideretur modo, atque ita ad ejusdem principium activum respiciatur, cum opus sit *ab extra*, totius Trinitatis opus est; peculiari tamen modo Spiritui Sancto tribuitur; tum quia Incarnatio Verbi ex puro Dei amore sit derivata, qui amor Spiritui Sancto tribuitur, quemadmodum Patri potentia, et sapientia Filio; tum quod humana natura assumpta fuerit a Filio in unitatem personæ ex sola Gratia, quæ præcipuo modo Spiritui Sancto tribuitur; tum denique quia per Incarnationem humanitas Christi a Divinitate accepit Sanctificationem, quæ itidem opus est proprium Spiritus Sancti. Vide Div. Thomam 3. part. quæst. 32. art 1.

13. *Prodigia, dona, et privilegia, quibus decorata fuit Christi Conceptio.* — Plura quoque adnotari possunt, quibus palam fiat, mirandam prorsus et supra omnes naturæ vires fuisse Christi conceptionem. Nam et in B. Virgine nihil de Virginitatis flore decerptum, et momento temporis in Virginali utero Christi Corpus est formatum, non ea magnitudine, ad quam deinde paulatim accrevit, sed ea dispositione membrorum, quæ apta esset rationali animæ recipiendæ, et quam hypostatica unio Divinitatis cum animato corpore postulabat. Momento temporis, ut dictum est, animatum Corpus hypostatice Verbo Divino conjunctum fuit; atque ineffabili ejusmodi unione, duarumque naturarum consortio Christus fuit Deus et homo, duabus præditus voluntatibus, duas habens operationes, Divinam et humanam. Ab ipso Conceptionis suæ momento Christus verus fuit Sacerdos, spiritualis et æterni Regni Rex verus, et Sanctus, non accidentali tantum Sanctitate per habitualem gratiam, qua ejus anima prædita fuit, sed etiam Sanctitate substantiali, quæ profluebat a Verbo Divino ejus humanæ naturæ substantialiter conjuncto. Denique in ipso conceptionis momento compos ea gratia factus fuit, quam vocant Theologi capitalem, qua Angelorum hominumque Caput constitutus est; Divina præditus scientia ut Deus, acquisita, infusa, et Beata ut homo, ita ut illo temporis puncto comprehensor factus viderit Dei essentiam, omniaque præterita, præsentia, et futura, prævideritque secreta cordium, ac perfectum denique consequutus sit usum tum intellectus, tum voluntatis, quo statim accidentalem cœpit Corporis sui gloriam mereri. « His prodigiis, donis, ac privilegiis condecorata fuit Conceptio Christi, ex quibus facile quisque colligere potest, eam fuisse miraculosam et supernaturalem. » Verba sunt P. Gravesonis de Myster. et annis Christi Dissert. 2. ubi ea omnia prodigia recenset et comprobat, ut propterea a Benedicto XIII. in serm. 14. part. 1. de Beatissima Virgine collaudari meruerit.

14. *De tempore, loco, anno, et die, quo Mysterium illud contigit. Jesus conceptus postquam Maria præbuit assensum illis verbis*, Ecce Ancilla, *etc.* — Postquam

de Mysterii hujus substantia disseruimus, convertenda nobis est oratio ad alia, quæ ad illud quidem pertinent, sed accidentalia dici possunt, ut locus, tempus, annus, mensis, ac dies, quibus hoc Mysterium contigit. De loco jam diximus, id Nazarethi contigisse, in ipsius Josephi domo et conclavi, in quo ipsa B. Virgo habitabat; quod, præter illa, quæ attulimus, probatur etiam S. Bernardi auctoritate, qui Homil. 3. super *Missus est*, ait : « Quo ingressus ad eam ? (loquitur de Angelo) Puto in secretarium pudici cubiculi, ubi illa fortasse clauso super se ostio orabat Patrem in abscondito. » De tempore vero, rejici jure potest eorum opinio, qui affirmant Mariam, ubi primum salutata est ab Angelo iis verbis, *gratia plena*, *Dominus tecum*, Christum Jesum concepisse. Nam cum Angelus prosequutus sermonem dixerit : *Ecce concipies in utero, et paries Filium*, eumque missus fuerit, ut ejus consensum exprimeret, quem illis verbis Beata Virgo declaravit, *Ecce Ancilla Domini : fiat mihi secundum Verbum tuum :* perspicuum videtur, non in colloquii principio, sed eo puncto temporis, cum faustum præbuit assensum, Verbum concepisse. Quamobrem Theophilus Raynaudus loco citato pag. 52. scripsit : « Est certa scientia, Verbum non fuisse incarnatum ante clausulam colloquii Angelici, et assensum a Virgine præstitum verbis illis, *Fiat mihi secundum Verbum tuum.* » Consonat Saxius de laudibus Mariæ Par. 1. pag. 91. « Verum certa sententia est, quod statim post illa verba, *Fiat mihi secundum Verbum tuum, Divina Conceptio in Virginali effecta sit utero.* » Colloquii hora definiri non potest : quapropter Ecclesia cum eam horam perspectam non habeat, singulisque diebus Sacrosanctum hoc Mysterium a Fidelibus recoli cupiat, tribus diversis diei horis, aurora illucescente, meridie, et cum advesperascit, campanis signum dari jubet, quo Fideles ad hoc Mysterium celebrandum excitentur. Denique de anno, mense, et die reliquum est sermonem ut persequamur. Annus dupliciter hic accipi potest ; nam vel quæritur quoto ætatis suæ, vel quoto anno ab Orbe condito B. Virgo Jesum conceperit. Quod ad Mariæ ætatem attinet, existimat Cardinalis Cajetanus, septem et viginti, aut viginti quatuor, aut minimum duos et viginti annos tunc temporis eam natam fuisse. Adversus ejusmodi sententiam acerrime pugnat Catharinus, qui non plus quam annos quatuordecim natam fuisse contendit ; quæ quidem sententia omnium est verisimillima, ut bene advertit idem Raynaudus loco citato pag. 59. Annum vero ab Orbe condito eumdem æquum est cum eo esse, quo natum esse Jesum alibi ostendimus ; mensis autem fuit Martius, ejusque dies quintus et vigesimus. Quod autem certus hic mensis et dies constitutus sit, vetustæ id innititur Traditioni, quæ vel ipsa Divi Augustini ætate vigebat. « Sicut a Majoribus traditum suscipiens Ecclesiæ custodit auctoritas, octavo Kalendas Aprilis conceptus creditur Christus, quo et passus. » Sunt verba Sancti Doctoris in lib. 4. de Trinit. cap. 5. In Græcorum Menologiis, Menæis, Synaxariis, in Calendariis, et Martyrologiis Ægyptiorum Cophtorum, Syrorum, Chaldæorum, Ruthenorum, in Latinorum Martyrologiis, Breviariis, et Missalibus, in Sacramentario denique S. Gregorii Incarnationis Festum ad diem 25. Martii adnotatum reperimus : qui utriusque Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis consensus firmissime probat, nonnisi Apostolica Traditione certum illum diem præfinitum esse, ut videre est apud Bollandistas ad 25. diem Martii.

15. *Christum incarnatum esse die* 25. *Martii est Ecclesiæ traditio.* — Quidam rem subtilius, quam par est, pertractantes, 25. Martii diem huic celebrando Mysterio suspicantur non eo esse præfinitum, quod satis exploratum sit et cognitum, hoc ipso die Sacrosanctum hoc Mysterium contigisse ; sed quod plerumque contingat, ut mulier nono mense pariat a Conceptione, ac propterea Ecclesiæ verisimile visum fuerit, Christum, cujus Nativitas ponitur ad diem 25. Decembris, conceptum fuisse ante novem menses 25. Martii die. Quæ sententia est Thomassini de Festor. celebrat. lib. 2. cap. 12. num. 2. Tillemontii Nota 1. ad Vitam Jesu Christi tom. 1. pag. 416. cum quibus consentire videtur Bailletus in Vitis Sanctorum ad diem 25. Martii pag. 315. qui illud etiam addit, Ecclesiam Annunciationi B. Virginis 25. Martii diem præfiniendo, nihil de Philosophorum Medicorumque disputationibus cogitasse, sed ad vulgarem de nono mense opinionem respexisse. Verum nobis non probatur ejusmodi ratio ; ac dicendum esse arbitramur, in eum diem Incarnationem revera cecidisse, atque hanc sententiam Ecclesiastica fulciri Traditione, qua Verbi conceptioni dies ille constitutus est, nulla habita ratione opinionis vulgaris de novem mensibus inter conceptionem et partum. Videatur P. Honoratus a S. Maria tom. 2. Animadvers. ad Regulas Criticæ lib. 3. Dissertat. 1. ubi rem hanc accuratissime persequutus est.

16. *Ostenditur huic Traditioni nihil contradicere Concilium Toletanum seculo* 7. *habitum.* — Si quis autem adversus ejusmodi Traditionem Concilium Toletanum objiciat 7. seculo habitum, quod hanc Festivitatem 18. Januari die celebrari jussit, tom. 6. Concil. Collect. Labb. pagin. 460. is hoc sibi responsum habeat, ex ipsius Concilii verbis luculenter apparere, id propterea statutum esse, quod cum plerumque 25. Martii dies in Quadragesimam cadat, aut in Festos dies Paschæ, non ea poterat, qua par est, solemnitate celebrari. « Nihil de Sanctorum solemnitatibus (tempore Quadragesimæ) sicut ex antiquitate regulari cautum est, convenit celebrari : » quod cum Ambrosiana etiam consuetudine congruit, ut testatur Micrologus cap. 48. et Radulphus Proposit. 16. Huc accedit, hanc Toletanæ Synodi Constitutionem Hispaniæ fines non esse prætergressam : quamobrem Micrologus 11. seculi Scriptor cit. cap. 48. de Ecclesiast. Observationibus, postquam retulit Toletani Concilii Constitutionem, « Sed nos (inquit) magis Romanæ Ecclesiæ morem gerentes infra Quadragesimam illam (Annunciationis Festivitatem) celebramus, sicut et aliorum

quorumdam Sanctorum. » Nunc vero etiam in Hispania 25. Martii die solemnitas hæc peragitur, quod alibi etiam persequemur, cum de expectationis Partus Festivitate disputabimus. Casalius de veter. Sacris Christianorum Ritibus Romanæ edit. ann. 1647. pag. 422. et 423. ex quibusdam monumentis in appendice Martyrologii Gallicani narrat, cum in Hispania juxta illius Gentis consuetudinem Annunciatio Beatæ Virginis 18. Decembris die celebraretur, quosdam Monachos Cluniacum venisse, ut a S. Odilone Abbate facultatem obtinerent eam Festivitatem deinceps eodem die celebrandi; quod cum ab eo exorassent, nocte viso quodam perterritos existimasse, melius sibi consultum fore, si Galliarum consuetudinem sequerentur, ubi ita, ut nunc, 25. Martii Annunciationis Festum celebrabatur.

17. *Festivitatem hanc esse ex Apostolica Traditione, pulchre conjiciunt Bollandistæ.* — Huic autem de Annunciationis Festo sermoni finem imponemus Bollandistarum verbis : « Festum hoc solemne in tanta antiquitate eminet, ut liceat pie meditari, originem ejus debere adscribi gratissimo affectui Deiparæ Virginis, quæ singulari veneratione ac devotissimo cultu quotannis recolere solita fuerit Divinum beneficium hoc die sibi, et toti generi humano præstitum, quod Verbum Dei in suo Virginali utero caro factum est, et ipsa Annunciationi Angelicæ assensum præbens Mater Dei est constituta. Hanc piissimæ gratitudinis consuetudinem in Sanctissima Deipara intuiti Apostoli debitam agnoverunt obligationem, et Venerabili imitatione observarunt, et ubique terrarum observari debere sanxerunt. Certe secundum regulam a S. Augustino de Baptismo contra Donatistas lib. 2. cap. 24. propositam : *Quod universa tenet Ecclesia, nec Conciliis institutum, sed semper retentum est, nonnisi auctoritate Apostolica traditum recte creditur.* »

18. *Refutantur Thomassinus, qui eam refert ad tempora Concilii Trullani, aliique qui ne tam vetustam quidem putant.* — Thomassinus loco citato negat, ullum extare de hac Festivitate documentum firmæ Fidei ante Concilium Trullanum Constantinopoli habitum anno 692. in quo præcipitur, ne per Quadragesimam integrum Missæ Sacrificium peragatur, *præterquam Sabbatho, et Dominica, et Sancto Annunciationis die.* Et Binghamus Heterodoxus Scriptor de Ecclesiasticis Originibus tom. 9. lib. 20. cap. 8. § 4. ait, tum temporis Annunciationis solemnitatem esse institutam, Trullana eadem Synodo suam fulciens sententiam. *Et idcirco originem ejus a seculo septimo arcessere nobis licebit.* Verum, præterquam quod Trullana Synodus non de Festivitatis institutione loquitur, sed eam multo antea institutam vigere præsumit, Sanctus Gregorius Thaumaturgus 3. seculi Scriptor in Homilia hoc die habita ita ait : « Hodie Gabriel, qui Deo assistit, ad castissimam Virginem veniens, illud *Ave gratia plena*, ipsi annuntiat. » Et in Homil. 2. « Primum autem omnium Sanctissimæ Virginis Annunciationem verbis illis comprehensam, *Ave, gratia plena.* » Eas Homilias Græce scriptas cum Codicibus Vaticanis, et Manuscriptis Bibliothecæ Cardinalis Sirleti collatas edidit Gerardus Vossius inter Sancti Gregorii Opera. Non sumus nescii, quid de iis sentiant Cave, Dupinius, et Rivetus. Hæret Bellarminus, nec quidquam de earum γνησιότητι affirmare audet in lib. de Scriptoribus Ecclesiasticis. De Sermonibus in Annunciationem, etc. « Nihil certi habeo, cum nec veteres horum Operum meminerint; neque tamen convinci possit, eos esse supposititios. » Eas esse tamen genuinas, contendunt Natalis Alexander Histor. Ecclesi. seculo 3. cap. 4. art. 5. num. 6. Allatius, Vossius, Combefisius, aliique, quos recenset Honoratus a S. Maria loc. cit. § 3. Quamobrem eorum auctoritate nos uti posse existimavimus ad eos refellendos, qui festivitatem hanc seculo septimo cœptam esse contendunt; cum præsertim Dupinius Bibliothecæ tom. 1. eas Homilias Procli Constantinopolitani stilum sapere putet; id enim si verum sit, satis est ad evincendum, non septimo seculo institutam eam Festivitatem; Proclus enim quinto vixit seculo. Præterea in veteri Occidentalis Ecclesiæ Martyrologio, quod Beda Cassiodoro, aliique plures Hieronymo tribuunt, ediditque Florentinius, ad diem 25. Martii hæc adnotata reperiuntur : *In Galilæa Civitate Nazareth Annunciatio Sanctæ Mariæ de Conceptione, quando ab Angelo est salutata :* quibus magis magisque confirmatur ea sententia, quæ hujus solemnitatis institutionem refert ad Apostolicam Traditionem. Huc accedit Divi Augustini auctoritas, qui lib. 4. de Trinit. cap. 5. « Sicut, inquit, a Majoribus traditum suscipiens Ecclesiæ custodit auctoritas, octavo Kalendas Aprilis conceptus creditur (Christus) quo et passus. » Ex quibus verbis vetustatem hujus Festivitatis deducit Martene de antiqua Ecclesiæ Discipl. in divin. celebrand. Offic. cap. 31. num. 26. « De Antiquitate hujus Festi constat ex Sancti Augustini testimonio. » Sergius quoque Pontifex, qui seculo vixit septimo, de hac festivitate loquitur tamquam multo ante instituta, *Constituit, ut diebus Annuntiationis*, etc., *Litania exeat a S. Hadriano, et ad Sanctam Mariam populus occurrat;* ut habetur in libro Pontificali.

19. *Minutæ quæstiones de Christi Conceptione declinandæ. Putidæ aliquæ opiniones rejiciuntur.* — Minutas etiam aliquot quæstiones de Christi Conceptione Scriptores extulerunt, quas libenter omittimus, Petri Cellensis verba in animo habentes, qui Epist. 10. lib. 9. sobrie de hujusmodi rebus disputandum docet, ac Nicolaum S. Albani Monachum graviter reprehendit, quod de prægnante B. Virgine non aliter, quam de cæteris gravidis fœminis sit loquutus. « Compatior insolentiæ tuæ, qui de excellentissimis nostræ Virginis montibus ad profundissimam Vallem descendisti, ne dicam corruisti. Licet enim in illa nihil sit verecundum, ubi omnia et singula ejus membra Luna sunt puriora, et Sole clariora; tamen nostræ fragilitatis teterrima memoria cum audierit nominari genitalia, vix a sua excutietur palude, vix incipiet non solita cogitare. In Virgine igitur talia Sacrosanctis cortinis potius volo honorando involvere, quam nu-

dis nominibus et manibus contrectare. Virgo certe virgineis verbis, et sancto velamine consecratis delectatur affari. » Opinionem eorum, qui putant in corde B. Mariæ Christum Jesum esse conceptum, in libris de Canonizatione Sanctorum confutavimus. Pugnat enim cum Evangelio, *Ecce concipies in utero*. Eorum itidem sententiam explosimus, qui scripsere, ternas Sanguinis guttas Spiritus S. opera ex B. Mariæ corde in ejus uterum esse delapsas, ut Filii Dei corpus formaretur. Curiosis nimium, incertisque quæstionibus illa quoque est accensenda, ruberne sanguis fuerit, quo fœtus conflatus est, an ita coctus, ut incanduerit; an vero partim rubesceret, partim albicaret. Vide Salmeron. tom. 3. tract. 9. quem sequitur etiam Andreas Schmidius licet heterodoxus 3. Prolusione Mariana §. *Discederem* in tom. 77. Miscellaneorum Bibliothecæ Cardinalis Passionei.

CAPUT IV.

DE FESTO DOLORUM BEATISSIMÆ VIRGINIS. FERIA 6. HEBDOMADÆ PASSIONIS.

1. *Hujus Festi Officium recitatur in tota ditione Ecclesiastica; et decreto Benedicti XIII. in universa Ecclesia.* — Feria sexta Hebdomadæ Passionis Festivitati Dolorum Beatissimæ Virginis præfinita est; atque illud est, cur certus mensis dies illi constitui non possit. Officium recitatur in tota ditione Ecclesiastica et ex Decreto Benedicti XIII. die 22. Augusti 1727. recitatur in universa Ecclesia, ac in aliquibus aliis regionibus antea ex similibus indultis recitabatur. Quapropter scribit Guyetus de Festis propriis Sanctorum lib. 2. cap. 4. « Sunt B. Mariæ titulo institutæ variis in locis Festivitates, puta Dolorum, seu compassionis ejusdem Feria sexta ante Dominicam Palmarum Parisiis, Andegavi, Pictavii, et alibi passim. »

2. *B. Maria adfuit Crucifixioni Jesu Christi.* — Certum quidem est, B. Virginem Divini Filii adfuisse Crucifixioni, ut est apud Joann. cap. 19. vers. 25. *Stabant autem juxta Crucem Jesu Mater ejus, et soror Matris ejus Maria Cleophæ, et Maria Magdalene. Cum vidisset ergo Jesus Matrem, et Discipulum stantem, quem diligebat, dicit Matri suæ: Mulier, ecce Filius tuus; deinde dicit Discipulo: Ecce Mater tua: et ex illa hora accepit eam Discipulus in sua.* Igitur æque certum est, ad teterrimum illud spectaculum incredibili illam dolore esse confossam, juxta Simeonis Oraculum apud Lucam cap. 2. v. 34. *Et benedixit illis Simeon, et dixit ad Mariam Matrem ejus: Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum, cui contradicetur, et tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

3. *B. Virgo falso a quibusdam creditur mortua ægritudine animi in Calvario. Numquam dubitavit de Filii Divinitate.* — Ex postremis hisce Simeonis verbis nonnulli arguere sibi posse videntur, B. Virginem Martyrium passam ex hac vita migrasse. Cui sententiæ adversatur D. Ambrosii auctoritas lib. 2. in Lucam cap. 2. *Nec littera*, inquit, *nec historia docet, ex hac vita Mariam corporalis mortis passione migrasse:* ac plurima etiam obstant, quæ nos attulimus lib. 3. de Canonizat. Sanctorum cap. 11. num. 3. Perversa quædam et falsa verborum Simeonis interpretatio tribuitur Origeni, nimirum Simeonem voluisse innuere, futurum ut cum B. Virgo Filium suum tam male multatum, tamque ignominioso probro notatum videret, aliqua de ejus Divinitate sibi oboriretur dubitatio. Quæ quidem interpretatio longe distat a veritate. Beata enim Virgo multo antea Filii non modo Passionem, sed ipsius etiam Passionis circumstantias habebat cognitas, multoque noverat exploratius, quam David, Isaias, Daniel, et quilibet Prophetarum. « Non ignara erat Mysterii, quod genuisset resurrecturum: » sunt verba D. Ambrosii lib. de Instit. Virg. cap. 7. Profecto D. Thomas, qui aliorum dicta, quam potest æquissime, interpretari solet, 3 part. qu. 27. art. 4. ad secundum docet, Mariæ dubitationem posse quidem ad admirationem, nunquam tamen ad infidelitatem referri. « Quidam vero per gladium dubitationem intelligunt, quæ tamen non est intelligenda dubitatio infidelitatis, sed admirationis et discussionis: dicit enim Basilius in Epistola ad Optimum, quod B. Virgo assistens Cruci, et aspiciens singula post testimonium Gabrielis, post ineffabilem Divinæ Conceptionis notitiam post ingentem miraculorum ostensionem, animo fluctuabat; ex una scilicet parte videns eum pati abjecta, et ex alia parte considerans ejus mirifica. » Quod etiam demonstravit Vener. Dei Servus Petrus Canisius lib. 4. cap. 27. de Maria Deipara Virgine, qui, multis aliis Origenis allatis erroribus, ita concludit: « Igitur stuporis potuit, infidelitatis dubitatio non potuit in Mariam cadere, cujus Fides, si usquam alibi, certe acerrimo illo in Cruce certamine maxime probata et excitata, sed nulla dolorum vi labefactata et eversa, immo vero magis vivida, illustris, et admirabilis effecta debet existimari. » Auctor centum et viginti septem quæstionum in Appendice Operum S. Augustini contendit, B. Virginem, quemadmodum reliqui omnes, in Filii sui morte de ejus Divinitate dubitasse; quam dubitationem ejus animo non ante depulsam, quam gloriam viderit reviviscentis. Sed optime animadvertit Tillemontius Nota 12. ad Vitam B. Virg. id mirum non esse tale quidpiam in eo Auctore reperiri, qui pluribus aliis vel singularibus, vel falsis scatet opinionibus.

4. *Vera interpretatio verborum Simeonis.* Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. — Non itaque a communi recedendum est interpretatione, Simeonem gladio illo, quo futurum dixit, ut B. Virginis anima trajiceretur, acerbissimum voluisse dolorem significare quo B. Mater affecta est, Cruci videns affigi amantissimum sui Filium. « Tribulationem igitur gladii nomine significatam esse credibile est, quo materna anima vulnerata est doloris affectu: » verba sunt Augustini Epist. 149. alias 59. § 35. tom. 2. Op. « Tuam ergo pertransibit animam vis doloris, ut plus quam Martyrem non immerito prædicemus, in qua nimirum

corporeæ sensum passionis excesserit compassionis affectus: » sunt verba D. Bernardi in illud Apocalypsis: « Signum magnum. Quod si gladius usque ad animam pervenit, quando ad crucem stetit fugientibus Apostolis, cum videret Dominum pendentem, etiam plus quam Martyr fuit, quia in animo non minus amoris, quam mœroris est intus gladio vulnerata : » sunt verba S. Ildefonsi serm. 2. de Assumptione B. Virg. tom. 12. Biblioth. Patrum pag. 580. Eam Canisius interpretationem non modo tuetur, sed dolorum numerum et qualitatem recenset, quibus Cruci adstans conflictata est; et ad Ruperti, Bernardi, et Anselmi auctoritatem quoque addit Ambrosii et Augustini, ad Ecclesiæ tuendam disciplinam, qua dolores, quos tam atroci spectaculo B. Virgo perpessa est, prædicamus et veneramur. « Libet autem et veterum proferre sententias, quibus superiora illustrentur : sic enim evidentius apparebit, non solum Ruperti, Bernardi, et Anselmi seculo, ut ostendimus, sed etiam apud antiquiores hoc institutum agnitum receptumque fuisse, quo acerbi Mariæ dolores sub Filii Cruce tolerati a piis pie considerantur, et ab Ecclesia merito prædicantur. »

5. *B. Virginis constantia. Male credunt quidam dolore perculsam in terram concidisse. Thiers perperam invehitur in Hymnum*, Stabat Mater, *cujus auctor Innoc. III.* — Quæritur, an B. Virgo dum in tantis acerbitatibus versaretur, illacrymaverit, et dolore perculsa animo concidens in terram corruerit. Novatus tom. 1. De Eminentia Deiparæ Virginis Mariæ cap. 18. quæst. 4. primam propositæ quæstionis partem pertractat, ac verisimilius esse ait, lacrymas eam fudisse. Thiers in tractatu de Superstitione gallice scripto tom. 2. cap. 8. ab Novato dissentit; itaque Hymnum, qui in hujus diei Officio recitatur, improbat, propter ea verba : *Stabat Mater dolorosa juxta Crucem lacrymosa.* Atque ejus sententiæ favere videtur Div. Ambrosii auctoritas, qui in Concione de morte Valentiniani loquens de B. Virgine, cum staret sub Cruce, *Stantem*, inquit, *illam lego, flentem non lego.* Alii ex Patribus non verentur affirmare, sanctissimam Fœminam illacrymasse, quin aliquid de magna ejus Fide detrahatur atque constantia. Eorum videre licet loca apud Novatum loco citato, et Salmeronem lib. 10. cap. 41. Huc accedit S. Antonini auctoritas 4. part. Theolog. tit. 15. cap. 41. §. 1. *Stabat verecunda, modesta, lacrymis plena, doloribus immersa;* et Joannis Gersonis in Exposit. Passion. Domini tom. 3. edit. Antverp. « Facies ejus (de B. Virgine loquitur, cum Passioni Christi præsens esset) omnino lacrymis erat perfusa, prorsus pallida, et tamquam mortua, vox fracta, oculi turbati, fusi in lacrymas. » Non enim lacrymæ semper indicium faciunt debilitatæ fortitudinis, vel fractæ constantiæ; nam vel ipse Christus flevit super Hierusalem, et super Lazarum : ex quo intelligitur, quanta injuria, quamque temere Thiers invehatur in hymnum, *Stabat Mater;* quem licet neque S. Gregorius Magnus composuerit, neque S. Bonaventura, quod existimavit Crasset in Tractatu de vera erga B. Virginem devotione; ejus tamen auctor fuit magnæ doctrinæ clarus præstantia Summus Pontifex Innocentius III. teste Ludovico Jacob in Bibliotheca Pontificia, et Oldoino in Addit. ad Ciaconium de vita Innoc. III. Pagio Breviar. Roman. Pontific. tom. 3. in Vita ejusdem Innocentii num. 108. et Serry Exercitat. 54. De lacrymis, quas B. Virgo prope Crucem fudit, concinne sciteque Saxius part. 2. de laudibus Mariæ pag. 153. « Admittantur primi naturæ motus, et modesti aliqui gemitus, lacrymæque : nihil amori detrahitur, nihil virtuti. »

6. *De Ecclesia S. Mariæ de Spasmo in Palæstina.* — Quantum a Thiers sententia de Beatæ Virginis lacrymis, ac multo plus ab ejus Censura, qua memoratum hymnum male vexavit, nos abesse declaravimus, tantum ejus sententiæ adstipulamur, quæ secundam propositæ quæstionis respicit partem. Itaque cum eo asserimus, neque sub Cruce, neque quovis alio loco B. Virginem desertam animo in terram corruisse. Gerson loc. cit. Beatam Virginem Cruci adstantem ita describit : « Erat stans, erecta. Ita dicit Evangelium : stabatque ante Crucem, non ad latus, videns faciem et modum Filii sui Crucifixi. » S. Bernardinus Senensis serm. 51. in Feria 6. Parasceves in Passione Domini art. 4. cap. 2. in historia quadam Fide digna se legisse testatur, B. Virginem Filio suo Crucem a Pilati domo ad Calvarium bajulanti obviam venisse, ejusque adspectu animo defectam concidisse; quod cum vidisset Jesus, quasi dolore deficerent vires, adsedisse, *Quasi defectuose et dolorose resedit;* tum a satellitibus redeuntem e Villa Simonem Cyrenæum coactum esse portare Crucem, ac ne ejus rei memoria interiret, Ædiculam in eo loco extructam fuisse Sanctæ Mariæ de Spasmo appellatam : in qua petra quædam commonstrabatur, ubi Redemptor noster assederat; quibus narratis, S. Bernardinus ait; « Quæ tamen sunt pie credenda magis, quam temerarie asserenda. » Alii, quos perpessa fuerit spasmos Sanctissima Mater, dum crucifigeretur Filius, a pluribus referuntur Scriptoribus, præsertim a Duranto in Notis ad revelationes S. Birgittæ lib. 4. cap. 70. pag. 415. edit. Roman. 1628. qui nihil reliqui sibi fecit ad earum narrationum veritatem adstruendam. Quaresmius Commissarius olim Apostolicus in Terra Sancta Elucidat. Terræ Sanctæ tom. 2. lib. 4. cap. 10. fretus Bonifacii auctoritate, narrat, B. Virginem, cum in Filium suum Jesum incidisset, qui spineam coronam gestans, ac pessime multatus suam bajulabat Crucem, dolore confossam in terram corruisse, atque ibi, quo ceciderit, ædificatam a S. Helena Ædiculam, in cujus ara præcipua petram illam esse locatam, supra quam B. Virgo cecidit; quam Ædiculam cum Infideles profanassent, Fratrem quemdam Corsetum, apud Minores magni nominis Virum, petram illam magno redemptam pretio super portam Sacræ Domus Sion collocasse. Scribit etiam, cum primum venisset Hierosolymam, Ædiculam illam fere dirutam, iterumque in Palæstinam profectum omnino

disjectam reperisse; eoque loco stabulum ædificatum equis excipiendis, qui plerumque interibant; justone Dei judicio, an quod ita ferret ordo naturæ, incertum.

7. *De Spasmo B. Mariæ Virginis Cardinalis Cajetani sententia.* — Cum a piis quibusdam hominibus in Festivitate B. Virginis de Spasmo Indulgentia postularetur, magni Theologus nominis Cajetanus rogatus est, ut suam ea de re sententiam aperiret, qui, postquam declaravit, nihil se reperire in Evangeliis nisi Simonem Cyrenensem coactum esse portare Crucem, quæ Christi humeris imposita erat, atque inde conjici posse, Jesum adeo fessum, ut ad Calvarium usque Crucem ferre non posset, animadvertit, spasmum esse quemdam ex vehementi dolore ortum, quo interioribus contractis corporis partibus, perturbatisque sensuum sedibus, homo fit rationis ususque sensuum omnino impos; rursus aliud esse spasmi genus, quo membris frigescentibus, ita deficiunt vires, ut, quamquam rationis usum et sensuum homo retineat, pedibus tamen stare non possit. Quapropter concludit falso affirmari, B. Virginem ullo spasmi genere fuisse correptam; tum quia « dissonat rationi, B. Virginem ægritudinem aliquam passam fuisse; tum quia est valde inconveniens, quod dolor gratiæ perfectionem secundum naturalem considerationem rationis turbasset; » tum etiam quod in Maria « Spasmi nomen nec proprie propter dignitatem corporis, nec vulgariter sumptum propter dignitatem animæ verificatur; » et in Evangelio legimus, Passionis tempore B. Virginem *stetisse;* quæ vox significat eam stetisse pedibus, non humi dolore prostratam. Ad hunc modum graviter disputat Cardinalis Cajetanus Tract. 13. de Spasmo B. Virginis Mariæ, cujus doctrinæ vulgo subscribunt alii omnes, id est Suarez in 2. part. D. Thom. tom. 2. qu. 27. art. 6. sect. 3. et qu. 51. art. 3. disput. 41. sect. 2. Theophilus Raynaudus in Diptychis Marianis tom. 7. pag. 696. Cornelius a Lapide in cap. 19. Joannis pag. 524. edit. Antverpien. 1695 et Novatus de Eminentia Deiparæ Virginis tom. 1, cap. 18. qu. 7. Si quis totam hanc rem abunde pertractatam legere cupit, adeat eumdem Quaresmium tom. 2. lib. 4. cap. 11. et sequen. qui rem in utramque partem tractat; ac demum adversus Cajetanum ejusque asseclas spasmum tuetur B. Virginis; in qua tamen sententia si quid durum esse videatur, id multis explicationibus emollit et mitigat.

8. *Improbantur Pictores, et quidam Concionatores parum prudentes, qui Mariam prope exanimatam, ac mulierecularum similem exhibent.* — Acerbissimo igitur dolore B. Virginem in Filii passione fuisse confectam cum S. Ambrosio concludimus; quæ tamen voluntatem Patris probe exploratam habens, ut pro redemptione mundi Filius neci dederetur, eodem tempore, quo vehementer animo angebatur, Dei justitiam et misericordiam adoravit, et ad ejus voluntatem animum conformavit suum, et nullo indecoro edito fracti animi indicio, ante Crucem pedibus stetit summa fortitudine, atque constantia. « Ante Crucem stabat, et piis spectabat oculis Filii vulnera, quia expectabat non pignoris mortem, sed mundi salutem. » Sunt verba Ambrosii in cap. 23. Lucæ. Præclare etiam Hadrianus Mengot in Monitis Marianis part. 4. monit. 24. « Mariæ fortitudo tota ejus vita, sed maxime in morte Filii enituit; » cum illum ad extremum « malorum deductum piis oculis intueri, et ei adstare voluerit, nihil indecens, nihil inordinatum instar impatientium fœminarum ostendens, ut non lacerans capillos, nec in terram decidens, cum ignominia Filii, inexplicabilia ejus tormenta, vulnera, sanguis affluens, et sævæ inimicorum insultationes, velut gladius cor ejus pertransirent; stabat tamen, ut ait Evangelista, juxta Crucem Jesu, sciebat, esse voluntatem Patris, ut ista pro Mundi Redemptione paterentur, atque utraque hac re se confortabat, et consolabatur, voluntate scilicet Patris, et fructu Passionis. » Pulcherrima quoque sunt verba Episcopi Castoriensis in tractatu de Cultu Sanctorum, præsertim B. Virginis: « Et quo magis suspicias sublimem Mariæ animam, in tantis doloribus, nulla in illa imbecillitas, nulli corporis motus indecori, nulla ejulantium lamenta. Tristem videbas, dejectam non videbas. Dolebant materni affectus, sed decora gravitate. Lugebant materna viscera, sed integra mentis serenitate. Feriebantur virginei sensus vulneribus Filii, sed imperturbato spiritu, quo adorabat divinam justitiam simul et misericordiam, quæ altissimo consilio destinaverunt Christi dolores ad hominum redemptionem. » Quamobrem jure sapientes viri de Pictoribus conqueruntur, qui eam exanimatam pingunt, ut videre est apud Graveson. de Myster. et annis Chr. pag. 461. Testatur autem Carthagena tom. 7. lib. 12. hom. 7. Romæ quondam Magistrum S. Palatii Apostolici jussisse ejusmodi picturas deleri, « Hujusmodi enim picturæ, me præsente, Romæ mandato Magistri Sacri Palatii Apostolici jussæ fuerunt expungi, utpote derogantes magnanimitati et fortitudini B. Virginis. » Et Concionatores jure itidem a Viris gravibus reprehenduntur, cum B. Mariam haud aliter describunt, quam ad exemplum, quo eam Pictores depingunt; quemadmodum eos reprehendit Canisius, qui Bullingeri maledicta refellens lib. 4. de Maria Deipara Virgine cap. 28. « Quis vero sapiens, inquit, ineptos, aut etiam stolidos Concionatores defendat ac probet? sicut nec illos quidem excusamus, qui vel pingunt, vel docent, Matrem Domini juxta Crucem fuisse collapsam, syncope stupefactam, dolore prorsus exanimatam, illarumque mulierecularum similem, quæ fractæ doloribus palam ejulant, pectus pugnis contundunt, genas unguibus decerpunt, seque demum clamitant infelices. » Quaresmius, qui, ut sustineret ædiculam S. Mariæ *de Spasmo* dicatam, de qua paulo ante diximus, adversus Cajetanum pugnavit pro Sanctæ Virginis Spasmo, ejusmodi Imagines a Magistro S. Palatii vetitas fuisse docet, non quod humi jacentem B. Mariam, sed quod ea figura expressam exhiberent, ut in desperationem ruere videretur. Vide supra cit. cap. 11. pag 217. Quod si jure Pictores, sacrique Oratores reprehen-

duntur, quanto acrius increpandi qui affirmare sunt ausi, B. Mariam, simul ac Filium suum clavis in Cruce vidit transfixum, tanto doloris impetu esse perculsam, ut exanimata corruerit, ac deinde revixerit ? Id enim pugnat cum Evangelio, quo proditum est, Christum Dominum, e Cruce cum Matrem, dilectumque sibi Discipulum prospexisset, dixisse Matri, *Mulier, ecce Filius tuus;* deinde Discipulo, *Ecce Mater tua:* ut pulchre animadvertit Cardin. Toletus in cap. 2. super Evang. Lucæ adnot. 57.

9. *Quando et cur cœperit recitari hoc Officium. Unde orta Imago, qua Pictores Deiparam pingunt septem gladiis transfixam.*—Reliquum modo est, ut quæramus, quandonam hujus Festivitatis Officium cœperit recitari; cui quæstioni sententiam nostram eruditorum virorum subjicientes judicio, respondemus, ejus institutionem Festi referendam ad Provincialem Synodum Theodorici Coloniensis Episcopi anno 1413. habitam, in quo Concilio ad Hussitarum hæreticorum comprimendam audaciam, qui Sanctissimas Jesu Christi, et B. Virginis dolore confossæ Imagines sacrilego furore fœdabant, constitutum est, « ut Festum Commemorationis præfatæ Angustiæ et Doloris B. Mariæ Virginis deinceps singulis annis Feria sexta post Dominicam *Jubilate*, nisi aliquod Festum eodem die intervenerit, et ex tunc prima Feria sexta proxima subsequenti in primis Vesperis, Matutinis, aliisque Horis, nec non in secundis Vesperis in Choro tantum in omnibus Ecclesiis Provinciæ nostræ subjectis secundum notas, et Historias et Homiliam de eodem Festo compositas, solemniter celebretur : » ut est in Collect. Concil. Labbeana tom. 12. pag. 365. Videatur etiam Raynaldus ad annum Chr. 1423. num. 2. § *Habita:* et Spondanus ad eumdem annum num. 10. His assentitur Joannes Andreas Schmidius heterodoxus in 8. Prolusione Mariana tom. 77. Miscellaneorum Bibliothecæ Cardinalis Passionei, qui hoc Festum multis in Germaniæ locis introductum, et id locum Festivitatis B. Mariæ de Spasmo subrogatum esse contendit, *mutato ad consilium Cajetani nomine*, ut scribit ejusdem Prolusionis num. 3. Verum in falsum esse oportet, si vera sunt, ut arbitramur, quæ diximus de Concilio Coloniensi anno 1413. habito. Pictores, ut Dolores B. Virginis exprimant, septem gladiis trajectam pingunt. Quærit Saxius Part. 2. de Laudibus Mariæ pag. 168. id unde profectum sit; et ad septem ordinis Servorum Fundatores refert; qui dolorum B. Mariæ contemplationi vacantes, eos in septem divisere, quorum aliqui habentur in Evangelio, ceteri probabili ratione et auctoritate verisimiles fiunt.

CAPUT V.

DE FESTO VISITATIONIS BEATISSIMÆ VIRGINIS DIE 2. JULII.

1. *Mysterium Visitationis Beatæ Mariæ ex Div. Luca. Proponuntur quæstiones aliquot.* — Postridie Calendas Julii Festum Visitationis B. Virginis celebratur, cujus Mysterium exponit Lucas cap. 1. v. 38. Postquam abiit Angelus, qui Verbi Incarnationem B. Virgini nunciaverat, ea iter ingressa in Civitatem quamdam Judæ in montibus sitam se contulit: *Et discessit ab illa Angelus: Exurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana cum festinatione in Civitatem Juda, et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.* Ut hoc Mysterium probe intelligatur, quærendum est, quid causæ fuerit, cur illud iter B. Virgo susceperit; et ut ipsum quoque iter cognitum habeamus, solane, an cum aliquo comite viam confecerit, et quænam ea esset Civitas, quo se contulit, investigandum.

2. *De causa illius suscepti itineris. Injuria quorumdam in B. Mariam sententia.* — Quod attinet ad causam, quæ B. Virginem ad id itineris suscipiendum impulerit, cum sibi Angelus in colloquio dixisset, Spiritus Sancti opera concepturam filium, ac exemplum protulisset Elisabeth ejus cognatæ, quæ in ipsa senectute conceperat, jamque a conceptu sextus mensis ageretur, *Et ecce Elisabeth cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute sua; et hic mensis sextus est illi, quæ vocatur sterilis, quia non erit impossibile apud Deum omne verbum. Luc. loc. cit. v.* 36., inde quidam Sectarii existimarunt, ideo illud iter suscepisse, ut exploraret, num verum esset, quod sibi dixerat Angelus de Elisabeth, et re ipsa experiundo certior fieret eorum, quæ ab eodem Angelo acceperat; quamquam id non modo Sectarii, sed quidam etiam affirmarunt nostrorum Interpretum, ut Theophylactus, Euthymius, et S. Bonaventura.

3. *Ea sententia refellitur. Vera causa illius itineris. Locus D. Ambrosii explicatus.* — Explodenda tamen est ejusmodi interpretatio, quæ Beatissimæ Virgini injuriam facit, quasi non omnino Angelo credidisset. Profecto Angelo dicenti eam concepturam, pariturumque filium, quin ejus Virginitas imminueretur, fidem habuerat; itaque qui potest intelligi, eam dicenti Angelo filium concepisse Elisabeth in senectute, non credidisse? Antequam B. Virgo iter susciperet, abunde Angelo assenserat: *Ecce Ancilla Domini: fiat mihi secundum verbum tuum;* idque tanta Fide, ut ab Elisabeth merito collaudata fuerit: *Beata quæ credidisti; quoniam perficientur in te, quæ dicta sunt tibi a Domino.* Quid igitur causæ potest esse, quamobrem nonnulli, ut innuimus, affirment, eam convenisse Elisabeth, ut veritatem eorum, quæ sibi dixerat Angelus, certius comperiret? Adversus Sectarios inclamat Venerabilis Petrus Canisius lib. 4. cap. 4. de Maria Deipara Virgine: adversus autem nostros, qui eamdem sunt sequuti sententiam, egregie, ut omnia, scripsit Gottus de Verit. Relig. Chr. lib. 4. part. 1. cap. 6. §. 1. Accedat D. Bernardus, qui Homil. 4. super *Missus est* quærit quamobrem Angelus Beatam Virginem de Elisabeth futuro partu monuerit: *Quid fuit necesse etiam hujus sterilis Virgini nunciare conceptum?* Quærit præterea, an Elisabeth conceptum ideo B. Mariæ nunciaverit Angelus, quod nondum ea mysterium illud credidisset: *Numquid forte dubiam adhuc et incredulam Oraculo, recentiore voluit confirmare miraculo?* Et respondet: *Absit;* veramque causam his

verbis docet : *Sed ideo sterilis cognatæ conceptus Virgini nunciatur, ut dum miraculum miraculo additur, gaudium gaudio cumuletur.* Quamobrem si jam B. Virgo omnia crediderat, antequam Angelus exemplum afferret Elisabeth ; nemo est, qui non videat, nullo modo posse intelligi, eam ideo iter illud suscepisse, ut, an revera Elisabeth prægnans esset, cognosceret. Itaque statuendum, ita Deo visum esse, ut B. Virgo Elisabeth conveniret, quo iis prodigiis pateret locus, quæ in Sanctarum Mulierum colloquio contigerunt ; et concludendum cum D. Ambrosio lib. 2. in Lucam : « Ubi hoc audivit Maria, non quasi incredula de oraculo, nec quasi incerta de nuntio, nec quasi dubitans de exemplo, sed quasi læta pro voto, » id est læta, quod Cognatæ nuntium haberet afferendum, se Dei Verbum concepisse ; *religiosa pro officio*, quod gratulari vellet Elisabeth filium ab ea mirando sane modo conceptum, eique in partu suam operam dare ; *festina præ gaudio in montana perrexit ;* quibus postremis Ambrosii verbis intelligitur, textum illum Lucæ, *Abiit in montana cum festinatione*, non significare, simul ac ab ea discessit Angelus, statim iter suscepisse, sed susceptum iter celeriter confecisse ; præsertim quod Evangelista, postquam Angelum abiisse narravit, non tradit illico Virginem iter esse ingressam, sed ait, in diebus illis ; ubi aliquot dierum lapsum inter Angeli discessum, suique principium itineris videtur innuere. « Paucis post diebus (verba sunt Natalis Alexandri in cap. 1. Lucæ) quos in tanti contemplatione Mysterii et gratiarum actione insumpsit, ut credere par est, exurgens Maria Spiritus Sancti impulsu festinanter profecta est in montanam Judææ regionem. » Et in eumdem locum a Lapide verba illa in diebus illis expendens, « Non ergo, inquit, eodem die, quo salutata ab Angelo Filium Dei concepit et corporavit, abiit, sed post duos vel tres dies ; hos enim insumpsit contemplando et orando. »

4. *Verisimile est, Mariam comitem itineris Josephum habuisse. Colloquium Mariæ et Elisabeth, remotis omnibus. Quænam civitas fuerit, quo profecta est Maria Juliani et Porphyrii nefaria audacia.* — Nunc videndum, an Maria, nullo adhibito comite, iter illud confecerit, et quænam ea esset Civitas, quo se contulit. Ad primum quod attinet, valde verisimile existimamus, eam in itinere solam non fuisse ; comitem vero illi fuisse Josephum tuto affirmari non potest. Ex Matthæi Evang. cap. 1. intelligimus Josephum Mysterii conceptionis Jesu Christi nescium fuisse, ipsumque Mysterium non prius cognitum habuisse, quam moneretur ab Angelo, qui ei per somnium apparuit. At si in eo itinere Mariæ comes fuisset, et colloquium illud, quod mox referemus, audisset inter B. Virginem et Elisabeth, profecto uxorem suam gravidam esse cognovisset. Atque hoc potissimum argumento utuntur, qui negant S. Josephum itinere Mariæ comitem fuisse. Alii vero, qui vim hujus argumenti intelligunt, Josephum quidem dicunt fuisse Mariæ comitem, sed simul ac domum Elisabeth pervenit, inde abiisse, nec propterea Sanctarum mulierum adfuisse colloquio. Saxius de Laudibus Mariæ part. 1. verisimile putat, S. Josephum se in itinere B. Mariæ lateri comitem addidisse, et pag. 98. sermonem de ineffabili Incarnationis Mysterio, remotis arbitris, solas inter se B. Mariam et Elisabeth habuisse, neque illi sermoni quemquam adfuisse, sive Josephum, sive Zachariam, cui tunc oportuisset linguam expedire, ut Canticum Deo caneret. Josephum vero certe abfuisse constat ; nulla enim, ubi B. Mariam gravidam deprehendit, perturbatione fuisset commotus. Animadvertit etiam, postquam B Maria Zachariæ domum ingressa est, præter Elisabeth in Evangelio commemorari neminem ; et quamquam scribit Evangelista, ipsam magna voce exclamasse, bene tamen ex Rodulpho ait : « Magnitudo magis intelligenda est ratione devotionis interioris, quam soni exterioris. » Ayala in Pictore Christiano erudito lib. 4. cap. 5. n. 4. existimat quidem Josephum in itinere comitem fuisse B. Virginis ; sed Pictores graviter reprehendit, quod præsentem eum pingant, cum Maria et Elisabeth inter se colloquuntur. Sed de hac re suam quisque per nos licet sequatur sententiam. Quod vero ad Civitatem attinet, Julianus et Porphyrius nefaria sane impudentia S. Lucam negligentiæ sunt ausi insimulare, quod ejus nomen prætermiserit. Sed quoniam Civitatem, in qua Zacharias ex Tribu Juda habitabat, Sacerdotalem fuisse oportuit, cumque Hebron, seu Carjath-arbe Sacerdotalis Civitas ejus Tribus esset, ut constat ex cap. 21. Josue, atque ea dumtaxat in montano sita esset loco, quisque facile intelligit, S. Lucam, etsi nomen prætermisit, satis tamen aperte indicasse Hebron, seu Carjath-arbe eam fuisse Civitatem, quo Maria profecta est, ut fuse probat Baronius in apparatu ad Annales Ecclesiasticos num. 77. et 78. Novatus de Eminentia Deiparæ Virg. tom. 1. cap. 8. quæst. 3. eamdem sententiam sequitur ; et consentiunt a Lapide cap. 1. Lucæ vers. 39. §. *In civitatem Juda*, Calmetus ad idem cap. num. 36. Natalis Alexander ad eumdem locum vers. 39 et 40. et Saxius de Laudibus Mariæ part. 1. pag. 97.

5. *Colloquium Mariæ et Elisabeth ex D. Luca.* — Historiam Lucas prosequitur Evangelicam : *Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu Sancto Elisabeth. Et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui. Et unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me ? Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo. Et beata, quæ credidisti, quoniam perficientur ea, quæ dicta sunt tibi a Domino. Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum.*

6. *Prodigia, quæ in illo contigere colloquio.* — In hoc colloquio plura quivis potest intelligere prodigia contigisse : nam et Joannes Baptista exultans in utero matris agnovit in Mariæ uterum Verbum esse delapsum ; et ejus mater Elisabeth plena Spiritu Sancto prophetavit ; Maria denique plena itidem Spiritu Sancto Canticum illud pronunciavit : *Magnificat*

anima mea Dominum. Nec sane prætereundum, Zachariam quoque Spiritus Sancti plenitudinem eodem tempore accepisse, cujus tamen nullum apparuit indicium, nisi cum filius circumcideretur. *Et Zacharias* (ait Lucas cap. 1. v. 67.) *pater ejus repletus est Spiritu Sancto, et prophetavit dicens : Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.*

7. *Plures profligantur hæreticorum errores de exultatione Joannis in utero matris.* — Quidam affirmarunt hæretici, Baptistæ exultationem naturalem fuisse. Cum enim mater lætitia esset perfusa, nihil mirum esse dicunt, si infans quoque motu potius corporis, quam animi exultavit. Verum cum Angelus jam Zachariæ prædixisset, ut est apud Lucam cap. 1. futurum, ut ejus Filius adhuc in utero Matris Spiritu Sancto impleretur, *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ*, quis non videt, id tum contigisse, cum ex improviso adveniente Christo, qui in virginali utero continebatur, Baptista etiam tum in ventre matris suæ exultavit? Ex quo duo hæc profluunt : primum, quod non ex lætitia matris motus infantis, sed matris lætitia orta sit ex motu infantis, quo Deum venisse monita est; quod Lucas etiam innuit verbis modo allatis : *Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu Sancto Elisabeth :* alterum, quod Baptistæ motus non naturæ, sed Spiritus Sancti opus fuerit : « Repleta est Spiritu Sancto Elisabeth, quo procul dubio revelante cognovit, quid illa exultatio significaret infantis, id est illius venisse Matrem, cujus Præcursor ipse et monstrator futurus esset. » Et paulo post : « Joannes nondum in hanc editus lucem, tamen exultavit in gaudio : quod utique nisi operatione Spiritus Sancti fieri potuisse, quis credat ? » Verba sunt S. Augustini Epist. 187. alias 57. ad Dardanum. Negant præterea Irenæus, Chrysostomus, Ambrosius, Hieronymus, Gregorius, et Bernardus, dubitari posse, quin Baptista eo momento, quo exultavit, rationis usus compos factus fuerit ; et Ambrosius, quem alii vulgo sequuntur, diserte docet, rationis usum, quo Baptista puncto illo temporis præditus fuit, neque momentaneum fuisse, neque fluxum, sed succedente quoque tempore ait perdurasse. « Non sola familiaritatis est causa, quod apud Elisabetham Maria diu mansit, sed etiam tanti Vatis profectus. Nam si primo ingressu tantus profectus extitit, ut ad salutationem Mariæ exultaret infans in utero, repleretur Spiritu Sancto Mater Infantis, quantum putamus usu tanti temporis Sanctæ Mariæ addidisse præsentiam? » De Baptistæ Sanctitate fortasse alibi disseremus, ac de singulari gratiæ beneficio, qua etiam in utero matris deleta originali culpa renatus est Christo. Si quis interea uberiorem disputationem desideret de Baptistæ exultatione in utero matris, de usu rationis illi divinitus indito, ejusque successiva duratione, adeat Calmetum in cap. 1. Lucæ num. 41. Natalem Alexandrum ad eumdem locum vers. 40. Cornelium a Lapide vers. 41. Serry exercitat. 28. num. 6. et seq. Gottum cit. tom. 4. part. 1. De Verit. Relig. Christ. §. 2. cap. 6. n. 13. et seq. Quod si cui volupe sit, doctas complures piasque legere meditationes super Cantico *Magnificat* strenue ab contumeliis Lutheri ejusque Asseclarum vindicato, legat Venerab. Canisii capita 6. et 7. et lib. 4. De Maria Deipara Virgine.

8. *Num B. Virgo discesserit ab Elisabeth ante, an post nativitatem Joannis.* — Reliquum historiæ de Visitatione B. Virginis Lucas ita in compendium confert : *Mansit autem Maria cum illa quasi mensibus tribus, et reversa est in domum suam :* nec eam usque ad partum Elisabeth permansisse, aut ante Joannis Nativitatem abiisse, tradit. Grotius putat ante natum Joannem inde discessisse; nam si usque ad partum remansisset, ait expectaturam etiam fuisse, dum Elisabeth ab iis incommodis, quæ partum consequuntur, convalesceret. Id vero vehementer refellere conatur Calmetus in cap. 1. Lucæ n. 56. Grotii sententiam valde adjuvat, quod Lucas Baptistæ ortum referens, silet de B. Virgine, quam non modo nihil dicit Elisabeth inserviisse, sed etiam discessisse præsumit. Calmeti autem opinio eo fit verisimilis, quod non decuisse videatur B. Virginem, quæ venisset ut Elisabeth partui assisteret, ad partum quidem usque permansisse, ac paulo ante partum discessisse. Neutri nos opinioni quidquam detractum volumus, quod facit etiam a Lapide vers. 56. cap. 1. Lucæ; verbisque Natalis Alexandri subscribimus, qui in cap. 1. Lucæ num. 56. « In re, inquit, obscura silere malim, quam sententiam dicere. Quod nos ignorare Deus voluit, haud curiosius inquirendum est. » Nunc vero de Festivitatis hujus institutione reliquum est ut dicamus.

9. *Festivitas celebrari cœpit apud Fratres Minores. Celebrata est etiam in Oriente. Urbanus VI. eam in universa Occidentali Ecclesia instituit.* — Hæc ab Ordine Fratrum Minorum an. 1263. celebrabatur, ut ex eorum annalibus colligit Gavantus ad Rubric. Breviar. Roman. sect. 7. cap. 9. n. 2. Nec monumenta desunt, quibus ostenditur, etiam apud Orientales celebrari consuevisse, ut videre licet apud Bailletum Histor. hujus diei §. 2. Quod si de institutione Festi hujus in universam Occidentalem Ecclesiam quæramus, Urbano VI. tribuenda videtur, qui jejunio etiam voluit peragendam, atque ita Fideles excitavit, ut ad Mariæ intercessionem confugerent, quæ schisma illud tolleret, quo Ecclesia ea tempestate conflictabatur. Urbano vita functo, Apostolicas litteras nondum editas promulgavit Bonifacius IX. qui jejunium non indixit, sed Fideles tantummodo ad jejunandum cohortatus est. Extat Bonifacii Constitutio in Bullar. Rom. et apud Raynal. ad annum Chr. 1389. num. 3. Et testatur Scultingus, Urbani Pontificis jussu hoc Officium ab Cardinali Ada fuisse compositum. « Hujus gloriosæ Visitationis Officii compositionem Urbanus VI. Domino Adæ Cardinali Angliæ Doctori in Theologia commisit, ut ex Scripturis Evangelicis, Sanctorum Patrum Commentariis, et Doctorum approbatorum assertionibus Historiam hujus Festi Visitationis scriberet, et dictaret, et eidem Officio notam con-

gruam applicaret. Volens quoque Cardinalis præfatus vestigia Patrum sequi, et mandatis Apostolicis obedire juxta dictamen Domini Bonaventuræ Cardinalis, de Officio S. Francisci prædictum Officium compilavit, et notam consimilem sibi sumpsit.» Rectius fortasse Festivitati Visitationis dies post Annunciationem, quam secunda Julii constituta esset; quod monitum etiam reperimus in historia Longobardica. Sed Annunciatio plerumque in Quadragesimam incidit, quo tempore cum Ecclesia tota sit in Passione Christi celebranda, non debet pluribus, quam par est, solemnitatibus onerari.

10. *Quæstiones et turbæ excitatæ in Basileensi Concilio de hujus Festivitatis institutione.* — In Sessione Basileensis Concilii quadragesima tertia anno 1441. habita constitutum fuit, ut quotannis in omnibus Christiani Orbis Ecclesiis postridie Calendas Julii Visitationis B. Mariæ solemnitas celebraretur, ut videre licet apud Labbeum tom. 12. Concilior. pag. 648. Inter eos, qui Basileensis Concilii historiam conscripsere, Augustinus Patricius narrat, contentiones inter Episcopos ortas de hujus festivitatis institutione, quod Bonifacii Constitutionem ii non recepissent, qui ejus partes non sectabantur; aitque Æneam Senensem, qui fuit deinde Pius II. Summus Pontifex, formulam excogitasse, in quam omnes libenter consenserint. Idem quoque Patricius refert, aliam excitatam fuisse quæstionem, an Decretum de celebranda ea festivitate promulgandum esset sub nomine Felicis V. quem Basileenses Pontificem rite et legitime electum censebant; eamque quæstionem, vel ipso Felice consentiente, silentio fuisse oppressam, ut videre est cap. 112. citatæ Histor. tom. 13. Concil. edit. Labbei pag. 1594. Orientales itidem Patriarchæ in Concilio Florentino, ut pios viros esse sese ostenderent, Constitutionem de Visitationis B. Virginis celebranda solemnitate ediderunt. Videatur Baron. in Not. ad Martyrol. ad diem 2. Julii, Thomassin. de Dier. Festor. celebrat. lib. 2. cap. 20. num. 6. Martene de antiqua Disciplina cap. 33. num. 1. et 2. Pagius in Breviario Romanorum Pontif. in vita Urbani VI. n. 66. Spondanus ad ann. Chr. 1389. num. 1. et ad ann. 1441. n. 5. Vidisse se ait Baronius in Bibliotheca Vaticana Manuscriptum quemdam Joannis Pragensis Tractatum adversus Adalbertum, qui hanc solemnitatem improbabat; in quo libello plura referuntur miracula et revelationes, quibus eam sibi placere Festivitatem Deus declaravit.

11. *Festi hujus institutio a calumniis hæreticorum vindicatur.* — Quod si quis nihilominus de legitima hujus Festivitatis institutione dubitaverit, tum propter dubiam Bonifacii IX. auctoritatem, tum propter Basileensem Synodum, quæ legitime quidem convocata fuit, sed esse desiit legitima propter quorumdam Episcoporum audaciam, qui Eugenio IV. Amedeum Sabaudiæ Ducem sub nomine Felicis V. substituere sunt conati, meminerit is, Visitationem B. Mariæ diserte tradi in Evangelio, piumque ac sanctum esse, ejus memoriam singulis annis celebrari. Utcumque autem sit de prima hujus Festi institutione, eam certe solemnitatem diserte Romani Pontifices approbarunt, cujus Officium proprium S. Pius V. reformavit, teste Gavanto loco cit. num. 2. et quod nunc recitamus Clementis VIII. jussu recognovit P. Ruiz de Visitatione Ordinis Minimorum, quod tradit Nicolaus Antonius Biblioth. Hispan. tom. 2. pag. 188. Basileensi vero Conciliabulo minime potest tribui prima hujus Festivitatis institutio, sed Romano Pontifici Urbano VI. vel Bonifacio IX. ut observat Gretserus de Festis lib. 2. « Fallitur Lutheranus Dresserus in suo libello de Festis, cum Visitationis Festum institutum tradit in Concilio Basileensi anno 1441. etc., sed errat, quia aliud est denuo promulgare et præcipere, aliud primitus instituere. Prius illud fecit Synodus Basileensis, posterius Urbanus VI. et Bonifacius IX. » Eamdem Gretseri Censuram duos alios heterodoxos Scriptores subire oportet; quorum alter est Hospinianus de origine Festorum Christianorum pag. 125. alter Schmidius Prolusionum Marianarum 7. in tom. 77. Miscellaneorum Bibliothecæ Cardinalis Passionei. Nam uterque Scriptor eadem docet, quæ Gretserus improbat in Dressero. Joachimus Hildebrandus inter heterodoxos magni nominis Auctor hæc de Visitationis Festo scribit in Opere Amstelodami edito anno 1702. cui titulus : De priscæ et primitivæ Ecclesiæ sacris publicis, Templis, et diebus Festis, pag. 60 et 61. « Baptistæ natalem Festum Visitationis Mariæ subsequitur, quod seculo 14. ad finem vergente, Urbanus VI. etc. primus condidit etc. Felici autem successu Concilium Basileense confirmavit ad invocandam B. Virginem, ut suis ipsa pedibus Turcarum eo tempore grassantium insultus protereret, quemadmodum suis pedibus in itinere ad Cognatam suscepto montana conculcasset. »

CAPUT VI.

DE FESTO BEATÆ VIRGINIS DE MONTE CARMELO, DIE 16. JULII.

1. *Carmelus ubi situs. Eliæ miraculo nobilitatus. Traditio de Ædicula Deiparæ adhuc viventi dedicata. Ad eam se contulisse fertur Vespasianus Imperator.* — Postridie Idus Julii Festivitas celebratur B. Virginis de Monte Carmelo; de cujus institutione antequam dicere aggrediamur, quædam de Monte Carmelo præfabimur. Carmelus inter Judæam et Syriam mons ad Tribum Manasse pertinebat, qua vero ad meridiem vergit, Tribui Aser assignatus fuerat. Ejus radices præterlabitur Torrens Cisson, et haud longe hinc Belus amnis. In eo contigit monte nobilissimum illud miraculum, cum Eliæ precibus ignis Cœlo delapsus Prophetas Baal absumpsit. De eo monte Tacitus in lib. 2. Histor. c. 78. « Est Judææam inter Syriamque Carmelus; ita vocant montem, Deumque. » Huc venit Vespasianus percontatum, an quod agitaret animo, futurum esset, sibi ut bene verteret: « nec Simulacrum Deo (sunt verba Taciti) aut Templum, sed aram tantum et reverentiam : illic sacrificanti Vespasiano, cum spes occultas versaret animo, Basilides Sacerdos, inspectis identidem extis : Quidquid

est, inquit, Vespasiane, quod paras, seu prolatare agros, sive ampliare servitia, datur tibi magna sedes.» Quod confirmat Suetonius cap. 5. in Vespasiano : «Apud Judæam Carmeli Dei Oraculum consulentem ita confirmavere sortes, ut quidquid cogitaret volveretque animo, quantumlibet magnum, id esse proventurum pollicerentur.» In eo monte Traditio est, adhuc vivæ B. Virgini Ædiculam esse extructam a piis quibusdam viris, qui eam noverant, quique Joannis Baptistæ prædicatione Christi Adventum satis cognitum habentes, Evangelium amplexati quotidie illuc convenire consueverant; ex quo nomen illis inditum Fratrum Montis Carmeli. Immo si fides habenda Josepho Antiocheno, Joanni Hierosolymitano, et Cyrillo, et recentioribus Ordinis Carmelitarum Scriptoribus, eadem illa fuit Ædicula, quo Vespasianus se contulit. Tacitus vero et Suetonius diversa scripsere, quod Ethnici essent, et Religionis nostræ augustiora quæque ad falsam, quam præceperant animo, religionem traherent. Videatur Arnaldu Borstius in Breviloquio Tripartito part. 2. cap. 2. P. Daniel a Virgine Maria in Vinea Carmeli cap. 13. et in Speculo Carmelitano tom. 1. part. 2. in Miscell. Histor. Theolog. pag. 924 et sequen.

2. *Papebrochius eam Traditionem, aliasque similes impugnavit.* — Quidam vero in his non conquiescunt, nec animum possunt inducere ut ea credant, quæ super hac re tradunt Carmelitani Scriptores Josephi Antiocheni, Joannis Hierosolymitani, et Cyrilli Opera suppositilia esse contendit magni Bollandiani Operis Continuator Papebrochius. Addit, satis firmo carere fundamento, quod de extructa a primis illis Christianis in monte Carmelo Ædicula traditur : Basilidem a Vespasiano consultum Sacerdotem fuisse Christianum ; et ea, quæ satis perspicue scribunt de Oraculo et ritu Ethnicorum Tacitus et Suetonius, ad nostræ religionis ritus trahenda esse et explicanda, id vero absurdum sibi videri libere fatetur. Nec accusationibus commovetur, quas adversus illum apud Innoc. XI. intentavit Sebastianus a S. Paulo, ediditque typis Francofurtiensibus, ut apparet in part. 2. Resp. Papebrochii Antverpiæ edit. ann. 1697. Respons. ad 9. accusat.

3. *Ad neutram partem accedit Auctor. In Lectionibus Officii de illa ædicula apponitur clausula, ut fertur.* — Ad neutram harum partium sententiam nostram adjicimus ; nec suspicimus probandum, Suetonium et Tacitum, ubi scribunt Vespasianum Carmeli oraculum adiisse, ita explicandos, ut Vespasianus Christianos Sacerdotes, qui Ædiculæ illi in honorem B. Virginis extructæ inservirent, consuluerit. Nam illam ædiculam in monte Carmelo tunc temporis esse excitatam, pie tantum creditum est. Quapropter in secundis Officii lectionibus, quæ habentur in Romano Breviario, ubi mentio fit illius ædiculæ, addita est cauta illa formula, *ut fertur*, cujus quæ, quantaque vis esse debeat, fuse disseruimus tom. 4. part. 2. de Canonizat. Sanctorum, ubi quæ Fides, qui honor et veneratio, et quatenus debeantur Historiis Breviario Romano contentis demonstravimus.

4. *Simonis Stockii et Joannis XXII, visiones. Bulla ejus Pontificis, seu Privilegium Sabbathinum, quæ dicitur ab aliis Pontificibus confirmata, non habetur in Bullario Romano.* — Ut autem ad hujus, de qua agimus, Festivitatis redeamus historiam, seculo 13. ineunte, mortuus est spectatæ Sanctimoniæ Vir Simon Stockius Ordinis Carmelitarum Generalis ; cui multo ante ejus obitum B. Virgo apparuit, deditque tamquam Carmelitani Ordinis tesseram Scapulare, in præcipuæ protectionis suæ peculiare signum ; deinde quinquaginta post annis B. Virgo itidem Joanni XXII. Summo Pontifici apparuit, eumque monuit de pluribus Indulgentiis, quas a Jesu Christo Filio suo Fratribus et Sororibus Carmelitani Ordinis impetrasset ; quas Indulgentias deinde 3. Martii die ann. 1322. idem Pontifex promulgavit. Atque illud est, quod dicitur Sabbathinum privilegium ob eam, quam mox afferemus, rationem ; idque confirmatum postea dicitur a Summis Pontificibus Clemente VII. Pio V. et Gregorio XIII. Ea autem Joannis XXII. Constitutio, etsi non extat in Bullario Romano, in pluribus tamen libris typis impressis edita est, et nuperrime in Bullario Carmelitarum per P. Eliseum Monsignanum Ordinis Generalem Procuratorem collecto part. 1. pag. 61. et sequent.

5. *Launojus eam Bullam suppositiam existimat, et Papebrochius. Hujus contentiones cum Carmelitis. Theophilo Raynaudo falso tribui opus, quod inscribitur*, Scapulare Marianum, *putat idem Papebrochius.* — Sed hæc Simonis visio, et Joannis XXII. Bulla, si non majorem, certe æqualem habet difficultatem atque ea, quæ in Monte Carmelo extructa ædicula dicitur. Adversus utramque quasi quodam, qui satis verbis explicari non potest, furore invehitur Launojus in Dissertationibus suis tom. 2. part. 2. postremæ edit. anni 1731. Præter P. Danielem Carmelitam in *Vinea Carmeli*, et in *Speculo Carmelitano*, et P. Paulum ab omnibus Sanctis in *Clavi aurea*, tum visionem, tum Joannis Bullam tuendam suscepit Theophilus Raynaudus tom. VII. suorum Operum. Papebrochius in continuatione Bollandiani Operis tom. 3. mensis Maji ad diem 16. de B. Simone loquutus est, et conquestus, communicatam secum non fuisse ejus vitam ab Auctore synchrono scriptam, ut eam posset expendere. Id vero graviter tulit Sebastianus a S. Paulo Carmelita, qui ex ea querela accusationem adversus Papebrochium procudit. Quamobrem temperare sibi non potuit Papebrochius, quin omnes in. 3. part. Suarum Responsionum proferret, quæ inter se et Carmelitas intercesserant, contentiones, ut quanta æquitate sese gessisset, omnibus palam faceret. Atque in eo, quod ad B. Simonis visionem attinet, se dixisse monet, suspectam eam esse Launojo ; negat vero se umquam declarasse sibi Launoji sententiam probari ; ut videre est part. 1. suarum Responsionum ad accusationem secundam, tertiam, et quartam ; in eo tamen se Launojum sequi fatetur, quod Joannis Bulla sit suppositiia. *Bullam Sabbathinam, Bullam fictitiam videri, nec a Joanne XXII. editam*

Launojo assentior. Idque rursus inculcat in ead. part. 1. Respons. ad art. 3. §. 15 ubi num. 144. quædam documenta profert, quibus demonstrare nititur, Theophilum Raynaudum nunquam *scapulare Marianum*, quod supra memoravimus, tamquam ingenii sui fœtum agnovisse.

6. *Difficultates adversus eam Bullam e Theologia petitæ*. — Ad has difficultates ex historia petitas accedunt eæ, quæ e sacra Theologia depromuntur. Nam B. Virgo, cum B. Simoni tradidit Scapulare, fertur hæc dixisse : *Hoc erit tibi et cunctis Carmelitis privilegium : in hoc moriens æternum non patietur incendium :* quod juxta Sacræ Theologiæ principia quidam contendunt probari non posse. Joannes Episcopus Castoriensis tract. 1. de Cultu Sanctorum et B. Virginis §. 55. ostendit, nullam Scapulari, aut Rosario, aut Cingulis, aut Imaginibus B. Virginis fieri injuriam, *si quis dicat hæc nihil profutura* (meritum intelligens de condigno) *si desit charitas, si Christum non felicius corde, quam hæc symbola carne gestemus :* et §. 56. omnia hæc symbola multum juvare dicit, si ea qui gestet, B. Virginis studeat innocentissimos mores imitari : his symbolis signisque B. Virgini colendæ comparatis ostendit §. 57. nimis multos abuti : ac §. 58. et sequent. malum eorum usum in eo esse, quod quidam ab illis æternæ salutis securitatem nimis fidenter sibi polliceantur. Inde Rivetus hæreticus eam adversus Catholicos confinxit calumniam : *Notandum est, cum omnibus sceleribus consistere posse in Papatu devotionem circa Deiparam*. Verum Castoriensis Episcopus tract. 3. §. 55. Rivetum ad incitas redigit. Ostendit enim ab ea, quam nobis hæreticus ille doctrinam affingit, quantum Catholica Religio abhorreat. Bailletus, seu quis alius Auctor Tractatus *de Devotione et Cultu erga Deiparam*, Lutetiæ Parisiorum editi anno 1696. cap. 9. explicat, quo sensu B. Virgo dicatur *Refugium peccatorum;* nam de iis peccatoribus id intelligendum, quibus est animus emendandi suos mores, quique de redeundo in Dei gratiam sedulo cogitant.

7. *Sola exteriorum Symbolorum devotio nihil proficit ad salutem*. — Provocat autem Rivetum, ex Catholicis, qui doctrina præstent, (nam imperitos, aut obscuri nominis nihil moratur Auctores) Scriptorem ut aliquem proferat, qui umquam dixerit, æternam salutem sola exteriorum Symbolorum devotione posse comparari, et devotionem erga Deiparam cum peccatis posse consistere. Porro vicissim Calvinianam doctrinam reprehendit. Nam in Calvinistarum Synodis definitur, qui semel Baptismo regenerati sint, et gratiam sanctificantem susceperint, eos neque regenerationis fructum ullo umquam tempore amittere posse, neque fidem, quæ salvos facit, neque securitatem illam, in qua de retinenda Dei gratia certi conquiescunt. Si enim gratia et justitia non amplius amittuntur, inde consequitur, teterrima posse homines scelera perpetrare, quin et filii Dei, et de æterna salute securi esse desinant. Ne quis tamen obtrectandi cupidus nostra hæc aliorsum accipiat, quasi cultum erga Beatam Virginem deserendum peccatori esse doceamus, nihilque prodesse ejus preces, aliosve pios actus, si de sua conversione non cogitet, advertendum id ex superioribus propositionibus minime consequi : peccatoris enim oratio impetratoria est ex mera Dei misericordia, modo *pro se petat necessaria ad salutem pie et perseveranter*, ut docet D. Thomas 2. 2. quæst. 83. art. 6. Fieri enim potest, ut infinita Dei misericordia peccatoris oratio exaudiatur, etiam sine proposito emendandæ vitæ ; dummodo non tam obstinato sit animo, ut omne pœnitentiæ consilium perpetuo abjecerit, piaque devotione et firma fide in oratione perseveret, a Deo petens auxilia, quæ sibi opus sunt ad æternam salutem consequendam. Vid. Suarez de Relig. tom. 2. lib. 1. cap. 25. Bulla Joannis XXII. eamdem B. Virginem tradit dixisse Pontifici, se Carmelitarum et Fratrum et Sororum animas in Purgatorium delapsas primo post eorum mortem Sabbatho ab illius loci pœnis ereptas in Paradisum adducturam. *Ego mater gloriosa descendam Sabbatho post eorum mortem, et quos invenero in Purgatorio, liberabo, et eos in Montem Sanctum vitæ æternæ reducam*. Quæ verba multum negotii sane facessunt, quod ex iis dominatus quidam in animas Purgatorii inferri posse videatur. Quapropter sacra Parisiensis Facultas anno 1624. Carmelitanum quemdam religiosum virum ad eam propositionem rejiciendam adegit, quam ex Joannis Bulla depromserat : *Hanc propositionem, quatenus dicit B. Virginem imperium Spirituale in animas demonstrasse, cum pollicita est morientibus in Habitu Carmelitarum e Purgatorii flammis ereptionem, revoco :* ut videre licet apud Thiers Tract. de Superstitione tom. 2. cap. 16. pag. 253. et sequent. qui plura refert acta in Sorbona ad hanc rem pertinentia.

8. *Visio B. Simonis probatur testimonio Auctoris synchroni. Diluuntur difficultates Theologicæ adversus illam visionem*. — Duo itaque sunt, de quibus disputant Viri docti ; alterum est B. Simonis visio ; alterum ipsa Joannis XXII. Constitutio. Ac visionem quidem veram credimus, veramque habendam ab omnibus arbitramur. Eam enim accurate refert Suvaningron, qui B. Simonis Socius fuit et Secretarius, eamque se ab illius ore ait accepisse : *Hanc ego immeritus, homine Dei dictante, scribebam*. Ejus autographum in Burdigalensi quondam Archivo delituit, cujus e tenebris erutum, cum hæ ferverent controversiæ, Typis fuit impressum a P. Joanne Cheron Burdigalensis Domus Priore in Vindiciis Scapularis pag. 157. et seq. De hac Visione fit mentio in Breviario Romano : et quamvis illud tantummodo narretur in Lectionibus, Beatam Virginem Simoni Scapulare tradidisse : *Insigne sacri Scapularis B. Simoni Anglico præbuit, ut cœlesti hac veste Ordo ille Sacer dignosceretur, et a malis ingruentibus protegeretur :* nec quidquam de eo, quod supra retulimus, Privilegio memoretur : *Hoc erit tibi, et cunctis Carmelitis Privilegium : in hoc moriens æternum non patietur incendium ;* id tamen silentium visioni nihil detrahit ; nam

juxta Scripturæ modum loquendi æterna vita promittitur propter quædam, quæ ad eam quidem conducunt, sed tamen, nisi alia quædam accedant, satis esse non possunt ad eam assequendam, ut ad Roman. cap. 3. v. 28. *Arbitramur enim justificari hominem per fidem*, et cap. 8. v. 24. *Spe enim salvi facti sumus:* et Tob. 12. v. 9. *Eleemosyna a morte liberat, et ipsa est, quæ purgat peccata.* Et apposite ad hanc rem scripsit Bellarminus Controversiar. tom. 4. lib. 2. de Pœnitentia cap. 7. « Sæpenumero Scriptura Divina tribuit vim justificandi, aut etiam salvandi diversis rebus, non quod solæ illæ justificare, aut salvare possint, sed quod illæ vim suam habeant ad justificationem aut salutem, et ad eum finem perducant, si tamen cætera non desint. » Huc accedit, quod in ea visione non legimus, eum inferni pœnas vitaturum, qui nihil aliud præstiterit, quam ut Scapulare gestaret; alia enim bona opera præcipiuntur, in quibus perseverare necessarium est. « Fratres (sunt verba Visionis) conservando verbum istud in cordibus vestris satagite electionem vestram certam facere per bona opera, et numquam deficere. Vigilate in gratiarum actione pro tanta misericordia, orantes sine intermissione, ut sermo mihi factus glorificetur ad laudem sanctissimæ Trinitatis, et Virginis Mariæ semper benedictæ. » Daniel a Virgine Maria in Speculo Carmelitano tom. 1. part. 2. pag. 433. accurate rem hanc expendit. Sibi enim ipse objicit pag. 531. etiam qui Dei servet præcepta et Ecclesiæ, puramque a peccatis vitam agat, licet Scapulare non gestet, Infernum evitare. Cui objectioni respondet, B. Virginem pollicitam esse, qui devote Scapulare gestaverit, devoteque scapulare gestando injuncta opera, ut æquum est, impleverit, eum ab Inferno liberum fore. « Quantum est ex parte sua, ex capite gratiæ illius copiosæ, quam eidem apud Filium suum impetrabit intuitu Scapularis jam olim collati in signum salutis, fœdus pacis, et pacti sempiterni, nisi scilicet ex alio capite impingat in petram scandali, et lapidem offensionis per temerariam divinæ legis transgressionem. » Iisdem principiis utitur Paulus ab omnibus Sanctis *in Clavi Aurea* part. 1 cap. 12. Sane Papebrochius in Responsionibus ad P. Sebastianum a S. Paulo part. 2. Responsione ad art. 20. num. 18. pro eo quo fuit animi candore declaravit, nihil quod improbaret, se in ea Visione reperisse, postquam legerat, quæ scripsit Suvaningron; numero autem 28. de explicationibus, quas PP. Carmelitæ tribuunt illis verbis: « In quo moriens æternum non patietur incendium, *ita ait:* Ego in illis nullam video difficultatem. Ea enim Patres Carmelitæ tam commode exponunt, ut facile evadant omnem justam reprehensionem; neque nata sint (sicut calumniantur nonnulli) stolidam fiduciam ingerere peccantibus adipiscendæ salutis, quomodocumque ducatur vita. »

9. *Bulla Joannis non probatur genuina. Prudens Pauli V. Decretum.* — Nunc vero post visionis examen expendenda esset Bulla Joannis XXII. quæ ideo Sabbathina appellatur, quod B. Virgo pollicita sit, se quotquot Carmelitano Mariæ cultui addicti fuerint, primo post eorum obitum Sabbatho a Purgatorii igne erepturam. Nonnihil de ea superius attigimus. Multo tamen plura essent afferenda, si nobis videretur conducibile, ad ejus auctoritatem convellendam, omnia ea, quæ ex quibusdam rebus omni verisimilitudine carentibus prodeunt, huc conferre argumenta; cujusmodi sunt illa, quod nunquam ejus repertum sit autographum; et nunquam *in forma specifica*, nec nisi, ut vulgo dicitur, *in forma communi* a Romanis Pontificibus ea Bulla approbata sit. Satis fuerit illud admonere, coortas in Lusitania de ea Bulla contentiones, et inde ad totum Christianum Orbem diffusas, quarum historiam tradidit Paulus ab omnibus Sanctis *in Clavi aurea* part. 2. cap. 15. sapientissimo Decreto tandem diremisse Paulum V. Pontificem; quod vel ipse probavit, collaudavitque Launojus. Decretum autem habetur in Bullario Carmelitano « Patribus Carmelitanis permittatur prædicare, quod populus Christianus possit pie credere de adjutorio animarum Fratrum, et Confratrum in charitate decedentium, qui in vita habitum gestaverint, et castitatem pro suo statu coluerint, Officiumque parvum recitaverint, vel si recitare nesciverint, Ecclesiæ jejunia observaverint, et Feria quarta, et Sabbatho a carnibus abstinuerint, nisi ubi in iis diebus Nativitatis Domini Festum inciderit, suis intercessionibus continuis, suisque suffragiis et meritis, et speciali protectione post eorum transitum, præcipue in die Sabbathi (qui dies ab Ecclesia eidem Beatæ Virgini dicatus est) adjuturam. » Videatur etiam Bailletus ad diem 15. Augusti § 6. num. 34.

10. *Illo decreto sublatæ contentiones. Defenditur institutio hujus Festivitatis, et Officii.* — Congruunt cum hoc Decreto secundæ Officii Lectiones in Breviario Romano. Habetur enim in illis, animas Fidelium, qui in Scapularis Societatem adscripti fuerint, et pia opera, quæ in ea præscribuntur, servaverint, in Purgatorium ignem delapsas a B. Virgine adjuvari, ut inde quam celerrime liberatæ in Cœlum convolent; quibus tamen omnibus illud additur, *ut pie creditur.* Quapropter cum ea omnia, quæ tum in B. Stockii visione, tum in Sabbathina Bulla difficultatem creare poterant, et sapientibus doctorum virorum animadversionibus, et Romani Pontificis decreto sublata sint; cumque gliscentibus maxime contentionibus, nemo unquam cultum erga B. Virginem de Monte Carmelo ausus sit improbare, quem Romani Pontifices tot tantisque indulgentiis locupletarunt; cum denique, B. Virgine intercedente, plura Deus miracula ediderit in eorum utilitatem, qui huic devoto cultui sunt addicti (« Improbus porro sit qui neget, multis Romanorum Pontificum gratiis et privilegiis ornatam, multis etiam Divinis beneficiis comprobatam fuisse istam Scapularis Mariani devote gestandi religionem; » ut ait Papebrochius part. 2. Responsion. suarum art. 20. num. 28.) quisque fa-

teatur necesse est, Festivitatem B. Mariæ de Monte Carmelo non sine gravi institutam esse judicio, et in universali Ecclesia cum Officio et Missa propria celebrari. Eam pro Carmelitarum Ordine ann. 1587, approbavit Sixtus V. ejusque Officium pro eodem Ordine Paulus V. ex Decreto S. Rituum Congregationis novis auxit lectionibus a Venerabili Cardinali Bellarmino recognitis, ut videre est apud Petrum Paulum ab omnibus Sanctis *in Clavi aurea* pag. 180. Eamdem Festivitatem temporibus ab ætate nostra haud ita remotis una cum Officio ad aliquot Civitates, Provincias, et Regna, ut Populorum, Episcoporum, et Principum devotioni gratificarentur, Romani Pontifices extenderunt, quod ex S. Rituum Congregationis Actis colligitur. Eam denique cum Officio et Missa nunc Universa celebrat Catholica Ecclesia ex Decreto Benedicti XIII. quod etiam monuimus part. 2. tom. 4. de Canonizatione Sanctorum.

CAPUT VII.

DE FESTO DEDICATIONIS ECCLESIÆ SANCTÆ MARIÆ AD NIVES, DIE 5. AUGUSTI.

1. *Multiplex Basilicæ Liberianæ nomen.*—Nonis Augusti Solemnitas peragitur Dedicationis Ecclesiæ Beatæ Mariæ ad Nives. Variis insignem hanc Basilicam nominibus in Ecclesiasticis monumentis appellatam novimus : nam interdum *Sancta Maria;* modo *Sancta Maria ad Nives*, ex miraculo, de quo paulo post sermonem habebimus; modo *Basilica Liberii* nominatur, ex ejus Fundatore Liberio sumpto nomine; in ejus enim vita Anastasius, sive quis alius Pontificalis libri Scriptor tradit, Basilicam prope macellum Liviæ ædificasse : *Hic fecit Basilicam nomine suo juxta macellum Liviæ.* Quod macellum cum in Exquiliis Livia Augusti uxor ædificari jussisset, ut in eo necessaria humano victui venundarentur, facile inde intelligitur, Ecclesiam seu Basilicam, de qua loquimur, illis verbis demonstrari, quæ in Esquilino Monte sita est, quod bene advertit Baronius in Notis ad Martyrolog. Roman. ad diem 5. Augusti, et notat Vignolius in Notis ad librum Pontificalem in vita Liberii pag. 118.

2. *Cur appelletur etiam Basilica Sixti.*—Eadem Ecclesia quandoque appellatur *Basilica Sixti*, et Basilica *Sanctæ Mariæ Genitricis*, ut apparet in *Sacramentalibus libris*, *Antiphonariis*, et *Missalibus ordinatis* sub Gregorio Magno, et in ejus Epistolarum Regesto. Et facile quidem intelligitur, quo pacto nomini Liberii nomen Sixti fuerit substitutum; nam in libro Pontificali in vita Sixti III. hæc habentur : *Hic Sixtus fecit Basilicam S. Mariæ Virginis, quæ ab antiquis Liberii denominabatur juxta macellum Liviæ, ubi et obtulit hæc dona.* Et Florentinius Exercitat. 12. *de prima Romæ B. Virgini Mariæ dedicata Ecclesia*, quam Martyrologio veteri inseruit ad diem 5. Augusti, notat in quibusdam Codicibus non legi *fecit*, sed *refecit*, quam lectionem confirmat ea Inscriptione apud Gruterum in Appendice pag. 1170.

Virgo Maria tibi Sixtus nova tecta dicavit.

Consonat alia Inscriptio, cujus meminit Baronius loco citato quam etiamnum palam omnibus esse ait in hujus Templi arcu maximo : *Sixtus Plebi Dei.* Eximiam vero fuisse oportet hanc accessionem, qua Sixtus eam auxit Basilicam, cum Liberii nomen et memoria pene interiisse videatur : quamobrem Joannes Diaconus in vita S. Gregorii lib. 4. cap. 68. Templum hoc appellat *Basilicam Sixti.*

3. *Septimo seculo in eam illatum Præsepe Jesu Christi.*—Tandem circa dimidium septimi seculi, quam epocham tamquam veriorem sequuti sumus tom. 4. part. 2. de Canonizat. Sanctorum cap. 31. num. 15. cum Romam præclara essent asportata Præsepis Jesu Christi Lipsana, quæ Theodorus Pontifex in hac Basilica collocavit, jam tum appellata fuit Basilica *S. Mariæ ad Præsepe.* Quapropter in lib. Pontif. de vita Theodori Papæ hæc habentur : *Romam fugit Mauritius ad B. Mariam ad Præsepe, quod tollentes de Ecclesia miserunt Bojam in collum ejus.* Ac ejusdem Pontificalis libri Auctor semper Basilicam hanc vocat *S. Mariæ ad Præsepe* in sequentibus Pontificum vitis Martini I., Eugenii I., Gregorii II., Gregorii III., Stephani III., Adriani I., Leonis III., Paschalis I., et in Calendario Romano seculi 8. quod Fronto illustravit, mentio fit de hac Ecclesia in Dominica Paschæ his verbis : *In Pascha Dominica sancta ad Sanctam Mariam Majorem in Præsepi.*

4. *De vulgato Basilicæ nomine S. Mariæ Majoris.*—Quod autem pertinet ad vulgatum nomen Sanctæ Mariæ Majoris, quo hæc Basilica appellari solet, vestigia quædam ejus apparent seculo 8. Nam præter ea, quæ supra attulimus ex 8. seculi Calendario, locus est hujusmodi in Pontificali libro de vita Gregorii IV. « Et in ea (Basilica S. Mariæ Trans Tiberim) fecit Præsepium ad similitudinem Præsepii Sanctæ Dei Genitricis, quæ appellatur *Majoris :* » et in vita Sergii II. qui eidem Gregorio successor fuit. « Ipse vero a Deo protectus et præclarus Pontifex pro remedio et futura animæ suæ retributione Cameram Præsepii Domini Nostri Jesu Christi, quod Basilicæ Beatæ Dei Genitricis Dominæ nostræ connectitur, quæ *Major* ab omnibus nuncupatur, argenteis Tabulis, ac deauratis, habentibus historiam B. Dei Genitricis Mariæ, magnifice, atque præcipue perornavit. » Quamobrem nos, quemadmodum Venerabilis Petrus lib. 2. de Miraculis, nomen *S. Mariæ Majoris* magnificentiæ illius Templi adscribemus : « Habetur (inquit Petrus) Romæ Patriarchalis Ecclesia in honore perpetuæ Virginis Matris Domini consecrata, quæ vulgari sermone *Sancta Maria Major* vocatur. Major autem idcirco, quia post Lateranensem Sancti Salvatoris Ecclesiam, major dignitate non solum Romanis, sed et totius Orbis Ecclesiis est.

5. *De nomine S. Mariæ ad Nives.*—Si quis de diversis hujus Basilicæ nominibus uberiorem tractationem desideret, legat narrationem Sacrorum Rituum, quibus sancta hujus Basilicæ porta aperitur anno Jubilæi universalis, quam narrationem sumpta occasione ex proprio Jubilæo ann. 1725. edidit Battellus Archiepiscopus Amasenus ejus Basilicæ Canonicus pag. præsertim 31. et sequent. Nobis satis est, quæ hac-

tenus attulimus, monuisse; ac inter diversa hujus Ecclesiæ nomina, illud *S. Mariæ ad Nives* adhibebimus, præsertim quod in Romano Martyrologio Festum hujus diei in hæc verba edicitur : *Romæ in Exquiliis Dedicatio Basilicæ Sanctæ Mariæ ad Nives :* et in Breviario Romano hujus Festivitatis titulus est, *Festum S. Mariæ ad Nives.*

6. *Miraculum delapsæ Nivis in ædificatione Basilicæ.* — Pia quædam traditio est, Joannem Patritium Romanum, ejusque conjugem, Liberio Pontifice, cum liberis carerent, ad quos eorum hæreditas deferretur, omnia sua bona vovisse B. Virgini, quam impensissime obsecrabant, ut sibi aperiret, quid de iis bonis fieri vellet. Itaque Nonis Augusti, quo tempore gravissimi Romæ sunt calores, noctu nix in Esquilinum collem delapsa est; cum interea Joannes ejusque uxor per somnium a Beata Virgine monerentur, ut in ea Esquilini collis parte, quam nive tectam viderent, Templum extruerent, suoque nomini dedicarent; ad hunc enim modum se velle eorum fieri hæredem. Quod cum Joannes Liberio nunciasset, idem sibi Pontifex dixit significatum esse per somnium; itaque cum Cleri et Populi processione se ad Collem contulit, quem nive tectum invenit, ac in eo locum Templi designavit, quod deinde Joannis ejusque uxoris sumtibus extructum est.

7. *In vetustioribus Breviariis habetur in illa Basilica ædificanda miraculum terræ sponte dehiscentis.*—Atque ea sunt omnia, quæ in Officio narrantur, quod ab Ecclesia universali hac die celebratur. In vetustioribus quibusdam Breviariis membranaceis, quorum unum erat ad Parmensis Ecclesiæ, alterum ad Eremitarum S. Augustini usum, quod fuit Florentinii, non id solum continetur, quod narratum diximus in Breviario Romano, sed illud etiam legitur, Liberium Pontificem suis manibus cœpisse terram effodere; quæ sponte dehiscens ostendit, quo fundamenta jaci oporteret. « Ad quem locum (sunt verba ex Breviariis apud Florentinium) cum populi multitudo excitati novitate miraculi (delapsæ nivis) una cum jam dictis Pontifice et Patritio accessisset, et ipse Pontifex cœpisset propriis manibus terram effodere in circuitu nivium ad jaciendum construendæ Basilicæ fundamentum, ecce priori miraculo aliud Divina dispositione successit. Fluida terra subito seipsam aperuit, et ubi jacienda essent fundamenta demonstrans, astantium animos incredibili lætitia et admiratione replevit. »

8. *Cum illis consentiunt veteres Lectiones, quæ emendatæ sunt a S. Pio V. De miraculo tantum Nivis delapsæ proponitur Sermo.*— Consentiunt vetustæ quædam lectiones, quas affert, ut vulgo dicitur, *per extensum* Paulus de Angelis in suo Tractatu de Basilica S. Mariæ Majoris lib. 2. cap. 2. « Mox vero Pontifex fossorium lætus accipiens, sicut nix designaverat, propriis manibus cœpit terram effodere, quæ extemplo aperta est per circuitum. Et ita hujus gloriosæ Virginis meritis architectonicis manibus Divina Clementia reseravit fundamenta. » Verum cum lectiones, quæ hac die leguntur, a Pio V. emendatæ fuerint, teste Gavanto sect. 7. cap. 10. de Festis Sanctorum Mense Augusto num. 5. « Pius V. mutavit Orationem, aliqua Responsoria, et Lectiones primi, et secundi Nocturni, » cumque a Lectionibus mutatis correctisque absit miraculum de terra, quæ ultro se aperuit, solumque delapsæ nivis prodigium in iis memoretur, propterea nos de prioris miraculi probabilitate nihil detrahentes, de posteriore hoc, quod accidit die 5. Augusti, dumtaxat disseremus.

9. *Tillemontius silet ejusmodi miracula, quod parum fidei tribuat Breviariis. Basilicæ ædificationem refert ad Sixtum III.* — Tillemontius tom. 6. nota 83. de Arianis, de Ecclesia S. Mariæ Majoris scribit, se idcirco a narrandis iis miraculis abstinere, quæ in ejus fundatione contigisse dicuntur, quod ea non nisi Breviariis fulciantur, quorum non existimat auctoritati et fidei tuto se niti posse : cum præsertim fere quotidie corrigantur, et ex lectionibus plura expurgentur; remque omnem eo ducit, ut si quid veri dici possit, id omne referendum sit ad tempora Sixti III., qui Basilicam novis magnisque accessionibus a se auctam primus sub B. Virginis nomine dedicavit.

10. *Tillemontius refellitur. Varia lectio notatu digna in libro Pontificali. Basilicæ olim dicebantur Regum, et Potentiorum ædes.* — Verum nihil affert, quo sententiam hanc suam suffulciat; pro qua si quis velit argumentum aliquod suppeditare, illud ex Pontificali libro, quem Vignolius notis illustravit, proferre posset de Liberio : *Fecit Basilicam nomine suo juxta macellum Liviæ*, ut ipsi quoque dudum observavimus. Hic locus in eodem Pontificali libro accuratissimæ editionis Blanchini ita legitur : *Hic fecit Basilicam nomini suo juxta macellum Liviæ;* quæ verba significare videntur Liberium sibi suoque commodo Basilicam ædificasse, non autem in honorem B. Virginis; ideoque Sixto III. tribuendam ejus Dedicationem sub B. Mariæ nomine; si quid autem veri sit in eo miraculo, id omne ad Sixti, non Liberii tempora esse referendum. Non enim semper Basilicæ nomen Templum, ut apud nos, significavit; regiæ enim quondam ædes hoc appellabantur nomine, et ab iis ad Templa Deo dicata nomen illud traductum est. « Basilicæ prius vocabantur Regum habitacula, unde et nomen habent : nunc tamen ideo Basilicæ Divina Templa nominantur, quia ibi Regi omnium Deo cultus et Sacrificia offeruntur. » Verba sunt Isidori lib. 15. de Originibus. Liberii vero temporibus a privatis hominibus in sui commodum Basilicas ædificari consuevisse, constat ex Hieronymi Epist. 18. ad Marcellam : « Ubi, instar Palatii, privatorum extructæ Basilicæ, ut vile corpusculum hominis pretiosius inhabitet, et quasi Mundo quicquam possit esse ornatius, tecta sua magis velint aspicere, quam Cœlum? »

11. *Basilicam extruxisse Liberium sumtibus Joannis Patritii, et B. Mariæ dedicasse probatur ex vetustis monumentis in Archivo ejus Basilicæ.* — Hanc prævertit difficultatem Florentinius exercit. 12. « Ansam quidem dubitandi daret liber Pontificalis, Liberium proprio usui Basilicam construxisse, dum inquit : *Hic*

Basilicam fecit nomini suo. » Sed cum in Liberianæ Basilicæ Archivo vetusta extent monumenta, quæ probant, Liberium Basilicam, quam ædificaverat, dedicasse, et sub Altari magnæ Capellæ a Sixto V. extructæ etiamnum extet Oratorium a Liberio consecratum, nihil profecto obest, quin statuatur, Basilicam a Liberio Joannis Patritii ejusque uxoris sumtibus, non in sui usum extructam, sed B. Virgini dedicatam; nec primam Basilicæ magnificentiam Sixto, sed Liberio tribuendam esse, ut erudite disputat Florentinius loco cit. « Basilicam a Liberio constructam pro sacro usu fuisse, vix dubitarem. »

12. *Bailleti sententia.* — Bailletus ad diem 15. Augusti num. 27. more suo haud ita credulum se præbet Nivis miraculo. Sibi enim monstri simile videri ait, de hujus historiæ auctore nondum quidquam compertum esse; spatio mille annorum tantam rem silentio oppressam; nuspiam præterquam in Breviariis, aut in Petri Natalis Catalogo hujus rei reperiri vestigia. Quamobrem hæc, quæ tuto affirmari possint, omnia refert, Liberium ab exilio restitutum in suam Sedem Basilicam ædificasse, quæ per octoginta annos ab eo nomen habuerit usque ad Sixtum III. qui eam deinde perfecerit, et paulo ante annum 440. sub B. Virginis nomine dedicaverit.

13. *Bailletus refellitur. Petri de Natalibus parum firma fides.* — Multa observatu digna sunt in hac Bailleti sententia. Petro de Natalibus, qui hanc refert historiam, non multum tribuit fidei Bollandus in generali Præfat. ad Vitas Sanctorum §. 4. Petrum hunc ejusque opus commemorat, in quo multa desiderat scripta accuratius. Miræus in Auctario Scriptorum Ecclesiast. ad cap. 511. leviter admodum de Petri opere loquitur, nec ullum de eo fert judicium. «Petrus Natalis Episcopus Equilinus sub annum millesimum quadringentesimum septuagesimum quasdam Sanctorum historias breviter concinnavit. » Sed in nova accessione, qua auctus est Bellarmini liber de Scriptoribus Ecclesiasticis, hujusmodi de hoc Petro judicium habetur: « Petrus de Natalibus ex Pastore, seu Plebano Sanctorum Apostolorum Diœcesis Castellanensis factus Episcopus Equilinus in Gradensi Provincia perduxit ad exitum Catalogum Sanctorum anno 1382. die 26. Maii, quem ut simplicem nimium multi contemnunt. » Quamobrem haud gravate Bailleto concedimus, firmo sane fundamento carere nivis miraculum, si Natalis dumtaxat auctoritate fulciretur, tum quod multum temporis inter miraculum et Scriptorem intercesserit, tum quod non desint, quæ adversus ipsum historiæ auctorem jure excipi possint.

14 *Historia hujus miraculi vetustioribus et solidioribus fundamentis nititur quam testimonio Petri de Natalibus. Testatur de eo Nicolaus IV.* — Verum a Bailleto in eo dissentimus, quod primus Petrus miraculum illud commemorarit; nec probamus, ab eo tantum fidei detrahi Romano Breviario. Fuit Petrus Sancti Antonini fere synchronus, teste Bollando loco citato §. 4. « Suppar prope Sancto Antonino fuit Petrus de Natalibus Episcopus Equilinus. » Obiit Sanctus Antoninus anno 1459. Quamobrem Petrus anno 1470., ut tradit Miræus, scripsisse oportuit, non anno 1382., ut scribit Auctor additionis ad Bellarminum; nisi forte mendum in numeros irrepsit, et 1382. scriptum fuerit loco 1482. Nicolaus IV. Summus Pontifex anno 1287. ad Pontificiam Sedem evectus non plus quam annos quatuor, mensem unum vixit, qui hoc miraculum in quadam Bulla, primo sui Pontificatus anno edita, commemorat, nec quidquam de ejus veritate se dubitare ostendit. Eam refert Bullam Paulus de Angelis Tract. de Basilica Sanctæ Mariæ Majoris lib. 2. cap. 1. qui eam affirmat in Basilicæ Archivo asservari. « Cupientes igitur, ut Ecclesia nostra ad honorem Virginis ejusdem constructa, cujus quidem structuram gloriosus Deus in Sanctis suis per immissionem nivis æstus tempore mirabiliter indicavit, congruis honoribus frequentetur. » Ex quo luculenter apparet, miraculi nivis historiam non solius Petri fidei incumbere, sed vetustioribus solidioribusque fulciri fundamentis.

15. *Gregorius etiam XI. Pius II. vetera manuscripta Breviaria quamplurima, Auctores omnes Romani, Sigonius, Canisius, Florentinius, Miraculum Nivis probant.* — Huc accedit quod Gregorius XI. anno 1371. creatus Pontifex hujus miraculi mentionem injicit. « Intra nostræ mentis arcana revolventes, qualiter gloriosus Deus in Sanctis suis in majestate mirabili opera manuum suarum verificante olim miro disposuit ordine, Ecclesiam B. Mariæ Majoris de Urbe fundari, ac construi, ac subsequenter etiam dedicari. » Pius etiam secundus in Bulla anni 1453. in marmore incisa, cujus membrana in Basilicæ servatur Archivo, teste De Angelis loco citato, idem miraculum diserte tradit: « In B. Mariæ Majoris Urbis Romæ Basilica Divino æstivæ Nivis miraculo ædificata. » Insignis præterea hujus miraculi memoria traditur in veteribus manuscriptis, quæ in Romanis Tabulariis custodiuntur, ad quæ provocat idem De Angelis loco citato, et Severanus de Septem Urbis Ecclesiis. Nec Romani tantum Scriptores, inter quos Baronius in Notis ad Martyrologium, Fulvius Romanus lib. 2. cap. 6. Panvinius de septem Urbis Ecclesiis, Severanus in Tractatu cognomine, Pompejus Ugonius Histor. de Urbis Stationibus, Paulus de Angelis in sæpe citato Opere de Basil. S. Mariæ Majoris; sed de eo abunde testantur etiam magni nominis Scriptores exteri, Sigonius tom. 1. de Occidentali Imperio pag. 240. nuperrimæ edit. Canisius de B. Virgine Deipara pag. 770. Florentinius loco supra allato. Nec vero sileri potest, hanc historiam in Breviariis Romano, Lateranensi, Vaticano, Liberiano, Cassinensi esse insertam, ut videre est apud De Angelis lib. 2. cap. 2. et a Pio V. in emendatione Breviarii Romani recognitam, nec tamen quidquam fuisse detractum de Nivis delapsæ miraculo, licet alia quædam, quod monuimus, ex iis lectionibus Sanctus ille Pontifex expunxerit. Quæ omnia moralem quamdam conficiunt evidentiam de veritate Miraculi Nivis. Quamvis enim plura inter Liberium et Nicolaum Quartum secula intercesserint, in quibus nullum extat ea de re monumentum, pia tamen Traditio monumento-

rum vim obtinet : neque enim eam veteres promulgassent Romani Pontifices, asseruissent, propugnassent, nisi altissimis etiam radicibus defixam comperissent. Communis etiam Scriptorum ex omni gente consensus plurimum habet auctoritatis, ubi non suppetunt monumenta ; cum præsertim, ut in nostro de Canonizatione Sanctorum Opere demonstravimus, ad historiam Romano Breviario inserendam, ac ex ea Festivitatem aliquam instituendam moralis quædam satis sit evidentia : neque enim piam traditionem, quod monumentis coævis destituta sit, idcirco oportet corruere, si insequentium temporum magni ponderis extent documenta, quibus ea probetur, ut bene in rem nostram Papebrochius in Responsion. ad P. Sebastianum par. 2. pag. 365. « Contigit etiam sæpe, Traditionis substantiam talem esse, ut nonnisi temere possit in dubium revocari, etiam coævorum testimoniis destitutam. »

16. *Bollandistæ librum singularem pollicîti sunt de illa Festivitate* ad Nives. — Bollandistæ tom. 2. mensis Augusti in Prætermissis pag. 2. Festivitatem hanc commemorant in hunc modum : « Festum ipsum signat Martyrologium Romanum his verbis : Romæ in Exquiliis Dedicatio Basilicæ sanctæ Mariæ ad Nives. Quæ festivitas Romæ hoc die et toto Orbe Catholico solemnissime celebratur, eo nempe, quo nix ferventissima Cœli tempestate decidua, locum Templo designavit, quod a Liberio Pontifice conditum, a Sixto III. restauratum, ab aliis Pontificibus exornatum est. » Se alibi de ea sermonem habituros esse pollicentur : « Nos eam Festivitatem cum aliis Christi Domini, et Beatissimæ Deiparæ eo remittimus, quo majores nostri peculiari Opere de iis agendum pridem polliciti sunt. » Quod quidem opus aliquando editum plurimum profecto lucis huic argumento affundet. Nos quidquid ad Festivitatem Dedicationis Ecclesiæ Sanctæ Mariæ ad Nives illustrandam pertinere comperimus, huc congessimus, nec quidquam nobis pro ratione instituti nostri reliquum est, quam ut ejus originem et progressum persequamur.

17. *Dedicationis Festum celebratum in ea Basilica seculo* 12. *manifesto constat. Seculo* 14. *per totam urbem celebrabatur. S. Pius V. jussit peragi in Ecclesia universali.* — In Ecclesiæ Occidentalis antiquo Martyrologio, quod edidit, notisque illustravit Florentinius ad diem 5. Augusti hæc leguntur : *Romæ Dedicatio Basilicæ S. Mariæ.* Quamvis enim nihil præterea sit additum, quod Ecclesiam indicet, de qua sermonem habemus, perspicuum tamen videtur iis verbis hanc significari Basilicam. Nam, ut monuimus, interdum appellari solet *Basilica S. Mariæ ;* et quod ab eo Martyrologio abest, alia supplent Martyrologia juxta adnotationem Florentinii. Profecto constat Festivitatem hujus dedicationis in ea Basilica seculo 12. celebrari consuevisse, ex Diplomatibus Honorii III., Alexandri IV., Nicolai IV., penes Reynaldum ad ann. Chr. 1223. num. 22. et 1288. num. 42. et sequentibus. Verum quod ea Festivitas in Basilica S. Mariæ Majoris magna solemnitate celebrata sit, non ex eo conficitur in aliis etiam Romæ Basilicis fuisse celebratam : ejus enim nulla fit mentio in Vaticanæ Basilicæ Calendario, quod edidit Cardinalis Thomasius ann. 1688, ut animadvertit Dominicus Georgius in erudita Dissertatione, *de Cathedra Episcopali Setiæ Civitatis* in Appendice pag. 197. Quædam refert Sollerius Martyrologia seculi 13. in Notis ad Martyrologium Usuardi ad diem 5. Augusti, in quibus mentio fit Dedicationis Ecclesiæ S. Mariæ ad Nives, et S. Dominici. Sed ne id quidem satis est, quo probemus, Festivitatem hanc cum Missa et Officio tota Urbe celebratam fuisse. Sanctus enim Dominicus obiit pridie Nonas Augusti, quo quidem die celebrata fuisset ejus solemnitas, nisi præfinitus jam esset dies ille Transfigurationi Jesu Christi. Itaque Gregorius IX. S. Dominici Festivitatem rejecit ad Nonas Augusti, quod quidem non fecisset, si dies Nonarum celebrando festo S. Mariæ ad Nives tota Urbe et Orbe Catholico constitutus fuisset ; quod observavit Pagius tom. 3. Breviar. Roman. Pontific. in Gregorii IX. num. 32. Itaque 14. seculo ad totam Urbem ea Festivitas extensa est ; ac proinde Radulphus Tungrensis Proposit. 22. inter Festivitates quæ Romæ celebrantur, eam recenset. Quod autem ad universalem denique Ecclesia ea solemnitas permeaverit, id quidem ad S. Pii V. tempora referendum, qui Breviarium Romanum a se emendatum, in quo officium etiam in Festo ad Nives correctum edidit, universo Orbi Catholico recitandum proposuit.

18. *Non omnium prima fuit hæc Basilica B. Mariæ consecrata. Cur tanta celebritate ea Festivitas peragatur. De Basilica seu Templi Pantheon Dedicatione.*—Denique ut nihil nobis reliqui faciamus, quod ad hujus Festi cognitionem pertinet, quæri potest, quid tandem causæ fuerit, ut tantopere hæc solemnitas celebraretur, et ad universalem Ecclesiam propagaretur. « Celebre est miraculum nivis, quæ Liberio Summo Pontifice circa annum Domini 367. partem Collis Esquilini sexta Augusti (quo tempore in Urbe maximi calores esse solent) noctu contexit : cujus rei memoria eadem die anniversaria celebritate ab universali Ecclesia colitur. » Verba sunt pii viri Petri Antonii Spinelli in Tractatu de Festis Dei Genitrici dicatis num. 10. et consentit Suarez tom. 1. de Religione lib. 2. cap. 8. num. 15. Fortasse dicat aliquis, primum hoc esse Templum, quod B. Virginis nomini Romæ dedicatum fuerit, sed repugnat Florentinius Exercit. 12. « Difficillimum ergo videtur Basilicam S. Mariæ sub Liberio ex prodigio æstivæ nivis constructam primam dicere. » Et sane cum in libro Pontificali de S. Callixto I. in ejus vita scriptum sit : *Fecit Ecclesiam S. Mariæ Trans Tiberim*, facile quivis intelligat S. Mariæ ad Nives Basilicam non eam esse, quæ Romæ prima fuerit in Beatæ Virginis honorem consecrata. Quasdam etiam alias antiquitatis cultores Ecclesias commemorant ante Dedicationem Ecclesiæ B. Mariæ ad Nives Sanctissimæ Dei Genitricis nomini dedicatas. Nos vero satis contenti sumus tueri posse, ante Dedicationem Basilicæ S. Mariæ ad Nives, Romæ in ejus honorem a Calixto I. Ecclesiam

Trans Tiberim fuisse consecratam. Quapropter, non quod prima dedicata sit ea Basilica B. Virgini, sed ex æstivæ Nivis miraculo solemnitas hujus Festi tanta, ejusque propagatio originem traxit. Quod observavit Guyetus de Festis propriis Sanctorum lib. 1. cap. 6. quæst. 13. ubi agens de Titulis dedicatarum B. Virgini Ecclesiarum, cum ad eos devenit, qui ex prodigiis et miraculis nomen habent. « Quo in genere, inquit, præcellit aliis omnibus ipsa S. Mariæ Majoris Basilica, una ex primariis et Patriarchalibus Urbis, cujus extruendæ occasionem dedit insigne Nivium miraculum, a quo et Sanctæ Mariæ ad Nives dici etiam consuevit. » Paucis ante Christi Domini ortum annis celeberrimum Templum Romæ Agrippa ædificavit *Pantheon* appellatum, quod fictitiis omnibus Gentium Diis dedicavit. Circiter anno 610. B. Virgini et Sanctis Martyribus Templum hoc consecrari Imperator Phocas a Bonifacio IV. Pontifice permisit, cui propterea *Sanctæ Mariæ ad Martyres* nomen inditum; et ex structuræ forma vulgo *Rotunda* appellatur. Celebris etiam hujus Templi fuit Consecratio, cujus Festo constitutus est dies 13. Maii, quo Sacra Cæremonia peracta est. Eam commemorat Beda in Martyrologio, et in Historia Anglica. Magna quondam hujus Festivitatis celebritas fuit Romæ, et in Gallia, ac de ea mentionem faciunt nostri seculi Martyrologia. Romanum eam habet ad diem 13. Maii. Nunc ejus Consecrationis Festivitas Romæ in ea dumtaxat Ecclesia celebratur; nec extra Romam usquam celebrari eam comperimus : sola Dedicatio Basilicæ S. Mariæ ad Nives tum Romæ, tum in omnibus Orbis universi Ecclesiis celebratur. Vide Bollandistas tom. 6. Maii pag. 75. et Bailletum ad diem 15. Augusti §. 5. n. 28. Paulus Diaconus de gestis Longobardorum nobilissimam ædem, Pantheon appellatam, ab Agrippa falsorum Deorum cultui extructam, scribit ab Imperatore Phoca Bonifacio IV, Pontifici datam, qui Templum illud in B. Mariæ Virginis, omniumque Sanctorum Martyrum honorem dedicavit; *ut ubi quondam non Deorum, sed Dæmonum cultus erat, ibi deinceps omnium fieret memoria Sanctorum.* Baronius in Notis ad Martyrologium Romanum ad diem 13. Maji hæc scribit : « Legi in ejus Ecclesiæ Codice manuscripto, Templum illud dicatum in primis in honorem Genitricis Mariæ, omnium Sanctorum Martyrum et Confessorum, illataque illuc esse reperi duobus de triginta curribus ossa Sanctorum Martyrum e diversis Urbis Cœmeteriis effossa, solemniterque comportata, ac decentissime collocata. »

CAPUT VIII.

DE FESTO ASSUMPTIONIS BEATISSIMÆ VIRGINIS AD DIEM 15. AUGUSTI.

1. *Quorumdam sententia Deipara nunquam obiit. De ejus morte dubitavit Epiphanius.* — Decima quinta Augusti die Assumptio B. Mariæ Virginis celebratur. Epiphanius hæresi 78. dubitat, an B. Virgo mortem obierit, quod ex ipsius verbis apparet, quæ ita vertit Janus Cornarus : « Quærant vestigia Scripturarum, et invenient utique neque mortem Mariæ, neque an mortua sit, an non mortua, neque an sepulta sit, an non sepulta.... Non omnino definio hoc, et non dico, quod immortalis mansit; sed neque affirmo, an mortua sit. Excedit enim Scriptura mentem humanam, et in suspenso reliquit propter vas pretiosum, et excellentissimum, ut ne quis ad suspicionem veniat carnalium de ipsa rerum. Sive igitur mortua est, non novimus, sive sepulta est, non copulata fuit carni : absit : » Alii vero ulterius progressi obfirmate negant, B. Virginem esse mortuam, utpote quæ ab originalis peccati labe pura fuerit et integra, cujus peccati pœna mors est, juxta illud Apostoli ad Rom. 5. *Sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt.* Et cap. 6. *Stipendia peccati mors.* Videatur P. Macedo de Clavibus Petri tom. 1. lib. 4. part. 2. de Peccato Originali sect. 3.

2. *Communi Græcorum et Latinorum sententia B. Maria mortem obiit.* — Venerabilis Petrus Canisius lib. 5. de B. Maria Deipara Virgine cap. 2. Epiphanii moderationem demiratur. « Tam reverenter et modeste de Maria sentit ac loquitur Epiphanius, ut de illius morte ac sepultura non ausit certi aliquid definire. » Advertit illum noluisse eorum sententiam refellere, qui affirmant, B. Virginem mortuam esse, et sepultam. « Ad hæc ex dictis Epiphanii verbis colligi potest, quod etiamsi nihil ipse certi hoc loco statuat, tamen nec improbet illorum sententiam, qui vere mortuam ac sepultam, adeoque in Cœlos assumptam Virginem credunt. » Denique concludit, ea Epiphanii dubitatione nihil de communi Græcorum et Latinorum detrahi sententia, quæ statuit B. Virginem obiisse. « Quod si vir Sanctus hac de re dubitavit, ne id quidem prohibet, quominus mortem, sive dormitionem Deiparæ cum Ecclesia confiteamur, eamque confessionem publicis feriis testificemur, ut non modo Latini, sed Græci etiam tot seculis diligenter observant. Etenim unius aut alterius Doctoris opinio, sive sententia eam vim non obtinet, ut aliis aliter meliusque sentientibus præjudicium afferre, multoque minus ut communem Ecclesiæ fidem, sententiam, atque auctoritatem labefactare possit, aut debeat. »

3. *Baronii moderatio erga veteres Patres. Epiphanium vel excusat, vel defendit.* — Magnus Baronius, paratus semper tueri, ut par est, dicta Patrum, et in bonam partem accipere, ad ann. Chr. 48. num. 11. et 12. considerat, Epiphanium adversus hæreticos scribere, qui spurcissimis calumniis puritatem B. Virginis impetebant; qui, ut ostendat nullo eam carnis motu tentatam, ait, ex Scriptura ne illud quidem probari posse, B. Virginem mortem obiisse; atque, ut fere contingit ei, qui errorem aliquem suscipit refellendum, vehementiori studio abreptus, terminos veritatis prætergressus, contrario errori videtur esse affinis. « Ad neutram partem inclinans satis esse censuit, vel ex hac parte sublimem illam Dei Genitricis excellentiam hostibus demonstrasse, et quam illa

procul fuerit ab omni carnis illecebra, quæ nec an mortua fuerit, posset ex divinis Scripturis ostendi, eisdem insinuasse. Cæterum condonandum illi, si (quod et aliis sanctissimis, atque eruditissimis viris accidisse reperitur) dum ardentiori studio in hostes invehitur, vehementiori impetu in contrariam partem actus, lineam videatur aliquantulum veritatis esse transgressus. Catholica quippe Ecclesia nullam de obitu Dei Genitricis dubitationem admittit, sed quam novit humanæ fuisse naturæ consortem, humanam pariter moriendi necessitatem expertam affirmat. »

4. *Rationes quare dubitari non possit, B. Mariam mortem obiisse.* — Alii confidentius respondent, nullam de B. Virginis obitu dubitationem oriri posse ex Sacrarum Scripturarum silentio; Evangelio enim nihil aliud contineri, quam Jesu Christi vitam usque ad ejus ascensum in Cœlum; Acta Apostolorum res gestas complecti usque ad ea tempora, cum in suam quisque provinciam ad Evangelium prædicandum profectus est: iis etiam comprehendi Acta Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli usque ad 4. Neronis annum et sexagesimum tertium a Christo nato; reliquis vero Sacris Apostolorum Scripturis non historiam, sed Evangelicam tradi doctrinam. Vide Canisium de Maria Deipara Virgine lib. 5. cap. 2. in fine. Quod vero ad illud attinet argumentum, Beatam Virginem, sicut pura fuerit ab originali labe, ita morti non fuisse obnoxiam; aperta lex est, quicumque natus sit, eum mori omnino oportere. *Quis est homo, qui vivit, et non videbit mortem?* Psalm. 88. et Ep. ad Hebræos 9. *Statutum est hominibus semel mori.* Fide certo novimus, Christum Dominum nulla peccati originali labe fuisse contactum: et S. Augustinus lib. 2. de Peccator. meritis et remissione cap. 29. docet, nisi in ipso ætatis flore fuisset Cruce necatus, pro naturali hominis conditione, ætati succedente ætate, tandem moriturum fuisse; carnem enim nostræ similem assumpsisse, licet ab omni peccato integram. « Sed quia erat in eo similitudo carnis peccati, mutationes ætatum perpeti voluit, ab ipsa exorsus infantia, ut ad mortem videatur etiam senescendo illa caro potuisse pervenire, nisi juvenis fuisset occisus; quæ tamen mors in carne peccati inobedientiæ debita redditur, in similitudine autem carnis peccati obedientiæ voluntate suscepta est. » Denique mors considerari potest dupliciter, vel tamquam conditio naturæ, quæ, cum contrariis rebus conflata sit, tandem aliquando corrumpi eam necesse est; vel tamquam peccati Adæ pœna, qua privilegium illud originalis justitiæ amisimus, quod impediebat ne homines morerentur. Itaque etsi Beata Virgo ex hac posteriori causa mori non debuisset, priore tamen morti eam obnoxiam fuisse oportuit. Atque hæc est communis omnium doctrina. Theophilus Reynaudus in Diptychis Marianis tom. 7. num. 5. pag. 124. putat faciliorem eam esse hujus solvendæ difficultatis rationem, si dicamus, B. Virginem, peccato originali licet immunem, eam tamen Adæ filiam fuisse; ac propterea iis peccati pœnis eam obnoxiam fuisse, quæ eam minime decederent, cujusmodi mors est. « Quare planius et expeditius dicetur, Beatam Virginem, etiamsi a peccato prorsus immunem, tamen, quia filia Adæ erat, pœnalitatibus nostratibus, quæ ipsam non dedecerent, inter quas est mors, fuisse obnoxiam; atque adeo mortis debitum solvisse, et mori debuisse: eamque esse pœnam peccati, quod Adamus actualiter admisit, et in omnes posteros, quantumvis ab omni culpæ labe puros, infeliciter diffusa est, nihil vetat affirmare. »

5. *Atque ea est Ecclesiæ sententia.* — Itaque concludendum, B. Virginem obiisse, ejusque animam corpore fuisse seclusam, veramque esse hanc Ecclesiæ sententiam Traditione innixam, ut innuit S. Gregorius in Sacramentario, qui in Missa Assumptionis B. Mariæ ait: « Veneranda nobis, Domine, hujus est diei Festivitas, in qua sancta Dei Genitrix mortem subiit temporalem. » Et paulo post: « Subveniat, Domine, plebi tuæ Dei Genitricis oratio, quam etsi pro conditione carnis migrasse cognoscimus, in cœlesti gloria apud te pro nobis orare sentiamus: » quæ etiamnum in Secreta et Collecta Ecclesia recitat, ut bene advertit Tillemont. tom. 1. Nota 17. ad vitam B. Virginis. Quo vero ætatis suæ anno, atque ubi ea migraverit e vita, quærunt Ecclesiasticæ antiquitatis cultores.

6. *Quoto ætatis suæ anno B. Virgo mortua sit, variæ sententiæ.* — Annum quo mortua sit, non definit Andreas Cretensis in Oratione prima in Dormitionem Sanctissimæ Deiparæ in Biblioth. Patrum tom. 10. pag. 655. sed ait, *illam migrasse ab humanis, ubi ad extremam devenisset senectutem.* Nicephorus Evodii innixus auctoritati putat usque ad quinquagesimum nonum vixisse ætatis suæ annum. Epiphanius Presbyter Constantinopolitanus opinionem affert Hippolyti Thebani septem et quinquaginta natam annos e vita excessisse; deinde vero ab opinione recedens Hippolyti duos illi tribuit et septuaginta annos. Alii vero ex quadam Traditione contendunt, tertio et sexagesimo anno mortem obiisse. Vide Baronium ad ann. Chr. 48. §. 5. Postremam hanc sententiam amplectitur Cardinalis Bona in Horologio Ascetico cap. 5. §. 7. « Corona, inquit, B. Virginis ex sexaginta tribus Salutationibus Angelicis componitur et septem Orationibus Dominicis. Est autem hæc precatio ex sexaginta tribus Angelicis Salutationibus compacta juxta numerum annorum, quibus B. Virgo in terris vixisse creditur, ut fert Doctorum probabilior sententia. » Opiniones omnium affert Benedictus XIII. serm. 96. de B. Virgine, ac ad veritatem ait accedere illam sententiam, quæ B. Virgini duos tribuit et septuaginta annos. Consentiunt S. Antoninus, a Lapide, Suarez, et Cardinalis Gottus de veritate Relig. Christ. tom. 4. part. 2. cap. 40. §. 3. num. 12. et 13. Sed nihil ea de re quidquam ut exploratum certumque definiri potest, ut bene advertit Durantus Episcopus Montis Feltri in Notis ad Revelat. S. Brigittæ lib. 6. cap 61. tom. 2. « Inter tot gravissimorum hominum opiniones, quæ hac de re circumferuntur, difficile sane est aliquid certi pronunciare. » Et paulo post: « Cæterum quid inter tot virorum doctorum opiniones sen-

tiendum sit, non audeo definire. »

7. *Quidam putant Deiparam Hierosolymis obiisse. Historia translati ejus Corporis Constantinopolim ad Marcianum, et Pulcheriam.* — De loco ubi ea mortua sit, duæ circumferuntur sententiæ. Quidam putant Hierosolymis obiisse; quæ opinio nititur S. Damasceni auctoritate, qui in Homiliis de Dormitione B. Virginis, ac præsertim in secunda num. 18. Euthymianæ historiæ fidem sequutus, narrat, Marcianum, et Pulcheriam desiderio incensos reperiendi Corpus B. Virginis, accersito ad se Juvenali Hierosolymorum Episcopo, significasse consilium suum Constantinopolim in Ædem amplissimam S. Mariæ *in Blachernis*, quam Pulcheria ædificaverat, asportandi Sanctissimum Corpus, quod Hierosolymis in Æde eo loco extructa, qui Gethsemani appellatur, conditum esse acceperant : Juvenalem respondisse, sepulcrum quidem extare in Gethsemani, corpus vero non item; triduo post Beatissimæ Matris obitum, Apostolos monumento recluso nihil præter vestes reperisse, e quibus suavissimus spirabat odor : ac tum Marcianum, et Pulcheriam jussisse, sepulchrum cum vestibus probe obsignatum in modo memoratam Ædem *in Blachernis* transferri; ut videre est apud Nicephorum lib. 14. cap. 2. et lib. 15. cap. 14.

8. *Canisius eam sententiam sequitur, aliique vetusti Scriptores.* — Hanc venerabilis Canisius opinionem sequitur lib. 5. cap. 3. de Maria Deipara Virgine : « Primum in eo veneranda conspirat antiquitas, Mariam post Filium in Cœlos assumptum Hierosolymis non solum, ut diximus, habitasse, sed etiam extremum clausisse diem, fortasse ut formosa filia Hierusalem a terrestri ad cœlestem Hierusalem recta proficisceretur. Hinc magnum decus accessit Ecclesiæ Hierosolymitanæ, utpote quæ non modo Apostolis, et nascenti Christianismo, sed etiam Deiparæ diuturnum hospitium præbuit; quandoquidem hæc post Filii sui Resurrectionem illic vitam suam egit atque complevit, sed et sepulturæ locum ibidem accepit, quemadmodum indicat Damascenus. » Ejusdem multo antea fuit sententiæ Guerricus Abbas S. Bernardi Discipulus, qui sermone 2. de Assumptione, « Ob hoc ipsum, » inquit, « creditur in Valle Josaphat commoratam (B. Virginem), ubi et sepulcrum ejus monstratur. » Et Urbanus II. Summus Pontifex sermone, quem habuit in Claromontana Synodo anno 1095. ait in Valle Josaphat fuisse sepultam. Burcardus, scriptor Nicephoro multo recentior, in part. 1. c. 7. §. 46. scribit, se Hierosolymis veneratum esse B. Virginis sepulcrum in Templo, S. Helenæ opera extructo, aitque, a Turcis quoque ipsis veneratione aliqua et osculis coli. Idem confirmat Adricomius num. 198. Postremo Petrus a Valle in Epist. 13. Aleppo data anno 1616. affirmat, se in ima Valle Josaphat, quam interfluit torrens Cedron, veneratum esse B. Virginis sepulcrum Templo ipso sublimius passibus quinquaginta. Hæc pugnare videntur cum iis, quæ Nicephorus narrat : sed Florentinius in Exercit. 5. ad diem 18. Januar. ita omnia componit : « Potuit ergo Pulcheria non saxeum tumulum, cellulam, seu mensam Constantinopolim transferre, sed sacrum illud Feretrum, ad cujus contactum prodigia illa emanarunt, quæ habentur in Historia Transitus B. Mariæ; quod potuit ab Apostolis in ipsa sepulcrali cellula poni in Assumptionis argumentum. » Quaresmius in Elucidat. Terræ Sanctæ lib. 4. cap. 1. et seqnent. tom. 2. narrat, extra Hierosolymam in media Valle Josaphat prope Gethsemani sub monte Oliveti sitam esse amplam Ecclesiam in honorem Deiparæ dedicatam, in qua est B. Virginis sepulcrum, quo ab Apostolis ejus corpus illatum fuit, et unde reviviscens ab Angelis in Cœlum sublata est : ad hanc Ecclesiam Franciscanos Fratres, aliosque Sacerdotes ventitare, ut in ea Missam celebrent : et in die Assumptionis B. Virginis eosdem Fratres ibi celebrandæ solemnitatis gratia integrum diem sumere.

9. *Euthymii et Juvenalis fidem alii elevant, quorum testimonio nititur historia de translato Deiparæ corpore Constantinopolim.* — Hanc autem sententiam quidam minime probant : non enim novimus, quis ille tandem sit Euthymius historicus, a quo Damascenus, Andreas Cretensis, Nicephorus, aliique medii ævi Scriptores acceperint, B. Virginem Hierosolymis obiisse. Huc accedit, Juvenalem a Cyrillo Alexandrino, et Leone Magno seditionis multorumque scelerum, ac præsertim corruptarum Tabularum reum existimari. Quæ argumenta profert Serry adversus eos, qui statuunt, B. Virginem Hierosolymis obiisse; quamvis enim Sandinus Histor. Famil. Sacræ pag. 373. respondeat, Juvenali non ideo fidem abrogandam, quod profligatus falsariusque fuerit : « Probare necesse est atque ostendere re ipsa hanc historiam, de qua loquimur, ab eo fuisse, præsertim sine ulla necessitate, confictam. Non enim tunc de Fidei negotio, sed de facto agebatur, de quo in præsens, non de illius moribus quærendum est. » Nihilominus Serry mordicus suam sententiam tenet; et adversus Sandinum regerit in cap. 17. suæ Responsionis, Juvenalem, qui Tabulas depravare soleret, cum ad Marcianum scriberet, et Pulcheriam, multo facilius mendacium potuisse confingere. « Qui autem aliorum scripta falsare solitus erat, annon falsam Epistolam Marciano, et Pulcheriæ scribere potuit? Falsam, inquam, non quæ suum mentiretur Auctorem, sed quæ falsum de Mariano Sepulcro Gethsemani juxta Hierosolymam extant testimonium contineret; » præsertim vero, quod cum Episcopus esset Hierosolymitanus, eum credere par est studiosum fuisse gloriæ Ecclesiæ suæ, cui quanta honoris fieret accessio ex eo, quod Beata Virgo Hierosolymis mortua et sepulta fuisset, nemo est qui non videat. Atque ut paucis concludamus, juxta Jurisperitos *falsus in uno, præsumitur falsus in omnibus*, eoque magis tum cum verisimilis est causa, quamobrem falsam rem commentum illum fuisse ac venditasse suspicemur : quæ quidem omnia mirifice juvant eos, qui negant Juvenali ullam esse fidem adhibendam.

10. *Alii putant, mortuam esse Ephesi. Locus ex Epist. Synodica Conc. Ephesini veluti hians a quibus-*

dam eruditis expletus. — Qui Juvenalis auctoritatem respuunt, nec sibi persuadere possunt B. Virginem Hierosolymis obiisse, putant mortuam esse Ephesi: atque provocant ad Epistolam Ephesini Concilii Synodicam anno 431. ad Clerum Populumque Constantinopolitanum, ubi scriptum est, Nestorium Ephesi esse condemnatum, *in qua* (urbe) *Joannes Theologus, et Deipara Virgo Sancta Maria.* Abesse ab hoc loco verbum, nemo est qui non videat; inde nova oritur controversia. Combefisius, ut sensus constet, addit, *aliquando habitaverunt*, vel, *ædes habent*, vel *in honore habentur;* quam emendationem probant ad marginem ejus Epistolæ Harduinus et Labbeus. Consonat Baronius ad ann. Christ. 44. num. 29. Ea vero lectio etiamsi recipiatur, non tamen conficitur ex Epistola, B. Virginem Ephesi mortuam esse. « Ephesi mortuam colligunt alii ex Epistola Concilii Ephesini ad Clerum et Populum Constantinopolitanum scribentis, ea in Urbe damnatum Nestorium, in qua Theologus Joannes, et Dei Genitrix Virgo Sancta Maria. Verum hæc non significant extare Ephesi Sancti Joannis, et Deiparæ Virginis sepulcra, vel corpora, sed ibi Templa in eorum memoriam erecta; » Verba sunt Natalis Alexandri Hist. Eccl. sect. 1. cap. 1. art. 3. num. 5.

11. *Alii nihil ab eo loco abesse arbitrantur; et ex eo confici statuunt, Deiparam Ephesi mortem obiisse.* — Neque vero nova hac commoventur controversia, qui Ephesi B. Mariam obiisse contendunt; quin mirari se dicunt ad illum epistolæ Synodicæ locum ejusmodi interjici supplementa. In iis enim verbis, *In qua Theologus Joannes, et Dei Genitrix Virgo Sancta Maria*, juxta regulas, et Græci sermonis elegantiam *est*, vel *sunt* subaudiendum esse, quarum alterutra voce putant rem omnem confici. Nam cum in Epistola Synodica scribat Ephesinum Concilium, condemnatum Ephesi Nestorium, *in qua* (urbe) *Joannes Theologus*, vel *Theologus Joannes, et Deip. Virgo S. Maria*, vel *Dei Genitrix Virgo S. Maria est*, vel *sunt;* cumque non amplius viverent S. Joannes, et B. Virgo, nulla alia huic loco tribui potest sententia, quam quod Joannis, et B. Virginis sepulcra essent Ephesi. Bailletus in vita SS. Mariæ Virginis ad diem 15. Augusti §. 1. num. 8. ait, hanc sententiam ad veritatem multum accedere. Tillemontius Nota 16. ad Vit. B. Virginis manuscriptos desiderat Codices, ubi supplementa legantur, quæ superius attulimus; quoad vero ejusmodi codices inveniantur, nihil ibi subaudiri posse ait, quam vocem *est*, vel *sunt*, quæ vox probat eorum sepulcrum Ephesi extare. Hanc Tillemontii sententiam confirmat longo sermone Serry Exercit. 65. num. 5. Et cap. 18. *Responsionum ad Sandinum* se ab eo accusatum conqueritur, non quod Deiparam Ephesi obiisse certo affirmaverit, sed quia ejusmodi sententiam verisimiliorem dixerit.

12. *De anno et loco mortis Deiparæ nullius partes sequitur auctor. Statuitur obiisse, et statim corpore et anima in Cœlum sublatam.* — Nos in utraque controversia tum de anno, tum de loco quo obiit Beata Virgo, nullius partes sequimur, satis contenti diversas recensuisse sententias, et fundamenta, quibus quæque earum innititur. Illud tamen repetimus, exploratum esse B. Virginem ex hac vita migrasse, ejus animam a corpore fuisse sejunctam, statimque, nulla vel minima mora interjecta, non solum Beata Visione fuisse præditam, sed sublatam ad Empyreum, et exaltatam esse super Choros Angelorum. Eugenius enim IV. in Decreto Unionis Sessione ultima Concilii Florentini definivit, *Divorum animas, qui post Baptisma susceptum nullam omnino peccati maculam incurrerunt*, etc., *in Cœlum mox recipi, et intueri clare ipsum Deum Trinum et Unum sicuti est:* idque confirmavit Innocentius IV. Constitut. *Sub Catholicæ*, et Benedictus XI. Extravaganti *Benedictus Deus.* Neque hic prætereundum, quod fusius infra docebimus, Beatæ Virginis corpus paulo post obitum, incorruptibili et gloriosa temperatione suscepta, rursus cum anima coaluisse, et nunc in Cœlo esse: *Virginis privilegium est, quod cum corpore suo, uti credimus, in Cœlo vivit:* verba sunt Hugonis de S. Victore lib. 3. Erudit. Theolog. ex miscell. secundi Codicis cap. 125. Quidam ineptiarum artifices scripserunt, animam B. Virginis corpori toto eo tempore adstitisse, quo jacuit in sepulcro: alii somniarunt, animam Deiparæ Angelorum stipatam comitatu descendisse ad inferos, ut majestatis suæ præsentia Dæmones perterrefaceret. Sed somnia hæc sunt, et vigilantium, aut ægrorum deliramenta, ut advertit Saxius tom. 2. de Laudibus Mariæ pag. 227. lit. D.

13. *Discrimen inter Ascensionem Christi, et Mariæ Assumptionem.*—Nihil aliud est Deiparæ Assumptio, quam gloriosa quædam animæ et corporis translatio B. Virginis, quæ revixit. Illud inter Ascensionem et Assumptionem intercedit discrimen, quod Ascensio de Christo, qui *propria virtute* ascendit in Cœlum; Assumptio dicitur de B. Virgine, quæ post reditum ad vitam peculiari privilegio corpore et anima in Cœlum sublata est, ut ait Spinellus Tract. de Maria Deipara cap. 12. n. 2. « Christi dicitur Ascensio, quia propria virtute in Cœlum ascendit; et Deiparæ dicitur Assumptio, quia singulari Dei privilegio corpore et anima in Cœlum est evecta; quod multo antea B. Petrus Damiani animadvertit Serm. de Assumptione: « Ascendit Salvator in Cœlum potestativæ virtutis imperio, sicut Dominus et Creator, Angelorum comitatus obsequio, non auxilio fultus. Assumpta est Maria in Cœlum, sed gratiæ sublevantis indicio, comitantibus, et auxiliantibus Angelis, quam sublevat gratia, non natura. »

14. *Singulares Deiparæ virtutes, et privilegia persuadent ejus Assumptionem.* — De B. Virginis Assumptione disseruimus l. 1. de Canonizat. Sanctor. cap. 42. num. 15. quo in loco animadvertimus, dignitatem, qua ut Dei Mater cæteris antecellit, excellentem Virginitatem, insignem sanctitatem, qua omnibus præstat et Angelis et hominibus, intimam cum Jesu Christo filio suo conjunctionem, summumque Filii in Sanctissimam Matrem suam amorem, hæc

omnia totidem esse Theologicas rationes, quibus satis ostenditur, singulari resurrectionis privilegio B. Virginem esse auctam, atque in Cœlum anima et corpore esse assumptam ; quapropter Claudius Joly Dissertat. de verbis Usuardi pag. 14. ubi causam exponit, cur eam Dissertationem conscripserit : « Quis enim, inquit, negare valeat, Assumptionem talem ab Omnipotenti Deo fieri potuisse? Quis asserere præsumat, Deum ita fieri noluisse? Quis proferre audeat, Beatissimam Virginem, quam Angelus ab ipso Deo missus salutavit, et cœlesti gratia plenam esse asseveravit, postquam Deo Mater esse cœpit, peculiarem hanc gratiam non meruisse? »

15. *Hæc est sententia Patrum Græcorum et Latinorum medii ævi. Nam apud vetustos Patres ea de re silentium.* — Qui cognoscere cupiat, quibus testimoniis Assumptionis privilegium probetur, eum satis esse videretur ad Petrum Canisium amandare, qui lib. 5. cap. 5. De Maria Deipara Virgine Patrum et Theologorum dicta collegit. Verum cum auctoritates quasdam a Canisio ex Patribus depromptas juxta criticæ regulas auctoribus, quorum nomine circumferuntur, falso tribui compertum sit, cujusmodi sunt sermones quidam Athanasii, Hieronymi, Augustini nomen præferentes ; nos propterea dicimus : Primo, vetustissimos quidem primævæ Patres Ecclesiæ de corporali B. Virginis Assumptione siluisse ; medii tamen ævi, postremæque ætatis Patres tum Græcos, tum Latinos eam disertissime tradidisse. Ex Latinis Gregorius Turonensis lib. de Miraculis cap. 4. ita scripsit : « Dominus susceptum Virginis corpus Sacratissimum in Paradisum deferri jussit, ubi nunc, resumpta anima, cum electis ejus exultans, æternitatis bonis nullo occasuris fine perfruitur. » Idelfonsus Toletanus seculi septimi scriptor serm. 6 de Assumptione : « Nec sane, » inquit, « illud omittere debemus, quod multi pietatis studio libentissime amplectuntur, eam hodierno die ad Cœli Palatia corporaliter fuisse sublevatam. » Nec ab iis discrepant, quæ scribit Fulbertus serm. 2. de Nativitate, B. Petrus Damiani serm. de Assumptione, Petrus Blesensis serm. 28. itidem de Assumptione, qui Scriptores undecimo et duodecimo seculo floruerunt. Ex Patribus Græcis septimi, et octavi seculi occurrit Andreas Cretensis Orat. 2. de Laudibus Assumptæ Virg. Germanus Constantinopolitanus Patriarcha Orat. 1. in Dormitione Deiparæ, et Damascenus Orat. 2. in Dormitione B. Mariæ n. 14. ut ex his verbis colligitur : « Sanctissimum corpus clarissimo præstantissimoque tumulo imponitur, unde triduo post in Cœlum attollitur... sicuti sanctum incorruptumque illud corpus, quod Deus ex ea Personæ suæ copulaverat, tertia die e monumento surrexit, sic etiam hanc e tumulo abripi, Matremque ad Filium migrare par erat. »

16. *Idem sentiunt D. Thomas, et omnes Theologi.* — Secundo loco dicimus, hanc esse communem omnium Theologorum sententiam, quibus præit D. Thomas 3. part. qu. 27. art. 1. ubi S. Doctor probandum suscipit, B. Virginem in matris utero sanctificatam fuisse, exemplumque petit ab ejus in cœlum corporali Assumptione : « Dicendum, quod de sanctificatione B. Mariæ, quod scilicet fuerit sanctificata in utero, nihil in Scriptura Canonica traditur ; quæ etiam nec de ejus Nativitate mentionem facit. Sicut tamen Augustinus in sermone de Assumptione ipsius Virginis (ita vulgo existimabatur) rationabiliter argumentatur, quod cum corpore sit assumpta in Cœlum, quod tamen Scriptura non tradit ; ita etiam rationabiliter argumentari possumus, quod fuerit sanctificata in utero. » Eamdem doctrinam supponit 3. part. quæst. 83. art. 5. *ad octavum* ; eamque diserte tradit Opusc. 4. in expositione Salutationis Angelicæ, ubi de maledictionibus agens in hominem a Deo propter peccatum immissis : « Tertia, inquit, fuit communis viris et mulieribus, ut scilicet in pulverem reverterentur : et ab hac immunis fuit B. Virgo, quia cum corpore est assumpta in Cœlum. Credimus enim, quod post mortem resuscitata fuerit, et portata in cœlum, *Psal.* 113. *Surge, Domine, in requiem tuam tu, et arca sanctificationis tuæ.* »

17. *Eam sententiam amplexa est universa Ecclesia, ut apparet ex vetustissimis Sacramentariis Gelasiano et Gregoriano.* — Tertio dicimus, in hanc sententiam Ecclesiam venisse. S. Gregorius Magnus in Sacramentario ex Gelasiano Codice a se collecto hanc ponit Orationem in Assumptionis solemnitate recitandam : « Veneranda nobis, Domine, hujus diei Festivitas opem conferat salutarem, in qua Sancta Dei Genitrix mortem subiit temporalem, nec tamen mortis nexibus deprimi potuit, quæ Filium tuum de se genuit incarnatum. » Neque enim ullus alius tribui potest sensus illis verbis *mortis nexibus*, quam ut corporis corruptionem significent, a qua per triumphalem in Cœlum Assumptionem suam liberata est. In veteri Gallicano, seu Gotico Missali, ante nongentos annos scripto, quem claræ memoriæ Cardinalis Thomasius, et Mabillonius ediderunt, in Missa de Assumptione S. Mariæ post nomina leguntur hæc in Collecta : « Fusis precibus Dominum imploremus, ut ejus indulgentia illuc defuncti liberentur a Tartaro, quo B. Virginis translatum Corpus est de sepulcro. » Et in Præfatione Sacerdos B. Virginem in hunc modum alloquitur : « Recte ab ipso suscepta es in Assumptione feliciter, quem pie suscepisti conceptura per Fidem, ut quæ terræ non eras conscia, non teneret rupes inclusa. » In festo Assumptionis Ecclesia legit Sanctorum Joannis Damasceni, et Bernardi Homilia, in quibus disertissime traditur, B. Virginem corpore et anima in Cœlum Assumptam ; quod quidem indicio et argumento est, Ecclesiam hanc amplexam esse sententiam. « Dei Ecclesia » (sunt Baronii verba in Notis ad Martyrol. Romanum ad 15. Augusti) « propensior in eam partem videtur, ut una cum corpore Assumpta sit in Cœlum. Nam in hujus diei celebritate illas sanctorum Patrum homilias legendas tradit, quibus ea de Assumptione affirmantur. » Denique Ecclesia Græca non id solum testatur in Menologio ad diem 15. Augusti, sed confirmat etiam in Hierosolymitana Synodo a Dosithee

anno 1672. adversus Calvinistas habita, ubi in capite de Cultu Sanctorum hæc de B. Virgine habentur : » Ipsa est procul dubio Virgo Sanctissima, quæ magnum in Terra signum cum extiterit, eo quod Deum in carne genuit, et post partum integerrima Virgo permansit, recte etiam signum esse dicitur in Cœlo, eo quod ipsa cum corpore assumpta est in Cœlum. Et quamvis conclusum in Sepulcro fuerit immaculatum corporis ejus tabernaculum, in Cœlum tamen, uti Christus fuerat assumptus, tertio et ipsa die in Cœlum migravit. »

18. *Assumptio Deiparæ non est Fidei articulus. Sed eam qui negaverit, temeritatis summæ notandus.* — Postremo dicimus, non esse Fidei articulum Assumptionem B. Virginis, quod lib. 4. contra Cajetanum contendit Catharinus : nam quædam Scripturæ loca, quæ ad eam opinionem constabiliendam solent afferri, aliter etiam explicari possunt ; nec ejusmodi est Traditio, quæ satis sit ad evehendam hanc sententiam ad gradum articulorum Fidei, quod advertit Dominicus Sotus in 4. sentent. dist. 43. qu. 2. art. 1. cujus auctoritatem ipsi attulimus etiam tom. 1. de Canonizat. Sanctorum loco supra cit. « Nondum tamen inter Fidei articulos creditu necessarios relata est, quamvis sit pientissime credendum ; nam in Collecta illius Festi ait Ecclesia, quod nexibus mortis deprimi non potuit. » At si non Fidei articulus, sed pia tantum et probabilis opinio est, numquid licuerit eam amplecti, vel aspernari, tueri, vel refellere? Minime vero : « Qui hæc inter Christianos blateraret (ait Claudius Joli loc. cit.) non modo impius et blasphemus, sed etiam stultus, et omnino mentis expers haberetur. » Suarez 3. part. qu. 37. artic. 4. disputat. 25. section. 2. sic docet : « Sententiam Assumptionis Virginis in corpore et anima in Cœlum non esse de Fide ; quia neque est ab Ecclesia definita, neque est testimonium Scripturæ, aut sufficiens Traditio, quæ infallibilem faciat fidem ; tamen summæ temeritatis reus crederetur, qui tam piam religiosamque sententiam hodie impugnaret. » Et Theophilus Raynaudus in Diptychis Marianis tom. 7. Operum suorum pag. 220. expendens, quæ supra attulimus verba Baronii, qui propensiorem ait esse Ecclesiam ad eam sententiam, quæ statuit B. Mariam in Cœlum corpore et anima fuisse assumptam : « Tanta autem est, inquit, propensio, ut non censeam a morigero Ecclesiæ filio aliud dici posse. » Sapienter Casaubonus Exercit. 14. §. 11. animadvertit ; « Ecclesiæ sensum ne tacitum quidem esse contemnendum : » Thomassinus Tract. de dier. Fest. celebritate lib. 2. cap. 20. ita scribit : « Non dubitamus, quin Virgo Dei Parens corpore quoque in Cœlo degat, tametsi Fides Divina hoc minime docet, etc. Quot enim sunt, quæ cum minime eruta sint, et Divina Fide nixa, ad examen tamen revocare non licet? Tollenda prorsus esset omnis humani generis societas, si cohiberi oporteret assensionem, quoties non suppetit evidens ratio, vel auctoritas, quæ errori non sit obnoxia. » Celebris Theologus Melchior Canus lib. 12. de Locis Theolog. cap. 10. ita in rem nostram disputat « B. Virginem non esse in Cœlos cum corpore assumptam, licet Fidei minime adversum sit, quia tamen communi Ecclesiæ consensioni repugnat, petulanti temeritate diceretur. » Natalis Alexander Hist. Eccl. seculi 2. cap. 4. §. unico in additionibus non diffitetur negasse se Assumptionem B. Virginis esse Fidei articulum, « sed pietatis, inquit, officio non defui, nec dubitavi, aut in dubium revocari posse censui, num Deipara Virgo redivivo corpore in Cœlum assumpta sit ; quin immo eam sententiam omnino amplectendum esse dixi, ut piam, ac congruis rationibus longe probabiliorem, quia ut talem amplectitur Ecclesia ; adeo ut temeritatis notam non effugeret, qui de illa dubitaret. » Card. Gottus 2. part. tom. 4. de verit. Relig. Christ. cap. 41. cap. 2. num. 20. temerariam esse pronuntiat hanc propositionem, B. Virginem corpore et anima non esse in Cœlum assumptam, et qui eam propugnaret, vehementer de hæresi eum fore suspectum, non quod Catholicæ Fidei adversaretur, sed quod præsumi posset, falso eum judicare B. Virginis venerationem per errorem ab universali Ecclesia proponi. Et Venerabilis Petrus Canisius lib. 5. de Deipara Virgine cap. 5. in eumdem fere modum loquitur : « Secus qui sentiunt ac loquuntur (adversus B. Mariæ Assumptionem) licet in errorem Sacris Litteris adversantem non impingant, tamen non sapiunt ad sobrietatem ; optimis et clarissimis Patribus contradicunt ; a communi bonorum credulitate atque confessione, quæ jam vim legis obtinet, non sine periculo sese subducunt ; neque solum eximio dignissimæ Virginis honori derogant, sed etiam vere Divinum illud miraculum, quod in corporali Matris Domini Resurrectione et Assumptione refulget, ac mirifice Angelos ac pios recreat, majorem in modum enervant extenuantque. »

19. *Objectiones adversus Deiparæ Assumptionem.* Quod si quis adversus ea, quæ hactenus attulimus, objiciat, non ita fidenter Patres de Assumptione Beatæ Virginis esse loquutos, Epiphanium, Auctorem Epistolæ seu Sermonis de Assumptione B. Mariæ Virginis, qui Sophronio tribuitur, Venerabilem Bedam libro de locis Sanctis cap. 6. Auctorem Sermonis de Assumptione B. Virginis qui est 35. de Sanctis inter Sermones D. Augustini : præterea opponat Ambrosium lib. 1. Interpretationum moral. in Job cap. 6. docuisse, Christum Jesum dumtaxat revixisse nunquam moriturum : « Ipse est resurrectio, ipse est primogenitus ex mortuis, in quo omnes quidem prærogativam futuræ resurrectionis accepimus : solus tamen ipse adhuc resurrectione perpetua resurrexit : » deinde per tot annos Usuardi Martyrologium in Ecclesiis legi consuevisse, et fortasse etiam in Ecclesia Romana, si Pagio credimus, qui in Critica ad Baron. ad annum Christi 778. num. 4. « Martyrologio, « inquit, » Usuardi avito Romana Ecclesia usa est ante recentius Romanum, teste Molano in Præfatione ad Martyrologium Usuardi. » In eo autem Usuardi Martyrologio ad diem 15. Augusti hæc legi : « Dormitio Sanctæ Dei Genitricis Mariæ, cujus San-

ctissimum Corpus etsi non inveniatur super Terra, tamen pia Mater Ecclesia ejus venerabilem memoriam sic festivam agit, ut pro conditione carnis eam migrasse non dubitet. Quo autem illud venerabile Spiritus Sancti Templum nutu et consilio Divino occultatum sit, plus elegit sobrietas Ecclesiæ eum pietate nescire, quam aliquid frivolum et apocryphum inde texendo docere : » cum quo concordat Ado Viennensis lib. de Festivitatibus, præter plura alia Martyrologia, quæ indicat Sollerius in Notis ad Martyrologium Usuardi tom. 7. mensis Junii in continuatione magni Operis Bollandiani; deinde notissima esse, quæ Launojus scripsit de controversia *super exscribendo Parisiensis Ecclesiæ Martyrologio*, ubi plurima de Usuardi auctoritate loquutus, Patrum et Scriptorum auctoritates congerit, ut Assumptionem B. Virginis in dubium revocet : tum in eumdem plane finem Tillemontium videri suum animum intendisse Nota 5. de Resurrectione B. Virginis : deinde huic Festivitati nomen tribui somni seu dormitionis B. Virginis, ut videre est apud Theodorum Balsamonem super Can. 3. Apostolorum : deinde Solemnitatem hanc gloriosissimam Sanctissimæ Matris Dei mortem appellari in Novella Emmanuelis Comneni, et in Græcorum Euchologio, juxta ea, quæ observavit Hugo Menardus in librum Sacramentorum S. Gregorii pag. 174. aliquando autem *Pausationem* vocâtam; in duobus enim vetustissimis Calendariis Romanis, quorum alterum Allatius, alterum edidit Fronto, in Evangelistario Vaticanæ Basilicæ, et in vetusto Vallicellanæ Bibliothecæ Missali legi hæc verba, *solemnia de Pausatione Sanctæ Mariæ*, in Vaticano etiam magnæ molis Codice, *Vigilia Pausationis Sanctæ Mariæ*, et *Sanctæ Mariæ Pausatio;* qui Codex quondam fuit Monasterii Farfensis, præter aliquot Codices a Venerabili Cardinali Thomasio editos, qui habent, *Solemnia de Pausatione Sanctæ Mariæ; Sanctæ Mariæ Pausatio.* Hæc, inquam, si quis opponat, is sibi persuadeat, non deesse idoneas responsiones.

20. *Singulæ objectiones diluuntur. At primum illæ, quæ petitæ sunt ex Patribus.* — Nam Patribus, qui de B. Mariæ Assumptione visi sunt dubitasse, alios objicimus Patres, qui diserte eam tradiderunt : dictum enim affirmantis longe majus robur habet, quam dubitantis; præsertim vero cum exploratum sit, aliquot Patres de Assumptione dubitasse, quod Hieronymi esse crediderint Sermonem illum *de Assumptione*, cujus Auctor controversiam de B. Virgine Assumpta dubiam relinquit; eum vero sermonem non esse genuinum Hieronymi fœtum jam Critici observarunt. Epiphanius autem non de Assumptione dubitat, sed de morte; et Liber de Locis Sanctis juxta accuratas Criticæ regulas, Bedæ non potest tribui. Jam vero Ambrosius loco citato affirmat quidem, Christum unice revixisse, sed intelligendus est S. Doctor loquutus de Resurrectione, quæ de jure, non quæ ex privilegio debetur, cujusmodi B. Virgini est concessa. Huc accedit, quod suæ non caret probabilitate eorum sententia, qui affirmant, eos qui in morte Christi revixerunt, ad vitam redisse nunquam morituros, et cum Christo anima et corpore in Cœlum esse sublatos, ut docet Ignatius Martyr, Origenes, Eusebius, Epiphanius, aliique complures. Honoratus autem a S. Maria in Observat. ad Regulas Criticæ tom. 1. pag. 188. jure recentiorem quemdam Criticum reprehendit, qui ut Assumptionem B. Virginis corpore et anima in dubium revocaret, quibusdam est usus auctoritatibus et documentis, quæ ipse, aliique plures rejecerunt ut apocrypha.

21. *Solvuntur objectiones depromptæ ex Usuardo et Launojo.* — Explicatis iis, quæ adversus Assumptionem B. Mariæ depromuntur ex Patribus, reliquum est, ut ea diluamus, quæ ex Usuardo, et Launojo adducta sunt, et de somno seu dormitione, morte, et pausatione, quibus nominibus hæc Solemnitas vocitata fuit, verba faciamus. Adversus Usuardum inclamat magnus Baronius ad ann. Chr. 48. nam advertit, Usuardum Pervigilium hujus Festi appellasse *Vigiliam Assumptionis;* ac deinde ipsam Festivitatem nominasse *Dormitionem S. Genitricis Dei Mariæ;* quamobrem in Usuardum, et qui cum eo sentit Adonem ita invehitur : « Unde, quæso, vobis ista nomenclatura noviter usurpata, ut Dormitionem, non Assumptionem dicatis, cum præsertim pridie ejus diei ambo dixissetis, Vigilia Assumptionis? Cur non potius vestra sententia Vigilia Dormitionis? Cur hæc inconstantia sermonis? Cogor equidem cum Apostolo dicere : Currebatis bene; quis vos impedivit? » Utrumque vero Scriptorem ex voce Dormitionis male arguisse ait, non ita certum esse, Beatam Virginem corpore et anima fuisse in Cœlum assumptam. « An fortasse moti estis exemplo eorum, qui item Dormitionem dixerunt? Sed nec vobis ejusmodi suffragatur exemplum; cum alioqui Joannes Damascenus, et alii qui Dormitionem dixerunt, eam tamen una cum corpore in Cœlum assumptam aperte testati sint, nec, ut vos, id affirmare dubitaverunt. « Quapropter Florentinius Exercit. 5. ad diem 18. Januarii ita scripsit : « Et fortasse Baronius in Adonem, et Usuardum excanduit, non tantum pro Dormitionis voce, quam quod cum voce mortem tantum naturali ordine significante Usuardus de ipsa Assumptione dubiam quodammodo Ecclesiam fuisse demonstret contra fidem antiquarum cæremoniarum. »

22. *Launojus confutatus a Theologo quodam Sorbonico. Historia de Martyrologio Parisiensi exscribendo. Concertatio de Assumptione inter Canonicos illius Ecclesiæ. Pausatio idem atque Assumptio.* — Adversus ea, quæ scripsit Joannes Launojus, eruditissimam legere præstat Dissertationem Theologi cujusdam Sorbonici, qui latet sub nomine *Advocati*, ubi pia Ecclesiæ sententia de B. Virgine corpore et anima in Cœlum assumpta gravissimis firmissimisque fundamentis suffulta ostenditur. Testatur Natalis Alexander Hist. Eccl. sect. 2. part. 1. art. 3. §. unic. in Parisiensi Ecclesia Usuardi Martyrologium usque ad annum 1540. fuisse adhibitum. Nec ea Ecclesia Martyrologio illo uti desiit. Sed circa seculi 16. dimi-

dium incœpit consuetudo prætermittendi ea verba, quæ supra retulimus, quorum loco legebatur quædam incerti Auctoris Homilia inserta in Martyrologio Usuardi manuscripto, quo utebantur Canonici illius Metropolitanæ Ecclesiæ. Cum autem Manuscriptus ille liber ann. 1668. usu jam detritus esset ac fere deletus, propositum est in Capitulo, an in locum illius Homiliæ restituenda essent in novo libro verba Usuardi. Censuerunt Canonici id ad Archiepiscopum esse referendum; quod cum Canonici, quibus id muneris demandatum fuit, ad illum retulissent, decretum fuit, non amplius illam Homiliam in Choro legendam, sed in Martyrologium restituenda esse verba Usuardi. Huic decreto vehementer duo restitere Canonici, Nicolaus l'Advocat Billialdus, et Jacobus Gaudin. Qua concertatione plures extitere libri hinc inde typis impressi. Hac occasione Launojus Opus illud composuit, quod supra memoravimus. Ex Homilia, quæ antea legebatur, colligere licebat, B. Virginem corpore et anima in Cœlum fuisse sublatam. Quamobrem qui pro restituendo Usuardi textu pugnabant, eamque Homiliam amovendam esse contendebant, profecto piæ illi opinioni adversabantur. Vicere tandem, qui pro B. Virginis Assumptione stabant. Nam etsi ann. 1668. revocata est lectio Martyrologii Usuardi, nihilque in ea lectione mutatum; tamen anno 1698. in Martyrologium injecta sunt ea verba, *Assumptio B. Mariæ Virginis :* de qua inserenda formula egisse Ludovicum XIII. eo anno Capitulum monuit Ludovicus XIV. Nunc vero in Choro illius Metropolitanæ Ecclesiæ legitur Martyrologium Romanum, additis quibusdam Sanctis, aliisque illius Diœcesis consuetudinibus, et in festo Assumptionis hæc inferuntur: « Assumptio B. Mariæ Virginis Genitricis Dei et Domini nostri Jesu Christi, quæ Filii sui pro nobis mortui legi obsequuta, et filia veteris Adam veterem sententiam subiit, et mortem obiit; ut autem Dei viventis Mater, ad illum ipsum, quem genuerat, digne assumpta, suscepta est ab illo, et super omnem exaltata creaturam cum eo honore, quo tanta Mater digna fuit, cum ea gloria, quæ tantum decuit Filium. » Quod autem ad ea nomina attinet somni, mortis, et pausationis, ubi primum agi cœpit de Causa Beatificationis Venerabilis Cardinalis Thomasii, cum ejus scripta examini essent subjecta, quidam ex Censoribus objecit antiquum ab eo Codicem typis editum esse, qui hæc verba haberet, *Solemnia de Pausatione Beatæ Mariæ Virginis;* atque inde quædam eruit, quæ pietatis opinionem, qua Venerabilis ille Dei Servus florebat, valde lædebant. Eruditus quidam ex eadam sacra, qua fuit Thomasius Familia, Clericus Regularis defensionem Venerabilis Viri suscepit; eaque Apologia typis edita est Panormi anno 1723. resque successit ex Auctoris sententia. Nihil enim ejusmodi objectiones obstitere, quin Beatificationis causa proponeretur. Igitur in ea Apologia demonstrat Auctor, Thomasio non licuisse ex Codice, quem edendum susceperat, vocem illam *Pausatio* expungere. Vetustissimum Codicem Gelasianum ab eodem Cardinali fuisse etiam editum, in quo sæpe mentio fit *Assumptionis B. Mariæ Virginis.* Ea voce *Pausatio* mysterium innui Beatissimæ Virginis in Cœlum assumptæ; Pausationis enim nomine in re, de qua agitur, exiguum illud temporis spatium significari, quo inter amissam vitam, et ad eamdem reditum Beatissimæ Virginis corpus jacuit in sepulcro. Dormitionis, Mortis, et Pausationis voces sæpenumero ab Ecclesia adhibitas ad hanc Festivitatem significandam, quin piæ sententiæ de B. Virgine corpore et anima in Cœlum assumpta ullum fieret præjudicium.

23. *Dormitio itidem valet idem atque Assumptio. Vetustissima quædam Martyrologia, quæ habent,* Assumptio. — Itaque concludendum, rei vim non in una magis, quam in alia ex his vocibus positam esse. Gregorius enim Turonensis libro de Gloria Confessorum cap. 29. mentionem facit *Assumptionis S. Aviti.* Eusebius lib. 4. de vita Constantini cap. 64. ait, illum *ad Deum suum assumptum;* et Gregorius Nazianzenus in Panegyrico in Gorgoniam sororem suam non dubitat dicere, eam *fuisse assumptam in Cœlum.* Illud igitur videndum, cujus conditionis et gradus ea fuerit in Cœlum assumptio, diminutane; hoc est solius animæ, an integra cum corpore simul et anima. Atque ut ab omni difficultate expediamur, ponamus tamquam meram hypothesim, quod scribit Cancellottus in Annalibus Marianis ad annum 72. numero 21. « Primis ab assumpta Virgine seculis ita loqui solitos fuisse Patres nonnullos, ut dubitare viderentur, an illa post obitum rediviva in Cœlum una cum corpore sit evecta. » Verum cum deinde Patres et Theologi rem attentius expenderint et accuratius, ac docuerint, et doceant, Sanctissimam fœminam corpore et anima in Cœlum fuisse assumptam, quisnam probus et sanæ mentis vir huic doctrinæ audeat adversari? « Quorumdam sane opinio, aut hæsitatio non impedit, quominus hodie nos præsenti, ac superiorum etiam ætatum Ecclesiæ adhæreamus, ut cum ea ipsa de corporali Mariæ Assumptione certius credamus, et confidentius definiamus, et apertius protestemur, quam primis illis nascentis Christianismi seculis factum. Etenim Ecclesia, uti supra monstravimus, successu temporis auget sapientiam; duceque Spiritu Sancto, a quo semper regitur et eruditur, e posterioribus Conciliis, majoreque consensu Doctorum illustriorum veritatis lumen accipit et ostendit. » Sunt verba Canisii loc. cit. Sumat quisquis voluerit suam operam in vetustis monumentis excutiendis, in quibus hæc Festivitas appellatur *Dormitio;* ac illud sibi responsum habeat, in hac quæstione idem valere Dormitionem ac Assumptionem, ut optime advertit etiam Rocca tom. 1. suorum Operum Edit. Rom. ann. 1719. pag. 213. « Dormitio itaque Beatæ Mariæ semper Virginis, ut huic rei finem imponamus, absque ullo dubio nonnisi pro ejus in anima et corpore post ejus mortem in Cœlum Assumptione intelligenda censetur. » Idque etiam probari potest Jacobi Pamelii verbis, qui in Notis ad Epist. S. Cypriani 24. ad finem numeri 13. ita scribit : « Certe Dormitionis, sive Assumptionis B. Vir-

ginis Festum celebratum constat jam ab ætate Divi Hieronymi, et Augustini. » Cum quo consentit P. Michael Lequien in sua editione Operum S. Joannis Damasceni tom. 2. pag. 857. ubi observat, Germanum Constantinopolitanum, aliosque ante Damascenum *de Dormitione B. Virginis, ejusque redivivæ in Cœlos Assumptione Sermones habuisse.* Denique cum Ecclesia Occidentalis vocem *Assumptio* adhibuerit, ut colligitur ex Florentinii Martyrologio, ubi ad diem 15. Augusti habetur, *Assumptio S. Mariæ;* et ex nostro Martyrologio Romano, *Assumptio Sanctissimæ Dei Genitricis Mariæ;* quid causæ erit, quin et ipsi eadem voce utamur, et hanc Festivitatem Assumptionem Beatæ Virginis appellemus? In novo Anecdotorum Thesauro, quæ collegit Martene tom. 3. pag. 1559. extat breve Martyrologium Hieronymianum, cujus vetustas censetur fere mille annorum; in quo ad diem 15. Augusti legitur, *Assumptio B. Mariæ Matris Domini nostri Jesu Christi;* et pag. 1568. in Martyrologio Morbacensi ad eumdem diem habetur, *Assumptio S. Mariæ Matris Domini;* et in veteri Kalendario quod habetur tom. 5. pag. 76. ante septingentos annos scripto ad eumdem itidem diem legitur, *Assumptio S. Mariæ.* Et tom. 6. Collectionis Scriptorum et Monumentorum veterum pag. 645. extat Kalendarium seu Liber annalis Bedæ, in quo pariter ad diem 15. Augusti legitur, *Assumptio S. Mariæ Matris Domini nostri Jesu Christi.* Ad eumdem modum scriptum reperimus in Kalendario Anglicano pag. 656 in Martyrologio Gallicano pag. 668. in Kalendario Stabulensi pag. 674. in Kalendario Verdunensi pag. 681. Alia etiam Martyrologia, quæ eamdem habent formulam, collecta reperies in Opere Bollandiano tom. 7. Junii, ut alia sexcenta sileamus, quæ vel in Vaticana, vel in Christinæ Suecorum Reginæ, vel in Cardinalis Ottoboni Bibliothecis custodiuntur.

24. *In Jure Canonico celebris est hæc Festivitas.* — Celebris est in Jure Canonico Solemnitas Assumptionis B. Mariæ, ut videre est in Can. 1. de Consecr. Dist. 3. et cap. ult. de Feriis. Glossa canonica in cap. *Alma Mater* de sentent. Excommunicat. in 6. considerans tempore interdicti Divina posse celebrari Officia in Festis Nativitatis Domini, Paschæ, Pentecostes, et Assumptionis B. Mariæ, hæc notat in verbo *Assumptionis;* « Nota terminatam altercationem quærentium, quod est solemnius Festum, an Festum Assumptionis, an Festum Nativitatis Virginis gloriosæ. Habet enim Ecclesia quod sit celebrius Festum Assumptionis, ut hic vides. » Et Suarez tom. 1. de Relig. lib. 2. cap. 8. num. 13. de hac Solemnitate ita loquitur: « Festum hoc maxime proprium ipsius Virginis, et inter Festivitates ejus habet quamdam excellentiam, quia gloriam, præmium, ac triumphum Sanctissimæ Virginis nobis repræsentat. »

25. *Incertum, Deipara quo die revixerit.* — Decimaquinta Augusti die B. Mariæ mortem, gloriosam Resurrectionem, et Assumptionem in Cœlum celebrat Ecclesia. In vetusto Ecclesiæ Occidentalis Martyrologio, quod edidit Florentinius, Festum mortis a Festivitate Assumptionis sejungitur; nam ad diem 18. Januarii hæc habentur: *Depositio Sanctæ ac gloriosæ Mariæ Matris Domini nostri Jesu Christi;* et ad diem 15. Augusti, *Assumptio Sanctæ Mariæ;* idque profert etiam Mabillonius lib. 2. de Liturgia Gallicana pag. 118. In aliis Martyrologiis ad diem 25. Septembris fit mentio secundæ Assumptionis B. Mariæ: idque ex ea opinione traxit originem, quod quadraginta diebus post obitum redierit ad vitam. Verum incertus est dies, quo ea revixerit: quidam enim affirmant, eam 15. die Augusti obiisse, et decimaquinta rediisse ad vitam; alii ejus corpus quindecim diebus in sepulcro jacuisse, ut in Revelat. S. Brigittæ lib. 7. cap. 63. et lib. 7. cap. 26. num. 2. « Quindecim vero diebus Corpus meum jacuit in terra sepultum, » nisi forte pro *quindecim diebus*, ut vult Durantus in Notis ad ea Capita, *aliquantis diebus* legendum sit. Alii dicunt, eodem quo mortua est die revixisse; quidam etiam post quadraginta dies revixisse affirmant, ut jam innuimus, in hanc adducti sententiam Revelatione quadam, quæ facta fuit S. Elisabethæ, non illi quidem Hungariæ, quæ obiit anno 1231. sed cuidam ejusdem nominis e Diœcesi Trebiensi, quæ mortua est anno 1165. quam Visionem neque D. Antoninus probat, nec Belethus, neque alii viri eruditi apud Florentinium in Notis ad Martyrolog. ad diem 15. Augusti, et apud Spinellum Tractatu de Deipara cap. 12. num. 3. et Bailletum ad eumdem diem 15. Augusti, ubi agit de Assumptionis Festo, §. 2. num. 14. Quamobrem illud obiter monere juvat, Hospinianum Tract. de Origine Festorum Christianorum pag. 137. declamationibus illis abstinere commode potuisse, quibus in hanc Visionem invehitur. Quam visionem falsò arbitratur, si non causam, magnum certe argumentum Ecclesiæ dedisse ad Assumptionis Festum constabiliendum. Nonnulli denique putant, triduo post mortem revixisse, quam opinionem communem esse testatur Card. Gottus 2. part. tom. 4. de Ver. Relig. Christ. cap. 41. §. 3. num. 25. et Azorius Institut. Moral. tom. 2. lib. 1. cap. 20. « Quæritur, » inquit, « quoto a mortis sua die Virgo gloriosa resurrexerit, et fuerit in Cœlum assumpta? Communis est sententia, suscitatam a mortuis eam fuisse, et in Cœlum introductam tertio ab obitu die. Ita Damascenus, Juvenalis Hierosolymitanus Episcopus, Andreas Cretensis Episcopus, Simeon Metaphrastes, Nicephorus, et alii; ut sic constaret, vere eam obiisse, et Filio post triduum ex mortuis resurgenti similem fuisse. » Quapropter optimum duxit Ecclesia eodem die mortis, Resurrectionis, et in Cœlum Assumptionis memoriam recolere.

26. *Huic Festo præcedit Vigilia et Jejunium, cujus valde vetus institutio.* — Magnæ huic Solemnitati præcedit Pervigilium cum jejunio; ac jejunium quidem valde antiquum esse oportet, cum de eo tamquam de re usitata in Romana Ecclesia mentionem faciat Nicolaus I. Pontifex creatus ann. 858. Nam respondens ad Bulgarorum quæstiones cap. 4. in Collect. Concil. Labbei tom. 8. pag. 518. hæc scribit: « Secundum sacra Decretalia in his etiam a licitis se quibusdam

abstineat, Quadragesimali videlicet tempore, quod est ante Pascha, jejunio post Pentecosten, jejunio ante solemnitatem Assumptionis S. Dei Genitricis et semper Virginis Dominæ nostræ Mariæ, nec non jejunio ante Natalis Domini nostri Jesu Christi Festivitatem : quæ jejunia Sancta Romana suscepit antiquitus et tenet Ecclesia. » Apud quosdam Orientales non unius, sed plurium dierum jejunium est, Jejunare enim incipiunt a Calendis Augusti usque ad diem 15., nec jejunium intermittunt præterquam postridie Nonas in honorem Solemnitatis Transfigurationis Jesu Christi, ut videre est apud Bailletum loc. cit. §. 13. Exstat tom. 2. Biblioth. Orientalis Josephi Simonis Assemani Maronitæ Gregorii Bar Hebræi Primatis Orientis, qui natus est anno 1226. Opus, in quo sermo fit de Syrorum jejuniis, et inter cetera illud memoratur, quod ante Assumptionem apud eos celebratur, ut videre est pag. 304.

27. *Octavam hujus Festi cur Leo IV. instituerit.* — Præclarissima hæc celebritas Octavam habet, quam instituisse Leonem IV. anno 847. tradit Pontificalis Anastasii liber. Cum enim initio Pontificatus Leonis Basiliscus prope Ecclesiam S. Luciæ in Orphea pestilenti anhelitu suo omnes necaret, quotquot ad ejus latibulum accederent, Pontifex ipso Assumptionis B. Mariæ Festo die, præeunte Sanctissimæ Dei Genitricis Imagine, cum Cleri sui comitatu ad illud accessit latibulum, cumque jussisset Populum, qui eum sequebatur, consistere, Deum obsecravit, ut ab illa peste populum liberaret; votique compos factus est : « Ab eadem die ipse mortifer Basiliscus ita effugatus, et ab ipsis projectus est antris, ut ultra in illis locis nulla læsionis ejus macula appareret : » sunt verba libri Pontificalis; qui illud etiam tradit, Pontificem in ejus beneficii memoriam jussisse Assumptionis B. Mariæ Octavam celebrari. « Octavam Assumptionis B. Genitricis diem, quæ minime Romæ antea colebatur, vigiliis sacris, matutinisque cum omni Clero pernoctans laudibus in Basilica ejusdem semper Virginis Dominæ nostræ, quæ foris muros juxta Basilicam B. Laurentii Martyris sita est, celebrari præcepit : » quod confirmat Sigebertus ad ann. Chr. 847. qui de Leone hæc scribit : « Decrevit ut Octavæ Assumptionis Sanctæ Mariæ in Ecclesia Romana celebrarentur, quod antea non fiebat. » Et apud Lambecium in Auctar. lib. Rer. Hamburg. pag. 110. exstat Privilegium ab eodem Pontifice Hamburgensi Ecclesiæ concessum, quo Anscario Archiepiscopo, ejusque Successoribus usus Pallii permittitur; ac in eo Privilegio inter cæteras Festivitates Assumptio Deiparæ recensetur.

28. *Quidam Festi hujus institutionem referunt ad octavum seculum.* — Quidam existimant, Assumptionis Festum Apostolos instituisse. Verum S. Bernardus celebri Epist. 174. scribit : « Accepi sane ab Ecclesia illum diem cum summa veneratione colendum, quo assumpta (B. Maria) de seculo nequam, Cœlis quoque intulit celeberrimorum Festa gaudiorum. » Quamobrem Festivitatis hujus institutio ad Ecclesiam videtur referenda. Thomassinus Tractat. de Festis lib. 2. cap. 20. numer. 10. ostendere satagit, post Concilium Ephesinum, quo damnatus fuit Nestorius, qui negabat B. Virginem Dei fuisse Matrem, longe lateque ejusdem cultum fuisse diffusum, multis in ejus honorem excitatis templis, et Festivitatibus institutis; circa seculum sextum editos libros, qui Dionysio tribuuntur de Divinis nominibus, ubi narratur S. Dionysium una cum Sanctis Petro, Jacobo, et Dorotheo veneratum esse corpus B. Virginis, seu, quemadmodum alii intelligunt, venisse ad ejus sepulcrum; propterea sub finem seculi quinti, vel seculo sexto cœptum esse libere loqui de Mariæ morte, Resurrectione, et Assumptione. Cumque id ad alios Fideles permanasset, institutam esse Festivitatem, de qua mentio fit in Regula Crodegangi sub Pipino Rege Caroli Magni patre, et in Moguntina Synodo habita anno 813. Carolus Magnus in Capitularibus lib. 1. cap. 158. pag. 752. agit de Festivitatibus celebrandis; ac de Assumptione ita scribit : *De Assumptione S. Mariæ interrogandum relinquimus :* ad quem locum notat Baluzius, id intelligendum de consilio, quod ea de re ab Episcopis Regni sui petere cogitabat. Cum autem Episcopi in Concilio Moguntino, ut diximus, in Catalogum Festorum Assumptionem adscripserint, Ludovicus Pius Festivitatem illam celebrari jussit, ut videre est in Capitularibus lib. 2. cap. 55. pag. 748. eique certus constitutus est dies, ut apparet lib. 6. Capitular. cap. 189. pag. 953. quo Edicto edito eam Festivitatem in Galliarum Regno multa veneratione celebratam esse, testatur Baluzius loc. cit. pag. 1172.

29. *Hac Festivitas celebrabatur ante sextum seculum.* — Quibus dumnon probatur, nec sane est probanda hujusmodi sententia, qua institutio Festivitatis Assumptionis ad seculum octavum referri videtur. Sane ex Pontificali libro constat, ut alibi diximus, Sergium Papam, qui seculo vixit septimo, « constituisse, ut diebus Annunciationis, Domini Nativitatis, et Dormitionis S. Dei Genitricis, semperque Virginis Mariæ... Litania exeat a S. Hadriano, et ad S. Mariam Populus occurrat » : quamobrem diffiteri potest nemo, ante Sergium Festum hoc esse institutum. Præterea Assumptionis Festivitas ante Mauritium Imperatorem, ideoque ante seculi sexti finem celebrabatur; quam idem Mauritius a 18. Januarii ad 15. Augusti diem transtulit, ut colligitur ex Nicephoro lib. 17. cap. 28. pag. 779. « Idem Imperator (Justinianus) tum primum Servatoris exceptionem (hoc est Festum Purificationis B. Virginis) toto Orbe terrarum Festo die honorari instituit, sicut Justinus de Sancta Christi Nativitate fecit; atque non ita longo post tempore Mauritius Sacrosanctæ Dei Genitricis Dormitionem quindecimo Augusti mensis die celebrari præcepit. » Ubi notandum, Nicephorum, cum Justiniani et Justini leges commemorat, nihil innuere de die, quo Solemnitates Natalis Domini et Purificationis celebrandæ essent; cum autem dixit, Mauritium Imperatorem 15. Augusti diem Assumptionis Festo definiisse, manifestum inde est, Festum illud ante ejus tempora institutum; et tantummodo a 18. Januarii ad 15. Augusti diem ab

eo esse translatum: ut fuse ostendit Baronius in Not. ad Martyrolog. ad diem 15. Augusti, Florentinius itidem in Notis ad suum Martyrolog. ad diem 18. Januar. Mabillonius in Liturgia Gallicana lib. 2. pag. 118. Pagius Breviar. Gestorum Romanor. Pontific. in vita S. Sergii num. 26. Martene de antiqua Eccl. discipl. in Divin. celebr. Offic. cap. 35. num 25.

CAPUT IX

DE FESTO NATIVITATIS BEATISSIMÆ VIRGINIS DIE 8. SEPTEMBRIS.

1. *Natalis dies Sanctorum dicitur is, quo mortem obierunt.*—Aliorum Sanctorum Martyrum, vel Confessorum natalis dies ille dicitur, quo ab hac ad beatam vitam commigrarunt. « Merito plane dicendi Natales dies, per quos illi, qui nati fuerant in hanc fragilitatis miseriam, subito renascuntur in gloriam, vitæ perennis initium de morte sumentes. Etenim si dies Natales vocamus, quibus in hanc lucem in delictis et doloribus nascimur ad dolores, justius illi celebrabuntur Natales, quibus Sancti ex corruptibili corpore in novam illam futuri Seculi veniunt claritatem, et filii hominum in adoptionem Divinæ Paternitatis ascendunt. » Verba sunt Eusebii Emisseni, seu Ducherii Lugdunensis Homil. 50. in Genesim : et pressius Albinus Flaccus libro de Officiis divinis scripsit : « Jure nasci dicuntur, qui de pressuris hujus Mundi, tanquam de angustiis cujusdam ventris, ad illam spatiosissimam et lucidissimam cœlestis habitationis emittuntur latitudinem. » Cum quo consentit Rabanus Maurus de Institut. Cleric. cap. 43. « Dicuntur quidem Sanctorum Festivitates Natalitia; et merito : quomodo enim consuete nasci dicitur, cum quis de utero matris procedens in lucem egreditur; ita rectissime potest natus dici, qui a vinculis carnis solutus ad lucem sublimatur æternam. Et inde mos obtinuit Ecclesiasticus, ut dies Beatorum Martyrum, sive Confessorum Christi, quibus de seculo transierunt, Natales vocitemus, eorumque solemnia non funebria, sed natalitia dicamus.

2. *Christi Jesu, Joannis Baptistæ, B. Mariæ non emortuales tantum, sed natales etiam dies celebrantur.*—Emortuales Christi Domini, et Joannis Baptistæ colit Ecclesia æque ac utriusque Natales dies; cumque ab Ecclesia tum Natalis, tum emortualis dies Joannis Baptistæ celebretur, omnino æquum fuit, ut non modo dies, quo B. Virgo mortua est, sed quo etiam in lucem prodiit, coleretur, ut optime advertit Venerabilis Petrus Canisius lib. 1. de Maria Virg. Deipara cap. 11. pag. 82. « Etenim si Natalem Joannis, qui tantum præco, et Præcursor Domini fuit, die stato, rituque publico colunestamus, et Angeli vaticinium illud, *multi in Nativitate ejus gaudebunt*, ad nos quoque pertinere præ nobis ferimus; cur non tantumdem operæ et studii Natali Mariæ celebrando ponamus, et novam quamdam animorum lætitiam declaremus, quando non Christi modo, sed nostra quoque Mater primum apparet, suoque adventu Evangelium, hoc est faustum felixque nuncium adfert, ut Mundus tristitia diuturna oppressus tandem aliquando, ut numquam antea, possit respirare? « Et Jo. Gerson serm. de Nativit. Beatissimæ Virg. hæc ait : « Propterea post celebritatem Nativitatis Joannis Baptistæ sacratissimam et jucundam, quia sine peccato natus est per sanctificationem, instituit Ecclesia Nativitatem Beatæ et gloriosæ semperque Virginis Mariæ celebriter fieri, admonita prius miraculo. »

3. *Eremitæ cujusdam visio ex Gersone, unde videri potest orta hæc Festivitas.*—Innuit hoc loco Gerson, quod narratur á non nemine, Eremitam quemdam, cum octavo Septembris die sæpenumero ad aures suas cœlestis quidam concentus accidisset, Deum obsecrasse, ut quid ille significaret concentus, sibi palam faceret. Cumque accepisset Chorum Angelorum et Sanctorum in Cœlo Beatæ Virginis Solemnitatem celebrare, venisse Romam, ac ea de re monuisse Pontificem, qui hanc Festivitatem instituit. Historiam hanc attingit Martyrologium quoddam relatum a Sollerio in Notis ad Martyrologium Usuardi ad diem 8. Septembris. De eadem re mentionem item facit S. Antoninus 4. part. tit. 15. cap. 6. §. 2. in principio : « Nativitas tua Sancta Dei Genitrix gaudium annunciavit universo Mundo; videntes enim Angeli natam tam sanctam creaturam, magnum gaudium fecerunt, et ita quolibet anno in Cœlo fit, ut cuidam Sancto Eremitæ revelatum est. » Et consentiunt Vincentius Bellovacen. Speculo Historiar. lib. 6. cap. 65. et lib. 7. cap. 119. Petrus de Natalibus Catalogo Sanctorum lib. 8. cap. 51. Carthusianus serm. 1. de Nativitate B. Virginis. Sed jam pias ejusmodi narrationes dimittamus; de quarum probabilitate nihil volumus diminutum, earumque fidei nihil itidem auctum : ab Hospiniani autem sensibus quam longissime absumus, ejusque aversamur audaciam, qui Tract. de Festis pag. 140. Edit. Geneven. ann. 1675. Visionem, de qua superius loquebamur, *illusionem* appellat *Satanicam*. Jam vero tempus, quo celebrari cœpta est hæc Festivitas, pro virili parte investigemus.

4. *Quidam ad D. Augustini tempora Festi hujus institutionem non recte referunt.*—Eam nonnulli referunt ad D. Augustini tempora : in Officio enim hujus Festi Sermonem quemdam S. Doctoris legimus de hac Solemnitate. Verum idem S. Augustinus sermone 287. et 292. de Sanctis, alias 21. et 22. testatur, solummodo Natales Christi, et Joannis Baptistæ dies in Ecclesia celebrari consuevisse. « Hinc attendat Charitas vestra, quam magni hominis nativitas facta sit (Joannem Baptistam intelligit) natales dies carnis nulli Prophetarum, nulli Patriarcharum, nemini Apostolorum celebravit Ecclesia : solos duos natales celebrat, hujus, et Christi. » Quo quid validius proferri potest ad probandum Augustini ætate nondum B. Mariæ nativitatem celebrari consuevisse? ut concludit Baronius in Not. ad Martyrologium ad diem 8. Septembris, Suarez de Religione tom. 1. lib. 2. cap. 8. num. 4. Azorius Instit. moral. part. 2. lib. 1. cap. 19.

5. *Refutantur Saussay et Saxius, qui institutam credunt a S. Maurilio Andegavensi Episcopo.*—Eodem D. Augustini loco refelli posse videtur tamquam nec probabilis, nec verisimilis opinio Saussay in Martyrologio

Gallicano ad diem 8. Septembris, cui suffragatur Saxius Dissertat. de SS. Corporibus Protasii et Gervasii num. 16. qui ambo existimant, S. Maurillum Mediolanensem S. Martini discipulum, a D. Ambrosio Lectorem ordinatum, ac deinde Episcopum Andegavensem, divino monitu primum in Gallia hanc B. Virginis celebritatem instituisse. Quod vero attinet ad sermonem illum D. Augustini, qui legitur in Officio hujus diei, in eo quidem genuinus S. Doctoris fœtus agnoscitur, sed non in Nativitate, sed in Annuntiatione Deiparæ Virginis habitus esse dicitur, et, levicula mutatione facta, Festivitati Nativitatis accommodatus est. Sermo Augustini sic habet : « Gaudeat terra nostra tantæ Virginis illustrata solemni die. » At in Officio legitur : « Gaudeat terra nostra tantæ Virginis illustrata natali. » Ea enim est Ecclesiæ consuetudo, ut in alicujus Solemnitatis Officio, in Antiphonis, et Responsoriis quibusdam narrationibus et sermonibus utatur, quæ dicta, scriptave sint in alia Festivitate : quapropter Florentinius in Notis ad Martyrologium ad diem 8. Septembris ita ait : « Quamquam enim D. Augustini sermo in Ecclesia legatur, et ipsius revera sit; Nativitati tamen accommodatus est, licet in Annunciatione dictus fuerit.

6. *Quidam ex Fulberto Carnotensi episcopo putant Festivitatem institutam seculo* 12. — Nonnulli putant seculo 12. hanc celebritatem in Gallia institutam, inde in Italiam commeasse; idque ex illis verbis eruunt S. Fulberti Carnotensis episcopi, qui eo vixit seculo, serm. 1. de Nativitate : « Inter omnes sanctos memoria Beatissimæ Virginis eo frequentius agitur atque festivius, quo majorem gratiam apud Dominum creditur invenisse : unde post alia quædam ipsius antiquiora solemnia non fuit contenta devotio Fidelium, quin Nativitatis solemne superadderet hodiernum. » V. Thomassinum de Dier. Festor. celebrat. lib. 2. cap. 20. num. 1. et sequent.

7. *Vetustior est ætate S. Fulberti.* — Sed hanc Solemnitatem vetustiorem esse Fulberto evidentissime apparet ex S. Ildefonso, qui seculo septimo scripsit. In libro enim de perpetua Virginitate S. Mariæ tom. 12. Biblioth. Patrum pag. 566. littera E, diserte loquitur de hoc Festo : « Nullius igitur Nativitas celebratur in Mundo nisi Christi, et ejus (scilicet B. Mariæ) atque B. Joannis, etc. Et paulo post littera F. Quod si præclara Sanctissimæ Virginis Nativitas universaliter tam sancta et tam gloriosa jure colitur. » Eadem autem huic argumento vis inest, et idem robur, etiamsi qui nomine S. Ildefonsi circumferuntur libri de Virginitate Mariæ; De illibata Virginitate B. Virginis contra Infideles; Contra eos qui disputant de Virginitate B. Mariæ, et de ejus Parturitione; eos Dacherius Paschasio Radperto tribuat : Scriptor enim hic circa dimidium 9. seculi floruit.

8. *Vetustam admodum hanc Solemnitatem probant Sacramentarium Romanum quod Leonis magni creditur, et Gregorianum.* — Huc accedit, de ea in Romana et Gallicana Ecclesia vetustiora extare monumenta. In Codice Sacramentorum Ecclesiæ Romanæ per Venerabilem Cardinalem Thomasium edito, qui creditur esse S. Leonis Magni, aliorumque Prædecessorum Pontificum, habetur Missa in Nativitate S. Mariæ cum propriis Orationibus, ut videre licet lib. 2. pag. 172. In libro Sacramentorum S. Gregorii, quem edidit Menardus, pag. 128. sunt Orationes ad Matutinum, ad Processionem, et ad Missam in Nativitate B. Virginis Mariæ. Liber Pontificalis, quod alibi observavimus in Vita Sergii I. tradit Festivitatem Nativitatis B. Mariæ unam esse ex iis Solemnitatibus, in quibus Processio fit ab Ecclesia S. Hadriani ad Basilicam Liberianam. Quod autem attinet ad Gallicanam Ecclesiam, conjici quidem potest, initio seculi noni nondum introductam hanc Festivitatem eo fuisse, siquidem Mogontinum Concilium anno 813. habitum, dum Festivitates recenset, hanc ne nominat quidem; nihilominus nemo negaverit, vergente in finem eodem seculo, hanc quoque esse introductam. Nam Walterius episcopus Aurelianensis anno 871. hanc inter eas ponit Festivitates, quæ magna cum celebritate essent peragendæ; quod colligitur ex cap. 18. de Ordinibus ipso Walterio Auctore, ex Notis Cellotii in Collect. Concil. Labbei tom 8. pag. 648. et ex historia Ecclesiæ Gallicanæ, quam anno 1733. edidit Jacobus Longueval Societatis Jesu tom. 6. pag. 279. His aliisque adducti rationibus viri docti a Thomassino dissentiunt, Florentinius in Notis ad Martyrologium ad diem 8. Septembris, Fronto in Notis ad suum Calendarium, Martene de antiqua Ecclesiæ Discipl. in Divin. Offic. cap. 34. num. 1. et seq. Tillemontius Nota 5. ad vitam B. Virginis, Bailletus histor. hujus diei, et Pagius in Breviar. Gestorum Romanorum Pontificum in Vita Innoc. IV. num 18. Joannes Andreas Schmidius Prolusionum Marianar. 6. edit. Amstelodamen anni 1721. tom. 77. Miscellaneorum Bibliothecæ Cardinalis Passionei quærit, quo tempore celebrari cœperit Festivitas Nativitatis Deiparæ Virginis; ac ne octavo quidem seculo in Ecclesia Romana celebratam putat, quod nulla ejus Festivitatis mentio fiat neque in Concilio Moguntino, neque in Capitularibus Caroli Magni, et Ludovici Pii. Sed quæ dudum ex veteribus Sacramentariis attulimus monumenta Schmidii opinionem evertunt. Quod si in Galliis seculo octavo non celebrabatur illa Festivitas, certe inde non fit, ne Romæ quidem fuisse celebratam. Quis enim est qui nesciat, res ejusmodi, quæ ad disciplinam pertinent, non statim quovis gentium, sed decursu temporis paulatim diffundi?

9. *Hanc solemnitatem numeravit Emmanuel Comnenus seculo* 12. *inter eas, quæ per diem integrum celebrarentur. Locus præclarus ex S. Petro Damiani.* — Vetus itaque est hæc Solemnitas, et sane percelebris, ac ut vulgo dicitur de præcepto tam apud Latinam, quam Græcam Ecclesiam. Eam Imperator Emmanuel Comnenus circa medium seculum 12. in earum Festivitatum numero posuit, quæ per diem integrum celebrarentur, idque obtinet apud Ecclesiam Græcam, et Cophtos Christianos ex Ægypto, juxta ea, quæ

affert monumenta Bailletus loco citato. Ut eam quam maxima celebritate peraganus, cohortatur nos B. Petrus Damiani XI. seculi scriptor in serm. 2. et 3. de Mariæ Nativitate : « Nativitas Beatissimæ, et intemeratæ Genitricis Dei, Fratres charissimi, merito præcipuum, et singulare præbet hominibus gaudium, quæ totius extitit humanæ salutis exordium. Merito ergo hodie profusis totus gaudiis ubique terrarum Orbis exultat. Merito universa Sancta Ecclesia, nascente Sponsi sui Genitrice (ut ita præ gaudio dixerim) Fescennini carminis laudes alternat. Exultemus, inquam, in hac die præcipua, et totis visceribus in Domino delectemur ; in qua dum Redemptoris nostri recolimus Matrem, reliquarum Festivitatum celebramus originem. » Et D. Bernardus celebris Epist. 174. seculo 12. scribit : « Sed et ortum Virginis didici nihilominus in Ecclesia et ab Ecclesia indubitanter habere Festivum atque Sanctum, firmissime cum Ecclesia sentiens, eam in utero accepisse, ut Sancta prodiret. » Et paulo post : « Fuit procul dubio Mater Domini ante Sancta, quam nata : nec fallit omnino Sancta Ecclesia Sanctum reputans ipsum Nativitatis diem, et omni anno cum exultatione universæ Terræ votiva Celebritate suscipiens. »

10. *Alius olim dies huic Festivitati destinatus. Nunc octavus dies Septembris apud Græcos et Latinos. Octavæ instituendæ occasionem præbuere dissidia in Conclavi quo creatus Cœlestinus IV.* — Non semper octavo die Septembris peracta est Nativitatis celebritas, ut videre licet apud Florentinium in Notis ad Martyrologium ad diem 8. ejusdem mensis. Nunc vero tam apud Græcos, quam apud Latinos ille præfinitus est dies, ad quem etiam hæc Solemnitas deprehenditur in Martyrologio veteri, quod vulgavit Florentinius. Habet hæc Festivitas octavam, cujus instituendæ occasionem præbuere quædam dissentiones in eo Conclavi coortæ, in quo creatus fuit Pontifex Cœlestinus IV. Cardinales enim ut ab iis molestiis, quas Fridericus II. Imperator illis identidem afferebat, sese liberarent, ad B. Virginem confugerunt, voveruntque, si sibi pacate licuisset legitimum Pontificem eligere, Festum Nativitatis octava auctum iri. Innocentius vero IV. electus post Cœlestinum Pontifex ipse votum sacri Senatus solvere voluit, et Octavam instituit, ut videre est tom. 11. Concil. Collect. Labbei part. 1. pag. 636. quod etiam referunt Durandus lib. 7. cap. 28. Arnoldus lib. 5. Ligni vitæ cap. 22. Spinellus Tract. de Festis ac Templis Deiparæ pag. 677. Pagius, et Bailletus locis citatis.

11. *Non habet hæc Festivitas nec Vigiliam, nec jejunium.* — In priori Gregorii XI. vita inter vitas Pontificum Avenionensium, quas collegit Baluzius, tom. 1. pag. 439. intelligimus, illum Pontificem jussisse, « quod Nativitas B. Mariæ Virginis haberet Vigiliam cum jejunio, pro qua etiam Officium proprium Missæ ordinavit, cum tamen per prius nec esset die illa jejunium, nec Missa de Vigilia hujusmodi cantaretur. » Quod confirmat etiam Rodulphus Tungrensis lib. de Observantia Canonum proposit. 19. Verum cum hæc Festivitas nunc neque Vigiliam, neque jejunium habeat, verisimile videtur Gregorium ea non imperasse, sed tantum Fideles ad jejunium servandum cohortatum esse ; ut existimavit Pagius Breviar. Romanor. Pontificum tom. 4. in vita Gregorii XI. num. 32. et antea animadverterat Galesinius in Notis ad Martyrologium pag. 159.

12. *De Nativitate nihil habetur in Sacro Textu ; sed tantum quædam afferri possent ex turbidis fontibus.*— Fortasse nonnemo mirabitur, nos de Nativitate B. Virginis nihil afferre ; sed cum de ea Sacer Textus omnino sileat, optimum putavimus et nos de re prorsus incerta tacere, de qua cum plures scribere voluerint, ex turbidis fontibus, quæ tradiderunt, hausisse videntur, puta ex Proto-Evangelio, quod Sancto Jacobo falso tribuitur, ex libro de Ortu Virginis, qui perperam S. Jacobo fratri Domini nostri Jesu Christi, et a quibusdam Cyrillo Alexandrino adscribitur, ex libro de Ortu Virginis, cujus auctorem Seleucus falso affirmavit fuisse Evangelistam Matthæum, ex commentitia S. Evodii Epistola, et ex Opusculo de Nativitate S. Mariæ, quod Monachi S. Mauri in editione S. Hieronymi tom. 5. ad scripta S. Doctoris spuria rejecerunt. Nobis vehementer probatur quod scripsit S. Anselmus cap. 2. de excellentia Virginis : « Illud apud me conjicio, Nativitatem ejus magna atque miranda Divinorum signorum indicia præcurrisse. Quæ tamen illa fuerint, solus ipse sine scrupulo novit, qui eam, antequam nasceretur, in Matrem elegit. » Itaque panca quædam perstringemus de loco, ubi ea in lucem prodiit, deque ejus Parentibus.

13. *Ubinam Deipara nata sit.*— Baronius in apparatu ad Annales num. 48. putat, natam esse Nazarethi. Hanc sententiam plures sequuntur ; inter quos nonnulli duas B. Virgini affirmant fuisse domos, alteram ubi nata, alteram ubi ab Angelo salutata fuerit, ut videre est apud Florentinium in Notis ad Martyrologium ad diem 8. Septembris. Alii vero cum Joanne Damasceno lib. 4. de Fide cap. 15. et Orat. 1. De Nativitate dicunt, ortam esse Hierosolymis. Nonnulli etiam, qui Terræ Sanctæ loca peragrarunt, Ecclesiam probe Probaticam Piscinam esse tradiderunt, ubi ex veteri Traditione domus fuisse quondam creditur, in qua B. Virgo in lucem edita sit. Vide Novatum de Eminentia Deiparæ Virginis Mariæ tom. 1. cap. 4. quæst. 2.

14. *Parentes B. Virginis. Error ab Apostolica Sede confixus de S. Annæ Virginitate.*—Pater B. Virginis S. Joachim, Mater S. Anna fuisse perhibentur. Quidam ex Italia Scriptor nomine Imperialis apocryphis libris deceptus *de Partu Virginis*, et Tragœdia cui titulus *Christus patiens*, docuit Deiparæ matrem Annam, quin Virginitatem amiserit, B. Virginem peperisse, admirandum filiæ privilegium matri communicando ; quem errorem damnavit Apostolica Sedes ann. 1677. ut testantur Tillemontius Not. 3. ad Vitam B. Virginis, Gravesonus de Mysteriis et annis Chr. pag. 33. et Saxius in descriptione Historico-Poetica de Laudibus Mariæ par. 1. pag. 17. De S. Joachim meminit Martyrologium Romanum

ad 20 diem Martii : *In Judæa S. Joachim Patris Beatissimæ Virginis Genitricis Dei Mariæ.* Vigesimam ejus mensis diem Festo hujus Sancti constituit Julius II. anno 1510. et Officium recitari jussit sub ritu duplici, ut videre est apud Bollandistas ad 20 diem Martii pag. 78. Illius nomen ex Calendario et Breviario Romano S. Pius V. jussit expungi ; sed eo restituta fuit jussu Gregorii XIII. anno 1584. ut tradit Thomassinus de Dierum Festorum celebrat. lib. 2. cap. 22. num. 11. Reformatum vero et vere ex integro reconcinnatum fuit Officium, quod eo die recitatur in ejus Sancti honorem, teste Spondano ad ann. Chr. 1622. num. 1.

15. *De Festo S. Annæ. Eam solemnitatem confirmavit Gregorius XIII.*— Festivitas S. Annæ 26. Julii die peragitur ; hæc enim habet Martyrologium Romanum : *Dormitio S. Annæ Genitricis Dei Mariæ.* Et consonant alia Martyrologia, quæ refert Sollerius in Notis ad Martyrologium Usuardi. Baronius in Notis ad Martyrologium testatur, jussisse Gregorium XIII. in tota universali Ecclesia Officium S. Annæ recitari: « Sanctissimus Dominus Noster Gregorius XIII. Papa Divino afflatus Spiritu, Apostolicis litteris hoc anno Domini 1584. Kalendis Maii, ejus Pontificatus anno 12. firmavit auxitque ; præcipiens nimirum, ut perpetuis futuris temporibus B. Annæ dies Festus septimo Kalendas Augusti per totius Orbis Ecclesias duplici Officio quotannis recolatur, Romanisque, atque aliarum Ecclesiarum Calendariis addatur, et duplex ei adscribatur. »

16. *Cultus S. Annæ seculo 6. in Oriente.* — Digna sunt, quæ observentur, Baronii verba *firmavit auxitque*, quæ non significant ejus cultum a Gregorio XIII. invectum, sed tantummodo firmatum et auctum. In Orientali Ecclesia compertum est, Justinianum I. Imperatorem anno 550. Templum in honorem S. Annæ Constantinopoli ædificasse ; aliamque Ædem in ejusdem honorem incunte 8. seculo structam esse jussu Justiniani secundi, quod ex optimis obtulit monumentis Bailletus in Vita Sanctæ Annæ. Chronicon Alexandrinum, cujus Auctor seculo vixit septimo, tom. 10. Biblioth. Patrum pag. 923. hæc habet : « Septembri mense, sexto Idus Septembris, die Lunæ, Indictione decimaquinta, Domina nostra Virgo ex Joachimo et Anna nata est. » De S. Annæ, et S. Joachim meritis honorifice scripsit Joannes Damascenus seculo 8. in tribus Orationibus habitis in Natali die B. Virginis. De iisdem vero tamquam B. Mariæ Parentibus loquutus est Jacobus Episcopus Edessenus, S. Joannis Damasceni coævus, vir orthodoxus, quem ab omni hæresis suspicione vindicavit Assemanus tom. 1. Biblioth. Orientalis cap. 40. pag. 468. et seqnen.

17. *Vetus S. Joachim, et S. Annæ cultus in Occidentali Ecclesia. Non tamen Officium recitabatur et Missa ætate S. Bernardi.* — Jacobi verba pag. 492. sunt hæc : « Ut ostendunt historiæ, quas viri studiosi scripsere, sacra Virgo Maria Mater Christi filia erat Annæ, et Joachim justi. » Quod vero attinet ad Occidentalem Ecclesiam, constat ex libro Pontificali in vita S. Leonis III, qui octavo vixit sæculo, ejus jussu in Basilica S. Pauli historiam fuisse pictam S. Joachim, et S. Annæ ; idque cum in Orientali, et Occidentali Ecclesia de cultu sacrarum Imaginum acerrima esset disceptatio : ex quo facile intelligimus, in Occidentali Ecclesia valde antiquum esse hujusmodi cultum, ut bene animadvertit Bailletus in vita S. Joachim, et Tillemontius Nota 3. ad vitam B. Virginis. Neque tamen S. Joachim, et S. Annæ cultus eo pervenerat, ut de iis Festivitas celebraretur, aut Officium recitaretur, et Missa. Scribit enim S. Bernardus, qui 12. floruit seculo Epist. 174. non debuisse Canonicos Lugdunenses Officium Conceptionis B. Virginis introducere, nec Festivitatem celebrare, ut alibi dicemus ; id enim eo trahere, ut utriusque Parentis etiam Festivitas celebretur. « Quid adhuc addendum his putamus honoribus? ut honoretur, inquiunt, et conceptus, qui honorandum præivit partum ; quoniam si ille non præcessisset, nec iste esset, qui honoratur. Quid si alius propter eamdem causam etiam utrique Parenti ejus festos honores asserat deferendos? » Quod profecto non scripsisset, si ejus ætate in Occidentali Ecclesia celebrata fuisset Festivitas, aut recitatum Officium. Semper enim Occidentalis Ecclesia, ut suo loco dicemus, restitit augendo aut dilatando cultui Sanctorum veteris Testamenti. Romani vero Pontifices fortasse passi sunt cultum S. Joachim, et S. Annæ augeri, quod uterque post Nativitatem Christi Domini obierit, ac propterea ad novum Testamentum pertinere videatur.

18. *Eorum cultus ab hæreticis exagitatus. Quidam critici eorum putant incerta nomina.*— Utriusque Sanctitatem et cultum deterere sunt conati Centuriatores, aliique hæretici, quod de iis Sacer Textus omnino sileat. Eorum fregit audaciam Venerabilis Petrus Canisius lib. 1. cap. 4. de Maria Deipara Virgine. Alii vero Catholici quidem Scriptores, sed fortasse Criticæ indulgentes intemperantius, cultum quidem probant, qui ab Ecclesia Sanctis B. Mariæ Parentibus tribuitur, sed ut certam eorum Sanctitatem, ita nomen incertum existimant, præsertim quod *Anna* idem sit atque *Gratia*, et *Joachim præparatio Domini* ; quæ quidem optime aiunt Sanctis Mariæ Parentibus prolse convenire, nihil tamen ad eorum nomina attinere. Ita disputant Tillemontius Nota 3. ad vitam B. Virg. Bailletus in vita SS. Joachim, et Annæ, et novissime Serry Exercit. 18.

19. *Incerta etiam apud S. Petrum Damiani. Verum ea nomina a vetustis temporibus Ecclesia Orientalis et Occidentalis agnoscit.* — Scribit B. Petrus Damiani circa 11. seculum serm. 3. De Nativitate, inanem ab eo operam sumi, qui Parentum B. Virginis quærat nomina, de quibus nulla mentio fit in Evangelio: « Nonnulli cum plus sapere, quam oportet sapere, gestiunt, quis Pater, vel quæ Mater B. Mariæ fuerit, studio superfluæ curiositatis inquirunt. Sed aliquis lector nimis inutiliter quærit, quod Evangelista narrare superfluum duxit: Si enim huic notitiæ utilitatem

esse cognosceret, nequaquam nobilis historicus rem necessariam silentio præteriret. » Verum cum in Orientali et Occidentali Ecclesia a tot usque seculis opinio sit, Patrem B. Virginis Joachim, Matrem Annam esse appellatos, haud æquum est huic adversari opinioni; cum præsertim nihil adversus eam afferatur, quod firmis rationibus non amoverimus, quas vide apud Card. Gottum de verit. Relig. Christ. part. 1. tom. 4. cap. 3. § 1. num. 5.

CAPUT X.

DE FESTO NOMINIS MARIÆ DOMINICA INFRA OCTAVAM NATIVITATIS.

1. *Quanta apud Christianos erga Mariæ nomen veneratio.*— Dominica infra Octavam Nativitatis B. Virginis, nisi quid impediat, celebratur cum Officio Festivitas Nominis Mariæ. Etsi non satis exploratum habeamus, annunciatum ne sit ab Angelo Mariæ nomen, ac imponi jussum a Deo, ut nomen Jesu, aut Joannis ejus Præcursoris; magna tamen erga illud fuit in Ecclesia veneratio, ut aliquando fœminis vel regio sanguine prognatis illud minime licuerit indere; quasi de dignitate sancti nominis multum detraheretur, si fœminis etiam Reginis imponeretur.

2. *Quidam putant, Deiparæ Dei monitu Mariæ nomen inditum.* — Cum non satis exploratum esse diximus, peculiari ne Dei jussu id nomen sit impositum, quod nullum de hac re vestigium extet in Evangelio; nihil tamen de pia quorumdam volumus diminutum esse sententia, qui ex Angelica revelatione id nomen inditum esse affirmant. Scribit enim S. Antoninus part. 4. tit. 15. cap. 14: « Die qua nata est (B. Virgo) impositum est ei nomen Maria a Parentibus secundum Angelicam revelationem. » Et confirmat Christophorus de Castro in Histor. B. Virg. cap. 2. num. 10: « Divinitus revelatum fuit Parentibus nomen Mariæ. »

3. *Olim nulli vel regia stirpe fœminæ prognatæ licebat Mariæ nomen imponere.* — Diximus, non licuisse fœminis, vel ipsis, quæ regio sanguine essent prognatæ, Mariæ nomen imponere. Alphonsus enim VI. Castellæ Rex, cum in eo esset, ut uxorem ex Maurorum stirpe duceret, cui nomen in Baptismo oportebat imponi, vetuit ne Mariæ nomine, etiamsi ea vehementer id cuperet, appellaretur. In Tabulis matrimonii inti inter Mariam Aloysiam Nivernensem, et Uladislaum Poloniæ Regem Scriptum est, inter conjuges convenisse, ut Maria Aloysia, sublato Mariæ nomine, Aloysia dumtaxat vocaretur. Et a quo die Casimirus I. Poloniæ Rex, uxorem ducens Mariam Russiæ Ducis filiam, voluit nomen ut illud ea relinqueret, in consuetudinem abiit in Polonia, ut nulla deinceps fœmina Maria nominaretur, in hujus præclari nominis venerationem, ut videre est apud Raynaudum in Diptychis Marianis tom. 7. punct. 2. num. 12.

4. *Mariæ nomen mirabiliter conferre ad æternam salutem etiam ex opere operato, Theologorum fuit sententia, quam improbat Raynaudus.* — Quidam affirmarunt Theologi, ex Divina Institutione Sanctum Mariæ nomen in iis, quæ ad nostram aliorumve salutem pertinent, mirabiles parere effectus, neque solum *ex opere operantis*, ut dicitur, sed etiam *ex opere operato*, quemadmodum Exorcismos Ecclesiæ. Vide Novatum de Eminentia Deiparæ Virginis tom. 1. cap. 4. qu. 12. ubi hæc ait: « Dico secundo, pium quibusdam videri posse Divina Institutione nomen Mariæ devote prolatum non solum ex opere operantis, sed etiam ex opere operato valere in iis, quæ nostram, vel aliorum salutem concernunt, sicut valent aliqua alia sacramentalia. » Quæ sententia minime probatur Theophilo Raynaudo, qui loco cit. num. 21. et 22. persuaderi cuiquam posse negat, Mariæ nomen ad nostram, vel aliorum salutem cœlestes parere effectus, etiamsi nulla sit in eo, qui sanctum nomen invocet, ejusmodi dispositio, cujusmodi opus est in effectibus, qui producuntur *ex opere operato*.

5. *Festivitas instituta auctoritate Apostolica in Hispania anno 1513. sublatam a Pio V. Sixtus restituit* — Utcumque tamen sit de diversis hisce sententiis, nobis hic satis est innuere, sapienti consilio ab Ecclesia præcipuum sancti nominis Mariæ cultum, quem invexit Fidelium devotio, approbatum esse. Hæc Festivitas firmata est Pontificio Diplomate anni 1513 in Civitate et Diœcesi Conchensi in Hispania. Eam a Pio V. sublatam restituit Sixtus V. Cardinalis Dezæ precibus permotus, juxta ea, quæ tradit Ciaconius in ejus vita, et loco citato testatur Raynaudus; quod etiam confirmatur litteris ejusdem Cardinalis ad Joannem Puteanum Conchensem Canonicum, quas refert Hippolytus Marraccius in *Purpura Mariana*.

6. *Innocentius XI. recitari jussit Officium in Ecclesia universali.* — Ab Hispania in alias permeavit regiones Festivitas Nominis Mariæ quæ celebratur die 22 Septembris, juxta eorum opinionem, qui putant, apud Judæos nonnisi quindecim ab ortu elapsis diebus infanti nomen imponi consuevisse. Nunc vero Dominica infra Octavam, ut diximus, Nativitatis Festum hoc peragitur; et secundi Nocturni Lectiones in Officio petuntur e Sermone D. Bernardi. Officium vero Nominis Mariæ ab universali Ecclesia recitari jussit Venerab. Dei Servus Innocentius XI. Decreto suo ann. 1683. edito, in ejus victoriæ memoriam, qua Beatissimæ Matris ope a Christianorum copiis profligatus Turcarum exercitus ab obsidenda Vienna destitit, quæ urbs si in Barbarorum manus venisset, plurimum Catholica Religio detrimenti cepisset. Non defuere tum temporis qui Decretum Pontificis improbarent, atque ejusmodi cultu ac Festivitate instituta, Mariæ nomen æquiparatum nomini Jesu dictitarent. Sed Battaglinus Nucerinus Episcopus tom. 4. Annalium suorum ad ann. 1684. futilem hanc diluit objectionem; et Bailletus ad diem 8. Sept. ubi de hac Festivitate verba facit, candide fatetur, minime ex ea argui posse, Mariæ nomen nomine Jesu esse præstantius, vel pari esse dignitate. Consulat Lector, si libet, quæ alibi disseruimus, cum de Festivitate nominis Jesu ageremus.

CAPUT XI.

DE FESTO B. MARIÆ DE MERCEDE DIE 24 SEPTEMBRIS.

1. *Apparitio Deiparæ S. Petro Nolasco, et Raymundo de Pennafort hanc exulit Festivitatem.* — Apparuit B. Virgo Maria Petro Nolasco, et Raymundo de Pennafort, et Jacobo Aragoniæ Regi, quos monuit, Filio suo sibique gratum fore, si in sui honorem Ordo Religiosorum hominum institueretur, cujus liberandorum a Turcarum servitute Christianorum partes essent præcipuæ. Ab illis igitur Sanctis, et Aragoniæ Rege Regularis Ordo sub invocatione B. Mariæ de Mercede Redemptionis Captivorum primordia sumpsit, in quo non modo tribus illis votis, quæ constituunt Religiosæ professionis substantiam, Castitatis, Paupertatis, et Obedientiæ se Sodales obstringunt, sed quarto etiam vovent, ipsos pro liberandis captivis si opus fuerit, infidelibus in servitutem se dedituros. Hæc omnia narrant Zumel, Vargas, Remon, Vidondus, Salmeron, Spondanus, Hieronymus Romanus, Zurita, Castillo, Illescas, et Penia. Firmissima vero hujus historiæ fundamenta non aliunde petenda sunt, quam ex Actis authenticis S. Petri Nolasco, et Epistola ad eumdem Petrum a S. Raymundo de Pennafort scripta, in qua B. Virginis apparitio exponitur, et in Bulla Canonizationis S. Raymundi de Pennafort. Et quamquam P. Echardus dubitaverit, an genuinus esset fœtus ea Epistola, tamen, cum accurato et judiciali examine sit expensa anno 1721. coram Episcopo Barchinonensi, qui judicavit sinceram Epistolam esse, nullus jam dubitandi restat locus. Nos in hoc argumento diutius non immorabimur, qui prolixe totam hanc rem tractavimus lib. 4. de Canoniz. Sanct. part. 2. cap. 9. n. 10. et sequent. ubi n. 13. docuimus, hanc institutam esse Festivitatem, ut B. Mariæ cultus amplificaretur, et ut pro tam singulari beneficio Deo, ejusque Sanctissimæ Matri quotannis gratiæ agerentur; Officium vero primum Ordini de Mercede concessum, deinde ad omnia Hispaniæ Regna, ac postea ad Gallias fuisse propagatum; denique Innocentium XII. ab universali Ecclesia recitari jussisse, ac Festivitati 24. Septembris diem constituisse.

CAPUT XII.

DE FESTO ROSARII BEATISSIMÆ VIRGINIS PRIMA DOMINICA OCTOBRIS.

1. *Quid intelligatur Rosarii nomine. Ea precandi formula ab hæreticis vexata.* — Sanctissimi Rosarii B. Mariæ Solemnitas prima Octobris Dominica celebratur. Quid autem Rosarium sit, ipsæ docent Lectiones secundi Nocturni, quæ leguntur in Officio, quod ex præcepto in omnibus Mundi Ecclesiis recitatur. « Est autem Rosarium certa precandi formula, qua quindecim Angelicarum Salutationum Decades Oratione Dominica interjecta distinguimus, et ad eadem singula totidem nostræ Reparationis Mysteria pia meditatione recolimus. » Ejusmodi orandi modus, quo Salutationes Angelicæ recitantur, interjecta singulis illarum decadibus unica tantum Oratione Dominicali, heterodoxorum nonnemini parum probatus est, quasi Deiparæ plus patrocinio, quam Dei auxilio confidamus. Sed Valentia in Opere de rebus Fidei ejus ætate controversis lib. 2. Apologetici adversus Gentes cap. 6. pag. 715. pium hunc orandi modum vindicavit: ait enim, nos debita animi demissione ad Divinæ Majestatis Thronum volentes accedere, a gloriosa Deipara ingeminatis precibus flagitare, ut ad Deum nobis aditum muniat, ac pro nobis ante intercedat, quam ipsum misericordiarum Patrem invocemus.

2. *Quinam de Rosario scripserint?* — De Rosario scripsere Malvenda in Annalibus Ordinis Prædicatorum, Justinus Miecoviensis super Litaniis B. Virginis, Jacobus Percinus in monumentis Conventus Tolosani, Jacobus Lafon in Præfatione Apolog., Spondanus, et Bzovius ad annum Chr. 1215., Thomas Vincentius Monelia Ordin. Prædicat. in Dissertatione de Origine sacrarum precum Rosarii Romæ anno 1725. edita, et Continuatores Bollandiani in Vita S. Dominici. Nos quoque Promotoris Fidei munere fungentes, cum in Sacra Rituum Congregatione ageretur de inserendis in Officium Rosarii secundis Lectionibus propriis, investigare conati sumus Rosarii Auctorem, scriptumque edidimus, de quo meminit modo allatus Monelia in Præfatione Dissertationis suæ. « Consulat, plura de Rosario qui nosse voluerit, Malvendam, etc., aliosque sexcentos, maxime Prosperum Lambertinum Archiepiscopum Theodosiensem de sacro hoc Ritu optime meritum. » De Rosario itidem loquuti sumus tom. 4. de Canonizat. Sanctor. part. 2. cap. 10. num. 11. et sequent.

3. *S. Dominico a Romanis pontificibus tribuitur.* — In pluribus Romanorum Pontificum Constitutionibus Rosarium S. Dominico tamquam auctori tribuitur. « Ex quo ergo tempore pius hic orandi modus mirabiliter per S. Dominicum promulgari augerique cœpit, quem ejusdem institutorem auctoremque fuisse Summi Pontifices Apostolicis litteris passim affirmarunt: » sunt autem hi, Leo X., S. Pius V., Gregorius XIII., Sixtus V., Alexander VII., Innocentius XI. et Clemens XI. ut videre licet in citato loco de Canonizat. Sanctor. num. 13. et in cap. 1. Dissertationis P. Moneliæ.

4. *A nonnullis S. Benedicto; a quibusdam Bedæ tribuitur.* — Id autem quibusdam haud ita facile persuaderi potest; quibus magnus hæret ille scrupulus, nullum Sancto Dominico coævum esse Scriptorem, qui tradat, eum fuisse Rosarii institutorem; multosque contra esse viros graves, qui non putant S. Dominicum ejusmodi precandi Ritus auctorem: quidam enim ipsum S. Benedicto tribuunt, alii Venerabili Bedæ, alii Petro cuidam Eremitæ, alii Fratri Alano de Rupe, qui fuit Ordinis Prædicatorum.

5. *S. Dominico vindicatur.* — Huic objectioni ex eo petitæ, quod Auctores desint coævi, qui Rosarium S. Dominico tribuant, accurate respondet Monelia cap. 6. ubi varios multiplicesque casus commemorat, puta bella, et pestem, et incendia, quibus probabile est hujus rei monumenta intercidisse. Sed illud

omnem videtur difficultatem amoliri, quod perpetua fuit in Ordine Prædicatorum Traditio, S. Dominicum Rosarii fuisse auctorem. Eam vero Traditionem graves amplexi sunt Scriptores, probaruntque Romani Pontifices, nec validis destituitur conjecturis, quas mox proferemus.

6. *Negat Mabillonius tribuendum esse vel S. Benedicto, vel Bedæ.* — Mabillonius, sane vir sapiens, et doctrina clarus, negat, S. Benedicto, aut Venerabili Bedæ Rosarium acceptum referri posse : eorum enim ætate ne in usu quidem erat Salutatio Angelica. Nam Odo Parisiensis Episcopus Decretum edidit anno 1196. in quo ad Symbolum, et Orationem Dominicam addidit Salutationem Angelicam. « Exhortentur Populum sæpe Presbyteri ad dicendam Orationem Dominicam, et Credo in Deum, et Salutationem B. Virginis. » In veteri Codice, quem edidit Romæ Venerabilis Cardinalis Thomasius anno 1680. in scrutinio Catechumenorum non nisi de Symbolo, et Oratione Dominica fit mentio pag. 54. 58. 445. et 452. quapropter Mabillonius in Præfat. ad secul. 5. Benedictinum num. 125. diffiteri non potest, Rosarium falso existimari vel S. Benedicti, vel Bedæ inventum : quod ostendit etiam Natalis Alexander, et Gravesonus, quos adduximus loc. cit. de Canonizat. Sanctor. num. 11. quibus addi potest Monelia in allata Dissertat. cap. 2. num. 6. ubi recte ostendit, nihil propterea quicquam detrahi ex B. Mariæ cultu, de quo a Christianæ Religionis usque primordiis certissima suppetunt argumenta, quippe post damnatum Nestorium seculo 5. et Iconomachos seculo 8. auctus est in dies magis, plurimis in ejus honorem Templis excitatis, hymnis, et precationibus in Ecclesiam invectis, frequentique ejus invocatione introducta.

7. *Opinio quædam expenditur a Mabillonio de instituto a Petro Eremita Rosario.* — Idem Mabillonius in cit. Præfat. seculi 5. num. 127. opinionem eorum expendit, qui Petro Eremitæ Rosarium tribuunt, et præterquam quod de eo homine ait non liquere, quis qualisve fuerit, cum quibusdam affirmantibus Monachum fuisse Benedictinum, aliis Eremitam illum fuisse, qui Urbano II. Pontifice tantum studii et operæ contulit ad Bellum sacrum suscipiendum, ut videre licet apud Theoph. Raynaud. tom. 7. de Diptychis Marian. pag. 231. monet, hanc opinionem a Polydoro Virgilio excitatam esse lib. 5. de Inventoribus rerum cap. 9. ac in eo Virgilium errore deceptum : Erimannum quidem seculo 12. in suo libro *de Restauratione Monasterii S. Martini Tornacensis* edito a Dacherio Spicileg. tom. 12. pag. 414. et 415. visionem Eremitæ cujusdam tradere, qui sibi videre visus est Theodoricum in judicium ante Deum trahi, quod in bello gesto cum Balduino Comite Monachos aliquos igne necasset; pro eo B. Virginem intercessisse precibus uxoris ejus Adæ commotam, quæ quotidie sexaginta Salutationes Angelicas recitaverat, ac ex eo tempore hunc precandi Ritum apud Fideles percrebuisse : negat tamen Mabillonius, potuisse Polydorum inde affirmare, hunc Eremitam fuisse Petrum illum, quem supra memoravimus, ac sexagenas illas Salutationes Angelicas idem esse ac Rosarium. Quod vero attinet ad B. Alanum de Rupe, illum quidem Rosarii auctorem vel ex eo constat non fuisse, quod in Opere suo cap. 8. Rosarii antiquitatem inculcat; ut propterea non nisi ejus instaurator ac promotor videatur, quod observat etiam Trithemius de Scriptoribus Ecclesiast. Verbo *Alanus*, Sixtus Senensis in Biblioth. Sancta itidem verbo *Alanus*, et nos quoque advertimus lib. 4. de Canonizat. part. 2. cap. 10. num. 11.

8. *Mos recensendi ad globulos Salutationes Angelicas S. Dominico vetustior, ut etiam earum iteratio. Sed certus numerus, et interea contemplatio Mysteriorum Christi est Rosarium S. Dominico tribuendum.* — Plura in Rosario considerari possunt. Primum est pia consuetudo recensendi ad globulos Salutationes Angelicas, ut earum ratio constet, quæ Sancto Dominico antiquior est : testatur enim Sozomenus in Histor. Ecclesiast. et Palladius in Historia Lausiaca, veteres Eremitas ad eumdem modum precum suarum rationem supputasse, quod ipsi nos etiam observavimus citat. cap. 10. num. 11. Facit in rem nostram Canon decimus Concilii Celichytensis in Anglia anno 816. habiti, in quo circa Episcoporum exequias statutum est, « ut singuli servorum Dei diem jejunent, triginta diebus Canonicis horis expletis Synaxeos, et septem Beltidum Pater noster pro eo cantetur ; » ut videre est in Collect. Labb. tom. 7. pag. 1489. *Beltis* a Saxonica voce *Belt* derivatur, et cingulum significat, aut quid simile, supputandis precibus adhibitum, ut observat Henricus Spelmannus apud Ducangium in *Glossario mediæ et infimæ Latinitatis* in verbo *Beltis*. Considerari præterea potest in Rosario earumdem precum iteratio ; atque hæc itidem est Sancti Dominici ætate antiquior, quod colligitur ex iis, quæ de Ada Theodorici uxore attulimus, et ex Cæsario Monacho Cisterciensi, qui 12. seculo narrat inventum ritum quinquagenas recitandi Salutationes Angelicas, ut videre est Distint. 7. cap. 48. cum quo consentiunt alia monumenta, quæ profert Monelia cap. 2. num. 5. et sequent. Hæc omnia profecto Rosarii fuerunt quodammodo rudimenta. Verum cum Rosarium constet certo quodam Orationum Dominicalium et Salutationum Angelicarum numero, quibus recitandis inter ea quædam Redemptionis nostræ Mysteria contemplamur; atque hujus precandi Ritus et formulæ nullum ante Sanctum Dominicum extet vestigium ; quis jure S. Viro honorem detrahat ejusmodi piæ inventionis, rejiciatque piam, vetustam, constantemque Traditionem Venerabilis Ordinis Prædicatorum, quam in suis Constitutionibus probarunt Romani Pontifices, et in Lectionibus Breviarii, quæ ab universali leguntur Ecclesia relatam voluerunt? cum præsertim non desint monumenta, quibus ostenditur, post Sancti Dominici obitum, nulla interjecta mora, in Ordine Prædicatorum ejusmodi precandi ritum esse propagatum. Circa dimidium seculi 14. Humbertus Delphinus, abdicato Principatu, Ordini prædicatorum nomen

dedit. In Parisiensis sui Ordinis Templo corpus ejus sepultum est, ac in æneo ejus sepulcro exculpti sunt Fratres quidam Dominicani Rosarium manu gestantes. Vide Biblioth. P. Echar. tom. I. p. 352. et tom. 2. p. 271. ubi monumenta simul congesta reperies, quæ in hanc rem mirifice faciunt. In Placentinæ Ecclesiæ historia tom. 2. in Regestum Privilegiorum num. 108. pag. 406. Petrus Campus inseruit Constitutionem Alexandri IV. ann. 1294. Ideoque quatuor et triginta annis post Sancti Dominici obitum promulgatam, in qua Indulgentiam concedit Confraternitati Sanctissimi Rosarii in Ecclesia Fratrum Prædicatorum Placentina. Quæ omnia Traditionem validius confirmant, ut Bailletus, vir alioqui intemperantioris ingenii, iniquum esse fateatur, gloriam ejusmodi S. Dominico detrahere, ad diem 15. Augusti §. 6. n. 33.

9. *Vita S. Dominici gallice nuper edita Rosarium tribuit S. Dominico ex spuriis documentis.* — Hæc omnia jam diximus in Opere de Canonizat. Sanctor., aliique extulerunt, qui de Rosario scripsere, præsertim P. Monelia in citata Dissertatione, quibus modo Spinelli auctoritatem addimus Tract. de Maria Deipara cap. 30. num. 5: « Cæterum quidquid sit de Institutione iterandi Salutationem Angelicam per globos, certe peculiaris hæc orandi formula, quam Rosarium, sive Psalterium appellant, certo ac constituto numero, quo Oratio Dominica quindecies, et Salutatio Angelica instar Davidici Psalterii centies et quinquagies repetitur, a S. Dominico inclyto Ordinis Prædicatorum Patriarcha contra Albigenses hæreticos instituta est, atque in tres Salutationum Angelicarum quinquagenas tributa, in qua ad excitandam erga Christum ejusque Genetricem pietatem quindecim sacra eorumdem Mysteria meditanda proponuntur. » Nuperrime S. Dominici vitam gallice scripsit multa cum laude Touronius Ordinis Prædicatorum Parisiensibus typis anno 1739 editam, in cujus capite 14. agitur de Institutione Rosarii. Prodierat Ferrariæ anno 1735. liber, quo veteres quædam continentur historiæ cujusdam Galvani Bragiæ Bononiensis, qui anno 1347. et cujusdam Augustini Anelli, qui anno 1430. scripserunt; et quod magni refert, cujusdam Luminosi de Aposa, qui fuit S. Dominici coævus. Quibus historiis proditum est, primum S. Dominicum Rosarium instituisse, eamque orandi formulam Bononiæ pro concione commendasse. Has historias cum eruditus Gallus legerit, magno triumphat gaudio. Verum si Auctores illi cujusmodi sint novisset, ut ipsi novimus, nec clam illi fuisset, quosdam non ex Dominicana, sed ex alia Sacra Familia supposititios illos Auctores effinxisse, frustra adhuc monitos et provocatos, ut efferrent: profecto cæteris argumentis contentus, quæ et ipse affert, et cum iis consentiunt, quæ nos attulimus, ejusmodi apocryphis monumentis abstinuisset.

10. *De origine et progressu hujus Festivitatis.* — De Sodalitatibus sub invocatione B. Mariæ Virginis Rosarii institutis, et de Indulgentiis ac spiritualibus aliis, quas devote Rosarium recitantibus concessere plures Pontifices, non est hujus nostri instituti sermonem habere. Ratio instituti nostri postulat, ut de origine et progressu Festivitatis Rosarii agamus, quæ in tota Ecclesia prima Octobris Dominica cum Officio et Missa propriis celebratur.

11. *Victoria Navalis Christianorum ad Naupactum.* — Septima Octobris die anni 1571. quæ fuit prima Dominica mensis, commissum est navale prælium ad Naupactum S. Pio. V. Pontifice, qui eodem momento, quo Christianorum classis Turcarum classem prope deleverat, de nostrorum victoria divinitus monitus est; quod constat ex Processu ejus Beatificationis, et ipsi tradidimus in Compendio a nobis scripto ejus vitæ, virtutum, atque miraculorum, quod in calce Primi Tomi edidimus de Canonizatione Sanctorum.

12. *S. Pius ob eam Victoriam jussit fieri commemorationem S. Mariæ de Victoria.* — S. Pius V. jussit, quotannis S. Mariæ de Victoria commemorationem fieri, ut habetur in Martyrologio ad hunc diem: « Eodem die commemoratio S. Mariæ de Victoria, quam Pius V. Pontifex Maximus ob insignem victoriam a Christianis bello navali ejusdem Dei Genitricis auxilio hac ipsa die de Turcis repertatam quotannis fieri instituit. » Baronius autem in Notis hæc de ea victoria scribit: « Fidelium classis Sanctissimi Domini Nostri Pii V. Papæ ac Catholici Hispaniarum Regis Philippi, nec non inclytæ Venetorum Reipublicæ fœdere coacta gloriosam, ac cunctis seculis memorabilem de Turcis Christiani nominis infensissimis hostibus ad Echinadas insulas, captis hostium triremibus centum et octoginta, cæteris dissipatis, victoriam reportavit. »

13. *Gregorius XIII. primam Octobris Dominicam constituit celebrandæ festivitati Rosarii cum Officio sub ritu duplici majori in templis, in quibus esset Altare sub invocatione Rosarii.* — Verum Summus Pontifex Gregorius XIII., quod maxime memorabilis Victoria parta nobis esset prima Octobris Dominica, cum piæ Sanctissimi Rosarii Sodalitates ex more institutoque suo processione incedentes Deum devote precarentur, ita ut pie existimari potuerit ejusmodi preces, intercedente B. Virgine Maria, ad eam victoriam plurimum contulisse: idcirco ejus rei ut perpetua extaret memoria, utque Deo, ejusque Sanctissimæ Matri gratiæ, ut æquum est, agerentur, jussit deinceps solemnem prima Octobris Dominica Festivitatem peragi sub nomine Rosarii, et æque ac cæteræ Solemnitates celebrari, Officiumque B. Virginis novis Lectionibus auctum sub ritu duplici majori recitari, in iis tamen dumtaxat templis, in quibus vel Capella aliqua, vel Altare esset erectum sub invocatione B. Virginis Rosarii.

14. *Clemens X. Officium recitari jussit per totam Hispaniam.* — Datæ fuerunt Apostolicæ litteræ Calend. Aprilis 1573. quæ extant in Bullario Romano. Clemens X. Marianæ Hispaniarum Reginæ precibus permotus concessit, ut solemne Rosarii Festum per omnia Hispaniarum Regna, aliasque regiones Catholico Regi subjectas celebraretur, et Officium, et Missa recitaretur ab iis, qui Horas Canonicas recitare

tenentur, etiamsi nullum Sacellum, seu capella, aut Altare esset sub invocatione B. Virginis Rosarii, ut colligitur ex ejus litteris Apostolicis in forma brevis sub die 26. Septembris 1671. idque Indultum S. Rituum Congregatio succedentibus annis ad varias regiones, Civitates, et Diœceses in Italia et extra Italiam protulit.

15. *Ab Innocentio XII. postulavit Leopoldus Imperator, ut Officium recitaretur in universa Ecclesia.* — Sub Innocentio XII. Leopoldi Imperatoris nomine delatæ sunt preces S. Rituum Congregationi, ut ad universalem Ecclesiam Officium et Missa Rosarii propagaretur; sed rescriptum, quo piis Augusti Principis postulationibus satisfactum erat, Pontificis morte interceptum, antequam ad eum referretur, aut approbaretur, executione caruit.

16. *Id a Clemente XI. cur tandem impetratum.* — Qui Innocentio XII. successit Clemens XI. approbando Rescripto, diu multumque supersedit : sed die Dedicationis S. Mariæ ad Nives, cum Caroli VI. Imperatoris exercitus anno 1716. magnas Turcarum copias ad Temisvariam in Pannonia profligasset, quo tempore Confratres Sodalitatis Rosarii solemnem processionem peragebant, Deumque obsecrabant, ut, B. Virgine intercedente, Christiani nominis hostis frangeret impetus; cumque diebus, qui Processionem illam sunt consequuti, jussu ejus Pontificis Rosarii continuata esset devotio, et Octava Assumptionis Corcyra Turcarum obsidione liberata esset; propterea decretum illud 3. Octobris die anno 1716. Pontifex approbavit, mandavitque, ut in tota universali Ecclesia recitaretur Officium sub ritu duplici majori, et Missa propria celebraretur.

17. *Novæ lectiones et propriæ a Benedicto XIII. editæ.* — Quod Decretum typis editum est in Bullario Clementis XI. pag. 574. Secundæ lectiones tum legebantur ex Sermone S. Augustini ad Rosarii solemnitatem accommodato; neque tamen in iis de Rosarii institutione ulla mentio. Quamobrem Benedicto XIII. Pontifice re mature discussa in S. Rituum Congregatione, in qua nos, qui tum temporis Promotoris Fidei munere fungebamur, nostro non defuimus officio, novæ lectiones secundi Nocturni editæ sunt, quibus docemur de institutione Rosarii, de ejus Festivitate, de Officio ab universali Ecclesia recitando; atque eæ sunt, quas in Ecclesia universa legere jubentur, quotquot tenentur Horas Canonicas recitare.

CAPUT XIII.

DE PATROCINIO BEATISSIMÆ VIRGINIS IN TERTIA DOMINICA NOVEMBRIS.

1. *Officium Patrocinii B. V. et Festivitatem Benedictus XIII. injunxit Provinciis ditionis Ecclesiasticæ. Cui principio nitatur hujus Festi institutio.* — Tertia Novembris Dominica Beatissimæ Virginis Patrocinium celebratur. Officium hujus Festi jam concessum antea fuerat pro omnibus Provinciis Hispaniarum Regi subjectis, quod colligitur ex S. Rituum Congregationis Decreto die 6. Maii 1679. Id etiam aliis Regionibus fuerat indultum. Benedictus autem XIII. omnibus Ecclesiasticæ ditionis Provinciis injunxit. Porro hæc Festivitas hoc Catholicorum principio nititur, Beatam scilicet Virginem in Cœlis pro nobis orare et intercedere; quæ quidem intercessio nullam Jesu Christo facit injuriam; etsi enim ille magnus est inter Deum Mediator et homines, tamen eum B. Virgo pro nobis orat, ejus nomine postulat, nec nisi per ipsum quicquam impetrat; atque Mariæ intercessio vim habet maximam, validioremque, quam sit omnium Sanctorum. Rem hanc Theologice tractat Suarez in 3. part. D. Thomæ tom. 2. quæst. 37. art. 4. disp. 23. sect. 3. ubi hæc leguntur in fine notatu dignissima : « Quin potius si vera sunt, quæ de charitate et gratia Beatæ Virginis in superioribus docuimus, existimo a Beata Virgine in hac potestate et efficacia non solum Sanctos singulos, sed omnem etiam cœlestem Curiam superari. Itaque si cogitatione fingamus, B. Virginem aliquid postulare, totamque Curiam cœlestem illi resistere (sicut apud Danielem unus Angelus alteri resistebat) potentior esset majorisque efficaciæ et valoris apud Deum Virginis, quam reliquorum Sanctorum omnium oratio. Et ita quidem sentiunt Sancti Patres paulo ante citati; estque dignitati Matris maxime consentaneum, et perfectissimæ gratiæ charitatis B. Virginis quodammodo debitum; et ideo Ecclesia et frequentius, et altiori quodam modo orat ad Virginem, quam ad reliquos Sanctos. » Idem Theologus sequenti sectione 3. probat, B. Mariam esse Mediatricem apud Mediatorem, per quam tanquam per collum a capite omnia in corpus defluunt : ex quo infert, nos apud Sanctum non uti alterius Sancti intercessione; Sancti enim omnes ejusdem sunt ordinis; sed alios tamen Sanctos adhibere intercessores apud B. Virginem, tanquam Reginam et Dominam, Salutationem Angelicam ipsis recitantes, ut eam pro nobis B. Virgini repræsentent; præterea ad hujus vel illius Sancti peculiarem intercessionem nos confugere pro obtinendo hoc vel illo beneficio, Beatæ Virginis tamen pro rebus omnibus sine ullo discrimine opem implorare. D. Thomas in cap. 8. Epist. ad Romanos lect. 3. docet, Deiparam uberiori gratia fuisse præditam, quam quæ cæteris Sanctis obtigerit. « Unicuique (Deus) dat gratiam proportionatam ei, ad quod eligitur. Sicut homini Christo data est excellentissima gratia; quia ad hoc est electus, ut ejus natura in unitatem Personæ Divinæ assumeretur, et post eum habuit maximam plenitudinem gratiæ B. Maria, quæ ad hoc est electa, ut esset Mater Christi. » Idem S. Doctor 3. part. quæst 25. art. 5. docet, Deiparam non solum eo quo cæteri Sancti, sed præstantiori quodam cultu colendam, qui dicitur Hyperduliæ, quo neque Sanctos, neque Angelos veneramur. Nam B. Virgo Sanctos omnes Sanctitate superavit, nec quisquam Deipara humilitate fuit Deo subjectior, nec amore conjunctior, nec cultui Divino obsequentior.

2. *Quæ vis et potestas intercessionis B. Mariæ. S. Petri Damiani locus a calumniis hæreticorum vindicatus.* — Si quis Patrum auctoritates cognoscere cupiat de potentissima B. Mariæ intercessione, adeat Suarez locis citatis, et Spinellum tract. de Maria Deipara cap. 30. Si cui vero cupido sit cognoscendi etiam Apologias, quas nostri Controversiarum Theologicarum Scriptores ediderunt de Laudibus, quæ a nobis in B. Virginem conferuntur adversus hæreticorum sophismata, evolvat Valentiam Tract. de rebus Fidei hoc tempore controversis lib. 5. de Idololatria cap. 14. et Card. Gotti de vera Christi Ecclesia tom. 1. cap. 9. §. 8. num. 79. et seq. et tom. 2. part. 2. art 14. §. 5. num. 32. et seq. Locus est ab hæreticis acerrime vexatus apud Sanctum Petrum Damiani ser. 1. de Nativitate Sanctæ Mariæ. « Fecit tibi magna qui potens est; et data est tibi omnis potestas in Cœlo et in Terra, et nihil tibi impossibile, cui possibile est desperatos in spem beatitudinis relevare. Quomodo enim illa potestas potentiæ tuæ poterit obviare, quæ de carne tua carnis suscepit originem? Accedis enim ad illud aureum reconciliationis Altare non solum rogans, sed etiam imperans, Domina, non ancilla. » Quæ postrema verba calumniis impetunt hæretici, quasi significent B. Virginem imperare Filio suo, ut ea faciat, quæ postulamus. Sed nemo Christianus est, qui ad hunc modum oret; quamquam si quis intercessionem Mariæ velit magnificare, nihil vetat quin in verbis paululum excedat modum. Nam etiam Josue cap. 10. legitur per exaggerationem scriptum, *obediente Deo voci hominis.* Vide Petrum Canisium de Maria Deipara lib. 5. cap. 10. Joannes Episcopus Castoriensis in Tract. de Sanctorum et præcipue Beatissimæ Virginis Mariæ cultu Tract. 3. §. 65. quam supra exposuimus verborum S. Petri Damiani interpretationem probat. Aliam etiam ipse proponit, ut verba illa Damiani : *Accedis enim ab illud aureum humanæ reconciliationis Altare,* de humana natura Filii intelligenda sint : illa autem : *Non solum rogans, sed etiam imperans, Domina, non ancilla*, non ita sint accipienda, quasi dicat, Mariam Filio dominari aut imperare : sed cæteris imperare creaturis. Calvinus Catholicis exprobrat, quod a Deipara petamus, ut jubeat, Filium nobis dare, quæ postulemus : *Roga Patrem, jube Natum.* Quam calumniam repellit Bellarminus tom. 2. Controvers. lib. 1. de Sanctor. Beatit. cap. 1. *At quis* (inquit) *nostrum hoc dicit? Cur non probat* (Calvinus) *ullo exemplo?* Sed Rivetus auctor heterodoxus, cum Cornelio de Snechis, Jacobo de Voragine, Pelbarto, Costero, et Quirino de Salazar probari eam precandi formulam reperisset, ita Bellarmino insultare ausus est : *An potuit jure Bellarminus exclamare :* At quis nostrum hoc dicit? *En, Bellarmine, præter alios duo ex sodalitio tuo non ignobiles.* Verum Bellarmini causam defendendam suscepit idem Castoriensis Episcopus cod. Tract. 3. §. 63. et 66. Vera enim Bellarminum dixisse contendit; nam et illorum auctorum quidam adeo obscuri sunt nominis, *ut quod ab illis solummodo scriptum, a nullis scriptum dici possit, et merito ignoraverit Bellarminus legendis celebriorum Auctorum scriptis occupatus;* et ex iisdem nonnulli, præsertim Costerus, et Salazar, scripserunt post Bellarminum : *Quia cum hoc scriberet Bellarminus, necdum scripserat Quirinus de Salazar, et forte necdum scripserat Costerus, quod illum Rivetus dicit scripsisse.*

3. *Modus rite precandi B. Mariam.* — Quo autem modo rite recteque B. Virginem deprecemur, et ad ejus confugiamus Patrocinium, vetus Ecclesiæ docet Oratio, ex D. Augustino sumpta; *Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro Clero, intercede pro devoto fœmineo sexu : sentiant omnes tuum juvamen quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem :* ea etiam Oratio secreta in Missa de Vigilia Assumptionis : *Munera nostra, Domine, apud tuam clementiam Dei Genitricis commendet Oratio, quam idcirco de præsenti seculo transtulisti, ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat;* et celebre Canticum *Salve, Regina,* ubi dicitur : *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte; et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende;* Quæ Oratio a quibusdam Petro Archiepiscopo Compostellano, qui seculo vixit 10. tribuitur, juxta ea quæ leguntur apud Mabillonium tom. 4. Annal. Benedict. ad ann. 986. pag. 38: « Petrus Episcopus Compostellanus cognomento de Moson, qui ante Episcopatum Monasterii S. Petri ante Altaria in eadem Urbe Abbas extiterat. Hic piam Antiphonam de B. Virgine, nempe, *Salve, Regina,* composuisse dicitur, » quod etiam antea tradiderat Durandus in Rationali lib. 4. cap. 22. Alii auctorem hujus Antiphonæ putant esse B. Hermannum Contractum Monachum Benedictinum, qui seculo undecimo, etsi litterarum expers, intercedente B. Virgine, tam floruit doctrina, ut ætate sua sibi parem habuerit neminem. Igitur Canticum *Salve, Regina* cum composuisset, et jam in Ecclesiis caneretur, forte S. Bernardus tum temporis Apostolicus in Germania Legatus a Spirensibus Clericis illud audivit, atque ea statim verba addidit : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria;* ut habetur in Chronico Spirensi Guillelmi Einsengeri lib. 12. ad annum 1147. et quemadmodum observavit Card. Bona de Divina Psalmodia cap. 16. § 20. in fine, Theophilus Raynaudus tom. 7. in Diptychis Marianis pag. 231., Pagius tom. 3. de Vitis Romanorum Pontificum, in Vita Gregorii IX. § 44., Macrius Vocabul. Ecclesiast. verbo *Salve, Regina,* Venerabilis Petrus Canisius lib. 5. cap. 13. de Maria Deipara Virg., ubi insuper magna eruditionis copia ab hæreticorum maledictis illud Canticum vindicat.

CAPUT XIV.

DE FESTO PRÆSENTATIONIS BEATÆ VIRGINIS DIE 21. NOVEMBRIS.

1. *Festivitas hæc est Præsentationis B. Mariæ in*

Templo ; non Christi Jesu. — Vigesima prima die Novembris celebratur Festivitas Præsentationis B. Virginis, qua Mysterium recolimus non quidem illud, cum B. Mater suum Filium præsentavit in Templo, sed cum ipsa a suis Parentibus præsentata est ; quamquam in vetustis quibusdam Ecclesiasticis monumentis ea appellatur Solemnitas Præsentationis, in qua B. Virgo Filium suum præsentavit in Templo, et tradidit Simeoni, ut videre est apud Baronium in Not. ad Martyrologium die 21. Novembris.

2. *De Præsentatione B. Mariæ quid vulgo traditum sit.* — Si quæ vulgo sunt scripta, huc ferre libeat, Beata Virgo triennis præsentata fuit in Templo, ubi vitam egit usque ad ætatem nubendo idoneam, quo tempore Angelorum opera cibo recreata est. Vide Canisium de Deipara Virgine lib. 1. cap. 12., Spinellum in Tractatu de Deipara cap. 8., Suarez in 3. part. Divi Thomæ tom. 2. disp. 7. quæst. 29., idque etiam refert Catechismus Burgensis in Festis die 21. Novembris pag. 718. Edit. Parisiens. ann. 1703.

3. *Evodii fragmentum dubiæ fidei. Cæteri Scriptores, qui admirabilia illa tradunt de Præsentatione, non ita vetusti. Triennem præsentatam in Templo habet vetus Collecta Missæ ; quod expunctum a Sixto V.* — De B. Virginis Præsentatione locus est Evodii Antiocheni Episcopi, qui Apostolis suppar fuit, apud Nicephorum Histor. lib. 2. cap. 3 : « Trimula cum esset in Templum præsentata, ibi in Sanctis Sanctorum traduxit annos undecim. Deinde vero Sacerdotum manibus Joseph ad custodiam est tradita : apud quem cum menses peregisset quatuor, ab Angelo lætum illud accepit nuntium. Peperit autem hujus mundi lucem, annum agens quintumdecimum, vigesima quinta die mensis Decembris. » Cui subscribunt S. Gregorius Nyssenus, Joannes Damascenus, Germanus Constantinopolitanus Episcopus, Andreas Cretensis, et Georgius Nicomediensis Episcopus, quos refert Baronius in Apparatu ad Annal. num. 47. et 48. Verum cum illud Evodii fragmentum hodie ab Eruditis Viris tamquam apocryphum, et a quibusdam Græcis adjectum explodatur, et nec ita sint vetusti Scriptores, quos memoravimus, quidam propterea libere negant fidem esse adjungendam rei, de qua veteres Patres et Ecclesiasticæ Historiæ Scriptores nihil omnino tradiderint, ut animadvertit Natalis Alexander Hist. Eccl. seculo 1. cap. 1. art. 3. Et multo antea observaverat Casaubonus in Prolegomenis ad Annales Baronii pag. 99. et seq. et post utrumque, eadem de re scripsit Joannes Andreas Schmidius Prolus. Mariana 1. Amstel. edita anno 1712. in tom. 76. Miscellaneorum Bibliothecæ Cardin. Passionei : præsertim vero quod quæ in hac Festivitate quondam legebatur Oratio, *Deus, qui Sanctam tuam Genitricem Templum S. Spiritus post triennium in Templo præsentari voluisti*, eam Sixtus V. sustulerit, eamque ita legi jusserit : *Deus, qui B. Mariam semper Virginem Spiritus Sancti habitaculum hodierna die in Templo præsentari voluisti : præsta, quæsumus, ut ejus intercessione in Templo gloriæ tuæ præsentari mereamur ;* ut videre licet apud Gravesonum de Myster. et annis Christi Dissertat. 1. § 1.

4. *Præsentatam esse non dubitandum. Cætera, quæ traduntur de ea re, omnino incerta.* — Ut igitur ab incertis certa secernamus, negamus de Præsentatione dubitari quicquam posse. Ea vero quæ veluti ejus adjuncta a nonnullis narrantur, fatemur multas rationes suppetere quamobrem in dubium revocentur. Consulendus Gottus tom. 4. part. 1. de veritate Relig. Christ. cap. 3. § 4. et 5. Ubi postquam omnem hanc rem accurate pertractavit, concludit, nullam excitandam de Præsentatione controversiam; de tempore autem quo in Templum adducta sit, quomodo ibi educata, cui præsentata fuerit, de his omnibus nihil nos habere exploratum. « Quare cum ex his nihil inveniam ab Ecclesia Latina adoptatum, hanc (Præsentationem) ut certam teneo ; de aliis nec adfirmo, nec nego. » Et Gravesonus in prævia declaratione ad Tractatum de Myster. et ann. Chr. : « Quocirca constanter sustineo, B. Virginem fuisse præsentatam in Templo, sed quoto ætatis suæ anno fuerit præsentata pronunciare non audeo, quia, ut candide fatear, nihil super hac re ex sacris litteris, ex Traditione, ex antiquis probatæ fidei monumentis compertum et exploratum habeo. » Quæ de ætate B. Mariæ, cum præsentata fuit in Templo, quæque, dum ibi educaretur, sane admiranda contigisse Scriptores prodiderunt, ea omnia suscepit defendenda Maggiolus lib. 1. cap. 8. et 9. Sed optimo sane consilio Præsentationem tantummodo tuetur, reliqua vero non item Franciscus Hieronymus Saxius de Laudibus Mariæ part. 1. pag. 52.

5. *Jussi sunt Judæi masculos, non fœminas præsentare in Templo. B. Virgo non ulla jubente lege præsentata fuit.* — Nuperrime sub Clemente XII. doctus quidam ex Ordine Prædicatorum vir dignitate conspicuus eruditam edidit Dissertationem de quæstione immaculatæ Conceptionis B. Virginis, an scilicet liceret eam tamquam articulum Fidei definire. In ea Dissertatione Auctor Mysterium attingit Præsentationis B. Virginis, et si quidem præceptum et consuetudo legis præsentandi in Templo masculos primogenitos, etiam fœminas primogenitas esset complexa, ait hoc fulciri potuisse fundamento hanc Festivitatem, quæ rectius tamen diceretur Festivitas *Purificationis S. Annæ* Matris B. Virginis Deiparæ; eadem plane ratione, qua præsentatio Jesu Christi ad Templum *Purificatio B. Virginis* appellatur : quoniam vero lex, quæ primogenitos jubebat offerri, ad masculos tantum pertinebat, illud inde arguit auctor, cum B. Virgo præsentata fuerit, non ex ulla lege, qua Parentes ejus tenerentur, sed ultronea quadam devotione, ut sancte educaretur in Templo, idcirco hanc dicendam esse Festivitatem *Præsentationis B. Virginis*, licet Præsentationis circumstantiæ sint prorsus incertæ.

6. *B. Maria præsentata in Templo, ut sancte ibi educaretur. Exempla similia in veteri Testamento.* — Suarez loco citato ait, nulla quidem lege fœminas offerri debuisse, nihilominus licuisse eas offerri : « Quamquam vero lex de offerendis primogenitis ad

offerendas filias non obligaret, poterant tamen parentes voluntarie eas offerre, ac divino muneri consecrare. » Bailletus in histor. hujus diei existimat, ab Ecclesia Solemnitatem hanc institutam, ut honor habeatur innocentiæ morum, quæ inter infantiam et Annunciationem in B. Virgine enituit. Nos vero, qui ne tantillum quidem a communi Ecclesiæ sententia recedere volumus, dicimus, B. Virginem in Templo præsentatam esse, ut ibi bene educaretur; quod in veteri Testamento non est inauditum aut novum. Nam lib. 4. Regum cap. 11. Josaba filia regis Joram, soror Ochoziæ, ut a furore Athaliæ surriperet Joas Ochoziæ filium, *abscondit eum a facie Athaliæ, ut non interficeretur*, secumque sex annos habuit in Templo. *Eratque cum ea sex annis clam in Domo Domini:* quod rursus narratur in lib. 2. Paralip. cap. 22. ut egregie advertit Tillemontius Nota 6. ad Vitam B. Virginis.

7. *Celebrabatur olim hæc Festivitas in Oriente cum Officio. In Occidentali Ecclesia Officium Avenione Summo Pontifici exhibitum. Initium Festivitatis refertur ad annum* 1374. — Vetus est in Ecclesia Orientali hæc Festivitas, quæ quondam etiam Officium ejus celebrabat : nam in Constitutione Emmanuelis Imperatoris, qui regnare cœpit anno 1143. apud Balsamonem in Nomo-Canone Photii tit. 7. cap. 1. inter alias Festivitates etiam Præsentationis Solemnitas numeratur. Quod vero ad Occidentalem Ecclesiam attinet, Officium hujus Festi Avenione Romano Pontifici exhibuit Philippus Mazerius Regis Cypri apud S. Sedem Orator. Quod Officium diligenti examine fuit excussum, decretumque, ut hæc toto Occidente Celebritas ageretur, cujus initium refertur ad annum 1374. Id ex litteris colligitur Caroli V. Francorum Regis ad Magistros et Scholares Universitatis Navarræ die 10. Novembris ejusdem anni, quibus Rex Festivitatis hujus narrat institutionem, omnesque ad eam quotannis celebrandam cohortatur 21. die Novembris. Eas litteras edidit Launojus in hist. Regiæ Scholæ Navarræ part. 1. cap. 10. pag. 78. Quæ hactenus diximus confirmat Baronius in Not. ad Martyrol., Martene de antiqua Ecclesiæ Disciplina in Div. celebran. Offic. cap. 34. n. 42., Tillemont. Nota 6. ad Vit. B. Virginis, Thomassinus in Tractatu de celebrat. Festor. lib. 2. cap. 20. num. 7., Galesinius in Notis ad Martyrologium ad diem 20 Novembris, Azorius Inst. Moral. part. 2. lib. 1. cap. 22., et Spinellus Tractatu de Festis et Templis B. Virginis num. 4. pag. 678.

8. *Gregorius XI. coram se hanc Festivitatem celebrari jussit, quo morte præcepto, fortasse non ubique percrebuit. Pius II. instante Saxoniæ Duce, et Paulus II. eam celebrari jusserunt. Sublatam a Pio V. Sixtus V. restituit.* — Universalem tum temporis gubernabat Ecclesiam Gregorius XI. de quo ita scribunt Continuatores Bollandiani tom. 8. Maii pag. 110: « Egregia Pontificis hujus erga Deiparam devotio probavit sese, quando ad instantiam Philippi de Mazeriis Cancellarii Cypri, post maturam totius negotii discussionem, præcepit Festum et Officium Præsentationis, quod coram se fecit celebrari. » Gregorio XI. Romam reverso, ineunte anno 1377. suspicatur Bailletus, non ubique fortasse hanc Festivitatem illico celebrari cœptam. Eam postea Pius II. et Paulus II. variis Indulgentiis locupletarunt, teste Molano in Martyrologio Usuardi aucto : *Hierosolymis Præsentatio Beatæ Genitricis Dei Mariæ, quam Pius et Paulus Pontifices Romani cum Indulgentiis instituerunt.* Idem in historia Lombardica cap. 84. narratur enucleatius. Ex ea omnis compertum habemus, Guillelmum Saxoniæ Ducem a Pio II. Pontifice postulasse, ut quæ in ditionis suæ locis ex devotione peragebatur Præsentationis Festivitas, Apostolica deinceps auctoritate celebraretur; quod cum impetrasset, Pius morte præreptus decretum condere non potuit. Illud edidit Paulus II. qui aliquot etiam Indulgentias iis concessit, qui 21. die Novembris in honorem Præsentationis Deiparæ in Ecclesia Divinis adessent Officiis. Pio V. Pontifice Solemnitas hæc, seu verius Officium, quod recitabatur nonnihil oppugnatum est. « Etsi vero Ecclesia Romana, quam honoris causa nomino, Festum hunc diem modo non celebrat, alios tamen cum privatim, tum publice celebrantes nec damnat, nec vituperat : quin multo etiam tempore jampridem celebravit, priusquam tandem Pio V. Pontifici Maximo visum est Sanctorum Ferias contrahere, minor ut illarum numerus majore cum fructu retineatur. » Sunt verba Ven. Canisii lib. 2. cap. 12. n. 96. de Maria Deipara Virgine. Re autem rursus novo subjecta examini sub Sixto V. cum consideraret Pontifex vetustatem hujus Festi in Ecclesia Orientali, et multo antea eamdem Festivitatem in Occidentali celebratam fuisse, etiam hanc aliis B. Virginis Solemnitatibus addidit anno 1585: « Aliis igitur Celebritatibus perpetuæ Virgini, quæ ab æterno præparata, et Propheticis testificationibus prænunciata, nondum tamen Mater Dei Angelo nunciante fuerat effecta, a Catholica Ecclesia consecratis, ejusdem quoque, quæ Dei Templum futura erat, et Sacrarium Spiritus Sancti, in Templo Præsentationem ab antiquissimis usque temporibus summa ubique gentium cum veneratione observatam adscribi volumus, et sicubi intermissa est, restitui ac jugiter custodiri. » In Calendarium etiam referri, et in omnibus Ecclesiis Officium recitari jussit.

9. *Restituta Ecclesiæ Festis hæc Solemnitas opera Francisci Turriani Soc. Jesu.* — Ea Sixti Constitutio, ex qua verba illa deprompsimus, septima est in Bullar. Rom. tom. 2. Theophilus Raynaudus in Diptychis Marianis tom. 7. suorum Operum punct. 3. num. 1. tradit, Franciscum Turrianum Societatis Jesu plurimum operæ contulisse, ut Festivitas Præsentationis restitueretur. Ribadeneyra de Scriptor. Societatis pag. 73. multa egregie a Turriano in hanc rem scripta commemorat. Turrianum Romæ obiisse testatur Nicolaus Antonius Biblioth. Hispanæ tom. 2. pag. 572. « Ipso præsentationis Virginis Deiparæ Festo, cujus antiquitate olim propugnata, restitui Ecclesiæ fastis, unde exulaverat, obtinuit. » Officium autem, quo nunc utimur, correctum et emendatum fuit sub Clemente VIII. Gavanto teste sect. 7. de Festis

Sanctorum mensis Decembris cap. 15. num. 21.

CAPUT XV.

DE FESTO CONCEPTIONIS BEATÆ VIRGINIS DIE 8 DECEMBRIS.

1. *Conceptio dupliciter accipitur; alia activa, alia passiva.* — Conceptio dupliciter accipi potest; vel enim est activa, in qua Sancti B. Virginis Parentes « opere maritali invicem convenientes præstiterunt ea, quæ maxime spectabant ad ipsius corporis formationem, organizationem, et dispositionem ad recipiendam animam rationalem a Deo infundendam; » vel est passiva, cum rationalis anima cum corpore copulatur. « Ipsa animæ infusio et unio cum corpore debite organizato vulgo nominatur Conceptio passiva, quæ scilicet fit illo ipso instanti, quo rationalis anima corpori omnibus membris ac suis organis constanti unitur, » ut cum aliis Theologis ait Frassen in Scoto Academ. tom. 8. edit. Rom. 1720.

2. *De Conceptione passiva hic agitur. Variæ Theologorum propositiones, quibus exprimitur B. Mariæ Immaculata Conceptio. Hanc sententiam non exprimeret, qui eam sanctificatam diceret in utero. Apostolica Sedes favet immaculatæ Conceptioni.* — Non hic de activa Conceptione sermo est sed de passiva, quæ pura et immaculata fuisse dicitur. B. enim Virgo ab originali labe fuit immunis, et a communi omnium hominum contagione libera per gratiam sanctificantem, quam Deus illi indidit in primo Conceptionis momento, cum anima corpori jam membris suis instructo unita fuit. Quæ igitur leguntur propositiones apud Theologos, qui tractant hoc argumentum, omnes consentiunt: « Conceptio B. Virginis est immaculata, » vel « B. Virgo in eo puncto temporis, quo anima corpori unita est, ab originali peccato munda fuit et immunis; » vel « B. Virgo, præveniente gratia, nunquam actu originali peccato subdita fuit; » vel « B. Virgo primo existentiæ suæ momento fuit sanctificante gratia prædita; » vel denique « B. Virgo ab originali peccato servata fuit. » At non satis Beatæ Mariæ immaculatam Conceptionem verbis significaret, qui eam, antequam prodiret ex utero, sanctificatam diceret; nam Hieremias, dum esset in utero matris, sanctificatus fuit: *Antequam exires de vulva sanctificavi te.* Hierem. cap. 1., et de Joanne Baptista scribit Lucas cap. 1. *Spiritu Sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ:* uterque tamen originalem labem contraxit. Itaque quicquid id est, in momento consistit, quo infunditur gratia. Qui igitur sententiam sequitur immaculatæ Conceptionis Mariæ, unam ex paulo superius allatis propositionibus adhibet ad eam sententiam declarandam: quæ propositiones non tantum eam significant in utero fuisse sanctificatam, sed etiam gratiam illi sanctificantem in ipso momento fuisse infusam, cum corpori anima unita fuit, ita ut Sanctissima Fœmina a communi omnium originali labe fuerit immunis; in quam sententiam firmissimis fultam fundamentis propendet Apostolica Sedes, eamque vulgo fideles amplectuntur: quamobrem Petavius Theolog. Dogmat. lib. 14 cap. 2. num 10. in eam se inclinare declarat: « Movet autem me, ut in eam sim partem propensior, communis maxime sensus Fidelium omnium, qui hoc intimis mentibus, atque defixum habent, et quibus possunt indiciis officiisque testantur. Nihil illa Virgine castius, purius, innocentius, alienius denique ab omni sorde ac labe peccati procreatum a Deo fuisse: tum vero nihil cum Inferis et horum rectore Diabolo, adeoque cum qualicumque Dei offensa et damnatione commune unquam fuisse. » Huic sententiæ favet Ecclesia, ut mox docebimus.

3. *Adversus hanc Festivitatem exarsit S. Bernardus; quod celebrari videret Apostolica Sede inconsulta.* — In aliquibus Ecclesiis Immaculatæ Conceptionis Festivitas cum Officio celebrabatur; quam consuetudinem seu disciplinam cum Lugdunensis Ecclesia arripuisset, S. Bernadus zelo exarsit, ac celebrem illam scripsit Epistolam 174. in qua Festum hujusmodi, tamquam novum, Patribus ignotum, et ab Ecclesiastico ritu alienum improbavit. « Unde miramur satis, quod visum fuerit hoc tempore quibusdam vestrum (Canonicos Lugdunenses alloquitur) voluisse mutare colorem optimum, novam inducendo celebritatem, quam Ritus Ecclesiasticus nescit, non probat ratio, non commendat antiqua Traditio. » Argumentum hoc Sanctus pertractavit Abbas, et a sententia Immaculatæ Conceptionis visus est paulo alienior; se denique siluisse concludit, dum in particularibus quibusdam Ecclesiis eam vidit celebritatem peragi; sed tacere non potuisse diutius, postquam in Lugdunensem Ecclesiam Festum hoc introductum intellexerit, inconsulta Apostolica Sede, cujus judicio quidquid scripserit, se velle subjectum declaravit. « Nam si sic videbatur, consulenda erat prius Apostolicæ Sedis Auctoritas, et non ita præcipitanter atque inconsulte paucorum sequenda simplicitas imperitorum. Et ante quidem apud aliquos errorem compereram, sed dissimulabam, parcens devotioni, quæ de simplici corde et amore Virginis veniebat. Verum apud Sapientes, atque in famosa nobilique Ecclesia, et cujus specialiter filius sum, superstitione deprehensa, nescio an sine gravi offensa etiam vestri omnium dissimulare potuerim. Quæ autem dixi absque præjudicio sanctæ dicta sint sanius sapientis: Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum, sicut et cætera, quæ hujusmodi sunt, universa reservo, ipsius, si quid aliter sapio, paratus judicio emendare. »

4. *Epistola illa S. Bernardi non est supposititia. Præcipuus illi scopus Sedis Apostolicæ auctoritas.* — Quidam negant, S. Bernardi genuinam hanc esse Epistolam; quam ei ne illi quidem abjudicant, qui sententiam tuentur de Immaculata Conceptione. Quamobrem Theophilus Raynaudus in Diptychis Marian. tom. 7. suorum Operum pag. 48. Epistolæ stylo probe inspecto ingenue fatetur, vel omnes Bernardi Epistolas tamquam suppositas explodendas, vel hanc ut ejus genuinum fœtum esse agnoscendam: « Nisi tamen omnes D. Bernardi Epistolas ei abjudicare placeat, hanc, quæ omnium maxime Bernardum sapit, altera

tribuere tamquam germanum fœtum plane prohibemur. » Sunt etiam qui contendunt, S. Bernardum non de passiva, sed de activa Conceptione loqui, ut videre est apud Manrique in Annalibus ad ann. Christi 1136. cap. 4. At nullum interesse discrimen S. Bernardus agnoscit inter B. Virginem et Sanctos Hieremiam, et Joannem Bapti tam, quam quod ea uberiori gratia perfusa sit, hi non ita largiter eadem gratia donati fuerint. Itaque difficile est ejusmodi tueri interpretationem, ut optime animadvertit Mabillonius, in notis ad eamdem Epistolam. Quapropter concinnior responsio est, argumenta D. Bernardi ab aliis quamplurimis, qui hac de re scripserunt, satis esse eversa præcipuum scopum, quo ille intenderit, fuisse auctoritatem Apostolicæ Sedis, qua inconsulta, invectam videret Festivitatem in Ecclesiam Lugdunensem: ac propterea si viveret, et ad Immaculatam Conceptionem Sedem Apostolicam esse intelligeret propensiorem, ejusque auctoritate in tota Ecclesia hanc peragi celebritatem videret, disciplinam hanc Romanæ Sedi tantopere probatam statim amplexurum, cujus judicio Epistolam illam subjecerat. Vide Bellarmin. tom. 2. Controvers. lib. 3. de Cultu Sanctorum cap. 16. et quæ ante eum scripsit Canisius de Maria Deipara Virg. lib. 1. cap. 7. pag. 72. ubi postquam retulit, D. Bernardum Apostolicæ Sedis judicio suos sensus subjecisse, ait: « *Quid vero illum facturum fuisse putemus, si hoc nostro seculo vixisset, quo tot Ecclesiæ una cum Romana conjunctæ non solum in unam eamdemque sententiam, sed etiam in dicti Festi celebrationem tanto consensu conspirant?* Idem plane scribit Cardinalis Sfondratus in Opere cui titulus, *Innocentia vindicata*, edito anno 1695. pag. 51. et seq.

5. *Festivitas celebrari cœpta, quin prius examinaretur quæstio de Immaculata Conceptione. Scotus eam propugnavit. Officium approbatum a Sixto IV.* — Nihil autem obstitit D. Bernardi Epistola, quin in multis Ecclesiis Conceptionis Mariæ Festum retineretur; nec quisquam fuit, qui examinandum susciperet, utrum ab Originali peccato servata esset. Deinde vero ejus rei cognoscendæ studio cum omnes vulgo essent incensi, tota Ecclesia turbæ extitere gravissimæ. Scotus in lib. 3. Sentent. dist. 3. quæst. 1. num. 4. sententiam, quæ Immaculatæ favet Conceptioni, proposuit; quam tamen affirmare non est ausus, sed rationes tantum diluit, quibus ea poterat oppugnari: cum enim dixisset, « quod Deus potuit facere, quod ipsa (B. Virgo) nunquam fuisset in peccato Originali, potuit etiam facere, ut per tempus aliquod esset in peccato, et in ultimo instanti illius temporis purgaretur: » subjicit: « Quid autem horum trium, quæ ostensa sunt possibilia, factum sit, Deus novit: si autem auctoritati Ecclesiæ, vel auctoritati Scripturæ non repugnet, videtur probabile, quod excellentius est attribuere Mariæ, » id est ab Originali peccato eam esse servatam. Cum autem postea strenue defenderit, immunem eam fuisse ab Originali labe, ut colligitur ex dist. 18. num 13. ubi ait: « Beata Virgo Mater Dei numquam fuit inimica actualiter ratione peccati actualis, nec ratione Originalis, fuisset tamen, nisi fuisset præservata; » cumque communi omnium plausu in publicis conventibus hanc sententiam egregie tutatus esset, præsertim in Universitatibus Parisiensi, et Coloniensi, ut narrat Cavellus in Rosario seculo 14. « Jussu (inquit) Summi Pontificis habita solemni disputatione coram Facultate Parisiensi, præsentibus Apostolicæ Sedis Legatis, de Immaculata Conceptione tanta ingenii subtilitate, tanta solutionum perspicuitate omnia adversa argumenta mira dexteritate confregit et refellit, suamque piam sententiam de Conceptione Mariana, ipsius Mariæ fretus auxilio, argumentorum pondere, tot tamque urgentibus rationibus comprobavit, quod celeberrimam illam Facultatem Matrem Universitatum in suam piam traxerit sententiam, quæ in glorificationem nomine Doctoris Subtilis ipsum condecoravit; » et confirmant Bosius de signis Ecclesiæ, Sanuazarius cap. 42 seculo 14., Bernardinus de Bustis in Officio Immaculatæ Conceptionis, quod Sixtus IV. approbavit, aliique, quos refert Frassen loc. cit. pag. 188. Tum vero sententia de Conceptione Immaculata B. Mariæ invaluit, et longe lateque diffusa est. Quapropter Vasquez in 3. part. disp. 117. cap. 2. ita scribit: « A tempore Scoti non solum apud omnes Theologos Scholasticos, sed etiam apud omnes Christi fideles ita pererrebuit, et cum hominum seculis inveteravit, ut nullus jam ab ea deduci et dimoveri possit. » Si cui vero cupido sit cognoscendi, quo tempore Scotus tantummodo contraria argumenta diluisse contentus fuerit, ac dumtaxat ostenderit, id fieri potuisse, ut immaculatus esset Conceptus B. Virginis, quove, re penitus examinata, obfirmate Immaculatam Conceptionem propugnaverit, adeat Cardinalem Pallavicinum Histor. Concil. Trident. lib. 7. cap. 7. num. 11 et 12.

6. *Joan. de Montesono propositio adversus Immaculatam Conceptionem ab Universitate Parisiensi confixa. Appellat ad Pontificem. Causa sua diffisus furtim elabitur.* — Scotus anno 1308. migravit e vita; anno autem 1387. cum Joannes de Montesono Doctor Theologus ex Ordine Prædicatorum in publicis Lectionibus quatuordecim Propositiones propugnasset (eas videre licet in Appendice ad tom. 1. Operum Gersonis ultimæ edit. pag. 693. et 694.), quarum quædam erat, B. Virginem in Originali labe esse conceptam, adversus eas Universitatis prodiit judicium, quod etiam Petrus de Ordeomonte Episcopus Parisiensis, et in hac re Judex Ordinarius confirmavit. Ad Clementem VII. cui quidam in Schismate Cardinales favebant, et aliquot Provinciæ, atque Avenio, ubi ille Sedem habebat, tamquam vero Pontifici obediebant, appellavit de Montesono; atque eo se contulit, ut propositiones suas defenderet; sed causa se casurum prospiciens, judicium declinare maluit, atque Avenione elapsus est. Id vero causæ fuit, quamobrem tamquam contumaciæ reus haberetur, desertusque ab omnibus est, qui ejus partes sequuti palinodiam publice recantarunt. Harum rerum seriem vide apud

Spondanum ad ann. Chr. 1587. num. 12. in Histor. Universit. Parisien. Cæsaris Egassii Bulæi tom. 4. et in historia Gersoniana ante Gersonis Opera nuperrimæ editionis pag. 7. et apud Echard. tom. 1. de Scriptor. Ord. Prædicat. pag. 691.

7. *Tractatum de B. Mariæ Conceptione scripsit Turrecremata jussu Concilii Basileensis. Ejus Decretum, quo statuitur immaculata Conceptio.* — Martino V. qui Basileense Concilium indixit, vita functo anno 1431. successit Eugenius IV. quo Pontifice anno 1. ejus Pontificatus Concilium celebrari cœptum. De immaculata B. Mariæ Conceptione acerrime tunc temporis Theologi digladiabantur; quamobrem Patres ejus Concilii ea de re in Synodo agi oportere arbitrati, ut ea qua par erat maturitate se gererent, Joanni de Turrecremata, qui tum erat S. Palatii Apostolici Magister, mandarunt, ut quinam esset status controversiæ scripto declararet, suumque ex animi sententia, sive pro veritate, ut vulgo dicitur, judicium ferret. Paruit Synodi mandatis Turrecremata. Sed omnis adempta fuit occasio, qua, quod ille scripserat, proponeretur Concilio, et examine expenderetur: nam Cardinalis S. Angeli Legatus Pontificis, qui Concilio præsidebat, dixit, Patres gravioribus curis esse distentos, ac proinde tum temporis non ita otio abundare, ut tantam rem possent discutere. Præterea cum gravissimis impulsis causis Eugenius Ferrariam Generale Concilium transtulisset, Turrecremata majorem sanioremque partem sequutus Patrum Basilea abiit: et quamquam anno 1438. Ferrariæ Concilium, B. Nicolao Cardinale Albergato Præsidente, celebrari cœptum sit, ii tamen qui pervicaciter Basileæ remanserant, sess. 36. anno 1439. habita ita decreverunt: « Doctrinam illam asserentem gloriosam Virginem Dei Genitricem Mariam, præveniente et operante Divini Numinis gratia singulari, nunquam actualiter subjacuisse peccato originali, sed immunem semper fuisse ab omni originali, et actuali culpa, sanctamque et immaculatam, tamquam piam et consonam cultui Ecclesiastico, Fidei Catholicæ, rectæ rationi, et Sacræ Scripturæ, ab omnibus Catholicis approbandam fore, tenendam, et amplectendam definimus, et declaramus, nullique de cætero licitum esse in contrarium prædicare, seu docere. »

8. *Cum illud Decretum editum fuit, jam non erat amplius illud Concilium legitimum. Sixti IV. Constitutiones duæ. Conjectura quamobrem Sixtus eas Constitutiones ediderit.*—Quo tempore Decretum illud edidit Concilium Basileense, non jam erat amplius legitimum, sed schismaticum Conciliabulum; idcirco Sixtus IV. qui dum esset in minoribus, Tractatum pro immaculata Conceptione scripserat, teste Wadingo de Scriptoribus Ordinis Minorum, duas Constitutiones edidit, quin Decretum illud Basileense commemoraret. Priorem Constitutionem promulgavit anno 1476. in qua Indulgentias aliquot concessit iis, qui in Festo Conceptionis Missam et Officium a se approbatum recitassent, aut Horis Canonicis adfuissent; alteram edidit anno 1483. qua eos damnavit, qui ausi essent affirmare, eum lethaliter peccare, qui Festum illud celebraret, aut hæreticum esse, qui propugnaret, B. Virginem a peccato originali fuisse immunem, ut videre est in Extravag. Commun. tit. de Reliquiis et veneratione Sanctorum. Nec temere quis conjecerit, ad eam edendam Constitutionem ea causa fortasse Pontificem fuisse impulsum, quod Ferrariæ coram Hercule Estensi Duce disputationem publicam habuerit Vincentius de Brandelis de Castro novo Dertonensis Diœcesis Ordinis Prædicatorum, in qua opinionem propugnavit Immaculatæ Conceptioni contrariam, ac typis impressum deinde edidit Tractatum *De singulari puritate et prærogativa Conceptionis Salvatoris Nostri Jesu Christi et auctoritatibus ducentorum sexaginta Doctorum clarissimorum*, in quo conatur ostendere, Deiparam non secus ac cæteros homines in originali peccato fuisse conceptam, ac nefas esse credere, aut veluti firmum in Concionibus ad populum asseverare, aut etiam eorum conciones audire, qui in peccato originali conceptam esse negarent. Officium etiam a Pontifice concessum ad examen revocat, eique sententiam suam minime adversari contendit, quam tamen ipsius Pontificis, et Sedis Apostolicæ judicio se declarat subjicere. Disputationem illam anno 1481. habitam, et Tractatum ipsius Fr. Vincentii de Brandelis commemorat Echardus initio tom. 2. de Scriptoribus Ordinis Prædicatorum. Et Tractatus quidem, cujus Præfatione continetur tota illius disputationis historia, typis editus est anno 1481. et ad idem exemplum adornata fuit altera editio sine loco et tempore, quæ extat tom. 198. Miscellaneorum Bibliothecæ Cardinalis Passionei.

9. *Trithemius propugnator Immaculatæ Conceptionis frustra exagitatus. Ad eum defendendum plures Universitates exarsere. Decretum Universitatis Parisiensis.* — Si Basileense Decretum Sixtus IV. ut æquum erat, est aspernatus, illud tamen amplexata est Provincialis quædam Synodus Avenione habita anno 1457. itidemque Universitas Parisiensis. Trithemius anno 1494. in Chronico Monasterii sui Commentarium ediderat de laudibus S. Annæ, ubi Immaculatam Mariæ Conceptionem propugnabat. Ea de re Religiosus quidam vir nomine Wigandus vehementi impetu illum adortus est; et pluribus in locis apud Sedis Apostolicæ Tribunalia Trithemii nomen delatum est; sed frustra: nam Universitates Parisiensis et Coloniensis, Carmelitarum Ordo, et Universa Fratrum Minorum Familia, plerique Cardinalium, complures Archiepiscopi, Episcopi, et Principes Viri, Clerus universus, et Viri docti e Germania Trithemium ab ejusmodi accusationibus vindicarunt, ut videre est apud Spondanum ad ann. Chr. 1494. num. 14. et in Continuat. Histor. Eccl. Fleury tom 24. pag. 229. Paulo post Parisiensis quidam Theol. nomine Jo. Verus anno 1497. propalam prædicare ausus est, mundatam quidem fuisse B. Virginem, non tamen ab originali labe servatam. Ex quo cum grave ortum fuisset scandalum, ab Universitate Parisien. ad publice revocandam propositionem illam adactus

est, ut tradit Spondanus ad ann. 1497. num. 8. Ut autem omnes dissensiones tollerentur, eodem anno celebre Decretum Universitas illa edidit, ne quis deinceps Doctoris gradum consequi posset, qui non esset in ea sententia, quæ favet Immaculatæ Conceptioni, ac solemni jurejurando se adstringeret, eamdem strenue propugnaturum; ut videre licet in Histor. Universit. Parisien. tom. 5. pag. 815. apud Baillet. Histor. Festi Sanctissimæ Concept. Spondanum ad ann. 1497. num. 8. Fleury tom. 24. pag. 336. Frassen tom. 8. pag. 227. Quo quidem Decreto suam obligavit fidem in tuenda sententia de Immaculata Mariæ Conceptione, contrariamque opinionem *falsam, impiam, et erroneam* judicavit, quæ sunt Decreti verba; declaravitque quantopere Concilium Basileense suspiceret (cui cæteroqui Universitas illa aliis de causis adhærebat) cum et Concilium ipsum sanctum dixit, et Decretum hoc censuit divinitus editum; ut eruitur ex eodem decreto.

10. *Turrecremataæ Tractatus delituit usque ad Tridentinæ Synodi tempora, cum a Magistro S. Palatii, consentiente Summo Pontifice, editus est.* — Jam vero ad Historiam redeamus de Turrecremataæ scripto, qua nobis patet aditus ad alia Ecclesiæ et Apostolicæ Sedis Acta exponenda. Cum igitur anno 1439. Ferrariam irrepsisset pestilentia, Concilium Florentiam translatum est; in cujus actis nulla extat Turrecremataæ relatio, nullumque scriptum de Immaculata Virginis Conceptione. Consequutum est Lateranense Concilium celebrari cœptum anno 1512. sub Julio II. et Leone X. in quo discutienda erat omnis de Mariæ Conceptione controversia. Etsi autem Leo Pontifex Cajetanum Cardinalem jusserit litteris mandare sententiam suam, et Cajetanus Pontificis mandata perfecerit, ut apparet in ejus Opusculo 1. tom. 2. nihil tamen actum in Concilio de hac controversia. Tridentinam indixit Synodum anno 1542. Paulus III. cumque rumor quidam erupisset, fore ut eadem controversia in Concilio proponeretur, Frater Bartholomæus Spina S. Palatii Apostolici Magister, consentiente Pontifice, Turrecremataæ opus typis edidit, cui titulus: « Tractatus de veritate Conceptionis Sanctissimæ Virginis pro facienda relatione coram Patribus Concilii Basileæ anno 1427. mense Julio de mandato Sedis Apostolicæ Legatorum eidem Sacro Concilio Præsidentium compilatus per Fratrem Joannem de Turrecremata. »

11. *Proposita controversia in Concilio Tridentino de Immaculata Conceptione. Decretum de peccato Originali generatim omnes homines complectitur.* — Narrat Cardinalis Pallavicinus Histor. Conc. Trident. lib. 7. cap. 3. num. 8. Cardinalem de Giaen, cum de peccato Originali ageretur, proposuisse, ut hæc tandem de B. Mariæ Conceptione decideretur controversia: frigide id acceptum a Patribus, qui neque locum esse, neque otium suppetere existimarunt labori et tempori consumendo in iis, quæ ad Fidem Catholicam non pertinerent. Eodem lib. 7. cap. 7. acres exponit controversias inter Patres coortas ex Decreto de Peccato Originali: Cardinalem Paciecum sententiam dixisse, ut ad universalem propositionem, qua omnes homines Originali peccato declararentur obnoxii, ea verba adderentur: « De B. Virgine declarat S. Synodus se nihil definire, etsi credit, eam sine Originali labe esse conceptam. » Suffragiis initis, etsi plerique existimarent, B. Mariam sine ulla esse labe conceptam, tamen noluerunt contrariæ opinioni præjudicium ferre; itaque omnes Patres Episcopi Astoricensis probarunt sententiam, atque his verbis editum est Decretum: « Declarat tamen hæc ipsa hæc Synodus, non esse suæ intentionis comprehendere in hoc Decreto, ubi de peccato Originali agitur, Beatam et Immaculatam Virginem Mariam Dei Genitricem, sed observandas esse Constitutiones felicis recordationis Xysti Papæ IV. sub pœnis in eis Constitutionibus contentis, quas innovat. »

12. *Soave et Launojus Decretum illud impetere sunt ausi. Launoji mendacium.* — Duo Decretum illud Scriptores obtrectarunt; quorum unus Soave in Hist. Conc. Trident. cujus maledicta refellit Cardinalis Pallavicinus loco citato. Alter est Joannes Launojus in Præscriptionibus de Conceptu B. Mariæ Virginis, qui aliam, quam quæ a Soave inita est, viam ingreditur. Nam Soave Decretum amplectitur, sed temere et improbe venenatis notis illud depravat. Launojus vero affirmare est ausus, eam Decreti partem, quæ loquitur de B. Maria, non a Patribus Concilii compositam, sed in editione Concilii anni 1564. esse additam; eam enim deesse in editionibus anni 1546. 1551. 1555. Verum ea additio extat in Actis Concilii autographis, quæ Romæ servantur, et in exemplaribus jam editis, et a Massarello Concilii Secretario recognitis Extat itidem in editionibus Concilii, quæ præcessere annum 1564. et Sotus magni Theologus nominis, qui Concilio adfuit, eam commemorat in Commentar. ad Epist. ad Romanos Antuerpiæ edito anno 1550. hoc est paulo post Sessionem quintam Tridentinæ Synodi habitam die 17. Junii an. 1546. Præterea celebris Theologus Catharinus in Tractatu de Immaculato Conceptu Romæ edito anno 1551. scribit, eam Decreti partem, qua B. Maria excipitur, summa omnium consentione et plausu esse exceptam, seque Sessioni illi adfuisse. Quapropter quisque fateatur necesse est, vel ipse qui Tractatum illum notis, et omnia ejus Auctoris opera generali Præfatione auxit, Launojum impudentissime turpissimoque mentitum. Vide Natalem Alexandrum Histor. Eccles. sec. 2. Dissert. 16. num. 21. §. *Distingue etiam secundam partem.* Integrum vero Launoji Opus egregie confutatum fuit in libro quodam anno 1700. edito, cujus titulus: *Refutatio libri editi anno 1676. sub nomine de Conceptione Deiparæ.*

13. *S. Pii V. Sanctio adversus eos, qui in Concionibus ad populum alterutram sententiam attingerent. Doctis viris ea Constitutio concedit de hac controversia disputare, modo neutri sententiæ erronis notam inurant.* — Neque tamen Tridentino illo Decreto sublata fuit controversia, quæ Maldonato duce subinde recru-

duit : novæ enim in Parisiensi Universitate dissensiones exarsere adversus ea, quæ eadem Universitas antea decreverat, præsertim adversus jusjurandum, quo se obstringere oporteret eum, qui ad Doctoris gradum promovendus esset, ut videre est in Præfatione Operum Maldonati edit. Parisien. anni 1677. et in Historia Conceptionis Beatissimæ Virginis edita anno 1696. a Friderico quodam Ulrico Calisto heterodoxo num. 209. et sequent. pag. 237. ubi tamen venenatos animi sui sensus in Patres Societatis, et Sorbonicos evomit. Conqueritur S. Pius V. in Constitutione 114. in Bullario Romano anno 1570. edita, magno Fidelium scandalo de utraque sententia propalam disceptari ; a Sacris Oratoribus in Concione alterutram opinionem populo proponi ; plurimos ne illud quidem bene nosse, quinam tandem esset status controversiæ ; id in Auditorum animis mala parere quamplurima. Itaque graves in eum statuit pœnas, qui in concionibus, vel in publicis virorum, et fœminarum conventibus alterutram opinionem auderet attingere ; viris tamen doctis de hac controversia potestatem disceptandi fecit in publicis disputationibus, ubi et viri adessent qui rem totam intelligerent, et abesset scandalum. Vetuit tamen, ne quis in ea re quam nondum Apostolica Sedes definierit, alterutram sententiam auderet notare tamquam erroneam.

14. *In Constitutionibus confirmatæ Bullæ Sixti IV. et Decretum Tridentinum. Ea omnia nova Constitutione Paulus V. confirmavit. Ejusdem Pontificis Decretum.* — In eadem Constitutione Bullas Sixti IV. et Tridentinum Decretum confirmavit. Idem Decretum, et Sixtinas, et Pianam Constitutiones itidem confirmavit anno 1616. Paulus V. Constit. 96. in Bullar. Rom. qua adversus eos, qui parere detrectaverint, alias addidit pœnas. Anno autem insequenti 1617. postquam narravit graves in populo fidelium coortas ex eo dissensiones, quod in publicis Concionibus, Lectionibus, et Thesibus auditum esset, B. Virginem in Originali peccato fuisse conceptam, Decreto suo vetuit, ne quis deinceps in Concionibus, Lectionibus, et Thesibus, aut aliis quibuslibet id genus actis affirmare auderet, B. Virginem in Originali peccato conceptam ; verum eam declarationem Decreto addidit : « Per hujusmodi provisionem Sanctitas sua non intendat reprobare alteram opinionem, nec ei ullum prorsus præjudicium inferre, eam relinquens in iisdem statu et terminis, in quibus de præsenti reperi ur, præter quam quoad disposita : » ut est in ejus Constitut. 105.

15. *Constitutio Gregorii XV. tria complectitur, quæ priores Bullæ et Decreta non attigerant. Constitutio alia Alexandri VII. Frustra Hispaniarum Reges petunt a Pontifice, ut dirimatur controversia.* — Tria deinde in Constitut. 29. anno 1662. statuit Gregorius XV. quæ priores Constitutiones non attigerant. Primum est, qui in publicis actis sustineret, B. Virginem sine peccato Originali fuisse conceptam, ne contrarium impugnaret sententiam, sed de ea prorsus sileret : alterum, ut novis exortis contentionibus et discordiis in Christiano populo, quod in privatis conventibus propugnata fuisset opinio Immaculatæ Conceptioni adversa, nemini deinceps ne in privatis quidem actis liceret eam opinionem defendere ; iis dumtaxat exceptis, quibus Sedes Apostolica id permisisset ; permisit autem Fratribus Ordinis Prædicatorum, modo privatim tantummodo, et inter se ea de re sermonem haberent. Tertium denique, ut in Officio, et Missa, quæ in Festo Conceptionis B. V. ab Ecclesia celebratur, nemo, sive publice, sive privatim, alio quam Conceptionis nomine uteretur. Tandem Alexander VII. ann. 1661. Constitut. 114. considerans S. Romanam Ecclesiam Festum celebrare Conceptionis intemeratæ semperque Virginis Mariæ, Officiumque Sixti IV. jussu recitari, eumque Conceptionis cultum semel institutum perpetuo in Romana Ecclesia retentum esse ; declaravit sibi certum esse « tueri pietatem et devotionem hanc colendi et celebrandi Beatissimam Virginem, præveniente scilicet Spiritus Sancti gratia a peccato Originali præservatam ; » gravesque statuit in eum pœnas, qui sententiam, Festum, Cultumque Conceptionis deinceps in dubium revocare auderet, aut quovis prætextu verbis obterere ; ita postea concludens : « Vetamus autem, Sixti IV. Constitutionibus inhærentes, quemquam asserere, quod propter hoc contrariam opinionem tenentes, videlicet gloriosam Virginem Mariam cum Originali peccato fuisse conceptam, hæresis crimen, aut mortale peccatum incurrant, cum a Romana Ecclesia et Apostolica Sede nondum fuerit hoc decisum, prout Nos nunc minime decidere volumus, aut intendimus. » Hispaniarum Reges, Philippus III. apud Paulum V. et Philippus IV. apud Gregorium XV. missis etiam extraordinariis Oratoribus, vehementer flagitarunt, ut ea demum controversia dirimeretur : sed nihil amplius, quam quod supra exposuimus, consequi potuerunt. Earum Legationum Acta accurate descripsit Waddingus Libro Lovanii edito anno 1622. cujus titulus est : « De Legatione Philippi III. et Philippi IV. ad Paulum V. et Gregorium XV. pro definienda controversia de Conceptione Virginis. »

16. *Ea acta probant Ecclesiam Immaculatæ Conceptioni favere, nihil tamen definisse. Favendi argumenta.* — Itaque summa totius rei huc redit, ut Ecclesia ad opinionem Immaculatæ Conceptionis propensior sit ; nondum tamen Apostolica Sedes tamquam Fidei articulum eam definierit. Itaque ex sententia, in quam ipsa inclinat Ecclesia, quæ in omnibus Catholicis Academiis recepta est, quæque Fidelium pietati, et erga B. Virginem devotioni consentanea est, concludamus B. Virginem a peccato Originali fuisse præservatam, et mundam ab omni labe esse conceptam. Et sane decebat, Deum puritatis et sanctitatis tantopere amantem eam sibi Matrem formare, quæ ab omni peccato pura, sancta esset, et integra. Quæ vero generatim leguntur in Sacris Paginis, omnes homines ex Adæ semine propagatos in ipso Ada peccasse, ut ait Apostolus ad Roman. 5 : *Sicut per unum hominem peccatum in hunc Mundum intravit, et per peccu-*

tum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt, unius tantum, ideoque B. Virginis præservationem ab Originali culpa non excludunt ; ut ostendunt Theologi, qui de hoc argumento copiose scripserunt. Deinde Sanctissimam Virginem, etsi numquam peccati mancipium fuerit, Christus Jesus redemit. Perfectus enim Redemptor fuit, cujus partes erant aliquem perfecte, id est ab omni pœna redimere; cum autem carere Dei gratia vel momento temporis sit pœna gravissima, decebat ut esset creatura aliqua, nec sane alia, quam Sanctissima Dei Mater, quæ ne puncto quidem temporis esset Deo invisa, sed per Christi merita quolibet momento ab omni culpa et Dei odio libera esset; idque postulabant tria Christi attributa, perfectissimi Pacatoris, perfectissimi Mediatoris, perfectissimi Benefactoris.

17. *De institutione Festivitatis. Vetustas hujus Festivitatis in Oriente.* — Si quis plura de hac re scire cupiat, consulat tractatus Theologicos veterum recentiorumque Scholasticorum. Quæ hactenus a nobis dicta sunt, satis instituto nostro esse possunt. Nunc vero de Institutione Festivitatis Conceptionis Mariæ sermonem aggrediamur. Emmanuel Comnenus Imperator, qui suum auspicatus est imperium anno 1143. et obiit anno 1180. in Novella apud Theodorum Balsamonem in Observation. ad Nomocanonem Photii, Festa recensens, quæ a populo essent observanda, ait: *Nonus dies Decembris; quia tunc Genitricis Dei nostri Conceptio celebratur;* quorum non is sensus est, ut hanc ille Festivitatem tunc instituerat, sed ut veterem et multo antea institutam populus, quemadmodum cæteras de Præcepto Festivitates, coleret : non enim novam, sed vetustam esse hanc celebritatem testatur Georgius Episcopus Nicomediensis sub Imperio Heraclii : *non novissime institutam.* De Archiepiscopo Armeniæ narrat Matthæus Parisius, illum in Angliam profectum, exceptumque in Monasterio S. Albani testatum esse, inter cæteras Armenorum Festivitates celebritatem etiam Conceptionis Mariæ a vetustatis temporibus celebrari. « Interrogatus inter loquendum ab uno, qui fuit ei assidens collateralis, Monacho, si in partibus suis Conceptio B. Mariæ celebraretur, respondit : Celebratur. Et hæc est ratio ; quia Angelo nunciante Joachim dolenti, et desertum tunc inhabitanti, ipsa Conceptio facta est. Similiter et Conceptio B. Joannis Baptistæ simili ratione. De Conceptione autem Domini, quæ facta est ab Angelo annunciante Mariæ, quæ concepit ex Spiritu Sancto, nulli Fidelium venit in dubium. »

18. *Hæc solemnitas cœpta celebrari primum in Anglia.* — Spectat id ad Orientalem Ecclesiam. Quod attinet ad Occidentalem, cœptum hoc Festum quidam existimant in Anglia ; ejusque instituendi occasionem S. Anselmo Archiepiscopo Cantuariensi oblatam esse a Revelatione, quam quidam ejus regionis Abbas accepit; saltem ea permotum S. Anselmum quibusdam, qui ejusmodi devotione tangerentur, hanc Festivitatem observari indulsisse. Quamobrem Concilii Londinensis Patres anno 1328. tom. 2. Concilior. Angliæ pag. 494. ita aiunt : « Venerabilis Anselmi Prædecessoris nostri qui post alia quædam ipsius antiquiora solemnia, Conceptionis Solemne superaddere dignum duxit, vestigiis inhærentes statuimus, et firmiter præcipiendo mandamus, quatenus Festum Conceptionis prædictæ in cunctis Ecclesiis nostris Cantuariensis Provinciæ festive et solemniter de cætero celebretur. »

19. *Favet huic opinioni Epistola S. Anselmi Cantuariensis Archiepiscopi.* — Favet huic opinioni Epistola S. Anselmi, in cujus principio ea leguntur : *Conceptio Venerandæ Dei Genitricis, quemadmodum per multa signorum experimenta in Anglia, et in Francia, cæterisque climatibus Mundi celebranda sit declarata, me narrantem audiat dilectio vestra.* Quod si hæc Epistola falsa suspicione careret, ante annum 1109. ea Festivitas in Angliam videretur introducta, cum Anselmus eo anno obierit : sed cum quædam in Epistola viri docti deprehenderint, quæ falsi notæ videntur, non nimis ei fidendum. *An Anselmi sit, a multis merito ducitur in controversiam ; cum habeat multa, quæ eidem Auctori repugnant :* sunt verba Christiani Lupi ad Concil. Moguntinum sub Leone IV. tom. 3. veter. Edit. pag. 497. Ea vero interrogatio, qua Monachus Anglus a Patriarcha Armenorum de Festo Conceptionis B. Mariæ percontatus est, luculenter ostendit, Conceptionis Festum tunc temporis nondum in Anglia firmis hæsisse radicibus : ut advertit Thomassinus de Festis lib. 2. cap. 5. num. 4.

20. *Ex Anglia transiit in Normanniam, Galliam, et Ecclesiam Lugdunensem ætate S. Bernardi.* — Utcumque tamen sit de Anselmi Epistola, ac de tempore, quo Conceptionis Festum in Anglia firmatum fuit, a communi non arbitramur esse nobis opinione recedendum, quæ hujus Solemnitatis institutionem Angliæ refert acceptam. *Ex quibus omnibus satis compertum habetur, ejusmodi Celebritatem in Anglia celebrari cœptam,* scribit Baronius in notis ad Martyrol. ad diem 8. Decembris. Revelationes, quæ rationem præbuisse dicuntur, cur hoc Festum instituerentur, vide apud Spinellum in Tractatu de Festis ac Templis Deiparæ num. 1. Documenta vero, quæ probant ea, quæ diximus, affert Lupus loco cit. qui etiam ostendit traductam hanc Festivitatem ex Anglia in Normanniam, inde in Gallias, et ad Ecclesiam Lugdunensem, quæ S. Bernardo causa fuit, quamobrem eam Epistolam scripserit, de qua supra verba fecimus.

21. *Ætate S. Bernardi non celebrabatur hæc Solemnitas in Romana Ecclesia. Videtur celebrari cœpisse tempore S. Bonaventuræ. Certe seculo 14. celebrabatur Romæ.* — Profecto Sancti Bernardi ætate, qui mortuus est anno 1153. Festum Conceptionis nondum erat in Romanam Ecclesiam invectum. Ille enim, ut supra dictum est, Canonicos Lugdunenses acriter reprehendit, quod in suam Ecclesiam hoc Festum introduxerint, nullo Ecclesiæ Romanæ exemplo præeunte. Festum hoc Romæ cœptum est celebrari ab aliquibus ætate S. Bonaventuræ, qui Præses summus Ordinis S. Francisci, Albanensis Episcopus, et Cardinalis

mortuus est anno 1274. quandoquidem in lib. 3. Sentent. dist. 3. quæst. 1. pag. 34. a tergo Edit. Venetæ 1558. ita scribit : « Nullius Conceptionis Solemnitatem celebrat Ecclesia, nisi solius Filii Dei in Annuntiatione B. Mariæ Virginis. Sunt tamen aliqui, qui ex speciali devotione celebrant Conceptionem B. Virginis, quos nec omnino laudare, nec simpliciter reprehendere audeo; pro eo quod Sancti Patres, qui alias Solemnitates Virginis, Spiritu Sancto docente, statuerunt, qui etiam magni amatores, et veneratores B. Virginis fuerunt, Conceptionem Virginis solemnizare non docuerunt, etc. Non etiam audeo omnino reprehendere, quia, ut quidam dicunt, hæc Solemnitas non cœpit humana inventione, sed Divina revelatione : quod si verum est, sine dubio bonum est solemnizare in ejus Conceptione ; sed quia hoc authenticum non est, non compellimur credere, quia etiam contra Fidem rectam non est, non compellimur negare. » Qui Bonaventuræ locus, si non de Festo, quod Romæ, sed alibi celebrabatur, intelligendus sit, tamen certissima suppetunt argumenta, seculo 14. celebritatem hanc Romæ esse peractam. Testatur enim Alvarus Pelagius, qui obiit ann. 1340. hujus Festivitatis die Romæ se in Basilica Liberiana concionem habuisse, quamquam non *Conceptionis*, sed *Sanctificationis* verbo utitur, D. Bonaventuræ doctrinam fortasse sequutus, qui loco citato scripsit : *Potest etiam esse, quod illa Solemnitas potius referatur ad diem Sanctificationis, quam Conceptionis*, ut videre est apud Bailletum, qui in Histor. hujus Festi Alvari Pelagii concionem commemorat. Bacon etiam Carmelita, qui obiit anno 1350, tamquam oculatus testis narrat, quotannis in sui Ordinis Ecclesia coram Cardinalibus cum solemni Missa et Panegyrico Festivitatem hanc celebrari consuevisse, ut videre est apud Gavantum sect. 7. cap. 2. numero 8. de Festis mensis Decembris. Quamobrem in Basilecnsi Decreto, de quo supra verba fecimus, hæc leguntur : *Renovantes propterea Constitutionem de celebranda Sancta ejus Conceptione, quæ tam per Romanam, quam per alias Ecclesias sexto Idus Decembris antiquitus celebrabatur, statuimus et ordinamus*, etc. Et Baluzius in Notis ad Vitam Paparum Avenionensium pag 370. et sequent. affert testimonia Speculatoris qui seculo 13. scientia Juris claruit, et Joannis Andreæ seculo 14. Canonum doctrina peritissimi, quæ evincunt, eorum temporibus Conceptionis Solemnitatem celebrari consuevisse *ex devotione non improbanda*. Sixtus vero IV. in Constitutione secunda ann. 1483. edita ait : *Sane cum Sancta Romana Ecclesia de intemeratæ semperque Virginis Mariæ Conceptione publice Festum solemniter celebret, et speciale ac proprium super hoc Officium ordinaverit.*

22. *Officium a Sixto IV. editum sustulit Sanctus Pius V. et aliud illi substituit. Clemens IX. Octavam addidit. Clemens XI. hunc diem posuit inter Festivitates de præcepto.* — Quæ Sixti verba ad Officium et Missam, ex Leonardi de Nogarolis Clerici Veronensis compositione, referuntur; quæ ipse Pontifex approbavit, et quibuslibet in Conceptionis Festo ea recitantibus Indulgentiam concessit, ut apparet ex priore, quam attulimus, Constitutione anno 1476. edita. Officium illud minus apposite scriptum censuit S. Pius V. et e Breviario summovit; in cujus locum aliud substituit Officium, quo etiamnum utimur, teste Gavanto loc. cit. num. 8. et Natali Alexandro Hist. Eccl. seculo 2. Dissert. 16. §. *Ad tertiam probationem*. Clemens VIII. Officium ad ritum duplicis majoris sustulit. Clemens IX. Octavam addidit ; et Clemens XI. ad Conceptionis Mariæ venerationem et cultum amplificandum voluit, hanc Festivitatem ex iis esse, quæ in tota universali Ecclesia de præcepto celebrantur, ut videre est in Constitutione 40. ejus Bullarii pag. 90. Nos vero Consistoriali Decreto statuimus, in Festo Conceptionis B. Virginis in Liberiana Basilica deinceps Sacra solemnia peragenda coram Papa, DD. Cardinalibus et Prælatis, quibus in Capellis Pontificiis certus constitutus est locus ; eumque diem inter illos, quibus ejusmodi Sacra solemniter ad eumdem modum celebrantur, adnumeravimus.

23. *Falso quidam putant a Sede Apostolica definitum hunc articulum. Clemens XI. id re ipsa testatus est.* — Quidam devotione tacti erga B. Virginem, tot jam Sedis Apostolicæ Actis sententiæ de Immaculata Conceptione adstipulantibus, eam opinionem arbitrati sunt declaratum esse Fidei articulum. Id vero probari non potest ; Festum enim Conceptionis celebrari potest, etsi nihil Ecclesia de Mysterio definierit ; atque ita sentit Bellarminus Controvers. tom. 2. lib. 3. cap. 16. « Fundamentum hujus Festi præcipuum non esse Conceptionem immaculatam, sed simpliciter Conceptionem Matris Dei futuræ. Qualiscumque enim fuerit illa Conceptio, eo ipso quod Conceptio fuit Matris Dei, singulare gaudium affert Mundo ejus memoria. Tunc enim primum habuimus pignus certum Redemptionis, præsertim cum non sine miraculo ex matre sterili concepta fuerit. Itaque hoc Festum etiam illi celebrant, qui putant Virginem in peccato conceptam. » Bellarmini responsionem amplectitur Cardinalis Gottus in Opere suo adversus Piceninum Italice scripto, ubi pulchre animadvertit, Constitutionis, quam edidit Clemens XI. hunc esse titulum : « Ut Festum Conceptionis B. Mariæ Virginis Immaculatæ de præcepto ubique in posterum observetur ; » vocem illam *Immaculatæ*, non ad Conceptionem, sed ad B. Virginem referri Pontificem voluisse, ut appareret, ipsum, cum de præcepto observari eam Solemnitatem juberet, noluisse controversiam definire. Quin etiam cum ea Bulla in quadam Italiæ Civitate typis impressa esset cum titulo, *Ut Festum Immaculatæ Conceptionis B. Mariæ*, etc. vehementer magnus ille Pontifex ea de re conquestus est, ac die 12. Octobris anni 1709. Ordinario loci mandavit, ut eos acriter reprehenderet, qui typis eam Bullam cum adulterino hujusmodi titulo imprimendam curaverant, eamque in eum modum impressam supprimi jussit, et luce publica prohiberi.

24. *Suarez putat ab Ecclesia Conceptionem celebrari ut sanctam et immaculatam.* — Contra Suarez in 3. part. D. Thomæ tom. 2. qu. 27. art. 2. disput. 3. sect. 5. strenue tuetur, in Festivitate Conceptionis ab Ecclesia Conceptionem ut sanctam immaculatamque celebrari; ac rationes, quas profert, fatemur esse gravissimas. Non est nostrum Theologicis hisce quæstionibus implicari. Illud satis erit hic eadem iterare, quæ primo tomo de Canonizat. Sanctor. docuimus cap. 42. num. 13. et sequen. nimirum vere dici non posse, immaculatam Conceptionem veluti Fidei articulum esse definitam, etiamsi Apostolica auctoritate Festum immaculatæ Conceptionis B. Virginis celebretur; cum præsertim concessis Officio et Missa, et Festo ad Ritum duplicis evecto, Paulus V. Gregorius XV. et Alexander VII. declaraverint, controversiam supremo non esse judicio definitam. Præterea Christiani Orbis potentissimi et maximi Regis a summis Pontificibus Urbano VIII. et Alexandro VII. postularunt, ut rem veluti articulum Fidei deciderent, qui tantorum Principum precibus se non passi sunt exorari. Nuperrime eædem instauratæ sunt preces apud Clementem XII. qui post præceptum Clementis XI. ut Conceptionis Festivitas ab omnibus celebraretur, terminos Prædecessorum suorum transgredi noluit, ut apparet e quodam scripto Romæ typis edito, de quo superius a nobis mentio facta est.

25. *Declaratio Auctoris in hac Controversia.* — Quamobrem huic sermoni nostro finem imponentes declaramus, toto nos animo immaculatæ Conceptionis B. Mariæ sequi sententiam: Ecclesiæ Sedisque Apostolicæ propensionem in eam sententiam demisse venerari; firmiter tamen allatis Pontificum Romanorum Constitutionibus adhærere; eosdemque arbitramur esse sensus Universitatis Parisiensis, qui sunt cæterorum Theologorum etiam Italorum. Ea enim declaravit, sententiam suam esse, B. Virginem sine macula esse conceptam; qui ad Doctoris gradum proveheretur, eum jurejurando obstrinxit, illam ut sententiam propugnaret; sed cum se a Maldonato, ut supra innuimus, intellexisset insimulari, quasi vero, nova illa lege juramenti imposita, novum Fidei articulum condidisset, in Theologico Tractatu, quem de hac re adversus Maldonatum edidit, in hunc modum respondit: *Nec Facultas condidit Fidei articulum de Conceptione, sed proposito a Concilio Basileensi, et Sixtinis credidit etc. Sedes Romana Tridentinorum sententiam Basilcensibus præfert, ipsi Facultas se conformat, et assentitur jam secundum Concilium Tridentinum, affirmationem Conceptionis non esse articulum Fidei Catholicæ, nec pro hæretico notandum quisquis aliter opinarit.* Quibus cohærent, quæ scribit Natalis Alexander cit. Dissert. 16. *Sententiam de immaculata Deiparæ Virginis Conceptione non solum ut probabilem et piam, sed ut propriam Facultatis nostræ doctrinam propugnabimus, si de ea dicendi scribendive detur occasio. At contrariam opinionem falsam, impiam, et erroneam, Ecclesia prohibente et Sacra Facultate, quæ suam Ecclesiæ judicium subjicit et accommodat, probante, non dicemus.*

CAPUT XVI.

DE FESTO TRANSLATIONIS SANCTÆ DOMUS LAURETANÆ. DIE X DECEMBRIS.

1. *Hæc Festivitas finibus Piceni olim continebatur. Propagata fuit ad omnem Etruriam, Ecclesiasticæ et Venetorum ditionis Provincias, et ad Regna Hispaniarum. Additio ad 6. Lectionem sub Innocentio XII.* — Die Decimo Decembris Festum celebratur Translationis Sanctæ Domus Lauretanæ. De ea meminit Martyrologium Romanum ad eumdem diem 10. Decembris: *Laureti in Piceno Translatio Sacræ Domus Dei genitricis Mariæ, in qua Verbum Caro factum est:* idque in Martyrologium relatum est ex Decreto S. Congregationis Rituum die 31. Augusti 1669. ut lib. 4. de Canonizat. Sanctor. demonstravimus part. 2. cap. 10. n. 15. Anteactis temporibus Translationis ejus Officium tota Piceni Provincia celebrabatur ex ejusdem S. Congregationis Indulto 29. Novembris 1632. sed Lectiones secundi nocturni *de Communi* sumebantur ex sermone quodam S. Bernardi. Actum de nonnullis ad sextam Lectionem addendis sub Innocentio XII. Ea vero additio est hujusmodi; « Ipsius autem Virginis Natalis Domus divinis mysteriis consecrata, ab Infidelium potestate in Dalmatiam prius, deinde in agrum Lauretanum Picenæ Provinciæ translata fuit, sedente S. Cælestino V, eamdemque ipsam esse, in qua Verbum Caro factum est, et habitavit in nobis, tum Pontificiis diplomatibus, et celeberrima totius orbis veneratione, tum continua miraculorum virtute, et cælestium beneficiorum gratia comprobatur. Quibus permotus Innocentius XII. quo ferventius erga Matris amplissimæ cultum Fidelium memoria excitaretur, ejusdem Sanctæ domus Translationem Anniversaria Solemnitate in tota Piceni Provincia veneratam Missa et Officio proprio celebrari præcepit. » Antequam ad ejus Lectionis finem hæc verba adjicerentur, excussa res est in S. Rituum Congregatione, ut constat ex ejus decreto 16. Septembris 1699. Missa propria et Officium intra Picenæ Provinciæ fines continebatur; anno autem 1719. die 19. Maii ad omnem Etruriam propagatum est, subinde a Benedicto XIII. ad Ecclesiasticæ ditionis Provincias, postea ad omnia loca Venetorum Reipublicæ subjecta, ac demum ad omnia Regis Catholici Regna regionesque illi subditas extensum, ut apparet ex decretis die 23. Augusti 1725. et die 10. Novembris 1729. quæ refert Martorellus Episcopus Montis Feltrii in Theatro Historico S. Domus Nazarenæ Romæ edito anno 1733. pag. 119. et seq.

2. *Ea additio complectitur quicquid hac Solemnitate celebratur.* — Quæ lectioni illi verba sunt addita, quicquid celebratur hac die, complectuntur. Commemorantur Apostolicæ Constitutiones, quæ Lauretanam Sacram Domum eamdem esse cum ea testantur, in qua Verbum Divinum humanam carnem assumpsit. Hæ vero Consitutiones sunt Pauli II. Julii II. Leonis X. Pauli III. Pauli IV. Sisti V. quas et ipsi me-

moravimus citato loco num. 16. De miraculis autem, quæ quotidie in Sacra illa Domo contingunt, probantque locum illum eumdem esse, in quo ineffabile Incarnationis Verbi Mysterium impletum est, ea sunt prope innumera, sibique continue succedentia, atque ita nota, ut de iis dicere hominis sit abutentis otio suo.

3. *Scriptores, monumenta, missiones innuuntur, quibus probatur translatæ Domus miraculum.* — Quæ in sextam Officii Lectionem relata sunt, si eorum historiam probandam susciperemus, actum agere videremur. Id enim egregie præstitere Venerabilis Petrus Canisius, Baronius, Raynaldus ejus Continuator, Tursellinus, Turrianus, Benzonius, Angelica, Centofiorinus, aliique, quos citat. loco num. 17. recensuimus. Alia etiam integra collegit monumenta Martorellus in Theatro Sanctæ Domus Lauretanæ. Apud eum videas etiam dicta Testium, qui in solemni examine testantur, se accepisse id a majoribus suis oculatis testibus, qui Sacram Domum in aera sublatam illuc, ubi nunc sita est, asportari viderant. Huc accedunt iteratæ hominum missiones ad urbem Nazareth, ut loci situs et magnitudo cum Sacra Domo conferretur, eæque Nazareni loci mensuræ cum Lauretana Domo deprehensæ sunt probe congruere. Vide Tursellinum Histor. Lauretanæ lib. 2. cap. 26. qui narrat, a Clemente VII. Summo Pontifice tres, qui illi erant a Cubiculo missos esse, ut magnitudines mensurasque Lauretanæ Domus cum mensuris locorum, ubi antea fuisset ea Domus, conferrent; et ait : « Ergo illi Lauretum profecti, sacramque Domum intentiore curâ contemplati dimensique, conscendunt navem Illyricum petituri. Quo ut ventum est, Lauretanæ instar Ædiculam satis vetustam, et miraculorum monumentis insignem inveniunt. Porro parieti ejus Ædiculæ inscriptum, Lauretanam ibi Domum olim fuisse. Hæc accolæ ipsi monstrabant. Haud vana ab illis afferri veræ lacrymæ ubertim manantes ex desiderio testabantur. Confestim igitur Legati mensuris admotis deprehendunt prorsus omnia convenire. Protinus repetito cursu pergunt in Galilæam; Nazarethum veniunt; Sacræ Domus fundamenta monstrata ab incolis cernunt; Quoquoversus metiuntur; congruere cuncta comperiunt. »

4. *Diluitur gravis quædam ea de re difficultas.* — Eam vero citato tom. 4. nostri Operis difficultatem minime dissimulavimus, Domum illam Nazarethi in Ecclesiam fuisse conversam, teste Hieronymo Epist. ad Eustochium : « Est Nazareth (inquit S. Doctor) ubi Christus egit, viculus in Galilæa juxta montem Thabor, unde et Dominus noster Jesus Christus Nazarenus vocatus est : habet Ecclesiam in loco, quo Angelus ad B. Virginem evangelizaturus intravit, sed et aliam, ubi Dominus est nutritus. » Hujus Ecclesiæ mentionem factam invenimus seculo septimo et octavo, ut videre est in libro de Locis Sanctis, qui Bedæ nomine circumfertur, cap. 16. « Nazareth muros non habet; sed magna ædificia, duasque grandes Ecclesias : una est in media Civitate super duos fundata cancros, ubi quondam fuerat domus, in qua Dominus nutritus est infans : altera vero est Ecclesia, ubi domus erat, in qua Angelus ad Beatam Mariam venit. » Ejusdem Ecclesiæ itidem mentionem fieri novimus circa dimidium seculi decimi tertii. Quamobrem haud ita facile quis crediderit, Sacram Domum sub Cœlestino V. aut Bonifacio VIII. eo, ubi nunc est, fuisse translatam. Casaubonus exercit. 7. in Baronium non ita fuit incogitans, quin ex illo Bedæ loco adversus Lauretanæ Domus veritatem argumentum eduxerit. « *Sane cum dicit Beda : ubi domus erat; non obscure videtur significare, jam ætate sua amplius illam non fuisse, nedum esse nunc queat. Nam si ante octingentos, vel nongentos annos non erat illa domus, quomodo verum erat, quod ait Baronius, illam semper durasse integram?* » Occupat autem responsionem, qua solvi ejus potuisset argumentum, videlicet veram tunc temporis ibi Domum fuisse, sed in Templum conversam. « Si quis dicat, non desiisse quidem esse illam Domum, sed in Templum fuisse versam, quæram ego, si domus versa est in Templum ante tot secula, quomodo, et quando Templum iterum versum est in Domum? Non enim Templum translulisse Angeli dicuntur, sed Domum. » Et quoniam fortasse quispiam dixerit, Sanctam Domum antea jam esse alio translatam, cum fuit extructa Ecclesia; idcirco ita pergit : « Dicet fortasse aliquis, tum cum illo loco Templum est inædificatum; priorem Domum alio esse translatam. Verum hoc neque ullius Scriptoris veteris testimonio potest probari, neque de re tanta conjecturis fallacibus temere locus dari debet. Tum autem merito quærat aliquis, ubi latuerit illa domus translatitia per tot secula : nam ut initio translatæ nemo meminit, ita servatæ nemo. » Tursellinus in Historia S. Domus Lauretanæ lib. 1. cap. 2. tradit, illam a primis Christianis in Ecclesiam fuisse conversam, et in eo stare ab Angelis mirifice fuisse translatam. Et Honoratus a S. Maria de regulis Criticæ lib. 3. Dissertat. 1. §. 4. Tursellini sententiam libenter amplectitur, et Casauboni ut argumentationem evertat, ait, tunc temporis, cum ab Angelis Sacrum Sacellum translatum fuit, et Domum, et Sacram ædem fuisse; Christianos enim nihil de integra domo detraxisse, sed ornamenta quædam addidisse, quibus ad Ecclesiæ formaretur exemplum. Nos de hac responsione nihil pretii diminutum volumus; sed in nostro Opere de Canonizatione Sanctorum aliam ingredientes viam, vetustiorum Scriptorum auctoritate duce demonstravimus, Lauretanam Ædem non esse integram Domum, sed illud dumtaxat ejus Domus conclave, ubi Maria salutata fuit ab Angelo; ideoque salva sua cuique Auctori septimi, et octavi seculi fide, facile concedi posse, in eo, in quo domus illa erat, loco Ecclesiam esse extructam; sed ex ea Domo, quod reliquum conclave superarat, ubi Verbum Divinum humanam Carnem assumpsit, illud Angelorum ministerio translatum esse; ita sibi invicem adstipulantibus tum vetustis monumentis, perpetuaque Traditione, tum summorum Pontifi

monitis, communi sensu Fidelium, et continuis, quæ in dies eduntur, miraculis.

5. *Falso quidam putant, parum probari hanc historiam melioris notæ Criticis. Et probatur Bollandistis.* — Sed temperare nobis ipsi non possumus, quin nonnihil dicamus de eo, quod quidam, ut eruditiacrisque ingenii sibi famam parent, semihianti ore mussitant, sapientioribus magnique nominis Criticis hujus non probari veritatem historiæ. Profecto qui ex præstantissimorum Criticorum numero Bollandistas explodat, putamus esse neminem. At hi ad diem 25. Martii §. 4. postquam narravere, Sacram Domum in Dalmatiam fuisse translatam ad eum locum, qui vulgo nunc dicitur *Fiume*, inde Lauretum, de magna Lauretana Æde ita disputant. « In hoc Templo Sanctissimæ Virginis sanctum domicilium visitur, in quo Deipara Virgo ab Angelo Gabriele salutata, et a Spiritu Sancto adumbrata, æternum Verbum et Filium Dei incarnatum in utero concepit. Translatæ hujus Ædiculæ Marianæ dies 10. Decembris sacer est, quando ipsi coram ibidem in Altari ejus intimo sacrificium Missæ Deo obtulimus 1660. et omnia magna animi nostri lætitia spectavimus in maximo Peregrinorum concursu, quorum Confessiones excipiunt Societatis Jesu Presbyteri e præcipuis totius Europæ ditionibus acciti, ut quique adventantes in patrio idiomate adjuvari possint, et Cœlestis dein Eucharistiæ mensa refici. » Quantopere vero huic faverit historiæ Papebrochius Bollandi Continuator, apparet ex ejus Responsionibus ad P. Sebastianum a S. Paulo, cujus verba retulimus loco citato num. 20.

6. *Probatur Natali Alexandro.* — Inter optimos Criticos accensendum putamus Natalem quoque Alexandrum, qui Hist. Eccl. sec. 13. pag. 37. edit. Parisien. anno 1699. hæc scribit : « Pontificatus Bonifacii Papæ octavi anno 1. Christi 1294. Sacra Deiparæ Virginis ædicula, in qua Filium Dei de Spiritu Sancto, Angelo nuntiante, concepit, e Dalmatia in Picenum miraculo delata, in Recinetensis agri sylva piæ Matronæ, cui Lauretæ nomen, propria consedit. Inde Lauretanæ domus B. Virginis appellatio, quam et in ipso Piceno ter sedem infra annum mutasse repetito miraculo memoriæ proditum est. Qua de re legendus Horatius Tursellinus Societatis Jesu Scriptor elegans in Historia Lauretana. »

7. *Probatur Theophilo Raynaudo, Bailleto, Honorato a S. Maria, Gravesonio, Guidoni Grando, Calmeto, Muratorio. Ac primum quid de ea senserit Raynaudus.* — Nec vero his sanus quisquam negabit accenseri merito posse Theophilum Raynaudum, Bailletum, Honoratum a S. Maria, Gravesonum, Guidonem Grandum, Calmetum, Muratorium, quos non minus ingenuos, quam doctos nullus unquam dissimulare difficultates in rebus, de quibus agunt, quivis eorum legendis Operibus facile intelligat: tamen Theophilus Raynaudus tom. 8. suorum Operum in Tractatu, cui titulus, *Antemurale adversus fortia ingenia*, pag. 144. et sequen. declarat se maximam ex eo offensionem accipere quod inter Catholicos contingat de hac re excitari controversiam, postquam Vergerium, Hospinianum, aliosque Lutheranarum et Calvinianarum partium, qui veritatem hujus historiæ connisi sunt evertere, Canisius, Turrianus, et Gretserus invictis rationibus refutarunt. Illam vero objectionem, quod sacri illius Conclavis non sit Syriaca structura, ita diluit : « At Maceratæ in vicinia ædes antiquæ sunt lateritiæ, cujusmodi est Lauretana ædicula. Proh lateritium non argumentum, sed nugamentum! En quibus machinis firmissima veritas tentatur. Quid quod obtruditur falsitas circa parietes Sacræ Ædiculæ, aliam quam Syriacam structuram redolentes? Certo enim parietes Sacræ ædiculæ Lauretanæ non sunt lateritii, sed lapidei; idque et ipse diligenter inspiciens attrectansque deprehendi, semel et iterum eo peregrinatus; et firmavit idem cum studio scrutatus Dominus Episcopus Vasionensis Josephus Maria Suares qui, idem ut sua suffragatione firmarem, auctor fuit. »

8. *Bailletus nihil habet adversus eam historiam* — Bailletus ad diem 15. Augusti §. 7. num. 36 de Sacra Æde Lauretana, ac de peregrinatione Fidelium ad eam ex omnibus Regionibus confluentium verba faciens, Tursellini historiæ standum putat super iis, quæ Sanctuarii illius originem, et erga illud devotionem respiciunt : id vero argumento est, hominem vel certissimarum rerum veritatem, ut intemperanti ingenio est, sollicitantem nihil in hac re, quod reprobandum duxerit, reperisse; præsertim cum in Tabula Critica Scriptorum ad diem 15. Augusti nullum verbum faciat; quod quidem fecisset more suo, si quidquam in ea re difficultatis offendisset.

9. *Honorati a S. Maria verba.* — Honoratus a S. Maria tom. 2. de Regulis Criticæ lib. 3. Dissert. 1. hanc historiam strenue defendit; ac divinum illum horrorem præcipue commemorat, qui cuivis in sacram illam ædem introeunti oboritur. Quam in rem ait Tursellinus : « Divinus ille omnium pectoribus incutitur horror ad sacrosanctæ Domus ingressum. » Et Canisius : « Homines flagitiis obrutos in Dei Filios transformari, ut ex Hæreticis Catholici, ex lupis oves evadant. » Et Joannes Bonifacius in Historia B. Virginis : « Perditi homines hac in Æde mutantur, impietatem ejurant Hæretici, ultores iras simultatesque deponunt. » Et in Trophæis Mariæ Marianus Augustus, quem cum superioribus affert Scriptoribus P. Honoratus : « Non arbitror quemquam umquam fuisse, aut futurum tam scelestum, tam perditum, quem non Lauretanæ Mariæ aspectus ad aliquem pietatis sensum commoverit. »

10. *Gravesoni testimonium. Quid de ea scripserit Guido Grandus.* — Gravesonus de Myster. et Annis Chr. Dissert. 2. de Sacræ Domus Lauretanæ Translatione, « rem, inquit, omnium litteris, et constanti fama comprobatam, summorum Pontificum Decretis confirmatam, confluentium populorum numero longe lateque celebratam, sanctitate loci, et frequentia miraculorum luce clarius manifestatam. » Guido Grandus Abbas Camaldulensis in tertia Dissert. Camaldu-

len. cap. 8. num. 12. ubi agit de vi argumenti negativi, negat in quæstione de Sacra Lauretana Æde locum ullum esse ejusmodi argumento et ad hujus facti veritatem infirmandum imbecillum esse ait argumentum petitum a S. Antonini silentio. « Cum vero et paucis post annis, a Sacræ Domus in Italiam adventu monumenta Regionis illius, in qua stationem posuit, indubitata occurrant, et ipso quidem S. Antonino pene sesquiseculo vetustiora, ad quem nemo prudens pertinuisse dixerit de re tum vulgatissima expressum testimonium suis historiis inserere; hinc temere abuti ejus silentio contradictores ad Lauretani sacelli veritatem impugnandam manifestum est. » Quod nos etiam monuimus lib. 3. de Canonizat. cap. 10. num. 5.

11. *Calmeti sententia.* — Calmetus in Diction. Biblico verbo *Nazareth*, cum vidisset, quod supra innuimus, a Scriptoribus proditum, Sacram Domum in Ecclesiam fuisse conversam, de hujus historiæ veritate dubius hæsit, propensiorque ad credendum videtur, Sacram Lauretanam Ædem ad exemplum Ecclesiæ, quæ quondam fuit in Nazareth, esse extructam. Sed cum opus illud e Gallico in Latinum sermonem convertendum susceperit Joannes Dominicus Mansius Lucensis Congregationis Matris Dei Presbyter, facta sibi ab ipso Calmeto potestate quidvis corrigendi et mutandi, eam propositionem inducendam expungendamque existimavit.

12. *Quid itidem de ea historia senserit Muratorius ex Martorello Episcopo Montim Feltrii.* — Omnes hujus rei seriem cum authenticis monumentis reperias in Theatro Lauretano Martorelli Episcopi Montis Feltrii tom. 1. pag. 592. ubi hæc de Muratorio scribit: « Muratorio, qui Lamindi Pritannii nomine librum edidit de Moderatione ingeniorum in negotio Religionis, profecto injuriam facit quisquis eum putat historiæ de admiranda Translatione fidem abrogare. Eos enim tantummodo reprehendit, qui intemperanti zelo abrepti, vitam prodigendam sibi existimant ad propugnandam historiæ veritatem, æque ac nostræ Fidei articulos. Suam Auctor in iis, quæ ad Religionem attinent, prudentiam declarat; ea enim cum aliis non sunt commiscenda; piam illam tamen prudentemque non improbat fidem, quam sacris historiis fide humana conscriptis vel ipsa tribuit Ecclesia, cujusmodi ea est, quam in piorum animis fovendam, et iis, qui historiam de mirabili hac Æde rejiciunt, insinuandam suscepimus, tot Scriptorum auctoritatibus hactenus huc congestis, et monumentis, quæ, Deo si placuerit, Tomo posteriore afferemus. »

13. *Quaresmii difficultas, et difficultatis solutio.* — Quaresmius tom. 2. Elucidat. Terræ Sanctæ lib. 7. cap. 1. et sequen. præsertim vero cap. 4. testatur, ætate sua Nazarethi Sacrum visitari consuevisse Domicilium, in quo B. Virgo, lætissimo accepto nuncio, Servatorem mundi concepit. Quærit deinde, qui dici possit S. Domus nunc esse Laureti, quæ non potest profecto duobus in locis reperiri; in Oriente et in Occidente, in Palæstina et in Piceno, Nazarethi et Laureti: quam difficultatem idem Auctor solvere nititur. Ac multa quidem sunt responsionis capita; sed illud omnium maxime placet ex Joannis Francisci Alcaroti Canonici Novariensis Itinerario Terræ Sanctæ lib. 1. cap. 19. miro modo S. Domum Nazaretho in Dalmatiam, ac deinde Lauretum esse translatam. Fideles autem Palæstinæ Ecclesiam sub nomine Annunciationis B. Mariæ ædificasse, qua locus ille, ubi Sancta Domus erat, conclusus est; et hanc esse Sacram illam Domum, quæ dicitur hoc tempore esse Nazarethi.

CAPUT XVII.

DE FESTO EXPECTATIONIS PARTUS BEATÆ VIRGINIS. DIE 18. DECEMBRIS.

1. *Ecclesiæ Hispaniarum transtulerunt Festivitatem Annunciationis a die 18. Decembris ad 25. Martii, eique hanc subrogarunt.* — De hac Festivitate cum disserendum nobis sit, juvabit memoria repetere, quod diximus de Annunciatione Beatæ Mariæ, quam in Hispaniarum Regnis ex Decreto Concilii Toletani 7. seculi olim non 25. Martii, sed 18. Decembris die celebrari observavimus; cujus Decreti ea ratio fuit, quod 25. Martii dies plerumque in quadragesimam, vel in Paschalia solemnia incideret, cum nullam Sanctorum celebritatem peragere licet. Eodem etiam loco monuimus, Romanæ Ecclesiæ constantem perpetuamque fuisse consuetudinem Annunciationem B. Virginis celebrandi 25. die Martii: nunc vero illud adjicere huc oportet, Hispaniæ Ecclesias temporibus, quæ consequuta sunt, ad Romanæ morem Ecclesiæ se conformasse, et eam Festivitatem 25. die Martii cœpisse peragere; substituta in ejus locum hac celebritate de Expectatione Partus ad diem 18. Decembris, quam a Gregorio XIII. approbatam esse vere possumus dicere in litteris ejus Apostolicis anni 1573. De Ecclesiæ Toletanæ Officiis ordinandis: « Toletana Ecclesia (verba sunt e sexta Lectione Officii, quod 18. Decembris recitatur) utramque retinet Solemnitatem; alteram mense Martio, ut Romanæ Ecclesiæ, quæ Magistra omnium Ecclesiarum et Mater est, Sanctissimum institutum sequatur; alteram octavo ante Natalem Domini die, tum quod hæc Solemnitas ab ipsa Toletana Ecclesia instituta fuerit, et magna veneratione ab aliis excepta per universam Ecclesiam hactenus celebretur; tum vero quod ea ipsa die Sanctissima Virgo Toletanum Templum sua præsentia consecrare dignata sit, et famulum suum Ildephonsum sacris muneribus exornare. » Quæ postrema verba ad eam vestem referuntur, quam B. Virgo S. Ildephonso donavit, ut ea in celebrioribus solemnitatibus uteretur. Atque hæc confirmant Bollandiani tom. 3. Mensis Martii pag. 538. Thomassinus de dierum Festor. celebrat. lib. 2. cap. 12. num. 10. Guyet. de Festis Propriis lib. 1. quæst. 16. et Joannes Baptista Casalius de veteribus Sacris Christianorum Ritibus Romanæ editionis ann. 1647 pag. 423.

2. *In Hispania cur dicatur Festivitas S. Mariæ de O. Celebratur in Italia per Provincias Ecclesiasticæ ditionis*

et Venetorum.—Hæc Solemnitas in Hispania Festivitas appellatur B. Mariæ de O., teste Garzia Loaisa in Notis ad Toletanum seculi 7. Concilium tom. 6. Labbeanæ Collect. pag. 455. Cujus nominis origo ducta ab Antiphonis, quæ per adverbium O incipiunt, quarum prima dicitur in Vesperis Vigiliæ hujus Festi, ut advertit Sarnellus tom. 3. Epistolar. Ecclesiasticar. Epist. 24, nam eæ Antiphonæ suspiria, gemitus et desiderium exprimunt veterum Patrum Redemptoris adventum exspectantium, ut ait Azorius Institut. Moral. part. 2. lib. 1. cap. 23. Totam hanc rem diu multumque tractavit Theophilus Raynaudus in fine tom. 7. suorum Operum. Nobis hic ea iteranda non arbitramur, quæ jam de Sacro Adventu, Natalisque diei Jesu Christi solemnibus disseruimus. Finem igitur facimus; nec tamen prætercundum, Officium Expectationis Partus recitari cœptum in regionibus Venetorum Reipublicæ subjectis ex S. R. Congregationis indulto 3. Septembris anni 1695. Et ad omnia Ecclesiasticæ ditionis loca extensum Decreto Benedicti XIII. die 22. Augusti 1725.

CAPUT XVIII.

DE FESTO SANCTÆ MARIÆ IN SABBATHO.

1. *Semper ab Ecclesiæ primordiis cultus exhibitus Deiparæ, seculo 10. auctus, est. Tum introductum Officium parvum, et abstinentia carnium in Sabbatho.*— Nemo nescit, qualibet Sabbathi die non impedita Officium de S. Maria in Sabbatho recitari; de quo verba facere nostri arbitramur esse instituti, qui in hac secunda Operis parte de Festis B. Mariæ tractandum suscepimus. Docet Mabillonius in Præfatione ad seculum 5. Ordinis Benedictini, Ecclesiam in sui primordio B. Mariæ cultum, ut par erat, exhibuisse, qui postea seculo decimo multis accessionibus auctus est. Tum enim invectam consuetudinem abstinendi ab esu carnium in Sabbatho, ejus Commemorationem eodem die fieri, et ejus Officium parvum recitari cœptum. Argumentum istud affert doctissimus Auctor, quod nonnisi in Quadragesima, et quatuor temporibus vetitum erat ante decimum seculum, ne quisquam carnibus vesceretur; idque constat ex Nicolai I. Responsionibus ad Consulta Bulgarorum, aliisque etiam monumentis: nam anno 1000. Glaber Radulphus lib. 4. cap. 5. legem latam esse ait « ut omnibus hebdomadibus sanctione perpetua sexta die abstineretur a vino, nisi forte gravis infirmitas compelleret, aut celeberrima Solemnitas interveniret: » quam legem in Concilio Rom. S. Gregorius VIII. confirmavit. Denique e vita S. Udalrici Episcopi Augustani colligitur, ejus ætate Officium parvum B. Mariæ recitari solitum quod deinde edidit S. Petrus Damiani, et post ejus mortem Urbanus II. in Claromontana Synodo a Clericis recitari jussit; qui precandi Ritus a Clericis etiam ad Laicos commeavit, ut probat idem Mabillonius Præfat. 2. ad seculum 6. Benedictinum §. 12. Verum Cardinalis Bona in tractatu de Divina Psalmodia cap. 12. §. 2. gravissimorum Scriptorum auctoritate permotus B. Petro Damiani non instituti Officii parvi, sed restituti laudem tribuit; contendit enim, in utraque Ecclesia Latina et Græca trecentis ante B. Petrum annis recitari consuevisse. « Et ne Lectorem diutius protraham, in utraque Ecclesia Græca et Latina Horas S. Mariæ institutas invenio trecentis et amplius annis ante Damianum. » Cardinali Bonæ subscribit Pagius in Breviar. Roman. Pontif. tom. 2. vita Urbani II. num. 51.

2 *Vetustus mos Peculiarem exhibendi cultum Deiparæ in Sabbatho. Ratio a nonnullis adducta non probatur Bellarmino.* — De abstinentia carnium in Sabbatho, et Officio Parvo B. Mariæ, nisi quatenus pertinet ad Officium S. Mariæ in Sabbatho, non est nostrum hoc loco verba facere. Exploratum quidem est, vetustum esse pium illum morem exhibendi in Sabbatho B. Virgini peculiarem quemdam cultum, et in ejus honorem eadem die Missam celebrandi. Testatur id B. Petrus Damiani Opusc. 33. cap. 3. et 4. « Pulcher mos in nonnullis Ecclesiis inolevit, ut specialiter ad ejus honorem per omne Sabbathum Missarum celebrentur Officia, nisi forte Festivitas, aut Feria Quadragesimalis obsistat: » Pergit Damianus, et causam affert cur Sabbathum B. Virgini consecratum sit. « Sabbathum enimvero, quod requies interpretatur, satis congrue Beatissimæ Virgini dedicatur. » Nam « Sapientia in ea per humilitatis assumptæ Mysterium velut in Sacratissimo Lectulo requievit. » Spinellus Tractatu de Maria Deipara cap. 29. numer. 18. aliquot affert rationes, quibus probat Sabbathum peculiari quadam dedicatione B. Virgini consecratum; quod etiam demonstravit Vicecomes lib. 3. de Missæ Ritibus cap. 21. et multiplici uberrimaque eruditionis copia Benedictus XIII. tom. 2. serm. 16. Inter multas rationes ea solet afferri, Fidem in Sabbatho, quod post Passionem Domini consequutum est, in sola B. Virgine Maria mansisse; quam tamen rationem Bellarminus minime probat lib. 3. de Eccl. militante cap. 17. qui triduo illo Passionis Christi observat, Magdalenam magno charitatis igne flagrasse, ut apparet ex Joannis cap. 19. et 20. Charitatem vero a Fide sejungi non posse. Quin etiam ea addit: « Periculosum sane videtur dicere, in sola Virgine mansisse veram Fidem, quia Ecclesia periisset; non enim una persona potest dici Ecclesia, cum Ecclesia sit populus, et regnum Dei. »

3. *Urbanus II. jussit Officium fieri B. Mariæ in Sabbatho.* — Utcumque sit de rei ratione, cum certissimum sit, Sabbathum præcipuo quodam modo B. Virgini esse consecratum, statuit Urbanus II. in Concilio Claromontano, *ut Horæ B. Mariæ dicerentur quotidie, Officiumque ejus diebus Sabbathi fieret,* ut ex Gaufrido colligit Mabillonius in Præfat. ad seculum 5. Ordinis S. Benedicti. Testatur Micrologus, qui undecimo vixit seculo, lib. de Ecclesiast. Observationibus cap. 60. ubique in Sabbatho recitari consuevisse tunc temporis Officium de B. Virgine. « In singulis quoque hebdomadibus sexta Feria de Cruce, et Sabbatho de Sancta Maria pene usquequaque observatur non tam ex auctoritate, quam ex devotione. » Decanus Radulfus, qui anno 1405. obiit, in libro de Canonum

observantia Proposit. 20. hæc scribit : « De officio vero Beatissimæ Virginis legitur in Chronicis, quod Urbanus II. qui novem Præfationibus prioribus decimam de B. Maria Virgine addidit, ut infra dicitur, in Gallias veniens Concilium apud Claromontem Urbem celebravit anno Domini 1096. de mense Novembris, in quo statutum est, quod Horæ B. Mariæ Virginis quotidie dicantur, Officiumque ejus diebus Sabbathorum Solemniter fiat : » modumque docet, quo officium fieri oportet in Sabbatho in honorem Beatæ Virginis.

4. *Olim Ecclesiastici ex præcepto recitabant cum Officio Divino Officium parvum Beatæ Mariæ.* — Itaque ex iis, quæ hactenus huc attulimus, binæ Ecclesiasticorum obligationes erant; altera quotidie cum Officio divino recitandi etiam Officium parvum B. Virginis, altera in ejus honorem celebrandi Sabbathum. De obligatione quotidie recitandi Officii Parvi B. Virginis in Ecclesiis Metropolitanis, Cathedralibus, Regularibus, et Collegiatis mentionem faciunt Patres Concilii Andegavensis sub Urbano V. habiti anno 1365. par. 2. t. 11. Conciliorum Collect. Labbeanæ pag. 1946. cap. 15. « Item approbante Concilio statuimus, quod in singulis Ecclesiis Metropolitanis, Cathedralibus, Regularibus, Collegiatis Matutinæ, et aliæ horæ de B. Maria singulis diebus solemniter decantentur, nisi alias Officium esset de B. Maria, vel aliis majoribus Festis anni, vel in Adventu Domini : et ad hoc omnes volumus adstringi sub præcepto. »

5. *Controversia inter Juris Canonici peritos, an Ecclesiastici teneantur recitare quotidie Officium parvum.* — Verba hujus Concilii jubent ab Ecclesiasticis tam in Choro, quam extra Chorum cum Horis Canonicis quotidie etiam Officium parvum B. Mariæ recitari. Sed cum Concilium illud non fuerit Œcumenicum, nec propterea vim habuerit universalem Ecclesiam obligandi, coorta est inter Canonici Juris Professores controversia, an qui ad recitandas Horas Canonicas teneretur, Officium etiam parvum B. Virginis ab eo recitandum esset ex præcepto. Præcepto Ecclesiasticos minime teneri existimarunt Zabarella, Ancaranus, Imola, Lignanus : in contraria fuerunt sententia Vitalinus, et Abbas, aliique; quorum quidam putarunt, Ecclesiasticos Concilii Claromontani decreto, quidam ex pia teneri consuetudine, ut apud Fagnanum in cap. *Presbytero* num. 33. et sequent. de Celebrat. Missarum.

6. *Eam diremit S. Pius V. qui sustulit obligationem recitandi Officium parvum extra Chorum; et componi jussit Officium S. Mariæ in Sabbatho, quod emendavit Clemens VIII.* — Eam controversiam S. Pius V. de medio sustulit. Nam cum vetus Breviarium, quemadmodum constituerat Tridentina Synodus, emendasset, et ab universali Ecclesia ita emendatum jussisset recitari, exceptis iis Ecclesiis, quæ vel in sua fundatione ab Apostolica Sede aliud Breviarium accepissent, vel alio ante ducentos annos uterentur, Constitutione anno 1568. edita, quæ est in Bullar. Rom. 64. tom. 4. obligationem sustulit recitandi extra Chorum Officium parvum B. Mariæ; Officiumque componi, typisque edi de S. Maria in Sabbatho, et Breviario Romano inseri jussit, teste Gavanto sect. 8. cap. 6. ad Rubricas Breviarii Romani num. 2. et 3. « Ante Pium V. tenebatur Clerus ad recitationem quotidianam Officii Parvi B. Mariæ una cum Officio Domini : quam obligationem abrogavit Pius in Bulla ante Breviarium posita. Quare totum hoc Officium S. Mariæ in Sabbatho cum Lectionibus Sanctorum Patrum singulo mense pro varietate legendis jussu Pii V, fuit compositum et editum, Clemens VIII. illud recognovit, mutata tantum Lectione pro mense Aprilis, quæ erat S. Epiphanii, nunc vero S. Hieronymi. »

7. *Quid revera fuerit, cur olim Romæ Fideles jejunarent Sabbatho, nec illum diem ut Festum celebrarent. Confutatur Auctor Tractatus de Devotione et Cultu in Deiparam.* — Prodiit typis Parisiensibus anno 1693. Tractatus de devotione in Deiparam, et de eo qui debetur illi cultu; qui liber sine Auctoris nomine editus Bailleto tribuitur. In ejus cap. 13. agitur de Festo, seu potius de celebratione Sabbathi in honorem B. Virginis. Ac Apostolicis quidem temporibus docet auctor, Sabbathi cultum ad cultum Dominicæ fuisse traductum; fieri tamen non potuisse, ut Sabbathi cultus funditus evelleretur, ne Judæi ab amplexanda Christi Fide deterrerentur; Romanam Ecclesiam, quæ cultum Sabbathi semper repudiasset, diu omnem operam frustra contulisse, ut reliquæ Occidentis Ecclesiæ suum exemplum sectarentur; id tandem consequutam esse : persuasit enim populis, Deum eo consilio Sabbathum coli jussisse, ut significaret quietem animæ omnibus esse expetendam, ac per cessationem a peccatis, quæ sunt vera opera servilia, perturbationes animorum esse pacandas : in animis tamen Fidelium quidpiam devotionis erga Sabbathum remansisse, quo Ecclesia non inutiliter posse uti existimavit, si ex illo cultu quod esset reliquum, ad cultum erga B. Mariam converteret. Quo quidem sermone plura continentur, quæ probare si quis velit, haud facile efficiat. Baronius ad ann. Christi 57. num. 202. et seq. auctoritate S. Ignatii Martyris Epist. ad Philippenses ostendit, in Ecclesia Orientali vetitum fuisse jejunium Sabbathi æque ac Dominicæ, in execrationem tum eorum hæreticorum, qui, non credentes Christum rediisse ad vitam, die Dominico jejunabant, tum eorum etiam, qui Hebræorum Deum Mundi Conditorem malum reputantes, in jejunio et mœrore Sabbathum exigebant. Præterea idem Cardinalis auctoritate Constitutionum Apostolorum (quæ si non Apostolis tribuendæ, dignæ tamen sunt, quas honore et veneratione prosequamur) demonstrat, non solum Sabbatho fuisse vetitum jejunare, sed hunc diem tamquam Festum celebrari consuevisse; non quidem in gratiam Judæorum, ne videlicet eorum animi offenderentur, sed ut appareret, Christianos ab execrando eorum errore quam maxime abhorrere, qui Judæorum Deum, quem condito Mundo constat Sabbatho requievisse, malum esse blasphemabant. Tandem observat, in Occidente, Romæ præsertim, fuisse in more positum jejunare in Sabbatho; vel quia, ut ait D. Au-

gustinus, Petrus Apostolus Sabbathi se munivit jejunio, ut Dominica quæ proxime consequuta est, cum Simone Mago concertationem illam subiret, qua victor evasit; vel quod Apostoli, ut ait Innocentius Epistola ad Decentium Episcopum Eugubinum, post Christi mortem sexta Feria, et Sabbatho mœrore confecti, sibi a Judæis metuentes delituere : denique illud concludit, eas ob causas Romæ fideles in Sabbatho jejunare solitos, nec illum diem ut Festum celebrasse, ne cum Judæis convenire viderentur; Festivitas enim a Sabbatho in Dominicam translata fuerat. Verba Baronii hæc sunt : « Sed sicut ea die jejunare Fideles Romæ consueverant, ita nefas ducebant eam feriare diem, ne quid cum Judæis hac ex parte commune habere viderentur. Satisque Christianæ Religioni consultum visum, si (quod Testamentum, cæteraque Mysteria translata essent) mutarent etiam sabbathum in Dominicam, cum ea potissimum dies tot tantisque esset cumulata Sacramentis. » Quæ ab Auctore Gallo sunt scripta, si quis cum iis, quæ Baronius docet contulerit, facile intelliget, illum multa temere asseverare, hunc nihil inconsiderate, nihil non munitum rationibus et argumentis proferre; nec quisquam fuerit, qui commentis, quæ de hac re Tractatu illo traduntur, fidem adjungat.

MONITUM.

Immaculatæ Conceptionis cultus totum, qua late patet, orbem catholicum, nostramque potissimum Galliam felicissima diffusione pervagatur. Hinc quantum accrescat divinæ Matris nostræ Mariæ laus desideratissima, quantumque filiorum ipsi devotorum spiritualis utilitas invalescat, quivis illius amans summa animi voluptate contemplatur. Gratissimum igitur lectoribus nostris adjuturum sequens opusculum confidimus, quod annuentibus superioribus nuperrime vulgavit piissimus quidam Claromontanæ diœcesis sacerdos. Hic sat ubertim evolvitur materies quæ obiter tantum in nostro *Cursu Theologico* delibata est. Nihil utique felicius poterat nobis obtingere, quoniam nihil præsentibus rerum adjunctis magis accommodatum, nihil majori sapientia refertum exposcere quisquam poterat.

DE IMMACULATA,

SEU DE RATIONE CONGRUENTIÆ

PRO IMMACULATA CONCEPTIONE.

A. M. D. G. E. I.

O Lilium immaculatum sanctissimæ Trinitatis !
Orat. ad D. N. a Vassiveria.

Præfatio.

DE TESTIMONIIS IN GRATIAM IMMACULATÆ CONCEPTIONIS.

Quanto pietatis ad Deiparam adhibitæ studio apud Ecclesiasticos Scriptores, de superexcellenti sanctitate B. Virginis, de Immaculata (1) ejus Conceptione speciatim sermo habeatur, patet perlegenti non paucos numero textus, ubi omnem gloriam Filiæ Regis ab intus, ex regiæ matris deforis munere inferentes,

(1) Immaculati nomen adjectivum, et synonyma : *mundus a sorde, incoinquinatus*, etc., sensu physico-materiali, et pro subjecto irrationali qualificando, adhibita, exprimunt exclusionem omnis accidentis, quod nivei splendoris, aut integritatis ac nitoris naturalis, imminutivum foret. *Offeret agnum anniculum, immaculatum, in holocaustum, et ovem anniculam, immaculatam pro peccato, et arietem immaculatum, hostiam pacificam. Immundum, hoc est, maculatum et debile; mundum, hoc est, integrum et sine macula, quod offerre licet.* Sensu morali, prout hic sumimus, accepta, a subjecto rationali de quo prædicantur removent omne inhærens peccati probrum; istud omne, scilicet, quod ante Deum et homines personam sub aliquo respectu dehonestare et ipsi perfectæ vitæ reputationem atque optimæ famæ illustrationem adimere, vel ex aliqua parte obnubilare, judicaretur. S. Ambrosius, in expositione Evangelii secundum Lucam, de Christo dicit : *Vere sanctus quia immaculatus.* S. Ephrem in oratione ad S. Deigenitricem ait : *Immaculata et ab omni peccati labe alienissima.*

Cujusce sensus moralis latitudo jam melius dignoscitur extensione quam in Scripturis obtinet vocabulum *macula* et synonyma, *immunditia, sordes, labes*, etc. Moraliter seu in genere peccati triplici sensu accipiuntur apud Scriptores Sacros : 1°. Pro malitia peccati actualis subsistente in anima peccatoris : *Peccastis in Beelphegor, et usque ad præsentem diem*

proferunt in medium, efferunt verbis, confirmant rationibus.

macula hujus sceleris in nobis permanet. Josue XXII, 17. *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo? aut quis requiescet in monte sancto tuo? qui ingreditur sine macula et operatur justitiam.* Ps. XIV, 1, 2. 2°. Pro immunditia corporali, legali sub veteri lege. *Felix est sterilis et incoinquinata quæ nescivit thorum in delicto.* Sap. III, 13. *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt inquinati, virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum, quocumque ierit. Hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo et Agno et in ore eorum non est inventum mendacium, sine macula enim sunt ante thronum Dei.* Apoc. XIV, 5. In eodem sensu de meliore coram Deo virginitatis conditione et bono S. Paulus agens : *Virgo*, inquit, *cogitat quæ Domini sunt ut sit sancta corpore et spiritu.* Cor. VII, 34. 3°. Pro naturæ corruptæ contagio communi et originali opprobrio. Job. XIV, 4 : *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? Nonne tu qui solus es?* Quasi dicat : Nonne tu es solus sanctus, o Deus, qui solus *es* plane, cum solus a te ipso habeas naturam incorruptibilem et vitam immortalem! quem locum sic vertunt LXX : *Nemo mundus a sorde, ne infans quidem, cujus est unius diei vita super terram.*

Colliges 1°. maculam moralem duplicem esse ratione causæ : nempe, maculam actualis peccati et maculam originalem. 2°. Iterum duplicem ratione subjecti : nempe, formalem, in anima; materialem, in corpore. Sanctitatem igitur pertinere ad corpus et animam, et definiri posse : *Spiritalis sanitas et pulchritudo hominis in mente necnon in corpore.* Dicitur *spiritualis*, id est, coram Deo, in ordine ad beatitudinem æternam. 3°. Sanctitatem triplicem distingui ratione perfectionis ; nempe moralem seu animæ, quæ ad vitam beatam necessaria; physicam sive corporalem, ad speciem externam gloriæ accidentalis; metaphysicam seu naturæ incorruptibilis et immortalis. *Sanctus Deus, sanctus et fortis, sanctus et immortalis.* 4°. Quemadmodum Deus apud Job nomine *sancti*, VI, 10, *nec contradicam sermonibus Sancti*; sic Mariam designari posse nomine *Immaculatæ* per antonomasiam. Pulchre quidem et recte, eo quod tam eximiæ laudis cognomen, perfectæ siquidem sanctitatis attributivum, strictiori sensu et modo singulari B. Deiparæ conveniat, eique secundum specialem et summam vim nominis proprium fiat; quandoquidem triplaria præfulget animæ, corporis, originis sanctitudine. Illam triplici nomine perfectam sanctitatem beatissimæ Virgini vindicat Ecclesia, quæ pro immaculata stans atque decertans, tenet sacratam Virginem nullam vel venialem culpam in toto vitæ spatio admisisse; constanter profitetur, in damnationem quorumdam veterum hæreticorum, inviolatam ejus integritatem; sententiam de Immaculata ejusdem Conceptione proponit tanquam piam et consonam cultui ecclesiastico, fidei catholicæ, rectæ rationi et sacræ Scripturæ : ab omnibus catholicis approbandam, tenendam et amplectendam : neque ulli de cætero in contrarium docere et prædicare fas esse sinit. Concil. Basilee. Constitut. S. Sedis. 5°. Hancce de Immaculata Conceptione commentatiunculam brevius inscribi potuisse *de Immaculata*. Quoniam communis invaluit usus B. Mariam nuncupandi Immaculatam ad laudandam ipsius Conceptionem, recte et apposite, coquod immunis sola a peccati macula vel in carne, spiritus simul et corporis sanctitudine absolute perfecta resplendeat serenissima Virgo, principaliter ob naturæ suæ Deiferæ originalem incorruptionem, sicque existat in superlativo gradu sanctitatis *immaculatissima*, uti eam appellat Theophanes Græcus. Accedit quod de privilegii hujusce in Maria quidem singularis, melius dicam, nobilissimæ prærogativæ Dei Genitricis convenientia disserentibus id utique contigit ut summatim attigerimus communem rationem triplicis sanctitatis in Immaculata Deipara. Namque,

SS. Patrum sensa verbaque in hujusmodi argumento, in ordinem sæculorum digesta congerens P. Vincartius (1), ideirco Mariam appellat *negotium omnium sæculorum* : notans *negotium* bifariam accipi posse; active scilicet et passive. Et active quidem respectu Virginis, nullum fuisse sæculum in quo B. Virgo Maria negotium salutis humanæ non egerit; et, quod ad passivam acceptionem attinet, non fuisse sæculum quod pro Virgine Immaculata non laboraverit; hoc est præcipue pro negotio ejusdem Immaculatæ Conceptionis.

Nonnulla testimonia eo loci attulisse haud ingratum erit, quædam alia passim referentur.

De S. Andrea Apostolo, in opere de ejus passione, quod genuinum esse probant Baronius et P. Alexander, hæc habemus : *Sicut de terra immaculata factus fuerat homo primus, ita necesse erat ut de Immaculata Virgine Christus nasceretur.*

De S. Jacobo Majore Apostolo textum, ab ejus discipulo Thesiphone relatum, laudat P. Vincartius.

B. Marcus Evangelista, S. Ignatius Antiochenus, S. Dionysius Areopagita Virginem *sanctissimam super omnes angelicos spiritus* appellant.

S. Justinus martyr *sequestram Virginem* appellat, scilicet inter Deum et genus perditum.

Origenes : *Nec serpentis venenosis afflatibus infecta est.*

S. Gregorius Neocesariensis de Maria enuntians, ait : *Solam gratia elegit.*

S. Amphilochius Episcopus Iconiensis, S. Gregorii Nazianzeni æqualis : *Qui antiquam Virginem sine probro condidit, ipse et secundam absque nota et crimine fabricatus est.*

S. Epiphanius Virginem vocat *lilium immaculatum, ovem immaculatam.*

S. Ambrosius in Ps. 118 : *Virgo per gratiam ab omni integra labe peccati.* Alias docet et enuntiat Deiparam Virginem *virgam esse in qua nec nodus originalis, nec cortex actualis culpæ fuit.*

S. Hieronymus ad illa verba Psalmi 77 *Deduxit illos in nube diei : Nubes est*, inquit, *B. Virgo, quæ pulchre dicitur nubes diei, quia non fuit in tenebris, sed semper in luce.*

S. Chrysostomus in Liturgia vocat B. Virginem Mariam *sanctissimam, incontaminatam, immaculatam, super omnes benedictam.* Infinitus sim, ait eruditus

quod attinet ad probandam hic paucis consequentiæ legitimitatem pro integritate Virginis Deiparæ, macula carnis, quam repugnare comprobatum est in Dei Genitrice, apparet actualiter impressa in generatione naturali, ubi substantiæ corruptio et divisionis inter carnem et spiritum externa consummatio, verbis Innocentii III utor in expositione Psalmi L, « Ex seminibus fœdatis et corruptis concipitur corpus corruptum pariter et fœdatum; propter quod Job dicit : *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine*; cui anima infusa corrumpitur et fœdatur; atque sic per januam humanæ propagationis transfunditur originalis causa peccati. »

(2). In qua inscripto, *Elogia Mariana*, ad litt. N.

Auctor operis *De homine lapso et reparato*, si enumerarem eos omnes qui vocant B. Virginem *immaculatam*, *incontaminatam*, *intemeratam*, *nunquam maledictam*, *totam pulchram*, *totam sine macula*, *ab omni contagione liberam*, *ab omni labe peccati integram et alienissimam*, etc.

S. Augustinus, Serm. 11 in Natal. Dominicum, super verbis *Ave, gratia plena*, dicit : *Quibus ostendit ex integro* (nota hoc *ex integro*) *iram primæ sententiæ exclusam, et plenam benedictionis gratiam restitutam.*

S. Petrus Chrysologus ait B. Virginem, ut esset Sponsa et Mater Dei, *pignoratam fuisse in utero Annæ, cum fieret.* Ne putes, annotat P. Salazar, in tractatu de Immaculata Conceptione, id factum fuisse post aliquam moram brevissimam ; additque hæc verba ejusdem Auctoris : *Merito ergo Virgini salva sunt omnia, quæ omnium genuit Salvatorem.*

Sedulius de ea cecinit lib. 3 Paschalis operis

Et velut e spinis mollis rosa surgit acutis,
Nil, quod lædat, habens.

quod congruit Cantico II, 2 : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.*

S. Fulgentius, Episcopus Ruspensis, dicit *plenam benedictionis gratiam restitutam fuisse Mariæ ;* quam quidem gratiam Eva, sine peccato condita, peccando amiserat.

Andreas Cretensis scribit *solam Virginem præter naturam fuisse electam.*

Hesychius Hierosolymitanus B. Virginem dicit *gloriam luti nostri;* cujus si sordibus infecta est, quonam modo ipsius gloria existere potest.

In VII Synodo Generali Act. 5 sic habetur : *Si quis non confitetur sanctam semperque V. Mariam proprie ac vere Dei Genitricem sublimiorem esse omni visibili et invisibili creatura, anathema sit.* Quomodo B. Virgo posset dici sublimior omnibus creaturis adhuc Angelicis, si aliquando fœdata fuisset a culpa originali, qua non solum inferior aliquando omnibus Angelis ; sed omnino gratiæ expers, et Dei inimica extitisset?

S. Ildephonsus, Archiepiscopus Toletanus : *Caro Virginis ex Adam assumpta maculas Adæ non admisit;* et : *constat eam ab originali peccato fuisse immunem.*

S. Sophronius, Patriarcha Hierosolymitanus, in epistola ad Sergium Constantinopolitanum Præsulem, quæ lecta fuit in sexta Synodo Generali : *Ingressus est uterum Mariæ sanctæ, et ab omni contagione liberatæ corporis et animæ.*

S. Joannes Damascenus Virginem appellat *paradisum ad quem serpens aditum non habuit.*

S. Nicephorus Constantinopolitanus asserit B. Virginem Mariam *in anima et corpore præmundatam spiritu fuisse.*

Paschasius Ratbertus, Abbas Corbeiensis, dicit : *Eximiæ pietatis est beatissimæ Virginis pudicitiam prædicare incorruptam et incontaminatam, et ab omni contagione primæ originis confiteri alienam.*

Antiquus auctor cognomento Idiota : *Tota pulchra es, Virgo gloriosissima, non in parte, sed in toto ; et macula peccati sive mortalis, sive venialis, sive originalis, non est in te.*

Fulbertus, Carnotensis Episcopus, in Salutationem Angelicam sic ait, Virginem alloquens : *Electa insignis inter filias, quæ immaculata semper extitisti ab exordio tuæ creationis quæ paritura eras Creatorem totius sanctitatis.*

S. Petrus Damianus : *A Deo electam et prælectam totam eam rapturus erat Spiritus Sanctus.* Docet etiam B. Virginem perfectiori modo a peccato originali mundatam esse quam Joannem et Jeremiam.

Petrus, Abbas Cellensis : *Ab exordio suæ Conceptionis aspersione Spiritus-Sancti tota Deitatis gratia est superfusa.*

S. Bruno, Ordinis Carthusianorum Patriarcha, versum Ps. 101, *Dominus de cœlo in terram aspexit*, exponens, hæc habet : *Dominus de cœlo in terram aspexit dum de regalibus sedibus in uterum Virginis venit ; hæc est incorrupta illa terra cui benedixit Dominus, ab omni propterea peccati contagione libera.*

S. Yvo, Carnotensis Præsul, hæc protulit sermone de Natali Domini : *Quomodo Matrem carnis suæ sanctificaverit audiamus, ut in delætetur Catholicus et hæreticus confundatur ; omnem quippe nævum tam originalis quam actualis culpæ in ea delevit ; sicque carnem de ejus carne sumens in divinam munditiam transformavit.*

Hildebertus, Archiepiscopus Turonensis, dicit : *Non de ardore libidinis concepit, nec peccato originali sicut aliæ solent, deturpavit filium; sed immaculata et intacta, et immunis ab omni peccato, Sanctum sanctorum edidit.*

Petrus Venerabilis, Abbas Cluniacensis, libro 3, epist. 7 : *Sancta Virgine excepta, quam nullo pacto potuit esse ut quælibet peccati nebula subintraverit.*

Rupertus, Abbas Tuitiensis, Virginem sic loquentem inducit : *Nullus est qui non veraciter dicat : ecce in iniquitatibus*, etc., *præter me et hunc unum et unicum quem sine iniquitate concepi.*

Petrus de Riga, qui Evangelium Christi carmine prosecutus est, sic canit :

Unam nec maculam natura reliquit in ista ;
Ad caput a planta transvolat iste decor.

Augerius, Abbas Lucedii Ordinis Cisterciensis, de cœna, sermone 13 inter opera S. Bernardi : *Non est in filiis hominum qui non in peccatis fuerit conceptus, præter Matrem immaculati peccatum non facientis, sed peccata mundi tollentis, de qua, cum de peccatis agitur, nullam prorsus volo habere quæstionem ; unde non immerito nullus tantæ sanctitatis fulget prærogativa.*

Petrus Lombardus, Magister Sententiarum dictus, ait : *Totam Virginem Spiritu Sancto præveniente ab omni labe peccati castificatam.* Et Petrus Comestor, Lombardi frater, ad illa verba : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei ;* et postea : *Fundavit eam Altissimus*, concludit : *Nulla veteris ruinæ mansisse vestigia nec veteri superædificatum esse, quia tunc vetus Adam, non novus, ipse scilicet ædificasset (civitatem Dei*, quæ de Mariæ utero et de corpore Christi intelligi queunt), *Altissimus.*

Jacobus de Voragine, Genuensis Archipræsul, in *Mariali*, id est, libro *de laudibus Deiparæ Virginis*, sic explicat istud Cantici Canticorum, *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* : « *Ipsa enim pulchra fuit, quia sine peccato originali.* »

S. Dominicus, nobilissimæ familiæ prædicatorum pater, sic loquitur, referente Georgio de Rhodes : *Sicut primus Adam fuit ex terra virgine et nunquam maledicta formatus, ita decuit in secundo Adam fieri, id est, Christo, cujus Mater Virgo nunquam fuit maledicta.*

S. Bernardus, in celebri Epistola ad Canonicos Lugdunenses, negat celebrari posse Conceptionem quæ non sit sancta, aut alia ratione posse, quam hujus sanctitatis : *Quo pacto*, inquit, *festus habebitur conceptus qui minime sanctus est.* Rationes alias colendi conceptus Dei Genitricis ibidem refellit. Quam indubitanter Virginem in Conceptione sanctam nunc prædicaturus cum videret ejus Conceptionem a tota Ecclesia celebratam!

S. Thomas Aquinatus, in epistolam ad Gal. c. 3, lect. 6, scribit : *Mulierem autem ex omnibus non inveni, quæ a peccato omnino immunis esset, ad minus originali, vel veniali. Excipitur purissima, et omni laude dignissima Virgo Maria.* Clarius in 1 Sententiarum, dist. 44, art. 3, ad 3, sit scripsit : *Dicendum quod puritas intenditur per recessum a contrario; et ideo potest aliquid creatum inveniri quo nihil purius esse possit in rebus creatis, si nulla contagione peccati inquinatum sit; et talis fuit puritas Mariæ Virginis, quæ a peccato originali et actuali immunis fuit.*

S. Bonaventura, in speculo B. M. Virginis, *primum Mariæ privilegium est quod super omnes homines ab omni peccato sit purissima;* ergo super Jeremiam et Joannem Baptistam. *Secundum privilegium quod ipsa super omnes homines fuit gratia plenissima, unde Hieronymus : cæteris per partes, Mariæ simul se tota infudit plenitudo gratiæ.* Spect. lectio 7; ergo plenissima ita ut nihil desiderari possit. Apud Vincartium et Ligorium sermone pro conceptione hæc habet : *Solus Virginis Filius immunis fuit ab originali culpa et ipsa Mater ejus Virgo. Credendum est enim quod novo sanctificationis genere in ejus Conceptionis primordio, Spiritus Sanctus eam a peccato originali (non quod infuit sed quod infuisset), redemit atque singulari gratia præservavit.*

Fatendum est, quos ultimo laudavimus in causa Conceptionis, S. Bernardum, S. Thomam, S. Bonaventuram et alios, de illa dubitasse. Dico dubitavisse : nam contra nonnisi dubitanter scripserunt, tanquam quæstione nondum enucleata. S. Bernardus epistolam ad Can. Lugd. sic concludit : *Quæ autem dixi absque præjudicio sane dicta sint sanius sapientis.* Et S. Thomas loco objecto ad tertium : *Quo tempore sanctificata fuerit Maria ignoratur.* Et vero, ex verbis S. Bernardi, quæ supra laudavimus, patet illum sibi persuasum habuisse institutionem festi Conceptionis secum inferre fidem Immaculatæ Conceptionis ; unde hodie noster totus esset : nam, quod dicit S. Thomas, festum sanctificationis Mariæ, potius quam Conceptionis, celebrari in die Conceptionis illius, nullo modo jam dici potest ; quia post declarationem Alexandri VII, in celebri Bulla *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, anno 1662 edita, nullum superesse potest dubium quin festum Conceptionis B. Mariæ celebretur, ab universa Ecclesia, in hoc sensu quod in primo instanti Conceptionis fuerit sancta et immaculata.

Cæterum, duplici videntur ratione ducti : 1° impossibilitatis naturalis. *Quia*, ait S. Thomas, 3 p., q. 27, a. 2. in corp., *subjectum gratiæ est sola creatura rationalis*, nempe anima. At reponimus animam rationalem infundi possibile esse a primo conceptu. B. Virgo *sanctificari non potuit in ipso conceptu propter peccatum quod inerat*, ait S. Bernardus, epist. ad Can. Lugd., n. 7; quem sequitur S. Bonaventura, in Speculo lect. 9; et alibi, in 3. dist. 1, quæst. 1, explicat verba S. Doctoris de *causa peccati* (seu de peccato materiali) *quæ erat in carne* (1). At dicendum quod anima quæ, pura ex parte Dei, infunditur corpori a primo instanti conceptionis, juxta opinionem nunc a peritis cum plausu receptam, et plane admittendam ubi agitur de B. Virgine, reagere potuisse efficaciter in carnem, substantia nobilior in inferiorem, ita ut suo motu rationali abegerit fervorem pravum a carne sibi unita, et etiam a carne generantium, ut dicemus, et sic contulerit conceptui tum passivo ex parte genitæ, tum activo ex parte parentum B. Virginis, sanctitatem vel materialem. Nil impedit quin Maria nihilominus dicatur sanctificata per gratiam, quia ordo perfectionis in creaturis non existit nisi gratuito Dei beneficio, non ex exigentia creaturæ. 2° Honoris Domini, ut sit redemptor omnium etiam Matris suæ. *Si nunquam anima B. Virginis fuisset contagio originalis peccati inquinata, hoc derogaret dignitati Christi, secundum quam est universalis omnium salvator.* Ita S. Thomas. Reponitur B. Virginem fuisse, et ipsa, redemptam ; verum redemptione præservativa. S. Bern. Sen. ait : *Christus plus pro redimenda Virgine venit quam pro omni alia creatura ;* scilicet *alii liberatorem, Virgo sancta præliberatorem habuit*, ait Cardinalis Cusanus. Oratio officii conceptionis hæc est : *Deus, qui per Immaculatam Virginis Conceptionem dignum Filio tuo habitaculum præparasti, quæsumus ut sicut ex morte Filii prævisa eam ab omni labe præservasti, ita nos quoque mundos ejus intercessione ad te pervenire concedas.* Ut ea sit sanctior, vel ut homo. *Etsi quibus vel paucis filiorum hominum datum est cum sanctitate nasci, non tamen concipi, ut uni sane (Christo) servaretur sancti prærogativa conceptus.* Ita S. Bernardus, epist. ad Can. Lugd., n. 8; et inde S. Bonav., Spect. lect. 11. Reponitur Mariæ, sine labe conceptæ, intelligi tamen posse

(1) In hunc sensum, scilicet quod ardor concupiscentiæ in actu conjugali sit materiale peccati quod committeretur, ni opus carnale cohonestaretur ex legitimitate motivi ; et quod motus iste cæcus transmittatur in carnem generati, quæ sic materialiter peccato dicitur infecta.

instanti rationis corpus maculatum : nam causa prior est effectu : atqui corpus Mariæ sanctificatum est per animationem ; ergo ratione fuit prius corpus Mariæ quam sanctificatum ; dum de corpore Christi ex Matre immaculata concepto nihil similis dici potest. Itaque primum gradum sanctitatis occupat Christus ab origine sanctus secundum corpus et animam, propter sanctitatem carnis Immaculatæ Mariæ ex qua conceptus est. Secundum gradum B. Virgo ab origine sancta in anima, quoad corpus vero non dicam sancta, sed sanctificata ; qua voce *sanctificata* exprimitur indiguisse aliquo sensu emundationis in corpore, prius ratione suum quam sanctum (1). Haud secus ad plurimos textus, qui objiciuntur, S. Augustini et aliorum Patrum, ubi Christum prædicant solum a peccato immunem, carnem Mariæ dicunt *fuisse carnem peccati*, possumus respondere carnem Mariæ non fuisse sanctam antequam fieret caro Mariæ per animationem, dum caro quæ futura erat Christi jam erat sancta in purissimo sanguine Virginis Immaculatæ ; hinc carnem B. Virginis intelligi instanti rationis carnem peccati, et solum Christum nec fuisse, nec intelligi instanti rationis, peccato obnoxium vel in carne.

Quod si desideratur inter Patres major consensio, aut in testimoniis luculentior perspicuitas, in quibusdam forsan certior fides seu magis publica auctoritas, obscuræ diu Revelationis et Traditionis causam indicavit ipsa benedicta Virgo sic Brigittam allocuta, lib. 6 Revelationum : *Scito quod ego concepta fui sine peccato originali et non in peccato... Scio quod conceptio mea non omnibus nota fuit, quia voluit Deus, quod sicut ante legem Christi scriptam præcessit lex naturalis et electio voluntaria boni et mali, ut postea veniret lex scripta quæ cohiberet omnes inordinatos motus : sic placuit Deo quod amici sui pie dubitarent de Conceptione mea, et quilibet ostenderet zelum suum, donec veritas clarescret tempore præordinato.* Aliam affert Caramuel, et asserunt Suares et Vasques, Revelationem factam a D. Th. Aquinate Ven. Dominico a Jesu Maria, Generali Carmelitarum Excalceatorum, quod futurum esset Concilium quo Immaculata Deiparæ Conceptio definiretur. Vide B. Ligorium in luculenta dissertatione super censuris circa Immaculatam B. Mariæ Conceptionem Theol. moralis, lib. 7, cap. 2.

Piissima de purissimo Mariæ Conceptu opinio, ab incunte decimo quarto sæculo, quo Scotus eam probabilem strenue asseruit, principatum in scholis obtinuit : ita ut, anno 1585, Academia Parisiensis hanc propositionem Joannis de Montesono Dominicani : *Non omnem hominem præter Christum contraxisse peccatum originale est expresse contra fidem*, sua censura notaverit in hunc modum : *Hæc propositio revocanda est tanquam falsa, scandalosa, præsumptuose assertà, et piarum aurium offensiva.* Quam censuram vindicans Petrus de Alliaco, insignis ille vir ad Cameracensem Episcopatum et Cardinalitias infulas ob eximiam eruditionem evectus, dixit : *Multi Sancti et Doctores catholici, multi summi Pontifices et sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinales, et alii majores Prælati et plures particulares Ecclesiæ, imo fere universalis Ecclesia, aut ejus major et sanior pars asserunt et publice dogmatizant B. Virginem sine peccato fuisse conceptam.*

Declarationem Con. Basileensis, sess. 36. anni 1439, sententiam de Immaculata Conceptione B. Virginis *esse piam, consonam cultui ecclesiastico, fidei catholicæ, rectæ rationi et Sacræ Scripturæ, ab omnibus Catholicis approbandam, tenendam et amplectendam*, licet in hac sessione Synodus Basileensis œcumenica non fuerit, observari statuit Concilium Avenionense, anno 1457. Vide P. Alexandrum, dissert. 8 in sæculum XV. In eamdem doctrinam conspiravit sacra Facultas Parisiensis, quæ, ulterius progressa anno 1497, ad tenendam hanc doctrinam prima suos alumnos solemni juramento astrinxit (1). Idem postea præstiterunt Academiæ Coloniensis et Moguntina in Germania : Salmanticensis, Toletana, Complutensis, etc. in Hispania (2).

Inclaruit quidem splendidius eadem ætate veritas intemerati Conceptus B. Mariæ, auctoritate facem præferente in Constitutionibus summorum Pontificum. Sixtus IV duplicem emisit. Unam, anno 1476, *cum præcelsa*, qua B. Virginis Conceptionem devote celebrantibus concessit easdem indulgentias, quas Urbanus IV concesserat devote celebrantibus festum Corporis Christi. Alteram anno 1483 *grave nimis*, qua damnavit ut falsas et erroneas, et a veritate prorsus alienas, assertiones quorumdam declamatorum, qui, non obstante prima constitutione, hujusmodi cultum hæreseos nota afficere, vel peccati mortalis labe, ausi erant ; quos excommunicatione percutit, ut et illos qui adversus alterutram sententiam, quandiu quæstio a sede Apostolica non fuisset definita, id præsumpserint. Quas constitutiones approbat et innovat Con. Trident. ; et approbando ac confirmando, inducit fideles ad hoc festum devote celebrandum.

Hujus celebrationem in remotioribus sæculis inve-

(1) Tertium gradum S. Jeremias et Joannes Baptista, sanctificati in utero quoad animam ; non vero quoad corpus, nisi imperfecte per ligationem fomitis ; quia jam aderat divisio inter spiritum et carnem. Quartum gradum cæteri homines, purgati peccato in anima per baptismum. *Rationabiliter creditur quod quæ genuit Unigenitum a Patre plenum gratiæ et veritatis, præ omnibus aliis majora privilegia gratiæ acceperit.* S. Thomas, 3 p., q. 27, a. 1.

(1) Juramenti quo nihil clarius, et Decreti ubi verba hæc : *Assertionem contrariam, falsam, impiam, erroneam judicamus*, et ejus observationem nullo modo antiquatam, sæculo decimo septimo, reperies in Epistola Bertini ad Bossuetium, et apud Habertum.

(2) Quin et plures viri celebres ex familia Dominicanorum, uti S. Vincentius Ferrerius, qui, expendens illa verba Geneseos : *Fiat lux*, hæc habet : *Non credatur quod fuerit sicut in nobis qui in peccatis concipimur ; sed statim atque anima fuit creata, fuit sanctificata, et statim Angeli in cœlo fecerunt festum Conceptionis* ; et paulo post subdit : *Lux dicitur illa benedicta generatio Virginis Mariæ, quia sine tenebra culpa facta est* ; eamdemque sententiam amplexi sunt Synchroni plures alii, quos inter hic adducemus S. Laurentium Justinianum sic de B. Virgine loquentem : *Ab ipsa conceptione fuit in benedictionibus prævenia.*

stigare juvat. Non recentius quam decurrente nono sæculo celebrari cœpit. In lucem edidit P. Combefisius sermones quos Georgius, versus annum 880, Archiepiscopus Nicomediæ; in hocce festo habuerat (1). Inter eos qui, circa annum 900, Conceptionis puritatem celebrarunt, Leo Augustus, imperator, cognomento Sapiens, citatur a Card. Baronio in notis ad Martyrol. Romanum. Quin Conceptio sæculo decimo apud Hispanias celebrata sit in dubium vix revocari posse testatur doctissimus Mabillonius in notis in epistolam 174 S. Bernardi ad Can. Lugdunenses. In tempore longe a nobis remotiore originem, et in temporum decursu propagationem hujusmodi cultus enarrat P. Vincartius (2). In Hispania certe ab Apostolo Jacobo, ut probant antiquissima testimonia; ubi deinceps, anno Christi 667, S. Ildephonsus, Toletanus Archipræsul, sacrum hoc Mysterium, officio ecclesiastico approbato, primus, hymnis nempe ac precibus a se compositis, celebrare cœpit. Apud Orientales, versus annum 406; quod de suo tempore indubitatum reddit Andreas Cretensis, qui, circiter anno 560, canonem ecclesiasticum Græcorum antiquorum composuit. In Hungaria vero et Italia post annum a Christo nato 800. At in Anglia, circa 1070, cæteris Episcopis suadente S. Anselmo, qui, annorum aliquot intervallo, in Gallia Lugdunensi exsulans, eumdem ritum creditur propagasse, (S. Bern., epist. 174, increpat Canonicos Lugdunenses quod hunc ritum, quod ante quidem apud aliquos compererat, in famosa nobilique Ecclesia solemne instituissent, anno 1136.) Circa eadem tempora in quibusdam Ecclesiis Germaniæ; ubi aucta fuit, dum S. Norbertus, ipsius Deiparæ suasu, ordinem religiosum in honorem Immaculatæ Virginis instituit, aliosque ad eamdem colendam excitavit. Apud Belgas quoque circa annum 1200.

At sacrosancta Ecclesia Romana, cujus præ cæteris auctoritas est longe maxima, pergit P. Vincartius, licet a pluribus Ecclesiis istam festivitatem fieri non ignorabat, nec improbabat; ipsa tamen, Spiritu Sancto sic dirigente, huic mysterio non prius publicum decrevit cultum, quam Sixtus IV ad sacram Petri Cathedram assumptus est. Hic enim primus in Ecclesia Romana speciale officium, et Missam in honorem Immaculatæ Conceptionis, Apostolica auctoritate instituit; omnesque totius orbis Ecclesias ad eumdem ritum cultumque invitavit, circa annum 1476.

Habemus, hoc eodem sæculo, Innocentii VIII approbationem religionis Monialium sub invocatione Immaculatæ Conceptionis, quam postea Alexander VI, Julius II et Leo X pluribus privilegiis auxerunt; cujus religionis tertia regula fert *animam B. Virginis a primo creationis instanti fuisse sanctam.*

Sixti IV Constitutiones Concilium Tridentinum confirmavit concludens Decretum de peccato originali his verbis: *Declarat tamen hæc ipsa sancta Synodus, non esse suæ intentionis, comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Virginem Mariam Dei Genitricem; sed observandas esse constitutiones felicis recordationis Sixti Papæ IV, sub pœnis in eis constitutionibus contentis, quas innovat.* Has renovavit S. Pius V, anno 1570; et Paulus V, anno 1616.

Hic quidem vetuit sub gravissimis pœnis, quibuscumque personis, ne, in quibuscumque actibus publicis, assererent Beatam Virginem conceptam fuisse cum peccato originali. Gregorius XV Paulo V succedens, hujus prohibitionem sub iisdem pœnis extendit etiam ad privata colloquia: permisit tamen Dominicanis inter se solum de ea quæstione disceptare. Demum Alexander VII prioribus pœnis in delinquentes sancitis novas addidit; prohibendo, nulla exceptione facta, ne quis sub quovis prætextu, quovis excogitabili modo, directe vel indirecte, sive scripto, sive voce, sive publice, sive privatim, sententiam de Immaculata B. Virginis Conceptione, aut festum seu cultum secundum hanc piam sententiam exhibitum impugnet. Monumenta traditionis fusius descripta reperies apud Vincartium, Habertum, Clericum à Belliberone, Ligorium, etc.

Ne plura, anno 1708, constitutione Clementis XI sancitum est, festum Conceptionis B. Virginis Immaculatæ ab omni Ecclesia, de præcepto, observandum.

Decretum Alexandri VII, velut instrumentum ad præfulciendam fidem immaculati Conceptus efficacissimum, perlegere operæ pretium erit apud P. Antonium (1). Pauca exscribam, ubi Summus Pontifex Traditionem compendio exhibet de Immaculata Conceptione: *Sane vetus Fidelium erga B. Virginem pietas; sentientium ejus animam, in primo instanti creationis atque infusionis in corpus fuisse speciali Dei gratia, intuitu meritorum Christi, a macula peccati originalis præservatam, atque in hoc sensu ejus Conceptionis festivitatem solemni ritu colentium et celebrantium; crevitque horum numerus, atque hujus modi cultus post editas a Sixto IV in ejus commendationem Apostolicas Constitutiones, quas Sacrum Concilium Tridentinum innovavit, atque observari mandavit. Aucta rursus et propagata fuit pietas hæc et cultus erga Deiparam, post erecta hoc nomine, approbantibus Romanis Pontificibus, Religiosum Ordinem et Confraternitates, ac concessas ab iisdem indulgentias, ita ut accedentibus quoque Academiis ad hanc sententiam, jam fere omnes Catholici eam amplectantur.* Ex quibus evidenter apparet quantopere approbata sit ab Ecclesia, et ipsius sensibus conformis, pia et certissima sententia asserens B. Virginem a peccato originali præservatam fuisse.

Illud particularius consequitur ex præsenti decreto, hancce præclarissimam Deiparæ laudem esse directe objectum cultus ad quem Ecclesia fideles invitat. Ast Ecclesia, cum sit sancta et infallibilis in rebus fidei et morum, non potest sanctum asserere conceptum qui de peccato sit, aut festum habere qui minime sanctus sit; non potest commendare, multo minus præcipere cultum vanum et falsum: unde no-

(1) Vide Dict. a Moreri.
(2) Elog. Mariana ad litt. I.

(1) Theologiæ universalis, tomo 3.

tum illud Cælestini Papæ effatum : *Legem credendi statuit lex supplicandi :* quare recte P. Antonius concludit hanc piam sententiam esse proxime definibilem : et a multis viris doctis apud B. Ligorium, sermone pro Conceptione, tenetur propinqua ad fidem.

Quam grata autem et accepta sit beatissimæ Virgini, a prisco tempore (unum eligamus exemplum, quod asserit Spondanus ad annum 1439, gravissimam pestem quæ Basileæ grassabatur, immediate post Patrum de Immaculata Conceptione Decretum cessavisse), et hodiernis maxime diebus mirum in modum lucet, per miracula et auxilia omni generis maxime salutaria, quæ Regina misericordiæ benigne erogat in necessitates servulorum suorum Conceptionem suam fide, verbo, colentium ; et Immaculatæ Virginis imagines ac numismata religiose in domo servantium, vel secum gestantium. Numerosa exempla et facta, videlicet corporum animarumque sanationes miraculo plenas, legere est in libello nuper Parisiis edito, anno 1834, sub hoc titulo : *De Numismate miraculoso.* Vide etiam diarium *Amicus Religionis*, 3 maii 1834. Vide pro partibus orientis annales Propagationis fidei, mensis julii 1836. Ita ut verum sit dicere quod, si virginitatis honorem excipias, quam divinæ ipsimet maternitati prætulerat, nullam laudem ac gloriam libentius accipere videatur benedicta Virgo, et tanti facere, quanti laudem et gloriam sui immaculati Conceptus ; quia certe ibi novit Domini nostri gloriam cum sua, Matris ejus, laude non tam esse *communem quam eamdem* (1).

Tantæ auctoritatis quam indicavimus, ac præfatæ devotionis causam introspicere, piæ considerationis indagine ; atque doctrinæ de Immaculata fundamentum intrinsecum detegere si cupias, gloriamque Immaculatæ, in proprio, ut ita dicam, lumine Verbi quod in ea natum est, contemplari ; oportet attendere rationibus solidissimis, quibus utuntur doctissimi inter Patres, ad vindicandam sanctissimæ Virgini omnimodam integritatem animæ et corporis, et peculiariter ad enodandum mysterium incontaminatæ ejus Conceptionis.

Quatuordecim adducit Suarez congruentiæ rationes ; quinquaginta P. Salazar in tractatu de Immaculata Conceptione.

Hanc generalem quidem et summam tradit S. Augustinus (2) : *Excepta sanctissima Virgine Maria, de qua propter honorem Domini, nullam prorsus, cum de peccatis agitur, haberi volo quæstionem. Inde enim scimus quod ei plus gratiæ collatum fuerit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere et parere meruit eum quem constat nullum habuisse peccatum.* Quam rationem aliorum Patrum menti accommodantes, aut saltem eorum verbis explicantes, dicimus :

Propter honorem Domini Dei-Hominis, et nostræ naturæ consortem facti ; id est, propter honorem humanæ naturæ a Christo assumptæ, *congruum erat ut beata Maria, per quam aufertur nobis opprobrium, vinceret diabolum, ut nec ei succumberet ad modicum.* Sic S. Bonaventura (1). Nemo non videt, ad perfecte tollendam casus nostri ignominiam, quam mire congruebat ut inimicus noster, qui contra infirmiorem sexum invaluerat, ab ipsamet muliere omnino debellaretur. Inde perficitur æquiparatio modi lapsus humanæ naturæ, et ejusdem reparationis : siquidem eamdem viam secuta est gratia Redemptoris, qua grassata erat malitia serpentis. Tulit Eva de fructu ligni et comedit, deditque viro suo qui comedit, et per suam istam inobedientiam nos secum perdidit : consecuta est beata Maria de gratia Crucis sanctitatem naturæ ; quam humanam naturam Christo, in qua patiens nos redimeret, tradidit ab omni labe puram.

Propter honorem Domini Filii Dei altissimi ; hoc est, propter honorem divinitatis, *decens erat ut ea puritate, qua major sub Deo nequit intelligi, Virgo illa niteret, cui Deus Pater unicum sibi Filium ita dare disponebat, ut naturaliter esset unus idemque communis Dei Patris et Virginis Filius.* Ita S. Anselmus (2). Dicendum quod gratia Dei in Virgine Deipara, humilitatem creaturæ inferioris exaltavit præcellentia sanctificationis. Decebat enim ut *solo facta minor Virgo Tonante* (3), ea puritate niteret qua major sub Deo nequit intelligi ; iterumque decebat ut quæ Mater Verbi facta est in terris, cœlestis incorruptibilitatis honore gauderet ; sicque gratia in Maria divinam Patris fecunditatem imitata, simul imitaretur et perfectissimam sanctitatem.

Propter honorem Domini Filii Mariæ Virginis, et de ejus sanguine procreati ; videlicet, propter honorem ipsiusmet personæ Verbi incarnati, *tertio fuit sanctificatio maternalis, et hæc removet omnem culpam originalem. Hæc fuit in beata Virgine. Sane Deus talem, tam nobilitate naturæ quam perfectione gratiæ, condidit matrem, qualem eum decebat habere suam Matrem.* Hæc præclarissime S. Bernardinus (4). Et in alio loco (5) : *Non enim credendum est quod ipse Filius Dei voluerit nasci ex virgine, et sumere ejus carnem quæ esset maculata aliquo originali peccato.* Hic demum liquido et obnixe affirmant SS. Patres ; et ratio honoris Domini quæ sub primo respectu, simplicis congruitatis ; sub secundo, decentiæ desiderabilis speciem præbebat ; sub hoc jam tertio considerata vim prope infallibilem exerit, et videtur quamdam necessitatem inferre (6). Quod ut breviter simul

(1) Arn. Carnot.
(2) Libro de Natura et Gratia, c. 36.

(1) In 3, d. 3, a. 2, q. 2.
(2) Sermone de Concept.
(3) Hymnus Eccles.
(4) T. 2, serm. 51.
(5) T, 3, serm. 49.
(6) Objicitur infirmum esse rationis momentum adversus sacrarum Litterarum fidem, ubi cœleste oraculum omnes conclusit sub peccato : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt*, Rom. V, 12. Respondetur sacros Codices, uti observat Clericus a Belliherone, passim enuntiare *non esse hominem qui non peccet, in multis omnes offendere ;* minime tamen contradicere Scripturæ Concilium Tridentinum docendo

et dilucide exponatur, sic instituitur argumentum.

Macula peccati aviti fuit corruptio animæ et corporis, quæ transfunditur per generationem carnis, et permanet in carne post hominis regenerationem spiritualem : atqui ab istiusmodi macula peccati in carne immunem fuisse Deiparam convenit Deo Patri, qui ex ea corpus Verbo aptavit; Filio, qui carnem de Maria sumptam pro peccato hostiam obtulit; Spiritui Sancto, cujus divina operatione sanguis Virginis in membra Dei-Hominis coagulatus est.

Exinde concludere dabitur ea quæ pertinent ad encomium theologicum sanctitatis divinissimæ Mariæ, ad majorem Dei gloriam, ut ipsum precor qui infimis et eis quæ non sunt vim et effectum tribuere prævalet; Virginisque immaculatæ, quæ in omnes effusæ benignitatis, vel minima non respuit devotionis specimina. *De Maria nunquam satis!* S. Bernardus clamat, hac voce nos hortatus ut, pro exiguitate nostra, adlaboremus gloriæ Matris Domini nostri, per quam accepit mundus Salvatorem et cuncti speramus salutem. A Virginis laudibus nusquam gentium homines christianos cessare justum est et salutare; quanquam nec hominum linguæ, nec Angelorum laudare sufficiunt; quinimo *Mariæ perfectio tanta quæ soli Deo cognoscenda reservetur.* S. Bernardinus.

B. Virginem nullo actuali peccato fuisse inquinatam, unica exceptione in gratiam hujus quæ parem non habet.

DE RATIONE CONGRUENTIÆ
PRO IMMACULATA CONCEPTIONE.

Duo erunt hujusce quæstionis articuli : primus de conceptione filiorum Adæ; secundus de Conceptione B. Mariæ.

ARTICULUS PRIMUS.

DE CONCEPTIONE FILIORUM ADÆ.

I. Macula primi peccati totum Adamum commutavit et transmittitur cum corpore. II. Culpa protoparentis generatione propagatur, *in quo omnes peccaverunt.* III. Divisio carnis et spiritus post peccatum. IV. Manet in baptizatis peccati infectio quantum ad carnem.

§ I. *Macula primi peccati totum Adamum commutavit, et transmittitur cum corpore.*

De peccato originali definit Concilium Tridentinum (1) : *Totum Adam per illam prævaricationis offensam, secundum corpus et animam in deterius commutatum fuisse.* Astipulatur ratio. Est enim communiter recepta, atque etiam definitionibus Conciliorum confirmata, hæc hominis notio : Duas naturas dissimillimas, spiritualem scilicet ac corporalem : duas dico substantias per se essentialiter distinctas, puram mentem nimirum et corpus materiale, in unum colligi; legitimam societatem inire sensus, operationis ac vitæ; sicque existere unicum vivens, subsistens individuum, suppositum, rationale qui homo : adde, ne quid ambiguum, in unius naturæ realitatem consistere, in unius substantiæ soliditatem; ex quorum conjunctione resultat *totum substantiale*, ut e doctrina Concilii Viennensis colligit Turnelius, sive uti decernit Concilium Lateranense IV, *Creatura humana quasi communis ex corpore et spiritu constans;* quatenus nempe sese mutuo perficiunt et ultimo complent : Porro, in mutua supradicta unione et obnoxia conditione, ordini metaphysico convenit actum nobilioris potentiæ totum ens modificare, et inferiores potentias præstantioris sortem et statum sortiri; atque ideo per actum inordinatum voluntatis rationalis quidquid est in hominis natura vitiari, labe infici : et vero justum videtur voluntatem ream in tota substantia sua qua male usa est deformitatis suæ notam iustam ferre, fœdum suæ malitiæ characterem recipere, signum quidem operativum suæ damnationis (1).

(1) Sess. 5, can. 1.

(1) Maculæ naturam reponere in mera imputatione peccati commissi esset hæreticum, Concilio Tridentino anathema vibrante in eos qui dicunt peccatum per baptisma *tantum radi aut non imputari*, sess. 5, can. 5. Illam agnoscere in reatu sive obligatione ad pœnam foret error damnatus in propositione 56 inter Baianas : *In peccato duo sunt, actus et reatus : transeunte autem actu, nihil remanet nisi reatus, sive obligatio ad pœnam.* Sed dicendum est peccatum producere in homine mutationem intrinsecam in deterius, uti anathemate suo confirmat Concilium Tridentinum, de peccato originali, sess. 4, can. 1. Quæ deformitas inducta sit causa physica pœnæ subeundæ. Et intelligendum istum statum, quem dicimus, deformitatis, Deo odiosum et maculam moralem, non ita esse necessario ex se; sequitur ex damnatione propositionis 55 inter Baianas : *Deus non potuisset ab initio talem creare hominem, qualis nunc nascitur;* sed quia ab actu hominis illegitimo, imputabili, introductus est, quasi inordinatio peccati admissi impressa perseverans in substantia entis peccatoris. Et hic advertendum quod in substantia peccatoris, non vero in voluntate vitiosa, quasi sit habitualis defectus in dispositione et affectu voluntatis inclinatæ per peccatum : hoc posterius damnatum est in propositione 48 Baii : *Peccatum originis est habituali voluntate parvuli voluntarium, et habitualiter dominatur parvulo, eo quod non gerat contrarium voluntatis arbitrium.* Non quod, sedulo notandum, macula sit in se et præcise loquendo quid positivum, substantia mala a dæmone producta, ad sensum Illyrici Lutherani Manichæorum deliramenta in hac parte renovantis; sed est quid negativi, seu potius

Jam vero corporis contaminati et carnis corruptæ communicatione transfusio maculæ quo pacto fiat; quomodo istæ substantiæ, sua quidem natura disjunctæ et inter se repugnantes; scilicet, mens et corpus, ad contactum, ut ita dicam, venire, sive sese attingere queant et se invicem immeare, cognoscere datur ex isto principio: Potentiæ minores in potentia nobiliore continentur. Substantia igitur excellentior potentiam consimilem substantiæ inferioris ordinis continens, apud se habens, per illam in hanc posteriorem agere et cum ea consociari potest, atque imperfectior cum priore sic pariter; quanquam rectum et bonum exigit ut quæ natura inferior, subjiciatur præstantiori, nilque valeat contra hujusce naturam ac beneplacitum. Itaque, juxta effectum possibilem in natura composita hominis, Deus libere statuit (non enim ex necessitate absoluta rei, vel ordinis perfecti metaphysica; cum contrarium talis ordo ac perfectio, si forent in ente contingenti necessaria, postularent, ut modo diximus), et juste decrevit transfusionem maculæ peccati locum habere communicatione carnis corruptæ, ob inspersum in protoparentis corpore ac sanguine nœvum.

Ad veritatem ejusdem transmissionis declarandam, variis comparationibus et similitudinibus utuntur doctores. S. Augustinus (1): *Profecto aut utrumque* (corpus et anima) *ex homine trahitur, aut unum in altero tanquam in vitiato vase corrumpitur; ubi occulta justitia divinæ legis includitur.* Innocentius III (2): *Sicut ex vase corrupto liquor infusus corrumpitur, et pollutum contingens ex ipso contactu polluitur; sic ex contagio corporis anima corrumpitur et fœdatur.* Estius (1): *Vitiatur anima a corpore tanquam vase corrupto et vitiato, sicut contingit pomum vel florem infici tetro odore ejus corporis quo continetur, in quo si natum sit, jam ab ipsa origine tetrum odorem contraxit.* S. Thomas (2): *licet in semine non sit anima, est tamen in semine virtus dispositiva corporis ad animæ receptionem; quæ cum corpori infunditur, etiam ei suo modo conformatur, eo quod omne receptum est in recipiente per modum recipientis. Et exinde videmus quod filii similantur parentibus, non solum in defectibus corporalibus (sicut leprosus generat leprosum et podagricus podagricum), sed etiam in defectibus animæ, sicut iracundi ex iracundis et amentes ex amentibus nascuntur: quamvis enim pes qui est subjectum podagræ non sit in semine, nec anima quæ est subjectum iræ vel amentiæ; est tamen in semine virtus formativa corporalium membrorum et dispositiva ad animam.*

§ II. *Culpa protoparentis generatione propagatur,* in quo omnes peccaverunt.

Sed adhuc remanet dubitatio, pergit Angelicus, post dicta de labis avitæ transfusione in commentario ad versum 12 capitis v Epistolæ ad Romanos, *quia defectus qui ex vitiata origine trahuntur, non habent rationem culpæ: non enim merentur pœnam, sed magis misericordiam.... ; sic igitur si aliquis defectus in nos pervenit per originem primi parentis, non videtur in nobis habere rationem culpæ sed pœnæ.*

Respondetur *peccatum Adami omnibus tranfusum inesse unicuique proprium* (3), vi decreti divini, quo primus parens constitutus est caput morale generis humani quoad conservationem vel amissionem justitiæ originalis: decretum quo, inquam, statuit Deus illud quod erat ex natura rerum rationabiliter possibile. Occulta justitia divinæ legis ibi inclusa ut retegatur:

Primum tradenda est inter vitam, animam, voluntatem, distinctionis ratio. Quæ secundum triplicem entitatis gradum tripartitur: vegetativa, in plantis; sensitiva simul et vegetativa, in belluis; intellectiva, sensitiva simul ac vegetativa, in homine; vitam definire licet: actus primus, seu vis ultro prorumpens in actum assimilationis, qua nutricatur arbor, animal, alimentis in propriam substantiam conversis; sensus hujusce assimilationis et convenientis boni; sensus reflexi in sensationes suas et in seipsum, hoc est, sensus intellectualis. Subjectum sensus, quatenus a materia concreta seu mera aggregatione vel certa compositione partium probatur distinctum, anima nuncupatur. Animam igitur sume subtantiam simplicem, seu unam in se, in qua natura sensus concipitur recepta et existens; adde singularem seu unam numero: naturæ universales non existunt nisi quatenus in individuis contineri percipiuntur: bre-

privativi, siquidem defectus ab integritate, discessus a perfectione entis, et recte definiri posse videtur: Debilitas et deformitas in substantia, inordinatio in constitutione entis permanens post actum inordinatum ipsi liberum et imputabile. Quemadmodum enim agendo contra leges materiæ proprias amittit homo robur, sanitatem, vitam hujus mundi externam: sic, perfringendo libere leges morales manet coram Deo suo facto vulneratus, vi et forma defraudatus, vitæ incapax sive indignus; ita ut voluntas hominis possit a peccatis committendis revocari, imo perpetrata crimina lugere, attritionis gratia, quin deleatur macula peccati admissi: ad justificationem peccatoris requiritur, regulariter loquendo, sacramentum quo invisibili Dei operatione sanetur homo sauciatus in potentia physica; quæ quidem in se subsistens mere passiva et omnis sensus vacua exsistit in natura visibili corporum substantia materialis, inest vero in realitate et efficacitate substantiæ perfectioris naturæ. Brevius macula definietur cum auctore exquisiti opusculi, *Elucidatio super sacrificiis*, principii vitalis corruptio, sive dissolutrix deformatio; et principium vitale distinguere, oportebit in *remotum*, quod in duo distrahi posse, corpus et spiritum, apparet quoniam existunt animalia sine intellectu et intelligentiæ sine corpore, et *proximum* seu *formale*, quod anima nuncupatur, corporis et spiritus in unica animalis rationalis subsistentia nodus vitalis. Quomodo vero *peccante primo homine vitium nobis pro natura inolevit*, si velis, accipe: per vitium corporis vitiatur sensus corpori humano proprius, per carnem, sic vitiatam, vitiatur et vita intellectualis, et sic ipsemet spiritus.

(1) In 2 sent., dist, 31.
(2) In com. in vers. 12, cap. v Epistolæ ad Rom.

(1) Lib. 5 contra Julianum, cap. 4, n. 17.
(2) In expositione Psalmi 50.
(3) Conc. Trid., sess. v, can 3.

vius, anima erit forma substantialis sensus vitalis. Ex motu vitali per formam animæ rationalis, in tali persona existens potentia in actu secundo seu reali, effectivo talis vel talis appetitionis liberæ, voluntas nominatur : principium non agit nisi per formam, in qua siquidem fit perceptibile.

Exinde inferendum, quod aliud est dicere voluntatem Adami prævaricantis esse substantialiter voluntatem posterorum ejus, quoad identitatem principii vitalis, quod per formam particularem personæ Adami præluccente intellectu malum elegit ; aliud dicere 1°. animas filiorum in anima Adami inclusas formaliter uti partes in toto, vel etiam ut in universal inferiores ; quod pugnat cum notione recepta animæ tanquam entis simplicis et entitatis numericæ ; 2°. animas in anima Adami inclusas virtualiter, id est, ex anima Adami per seminalem rationem produci. Quæ de origine animarum *ex traduce* opinio nunc obsolevit, et tanquam de vero longius discedens relinquitur. Adest ratio : quia in anima humana principium sensibile, utpote ordinis inferioris, in subsistentia principii rationalis recipitur, existit : in ente ex potentiis complexo subsistentia, nomen, sunt nobilioris potentiæ : et intelligendi vis, nemine difficente, *a Deo Patre spirituum* immediate creatur ; recte dicetur anima rationalis a Deo creata ; nec immerito invaluit dictum Magistri sententiarum : *Animæ creando infunduntur, infundendo creantur.* Neque feliciorem obtinet exitum supra memorata opinio, distinguendo duplicem formaliter in homine animam : unam, scilicet, spiritualem, a Deo ortam ; alteram carnalem, a parentibus procreatam. Nam sensum intimum quisque habet singularem se esse, qui simul et mente cogitat et carne sensationes experitur ; deinde, ex notionibus in antecessum emissis, anima ens individuum in se, existit exterius numerice una et individua in uno individuo vivente ; in animali porro rationali, rationalis ; quæ vim intellectus ac proinde nomen et subsistentiam animæ rationalis, a Deo ; primum motum vitalem a parentibus, una cum carne, accipit (1).

(1) Anima humana, quia est corporis ac spiritus nexus vitalis (*a*), dici potest ab utroque participans (*b*). De corpore participans. Animadvertas scilicet cerni ac tangi exterius nihil unquam posse in corporibus nisi superficiem sensibus impenetrabilem ; intus subesse vim limitatam, mobilem, quam motu et activitate naturali donari in eodem genere omnimodæ limitationis convenit Scripturæ et doctrinæ theologorum, nedum sit impossibile inditam esse a Creatore talem virtutem corporibus. Vide Montanium *de opere sex*

(*a*) Anima humana non est a spiritu realiter sejuncta. Distinguuntur notionaliter : *integer spiritus vester, et anima, et corpus sine querela in adventu Domini nostri Jesu christi servetur*, I Thessal. v, 33 ; *Ego autem, et anima mea, in eo lætabimur*, Tob. XIII, 9.

(*b*) Non inferas e materia eductam vitam humanam sicut de animantibus cæteris dicitur, Gen. I, 20, 24 : *Producant aquæ.... producat terra animam viventem.* Namque Gen. II, 7, legitur : *inspiravit* (Deus) *in faciem ejus* (hominis) *spiraculum vitæ.* Itaque a materia independens vita humana quatenus corpori primitus aliunde adveniens : quæ vita utpote principium voluntatis protoparentis transmittitur cum reatu, et ex corpore vitiato corrupta.

Tum vero istud efficiendum, quod nempe vita una cum corpore per generationem transmittatur. Generatio vulgo a Theologis definitur (1) : *Origo* de ipsomet substantia, *viventis a vivente* per actum vitalem,

dierum. Non magis repugnat, teste eodem theologo, materiæ superaddere motum vitalem et animam sentientem commemorare congenerabilem corpori, quæ solius sensationis et directæ sensibilium cognitionis sit subjectum. Subjectum actus objecto respondet. Materiæ elementa connotare potes vim mobilem in aere fluido, qui ex se invisibilis et informis in omnem partem dilatatur ; formam extensam in liquida aqua, quæ, ad libellam se componens, superficiem præbet planam et figuram induit, secundum vas, rotundam, quadratam, etc. Et duo hæc : Vis tangibilis nexus corporalis, figura visibilis extensionis undique circumscriptæ, individuam realitatem corporis solidi habent secundum firmitatem sensus in quo existit seu perceptibile fit objectum corporale. Subjectum sensus corporalis, animam sentientem, in sanguine ponas, dicente Scriptura *anima carnis est in sanguine*, Levit. XVII, 11, hæc erunt mundi terrestris, omnis, inquam, actus sensualis initia apud Joannem descripta, Ep. 1, v, 8, *Tres sunt qui testimonium dant in terra : spiritus, aqua et sanguis, et hi tres unum sunt.* Unum sunt, nempe motus externus materialis, internus vitalis, limitatus uterque ubi fit contactus et refertur sensatio. De spiritu participans. Næ errant qui putant omnem sensum sensationem esse ; omnem ideam, imaginationem : indeque ideam Dei ex sensibilibus quasi conflatam atque ab extra pure adsciscitiam impie simul et absurde effutiunt. Egregie internoscit et discernit, nedum cum sensationibus confundat, Lockius sensum cuique internum, nullatenus quinque exterioribus adnumerandum, quia objectum habet naturæ oppositæ : hi, corpora circumjecta ; ille, ipsum sensum ; quippe est sensus in sese reflexus. Notiones parit earum rerum quæ omnino sensus externos fugiunt : nempe, notiones entis cogitantis, voluntatis, dubitationis, certitudinis, electionis, etc. Non tantum enim materiam sensationum in ejus partes et initia resolvit, at ipsas suas operationes circa easdem percipit et deinde connotans in intellectus cognitione ponit ; deinde harum intellectualium notionum conscientiam habet, pariter hujus conscientiæ perceptionem, et sic deinceps, reproductione sui objecti incessanter multiplicata, suam vim conceptivam sensu reflexus experitur inexhaustam(*a*), imaginem quamdam entis infiniti non tam sibi innatam quam sui constitutivam, ut aiunt Cartesius et Leibnitzius. Præluserat Aristoteles, *de anima*, lib. 3, c. 6, *in iis quæ sunt sine materia idem est intelligens et quod intelligitur.* Confirmat divi Augustini auctoritas, *de Trinitate*, l. 9. c. 3, *mens ipsa sicut corporearum rerum notitias per sensus colligit ; sic incorporearum, per semetipsam.* Jam vero anima humana, quatenus intellectiva, potiore, jure rationem habet substantiæ, quod formaliter existat *per se ;* nimirum, certam existentiæ suæ rationem habeat per propriam suimetipsius perceptionem (certitudinem sui sic arripit Cartesius : Cogito, ergo existo) ; et nomen obtinet mentis et spiritus, ideo multum veritate ac realitate superantis ens corporale ac formam ejus negativam, sive absolutæ figuram terminationis, quia est ipse sibi, sensu interiori reflexo, objectum ac subjectum actus, cujus apud se habet formam positivam, *verbum* quo seipsum affirmare valet.

(1) Hiabert, de Deo Trino, c. 8, q. 3.

(*a*) De se, non de facto : id est, tendere ad actum indefinitum et possessionem objecti immutabilis. Sensum igitur reflexum e sensibus externis educere, et ideam dicere sensationem modificatam, tam impossibile videtur et absurdum, quam infinitum educere e finito, infinitum dicere modificationem finiti.

principio utriusque *conjuncto* in communicationem ejusdem vitæ, seu naturæ et motus vitalis, *vi productionis*. Præterea, nunc peritis compertum est (1) fœtum animari ab instanti conceptionis, et in ipsomet actu generationis communicari vitam; quam consequens est communicari simul cum corpore proli tanquam non interruptam continuationem, in nova subsistentia, motus vitalis existentis in carne generantis in ipsomet actu generationis. E purissimo theologiæ fonte doctrinam hanc haurire in promptu est: S. Thomas hæc docet (2): *Peccatum originale a primo parente traducitur in posteros in quantum moventur ab ipso per generationem... non autem est motio ad generationem nisi per virtutem activam in generatione..... peccatum originale contrahunt qui ab Adam descendunt per virtutem activam in generatione originaliter ab Adam derivatam.* Favet Concilium Tridentinum (3): *Homines... ex semine Adæ propagati... ea propagatione per ipsum dum concipiuntur, propriam injustitiam contrahunt.*

Demum consequenter concludere datur: Ergo voluntas Adami peccantis est physice voluntas infantis, principio voluntatis conjuncto per traductionem ejusdem motus vitalis vi generationis; ergo vere dicitur nos omnes in protoparente peccavisse; hoc est, jure et merito transgressionem Adami nobis judicari voluntariam, nobis adscribi propriam, cuique homini moraliter imputari ad demeritum et condemnationem (4).

§ III. *Divisio carnis et spiritus post peccatum.*

Ast, inquis, fac traduci peccati labem generatione (5), omnium peccatorum sordes quæ ante susceptionem prolis admissa, nec ante remissa fuerunt, huic pariter transfunduntur: falsum consequens, quod damnatum est inter Baianas 52; ergo et antecedens.

Respondeo: nego consequentiam et paritatem.

Nimirum in prima formatione hominis, non adfuit actu realis distinctio vitæ rationalis sive spiritualis in mente, et sensualis seu corporalis in carne. Homo, formatus de limo terræ, spiraculo vitæ superius immisso factus est in animam viventem (1), *in substantiam animæ rationalis seu intellectivæ, quæ vere ac per se humani corporis forma* (2), non duntaxat forma assistens, sed essentialiter corpus humanum constituens: adeo ut, scite animadvertit Habertus (3), denominationes illæ, scilicet, vivens rationalis et intellectivus, similis Deo, bonus, beatus, non competebant corpori vel animæ seorsim sumptis; sed utrique, tanquam in unam naturam totalem seu completam concurrentibus, ut partes substantiales, et in unicum actum vitalem communem et voluntatis motum rationabilem, liberum, conspirantibus; ad utrumque proinde communi attributione pertinentem. Quare et justum fuit primi peccati macula communi utrumque infici.

Secus vero ipsius posteri nunc per malitiam peccati actualis lædunt animam, corpore manente incolumi. Quæ causa est ejus discriminis inter Adamum ante peccatum commissum, et ipsum Adamum genusque post peccatum primum? In causa est quod corpus et spiritus, principium sensibile et intelligibilis ratio, quæ in statu innocentiæ individuitatem animalis rationalis, seu, ut Scriptura loquitur, *animæ viventis*, uti diximus, perfecte servabant, divisa nunc quodammodo reperiuntur. Hinc sensualitas spiritui repugnans; hinc ratio sensibus mortifera. Atqui, ea divisione peracta, peccata sunt actus proprii substantiæ rationalis, nec posthac pertinent proxime ad substantiam corporalem, unde nec jam effectum necessarium habent in corpore et carne; ergo non transturas; neque inde injustus, in ente contingenti rectitudo ac beatitudo sunt aliquid contingens et indebitum; neque omnino abfuisset bonitas et misericordia in mitigatione exercitii supremæ potestatis, existunt enim bona naturæ indebita; tantummodo justitia Dei et misericordia non apparuissent pro infantibus in forma sibi peculiari et propria, quæ est reddere cuique pro meritis et dimittere peccata per baptismum, unde S. Augustinus: *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur:* At dicente Apostolo, Rom. v, 12, omnes homines peccavisse in Adamo, *in quo omnes peccaverunt*, Scriptura omnes conclusit sub peccato. Quocirca macula moralis etiam pro infantibus includit in sua notione quod sit ex actu peccaminoso ipsis imputabili, non Deo, qui *malum non facit*, aut directe per se, aut indirecte per alios; sed creando animas, infundit corpori vitiato quod trahitur ex Adamo, indeque vitiantur: et quidem ex decreto Dei; sed permissive, per transmissionem naturalem a primo homine ad posteros ejusdem substantiæ corporalis ac vitæ humanæ.

(1) Ligorio, Theol., l. 6, n. 124. Homo apost. Tract. 14, n. 20.
(2) 1, 2, q. 81, a. 4.
(3) Sess. VI, cap. 3.
(4) « Nisi enim ponamus, nos in Adamo et cum Adamo vere peccasse, nulla ratione explicari poterit, quomodo in parvulis recens natis sit aliqua vera culpa; et hoc catholicum dogma non tam supra rationem quam contra rationem esse videbitur. Nam quidquid dicamus in parvulis ex peccato Adami hærere, sive reatum, sive aversionem, sive gratiæ privationem, sive quid aliud, nullo modo parvulis vitio dari, ac ne esse quidem poterit, nisi processerit actione libera, cujus actionis illi aliquo modo participes fuerint. Ac reatus quidem cum sit relatio consequens actionem, qua ratione fieri potest ut existat in eo qui non est particeps actionis? » Bellarminus, de Amissione gratiæ et Statu peccati, l. v, cap. 8.
(5) Non alia quam per carnem via serpere possibile est formale peccati aviti, aut aliunde quam ex contagio corporis procedere maculam originalem. Non ab ipsismet mentibus, quæ malum operatæ non sunt ante suam cum corpore unionem; quod docet Ecclesia, discrimen admittens inter peccatum originis et peccata actualia, juxta illud Apostoli, Rom. IX, 11, *Cum enim nondum nati essent, aut aliquid boni egissent aut mali.* Non ab almo factore Deo. Namque temere dictum fuerit, in 55 Baii, hominem, ut nunc est, esse distortum et malum, eo sensu quod sine justitia originali conditus et donis gratiæ, non esset a parte Dei opus bonum et laudabile, et non potuisse ab initio creari iisdem miseriis subjectum, quibus nunc; hæc doctrina damnatur, quia sic Deus sufficienter, saltem ad tempus et quoad viam, manifestasset deitatem suam, testimonium dans supremi sui dominii in crea-

(1) Gen., II, 7.
(2) Conc. Viennense.
(3) De Creatione, pars 2, c. 3, q. 8.

funduntur proli, quoniam per generationem ipsi communicantur quidem corpus et caro, non autem spiritus et anima rationalis. Cur vero ejus modi divisio per primum peccatum operata in homine? quia sane labefaciendo potentias hominis, earum connexionem pene resolvit, sicuti et ordinem perturbavit, in subsistentia et conditione actuali hominis (1).

Quæ divisio in homine viam aperit intelligendi quomodo macula peccati permanere queat in carne, post animæ sanctificationem; quod exponendum venit.

§ IV. *Manet in baptizatis infectio peccati quantum ad carnem.*

De fide est filios fidelium noxam contrahere originalem : atqui vidimus traductionem peccati originalis haud alia via fieri posse quam per corpus vitiatum, et carnis corruptæ generationem, unde S. Cyprianus (2) : *Infans secundum Adam carnaliter natus, contagium mortis antiquæ prima nativitate contraxit;* ergo in fidelibus ac justis corruptio seu macula originalis permanet in carne, licet mens eorum sit per gratiam Christi abluta et sanctificata, homo vero secunda nativitate renovatus; quod est pariter de fide, dicente Apostolo (3) : *Nihil ergo damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant.* In præsens ratiocinii ducem habemus S. Thomam, quem audire juvat in exquisitissimo opere Commentariorum in divum Paulum, ad versiculum 12 capitis v Epistolæ ad Romanos : *Videtur quod peccatum originale non transeat ad omnes, quia baptizati a peccato originali purgantur per baptismum; et ita videtur quod non possint in posteros peccatum transmittere quod non habent. Dicendum est autem quod per baptismum homo liberatur a peccato originali quantum ad mentem; sed remanet peccati infectio quantum ad carnem, unde,* VII *capite, dicit Apostolus : Ego ipse mente servio legi Dei, carne autem lege peccati. Homo autem non generat mente carnales filios, sed carne; et ideo non transmittit novitatem Christi, sed vetustatem Adæ.*

Dices 1°. Per Jesu Christi Domini nostri gratiam quæ in baptismate confertur, tollitur totum id quod veram et propriam peccati rationem habet, Concil. Trid., sess. 5, can. 5; ergo nulla relinquitur ratio maculæ.

Resp. Tollitur totum id quod mors est animæ, can. 2; manet autem in baptizatis id quod jam ex peccato est mors corporis, et cum morte captivitas sub ejus potestate qui mortis deinde habuit imperium, hoc est, diaboli. Vide can. 5 ac 1.

Dices 2°. Per baptismum nova prorsus in Christo efficimur creatura, plenam peccatorum tum quoad culpam remissionem, tum quoad pœnam condonationem consequentes, secus vero in sacramento pœnitentiæ non semper tota simul cum culpa pœna remittitur a Deo : atqui nulla tamen macula in fideli reconciliato; ergo a fortiori, nulla in homine regenerato.

Resp. Rationem seu causam pœnæ satisfactoriæ in reconciliato, nomine maculæ designare nullo, ne, ut mihi videtur, lato quidem sensu convenit; quia causa pœnæ luendæ post absolutionem est quid accidentale et transitorium sicut et ipsa pœna, sive in præsenti vita sive in altera. At vero nomine macula dicitur in regenerato illud quod est ratio physica, naturæ inhærens, dissolutionis violentæ in pœnam peccati originis.

Dicam uberius : Fœditatem originalem in carne nomine maculæ carnis afficere non absonum : quia est imminutivum quoddam sanctitatis non necessariæ quidem, sed accidentalis et externæ : quia est physica impressio peccati perseverans in hominis substantia materiali, et subsistentia temporali; ita ut non nisi hujus exterminatione deleatur. Atque illud non opponitur doctrinæ de regeneratione, et divi Pauli qui perfecte discrevit in homine duplicem subsistentiæ, sive mavis, existentiæ rationem, dicendo : *Sed licet is, qui foris est, noster homo corrumpatur; tamen is, qui intus est, renovatur de die in diem* (1). Baptizati novam supernaturalem intus subsistentiæ vim et rationem ingrediuntur, per Christum quem induunt; novam in corpore Christi vitam vivunt per habitua-

(1) Simplicitate naturæ integræ permanente, quum motus vitalis idem spiritu contineretur et corpore, et utrique perfecte servaretur communis vitæ unitas, motus voluntatis humanæ ex ambobus substantialiter unitis, tanquam ex unico principio, dirigente potentiæ rationalis instinctu, libere procedebat. Potentiæ hominis tam arcto in identitatem naturæ viventis vinculo copulatæ a principio, nihilo-tamen-minus nunc dividuntur inter se, suam cuique propriam rationis prorsus disparis ac oppositæ vitam sortiuntur, Sic inducta est per peccatum in homine vitæ dualitas. Quæ duæ vitæ, spiritus et carnis, sibi sunt invicem contrariæ, quocirca Apostolus ad Galat. v, 17, *Caro concupiscit adversus spiritum et spiritus concupiscit adversus carnem, hæc enim sibi invicem adversantur.* Revera secum pugnent necesse est, siquidem unam et individuam vitam in natura hominis subsistere oportet quæ spiritum et corpus connectat in unum vivens rationale. Gratia Dei per Jesum Christum hominis potentias divinitus consociat denuo in unitatem vitæ cœlestis, infundendo suavissimum amorem et sanctissimam charitatem Verbi caro facti, per quam *caro fit spiritus*, Hymn. Eccl. Homo, ab *humo*, de limo terræ a principio formam accipiens corporalem, mox, immisso in faciem ejus vitæ spiraculo, animal factus est, rationabile demum, lege ex ore Dei audita, existens. Mandati transgressione libertatem suam male expertus, simplicitatis simul ac beatitudinis dispendio boni et mali scientiam acquisivit, proprio damno intelligens; sed gratia per Christum Hominem-Deum illi impertitur, qua adjuvante, ad vitæ intelligentis in carne perfectam subsistentiam supernaturaliter erigatur. *Factus est primus Adam in animam viventem, novissimus Adam in spiritum vivificantem*, 1 Cor, xv, 45. Itaque omnia nobis in Christo dilecto filio suo donavit Deus. Totum utique nos Christus habere voluit per sanctissimam matrem suam Virginem Mariam quæ *sola nostra maxima fiducia, imo tota ratio spei nostræ.* S. Bern., serm. de Nativitate beatæ Virginis. *Suo ipsa patrocinio, in omni nostra necessitate, studiis, consiliis actionibusque nostris exitus secundissimos imploret.* Epist. encyclica Gregorii XVI.

(2) Epist. ad Fidum.

(3) Rom., VIII, 1.

(1) 2. ad Cor., IV, 16.

lem gratiam, quæ est quodpiam positivum, reale, naturam reparans ac transformans in divinam. *Divinæ consortes naturæ* (1). Unde spiritualiter mundi et integri, scilicet, prout sunt mystice caro Christi, et membra vita Christi capitis in corpore Ecclesiæ viventia. At illud non impedit quominus resideat macula peccati in carne, in qua, quo tempore sæculo vivunt, juste, prout sunt caro Adami peccatoris, subjiciuntur malis naturæ lapsæ et morti inevitabili. Nihil ergo in renatis odit Deus, in iis qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant; intellige, qui carnis peccaminosæ desideria nociva non perficiunt, sed reprimunt; nihil, inquam, damnationis æternæ, nihil pœnæ temporalis post mortem; sed quandiu existit fidelis in hocce mundo perdito et carne hac peccati, tribulationem carnis non immerito experitur, ac justa necessitate fit subjectus damnationi generali carnis et mundi.

Confirmatur Scripturæ locis ubi loquitur, præcipue apud S. Paulum, de mortificatione corporali, corpus istud notat nomine corporis peccati et mortis, nosque sæpe sæpius cohortatur ad exhibendum voluntaria afflictatione membra nostra hostiam Deo placentem. Cujusmodi textus satis declarant corpus istud, et carnem, et vitam istam, et mundum, esse coram Deo quid corruptum, pravum, odibile, sordibus peccati plenum; unde et victimam justitiæ debitam. Ea de causa sese peccatores confitebantur humiliter pii et sancti viri, propter nempe hanc maculam, peccati characterem, indeque fomitem in carne sua, atque ideo vere in semetipsis.

ARTICULUS SECUNDUS.

DE CONCEPTIONE BEATÆ MARIÆ.

I. Convenit Deo Patri B. Mariam a labe peccati in carne fuisse immunem. II. Convenit Christo Redemptori; convenit Spiritui Sancto. III. Conclusiones de prærogativa sanctitatis Deiparæ. IV. Speciales dotes Immaculatæ.

§ I. *Convenit Deo Patri B. Mariam a labe peccati in carne fuisse immunem.*

Atqui certe a labe peccati in carne præservasse Deiparam convenit tribus personis Divinis

Et primo quidem Deo Patri, qui ex carne et sanguine Mariæ corpus Verbo Filio suo aptavit. Etenim Verbum per Incarnationem in utero Mariæ, ex carne ipsius corpus suum formatum habuit. *Virgo fuit vicinissima Filio Dei per carnis identitatem*, ait S. Bernardinus, *quia eadem caro quæ fuit Virginis Matris, facta est caro Filii Dei.* Et S. Augustinus : *Caro Jesu, caro Mariæ, quæ manet in eo eadem quæ de Maria sumpta est.* Ergo nisi beata Virgo fuerit a macula carnis immunis, Filius Dei in carne peccati conceptus est, carnem macula Adami inquinatam in suam divinam personam recipiens; quod videtur sanctitati divinæ, in generatione temporali Verbi, graviter inconveniens.

Quid enim! vere peccator immundus, materialiter quidem nempe in corpore suo, extitisset exterius Deus-Homo et dici potuisset, propter communicationem idiomatum in sermone humano, et attributionem supposito complexo qualitatum et modificationum quæ sunt alicujus substantiæ in ipso receptæ. Certe hic insistendo verbis S. Augustini, sic prosequi juvat : *Inde scimus quod Mariæ plus gratiæ collatum fuerit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere et parere meruit eum quem constat nullum habuisse peccatum.* Cujusce assertionis reconditum sensum aperiens nobis simul et confirmans, in Revelationibus S. Brigittæ (1) Deus Pater dixit : Mariam in Conceptione immaculatam fuisse ut ipse Filius in ejus utero impollutus appareret, et ex illa impollutus prodiret in mundum. En ipsissima verba a B. Ligorio relata (2) : *Mariam fuisse sine labe peccati conceptam, ut ipse Jesus Christus ex illa absque labe peccati nasceretur.*

Dices : Num alia potior occlusa est via talem pestem ab humanitate Christi avertendi?

Respondetur : Caro, corpus, non recipit nisi actum physicum; cum pura puta sit potentia physica, passiva, ipsamet substantia tangibilis; sicut vitiatur corpus per actum realem potentiæ physicæ alicujus agentis, ita et per talem actum reparari potest : Atqui ille actus physicus requirit contactum quodam modo, sive conjunctionem realem substantiæ entis sanctificantis cum carne quæ sanctificatur; ergo circa modum quo Deus carnem humanam Filii Mariæ sanctificaverit, nulla alia supra tres quæ sequuntur hypothesis effingi potest :

Vel primo per animam et personam Virginis. Jamvero, hoc posito, necessum est ut in immaculata ejusdem Conceptione id factum sit, carnis Virginis ex tunc præsanctificatione : quia, ex probatis, peccatum originale in homine secum inducit divisionem, qua fit possibile animam posthac gratia sanctificari corpus vero remanere sordibus peccati infectum.

Vel secundo per animam humanam Verbi divini, corpori huic destinato prius infusam. At Scriptura non dicit : Verbum homo factum est, sed præcise *Verbum caro factum est*, quo ipsomet loquendi modo aperte significaret Verbum non dici conjunctum substantiæ Virginis mediate, per animam rationalem interpositam, verum immediate. Atque id quidem fide tenendum est, quod tradunt SS. Patres et docet Ecclesia, animam Verbi incarnati non esse aut unquam fuisse subsistens aliquod, a persona Verbi realiter distinctum : *Neque enim unquam, aut anima* (Christi) *aut corpus, peculiarem, atque a Verbi subsistentia diversam, subsistentiam habuit*, ait S. Joannes Damascenus (3). Concilium Generale VI de anima et corpore Christi hæc habet : *Non ante suam cum Verbo unionem per seipsa unquam fuere, aut cujusquam alterius exiterunt, sed coætaneam habentia cum Verbi unione existen-*

(1) 2. S. Petri, 1, 4.

(1) L. 5, c. 18.
(2) Serm. de Conceptione. B. V.
(3) Libro de Fide, cap. 27.

tiam. Fuit igitur, ut maxime, natura intermedia per se a corpore distincta, nunquam vero aliquid reale intermedium inter divinitatem et carnem, quod subsistentiam propriam, existentiam distinctam a persona divina habuerit; et ideo in hac secunda hypothesi, eo sensu intellecta quo vix admitti potest, vere diceretur Deum sanctificasse carnem corruptam immediate, illam in propriam Verbi personam assumendo. Dixi : Eo sensu intellecta quo vix admitti potest. Enimvero communis ac plane certa apud TT. sententia est, Verbum non prius animam quam corpus humanum habuisse, et tam immediate corpus sibi copulatum, quam animam (1). Unde ex toto exclusa secunda hypothesis.

Tertium denique videtur præcise valde indignum Deo, quod, videlicet, formaliter substantiæ peccati conjungatur, eamque per unionem propriæ substantiæ sanctificet. Id enim, quod immediate et unione physica suæ divinitatis, seu personæ Verbi hypostatica, carnem Mariæ sanctificaverit Deus, videtur 1°. esse contra ordinem (cujus ordinis lex sacratissima et maxime inviolabilis, a Deo institutum, pro sanctificatione peccatoris, ut præcesserit sanctitas in subjecto cui Deus corporaliter unitur. Inde sacrilegium communionis in statu peccati. Quare caro et sanguis Mariæ, seu ipsius corpus materiale, debuit ab omni labe purum existere ante Incarnationem Domini, sicut anima Christiani ante communionem sacramentalem : namque *Dei Filius in Maria habitavit, non solum in anima, sed etiam in utero* (2). Imo certe Verbum in Maria incarnatum, eo ipso corporaliter junctum est, et unione hypostatica, substantiæ physicæ ac materiali Virginis Matris. 2°. Esse directe oppositum sanctitati divinæ in eo delegitur quod, juxta axioma : Causa prior est effectu : unio hypostatica præcessisset sanctificationem carnis assumptæ, et sic verum foret carnem Mariæ maculatam ante fuisse carnem Christi quam sanctificatam.

Instabis : Prioritas ista erit ad summum prioritas rationis et naturæ, ut aiunt TT., veritatem habebit per præcisionem mentis in abstracto, sane realis ac vera supponi nequit, quia certissime sanctificatio carnis assumptæ fuit, in primo instanti, necessarius effectus Incarnationis.

Respondeo, non repugnat absolute sanctitati Verbo essentiali, quod inveniatur animam sanctam habere, exterius autem carnem morbidam peccati sordibus infectam. Patet exemplo hominis regenerati et pii, qui profecto sanctus dici debet, ac vera significatione immaculatus, licet in carne peccati; ergo supponi potest prioritas realis temporis.

Urges : Verbum hypostatice unitum carni Adami, vel eam sanctificavit, vel malitiam peccati originis in ipsam animam admisit, uti cæteri hominum, quod sanctitati divinæ evidenter repugnat; ergo carnem illico sanctificavit.

Repono : Datur medium et ratio disparitatis, quia Verbum Dei vitam in seipso perfecte subsistentem habebat jam ab æterno, quando in Maria conceptum est; mentes contra hominum veniunt ad vitam, quando veniunt ad corpus. Unde fit ut non prius subsistentiam ac vitam habentes, initio cum corpore communem sortiuntur, vel perfectam, supernaturaliter ut Maria *una et sola Filia vitæ* (1), vel, justa Dei ordinatione corruptam ex contagio corporis vitiati : dum e contrario, quia Verbum suapte æterna generatione vitam habet, uti jam diximus, in semetipso perfectam; hujus anima humana, vita hac sancta et immortali, in subsistentia divina essentialiter, ab initio suæ creationis vivit, simul atque existit vel in corpore contaminato. Brevius : in Incarnatione Verbi, anima illico creata, necessario ad vitam Verbi propriam venit; etiamsi venerit simul ad corpus vitiatum.

§ II. *Convenit Christo Redemptori, convenit Spiritui Sancto.*

Subsumo. *Quod* de beata Virgine *assumpsit* Christus, *id profecto aut suscipiendum mundavit* Deus omnipotens, *aut* certe *suscipiendo mundavit* Filius Dei (2). Prius convenientissime in Conceptione Mariæ; posterius non ita conveniens probatur esse : addo quod Verbum, jubar sanctitatis æternæ, non citra neque ultra regulam necessarii sui vadens in exinanitione sua voluntaria, cum sit ipsa regula inflexibilis necessarii juris ac rigorosi, mentem humanam suam duntaxat, vi primæ unionis et conditione necessaria Incarnationis, consecrasset; cum hæc sola animæ sanctitas sit moraliter homini justo necessaria. Sin autem non in primo instanti corpus suum consecraverit, neque etiam postea, divisione carnis et spiritus sive mentis semel admissa, naturaliter et per se consecravit; nisi mactando in dies, atque ad extremum immolando in patibulo crucis. Itaque ad hanc ulteriorem conclusionem progredimur; ergo nisi caro Christi præsanctificata fuerit in Conceptione Matris, corpus macula primi peccati fœdatum habuit Redem-

(1) Cum sciscunt SS. PP. et TT. Verbum assumpsisse corpus mediante anima, quæro, ait Cardinalis Gerdilius, *de adoranda Humanitate Christi*, § III, quid intelligatur per hæc verba *mediante anima*. An animam veluti glutinosum medium intercedere per quod caro jungatur cum Verbo, ita ut unio Christi cum carne non sit æque immediata atque unio est Verbi cum anima? Atque id quidem quod ad veritatem secundæ hypothesis facere posse videretur, tam vix admitti potest, ut econtra in tali refutando errore consentiant theologi. Ad quæsitum respondet S. Thomas, 3 p., q. 50, a. 2 ad 2, quod Verbum Dei dicitur unitum carni mediante anima, in quantum caro per animam pertinet ad humanam naturam quam Filius Dei sumere intendebat, non autem ita quod anima sit quasi medium ligans unita. Observandum est, inquit Sylvius, Verbum esse immediate unitum carni sicut et animæ, et independenter ab animæ informatione, sed ex ordine quem corpus habet ad animam unde dicitur corpus humanum, eo quod anima non sit inter Verbum et carnem medium colligantiæ, sed est medium congruentiæ sensu exposito.

(2) S. Thomas, 3 p., q. 27, a. 4.

(1) S. Diony. Alex.

(2) S. Aug., lib. 2 de Pecc. meritis et remissione, c. 24, n. 38.

ptor mundi, ac pro peccato obtulit, quod si concederetur, meritum sacrificii nostræ redemptionis obnubilaret (1).

Convenit igitur secundo Filio Dei Redemptori nostro ex Matre immaculata nasci; sin aliter pro sese aliquo sensu pati debuisset Christus, pro redemptione nempe propriæ carnis : Quam ideo pro peccato expiando offerre cum decrevisset, convenienter præsanctificavit in Conceptione purissima Matris suæ Mariæ; qua sola via naturaliter poterat victima Crucis tota sancta, pura, immaculata existere, *oblatio munda, agnus absque macula;* et sacrificium justitiæ Dei oblatum esse Majestati acceptissimum, ex omni parte pretiosissimum.

Indicabo, inquis, modum et rationem, qua Deus, quod Verbum traxit de Virgine, hoc suscipiendum mundavit. Spiritus Sanctus, de quo est quod in Maria natum est, ex sanguine Virginis carnem Christi effingens, corpus Mariæ in ipsomet actu conceptionis Christi sanctificavit, antequam caro Mariæ caro Christi fieret.

Respondetur : Spiritus Sanctus, cujus est opus sanctificationis hominis, carnem Virginis sanctificavit, antequam fieret caro Christi; sed sanctificavit quo pacto erat regulariter possibile. Scilicet, Spiritus totius operator sanctitatis, sanctitatem contulit animæ Mariæ immediate; et per animam ejus, in instanti conceptionis ejusdem, carni Adami, dum ista in persona Mariæ novam subsistentiam acquirebat. *Anima Virginis ita fuit plena quod ex ea refudit gratiam in carnem ut de ipsa conciperet Deum* (2). Dixi autem : ab exordio conceptionis B. Virginis in utero materno, non postea. En ratio. Verbum Dei corpus materiale vere in suum assumpsisse, carnem Adami sibi hypostatice univisse; ast Spiritus Sanctus qui amor divinus, charitas, in sola anima sancta physice infundi et vivere dicitur (3) : Ideoque divisio quam primo peccato diximus fuisse in homine operatam, obicem ponit vitæ et operationi Sancti Spiritus in carne nostra. Hinc devotis viris inspirat odisse carnem et eam mortificare utpote incapacem vitæ divinæ. Hinc Christus non pro mundo rogat qui in maligno totus positus est, spiritualiter exanimatus, omnino ex ers et incapax vitæ sanctæ et immortalis a Spiritu Sancto, *Spiritus veritatis quem mundus non potest accipere* (1). Posuisset proinde operationi Spiritus vitali ac denique generatrici in carne Mariæ.

Dicendum igitur tertio quod oportuit Deiparam fuisse ab origine immaculatam, ita ut nulla in ea extiterit sejunctio mentis et carnis, sicque capax fuerit quæ in anima una et in corpore simul præmundata sit; ac demum conceperit ac pepererit Christum ex operatione Spiritus Sancti, qui in anima residens, simul et carni Mariæ virtute genitali obumbrans, fecunditatem daturus erat, efformaturus, animaturus carnem ac membra hominis Dei de purissimo sanguine Virginis. *Ipse Spiritus Dei, ipse amor Patris et Filii corporaliter venit in eam* (2) Id est, unitate physica vitæ existente inter mentem et corpus, in ipsomet corpore Immaculatæ venit, *et Reginam cœli et terræ fecit sponsam suam.*

§ III. *Conclusiones de prærogativa sanctitatis Deiparæ.*

Conclusionis pro Immaculata Conceptione connexio cum præmissis evidens est.

Quinimo dicendum voluntatem Virginis non fuisse in voluntate rea, peccatrici, protoparentis inclusam; non peccavisse in Adamo Mariam : namque voluntas Adami culpabilis, transmissione motus vitalis nobis fit propria (3) quoad principium ex quo fluxit, uti mox diximus : atqui motus naturæ ab Adamo continuatus in nobis, nunquam sedem habuit, imo omnem locum sibi præclusum vidit, ubi, juxta Damascenum, *natura gratiæ fœtum antevertere minime ausa est; verum tantisper expectavit, donec gratia fructum suum produxisset* (4); et fuit primus actus vitalis Virginis, non ex carne carnalis, verum rationalis et rectus ex spiritu. Deinde, quæ non est in crimine, neque censetur decreto de contrahenda macula comprehensa : atque sic cogitantes ingredimur secretum altissimæ sapien-

(1) Adde, et maculæ originalis ablutioni (hoc est, teste Bossueto, Redemptionis præcipuum) maxime accommodatum. Opportunum quippe fuit nulla scissione realiter discerni carnem qua Christus patiebatur et mentem qua libere offerebatur, ut passionis voluntariæ meritum ad totum Christum directe pertineret, et sic ipsius carni jure ac physice imputabile foret. Homines in carne maculata bonum operantes, mercedem non continuo necessarie recipiunt temporalem : at physica necessitate quadam, fructuum Crucis applicatio carni voluntatem, immaculati Agni sequebatur; quos, nullatenus in corpore naturali redemptionis indigens, revertendos voluit ac reapse refudit in corpus suum mysticum, nempe Ecclesiam et universam carnem.

(2) S. Thomas, opusc. 8.

(3) Objicis textum Apostoli, 1 Cor., vi, 19, *Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti qui in vobis est.* Respondent hæc S. Bernardi, in dedicatione Eccl., serm. 1, § 1 : *An vero corpora vestra sancta esse quis dubitet, quæ templum Sancti Spiritus sunt? Itaque sanctæ sunt animæ propter inhabitantem Spiritum Dei in vobis, sancta sunt corpora propter animas.*

(1) S. Joann. xiv, 17.

(2) S. Anselmus, de excellentia Virg., c. 4.

(3) Quando dicimus voluntatem Adami culpabilem nobis fieri propriam, non est quod confundas nostram assertionem cum errore Baii qui formale peccati originalis reponit in concupiscentia. Negamus concupiscentiam esse formaliter peccatum sive actuale, sive habituale quod macula. (Differt macula ab actu peccati tanquam ab origine; v. g., sicut vulnus ab ictu. Differt a concupiscentia, miseriis, tanquam causa; v. g. sicut vulnus, doloris.) Sed esse dicimus ex peccato et ad peccatum inclinare, ut docet Conc. Trid., et voluntatem Adami peccaminosam nobis transmitti cum concupiscentia sentimus, in quantum hæc demonstrat vitalem motum cum corpore transmitti ab Adamo in posteros, et ita principium sensibile voluntatis commune esse idemque, uti explicare tentavimus. Idcirco concupiscentia est signum peccati transmissi; quemadmodum si habeas fontem, cui veneni admixtio quædam nigrorem induxerit, quando tibi affertur aqua nigrescens, intelligis venenatam; non quod color niger sit de se mortiferus aut ex veneno; sed quia in præsenti casu intelligis esse de fonte venenato.

(4) Oratio 1 de Nat. B. V.

tiæ absconditæ in verbis Concilii, quibus videtur prima specie minus decretorie quæstio dirimi in gratiam Immaculatæ Conceptionis, et quæ, altius intuendo, referunt quam exactissime excellentiam singularem hujusce sanctitatis; simul atque relinquitur pietati fidelium laus et meritum cooperationis liberæ devotæ fidei ad gloriam Immaculatæ, nulla necessitate credendi formaliter imposita : *Declarat hæc sancta Synodus, non esse suæ intentionis, comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, B. et immaculatam Virginem Mariam, Dei genitricem.* Ecclesia igitur Tridenti in Spiritu Sancto legitime congregata manifestavit pro tempore ea quæ Deus ordinaverat ab æternitate. Intentio scilicet Ecclesiæ, quæ assistentia et directione divini Spiritus gaudet infallibilitate suprema, nobis revelat qualis fuerit intentio Dei invisibilis.

Consequens est immunitatem paternæ labis in Deipara nomine prærogativæ insignire, potiusquam privilegii. Nam simplicis privilegiati persona persedet sua conditione directe subdita legi : porro B. Maria eo ipso quod eximitur communi genitiva nota, absolvitur etiam peccaminosa voluntate; et vindicatur proinde a necessitate inolitæ pravitatis. Res illustrabitur exemplo. Alienigenæ filius immunitate quadam donatur a rege, quæ civium propria est et juris civitatis consectarium; quæ per se tamen non transmutat advenam in civem. Extraneus iste, sub exterorum legis dominio relictus, ea peculiari immunitate gaudere dicetur ut privilegio a rege irrogato. Pone vero munus istud proprium civium esse ejus naturæ quod secum afferat civitatem, beneficio regis decorabitur tanquam prærogativa sibi jure civitatis propria. Haud secus, Deus ita singulariter favit filiæ Adæ, divinæ maternitatis causa, ut illam præstaret a sordibus naturæ vitiatæ in totum vacuam : at macula originis quod caret Virgo, a culpa aviita probatur aliena; ideoque libera a necessitate contrahendi maculam : exinde immaculata statuitur prærogativa suæ naturæ innocentis.

Subinde adnexa est illatio pro impeccabilitate Deiparæ.

Namque, 1°. immunitas peccati aviti importat impeccabilitatem. Haud dubium enim per obedientiam Adami confirmatum futurum fuisse genus humanum in statu gratiæ ac beatitudinis; et 2°. quod ad rem maxime facit, in Maria paternæ labis immuni repugnare invenitur vel unum peccatum actuale, eadem ratione qua peccatum originis. Peccatum enim quod dicitur originale maculavit carnem estque originale præcise ratione suæ prioritatis in homine; quia nempe illud est primi peccati proprium quod fiat originale, seu communicabile proli per generationem carnis, atque sive in subjecto a quo committitur actu, sive in subjecto in quod transfunditur, adducat istam carnis maculam, istam divisionem carnis et spiritus, de qua non semel locuti sumus.

Equidem videtur quod primum delictum, natura sua prioritatis originale, vero sensu magis repugnare dicatur in Deipara, propter honorem Domini, quam peccata subsecutura, non tantummodo venialia, a quibus omnino abhorruisse vitam B. Virginis censet Ecclesia, et asseverat S. Thomas quod *non fuisset idonea Mater Dei si peccasset aliquando venialiter, quia ignominia Matris ad Filium redundasset* (1); verum etiam dico letalia in se gravissima. Etenim honor Verbi incarnati exigere aliquatenus magis videtur in Dei Genitrice puritatem carnis, quam vitæ innocentiam; quia maculæ istæ animæ post peccatum primum contractæ, non transfunduntur in filios.

§ IV. *Speciales dotes Immaculatæ.*

Reliquum est ut inter specialia Immaculatæ dona annumeremus, 1°. a SS. parentibus Joachim et Anna fuisse procreatam sine ardore libidinis; quoniam actus vitalis seminantis est primus actus generati, motus vero vitalis primus B. Virginis fuit secundum spiritum. Fulbertus Carnotensis, ineunte sæculo undecimo, sapientissimus et incomparabilis Episcopus dictus, hæc asserere non dubitavit (2) ; *In hujus conceptione haud dubium quin utrumque parentem vivificus et ardens spiritus singulari munere repleverit.* Quæ significare videntur, advertit Clericus a Belliberone, B. Virginem absque concupiscentia conceptam fuisse. Subde illud probabile, quod ait P. Eudesius (1), ea de causa absque dolorum stimulis in lucem emissam.

2°. Immaculatam Virginem a primo temporis puncto expertem fuisse ignorantiæ ac concupiscentiæ, quæ quidem ex subjectione mentis corpori vitiato proveniunt; sed usum rectum et perfectum rationis extunc habuisse. *Beata Virgo nunquam fuit in tenebris, sed semper in luce* (2). Gratiæ simul et intelligentiæ; quemadmodum enim S. Ambrosius dicit de Joanne Baptista sanctificato in utero matris, ut facta est vox salutationis Mariæ in auribus Elisabeth : *Habebat intelligendi sensum qui exultandi habebat affectum;* sic a primo conceptu habuit intelligendi sensum quæ tunc sancte vivendi habebat affectum. Qui fieri potuit? Animum inducas illam, aut actum intellectus habuisse sine ministerio sensuum et organorum, aut sensibus præditam organisque instructam idoneis, ob nativam integritatem, ad cooperandum ut par est functionibus vitæ intellectualis. Minime mirum est in ea quam omnipotens fecit *Miraculorum abyssum* (3), *miraculum miraculorum, præstantissimum universi orbis terræ miraculum* (6). In primo vitæ limine, supernaturalibus fidei infusæ luminibus, creaturas et Creatorem earum perfecte novit, verum a falso discernere, quid appetendum, quid vero fugiendum dispicere pleno die potuit. Huic confidenter asseras claram Dei visionem. Ita Albertus Magnus et

(1) 3 p., q. 27, a. 4.
(2) Serm. 1 de Nat. B. V.
(3) De Infantia mirabili Dei genitricis.
(4) S. Hieron. seu quivis alius in Psal. 77, versus annum 479.
(5) S. Joann. Dam., orat. 1 de Nat.
(6) S. Ephrem, orat. de Deipara.

alii insignes multi. Et visionem in Deo eorum quæ supernas mentes æternum fugient. Ita Theodoretus et alii PP. et TT. Cuncta hæc conclude pro primo instanti Conceptionis. Ex eodem tempore divitem charitate, et felicitate cœlesti fruentem, supra omnem a retro et in futurum sive hominum sanctorum, sive puriorum spirituum capacitatem et plenitudinem (1). *Mens Virginis in ardore dilectionis continue tenebatur. Tanta gratia Virgini data est quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est* (2).

3°. Corpus ab initio habuisse corruptionis nescium; quia hæc humanæ opprobrium conditionis : *atqui non sustinebat justitia ut illud vas electionis communibus taxaretur injuriis, quoniam plurimum a cæteris distans, natura communicabat, non culpa.* Hæc Arnoldus, Bonnævalis Abbas, in libro de cardinalibus Christi operibus ad Adrianum IV, quod inter opera S. Cypriani. Hinc integritas inviolabilis Virginis in partu, ante et post partum. Hinc e mundo discessus moriendi sensu vacuus; et gloria corporis Mariæ in ejusdem Assumptione.

4°. Longe multumque superare meritis omnes sanctos. Mariæ maxime accommodatam esse laudationem : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (3); quod Deo servierit, ac pro Deo passa fuerit, in corpore existens immaculato, et consequenter miseriis hujus vitæ nullo jure pœnæ luendæ subdito. Proscripta fuit a Summis Pontificibus Pio V, Gregorio XIII et Urbano VIII, hæc propositio, inter Baianas 73. *Nemo præter Christum est absque peccato originali : hinc B. Virgo mortua est propter peccatum ex Adam contractum, omnesque ejus afflictiones in hac vita, sicut et aliorum justorum, fuerunt ultiones peccati actualis vel originalis.* Maria ob eam rem, sicut Christus, victima purissima, holocaustum omnipotentiæ Dei perfectum (4).

Facilè deducitur Deiparam Angelis infinite sanctitatis gloria superiorem esse (5). Namque Angeli boni impeccabiles non sua natura fuere, et vi nominis sui et tituli suæ creationis vel officii; potuerunt certe existere in forma angelorum spiritus incorporei, administratorii : *Immissiones per angelos malos* (1) : et tamen peccato esse obnoxii. Dices : Angeli sanctitate vincunt quatenus non indiguerunt redemptione vel præservativa. Resp. Angeli non propriis viribus, sed gratia Christi incarnati permansere fideles : Jesum meruisse Angelis gratiam perseverantiæ, Jesum fuisse Angelorum mediatorem, pro certo dicunt et affirmant plures Theologi, teste Ligorio.

Incedit ergo Regina cœlorum quum majestate, tum sanctitate, quamlibet personam creatam vel possibilem infinite superans. Si redarguis inconsultas voces; vel possibilem : quia potentiam Dei inexhaustam impugnant; et concipitur absolute Dei Filium naturam angelicam assumere potuisse; et exinde unam e virtutibus incorporeis, natura filiæ Adæ superiorem, gratiâ filiæ Adæ Deiparæ superiorem denuo existere. Repono : Has voces plane intelligibiles fatebere eo sensu quod jam non sit, imo nunquam fuerit in voluntate divina, ac consequens est nec in realitate possibilitatis, persona creata Mariam antecellens. Et scire velim an recte percipias in natura intelligentiarum, sine corporali substantia, easdem relationes physicæ communicationis de substantia matris cum filio, quales adfuerunt inter Mariam et Jesum; ex quibus æque feliciter efflorescat ista deifica necessitas absolutæ sanctitatis, eo admirabilioris quod in figmento fragili. *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes Sanctos et Angelos* (2). *Virgo sancta totam sibi hauserat Spiritus Sancti gratiam* (3). *Maria opus quod solus opifex supergreditur* (4).

Pervides denique quo summo jure supremum et absolutum imperium exerceat serenissima Virgo in superbum tenebrarum hujus mundi principem; quæ nulla ex parte istius dominationi unquam subjacuit

(1) Vide P. Eudesium, parte 1, capite IX, et P. Claudium a Columbaria, sermone pro Nat. B. V.
(2) S. Bernardinus.
(3) Prov. XXXI, 29.
(4) Circa vero omnem ultra mensuram et supputationis numerum amplitudinem ac multitudinem meritorum B. Virginis, a primo momento Conceptionis ad vitæ ultimum, incessabili multiplicatione, per fidelissimam ac perfectissimam gratiis indesinenter duplicatis cooperationem, consulatur B. Claudius a Columbaria, sermone primo pro festo Nativitatis B. V.
(5) Præclarius in hypothesi, quæ multorum est post Scotum, Incarnationis decretæ ante prævisum peccatum; qua facta hypothesi, B. Maria fuit in mente Dei Deipara et in natura Deiparæ impeccabilis ante latum decretum de propagatione peccati. Prædestinata sit ad partum divinum beata Maria ante prævisum peccatum, tunc adest maxime perspicua ratio cur verbo decretorio de propagatione peccati non potuerit esse conclusa. Revera in hanc opinionem sponte sua animus propendet : « Deum ante omnia statuisse « Incarnationem Verbi faciendam eo meliori modo « quo rerum universitati expediret, ac præsertim generis humani bono : ac proinde vi præsentis decreti « Christum, etsi Adamus non peccasset, fuisse venturum in carne impassibili tanquam doctorem et « rectorem hominum, religionis caput, etc.; posita » vero Adami culpa cum ad eluenda peccata carnem » passibilem sumpsisse. » (Legrand, *de Incar.*, dissert. 7, cap. 3.) Inde clarissima splendescit gloria prædestinationis Mariæ. Namque in hac opinione sic texitur ordo divinorum decretorum : designatur primo Mater Dei ante prævisum peccatum; secundo, fit consequenter impeccabilis et immaculata vi connaturali hujusce nominis, atque necessaria convenientia ob talem destinationem et titulum existentiæ, quod demonstrare conati sumus; tertio, per hanc impeccabilitatem Mariæ jam propriam, et inhærentem tanquam personæ in forma Deiparæ existenti ex præordinatione divina, Deus vidit viam possibilem et convenienter paratam Incarnationi Filii sui, etiam post corruptum genus humanum : nempe viam Christo existendi in humana carne impolluto, segregato a peccatoribus, et nulli obnoxio vel externa naturali labe peccati. *Prodivi primogenita ante omnem creaturam.* Ecclesiastici, XXIV, 5. *Dominus possedit me in initio viarum suarum.* Sap. VIII, 22. Hæc Scripturæ ad B. Virginem haud perperam referuntur, de qua S. Bernardinus : *Tu ante omnem creaturam in mente Dei præordinata fuisti ut Deum ipsum hominem procreares.*
(1) Ps. LXXXVII, 59.
(2) S. Vincentius Ferr.
(3) S. Basilius.
(4) S. Petrus Damianus.

(1) : et ea de causa, vel in infirmiore parte nostri tyrannidem illius repellit, debellat; sævitiem arcet,

(1) Percelebre de Salvatore ac Matre Im. ejus vaticinium Gen. III, 15, *ipsa conteret caput tuum*. Vox *ipsa* vi peculiari pollet ad designandam mulierem venturam quæ personaliter contereret caput serpentis. *Cum subjectio peccati originalis caput sit diaboli, tale caput Maria contrivit, quia nulla peccati subjectio ingressum habuit in animam ejus.* Ita S. Augustinus ab Ekio et Bernardino de Bustis citatus.

frænat. Ergo, ut verbis S. Bernardi concludere aliquando possimus, qui maxime fuit in B. Virginem affectu et pietate conspicuus, sæculo duodecimo : *Si insurgant venti tentationum ; si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam.... Mariam cogita, Mariam invoca* (1) !

(1) Hom. 2 super *Missus est*, § 10.

SCHOLIUM.

Videtur quod fuisset in Deipara Virgine Immaculata præstabilius esse innuptam, secundum quod status conjugalis minoris est perfectionis.

Dicendum igitur quod Pater misit Filium suum in mundum factum ex Virgine conjugata, ut esset factus supra quidem opus naturæ, sed non contra legem institutam propagationis humanæ : istud solum Creator abesse voluit a generatione Verbi divini humana, quod ab ipsius sanctitate abhorrere inveniebatur. Filius Dei, qui amore nostri non horruit Virginis uterum, similem se nobis fingere voluit, in quantum decuit, generatione sua temporali. Spiritus Sanctus, cujus non est, juxta ordinem consuetum in rebus sacris, supplere principia essentialia, sed hæc ipsa spiritaliter conjungere, et ipsis impertire effectum supernaturalem, efformavit modo supernaturali corpus filii Dei ex sanguine Virginis virili virtute pleno, atque sic ad generationem rite disposito, per legem et efficacitatem matrimonii.

Enimvero virgo concipiens absque maritali societate viri esset contra constitutionem primævam hominis circa propagationem generis : siquidem extitit in Paradiso terrestri verum matrimonium, quod spiritalis conjunctio viri et mulieris in unam carnem ad generationem. Dicitur *spiritalis* seu potius physico-spiritalis *conjunctio;* cum agatur de modificatione corporum reali, sed solis spiritibus noscibili : qua, scilicet, conjunctione per vinculum sacramentale operata, consummatio ejus externa non jam sit coram Deo corruptio carnis voluntaria, et seminis vitalis *extra hominem* effusio. Dicitur *ad generationem ;* quia conforme est naturæ rerum vim generatricem expeditam non competere nisi *homini completo :* attende hæc Scripturæ : *Qui fecit hominem ab initio ad imaginem Dei creavit illum, masculum et feminam creavit eos benedixitque illis, et ait : Crescite et multiplicamini. Propter hoc dimittet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una. Itaque jam non sunt duo, sed una caro.* Secundum quod vir et mulier in unum generantem connectuntur virtualiter per matrimonium, materialiter per usum ; vir ut principium formale a quo, mulier ut principium materiale ex quo; mulier vero fit subjecta viro suo, tanquam corpus capiti sub quo subsistit mystice in unum viventem genitabili facultate perfectum ; jure, in unam personam socialem.

Neque est contra rationem sacramentorum causare corporalem effectum (1). Ne mireris hanc, inter alias,

(1) Hugo de Euchar., disp. XII, sec. V.

causam tradi a sanctis Patribus, cur ex nupta Christus nasci voluerit, ut hac ratione mysterium nati Christi ex Virgine diabolo celaretur (1). Virginitas Matris Christi, sub velo sacramenti matrimonii, diabolum latuit : quia vinculo matrimonii conjuges ita perfecte colliguntur spiritaliter in unam carnem, ut consummatio externa nihil addat unionis, nihil afferat alterationis intelligibilis, coram spiritibus intellectu solo corpora noscentibus; ideoque diabolus non jam certo virginitatem concludere valebat, sed tantum castitatem conjugalem.

Colliges B. Josephum merito nomine donari patris Jesu, tum jure, tum efficacitate vinculi matrimonii.

Contra veritatem conjugii Deiparæ objicitur 1°. Mariam legi desponsatam. 2°. Non extitisse matrimonium ratum et perfectum ante institutionem a Christo. 3°. Obstitisse votum castitatis a B. Virgine præmissum. Respondetur ad primum Mariam dici quidem desponsatam quando jam de Spiritu Sancto conceperat, Matth. 1, 18; sed ibidem, v. 19, conceptis verbis Josephum vocari virum Mariæ. Sustineri ab omnibus quod Virgo fuerit matrimonio juncta Josepho ante Annuntiationem Gabrielis Archangeli. Rationes quas tradunt SS. PP. cur Christus voluerit nasci ex conjugata ; ut nempe honori Matris, ut ipsius Christi consuleretur, ut ortus Messiæ lateret diabolum, non amplius subsistere, si Virgo conceperit antequam fuerit nupta; quia, in ista hypothesi, novissent homines, novisset inimicus Mariam esse gravidam, antequam jungeretur matrimonio. Ad secundum matrimonium a sua primæva institutione semper fuisse rem sacram, signum divinæ cujusdam intus operationis ad conjunctionem spiritalem corporum, qua tollatur crimen impudicitiæ : plane autem admittendum videri matrimonium Mariæ cum Josepho a verbo in Virgine concepto accepisse omnem firmitatem et dignitatem sacramenti. Ad tertium, votum castitatis perpetuæ præmissum non obstare essentiæ matrimonii, quæ sita est in vinculo, non in usu ; sed tantummodo fini primario, qui susceptio prolis. Imo, in præsenti casu, virginitas non exclusit fecunditatem. Unde, vel ex hac parte, a Verbo concepto soluta omnis difficultas et confirmatus nexus conjugii Deiparæ Virginis.

(1) Maldonatus in Matth., cap. I ; Billuart, de Mysteriis Christi et B. Virginis, dissert. I, art. 5; Wouters in hist. et concord. evangelicam difficultatæ quæstiones, cap. II, quæst. I, Curs. compl. Script. sacr. tom. 25.

Veritas corollarii confirmatur ex Scripturis duplici argumento.

I. Nomen patris Jesu in sacro Codice non semel Josepho tribuitur : *Erat pater Jesu et mater mirantes de his quæ dicebantur de illo*, Lucæ II, 33 ; *Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te*, 48. Atqui Spiritus Sanctus qui Mariæ verba veritate implebat et per os Evangelistæ nobis loquitur, nullo modo censeri potest falsum enuntiasse, neque vel minus recte dixisse; ergo Josephus patris Jesu proprio nomine insignitur et meritissimo titulo decoratur.

Objicitur. Scripturam quandoque juxta vulgarem sensum et popularem opinionem loqui, exempli gratia, in libro Josue ubi legitur solem stetisse in medio cœli ; et speciatim in textibus allatis sese accommodavisse ad commune judicium Judæorum ut ipse adnotat Evangelista alias de Jesu dicens : *ut putabatur filius Joseph*.

Respondetur 1°. refutatione generali, probationem nostram ex loquendi modo Scripturæ desumptam eatenus infirmari posse quatenus constare posset Scripturam Sacram quandoque ut orationem ad humanum captum demitteret errorem humanum in sermonem suum divinum admisisse, at *eloquia Domini eloquia casta, argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum*, Ps. XI, 7. Verba Scripturæ vel minima sensum habent in exacta nimis et altissima scientia fundatum. Dices. In Scripturis sensum litteralem urgere non semper opportunum : loquuntur enim persæpe figurate ; Christus ipse *in parabolis aperiebat os suum*. Resp. Sensus metaphoricus, allegoricus, est usu receptus in sermone humano ; et in nullum proinde errorem inducit mentes audientium ; dum in casu supra exposito, ad nullum schema usitatum reducitur locutio Scripturæ.

2° Ad exemplum ex libro Josue. Primo hæc verba : *Sol stetit in medio cœli*, in systemate Copernico, ut quidam observant, sic intelligi posse : sol in centro sphæræ principium motus existens, in se verti et secum planetas circumvertere intermisit. Secundo verba Josue X, 12, 13. *Sol contra Gabaon ne movearis et luna contra vallem Aialon*, et hagiographi *Stetit itaque sol in medio cœli, et non festinavit occumbere spatio unius dici*, quibus consonant hæc Ecclesiastæ, 1, 4, 5, 6, 8 : *Terra autem in æternum stat. Oritur sol et occidit et ad locum suum revertitur, ibique renascens gyrat per meridiem et flectitur ad aquilonem... cunctæ res difficiles : non potest ea homo explicare sermone*, sensu plano et obvio systema Ptolomæi exprimere, hoc est, speciem cœli et siderum apparentias, quales existunt in omnium oculis et sensibus ; et quidem stabiles et permanentes usque in finem sæculi hujus duraturæ : unde dicendum videtur hos motus apparentes esse reale aliquid et subsistens in hocce mundo visibili seu apparenti et temporali. Cum enim per vocabula solis et lunæ intelligantur partes præcipuæ hujus mundi sensibilis ; sicut vere dicuntur sol et luna existere (1) : ita vere dicuntur sol in gyrum ire motu circulari, terra in medio quiescere ; pari ratione, quia ubique apparent et sensibus apprehenduntur sidera circumgyrantia, terra vero immobilis. Nulla paritas, inquis ; rationi consentaneum terram moveri, solem perstare ; licet contrarium sensibus appareat : ast fieri nequit ea non existere, cum sensibus omnium percipiantur. Do rationem paritatis negando prætensam impossibilitatem. Corpora esse meras imagines in animis nostris impressas haud impossibile ; patet in somniantibus. Neque impie dictum : inconcussa manet probatio existentiæ Dei ex ordine mundi, quæ tota reponitur in jucundissima convenientia interactus sensuales et facultates nostras. Neque minus rationale corpora subsistere in potentia physica entis perfectioris, nempe animæ, quæ, utpote activa, foret a Deo conditore artifex suarum sensationum ; duplicem suam naturam, sensibilem et intelligibilem, in sensationibus et ideis contemplans. Et resumo. Existere solem et terram referunt sensus ; hanc immotam stare, illum circumvolvi referunt pariter ; ratiocinia ex possibilitate et convenientia hypothesis oppositæ quæ non prævalent contra primum testimonium, prævalere non debent contra secundum. Quid multa ? Sit Copernicum systema mundus rationalis menti referens ideale speculationibus astronomicis abhinc sæculis tribus maxime conveniens ; pergit porro systema Ptolomæi existere mundus realis, eo quod eæ species constanter indelebiles haberi necesse est ut forma hujus mundi visibilis.

3°. Ad textum S. Lucæ, III, 27 : *Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur filius Joseph :* primo : *ut putabatur* eodem sensu ibi poni ac *quasi*, ad significandum Jesum Verbum Dei in principio esse apud Deum ; neque patre temporali indiguisse ad vivendum, neque decursu temporis et annorum accessione ad perveniendum ad ætatem perfectam. Secundo : Evangelistam per verba, *ut putabatur*, opinionem vulgarem aut tradere ut veram, aut falsam denuntiare velle ; nempe, vel significare volens Jesum, ut nominabatur filius Joseph, ita existere aliquo vero sensu, vel Jesum ut filius Joseph a Judæis carnalibus et incredulis putabatur, non ita esse, scilicet, in sensu carnali materiali : porro textus vel hocce posteriori modo interpretatus, non impugnat thesim nostram, ubi agitur de paternitate reali et physica secundum carnem ; sed spiritali, non vero materiali.

II. Genealogia Jesu Christi in Scriptura texitur ex Josepho. Unde sic argumentari datur : Existit percelebris prophetia de genere Christi Filii David et ex stirpe regum Juda orituri, cujus rei prædictæ eventum monumento scripto certum palam facere voluit Deus describendo, et quidem duplici vice, in Evangelio secundum Matthæum capite primo, secundum Lucam, capite tertio, ordinem avorum ejus : atqui nunquam texitur genealogia Christi ex Maria matre ejus, sed tantummodo ex Josepho : ergo, ad hoc ut

(1) S. Augustinus dicit lib. III Confess., cap. 6, *istum solem saltem istis oculis verum ;* ideoque verum, quia sensum relatio constans est motivum judicii.

Christus censeatur de stirpe regio, et sanguis David, requiritur et sufficit Josephum virum Mariæ fuisse de domo David, et regum Juda progeniem; jam vero non sufficit, saltem ad testimonium scriptum, nisi quia ex eo quod Joseph erat vir Mariæ de qua natus est Jesus, certum manet Jesum ortum suum in tempore virtualiter traxisse a Josepho; ergo cum poeta christiano, Santol., Hym. Eccl., sic concluditur:

Tu, Josephe, novi lux nova fœderis,
Tu custos sociæ Virginis integer,
Tu sanctæ thalamo conjugis abstinens,
Tu Christi tamen es pater.

Sanctissimæ Virginis laudibus beati Conjugis laudes subnectere cupiens, honorificum huic magis nihil inveni quam nomen et dignitatem patris Jesu. Hujusce paternitatis veritatem in præsenti exposuimus, communi elogio prosequentes sacra nomina Jesu, Mariæ, Josephi, terræ Trinitatem, ut pie loquebatur venerabilis Berchmans; almam virtutem Patris, in paternitate sancti Josephi; divinam formam Filii, in Jesu Christo; Spiritus Sancti vitam incorruptibilem, in carne immaculata B. V. Mariæ.

ASSEMANI VITA.

De Assemani, viro certe digno qui fusius laudaretur, nihil nobis Biographia Universalis, nisi brevissimum quod sequitur compendium, suppeditavit:

« Assemani (Josephus Moyses), linguæ Syriacæ in collegiis de Propaganda fide et Sapientiæ, professor, decessit anno 1782, operibus quæ sequuntur editis, nimirum : *Codex liturgicus Ecclesiæ*. 1749–1763, 12 vol. in-4°; *Dissertatio de Sacris Ritibus*, 1757, in-4°; *Commentaria de ecclesiis, earum reverentia et asylo*, 1766, in-fol.; *Commentaria de catholicis seu patriarchis Chaldæorum et Nestorianorum*, 1775, in-4°. »

DE RITIBUS SACRIS.

Quantum fuerit Sacrorum ac Religionis observatrix Roma ethnica, neminem profecto latet, princeps Eminentissime, ac Reverendissime, nam præterquam quod omnium gentium serviebat erroribus, juvenes suos ad vetus Tusciæ Oppidum *Cære* dictum mittere consueverant Romani, ut Sacris informarentur. Ex quo vero singulari Dei beneficio, et sanctorum apostolorum Petri ac Pauli opera meretrix hæc magna, et Babylon Dei veri religiosa cultrix, ac veræ Religionis sedes effecta est, et magistra, ad ipsam gentes omnes confluunt, ut Christianis Sacris ac Religione informentur, et ipsa de omnium gentium moribus, dogmatis, ac religione, ritibusque cognoscit. De urbe hac igitur christiani nominis principe optime mereri dicendi sunt, quicumque in hoc Religionis indefectibile ærarium suam conferunt symbolam. In quorum album non immerito referri cum possint, qui interpretum officio fungentes, ea quæ exteris linguis ab exteris doctis hominibus conscripta sunt; Romanis auribus ita communicant, ut Romana fieri quodammodo videantur; Venantii Monaldini Bibliopolæ profecto commendanda est industria, qui ut sibi, ac Reipublicæ consuleret, Reverendissimi Episcopi Suessionensis doctrina, et pietate clarissimi Opusculum *de vero Ecclesiæ sensu circa sacrarum Cæremoniarum usum* e Gallico sermone Latinum reddi curavit, et vulgari decrevit.

II. Opusculum hoc pro cleri sui institutione confecerat, ut probe nosti, Cardinalis Amplissime, Præstantissimus episcopus cujus memoria in benedictione est, atque in eo confutandum susceperat librum cl. D. Claudii de Vert, thesaurarii et visitatoris Ordinis Cluniacensis, hocce insignitum titulo : *Explicatio simplex, litteralis, et historica Cæremoniarum Ecclesiæ.* Diligentissimus Vertius cum animadvertisset hæreticos, præsertim recentiores, Cæremonias sacras, ac Ritus sanctos, quibus Ecclesia Christi Sponsa in Sacrificio Altaris, Sacramentorum administratione, ac Religionis publico exercitio utitur, in risum detorquere, cachinnis excipere, et superstitionis vanæque observantiæ damnare, quod veras Rituum causas ignorarent, vel ignorare affectarent, provido consilio secernendas censuit causas primitivas ac fundamentales, quas simplices, naturales, et physicas vocavit, ab iis mysticis, et figuratis, quas secundarias et subsidiarias nominavit. *Disciplina Ecclesiæ, quoad Ritus, et cæremonias attinet* (ita Vertius tom. 2. Præfat. pag. 23.) *fundata est in causis simplicibus, et desumptis plerumque universis, aut ab usu veterum, aut a similitudine actionum cum vocabulis, et reciproco ordine vocabulorum cum actionibus, aut quod necessitas, decorum et commodum ita postularent, etc. Actionum autem cum vocibus conformitas, et similitudo id est communitas illa gestuum et actionis* (ita tom. 1. p. 141); quæ vocibus vim decoremque largitur deducta ab illis similitudine, qui e suggestu ad populum declamantes actiones orationi conjungunt, causa est usuum fere omnium, quos examinare adgreditur. Causis istis mysticas, et figuratas, seu ideas arbitrarias, piasque moralitates ad nutriendam pietatem in iis, qui perfectionem sui internam quærunt, parum curiosi de causis institutionum, adjici potuisse, et revera adjectas, utpote talibus utiles, non negat Vertius, quare in Epistola ad Juricu exarata : *Reva-*

reor, scribit, *omnes minimi etiam momenti explicationes morales, et mysticas, quas nobis dederunt Bielii, Durandi, Innocentii, eorumque discipuli;* quin et tom. 1, pag. 276, postquam dixit cavendum esse ne tribuamus eidem cæremoniæ binas causas immediatas, et specificas institutionis, unam scilicet, quæ ipsi essentiæ physicæ, et materiali cæremoniæ conveniat, alteram vero, quæ figuratum ejusdem sensum respiciat, subdit : *Dummodo traditio firma, constans, ac uniformis et testimonia irrefragabilia, ac optimæ notæ adsint;* itaque et duas institutionis causas inesse posse Ritibus nostris, alteram simplicem, et litteralem, mysticam aliam, et spiritualem novit Vertius, etsi alias secundarias, unam solum primariam plerumque agnoscat.

III. Sanctum, ac laudabile hoc Vertii institutum nemo non videt, quare Suessionensis Episcopus, licet *omni impetu, vehementia et animositate hanc materiam pertractandam* contra Vertium susceperit, *sincere asseverare ausim* (protestatur pag. 12 dicens) *me rationes solum, et adnotationes, non illius personam arguere, et impetere. Subscribam lubens omnibus elogiis, quibus et vitæ probitas, et finis, quem sibi in hoc concinnando opere proposuerat tanquam rectissimus commendatur. Accedam si opus est in asserenda illi laude ad Auctorem illum, qui D. Claudii de Vert elogium his verbis contexuit.* Quod comparando sibi elegantium litterarum cognitionem eam in christianismo scientiam adeptus fuerit, quæ illum æque pietate, ac doctrina celebrem Religiosum effecit, *Quin non inficiabor libros, quos impugno communes hominum vires excedentis laboris esse, plenosque sexcentis curiositate allectantibus disquisitionibus, quarum haud paucæ præstanti utilitate pollent.* Et pag. 10: *Nihil profecto* (scripserat) *magis rationi conforme, nihil laudabilius, nihil utilius videbatur, quam institutum, quod D. de Vert contra D. Jurieu ministrum calvinistam scribens sibi proponit, investigandi nempe omnium Ecclesiæ cæremoniarum origines, atque inde institutionis earum causas deducere.*

IV Sed Vertio accidit, quod iis usuvenire solet, qui primi argumentum pertractant, quod quæstiones facti et historias verset earum rerum, quæ usu potius, et consuetudine, quam lege præscriptæ, mores hominum varios variis in locis, et temporibus respiciunt. Unde ut bene advertit Suessionensis pag. 18. In toto Opere D. de Vert implexissima confusio dominari videtur, et informe hoc animadversionum, adnotationum, supplementorum, additionum, correctionum chaos nihil aliud nobis offert, quam rudem indigestamque sine ordine, sine serie factorum congeriem; in qua errores quidam occurrunt, nævi non pauci adparent, expressionesque scintillantes, temerariæ (Suessionensi Auctore), et audaces ab ipso adhibitæ, quare felicibus conjecturis omnia haudquaquam explicavit. Forte, nisi morte præreptus fuisset, tantum opus retractasset, ordine donatum emendasset, et justis contentus limitibus immortalem sui nominis gloriam apud omnes sibi reliquisset, et rectissimum finem aptissimis mediis obtinuisset.

V. Suessionensis Præsul commotus perverso Vertii Systemate (ita nimirum scribit pag. 8) justaque ira erga hominem accensus, qui non exiguo multorum scandalo, veram Ecclesiæ mentem ad ineptas suas conjecturas detorquere conatur, officii sui esse credidit illius oppugnationem adsumere, quæ autem in Vertio oppugnat ita proponit pag. 12 : *D. de Vert contendit unamquamque cæremoniam causam physicam et naturalem institutionis suæ habere, et rationem symbolicam posterius demum accessisse. Ego contra assero : hanc Religionis nostræ mentem esse, ut nullam prorsus cæremoniam nisi ob rationes ex integro symbolicas primitus instituerit..... In hac veritate asserenda* (ita prosequitur pag. 13.) *totus sum, illamque tam certis argumentis comprobasse credo* (assensu scilicet, et fide humana, non vero divina, nec assensu metaphysico) *ut certissimarum demonstrationum vices ea* (quia veram demonstrationem non continent) *obtinere mihi persuasum sit. Hæc enim argumenta hoc sibi demonstrandum proponunt,* 1°. *universas orbis Religiones, ac præcipue Ecclesiam Jesu Christi omni tempore id intendisse in suarum cæremoniarum institutione, ut et cultui religioso inservirent, et symbolorum rationem involverent;* 2°. *quod si in administratione Sacramentorum, aut solemnitatibus Ecclesiæ officiorum Ritus aliqui reperiantur, qui necessitati solum, et decori originem suam debent, esse tamen alias eodem numero, imo majori, qui non aliam institutionis suæ causam habent, quam sensum mysticum, et symbolicum tanta pertinacia a D. de Vert rejectum;* 3°. *quod dum Ecclesia aliquas retinuit cæremonias, quæ originem suam necessitati adscribunt, id eam, nec fortuito, nec ob inveteratam consuetudinem egisse, verum quia prævideret Fideles fructum aliquem percepturos ex sensu figurato, devotionemque edocente, quem iis adjunxit;* 4°. *complures sensuum horum allegoricorum, et symbolicorum minime esse considerandos tanquam ideas pias quorumdam mysticorum; verum, ut adoptatos ab universa Ecclesia, antiquissimaque traditione, et omnium ecclesiasticorum auctorum sermone confirmatos. Ex his principiis omnia superstruuntur, quæcumque contra D. de Vert opus, et dispersas in* 39. *sectionibus prioribus quibus illud constat conjecturas attuli. Non tamen ita vagis, generalioribusque principiis alligatus sum, ut non sæpius etiam in exactissimum Vertianorum assertorum examen descendam. Limites solum rationi sanæ conformes mihi constitui. Cuncta prorsus impetere, et modum excessisset, et injustum, confitear, necesse est, fuisset. Conjecturæ D. de Vert quandoque felices sunt, nec adnotationes illius semper judicio, soliditateque carent : sed mihi satis fuit copiosam, et abundantem opinionum afferre messem, quæ nullo conatu, nulla ingenii aut eruditionis vi sustineri, ac defendi queunt, satis fuit invictis demonstrare argumentis, quam falsæ, quam imprudentes, quam ridiculæ plurimæ earum sint..... Hocque ipsum est, quod in argumentis quæ* 39. *priores sectiones amplectuntur præstiti, quodque accuratiori indagine in* 10. *sectionibus sequentibus*

a me confectum est. Ultimas denique sectiones adhibeam necesse est ad detegendam falsitatem argumentorum, quibus D. de Vert systema suum fulcire studuit.

VI. En paucis verbis Suessionensis Episcopus instituti sui rationem explicat, quam si exactiorem paulisper cupis, amice lector (ita ipse pag. 13), in adjunctam summariorum tabulam, quæ pag. 13 exstat, oculos conjice, atque uno intuitu completa totius operis idea se offeret. An autem Præsul iste modum aliquando excesserit, an argumenta ejus Vertium bene petant, Te Judicem volui, Cardinalis Amplissime, tanta nimirum doctrina polles, tanta in dignitate es constitutus, tanta tamque constanti voluntate affectus exsistis tribuendi cuique quæ sua sunt, ut nec Suessionensis, nec Vertius alium a Te Judicem delecturi fuissent, si Te novissent. Quoniam vero lectores quique judicium et ipsi suum facile ferre volunt, horum quoque judicium non refugio, sed eos, ut justi sint, rogo attente perlegant Vertium, cujus opus e Gallico in Latinum sermonem convertendum foret, et vulgandum una cum Suessionensis hocce Opusculo. Ego sane Episcopos, quos Deus rectores Ecclesiæ dedit, veneror, nec is sum, qui ipsos dijudicare velim, sed venerationis modum non excedam, si in ipsum regeram quod de Doctoribus, Episcopis, et quibusdam Pontificibus Summis, qui mystici fuerunt, ac mysteria in omnibus etiam minutissimis cæremoniis repererunt, et symbolis, figuris delectati sunt (rerum scilicet adjunctis sese attemperantes, et plebis, ac populi ædificationi opportunæ consulentes, ac studentes) scribit pag. 20 : *Concedam tamen, et alias* (cæremonias) *esse, quæ exordium et institutionem suam necessitati, commodo et decoro debent; imo nec diffiteor quamplures auctores nimio indoctæ pietatis zelo adductos extra justi tramites vagatos fuisse, dum sibi mysteria, parabolas, symbola iis in cæremoniis fabricarunt, quibus certe talia adjungere Ecclesia nequaquam in mente habuit : unde fortasse accidit, ut quæ fuerit nonnullorum Rituum genuina origo nos lateat :* Suessionensis scilicet et ipse pietatis, qui aliquando scientiæ adamussim non respondet, zelo abreptus ideas quasdam arbitrarias, et pias moralitates, quæ cæremoniis pro libito ad nutriendam pietatem adjectæ fuerunt, sed quæ institutione essent posteriores, quasque Ecclesia, uti primam, ac fundamentalem rationem, numquam agnovit, obtrusit, atque acrius, quam par mihi apparet, in Vertium invehitur, cujus systema et conjecturas contemptui, et ludibrio cachinnisque exponere videtur.

VII. Sed hæc a me dicta nolim ita accipias, Cardinalis Amplissime, quasi ego Illustrissimum Episcopum damnare velim, aut finem ipsius arguere, et Apologiam pro Vertio scribere, perinde ac si in hujus systema, et verba juraverim. Dicam igitur ingenue quid sentiam de horum virorum quæstione; mihi semper visi sunt præstantissimi hi scriptores persæpe idem significasse dum diversa et contraria scribebant et loquebantur; hanc meam sententiam ubi audivit Monaldinius, me etiam atque etiam rogavit ut dissertationem hanc conscriberem, et doctores laudatos in amicam concordiam, si fieri posset, vocarem, verasque causas cæremoniarum nostrarum ex mente Ecclesiæ explicarem, ac Rituum sensus, quibus in publicis orationibus, ac officiis sacris utimur, brevissime aperirem. Monaldinii votis facere satis æquum mihi visum est, cum et illa a meo instituto aliena non sint, quin tum in Codice Liturgico maxime tom. 3, 4, 5, cum etiam in Institutionibus, quas auditoribus in Romano Archigymnasio Præsidum auctoritate trado, non semel meum systema ex Tabulis Ecclesiæ publicis indicaverim, vel exposuerim. Ubi vero hanc in me provinciam suscepi, illico Mæcenas aliquis deligendus fuit, et vir designandus, qui sua doctrina meos errores castigaret, sua auctoritate me confirmaret, suo patrocinio confoveret, et benignitate recrearet. Hunc autem frustra abs Te quærerem, Cardinalis Amplissime, cujus doctrinam, virtutem, amplitudinem, et in me bene affectam voluntatem longo annorum spatio certisque documentis comprobatam non ego solus, sed et probi, doctique quique homines norunt, ac deprædicant. Ad Te ergo Dissertationem hanc meam dirigere statui, Te Judicem interpellavi, Te Mæcenatem volui. Idque 1°. ut communi me attemperarem doctorum hominum, qui opera viris sibi benevisis inscribunt, consuetudini; 2°. ut meum erga Te animum sincere, ac iterum panderem; 3°. ut Te Judice, Te Mæcenate prodeunti præfatiunculæ splendor accedat, et decus, potissimum cum argumentum attingat aleæ plenum. Consueta itaque benignitate, ac patientia tua lucubratiunculam hanc qualemcumque meam suscipe, lege, judica, et protege.

VIII. Ut igitur recta procedam, a cæremoniarum etymo exordior; quoniam vero variæ sunt hujus nominis etymologiæ apud scriptores Ecclesiasticos, et lexicographos, sententiam S. Thomæ Aquinatis recitare contentus sum. Is 1. 2. q. 99, art. 3, hæc habet : *Ordinatur autem homo in Deum non solum per interiores actus mentis, qui sunt credere, sperare, et amare; sed etiam per quædam exteriora opera, quibus homo divinam servitutem profitetur; et ista opera dicuntur ad cultum Dei pertinere : qui quidem cultus cæremonia vocatur, quasi* munia, (*id est dona*) Cereris, *quæ dicebatur Dea frugum : eo quod primo ex frugibus oblationes Deo offerebantur; sive ut Maximus Valerius refert* (lib. 1, cap. 1, num. 10) *nomen cæremoniæ introductum est ad significandum cultum divinum apud Latinos a quodam oppido juxta Romam, quod* Cære *vocabatur; eo quod Roma capta a Gallis, illic Sacra Romanorum oblata sunt, et reverendissime habita.* Cæremoniæ itaque, undecumque nomen deducatur, generatim loquendo religiosum Dei cultum significant, ejusque actus, quibus homo anima constans et corpore honeste, et secundum ordinem charitatis christianæ erga Deum; seipsum, et proximum legem implet, et veram assequitur felicitatem.

IX. Cæremoniæ in hac amplissima significatione acceptæ ad quatuor capita non male revocantur a S. Thoma, q. 101, art. 4, scribente : *Cæremonialia*

præcepta (veteris legis) *ordinantur ad cultum Dei. In quo quidem cultu considerari possunt, et ipse cultus, et colentes, et instrumenta colendi. Ipse autem cultus, specialiter consistit in sacrificiis, quæ in Dei reverentiam offeruntur. Instrumenta autem colendi pertinent ad sacra, sicut est tabernaculum, et vasa, et alia hujusmodi. Ex parte autem colentium duo possunt considerari, scilicet eorum institutio ad cultum, quod fit per quamdam consecrationem, vel populi, vel ministrorum; et ad hoc pertinent Sacramenta: et iterum eorum singularis conversatio, per quam distinguuntur ab his, qui Deum non colunt; et ad hoc pertinent observantiæ, puta in cibis, et vestimentis, et aliis hujusmodi.* Quod in veteri lege, id meliori ratione in nova (quam illa figurabat, ad quam illa disponebat) dicendum occurrit : sed illud etiam addendum censeo non in sola veteri lege, sed et in lege naturæ, atque apud omnes nationes cultas, quæ Deum quovis pacto noverunt, vel coluerunt non dissimiles cæremonias, et illarum divisiones obtinuisse. Nulla enim unquam exstitit gens, aut natio, cujus historiæ aut mores ad nos usque pervenere (ita bene discurrit Suessionensis § 8) quæ non suis uteretur sacrificiis, suo cultu, suis cæremoniis : sed missis his. Cæremoniæ dividuntur ex mente S. Thomæ in sacrificia cum proprie tum improprie dicta, in Sacramenta, in sacra, atque in observantias.

X. Cæremoniæ itaque laudatæ omnes plures sortiuntur partitiones inspectis causis illarum. Aliæ etenim sunt quodammodo a natura institutæ, ut in cœlum oculos attollere, pectus percutere, genua flectere, cum Deo fundimus preces, nostrasque miserias exponimus ut veniam ac subsidium obtineamus. Aliæ sunt a Deo institutæ tum in veteri, cum in novo Testamento, puta sacrificium Eucharisticum, et Sacramenta. Aliæ ab Apostolis, vel eorumdem successoribus datæ sunt; igitur ex parte causæ efficientis, ac instituentis aliæ sunt naturales, aliæ divinæ, aliæ ecclesiasticæ, seu humanæ. Jam vero vel immediate feruntur ad colendum Deum, ut sacrificia, orationes, adorationes; vel mediate, et dispositive, ut jejunia, cælibatus : vel instrumentaliter, ut tabernaculum ac vasa. Hinc triplex earum divisio oritur inspecta causa formali, ut scholæ loquuntur. Quadruplex autem illarum est partitio ex parte causæ materialis : vel enim versantur circa personas, ut exorcismi, insufflationes, chirotoniæ, etc, vel respiciunt tempus, ut celebratio Paschatis, dierumque festorum, vigiliarum, etc. Vel res ipsas attingunt, puta benedictiones aquæ, candelarum, cinerum, etc. Vel demum versantur circa modum, ut quod in Ecclesia latina, latine celebrentur. Ex parte demum causæ finalis plures divisiones recipiunt; aliquæ enim institutæ sunt ad sanctificandum, ut Sacramenta; aliquæ ad aliquos effectus spirituales, vel morales præstandos, sive immediate ex *opere* nempe *operato*, ut scholæ loquuntur, sive mediate, ex *opere* scilicet *operantis*; aliæ ob necessitatem, aliæ demum ad solum ornatum, et decentiam, vel ad solam significationem. Vide plura apud Cl. D. Fortunatum Venerium presbyterum Barnabitam Theol., tom. 5, disp. un., § 1, pag. 119.

XI. Hinc Cæremoniæ vel sunt universales, vel particulares, nimirum vel communes pluribus personis, ac locis, vel peculiares huic, alterive cœtui, seu loco. Sive particulares vero sint, sive communes, vel sunt perpetuæ, vel temporaneæ seu ad tempus, unde vel sunt in officio, ac præceptivæ, quæ peculiari aliqua lege præscriptæ sunt, vel sine quibus religiosus Dei cultus haberi nequit; vel directivæ seu consultivæ, quarum inobservantia et neglectus seu contemptus animum arguit Religionis expertem, seu confusionem importat, et scandalum. Sed ut in specie dijudicemus an hæc vel illa cæremonia sit præceptiva, an directiva solum, et consultiva, potissimum ubi agitur de cæremoniis humanæ institutionis, præ oculis habenda est in primis illarum origo natura, ac proprietates, tum Canon Tridentinus sapientissime decernens (est can. 13, sess. 7) : *Si quis dixerit, receptos, et approbatos Ecclesiæ Catholicæ Ritus in solemni Sacramentorum administratione adhiberi consuetos, aut contemni, aut sine peccato a ministris pro libito omitti posse, aut in novos alios per quemcumque Ecclesiarum pastorem mutari posse, anathema sit.*

XII. A Cæremoniis ad Ritus digredior, etsi enim confundantur hæc vocabula, et unum pro alio accipiantur, quin et unum alterius accessorium, seu pars habeatur, juxta diversam scriptorum et auctorum phrasim, ego tamen, ut clarius me explicem, et a generalioribus ad pecularia descendam, Ritus nomine (grammaticos, et criticos morosos non desidero) *Intelligo exteriores illos corporis motus, gestus, actus, habitudines ac relationes ad exteriora objecta circumstantia, quæ interiores animi nostri actus, motu, habitudines, et statum consequuntur, manifestant, excitant, vel promovent; sive in agente, sive in aliis ab agente distinctis, quibuscum societatem communem, vel specialem habet.*

Cum enim arctissima unio corpus intercedat et animam, in quocumque demum hæc unio revera consistat, certum est ad imperium rationis membra corporis, nisi impedita, moveri, et ad illorum motus in ratione motus aliquos excitari : hinc habitus mentis in corporis statu cernitur, et vox quædam animi est corporis motus; amictus enim corporis, et risus dentium, et gressus hominis enuntiant de illo, ex motibus exterioribus homo cordis nostri absconditius aut levior, aut jactantior, aut turbidior, aut gravior, aut constantior, et purior, et maturior æstimatur (*Vide Ambros. lib.* 1. *Off., cap.* 18, *et Eccl. c.* 19). cum igitur verum sacrificium sit omne opus (*Aug. lib.* 10, *de Civ. Dei, cap.* 6), bonum, quod agitur, ut Deo inhæreamus sancta societate, relatum scilicet ad illum finem boni, quo veraciter boni esse possumus, corpus quoque sacrificium erit, quo inferior tanquam famulo, vel ministro utitur anima, cum ejus bonus et rectus usus ad Deum refertur. Nam et orantes de membris sui (*Aug. lib. de Cura gerenda*

pro mortuis, cap. 5) corporis faciunt quod supplicantibus congruit cum genua figunt, cum extendunt manus vel etiam prosternuntur solo, et si quid aliud visibiliter faciunt, quamvis eorum invisibilis voluntas, et cordis intentio Deo nota sit, nec ille indigeat his indiciis, ut humanus ei pandatur animus ; sed hinc magis seipsum excitat homo ad orandum, gemendumque humilius, atque ferventius. Et nescio, quomodo cum hi motus corporis fieri, nisi motu animi præcedente, non possint, eisdem rursus exterius visibiliter factis, ille interior invisibilis, qui eos fecit, augetur ; ac per hoc cordis affectus, qui, ut fierent ista, præcessit, quia facta sunt, crescit. Verumtamen si eo modo quis teneatur vel ligetur, ut hæc de suis membris facere nequeat, non ideo non orat interior homo, et ante oculos Dei in secretissimo cubili, ubi compungitur, sternitur. Nemo autem desipiat ut existimet aliquibus usibus Deo esse necessaria, quæ in sacrificiis (*ita Aug. id. de Civ. loc. cit. dicam ego in Religionis officiis*) offeruntur, ipse enim bonorum nostrorum, nec justitiæ nostræ eget ; totum autem, quo recte colitur Deus homini prodest, non Deo ; neque enim fonti se quisquam dixerit profuisse, si biberit, aut luci, si viderit. Exterioribus igitur signis ac Ritibus, et Cæremoniis, quæ sunt propter interiora, et horum signum, figura, incitamentum, seu effectus, colimus Deum non propter seipsum, sed propter nos, et propter proximos (*Vid. S. Th.* 3. *p., q.* 30, *art.* 4, *ad* 1).

XIII. Quamobrem cum in societate vivamus cum aliis quos tanquam nos, et ad nostrum instar amare debemus, Ritus ac motus exteriores, signa, et Cæremoniæ ita sunt ordinanda, ut conveniant illis, scilicet eos ædificent, illorum bono inserviant, quare scribit S. Th. (2. 2. *q.* 168. *art.* 1) : *Manifestum est, quod exteriores motus sunt per rationem ordinabiles, ad imperium enim rationis exteriora membra moventur. Unde manifestum est quod circa horum motuum ordinationem virtus moralis consistit. Ordinatio autem horum motuum attenditur quantum ad duo, uno quidem modo secundum convenientiam personæ : alio autem modo secundum convenientiam ad exteriores personas, negotia, seu loca. Unde dicit Ambrosius* (*lib.* 1. *de Offic., cap.* 19) : *Hoc est pulchritudinem vivendi tenere, convenientia cuique personæ et sexui reddere ; et hoc pertinet ad primum. Quantum autem ad secundum, subditur. Hic ordo gestorum optimus, hic ornatus ad omnem actionem accommodus : in quantum ergo exteriores motus sunt quædam signa interioris dispositionis, eorum moderatio requirit moderationem interiorum passionum. In quantum vero per motus exteriores alii de nobis judicium capiunt, illorum moderatio quodammodo ordinatur ad alios secundum illud Aug. In omnibus motibus vestris nihil fiat, quod cujusquam offendat aspectum, sed quod vestram deceat sanctitatem.*

XIV. Modus autem, et ordo actionum nostrarum exteriorum cum attemperandus sit, et exigendus ad charitatis christianæ officia, hæc autem officia vel privatim impleantur, vel publice, sequitur Rituum, quin et Cæremoniarum omnium originem, ac rationem seu animam ex charitate pensandam esse. Sit propterea canon primus : « Illa Cæremonia, ie Ritus est bonus, qui internum exhibet animi statum, seu habitum, seu actum bonum, et charitati congruum, vel adauget. Is ornatus exterior, ac habitudo bona est, quæ ad omnem actionem charitati conformem est accommoda secundum convenientiam cujuscumque sexus, personæ, loci, negotiorum, et aliarum circumstantiarum. »

Charitati autem christianæ congruunt Cæremoniæ, et Ritus, qui amorem, timorem, ac fiduciam erga Deum inferant, vel significent ; propriam sanctificationem, ac felicitatem veram importent, vel denotent, uti et ædificationem bonumque proximi. Canon secundus : « Illa Cæremonia, Ritus ille malus dicendus est, qui perniciosus sit, vel superfluus. » Perniciosum voco eum, qui Religionis, charitatisque naturam rectitudinem, vel christiani hominis habitum, ac statum bonum et debitum destruit, imminuit, seu falsificat. Superfluus is nobis est, qui quantum est de se non pertinet ad gloriam Dei, neque ad hoc, quod mens hominis feratur in Deum ; qui religiosi hominis ac Religionis fini non est proportionatus.

XV. Sed cum alia sint jura, alia officia hominis in libertate naturali viventis, alia vero ejus, qui in societate civili seu republica degit, item homini in republica constituto, etsi multa liceant, cum solus domi suæ ac privatim suas exserit actiones, non omnia tamen illi expediunt dum in publicum prodit, et publice actiones etiam indifferentes, seu lege non præscriptas efficit, tunc enim rationem habeat oportet communitatis, et societatis, atque secundum judicium commune et eorum potissimum, qui societatis capita et rectores habentur actiones suas ac motus ordinare debet, et honestati ac decori publico attemperare. Non dissimili ratione alia sunt jura, alia officia hominis christiani (ita mè explico, non quod christianum hominem extra Ecclesiam, seu congregationem fidelium libere posse vivere credam, absit a me tantus error, sed ut clarius quod exponendum suscepi, et distinctius pro modulo meo declarem) absolute, et simpliciter talis, alia christiani hominis in societate ac republica ecclesiastica degentis. Homini item in republica ecclesiastica viventi multa licere possunt, cum solus domi suæ ac privatim suas exserit Religionis actiones, non tamen omnia illi expediunt dum in publicum prodit, et publice actiones Religionis indifferentes (quæ scilicet lege præscriptæ non sunt) efficit. Habenda siquidem est ratio communitatis, et eorum potissimum quos Deus rectores posuit, et doctores, ac ejus præcipue, cui in persona Petri regimen ovium suarum Christus credidit.

XVI. Quemadmodum igitur in compositione motuum exteriorum studium vituperatur, per quod aliquis fictione quadam in exterioribus motibus utitur, pari ratione dicendum de Cæremoniis ac Ritibus ; cum enim in omni eo, quod dirigibile est secundum rationem superfluum dicatur, quod regulam rationis excedit,

diminutum autem quod deficit a regula (*S. Th.* 2. 2. *q.* 168, *art.* 3). Regula autem rationis in Religionis officiis petenda est ex verbo Dei ab Ecclesia catholica proposito, patet improbandum quemcumque defectum, uti et quidquid usurpatur præter Dei et Ecclesiæ institutionem, communemque consuetudinem. Vid. S. Th. 2. 2 q. 93, art. 1. Sit igitur canon tertius : « Cæremonia illa, ac Ritus ille publicus non est religiosi hominis christiani, ac Religionis fini proportionatus, qui sit præter, vel contra Dei, et Ecclesiæ institutionem, vel contra consuetudinem communem rationabilem. » Canonem magis exponere placet, ne Novatoribus, aliisque irreligiosis hominibus favere me falso quis opinetur. Ritus igitur ac Cæremonia, de qua quæstio institui potest, vel est contra Dei institutionem ab Ecclesia catholica declaratam, et tunc non solum non est proportionatus Ritus, sed et perniciosus ; vel est præter Dei institutionem ab Ecclesia declaratam, Ritus autem hic tunc non est proportionatus, cum ecclesiasticam institutionem non agnoscit, ecclesiastica autem institutio constat 1°. ex tabulis publicis; 2°. ex canonibus probatis; 3°. ex consuetudine communi rationabili, ac legitima auctoritate comprobata : ea enim hominum est natura, atque ingenium, ut in rebus, quæ conversationis admittunt novitatem, scilicet moribus, usibus ac exterioribus disciplinis non semper sibi constent, sed pro temporis personarum, locorum, etc., adjunctis, varias subeant vicissitudines, hinc Observantiæ ac Ritus cum civiles cum sacri non pauci vel fortuito invecti, vel oscitantiæ, ac ignorantiæ originem suam debent, vel consuetudini radicatæ, aut occasioni, aut necessitati, aut naturali propensioni verba sermonemque suum gesticulatione apta concomitandi. Hæc consuetudo cum nihil perniciosi, ac superstitiosi continet, atque firmata videtur, nec positive reprobata, tum rationabilis erit, et legitima, maxime si accedat Ecclesiæ positivus consensus, qui in publicis tabulis, et conciliis expressus contineatur. Sed ut perniciosi, ac superflui cultus natura rectius intelligatur, advertendum est cæremonias ex fine, effectibus, et significatione considerandas esse, atque de illarum natura ex adjunctis prædictis aliisque dijudicandum; quoties itaque finis est perniciosus, effectus malus, significatio falsa, toties ipsa cæremonia mala erit, et improbanda.

XVII. Iis generatim delibatis, ut propius ad quæstionem veniam, et meum systema proponam de vero Ecclesiæ spiritu circa sacrarum Cæremoniarum usum, observandum censeo cum Natali ab Alexandro theol. dogmaticæ moralis lib. 2, cap. 1, art. 2, rerum omnium, quæ sensibus percipiuntur, duo esse genera. Aliæ enim ob id inventæ sunt, ut aliquid significent : aliæ non alterius rei significandæ, sed sui tantum causa effectæ sunt. Posterioris generis sunt omnes pene res quæ natura constant; prioris vocabula rerum, scriptura, vexilla, imagines, tubæ, et alia hujusmodi. Nam si vocabulis vim significandi detraxeris, sublata videtur esse causa, quamobrem vocabula instituerentur. Signum autem ex Aug. lib. 2. de Doctr. Christ. cap. 1. Est res præter speciem, quam ingerit sensibus, aliud aliquid ex se faciens in cognitionem venire. Signorum alia sunt naturalia, alia data. Naturalia sunt, quæ sine voluntate, atque ullo appetitu significandi, præter se aliquid aliud ex se cognosci faciunt. Sic fumus significat ignem, motus animi vultus indice proditur. Signa data sunt, quæ sibi quæque viventia invicem dant ad demonstrandos quantum possunt, motus animi sui, vel sensa, aut intellecta quælibet. Signa autem hæc vel sunt ab hominibus vel a Deo instituta, illorum quædam sunt speculativa, quæ tantum significandi gratia ob oculos hominum proponuntur, alia practica, quæ aliquid significant pariter, et efficiunt. Signa autem hæc data ideo instituta sunt, quod sapientia divina unicuique rei providcat secundum modum suum, est autem connaturale homini ut per sensibilia perveniat in cognitionem intelligibilem : signum autem est, per quod aliquis pervenit in cognitionem alterius, unde cum res sacræ, quæ per Sacramenta significantur, sint quædam spiritualia, et intelligibilia bona, quibus homo sanctificatur, consequens est, ut per aliquas res sensibiles significatio Sacramenti impleatur. Sicut etiam per similitudines sensibilium rerum in divina Scriptura res spirituales nobis describuntur. S. Th. 3. p., quæst. 60, art. 4.

XVIII. Sed cum signa plures notiones excitare possint, hinc plures sensus vocibus subjecti esse possunt, primarius is est, qui litteralis, historicus, seu naturalis audit. Talis autem erit ille, quem voces primum significant, cum ad eam notionem excitandam illæ sint institutæ. Illa vero significatio, qua res significatæ per voces iterum alias res significant, dicitur sensus spiritualis, qui super litteralem fundatur, et eum supponit. Figuratus autem et metaphoricus sensus revocatur ad unum ex dictis, secundum acceptionem impropriam et translatitiam vocum, vel rerum. Est et alius sensus vocum, quem accommodatitium appellare placet, et arbitrarium, cum scilicet voces usurpantur improprie, et earum significatio extenditur, et accommodatur ad alias res, præter sensus dictos. Quod de vocibus idem servata proportione, de rebus, et actionibus dicendum occurrit, quæ naturalia sunt signa nos ducentia in cognitionem Dei, et aliarum rerum, puta hominis cogitationum, et voluntatum, etc., ut n. 12. abunde.

XIX. Sunt autem signa data, ac speculative, seu practice significantia quando ita sunt instituta ex Dei, vel hominum placito. Ut autem talia sint, speciem quamdam, et similitudinem habeant, oportet ac analogiam cum exteriori significatione. Si enim Sacramenta (*Aug. ep.* 39. *al.* 23. *ad Bonifacium*) *quamdam similitudinem earum rerum, quarum Sacramenta sunt, non haberent, omnino Sacramenta non essent.* Exempli gratia, caro abluitur, ut anima emaculetur; caro ungitur, ut anima consecretur, caro signatur, ut anima muniatur, caro manus impositione adumbratur, ut et anima spiritu illuminetur, caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo sagmetur (*Tertull. de Resurrect. carnis, cap.*

8). Litteralis igitur, et naturalis illarum actionum, et rerum sensus is erit, ad quem proxime designandum sunt institutæ, vel assumptæ. Spiritualis vero ille erit, quem immediate excitat res per illas significata, atque hic fundatur super litteralem, et hunc supponit. Accommodatitius demum sensus et arbitrarius est significatio extensa, et accommodata ad alias res ab instituente, vel agente non intentas, seu præter auctoris scopum, et intentionem.

XX. Accommodatitii sensus in spirituales, quin et naturales transeunt, quando veluti communi consensu, eorum potissimum, qui instituendi signa, iisque significandi vim tribuere possunt, nonnisi ad talem rem, vel rei significationem designandam usurpantur. Transitus hic sensus accomodatitii ad sensum spiritualem constare debet, neque temere asseri; constat autem vel expressa, et legitima auctoritate Ecclesiæ, vel tacita ratihabitatione, et conniventia. Ut expressa auctoritate constet, canon aliquis Ecclesiæ producendus est, vel tabulæ publicæ testimonia clara; tacita ratihabitatio et conniventia comprobabitur, si quando communiter sensus hic accommodatitius usurpatur ut legitimus naturalis, neque ulla alia subest rationabilis causa, quare ritus, vel actio illa usurpetur (præter rationem accommodatitiam) quæ non sit nimium extorta, et omnino aliena a sensu litterali, vel spirituali, quin sit analoga rationi accommodatitiæ.

Sensibus accommodatitiis, ac impropriis ad pietatem fovendam, et nutriendam (potissimum in idiotis) interpretes et liturgici scriptores, concionatoresque communiter delectantur, quorum consilium nemo laude dignum non judicat, quando prudenter id faciunt, scilicet litterales ac naturales sensus omnino non prætermittunt, nec illos privata auctoritate submovent, atque idoneæ rationes petitæ ex rerum personarumque adjunctis iis causam tribuunt, ut proprietate sermonis abutentes, notiones vocibus, ac Ritibus peculiares subjiciant, quæ notiones Ecclesiæ spiritui expresso in conciliis, ac ritualibus tabulis consonæ sint et analogæ. Quod si necessaria hac prudentia abutantur, periculum erit ne animæ miserabilem inducant servitutem, qua signa pro rebus accipiat, et supra creaturam corpoream oculum mentis ad hauriendum æternum lumen levare non possit. Sub signo etenim servit, qui operatur et veneratur aliquam rem significantem, nescius quid significet : qui vero aut operatur, aut veneratur utile signum divinitus institutum; cujus vim significationemque intelligit, non hoc veneratur, quod videt, et transit; sed illud potius, quo talia cuncta referenda sunt. Talis autem homo spiritalis (*liceat mihi Augustini verba lib.* 3. *de Doctrina Christ., cap.* 5 *et* 9, *usurpare, et ad præsens institutum accommodare*) et liber est, etiam tempore servitutis, quo carnalibus animis nondum oportet signa revelari, quorum jugo edomandi sunt. Tales autem spirituales erant patriarchæ et prophetæ, omnesque in populo Israel, per quos nobis Spiritus sanctus ipsa scripturarum et auxilia, et solatia subministrat. Hoc vero tempore, posteaquam resurrectione D. N. manifestissimum indicium nostræ libertatis illuxit, nec eorum quidem signorum, quæ jam intelligimus, operatione gravi onerati sumus, sed quædam pauca pro multis, eademque factu facillima, et intellectu angustissima, et observatione castissima, ipse Dominus, et apostolica tradit disciplina, etc.

XXI. Cæremoniæ itaque omnes christianæ atque Ritus omnes cum ad finem aliquem sint ordinatæ, ex eo rationabiles illarum causæ assignari debent et possunt, quod enim est ad finem, oportet illud sit proportionatum fini, hinc ratio eorum quæ sunt ad finem sumitur ex fine, sicut ratio dispositionis serræ sumitur ex sectione, quæ est finis ejus. Quoniam autem Sacramenta instituta sunt primo ad effectus supernaturales, et spirituales practice significandos, rationes Sacramentorum litterales inde desumendæ sunt; uti sacramentalium ex moralium effectuum significatione sive excitatione; sacrorum autem disciplina cum ad hoc ordinetur, ut homines Deum, ac divina in reverentia habeant, ex divino cultu rationem desumant oportet; habet enim hoc humanus affectus, ut ea, quæ communia sunt, et non distincta, ab aliis, minus revereatur, ea vero, quæ habent aliquam excellentiæ discretionem ab aliis, magis admiretur, et revereatur. Exinde enim hominum consuetudo inolevit, ut reges, et principes, quos oportet in reverentia haberi a subditis, et pretiosioribus vestibus ornentur et etiam ampliores, et pulchriores habitationes possideant. Observantiarum autem, ac Rituum causa, et ratio litteralis desumenda est ex necessitate commodo, ac decentia, vel quia dispositiones sunt, seu signa, seu effectus interiorum. Vid. S. Th. 1, 2. q. 102, de causis cæremoniarum veteris legis disputantem.

XXII. Verum cum modus in rebus servandus sit, ac virtus in medio consistat, christianus homo in exquirendis, ac exponendis causis, ac spiritu Cæremoniarum et Rituum, caveat ne cathedram sibi indebitam usurpans, ac super mensuram juris sui augeri affectans, Cæremonias seu Ritus hujus vel alterius loci seu temporis, legitima Ecclesiæ auctoritate probatas, seu toleratas censor rigidus castiget vel suggillet, neve obsoletas restituere, seu vigente, antiquare privata auctoritate pertentet. Multo magis religiosus homo alienus esse debet ab inducendis novis Cæremoniis seu Ritibus, quibus plebem christianam in servitutem redigat carnalem. Ex salutari hoc monito nolim inferat quis Ritus ac Cæremonias, quibus Ecclesia catholica utitur in Religionis officiis rite et honeste implendis, esse improbandos, vel uti superstitiosos seu inutiles arguendos. Etsi enim pagani ac Judæi Ritus aliquos nostris affines habuerint, non recte tamen colligitur, illos rejici debere, prout ab Ecclesia usurpantur. Siquidem totus ille externi cultus apparatus ex objecto, et fine æstimandus est, atque ex Religionis, in qua frequentatur, veritate. Vide dissertationes nostras, ac Præfa-

tiones prioribus Codicis Litargici tomis præfixas. Ast aliquorum Rituum ratio cessavit, cum enim ob necessitatem seu decentiam illi fuerint inducti, variata exteriori disciplina, illi superflui videntur, et inutiles. Respondeo. Ecclesiæ judicium esse de Rituum ratione, et utilitate, ac observantia; quamobrem, etsi ratio illorum cessasse videatur, Ecclesia illorum observantiam et utilitatem urgere potest, ac urget prudentissime, quo et majestas Religionis commendaretur, et mentes fidelium per hæc visibilia signa pietatis ad rerum spiritualium contemplationem excitarentur, et origo, ac historia, seu status antiquus ipsius Ecclesiæ ob oculos fidelium poneretur. Si enim in rebus humanis ac politicis, prudentia dictat, ut antiquitatis ac familiarum memoriæ, ac insignia conserventur sive ad eruditionem juniorum, et incitamentum, sive ad nobilitatem declarandam, sive denum, ut historia rerum teneatur, quid prohibet in Ecclesia conservari Ritus, quibus Christiani incitentur, eruditantur, christianæ originis, et ecclesiasticæ historiæ monumenta doceantur? Ex iis quæ hactenus dixi canonem 4. ita effero : *Disciplina quoad Ritus ac cæremonias exteriores potissimum quibus Ecclesia utitur in Religionis officiis publicis implendis fundata est in causis simplicibus, ac desumptis plerumque universis aut ab usu veterum, aut a similitudine actionum cum vocabulis, et reciproco ordine vocabulorum cum actionibus, aut quod necessitas, decorum, et commodum prædicta officia rite implendi ita postularet.*

Hunc canonem damnat in Vertio cl. Suessionensis Episcopus, verum nescio an jure : duo itaque disputanda mihi essent, primum, an argumenta, quæ proponit Suessionensis canonem nostrum petant; alterum an errores Vertii, ut ipse dicit, bene confutaverit, sive an secundum canones a nobis propositos Vertius multos Ritus bene exposuerit. Sed ad singula descendere, et ritus exteriores omnes historice repræsentare, earumque origines, ac sensus declarare cum longum sit, idcirco, ut canones nostros propugnem et declarem, nonnihil de symbolorum usu (quoniam Suessionensis totus videtur in tali usu comprobando) in Religionis officiis exponere censui. Etsi enim ex iis, quæ dixi satis superque talis usus constet, ac declaratus videatur, attamen juvat claritatis ergo de ipso quædam subjicere et lectores repetitione quadam fastidio afficere, ut nimirum confusio omnis tollatur, et invidia a nobis avertatur. Lectores igitur etiam atque etiam rogo, ut rite pensent canones a me propositos, ac noverint me in Vertii verba non jurare neque omnes ipsius conjecturas probare, aut rationes omnes quas ille producit, et explicationes singulas ratas habere. Fateor enim unam eamdemque cæremoniam binas institutionis causas posse habere, unam litteralem, aliam figuratam, item non diffiteor, quasdam Cæremonias primam institutionis causam simplicem habuisse, tempore demum procedente, nonnisi ob spiritualem ac figuratam causam ab Ecclesia fuisse servatas, et servari. Postremum arduum ac perdifficile mihi videtur singulorum Rituum veras origines, et causas omnes explicare, unde bene Origenes hom. 5 in lib. Numerorum : *Eucharistiæ sive percipiendæ, seu eo Ritu, quo geritur explicandæ et eorum, quæ geruntur in baptismo, verborum, gestorumque, et ordinum atque interrogationum, et responsionum, quis facile explicet rationem?*

XXIII. Homo itaque ex duplici constans substantia, spirituali una, corporea altera, etsi prius sit animalis, quam spiritualis, attamen cum corpus sit propter animam, per ea quæ facta sunt, ac sensibus subjecta, invisibilia Dei intellecta conspiciat oportet, et supremum Dominum veneretur, ac summum bonum prosequatur, finemque ultimum appetat. Cultus hic Dei non interiores, ac spirituales actus humanos importat solum, sed et exteriores, ac corporeos; quos interiorum ac spiritualium actuum effectus, indices, causam, seu incitamentum, signa, ac symbola homines ipso naturæ lumine edocti noverunt. De Religionis actibus interioribus, et exterioribus plura dabit S. Thomas in sua aurea Summa, quem consule. Hinc in religionis negotio ea suggessit symbola, ac signa, illosque actus præscripsit prudentia, quibus analoga suggessit in vita naturali, ac civili. Quemadmodum enim in naturalibus rebus, ac disciplinis, ita et in politicis, et sacris sensim homines formantur, et ad sapientiam ac Religionem præparantur; et quidem inspectis rerum, ac personarum adjunctis, cum nec omnia ferat omnis ætas, nec eadem omnium sit constitutio, et idoneitas : inde certe repetenda est origo symbolorum, figurarum, parabolarum, metaphorarum, ænigmatum, ac mysteriorum, quæ oratoribus, philosophis, ac religionum curatoribus familiaria fuisse omnes norunt.

XXIV. Sed quoniam symbolica, et arcana disciplina ex prudentia æstimanda est, hinc varia apud varias gentes obtinuit, quin et in christiana vera Religione varias subiit vicissitudines, quas pertexere longum esset; quamobrem, ut quos canones constituimus, declaremus, atque Suessionensi, quoad fieri potest, consonemus, fatemur hanc Religionis nostræ mentem esse, ut nullam prorsus cæremoniam (latissime etiam acceptam) nisi ob rationes ex integro symbolicas primitus instituerit, ut ipse contendit pag. 12. Sed illud subjicimus rationes symbolicas nobis esse quæcumque interiorem cultum indicant, excitant, promovent, et animæ sanctitatem causant, sive ex divina, sive ex humana, sive ex naturali institutione modo superius a nobis in hac dissertatione expresso. Quod si nobis concesserit, atque *Symbolum pro signo quocumque*, accipi posse dederit, non erit certe cur in Vertium tanta animositate, impetu, ac vehementia declamet; Vertius quidem in multis castigandus forte erit, ac potissimum, quod scintillantes quasdam adhibuerit expressiones, sed si Vertiana expositio ad canones nostros exigatur, facile in amicam cum Suessionensi concordiam redibit.

XXV. Dissertationi finem imponere hic decreveram, sed mutato consilio quædam subnectenda cen-

sui de vero Ecclesiæ spiritu circa cæremonias, quæ in benedictionibus, et consecrationibus, ac orationibus perficiuntur; quarum Cæremoniarum rationes symbolice cum peti debeant ex illarum natura, institutione et fine, facile constabunt, si Ecclesiæ publicæ tabulæ consulantur, et canones nostri præ oculis habeantur.

XXVI. Benedicere itaque est bonum dicere; contingit autem bonum dicere tripliciter (S. *Thom. lect.* 3, *in cap.* 12, *Ep. ad Rom.*). Uno modo enuntiando, puta cum quis bonum alterius laudat. Alio modo, imperando, et sic benedicere per auctoritatem est proprium Dei, cujus imperio bonum ad creaturas derivatur; ministerium autem pertinet ad ministros Dei, qui nomen Domini super populum invocant. Tertio modo, benedicit aliquis optando. Et secundum hoc, benedicere est bonum alicui velle, et quasi bonum pro aliquo precari. Benedictio igitur Dei significat donorum ejus collationem, ac multiplicationem, benedicere enim Dei causat bonitatem. Benedicere autem nostrum est agnoscere beneficia. Nos autem benedicimus Deum, vel benedicimus Deo; hoc facimus cum laudes ejus confitemur: illud vero peragimus cum facimus bonum. Benedicimus etiam res omnes sive ratione sive sensu præditas, sive utrisque destitutas, et quidem vel *invocative*, vel *constitutive*. Priori modo benedicimus, cum nomen Dei super illam invocamus, Deoque religiosum cultum in illarum usu exhibentes, ipsum precamur, ut earum usus nobis prosit ad salutem mentis et corporis: etsi enim creatura Dei omnis bona sit, usus tamen creaturarum nec semper nec omnibus bonus est, quin et aliquando aliquibus noxius esse potest, et malus; quare Apostolus monet, ut omnia nostra in charitate fiant, et quodcumque in verbo, vel in opere facimus, sive manducemus, sive bibamus, in nomine Domini, et in Dei gloriam faciamus, quo pacto omnia sanctificamus per verbum et orationem. Constitutive benedicimus, cum res, vel personas speciali ratione constituimus, atque deputamus et addicimus religioso Dei cultui nobis proficuo.

XXVII. Constitutiva hæc benedictio, quæ invocativam semper includit, vel physice, ac realiter (ita loqui placet) quid operatur in re, seu persona benedicta, cum nimirum rebus, ac verbis a Deo ad talem effectum practice significandum institutis, a legitimo ministro rite adhibitis, peragitur, uti contingit in Sacramentorum administratione; vel moraliter, repræsentative, et aptitudinaliter, scilicet cum per idoneum ministrum certis formulis peragitur, sive ut aliquid speculative significetur, puta sanctitas in ministris requisita, sive ut res, ac personæ idoneæ sint, et speciali ratione sensibili divino cultui addictæ; uti contingit in benedictionibus, et consecrationibus ecclesiasticis, quæ Sacramentorum proprie dictorum rationem non habent, sed præstat audire S. Th. 3. p. q. 83, art. 3, ubi de consecratione rerum inanimatarum hæc habet: *Ad tertium dicendum, quod Ecclesia, et Altare, et alia hujusmodi inanimata consecrantur, non quia sint gratiæ susceptiva, sed quia ex consecratione adipiscuntur quamdam spiritualem virtutem, per quam apta redduntur divino cultui, ut scilicet homines devotionem quamdam exinde percipiant, ut sint paratiores ad divina, nisi hoc propter irreverentiam impediatur.* Unde et 2 Machab. 3 dicitur: *Vere Dei virtus quædam est in loco; nam ipse, qui habet in cœlis habitationem, visitator, et auditor est loci illius. Et inde est, quod hujusmodi ante consecrationem emundantur, et exorcizantur, ut exinde virtus inimici pellatur. Et eadem ratione Ecclesiæ, quæ sanguinis effusione, aut cujuscumque semine pollutæ fuerint, reconciliantur, quia per peccatum ibi commissum, apparet ibi aliqua operatio inimici: Propter quod etiam in eadem distinctione* (1. de consecrat. cap. Eccl. Arianorum apud Gratianum) *legitur ecclesias Arianorum ubicumque inveneritis catholicas eas divinis precibus, et operibus absque ulla mora consecrate. Unde et quidam probabiliter dicunt, quod per ingressum ecclesiæ consecratæ homo consequitur remissionem peccatorum venialium, sicut et per aspersionem aquæ benedictæ, quod in psalm. 84 dicitur, Benedixisti, Domine, terram tuam, remisisti iniquitatem plebis tuæ, et ideo propter virtutem, quæ ex consecratione ecclesiæ acquiritur, consecratio ecclesiæ non iteratur. Unde in eadem distinctione ex concilio Nicæno legitur: Ecclesiis semel Deo consecratis, non debet iterum consecratio adhiberi, nisi aut ab igne exustæ, aut sanguinis effusione, aut cujusquam semine pollutæ fuerint: quia sicut infans a qualicumque sacerdote in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti semel baptizatus, non debet iterum baptizari: ita nec locus Deo dicatus, est iterum consecrandus, nisi propter causas, quas superius nominavimus: si tamen fidem sanctissimæ Trinitatis tenuerint, qui consecraverunt, alioquin qui sunt extra ecclesiam consecrare non possunt: sed sicut in eadem distinctione legitur; ecclesiæ, vel altaria, quæ ambigua sunt de consecratione, consecrentur; propter hoc etiam, quod aliquam spiritualem virtutem adipiscuntur per consecrationem, in eadem distinct. statutum legitur. Ligna ecclesiæ dedicatæ, non debent ad aliud opus jungi, nisi ad aliam ecclesiam, vel igni comburenda, vel ad profectum in monasterio fratribus: in laicorum autem opera non debent admitti.* Et ibidem legitur: *Altaris palla, cathedra, candelabrum, et velum, si fuerint vetustate confirmata, incendio dentur; cineres quoque eorum in baptisterio inferantur, aut in pariete, aut in fossis pavimentorum jactentur, ne introeuntium pedibus inquinentur.*

XXVIII. Constitutiva autem benedictio talis cum sit, consequitur quod bifariam dividi possit, vel enim sacerdotalis est, vel pontificalis; quæ autem sacerdotalis sit, quæ pontificalis ex tabulis Ecclesiæ publicis clare innotescet: ut vero quamdam generalem regulam proponam ad illarum distinctionem cognoscendam placet S. Thomæ auream doctrinam recitare ex 3. p., q. 82, art. 1, ubi cum hanc quartam sibi efformasset objectionem: *Præterea hoc sacramentum* (Eucharistiæ) *perficitur in consecratione materiæ: sed alias materias consecrare, scilicet chrisma, et oleum sanctum, et oleum*

benedictum pertinet ad solum episcopum : quarum tamen consecratio non est tantæ dignitatis, sicut consecratio Eucharistiæ, in qua est totus Christus. Ergo non est proprium sacerdotis, sed solius episcopi hoc sacramentum conficere. Respondet : *Ad quartum dicendum, quod episcopus accipit potestatem, ut agat in persona Christi super corpus ejus mysticum, id est super Ecclesiam. Quam quidem potestatem non accipit sacerdos in sua consecratione, licet possit eam habere ex episcopi commissione. Et ideo, quæ non pertinent ad dispositionem corporis mystici, non reservantur episcopo, sicut consecratio hujus sacramenti* (Eucharistiæ). *Ad episcopum vero pertinet tradere non solum populo, sed etiam sacerdotibus ea, ex quibus possint propriis officiis uti. Et quia benedictio chrismatis, et olei sancti, et olei infirmorum, et aliorum quæ consecrantur* (puta altaris, vestium, et vasorum) *præstat quamdam idoneitatem ad Sacramenta perficienda, quæ pertinent ad officium sacerdotum, ideo tales consecrationes episcopo reservantur tanquam principi totius ecclesiastici ordinis.* Ecclesiastica porro functio canonibus prohiberi potest, vel defectu potestatis e speciali, et interiori charactere dependentis : Sic ordinatio prohibetur presbyteris; vel defectu jurisdictionis; sic interior absolutio peccatorum presbyteris interdicitur, episcopo minime permittente. Vel defectu utriusque. Vel defectu juris sibi commissi, seu mandati episcopi, seu alterius superioris. Vel propter decentiam et reverentiam superiori exhibendam. Ex his defectibus postremus rem illicitam non invalidam; quatuor vero priores rem illicitam, et invalidam efficiunt. Itaque, ut dignoscatur an hæc vel illa consecratio ex officio aut potestate sibi delegata ab hoc vel illo peragatur, seu peragi possit, videndum an episcopis illa sit simpliciter, et absolute reservata, an illis solum, ut ministris ordinariis. Per ministrum vero ordinarium, et extraordinarium hic non intelligo ministrum, qui frequens vel qui raro consecrationem peragit, vel qui ex commissione seu dependenter alio; sed qui ex officio, vel potestate delegata.

XXIX. Sed cum ecclesiasticæ functiones, ac præcipue benedictiones, et consecrationes ab hominibus impleantur, hinc sensibili aliqua ratione, ac materiali aliquo symbolo, seu signo perficiantur oportet. Quia vero longum esset singularum ritus exteriores, et sensibiles rationes, ac materialia signa exponere, idcirco communia fere omnibus indicare non abs re judico. Sunt autem unctiones, cruce signationes, et preces. Ab antiquissimis igitur moribus non Hebræorum modo, sed et Gentilium repetendus est usus ungendi oleo (*Vid. August. Calmet in Gen. cap.* 28, *v.* 18 *et alibi*) lapides, ecclesias, et homines, quod liquor hic communis ac usualis tenacius inhæreat lapidibus, hos firmius ac certius præ reliquis liquoribus obviis, distinguat, magisque aptos lapides (qui altaria erant) redderet, ut super eos sacrificia comburantur. Eo autem magis oleo in Religionis officiis uti homines maluerunt, quod certis sensibilibus signis religionis officia implendi eum opus haberent, oleum adhibere prudenter instituerunt, quod analogiam quamdam haberet cum interioribus Religionis effectis, ac pietatis actibus, et talem quidem analogiam, ut sensibiles ejus effectus corpori liniendo; confortando, et fovendo aptissimi essent, hinc sicuti ad humanos naturales usus oleum adhibuerunt, eoque perungi consueverunt, sic et in sacris officiis, et ad Religionis usus ipsum assumpserunt. Oleo autem aliquando Balsamum admiscetur propter fragrantiam odoris, quæ redundat etiam ad alios, et licet multa alia sint odorifera, tamen præcipue accipitur balsamum propter hoc, quod habet præcipuum odorem, et quia etiam incorruptionem præstat (*S. Th. 3. p. q. 72, art. 2, ad 3, et in corp.*).

Quoniam vero omne bonum nobis procedit ex virtute crucis Christi, hinc crucis consignatio manualis oratio dicitur : quamobrem cum in benedictionibus bonum dicamus, et quidem sensibiliter manu rem, vel personam, quam, seu cui benedicimus, designemus, gestus hic manus, qui exprimeret crucem Christi, familiaris est Christianis in omnibus cum privatis, tum publicis sacris officiis, et quidem ab apostolicis temporibus.

XXX. Sed quia organum, quo animi nostri sensa communicamus, lingua est, hinc hujus articulatis gesticulationibus, seu motibus, qui voces audiunt, preces orationesque fundimus, quibus Deum invocamus, res, ac personas benedicimus, fidem, spem, caritatem, aliosque Religionis actus exercemus. De oratione itaque quædam indicanda. Oratio cum nobis sit petitio decentium a Deo, sive mentis ad Deum ascensus, sive cordis desiderium et gemitus ad Deum directus, sive locutio ad Deum, interior ac mentalis erit, si mente Deum honoramus, et colimus : vocalis et exterior quando voce, et externis sensibus cultum et honorem Deo deferimus. Sed cum orationis partes discernere subtilioris sit indaginis, duas in qualibet oratione præcipuas partes cum Catechismo Romano part. IV, cap. 3, a quibus tanquam a capite manant reliquæ, postulationem dicimus, et gratiarum actionem. Nam ad Deum accedimus, ut cultum ei, ac venerationem adhibentes, vel ab eo aliquid impetremus, vel ipsi de beneficiis, quibus assidue ab ejus bonitate ornamur, et augemur, gratias agimus quod vere dignum et justum est, et æquum et salutare. Fructus autem orationis multiplices sunt; primus autem, quem inde capimus, est (*Catechism. cit. cap.* 2) quod orantes Deo honorem, habemus, siquidem est quoddam Religionis argumentum oratio, qua nos Deo esse subjectos profitemur, quem bonorum omnium auctorem agnoscimus, et prædicamus, in quem solum spectamus, quod unicum incolumitatis, salutisque præsidium atque perfugium habemus. Alter orationis fructus est eorum, quæ a Deo postulamus, impetratio, cum enim oratio clavis sit cœli, ascendit oratio et descendit miseratio. Accedit eo etiam ille fructus, quod orando animi virtutes et exercemus, et augemus, maxime vero fidem, spem, et charitatem, ac humilitatem. Arma etiam in oratione contra salutis hostes inveni-

mus, accipimus innocentiæ voluntatem, et ab omni labe, delictorum omnium imputatione purgamur : tandem iræ divinæ resistit oratio. Hæc cum sit orationis natura, atque hi fructus, patent symbolicæ Rituum et Cæremoniarum orationis vocalis publicæ, et exterioris rationes, quæ omnes ad necessitatem, assiduitatem, perseverantiam, et devotionem aliasque virtutes interiores comites orationis designandas, vel excitandas revocari debent juxta canones nostros.

XXXI. Duplex porro est oratio (*Ita S. Thom.* 2, 2, *q.* 83, *art.* 12), communis, et singularis. Communis quidem oratio est, quæ per ministros Ecclesiæ in persona totius fidelis populi Deo offertur : et ideo *oportet, quod talis oratio innotescat toti populo, pro quo profertur ; quod non posset fieri, nisi esset vocalis :* et ideo rationabiliter institutum est, ut ministri Ecclesiæ hujusmodi orationes etiam alta voce pronuntient, ut ad notitiam omnium possint pervenire. Oratio vero singularis est, quæ offertur a singulari persona cujuscumque sive pro se, sive pro aliis orantis. Et *de hujusmodi orationis necessitate non est, quod sit vocalis. Adjungitur* tamen *vox tali orationi*, triplici *ratione;* 1°. quidem ad excitandam interiorem devotionem, qua mens orantis elevetur in Deum : quia per exteriora signa sive vocum, sive etiam aliquorum factorum movetur mens hominis secundum apprehensionem, et per consequens secundum affectionem. Unde Augustinus dicit ad Probam, (*epist.* 121, *cap.* 9, *circ. princ.* tom. 2) quod *verbis, et aliis signis ad augendum desiderium sanctum nosipsos acrius excitamus.* Et ideo in singulari oratione tantum est vocibus, et hujusmodi signis utendum, quantum profecit ad excitandum interius mentem. Si vero mens per hoc distrahatur, vel qualitercumque impediatur, est a talibus cessandum; quod præcipue contingit in his, quorum mens sine hujusmodi signis est sufficienter ad devotionem parata. Unde Psalmista psalm. 26, dicebat : *Tibi dixit cor meum, exquisivit te facies mea.* Et de Anna legitur, 1 Regum 1, quod *loquebatur in corde suo ;* adjungitur vocalis oratio, quasi ad redditionem debiti ; ut scilicet homo Deo serviat secundum illud totum, quod ex Deo habet, id est non solum mente, sed etiam corpore : Quod præcipue competit orationi, secundum quod est satisfactoria. Unde dicitur Oseæ ult. *Omnem aufer iniquitatem, et accipe bonum, et reddemus vitulos labiorum nostrorum ;* 3°. adjungitur vocalis oratio ex quadam redundantia ab anima in corpus, ex vehementi affectione, secundum illud psal. 15 : *Lætatum est cor meum, et exultavit lingua mea.*

XXXII. Sed si communis, ac publica oratio innotescere debet toti populo pro quo profertur, consequi videtur, quod orationes illæ, quæ *secretæ* dicuntur, et reliquæ omnes, neque *submissa voce*, quæ a solo orante audiatur, neque *sub silentio* recitandæ sint. Ita nimirum dictitant novatores, quos theologi jure ac merito damnant, et castigant, cum constans Ecclesiæ universalis disciplina obtineat, ut quædam sacrorum Officiorum partes alta voce, quæ a fideli populo audiatur, aliæ sub silentio, ea scilicet voce, quæ nonnisi ab orante audiatur, reliquæ demum media veluti quadam voce, quæ nec ab omnibus, qui præsentes sunt in loco orationi sacro, nec a solo orante, sed ab aliquibus, qui circum orantem stant, audiatur, proferantur. Quoniam longum esset hoc argumentum pertractare, idcirco dicimus prælatos Ecclesiæ provido consilio hanc disciplinam probasse, norunt enim tacita illa, et sub silentio orandi ratione, os orantis facilius meditari sapientiam, et linguam ipsius loqui judicium; unde ut plurimum illæ orationes hac voce proferuntur, quarum origo a devotione orantium repetenda est, cum horum veluti arbitrio inductæ sint : vel quæ præscriptæ fuerunt ab initio, tanquam præparationes animi orantis, et pro ipsius interiori devotione excitanda : vel illæ demum, quæ tempore procedente Ecclesia prudentissime censuit tali voce recitanda, cum pro populi instructione seu excitatione, ac ædificatione utile non judicaverit nec salutare, ut alia voce proferrentur. Ecclesiæ autem judicium, et decretum præferendum privatorum, ac subditorum judicio, et voluntati is unus negaverit, qui Deum Patrem non agnoscit, nec Ecclesiam Matrem. Media vero voce illa recitantur, quæ omnibus nota fieri Ecclesia vel expediens non judicavit, vel prudenti consilio inhibuit, sunt autem potissimum illæ officiorum partes, quæ vel arcani disciplina occulenda quibusdam personis adjudicabat, vel recitantur dum populus fidelis, ac ministri aliis occupati sunt religionis officiis, quare si altiori proferrentur voce ab iis implendis disturbarentur. Alta demum voce proferuntur, quæ per ministros Ecclesiæ in persona totius populi fidelis Deo offeruntur, et hæc innotescere debent toti populo, pro quo et cujus nomine funduntur, sive quæ ad ædificationem populi sunt institutæ. hujus generis solent esse lectiones, præfationes, et *collectæ*, seu orationes, quæ super populum collectum in unum recitantur, vel in quibus populi collecta vota Deo selectis e Scripturis verbis offeruntur.

XXXIII. Sed quoniam debitores sumus sapientibus, et insipientibus, canones positos declarare peropportunum judico, et quo pacto in concordiam revocare satago Suessionensem, ac Vertium, exemplo petito a thurificationis usu in Ecclesia catholica frequentissimo veluti ob oculos monstrare contendam : quia vero S. Thomæ Aquinatis magna est apud me auctoritas, ipsius doctrinam recito, 3 p. q. 83, art. 5, agens præceptor iste angelicus de convenientia eorum, *quæ fiunt in celebratione Sacramenti eucharistici,* cum sibi objecisset *in novo Testamento non esse observandas cæremonias veteris Testamenti, ad quas pertinebat, quod Sacerdos et ministri aqua lavarentur, quando ad offerendum accedebant,* ut dicitur Exod. 30; *Et quod Aaron adoleret incensum suave fragrans super altare, quod erat ante propitiatorium.* Respondet, ad primum dicendum, *quod ablutio manuum fit in celebratione missæ propter reverentiam hujus sacramenti. Et hoc dupliciter;* 1°. *quidem, quia aliqua pretiosa tractare non consuevimus, nisi manibus ablutis, unde indecens videtur, quod ad tantum sacramentum aliquis accedat manibus, etiam*

corporaliter inquinatis, etc. Tum ad secundum respondet : *dicendum, quod etiam thurificatione non utimur quasi cæremoniali præcepto legis, sed sicut Ecclesiæ statuto : unde non eodem modo utimur, sicut in lege veteri erat statutum. Pertinet autem ad duo : Primo quidem ad reverentiam hujus Sacramenti, ut scilicet per bonum odorem depellatur, siquid corporaliter pravi odoris in loco fuerit, quod posset provocare horrorem : Secundo pertinet ad repræsentandum effectum gratiæ, qua, sicut bono odore, Christus plenus fuit,* secundum illud Genes. 27 : Ecce odor Filii mei, sicut odor agri pleni; *et a Christo derivatur ad fideles officio ministrorum,* secundum illud 2 Cor. 2 : Odorem notitiæ suæ spargit per nos in omni loco; *et ideo undique thurificato altari, per quod Christus designatur, thurificantur omnes per ordinem.* Et 1, 2, q. 102, art. 4, de candelabro, et altari thymiamatis veteris legis hæc scribit in responsione ad sextum argumentum, quod sibi objecerat : *Candelabrum vero erat institutum ad honorificentiam tabernaculi, pertinet enim ad magnificentiam domus, quod sit bene luminosa... Altare vero thymiamatis erat institutum, ut jugiter in tabernaculo esset fumus boni odoris, tum propter venerationem tabernaculi; tum etiam in remedium fœtoris, quem oportebat accidere ex effusione sanguinis, et occisione animalium; ea enim, quæ sunt fœtida, despiciuntur quasi vilia; quæ vero sunt boni odoris, homines magis appretiantur.* Hactenus S. Thomæ testimonia recitavi, quibus scriptores laudati utuntur; ut autem doctrina S. Thomæ canonibus nostris consona appareat, patieris, Cardinalis Amplissime, si ex § 2 Præfationis Tom. V Cod. Liturg. E. V. quædam exscribam ex iis, quæ contra Johannem Albertum Fabricium, et Dodwellum de thymiamatum adolctione asserui.

XXXIV. Cum homines natura edocti probe nossent suffitum thuris fœtorem depellere, grato odore sensus afficere, ac spiritus confortare, ut inde vegetiores reddantur ad functiones suas expeditius agendas, thymiamatum usum adhibuere : cum autem thymiama rarum esset, unde et pretiosum, factum est, ut quos grata significatione excipere vellent, et speciali cultus signo, iis thus darent. Quoniam vero Deus omnium supremus Dominus omni cultu dignissimus est, hinc religio homines impulit, ut internis animi affectibus ipsum colerent, et ea exteriora signa adhiberent, quæ et honorem designarent, et homines ipsos ad interiores laudatos affectus excitarent, eosdemque corroborarent, et confirmarent in illis actibus exercendis, et ita quidem, ut remotis omnibus contrariis, hominum felicitatem veram, quæ a sincero Dei cultu inseparabilis est, importarent. Porro thuris adolctio adeo honesta et conveniens ad laudatos fines visa omnibus fere gentibus est, ut illam in sacris officiis frequentaverint. Cum autem varii hominum essent mores, variæ apud eos obtinerent religiones, hinc thurificationis diversa apud diversas gentes obtinuit disciplina, seu ritus; qui ritus æstimandus cum sit ex objecto, agentis animo, aliisque adjunctis, culpandus erat in Gentibus, commendandus in Judæis, in his quidem laude dignus est, siquidem ad Dei sanctissimas leges exactus erat, in illis vero damnandus, quod superstitione inquinatus esset, tum quia in honorem falsorum divorum assumebatur, cum etiam, quod Gentium quidam Deo opus esse hoc grato odore delirabant, corporeo sensu scilicet præditos Deos grato hujusmodi odore vere affici dictitantes.

XXXV. Christus Dominus ubi conflavit sibi domum, et Ecclesiam sibi desponsavit, quam ex Hebræis, ac Gentibus suo pretioso sanguine redemit, et corpus proprium mysticum effecit, quæ in spiritu, et veritate Deum Patrem adorans, salutem consequeretur : hæc christiana Ecclesia a sui prima institutione, et coalitione in religioso Dei cultu eos mores, ac ritus servavit, quibus assueti erant homines Ecclesiam componentes, modo ritus illi cum christiana veritate consonarent, et mores prædicti pravi nihil continerent, et ab omni specie mali alieni essent, vid. plura in laudata præfatione, et aliis Dissertationibus nostris insertis *Codici Liturgico.* In Rituum horum censu thurificatio locum certe habuit, præsertim cum thymiamatum usu opus omnino haberent, hocturno siquidem tempore, priscis sæculis ita cogente nequitia hominum, in abditis subterraneis, et angustis locis conveniebant ad Religionis nostræ officia persolvenda; unde hoc suffitu aeris intemperiem, fœtorem depellebant, eo sensus recreabant, vegetioresque reddebant ad Religionis officia, et charitatis actus rite implendos : hoc exteriori signo confortati honore invicem præveniebant, et una contesserati sancta, Deum supremum Dominum, et Dei amicos sanctos colebant. Thura certe non emebant, nec thymiamata adolebant, quemadmodum scriptores nostri in apologiis, quas pro nostra Religione scribebant, aiunt, quo fere pacto aras, altaria, oratoria, et ecclesias Christianis non fuisse iidem apologistæ scribunt, quod nempe, nec publice, nec solemniter, ac splendide Religionis nostræ officia sacra implere poterant, et quæ mysteria sancte celebrabant, illa superstitione omni vacua erant, ac nonnisi purgatos ritus in christianum cultum assumebant, et ita quidem prudentissime sese gerebant, ut neque scandalum infidelibus tribuerent, neque margaritas nostras ante infideles porcos projicerent, Christi nimirum Servatoris institutione formati, qui Ecclesiæ suæ, in persona discipulorum, simplicitatem columbæ imitandam proposuit, ac prudentiam serpentis.

XXXVI. Ex quo vero sedatis persecutionibus, Ecclesia pacata ac tranquilla Religionis mysteria publice et solemni ritu, ut æquum erat, celebrare potuit; sanctissimi ipsius præsules curam omnem in eo collocarunt, ut sacra officia splendido et augustissimo rituum, et cæremoniarum congruentium apparatu persolverentur; optime enim noverant exteriorem hanc pompam necessariam esse, vel perutilem ad sacra sancte tractanda, ad fidelis populi devotionem et pietatem fovendam, nutriendam, confirmandam, ad Religionis mysteriorum dignitatem,

præstantiam, et originem iis etiam significandas qui ex adverso essent. Nec sunt certe audiendi novatores puerilem suam næniam decantantes, quod sæculis III, IV et V divinorum nostrorum mysteriorum simplicitas multiplici cæremoniarum apparatu ac suggestu tanquam inutili humanorum mole fuerit oppressa ; quinimo si quis ritus , si quæ exterior disciplina eo tempore invecta fuit, illa simplicitatem divinorum mysteriorum mirifice ornat, quemadmodum enim (uti disserebam contra Dallæum lib. 5 Cod. Liturg. in Disser. de Confir., pag 63) naturalibus rebus quædam indidit opifex, quæ ad illarum ornatum, sive majorem operandi, ac significandi vim conducunt , ita nil mirum si D. O. M. sacros ritus cæremoniis quibusdam instruxerit. Arborum simplicitati nihil certe officiunt folia ; neque capilli hominum capiti ; neque membrorum integritas animantium naturam opprimit. Sed quoniam non est præsentis instituti hanc materiem pluribus persequi , hinc ut ad thurificationem regrediar. Etsi illa priscis sæculis obtinuerit, sive necessitate cogente , sive ob exemplum veterum Hebræorum, scilicet et Gentilium, qui in religioso cultu hunc exteriorem ritum adhibebant, attamen neque solemniter, neque publice fieri poterat uti posterioribus sæculis facta legitur, et servata , vario quidem modo non solum in variis ecclesiis, sed in una eademque : sed omnibus eadem est ratio, idem scopus, nimirum fœtorem , uti supra dicebam, aliaque incommoda depellendi a locis , rebus omnibus, venerationem suam declarandi erga Deum, sanctos, et ea omnia , quæ ad Deum, vel Dei amicos sanctos referuntur , honorem cuique debitum significandi, ac reddendi, communionem Ecclesiæ membrorum ostendendi , dum omnes uno thymiamatis suffitu excipit ; quæ rationes litterales, ac symbolicæ hujus ritus scriptoribus causam , et occasionem dederunt multis sensibus accommodatiiis, ac mysticis, qui sensus si congruant constitutis superius, probandi sunt ; sin autem , tolerandi , uti, et cæteræ rationes mysticorum scriptorum

XXXVII. Verum plura, quam destinaveram disserui, itaque finem huic præfationi impono. Te etiam atque etiam obtestans, Cardinalis Amplissime , cum Augustino lib. 1, de Trinit. cap. 3, ut hæc legens, ubi pariter certus es, pergas mecum, ubi pariter hæsitas, quæras mecum , ubi errorem meum cognoscis revoces me , meque monere non graveris , quod si a Te, Tuaque in me summa benignitate, quæ animum mihi fecit, ut hanc Tibi dirigerem præfationem, obtinuero , spero brevi, Te Munificentissimo Mæcenate, integram ac distinctam omnium, et singularum Cæremoniarum christianarum originum , causarumque Rituum ex vero Ecclesiæ sensu , me explanationem evulgaturum , et quidem ad canones exactam, quos in hac impolita et informi Dissertatione delineavi tantum, ut facerem satis Monaldinio, et CLL. Suessionensis , ac Vertii systema in concordiam vocarem. Dabam.

LANGUET VITA.

Languet (Joannes Josephus), cum in collegium Navarræum, suadente ipsius amico et collega, Bossuetio maximo, fuisset ingressus, illius collegii postea superior evasit; ibique deinde Doctoris Sorbonici gradum assecutus, in episcopum Suessionum, anno 1715, cooptatus est. Quam ut obtineret dignitatem, non parum illi profuit quod Constitutionem *Unigenitus* magno studio amplexus esset. Cæterum mitra etiam potitus, nihil de zelo suo in hanc partem remisit ; quod liquet ex Mandatis scriptisque, quibus, per singulos fere sui episcopatus annos, Constitutionis impugnatores impetivit, videlicet, appellantes, reappellantes, convulsionariosque et Pâris diaconi cultui addictos. Equidem si præsulis nostri adversariis crederetur, maxima pars operum ab ipso adversus illos concinnatorum Turnellio esset adscribenda : hoc autem merum est invidiæ commentum. In archiepiscopi Senonensis dignitatem, anno 1731, evectus, postquam hanc sedem, annos duo et viginti, occupasset, in septuagesimo sexto suæ ætatis anno, omnibus ejus caritatem pietatemque laudantibus, e vita cessit. Ejus polemica opera, Latine interpretata, excusaque apud Senones, anno 1753, in duobus voluminibus in-fol. continentur. Præter illa autem, alia ipsius opera exstant, quæ hic enumerare non abs re erit, scilicet : *Interpretatio Psalmorum*, in-12; *De vero Ecclesiæ Sensu circa sacrarum Cæremoniarum usum*, in quo opere refellitur Claudii de Vert, monasterii Cluniacensis ærarii tractatus de Cæremoniis Ecclesiæ; libri ascetici, suavissimam pietatem redolentes, vide licet, ut a cæteris hic referendis abstineam, *Tractatus de confidendo misericordiæ divinæ*, opus ad fiduciam, quam docet, inculcandam maxime idoneum : *Notationes* in celebrem de frequenti communione Tractatum, a Jesuita, nomine Pichon, editum ; *Refutatio* Litterarum Jacobi Varlet; *Vita Mariæ Alacoque*, 1729, in-4°; *Sermones* nonnulli, quos inter excerpta e Litteratorum, qui apud nos academici vocantur, scriptis reperire est. Ex his operibus quorum stylus, clarus, sincerus, elegans, imo etiam nobilis, non aliunde videtur nisi e nimia forte lascivia arguendus, ex his, inquam, operibus palam est præsulem nostrum, ad sua componenda opera. non alienis opibus indiguisse.

EPISTOLA PASTORALIS

EPISCOPI SUESSIONENSIS AD CLERUM SUÆ DIOECESIS.

Joannes Josephus Dei gratia, et Sanctæ Sedis Apostolicæ auctoritate episcopus Suessionensis, regis ab omnibus consiliis, decanus, et primus suffraganeus provinciæ Rhemensis, etc., clero suæ diœcesis salutem et benedictionem.

Si summum illud imperium, quod Deus in nos tenet, causa, et origo est illius cultus, quo eum venerabundi prosequimur, æquitati profecto, et rationi consentaneum est, ut quidquid in nobis reperitur, suam ad hunc ipsum cultum symbolam conferat; omnia quippe, quæ naturam humanam constituunt supremo ejus subjiciuntur dominio. Unde tanquam ex certissimo principio elicitur, hominem utpote anima et corpore constantem debere Divino Numini secundum utramque substantiæ suæ partem convenientia fidelitatis obsequia præstare, ita ut congruo utrique modo omnipotentiam Creatoris pronus reverearur; majestatem summi numinis palam profiteatur. Et profecto anima piis cordis affectibus, humilique mentis submissione Dei adorat magnitudinem; corpus vero exteriori cultu, internum animi cultum præsefert, ac sacrificiis, cæremoniisque sensuum suorum, quos ab eo recepit, tributum rependit.

Hinc ab ipso mundi exordio primus Numinis in orbe cultor Adamus, primus externa instituit sacrificia. Ab eo Abel et Cain animalium victimas, frugesque terræ offerre didicerunt. Ab his dein non interrupta serie sensibilis hic Deum adorandi ritus ad Moysis usque tempora perseveravit: donec tandem ipse Deus dilecto suo populo novas leges, novam sacrificiorum normam, novas cæremonias observandas dictavit. Structura enim tabernaculi, altaris figura, vasorum sacrorum materia, ordo sacerdotii, sacerdotum munera, vestimentorum forma, suffitum commixtio, sacrificiorum ritus, omnia denique ad sacrorum religionem pertinentia pulcherrimo ordine concinnata, accuratissima methodo a Deo ipso præscripta, atque a Moyse posteris transmissa in Bibliis reperiuntur. Quodque in illis maxima attentione dignum censeo, illud est, quod nihil prorsus eorum ex Dei, ut ita loquar, manibus exierit, quod non sub profundo cæremoniarum involucro futurorum mysteriorum imaginem Hebræis exhibuerit. Idque certo extra omnem disceptationem positum arbitror nihil Mosaicis in legibus Numine afflato huic populo inveniri præscriptum, quod dum internæ pietatis, fidei, amoris testimonia exhiberet, non etiam sperandorum figuram, ac Messiæ adventum symbolica ratione adumbraret.

Ast cum Dei filius per incarnationem suam Judaicorum oraculorum fidem implevisset, rectus naturæ ordo postulavit, ut futurorum illæ imagines adventu Christi inutiles redditæ cum ipsa religione, cujus pars fuerant, cessarent. Successit itaque jugo huic mille tot importunis legibus onerato cultus longe nobilior, purior, sublimior, qui licet præstantia, dignitate, puritate vere sit divinus, non tamen a Jesu Christo omnibus prorsus symbolorum imaginibus nudatus est. Eadem etenim Christiani, et Judæi natura, utrique corpus, et anima: ab utraque igitur compositionis suæ parte obsequia D. O. M. præstanda sunt. Unio, quæ inter eas intercedit, tam arcta, tamque stricta est, ut fieri nec possit, nec debeat, quin anima actionem omnem corpori impertiens, non vicissim ab eo, sensibusque reciprocam motuum salubrium recipiat impressionem. Quapropter Dei filius non contentus internis cordis affectibus, nos externis etiam cultus sibi præstandi signis subjicere, gratiamque suam mystica symbolorum imagine involutam nobis communicare voluit. Elucet id quam clarissime in Sacramentorum institutione; ubi quidem interna nobis confertur gratia, verum non aliter confertur, quam per actiones externas, visibilesque occultorum tesseras. Utque mentem Jesu Christi in eorum introductione penitius agnoscamus, constituit ipse a Sacerdotibus in eorum administratione ritus certos adhiberi, qui analogica cum gratia similitudine sperandos ex iis nobis exprimerent effectus. Sic aqua a natura ad detergendas, mundandasque corporis sordes comparata, materiam figuramque purificationi ei suppeditat, quæ originalis criminis labem in baptismatis lavacro eluit. Sic panis, et vinum, nutrimenta hominis robustissima, validissimaque a Deo electa sunt, ut velamine specierum apparentium alimentum cœleste includant, quod ad pascendas nostras animas Jesus Christus in Eucharistiæ sacramento per participationem corporis, et sanguinis sui nobis præparavit. Sic oleum, quod naturali fortificandi, leniendi, seque diffundendi virtute pollet, a Jesu Christo in symbolicam plurium Sacramentorum materiam substitutum est, quibus sanctus Spiritus nobis infunditur, atque per ejus gratiam suavitatis, fortitudinis, fœcunditatisque dona animis nostris insinuantur.

Institutiones hæ mysticæ viam Ecclesiæ aperuerunt tenendam in cæremoniis, quas illa introduxit, seu ut cultus divini majestatem augeret, seu ut memoriam vitæ, et passionis sponsi sui Jesu Christi in fidelium animis vividam nunquam non retineret, seu ut pietatis, devotionisque affectus in liberorum suorum cordibus ferventiores semper redderet. Quod sane, qua ratione aptius, convenientiusque, quam externis actionibus, figurisque symbolicis, præstare valuerit; vix equidem scio. Apte ad hanc rem sanctum Tridentinum Concilium (Sess. de Sacrific. Missæ, cap. 5), ita loquitur: « Cumque natura ho-

minum ea sit, ut non facile queat sine adminiculis exterioribus ad rerum divinarum meditationem sustolli, propterea pia mater Ecclesia ritus quosdam, ut scilicet quædam submissa voce, alia vero elatiore in missa pronuntiarentur instituit. Cæremonias item adhibuit, ut mysticas benedictiones, lumina, thymiamata, vestes, aliaque id genus multa ex apostolica disciplina, et traditione, quo et majestas tanti sacrificii commendaretur; et mentes fidelium per hæc visibilia religionis et pietatis signa ad rerum altissimarum, quæ in hoc sacrificio latent, contemplationem excitarentur. »

Hic sancti Concilii de Missæ cæremoniis sermo pari ratione rebus cæteris ab Ecclesia ordinatis applicandus est. Constans enim, ac eadem ubique sibi mens illa est, quæ omnibus suis actionibus, et institutis animam, vim, vigoremque tribuit. In id unicum intendit, hoc solum pro suo sibi præfigit scopo, ut sensus ipsos, qui ad distrahendum animum facti videntur, dirigat aut ad elevandum nos ad divinarum rerum contemplationem, aut ad detegenda in Sacramentis mysteriorum involucra, aut denique ad amplificandam augustam cultus a se præscripti majestatem. Hæc origo cæremoniarum institutionis, hæc causa religiosæ earumdem observationis est; ita sacrum innuit Concilium, ita unanimis sanctorum Patrum consensus, sermoque deprædicat; hoc antiqua lex suis in figuris indicavit; id ipse Ecclesiæ auctor Jesus Christus in Sacramentorum institutione observavit: qui pati igitur possumus, fratres carissimi, ut hodie pius hic finis, sanctaque intentio penitus incognita sit, atque oblivione sepulta? Ut necesse sit fideles ab ignorantia ad rectam semitam primorum cultus nostri principiorum revocare? Ut in ipso quandoque clero inveniantur homines, qui sub specioso scientiæ, perquisitionis, eruditionis, criticesque tegmine, superba fronte symbolicum hunc sensum contemnant, quem Ecclesia ex ipso Sponsi sui sinu hausit; quique cæremonias de mysteriorum dignitate dejicere non vereantur, ut eas ad gesticulationum ineptias, vel simplices decori, commodi, necessitatisque regulas reducant?

Eo collimavit opus aliquot ante annis hoc titulo inscriptum, *Explicatio simplex, litteralis, et historica Cæremoniarum Ecclesiæ* typis impressum. Auctori hujus operis *universæ causæ mysticæ movebant nauseam, et insipidæ, maleque fundatæ apparebant.* Opinabatur quippe rationes symbolicas *plus leporis, quam soliditatis habere. Neque ulli utiles esse quam illi, qui spreta institutionis primæ pervestigatione, neglectisque veris cæremoniarum causis perfectionem solum sui, ædificationemque animi quærit.* Imo temerario ausu contra apertam historiarum fidem contendit ab initio nulla ab Ecclesia in cæremoniis quæsita fuisse mysteria.

Quis unquam in animum inducere valuisset, mysteriorum nauseam, ignorantiamque veræ eorum originis tantam fore; ac hominem quempiam repertum iri; qui non contentus sacra omnia symbola nihili pendere, eo deveheretur vesaniæ, ut vitiatam, perversamque hanc opinionem etiam regulis includere, principiis stabilire, argumentis tueri præsumeret? Cuinam ignotum existere potest, religionem, quæ tota in mysteriis consistit, ritus exteriores sibi convenientes expetere? Atque adeo optima sequela concludi cæremonias, ex quibus sanctæ hujus religionis cultus constat, eidem cultui, cujus pars sunt correspondere debere, actionesque nudas ac symbolis destitutas parum dignas futuras religione, quæ tota spiritualis, quæ hujusmodi est, ut ejus unicum Sacrificium essentialiter in repræsentatione mystica consistat? Quis demum ignorare valet, quod cæremonias religiosas ad simplices gesticulationes, naturalisque commodi, aut necessitatis munia constringere, idem sit ac eas omni dignitate privare, imo in nihilum redigere, et essentia sua spoliare? Essentiale etenim cæremoniæ religiosæ est, aut ob rationem aliquam moralem, aut ob significationem symbolicam, adhiberi; quibus si nudaretur, vel si nullas suæ institutionis rationes præterquam necessitatis, et commodi haberet, profecto cæremonia esse desineret.

Et sane recte loquendo nulla ratione inter cæremonias connumerari queunt: sedere, dum lassitudine obruimur; in pedes se erigere, cum proficiscendum est; lumina accendere, dum nox ingruit; manu indicare quod alteri monstrare cupimus, pluraque alia similis naturæ. Hujusmodi porro actiones, aut motus corporis non alia conditione inter cæremonias cooptantur, quam in quantum eis certus ordo, normaque præscripta, certæque adjunctæ sunt circumstantiæ; quæ eas religiosas, augendoque decori, ac majestati divini Sacrificii aptas reddunt, aut significatione quapiam res mysticas illustrant. Tunc primo profanæ, communesque actiones, cæremoniæ et fiunt et nominantur; a nulla tamen re nomen istud desumunt, quam ab morali vel symbolico sensu, qui cum iis conjunctus est; absque quo primitiva illis remaneret natura; id est actionum simplicium, quæ necessitate exigente elicitæ nullum particulare merentur nomen, nec ullo modo a communibus vitæ, et societatis muneribus distinguuntur. Itaque moralis solum, aut symbolica ratio est, quæ essentialem cæremoniis characterem notamque imprimit, quæque actiones communes, ac ordinarias in cæremoniarum naturam, et dignitatem evehit; unde necessaria sequela defluit, ut supra monui, cæremoniis omnem rationem moralem, et mysticam demere, idem esse ac eas essentia sua spoliare, et in nihilum reducere.

En illud quod scriptoris nostri captum superavit. Intentus quippe solum superficiei, et externo apparatui actionum religiosarum, quibus Ecclesia cultum suum adornat, hic substitit, nec ulterius progressus divinam hujus corporis mystici medullam ignoravit. Ac licet nullam ferme Ecclesiam intactam reliquerit, quin singularum usus rimaretur; licet omnes rituum pervolverit codices, omnesque minimi etiam pon-

deris res sedulus adnotaverit ; cunctis tamen his disquisitionibus non eo pervenire valuit, ut veram sinceramque Ecclesiæ mentem penetraret ; jure ac merito in numerum eorum referendus, de quibus Apostolus ait : quod : *Semper discant, et nunquam ad scientiam veritatis perveniant* (2. *Tim.* 3. 7). Corticem pariter solum D. de V. sua scientia attigit, hujusque angustiis sua se doctrina inclusit. Præstantius longe egisset, si plus diligentiæ, operæque sanctarum Scripturarum meditationi impendisset, unde profecto longe clariorem lucem hausisset, quam ex vana illa ritualium perquisitione, in qua maximam vitæ suæ partem insumpsit. Et profecto ut ea prætermittam, quæ in veteri lege se primo intuitu nobis objiciunt, in qua cæremoniarum origo, institutio, primæque causæ a Deo ipso in mysteriis, et symbolis collocabantur, quam amplus illi sapiendi campus in novo testamento se offerebat.

Jesus Christus accepit panem, et illum in ultima cœna benedixit dicens : *Hoc est corpus meum ;* et adjunxit : *Hoc facite in meam commemorationem.* En actionem religiosam ab ipso Christo discipulis suis præscriptam ; cujus iteratio illis injuncta fuerat *in memoriam* ejus, quod Dei filius fecerat, atque adeo in significationem ex essentia sua mysticam. Jesus Christus ante sacræ Eucharistiæ institutionem pedes apostolorum lavit, iisque dixit : *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet :* et ad crimen Judæ respiciens addidit : *Vos mundi estis, sed non omnes :* et Petrum alloquens conclusit : *Si non lavero te, non habebis partem mecum :* Ecce aliam cæremoniam, cujus sensus symbolicus tam manifeste, tam dilucide Christi verbis expressus dignoscitur, ut nisi cæcitate laborans hic hallucinari nemo queat.

Jesus Christus ait ad discipulos suos : *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris* (*Luc.* 12. 35) : En iterum sermonem mere symbolicum ore filii Dei prolatum, atque ita symbolicum, ut testante sancto Gregorio Nazianzeno, Ecclesia ritum statim baptizatis accensum cereum in manus dandi hinc desumpserit : ut mysticus verborum Christi sensus in neophytorum animis penitius defigeretur.

Sanctus Paulus ipse nobis symbolicam cæremoniarum baptismatis significationem enucleat, atque nobis spiritualem illam mortem, sepulturamque dilucidat, in quam baptizatos descendere necesse est, ut Jesu Christo pro nobis mortuo, et sepulto similes ei reddamur, quod in eadem baptismi actione exprimitur, cum baptizandus quasi sepelitur sub aqua, cui immergitur, aut quæ ipsi superfunditur.

Idem Apostolus in pane Eucharistiæ, qui pluribus licet granis constans, unum solum corpus, unum solum pro omnibus nutrimentum conficit, symbolum unitatis recognoscit, quæ inter nos et Jesum Christum corporis ejus, et sanguinis participatione efformatur.

Alio iterum in loco explicat, cur viri in Ecclesia aperto capite orent ; fœminas vero caput velatum habere conveniat ; omnes vero rationes quibus innititur, mysticæ sunt, et symbolicæ.

S. Joannes, dum ea nobis, quæ in suo ad cœlos raptu oculis viderat, annuntiat ; nihil præter figuras, mysteria, et symbola enumerat : candelabra aurea ante Dei thronum posita ; viginti quatuor senes, qui coronis suis depositis, et ad pedes agni collocatis modo stantes, modo prostrati assistunt ; Filium hominis fulgore quidem lucida, sed mysteriis magis splendente veste indutum ; agnum stantem, quasi occisum, et angelos in circuitu throni cantantes divinitatem, et fortitudinem ejus, habentesque phialas aureas plenas odoramentorum, quæ : *Sunt orationes sanctorum ;* civitatem sanctam, seu novam Jerusalem habentem fundamenta duodecim omni lapide pretioso ornata, atque in ipsis duodecim nomina : *duodecim apostolorum agni.* En prototypon ; quod Ecclesia in symbolis suis imitandum suscepit. En eorum originem, et quidem divinam. En Deum, en Christum, en Spiritum paracletum, linguis apostolorum loquentem. Ipsum cœlum non solum Ecclesiæ ad institutionem cæremoniarum stimulos addidit, verum etiam haud exiguam Rituum sacrorum partem hanc edocuit ; candelabra videlicet, suffitus, prostrationes, cantica. Expressit Ecclesia in terris, quantum potuit, quæ cœlum intuenda proposuit. Imitata est in cultu externo, quem Sponso suo exhibet, illas imagines sensibus expositas, sub quarum involucro cœlestia illa revelata sunt mysteria. Hac mente cæremonias suas instituit, atque id intendit, ut essent nobis in symbola fidei, desiderii, spei, et charitatis, utque essent repræsentationes sensibiles mysteriorum, quæ Deus in ejus favorem operatus est. Expedire quippe sibi credidit sublimi hac figurarum, et symbolorum ope filiorum suorum mentem, et corda a terrenis ad cœlestia meditanda extollere, quod ne tum quidem prætermisit, cum ad adoptandas in cultus sui exercitio communes quasdam actiones necessitate se coactam cerneret. Adnexuit quippe illis sensum mysticum, adjunxit significationem moralem, ne vel minimum quidpiam suis in sacrificiis reperiatur, quod profanum sapiat, quod non instructioni, pietati, sanctitati adminiculetur. Sic nempe vestigia sua juxta semitas a sponso suo designatas direxit, sic diversas cultus sui partes ejus menti conformavit, sic sanctas patriæ cœlestis, ad quam anxia anhelat, occupationes in terris imitata est, sic cæremonias a se præscriptas filiis suis, non ut meras actiones ab utilitate solum, aut necessitate profectas considerandas proposuit, sed potius ut symbola sperandorum, et media, quibus interni cordis affectus externis signis veluti demonstrentur.

Admiratione profecto dignum est ; quod auctor qui de Ecclesiæ cæremoniis scribendi munus in se suscepit, hæc universa ignorarit, atque eo temeritatis prolapsus sit, ut non erubuerit peregrinum, inauditumque de materia tam gravi systema suum aliis fundamentis, quam quæ ab apostolis posita fuerunt, inædificare. Ast longe majori admiratione dignum foret, si auctor hic tam immanibus paradoxis insignis nostra ætate nullum adversarium nactus fuisset. Commovit me

vehementer perversum illius systema, justaque ira erga hominem accensus, qui non exiguo multorum scandalo veram Ecclesiæ mentem ad ineptas suas conjecturas detorquere conatur; officii mei esse credidi illius oppugnationem assumere, quod opus aliquot ante annis a me laboratum nunc, fratres carissimi, instructioni vestræ consecro. Nondum ad episcopatus fastigium evectus illud elucubraveram, sed plenus verecundo timore, quem juvenilis ætas mihi inspirabat, nomen meum in prima editione celavi. Non enim credideram nomen meum tanti esse, nec inde quidpiam momenti ac ponderis accedere posse argumentis, quæ satis sua soliditate se sustinebant. Nunc vero, cum me Deus licet immerentem in dignitate hac collocavit, officii mei arbitratus sum, non solum filiis, quibus Deus me Patrem constituit, opus hoc antea tam diligenter celatum manifestare, verum etiam sacro charactere qui in me est auctoritatem addere volumini, quod ad conservandum sanæ doctrinæ episcopis commissæ depositum perquam utile censeo. Ardor, et studium, quo cætera ad instructionem vestram a me conscripta opera suscepistis, spem mihi faciunt, ne istud quidem a vobis contemptum iri. Nam licet nihil cum cæteris a me alias tractatis rebus commune habeat, materiæ tamen dignitas me persuadet, illud vobis nec minus proficuum, nec minus acceptum futurum. Vivitis quippe in medio, ut ita dicam, cæremoniarum, quæ conficiunt partem vestri muneris, cum partem divini cultus, cujus ministri estis, conficiant; imo plerasque actiones vestras cæremoniæ comitantur; quas Ecclesia ad augendum cultus decorem, instillandamque pietatem sancivit. Res igitur non exigui momenti est, ut nobis et finis, et natura earumdem institutionis quam optime constet. Cumque *vobis concessum sit cognoscere mysteria Dei,* vobis etiam incumbit eorum defensionem contra quorumdam sive ignorantiam, sive incredulitatem suscipere, quod ut commode digneque præstetis, vestra quoque interest ab episcopis doctrinam avide suscipere, quæ vos non huic muneri solum, sed etiam instruendæ de mysteriorum natura plebi aptos reddere valeat. Cujus necessitas clarissime elucet; alii quippe ex populo mysteria penitus ignorant, sicque inscitia sua omni utilitate quam ex sacris symbolis haurire possent, privantur. Alii vana scientiæ ambitione inflati sensum, notionemque mysticam parvi, imo nihili pendunt, eodemque œstro ut noster auctor perciti, similisque ingenii morbo depravati ulterius non raro progrediuntur. Nec contenti systematis illius limitibus includi eo temeritatis deveniunt, ut sanctos Ecclesiæ ritus non contemnant, et rejiciant solum, verum etiam risu, cachinnis, ludibrio persequantur. Principia, quæ stabilivi, instructionem ignorantium reddent faciliorem, atque etiam arma suppeditabunt ad prosternenda fallacia fundamenta incredulorum, et ineptas improborum cavillationes. Reperietis etiam, unde pietatem vestram in cæremoniarum sacrarum exercitio nutriatis, et ipsa cognitio originis sanctissimorum rituum efficiet, ut eorumdem sublimitas affectus cordis vestri intime penetret. Tum demum optima ratione cæremoniæ Ecclesiæ a vobis eo loco habebuntur, quo habentur a conciliis, et sanctis Patribus: *Imagines* videlicet *fidei, incitamenta pietatis, signacula religionis.* Datum Lutetiæ Parisiorum sexto Idus Septembris MDCCXX.

J. Josephus episcopus Suessionensis.

Loco sigilli.

De mandato Reverendissimi Saunier.

Præfatio primæ editionis.

Nihil profecto magis rationi conforme, nihil laudabilius, nihil utilius videbatur, quam institutum quod D. de V. contra Dominum Jurieu ministrum calvinistam scribens sibi proponit, investigandi nempe omnium Ecclesiæ cæremoniarum origines, atque inde institutionis earum causas deducere. Jam tum D. de V. profitebatur plures ex nostris Ritibus quos Calvinistæ in risum detorquent, cachinnisque excipiunt, aut a decore aut a necessitate originem suam desumere, adeoque injusta esse improperia, quæ a prætensis Reformatis ea occasione in nos effutiebantur. Credere licet D. de Vert eo tempore necdum existimasse omnes nostras cæremonias ab hoc principio deducendas esse. Reverebatur adhuc sensum mysticum, qui illis ita proprius, atque innatus est, ut ab iis separari penitus nequeat, indeque defensionem deduxit; quam contra ministri reformati cavillationes, ludibriaque suscepit. « Revereor (ait in Epistola ad Jurieu exarata), revereor omnes minimi etiam momenti explicationes morales et mysticas, quas nobis dederunt Bielii, Durandi, Innocentii, eorumque discipuli. Non enim eos vel leviter arguere possem, ni simul cunctos Ecclesiæ Patres arguerem. »

Hæc fuit anno 1690 oratio domini de Vert plena probitatis ac moderationis; sed deinde mutato consilio ac plurima quidem lectione fretus, sed necessariis ad investigandam veritatem principiis destitutus systema suum, ultra quam par erat, protendit, quod utilitate sua non caruisset, si æquioribus limitibus circumscriptum fuisset. Instabile ac temerarium itaque illud systema est, quod ipse in suo de Ecclesiæ cæremoniis opere anno 1708 edito prioribus duobus tomis stabilire studuit, quodque ego mihi hodie debellandum assumpsi, quem conatum meum a cunctis Catholicis æquo bonoque animo susceptum

iri eo confidentius spero, quo magis apparet mentem meam unice collimare, ut arma, quæ D. de Vert Liber Calvinistis ad nos impugnandos suppeditavit, ab eorum manibus extorqueantur. Tota denique mea oratio in eo versatur, ut dogma concilii Tridentini circa Ecclesiæ cæremonias tueatur. Dogma, inquam, quod cum ideis in D. de Vert libro venditatis minime convenire poterit.

His adductus rationibus elucubrationem hanc in publicam hodie lucem emitto, quam eodem prorsus tempore, atque eodem quasi anno, quo suum ipse opus typis edidit, ego contexui. Arbitrabar eum tum adhuc in vivis esse, et cum eum consulto de erroribus suis merito acrius perstrinxissem, expectabam eum invitum etiam coactum iri, ut opinionem suam publico opere dilucidaret, ni silentio suo mallet tot errorum suspicionem in se recipere. Ast improvisa auctoris mors editionem libri mei antecessit, adeoque dubius hæseram gravissimis præsertim negotiis ab urbe Parisiorum attractus, quem manuscripti mei usum facere deberem: cum ecce nonnulli tam doctrina, quam dignitate illustres viri, quorum consiliis obtemperare nunquam non possum, quasi lege perstrinxerunt, ut opus hoc prælo subjicerem: ad quod divulgandum ægre admodum adducor. Prævideo quippe insurrecturos criticos clamantes me arma capessere contra adversarium, qui morte præventus extra conflictum atque defensionem positus est. Vituperabunt me, qui cineres turbare audeam hominis multorum encomiis celebratissimi. Imo asserent eum præ cæteris dignum esse, cujus famæ parcatur, utpote qui confectam jam suorum operum defensionem contra D. Thiers oppugnationes ea solum ratione adductus suppresserit, quod eum e vivis jam excessisse audivisset. Exemplum hoc facile me ad imitationem alliceret, si errores, quos in opere domini de Vert detegendos suscepi, minoris momenti essent nec tantum fidei, ac fidelium ædificationi detrimentum afferrent, sed malum hujusmodi est ut humanis de causis dissimulari minime queat. Cultus enim Ecclesiæ Jesu Christi, religio et pietas populorum, honor sanctorum primi ævi doctorum, omnes denique res sacræ ab hoc systemate in extremum adducuntur periculum, ac maximam certe labem susciperent si ab omni censuræ nota abstineatur. Quis autem locus esse potest urbanitatis officiis, ubi levitæ arma capessenda sunt ad tuendum sanctuarium Domini, quod ornatu suo, dum extirpantur, deturpanturque mysteria, spoliari cernit.

Quod an jure peractum sit, lectoris committo sententiæ, qui dum opus hoc meum pervolvet, judicabit sane utrum errores, quos doctiores viri in D. de Vert libro se reperisse autumabant, silentio premi oportuerit, atque an licitum fuerit refutatione exsangui, argumentisque languidis reprimere audaciam hominis, qui magistri ac doctoris personam præseferens, iteratis frivolarum suarum conjecturarum applausibus, et impiis cachinnis, quibus cæremoniarum nostrarum sanctissima mysteria explodit, vim, roburque systemati suo conciliare enititur. Mundus aliunde, ingeniis acribus, seu atheos, naturalistasque appellare mavis, sat superque scatet, qui mysteriorum æque, ac prodigiorum, omniumque, quæ ad captivandum intellectum spectant, inimici avide principia cuncta arripiunt, quæ incredulitati suæ favere videntur. Contemptus piarum allegoriarum, quas Rubricæ suppeditant, hos incredulos mirum in modum oblectat auctoritatemque sibi sarcasmis, ludibriisque, quibus ritus sacros impetunt, adsciscunt, ac voluptate exsultant, dum hic quæpiam reperisse opinantur, quæ eos excusare queant, quod mysteria, symbolaque ad pietatem nutriendam instituta tam parvi pendant. Quapropter necesse est, aut eos ab errore reducere, aut pudorem incutere, simulque nefaria tela excutere ei, qui illa sciolis subministravit, eodemque tempore fucum principiis ejus demere, expositaque in lucem omnium irrisioni objicere. Qui autem id fieri potest, ni stylus illo fervore accendatur, quem justa indignatio suscitat, quique veritati lucem, gratiamque addit? Si auctor, qui a nobis impetitur, obiit, liber non moritur: vivit, et volvitur manibus omnium. Homines novarum rerum avidi duas jam exhauserunt editiones, et non incredulí solum inde auctoritatem causæ suæ depromunt, verum et hæretici ibidem arma prompta invenire putant, quibus nos impugnent, ac theologis, mysticisque nostris insultent. Non elangui certe confutationi concessum est hujusmodi præjudicia convellere, naturalistas, vulgo spiritus fortes, revincere, hæreticos exarmare, religionis pietatisque amantium zelum magis magisque incitare.

Ast, si materiam hanc omni illo impetu, vehementia, ac animositate pertractandam suscepi, quam necessariam existimavi ad demonstranda pericula, falsitatem, et non raro ridiculam futilitatem fundamentorum, quibus D. de V. principia innituntur, sincere asseverare ausim me rationes solum, et adnotationes non personam illius arguere, et impetere. Subscribam lubens omnibus elogiis, quibus, et vitæ probitas, et finis quem sibi in hoc concinnando opere proposuerat tanquam rectissimus commendatur. Accedam, si opus est in asserenda illi laude ad auctorem illum qui D. Claudii de Vert Elogium his verbis contexuit: *Quod comparando sibi elegantium litterarum cognitionem eam in Christianismo scientiam adeptus fuerit, quæ illum æque pietate, ac doctrina celebrem religiosum effecit.* Quinimo non inficiabor libros, quos impugno, communes hominum vires excedentis laboris esse, plenosque sexcentis curiositate allectantibus disquisitionibus, quarum haud paucæ præstanti utilitate pollent; verum concedetur et id mihi non posse nos non indignari, dum mysteria cultus nostri, dum cæremonias baptismi, dum sublimem S. Pauli doctrinam, dum ipsa Christi miracula a dignitatis suæ fastigio deturbari cernimus.

Attamen ne forsitan accuser, me famam hisce animadversionibus quærere, cum impugnando, cui sui defensio morte erepta est; neque gloriam meam il-

lius ruinæ inædificare; non volui ut nomen meum libri titulo præfigeretur. Non enim gloriæ sed veritati studeo, quæ cum me ad scribendum impellit, ut meum nomen in apertam lucem prodeat, omnino non flagitat.

Superest nunc, ut lectori causas edam, quæ me impulerant ad impugnandos, et refellendos duos priores solum tomos D. de V. Opus meum, ut supra memini, anno jam 1709 confectum erat, quo binæ hæ solum partes prælo excusæ circumferebantur. Eodem quoque anno contigit me ad munus appellatum fuisse, quod omne prorsus superfluum tempus exhausit. Nec satis scio an unquam tantum otii nancisci queam, quod sufficiat ad exacte persequenda ultima duo D. de Vert volumina. Ast licet id obtinere mihi non contingat, sat me præstitisse in demonstrandis priorum tomorum erroribus arbitror. Ex quibus dein non magno negotio judicium de posteriorum præstantia deduci valeat. Cæterum universa systematis Vertiani principia primis duobus includuntur voluminibus. Alia præter explicationes magis accurate, minutimque pertractatas, ab iisdem tamen semper principiis dictatas, nihil continent. Quibus abunde satisfit, dum principia, quibus innituntur, conquassata, eorumque falsitas, atque inde errorum pericula demonstrantur.

Et illud ipsum est, quod unice enixus sum, ratiocinari videlicet ex auctoris principiis, et evertere ea, quæ in auctore oppugno : *D. de V. contendit unamquamque cæremoniam causam physicam et naturalem institutionis suæ habere, et rationem symbolicam posterius demum accessisse.* Ego contra assero : *Hanc Religionis nostræ mentem esse, ut nullam prorsus cæremoniam nisi ob rationes ex integro symbolicas primitus instituerit.* Si veritas hæc solidis rationibus comprobata fuerit, quatuor Vertiana volumina necesse est ut cum toto suo systemate penitus concidant. In hac itaque veritate asserenda totus sum illamque tam certis argumentis comprobasse credo, ut certissimarum demonstrationum vices ea obtinere mihi persuasum sit.

Hæc enim argumenta hoc sibi demonstrandum proponunt 1°. universas orbis religiones ac præcipue Ecclesiam Jesu Christi omni tempore id intendisse in suarum cæremoniarum institutione, ut et cultui religioso inservirent, et symbolorum rationem involverent; 2°. quod si in administratione Sacramentorum, aut solemnitatibus Ecclesiæ officiorum ritus aliqui reperiantur, qui necessitati solum, et decori originem suam debent, esse tamen alias eodem numero, imo majori, qui non aliam institutionis suæ causam habent quam sensum mysticum, et symbolicum tanta pertinacia a D. de Vert rejectum; 3°. quod dum Ecclesia aliquas retinuit cæremonias, quæ originem suam necessitati adscribunt, id eam nec fortuito, nec ob inveteratam consuetudinem egisse, verum quia prævideret fideles fructum aliquem percepturos ex sensu figurato, devotionemque edocente, quem iis adjunxit; 4°. complures sensuum horum allegoricorum et symbolicorum minime esse considerandos tanquam ideas pias quorumdam mysticorum; verum ut adoptatos ab universa Ecclesia, antiquissimaque traditione, et omnium ecclesiasticorum auctorum sermone confirmatos.

Et his principiis omnia superstruuntur quæcumque contra D. de Vert opus, et dispersas in 39 prioribus sectionibus quibus illud constat conjecturas attuli.

Non tamen ita vagis generalioribusque principiis alligatus sum, ut non sæpius etiam in exactissimum Vertianorum assertorum examen descendam. Limites solum rationi sanæ conformes mihi constitui. Cuncta prorsus impetere, et modum excessisset, et injustum, confitear necesse est, fuisset. Conjecturæ D. de V. quandoque felices sunt, nec adnotationes illius semper judicio, soliditateque carent : sed mihi satis fuit copiosam, et abundantem opinionum afferre messem, quæ nullo conatu nulla ingenii aut eruditionis vi sustineri ac defendi queunt, satis fuit invictis demonstrare argumentis, quam falsæ, quam impudentes, quam ridiculæ plurimæ earum sint, ut nullo negotio lector possit etiam de illis Vertianis opinionibus judicium ferre quas ad trutinam revocare mihi otium non fuit. Hocque ipsum est quod in argumentis quæ 39 priores sectiones amplectuntur, præstiti, quodque accuratiori indagine in decem sequentibus sectionibus a me confectum est.

Ultimas denique sectiones adhibeam necesse est ad detegendam falsitatem argumentorum, quibus D. de V. systema suum fulcire studuit. Mirum profecto ea tam debilia, tam inania, tamque exiguo numero esse, ut mihi ad eas convellendas, convincendasque non pluribus, quam sex sectionibus opus fuerit. En paucis verbis instituti mei rationem. Quam si exactiorem paulisper cupis, amice lector, in adjunctum Summariorum tabulam oculos conjice, atque uno intuitu completa totius operis idea se offeret.

His principiis fultus tute D. de V. opus legendum aggredieris, nec metuas te seu rutilanti verisimilitudinis fulgore excæcatum, seu didascalica sua pronuntiandi auctoritate in errorem abreptum iri. Persuasus de plurimarum suarum conjecturarum falsitate lector, ac de earum debilitate instructus solidum facile, et æquum de his feret judicium; idque non de pricribus solum duobus tomis, quos confuto, verum de duobus etiam posterioribus, quos minime attigi.

Ignoro tamen num mutato D. de V. genio, an revisorum diligentiæ tribuere debeam discrimen illud, quod in elocutione et magis moderata, et magis religiosa posteriorum duorum tomorum tum cum in manus meas inciderunt, mihi visum est elucere. Videtur mihi D. de Vert neque in expressiones tam humiles, neque in similitudines tam rusticas, rudesque, ut in prioribus voluminibus, declinasse atque majorem Sacramentorum, traditionisque rationem habuisse. Verum, quod intactum præterire nequeo, quodque aliquando ad istorum postremorum voluminum discussionem atque examen pertinebit, est affectata illa præteritio infinitarum cæremoniarum in missæ sacrificio occurrentium, quæ manifesto et institutione, et

usu symbolicæ sunt, dum tamen solertissima diligentia omnes cæteras inquisivisset, quæ ad originem physicam, et naturalem reduci possent. Hujusmodi silentium satis manifesto indicio est D. de Vert nec a præjudicatis opinionibus quibus antea adhæserat, nec a suis principiis quæ in primis duobus tomis statuerat, in hisce ultimis discessisse. Nulla prorsus illius judicio missæ cæremonia e symbolorum scaturigine defluxit; nulla in voluminosis his duobus tomis originem ibi suam agnoscit; universa in divino hoc sacrificio, ipsum quoque pacis osculum, thurificatio, et peccatorum confessio ob rationes physicas, et naturales, aut in commodi, decoris, gesticulationisve gratiam peraguntur. Eo usque exorbitantia sua eum abripiunt principia. Stupendæ sane præjudiciorum sequelæ! Quomodonam in mentem inducere suam potuit illam rem, quæ et ex natura sua, et unice mystica est, et tota mysterium est, in Ecclesia absque ulla cæremonia, quæ aut mysterium contineat, aut institutionem suam sensui mystico, et symbolico debeat, celebrari?

Ultimo demum admonitos esse omnes cupio, me hoc in opere ad primam elucubrationis Vertianæ editionum respicere. Non enim antea, quam posteriores duos tomos legendo percurrerem, liberque meus sub prælo gemeret, mihi innotuit priores iterato in lucem prodiisse. Cumque longiusculum ab urbe Parisiorum abfuissem, non licuit mihi sat opportuno tempore secundæ editionis exemplar obtinere, ut paginas, earumque numerum cum prima conferre possem. Hæc etiam in causa fuerunt ne mihi pateret, an hac nova in editione aliquid remissum, aut correctum fuerit eorum, quæ ego refellenda, coarguendaque assumpsi. Quidquid horum sit emendationes hæ confutationi meæ nihil utilitatis detrahent, imo vero apologiæ ejus vices sustinebunt. Cum prima D. de V. editio latissime diffusa sit, æquum pariter censeo, ut crisis ejus æque late pateat, utque, si possibile sit, deleat rudes illas, cultuique Dei Ecclesiæ indecentes ideas, quas forte animadversiones et adnotationes auctoris in legentium animis reliquerunt.

DE VERO ECCLESIÆ SENSU

CIRCA SACRARUM CÆREMONIARUM USUM.

§ I. *Necessitas hujus operis, et justa indignatio, quæ concipitur ex lectione libri D. de Vert.*

Nunquam profecto opus ullum in publicam lucem prodiit, quod magis communem omnium in se attentionem converteret, quam paucos ante annos typis mandatus Liber hoc titulo insignitus : *Explicatio simplex, litteralis, et historica Cæremoniarum Ecclesiæ.* Auctor hujus D. Claudius de Vert thesaurarius, et visitator Ordinis Cluniacensis jam ante notus fuerat in republica litteraria. Fama, quam sibi prioribus a se elucubratis operibus comparaverat, hoc ultimum etiam, antequam typis exprimeretur, multum commendabat nec minori impatientia a Calvinistis, quam a Catholicis expectabatur. A viginti quippe circiter jam annis heterodoxus minister Jurieus jactabat esse virum, nescio quem apprime doctum Ordinis Cluniacensis, qui opus hujusmodi meditabatur, quo Durandos, Biellios, Innocentios qui de missæ mysteriis antea scripserant, de sua dignitate deturbaret palamque faceret cunctas cæremonias mysterio carere.

Declinabat quidem tum, et rejiciebat D. Vertus has a se laudes presbytero Romanæ ac catholicæ Ecclesiæ minime convenientes, imo injurias. Modestaque hac excusatione non contentus litteras ad Jurieum exaravit, quibus palam profitetur se minima quæque explicationis mysticæ capita venerabundum suscipere, humerisque suis longe impar esse opus, quod ei perperam affingitur; tamen non illi postea defuerunt vires ad illud aggrediendum, perficiendumque. Prodiit quippe tractatus hic, qui ministri heterodoxi expectationem tantopere titillabat, anno 1708 ac sollicite publica omnium contentione susceptus fuit. Quamquam enim jam plures de Ecclesiæ cæremoniis elucubrationes haberentur, non exhausta tamen adhuc penitus Rituum sacrorum materia est, et opus hujusmodi procul dubio aliquid utilitatis allaturum credebatur. Titulus multa promittens, objectum elegans et vastum, materia curiositate placens, systema novitate alliciens, omnia denique eximie in ejus favorem concinnata præstantiam singulorum præseferebant. Enata hinc sapientibus spes, enatum gaudium, se hic nescio quæ utilia, nova, atque ad ditandam eruditionem opportuna reperturos. Progressi ulterius in auctoris laudes certatim effundebantur, ac neglecta trutina, omissa crisi, maximis opus Vertianum elogiis efferebant.

Nunc tandem præjudicia deferbuere, ac depulsa est nubes illa quam speciosus libri titulus, temerariæ, ac scintillantes expressiones, atque inserta hinc inde fucatæ eruditionis semina doctorum luminibus obduxerant. Stupent se modo primum videre, quod sub falso prætextu sacri Ritus Ecclesiæ simplici, ac litterali sensu explicandi eo audaciæ progrediatur D. de Vert : ut augustissimas cæremonias iis mysteriis spoliet, quæ ipsis institutionis suæ exordio propria, apostolorum auctoritate solidata, cunctorum sæculorum testimonio confirmata fuere. Mirantur eas elucidari, non, ut libri titulus innuit, simplici, et historica explicatione, sed deturpari po-

tius ideis vilibus, rustàcis, inhonestis, quæque sæpe fide historica, certisque testimoniis falsitatis et mendacii argui queant. Augescit dein stupor dum nusquam non occurrunt digressiones temeritate, et erroribus refertæ, indagationes humiles, et pueriles, lepores insulsi, et materiæ gravitate indigni, conjecturæ ridiculæ, et adnotationes, quæ vix, ac ne vix quidem ab impietatis macula, et censura excusari possunt. Ita quidem, ut in laudis locum, quæ auctori debita credebatur, justa succedat indignatio.

Justam aio indignationem : quis enim non indignetur dum legit ab auctore catholico, sanitatem miraculosam homini ab utero matris cæco, alterique energumeno surdo et muto a Jesu Christo impertitam principaliter : *Virtuti specificæ*, et naturali salivæ tribui? Quis tranquillo animo audire valeat hæc prodigia in comparationem adduci cum venditato miraculo Vespasiani, *qui cæco saliva sua visum restituisse dicitur* (*Tom.* 2, *p.* 46).

Quis non indignetur, dum audit realem corporis Jesu Christi in Eucharistia præsentiam explicari ab illo per affirmatam a paganis falsarum divinitatum in idolis post consecrationem eorum præsentiam? Nec hic suam sistere audaciam, sed insanius prolapsum adjungere, verbum *Consecrationis* hoc sensu Ecclesiam suscepisse, *ita ut si in alia significatione ab ea adoptatum fuisset, ethnicos ad fidem conversos in errorem induxisset* (*Tom.* 1, *p.* 102).

Quis non indignetur, dum legit ab illo institutionem baptismatis deduci *a consuetudine lavandi infantes vix natos ob rationes physicas*. Et a S. Paulo demum usui huic additas fuisse *allusiones magnificas ad mortem et sepulturam Jesu Christi, quæ illius opinione nulla ratione ad finem institutionis pertinent?* (*Tom.* 2, *p.* 218, 371, *et Præf.*, *p.* 16.)

Quis non indignetur, dum videt viaticum infirmis tribui solitum a superstitioso usu infidelium mortuorum suorum faucibus denarium ingerentium derivari? Usum thuris et suffituum ad necessitatem tollendi fœtoris, qui ex ustulatione victimarum procreabatur, referri? Silentium monachorum quieti dormientium, cereum paschalem, tanta solemnitate, tantis precum Ritibus ab Ecclesia sabbatho sancto benedictum, commodo fideles nocturnis tenebris illuminandi attribui? (*Tom.* 2, *p.* 78 *et* 101.)

Quis non indignetur, dum videt auctorem hunc sub fucato inquirendorum Rituum nomine sacras Ecclesiæ consuetudines prostituere, easque sub vilissimarum idearum formis proponere adhibitis indecentibus profanisque eas exprimendi modis? Ut cum sacram unctionem post baptismum adhiberi consuetam *Smegmati Lotricum* assimilat (*Ib.*, *p.* 386), utramque enim ait quamplurimum prodesse, ne humectata *pellis rugas contrahat* (*Ibid.*, *p.* 146) : cum pallium archiepiscoporum, ait esse veluti *des bretelles* fasciarum infantibus, aut rusticis consuetarum genus, mytras eorum nocturnis biretis comparat (*Ibid.*, *p.* 341), Diaconorum tunicas *lineis indusiis aurigarum Lugdunensium* confert (*Ibid*, *p.* 357). Cum dicit manipulos in usum fuisse, dum *manica nares emungebantur* (*Tom.* 2, *p.* 291 *et* 500), eosque haud absimiles esse a Strophiolis, quæ vetulæ Abavillenses centum ante annos sinistro brachio appendebant. Cum verba hæc Officii palmarum : *Quis est iste Rex gloriæ :* militari exclamationi, *Qui va là?* Equis hic? quasi jocabundus designat (*Ibid.*, *p.* 357), vocemque *adorare*, et adorationem, infantium consuetudine explanat, *qui aliquem salutare jussi* (*faire serviteur*) *manum ori admovent*. Cum parochos titulares *Parochos stantes* (*en pied*) appellat, benedictionemque solemnem abbatum regularium *urbanitatem* appellat, *ejusdemque naturæ, ac quæ lectoribus in contuberniis ad mensam legentibus impertiri solet* (*Tom.* 1, *p.* 331, 332, 333).

Quis non indignetur, dum pro veritate extra omnem controversiam posita jactitat conjecturas omnium maxime frivolas, falsissimas (nec metuo dicere) omnino ridiculosas, miserrimas? Ac ut quamplurimas alias missas faciam, aliquas solum producam, quæ abunde sufficient ad judicium de cæteris ferendum. Sic enim ait auctor (*Tom.* 2, *p.* 187) : Si Summus Pontifex exaltationis suæ die in altare collocatur, id fit ut pedes ejus in justam altitudinem elevati commodum osculantibus sortiantur situm. Si Ecclesia suas inter cæremonias numerat usum tradendi ordinando Subdiacono manipulum, originem hoc traxit ex sinistre intellecto Concilio Carthaginensi, perperam detorquendo illa verba hujus Concilii *aqua-manile*. Si festo Nativitatis Domini, quemcumque in diem incidat, carnium esus conceditur, est ejus causa memoria Verbi Divini, quod *Caro factum est* (*Ibid.*, *p.* 11). Si Presbyter extremitatem stolæ ejus capiti imponit cujus in solatium S. Joannis Evangelium recitat, ideo fit, quod olim stolæ limbo Evangelium hoc affixum fuerit, ac inde et naturæ rei, et commoditati lectitantis consentaneum, ut capiti fidelis in genua prostrati imponeretur. Si denique Antiphona *O Adonai* quæ Adventus tempore canitur, per decanum Capituli intonatur, hoc munus ob vocabuli *Decani* cum voce Adonai similitudinem illi committitur (*Ibid.*, *p.* 476).

Si majestas, si dignitas rerum harum non adeo foret veneranda, quis risus, quis cachinnos continere valeret, dum deliria similia, dum enthusiastica hæc somnia tanta gravitate, tamque severo supercilio jactitari audit? Ast, ut verum fatear, gemendum potius quam ridendum, dum religio tam proterve despicitur, Ecclesiæ cultus tam indigne proscinditur. Verum satisne est ingemiscere, ubi ejus cultus proculcatus non ploratores, sed defensores omnes eos expetit, quibus ejus honor, et gloria cordi est? *Hæc dolentis magis, quam ridentis, animo effudi, dum me cohibere non possum, et injuriam Ecclesiæ surda nequeo aure transire* (*Hieronym. in Vig.*).

Dudum id jam præstitissem, ni inclinatus ad taciturnitatem animus me retinuisset, modestumque hoc silentium mihi imposuisset spes futurum aliquem calamo, doctrinaque magis valentem, qui me hoc in

tentamine anteverteret. Ast dum nullus vindicandas Ecclesiæ injurias assumit, muneris ac officii mei esse credidi refellere præcipuos errores, lapsusque hominis, qui perversas conturbatæ suæ mentis ideas Ecclesiæ spiritui affingere voluit; qui adeo studuit ut contemptui ac ludibrio essent apud omnes ii, quos *mysticorum nomine* indigitat. Licet haud raro hi ipsi non alii sint, quam sancti Patres tanta veneratione ab Ecclesia culti. Illi videlicet, multo profundius quam D. de Vert instituti, cæremonias veluti mutam quamdam doctrinam semper admirati sunt, aptam ad instruendos fideles, et nutriendam pietatem. Sanctorum quippe mysteriorum symbola mysteria ipsa Christianorum animis perpendenda et objiciunt, et inculcant.

Sed ne longius, quam par est, animadversionibus generalioribus inhæream, ac ut solidis argumentis tuear, me nihil absque ratione, me nihil perperam, nihil invidiose facere, dum contendo libri hujus asserta Ecclesiæ in institutione cæremoniarum esse contraria; jam ad principia ipsa D. de Vert descendam ut quot quantisque erroribus ac deliriis scateant palam omnibus faciam.

§ II. *Sententia D. de Vert clarissime e numero rationum propter quas institutæ sunt cæremoniæ rejicit omnem sensum mysticum.*

Quamquam toto in opere D. de Vert implexissima confusio dominetur et informe hoc animadversionum, adnotationum, supplementorum, additionum, correctionum chaos nihil aliud nobis offerat, quam rudem, indigestamque sine ordine, sine serie factorum congeriem, id tamen mihi colligere licuit totum systema peregrino absurdoque huic inniti principio: *Cæremonias videlicet ab Ecclesia in sacrificio Altaris, aut Sacramentorum administratione usitatas non debere explicari per rationem symbolorum, et mysteriorum. Sed necesse esse a causis simplicibus, naturalibus, et physicis, quæ eas introduxerunt, earum pariter originem petere.* Has appellat *causas primitivas, et fundamentales*, ad differentiam causarum symbolicarum, quas vocat *causas subsidiarias, et secundarias.*

Ad declarandas accuratius causas cæremoniarum, quas ille nominat *primitivas, et fundamentales*, atque ad excludendas eas, quæ dicuntur *mysticæ, et figuratæ*, tres causarum species constituit. *Disciplina Ecclesiæ*, ait ille, *quoad ritus, et cæremonias attinet, fundata est in causis simplicibus, et desumptis plerumque universis aut ab usu veterum, aut a similitudine actionum cum vocabulis, et reciproco ordine Vocabulorum cum actionibus, aut quod necessitas decorum et commodum ita postularent* (*Tom.* 2, *Præf.*, *p.* 23). En tres institutionis nostrarum cæremoniarum scaturigines. Præter quas nullas alias agnoscit. Primum locum obtinet *usus veterum*, id est Hebræorum, et ethnicorum, ad quos præter alia plurima ipsam etiam refert institutionem Sacramentorum, consecrationem Eucharistiæ, et usum signi crucis. Secunda rituum scaturigo est: *Actionum cum vocibus conformitas, et similitudo, id est communitas illa gestuum, et actionis quæ vocibus vim, decoremque largitur deducta ab illis similitudine, qui ex suggestu ad populum declamantes actiones orationi conjungunt* (*Tom.* 1, *p.* 141 *et* 42). Principium hoc latissime patere arbitrabatur, asserit enim: *hanc esse causam usuum fere omnium, quos examinandos aggreditur, imo etiam sanctorum cæterorum, quos forsitan alias ad trutinam revocare posset.* Tertio demum statuit: *Necessitatem, et commodum:* Unde derivat luminum usum, dum nox omnia tenebris obscurat, lotionis, dum quispiam immundus est, absterionis, dum madefactus est, tegminis, dum pluit.

Has, has, inquam, appellat veras causas, causas primitivas, causas institutionis cæremoniarum. Hæ illæ causæ sunt, quas vellet in iis contuberniis, et Lycæis doceri, ubi cæremoniæ, usitatique Ecclesiæ ritus adolescentibus institutione proponuntur. Atque ne nobis Synopsis elegantis hujus systematis desit, prudenter id suis Operi adjectis tabulis cavit, cui peregrina hæc apposuit Summaria (*Tom.* 7, p. 575): *Causæ mysticæ iis utiles sunt, qui perfectionem sui internam solum quærunt parum curiosi de causis, quæ nominantur institutionis.* Et alibi (*Tom*, 1, *p.* 440): *Primo exordio et origine nulla in cæremoniis Ecclesiæ quærebantur mysteria.* Et iterum: *Absque adjumento harum causarum* (scilicet litteralium, et primitivarum) *impossibile est intelligere sensum rerum pene omnium, quæ fiunt, aut dicuntur in Ecclesia* (*Ibid.*, *p.* 457).

Si D. de Vert principia hæc tanquam causam et originem aliquarum solum cæremoniarum obtulisset; si asserta sua solidis fulcisset argumentis, allatasque a se conjecturas, tanquam non extra dubitationem positas, modeste timidus in medium proposuisset, si ingenue confessus fuisset multas prorsus existere cæremonias, quæ nulli alteri originem suam debent, quam causis symbolicis, et sensui mystico ipsis annexo: hunc que primæ esse institutionis; si tantum in quosdam mysticos animadvertisset, qui nullis innixi fundamentis mysteria in ritibus sibi finxerunt, ubi nulla exstant, si denique debita veneratione ideas symbolicas prosequutus fuisset, quas universa Ecclesia adoptavit, usibusque sacris adjunxit; tunc utique justos sibi limites constituisset. Laudibus sane efferrem prudentes has elucubrationes, primusque essem, qui eas elogiis, et plausibus exciperem. Nolo enim quempiam arbitrari, me omnia mysteriis involvere, sicque oppositia semita in alium errorem ab oppugnato haud multum dissimilem delabi. Sunt quidem quamplurimæ cæremoniæ, et usu, et origine mysticæ. Concedo tamen et alias esse, quæ exordium, et institutionem suam necessitati, commodo, et decoro debent. Imo nec diffiteor quamplures Auctores nimio indoctæ pietatis zelo adductos extra justi tramites vagatos fuisse, dum sibi mysteria, parabolas, symbola, iis in cæremoniis fabricarunt, quibus certe talia adjungere Ecclesia nunquam in mente habuit: unde fortasse accidit, ut quæ fuerit nonnullorum rituum genuina origo nos lateat.

Sed D. de Vert non se tam arctis cancellis includi

passus est. Displicuerunt illi cunctæ symbolicæ rituum explicationes; omnesque cæremoniarum mysticæ causæ nauseam movebant, nec adduci potuit ut cæremonias nostras in institutione sua illis innixas crederet. Intuebatur illas universas tamquam *ideas arbitrarias, et pias moralitates,* quæ illis pro libito quidem ad nutriendam pietatem adjici queunt, sed quæ institutione posteriores sunt. Ut vero principium hoc, cui systema suum inædificatur, generale est, nullamque recipit exceptionem, ita D. de Vert universaliter loquitur. Nihil excipit, sed omnes omnino comprehendit cæremonias cujuscumque ex demum sint naturæ : *Si Ecclesia,* inquit (*Tom.* 2, *Præf.*), *consideraret cæremonias suas institutas ob fines solum symbolicos et mysticos, necesse foret Ecclesiam immutabilem esse in retinendo rituum horum usu. Rationes enim et principia, quibus innititur, nullam suscipiunt mutationem : objecta mysteriorum sunt fixa; et quod semel alicui allegorice originem tribuit, semper subsistere debet.*

Nulla facta exceptione etiam affirmat (*Tom.* 1, *Præf. p.* 11) *consuetudines hujusmodi semper acceptas fuisse in hoc sensu proprio primitivo ac necessario. Semperque nostris ritibus causas simplices ac naturales præ mysticis ac symbolicis assignatas fuisse.*

Præterea universaliter inquit (*Tom.* 1, *p.* 204) : *Dum ante triginta jam annos dici audivissem cereos in Ecclesia illuminandi solum causa adhiberi solere, idea hæc me commovit; atque me in semitam deduxit, naturalem et historicum cæremoniarum sensum reperiendi : intellexi ex eo omnibus aliis Ecclesiæ usibus easdem causas primitivas et physicas.*

Ea prorsus mente cujusdam Auctoris verba adoptat, qui de se ipso fatetur : *Quod nunquam sibi hujusmodi causæ mysticæ arriserint; eas plus præ se ferre venustatis quam soliditatis, plusque iis offuscari, ac imminui dignitatem mysteriorum, quam augeri.* Adjicit auctoritatem alterius, æque peregrini, profanique : *Materiæ liturgicæ apparent languidæ, insipidæque, dum nihil præter mysteria loquuntur. Causæ mysticæ cæremoniarum tum demum excogitatæ sunt; dum longissimi temporis intervallum omnia historiæ delevisset vestigia, ac causas litterales et historicas oblivione sepelivisset.*

Audiamus demum, quibus verbis ipse exactam præcisamque ideam nobis systematis sui largiri, novis argumentis fulcire, moderationisque gloriam ac meritum sibi comparare conetur : *Non igitur institutum hoc tanquam peregrinum, ac singulare videri debet, si videlicet propositam methodum sequuti rationes mysticas traducemus tanquam ideas secundarias, quæque ad primam institutionem minime revocari queunt, pro verisque causis solum physicas, et historicas assignabimus. Imo vero Auctores non desunt, quibus nullæ penitus aliæ arrident, quique omnino cunctas rationes mysticas* (dempto illis etiam secundariarum causarum beneficio) *aspernantur, nec differentes earum applicationes quoquo modo possibiles arbitrantur* (*Tom* 1, *Præf.*, *p.* 76). Quis non existimaret ab eo opinionem hanc tam male cohærentem, tam debilibus innixam fulcris, cum indignatione rejectum iri? Verum fallimur; hæret anceps, nihilque eum ad sententiam hanc condemnandam permovere valet. Quinimo eam ex parte laudat, invictoque, ut credit, ratiocinio confirmat, sic systemati suo securitatem, firmitatemque quærens : *Certissimum est,* subdit ille, *quod sicut universa ad ritus, et disciplinam pertinentia continuis subjiciuntur vicissitudinibus, ita difficile sane est usui, et consuetudini Ecclesiæ mysteria adnectere.* Affert dein exemplum interpretationis mysticæ, quam contemnit adjiciens : *Eu intricatissimam difficultatem, aut impossibilitatem potius allegorico sensu explicandi consuetudines continuis subjectas variationibus.* Et paulo post : *Siccine causæ variantes, et instabiles nostro subsunt imperio?*

Amplius ne quidpiam superest ad cognoscendum vastissimum illum, nullisque inclusum limitibus campum, quem D. de Vert systemati suo assignat? Nihil ille excipit. Argumenta illius ad omnes prorsus cæremonias pertinent, ratiocinationes cunctos absque distinctione complectuntur ritus. Nullo modo originem in rationibus mysticis, sed vel in historia, vel in causis necessitatis, decori, et commodi quæri debere pertinaciter tuetur. Illius sententiam ulla quidem inveniri potest cæremonia, quæ institutionem rationi mysticæ, et symbolicæ acceptum referat. *Antiquo enim,* ut ait, *tempore non quærebantur Mysteria in Ecclesiæ cæremoniis.*

§ III. *Continuatio ejusdem materiæ. Nihil est, quod Auctoris propositiones justo universaliores emolliat.*

Etsi D. de Vert non tam clare, tam manifeste, ut modo vidimus, animi sui sensus patefecisset, haud minus distincte tamen detexissemus, quo annotationes, quo reflexiones, quo argumenta sua collimant. Et quisnam est, qui aliud judicium ferat, dum illum tanquam in specula sollicitum cernit, ne ulla ei elabatur cæremonia, quam suis non conformet ideis, et in id præcipue incumbat, ut eas seligat, quas omnium maxime solis symbolis originem suam debere cognoscimus? quales sunt : Signum crucis, unctio baptismatis, aut cereus Paschalis. Quis inquam benignius de illo sentiat? Dum videt, eum nullam occasionem prætermittere, quæ sibi ansam præbere valeat mysticos scriptores contemptu, ludibriis, cachinnis prosequendi. Dum mordenti risu æque eos excipit, qui opiniones ab Ecclesia receptas, imo auctoritate universali comprobatas tuentur, atque eos, qui pio zelo, sed non secundum scientiam abrepti, quandoque extra justi semitam evagantur. Dum denique cernimus eum principii loco collocare, non posse absque suo systemate sat nervose impugnari, sat feliciter debellari hæreticorum errorem, quem contra cæremonias nostras conceperunt. Cæremoniasque ab Ecclesia institutas, ab heterodoxis condemnatas symbolicis, et mysticis rationibus defendere velle, idem esse ac Ecclesiæ causam enervare, et debiliorem reddere.

Incassum quispiam D. de Vert partes tuendas susciperet, admonendo eum quandoque limites principiorum suorum ad ampliorem solum cæremoniarum

partem extendisse, quodque tantummodo contenderit frequentiores esse illas cæremonias, quæ suam ad causas physicas et litterales originem revocant, quam quæ a mysticis rationibus pendent. Non equidem inficior eum haud raro ita sermocinari. Verum nec minus certum est eum sæpissime principium suum : ad *omnes prope cæremonias producere.* Sic dum de verborum cum actionibus, quas simplicium gestuum nomine indigitat, similitudine agit, ita loquitur (*Tom.* 1, p. 141 *et* 142) : *Hæc quasi una causa omnium Ecclesiæ rituum :* Quod si ita est, vix *ulla igitur existet cæremonia*, de qua affirmari queat, *eam ob symbolicas et mysticas rationes institutam fuisse.* Miram profecto consequentiam ! Cujus falsitas omnium facile incurret oculos, qui præjudiciis in favorem D. de Vert conceptis necdum excæcati sunt. Et dein quid adjumenti in causam suam derivat, si quandoque innuat se de *Maxima solummodo cæremoniarum parte disserere ;* dum aliis in locis *omnes prorsus cæremonias* nominat, et absque discrimine determinat *in institutione rituum nullam mysteriorum habitam fuisse rationem?* Quid aliud ex sermocinatione ista evincitur quam pavor et metus hominis, qui conscientia novitatum et paradoxorum ductus asserta sua lenire cupit; qui formidat sanam piorum in se mentem concitare, multorumque in se suscitare querelas ; si nempe aperta fronte, et quasi certamini paratus sententiam suam obtrudere conetur ; qui ut censuram prudentem declinet, sat superque sibi sufficere autumat, si principia sua serpendo, et oblique insinuet? Indubia scientia mihi notum est eum hæc timuisse ; et præsertim crisim præsulis in hac materia judicis expertissimi. Sermo mihi est de fatis functo Meldensium episcopo. Mihi compertum est quod D. de Vert familiares suos minime celavit se vivente dignissimo hoc præsule operis sui primum tomum, quanquam longo jam tempore ante ejus mortem absolutum, in publicam lucem edere nequaquam ausum fuisse. Et profecto præstiterat se D. Bossuetius metuendum omnibus illis adversarium, qui temeritati se suæ ut D. de Vert totos committebant ; audacibusque suis ideis effrænes habenas laxabant. Debellati D. Simonii exemplum terrorem non potuit non incutere homini, qui cæremonias Ecclesiæ pari methodo explicare auderet, qua D. Simonius in explananda Scriptura usus est ; id est, qui cuncta mysteria et prodigia eliminando omnia ad ideas simplicissimas quam maxime naturales simulque humillimas ac turpissimas reducere præsumeret.

Quidquid sit, si D. de Vert restringendo systema suum ad maximam cæremoniarum partem, animo præfixisset suo aliquas earum excipere; id certo præstitisset in iis, quarum sensus symbolicus a primis christianæ æræ seculis ab Ecclesia receptus fuerat : ut sunt ritus in baptismate observati ; vestis alba neophytis tributa ; unctiones illis adhibitæ ; signum crucis fronti eorum impressum ; sal ex saliva in exorcismorum sacris introducta ; cæremoniæ sane [illegible] quas [illegible] ma retroactarum ætatum traditio nunquam aliter quam mystica et symbolica ratione intellexit. Hæ tamen ipsissimæ illæ sunt cæremoniæ, quas D. de Vert omni sensu mystico a sanctis Patribus illis tributo spoliavit. Deturbavit illas e possessione dignitatis mysticæ ; et exhibendo originem illarum sub idearum humillimarum et indecentissimarum specie institutionem earum nescio quibus causis a commodo, utilitate, et consuetudine petitis tribuit. Dumque de explicatione mystica, quam Tertullianus, unctioni baptismatis indit, mentionem facere cogeretur, incurius hujus auctoritatis quasi cavillando respondit (*Tom.* 2, *p.* 384) : *Illius seculi genium ita fuisse constitutum, ut omnia allegoriis concederet.* Quasi vero explicationes mysticæ inter ideas a genio seculi, et phantasia dependentes connumerarentur!

Non fuerat forsitan illi prævidendum omnes easdem mecum ex dictis suis illaturos sequelas? Videlicet eum nullas prorsus a principiis suis excepisse cæremonias ; quia nec illas a paradoxis suis opinionibus liberavit, quæ ab omni antiquitate inter symbolicas relatæ fuerunt ; si has consecutiones ex assertis suis deductum iri metuisset ; nonne facillime eis obviam ire potuisset si absque verborum circuitu palam et aperte professus esset plures esse cæremonias, quæ institutionem suam ad causas mysticas referunt?

Hoc illud est quod D. de Vert nusquam declarat. Et hic tamen verus est Ecclesiæ sensus, genuinaque mens ; hoc quoque punctum illud est (quidquid ille contra asserat) de quo inter nos et Calvinistas controvertitur, uti in decursu compertum fiet. Cumque in dubium revocare præsumpserit an aliquæ ob rationes mysticas fuerint institutæ cæremoniæ, id ipsum est quod in exordio disputationum mearum stabilire constitui. Ita enim postea facili labore demonstrabo quam longe a veritate aberraverit, quam perperam ac sine ullo delectu tot exempla congesserit, quam manifesta suarum conjecturarum sit vanitas, quam certa suarum animadversionum falsitas, quæ cum ab Historia mendaces arguuntur, tum ipsi sibi repugnant. Ne tamen hanc scribendi confusam normam imiter, in quam, in oppugnando a me opere omni quasi passu offenditur ; ubi admonitionum omnis generis ridicula conglomeratio : ubi textus Commentario et notis augetur ; ubi nescio quæ additiones amplificantur correctionibus ; totum denique opus informi supplementorum mole ; ac ne aliquid desit, erratorum indice in immensum quasi extenditur : Ne, inquam, in simile chaos incidam, en instituti mei typum accipe.

§ IV. *Totius operis typus.*

Exordiar opus ab antiquissima Cæremoniarum institutione, unde patebit eam rationibus moralibus ac mysticis innixam esse. Elucibit ulterius primos apud humanum genus introductos ritus nequaquam pro principio habuisse puram necessitatem, decorumque verum rationes unice mysticas et symbolicas ; cujus invictissima argumenta Scriptura abunde suppeditabit.

Hoc sibi Ecclesia in institutione cæremoniarum suarum procul dubio proposuit. Jesus Christus, et apostoli ipsi Ecclesiæ exempla certissima reliquere quæ ad imitandum sibi proponeret. Cuncta sibi invicem succedentia sæcula in ritibus acceptis a Patribus doctrinam hanc conservarunt; et in instituendis novis præ oculis habuerunt. Nec metuo argumenta a me in confirmationem rei hujus adducenda ulla dubitatione laboratura, aut irrefragabili evidentia caritura.

Quinimo in testimonium adducam causæ meæ fulciendæ ipsissimas cæremonias, quarum originem D. de Vert juxta sua principia explicare studuit; clareque detegam in quas exorbitantes ambages falsa sua documenta eum abripuerint.

Atque ut solidius adhuc demonstrem Ecclesiæ mentem diversissimam ab ea esse, quam D. de Vert ei affingit, amplissimus mihi probandi supererit campus, ideas quas Ecclesiam in suis constituendis cæremoniis habuisse dictitat a veritate esse alienissimas; illumque minime intellexisse vim momenti illius, de quo nos inter et novatores disceptatur. Non equidem nos inter et illos controvertitur an videlicet necessitatis, commodi, aut simplicis consuetudinis gratia cerei altaribus imponantur; aut ornamenta statis formis ritibusque adhibeantur. In eo solum lis tota vertitur an Ecclesia potuerit et debuerit has ob significationes symbolicas et mysticas ritus vel instituere, vel retinere.

Insistam ulterius examini a me inchoato, circa Ecclesiæ mentem; ac adnotabo non paucas esse cæremonias, quæ necessitate, commodo, decoro, aut consuetudine suadente introductæ, cessantibus etiam his rationibus ab Ecclesia retentæ fuerunt; non quidem ut D. de Vert opinatur, crassa, si ita loqui fas, Minerva, inveteratoque usu, qui omnia fortuito ac incogitate determinat; verum manifeste ob unicam mysteriorum rationem.

Nullus tamen sum qui negem non esse et alias cæremonias, quarum causa a necessitate physica et naturali desumpta constanter perdurat. Verum ipsæ sunt in quibus Ecclesiæ mens longe clarius adhuc, sublimiusque manifestatur. Deprehendetur non esse privatos, ut D. de Vert effutit, absque auctoritate; Collegiumque Mysticorum, qui iis explicationes addiderunt mysticas; verum universam Ecclesiam eas tanquam symbola allegorica fidelibus considerandas proposuisse; mysticasque has significationes consecrasse.

Quamquam veritatum harum disquisitio nos ad speciale examen innumerorum locorum deducat; in quibus D. de Vert manifeste a veritatis tramite aberravit; cum tamen quamplurima alia sint, quæ refelli mereantur, non intermittemus id ibidem in recensitis supra assertis præstare. Constabitque facile cuilibet qua æstimatione amplecti debeat animadversiones et ideas hominis, qui ineptissime insipiens vix unquam in recti permanet semita.

Recti ordinis ratio mihi necessitatem imposuit, ut Instituti mei rationes singillatim explanarem; ratiocinationisque meæ paulisper interrumperem seriem. Juvat nunc orationis meæ filum resumere, ut solida ratione diluam quidquid D. de Vert maxime firmum, maximeque speciosum in systematis sui patrocinium afferre valet. Id omne ad tria reducitur capita; 1°. ad simplicitatis naturalis amorem, qui omnium doctorum genio conformis est; 2°. ad verisimilitudinem suarum conjecturarum, quæ ut sibi videtur sola expositione auditorum animas percellunt, et universorum consensum extorquent; 3°. ad auctoritatem omnium illorum Ritualium, Missalium, Sacramentariorum, quæ plurimum jam congesta in P. Martene collectione reperit, et in quibus sensum et mentem Ecclesiæ deprehendisse se arbitratur. Confutabo, subvertamque tria hæc fulcra, paucis quidem verbis, sed inconcussis simul argumentis. Atque ut scopum attingam meum, exploratum faciam; 1°. quantum genius et amor simplicitatis naturalis decipiat; 2°. quam fallaces sint D. de Vert conjecturæ; 3°. quantum inniti liceat horum Missalium, maxima ex parte recentiorum auctoritati; unde D. de Vert sua compilavit testimonia.

Nunc mihi nihil amplius superest quam ut adnotem me solo Religionis amore impulsum opus hoc suscepisse: quod lubenti animo judicio illorum subjicio, quos Deus populo suo præfectos constituit, quorumque interest sanam doctrinam a perversa minusque causa secernere.

§ V. *Cæremoniæ cunctæ ex prima sua institutione sunt symbolicæ. Argumentum ductum a lege naturali.*

Exordium sumam a principio certo evidentique, institutionem videlicet omnium omnino cæremoniarum unice deberi moralibus et mysticis causis, eosque qui Rituum auctores extitere pro objecto symbola solummodo, et causas habuisse allegoricas. Hæc origo est fere omnium cæremoniarum, et præcipue antiquissimarum, et latissime patentium, imo vero allusiones, figuræ, et sensus symbolici anima cultus religiosi fuere, quem quæque natio omni in provincia, omnique tempore diis suis reddebat. Unde invicte concluditur explicationes morales, mysticas, et symbolicas ad primariam cæremoniarum institutionem pertinere, iisque quodam modo esse essentiales.

Vix mundus e nihilo eductus est, cum inter primos orbis colonos cultum religiosum stabilitum cerno: cultus quidem est simplex, paucæ cæremoniæ sunt, quæ ut expresse innuit S. Augustinus (*Ep.* 202, *ad Deo gratias loquendo de sacrificio Abelis et Cain*), a Deo inspiratæ sunt, *ut essent significativæ, et nobis repræsentarent res aptas ad nostram instructionem. Cum inspirat et docet quomodo colendus sit, non solum nulla indigentia facit, sed nostra maxima utilitate. Significativa autem sunt talia omnia sacrificia, et quarumdam rerum similitudines, etc.* Cerno Cainum et Abelem Deo sacrificia offerentes, alterum fructus, alterum animantia; verum hæc sacrificia cordis designata sunt actionibus externis, et consequenter cæremoniis

symbolicis. Adfuit hic delectus, adfuit apparatus. Cernuntur altaria, ignes, et victimæ, quæ jugulantur, et quarum pinguedo offertur. Ita quippe omnis traditio explicat quæ Scriptura de duorum sacrificio affert (*a*), ubi quæso hoc in cultu invenies causas necessitatis et commodi? Ubi gesticulationes a verbis desumptas? Necesse profecto est recurrere ad rationes symbolicas eorum, qui signis his exterioribus internum animi et cordis sacrificium exprimere cupierunt. Quis enim inficiabitur, nisi hanc adstruamus causam, actiones istas non solum inutiles, verum stultas et male sanas fuisse? Quid enim rectæ menti magis contrarium quam se necessariis vitæ commodis sine ulla utilitate privare? *Deus utique*, ait iterum S. Augustinus, (*L. 6 contra Faustum*, c. 5) *non frustra, quibus non indiget sibi juberet offerri, nisi aliquid in eis ostenderet quod nobis et nosset prodesse et talibus signis præfigurari oporteret.*

Quo magis mundus a prima illa simplicitate recessit, eo perfectior etiam cultus redditus est Numini, cæremoniarumque multiplicata religio. Non immorabor præcepto illi, quo Deus Noemo esum carnium sanguinisque animalium vetuit, præcepto, inquam, illi mystico, quod, teste S. Joan. Chrysostomo, eo collimavit, ut homines edoceret, eorumque animis inculcaret legem humanum sanguinem effundi prohibentem. Nec me movebit, si forsitan D. de Vert cui SS. Patrum auctoritas non multum cordi est, in contrarium clamitet Deum id non mystici sensus causa, verum sanitatis tuendæ gratia præcepisse. Progrediar potius ad Abrahami religiosum summo Numini exhibitum cultum. Nihil eo ad subruendum, conquassandumque D. de Vert systema aptius, nihil validius præsertim si ex ipso sacro Codice proferatur totius sacrificii a Deo ipso præscriptus et ordo, et ritus. Is autem hic est. Accipit Abrahamus victimas ad immolandum destinatas non quidem sortitione fortuita, verum electione a supremo Legislatore indicata. Nihil hic ad Abrahami arbitrium, numerus, ætas, qualitas, omnia prorsus ab alio determinatas, omnia ad Creatoris regulam exacta. Pars horum in duas dissecta partes, pars integra relicta, alia separata, alia conjuncta, omnia denique certa serie disposita sunt. Accedit eo Numinis ipsius præsentia, Numinis sanctificatio. Miscet se scintillans flamma pio patriarchæ sacrificio, et iteratis ambagibus mystico circuitu discerpta holocaustorum membra lambit (*b*). Quid sibi singulares hi volunt ritus? Quid auxilii hic D. de Vert a suis præstolabitur principiis? Estne quidpiam quod non symbolicam, quod non mysticam præ se ferat majestatem? Quorum omnium significationem exponere, cum mei muneris minime credam, ad Commentaria lectores remitto id solum adnotans: Deum sub flammæ scintillantis figura, quæ victimarum divisas partes lambens transierat, cæremonias in fœderibus adhibitas observasse. Quæ tum demum sacra inviolataque putabantur, cum ea contrahentes inter discerpta immolatarum victimarum membra certis cæremoniis, certisque ritibus iterum iterumque transitarent. Non parum hæc adnotatio conferet ad illustrandam obscuritate laborantem Jeremiæ allocutionem, qui fœdus inter Deum, et populum Israel ictum similibus prorsus cæremoniis indicat dicens: *Non observaverunt verba fœderis in præsentia mea.... vitulum, quem conciderunt in duas partes, et transierunt inter divisiones ejus* (*Jerem. 34, v. 18*).

Quanta nobis dein iis consimilia exempla suppeditat Jacobus? Deo oblaturus sacrificium lapidem oleo super infuso consecrat benedicturus filiis manus in decussim ducit, sinistramque super primogeniti dextram super minoris natu caput imponit; preces effusurus Deo jam morti proximus non in eo quo naturaliter decumbebat situ id præstat, sed motu homini jam moribundo longe incommodissimo ad lecti caput convertitur, quippe qui norat debere adoratores juxta statas cæremonias ad certam quamdam cæli plagam respicere. En ritus, en cæremonias, quas ipse sacer Codex indubitataque traditio mysticas asserit, quæque si alia mente intelligerentur, insanæ potius quam sanæ apparerent.

§ VI. *Ejusdem argumenti continuatio. Refutantur D. de Vert circa Jacobi sacrificium conjecturæ.*

Veritates a me allatæ tam firmæ, tamque evidentes mihi videntur, ut metuam, ne quis miretur me iis longiori, quam par est, tempore inhærere. Eone, dicet aliquis, D. de Vert. prælabi potuit temeritatis, ut res meridiana luce clariores in controversiam vocet? Id quidem licet vix concipi queat, tamen factum est, ac facile constabit, si quispiam illius disquisitionem de sacrificio olei, quod Jacobus saxo in deserto superinfudit, pervolvere volverit. Ignotumne D. de Vert esse potuit omni omnino tempore libationes sacrificiis admixtas resque prope cunctas divino Numini devovendas oleo, pretiosisque liquoribus perunctas fuisse? An illum latere potuit, consuetudinem hanc, ut testantur Apuleius (*a*), Siculus Flaccus (*b*), Arnobius (*c*), ipsis gentilibus usurpatam fuisse? Verum jacta est alea. Fixum est a D. de Vert systema, collocata principia, quo universa sunt revocanda: *Cum saxum hoc*, dicit ille, *in titulum et monumentum visio-*

(*a*) *Abel obtulit de primogenitis gregis sui, et de adipibus eorum.* Gen. 4.

(*b*) *Summe tibi vaccam triennem, et capram trimam, et arietem annorum trium, turturem quoque, et columbam. Qui tollens universa hæc, divisit ea per medium, et partes contra se extrinsecus posuit, aves autem non divisit..... cumque occubuisset sol, facta est caligo tenebrosa, et apparuit clibanus, et lampas ignis transiens inter divisiones illas.* Gen. 15.

(*a*) Apuleius actionibus religiosis adnumerat.

(*b*) Siculus Flaccus de Conditionibus agrorum; *Cum terminos disponerent unguento, et velaminibus, et corona eos ornabat.*

(*c*) Arnobius de eo quod adhuc paganus præstiterat, sermonem faciens: *Si quando conspexerat lubricatum lapidem, et ex olivæ unguine irrigatum, tanquam inesset vis præsens, adulabar, affabar, beneficia poscebam nihil sentiente trunco.*

nis, quam habuerat, inservire debebat, necesse erat illud certo signo distinguere, ut in paternam rediens domum Jacob denuo invenire posset. Quapropter prudenti consilio oleo saxum illud inunxit hujusmodi illa simplicitas, de qua sibi tam mirifice gloriatur. Frustra nos Augustinus (*a*) edocet : *Actionem hanc Jacobi esse actionem in symbolo suo propheticam :* Frustra Theodoretus (*b*) testatur, *hanc esse actionem figurativam propriam ad exprimendam pietatem cordis :* Frustra alius quispiam (*c*) qui Cyprianus credebatur, demonstrat : *Oleum ita consecrationibus lapidum adhibitum, significasse voluptatem et dulcedinem spiritualem, qua in participatione sanctorum mysteriorum perfundimur.* Ast idiotna hoc mysticum D. de Vert stomachum movet, minimeque arridet. Nihil ille hic cernit, præterquam simplicem hominis providentiam, prudentemque naturalis curiositatis sagacitatem. Jacobus suo in reditu lapidem illum revisere optabat, ideoque oleo inunxit, ne cum cæteris lapidibus confunderetur. Ecce tibi juxta D. de Vert integrum Mysterium. Sed quæro, satisne suæ curiositati consuluerit Jacob ita ut post viginti annorum spatium posset lapidem illum a cæteris distinguere nonne solis calor brevissime liquorem exsiccaturus erat, atque omnia deleturus vestigia, nonne sors illum in errorem inducere poterat, casusque fortuitus in deserto saxis innumerabilibus referto alium ejusdem coloris lapidem objicere? An non caracteres, aut figuræ hieroglyphicæ huic saxo insculptæ magis sartæ, incorruptæque permansissent? Nihil horum profecto homini in mentem venit omnia audenti, parumque accuratiori, indagini assueto.

Idem prorsus ei de origine impositionis manuum judicium. Hujusmodi cæremonia semper visa est sanctis Patribus instituta ad designandam auctoritatem ac potestatem imponentis manus in illum cui imponuntur, et ad communicandam per hujusmodi impositionem manuum potentiam, cujus manus ipsæ sunt symbola. Verum glaucomate obfuscati D. de Vert oculi nihil hic mysteriorum penetrarunt. *Sancti Patres* (illo dicente tom. 2, p. 158) *vehementer allegoriis delectabantur :* Hic vero tantum ab iis abhorret, ut ab illa etiam impositione manuum, quam Jacobus Josephi liberis impertitus est, significationem symbolicam eliminet, nihil illum commovente scriptura, quæ mysterium hoc in exemplo clarissime indicat. Nihil tamen hic mysticum vidit D. de Vert : sed merum hominis gestum, qui alium dessignaturus eum manibus indigitat, ut distinguuntur a cæteris nullusque errori locus esse possit (*Tom.* 2, *p.* 17 *et seq*). Tam perversæ videlicet D. de Vert sunt ideæ. Quo systematis sui enthusiasmus eum non abducet, cum audeat nobis protervas, vanissimasque chimæras pro solidissimis ideis obtrudere?

(*a*) *Hoc quod Jacob fecit ad prophetiam pertinet.* Lib. de Civit. 16, c. 38.

(*b*) *Jacob cum erexisset titulum, perfudit eum oleo, quod etiam nunc fieri solet a permultis ; nam consuevernnt in templis Dei ungere adytorum cancellos ad demonstrandam pietatem.*

(*c*) *Oleo antiquitus sacerdotes sacrabantur, et reges, et ipsi altarium lapides delibuti spiritualem intelligi volebant sacris mysteriis inesse pinguedinem.* Auth. lib. de Unct. chrismat. inter Opera S. Cyprian.

§ VII. *Argumentum ad confirmandam rei hujus veritatem ex lege Mosaica deductum.*

A lege naturali ad scriptam gradum faciamus. Eamdem utriusque reperiemus fuisse mentem hic enim sexcentæ occurrent cæremoniæ, non fortuito dictatæ; aut rudi, ignorantique consuetudine observatæ; verum cunctæ ad fines mysticos, instruendumque per symbola populum directæ, quibus recensendis insistere non vacat. Omnibus constat quanto apparatu, cæremoniisque in comedendo agno paschali opus fuerit; quam religiosa in sabbati celebratione, in neomeniis, et festo Tabernaculi, plurimorum rituum observatio; verum nec minus omnibus notum est nihil horum statutum fuisse quod non (*a*) Judæis in symbolum inserviret, et significatione mystica exprimeret aut prodigia a Deo in salutem hujus populi patrata, aut spem de adventu Messiæ; aut regulam virtutum moralium, quæ illis ad sanctificationem cordium proposita erat. Quod nisi concederemus, quam, quæso, utilitatem tribuere possemus tot arduis legibus; totque ad speciem superfluis cæremoniis, a Deo ipso tam accurate, tam religiose, tam singillatim traditis? Cur tanto labore opus erat ad conficiendam lustralem illam aquam, quæ ad immunda purificanda destinabatur? Quid necesse illi immiscere cineres, et quidem vaccæ rufæ, non alterius coloris in qua nulla esset macula; quæ ætatis esset integræ; nec unquam jugum tulisset? Cur animal hoc tanta sollicitudine, tamque solerti industria conquisitum, nisi in totius populi conspectu immolari poterat? Cur ad summum sacerdotem pertinebat effusæ victimæ cruore digitos tingere, septemque, nec pluribus, paucioribusve vicibus contra tabernaculi portam aspersionem peragere? Quid in rogum comburendæ victimæ erectum hyssopum, lignum cedri, lanamque purpura tinctam immittere necesse erat? Quid commodi ex cineribus illis extra tabernaculum et castra conservatis; et ad lustrandum aqua pura commixtis expectandum erat (*b*)?

Quis harum cæremoniarum causas a necessitate, commodo, aut utilitate naturali deducere queat? Quæ verba actionibus his; qui gestus verbis ansam præ-

(*a*) *Hæc autem in figura contingebant illis.* 1. Coloss. cap. 16.

(*b*) *Ista est religio victimæ, quam constituit Dominus... adducant ad te vaccam rufam, ætatis integræ, in qua nulla sit macula, nec portaverit jugum, tradetisque Eleazaro sacerdoti, qui eductam extra castra immolabit in conspectu omnium, et tingens digitum in sanguine asperget contra fores tabernaculi septem vicibus. Comburetque eam,* etc. *Lignum quoque cedrinum, et hyssopum, coccumque bis tinctum mittet in flammam, tollens de cineribus combustionis atque peccati, et mittet aquas vivas super eos in vas, in quibus cum homo mundus tinxerit hyssopum, asperget ex eo. Si quis hoc ritu non fueris expiatus, peribit anima illius de medio ecclesiæ.* Num. cap. 19

huere? Confitendum sane est quocumque demum quis odio erga causas mysticas, aut amore erga simplicem naturam, in qua sibi D. de Vert tam mirifice placet, feratur; confitendum, inquam, significationem mysticam animam omnium esse harum cæremoniarum; neque illas ullo alio fine institutas fuisse. Aliter jurene poterant Hebræi sine ulla utilitate tantoque incommodo tot gravissimis legibus teneri? Audacter loquamur: quæ stultitia tam spurcam, lutulentamque præparari aquam ad mundandos eos, qui purificatione egebant? Quæ injustitia tanta severitate a Deo cunctas has minutias præscribi, tam gravibus minis sanciri, errores in earum administratione commissos licet exiguos rigidissimis pœnis vindicari, si nullum in iis tegitur mysterium, si nulla symbolica includitur ratio?

Constituit Deus ignem thuribulo imponendum ex Altari Holocaustorum sumi debere. Exclamaret hic continuo D. de Vert, aut alter sententiæ suæ assecla: id ob commodum contigui utriusque situs præceptum fuisse, naturalique rationi conformius videri, non aliunde aliquid laboriose conquirere, cum in proximo haberi potest. Ast si hæc commodi solum, utilitatisque causa a Deo edicta sunt, merebanturne violatores tam tremendis suppliciis castigari? Aaronis summi sacerdotis filii nihil aliud peccarunt, quam quod neglecto altaris holocaustorum igne profanos carbones thuribulis suis ingesserint. Et tamen quam horrida iis pœna constituta est? Flammis videlicet vindicibus exusti perturbatam cæremoniarum Religionem luerunt, divinæque in rituum prævaricatores indignationis exemplum dedere funestissimum (*Levit.* 10).

Jussi sacerdotes fuerant binis per diem vicibus, idque statis fixisque horis ligna supra altare holocaustorum collocare (*Levit.* 10). Videor hic mihi D. de Vert mussitantem audire: nullum hic prorsus mysterium, nihilque naturæ magis congruum esse, quam ligna flammis ad nutriendum conservandumque ignem adjicere, qui semel extinctus majori longe labore incommodoque resuscitari debuisset, nec nisi post diuturniorem moram ad consumandas victimas satis virium acquisivisset. Ita videlicet ratiocinaretur ille, qui D. de Vert præclaris vestigiis insistens, conjecturas suas falsis confirmat principiis, atque cum illo pro certo habet: *Sua in institutione nulla in cæremoniis quæsita fuisse mysteria.* Verum istudne est, quo Numinis collimavit mens? Quæ, precor, necessitas, ut ob simplices utilitatis, commodique causas Deus ipse edoceat normam, tempus, horam ponendi ligna flammis, minimeque licere tradat cæteris diei noctisque temporibus. Merebaturne res hæc, ut tam sæpe Deus mortem minitaretur iis, qui in ritibus vel paululum peccarent, aut qui non metuentes ignem resuscitandi incommodum, cum extingui permisissent? Ullane lege opus fuerat, ut quispiam sciat focum adjectis quandoque lignis nutriendum esse, ut nunquam non præsto sit, nec alimenti defectu extinguatur. Fatendum igitur est mysteria figuris his symbolicis involuta fuisse, atque hinc (*a*) facili negotio intelligo sanctorum Ecclesiæ Patrum dicta, qui per ignem hunc charitatem, symbolice repræsentari asserunt cujus vigor, calorque nunquam intepescere, cujus flammulæ nullo unquam tempore in fidelium cordibus extingui deberent. Hæc explicatio licet mystica multo facilius animo concipitur, quam rusticæ crassæque ideæ illorum, qui ratiocinationes suas D. de Vert principiis inædificant. Quinimo necessaria est ad explicanda symbola, quæ Deus ipse non absque causa præscripsit. Quorum tamen institutio lege sancita aut parum sanæ rationi conformis, aut saltem a necessitate aliena videretur, si sensus mysticus et figuratus iis eripiatur.

En originem, unde maxima præcipuaque cæremoniarum pars defluxit. Intueri eas hic potes, ac ut a Deo institutæ sunt, impresso illis, ut ita dicam, mysteriorum et symbolorum sigillo, tesseraque. Hic ratio institutionis quærenda. Hinc gentiles, et ethnici sensum rituum suorum quos cultui idolorum adhibuerunt, hausere; veri quippe Numinis adoratio, fictarum divinitatum, dæmoniumque antecessit cultum, verum hi impatientes, invidique honoris, qui supremo rerum omnium rectori exhibebatur, similem sibi a servis suis præstari venerationem voluerunt, ac nefanda æmulatione, ut ait Tertullianus (*a*), sanctissimos fidelium ritus sacrificulis suis imitandos proposuerunt. Verum licebitne mihi hoc in loco Ethnicorum suffragiis, testimoniisque imiti? Nihil equidem video, quod id prohibeat. Cum non ideireo gentilium sacrificia condemnanda sint, quod ritibus cæremoniisque intermixta, verum quod iis ad objecta honoranda abusi fuerint, quæ veneratione hac indignissima extiterunt. Quod, quæso, ad explodendam D. de Vert conjecturam magis aptum, magisque opportunum afferri argumentum potest, quo aperte demonstratur, omnes universi orbis populos eamdem nobiscum de cæremoniis habuisse mentem; sententiamque, quam ille tam vehementer aversatur, cunctarum prorsus nationum consensu fulciri.

§ VIII. *Argumentum ad eamdem veritatem probandam a cultu Idolorum, omniumque populorum consensu desumptum.*

Nulla profecto unquam extitit gens, aut natio, cujus historiæ et mores ad nos usque pervenere, quæ non suis uteretur sacrificiis, suo cultu, suis cæremoniis. Hæ vero haud equidem fortuito invectæ fuere, aut occasioni, aut consuetudini radicatæ, aut necessitati, aut naturali propensioni verba sermonemque suum gesticulatione apta concomitandi debebant, maxima ex parte ob rationes mysticas, symbolicasque causas excogitatæ fuere. Seu ut retroactarum historiarum memoriam revocarent, seu ut sperandorum firmam quamdam promissionem effingerent, seu ut internos cordis sensus, affectionesque exprimerent, seu denique, ut exactam munerum, officiorumque sibi impositorum observantiam edocerent.

(*a*) Origenes, S. Gregorius, S. Bernardus, Hesychius, Rupertus, etc. Vide Lorin. supra Levit.

(*a*) *Diabolus cujus sunt partes intervertendi veritatem, ipsas quoque res Sacramentorum divinorum, idolorum mysteriis æmulans.* Lib. de Præscript, c. 4.

Sacerdotes, adoratoresque Dagonis (*a*) nunquam templi sui limina calcabant, quæ sacra putabantur, quod ibidem idolum Dagon coram arca conciderat (*b*). Bacchi sacerdotes detonsa in gyrum coma Deum hunc referebant teste Herodoto. Sacrificuli (*c*) Cereris funalibus, facibusque ardentibus armati in ejus cæremoniis circumcursitabant, per hoc indicantes sollicitudinem ipsius deæ, dum accensis facibus raptam a Plutone filiam Proserpinam anxia quæritabat; qui denique aliquod religionis officium diis suis præstabant, prius necesse erat ut totum corpus abluerent (*d*) : sic Æneam præcipiti fuga ex Trojæ incendio elabentem refert Virgilius non ausum fuisse deos penates contrectare, nisi usquam sese flumine vivo abluisset in puritatis symbolum, qua ad numinum adorationem accedendum est (*e*). Sic ob eamdem quoque rationem mysticam templum ad precandum adeuntes manus, caputque unda frigida perluebant (*f*), passimque fides hæc apud ethnicos invaluerat lustralem aspersionem, immersionemve universa (*g*) prorsus eluere, tollereque crimina. Dum apud Romanos nuptiarum celebraretur solemnitas, sponsa a sponso adjuta ad portæ limen intactum transiliebat, felicem Sabinarum raptum indicans : sponsus vero nuces, frugesque ad comitantes cæremoniam puerulos projiciebat, hoc symbolo declaraturus se crepundiis omnibus nuntium remittere novamque vitæ rationem inire. Occurrit hic in mentem apparatus illius rogi, quem Dido (*h*) post Æneæ discessum in palatio sub specioso diis sacrificandi velamine erexit, revera autem eo fine instruxit, ut se ipsam desperationi suæ immolaret. Jam vero quot, quantæque usurpantur in hoc sacrificio a Virgilio tam eximie minutimque depicto, cæremoniæ, quæ necessitati adscribi minime queunt, minusque adhuc explicari, nisi ad significationem metaphoricam, sensumque, si dicere fas est, mysticum recurratur? Cui enim utilitati hippomanes, cui usui herbarum ad lunæ lumen collectarum, et falce aherea demessarum commixtio? Quid opus fuerat Didonem uno pede nudo, altero cothurnato ad sacrificandum accedere, Annam sororem fluviali lympha perfundi, temporaque nutricis vitta circumtegi? Subit nunc memoriæ ritus alter ad depellendos lemures Romæ usurpatus. Paterfamilias media nocte domo egrediebatur ore nigri coloris fabas gerens. Has una manu sumens super caput, retrorsum projiciebat, altera interim vas æneum pulsabat, idque novem præcise vicibus iterabat. D. de Vert subtilissimo etiam suo adjutus ingenio, quam, quæso, physicam, litteralemve cæremoniarum harum explanationem nobis præbebit? Demonstrabitne rituum horum institutionem alteri innixam fundamento, quam huic rationi symbolicæ, quæ ubique gentium nullo non tempore viguit. Possem profecto innumera alia in medium proferre exempla ; verum ea, quæ adduxi, satis superque esse existimo, ad probandum universos orbis populos hanc mentem circa ritus tenuisse, hunc que illis de cæremoniis sensum fuisse, cunctosque in eo convenisse, ut illas non alia ratione intuerentur. quam mutum quemdam sermonem, qui per symbola apte inventa animos hominum aut veritates certas edoceret, aut ideas imprimeret, quas illis expedire arbitrarentur.

Ast si hæc mens cunctarum extitit religionum, hæc sententia omnium populorum, hæc anima universarum cæremoniarum, liceat mihi per transennam scisciari, cur id Jesu Christi Ecclesiæ negari debeat? Hæc sola religio tam sancta, tam pura, tam mystica, non aliis utetur cæremoniis, nullosque alios ritus possidebit, quam gesticulationes absque anima, actiones absque mysteriis? Quis pudor totum sanctissimæ religionis cultum ad inanime cadaver redigere omnemque ei rationem symbolicam auferre, sine qua profanissimæ quoque sectæ pereant necesse est?

§ IX. *Continuatio ultimorum duorum argumentorum. Refutatio D. de Vert. Et vera suffituum origo.*

Accedamus nunc ad particulares quosdam ritus, qui christianæ Religioni cum ethnicis communes fuere, ac D. de Vert judicium de iis intueamur. Primum quod mihi haud sine stupore occurrit, est ejus de suffitibus, luminibusque commentum. Illius quidem sententia utraque originem suam aut necessitati soli, aut commodo acceptam referunt. Cum enim victimæ crematæ tetro odore omnia implerent, necesse erat fœtorem suaviter olentibus thymiatis expellere. Cum noctis tempore conventicula celebrarentur, luminum usus haud abesse poterat. *Hinc*, inquit, *thuris et luminum usus in religionis cultum invectus* : quæ primo (*a*) necessitate naturali adhibita, irradicata consuetudine, Religionis partem *decursu temporis constituere*. Hæc D. de Vert doctrina est, quam variis in locis quos singillatim indicabimus huc et illuc disse-

(*a*) *Propter hanc causam non calcant sacerdotes Dagon, et omnes qui ingrediuntur templum ejus super limen Dagon in Azoto.* 1 Reg. 5, v. 5.

(*b*) Levit. 19, v. 17. Grotius hic Herodoti textum adducit. Vid. etiam Jeremiam, cap. 17, v. 49.

(*c*) Ovid. *Hîc accendit geminas pro lampade pinus.*

(*d*) *Casta placent superis : pura cum veste venite,*
Et manibus puris sumite fontis aquam
(*Tibull., l. 2, eleg. 1.*)

(*e*) *Donec me flumine vivo abluero.*
(*Æn. 2.*)

(*f*) *Hæc sancte ut poscas Tiberino in gurgite mergis*
Mane caput, bis terque, et noctem flumine purgas.
(*Pers., sat. 2.*)

(*g*) *Ah nimium faciles, qui tristia crimina cædis*
Fluminea tolli posse putatis aqua! (*Ovid.*)

(*h*) *Sparserat, et latices simulatas fontis averni*
Falcibus, et messæ ad lunam quæruntur ahenis
Pubentes herbæ, nigri cum lacte veneni.
Quæritur et nascentis equi de fronte revulsus
Et matri præreptus amor.
Ipsa mola manibusque piis altaria juxta,
Unum exuta pedem vinctis in veste recincta.
. . . . . .
Annam chara mihi nutrix tum ziste sororem,
Dic corpus properet, fluviali spargere lympha,
Sic venias tuque ipsa pia tege tempora vitta
Sacra Jovi Stygio, quæ rite incœpta paravi
Perficere est animus. (*Æneid. 4, v. 512.*)

(*a*) De Thymiatis tom. 1., Præf., p. 18; t. 2, præf., p. 25, p. 390, 526, 513. *Videtur quidem hanc a se opinionem avertere, verum dum id præstare conatur, magis eam confirmat, stabilitque.*

minavit ; cujus falsitatem hic expendemus (*a*).

Necdum tempus esse arbitror ut ritus hos, quatenus christianam religionem spectant, considerandos suscipiam. De quo mihi postea disserendi locus erit. Nunc mihi demonstrare sufficit, D. Vert absque solido fundamento, perperamque asseruisse, binos hos ritus necessitati soli originem debere. Quinimo luculentissime, argumentisque evidentibus comprobabo utrumque horum in partem cultus omnium fere religionum adscitum fuisse, nullamque aliam institutionis scaturiginem habere, quam quæ in honore Divinitati his cæremoniis exhibendo detegitur.

Initium a suffitibus capiamus. Cuinam obscurum esse potest, horum usum inter omnes oblationes, quæ diis in signum cultus præsentabantur, latissime obtinuisse nullumque absque thure, quod in profundissimi, supremique obsequii tesseram numinibus incendebatur apud Gentiles reperiri sacrificium. Sed hæc usum, non institutionem indicant de qua si sermo sit nullus dubito quin ad legem Moysis referri debeat. Nullum enim ethnicis tam vetustum antiquitatis superest monumentum, ut cum veteri Testamento comparari queat, et dæmon veri Dei cultus perversus imitator eosdem sibi honores ab asseclis suis reddi voluit, quos supremum a populo suo expetiit. Hæc Tertulliani in libro a me citato mens (*b*).

Inter honores quos Deus sibi ipsi reddendos constituit, peculiaris thymiamatum in tabernaculo offerendorum fit mentio. Nec contentus vage solummodo thuris crematione præscribere, ad particularia etiam descendit, ac qua ratione componi, quo ordine misceri debeat edocuit. Dixitque Dominus ad Moysen, sume tibi aromata, stacten et onycha, galbanum boni odoris, et thus lucidissimum, æqualis ponderis erunt omnium faciesque thymiama compositum opere unguentarii diligenter et purum et sanctificatione dignissimum.

Simili prorsus modo præscribit Deus formam, altitudinem, figuram, et locum altaris oblationi destinati. Num divinam sapientiam majestatemque decuisset ad hasce peculiares descendere, levisque momenti circumstantias, si nulla symbolica hic significatio, si usus thymiamatum sacerdotum solum, et populi voluptati, delectationique inserviret? An sancti Patres, qui animum ad detegenda hæc mysteria adjecerunt, contemptui habendi, tamquam mystici nimium allegoriis addicti, quique suis commentis oblivioni causas litterales, et historicas tradidere? Hæc tamen profecto est, quidquid repugnet Vertius, verissima thymiamatum institutio. Hic itaque, scilicet in lege Dei, edocendi sunt quid in hisce instituendis cæremoniis Spiritus sanctus intenderit qui etiam chimærica D. de Vert principia jam antea profligare voluisse mihi videtur; dum non solum Hebræis indixit, ut *Sanctum Sanctorum* ipsis esset hoc thymiama, verum etiam in eodem sacro textu hæc addidit : *Talem compositionem non facietis in usus vestros quia Sanctum est Domino. Homo quicumque fecerit simile, ut odore illius perfruatur peribit de populis suis* (*Exod. c.* 30).

Ad supremi igitur numinis cultum præscriptus erat hujusmodi suffitus non ut inde homines voluptatem caperent. Sacra itaque profanat, qui hujusmodi cæremonias, quæ totæ ad religionem pertinent tanquam ad sensuum voluptatem unice institutas traducit. Ast ad evertendam penitus D. de Vert sententiam, hæc duo addi possunt : unum, quod thurificatio peragebatur in loco, quo sacerdos tantum, idque per exiguam temporis moram, et ad implendas solum muneris sui vices aditus patebat : alterum, quod hic locus, qui partem tabernaculi quæ *Sancta* appellabatur constituebat, viginti quinque, triginta ve cubitis ab altari victimarum, et quinquaginta aliis a vestibulo, a quo populus prohibebatur, distabat. Itaque fumus ab incensi thuris pugillo emanans in aprico præsertim loco ad populum minime penetrare poterat, minus vero adhuc victimarum fœtorem odore suo corrigere ; quæ in altari populo longe proximiori immolabantur. In summi igitur Numinis cultum hæc unice thymiamata adolebantur. At Deus omni corpore carens non egebat deliciosis hisce suffitibus. Quid ergo restat? nisi ut confiteamur, hæc omnia non ob alias, quam symbolicas rationes instituta fuisse, quia ut Augustinus jam ante a me allatus ait : *Deus utique non frustra quibus non indiget sibi juberet offerri, nisi aliquid in eis ostenderet quod nobis et nosset prodesse, et talibus signis præfigurari oporteret.* Constat igitur, ob solas causas morales, et symbolicas thurificationes in antiqua lege præscriptas fuisse.

Ast, inquiet D. de Vert, altius paulisper rem repetamus, usus thuris jam ante Legem Moysis innotuit. Sed quo testimonio veterum assertum comprobabit? Hoc certe post Arnobium optimi quique scripturæ interpretes inficiantur. Verum etiam ultro concesserim usum adolendi thuris etiam in lege naturali obtinuisse. Id, D. de Vert rogo, a quo certior factus sit? Thymiamata incendi primum cœpisse non ut honor aliquis Deo rependeretur, sed ne graveolens cæsarum victimarum fœtor hominibus incommodaret? Conjecturæ hæ non alteri fundamento, quam fidenti cuipiam audaciæ, qua vulgus credulum fallitur, innituntur. Si a Caini jam tempore divino Numini terræ fructus affectu religioso offerebantur; cur, quæso, D. de Vert thura, quæ æque a terra producuntur, ab iis segregabit fructibus, qui Domino non necessitatis, sed solius Religionis causa offerebantur, et cremabantur?

§ X. *Responsio ad auctoritatem S. Thomæ.*

Senserat D. de Vert debilitatem conjecturæ suæ, ac forte metuens ne ob eam impeteretur, ejus auctor

(*a*) *De luminibus et cereis*, tom. 1, p. 284; t. 2, Præf., p. 18 et seqq., p. 25, 28 et seqq. *Et licet tam longum de his sermonem faciat, nec tamen de eo convenit, quod saltem hodierno tempore cerei in cultus divini signum transierint. Vestigium solum a prima necessitate relictum, nunc autem consuetudine adoptatum ait.*

(*b*) *Cæterum si Numæ Pompilii superstitiones revolvamus, si Sacerdotalia Officia, etc., si sacrificalia ministeria, etc., consideremus, nonne manifeste diabolus morositatem illam Judaicæ legis imitatus est?* lib. de Præscript., c. 40.

haberi nolunt. Interea temporis eam pluries insinuat, ac pro viribus tuetur, divumque Thomam in vadem adducit, in quem suam sententiam refundit. Verum quid illi prodesse poterat D. Thomæ auctoritas, si hæc totius exactæ antiquitatis ipsiusque adeo scripturæ testimonio refelleretur? Verum absit sanctum Doctorem in hanc descivisse opinionem. Non enim ille nobis contrarius est, et verba illa, quæ D. de Vert utpote conjecturæ suæ minime faventia consulto suppressit, divum hunc a calumniose afficta hac sibi injuria vindicabunt. In examen vocat S. Doctor, an usus suffituum missæ sacrificio conveniat? En quæ secundæ sibi factæ objectioni reponit 3. *part.* 9, 83, *art.* 2, *ad* 2 : *Dicendum quod etiam thurificatione non utimur, quasi cæremoniali præcepto legis, sed sicut Ecclesiæ statuto. Pertinet autem ad duo; 1° quidem ad reverentiam hujus sacramenti, ut scilicet per bonum odorem depellatur, si quid pravi odoris in loco fuit, quod posset provocare horrorem; 2° pertinet ad repræsentandum effectum gratiæ, qua sicut bono odore Christus plenus fuit, etc.; ideo undique thurificato altari, per quod Christus designatur, thurificantur omnes per ordinem.*

En S. Thomæ locum, quem integrum non membris suis truncatum afferre oportebat; sæpe enim usu venit ut quæ sententiæ a contextu sejunctæ minus rationi consentaneæ videbantur, nihil admirationis facessant, si antecedentia, et consequentia adjungantur. Ita locus hic nos edocet præceptum aliquod in Ecclesia teneri, quod thurificationis usum præscribit, monet nos pariter inter vera instituti hujus motiva annumerari finem, repræsentandi videlicet effectum gratiæ, et ob hanc præcipue repræsentationem mysticam thurificato undique altari omnes per ordinem fideles thurificari. Verum quidem est S. Thomam naturalis suffituum effectus mentionem injicere; verum quis inficias init optimum thuris odorem in causa fuisse, cur ceteris materiis præferretur, atque in sacris cæremoniis incenderetur? Nullus profecto id ignoravit, nec erat cur a D. de Vert de hac re edoceremur. Ast non hic quæstionis cardo vertitur. Illud unice quæritur unde hæc mens hominibus injecta sit, præstantissimi odoris materiam seligendi, quæ in loco sancti Sacrificii cremaretur? Forte, ut voluptuose nostræ titillentur nares, sensusque nostri suaveolenti hoc exhilarentur vapore? Minime quidem ipso S. Thoma testante, qui profunda erga divina mysteria *veneratione* permotam Ecclesiam id facere adstruit. Profunda itaque veneratio, et reverentia, intimaque cultus ratio primum momentum fuit quod piam hanc consuetudinem æque apud nos, et Hebræos induxit. En illud quod D. de Vert neque confiteri neque ullibi innuere voluit, quod in adducto S. Thomæ loco dolose suppressit, quodque systema suum omni soliditatis specie privat.

§ XI. *Alius a D. de Vert error prolatus confutatur. Prima luminum in cultu divino adhibitorum institutio; quæ ex universo Symbolica asseritur.*

Iisdem nitar argumentis demonstraturus contra D. de Vert quod luminum usus introductus sit non ob puram necessitatem, sed in signum cultus honoris, et Religionis. Atque in primis illud sciscitor, num victimarum concrematio, fructuum thuris ceræ olei que existimanda nec ne sit unus idemque cultus, unum idemque sacrificii genus, quod a religione originem duxerit? Sed jam hanc ipsam consuetudinem, ex prima sua vetustissimaque institutione perpendamus.

Hæc mihi in libro Exodi, cap. 25, sese objicit, ubi Deus formam candelabrorum septem brachiis, totidemque lampadibus instructorum præscribit. Cap. vero 27, tradit qua qualitate oleum luminaribus his inserviturum præditum esse debeat. Hic absque dubitatione prima institutionis reperiuntur incunabula: sed quæ ejus mens? Ad necessitatemne unice respexisse Deum dicemus, an id tantummodo institutum fuit ut tenebræ ab obscuro loco depellerentur? Verum si hæc genuina institutionis est ratio, cur, quæso, necesse fuit ipsius mandato Dei totam noctem, qua nullus sanctuarium intrare solebat, ardentes nutrire lampades? Non video, cur Deus legem tam seriam, tam determinatam, tam explicatam tulerit de re, quæ rudioribus etiam ingeniis in mentem venisset; ac sacerdos statis horis in Sancta sanctorum ingrediens ab ipsa necessitate admonitus fuisset, ut accensam facem ad rite sua in tenebroso loco obeunda munia secum ferret. Illud etiam hic addo, quod D. de Vert sententiam penitus prosternit : videlicet nihil minus necessarium fuisse, quam illustrationem loci illius, in quo celebre illud candelabrum collocabatur.

1° Nemo, ut dixeram, Sancta sanctorum toto noctis spatio adibat. Cui ergo necessitati inservire poterant tot ibi accensæ lampades, ubi omnis aditus erat Judæis præclusus? 2° Unus sacerdos matutino et vespertino tempore ad offerenda solemnia munera huc accedebat. Mane quidem orto jam sole plenaque luce, vespere vero sub occasum solis necdum finita die, itaque lux hæc satis erat procul dubio ad illustrandam exiguam illam templi partem, quæ tenui tantum cortina claudebatur. 3° Esto, quod tum, cum munere suo fungebatur sacerdos, obscuræ jam noctis tempus advenisset, an non abunde, ac pro necessitate prælucebat lumen, quod ad accendendas lucernas secum ferebat sacerdos? 4° Si septem his lampadibus necessitati tantum consulebatur, cur temporis tractu in sacra Solomonis æde, claro etiam sole lampades hæ relucebant, testante Josepho, quem utpote sacerdotis officium obeuntem consuetudines templi latere nequierunt? Cur Salomon septenarium hunc lucernarum numerum decem aureis candelabris auxit? Non sufficiebant quippe illæ ad lumen præbendum unico homini angustissimum locum luce meridiana intranti?

Verum concedamus D. de Vert luminum usum hoc in loco fuisse necessarium; an inde defluit nullo institutionem eorum pollere mysterio? Quid ergo opus tam multiplices ritus adnectere qui neque necessitati inserviunt, nec jure a Deo tam severe impo-

rata videntur, si sensus dematur mysticus? Cur tam exacte, tam anxie, tam accurate forma, mensura, pondus, materia horum candelabrorum præcipitur? Cur septem solum, non duæ, quatuor, aut sex lampades præcipiuntur? Cur olei species, et conficiendi methodus indicatur? Quodcumque enim oleum adhiberi minime poterat? Hic honor olivarum solum succo concessus; singulari addita lege, ut in mortario exprimatur, utque perfectissimus, limpidissimusque seligatur. Eum sane in meridie cæcutire necesse est qui non agnoscat omnes has actiones esse religiosissimas, plenasque profundissimis mysteriis, præsertim cum a Deo ipso sub *Cultus, et Cultus perpetui* nomine indigitentur : *Perpetuus erit cultus per successiones eorum a filiis Israel* (*Exod.* 27. *v.* 21).

Luminaria itaque veteri in lege cultui divino adhibebantur, non necessitatis gratia, ut D. de Vert somniavit; sed ob unicam Religionis majestatem. Quam veritatem, si ethnicorum consuetudine confirmare necesse foret, haud equidem difficile id præstarem. Dæmon enim divini cultus perpetuus æmulator ut thuris adolendi ita etiam accendendarum lampadum consuetudinem, in templa, quæ ipsi idololatræ dedicaverant invexit. Hinc cereorum, facum, lampadumque usus in falsorum numinum cultum introductus. De cujus veritate indubitata plurimorum extant testimonia. Cicero (*Lib.* 3 *de Offic.*), et Macrobius (*Lib.* 1 *Saturn.*, *c.* 7) mentionem faciunt cereorum, qui deorum simulacris adnectebantur. Maximus Cynicus (*a*) lucernas deæ Hecatæ dedicatas arte magica accendit, ut in eorum conspectu consumerentur. Fortasse vox *Cereus* etymologiam nominis sui a Cerere deducit, cujus in sacrificio ardentes circumferebantur faces in memoriam earum, quibus illam in quærenda filia Proserpina usam fuisse fabulæ nugantur. Addam testimonium et antiquitate, et pondere omnibus superioribus majus, prophetæ videlicet Baruch, qui falsos deos oculos quidem habentes, sed videndi facultate destitutos irridet, quod sacrificuli *Lucernas accendunt illis, et quidem multas, ex quibus tamen nullam videre possunt* (*Baruch. cap.* 6, *v.* 18). Invictum sane argumentum, quodque extra omnem controversiam positum est. Non enim pro populo, aut Sacerdotibus, non sola suadente necessitate, non utilitatis causa lumina accendebantur, verum in *illorum*, id est falsorum Numinum honorem, et venerationem. Quod si Ethnici non alium finem, quam necessitatis præ oculis habuissent, perperam sane Propheta Deos arguisset quod cultu non fruantur, nec honorem sentiant, qui eorum venerationi non solum nunquam inserviit, verum nec destinatus quidem fuerat (*b*).

§ XII. *Consequutiones argumentorum præcedentium. Mens legis naturalis, et Mosaicæ prævium de mente Ecclesiæ judicium præstat.*

Necdum tempus advenisse arbitror de cereorum, et thymiamatum in Ecclesia christiana usu verba faciendi. Dabitur id posthac præstare. Nunc ratiocinationi a me assumptæ non interrupta argumentorum serie insistere lubet. His me circumscripsi limitibus, ut cæremonias in incunabulis suis intuendas præberem demonstraremque eas non aliunde quam a cultu, mysticoque sensu originem suam duxisse, tempusque designarem quo ab ipsarum auctore Deo fuerint primum institutæ, in lege quidem naturali per inspirationem cælestem, in Mosaica vero per solemnes sanctiones. Huc prima mentis intendenda est acies. Hic profundissimis mysteriis, et sublimibus symbolis contextam telam me perspicere opinor. Hi sacri illi ritus sunt, qui mentem meam ad altissima attollunt, quique per mysticam symbolorum a Deo ipso traditorum viam, ad ejus magnitudinem, perfectionem, omnipotentiam penitus cognoscendam perducunt.

Certum itaque et constans est, cæremonias, si finis primæ institutionis perpendatur, necessario esse mysticas, easdemque actiones, quæ a D. de Vert rude naturalium, et necessariarum functionum chaos creduntur, optimo ordine continuatam mysteriorum esse seriem; quæ ad imbuendos salubri doctrina hominum animos sub hisce cæremoniis latent. Facili jam negotio intelligetur, quo principii mei scopus collimet, ac quispiam me facile antevertet in illis deducendis rationibus, quibus mysteriorum vim sub hujusmodi rituum velo latentem constantissime tuebor. Quis enim serio affirmare ausit legem naturæ, aut Hebræorum sublimiorem suis in functionibus, quam Ecclesiam Jesu Christi sponsam extitisse? quis contendat, universas imperfecta illa lege cæremonias excelsis mysteriis animatas, sanctissimis futurorum symbolis fulcitas fuisse, Ecclesiam vero christianarum *in omnibus*, aut *fere omnibus* suis ritibus non alia ratione quam necessitatis, vel commodi ductam fuisse, aut naturali instinctu permotam ad certos quosdam adhibendos gestus, quippe quod, ut ait de Vert : *Ferme omnes ac præcipue qui palam atque ex altiori loco verba faciunt, ita sunt a natura instituti, ut voces ipsas cum gestibus certoque membrorum motu conjungant.*

Verum quidem est ac indubitatum Religionis christianæ dignitatem majestatemque exigere, ne amplius sacrificiorum importuna multitudine, externa lustrationum purificatione, moroso antiquæ legis oneretur pondere. Ast honorine et gloriæ ejusdem cedet, si omnino mysteriis careat, si cunctæ, aut pleræque rejiciantur sanctissimarum rerum figuræ; si exterior noster cultus congestam mortuarum solum functionum efficiat molem, in qua mystici quidam vano et irrito conatu symbola scrutantur, quæ *non nisi post longum* tempus inventa, additaque sunt, et insipida prorsus doctioribus videntur? Fateor equidem, nos nequaquam signis egere, quæ futurum nobis vaticinentur Messiam, verum nonne sexcenta alia nobis suppetunt, de quibus edocendi sunt fideles, quæque nulla

(*a*) Eunapius in maxim. V. Jos. Laurentium in Collect. Monovii, c. 2. de Sacris Gentilium.

(*b*) D. de Vert., t. 4, p. 161 : *Non dissentit, ante ipsum Jesum Christum lumina in cæremoniis profanis veneratis causa adhibita, in eumdemque finem ante magistratus Romanos ignem præferri consuevisse.*

efficaciori, nulla simpliciori, nulla faciliori methodo tradi queunt, quam si sub symbolorum specie et sensibus illorum objiciantur, et animo imprimantur? Hoc certe instituto mysteria antehac completa in memoriam iterum iterumque revocantur. Hac via cordis compositio, et sanctitas, qua ad sanctarum functionum exercitium accedere debent, menti eorum insinuatur; sic denique firmissima futurorum spes excitatur.

Jam qua ratione id melius præstari potest, quam per cæremonias, et sacrificia, quæ, testante Augustino (*Ep.* 101 *ad Deogr.*): *Nostra maxima utilitate significativa sunt omnia, et quarumdam rerum similitudines*, et quæ tradente Concilio Tridentino (*Sess.* 22, *c.* 5) instituta sunt, *ut mentes fidelium per hæc visibilia Religionis et pietatis signa ad rerum altissimarum, quæ in iis latent, contemplationem excitentur?* Profecto si cæremoniæ ad instructionem nostram comparatæ sunt, id habent profecto a mysteriis symbolisque, non vero a necessitate commodo aliaque hujusmodi ratione; illæque unice vi mysteriorum, quæ concinebant, utiles fuere antiquis Judæis, atque ad hunc utilitatis finem tam apud Hebræos quam apud Christianos institutæ sunt.

Convenit nobiscum D. de Vert quod complures cæremoniæ a Judæis ad nos traductæ sint; quid amplius, confessione hac ad evellendum radicitus ejus systema requiri potest? Quis enim dicet, si eæ apud Hebræos symbolorum locum obtinuere, illas apud nos ex hoc dignitatis gradu decidisse, eumque earum usum retinuimus, nos non pariter earumdem sensum mentemque suscepisse? Sensus porro mensque Judaici cultus mystica prorsus, symbolicaque fuerat. Non etenim necessitas, commodum, gesticulandique consuetudo cæremonias illorum constituerat. Omnia ad augendam cultus majestatem, universa ad indicanda quædam mysteria conducebant, suumque in singulis cæremoniis peculiare symbolum latebat. Sic animalia, terræque fructus Numini offerebantur, ut creaturis sancte, innocenterque uti unusquisque meminisset. Sic prona voluntate oneroso functionum morosarum jugo se subjiciebant Hebræi, ut zelum pro tuenda amplificandaque supremi numinis gloria, patefacerent. Sic omnia symbolis figurabant, ut gratum de receptis animum, et certam de futuris bonis spem exprimerent. An non signa hæc ritibus illis quos Religio christiana adoptavit, conjuncta permanere justum æquumque fuit? Imitati sumus suffitus, vestitum sacerdotum, lustrationes, impositiones manuum, cur mysteria ipsa his cæremoniis inclusa rejicere debebamus? Dignumne Religione nostra, quæ tam sublimis, tam sancta, tamque excelsa proponit, est, rudem solum illam corporeamque rituum massam suscipere, mentem vero illorum, et mysteriorum medullam omittere? Non ita rudis profecto fuit Christi Ecclesia nec apostoli, primique fidelium pastores tam mentis impotes, ut rejecto eo, quod in veteri cultu purum, purgatum, perfectumque elucebat, crassiora solum, vilia, et rudia in Ecclesiam transferenda delegerint.

§ XIII. *Novum argumentum symbolicæ in cæremoniarum usu mentis, ductum a persona, moribus, et vitæ ordine Jesu Christi.*

Judicium de Ecclesiæ mente auctoritate ipsius Ecclesiæ feramus. Quod ut recte fiat, adducamus in conspectum nostrum cæremoniarum usum, ut a Christo observatus fuit, ac in illo tanquam in prototypo consideremus quid nobis imitandum, quid sequendum, quid sentiendum sit. Exercuit ille persæpe singulares quasdam functiones, quas merito cæremonias compellare queo: quod non necessitati originem suam deferant, verum mystico suo sensu ad nos instituendos, doctrinaque divina imbuendos factæ esse videantur. Silentio prætereo cæremonias legis, quibus tam exacte satisfecit, omitto etiam complura miracula, quæ ea ratione perpetrata sunt, ut symbolica ratio nullatenus ab iis excludi possit. Ut sunt horror, conturbatio, lacrymæ, quas Deus in resurrectione Lazari ostendit. D. de Vert qui lutum in curationem cœci a Christo adhibitum naturalem ab Ethnicis petitam medicinam fuisse contendit, hic etiam reponet hæc repeti facile posse ab illo naturali horrore formidineque quam exanimis, putridique cadaveris aspectus hominibus incutere solet. Ad alia itaque recurrere necesse est, quæ Ecclesiæ cæremoniis et magis conformia appareant, et loquacitatem viri hujus penitus illinguem reddant.

Ejus generis sunt illa, quæ ultimam cœnam, et Sacrosanctæ Eucharistiæ institutionem comitabantur. Sensus symbolicus, et figuratus hic tam clare expressus cernitur, ut in eo falli, ni cæcutiamus, nequaquam possimus. Initium a consueta cœna duxit, et ipsa hæc paschalis agni cœna symbolum seculturæ mox institutionis præ se tulit. Qua peracta surgit, lintco se præcingit, apostolorum pedes lavat, dein iterum mensæ accumbit, panem, et panem quidem azymum assumit, consecrat, ac levatis in cœlum oculis Patri gratias agit. Nonne id genus singula totidem sunt cæremoniæ mysteriis refertæ non solum ad actionis hujus religionem augendam comparatæ, verum etiam ad instituendos animos nostros sexcentis aliis solidissimis doctrinis, quæ non alibi quam in expositione mystica detegi queunt? Nam quid nos non edocet panis ille azymus? Ipse S. Paulus (*a*) profundum hoc nobis patefecit mysterium. Illo enim interprete azyma hæc symbolum sunt *veritatis, et sinceritatis cordis puri, et malitia carentis.* Discat nunc D. de Vert intelligere, et revereri sermonem mysticum quem sanctissimi sapientissimique viri Deo afflati nos docuere.

Ast cur Dei filius panem et vinum in sacramenti hujus materiam elegit? An forte, quod hæc facile passimque inveniantur? Verum enim vero si id intendisset Deus, aquam potius quæ multo facilius comparari potest ubique gentium, in hujus sacramenti materiam delegisset. Nulla itaque opportunior ratio

(*a*) *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio etc. Itaque epulemur non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ, et nequitiæ, sed in azymis sinceritatis, et veritatis*, 1. Epist. ad Corinth., cap. 5.

afferri potest quam illa quam S. Paulus indicavit. SS. Patres explicuerunt, et universa Ecclesia adoptavit? Panis quippe ex pluribus farinæ granis aqua conglutinatis compositus, vinum ex pluribus uvæ racemis acinisque expressum, unitatem fidelium figurant, qui cum Christo in unum, idemque corpus coalescunt. Hoc illud mysterium est, quo Dei filius in Eucharistiæ institutione collimavit. Indubitatum itaque est mysticum hic includi sensum. Si autem D. de Vert nullum symbolum ne hic quidem videt id sibi tribuat. Ipse enim Apostolus (*1. Cor.* 10) : *Unus panis, unum,* inquit, *corpus multi sumus omnes qui de uno pane participamus.* Ecclesia vero cum perspectum habeat eam J. C. fuisse mentem in sua Liturgia preces, quæ evertendo Vertiano systemati abundantissime sufficiunt, effundit : *Domine unitatis, et pacis dona concede, quæ sub oblatis muneribus mystice designatur* (*Secret. Mis. S. Sacr.*)

Verum ullane unquam cæremonia magis aperte mysterii significationem præ se tulit, quam abjecta, humilisque illa pedum lotio? Consuetum id ethnicis æque, ac Judæis D. de Vert clamitabit. Ast nequaquam, ut usitato mori obtemperet, cæremoniam hanc Christus peregit. Cur enim id non initio cœnæ aggrediebatur? Cur agni paschalis consummationem præstolatur? Itane mos viguit, ut medio epularum tempore convivarum pedes lavarentur? Majorumne instituto receptum, ut Dominus, ut Magister, hoc erga servos, erga discipulos munere fungatur? Sed ne mysteria huic cæremoniæ involuta quempiam lateant, ipse Dei filius cavet, dum sermone manifesto symbolico ait : *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet* (*Joan.* 13. 10). De corporisne, an de pedum munditie loquitur? Si primum, cur proditorem indicando dicit : *Jam mundi estis, sed non omnes* (*Ibid.*). Certo si de corporis puritate locutus fuisset, non video qua ratione Judam excipere potuerit, qui hoc sensu tam mundus quam cæteri fuerat cum ejus pedes Christus æque laverit. De anima itaque, et ejus puritate Deus verba facit. Ad præparationem ergo Eucharisticam, teste S. Bernardo (*a*) mystica hæc ablutio pertinuerat, ac recte cum S. Ambrosio asserere licet (*b*) *S. Petrum ideo recusasse Jesu Christi ministerium, quod non adverterit mysterium, quo de expiandis hæreditariis peccatis* edocebatur. Et hæc vera Jesu Christi in cæremoniis instituendis mens fuit. Quid mirum igitur si Ecclesia eam suis in Ritibus sequatur?

Revertamur jam ad D. de Vert, atque in argumenti locum illas ipsas Jesu Christi actiones in medium proferamus quas D. de Vert falsissimis suis principiis explicare non erubuit.

§ XIV. *Confutatio novorum D. de Vert errorum, quem sanus mysteriorum in actionibus Jesu Christi cæremonialibus sensus latuit.*

Jesus Christus a mortuis redivivus, ut apostolis suis novam Spiritus sancti daret gratiam, *Insufflavit; et dixit eis : Accipite Spiritum* (*Joan.* 20, *v.* 22). En absque controversia actionem cæremonialem. Dic sodes, symbolicane hæc, an non? Vix equidem credo D. de Vert inficiari posse, a Jesu Christo actione hac Spiritum sanctum designatum fuisse, cujus plenitudinem vocibus his super discipulos effudit. Jam si ita est, potuitne non esse symbolica? Nihilominus D. de Vert cum de afflatibus in benedictione fontium, et exorcismis catechumenorum consuetis disserit, hoc perfracte negat, ac *mera,* inquit, (*T.* 2, p. 125, 126, 134, 135.) *gesticulatio est, quam terminus ille Aspira aut Spiritus sibi deposcit;* aut ut clarius dicam est actio quædam, quæ ea ipsa verba comitatur quorum litteræ ipsam actionem exprimunt id genus est *afflatus ille, quem filius Dei super discipulos suos concedendo eis Spiritum Sanctum emisit.* Perperam igitur SS. Patres eam tanquam symbolicam intuebantur. Perperam S. Athanasius (*a*), S. Basilius (*b*), S. Ambrosius (*c*), S. Augustinus (*d*), S. Cyrillus (*e*), Leontius, Euthymius, Beda, audacter dicam, omnes commentatores, qui eorum vestigiis institerunt, perperam, inquam, in hac actione se cernere arbitrabantur figuram mysticam spiritus vitæ, quem Deus post creationem insufflavit. Perperam illi asseruerunt, eumdem afflatum, qui protoparenti nostro animam omnibus gratiæ donis ornatam indidit, Apostolis copiosos illos thesauros, quos primus homo amiserat, iterum restituisse. Perperam quidam eorum deduxerunt, quod Jesus Christus symbolo hoc significare voluerit unitatem naturæ suæ cum Spiritu sancto, et eum æque a se, ac a Patre procedere. Nihil hic D. de Vert quam rudem absque mysterio, absque symbolo gesticulationem perspicit : *mera,* ait, *est gesticulatio, quæ nullo alio effectu, quam certos voces comitandi pollet.* Ast hujusmodi opiniones an non ipsa temeritate refelluntur sua?

Jesus imponit manus illis qui ante ipsum sistuntur. Quid hoc sibi vult? Ecce tibi cæremoniæ genus cujus sensum mentemque detegere necesse est. Erat enim hujusmodi cæremonia jam antea apud Judæos usurpata. Nam Moyses ut electionem septuaginta duorum seniorum confirmaret, et Josuam sibi in successorem substitueret, utrumque manuum impositione peregit. Eadem cæremonia Christi vestigiis insistentes apostoli presbyteros, et diaconos consecrabant. Quid autem ritus hic præseferebat? Facile intelligitur hanc impositionem manuum in accipiente quidem qui se demittebat, ac fortasse etiam in genua provolvebatur manifestum fuisse submissionis ac subordinationis

(*a*) *Scimus, quia ad diluenda peccata, quæ non sunt ad mortem, et a quibus plane carere non possumus, ablutio ipsa pertinet. S. Bernard.*

(*b*) *Non advertit mysterium, et ideo recusavit ministerium.... Sed ideo planta ejus abluitur, ut hæreditaria peccata tollantur.* L. de Miss. c. 6.

(*a*) S. Athanasius, vel Auctor quæst. ad Antioch. q. 64.

(*b*) S. Basilius lib. de Spiritu Sancto cap. 16.

(*c*) S. Ambrosius in Psalm. 118. Serm. 20.

(*d*) S. Augustinus : *Insufflando significavit Spiritum Sanctum non Patris solius esse Spiritum, sed et suum.* Tract. 121, in Joan

(*e*) S. Cyrillus Alex. *Ut sicut creati ab initio sumus sic etiam renovemur.* Lib. 12, cap. 56.

indicium : in dante vero symbolum auctoritatis ac potestatis. Cum enim manus potentiæ, viriumque humanarum instrumenta sint, opportunissime in imperii auctoritatisque symbolum usurpatæ sunt ; cum vero caput animæ, et rationis, sicque supremæ potestatis sedes sit, facile patet, illum qui auctoritatem suam subjectis sibi discipulis communicare velit, id clarius designare non posse, quam imponendis cum gravitate quadam manibus super discipulorum capita. Hæc, aut non multum abhorrens mens fuerat Auctori antiquissimo hierarchiæ ecclesiast. quæ vulgo S. Dionysio tribuitur (*a*). Hæc, hisque similia D. de Vert aut ignoravit, aut aspernatus est. Sic enim causam decidit (*Tom.* 2, *p.* 41, *et* 130 *et* 136) : *Imponebantur manus, ut scilicet hoc attactu indicaretur, ac designaretur creatura, de qua agitur. Uno verbo, ut determinaretur subjectum, et ne quispiam in errorem induci posset.* Et alibi dicit : *Omnis precatio super aliquam creaturam facta jure postulat, ut singulari extensionis, aut impositionis manuum designatione conjugatur.* Id ille innuit generaliter quidem de omni manuum impositione, particulariter vero confirmat non solum Jacobi exemplo intuitu filiorum Joseph, quod supra annotavimus, verum etiam Jesu Christi infirmos, et infantes ad se adductos benedicendi instituto. Cunctæ hæ manuum impositiones, ut sensit D. de Vert, gestus quidam fuere ad designandum subjectum opportuni, imo vero necessarii, ne forte adstantes deciperentur. Hæc jecit defensionis suæ fundamenta, hisque confisus tuetur asserta sua : *In origine cæremoniarum nulla unquam nec latuisse, nec quæsita fuisse mysteria.*

Satisne auctori nostro, qui tantum sibi de diligentissima naturæ pervestigatione gloriatur, natura perspecta fuit? Digitis, ni decipior, non manuum impositione hominem, quem designare cupimus, demonstramus : aut si forte id manu fiat, unicam solum, non duas adhibemus : gestu denique hoc vix alias utimur, quam cum aperta erroris suspicio subest. Verum idne Moyses verebatur cum Josue ac 62 senibus manus imposuit ne populus deciperetur, idne verebantur accusatores Susannæ qui, ut putat D. de Vert, illi manus imposuere, illam ipsam esse quam accusabant, demonstraturi? Quid autem necesse erat Jesu Christo quibus benedicebat, manusque imponebat, cuipiam demonstrare? Inspiciat paulisper sacros libros, et reperiet veram impositionis manuum parvulis impertitæ causam fuisse preces populi efflagitantis : *ut tangeret eos.* Quippe attactum hunc nequaquam ut *usitatam tritamque gesticulationem*, sed ut cæremoniam sanctam, ut incitamentum fidei, ut quamdam consecrationis speciem suis infantibus utilem futuram respiciebant.

Tertium exemplum a benedictione Ascensionis die a Christo apostolis data desumptum est (*a*), a quo asserendo profecto abstinuissem, nisi D. de Vert ipse fateretur Dei filium efformato manibus crucis signo discipulos benedixisse. Unde ejus usus tam frequens, tamque sacer apud Christianos invaluit. Ac istud ipsum me in maximam admirationem trahit, quod cum D. de Vert hæc omnia probe cognoverit, tamen sanctissimo huic signo omnem mysticam significationem detraxerit, et continuationem introductæ, inveteratæque apud Judæos consuetudinis asseruerit. Accipe ipsa auctoris verba : *Sacerdos in veteri lege populo benedicens manus in quatuor templi partes extendebat, sicque duas se intersecantes lineas describebat. En actionem simillimam ei, quæ verba* Benedicat vos *concomitatur. Quæ tamen et anterior recepto in Ecclesia crucis signo, et independens a signi hujus repræsentatione est... ast cum hæc benedictio formam crucis apprime effingat, pedetentim ab Ecclesia judaica in christianam transiit... et primi Christiani utriusque similitudine perculsi, ipsa quasi natura ducente actionem hanc perpetuarunt, adoptaruntque. Non quidem ad quatuor mundi plagas indicandas, sed ad quatuor sanctissimæ crucis signi extremitates figurandas respicientes.* Coactus dein S. Hieronymi (*b*) testimonio confiteri Jesum Christum in cælos ascendentem crucis signo discipulis benedixisse rem ita detorquet : *Benedicens apostolis se ab illis separavit, manibus in quatuor orbis plagas ac sic in crucis formam extentis ; antiquam consuetudinem secutus ; cum enim apostoli revera plures essent, ac forte mutuo distarent, ita necessarium videbatur manus in plures situs convertere.*

Itaque antiquissimam, augustissimamque Christianorum cæremoniam tamquam rudem Judaicæ consuetudinis imitationem traducit, ipsamque apud Judæos institutam fuisse prædicat ad designandos illos quibus benedictio impertiebatur ; nec intendit animum auctor noster in Tertullianum, qui cum crucis signum apostolica traditione ad nos pervenisse scribit, sermonem de eo instituit, non ut adhibito ad benedicendum populum, sed quatenus illo utebantur Christiani, ut se ipsos consignarent, ac veluti salutaribus armis contra hostiles incursus munirentur, ac propterea quin illud ad quatuor mundi plagas referrent. S. Basilius etiam cum de ritu hoc disserit, mysticum solum asserit sensum declarandi, videlicet figurata in corpore nostro cruce spem, quam in illa collocamus (*c*).

Incassum D. de Vert ad leniendam sententiæ suæ asperitatem addidit : *Christianos non amplius ad quatuor orbis fines, sed ad quatuor crucis extremitates respexisse.* Et alibi : *Cæremoniam hanc statim ac a Christianis usurpata fuit ab iisdem traductam fuisse ad referendam crucem Salvatoris nostri quæ hanc cæremo-*

(*a*) *Pontificis manus impositio designat hierarchicam protectionem, qua tamquam filios paterne fovet affectu, et statum, virtutemque sacri ordinis impertitur, adversariasque potestates procul ab illis abigit. C.* 5. *p.* §. 3.

(*a*) *Elevatis manibus benedixit eis, et ferebatur in cælum. Luc.* 4.

(*b*) S. Hieronym. in Cap. 69 Isaiæ in hæc verba : *Ponam in eis signum.*

(*c*) S. Basilius l. de Spiritu sancto, c. 17 : *Ut signo crucis eos, qui spem collocarunt in Christum, signantes, quis scripto docuit?*

nian. veluti consecravit ; obtinuitque ut pleraque omnia nostræ religionis munia cum hoc signo conjungantur. Ast cui bono subdolæ hæ retractationes, quæ novis additionibus convelluntur; quæque continuo nos ad veram systematis sui mentem sententiamque revocant? Facile hic loquendi modus hominem præ se fert, quæ mente premit dicere metuentem. Vix enim sub maligna quadam luce sententiam suam videndam præbuit, ut statim tenebras offundat, donec plus audaciæ nactus confidentius paulo prodit. Ponit principia, sed consequutiones aut lenit, aut reticet, ut sic sanorum criticorum evitet judicia. Levis armaturæ, et de Parthorum grege militem video, qui emisso telo terga vertit; post gravissimum inflictum vulnus. Difficile illum impetere, attingere, capere. Plaga tamen, quam intulit, non minus funesta est. Nihilominus non penitus impossibile est, cogitationes ejus assequi, et detegere. Si enim cognoscit, motum manuum benedicentium in memoriam crucis Jesu Christi a Christianis susceptum fuisse, dubitarene quispiam poterit de sensu ejus allegorico? Ast illius judicio allegoria omnis : *arbitraria est, nec primæ institutionis :* sed tacite ac pedetentim in hujusmodi ritus irrepsit ; hæc autem consuetudo multo prius obtinuit quam ab Ecclesia crucis nomine appellaretur. Postremo addit, Jesum Christum apostolos, ac parvulos hoc more non aliam ob causam benedixisse. Quam ut quatuor mundi designaret plagas ; minime vero ut symbolum esset, quod dominicam crucem in animum revocaret. Quidquid demum S. Hieronymus, aliique Patres clamitent.

Confitear oportet D. de Vert opinionem suam Jansenii Gandavensis auctoritate fulcire. Ast recte ne id præstitit, dum ea solum profert, quæ sententiæ suæ favent, ea omittit, ac rejicit quæ priora illustrant, ac corrigunt? Verum quidem est Jansenium dicere quod sacerdos veteri in lege populum benedicendo hos manibus motus fecerit; sed immediate subjicit : *cum aperto Crucis Christi mysterio.* Si igitur hic apud ipsos jam Hebræos crucis Christi symbolum exstitit, recte Jansenius inferre potuerat, primos Christianos qui hanc cæremoniam ob mysticam suam significationem adoptaverant, ab Judæis exemplum sumpsisse. Et hoc ipsum est, a quo D. de Vert tam vehementer dissidet. Cum in crucis signo nihil aliud videat quam antiquissimi, et sola necessitate introducti moris insensibilem continuationem, cui demum decursu temporis allegorica accessit significatio.

§ XV. *Idem Apostoli de mente symbolica, et mystica senserunt.*

Satis abundeque me superiore sectione probasse arbitror Jesum Christum Ecclesiam suam proprio docuisse exemplo, qua ratione, quaque mente cæremonias adsciscere debeat. Instituerunt hujus vestigiis apostoli, ac eumdem in cæremoniis instituendis symbolorum scopum sibi præfixerunt. Ad quod confirmandum unum alterumve sufficiet exemplum afferre, quibus hæc perpetuo propagata symbolorum ratio ac disciplina clarissime constabit. Originem illa suam in ipsis legis naturæ sacrificiis sumpsit, deinde non interrupta serie in legem scriptam defluxit. Unde a Christo in Novum Testamentum translata, et apostolis communicata fuit, qui eam in Ecclesiam transmiserunt ; ita ut Ecclesia eam jure optimo in materiam cultus sui, et in objectum piæ natorum suorum devotionis assumere possit.

In Epistola ad Corinth. S. Paulus declarat, qua modestia, et vestium decore fideles in publicis Christianorum cœtibus comparere debeant. Fœminæ ibidem absque capitis tegmine, ac velo, viri contra ethnicorum in modum contecti precibus vacabant. Non id patitur Apostolus, ac præcipit, ut posthac viri aperto capite, fœminæ vero velatæ ad augusta Religionis sacra accedant. En ritus, en cæremoniæ species, videlicet quo habitu Christianos sanctis mysteriis interesse deceat, ab Apostolo præscripta : quam non arduum, quam facile foret secundum D. de Vert principia obvias naturalesque legis hujus rationes reddere? Dolendum profecto eum de hac re nullibi sermocinatum fuisse : attulisset sane profundissimas commodi, sanitatis, utilitatis causas. Videor mihi illum ita disserentem audire : quid mirum fœminis capitis tegmen præceptum fuisse, utpote delicatiori prædilis corporis habitu, quæque infirmitatibus nudo capite facilius obnoxiæ essent? Viris vero quibus verba facienda, ac gerenda cura de aliis erat, velamen omne impedimento fuisset. Fortasse etiam D. de Vert rabbinorum ac poetarum testimonio fretus morem hunc a Romanis, aut Judæis desumptum comprobasset. Sed alia Apostolo mens fuit (*a*).

Non prætermittit quidem gentium Doctor rei hujus rationes reddere, verum rationes ex integro mysticas. Vir non debet velare caput suum, quoniam imago, et gloria Dei est; sed cur fœminam coopertam, tectamque adesse oportet? Modestiæne causa? Verum non ob modestiam tantum hæc jubet Apostolus, sed quia obedientia ac demissio animi hunc sexum decet. Necesse itaque fœminis est velum subjectionis symbolum gestare. Nec tamen hic sistit Apostolus? Quin imo. Ipsam etiam naturam S. Paulus ratione symbolica explicare studet. Cur, inquit, fœmina tam prolixos longosque a natura recepit crines? Ideo videlicet, ut naturali hoc velamine doceat eam semper velatam esse debere. Non cerebri fœminei humiditas, quæ abundantius capillis nutrimentum præbet, incrementi eorum causa est; verum Creatoris voluntas, quæ mystico fine tam diffusam concessit cæsariem qua monerentur ut perpetuo velo tectæ incederent. Ecce venerandas Apostoli ideas. Quæ si e mysteriorum numero eliminentur, nullum profecto umquam in rerum natura symbolum exstitit.

Enarrat S. Joannes in Apocalypsi (*a*) se vidisse

(*a*) Ep. 1. ad Corinth., c. 11. v. 7. *Vir non debet velare caput suum, quoniam imago, et gloria Dei est ; mulier autem gloria viri est..... Ideo debet mulier potestatem habere supra caput. Ipsa natura docet vos..... Mulier si comam nutriat, gloria est illi, quoniam capilli pro velamine ei dati sunt etc.*

(*a*) Apocalyps. c. 8. v. 3. *Angelus stetit ante altare*

Angelum offerentem ante Dei altare thuribulum thymiamatis refertum. Ubi per transennam annotare lubet, thura hæc in Cœlo nequaquam ad fugandum inamœnum ab immolatis victimis effluentem odorem cremata fuisse. Angelus hic thymiamata incendit, et suavis ex iis fumus ante Domini exsurgit faciem. En venerandam et dignitate ministri, et sanctitate loci cæremoniam; ast quis ejus finis? Apostoli mentem accipe : *Orationes sanctorum sunt, et preces fidelium quæ ante thronum Dei ascendunt.* An unquam D. de Vert explicationem hanc suscipere poterit, qui semper a causis, quæ vulgo venditantur mysticæ, quæque plus gratiæ, quam soliditatis secum ferunt, vehementer abhorruit? Ast idem Apostolus de Ecclesia Agni sponsa loquens ait : *Datum esse illi, ut cooperiat se abyssino splendenti, et candido.* Ast latet ne sub hoc symbolo figura quæpiam abscondita? Certe quidem, et illa a S. Joanne ita detegitur : *Byssinum*, ait, *justificationes sunt Sanctorum* (*Apoc. c.* 19. *v.* 8). Nonne hujusmodi explicatio mystica omnino est? Verum hæc parum sane D. de Vert arridebit, nomini ita omnibus sacris cæremoniis infenso, ut non ferat sacerdotum casulam pro symbolo charitatis haberi, quamquam hæc universæ Ecclesiæ mens sit. Quid, quæso, reponit, dum apostolum dicentem audit : *Byssinum justificationes esse Sanctorum?*

Adjungamus argumentis nostris exempla ex iis rebus desumpta, in quibus D. de Vert firmissima causæ suæ subsidia, invenisse arbitratur.

§ XVI. *Ejusdem argumenti continuatio. Mens mystica S. Pauli circa baptismatis cæremonias. Exotici D. de Vert errores.*

Nihil certe aut elegantius, aut sublimius existimandum censeo explicatione illa symbolica, quam nobis Paulus de baptismate, reconditisque ejus mysteriis tradit. Apostolo interprete sacramentum hoc nobis apertam mortis, sepulturæ, et resurrectionis Jesu Christi figuram exhibet. Hæcque illa tria mysteria sunt, quorum compos baptizatus efficitur. Unde Apostolus ipsas cæremonias baptismatis fidelibus probe perspectas credens easdem ut symbola operationum supernaturalium gratiæ proponit, quæ vivifica hac lustratione baptismo suscipientibus infunditur. Homo itaque hic juxta Apostoli effatum, cum vestibus origines, occasiones, affectusque criminis deponit, pristinis sensuum voluptatibus, ac concupiscentiæ cui antea vivebat, nuntium remittit (*a*), et derelicta mundanæ vanitatis semita, mortem quamdam mysticam oppetit, sicque mortis Jesu Christi fit particeps salutari aqua, qua super infunditur, aut cui immergitur, coopertus Christum sepulcrali lapide contectum imitatur. Exeendens denique a divino hoc lavacro nova præditus vita, cui charitas omnes præteritorum criminum fæces abstersit resurrectionis Jesu Christi compos, et imago efficitur.

Et hoc in causa est, cur qui recens baptisma susceperit; *regeneratus*, baptisma vero ipsum *secunda* quædam spiritualis nativitas appelletur. Vita quippe illius omnem extra controversiam nova, atque ab anteacta penitus diversa est. Cum vita animæ in cogitationibus, affectibusque collocetur, quæ omnia in aliam transmutata sunt formam, et terreno extricata cœno, sordibusque purgata ex mundanis pura, cœlestia, et divina evaserunt. Jure igitur vita nova dicitur, quam lustratus in baptismo recepit, eumque vita per natitivitatem inchoet, recte etiam nova hæc reperitur nativitas, imo *novus homo*. Non enim ille est qui vivit, sed Jesus Christus, qui vivit in illo, cumque antea non alia frueretur vita, quam animali, quam ab Adamo per generationem carnis suscepit, ab eo statim tempore, quo per aquæ salutaris lustrationem charitatis in eo diffusum est donum, ita Jesu Christo insertus est, ut unum idemque prorsus cum eo efficiat corpus. Sicut autem membra inferiora quæ a superiori vigorem suum, conservationemque communicato, et mutuo humorum, spirituum, et sanguinis motu recipiunt, eamdem cum eo vitam spirant : ita pariter anima fidelis Jesu Christo unita, eamdem cum illa, quam in resurrectione resumpsit, vivit vitam, eademque animata est charitate. Ipse ille Spiritus, inquam, sanctus, qui vivit in Jesu Christo, quique omnium suarum actionum principium existit, in eamdem expanditur animam, et in ea omnium actionum supernaturalium causa, et scaturigo est, quas nova hac in vita elicit, atque præstat.

Noscunt illi, quibus hic S. Pauli textus non latet, hanc fuisse Apostoli mentem, imo eodem me uti loquendi genere, iisdemque pene vocabulis, quibus utitur Apostolus qui profecto se Spiritum Dei habere existimabat, ac revera habebat, qui ex industria usurpatas in baptismate cæremonias explicabat; ac mysteria detegebat, ut fideles institueret de hujus sacramenti natura. Hoc ille non solum sexcentis in locis innuit, iteratque, verum non raro tanquam res nulli amplius obscuras, aut ignotas, sed patentes et claras præterit, ac tanquam aliunde indubitatas supponit. Quis dein in animum inducat suum, D. de Vert ausum fuisse hæc omnia convellere mysteria? Proque systematis sui fundamento, ac ad evertendam explicationem mysticam ea ipsa adscivisse argumenta, quibus tam eximie symbolorum fulcitur dignitas? Sed audiamus peregrinam ejus de hac re doctrinam.

Cur, inquit ille, *concessum, ut totius corporis in baptismi cæremoniis adhibita immersio, in simplicem convertatur superfusionem?... Ideo videlicet quod notum est, hunc immergendi modum originem suam ab illa deducere consuetudine, qua infantes ipso nativitatis exordio physicas ob rationes lavari solent. . quod si Ecclesia immersionem hanc eo præcipue fine institutam credidisset, ut nos admoneret, quod sicut in mortem Jesu Christi baptizati, ita pariter cum illo mystice sepulti*

habens thuribulum aureum, et data sunt ei incensa multa, ut daret de orationibus Sanctorum omnium super altare aureum, quod est ante thronum Dei.

(*a*) *Aqua in baptismo mortis exhibet similitudinem, corpus velut in sepulcro recipiens, Spiritus vero vim vivificam immittit, a morte peccati, renovans animas nostras in novum vitam.* S Basil. l. de Spir. S. c. 15.

simus antiquam baptismatis rationem summo studio conservasset. Dum vero D. de Vert de sensu mystico D. Pauli a nobis adducto aliquid dicendum putaret, hæc addidit : *Sanctus Paulus magnificas fecit allusiones, etc. Verum aliud est occasionem ab immersione sumere ad reperiendas allusiones, et explicationes, metaphoras, et comparationes, aliud hanc actionem intueri, tanquam quæ in origine sua determinata fuerit ad repræsentandam et significandam spiritualem fidelis cum Jesu Christo sepulturam. Paucis ; universæ hæ meditationes spirituales, et symbolicæ nequaquam causam, et principium immersioni dederunt. Cum non appareat eas ut scopum institutionis suæ præstitutas fuisse, sed contra eluceat immersionem antea jam institutam decursu temporis omnibus hisce symbolis mysteriisque ansam præbuisse.*

Ita D. de Vert ratiocinatur, ac præterea tom. 2, cap. 2. de actionibus disserens, quæ usu receptæ certas vocum expressiones postularunt, inter has baptismum collocat, cujus usus has voces : *Ego te baptizo*, secum tulisse et exegisse videtur. Addit post in annotatione : *Non quod hæc exprimendi formula non ejusdem cum Ecclesia sit antiquitatis... Verum quod ablutio exterior, quæ baptismi materiam efficit, jam apud Judæos in recipiendis proselytis in more fuerit.. Notumque sit a Judæis infantes primo nativitatis exordio ob rationes supra adductas lotos fuisse.* In nota dein margini affixa ita progreditur : *Hæ rationes cum naturæ, et physicæ maxime conformes sint, morem hunc omnibus communem, necessariumque reddidere : natos ad flumina primum deferimus, ait Virgilius, de quibusdam Italiæ populis loquens, quibus adde* (ita in supplemento prosequitur) *Gallos pariter liberos suos primum e matris utero prodeuntes aquæ frigidæ immersisse.*

Paulo infra ait : *Ad imitationem primi hujus balnei apud Hebræos mergebantur proselyti. Post baptismum hunc considerabantur, tanquam innovati, et regenerati, idest denuo creati, geniti, et nati. Propterea novæ creaturæ, novi homines appellati, ipsumque secundum eorum baptisma secunda generatio, seu secunda nativitas. Uno verbo nova vita. Omnes figuratæ loquendi formulæ, quæ cum ipso baptismatis usu in christianam transierunt Religionem.*

Patere credo omnibus, in quos errorum devios tramites hæc doctrina deflexerit. Præsertim si sub uno aspectu collocentur, quæ D. de Vert sparsim in suis libris disseminavit, ut forte sic lectorum pietati parceret quam temeraria hujusmodi commenta percellerent; quæ ut recte expendi possint, ad hasce quatuor propositiones revoco, quæ simul nexæ omnium maxime exoticum effingunt systema. Itaque juxta D. de Vert, sententiæ D. Pauli circa mortem ac sepulturam Jesu Christi sunt : 1°. *Metaphoræ, et meditationes symbolicæ, quæ non videntur cum baptismi institutione connexæ fuisse*, sed rationibus physicis ab Apostolo supra inductæ ; 2°. *symbolum mortis, sepulturæ, et resurrectionis Jesu Christi adhæret solum immersioni, et non superfusioni Baptismatis, ita ut hoc sacramentum posteriori modo impetitum non amplius horum mysteriorum figuram exprimat, nec Ecclesia illud ut typum horum symbolorum intueatur ; 3°. baptismus Christianorum est usus, necessitate physica introductus, qui a Judæis inter cæremonias assumptus, a Christo in materiam hujus Sacramenti adoptatus est ; 4°. nomina regenerationis, vitæ novæ*, etc., *sunt expressiones ab Hebræis desumptæ, ut Christianis applicentur sacris.*

Hasce quatuor propositiones paucis expendamus.

§ XVII. *Confutatio præcedentium errorum D. de Vert, circa baptismatis mysteria.*

Exordium a prima ejus propositione duco. Multum sibi D. de Vert, multum doctrinæ suæ tribuit, at nescio quo sui amore ductus confidit nos cœcos in illius verba descensuros, ac licet nullas probationes, nullas rationes, nullam auctoritatem proferat, quibus probet S. Paulum meditationes solum symbolicas, et metaphoras superinductas, *quæ a Jesu Christo institutæ fuisse minime apparent*, de baptismi mysterio apportasse, omnes tamen peregrinæ huic opinioni subscripturos putat. An non perspexit hæc esse oracula, et revelationes a Deo ipso patefactas? An ignorare potuit, Apostolum eodem prorsus afflatum spiritu, qui Jesu Christo in baptismatis institutione adfuit, locutum fuisse? Idem certe est spiritus, qui cæremoniam hanc sancivit, idem, qui explanavit. Cui ergo melius constare poterant hujus sacramenti rationes (*a*)? Jam si Spiritui placuit, nobis per Apostolum baptismi institutionis mysterium, et scopum detegere, quis mysticas has meditationes Apostolo tanquam proprii ingenii fœtum affingat? Quis ausit dicere Paulum privato spiritu *allusiones has symbolicas supra induxisse, aliudque longe esse si quis cæremoniam hanc in sua intueatur origine.*

Verum etsi concederem S. Paulum hic non alterius quam privati hominis vices sustinere, qui absque supernaturali divini Spiritus ope loquitur, illud tamen a nemine, nisi improbissimo, negabitur, eum sinceri, verique historici fidem mereri. Quod si igitur hac sola indutus persona testimonium ederet de mente, qua Ecclesia sui temporis baptismi mysteria amplexata fuerit, quis dubitare præsumat, hanc non fuisse Ecclesiæ mentem circa baptismatis mysteria? Non enim hæc nobis ut proprios ingenii sui partus proponit, verum ut rem omnibus fidelibus dudum notissimam. Mens itaque Ecclesiæ circa baptismi mysteria, tam vicino, tamque conjuncto sacramenti hujus institutioni tempore, an non eadem cum institutionis scopo et fine considerari debet?

Ast video quæ D. de Vert in errorem abripuerunt. Arbitrabatur ille typum mortis, sepulturæ, et resurrectionis Jesu Christi nulla ratione baptismo superfusionis, sed singularibus immersionis circumstantiis annexum fuisse. Et hoc est, quod ei persuasit, Ecclesiam eodem tempore ideam sustulisse mysticam, quo

(*a*) *Quis enim novit profunda Dei, nisi Spiritus Dei?*

Sacramenti, et cæremoniarum immutavit circumstantias. Unde consequi credidit ideam hanc mysticam non debere considerari nec ut rem revelatam, nec ut primæ suæ institutioni conjunctam. Sed hic ipse secundus D. de Vert error est. Patet enim symbolum hoc cum baptismate conjungi, quacumque demum ratione impertiatur mortis, sepulturæ, et resurrectionis Jesu Christi. Non aliud in sententiæ meæ confirmationem adsciscam argumentum, quam ipsius S. Pauli textum qui baptismo figuram hanc generali significatione, nullaque addita restrictione tribuit. Verbum enim Dei literali sensu, et juxta terminorum vim interpretandum est. Ast unde quæso D. de Vert desumpsit, hunc S. Pauli locum de sola immersione loqui, et Apostolum omnem aliam rationem conferendi baptismatis. Generaliter hic de baptismo disseritur, atque ut ab ipso Jesu Christo institutus est. Verum constat baptismum ita institutum fuisse, ut valide administretur, quacumque demum ratione impertiatur. Indubitatum ulterius est tam immersionem, quam superfusionem a Filio Dei institutam fuisse, ac utramque pari ratione effectum huic sacramento annexorum virtute gaudere. Idem igitur quoque de mysteriorum huic sacramento conjunctorum participatione sentiendum, quæ secundum S. Paulum in typo symbolico mortis, sepulturæ et resurrectionis Jesu Christi consistunt.

Non equidem inficior immersionem fuisse imaginem horum mysteriorum et magis expressam, et ob hanc causam magis usu receptam. Verum cum ea nunquam absolute necessaria habita fuerit, non raro contigit, ut ea omitteretur; et id fortè primo etiam Ecclesiæ sæculo, pluribusque vicibus quin tamen aliquis unquam in mentem induxerit suam, mutatis lustrandi cæremoniis conjunctum baptismati divinorum mysteriorum typum cessare. Posuit hoc defunctus D. Meldensium Episcopus pro certo suæ expositionis fidei principio. *Non ultima*, inquit, *et omnibus numeris absoluta sensibilis figuræ requiritur repræsentatio; sufficit ut effiguratio, et expressio mysterii* (mortis Jesu Christi) *et effectus gratiæ substantialiter in sacramento reperiatur.*

§ XVIII. *Continuatio ejusdem refutationis. Baptismus minime a necessitate, tanquam ab origine sua repeti potest.*

Tertio loco D. de Vert contendit Baptismum Jesu Christi tempore minime novam fuisse consuetudinem. Semper enim hæc consuetudo viguit, ut infantes primum in lucem editi lavarentur. Non raro apud integras etiam gentes in more receptum legitur, ut liberos suos vix natos, aut sanitatis, aut firmandorum membrorum causa in fluvios vel aquam frigidam immergerent. Cæremonia igitur hæc ut videtur D. de Vert, in earum numerum rejicienda erit, quæ originem suam necessitati debet. Verum an Catholici romani, ar. viri religiosi hic sermo est? Quod medicus Confessionis (*a*) anglicanæ similia nobis perfricta fronte, ac serio proponat principia; quod consuetam antiquis in baptismate immersionem cavendarum infirmitatum causa introductam asserat; quod conqueratur de neglecta in Ecclesia immersione, ex quo complura incommoda, ut ait, in sanitatem nostram defluxere, quod denique hac præcipue ex causa in antiqua Ecclesia vigiliis Paschatis, et Pentecostes catechumenos baptizatos nugetur, quod id anni tempus balneis aquæ gelidæ maxime conveniat quod denique hujusmodi ineptias hæreticus homo effutiat, nihil prope modum admiror. Verum easdem in sinu Ecclesiæ Jesu Christi venditari, et ex penetralibus sanctuarii similia somnia prodire, quis unquam ferat?

Nonne ipsa fides, ipsa theologia, quid dicam, ipsa sana ratio, historiarumque veritas conjunctis viribus ridiculas has evertunt fabulas? Certum quidem est recens natos infantes lavari consuevisse; quid autem refert insulsa hæc adnotatio dum aliunde constat, nequaquam hunc populorum morem fuisse, qui Jesu Christi ad instituendum sub externæ lotionis symbolo baptismatis sacramentum determinavit? Primo enim non unice pro infantibus, sed etiam, imo vero potissimum, pro adultis institutum baptisma est, ac pro illis qui actualem fidem ad hoc sacramentum afferre possunt. Jam vegeta et provecta ætate ab Ecclesiæ exordio baptizabantur, et quamquam infantium baptismus ignotus eodem tempore minime fuerit, non tamen tam communis, ut hodiernis diebus, extiterat. Ubi infrequens prorsus, et rara adultorum contigit lustratio. Secundo: quis precor eo delabetur amentiæ, ut credat, si aut nulla unquam fuisset consuetudo recens natos in fluminibus lavandi, aut si illos ita mundandi nulla ursisset necessitas, Jesum Christum baptismum suum non instituturum fuisse? Instituisset eum profecto, et causæ, quas hanc in rem SS. Patres, et theologi adducunt, nullam prorsus cum venditata illa necessitate connexionem tenent, ac a quarumdam nationum moribus nihil omnino pendent. Doctorum quippe horum judicio, Salvator noster cæremoniam hanc præ cæteris elegit, primum quia aqua omnium fluidorum maxime communis omni in loco reperitur, qui ab hominibus habitatur, nec domicilium a quopiam ibi constituitur ubi aqua carcamus. Itaque certi sumus ea nobis nullibi gentium defuturam. Dein, cum elementum hoc ad eluendas maculas, et detergendas sordes ex natura sua ordinatum esse videatur, maxime etiam conveniebat ad effigurandam illam interiorem purificationem, quam sacramentum hoc intendit, et operatur. En auctorum ecclesiasticorum sententiam. His D. de Vert concludere se debuisset limitibus. Ast derelinquendum sic illi fuisset systema suum, cognoscenda pro genuina institutionis sacramenti causa allusio mystica ablutionis exterioris, cum purificatione interiori; quæ tamen omnia nostris omnibus tanto conatu subducere studet illud ad summum concedit, quod symbolicus hic finis aliqua quidem causa dici queat, sed secundaria solum, quæ primæ innitur ab inveterato ethnicorum, et Hebræorum more deductæ, et a necessitate fœdata corpora mundandi desumptæ.

(*a*) *D. Joannes Floyer de Lichtfield anglus, in Libro suo Ὑγιεινολογία, seu historia balneorum frigidorum.*

Ast qua fronte rem tueri audet a Scriptura sacra expressis verbis convulsam? Nam quid apertius, quid fortius contra opinionem suam dici valuit, quam illud divi Petri : *Salvos nos fecit baptisma, non carnis depositio sordium, sed conscientiæ bonæ interrogatio.* Quid hic consilii capiam? An in D. de Vert opinionem abeam, qui nobis pro præcipuo baptismatis effectu, et prima institutionis suæ causa naturalem corporis sordium ablutionem proponit? An Apostolo contrarium declaranti assentiar?

Quamquam ut verum fatear hic videtur resipiscere D. de Vert dum proposita hæc divi Petri auctoritate ita ratiocinatur : *Non carnis depositio sordium*, inquit divus apostolus Petrus (1. *Epist. Petr.* c. 3), *non quod aqua etiam hic naturalem, et necessarium suum effectum præstare cesset, qui est lavare, et mundare sordes; sed, quod hic non amplius sit finis hujus ablutionis.... Dum aqua, dicit sanctus Ambrosius, corpus abluit, Spiritus animæ detergit maculas; atque illud est quod Ecclesia sibi præfigere videtur in benedictione fontium; precatur enim ut aquæ a se benedictæ, quæ a natura corpora mundandi virtute pollent, alteram purificandi animas recipiant. Imo S. Paulus exhortans Corinthios ad se purificandos nequaquam carnem a spiritu segregat, et utrumque a fœcibus detergendum præcipit : mundemus nos ab omni iniquitate, et inquinamento carnis, et spiritus.* Elucent hic clare non effugiendæ hominis contradictiones, qui quidem in perversas se incidisse semitas perspicit, verum ab iis deflectere omnino recusat. Conatur, omnibusque viribus enititur ut errores suos exornet, contegat, fucet. Imo non raro persuadere studet se eos rejicere, et abhorrere : verum qua ratione id præstat? Adjiciendo videlicet nova argumenta, quæ illi inserviant ad eos denuo resuscitandos, validiusque propugnandos; sin D. de Vert sincere opinionem amplexus fuisset, quæ baptismum ob externam carnis ablutionem institutum negat, cur tantas adjecit annotationes? Metuerat forte quempiam futurum, qui ignoraret aquæ naturam ad eluendas sordes comparatam esse? Cur dein tam inique, tam manifeste S. Pauli detorsit locum? Quasi vero Apostolus per verba hæc : *Mundemus nos ab omni inquinamento carnis :* exteriorem cutis purificationem, et non potius vitia intellexisset, quæ per sensuum abusum corpus inquinant. Quis, quæro, crederet, Apostolum Corinthiis in allata epistola ridiculum hoc injunxisse præceptum, ut cutem suam perbelle curent, ac corporis elegantiæ, membrorumque munditiæ studiose serviant?

§ XIX. *Ulterior ejusdem rei prosequutio. Baptismus originem suam nequaquam ab Hebræorum consuetudine desumpsit.*

Nihilominus, adjungit D. de Vert, *dubitari ne potest, baptismum in usu fuisse apud Judæos tanquam cæremoniam propriam ad regenerandos eos, qui legem Mosaicam amplexabantur?* Cernis hic incertam titubationem hominis, qui absque ordine, absque principiis ratiocinationes suas instituit. Jam baptismi originem in necessitate lavandi infantes quærit; jam ab usu certorum populorum deducit, qui recens natos sanitatis causa in fluminibus immergebant, jam iterum ut Judaicarum cæremoniarum continuationem nostrum baptisma proponit. Nullibi tamen firmum sistit pedem, nullibi sibi constat, ubique fervet immoderato pruritu aut rejiciendi, aut tenebris involvendi cuncta, quæ aliqua solum parte sensum mysticum redolere censet. Verum non præviderat D. de Vert ultima hæc arma in se ipsum retorqueri, suumque systema penitus evertere. Qua enim ratione inficiabitur objectum Hebræorum baptisma, quod proselytis impertiebantur, fuisse institutum ad mystice significandam purificationem sordium in idololatria contractarum? Quomodo adhuc asserere audet : *In ipsa cæremoniarum origine nullam sensus mystici rationem habitam fuisse;* cum ipse nobis cæremoniam Christianismo longe antiquiorem afferat, in qua nec ipse quidem mysterium quæsitum fuisse negat?

Sed unde, quæso, didicit D. de Vert Hebræos simili usos fuisse baptismate, quis auctor illi est proselytos baptizatos appellatos fuisse *regeneratos*, etc., atque ab illis Jesum Christum, dum Nicodemum (*a*) alloquitur, sermocinationem illam symbolicam de nativitate spirituali mutuatum fuisse? Testem profert Seldenum elapsi sæculi ex Anglia hæreticum. Præstans equidem et eximium vadimonium? Cur ei non adjunxit auctorem (*b*) alterum præfato adhuc recentiorem, qui in eumdem impegit errorem? Quamquam nec sic quidem quidpiam firmitatis, et ponderis sententiæ suæ adjecisset. Contra hos ipsos enim auctores æque, ac contra D. de Vert assero nulli fundamento, nullique rationi innixam esse conjecturam illam, quæ Judæis Jesu Christi tempore viventibus morem tribuit recipiendi per baptismum proselytos cum illis mysticis expressionibus : *Novæ vitæ, et nativitatis spiritualis*, aut illis : *Regeneratorum, et regenerationis.*

Edicant primo an ex tota lege Mosaica, aliisque veteris testamenti libris vel leve hujus ritus vestigium eruere queant. Cerno quidem omni tempore proselytos receptos fuisse. Raab Iliericuntinam, Ruth Moabitam, Achior Judithæ tempore, universam Idumæorum gentem, regnantibus Machabæis. Verum circumcisionis solum, nunquam baptismi, et regenerationis illius spiritualis occurrit mentio. Edocet me Evangelium, S. Joannem peccatores baptizasse; ast peccatores hos Hebræos fuisse quis dubitat? cum fuerint Pharisæi. Et quamvis concederem cum gentiles quoque baptizasse, ubi innuitur, eos compellatos fuisse : *Homines novos, infantes regeneratos, novæ nativitatis?* Evidentissimum argumentum eos terminos Judæos ignorasse inde elicitur, quod (*c*) Nicode-

(*a*) *Oportet hominem nasci denuo*, etc. *Nisi quis renatus fuerit ex aqua, et Spiritu sancto*, etc. Joan. 3.

(*b*) *Introductio in Scripturam sacram.* L. 1, c. 1 editionis anni 1709, in 4, pag. 12.

(*c*) *Non mireris, quia dixi tibi, oportet vos nasci denuo. Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quo vadat. Sic est omnis, qui natus est ex spiritu.* Respondit Nicodemus, et dixit ei :

mus hunc Christi sermonem penetrare nequiverit, licet magister fuerit in Israel instructus mysteriis suæ Religionis. Si hic loquendi modus Judæis fuisset communis, anne Pharisæo huic, et magistro in Israel mirabilis, et peregrinus hic Salvatoris nostri sermo videri potuisset? Incassum a me nuper citatus auctor (*Introd. p.* 13) probare laborat, Jesum Christum eum ideo arguisse, quia quod scire debuerat, ignorabat. Ratiocinatio enim hæc violenter sensum detorquet. Nec Jesus Christus ideo eum reprehendere videtur, quod illum lateat quod omnibus patebat; sed miratur, quod licet doctoris et magistris dignitate ornatus sit Nicodemus, sermonem spiritualem probe non intellexerit, imo tam crasse, tam carnaliter verba Christi acceperit, ut sciscitaretur, an necesse sit, ad infantis ætatem, et matris sinum regredi? Dici etiam, et forte solidissimo fundamento, posset, Jesum Christum hæc non aliam ob rationem in medium protulisse, quam ut inflatam Doctoris superbiam confunderet, et demonstraret complura profundissima esse mysteria, quæ intellectus sui aciem quam longissime supergrederentur. Et hoc SS. PP. est judicium. S. Augustinus (*Aug. in Joan*), et S. Cyrillus (*Cyril. Alex. in Joan.*) apertis declarant verbis: *Non novisse eum nisi unam nativitatem ex Adam et Eva, ac spiritualem nativitatem non intellexisse, nec quidquam ultra res humanas cogitasse.* Si ergo hæc de nativitate spirituali opinio jam tum stabilita, communisque fuisset, anne rem tam tritam, tam patulam, tam notam omnibus magister in Israel ignorasset? Constat igitur nequaquam in Libris sacris, quærenda esse argumenta, quibus hæ fulciantur conjecturæ. Ubi ergo quærenda? An in Josepho? An in SS. Patribus? Verum enim vero neque Origines, nec Julius Africanus, nec S. Hieronymus, nec Julianus Toletanus, nec ullus eorum, quibus penitior rituum Hebræorum fuerat cognitio, ullam de fabuloso hoc baptismate mentionem injiciunt. Quis jam in animum inducat suum consuetudinem hunc virorum istorum scientiam præterfugisse?

Objicitur mihi quidem rabbini Moysis (*a*) Maimonis filii auctoritas, ast adjecissent licet rabbini etiam Israelis testimonium, non tamen plus firmitatis D. de Vert causæ addidissent. Cujus enim ponderis sunt auctores Jesu Christi, et baptismate undecim sæculis posteriores, qui de moribus solum sui temporis sermonem faciunt, quique ritus extra omnem dubitationem a Christianis desumptos scriptis suis immiscent. Satisne nobis sunt recentes, ac modernæ hæ auctoritates, et Jesu Christo hanc tollamus gloriam, quod primus nos docuerit nobilissimum hoc spiritualis regenerationis mysterium, quodque primus œconomiam hujus spiritualis ac recentis vitæ descripserit quam in baptismate accipimus.

Quomodo possunt hæc fieri? Respondit Jesus, et dixit ei: *Tu es magister in Israel, et hæc ignoras?* Joannes Capite 3.

(*a*) *Maimonides in libro suo de Proselytis*, cap 2, citatus a P. Lamy l. 1, c. 1, *suæ introductionis. Rabbi Israel in libro de Anima apud Grotium in S. Joannem.*

Tribuamus nihilominus D. de Vert ab Hebræis eo jam tempore proselytos per quamdam baptismatis speciem in synagogam receptos fuisse: An inde consequitur sanctum Jesu Christi baptisma unam eamdemque esse cæremoniam, quam ex Judæis Jesus Christus adoptaverit, ut unum ex suis Sacramentis institueret? Et regenerationis, nativitatisque spiritualis vocabula ab iisdem mutuatum esse? Minime quidem.

Primo enim, quis unquam crederet Jesum Christum pro janua, per quam ad novam suam religionem aditus pateret, electurum fuisse eamdem cæremoniam, per quam ad legem Moysis accedebatur, quæque primam Judaismi exprimebat professionem. Cum ipse ad abolendam legem venerit, et Apostolis sanctoque Paulo hæc verba inspiraverit: *Si legem observaveritis, Christus vobis nihil proderit* (*Epist. ad Galat.* 5). Adoptassetne hanc cæremoniam iisdem circumstantiis, iisdem expressionibus, iisdem verbis?

Quid dein aliud hæc tam vehementer venditata Judæorum regeneratio fuerat, quam inane nomen, et metaphorica expressio, quæ nulla vi, nulla soliditate pollebat, et in externa solum adscititiaque consistebat denominatione? Quis igitur spiritualem per baptismum impertitam regenerationem tam alte a dignitate sua dejicere audeat, ut cum inefficaci illa Judæorum confundat regeneratione? Nequaquam enim verbo tenus solum regeniti sumus. Solidius longe, teste S. Joanne, in nobis operatur hoc sacramentum: *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur, et simus* (*Epist. S. Joan. c.* 3). En splendidissimam illam Christianorum regenerationem quo nunquam Religionis Judaicæ virtus eniti potuit.

Ast quomodo id efficiatur, forte sciscitabitur quispiam. Non piget hic diligentius explanare quod jam antea exposui: per unionem itaque et si dicere fas est, per identitatem, quam cum Jesu Christo contrahimus ad summam hanc dignitatem pervenimus. Unum post baptisma cum illo componimus corpus, unam personam mysticam; in illo, et cum illo filii efficimur Dei. Eadem, quæ illum nos pariter animat charitas. Idem spiritus actiones vitæ spiritualis in nobis dirigit. Vita, quam nobis elargitur, a sua nihil prorsus differt, et hæc vita nobis nova est, quia toto cœlo distat ab illa terrestri, quam ab Adamo recepimus. Sic autem novam obtinere vitam, an non verissime nova dici debet nativitas? In hac veram nanciscimur infantiam, quia secundum spiritum eumdem assumimus innocentiæ statum, qui infantiæ naturali contingit. Infantia enim naturalis, uti notum est, in simplicitate intellectus necdum ratiocinantis versatur, in debilitate membrorum, quæ per motus aliunde impressos operatur, et in puritate cordis, quæ omni caret malitia. Hic status est Christiani Jesu Christo per baptismum inserti, et in illo regeniti. Intellectus submissus jugo fidei habeti suo renuntiat lumini, neque aliud in vita gratiæ agendi sibi præfigit scopum,

quam Jesum Christum, animaque salutaribus undis mundata omni malitiæ, quam naturæ corruptio cordi nostro instillavit. nuntium remittit.

En veram regenerationis spiritualis naturam. En mysteria quæ rabbinorum et Judæorum ingeniis nunquam perspecta fuere illosque etiam semper latebunt, qui rabbinorum, qui somnia tanquam oracula adorant, ac cœcis his utuntur ductoribus. Si inscioli quidam hæc mystica appellant, sciant nostram his mysteriis innixam esse religionem : cum universa morum doctrina apud nos in depositione et morte veteris hominis, ac in renovatione spirituali cordis per participationem resurrectionis Jesu Christi sita sit. Quod si etiam eruditi aliqui inveniuntur, qui cum D. de Vert omnem sermonem mysticum parvi faciant, metuunt sane ne in eorum adscribantur numerum, de quibus Scriptura ait : *Quod semper studeant, et nunquam ad scientiam veritatis perveniant.*

§ XX. *Novi D. de Vert errores circa extremam unctionem convulsi.*

Iisdem innixus principiis de Sacramento extremæ unctionis ratiocinatur D. de Vert. Intuere, quæ de hac in operis sui tomo secundo edisserit. Probaturus itaque exemplis nonnulla verba certis quibusdam cæremoniis gestibusque originem præbuisse, omnia tempora, sæcula, cæremonias cunctas confundit, divinasque institutiones, cum recentissimis inventis commiscet. Ferme inter ultima recentiorum temporum inventa collocat extremam unctionem. En quibus verbis de ea loquatur (T. 2, c. 1, p. 66, 175, 176) : *Uti in precibus quæ super infirmos effundebantur solatium aliquod ipsorum morbis a Deo efflagitabatur, ita semper medicinæ quædam ad leniendum dolorem, atque inter cæteras Inunctio olei affectis infirmorum membris adhibebatur... quæ consuetudo ab Judæorum traditione originem traxit... qui Unctionem, de qua nobis sermo est, verbis addidere, præsertim si inter preces leniendi sermo occurrisset.* Et in margine : *Non latuerat Hebræos, oleum lenire, penetrare, et corroborare membra, sopire dolores, et in partem pharmacorum, quæ sanitatem restituunt, venire.* Hæc de Vert de Sacramentis nostris est mens, sic illa deturpare conatur, dum ea nobis contemplanda proponit ut remedia origine naturalia, actionesque physicas, ac si in Sacramentis instituendis Jesus Christus hoc unice præstiterit quod in Ecclesia sua rudes quasdam retinuerit actiones, quas natura suaserat necessarias.

Si sanctis Patribus ac theologis acquievisset, id unice asseruisset, Jesum Christum ut se ad rudem hominum captum accommodaret, plerumque in instituendis Sacramentis hujusmodi materiam delegisse, quæ cum effectu Sacramentorum aliquam similitudinem haberet. Dixisset aquam natura sua ad sordes abluendas comparatam præclare in symbolum internæ purificationis quam in baptismate assequimur, adscitam fuisse ; Eucharistiam quotidianum animæ cibum futurum optime sub speciebus panis institutum fuisse, iisdemque de causis oleum leniendi virtute praditum optime delectum fuisse ad exprimendam internam dulcedinem, qua unctio gratiæ infirmam perfundit animam. Verum hujusmodi explicatio nihil arridet D. de Vert, nimis enim symbolica est. Symbola vero ac mysteria ita refugit, ut ne in sacramentis quidem illis esse locum patiatur, atque adeo nobis persuadere conatur unctionem extremam tanquam pharmacum naturale et physicum, ad imitationem Hebræorum a Jesu Christo adoptatum fuisse. Imo iisdem principiis inluctus videtur contendere affecta infirmitate membra hoc in Sacramento ungi debere.

Quam facile autem, quamque claris argumentis D. de Vert demonstratur, Jesum Christum in institutione hujus sacramenti nunquam in animo habuisse levamen naturale et physicum quod ab externa unctione infirmis afferri posset. Si hunc sibi præfixisset finem, an levem, et cuicumque corporis parti applicatam unctionem ad Sacramenti effectum sufficientem credidisset? Cum certe hac ratione adhibitum oleum nullam naturaliter opem adferre queat. Sed concedatur mihi, ut forma syllogistica utar. Clarius enim patebit hujus argumenti vis. Jesus Christus instituendo hoc Sacramentum principaliter ad essentiales suas partes respexit : ast eunctorum theologorum consensu materia essentialis hujus sacramenti consistit in unctione in quocumque corporis membro, et quacumque quantitate impertita : igitur Jesus Christus instituendo hoc sacramentum ad unctionem in quocumque corporis membro, et quacumque quantitate impertitam principaliter respexit, eique totam Sacramenti vim et efficaciam adjunxit. Jam cum unctio hac ratione applicata nullius utilitatis physicæ, nullius opis naturalis ad levandum infirmum esse possit ; necessario consequitur Jesum Christum in eligenda unctione pro materia hujus sacramenti nullam physicæ, et naturalis utilitatis rationem habuisse.

Ego certe ratiocinationem hanc ita solidam arbitror, ut quid opponi possit, omnino nesciam. Addamus nunc aliquas animadversiones ad verba S. Jacobi, qui nos hujus sacramenti praxin edocuit. Ait ille : *Infirmatur quis in vobis*, etc. (*a*). Patet primo, hic Apostolum de omni infirmo loqui, atque universa morborum complecti genera. Ast anne unctio omnibus infirmitatibus inservit? An non reperiuntur aliquæ, quibus plus mali, quam utilitatis affert? Nociva profecto esset hydropico, et quorumdam vulnerum sævitiem irritaret magis, quam sedaret, ut experientia teste edocemur. Committit dein hoc munus presbyteris. Ast cur presbyteris, et non promiscue omni hominum generi hoc negotium concessum, si Jesus Christus utilitatem solum physicam e pharmaco naturali in salutem ægrotorum emanentem respexit? Dicit denique : *Oratio fidei salvabit infirmum.* Cur

(*a*) *Infirmatur quis in vobis? Inducat presbyteros Ecclesiæ, et orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini, et oratio fidei salvabit infirmum, et alleviabit eum Dominus, et si in peccatis erit, remittentur ei.* Epist. Jac. cap. 5.

idem non de ipsa tractione asserit, si ea absque oratione ad sublevandum, aut salvandum ægrotum sufficit? Non credo hæc D. de Vert accuratius perpendisse, qui tam negligens, tamque incurius sacras pervolvit litteras, ut in S. Paulo quæpiam invenisse opinetur, quibus queat mulieribus crines suos rescindentibus, et viris adscititios capillos gerentibus criminis notam imurere. Securus quippe nobis jactare audet, *Esse contra Apostoli præceptum quod viri fictorum capillorum adminiculo crines longissimos gestent, fœminæ vero eos penitus resecent.*

§ XXI. *Mens Ecclesiæ sæculis apostolos consequutis circa sacras cæremonias. Hæc mens est symbolica, et symbola sunt nutrimentum, et effectus fidei.*

Post veteris et novæ legis testimonia, post Jesu Christi exemplum, post apostolorum effata, nihil validius contra D. de Vert proferri posse censeo, quam perpetuum Ecclesiæ usum. His armis in illum utar, ac primum Ecclesiæ sponsæ Jesu Christi mentem explicabo, atque illas ipsas cæremonias adducam, quibus ad tuendum suum systema D. de Vert abutitur. Sed statim principia quædam statuamus, quibus nostra argumenta innitantur. Spero enim facilius ita impugnatum iri hostem qui nunquam certa principia aut cognovit aut adhibuit.

Ecclesia igitur ad cæremonias suas instituendas hoc solum fine permota fuit, ut aut preces decentibus conjungeret gestibus, aut decoro necessitatique satisfaceret, aut utilitati, commodoque studeret? Id quidem D. de Vert nobis persuadere intendit; verum an idem etiam a traditione ediscimus? Regrediamur ad prima Ecclesiæ sæcula; perscrutemur SS Patrum scripta. Eadem ubique occurret mens, idem finis: ut cultus videlicet supremi numinis aut majestate augustior, aut ad instituendos populos aptior redderetur. Deus in veteri id præstitit lege, in qua universa vel ad symbola, vel ad magnificentiam referebantur. Ita namque impolitum illud vulgus intra rectos obsequii, venerationisque limites coerceri, ita plebeculæ rudis ignorantiæ subveniri debuit. Quis jam credat nationes christiana amplectentes sacra ita statim a sensuum defæcari illusionibus, ita in sanctitatis et veritatis semita illuminari, ut nullo symbolorum egeant adjutorio? Symbolorum, inquam, quæ mystica quadam eloquentia pollentes, reiteratis sæpius sacrarum cæremoniarum spectaculis præcipua fidei dogmata fidelium animis tam vivide imprimunt, tam clare explanant, ut idem a pastorum sermonibus vix sperandum sit. An fides in illis tam viva, an religio tam perfecta, ut absque exterioris hujus pompæ, statorumque rituum ope erecti, firmique stare valeant? Non hæc S. Augustini fuit opinio, cum dixit (*L.* 19. *cont. Faust.*, *c.* 11): *In nutum nomen religionis homines posse coagulari, nisi aliquo signaculorum, vel Sacramentorum visibilium consortio colligentur.* Dumque reperit in symbolis mysticis (*a*) admirandam eloquentiam, et doctrinam salutarem intellectui rudium populorum accommodatam: atque ad excitandum fervorem in eorum animis, et ad elevandum spiritum a terrenis ad cælestia aptissimam; dum denique conqueritur (Aug. 1. *de liber. Arbitrio*, c. 10), *de tristi sorte, ad quam natura humana redacta est, ut non nisi per conjecturas rerum visibilium, ad intelligenda invisibilia enitatur.* Huic innixum fundamento statuisse videtur Concilium Tridentinum decretum illud assertis meis tam præclare favens, et systemati D. de Vert tam vehementer contrarium. Sic ait (*Sess.* 22, *cap.* 5): *Cum natura hominum ea sit, ut non facile queat sine adminiculis exterioribus ad rerum divinarum meditationem sustolli: propterea pia Mater Ecclesia ritus quosdam..... instituit, cæremonias item adhibuit, et mysticas benedictiones, lumina*, etc.... *quo et majestas tanti sacrificii commendaretur; mentes fidelium per hæc visibilia religionis et pietatis signa ad rerum altissimarum, quæ in hoc sacrificio latent, contemplationem excitarentur.*

Ex sententia igitur Ecclesiæ debilitata, et languens nostra fides a cæremoniis mysticis robur et vires recipit. Sed quid si fingam fidem nostram tam vivam, tam incontaminatam, ut nec apostolorum tempore purior inventa fuerit: an propterea illi aut contemnenda, aut negligenda est symbolica illa cæremoniarum Ecclesiæ eloquentia? an non magis omni desiderio symbola tum maxime expetere debet, quum vividissima floret; ut affectus, quibus animatur, eo efficacius exprimat; cum enim homo corpore et anima constet, atque utriusque tributum Deo pendere debeat; Fides ipsa præcipit, ut internis cordis affectibus, externum corporis adjungat obsequium, quod certa membrorum compositione, decoroque corporis habitu præstatur. Sive id demum commodum nobis, sive molestum accidat. Cypriani ipsa alloqui mihi videtur verbis (*De Orat. Domin.*): *Non sufficiunt cordis suspiria, non affectus. Placendum est divinis oculis, et habitu corporis, et modo vocis.*

Fides, et viva quidem fides est, quæ animum meum inspirat, quæ voluntatem meam abripit, quæ affectus meos inflammat, ut ante Dei mei altaria supplex procidam. Non vero simplex ac rudis sonus (*a*) vocum harum: *Supplex*, aut *supplici* aut *adorare* aut *descendit*, etc., me ad id permovet: sicut D. de Vert contendit. Desiderium humilitatem cordis humili hoc corporis habitu Deo exhibendi vera externæ meæ adorationis causa est. Fides viva me excitat, ut inter orandum palmas, et oculos in cælum extollam, neque id hoc solum fine agendum suscipio, ut gestibus his verborum precationis meæ sensum declarem, verum etiam, ut exprimam vehementiam desideriorum meorum, quæ se offerunt versus Deum, juxta

(*a*) *Si quæ figuræ similitudinum.... ducuntur ad dispensationem Sacramentorum eloquentia quædam est doctrina salutaris, movendo affectui dicentium accommodata*, etc. Aug. Epist. ad Jan. olim 117, nunc 55, cap. 7, n. 13.

(*a*) D. de Vert, tom. 2, p. 149 et 155: *Hæc cæremonia oritur ex sono, quo ad verbum illud* descendit *aures percelluntur.*

S. Augustinum (*a*) ad me excitandum, ut gemam ferventius, atque orem utilius. Fides viva me adhortatur, ut altarium cultui, et sanctorum Lipsanorum ornatui impendam, quidquid pretiosæ suppellectilis, quidquid serici muricis, auri, operisque phrygii teneo. Non vero *Ut sanctorum ossa hoc ornatu occultentur; qui ornatus*, ait, *nisi ad hunc finem adhiberetur, omnino inutilis* (*Tom.* 2, *præf. p.* 12) censendus esset; sed e contrario, ut ea majori cum decore populorum exponam venerationi, D. de Vert artificum operam sugillat, (*b*) qui apparatus, et vestimenta sacra acu pingunt, atque ditant; ego vero laudibus extollo pietatem fidelium, qui pretiosissima quæque impendunt, ut honorent, quod maxime in terris sanctum est.

Viva fides me incitat, ut in solemni passionis Jesu Christi enarratione illo in loco vehementius commovear longiusque sistam, ubi lugubris suæ mortis mihi objicitur memoria. Si hoc momento pectus percutio, aut si in terram me conjicio, si juxta prophetam *Os meum in pulvere* humilio, si solum exosculor; fervore, quem pietas mihi instillat, abripior : nec ab indignatione mihi temperare queo, dum D. de Vert dicentem audio, se his in actionibus nihil aliud videre, quam expressam rudi gestu significationem vocis *Exspiravit. Ad hoc verbum* (*Tom.* 2, *p.* 22), inquit, *in terram procumbunt*; inclinant, et dimittunt caput eos imitaturi, *qui exspirant, et mortui concidunt.* Sic ille sanctissimam cæremoniam in ludum comœdiamque detorquet.

§ XXII. *Mens Ecclesiæ circa cæremonias traditione, et omnium sanctorum Patrum suffragio confirmata.*

Cæremoniæ igitur aut ex ipsa fide scaturiunt, aut debilitatam et languentem fidem corroborant, atque erigunt. Sub hoc aspectu nobis considerandæ veniunt, nec officit quod cæremoniæ, si acceptæ mysteria ac symbola contineant; quod enim sic accipiendæ sint, hic SS. Patrum communis consensus; hoc universæ Ecclesiæ constans fuit judicium. Legantur sanctorum pastorum scripta, pervolvantur conciliorum decreta, inspiciantur Liturgiæ Ecclesiarum, Christianorumque populorum Ritus; omni in loco amplissima asserti mei occurrent argumenta. Patebit Ecclesiam, sedatis persecutionum fluctibus, quo majores in asserenda sibi libertate progressus fecit, eo diligentiorem curam in ornandis illustrandisque cæremoniis impendisse. Constabit eam, secundum divitiarum suarum incrementum, magnificentiam etiam altarium auxisse, ut cultum sponsi sui magis venerandum redderet; si vero fidem devotionemque languescere vidisset, eam nova ad illam excitandam introduxisse instituta. Omnibus prorsus sæculis, omni tempore reperiuntur, quæ D. de Vert tantum displicent, id est, allusiones mysticæ, repræsentationes figuratæ, actiones symbolicæ, uno verbo ritus, et cæremoniæ a sola ratione mystica aut morali dictatæ.

Sic discimus ex S. Justino (*Apol. vulgo* 10), amplexum mutuum tempore sacrificii dari solitum ad exprimendam pacem et charitatem, quæ fidelium cordibus inesse debet. Docebit nos S. Clemens (*Constit. Apost. l.* 2, *c.* 57) pontifex maximus præscriptum fuisse, ut Ecclesiæ in longum ad formam nobis extendantur, ac Orientem respiciant. Ac S. Clemens Alexandrinus (*Lib.* 6 *Strom.*) presbyteros, et diaconos ideo episcopis sacra facientibus assistere, ut adstantes Numinis throno angelos effigurent.

Monet nos Tertullianus (*a*) quod olim non sublatis tantum manibus, sed etiam expansis brachiis fideles Deum precati fuerint, *ut scilicet corporis habitu Salvatoris nostri passionem adumbrarent.*

Monet nos S. Dionysius (*Lib. de Hierarch.*) quod sensu hoc mystico : *Pontifex, et presbyteri æque coram sacris signis ac coram ipso Jesu Christo extrema digitorum suorum abluant, cum illi intima cogitationum nostrarum secreta pateant.*

Monet nos S. Cyprianus (*Ep.* 67) quod in oblatione mystica aqua vino misceri consueverit ad exprimendam unionem Jesu Christi cum gentibus, et quod fideles matutinis horis convenerint ad honorandam Jesu Christi resurrectionis memoriam.

Monet denique S. Athanasius (*Hom. adv. eos qui hum.*) eadem fide Sacro Altari osculum infigi, qua mulier Evangelica Jesu Christi vestimenta tetigit.

Inveniemus in Concilio Tyri (*Euseb., lib.* 10 *Hist., c.* 4) episcopos tunicas sibi proprias gestasse, et coronas, quæ cælestem gloriam suæ dignitatis indicarent.

In Synodo Laodicena (*Can.* 22) usum stolæ superioribus reservatum ministris, atque eumdem lectoribus fuisse prohibitum.

Reperiemus in S. Cyrillo Hierosolymitano (*Catech.* 3), quod si diaconus celebraturo Pontifici aquam ad lavandas manus porrigat, id non fieri ut sordes manuum detergantur, quæ jam ante accessum ad altare mundatæ fuerant, verum ut ei puritas cordis ob oculos collocetur, quam ad sacra mysteria accedentem afferre oportet.

In S. Paulino (*Epist.* 33) fideles admonentur his in locis necessariam animabus purificationem quærendam esse.

In S. Chrysostomo : quod imperator cum Evangelium recitaretur humilitate ductus diadema capiti dempserit, quodque altaris ministri congruis cujusque muneri vestibus, iisque candidis ad significandam cordis puritatem induti fuerint.

In S. Hieronymo (*Contra Vigil.*) quod Evangelii tempore toto in Oriente meridiano sole incensæ fue-

(*a*) *Omnes genua figunt, extendunt manus, vel prosternuntur solo, et hoc magis se excitat homo ad orandum, gemendumque humilius, atque ferventius.* S. August., l. de Cura pro mort., cap. 5.

(*b*) *Vix amplius tanquam vestimenta mystica, et Deo sacra considerari queunt stola et manipulus, a quo consessum sibi arbitrantur phrygio ea exornare opere, et aureis, argenteisque fimbriis ditare*, etc. Tom. 2, p. 319.

(*a*) L. de jejun. : *Non vero manus tantum attollimus, sed etiam expandimus divinam passionem modulantes.*

rint cereæ faces in signum obsequii mysticum, et lætitiæ testimonium.

In S. Ambrosio, quod sub aris martyrum corpora recondita fuerint, ut ita significaretur charitatis victimas in unione Jesu Christi omnium victimarum primæ, et excellentissimæ immolatas cecidisse.

In S. Augustino (*In Psal.* 106) quod mystica subsit ratio, cur quandoque *Alleluia* solemni pompa præcinatur, quandoque vero penitus omittatur.

In Cassiano, quod monachi exutis pedibus sacram cœnam adiverint, ut eamdem Deo exhiberent venerationem, quam Moyses Numini in ardenti rubo sibi comparenti exhibuerat.

Reperiemus in universali Concilio Ephesino (*Apolog. ad Theod., t. 3. Concil., p.* 1044) Evangelii codicem in throno fuisse collocatum, ut Patres, teste S. Cyrillo, congregationis hujus caput Jesum Christum declararent.

Reperiemus ulterius eamdem circa cæremonias mentem in cunctis antiquitate præstantissimis liturgiis S. Petri, S. Jacobi, S. Marci, S. Basilii, S. Ambrosii, et S. Chrysostomi quæ profecto vetustissima religiosi Ecclesiæ cultus sunt monumenta. Omnia in illis scatent ritibus mysticis symbolicisque cæremoniis, quarum mens, et mysteria ex adjectis precibus clarissime eruuntur.

Reperiemus demum Synodos (*a*), qui Pastoribus enixe præcipiunt, ut ediscendo sensui mystico Ecclesiæ rituum sedulo incumbant. Sique altius regrediamur, incidemus in Origenem (*Tom. 1. Hom. 5. in Numer.*), qui diligentissimam impendit operam penetrandis mysteriis, quæ Eucharistiæ et Baptismatis cæremoniis includuntur.

En quæ in antiquissimis Religionis nostræ monumentis occurrunt. En veram cæremoniarum mentem, quæ Ecclesiam primis quatuor Ecclesiæ sæculis moderabatur, pulcherrimo illo Christianismi ævo, in veneranda illa luce, cujus fulgorem hebetes D. de Vert oculi inspicere nequierunt. Incassum ille ogganniet : *Sanctos Patres plus nimio allegoriis inhæsisse.* Hos ego magistros in ediscendo vero Religionis sensu, mysteriorumque mente elegi. Novus hic post septemdecim sæcula in scenam prodiens homuncio non equidem me a tam puris avocabit fontibus, et secum ad turbidos suos, lutososque abducet rivulos. In vanum conglomerabit ex modernis interpolatis, nec sex sæcula excedentibus suis Missalibus immensum excerptorum cumulum. In vanum adducet rudes quorumdam ignorantia plenorum sæculorum ritus, ac contemnendas omnium ignobilium illorum pagorum et villarum consuetudines, quas peregrinando invisit. Misera enim hæc argumenta, ut nubeculæ a claro sole dissipantur, a constanti sanctorum Patrum traditione nullo negotio dispellentur.

(*a*) *Necnon et ipsa Sacramenta, quæ in missa, vel baptismate, vel in aliis ecclesiasticis officiis visibiliter conspiciuntur, quid spiritualiter significent, studeant.* Concilium Cloveshoviæ.

§ XXIII. *Demonstratur vera Ecclesiæ mens ad singulas descendendo cæremonias. Diversi errores D. de Vert convelluntur. Et de Ritibus baptismi, ac veste neophytorum candida disseritur.*

Verum ut D. de Vert satisfaciamus, aut potius ut eum majori rubore suffundamus, validiusque convincamus, non tam arctis constringamur finibus ; liceat nobis ab universalioribus argumentis ad singularia descendere, et minutim methodum in examen revocare, qua ille in explanandis cæremoniis utitur. Ipsius enim commentis erroribusque singillatim patefactis facillimum, cuique accidet et dignum de ejus principiis judicium ferre, et sibi de ejus conjecturis cavere.

Inter præcipuas maximeque venerandas religionis nostræ cæremonias merito eæ collocantur, quæ baptismatis Sacramento adhærent ; quarum institutionis licet non certa determinari queat epocha, usus tamen vetustissimis Ecclesiæ stabilitur monumentis ; et ipsius originis tanta est antiquitas, ut S. Augustini sententia ab apostolorum traditione repeti debeat. Quis jam unquam credidisset illas ipsas cæremonias esse, quas D. de Vert significationibus mysticis spoliare contendit? Quas universi SS. Patres tanquam unicam ipsarum institutionis causam semper habuerunt.

Ita nihil apertius, nihil frequentius in traditione expressum reperitur, quam vestis illa candida, qua recens baptizati induebantur. Eusebium vestem de niveo, quo Constantinus baptismatis sui die operiebatur, amictu locupletem testem habemus. Allusio mystica candoris vestium, cum puritate animæ, quam sacro baptismatis fonte initiandus assumit, illico se intellectui nostro objicit, atque Ecclesia id clarissime declarat ministri sui verbis, quibus in impertiendo neophytis (*a*) hoc indumento utitur. Jam allusio hæc mystica tanquam sola, unicaque institutionis causa a SS. indicatur Patribus. Ita S. Cyrillus Hierosolymitanus (*Catech.* 2), ita S. Hieronymus (*Ad Fabiolam*), ita S. Ambrosius (*b*) ita S. Augustinus (*c*) loquuntur. Lex etiam Valentiniana (*d*) contra spectacula, hujus rei abundantissimum præbet testimonium. Quid de his D. de Vert ? Doctior nempe in retroactorum temporum vetustate ipsis SS. Patribus, meditationes has appellat mysticas, multumque a prima sua institutione distare contendit, præstantiorem longe nobis horum causam edit. Necesse videlicet fuisse, ut recens

(*a*) *Accipe vestem candidam, quam immaculatam perferas ante tribunal, etc.* Ritual. circa baptism.

(*b*) *Accepisti post hæc vestimenta candida, ut esset indicium quod exueris involuerum peccatorum, indueris innocentiæ casta velamina.* De Myster., c. 7.

(*c*) *Infantes uti quos cernimus exterius dealbatos, interiusque mundatos, qui candore vestium, splendorem mentium præfigurant.* Serm. 223.

(*d*) *Cœlestis lumen lavacri imitantia novam sancti baptismatis lucem vestimenta testantur.*

buti ex sacro lavacro exeuntes linteis abstergerentur. Quibus dein candidæ substituta toga, ac significatio mystica adjecta est. *Haud multum*, inquit (*Tom.* 2, *p.* 379), *a veritate alienum videtur, quod lintea involvendis, ac detergendis membris recens baptizatorum olim adhibita, brevi postea in vestem candidam transmutata fuerint.* Quid autem, an transmutatio hæc fortuito facta est? Verum vestigiis ejus insistamus: *Rectius*, ait (*Tom.* 2, *p.* 389., etc.), *dicendum quod vestitus, qui porrigitur simplex fascia est, quæ conservandæ unctioni chrismatis inservit.* Et in apostilla: *Hoc prorsus modo ad evitandam S. chrismatis profanationem, fascia in confirmatione fronti circumdatur.* Ac ulterius prosequitur: *Hæc fascia antiquis successit linteis, quibus neophyti a patrinis suis involvebantur.... Huic albæ, seu indusio.... sensim sine sensu vestis ex lana contexta, aut panno candido confecta substituta fuisse videtur, quæ demum inter religiosas sacrasque vestes adnumerata est.... eodemque tempore effigurando innocentiæ typo ansam exhibuit etc. Itaque Ecclesia dignitatem quamdam ac sensus mysticos ipsis vestimentis addidit, quibus naturali necessitate suadente prodeuntes e baptismatis fonte neophyti circumdabantur.* Quis unquam dubitaret D. de Vert tam audacter hoc asserentem non firmissimis stipari rationibus? Attamen neque exiguum assertorum suorum producit argumentum: quinimo sibi ipsi, et conjecturæ suæ diffidere initio fingit, licet eam dein tanquam evidentem venditet veritatem. *Videtur*, ait (*Tom.* 2, *p.* 379), *videtur tantum!* Sed cui fundamento innitantur hujusmodi conjecturæ quibus nullum penitus antiquitatis monumentum suffragatur? Universi SS. Patres, quum indumenti hujus mentionem faciunt, ejus institutionis causam mysticam assignant. Ex ipsis a D. de Vert adductis scriptoribus elucet, quod candidus ille vestitus a linteis ad detergendos neophytos adhibitus distinctus exstiterit. Qua igitur effronti temeritate D. de Vert omni testimonio, omni auctoritate destitutus universis SS. Patribus insultare audet? Anne possibile nullum ab apostolorum tempore ad nostram usque ætatem comparuisse, qui hanc linteorum in vestes permutationem aut adnotásset, aut perspexisset? Non, nullus penitus reperitur. Solique D. de Vert post septemdecim sæculorum ignorantiam inventi hujus gloria debetur. Funesta gloria, quæ in suum opprobrium, in suum dedecus recidit. Ast aliam magis adhuc peregrinam rem accipe.

§ XXIV. *Ejusdem thematis prosequutio. De unctionibus in baptismate receptis. Pudenda D. de Vert sententia.*

Non minorem in nobis admirationem excitabunt ea, quæ D. de Vert de baptismatis unctionibus fabulatur. Necessene hic iterum erit stabilire, quod unctio hæc ex toto mystica non aliam ob causam instituta fuerit, quam ut recens baptizati edoceantur se *athletas*, *reges*, *sacerdotes*, etc., creari, quæ tria sunt præcipua unctionis munera? Hanc solam causam Tertullianus, S. Cyrillus, S. Ambrosius adducunt, atque hanc solam abundantissime sufficere arbitror. Cum mihi probe constet, quam periculosum sit ab expertis deflectere ductoribus, et absque principiis certis ratiocinari, verum nullos solida hæc documenta D. de Vert temeritati obices ponere valent, utque institutioni huic significationem eripiat mysticam, turpissimas humillimasque ei affingit ideas. *Hæc unctio*, inquit (*Tom.* 2, *præf. p.* 17 *et* 18, *item p.* 386), *nequaquam soli Ecclesiæ particularis fuit ritus. Sat enim, superque constat cunctis nationibus, Hebræis præsertim, et Orientalibus humectatas partes oleo ungendi morem fuisse Cum aqua cutim exsiccet, et in rugas contrahat; unde unctio in sacro Codice vix unquam a balneo disjungitur.* Et in adnotatione: *Sic etiamnum pluribus in locis evenire videmus, ut fœminæ post confectum lixivium manus et brachia oleo perungant, ad avertendas, ut aiunt, cutis rugas.* Confirmat dein ridiculam hanc adnotationem Galeni testimonio: *Sive dein indecens visum fuerit ut hæc cæremonia mulieribus adhiberetur, sive ritus hujus rationes physicæ et naturales in oblivionem abierint, aut a consideratione exciderint .. sive denique cessante immersione, et introducta superfusione capiti tantum consuli et prævaveri necesse visum fuerit; pedetentim hæc chrismatis unctio ad solum caput restricta fuit*

Advertere hic obiter juvat crassam D. de Vert ignorantiam, qui arbitratur baptisma immersionis eo jam tempore in desuetudinem abiisse, *quo chrismatis unctio ad solum caput restricta fuerat;* quod quarto videlicet sæculo eam obtinebat. Cum certum indubitatumque sit hunc ritum immersionis S. Thomæ ætate in Ecclesia Latina viguisse adhuc, in Ecclesia vero Græca nunquam cessasse. Ast revertamur unde discessimus. Quis unquam vel mente concipere potuisset, tantam sacerdotis catholici futuram impudentiam, ut cæremoniam sanctissimam tam turpiter prostitueret, et eam unctioni comparare auderet qua fœminæ post lotionem se contra lixivii acrimoniam tuentur? Ast nec sic quidem omnia exhausimus.

Duo erant, quæ D. de Vert systema penitus subvertebant, unum auctoritas Sanctorum Patrum; alterum usus ipse hujus cæremoniæ. Certum namque est, quod licet totum in immersione corpus lavatum fuerit, unctio tamen primis etiam Ecclesiæ sæculis caput baptizati, aut unum, alterumve aliud membrum nunquam excesserit. Prævideral D. de Vert hoc argumentum vehementer contra se facere. Si enim unctio *: ut naturalis cautela contra balnei effectus :* considerari debet, totum etiam corpus ungere necesse fuisset. Et hoc etiam est, in quo evincendo totus versatur. Verum vani et irriti ejus conatus concidunt. Cum omni destituantur fundamento, et ipsa in partem suam allata testimonia contrarium evincant. S. Ambrosius, et antea Tertullianus (*a*) apertis verbis enuntiant unctionem hanc capiti impressam fuisse. S. Cyrillus Hierosolymitanus frontem, aures, et pectus indicat, quibus

(*a*) *Signat illic in frontibus milites suos.* Lib. de Præscript.

Rituale Severi Antiocheni pedes, et manus adjungit. Auctores hi equidem de cæteris corporis membris mentionem fecissent, si tum eorum unctio usu obtigisset. Itaque altum cunctorum SS. Patrum et Rituum silentium solidissimo contra D. de Vert opinionem argumento est.

Nec expositio mystica omnium SS. PP. minus D. de Vert urserat : et profecto, qua porro ratione S. Cyrillum mendacii arguere liceat in suis ad neophytos exaratis instructionibus, in quibus illos de sensu, fine, et causa cæremoniarum edocet? Aut S. Ambrosium, qui simili occasione ait : *Si quis sensum unctionis, quæ neophytorum fronti imprimitur, intelligere cupit, discere id illi necesse est ex illo loco Prophetæ : sicut unguentum*, etc., indicans per hoc unctionem baptismatis unctioni Aaronis similem in neophytis Sacerdotium quoddam designare. Alibi etiam addit, recens baptizatum quasi athletam inungi. Qua denique temeritate Tertulliano falsitatis nota inuretur? Tertulliano, inquam, qui adeo proxime ab instituto hujus cæremoniæ distabat, ut genuinam ejus mentem ignorare non posset. Qui tamen ipse unctionem hanc jam cum illa componit, qua veteri in lege sacerdotes consecrabantur, jam signo assimilat, quo milites in legiones adscribebantur? Nihil horum D. de Vert terret. Jam olim de mixtione aquæ in calice disserens non erubuit S. Cyprianum significationis mysticæ hujus mixtionis primum inventorem statuere. Nunc eodem ductus spiritu idem de Tertulliano sentit. *Videtur*, inquit (*Tom.* 2, *p.* 384), *universam hanc cæremoniam jam Tertulliani tempore in allegoricam significationem traductam, et oleum, unctionemque tanquam rem mysticam, atque symbolicam consideratam fuisse, juxta temporum illorum indolem quæ passim et ubique ad symbola sensusque mysticos ferebatur.* Quid igitur, et hæ ne tanquam arbitrariæ ac commentitiæ rationes habendæ sunt, quæ ab indole ac mutabili temporum ingenio pendebant? Sancti igitur Patres non metuerunt pro mente Ecclesiæ populo venditare, quæ non aliunde quam ex genio sæculi, propriaque imaginatione defluxerant? Dandum forte aliquid D. de Vert foret, si de Tertulliano solo sermonem faceret, verum de solidis tribus primis Ecclesiæ seculis loquitur, quibus *palam*, ait, *affectatas fuisse significationes mysticas.* Verum enim vero si hic primorum trium seculorum mos fuit, nonne hunc etiam fuisse mox, sive ut religiosius loquar hunc verum Ecclesiæ spiritum fuisse dicendum est?

Et sane hic fuit Tertulliani mos, hic omnium Patrum ejus temporis ; verum et Tertulliano et reliquis SS. PP. præcesserat D. Paulus, dum panem (*a*) Eucharisticum pluribus frumenti granis constantem sub symbolo unitatis fidelium intuendum assumpsit. Præcesserat Petrus, qui latente etiam D. de Vert, lac (*b*) neophytis porrigebat ad effigurandam infantiam spiritualem ab hoc Sacramento productam. Præcesserat S. Joannes, dum vestem candidam, ac splendentem sponsi tanquam symbolum justitiæ SS. et incensa tanquam figuram precum contemplabatur. Præcesserat denique ipse Salvator noster qui pedes apostolorum lavit, ut eis hoc symbolo necessitatem purificandi cordis demonstraret; neque igitur Ecclesia Jesu Christi sponsa diversam opinionem, diversam mentem habere potest. Consulat ille sibi cui hæ mysticæ significationes non sapiunt, quique cum D. de Vert effutit (*Tom.* 1, *præf.*, *p.* 38. 41) : *Causas rationesque mysticas* sibi non arridere, *materiasque Liturgicas insipidas sibi videri, dum sunt mysticæ.* Aliam hic sibi quærat Ecclesiam. Nostra enim mysteriis et symbolis delectatur. Deus, et Jesus Christus exemplo fuere. Et ipsa hæc Ecclesia prædicta fuerat in figuris, edocta per parabolas; sua sacrificia, Sacramenta instituta sunt sub symbolorum involucris, et non nisi mysteriis, ut ita dicam, enutritur. Æquum igitur est, ut ipse ille spiritus ritus animet, ipse illa mens cæremonias dirigat, quæ cultum illius perficit.

(*a*) *Unus panis, unum corpus multi sumus omnes, qui de uno pane participamus.* Epist. ad Cor. 1.

(*b*) *Rationabile sine dolo lac concupiscite.* 1. *Petr. c.* 2.

§ XXV. *Ejusdem rei prosequutio. De cereo accenso, qui neophytis in baptismate datur.*

Eodem mente Ecclesia in manus recens baptizati cereum ardentem tradit, illum per ministrum suum verbis istis alloquens : *Accipe lampadem ardentem*, etc.

Primi SS. Patres, qui ritus hujus mentionem faciunt, non sub alia quam sub mystica imagine eum nobis repræsentant, et non alias quam symbolicas afferunt significationes. S. Gregorius Nazianzenus (*Homil. de Baptis.*) originem ejus ad hæc Christi verba : *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris.* Eodem sensu S. Cyrillus (*Catech.* 1) recens baptizatis dixerat. *Vos qui accendistis cereos fidei vestræ symbola, studete conservare lumen hoc.* S. Cyprianus (*a*), S. Ambrosius (*Ad Virg. laps.*, *c.* 5), S. Augustinus (*In Psal.*), in eamdem conveniunt sententiam, non aliam videlicet huic ritui tribuendo causam, quam mysticam; et meo quidem judicio eorum standum est testimoniis; cum illi primum de eo sermonem fecerint, neque quispiam melius mentem harum cæremoniarum callere potuerit. Verum D. de Vert non tam facile se victum fatetur. Ita enim ait (*Tom.* 2, *p.* 399) : *Mos hic multo recentior cæteris baptismi ritibus videtur. Nam sicut vero similiter initio cereus ille non alteri usui destinatus fuerat, quam ut neophytis a lavacro ad altare pergentibus præluceret, ita a primis temporibus, usque ad nonum sæculum non nisi ad ultimas Litanias accendebatur.* Et in nota marginali : *Recens baptizati accensum toto missæ spatio tenebant cereum..... quia noctu missa celebrabatur.* Obtestor Lectores, ut præter hallucinationes, quibus totus hic sermo scatet, animum paulisper ad cæteras manifestissimas contradictiones advertant. Primo enim, cur cereos hos neophyti solum, et non alii

(*a*) *Cereum hunc accensum inter exorcismos ad fugandos dæmones numerat; quod ille appellat, flagris cædere, igne terrere. Ep.* 2.

etiam fideles gestant? Nonne eadem noctis caligine offundebantur et catechumeni et presbyteri, qui catechumenos ad baptismatis fontem deducebant? Secundo si necessitas hos cereos accendere persuasit, cur ii non statim accendebantur, quam ab altari ad sacrum lavacrum accederetur? Cur ad Litaniæ extrema, cur ad reditum usque expectabatur? Jam tum nox, jam tum tenebræ omnia obsederant. Nec dissentit D. de Vert, cum concedat cereum paschalem eo jam tempore arsisse, et arsisse quidem necessitate ita exigente. In Alcuino (*Lib. de Officiis*) etiam legimus communiter alta jam nocte dici solitas fuisse lectiones, quæ in Officio hujus diei benedictionem sacrorum fontium præcedebant. Si igitur nocturnis hæc peragebantur horis, lumen æque expetebatur in aditu, ac in recessu. Quod cum in accessu ad baptismatis fontem non accenderetur, id manifeste ob rationem symbolicam factum est quam ipse Amalarius a D. de Vert incassum in suam partem detortus affert; videlicet cereos non ante debere accendi, nisi cum lumen Spiritus sancti neophytorum corda purificaverit: *Postquam enim Spiritus sanctus purgaverit corda neophytorum, tunc illuminabit corda eorum* (*L. de Eccles. Offic.*, *c.* 26). Ita enim error sibi ipsi opponitur, et propriis nullo negotio conficitur armis.

§ XXVI. *De usu cereorum in Ecclesia Jesu Christi. Confutatio D. de Vert, et cæterorum, qui originem ejus necessitati adjudicant.*

Cum questionem de usu cereorum in Ecclesia attigerimus, haud abs re futurum arbitror, si illam accuratius pertractandam suscepero, fidemque meam exsolvero, quam de penitus excutiendo hoc ritu interposui. Accedunt huc D. de Vert imposturæ, et ludicræ conjecturæ, quæ me ad assumendum hoc onus etiam invitum compellunt. Illius quidem sententia cerei in origine sua neque ut signa obsequii, quod Deo reddimus, neque ut symbola mystica charitatis, et fidei consideranda veniunt. Nec eos alia de causa adhibitos opinatur, quam quod preces noctu dici solitæ necessario luminum opem expetierint. Hinc processisse ait, quod horum usus in minoribus horis, quæ interdiu recitantur, nullus fuerit, maximus vero in officio nocturno, Matutini nempe, Laudum, et Vesperarum. Hinc quoque defluxisse, quod candelabri triangularis in Septimana sancta adhibiti lumina adveniente sensim aurora pedetentim extincta fuerint. Utpote quæ ad dispellendas tenebras ordinata clarescente die minus necessaria evaserant. Hinc denique factum, quod cereus Paschalis, qui tanta solemnitate sabbato sancto benedicitur, non aliam ob rationem introductus, majorisque molis fuerit, quam, ut congregatam fidelium multitudinem nocturni officii tempore sufficienter illuminare posset. Qua in opinione illud maxime mirandum venit, quod innuere videatur (*Tom.* 2, *p.* 399), post nonum demum sæculum rationes naturales et physicas cessasse, mysticasque substitutas fuisse, atque accendendi cereos consuetudinem retentam, quam ante necessitas imperaverat.

Condonarem profecto has fabulas ignoranti laico, ast, quomodo in mente viri, qui eruditus, qui curiosus rerum abstrusarum indagator audiri cupit, enasci potuerunt, vix equidem capio. Quanta enim clara extant testimonia, quæ nos edocent tertio jam, et quarto sæculo cereos passim adhibitos fuisse, seu ob rationes symbolicas, quemadmodum cerei neophytorum, et cereus paschalis de quo dein nobis sermo erit; seu honoris causa, ut videlicet cultum Divinum augustiorem redderent. Exemplo est nobis Concilium Illiberitanum (*a*), quod interdiu etiam eorum usum viguisse testatur dum prohibet: *Ne cerei amplius per diem in cœmeteriis incendantur.* Ubi adnotare lubet, Concilium eorum usum in cœmeteriis solum, verum ubique interdicturum fuisse, si ritum hunc aut superstitiosum, aut superfluum censuisset imo ex ejusdem can. 37 elucet, cereorum curam nequaquam vilem, sed æstimandam fuisse, cum prohibeat ne lucernas publice accendant, qui ab immundis spiritibus vexantur. Eusebius dum magnificentiam enarrat, qua Constantinus Paschatis festum celebraverat, non minimam pompæ hujus partem in cereorum, et lampadum multitudine, quas in fidelium conventu accendi jusserat, collocat. Idem Imperator (*b*) sancto papæ Sylvestro coronam dederat auream, quam ante corpora Apostolorum lampadibus circumdatam suspenderet, et candelabra argentea, quæ ante lignum sanctum crucis Jesu Christi collocaret, quatuor autem numero candelabra largitus est ad hunc mysticum finem, ut videlicet (teste eodem historico) essent symbolum quatuor evangelistarum. Id quidem non inficior: nulla olim lumina ipsis aris imposita, verum candelabra extentis hinc inde ramis ornata circum altare collocata fuisse, aut appensa fuisse templorum fornici grandiores quasdam lampades mineribus lychnis circumdatas: ut S. Prudentius, et S. Paulinus (*c*) scriptis suis tradiderunt. S. quoque Athanasius (*Apolog.* 2) mentionem facit candelabrorum, quæ in partem magnificentiæ, et ornamentorum veteris Ecclesiæ veniebant. In Concilio item Carthaginensi quarto luminarium occurrit usus. Qui ita prorsus symbolicas præ se fert notas, ut de mystica ejus significatione nullatenus dubitari queat. Ideo namque ait Synodus: *Acolythi ab Archidiacono accipiant ceroferarium cum cereo, ut sciant se ad accendenda Ecclesiæ luminaria mancipari* (*Conc. Carthag. 4, anno* 398).

Eodem pariter fine in solemnissimis Christianorum exsequiis faces, et cerei adhibebantur. S. Cyprianus, teste Pontio diacono, S. Meletius, et S. Macrinus asserente S. Gregorio Nysseno, S. Paulus in-

(*a*) Can. 34: *Cereos per diem in cœmeterio placuit non incendi; inquietandi enim Spiritus sanctorum non sunt;* et Can. 37: *De his, qui ab immundis spiritibus vexantur: prohibendum ne lucernas hi publice accendat.*

(*b*) *Fecit coronam auream ante corpus. Posuit candelabrum ante lignum sanctum, lucernia argentea quatuor secundum numerum quatuor evangelistarum.* Anastas. Bibliothec.

(*c*) *Aurea nunc niveis ornantur limina velis.* Epist. 35. *Clara coronantur densis altaria lychnis.* Natal. 3.

nuente S. Hieronymo, imperator Constans narrante S. Gregorio Nazianzeno, Simeon Stylita scribente Theodoreto, Clodovæus, et Merovæus docente Gregorio (*a*) Turonensi lugubri hac pompa terræ mandati sunt. Ubi præcipue ab Historicis his adnotatur, funerales has faces ad augendam pompam, majoremque honorem defunctis exhibendum adhibitas fuisse.

D. de Vert (*Tom. 4, pag.* 138) confitetur, quarto jam sæculo usum cereorum, et luminum etiam interdiu in mysteriorum sacrorum celebratione inchoasse. *Id quod constat*, inquit, *S. Paulini testimonio, qui paulo post persecutionem vixerat : ejus enim sententia altaria frequentibus coronabantur lucernis, ac diu noctuque cerei suaveolenti cera compacti ante aras cremabantur : Ut ita nox diei splendorem imitaretur, diei vero lux tantis luminibus aucta fulgidior pulchriorque redderetur.* Hæc propriis S. Paulini verbis D. de Vert expressit, quin animadverteret, quod locus hic conjecturas suas ex parte convellat, atque infringat.

Ast quod omnem litem dirimit, celebris illa Hieronymi contra Vigilantium (*b*) disceptatio est. Cujus vis nequaquam in eo consistebat, an utile, an superfluum fuerit cereos nocturno tempore accendere? Hæreticus hic iisdem principiis, quæ dein Calvinistæ adoptarunt, innitebatur : cereos videlicet necessitatis solum causa adhiberi debere, sicque condemnabat omnes, qui luminaria ad SS. martyrum sepulcra diurna luce accendebant. Constat itaque usum hunc a fidelibus tum promiscue receptum fuisse; sed quid ad hæc Hieronymus? An ritum hunc frequentata, et inveterata consuetudine atque ab ipsa necessitate introductum ait? Minime confitetur quidem simplices christianos ethnicorum morem imitatos fuisse, tamen laudandos esse ob piam ipsorum mentem, qua ampliorem sic venerationem sanctis Jesu Christi martyribus impertiebantur. Imo adjungit : *Quod licet martyres lumine cereorum*, qui ad eorum sepulcra offerebantur, *non indigerent, accendentes tamen secundum fidem haberent mercedem.* Testimonium tamen Orientis Ecclesiis reddit : *Quod sole jam rutilante accendant ante Evangelium luminaria, non ad fugandas tenebras, sed ad signum lætitiæ demonstrandum.*

Ritus hic, qui S. Hieronymi tempore necdum totum pervaserat Occidentem, ita paulo post diffusus, ita omnibus communis factus est, ut Ecclesia particulares circa eum constituerit sanctiones. Acta S Baronis (*a*), et S. Gertrudis de septimo sæculo abunde testantur (*b*). S. Gregorius Magnus narrat quod perpetuo ante S. Petri sepulcrum lampas arderet. Theodorus Cantuariensis (*c*) præcipit eodem cultu sanctorum reliquias persequendas esse. Ac ut elucceat Ecclesiam triumphantem in cœlis idem cum Ecclesia militante sensisse; magnifica illa semita, quæ discipulis S. Benedicti (*d*) ipsa obitus sui hora conspecta fuit, innumerabilibus corusca lampadibus, rutilabat, qua tanquam triumphali pompa a cella ad Cœlum usque Benedictus ascendit.

§ XXVII. *Continuatio ejusdem confutationis. Sententia D. de Vert suis ipsius armis oppugnantur; deinde de cereo paschali, et institutione ejus pure mystica disseritur.*

Congeramus modo in unum omnia a nobis allata antiquitatis monumenta, atque inde evidentem hanc deducamus conclusionem : usum videlicet cereorum in Ecclesia receptum fuisse, et quidem ob religiosum finem, nec sine aliquo sensu symbolico a quarto jam sæculo. Quinimo ex S. Hieronymo, ex Concilio Carthaginensi, totque aliis auctoritatibus haud incongrue asserere licet ritus hos tertio jam sæculo viguisse. Præsertim cum in Concilio Iliberitano anno circiter 304 habito abusus, qui in hac consuetudine irrepserant, corrigantur, sicque cereos in divinum cultum adhibendi consuetudinem multo antea obtinuisse non obscure indicetur. Qua fronte dein D. de Vert sensum mysticum, et symbolicum cereorum ad nonum usque retrahere audet sæculum? Qua temeritate arma Ecclesiæ excutere, quibus contra Calvinistas lampadum, et candelabrorum usum condemnantes utitur? Verum neque hic ejus subsistit temeritas; non enim Ecclesiam ob rationem ullam mysticam usum hunc servasse opinetur; verum *Luminaria*, inquit, (*Tom. 2, p. 27 et 28*) *necessitate exigente ad officium nocturnum accendebantur, deinde sensim sine sensu quotiescumque officia recitanda essent, etiam si meridiana luce id fieret, accendi cœpere.* Supra jam vidimus eum mutationem hanc in sæculum nonum collocare, deinde ita prosequitur (*Tom. 2, p. 399*) : *Ecclesia a mutationibus ita abhorret, ut lubenter toleret, ea quæ olim sola necessitate exigente introducta sunt, in simplicem consuetudinem, meramque cæremoniam converti. Ne videlicet sæpissime supprimere, rescindere, immutare, ac renovare cogatur.* Quam peregrina hæc expressio : *Ecclesia tolerat.* Quasi vero cereorum usus

(*a*) Vide Grancolas de antiquis Liturgiis, T. 2, p. 795, ubi omnia hæc loca referuntur.

(*b*) *Illud fiebat idolis, et idcirco detestandum est? Hoc fit Martyribus, et idcirco recipiendum est? nam et absque Martyrum reliquiis per totas Orientis Ecclesias, quando legendum est Evangelium, accenduntur luminaria jam sole rutilante, non utique ad fugandas tenebras, sed ad signum lætitiæ demonstrandum.....* Et antea dixerat : *Causabantur Apostoli, quod periret unguentum, sed voce Domini correpti sunt. Neque enim Christus indigebat, nec Martyres lumine cereorum, et tamen illa mulier in honorem Christi hoc fecit, devotioque mentis ejus recipitur, et qui accendunt cereos secundum fidem suam habent mercedem.*

(*a*) *Comes quidam reliquias Sancti obtinuit, et secum navi asportavit, ob reverentiam candela jugiter arsit in nocte.* Vita S. Baron.

(*b*) *Septem lucernæ semper in eodem Oratorio ardere solebant.* Vita S. Gertrudis.

(*c*) *Reliquiæ Sanctorum venerandæ sunt; si potest fieri, candela ardeat per singulas noctes.*

(*d*) *Qua scilicet die* (exitus S. Benedicti) *viderunt, quia strata pallis, atque innumerabilibus corusca lampadibus via, recto Orientis tramite ab ejus cella ad cœlum usque tendebatur... hæc est via, quæ dilectus Domino, cœlum Benedictus ascendit.* S. Gregorius, l. 2, Dialogor., c. 37.

ob hoc solum in Ecclesia obtineat, *quia cum tolerat?* Id *tolerari* dicitur, quod quidem a nobis minime probatur, verum nec impediri potest. Id *toleratur*, quod displicet, quodque aboleretur, si potestas esset: atque omne illud, quod ex tolerantia solum permissum est, inter contemnenda rejiciendum venit. Quis crederet D. Vert similia de cereis altarium nostrorum sensisse?

Ast potuisset non animadvertere falsitatem conjecturarum suarum e propriis suis assertis demonstrari posse? accendebantur illius sententia cerei in altaribus ad dispellendas noctis tenebras. Verum cur ii in altaribus, et circa altaria accendebantur, cum sacerdotes, et populus in choro et navi Ecclesiæ dispertiti sederint, sicque non parvo spatio a luminibus, et eorum situ distantes exiguam sane, aut nullam inde utilitatem capere possent? Ecclesia, adjungit ille, *a mutationibus abhorret.* Si ita est, neutiquam illa candelabra alio transferre debuisset. Necesse foret ea etiamnum in choro Presbyterorum, ad subsellia cantorum, ubi noctu Psalmos recitabant, collocari. Etiammum in pulpitis, ubi Evangelium legebatur; in edito lectorum loco, aut unde homiliæ Patrum, et Acta martyrum legebantur, conspici deberent. *Accendebantur*, adjicit, *in Officiis nocturnis, non vero in diurnis, ut sunt prima, aliæque minores horæ.* Sed assertum hoc evidenti falsitate laborat. Incendebantur enim lumina vesperarum tempore. Vesperæ autem omni prorsus tempore inter diurna Officia numerabantur. Cujus nobis argumentum luculentum præbet hymnus (*Te lucis ante terminum*) Completorii a S. Ambrosio compositus. In hoc ille de die necdum terminato loquitur. Cumque certum sit, Completorium nunquam ante Vesperas cantatum fuisse, clarissime evincitur Vesperarum tempore diem necdum finitum fuisse. Caterum cur, quæro, accensi vesperarum tempore cerei exstinguuntur ad Completorium, quod absque dubitatione magis ad noctem inclinat? Certum denique est, cereos semper sacrorum mysteriorum tempore accensos fuisse. Hæc autem, si solemnes quasdam excipias vigilias, semper orto jam sole, post laudes, primasque, quæ secundum sancti Ambrosii hymnum non nisi inchoato die cantabantur, celebrata fuerunt.

Ejusdem pene furfuris sunt ea, quæ D. de Vert de cereo paschali affert. Illius quidem judicio non ad alium usum comparatus fuerat, quam ut Paschatis noctem, quæ inter preces a fidelibus peragebatur, illustraret. Hanc ille appellat *Rationem physicam, et formalem suæ institutionis.* Necessitate cogente, ait ulterius, cereus hic ad baptismatis fontes in processione adhibebatur. *Hæc processio finitis vesperis, sicque vespertinis horis instituitur. Lumen cerei Paschalis ibi necesse erat*, etc., *quod si postea festo die Ascensionis penitus tollitur, in causa est, quod perpetuo durare nequeat.* Hæc quidem D. de Vert est sententia. Verum si unica necessitatis causa cereus hic accendebatur, cur Paschatis solum festivitate accendebatur? An hoc unicum festum, cujus vigiliæ in Ecclesiis agebantur? Cur ei usu consumpto, non aliter substituitur? Cur Paschate solum ad Ascensionem, et non potius hyberno tempore, ac Nativitatis, Epiphaniæque solemnitatibus, quibus tenebræ densiores, et longiores obtinent noctes, adhibetur? Sed quid juvat rationes, conjecturasque accumulare, dum solidissima, evidentiaque suppetunt argumenta? antiquiusne ullum proferri posset hymno Prudentii ad accensionem cerei paschalis; cujus titulus factus videtur ad solemniorem reddendum usum cerei paschalis; aut si quorumdam auctoritate se fultum arbitratur D. de Vert ad respuendum hujus hymni titulum; an nobis non abunde sufficit in medium proferre ipsam benedictionem mystici hujus cerei; quæ universa in Ecclesia recepta notas venerandissimæ antiquitatis præ se fert? Profecto, si, ut a nobis demonstratum est, a quarto ut minimum sæculo, cerei tanquam mystica quædam symbola semper habiti sunt, quid mirum, si in hac benedictione cereus paschalis figuram exhibere intelligatur Jesu Christi post suam resurrectionem in medio Ecclesiæ viventis, ea prorsus ratione, qua ante ascensionem cum apostolis vixerat?

Ne tamen agrestibus his diutius inhæreamus ineptiis, ad ipsam cereorum in Ecclesia institutionem ejusque primos fontes tam prope, quam nobis concessum fuerit, accedamus. Indubitatum, et certumne est, uti complures ante D. de Vert scriptores asseruerunt, quod necessitas primum luminum usum introduxerit, et quod quartum circa sæculum plebis devotio morem hunc in sacram cæremoniam converterit? Sententia hæc hodierno die primas tenere videtur. Quam licet condemnare minime audeam, non tamen sequi valeo, ac ut perquam curiosa hæc quæstio penitius tandem exhauriatur, animadversiones, quas in hanc rem collegi, accipe.

§ XXVIII. *Conjecturæ de primâ cereorum in Ecclesia origine rationi multum conformiores iis, quas D. de Vert attulit.*

Haud pauci eruditorum contendunt, cereorum usum fortuito, aut inveterata quadam consuetudine introductum esse. Quod videlicet populi cereis in celebratione mysteriorum adhibitis assueti morem hunc conservaverint; qui demum symbolicis significationibus consecratus, ac ad augendam cultus nostri majestatem adscitus fuerit. Verum qua ratione hæc opinio cum Concilio Tridentino conciliari queat, minime scio. Hoc enim lumina, et thymiamata ex Apostolica disciplina et traditione deducit, ac clare edocet ea instituta esse, quo et majestas sacrificii commendetur, et mentes fidelium per hæc visibilia ad cognitionem sanctorum mysteriorum eleventur (*a*).

(*a*) *Pia mater Ecclesia..... cæremonias item adhibuit, ut mysticas benedictiones, lumina, thymiamata, vestes, aliaque id genus, multa ex Apostolica disciplina et traditione, quo et majestas tanti sacrificii commendaretur, et mentes fidelium per hæc visibilia Religionis et pietatis signa ad rerum altissimarum, quæ in hoc sacrificio latent, contemplationem excitarentur.* Concil. Trident. sess. 22, c. 5.

Ego quidem, qui mihi certam præscripsi legem omnia ea firmissime amplectendi, quæ Ecclesia, ac per eam loquens Dei Spiritus, edocet, sancti hujus Concilii sententiam amplector, eoque alacrius, quod mihi plurimæ rationes suppetant, quibus facillime Tridentini Concilii sententiam tueri possim. Pro quo hæc sunto principia : 1°. supra jam a nobis demonstratum est, quod apud Hebræos et ethnicos luminaria in signum venerationis, et religionis adhibita sint atque ad religiosum vero Deo, aut idolis impertiendum cultum accenderentur. 2°. Christiani primis jam Ecclesiæ sæculis judicarunt complures antiquæ legis cæremonias, imo et nonnullas Ethnicorum ad cultum Jesu Christi transferri posse ; atque eas revera adoptarunt : ut sunt inclinationes corporis, et capitis, concentus canticorum, ablutiones pedum, aliæque purificationes, ac thymiamatum incensio, ut postea apparebit, et secundum D. de Vert, impositio manuum, unctionesque ; 3°. De omnibus ethnicorum et Judæorum ritibus nullus magis a Christianis suscipi merebatur, quam usus luminum in templis. Cum Jesus Christus inde tam frequenter symbola ad instruendos suos discipulos transumpserit. Fideles quoque legentes in Apocalypsi (*a*) quod S. Joannes viderit filium hominis resplendentem gloria in medio septem candelabrorum aureorum, facile perspicere valuerunt eumdem filium hominis eadem ratione in Ecclesia sua honorari posse, et candelabra merito circa aram collocari, in qua quotidie hostia Sancta, et pura Deo Patri immolatur ; 4°. Antiquissima vetustatis monumenta, quæ nobis cereorum in Ecclesia usum commemorant, ritum hunc unice ad cultum Deo præstandum aut ad aliquod significandum mysterium usurpatum fuisse, vulgo testantur, neque ullus sanctorum Patrum reperitur, qui ejusdem originem a necessitate derivet. Secundum S. Hieronymum lumina ad Evangelium accenduntur ad indicandam lætitiam. Secundum Historicum martyrii D. Cypriani, exequiæ sancti hujus episcopi funalibus illustrabantur ad augendam earum pompam, majoremque venerationem. Testimonio Concilii Illiberitani munus lampades publice accendendi perquam fuit honestum ac honorificum, ita ut energumeni ab hoc munere tanquam indigni arcerentur. Asserentibus S. Cypriano, S. Cyrillo, S. Augustino cerei neophytis tradebantur in signum fidei, et vitæ gratiæ, quam recipiebant. Sanctus denique Gregorius Nazianzenus non aliam iis tribuit originem, quam mystica hæc Evangelii verba : *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris* (*Luc.* 12, 35).

Collocatis hisce principiis sic orationem instituo. A quibus quæso melius institutionis alicujus causas percipiemus, quam ab illis, qui ejus origini quam proxime vixerunt ? Ast ii non alium cereorum institutioni scopum præfigunt, quam cultus, significationisque mysticæ. Quorum ab opinione ut jure discedamus, necesse est argumentis certis et indubitatis in contrariam permoveri sententiam. Nobis vero nullam satis firmam rationem suppetit D. de Vert nisi forte in eorum numerum adsciscere velimus novorum quorumdam hominum conjecturas, qui privato ausu omni prorsus destituti auctoritate confinxere cereorum usum a necessitate introductum fuisse. Tota illorum vis, universum pondus in sola verisimilitudine ponitur. Quod si et nobis verisimilitudine uti, indeque judicium efformare nostrum liberet, nec ea quidem contra nos pugnaret ; imo argumenta validissima subministraret, quæ nobis persuaderent cereorum originem in symbolis, et mysteriis quærendam esse. Nam si S. Ignatii ætate divina relatio fideles edocuit Psalmos cantoribus in duplicem chorum divisis alternatim canendos esse vocibus ; cur non etiam apostoli Joannis revelatio eos de collocandis ante filium Dei candelabris instruere poterat ? Anne cultus sui nobilius ad imitandum exemplar sibi proponere poterant, quam quod Apostolus in cælis conspexerat ? Præsertim cum seu ab ethnicis, seu a Judæis ritibus, quibus antea imbuti fuerant, sibi persuaderent cereorum usum inter religiosas numerandum esse cæremonias. Si quarto sæculo mos obtinuit, ut neophytis cereus porrigeretur, ob hæc scripturæ verba : *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris*, quid obstat, ut credamus, eadem hæc verba primis tribus Ecclesiæ sæculis fideles permovisse, ut cereos in figuram, et symbolum vivæ illius fidei, et ardentis charitatis assumerent, quam Jesus Christus discipulis suis tam sollicite persuasit, et allegorico hoc sermone effiguravit.

Rem totam paucis absolvamus, et hactenus a nobis dicta uno complectamur verbo. Usus lampadum et cereorum apud nos ritus est ex integro religiosus et symbolicus, quarto, imo tertio jam sæculo eadem cultus, et symboli ratione viguit, et simili prorsus modo ab ethnicis Hebræisque considerabatur. Ac licet primorum trium sæculorum silentium conjecturis locum præbeat ; vero tamen similius est accensas faces semper in Ecclesia, Religionis non necessitatis causa adhibitas fuisse. Hæc enim conjectura solidioribus fundamentis innititur, hæc sanctorum Patrum opinionibus sustentatur, hæc testimonio generalis Concilii corroboratur. Concludere igitur juxta divi Augustini effatum licebit institutioni apostolicæ attribuendum illum esse, quod eum in Ecclesia universa receptum sit tanta pollet antiquitate, ut ejus origo lateat.

§ XXIX. *Eadem principia ad thymiamatum in Ecclesia Jesu Christi usum traducta. Confutatio D. de Vert.*

Cum in superioribus perquisitionibus, quas de cereorum et thymiamatum origine feci ; duas hasce res una conjunxerim, neque hic eas separare constitui, et uno alterove verbo de thymiamatibus ea iterare quæ antea de cereis et luminibus dixeram : videlicet quod si hæc ob cultus symbolorumque rationem in Jesu

(*a*) *Et conversus vidi septem candelabra aurea, et medio septem candelabrorum aureorum similem filio hominis.* Cap. 1, v. 12.

Christi Ecclesiam introducta sint, idem pariter de illis censendum sit quod sanctum affirmat Tridenti celebratum Concilium (*Sess.* 22, *cap.* 5) ac perperam D. de Vert hunc ritum attribuit delicatæ sensualitati, ut allusio fieret ad illam vocem *Incensi*, quæ in hoc vesperarum versiculo continetur : *Dirigatur, Domine, oratio mea sicut incensum*, etc. Quomodo autem nobis probabit, a quarto, aut etiam tertio sæculo hæc verba in officio Vesperarum recitari consuevisse? Ab illo quippe tempore thymiamata invaluerunt, ut ex Canonibus apostolorum, ex liturgiis eorum nomine insignitis, ex S. Dionysii operibus, ex testimoniis S. Basilii, S. Ambrosii, et S. Chrysostomi elicitur. Adderem scripta S. martyris Hippolyti, si ille, ut a compluribus contenditur, eorum auctor esset : sed ipsis his testimoniis evidenter cognoscimus thymiamata in Ecclesiam non alia mente, quam mystica, ac symbolica introducta fuisse : *Accipe a nobis*, ait liturgia S. Jacobi, *præsens incensum in odorem suavitatis transmutando, purificando, et sanctificando animas nostras.* Liturgia autem S. Chrysostomi inquit : *Tibi Domine Jesu Deus noster hoc incensum in odorem suavitatis spiritualis offerimus. Mitte nobis gratiam Spiritus Sancti.* Eodem spiritu ductus S. Zosimus monachus, dum divinam misericordiam pro civitate Antiochena obtestari voluisset, preces suas thymiamatum crematione inchoavit, et consecravit. At cum Bonifacius I constituerit, ut nulla mulier, aut monacha incensum poneret in Ecclesia, sed ministris solum id munus consecraretur, clare elucet eum ritum hunc tanquam religiosum, at nequaquam a sola necessitate repetendum considerasse.

Neque profecto dubitari potest quin Ecclesia thymiamatum usum tanquam religiosum, ac mysticum semper habuerit, cum S. Joannes incensa tam quam symbola precum, et tanquam materiam cultus in cœlis divinæ majestati exhibiti inspicienda fidelibus proposuerit, ipsique magi inter dona Jesu Christo infanti oblata, thus et myrrham obtulerint, non certe ob alias, quam morales, et mysticas rationes fidelibus itaque qui ex patrio more inter religionis et obsequii signa hunc ritum adnumerabant, dubiumne esse poterat, an hujusmodi cultus Jesu Christo præstandus esset, postquam illis compertum fuit, angelorum exemplar, magorum oblatio?

Quis autem D. de Vert adeo a veritatis semita eo aberraturum credidisset, ut sanctissimis quidem, ac vetustissimis Sacramentorum nostrorum cæremoniis parceret, ut baptismum Ritum Judaicum, unctiones sacras sanitatis pharmaca, sensus mysticos Patrum inventa, ingeniique partus assereret, ut denique ipsum apostolum Paulum argueret, quod a sensu vero et litterali, ad symbolicas meditationes deviaverit? Quis tantam in hoc opere expectasset audaciam, quis tantam temeritatem? Ego quidem horrore concutior; magis tamen adhuc obstupesco, dum impudentiam suam nec hic quidem sistere, sed ita effrænem divagari animadverto, ut pervicaciter contendere audeat, systema suum unicum illud esse, quod hæreticorum lites, quas nobiscum de cæremoniis habent, dirimat, ac sectariorum ora reprimat. Quasi vero explicationes nostræ mysticæ summa auctoritate Ecclesiæ confirmatæ inanes, futiles, ac nullæ essent. Verum quam imprudenter hanc sibi de hæreticorum audacia victoriam spondeat, breviter audeamus.

§ XXX. *Respondetur D. de Vert argumento. Quidquid de suo explicandi cæremonias systemate glorietur, nulla tamen exin utilitas ad refellendos hæreticos enascitur.*

D. de Vert opinatur, argumentum omnium promptissimum validissimumque, quo omnes injuriosi hæreticorum contra religiosos Ecclesiæ ritus adinventi conatus elidantur, illud esse, quo cunctas cæremonias a rationibus naturalibus et physicis, aut a commodo necessitateque derivari demonstretur. Quod falsum principium, ut solidius fulciat, sententiam sapientissimo cuidam ac celeberrimo Galliarum Præsuli affingit, quam hic nunquam suam confitebitur videlicet, *Se Diœceseos suæ proselytis non alias cæremoniarum causas proferre solitum fuisse, nec alias nosse quibus hæreticos recens conversos convinceret* (*Tom.* 1, *Præf.*, *p.* 25) : Præterea ait a Calvinistarum ministris sibi dictum fuisse : *Eos semper ita sentire, quod ad reddendam veram Ecclesiæ cæremoniarum causam, et originem necesse est, ut ratio sana consulatur, universa facta nude, ac absque omni fuco exponantur, atque res universæ naturaliter explanentur* (*Ibid.*, *p.* 21). Imo Calvini suffragium ad auctoritatem systemati suo conciliandam adfert, *qui*, inquit, *cæremonias nobis nostras lubens, ac ultro concedet, quamdiu hæc signa, hosque caracteres præ se tulerint* (*Tom.* 1, *p.* 202). Et alibi : *Vera ratio, qua effrænis Novatorum contra nostras cæremonias scribendi pruritus coerceri et in perpetuum sisti queat, illa est; negare nempe illico, et constanter, quod Ecclesia in institutione cæremoniarum eum sibi finem præfixerit, quem illi sibi effingunt. Causæ simplices, et historicæ nullam hæreticis ansam præbent..... igitur ad alias se convertunt, quæ Ecclesiæ nunquam in cogitationem venere..... Dic incensa in Ecclesiam introducta naturali de causa, nimirum ad dissipandos fœtidos ingratosque odores; hæc responsa hæreticis crucem figunt. Nihil enim reperiunt, quod contra declamitent* (*Tom.* 2, *p.* 390, 426 *et* 427). Utque uno verbo universam suam doctrinam comprehendat, ita in synopsim redigit : *Causæ simplices, litterales, et historicæ, consideratæ tanquam media propria ad refellendos hæreticos... absque ope harum causarum impossibile intelligere sensum quasi omnium, quæ fiunt, et dicuntur in Ecclesia..... Causæ mysticæ sunt arbitrariæ, et non possunt in argumenta converti* (*Tom.* 1, *p.* 452, 453 *tabulæ*).

Medium itaque, et *verum medium*, quibus posthac hæretici cæremonias nostras cavillantes confutari debeant, rationes sunt physicæ, et naturales. Omnis alia ratio nulla est, aut saltem infirma, atque insufficiens ad *coercendos novatores, atque impudentem eorum linguam refrænandam*? Egregium profecto inven-

tam, novam omnibusque ad nos usque incognitam veritatem! Ex quo Calvinus Ecclesiæ cæremonias, earumque sensum mysticum irridere aggressus est, nulli adhuc doctorum nostrorum præclara hæc cogitatio in mentem venit, ut ad eludendos inimicos significationes mysticas, tanquam privatorum quorumdam ideas, et singularia quorumdam Patrum placita, repudiaret. Quid erat cur operam perderet tantus celeberrimarum controversiarum numerus in defendendis rationibus mysticis, et moralibus? Ac Concilii Tridentini Patres, qui ad tuendam cæremoniarum dignitatem demonstrare conati sunt eas introductas esse, *ut majestas sacrificii commendaretur, mentesque fidelium per hæc visibilia religionis et pietatis signa ad rerum altissimarum contemplationem excitarentur* (*Sess.* 22, *c.* 5)? Ita enim Ecclesiæ causam infirmabant, cum hujusmodi rationibus uterentur, *quæ ad coercendos novatores, atque impudentem eorum linguam refrænandam* nequaquam sufficiunt. Dolenda sane illorum sors, quibus D. de Vert in congerendis statutis, decretisque consilium defuit! Docuisset illos nihili faciendas esse causas mysticas, *quæ arbitrariæ solum sunt, neque in argumenta ad convincendos hæreticos converti possunt.* Docuisset illos hæreticis responderi debere: thura cremari, ad dissipandos fœtidos ingratosque odores; cereos accendi ad nocturnas dispellendas tenebras; infirmos ob salutarem olei virtutem, infantes baptizatos ad evitandas cutis rugas ungi, manus denique ad lavandas sordes lavari. Sic utique omnibus adversariorum querelis, sic cunctis litibus finem imposuisset. Verum satis jam joci in re tam seria, quæque ad gemitus potius permovere deberet. Propulsemus, et evertamus errorem, cujus vigor, ulteriorque progressus funestissimus fidei nostræ dogmatibus evadere posset.

In quo, quæso, nos inter et hæreticos Tridentino in Concilio lis versabatur? Quid illi in nobis, et quid Ecclesia in illis condemnabat? Paulisper perscrutemur illorum opiniones (*a*) ac sententias controversistarum illos impugnantium, et elucebit non de eo controversiam fuisse motam, an Ecclesiæ competat cæremonias necessitate, aut commodo suadente adsciscere; sed an Ecclesiæ licitum, fasque fuerit novos ritus ob rationes mysticas instituere. Hoc est quod inficiatur Calvinus, Lutherus, Brentius, et Kemnitius. Non etenim ideo nos accusant, quod candelas, aut faces ad fugandas tenebras in obscuris locis, noctisque tempore accendamus, neque nos arguunt, quod in ecclesiasticis officiis vestibus induamur, quæ sæculo earum institutionis propriæ fuerunt, verum ideo in nos insurgunt, quod nos ea præstemus ob rationes symbolicas, et in ritibus mysteria quæramus, quibus nulla, si physice considerentur, eorum adest necessitas. Ideo, inquam, Calvinus hæc rejicit, quia nos ea ad dignitatem obsequiosi cultus, et honoris Deo exhibendi elevamus. arbitratur ille Paulum *damnasse omnes fictitios cultus, quos homines sibi ipsi comminiscuntur, vel ab aliis accipiunt, et quæcumque de cultu Dei tradere præcepta ex se audent* (*Calv.*, 1, 4 *Inst.*, *c.* 10, § 8). Hinc ille inclamat nos ad Ethnicorum modulum effectos eorum pariter nugas imitari, eorumque veras esse simias. Hinc Brentius nobis objicit cæremonias veteri solum legi, non novæ convenire, neque in ista fas esse symbolorum figuris victoriam Jesu Christi exprimere. Hinc Kemnitius, Lutherus, Melanchthon, Illyricus, cæterique ritus nostros superstitionum nomine infamant; atque idcirco superstitiosi hæreticis videntur, quod symbolorum ac mysteriorum naturam apud nos induant. Symbola itaque et figuras hæretici unice damnant. Eosdem quippe ritus, quos nos mysticos tenemus, illi nugas ac insanias appellant. Quod si igitur cæremonias has symbolicis et mysticis suis significationibus exuamus, si sensum earum allegoricum ab Ecclesia introductum inficiamur, eumque ad mysticos quosdam, ut D. de Vert postulat, scriptores relegemus, hoc equidem non est hæreticis resistere, eosque debellare, verum cedere, ac victas manus tradere, ac mendacii reos omnes theologos reddere, qui sanctitatem symbolorum et ritus mysticos tam strenue defenderunt. Imo ipsum Concilium Tridentinum falsitatis argueremus, quod ad reprimendos hæreticos speciali decreto edixit, *cunctas cæremonias, et ipsa quoque lumina, thymiamata, crucis signa, vestes sacerdotales, mysticas esse, atque ex apostolica disciplina, et traditione descendere.* Neque traditionem cæremonias has nobis tanquam ritus naturali ratione, aut commodo suadente introductas proponere, verum tanquam *maxime congruos ad majestatem sacrificii augendam, mentesque fidelium per hæc visibilia signa ad rerum altissimarum contemplationem excitandas.*

Vane prorsus insulsas hæreticorum cavillationes expavescimus, nec video, cur ob ineptos eorum jocos cæremoniis significationem mysticam demere debeamus, quam ipsa Ecclesia iis indidit. Justumne, ac æquum indefensam Ecclesiæ fidem, et causam deserere ob metum insanæ scurrilitatis, contumeliarum, quibus extra Ecclesiæ sinum misere vagantes, hæretici Ecclesiam impetunt? Irrideamur licet ab incredulis his homuncionibus: in nostram namque gloriam cedit nos ab illis pro Jesu Christo stultos haberi. Hæc ejus sponsæ sors est, ut infidelium cachinnis et injuriis scopus præfigatur. Jam olim ea frigidas Vigilantii contempsit ineptias; contemnit hodie Kemnitii, aut

(*a*) Calv., lib. 4 Inst, c. 10, § 9: *Hominum inventa in Dei cultu impuræ sunt corruptelæ.* Idem § 11; vid. etiam c. 15 et c. 17 § 43; generaliter de omnibus cæremoniis inquit: *Natas esse ex procacitate humanæ confidentiæ, quæ se continere non potest, quin in Dei mysteriis ludat, atque lasciviat.* Luth. in libro contra Regem Angliæ loquens de iis qui, in genua prostrati, Eucharistiam sumebant: *Nos autem istos mere fatuos, et stultos appellamus.* Melanchthon in apologia confessionis Augustanæ, art. 15: *Non licet instituere novos cultus sine novo mandato.* Vide etiam Brentium Confess. Wittemberg., c. de Cæremoniis. Kemnitium, pag. 166, Illyricum cent. 1, cap. 6; lib. 2, cent 2, cap. 6.

Calvini cavillationes ; et si ferreæ illæ, ac fortes, ut vocant, nostræ ætatis mentes se quoque illorum adjungunt consortio, paveant ac contremiscant ad illam Supremi Judicis sententiam : *Parata sunt derisoribus judicia.*

§ XXXI. *Ejusdem rei prosequutio. Explicationes litterales de D. Vert hæreticorum causam meliorem potius quam deteriorem reddunt.*

Ut ultimo ictu D. de Vert ratiocinationem configam, addere hic necesse duxi, quod tantum abest quod adversarios suis principiis eludere posset, ut in hujusmodi difficultates ultro ipse se inducat, a quibus exitum invenire omnino non possit ; explicabit ille, et solide quidem, si placet, quasdam cæremonias, quarum origo evidenter necessitati debetur, ac de quibus ne nos quidem dissentimus. Explanabit alias, quarum principia satis incerta sunt, non adeo infeliciter. Verum quotnam supersunt, de quibus non nisi conjecturas evidenter falsas, ne dicam ineptas, afferre poterit ; quot non occurrent ritus, in quibus ingenium illius cæcutiet, et ad quos tuendos necesse illi erit ad rationes morales, symbolicas recurrere ?

Sed demus etiam eum cuique cæremoniæ sua in origine rationem naturalem, et physicam assignare posse, temere tamen sibi de hæreticis victoriam spondet ; nam dum cæremonias nostras demendo videlicet iis omnem sensum mysticum magis rationi conformes reddere se arbitratur, inanissimas illas ac viles efficit, seque ludibrio infidelium horum objicit. Quæ enim insania cereos meridiano sole accendere, aut exiguam capitis partem infantium ungere, si rationes morales et symbolicæ desint, quæ hanc cæremoniam instructione utilem et venerandam præstent ? Incassum aliquis, cum D. de Vert contenderet necessariam olim e balneo egredientibus unctionem, et in tenebroso loco degentibus lucem fuisse. Non equidem negamus, reponent hæretici, id olim potuisse a necessitate postulari ; verum evidens etiam indubitatumque constat, hanc necessitatem non amplius subsistere, atque ita, prosequentur illi, ridiculum esse inutilem hanc rituum farraginem etiam nunc retinere. Frustra insurget D. de Vert, *quod Ecclesiæ mutationes vehementer displicent. Tolerat potius has cæremonias, quam ut quotidie innovet.* Inopportuna debilisque ratio, inquient hæretici. Cum consuetudo onere suo gravis, nulliusque præterea utilitatis tanquam servitus puerilis, a sapientibus rejici debeat. Si eo angustiarum D. de Vert reduxerint, quo, quæso, confugiet, ubi opem, ubi consilium expetet, quibus armis se tuebitur ?

Verum concedam licet D. de Vert eum hæreticorum argumentis satisfacturum, atque illis persuasurum Ecclesiæ prudentiæ conforme esse, ut inutilem illorum judicio rituum farraginem agrestesque gesticulationes conservet, imo nec inficiabor eum nonnullos eo perducturum, ut valde dicto suo schismati eidem se doctrinæ subjiciant. Quid enim inde se assequuturum putat ? Nihil profecto aliud, nisi ut hæretici mali fiant catholici, qui retentis sectæ suæ præjudiciis, nomine solum, non re cum Ecclesia Romana conjungentur. Neque enim sincere ab hæresi sua ad puram doctrinam rediisse credendi sunt, nisi vera fide cum Concilio Tridentino agnoscant : *piam matrem Ecclesiam ritus quosdam mysticos instituisse, ut debilem hominum naturam exterioribus his adminiculis sustineat, majestatem sacrificii augeat, atque mentes fidelium per hæc visibilia religionis et pietatis signa ad invisibilium rerum contemplationem elevet.* Hæc namque doctrina est Ecclesiæ expressis his ultimi Concilii verbis declarata : doctrina, inquam, quæ non nisi cum ipsius fidei detrimento infringi aut immutari potest. Si Calvinistarum quispiam ad sinum Ecclesiæ rediens non integram, non intactam hanc quoque amplectatur doctrinam, operam omnem perdit, nec ulla D. de Vert explicatio illum ab errore et schismate vindicabit, atque hoc est quod nos permovet, ut D. de Vert systema tanquam inventum fidei perniciosissimum consideremus. Utpote quod eo collimat, ut fallacibus ideis, quas sibi Protestantium ministri de cæremoniis nostris effingunt, faveat, easque corroboret, sicque fallacissimum atque funestum cum iis ineat fœdus.

§ XXXII. *Aliæ duæ propositiones, quæ probant mentem Ecclesiæ esse symbolicam et mysticam. Prima propositio : Ecclesia ob rationes mysticas eas etiam cæremonias retinuit, quæ originem suam necessitati debent.*

Progrediamur nunc in disquisitionibus nostris, cumque speciosiores ratiocinationes, quibus D. de Vert conjecturæ innitebantur subverterimus, modo ulterius perscrutemur mentem Ecclesiæ, ut rectius de Vertiano systemate sententiam ferre possimus. Ego quidem arbitror me hucusque stabilivisse solidissime, quod in prima origine, atque in suis fontibus cæremoniæ semper, et perpetuo fuerint mysticæ et symbolicæ. Imo ausim dicere, me argumentis vim tribuisse demonstrativam, et geometricam. Verum nec in hoc quidem acquiesco, nec adhuc satis mihi causæque meæ fecisse videor ; nisi ad exhauriendam universam quæstionem, et ad expellendum ex ipsis suis munimentis D. de Vert illud etiam planum faciam cum esse Ecclesiæ circa cæremonias mentem, ut ipsos ritus, qui consuetudini et necessitati institutionem suam debere videntur, symbolorum et mysteriorum spiritu vivificet, et animet. En rei totius explanationem.

Non inficior inter sexcentas cæremonias origine symbolicas reperiri quoque aliquas, quarum institutio a necessitate, et quandoque etiam a moribus consuetudinibusque avitis gentium repetendæ sint. Ut sunt, si postulas, decisi clericorum crines, vestesque talares, aliæque similes consuetudines, olim civiles, nunc sacræ, et religiosæ. Jam vero circa hasce consuetudines, hæc duo pronuntio.

Primo quod unice ob rationes mysticas et symbolicas ab utilitate, aut necessitate introductas cæremonias retinuerit ; quodque illas eadem de causa

perpetuaverit, cessante etiam necessitate et utilitate. Secundo in ritibus quorum conservationem necessitas et consuetudo exigit, Ecclesia ipsa, et non *corpus, et collegium mysticorum*, ut D. de Vert ait, pias illas ac ad nutriendam fidelium pietatem proprias symbolorum significationes adjunxit. Quas binas veritates ita enucleare lubet.

Primo itaque assero, esse in Ecclesia ritus religiosos, qui necessitate solum suadente initium suum acceperunt; necessitate deinde sublata usus nihilominus eorum perseveravit, et in partem cæremoniarum nostrarum adscitus est: eos tamen assero nonnisi propter rationes religiosas et mysticas conservatos perdurare. Cujus rei veritatem ac evidentiam si quispiam expetat, intueatur loquendi formulas, quibus Ecclesia se exprimit suis in Ritualibus, preces, quas illa actionibus ad declarandum earum sensum adjungit, diversas singulares cæremonias, quas antiquis ritibus ad augendam eorum venerationem adjunxit, circumstantias, denique ipsius usus, quæ antiquatæ necessitati, ac rationibus physicis, et naturalibus nullum amplius locum relinquunt. Accipe nunc, quæ ex hinc ratiocinia deducam. Ut rectum, Ecclesiæque conforme judicium de his cæremoniis ferre valeamus, necesse est sensui inhærere, quem nobis Ecclesia circa illarum intelligentiam proponit. Sed Ecclesia non alium nobis sensum quam moralem et symbolicum circa cæremonias proponit, imo omnes circumstantiæ eas concomitantes, non alio, quam ad perfectius explanandam symbolorum intelligentiam conducunt, cunctaque precum verba, ad detegenda cæremoniarum mysteria unice inserviunt. Igitur ut mentem Ecclesiæ recte penetremus, necesse est, ut in mysteriis, et figuris, quas nobis considerandas proponit, sistamus, atque ut eas veram causam et finem cæremoniarum censeamus, minime vero ad rationes naturales, et necessitatis quibuscumque demum speciosis argumentis fulciantur, recurramus. Utpote quæ jam sublatæ non aliter in considerationem venire possunt, quam quod olim his ritibus occasionem præbuerint.

Applicemus principium hoc ad ritum, qui in ordinatione lectoris adhibebatur (*Pontif. Roman. in Ord. Lect.*). Episcopus accipit in manus librum ea, quæ lectori in Ecclesia legenda sunt, continentem, eumque ordinando enuntiatis in Pontificali præscriptis verbis tradit. Nihil certe naturæ magis conveniens, quam librum in manus assumere, ut eum tradas alteri, cui ejus legendi munus imponitur. En physicam hujus cæremoniæ causam. Verum hicne nobis sistendum est? an nihil præterea ab Ecclesia edocemur? absit in eam nos abire opinionem. Multa quippe adhuc alia sunt, quæ nobis Ecclesia hoc in ritu observando proponit: præcipit enim ordinario jure non alterum quam episcopum statis diebus, observatisque certis circumstantiis hoc munere fungi posse: quoniam autem adjungit particulares preces expressionibus symbolicis et figuratis refertas, ac librum ab episcopo lectori ea occasione et tempore tradi jubet: quo evidenter constat eum nullum ejus usum facturum: hisce rebus plane permoveor, ut credam aliquid majus sub hujusmodi physicis, ac materialibus actionibus latere in hoc ritu. Quoniam quicquid physicum est ac materiale in hujusmodi actionibus, non sufficit ad reddendam rationem de omnibus quæ in ordinatione lectoris rite observantur. Latent itaque sub illis materialibus actionibus tot symbola, quæ nos instruunt de gratiis, quas Ecclesia a Deo pro neolectore expetit, de officio, quod illi injungit, de dignitate, qua illum super alios fideles evehit, et de potestate, qua illum exornat.

§ XXXIII. *Ulterior ejusdem rei confirmatio. Error D. de Vert circa sacra sacerdotum ornamenta.*

Iisdem prorsus principiis innixi judicium feremus de sacris indumentis, quæ a primis Ecclesiæ sæculis ornamenta sacerdotum et sacerdotii insignia constituebant. Quis etenim ignorat necesse esse ut in publicum prodiens, munerique et ministerio venerando vacans, non solum vestiatur, verum et modeste et decore vestiatur. En itaque causam naturalem et physicam vestium, quibus presbyteri in obeundis sacris muneribus induuntur. Verum postquam sanctæ matri Ecclesiæ placuit singularem illis usum assignare, formamque præscribere, easque alio quam ministerii tempore adhibere vetuit, ac denique easdem certarum cæremoniarum pompa tradere, particularibusque precibus benedicere incepit, profecto tanquam res sacræ ac symbolicæ considerandæ sunt. Ac ridiculus sane mihi foret ille, qui rejectis omnibus symbolicis et mysticis significationibus hic solum causas naturales physicas et necessitatis reperiri contenderet, universosque mysticos conceptus debiles ac inanes judicaret.

Hic tamen scopus universæ D. de Vert doctrinæ est. Huc frivola inanisque illius collimat eruditio, quam ubique profundit, quamque sexcentis anachronismis fœdatam infructuoso fastu exponit. Non immorabor ideæ, quam sibi absque ulla restrictione de planeta effingit. Hæc illi nihil aliud videtur quam pallium ad arcenda pluviæ incommoda comparatum, atque commune clericis, monachis, aliisque in sæculo degentibus hominibus, imo proprium quoque *bajulis et plebis infimæ fœci* Idque asserit absque (*a*) sæculorum, regionumque discrimine quin indicet quo tempore promiscuus hujus indumenti usus in solemne sacrificii ornamentum transierit. Neque advertit incurius hic scriptor se sibi ipsi contradicere, perque posteriores animadversiones ea convellere, quæ priori tomo tanquam certa statuit. *Apparet*, inquit ille (*T.* 1, p. 75, *Const. Apost.*, l. 8, § 16), *ex constitutionibus apostolicis, quod Pontifex non ante pla-*

(*a*) Concil. Tolet. 4 an. 633: *Presbyter a gradu injuste dejectus. .. gradus amissos accipiat coram altari.... Sic Presbyter horarium, et planetam.... Sic reliqui in sui reparationem recipiant, quæ cum ordinarentur receperunt.* Planeta igitur jam tunc ornatus erat sacerdotum proprius.

neta, seu cæremoniarum habitu induceretur, *quam finita catechumenorum missa ac sacrificio proximus, secretarum videlicet, et præfationis tempore.* Quod si ita est, quomodo dein tueri audet, planetam nihil aliud esse quam *pallium ad arcenda pluviæ incommoda comparatum?* An forte Pontifex sacrificii solum tempore, non vero catechumenorum missa pluviam metuebat? An planeta, quæ S. Clementis constitutionum Apostolicarum auctoris ætate, et secundo jam sæculo inter cæremoniarum vestes numerabatur, octavo demum, ac nono sæculo in *pallium ad arcendas pluvias*, et in *bajulorum* usum degeneravit? Ita quippe D. de Vert insinuare videtur, dum contendit, post nonum etiam sæculum, et Amalarii ætate vestem hanc promiscuum fuisse indumentum, quod in processionibus pro tegmine contra pluvias assumebatur. Verum non lubet apertis his contradictionibus ulterius inhærere; vide tamen, quomodo de rationibus mysticis quas Ecclesia vestibus sacris adnectit; D. de Vert (*Tom.* 1, *Præf.*, *pag.* 36) obloquatur : *Difficile sane est*, ait, *mysteria Ecclesiæ ritibus adjungere.... Sic, si concedam planetam olim undique clausam, et in terram usque demissam usurpatam fuisse in symbolum charitatis, quæ maximum etiam peccatorum numerum tegit, quid de ea pronuntiem hodie, quam ei affingam significationem, cum utroque ex latere aperta, vehementerque succisa nullum nobis veteris similitudinis fundamentum præbeat?* Et alibi (*Tom.* 2, *p.* 268) : *Vestimentum hoc degeneravit, et preces, quæ in eo assumendo recitantur, non amplius ei conveniunt.* Iterum : *En aliam rationem mysticam annihilatam : cum enim planeta totum hominem contegere cessaverit, neque symbolum charitatis ulterius effigurare poterit.* Significatione igitur hac mystica penitus convulsa et in nihilum redacta, a sana ratione alienissimum videtur eam etiamnum charitatis symbolum credere, cum ipsum illud credendi sublatum sit fundamentum. Qui igitur fieri potest, ut universa Ecclesia loquutionem hanc etiamnum retineat, et ad ipsam sacerdotis ordinationem usurpet : *Accipe*, inquit Episcopus, *vestem Sacerdotalem, per quam charitas intelligitur* (*Pontif. Roman. in Ord. Presbyt.*). Aio universam Ecclesiam ; quid enim usquam reperitur, quod majori auctoritate ab universa Ecclesia confirmatum sit, quam quod sexcentis vicibus in omnibus mundi cathedralibus reiteratur; quod in ore cujusque episcopi, dum præstantissimo fungitur munere, versatur : quod denique omni, et singulo sacerdoti in consecratione sua hac præcipue de causa inculcatur, ut noscat qua mente toto vitæ suæ tempore traditam sibi planetam considerare debeat? Nihilominus D. de Vert, *significationem hanc in nihilum redactam esse*, contendit. Quem suum errorem, ut fulciat, eumdem venerabili Bedæ tribuere non veretur. Cujus auctoritas nec minimum quidem ei scrupulum movet. Verum quomodo ignorare potuit hanc piam significationem ab universa Ecclesia in Pontificali adoptatam et usu consecratam fuisse? Sicque ab omni sacerdote submisso obsequio amplectendam? Cum nullus presbyterorum calumniare possit illud, quod universa frequentat Ecclesia, ni se, juxta Augustini sententiam, dementissimæ insaniæ reum facere cupiat (*a*). Verum quidem est indumentum hoc tractu temporis in lateribus diductum fuisse; ast, quis unquam D. de Vert pro certo confirmavit, atque pollicitus est, significationem mysticam, quam Ecclesia huic vestimento adjunxit, ita a determinata fixaque aliqua forma pendere, ut eadem paulisper immutata, mysticus sensus statim ex toto corruat, atque *in nihilum redigatur?* Minime vero, non etenim formæ, sed ornamento ipsi Ecclesia mysticam hanc addidit significationem. Ita asserit, et ita semper asseret contemptis quibuscumque criticorum latratibus. Si enim S. Joannes in vestitu sponsæ, *sanctorum justificationes* reperit, cur sponsa non inveniat in indumento suorum sacerdotum, *symbolum charitatis?*

Cum nobis de Ecclesiæ ornamentis sermo sit, non abs re futurum arbitror, si quosdam alios errores exposuero, in quos circa hanc materiam D. de Vert devius incurrit. Sacerdotes in more positum habuit, ut stolam in crucis formam super pectus componant. Idque non fortuito, verum præcipiente Concilio Braccarensi tertio præstant. En ritum antiquum, cui non alia causa quam mysticus sensus originem dedit: alias namque consuetudo hæc prorsus inutilis videretur, aut certe indigna, quæ canoni celebris Concilii occasionem subministraret præterquam quod hæc Innocentii III hæc Ivonis Carnotensis fuit opinio. Non tamen ita sentit D. de Vert; putat enim hanc ob causam introductum fuisse, *ut binæ fasciæ super pectus in decussim ductæ albam eo in loco tegerent ubi planetæ hiatus aperitur vacuum, sicque elegans ornamentorum servaretur symmetria* (*Tom.* 2, *p.* 305). Præclaram hanc conjecturam vix nactus omnes cæteras scriptorum Ecclesiasticorum opiniones ambitioso supercilio despicit : ac ut se a tam aperta Concilii Braccarensis (*b*) auctoritate liberet, explicationem ei affingit tam distortam, ut nec ipse eam absque titubatione afferre audeat. *Concilium*, inquit, *forsitan nihil aliud intellexit, quam quod binæ stolæ partes tali situ in pectore sibi occurrerent, ut* (quin in decussim ducerentur) *duo crucis brachia effigurarent, dum corpus perpendicularem lineam effingeret.* Ego certe ignoro, an D. de Vert concipere potuerit stolam crucem in pectore efformantem, quæ negligenter a collo pendeat, neque in crucis formam implicetur. Ego quidem id minime capio, neque credo ullum futurum, qui id capere queat : abunde id tamen D. de Vert sufficit, ac perquam magnifice sibi de egregio hoc inventu gloriatur. Quod illi occasionem offert ad clarissimum

(*a*) *Quod universa frequentat Ecclesia, hoc calumniare dementissimæ insaniæ est.* August.

(*b*) *Quando sacerdos missam celebraturus accedit, non aliter accedat, quam orario utroque humero circumseptus, sicut, et quando fuit consecratus, ita ut de uno eodemque orario cervicem et utramque humerum premens, signum in suo pectore præparet crucis.* Can. 5.

Concilii sensum detorquendum, eique substituendam ideam omnium omnino obscurissimam.

§ XXXIV. *Error D. de Vert circa manipulum.*

Communis de manipuli origine est opinio, eum videlicet linteum fuisse ad detergendum sudorem, ac Sacerdotum lacrymas De quo, ut exacta accurataque institueretur disquisitio, necesse fuisset primo diversorum temporum rationem habere, adnotare dein, qua ætate manipulus inter cæremoniarum ornamenta assumptus fuerit; confiteri denique eum a certo quodam tempore non alia amplius ratione, quam symbolica in considerationem venisse; ideoque Ecclesiam subdiacono solemniter manipulum tradere, ut ei signo hoc pœnitentiam, et nunquam intermittendam cordis compunctionem in memoriam revocet; quod ulterius preces huic ritui adjunctæ explanant, et confirmant. Atque hic sincerus cæremonias pertractandi est modus, ita instruendus est populus, ita nutrienda fidelium pietas, ita eorum curiositati satisfaciendum. Alia longe D. de Vert sunt principia: qui cunctas causas morales et mysticas aut penitus reticet, aut non alio fine, quam ad eas destruendas, evertendasque promit.

Hac ille mente prolixam de manipulo instituit sermocinationem. In duodecim prægrandibus paginis (*Tom.* 2, *a pag.* 289 *ad* 300), quas perquam frivolis levissimisque disquisitionibus impendit, neque verbulum quidem occurrit, quod præsentem Ecclesiæ mentem circa ornamenti hujus usum indicet. Imo vero tres quatuorve adnoto expressiones, quæ satis singulares catholico lectori videri possunt.

1°. Ait sexcentis ab hinc annis manipulum subdiacono minime fuisse in ordinatione traditum, sed illud unice tradi, quod Concilium Carthaginense appellat *urceolum cum aqua mantile et manutergium. Aliqui dein*, adjungit D. de Vert, *inepte interpretati sunt aquam, et manipulum*, atque crediderunt utrumque tradi oportere. En bellam ac nobilem originem, quam ritui manipulum in ordinatione subdiacono tradenti impertitur? *ineptam* scilicet ignorantis cujusdam interpretationem. Totus in hoc præclaro invento minime animadvertit meliora manuscripta, perfectioresque editiones (ita quidem habet editio patrum Labbei, et Cossarti) habere: *Urceolum cum aqua, et mantile, et manutergium.* Huc accedit quod hujus institutionis epocham falsissimam statuat, historiæque fidei penitus contrariam, ut mox patebit.

2°. *Soli subdiacono*, ulterius persequitur, *manipulus in ordinatione traditur. Imo vero casuistæ contendunt, hunc ornatum subdiaconi ita esse proprium, ut quicumque non recepto subdiaconatus ordine manipulo uteretur, nescio quas censuras incurreret.* Quæ ultima verba non parvum mihi incusserunt stuporem. Contemptum enim exprimunt, neque satis perspicio, an in censuram, an in doctorum opiniones hujusmodi contemptus cadat? Primum credere nequeo. Ad secundum vero quod attinet, an D. de Vert mihi persuadeat, ut contemptui habeam opinionem, quæ ipso confitente *omnium quasi* (*a*) *canonistarum suffragio fulcitur?* Tam gravium doctorum sententia dignane est ut risu et contumeliis excipiatur? an canonistæ hanc sententiam temere commenti sunt? nonne in ipso jure canonico (*b*) reperitur, quod tanquam norma et regula decisionum moralium ab ipsis juris canonici peritis consideratur? Prohibetur in eo ne munia ordinum, quos necdum receperunt, obeant. Lex hæc est generalis, et ad minima ad omnes ordines sacros, ut S. Thomas (*In 4 Sentent.*) demonstrat, se extendit. Quid melius canonistæ in explicando canone præstare poterant, quam ut ejus rigorem ad eos restringerent, qui non ordinati munia ordinatorum solemniter, et cum certo apparatu, id est cum ornatu ordinatis solum proprio exercent? Ast, quidquid D. de Vert contra clamitet, certum est manipulum esse ornatum subdiaconi proprium. Uti Paschalis II. (*Mortuus anno* 1117) in Concilio Pictavicnsi decrevit, in quo etiam statuit, *Ne ipsi monachi manipulis utantur, nisi sint subdiaconi.* Paulo post, palam fiet S. Gregorii Magni tempore manipulum fuisse ornamentum, cujus usus certis ordinibus prohibebatur. Anne post tot indubitatas certasque sanctiones peregrinum nobis videri debet, si canonistæ (*c*) judicarunt legum harum violatorem censuram canonis *Si quis* incurrere? Ideone D. de Vert doctores hos contemnere licebat.

3° *Manipulus*, addit D. de Vert, *in origine sua simplex fuerat linteus..... proprie mantile purgandis sacris vasibus inserviens, strophiolum, seu emunctorium ad detergendos oculos, manus, os, faciem adhibitum.....* Et in notis: *In brachio gestabatur. Unde cum de aliqua consuetudine obsoleta sermo est, ea loquendi formula utimur manicis nares emungi solebant.* Et paulo post: *Necdum sæculum elapsum est, a quo vetulæ strophium brachio sinistro appendere cessarunt.* Sola hæc verba sufficere arbitror ad inspirandum indignationem, qua excipi merentur. Quanquam omnis, qui stylo D. de Vert assuescit, deteriora etiam sine admiratione præstolari possit. Qui enim sanctam sacerdotum planetam, et sacratum archiepiscoporum pallium indusiis, aut sagulis aurigarum vulgo *bretelles* gallice dictis comparare non veretur, cur de manipulis tam impudenter loqui metuat?

4°. Denique secundum D. de Vert manipulus *circa duodecimum sæculum penitus in ornamentum mutatus est* (*Tom.* 2, *p.* 148). Quod ego non aliam ob cau-

(*a*) Tom. 2, in Suppl., p. 505: *Ipse citat Toletum, Conninck, Henriques, Raynaldum, Sayram, Sylvestrum, Angelum de Clavasio, uno verbo, inquit, fere omnes excepto Navarro.*

(*b*) Can. *Si quis, l.* 5. *Decret*, tit. 28 de Cleric. non ordinando, c. 1. *Si quis..... Aliquod divinum Officium exercuerit non ordinatus, propter temeritatem abjiciatur ex Ecclesia, et nunquam ordinetur.*

(*c*) Panorm. in 5 Decr., c. 1 de Cler. non ordin. citat S. Thomam in 4 Sent., dist. 34: *Ego tamen nihil in illo reperi.*

sam affero, quam ut demonstrem, D. de Vert etiam in rebus facti cæcutisse, ac minus exactum fuisse. Verum quidem est, ut supra innuimus, Paschalem II, anno 1117 vita functum, subdiaconis solis jus portandi manipuli concessisse. Sed quoque extra dubium est ipsum manipulum multis jam sæculis purum extitisse ornamentum. Trecentos jam ante annos Rabanus (*a*) illud solemni sacerdotum ornatui adnumeraverat, et S. Gregorius ante quingentos ad archiepiscopum Ravennatem scribens clericis ejus Ecclesiæ usum manipuli prohibet, utpote qui clero Ecclesiæ Romanæ in signum prærogativæ unice contederetur. Verba ipsa afferri merentur : *Illud vero quod pro utendis a clero vestro mappulis scripsistis, id a nostris clericis est fortiter obviatum, dicentes nulli hoc unquam alii cuilibet Ecclesiæ concessum fuisse.... Sed nos primis diaconibus vestris in obsequio duntaxat tuo mappulis uti permittimus, alio autem tempore, vel alias personas hoc agere vehementissime prohibemus.*

Qua, quæso, ratione hæc cum epochis D. de Vert congruunt ? Sic videlicet absque examine omnia effutit, quæ illi in mentem cogitationemque veniunt. Quis dein fidem citationibus illius tribuat ?

§ XXXV. *Error D. de Vert circa mithram episcoporum.*

Quæ D. de Vert de mithra episcoporum detexisse arbitratur, haud sane prioribus suis disquisitionibus sunt accuratiora. Sentit enim nihil aliud fuisse, quam pileolum rotundum communem omnibus nationibus, fœminis æque ac viris, qui undecimo adhuc sæculo eam formam præ se ferebat quam nunc nocturna capitis tegmina, et decimo primum sæculo ab ecclesiasticis, præcipue vero episcopis tanquam proprius adscitus fuerit. Id quidem, quod pileolus ab episcopis solemnibus cæremoniis gestatus decimo demum sæculo hodiernam formam suscipere, et mithra appellari cœperit, non multum a veritate abhorret. Verum an ignotum D. de Vert esse potuit, quod episcopi a primis jam Ecclesiæ sæculis certa coronarum specie in signum dignitatis redimiti fuerint. Eusebius episcopos Tyri ad dedicationem Ecclesiæ congregatos ita alloquitur (*Lib.* 10 *Hist.* c. 3) : *O amici Dei, o pontifices, qui portatis sanctam tunicam, et cœlestem coronam gloriæ, qui habetis unctionem divinam, et vestem sacerdotalem sancti Spiritus !* Ad quem locum D. abbas Fleury in Historia sua notat, quod *verba hæc videantur indicare episcopos jam tum saltem in Ecclesia certa ornamenta gestasse, præsertim cum de coronis sæpe mentio occurrat.* Et certo de iis loquuntur S. Hieronymus (*b*), S. Augustinus (*c*), S. Paulinus (*d*), S. Leo (*e*), et Concilium Tarraconense (*a*). Verum rem magis adhuc expressam accipe. Ammianus Marcellinus (*b*) narrat tyrannum Mascizelum, ut benevolentiæ Theodosii se insinuaret, ei militaria insignia, et coronam sacerdotalem, quam Christianis abripuerat, remisisse. S. Gregorius Nazianzenus (*c*) de die, qua in Pontificem unctus est, disserens, de cidare capiti suo in signum dignitatis imposito mentionem facit. Ordo Romanus (*d*) de coronis scribit, quas clerici gestabant, et Evangelii tempore in obsequium sacrificio debitum deponebant. Denique Constantini donatio (*e*), quæ de ornamentis imperialibus, et diademate ab hoc Imperatore S. Sylvestro donatis loquitur, licet concedatur apocrypha, id tamen evincit septimo jam sæculo (eo enim conficta communiter censetur) Papam aliquam diadematis speciem gestasse. Et hæc vera mithræ pontificalis origo, quam D. De Vert ignorare minime debebat.

(*a*) *Quartum sacerdotis indumentum mappula sive mantile est, quod vulgo fanorem vocant.* Rabau Maurus.

(*b*) *Precor coronam tuam.* Epist. ad August.

(*c*) *Donatistas alloquens : Per coronam nostram nos adjurant vestri, per coronam vestram vos adjurant nostri.* Epist. 147.

(*d*) *Ad venerandum socium coronæ tuæ scripsimus.* Epist. ad Alypium.

(*e*) *Jubere dignata est corona vestra.* Episcopus Paschasius scribens S. Leoni.

(*a*) *Debita est coronæ vestræ obsequia.* Concilium Tarracon. scribens Papæ Hilario.

(*b*) *Militaria insignia, et coronam sacerdotalem cum cæteris, quæ interceperat, nihil cunctatus restituit, ut præceptum est.* Lib. 29.

(*c*) *Idcirco Pontificem ungis, ac podero cingis, capitique cidar imponis.* Orat. 5

(*d*) *Hora Evangelii omnes baculos deponunt, et coronam.*

(*e*) *Diadema videlicet coronam capitis nostri, simulque Phrygium, id est mithram, necnon et superhumerale, videlicet lorum, quod imperiale circumdare assolet collum.* Tom. 1 Concil., p. 1557.

§ XXXVI. *Error D. de Vert circa pallium.*

Pauca adhuc de falsis D. de Vert inquisitionibus circa pallium adnotemus. *Fascia hæc*, inquit, *tanquam casulæ ornatus fuerat, cum quo videtur pallium fuisse confusum. Cum pallium ipsum eruditorum quorumdam sententia, nihil aliud fuisse censeatur, quam ornamentum ipsius vestis, quæ pallium appellabatur, a qua tractu temporis separatum fuit*, etc. *Quidquid horum sit, id constat, casulam antiquitus a pectore ad humeros in gyrum fascia crucibus perseminata ornatam fuisse. Hinc que apparet pallium ante ducentos annos nequaquam distinctum extitisse a fasciis, seu ornamentis casulæ.* Itaque, ut hæc probet, casulam describit cujusdam episcopi Auxonensis, et aliam casulam sepulcro insculptam antistitis Sylvæctani mortui anno 1227. Interea non animadvertens episcopos Auxodunenses et Sylvæctanos pallium nunquam tulisse prosequitur ulterius (*Pag.* 161) : *Pallium harum fasciarum, seu fimbriarum locum obtinebat, neque aliæ fimbriæ, vel fasciæ in antiquis casulis cernuntur, quibus pallium ipsum adnexum est.* Inflatus perbellis his, et felicibus inventis licitum, fasque sibi arbitratur ritui huic illudere : *Quamvis enim*, ait (*Pag.* 162), *pallium plurimi a nobis fiat, quamvis insignibus prærogativis hoc orna-*

mentum condecorent de eo tractantes scriptores, tamen nullibi tanti æstimatur, quanti Romæ, saltem si formalitates consideremus, quæ in eo petendo, concedendo, et transmittendo observantur. Notum namque est pallium per expressos nuntios primo instanter, secundo instantius, tertio instantissime postulandum esse, etc.

Pulchra profecto, et admiratione digna res presbyterum Ecclesiæ Romanæ tam facete de religiosissimo hoc more cavillari! Verum neque illud minorem habet admirationem, quod homo tam eruditus antiquitatem hujus ornamenti penitus ignoraverit. Quinto enim jam sæculo pallii usus notus fuerat, et Isidorus de Damiata (*epist.* 122) hujus figuram non solum describit, verum etiam ait, quod ab episcopo Evangelii tempore deponebatur. In Occidente præterea inter sacra numerabantur indumenta, quorum usus non nisi summorum Pontificum concessione permittebatur. Testimonium hujus exhibet pallium a Symmacho papa, S. Cæsario Arelatensium archiepiscopo, et a S. Gregorio Magno Syagrio Augustodunensi antistiti concessum; cumque anno 537 Paulus Alexandriæ patriarcha ob fœdatam criminibus vitam ab episcopali cathedra dejectus fuisset, dempsit illi pariter Pelagius apostolicæ Sedis nuntius Pontificis jussu patriarchale pallium (*a*). De quibus historiis probe instructus, ac vetustorum gestorum peritus vir quo, quæso, animo, qua mente intuebitur D. de Vert audaciam, qui pallium cum casulæ fasciis, fimbriisque confundere non veretur, nobisque obtrudere audet hunc morem vix ducentos abhinc annos in desuetudinem abiisse? Num D. de Vert se veritati satis consuluisse arbitratur, dum aliqua Historiæ ecclesiasticæ fragmenta adducit, quæ antiquissimam pallii originem adstruunt? Additiones hæ invito fortasse animo adhibitæ satisne sunt ad evellendas novas opiniones quas scripta sua legentium animis indiderunt, adnotationes suæ, opinor, facile obliterabunt, quæ tanta solertia, tantoque conatu paulo ante statuere connixus est: nimirum octavo, aut nono demum sæculo, casulam, quæ olim promiscuum omnium fuerat indumentum, inter religiosas adscitam fuisse vestes, ac proinde ipsum pallium utpote indumenti illius partem institutionis esse casulæ ipsi multo posterioris?

Sed longius disquisitionibus his a primo meo instituto abripior. Cum tamen ad causæ meæ defensionem mirifice conferant, spero me digressionis hujus veniam facile impetraturum. Accedit quod vix fieri queat, ut qui hominem a recta semita sæpissime deflectentem persequitur, non ipse pariter quandoque ultra præstitutos sibi limites evagari cogatur, ad propositum itaque revertamur iter. Verum est, Ecclesiam a communi consuetudine quasdam ministrorum suorum vestes assumere potuisse: ast nec minus verum censeo jam tribus primis Ecclesiæ sæculis attributa sacerdotibus fuisse certa quædam ornamenta quorum causa non alia, quam religio et cultus extitit. Locus Eusebii in concilio Tyri superius a me allatus omni exceptione major in rem hanc testimonium exhibet. Cui adjungere possem Theodoretum de Constantino scribentem, quod princeps hic Macario Hierosolymitano *vestem* seu *stolam* dederit auream, qua in impertiendo sancti baptismatis lavacro uteretur. Necnon præclare ad institutum meum facit auctoritas S. Hieronymi, qui, c. 44 (*a*) in Ezechielem, nos docet quod ministri altaris in obeundis sacris muniis diversis a communi usu, iisque candidis induti fuerint vestimentis.

Temporum decursu Ecclesia indumenta sua ornatu augustiora reddidit, sensus tamen symbolicos continuo adjunxit. Utque hos perpetuos redderet, ac sacerdotum mentem ad altiora elevaret, preces constituit, quæ significationes mysticas exponerent atque explanarent. Invaluit harum usus octavo, aut certe nono jam sæculo, ut videre licet in veteri fragmento ejus ævi Liturgiæ, quod Illyricus celebris inter Protestantes auctor non sine magno suorum dolore in publicam lucem edidit. Sique ulterius regredi lubet, suppeditabit nobis S. Chrysostomi Liturgia locum, qui benedictionem universi hujus ornatus, antequam usui inserviat, præcipit.

Denique ipsa hæc Ecclesia ultimo suo in concilio sancivit, atque declaravit, hanc ei semper in usu sacrorum vestium fuisse mentem. Nunc quid amplius restat ad convincendum virum religiosum, quod ornatus sacri, ut hodie cernuntur, non alteri rei, quam magnificentiæ cultus, sacerdotumque et populi instructioni inserviant? ac licet concedatur stolam fuisse vestem promiscuam, casulam pallium, manipulum strophiolum, hæc tamen nihil amplius commune cum sensu illo habent, quem nobis hodierna ætate de his efformare debemus. Nunc enim tanquam res sacræ ac symbolicæ habendæ sunt; nec casu, aut consuetudine quadam ad hanc dignitatem pervenerunt, verum Ecclesia ipsa sapientissimo consilio effecit, ut etiam hæc ornamenta ad augendam divini cultus majestatem inservirent. Adjunxit ideas mysticas ad instruendos fideles suos filios, quas a sanctis Patribus pie inventas adoptavit, et in preces suas transtulit, sicque ita suas, ita proprias sibi effecit, ut non amplius licitum sit eas tanquam arbitraria quorumdam mysticorum inventa considerare. Necesse est eas universalibus illis Ecclesiæ ritibus adnumerare, quos contemnere S. Augustinus dementissimæ esse ait insaniæ. Idemque prorsus de ritibus origine sua quidem promiscuis, atque ab Ecclesia deinde inter

(*a*) Liberat. in Breviar, cap. 23: *Et auferentes Paulo pallium, deposuerunt eum, et ordinaverunt pro illo Zoilum.*

(*a*) *Discimus non quotidianis, et quibuslibet pro usu vitæ communis pollutis vestibus nos ingredi debere in Sancta sanctorum; sed munda conscientia et mundis vestibus tenere Domini Sacramenta... Vestibus lineis utuntur Ægyptii sacerdotes non solum intrinsecus, sed et extrinsecus. Porro Religio divina alterum habitum in ministerio, alterum in usu vitaque communi.*

Et lib. 1 adversus Pelagium, c. 9: *Episcopus, presbyter, diaconus, et reliquus ordo ecclesiasticus in administratione Sacramentorum cum candida veste procedunt.*

suas cæremonias mysteriaque relatis sentiendum, quod de homine humili genere nato, quem princeps quispiam primis regni sui honoribus et dignitatibus condecoraret.

§ XXXVII. *Secunda propositio. Ecclesiæ mysteria, et symbola iis etiam cæremoniis adnectit, quæ necessitate suadente conserventur. Propositionis hujus probatio.*

Mea quidem sententia Ecclesiæ mens nequaquam tam arctis includitur limitibus, ut necessitate introductos ritus ob necessitatem solam conservet : addit quoque sensum mysticum, atque illos sic ad dignitatem symbolorum elevat. Sunt equidem haud paucæ cæremoniæ, quæ usu receptæ retinentur ob necessitatis, commodi aut decori causas. Verum fidenter assero, atque hic demonstrare conabor etiam in his cæremoniis Ecclesiam præcipue ad sensum allegoricum respicere : attollit quippe per eas animos nostros ad sublimem rerum altissimarum cognitionem, profundissimorumque mysteriorum nos quotidie admonet. Quæ cum causas naturales, et physicas intactas, inviolatasque relinquant, pietatem simul nostram nutriunt, perficiuntque : atque Ecclesiæ hanc esse mentem, non mysticorum tantum esse affirmo ; Ecclesiæ namque universæ hunc mysteriorum amorem, hunc que symbolorum genium tribuo, quem D. de Vert in ignobile, et in frequens omni auctoritate assensuque destitutum quorumdam consortium, quod *corpus mysticum* appellat, rejicit. Clarissime mihi Ecclesiæ mens ex duabus, quæ unice in hac materia usurpari possunt, invictis probationibus innotescit, e Patrum videlicet omnium retroactorum sæculorum auctoritate, et receptis ubique locorum Ecclesiæ precibus. De quibus duobus argumentis, si juxta effatum Vincentii Lirinensis : *quod ubique*, *quod semper*, *quod ab omnibus* judicare volumus, conveniemus profecto cum veteri hoc auctore, eodem illa robore in Ecclesia pollere, quo solemnissimum quodque decretum.

Primum itaque argumentum ex Patribus desumitur. De quibus audacter mihi affirmare licet, nullum inter illos extitisse, qui non aliquam cæremoniarum symbolico sensu explicaverit, nec eas quidem ex harum numero demendo, quæ rationibus naturalibus et physicis nituntur. Cui sententiæ facile quisque adstipulabitur, si in mentem revocaverit suam cunctos illos sacros scriptores, quos tantis in locis attuli, quorumque auctoritates superius in unum congessi. Adjungere his possem sexcentos alios, quos afferre nullum prorsus mihi gigneret negotium, inter cæteros Esychium (*a*), qui contendit sacrosanctæ Eucharistiæ reliquias post officium ideo cremari, ut veteris legis symbolum expleretur, in qua victimarum residua flammis consumi debebant. S. Hieronymus vero ait, Jesum Christum vinum ea de causa in Eucharistiæ sacramentum elegisse, quod rubens ejusdem color sanguinem suum melius effiguraret. Eusebius nos edocet, fontes ad Ecclesiarum januas constitutos fuisse, ut intrantibus se abluendi occasionem præberent, simulque de cordis puritate admonerent. S. Leo (*Serm.* 3 *de Quadr.*) altarium ornatum symbola esse dicit, quæ fideles ad exornandum virtutibus animum incitent. Facundus Hermianensis (*a*) in cæremonia catechumenorum ante baptismi susceptionem vestes deponentium se imaginem ejus spoliationis reperisse credit, qua veterem hominem una cum actibus internis exuere debemus. Innocentius I osculum pacis in missa dari solitum tanquam tesseram intuetur, qua consensus in omnes sacrificii preces declaratur ; S. Chrysostomus autem mutui obsequii, et venerationis testimonium arbitratur, quod sibi Christiani ob honorem a templo Dei in eos redundantem exhibent. Isidorus de Damiata lintea, quibus in altari oblationis tempore utimur, inter symbola linteorum in sepultura Jesu Christi adhibitorum numerat.

Hic communis sermo omnium SS. PP. qui primis quinque Ecclesiæ sæculis floruerunt ; ex industria enim horum auctoritate usus sum. Quod si ad sextum, posterioraque adhuc sæcula descendere vellem, quam ampla non mihi se aliorum SS. PP. offerret seges ? Imo nec unus quidem tota temporum serie, diversisque Ecclesiæ ætatibus sese offert, qui nos non de aliqua significatione mystica ritibus nostrarum ecclesiarum adnexa instruat. Si igitur sancti Patres, iique omnes ita sermocinantur, decetne eos tanquam mysticos arguere, qui genio suo indulgeant, seque ideis mere arbitrariis abripi sinant ? Annon illi Ecclesiæ doctores, et interpretes ? quid autem est Ecclesiæ interpretem esse, nisi ipsius Jesu Christi mentem assequi eamque Christianis explanare ? Cui, quæso, in ferendo de sponsæ suæ mente judicio adhærebo ? An unanimi sanctorum doctorum consensui ? an D. de Vert, ejusque adnotationibus, circa consuetudines ignotorum quorumdam virorum, ut sunt : Caudebec, Montivilliers, Paloiseau, Gergeau, Gallardon congessit ? Hæ quippe præclaræ illæ auctoritates sunt, quibus plus quam universæ traditioni tribuere videtur.

Ast forte clariorem adhuc totius Ecclesiæ consensum sibi demonstrari exoptat, ex quo inconcusse probetur, ritibus necessitate, aut decoro suadente retentis mysticas semper adjunctas fuisse significationes ? Reperiet illum in precibus, quas Ecclesia cæremoniis suis addidit, quæque iis fere semper sensum mysticum, allegoricum, et symbolicum applicant. Supersedeo ab afferendis exemplis, cum res aliunde ita omnibus pateat, ut omnem confirmationem tan-

(*a*) Lib. 2 in Levit., cap. 8. Floruit circa annum 400.

(*a*) *Lavacro generationis abluendi... Nihil ibi obtectum, nihil absconditum fuit..... Expoliato denique corpore magnum illud fidei percepimus, et servare spopondimus Sacramentum, et non sola voce, verum etiam habitu corporis profitemur exuisse nos hominem veterem cum actibus.* Lib. 1, cap. 1, 2 et 3.

quam supervacaneam excludat. Neque ipse D. de Vert dissentiat. Quinimo, ut duriora operis sui loca leniat ideas has comprobare, vel tolerare videtur, quanquam eas semper sub *idearum satis arbitrariarum* nomine inspiciendas præbeat; quæque consensu Ecclesiæ nequaquam stabilitæ et fixæ sint: sed sciscitor, cum hæ ideæ applicationesque mysticæ clarissime e receptis in universa Ecclesia precibus eluceant, nonne a tota Ecclesia censendum est illas approbari, decerni, ac consecrari? Nam quid magis ab universa Ecclesia approbatum dici valet, quam quod in ore omnium sacerdotum, et totius populi ubique, et omni tempore versatur? quod quotidie sæpius in omnibus mundi partibus reiteratur, ubi altaris nostri sacrificium offertur, Sacramentaque administrantur? quod in cunctis Missalibus, Ritualibusque, Pontificalibus, Sacramentariis aliisque libris divino ministerio destinatis extat? si igitur universa Ecclesia ita loquitur, ita se exprimit, ac sermonem suum figuris, cæremonias mysteriis permiscet, qui id D. de Vert non recognovit? qua ratione asserere potuit *omne hoc esse arbitrarium?* quomodo ausus est redarguere eos, quos *corpus mysticum* appellat, quosque inter malesanos rituum deturpatores collocat? S. Augustinus invenit sane in precibus Ecclesiæ solidissima fidei nostræ argumenta. D. de Vert nullam in iisdem precibus rationem symbolicam agnoscere valet.

§ XXXVIII. *Confirmatio præcedentis propositionis, Ecclesia eodem tempore duos principales fines in institutione et usu complurium suarum cæremoniarum respexit. Quod D. de Vert perperam inficiatur.*

Ubi, quæso, locorum D. de Vert legit, quod Ecclesia nequiverit sibi simul duos fines in ordinatione suarum cæremoniarum præfigere, duasque rationes fundamentales, physicam unam, et naturalem, symbolicam alteram, et moralem earum institutionis habere? *Probe*, inquit (*pag.* 276), *cavendum est, ne tribuamus eidem cæremoniæ binas causas immediatas, et specificas..... quæ tanquam motiva partialia suæ institutionis proponantur. Unam scilicet causam, quæ ipsi essentiæ physicæ, et materiali cæremoniæ conveniat, alteram vero, quæ figuratum ejusdem sensum respiciat.* Illico tamen sententiam mutare, atque nobis consentire videtur, dummodo *traditio firma, constans, ac uniformis, et testimonia irrefragabilia ac optimæ notæ adsint.* Verum quis non videt hæc aut ob causæ suæ diffidentiam, aut ad leniendam propositionis asperitatem ab illo afferri? Quid enim huc confert, quod se assensurum promittat *traditioni, aut testimoniis irrefragabilibus et optimæ notæ*, dum omni momento se paratum promptumque demonstrat ad rejicienda quæcumque validissima testimonia, et traditiones mirifice sibi cohærentes? Et sane quæ *traditio magis constans*, quam illa, quæ nobis mysteria in antiquo baptizandi ritu figurata detegit? Quæ testimonia magis valida, quam sanctorum Patrum, et præcipue S. Cypriani, qui nos edocet aquam sacro calici infundi ob rationes symbolicas? Hæ tamen illæ traditiones sunt; quas D. de Vert (*a*) respuit, nihili prorsus faciens clarum, patentemque sermonem, quo S. Cyprianus se exprimit, adjungit contemptui calumniam, dum Patrem hunc mysterii, de quo nec Ecclesia, nec Jesus Christus unquam cogitavit, inventorem accusat. Qui eo audaciæ pervenit, satis irrisorie nobis spondet se assensurum traditioni, et sanctorum Patrum testimoniis.

Non concedit itaque nobis D. de Vert (*b*) Ecclesiam duo simul motiva habuisse, alterum ut commodo et necessitati inserviret, alterum, ut symbola mystica fidelium pietati suppeditaret? Verum anne in verba ejus jurandum contrariæque opinionis auctoribus minor fides habenda erit? Nulline ritus, et cæremoniæ exstant, in quibus duo hæc motiva clarissime inter se connexa exhibentur? Sublevantur extremitates casulæ Sacerdotis celebrantis, dum aram thymiamate incensat, aut sacram hostiam, et calicem extollit, Cujus cæremoniæ licet necessitas in causa sit ut videlicet presbyter subveniatur, qui ornamenti hujus, quod olim gravissimum, maximeque incommodum erat, pondere premebatur, brachiaque impedita habebat. Quis tamen non simul advertit id etiam ob venerationem honoremque fieri, quem ministro Jesu Christi debemus. Sicut in proceribus evenit, in quibus honorandis sublevandisque ne minimam quidem prætermittimus occasionem. Et quidem non necessitatem solam cæremoniæ huic originem dare, verum suam etiam hic partem obtinere obsequium consecratori corporis Jesu Christi debitum argumento illud est; quod servitium hoc, et solatium diaconis, et subdiaconis iisdem quasi casulis indutis minime exhibeatur.

An rem amplioribus exemplis confirmare necesse est? Quid obest, quin Ecclesia quæ decoris causa præcepit, ut deformis altarium nuditas (*c*) impolitique lapidis asperitas tegatur, non etiam præceperit ob aliquam causam mysticam, ut ornamenta quæ tegendis altaribus adhiberentur, essent, quam fieri posset, pretiosa et magnifica, ut videlicet venerationem erga sanctissimum Jesu Christi corpus exprimeret, cujus sedes profecto eadem ornamenta meretur, quibus throni terræ regum splendescunt? Dum campanas ob utilitatem adscivit, quid vetat, ne diversum, et harmoniacum earum concentum ad declarandam suarum

(*a*) Tom. 1, a pagina 268 usque 280, præcipueque in hac ultima.

(*b*) D. de Vert, in Epistola sua ad Jurium anno 1680 scripta, aperte concedit Ecclesiam simul hæc duo motiva in usu suarum cæremoniarum habere potuisse. En verba illius: *Non video quid nos vetat dicere, quod sicut Spiritus sanctus diversos sensus catholicos in Scriptura sacra resnicere potest, ita pariter Ecclesia in usu cæremoniarum suarum præter causas institutionis sibi etiam differentes sensus spirituales præfigere, qui a Patribus et mysticis auctoribus cæremoniis alligantur.* Tom. 4, p. 349. En evidentem contradictionem.

(*c*) Tom. 2, p. 297, 355. 319. et præf. p. 12, videtur condemnare magnificum altarium apparatum, universaque tanquam cortinas, et vela ad tegenda sanctorum ossa contemplatur.

festivitatum solemnitatem significatione morali traducere potuerit? Id quidem D. de Vert minime patitur, ut postea nobis constabit; verum an recte videamus. Si ad veterem legem regrediamur, et originem horum ins rumentorum in tubis, quibus Moyses in annuntiandis festorum dierum solemniis usus est, indagemus, reperiemus ternas a Deo ipso ritus hujus dictatas rationes, easque ipsi præcepto annexas. Primam, ad convocandos statis precum horis ad templum Judæos; secundam, ad corroborandos eos præliorum et conflictuum tempore; tertiam, ad excitandam festis diebus lætitiam, sicque augendam eorum pompam ac solemnitatem (*a*).

Spiritus sane Domini suis in ideis infinitus, non tam arctis, ut noster Adversarius, constringitur limitibus. Novit ille ex unica causa complures educere effectus, in uno remedio sexcentas reperire utilitates, atque unicam rem ad perficienda quamplurima providentiæ suæ consilia adhibere. Quod ille abunde in Veteris Testamenti historiis, sacrificiis, cæremoniis, vaticiniis, ac universa Scriptura sacra demonstravit. Cunctæ illæ significationes admirandæ et magnificæ non equidem intuendæ sunt ut ideæ SS. Expositorum, verum ut ideæ ipsius sancti Spiritus, qui judicio sapientissimi cujusdam hujus sæculi præsulis diversos hos sensus prævidit, et Ecclesiæ suæ inspiravit. Quæ igitur difficultas, ut agnoscamus, eamdem hanc Ecclesiam a Spiritu sancto didicisse, qua ratione cultum, et cæremonias instituere deberet, quæ eodem tempore et necessitati, circumstantiisque locorum, ac temporis satisfacerent, et debita obsequii Divinæ majestati reddendi testimonia præstarent, ut doctrina symbolica rudium ignorantiæ et aliorum fidelium pietati consuleretur.

Hucusque in id incubui, ut certa collocarem principia, quibus ducti, de Ecclesiæ mente circa institutionem et usum suarum cæremoniarum judicium ferre possemus. In quo ita versatus sum, ut nihil attulerim, quod non præcisis Scripturæ testimoniis, Ecclesiæ universalis precibus, constanti et unanimi sanctorum Patrum doctrinæ innitatur. Has quippe regulas sequi soleo securus me his ducibus nunquam a veri tramite aberraturum. Abunde quoque ac minutim me demonstrasse arbitror, quantum D. de Vert alios duces sequutus a justa deflexerit semita. Verum ne sic quidem ad detegendos omnes systematis sui errores me satis præstitisse confido, si non ad accuratiorem perquisitionem complurium errorum descendero, in quos eum suus genius justo plus simplici et litterali sensui addictus abripuit, quibusque refutandis mihi hucusque nec locus nec potestas extitit.

§ XXXIX. *Enumeratio et confutatio complurium errorum quas D. de Vert in suo opere passim disseminavit. Commentatio scandalosa, quam auctor supra ad sanationem Evangelici illius a nativitate cæci instituit.*

Non alium hic ordinem mihi præfigam, quam paginarum primorum duorum D. de Vert voluminum. Quod antequam præstem, justo accendor zelo indignam hujus auctoris commentationem perstringendi, quam de duobus Jesu Christi miraculis instituit, altero a nativitate cæco, et altero muto surdoque quem Jesus Christus a dæmonis potestate liberavit. Occasionem de duabus his naturæ vires excedentibus operationibus sermocinandi captat, dum illi sermo est de saliva, quæ in exorcismis baptismum præcedentibus adhibetur, atque ex industria videtur hunc sibi aditum aperuisse, ut horum miraculorum vim infringeret! *Scitur*, inquit (*T.* 2, *pag.* 46, 47, 51 *et* 52), postquam ambas narrasset historias, *scitur, paululum terræ saliva conglutinatæ fuisse unguenti aut cataplasmatis speciem, quam veteres infirmis membris applicabant.* Citat hic Plutarchum et Plinium, atque ita prosequitur: *Filius itaque Dei verosimiliter saliva usus est tanquam medicina, quæ forsitan eo tempore ad curandas oculorum, aurium, et linguæ infirmitates inserviebat. Notum quippe est unum ex liquoris hujus ad salsedinem deflectentis effectibus esse humectare linguam, ejusque motum liberiorem reddere, salivam denique collyrium ad oculos curandos existere, et promptissimum, et maxime naturale.* Ultimo peregrinam hanc margini adscribit notam: *Prohibitum fuerat sabbato cataplasmate hoc uti. De imperatore Vespasiano circumferebatur ab eo semel hoc remedio cæcum sanatum fuisse.*

En duo Jesu Christi miracula, atque inter omnia ea, quæ omnipotentiam ejus apud Judæos quammaxime manifestarunt, præcipua, a dignitate sua dejecta, et intra limites simplicis medicamenti redacta. An nobis non gemendum, dum similem saniem e calamo catholici scriptoris stillare cernimus? An nobis non inclamandum cum sancto illo (S. Polycarp.), quem Historia ecclesiastica (*Euseb.*, *lib.* 5, *c.* 29) narrat, justo dolore contra hæretici cujuspiam blasphemias accensum exclamasse: *Bone Deus, ad quæ tempora reservasti nos?* Quid igitur? Prodigium illud quod tantum stuporem Judæis, tantamque confusionem eorum malitiæ injecit; prodigium, quod omni conatu, omni arte, frustra tamen debilitare studuerunt; judicio D. de Vert considerari debet ut sanatio naturalis proveniens a *Collyrio ad oculos curandos et promptissimo, et maxime naturali.* Hoc ipsum prodigium comparatur, cum fabula illius cæci, quem imperator ethnicus, infami libidine, omnique luxuria culpandus, sanavisse fingitur. Rem inauditam, peregrinam meditationem, quæ neque perditissimo cuiquam hæretico unquam in mentem venit! Quam nullus audacissimorum, et supra modum etiam temerariorum criticorum vel innuere ausus fuit, quæque vix apud paucos quosdam Rabbinos (*a*) extremorum temporum reperitur, qui gloriam Jesu Christi impugnantes, ejusque divinitatis inimici invidia, incredulitateque abrepti similia effutire præsumpserunt.

(*a*) Lib. Numer. c. 10, v. 10. Si quando habebitis epulum, et dies festos, canetis tubis super holocaustis, ut sint vobis in recordationem Dei vestri. D. Bossuet, episcopus Meldensis.

(*a*) Drusius citat rabbinum Levi.

Qui autem fieri potuit, ut non intelligeret D. de Vert ab ipsa Scriptura futiles hasce stultissimasque commentationes refutari? Si enim rem accurate perpendamus, surdus ille et mutus Evangelii dæmonis malitia hoc morbo laborabat. Ad sanandum igitur illum nequaquam sufficere potuit : *liquor salsus proprius ad reddendum motum linguæ.* Tortorem dæmonem fugare necesse fuit, ast quæ in saliva naturalis et specifica virtus fugandi dæmones? Quod vero ad cæcum illum a nativitate attinet; si lutum oculis illitum cataplasmatis vices apud Judæos obtinuit, atque *collyrium hoc promptissimum, atque maxime naturale oculorum curandorum remedium*, apud ipsos erat, cur, quæso, tanta eos incessit admiratio de valetudine restituta *virtute specifica* medicinæ efficacis, et *naturalis?* Cur illis opus in vulgus spargere cæcum hunc aut non semper hac ægritudine affectum, aut valetudinem illius nequaquam desperatam fuisse? Cur modo parentes, modo ipsum advocabant, atque in eorum responsis perquirebant, si quid ad infringendam tam illustris miraculi gloriam elicere possent? Quid illis metuendum, cum responsio in promptu erat, qua miraculum penitus enervarent : *salivam videlicet collyrium esse promptum, et efficax curandis oculorum morbis*, hujusmodi medium ab Jesu Christo adhibitum eos præstitisse effectus, qui in similibus circumstantiis a quocumque medico præstari potuissent. Dixissent equidem hæc, si vel umbram ea dicendi habuissent : eorum silentium igitur firmissimo nobis argumento est eos omni prorsus id asserendi destitutos fuisse verisimilitudine : hæc tamen somnia indignus D. de Vert commentarius affirmare non veretur. Commentarius vehementer discrepans a SS. Patrum mente, qui clare in miraculum hoc adnotarunt Jesum Christum non solum nullum ad restituendum cæco visum adhibuisse collyrium, verum ea usum fuisse materia, quæ ad tollendum, non reddendum oculorum lumen ex natura sua comparata videretur. Ita S. Augustinus, ita S. Chrysostomus. Huic D. de Vert insistendum viæ. Verum ita SS. PP. auctoritatem tanti non facit, ut sibi eorum vestigiis insistendum putet. Cæterum quid non audeat impostorum, qui in tam absonos errores ultro prolabitur? En aliam hallucinationem prioribus non dissimilem.

§ XL. *Error D. de Vert circa consecrationem Eucharistiæ, præsentiamque realem.*

Quis unquam crederet D. de Vert præsentiam realem Jesu Christi in eorum mysteriorum numerum collocare potuisse, quæ ratione simplici, et physica, et naturali explicari queunt? Qua in re, ut accurate procedamus, argumenta judicandi ab ipso auctore sumamus. Postquam adstruxisset *consecrationem* præsentiam realem Jesu Christi in hoc mysterio producere (*T.* 1, *p.* 101, 107), adjungit : *Namque consecratio hic sumitur non pro simplici cæremonia*, etc. *Verum eadem significatione, qua ethnici hoc verbo utebantur, videlicet ad significandam certam formulam, qua* (ut ait Minister la Roque) *ethnicorum sacrificuli utebantur ut divinitas ab ipsis adorata suo simulacro præsens fieret; constabat autem hæc formula certis quibusdam statisque verbis, quæ efficacissima ad attrahendam, imaginibusque ad id effictis conjungendam numinum falsorum præsentiam opinabantur... Cum itaque consecratio eo sensu intellecta, quo Ecclesia eam apud ethnicos tum reperit, cum primum hac voce usa est operetur realem, veram, et corpoream præsentiam, cur, quæso, D. de Roque, post factam pronuntiatione formulæ consecrationem symbolis vini et panis, præsentiam hanc denegat? Anne possibile Ecclesiam terminum consecrationis alio sensu adhibituram fuisse, quam illo, qui tum communis erat apud ethnicos? Si enim hujus vocis significationem ad alium sensum detorsisset Ecclesia, decepti fuissent recens conversi Gentiles, qui termini hujus naturalis significationi assueti, illico præsentiam realem et veram intulissent.... Cum e converso Ecclesia mutata nominis vi et significatione, nihil præter merum signum agnosceret.*

Quam exotica doctrina! *Consecratio corporis Jesu Christi eamdem obtinet significationem, quam consecratio idolorum. Ecclesia non alio sensu usurpare potuit. Primi fideles crediderunt Jesum Christum eo modo in Eucharistia fuisse præsentem, quo idololatriæ labe adhuc infecti divinitates idolis præsentes arbitrabantur. Si aliud quidpiam intellexisset Ecclesia, ethnicos recens ad fidem conversos decepisset.* Non commorabor in his confutandis, cum per se catholico lectori, cui hic meam navo operam horrorem incutiant. Nec digna sint quæ theologicis debellentur ratiocinationibus; sed quæ auctoris sui obliterentur et deleantur lacrymis. Videtur ille ipse pudore temeritatis suæ ductus *additiones* illas, et *correctiones* adjunxisse, quibus asperitatem idearum suarum lenire conatur. Verum anne sic errori suo satisfactum arbitratur? Annon potius adnotationem tam perversam, tamque parum sibi constantem evellere, æternæque oblivioni tradere debuisset? Equidem non video, quid aliud in excusationem suam proferre valeat, quam exiguam suam in theologia peritiam. Et profecto facile apparet eum perquam leviter hac scientia tinctum fuisse, dum audacter asserit, *In omni administratione Sacramentorum affinitatem spiritualem contrahi inter conferentem, et recipientem.* Formam Sacramentorum mutatam fuisse ab Ecclesia, nec excepto quidem baptismate. Episcopum tonsura non insignitum *incapacem* beneficii dignitati suæ annexi futurum. Nulla episcoporum unctionis ante septimum sæculum reperiri vestigia : hæcque verba : *Accipe Spiritum sanctum*, ordinationi diaconorum a quadringentis solum annis annexa inveniri. Differentiam sacrorum ordinum non aliunde quam ex diversis classibus dypticorum, seu tabularum ecclesiasticarum deduci. Solemnem abbatum benedictionem decoro solum inniti, neque discrepare a benedictione, quæ in claustris lectori mensæ, et in matutinis cantori lectionum conceditur. Et hæc est præstans illa D. de Vert theologia. Ex qua haud difficulter nobis constat, cum minus quam mediocrem huic scientiæ navasse operam. Sin hic theolo-

giæ defectus aliqua excusatio est, diffiteor D. de Vert ex hoc capite facile excusari posse.

§ XLI. *Error D. de Vert circa modulationem vocis in precibus, et canone missæ*

Nequeo silentio prætcrire ea, quæ D. de Vert tam prolixe disserit, de tenore vocis quo missa ac præsertim privata olim celebrabatur, quaque ratione eam hodie celebrari deceret, apparet sane luculenter, sibi displicere quod canon submissa voce recitetur, et cupere videtur ut aliæ rubricæ immutentur, aut inposterum negligantur. Veretur quidem id apertis declarare verbis, ambagibus tamen, et subtili circuitu mentem suam non obscure explicat. Operam luderem, si sermocinationes suas afferrem. Excerpendum mihi foret, quod ille in centum et amplius paginis sat inutiliter de re hac disceptat; quod si facere cuperem, nullum prope modum nostra hæc refutatio habitura esset. Sufficiat mihi inde occasionem capere adnotandi quæpiam circa rem, quæ in usu quotidiano versatur, quæque omnium sacerdotum altari ministrantium utilitati inserviat. Quod quidem eo magis necessarium existimo, quo certius mihi constat, nonnullos hodierno die existere, qui propria auctoritate præscriptæ a rubricis normæ vim derogent. Sunt et aliqui inter hos tantæ temeritatis, ut se in reformatores rituum erigere, et neglecto Concilii Tridentini anathemate usum submissa voce canonem recitandi tanquam primis sæculis contrarium condemnare non vereantur, atque sub prætextu veteri Ecclesiæ se conformandi novis suis commentis hodiernam Ecclesiæ unitatem conturbare audeant.

Abs re hic esse arbitror di-quirere an canon olim alta voce recitatus fuerit, quo tempore hic ritus desierit, quaque ratione consuetudo contraria apud nos invaluerit. Neque ad examen revoco omnes illas inductiones, et consequutiones, quas D. de Vert ex suis probationibus elicere contendit, ut antiqua consuetudo hodiernæ præferatur. Licet enim veræ essent allatæ rationes, id unice probarent, quod pastoribus Ecclesiæ causæ adesse possent mutandarum rubricarum, novæque præscribendæ methodi, non vero quod privatis quibuscumque presbyteris, procerum cappellanis, aut monialium confessariis fas sit auctoritate propria ordinem in Romana, cæterisque ejus communion's ecclesiis constitutum, pervertere. Quam enim in his ritibus de se indifferentibus normam sequi debemus, quam quæ ab ipsa Ecclesia præscribitur? Ecclesia autem nullam profecto aliam in libris auctoritate episcoporum confirmatis, et sub eorum conspectu, præsidio aut nomine in lucem editis, nos edocet de rubricis, ritibusque in celebratione sacrarum cæremoniarum observandis. Ast quid hæ rubricæ, quid hi libri edisserunt? Non audet quidem D. de Vert eorum dicta inficiari, verum cuperet ut verba *secreto, vel submissa voce* diverso sensu intelligeremus, neque arbitraremur ea idem significare, quod verba *secreto, et submissa voce* naturali sensu exprimunt. Imo nos quasi persuadere contenderet orationem *submissa voce, et secreto* recitare idem esse, ac eam elata voce, atque ad distinctum omnium intellectum proferre, nisi impossibilitate rei se præpeditum cerneret, ac evidentissime ex privatæ missæ rubricis constaret aliquas elata, aliquas preces submissa voce recitandas esse. Itaque apertissimus rubricæ sensus eum huic opinioni insistere prohibuit. Quid igitur dicendum? Deserendæne rubricæ, quod eæ primorum sæculorum usu recesserint? Verum enim vero si rubricæ hodierno die rituum nostrorum norma non sunt, neque voluntatem Ecclesiæ nobis declarant, quos duces, quas leges, quæ principia uniformitatis in celebratione sacrorum mysteriorum sequemur? Si vero rubricarum auctoritas hac in re destruitur, cujus ponderis cæteri ab illis præscripti ritus erunt, qui non alteri superstruuntur fundamento quam obsequio, quod auctoritati a qua emanarunt debemus?

At vero nullo consilio, sed casu quodam hic ritus in Ecclesiam invectus est? Esto: sed cum eum postea Ecclesia adoptaverit ac suis legibus confirmaverit, anne minori veneratione suscipiendus erit? Sed nequaquam casus fortuitus eum introduxit. Concilium quippe Tridentinum nos certos reddit piam matrem Ecclesiam sapientissima providentia ad majestatem tanti sacrificii commendandam instituisse, ut *quædam submissa voce, alia vero elatiore* in missa pronuntiarentur. Neque objiciat D. de Vert verbis his *submissa voce* Concilium intelligere, orationes illas cantari non debere. Concilium namque loquitur juxta morem in privatis missis illa ætate receptum; etenim etiam tunc canon submississima recitabatur voce. Atque hic ille mos fuerat, quem hæretici damnabant, quemque cum reformatoribus hodiernis a consuetudine primitivæ Ecclesiæ alienum clamitabant. Nec tamen Concilium frivolis his rationibus permoveri potuit, quin imo anathema contra illos statuit, qui ritum hunc damnandum esse dixerint. Quis jam nunc dubitet rubricam (*a*) tanto robore fultam, sanctam inviolabilemque esse debere?

Sancta equidem, inviolabilisque ea nobis esse debet, neque nobis amplius concessum de SS. Conciliorum canonibus judicium ferre, eorumque justitiam, et æquitatem disquirere; nihil nos magis decet, quam nos eorum decretis obsequiosa illa simplicitate submittere, quæ tam raro invenitur apud illos, qui vana inflati scientia, et æruginosa vetustatis inquisitione superbientes, omnem in fallaci sæpe antiquitatis cognitione collocant gloriam. Quispiam igitur, qui argutis suis ratiocinationibus se ab Ecclesiæ decretis eximere, ac ejus decisiones subtili argumentatione declinare studet, sciat, quacumque demum scientia polleat, se charitate destitui, quæ ædificat, et spiritu submissionis carere, qui nos edocet in minimis etiam Ecclesiæ decreta venerabundo obsequio suscipienda, eique doctrinam nostram, ex eaque natas dubita-

(*a*) *Si quis dixerit Ecclesiæ Romanæ ritum quo submissa voce pars canonis, et verba consecrationis proferuntur, damnandum esse, anathema sit.* Can. 9., sess. 22.

tiones, ac difficultates humili sacrificio offerendas esse.

Verum si de ritu, qui in quæstione est, prolixius disserere vellem, multo solidiora mihi suppeterent argumenta ad hodiernam Ecclesiæ consuetudinem defendendam, quam quæ a reformatoribus asseruntur ad illam condemnandam? Nam licet D. de Vert concederem olim totum canonem alta voce recitatum fuisse, annon ipse agnoscit tum ethnicos et catechumenos celebrationi mysteriorum non interfuisse, eosque ante orationem *secretam* extra Ecclesiam missos discedere debuisse? Quæ quidem oratio confitente ipso D. de Vert (*T.* 1, *p.* 376) ita appellata fuerat, quia ab ea celebratio nostrorum mysteriorum, quæ infidelibus *secreta* tenebantur, inchoabat. His vero extra templum dimissis confidenter, atque alta voce omnes sacræ preces dicebantur, cum certi essent neminem præter vere fideles in conventu adesse. Ast, quum procedente tempore, non eadem diligentia catechumeni, hæretici, Judæi, atque ethnici, ab Ecclesia removeri potuerint, et aucta fidelium, locorum sanctorum multitudo cautelas has quasi impossibiles reddiderit, sicque in assistentis populi frequentia non raro profani latere potuerint, inde opinor, consuetudo orta est preces submissa voce recitandi, ne videlicet mysterium omnibus indiscriminatim pateret, quorum præsentia evitari nequierat.

Sed indubitatum et inconcussumne est, omnes preces, quæ missam nostram hodie conficiunt, olim alta voce pronuntiatas fuisse? Nullæne extant, quæ ipsa in origine secreto recitabantur? Ultimum hoc admittere videtur D. de Vert de orationibus, quas ille consuetudine et privata sacerdotum devotione introductas contendit, eas nimirum, quæ in ascensu altaris dicebantur : *Aufer a nobis*, etc., *Oramus te Domine*, etc.; aut ante Evangelium : *Munda cor meum*, etc.; aut ad finem missæ, *Placeat tibi sancta Trinitas*, etc. Hæ orationes, cum necdum lege confirmatæ fuerint, sed a devotione sacerdotum pependerint, submissa solum recitabantur voce, ne privatæ pietatis preces cum publicis, lege et consuetudine corroboratis Ecclesiæ orationibus, confunderentur. His positis, certum evidensque est morem, quo preces hæ perpetuo submissa voce fundebantur, nunc nequaquam innovari mutarique oportere.

Ast inter alias antiquioris adhuc institutionis preces, annon fuerunt et aliquæ, quæ decreto Ecclesiæ submississima, et inintelligibili voce recitarentur? Vel maxime; neque fas erat D. de Vert eas ignorare. Non enim eum latere debuit canon 19 Concilii (*a*) Laodicensis anno 360 congregati, quo sacerdotibus præscribitur post pœnitentium dimissionem tres orationes recitare. Primam in silentio, secundam et tertiam elata voce; nec vetus Constitutionum apostolicarum auctor, qui de oratione ante præfationem submissa voce recitata mentionem facit: nec antiquæ Græcorum Liturgiæ, et præcipue Liturgia S. Chrysostomi (*L.* 8, c. 16), in qua preces habentur, quæ peremptoriam contra ipsum ferunt sententiam; μυστικὰς enim appellantur quod submississima voce, ac secreto recitandæ sint. Accedit, quod innuente eadem Liturgia, dum sacerdos certas preces fundit, diaconus elata voce, aut cantores alias concinunt. Quid? quod missa Ambrosiana antiquitate celeberrima oratione secreta inchoatur quam sacerdos antequam ad altare (*a*) accedat, submissa voce recitat. Denique ignorare non debuit nobis præter clarissima hæc antiquitatis vestigia alias præclarissimas rationes suppetere, quibus Ecclesia ad recitandum secreto canonem determinari potuerit. Silentium hoc compluribus altiori voce recitatis precibus interruptum nescio quid majestatis, ac mysterii præ se fert, quod majorem venerationem conciliat, quod sacrum quemdam horrorem excitat, quod devotam cordis compunctionem inspirat, quodque vivo pietatis sensu adstantium animos penetrat. D. de Vert militem nobis producit, qui apparatu cæremoniarum, quæ in ordinando sacerdote adhibentur, tanquam re nova et sibi ignota perculsus melius se huic missæ, quam aliis interfuisse credidit. Et ego S. Basilium (*Lib. de Spirit.* 3, *c.* 27) affero, qui nos edocet nihil magis proprium ad augendam mysteriorum majestatem et venerationem esse, quam ut verba consecrationi inservientia velentur, ne scilicet mysteria hominibus ipsa familiaritate vilescant. Affero ritus antiquos veteris legis (*Levit.* 16; *Luc.* 1), in qua sacerdotes sanctuarium intrantes secreto precabantur, præstolante interim in silentio populo orationis finem. Affero omnes theologos, qui Concilii Tridentini de hac re doctrinam contra hæreticorum calumnias strenue defenderunt. Etiam afferre possem viros pietate, et scientia quamplures illustres, qui non sine scandalo et interna animi commotione quorumdam sacerdotum audaciam contemplantur, qui effreni temeritate abrepti, leges Ecclesiæ infringere, et missam in historiæ modum eodem semper tono, æqualique modulatione celebrare non verentur; aliosque qui sincere confitentur, sacrum illum et majestate ac mysterio plenum silentium fervidis quandoque interruptum precibus mirum in modum eorum attentionem excitare, et eorum pietatem, zelumque inflammare.

Quis denique aptior missæ sacrificium offerendi modus, quam ille, quem ipse Dei Filius in crucis sacrificio observavit. Totis illis tribus horis, quibus cruci affixus fuit, quanquam ab orando cessavit: verum preces illius fere omnes fuere secretæ et internæ, nec nisi ad pauca momenta interruptæ. Ecclesia igitur anne pulchrius, anne præstantius ministris suis exemplum, quod imitentur, proponere potuit? Quæ rationes licet sint validissimæ, omnique

(*a*) *Pœnitentibus ascendentibus tunc fideles orare debebunt, quorum tres orationes fiant, una quidem, id est prima, per silentium, secunda vero et tertia per pronuntiationem, et tunc demum osculum pacis dari debet.*

(*a*) *Oratio secreta antequam accedat ad altare : Rogate*, etc. Miss. Ambros.

exceptione majores, illud tamen cætera superat, quod ita auctoritate Ecclesiæ in libris suis liturgicis, novissimoque suo Concilio decisum sit. Universum itaque ordinem evertit, qui auctoritates hujusmodi negligit, Ecclesiæque decretis obsequium denegat. Iis bona fide insistendum, maximeque cavendum est, ne populus inutilibus temerariisque ratiocinationibus assuescat, ritus Ecclesiæ ad subtilem curiosamque trutinam revocet, eorumque immutationem expetat; hoc præsertim sæculo, quo spiritus obsequii nescius, novarumque rerum et singularium opinionum cupidus, plus æquo dominatur: quem augere plus periculi, quam utilitatis habet.

§ XLII. *Error D. de Vert de silentio religiosis a Regula S. Benedicti præscripto.*

D. de Vert tomo secundo (*p.* 78) de silentio loquitur, quod *labia a completorio usque ad matutinum claudit;* quodque Regula S. Benedicti sancte hoc tempore observandum præcipit. En quam hujus rationem auctor noster producit : *Quia nempe Completorium immediate ante decubitum recitandum erat, noctisque tempus quietem postulat;* quæ utique sermocinationibus, et confabulationibus turbaretur. In hujus rei confirmationem Ovidii versum (*Metam.* 4) apportat,

Tempus erat quo cuncta silent,

et alium Virgilii (*Georg.* l. 1),

Intempesta silet nox,

ad probandum, quod nocturno tempore *universi requie et silentio fruuntur.* Damnat denique zelosorum præsidum et superiorum querelas, qui inique ferunt a monachis eorum curæ commissis silentium post Completorium contra statas leges infringi : quorum in solatium præclarum sane remedium adjungit, quo illi *silentii religionem in tuto collocare possint :* videlicet, Completorium producendum, atque immediate ante decubitum cantandum esse ; ita ut *inter hæc duo exercitia nullum intervallum relinquatur.* Loquitur etiam alibi (*Tom.* 2, *p.* 101, 109) de silentio, quod certo dici tempore præcipitur ; illudque sapienti, et a natura ipsa dictatæ cautelæ adscribit, qua admonemur ne privatis studiis incumbentes loquacitate nostra interturbemus.

Non equidem hucusque in animum induxeram meum Metamorphoses Ovidii, aut Virgilii Georgica ad commentandas S. Benedicti Regulas facere. Minus vero adhuc credidissem monachum, et ordinis sui visitatorem generalem, qui ex instituto suo solitariam sequitur vitam, cujusque muneris et officii maximam partem silentium et secessus explent, non aliam de silentio habuisse opinionem, quam quæ a commodo et utilitate privata hauritur, eumque necessitatem sanctæ hujus taciturnitatis a cautela non interrumpendæ quietis somnique nocturni, ac ne interturbarentur diurna studia destruxisse. Nunquam denique cogitassem nullum promptius, nullum facilius, ut a monachis servetur silentium, adesse remedium, quam ut statim post Completorium decumbant, et in lectulos suos se conferant, sicque in somno modum observandæ magnæ et salutaris hujus regulæ reperiant.

Ea certo mea semper extiterat opinio, silentium solitariis præscriptum fuisse tanquam rem, in qua exercendæ pœnitentiæ occasionem, et perficiendi animi adjumentum Monachi reperirent. Memini etiam me in Capitulo (42) illo Regularum S. Benedicti, quod D. de Vert commentario suo tam egregie illustrare tentavit, hæc verba sectionem inchoantia legisse : *Monachi omni tempore silentio studere debent :* Legeram in S. Basilii Regulis, qua cura et sollicitudine monachis suis silentium tanquam præsentissimum ad sui perfectionem remedium commendet. Legeram in libro, qui præcepta ad monachos directa continet, et propriis S. Hieronymi verbis conscriptus inter ejusdem opera numeratur, Patres deserti omni cura silentium observasse, utpote sanctarum meditationum et principium, et causam, et nutrimentum. Didiceram ex S. Joanne Climaco (*Grad.* 11) absque silentio religiosam disciplinam nullam prorsus esse ; et ab alio sancto anachoreta (*Diadoch., de perfect Spiritu, cap.* 7. *Biblioth. Patrum*) perceperam frequentiorem silentii interruptionem fructus contemplationis, fervoris, ac internæ animorum quietis disperdere, ut hypocaustum fenestris, portaque patentibus omnem calorem amittit, etiam a Pythagoræ discipulis silentium observabatur, tanquam medium quo ad scientiarum et sapientiæ penetralia perveniretur, nec sine voluptate apud S. Ambrosium legi ; hunc philosophum e Scriptura sacra, et præcipue a Davide qui Pythagora multo est antiquior hanc salubberrimam legem habuisse (*S. Ambros., de Offic.* 1, *cap.* 10). Cumque post hæc omnia silentii utilitatem, ac necessitatem multo accuratius expressiusque in S. Benedicti Regulis sancitam invenissem ; in eam equidem sententiam discesseram silentium vespertinum ad evitandas tentationes institutum, quas *dæmonium perambulans in tenebris,* in animo sensibusque religiosi confabulatoris, loquaculi, et varias in nugas distracti, excitare facile potest.

Verum aspice visitatorem generalem ordinis in Ecclesia celeberrimi, atque ad firmandam conservandamque monasticam disciplinam, in hac dignate restitutum, qui opiniones has nostras utpote æquo plus mysticas reformare conatur. Silentium illius judicio non aliter posthac considerandum veniet, quam naturale medium, debitumque concedendi quietum somnum illis, quibuscum commoramur ac vivimus. Itaque dum olim vox cœlestis S. Arsenium admonuit, ut relicta aula *in solitudinem fugeret, itique silentium custodiret,* angelus Domini non aliam ob causam hæc ad eum locutus est, quam ut sciret non esse excitandos eos, qui post Completorium somno indulgerent. Vigilabatne dum hæc litteris traderet an dormiens hujusmodi somnia conscripsit ? Promittit quidem nobis litterales in S. Benedicti Regulas commentarios ; ast si illi ejusdem futuri sint

furturis, faxit Deus ut nunquam in lucem prodeant. Ego certe, qui silentium somni tempore custoditum non magni æstimo, non pluris duco virtutem monachi, qui his solum inductus taciturnitatem observat, aut regulam, quæ commodi solum ac necessitatis naturalis rationem habet. Namque si tacere commodum aliquando est, longe plures occurrunt occasiones, ubi loqui multo est commodius.

§ XLIII. *Error D. de Vert circa unctionem, quæ in consecratione episcoporum obtinet.*

D. de Vert prolixe de unctione in consecratione episcoporum adhibita disserit (*Tom.* 2, *p.* 156 *et seqq.*). Quem quidem in omnibus refellere nunc non est in animo ; ad trutinam solum revocabo rationem illam, quæ auctorem hunc permovet, ut e numero rituum, qui originem suam significationi mysticæ debent, unctionem hanc eliminet.

Omni certe tempore hæc fuit fidelium opinio, unctionem mysticam animabus sacerdotum et episcoporum gratiam instillare. Communis hic semper loquendi modus, atque ipse D. de Vert in hanc sententiam vel invitus descendere debet, ut S. Gregorium Nazianzenum, et S. Leonem ita de consecratione episcoporum loquentes explicet. Accedit quod sacerdotes Scripturæ stylo *Uncti Domini* appellentur, et Jesus Christus sacerdotum Dux, et *Princeps pastorum* juxta nominis *Christi* etymologiam Unctus per excellentiam dictus fuerit. Ii igitur, qui ejusdem sacerdotii participes fuere, omni quoque tempore tanquam ejusdem unctionis spiritualis participes considerari debuerunt. Hujusmodi sensus licet mystici, licet symbolici, perpetuo tamen et ubique obtinuerunt, quod communi sanctorum Patrum consensu clarissime evincitur.

Dubitarine potest quin Ecclesia, cum in episcoporum consecratione sacrum chrisma adhibere æquum duxerit, illud etiam præ oculis habuerit, ut unctione illa sensum hunc mysticum exprimeret, qui tum ad conciliandam apud populum sacerdotibus venerationem, tum ad declarandam sacerdotibus et ipsis episcopis sanctitatem sacerdotii, et effectus communicatæ sibi gratiæ mirifice conducit? Profecto nimis ruditer se gessisset Ecclesia, si neglecta felici hac applicatione mystica, verbis solum his *unctionis*, aut *unguenti*, quæ in consecrationis precibus reperiuntur, inducta fuisset ad adhibendam unctionem, ut hoc ge tu significationem illarum vocum litteralem exprimeret : hæc enim est rudis illa atque humilis opinio, quam nobis D. de Vert de ritus hujus institutione venditat. Verba illius audiamus : *In principio verborum horum*, inquit (*T.* 2. *p.* 156, 166 *et seqq.*), *comple in sacerdote tuo ministerii tui summam, et ornamentis totius glorificationis instructum, cœlestis unguenti rore sanctifica; unctiones super caput electi episcopi fiunt... Id est, secundum systema sententiamque nostram, ad reddendam magis sensibilem, clariusque exprimendam hujus vocis unguenti significationem, unctio episcopis impertiebatur, eaque in capite occasione istorum verborum; hoc copiose in caput ejus influat..... ad has vero voces..... unguentum in capite, quod descendit in barbam*, etc., *illis inungebantur manus haud absque verisimilitudine ob verbum Descendit, quod in causa esse potuit, cur superfusum capiti oleum ad manus usque deductum fuerit.* Et in margine occasione balsami sacri ad unctionem adhibiti ait : *Hæc aromata ac thymiamata profecto sunt utilia, et non raro necessaria, præsertim in magnis solemnitatibus, cæremoniis, numerosis conventibus, actionibusque extraordinariis, ut sunt consecrationes pontificum, et imperatorum.* Non difficulter divinare licet, quem sensum D. de Vert sub incensorum et aromatum in numerosis conventibus necessitate abscondat. Sed quis nobis vitio vertat, si indignamur tam proterve sanctissimas nostras cæremonias deturpari, tamque audacter dignitate sua mysteriisque spoliari? Præsertim cum ex precum illis ab Ecclesia adjectarum serie constet, illum in institutione hujus cæremoniæ respexisse ad hoc ipsum mysterium, atque id unice præ oculis habuisse, ut hac externa actione sensus symbolicus apertius exprimeretur, et facilius ab omnibus intelligeretur, ut ex serie et collectione illa pulcherrimarum et prolixarum precum, quæ D. de Vert captum fugerunt, intelligi facile potest. Et unde quæso melius nobis Ecclesiæ mens elucescet, quam ex precibus ab illa fidelium usui traditis? Unde melius cæremoniarum medulla eruitur, et earum abscondita deteguntur, quam ex sensu orationum quæ cæremonias concomitantur. Sin itaque mysticus est precum sensus, dubitarine potest an cæremoniæ ipsæ sint mysticæ?

Verum concedamus D. de Vert duo illa principia, quibus innititur, quibusque tam vehementer confidit. Unum videlicet, quod ob hæc præcipue verba : *Unguenti cœlestis rore sanctifica* unctio instituta sit, alterum vero, quod Ecclesia in memoriam unctionis, quæ in veteri lege sacerdotibus impertiebatur, eamdem cæremoniam in novam pariter legem introduxerit. Ast ex his præcipue fundamentis arma desumam, quibus mysticam Ecclesiæ in institutione hujus ritus mentem tuebor.

Primo enim, cum Ecclesia actione aliqua, seu gestu verba hæc *Unguenti cœlestis rore sanctifica* exprimere voluerit, sequitur eam verborum horum sensum et significationem exprimere voluisse; quis autem inficias eat verba hæc non alio quam mystico sensu intelligenda esse. Cum confitente ipso D. de Vert non de alia, quam de unctione gratiæ ibidem sermo sit? Sed hæc unctio est mystica : igitur Ecclesia per actionem hanc nihil aliud quam rem mere mysticam exprimere studuit.

Secundo : D. de Vert judicio Ecclesia pro scopo sibi præfixit hoc in ritu antiquam Judæorum consuetudinem renovare. Verum hæc cæremonia anne apud Judæos symbolo et mysterio destituta fuerat? Annon potius actionem mere figurativam expresserat, quæ consecrationem interiorem, et unctionem cœlestem gratiæ novæ legi destinatam indicaret? Affirmare fortasse liceret ritum hunc institutum fuisse ad instruendum de officiis, et muneribus suis sacerdotem ex proprietatibus scilicet symbolicis olei et thymia-

matum in ejus consecratione adhibitorum. Si igitur cæremonia hæc origine sua mystica est; dicendumne erit, quod Ecclesia crassam solum et informem actionis hujus adoptaverit materiam, spiritualem vero, puram, et mysticam ejus significationem rejecerit? Atque ita veteri synagoga rudior ea, quæ in veteri lege minus perfecta reperiebantur, neglectis perfectioribus selegerit, ac sensus suaviter titillantia susceperit, spiritum vero et animam nutrientia respuerit. Nemo profecto, nisi rudis, et agrestis plane ingenii homo, Ecclesiæ tam contemnendas atque humiles ideas affingere potest.

§ XLIV. *Error D. de Vert circa unctionem regum, et sceptrorum originem.*

D. de Vert unctionem etiam illam, qua reges consecrantur, certis verborum expressionibus, quæ precibus in eorum coronatione adhibitis concluduntur, tribuit. Verum non solidioribus hæc opinio inhæret fundamentis, quam cæteræ illius conjecturæ. Certum enim indubitatumque est, ex sensu orationum, quas Ecclesia in hunc ritum adscivit, et in quibus unctionis regum veteris Testamenti mentionem facit, cæremoniam hanc mere esse symbolicam, ut symbolica revera fuit in antiqua lege atque in ipsa sua institutione.

Æque absurda sunt quæ antea scripsit de sceptro, quod solemni coronationis die regibus tradebatur nec aliunde melius elucescit, quam exiliter atque oscitanter D. de Vert historiæ studuerit quantaque temeritate falsissimas quasque conjecturas lectori propinare audeat. Illius etenim sententia si unctio originem suam his verbis debet : *Accipiat unctionem sanctificationis tuæ*, et istæ, *Lapsis manum porrigere*, cæremoniæ regibus sceptrum, et justitiæ virgam tradendi originem præbuerunt. Inde hanc adnotationem de sceptro loquens subjungit : *Fuerat illud baculus rotundus ejusdem prope cum regis statura altitudinis hastam apprime exprimens, et virga appellatus, ut ex his Sacramentarii Ratoldi verbis patet : tunc datur ei virga, accipe virgam virtutis et æquitatis.* Adducit dein Pontificale Senonense et Romanum, quæ idem asserunt.

Hic adnota Ratoldum non ante decimum vixisse sæculum (*Mortuus anno* 986). Quis jam cum D. de Vert credet decimo sæculo nihil aliud fuisse sceptrum, quam baculum, aut hastam, dum aurea sceptra jam Estheris et Assueri tempore in regum manibus rutilasse, dumque luculenter constat jam a Romanis imperatoribus complura ante Ratoldum sæcula hoc ornamentorum genus cum diademate ad augendam dignitatis suæ majestatem adscitum fuisse, ut antiqua numismata apprime testantur. Tristanus de S. Aman. in suis Commentariis historicis de nummo Constantini loquitur, in quo Princeps hic sceptrum in extremitate liliis exornatum gerit, addita hac epigraphe : *Constantinopolis.* Ego vero in Museo regio ejusdem imperatoris monetam æream maximi moduli, ubi ille sceptrum altera manu gerit, altera vero prostratam ante se mulierem elevat, adjuncta inscriptione : *Restitutor Reipublicæ*, ac numisma aureum vidi in honorem Septimii Severi a Soromate Thraciæ rege percussum, in quo imperatoris hujus cum filio Caracalla effigies sceptrum flore insignitum tenens effingitur. Facile brevis hujus digressionis veniam impetrabo, erit enim operæ pretium paucis demonstrare quam D. de Vert veræ antiquitatis cognitione careat ; ut nemo posthac vano illo eruditionis fuco decipiatur, nec confidenter sese a temerariis conjecturis atque opinionibus hominis ad omnem passum aberrantis in infinitas errorum ambages abduci sinat.

§ XLV. *Error D. de Vert circa varios vestitus diversarum Ecclesiæ dignitatum.*

Cum jam viderimus D. de Vert tantam insumpsisse operam, ut sacra sacerdotum indumenta, quibus in mysticis suis muneribus utuntur, vilia et contemnenda redderet, non multum mirabimur, si eum simili errore in disquirendis privatis ecclesiasticorum vestitibus adduci deprehenderimus. Offensus auctor noster videtur distinctione illa, qua papa, cardinales, episcopi, sacerdotes particulari vestitu cuilibet ordini proprio secernuntur. Sicut enim illius sententia vestes in hominum consortium non ob alias quam physicas et naturales rationes introductæ sunt, ita præsumere videtur, ut promiscuus colorum usus omni hominum conditioni concedatur.

Idcirco nobis persuadere connititur ecclesiasticos ultimis etiam sæculis se passim et promiscue rubro candido violaceo, aut nigro colore vestiisse, donec ex miseria et egestate hæc inter præsules et reliquum clerum differentia irrepserit. *Ostro colorum omnium pretiosissimo soli cardinales, ac purpura soli episcopi utuntur, dum interim reliquus clerus paupertate pressus a duobus circiter sæculis ad nigrum colorem se reductum cernit, utpote colorem omnium maxime atrum, simplicem et vilem.* Ac quasi invidia commotus ægre ferat se candido papæ, rubro cardinalium, aut violaceo præsulum colore uti non posse, ut se ulciscatur, longam et affectatam ecclesiarum illarum enumerationem contexit, in quibus purpureus et violaceus color puerulos choro inservientes exornat ; ne aliquid magnum sibi videantur esse qui hisce coloribus nunc utuntur.

At vero neque splendor, neque pretium muricis in causa fuit cur cardinales purpureum galerum, reliquumque ejusdem coloris indumentum assumerent, sed ratio mere symbolica. Quippe constat Concilii Lugdunensis tempore, Innocentium IV a Friderico imperatore proterve cum sua Ecclesia vexatum, rubros cardinalibus impertiisse pileos : *Ut per hoc innueret*, ait vetus hujus rei scriptor (*Nangius ad annum* 1252), *quod in persecutione fidei et justitiæ, Romana Ecclesia, quæ caput est omnium altarum, præ cæteris debeat caput apponere, si necesse fuerit, cruentandum.*

Quod vero episcopos spectat ; etsi casus fortuitus, consuetudo, aut opulentia iis hoc vestimenti genus conciliasset, an propterea mos iste damnandus foret?

Anne ab æquitate alienum, ut illi, quos potestas a Deo accepta supra alios evexit, aliquo dignitatis et auctoritatis suæ signo a subditis suis secernantur? Cur ergo non eadem maledicentia persequitur D. de Vert togas magistratuum, ducum, et præsidum ornatus, regum purpuras, et solium. Purpura, dicet aliquis, imperatoribus ob raritatem solum reservata fuit; verum an propterea apud veteres minus sacra habebatur? Thronus, et eum cooperiens phrygium tegmen originem suam necessitati, commodo, et elegantiæ debet; sed anne ideo minus honor hic solos principes decet? Sciat igitur D. de Vert, distinctiones illas, de quibus tantas querelas instituit, non solum non spernendas esse, verum omni bene ordinato statui convenire, ut quilibet hominum ordo certis, ac propriis dignoscatur insigniis : sique tam vehementer, ut omni occasione demonstrat, ei Judæorum et ethnicorum mores, meminerit apud utramque gentem pontifices certis honorum insigniis, et vestibus tam privatim, quam publice distinctos fuisse.

§ XLVI. *Error D. de Vert circa ornamenta pontificalia episcoporum.*

Parvi momenti res esset, si D. de Vert usibus tantum societatis civilis censuram inussisset. Ast ulterius ille ad lacessendos sacros amictus, quibus episcopi in celebrandis mysteriis induuntur, progreditur. Non suffecerat illi antistitum mitras, et pallia indignis abjectissimisque suis explicationibus aliorum contemptui exponere; ornamenta etiam illorum pontificalia eadem via aggreditur : *Ad demonstrandum*, inquit (*Tom.* 2, *p.* 326), *quod neque caligæ, neque crux pectoralis, neque tunica, neque Dalmatica sint ornamenta episcopis, eorumque dignitati cum exclusione inferiorum ministrorum annexa, illud sufficit, quod ea in solemni consecratione non recipiant, et iis se ipsi libere vestiant.* Ubi adnota eum non de præterlapsis sæculis, ubi necdum hæc differentia tam accurate observata fuerat, verum de hodierno tempore, et Ecclesiæ statu loqui. Quanquam autem de hac re ecclesiasticæ leges in Pontificali descriptæ sint, quanquam ita ferat consuetudo, quæ in hisce rebus etiam deficiente lege juris vim obtinet, vellet ut ornamenta hæc omnibus sacerdotibus communia redderentur : quod ut stabiliat, supponit, ornamentis his sine ulla cæremonia consecrationis die episcopos vestiri. Quasi vero Pontificale non exactissime episcopis solis præscriberet et tempus, et locum, et modum, et preces in assumendis his ornamentis observandas. Profecto (cogor enim sæpius actum agere) unde nobis melius constabit de mente Ecclesiæ, nisi ex Pontificalibus, Ritualibus, et aliis hujus generis libris publicis, qui sub summorum pontificum conspectu conscripti et eorum auctoritate muniti fuerunt? Imo non horum solum, sed OEcumenici Concilii (*a*) auctoritate; quod omnes hos ritus sancte stabilitos animadvertens, eos seu contemni, seu omitti, seu immutari sub anathematis pœna prohibet.

Sciat igitur, et agnoscat tandem D. de Vert, quod etiamsi non omnes ritus, quibus episcopi in sacrorum mysteriorum exercitio ab inferioris ordinis ministris discernuntur, eamdem præ se ferant antiquitatem, complures tamen satis antiqui sunt, ut inde judicium de antiquæ Ecclesiæ mente ac disciplina ferri possit. Sermonem de eorum mitris, seu coronis fecimus, quæ Concilii Tyrensis tempore jam innotuerant. Nequaquam harum usus ea ætate presbyteris concessus fuerat; nec veteres per sacerdotum, sed per episcoporum coronas jurare solitos legimus; nequaquam sacerdotibus pallium impertitum; quod imperiale ornamentum ab imperatoribus ad augendam pontificiæ dignitatis venerationem sanctis pontificibus olim communicatum (*a*) nunc solis fere archiepiscopis reservatur. Verum non solo vestitu, sed quamplurimis aliis ritibus antistites ab inferiori clero distinguebantur. Teste enim S. Ambrosio (*b*) solus episcopus salutatione hac : *Pax vobis*, populum excipiebat, et Sacramentarium S. Gregorii nos edocet, episcopis omnibus diebus dominicis et festis, presbyteris autem Paschate solum Hymnum : *Gloria in excelsis* recitandi facultatem fuisse. Concilium vero Carthaginense IV, canone 36 præcipit *Ut episcopus in Ecclesia in consessu presbyterorum sublimior sedeat.* Et Synodus Cloveshoviensis, canone 12, de missæ ritibus agens, expresse cavet, ne a sacerdotibus quidpiam usurpetur, quod dignitati, eminentiæque præsulum reservatum est; atque hæc honorum, officiorumque distinctio in inferioribus etiam clericorum ordinibus observabatur. Sic subdiaconus Epistolam legens vetabatur supremum ambonis gradum, qui diacono Evangelium recitanti proprius erat, ascendere : et teste S. Lupo (*c*) Trecensi antistite, in sua ad Thalasium episcopum Epistola, solis diaconis osculum pacis in altari accipere concessum, subdiaconis illud ad infimos gradus expectantibus, nec ad altare licebat ascendere nisi cum pallam diacono exhibebant; in hoc tamen a minoribus ordinibus secernebantur, quod isti osculum pacis extra sanctuarii limites excipiebant. His quoque a Concilio Carthaginensi (*Conc. III, Can.* 4, *p.* 387) severe prohibitum fuerat per *Dominus vobiscum*, quod superioribus solum ordinibus competebat, populum salutare. En clare, ut opinor, solideque contra D. de Vert demonstratum, quæ mens, quod studium Ecclesiæ omni tempore fuerit in distinguendis a se invicem ecclesiasticorum ordinibus, et extollenda præsertim, particularibus ornamentis, ritibus, cæremoniis, episcopali dignitate.

§ XLVII. *Error D. de Vert circa religiosorum ordinum vestitum.*

Eodem prorsus spiritu D. de Vert ducitur in ferendo de religiosorum utriusque sexus ordinum vestitu, ne-

(*a*) *Si quis dixerit receptos et approbatos Ecclesiæ ritus in solemni Sacramentorum administratione adhiberi solitos, aut contemni, aut sine peccato a ministris pro libito omitti, aut in novos alios per quemcumque Ecclesiæ pastorem mutari posse, anathema sit.* Concil. Trid. sess. 7, can. 13.

(*a*) Thomass. in par. 4, lib. 1, tom. 2, c. 59.
(*b*) *Pronuntiat episcopus ad populum dicens: Pax vobis.*
(*c*) S. Lupus, an. 459.

que temperare mihi possum, quin nugas suas in lucem proferam. Profecto si hoc tantum asseruisset, *quod religiosorum vestimenta non nisi ex majori modestia ab artificum plebisque indumentis distinguebantur*, non equidem in eo attentius examinando laborassem ; aut si quidpiam operis impendere voluissem, id totum unica additione confecissem ; asserta videlicet sua ex parte vera esse, si recentiores Mendicantium ordines spectemus, primos tamen solitarios et monachos primis statim institutionis suæ incunabulis particularem sibi vestitum sumpsisse. Cujus rei veritas, quanquam non multum ad rem nostram faciat, facile contra D. de Vert demonstrari posset : quid enim contra apertam Cassiani (*a*) auctoritatem reponat, qui nobis singillatim describit ; quam monasticarum vestium forma cæteris differret, qui de singulis vestium partibus rationes mysticas tradit, ac expresse declarat, eas non solum ad tegendum corpus, sublevandasque humanitatis necessitates inserviisse, verum etiam symbolorum locum obtinuisse, quæ morum simplicitatem innocentiamque effigurarent. Quid, quæso, Concilio Aurelianensi (*Ann.* 611) respondeat, quod, Canone 21, de pallio loquitur tanquam de vestitu monachis proprio, et initæ vitæ rationis characteristicum signum enuntiat, quo semel assumpto nefas sit matrimonium contrahere ? Quid auctoritati Theodorici Cantuariensis (*b*) opponet, qui de monastica professione scribens ait : *Septem dies velet caput suum cuculla sua, et septimo die abbas tollat velamen sicut in baptismo presbyter septimo die velamen infantium abstollit.... quia secundum baptisma est, et omnia peccata dimittuntur sicut in baptismo.* Verum non ulterius historicæ hujus disquisitionis puncto immoror. Longius enim D. de Vert progreditur, et illius vestigiis inhærere necesse est. Ac videtur imprimis distinctionem illam, quæ hodierno die inter religiosorum nostrorum vestimenta cernitur, damnare. *Qui igitur* inquit, de loco quodam vitæ S. Benedicti loquens, in quo Biographus vestitum a solitario quodam sancto huic Patri traditum ambiguis his verbis exprimit : *Sanctæ conversationis habitum : Qui igitur ? ideone quia claustralibus placuit ad conciliandam tunicæ cucullæque, quæ olim communem omnium sæcularium profanissimorumque hominum vestitum efficiebant, singularem venerationem et dignitatem eas sanctæ Religionis habitum appellare, nos hisce præjudicatis opinionibus innixi monasticas vestes sanctæ conversationis habitum appellabimus* (*Tom.* 2, *p.* 471) ? Et alibi de scapulari loquens, quod unice conservandis inter laborandum ab immunditie detritioneque vestibus ab initio destinatum, dein vero ob deponendi reassumendique tædium semper retentum fusse contendit, ita ait : *Hoc in causa est, cur scapulare tanquam præcipua, et essentialis vestitus monastici pars consideretur.* Dein addit : *Si tamen quidpiam essentiale in aliquo vestitu esse potest, qui non minus monachis, quam cæteris mortalibus ob hanc solam rationem datus est, ut corpus tegat, aerisque injurias arceat. Tom.* 2, *p.* 271).

Sed quid ? Anne hic vestitus iis non etiam tributus est in signum vitæ generis, quod profitentur, testimoniumque pœnitentiæ ? An monachi non aliam ob rationem se indumentis his tegunt, quam ad depellendam cœli intemperiem ? Annon se etiam induunt cilicio ad compescendam carnem, et sacco ad humiliandum animum ? Non equidem inficior omnem vestem comparatam esse ad tegendum corpus ; verum simul etiam contendo alium præterea respici posse finem, honorandi videlicet, aut humiliandi eum, qui illo induitur, vel ejus dignitatem conditionemque declarandi. Sic reges olim purpura, magistratus prætexta, philosophi pallio insigniti procedebant ; sic fœminæ diversa vestium forma diversum indicant sexum. Ea prorsus ratione et indumenta quæpiam reperiuntur, quæ ob incommodam configurationem, rudem texturam, vilitatemque suam tanquam pœnitentiæ paupertatisque vestes considerari queunt. Hujusmodi sunt saccus, et cilicia a monachis adoptata. Quorum differentiæ licet non sint *essentiales*, si effectum physicum vestium, qui est tegere, et aeris inclementia tueri, spectemus ; sunt tamen *essentiales*, si effectum moralem, qui est distinguere vitæ statum et conditionem, perpendamus. Jam monasticæ vitæ conditio omnibus deliciis mundique vanitatibus, non solum corde, verum etiam moribus, imo ipso vestitu nuntium remittit. Hoc vitæ institutum secum fert ; hoc monachorum statui *essentiale* est. Utque huic fini vestitus eorum correspondeat *essentiale* est, quidquid D. de Vert objiciat, ut sit habitus pœnitentiæ, et humilitatis, atque a sæculari mollitie ac vanitate longissime distet. Quid ergo mirum si monachi vestimenta ista sibi propria adsciverint ? Quid mirum si boni probique monachorumque nomine digni monachi id vestium genus amaverint, quod eis paupertatem et pœnitentiam, quam profitebantur, continuo in memoriam revocabat ? Quid mirum si ardenti zelo erga indumentum, quod eos consecrationis suæ admonebat, exciti, illud habitum sanctum, habitum sanctitatis, *habitum sanctæ conversationis appellaverint ?* Profecto, si quidpiam hic admiratione dignum occurrit, illud est, quod religiosorum inveniatur aliquis, qui similia aut ignoret, aut despiciat, aut conqueri audeat, quod socii fratresque sui, *hac ratione scapulari cucullæque venerationem dignitatemque conciliare studuerint.*

§ XLVIII. *Error D. de Vert circa velum sacrarum virginum.*

Si *essentiale* vestitui monachorum est, ut statum illum pœnitentiæ et humilitatis, quem amplexi sunt, ipsa externa sua conformatione connotet ; non minus vitæ conditioni Deo devotarum virginum *essentiale* arbitramur certa vestium specie, puritatem et modestiam, quam profitentur, exprimere. Itaque semper aut ex peculiari vestium forma, aut velo a sæcularibus

(*a*) Inst. Cassian. Toto libro primo de Habitu monachorum.

(*b*) In Pœnit. de Profess. monach., n. 2.

fœminis profanoque vulgo secernebantur. Scio equidem novam hic quoque mihi litem a D. de Vert moveri, qui placita sua de religiosis viris ad religiosas pariter fœminas extendit, quod licet nihilo solidioribus argumentis, non minori tamen temeritate conatur. *Religiosi*, ait, *discipulis suis vestitum eum impertiti sunt, quo communiter pauperes in provinciis suis utebantur*. Cui illico, absque ulla distinctione limitationeque subjungit : *Idem quoque apud moniales obtigit*. En universa asserti hujus fundamenta : *Constat, exempli gratia, virgines S. Mariæ alias Visitationis, dictas, nihil aliud cultu externo, quam modestarum matronarum habitum, qui initio ultimi sæculi viguit, usurpare* (*Tom.* 2, *p.* 489). Atque dein (*Ibid.*, *p.* 490) : *Universim velum, fascia, vitta, cingulum*, etc., *annon vestiendi ratio est, quæ antiquiorum temporum fœminis passim communis erat?* Alibi (*Ibid.*, *p.* 241) dixerat : *Rusticæ virgines fere ubique, imo, quibusdam in locis etiam mulierculæ caput suum candenti tela obnubunt..... Idem apud novitias in monialium claustris observatur, quæ ad indicandam conditionis differentiam velo albo utuntur, cum e contrario professæ nigro tegantur, qui mos pluribus in locis apud matres familias obtinet. Unde deducitur novitias usum veli candidi ad imitationem virginum sæcularium, et professas velum nigrum ad exemplum matronarum retinuisse.*

Verum quæ hic D. de Vert in causæ subsidium adducit, evidenti falsitate laborant ; cum supra centum jam annos moniales discrepantem a profano vestitum gestent (*a*). S. Theresia ipsa de se narrat, quod dum Hispalim ad fundandum ibidem monasterium perrexisset, velum, pallium candidum, et sandalia, quibus vestiebatur, omnium oculos Cordubæ, qua ei transire necesse fuerat, propter rei novitatem in se convertisse. Sed, quid argumentis tam recentibus utimur, cum nobis præstantissima alia ab ultima antiquitate petita abunde suppetant?

Silentio prætereo colorem fuscum, qui omnibus pietatem, et castitatem profitentibus communis evaserat. S. Hieronymus (*b*) sexcentis in locis de eo sermocinatur, ut ex adjunctis in calce citationibus elucet. S. Chrysostomus in suis Homiliis (*Homil.* 8 *in Ep.* 1 *ad Timoth.*) eorum indumentorum mentionem facit, ubi virgines coarguit, quæ in componendo sacro hoc vestitu profanum quemdam affectabant fastum. Verum modestia hæc in vestibus observata eas tantum respiciebat, quæ licet particulariter se pietati addixerint, in sæculo tamen adhuc morabantur. Fuerunt et aliæ virgines, quæ solemni ritu Deo consecrabantur. Hæ singulare quoddam velum portabant, quo et a cæteris in sæculo degentibus virginibus discernebantur, quodque statis quibusdam cæremoniis imponebatur. Anne justum æquumque nos a D. de Vert constringi ad rem probandam, quæ ipsa sui veritate in omnium incurrit oculos? S. Hieronymus (*a*) scribens virgini Demetriadi, ei in memoriam revocat velum illud castitatis, quod cum episcopali benedictione receperat. S. Ambrosius (*b*) loquitur de filiabus, quæ proximis e civitatibus, et magis etiam dissitis provinciis, Mediolanum confluebant, ut divino Numini se consecrarent, et sacrum velamen ex ejus manibus susciperent. S. Optatus (*c*) compluries de velo illo mentionem facit, quod Deo devotis virginibus impertiebatur; quodque mitram appellat, ac e lana purpurei coloris contextum fuisse nos edocet. Conqueritur hic de donatistis, qui virginibus christianis vela in Ecclesia catholica suscepta dempserant, iisque alia substituerant, sæpius dein repetit velamenta hæc sacra in signum puritatis, quam virgines iis redimitæ profitebantur, data esse. Velum itaque hoc ut Virgines Deo consecratæ a sæcularibus distinguerentur assumptum fuit, atque in signum diversi vitæ generis *essentialiter* destinatum. Aliunde velum istud certa vestimenti species est, quæ omnium maxime in oculos incurrit. Qui igitur D. de Vert id seu ignoravit, seu tacuit? Aut cur indumentum hoc non exemit a generali illa thesi, in qua asserit moniales æque ac monachos nulla alia adhibuisse vestimenta, quam quibus vel pauperes, vel devotæ mulierculæ uterentur? Qua ratione tam indubie affirmare valuit, *Velum partem fecisse vestimentorum, quæ pro-*

(*a*) S. Theresia de Fundatione Hispalensi, c 13.

(*b*) *Tunicam fusciorem... induta se repente Domino consecravit, ut intelligeret universa cognatio non posse aliud ei exorqueri, quæ jam sæculum damnasset in vestibus.* Ep. ad Marc. de laudibus Asellæ. *Puellæ tunica minus cum humi jacuerit sordidatur, saccus vilior auratorum pretium calceorum agentibus largitur : cingulum non auro gemmisque distinctum, sed laneum.* Ep. ad eumdem de ægrot. Blesillæ. *Solent quædam cum futuram Virginem spoponderint, nulla tunica eam induere, et furvo operire pallio, auferre linteamina.* Epist. ad Gaud. de Pacatula.

(*a*) *Scio quod ad imprecationem Pontificis flammeum virginale sanctum operuit caput.* Epist. ad Demetriadem.

(*b*) *Non es memorata diei sanctæ resurrectionis, in qua divino altari te obtulisti velandam; in tanto itaque solemni conventu Ecclesiæ Dei... tunc sacro velamine tecta es.* Lib. 1, de Virg. et ad virg. Laps., c. 5. *Venit paschæ dies, in toto orbe baptismi sacramenta celebrantur, velantur sacræ virgines.* Exhort. ad Virg. *Interea Sacerdos gressum divertit ad Ecclesiam maximo populorum agmine prosequente, ibique inter diutissimos psalmorum concentus, ac prolixam orationis continuationem B. Germanus dexteram super caput virginis indefesse tenuit.* Auct. Vit. S. Genovef., c. 21. *Ut Presbyter inconsulto Episcopo Virgines non consecret.* Canon. Eccles. Afric., c. 9.

(*c*) *Ab eo comprehensa puella, cui mitram ipse imposuerat, a qua paulo ante pater vocabatur, nefarie incestare minime dubitavit.* Milevit. lib. 2. post medium loquens de Felice episcopo donatista. *Jam illud quam stultum est, ut jam dudum professæ signa voluntatis, capitibus postea vobis jubentibus immutarent, ut mitellas alias projicerent, et alias acciperent.* Tum referens Consilium Pauli de Virginibus : *Hæc sunt verba consilii, nec ulla sunt præcepta conjuncta, vel de quo lana mitella fieret, aut de qua purpura pingeretur. Non enim hoc panno potest virginitas adjuvari; non inde compescuntur animi*, etc. *Res inventa est ad signum capitis, non ad remedium castitatis... nudastis denuo capita jam velata, de quibus professionis detraxistis indicia, quæ contra raptores aut petitores videntur inventa : in mitella indicium est voluntatis, ut rem jam Deo devotam nec qui sponsabat perseveret petere, aut ne raptor audeat violare.* Ibid., lib. 6, paulo post initium.

janis et in mundo degentibus fœminis quoque in usu fuerant?

§ XLIX. *Respondetur argumentis quibus D. de Vert systema suum confirmat. Quidquid eruditi sentiant; periculosum est omnia naturaliter ac simpliciter explicare.*

Circa septem capita doctrinam D. de Vert singillatim confutandam suscepi, quanquam enim plura sint quæ censuram flagitent, tamen supersedendum est, ne hoc opus præter modum excrescat. Itaque ad institutam disputationem revertor. Non quidem, ut nova cumulem argumenta, ulteriorique confirmatione comprobem ea, quæ de mente Ecclesiæ in institutione et usu cæremoniarum asserui. Sat enim solida, satisque multa me ad systema meum opinionibus D. de Vert contrarium stabiliendum adduxisse arbitror, illudque tanquam verum Ecclesiæ catholicæ systema respicio, imo vero contendo me argumentis meis demonstrationis geometricæ vim et evidentiam addidisse. Nihilominus nondum mihi satisfecisse videor, ni antea fundamenta, quibus D. de Vert innititur, penitus evertam, argumentaque, quibus conjecturas suas comprobare conatur, funditus convellam.

Discussio hæc, quæ alteram justi operis partem efficere posset, paucis absolvetur. Fundamenta enim, et argumenta D. de Vert hujusmodi sunt, ut uno verbo tota lis expediri, opinionumque suarum infirmitas et exilitas demonstrari queat. Quapropter spero me paucis in paginis, quidquid est negotii, confecturum, et ingeniis etiam difficillimis, maximeque recalcitrantibus satisfacturum.

Sua itaque argumenta repetit; 1.° ab amore simplicitatis quam eruditis quibusque acceptissimam esse ait; 2° a verisimilitudine conjecturarum; 3° ab inductione, quam ex plurimis Ritualibus, Missalibus, et Sacramentariis deduxit. Verum amor omnia simpliciter ac naturaliter explicandi cui et eruditi, et ipse D. de Vert præter modum indulget, nimis infirma probatio est in materia in qua non privata nostra studia, sed Ecclesiæ sententiam ex suis precibus, Ritibus, conciliorum decretis, SS. PP. testimoniis notis patefactam sequi debemus. Frustra adserat D. de Vert, hunc amorem nimis naturalem esse, atque ipsius plebis atque hæreticorum animis inhærere. Sed quæso, an naturam, an de rudi plebe homines, an hæreticos sequemur circa mysteria quæ ab illis aut tolerari, aut intelligi nequeunt? At vero *Hic amor*, addit D. de Vert, *hodiernis diebus invaluit, et eruditis doctisque viris mirum in modum placet, qui nunc demum in omni scientiarum et litterarum genere pulchram illam naturæ simplicitatem quærunt.* Haud equidem inficior, quod hujusmodi amor nostrorum eruditorum animos obsederit atque ubique dominatur. Verum nil magis mihi atque omnibus vere fidelibus lacrymas elicit: ad simplicem quippe naturam recurritur, et sub specioso hoc prætextu fides audacter subfoditur, mysteria proterve deturpantur. Tantum abest ut ad veritatem perveniatur. Infelix hæc semita heu plus quam necesse sit, teritur. Increduli athei, obdurati religionis cavillatores, sociniani, critici turmatim in eam convolant, licet nihil aliud præstent, quam ut sectatores suos in funestissima deturbent præcipitia. An non igitur mirandum quod D. de Vert non metuerit se tam periculosæ viæ committere, tantisque naufragiis infame æquor sulcare?

Profecto omni ex parte deteguntur in fidem machinationes, undique temerarii erumpunt auctores, qui universo christiano orbi incredulitate sua, immoderataque criticandi audacia scandalum præbent. Hi omnes cum D. de Vert in normam et regulam periculosum hoc simplicitatis, ut aiunt, principium proponunt, et sub specioso titulo omnia naturali, et sensibus congrua ratione explicandi, majoremque rebus fidem conciliandi, absque ulla discretione cuncta rejiciunt, quæ vel exigua ex parte prodigium, symbolum, figuram mysticam, aut miraculum redolent. Hoc falsum principium D. Simonem in sua novi Testamenti explicatione fefellit. Commentarii SS. PP. nimium figurati mysticique ei videbantur. Volens itaque simpliciora afferre, rudissima quæque, indignissima atque humillima attulit. Atque adlaborans omnia ad naturales rationes reducere, deturpavit profundissima religionis mysteria, et argumenta, quæ ad comprobandam Jesu Christi divinitatem quam maxime faciunt, elanguia et debiliora reddidit. Hoc principium, Vandalium et cum eo scriptorem Gallum styli elegantia percelebrem in errorem induxit. Uterque, dum cuncta naturali simplicitati humanæque fidei magis conformare studet, universa temere et absque fundamento rejicit, quæ constans Patrum traditio, ipsa meliorum profanæ Historiæ scriptorum auctoritas, omnium sæculorum, nationum, populorum, hominum unanimis persuasio nos de potestate dæmonum in reddendis oraculis edocuerat. Falso hoc principio abreptus est vir ille (*a*) qui non erubuit, parvo abhinc tempore, in conspectu totius orbis, non sine summo universæ Christianitatis scandalo publicis in thesibus propugnare, crucem portentosam, quæ Constantino in aere apparuit, eique igneis litteris victoriam contra Maxentium Tyrannum augurata est, nihil miraculosi in se continuisse, nihilque aliud quam parelium fuisse, effectum videlicet naturalem solis radiorum nube quapiam reflexorum. Hoc denique falsum principium, Spinosam, Tolandum (*In Originibus Judaici Ritus*) Clericum, et sexcentos alios contumacis incredulitatis viros, vulgo spiritus fortes dictos, fefellit, qui specie conciliandi majorem fidem Historiæ exitus Israelitarum ex Ægypto, omnia ea sustulerunt, quæ in transitu Maris rubri, aliisque populo Judaico a Deo exhibitis prodigiis, miraculosa reperiuntur. In vanum hi vires suas in id intenderunt, ut cuncta hæc naturali et sensibili ratione explicarent, et quanquam infirmitatem conatus sui probe cognoverint, non tamen veriti sunt contra apertissimos Scripturæ locos conjecturas suas ut te-

(*a*) Joan. Albertus Fabricius, professor Hamburgensis in Thesibus, quas publice anno 1706 propugnandas proposuit.

meritate plenas, ita solliditate destitutas in lucem publicam proferre.

Omnes hi auctores heu nimium quantum *in omni litterarum genere simplicitatem et naturam secuti sunt*, sed an propterea *veritatem* sunt assecuti? Ipsorum mens falsis hisce opinionibus illecta in errorem acta est, et error hic toti Ecclesiæ scandalo extitit. Quo igitur animo D. de Vert funestum hoc persuadere audet principium, quod illos in transversos duxit tramites? aut nobis tam periculosas ad sequendum proponit semitas? aut ipse huic viæ pergit insistere? Illum equidem homini comparo qui circa profundissimi barathri marginem terram fodit. An forsitan exemplo suo nos ad eamdem fortunam tentandam perducere credit?

Quanquam hoc principium non modo periculosum est, sed etiam falsitate laborat? Id D. de Vert nequaquam comprehendit, nec tamen tanto ratiocinio opus est ut comprobetur aut comprehendatur. Quid enim nostra Religio aliud est, ut jam supra innui, quam Religio mystica, in qua Deus nonnisi sub profundo symbolorum velo se visendum præbet, in qua gratiam suam invisibilibus viis diffundit, in qua Evangelium nobis non nisi obscura proponit, in qua denique spes nobis non alia bona promittit, quam quæ captum nostrum effugiunt? Itaque cultum nostrum merito ex symbolis constare necesse est, cum ille spei, fidei, sanctificationique nostræ correspondere debeat. Verum quidem est, spiritus illos fortes tenebras has aversari. Omne mysticum necessario etiam obscurum est, nec satis horum curiositati facit, quæ omnia intime perscrutari, examinare, comprehendere cupiunt. Impediti enim ab innata sibi superbia, ne intellectum suum ad insensibilia credenda constringant, unice rebus quæ sub sensus cadunt evidentesque sunt fidem præstant, nos vero qui captivamus intellectum in obsequium fidei, hac nostra simplicitate gaudemus. Amor sensibilium, et naturalium rerum nos nequaquam eo abripit, ut quidpiam fidei, quam docenti Ecclesiæ debemus, officiat. Quidquid fides proponat, mysteria, symbola, miracula, omnia denique ab illa proficiscentia, credibilia nobis fiunt, atque sic securius longe etsi per obscuras ducti semitas procedimus, quam dum fatuos illos ignes, fallaciaque lumina sequimur, quæ noster intellectus nobis offert. Hanc sententiam de hoc amore omnia simpliciter ac naturaliter explicandi, de quo D. de Vert tantum gloriatur, ferre debemus. Videamus nunc, quid de verisimilitudine suarum conjecturarum sentiendum sit.

§ I. *Secundum D. de Vert argumentum. Verisimilitudo suarum conjecturarum. Hæ conjecturæ quamcumque verisimilitudinis speciem præ se ferant, sæpius historiarum testimonio confutantur.*

Verisimilitudo hæc conjecturarum alterum Vertii efficit argumentum. Verum neque hoc magis securum magisque concludens præcedenti est. Non equidem ignoro conjecturas suppetere, quæ aliquando tantam verisimilitudinis speciem præ se ferunt, quæque tam proxime ad veritatem accedunt, ut incautos facile in errorem abducant. Fallax quidem splendor assensum eorum extorquet, qui veritatem penitus penetrare nequeunt, et absque magno negotio persuadentur, ut conjecturam aliquam pro vera suscipiant, quia est verosimilis. Hoc ipsum D. de Vert fefellit, qui aliunde ab omni mystico sensu abhorrebat. Sic cerei meridiano sole accensi illi præter modum displicebant, nec patiebatur eos usurpari in signum obsequii erga Deum, aut in symbola charitatis, quæ lucida semper et ardens in cordibus fidelium flagrare debet. Ast, cum illi affirmatur luminum usum ad dispellendas tenebras fuisse introductum a necessitate, promptus ad hanc amplectendam sententiam advolat. Crederes illum e tenebris ad claram lucem exiisse, ita sibi in fallaci hoc invento gloriatur, ita sibi arridet. Atque novam hanc veritatis, ut ille arbitratur, indagandæ viam, omnibus tanquam certissimam semitam proponit, qua ducti cæteras etiam Ecclesiæ cæremonias explicare facile possint; verum fundamentum hoc quo systema suum innititur, eo facilius prosternam, quo clarius illi monstravero conjecturas suas vanas, falsas, insufficientes, imo nonnunquam ridiculas esse.

Primo assero, quemcumque demum veri fucum, quamcumque certitudinis speciem conjecturæ hæ præ se ferant, iis non esse fidendum. Cum jactata hæc verisimilitudo haud raro a veritate historica refellatur, et lucidissimus ille splendor sæpe, imo sæpissime, a viris accuratius rem indagantibus fatuum lumen esse deprehendatur. Quid de Veteris Testamenti cæremoniis dici non posset uti vellem, si D. de Vert principiis facile omni mysterio spoliari possent, atque naturaliter explicari, quam quidem rem ipse D. de Vert jam sufficienter præstitit circa thymiamata, ac lucernarum usum, circa impositionem manuum, et effusionem olei a Jacobo in modum sacrificii peractam? Quantas non et ego alias cæremonias explicare eadem ratione possem?

Quid enim obstaret, ne dicam, ideo præceptum fuisse, ut ignis in usum altaris incensorum ab altari holocaustorum sumatur, quia sibi fuere proxima, sicque *commodi* rationem habitam? Ideo agnum paschalem mense Nisan ab Israelitis comestum fuisse, quia eo anni tempore animal istud magis obvium? Ideo assatum, quia ita præparatum magis sapit? Ideo crebram ablutionem institutam, quia mundities sanitati conducit? Ideo sacerdotes vestes laneas portasse, quia indumenta hæc et magis communia, et temporibus illis magis accommodata? Ideo denique supremum Pontificem cæteris pretiosiora, auroque et purpura vestimenta intertexta gestasse, quia cæteris sacrificulis ditior ac opulentior fuerat? Verum neque meæ, neque D. de Vert conjecturæ solidæ sunt, et utræque a veritate quam maxime discedunt. Quod historia lux temporum, et passim occurrentes S. Scripturæ abunde demonstrant. Nihilominus universæ hæ conjecturæ speciem quamdam verisimilitudinis præ se ferunt, ut vix dubitandum sit, eas avide ab illis abreptum iri,

qui cum D. de Vert omma mysteria e medio tollere cupiunt, omnesque explicationes symbolicas aversantur.

Idem prorsus sentiendum est de ritibus Ecclesiæ Jesu Christi, et de conjecturis, quæ eos ad originem simplicem et naturalem reducere videntur. Quamcumque demum veri speciem conjecturæ hæ præbeant, quantumvis probabilia argumenta appareant, quæ ad novas institutionis rationes effingendas faciunt, sæpissime tamen a veritate quam maxime abhorrentia esse, tum accuratiori indagine, tum historiarum certissimo testimonio evincitur. Atque ut rem exemplo illustrem : In nostris ecclesiis Psalmi alternis vicibus, ac duplici choro cantantur. Hujus consuetudinis causam dum mecum perpendo, primum mihi occurrit, id verisimiliter fieri, ut cantores sibi mutuo solatio sint; cum alias metuendum foret, ne continuato labore exhausti deficiant, atque ante præstitutum precum tempus absolutosque Hymnos psallendi finem facere cogantur. Nihil profecto hac conjectura argutius, nihil verisimilius, quam etiam D. de Vert ambabus manibus suscepit, atque sic nullam aliam consuetudinis hujus causam proferre necesse duxit. Nihilominus, si Ritus hujus originem accuratius perscrutati fuerimus, conjecturam hanc esse falsissimam experiemur; cum Historia ecclesiastica toto cœlo diversam, ac dignitate multo nobiliorem rationem suppeditet. Socrates (*Lib.* 6, *cap.* 8) quippe nos edocet S. Ignatium episcopum Antiochenum in ecstasim abreptum angelos Dei laudes alternis choris modulantes vidisse, indeque permotum, ut in terris imitandum præciperet, quod in cœlis fieri observasset. Hæc in Ecclesia Græca reciproci mutuique cantus origo extitit, indeque sancti Ambrosii tempore in Occidentem hæc consuetudo traducta. Cujus jam antea in Veteri Testamento exemplum cherubini a Propheta visi exhibent, qui alternis vicibus verba hæc : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum* suscipiebant. Ast cœlestes spiritus hac requie, mutuoque solatio opus habuisse nemo certe contendet. Cæterum ad ævum usque sancti Ignatii in Oriente, et S. Ambrosii in Occidente nulli unquam mortalium occurrit cantorum lassitudini alterna hac modulatione subvenire. Unde manifestum est, hanc psallendi consuetudinem nequaquam a necessitate se mutuo sublevandi introductam fuisse; itaque omnis conjectura evanescit quæ, quanquam verisimillima videatur, tamen a veritate longissime abest.

In pedes nos missæ tempore erigimus, dum diaconus Evangelium legit, imo ab altari nos ad lectionis suggestum convertimus. Quid magis ad rem hanc explicandam aptius, quam ut dicamus, naturalem rerum ordinem exigere, ut oculos, corpusque in eum convertamus, quem audire cupimus, necesseque esse, ut erigamur, si cuipiam proximiores fieri volumus? Adde his unum alterumve duodecimi, aut decimiquinti sæculi rituale, quod eamdem, licet ineptam, hujus rei rationem profert, geometricam D. de Vert subministrabis demonstrationem. Nihilominus, si consuetudinis hujus originem accuratius indagaverimus, conjecturæ falsitas clare elucebit.

Auctor Constitutionum apostolicarum, qui inter vetustissimos, qui nobis suppetunt, scriptores merito numeratur, aliam nobis longe causam innuit. Id enim ob venerationem fieri ait; et profecto si aut necessitatis, aut commodi ratio habita fuisset, idem in audiendis Epistola, Lectionibus, et Prophetiis, quæ pariter in elato quopiam loco, et sæpe in eodem, quo Evangelium legi consueverunt, obtigisset. Verisimilitudo igitur conjecturarum nequaquam firmum veritatis præstat argumentum, neque his temere, et absque metu solidaque trutina inhærendum, cum tam sæpe in errorem inducant.

§ LI. *Conjecturæ, quacumque veri specie præditæ, nequaquam ad explicandas nostras cæremonias sufficiunt.*

Assero secundo loco, conjecturas D. de Vert, in quibus sibi tantum placet, raro, imo vix unquam ad explicandas nostras cæremonias sufficere.

Profecto plures usurpantur cæremoniæ, quas quocumque conjecturarum adminiculo penitius explanare nequivimus. Non inficior quidem earum subsidio aliquas circumstantias explicari; quinimo concedam nonnullis hac ratione satisfieri. Verum sæpissime hæret aqua, cum hujusmodi conjecturæ a docti adversarii aggressionibus tuendæ sint, qui superficiem solum et corticem sectantes medullam negligunt, neque rem intime perscrutari curant. Verisimile D. de Vert videbatur aquam solum non vero vinum in Missæ sacrificio benedici, quoniam in recitanda oratione, *Deus qui humanæ*, etc. To *hujus* quod in his verbis reperitur, *Da nobis per hujus aquæ, et vini*, etc., ac sacerdotem ad designandam crucis signo prædictam materiam determinat, tunc pronunciatum aqua in vinum jam calici infusum immittitur. Itaque, ait, determinatur sacerdos ad benedicendam solam aquam, cum jam vinum sit adhibitum. Hæc illius conjectura est : ast sciscitor ab eo, cur in missis mortuorum neque vinum, neque aqua benedicatur? Hoc velim ut suis his conjecturis fretus huic quæstioni respondeat.

Campanarum usum D. de Vert (*Tom.* 1, *pag.* 45, *et Tom.* 2, *pag.* 87) pari ratione a sola necessitate adsciscit, neque iis assentitur, qui eas in signum mœstitiæ, aut lætitiæ, vel ad amplificandam festivarum solemnitatum pompam adhiberi credunt. Si vero quæratur cur pulsentur, congregato jam fidelium cœtu, ut fit, dum Hymnus *Te Deum* canitur in fine matutini, aut tempore Antiphonarum O, vulgo appellatarum, D. de Vert nequaquam titubat, sed promptus respondet, id fieri, ut primo in casu fideles *ad Laudes*, secundo vero *ad Completorium* invitentur. En conjecturam, quam verisimilem arbitratur, quæ tamen re ipsa veritate caret. Si enim ideo ad *Te Deum* Campanæ pulsantur, ut *Laudes* populo annuntientur, id semper, etiam cum hymnus ille intermittitur, in fine matutini fieri deberet. Si propterea ad Antiphonas

Adventus O. campanæ resonant, ut christiano gregi ingruens Completorium innotescat, id pariter post Nativitatem, dum Antiphonæ eæ absunt, proxime ante Completorium usuveniret. Cæterum cur in solemnioribus missis campanæ ad *Gloria in Excelsis* pulsantur, cur æris hic clangor magis certis quibusdam aut officiis, aut diebus festis, quam in aliis frequentatur? Cur major notarum sonitus, crebriorque harmonia festivis, quam feriarum diebus? Hic certe rationes a physica, et necessitate ductæ hærent, omnesque conjecturæ collabuntur. Recurrendum ad rationes morales est, quidquid D. de Vert obstrepat ac renitatur.

Ita de plurimis aliis ritibus dicendum est ad quos explicandos conjecturæ seu a necessitate, commodo, decore, seu a Judæorum, aut ethnicorum ritibus desumptæ, nihil lucis afferre possunt. Torqueamus licet ingenium nostrum curiosis speculationibus, nihil tamen inveniemus, quod nobis satisfaciat. Et ipsi D. de Vert, qui omnia se perscrutari posse arbitratur, quantæ non se obtulere cæremoniæ, quæ ipsum fateri coegerunt, omnia in iis ita obscura, ita tenebris obsita esse, ut propriis opinionibus diffidat, et in iis indagandis non nisi *palpitando*, ipsius verba sunt, procedat? Quamvis sexcentas infirmissimas conjecturas nobis obtrudere non dubitaverit, quod tamen adhuc myriades cæremoniarum intactas reliquit? Non aliam ob rationem, quam quod conjecturarum suarum fontem exhaustum viderit, atque sic certissimum nobis præbet argumentum asserendi, hunc suum ratiocinandi modum nequaquam ad explicandas nostras cæremonias sufficere.

§ LII. *Conjecturæ a D. de Vert allatæ nequaquam veri speciem, ut ille arbitratur, præ se ferunt. Quindecim selecta harum conjecturarum exempla, e quibus earum ridicula absurditas elucescit.*

Quod nos a conjecturis, quibus D. de Vert tam vehementer sibi gloriatur, magis adhuc deterrebit, sunt absurdissimi illi, imo vero et ridiculi errores in quos prolapsus est, qui cum omnem fidem excedant, operæ pretium aliqua exempla in medium proferre, neque credi possunt, nisi eorum exempla afferam. En quindecim accipe ex cæteris selecta, quæ clare demonstrabunt, eum quæcumque in mentem sibi venerint effutiisse, nulla habita veritatis, probabilitatis, aut verisimilitudinis ratione.

1. D. de Vert crediderat, levissimo pulsandi innixus fundamento, usum pulsandi campanas pro defunctis, nequaquam eorum causa introductum fuisse, sed in gratiam agonizantium, at deinde consuetudinem sensim invaluisse, ut pro mortuis pulsarentur campanæ, quæ antea non nisi pro morientibus pulsabantur. *Redeamus*, inquit (*Tom.* 2, *Præfat.*, *p.* 36), *ad veterem usum campanas pulsandi pro morientibus, eumque hodiernæ consuetudini substituamus, et constabit, hunc morem primo institutum fuisse ut fideles ad fundendas pro agonizantibus preces excitarentur.* Verum an mortuis nulla suffragiorum est necessitas? an non æquum, ut fideles ad dicendas pro eorum requie orationes invitentur?

2. Ab antiquissimis temporibus Nativitatis dominicæ festivitate, quemcumque in diem incidat, carnibus vescimur : cujus consuetudinis rationem Honorius III P. M. ab episcopo Pragensi interrogatus reddit, dignitatem videlicet, et excellentiam diei. Displicet moralis hæc causa D. de Vert, qui suo judicio carnem manducari arbitratur ob allusionem ad Incarnationem Verbi, quod caro factum est. Vadem sententiæ producit Matthæum (*a*) Parisiensem, quem auctorem? Virum videlicet et scientia ecclesiasticorum, et ordine temporum hoc Pontifice longe inferiorem.

3. Candelârum solemnitate, vulgo Purificationis die, incensi in processione portabantur cerei. Hanc cæremoniam D. de Vert a verbo *Lumen* quod in Simeonis cantico legitur proficisci credit (*Tom.* 2. *p.* 14). Id ille absque ullo altero, quam sui ipsius testimonio obtrudere audet : cum tamen nobis constet festivitatem hanc a quinto jam sæculo eadem accensorum cereorum solemnitate in Ecclesia Hierosolymitana obtinuisse. Eo vero tempore hæ allusiones nequaquam in usu fuerunt, et S. Eligius, qui septimo sæculo floruerat, nos clare edocet cereos hos Purificationis die assumptos fuisse, ut ethnica Lupercalium superstitio, quæ necdum penitus aboleri potuerat, sacris his cæremoniis obliteraretur. Credebant enim ethnici se ardentibus his candelis, quas in honorem Panis, et Februæ circumferebant, a criminum suorum labe purificari.

4. Quarta Quadragesimæ dominica majori quadam solemnitate celebrari solet. In quo D. de Vert nullum aliud mysterium reperit, cui singularia hæc lætitiæ signa adscribi queant, quam verba *Lætare Hierusalem*, quibus introitus inchoatur. Equidem, si majori antiquitatis scientia præditus fuisset, longe aliam gaudii et solemnitatis causam attulisset. Non ignorasset enim medium Quadragesimæ tempus olim diem fuisse lætitiæ, ut etiam nunc apud Græcos sub nomine *Mesonistymi*. Scivisset eamdem solemnitatem a Latinis in proximam dominicam translatam fuisse; atque ex hinc multo aptius, quam fecit, veram rationem solemnitatis, et lætitiæ hujus diei intulisset. Accedit huc quod festo hoc die aurea Rosa a summo Pontifice certo ritu benedicatur. Quæ cæremonia, cum jam ab undecimo sæculo invaluerit, non parum ad augendam hujus festivitatis solemnitatem omnibus illis ecclesiis contribuere debuit, qui ritus suos Romanæ Sedi conformant.

5. Arbitratur D. de Vert (*Tom.* 2, *p.* 30 *et* 104), non aliam ob rationem in benedictione Cerei Paschalis ei thus, seu incensum inseri, quam ob perperam intellecta verba : *Suscipe, Domine, incensi hujus sacrificium*, contendit ignorantia, et inadvertentia Rubricariorum, *temporibus illis Gothicis*, *velut nono sæculo*, factum fuisse, quod verbum *incensum*, quod hoc in loco nil nisi cereum accensum significat, pro

(*a*) Matth. Paris. Historia Angliæ ann. 1255. Honorius mortuus est anno 1227.

thure sumpserint. Hæc ille quidem, verum nullo suffultus argumento, nulla auctoritate, nulla ratione. Quis vero tam leviter tanti erroris, et ignorantiæ Ecclesiæ Rubricas accuset? Annon hoc est hæreticis occasionem manifestissimam nos insultandi præbere? hæreticis, inquam, qui nihil elabi sinunt, quod illis ad exponendas omnium cachinnis Ecclesiæ rubricas inservire queat? Id D. de Vert præstat, eoque magis culpabiliter, quo certior est suam conjecturam incertissimam, imo falsissimam esse. Legentibus enim Orationem *Exultet*, unde prædicta verba deprompta sunt, clare patet, Ecclesiam nequaquam de cereo, qui tum necdum accensus est, loqui velle, verum de incenso, quod in ejus consecratione adhibetur. En ipsa verba : *Suscipe, sancte Pater, incensi hujus sacrificium vespertinum, quod tibi in hac cerei oblatione per ministrorum manus de operibus apum sacrosancta reddit Ecclesia.* Tolle jam vocem *incensi*, *ac cereum incensum*, ut placet D. de Vert in antiquæ vocis locum substitue, quem quæso sensum ex hac oratione elicies? Hic videlicet, *Suscipe, sancte Pater, incensi hujus cerei sacrificium, quod tibi in hoc cerei sacrificio sancta reddit Ecclesia.* Tam belle D. de Vert nostras cæremonias interpretari solet, quanquam et in eo fallitur, quod incensum sæculo nono cereo paschali adfigi cœptum sit : constat enim hanc consuetudinem multo esse vetustiorem, et sæculo octavo nequaquam juniorem, quod vero institutionem hujus cerei symbolici spectat, hæc multo majori pollet antiquitate, et ad principium sexti sæculi referenda est ; ut ex duabus ejus benedicendi formulis, quas nobis Ennodius Ticinensis reliquit, eruitur.

6. Obtinuit in Ecclesia usus, ut supra infantes, infirmos, aliasque id postulantes personas Evangelium S. Joannis recitetur ; quod dum peragitur, sacerdos eorum capitibus stolam imponit. Nobilem hujus ritus originem scire cupis? audi Vertium : *Sacerdos*, inquit (*Tom.* 2, *p.* 41), *olim Evangelium extremitati stolæ affigebat; unde naturali ordini maxime congruum erat ut genuflectentium ante se personarum capitibus stolam ad legendum commodius Evangelium imponeret.* Cujus conjecturæ, licet neque testem, neque vadem, neque argumentum illum, etiamsi a cujuscumque demum auctoritatis Missalis desumptum proferat; arbitratur tamen eam tam felicem, tam elegantem, tam eximiam esse, ut ob solam verisimilitudinem, quam ei inesse credidit, adoptari debeat.

7. Cur, quæso, *Pater* et *Credo* in baptismate recitantur? Fortasse dices hoc vestigium esse antiqui moris, cum catechumenis tempore sui catechumenatus oratio Dominica, et Fidei symbolum tradebatur. Tum enim ab initiandis postulabatur ut preces has memoriæ mandarent et ante baptismum recitarent. Hoc *reddere symbolum* dicebatur ; et æquum profecto erat, ut illis symbolum fidei perspectum esset, quam publice profiteri vellent. Verum longe aliter D. de Vert de hoc disserit (*Tom.* 2, *p.* 96 *et* 97) : *Antiquitus hæ preces nequaquam in administratione hujus sacramenti recitatæ fuerunt;* verum Ritualia, adjungit ille, munus patrinorum indicavere ; quo ad docendos *Pater* et *Credo* filiolos obligabantur. Hæc verba *Pater* et *Credo* in Ritualibus attramento scripta intra Rubricam cernebantur. Unde sacerdos ob pigritiam Rubricam legere negligens, et assuetus recitare, quidquid attramento in Rituali descriptum est usum fortasse invexit has duas preces recitandi *Pater* et *Credo*. En conjecturam D. de Vert. Novam sane et inauditam, atque ita illi propriam, ut non credam aliquem futurum, qui hujus inventi gloriam ei eripere cupiat. Sed alias accipe non minus ingeniosas.

8. Recens electus Pontifex majori altari ad S. Petrum imponitur : ubi cardinalium obsequia pedum osculo suscipit. Accipe Vertii in hunc ritum commentationem : *Dici posse*, ait (*Tom.* 2, *pag.* 187), *id fieri, ut pedes Pontificis in justam altitudinem elevatus eo commodius exosculari possint.*

9. Eodem tempore Pontifex vilioris pretii monetam in populum spargit, quam actionem juxta Ordinem Romanum his S. Petri verbis : *Argentum et aurum non est mihi*, comitari debet. Inferret hic aliquis, munificentiam hanc, in profanis etiam regum coronationibus usurpatam ; ritu hoc in Ecclesiam sanctiori sane ratione introductam esse ; ut videlicet recordaretur Pontifex paupertatis apostolicæ, et rerum mundanarum contemptus, sicque cognitum haberet, quod si nihil possidere liberum ei non sit, obstrictum se tamen esse, ea, quæ possidet, profuse in pauperes elargiri. Verum omnia hæc, Vertii judicio, mysticos sensus redolent, atque ideo non sunt ferenda. Absque hoc verborum fuco, *Hæc verba*, ait (*Tom.* 2, *p.* 231), *verisimiliter nihil aliud exprimunt, quam Pontificem dum eleemosynam hanc elargitur, non tenere manibus solidos ex auro et argento nummos, sed minoris pretii solum nummulos, qui vulgo parvæ monetæ nomine comprehenduntur.*

10. Notum est omnibus in fine cujusque Nocturni Chorum, qui lectionum tempore sederat, ad ultimum Responsorium dum *Gloria Patri* canitur, assurgere : cur vero? Id esse, respondet D. de Vert, abeundi indicium ; olim quippe post quemlibet Nocturnum discessionem factam fuisse, cumque *Gloria Patri* Nocturnum finiat necesse erat eo momento assurgere, ut orantes prompti post ejus recitationem abire possent : verum S. Benedictus in sua Regula (*Cap.* 9) longe aliam hujus Ritus rationem affert : id scilicet fieri in honorem et venerationem SS. Trinitatis, cujus gloriæ doxologia hæc consecrata est. En originem hujus cæremoniæ, ejusque rationis moralis a non contemnenda antiquitate repetitam. Nihilominus D. de Vert, cui mens Ecclesiæ sexti sæculi notior est, quam ipsi sancto Benedicto, persuasum habet S. hunc Patrem falli, ac ab eo perperam moralem hanc dilucidationem ritui adjunctam fuisse. Nihili auctoritatem S. ordinis sui patriarchæ ducit, ac mordicus conjecturæ suæ, licet nulla solida ductus ratione inhæret.

11. Videmus persæpe e crucibus in possessione portari solitis, flamulas quasdam, seu vela candida

pendere; quæ etiam in antiquis tabulis pontificum baculis addita cernimus. Opinabar ego id fieri, ut quemadmodum olim apud Romanos insignia militaria velis quibusdam ornabantur, et id hodiedum in bellicis nostris vexillis observatur, ita pariter apud Christianos crucis signum, quod publicis in processionibus circumfertur, et Ecclesiæ militantis vexillum est, exornaretur. Credideram ornamentum hoc ob similitudinis rationem ad pastoralem abbatum baculum traductum fuisse. Verum D. de Vert aliam longe hujus moris causam reperit. Velum quippe istud strophium fuisse asserit seu cruciferorum, seu abbatum, qui illud cruci aut pastorali lituo non invenientes commodiorem locum alligabant, ut sic emungendis naribus, aut tergendo ori præsto esset. Quo vero argumento id comprobet, audi. Viderat nempe in Grosensi abbatia lituum, cui exiguus uncinus annexus fuerat; atque hic uncinus, licet de se nihil ad rem faciat, abunde illi ad hanc conjecturam formandam sufficit, neque erubuit frivolo ac elangui huic fundamento innixus veterum pietati ridiculum et indecentem usum affingere exponendi publica in processione totius populi oculis sordidum et nauseandum cruciferi alicujus sudariolum.

12. Non minus præclare, nec minus digne de ornatu ratiocinatur, qui anteriorem Altarium nostrorum faciem tegit. Eum olim nihil aliud fuisse contendit, quam suspensum virgæ ferreæ ante sanctorum lipsana, quæ sub ara requiescebant, velum; ut sic eorum sarcophagus operiretur, et a pulvere aliisque injuriis defenderetur. Adjungit, tractu temporis factum, ut vela hæc primo phrygio labore, purpura, aureis, argenteisque limbis decorarentur, donec tandem inter altaris ornatus adnumerata sunt atque ne illum vane, atque inutiliter hæc adstruere arguamus, en quod conjecturæ suæ argumentum profert: ait se vidisse Galardoni exiguo Chartrensis provinciæ viculo simile annulis virgæ ferreæ insertis suspensum velum, idque anno 1689. Perbellam sane, et rarissimam antiquitatem! Verum nescio quo malo facto huic ingenioso commento duplex evidentissimum ecclesiasticæ historiæ testimonium refragatur. Primis Ecclesiæ temporibus altaria pretiosis tapetibus ob debitam sacris Mysteriis venerationem ornari consueverant. S. Chrysostomus (*Hom.* 61 *ad popul. Antioch. et Hom.* 22 *in Acta*), Theodoretus (*Lib.* 1 *Hist., cap.* 31), et Synesius (*Epist.* 97) de velis cultui ararum destinatis loquuntur; Gregorius Turonensis (*a*) testatur altarium tegumenta e serico, aliisque pretio conspicuis pannis confecta fuisse: Anastasius Bibliothecarius (*b*) ait, Constantinum altari pallium auro contextum obtulisse; quæ ornamenta vulgato illis temporibus nomine altarium pallia, vel vestes nuncupabantur. PP. Zachariam, et Adrianum primum hujusmodi pallia auro contexta Ecclesiæ donavisse leginus, quodque magis magnificentiæ studium declarat, quod tum fidelium animis insidebat, Pulcheria (*a*) imperatrix Ecclesiæ Constantinopolitanæ altare ex puro auro cælatum, ac gemmis refulgens dono dedit. Alterum testimonium quod D. de Vert conjecturam evertit, ex antiquo Martyres sub altaribus collocandi ritu desumitur. Corpora enim sancta sub ipso altari terræ mandata, altare ipsum pro sepulcro habebant, neque ulli hominum aspectui patebant. Cum vero pia fidelium devotione e sinu terræ extrahi, et in pretiosas urnas ad augendam illorum venerationem transferri cœpissent, non amplius sub altari, sed in expositis omnium aspectui locis, aut post aram, aut super columnas, aut in certis ad id præparatis armariis, loculisque collocata fuere. Dubito profecto D. de Vert multa in antiquitate exempla, reperisse quibus probet sarcophaga sanctorum, ea ratione, qua sibi fingit, in propatulo sub aris reposita fuisse. Ego quidem haud magno negotio comprobabo septimo primum sæculo obtinuisse, ut sanctorum martyrum corpora e terra educerentur, velamina autem pretiosa, quibus altaria operiebantur, multo antea in usu fuisse. Id quod testimoniis supra a nobis allatis, ac maxima ex parte ante septimum sæculum exaratis, satis superque confirmatum censeo.

13. En aliam conjecturam ab Historia veritatis teste æque, ut priorem, confutatam. Intervallum illud unius anni, quod inter singulos ordines suscipiendos observatur, et communi nomine Interstitium appellatur, Vertii judicio inde derivatur, quod ante Simplicii papæ ætatem solus mensis septembris ordinationibus faciendis præstitutus fuerit, ac proinde oportuerit ad presbyterium adspirantes, cum non nisi gradatim ad hanc dignitatem aditus pateret, per integri anni spatium singulos ordines præstolari. Simplicius, inquit ille, primus fuit qui antea præstitutum tempus corripuit, et aliis quoque anni temporibus ordines impertiri cœpit; quod dein ab aliis quoque susceptum fuit. Ad hanc itaque epocham revocandus est mos ordines eodem anno suscipiendi. Ubi velim observes Simplicium anno Christi 483 e vivis decessisse.

Profecto non satis demirari queo quam confidenter D. de Vert in rebus manifestissimis nobis imponat. Evidens quippe est papæ Simplicii tempore neque ordinationem annuam interstitiorum mensuram, neque interstitia ad Augustini tempus restricta fuisse. Quod clare ex Decretalibus Siricii et Zosimi, prædecessorum Simplicii, ac e Gelasio ejusdem post Felicem III successore comprobatur. Zosimus enim præcessit Simplicium quadraginta novem annis, et Siricium (*Epist. ad Him. tom.* 2, *Concil., pag.* 121, *num.* 9,

(*a*) *Cumque jam altarium cum oblationibus pallio serico opertum esset.* Lib. 7 Hist., c. 22.

(*b*) *Obtuli super altare illius pallium auro textile, et celebratæ sunt Missæ.* In Vital. *Fecit vestem super altare S. Petri auro textam.* De Zachar. *Fecit vestes duas super altare, unam ex auro.* De Adrian.

(*c*) Sozom. lib. 9. Hist. c. 1. Victor Vit. l. 1. persecut. Vand. Loquendo de legato Genserici Vandalorum regis, ait: *Tunc rapaci manu de patiis altaris, proh nefas! Camisias sibi, et femoralia faciebat.*

10, 13) fere nonaginta ; jam hic statuit, ut qui a tenera infantia ad clericalem statum enutriti sunt, ante decimum quartum ætatis annum ad lectoratus ordinem promoveantur, a decimo quarto vero anno usque ad trigesimum non alios ordines suscipere, nec alia munera obire possint, quam acolythi, et subdiaconi ; inde ad diaconatum promotis alios quinque annos presbyteratus ministerium expectandum sit, atque hoc officio decennio functis tum primum episcopalem dignitatem consequi liceat. Quod vero eos attinet, qui ætate jam provectiori se Ecclesiæ Dei vovent, intervalla restringit, et duos annos ante subdiaconatum, et quinque ante diaconatum præscribit.

Papa Zosymus (*Ep.* 1 *ad Ezich. Salonit.*, *tom.* 2 *Concil.*, *p.* 1557, *n.* 3) qui annis quinquaginta Simplicium antecessit, superiorem legem universam amplectitur, nihilque in ea immutat, nisi quod viginti annorum ætatem pro suscipiendo acolythatu et subdiaconatu statuat, atque provectioribus quatuor annorum interstitia pro suscipiendo diaconatu præscribit.

Gelasius I (*Ep.* 9 *ad episc. Lucan.*, *n.* 1, 2 *et* 3, *tom.* 3 *Concil.*, *p.* 1188) qui decennio post Simplicii mortem ad Romanam Sedem evectus est, antiqua confirmavit statuta, eorumque observantiam sanctam haberi voluit. Quanquam non inficiar eum concessisse, ut urgente necessitate, atque Ecclesia clericorum penuria laborante, e sanctioris vitæ monachis illi, qui præclara vitæ probæ, morumque illibatorum specimina dederunt, seligantur, atque servato solum trimestri inter singulos ordines interstitio ad sacras promoveantur dignitates. Verum specialis hæc gratia, quæ nunquam ante illum obtinuerat, nequaquam in exemplum trahi poterat. *Priscis*, inquit, *pro sui reverentia manentibus constitutis ; quæ ubi nulla, vel rerum, vel temporum perurget necessitas, regulariter convenit custodire.* Quo jam bella illa D. de Vert conjectura ad conspectum tam sincerorum, tam evidentium testimoniorum dilabitur ? An etiamnunc persuadere nobis onabitur ante Simplicii papæ tempora interstitia unius solum anni fuisse, ejusque sub regimine contracta fuisse ; quod Pontifex ordinationum tempora nteverterit ?

14. Ea, quæ D. de Vert de Antiphonis O appellatis, ac ultimis Adventus diebus cantari solitis affert, indigna arbitror, ut serio refutentur. Attribuit D. de Vert Antiphonarum harum intonationem Capitulorum dignioribus membris ob allusionem, quam ipse deprehendit in primis Antiphonarum vocibus, cum nomine aut munere capitularium dignitatum. Sic decanus cantat Antiphonam *O Adonai* ob similitudinem hujus vocis cum illa *decanus*. Thesaurario obvenit Antiphona *O Clavis David*, quia nempe claves thesauri illius custodiæ concreditæ sunt. Cantor intonat illam, quæ per *O Radix Jesse* inchoatur, ob baculum suum in surculi formam effictum. *Radix* enim *surculum* significat, etc.

15. Aliam tantum non minus ridiculam conjecturam pari brevitate attingam : agitur in ea de processione Ascensionis, in qua compluribus in locis cistulæ cum sanctorum lipsanis circumferuntur. Quam cæremoniam D. de Vert deducit ab eo, quod dictum est in Evangelio de Jesu Christo : *Ferebatur in cœlum.* Vocem autem *Ferebatur* aliquam similitudinem habere dicit (*Tom.* 2, *p.* 56) cum *Fierre*, quæ vetusto sermone idem ac cistulam significat, atque hinc defluxisse ritum solemni hac festivitate cistulas Reliquiarum circumferendi. Inanes hæ et pueriles nugæ nec confutationem merentur, cum propria infirmitate concidunt, et abuterer lectorum patientia, si in earum discussione vel mediocri tempore morarer. Verum necesse fuit eas in medium proferre, ut eo sanius judicare possent quantum conjecturis D. de Vert fidendum sit ; quantum ipsis momenti ab hac jactata verisimilitudine accedat ; et quam bene fundata D. de Vert spes sit, dum harum solo præsidio fretus, nec ullo alio solido argumento adjutus, lectores in suam sententiam descensuros esse confidit. Hæ enim secundum systematis sui fundamentum efformant. Fundamentum sane caducum, et ruinæ proximum, quanquam et tertium, quod in collectione certorum ritualium, et Missalium omni in pagina productorum collocat, non majoris est firmitatis ; ut statim una alterave adnotatione demonstrabo.

§ LIII. *Tertium fundamentum systematis Vertiani. Missalia, et Ritualia a Vertio collecta, et consequutiones, quas ex illis deducit. Fundamentum hoc non sufficere ad sustinendum auctoris hujus systema.*

Prima adnotatio. D. de Vert persæpe in rem suam Ritualium et Missalium privatarum ecclesiarum, ex quibus quæcumque suo systemati favere videbantur improbo labore excerpsit, fidem adducit. Verum quid Missalia hæc edisserunt ? Profecto maximam partem nihil prorsus horum, quæ D. de Vert ab illis dici cuperet, aut quæ ad confirmandas ejus conjecturas dicere deberent. Quod si aliquid in ejus sententiam testari videntur, id tamen neque firmum, neque concludens est. Omni autem exceptione majora eorum testimonia esse oporteret, ut ad immutandas fidelium opiniones, ad convellendum sensum mysticum ab Ecclesiæ precibus adjunctum, et non raro ad confutandas SS. Patrum sententias aliquid conferre possent. Reperit quidem nonnunquam aliquod in iis argumentum, quod ad factorum a se allegatorum confirmationem faciat, verum consequutionum abhinc petitarum, et illatarum inductionum in hujusmodi factis nullum apparet vestigium. Quinimo ex ipsis a se adductis factis, consequutiones suis quam maxime oppositas haud magno labore depromere possem. Sed operam perderem, si asserti mei exempla afferrem : cum librum ejus pervolventibus id obscurum esse nequeat.

Secunda adnotatio. Non inficior, imo lubens concesserim aliqua sat feliciter a D. de Vert detecta, et conjecturas nonnullas verisimilitudine sua utiles in libro ejus comprehendi ; et mirandum sane esset, si in duobus tam eximiæ molis voluminibus nihil prorsus boni contineretur. Verum inter Vertiana inventa paucissima sunt, quæ soliditatem aliquam præ se fe-

rant. Quod vero illa attinet, quæ aliqua verisimilitudine confirmantur, quis quæso ullam illis amplius fidem adhibebit; postquam evidentem verisimilitudinum harum falsitatem tam solidis argumentis demonstravi. Si igitur feliciora D. de Vert inventa, quæ tamen paucas solum respexere cæremonias, tam parvo concluduntur numero, quid quæso judicandum, si ingentis illius a se prætermissarum cæremoniarum numeri ratio habeatur? Qua ratione, licet omnibus suis ritualibus, et Missalibus stipatus, id probare posset de *omnibus cæremoniis*, aut saltem de *majori earum parte*, quod omni conatu, omnibus viribus, omnique eruditione sua, vix de paucissimis probare potuit?

Tertia adnotatio. An judicium de vera Ecclesiæ circa cæremonias mente, earumque origine ab iis Missalibus, ritualibusque desumendum est, quæ vulgo pluribus sæculis post sanctorum horum rituum institutionem conscripta sunt? Quæstio in eo vertitur, ut cognoscamus mentem Ecclesiæ circa institutionem cæremoniarum maxime solemnium, et antiquarum; quarum vestigia in tertio, quarto, quinto, imo nonnunquam in secundo, et primo Ecclesiæ sæculo exstant. An non antiquissimorum horum auctorum, qui cæremoniarum institutionibus synchroni vixere, judicio standum? Minime quidem, si Vertio credimus, qui *omnes sanctos Patres vehementer in allegorias propendisse* ait. Quocirca etiam eos nihil æstimat, magisque Missalium suorum, quam istorum fidem amplectitur. Quam vero antiquitatem testimonia sua præ se ferunt? Mediocrem sane. Cum plurima decimo quinto, et decimo sexto sæculo conscripta sint, quæque antiquissima inter ea reperiuntur, ad decimum quartum, et decimum tertium sæculum spectent, nullum autem, ut ipse confitetur, duodecimum antecedat (*a*).

Quarta adnotatio. Si hæc Missalia parvi propter vetustatem; minoris certe propter qualitatem æstimanda sunt. Quæ enim hæc sunt? An Ecclesiæ Romanæ, an Græciæ, an Orientis? An sub apostolorum nomine, ac a quarto jam sæculo cognita? An a Basilio, Chrysostomo, Ambrosio, aut aliis primorum sæculorum pontificibus composita? Minime quidem præstantes hos, tantique nominis Patres vix unquam D. de Vert afferre dignatur, ac persæpe nobis suspicionem injicit, hos multis in locis nequaquam a se consultos fuisse. Ut silentio præteream hos non raro ab eo oppugnari specioso *mysticas* eorum explicationes refellendi titulo. Delicias ejus faciunt liberculi quarumdam obscuri nominis ecclesiarum, dissitarum abbatiarum, aut incognitorum viculorum : ut sunt Daoulas, Essome, Gergeau, Montiviliers, Creil, Caudebec, Avalon, Gallardon, Paloiseau, aut alii similes his nihil neque dignitate, neque antiquitate suarum ecclesiarum illustriores. Quid præterea ex hisce tam pretiosis voluminibus delegit atque excerpsit? Ritus maxime rudes et aggrestes, qui ætatem illam qua primum instituti sunt ex toto redolent. Ignorantia illorum temporum, quæ a Vertio ipso rustica et Gothica appellantur, facile in Ecclesias privatas introducere potuit, et etiam introduxit quidquid nimia simplicitas, et stupida pietas, aliquando etiam error, aut superstitio comminiscebatur. Hoc ignorantiæ tempore sufficere populo videbatur, si gesticulationibus litteralem sensum cæremoniarum exprimeret, nec sibi necesse arbitrabatur mysticos rituum indagare sensus. Non ulterius simplicium, et rudium horum temporum processit ingenium; et si quando mysticus cæremoniarum sensus non tam facile omnium intellectui patet, explicandus esset : primæ quæque absque ulla trutina suscipiebantur piæ meditationes, quæ animo sese offerebant nec accuratius perpendebant an eæ solidæ, mentique Ecclesiæ conformes essent.

Harumne igitur et exiguarum et privatarum ecclesiarum judicio quæ ab ignorantia, simplicitate, et nonnunquam superstitione obsidebantur, de universali ab Oriente in Occidentem diffusa Ecclesia decidendum est? De Ecclesia, inquam, a divino Spiritu perpetuo illuminata; de Ecclesia sponsa Jesu Christi? Justumne, ut ei tribuamus cæremonias illas non raro indecentes, et majestate divini cultus indignas, quas D. de Vert in medium protulit, quæque potius occultandæ erant quam in apertam lucem protrahendæ? Æquumne, ut sanctæ huic Ecclesiæ rude hoc cæremoniarum chaos, et ineptas significationes, quas Vertius e privatis suis Ritualibus depromit, imputemus? Dum ea nobis in precibus, et sanctorum doctorum libris clarissime mentem suarum cæremoniarum exponit? Illamne ream arguemus omnium illorum rituum perversorum, quos rudis et superstitiosa ecclesiarum illarum pietas introduxit, aut commentariorum ineptorum, quibus verum cæremoniarum antiquarum sensum deturpaverunt? Non approbat illa quorumdam mysticorum œstrum, qui piis suis meditationibus ultra, quam oportuerat, abrepti sunt; eamque plumbeis quorumdam ignorantium opinionibus stultissimisque commentis assentiri credemus, qui sanctum piumque arbitrabantur multiplicare gesticulationes, inceptissimisque inhærere allusionibus, et qui bene factum credebant ad vocem *Moab* clamorem attollere, aut ad verba *In excelsis* turrim conscendere? Perversæ hæ consuetudines fere semper obscuræ permansere, nec ultra nativitatis suæ locum vagatæ. Quod si tamen et aliis se communicarunt, Ecclesiæ illæ fuerunt nec multæ, nec magni nominis, nec ultra provinciam extensæ. Verum demus eas se in integram etiam nationem insinuasse, an hoc sufficit ad ferendum de mente universalis Ecclesiæ judicium? Ut hoc recte feratur judicium inspiciendum est, quid in ea traditum, quid observatum fuerit omnibus in locis, omni tempore, ab omnibus sanctis pontificibus et doctoribus; ac ut Vincentius Lirinensis ait : *Quod ubique, quod constanter, quod ab omnibus.* Hanc ego regulam am-

(*a*) Secundum D. de Vert vetustissimum horum Missalium est Ordinarium Metense ann. 1105. Ita ille tom. 2, pag. 479, ubi errore typi annus 1505 legitur, quem corrigere oportet ex pag. 100, tom. 1, in qua recte legitur annus 1105.

plector, quam sequutus sentio, Ecclesiam non alium, quam sensum mysticum et symbolicum suis cæremoniis indidisse, hancque illius esse circa ritus mentem. Quod vero putidas illas et obtusas cæremoniarum significationes attinet, quas Vertius Ecclesiæ menti affingit, eæ, una cum peregrino suo systemate ab eadem regula convelluntur.

Incassum igitur testimonia illa ex privatarum ecclesiarum consuetudinibus excerpta conglomerat. Possunt eæ quidem aliquando non inutilem in indaganda quarumdam cæremoniarum origine, et detegenda circa ipsorum institutionem Ecclesiæ mente præstare operam : dummodo cum iis vetusta quæque Religionis consulantur monumenta ; dummodo auctoritatis SS. Patrum ratio habeatur, nec mysticarum significationum ab illis nobis traditarum contemnatur fides ; dummodo in privatis his cæremoniis, et ritualibus rite secernatur illud quod ignorantia quorumdam sæculorum, et crassioris ingenii hominum introduxit ab eo, quod Ecclesia, quæ mystico spiritu animatur, in universo christiano orbe obtinere voluit. Qui aliter negotium hoc aggreditur, ipse sibi erroris causa est, atque universas Ecclesiæ cæremonias ad rudem informemque molem reducit, cultum illius deturpat, ac contemnendum reddit ; hæreticis amplam occasionem suppeditat cæremonias nostras deridendi, insulsosque illos jocos, quibus religiosos nostros ritus, sanctasque sacrorum mysteriorum cæremonias exsibilant, aliqua verisimilitudinis specie exornandi. Imo vero ex ipsorum fidelium animis exactam illam, ac obsequiosam observantiam, quam erga sanctissimos nostros ritus hucusque tenuerunt, eradicat. Atque cum hac adnotatione, quæ ob veritatem, et soliditatem suam omitti minime debuit, huic opellæ finem impono.

§ LIV. *Conclusio hujus operis. Quantum systema D. de Vert ad enervandam fidelium erga Ecclesiæ cæremonias venerationem, observationemque conferre valeat.*

Quos effectus jam producturum putas apud catholicos hujusmodi systema, si unquam infausta sorte inter eos fidem aliquam obtineat ? Quæ horum futura est opinio, postquam ea perlegerint, quæ Vertius de nostris cæremoniis congessit : de cæremoniis, inquam, et veneratione, et sanctitate dignissimis ? Qua veneratione eas prosequentur, si in eamdem cum D. de Vert discesserint sententiam, ritus videlicet nostros non alteri fundamento, quam utilitatis, commodi, necessitatis innixos esse, nec alio sustineri fulcro, quam allusionum frivolarum, ac persæpe puerilium, aut consuetudines quasdam esse ethnicas, vel Hebræas absque ullo delectu ob inveteratum solum morem retentas ? Ad hoc etenim probandum tota Vertiani systematis vis inclinat. Qua, inquam, veneratione suscipient cæremonias, quæ a tam indignis repetuntur principiis ? Qua tenacitate retinebunt, et qua religione observabunt sacras hasce consuetudines, quarum *necessitas*, *commodum*, aut *utilitas* unica institutionis juxta Vertium causa fuit, quæque cum mutatis temporum circumstantiis nec commodæ, nec utiles esse in præsens videantur, et commodius, et utilius foret penitus eliminare, iisque alias substituere ? Qua non audacia, et licentia fas sibi arbitrabuntur privata etiam auctoritate omnia pro libito permutare ?

Frustra nobis promittimus sic præoccupatos animos memoria rationum mysticarum, et symbolicarum retentum iri. Hæ rationes vimne aliquam ad movendos homines habebunt, quos D. de Vert in suam pertraxit sententiam, quibusque persuasit *rationes has esse arbitrarias*, post earum primam institutionem inventas, *genio cujusque sæculi conformes*, et vix non semper male fundatas ? In vanum etiam eos frænatum iri credimus auctoritate Ecclesiæ, et Liturgiarum rubricis, quæ apud nos legis vim obtinent. Hanc enim auctoritatem labefactari cernimus omnibus iis animadversionibus quas Vertius suis in libris effutit ? Contemnit in his quæcumque Ecclesia circa cæremonias adhibet verba, sermones, symbola, allusiones ; atque sic exemplum funestissimum aliis præbet eadem temeritate universa hæc despiciendi. Sperandumne igitur ut ullus amplius Ecclesiæ legibus honor habeatur ? Annon ipse Vertius documentum clarissimum exemplo suo exhibuit excutiendi harum legum in rubricis latarum jugum, dum Episcopis ornamenta, quibus a privatis presbyteris discernuntur, eripere, ac promiscue cuilibet hoc jus asserere conatur ; dum missæ Canonem, et secretas elata voce recitandas docet, nihili pendens auctoritatem nostrorum Missalium decisioni ultimi Concilii generalis innixam ? Cernimus jam non sine mœstitia perversæ hujus doctrinæ effectus, videmus undique impendens Religioni periculum, et nefandum illum libertatis, novitatis, independentiæ, et innovationis œstrum late diffundi dolemus. Jam unusquisque privatorum se in magistrum, in doctorem erigit, et sibi auctoritatem cæremonias ab universa Ecclesia aut præscriptas, aut receptas, pro libito reformandi, et immutandi audacter vendicat. Ipsa Sacramentorum administratio criticorum horum libertatem effugere nequiit ; inventi sunt tam effrontis temeritatis homines, qui ea vulgari sermone administrare, et canonicum Officium Gallica lingua solemniter decantare ausi fuerint. Quid itaque tum eventurum est, si orbi christiano persuaserimus omnes rubricas, et cæremonias *nullas alias institutionis habere rationes, quam necessitatis, quarumque maxima jam pars exolevit ; rationes mysticas, et fines symbolicos esse arbitrarios, et insulsos, plus gratiæ, quam soliditatis habere, omnia in iis perpetuis subjecta esse vicissitudinibus, atque in rituum origine nullam mysterii habitam fuisse rationem.* Ego quidem pro certo habeo æternum Deum, qui Ecclesiam suam diligit, eamque ad sæculorum finem proteget, nunquam concessurum, ut opiniones hæ et fidei, et cultui, et gloriæ suæ tam perniciose in fidelium animis prædominentur. Si olim passus non est, ut in tabernaculum antiqui Testamenti profanus ignis importaretur, non ferat, ut in sanctuarium novæ legis spiritus ille profanus, agrestis, et repens, quem D. de Vert inspirare studuit, introducatur.

MONITUM.

Equidem, de sacrosancto Eucharistiæ sacramento tractatum ita ex omni parte absolutum edere cupientes, ut nihil superesset quod ultra desideraretur, Benedictum decimum quartum et Bona doctissimo de Lugo subjunximus. Nihilominus, cum egregii illi scriptores præsentiam realem necnon et transsubstantiationem, maximi momenti articulos, tamen non nisi carptim attigerint, sive quod illorum ætate nulla de his capitibus exorta sit dissensio, sive quod illa fusius pertractare dogmata, ab illorum scopo fuerit, inde aliquid in tomo nostri theologiæ cursus vigesimo tertio, desiderari sensimus, scilicet dissertationes ex professo tum de præsentia reali, tum de transsubstantiatione. Hanc igitur lacunam explendi quæ se dat occasionem alacriter occupamus.

TRACTATUS
DE EUCHARISTIA.

CAPUT PRIMUM.

De reali Christi præsentia in eucharistia.

A Joanne Scoto cognomento Herigena sec. IX. primum impugnatam fuisse realem Christi præsentiam in eucharistia nonnulli existimant, quæ tamen res incerta admodum est (a). Vulgo omnium *sacramentariorum* (b) parens censetur Berengarius, ecclesiæ Andegavensis archidiaconus sec. XI. adversus quem undique insurrexerunt viri non minus doctrina quam sanctitate præstantes, pluraque celebrata concilia sunt in quibus iterum atque iterum hæresim suam ille ejuravit, in quam tamen homo levissimus sæpius post ejurationem prolapsus est, donec vere pœnitens in communione Ecclesiæ vivere desiit (c). Eum deinceps Wicleffus an 1359. secutus est, cujus art. 3. « Christus non est in eodem sacramento identice et realiter in propria præsentia corporali » proscripsit concilium Constantiense (a). Demum sec. XVI. Zwinglius, Carlostadius, Œcolampadius, Bucerus, Calvinus (b), Sociniani omnes, ac rationalistæ eamdem impietatem sectati sunt.

(a) Cf. *Perpétuité de la foi de l'église catholique touchant l'eucharistie.* Paris. 1704. tom. I. liv. XXIII. ch. XII, nec non ibid. *Réfutation de l'écrit d'un ministre* etc. Trois. Partie ch. III, ubi ostenditur nullo solido fundamento inniti eos, qui incusarunt Joannem Scotum, quod perperam senserit circa realem Christi præsentiam. Verum de hoc postea.

(b) *Sacramentarii* a Lutheranis primum vocati sunt Zwingliani et Calvinistæ eo quod rejicerent dogma de reali Christi præsentia in eucharistia, neque agnoscerent in ea nisi *sola symbola*, seu *sacramentum nudum* corporis et sanguinis Domini.

(c) Cf. Nat. Alex. Dissert. I. in sec. XI. et XII. De causa Berengarii. Jo. Mabillonii Dissert. *De Berengario ejusque hæreseos ortu et progressu ;* nec non Diss. Historico-Criticam P. Josephi Plager S. J. « An Berengarius jam inde a sæc. XI. recentioribus heterodoxis ita præluserit, ut realem corporis et sanguinis Christi præsentiam in eucharistia inficiaretur; proinde sacramentariorum parens e vero habeatur. » Hæ dissertationes collectæ reperiuntur in *Thesauro theologico* Zachariæ S. I, Tom. X.

(a) Sess. VIII. apud Harduin. *Acta concil.* tom. VIII. col. 299.

(b) Satis constat qua vocum ambiguitate usi fuerint Bucerus et Calvinus, ut viderentur ab avita doctrina minime recedere circa realem Christi præsentiam, atque ut invicem conciliarent, aut saltem ad se Lutheranos et Zwinglianos pertraherent. Hac eadem fraude usi sunt, et adhuc utuntur, qui *irenicam*, seu pacificam conciliationem perficere aggressi sunt, præsertim in Borussia, inter Lutheranos et Calvinianos. An 1817. 27. Sept. prodiit celebre edictum Guillielmi III. ad sectas illas inter se consociandas. Hoc porro conciliatorium systema, optatum exitum ex parte saltem obtinuit in nonnullis regni Borussiaci partibus, in toto magno ducatu Nassoviensi an 1817., in principatu Hanoviensi, in regni Bavarici parte transrhenana an. 1818., in ducatu Anhaltino-Bernburgensi an. 1820., in ducatu Waldeccensi et Pyrmontano an. 1821. eodemque an. in magno ducatu Badensi, ubi solemnia hujus consociationis celebrata sunt die 28. Octob., in magni duc. Hassiæ parte Rhenana an. 1823. in ducatu Dessaviensi die 16. Maj. 1827. Ita Protestantes progrediuntur omnem conscientiam, imo et pudorem exuentes. Quasi perinde sit, frustulum panis, aut Christi corpus accipere; adorare Christum præsentem, aut execrari hunc ritum velut idololatricum. Nonnulli quidem Lutherani tantam impietatem exosi ac detestati, adversus ejusmodi conciliationem insurrexerunt, ut Harms in I. 95, *Thesen.* 1817. Ammon *Bittre Arznei* seu *Amara medicina* 1817. J. A. N. Tittmann *Ueb. d Vereinigung d. ev. Kirchen.* seu *de Unione ecclesiarum evangelicarum* Lips. 1818. aliique pauci, quibus sese opposuerunt Schleiermacher *an Herrn Ammon üb. seine Prüfung der Harmsischen Sætze* seu Ad Dominum Ammon *de ejus examine propositionum Harmsii.* Berol. 1818. Marées *Gegen eine Tittmannische Verunglimpfung in s. Schrift.* seu *Adversus quamdam injuriam Titmanni in sua scriptione.* Dessau. 1818. aliique, de quibus fuse disserit Boechel *Irenicon* qui plurima hac de rescripta recenset.

His catholici dogmatis impugnatoribus nos Ecclesiæ doctrinam opponimus, quæ in Tridentina synodo sess. XIII. can. I. his verbis sancita est : « Si quis negaverit, in sanctissimæ eucharistiæ sacramento contineri vere, realiter, et substantialiter corpus et sanguinem una cum anima et divinitate D. N. J. C., ac proinde totum Christum; sed dixerit tantummodo esse in eo, ut in signo, vel figura, aut virtute, anath. sit. » Hujus autem fidei veritatem tum scripturarum, tum perpetuæ constantisque Ecclesiæ traditionis auctoritate constare, propositiones quas jam subjicimus patefacient.

Propositio I. — Christus, prout in primis sacræ litteræ docent, vere realiter et substantialiter in sanctissimæ eucharistiæ sacramento continetur, et non ut in signo tantum, vel figura aut virtute.

Adeo arctus est nexus, qui intercedit inter verba, quibus Christus Dominus se carnem suam daturum in cibum promisit, Jo. VI et ea, per quæ datam fidem solvit, Matth. XXVI. 26. Marci XIV. 22. Luc. XXII. 19. et I. Cor. XI. 23. ut ab invicem divelli ac dispesci nequeant. Ex utroque propterea fonte, majoris perspicuitatis gratia distinctis paragraphis, veritatem hanc adstruimus, quam recte hac nostra ætate lapidem lydium vocaveris variarum confessionum, ac controversiam præcipuam, quæ inter Catholicos vigeat et Protestantes cujusvis sectæ, ac denominationis.

§ I. — *Expenduntur verba, quibus Christus carnem suam manducandam, et sanguinem suum bibendum promisit. Jo. VI.*

Duo sunt quæ in quæstionem veniunt : 1. num Christus Jo. VI. loquatur de eucharistia; 2. num præterea loquatur de orali, an potius de spirituali manducatione per fidem.

Priusquam vero has quæstiones attingamus, juverit integrum textum præmittere, circa quem viget disceptatio, imo et totius capitis argumentum, unde non minima lux dicendis affulgebit. Jam vero s. Evangelista a v. 1. ad 16. refert miraculum a Christo patratum de multiplicatione panum; a v. 17. Christum exhibet commendantem panem cælestem, ac fidem in se ipsum hunc panem pollicentem (a);

Ceterum sive Calvinus, sive ceteri, qui eum secuti sunt, omnesque isti pseudo-irenici, remotis ambagibus, in eo conveniunt, ut realem Christi *absentiam* ab eucharistia statuant.

(a) Dixi, Christum commendantem panem cælestem, ac *fidem in seipsum*, *hunc panem pollicentem*, seu pollicentem eucharistiam. Haud ignoro, plerosque interpretes catholicos totum hoc caput VI. Joan. in tres partes dividere, quarum prima referat miraculum a Christo patratum a v. 1. ad v. 26.; secunda a v. 27. ad 50. quæ Christi sermonem de fide in semetipsum complectatur; postrema a v. 51. ad finem quæ contineat promissionem de eucharistia. Verum omnibus perpensis longe mihi verisimilior visa est expositio s. Cyrilli Alex. et Theophylacti, qui etiam secundam hujus capitis partem referunt ad eucharistiam, seu ad Christum fidem in se commendantem ac pollicentem eucharistiam. Hoc aperte in a v. demum 51. ad finem capitis Christum inducit clarius et apertius exponentem hujus cælestis panis naturam, proprietates, effectus, ac necessitatem. Quoniam igitur in postrema hac parte enucleatius exponit Christus, quæ ad hunc panem referuntur, integrum textum jam subjicimus : « Ego sum, inquit, panis vivus, qui de cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum, et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem dicentes : quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? Dixit ergo eis Jesus : amen amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego resuscitabo eum in novissimo die. Caro enim mea, vere est cibus : et sanguis meus, vere est potus. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me. Hic est panis, qui de cælo descendit. Non sicut manducaverunt patres vestri manna, et mortui sunt. Qui manducat hunc panem, vivet in æteruum. »

Jam vero Christum in adducto textu in primis loqui de eucharistia, non autem de sola fide, ut dicare videntur Christi verba v. 27. « Operamini non cibum, qui perit, sed qui permanet in vitam æternam, quem Filius hominis *dabit vobis*, hunc enim Pater signavit Deus. » Ex quibus intelligimus Christum, arrepta occasione miraculi a se patrati in multiplicatione panum exhibuisse Judæis cibum longe excellentiorem, nempe eucharistiam. Ut autem conciliaret fidem sibi hunc cibum pollicenti, patefacit necessitatem fidei in suam divinitatem, quum is solus, qui Deus sit, possit talem cibum promittere et præbere. Quo expleto v. 35. iterum redit ad id, quod ab initio sermonis proposuerat, idque prosequitur usque ad finem capitis. Objectum propterea totius capitis, si partem historicam excipias, est panis eucharisticus, ad quem refert fidem, quæ necessaria est in semetipsum, qui hunc panem proposuit, et omnibus fere verbis ad hunc panem alludit ejusque proprietates, et effectus.

Accurata perpensio hujus sermonis facile id suadebit; nam I. loquitur Christus in tempore futuro v. 27. uti et v. 51. II. v. 32. se ipsum vocat panem de cælo verum a Patre datum v. 33. qui de cælo descendit, et hunc panem opponit manna dato Hebræis in deserto, et v. 58. hanc eamdem phasim et comparationem usurpat; III. v. 35. dicit se ipsum *panem vivum*, et hoc ipsum repetit v. 51. ac de hoc pane vivo, qui de cælo descendit pronunciat : « Si quis manducaverit ex *hoc* pane, etc. » IV. v. 49. « Patres vestri, inquit, manducaverunt manna in deserto, etc. » eadem ingeminat v. 58. Ex quibus omnibus luculenter patet, de eodem objecto loqui Christum in priori hujus sermonis parte ac in posteriori, nisi quod luculentius ea quæ subobscure protulerat in priori parte, evolvit et confirmat in altera.

Hac ratione veluti sponte sua concidunt præcipuæ difficultates, quibus Protestantes urgent expositionem Catholicorum in secunda parte hujus sermonis; et discrepantia evanescit quæ viget inter catholicos interpretes in assignando præcise transitu sermonis Christi a fide ad realem manducationem corporis sui.

plerique Protestantes contendunt (a), ostendimus : 1. ex analogia, quæ intercedit inter manna, quod præbuit Moyses Hebræis in deserto, et manna præstantius, quod ex ipsorum traditione præbiturus erat Messias, cum adveniret (b), ad quod signum et traditionem alludunt manifeste Judæi, imo et Christus ipse (Jo. VI. 31. 32-58). Ergo sicut prius erat verus cibus, ita et posterius. 2. Ex phraseologia, qua utitur Christus, dum loquitur de hoc cibo ; si enim sub carnis ac sanguinis emblemate voluisset Christus commendare fidem in semetipsum, invertisset omnes loquendi leges, et gravissimum offendiculum sine causa objecisset Judæis, ubi eos potius allicere debuisset. Quoties enim in scripturis occurrit phrasis metaphorica *manducandi carnem alicujus*, toties in malam partem usurpatur (c), et idem valet, ac *moliri alicui gravem injuriam præcipue per calumniam* vel *falsam accusationem*. Judæi præterea ab omni idea carnis humanæ manducandæ, aut sanguinis bibendi summopere abhorrebant. Absonum proinde est asserere, Christum, si nihil aliud quam fidem commendare voluisset, usum esse imagine ac tropo a quo odeo Judæi abhorrebant. 3. Ex constanti antithesi, quam Christus adhibet inter *cibum* et *potum*, *manducationem* et *potionem*, *carnem* et *sanguinem*, quæ nullum locum habet, cum de sola fide sermo est, ubi præsertim distinguitur objectum manducationis et potionis, uti in casu nostro fit. 4. Ex futuro tempore, quo utitur Christus, dum hunc panem promittit vv. 27. 51. porro fides in Christum seu Messiam, imo et in ipsius passionem vigebat apud Judæos, et actu ipso Christus eis illam commendabat; de altero cibo propterea ipsis in futurum dando disserit Christus, qui cibus alius non est nisi eucharisticus. 5. Ex confessione plurium adversariorum, qui fatentur quidem hic loqui Christum de eucharistia, quamvis contendant modo spirituali sumenda (a), quod nobis in præsentiarum sufficit. Ergo.

Quod porro ad alteram quæstionem attinet, num videlicet Christus locutus sit de orali manducatione carnis et sanguinis sui, an vero de manducatione tantum spirituali per fidem, de priori sermonem Christum instituisse his argumentis ostendimus. 1. Ex intelligentia auditorum et methodo a Christo servata. Siquidem objectio Judæorum et murmur inter ipsos excitatum v. 53. nonnisi in sensu litterali de proprie dicta manducatione fundari potest, quod plures interpretes protestantes fatentur (b), et Protestantium in Catholicos convitium, quod hi scilicet sicut Judæi rem carnaliter sumant, id ipsum confirmat. Ast Christus, qui alias obscura nonnulla dicta sua exponere consuevit, etsi non ita magni momenti fuissent (c), hic non solum non temperat, aut explicat, quod de manducatione carnis suæ dixerat, sed contra ad confirmandum dictum suum cœpit distinguere v. 53. inter carnem et sanguinem suum, quod antea non fecerat, ac deinceps ter in vv. immediate sequentibus repetit et inculcat. Insuper sin minus jurejurando, saltem asseveratione vehementer confirmatoria, quod docuit iterum adstruit (d), et quidem ad sensum auditorum, qui de carnali manducatione ejus verba acceperant. 2. Ex epithetis, quibus Christus suam doctrinam post offensionem Judæorum confirmat, et ex agendi ratione discipulorum ejus. Vix enim Judæi litteralem sensum dictorum Christi sectantes offenduntur; Christus nihili faciens eorum murmur et scandalum, in-

(a) Dixi *plerique* Protestantes; non enim omnes contendunt, Christum in posteriori sermonis parte disserere de sola fide seu de manducatione spirituali per fidem, sed non pauci jam nobis assentiuntur, Christum vere promisisse cibum eucharisticum reali comestione sumendum. Omissis siquidem Callixto, Hackspanio, Grünenberg, aliisque, quos recenset Wolfius in *Curis philolog. et criticis in IV. evang.* ed. 3. Hamburgi 1799. p. 864. Hierem. Taylor hoc pro concesso sumens ex textibus hujus partis, utpote cum cœna Domini connexæ, argumenta depromit; cf. *Worthy Communicant.* Lond. 1660. p. 271. Sherlok ulterius progressus ostendere satagit, ad aliud hanc partem referri non posse. Vid. *Discourse of religious assembties.* 3. ed. Lond. 1700. p. 364.

(b) In *Midrasch Coheleth* (expos. Ecclesiastis.) legitur : « Rabbi Berechiah dicit nomine R. Isaac : sicut fuit primus Goël (Liberator), sic et secundus erit. Primus Goël descendere fecit manna, sicut scriptum est : *Ego faciam vobis pluere panem de cælo*, sic et alter Goël faciet manna descendere. » Cf. Schoettgenium *Horæ hebraicæ et Talmud.* Tom. 1. p. 359. Lips. 1733.

(c) Ita Ps. XXVIII. 2. Cf. Rosenmüller Psalm. edit. 2. Lips. 1823. Vol. 2. p. 724 ; Job. XIX. 22. Mich. III. 3. Eccles. IV. 5. Job. XXXI. 31. et XIV. 10. Galat. V. 25. Dan. III. 8. VI. 34. In eodem sensu usurpatur hæc phrasis in linguis affinibus ut in Arab. Koran Sura XLIX. 12. et alibi. Sic etiam apud Latinos, ut patet ex Horat. epist. l. II. cap, I. v. 160. Sat. lib. I. v. 81. Martial. lib. IV. epigr. 64. v. 31. l. V. ep. 50. v. 8. l. XIII. ep. 2. etc. Id ipsum viguit apud Græcos, Syros, etc. et consentiunt præcipui philologi recentiores Michaëlis, Jahn, Ammon. Winer, Gesenius, ex quibus si Jahn excipias, ceteri protestantes sunt. Ex quo sequitur, Christi auditores eligere solummodo potuisse inter sensum naturalem et litteralem, atque metaphoricum : ast sensus iste metaphoricus in hac circumstantia absurdus est, concludere igitur debemus, Christum Dominum hic reapse docere necessitatem manducandi realiter carnem suam, ac bibendi sanguinem suum. Cf. cl. Wiseman, qui egregie et selecta eruditione hoc argumentum fuse evolvit in op. *Lectures on the real presence* etc. Lond. 1836. vol. I. p. 64. seqq. Ex quo opere profitemur plura hausisse ex iis, quæ in hac propositione proferemus.

(a) Cl. Albertinum de Euchar. lib. I. c. XXX.

(b) Cf. Rosenmüller Schol. in N. T. Tom. II. in h. l.

(c) Exemplo sunt : colloquium cum Nicodemo Jo. III. 5. seqq. Matth. XVI. 6. de fermento pharisæorum Cf. Luc. XII. 1. Jo. XV. 32. Jo. XI. 11. Matth. XIX. 24. Jo. VIII. 21. et 32. 40. Jo. V. 13. XVI. 18. 22. Illud etiam hic notandum est, quod cum Judæi recte intelligentes ejus verba ex litterali sensu aliquid ei objiciebant, Christus verbis steterit, et verba ipsa repetere et inculcare solitus fuerit, cf. Matth. IX. 2. Jo. VIII. 56. Jo. VI. 42.

(d) Optimæ notæ philologi observant, phrasin *Amen amen dico vobis*, etc., non esse juramentum, sed asseverationem vehementer confirmantem. Judæi vocant *corroborationem* et *confirmationem dicti*. Cf. Glass *Philologia sacra his temporibus accommodata*, T. I. Lips. 1776. p. 397. *In confirmando*, etc.

sistit dicens : « Caro mea *vere* est cibus, sanguis meus *vere* est potus » (a), imo phrasim mutans, cibum et potum simul complectitur addens : « qui manducat me, vivet propter me, » quibus profecto excludit omnem allusionem ad violentam suam mortem, ut plerique protestantes interpretes recentiores priorem textum exponunt (b). Quod rite intelligentes Christi discipuli scandalizati sunt dicentes « Durus est hic sermo » id est *asper*, *horribilis* (c), ita ut non adjecerint : « Quis potest talia credere? » sed « Quis potest eum *audire* (d) ? » 3. Ex miraculo, quo Christus doctrinam suam ad sensum discipulorum se confirmaturum pollicetur ; subdit siquidem : « Hoc vos scandalizat? Si ergo videritis filium hominis ascendentem, ubi erat prius? » quæ Kuinoel et Bloomfield exponunt : « Si ascendero in cælum, vos desinetis scandalizari et offendi. » Nempe, ut solet, Christus appellat ad ascensionem suam, tanquam ad signum divinæ suæ auctoritatis in docendo, et ad adstruendam sub quacumque difficultate necessitatem credendi (e). 4. Ex Christi charactere seu indole et adjunctis ; Christus enim, qui via, veritas et vita est, iis ipsis, quos tanta cum benignitate prius aluerat doctrina in deserto, ac postea pavit cibo corporali per ingens miraculum, scandalum objecisset metaphoricis locutionibus, quod una vocula dissolvere potuisset ; insistit tamen, asseveratione solemni juxta eorum intelligentiam sua confirmat ; difficultatem, interpretationem Protestantium, in immensum auget ; patitur discipulos ipsos suos scandalizari ; futuro miraculo promissionem suam adstruit, imo et in perpetuum eos excidere ab æterna vita ultro sinit, et facultatem abeundi tribuit vel ipsis Apostolis, quibus datum erat nosse mysteria regni Dei (Luc. VIII. 10), quin aut expositionem subjiciat, aut erroneam interpretationem tollat. Qui hæc omnia animo suo reputet, impossibile est, ut adducatur ad hæc adeo absurda et aliena a miti Christi indole admittenda. Hoc credere magis profecto difficile est, quam ipsum quodammodo eucharistiæ mysterium (f). 5. Ex agendi ratione evangelistæ, qui quoties refert obscurum aliquod Christi effatum neque ab ipso Christo explanatum, toties illud, quo sensu Salvator protulerit, exponit (a) ; hic vero de erronea aut falsa intelligentia Judæorum ac discipulorum nihil admonet, quamvis in hypothesi Protestantium obscurissima fuerit Christi loquendi ratio, ac in errorem inducens (b). 6. Ex unanimi interpretatione Patrum sex priorum seculorum, imo et sensu ipsius Ecclesiæ, cum non aliam originem habuerit praxis quæ sex prioribus seculis obtinuit conferendi eucharistiam infantibus nuper baptizatis, quam ex Christi verbis : « Nisi manducaveritis, etc. » cujus rei testes locupletissimi sunt s. Innocentius I. et s. Augustinus, qui exinde argumentum sumunt ad commentitiam evertendam Pelagianorum distinctionem inter regnum Dei et vitam æternam (c). Hanc interpretationem tria concilia

(a) Gr. Ἀληθῶς *vere*, in multis tamen mss. optimæ notæ, versionibus, et Patribus, legitur adject. ἀληθής *vera* cf. Griesbach. in h. l.

(b) Uti Rosenmüller, Kuinoel, Tittmann, Tholuck, Lampe, Schulz, Bloomfied, Eseley etc. in commentariis in hoc caput.

(c) Cicero Philipp. VIII. simili phrasi utitur : « In reipublicæ corpore, ut totum salvum sit, quidquid est pestiferum amputetur. *Dura vox.* Multo illa durior ; salvi sint improbi, scelerati, impii. » Demetrius his verbis : ἀπήνης οὗτος ὁ λόγος καὶ σκληρός eodem sensu utitur, scilicet de præcepto, aciei ordinem servandi a militibus dato etiam cum periculo ne ab hostibus occidantur. Alia exempla cf. in Criticis sacris in h. l.

(d) Hinc s. Jo. Chrysost. Hom. LIV. al. LIII. in Jo. n. 3. vocem δύνασθαι æquat βούλεσθαι. Ἐνταῦθα τὸ μὴ δύνασθαι τὸ μὴ βούλεσθαι ἐστιν. Et infra : Ὁρᾷς ὅτι τὸ οὐ δύνασθαι τὸ μὴ θέλειν λέγει.

(e) Kuinoel p. 374. Bloomfield p. 220. Sane congruit huic expositioni, quod legitur Jo. I. 50. 51 ; Matth. XXVI. 63. 64.

(f) Cf. Moore : *Voyages d'un Jeune Irlandais à la recherche d'une religion*. Trad. de l'Angl. Paris, 1836, chap. XXII.

(a) Cf. Jo. II. 19-21. VII. 38-39, etc.

(b) Neque hic omittendum est, ex scopo S. Joannis in conscribendo suo evangelio magis apertum fieri, quod agatur in hoc sermone de reali Christi carnis comestione et sanguinis potione. Nempe scopus s. Joanni hic fuit, ut præter Verbi seu Christi divinitatem, adstrueret realem et veram Christi Domini carnem adversus Docetas seu Phantasiastas ; quidquid porro conferre poterat ad hanc veritatem constabiliendam, magna sedulitate protulit s. Evangelista. Jam vero ob intimum nexum, qui inter eucharistiam et incarnationem intercedit, nemo est qui non videat, necessario ex veritate carnis quam edendam, et sanguinis quem potandum hic nobis Christus exhibuit, colligi veritatem carnis et sanguinis ejus. Nihil autem evangelista confecisset, si de spirituali manducatione per fidem Christi verba intelligenda essent. Ex quo deprehendimus, non minus falso, quam impie Kaiser in *Biblioth. theol.* I. p. 263. existimasse, nullum apud Joannem sacræ cœnæ mentionem fieri, *quia verisimile est, quod cœtus illi, in quibus evangelium Joannis primum usitatum fuit, sacræ cœnæ ritum nondum adscivissent.* Huic adstipulatur Wegscheider, dum §. 173. n. (c) subdit : « Hoc quidem tenendum est, loco Jo. VI. 51. seqq. mysticam quamdam cum Christo unionem significari, *nec ulla hujus ritus in ecclesiis Asiæ minoris celebrati vestigia* apud scriptores sacros deprehendi. Cf. Ephes. IV. 4-6. ubi cœnæ sacræ mentio desideratur. Verisimile videtur, Joannem, quippe qui cultum Dei spiritualem inprimis commendaverit (Cf. Ev. IV. 23. 24. VI. 63), baptismi et sacræ cœnæ ritus, tanquam res externas parum curasse, nec nisi sub velamine quodam mystico ritus istos adumbrasse, Ev. III. et VI. » Ita etiam Dav. Schulz *Die christ. Lehre* etc. seu *Doctrina christiana de sacra cœna* juxta textum fundamentalem N. T. Lips. 1824. L. I. p. 161. seq. Knapp Chr. Gl. II. p. 576. seq. Ita rationalistæ Scripturam lacerant. Interea, ut videbimus, s. Ignatius M. discipulus s. Joannis ex reali Christi carne in eucharistia Docetas perstringit, qui umbratilem carnem Christo tribuebant. Ut autem pateat, quomodo hi Susannæ testes inter se conveniant, juverit exscribere verba Kuinoelii, in evang. Matth. c. XXVI. 26. « Ceterum, inquit, Joannes nihil de sacræ cœnæ institutione commemoravit, quoniam ut recte monuit Eckermannus *Handb.* B. 4. p. 432., illius celebratio inter christianos, cum Joannes scriberet, *ubique nota et usitata erat.* » Optime ! Itaque vera ratio, cur s. Jo. institutionem eucharistiæ prætermisit hæc est, quia sibi proposuit supplere, quæ a ceteris evangelistis omissa fuerant, et quia de eucharistia late disseruerat toto cap. VI.

(c) Cf. Maldonatum in Joan. qui tamen ulterius,

œcumenica confirmant Ephesinum (a) Nicænum II. (b) et Tridentinum (c).

Sive igitur spectemus sanioris exegeseos regulas, ac leges philologicas et hermeneuticas, sive attendamus ad adjuncta omnia, ac ad perpetuum et constantem sensum traditionalem et Ecclesiæ praxim, constat quod proposuimus, scilicet, Christum in adducto sermone Jo. VI. locutum esse tum de eucharistia, tum de orali manducatione, non autem aut de sola fide, aut de manducatione spirituali per fidem, quod demonstrandum nobis erat propositum.

DIFFICULTATES.

I. Obj. Orationis series, phraseologia, adjuncta omnia postulant, ut Christi verba v. 51. et seqq. de sola fide intelligamus. Nam 1. cum Christi oratio ipsa manifeste figurata sit, et figura nitatur in præcedenti commemoratione cibi naturalis, de sacra cœna explicari non potest (d) 2. Sed quæ Christus dixit v. 51. intelligi debent, de ipsius doctrina quam vv. 35. et 48. professus erat quasi nutrimentum et cibum proponere eorum animis, qui aures illi præbebant (e); 3. Quare his verbis, prout leguntur in gr. textu « Et panis, quem ego dabo, caro mea est, *quam ego dabo* pro mundi vita » hic sensus inest: eatenus quoque ego animis vestris cibum et nutrimentum præbebo, quatenus moriar, vos necem meam in usum quam maxime salutarem convertite. Hæc verborum interpretatio simplicitate sua sese commendat, atque cum totius orationis serie aptissime cohæret. Verba enim faciebat Jesus de morte sibi imminente, ut dilueret discipulorum reliquorumque auditorum suorum præconceptas opiniones de regno Messiano terreno, et ut sibi, cum ipse mortem subiisset, in memoriam revocarent, quæ prædixisset (f). 4. Ut eum irriderent, quidam verba ejus torquebant v. 53. quidam illa, veluti in sensu proprio ac non figurato prolata, considerabant, ac proinde plane absurda pronuntiabant; alii sensum quidem iis inesse affirmabant, sed ea tanquam satis arroganter dicta rejiciebant. Quare Jesus, qui probe videbat, verba sua iis non esse obscura, ea non ulterius explicabat, sed (ut supra v. 44.) quæ dixerat magis magisque prædicabat, dicens v. 54. « Nisi manducaveritis carnem etc., » quæ idem declarant ac superiora verba, nempe, morte cruenta, quam Christus subiit, ut novam religionem sanciret et stabiliret, ut remitterentur hominibus peccata, eos non offendi, sed fructus mortis ipsius ad se transferre et percipere debere, iisque excitari ad amorem in eum, ad imitationem exempli ipsius etc. alioquin non potuisse felicitatem obtinere; v. 55. eadem sententia affirmative repetitur v. 56. et 57. idem inculcat perinde ac si diceret: morte mea cruenta (σὰρξ καὶ αἷμα *caro* et *sanguis*) præbeo animi nutrimentum verissimum, e morte mea fructus uberrimi in genus humanum redundant. Demum Christus orationi suæ finem facturus ad ea, quæ hactenus de doctrina et morte sua dixerat, respiciens, generatim affirmat v. 58., se esse cibum a Deo datum, se alimenta saluberrima præbere, omnesque, qui iis utantur, perpetuo felices fore (a). Ita quidem se habet orationis nexus et phraseologia. 5. Accedit, eucharistiam nondum fuisse institutam, cum hæc Christus diceret; prorsus ergo obscura et apostolis et reliquis auditoribus hæc ipsius oratio fuisset, nec intelligi potuisset. 6. Quod si etiam postea, cum Jesus sacram cœnam instituisset, clarior hæc oratio discipulis reddita esset, ea tamen minus perspicua fuisset reliquis ipsius auditoribus; parum ergo apta hæc Christi fuisset oratio, nec perspici posset, quonam consilio hæc ille dixisset (b). Ergo.

R. N. A. ad 1. prob. D. Figurata est oratio in voce *panis*, quam propterea Christus explanat, C. est figurata in voce *caro* N. Alioquin caro, quam Christus pro mundi vita dedit, scilicet in cruce, juxta adversariorum expositionem, esset figurata et metaphorica; cum vero manducatio ad carnem referatur, patet inde de manducatione proprie dicta Christum locutum esse. Cibus porro naturalis, de quo antea sermo fuit, præbuit tantum Christo occasionem proponendi doctrinam suam de pane eucharistico, ut alias contigit (c).

Ad 2. N. 1. Quia, uti præmisimus, Christus in toto hoc sermone loquitur de cibo eucharistico, seu potius loquitur de se ut promittente hunc cibum, in quem finem in se ipsum fidem exigit et sibi conciliat. 2. Quia in vv. 35. et 48. non loquitur Christus de sua doctrina, sed de se ipso dicens: « Ego sum panis vitæ » seu « Ego sum panis vivus, » ac proinde semetipsum exhibet ut nutrimentum et cibum, non autem suam doctrinam. 3. Quia, dato etiam quod Christus, juxta communem interpretationem, locutus sit in priori sermonis parte de fide in se, et in suam doctrinam, non sequitur eum pariter de eadem fide esse locutum in tertia parte hujus sermonis, cum diversa phraseologia, qua usus est in priori ac posteriori parte, manifeste suadeat transitum ipsum fe-

quam par erat progreditur, dum autumat sexcentos circiter annos sententiam viguisse in ecclesia, eucharistiam etiam infantibus esse necessariam.

(a) In epist. ad Nestor. cf. Acta conc. Harduini. T. I. col. 1290.
(b) Actione VI. apud Hard. T. IV, col. 370.
(c) Sess. XIII. cap. II. et sess. XXI. cap. I.
(d) Ita Kuinoel comment. in cap. VI. Jo. pag. 369.
(e) Ibid. p. 367.
(f) Ibid. p. 370.

(a) Ibid. 372. et cum eo Rosenmüller in h. l.
(b) Ibid. p. 369. et cum eo Lamp., et Schulz in adnot. in h. l.
(c) Salvatoris apostolorumque usus erat, sermonem circumstantiis accommodare, vel ex miraculis nuper patratis exordiri. Sic Christus cum Samaritana se gessit, dum ab aqua, quam ab ea petiit, transiit ad disserendum de aqua spirituali, nempe de fide et gratia sua (Jo. IV. 10). Ita post sanationem diuturni morbi doctrinam de resurrectione proponit (Jo. V. 20.); ex ejecto dæmone figuras petit Matth. XII. 43. Ex cæco sanato Pharisæos arguit cæcitatis Jo. IX. 39. Sic etiam Petrus post miraculum in nomine Jesu patratum, de eodem Jesu nomine eloquitur. Act. III. 6-16.

cisse a cibo spirituali ad cibum sacramentalem. Etenim, ceteris omissis, Christus in priori parte prudenter æque ac constanter evitat phrasim *manducare seipsum* aiens : « Qui *venit* ad me » et « qui *credit* in me ; » insuper simpliciter dicit « Patrem *dare* verum panem ; v. 32. « Panem Dei *dare vitam* mundo » v. 33. ; et ita vv. 36. 37. 40. 44. 45. usque ad 48. cum quo desinit prior sermonis pars. Contra vero in posteriori mutat phrasim, et voce *manducare* utitur, eamque iterum atque iterum ingeminat a v. 49. ad 59. Præterea, quamdiu loquitur de se ut objecto fidei sub figura cibi spiritualis, hunc cibum ut *a Patre* datum exhibet vv. 32. 33. 39. 40. 44. at a v. 48. et deinceps de eo loquitur ut a *semetipso* dando v. 52. Demum utrobique quidem effectus hujus doni vita æterna et resurrectio dicitur vv. 40. 44. 47. 52. 55. 59. Ast in priori parte asserit nos ad ipsum *venire* per attractionem Patris vv. 35. 37. 44. 45. quæ locutio, ubi de fide agitur, locum habet Matth. XI. 25. 27. In altera autem parte affirmat, *nos in ipso, et ipsum in nobis manere* v. 56. Quæ phrasis unionem per amorem significat Jo. XIV. 23. XV. 4-9. ; ac in I. Jo. II. 24. distinguitur a fide ut effectus a causa cf. etiam ibid. IV. 12. 13. 16. 17. et III. 24. Mutatio igitur phraseologiæ subjectum illius sermonis mutari patefacit, et de reali carnis manducatione et sanguinis potione, non autem de fide aut doctrina sicut in priori parte, ut aliis placet, hic Christum agere (a).

Ad 3. N. Cum prorsus ejusmodi expositio gratuita sit atque violenta. Eidem obest intelligentia Judæorum, et Christi responsio, quæ eamdem confirmat, inculcando necessitatem manducationis carnis suæ, et potionis sanguinis sui v. 53. seqq. Quod si explicatio, qualis ab adversariis ingeritur, simplicitate sua se commendat, qui factum est, ut, qui litteralem rejiciunt interpretationem, adeo inter se dissentiant in exponendis verbis Christi, ut vix duo inter se conveniant (b) ? Neque ea intellexerint Christi auditores ?

(a) Et hæc quidem, ut liberaliter cum adversariis agamus. Ceterum recolantur quæ paulo ante adnotavimus ; objectum enim attributionis, ut logici loquuntur, totius capitis est cibus eucharisticus ad quem etiam refertur miraculum multiplicationis panum, veluti præambulum et symbolum istius cibi longe præstantioris. Cum vero Christus luculentius et aperte magis a v. 51. quod jam tradiderat vv. præcedentibus inculcaverit, exinde factum est, ut plerique existimaverint ipsum transisse a commendatione fidei ad promissionem eucharistiæ ; prout etiam recens et doctus protestans interpres Tholuck in Comment. ad Evang. Jo. Hamburgi 1828. p. 129. observavit, dum fatetur, quod Christus v. 51. non eadem, quæ antea jam dixerat, exponere voluerit, quod nobis satis est. Ceterum fidem, quam in seipsum seu in suam divinitatem hic commendat et exigit Christus, exigit tanquam medium ad credendam promissionem carnis suæ in cibum, et sanguinis sui in potum per eucharistiam a se instituendam.

(b) Satis est vel leviter oculos conjicere in interpretes protestantes, ut quisque videat, mirifice eos inter se dissentire, et quod ab uno pro certo sumitur, ab alio refelli. Nam alii Christi verba referunt ad eucharistiam, ita tamen ut iis adstruatur *realis* et *vitalis* Christus præterea, non data opera, ut adversarii fingunt, ad labefactandas præconceptas ideas de regno Messiano terreno, sed obiter tantum commemoravit mortem suam ; atque ideo id dixit, ut indicaret non spiritualem aut metaphoricam, sed veram carnem suam, quam in morte daturus erat, ab ipsis manducandam esse.

Ad 4. N. Siquidem pariter gratuitæ sunt hæ adversariorum assertiones, cum nullum ibi occurrat indicium irrisionis ; sed potius turbæ patefaciunt difficultatem deducendi in praxim sibi a Christo propositam carnis suæ manducationem, ut verba ipsa declarant. Quibus positis cetera huc ab adversariis congesta ex se concidunt ; Christum nempe noluisse dare ulteriorem verbis suis explicationem, eo quod videret ea non esse obscura ; inculcasse mortem cruentam a se subeundam per distinctionem carnis et sanguinis, aliaque ejusmodi, quæ totidem fabulæ sunt ad eludendam hujus sermonis vim excogitatæ. Absurdum præterea est, quod ipsi assumunt, *manducare carnem alicujus* perinde esse, ac *credere in aliquem* vel alicujus doctrinam, uti ostendimus, cujus nullum suppetit exemplum neque ex philologia biblica, neque ex universa philologia orientali et occidentali ; alioquin cum nos credimus in Trinitatem, possemus dicere nos *manducare Trinitatem*. Quot absurda devorant biblici rationalistæ, ne credant verbis Christi ! Demum, quem fructum possunt homines capere, aut nutrimentum in hypothesi adversariorum, quos refellimus, qui negant dominicam incarnationem et vim expiatoriam in morte Christi ?

Ad 5. D. Id est, nondum instituta eucharistia, non poterant Christi auditores assequi rationem, qua possent aut manducare ejus carnem aut bibere ejus sanguinem, C. non poterant intelligere Christum loqui de vera manducatione aut potione N. Hoc enim optime intelligere poterant, prout reipsa intellexerunt. Sane judæorum difficultas versabatur circa modum. « *Quomodo* potest hic, etc. » Accedit, Christum cum Nicodemo Jo. III. locutum esse de baptismo nondum instituto (a).

Ad 6. Esto, quod adhuc reliquis auditoribus et discipulis incredulis post eucharistiæ institutionem minus perspicua hæc Christi oratio fuisset, sibi enim solis id imputare debuerunt. Numquid ex eo, quod Christus tot futuros hæreticos, incredulos, et rationalistas præviderit, doctrina sua ac mysteriis a se traditis offensum iri, debuisset abstinere ab iis tra-

præsentia Christi, non autem *corporalis*, ut Dr. Hampden Profess. Theolog. Univers. Oxford. in *Augural discourse* ; alii accipiunt totum Christi sermonem de sola fide, alii de morte sua, alii de commendatione suæ doctrinæ, etc. cf. Kuinoel, Rossenmüller, Beveridge etc. vid. Wiseman op. cit. p. 145. seqq.

(a) Juxta Kuinoel aliosque cum ipso, Christus hic locutus est de morte sua violenta, ac de fide in hanc mortem. Ast Christus nondum mortuus fuerat. Ita adversarii propriis armis necem sibi quodammodo inferunt.

dendis? Et ad hos siquidem quotidie ingeminat : « Numquid et vos vultis abire ? »

Ad 7. Resp. Optime id perspici, quemadmodum scilicet, cum ageretur de magna aliqua re in posterum aut molienda aut instituenda, consuevit Christus animos disponere ac præparare, ne nimis percellerentur rei novitate (a), ita se gessit circa hoc mysterium eucharisticum, ut animadverterat s. Jo. Chrysostomus (b) ; hinc factum est, ut Apostoli neque mirati sint, neque turbati, cum demum pridie mortis suæ Christus eucharistiam instituit. Inde novum exsurgit argumentum, de sermone hoc ad eam ferendo.

II. Obj. Saltem non loquitur Christus de orali manducatione, sed de spirituali per fidem. Etenim 1. ut observat Waterland, recensens Christus effectus manducationis carnis suæ ait : « qui manducat, *vivet in æternum*... habet vitam æternam... Nisi manducaveritis, non habebitis vitam in vobis. » Jam vero in catholica interpretatione debent plures fieri restrictiones : *si digne, si unquam* etc. atqui interpretationi, quæ pluribus restrictionibus fulciri debet, præferenda est illa, quæ paucioribus vel nulla indiget, prout contingit in interpretatione de manducatione spirituali per fidem (c). Ergo. 2. Præterea, ut optime prosequitur Breveridge; hoc sacramentum tunc nondum erat institutum, attamen hic dicitur in præsenti tempore, qui *non manducat* ex hoc pane, morietur (v. 54.), quisquis vero ex eo manducat, vivet (vv. 52. 55. 57). Ergo loquitur Christus de cibo spirituali fidei (d). 3. Hoc ipsum luculenter Christus declarat dicens v. 63. « Spiritus est, qui vivificat, caro non prodest quidquam : verba, quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt. » 4. Quod quidem probe intellexit Petrus, qui Christo dicenti duodecim Apostolis : « Numquid et vos vultis abire ? » respondit omnium nomine : « Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes : et nos credidimus et cognovimus, quia tu es Christus Filius Dei. » De sola igitur manducatione per fidem, non vero de orali comestione Christus locutus fuerat.

R. N. A. Alioquin tot non exantlassent labores hæretici biblici, ac rationalistæ ad hos textus extorquendos. Hujus enim veritatis fulgor nimis eorum oculos perstrinxit (a).

Ad 1. prob. D. In catholica interpretatione debent plures fieri restrictiones, quas ipsa præcepti indoles exposcit ac includit : et quidem in quacumque hypothesi, Tr. vel C. exclusive in sola interpretatione catholica N. Nam 1. ipsemet Waterland in hunc sermonem observat, quod « hic debent restrictiones fieri. » 2. Nulla proprie dicta adest restrictio, quia cum in lege, vel in scripturis vel ubicumque remuneratio aut promissio refertur, verba ipsa quæ indicant actum faciendum, illum semper et essentialiter significant *rite* faciendum. Sic, quum mentio fit de fide, cui præmium adnexum sit, fides realis et sincera per charitatem operans semper intelligitur ; nam et « Dæmones credunt et contremiscunt » (Jac. II. 19) Quum omnes, qui credunt et baptizati sunt, prædicantur, salvandi, hoc relate ad dispositiones necessarias sumitur. Quum efficacia sacrificiis V. T. tribuitur, facile intelligitur, eam cum interiori fidei, pœnitentiæ, grati animi, et humilitatis sensu fuisse conjunctam, quibus offerentes afficiebantur. Lex semper supponit actum legitime factum (*b*).

Ad 2. D. Dicitur in præsenti tempore, id est indefinite, in ordine ad illam temporis periodum, qua caro Christi esset sumenda, C. quasi hic et nunc esset manducanda N. Hoc enim absurdum est, cum Christus promiserit se eam carnem in posterum daturum « Panis quem ego *dabo* . » Cum propterea Salvator asserit, « *Qui manducat*, etc. » hoc tantum sibi proposuit, ut exponeret necessitatem, proprietates et effectus hujus cibi, suo tempore sumendi.

Ad 3. N. Etenim si vox *spiritus* perinde valet ac spiritualiter et metaphorice, vox *caro* tantumdem significare debet ac litteraliter et proprie. Porro nuspiam in scripturis vox *caro* occurrit ad sensum *litteralem verborum* significandum. Hinc est quod Protestantes ipsi hanc verborum Christi interpretationem jam deseruerint. Quare ceteris omissis interpretationibus, hæc nobis verisimilior videtur : « *Spiritus est qui vivificat*, caro non prodest quidquam : verba

(a) Sic sæpe Christus prædixit futuram mortem et resurrectionem suam. Et huc applicari possunt Salvatoris verba Jo. XIV. 29. « Et nunc dixi vobis prius quam fiat : ut cum factum fuerit, credatis... » Apposite Maldonatus Comment. in h. l. « Quæso, inquit, si de sacramento eucharistiæ agere voluisset (Christus), illudque omnino depingere, quibus clarioribus verbis uti potuisset ? Cur carnem et sanguinem, cur esum et potum distinxisset ? Nisi quia de carne, et sanguine suis ad modum cibi et potus, specie panis et vini dandis, loquebatur ? Si nullum postea specie panis et vini sacramentum instituisset, aliam quæreremus interpretationem, conaremurque quocumque possemus modo ad ejus mortem accommodare, nos per fidem manducare ejus carnem, ejus sanguinem bibere. Cum autem sacramentum paulo post eucharistiæ constituerit, ubi tam aperte, tam proprie manducamus et bibimus, non intelligo cujus sit judicii atque prudentiæ relictis quæ clara, quæ propria, quæ facilia sunt, obscura, metaphorica, difficilia consectari. »

(b) Hom. LXXXVII. in Matth.

(c) Waterland. vol. VII. p. 102.

(d) *Thesaurus Theologicus, or a complete system of divinity*. Lond. 1710. vol II. p. 271.

(a) Johnson apud Th. Moore id fatetur, dum scribit : « Un des principaux motifs, qui force les théologiens modernes à ne pas vouloir entendre de l'eucharistie le sixième chapitre de s. Jean, c'est que les effets admirables attribués à la participation de la chair et du sang de Jésus-Christ, tels que la vie éternelle et toutes les bénédictions évangéliques, *sont trop grands, trop précieux*, pour que la communion puisse les produire. » Rien sans doute, subdit Moore, de plus juste et de plus naïf que cette remarque. Ainsi tous les efforts des théologiens de l'église anglicane, n'ont tendu qu'à dérober à la doctrine catholique l'autorité de ce chapitre, afin de conduire les protestants à ne plus avoir de l'eucharistie que l'idée basse et commune qu'en ont conservée les sociniens ou les hoadleytes » (op. cit p. 70-71.).

(b) Cfr. Maldonat. loc cit.

quæ ego locutus sum vobis, *spiritus et vita sunt*, » id est : verba mea talia sunt, quæ homo per se non potest recipere, sed magna requiritur gratia ad ea recipienda. Hæc expositio 1. cohæret cum iis, quæ Christus ibidem subdit : « sed sunt quidam ex vobis, qui non credunt... propterea dixi vobis, quia nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo. » 2. fundatur in usu constanti loquendi, qui in scripturis obtinet ; quando enim *caro* et *spiritus* in N. T. sibi opponuntur, sensus illorum numquam varius est. Plenam hujus phraseos explicationem habes Rom. VIII. a v. 1. ad 14. ; exinde enim patet, quod *caro* idem significet ac corruptam seu pravam dispositionem et malignas cogitationes naturæ humanæ ; *spiritus* vero exprimat sensus hominis elevati per gratiam. 3. Quia sensum hic expositum plura scripturarum eloquia confirmant, e. g. Galat. V. 13. 26. I. Pet. IV. 6. Matth. XXVI 41 ; Jo. III. 6. Rom. VII. 5. 6. et 25. I. Cor. V. 5. II. Cor. VII. 1. Gal. III. 3. IV. 8 ; I. Pet. III. 18. Originem hujus phrasis quære Jo. VIII. 15. Rom. XIII. 14. Gal. II. 20. II. Pet. II. 10. Demum 4. licet ab initio valde ab hac expositione adversarii abhorrerent (a) nunc jam, veritatis luce compulsi, hoc nobis concedunt, ut Kuinoel (b), Schleusner (c), Horne (d), Koppe (e), Sartorius (f), Storr (g), Schmid (h), Roller (i), aliique.

Ad 4. D. Id est, Petrus compendiosa ratione, per professionem explicitam Christi divinitatis, implicite confessus est vera esse, quæcumque Christus hucusque docuerat, C. ad solam manducationem per fidem restrinxerit Christi verba N. Eadem scilicet ratione hic se gessit Petrus, ac postea Martha, quam cum Christus interpellasset de ejus fide circa suam potestatem extinctos ad vitam revocandi, respondit Jo. XI, 27. « Utique Domine, ego credidi, quia tu es Christus Filius Dei, qui in hunc mundum venisti. » Numquid propterea non credidit Martha, potuisse Christum mortuos excitare? Data enim Christi divinitate, cetera sequuntur. « Quia non est impossibile apud Deum omne verbum. »

III. Obj. Catholici interpretes non pauci hæc Christi verba de comestione per fidem exposuerunt Ergo.

Resp. Hos non plures, sed paucos omnino esse, sex circiter aut septem, nec ante exortam Calixtinorum hæresim. Ut igitur præcipuum istorum telum retunderent ex Jo. VI. 53. *Nisi* etc. petitum, inficiati sunt, Christum hic locutum esse de reali carnis suæ comestione (a). At immerito et contra communem interpretationem, alioquin Calixtini ea verba urgere minime potuissent adversus Catholicos ; imo et contra unanimem Patrum ac conciliorum œcumenicorum sensum exposuerunt Christi verba, ita ut merito a Maldonato temeritatis nota iis inusta fuerit (b).

§. II.—*Expenduntur verba institutionis Eucharistiæ.*

Promissis suis stetit Christus, cum in postrema cœna nobis reipsa contulit carnem suam ad manducandum, et sanguinem suum ad bibendum ; illam inquam carnem, quam paulo post daturus erat in cruce pro mundi vita, et sanguinem illum, quem in remissionem peccatorum erat effusurus. Hanc institutionem referunt Matthæus XXVI. 26. Marcus XIV. 22. Luc. XXII. 19. Paulus I. Cor. XI. 23. iisdem pene verbis. Sic igitur admirabilem hanc institutionem describit s. Matthæus « Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit, ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : accipite, et comedite : *Hoc est corpus meum*. Et accipiens calicem gratias egit, et dedit illis, dicens : Bibite ex hoc omnes. *Hic est enim sanguis meus* novi testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. »

Controversia, quæ inter Catholicos et sacramentarios, seu potius recentiorum protestantium et rationalistarum agmen, agitatur circa istorum verborum sensum hæc est : num in nativa ac propria significatione verba illa intelligi debeant, prout cum universa antiquitate semper intellexit et accepit ecclesia catholica, an vero in sensu metaphorico et figurato, ut contendunt protestantes et rationalistæ, qui eam a possessione sua exturbare nituntur. Cum protestantes receptam doctrinam impetere aggressi sint, in ipsos jure possemus totum probationis onus conjicere : ne tamen videamur intrinsecis etiam solidis ac argumentis destitui, ita catholicæ ecclesiæ interpretationem vindicamus.

(a) Cf. Maldon. in v. 63 hujus cap. VI.

(b) In Jo. VI. 63. Tom. III. p. 375 seq. ubi etiam confutat expositionem Lampii, Boltenii etc. qui contendunt per *carnem* significari sensum litteralem ; tum expositionem eorum, qui per spiritum intelligant *cibum spiritualem* ; tum Paulusii, qui per spiritum intelligit *nutrimentum animi* post Christi absentiam ex hoc mundo, ita ut ejus doctrina exerat vim vitalem in fidelium animis.

(c) *Lexic. N. T.* ad vocem σάρξ et πνεῦμα ubi scribit : « σάρξ pravitas, vitiositas humana.. πνεῦμα vis divina, » qua homines adjuti proni et faciles redduntur ad amplectendam et observandam religionem christianam. Jo. VI. 63.

(d) *Introduction* vol. II. p. 456. edit. VII. et vol. IV. p. 522.

(e) *Excursus* IX. in ep. ad Galat.

(f) *Dissert. Theol. de notione vocis* σάρξ in N. T. Tübing. 1778.

(g) *Commentatio de vocum carnis et spiritus genuino* etc. Tübing 1732.

(h) *De potestate vocabulis* σαρκὸς et πνεύματος *in N. T.* subjecta Viteb. 1775.

(i) *De vocum* σάρξ et πνεῦμα *in Pauli* ep. ad *Galat. sensu.* Zwic. 1778.

Bendsten refert hæc verba ad philosophiam orientalem (*Miscellan. Hafn.*) et Windischmann *Die Philosophie im Fortgang der Weltgeschichte*, seu *Philosophia in progressu historiæ mundi*. P. I. lib. II. Bonnæ 1832. p. 1889. ostendit affinitatem ipsius cum opinionibus in theologia Sankhjana receptis.

(a) Nempe timuerunt, ubi non erat timor ; uti enim suo loco videbimus, ex illis Christi verbis nullum erui potest præceptum de sumenda eucharistia sub utraque specie.

(b) Loc. cit in v. 53.

Albertinus l. c. nec unum quidem ex ss. Patribus pro sua potuit afferre sententia, plerique vero ex doctoribus catholicis, quos recenset, aperte contrarium profitentur.

Ac 1. Si qua ratio esset inducendæ metaphoræ, ea foret vel quia substrata materia sensum litteralem non patitur, vel quia sensum figuratum ipsa verborum formula insinuat, vel demum quia ex communi loquendi usu metaphora obvia est. Hæc sane præcipua est hermeneuticæ regula. Jam vero nihil ejusmodi in adductis Christi verbis occurrit. Non primum, siquidem, etsi maxime adversarii conati sint adstruere repugnantiam in reali Christi præsentia, tamen ut postea ostendemus, id ipsis impossibile fuit. Non alterum, cum nullum vel leve indicium figuratæ locutionis in his verbis « Hoc est corpus meum; hic est sanguis meus » reperiatur: non postremum, cum nusquam receptum sit aut fuerit, per panem corpus humanum significari.

2. Non solum *hermeneutica*, sed ipsa *philologia* a verbis Christi omnem amovet sensum figuratum. Nam verba, quæ Christus usurpavit in benedictione calicis, emphasim præ se ferunt, quæ in simplicem figuram cadere non potest; sic enim juxta græcam vim reddi ea debent; « Hic enim est sanguis *ille* meus, *ille* novi fœderis, *ille* qui pro multis in peccatorum remissionem effunditur; » quod nec adversarii dissimulant, inter quos Horneus, qui scribere non dubitavit: « Unaquæque syllaba in textu græco (præcipue vero *articuli*) insigniter emphatica est; » qui præterea hanc istorum verborum subnectit paraphrasin « *Hic est enim meus ille sanguis*, omnibus judaicæ legis sacrificiis præfiguratus, præsertim vero effusione et aspersione sanguinis Agni Paschalis, ille sanguis sacrificii ad confirmandum novum *fœdus* mactati; *ille sanguis* mox *effundendus pro multitudine*, tam pro gentibus quam pro judæis, in *remissionem peccatorum*, peccati sive originis sive actualis etc. (a). » Quorsum vero hæc *maxime emphatica* verba? Nempe ut significaret Christus, si istos audiamus, vinum illud, utpote rubri coloris fuisse symbolum sanguinis sui, et panem symbolum corporis sive *cadaveris exsanguis*, quale est hominis in cruce mortui, quod *tam siccum est, quam panis!* quæ est expositio Wetstenii, aliorumque haud paucorum Protestantium (b). Quis hoc ferat?

3. *Ex parallelismo* inter verba, quibus usus est Moyses in pangendo veteri fœdere, et ea, quibus hic usus est Christus, dum novum fœdus suum sanxit. Porro, quod Moyses Exodi XXIV. 8. dixit: הנה *ecce* sanguis illius fœderis, quod pepigit Jehova vobiscum; » idipsum, ut observat Glassius (a), Hebr. IX. 20, ubi eadem verba recitantur sic a Paulo effertur: « *Hic* sanguis Testamenti, quod mandavit ad vos Deus. » Ubi notandum adverbium הנה *Ecce*, rem ipsam, sanguinem scilicet, palam ostendere, nec admittere figuras, umbras, aut metonymias: ipsam, inquam, rem adesse præsentem particula hæc demonstrativa ostendit, ita ut sensus sit: ecce sanguis victimarum, quo jam in vos distributo aut sparso, hoc fœdus inter vos et Deum sancitur. Eandem igitur demonstrationis, scilicet rei præsentis, vim habere omnino censendum est demonstrativum pronomen τοῦτο, quod pro הנה ibi ponitur. Cum vero eadem verba recitentur a Christo in sacræ cœnæ institutione, ita ut novum fœdus sanciendo Dominus ad illud antiquum respexerit, et inde verba conjunctiva fœderalia mutuatus fuerit, discriminis causa duabus tantum voculis *meus* et *novi* additis: « Hic et sanguis *meus novi* fœderis » non est dubium, quin et hic vere præsens demonstretur sanguis Christi in eucharistico poculo; et propter paritatem rationis, etiam vere præsens demonstretur Corpus Domini his verbis: « Hoc est corpus meum. »

4. Id ipsum conficitur ex *adjunctis*: Christus enim instituebat et sacramentum et testamentum, ex utroque autem omnis abesse debet metaphorica locutio, ac simplicissima communique sermone trita loquendi ratio in his adhiberi debet, ne in re gravissima detur deceptioni occasio; alioquin nullum censeretur testamentum, quo quis alteri legaret domum, domus autem nomine intelligeret ejus imaginem aut figuram (b).

5. Ex difficultate extundendi sensum metaphoricum et figuratum, quem, relicto sensu litterali, consectantur adversarii. Ingenium suum torsisse veteres sacramentarios ad assignandam in qualibet vocula figuram, quam frustra quærebant, supervacaneum esse arbitror ostendere, cum res notissima sit (c). Ast non minori labore Protestantes recentiores perperam insudarunt, necdum enim scopum attigerunt. Alii enim, ut vidimus, panem significare corpus Christi autumant, eo quod cadaver sit siccum et

(a) *An introduction to the critical study and knowledge of the sacred scriptures. Fifth edit. corrected* seu « Introductio ad studium criticum et cognitionem sacrarum scripturarum » Edit. V. emendata. Lond. 1826. Tom. II. p. 514

(b) En verba Wetstenii ex ejus comm. in Matth. XXVI. 28. p. 519. « Facile quidem, inquit, intelligimus, quomodo vinum *rubrum* possit significare sanguinem (nempe quia Eustathius *in Iliad* B. v. 234. Achilles Tatius lib. II. v. 67. et Plutarchus *De Iside et Osiride* p. 313. vinum rubrum terræ aut uviæ sanguinem appellant!) At non facile est intelligere, quænam similitudo intercedat inter corpus humanum et panem? Responderi tamen potest, *cadaver exsangue*, quale est hominis in cruce mortui, *tam siccum esse quam panis*: deinde corpus Christi, si mystice consideretur, ut caro sacrificii, alere mentem, ut panis corpus alit. » Quam plana hæc sunt et acute dicta! Attamen Kuinoel hanc expositionem sequitur, quam plurium interpretum, nempe protestantium, esse affirmat, in comm. in Matth. XXVI. 28. ed. Lip. p. 512.

(a) *Philologia sacra a Jo. Aug. Dathio vulgata* Lips. 1776 lib. I. Tract. V. p. 395.

(b) Cf. Maldonatum in Matth. XXVI. 26. et 28.

(c) Cf. Bellarm. *de Sacram. Euch.* lib. I. cap. VIII. ubi inter cetera refert, an 1577. prodiisse libellum « in quo *ducentæ* numerantur hæreticorum vel expositiones vel depravationes horum paucorum verborum: *Hoc est corpus meum.* » Ipsemet cardinalis ibid. testatur, tot jam prodiisse ætate sua hæreticorum expositiones, ut fere numerari non possent. Nihilominus longum adhuc restabat iter usque ad nostros biblicos et rationalistas.

exsangue ; vinum porro sanguinem præ se ferre arbitrantur, eo quod utrumque sit rubri coloris, ut Wetstenius et Kuinoel (a), alii idem censent, quia « corpus Christi in cruce affixum, est alimentum animarum, ita ut sensus Christi verborum sit : « Hic est panis corporis mei » seu etiam « Hic est panis fœderis mea morte instaurandi » ut Eichhornius (b); alii volunt Christum appellasse panem corpus suum, præcipue in eum finem, ut inde intelligeremus, ejus passionem et mortem certo nostram esse « quam si ipsimet pro nostris peccatis pœnas dedissemus, ac Deo satisfecissemus. » Ita Winer (c); alii vocem *corpus* de corpore paschatis, de Agno paschali, cibo fœderali, Christum sumpsisse contendunt, ut Paulusius (d), Kaiser (e), Stephani (f); alii autumant, illis verbis Christum significasse quasi receptionem quandam universæ suæ doctrinæ, exemplo et morte ipsius confirmatæ, ut rursum Paulusius (g), et Weghscheider (h); Quidam tandem inficiantur, quidquam symbolis eucharisticis significari, ut Baumgarten-Crusius (i). Quasi vero hæc minime sufficerent, tum ad *orientalismum* ac *syriasmum* confugiunt (j), tum ad glossemata, quæ irrepserunt in textus Lucæ ac Pauli (k); tum ad fictum illud *Protevangelium* Aramæum, ex quo autumant evangelistas et Paulum historiam de institutione eucharistica desumpsisse, nec bene illud intellexisse, aut in græcum non satis accurate transtulisse, ut Eichhorn (a) Kuinoel (b). Demum, Paley fassus est, talem in Protestantium explicatione (quæ tamen ipsi placet) reperiri « difficultatem, quæ, (ut minimum dicam) *acrem investigationem et eruditionem requirit*, quo amoveatur (c) ». Ita quidem strenui ac magni inter suos nominis doctores omnia moliuntur, absurda quæque devorant, sese invicem lacerant et confutant, dummodo obvium et litteralem Christi verborum sensum declinent. Præclarus sane, si qui unquam, catholicæ veritatis triumphus!

6. Denique ceteris omissis, *ex absurdis*, quæ ex adversariorum hypothesi profluerent, catholica veritas evincitur et confirmatur. Nisi enim in sensu litterali ac proprio ea verba protulisset Christus, apostolos ipse decepisset, et per eos Ecclesiam, quæ, ut ex dicendis patebit, semper ea litteraliter accepit; ac proinde Christus eam ineluctabiliter in turpem idololatriam conjecisset (d); quæ omnia absurda sunt atque a divina bonitate prorsus aliena.

Sive igitur verba illa, quibus Christus eucharistiam promisit, sive ista, quibus eam instituit, in omnibus suis adjunctis perpendamus, evidens est, Christum in sacramento eucharistiæ non tantummodo esse ut in signo, vel figura, aut virtute, sed vere, realiter, ac substantialiter in eodem contineri, prout ex utroque capite demonstrandum assumpsimus.

DIFFICULTATES.

I. Obj. Verba quibus Christus eucharistiam instituit, possunt, imo et debent in sensu figurato intelligi. 1. *Possunt*, cum compertum sit, in scripturis verbum substantivum *esse* passim in sensu *significandi* aut *repræsentandi* usurpari. Ac I. Gen. XLI. 26. « septem boves... *sunt* septem anni » Dan. VII. 24. « Cornua... reges *sunt*. » Matth. XIII. 38. 39. « Ager *est* mundus ; » I. Cor. X. 4. « Petra *erat* Christus ; » Galat. IV. 24. « Hæc *sunt* duo testamenta » Apoc. I, 20. « Septem stellæ angeli *sunt* septem ecclesiarum. » II. Jo. X. 7. « Ego *sum* ostium » XV. 1. « Ego *sum* vitis vera. » III. Gen. XVII. 10. « Hoc *est* pactum meum. » IV Exod. XII. 11. « *Est* enim Phase (id est

(a) Loc. cit.

(b) *Ueber die Einsetzungs-Worte des h. Abendmahls*, seu *De verbis institutionis sacræ cœnæ* in ejusdem *Allgemeine Bibliothek. Bibliotheca universali.* Tom. VI. pag 771.

(c) *Comparative Darst. d. versch. Chr. Lehrbegr.* id est *comparativa expositio diversarum doctrinarum christianarum.* Lips. 1824. p. 78. Anmerk. 2. et *Catech. Heidelberg.* Quæst. 78. 79. p. 559. ubi inter cetera hæc leguntur : « Num ergo panis et vinum sunt ipsum corpus et sanguis Christi? Nequaquam. . . . Christus non sine gravi causa sic loquitur (panem appellans corpus suum). Videlicet, non solum ut nos doceat, quemadmodum panis et vinum corporis vitam sustentant, sic etiam crucifixum suum corpus, et effusum suum sanguinem, vere esse animæ nostræ cibum et potum, quo ad vitam æternam nutriamur : verum multo magis, ut hoc visibili signo ac pignore nobis certum faciat, nos non minus vere corporis et sanguinis sui, per operationem Spiritus S. participes esse, quam sacra ista symbola in ejus memoriam ope corporis percipimus : tum etiam, quod ejus passio et obedientia tam certo nostra sit, quam si ipsimet pro nostris peccatis pœnas dedissemus et Deo satisfecissemus. »

(d) *Comment.* III. p. 557.

(e) *Biblioth. Theol.* II p. 38. seq.

(f) *Das heil. Abendmahl* scilicet : *Sacra cœna* Landsh. 1814. 2. et 1826. juxta hunc auctorem vox σῶμα pro גוף הפסח Rabbin de *corpore paschatis*, seu de Agno paschali, cibo fœderali sumitur.

(g) *Heidelb. Jahrb.* 1824. Nov. p. 1054. Juxta hunc auctorem phrasis « Sumere corpus Christi » huic alteri æquivalet : « Ciceronem in succum et sanguinem convertere! »

(h) § 179.

(i) *Biblioth. Theol.* p. 427.

(j) Kuinoel l. cit.

(k) In Comment. *de verbis instit.* l. c. Tom. VI. pag. 759-772.

(a) Ibid, p. 769.

(b) In Matth. edit. cit. Tom. I. p. 713.

(c) *The evidence of christianity by W. Paley.* D. D. Par. II. cap. III. edit. Edimburg. 1817. T. II p. 91. Cf. cl. Nic. Wiseman in op. *Horæ Syriacæ* T. I. Romæ 1828. §. 1. seqq. ubi Hornæum egregie confutat.

(d) Antea Protestantes idololatriæ arguebant Catholicos, eo quod sanctos invocarent, eorumque imagines venerarentur ; nunc ea calumnia relicta, eosdem idololatriæ reos traducunt ob adorationem ss. Eucharistiæ. Cf. inter cetera opusc. cui tit. *The letters of Omega and Omicron on transubstantiation. By The Rev. Francis P. Henrick.* Louisville 1828. in quo minister protestans americanus acerbe conqueritur de pluribus idololatrarum myriadibus vid. p. 12. seqq. et pag. 25 seqq. Nempe vanissimi isti homines superbissime præsumunt, suis nugis et perpetuis contradictionibus se demonstrasse, contra apertam adeo scripturarum auctoritatem et sensum perpetuum traditionalem Ecclesiæ catholicæ, non contineri in eucharistia, nisi panis frustulum et vinum rubrum. Equis tantam ferat audaciam?

transitus) Domini. » Hi porro textus paralleli sunt textibus Matth. XXVI. 26. Marci XIV. etc. (a). Quemadmodum igitur quadruplex illa textuum classis verbum *esse* in sensu *significandi* ac *repræsentandi* exhibent, ita pariter et isti. 2. Accedit consuetudo *figuram* ex nomine subjecti appellandi : quid enim communius, quam de simulacris et imaginibus dicere: hic est Plato, hic est Socrates? Ergo.

R. N. A. Ad 1. prob. D. min. Si parallelismus exurgeret ex similitudine *vocis*, seu *verbi*, Tr. si obsurgat ex similitudine *rei* N. Nisi enim ex rei similitudine petatur locorum parallelismus, ex sola similitudine vocis seu verbi nihil conficient adversarii. Ipsi enim congerunt nonnulla loca, in quibus verbum *esse* pro *repræsentare* aut *significare* ponitur; at Catholici iisdem opponunt mille alia in quibus verbum *esse* proprie sumitur. Si ergo illi seligunt sua ut parallela, nostris rejectis, Catholici innumera proferunt ut parallela in sensu proprio, excludendo pauca illa, quæ pro se afferunt Protestantes, nec ullus patebit controversiæ exitus; ut igitur aliquid proficerent, deberent ostendere aliquas in controversis locis inesse proprietates, quæ ipsa ad suam classem determinent.

Jam vero quid est parallelismus? En quid respondeant ipsimet Protestantes : Ernesti, « Proximum erit, inquit, considerare, an vera similitudo sit, satisque similia sint loca, hoc est, an sit in utroque *eadem res*, non modo *idem verbum* (b), » cui Ammon vehementiorem hanc notam subjecit : « Tenendum itaque, similitudinem *rei* non *verbi* parere parallelismum. » Hanc regulam adoptavit etiam Horne (c). Hinc sequitur, non sufficere quod verbum *est* in utrisque textibus occurrat, sed debet præterea ad parallelismum constituendum agi de eadem re vel subjecto.

Applicando porro hanc regulam locis controversis, facile est colligere, in nulla ex quatuor textuum classibus adductis reperiri parallelismum cum verbis institutionis. Ut enim cetera omittam, in illis semper agitur de *explicatione symboli*, in loco autem nostro agitur de *institutione alicujus symboli*, et de tali institutione, quæ non ex natura rei, sed ex sola pendet positiva voluntate instituentis; cum nulla intercedat similitudo inter panem et corpus Christi. Quoniam igitur non agitur in objectis textibus de eadem re, aut de eodem subjecto, nullus propterea habetur inter utrosque textus parallelismus.

Transmisimus autem primum membrum distinctionis 1. quia plura ex iis locis, quæ adducuntur tanquam parallela in sensu *significandi*, reipsa talia non sunt; habito enim respectu aut ad subjectum, aut ad prædicatum in illis locis sæpe verbum *esse* retinet proprium sensum. Ex parte quidem subjecti, cum usurpatur tanquam specialiter modificatum ex occasionis circumstantiis et quasi spoliatum illa qualitate materiali, quæ identitatem cum alio subjecto destruit : sic cum Paulus dicit : « Petra erat Christus » vox Petra non petram materialem declarat, sed mysticam seu spiritualem ; quare Apostolus ibid. « Bibebant, inquit, de spirituali consequente eos petra, petra autem erat Christus ; » et hac ratione verbum *esse* suam genuinam vim retinens identitatem tantum exprimit similitudinis, quæ intercedit inter subjectum et prædicatum, nos porro ex difficultate idearum abstractarum ei substituimus notionem *repræsentationis*. Ex parte vero prædicati, cum istud tanquam adjectivum, vel epithetum subjecto tribuitur, cum scilicet subjecto tribuitur prædicatum tanquam concreta expressio qualitatum ad aliud subjectum pertinentium; ut si quis diceret : *Petra erat Christo similis*; ubi nomen Christi ex omni parte enunciat qualitates, quas quis in petra deprehendit, quæque præ se ferunt similitudinem cum Christo ; et sic rursum verbum *esse* suam propriam retinet significationem, et exprimit identitatem qualitatum, quæ insunt subjecto et prædicato, ex quibus exurgit similitudo qua enunciatur inter subjectum et prædicatum (a). Id ipsum de ceteris ejusmodi locis dicatur.

Debemus ergo rejicere sensum litteralem, si duo materialia objecta indicantur tanquam identica, uti in II. citt. in sua ordinaria significatione accidit. Sed hoc non habet locum, quando unus ex his terminis vage et indefinite profertur, atque existentiam subjectivam non habet, donec hanc alter terminus ipsi conferat. Christus enim non dixit : « Panis est corpus meum, » sed *hoc*, quod nihil aliud est, quam corpus quocum in fine sententiæ, identificatur; quod magis ex græco textu Τοῦτό ἐστι τὸ σῶμά μου patet, ubi τοῦτο ad ἄρτον, ob generis differentiam, nullatenus referri potest (b).

Ad locum IV classis speciatim quod spectat nempe Exod. XII. 11. « Est enim phase (id est transitus) Domini, » qui est argis pro Zwinglio suæ figuratæ interpretationis, observat Rosenmüller, hebraice dativum esse : « Domino pascha seu phase hoc est (c). » Atqui hæc constructio semper significat aliquid *sacratum*, *dedicatum*, ut exod. XX. 10. » Sabbatum (devotum) Domino (d), et XXXII. 5. (e). uti etiam v. 27. cap. XII. Exodi qui alludit ad v. 11. sic legi ad verbum debet : « Hoc est Domino sacrificium paschatis (f), » ubi sermo est de festo paschatis, non tanquam de emblemate *transitus Domini*, sed tan-

(a) Omnes textus, quos huc referri autumant Protestantes, jamdiu collegerat A. Clarke in op. *A discourse on the nature, institution and design, of the holy eucharist, commonly called the sacrament of the Lord's Supper.* secunda edit. Lond. 1814. p. 51. seq. Ex eoque ceteri exscribere solent, et perinde ac si Catholici numquam eos excusserint, perpetuo obtrudunt, veluti novam difficultatem objicientes.

(b) *Instit.* p. 61.

(c) Loc. cit. p 308. Cf. etiam Jahn *Enchiridion Hermeneuticæ generalis* Vien. 1812. Cap. III. *de locis parallelis.* p. 81.

(a) Cf. Maldonat. in Matth. XXVI. 26.

(b) Ex qua animadversione intelligimus, esse prorsus arbitrariam Kuinoelii glossam, qui in h. l. τοῦτο pro οὗτος ὁ ἄρτος positum esse autumat.

(c) פסח הוא ליהוה

(d) שבת ליהוה

(e) חג ליהוה *festum Domino.*

(f) זבח פסח הוא ליהוה

quam de ejus sacrificio et res, de qua ita sermo est, dicitur sacra Deo. Verbum hanc ideam exprimens debet sumi in suo strictissimo sensu ac propria significatione, nam affirmat factum consecrationis ipsius. Reddendum ergo : « Hoc est festum paschatis sacrum Domino. » Ex quibus intelligimus, prorsus *atrum* fuisse spiritum illum, qui Zwinglio hunc textum (a) proposuit.

Ad 2. N. parit. Nam in his phrasibus explicatur symbolum ac figura jam pro tali habita. Simulacrum enim aut imaginem esse *figuram*, est de ejus essentia, ac in ipsius definitionem necessario ingreditur τὸ *repræsentare*, hoc ipsum conventio, hoc oculi ipsi docent : ergo deest tantum notio, *cujus* sit. Non ita de pane res se habet, uti patet. Insuper, si nummum, cui regis imago impressa sit, exhibens diceres : *hic est rex*, intelligereris utique : non item vero si frustum auri ostendens iisdem verbis utereris.

II. Obj. et inst. Atqui Apostoli non aliter, quam in sensu figurato, accipere poterant aut debebant Christi verba : 1. quia probe noverant, rem plane impossibilem sibi exhiberi per verba litteraliter intellecta (b) ; non poterant proinde, etsi vellent, ea litteraliter sumere (c). 2. Quia animus ingenuus, et qui nondum omnem humanitatem exuit, non potest non ingenti horrore perfundi, incidens in eam cogitationem quod sibi vescendum sit carne ac sanguine hominis, nedum summi benefactoris, amici, magistri. Itaque discipuli Christi non sine cunctatione ac vehementi contradictione, quam aliis in rebus miris ac novis sibi visis præ se ferre non dubitarunt, fructum tam flagitiosum et inauditum, tanquam legem, imponi sibi passuri fuisse videntur. Quum vero in sacra cœna instituenda nihil eos offenderet aut in admirationem raperet, cogitasse videri debent de fructu, qui quanquam sub imagine oblatus, tamen animo, non corpore perciperetur (d). 3. Quia judæis eo tempore gravi lege interdictum erat, ne sanguine vescerentur, hoc ne iis quidem licebat, qui e paganorum numero inter christianos recepti essent. Jam vero si in sacra cœna instituenda apostolis verus sanguis bibi visus esset, necesse erat, ut hunc usum a ceteris secernerent et quantum Christi sanguis a vetito potu distaret aut ostenderent aut saltem vel leviter alicubi significarent. Veruntamen nusquam in N. T. ubi christianorum epulæ, quibuscum sacræ cœnæ usus conjungi soleret, commemorantur, ne minimum quidem additur, quod indicet corpore gustari sanguinem et corpus Christi (e). 4. Quia sensus obvius verborum Christi erat apostolis sensus figuratus. Judæi enim pascha celebrantes dicebant : « Hic est panis afflictionis (scilicet repræsentatio vel memoria illius panis) quem manducarunt patres nostri in terra Ægypti. » Ergo viri (scilicet apostoli) his phrasibus audiendis adsueti, eundem plane sensum Christi verbis inesse intelligebant ; item phrasis « Corpus paschatis » dicta de agno paschali apostolis speciem symboli suggerebat in verbis Christi (a). 5. Quia denique, Christus syriace seu syro-chaldaice locutus est, porro in ea lingua *nullum vocabulum* habetur, quo *significandi, repræsentandi, denotandi idea exprimatur.* Hinc fit ut locutio illa *hoc est* sæpe numero usurpetur in sacris litteris non alio sensu, quam pro ista : *hoc repræsentat seu significat.* Volens propterea Christus dicere « Hoc *repræsentat* corpus meum, » non aliter exprimere id potuit, quam dicendo « hoc *est* corpus meum (b). » Ergo sive substratam materiam, sive indolem personarum, sive archæologiam, sive philologiam spectemus constat, etc.

R. N. A. ad 1. prob. vel N. vel D. Si apostoli *possibilitatem* aut *impossibilitatem* alicujus doctrinæ adhibuissent tanquam criterium ad Christi verba interpretanda Tr. scilicet hæc objectio aliquam præ se ferret difficultatis speciem ; si Christi auctoritatem N. Nam apostoli etsi pii, tamen ex classe illiteratorum erant, qui hanc unam propositionem putant esse contradictoriam, scilicet, quod aliquid sit Deo omnipotenti impossibile. Christum vero omnipotentem esse apostoli crediderunt, et ex pluribus ejus miraculis collegerunt, cum eum viderint mortuos suscitare, super aquas ambulare, aquam in vinum vertere, turbas quinque panibus satiare, etc ; quod pariter collegerunt ex doctrinis, quandoquidem postquam Christus e. g. dixit : « Apud homines hoc impossibile est, » non addidit : « Sed apud Deum hoc est possibile, » sed potius adjecit : « Apud Deum autem omnia possibilia sunt » Cf. Matth. VIII. 10. IX. 28. XIX. 19. 26 ; Jo. XI. 21. 22. 41. 42. XX. 19. 26. (c). Cum igitur

(a) Sic Whithy in op. *Commentary on the N. T* Lond, 1744. vol. I. p. 256.

(b) Ita Horne op. cit. Par. II. cap. V. sec. I. tom. II. p. 590.

(c) Recens auctor protestans Dr. Faber in Op. *Difficulties* of *Romanism* Lond. 1826. pag. 54. fatetur, nihil hoc argumentum valere, quod ducitur ex impossibilitate ; nam asserit, veritatem hujus nostræ catholicæ doctrinæ de transsubstantiatione seu de reali ac substantiati corporis Christi præsentia in eucharistia, æque ex positiva auctoritate solius revelationis pendere, ac mysterium ss. Trinitatis. Quare non alia via nitus est se subducere ab illius pondere, quam eam negando.

Optime Maldonatus in cap. XXVI. Matth. 26. « Multa in christiana religione difficiliora mysteria, et ab humano sensu remotiora, et nos et illi (Calvinistæ) credebamus, Trinitatis, Incarnationis Christi, carnis resurrectionis. Nullum eorum in sacris litteris tam dilucidis, tam perspicuis, tam disertis verbis explicatum erat. Cur illa credunt, hoc etiam non credunt? Cur in illis figuras non inveniunt, ubi Ariani, Marcionistæ, Manichæi, Origenistæ inveniebant? Hic inveniunt, ubi illi non invenerunt. Cur, quando semel religionis lineas egressi sunt, non fiunt graviter, et

(a) Cf. Rosenmüller *Schol.* in cap. XII. 11. Exodi.

(b) Ita A. Clarke op. cit. p. 51. et Tomline in op. *Elements of christian Theology by George Pretyman* (Tomline) *lord Bishop of Lincoln.* 2. edit. 1799. vol. II. p. 184.

(c) Clarke op. cit p. 51. Tomline l. c. p. 198.

(d) Ita Schelz *Die Chr. Lehre v. heil. Abendmahl. seu Doctrina christiana de sacra cœna.* Lips. 1824 p. 70. seqq. Quid porro per *fructum* sibi velit hic A. non satis intelligitur.

(e) Ibid.

diversam omnino semitam tenuerint apostoli ab ea, quam tenent Protestantes ac Rationalistæ subjicientes scilicet doctrinam examini rationis ut de ejus veritate aut falsitate judicium ferant, ne locum quidem habere potest objecta difficultas; apostoli enim captivabant intellectum in obsequium fidei, rationem auctoritati subjiciendo.

Ad 2. D. Si corpus ac sanguis sumenda essent in propria specie C. Si sub symbolis et in specie aliena N. Utique inhumanum est hominem vesci humana carne, quam ipsi dilaniaverint, ac sanguinem potare quem ipsi fuderint; ast Dei hominis carne et sanguine per ingens prodigium sub aliena specie latentibus animam nutrire, se hac ratione arctissime conjungere cum benefactore omnium maximo, amico omnium fidelissimo, Salvatore demum ac Deo ipso ad hauriendam omnium gratiarum copiam, et ad obtinendum immortalitatis ac futuræ resurrectionis pignus, non solum nihil habet quod offendat, sed argumentum est fidei ac dilectionis maximæ. Profecto novi nostri Capharnaitæ, qui nihil nisi abjectum ac carnale sentiunt ac sapiunt, ex eo offenduntur, quod omnium seculorum admirationem excitavit, et gratum animi sensum vel ab invito pectore extorsit. Nonne et ipsi matrum suarum lacte fuerunt enutriti, quod nihil est aliud quam quædam carnis et sanguinis humani modificatio?

Ad 3. Eadem esto distinctio. Non enim opus erat apostolis fideles de hoc discrimine admonere, cum res ipsa per se pateat. Falsum præterea est, nuspiam in N. T. commemorari, aut ne minimum quidquam addi, quod indicet, in epulis christianorum sacris ore gustari Sanguinem et Corpus Christi. Ecquid aliud sibi volunt verba Apostoli I. Cor. X. 16. « Calix, cui benedicimus, nonne *communicatio sanguinis* Christi est? et panem, quem frangimus, nonne *participatio corporis* Domini est? » Ubi Κοινωνία sonat realem participationem, uti in v. 18. « participes altaris » κοινωνοί dicuntur. Judæi porro ac ethnici non figuram carnis, sed carnem ipsam immolatam comedebant, ergo et christiani, quibuscum illi conferuntur. Quid rursum aliud ferunt ejudem Apostoli verba ibid. XI. 27. « Quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne *reus erit corporis et sanguinis Domini?* » Ubi *reus* ἔνοχος dicitur de pœna ob offensionem *personalem* (a), quod profecto de mero symbolo dici nequit. Hoc ipsum adstruunt, quæ subdit ib. v. 29. « Non *dijudicans corpus Domini* (b). » Quænam enim ratio aut necessitas haberetur hujus distinctionis, si Christi corpus reapse non adesset? At adversariis nostris forsitan hæc erunt totidem glossemata, quæ in textum irrepserunt.

Ad 4. R. 1. Neg. hunc ritum jam ætate Christi obtinuisse, ut Judæi in celebratione cœnæ paschalis illa verba proferrent. Nam neque in tract. *Pesachim*, neque in tract. *Beracoth* (in Talmude), neque apud veteres quoscumque verbum aliquod de hoc ritu occurrit. Omnium primus sec. tandem XII. Majmonides illam formulam memorat; verum et ipse expresse testatur, hanc formulam quæ stante adhuc secundo templo nondum obtinuerat, solum post-vastationem templi et magnam captivitatem usu receptam esse, dicens: « Ecce autem formula hymni ejus, quem *nunc temporis* omnes omnino Judæi longe lateque dispersi ac dissipati ad mensam incunte paschate recitant. Arrepto poculorum altero ita dicunt: *Ex Ægypto properantes excessimus.* Tum vero hymnum incipiunt istum: *Hic est panis afflictionis*, etc. (c) » Accedit etiam quod in illo hymno una tantum commemoretur identitas qualitatis; panis enim azymus quem Hebræi comedebant, ipsis in mentem revocabat afflictionem quam perpessi fuerant patres eorum in Ægypto, contra vero Christi verba testamentaria sunt, ac novam institutionem referunt. Quare nulla reperitur inter utramque formulam necessitudo aut comparatio (d).

(a) Sane: *Reus* ἔνοχος dicitur de pœna, et quidem mortis Matth. XXVI. 66., de addictione ad tribunal ibid. V. 21. 22. Semel de objecto quod offunditur Cf. Jacob. II. 10. « Erit omnium reus » (scilicet præceptorum). Item in jure Rom. « Reus læsæ majestatis. » Hoc certe de symbolo dici nequit. Quando Ariani statuas imperatoris Constantini male tractarunt, aulici ei blandientes dixere: en quomodo facies tua limo operitur ac male fœdatur; Constantinus faciem suam manu explorans, respondit: ego nihil sentio. Si Christi corpus in eucharistia non adesset, Paulus aptius et melius ex bonitate vel auctoritate Christi arguisset, quam ex offensione *personali;* nam qui regem non afficit injuria personali, non tenetur reus majestatis, saltem stricto sensu.

(b) Μὴ διακρίνων τὸ σῶμα τοῦ Κυρίου.

(c) Schoettgen. *Horæ hebraicæ et Talmud.* tom. 1. p. 227.

(d) Cf. ibid. Qui præterea addit in rem nostram: « Ponamus vero, nondum tamen concedamus, verba isthæc ad ultimam antiquitatem pertingere, tamen non probant id, quod probare debent. Nam legitimus eorum sensus procul dubio talis est: *Hic est panis, quem Deus nos hoc tempore comedere jubet, in memoriam rei, quæ circa exitum ex Ægypto cum patribus nostris gesta est.* Qui sensus ex parte coincidit cum verbis Christi: *Hoc facite in meam commemorationem.* Porro verba ista non id notare possunt: *Hic panis significat panem, ve. est signum panis, quem majores nostri sub exitumex Ægypto comederunt.* Nam cuinam rei illa significatio conduceret? Deus præcepit, ut res ipsis quotannis in memoriam reduceretur, id quod ex sacris litteris constat: ergo panis ille nihil amplius significare potuit. Quæ verba Judæis nunquam in mentem venire potuerant, ad ea Christus quoque

rebus omnibus hæretici? Duæ, ut opinor, eos retinent causæ... Altera, quod sua eos incredulitas, quam pro fide ducem sequuntur in hunc, qui magis apparebat, scopulum primum impulerit, in alios impulsura postea, cum minoribus in rebus exercitati ad majora molienda aptiores erunt. Habet enim hæresis, et incredulitas, sicut omnis doctrina, methodum suam, ut ab his quæ notiora nobis, et propinquiora sunt sensibus, exordiatur; et per gradus ad majora, remotioraque perveniat. Experientia docti loquimur; multos jam Calvinistas videmus, qui ingeniosiores et magis increduli, id est, magis Calvinistæ ceteris erant, eo jam pervenisse, ut qua ratione hoc prius mysterium non credebant nunc Trinitatis mysterium non credant, ceterosque Calvinistas, sicut Calvinistæ nos, tanquam nimis simplices et credulos rideant. » Quid si Maldonatus in nostros Rationalistas incidisset?

Ad alteram formulam quod attinet, ostendit Schœttgenius, גוף (*guph* nempe *corpus*) esse syriacismum, qui perinde valet, ac *veritas* seu *existentia realis alicujus rei*, ac propterea, si iisdem verbis Christus usus esset in institutione eucharistiæ, magis confirmaretur thesis. Nam verba « Hoc est corpus meum » hunc sensum præ se ferrent : *Hoc sum ego ipse* (a).

Ad 5. N. Nullum in lingua syriaca vocabulum inveniri, quod ideam *significandi* aut *repræsentandi* exprimat. Etenim cl. Wiseman productis auctoritatibus magno numero ostendit, in ea lingua 41. imo 54. voces haberi, ad hanc ideam *repræsentationis* exprimendam; quin etiam ulterius progressus, demonstrat auctoritate scriptorum syrorum, Christum alia omnino ratione ab ea quam tenuit, debuisse verba proferre, si intendisset solum symbolum sui corporis in pane nobis relinquere, exclusa realitate (b). Adde, sensum verborum Christi a scriptoribus sacris, qui græce scripserunt, fuisse determinatum.

III. Obj. 1. Etiam post consecrationem, vinum Luc. XXII 18. a Christo dicitur *generatio vitis;* et Matth. XXVI. 29. *genimen vitis;* 2. uti et post consecrationem alterum symbolum pariter *panis* vocatur ab Apostolo I. Cor. X. 16. 3. Christus ex Act. III. 21. remanet in cœlo usque in tempora restitutionis omnium, nequit igitur præsens esse in sacramento (a) 4. Cogitari præterea nequit, corpus et sanguinem Christi etiamnum in cœna sacra vere exhiberi, quia ex ipsorum formulæ istius defensorum sententia, Christo ad dexteram Dei exaltato nec corpus terrestre nec sanguis animalis esse potest, sin autem aliud corpus, glorificatum quod dicitur, illi attribueris, nihilo magis fit clarum, ejusmodi corpus, ubicunque eucharistia celebratur, vere adesse vel saltem operari posse; namque commentum illud de unione sacramentali plane incomprehensa, at vero credenda, ad scholasticorum somnia omnino relegandum est. 5. Manifestum est, exhibitionem veri ac substantialis corporis et sanguinis Christi in sacra cœna plane nullius frugis esse, quippe quum effectus supernaturalis nec experientia percipi queat, nec aliud quicquam, quam quod simplici panis et vini usu, efficiatur. 6. Quæ quum ita sint, per se patet, Jesu Christo, qui sapientissime cultum Dei internum, eumdemque rationalem, præcepit (Jo. IV. 24. VI. 63. Rom. XII. 1. I. Thessal. V. 21) sententiam istam omnino attribui non posse, nisi luculentissimis scriptorum sacrorum testimoniis confirmata fuerit (b). 7. In tanta opinionum et superstitionum diversitate concludendum est nullum alium fructum ex hac *symbolica* et *mnemonico-practica* institutione colligi posse, quam *moralem* et *allegoricam* significationem, 8. præsertim quum hic ritus, quatenus vel vera vel symbolica quadam corporis humani manducatione et sanguinis humani potione continetur, etsi recentioris ætatis hominum judiciis et moribus non æque, ac populorum antiquiorum opinionibus atque institutis conveniat, tamen nostra etiam ætate, dummodo sapienter et ævi cultioris ingenio accommodatus fuerit, in usum moralem optime converti potest (c).

R. Ad 1. N. Nam de poculo diverso ab eo quod fuerat consecratum objecta verba protulit Christus, ut ex s. Luca constat, et nos inferius ostendemus.

Ad 2. D. Emphatice tamen dicendo panem *hunc* C. simpliciter Apostolus vocat panem N. Præterea, etiamnum catholici eucharistiam vocant « *panem* sanctum vitæ æternæ, » dicunt : « *Panem* cælestem accipiam » attamen realem præsentiam probe credunt. Neque illud omittam, frequentissimum esse in

non respexit; nec, si id fecisset, hoc, quod adversarii volunt, denotant; ex iis male explicatio verborum institutionis desumitur. »

(a) Sed audiamus iterum Schœttgenium, qui ibid. p. 228. hæc habet : « Nondum probatum est illud, usitatam fuisse Judæis hanc formulam : זה גופו של פסח *Hoc est corpus agni paschalis;* Adeoque res nullo adhuc argumento est adstructa. Deinde, quod vox גופי in hac locutione occurrit, id ex idiotismo linguæ, scilicet dialecti syrochaldaicæ, qua judæi tunc temporis utebantur, derivandum est : dum *corpus rei* pro *re ipsa* dixerunt, quemadmodum σῶμα τῆς ἁμαρτίας et σῶμα τοῦ θανάτου dixit Paulus in ep. ad Rom Observamus porro vocem גוף non frustra addi, sed ad denotandum id, quod latini alias dicunt *ille ipse.* Si ergo Christus panem porrigendo dixisset זה גופי *Hoc sum ego ipse,* nimirum totus Christus, sequeretur hoc absurdum, quod Pontificii, si quis eorum invenisset, summopere exoscularentur, nimirum totum Christum cum solo pane exhiberi (Auctor porro qui hæc scribit est lutheranus).

(b) Cf. In erudito op. cit. *Horæ syriacæ* §§. IV. seqq. Scopum, quem sibi proposuit, tanta auctoritatum et exemplorum copia obtinuit, ut Horne in VII. editione introductionis suæ penitus sustulerit assertionem doctoris Clarke, quod lingua syriaca nullam vocem habeat, ad exprimendam ideam *repræsentandi.* Inter ceteros scriptores syros, quos adducit cl. Wiseman, eminet *s. Maruthas Tangritensis* episcopus, qui floruit sub finem sec. IV. quique in *Commentario ad evangelia* motiva institutionis ss. sacramenti pandens ita scribit « Præterea etiam privati fuissent communione corporis et sanguinis fideles posteriores (nisi hoc sacramentum Christus instituisset), sed nunc, quotiescumque ad corpus et sanguinem accedimus, et super manus nostras accipimus, sic credimus nos corpus amplecti, et nos carnis ejus et ossium ejus (participes fieri), juxta id quod scriptum est. *Enim vero* Christus illud non appellavit *typum* aut *figuram,* sed (dixit) : vere hoc *est* corpus meum, et hic *est* sanguis meus... Quid aptius ad confundendos nostros Protestantes *orientalistas?*

Quid si adderetur, Christum Dominum minime lingua syra, aut syro-chaldaica usum esse, sed peculiari dialecto *hierosolymitana* nuncupata, quæ eadem est cum lingua rabbinica? Rem porro ita se habere, patet ex versione syriaca N. T. in qua verba dialecto hierosolymitana a Christo usurpata, quæque referuntur ab evangelistis e. g. *Eli eli lamma sabactani,* aliaque ejusmodi, interpres syrus vertit in linguam syriacam. Jam vero lingua rabbinica, seu dialectus hierosolymitana, vocibus ad significandam *repræsentationem, figuram, symbolum* abundat, uti ostendit cl. Drach in op. *Inscription hébraïque* 2. edit. Rome 1851. p. 33. seq. Attamen nullus est inter protestantes recentiores, qui hanc difficultatem e syriaco sermone petitam non urgeat! Cf. citt. *Letters of Omega and Omicron,* etc., pag. 10.

(a) Ita Horne l. c. et cum eo Faber et Tomline.

(b) Sic Wegscheider § 177.

(c) Wegsch. §§ 179-180.

scripturis loquendi usum, ut res jam immutata priori nomine quod obtinuerat appelletur : sic Jo. IX. 17. « Dicunt ergo cœco » (jam videnti) ; Exod. VII. 12. « Devoravit virga (jam serpens) Aaron virgas (jam versas) eorum » et alibi passim.

Ad 3. C. A. N. C. Nam neque Catholici negant Christum in cælo manere ; hinc patet rem reduci ad quæstionem philosophicam de *reduplicatione*, seu *multilocatione* corporum, de *qua* postea. Sensum objectionis refellit Paulus affirmans Christum sibi in itinere præsentem adfuisse I. Cor. XV. 8 coll. Act. IX. 5. XXII. 8.

Ad 4. D. Cogitari nequit ab iis qui negant tum Christi, tum ceterorum hominum resurrectionem, uti faciunt adversarii nostri, C. a Catholicis, qui utramque credunt, N. Nam hi cum s. Gregorio M. confitentur, corpus Christi post resurrectionem esse « *ejusdem naturæ* et alterius gloriæ » ac fuerit corpus passibile. Si ejusdem naturæ est corpus Christi gloriosum ac fuerit ante passionem, jam sequitur et esse corpus *terrestre*, et sanguinem *animalem* habere. Quod autem corpus gloriosum vocetur a Paulo *spiritale* I. Cor. XV. 44. ratione diversi status ita illud nominat.

Ridiculum porro se exhibet Wegscheider, dum ad scholasticorum somnia amandat commentum de *unione sacramentali*, cum illud omnium primus excogitaverit ipsius parens Lutherus in suo dogmate de *impanatione*. Jus porro clamat « suum cuique esse tribuendum. » Nos ei tam præclaram gloriam non invidemus.

Ad 5. Neg. nullius frugis esse exhibitionem Corporis et Sanguinis Domini in Eucharistia. Multiplicem ejus utilitatem superius commemoravimus. Denique, si Christus id præstitit, blasphemi tantum hominis est affirmare, ejusmodi exhibitionem nullius frugis esse. « Da amantem, diceret s. Augustinus, et sentit quod dico... si frigido loquar, nescit quod loquor. »

Ad. 6. D. Præcepit Christus cultum internum una cum cultu externo, C. ad exclusionem cultus externi. N. ut ex dictis suo loco constat. Quod autem additur, non posse tribui Christo sententiam de reali corporis sui præsentia et comestione, nisi *luculentissimis* scriptorum sacrorum testimoniis confirmata fuerit magis prodit scriptoris, quem impugnamus, impietatem. Etenim paulo ante scripserat « Quod Apostoli, quibus lege mosaica strenue interdictum erat sanguine vesci, sacro quodam horrore perculsi ejusmodi *epulas thyesteas* (a Christo propositas) *repudiaturi fuissent*, si vero sanguine et corpore summi benefactoris ipsis vescendum erat (a). » Proinde juxta ipsum, si minus luculenter locutus Christus fuisset, eam minime intellexissent apostoli, si verbis vero luculentissimis corpus suum edendum et sanguinem potandum dedisset, sacro horrore perculsi exhibitionem *suarum epularum thyestearum* repudiassent. Quærimus præterea, quibus luculentioribus verbis potuerint uti scriptores sacri ut testarentur Christum nobis verum corpus suum manducandum, et sanguinem bibendum dedisse? Quid clarius, quid luculentius verbis Christi « Accipite et comedite : hoc est corpus meum ; bibite : hic est sanguis meus? » Adeo enim luculenta sunt, ut tota archæologia, et philologia, si superis placet, excussa, omnibus grammaticorum argutiis excogitatis, syriaco, orientali et occidentali sermone investigato, eorum tamen perspicuitatem hactenus adversarii nequiverint obscurare. Istorum enim lucubrationibus tanto molimine et impietate, addo et circulatoria jactatione editis, Catholici paucula illa verba opponunt, quæ sua quodammodo luce Protestantium et Rationalistarum oculos nimium cædunt (a).

Ad. 7. N. Suppositum, in doctrina scilicet catholica reperiri opinionum diversitatem circa sensum institutionis, hanc relinquimus adversariis, qui rationis suæ judicium præferunt Christi et Ecclesiæ auctoritati, ut circumferantur omni vento doctrinæ. Quodnam majus incitamentum ad juste sancteque vivendum excogitari potest quam dogma de reali Christi præsentia? Hoc enim dogmate dignitas hominis adeo extollitur, ut ipsi vilescat quidquid divinum non est.

Ad. 8. Resp. Novam hanc esse theoriam ac plane inauditam, ut veritates christianæ religionis, seu divinitus revelatæ, ab indole et moribus, ab cultioris ævi ingenio, aut incultioris ruditate pendere debeant ; ita ut si ævum incultius sit, aliqua veritas dici debeat revelata, si vero fuerit excultum, non amplius revelata sit. En quo dilapsi sint Protestantes ac Rationalistæ ! Sane talis est origo progressus protestantismi in hac veritate repudianda, ut de ceteris sileamus ; ante Lutherum boni Catholici pro rudioris ævi ingenio fidem in realem Christi præsentiam sectabantur, prout et nunc sectantur, cum nullum progressum fecerint ; at Lutherus utpote minus rudis rejecit transsubstantiationem ; Zwinglius, Calvinus, Bucerus, imo ipse Melanchthon magis proficientes inficiati sunt realem Christi præsentiam ; Rationalistæ ulterius progressi negarunt ipsam symbolicam repræsentationem ; restat adhuc *moralis usus*, ut vocant, tanquam unicus fructus ex eucharistia percipiendus.

(a) § 177. pag. 556. Quibus non contentus impudens homo in n. (b) hæc addit : « Cicero de Nat. Deor lib. I. c. XXVI. » In Deo quid sit *quasi corpus*, aut *quasi sanguis*, intelligere non possum ; ne tu quidem ; sed non vis fateri « ib. III. c. XVI.. » Quum fruges *Cererem* ; vinum, *Liberum* dicimus (panem *corpus Christi* vinum *sanguinem Christi*), genere quidem nos sermonis utimur usitato ; sed ecquem tam amentem esse putas, qui illud, quo vocatur, Deum credat esse? » Eo usque scilicet progressa est impietas rationalistarum, ut quod Cicero adversus Epicureos et Stoicos urget, ipsi applicent eucharistiæ a Christo institutæ, ut eam irrisioni exponant !

(a) Sane Schlussembergius lutheranus ait, hæc Christi verba esse « tam clara, ut nullus angelus e cœlo, nullus homo in terris possit clarius loqui. » Cf. apud Herbermannum in *vindiciis Bellar.* ad lib. III. de euchar. Tamen Wegscheidero verba Christi minus luculenta sunt !

Expectamus fore ut progrediente magis hominum ingenio, hoc etiam, quod isti reliquum fecerunt, si tamen aliquid est, ab eorum successoribus plane expediatur. Certe non desunt ex recentioribus hæreticis, qui pro solis apostolis cœnam institutam esse affirment (a). Nobis interim post ea, quæ hactenus ex sacris litteris disputavimus adversus istos seculi hujus prudentes et sapientes, liceat solvere Deo Patri eucharisticum hymnum verbis ipsis, quibus usus est Christus Filius ejus : « Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita Pater : quoniam sic placitum fuit ante te (b). »

PROPOSITIO II. — *Eadem veritas ex constanti et universa Ecclesiæ traditione evincitur.*

Hic timidius Protestantes nobiscum pugnant. Licet porro Mornæus de Plessis, Chamierius, Albertinus, Claudius ex nonnullis subobscuris Patrum effatis ansam sumpserint nobis opponendi eorumdem auctoritatem, adeo tamen protriti sunt, ut recentiores Protestantes novam hanc aciem deserentes, denuo ad arcem, ut vocant, scripturarum se receperint (c). Aliqui etiam ingenue fassi sunt, de causa actum esse, si quæstio ad Patrum auctoritatem revocetur (a). Nec mirum, floruerunt enim Ecclesiæ Patres, cum dominaretur adhuc *incultioris ævi ingenium*, ideoque credebant realem Christi præsentiam in Eucharistia.

Sane universalis constantisque Ecclesiæ traditionis, circa hujus dogmatis veritatem, tot sunt testes, quot Patres, quot pene sectæ sunt ante seculum XV. ab Ecclesia divisæ, ac denique quot fere in christianos ab ethnicis impactæ sunt calumniæ; ita ut vix aliud fidei nostræ dogma sit pleno adeo consensu firmatum. Ne tamen brevitatis limites, quos nobis proposuimus, prætergrediamur, adductis Patrum qui ad priora secula spectant præcipuis testimoniis, cetera in certas classes distribuemus, indicatis auctoribus, penes quos collecta reperiuntur.

Ex Patribus Apostolicis eminet sec. I. s. Ignatius, qui in epist. ad Smyrnens. cap. VII. de hæreticis Docetis seu Phantasiastis scribit : « Ab eucharistia et oratione abstinent; eo quod non confiteantur eucharistiam carnem esse Servatoris nostri Jesu Christi, quæ pro peccatis nostris passa est, quam Pater sua benignitate suscitavit (b). » Sec. II. s. Justinus Apol. I. n. 66. profitetur, eucharistiam a fidelibus non sumi ut communem panem, neque ut communem potum, sed « Incarnati illius Jesu et Carnem et Sanguinem esse edocti sumus (c). » S. Irenæus lib. IV. cont. hæres. disputans adversus hæreticos, qui

(a) Etenim Anabaptistæ et Mennonitæ, cœnam sacram tantum ceremoniam ecclesiasticam esse docent, memoriæ mortis Christi recolendæ inservientem. Gerhard X. 164. Sociniani et Arminiani eucharistiam esse ritum *mnemonicum* a Christo præceptum contendunt. Quakeri usum cœnæ sacræ plane rejiciunt. Sic enim scribit Barclay *Apolog. theol. vere christianæ.* thes. 18 §. 6. seq. « Figura aliquando in ecclesia apostolica imbecillium causa celebrata, sed veluti umbra, ubi substantiam assecuti sumus, *cessans et hodie christianis minime incumbens.* » Nempe his recte applicaveris dictum Joel. I. 4. « Residuum eruca comedit locusta, et residuum locustæ comedit bruchus, et residuum bruchi comedit rubigo. »

(b) Matth. XI. 25.

(c) Quo tamen exitu superiori proposit. vidimus. Ceterum Mornay de Plessis, omnium facile primus inter calvinistas aggressus est, data opera, subsidium Patrum quærere ad calvinianam doctrinam adstruendam; ast ipsum, qua voce in privatis congressibus, qua scripto in libris editis plenissime confutavit card. Jac. Dav. du Perron. Cf. ejus *Traité du sacrement de l'eucharistie.* edit. 3. in fol. Paris 1633. In scenam postea prodiit ex calvinianis Dan Chamiers, cujus *Panstratiam* edidit Bern. Turretinus an. 1626.; potissimum vero Edmundus Albertinus in op. *De eucharistiæ sive cœnæ dominicæ sacramento lib. tres*, quod vulgavit David Blondellus Daventriæ 1654. vol. 1. fol. Hos confutavit Petrus Nicolius an. 1659. in præf. officii ss. sacramenti; cui cum respondere conatus esset Jo. Claudius minister charentonensis iterum Nicolius eum repressit op. cui titulum fecit : *La perpétuité de la foi de l'église catholique touchant l'Eucharistie.* 1664. Ast Claudius, tum adversus hoc opus, tum adversus librum Jac. Novetii S. J. « La présence de J. C. dans le Sacrement » insurrexit an. 1668. Tunc demum prodiit in lucem celeberrimum opus : *La perpétuité de la foi de l'église catholique touchant l'Eucharistie, défendue contre le livre du sieur Claude* » IV. vol in 4. Paris 1704. quibus accessit vol. V. Renaudotii una cum defensione perpetuitatis fidei, in qua non solum argutiæ omnes Claudii dissipantur, verum etiam nova proferuntur monumenta ad perpetuam ecclesiæ fidem confirmandam. Hoc opere Calviniani plane protriti sunt.

(a) Possem hic non pauca adversariorum testimonia congerere. Verum non est necesse, cum res notissima sit. Satis mihi erit afferre verba Hospiniani qui in *Hist. sacramentariæ* p. I. lib. IV. c. II. scribit : « Confirmare superstitiosorum hominum catholicorum sententiam phrases hyperbolicas primitivæ Ecclesiæ patrum, Ss. Cypriani, Ambrosii, Chrysostomi, Cyrilli, Augustini, etc. quibus majestatem quamdam et venerationem huic sacramento conciliare voluerunt, non nuda et inania signa in cœna proponi etc. » Hospiniano plane consentit Wegscheider qui, § 174. hæc habet : « *Plerique* (cur non *omnes?*) tamen antiquiores Ecclesiæ doctores, in eo convenerunt, quod sacramenti vim atque effecta per ambitiosam quandam eloquentiam, vel sermonis audaciam, nimiis extollerent laudibus, ita ut, præsertim mysterii tremendi nomine illi indito, tum lectores, tum eos, qui postea cœna sacra fruebantur, horrore quodam sacro percellerent. » Nunc jam nemo est ex Protestantibus, qui ad Patres confugiat, ut subsidium suo errori quærat. Nempe victas hac in parte manus dederunt.

(b) Cf. in hunc locum Cotelerium, qui observat adversus Dallæum, vocem προσευχῆς usurpasse s. Ignatium non latissimo modo, pro omni prorsus oratione, sed aut de prece mystica locutum esse, oratione nempe solemni, qua corpus Christi conficitur, ut Hieronym. ep. 85 et ad Sophon. 3., Augustinus lib. de Trin. 4; prout εὐχή appellatur a Justino M. Apol. I. et Origene tum VIII. in Celsum tum ad Matth. XV. 17. aut potius s. Martyrem intelligere ea voce preces liturgicas, sive Missam, juxta consit apostolic. lib. 2. c. 54. Cyril. Hieros. Catech. myst. 5. et Zonaram ad can. apost. 11. et Neocæsar. 13. etc. adeoque rectum esse saltem quoad sensum allegationem Theodoreti dial. 3. Εὐχαριστίας καὶ προσφορᾶς οὐκ ἀποδέχονται, *ab Eucharistia et sacrificio* etc.

(c) Ἐκείνου τοῦ σαρκοποιηθέντος Ἰησοῦ καὶ σάρκα καὶ αἷμα ἐδιδάχθημεν εἶναι;

negabant Christum Jesum esse Filium Creatoris, et Verbum verum corpus materiale assumpsisse, sic eos ex eucharistia perstringit : « Quomodo constabit eis, eum panem in quo gratiæ actæ sunt, corpus esse Domini sui, et calicem sanguinis ejus ? (a) » et iterum adversus eosdem, qui præterea negabant futuram corporum resurrectionem, ita disputat ex Eucharistia : « Quomodo autem rursus dicunt carnem in corruptionem devenire, et non percipere vitam, quæ corpore Domini et Sanguine alitur? Ergo aut sententiam mutent, aut abstineant offerendo, quæ prædicta sunt (b). » Adeo igitur universæ Ecclesiæ, imo et hæreticis ipsis exploratum erat tribus prioribus ecclesiæ seculis in Eucharistia realiter Christi corpus et Sanguinem contineri, ut ea veritate tanquam medio uteretur s. Irenæus, ad veritatem incarnationis, et futuræ resurrectionis comprobandam (c). Sec. III. Tertullianus. lib. IV. cont. Marcion. c. XL. « Acceptum panem, et distributum discipulis, corpus suum illum fecit, hoc est corpus meum, dicendo ; » et lib. de Res. carnis c. VIII. « Caro, inquit, corpore et Sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur. » Origenes agens de sollicitudine auditorum in retinendo verbo Dei, sic eos adhortatur : « Volo, inquit, eos admonere religionis vestræ exemplis. Nostis, qui divinis mysteriis interesse consuevistis, quomodo cum suscipitis corpus Domini, cum omni cautela et veneratione servatis, ne ex eo parum quid decidat, ne consecrati muneris aliquid delabatur : reos enim vos creditis si quid inde per negligentiam decidat. Quod si circa corpus ejus conservandum tanta utimini cautela, et merito utimini : quomodo putatis minoris esse piaculi verbum Dei neglexisse, quam corpus ejus (d) ? » S. Cyprianus de lapsis accedentibus ad Eucharistiam, quin prius debita functi essent pœnitentia, scribit : « Vis infertur corpori ejus et sanguini ; et plus modo in Dominum manibus atque ore delinquunt, quam cum Dominum negaverunt (e). »

Res nimis prolixa esset, singillatim ceterorum Patrum, Athanasii, Cyrilli Hierosolym., utriusque Gregorii, Basilii, Ambrosii, Hieronymi, Jo. Chrysostomi, Augustini etc. recensere testimonia. Hoc insuper perinde foret, ac actum agere, cum ea vulgatissima sint. Juverit propterea velut in synopticam tabulam Patrum doctrinam redigere, quæ non solum simplicem assertionem, sed argumenta exhibent, quibus catholica veritas adstruitur, et sola figura aut efficacia a sacramentariis excogitata exploditur. Hæc porro ad decem præcipua capita revocantur. 1. Est eorum patrum, qui expresse excludunt solam figuram ; ita Ambrosius, Epiphanius, Euthymius, Jo. Damascenus, Theophylactus etc. 2. Eorum est, qui docent, Christum in hoc sacramento non solum fide, sed reipsa nobis conjungi et commisceri, neque solum per voluntatum concordiam, sed etiam per corporis sui contactum nobis copulari ; ita Jo. Chrysost., Hilarius, Cyrillus Hieros. et Alexandrinus etc. 3. Qui extollunt charitatem Christi ex eo quod nec pastores oves suas, nec matres filios suos carnibus propriis alunt ut ipse carne ac sanguine suo nos pascit ; ita s. Jo. Chrysost., Augustinus. 4. Qui rationem reddunt, ob quam Christus voluit sub speciebus panis et vini, et non in propria specie nobiscum manere, et corpus suum manducandum nobis ac sanguinem bibendum dare, scilicet ut fides probaretur et exerceretur, et ut sine horrore caro et sanguis ejus sumeretur; ita ss. Ambrosius, Augustinus, Cyrillus, Damascenus, etc. 5. Qui affirmant, grande in hoc sacramento intervenire miraculum et divinæ omnipotentiæ opus ; ita Justinus, Ambrosius, Chrysostomus. 6. Qui profitentur, hoc sacramentum perfici per *veram conversionem* panis in corpus, vel panem *fieri* corpus, vel ex pane *fieri* vel *creari* corpus Christi ; et ad persuadendam hanc conversionem utuntur exemplis creationis, et conversionis aquæ in vinum, etc. 7. Qui laborant, ut persuadeant fidelibus, in hoc mysterio non esse credendum sensibus, sed verbis Christi ; et hunc articulum proponunt ut creditu difficillimum, et ideo Christi auctoritatem et omnipotentiam extollunt; ita Jo. Chrysostomus, uterque Cyrillus etc. 8. Qui ex veritate hujus mysterii alia nostræ religionis mysteria confirmant ; ita ss. Irenæus, Chrysostomus, Leo M., Hilarius. 9. Qui disserunt de sacrificio incruento N. L. in quo non solum panem et vinum prout exhibent passionem Christi, sed ipsum Corpus et Sanguinem Christi offerri, et incruente immolari docent, ac fideles participes inde fieri affirmant ejusdem corporis, quod a Verbo susceptum est in utero Virginis, et ex ea natum jacuit in præsepio, occisum est in cruce, ac post resurrectionem in cælum assumptum est; ita Ignatius M., Cyrillus Hieros. et Alexandrinus, Chrysostomus. 10. Demum eorum, qui utuntur epithetis, quæ de figura tantum corporis Christi inepte et ridicule adhiberentur ; ut dum hoc mysterium vocant *terribile*, *horrendum*, *adorandum*, *panem vivum*, *inconsumptibilem cibum*, *sanctum et incorruptibilem*, *quem cum homo sumit Dominus ad ipsum ingreditur* ; ut Ambrosius, Cyrillus, Augustinus (*a*) etc. » Jam vero nunc scisciamur ab adver-

(a) Cap. XVIII. n. 4. ed Mass.
(b) Ibid. n. 5.
(c) Cf. dis. III. Massueti adv. Grabium.
(d) Hom. XIII. in Exod. Aliud testimonium cf. Hom. VII. in Levit. Quod vero afferri solet ex hom. V. *in divcrsos* eruditorum judicio spurium est.
(e) Lib. de lapsis. edit. Maur. p. 186. alia ejusdem non minus luculenta testimonia pro veritate realis Christi præsentiæ in euchar. Cf. editorum præf. § XIII.

(*a*) Horum singula testimonia profert, evolvit, et ab adversariorum technis defendit Bellarminus toto libro II. de Eucharistia, quem cf. una cum vindiciis Viti Erbermanni. Idipsum copiose præstitit card., du Perron in op. cit. *Traité du saint Sacrement de l'Eucharistie*. Contra Albertinum vero, qui impugnavit opus card. Perronii et adversus Claudium id ipsum præstitit auctor *Perpetuitatis fidei*, qui et ipse in quasdam classes Patrum testimonia redegit tom. II. lib. IV. V. VI. VII.

sariis num hæc ulla ratione nudo signo aut figuræ aptari possint? Ergo aut Patribus omnibus valedicendum, prout prudentiori consilio nunc demum recentiores Protestantes facere ad tuendam causam suam, aut victoria catholicæ veritati est ab ipsis omnino adscribenda.

II. Liturgiæ omnes, quæ ante sec. XVI. editæ sunt, uti scribit Le-Brun, in eo conveniunt, ut adstruant realem Christi præsentiam (a). Has inter ceteros proferunt et illustrant præter le Brunium card. Bona (b) auctor perpetuitatis fidei (c), card. Thomasius (d), Renaudotius (e), Assemanus (f), Mabillonius (g), Muratorius (h). Jam vero in his liturgiis, nulla excepta, rogatur Deus, ut panem per Spiritum S. *transmutet*, *transferat*, *convertat in corpus*, aut *faciat* corpus Jesu Christi *proprium*, quod pro nobis crucifixum est; et vinum pariter transmutet etc, in sanguinem, qui pro nobis effusus est (i). Seu simpliciter, ut in liturgia romana eaque antiquissima, (j) « Ut nobis *corpus et sanguis fiat* D. N. J. C. » Argumentum autem quod ex liturgiarum consensu eruitur, est plane ineluctabile; etenim præterquam quod illæ ab apostolica traditione, saltem quoad rei substantiam, ad hos pervenerunt (a), et agitur in his de cultu publico, et fides patefit non unius aut alterius privati doctoris, sed ipsius Ecclesiæ. Accedit usus antiquissimus et universalis, qui per plura secula in Ecclesia viguit, ut sacerdos administraturus eucharistiam diceret, hostiam ostendens : *corpus Christi*, et unusquisque responderet, *amen*, id est, *verum est*, *ita est* (b). Merito propterea Grotius in voto pro pace contra Rivetum « Consensus, inquit, liturgiarum per omnia loca et tempora in precibus illis, ut Deus dona per Spiritum Sanctum sanctificet, eaque faciat corpus et sanguinem Christi, me dubitare non sinit, venire hoc a prima apostolorum institutione (c). »

III. Sectæ omnes, eæque antiquissimæ, vel a primis christiani nominis seculis ab Ecclesia Catholica separatæ, cujusmodi sunt Marcosiani, plures Gnosticorum familiæ (d), deinceps Nestoriani, Eutychiani, Armeni, Syri jacobitæ, Græci schismatici etc. uno ore hunc fidei articulum cum ecclesia romana profitentur, ut constat ex actis authenticis, publicis confessionibus, liturgiis, quæ adhuc supersunt (e).

IV. Demum calumniæ ipsæ et exprobrationes ethnicorum adversus christianos, id ipsum ostendunt. Eo enim spectant, quæ de epulis thyesteis, infanticidiis, anthropophagia, penes ethnicos divulgata erant, utpote ex confusa notitia mysteriorum nostrorum exorta. Dixi *confusa*, siquidem christiani tanta sedulitate mysterium eucharisticum ethnicis occultabant, ut mori potius, quam secretum prodere mallent (f). Quis porro sibi persuadeat, etiam cum vitæ discrimine voluisse

(a) *Explication de la Messe.* Paris 1741. tom. III. diss. XII. art. V.

(b) *Rerum liturgicarum* lib. I. cap. VIII. seqq.

(c) Tom. III. liv. huitième.

(d) Opp. tom. I. par. I. *De liturgia et psalmodia antiqua.* Romæ 1741.

(e) *Liturgiarum orientalium collectio.* Paris. 1716.

(f) *Codex liturgicus ecclesiæ universæ* Romæ. 1749.

(g) *De liturgia gallicana.* Paris. 1685.

(h) *Liturgia Romana vetus.* Venet. 1748.

(i) Innumera prope congeri possent testimonia ex liturgiis antiquis, quæ catholicum dogma de reali Christi præsentia clare adeo adstruunt, ut cæcus sit oporteat, qui id non videat. Exempli causa, ne longiores simus, unum vel alterum proferemus. In liturgia coptica, *s. Basilii* nomine inscripta, legitur : « *Transfer eos* (panem et calicem) ita ut panis quidem hic *fiat corpus tuum sanctum*, et hoc mistum in hoc calice *sanguis tuus pretiosus*, ut sint nobis in præsidium etc. » Et in liturgia græca Alexandrina s. Basilii et s. Gregorii : « Tu Domine voce tua *commuta hæc*, quæ sunt proposita (scilicet panem et vinum). Tu eoram nobis positus, perfice nobis hoc ministerium plenum mysteriis, mitte super nos gratiam Spiritus Sancti, qui sanctificet, et *transferat* hæc dona proposita *in corpus et sanguinem* salutis nostræ, et hunc quidem panem *facias corpus tuum sanctum* etc. et rursus hunc calicem *sanguinem pretiosum* testamenti tui novi etc. » In Missali Gothico, seu Gallicano perantiquo, sic legitur in Missa de Epiphania : « Ut qui tunc aquas in vina mutavit, nunc in sanguinem suum oblationum vina *convertat.* » Et in Missa Dominicali sic habetur in oratione secreta : « Precamur mente devota te, Majestas æterna : ut operante virtute, *panem mutatum in carnem*, *poculum versum in sanguinem*, illum sumamus in calice, qui *de te* fluxit in cruce *ex latere.* » Post orationem vero dominicam prosequitur sacerdos : « Libera nos a malo, Christe Jesu, corpus tuum *pro nobis crucifixum* edimus, et sanguinem sanctum tuum *pro nobis effusum* bibimus. » Surgat nunc Calvinus cum omnibus Calvinianis suis, ac eludat hæc testimonia, et interpretetur de *figura et symbolo* Corporis et Sanguinis Christi. Surgat Lutherus cum suis Lutheranis et inveniat panem et vinum cum substantia Corporis et Sanguinis Domini. Porro, ut dicebam, innumera prope sunt ejusmodi documenta, quæ diversis verbis idem dogma adstruunt. Cf. AA. citt.

(j) Cf. Muratorium op. cit. Diss. *De origine liturgiæ* cap. II.

(a) Ibid. cap. I.

(b) Origo hujus usus, respondendi *amen* aut post consecrationem, aut ante communionem, repeti debet ex hæresi Docetarum, qui cum veram carnem in Christo non agnoscerent, nec proinde in Eucharistia, Ecclesia constituit, ut a fidelibus responderetur *amen* ad profitendam veram carnem Christi in hoc sacramento. Cf. quæ etiam de hac voce scribit Moore. op. cit. ch. XX. p. 118. seq.

(c) Opp. tom. IV. p. 670. Grotio alios adjecit Th. Moore op. cit. recentiores Protestantes, qui id ipsum fatentur, nempe Clarke, Wake, Bull. etc. Cf. cap. XVII.

(d) Cf. Massuetum diss. I. in opp. s. Irenæi, art. II. § VI. et diss. III. art. VII. n. 76. seqq.

(e) Cf. AA. superius citt. qui scripserunt de re liturgica.

(f) Summa prudentia enituit in responsione, quam paganis dedit s. Blandina. Pagani enim a nonnullis servis catechumenis acceperant, reipsa christianos vesci carne et sanguine humano in suis mysteriis, quare magis exarsit furor populi in christianos. Judices voluerunt tormentorum vi adigere Sanctum, et Blandinam ad hoc patefaciendum, ast Blandina respondit : « Qui fieri posset, ut infantes comederent, quibus ne sanguinem quidem animantium degustare licet? » Ea ex parte a servis patefactum mysterium eucharistiæ paganis, et rursum occultatum ex Blandinæ prudentia, quæ negavit quidem flagitium christianis impactum, sed occultavit, quod secreto arcano debebat custodiri. Cf. Acta MM. sincera Ruinartii. ed. Veron. 1731. pag. 51. seqq.

christianos ethnicis subtrahere cognitionem eucharistici mysterii, si in hoc ipsi non agnovissent cum Protestantibus, nisi nudum *symbolum*, *typum*, aut *figuram* ? Quanam ratione se gererent Protestantes et Rationalistæ, si in crimen, et vitæ periculum hac de causa vocarentur? Attamen cum olim rumor illorum criminum, non semel furorem popularem in christianos excitasset, unde mota fuerit sævissima persecutio tanquam in homines impios, infanticidas, et anthropophagos, qui carnibus infantis prius in clancularii cœtibus occisi vescerentur, et sanguinem potandum adstantibus distribuerent : christiani qui tacentes suppliciis atrocissimis objiciebantur insânum ejusmodi furorem cohonestare quodammodo videbantur. Si duo hæc simul conferantur, calumniæ scilicet ethnicorum, et altum ac eloquens christianorum silentium ne mysterium proderent, aliud exurgit de fide priscæ ecclesiæ circa realem Christi præsentiam in eucharistia ineluctabile prorsus argumentum (a).

Ad hæc accedit argumentum, quod petitur ex præscriptione. Patentibus enim Protestantibus, cum sec. XVI. Zwinglius et Calvinus *sacrorum emendatores* exorti sunt, Ecclesia universa credebat realem Christi præsentiam. Porro unanimis hæc omnium christiani nominis gentium fides, in tot dissitis orbis plagis degentium, ex sola apostolica doctrina originem habere potuit. Quævis enim alia hujus consensus causa assignetur, inepta est et absurda Fingere, ut adversarii solent, quod unus Paschasius Radbertus fidei immutationem in ecclesiam intulerit : aut quod sensim sine sensu, nemine advertente, hæc mutatio irrepserit, totum jue Orientem, et Occidentem pervaserit, vere est camelum deglutire (b).

(a) Cf. Moore *Voyages*, etc. chap. XIV. p. 74. seqq. ed. cit. qui præclare hoc argumentum evolvit.

(b) Cf. *Perpét. de la foi*. Liv. IX. Admirabilis sane est Protestantium agendi ratio. Vidimus Hospinianum fateri, Patres sibi suisque omnino adversari, cum conspirent in admittenda reali Christi præsentia in Eucharistia. Zwinglius pariter professus est in lib. *De vera et falsa religione* : « Tempore sancti Augustini opinionem de carne corporali jam victricem fuisse. » Grabius in annotationibus ad lib. V. Irenæi cap. II edit. Oxon. p. 599. adstruit jam a tempore concilii Nicæni tum realem Christi præsentiam, tum etiam transsubstantiationem agnitam et admissam fuisse, præsertim a Cyrillo Hieros., Gregorio Nysseno, Joanne Damasceno, *aliisque fortasse pluribus* patribus propugnatam esse. Cf. Massuetum diss. III. n. 97. Tamen occinere non desinunt, a Paschasio Radberto primum in Ecclesiam an. 818. inductum fuisse dogma de reali præsentia ; ita ut in tanta monumentorum et criticæ luce Wegscheider § 174. adhuc scribere non erubuerit : » At XI. tandem seculo, Paschasio Radberto auctore doctrina de præsentia physica, scilicet de substantia panis et vini per consecrationem in substantiam corporis et Sanguinis Christi vere mutata, proposita ac divulgata est. » Tanta est hæreticorum perversitas voluntatis !

Ceterum cf. egregiam dissert. Jo. Mabillonii *De controversiis Eucharisticis seculi noni*, quæ extat in *Thesauro theol.* Zachariæ. tom. X. p. 864. seqq. ubi et illud conficit Mabillonius § IV. quod controversia, quæ extitit inter. Paschasium et ejus impugnatores, fuerit iis de verbis. Paschasius enim affirmaverat carnem Christi, quæ est in eucharistia, eandem esse ac illam, quæ nata est ex B. Virgine, alii autem negabant, et contendebant, eam locutionem adhibendam esse cum distinctione, ita ut debuerit dici, eamdem carnem *naturaliter*, diversam *specialiter*, seu relate ad species panis et vini sub quibus latet caro Christi in eucharistia. Ex hac ipsa controversia cognoscimus sec. IX. penes omnes obtinuisse fidem de reali Christi præsentia in Sacramento.

(a) Diss. de rebus liturgicis cap. VIII. ubi detegit malam Binghami fidem.

Si argumenta hæc singula ad propositam a nobis veritatem adstruendam vim tantam habent, ut iis conscientia resistere nequeat, quid non efficient simul congesta? Dolendum nobis sane infelicitatis humanæ est documentum quod præbent adversarii, dum, ut verbis cl. Muratorii utar, cernimus viros, sacris litteris impensam operam dantes, in magni momenti rebus, et e quibus æterna salus aut damnatio pendet, quam quisque opinionem falsam atque absurdam a puerilia et schola semel imbiberit, eam mordicus deinde et pervicassime tueri, atque omnia tentare, ne victus det unquam manus, vel in rebus luce patenti circumfusis. Exorandus est in primis Deus, ut sincerum pacatumque animum et mentem, unius veritatis et pacis avidam, fratribus nostris, ab unitate ecclesiæ sejunctis, impertiatur (a).

DIFFICULTATES.

Cum fere omnes Protestantium difficultates ex nonnullarum vocum ambiguitate, quibus veteres interdum usi sunt, enascantur ; operæ pretium duximus, eas voces ad quasdam classes revocare, ut faciliori ratione, omni æquivocatione sublata, prædictis difficultatibus occurrere possimus. Ac. 1. quidem, Patres eucharistiam appellant *figuram* ratione specierum, ratione corporis mystici Jesu Christi, quod est Ecclesia ; ratione corporis Christi in cœlo, ubi speciebus sacramentalibus non tegitur ; interdum etiam ratione realitatis corporis, quod per figuram exteriorem exhibetur ; non igitur eucharistia figura nuncupatur ad ejusdem realitatis corporis Christi exclusionem : id ipsum dicatur de appellatione *signi*, nempe suimet-ipsius, gratiæ, etc. 2. Vocant *panem*, quia est panis animæ, quia est ex pane, quia præ se fert species panis ; non quod censuerint in ea manere substantiam panis. 3. *Typum* eodem sensu eucharistiam dixerunt, quo vocarunt figuram, imaginem et signum ; quia Christus in ea sub alienis speciebus latet : quatenus vero *typus* sumitur pro signo rei absentis, nec est conjunctus cum re quam significat, negarunt Patres eucharistiam vocari posse *typum* aut *symbolum*, *figuram* aut *imaginem*. 4. Sic cum vox *antitypon* plura ac diversa significet, ut symbolum rei præsentis ac latentis, adimplementum typi jam præteriti, typum etiam aut figuram alterius rei interioris aut etiam futuræ, semper tamen cum realitate conjuncti, Patres hac multiplici significatione vocarunt passim eucharistiam *antitypum* aut *antitypa*. Prout vero *antitypum* significat signum vacuum rei absentis, inficiantur Patres, posse eucharistiam dici antitypum aut anti-

typa (a). Habito porro respectu diversæ istius significationis, conciliantur, quæ invicem sibi opponi videntur Patrum dictiones. Nam Christi corpus in eucharistia, quatenus complet figuras eucharistiæ, quæ in V. T. præcesserunt, est antitypum; quatenus in se continet figuram ejusdem Christi in cælo regnantis, eucharistia fit typus, sed plenus non autem vacuus rei absentis. 5. Interdum Patres negant, *sacramentum* esse corpus et sanguinem Domini, sed nomen sacramenti stricto sensu accipiunt, prout species sensibiles sunt signum, typus aut symbolum rei latentis, nempe ipsius corporis et sanguinis. Sane species sacramentales, non sunt ipsum Domini corpus aut sanguis. 6. Dicitur a Patribus eucharistia *spiritualiter* manducanda, at in oppositione ad manducationem cruentam, capharnaiticam, quia animam nutrit; ac etiam pro eo quod est *invisibiliter*, quia cum fide et devotione sumi debet. 7. Seculo XI. alii negarunt idem in eucharistia adesse Christi corpus, quod natum est ex B. V., passum et crucifixum; aliis autem idem affirmantibus. Jam vero dissidium non erat de substantia, sed *de statu et effectionibus* corporis Christi. 8. Denum interdum nonnulli Patres tria distinguentes in eucharistia, speciem nempe externam sensibus subjectam; substantiam intus latentem, et solo fidei contuitu aspectabilem, atque mysticam quandam sacramenti significationem; hæc, inquam, distinguentes negant partem illam externam seu visibilem esse corpus, quod Christus nobis edendum dedit; internam præterea sacramenti naturam fidelibus satis notam, nonnisi leviter et quasi obiter attingunt, ut mysticas et allegoricas significationes consectentur (b). Hæc si præ oculis habeantur, facile erit per eorum applicationem disjicere, quæ ab adversariis contra catholicum dogma proferuntur. Itaque.

I. Obj. 1. Patres apostolici nihil aperte de reali Christi præsentia scriptis tradiderunt; 2. alioquin philosophi ethnici perinde ac cetera dogmata, sic et istud, imo istud præcipue impugnassent, aut christianis saltem objecissent; quod tamen minime præstiterunt. Patres vero posteriores ita de eucharistia loquuntur, ut evidenter supponant, illam nonnisi mystice seu typice et symbolice vocari corpus et sanguinem Christi. Etenim 3 s. Irenæus lib. IV. cont. hæres. scribit: « Carnem nostram ali corpore et sanguine Christi (a) »; et 4. rursus eucharistiam « duabus rebus consistere terrena (pane scilicet et vino) et cælesti (id est cælesti gratia) (b). » 5. Origenes vero, præterquam quod vocat Christi corpus in eucharistia *typicum* et *symbolicum* (c), 6. negat panem eucharisticum, comedentem ex se sanctum efficere (d), aut utilem esse, nisi pro suscipientis fide (e); 7. tum affirmat, quod nisi *spiritualiter* accipiatur illud dictum: « Nisi manducaveritis, etc. » littera occidat (f); 8. scribens vero adversus Celsum asserit, oratione panes fieri « *quoddam* corpus sanctum (g) », non igitur absolute; 9. sic hom. XXXII. in Jo. addit, *offulam*, quam Christus Judæ porrexit, ejusdem generis esse, ac ea, quam dedit apostolis dicens: *accipite, comedite*, etc. (h). 10. Sed palmaris est Origenis locus in Comment. super Matth. ubi hæc luculenter scribit: « Non enim panem illum visibilem, quem tenebat in manibus, corpus suum dicebat Deus Verbum, sed verbum, in cujus mysterio fuerat panis ille frangendus. Nec potum illum visibilem sanguinem suum dicebat, sed verbum, in cujus mysterio potus ille fuerat effundendus. Nam corpus Dei Verbi, aut sanguis, quid aliud esse potest, nisi verbum quod nutrit, et verbum, quod lætificat cor (i)? » Quare recte omnino Iconomachi in concilio Cpno. vocarunt eucharistiam « *imaginem* vivifici corporis, quæ pretiose ac honorabiliter fit (j). » Ergo.

R. Ad 1. N. Etenim luculentissimum est testimonium, quod ex s. Ignatio attulimus, cui non pauca alia non minus clara pro reali Christi præsentia ex eodem s. Martyre adjici possent. Quod si ceteri Patres apostolici parcius scripserunt de hoc mysterio, ideo est, aut quia nulla illis se præbuit occasio, aut quia morem gesserunt receptæ jamdiu arcani disciplinæ (k). Ceterum plura monumenta illius ætatis deperdita lugemus.

Ad 2. D. Si novissent, C. secus Tr. Porro ethnicos nonnisi confusam de eucharistia notionem habuisse, constat ex vagis calumniis quas superius recensuimus. Juliani autem apostatæ opera non omnia ad nos pervenerunt; ejus insuper impugnator s. Cyrillus Alex. silentio pressit, quæ spectant ad eucharistiam ex prudenti œconomia. Etenim « plurima, inquit, de

(a) Ut hæc clariora evadant, juvat exponere, quid litterali sensu sint typus et antitypum; sic enim sensus figuratus seu metaphoricus, illis vocibus expressus, faciliori ratione intelligitur. *Typus* itaque proprie est instrumentum quodcumque obsignans, sic litteræ metallicæ sunt typi, *antitypon* est figura per typum obsignata. Istud porro antitypon potest iterum fieri typus respectu alterius, ut patet ex lithographia, in qua littera seu figura, in lapide per typum expressa fit typus respectu papyri, in quo eadem figura rursus imprimitur. Hæc transferendo ad sensum figuratum in argumento, de quo disserimus, eucharistiæ typi fuerunt figuræ et symbola hujus sacramenti, quæ in V. T. præcesserunt e. g. Manna in deserto, agnus paschalis etc. respectu harum figurarum eucharistia est antitypum. Rursus species eucharisticæ sunt typus et symbolum rei præsentis, at latentis, nempe Christi corporis; et typus rei futuræ et absentis, nempe gloriæ futuræ, cujus ipsa pignus in se continet; quo sensu eucharistia ex antitypo fit typus.

(b) Hujus agendi rationis exempla potissimum præbent, ut inferius videbimus, Origenes et s. Augustinus.

(a) Cap. XVIII. n. 5. ed. Mass.
(b) Ibid.
(c) Tom. XI. in Matth. in cap. XV. ed. Maur. p. 500: « Et hæc quidem de typico et symbolico corpore. »
(d) Ibid. p. 499.
(e) Ibid.
(f) Ibid.
(g) Lib. VIII n. 33.
(h) n. 16.
(i) Commentar. Series in Matth. n. 85.
(j) Apud Hardum. *acta concil.* tom. IV. col. 367.
(k) Cf. Moore *Voyages*, etc. l. c.

bisalia et vera dicerem... nisi profanorum aures metuerem (a) ».

Ad 3. D. In ordine ad futuram resurrectionem, C. per panis et vini substantiam N. Ut patet ex orationis serie, atque ex scopo s. martyris, qui, ut vidimus, ex eucharistia intendit ostendere veritatem futuræ corporum nostrorum resurrectionis adversus Gnosticos (b).

Ad 4. D. Affirmat s. Irenæus eucharistiam consistere duabus rebus, terrena et cælesti, id est, *divina* et *humana* natura, quæ quidem humana natura de terra est et de Virgine assumpta, C. in sensu adversariorum N. Nam scopus s. Patris est adstruere veritatem carnis Christi adversus Docetas (c).

Ad 5. D. Vocat Origenes corpus Christi in eucharistia *typicum* et *symbolicum* ratione *sacramenti* seu specierum, C. ratione rei contentæ N.

Ad 6. D. Id est, negat eucharistiam ex se efficere sanctum comedentem, aut utilem esse nisi pro suscipientis fide, ad evincendum, non sufficere materialem eucharistiæ perceptionem ad hominem sanctificandum, sed præterea requiri internas animi dispositiones, C. ad excludendam realem Christi præsentiam ab eucharistia N. (d).

Ad 7. D. *Spiritualiter*, id est, sacramentaliter per oppositionem ad comestionem cruentam et carnalem, C. Per solam fidem N.

Ad 8. N. Nec enim ibi loquitur Origenes de eucharistia, sed de cibis seu oblationibus, quæ per benedictionem sanctificantur; ut ostendit Huetius, et fatetur ipsemet Albertinus.

Ad 9. D. Ejusdem generis quoad aliqua, seu quoad effectum et vim juvandi aut nocendi pro sumentis habitu, de quo hic disserit Origenes, C. quoad omnia, seu quoad naturam offulæ illius et panis eucharistici Tr. vel N. Dixi *Transeat*, cum nondum exploratum sit, num Origenes non censuerit, prout tenent Cyrillus et Anastasius Sinaita, offulam illam fuisse panem ipsum eucharisticum Judæ porrectum et in hac hypothesi omnis evanescit difficultas. Si quis contendat Origenem voluisse, quod offula Judæ data diversa fuerit a pane eucharistico, tunc dicimus juxta ipsius scopum, dictam ab eo fuisse ejusdem generis offulam cum pane eucharistico quoad vim et efficientiam (intra limites tamen suos) juvandi aut nocendi juxta suscipientis dispositionem (e).

(a) Lib. VII. opp. edit. Paris. 1638. tom. VI. pag. 249.

(b) Cf. Massuetum diss. III. n. 83. Sane sensum s. martyris declarat integer ejus textus, qui sic se habet l. c. « Quomodo autem, inquit, rursus dicunt (hæretici) carnem in corruptionem devenire et non percipere vitam, quæ corpore Domini et sanguine alitur? »

(c) Cf. Mass. ibid. n. 84. seqq. ubi Grabium egregie refellit.

(d) Cf. Huetium *Origenianorum* lib. II. quæst. XIV. n. 2. seqq. ubi hæc omnia Origenis loca discutit adversus Albertinum.

(e) Cf. ibid. p. 180. et Nat. Alex. Diss. XVI. in sec. III. art. IV. « Utrum Origenes de eucharistiæ sacramento recte senserit, » recteque Origenem circa fidei nostræ articulum sensisse ostendit.

Ad 10. N. Nam inficiatur solum Origenes *visibilem* panem, et *visibilem* potum, seu species sacramentales, esse corpus et sanguinem Dei Verbi incarnati. Dum vero dicit verbum quod nutrit, et verbum quod lætificat, esse Christi doctrinam, supposita veritate sacramenti, deflectit ad allegoricam seu symbolicam expositionem ejusdem mysterii prout facere consueverat. Etenim ibidem jam dixerat: « Panis iste, quem Deus Verbum *corpus suum esse fatetur*, verbum est nutritorium animarum... et potus iste, quem Deus Verbum *sanguinem suum fatetur*, verbum est potans et inebrians etc. » Sic alium sensum præter allegoricum de verbo Dei agnovisse Origenem liquet ex homil. XVI. in Num. « Bibere dicimur, inquit, sanguinem Christi, non solum *sacramentorum ritu*, sed et cum sermones ejus recipimus, in quibus vita consistit (a). »

Ad 11. D. Iconomachi vocarunt eucharistiam imaginem plenam, ideoque adorandam cultu latriæ, juxta ipsorum scopum, C. vacuam N. Vocabant enim hæretici illi eucharistiam imaginem corporis Christi, habita ratione incarnationis, in qua Verbum corpus habuit in propria specie, dum in eucharistia latet sub specie aliena. Exinde concludebant hanc solam imaginem esse adorandam cultu latriæ, quem solum admittebant respuentes cultum relativum Catholicorum. Ex quo patet, ipsos veritatem corporis Christi in eucharistia agnovisse, alioquin cultum latriæ minime admisissent. Attamen graviter vapulant a concilio Nicæno II. quod præter receptum loquendi usum vocaverint eucharistiam *imaginem*, quamvis plenam et non vacuam (b).

II. Obj. Saltem negari nequit, Patres latinos realem Christi præsentiam in eucharistia non agnovisse. 1. Tertullianus enim scribit Christum non reprobasse panem, quo ipsum corpus suum *repræsentat* (c). Qua vero ratione id præstiterit 2. ipsemet exponit dicens Christum panem appellasse *corpus suum*, ut intelligeremus « corporis sui figuram pani dedisse (d) » et clarius adhuc: « Acceptum panem et distributum discipulis

(a) Cf. de hoc testimonio Origenis Maurin. editorem opp. t. III. p. 898 Siquidem ipse omnium primus ex duobus mss. vulgavit. Ad sinceram porro Origenis sententiam vindicandam inter cetera observat, quod Origenes de mystica sacramenti significatione per totum articulum disserit, verba institutionis eucharistiæ allegorice interpretando de verbo Dei, quod instar cujusdam panis et potus cælestis *nutrit et lætificat, potat et inebriat præclare corda viventium*. S. Augustinus serm. 272. *ad infantes* eodem fere modo, quo hic Origenes, disserit de altaris sacramento, cum hoc tamen discrimine, quod s. Augustinus symbolicam mysterii eucharistici significationem ad unitatem fidelium in uno eodemque Christi corpore mystico, Adamantius vero ad verbum Dei deflecrat. Uterque ipsam sacramenti naturam, fidelibus satis notam, leviter et quasi in transitu attingit, unice attentus ad mysticas rationes aperiendas. Ita D. De la Rue.

(b) Cf. Nat. Alex. Diss. IV. in sec. VIII. « De fide Iconomachorum circa eucharistiam ».

(d) Lib. I. cont. Marcion. c. XIV.

(e) Ibid. Lib. III. c. XIX.

corpus suum illum fecit, hoc est corpus meum dicendo, id est figura *corporis mei* (a). 3. Eadem ratione loquitur s. Hieronymus, qui in cap. XXVI. Matth. et ipse affirmat Christum *repræsentasse* corpus et sanguinem suum (b), et proinde in cap. LXVI. Isai. aperte negat, ab impiis recipi corpus et sanguinem Christi, dicens : « Nec comedunt carnem Jesu, nec bibunt sanguinem ejus, de quo ipso loquitur : *Qui comedunt carnem meam* et *bibunt sanguinem meum habent vitam æternam* (c). Ergo. »

R. N. A. Ad 1. prob. D. *Repræsentat*, id est præsens corpus suum efficit, seu præsens exhibet, C. imaginem tantum refert N. Familiarem porro fuisse Tertulliano vocem istam in sensu exposito, evidenter patefaciunt loca, quæ ex eo congessit Pamelius; sic e. g. lib. de *Resur. carnis* c. XVII. scribit « Carnem etiam idcirco *repræsentandam* esse judicio » id est, *præsentem esse sistendam;* et lib. IV. cont. Marc. c. XXII. ait, quod Deus « *Repræsentans* eum » nempe Christum in monte Thabor, dixit : *Hic est Filius meus*, et alibi passim (d).

Ad 2. D. Ad evincendum contra Marcionem Christi corpus non fuisse phantasticum, utpote quod sub specie panis delitescere potuerit, C. ad significandum, meram corporis sui effigiem Christum in Sacramento reliquisse N. Hoc enim fuisset contra Tertulliani scopum; etenim ipse ex dogmate, quod adhuc retinuerat Marcion de eucharistia, vult ostendere veritatem corporis Christi, prout pariter præstitit, ut vidimus, s. Irenæus disputans adversus Docetas, qui eodem errore laborabant. Itaque *figuræ* nomine intelligit Tertullianus id, quod substantiam aliquam exterioribus signis circumscribit : unde ait : « Vacua res, quæ est phantasma, figuram capere non posset » cum solum corpus solidum sub figura latere queat. Quare Christi verbis hunc sensum assignat, *Hoc est corpus meum*, id est, figura, quæ corpus meum circumscribit, et sacramentum, quo mei corporis substantia continetur. Ex his duplici ratione catholicam veritatem confirmare possumus. Constat enim, Tertulliano auctore, 1. verum Christi corpus in eucharistia nobis donari; siquidem in hoc sacramento figuram accipere non posset, si res vacua et phantasma esset; 2. nihil panis superesse præter speciem sive figuram; ex Marcionis enim sententia sequeretur, figuram vacuam sub vacua figura delitescere : quod quidem numquam observasset Tertullianus, si panis substantiam cum ipsa figura et specie superesse sensisset (e).

Ad 3. Responsio patet ex dictis; eo magis, quod verbum *repræsentare* significet proprie *rem præsentem facere* ut ex lexicis patet, et s. Doctor ibi opponat veritatem corporis et sanguinis Domini figuris hujus sacramenti, quæ præcesserunt in V. T (a).

In altero textu loquitur de ethnicis, qui carnis voluptatibus capti Ecclesiam non ingrediuntur, in qua soli fideles de eucharistia cum fructu participant.

I. Inst. s. Augustinus non poterat clarioribus verbis Catholicorum figmentum evertere. Nam 1. præterquam quod passim eucharistiam vocat *panem*, *figuram*, *signum* corporis Christi, 2. ep. XCVIII. ad Bonifacium scribit, quod « *Secundum quemdam modum* sacramentum corporis Christi corpus Christi est (b); » et 3. in serm. ad infantes explicans quid significetur per corpus Christi in eucharistia ait : « Corpus ergo Christi, si vis intelligere, Apostolum audi dicentem fidelibus : *vos estis corpus Christi, et membra.* Si ergo vos estis corpus Christi et membra, mysterium vestrum in mensa dominica positum est (c) ». 4. Hinc celebris illa s. Doctoris regula tradita lib. III. de Doct. christiana c. XVI. ad distinguendum sensum figuratum a litterali : « Si præceptiva locutio est, inquit, aut flagitium, aut facinus vetans, aut utilitatem aut beneficentiam jubens, non est figurata. Si autem flagitium aut facinus videtur jubere, aut utilitatem aut beneficentiam vetare, figurata est. *Nisi manducaveritis*, inquit, *carnem filii hominis et sanguinem biberitis, non habebitis vitam in vobis.* Facinus vel flagitium videtur jubere : figura est ergo præcipiens passioni dominicæ communicandum, et suaviter atque utiliter recondendum in memoria, quod pro nobis caro ejus crucifixa et vulnerata sit. » 5. Recte propterea Tract. XXV. in Jo. loquens de manducatione corporis Christi dicebat : « Ut quid paras dentes et ventrem? Crede et manducasti (d); » nam 6. ut subdit Tract. XXVI. « Credere in eum, hoc est manducare panem vivum, qui credit, manducat (e). » 7. Demum semper sibi constans s. Doctor lib. Cont. Adimantum c. XII. « Non enim, inquit, Dominus dubitavit dicere : *Hoc est corpus meum*, cum signum daret corporis sui (f), » porro si quis alteri aurum daret, subdit Albertinus, numquid recte de eo diceretur : non dubitavit aurum appellare, quod dabat? Ergo.

R. N. A. Etenim inter ecclesiæ Patres nemo fortasse reperietur, qui de reali Christi præsentia in eucharistia expressius et copiosius disserat quam s. Augustinus. Exponens enim verba Psal. XCVIII : *Adorate scabellum pedum meorum*, hæc nullo modo eludenda scribit : « Anceps factus sum : timeo adorare terram, ne damnet me, qui fecit cælum et terram : rursus timeo non adorare scabellum pedum Domini mei,

(a) Ibid. l. IV. c. XL
(b) In vv. 26, 27, 28. edit. Vallars.
(c) In v. 17. in fine.
(d) Cf. Pamel. not. 112. in lib. de Resurr. carnis.
(e) Cf. Maran in Præfat. Opp. s. Justini M. P. II. cap. IX. n. 6.

(a) En integrum textum ex cit. edit. « Postquam typicum Pascha fuerat impletum, et agni carnes cum apostolis comederat, assumit panem, qui confortat cor hominis et ad verum Paschæ transgreditur sacramentum, ut quomodo in præfiguratione ejus Melchisedec, summi Dei sacerdos, panem et vinum offerens fecerat, ipse quoque in veritate sui corporis et sanguinis repræsentaret. »
(b) n. 9.
(c) Serm. CCLXXII.
(d) n. 12.
(e) n. 1.
(f) n. 5

quia psalmus mihi dicit : *Adorate scabellum pedum ejus.* Quæro quod sit scabellum pedum ejus; et dicit mihi scriptura, *terra scabellum pedum meorum.* Fluctuans converto me ad Christum, quia ipsum quæro hic; et invenio, quomodo sine impietate adoretur terra, sine impietate adoretur scabellum pedum ejus; suscepit enim de terra terram : quia caro de terra est, et de carne Mariæ, carnem accepit. Et quia in ipsa carne hic ambulavit, *et ipsam carnem nobis manducandam ad salutem dedit;* nemo autem illam carnem manducat, nisi prius adoraverit : inventum est quemadmodum adoretur tale scabellum pedum Domini, et non solum non peccemus adorando, sed peccemus non adorando (a) ». Alia plura ejusdem s. Doctoris non minus luculenta testimonia, facili negotio congerere possemus, si opus esset, ex quibus ejus fides circa hunc articulum omnino cum reliquis Patribus et universa Ecclesia catholica evidenter convenire dignoscitur; sed ut brevitati studeamus, ab iis afferendis supersedemus (b).

Ad 1. prob. D. vocat *panem* etc. ratione specierum, et quatenus est figura ac signum plenum, C. ratione substantiæ, et quatenus sit figura, aut signum vacuum, N. Responsio patet ex superius dictis et prænotatis.

Ad 2. D. Prout *sacramentum*, est *signum rei sacræ*, ac relate ad species externas, C. prout adæquate sumitur una cum re contenta, seu juxta internam rei veritatem N. Quænam fuerit Augustino mens ex allatis ejusdem testimoniis evincitur, quibus et istud addere juverit desumptum ex lib. IX. Confess. c. XIII. ubi de piissima matre sua Monica loquens : « Memoriam sui, inquit, ad altare tuum fieri desideravit, cui nullius diei prætermissione servierat, unde sciret *dispensari victimam sanctam, qua deletum est chirographum, quod erat contrarium nobis.* » Porro si ad altare dispensatur victima illa sancta, qua deletum est chirographum, quod erat contrarium nobis, evidens est, Juxta s. Augustinum, inspecta interna rei veritate, non *secundum quemdam modum*, sed vere realiter et absolute in eucharistia contineri corpus Christi, quo in mortem tradito, redempti sumus.

Ad 3. D. Supposita veritate realis corporis Christi, C. ad hujus exclusionem N. Recolantur quæ diximus de Origene, et quæ prænotata sunt ad n. 8.

Ad 4. D. Facinus videtur jubere in sensu carnali capharnaitico, quasi caro Christi esset in frusta concidenda et manducanda, ut alias ipsemet exponit et declarat s. Augustinus (c), C. in sensu catholico per sumptionem sacramentalem, qua juxta Apostolum I. Cor. XI. mors Domini annuntiatur, ideoque communicatur dominicæ passioni N.

Ad 5. et 6. D. Loquens de fide, C. de eucharistia N. Nempe locc. citt. explanat s. Doctor, quod dixerat Christus Judæis : « Hoc est opus Dei, ut credatis in eum, quem misit ille; » item, quæ addit ibid. Christus v. 35. « Ego sum panis vitæ : qui venit ad me, non esuriet; et qui credit in me, non sitiet unquam. » Quæ profecto de fide in Christum sunt, quamvis ut animadvertimus, hæc dicta non fuerint absque relatione ad eucharistiam.

Ad 7. D. Id est, non dubitavit Christus vocare *corpus suum* signum seu symbolum externum ac sacramentale corporis sui, quo corpus ipsum continebatur, C. substantiam ipsam sub signo latentem N. Id patet ex scopo s. Doctoris contendentis adversus Adimantum manichæum, vere potuisse sanguinem animalium vocari *animam* eorum, quia sanguis est in pecoribus animæ signum, quod per synecdochen dictum est *anima.* Id autem declarat exemplo eucharistiæ, cujus signum seu symbolum externum dictum est a Christo corpus suum, etsi reipsa non sit nisi veri ejus corporis symbolum et signum, sub quo latet Christi corpus. Exinde solutio profluit animadversionis Albertini; siquidem inepte quidem de auro in propria specie, quod alteri præberetur quis diceret : *non dubitavit aurum appellare quod dabat;* ut recte, si aurum præberetur sub aliena specie.

II. Inst. Facundus Hermianensis *manifeste* realem Domini præsentiam ab altaris sacramento excludit. En ejus verba : « Sacramentum adoptionis suscipere dignatus est Christus, et quando circumcisus est, et quando baptizatus est; et potest sacramentum adoptionis, adoptio nuncupari; sicut sacramentum corporis et sanguinis ejus, quod est in pane, et poculo consecrato, corpus ejus et sanguinem dicimus; non quod proprie corpus ejus sit panis, et poculum sanguis; sed quod in se mysterium corporis ejus, sanguinisque contineant. Hinc et ipse Dominus benedicens panem et calicem, quem discipulis tradidit, corpus et sanguinem suum vocavit. Quocirca sicut Christi fideles, sacramentum corporis et sanguinis ejus accipientes, corpus et sanguinem Christi recte dicuntur accipere : sic et ipse Christus sacramentum adoptionis filiorum quum suscepisset, potuit recte dici, adoptionem filiorum suscepisse (a). » Ergo.

(a) n. 8. Hæc fere ad verbum mutuatus est s. Doctor ex s. Ambrosio lib. III. de Spiritu Sancto cap. XI. ut adnotant hujus s. Patris opp. Maurini editores in h. l.

(b) Cf. Dissertat. P. Bovii S. J. *De sacramento altaris fides s. Augustini.* In Thesauro Theologico Zachariæ, Tom. X.

(c) Audiamus iterum s. Augustinum, mentem suam exponentem Tract. XXVII. in Jo. n. 5. ubi enarrans verba Christi : *caro non prodest quidquam,* scribit : « O Domine, magister bone, quomodo caro non prodest quidquam, cum tu dixeris, *nisi quis manducaverit carnem meam* etc..... Non prodest quidquam, sed quomodo illi intellexerunt, carnem quippe sic intellexerunt quomodo in macello venditur, non quomodo spiritu vegetatur. » Iste propterea est sensus, quem excludit s. Doctor, juxta quem utique flagitium juberi videtur.

Verum de hoc aliisque s. Doctoris testimoniis, quibus hæretici abusi sunt. cf. Card. du Perron in opp. « Réfutation de toutes les objections tirées des passages de s. Augustin allégués par les hérétiques contre le sacrement de l'eucharistie. » Vol. in-fol. Paris 1624. Cf. præsertim cap. X. ubi textum, de quo loquimur, fuse exponit.

(a) Lib. IX. cap. V. op. *Pro defensione trium capitulorum.*

R. N. Si quid enim evincunt objecta Facundi verba, evincunt potius *manifeste* realem Christi præsentiam in eucharistia. Nam scopus ipsius est excusare, seu benigne interpretari, quod dixerat Theodorus Mopsuestenus, cujus capitulum damnatum est in conc. V. generali, scilicet Christum adoptionem filiorum suscepisse, quum in Jordane baptizatus est. Quod ut efficiat, totus in eo est, ut evincat, recte dici potuisse a Theodoro Christum suscepisse adoptionem, quia adoptionis suscepit *sacramentum*, nempe baptismum, qui licet improprie, attamen aliquo sensu potuit vocari *adoptio*. Hoc autem declarat exemplo eucharistiæ, in qua etsi exteriores species non sint vere et proprie ipsum Christi corpus et sanguis, cum tamen sub se *contineant mysterium corporis et sanguinis ejus*, id est, corpus et sanguinem Domini, aliquo sensu, licet improprio, dicuntur corpus et sanguis Christi; cum tamen reipsa illæ non sint nisi *sacramentum* seu *signum externum* ejusdem Christi corporis et sanguinis. Nisi enim Facundus veritatem Christi corporis in eucharistia credidisset, et credi ab omnibus pro certo habuisset, numquam hoc argumento usus esset ad emolliendum Theodori effatum. Hoc vero magis clare elucet ex eo, quod ibidem dicat : « Potest sacramentum adoptionis (scilicet baptisma) adoptio nuncupari. » Nam quamvis baptismus tantummodo sit *sacramentum adoptionis*, hoc est visibile signum *adoptionis*, et non sit ipsa *adoptio*, nulla dubitatio est, quin homines baptismum recipientes veram et non figuratam adoptionem filiorum Dei accipiant. Ergo a pari juxta Facundum etiamsi sacramentum, id est signum visibile corporis et sanguinis Domini *proprie non sit ipsum corpus et sanguis Domini*, qui tamen ipsum sacramentum sumit, veram et non figuratam carnem et sanguinem Christi recipit; quia species panis et vini revera *in se mysterium*, hoc est, arcanam tremendamque præsentiam (a), *corporis sanguinisque* Domini *continent*, et nos in pane et poculo consecrato carnem ejus et sanguinem sumimus, ut diserte Facundus testatur (b).

Ex hactenus disputatis, circa germanam Patrum sententiam de reali Christi præsentia in eucharistia, constat, optime quadrare in adversarios animadversionem ejusdem Facundi, qui cit. loc. hæc vere scripsit : « Quemadmodum calumniantium hæreticorum est, ex dubiis et obscuris, quæ certa et manifesta sunt, male interpretari; ita solitum est prudentiæ ac pietatis catholicæ, ex indubitatis atque evidentibus, firmare ambigua, et latentia declarare (c) ».

(a) Cf s. Jo. Chrysost. Hom. XIX. in ep. ad Rom. n. 6. qui *mysterium* appellat « quod ignotum et arcanum est, quod mirabile sit ac præter opinionem. »

(b) Cf. notas Sirmondi in hoc caput; necnon Muratorium op. cit. Dissert. *De rebus liturg.* c. VIII. Omnes siquidem antiquiores Protestantes, opportune atque importune, ad impugnandam veritatem catholicam tum de reali Christi præsentia, tum de transsubstantiatione, Facundi verba adferre et inculcare consueverunt, ut Cave, Fellus, Binghamus etc.

(c) Initio cap. V. de quo egimus.

PROPOSITIO III. — *Ostendi nequit, dogma de reali Christi præsentia in eucharistia rectæ rationi adversari.*

Majoris perspicuitatis gratia nonnulla præmittenda sunt, priusquam manum admoveamus ad evincendam propositionis veritatem.

Ac 1. Animadvertimus difficultates, quas præsefert dogma de reali Christi præsentia in eucharistiæ sacramento, communes esse ceteris fidei nostræ mysteriis, cum omnia pariter mentis nostræ captum excedant.

2. Profitemur nulli nos peculiari philosophiæ placito exclusive adhærere ex tot, quæ circumferuntur circa corporum essentiam, nullumque eorum respuere, cui probati Philosophi ac Theologi calculum adjecerint, ut solverent difficultates, quas increduli aut hæretici urgent, quibus dogma catholicum velut impossibile et absurdum traducunt Qui enim philosophiæ peripateticæ student, omnia exponunt juxta theoriam substantiæ et accidentium, quæ vocant absoluta. Ili negant Christi corpus in sacramento esse in loco respectu sui, sed asserunt solum esse in loco respectu accidentium panis, ibique existere per modum substantiæ, quæ abstrahit ab omni quantitate, qualitate, motu, situ, etc. De hac ratione fuse scholastici antiqui disserunt, nec ab ea abhorrere, videtur Leibnitius ipse (a). Illi vero, quibus cartesiana principia arrident, quique corporis essentiam in actuali extensione in ordine ad locum constituunt, contendunt, omnes difficultates solvi posse per particularum corporis compressionem, sive mutuam partium accessionem (b). Qui tuentur Boschowichiana elementa, seu puncta simplicia, censent sese a difficultatibus expedire posse, per partium, ut vocant, compenetrationem, et respectum, quem corpora habent ad coexistentia corpora. Nos itaque, his aliisque placitis prætermissis, malumus negative, sive via indirecta enunciatam adstruere propositionem.

Omnibus adversariis fatentibus, eucharistiæ mysterium, perinde ac reliqua mysteria religionis nostræ, humanæ rationis captum superat. Jam vero implicat ostendi posse quidpiam rectæ rationi adversari, quod eam excedit. Etenim, ut ostendi posset aliquid rationi adversari, deberet ostendi repugnantia intrinseca duarum idearum, seu terminorum, quorum clara cognitio habeatur, ut comparari inter se possent ad eorum evincendam intrinsecam repugnantiam, circuli e. g. atque quadrati, quæ sese in eodem subjecto simultanee excludunt; comparari autem inter se nequeunt, quæ mentis aciem fugiunt et excedunt. Hæc porro applicantes casui nostro, sic progredimur. Ut ostenderent adversarii realem Christi præsentiam in eucharistia repugnare, deberent probe cognoscere intimam corporis essentiam, et statum seu modum, quem di-

(a) Syst. Theolog. p. 228.

(b) Cfr. Gerdil in appendice ad opus : « Immatérialité de l'Ame contre M. Locke. » Opp. edit. Rom. Tom. III. p. 261. seqq.

cimus sacramentalem, quo Christi corpus existit in eucharistia, ut ex eorum collatione repugnantiam evincere possent. Atqui, etsi daremus eos optime callere naturam corporis, nullam adæquatam ideam aut cognitionem habent status seu modi sacramentalis, quo Christi corpus præsens est in eucharistia; impossibile propterea ipsis est, instituere comparationem horum duorum terminorum: nequeunt proinde a fortiori ostendere eorum intrinsecam repugnantiam. Hinc fit ut nullius ponderis sit quævis difficultas ab ipsis proposita, neque ulla prorsus sit, quæ hac indirecta ratione solvi non possit.

DIFFICULTATES.

I. Obj. Dogma de reali Christi præsentia in eucharistia repugnat in se; destruit omnem certitudinem ex parte sensuum; scatet innumeris incommodis. Ergo. Ac 1. fieri nequit ut Christi corpus in eucharistia præsens sit, quin detur compenetratio, et multilocatio: atqui utraque repugnat; compenetratio enim pugnat cum physicæ notionibus; sed illa etiam admissa in Christi corpore, prout præsens est in eucharistia, inde sequeretur aliud esse corpus a vero Christi corpore diversum; corporis enim essentia in partium seu elementorum certo ac determinato modo, seu nexu et dispositione consistit. 2. Repugnat præterea multilocatio, qua fieret 3. ut idem corpus esset divisum a se ipso, ut 4. esset unum et multiplex pro multitudine locorum, 5. ut contrariis plane affectionibus in diversis locis subjiceretur, 6. posset ubique esse, 7. majus et minus etc. Ergo.

N. R. A. Ad 1. autem prob. Transmittimus maj. et min. quoad compenetrationem, cum nostrum non sit quæstiones philosophicas expendere, multo vero minus dirimere. Neg. quoad multilocationem. Ceterum compenetrationis et punctorum simplicium systema, nec unica nec tutior fortasse via est ad solvendas difficultates; nos alias præterea recensuimus, ideoque duplici ratione peccat Bayle, qui nobis hanc obtrudit difficultatem: tum scilicet in eo, quod affirmet non posse aliter, quam per compenetrationem fieri, ut integrum Christi corpus existat in eucharistia; tum in eo, quod autumet compenetrationem absolute ac in se repugnare, cum non pauci philosophi contrarium doceant; quod si hæc via ipsi non arridet, aliam eligat. Sicque responsio patet ad id, quod adjicitur de diversitate corporis, quæ inde exurgeret. Nec enim fidei dogmata permisceri debent cum placitis philosophicis, perinde ac si illa ab istis dependerent.

Ad 2. prob. vel N. vel D. Repugnat multilocatio naturaliter, Tr. supernaturaliter et in se N. Prætermissis enim omnibus Theologis, philosophi iique gravissimi vel inter Protestantes hanc repugnantiam minime noverunt: cujusmodi inter ceteros sunt Leibnitius, et Voët professor et minister ultrajectinus apud Feller (a). Imo nec desunt, qui contendant naturaliter etiam fieri quandoque posse, ut idem corpus duplicem habeat existentiam seu bilocationem (a), licet modus, quo id contingat, mente concipi nequeat. Verum ex eo, quod non assequamur, qua ratione id fiat, non ideo negare jure possumus, multo minus affirmare quod repugnet. Profecto, melius non assequitur cæcus natus ejusdem corporis in pluribus speculis repræsentationem, ac nos ejusdem corporis replicationem in pluribus locis; stulte tamen omnium judicio cæcus se gereret, si ex eo, quod rationem non concipit, qua multiplex ejusdem corporis repræsentatio eodem tempore in pluribus speculis fieri possit, eam contra ceterorum auctoritatem obstinate negare vellet. Recepta passim opinio est, quod præsentia unius substantiæ respectu alterius, in sola consistat ejusdem immediata operatione in alteram; in hac hypothesi dici posset, corpus Christi, potentia quidem extraordinaria, quæ tamen captu difficilis non est, producere eodem tempore per se absque causa intermedia illos effectus, quos prius producebant panis et vinum tot in locis, in quibus quotidie hoc mysterium celebratur, et sic præsens esse eodem tempore pluribus in locis (b).

Ad 3. N. Sed idem corpus diversos tantum haberet respectus ad corpora coexistentia, quod divinitus fieri potest.

Ad 4. N. Ut ex dictis patet.

Ad 5. D. Contrariis affectionibus subjiceretur accidentalibus et ratione loci, C. essentialibus et ratione subjecti N. Alioquin se mutuo destruerent (c).

Ad 6. D. Pro ratione panis consecrati, C. absolute N. Quod si absolute dici nequit, corpus Christi ubique esse, multo minus dici poterit immensum, ut nonnulli objiciunt; ad immensitatis siquidem proprietatem requiritur, ut illud, de quo immensitas prædicatur, sit infinitum actu ac natura sua, atque ab intrinseco immensum, ita ut nequeat non esse in omni loco; quæ certo Christi corpori convenire nullatenus possunt.

Ad 7. N. Neque enim multiplicitas respectuum seu relationum aliquid addit subjecto sic multiplicato. Atque hac ratione occurrendum est innumeris prope ejusmodi tricis, quas possemus jure contemnere.

I. Inst. Saltem istud dogma omnem certitudinem destruit ex parte sensuum. Nam 1. sensus, facta etiam consecratione, non enunciant, nisi panem. 2. Imo non ita pridem instituta a nonnullis analysi chymica cujusdam particulæ consecratæ, nulla in ea reperta est substantia animalis, sed solum substantia vegetalis, attamen nos credere teneremur, esse Christi corpus; 3. de nulla itaque re certi esse possemus; 4. præsertim, cum panis consecratus nos nutriat, et

(a) *Catéchisme Philosoph.* Tom. III art. *Eucharistiæ* §. 441. num. 5.

(a) Ibid.

(b) Cf. Abb. de Lignac *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux prouvée possible par les principes de la bonne philosophie.* Paris. 1764. nec non Monton S. J. *Meditazioni per fissar la credenza.* Ferrara 1803. Med. XXIII. *Della eucaristia.* Hauser S. I. *Ontologia* P. IV. ar. V. §. 579. seqq.

(c) Cf. Hauser l. c. §. 576.

vinum inebriet, ac cætera præstent, quæ panis vinique substantiæ efficere solent. 5. Nec reponere juvat cum s. Thoma, accidentia, quæ, destructa panis vinique substantia, per miraculum absque subjecto subsistunt, illos ipsos effectus producere quos substantia producere solebat sive passione sive actione, quia per modum substantiæ subsistunt; theoria enim de accidentibus absolutis tum a physica, tum a sana philosophia rejicitur, cum species nihil aliud sint, nisi materiæ modi et affectiones, quæ propterea nec Dei virtute ab ea separari possunt, prout separari nequeunt volitiones a voluntate. 6. Accedit quod nec concipere nos possimus, qua ratione integrum humanum corpus in parvæ hostiolæ spatio contineatur, 7. illudque majus minusve sit pro majori minorive hostiæ magnitudine, quæ si frangatur, pro fragmentorum numero crescat ejusdem corporis multiplicatio. Ergo.

R. N. A. Ad 1. prob. D. Sensus annunciant species sive apparentiam panis, C. substantiam seu naturam panis N. Officium enim sensuum, præsertim vero visus, non versatur circa corporis naturam aut essentiam, seu ut cum Lucretio loquar : *nec possunt oculi naturam noscere rerum*, sed solum versantur circa existentiam, et ea, quæ apparent in eodem corpore ; imo in hoc ipso corrigendi quandoque sensus sunt a ratione. Multo igitur minus eorum adhærere judicio debemus, cum nos commoneat divina auctoritas, non esse in eucharistia nisi apparentiam panis, quam Deus vel per se vel per media sibi soli nota, destructa panis substantia, in nobis excitare potest (a).

Ad 2. Resp. I. D. Si posset analysis chimica instituti *corporis gloriosi*, adeoque *incorruptibilis* cujusmodi est Christi corpus post ejus resurrectionem, C. secus N. Resp. II. impietatem ac stultitiam adversarios hac vice fefellisse. Impossibile siquidem est, ut instituatur processus chymicus, ut vocant, quin species panis corrumpantur, non secus ac quivis alius cibus in stomacho nostro, in quo, velut in elaboratorio chymico, dum fit nutritio, partes secernuntur. Ergo, quemadmodum cessat in stomacho nostro realis Christi corporis præsentia, statim ac corrumpuntur eucharisticæ species ; sic cessat dum per chymicam operationem eædem species immutantur. 3. Accedit, Deum, qui voluit latere Christi corpus sub panis speciebus, has ipsas, destructa substantia, species offerre intuendas, dum in sua elementa hostia consecrata resolvitur,

Ad 3. Neg. sequelam. Seposita enim peculiari Dei auctoritate, nos tuto judicare possumus de objectis juxta id, quod de iis nobis sensus referunt. Sed neque in eucharistia nos sensus decipiunt. Sensus enim nostri solum versantur circa species, nobisque referunt species panis et vini, quæ reipsa adsunt in eucharistia, ideoque evanescunt nugæ omnes a Bayle excogitatæ.

(a) Cf. Bergier *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*. T. IV. p. 341. et tom. X. p. 147. seqq. Palmieri *Analisi ragionata* etc. Tom. VI, p. 356. seq.

Ad 4. D. Id est Deus vel per se, uti supra dictum est, vel per media sibi soli nota ad exercendam fidem nostram eosdem producit physicos effectus, quos produceret substantia panis aut vini, si adesset, C. ipsum Christi corpus N. Nos non tenemur modum exponere aut determinare, quo hæc fiunt, sed solum ostendere fieri posse. Idipsum dicatur de ceteris omnibus, quæ circa species sacramentales accidere possunt, quæque non attingunt corpus Christi gloriosum, quod harum affectionum aut passionum, in statu præsertim sacramentali, incapax est.

Ad 5. Transmittimus totum argumentum. Fides enim nos docet credere realem Christi præsentiam, non autem aut accidentia absoluta peripateticorum, aut aliud quodlibet philosophicum systema. Fides semper simplex est, hominum additamenta ut plurimum implexa sunt ac difficilia (a).

Ad 6. D. Si existeret modo naturali, Tr. si modo sacramentali N. Responsio patet ex dictis.

Ad 7. N. Sed Christi corpus relationem seu habitudinem tantum habet ad majorem, aut minorem hostiæ magnitudinem. Sic Deus neque crescit neque minuitur per creationem aut destructionem mundi quem implet. Ex his etiam responsio fluit ad id, quod postremo loco objicitur, de corporis multiplicatione pro fragmentorum numero, ut patet ex speculi fracti exemplo ; tot enim post speculi fractionem habentur ejusdem objecti repræsentationes, quot sunt speculi fragmenta.

II. Inst. Nemo inficias iverit, plurima incommoda, imo et absurda ex ejusmodi dogmate necessario profluere. 1. Atque in primis, quod Christi corpus indignis profanationibus subjiceretur ; 2. tum etiam, quod præseferret figuram et affectiones panis ; 3. quod panis verteretur ac immutaretur in Deum. 4. Falsum præterea esset illud omnium ore tritum axioma : totum est majus sua parte ; nam in ultima cœna Christus in manu sua, quæ est pars, gestasset corpus suum, quod est totum. 5. Quare merito concludebat Tillotsonus, nec apostolos credere potuisse Christo affirmanti illud quod in manibus gerebat, esse corpus suum : ipsi enim per visum, gustum, odoratum et

(a) Cf. Emman. Maignan ord. Minim. *Philosophia sacra* Tolosæ 1661. vol. 1. cap. XXII. prop. VI. n. 20. p. 878. Ex his patet quam inepte, imo prorsus falso Beausobre *Hist. de Manichée et du Manichéisme* liv. V. ch. 1. §. XII. scripserit : « On ne connaissait point encore (sec. III.) *de modes*, ou *d'accidens* sans sujet, et l'on connaissait encore moins de translation des accidens d'un sujet dans un autre sujet. Nous sommes redevables de ces belles découvertes *au nouveau mystère de la transsubstantiation* » Etenim nec innititur dogma de reali præsentia ac de transsubstantiatione systemati accidentium quæ vocant absoluta, nec novum est mysterium transsubstantiationis. Utrumque enim dogma Patres quovis seculo crediderunt et propugnarunt absque doctrina peripatetica de accidentibus absolutis, et adhuc adstruitur uterque fidei articulus absque illa. Iteratis experimentis comperi, nullam esse incredulis et hæreticis validiorem rationem impugnandi doctrinam catholicam quam mendacia, et gratuitas assertiones.

tactum, certi efficiebantur de pane, quem manducabant ; per solum auditum novisse poterant, Christum præbuisse corpus suum : quomodo porro uni tantum testi fidere poterant, reliquis quatuor testibus reluctantibus ? 6. Multo minus nos credere possumus ; siquidem per sensus physice nobis constat, eucharistiam esse panem ; esse autem Christi corpus non innotescit nobis, nisi per moralia certitudinis argumenta : atqui certitudo moralis prævalere nequit certitudini physicæ. Ergo.

R. N. A. Ad 1. prob. N. Eadem nempe ratione, qua ejus divinitas, quæ omnia implet et ubique est, ab ejusmodi profanationibus non attingitur, neque proinde attingitur ejus humanitas glorificata, ac in statu sacramentali prout hic existit, cum sit illarum incapax. Homines sacrilegi sibi ipsis propterea nocent, non autem Christi corpori, quod eorum affici contumeliis nullo modo potest, et ita de ceteris dicatur.

Ad 2. D. Id est, uti jam innuimus, Deus excitat in nobis figuram, easque affectiones, quas objective producebat, seu excitabat in sensibus nostris substantia panis, C. ipsum Christi corpus subjective hanc figuram affectionesque subit N. Hujus rei possumus aliquod exemplum capere ex *petrificatione*, in qua licet petra succedat ligno, attamen petra retinet figuram et lineamenta omnia ligni, idem porro phænomenon in substantiis animalibus cernitur, ut in *ichthyolithis* etc. Potest proinde tota substantia immutari, non immutata figura.

Ad 3. N. Fides enim catholica docet, panem converti in Christi corpus, cui per concomitantiam, ut scholæ loquuntur, tum anima, tum divinitas hypostatice unitæ sunt ; numquam autem docuit *panem converti in Deum*. Somniant proinde increduli, dum absurda, quæ sibi animo fingunt, adscribunt fidei catholicæ.

Ad 4. N. vel D. Si in eodem statu, seu eodem existendi modo, Christi corpus fuisset, C. Si plane diverso, adeo ut in manu, quæ modo et statu naturali subsistebat, gesserit seipsum existentem modo et statu sacramentali N. Sic evanescit grandis illa difficultas, quam plenis buccis veluti novam ac insolubilem proposuit Russeavius. Eam jam sibi proposuerat et disjecerat s. Augustinus (a).

Ad 5. N. Probe enim noverant apostoli, auctoritatem Christi Filii Dei præferendam esse testimonio sensuum, quorum officium, ut sæpius diximus, non est renunciare substantiam alicujus objecti, sed objectivas tantum affectiones.

Ad 6. Neg. pariter eandem ob causam ; manifestam porro esse tum præcedentis, tum hujus argumenti fallaciam, ex eo liquet, quod exinde sequeretur, apostolos non potuisse sibi persuadere, Jesum Christum fuisse Deum simul et hominem, cum eorum sensus ipsis non exhiberent Christum ; nisi ut hominem, ideoque humanam personam. At certum est, eos Christum ut Deum, divinamque personam habuisse. Quod vero adjicitur de conflictu inter physicam et moralem certitudinem, jam pridem diluimus (a), quin necesse sit his nugis diutius detineri.

CAPUT II.

De modo quo Christus fit præsens in eucharistia, seu de transsubstantiatione.

Conveniunt Lutherani cum Catholicis in profitenda reali corporis et sanguinis Domini præsentia in eucharistia ; dissentiunt vero circa modum, quo Christi corpus et sanguis in sacramento præsentia fiunt. Unanimiter enim respuunt catholicam doctrinam de transsubstantiatione ; at in diversas sententias habeunt in exponenda ratione, qua Christus fit præsens, ac manet in eucharistia. Nonnulli inter eos invexerunt unionem hypostaticam Verbi incarnati cum pane, quam unionem appellarunt *impanationem* ; alii affirmarunt Christi corpus esse *in* pane, *cum* pane, *sub* pane, qua *consubstantiatione*, ut vocant, seu commixtione aut concomitantia, duæ illæ substantiæ in eucharistia ita uniuntur, ut neutra in altera includatur (b).

Contra hos hæreticos Tridentina synodus sess. XIII. can. II. decrevit : « Si quis dixerit, in sacrosancto eucharistiæ sacramento remanere substantiam panis et vini, una cum corpore et sanguine D. N. J. C. ; negaveritque mirabilem illam, et singularem conversionem totius substantiæ panis in corpus, et totius substantiæ vini in sanguinem, manentibus dumtaxat speciebus panis et vini ; quam quidem conversionem Catholica Ecclesia aptissime *transsubstantiationem* appellat ; anath. sit ».

Ex hoc porro canone patet 1. articulum transsubstantiationis esse dogma peculiare ac distinctum a dogmate de reali Christi præsentia, et cessatione omnis substantiæ panis ac vini ; merito propterea Pius VI. in Constit. *Auctorem fidei* damnasse veluti « perniciosam, derogantem expositioni veritatis catholicæ *circa dogma transsubstantiationis*, ac faventem hæreticis » propositionem XXIX. synodi Pistoriensis, quæ tradit, in postremis his duobus articulis haberi plenam fidei doctrinam de eucharistia (c).

(a) Enarr. I. in Ps. XXXIII. et enarr. II. in eund. Psalm. Exponens enim enarr. I. verba : *ferebatur manibus suis.* « Hoc vero, inquit, fratres, quomodo posset fieri in homine, quis intelligat ? Quis enim portatur manibus suis ? Manibus aliorum portari potest homo : manibus suis nemo portatur. Quomodo intelligatur in ipso David secundum litteram non invenimus ; in Christo autem invenimus. Ferebatur Christus manibus suis quando commendans ipsum corpus suum ait : *Hoc est corpus meum :* ferebat enim illud (corpus) in manibus suis ». In Rhythmo etiam ecclesiæ dicitur. « *Se dat suis manibus* ».

(a) Tract. *De vera religione* n. 177. seq.

(b) Cf. Bellarm. lib. III. *de Euch.* cap. 11.

(c) Cf. card. Gerdilium : « Animadversiones in notas, quas nonnullis Pistoriensis synodi propositionibus damnatis in dogmatica constit. ss. D. N. Pii VI. quæ incipit *Auctorem fidei* cl. Feller adjiciendas censuit ». §. II. opp. ed. rom. tom. XIV. p. 315. seqq. Sane Bellarminus l. c. n. 11. tradit, Lutheranos

Patet 2. in dogmate transsubstantiationis inesse rationem, ut loquitur Bellarminus (a), existentiæ Christi et cessationis panis et vini in eucharistia : ideoque rursum in censura apostolica doctrinæ synodi Pistoriensis l. c. merito notatam esse omissionem : « qua notitia subtrahitur tum articuli ad fidem pertinentis, tum etiam vocis ab Ecclesia consecratæ ad illius tuendam professionem adversus hæreses » ac propterea, illos decipi, qui autumant modum, quo Christus præsens fit ac existit in eucharistia, neutiquam ad fidem pertinere.

Patet 3. Solam transsubstantiationem spectare ad fidem, minime vero varias illas ac multiplices rationes, a scholasticis excogitatas ad eam explicandam; multo minus ad fidem pertinere plures pauciores ve illas conditiones, quas iidem postulant, ad veram proprieque dictam conversionem constituendam. Ceteris proinde omissis, nobis valde probatur sententia Vasquezii, quam adoptavit Franciscus Veronius (b) utpote quæ simplicitate sua se commendet, et faciliorem reddat hujus dogmatis vindiciam. Censet itaque Vasquez, transsubstantiationem in suo conceptu formali consistere in relatione (et quidem extrinseca et solius rationis) ordinis inter substantiam, quæ desinit, et eam, in quam desinere dicitur vi verborum Christi; ita ut transsubstantiatio nihil aliud addat reali præsentiæ, nisi *cessationem panis in ordine ad realem Christi præsentiam*, quo verba Christi sint vera. Desinit autem panis substantia per destructionem (c).

Patet 4. Dogma transsubstantiationis esse veluti sequelam alterius dogmatis de reali Christi præsentia, hoc propterea nondum constituto, perperam illud adstrueretur. Res proinde hic nobis est directe cum Lutheranis, nec nisi indirecte adversus Calvinistas ac sacramentarios reliquos hic pugnare possumus, cum desit fundamentum. Quibus ita compositis, sit.

PROPOSITIO.

Tota substantia panis ac vini in eucharistia per consecrationem convertitur in substantiam corporis et sanguinis D. N. J. C.

Est de fide, ut constat ex citato canone conc. Tridentini. Sic vero ejus veritatem in primis ex scripturis ostendimus. Lutheranis fatentibus, verba Christi in sensu litterali proprio accipienda sunt; atqui hæc Christi verba : « Hoc est corpus meum » in sensu litterali proprio solum Christi corpus significant, seu designant, non autem panem, cujus nulla fit mentio. Ergo si solum Christi corpus significant ad exclusionem panis, ut vera sit Christi propositio litteraliter intellecta, debuit necessario panis in Christi corpus mutari, seu converti. Hoc idem rursum sic brevius conficimus : hæc verba : *Hoc est corpus meum*, vel intelligunt adversarii de pane in Christi corpus mutato, vel de pane, ut panis est, seu de pane non immutato; si de pane mutato intelligunt, jam nobiscum sentiunt; si vero de pane non mutato, jam falsa esset eorum significatio : nam panis triticeus non est Christi corpus (a).

Verum quod omnem dubitationem tollit circa germanum Christi verborum sensum est traditio; etenim « Pia antiquitas aperte satis declaravit, panem mutari in corpus Christi, vinum in sanguinem, passimque hic veteres agnoscunt μεταστοιχείωτιν (*metastoicheiosin*), quam latini transsubstantiationem recte verterunt... et quemadmodum igitur alias, ita hic quoque explicanda est scriptura ex traditione, quam custos Ecclesia ad nos usque transmisit »; ita Leibnitius lutheranus homo (b). Et sane, nihil exploratius in tota antiquitate hoc dogmate est, ut constat tum ex Patribus, tum ex liturgiis omnibus. Non pauca huc referuntur documenta, quæ jam adduximus, cum ageremus de veritate realis Christi præsentiæ ex traditione, quibus tamen nonnulla alia hic adjicimus. Itaque Patres passim docent 1. panem et vinum verbis Christi in corpus et sanguinem *converti*, ita Cyrillus Alex. scribens in ep. ad Calosyrium: « *Convertens* ea (oblata) in veritatem propriæ carnis ». Eusebius Emissenus, adducto exemplo creationis, s. Greg. M. aliique apud Bellarminum (c); 2. affirmant panem *mutari*, *transmutari*, *immutari*; ita ss. Cyprianus, Cyrillus Hierosolym., Ambrosius, Gregorius Nyssenus, Jo. Chrysostomus, Jo. Damascenus ibid.; 3. adstruunt panem *transire*, *transformari*, *fieri*, *transelementari* in Christi corpus, ita ss. Remigius Rhemensis, Jo. Damascenus, Theophylactus, Augustinus, aliique passim (d). Ad hanc porro mutationem persuadendam utuntur exemplis petitis, ut vidimus, a creatione, conversione aquæ in vinum etc. et expresse negant quidpiam remanere de pane ac vino post consecrationem. Sic enim inter ceteros loquitur s. Cyrillus Hieros.: « Aquam olim in vinum, quod sanguini affine est, in Cana Galilææ transmutavit : et eum parum dignum existimabimus, cui credamus, quum vinum in sanguinem transmutavit (e)?

(a) Cf. Bellarm. ibid. c. XIX. Becanum *Manuale Controv.* lib. II. cap. III. n. 9. seqq.

(b) *Systema theol.* p. 226. Nec ab eo dissentit Schultess, qui in *Annalibus theologicis* scribit : « Cum admittitur realis ac substantialis præsentia corporis et sanguinis Christi Jesu in eucharistia, necesse est pariter admittere, quod panis ac vinum subeant mutationem incomprehensibilem aliquo determinato temporis puncto, et Ecclesia catholica nihil aliud efficit, nisi quod hoc punctum determinet. Eadem ratione ipsa potest litteræ scripturarum inniti, quoniam in iis dicitur : τοῦτό ἐστι (*hoc est*) numquam vero ; ἐν τούτῳ (*in hoc*) ». Cf. Esslinger *Apologie de la religion catholique par des auteurs protestants* etc. 1832.

(c) Lib. III. cap. XX.

(d) Ibid.

(e) Τὸ ὕδωρ ποτὲ εἰς οἶνον μεταβέβληκεν οἰκεῖον αἷμακτι

magis reprehendere Catholicos « quod transsubstantiationem faciant *articulum fidei*, quam quod eam defendant ». Adeo nempe explorata res erat, tum apud Catholicos, tum apud hæreticos, definitam ut articulum fidei doctrinam de transsubstantiatione.

(a) L. cit. cap. 13. n. 1.

(b) In *Regula fidei* §. XII. n. 5.

(c) Cf. in 3. P. s. Th. tom. III. disp. 181. capp. 11. et seq. Nec ab eo dissentit quoad rei substantiam Bellarminus l. c. cap. 18.

Sic etiam s. Ambrosius « Quantis, inquit, utimur exemplis? Probemus, non hoc esse, quod natura formavit, sed quod benedictio consecravit; majoremque vim esse benedictionis, quam naturæ : quia benedictione etiam natura ipsa mutatur (a).

Quod spectat ad liturgias, satis est recolere, quæ ex iis superius testimonia prolata sunt, ut evidenter constet, non aliam in universa Ecclesia fidem unquam viguisse. Ne denuo eadem proferamus, sufficiat hic verba canonis æthiopici referre, quæ ita se habent : « Ostende faciem tuam super hunc panem, et super hunc calicem, quos proposuimus super hoc altare spirituale tuum, benedic, sanctifica et purifica illos ; et *transmuta* hunc panem, ut *fiat* corpus tuum purum : et quod mixtum est in hoc calice, sanguis tuus pretiosus ; » in hæc porro verba sic animadvertit Renaudotius : « Veram mutationem significat vox æthiopica, *rei* scilicet *unius in aliam*, ut agnoscit ipse Ludolfus in lexicis suis : multique scripturæ loci, in quibus usurpatur, palam faciunt. Si vel levissima de ejus significatione esset dubitatio, vox coptica, cui respondet, et versiones arabicæ illam plene discuterent (b) ».

DIFFICULTATES.

I. Obj. Christus Jo. VI. 51. dixit : « Ego sum panis » quin se in panem immutaverit, ergo neque cum dixit : « Hoc est corpus meum » panem convertit corpus suum. 2. Hæc præterea propositio : « Verbum caro factum est », est vera, quamvis duæ fuerint in Christo naturæ, cur ergo vera non erit hæc alia : « Hoc est corpus meum » si fuerint in eucharistia duæ substantiæ? 3. Hinc de ferro candente, ac de dolio vinum continente vere dicitur : *Hic est ignis... hoc est vinum*, etsi nulla aut in ferro aut in dolio facta fuerit immutatio. 4. Hac de causa Apostolus sexies eucharistiam vocat panem; præsertim vero 1. Cor. X. 16. ubi scribit : « Panis, quem frangimus, nonne participatio (gr. κοινωνία *Koinonia communicatio*) corporis Christi est? » Si panis autem nomine intellexisset ipsum Christi corpus, inepte prorsus dixisset, corpus Christi esse communicationem ipsius corporis Christi, Ergo.

R. ad 1. D. Ita tamen, ut addiderit *vivus*, ostendens sic figurate se loqui, C. secus N. Jam vero in verbis consecrationis, Lutheranis fatentibus, Christus adhibuit locutionem in sensu litterali proprio.

Ad 2. N. paritatem; ad hoc enim, ut ea propositio ad Lutheranorum propositum esset accommodata, debuisset Christus dicere : « corpus meum factum est panis. »

Ad 3. D. Quia sic fert receptus apud omnes loquendi usus, qui eas propositiones accipiunt in sensu figurato, significando continens pro contento, C. ubi hic usus non invaluit, ut in casu nostro N.

Ad 4. D. Sexies Apostolus Eucharistiam vocat panem, at in corpus Christi conversum, C. non conversum N. Talem porro esse scripturæ consuetudinem, ut rebus post conversionem aut mutationem eadem nomina tribuat, quæ prius obtinebant, superius ostendimus. Quod vero additur ex epistola ad Corinth. facile disjicitur, si notetur, Apostolum eucharistiam vocasse panem ratione specierum; ejus propterea locutionis sensus hic est : quod sub specie panis distribuimus, nonne communicatio corporis Christi est? sic evanescit omnis difficultas (a).

II. Obj. s. Jo. Chrysostomus in epist. ad Cæsarium monachum, Theodoretus in Dialogis I. et II. contra Eutychianos, et Gelasius in lib. *De duabus naturis*, transsubstantiationis commentum prorsus evertunt. Etenim s. J. Chrysostomus de pane eucharistico scribit : « Panis divina illum sanctificante gratia, mediante sacerdote, liberatus est quidem ab appellatione panis, dignus autem habitus Dominici corporis appellatione, etiamsi *natura panis in ipso permansit*, et non duo corpora, sed unum corpus Filii prædicamus (b) ; » Theodoretus vero, cum Eutychianus probare apud ipsum contenderet, naturam humanam in divinitatem esse conversam, et exemplo uteretur eucharistiæ; in qua substantia panis in corpus Christi convertitur, ei respondet : « Retibus, quæ ipse texuisti,

ἐν Καφ τῆς Γαλιλαίας· καὶ οὐκ ἀξιόπιστός ἐστιν, οἶνον μεταβαλὼν εἰς αἷμα ; Cat. myst. V. n. 2. Hoc ipsum pariter inculcat. n. 6. imo in tota hac Catechesi, quæ de hoc argumento est. Cf. Toutteum diss. III. cap. IX. Quemadmodum vero Cyrillus hanc conversionem vocavit μεταβολὴν *mutationem*. sic Greg. Nyss. eam modo vocat μεταποίησιν, quæ vox pariter significat *mutationem*, modo μεταστοιχείωσιν *transelementationem*, Jo. Chrysostomus μεταῤῥύθμισιν, *transformationem*.

(a) Lib. de *Myster.* cap. IX. n. 50.

(b) In *Collect. liturgiarum orient.* Paris 1716. tom. 1. p. 504. et 527. cf. etiam ibid. ejusdem comment. ad *liturg. copticam s. Basilii ;* item Muratorium diss. cit. cap. IX. seqq. Tam clara, tam luculenta sunt testimonia, quæ in omnibus, quotquot supersunt, veteribus liturgiis de hoc fidei dogmate reperiuntur, ut sola incredulitas hæreticorum possit sibi vim inferre, ne eorum pondus sentiat.

Cum vero illa omnibus obvia sint, supervacaneum censemus ea hic exscribere. Subjiciemus potius præclaram observationem Cl. Moehler, qui in *Symbolica* tom. 1. p. 361. loquens de transsubstantiatione scribit : « Cette doctrine occupe une place importante dans le système catholique. Et qui ne pense aussitôt au changement moral qui transforme tout notre être? Qui ne se rappelle que l'homme terrestre finit, et l'homme céleste commence : tellement que ce n'est plus nous qui vivons, mais c'est le Christ qui vit en nous ?... Cette même croyance est l'expression la plus formelle de l'objectivité de la nourriture divine; car elle nous montre la substance matérielle anéantie devant l'aliment supérieur ».

(a) Lutherus non alia ratione potuit ex Apostolo patrocinium pro sua impanatione quærere, quam ejus verba ita corrumpere « Nonne *cum pane* in Eucharistia omnibus, qui illo vescuntur, simul datur Corpus Christi? » (op. XX. 1365.) apud Wegsch. §. 178. qui et ipse eum improbat. Nempe hæretici, ut quidam auctor observat « Unam perpetuo scripturam clamitant, sed ubi ventum est ad eam, auditis quomodo legant. Tam aperta sunt verba : in omnibus evangelistis sunt eadem. Omnia tamen pervertunt, omnia ad suam hæresim trahunt. » Apud Moore op. cit. ch. XIV. p. 79.

(b) In append. ad tom. III. opp. s. Jo. Chrysost. edit. Maur. p. 744. deest textus græcus hujus loci

captus es. Neque enim symbola mystica post significationem *recedunt a sua natura*. Manent enim in *priori substantia*, *et figura*, *et forma*, et videri, tangique possunt sicut prius (a) » ; et clarius adhuc : Deus in hoc sacramento « Visibilia symbola, inquit, corporis et sanguinis appellatione honoravit, *non naturam quidem mutans*, sed naturæ gratiam adjiciens (b). » Demum Gelasius : « Sacramenta, inquit, quæ sumimus, corporis et sanguinis Christi, divina res est.... et tamen esse non desinit substantia, vel natura panis et vini (c). » 2. His si addatur, tum Patres citatos, tum alios passim, Justinum præsertim, unionem panis et vini cum corpore et sanguine Christi comparare cum unione duarum naturarum in mysterio incarnationis, quas inconfusas permansisse dogma fidei est, constabit 3. non solum barbaram *transsubstantiationis* vocem novam esse, verum etiam incognitam plane toti antiquitati rem, seu notionem per illam significatam, quæ in concilio Lateranensi IV. primum invecta est. Ergo.

R. N. A. Ad 1. prob. D. Et citati Patres *naturæ ac substantiæ* nomine significant rerum naturales sensilesque qualitates, C. intimam rerum essentiam, seu substantiam ac naturam proprie dictam N. Juverit porro hanc responsionem firmare auctoritate hominis lutherani scilicet Leibnitii, qui in *Systemate theologico* hæc præclare scribit : « Sæpe superstitibus speciebus nomen panis et vini attributum est, cum sensu non distinguantur : sic Ambrosius dixit, ita efficacem esse sermonem Domini, ut sint quæ erant, et in aliud convertantur ; scilicet accidentia sunt quæ erant, substantia conversa est ; nam idem ait, post consecrationem nihil aliud quam carnem et sanguinem credendum esse ; et Gelasius Pontifex Romanus innuit, panem transire in corpus Christi, manente natura panis, hoc est, qualitatibus ejus, sive accidentibus ; neque enim tunc ad metaphysicas notiones formulæ exigebantur : quo sensu et Theodoretus dixit, in hac conversione, quam ipse μεταβολήν vocat, mystica symbola propria natura non exui (d). » Accedit, plures criticos Gelasio abjudicare librum sub ejus nomine citatum (e), editores pariter maurinos, nec non Maffejum, atque Stiltingum ostendere, epistolam, quæ sub s. Jo. Chrysostomi nomine circumfertur ad Cæsarium, supposititiam esse (f) ; Centuriatores denique magdeburgenses lutheranos fateri, Theodoretum sibi adversari, ac periculose legi (a).

Ad 2. D. Ita tamen, ut comparatio inter incarnationem et Eucharistiam sit inadæquata, C. adæquata vel N. vel. subd. Ita ut comparatio instituatur inter externas naturæ seu substantiæ proprietates, C. inter naturas ipsas N. Duplici ratione solvitur hæc difficultas. Sunt enim, qui existimant, Patres hoc exemplo usos esse ad refellendos Eutychianos et Synusistas illos, qui duas in Christo naturas ita confusas ac permixtas fuisse contendebant, ut humana natura quantum ad omnes proprietates a divina absorpta esset. Hinc ex eo, quod in sacramento eucharistiæ præter Christi corpus et sanguinem, existat etiam *natura*, seu *species* aut proprietates sensiles panis et vini, unum tamen sit sacramentum, inferebant Patres, in incarnatione quoque unam esse in duabus naturis personam. Sic ipsi ad hominem, ut aiunt, argumentabantur adversus eos, qui humanam Christi naturam ab ipsius naturæ proprietatibus non videbantur distinguere. Alii vero reponunt, neque Chrysostomum, neque Patres reliquos sibi assumpsisse ostendendum in Christo remanere essentiam carnis seu corporis, quam Apollinaristæ, et post ipsos Eutychiani contendebant indistinctam esse a divinitate ; sed totam controversiam agitatam esse circa exteriores proprie-

(a) Centuria V. cap. X. edit. Basil. 1562. col. 1008. en ipsorum verba : « De cœna periculose dicit, symbola corporis et sanguinis Domini post invocationem, sacerdotis *mutari et alia* fieri, dialogo 2. *Inconfuso* ». Sane Theodoretus scribit : Ἐδουλήθη... πιστεύειν τῇ ἐκ τῆς χάριτος γεγενημένῃ μεταβολῇ.

Ceterum cf. quæ de sensu horum Patrum, qui nobis opponuntur, præter Card. Bellarmin. Card. Perronium, Natal. Alexandr. auct. de *Perpet. fidei* etc. Præclare et accurate de his scripsit Muratorius in diss. cit. *De rebus liturgicis* cap. XII.

Quod speciatim attinet ad s. Jo. Chrysostomum, mirum est, adversarios ipsum ad se pertrahere tentasse ; adeo enim luculenter et miro animi affectu disserit de eucharistia, ut merito nuncupatus fuerit *doctor eucharistiæ*, sicut s. Augustinus *doctor gratiæ*, ut verbis utar Cl. Bigotii. Sane non solum sæpius dogma catholicum de Eucharistia et transsubstantiatione s. Jo. Chrysostomus docet et inculcat, sed pluribus comparationibus illustrat. Modo enim comparat Eucharistiam cum incarnatione in hom. 83. in Matth. ; ut ostendat non fide tantum, sed *reipsa* unum nobiscum corpus effici ; modo cum pastore et matre ibid. dicens : « Quis unquam pastor propriis membris oves nutrivit ? et quid dico pastores ? Multæ matres sæpe aliis nutricibus alendos infantes dederunt, ipse vero non ita ; sed ipse nos proprio Sanguine nutrivit ; » modo comparat cum amantibus, qui interdum præ nimio amore morsu appetunt eos quos diligunt, ut eo modo significent se, si fieri posset, uniri et unum fieri cum illis, Christum autem hoc mirabili modo per eucharistiam effecisse, ut vere corpori ejus uniremur, hom. 45. in Jo., modo comparat cum Helia « qui melotem discipulo reliquit ; filius autem Dei ascendens suam carnem dimisit ; sed Helias quidem exutus, Christus autem et nobis reliquit, et ipsam habens ascendit ». Hom. 2. ad pop. antioch. ; modo cum Salomone, qui non aliter duarum illarum mulierum litem valuit componere, quam dividendo corpus infantuli ; Christus vero totum se utrique Ecclesiæ triumphanti et militanti, inter se contendentibus, reliquit ; modo terram comparat cum cælo, altare cum præsepio etc.

(a) Dial. II. *Inconfusus* opp. edit. Paris. 1642. tom. IV. p. 85.

(b) Dial. I. p. 18.

(c) Lib. de duabus naturis adv. eutych. et nest. in biblioth. PP. de la Bigne edit. sec. tom. IV. col. 565.

(d) Pag. 226.

(e) Cf. Nat. Alex. sec. V. cap. III. art. XIX. §. 3.

(f) Cf. Maur. edit. loco cit. in admonit. prævia ; nec non Stiltingum *in Actis ss.* tom. IV. sept. in vita s. Jo. Chrysost. §. 82. qui Lequienii, Harduini, Montfauconii, Maffeji argumenta omnia complectitur, ad ostendendum spuriam esse hanc epistolam ; quibus non pauca de suo adjecit ut idipsum luculentius evincat. Accedit fac. Basnagium ad tom. I. lectionum Canisii, tom. I. p. 226. ingenue fateri, nihil inde hauriri adversus Catholicorum sententiam.

tates, circumscriptionem, et complexionem accidentium seu specierum ; cum inficiarentur hæretici illi, Christum, saltem post ascensionem, illas retinuisse, aut retinere (a) ; ad eos propterea refellendos proferebant Patres exemplum eucharistiæ, quæ ita dicitur corpus Christi, ut in ea remaneant impermixtæ naturales proprietates panis, quas liberiori stylo vocabant *naturam* seu *substantiam*. Posterior hæc responsio planior et verisimilior videtur.

S. Justinus vero in eo eucharistiam cum incarnatione comparat, quod quemadmodum in incarnatione caro Verbi ab ipso Verbo corpus assumente profecta est ; ita etiam in eucharistia panis et vinum caro et sanguis fiant *per precem verba ipsius continentem*, id est, omnipotentia ejusdem verbi, cujus verba exhibet precatio, seu forma consecrationis. Credebat ergo Justinus carnem Christi eadem omnipotentia, qua in utero Virginis formata est, in eucharistiæ sacramento præsentem apponi (b).

Ad 3. Sciscitamur in primis ab adversariis nostris num *consubstantiationis* ac *impanationis* voces elegantiores et antiquiores sint voce *transsubstantiationis* ; deinde D. Nova est quoad sonum, Tr. quoad rem per eam significatam. N. Omnia siquidem documenta, quæ ex Patribus et antiquis liturgiis protulimus, aliaque pene innumera, quæ adduci possent, evidenter ostendunt, coævam esse ipsi Ecclesiæ, et ab Apostolis originem traxisse doctrinam de conversione panis in corpus et vini in sanguinem Christi in eucharistia. Cum de re constat, ridiculum est de voce litem intentare. Hac ratione insurgebant adversus Ecclesiam Sabelliani, eo quod contra eorum novitates illas adoptaverit voces *personæ* et *naturæ* ; Ariani ob vocem *homousion*, Nestoriani ob appellationem *Deiparæ*, et ita porro. Sola quippe hæreticorum vafrities Ecclesiam quovis tempore coegit ad novas formulas adsciscendas, ut veterem doctrinam ab ipsorum impio molimine tueretur. Hæretici e converso, cum hac ratione viderint suas machinationes detectas et protritas, sub novi nominis prætextu doctrinæ novitatem obtruserunt (c). Fucum proinde imperitis faciunt novatores nostri, dum clamant, in concilio Lateranensi IV. transsubstantiationis primum invectam esse catholicam doctrinam, ex eo quod concilium illud adversus Berengarianos a scholasticis jampridem adoptatam transsubstantiationis vocem auctoritate sua sanxerit et confirmaverit.

III. Obj. 1. Dogma transsubstantiationis sanæ philosophiæ adversatur, juxta quam impossibile est, unam substantiam in alteram converti ; cum essentiæ rerum sint prorsus immutabiles. 2. Ex eo præterea sequeretur, substantiam corporis Christi corrodi quandoque a muribus, 3. putrefieri, vermes producere, aliaque ejusmodi non minus absurda, quam dictu impia. Ergo.

(a) Cf. Petav. *De Incarn.* lib. I. c. XIV. seq. et Lud. Habert. Tract. de Euchar. cap. XIV.

(b) Cf. Maran præf. ad opp. S. Justini p. III cap. IX.

(c) Apposite s. Athanasius in epist. de decretis Nic. syn. n. 21. sic Arianos perstringebat, qui accusabant Nicænam synodum, eo quod novas voces induxisset : « Si verba ista velut nova ac peregrina admittere recusant : sententiam ipsam admittant, quam synodus his indicare voluit : et quibus illa anathema dixit, ipsi similiter dicant anathema, ac de cætero, si possint, verba reprehendant..... Sin autem sententiam ipsam velint redarguere, omnibus patebit, frustra illos nullaque de causa verba reprehendere, sed solum occasiones impietatis confirmandæ sibi ipsis fingere. Hæc igitur causa fuit, cur hujusmodi voces fuerint institutæ. Quod si rursus murmurent, quod illæ in scripturis non extent, hoc ipso, tanquam futiles, et mente non sani, sunt rejiciendi. Seipsos porro hic etiam potissimum accusent, quod primi huic rei locum dederint, qui ipsis excogitatis vocibus, quæ in scripturis non habentur, bellum Deo cœperint inferre. » Opp. ed. Maur. T. I. P. I. p. 226. seq.

R. ad 1. D. Prout ab adversariis fingitur, C, prout ab Ecclesia credendum proponitur. N. Si quod dogma est, in quo adversarii monstrum sibi invenisse autumant, profecto est istud, quod propugnamus. Existimant siquidem per transsubstantiationem significari transitum ex una substantia tanquam medio aut materia in alteram, ita ut una substantia, aut aliquod individuum unius substantiæ, fiat alterum, quod repugnare clamant. At nil tale credendum proponit Ecclesia catholica, sed solum conversionem unius substantiæ in alteram, relinquens doctoribus discutiendum, quot qualesque conditiones requirantur ad veram ac proprie dictam conversionem constituendam. Dummodo vera conversio in tuto sit, reliqua dogma non constituunt (a). Porro nos cum Vasquezio, Veronio, aliisque diximus, hanc conversionem fieri per cessationem, seu destructionem unius substantiæ, nempe panis et vini, in ordine ad positionem alterius, nempe corporis et sanguinis Christi, ita ut conceptus, seu ratio formalis transsubstantiationis, consistat in relatione unius termini qui desinit ad alterum in quem desinit, ut Christi verba sint vera. Jam vero quid absurdi aut quid factu impossibile in ejusmodi explicatione inveniunt adversarii ? Itaque sibi imputare debent incredduli, aut hæretici, si quid absurdi videntur sibi deprehendere in fidei nostræ dogmatibus, minime vero fidei ipsi, prout ab Ecclesia catholica proponitur (b).

Ad. 2. N. Cum enim gloriosum ac spirituale Christi corpus, ut ipsum vocat Apostolus (c), sub symbolis spiritali prorsus modo, seu sacramentali, et ad modum spiritus præsens sit in eucharistia, non magis dici potest illud corrodi a muribus, comburi, pedibus calcari, quam divinitas, quæ licet ubique substantialiter sit præsens, nec corroditur, nec comburitur, nec pedibus calcatur. Ut enim minime Deum dedecet præsentem esse muri, cani, luto et sordibus ; ita nec Christi corpus dedecet reperiri aut in mure aut in sordibus. Sola phantasia nostra ea est, quæ nescio quem horrorem sibi confingit in his, quæ per se nihil sunt.

Ad 3. N. Cum Deus denuo producat materiam ad occultandum mysterium, ne experimentum humanæ rationis aut sensum tollat fidei meritum. Etenim cum species eo devenerint, ut corpus sive materia dissolvi seu corrumpi deberet, cessante reali Corporis Christi præsentia, Deus omnipotentia sua iterum producit materialem panis aut vini substantiam in eo statu, quo naturaliter inveniretur, si conversio nulla præcessisset, ut fides locum habeat (d). Accedit, vermes ex materia heterogenea, quæ speciebus adhæret ingenerari posse ; eos siquidem ex putredine nasci, commentum est, ut alias diximus, a saniori physica jamdiu explosum.

(a) Bellarminus quatuor requirit conditiones ad veram conversionem ; 1. Ut aliquid desinat esse, I ; 2. ut aliquid succedat in locum ejus, quod desinit esse ne sit mera corruptio et annihilatio ; 3. ut sit connexic quædam et dependentia inter *desitionem* unius et successionem alterius, ita ut unum desinat et alterum succedat, et *vi desitionis* fiat successio ; 4. ut tam terminus ad quem, sit vere positivus. Adjicit præterea, in conversione eucharistica non haberi *productionem*, sed *adductionem* ; cum corpus Christi jam existat, et solum vi verborum consecrationis adducatur in locum panis, qui destruitur, ideoque conversionem esse adductivam, non autem productivam. cf. lib. III. c. XVII.

(b) Recte propterea Feller in *Catech. philosoph.* art. *l'Eucharistie* affirmat perinde esse, negare possibilitatem realis Christi præsentiæ, et transsubstantiationis, ac negare Dei omnipotentiam, et proinde Deum ipsum, « Puisque, ut ipse loquitur : C'est refuser à Dieu le pouvoir de détruire un morceau de pain, et de cacher un corps humain sous ses apparences, »

(c) I. Cor. XV. 44. seq.

(d) Cf. Vasquez. in III. p. s. Th. disp. CXCV, cap. III. seqq.

DE TRADITIONIBUS NON SCRIPTIS

EARUMQUE NECESSITATE ET AUCTORITATE,

Ubi et Riveti tractatus *de Patrum Auctoritate*, et Dallæi libri *de vero Patrum Usu*, refelluntur.

AUCTORE NATALI ALEXANDRO.

Prænotandum est *traditionis* nomen bifariàm usurpari posse. Primò secundùm generalem significationem; quo sensu omnis doctrina quam aliquis communicat cum altero, traditio dicitur. Sic Apostolus 1 ad Corinthios 2, *traditionis* nomen sumpsit : *Ego enim*, inquit, *accepi à Domino quod et tradidi vobis*. Et 2 ad Thessalonicenses 2 : *Tenete*, inquit, *traditiones quas accepistis, sive per sermonem, sive per epistolam*. Secundò sumitur traditionis nomen in strictiori significatione, pro doctrinâ scriptis non mandatâ : sic Tertullianus libro de Coronâ Militis : « Si legem expostu- « les Scripturarum, inquit, nullam invenies, traditio « sibi prætenditur auctrix, etc. »

Prænotandum secundò, traditionum multiplex esse genus : quædam enim divinæ sunt, aliæ Apostolicæ, aliæ Ecclesiasticæ. Divinæ dicuntur, quæ cùm in sacris Scripturis nullibi legantur, à Christo Domino acceptæ sunt Apostolos ipsos docente. Hujus generis sunt, quæ materias formasque Sacramentorum Confirmationis, Ordinationis, etc., spectant. Apostolicæ vocantur, quæ non à Christo, sed ab Apostolis ad nos manârunt, cùm tamen scriptis Apostolicis non sint consignatæ. Ecclesiasticæ dicuntur antiqui Ecclesiæ mores, qui tacito episcoporum et plebis christianæ consensu vim legis obtinuerunt. Traditiones ratione materiæ dividuntur in eas quæ fidem, et eas quæ mores spectant. Perpetuam Deiparæ Mariæ virginitatem quæ asserit doctrina, vel quæ quaternarium Evangeliorum numerum, traditio de fide est. Quæ statos dies solemnes esse præcipit, aut jejuniis sacros, traditio est de moribus. Traditiones ratione durationis dividuntur in perpetuas et temporaneas. Perpetuæ sunt, quæ tamdiù stabunt, quamdiù stabit militans Ecclesia, ut doctrina de Baptismo parvulorum. Temporaneæ, quæ ad certum tempus institutæ fuerunt, ut legalium quarumdam cæremoniarum observantia, quæ ad perfectam usque Evangelii promulgationem obtinuit, ut faciliùs Ecclesia, ex Judæis gentilibusque coalesceret. Traditiones ratione locorum dividuntur in universales, quæ ubivis gentium receptæ sunt et Christianos obligant universos, ut Paschatis, Pentecostes et Quadragesimalis jejunii celebritas et observatio ; et particulares, quæ unam tantùm aut plures Ecclesias obligant; hujusmodi erat Sabbatarium in Ecclesiâ Romanâ, primis sæculis, jejunium.

Prænotandum tertiò, hanc fuisse veterum hæreticorum indolem ut solas ad Scripturas provocarent, traditiones verò rejicerent, et aspernarentur : cùm verò Scripturis premebantur, sacros Libros vel eorum partes pro causæ suæ commodo rejiciebant. Id de Valentinianis, Gnosticis, Marcionitis aliisque id genus pestibus sanctus Irenæus testatur lib. 3 adversùs Hæreses, cap. 2. « Cùm enim ex Scripturis arguuntur, « inquit, in accusationem convertuntur ipsarum Scri- « pturarum, quasi non rectè habeant, neque sint ex « auctoritate, et quia variè sint dictæ, et quia non « possit ex iis inveniri veritas ab iis qui nesciant Tra- « ditionem. Non enim per litteras traditam illam, sed « per vivam vocem : ob quam causam et Paulum « dixisse : *Sapientiam autem loquimur inter perfectos*, « *sapientiam autem non mundi hujus*. Et hanc sapien- « tiam unusquisque eorum esse dicit quam à semet- « ipso adinvenit ; fictionem videlicet, ut dignè se- « cundùm eos sit veritas, aliquando quidem in Valen- « tino, aliquando autem in Marcione, aliquando in « Cerintho, deinde in Basilide. Unusquisque enim « ipsorum omni modo perversus, semetipsum, regu- « lam veritatis depravans, prædicare non confunditur. « Cùm autem ad eam iterùm Traditionem, quæ est ab « Apostolis, quæ per successiones presbyterorum in « Ecclesiis custoditur, provocamus eos, adversantur « Traditioni..... Evenit itaque neque Scripturis jam, « neque Traditioni consentire eos. Adversùs tales cer- « tamen nobis est. »

Hunc à veteribus illis Hæreticis Ariani hauserant errorem, quem prodiit Maximinus unus ex istius sectæ coryphæis apud sanctum Augustinum lib. 1 contra Maximinum. « Si quid, inquit, de divinis Scripturis « protuleris, quod commune est cum omnibus, necesse « est ut audiamus. Hæ verò voces, quæ extra Scriptu- « ram sunt, nullo casu à nobis suscipiuntur. Præterea « cùm ipse Dominus moneat nos, et dicat : *Sine causâ « colunt me, docentes mandata et præcepta hominum.* »

Aerianos etiam traditiones explosisse colligitur ex sancto Epiphanio, Hæresi 75; Eunomianos easdem rejecisse, ex sancto Basilio lib. de Spiritu Sancto, cap. 27 et 29 habemus. Pelagiani eodem in luto hæserunt. Ait enim Pelagius apud sanctum Augustinum lib. de Naturâ et Gratiâ, cap. 39 : « Credamus igitur quod « legimus, et quod non legimus, nefas credamus ad- « struere. » Nestoriani Beatam Virginem θεοτόκον dicere nolebant, quòd illa vox in Scripturis non extaret,

ut ex Actis Ephesini concilii perspicuum est. Eutyches in concilio Chalcedonensi, Act. 1, ait : In quâ Scripturâ jacent duæ naturæ? Cujus interrogationem hâc alterâ Mamas retundit : Et quæ Scriptura dicit ὁμοούσιον? Iconomachi in eumdem errorem impegerunt, ut constat ex Synodo VII, Actione 1, in quâ Basilius Ancyranus episcopus ab iis ad catholicam Ecclesiam reversus, inter alios quos anathemate ferit errores, hunc etiam execratur his verbis : « His qui spernunt ma- « gisteria sanctorum Patrum, et Traditionem catho- « licæ Ecclesiæ, et prætendentes et assumentes voces « Arii, Nestorii, Eutychetis et Dioscori, atque per- « hibentes quòd nisi de veteri ac novo Testamento « fuerimus edocti, non sequemur doctrinas sanctorum « Patrum, neque sanctarum Synodorum, atque Tra- « ditionem Catholicæ Ecclesiæ, anathema. » Veteribus illis Hæreticis Petrobusiani, Waldenses, Witclefistæ illo in errore consenserunt. Hos magistros sequuntur Sociniani, Lutherani, Calvinistæ, quos sequenti propositione profligabimus.

Propositio. — Traditionum non scriptarum necessitatem et auctoritatem contra Valentinianos, Marcionitas, similisque furfuris Hæreticos in Socinianis, Lutheranis et Calvinistis redivivos, sacra Scriptura, sanctorum Patrum doctrina communis, constans et perpetua, invictissimè demonstrat.

§ 1. *Traditionum necessitas et auctoritas ex Scripturâ sacrâ demonstratur.*

Probatur prima pars ex Apostolo 1 ad Corinthios 11, dicente : *Laudo vos, fratres, quòd per omnia meî memores estis, et sicut tradidi vobis præcepta mea tenetis.* Id est, laudo vos, gratulorque vobis, quòd non solâ tenetis memoriâ, quæ vobis servanda tradidi et præcepi, id est, traditiones, instituta, præcepta ; verùm ipso opere ea præstatis. Quædam igitur traditiones non scriptæ necessariò tenendæ sunt. Si enim eas tenere liberum fuisset, non præceptorum nomine, sed consiliorum illas vocâsset Apostolus. Hunc locum Apostoli ita veteres interpretantur. S. Basilius lib. de Spiritu S. c. 29 : « Arbitror, inquit, Apostolicum esse, « etiam non scriptis traditionibus inhærere. Laudo, « inquit, vos quòd omnia mea meministis, et quem- « admodùm tradidi vobis, traditiones tenetis. » Ita S. Epiphanius Hæresi 61, quæ est Apostolicorum : « Sed « et traditione quoque opus est, inquit, neque enim ex « Scripturis peti possunt omnia. Idcircò alia scripto, « traditione alia sanctissimi Apostoli reliquerunt. Quod « ipsum ita Paulus affirmat : *Quemadmodùm tradidi* « *vobis.* Item alio loco *: Ita doceo, et ita tradidi in Ec-* « *clesiis.* » Ita S. Joannes Chrysostomus Homiliâ 26 in Epistolam 1 ad Corinthios, ubi ex verbis laudatis Apostoli sic colligit : « Ergo et sine scripto multa « tunc illis tradebat, quod etiam multis aliis in locis « indicat. »

Confirmatur ex illis ejusdem Apostoli verbis capite laudato : *Ego enim accepi à Domino, quod et tradidi vobis, etc.* Ubi significat antea se tradidisse Corinthiis sine scripto doctrinam quam à Domino acceperat de Eucharistiæ mysterio ejusque institutione : et nunc illam se scripto tradere. Ex quibus colligitur, non omnia ad salutem et ad fidem christianam necessaria fuisse ab Apostolis scriptis mandata : sed ea sola quæ pro rerum opportunitate scribenda occurrebant. Denique postquàm de tremendi istius mysterii institutione ac usu dixit, indignèque communicantium scelus exposuit, addit in fine capitis : *Cætera cùm venero, disponam.* In Græco habetur διατάξομαι, id est, ordinabo, constituam ac sigillatim præscribam. Cætera porrò intelligit ad congruam dignamque mysteriorum divinorum celebrationem et sumptionem spectantia. Quæ cùm in S. Pauli Epistolis scripta non habeamus, nec in ullo alîo sacrorum codicum loco, evidens est illa nonnisi ex traditione accepta esse. « Neque enim, « inquit, Theodoretus, de omnibus poterat : sed cùm « scripsisset de magis necessariis, reliqua præsentiæ « reservavit. » Ex iisdem verbis colligit S. Augustinus, Epistola 118 ad Januarium, traditum ab Apostolo esse ritum et ordinem, quem in istius celebratione et sumptione mysterii universa Ecclesia observat. « Unde in- « telligi datur, inquit, quia multum erat ut in Epistolâ « totum illum agendi ordinem insinuaret, quem uni- « versa per orbem servat Ecclesia, ab ipso ordinatum « esse, quod nullâ morum diversitate variatur. »

Probatur secundò ex eodem Apostolo 2 ad Thessalonicenses cap. 2, dicente : *Itaque, fratres, state, et tenete traditiones quas didicistis, sive per sermonem, sive per Epistolam nostram.* Ubi cùm doctrinam sermone solo traditam opponat doctrinæ per Epistolam traditæ, evidenter ex eo loco colligitur non omnia quæ vel credere, vel agere jubemur ad salutem, quæve ab Apostolis instituta sunt, esse sacris litteris comprehensa, sed quædam traditione non scriptâ obtineri. Ita ut à Christianæ Religionis exordiis Ecclesia duplici velut jure fuerit gubernata, scripto et non scripto, tanquàm legibus et consuetudine : quod cuique benè institutæ reipublicæ commune est. Inane porrò est quod ad istum locum respondent heterodoxi, Apostolum ea quæ sermone tradiderat, scriptis postea mandâsse aliis in Epistolis, ac proinde nihil esse sermone traditum, quod scriptum non exstet : quasi verò consultò egerint Apostoli, ut si quod sacrorum dogmatum vel fidem, vel mores spectantium, una eorum Epistola non haberet, id aliis insererent, aut quod unus eorum prætermisisset, suppleret alius, ne quid omninò non scriptum remaneret : cùm sit evidens eos non ex composito dogmata christianæ Religionis in scriptum redegisse, quibus nimirùm prædicandi Evangelii, non scribendi, provincia à Christo demandata erat ; sed pro natis occasionibus quædam mandâsse litteris ad absentes datis, quæ profectò scripturi non erant, si vel præsentes fuissent iis ad quos scribebant, vel occasio quæ ipsos ad scribendum impulit, defuisset. Nisi enim Timotheus absens à Paulo fuisset, non haberemus hujus ad illum duas Epistolas tam multiplici ac necessariâ doctrinâ, quæ alibi non legitur, refertas. Nisi Thessalonicenses falsâ persuasione instantis diei Domini, id est, postremi ad judicium adventûs fuissent turbati, nihil de discessione et homine peccati

ante diem Domini venturis, ab Apostolo scriptis mandatum esset. Præterea, de traditionibus non scriptis locum istum Apostoli veteres interpretantur. S. Joan. Chrysost. Homil. 4 in Epist. ad Thessal., ex illis verbis ita colligit : « Hinc est perspicuum, quòd non omnia tradiderunt per epistolam, sed multa etiam sine scriptis : et ea quoque sunt fide digna. Quamobrem « Ecclesiæ quoque traditionem censeamus esse fide « dignam. Est traditio : nihil quæras amplius. » S. Chrysostomo suffragantur Œcumenius et Theophilactus, qui penè ejus verba describunt, nec non S. Joannes Damascenus lib. 4 de Fide orthodoxâ, c. 17. Confirmatur ex eâdem ad Thessalon. Epist. c. 3 : *Denuntiamus autem vobis, fratres,* inquit, *in nomine Domini nostri Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinatè, et non secundùm traditionem, quam acceperunt à nobis.*

Probatur tertiò ex eodem Apostolo in utrâque ad Timotheum Epistolâ : *O Timothee*, inquit c. 6, Epist. 1, *depositum custodi, devitans profanas vocum novitates.* Et 2 Epist. c. 1 : *Formam habe sanorum verborum, quæ à me audisti in fide et in dilectione in Christo Jesu. Bonum depositum custodi per Spiritum Sanctum.* Et c. 2 : *Quæ audisti à me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus, qui idonei erunt et alios docere.* Capite denique 3 : *Tu verò permane in iis quæ didicisti, et credita sunt tibi, sciens à quo didiceris.* Quibus in locis traditionum necessitas ab Apostolo commendatur. Nomine enim depositi, metaphoricè significat doctrinam successori creditam, ac per manus traditam : quomodò pecuniæ apud amicum deponi solent, ejusque fidei credi. Itaque traditiones etiam non scriptas, quæ in Ecclesiæ deposito conservantur, ad christianam doctrinam pertinere, hoc ex loco evidenter colligitur. Neque enim solas Scripturas apud Timotheum deposuerat Apostolus, sed doctrinam sanam vivâ voce ei tradiderat. Nam Scripturam habent et hæretici, qui sacrum illud depositum non habent. Præterea cùm tertio loco ait : *Quæ audisti à me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus*, satis innuit sanam doctrinam, verbo magis quàm scripto ab Apostolis tradi solitam. *Quæ audisti à me*, inquit, non quæ scripto tradidi, aut litteris consignavi. Nomine porrò depositi, in duobus prioribus Apostoli locis traditiones esse intelligendas docet Vincentius Lirinensis in Commonitorio 1, c. 27 : « Quid est, in« quit, depositum ? Id est, quod tibi creditum est, « non quod à te inventum ; quod accepisti, non quod « excogitâsti ; rem non ingenii, sed doctrinæ ; non « usurpationis privatæ, sed publicæ traditionis ; rem « ad te perductam ; non à te prolatam ; in quâ non « auctor debes esse, sed custos ; non institutor, sed « sectator ; non ducens, sed sequens. »

§ II. *Necessitas et auctoritas traditionum probatur ex Patribus Apostolicorum temporum, Ignatio martyre, Dionysio, Papiâ, Polycarpo.*

Probatur secunda pars propositionis primo ex sancto Ignatio martyre, qui, teste Eusebio lib. 3 Historiæ Ecclesiasticæ, c. 36, « Cùm per Asiam sub accura« tissimâ satellitum custodiâ ductaretur, singularum « nihilominùs civitatum quas ingrederetur, Eccle« sias sermonibus et cohortationibus suis confirmans, « monebat inprimis ut sibi à pravis hæreticorum opi« nionibus caverent, quæ tunc primùm in luce emer« gere cùm cœpissent, copiosiùs pullulabant. Horta« tusque est ut Apostolorum traditionibus tenaciter « inhærerent : quas quidem ad certiorem posteritatis « notitiam testimonio suo confirmatas, scriptis man« dare necessarium duxit. »

Probatur secundò ex S. Dionysio lib. de Ecclesiasticâ Hierarchiâ, c. 1 : « Necessariò, inquit, primi illi « nostri sacerdotalis muneris duces (*Apostoli*), cùm ex « summâ supersubstantialique Deitate ipsi sancti mu« neris plenitudinem percepissent, idipsum deinceps « proferre et propagare à divinâ bonitate missi essent, « ipsique posteros ad divina provehere affatim cupe« rent, visibilibus signis cœlestia Sacramenta texue« runt, atque in iis quæ nobis sunt familiaria, sum« ma illa et supersubstantialia, partim scriptis, « partim non scriptis institutionibus suis, juxta quod « sacræ definiunt leges, nobis tradiderunt. » Traditiones itaque non scriptas, sive doctrinam ab Apostolis ore tenùs traditam, et ad posteros propagatam primitiva custodiebat et venerabatur Ecclesia, non ut rem mediam ac indifferentem, sed pari jure necessariam ac institutiones ipsas scripto ab iisdem Apostolis consignatas.

Probatur tertiò ex S. Papiâ S. Joannis auditore lib. 4 sui operis dicente : « Nec pigebit ea quæ quondam « à senioribus didici ac memoriæ mandavi, cum in« terpretationibus nostris adscribere, ut veritas eo« rum nostrâ quoque assertione firmetur. Non enim, « ut plerique solent, eos unquàm sectatus sum, qui « verbis affluerent, sed eos potiùs qui verum doce« rent : nec eos qui nova quædam et inusitata præce« pta, sed illos qui Domini mandata in figuris tradita, « et ab ipsâ veritate profecta memorabant. Quòd si « quis interdùm mihi occurrebat qui cum senioribus « versatus fuisset, ex eo curiosè sciscitabar quænam « essent seniorum dicta : quid Andreas, quid Petrus, « quid Philippus, quid Thomas, quid Jacobus, quid « Joannes, quid Matthæus, quid cæteri discipuli Do« mini dicere soliti essent : quidnam Aristion, et Joan« nes presbyter discipuli Domini prædicarent? Neque « enim ex librorum lectione tantam me utilitatem ca« pere posse existimabam quantam ex hominum adhuc « superstitum vivâ voce. » Quædam igitur Domini mandata, et Apostolorum præcepta scriptis mandata non fuerunt, quæ tamen cùm prædicare populis soliti essent, necessaria existimabant ad salutem.

Dices, Papiæ fidem hâc in controversiâ non esse adhibendam, qui traditionum nomine obtrusit *novas quasdam Servatoris parabolas, ac prædicationes, aliaque fabulis propiora. Inter quæ et mille annorum spatium post corporum resurrectionem fore dicit, quo regnum Christi corporaliter stet in orbe terrarum* ut re-

fert Eusebius, lib. 3 Hist. ecclesiast. c. 39, ubi et laudata Polycarpi verba describit.

Contra. Papiæ errores traditionum fidem non evertunt, sicut nec errores eorum qui Scripturis abutuntur ad perversas opiniones stabiliendas, fidem evertunt Scripturarum divinarum : sed ostendunt solum ipsum Apostolorum doctrinam malè intellexisse, ut ibidem testatur Eusebius : *Quæ quidem*, inquit, *ita opinatus esse videtur Papias ex malè intellectis Apostolorum narrationibus, cùm ea quæ arcano quodam sensu, et exempli causâ ab illis dicebantur, non satis pervidisset. Fuit enim mediocri admodùm ingenio præditus, ut ex scriptis ejus conjicere licet.*

Probatur quartò ex sancto Polycarpo, qui, ut refert sanctus Irenæus in Epistolâ ad Florinum, apud Eusebium libro 5 Historiæ Ecclesiasticæ, cap. 20, *de miraculis Domini, ac de doctrinâ, prout ab iis qui Verbum vitæ ipsi conspexerant, acceperat, eodem prorsùs modo referebat, et in omnibus cum Scripturâ sacrâ consentiens.* De quibus sanctus Irenæus subjungit : *Hæc ego, divinâ mihi largiente clementiâ, tunc studiosiùs audiebam, non in chartâ, sed in corde meo audita describens : eademque per Dei gratiam assiduè repeto, ac revolvo.* Non omnis igitur doctrina Domini scriptis mandata est, sed quædam ore tenùs ab ipso Apostolis tradita, et ab Apostolis ad eorum successores transmissa.

§ 3. *S. Irenæus traditionum necessitatem et auctoritatem agnovit.*

Probatur quintò ex sancto Irenæo lib. 3 adversùs Hæreses, c. 3 : « Traditionem, inquit, Apostolorum « in toto mundo manifestatam, in omni Ecclesiâ adest « perspicere omnibus qui vera velint audire; et habe- « mus annumerare eos qui ab Apostolis instituti sunt « episcopi in Ecclesiis, et successores eorum usque « ad nos, qui nihil tale docuerunt, neque cognoverunt, « quale ab his deliratur. Etenim si recondita mysteria « scìssent Apostoli, quæ seorsim et latenter ab reli- « quis perfectos docebant, his vel maximè traderent « ea, quibus etiam ipsas Ecclesias committebant. » Deinde ait « in Ecclesiâ Romanâ omnium Ecclesia- « rum maximâ et antiquissimâ, eam quæ est ab Apo- « stolis, traditionem, et enuntiatam hominibus fidem, « per successiones episcoporum ad sua usque tempora « pervenisse, cujus vi traditionis confundantur omnes « qui quoquo modo, vel per sui placentiam malam, « vel vanam gloriam, vel per cæcitatem et malam sen- « tentiam, præter quam oportet, colligunt. » Et post ait « Clementem, qui tertio ab Apostolis loco Roma- « num episcopatum sortitus est, vidisse ipsos Apo- « stolos, et contulisse cum eis, cùm adhuc insonan- « tem prædicationem Apostolorum, et traditionem an- « te oculos haberet. » Et infra ait, « sub Clemente « cùm dissensio non modica inter Christianos Corin- « thi exorta esset, scripsisse Romanam Ecclesiam po- « tentissimas litteras Corinthiis, quibus eos ad pacem « congregavit, et reparavit fidem eorum. Annuntiavit- « que, quam in recenti ab Apostolis acceperant, tradi- « tionem, docentem unum Deum omnipotentem, fa- « ctorem cœli et terræ. » Tum subdit Irenæus « hunc « Patrem Domini nostri Jesu Christi ab Ecclesiis an- « nuntiari, ex ipsâ Scripturâ, qui velint, discere pos- « sunt : et Apostolicam Ecclesiæ traditionem intelli- « gere, cùm sit vetustior Epistola his qui nunc falsò « docent, et alterum Deum, super factorem horum « omnium quæ sunt, commentiuntur. » Deinde recen- sità duodecim Romanorum Pontificum successione, à sancto Petro scilicet ad Eleutherium, ait : « Hâc or- « dinatione et successione, ea quæ est ab Apostolis in « Ecclesiâ traditio, et veritatis præconizatio pervenit « usque ad nos. Et est plenissima hæc ostensio, unam « et eamdem vivificatricem fidem esse, quæ in Eccle- « siâ ab Apostolis usque nunc sit conservata, et tradi- « ta in veritate. »

Post hæc, de sancto Polycarpo, quem ab Apostolis edoctum præmittit et conservatum cum multis ex eis qui Dominum nostrum viderunt, hæc habet : « Hic do- « cuit semper quæ ab Apostolis didicerat, quæ et « Ecclesiæ tradidit, et sola sunt vera. Et testi- « monium his perhibent quæ sunt in Asiâ Eccle- « siæ omnes, et qui usque adhuc successerunt « Polycarpo, qui vir multò majoris auctoritatis, « et fidelior veritatis est testis, quàm Valentinus, et « Marcion, et reliqui qui sunt perversæ sententiæ. Is « enim est, qui sub Aniceto, cùm advenisset in ur- « bem, multos ex his quos prædiximus, hæreticos « convertit in Ecclesiam Dei, unam et solam hanc ve- « ritatem annuntians ab Apostolis percepisse se, quam « et Ecclesiæ tradidit. Est autem et Epistola Polycarpi ad « Philippenses scripta perfectissima, ex quâ et chara- « cterem fidei ejus, et prædicationem veritatis, qui vo- « lunt et curam habent suæ salutis possunt discere. « Sed et quæ est Ephesi Ecclesia à Paulo quidem fun- « data, Joanne autem permanente apud eos usque ad « Trajani tempora, testis est verus Apostolorum tra- « ditionis. » Totum illud sancti Irenæi caput luce meridianâ clariùs ostendit, duplicem esse fidei regulam, Scripturam nimirùm, et traditionem, quæ ab Apostolis ad eorum successores transmissa est, et in Ecclesiâ perpetuò conservata; utramque ad confutationem hæreseon esse necessariam, et ab iis quibus sua salus cordi est, amplectendam.

Porrò non de traditione eorum tantùm, quæ scripta sunt, dogmatum, S. Irenæum loqui, ex eo constat, quòd veritatem ab Ecclesiâ quærendam asserat, in quam velut depositum omnia ad salutem necessaria dogmata sancti Apostoli contulerunt; adeundas esse antiquissimas Ecclesias, et Apostolicas in dubiis et disceptationibus quæ circa fidem oriuntur, et ab eis exquirendum quid his de rebus credendum sit, de quibus movetur controversia : necessariò traditionibus esse inhærendum, quamvis Apostoli Scripturas nullas reliquissent : multas gentes barbaras, veteris traditionis retinentissimas, absque Scripturis consequi salutem, credentes in unum Deum, et Filium ejus Dominum nostrum Jesum Christum. Itaque S. Irenæus traditiones à Scripturis apertè distinguit, et latiùs patere

vult traditis in Scripturâ dogmatibus. En Irenæi verba : « Tantæ igitur ostensionis cùm sint hæc, non « oportet adhuc quærere apud alios veritatem, quam « facile est ab Ecclesiâ sumere; cùm Apostoli quasi « in depositorium dives plenissimè in eam contulerint « omnia quæ sint veritatis, uti omnis, quicumque ve- « lit, sumat ex eâ potum vitæ. Hæc est enim vitæ in- « troitus : omnes autem reliqui fures sunt et latrones, « propter quod oportet devitare quidem illos : quæ « autem sunt Ecclesiæ cum summâ diligentiâ diligere, « et apprehendere veritatis traditionem. Quid enim ? « Etsi quibus de aliquâ modicâ quæstione disceptatio « esset, nonne oporteret in antiquissimas recurrere « Ecclesias in quibus Apostoli conversati sunt, et ab « eis de præsenti quæstione sumere quod certum et « re liquidum est ? Quid autem si neque Apostoli qui- « dem Scripturas reliquissent nobis, nonne oportebat « sequi ordinem traditionis, quam tradiderunt iis qui- « bus committebant Ecclesias ? Cui ordinationi assen- « tiunt multæ gentes barbarorum, quorum qui in « Christum credunt, sine chartâ et atramento scriptam « habentes per Spiritum in cordibus suî salutem, et « veterem traditionem diligenter custodientes, in unum « Deum credentes fabricatorem cœli et terræ, et om- « nium quæ in eis sunt, per Christum Jesum Dei Fi- « lium.... Hanc fidem qui sine litteris crediderunt, « quantùm ad sermonem nostrum, barbari sunt : quan- « tùm ad sententiam, et consuetudinem, et conversa- « tionem, propter fidem, per quam sapientissimi sunt, « et placent Deo, conversantes in omni justitiâ, et ca- « stitate, et sapientiâ. Quibus si aliquis annuntiaverit « ea quæ ab hæreticis adinventa sunt, proprio ser- « mone eorum colloquens, statim concludentes aures, « longiùs fugient, ne audire quidem sustinentes bla- « sphemum colloquium. Sic per illam veterem Aposto- « lorum traditionem ne in conceptionem quidem men- « tis admittunt, quodcumque eorum portentiloquium « est. »

Et libro 4, c. 43 : « Quapropter eis qui in Ecclesiâ « sint presbyteris obaudire oportet, his qui successio- « nem habent ab Apostolis, qui cum episcopatûs suc- « cessione, charisma veritatis certum, secundùm placi- « tum Patris acceperunt. »

§ 4. *Clemens Alexandrinus, Origenes et Serapion, pro traditionibus suffragium tulerunt.*

Probatur sextò ex Clemente Alexandrino, qui in octo Hypotyposeon libris, qui perierunt, Pantænum magistrum suum nominatim appellavit, *quæcumque ille à majoribus accepisset, et traditiones quas posteris reliquisset, exponens*, teste Eusebio lib. 6, c. 13. In libris verò Stromatum, quos habemus, locupletissimum traditionibus testimonium præbet. Libro namque primo duplicem animarum agriculturam distinguit : « *Unam* « *quidem quæ non fit scriptis, alteram verò quæ fit scrip-* « *tis.* » Addit « arcana, sicut Deus, verbo credi, non « scripto. Sed enim, inquit, traduntur mysticè myste- « ria, ut sit etiam in ore loquentis id quod loquitur, po- « tiùs autem non in voce, sed in intelligentiâ. » Et lib. 6 : « Cognitio autem ipsa est, inquit, quæ per successionem « ad paucos, ex Apostolis, absque scriptis traditâ per- « venit.... Hinc ergo cognitio seu sapientia exerceatur « oportet ad contemplationis habitum æternum, et in « quem non cadit alteratio. » Et lib. 7 : « Domino fidelis « esse perdidit, qui adversùs Ecclesiasticam recalci- « travit traditionem, et in humanarum hæreseon desi- « livit opiniones. » Et rursùs : « Sunt enim socordes, « qui, cùm liceat ex ipsis Scripturis divinis, Scripturis « convenientes colligere demonstrationes, id omninò « non faciunt, sed quod eorum voluptatibus suffraga- « tur, eligunt. Gloriæ autem tenentur desiderio, qui « ea quæ ex naturâ suâ conveniunt sermonibus divi- « nitùs inspiratis, tradita à beatis Apostolis et magis- « tris, suâ sponte, fallaci simulatione corrumpunt per « alias traditiones, humanis doctrinis resistentes divi- « næ traditioni, ut hæresim constituant. Nam inter eos « viros qui tanti erant in Ecclesiasticâ cognitione, quid « restabat dicendum à Marcione, verbi gratiâ, aut Pro- « dico, aut similibus, qui non sunt ingressi rectâ viâ ? « Neque enim eos, qui præcesserunt, superare potue- « runt sapientiâ, ut aliquid adinvenirent iis quæ ab « illis verè dicta sunt : sed benè cum eis actum esset, « si scire potuissent ea quæ prius sunt tradita. Is ergo « solus qui est cognitione præditus, cùm in ipsis conse- « nuerit Scripturis, apostolicam et ecclesiasticam ser- « vans dogmatum rectitudinem, rectissimè vivit con- « venienter Evangelio, et demonstrationes ita ut quæ- « rit, invenit, ut qui emittatur à Domino, à lege et à « Prophetis. Nam vita ejus qui est præditus cognitione, « nihil est aliud quàm facta et verba quæ sequuntur « traditionem Domini. » Et infra : « Qui impios ergo « attingunt sermones, neque verbis divinis rectè, sed « perversè utuntur, neque ipsi in regnum cœlorum « ingrediuntur, neque eos quos deceperunt, sinunt as- « sequi veritatem. Sed nec ipsi introitûs clavem ha- « bentes, sed falsam quamdam et adversam clavem, « per quam, non relaxato velo, ut nos ingrediamur per « Domini traditionem, sed exciso ostio, et muro Ec- « clesiæ clam perfosso, veritatem transgredientes, effi- « ciuntur principes ac duces mysteriorum animæ im- « piorum. Quod enim catholicâ Ecclesiâ poste- « riora sua fecerint conciliabula, non est opus multis « probare. »

Ex quibus omnibus perspicuum est Clementem Alexandrinum duplicem agnovisse, tum fidei, tum morum regulam, scilicet Scripturam sacram et traditionem, quæ sermonibus divinitùs inspiratis conveniens est, et quam sancti Apostoli et magistri Christianorum ad posteros transmiserunt : veritatem in Ecclesiâ velut pretiosum depositum conservari : eos qui Ecclesiam audiunt, eique obsequuntur, illam assequi : hæreticos verò ab eâ deficere, quia veram clavem non habent, quâ reserari possit illius aditus. Cùm ergo Scripturas habeant et hæretici, nec à veritate deficiant, nisi quatenùs illas rejiciunt, vel depravant, aut denique ipsas pravis expositionibus ad suorum confirmationem detorquent errorum, sequitur ex Clementis Alexandrini sententiâ, necessarias esse traditiones

non scriptas, quibus et vera Scriptura ab apocryphis, et integra ac pura ab interpolatis discernatur; et verus Scripturæ sensus intelligatur.

Probatur septimò ex Origene in præfatione libri primi Periarchon, asserente traditionem Apostolicam esse certissimam regulam veritatis. « Quoniam, inquit, multi ex his qui in Christo se credere profitentur, non solùm in parvis et minimis discordant, verùm etiam in magnis et maximis, id est, de Deo, vel Domino nostro Jesu Christo, vel de Spiritu Sancto; non solùm autem de his, sed et de aliis creaturis, id est, vel de Dominationibus, vel de Virtutibus sanctis : propter hoc necessarium videtur prius de his singulis certam lineam, manifestamque regulam ponere, tum deinde etiam de cæteris quærere. Sicut enim multis apud Græcos et Barbaros pollicentibus veritatem, desuevimus apud omnes eam quærere, qui eam falsis opinionibus asserebant, posteaquàm credimus Filium Dei esse Christum, et ab ipso nobis hanc discendam esse persuasimus; ità cùm multi sint qui se putent sentire quæ Christi sunt, et nonnulli eorum diversa à prioribus sentiant, servetur verò Ecclesiastica prædicatio per successionis ordinem ab Apostolis tradita, et usque ad præsens in Ecclesiis permanens : illa sola credenda est veritas, quæ in nullo ab Ecclesiasticâ discordat traditione. »

Et Tractatu 29 in Matthæum, hæc Servatoris Christi verba : *Si autem dixerint vobis : Ecce in solitudine, nolite exire; Ecce in domibus, nolite credere*, hæreticis accommodat, de quibus sic loquitur : « Quidam enim secreta proferentes dicunt : *Ecce in solitudine.* Quando enim secretas et non vulgatas Scripturas proferunt ad confirmationem mendacii sui, videntur dicere : *Ecce in solitudine* verbum est veritatis. Secretæ enim Scripturæ rectè solitudines appellantur, in quibus aut pauci sunt credentes, aut nullus. Quoties autem canonicas proferunt Scripturas, in quibus omnis Christianus consentit et credit, videntur dicere : *Ecce in domibus* verbum est veritatis. Sed nos illis credere non debemus, nec exire à primâ et Ecclesiasticâ traditione, nec aliter credere, nisi quemadmodùm per successionem Ecclesiæ Dei tradiderunt nobis. » Ex quibus sic colligo. Necesse est ad confutationem hæreseon Scripturas apocryphas, quas hæretici obtrudunt, à veris et genuinis discerni, et canonicarum verum legitimumque sensum à falso, quem idem hæretici ipsis affingunt. Id autem fieri non potest, nisi ad traditionem velut ad regulam confugiamus, secundùm Origenem : traditiones igitur non scriptas Ecclesiæ utiles atque necessarias esse fatendum est. Confirmatur ex eodem Origene libro 5 in Epistolam ad Romanos : *Ecclesia*, inquit, *ab Apostolis traditionem suscepit, etiam parvulis Baptismum dare.* Confirmatur secundò ex eodem Origene, qui in libro 1 Expositionum in Evangelium sancti Matthæi Ecclesiastico insistens canoni, quatuor duntaxat Evangelia esse testatur his verbis : *Sicut ex traditione*, inquit, *accepi de quatuor Evangeliis, quæ sola in universa Dei Ecclesiâ quæ sub cælo est, citra controversiam admittuntur*, etc. Quæ refert Eusebius, lib. 6, c. 25.

Probatur octavo ex Serapione in libro de Evangelio Petri, apud Eusebium lib. 6 Historiæ Ecclesiasticæ, c. 12, ubi Evangelium illud à Marciano quodam hæretico obtrusum ideò rejicit, quòd traditio illud sancto Petro falsò inscriptum esse docuit. « Nos enim, inquit, et Petrum, et reliquos Apostolos, perinde ac Christum ipsum suscipimus. Sed quæ nomen illorum falsò inscriptum præferunt, ea nos utpote gnari ac periti repudiamus; quippe qui compertum habeamus ea nos à majoribus minimè accepisse. »

§ 5. *Tertullianus et S. Cyprianus traditionum necessitatem et auctoritatem propugnárunt.*

Probatur nonò ex Tertulliano lib. de Coronâ, c. 3 et 4, ubi Christianorum consuetudinem de coronâ capiti non imponendâ, ad traditionem refert, et eâ occasione traditiones non scriptas vindicat, earumque necessariam demonstrat observantiam. « Hanc adeò inveteratam observationem, inquit, si nulla Scriptura determinavit, certè consuetudo corroboravit, quæ sine dubio de traditione manavit. Quomodò enim usurpari quid potest, si traditum prius non est? Etiam in traditionis obtentu exigenda est, inquis, auctoritas scripta. Ergo quæramus an et traditio nisi scripta non debeat recipi? Planè negabimus recipiendam, si nulla exempla præjudicent aliarum observationum, quas sine ullius Scripturæ instrumento, solius traditionis titulo, et exinde consuetudinis patrocinio vindicamus. Denique ut à Baptismate ingrediar, aquam adituri, ibidem, sed et aliquanto prius, in Ecclesiâ, sub antistitis manu contestamur nos renuntiare diabolo, et pompæ, et angelis ejus : dehinc ter mergitamur, ampliùs aliquid respondentes, quàm Dominus in Evangelio determinavit : inde suscepti lactis et mellis concordiam prægustamus, exque eâ die à lavacro quotidiano per totam hebdomadem abstinemus. Eucharistiæ sacramentum et in tempore victus, et omnibus mandatum à Domino, etiam antelucanis cœtibus, nec ab aliorum manu quàm præsidentium sumimus. Oblationes pro defunctis, pro natalitiis, annuâ die facimus. Die Dominico jejunium nefas ducimus, vel de geniculis adorare. Eâdem immunitate à die Paschæ in Pentecostem usque gaudemus. Calicis, aut panis etiam nostri aliquid decuti in terram anxiè patimur. Ad omnem progressum atque promotum, ad omnem aditum et exitum, ad vestitum, ad calceatum, ad lavacra, ad mensas, ad lumina, ad cubilia, ad sedilia, quâcumque nos conversatio exercet, frontem crucis signaculo terimus. Harum et aliarum hujusmodi disciplinarum si legem expostules Scripturarum, nullam invenies. Traditio tibi prætendetur auctrix, consuetudo confirmatrix, et fides observatrix. Rationem traditioni, et consuetudini, et fidei patrocinaturam aut ipse perspicies, aut ab aliquo qui perspexerit, disces : interim nonnullam esse credes, cui debeatur obsequium... His igitur exem-

« plis renuntiatum erit, posse etiam non scriptam traditionem in observatione defendi, confirmatam consuetudine, idoneâ teste probatæ tunc traditionis, ex « perseverantiâ observationis. Consuetudo autem, « etiam in civilibus rebus, pro lege suscipitur, cùm « deficit lex : nec differt Scriptura, an ratione consistat, quando et legem ratio commendet. »

Idem probatur ex lib. de Carne Christi, cap. 2, ubi Marcionem Scripturas sacras mutilantem, vi traditionis exagitat, ipsumque nomine christiano probat indignum, nisi sentiat cum Apostolis, et nisi credat quod traditum est. Traditum autem non erat in Scripturis sacris loca quæ Marcion ex Evangelio et ex Epistolis Apostolicis resecabat, esse ab Evangelistâ vel Apostolo conscripta. Id solius traditionis non scriptæ constare poterat testimonio. Ex mente itaque Tertulliani, et ex Ecclesiæ sententiâ Tertulliani ætate, non scriptas traditiones admittere, venerari, credere necesse est. « His, opinor, consiliis, inquit, tot ori« ginalia instrumenta Christi delere Marcion ausus es, « ne caro ejus probaretur. Ex quâ, oro te, auctoritate? Si propheta es, prænuntia aliquid : si Apostolus, « prædica publicè ; si Apostolicus, cum Apostolis senti; « si tantùm Christianus es, crede quod traditum est : « si nihil istorum es, meritò dixerim, morere : nam et « mortuus es, qui non es Christianus; qui cùm fuisses, « excidisti, rescindendo quod retrò credidisti. Non tamen quia credere desiisti, rectè rescidisti; atque in « rescindendo quod credidisti, probas, antequàm re« scinderes, aliter fuisse quod credidisti. Aliter illud, « ita erat traditum : porrò quod traditum erat, id erat « verum, ut ab eis traditum, quorum fuit tradere. « Ergo quod erat traditum, rescindens, quod erat verum rescidisti. Nullo jure fecisti. »

Idem probatur ex libro de Præscriptionibus Hæreticorum, ubi disertè ostendit Scripturas solas ad revincendos hæreticos non sufficere, adeòque non scriptis traditionibus opus esse ; quia, ut ait cap. 17, « hæresis « non recipit quasdam Scripturas : et si quas recipit, « non recipit integras, adjectionibus et detractationi« bus ad dispositionem instituti sui intervertit : et si « aliquatenùs integras præstat, nihilominùs diversas « expositiones commentata convertit. » Tum subjungit : « Quid promovebis, exercitatissime Scripturarum, « cùm si quid defenderis, negetur : ex diverso, si quid « negaveris, defendatur? Et tu quidem nihil perdes, » nisi vocem in contentione; nihil consequeris nisi bilem de blasphematione. Ille verò, inquit cap. 18, si « quis est cujus causâ in congressum descendis Scripturarum, ut eum dubitantem confirmes, ad veritatem, an magis hæreses deverget? Hoc ipso motus, « quod te videat nihil promovisse, æquo gradu negandi « et defendendi adversâ parte, statu certè pari, altercatione incertior discedet nesciens quam hæresim « judicet. » Ex quibus cap. 19, sic colligit : « Ergo « non ad Scripturas provocandum est; nec in his constituendum certamen, in quibus aut nulla, aut incerta victoria est, aut par incertæ. Nam etsi non ita « evaderet collatio Scripturarum, ut utramque partem « parem sisteret, ordo rerum desiderabat illud prius « proponi, quod nunc solum disputandum est : Quibus « competat fides ipsa? Cujus sint Scripturæ? A quo « et per quos, et quando, et quibus sit tradita disci« plina quâ fiunt Christiani? Ubi enim apparuerit esse « veritatem et disciplinæ, et fidei christianæ, illic erit « veritas Scripturarum, et expositionum, et omnium « traditionum christianarum. »

Et cap. 21, recipiendos non esse alios prædicatores ostendit, præter eos quos Christus instituit, nec aliam doctrinam ab eâ quam Apostoli verbo, vel scripto tradiderunt : ut autem innotescat quid prædicaverint Apostoli, ad Ecclesias apostolicas, id est, ab Apostolis fundatas, confugiendum esse, in quibus Apostolicæ traditiones conservantur. « Quid autem prædicaverint, « inquit, id est, quid illis Christus revelaverit, et hic « præscribam non aliter probari debere, nisi per eas« dem Ecclesias, quas ipsi Apostoli condiderunt, ipsi « eis prædicando, tam vivâ, quod aiunt, voce, quam « per Epistolas postea. Si hæc ita sunt, constat pro« inde omnem doctrinam, quæ cum illis Ecclesiis « Apostolicis matricibus et originalibus fidei conspi« ret, veritati deputandam, sine dubio tenentem quod « Ecclesiæ ab Apostolis, Apostoli à Christo, Christus « à Deo accepit : omnem verò doctrinam de mendacio « præjudicandam, quæ sapiat contra veritatem Ecclesiarum, et Apostolorum, et Christi, et Dei. Superest « ergo uti demonstremus, an hæc nostra doctrina cu« jus regulam supra edidimus, de Apostolorum traditione censeatur, et ex hoc ipso, an cæteræ de men« dacio veniant. Communicamus cum Ecclesiis Apo« stolicis, quod nulli doctrina diversa. Hoc est testi« monium veritatis. »

Ostendit deinde Tertullianus veritatem catholicam ex multarum Ecclesiarum traditione innotescere. « Age, nunc, inquit cap. 28, omnes erraverint, decepti sit et Apostolus de testimonio reddendo : Nullam respexerit Spiritus Sanctus, uti eam in veritatem deduceret, ad hoc missus à Christo, ad hoc « postulatus à Patre, ut esset doctor veritatis : neglexerit officium Dei villicus, Christi vicarius, si« nens Ecclesias aliter interim intelligere, aliter cre« dere, quod ipse per Apostolos prædicabat : ecquid « verisimile est, ut tot ac tantæ in unam fidem errave« rint? Nullus inter multos eventus unus est. Exitus « variâsse debuerat error doctrinæ Ecclesiarum : cæterùm, quod apud multos unum invenitur, non est « erratum, sed traditum. Audeat ergo aliquis dicere, « illlos errâsse qui tradiderunt. »

Addit cap. 13 : « Id esse Dominicum et verum, quod « sit priùs traditum : id autem extraneum et falsum, « quod sit posteriùs immissum. »

Denique cap. 37, ita concludit : « Si hæc ita se ha« bent ut veritas nobis adjudicetur, quicumque in eâ « regulâ incedimus, quam Ecclesia ab Apostolis, Apo« stoli à Christo, Christus à Deo tradidit, constat ratio « propositi nostri, definientis non esse admittendos « hæreticos ad incundam de Scripturis provocationem, « quos sine Scripturis probamus ad Scripturas non

« pertinere. Si enim hæretici sunt, Christiani esse « non possunt, non à Christo habendo, quod de suâ « electione sectati, hæreticorum nomina admittunt. « Ita non Christiani, nullum jus capiunt christianarum « litterarum. Ad quos meritò dicendum est : Qui estis? « Quando et unde venistis? Quid in meo agitis, non « mei? Quo denique, Marcion, jure sylvam meam cæ- « dis? Quâ licentiâ, Valentine, fontes meos transver- « tis? Quâ potestate, Apelles, limites meos commoves? « Mea est possessio, olim possideo, prior possideo, « habeò origines firmas ab ipsis auctoribus quorum « fuit res. Ego sum hæres Apostolorum. Sicut cave- « runt testamento suo, sicut fidei commiserunt, sicut « adjuraverunt, ita teneo. Vos certè exhæredaverunt « semper et abdicaverunt ut extraneos, ut inimicos. « Unde autem extranei et inimici Apostolis Hæretici, « nisi ex diversitate doctrinæ, quam unusquisque de « suo arbitrio adversùs Apostolos, aut protulit, aut « recepit? » Christianæ itaque doctrinæ veritas solis Scripturis sufficienter non probatur, sed traditionis non scriptæ accedat præsidium necesse est, quâ probetur Scripturas illas esse verum Dei verbum, hancque doctrinam quæ ex illis colligitur, esse Apostolicam ; quia Ecclesia sic exponendas, quemadmodùm ipsa exponit, Scripturas ab Apostolis didicit.

Probatur decimò ex S. Cypriano, Epistolâ 63, ubi aquam meram in calicis Dominici Sacramento non esse offerendam, sed vinum aquâ mixtum, ex traditione probat : « Admonitos autem nos scias, inquit, ut in « calice offerendo Dominica traditio servetur, neque « aliud fiat à nobis, quàm quod pro nobis Dominus « prior fecerit : ut calix qui in commemorationem ejus « offertur, mixtus vino offeratur. »

§ 6. *Ex Eusebio Cæsariensi et S. Athanasio traditionum auctoritas asseritur.*

Probatur undecimò ex Eusebio Cæsariensi lib. 1 Demonstrationis evangelicæ, cap. 8, ubi præmisit Moysem vetus Testamentum in tabulis inanimatis, Christum verò in montibus vitâ præditis perfecta novi Testamenti documenta descripsisse ; hæc subjungit : « Ejus verò discipuli, Christi scilicet, ad magistri sui « nutum, auribus multorum doctrinam suam accom- « modantes, quæcumque quidem veluti ultra habitum « progressis, à perfecto ipsorum magistro præcepta « fuerant, ea iis qui capere poterant, tradiderunt; « quæcumque verò iis convenire arbitrabantur, qui « animas adhuc affectibus obnoxias gererent, curatio- « nisque indigentes : ea ipsi ad imbecillitatem multo- « rum se demittentes, partim litteris, partim sine « litteris, quasi jure quodam non scripto servanda « commendârunt. »

Et libro 1 contra Marcellum, cap. 1 : « Hæc sunt « illa, inquit, quæ breviter Galatis proponimus consi- « deranda, ex illâ ipsâ ad Galatas Epistolâ Pauli, in « quâ fidei salutaris illa mystica continetur regenera- « tio : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti.* « Quæ præterquàm quòd sint litteris divinis consignata, « sunt etiàm adhuc majorem in modum confirmata « per traditionem catholicæ Ecclesiæ Dei à finibus ad « fines terræ, quæ ex non scriptâ traditione sacrarum « Scripturarum testimonia confirmat et obsignat. » Deest negatio in Latinâ versione, errore potiùs typographi (ut opinor) quàm interpretis, et habetur, *ex scriptâ traditione;* sed ita restituendum esse hunc locum Græco ex textu liquet, in quo sic legitur, ἐξ ἀλράφου παραδόσεως.

Probatur duodecimò ex sancto Athanasio in Epistolâ ad Afros, ubi Nicænos Patres, non tam Scripturarum testimoniis, quàm traditione Apostolicâ fretos, sacram vocem, ὁμοούσιον, quâ Ariana hæresis prosternitur ac jugulatur, Symbolo testatur apposuisse. « Episcopi, inquit, non sibimetipsis adinvenientes « verba, sed habentes ea à Patribus, testimonia con- « scripserunt. »

Et libro de synodi Nicænæ Decretis, in Arianos vocem illam impugnantes exagitat : « Cur igitur ipsi « vocabula Scripturis non usurpata, ad impietatem « excogitantes, illos accusant, qui verba non scripta « ad pietatem producunt? » Et postquàm vim hujus vocabuli ὁμοούσιον, exposuit, subjungit : « Hoc igitur « intellectu, Patres qui Nicææ convenerunt, istas voces « usurpare voluerunt. Ipsos porrò non ex se, quod « adversarii objiciunt, hæc vocabula finxisse, sed ab « aliis olim accepisse, age in præsentiâ declaremus. »

Et in Epistolâ de Synodis Arimini et Seleuciæ : « In « negotio, inquit, Paschatis, quia res ea ad Ecclesiæ « praxim pertinebat, dicebant Patres : *Visum est no-* « *bis.* De Fide verò non scripserunt : *Visum est nobis ;* « sed : Sic credit Catholica Ecclesia ; et statim Confes- « sio ipsa credendi adjuncta est ut ostenderent non « novam eam esse sententiam, sed Apostolicam : et « quæ ipsi scripsissent, non esse sua inventa, sed « Apostolorum documenta. » Nicæni itaque Patres, ex sancto Athanasio, non ad solam Scripturam sacram, verùm etiam ad apostolicas Traditiones, velut ad certissimam regulam, decreta sua exegerunt.

§ 7. *Traditionum necessitati et auctoritati testimonium perhibent SS. Basilius, Gregorius Nyssenus, Epiphanius et Hieronymus.*

Probatur decimotertiò ex sancto Basilio Magno, libro de Spiritu sancto, cap. 27 : « Dogmata, inquit, et « instituta quæ in Ecclesiâ prædicantur, quædam ha- « bemus è doctrinâ scripto proditâ, quædam rursùs ex « Apostolorum traditione in mysterio, id est, in oc- « culto tradita recepimus : quorum utraque parem « vim habet ad pietatem, nec his quisquam contradi- « cit, quisquis sanè vel tenuiter expertus est quæ sint « jura ecclesiastica. Nam si consuetudines, quæ « scripto proditæ non sunt, tanquàm haud multùm « habentes momenti, conemur rejicere, imprudentes « gravissimum Evangelio detrimentum inferemus, imò « potiùs ipsam fidei prædicationem ad nudum nomen « contrahemus. Quod genus est, ut ejus quod primum « est et vulgatissimum primo loco commemorem, ut « signo crucis eos qui spem collocârunt in Christum, « signemus, quis scripto docuit? Ut ad Orientem versi

« precemur, quæ nos docuit Scriptura? Invocationis « verba, cùm conficitur panis Eucharistiæ, et poculum « benedictionis, quis sanctorum in scripto nobis reli- « quit? Nec enim his contenti sumus, quæ commemo- « rat Apostolus, aut Evangelium : verùm alia quoque « et ante et post dicimus, tanquàm multùm habentia « momenti ad mysterium, quæ ex traditione citra « scriptum accepimus. Consecramus autem aquam « Baptismatis, et oleum Unctionis. Præterea ipsum « qui Baptismum accipit, ex quibus scriptis? Nonne à « tacità secretàque traditione? Ipsam porrò olei « inunctionem, quis sermo scripto proditus docuit? « Jam ter immergi hominem, unde ex Scripturâ hâu- « stum? Reliqua item quæ fiunt in Baptismo, veluti « renuntiare Satanæ et angelis ejus, ex quâ Scripturâ « habemus? Nonne ex doctrinâ quam Patres nostri « silentio quieto minimèque curioso servârunt? Pul- « chrè quidem illi, nimirùm docti arcanorum venera- « tionem silentio conservari.

Profert deinde S. Basilius exemplum Moysis, qui non omnia quæ erant in templo passus est omnibus esse pervia. « Probè sciens, inquit, pro suâ sapientiâ, « res usu tritas expositas esse contemptui; cæterùm ei « quod sepositum est, quodque rarum est, huic naturâ « conjunctam esse summam admirationem ac studium. « Ad eumdem profectò modum, et qui in primordiis « Ecclesiæ certos ritus præscripserunt Apostoli, et « Patres, in occulto silentioque, mysteriis suam ser- « vavère dignitatem. Neque enim omninò mysterium « est, quod ad populares ac vulgares aures effertur. « Hæc est ratio cur quædam citra scriptum tradita « sunt, ne dogmatum cognitio, propter assuetudinem, « vulgò veniret in contemptum. »

Et cap. 29, contra eos agens, qui Spiritum sanctum Patri Filioque in hymno Glorificationis conjungi ægrè ferebant, illumque his verbis concludi : *Cum Spiritu sancto*, quòd ilta formula in Scripturis sacris non legeretur, hæc habet : « Sanè contra id quod dicunt, « *Glorificationem*, *Cum Spiritu*, et carere testimonio, « nec in Scripturis exstare, illud dicimus : Si nihil « aliud est receptum absque Scripturis, ne hoc qui- « dem recipiatur. Sin plurima arcana citra scriptum « recepta sunt nobis, cum aliis pluribus, et hoc reci- « pimus. Arbitror autem Apostolicum esse, etiam « non scriptis traditionibus inhærere..... Quarum « maximè una est et hæc de quâ nunc agimus quam « qui ab initio præscripserunt, per longam consuetu- « dinem Ecclesiis irradiârunt. Ergo si apud tribunal « probationibus è scripto destituti, multos vobis testes « produceremus, nonne sententiam absolventem à « vobis consequeremur? Ego quidem arbitror : in ore « siquidem duorum aut trium testium, stabit omne « verbum. Quòd si etiam temporis diuturnitatem pro « nobis facientem vobis evidenter ostenderimus, an- « non videbimur vobis probabilia dicere, non posse « item istam nobis jure intendi? Veneranda sunt enim « vetusta dogmata, quòd ob antiquitatem, seu canitiem « quamdam, habeant quiddam venerandum. » Hæc sanctus Basilius : quibus ad adstruendam non scripta- rum traditionum necessitatem nihil certè luculentius dici potest.

Confirmatur ex eodem, Homiliâ 27 contra Sabellianos, Arium, et Anomœos : « At ne Spiritum sanctum « à Patre, ac Filio separes, inquit, absterreat te Domi- « nica traditio; Dominus ita docuit, Apostoli prædicâ- « runt, Patres observârunt, martyres confirmârunt. « Satis tibi sit ut dicas quemadmodùm edoctus es. »

Et epistolâ 61 ad occidentales episcopos datâ quâ eos ad Orientalis Ecclesiæ, grassantium hæreticorum pravis opinionibus perturbatæ, commiserationem et auxilium cohortatur, hæc habet : « Patrum dogmata « contemnuntur, apostolicæ traditiones nullo numero « habentur, recentiorum hominum inventa in Ecclesiis « dominantur. Homines in posterum artificiosè dispu- « tant, non theologos agunt. »

Sancto Basilio concinit S. Gregorius Nyssenus ejus frater, libro 3 contra Eunomium, pag. 126 : « Ac ne « mihi, inquit, aliquis obstrepat, quòd illud etiam « quoad à nobis pro confesso habetur, rationibus et « argumentis oboretur; sciat is sufficere nobis ad nostri « dogmatis probationem, quòd venientem ad nos à « majoribus traditionem habemus, velut hæreditatem « quamdam, per successionem ab Apostolis, continuatâ « per sequentes sanctos serie transmissam. At illi qui « ad novitatem fidei dogmata convertunt, multis opus « haberent rationum præsidiis, si vellent non pulveris « instar leves et agitabiles, sed graves et animo con- « stantes homines ad suam sententiam adducere. « Quamdiù verò rudis, nec ratione ullâ perpolita, « aut argumento probata prodibit eorum opinio, « ecquis ita fatuus, ac pecudi similis erit, ut Evan- « gelistarum, et Apostolorum, ac cæterorum qui « in Ecclesiis postea floruerunt, imbecilliorem pu- « tet esse doctrinam, quàm nugacem istam loquacita- « tem omnis funditùs demonstrationis expertem? » Censet itaque S. Gregorius Nyssenus, solam absque probatione satis esse traditionem, ad catholici fidem dogmatis : sive nulla præterea diserta sit hujus in sacris libris expressio, sive ita contineatur, ut interpretatione sit adjuvanda.

Probatur decimoquartò ex sancto Epiphanio, hæresi 75, n. 8, ubi Aerium, qui purgatorium et orationes in Ecclesiâ pro defunctis fieri solitas impugnabat, ex traditione non scriptâ refellendum sibi sumit. « Neces- « sariò, inquit, facere illud Ecclesiam dico, quæ tra- « ditum sibi ritum illum à majoribus acceperit. Potest « verò quisquam maternam sanctionem, aut legem « patris evertere? Quemadmodùm à Salomone scri- « ptum est : *Audi, fili, sermones patris tui, et ne repellas « leges matris tuæ;* quibus patrem, hoc est, unigeni- « tum Deum, cum Spiritu S. declarat partim scripto, « partim sine scripto docuisse; matrem verò nostram « Ecclesiam decreta quædam habere penes se, quæ « dissolvi, evertique nequeunt. Quæ quidem cùm in « Ecclesiâ constituta sint, præclara quidem ac penitùs « admiranda, ex hoc ipso capite Veterator ille con- « vincitur. »

Probatur decimoquintò ex sancto Hieronymo in

Dialogo adversùs Luciferianos, illa hæretici interlocutoris verba probante, cap. 4 : « Etiamsi Scripturæ « auctoritas non subesset (quâ nimirùm probatur ab « episcopis per impositionem manuum Spiritum sanc- « tum Fidelibus tradi), totius orbis in hanc partem « consensus instar præcepti obtineret. Nam et alia « multa quæ per traditionem in Ecclesiis observan- « tur, auctoritatem sibi scriptæ legis usurpaverunt. »

§ 8. *Sanctus Augustinus, Capreolus Carthaginensis, Patres Ephesinæ synodi, et Sixtus III, pontificis maximi, fidei controversias secundùm traditionem judicandas censuerunt.*

Probatur decimosextò ex sancto Augustino, qui et Donatistas, et Pelagianos, argumentis ex Traditione Apostolicâ depromptis egregiè confutavit, et necessitatem traditionum luculenter adstruxit, inprimis libro 2 de Baptismo contra Donatistas, c. 7, ubi de consuetudine Ecclesiæ redeuntes in gremium suum hæreticos non rebaptizantis, sic loquitur : « Quam « consuetudinem credo ex Apostolicâ traditione ve- « nientem (sicut multa quæ non inveniuntur in litte- « ris eorum, neque in conciliis posteriorum; tamen « quia per universam custodiuntur Ecclesiam, nonnisi « ab ipsis credita et commendata creduntur). Hanc « ergo saluberrimam consuetudinem per Agrippinum « prædecessorem suum dicit sanctus Cyprianus quasi « cœpisse corrigi. Sed sicut diligentiùs inquisita veri- « tas docuit, quæ post magnos dubitationis fluctus ad « plenarii concilii confirmationem perducta est, veriùs « creditur per Agrippinum corrumpi cœpisse, non « corrigi. »

Et libro 5, cap 23 et 24, sacramentum Baptismi parvulis ad salutem prodesse, quamvis sacramenti voluntas ipsis desit, ex universæ Ecclesiæ traditione probat, cujus cùm nullum post apostolica tempora designari possit initium, eam apostolicam esse argumento est. « Quod traditum, inquit, tenet universitas « Ecclesiæ, cùm parvuli infantes baptizantur, qui certè « nondùm possunt corde credere ad justitiam, et ore « confiteri ad salutem, quod latro potuit : quin etiam « flendo et vagiendo, cùm in eis mysterium celebra- « tur, ipsis mysticis vocibus obstrepunt; et tamen « nullus Christianorum dixerit eos inaniter baptizari. « Etsi quisquam in hâc re auctoritatem divinam quærat « (quanquàm quod universa tenet Ecclesia, nec con- « ciliis institutum, sed semper retentum est, nonnisi « auctoritate apostolicâ traditum rectissimè creditur,) « tamen veraciter conjicere possumus, quid valeat in « parvulis Baptismi sacramentum, ex Circumcisione « carnis, quam prior populus accepit, etc. »

Et libro 5 de Baptismo cap. 23 : « Nam si non ha- « bent baptismum, inquit, qui de Deo prava sentiunt, « hoc posse et intùs accidere, jam satis, ut arbitror, « disputatum est. Apostoli autem nihil quidem exin- « de præceperunt, sed consuetudo illa quæ oppone- « batur Cypriano, ab eorum traditione exordium « sumpsisse credenda est; sicut sunt multa quæ uni- « versa tenet Ecclesia, et ob hoc ab Apostolis præce- « pta benè creduntur, quanquàm scripta non reperian- « tur. » Agnoscit itaque sanctus Augustinus traditiones non scriptas, easque non liberæ, sed necessariæ observationis esse censet. Quis enim hæreticorum rebaptizationem rem mediam et indifferentem esse dixerit? Quæ tamen traditione duntaxat non scriptâ, nullo Scripturarum loco disertè prohibita est.

Nec verò Donatistas solùm, verùm etiam Pelagianos, traditionis pondere sanctus Augustinus premit, ut videre est libro 2 contra Julianum Pelagianum. « Pro- « pter quam catholicam veritatem, inquit, sancti ac « beati, et in divinorum eloquiorum pertractatione « clarissimi sacerdotes, Irenæus, Cyprianus, Reticius, « Hilarius, Olympius, Gregorius, Ambrosius, Inno- « centius, Joannes, Basilius, quibus addo Presbyte- « rum, velis nolis, Hieronymum (ut omittam eos qui « nondùm dormierunt), adversùs vos proferunt de « omnium hominum peccato originali obnoxiâ suc- « cessione sententiam, unde nemo eruit, nisi quem « sine lege peccati repugnante legi mentis virgo con- « cepit. »

Et infra : « Quod invenerunt in Ecclesiâ, tenuerunt; « quod didicerunt, docuerunt; quod à Patribus acce- « perunt, hoc filiis tradiderunt. Nondùm vobiscum « apud istos judices aliquid agebamus, et apud eos « acta est causa nostra. »

Et infra : « Isti episcopi sunt docti, graves, sancti, « veritatis acerrimi defensores adversùs garrulas va- « nitates, in quorum ratione, eruditione, libertate, « quæ tria bona judici tribuisti, non potes invenire « quod spernas. Si episcopalis synodus ex toto orbe « congregaretur, mirum si tales possent illic facilè tot « sedere, quia nec isti uno tempore fuerunt. Sed fi- « deles et multis excellentiores paucos dispensatores « suos Deus per diversas ætates temporum, locorum- « que distantias, sicut ei placet atque expedire judi- « cat, ipse dispensat. Hos itaque de aliis atque aliis « temporibus atque regionibus, ab Oriente et Occi- « dente congregatos vides, non in locum quò navigare « cogantur homines, sed in librum qui navigare pos- « sit ad homines. Quantò tibi essent isti judices op- « tabiliores, si teneres catholicam fidem, tantò tibi « sunt terribiliores, quia oppugnas catholicam fidem, « quam in lacte suxerunt, quam in cibo sumpserunt, « cujus lac et cibum parvis magnisque ministraverunt, « quam contra inimicos, etiam vos tunc nondùm na- « tos, unde nunc revelamini, apertissimè ac fortissi- « mè defenderunt. Talibus post Apostolos sancta Ec- « clesia plantatoribus, rigatoribus, ædificatoribus, pa- « storibus, nutritoribus crevit. » Ideò profanas voces vestræ novitatis expavit. Eodem in libro, ut et librò 1 sanctorum Patrum testimoniis Juliani atque Pelagianorum cæterorum errorem refellit.

Libro verò 6, cap. 5, peccati originalis in omnes Adami posteros propagationem, etiamsi nec ratione indagari, nec sermone explicari posset, credendam tamen esse propugnat hoc nomine, quòd totæ illam credit Ecclesia. « Sed etsi, inquit, nullâ ratione inda- « getur, nullo sermone explicetur, verum tamen est

« quòd antiquitùs veraci fide catholicâ prædicatur et « creditur per Ecclesiam totam; quæ filios fidelium « nec exorcisaret nec exsufflaret, si non eos de po- « testate tenebrarum, et à principe mortis erueret; « quod in libro meo, cui velut respondes, à me posi- « tum est; sed id tu commemorare timuisti, tanquàm « ipse ab orbe toto exsufflandus esses, si huic exsuf- « flationi, quâ princeps mundi et à parvulis ejicitur « foràs, contradicere voluisses. »

Confirmatur ex eodem sancto Augustino lib. 10 de Genesi ad litteram, capite 23, ubi parvulorum baptismum, seu Ecclesiæ in baptizandis parvulis consuetudinem, ex apostolicâ traditione ortum habere asserit : « Consuetudo, inquit, matris Ecclesiæ in bapti- « zandis parvulis nequaquàm spernenda est, neque « ullo modo superflua deputanda, nec omninò creden- « da, nisi apostolica esset traditio. »

Confirmatur secundò ex Epistolâ ejusdem 118, ad Januarium datâ. « Illa autem, inquit, quæ non scri- « pta, sed tradita custodimus, quæ quidem toto ter- « rarum orbe observantur, dantur intelligi, vel ab ip- « sis Apostolis, vel plenariis conciliis, quorum est in « Ecclesiâ saluberrima auctoritas, commendata atque « statuta retineri, sicut quòd Domini passio, et resur- « rectio, et ascensio in cœlum, et adventus de cœlo « Spiritûs sancti anniversariâ solemnitate celebrantur, « et si quid aliud tale occurrerit, quod servatur ab uni- « versâ, quàcumque se diffundit, Ecclesiâ. Alia verò « quæ per loca terrarum, regionesque variantur, sicu- « ti est quòd alii jejunant sabbato, alii verò non; alii « quotidiè communicant corpori et sanguini domini- « co, alii certis diebus accipiunt, alibi nullus dies in- « termittitur quo non offeratur; alibi sabbato tantùm « et dominico; alibi tantùm dominico; et si quid aliud « hujusmodi animadverti potest, totum hoc genus « rerum liberas habet observationes, etc. » Ubi cùm privatarum Ecclesiarum consuetudines, quarum libe- ram observationem dicit, Ecclesiæ totius moribus op- ponat, quos ad traditionem ceu ad fontem refert, pla- nè indicat traditiones ecclesiasticas, vel apostolicas, non liberæ et indifferentis, sed necessariæ observa- tionis esse.

Probatur decimoseptimò ex Capreolo Carthaginensi episcopo, in epistolâ ad Patres Ephesini concilii œcumenici tertii, quæ actioni primæ ejusdem sacri con- cilii inserta est, et omnium episcoporum suffragiis et assensu probata; in quâ sanctorum Patrum sen- tentiis et auctoritati in fidei controversiis standum esse asserit, et secundùm eas decernendum. « Deinde, « inquit, ad posteritatis exemplum, ut ea quæ nunc « pro catholicâ fide definita sunt, perpetuam firmita- « tem obtinere valeant, oportet ea omnia inconcussa « immotaque conservare, quæ superioribus tempori- « bus à sanctis Patribus constituta sunt. Nam qui illa « perpetuam stabilitatem retinere voluerit, quæ de « catholicæ fidei ratione statuerit, is non propriâ au- « ctoritate, sed antiquorum Patrum judicio senten- « tiam suam corroborare debet: ita ut eâ ratione par- « tim veterum, partim recentiorum decretis et sen- « tentiis placita sua comprobans, unicam Ecclesiæ « veritatem, inde ab initio ad præsens usque tempus « simplici puritate, invictâque constantiâ et auctori- « tate decurrentem, sic asserere, docere et tenere « ostendat. »

XVIII. Idem constat ex sancto Cyrillo in Apologetico pro duodecim Capitulis adversùs Orientales in defen- sione anathematismi 8 : « Mens, inquit, humana, licet « nonnunquàm propter amorem suî à rectâ viâ egre- « diatur, et à veris dogmatibus discedat, fermè, « semper gravatur : et formidat suas cogitationes ab- « surditatis damnare; sed tamen seipsam facilè cor- « riget, si labores scrutata fuerit sanctorum Patrum, « qui ab omnibus de rectitudine et certitudine dogma- « tum celebrantur; tum suam rectè fidem explorabit. « Omnes enim quibus integrum cor est, illorum sen- « tentias sequi contendunt : quia et ipsi evangelicâ et « apostolicâ Traditione suam mentem cùm impievis- « sent, et ex sacris Scripturis sermonem fidei rectè et « citra reprehensionem tractàssent, mundi fuêre lu- « minaria, sermonem vitæ continentes, prout scri- « ptum est. »

Decimononò idem probatur ex Ephesinâ synodo, quæ Nestorianam hæresim, nisi expensis priùs san- ctorum Patrum testimoniis et traditione, non damnavit. Quam ob causam Vincentius Lirinènsis in Commoni- torio cap. penultimo, sacram illam synodum ita com- mendat : « Ubi cùm de faciendis fidei regulis disce- « ptaretur, ne qua illîc forsitan profana novitas in « modum perfidiæ Ariminensis obreperet, universis « sacerdotibus, qui illò ducenti fermè numero conve- « nerant, hoc catholicissimum, fidelissimum atque « optimum factu visum est, ut in medium sanctorum « Patrum sententiæ proferrentur, quorum alios marty- « res, alios confessores, omnes verò catholicos sacer- « dotes fuisse, et permansisse constaret : ut scilicet « ritè atque solemniter, ex eorum decreto atque con- « sensu, antiqui dogmatis religio confirmaretur, et « profanæ novitatis blasphemia condemnaretur. Quod « cùm ita factum foret, jure meritòque impius ille « Nestorius, catholicæ vetustati contrarius, beatus « verò Cyrillus sacrosanctæ antiquitati consentaneus « judicatus est. Et ut ad fidem rerum nihil deesset, « etiam nomina et numerum, licet ordinem fuissemus « obliti, edidimus eorum Patrum, juxta quorum ibidem « concinentem concordemque sententiam, et legis « sacræ præloquia exposita sunt, et divini dogmatis « regula constabilita est. »

Deinde ubi Patrum nomina, quorum testimonia in concilio Ephesino laudata sunt, recensuit, hæc habet : « Ii sunt igitur omnes apud Ephesum sacrato decalogi « numero magistri, consiliarii, testes, judicesque pro- « ducti, quorum beata illa synodus doctrinam tenens, « consilium sequens, credens testimonio, obediens « judicio, absque odio, tædio, præsumptione, et gratiâ, « de fidei regulis pronuntiavit. »

Et infra : « Post quæ omnia adjecimus etiam B. Cy- « rilli sententiam, quæ gestis ipsis ecclesiasticis con- « tinetur. Namque cùm lecta esset sancti Capreoli

« episcopi Carthaginensis Epistola, qui nihil aliud in-
« tendebat et prædicabat, nisi ut expugnatâ novitate,
« antiquitas defenderetur, ita episcopus Cyrillus pro-
« locutus est, et definivit : Et hæc, inquit, quæ lecta
« est venerandi et multùm religiosi episcopi Cartha-
« ginensis Capreoli, fidei gestorum inseretur, cujus
« aperta sententia est : vult enim antiquæ fidei dogmata
« confirmari, novitia verò et superfluè adinventa, et
« impiè promulgata reprobari atque damnari. Omnes
« episcopi acclamaverunt; hæ omnium voces sunt,
« hæc omnes dicimus, hoc omnium votum est. Quæ
« tandem omnium voces, atque omnium vota, nisi ut,
« quod erat antiquitùs traditum teneretur; quod ad-
« inventum nuper, exploderetur? »

Pergit Vincentius : « Post hæc admirati sumus et præ-
« dicavimus quanta concilii illius fuerit humilitas et
« sanctitas, ut tot numero sacerdotes, penè ex majori
« parte metropolitani, tantæ eruditionis tantæque
« doctrinæ, ut propè omnes possint de dogmatibus
« disputare : quibus præterea ipsa in unum congre-
« gatio audendi ab se aliquid et statuendi videtur ad-
« dere fiduciam, nihil tamen novarent, nihil præsume-
« rent, nihil sibi penitùs arrogarent, sed omnimodis
« præcaverent, ne aliquid posteris traderent, quod
« ipsi à Patribus non accepissent.

Probatur vigesimò ex Sixto III, pontifice maximo, in Epistolâ ad Joannem Antiochenum : « Ergo, in-
« quit, quia una fides, dicenda credamus, et tenenda
« dicamus. Nihil ultra liceat novitati, quia nihil adjici
« convenit vetustati. Dilucida et perspicua majorum
« credulitas nullâ cœni permixtione turbetur. »

§ 9. *Vincentius Lirinensis et sanctus Leo traditionem ceu fidei regulam agnoverunt.*

Probatur vigesimoprimò ex Vincentio Lirinensi in Commonitorio, cap. 3, dicente : « In ipsâ catholicâ
« Ecclesiâ magnoperè curandum est, ut id teneamus,
« quod ubique, quod semper, quod ab omnibus credi-
« tum est. Hoc est etenim verè proprièque Catho-
« licum, quod ipsa vis nominis ratioque declarat. Sed
« hoc ita demùm fiet, si sequamur universitatem, anti-
« quitatem, consensionem. Sequemur autem universi-
« tatem hoc modo, si hanc unam fidem veram esse
« fateamur, quam tota per orbem terrarum confitetur
« Ecclesia; antiquitatem verò ita, si ab iis sensibus
« nullatenùs recedamus, quos sanctos majores ac pa-
« tres nostros celebrâsse manifestum est; consensio-
« nem quoque itidem, si in ipsâ vetustate omnium, vel
« certè penè omnium, sacerdotum et magistrorum de-
« finitiones sententiasque sectemur. » Et cap. 4, quæ-
rit, quid facto sit opus, si emergenti hæresi, vel errori, integram etiam provinciam pervadenti, nulla univer-
salis concilii decreta opponi possint. Et ita respondet :
« Tunc operam dabit, ut collatas inter se majorum
« consultat interrogetque sententias, eorum duntaxat,
« qui diversis licet temporibus, et locis in unius tamen
« Ecclesiæ catholicæ communione et fide permanentes,
« magistri probabiles exstiterunt, et quidquid non unus
« aut duo tantùm, sed omnes pariter uno eodemque
« consensu, apertè, frequenter, perseveranter, tenuisse,
« scripsisse, docuisse cognoverit, id sibi quoque intel-
« ligat absque ullâ dubitatione credendum. » Denique cap. 9, hoc nomine Stephanum pontificem maximum laudat, quòd controversiâ de Baptismo hæreticorum illud scripserit : « *Nihil innovetur, nisi quod tradi-*
« *tum est.* Intelligebat etenim, inquit, vir sanctus et
« prudens, nihil aliud rationem pietatis admittere, nisi
« ut omnia quæ fide à Patribus suscepta forent, eâdem
« fide filiis consignarentur; nosque religionem, non
« quà vellemus ducere, sed potiùs quà illa duceret,
« sequi oportere, idque esse proprium christianæ mo-
« destiæ, et parvitatis, non sua posteris tradere, sed
« à majoribus accepta servare. » Quæ Vincentii Lirinensis testimonia, traditionum necessitati adeò evidenter suffragantur, nihil ut ad illa respondere Novatores possint.

Probatur vigesimosecundò ex sancto Leone, qui suæ ad Flavianum dogmaticæ contra Eutychetis hæresim Epistolæ, sanctorum Patrum, partim Latinorum, partim Græcorum testimonia subnexuit, qui duas in Christo naturas asseruêre : ut non solùm Scripturæ sacræ, verùm etiam traditionis pondere heresiarcha ille prosterneretur. Leguntur hæc testimonia ad calcem laudatæ epistolæ, actione 2 concilii Chalcedonensis, quæ à Leone ipso selecta et adjuncta fuisse constat ex ipsius epist. 68 ad Paschasium, cap. 3 : « Ut autem, in-
« quit, in omnibus pleniùs tua sit instructa dilectio,
« sanctorum Patrum nostrorum, de sacramento In-
« carnationis Domini, quid senserint, et quid Eccle-
« siis prædicaverint, ut evidenter agnosceres, aliqua
« ad dilectionem tuam scripta transmisi, quæ nostri
« quoque apud Constantinopolim cum meâ Epistolâ
« allegârunt. » Propter hæc procul dubio testimonia, et convenientem cum illis sancti Leonis doctrinam, Chalcedonenses Patres actione 2, acclamârunt : *Hæc Patrum fides. Omnes ita credimus. Anathema qui ita non credit. Petrus per Leonem loculus est. Apostoli ita docuerunt.* Sanctus igitur Leo Scripturas solas ad plenam Ecclesiæ de hæreticis victoriam non sufficere, sed traditionibus quoque opus esse existimavit : cui et synodus Chalcedonensis suffragata est.

Confirmatur ex eodem sancto Leone Epistolâ 62, novissimæ editionis, ad Marcianum Augustum datâ : « Et cùm, inquit, ab evangelicâ apostolicâque doctrinâ
« ne uno quidem verbo liceat dissidere, aut aliter de
« Scripturis divinis sapere, quàm beati Apostoli et
« Patres nostri didicerunt atque docuerunt, nunc de-
« mùm indisciplinatæ moventur et impiæ quæstiones,
« quas olim mox ut eas per aptâ sibi corda diabolus
« excitavit, per discipulos veritatis Spiritus sanctus
« extinxit. » Confirmatur secundò ex epistolâ ejusdem sanctissimi pontificis 134, ad Leonem Augustum, cui eadem Patrum testimonia subjecit, quæ cum suâ ad Flavianum epistolâ ad synodum Chalcedonensem miserat. In hâc autem ad imperatorem cognominem epistolâ, cap. 10, doctrinam catholicam traditione firmari disertè asserit : « Ut autem, inquit, pietas tua
« cum venerabilium Patrum prædicationibus nos con-

« cordare cognoscat, aliquantas eorum sententias huic « credidi subjiciendas esse sermoni. Quibus, si dignaveris recensitis, non aliud nos prædicare reperies, « quàm quod sancti Patres nostri toto orbe docuerunt; nec quemquam ab illis nisi solos impios hæreticos discrepare. His igitur quantâ potui brevitate perstrictis, cum inspiratâ tibi divinitùs fide etiam « nostram prædicationem unitam esse cognosces, nec « in aliquo nos ab evangelicâ apostolicâque doctrinâ, « vel à catholicæ professionis Symbolo discrepare. »

§ 10. *Synodi œcumenicæ V, VI, VII et VIII, ac demum Tridentina, idem dogma confirmant.*

Probatur vigesimotertiò ex V synodo œcumenicâ, quæ canone 8, anathemate ferit eum qui « ex duabus naturis deitatis et humanitatis confitem unitatem factam esse, vel unam naturam Dei Verbi incarnatam dicens, non sic ea excipit, sicut Patres « docuerunt, quòd ex divinâ naturâ et humanâ, unitione secundùm subsistentiam factâ, unus Christus « effectus est. » Et canone 9, anathemate percellit eum qui « non unâ adoratione Deum Verbum incarnatum cum propriâ ipsius carne adorat, sicut ab « initio Dei Ecclesiæ traditum est. » Sic denique suas omnes definitiones concilium concludit : « Cùm igitur « hæc ita rectè confessi sumus, quæ tradita nobis sunt tam à divinis Scripturis, quàm à sanctorum Patrum « doctrinâ, et ab his quæ definita sunt de unâ eâdemque fide à prædictis sanctis quatuor conciliis.... Si « quis conatus fuerit contra hæc quæ piè disposuimus, vel tradere, vel docere, vel scribere, si quidem episcopus vel clericus sit, iste tanquàm aliena « à sacerdotibus, et statu ecclesiastico faciens, denudabitur episcopatu; vel clericatu; si autem monachus, vel laicus sit, anathematizabitur. » Ex quibus patet, V synodi œcumenicæ Patres, non ad Scripturam solam, sed ad traditionem, sacrorum expositionem dogmatum, suaque de fide decreta exegisse.

Probatur vigesimoquartò ex his quæ de Sophronio episcopo Hierosolymitano testatur Stephanus Dorensis episcopus in Actis concilii Romani sub Martino I, Secretario II : « Beatæ memoriæ (inquit) quondam « patriarcha sanctæ Dei nostri civitatis, dictis temeratoribus (Monothelitis) validissimè contradixit, « contestans eos et admonens ut à propriâ hæresi « quiescerent, et ad rectam Patrum fidem remearent, « dans in duobus libris sexcenta testimonia Patrum, « ad evictionem impietatis eorum, et veritatis ostensionem. » Sic ex traditione Monothelitas confutavit Sophronius.

Probatur vigesimoquintò ex Epistolâ Victoris episcopi Carthaginensis ad Theodorum pontificem Romanum. « Nos itaque (inquit) Patrum in omnibus « decreta sequentes : vestrum est, frater sanctissime, « sollicitè contrariis Catholicæ fidei obviare, nec permittere noviter dici, quod Patrum venerabilium « auctoritas omninò non censuit. »

Probatur vigesimosextò ex synodo sextâ œcumenicâ, in quâ lecta et discussa sunt actione 10, « testimonia sanctorum ac probabilium Patrum ostendentia duas voluntates, et duas operationes in Domino, et Deo, et Salvatore nostro Jesu Christo. » Et actione 18, synodus fidei definitionem edidit secundùm suggestionem Agathonis pontificis, et ad alteram synodalem suggestionem sacri concilii sub ipso congregati : « Utpote consonantes sancto Chalcedonensi concilio, et tomo sacerrimi ac beatissimi « papæ ejusdem antiquæ Romæ Leonis, qui directus « est ad S. Flavianum, et synodicis Epistolis, quæ « scriptæ sunt à beato Cyrillo adversùs impium Nestorium, et ad Orientales episcopos, et ut qui assecuti sint sancta quinque universalia concilia, et sanctos atque probabiles Patres. »

Confirmatur ex Epistolâ Agathonis Romani pontificis ad Constantinum Pogonatum imperatorem et ejus filios, quæ in câdem synodo, actione 4, lecta est, in quâ habet : « Ut autem vestræ divinitùs instructæ « pietati, quid apostolicæ nostræ fidei vigor contineat, « breviter intimemus, quam percepimus per apostolicam, apostolicorumque pontificum traditionem, et « sanctarum quinque generalium synodorum, per quas « fundamenta catholicæ Christi Ecclesiæ firmata atque stabilita sunt : hic igitur status est Evangelicæ « atque apostolicæ fidei, regularisque traditio, ut « confitentes sanctam et inseparabilem Trinitatem, id « est, Patrem, et Filium, et Spiritum sanctum unius « esse Deitatis, unius naturæ et substantiæ sive essentiæ, unius eam prædicemus et naturalis voluntatis, virtutis, operationis, dominationis, majestatis, potestatis et gloriæ. » Traditione igitur velut fidei regulâ usi sunt, cùm Agatho pontifex, tum VI synodi œcumenicæ Patres.

Probatur vigesimoseptimò ex synodo VII œcumenicâ in Definitione fidei, in quâ hæc habentur : « Fatemur autem unanimiter nos ecclesiasticas Traditiones, sive scripto, sive consuetudine valentes et « decretas, retinere velle, quarum de numero est « imaginum effiguratio. »

Et infra : « Regiam viam incedentes, et sanctorum « nostrorum et divinorum Patrum doctrinæ insistentes, et catholicæ Ecclesiæ, in quâ sanctus Spiritus « inhabitat, traditionem observantes : definimus cum « omni diligentiâ et curâ venerandas et sanctas imagines ad modum et formam venerandæ et vivificantis Crucis è coloribus et tessellis, aut aliâ quâvis « materiâ commodè paratas, dedicandas, et in templis sanctis Dei collocandas, habendasque. » Usum igitur et honorariam venerationem imaginum ex traditione asseruit synodus VII.

Probatur vigesimooctavò ex synodo VIII œcumenicâ, actione 10, canone 1, traditiones etiam non scriptas disertè asserente, et necessariò observandas decernente : « Ut rectam (inquit) regiamque divinæ « justitiæ viam sine erroris offensâ teneamus, sanctorum Patrum decreta veluti inextinctæ quædam « semperque lucentes faces, sequenda sunt. Quapropter sanctiones Ecclesiæ catholicæ et apostolicæ « per traditionem, tum à sanctis, omnique laudis

« præconio celebrandis Apostolis, tum ab orthodoxis, « œcumenicisque, et provincialibus conciliis, aut à « quovis Deilucuo Patre et Ecclesiæ doctore acce- « ptas, servandas custodiendasque profitemur. Tra- « ditiones enim sive per sermonem, sive per episto- « lam majorum nostrorum, qui vitæ sanctitate nobis « præluxerunt, acceptas, discrètè magnus Apostolus « Paulus tenendas monet. »

Mitto testimonia Anastasii Antiocheni libro 1 de rectis Dogmatibus fidei, venerabilis Bedæ, ad cap. 6, sancti Marci, sancti Joannis Damasceni lib. 4 de Fide orthodoxà, cap. 13, et in oratione de sanctis imaginibus, cap. 17, sancti Bernardi epistolâ 174, et epistolâ 190, aliorumque auctorum ecclesiasticorum. Quæ enim hucusque protulimus, sufficiunt ad traditionum non scriptarum auctoritatem ac necessitatem contra veteres novosque hæreticos adstruendam; simulque ad demonstrandum quàm rectè et meritò sacra synodus Tridentina, sessione 4ª, « omnem veritatem fidei, « et morum disciplinæ contineri in Libris scriptis, « et sine scripto traditionibus, quæ ex ipsius Christi « ore ab Apostolis acceptæ, aut ab ipsis Apostolis « Spiritu sancto dictante, quasi per manus traditæ, « ad nos usque pervenerunt, » asseruerit; « seque « orthodoxorum Patrum exempla secutam, omnes « libros tam veteris, quàm novi Testamenti, cùm « utriusque unus Deus sit auctor, necnon traditiones « ipsas, tum ad fidem, tum ad mores pertinentes, « tanquàm vel ore tenùs à Christo, vel à Spiritu san- « cto dictatas, et continuâ successione in Ecclesiâ « Catholicâ conservatas, pari pietatis affectu ac reve- « rentia suscipere ac venerari. » Et infra, eadem sacra synodus « ad coercenda petulantia ingenia decernit, « ut nemo suæ prudentiæ innixus, in rebus fidei et « morum ad ædificationem doctrinæ Christianæ per- « tinentium, sacram Scripturam ad suos sensus con- « torquens, contra eum sensum quem tenuit et tenet « sancta mater Ecclesia, cujus est judicare de vero « sensu et interpretatione Scripturarum sanctarum, « aut etiam contra unanimem consensum Patrum, « Scripturam sacram interpretari audeat. » Denique hæc sancta synodus traditionum contemptores anathemate contrivit. *Si quis*, inquit, *traditiones prædictas sciens et prudens contempserit, anathema sit.*

§ 11. *Objectio prima ex Scripturis sacris petita, de Scripturæ ipsius integritate servandâ, et de illius sufficientiâ ad salutem, diluitur.*

Objicitur primò: Qui sacræ Scripturæ majestatem servat et auctoritatem tuetur, non est hæreticus; sed qui Traditiones non scriptas rejicit, divinæ Scripturæ majestatem servat, et auctoritatem tuetur. Is igitur non est damnandus hæreseos.

Probatur minor. Qui negat addendum esse ad verbum Dei, vel ex eo auferendum; qui anathema dicit iis qui nobis evangelizaverint aliquid præter id quod ab Apostolis prædicatum est; qui Scripturas sacras sufficere contendit ut instruatur homo ad salutem, ut eruditur in justitiâ, ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus; hic Scripturæ sacræ dignitatem et auctoritatem tuetur et servat; siquidem Scriptura sacra eadem iisdemque penè verbis asserit. Sed qui rejicit traditiones non scriptas, negat addendum esse ad verbum Dei, vel ex eo auferendum, etc. Itaque sacræ Scripturæ dignitatem et auctoritatem tuetur.

Probatur major ipsius Scripturæ sacræ testimoniis; Deuteronom. 4: *Non addetis ad verbum quod vobis loquor, nec auferetis ex eo.* Et ad Galatas, cap. 1: *Sed licet nos, aut Angelus de cœlo, evangelizet vobis, præterquàm quod evangelizamus vobis, anathema sit.* S. Joannes, caput 20 Evangelii sui sic concludit: *Multa quidem et alia signa fecit Jesus in conspectu discipulorum suorum, quæ non sunt scripta in libro hoc. Hæc autem scripta sunt ut credatis quia Jesus est Christus Filius Dei, et ut credentes vitam habeatis in nomine ipsius.* Apostolus 2 ad Timotheum, 3: *Ab infantiâ*, inquit, *sacras litteras nôsti, quæ te possunt instruere ad salutem, per fidem quæ est in Christo Jesu. Omnis Scriptura divinitùs inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum, in justitiâ, ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus.* Igitur qui negat addendum esse ad verbum Dei, vel ex eo auferendum; qui anathema dicit iis qui evangelizaverint nobis præter id quod Apostoli prædicârunt; qui Scripturas sacras sufficere contendit ut instruatur homo ad salutem, utque eruditur in justitiâ, ille sacræ Scripturæ dignitatem et auctoritatem tuetur.

Confirmatur. Qui traditiones non scriptas rejicit ac damnat, Scripturam sacram sequitur easdem damnantem: non est igitur hæreseos notâ inurendus.

Probatur antecedens ex verbis Christi, Matth. 15: *Irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram.... Sine causâ autem colunt me, docentes doctrinas et mandata hominum.* Et ex verbis Apostoli ad Colossenses, cap. 2: *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam, secundùm traditionem hominum.* Christum igitur et ejus Apostolum rejicit, quisquis traditiones ut alteram fidei regulam admittit.

Respondeo: Nego primam minorem; ad ejus probationem, distinguo majorem: Si hæc asserat secundùm Scripturæ sensum, concedo; si contra sensum sacræ Scripturæ, nego. Distinguo similiter minorem: Qui traditiones rejicit, negat addendum esse ad verbum Dei, anathema dicit iis qui evangelizaverint præter id quod Apostoli prædicaverunt, etc., et loca Scripturæ sacræ, cujus verba usurpat, malè intelligit, concedo; et rectè intelligit ac exponit, nego. Fateor itaque hæreticos, qui non scriptas traditiones rejiciunt, Scripturæ sacræ sententias et verba usurpare ad earum necessitatem et auctoritatem elevandam; sed hæc testimonia pravum in sensum detorquent. Unde Scripturæ sacræ majestati et auctoritati, quæ traditiones adstruit, inferunt injuriam. Prolata enimverò Scripturæ sacræ loca traditiones non oppugnant, ut singula expendenti perspicuum fiet.

Primum testimonium ex Deuteronomio petitum de

verbo Dei scripto duntaxat non est intelligendum, verùm etiam de tradito : Non enim ait : *Non addetis ad verbum quod scribo*, sed, *ad verbum quod loquor*, et subjungit statim : *Custodite mandata Domini Dei vestri, quæ ego præcipio vobis.* Ad verbum autem prolatum et præceptum traditiones etiam non scriptæ pertinent. Æquè igitur ad eas spectat prohibitio de additione aut subtractione. Secundò, etsi de verbo Dei scripto duntaxat locum illum exponendum esse demus, traditiones non evertit. Prohibet enim additionem, quæ fiat proponendo Scripturam extraneam aut apocryphàm quasi canonicam divinamque Scripturam, aut vim faciendo textui sacro, pravosque sensus ipsi affingendo : sed non prohibet additionem, quæ sit vera expositio et elucidatio. De primâ additione loquitur Sapiens, Proverb. c. 30 : *Omnis sermo Dei ignitus, clypeus est sperantibus in se : ne addas quidquam verbis illius, et arguaris, inveniarisque mendax.* Reus namque mendacii est, qui velut verbum Dei jactat, quod reverà Dei verbum non est, vel qui alienum ipsi sensum affigit. De secundo additionis genere, Ecclesiastic. 24, sub personâ Sapientiæ dicitur : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* Prima additio, hæreticorum propria est, qui adjectionibus, detractionibus, et diversis quas ipsi commenti sunt expositionibus, divinarum Scripturarum testimonia intervertunt : *Qui his nituntur, quæ ex falso composuerunt, et quæ de ambiguitate ceperunt*, ut ait Tertullianus lib. de Præscriptionibus, cap. 17. Hæc additio veritatis inimica est. *Tantùm enim veritati obstrepit adulter sensus, quantùm et corruptor stylus*, ut ibidem Tertullianus ait. Secunda additio Apostolorum et sanctorum Patrum propria est, qui quod implicitè tantùm et obscurè in sacris litteris continetur, et ad fidem nihilominùs, aut morum disciplinam pertinet, exposuerunt, hancque successoribus suis expositionem tradiderunt.

Tertiò, nego traditiones esse propriè additionem ad Scripturam sacram, imò potiùs illius complementum dicendæ sunt : sicut libri prophetici, non sunt additio ad libros Legis ; nec Testamenti novi ad vetus accessio propriè additio est, sed complementum. Hoc sensu ad Thessalonicenses scribebat Apostolus : *Nocte ac die abundantiùs orantes, ut videamus faciem vestram, et compleamus ea quæ desunt fidei vestræ.*

Ad secundum testimonium petitum ex cap. 1 Epistolæ ad Galatas, respondeo, anathemate percelli ab Apostolo, qui annuntiaverit aliquid, non quocumque modo diversum ab iis quæ Galatis prædicaverat, sed iisdem contrarium. Enimverò et ipse Paulus tum in hâc Epistolâ, tum in aliis postea scriptis, quædam docuit et tradidit antea Galatis non tradita, et S. Joannes Evangelium et Apocalypsim postea scripsit. Nec est existimandum Angelum, qui mysterium aliquod non dum revelatum hominibus volente Deo annuntiaret, apostolico anathemate feriendum. Is itaque verborum S. Pauli sensus est : Si vel ego ipse, vel angelus Dei vobis annuntiet, ac pro Evangelio proferat aliquid contrarium iis quæ vobis evangelizavi, anathema sit. Porrò traditiones apostolicæ nequaquàm doctrinæ quam S. Paulus prædicavit, ac generatim verbo Dei scripto adversantur ; imò cum eo maximi consentiunt, easque in genere divina Scriptura continet. Id verò quod pseudoapostoli, contra quos agit hâc in Epistolâ S. Paulus, docebant, legis Mosaicæ observantiam omnibus Christianis necessariam esse, cum doctrinâ S. Pauli et aliorum Apostolorum è regione pugnabat. Et quidem hæc significatio præpositionis, παρὰ, frequens est apud Græcos, ut istius, *præter*, apud Latinos (quemadmodùm notat eruditus Paulinarum Epistolarum interpres, Estius, in hunc locum). Hinc παράνομος legis violator ; et παρανομία legis transgressio, et multa similia. Sic ipse Paulus ad Romanos 1 : *Præter naturam*, id est, *contra naturam*, ut benè vertit interpres. Et cap. 4, ait, *Abraham præter spem in spem credidisse*, quod interpres vertit *contra spem*. Et cap. 16, præcipit observari eos qui dissensiones et offendicula, *præter* (id est, contra) doctrinam ipsis traditam faciebant. Et Latinè dicimus, præter legem, præter morem, præter opinionem, præter spem, præter dignitatem, id est, contra. Sic igitur hoc in loco, *præterquàm quod evangelizavimus vobis*, idem est, ac contra id quod evangelizavimus. Sic istum locum exponunt S. Hieronymus et Ambrosiaster, in Commentariis. Sic et S. Augustinus lib. 17, contra Faustum, cap. 3 : « Nos autem, inquit, non propterea « dicimus non esse credendum Manichæo, quia dictis « factisque Christi non interfuit, et longè post natus « est, sed quia de Christo contra Christi discipulos « loquitur, et contra Evangelium quod illorum auctoritate firmatum est. Habemus enim Apostoli vocem, « qui Spiritu sancto tales venturos esse cernebat. Unde « fidelibus dicebat : Si quis evangelizaverit præterquàm quod accepistis, anathema sit. » Secundùm hunc sensum exponendus est S. Augustini locus, quem contra nos heterodoxi intorquent, lib. 3 contra Litteras Petiliani, cap. 6 : « Proinde, inquit, sive de Christo, « sive de ejus Ecclesiâ, sive de quâcumque aliâ re, « quæ pertinet ad fidem vitamque nostram, non dicam « nos, nequaquàm comparandi ei qui dixit : Licet si « nos, sed omninò quod secutus adjecit : Si angelus « de cœlo vobis annuntiaverit præterquàm quod in « Scripturis legalibus et evangelicis accepistis, anathema sit. » Eam planè fuisse S. Augustini mentem constat ex Tractatu ejusdem 98, in Joannem : « Propterea, inquit, admonitio beatissimi Apostoli de « vestris cordibus non recedat : Si quis vobis evangelizaverit præter quod accepistis, anathema sit. Non « ait : Plusquàm accepistis ; sed : Præter quod accepistis ; nam si illud diceret, sibi ipse præjudicaret : « quia cupiebat venire ad Thessalonicenses, ut supplere quæ illorum fidei defuerunt. Sed qui supplet, « quod minus erat, addit, non quod inerat, tollit. Qui « autem prætergreditur regulam fidei, non accedit in « viâ, sed recedit de viâ. Quod itaque ait Dominus : « Adhùc multa habeo vobis dicere, sed non potestis « portare modò, adjicienda illis fuerunt quæ nesciebant, non quæ didicerant evertenda. »

Objicies Theophylacti expositionem dicentis : *Nec*

dixit, Apostolus, *si contraria prædicent, cæterùm si parum quiddam annuntient præter id quod annuntiavimus.* Etiamsi igitur traditiones verbo Dei scripto, et doctrinæ sancti Pauli contrariæ non sint, nihilominùs sunt explodendæ, quia sunt diversæ à Scripturâ sacrâ.

Respondeo Theophylactum iis de dogmatibus loqui, quæ licet totum Evangelium, aut præcipua ipsius doctrinæ evangelicæ capita non evertant, ipsum tamen, aut traditam ab Apostolis doctrinam, aliquatenùs labefactant. Hunc esse Theophylacti sensum fatebitur, quisquis animadvertit sanctum Joannem Chrysostomum, cujus Commentaria penè ad verbum exscribit, aut in compendium redigit Theophylactus, ita hunc locum exponere. En ejus verba, Homiliâ 1, in Epistolam ad Galatas. « Neque dixit : Si contraria « annuntiaverint, aut totum Evangelium subverterint; « verùm si vel paululùm evangelizaverint præter « Evangelium quod accepistis ; etiamsi quidvis labefactârint, anathema sit. » Unde antea præmiserat : « Cæterùm quoniam ad auctoritatem confugiebant, et « ubique celebrabant Jacobum et Joannem, hâc de « causâ et angelorum meminit. Ne mihi, inquit, Jacobum narres, et Joannem. Etiamsi quis angelorum « è cœlo descenderit, corrumpens Evangelii prædica- « tionem, anathema sit. » Unde consultò notat idem Chrysostomus, Apostolum dixisse : *Sunt aliqui qui vos conturbant, et volunt convertere* sive *subvertere Evangelium Christi* : Quæ verba sic exponit : « Atqui unum « aut alterum duntaxat præscriptum induxerant, cir- « cumcisionem, et dierum observationem innovantes. « Verùm ut ostenderet quòd pusillum quiddam per- « peràm admixtum totum corrumpit, dixit subverti « Evangelium. Quemadmodùm enim in monetâ regiâ, « qui paululùm aliquid de impressâ imagine amputare « præsumpserit, totum numisma reddidit adulterinum : « ita quisquis sanæ fidei vel minimam particulam sub- « verterit, in totum corrumpitur, ab hoc initio sem- « per ad deteriora procedens. »

Ad tertium testimonium ex sancti Joannis capite 20, respondeo sanctum Evangelistam non loqui de doctrinæ sufficientiâ, sed de sufficientiâ miraculorum et signorum, quæ post resurrectionem suam Christus patravit : quæ numerosa satis et insignia sunt ad persuadendum hominibus Christum Filium Dei esse. Rectè ergo asserit S. Joannes aliis opus non esse signis ad stabiliendam fidem resurrectionis, et divinitatis Christi. Sed perperàm inde colligitur omnem christianæ religionis institutionem Joannis Evangelio contineri : alioqui eodem jure colligeretur superflua esse alia tria Evangelia, Apostolicas Epistolas, et Apocalypsim, quo jure infertur superfluas esse traditiones non scriptas.

Objicies verba sancti Augustini tractatu 49 in Joannem dicentis : « Cùm multa fecisset Dominus Jesus, « non omnia scripta sunt, sicut idem ipse sanctus « Joannes Evangelista testatur, multa Dominum Chri- « stum et dixisse, et fecisse, quæ scripta non sunt. « Electa sunt autem quæ scriberentur, quæ saluti cre- « dentium sufficere videbantur. » Quæ ergo scripsit sanctus Joannes, sufficiunt ad salutem, nec traditiones non scriptæ necessariæ sunt.

Addes auctoritatem sancti Cyrilli lib. 13 in Joannem, cap. ultimo, dicentis : « Ea ab Evangelistis « scripta fuisse, per quæ maximè possent auditores ad « incorruptam fidem firmari, et doctrina tam morum « quàm dogmatum institui. » Traditionibus itaque non scriptis minimè opus est ad salutem.

Respondeo sanctum Augustinum de miraculis, non de dogmatibus esse intelligendum, quod ex verbis antecedentibus evidens est. *Inter omnia miracula*, inquit, *quæ fecit Dominus noster Jesus Christus, Lazari resurrectio præcipuè prædicatur*, etc. Et ex consequentibus ; addit enim statim post verba in objectione laudata : *Audisti enim quia Dominus Jesus mortuum suscitavit : sufficit tibi ut scias quia si vellet, omnes mortuos suscitaret.* Unde hæc verba, *Electa autem sunt quæ scriberentur, quæ saluti fidelium sufficere videbantur;* hæc, inquam, verba ad sola miracula, non ad Christi doctrinam referenda sunt. Solum itaque pertendit sanctus Augustinus, necesse non fuisse ut alia Christi miracula scriberentur ad fidem nostram firmandam ; non autem vult necessariam non esse de aliis dogmatibus fidem quam de iis quæ Evangelistæ litteris mandaverunt.

Nec refert, quòd Evangelistam laudet sanctus Augustinus asserentem, Christum multa et dixisse et fecisse quæ scripta non sunt. Nam et miracula quædam Christi, eorum quæ dixit numero continentur. Siquidem prædictio eversionis Hierusalem, martyrii sancti Petri, finis seculi, ultimique judicii, miraculorum loco censeri debent. Non vult itaque sanctus Augustinus dicta et facta Christi, quæ ab Evangelistis memoriæ prodita sunt, ad fidelium institutionem et salutem satis esse. Alioqui Epistolæ Apostolicæ, Acta Apostolorum, Apocalypsis, necnon totum legis veteris instrumentum, supervacanea esse, non necessaria, viderentur. Sed id intendit unum, ad fidelium salutem non fuisse opus ut ex dictis factisque Jesu alia scriberentur, quàm quæ sunt ab Evangelistis recensita, adeòque ipsos non esse negligentiæ coarguendos quòd cætera prætermiserint.

Idem est sancti Cyrilli sensus : nam de miraculis duntaxat Christi, non de doctrinâ ipsum eò loci fuisse locutum tota testimonii series ostendit. « Multa quip- « pe (inquit) miraculorum millia virtute Servatoris « nostri facta esse cogitandum est : verumtamen il- « lustriora tantùm ab Evangeliorum præconibus scri- « pta fuêre et ea per quæ maximè possent auditores « ad incorruptam fidem firmari, et doctrina tam mo- « rum, quàm dogmatum institui. »

Ad quartum locum ex Epist. 2 ad Timotheum, cap. 3, respondeo, sacras litteras, ex Apostoli sententiâ, potuisse instruere Timotheum ad salutem, non absolutè ; sed ad hunc finem, qui est credere in Jesum Christum. Hic enim erat disputationis cardo inter Apostolum et Judæos, quòd illi salutem in lege, Paulus autem in fide Christi constituendam esse prædicaret.

Respondeo secundò sacras litteras erudire potuisse Timotheum ad salutem initiativè (ut cum theologis de scholâ loquar), non consummativè absque traditionibus. Etenim si Scripturam sacram, de quâ loquitur sanctus Paulus, ad plenitudinem doctrinæ fidei, et ad salutem per se sufficere voluisset, seclusis traditionibus non scriptis, sequeretur solos Veteris Testamenti libros sufficere, neque quatuor Evangeliis, cæterisve Novi Testamenti libris opus esse. De Scripturâ enimverò Testamenti veteris hìc loqui Apostolum certum est; tum quia tota Novi Testamenti Scriptura nondùm erat composita et edita, nec sacrorum Librorum in Canonem relata erat pars, quæ recens conscripta erat; tum quia eâ de Scripturâ loquitur, de quâ gratulatur Timotheo, quòd *ab infantiâ sacras litteras noverit*; non potuit autem Timotheus ab infantiâ sacras litteras nôsse quoad Novum Testamentum, quod, eo infante, aut puero, nondùm scriptum ullâ ex parte erat. Quod autem addit: *Omnis Scriptura divinitùs inspirata utilis est*, etc., traditionibus non scriptis nullatenùs officit. Fatemur namque, quod res est, Scripturam sacram ad docendam fidei veritatem, ad refellendos errores contrarios, ad morum depravatorum emendationem, ad instituendos fideles ad justitiam et sanctimoniam, quæ quatuor sunt pastoris et doctoris officia, cum primis utilem esse: sed ad omnium catholicæ veritatis dogmatum probationem, et ad omnium confutationem errorum Scripturam per se sufficere negamus. Utilem enimverò dixit Apostolus, non sufficientem. Et certè si ex utilitate posset inferri sufficientia, sequeretur quamlibet Scripturæ sacræ partem sufficere, adeòque non esse opus cæteris libris divinitùs inspiratis. Quidquid utile est, imò quidquid est necessarium, non est propterea sufficiens: nisi aqua sufficit ad vitam, quia utilis est: nisi pietas ad regendam Ecclesiam sufficit, quia *pietas ad omnia utilis est*.

Contra: Si Scriptura sacra præstat ut perfectus sit homo Dei, et ad omnem officii sui partem instructus, (ut Apostolus ait) ergo quidquid populum docere debet, sacris litteris continetur; adeòque non scriptis traditionibus non est opus.

Respondeo: Distinguo consequens: Quidquid populum docere debet, sacris litteris continetur, in genere, concedo; in specie, nego. Igitur ad hæc quatuor, scilicet ad docendum, ad arguendum, ad corrigendum, ad erudiendum in justitiâ, Scriptura omnis tendit et collineat: sed singulatim et in specie dogmata non tradit universa, neque de omnibus præcipit. Si enim in specie scripta sunt omnia, cur dixit Apostolus: *Cætera cùm venero, disponam?* (1 Cor. 11) Cur dixit S. Joannes in Epistolâ 2 Canonicâ: *Plura habens vobis scribere, nolui per chartam et atramentum: spero enim me futurum apud vos, et ore ad os loqui?* Cur scripsit Paulus 2 ad Thessalonicenses 2: *Tenete traditiones quas accepistis, sive per sermonem, sive per Epistolam nostram?* Cur denique in hâc ipsâ ad Timotheum Epistolâ, cap. 3, cùm dixisset: *Tu autem assecutus es meam doctrinam, institutionem*, etc., quibus verbis utrumque genus disciplinæ complexum est, et quod scripto, et quod instituto seu traditione, continetur; mox subjungit: *Tu verò permane in his quæ didicisti, et credita sunt tibi?* Non ergo traditionum necessitatem elevat Apostolus, imò eam magnificè commendat.

Ad confirmationem, nego antecedens: Cujus ad probationem respondeo, Christum damnâsse duntaxat Pharisaicas traditiones, non verò Mosaicas, et propheticas, hoc est, divinas. Traditiones erant Pharisaicæ, quòd illotis manibus cibum attingere nefas esset, quòd inter epulas lotio manuum esset repetenda, quòd cibus cum peccatoribus sumendus non esset, quòd non liceret sabbato ægrotos curare, et alia in genus. Quarum traditionum etsi aliquæ indifferentes essent, meritò tamen ob scrupulosiorem ipsarum observantiam objurgati sunt à Christo Pharisæi, quia ex iis inanem humanæ gloriolæ auram captabant, mandata Dei negligentes. Traditiones Mosaicæ et propheticæ, sive divinæ, docebant libros canonicos à Deo inspiratos esse, feminis aliquod remedium ad expungendum peccatum originale à Deo provisum, et alia hujusmodi. Has autem traditiones Christus non damnavit. Ita fermè hunc locum exponit S. Irenæus lib. 4, cap. 26: « Non ergo, inquit, eam legem, quæ est « per Moysem data, incusabat, quam adhuc salvis Hie- « rosolymis, suadebat fieri: sed illos redarguebat, « quòd verba quidem legis enuntiarent, essent autem « sine dilectione; et propter hoc injusti in Deum et « in proximos extiterunt, quemadmodùm ait Isaias: « *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè « est à me. Frustra autem colunt me, docentes doctri- « nas et præcepta hominum.* Non per Moysem datam « legem dicens præcepta hominum, sed traditiones « presbyterorum ipsorum quas finxerant, quas vindi- « cantes frustrabantur legem Dei. »

Ad locum Apostoli respondeo, ipsum vocare *traditionem* hominum, non quidquid est extra verbum Dei scriptum, alioqui suas ipse traditiones damnaret, sed philosophiæ secularis et ethnicæ placita, quæ Judaicæ religioni admiscentes primi seculi Hæretici, errorum monstra pepererunt. Ita hunc locum exposuit Tertullianus, lib. de Præscriptionibus, c. 7: « Hæ sunt, in- « quit, doctrinæ hominum et dæmoniorum, prurien- « tes auribus, natæ de ingenio sapientiæ secularis, « quam Dominus stultitiam vocans, stulta mundi in « confusionem etiam philosophiæ ipsius elegit. Ea est « enim materia sapientiæ secularis, temeraria inter- « pres divinæ naturæ et dispositionis. Ipsæ denique « hæreses à philosophiâ subornantur.... Miserum Ari- « stotelem! qui illos dialecticam instituit, artificem « struendi et destruendi, versipellem in sententiis, « coactam in conjecturis, duram in argumentis, ope- « rariam contentionum, molestam etiam sibi ipsi, om- « nia retractantem, ne quid omninò tractaverit. Hinc « illæ fabulæ et genealogiæ interminabiles et quæstio- « nes infructuosæ, et sermones serpentes velut can- « cer; à quibus nos Apostolus refrenans, nominatim « philosophiam contestatur caveri oportere, scribens « ad Colossenses: *Videte ne quis vos circumveniat per « philosophiam et inanem seductionem, secundùm tradi-*

« *tionem hominum, præter providentiam Spiritûs sancti.* « Fuerat Athenis, et istam sapientiam humanam, affectatricem et interpolatricem veritatis, de congressibus noverat; ipsam quoque in suas hæreses « multipartitam varietate sectarum invicem repugnantium. Quid ergo Athenis et Hierosolymis? Quid « Academiæ et Ecclesiæ? Quid hæreticis et Christianis? « Nostra institutio de porticu Salomonis est, qui et ipse « tradiderat Dominum in simplicitate cordis esse quærendum. »

Respondeo secundò, Apostolum de traditionibus duntaxat legalium cæremoniarum inibi loqui, quibus Nazaræi gentiles recens conversos adstringere volebant, ut totius capitis series ostendit; vel de traditionibus Pharisaicis, ut sanctus Hieronymus exponit epistolâ 151 ad Algasiam, quæst. 10: « Quantæ traditiones Pharisæorum sint, inquit, et quàm aniles « fabulæ, evolvere nequeo. Neque enim libri patitur « magnitudo; et pleraque tam turpia sunt, ut erubescam dicere. » Et postquàm obscœnam consuetudinem ex cœnoso harum traditionum gurgite derivatam exposuit, subjungit : « Præterea, quia jussum est, ut « diebus sabbatorum sedeat unusquisque in domo suâ, « et non egrediatur, neque ambulet de loco in quo « habitat; si quando eos juxta litteram cœperimus « arctare ut non jaceant, non ambulent, non stent, « sed tantùm sedeant, si velint præcepta servare; solent respondere et dicere : Raba Kiba, et Simeon, « et Hille magistri nostri, tradiderunt nobis ut bis « mille pedes ambulemus in sabbato, et cætera istiusmodi, doctrinas hominum præferentes doctrinæ Dei. »

Et infra : « Videntur igitur observationes Judaicæ « apud imperitos et vilem plebeculam imaginem habere rationis humanæque sapientiæ, unde et doctores eorum σόφοι, hoc est, sapientes vocantur, et si « quando certis diebus traditiones suas exponunt, « discipulis suis solent dicere : Οἱ σόφοι δευτερῶσιν, id est, « sapientes docent traditione. Elementa autem mundi, « à quibus, imò quibus mortui sumus, lex Moysi et « omne vetus instrumentum intelligendum est, quibus « quasi elementis, et religionis exordiis Deum discimus. » Cùm itaque Apostolus ait : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam, secundùm traditionem hominum, secundùm elementa mundi, et non secundùm Christum*, Colossenses his verbis non deterret à traditionibus apostolicis recipiendis; sed eos monet atque hortatur, ne vel secularis philosophiæ fallaciis, vel hæreticorum, legalium cæremoniarum observantiam cum evangelicâ lege necessariò conjungendam esse contendentium, malis artibus, vel traditionibus Pharisaicis, à Christi fide et cultu sese abduci patiantur.

§ 12. *Objectio altera diluitur petita ex evidentiâ Scripturæ sacræ.*

Objicitur secundò : Si traditionibus opus esset, maximè ut Scripturæ sacræ sensus plerùmque obscurus exponeretur; atqui non sunt eum ob finem necessariæ; traditionibus igitur non est opus.

Probatur minor : Scripturæ sacræ sensus planus et facilis est, et ex ipsâ Scripturâ absque extraneæ interpretationis subsidio potest intelligi. Non est igitur necesse, ut ex traditionibus non scriptis divinæ Scripturæ sensum expiscemur.

Probatur antecedens ex illis Scripturæ oraculis : Deuteronomii 30 : *Mandatum hoc quod ego præcipio tibi hodiè, non supra te est, neque procul positum*, etc.; et, psalmo 18, dicitur : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos;* et, psalmo 118 : *Lucerna pedibus meis verbum tuum;* et : *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis.* Denique, Proverb. 6 : *Mandatum lucerna est, et lex lux.* Sacræ igitur Scripturæ sensus planus et facilis est.

Respondeo, distinguo primam majorem : Et hæc non est sola et adæquata ratio cur necessariæ sint traditiones, concedo; et hæc unica ratio est, cur sint necessariæ, nego : iis namque opus etiam est, et maximè, ut canonicæ Scripturæ ab apocryphis discernantur, utque Scripturas illas quas legimus Ecclesiâ proponente, esse verum Dei verbum certò cognoscamus. Deinde necessariæ sunt traditiones ut quæ in Scripturis disertè non continentur, et ad doctrinam tamen christianam pertinent, nobis hoc medio innotescant, ut perpetua Deiparæ Mariæ virginitas, Baptismus parvulorum, processio Spiritûs sancti à filio, transsubstantiatio panis et vini in corpus et sanguinem Christi, imaginum cultus, invocatio sanctorum.

Secundò, nego etiam minorem, ad cujus probationem, nego antecedens. Nec enim laudata Scripturæ sacræ oracula ipsius perspicuitatem et facilem intellectum evincunt. Ut enim ab eo incipiam quod ex Deuteronomio laudatum est, probat illud duntaxat, præcepta Decalogi tum facilè cognosci posse, quia pertinent ad legem naturalem, quæ in omnium hominum animis à Deo descripta est, ut et ipsis notitia Dei est congenita; tum facilè posse observari cum divinæ gratiæ auxilio. Unde sequitur : *Juxta te est sermo valdè, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.*

Quæ verò ex Psalmis et Proverbiis proferuntur, solùm probant mandata Dei, vitæ nostræ operationumque regulas esse debere, nosque lucis instar in officiis dirigere; vel Scripturas sacras illorum illustrare mentem qui sensum ipsarum fuerint assecuti; non verò sensum illum probant nullis additum latebris, nullis difficultatum nebulis involutum, sed omnibus Scripturas sacras legentibus pio saltem animo, pervium.

Verùm obscuram esse Scripturam sacram res adeò evidens est, ut nullum sit hæreticorum commentum isto insanius. At enim si planus est ac facilis Scripturæ sensus, cur sanctus Petrus, Epistolâ 2, cap. ultimo, scripsit, *in Pauli Epistolis quædam esse difficilia intellectu, quæ indocti et instabiles depravant?* Cur Eunuchus ille, cujus in Actis Apostolorum sanctus Lucas meminit, tam religiosus ut relictâ aulâ regiâ de extremis orbis finibus veniret ad templum, tam divinæ legis amator, ut etiam in vehiculo sacras litteras legeret, non poterat intelligere hunc Isaiæ locum : *Tan-*

quàm agnus ad occisionem ductus est, nisi aliquis ipsi exponeret? Quomodò discipulis Christus *aperuit sensum ut intelligerent Scripturas?* Lucæ ultimo. Cur viri sanctissimi, post tot studia, vigilias, labores, professi sunt se *multò plura in sacris Scripturis nescire, quàm scire?* Quod S. Aug. Epistolâ 119, cap. 21, de seipso ingenuè fatetur. Cur S. Hier. in laudatâ ad Algasiam epistolâ, quæst. 8, ait, omnem *Epistolam ad Romanos nimiis obscuritatibus involutam esse?* Cur in præfatione Commentarii in Epistolam ad Ephesios ait, se Alexandriam perrexisse ut videret Didymum, *et ab eo in Scripturis omnibus, quæ habebat dubia, sciscitaretur?* Cur epistolâ 103, ad Paulinum datâ totus in eo est, ut Scripturæ sacræ obscuritatem, ejusque sensuum reserandorum difficultatem probet, singulorum enumeratione librorum? Cur, prolatis exemplis Eunuchi Isaiam non intelligentis; libri qui in Apocalypsi septem sigillis signatus ostenditur, quem homo sciens litteras reserare non potest, sed solus Agnus, et ex verbis Davidis Deum ita rogantis : *Revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tuâ*, probat revelatione opus esse, et Magistro, ut Scriptura sacra intelligatur, adeòque Paulinum *sine prævio et monstrante sacrarum Scripturarum semitam non posse ingredi?* Cur exemplo ab omnibus disciplinis et artibus, sive liberalibus, sive mechànicis ducto probat neminem absque doctore sacras litteras intelligere posse, et tam graviter in eos declamat, qui eas per se absque alicujus institutione et auxilio discere, intelligere, et exponere se posse putant? « Quod medicorum est, inquit, promittunt medici, tractant fabrilia fabri. Sola Scripturarum ars est, quam sibi passim omnes vindicant. « Scribimus indocti doctique poemata passim. Hanc « garrula anus, hanc delirus senex, hanc sophista « verbosus, hanc universi præsumunt, lacerant, docent, antequàm discant. Alii adducto supercilio, « grandia verba trutinantes, inter mulierculas de sacris litteris philosophantur. Alii discunt, proh pudor! à feminis quod viros doceant; et ne parvum « hoc sit, quàdam facilitate verborum, imò audaciâ « edisserunt aliis quod ipsi intelligunt. Tacco de meis « similibus, qui si fortè ad Scripturas sanctas post « seculares litteras venerunt, et sermone composito « aurem populi mulserint, quidquid dixerint, hoc legem Dei putant; nec scire dignantur quid prophetæ, « quid Apostoli senserint, sed ad sensum suum incongrua aptant testimonia : quasi grande sit, et non « vitiosissimum docendi genus, depravare sententias, « et ad voluntatem suam Scripturam trahere repugnantem. » Hæccine Scripturam sacram perspicuam esse et intellectu facilem probant?

Præterea, pugnantia in speciem divinarum Scripturarum testimonia conciliare, tropos multiplices et obscurissimos evolvere, phrases Hebraicas in sacris litteris frequentes, nostris inaudita proverbia, parabolas peregrinas, translationes interdùm etiam longissimè petitas exponere, quis difficile non existimet? Quis multiplicem ex hisce capitibus oriri obscuritatem, cogente experientiâ, non fateatur? Hinc tot hæreses ex pravâ Scripturarum intelligentiâ ortæ sunt, dùm eas quisque varios in sensus pro suâ libidine torqueret. Hinc inter ipsos Calvinistas et Lutheranos, qui mutuam inter se communionem fovent, tot de rebus maximis et ad christianam doctrinam pertinentibus controversiæ; ut de verbis istis Christi Domini : *Hoc est corpus meum*, quibus alii meram corporis Christi figuram, alii corpus ipsum Christi realiter præsens significari et effici contendunt.

Objicies verba S. Joannis Chrysostomi, concione 3 de Lazaro, hocce inter ethnicorum philosophorum, et scriptorum sacrorum libros discrimen assignantis, quòd illi utilia etiam dogmata in quâdam sapientiæ caligine consuetâ obscuritate occultaverint : « Apostoli verò, et prophetæ manifesta claraque, quæ « prodiderunt, exposuerunt omnibus veluti communes « orbis doctores, ut per se quisque discere possit ea « quæ dicuntur, è solâ lectione. » Et infra : « Cui enim « non sunt manifesta quæcumque in Evangelio scripta « sunt? » Et, homiliâ 3 in 2 Epist. ad Thessalonicenses : « Quid opus est, inquit, aliquo qui verba faciat « et sermonem habeat? Ex nostrâ socordiâ hoc evenit. « Quid enim opus est sermone? Omnia sunt dilucida « et recta quæ sunt in divinis Scripturis; manifesta « sunt quæcumque sunt necessaria. » Igitur Scriptura sacra ex se perspicua est, ejusque sensus quibusvis est obvius. Non est igitur propterea ad traditiones non scriptas confugiendum, ut sacræ Scripturæ sensus legitimus innotescat.

Respondeo, distinguo consequens : Scriptura sacra ex se perspicua est, quoad historias aliquas et quoad morum præcepta omnibus necessaria, esto; quoad omnia capita, nego. Nec alius est S. Joannis Chrysostomi sensus in locis mox laudatis. Scilicet, concione 3 de Lazaro, omnes Christianos ad sacræ Scripturæ lectionem adhortatur. « Id semper hortor, inquit, et hortari « non desinam, ut non hìc tantùm attendatis iis quæ dicuntur, verùm etiam cùm domi fueritis, assiduè « divinarum Scripturarum lectioni vacetis. » Quia verò plurimi hominibus curis rei familiaris implicitis vel publicorum negotiorum mole gravatis, non incumbere officium legendi Scripturas dicebant, sed clericis tantùm et monachis, hanc eorum excusationem ut absurdam planèque damnandam repellit. « Quid ais, « homo? inquit; non est tui negotii Scripturas evolvere, quoniam innumeris curis distraheris? Imò « tuum magis est, quàm illorum. Neque enim illi « perinde Scripturarum egent præsidio, atque vos in « mediis negotiorum undis jactati ... Illi sedent procul à conflictu, eoque nec accipiunt multa vulnera : « tibi verò quia perpetuò stas in acie, quia frequentes accipis plagas, idcircò magis opus est remediis. » Enumerat deinde sacrorum librorum utilitatem, qui sunt artis christianæ instrumenta, quibus animam nostram fabricamus, depravatam corrigimus, inveteratam renovamus. Idcircò imitandos esse artifices, qui omnia artis suæ instrumenta parata habent semper et integra, nec ea, quâcumque inopiâ urgente, divendunt; sic neminem in comparandis sibi Scriptu-

ræ sacræ libris esse debere negligentem. Addit multos ex sacris libris fructus etiam in eos redundare, qui illos apud se repositos habent, quamvis sæpiùs illos legere non vacet : sicut arma regia multam præbent illis custodiam ac munimen contra fures, apud quos sunt deposita, quamvis ea non tractent. « Nam ipse « per sè librorum aspectus segniores nos reddit ad « peccandum . . . et simul atque tetigit aliquis Evan- « gelium, mox composuit suam ipsius mentem, et à « rebus mundanis abduxit .... Quòd si accesserit dili- « gens lectio, non aliter quàm in sacris adytis, rebus « divinis initiata anima sic repurgatur, meliorque « redditur, Deo cum ipsâ per illas Scripturas collo- « quente. »

Verùm quia sacræ Scripturæ obscuritatem vulgò causabantur Christiani, quos suis concionibus S. Joannes Chrysost. instituebat, atque inutilem se operam in sacrorum lectione librorum collocare, quos non intelligebant, hanc eorum excusationem evertit multis rationibus. Ait primò, « ex ipsâ Scripturarum sacra- « rum lectione multam nasci sanctimoniam, etiamsi « non intelligantur illic recondita. Secundò, fieri non « posse, ait, ut ex æquo omnia ignorentur; propterea « siquidem Spiritûs gratia providit ut publicani, pa- « stores, idiotæ, illitterati hos libros componerent, ut « ne quis idiotarum ad hanc difficultatis confugere « posset excusationem, ut omnibus facilia conspectu « essent ea quæ dicuntur, ut et opifex, et famulus, « et vidua mulier, et omnium hominum indoctissi- « mus, ex auditâ lectione aliquid lucri utilitatisque « reportaret. » Non pertendit itaque S. Chrysost. totam Scripturam sacram perspicuam esse, ejusque sensus quibusvis eam legentibus esse obvios, sed solùm omnia in sacris libris non esse obscura ; multa posse à simplicibus etiam et imperitis intelligi : quod satis est ut multam eorum lectio utilitatem pariat. Tertiò discrimen, de quo diximus, inter libros ethnicorum philosophorum, et libros sacros adducit. Ea quæ à prophetis et Apostolis scripta sunt, *disci*, ait, *ex solâ lectione*, *manifesta esse quæcunque in Evangelio scripta sunt;* sed ad historias duntaxat, vel ad præcepta morum fideles universos spectantia, restringendam esse Chrysostomi propositionem, adjuncta demonstrant. « Cui, inquit, non sunt manifesta « quæcumque in Evangelio scripta sunt ? Quis autem « audiens beatos esse mites, beatos misericordes, « beatos mundo corde, cæteraque ejusmodi, deside- « rabit præceptorem, ut aliquid eorum discat quæ « dicuntur ? Quin etiam signa, miracula, historiæ, « nonne cuivis nota manifestaque sunt ? Prætextus « ipse est et causatio, pigritiæque velamentum. Non « intelligis quæ insunt ? Quomodò possis aliquando « intelligere, qui ne leviter quidem inspicere velis ? « Sume librum in manus, lege historiam omnem ; et « quæ nota sunt memoriâ tenens, ea quæ obscura sunt « parùmque manifesta frequenter percurre. » Quartò indicat S. Chrysostomus quid facto sit opus, si assiduè legens Scripturam sacram, ejus sensum non assequatur : ait enim adeundum esse sapientiorem, sacerdotem aut doctorem consulendum, qui loca obscura exponat. Supponit itaque non esse illam ita perspicuam ut ejus sensus cuilibet assiduè legenti sit obvius. « Quòd si, inquit, non poteris assiduitate lectionis « invenire quod dicitur, accede ad sapientiorem, vade « ad doctorem, communica de his quæ scripta sunt, « declara vehemens studium. Et si viderit te Deus « tantam animi promptitudinem adhibere, non despi- « ciet tuam vigilantiam ac sollicitudinem. Verùm « etiamsi nullus homo te docuerit quod quæris, ipse « sine dubio reserabit. »

Quintò addit S. Chrysost. Deum sine dubio reseraturum loca Scripturæ difficilia et obscura ei qui pio animo ipsas assiduè legerit, etiamsi nullus homo ipsum doceat. Id probat exemplo eunuchi reginæ Æthiopum, qui nec in itinere lectionem Scripturæ sacræ dimittens, Dei miserentis beneficio doctorem consecutus est, scilicet Philippum. *Verùm*, inquit, *non adest Philippus, sed Spiritus, qui moverat Philippum, adest.* Quibus verbis legem aliquam à Deo positam non significat, ut Scripturam sacram legentibus omnia loca obscura et difficilia revelet ; sed non defuturum ex misericordiâ suâ Deum confidit, ut cognoscat fidelis quæ sibi ad salutem necessaria sunt, et ut spiritale aliquod commodum tam sacrâ ex lectione referat. « Magna, inquit, adversùs peccatum « munitio est Scripturarum lectio ; magnum præcipi- « tium, profundum barathrum Scripturarum ignora- « tio : ea et hæreses peperit et vitam corruptam in- « vexit : hoc sursùm deorsùm miscuit omnia. Nam « fieri non potest ut quis sine fructu discedat, qui « assiduâ attentâque Scripturarum lectione fruatur. »

Eadem prorsùs mens est S. Joannis Chrysostomi homiliâ 3 in 2 Epistolam ad Thessalonicenses ; post verba siquidem in objectione laudata, eorum excusationem repellens, qui Scripturarum sacrarum obscuritate ab earum se lectione absterreri dicebant, subjungit : « Quænam ea obscuritas ? Dic, quæso. An « non sunt historiæ ? Nôstine quæ sunt clara et dilu- « cida, ut de iis quæ sunt obscura, percunctéris ? « Historiæ innumerabiles sunt in Scripturis. Dic « mihi unam ex illis. »

Ex his itaque patet, S. Joannem Chrysost. laudatis in objectione verbis nihil aliud significare voluisse, quàm facilia esse et dilucida plurima quæ in Scripturis sacris occurrunt, sive historias, sive præcepta et consilia mores spectantia, sive comminationes, sive promissa ; unde colligit quod pertendebat, sacram Scripturam absque magnâ utilitate non legi, adeòque ejus lectioni esse assiduè vacandum.

Hanc ob causam S. Chrysostomus Christianam plebem ad lectionem Scripturarum semper adhortatus est. Quâ de re legenda est ejus homilia 9 in Epistolam ad Colossenses ; Præfatio in Epistolas sancti Pauli, homilia 2 in Matthæum, et homilia 10 in Joannem. Ex quibus patet non solùm ab Ecclesiæ pastoribus non esse negandam licentiam legendi Scripturas Christianis quos in catholicâ fide stabiles atque confirmatos noverint ; etiam mulieribus, si eam ex pio

affectu postulent; verùm etiam ad salutarem lectionem eos adhortari debere, quorum animum ita affectum sciverint, ut iis sacrorum librorum lectio prodesse possit, non obesse. Hinc S. Hieronymus epistolâ 7 ad Lætam de institutione filiæ, nobilem illam matronam hortatur ut parvulam virginem sacræ Scripturæ lectionem amare, eique assuescere doceat. « Pro gemmis, inquit, et serico divinos codices amet, « in quibus non auri et pellis Babylonicæ vermiculata pictura; sed ad fidem placeat emendata et erudita distinctio. Discat primò Psalterium, his se canticis avocet, et in Proverbiis Salomonis eruditur « ad vitam. In Ecclesiaste consuescat quæ mundi « sunt calcare. In Job virtutis et patientiæ exempla « sectetur. Ad Evangelia transeat, nunquàm ea posita de manibus. Apostolorum Acta, et Epistolas « totâ cordis imbibat voluntate. Cùmque pectoris sui « cellarium his opibus locupletaverit, mandet memoriæ Prophetas, Pentateuchum, et Regum et Paralipomenon libros, Esdræ quoque et Esther volumina. Ad ultimùm sine periculo discat Canticum « Canticorum, ne, si in exordio legerit, sub carnalibus verbis spiritualium nuptiarum epithalamium « non intelligens, vulneretur. »

Hinc idem S. doctor, epistolâ 16, Marcellam nobilem viduam ob lectionem sacrorum librorum, et eruditionem ex illâ partam impensè laudat. « Quia, inquit, alicujus nominis esse existimabat super studio « Scripturarum, nunquàm convenit quin de Scripturis aliquid interrogaret, nec ut statim acquiesceret, « sed moveret è contrario quæstiones; non ut contenderet, sed ut quærendo disceret earum solutiones, quas opponi posse intelligebat.... Quidquid « in nobis longo fuit studio congregatum, et meditatione diuturnâ quasi in naturam versum, hoc illa libavit, didicit atque possidet, ita ut post profectionem nostram, si in aliquo testimonio Scripturarum « esset oberta contentio, ad illam judicem pergeretur. »

Et epistolâ 25 super obitu Blesillæ ad Paulam datâ, juvenem illam nobilemque viduam laudat, quòd in ipsâ ægritudine *aut Prophetam, aut Evangelium semper in manibus teneret*; et, epistolâ 27 ad Eustochium virginem, Paulam matrem laudat, « quòd Scripturas « sanctas teneret memoriter, et cùm amaret historiam, et hoc veritatis diceret fundamentum, magis « tamen sequebatur intelligentiam spiritalem; et hoc « culmine ædificationem animæ protegebat. Denique, « inquit Hieronymus, compulit me ut vetus et novum « instrumentum cum filiâ, me disserente, perlegeret. « Quod propter verecundiam negans, propter assiduitatem tamen et crebras ejus postulationes præstiti, ut docerem quod didiceram, non à me ipso, « id est, à præsumptione pessimo præceptore, sed « ab illustribus Ecclesiæ viris. »

Epistolæ tandem frequentes sancti Hieronymi ad Fabiolam, Marcellam, Principiam, Hedibiam, Algasiam, Paulam et Eustochium, illustres feminas, quibus vel sacrorum librorum versiones et commentarios eis nuncupat, vel difficillimas Scripturæ sacræ quæstiones ab eis rogatus exponit, totidem argumenta sunt, quibus evincitur sacrarum litterarum lectionem et studium christianis etiam mulieribus, nedum viris, permissa fuisse, imò et præcepta ab Ecclesiæ pastoribus. Quæ tamen passim nunc omnibus concedi non convenit, in linguâ præsertim vulgari, ob translationes ab hæreticis, aut suspectis hominibus factas; sed iis solùm qui pietate et ingenio pollent, quique in humilitate et simplicitate cordis quærunt voluntatem Dei in verbis Dei; qui denique prohibitis ab Ecclesiâ versionibus non utuntur.

Objicies verba S. Augustini, lib. 2 de Doctrinâ christianâ, cap. 6, dicentis: « Magnificè et salubriter « Spiritus sanctus ita Scripturas sanctas modificavit, « ut locis apertioribus fami occurreret, obscurioribus « autem fastidia detergeret. Nihil enim ferè de illis « obscuritatibus eruitur, quod non planissimè dictum « alibi reperiatur. » Ad exponendam itaque Scripturam sacram traditionibus non est opus; sed loci obscuriores per alios clariores explicandi sunt.

Respondeo: Nego consequens: nec enim omnia Scripturæ sacræ loca, quæ obscura sunt, alibi in ipsis Scripturis exposita S. Aug. dixit, sed plurima. Hanc siquidem exceptionem apponit, *ferè*, quâ indicat et nonnulla esse, quæ nullibi exposita inveniuntur. Sed et illa quæ planissimè dicta putat, quamvis fidelibus et eruditis perspicua sint, non tamen infidelibus et iis quorum minùs perspicax est ingenium eruditioque mediocris, vel nulla: unde innumeræ natæ sunt hæreses, dùm homines ignari vel superbi Scripturam in suos quique sensus traxerunt. Quos proinde aliis Scripturæ testimoniis confutare non potuerunt doctores ecclesiastici, absque traditionis ope. Arius enim evidentissima de Filii deitate sacrarum litterarum loca alienum in sensum detorquens, ea suo nequaquàm pugnare cum errore contendebat. Catholici contra locis, quibus abutebantur Ariani, respondebant, et aliis maximè quidem perspicuis, sed quæ talia ipsis non videbantur, eorum refellebant hæresim. Suum quisque sensum tuebatur. Unde, quæso, veram esse Catholicorum expositionem demonstrari poterat his in contentionibus, nisi ex traditione? Hanc esse quam diximus S. Augustini mentem, ex eodem loco qui in argumento laudatus est, satis patet. « Sed multis, inquit, et multiplicibus obscuritatibus, « et ambiguitatibus decipiuntur, qui temerè legunt, « aliud pro alio sentientes; quibusdam autem locis « quid vel falsò suspicentur, non inveniunt; ita obscurè quædam dicta densissimam caliginem obdu« cunt. Quod totum provisum esse divinitùs non dubito ad edomandam labore superbiam, et intellectum « à fastidio revocandum, cui facilè investigata plerùmque vilescunt. »

Idem patet ex iis quæ cap. 7 scribit, ubi de septem gradibus disserens, quibus ad sapientiam pervenitur, postquàm præmisit ante omnia opus esse Dei timore converti ad cognoscendam ejus voluntatem, hæc subjungit: « Deinde opus est mitescere pietate, neque

« contradicere divinæ Scripturæ, sive intellectæ, si « aliqua vitia nostra percutit, sive non intellectæ, « quasi nos meliùs sapere, meliùsque præcipere pos- « simus ; sed cogitare potiùs et credere id esse me- « lius et verius, quod ibi scriptum est, etiamsi liceat, « quàm id quos nos per nosmetipsos sapere pos- « sumus. »

Hinc 2 et 3 de Doctrinâ christianâ libro tot tradit intelligendæ Scripturæ sacræ regulas, aut traditas à Tichonio Donatistâ exponit. Tot præterea rerum necessariam esse cognitionem ad sacrarum Litterarum intellectum asserit, ut nulli sit dubium quin paucissimi sint, qui in illis eruditi evadant. Denique viros ipsos doctissimos obscura et ambigua Scripturæ loca non solùm aliis planioribus, verùm etiam ex traditione et Ecclesiæ auctoritate exponere debere existimat. Quibus de rebus ita disserit, lib. 3, cap. 1, superiores libros in compendium redigens : « Homo timens Deum, « inquit, voluntatem ejus in Scripturis diligenter « inquirit. Et ne amet certamina, pietate mansuetus, « præmunitus etiam scientiâ linguarum, ne verbis « locutionibusque ignotis hæreat, præmunitus etiam « cognitione quarumdam rerum necessariarum, ne vim « naturamve earum quæ propter similitudinem adhi- « bentur, ignoret, adjuvante etiam codicum veritate, « quam solers emendationis diligentia procuravit, « veniat ita instructus ad ambigua Scripturarum di- « scutienda atque solvenda. Ut autem signis ambiguis « non decipiatur...., sciat ambiguitatem Scripturæ « aut in verbis propriis esse, aut in translatis ; quæ « genera in secundo libro demonstravimus. Sed cùm « verba propria faciant ambiguam Scripturam, primò « providendum est ne malè distinxerimus, aut pro- « nuntiaverimus. Cùm ergo adhibita intentio incertum « esse providerit quomodò distinguendum, aut quo- « modò pronuntiandum sit, consulat regulam fidei, « quam de Scripturarum planioribus locis, et Ecclesiæ « auctoritate percepit. »

Et lib. 2, cap. 8, librorum canonicorum criterium ex Traditione, et Ecclesiæ auctoritate faciendum esse asserit. « Erit igitur, inquit, divinarum Scripturarum « solertissimus indagator, qui primò totas legerit, « notasque habuerit, et si nondùm intellectu, jam « tamen lectione, duntaxat eas quæ appellantur ca- « nonicæ... In Canonicis autem Scripturis Ecclesiarum « catholicarum quamplurium auctoritatem sequatur, « inter quas sanè illæ sunt, quæ apostolicas sedes « habere, et epistolas accipere meruerunt. Tenebit « igitur hunc modum in Scripturis canonicis, ut eas « quæ ab omnibus accipiuntur Ecclesiis catholicis, « præponat eis quas quædam non accipiunt. In eis « verò quæ non accipiuntur ab omnibus, præponat « eas quas plures gravioresque accipiunt, eis quas « pauciores, minorisque auctoritatis Ecclesiæ tenent. « Si autem alias invenerit à pluribus, alias à gravio- « ribus haberi, quanquàm hoc facilè invenire non « possit, æqualis tamen auctoritatis eas habendas « puto. »

Denique si S. Aug. ita perspicuam esse Scripturam sacram, ejusque sensum ita planum existimâsset, ut quibusvis legentibus obvius sit, non dixisset tantam esse divinarum litterarum profunditatem, « ut in eis « quotidiè proficeret, si eas sòlas ab incunte pueritiâ « usque ad decrepitam senectutem, maximo otio, « summo studio, meliore ingenio conaretur addiscere ; « non quò ad ea quæ necessaria sunt saluti tantâ in « eis perveniatur difficultate, sed cùm quisque ibi « fidem tenuerit, sine quâ piè rectèque non vivitur, « tam multa, tamque multiplicibus mysteriorum « umbraculis opaca intelligenda proficientibus restant ; « tantaque non solùm in verbis, quibus ista dicta sunt, « verùm etiam in rebus quæ intelligendæ sunt, latet « altitudo sapientiæ, ut annosissimis, acutissimis, « flagrantissimis cupiditate discendi hoc contingat, « quod eadem Scriptura quodam loco habet : *Cùm* « *consummaverit homo, tunc incipit...* » Id autem disertè profitetur S. Aug. Epist. 3 ad Volusianum.

Ad hæc : Si claram esse et omnibus perspicuam Scripturam sacram S. Aug. sensisset, non exclamâsset, lib. 12 Confessionum, cap. 14 : « Mira profunditas « eloquiorum tuorum, quorum ecce ante nos super- « ficies blandiens parvulis ! Sed mirâ profunditas, « Deus meus, mira profunditas ! Horror est intendere « in eam, horror honoris, et tremor amoris. »

§ 13. *Solvitur objectio ex Spiritûs Dei ad Scripturam intelligendam illustratione petita.*

Objicitur tertiò : Ad Scripturæ sacræ intelligentiam, utque in eâ omnia ad salutem necessaria discantur, sufficit Spiritus Dei, qui piis omnibus adest : non est igitur opus traditionibus non scriptis.

Probatur antecedens ex Apostolo 1 ad Cor. 2 : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei..... Spiritualis autem judicat omnia.* Et ex Epist. 1 S. Joannis, cap. 2 : *Non necesse habetis ut aliquis doceat vos ; sed sicut unctio ejus docet vos de omnibus, et verum est, et non est mendacium.*

Respondeo : Nego antecedens : Ad cujus probationem explico locum Apostoli, et dico sensum ejus esse quòd animalis homo, id est, Christianus qui et mente, et affectu rudis adhuc, imperfectus et infirmus est, nondùm ad capiendum sublimiora divini Spiritûs mysteria idoneum gerit animum. Quæ proinde ipsi tradenda non sunt, donec in virum spiritualem et perfectum evadat. Hinc ad ipsos Corinthios Paulus scribit : *Tanquàm parvulis in Christo lac vobis potum dedi, non escam ; nondùm enim poteratis* Hinc S. Aug. libro de verâ Religione, cap. 28, de christianæ Religionis doctoribus loquens, ait : « Sapientiam loquun- « tur inter perfectos ; carnalibus verò et animalibus, « quamvis novis hominibus, adhuc tamen parvulis, « nonnulla obtegunt, sed nulla mentiuntur. » Spiritualis autem homo, id est, Christianus in vitâ spirituali jam adultus et provectus, atque divinis in rebus exercitatus, non solùm ad faciendum terrenis de rebus sensuique obnoxiis judicium, sed etiam de spiritualibus, id est, de altioribus difficilioribusque religionis nostræ mysteriis idoneus est. Quamobrem de illo S.

Aug. ait libro de verâ Religione, cap. 31 : « Omnia « judicat, quia super omnia est, quando cum Deo est. « Cum eo autem est, quando purissimè intelligit, et « totâ caritate quod intelligit, diligit. »

Non vult autem Apostolus spiritales illos viros, nedùm Christianos omnes, Scripturam omnem intelligentiâ comprehendere, aut omnia fidei dogmata absque traditionis lumine cognocere posse, et contra hæreticos tueri : vel de Religionis controversiis privato spiritu, propriâque auctoritate ferre posse judicium. Enimverò si vir spiritualis hoc quo heterodoxi contendunt sensu, judicare potest omnia, quomodò Apostoli *non intelligebant quæ dicebantur, et verbum* Christi *erat absconditum ab eis?* Lucæ 18. Quomodò Petrus et Joannes ad Christi monumentum currentes *nondùm sciebant Scripturam, quia oportebat eum à mortuis resurgere?* Joannis 20. Quomodò Christus discipulis Emmaüs proficiscentibus, *incipiens à Moyse et omnibus prophetis, interpretabatur in omnibus Scripturis quæ de ipso erant?* Lucæ 24. Quomodò S. Petrus non animadvertit, *simulationem suam reprehensibilem esse, et non rectè se ambulare ad veritatem Evangelii?* ad Galatas 2 cap. Quomodò eunuchus Candacis reginæ, Isaiæ locum absque interprete intelligere non potuit? Actorum 8. Quomodò Christiani Antiocheni ortâ contentione de necessitate circumcisionis et legis Mosaicæ, non discreverunt veritatem prædicationis Pauli et Barnabæ negantium esse necessarias, à sententiâ Pharisæorum recens conversorum ad fidem, qui id asserebant? Eccur ad Apostolos et seniores hanc referri controversiam necesse fuit, ut illorum judicio in concilio Hierosolymitano finiretur? Actorum 15.

Præterea Spiritus Dei sibi ipsi contrarius esse non potest. Contrarios autem sensus testimoniis sacrarum Scripturarum in gravissimis fidei controversiis tribuunt catholici et hæretici; ipsique hæretici, pro suæ quique causæ studio, varios et repugnantes sensus eidem Scripturæ loco affingunt. Quânam ergo ratione verus ac legitimus à falso et peregrino discerni poterit? Lutheranus perinde gloriabitur Spiritum Dei se habere, ac Calvinista; Socinianus æquè ac Catholicus. Ecquis probabit Spiritus si ex Deo sint? Quinam erit controversiarum finis, nisi ad Ecclesiam deferantur, quæ aspectabilis est, et Christi auctoritate donata, et Spiritûs sancti lumine nunquàm ipsi defuturo illustrata? Certè si in republicâ, cui leges interpretari proprio judicio non licet, sed publicâ auctoritate exponi, quod in illis occurrit ambiguum atque obscurum, necesse est, licebit in Ecclesiâ privato judicio Scripturam divinam, Deique legem exponere? Absit. Judex igitur controversiarum fidei esto Ecclesia. Iloc verò in judicio regulam sequatur aliquam oportet. Regula illa non est Scriptura sacra per se et seorsim; siquidem ipsius de sensu moveri controversiam supponimus : accedat igitur traditio, judicetque Ecclesia secundùm doctrinam quam ab Apostolis accepit, Apostoli à Christo, Christus à Deo. Id S. Augustino valdè persuasum erat, qui libro contra Epistolam Fundamenti, cap. 5 : « Ego verò, inquit, Evangelio non crederem, nisi « me Ecclesiæ catholicæ commoveret auctoritas. »

Et lib. 1 contra Cresconium, cap. 33 : « Proinde, « inquit, quamvis hujus rei certè de Scripturis canonicis non proferatur exemplum, earumdem tamen « Scripturarum etiam in hâc re à nobis tenetur veritas, « cùm hoc facimus quod universæ jam placuit Ecclesiæ, quam ipsarum Scripturarum commendat auctoritas : ut, quoniam sancta Scriptura fallere non potest, quisquis falli metuit hujus auctoritate quæstionis, eamdem Ecclesiam de illâ consulat, quam sine « ullâ ambiguitate sancta Scriptura demonstrat. »

Ad testimonium S. Joannis respondeo, hæc verba, quibus non simplex fides eorum quæ credenda sunt, sed scientia significatur, quâ sublimiora fidei mysteria aliquousque intelligantur, et idoneis rationibus explicentur, singulos fideles non spectare, cùm plurimi sint rudes et ignari; sed eorum Ecclesiam spectare ad quos scribit, hunccque eorum sensum esse : Spiritus sanctus Ecclesiæ vestræ adest, et, qui vobis præest, episcopum ejus unctio docet de omnibus. Quapropter alio doctore vobis non est opus. Vel si mavis hunc locum ad singulos fideles referre, respondeo, Apostolum non loqui de omnibus quæ in Scripturâ continentur, cujus nequidem ibi meminit, sed de omnibus, ad salutem necessariis, quæ satis noverant illi ad quos scribit Christiani, non quidem ex sacris litteris privato spiritu intellectis et expositis, ut hæretici pertendunt, sed ex prædicatione Apostolorum, et ex episcoporum suorum institutione ac doctrinâ à Christo per Apostolos traditâ. Unde præmittit S. Joannes : *Non scripsi vobis quasi ignorantibus veritatem, sed quasi scientibus eam .. Vos, quod audistis ab initio, in vobis permaneat. Si in vobis permanserit quod audistis ad initio, et vos in Filio et Patre manebitis... Hæc scripsi vobis de his qui seducunt vos. Et vos unctionem quam accepistis ab eo, maneat in vobis.* Ex hoc itaque S. Joannis testimonio extundi non potest privatus ille hæreticorum spiritus, qui ad Scripturam sacram exponendam, et ad controversias fidei judicandas per se sufficiat.

Verùm quamvis hoc ad commentum refellendum satis sint quæ diximus, addam coronidis loco, quod de sanctis Basilio et Gregorio Nazianz. Ruffinus refert, lib. 2 Historiæ ecclesiasticæ, cap. 9, quòd scilicet in monasterio, « per annos tredecim, omnibus Græco- « rum secularium libris remotis, solis Scripturæ divi- « næ voluminibus operam dabant, earumque intelli- « gentiam non ex propriâ præsumptione, sed ex « majorum scriptis et auctoritate sequebantur : quos « et ipsos ex apostolicâ successione intelligendi regu- « lam suscepisse constabat. » Vides sanctissimos doctissimosque Patres, non privato spiritu, sed ex majorum scriptis auctoritate, id est, traditione, Scripturam sacram intelligendam duxisse, ac exponendam.

§ 14. *Diluuntur objectiones petitæ ex sancti Irenæi, Tertulliani, Origenis et S. Cypriani testimoniis.*

Objectio quarta nititur auctoritate S. Irenæi, lib. 3 adversùs hæreses, cap. 1, dicentis : « Non enim per alios

« dispositionem salutis nostræ cognovimus, quàm per « eos per quos Evangelium pervenit ad nos; quod « quidem tunc præconisaverunt, postea verò per Dei « voluntatem in Scripturis nobis tradiderunt, funda- « mentum et columnam fidei nostræ futurum. » Ex quibus sic colligo : S. Irenæus asserit Apostolos in Evangelio scripsisse quod suâ prædicatione annuntiaverunt : atqui annuntiaverunt omnia necessaria ad salutem; igitur et omnia necessaria in Scripturis tradiderunt.

Respondeo : Distinguo majorem : Asserit Apostolos scripsisse quod suâ prædicatione annuntiaverunt, ita ut aliqua prædicaverint, quæ scriptis non consignavêre, concedo; ita ut omnia scripserint, quæ prædicavêre, nego. Unum enim hìc intendit S. Irenæus Evangelium ab hæreticis rejici sine scelere non posse. Id probat ex illius auctoribus. Ii enim sunt Apostoli aut discipuli, qui perfectam habuêre cognitionem rerum divinarum, utpote à Spiritu sancto illustrati, et à Christo edocti. Illi jubente Deo Evangelium, quod prædicaverunt, scriptis mandavêre, quibus « unum Deum « Factorem cœli et terræ, à lege et prophetis annun- « tiatum, et unum Christum Filium Dei tradiderunt no- « bis; quibus si quis non assentit, spernit quidem par- « ticipes Domini; spernit autem et ipsum Christum Do- « minum; spernit verò et Patrem, et est à semetipso « damnatus, resistens et repugnans saluti suæ, quod « faciunt omnes hæretici. » Cæterùm tantùm abest ut S. Irenæus traditiones rejiciat, quin potiùs eas disertè adstruit cap. 3 ejusdem libri, cujus verba inter probationes propositionis descripsimus. Unde et, lib. 4, cap. 45, ubi præmisit Scripturas sacras esse thesaurum in agro, id est, in isto mundo absconsum, et consummatum discipulum similem esse Patrifamiliâs qui profert de thesauro suo nova et vetera, subjungit : « Iis qui in « Ecclesiâ sunt, presbyteris obaudire oportet, his qui « successionem habent ab Apostolis, qui cum episcopa- « tûs successione, charisma veritatis certum, secun- « dùm placitum Patris, acceperunt. »

Contra : S. Irenæus, cap. 2, lib. 3, hæreticis exprobrat, quòd à Scripturis sacris ad traditiones non scriptas provocarent. « Cùm ex Scripturis arguuntur, in- « quit, in accusationem convertuntur ipsarum Scri- « pturarum, quasi non rectè habeant, neque ex authen- « ticis, et quia variè sint dictæ; et quia non possit ex « his inveniri veritas ab his qui nesciunt traditionem. » Ergo ad traditionem confugere, hæreticorum proprium est.

Respondeo, sanctum Irenæum ibi loqui de apocryphis traditionibus, quas hæretici, Scripturis sacris traditionibusque apostolicis pro libito explosis, obtrudebant. « Hanc sapientiam unusquisque, inquit, eorum « esse dicit, quam à semetipso adinvenit, fictionem vi- « delicet, ut indignè secundùm eos sit veritas aliquando « quidem in Valentino, aliquando autem in Marcione, « aliquando in Cerintho, deinde in Basilide. Unusquis- « que enim ipsorum omnimodò perversus semetipsum, « regulam veritatis depravans, prædicare non confun- « ditur. » Cæterùm traditiones apostolicas rejicere, ingenii hæretici characterem esse sanctus Irenæus testatur, ibidem subjungens : « Cùm autem ad eam iterùm « traditionem, quæ est ab Apostolis, quæ per succes- « siones presbyterorum in Ecclesiis custoditur, pro- « vocamus eos, adversantur traditioni. » Igitur et traditionibus non scriptis ad propugnandam veritatem contra hereticos utebatur Ecclesia, sancto Irenæo teste, et eas hæretici impugnabant.

Objectio quinta petitur ex Tertulliano, libro adversùs Hermogenem, c. 22 : « Adoro, inquit, Scripturæ « plenitudinem, quâ mihi et Factorem manifestat et « facta. An autem de aliquâ subjacenti materiâ facta « sint omnia, nusquàm adhuc legi : scriptum esse do- « ceat Hermogenis officina. Si non est scriptum, ti- « meat. Væ illud adjicientibus aut detrahentibus desti- « natum. » Certè nullum esset contra Hermogenem Tertulliani argumentum, si Scriptura dogmata universa fidei planè non contineret, et recipiendum esset aliquid extra Scripturam sacram, scilicet non scripta traditio. Confirmatio ex libro de Carne Christi, in quo sic Marcionem alloquitur : « Non recipio quod extra « Scripturam de tuo infers. » Nihil itaque recipiendum præter divinam Scripturam.

Respondeo, Tertullianum adorare Scripturæ plenitudinem, quæ in eo posita non est, ut omnia fidei dogmata in specie contineat, vel quòd sola sufficiat ad propugnandam veritatem contra hæreticos, sed quæ Hermogenis errorem vel hâc unâ sententiâ confodit : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* Plenitudinem, inquam, Scripturæ adorat his in verbis, quibus et Creator, et creaturæ demonstrantur, quibusque evincitur materiam non esse infectam, nec Deo coæternam. Validissimum autem est Tertulliani argumentum, etiamsi Scriptura omnia fidei dogmata in specie non contineat, quia satis est ad refellendum Hermogenem, ut contineat illud quod ipse impugnat. Timendam porrò huic hæresiarchæ maledictionem, quam adjicientibus vel detrahentibus verbis Scripturæ interminatus est sanctus Joannes; Tertullianus meritò docet, quia ejus opinio nedùm in Scripturâ sacrâ non legebatur, sed cum ipsius verbis è regione pugnabat. Cæterùm tam ab heterodoxorum traditiones rejicientium ingenio alienus fuit Tertullianus, ut hoc ipso in libro Hermogeni de doctrinæ posteritate præscribat, ad traditionem ante confugiens, quàm aciem contra ipsum instruat ex Scripturis, ut, cap. 1, videre est. Ad confirmationem respondeo, Tertullianum traditiones his verbis non rejicere, quas cap. 2 ejusdem libri disertè contra Marcionem propugnat, sed ea solùm explodere, quæ nullo Scripturæ vel traditionis testimonio probata de sui erroris officinâ proferebat Marcion, Scripturas corrodens et mutilans : *Totque originalia instrumenta Christi delere ausus.*

Objicitur sextò auctoritas Origenis, homiliâ 1 in Jeremiam, dicentis : *Necesse est nobis Scripturas sanctas in testimonium vocare. Sensus quippe nostri et enarrationes sine iis testibus non habent fidem;* et tractatu 25 in Matth. : *Debemus,* inquit, *ad testimonium omnium verborum quæ proferimus in doctrinâ proferre sensum*

Scripturæ, quasi confirmantem, quem exponimus, sensum. Ex quibus sic colligo : Inutiles sunt traditiones, si ad omnium dogmatum catholicorum confirmationem sacræ Scripturæ testimonia proferenda sint. Atqui ad omnium fidei catholicæ dogmatum confirmationem proferenda sunt Scripturæ sacræ testimonia, ex Origene; traditiones itaque non scriptæ sunt inutiles.

Respondeo, nego minorem : Id enimverò non probant laudata Origenis testimonia. In priori siquidem loco de omni christianæ religionis dogmate non loquitur, sed de singulari quodam Prophetæ oraculo quod sibi sumit exponendum. Quærit scilicet quâ ratione hæc verba : *Ecce ego constitui te hodiè super gentes et regna, ut evellas et destruas, etc.*, et illa : *Ecce nescio loqui, quia puer ego sum ;* quæ de Jeremiâ figuratè dicta sunt, de Christo Servatore intelligantur. Id sacrarum Scripturarum testimoniis ostendere aggreditur ; veterisque cum novo Testamento summam consensionem, in probando verum Messiam Christum, demonstrare, quantùm ad præsens ipsius institutum, necesse est. Unde post verba in objectione prolata, subjungit : *Ut firmem verbum intellectûs mei, accipiam duos testes de ceteri Testamento ; accipiam tres testes de Evangelio, de prophetâ, de Apostolo : sic enim stabit omne verbum.* Sed non est consequens Origenem sensisse, quòd nullum fidei dogma credendum sit, quod Scripturæ Sacræ testimonio non probetur. Traditiones namque apostolicas regulam esse veritatis christianæ certissimam agnovit, et disertè asseruit, ut constat ex ipsius testimoniis inter probationes descriptis.

Secundus verò Origenis locus hunc non præ se fert sensum, quem ipsi heterodoxi affingunt, quòd nempe nullum sit dogma catholicum, cujus ad probationem disertum sacræ Scripturæ testimonium proferre non teneamur ; sed id unum intendit Origenes, non debere nos, cùm aliqua Scripturæ testimonia ad confirmationem doctrinæ proferimus, ea usurpare secundùm proprium intelligentiæ nostræ sensum, sed secundùm sensum, qui in Scripturis continetur. Versatur nempe Origenes in exponendis illis Christi verbis : *Væ vobis duces cæcorum, qui dicitis : Quicumque juraverit per templum, nihil est : qui autem juraverit per aurum templi, debet.* Adversùs unam è Pharisaicis traditionibus hæc verba à Christo dicta esse ait, qui, debitorem eum esse qui per aurum templi jurâsset, eum autem reum non esse qui jurâsset per templum ipsum, asserebant. Traditionis illius stultitiam Christum ex eo ostendisse ait, quòd causâ sanctificandi auri templum est, adeòque gravius est per templum, quàm per aurum templi jurare. Deinde hunc locum ad allegoriam pro more flectens, subjungit. « Omne juramentum confirmatio « est verbi de quo juratur. Juramentum ergo esse in- « telligendum est omne testimonium Scripturarum, « quod profertur ad confirmationem nostri verbi : ut « sit quidem templum gloriæ Domini omnis Scriptura « divinitùs inspirata ; aurum autem positus sensus in « eâ. Debemus ergo ad testimonium omnium verbo- « rum, quæ proferimus in doctrinâ, proferre sensum « Scripturæ, quasi confirmantem, quem exponimus, « sensum : sicut enim omne aurum, quod fuerit extra « templum, non est sanctificatum, sic omnis sensus « qui fuerit extra divinam Scripturam, quamvis admi- « rabilis videatur quibusdam, non est sanctus, qui non « continetur à sensu Scripturæ, quæ solet eum sensu « santificare, quem habet in se, sicut templum pro- « prium aurum. Non ergo debemus ad confirmandam « doctrinam nostram nostros proprios intellectus ju- « rare et quasi testimonia assumere, quos unusquis- « que nostrûm intelligit, et secundùm veritatem existi- « mat esse, ni ostenderit eos sanctos esse, ex eo quòd « in Scripturis continentur divinis quasi in templis qui- « busdam Dei. » Cùm itaque Scripturæ sacræ sensus plerùmque obscurus sit, ad traditionem non scriptam confugiendum est, quæ illum aperiat ; ut ex eodem Origene tractatu 29 in Matthæum colligitur : quem in probationibus adduximus.

Objectio septima nititur auctoritate sancti Cypriani, epistolâ 74 ad Pompeium datâ, in quâ de Stephano Romano pontifice loquens, qui contra rebaptizationes hæreticorum Traditionem objiciebat, hæc habet : « Unde est ista traditio? Ea facienda esse quæ scripta « sunt, Deus testatur, et proponit ad Jesum Nave di- « cens : *Non recedet liber legis hujus ex ore tuo, sed « meditaberis in eo die ac nocte, ut observes facere om- « nia quæ scripta sunt in eo.* Idem Dominus Apostolos « suos mittens, mandat baptizari gentes et doceri, ut « observent omnia quæcumque ille præcepit. Si ergo « aut Evangelio præcipitur, aut Apostolorum Episto- « lis, aut Actibus continetur, ut à quâcumque hæresi « venientes non baptizentur, sed tantùm manus illis « imponantur in pœnitentiam, servetur divina hæc et « sancta traditio, etc. » Sanctus igitur Cyprianus traditiones non scriptas improbavit.

Respondeo : Distinguo consequens : Traditiones non scriptas improbavit, quasdam, concedo ; omnes, nego. Improbavit eas quas falsas et supposititias existimabat : apostolicas et legitimas judicio suo approbavit. Traditionem itaque de non rebaptizandis hæreticis ideò explodebat, quia censebat non esse veram traditionem, sed vetustum errorem, Scripturis sanctis et apostolicæ traditioni contrarium, ut ex eâdem Epistolâ compertum est : « Si ad divinæ traditionis caput et originem « revertamur, cessat error humanus ; et sacramento- « rum cœlestium ratione perspectâ, quidquid sub cali- « gine ac nube tenebrarum obscurum latebat, in lucem « veritatis aperitur. Si canalis aquam ducens, qui co- « piosè priùs et largiter profluebat, subitò deficiat, « nonne ad fontem pergitur, ut illic defectionis ratio « noscatur, utrùmne arescentibus venis in capite unda « siccaverit ; an verò integra inde et plena procurrens « in medio itinere destiterit? Ut si vitio interrupti aut « bibuli canalis effectum est, quominùs aqua continua « perseveranter ac jugiter flueret, refecto et confir- « mato canali ad usum atque ad potum civitatis aqua « collecta eâdem ubertate atque integritate repræsen- « tetur, quâ de fonte proficiscitur. Quod et nunc fa- « cere oportet Dei sacerdotes præcepta divina servan- « tes, ut si in aliquo nutaverit et vacillaverit veritas,

« ad originem dominicam et evangelicam, et apostolicam traditionem revertamur; et inde surgat actûs « nostri ratio, unde et ordo et origo surrexit. »

§ 15. *Respondetur objectionibus ex sancto Athanasio, Constantino Magno, SS. Basilio et Chrysostomo comparatis.*

Objectio octava depromitur ex S. Athanasio in Oratione contra Gentes, p. 1, dicente : « Sufficiunt per se « sacræ et divinitùs inspiratæ Scripturæ ad veritatis « indicationem. » Et in Epistolâ ad Serapionem, pag. 359 : « Ne igitur interroges, inquit, sed solùm ex sacris litteris condiscas. Sufficiunt enim quæ in illis « reperias documenta. » Et in libro de Incarnatione Christi contra Apollinarium : « Hæc scripsi, inquit, dilecti, tametsi nihil omninò opus fuit ut scriberem : « sufficit enim per se evangelica traditio, sed respondendum fuit : tum quia de fide meâ interrogatus « eram, tum propter eos qui contentiosiùs ingerunt « sua inventa, quibus in mentem non venit, eum qui « ex propriis loquitur, mendacia loqui. Neque enim « vel pulchritudinem, vel gloriam corporis Dei fas est « exprimi humano intellectu : sed ea quæ acta sunt « secundùm Scripturam confitenda sunt. » Et in Epistolâ de Synodis Arimini et Seleuciæ, pag. 673, de Arianis sic loquitur : « Frustra igitur circumcursitantes prætexunt, ob fidem sese synodos postulare, « cùm sit divina Scriptura omnibus potentior. »

Et Epistolâ Festali 39, ubi libros canonicos utriusque Testamenti recensuit, subjungit : « Hi sunt fontes salutares, ex quibus sitiens haurire possit eloquia. In his solis pictatis schola beatè amuntiatur. » Denique in Synopsi sacræ Scripturæ, libris novi Testamenti enumeratis, ait : « Hi sunt et tot novi instrumenti libri canonici, et fidei nostræ veluti primitiæ « quædam, vel certæ ancoræ, et sustentacula, utpote « ab ipsis Apostolis Christi, qui et cum illo conversati, ab eo instructi sunt, conscripti et expositi. » Sacra igitur Scriptura per se absque traditionibus non scriptis, ad fidem et ad salutem sufficit ex S. Athanasio.

Respondeo, nego consequens. Nullus enim ex laudatis sancti Athanasii locis traditionum necessitatem universim evertit, quamvis nonnulla fidei dogmata satis superque probari ex solis Scripturis sanctus ille patriarcha contendat, puta, *quòd idola non sint Dii, et quòd Christus sit verus Deus et verus homo.* Quæ argumenta sunt *Orationis contra gentes*, ex quâ prior locus laudatur, et alterius libri de *Incarnatione Verbi Dei*, ad Macarium pariter directi.

Respondeo præterea, truncatum ab hæreticis proferri S. Athanasii testimonium et interpolatum. Depravationem notaverunt cardinalis Bellarminus, aliique controversiarum tractatores, cùm vocem, *omnem*, ab Athanasii textu abesse monuerunt, nec haberi apud eum : *Sufficiunt Scripturæ ad omnem veritatis indicationem* (ut hæretici mentiuntur), sed solùm *ad veritatis indicationem.* Sed locum illum truncatum esse, et traditionibus favere, si legatur integer, cruditi illi viri, quod miror, non animadverterunt. Sic autem se habet : « Sufficiunt quidem per se tum sacræ « et divinitùs inspiratæ Scripturæ ad veritatis indicationem : tum plurimi de eâdem re libri à sanctissimis magistris conscripti, quos si quis evolvat, intelliget aliquo modo Scripturarum mentem, et fortassè « eam, quam cupit, cognitionem adipiscetur. Cæterùm « quia eas lucubrationes ad manum non habemus, necessum est, quæ ab illis didicerimus, tibi scripto « proferamus. Loquor autem de nostrâ in Salvatorem « fide. » Sanctus Athanasius, ut patet, solas Scripturas ad veritatis indicationem sufficere non ait, sed cum plurimis sanctorum magistrorum, seu Patrum libris, ex quibus Scripturarum mentem intelligere possumus. Quid autem est, amabo, illa sanctissimorum magistrorum doctrina ad Scripturæ sacræ sensum intelligendum conducens, nisi traditio quam propugnamus?

Ad secundum locum respondeo, sanctum Anathasium Traditionem non excludere, cùm ait, *sufficere quæ in Scripturis reperiuntur documenta*, sed solùm futiles et blasphemas Arianorum et Pneumatomachorum quæstiones et interrogationes. Aiebant enim homines impiissimi : « Si Spiritus sanctus nec creatura « est, nec angelus est, sed ex Patre procedit, ergo « et ipse quoque Filius habendus est, eruntque inter « se germani Verbum et Spiritus. Quapropter, si germanus est, quomodò Verbum Filius unigenitus nominabitur? Aut quid est, cur non similes inter se « habeantur? Denique si ex Patre est, cur non et « ipse quoque genitus esse dicitur, et Filius appellatur, sed Spiritus sanctus duntaxat nuncupatur? « Porrò si Spiritus Filii est Spiritus : ergo Deus Spiritui sancto avus existimari debet. » Ad blasphemas illas interrogationes nihil aliud respondet S. Athanasius, quàm nomina à sacris Scripturis aliena Deo tribuenda non esse; absque furore « non posse « dici de Deo, illum alicui avum esse. Non enim, inquit, Spiritus in sacris litteris nominatus est Filius, « ne frater Verbi haberetur; neque Filius Filii, ne « avus illi esse existimaretur : sed Filius ibi Filius « Patris est dictus, et Spiritus Patris Spiritus Filii « nominatus est. Et sic Trinitatis una est deitas, et « una fides. » Addit, « hæc sufficere fidelibus : « fide traditâ, non humanâ sapientiâ, sed audi- « tione fidei debere comprehendi : esse omnibus « creatis, maximè autem nobis hominibus impossibile condignè loqui de rebus ineffabilibus : temerarium deinde maximè, cùm loqui nequeas, comminisci « super arcanis illis novas dictiones contra Scriptu- « ras. » Tam absurdum esse ac stultum interrogationes illas de Filio ac Spiritu sancto proponere, ac absurdum esset si quis quæreret, quomodò Pater, est Pater? Tum subjungit : « Ne igitur interroges, sed so- « lùm ex sacris litteris condiscas. Sufficiunt enim « quæ in illis reperias documenta. » Non vult igitur sanctus Athanasius sufficere Scripturas ad omnia fidei christianæ dogmata credenda, exponenda, et contra hæreticos propugnanda; sed solùm satis esse ut eo-

gnoscamus, quæ divinis personis nomina tribuenda sint, et compertum habeamus, Patrem non esse avum Spiritûs sancti, nec Spiritum esse fratrem Filii. Cæterùm in hâc ipsâ Epistolâ ad Serapionem, p. 566, sanctus Athanasius traditionis auctoritate adversùs hæreticos pugnat. Ubi enim ex Scripturâ sacrâ disertè probavit Spiritum sanctum creaturam non esse, hæc subjungit : « Videamus tamen adhuc illam ipsam ab « initio traditionem, et doctrinam, et fidem catholi- « cæ Ecclesiæ, quam Christus quidem dedit, Apo- « stoli verò prædicaverunt et servaverunt. In hâc « enim Ecclesiâ fundamur, et qui inde excidit, Chri- « stianus non poterit dici. Trinitas igitur sancta et « perfecta in Patre, et Filio, et Spiritu sancto, ra- « tionem Deitatis accepit, nihil alienum aut foris su- « perinductum possidet, neque ex creatore et crea- « turâ consistit, sed tota est ex creatore, sibi similis, « et indivisibilis, unaque ejus operatio. Pater enim « per Verbum in Spiritu sancto omnia facit. Atque ita « unitas Trinitatis servatur, ita unus Deus in Ecclesiâ « prædicatur. »

Et, pag. 570 : « Concorditer ergo, inquit, ex sacris « litteris ostenditur, Spiritum sanctum creaturam non « esse, sed proprium illum et suum esse Verbi et dei- « tatis Patris. » Hujusque rationem istam reddit, quòd sancti Patres, et Ecclesia catholica Scripturas sacras hoc sensu exponant. « Ita enim, inquit, sancto- « rum doctrina in sanctam et indivisibilem Trinita- « tem, in unum coit ac conciliatur, atque una ea « fides est catholicæ Ecclesiæ. »

Denique non solas Scripturas, verùm etiam traditionem, illo in opere secutum se esse, et ex utrâque illâ fidei regulâ Spiritûs sancti divinitatem evicisse, ad Serapionem scribit, sic Epistolam concludens : « Ego igitur, etsi in eremo agam, tamen ob improbi- « tatem eorum qui alios avertunt à veritate, paucis « scripsi, et tuæ religiositati misi, plurimùm te adhor- « tans ut in istis legendis quædam emendes, et ubi « imbecillior est lectio, veniam dones. Ego enim, se- « cundùm apostolicam à Patribus acceptam fidem, « ista tradidi, nihil prorsùs aliunde adjiciens; sed sicuti « didiceram, ea scripsi, quæ cum sacris Scripturis « congruerent. »

Ad tertium locum respondeo, sufficere per se evangelicam traditionem ad errorem Apollinaris, de quo loquitur, et quem illo in libro impugnat sanctus Athanasius, refellendum. Siquidem Christum perfectum esse hominem, animâ et corpore, quemadmodùm homines cæteri, constantem, ejusque corpus non esse consubstantiale deitati, nec supercœlestem virtutem, aut ipsum Verbum, in eo implere vices animæ (qui Apollinaris errores erant) satis superque ex Scripturâ sacrâ probari potest. Sed non dixit sanctus Athanasius Scripturam divinam ad probationem omnium fidei dogmatum per se sufficere. Imò in eo, quod ibi tractat, argumento, traditionis vim et Ecclesiæ auctoritatem ad Scripturæ sacræ testimonia adjungit, quibus Apollinaristas profligat. « Cur igitur, inquit, « ista ad fabulandum excogitatis, verbis fictitiis eau- « ponantes diluentesque Verbum Dei? Atqui Dei Ec- « clesia ea non ita accepit, neque tradidit; sed quem- « admodùm scriptum est, Deum illum agnoscit esse « apud Deum ante secula existentem, et qui sub con- « summationem seculorum advenit, et ex Mariâ Vir- « gine, et ex Spiritu sancto genus sit Filius hominis... « Interim tamen verùs Deus, ut etiam pro nobis pa- « teretur ut homo, et liberaret nos à morte et pas- « sione ut Deus. »

Et, pag. 479, *Patrum mandata*, seu traditiones inter fidei regulas recenset, quas hæretici contemnunt : « *Cæcutientes odio*, inquit, *prætereunt prophetarum* « *indicia et Apostolorum documenta, et Patrum man-* « *data, ipsasque irrefutabiles Domini voces.* »

Ideò autem confessionem fidei fieri secundùm Scripturam vult sanctus Athanasius, quia Apollinaristæ verba à Scripturis et ab earum sensu aliena obtrudebant. Unde ipsos ad Scripturas attendere, et secundùm eas loqui jubet sanctissimus Pater : quod si præstent, catholicæ fidei causam superiorem fore sibi pollicetur. « Aut igitur negate Scripturas, inquit, aut « eas agnoscentes, abstinete à verbis diversis à Scri- « pturâ, quæ prorsùs habent insanabilem impostu- « ram. »

Et, pag. 484 : « Si igitur, inquit, discipuli estis « Evangeliorum, ne loquamini contra Deum iniquita- « tem, sed per Scripturas incedite : quòd si diversa « à Scripturis fabulari vultis, cur nobiscum concer- « tatis, qui neque loqui, neque audire sustinemus « quod extraneum sit ab istis? dicente Domino : *Quòd* « *si vos manseritis in meo sermone, verè liberi eritis.* « Quo pacto igitur aut fideles, aut Christiani habea- « mini, qui neque secundùm Scripturas inceditis, ne- « que fidem rebus gestis habetis; sed quæ supra na- « turam sunt, statuere audetis? »

Ad quartum locum respondeo, Scripturam synodis omnibus potentiorem asseruisse S. Athanasium, contra Arianos, qui post Nicænam synodum, alterius concilii convocationem postulabant : cùm Nicænum concilium satis « *valeat adversùs Arianam, cæterasque* « *hæreses quas per sanam fidem condemnavit.* » Sed Traditiones non rejecit S. Athanasius, imò illas disertè propugnavit in eâdem Epistolâ de Synodis Arimini et Seleuciæ, vocem ὁμοούσιον vindicans, perperàmque rejici ostendens ab Arianis, ob eam rationem quòd in sacrâ Scripturâ non legatur. Quos in hæreticos eo invehitur nomine, quòd *cum antecessoribus* et *Patribus suis pugnent.* Addit Nicænos Patres vocem ὁμοούσιον in scripta non retulisse : « *Quasi novum ali-* « *quid sapientes, neque suâ fiduciâ voces in Scripturâ non* « *solemnes defendisse, sed à Patribus incitatos, eorum* « *vocabulis uti voluisse.* » Laudat deinde Dionysium Alexandrinum, et Dionysium Romanum cum ejus synodo. Epistolam tandem his verbis concludit : « *Vos au-* « *tem permanentes super fundamentum Apostolorum,* « *et traditiones Apostolorum retinentes, optate, quæso,* « *ut conquiescat in posterum omnis contentio et zelus,* « *et hæreticorum stolidæ quæstiones condemnentur.* »

Ad quintum locum respondeo S. Athanasium, cùm

in solis Scripturis pietatis scholam ait annuntiari, non opponere Scripturas sacras traditionibus, sed libros canonicos apocryphis, qui ab hæreticis obtrudebantur. Eam esse ipsius mentem constat ex initio Epistolæ vel potiùs fragmenti quod ex illâ superest. « Quandoquidem, inquit, aggressi sunt aliqui describere sibi apocrypha « quæ dicuntur, et ea cùm divinitùs inspiratâ Scriptu- « râ confundere, de quâ certissimè persuasi sumus, « quemadmodùm tradiderunt Patribus qui ab initio « spectatores et ministri sermonis fuerunt : visum est « mihi instructo à veris fratribus discipulo, ab initio « ordine exponere canonica, et tradita necnon credita « divina Biblia, ut quicumque deceptus est, nôrit eos « qui in errorem induxerunt, ipse autem purus per- « manens, gaudeat in viam reductus. » Post hæc libros canonicos enumerat, quibus recensitis, hæc subjungit quæ in objectione laudata sunt. Ex his patet S. Athanasium solùm voluisse, pietatis scholam in libris apocryphis non annuntiari, sed in solis canonicis de quibus mox dixerat. Nonne enimverò dogma est è pietatis scholâ profectum, Veteris Novique Testamenti libros, quos enumerat sanctus Athanasius, canonicos esse? Unde verò id ipse probat? Ex traditione quam accepêre Patres ab iis qui ab initio spectatores et ministri sermonis fuerunt, ut ipse ait, id est, ab Apostolis.

Ad ultimum locum respondeo S. Athanasium, cùm novi Instrumenti libros canonicos fidei nostræ primitias, anchoras et sustentacula nuncupat, tam non excludere Traditiones, quàm veteris Instrumenti libros non excludit. Nam et eas ad illustrationem et testimonium Scripturæ sacræ valere plurimum, ibidem profitetur. Subjungit siquidem immediatè post verba in objectione laudata : « Quanquàm postea ad istorum « normam et consonantiam, et alii innumeri sunt à « magnis, sapientissimis et divino Spiritu repletis « Patribus temporum successu, ad præmissorum te- « stimonium et illustrationem elaborati. » Et ibidem Apocalypsim S. Joannis in librum canonicorum numero esse reponendam ex traditione probat. « Est « præterea, inquit, et Apocalypsis Joannis theologi, à « priscis sanctis et Spiritu Dei imbutis Patribus, ve- « lut quæ illius sit, accepta et probata. »

Objectio nona eruitur ex verbis Constantini imperatoris ad Nicænos Patres, apud Theodoretum, lib. 1 Historiæ Ecclesiasticæ, c. 7 : « Ecclesiastici, inquit, « atque Apostolici libri et veterum prophetarum ora- « cula, quid sentiendum sit de Deo nos apertè docent. « Quamobrem, hostili contentione depositâ, ex Scri- « pturis divinitùs inspiratis solutionem eorum quæ in « controversiam veniunt, requiramus. » Sensit igitur Constantinus et asseruit, traditiones non esse necessarias, sed Scripturam sacram sufficere ad fidei controversias dirimendas ; idque toto plaudente Nicænorum Patrum consessu.

Respondeo : Nego consequens : nihil enim est in his Constantini verbis, quod traditionibus noceat. Quid sentiendum sit de Deo apertè docet Scriptura ; sed quid de omnibus fidei dogmatibus sentiendum sit, apertè non docet. Ex Scripturis solutionem eorum, quæ in controversiam veniunt, requirere debemus, cùm ea in Scripturis disertè et explicitè continentur, sicut in iis legitur filii divinitas, de quâ quæstio erat in concilio Nicæno ; sed cùm nihil de iis Scriptura docet explicitè, ad traditiones non scriptas necessariò recurrendum est; imò quamvis ea, quæ disceptantur dogmata, in sacris Litteris apertè contineri videantur, opus tamen est traditione ad earum sensum contra hæreticos propugnandum. Quod Nicæni Patres egregiè præstiterunt, ut testatur S. Athanasius à Theodoreto quoque laudatus, lib. 1 Historiæ ecclesiasticæ, c. 8. « Quod autem, inquit, obmurmurant Ariani, voces « illas in Scripturis non reperiri, ex ipsismet inanis « esse convincitur eorum obmurmuratio : nam cùm « ipsi verbis non scriptis ad impietatem suam abusi « sint : nusquàm enim scriptum est illud, ex non « extantibus, et illud, fuit tempus cùm non esse dam- « natos se queruntur ex verbis non scriptis, piè ta- « men intellectis. Etenim ipsi quidem velut in stercore « repertis vocibus, verè de terrâ locuti sunt. Episco- « pi verò non ex seipsis voces commenti, sed Patrum « habentes testimonia, ita scripserunt. Prisci enim « episcopi, qui ante annos ferè centum ac viginti, tum « in magnâ urbe Româ, tum in nostrâ civitate sede- « runt, eos, qui Filium Dei facturam esse dicerent, non « autem Patri consubstantialem, reprehenderunt : nec « hujus rei ignarus fuit Eusebius episcopus Cæsarien- « sis... Scripsit enim ad cives suos his verbis : Repe- « rimus quosdam ex antiquis disertos et illustres epi- « scopos ac scriptores, in explicandâ Patris ac Filii « Deitate, consubstantialis vocabulo usos esse. »

Quidquid igitur senserit et dixerit Constantinus adhuc catechumenus, constat Nicænos Patres nedùm Scripturæ sacræ, sed ex traditionis auctoritate Arianos contrivisse. Quanquàm Gregorius Presbyter Cæsareensis, oratione in Nicænos Patres, quam in luce edidit Combefisius noster, tom. 2 auctarii Bibliothecæ Patrum, aliter verba Constantini refert, eumque sic loquentem inducit : « Agite, Patres, ut studio omni « ac animorum contentione, per propheticas prædi- « dictiones ac traditiones apostolicas veritatem unam « æqualibus numeris eruamus ac assequamur, citra « indecorum omne fraternum odium ac inanem glo- « riam ; » et infra : « Credimus enim fore, ut nobis « non desit Spiritûs sancti adventus dives, per quem « confirmanda sit nostra fides, nihil hæreticæ opinio- « nis criminis habens, sinistræque de Deo intelligen- « tiæ expers. » Non solùm igitur Scripturæ sacræ, verùm et apostolicæ Traditionis auctoritate dogmata fidei esse confirmanda sentiebat Constantinus.

Objectionem decimam subministrat sanctus Basilius in Asceticis, cap. de Verâ ac piâ fide, dicens : « Manifestissimum hoc infidelitatis argumentum fuerit « et signum superbiæ certissimum, si quis eorum quæ « scripta sunt aliquid velit rejicere, aut eorum quæ « non scripta, introducere. » Traditiones itaque non scriptas introducere, infidelitatis argumentum est ex sancto Basilio

Confirmatur ex epistolâ ejusdem 80, in quâ hæc habet : « Stemus arbitratui inspiratæ à Deo Scripturæ ; « et apud quos inveniuntur dogmata divinis oraculis « consonà, illis omninò veritatis adjudicetur sententia. » Si Scripturæ standum est, certè traditionibus non est opus.

Respondeo, nihil contra nos efficere laudatum ex sancti Basilii Asceticis locum, qui ea duntaxat rejicit, quæ à sacrâ Scripturâ aliena sunt eique contraria, quæ ab hæreticis Scripturas divinas violantibus obtruduntur. Unde statim post verba laudata urget locum Apostoli, « qui, sumpto ex hominibus exemplo vehementissimè interdicit, ne quid eorum, quæ in divinis Litteris habentur, dematur ; aut quod absit, addatur : sic enim est apud illud : Tamen hominis confirmatum testamentum nemo spernit aut superordinat. » Ex quibus sic colligit : « Quamobrem nos quoque cùm antehac semper illud ratum in animo habuerimus, ut omnem à dominicâ doctrinâ alienam et vocem et sententiam fugeremus : tum verò hoc ipso tempore hoc à nobis servari arbitror oportere, cùm id nobis simul vobisque propositum sit tractandum, longè diversum ab argumentis illis, à quibus alio modo alias vel ad scribendum aliquid, vel ad dicendum inducebamur. Quoniam videlicet eo tempore de hæresi confutandâ studiosè agebatur : nunc autem simplex fidei confessio, explanatioque proposita est. » Addit se, quando contra hæreticos pugnavit, iis frequenter verbis usum esse, quæ in divinis Litteris scripta non essent, nunc autem ab iis abstinere, quia cum Catholicis piisque viris ipse congressus est. His sæpenumerò vocabulis hæreticorum impietatem refellebam, inquit, « quæ licet in sacrosanctâ Scripturâ nusquàm reperirentur, à pio tamen et sanctis Litteris consentaneo sensu neutiquàm abhorrerent..... Hoc autem tempore, communi omnium vestrûm proposito, simul ac meo arbitratus sum convenire, si impositum mihi à vestrâ caritate negotium, cum eâ, quæ sanæ fidei congrueret, simplicitate conficerem, eaque dicerem quæ à sanctis Litteris accepissem ; et si in his quidem verbis usurpandis parcus essem, quæ, ut voce ipsâ cum divinis Litteris non convenirent, eumdem tamen sensum tenerent. Quæ verò ejus generis essent, ut, præter vocis novitatem, sensum etiam nobis novum atque inusitatum afferrent, et apud sanctos viros nusquàm in usu reperirentur, hæc velut omnia peregrina, atque à piâ fide penitùs aliena repudiarem atque aversarer. » S. igitur Basilius traditiones non rejicit, sed verba tantùm et sententias Scripturis sacris repugnantes. Unde ad finem istius capitis, eos, ad quos scribit, sic verbis Apostoli alloquitur : « Ut subtrahatis vos « ab omni fratre inordinatè ambulante, et non secundùm Traditionem quam acceperunt à nobis. » Additque : Ordine incedamus in regulâ sanctorum tanquàm superædificati super fundamentum Apostolorum et Prophetarum, etc. »

Ad confirmationem respondeo, sanctum Basilium non ita standum asserere sacris Scripturis, quin traditio consulatur, cùm illis de dogmatibus disertè non agunt, quæ in controversiam vocantur. Sed standum esse ait arbitratui Scripturæ in contentione, quæ Catholicos cum Catholicis committebat, de unâ hypostasi, vel tribus dicendis in Deo. Aliqui enim tres hypostases, et unam naturam dicebant, è quibus erat Basilius. Alii hanc loquendi formulam damnabant, tum suæ consuetudinem regionis opponentes, in quâ una hypostasis dicebatur, tum sacræ Scripturæ silentium. « Novandi studium nobis objiciunt, inquit « sanctus Basilius, accusationem contra nos texentes, « ex eo quòd tres confitemur hypostases. Verùm cupandi gratiâ hoc dicunt, quòd sit contra ipsorum « consuetudinem, et Scripturæ non adstipuletur. » Primum illorum fundamentum sanctus Basilius diruit, scilicet consuetudinem, aitque nihil ex eâ certi colligi posse hâc in causâ, quia et illi qui tres hypostases dicebant, contrariâ suæ regionis consuetudine utebantur. « Non putamus æquum esse, inquit, ut quæ apud ipsos obtinuit loquendi consuetudo, pro lege ac canone « habeatur rectæ doctrinæ. Si enim ad probandam « doctrinam rectam valet consuetudo, licet et nobis « omninò prævalentem apud nos consuetudinem ex « adverso opponere. Quòd si nostram hanc consuetudinem ipsi refigent, nobis planè licet illos imitari. » Unum igitur superest, inquit Basilius, ut, siquidem ex consuetudinis auctoritate nihil hâc in causâ confici potest, expendatur Scriptura sacra, videaturque utrùm in illâ occurrat aliquid, quo lis ista dirimi possit. Hic planè est laudatorum in objectione verborum sensus : « Stemus itaque arbitratui inspiratæ à Deo « Scripturæ ; et apud quos inveniuntur dogmata divinis « oraculis consona, illis omninò veritatis adjudicetur « sententia. »

Objectio undecima petitur ex sancto Joanne Chrysostomo, Homiliâ in Psalmum 95, in quâ hæc habet : « Neque enim oportet quidquam dicere sine testibus, « solâque animi cogitatione : nam si quid dicitur « absque Scripturâ, auditorum cogitatio claudicat, « nunc annuens, nunc hæsitans, et interdùm sermonem ut frivolum aversans, interdùm ut probabilem « recipiens. Verùm ubi è Scripturâ divinæ vocis prodit testimonium, et loquentis sermonem, et audientis « animum confirmat. » Igitur nullum dogma fidei recipiendum est, cui sacræ Scripturæ testimonium non suffragetur.

Respondeo : Nego consequens : nihil enim dicendum esse absque Scripturâ sanctus Chrysostomus rectè dixit, ita ut solâ dicentis cogitatione nitatur ; non autem negat aliquid dici posse sine Scripturâ, si attestetur Traditio. Deinde proferendam esse Scripturam sacram ait, ut moralis evangelicæ dogmata, quæ in divinis Litteris planè et perspicuè tradita sunt, auditoribus persuadeat concionator. Unde statim subjungit : « Quis igitur sermo nobis attestabitur quòd « afflictiones et flagella hominibus illata imputentur ad peccatorum remissionem? Audi beatum « Paulum, etc.

Contra : S. Chrysostomus, homiliâ 13 in 2 Epis-

stolam ad Corinthios, Scripturam sacram vocat *exactam rerum omnium lancem ac normam :* neque attendendum esse ait quid hic aut ille sentiat, sed *Scripturas sacras consulendas.* Non sunt igitur necessariæ traditiones.

Respondeo, non Scripturam sacram, sed legem Domini, seu Dei verbum à S. Chrysostomo vocari exactam rerum omnium normam ac lancem. Lex autem et verbum Domini Traditione pariter ac Scripturâ continentur. Præcepit autem ut Scripturæ consulantur, non ad omnes fidei controversias dirimendas, cùm vix ulla ex solis Scripturis finiri possit : sed ad planam illius veritatis, quam prædicabat, notitiam, scilicet, meliorem esse apud Deum pauperis, quàm divitis conditionem : « quæ cùm ita sint, inquit, vulgi « opiniones ne circumferamus, sed res ipsas expendamus. Annon enim absurdum ac præposterum « fuerit, nos, cùm de pecuniis agitur, aliis fidem non « habere, sed numero et calculo id committere : cùm « autem de rebus judicandum est, in aliorum opiniones « temerè ac velut obtorto collo trahi : idque cùm « exactam rerum omnium lancem ac normam, et « amussim abeamus, nempe divinarum legum sententiam? Quocirca vos omnes rogo atque obsecro, ut « quid hic aut ille de his rebus sentiat, nihil morantes, Scripturas sacras de iis consulatis, quæ « veræ sint opes cognoscatis, cognitas omni studio « consectemini. »

Contra : S. Chrysostomus, homiliâ 49 in Matth. ait : « Neque refugium potest esse Christianorum aliud, volentium cognoscere fidei veritatem, nisi Scripturæ « divinæ. » Ergo ad cognoscendam fidei veritatem necesse non est confugere ad traditiones non scriptas.

Respondeo primò, locum illum non esse S. Joannis Chrysostomi; siquidem ex opere imperfecto in Matthæum descriptus est, cujus auctorem alium esse à Chrysostomo eruditi consentiunt.

Respondeò secundò, confugiendum esse ad Scripturas, ex illius auctoris mente, ut Ecclesia Christi cognoscatur Antichristi temporibus, non verò ut omnis omninò fidei veritas percipiatur. Id patet ex totâ illius loci serie. Scilicet ibi exponit spiritalem istorum verborum sensum : « *Tunc qui in Judæâ sunt, fugiant ad « montes. Tunc cùm videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto.* Quæ sic interpretatur : Id « est, cùm videritis hæresim impiam, quæ est exercitus Antichristi, stantem in locis sanctis Ecclesiæ, « in illo tempore, qui in Judæâ sunt, fugiant ad montes : id est, qui sunt in Christianitate, conferant se « ad Scripturas. Sicut enim verus Judæus est Christianus, dicente Apostolo : *Non qui in manifesto Judæus « est, sed qui in occulto;* sic vera Judæa Christianitas « est, cujus nomen intelligitur confessio. Montes autem « sunt Scripturæ Apostolorum aut prophetarum, de « quibus dictumest : « Illuminans tu mirabiliter à mon« tibus æternis. « Et quare jubet in hoc tempore omnes « Christianos conferre se ad Scripturas? quia in tem« pore hoc, ex quo obtinuit hæresis illas Ecclesias, « nulla probatio potest esse veræ Christianitatis, neque « refugium potest esse aliud Christianorum volentium « cognoscere fidei veritatem, nisi Scripturæ divinæ. « Antea enim multis modis ostendebatur quæ esset « Ecclesia Christi, et quæ gentilitas : nunc autem « nullo modo cognoscitur, volentibus cognoscere quæ « sit vera Ecclesia Christi, nisi tantummodò per Scri« pturas. Quare? quia omnia hæc quæ sunt propriè « Christi in veritate, habent et hæreses illæ in schis« mate, similiter Ecclesias, similiter et ipsas Scriptu« ras divinas, similiter episcopos, cæterosque ordines « clericorum, similiter Baptismum, Eucharistiam, et « cætera omnia. Volens ergo quis cognoscere quæ sit « vera Ecclesia Christi, unde cognoscat in tantæ con« fusione similitudinis, nisi tantummodò per Scri« pturas? »

§ 16. *Diluitur objectio, quam ex S. Cyrilli Hierosolymitani Catechesibus Rivetus informat.*

Objectio 12 trahitur ex S. Cyrillo Hierosolymitano, cujus loca plurima ex catechesibus Illuminatorum profert Rivetus lib. 3 Critici sacri, c. 9, ad probandam Scripturæ sacræ sufficientiam, et traditionum necessitatem evertendam. Ex Catechesi 4 hæc verba profert : *Hoc symbolum semper in mente tuâ impressum habeto, cujus hoc quidem tempore capita tibi breviter enumerata sunt. Si verò Dominus concesserit, ex Scripturarum demonstratione pro viribus explicabuntur. Nam divinorum sanctorumque fidei sacramentorum nihil ne minimum quidem absque divinis Scripturis tradi debet : neque simplici probabilitate, neque verborum ornatu traduci. Ne mihi quidem ea tibi proferenti simpliciter fidem adhibeas, nisi de divinis Scripturis eorum, quæ dicam, demonstrationem accipias. Nam fidei nostræ salus et conservatio non orationis facundiâ nititur, sed Scripturarum divinarum comprobatione.*

Ex Catechesi 5 profert hunc locum : *Fidem posside, et custodi illam à solâ Ecclesiâ tibi nunc traditam, et ex omni Scripturâ munitam.* Et paulò post : *Excerpe,* inquit, *tempore opportuno ex sacris Scripturis, quæ est insita illis, probationem. Non enim, ut videtur, ab hominibus compositæ sunt res fidei, sed ex omni Scripturâ, quæ sunt potissima unam replent fidei doctrinam. Et quemadmodùm semen sinapis in parvo grano multos continet ramos : sic et fides in paucis verbis omnem tam veteris quam novi Testamenti pietatis cognitionem involvit.*

Ex Catechesi 11 profert hunc locum : *Quis est alius qui cognoscat profunda Dei, nisi Spiritus sanctus, cujus eloquia sunt divinæ Scripturæ? Neque tamen vel ipse Spiritus sanctus de Filii ex Patre generatione in Scripturis locutus est. Cur igitur curiosè inquiris ea quæ Spiritus non scripsit in Scripturis? Qui ea, quæ scripta sunt, non nôsti, in his, quæ scripta non sunt, ne sis curiosus. Quæstiones multæ sunt in Scripturis divinis, et tamen quæ scripta etiam sunt, non comprehendimus : quid de eo, quod scriptum non est, curiosi sumus?*

Ex Catechesi 12 : *Non meis,* inquit, *commentis attende : posses enim fortè decipi; sed nisi prophetarum de singulis acceperis testimonia, ne credas assertionibus*

Nisi et de Virgine, et de loco, et de tempore, et de modo, didiceris ex Scripturis divinis, non recipias ab homine testimonium. Qui enim nunc adest et docet, suspectus vel dubius esse potest. Qui autem ante mille et amplius annos prophetavit, quis mentis compos suspectum illum habuerit? Si igitur Christi adventûs causam quæris, recurre ad primum Scripturarum librum. Ad Scripturas provocabat Cyrillus, nec volebat sibi sine Scripturis credi, quia suspectus esse poterat. Num, inquit Rivetus, iisdem conditionibus sibi credi velint pontificii?

Ex Catechesi 13 : *Omnia*, inquit, *de Christo scripta sunt, et nihil est ambiguum, nihil non testatum. Omnia in columnis prophetici inscripta sunt, non in tabulis lapideis, sed ex Spiritu sancto manifestè descripta. Cùm itaque audis Evangelium, quod de Judâ dicit, numquid non debes recipere testimonium? Audisti quòd crepuit latus, nonne debes videre si et hoc scriptum est?* Et post alia recensita Passionis mysteria : *Audisti*, inquit, *quòd resurrexit, non debes videre, si nos te ludimus hæc dicentes?*

Ex Catechesi 16 : *Dicemus*, inquit, *de Spiritu sancto ea tantùm, quæ scripta sunt : si quid autem scriptum non est, non scrutabimur curiosè. Ipse Spiritus sanctus elocutus est Scripturas : ipse etiam de seipso dixit, quantùm voluit, aut quatenùs fuimus capaces. Dicantur ergo quæcumque dixit, nam quæ ille non dixit, nos non audiamus.*

Denique ex Catechesi 17, hæc profert Rivetus : *Ingenuè fatemur, nos non humanis ratiocinationibus usuros : inutile est enim : verùm ea tantùm quæ sunt in sacris Scripturis commemoraturos; hoc enim est tutissimum.* Notat Rivetus interpretem papistam illud : Ἀσύμφορον γὰρ, *inutile est enim*, consultò omisisse, ut illustris testimonii vis minueretur.

Ad hæc testimonia respondeo sanctum Cyrillum Hierosolymitanum in illis omnibus locis solùm velle de fidei mysteriis, quæ Symbolo Apostolico continentur, nihil esse tradendum, nisi quod in Scripturis sacris legitur. Non autem negat quin ad ipsas exponendas, vel dignoscendas Scripturas necessaria sit traditio, et ad ea dogmata probanda, quæ licet nec mysteria sint, nec ad Symbolum pertineant, ad fidem tamen spectant. Hunc esse prioris loci sensum verba ostendunt, aliaque ex eâdem Catechesi 4 confirmant. Ibi enim de hæreticis sic loquitur : *Hæretici, qui blandis ac bonis verbis, linguæque facundiâ simplicium corda decipiunt, nomine Christi quasi melle illita impiorum dogmatum venenata jacula contegentes, de quibus omnibus simul Dominus ait*, Matth. 24 : *Videte ne quis vos fallat. Unde et fidei doctrina traditur, et ejus expositiones fiunt.* Certè hæreticorum impia dogmata cognosci non possunt, ac refelli per solam Scripturam, siquidem et ipsi Scripturæ sacræ testimonio errores suos protegunt; sed solùm per Scripturam Ecclesiæ sensu expositam. Expositiones autem illæ apud Ecclesiam ab Apostolis depositæ, quibus verus ac legitimus divinæ Scripturæ sensus et aperitur et propugnatur, quid sunt aliud nisi traditio non scripta? Præterea in eâdem Catechesi, titulo *Scriptura Sacra*, hæc habet, quæ Traditionum auctoritatem ac necessitatem luculentiùs probant : *Disce quoque studiosè ab Ecclesiâ, quinam sint veteris Testamenti libri, qui verò novi : neque mihi legas quidquam apocryphorum.* Et infra, ubi de versione librorum veteris Testamenti à septuaginta Interpretibus adornatâ locutus est, subjungit : *Horum libros lege duos atque viginti. Hos solos studiosè meditare, quos et in Ecclesiâ securè tutòque recitamus. Multò prudentiores te erant Apostoli, veteresque illi episcopi Ecclesiæ antistites, qui hos tradiderunt. Tu ergo filius Ecclesiæ cùm sis, ne leges institutaque Patrum evertas, corrumpasve.* Viden', ut ex Apostolicæ traditionis et Ecclesiæ auctoritate probat sanctus Cyrillus, quinam sint libri canonici, utique hanc traditionem docet religione maximâ retinendam?

Secundus locus ex Catechesi 5 laudatus fidem ab Ecclesiâ traditam Scripturæ sacræ muniri testimoniis rectè asserit, sed non Scripturæ solius : alioqui cur *à solâ Ecclesiâ veram fidem traditam* Cyrillus assereret, nisi Ecclesiæ auctoritas et traditio veræ fidei regulæ essent cum sacrâ Scripturâ? Id verba sequentia evidentiùs demonstrant : « Cùm enim, inquit, non omnes « possint Scripturas legere : et alios quidem inscitia, « alios verò occupatio quædam impediat à cognitione, « ne ob inscitiam animam perdes, in paucis versibus « universam fidei doctrinam comprehendimus, quod « in ipsâ lectione meminisse vos volo, et apud vos « ipsos studiosè recolere, non in chartis inscribendo, « sed in corde memoriam insculpendo, et in meditatione custodiendo, nec ubi Catechumenus ea, quæ « vobis tradita sunt, exaudiat. » Certè qui Scripturas legere non poterant, et universam fidei doctrinam paucis Symboli versibus comprehensam acceperant, traditionis auctoritate ducebantur : siquidem nec Symbolum ipsum in Scripturis habetur, nec omnia fidei dogmata in illo explicitè contineri manifestum est. Præterea quæ recens Illuminatis tradebatur doctrina, et catechumenis tanto studio abscondebatur, non erat ita perspicuè tradita in Scripturis, ut absque traditione innotescere quibusvis Scripturas legentibus certò posset. Cùm enim legere Scripturas possent catechumeni, inutilis fuisset ea Ecclesiæ cautio, si omnia Scripturæ sacræ loca, quæ dogmata christiana spectant, absque traditionis auctoritate intelligi et exponi potuissent. Ait autem sanctus Cyrillus, cavendum esse, *ne Catechumenus ea, quæ tradita sunt, exaudiat.* Quibus verbis innuit esse in Ecclesiâ arcanum quoddam doctrinæ genus, quod in Scripturis sacris explicitè non contineatur. Hæc autem quid aliud præter traditiones non scriptas? Denique, omnem tam novi quam veteris Testamenti cognitionem in paucis fidei verbis involvi ait sanctus Cyrillus, sicut multi rami in grano sinapis continentur. Igitur in Symbolo fidei implicitè tantùm contineri vult, *quæ sunt in omni Scripturâ potissima.* Unde et traditiones statim commendat sanctus Antistes his verbis : « Videte itaque, fra« tres, ut servetis traditiones quas accepistis; et in « latitudine cordis eas describite, et cum pietate illas « custodite, ne quando vacillantes aliquos inimicus

« dissolvat : nè quis hæreticus ex his, quæ tradita « sunt, aliquid evertat. »

Tertium testimonium ex 11 Catechesi laudatum, nihil traditionibus officit, sed solùm docet mysteriorum divinorum modum non esse curiosius perscrutandum, nec inutiles de illis quæstiones proponendas, sed satis esse Christiano si illa noverit, quæ illis de mysteriis in Scripturâ sacrâ revelavit Spiritus sanctus. Exempli gratiâ, satis est scire Filium Dei esse genitum, quod Scripturæ divinæ testantur; alias quæstiones quæ circa modum adorandæ istius generationis proponi possunt, perscrutari non debemus. « Sufficit « nobis scire, inquit S. Cyrillus, quòd genuit Deus « Filium unum solum. Non te pudeat ignorantiam « confiteri, quandoquidem cum angelis id ignoras. « Qui genuit, ille solus novit, et qui ab illo genitus « est, novit Genitorem. Qui genuit, novit quem genuit. « Et sanctus Dei Spiritus testatur in Scripturis, quòd « Deus genitus est ab æterno, etc. »

Quartum testimonium ex Catechesi 12 contra traditiones non magis pugnat. Agit enim de incarnatione Christi ex Virgine, et de loco, tempore, et modo, quibus hoc mysterium adimpletum est. Hæc autem fatemur ex prophetarum testimoniis esse exponenda, non humanis opinionibus asserenda. Sed perperàm hinc Rivetus colligit nullum fidei dogma recipiendum esse, quod diserto Scripturæ sacræ testimonio non probetur. Non ideò tamen suspecti esse debent Catholici, ut vult Rivetus, si aliqua dogmata ad fidem pertinere propugnent, quæ in Scripturis non leguntur. Illos enim solùm in suspicionem meritò venire docet S. Cyrillus, qui suis commentis fidem adhiberi volunt. *Non meis*, inquit, *commentis attende, posses enim fortè decipi.* Suspectum esse vult de mysteriis divinis hominis solius testimonium. *Non recipias*, inquit, *ab homine testimonium.* At traditiones non scriptæ, commenta nostra non sunt, aut humana testimonia, sed Dei verba à Christo Apostolis credita, et ab Apostolis Ecclesiæ commendata, in eàque ut depositum divinum continuâ successione fideliter conservata.

Quintum testimonium ex Catechesi 14 non probat omnia fidei dogmata scripta esse, sed omnia quæ Christum et ejus mysteria spectant, in columnis propheticis esse inscripta, ex quibus Judæorum contradictiones satis refelli possunt. Unde subjungit sanctus Cyrillus post verba in argumento laudata : « Sed præ- « dicamus Christum crucifixum, à prophetis jampri- « dem eumdem prædictum. Tu ergo accipiens de his « testimonia, obsigna in corde tuo. » Præterea in eâdem Catechesi, aquæ et sanguinis, quæ ex Christi crucifixi latere profluxerunt, mysterium ex traditione exponit. « Assignârunt, inquit, enarratores Patres no- « stri et aliam quoque ejus rei causam. Cùm enim du- « plex sit Baptismi salutaris virtus (ut est in Evange- « liis), una quidem, quæ baptizatis donatur per aquam, « altera verò sanctorum martyrum in persecutionibus « per proprium sanguinem; exivit de latere salutari « sanguis et aqua, propter eam, quæ esset fu- « tura, Christi confessionem, et in Baptismo et « in temporibus martyrii confirmans gratiam. »

Denique unde acceperat S. Cyrillus, quod in eâdem Catechesi habet de signo crucis fronti imprimendo, et in omnibus occasionibus faciendo? « Non pudeat, in- « quit, nos crucifixum confiteri, sed in fronte confi- « denter signaculum crucis digitis imprimatur, et in « aliis omnibus crux fiat : in panibus comedendis, et « in poculis bibendis, et in egressu, et ingressu, ante « somnum, recumbendo et surgendo, eundo et quie- « scendo. » Certe cùm hæc in Scripturis non exstent, S. Cyrillus tam sacrum usum, tamque universalem aliunde quàm ex traditione non hausit.

Sextum testimonium ex Catechesi 16 probat non esse curiosè scrutandum, quod Spiritus sanctus in Scripturis sacris de se non scripsit; et satis esse ut Christiani recentes ea credant de Spiritu sancto, quæ ipse in divinis litteris de se docuit. Sed illa Scripturæ sacræ testimonia traditionis et Ecclesiæ auctoritate exponenda esse non negat sanctus Cyrillus. Et certè Spiritui sancto Dei nomen in Scripturis disertè non tribuitur : Ecclesia tamen in secundâ synodo œcumenicâ congregata, multis Scripturæ sanctæ testimoniis secundùm traditionem expositis, divinitatem Spiritûs sancti contra Macedonianos asseruit. Spiritum sanctum à Patre Filioque procedere non est ex Scripturâ solâ perspicuum : quod tamen traditionis auctoritate comprobatum multis in conciliis definivit Ecclesia. Denique multa de Spiritu sancto in hâc ipsâ Catechesi docet sanctus Cyrillus, quæ disertis verbis in Scripturâ sacrâ non leguntur.

Ad ultimum testimonium respondeo, inutiles quidem esse ratiocinationes humanas, cùm de Spiritu sancto, aut de rebus divinis agendum est; idque asserit unum sanctus Cyrillus loco laudato ex 17 Catechesi, sed non ait esse inutiles traditiones. Quamobrem nihil causæ est cur Catholico interpreti petulantiùs insultet Calvinista Rivetus, qui etsi ex oscitantiâ non sit interpretatus illa verba : Ἀσύμφορον γὰρ, *inutile est enim*, illustris tamen loci malâ fide vim non minuit, qui, illis verbis additis, nobis potiùs quàm Calvinistis suffragatur.

§ 17. *Testimoniis Theophili Alexandrini, S. Hieronymi et S. Augustini, quæ adversùs traditiones Heterodoxi objiciunt, respondetur.*

Objicitur° 13 auctoritas Theophili Alexandrini patriarchæ, epistolâ 2 Paschali, dicentis : *Diabolici spiritûs est, aliquid extra Scripturarum auctoritatem putare divinum.* Traditiones igitur non scriptæ perperàm verbum Dei dicuntur, ac in eâdem veneratione, quâ Scripturæ sacræ habentur.

Respondeo : Distinguo antecedens : Diabolici spiritûs est aliquid extra Scripturas sacras putare divinum, si illud vel ex apocryphis, vel ex humanæ mentis arbitrio, contra Scripturæ divinæ testimonia afferatur, concedo; si ex traditione probetur, nego. Hanc esse Theophili mentem ex eo constat, quòd ibi agat contra Origenem ejusque errores, quorum immanitatem et insaniam inde ostendit, quòd cum sacris

Scripturis apertè pugnent. « Equidem, inquit, scire « non possum quâ temeritate Origenes tanta confin- « gens, et non Scripturarum auctoritatem, sed suum « errorem sequens, ausus sit cunctis in medium noci- « tura proferre, nec æstimaverit unquàm ullum ho- « minem fore, qui suis assertionibus contrairet, si « philosophorum argutias propriis tractatibus mi- « scuisset, et malo exordio in fabulas quasdam et « deliramenta procedens, christianum dogma jocum « et ludum faceret, nequaquàm divinæ doctrinæ ve- « ritate utens, sed humanæ mentis arbitrio, et in « tantum seipso magistro intumescens superbiâ, ut « non imitaretur humilitatem Pauli, qui plenus Spi- « ritu sancto contulit cum prioribus Apostolis Evan- « gelium, ne fortè in vacuum curreret, aut cucurris- « set. Sed ignorans quòd dæmoniaci spiritûs esset « instinctus sophismata humanarum mentium sequi, « et aliquid extra Scripturarum auctoritatem putare « divinum. »

Et infra : « Origenes, inquit, absque ullo divinæ « vocis testimonio vim facere nititur veritati, et ex- « tinctâ lucernâ, invenire eam, fautor dæmonum, et « non hominum. »

Denique sic epistolam illam concludit : « Abjectis « itaque Origenis malis, Scripturarum, quæ vocantur « apocrypha, id est, abscondita, decipulis præter- « missis, iterùm atque iterùm Dominicæ Passionis « festa celebremus, etc. » Ex quibus patet, Theophi- lum diabolico ingenio tribuisse, aliquid extra, id est, contra Scripturarum auctoritatem putare divinum, quomodò perversam doctrinam suam divinam putavit Origenes.

Objicitur decimoquartò auctoritas Sancti Hieronymi in Epistolâ ad Ctesiphontem dicentis : « Omnes « oblatrationes eorum Christi auxilio destruendæ, « quod nobis sanctarum Scripturarum testimoniis as- « serendum est, in quibus quotidiè credentibus lo- « quitur Deus : sufficiunt itaque Scripturæ ad revin- « cendos hæreticos.

Et in Psalmum 86, exponens illa verba : « *Domi- « nus narrabit in scripturis populorum et principum, « horum qui fuerunt in eâ*, hæc habet : Dominus nar- « rabit in Scripturis populorum : in Scripturis san- « ctis. Quæ Scriptura populis omnibus legitur, hoc « est, Apostolorum et Evangelistarum, horum qui « fuerunt in eâ. Videto quid dicat? Qui fuerunt, non « qui sunt, ut, exceptis Apostolis, quodcumque aliud « postea dicetur, abscindatur, non habeat postea au- « ctoritatem. » Et præmittit ibidem Hieronymus : « Dominus narrabit, et quomodò narrabit? Non ver- « bo, sed Scripturâ. » Traditiones ergo quæ verbo tenùs, non Scripturis habentur, rejiciendæ sunt.

Et in c. 1 Micheæ prophetæ, exponens illa verba : *Quæ habitat benè in civitatibus suis, non est egressa habitans in Sennam*, hæc habet : *Ecclesia Christi, quæ habitat benè, et in toto orbe Ecclesias possidens, Spiritûs unitate conjuncta est, et habet urbes, legis, prophetarum, Evangelii, et Apostolorum, non est egressa de finibus suis, id est, de Scripturis sanctis, sed cœptam retinet possessionem.* Itaque Ecclesia Scripturæ sacræ finibus circumscripta est, proindeque ad traditionem excurrere non licet.

Et in cap. 1 Aggæi : *Sed et alia*, inquit, *quæ absque auctoritate et testimoniis Scripturarum, quasi traditione Apostolicâ spontè reperiunt atque confingunt, percutit gladius Dei.* Divina igitur ultio timenda est iis qui traditiones amplectuntur.

Et in cap. 23 Matthæi : *Quod*, inquit, *de Scripturis non habet auctoritatem, eâdem facilitate contemnitur, quâ probatur.*

Denique in cap. 1 Epistolæ ad Titum : *Sinè Scripturarum auctoritate*, inquit, *garrulitas non habet fidem.* Garruli igitur sunt et fide indigni, qui solis traditionibus non scriptis freti, aliquod dogma velut ad fidem pertinens obtrudunt.

Respondeo, ex his sancti Hieronymi testimoniis nihil contra traditiones posse inferri. Nam prior locus privatum quemdam errorem ex Scripturis sacris refelli posse, sive aliquam ex iis asseri veritatem demonstrat : sed omnes hæreses ex Scripturâ posse confutari, aut universa fidei dogmata ex eâ probari non evincit. Agit nempe S. Hieron. contra Pelagianos, qui ex Pythagoræ et Zenonis Stoicorum principis fontibus ἀπαθείαν, id est, perturbationum animi immunitatem in Ecclesiam invexerant, eamque justis in hujus vitæ curriculo tribuebant. Hoc de errore loquens sanctus Hieronymus, ejusque confutationem suscipiens, ait : *Neque nunc mihi necesse est ire per singulos sanctorum, et quasi in corpore pulcherrimo nævos quosdam et maculas demonstrare : quod plerique nostrorum simpliciter faciunt, cùm paucis sententiolis Scripturarum possint hæreticorum, et per os philosophorum argumenta convinci.* Et post multa probat multos in Scripturâ justos appellari, *non quòd omni vitio careant, sed quòd majori parte virtutum commendentur. Denique et Zacharias silentio condemnatur, et Job suo sermone reprehenditur, et Josaphat et Josias, qui justi absque dubio dicti sunt, fecisse narrantur quæ Domino displicerent... De cæteris non est hujus temporis scribere, neque enim à me librum, sed epistolam flagitâsti; qui dictandus est ex otio, et omnes oblatrationes eorum Christi auxilio destruendæ, quod nobis sanctarum Scripturarum testimoniis asserendum est, in quibus quotidiè credentibus loquitur Deus.* Hanc itaque propositionem duntaxat Scripturarum testimoniis probari posse ibi asserit, justos omnes animi perturbationibus non carere. At pessimè hoc ex loco hæretici inferunt omne fidei dogma solis Scripturæ sacræ testimoniis probari posse, adeòque inutiles esse traditiones.

Secundus locus profertur ex Commentario sancti Hieronymi nomini supposito, et tamen adversùs traditiones magis non pugnat : auctoritatem namque derogat iis qui aliud ab Apostoli doctrinâ dixerint. At traditiones ab Apostolicâ doctrinâ non sunt alienæ. Privatos igitur doctores perstringit, qui alienas quandoque nedùm à Scripturis, verùm à traditione sententias emiserunt ; eosque, quamvis diserti sint et sancti, nullius esse dicit auctoritatis, si peregrinum

quid et Scripturæ sacræ contrarium effutient. *Quamvis ergo*, inquit, *sanctus sit aliquis post Apostolos, quamvis disertus sit, non habet auctoritatem. Quoniam Dominus narrat in Scripturâ populorum et principum, horum qui fuerunt in eâ.*

Ad tertium locum respondeo, Ecclesiam suis è finibus non egredi, cùm traditiones amplectitur, quia in Scripturis sanctis traditionum asseritur auctoritas, quæ non minùs ad Ecclesiæ possessionem, quàm ipsæ Scripturæ, pertinent. Agit porrò ibi sanctus Hieronymus contra hæreticos, qui contraria Scripturis divinis dogmata invehunt, atque ita Ecclesiæ fines transiliunt. Unde subjungit : *Vos verò qui habitatis juxta Sennam, id est, juxta abundantem Ecclesiam, ô hæretici, ô contraria dogmata! plangite vos : quia ædificâstis vobis domum in derisum, et pressistis torcular in superbiam, nec in Scripturis, sed in vicinià Scripturarum domum vestram jam non risu sed planctu dignam et lacrymis construxistis.*

Quartus locus adversùs eos militat, qui proprias observantias ab Ecclesiæ doctrinâ et usu alienas, velut traditiones Apostolicas venditabant, nempe Montanistas, qui tres Quadragesimas et Xerophagias introduxerant, necnon Encratitas, qui suæ etiam sectæ mores traditione Apostolicâ niti falsò jactabant. Hanc esse S. Hieronymi mentem lectio integri loci demonstrat : *Sed et alia, quæ absque auctoritate et testimoniis Scripturarum, quasi traditione Apostolicâ sponte reperiunt atque confingunt, percutit gladius Dei : homines autem et jumenta, vel cognitiones et sensus eorum accipiamus ; vel certè rationabiles in eis, et irrationabiles, id est, doctos et indoctos pariter, et omnem laborem manuum, et jejunia eorum, et observationes varias et χαμευνίας, id est, humi dormitiones. Qui tribus Quadragesimis per annum jejunantes, et Xerophagiis humiliantes animam suam, et vel maximè de Tatiani radice crescentes, super hujuscemodi laboribus audiunt : Tanta passi estis sine causâ?*

Quintus locus contemnendum esse docet, quod non habet auctoritatem ex Scripturis, sed nec ex traditione, verùm ex solis apocryphorum somniis depromptum est. Exponit scilicet illa Christi verba sanctus Hieronymus : *Ut veniat super vos omnis sanguis justus qui effusus est super terram, à sanguine Abel justi, usque ad sanguinem Zachariæ, filii Barachiæ, quem occidistis inter templum et altare.* Quærit quis sit iste Zacharias : ait quosdam existimâsse Zachariam illum esse, qui in duodecim prophetis undecimus est; quam opinionem ex eo refellit, quòd ejus temporibus vix templi ruinæ fuerint. Tum subjungit : *Alii Zachariam patrem Joannis intelligi volunt, ex quibusdam apocryphorum somniis approbantes, quòd propterea occisus sit, quia Salvatoris prædicaverit adventum. Hoc quia de Scripturis non habet auctoritatem, eâdem facilitate contemnitur, quâ probatur.*

Sextus denique locus garrulos esse et fide indignos non probat, qui traditiones non scriptas amplectuntur earumque auctoritatem urgent, quia ad eas amplectendas auctoritate moventur Scripturarum. Hos proinde S. Hieronymus non perstringit, sed eos qui Scripturæ testimoniis abutuntur, eaque in suorum patrocinium errorum contorquent. *Et quidem*, inquit, *sine Scripturarum auctoritate garrulitas non haberet fidem; nisi viderentur perversam doctrinam etiam divinis testimoniis roborare. Hi sunt de circumcisione Judæi, qui tunc temporis nascentem Christi Ecclesiam subvertere nitebantur, et introducere præcepta legalia..... Tales homines doctor Ecclesiæ, cui animæ populorum creditæ sunt, Scripturarum debet ratione superare, et silentium illis testimoniorum pondere imponere.*

Objectio 15 nititur auctoritate S. Augustini variis in locis. Primo, lib. 2 de Doctrinâ Christianâ, cap. 9, ubi ait : *In his quæ apertè in Scripturâ posita sunt, inveniuntur illa omnia quæ continent fidem, moresque vivendi.* Non sunt igitur necessariæ traditiones.

Et lib. 2 de peccatorum Meritis et Remissione, cap. 36, hæc habet : *Ubi de re obscurissimâ disputatur, non adjuvantibus divinarum Scripturarum certis clarisque documentis, cohibere se debet humana præsumptio, nihil faciens in partem alteram declinando. Etsi enim quodlibet horum, quemadmodùm demonstrari et explicari possit ignorem, illud tamen credo, quòd etiam hinc divinorum eloquiorum clarissima auctoritas esset, si illud homo sine dispendio promissæ salutis ignorare non posset.*

Quo ex loco duo colliguntur : primum, in controversiis quæ de rebus religionis oriuntur, assensionem esse cohibendam, si quæstio certis clarisque Scripturarum documentis finiri non valeat; secundum, de iis quæ sine dispendio salutis ignorari non possunt, legi clarissima divinorum eloquiorum testimonia.

Et libro de Bono Viduitatis, cap. 1 : *Quid igitur ampliùs te doceam*, inquit, *quàm id quod apud Apostolum legimus? Sancta enim Scriptura nostræ doctrinæ regulam figit..... Non sit ergo mihi aliud te docere, nisi verba tibi doctoris exponere, et de iis quod Dominus dederit, disputare.* Si sancta Scriptura nostræ fidei regulam figit, non est opus traditionibus.

Et libro 3 contra Maximum, cap. 14 : *Sed nunc*, inquit, *nec ego Nicænum, nec tu debes Ariminense, tanquàm præjudicaturus proferre concilium. Nec ego hujus auctoritate, nec tu illius detineris : Scripturarum auctoritatibus, non quorumque propriis, sed utrisque communibus testibus, res cum re, causa cum causâ, ratione concertet.* A conciliis ad Scripturas provocat sanctus Augustinus, traditiones silet, id nequaquàm facturus, si parem cum Scripturis auctoritatem habuissent.

Respondeo hæc S. Augustini testimonia adversùs non scriptas traditiones nequaquàm pugnare. Primus enim locus solùm probat, in iis quæ apertè in Scripturis posita sunt, inveniri illa omnia, quæ unicuique Christiano explicitè credere necesse est, ut salutem consequatur, et quæ ad morum præcepta in genere pertinent, qualia sunt quæ fide, spe et charitate animos informant. Sed non omnia, quæ ad fidem spectant, in Scripturis sanctis in specie contineri asserit S. Augustinus, nec aperta legi Scripturarum testimonia de iis omnibus dogmatibus, quæ implicitè credere singulis Christianis necesse est, explicitè verò pastoribus et doctoribus.

Respondeo secundò sensum hujus loci non esse, quòd omnia fidei dogmata omniaque præcepta morum apertè posita sint in Scripturis, sed quòd ea quæ in Scripturis apertè posita sunt, ad fidem aut ad mores pertineant, sive ad fidem, spem, aut charitatem revocentur. Hunc sensum totius loci series demonstrat. Ubi enim præmonuit sanctus Augustinus primum opus esse ut qui in sacrarum litterarum studium vult incumbere, libros canonicos noverit, etsi nondùm ad intellectum, legendo tamen mandet memoriæ, vel omninò incognitos non habeat, subjungit : *Deinde illa quæ in eis apertè posita sunt, vel præcepta vivendi, vel regulæ credendi, solertiùs diligentiùsque investiganda sunt. Quæ tantò quisque plura invenit, quantò est intelligentiâ capacior. In iis enim quæ apertè in Scripturâ posita sunt, inveniuntur illa omnia quæ continent fidem, moresque vivendi, spem scilicet atque charitatem, de quibus libro superiore tractavimus.* Cùm ait sanctus Augustinus, illa quæ in Scripturis sacris apertè posita sunt, vel præcepta vivendi, vel regulas credendi, solertiùs diligentiùsque investiganda esse, supponit omnia præcepta vivendi vel omnes credendi regulas, apertè in divinis litteris esse posita. Vult itaque sanctus Augustinus Scripturam universam, ad fidem, spem et charitatem, velut ad scopum collineare, quod in superiore libro, ad quem lectorem remittit, probaverat. Capite enim 35 dixerat : *Legis et omnium Scripturarum divinarum plenitudo et finis est dilectio rei quâ fruendum est, et rei quæ nobiscum eâ re frui potest : quia ut se quisque diligat, præcepto non est opus.* Et cap. 36 : *Quisquis igitur Scripturas divinas, vel quamlibet earum partem intellexisse sibi videtur, ita ut eo intellectu non ædificet istam geminam charitatem Dei et proximi, nondùm intellexit. Quisquis verò talem inde sententiam duxerit, ut huic ædificandæ charitati sit utilis, nec tamen hoc dixerit, quod ille, quem legit, eo loco sensisse probatur, non perniciosè fallitur, nec omninò mentitur.*

Et cap. 37 : *Titubabit fides*, inquit, *si divinarum Scripturarum vacillat auctoritas. Porrò, fide titubante, charitas etiam ipsa languescit. Nam si à fide quisque ceciderit, à charitate etiam necesse est cadat : non enim potest diligere quod esse non credit. Porrò si et credit et diligit, et benè agendo, et præceptis bonorum morum obtemperando efficit, ut etiam speret se ad id quod diligit, esse venturum. Itaque tria hæc sunt, quibus scientia, et omnis prophetia militat, fides, spes, charitas.* Ex quibus sic colligit, cap. 39 : *Homo itaque fide, spe et charitate subnixus, eaque inconcussè retinens, non indiget Scripturis nisi ad alios instruendos. Itaque multi per hæc tria, etiam in solitudine, sine codicibus vivunt. Unde in illis arbitror jam completum esse quod dictum est : Sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur. Quibus tamen quasi machinis tanta fidei, et spei, et charitatis in eis surrexit instructio, ut, perfectum aliquid tenentes, ea quæ sunt ex parte non quærant.*

Et cap. 40 : *Quapropter*, inquit, *cùm quisque cognoverit finem præcepti esse charitatem de corde puro, et conscientiâ bonâ, et fide non fictâ, omnem intellectum divinarum Scripturarum ad ista tria relaturus, ad tractationem illorum librorum securus accedat. Cùm enim diceret : Charitas, addidit de corde puro, ut nihil aliud quàm id quod diligendum est, diligatur ; conscientiam verò bonam subjunxit, propter spem. Ille enim se ad id quod credit et diligit, perventurum esse desperat, cui malæ conscientiæ scrupulus inest. Tertiò, et fide*, inquit, *non fictâ. Si enim fides nostra mendacio caruerit, tunc et non diligimus quod non est diligendum, et rectè vivendo id speramus, ut nullo modo spes nostra fallatur.*

Ibidem habetur ex libro 3, cap. 10 : *Non autem*, inquit, *præcipit Scriptura nisi charitatem, nec culpat nisi cupiditatem, et eo modo informat mores hominum.* Ex quibus omnibus colligitur, Scripturam omnem ad fidem spem, et charitatem, velut ad fidem referri, et omnia quæ in divinis Litteris apertè posita sunt, fidei regulas, aut spei charitatisque præcepta spectare. Quod principium in his de Christianâ doctrinâ libris toties inculcatum repetit sanctus Augustinus verbis illis in objectione laudatis : *In iis quæ apertè in Scripturâ posita sunt, inveniuntur illa quæ continent fidem, moresque vivendi, spem scilicet atque charitatem.*

Contra. Sanctus Augustinus ibidem ait obscuriora Scripturæ sacræ loca per evidentiora exponi debere : censet igitur non esse ad traditiones non scriptas confugiendum.

Probatur antecedens ex verbis immediatè sequentibus ea quæ in objectione laudata sunt, lib. 2 de Doctrinâ Christianâ, cap. 9 : *Tum verò factâ quâdam familiaritate cum ipsâ linguâ divinarum Scripturarum, in ea quæ obscura sunt aperienda et discutienda pergendum est, ut ad obscuriores locutiones illustrandas de manifestioribus sumantur exempla, et quædam certarum sententiarum testimonia dubitationem de incertis auferant.*

Respondeo : Distinguo antecedens : Obscura Scripturæ loca exponi per evidentiora debent, quando evidentiora suppetunt, concedo; quando nulla sunt evidentiora, nego. Si enim vel obscura sint utrobique Scripturæ loca, vel quæ in se manifestiora sunt, imò et orthodoxis talia videntur, pertinacibus hæreticis non videantur clariora, necessariò ad traditionem confugiendum est.

Ad secundum locum ex lib. 2 de peccatorum Meritis et Remissione, respondeo, in re obscurissimâ, ubi desunt Scripturæ sacræ certa claraque documenta, suspendendum esse assensum, nec in partem alterutram declinandum, nisi traditio alterutri parti apertè faveat. Quòd si favere alteri opinioni traditionem perspicuum sit, ab eâ standum est : sed tunc mutatur hypothesis sancti Augustini, quia quæstio desinit esse obscurissima, quæ traditione apertè dirimitur. Hanc fuisse sancti Augustini mentem ex eo constat, quòd ibidem loquatur de quæstione quæ nec Scripturæ, nec traditionis judicio finiri poterat, et in quâ ipse anceps erat ac dubius, scilicet de animæ rationalis origine, an à solo Deo per creationem producta, an simul cum carne à parentibus propagata? « De animâ verò,

« inquit, utrum et ipsa eodem modo propagata, reatu, « qui ei dimittatur, obstricta sit : an etiam non pro- « pagata, eo ipso quo carni peccati aggravanda mis- « cetur, jam ipsius peccati remissione, et suâ redem- « ptione opus habeat..... et quomodò Deus, etiamsi « non de traduce animas creat, non sit tamen auctor « reatûs ejusdem, propter quem redemptio sacramenti « necessaria est animæ parvuli, magna quæstio est, « aliamque disputationem desiderat, eo tamen, quan- « tùm arbitror, moderamine temperatam ut magis in- « quisitio cauta laudetur, quàm præcipitata repreben- « datur assertio. Ubi enim de re obscurissimâ disputa- « tur, non adjuvantibus divinarum Scripturarum certis « clarisque documentis, cohibere se debet humana « præsumptio, nihil faciens in partem alteram decli- « nando. »

Quod autem subjungit sanctus Augustinus : « Illud « credo, quòd etiam hinc divinorum Eloquiorum cla- « rissima auctoritas esset, si homo illud sine dispendio « promissæ salutis ignorare non posset, » probat quidem illud omne in Scripturâ sacrâ clarissimè haberi, quod explicitè credere quilibet tenetur Christianus, videlicet mysteria omnia quæ Apostolico symbolo continentur; quæ sola sine dispendio promissæ salutis ignorare nemo potest. Sed non evincunt illa sancti Augustini verba clarissimam esse Scripturæ sacræ auctoritatem de omnibus fidei christianæ dogmatibus. Nec verò illa ipsa religionis capita quæ divinæ Scripturæ certis clarisque documentis probantur, ut Christi divinitas, descensus ejus ad inferos, sanctorum communio, propugnari contra hæreticos possunt, qui his dogmatibus adversantur, nisi ad auctoritatem Scripturæ, subsidium traditionis accedat.

Ad tertium locum, ex libro de Bono Viduitatis, respondeo S. Augustinum eò loci de bono duntaxat viduitatis agere, non de fidei quibusvis dogmatibus. Quia igitur S. Paulus boni illius præstantiam satis éxplicuerat, S. Augustinus satis sibi esse ait, si verba Apostoli exponat. Quod autem subjungit : *Scriptura nostræ doctrinæ regulam figit*, generatim adversùs eos dictum est, qui ex proprio judicio novas doctrinas Scripturæ sacræ minimè consentaneas fabricantur et prædicant. Denique de regulâ generali non est intelligendus S. Augustinus, sed de particulari, scilicet de regulâ ad quam Tractatus de Bono Viduitatis exigeretur.

Respondeo secundò, si propositionem illam generatim intelligere placeat, sanctum Augustinum vocâsse Scripturam sacram *regulam fidei nostræ*, sed inadæquatam. Adæquata namque regula est verbum Dei tam scriptum, quàm traditum. Et certè Scripturam sacram non esse adæquatam regulam credendorum, multis rationibus suaderi posset. Primò, quia regula planissima esse debet, ita ut nusquàm ex eâ occasio errandi sumi possit : ex Scripturis porrò hæretici errandi occasionem sumpserunt, ut ait Tertullianus, lib. de Præscriptionibus, cap. 39 : *Nec periclitor dicere*, inquit, *ipsas quoque Scripturas sic esse ex Dei voluntate dispositas : ut hæreticis materias subministrarent, cùm legam, oportere hæreses esse, quæ sine Scripturis esse non possunt.* Hinc sanctus Basilius, libro de verâ Virginitate, ait, quòd sicut ethnici persuasione diaboli creaturis ad idololatriam abusi sunt, quibus ad creatoris cognitionem adduci debebant, *sic unde oportebat Christum agnoscere, inde inprimis illum ignorari* (diabolus) *molitus est. De Scripturis scilicet prædicantibus Christum, ignorationes ejus hæreticis intelligentiis callidus inserens.* Sola itaque Scriptura non est regula adæquata fidei.

Secunda ratio hæc est : Regulæ certus est finis et exitus, si adæquata sit ac sufficiens; cùmque de aliquo litigatur an cum regulâ conveniat, ille de victoriâ securus est qui ab eâ non deflexerit. Id verò Scripturæ sacræ non convenit, ut colligitur ex Tertulliano, libro de Præscriptionibus, cap. 17, 18 et 19, ubi sic concludit : *Ergo non ad Scripturas provocandum est, nec in ipsis constituendum certamen, in quibus aut nulla, aut incerta victoria est.* Igitur Scriptura sacra non est adæquata fidei regula.

Ad ultimum S. Augustini locum ex libro 3 contra Maximinum Arianum respondeo, utriusque concilii, Nicæni scilicet ac Ariminensis testimonium prætermitti voluisse S. Augustinum hâc in disputatione, quia nihil promovisset, cùm Ariani concilium Nicænum explodèrent, Ariminense verò Catholici rejicerent. Sed ex Scripturis causam agi voluit, quàs utraque pars recipiebat ac venerabatur; traditionis autem auctoritate non pugnavit, quia Hæreticorum illam rejicientium protervia ipsum cogebat ut medio isto cederet, quod urgere cœperat paulò ante his verbis : *Hoc est illud homousion, quod in concilio Nicæno adversùs Arianos hæreticos à catholicis Patribus veritatis auctoritate, et auctoritatis veritate firmatum est, quod postea in concilio Ariminensi, propter novitatem verbi, minùs quàm oportuit intellectum; quod tamen fides antiqua pepererat, multis paucorum fraude deceptis, hæretica impietas sub hæretico imperatore Constantino labefactare tentavit. Sed post non longum tempus, libertate fidei catholicæ prævalente, posteaquàm vis verbi, sicut debuit, intellecta est, homousion illud catholicæ fidei sanitate longè latèque defensum est. Quid est enim homousion, nisi unius ejusdemque substantiæ? quid est, inquam, homousion, nisi : Ego et Pater unum sumus? sed nunc nec ego Nicænum, nec tu debes Ariminense tanquàm præjudicaturus proferre concilium.* Et post verba in objectione laudata continuò subjungit : *Utrique legimus : Ut simus in vero Filio ejus Jesu Christo : Ipse est verus Deus, et vita æterna, utrique tanti ponderis molibus cedamus.*

Objicies verba S. Augustini, epistolâ 19 ad S. Hieronymum datâ, quibus non esse verum pertendit, adeòque nec recipiendum, quod alii auctores à canonicis scripserunt, nisi quatenùs vel canonicis scriptoribus, aut rationi consentaneum est. *Ego enim*, inquit, *fateor Charitati tuæ, solis eis Scripturarum libris, qui jam canonici vocantur, didici hunc timorem honoremque deferre, ut nullum eorum auctorem scribendo aliquid errâsse firmissimè credam... Alios autem ita lego, ut quantâlibet sanctitate doctrinâque præpolleant, non ideò ve-*

rum putem quia ipsi ita senserunt, sed quia mihi vel per illos auctores canonicos, probabili ratione, quod à vero non abhorreat, persuadere potuerunt, etc. Sola igitur Scriptura sacra inconcussæ auctoritatis est, non verò Traditio aut doctrina Patrum.

Respondeo, S. Augustinum loqui de Patribus et scriptoribus ecclesiasticis distributivè sumptis, non verò collectivè. Equidem hic et ille Pater, quamvis sanctissimus ac doctissimus errare potest : unde ejus auctoritas non est regula fidei, nec verum est censendum quod asseruit, quia ille scripsit, aut dixit, sed quia Scripturis sacris, aut traditioni consonum est, aut certè probabili ratione suadetur. Dixi *traditioni*, quia, etsi S. Aug. discrtè illius non meminerit, tamen eam innuit satis. Qui enim ait, se verum existimare quod senserunt Patres, quia per auctores canonicos persuadent quod à vero non abhorreat, ille censet assensum eorum testimoniis esse præbendum, si traditionem sequantur : quia canonici auctores traditionibus credendum esse docent. Patres verò collectivè sumpti, id est, vel omnes, vel eorum pars maxima, errare non possunt, quia eorum consensio traditionem ostendit, cujus vim ac pondus non uno in loco S. Aug. prædicat, ut ex locis inter probationes laudatis evidens est. Quòd verò de singulis Patribus hoc in loco S. Augustinus loquatur, non de omnibus, constat ex ejus instituto. Volebat enim ostendere S. Hieronymo, necesse non esse, quando cum amico doctiore disputamus, quidquid dixerit approbare. Hanc propositionem ex eo probat, quòd solis sacræ Scripturæ libris, qui canonici vocantur, hic timor honosque sit deferendus, ut nullus eorum auctor scribendo aliquid errâsse firmissimè credatur. Deinde post verba in objectione laudata subjungit : « Nec te, mi frater, sentire « aliud existimo : prorsùs, inquam, non te arbitror « sic legi tuos libros velle tanquàm prophetarum, vel « Apostolorum, de quorum Scriptis, quòd omni error carcant, dubitare nefarium est. Absit hoc à « piâ humilitate et veraci de temetipso cogitatione, « quâ nisi esses præditus, non utique diceres : Utinam « mereremur complexus tuos, et collatione mutuâ vel « doceremus aliquid, vel disceremus. » Ex quibus patet, S. Augustinum hìc de singulis Patribus, non de omnibus collectivè sumptis locutum fuisse.

§ XVIII.

Objectionibus hæreticorum ab incommodis petitis respondetur.

Objicitur decimosextò : Illud non est admittendum, quod est erroris occasio, atqui traditiones non scriptæ sunt erroris occasio : non sunt igitur admittendæ.

Probatur major : Illud est erroris occasio, quod Hæretici ad conciliandam figmentis erroribusque suis auctoritatem venditârunt : atqui Hæretici veteres, ad conciliandam erroribus suis fidem, traditiones non scriptas venditârunt : igitur traditiones non scriptæ sunt occasio erroris.

Probatur minor : Basilides namque Glauciam S. Petri interpretem suum dicebat magistrum : Valentinus se Theodadum S. Pauli familiarem audivisse : Marcion et alii à S. Matthiæ discipulis se fuisse institutos ut testatur Clemens Alexandrinus, lib. 6 Stromatum : Artemon gloriabatur Apostolos prædicâsse Christum extitisse purum hominem, et id Ecclesiam sensisse usque ad Victorem Pontificem, ut constat ex Eusebio, lib. 5 Historiæ ecclesiasticæ, cap. 27. Igitur Hæretici veteres ad conciliandam erroribus suis fidem traditiones non scriptas venditârunt.

Respondeo, distingo majorem : Illud non est admittendum, quod est erroris occasio, per se, concedo ; per accidens, nego. Traditiones autem per accidens tantùm sunt erroris occasio, quia ex iis sumunt Hæretici ansam confingendi falsas traditiones, et eas velut apostolicas obtrudendi. Unde non sunt propterea rejiciendæ ; sicut nec Scriptura sacra rejicienda est, licet eâ hæretici ad suos errores confirmandos abutantur, aut apocryphas Scripturas confingant. Certè non solùm Hæreticis, sed etiam ethnicis familiare fuit, christianam æmulari disciplinam. Sic Julianus Apostata (S. Gregorio Nazianzeno teste, oratione 3), « scholas in omnibus civitatibus, et Sacraria, subselliaque partim altiora, partim humiliora, exstruere « parabat, profanorum etiam dogmatum lectiones et « explicationes instituere, tam quæ mores componerent, quàm quæ in abstrusiorum rerum tractatione « versarentur : tum precationum alternatim canendarum formam, ac supplicii in eos, qui peccarent, « pro delicti modo constituendi : initiationum item et « perfectionis, atque omnia, quæ nostræ haud dubiè « disciplinæ sunt : diversoria etiam et hospitales domos ædificare ; monasteria item et virginum cœnobia instituebat, simulque humanitatem et benignitatem erga pauperes adjungere, cùm in aliis rebus, « tùm in commendatitiis epistolis sitam, quibus illos, « qui inopiâ premuntur, ex gente ad gentem transmittimus. » Sed cùm ethnici, tùm hæretici Ecclesiæ ritus æmulati, et traditiones confingentes ad traditionum apostolicarum et ecclesiasticarum imitationem, simiis similes sunt, qui hominum motus imitantur, sed eorum solertiam assequi non possunt. « Hujusmodi « enim ritus et sanctiones Christianis aptissimè congruunt : talesque sunt, ut nullus eorum, qui vestigiis nostris insistere cupiunt, eas æmulari possit, « quandoquidem non magis humanis ingeniis atque « inventionibus, quàm vi divinâ temporisque firmitate vigorem adeptæ sunt, » ut loquitur S. Greg. Nazianz. oratione 5, quæ prima est adversùs Julianum, pag. 102.

Objicitur decimoseptimò : Si traditionum certa est auctoritas, eæ potiùs recipiendæ sunt, quæ viciniores sunt fontibus, nimirùm Apostolis ; atqui id falsum est : alioqui doctrina de Millenario in terris Christi regno, quam Papias, Justinus, Irenæus, Tertullianus, Lactantius propugnârunt, velut apostolica Traditio recipienda esset ; non est igitur certa et inconcussa traditionum auctoritas.

Respondeo, distinguo majorem : Eæ potiùs recipiendæ sunt, quæ viciniores sunt fontibus, si sint veræ

traditiones, concedo ; sin minùs, nego. Nam et apostolicis temporibus errores fuerunt : unde non *antiquitas* sola traditiones ab erroribus discernit, sed et *universitas et consensio*. Et illud solum verè ab Apostolis traditum censeri debet, quod omnes pariter Ecclesiæ magistri et Patres *uno eodemque consensu apertè, frequenter, perseveranter tenuerunt, scripserunt, docuerunt*, ut ait Vincentius Lirinensis. Cùm itaque doctrina de Millenario in terris Christi regno, quam Papias, Justinus, Irenæus, Tertullianus, Lactantius asseruerunt, à cæteris Patribus fuerit illis ipsis temporibus impugnata, et deinde ab omnibus constantissimè improbata, certum est illam sententiam è traditionis fontibus haustam non esse, et Patres illos in eum errorem lapsos fuisse, partim ex loco Apocalypsis malè intellecto, partim ipsius Papiæ auctoritate, cui nimiùm detulerunt : ipsum verò Papiam ex malè intellectis Apostolorum narrationibus, quas Joannes Presbyter et Aristion ipsi retulerant, eum in errorem abiisse. Id testatur Eusebius, lib. 3 Historiæ ecclesiasticæ, cap. ultimo, ubi de Papiâ agens, hæc habet : « Idem præterea scriptor alia nonnulla « nudæ vocis Traditione ad se pervenisse testatur, « novas quasdam scilicet Servatoris parabolas ac præ« dicationes, aliaque fabulis propiora. Inter quæ et « mille annorum spatium post corporum resurrectio« nem fore dicit, quo regnum Christi corporaliter « stet in orbe terrarum. Quæ quidem ita opinatus « esse videtur Papias ex malè intellectis Apostolorum « narrationibus , cùm ea, quæ arcano quodam sensu « et exempli causâ ab illis dicebantur, non satis per« vidisset. Fuit enim mediocri admodùm ingenio præ« ditus, ut ex scriptis illius conjicere licet ; plerisque « tamen post ipsum ecclesiasticis scriptoribus ejusdem « erroris occasionem præbuit, hominis vetustate sen« tentiam suam tuentibus, puta, Irenæo, et si quis « alius ejusdem opinionis fautor extitit. » Lege Dissertationem nostram 26 in Historiam ecclesiasticam I seculi, volum. 2.

Objicitur : Quod mutationi est obnoxium, certa fidei regula esse non potest ; atqui traditiones mutationi sunt obnoxiæ : Traditio itaque non est certa fidei regula.

Probatur minor : Olim namque multa ex Traditione observabantur, quæ jam antiquata sunt, ut lactis et mellis prægustatio à baptizatis, cujus meminerunt Tertullianus, libro de Coronâ militis, cap. 3 ; lib, 1 contra Marcionem, cap. 14 ; S. Hieronymus in cap. 35 Isaiæ, et alii : ut trina immersio in Baptismo, cujus in canone 50 Apostolorum, apud S. Hieronymum, lib. 2 in Epistolam ad Ephesios, ad cap. 4, apud S. Ambrosium lib. 2 de Sacramentis, cap. 7, apud S. Gregorium Magnum, lib. 1 Epistolarum, epistolâ 41, et in concilio Toletano 4, canone 6, diserta mentio est. Olim pœnitentia publica erat in usu : modò sublata est. Olim sub utrâque specie communicabant laici, quibus ablatus est calicis usus. Olim Eucharistiam recipiebant in manibus, et in domos deferebant, quando vellent sumpturi ; nunc antiquati sunt isti mores. Denique romani Pontifices multas quotidiè dispensationes concedunt de iis observantiis, quas à Traditione apostolicâ derivatas Catholici existimant. Itaque Traditiones mutationi sunt obnoxiæ.

Respondeo, distinguo minorem. Traditiones mutationi sunt obnoxiæ, quæ disciplinam , cæremonias externamque politiam spectant, concedo ; quæ fidem et moralis christianæ regulas, nego. *Nam*, ut ait Tertullianus, lib. de Virginibus velandis, cap 1, *regula fidei una omninò est, sola, immobilis et irreformabilis... Hâc lege fidei manente, cætera jam disciplinæ et conversationis admittunt novitatem correctionis, operante scilicet et proficiente usque in finem gratiâ Dei.* Consuetudines autem in objectione memoratæ, quæ jam antiquatæ sunt, spectant vel cæremonias, ut lactis et mellis prægustatio, et trina immersio ; vel disciplinam externamque Ecclesiæ politiam, ut pœnitentia publica, communio sub utrâque specie, etc.

Respondeo secundò ad majorem hujus solutionis evidentiam, consuetudinum illarum, quæ recensitæ sunt, plurimas non esse apostolicas traditiones, sed mores Ecclesiæ, qui ab eâ legitimis de causis immutati sunt, nec passim et ubique observati iis etiam, quibus vigebant, temporibus. Id patet de trinâ immersione, quæ ita observata est, ut laudaretur etiam unica immersio. Ait namque S. Gregorius Magnus, loco in objectione laudato : *Reprehensibile esse nullatenùs potest, infantem in Baptismate vel ter, vel semel immergere quando et in tribus mersionibus personarum Trinitas, et in unâ potest divinitatis singularitas designari.* Imò iis ad quos hanc epistolam scribit, unicam mersionem suadet magis, ob Hæreticos divinitatem dividentes. *Sed quia*, inquit, *nunc usque ab Hæreticis infans in Baptismate tertiò mergebatur, fiendum apud vos esse non censeo, ne, dùm mersiones numerant, divinitatem dividant.* Propter eamdem rationem concilium Toletanum IV, can. 6, decrevit ut unica deinceps immersio usurparetur. *Propter vitandum autem schismatis scandalum*, inquit, *vel hæretici dogmatis usum, simplam teneamus Baptismi immersionem, ne videantur apud nos qui tertiò mergunt, hæreticorum approbare assertionem, dùm sequuntur et morem.* Nec verisimile est Apostolos trinam immersionem semper usurpâsse, cùm tot hominum millia unâ die baptizârunt. Denique S. Cyprianus Baptisma per aspersionem collatum clinicis seu infirmis in lecto decumbentibus, legitimum esse probavit, epistolâ 76 ad Magnum datâ. Communio sub utrâque specie, non fuit etiam ab omnibus, ubique et semper frequentata, iis quibus in usu fuit seculis, ita ut sub unicâ tantùm specie communicare nefas esset. Nam qui Eucharistiam in domos deferebant, pro necessitate et pietate sumpturi, calicem non sumebant, qui sumi duntaxat solebat porrigentibus diaconis ; et Serapion particulam duntaxat Eucharistiæ aquâ madefactam ægrotus à puero accepit, cui illam sacerdos deferendam tradiderat, ut narrat S. Dionysius Alexandrinus apud Eusebium, lib. 6 Historiæ, cap. 44. Et Manichæi, qui, ad tegendam infidelitatem suam, nostris audebant interesse

mysteriis, ita in sacramentorum communione se temperabant, ut interdùm, ne penitùs latere non possent, ore indigno Christi corpus acciperent, sanguinem autem redemptionis nostræ haurire omninò declinarent, ut testatur S. Leo, sermone 4 de Quadragesimâ. Latere autem sic non potuissent Manichæi, nisi liberum fidelibus fuisset sub unicâ, vel sub utrâque specie Eucharistiam sumere. Idem suadet historia, quam de Macedonianâ muliere Sozomenus refert, lib. 8, cap. 5, quæ nimirùm coacta minis mariti ut divinis mysteriis communicaret, *id quod acceperat retinens, quasi Deum aratura, caput submisit; ancilla verò quæ et astabat, id quod domo attulerat, clanculùm ei tradidit. Quod cùm mulier dentibus admovisset, instar lapidis obduruit.* Fallere autem maritum non potuisset mulier illa fidæ ancillæ ministerio, ut refert Sozomenus, si necessariò tunc temporis fideles Eucharistiam sub utrâque specie accepissent. Traditionem itaque apostolicam antiquatam esse nemo dicat, cùm usus calicis laicis prohibitus est. Quod spectat pœnitentiam publicam, fateor ex apostolicâ Traditione descendisse ut graviorum criminum rei publicam pœnitentiam agerent : sed cùm lugubris ille pœnitentiæ apparatus et solemnitas ad externam duntaxat Ecclesiæ disciplinam et politiam pertineret, non mirum quòd pia mater quodam suæ disciplinæ vulnere filiis minùs ferventibus mederi voluerit, cupiens nihilominùs ut sanctissima illa disciplina, si fieri possit, restauretur, et graviora crimina, si publica sint, publicis etiam pœnis, ubi disciplina viget, coercens.

Denique Romani Pontifices dispensationes generales non concedunt de iis observantiis, quæ ex traditione apostolicâ ortum habuêre : sed solùm declarant non obligari certis in casibus privatos quosdam ad illas observantias, quia mens Apostolorum non fuit ut obligarentur, cùm illas servare non possent, vel cùm illarum omissio in majus Ecclesiæ bonum cederet; cùm denique illorum præceptorum observatio contraria esset charitati. Quòd si absque causâ legitimâ dispensent Pontifices et episcopi, dispensationes hujusmodi irritæ sunt et reos coram Deo constituunt concedentes. Hæc responsio firmatur locupletissimo S. Bernardi testimonio, in libro de Præcepto et Dispensatione, cap. 4, ubi loquens de Patrum statutis, ait : « Quamdiù ergo charitati militant, immobiliter « fixa sunt, mutarique omninò, ne ab ipsis quidem « præpositis, sine offensâ possunt. At si è contrario « contraria fortè aliquando charitati visa fuerint, his « duntaxat quibus hoc posse videre datum est, et « providere creditum est, nonne justissimum esse « liquet, ut quæ pro charitate inventa fuerunt, pro « charitate quoque ubi expedire videtur, vel omittantur, vel intermittantur, vel in aliud fortè commodius demutentur? Sicut è regione iniquum procul dubio foret, si statuta pro solâ charitate, contra « charitatem tenerentur. Tenent ergo fixam firmamque immobilitatem, etiam apud prælatos, quæ ex « stabili necessario sunt, sed quatenùs charitati deservunt. Numquid autem hoc ego vel solus sentio, « vel primus dico? Annon hoc ipsum et papa Gelasius sensit? Ait siquidem : Ubi necessitas non est, « inconvertibilia maneant Patrum sanctorum decreta. « Leo quoque papa : Ubi, inquit, necessitas non est, « nullo modo sanctorum Patrum instituta violentur. « Et infert : Ubi ergo necessitas fuerit, ad utilitatem « Ecclesiæ, qui potestatem habet, ea dispenset. Ex « necessitate enim fit mutatio legis. »

Et lib. 3 de Consideratione ad Eugenium, cap. 4 : « Quid, inquis, prohibes dispensare? Non, sed dissipare. Non sum tam rudis, ut ignorem positos vos « dispensatores : sed in ædificationem, non in destructionem. Deinde quæritur inter dispensatores « ut fidelis quis inveniatur. Ubi necessitas urget, excusabilis dispensatio est. Ubi utilitas provocat, dispensatio laudabilis est : utilitàs, dico, communis, « non propria. Nam cùm nihil horum est, non planè « fidelis dispensatio, sed crudelis dissipatio est. » Nec solùm iis de statutis ac moribus, qui ab Apostolis instituti creduntur, dispensare Pontifex non potest, nisi conditionibus mox expositis, sed nec de consuetudinibus antiquis, legitimis et probatis ecclesiarum et monasteriorum. « Si quis enim aliter in Ecclesiâ dispensationes facit, rationi simul et veritati contradicit, « nec solùm lucernam lucentem non habet, verùm « etiam aliorum ardentes extinguit. Et ideò non rectè « dicitur Christi vicarius; sed dux est cæcorum ipse « cæcus, » ut ait Goffridus Vindocinensis in opusculo quod Callixto II nuncupavit, cap. 5.

Has regulas in mente habuerunt Tridentini concilii Patres, Sess. 24, cap. 25 de Reformatione matrimonii, ubi ita sanxerunt : « In contrahendis matrimoniis, vel nulla omninò detur dispensatio, vel rarò, « idque ex causâ et gratis concedatur. In secundo « gradu nunquàm dispensetur, nisi inter magnos « principes, et publicam ob causam. » Eamdem de dispensationum conditionibus doctrinam confirmant S. Thomas, Primâ-Secundæ, q. 97, art. 4; venerabilis Parisiensis Ecclesiæ cancellarius Joannes Gerson, in tractatu de Potestate ecclesiasticâ, considerat. 10, regulâ 4; et Durandus Mimatensis in opusculo quod jussu Clementis V edidit de Modo generalis concilii celebrandi, tit. 4 Eòdem spectat Facundi Hermianensis testimonium, lib. 2 pro defensione concilii Chalcedonensis, cap. 6, ubi de romano Pontifice ita scribit : « Ille non in destructionem paternæ sententiæ, sed « potiùs in defensionem atque ultionem, primam accepit et maximam potestatem; nec aliquid contra « veritatem, sed pro veritate plus cæteris consacerdotibus potest. Paulus enim dicit Apostolus : *Non « enim aliquid possumus adversùs veritatem, sed pro « veritate.* »

§ XIX.

Loci duo, unus S. Augustini, alter S. Thomæ, quos Dallæus et Rivetus objectant, explicantur.

Pugnant rursùs auctoritate S. Augustini, lib. 11 contra Faustum Manichæum, cap. 5, ubi disertè asserit, doctores non scripsisse præcipiendi auctoritate : quæ

vera sunt in scriptis Patrum, non esse ejusdem cum Scripturâ auctoritatis : liberum esse quivis scriptori, vel auditori, de Patrum scriptis judicare; non reprehendi, vel temeritatis argui, qui credere noluerit quæ ab iis sine certâ ratione, vel Scripturæ testimonio proferuntur. Hâc libertate neminem uti posse in evolvendis libris canonicis, quibus omnis humanus servire debet intellectus; Scripturam solam canonicam paginam esse, quâ solâ humanæ imperitiæ regitur infirmitas : ejus auctoritatem non posse aboleri, quin omnia susque deque habeantur. Ex quibus colligit Rivetus, Scripturam solam esse omnium controversiarum supremum et ultimum judicem, et aliarum omnium scriptionum normam et regulam.

Sed verba ipsa S. Augustini opponere operæ pretium est. « Id genus litterarum, inquit, quæ non præ« cipiendi auctoritate, sed proficiendi exercitatione « scribuntur à nobis, non cum credendi necessitate, « sed cum judicandi libertate legendum est; cui tamen ne intercluderetur locus et adimeretur posteris, ad quæstiones difficiles tractandas atque versandas, linguæ ac styli saluberrimus labor, distincta est à posterioribus libris excellentia canonicæ « auctoritatis veteris et novi Testamenti, quæ Apostolorum confirmata temporibus, per successiones « episcoporum, et propagationes Ecclesiarum, tanquàm in sede quâdam sublimiter constituta est, « cui serviat omnis fidelis et pius intellectus. Ibi si « quid velut absurdum noverit, non licet dicere : auctor hujus libri non tenuit veritatem, sed aut codex mendosus est, aut interpres erravit, aut tu non « intelligis. In opusculis autem posteriorum, quæ libris innumerabilibus continentur, sed nullo modo « illi sacratissimæ canonicarum Scripturarum excellentiæ coæquantur, etiam in quibuscumque eorum « invenitur eadem veritas, longè tamen est impar auctoritas. Itaque in eis, si qua fortè propterea dissonare putantur à vero, quia non ut dicta sunt intelliguntur; tamen liberum ibi habet lector, auditorve « judicium, quo vel approbet quod placuerit, vel « improbet quod offenderit. Et ideò cuncta ejusmodi, « nisi vel certâ ratione, vel ex illâ canonicâ auctoritate defendantur, ut demonstretur sive omninò ita « esse, sive fieri potuisse, quod ibi disputatum est, « vel narratum : si cui displicuerit, aut credere noluerit, non reprehenditur. In illâ verò canonicâ eminentiâ sacrarum litterarum, etiamsi unus propheta, « seu Apostolus, aut Evangelista, aliquid in suis litteris posuisse ipsâ canonis confirmatione declaretur, « non licet dubitare quòd verum sit : alioquin nulla « erit pagina, quâ humanæ imperitiæ regatur infirmitas, si librorum saluberrima auctoritas aut contempta penitùs aboletur, aut interminata confunditur. »

Respondeo, hæc omnia quæ ad deprimendam auctoritatem Patrum infra canonicæ auctoritatis arcem à S. Augustino ibi dicuntur, de scriptis Patrum intelligenda esse, per se et sigillatim spectatorum, utque proprio ex sensu loquuntur, suasque singulares opiniones in Scripturæ sacræ interpretatione, aut Christianorum quorumvis dogmatum expositione proferunt : non verò prout summo consensu, apertè, frequenter et perseveranter Scripturam sacram exponunt, aut dogma aliquod proponunt, asseruntque ut ab Ecclesiâ catholicâ creditum et prædicatum. Tunc enim Traditionis testes sunt, custodes et vindices. Unde cùm Scriptura sacra tenendas traditiones, iisque fidem testetur adhibendam, quæ sic à Patribus sunt asserta, non imparis sunt cum ipsâ Scripturâ canonicâ auctoritatis, nec lectorum auditorumve judicio permittuntur : nec integrum est et reprehensioni non obnoxium, nolle ipsis credere; quia sacrorum librorum saluberrima auctoritas contemnitur, si traditiones explodantur : nec licet dubitare quòd verum sit traditiones esse necessarias, earumque tantam esse, quantam Scripturæ sacræ auctoritatem, quia Evangelistæ et Apostoli id in suis litteris posuisse ipsâ canonis confirmatione declarantur. Perperàm itaque ex hoc S. Augustini testimonio colligit Rivetus, Scripturam solam esse omnium controversiarum supremum et ultimum judicem, cùm istud Ecclesiæ, quæ de Scripturis ipsis canonicis judicat, disertè tribuat S. Augustinus, præsertim libro contra Epistolam fundamenti cap. 5, et lib. 1 contra Cresconium, cap. 33, supra in solutione tertii argumenti laudatis.

Objicitur et auctoritas S. Thomæ 1 part. qu. 1, art. 8 ad 2. « Sacra doctrina, inquit, utitur auctoritate canonicæ Scripturæ propriè ex necessitate argumentando : auctoritatibus verò aliorum doctorum Ecclesiæ « quasi argumentando ex propriis, sed probabiliter. « Innititur enim fides nostra revelationi, Apostolis et « prophetis factæ, qui canonicos libros scripserunt; « non autem revelationi, si qua fuit, aliis doctoribus « factæ. » Ergo sola argumenta ex Scripturis sunt necessaria, è Patribus autem sunt probabilia : proindeque non est tanta traditionum, quanta Scripturæ sacræ, auctoritas.

Respondeo, distinguo propositionem S. Thomæ : Argumenta duntaxat probabilia ex auctoritate Patrum singulorum eruuntur, concedo; omnium, nego. Cùm enim omnes in eamdem sententiam conspirant, eamque propugnant ac proponunt, ut Apostolicam doctrinam et Ecclesiæ dogma catholicâ fide credendum, tunc eorum auctoritas necessarium argumentum sacræ doctrinæ subministrat, quia revelationem sibi factam non proponunt, sed Apostolis, quamvis eorum litteris non mandatam.

§ XX.

Rationes Riveti diffiantur.

Objicit Rivetus, Tractatu de Patrum auctoritate, cap. 6 : Nullum testimonium humanum ex se fidem in rebus divinis facere potest indubitatam; atqui consensus Patrum, quorum scripta extant, est testimonium humanum : ergo talis consensus fidem indubitatam ex se facere non potest. Humanum autem esse testimonium, nemo paulò humanior negabit, inquit Rivetus, nam uniuscujusque Patris testimonium humanum

esse etiam concedunt Romanæ communionis theologi. Et singulorum testimonia in unum collata, non possunt esse alterius generis, quàm cujus sunt singula per se considerata. Etsi enim fortassis crescant auctoritatis gradus propter multitudinem, non tamen mutatur auctoritatis species. Nam magis et minùs, ut vulgò dicitur, eam non mutant. Testimonium autem humanum fidem indubitatam in rebus divinis facere non posse, ex eo constat, quòd omnis homo mendax est, labi et errare humanum sit, nec id tantùm hominibus singulis accidat, sed pluribus quoque etiam in unum congregatis; multò magis pluribus, temporibus et locis disjunctis, qui vel in errando sæpè consentiunt, vel à se invicem, quod et Patribus accidit nonnunquàm, dissentiunt.

Confirmatur: Quorum (quantâlibet polleant doctrinâ et pietate) testimonium non ideò verum esse existimari oportet, quòd ipsi scripserunt, sed prout ratio ab iis adducta, vel Scriptura citata persuaserit, eorum testimonium non per se sufficit ad fidem divinam ingenerandam. At tale est omnium et quorumvis Patrum sive solitarium, sive consentiens testimonium. Alioqui à divino testimonio non distaret, quod per se solum nullo indiget rationis præsidio, ut ex Augustino ostensum est. Ergo testimonium etiam ex consensu Patrum ad fidem divinam ingenerandam non valet.

Majorem verissimam esse nemo negaturus est, qui naturam fidei exploratam habebit. Cùm enim debeat esse veritatis ac certitudinis immotæ, non potest ultimò terminari nisi in primâ veritate, quæ est auctoritas divina, sola immota existens. Auctoritatem autem doctorum Ecclesiæ divinam esse et immotam, nemo adhuc theologorum decernere ausus est. Imò S. Augustinus, ut inter Christum et Ecclesiam discrimen constitueret (contra Cresconium Grammaticum, lib. 2, cap. 21), agnoscebat, *Christum semper veraciter judicare, ecclesiasticos autem judices homines plerùmque falli.*

Respondeo: Distinguo minorem: Consensus Patrum est testimonium humanum, et doctrina in quâ consentiunt, quamque proponunt universi aut maxima pars, non est humana, concedo; et doctrina in quâ ita consentiunt, quamque hoc modo proponunt, est humana, nego. Itaque quamvis testimonium Patrum etiam in aliquo dogmate fidei docendo aut exponendo consentientium humanum sit, argumento est dogma, quod docent *omnes frequenter, apertè, perseveranter*, humanum non esse, sed apostolicum et divinum, quia illud semper non docuisset Ecclesia, nisi ab Apostolis accepisset; nec tradidissent Apostoli, nisi à Christo aut Spiritu sancto edocti.

Secundò respondeo, distinguo minorem alio modo: Consensus Patrum est testimonium humanum, quatenùs Patrum est, concedo; quatenùs Ecclesiæ fides est, nego. Sicut enim regia diplomata regiam auctoritatem non habent, ut ab ipsius ministris conscripta sunt, sed ut regio sigillo sunt obsignata, et mandata regia continent: ita Patrum sententiæ in ejusdem dogmatis assertionem diversis locis atque temporibus consentientium, illudque proponentium ut dogma fidei, testimonii humani limites et vires excedunt, non per se spectatæ, sed ut Ecclesiæ veluti sigillo obsignatæ et auctoritate receptæ, ejusque doctrinam ab Apostolis traditam continentes et exprimentes.

Ad confirmationem respondeo, distinguo minorem: Tale est Patrum omnium, sive solitarium, sive consentiens testimonium; et Scriptura sacra persuadet, Traditioni, quam hujusmodi consensus demonstrat, inesse divini testimonii pondus cui credendum sit, concedo; et Scriptura sacra id non persuadet, nego. Porrò consensus ille Patrum traditionis index est et argumentum certissimum. Scriptura verò sacra docet inesse traditioni divini testimonii pondus, ipsam supremæ esse divinis in rebus auctoritatis, eamque non recipiendam ut verbum hominum, sed sicut est verè verbum Dei. Proinde, etsi testimonia Patrum divisim et solitariè sumpta non sufficiant ad fidem divinam ingenerandam, ad id tamen sufficiunt collectivè sumpta et consentientia, non quòd ex propriis meritis id habeant, sed quòd traditionem repræsentent, sive doctrinam Ecclesiæ ab Apostolis concreditam: quæ doctrina divina sanè est et immota.

Quod autem ait S. Augustinus, lib. 2 contra Cresconium Grammaticum, cap. 21, *ecclesiasticos homines judices plerùmque falli*, intelligendum est de quæstionibus facti: puta, cùm de aliquibus hominibus ob fidei violatam integritatem, vel morum sanctimoniam degeneri conversatione pollutam fertur judicium. In his namque falli possunt judices ecclesiastici. At in fidei rebus decernendis, quamvis privati antistites falli possent, non tamen œcumenicus antistitum cœtus, sive Ecclesia ipsa universa. Hanc esse S. Augustini mentem integer loci contextus ostendit. « Si autem quæris, inquit, quomodò baptizant quos damnavit Deus antequàm de illis quidquam judicaret Ecclesia: qui enim mente perversâ videtur intùs esse, cùm foris sit, ab ipso Christo jam judicatus est; Paulus Apostolus dicit: *Ecclesia subdita est Christo*; non igitur debet Ecclesia se Christo præponere, ut putet baptizare posse ab illo judicatos, à se autem judicatos baptizare non posse, cùm ille semper veraciter judicet, ecclesiastici autem judices, sicut homines plerùmque fallantur. »

§ 21. *Solvitur argumentum quod, ex pugnantibus Patrum et recentiorum theologorum de sanctissimâ Virginis Deiparæ conceptione sententiis, Erasmus et Rivetus informant.*

Rivetus aliique heterodoxi post Erasmum objiciunt: Universi Patres uno ore asseverârunt B. Virginem in peccato originali esse conceptam, scilicet S. Irenæus Lugdunensis episcopus, à S. Augustino laudatus, lib. 1 contra Julianum; S. Cyprianus in Epistolâ de baptizandis parvulis; S. Olympius Hispanus episcopus; S. Gregorius Nyssenus in libro contra Novatianos; sanctus Basilius Cæsareensis in libro contra Mani-

chæos; S. Joannes Chrysostomus in Homiliâ ad Olympiam, et variis in locis commentarii in Matthæum et in Joannem; sanctus Hilarius in libris de Trinitate; sanctus Ambrosius super Isaiam, libro de Noe et Arcâ, in Psalmum *Beati immaculati in viâ*, et in Sermone de Purificatione beatæ Virginis : quorum testimoniorum maximam partem profert sanctus Augustinus, lib. 1 et 2 contra Julianum Pelagianum. Idem sensit sanctus Hieronymus, lib. 2 contra Pelagium hæreticum, et in Epistolis ad Laurentium episcopum et ad Dulcidium, sanctus Augustinus, libro 1 de Nuptiis et Concupiscentiâ, cap. 12, et epistolâ 57, et lib. 2 contra Julianum, cap. 9, et lib. 10 de Genesi ad litteram, cap. 8, et lib. 6. adversùs Julianum, cap. 4, et libro de Naturâ et Gratiâ, cap. 36, et lib. 4 Operis perfecti contra Julianum, cap. 122, qui locus insignis est, ubi respondet objectioni Juliani, quâ Augustinum ipsum accusabat velut pejus de beatâ Virgine sentientem, quàm Jovinianus sensisset. Scripserat scilicet Julianus Augustinum cum Joviniano componens : *Ille virginitatem Mariæ partûs conditione dissolvit : tu ipsam Mariam transcribis conditione nascendi.* Sanctus Augustinus respondit : *Mariam non transcribimus conditione nascendi ; sed ideò quia ipsa conditio solvitur gratiâ renascendi.* Certè si sanctus Augustinus sensisset B. Virginem immunem fuisse à peccato originali, postulabat Juliani argumentum ut de illâ immunitate hìc loqueretur. Sic S. Fulgentius libro de Incarnatione, cap. 6; Joannes Cassianus in Collatione penultimâ Abbatis Theonæ; sanctus Remigius, in Psalmum *Deus, Deus meus, respice in me;* sanctus Maximus episcopus in Sermone de Assumptione beatæ Virginis; sanctus Isidorus Hispalensis in 1 lib. Sententiarum, capp. 12 et 14; venerabilis Beda in cap. 1 Lucæ, et Homiliâ super *Missus est;* sanctus Hildephonsus libro de perpetuâ virginitate B. Mariæ; S. Anselmus Cantuariensis archiepiscopus, lib. 2 *Cur Deus Homo*, capp. 15 et 16; et libro de Conceptu Virginali, capp. 2, 13, 17 et 19. Sic S. Bernardus in Epistolâ ad Canonicos Lugdunenses, quæ est inter ejus Epistolas 174. Idem cònfirmant pontificum testimonia, qui Pelagianos damnârunt, Innocentii I, Zosimi, Bonifacii, conciliorumque Africanorum contra illos hæreticos celebratorum, et S. Leonis Magni, sermonibus 2, 4 et 5 de Nativitate Christi. Huisce Patribus scholastici et canonistæ peritissimi concinunt. Atqui sententia tamen illa tanto consensu tot seculorum comprobata, non solùm in dubium revocatur, sed contraria jam obtinet. Et sanè concilium Tridentinum, sess. 5 in appendice decreti de originali peccato hæc, habet : *Declarat sancta synodus non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam, Virginem Mariam Dei genitricem.* Igitur traditio ex unanimi Patrum consensu collecta non est suprema fidei regula, et æqualis cum Scripturâ sacrâ auctoritatis.

Respondeo : Distinguo majorem : Et certum non est, atque evidens sanctos Patres supra laudatos in eâ fuisse sententiâ, concedo. Et id certum est atque evidens, nego. Nam antiqui illi Patres quos sanctus Augustinus adversùs Pelagianos educit in aciem, et Augustinus ipse de peccati originalis debito facilè exponi possunt : cùm enim ex Adamo, non secùs ac homines cæteri, Maria propagata fuerit, communi lege peccati originalis contrahendi tenebatur, illudque reipsà contràxisset, nisi singulari Christi Redemptoris servata fuisset beneficio. Eximium istud beatæ Virginis privilegium agnovisse volunt S. Augustinum, quicumque piam de immaculato ipsius Conceptu sententiam propugnant. Proferunt nempe hæc ejus verba, libro de Naturâ et Gratiâ, cap. 36 : *Exceptâ itaque sanctâ Virgine Mariâ, de quâ, propter honorem Domini, nullam prorsùs cùm de peccatis agitur, habere volo quæstionem : unde enim scimus quid ei plus gratiæ collatum fuerit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere ac parere meruit eum, quem constat nullum habuisse peccatum.*

Proferunt et illud ejusdem S. doctoris, lib. 5 contra Julianum Pelagianum, cap. 15, ubi Christum nullum fecisse peccatum sic probat : *Profectò enim peccatum etiam major fecisset, si parvulus habuisset. Nam propterea nullus est hominum præter ipsum, qui peccatum non fecerit grandioris ætatis accessu, quia nullus est hominum præter ipsum, qui peccatum non habuerit infantilis ætatis exortu.* Unde colligunt, B. Virginem, quæ peccatum non fecit grandioris ætatis accessu, id est, quæ nullum prorsùs actuale peccatum admisit, peccatum non habuisse infantilis ætatis exortu, id est, peccatum originale reipsà non contraxisse.

Sanctos Anselmum et Bernardum disertè asseruisse fateor B. Virginem originalis peccati labe aliquandiù fuisse infuscatam : sed traditionem illi nec efficiunt, nec proferunt, aut suam sententiam velut fidei dogma proponunt. Quod verò Scholasticos spectat, cùm varias in partes abierint ex quo majori paulò fervore hæc in scholis agitari cœpit controversia, non est magni momenti ad seriem traditionis ostendendam eorum auctoritas. Unde sicut in concilio Florentino, auctorum, qui post schisma Photii, et Nicolai I pontificatum scripsissent, nullam in dogmatum Græcos inter et Latinos controversorum examine ac judicio habendam esse rationem utraque pars communi consensu decrevit, quòd scriptores illi, seu Græci, seu Latini, alterutri partium suspecti esse possent : ita si discutiatur quænam è traditione sit opinio, an illa quæ immunem ab originali peccato B. Virginem facit, an quæ eam communi sorti filiorum Adami propugnat obnoxiam, non est magni momenti scholasticorum theologorum auctoritas, qui ab anno tercentesimo supra millesimum scripserunt, ex quo Scotus hanc movit acriùs controversiam; quia alii aliis suspecti evasêre, proindeque ad ferendum hoc de argumento suffragium sunt minùs idonei.

Distinguo etiam minorem quoad primam partem : Hæc sententia in dubium revocatur ab eis qui censent ipsam non esse veterum consensu comprobatam, concedo; ab eis qui id censent, nego.

Distinguo etiam secundam partem minoris : Contraria sententia jam obtinet, ut probabilis et pia,

concedo ; obtinet ut dogma fidei, nego. Pia sanè est et ecclesiastica opinio, sed opinionis tamen limites non prætergreditur. Unde Sixtus IV, pontifex maximus, in Constitutione, quæ incipit : *Græcos nimis*, datâ Romæ pridiè calendas septembris, anno Domini 1483, eos anathemate ferit, qui vel hanc opinionem, vel oppositam propugnantes, *hæreseos, aut mortalis peccati labe pollutos dixerint ; cùm nondùm sit à Romanâ Ecclesiâ et Apostolicâ sede decretum.* Hujus vestigia pontificis premunt Tridentini Patres loco supra laudato, Sixti IV Constitutiones, quas innovant, sub pœnis in iis contentis observandas esse decernentes. Quo decreto sententiam de immaculatâ B. Virginis Conceptione dogma fidei non esse confirmârunt, licet ipsam probabilem, piam et ecclesiasticam opinionem esse satis superque declaraverint, additâ post decretum de peccato originali hâc exceptione : *Suæ intentionis non esse beatam et immaculatam Virginem Mariam Dei genitricem hoc decreto comprehendere.* Quæ exceptio, licet in sex prioribus Tridentini concilii sessionibus, quæ Parisiis apud Reginaldum *Chaudiere*, anno 1546 excusæ sunt, non inveniatur (quo fato, nescio) nec in excusis ibidem, annis 1551 et 1555, nec in Summâ conciliorum à Caranzâ conscriptâ, nec in editione conciliorum adornatâ à Petro *Crabbe*, legitur tamen in editione Romanâ anni 1564. A Paulo Soave, et Palavicino cardinali in Historiâ Tridentini concilii agnoscitur et refertur : imò à Calvino ipso vellicatur in Antidoto, quod anno 1547 excusum est : quo fit ut supposita et concilio Tridentino assuta censeri non debeat. Eodem loco et numero probabilium opinionum hanc sententiam habuit venerabilis Universitatis Ecclesiæ Parisiensis cancellarius Joannes Gerson in tractatu *De Propositionibus ab episcopo hæreticandis*, conclus. 3 : « Ad episcopos, inquit, non spectat propositionem aliquam hæreticare quæ ex se, et de jure « penitùs dubia est an ad fidem pertineat ; neque est « scandalosa, et potest sine periculo ejus veritas vel « falsitas ignorari. Exemplum : Potest Deus creare « supremam speciem, Deus non potest novam speciem creare ; Virgo Maria fuit concepta in peccato « originali, etc. Quia apud maximos doctores in theologiâ non corruptos affectu, vel intellectu, judicantur probabiles, neque scandalizant, nec oportet eas « scire ad benè vivendum, vel credendum. » Cùm itaque hanc propositionem : *Virgo Maria fuit concepta in peccato originali*, doctissimus cancellarius probabilem asserat, nec ab episcopo aliquâ notâ suo tempore inuri posse propugnet, sequitur propositionem contrariam : *Virgo Maria non fuit concepta in peccato originali*, dogma fidei non esse, sed probabilium opinionum finibus circumscribi ; in quas tamen Ecclesiæ pietas magis propendet, quæ Deiparæ Virgini verba illa sponsi cœlestis accommodat, Canticorum 4, 7 : *Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te.*

Dices : Ecclesia sententiam de immaculatâ Beatissimæ Virginis Conceptione ut dogma fidei propugnat, cui tamen Patrum omnium consensus adversatur. Itaque Patrum consensus aliquid fide divinâ credendum esse non probat.

Probatur primò antecedens ex concilio Basileensi, sessione 36 ; ubi decrevit hanc opinionem, quæ asserit, *Beatam Virginem Mariam nunquàm actualiter subjacuisse originali peccato, et immunem semper fuisse ab originali et actuali culpâ, tanquàm piam et consonam cultui Ecclesiæ, fidei catholicæ, rectæ rationi, et sacræ Scripturæ, approbandam fore, tenendam et amplectendam.*

Secundò, id probat festum Conceptionis immaculatæ beatæ Virginis, quod ab Ecclesiâ, 8 decembris, solemni ritu celebratur.

Tertiò, idem probat officium immaculatæ Conceptionis editum à Leonardo Nogarello, à Sixto IV approbatum, et insertum Romano breviario, quod anno 1521 excusum est ; quod qui recitaverint, magnis indulgentiis ab eodem pontifice donati sunt.

Quartò, id probat religiosus ordo in honorem immaculatæ Conceptionis Deiparæ Virginis à summis pontificibus Julio II et Leone X confirmatus.

Quintò, id probat pontificium diploma Pii V, datum anno 1567, quod Gregorius XIII, anno 1579, promulgavit, 4 calendas februarii, proprio diplomati insertum, quod incipit : *Provisionis nostræ*, quo quidem 79 propositiones *ut hæreticas, erroneas, scandalosas, et in pias aures offensionem immittentes, damnat, circumscribit et abolet.* Quas inter propositiones 73 conscribitur : *Nemo præter Christum est absque peccato originali : hinc B. Virgo mortua propter peccatum ex Adam contractum ; omnesque ejus afflictiones in hâc vitâ, sicut et aliorum justorum, fuerunt ultiones peccati actualis vel originalis.*

Sextò sacra Facultas theologica Parisiensis in statuto, quod edidit anno 1497, quo alumnos suos ad propugnandum concilii Basileensis de immaculatâ Deiparæ Conceptione decretum solemni adstrinxit sacramento, contrariam opinionem *falsam, impiam et erroneam* declaravit. Itaque Ecclesia sententiam de immaculatâ beatissimæ Virginis Conceptione ut dogma fidei propugnat, Patribus licet universis reclamantibus.

Respondeo, nego antecedens : Ad primam probationem respondeo, concilium Basileense, cùm decretum istud edidit, legitimum non fuisse et œcumenicum, neque ab Ecclesiâ etiam Gallicanâ hoc nomine receptum. Nam, sessione 27, anno 1437, Eugenius IV concilium œcumenicum Basileâ Ferrariam transtulit. Diploma irritum et inane declaravit synodus Basileensis ; rationes translationis ab Eugenio prolatas confutavit ; eos, qui pontifici parerent Ferrariamque proficiscerentur, confixit anathemate ; diem dixit Eugenio ut intra quatuor menses Basileæ adesset, sub pœnis suspensionis et depositionis. Ipsum suspendit, sessione 31, deposuit sessione 34, quæ anno 1439, die 1 junii celebrata est, jam congregato Ferrariæ concilio, in quo Ecclesia Græca et Latinæ potissima pars Eugenio ceu capiti et præsidi adhærebat. Eodem anno, 21 septembris, quatuor penè mensibus post Eugenii depositionem, decretum de immaculatâ beatæ

Virginis Conceptione editum est, cujus nullâ habitâ ratione, Sixtus IV et Tridentini Patres opinionem illam non esse dogma fidei existimârunt.

Ad secundam probationem respondeo, festum Conceptionis non probare immunitatem beatæ Virginis à peccato originali in ipsius Conceptionis exordio. Nam et Festum Conceptionis S. Joannis Baptistæ veteribus martyrologiis, Romano, Usuardi, et Adonis adscriptum est; qui tamen absque peccati originalis labe non est conceptus : et Conceptio beatæ Virginis celebratur non propter propriam sanctitatem, sed propter sanctitatem et dignitatem personæ conceptæ, quæ prædestinata est ab æterno, et in tempore concepta, ut Dei Mater esset. In quâ dignitate omnia ejus privilegia fundantur, et ad quam omnes illius gratiæ ac prærogativæ ordinantur, eaque inprimis puritas, quâ major sub Deo intelligi non potest.

Ad tertiam probationem respondeo, officium illud, quod non in argumentum fidei, sed in testimonium et professionem pietatis à Sixto IV approbatum est, indignum à Pio V judicatum esse, quod in Ecclesiâ legeretur, utpote quod ex confictis Patrum auctorumque ecclesiasticorum testimoniis, et quæ nullibi in eorum operibus reperiuntur, totum compactum esset, nec Ecclesiæ menti conveniret : quamobrem S. ille Pontifex ipsum suppressit. Nunc verò in romanæ Ecclesiæ officio nec verbulum est quo immaculata B. Virginis conceptio indicetur. Ecclesia tamen decernendo ut non ampliùs sub sanctificationis, sed sub conceptionis nomine illa Deiparæ solemnitas celebraretur, et singulare quoddam officium probando, quo immaculata recolitur conceptio, in eam se magis propendere partem ostendit, quæ immaculatam opinatur. Pietatis ergo sit Ecclesiæ sequi propensionem, et Deiparæ virginis conceptionem immaculatam prædicare, Virginem sine peccati originalis labe conceptam invocare, in quâ Deus erat condens naturam et largiens gratiam, ut de angelis ait S. Aug., quam *adjuvit manè diluculo, fluminis* gratiarum *impetu* ac plenitudine *lætificans* electam illam *civitatem*, ut *in medio ejus Deus non commoveretur*. Pietatis fuerit hæc ipsi ex Ecclesiæ sensu adaptare : *Pulchra ut luna, electa ut sol*, in conceptione etiam suâ diabolo *terribilis ut castrorum acies ordinata. Hortus conclusus, fons signatus*, ad quem dæmoni et peccato aditus non patuit, Christo Salvatore prohibente : sed officii est ultra non progredi, cùm Ecclesia quæstionem illam nondùm finierit, nec immaculatam Deiparæ virginis conceptionem, ut dogma fidei, credendam proponat.

Ad quartam probationem respondeo, Pontifices ordinem religiosum in honorem conceptionis immaculatæ instituisse, ut illorum pietati faverent, qui B. Virginem absque peccati originalis maculâ conceptam existimabant, ejusque propterea conceptionem singulari devotionis affectu prosequebantur : non autem quòd ad fidem spectare putarent, assere Deiparam virginem sine peccato originali conceptam. Idem de indulgentiis, miraculis et revelationibus, piis quibusdam viris aut mulieribus factis dicendum est, quæ pietatem promovent, aut confirmant, fidem verò divinam ejus rei ob quam dantur aut fiunt, non supponunt semper aut obsignant.

Ad quintam probationem respondeo, Pium V et Gregorium XIII singulas illas propositiones 79 non damnâsse ut hæreticas, erroneas, scandalosas et piarum aurium offensivas, sed *respectivè*, ut loquuntur, ita ut aliquæ maximâ, aliæ minori, aliæ minimâ harum censurarum confingantur, aliæ his omnibus notis inurantur. Quædam rursùs damnentur secundùm pravum sensum, cui sunt obnoxiæ, non secundùm mentem auctorum, vel assertorum; *quia sustineri possent in rigore et proprio verborum sensu ab assertoribus intento*, ut laudati modò Pontifices loquuntur. Quæ autem ordine 73, in diplomate Pii V propositio conscripta est, scandalum potest movere, si palam propugnetur, post constitutionem Sixti IV et Tridentinæ Synodi exceptionem : unde inter alias propositiones damnandas involvitur. Sed quòd eam *in rigore et proprio verborum sensu ab assertoribus intento*, propugnari posse, adeòque propositionem oppositam non esse dogma fidei existimaverit Pius V, evidenter ostenditur ex ipsius constitutione, quæ incipit : *Super speculam*, editâ anno Christi 1570, pridiè kalendas decembris : quâ Sixti IV constitutionem et Tridentinæ synodi decretum innovat et confirmat, prohibetque disputationes de conceptione B. Virginis in alterutram partem in concionibus et popularibus congressibus : et scribere vel dictare vetat hâc de quæstione sermone vulgari, sub pœnâ suspensionis à divinis et cujuscumque gradûs, etc. Cæterùm, permittit viris doctis, *quamdiù per apostolicam Sedem altera pars definita non fuerit, oppositaque sententia condemnata, in publicis Academiæ disputationibus, sive generalium, aut provincialium capitulorum, vel ubi aliàs intersunt, qui rem capere possunt, nec scandali ulla subest occasio, de illâ quæstione disserere, et argumentis utramlibet partem vel assere, vel impugnare, dùm tamen neutra veluti erronea prædicetur*, etc. Et initio diplomatis invehitur in eos, *qui, cùm de gloriosæ Virginis Mariæ conceptione sermo inciderit, tam pertinaciter pro alterutrâ parte contendunt, ac si de illis dogmatibus esset, quæ corde credere ad justitiam, ore confiteri ad salutem necessarium est. Quibus illud Prophetæ convenire videtur : Dicunt, ait Dominus, cùm ego non sim locutus; cùm sancta romana Ecclesia omnium ecclesiarum magistra et doctrix disciplinæ, de eâ re hucusque non definierit, nemo absque temeritate præjudicare, vel alterius partis sententiam damnare potest.*

Ad sextam probationem, respondeo, sacræ Facultatis Parisiensis decretum ab ejus alumnis servandum, sed nolle matrem nostram ut pontificia Sixti IV et Pii V, Pauli V et Gregorii XV decreta, necnon sacri concilii Trid. judicium, ipsius censuræ posthabeamus. Quamobrem sententiam de immaculatâ Deiparæ virginis conceptione, non solùm ut probabilem et piam, sed ut propriam Facultatis nostræ doctrinam propugnabimus, si de eâ dicendi scribendive detur occasio : at contrariam opinionem *falsam, impiam et erroneam*,

Ecclesiâ prohibente, et sacrâ Facultate, quæ suum Ecclesiæ judicium subjicit et accommodat, probante, non dicemus.

§ XXII.

Dallæi respondetur argumentis, quibus constat ipsius liber I De vero Patrum Usu.

Objicit Dallæus, lib. 1 de Vero usu Patrum : Cùm de superstruendis testimonio aut dictis Patrum quibusdam fidei capitibus agitur, necessarium est ut loci, qui ex iis petuntur, certi sint et perspicui, id est, hujusmodi, ut nemo ambigere possit, vel de ipsorum auctore, an ejus verè sint, cujus esse feruntur, vel de eorum sensu, an is sit scilicet, qui esse dicitur. Nam cùm testimonium vel sententia nullam habeat vim aliam, nisi eam quam petit ab auctoritate testis vel judicis, patet, quamdiù de eâ non constat, ad fidem faciendam non esse ista idonea. Eâdem ratione, si scriptoris testimonium, aut judicis sententia, obscura sunt, aut ambigua, quis non videt neque his posse controversiam dirimi? cùm alia supersit ante explicanda quæstio, quis scilicet hujus vel illius sensus sit. Atqui nec certi sunt nec perspicui Patrum loci, et vel de eorum auctore, vel de eorum sensu, plerùmque ambigi meritò potest : ergo controversa religionis capita Patrum auctoritate decidi non possunt.

Minorem probare nititur Dallæus, lib. 1 de Vero usu Patrum, totis capitibus undecim.; cap. 1, statuit ægrè constare posse quid circa nostras de religione controversias senserint Patres, cùm pauca extent ab iis scripta, tribus præsertim antiquissimis seculis, quorum potissima ratio esse debet. Longè enim probabilius est Religionem christianam in suis primordiis puram et sinceram fuisse, quàm iis temporibus quæ postea consecuta sunt : cùm ut plurimùm res, prout à suâ origine recedunt, sic etiam in pejus ruant, ut videre est in rebuspublicis, legibus, disciplinis et linguis. Porrò tribus primis Ecclesiæ seculis pauci doctores libris conscribendis operam dederunt. Sed neque ea ipsa, quæ tum edidêre Christiani tametsi pauca, ad nos omnia pervenêre. Pars major intercidit, vel temporis injuriâ, vel hominum in abolendis, quæ ad palatum non sapiebant, audacium fraude, ut Papiæ Hieropolitani quinque libri, Quadrati Atheniensis, et Aristidis Apologiæ, Castoris Agrippæ opus contra Basilidis hæretici libros 24, Hegesippi quinque libri ; Melitonis, Dionysii Corinthii, Apollinaris Hierapolitani opera, Pinyti Cretensis epistola ; Philippi, Musani, Modesti, Pantæni, Rodonis, Miltiadis, Apollonii, Serapionis, Bacchyli, Polycratis, Hippolyti, Julii Africani, Dionysii Alexandrini et aliorum monumenta, quorum nobis nuda nomina et tituli apud Eusebium et Hier. supersunt. Conjicit autem Dallæus, quædam ab eis abolita esse, qui extare nolebant suæ à primo Christianismo diversitatis argumenta. Ideòque Tertulliani, gravi ob Montanismum invidiâ laborantis opera perennâsse, Apollonii viri inter Catholicos laudatissimi nihil ad nos pervenisse, quia receptis postmodùm apud Christianos jejuniorum legibus, quas veteres in Montani partibus damnaverant, posteri Apollonium veterum defensorem perire non inviti passi sunt, Tertullianum ob ejus cum suis conformitatem, suum fuisse putantes, foverunt.

Cap. 2, probat Dallæus difficile esse certò scire, quæ fuerit veterum Patrum hodiernis de controversiis fides : quia quæ supersunt è tribus prioribus seculis scripta, maximam partem agunt de rebus alienissimis ab iis quæ hodiè circa religionem in controversiam vocantur. Hi enim pro suorum temporum ratione, vel Christianismum criminationibus, quibus per calumniam gravabatur, purgant; vel insulsa et impia ethnicorum sacra exagitant; vel obduratam Judæorum pervicaciam coarguunt, vel portentosa Hæreticorum sui temporis deliria confutant, vel fideles ad patientiam, et fidem Christi fortiter profitendam hortantur; vel quosdam denique Scripturæ locos interpretantur. Quæ omnia perparùm ad controversias nostras faciunt, quas isti nunquàm ferè, nisi casu atque obiter et aliud agentes attingunt, cùm nihil minùs quàm nos nostraque in animo haberent. De transsubstantiatione verò, de confessione auriculari, de purgatorio, de cultu imaginum, de romani Pontificis primatu, nulli occurrunt apud antiquos tractatus.

Cap. 3, aliam, quæ majoris ipsi momenti videtur, rationem profert Dallæus, cur difficile sit veterum librorum auctores, vel sensum certò cognoscere, scilicet, quòd Patrum verè certòque non sint quæcumque nunc eorum nomine circumferuntur; sed pleraque iis vel olim, vel his demùm postremis seculis afficta et supposita, partim Hæreticorum fraude, partim librariorum audaciâ, partim ingeniorum stultè ambitiosorum malis artibus, qui cùm sensa sua in lucem edere gestirent, nec sibi satis doctrinæ esse aut gratiæ experirentur, ut per se populo placerent, veterum nomina sunt ementiti, cùm mallent sibi sub alieno nomine plaudi, quàm se sub vero et proprio exsibilari. Id multis exemplis probat Dallæus, additque ipsos etiam Patres, seu propriæ sententiæ studio tenerentur, seu affectibus nimis indulgerent suis, has artes interdùm adhibuisse. Id probat ex contentione, quæ Africanos episcopos cum romanis Pontificibus Zosimo et Bonifacio commisit, in negotio appellationum, quinto ineunte seculo. Quâ in controversiâ romani Pontifices canones quosdam Africanis obtruserunt, quasi concilii Nicæni, quibus eas ad se pertinere confirmarent. Non absimilem postea fuisse ait Hadriani I versutiam, qui ut suam de Sabbati jejunio Traditionem Egilæ episcopo et cæteris Hispanis commendaret, non dubitavit Ambrosii auctoritate abuti. Jubet enim Egilam B. Augustini opuscula legere, *ubi*, inquit, *egregium prædicatorem atque doctorem suum S. Ambrosium meminit pro jejunio Sabbati sanctam catholicam, et apostolicam nostram romanam nimis laudâsse Ecclesiam.* Hoc verò longè falsissimum est. Extat enim Augustini ad Casulanum epistola, ad quam respicit hoc loco Adrianus; unde dicere licet Ambrosium, neque romanam, quòd Sabbato jejunaret, neque suam Mediolanensem, quòd Sabbato non je-

junaret, laudâsse Ecclesiam, sed utrumque ritum nullo planè discrimine habuisse. Ut autem non miquam esse ostendat Dallæus suam de superiorum seculorum hominibus in fingendis, adulterandisque libris suspicionem, observat per septem illa secula, quæ ab anno 800 ad 1500 decurrerunt, rem litterariam et sacram, et profanam, vix alios in occidente tractâsse, quàm monachos et clericos. Istius verò ordinis hominibus plerisque vulgò persuasum fuisse, si quid ad religionis commodum conferre videretur, id impunè fingere ac spargere licere. Id probari ait ex innumeris fabulis, quæ istis temporibus exortæ ac disseminatæ sunt, de Ecclesiarum originibus, de sanctorum miraculis, de angelorum, vel mortuorum hominum visionibus, deque aliis id genus ad religionem utilibus rebus. Profert in exemplum fictitiam Eucherii Aurelianensium episcopi visionem, quâ Carolum Martellum Pippini Regis patrem in inferis damnatum conspexisse memoratur, quam provinciarum Remensis et Rotomagensis episcopi, Carisiaci, anno 858, congregati in epistolâ ad Ludovicum Germaniæ regem datâ, ceu verissimam historiam scribunt. Id verò Dallæo non videtur omittendum, monachorum Benedictini instituti (qui diù in occidentali Ecclesiâ viguerunt, ac penè regnârunt) jam pridem in hoc rerum genere sublestam esse fidem. Ex eorum quippe officinâ multa supposititia jam olim prodiisse, è quorum numero est privilegium S. Medardi. Inter Benedictinos jam ante multa secula exarsisse de sui auctoris corpore controversiam, quæ quo ipsi sint ingenio, abundè patefacit. Benedicti enim corpus ex Casinensi Monasterio in Floriacense ad Ligerim translatum Galli contendunt, et ibidem quiescere. Itali contra pugnant illud in Casinensi Monasterio et fuisse semper, et etiamnùm servari. Addit Benedictinos confinxisse codices MSS. quibus libellum insignem, *de Imitatione Christi*, Thomæ à Kempis inscriptum, Joanni Gersen Vercellensi sui ordinis abbati assererent · cujus sceleris à Gabriele Naudæo convicti sunt. Alia congerit in Patres societatis. Denique instrumenta quædam in reconciliatione serenissimæ reipublicæ Venetæ cum Paulo V, conficta à Paulo Catello Protonotario Apostolico, quorum in uno præter verum, et contra omnem hominum præsentium fidem, narrat Venetos à cardinali Jousa Pontificis legato, à censuris absolutos, additâ lege, ut pœnitentiam pro confessarii arbitrio imponendam luerent, eamque ducem, et senatum humiliter accepisse. Atque ex his velut ex quodam specimine satis constare ait, clericos et monachos Latinos, ab octavo ad nos usque seculo sensisse, fas esse quædam confingere, mutare et interpolare, si quando id ad suæ religionis emolumentum conferre videtur.

Cap. 4, difficillimum esse probat Dallæus certò assequi, quæ vera et genuina fuerit Patrum sententia, quia prioribus, et posterioribus seculis, tempore, imperitiâ, fraudibus, cùm piis, tùm malignis, genuina sanctorum Patrum Scripta variis in locis immutata et adulterata fuerunt. Romanos conciliorum generalium editores conqueri notat in præfatione, temporis injuriâ et Hæreticorum fraudibus factum esse ne conciliorum illorum acta integra habeamus, neve quæ ex iis supersunt, pura atque sincera sint. Quod in conciliis, id in aliis veterum monumentis Hæreticos, et Schismaticos ausos esse colligit. Id præterea probat Dallæus exemplo Ruffini qui tantâ licentiâ in scriptis Origenis, Eusebii et aliorum, quæ de Græcis Latina fecit, versatus est, ut nulla in ejus interpretationibus pagina occurrat, in quâ non aliquid interpolaverit. Addit Dallæus has depravationes in monumentis sacratissimis, et maximè publicis, cujusmodi fuêre Ecclesiæ liturgiæ, locum habuisse : idque, ex verbis Andreæ Masii præfatione in liturgiam Syriacam, probat. Profert deinde canones, et testimonia Patrum, quæ à Gratiano fœdè interpolata esse ait. Id quoque probat ex facto legatorum S. Leonis, qui, jam anno 451, coram toto conc. Chalcedonensi, sextum canonem Concilii Nicæni recitârunt cum hisce verbis, quæ in nullo Græcorum codicum, Latinorumve inventa sunt, *Ecclesiam Romanam semper primatum habuisse.* Ex quibus colligit Dallæus, in antiquitate nihil sani, nihil incorrupti superesse, præter ea quæ nullius fuêre momenti, vel quæ sine infamiâ, et omnibus reclamantibus, alterari non potuerint, siquidem tam sancti Pontificis legati ejusmodi laciniâ tam venerabilem canonem fœdare non dubitârunt. Persequitur Dallæus alia interpretationum exempla, quarum nonnullas tribuit Dionysio Exiguo : quòd nempe postremi canonis concilii Laodiceni partem suppresserit, quæ librorum canonicorum veteris et novi Testamenti catalogum continet; quòd Ephesinos canones omiserit, necnon vigesimum octavum canonem concilii Chalcedonensis. In synodo subinde septimâ multa interpolata fuisse ait Dallæus, et Adriani papæ inprimis Epistolas. Notat et alia, quæ ex causæ Romanæ studio, Patribus communionis nostræ theologi affinxerunt et commodarunt, quæ nullibi in eorum operibus reperiuntur. Sic illius Latinorum de Papæ primatu dogmatis studium S. Thomam Aquinatem subegisse, ait, falsa quædam testimonia et Chalcedonensibus Patribus et Cyrillo Alexandrino affingere. Nam in opusculo contra Græcorum errores, hæc velut Chalcedonensis concilii decreta affert : *Si quis episcopus prædicatur infamis, liberam habeat sententiam appellandi ad beatissimum episcopum antiquæ Romæ; quia habemus Petrum petram refugii, et ipsi soli liberâ potestate, loco Dei, sit jus discernendi, secundùm claves à Domino sibi datas. Item omnia ab eo definita teneantur, tanquàm à vicario apostolici throni.* Denique : *Legitur,* inquit, *in Chalcedonensi concilio, quòd tota synodus clamavit Leoni papæ : Leo sanctissimus apostolicus et Ecumeraicos patriarcha multos vivat annos.* Cyrillum verò idem Thomas hæc quæ ipse refert, in Thesauro scripsisse ait · *Sicut Christus accepit à Patre super omnem principatum et potestatem, ut ei cuncta curventur, plenissimam potestatem, sic et Petro et ejus successoribus plenissimè commisit.* Et : *Illi omnes jure divino caput inclinant, et primates mundi tanquàm Domino Jesu obediunt.* Denique : *Nos ut membra,* inquit, *manere debemus in capite nostro Pontifice Romano, et apostolico throno, à quo nostrum*

est quærere quid credere, et quid tenere debemus, quoniam solius est pontificis arguere, corrigere, increpare, ratum facere, disponere, solvere, et ligare. Hæc Thomas, inquit Dallæus, quorum nihil in veris vel Chalcedonensis synodi Actis, vel Cyrilli operibus, hodiè uspiam legitur, vel apud Græcos, vel etiam apud Latinos.

Pergit Dallæus, et ne Breviaria quidem et Missalia ab istâ corruptorum audaciâ intacta fuisse probat. Laudat viros doctrinâ et probitate insignes, qui notârunt in Collectâ quæ in festo Cathedræ S. Petri legitur, hæc antea fuisse verba : *Deus, qui B. Petro Apostolo tuo, collatis clavibus regni cœlestis, animas ligandi atque solvendi Pontificium tradidisti :* sed in posterioribus Breviariorum et Missalium editionibus deletam vocem, *animas*, ne papæ potestas ad spiritualia tantùm, minimè verò ad temporalia pertinere censeretur. Constat ex Hincmaro, die S. Leonis, dictam olim in Ecclesiâ Latinâ fuisse hanc orationem : *Annue nobis, Domine, ut animæ famuli tui Leonis hæc prosit oblatio, quam immolando totius mundi tribuisti relaxare delicta.* Constat ex Innocentio III, eamdem in antiquis Missalibus planè ita conceptam fuisse (*Extra de celebratione Missarum*, cap. *Cùm Martha*); pro quibus, in modernis Missalibus ista leguntur : *Annue nobis, quæsumus, Domine, ut intercessione B. Leonis hæc nobis prosit oblatio.* Nempe deleta est ea orationis forma, quæ docebat veteres etiam pro sanctis Deo fruentibus precari solitos ; non adeò putâsse, quod apud Latinos postremorum temporum obtinuit, pro iis duntaxat animabus esse precandum, quæ Purgatorii ignis carcere cruciarentur. In martyrologia quoque novitatem illam et audaciam grassatam esse multis probat Dallæus. Et inter alia notat Galesinii et Baronii allucinationem, qui Synoridem martyrem Antiochenam ad diem 24 januarii consignârunt, ex bigâ, seu pari martyrum, Juventio scilicet et Maximo, quos ξυνώριδος τῶν ἁγίων μαρτυρῶν nomine S. Chrysostomus, orat. 46, significavit, Synoridem virginem Antiochenam fingentes.

Non solùm depravata veterum monumenta, sed in totos libros sævitum, ipsosque exterminatos et flammis traditos, si quid à romanæ Ecclesiæ sententiâ alienum continerent, queritur Dallæus. Sic in VII synodo, quæcumque scripta fuerant adversùs imagines, exitio et ignibus devota fuêre. Sic Joannis Scoti Erigenæ de Eucharistiâ librum flammis tradere coactus est Berengarius à Romano Pont. Nicolao II. Invehitur subinde Dallæus in vigilantiam, quâ romani pontifices cavent, ne in libris qui publici juris fiunt, errores propugnentur ; in indices expurgatorios declamat : in censores librorum injurias evomit.

Denique hanc romanæ communionis theologorum fraudem non omittendam esse ait, quâ quoties neque de scriptore, quin pius et catholicus fuerit, neque de libro, quin verum ejus opus fuerit, dubitare licet, calumniantur objectas voces operi ab Hæreticis assutas fuisse. Hoc Alanum Copum et Bellarminum fecisse in Epiphanii ad Joannem Jerosolymitanum Epistolâ, quâ sanctissimus ille vir pronuntiat, hominis in Christi Ecclesiâ pendere imaginem nefas esse, idque si fiat, contra auctoritatem Scripturarum fieri. Parem fuisse Latini Latinii in plurima Chrysostomi contra confessionem auricularem loca temeritatem et inverecundiam, qui in libello de confessione, opuscula in quibus ista leguntur, vel Chrysostomi esse præfractè negat, vel à Novatianis interpolata contendit. Sed nusquàm frequentiùs desperatam hanc exceptionem nostris ab auctoribus adhiberi ait Dallæus, quàm cùm de Honorii Pont. Monothelismo quæstio est. Nam et acta VI synodi ab Hæreticis in Honorii nomine violata, et Leonis II vel interpolatam, vel confictam Epistolam, Baronius, Bellarminus et Binus confidenter asserunt. Ex quibus omnibus colligit Calvinista, ægerrimè fieri posse ut in adulteratis et confusis adeò venerandæ antiquitatis monumentis certò et perspicuè pernoscantur ea, in quibus obscurandis et æternis tenebris sepeliendis, tot et tam varii artifices incubuerunt.

Capite 5, probat Dallæus non facile esse Patrum scripta intelligere, tum propter linguas et idiotismos quibus utuntur, tum propter rerum explicandarum variis rhetoricæ et dialecticæ artificiis obscuratam et impeditam rationem : tum quòd plerasque voces alio, quàm qui nunc in usu est, sensu usurpent. Quoad primum, nonnulla veterum scriptorum loca adducit, in quibus vertendis graves in errores, partium studio in transversum acti, interpretes impegerunt. Urget deinde Calvinista locorum, quæ in disputatione de controversis fidei capitibus afferri utrinque solent, obscuritatem. Si eadem, inquit, fuit Tertulliani, quæ est hodiè Ecclesiæ romanæ de Eucharistiâ sententia, quidquamne fingi potest obscurius hoc loco è quarto libro contra Marcionem? Christus, *acceptum panem, et distributum discipulis corpus suum fecit. Hoc est corpus meum dicendo, id est, figura corporis mei.* Si Augustino credita transsubstantiatio, quid sibi volunt hæc ejus verba : *Non enim Dominus dubitavit dicere : Hoc est corpus meum, cùm signum daret corporis sui?* Si loci isti, et alii penè innumerabiles id volunt quod contendit cardinalis Perronius, fueruntne unquàm obscuriora vel sphingis Thebanæ ænigmata, vel sybillæ oracula? Nec pauciora sunt, quæ Protestantium sensum nullo modo admittere posse videntur, qualia sunt quæ disertis verbis vel aiunt panis naturam immutari, et per omnipotentiam Verbi Dei carnem fieri, vel negant Eucharistiam panem esse aut vinum. In singulis controversiis similes esse locos monet Dallæus, quorum alii romanæ Ecclesiæ, alii Protestantium judicio inexplicabiles videntur. Quod genus, inquit, judicii est, quod longè fusiore elucidatione opus habet, quàm res ipsa? Quod lites, quas decidere debuit, serit? Quod utrique parti æqualiter favere videtur? De sensu horum Domini verborum contenditur : *Hoc est corpus meum.* Adducuntur Tertull. et Aug. qui ea exponant. Fidem tuam, lector, nonne æquè, imò magis perspicua sunt hæc Scripturæ verba, quàm utriusque scriptoris loca, quâ quidem ratione explicantur?

Causas verò hujus in locis Patrum obscuritatis exponit Dallæus; primamque hanc esse ait, quòd nondùm

motis hisce de religione controversiis scripserunt: unde quod in aliis Ecclesiæ cum Ario, cum Macedonio, Pelagio, Nestorio, Eutychete, controversiis contigit, ut Patres hisce de rebus, antequàm in quæstionem vocarentur, obscurissimè locuti sint, cùm nempe de iis certo consilio non agerent : idem iis de argumentis sentiendum est, quæ nunc inter Protestantes et Romanam Ecclesiam controvertuntur. Jam olim ista scripta sunt ab Hieronymo : *Antequàm*, inquit, *Alexandriæ quasi dæmonium meridianum Arius nasceretur, innocenter quædam, et minùs cautè locuti sunt* (Patres) *et quæ non possunt perversorum hominum calumniam declinare.*

Secundam obscuritatis Patrum his in argumentis causam esse Dallæus notat, quòd mentem suam caligine quâdam veluti involvere, et obscurè loqui affectârint, quoties ethnicis, aut catechumenis coram, de mysteriis agebant ; quod maximè in homiliis ad populum observârunt. Tertiam obscuritatis causam esse ait metaphoras, et figuras, et alia rethorica ornamenta, omniaque liberalium disciplinarum artificia. Quis enim, inquit, Hieronymum non putet Marcionitarum et Encratitarum œstro percitum fuisse, dùm in nuptias tam impotenter invehitur in libris contra Jovinianum, et alibi sæpè, usque adeò ut in hæc etiam verba proruperit ? *Si corruptio ad omnem coitum pertinet, incorruptio autem propriè castitatis est, præmia pudicitiæ nuptiæ possidere non possunt.* Et infra : *Existimo quod qui uxorem habet, quando revertitur ad idipsum, ne tentet eum satanas, in carne seminet, et non in spiritu. Qui autem in carne seminat, metit corruptionem.* Hæc verba, prout sonant, sumpta, nuptias, conjugiique omnem usum damnant : quasi eo contaminarentur conjuges, speque beatæ immortalitatis exciderent. Sed in epistolâ ad Pammachium docet, locos istos, aliosque ejusdem generis comparatè, non absolutè accipiendos, seque hoc unum velle, tantam esse virginum felicitatem et puritatem, ut ad eas collati conjuges nullius esse loci ac dignitatis videantur. Eâdem clavi usi sunt VII synodi Patres in solvendis quibusdam locis, quos Iconoclastæ objiciebant ; hunc maximè ex Chrysostomo : *Per Scripturas fruimur præsentiâ sanctorum, habentes imagines, non corporum ipsorum, sed animarum : quæ enim dixerunt, sunt eorum imagines animarum.* Hunc item ex Amphilochio : *Curæ nobis non est coloribus depingere in tabulis facies carnales sanctorum (nam istis non indigemus) sed per virtutem imitari eorum vivendi rationem.* Tertium denique ex Asterio : *Christum ne pingas in stragulis, potiùs suppedita pauperibus istorum sumptuum expensas. Sufficit enim ipsi quòd semel se demisit, cùm carnem nostram assumpsit.* Quis ista audiens, inquit Dallæus, non sibi persuadet ex Iconomachorum genere fuisse tres istos Patres? Profectò vix videtur quidquam dici potuisse in hanc sententiam disertius. Volunt tamen Nicænæ synodi Patres illos loqui tantùm comparativè, et hoc unum significatum velle, imagines scilicet Jesu Christi et sanctorum intueri, longè minoris esse ad pietatem usus, quàm vel ea quæ scripserunt legere, vel vitam eorum imitari, vel beneficentiâ pauperes prosequi. Ex his colligit Dallæus, veterum scripta, longè aliter quàm sonant, nonnunquàm accipi. Unde sequitur esse intellectu difficillima.

Quartam causam affert Dallæus, ex quâ sexcentæ difficultates in monumentis Patrum oriuntur, quod scilicet dùm totis viribus errorem quempiam oppugnant, in contrarium impingere videantur; ad Arium, v. gr., accedere, cùm Sabellium adoriuntur; favere Pelagianis, cùm Manichæos oppugnant. *Vehemens cum adversariis contentio* (inquit Theodoretus, Dialogo 3,) *fecit ut in modum excederent, quod et iis, qui arbores colunt, evenire solet : cùm enim incurvam plantam viderint, non solùm ad rectam normam erigunt, sed in alteram quoque partem ultra directum inflectunt, ut per nimiam in contrarium inflexionem ad rectum statum perducatur.*

Denique monet Dallæus, non parùm conferre ad difficultates quas in legendis et intelligendis Patribus offendimus, confusionem à vocibus natam, quas, sed mutatâ significatione retinuimus. Papam (inquit), Patriarcham, Missam, peccata mortalia, confessionem, pœnitentiam, indulgentiam, et sexcentas hujusmodi voces usurpamus, sed sensu ab eo quem tum habebant, non minùs alieno, quàm illorum ætas differt à nostrâ.

Cap. 6. Novam rationem profert Dallæus, cur Patrum mentem assequi sit longè difficillimum. Quod scilicet vel aliorum expositiones et sententias referant potiùs quàm adstruant propriam, ut in commentariis (quod S. Hier. in Apologiâ adversùs Ruffinum, et alibi testatur). Vel ad Populi captum se accommodant, et allegoricas mysticasque expositiones lubentiùs sectantur quàm litteralem ; vel nihil non adhibent quod ad argumentum suum faciat, quamvis infirmum et à causâ alienum, ut in libris polemicis, quando contra fidei hostes disputant. Quod S. Hier. observat in epistolâ ad Pammachium. « Didicimus (inquit) « plura esse genera dicendi, et inter cætera aliud esse « γυμναστικῶς scribere, aliud δογματικῶς. In priori va- « gam esse disputationem et adversario respondentem, nunc hæc, nunc illa proponere, argumentari ut « libet, aliud loqui, aliud agere; panem, ut dicitur, « ostendere, lapidem tenere. In sequenti autem aperta « frons, et ut ita dicam, ingenuitas necessaria est. « Aliud est quærere, aliud definire, in altero pugnan- « dum, in altero docendum est.... Origenes, Metho- « dius, Eusebius, Apollinaris, multis versuum millibus « scribunt adversùs Celsum, et Porphyrium. Conside- « rate quibus argumentis, et quàm lubricis proble- « matibus diaboli spiritu contexta subvertant ; et « quia interdum coguntur loqui, non quod sentiunt, « sed quod necesse est, dicunt, adversùs ea quæ di- « cunt Gentiles. Taceo de Latinis Scriptoribus, Ter- « tulliano, Cypriano, Minutio, Victorino, Lactantio, « Hilario, ne non tam me defendisse, quàm alios videar « accusâsse. »

Cap. 7. Aliam rursùs difficultatis in assequendâ Patrum mente rationem Dallæus affert, quod nimirùm Patres in iisdem fidei capitibus non semper perstite-

rint, sed è quibusdam suis sententiis nonnunquàm discesserint, prout exercitatione, vel ætate eorum maturaverat judicium. Patres enimverò in veritatis cognitione cum ætate studiisque profecisse, luculento exemplo docuit S. Aug. cùm quæcumque totâ vitâ scripserat, in senectute excussit et recensuit, in iisque ingenuè et bonâ fide notavit quidquid animadversione dignum visum est in Retractationum libris.

Cap. 8. Dallæus ostendit, ut liquidò nobis constet quid super capitibus in religione controversis senserint Patres, necessarium esse, ut cognoscamus an sententias suas ut necessarias, an ut probabiles tantùm, et quo in gradu necessitatis vel probabilitatis eas habuerint; quod cùm sit longè difficillimum, ex auctoritate Patrum circa fidei capita hodiè controversa nihil promovere possumus.

Cap. 9. Statuit Dallæus, ut Patrum sententiæ nobis usui esse possint, non satis esse ut nobis constet eorum reverà esse, eumque esse sensum qui dicitur, sed opus esse etiam ut certò sciamus, num cum sui temporis Ecclesiâ senserint. Privatam quippe eorum sententiam de fide non esse, sed ea tantùm dogmata, quæ ab Ecclesiâ ut necessaria ad salutem recepta sunt. Quemadmodùm Senatoris unius sententia vim Senatusconsulti non habet, nisi eadem sit totius, vel certè maximæ partis senatûs sententia. Atque hìc (inquit Calvinista) in novas difficultates relabimur. Unde enim et quâ ratione nobis constabit Ecclesiam, quæ Justini, Hieronymi, vel Augustini temporibus in terris militabat, eadem in omnibus de religione sensisse cum unoquoque eorum?

Cap. 10. Statuit Dallæus, ut locorum, qui ex Patribus proferuntur, usus aliquis apud nos esse possit, sciendum esse num eorum de hujus seculi controversiis sententiæ ab Ecclesiâ universali, an ab ejus parte tantùm receptæ fuerint. Id verò levis non esse momenti, quia Ecclesiæ universalis de fide opiniones infallibiles et necessariò veræ habentur, cùm de Ecclesiis particularibus idem non sit judicium, obnoxiæ enim errori censentur. Varias fuisse Ecclesiarum particularium cùm opiniones, tùm mores et instituta. Sic Ecclesias minoris Asiæ ab aliis circa diem celebrandi Paschatis dissensisse: Cappadociæ, Ciliciæ, Galatiæ et Africæ Ecclesias hæreticos rebaptizâsse; variam fuisse apud varias olim Ecclesias jejunii Antepaschalis rationem; Occidentis et Orientis Ecclesias de jejunio Sabbati litem movisse, illis fas esse, his verò nefas esse sabbato jejunare contendentibus. (Quâ de re consulendus est Trullanæ synodi canon 55.) Libros Sapientiæ, Ecclesiastici, Machabæorum, Judith, et Tobiæ, quos in librorum Canonicorum catalogo suppressit Laodicena synodus, à concilio Carthaginensi 3 in Canonem fuisse relatos: Ecclesiæ Græcæ de libero arbitrio et prædestinatione sententias et voces plurimùm ab iis differre, quæ universa Ecclesia de his capitibus, cùm vivente, tùm etiam mortuo Augustino, credidit et docuit. Ex quibus constat, sententias et consuetudines à quibusdam Ecclesiis receptas, ab universali Ecclesiâ probatas semper non fuisse.

Cap. 11. Probat Dallæus, fieri non posse ut super ullo eorum capitum, quæ sunt hodiè in controversiâ, clarè liquidòque pernoscamus, quæ totius Ecclesiæ, seu universalis, sive particularis sententia fuerit; vel enim Ecclesiæ nomine omnes in genere fideles, vel pastores et clerum intelligi. Quocumque sensu sumatur, difficillimum esse scire quid senserit vetus Ecclesia, cùm singulorum sententias compertas habere penè sit impossibile. Addit Calvinista, pro certo tenendum esse, non esse à Patribus prodita quæcumque de sui temporis scitis ac placitis cognita habebant, cùm eo consilio scripserint ut nos docerent, non tam quæ sui seculi esset, quàm quæ omnium esse debeat fides. Addit secundò, verisimile esse, dissimulâsse eos vel ex charitate, vel ex prudentiâ suâ, quæcumque aliorum, sive doctorum, sive etiam cœtuum dogmata ipsi velut falsa respuebant, fecisseque eos in dogmatibus, quod à se in ritibus factum testatur Augustinus, epistolâ 119 ad Januarium. *Quod*, inquit, *instituitur præter consuetudinem, ut quasi observatio sacramenti sit, approbare non possum; etiamsi multa hujusmodi, propter nonnullarum vel sanctarum, vel turbulentarum personarum scandala, liberiùs improbare non audeo.* Hæc Dallæus, lib. 1 de vero Patrum usu.

Respondeo ad argumenta Dallæi: Nego minorem primi syllogismi. Etsi enim aliqui sint Patrum loci, quorum vel de auctore, vel de sensu ambigi potest, illi nimirùm, qui vel ex dubiis, vel ex suppositiis Veterum monumentis proferuntur, vel qui sunt ita obscuri et intricati, ut vix ullus ex iis extundi sensus possit: non tamen plerique omnes sunt hujusmodi; et si qui sunt, à nobis non adhibentur, cùm disputamus de capitibus religionis controversis. Quòd si ex libris, quos veterum esse negant Protestantes, Ecclesiæ doctrinam et Traditionem eruamus, verbi gratiâ ex septem epistolis martyris Ignatii, id non facimus, nisi certissimis demonstraverimus argumentis illa monumenta germana esse et legitima eorum auctorum, quorum nominibus inscribuntur.

Ad primam Dallæi probationem respondeo: Etsi trium priorum seculorum Patres pauca scripserint, et si quæ scripserunt, ad nos non pervenerint universa, tamen ex iis quæ scripsêre, et quæ supersunt vel opera, vel operum fragmenta, catholicos doctores insignia et invicta testimonia ad fidem Ecclesiæ contra Protestantium errores confirmandam proferre; quod et in nostris Dissertationibus facimus, et Deo juvante faciemus, ubi dabitur occasio capita fidei controversa excutiendi. Quòd autem plurima veterum scripta perierint, non aliis causis, quàm temporum injuriæ, negligentiæ hominum, et Hæreticorum maximè impietati tribuendum est, quorum proprium est in sacros et Ecclesiasticos libros grassari, illosque interpolare, truncare, supprimere. Enim verò Tertulliani opera ideò perennâsse, quia in iis multa sunt quæ Romanæ Ecclesiæ fidei et disciplinæ faveant, Apollonii verò lucubrationes fuisse tenebris et oblivione sepultas, quia Montanistarum jejunia et Xerophagias damnabant; non est verisimile. Cùm enim in Tertul

liani operibus multa sint contra Ecclesiæ fidem et doctrinam, ea resecuissent vel suppressissent Catholici, si hæc eorum fuisset indoles qualem conjicit Dallæus. Nec verò trium duntaxat antiquissimorum Christiani nominis seculorum, sed sequentium etiam doctores audiendi sunt et consulendi, ut quæ fuerit veteris Ecclesiæ mens et fides circa capita hodiè Romanam Ecclesiam inter et Protestantes controversa compertum habeamus. Enim verò quæ quarto, quintove seculo in Ecclesiâ legimus prædicata dogmata, propugnata à Patribus, à Christianis catholicis credita, ea trium priorum seculorum fidei et doctrinæ consona esse meritò colligimus. Imò quæ temporum progressu Ecclesia pertinere ad fidem judicavit, omnibusque alumnis suis credenda proposuit, ea priorum seculorum Ecclesiam fide saltem implicitâ credidisse necesse est. Si enim quarti, sequentiumve seculorum Patres aliquid contra fidem et catholicam doctrinam, quæ ipsis fuerat à Majoribus tradita, prædicâssent, docuissent, vel scripsissent, plurimos experti fuissent novæ doctrinæ adversarios, cùm nec omnium doctorum, qui diversis locis et temporibus floruerunt, summa esse possit ad serendos eosdem errores, veteremque doctrinam et fidem immutandam ac invertendam conspiratio : nec subitò error possit omnium mentes invadere avitâ fide depulsâ, et absque ullis dissidiis, tumultibus, oppositionibus, quæ novam in materiâ religionis doctrinam semper comitantur, pacificè in omni orbe Christiano regnare. Certè si tota commota Ecclesia est, ubi novum aliquod dogma cœpit ab Ario, Nestorio, Pelagio, Eutychete, Monothelitis prædicari et doceri : si tunc pientissimi doctissimique viri inventi sunt, qui Hæreticos impugnarent; si ab episcopis anathemate confixi sunt et Ecclesiâ pulsi Novatores, si à conciliis damnati; impunè non tulissent illi quos Patres et doctores Ecclesiæ vocamus, si priscam fidem et doctrinam illius convellere tentâssent, repugnantemque non habuissent neminem. *Mos enim iste semper in Ecclesiâ viguit, ut quò quisque foret religiosior, eò promptius novellis adinventionibus contrairet* (inquit Vincentius Lirinensis in 1 Commonitorio, cap. 9).

Nec Religionem christianam in suis primordiis puram sinceramque fuisse magis, quàm iis temporibus quæ postea consecuta sunt, Dallæo concedemus. Non est scilicet ea religionis, quæ rerum humanarum sors et conditio, ut rerum publicarum, legum, disciplinarum, ut quò magis à suâ origine recedunt, eò etiam in dies pejus ruant. Non est obnoxia mutationi et corruptioni religio vera, ut nec Deus quem colit. Mutari licet et corrumpi disciplina possit, non fides tamen, non sacramenta, non traditio. Ecclesia, quæ *columna est et firmamentum veritatis;* cum quâ *Christus manet omnibus diebus usque ad consummationem seculi*, quam *Spiritus sanctus docet omnem veritatem; adversùs quam inferi portæ non prævalebunt*, eamdem seculis omnibus fidem tenet, eamdem veritatem propugnat : *cui nemo præscribere potest, non spatia locorum, non intervalla temporum, non patrocinia personarum.* Progressu quidem temporis fides explicatur, sed nusquàm immutatur, ut rectè explicat Vincentius Lirinensis, Commonitorii 1 cap. 28 et 29. « Crescat igitur oportet (inquit) et multùm vehementerque proficiat tam singulorum, quàm omnium, tam unius hominis, quàm totius Ecclesiæ, ætatum ac seculorum gradibus, intelligentia, scientia, sapientia. Sed in suo duntaxat genere, in eodem scilicet dogmate, eodem sensu, eâdemque sententiâ, imitetur animarum religio rationem corporum, quæ licet annorum processu numeros evolvant et explicent, eadem tamen quæ erant permanent. Multùm interest inter pueritiæ florem et senectutis maturitatem, sed iidem ipsi fiunt senes, qui fuerant adolescentes; ut quamvis unius ejusdemque hominis status habitusque mutetur, una tamen eademque natura, una eademque persona sit. Parva lactentium membra, magna juvenum, eadem ipsa sunt. Tamen quot parvulorum artus, tot virorum : et si qua illa sunt, quæ ævi maturioris ætate pariuntur, jam in seminis ratione proserta sunt, ut nihil novum postea proferatur in senibus, quod non in pueris jam ante latitaverat. Quòd si humana species in aliquam deinceps non sui generis vertatur effigiem, aut certè addatur quidpiam membrorum numero, vel detrahatur, necesse est, ut totum corpus vel intercidat, vel prodigiosum fiat, vel certè debilitetur. Ita etiam christianæ Religionis dogma sequatur has decet profectuum leges, ut annis scilicet consolidetur, dilatetur tempore, sublimetur ætate, incorruptum tamen illibatumque permaneat; et universis partium suarum mensuris, cunctisque quasi membris ac sensibus propriis plenum atque perfectum sit, quod nihil præterea permutationis admittat, nulla proprietatis dispendia, nullam definitionis sustineat varietatem... Quodcumque igitur in hâc Ecclesiâ, Dei agriculturâ, fide Patrum satum est, hoc idem filiorum industriâ decet excolatur et observetur, hoc idem floreat et maturescat, hoc idem proficiat et perficiatur. Fas est etenim ut prisca illa cœlestis philosophiæ dogmata processu temporis excurentur, limentur, poliantur : sed nefas est ut commutentur, nefas ut detruncentur, ut mutilentur. Acciant liçet evidentiam, lucem, distinctionem : sed retineant necesse est plenitudinem, integritatem, proprietatem. »

Ad secundam rationem Dallæi, respondeo non adeò aliena fuisse à controversis hodiè circa religionem capitibus argumenta, de quibus scripserunt trium priorum seculorum Patres, quin frequenter sese obtulerit ipsis occasio de iis loquendi, et, quænam circa illa Ecclesiæ fides esset, exponendi, cùm scilicet apologias pro christianâ religione ediderunt, in quibus christianas Synaxes, et quid in iis ageretur, descripsêre; cùm de Pœnitentiâ libros et epistolas scripserunt; cùm de martyrio et martyrum honoribus egêre; cùm Scripturam sacram sunt interpretati, et ea loca attigerunt, in quibus controversiarum nostrarum cardo vertitur. Nec enim necesse est ut Patres integros composuerint de

Eucharistiâ, de confessione, de purgatorio, de indulgentiis et aliis hujusmodi capitibus, quæ in controversiam veniunt, tractatus, ut mens eorum ac fides circa dogmata illa innotescat. Si enim ex Scripturâ sacrâ, quæ unum quandoque aut alterum locum habet illas ad controversias pertinentem, eruere se putant Protestantes validissima contra Romanæ Ecclesiæ fidem argumenta, quidni sententiam et fidem Patrum ex ipsorum testimoniis eruemus, quamvis sint illis libris inspersa, in quibus capita illa nos inter et hæreticos disceptata, ex instituto non excutiuntur?

Ad tertiam Dallæi rationem respondeo plura quidem olim Patribus afficta fuisse, et nunc sub eorum venerandis prostare nominibus, quæ ipsorum non sunt; sed ea à Romanæ communionis theologis, qui sunt in antiquitate ecclesiasticâ et in criticâ sacrâ minimè rudes, non proferri ut certa illorum Patrum opera quibus supposita sunt; nec ex iis Ecclesiæ traditionem eruì, nisi quatenùs constat illa veterum esse et Catholicorum, vel cum catholicis Patribus in eâ dogmatis parte, de quâ agitur, consentientium. Quamvis autem Patres ipsi in rebus criticis (quod humanum est) quandoque decepti sint, et veteribus tribuerint interdùm opera, quæ ipsorum non erant, nego tamen id ex industriâ et dolo malo ipsos fecisse. Quòd enim Zosimus et Bonifacius Romani pontifices Nicænorum nomine canonum Sardicenses in controversiâ de appellationibus ad Romanam sedem laudaverint, fraudis non fuit: secuti sunt quippe Ecclesiæ suæ morem, in quâ solemne erat sic eos canones laudare, sive quòd Sardicense concilium ut appendix quædam Nicæni spectaretur; sive quòd in codice canonum Romanæ Ecclesiæ, canones Sardicenses, consequenter ad Nicænos, sub eodem titulo descripti essent. Nec etiam fraudis accusari debet Adrianus pontifex maximus, quòd scripserit S. Ambrosium consuetudinem Sabbatici jejunii in Ecclesiâ Romanâ laudàsse. Qui enim morem illum probavit, illumque, cùm Romæ esset, piè secutus est ac religiosè observavit, illum certè laudâsse dici potest. Quod spectat falsas visiones, fabulosas historias, conficta privilegia, commentitia et monstruosa miracula, extra rem omninò sunt quæ scribit Dallæus, clericis et monachis illiberaliter insultans, cùm ex hujusmodi visionibus, historiis, etc. (in quibus ut in rebus facti homines errare pronum est, cùm rudis est et simplex ætas), non pendeat nec probetur dogmatum Ecclesiasticorum veritas, nihilque faciat ad controversias nostras, sive falsæ sint, sive veræ historiæ, quæ nimis credulis auribus ab antiquis quibusdam exceptæ sunt. Sufficere debuit Calvinistæ ab eruditis Romanæ communionis hominibus illas explodi. Sic Pithœus et Sirmondus in Notis ad Capitularia Caroli Calvi, et Annalium Parens Baronius ad annum Domini 741, narrationem episcoporum Remensis et Rotomagensis provinciarum de Caroli Martelli damnatione fabulosam esse probant. Contentio Casinensium et Gallorum Benedictinorum de S. Benedicti corpore æquè extra rem est. Translatum in Floriacense monasterium ad Ligerim, Paulus Diaconus, Adrevaldus antiquissimi monachi testantur, aliaque monumenta probant, Leone Hostiensi repugnante, qui sancti viri reliquias Casinensi vendicat Cœnobio. Sed esto, in re facti, quæ nullius ad religionem momenti est, et quam pugnantia hominum testimonia obscurant, vel Itali (quod verisimilius est) vel Galli decepti sint Benedictini; quid inde contra Patrum in decidendis fidei controversiis auctoritatem, quid contra robur traditionis tolli potest? De Imitatione Christi gravem scimus patres Benedictinos inter et canonicos regulares motam esse litem. Codices MSS. ab illis suppositos esse nego, nec illis adhibeo fidem, qui studio partium abrepti putidas illas in virorum religiosissimorum famam calumnias in vulgus sparserunt. Certè qui hujus de auctore libri postremus dissertationem scripsit D. Delfalvius, tùm veterum MSS. probatissimorum fide, cùm momentis aliis gravissimis pium illud Opusculum Joanni Gersen, O. B. abbati Vercellensi adeò disertè et luculenter vindicavit, ut causam vicerit, plurimorum eruditorum judicio. Sed quamvis vel Joanni Gersen, vel Thomæ à Kempis fuerit suppositus pius iste de Imitatione Christi libellus, inde non sequitur fuisse pariter affictos antiquis Patribus libros, qui nominibus ipsorum inscribuntur, et ex quibus Ecclesiæ de catholicis dogmatibus traditionem discimus. Cùm enim et MSS. omnia, et ejusdem vel sequentium seculorum auctores ecclesiastici, opera illa tribuant Patribus, quorum nomina præferunt, et nihil in ipsis occurrat quod illorum repugnet ætati, personis, vel doctrinæ, stultè in dubium revocatur an sint illorum Patrum legitimi fœtus. Denique non minùs extra rem est quod obtrudit Dallæus de instrumentis in reconciliatione Venetorum à notario Pauli V fabricatis: quæ cùm nullibi inveniantur, nec illam narrationem aliunde referat Calvinista, quàm ex hominis Veneti commentario, de illâ dubitare nos ne molestè ferat.

Ad quartam Dallæi rationem respondeo, interpolata non fuisse Veterum omnium Opera, nec aliquorum omnia; nec depravata asseri citra temeritatem, cùm nulli depravationum hujusmodi testes, rationes nullæ proferantur. Acta conciliorum omnium integra non haberi, evidens est, interpolata esse in rebus momenti levioris aliqua, perspicuum; at in fidei rebus et definitionibus corrupta Calvinistæ critici non probabunt: et si quæ sit in Veterum monumentis interpolatio gravior sicut et in quibusdam Bibliorum codicibus et versionibus, ea Calvinianos et Lutheranos auctores habet, non Romanæ communionis theologos. Ruffinum pessimæ fidei interpretem scimus, quia et S. Hieronymus ejus in interpolando Origene temeritatem reprehendit, et ipse multa se vel truncâsse, vel addidisse in libris ipsius de Principiis testatur. Sed cùm ipsius et sancti Hieronymi testimonio constet, Ruffini interpolationem omnem in eo fuisse positam ut quos contra Trinitatem errores ab Arianis in Origenis opera intrusos existimabat, expungeret, illasque lacunas catholicis sententiis expleret, inferri hinc non potest, nihil esse in Origenis monumentis sanum et integrum, et ad faciendam fidem in quæstionibus controversis Pro-

testantes inter et Ecclesiam catholicam idoneum. Veteribus Liturgiis temporum progressu novas preces, novosque ritus additos esse non inficior; addita esse aliqua priorum seculorum fidei repugnantia pernego. Nec vult aliud Andreas Masius præfatione in Liturgiam Syriacam : *Quippe is*, inquit, *fuit perpetuò hominum in religione sensus, ut intra præscriptas à Patribus cæremonias, quantùmvis sanctissimas, sese continere pauci potuerint; unde pro temporis tractu ad illas pro vario antistitum pietatis affectu alia atque alia addita : multa etiam mutata videre est.*

Legatos S. Leonis canonem 6 Nicænum depravâsse perperàm contendit Dallæus. Hanc enim Epigraphen : *Ecclesia Romana semper habuit primatum*, non legerunt ut verba canonis, sed ut inscriptionem quæ Canoni præfixa erat in Codice Romanæ Ecclesiæ; aut verba illa nec à sancti Leonis legatis lecta sunt, cùm non sint inserta canoni; neque ut pars, neque ut titulus, nec in codicibus Græcis, nec in Dionysii Exigui codice, sed ad marginem adnotata, inde in textum canonis irrepserunt.

Quod spectat Dionysium Exiguum, nego eum sacros canones depravâsse, quamvis nonnullos in suâ versione prætermiserit, quod tribus ex causis profectum est : vel quòd eos duntaxat canones latinè reddere duxerit operæ pretium, qui disciplinam communem spectabant, non autem eos qui causas singulares; unde cùm Ephesini Canones causam spectent Nestorianorum et Pelagianorum, non autem generalem Ecclesiæ disciplinam, eos Dionysius in suâ Collectione consultò omisit. Vel id contigit, quòd in Codice Græco, quo Dionysius abbas usus est, mutilo quidem, Canones Ephesini deessent. Vel quòd noluerit eos Canones cum Latinis communicare, quorum non videretur cum Canonibus et doctrinâ occidentalis Ecclesiæ summa consensio : vel qui disertè ab ipsâ improbati essent. Quamobrem postremam Laodiceni Canonis ultimi partem suo codici non adscripsit, quia librorum canonicorum in catalogo, Tobiam, Judith, Sapientiam, Ecclesiasticum, Machabæos prætermittit canon laudatus, quos et concilium Carthaginense III et Innocentius I in veteris Testamenti canonem retulerant, et quos Ecclesia universa Dionysii Exigui ætate ut sacros et canonicos habebat ac venerabatur. Hanc etiam ob causam canonem 28 concilii Chalcedonensis suppressit, quòd illum Romana Ecclesia disertè improbaret, illumque ut concilii œcumenici legitimum decretum non agnovisset S. Leo, quòd absentibus et reclamantibus ipsius legatis fuisset editum.

Sanctum Thomam immeritò calumniatur Dallæus, quòd sub concilii Chalcedonensis et sancti Cyrilli nomine testimonia quædam laudaverit pro Romani pontificis primatu, eaque supposuerit ut fucum imperitis faceret, cùm hucusque nec in Actis illius concilii, nec in libris Thesauri sancti Cyrilli, vel in aliis ejus operibus inventa sint. Falsum namque est et ab Angelici doctoris sanctitate alienum, ut loca illa Cyrillo ex industriâ affinxerit. Quamobrem verisimilius est ipsum in maximâ librorum penuriâ, Cyrilli opera non habuisse, neque Chalcedonensis acta concilii, cùm hæc scripsit, sed ex codice aliquo qui ea sub istius concilii et sancti Cyrilli nomine referebat, simpliciter laudâsse, cùm facultas non suppeteret inspiciendi fontem, id est, loca ipsa laudati Patris, ex quibus testimonia illa excerpta dicebantur, deficientibus, ut dixi, libris. Addunt alii, multos libros Thesauri sancti Cyrilli periisse; in iis porrò qui exciderunt, fuisse testimonia quæ in opusculo contra Græcos profert S. Thomas, quamvis in iis qui supersunt, non legantur. Id confirmant Andreæ Colossensis episcopi in synodo Florentinâ testimonio, sessione 7, asserentis, nullo è Græcis refragante, Romani pontificis auctoritatem in libris Thesauri mirificè prædicari. Gennadium præterea Scholarium auctorem Græcum in libro de primatu Romani pontificis testem vocant, qui locum æquivalentem sancti Cyrilli ex Thesauris laudat. Addunt denique locos illos à sancto Thomâ laudatos continere Cyrilli doctrinam in aliis ejus operibus assertam; quod multis ejusdem sanctissimi Patris testimoniis probant : adeòque non affinxisse Cyrillo doctorem nostrum testimonia de quibus agimus, quamvis in locis, ex quibus deflorata sunt, indicandis, fallente codice in quo illa descripta habebat, non fuerit omninò accuratus, nec Cyrilli verba, sed sensum retulerit.

In missalibus et breviariis etsi quædam immutata sint, nihil tamen, quod summam fidei spectaret, immutatum est. Nam quod attinet orationem in festo cathedræ sancti Petri olim recitari solitam, vox, *animas*, non eâ ratione sublata est, quam sibi finxit Dallæus, ut sancti Petri et successorum ejus potestas ad temporalia extendi intelligeretur, sed quòd inutilis esset, satisque ex verbis ipsis esset perspicuum, ligandi atque solvendi pontificium in animas duntaxat exerceri : et quòd illâ voce expunctâ, magis cum verbis Christi Ecclesiæ conveniret oratio dicentis, Matth. 18: *Quæcumque alligaveritis*, et : *Quæcumque solveritis*, absque animarum mentione. Scio Gregorium VII et alios his Christi verbis abusos esse ut Romano pontifici potestatem in temporalia regum vindicarent; sed non inde sequitur quòd immutata sit Ecclesiæ fides, aut violata traditio. Similiter mutatio, quæ facta est in Oratione pro festo sancti Leonis, nullam fidei variationem indicat : siquidem non alius erat veteris orationis, quàm ejus quæ hodiè legitur sensus. Non sic enim orabat Ecclesia ut animæ S. Leonis sacra prodesset oblatio, sicut pro fidelibus orat, quos beatitudine æternâ jam frui ipsa nescit, sed ut ad gloriam quamdam externam ipsi prodesset, ut nempe Christiani memoriam ipsius celebrantes, et ejus intercessionem experti, Deum in ipso ferventiùs laudarent. Unde gratiarum actio pro animâ S. Leonis erat, non supplicatio, sicut quæ in Græcæ Ecclesiæ Liturgiis etiamnum funditur oratio pro sanctis patriarchis, prophetis, Apostolis, et martyribus, ut explicat Nicolaus Cabasilas in Expositione Liturgiæ, c. 33. Visum autem est Ecclesiarum pastoribus orationis illius formam immutare, ne simplicibus et imperitis errandi daretur occasio et credendi orationes nostras prodesse sa-

ctis, sicut fidelibus in gratiâ defunctis, sed nondùm plenè purgatis prosunt : cùm in sanctos injurius sit, qui sic pro ipsis orandum putat secundùm illa S. Augustini verba quæ velut Scripturæ sacræ oraculum, ex memoriæ lapsu laudavit Innocentius III : *Injuria est orare pro martyre, cujus nos debemus orationibus commendare.* Hanc immutationis istius rationem affert laudatus pontifex : Qui in martyrologia et breviaria irrepserunt errores, historiæ lædunt, non fidei veritatem. De quibus eleganter et graviter pro more Melchior Cano, lib. 2 de Locis theologicis, c. 5, in Respons. ad 13 argumentum : « Nec enim historias omnes tueri est animus, quæ passim in Ecclesiâ lectitantur. Video tantùm vulgi non solùm in laicis, sed in ecclesiasticis etiam esse, ut eas quoque fabulas oppidò quàm libenter accipiant, quas jamdiù Ecclesia explosit. In his certè pontificum non diligentia modò, verùm etiam prudentia desideratur..., sed esto, quædam in publicis Ecclesiæ precibus habeantur ambigua, quædam etiam falsa : num idcircò historiis Ecclesiæ omnibus fidem abrogare perges, quòd nonnullæ earum sint vulgò jactatæ et creditæ, in quibus præsertim quoties de miraculis incidit sermo, ficta reperias fortasse plura, quæ jure ac meritò reprobentur? Mihi profectò illud Gelasii concilium placet, ut cùm hujus generis historias Catholici legerint, B. Pauli sententia præcedat : *Omnia probate; quod bonum est, tenete.* Atqui irridere episcopos, de theologis ludere, in monachorum imperitiam insultare, quasi fabulas hujusmodi ventris gratiâ rudi vulgo inferant et intrudant; hæc non puto equidem hominis ingenui esse, qui ad bonitatem fuerit à naturâ compositus, nedùm ejus quem Christus simplicem sicut columbam ad legem Evangelii formaverit. Quòd si ex quibusdam fictis falsisque narrationibus historias gentium æstimemus, nulla omninò erit quam non similiter illudamus. Id si hominum imprudentium atque adeò stultorum est, maneat, divorum gesta, quæ in Ecclesiâ legi solent, despici nullo modo oportere, quanquàm nonnulla ex his incerta sunt, apocrypha, levia, falsa. Nam et pleraque credibilia ac vera sunt, quædam etiam certa. » Hæc vir doctissimus.

Non minùs luculenta sunt quæ, cap. 6, eo de argumento habet, ubi primam veræ historiæ à falsâ discernendæ legem ait ex hominum probitate integritateve sumendam : « Quæ omninò vel locum habet, cùm quæ narrant Historici, ea vel ipsi sè vidisse testantur, vel ab iis, qui viderunt, accepisse. Qualia sunt pleraque in Epistolis Cypriani, Ambrosii, Augustini, Hieronymi, in libris quoque hujus de Civitate Dei, in Dialogis Gregorii, breviter in omnibus ferè doctorum Ecclesiæ probatissimorum scriptis : in quibus mendacium suspicari, quod ad memoriam sempiternam transferre illi scribendo voluerint, piaculum est. Magnis quippe præclarisque virtutibus viri sanctissimi atque optimi id consequi meruerunt, ut in rebus hujusmodi, quas vel spectâsse se, vel ab aliis fide dignis, qui spectârint, se audisse testati sunt, fides omninò illis habeatur. » Et infra : « Dolenter hoc dico, inquit, potiùs quàm contumeliosè, multò à Laertio severiùs vitas philosophorum scriptas, quàm à Christianis vitas sanctorum : longèque incorruptiùs et integriùs Suetonium res Cæsarum exposuisse, quàm exposuerint Catholici, non res dico imperatorum, sed martyrum, virginum et confessorum. Illi enim in probis aut philosophis, aut principibus, nec vitia nec suspiciones vitiorum tacent; in improbis verò etiam colores virtutum produnt. Nostri autem plerique vel affectibus serviunt, vel de industriâ quoque ita multa confingunt, ut eorum me non solùm pudeat, sed etiam tædeat. » Et infra : « Dùm quidam affectui suo nimiùm indulgent, et ea scribunt, quæ animus scribentis dictat, non veritas, tales divos quandoque nobis exhibent, quales divi ipsi, etsi possent, esse tamen noluissent. » Hæc Melchior Cano. Ex quibus constat falsas illas historias, fictitias visiones, suspecta miracula, nedùm ab Ecclesiâ non probari, sed ne à viris eruditis tolerari quidem posse.

Ecclesiæ porrò disciplinam hæreticorum libros exitio flammisque devoventis immeritò carpit Dallæus, cùm ejus origo non à septimâ synodo (ut ipse quidem innuit) sed ab Apostolis ortum habeat. Legimus enim in Actis Apostolorum, quòd *multa ex iis qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros, et combusserunt eos coram omnibus.* Certè si libri curiosi et superstitiosi ex Apostolorum præcepto comburebantur, multò magis libri hæretici flammis devoti fuissent. Hinc Arii libros Constantinus, Eutychetis Valentinianus et Marcianus flammis tradi, legibus latis sanxerunt. Hinc sanctus Leo, epistolâ 93 ad Turribium datâ, cap. 15, libros à Priscillianistis conscriptos, suppositos, vel interpolatos, igne damnandos esse pronuntiat. *Curandum ergo est,* inquit, *et sacerdotali diligentiâ maximè providendum ut falsati codices et à sincerâ veritate discordes, in nullo usu lectionis habeantur. Apocryphæ autem Scripturæ, quæ sub nomine Apostolorum multarum habent seminarium falsitatum, non solùm interdicendæ, sed etiam penitùs auferendæ sunt atque ignibus concremandæ. Quamvis enim sint in iis quædam, quæ videntur speciem habere pietatis, nunquàm tamen vacua sunt venenis, et per fabularum illecebras hoc latenter operantur, ut mirabilium narratione seductos laqueis cujuscumque erroris involvant. Unde si quis episcoporum, vel apocrypha haberi per domos non prohibuerit, vel sub canonicorum nomine eos codices in Ecclesiâ permiserit legi, qui Priscilliani adulterinâ sunt emendatione vitiati, hæreticum se noverit judicandum : quoniam qui alios ab errore non revocat, seipsum errare demonstrat.* Ecclesia itaque libros hæreticorum prohibens exitioque devovens, tantùm abest, ut traditionis depositum violet, quin potiùs ipsum diligenter et fideliter custodit.

Responsiones Bellarmini, Alani Copi, Latini Latinii, et similium, quæ loca Patrum difficilia eludunt interdùm potiùs quàm solvant, ab hæreticis supposita, aut interpolata, ex divinatione dicendo, doctis hominibus non probantur ex catholicorum theologorum

cœtu. Viri quidem sunt eruditi, qui hæc effugia quæsierunt, sed in quibus quandoque diligentia major, et criterium paulò accuratius desideretur.

Ad quintam Dallæi rationem respondeo, Patrum libros quamvis græcè vel latinè scripti sint, non ideò esse intellectu ita difficiles, ut eorum sensum assequi non possint eruditi, qui Ecclesiæ doctrinam et Apostolicæ Traditionis veritatem in iis scrutantur, quam plebi christianæ proponant, et quam velut arietem fortissimum ad prosternendas hæreses admoveant. Enim verò si linguæ et idiotismi non impediunt, quin Scripturæ sacræ sensus cuilibet obvius esse possit, Calvinistarum judicio; non prohibebunt, quin Patrum scripta intellectu assequi possimus. Fateor quosdam interpretes Veterum hallucinatos interdùm esse, sed ab aliis emendati sunt, et quotidiè emendantur ipsorum errata; nec in quæstionibus controversis testimonia proferimus adversùs hæreticos, nisi vel ex originario textu auctorum, vel certè ex versionibus integerrimis. Loca quædam Patrum obscura esse fateor, et Protestantibus in speciem faventia, si per se et ut avulsa ab antecedentibus et consequentibus spectentur, qualia sunt illa quæ contra realem corporis Christi in Eucharistiâ præsentiam Dallæus profert: sed si cum antecedentibus et consequentibus comparentur, si Patrum illis in locis propositum attendatur et scopus, si modi loquendi Patribus familiares mente revolvantur, si dictorum intelligentia ex causis assumatur dicendi, si denique ex cæteris eorumdem auctorum locis, in quibus eo de argumento egerunt, feratur judicium, nec loci perspicui ex obscuris, sed obscuri ex perspicuis exponantur, eorum assequi sensum facillimum erit. Quod in controversiâ de Eucharistiâ, doctissimus cardinalis Perronius, indicata à Dallæo Tertulliani et sancti Augustini testimonia discutiens, felicissimè præstitit. Sequenda igitur est regula quam tradit Facundus Hermianensis, lib. 9, cap. 5: *Quemadmodùm calumniantium hæreticorum est ex dubiis et obscuris, quæ certa et manifesta sunt malè interpretari: ita solitum est prudentiæ ac pietatis Catholicæ, ex indubitatis atque evidentibus et firmare ambigua, et latentia declarare.*

Regulas quasdam admittimus, quæ clavis instar sunt ad sensa Patrum reseranda, et eas ipsas probamus, quas, cap. 5, non ex scipso, sed ex Veteribus Dallæus profert. Sed non inde sequitur auctoritatem Patrum nullius usûs et potestatis ad fidem faciendam in quæstionibus controversis esse posse, nec ex eorum testimoniis illas posse dirimi. Alioqui rectè colligeretur fidei controversias ex Scripturâ sacrâ dirimi atque judicari non posse, quia necessariæ sunt regulæ quædam ad Scripturæ divinæ intelligentiam. Unde et Tichonii regulas S. Augustinus admittit et exponit, et alias quasdam tradit in libris de Doctrinâ christianâ, ad sacros libros intelligendos perutiles. Cæterùm ad quævis Patrum loca regulas illas referre extremæ fuerit dementiæ. Nec enim quia Hieronymi loca quædam in libris contra Jovinianum, in quibus, præ virginitate nuptias deprimens, opus conjugale damnare videtur, comparatè intelligenda sunt; ideò quævis Hieronymi loca in quibus Romanæ doctrinam Ecclesiæ circa controversa modo fidei capita approbat, comparatè intelligenda sunt: verbi gratiâ, quæ de Sanctorum venerandis reliquiis contra Vigilantium in Protestantibus redivivum asserit. Nec sequitur figuratè loqui, quoties de fidei nostræ dogmatibus aliquid scribunt veteres, quod hodiernorum hæreticorum jugulum petat, quia variis rhetoricæ figuris libros suos insperserunt. Alioqui nulla ex Scripturâ sacrâ poterit peti in quæstionibus controversis certa probatio, quia et frequentes in eâ figuræ sunt, quas Christianorum vulgus non animadvertit, sed eruditi duntaxat qui eas assiduâ lectione terunt.

Præterea regulæ assignantur certissimæ, quibus metaphorica locutio à simplici, nudâ, et, ut ita dicam, naturali distinguatur. Sublatis namque hujusmodi regulis, nullus erit vel in Scripturâ sacrâ, vel in veterum monumentis locus, cui non sensus metaphoricus affingi possit, sicque ad omnium fidem mysteriorum evertendam patebit via. Cùm, verbi gratiâ, Christum esse Deum Scriptura et Patres disertè asserent, respondebunt Ariani et Sociniani Deum esse metaphoricè; gratiâ, non naturâ Deum esse. Cùm Christum natum ex Virgine asserent, respondebunt Valentiniani et Apollinaristæ, id metaphoricè intelligendum, quòd è cœlis allatum corpus per Virginis uterum tanquàm per canalem purissimum transmiserit. Cùm dicent passum esse et mortuum, ad sensum metaphoricum Manichæi et Mahometani confugient, et respondebunt passum dici et mortuum, quia specie tenùs passus et mortuus est. Cùm dicent Christum sanguine suo hominum genus redemisse, metaphoricas esse has locutiones obgannient Sociniani, nihilque aliud significare, quàm Christum mortuum esse, ut doctrinæ sacræ veritatem morte suâ confirmaret, ob eamque rationem liberationem hominum ac salutem ejus morti tribui, cùm ipsius doctrinam suscipiunt et legem adimplent, non quòd sanguinem suum ut pretium humanæ redemptionis Christus obtulerit.

Hæ autem ad dignoscendas in scriptis veterum metaphoras præcipuæ sunt regulæ ac leges:

Prima. Cùm simplici ac metaphorico sermone res eadem tam facilè exprimi potest, locutiones simplices frequentiùs, metaphoricæ rariùs usurpantur. Quippe cùm ad ea quæ naturæ ac veritati magis accommodata sunt et consona ut plurimùm homines ferantur, metaphoricas locutiones adeò frequenter non usurpant, quæ coactæ quodammodò sunt et contrariæ veritati, si severè accipiantur; sic metaphoricam locutionem esse nemo facilè non intelliget, quâ sanctus ait Gaudentius, aquam Baptismi, quem conversis à se populis contulerunt Apostoli, in vinum esse conversam, quia sic de Baptismo nec ipse Gaudentius, nec alii Patres loqui solent. *Ergo*, inquit, *postquàm beatissimi Apostoli fidelium ministrorum functi officio, repleverunt hydrias credentium populorum aquâ venerandi Baptismatis; et Dominus Jesus invisibili virtute hanc aquam convertit in vinum, ità ut baptizati ab illis confestim dì-*

vinum Spiritûs in se operantis saporem repentinâ linguarum gratiâ testarentur. Conversionem aquæ in vinum in Baptismo ab Apostolis collato, metaphoricè vocat Gaudentius impletionem mysterii, quod aquæ in vinum conversione in nuptiis Cananiticis fuerat præfiguratum. Cùm itaque Patres non rarò, sed frequenter corpus Christi à fidelibus in Eucharistiâ recipi et manducari, panem fieri corpus Christi; confessionem quæ fit sacerdotibus, expungere peccata, et sacerdotes peccata confitentibus et exomologesim agentibus remittere : Ecclesiæ orationes prodesse defunctis in fide et gratiâ Christi, sanctos licitè et piè coli et invocari, et alia hujusmodi asserant, ineptum est metaphoras in eorum tam crebris tamque perspicuis sermonibus comminisci.

Secunda lex. Prolixam orationem, quæ rem eamdem similibus locutionibus sæpiùs inculcat, metaphoricam esse nemo jure dixerit. Cùm enim aliquo sensu falsa sit metaphorica locutio, contra naturam est ut continua sit : aliàs ænigmatica et ad fallendos auditores vel lectores composita esset oratio. Cùm itaque Patres diù in eis locutionibus perseverent, quibus Eucharistiam esse corpus Christi, vel orationes Ecclesiæ fidelibus defunctis utiles esse ad levamen et solatium, vel dogma aliquod hujusmodi ex controversis inter Protestantes et Romanam Ecclesiam asserunt et secundùm nos pronuntiant; cùmque eas locutiones urgeant et inculcent, illisque multas quandoque impleant paginas, absurdum est et insulsum respondere, ut Protestantes respondent, Patres illis in locis metaphoricè locutos. Certè si sumatur in manus homilia 24 sancti Joannis Chrysostomi in Epistolam 1 ad Corinthios, et absque partium studio legatur, evidens erit ipsum metaphoricè non loqui, cùm Eucharistiam corpus et sanguinem Christi totâ ferè homiliâ vocat, eoque sensu de illâ loquitur, non raptim et obiter, sed ex proposito, datâ operâ, diù, prolixè, luculenter, ut fideles ad Eucharistiam dignè suscipiendam adhortetur. Virum sanè suæ ætatis eloquentissimum tam prolixâ et importunâ metaphorâ orationem suam consultò obscurâsse, ut auditores lectoresque suos falleret potiùs quàm doceret, nemo sanæ mentis dixerit.

Tertia lex. In probandis locutionibus metaphoricis auctores non laborant. Cùm enim propter seipsas in oratione non ponantur, sed simplicium vocum et locutionum loco et vice, proprio in sensu falsæ sunt, et in alio duntaxat sensu à propriâ significatione remoto sunt veræ : adeòque nemo probationem illarum affert secundùm sensum proprium proximumque, cujus nimis comperta falsitas est, quàm ut eum verum esse quis probare velit. Itaque si Patres assertiones de dogmatibus inter nos et Protestantes controversis suas probent, sicut, verbi gratiâ, mutationem panis et vini in corpus et sanguinem Christi probant ex aliis miraculis, quæ Deus in veteri novoque Testamento operatus est et præcipuè ex verbis Christi dicentis : *Hoc est corpus meum*; *Hic est sanguis meus, qui pro vobis effunditur* : argumento est illorum locutiones metaphoricas non esse.

Quarta lex. Metaphoræ dubitationis et admirationis ansam non præbent, quia metaphoricas locutiones ad litteram non esse intelligendas exploratum est. Sic si dicatur : Benjamin est lupus rapax, Christus est Leo de tribu Juda, septem vaccæ erant septem anni, sanguis victimarum erat Testamentum et fœdus; nemo dubitat, nemo miratur, quærit nemo quâ ratione hæc fieri possint. Fidem hæ propositiones superare videntur nemini. Itaque si Patres dubitandi et obstupescendi locum esse innuant, cùm aliquod controversorum inter nos et Protestantes dogmatum asserunt et docent ut illud credimus : verbi gratiâ, si, asserendo panem esse corpus Christi, admirationi locum esse testentur, et quærant : *Quomodò, quod video, corpus Christi est?* Si fideles contra hujusmodi dubia munire satagant, illisque persuadere, ut verbo Dei (sicut par est) potiùs credant quàm sensibus : argumento est illos metaphoricè his in locis locutos non esse.

Lex quinta. In omni orationis genere metaphoræ non adhibentur. Sermo simplex, historicus, dogmaticus, et familiaris metaphoras nescit. Igitur si Patres in expositione litterali Scripturæ sacræ, in familiaribus homiliis, catecheticis orationibus aliquod dogma eorum, quæ hodiè inter nos et Protestantes controvertuntur, asserant, sicut sanctus Cyrillus Hierosolymitanus in catechesibus, sanctus Gregorius Nyssenus in oratione catechetica, sanctus Augustinus in libro de Fide et Symbolo, in sermonibus ad competentes, et ad recens baptizatos, sanctus Ambrosius libro de Initiandis et de Sacramentis, et generatim Patres omnes cùm Scripturæ sacræ loca, quibus hodiernæ controversiæ nituntur, simpliciter exponunt; constat eos metaphoricè non loqui.

Sexta lex. Ineptum esset uti metaphoris, dùm sermo coram auditoribus habetur, à quibus intelligi illas non posse verisimile est : aut saltem iis in casibus exponendæ sunt. Nam lex societatis jubet verba nos adhibere, quibus mentem nostram aperiamus : lex charitatis imperat, ne, quos docere volumus, eos verbis obscuris et quorum sensum assequi non possint, ducamus in errorem. Quoties itaque Patres de mysteriis religionis nostræ ad Ethnicos scribunt, vel catechumenis aut neophytis coram loquuntur, qui figuratas de rebus sacris locutiones intelligere non possunt, utpote locutionibus adeò à communi usu remotis non assueti, certum est ea quæ de Christianæ religionis dogmatibus vel sacramentis dicunt, non esse metaphoricè intelligenda. Verbi gratiâ hæc S. Justini verba in Apologiâ ad Antoninum Imperatorem metaphorico sensu accipere summæ vecordiæ est : *Non enim ut communem panem, neque ut communem potum ista sumimus : sed quemadmodum per Verbum Dei Caro factus Jesus Christus, salvator noster, et carnem et sanguinem salutis nostræ causâ habuit, ad eumdem modum etiam eam alimoniam, in quâ per preces Verbi ejus ab ipso profecti gratiæ sunt actæ, unde sanguis et caro nostra per mutationem aluntur, Incarnati illius Jesu carnem et sanguinem esse edocti sumus.* Certè cùm ethnicis imperatoribus exponere simpliciter vellet S. Justinus quid

esset Eucharistia, ineptum est fingere quòd metaphoricè locutus sit, et id unum significare in animo habuerit verbis laudatis, panem et vinum Verbo Dei sanctificata signum esse merum corporis et sanguinis Christi, vel figuram virtute corporis et sanguinis Christi repletam et fœcundatam : verba enim laudata tam insolentem sensum tamque à nativâ suâ significatione alienum, ethnicorum principum mentibus non ingenerâssent.

Ad id quod objicit Dallæus de confusione vocum, quas mutatâ significatione retinuimus, respondeo, voces, quibus Patres usi sunt, vel easdem fuisse, vel æquivalentes iis, quibus ad res sacras significandas utimur, proindeque nullam inde oriri veterum in libris obscuritatem.

Ad sextam Dallæi rationem, respondeo Patres quibusvis in libris, et quolibet in genere dicendi, sive dogmatico, sive polemico, sive in commentariis, sive in Homiliis ea scripsisse quæ sentirent, nec libros, tractatus, aut orationes edidisse, ut animi sui sensa involverent perpetuâ caligine, utque Catholicis, quos docebant, absconderent aut dissimularent veritatem; adeòque ipsos propriâ ex sententiâ loqui, nisi aliorum opiniones referant easque improbent. Hinc S. Hieronymus, cap. 3, lib. 3 Apologiæ adversùs Ruffinum, ait : *Nos in Commentariis nostram et aliorum sententiam explicavimus, apertè confitentes quæ sunt hæretica, quæ catholica. Hic est enim Commentariorum mos, et explanationum regula : ut opiniones in expositione variæ persequantur, et, quid vel sibi vel aliis videatur, edisserant.* Licet porrò contra adversarios fidei disputantes, in tractatibus polemicis arte et figuris utantur, interdùmque argumentis ad hominem ipsorum jugulum petant, ex quo quædam oritur in eorum sermone obscuritas, tamen hanc reliquæ orationis et aliorum locorum luce dispellere facillimum est : nec ea prohibet quin plurimùm valeat ipsorum auctoritas ad controversias fidei dirimendas. Alioqui sequeretur plures S. Pauli epistolas, quæ in genere polemico sunt, et in quibus Apostolus non minùs arte quàm doctrinâ cum Judæis congreditur, ad controversias fidei judicandas nullius esse momenti. Certè quod de Patribus, qui in hoc scribendi genere versati sunt, S. Hieronym. ait, de S. Paulo pariter dicit. *Taceo*, inquit, *de Scriptoribus, Tertulliano, Cypriano, Minutio, Victorino, Lactantio, Hilario, ne non tam me defendisse, quàm alios videar accusâsse. Paulum Apostolum proferam, quem quotiescumque lego, videor mihi non verba audire, sed tonitrua. Legite epistolas ejus et maximè ad Romanos, ad Galatas, ad Ephesios, in quibus totus in certamine positus est, et videbitis eum in testimoniis quæ sumit de veteri Testamento, quàm artifex, quàm prudens, quàm dissimulator sit ejus quod agit. Videntur quidem verba simplicia, et quasi innocentis hominis ac rusticani, et qui nec facere nec declinare noverit insidias; sed quòcumque respexeris, fulmina sunt. — Hæret in causâ; capit omne quod tetigerit, tergum vertit ut superet, fugam simulat ut occidat. Calumniemur ergo illum, atque dicamus ei : Testimonia quibus contra Judæos, vel cæteras hæreses usus es, aliter in suis locis, aliter in tuis epistolis sonant. Videmus exempla captiva servire tibi ad victoriam, quæ suis in voluminibus non dimicant. Nonne nobis loquitur cum Salvatore; Aliter foris, aliter domi loquimur : Turbæ parabolas, Discipuli audiunt veritatem? Proponit Pharisæis Dominus quæstiones, et non edisserit. Aliud est docere discipulum, aliud adversarium vincere. Mysterium*, inquit, *meum mihi; mysterium meum mihi, et meis.*

Ad septimam Dallæi rationem, respondeo adversariis probandum incumbere quòd Patres in eâdem ad obitum usque sententiâ non perstiterint in iis quæ fidem spectabant. Enimverò licet à quibusdam suis sententiis nonnunquàm discesserint, prout ætate, exercitatione et studio maturuerat illis judicium; licet quæ in juventute scripserunt, in senectute quandoque excusserint et emendârint, quod S. Augustinus in Retractationibus præstitit : ex iis tamen quæ sic mutârunt, et castigârunt prioribus dictis suis, aliqua ad Ecclesiæ fidem et ad capita inter nos et Protestantes controversa pertinere nullus Dallæus ostendet. Persuasum enim habuerunt Patres quod Vincentius Lirinensis, Commonitor. 1, cap. 25, scribit : *Illum esse verum et germanum Catholicum, qui veritatem Dei, qui Ecclesiam, qui Christi corpus diligit, qui divinæ religioni, qui catholicæ fidei nihil præponit, non hominis cujuspiam auctoritatem, non amorem, non ingenium, non eloquentiam, non philosophiam; sed hæc cuncta despiciens et in fide fixus et stabilis permanens, quidquid universaliter antiquitùs Ecclesiam catholicam tenuisse cognoverit, id solum sibi tenendum credendumque decernit. Quidquid verò ab aliquo deinceps uno præter omnes, aut contra omnes sanctos, novum et inauditum subinduci senserit, id non ad religionem, sed ad tentationem potiùs intelliget pertinere.* Persuasum planè habebant Patres, quod et S. Ambrosius, à Vincentio Lirinensi, cap. 7, laudatus, scripsit in tertio de Fide ad Gratianum imperatorem libro : *Servemus igitur præcepta majorum*, inquit, *nec hæreditaria signacula ausi rudi temeritate violemus. Librum signatum illum propheticum, non seniores, non potestates, non angeli, non archangeli aperire ausi sunt, soli Christo explanandi ejus prærogativa servata est. Librum sacerdotalem quis nostrùm designare audeat, signatum à confessoribus, et multorum jam martyrio consecratum? Quem qui designare coacti sunt, postea tamen damnatâ fraude signârunt : qui violare non ausi sunt, confessores et martyres extiterunt. Quomodò fidem eorum possumus denegare, quorum victoriam prædicamus?*

Ad octavam Dallæi rationem, respondeo non deesse media quibus cognoscamus an Patres suam de dogmatibus hodiè controversis sententiam ut necessariò credendam proposuerint. Primùm est, si contrariam habuerint ut hæreticam. Ita Ecclesiæ dogmata de distinctione episcopatûs à presbyteratu, deque episcoporum supra presbyteros eminentiâ, necnon de precum christianarum pro defunctis usu et utilitate, à Patribus propugnata esse, nedùm ut probabilia ut necessaria credenda, et confitenda ad salu-

mus, quia Aerium illa negantem et impugnantem, hæreticorum numero et loco habuerunt, ut constat ex patribus qui adversùs hæreses scripsêre, aut earum texuêre catalogum. Ita constat sententiam Patrum de honorandis Sanctorum Reliquiis fuisse ab eis propugnatam, ut dogma Ecclesiasticum, et divinâ fide credendum, quia Vigilantium id negantem velut hæreticum sunt insectati.

Altera nota quâ id dignoscere possumus, sunt verba fidei professionem exprimentia, quibus usi sunt cum illis de dogmatibus agerent : *Credimus, confitemur, edocti sumus, Christus dixit,* vel *jussit, apostoli tradiderunt, credit,* vel *tenet Ecclesia,* et similia.

Iis addendæ sunt formulæ, seu verba solemnia quibus Christiani ad mysteria accedentes, fidem de illis suam profitebantur. Ita constat sententiam Patrum de reali præsentiâ corporis et sanguinis Christi in sacramento Eucharistiæ, non ut probabilem duntaxat, sed ut necessariam, et ut dogma fidei fuisse propositam, et propugnatam, quia cum fidelibus Eucharistiam sumentibus diceret sacerdos, *corpus Christi*, ipsi respondebant, *amen*, id est, *verum est*, quo verbo fidem suam profitebantur.

Tertia nota est, si in catechesibus et sermonibus ad catechumenos, vel ad neophytos, hæc asseruerint Patres, hæcque illis inculcaverint, ut credenda. Cùm enim probabiles opiniones ipsos edocere non satagerent, sed fidei dogmata quibus informari Christianum, illaque credere, ad salutem æternam consequendam necessarium est; ab ipsis propugnata esse illa dogmata, quæ inter nos et Protestantes hodiè controvertuntur, manifestum est, si ea neophytis in catechesibus inculcârint, et credenda proposuerint.

Quarta nota est, si ut primùm impugnata sunt illa dogmata, et in controversiam vocari cœpta, episcopi et concilia ut hæreticos damnaverint, qui contrarium senserunt, docuerunt, et prædicârunt, si Ecclesiastici scriptores contrariam sententiam ut ab Ecclesiæ catholicæ fide alienam exagitârunt et confutârunt: argumento enim est dogmata illa fuisse à Patribus proposita et propugnata ut capita fidei. Sic invocationem sanctorum, et honorariam imaginum venerationem quæ asserit sententia, à Patribus qui suis illam in scriptis expresserunt, habitam esse ut dogma fidei contendimus, quia statim atque caput extulerunt Iconomachi, et illam palàm impugnare cœperunt, eos Ecclesia anathemate confixit, Catholici doctores eos ut fidei hostes exagitârunt, Orientalis et Occidentalis Ecclesia in septimâ synodo ut hæreticos proscripsit. Ita doctrinam de reali corporis et sanguinis Christi in sacramento Eucharistiæ præsentiâ, à Patribus assertam et propugnatam ut dogma fidei contra Protestantes ostendimus, quia statim atque sacramentariorum parens Berengarius eam impugnavit, postulatus est hæreseos, et in frequentibus conciliis damnatus, ac tandem errorem ejurare et dogma de reali corporis et sanguinis Christi præsentiâ in Eucharistiæ sacramento solemniter profiteri coactus est. Tandem qui contra ipsum adhuc spirantem scripserunt, Hugo Lingoniensis episcopus, Durandus Troarnensis abbas, Lantfrancus Cantuariensis archiepiscopus, et Guitmundus Aversanus, Berengarii doctrinam *contra Catholicam veritatem, et contra omnium Ecclesiarum opinionem*, sive contra id *quod Catholica per orbem universum prædicat Ecclesia*, pugnare testantur; Berengariumque et ejus discipulos disertè hæreticos vocant. Ex hâc postremâ notâ compertum est, doctrinam Veterum de omnibus universim capitibus inter Catholicos et Protestantes hodiè controversis, quæ Romanæ Ecclesiæ fidei consona demonstratur, ab ipsis assertam fuisse ut dogma fidei, et ut necessariò credendam ad salutem. Siquidem statim atque contra eam Lutherus et Calvinus mussitare cœperunt, pontifices, episcopos, theologos catholicos, ac novissimè synodum œcumenicam Tridentinam, à quâ sunt anathemate confixi, adversariam experti fuêre. Cùm igitur Ecclesia in conciliis congregata dogma aliquod ad fidem spectare pronuntiavit, certissimum est illud habitum fuisse à Patribus ut dogma fidei. Id Vincentii Lirinensis verbis Commonitorio 1, c. 32, confirmemus, ubi de Ecclesiâ sic loquitur : *Denique quid unquàm aliud conciliorum decretis enisa est, nisi ut quod antea simpliciter credebatur, hoc idem postea diligentiùs crederetur : quod antea lentiùs prædicabatur, hoc idem postea instantiùs prædicaretur : quod antea securiùs colebatur, hoc idem postea sollicitiùs excoleretur ? Neque quidquam præterea hæreticorum novitatibus excitata, conciliorum suorum decretis catholica perfecit Ecclesia, nisi ut quod priùs à majoribus solâ traditione susceperat, hoc inde posteris etiam per Scripturæ chirographum consignaret : magnam rerum summam paucis litteris comprehendendo, et plerumque propter intelligentiæ lucem, non novum fidei sensum novæ appellationis proprietate signando.*

Dices : Quæ Patres necessaria asseruerunt, Ecclesia tantùm probabilia quandoque censet, imò et interdùm falsa : ergo non sequitur ad fidem pertinere, quæ Patres necessaria ad salutem censuerunt.

Probatur antecedens. S. Augustinus et Innocentius I parvulorum baptizatorum communionem planè necessariam existimârunt. Ait enim Augustinus lib. 1 de peccatorum Meritis et Remissione, cap. 24 : *Ex antiquâ et Apostolicâ traditione Ecclesias Christi insitum tenere, præter Baptismum et participationem Dominicæ Mensæ, non solùm ad regnum Dei, sed nec ad salutem et vitam æternam posse quemquam hominum pervenire.* Quod postquàm ex Scripturâ sacrâ confirmâsset subdit : *Si ergo, ut tot et tanta divina testimonia convincunt, nec salus, nec vita æterna sine Baptismo, et corpore et sanguine Domini cuiquam speranda est, frustra sine his promittitur parvulis.* Et tribus ante capitibus, de his apud Joannem Domini verbis agens : *Nisi manducaveritis carnem meam, et biberitis sanguinem meum, non habebitis vitam in vobis* : fusè disputaverat ea non minùs ad parvulos, quàm ad adultos pertinere. *An quisquam etiam*, inquit, *hoc dicere audebit, quòd ad parvulos hæc sententia non pertineat, possintque sine*

participatione corporis et sanguinis in se habere vitam? Et sic constanter octo aut decem operum ejus locis, quos longum esset referre, scilicet epistolis 106 et 107, libro 1 contra duas Epistolas Pelagianorum, cap. 22, et lib. 4, cap. 4, lib. 1 contra Julianum, cap. 2; et lib. 3, cap. 1; et cap. 12, lib. de Prædestinatione Sanctorum, cap. 13; tract. 120 in Joannem, et Serm. 3 de Verbis Apostoli. Innocentius I papa ejus æqualis fuit in eâdem sententiâ. Nam Baptismum parvulis esse necessarium, ut vitam æternam consequantur, ex eo adversùs Pelagianos probat, quòd absque Baptismo ad Eucharistiam, quam ad salutem necessariam docet, admitti non possent. Exstat Innocentii epistola ad Milevitanam synodum data, inter Augustinianas 95, ac ut deesset, non sinit nos Augustinus eâ de re dubitare: *Innocentius*, inquit, *parvulos definivit, nisi manducaverint carnem Filii hominis, vitam prorsùs habere non posse.* Et tamen Tridentina synodus, sessione 24, cap. 4: *Nullâ necessitate salutis, sed probabilem tantùm ob causam.* Veteres parvulos usu rationis carentes ad communionem suscepisse decernit.

Respondeo: Distinguo majorem: Quæ Patres aliqui necessaria existimârunt, ea quandoque Ecclesia necessaria non censet, concedo: quæ Patres universi, vel Patrum pars maxima, nego. Ad probationem respondeo: Esto, S. Augustinus et Innocentius I Eucharistiam baptizatis parvulis ad salutem necessariam censuissent, non sequitur cæteros patres in eâdem sententiâ fuisse.

Respondeo secundò, S. Augustinum et Innocentium I censuisse quidem rem et virtutem Eucharistiæ, quæ in conjunctione et incorporatione cum Christo posita est, et quam sine Baptismo habere infantes non possunt; sive jus ad Eucharistiam suscipiendam, quod in gratiâ Baptismatis fundatur, necessarium ipsis esse ad vitam æternam consequendam; non verò actualem Eucharistiæ perceptionem, seu communionem. Eam esse S. Augustini mentem patet ex omnibus locis, quibus Baptismum parvulis ad salutem sufficere disertè asserit, tum maximè ex libro 3 de peccatorum Meritis et Remissione, cap. 4: *Si ambigui*, inquit, *aliquid habent verba Apostolica: Per unum hominem peccatum intravit in mundum, et per peccatum mors, et ita in omnes pertransiit, possuntque in aliam duci transferrique sententiam.... Numquid etiam et illud: Quia nisi manducaverint homines carnem ejus, hoc est, participes facti fuerint corporis ejus, non habebunt vitam? His atque hujusmodi aliis, quæ nunc prætereo, testimoniis divinâ luce clarissimis, divinâ auctoritate certissimis, nonne veritas sine ullâ ambiguitate proclamat, non solùm in regnum Dei non baptizatos parvulos intrare non posse, sed nec vitam æternam posse habere præter Christi corpus, cui ut incorporentur, sacramento Baptismatis imbuuntur?* Et certè Ecclesia, cujus est de Patrum, ut et de Scripturæ sensu judicium ferre, sic Augustinum, Innocentium, et alios intellexit, ut ex cap. 4 Sessionis 21 concilii Tridentini colligere licet: *Denique eadem sancta synodus docet, parvulos usu rationis carentes nullâ obligari necessitate ad sacramentalem Eucharistiæ communionem. Siquidem per Baptismi lavacrum regenerati et Christo incorporati, adeptam jam filiorum Dei gratiam in illâ ætate amittere non possunt. Neque ideò tamen damnanda est antiquitas, si eorum morem in quibusdam locis aliquando servavit. Ut enim sanctissimi illi Patres sui facti probabilem causam pro illius temporis ratione habuerunt, ita certè eos nullâ salutis necessitate id fecisse, sine controversiâ credendum est.* Hinc canone 4 ita decrevit eadem sancta synodus: *Si quis dixerit parvulis, antequàm ad annos discretionis pervenerint, necessariam esse Eucharistiæ communionem, anathema sit.*

Ad notam Dallæi rationem, simul et ad decimam respondeo, ex Patribus cœvis et supparibus, qui in eâdem Ecclesiâ floruerunt, vel in aliis Ecclesiis quæ cum istâ fuerunt communione conjunctæ, cognosci certò posse num cum sui temporis Ecclesiâ senserint Patres. Cognosci autem posse evidentius an cum Ecclesiâ nedùm particulari, sed universali senserint, si neminem nedùm in Ecclesiâ suâ, sed nec in toto orbe Christiano Catholicum doctrinæ suæ repugnantem ipsos habuisse probetur; imò cæteri Patres et Scriptores Ecclesiastici eadem summo consensu docuerint; vel eorum certè pars maxima, idque manifestè, frequenter, perseveranter. Hæc regula est Vincentii Lirinensis Commonitor. 1, cap. 39: *Sed eorum duntaxat Patrum sententiæ conferendæ sunt, qui in fide et in communione Catholicâ sanctè, sapienter, constanter viventes, docentes, permanentes, vel mori in Christo fideliter, vel occidi pro Christo feliciter meruerunt, quibus tamen hâc lege credendum, ut quidquid vel omnes, vel plures, uno eodemque sensu, manifestè, frequenter, perseveranter, velut quodam consentiente sibi magistrorum concilio, accipiendo, tenendo, tradendo firmaverint, id pro indubitato, certo, ratoque habeatur: quidquid verò quamvis ille sanctus et doctus, quamvis episcopus, quamvis confessor et martyr, præter omnes, aut etiam contra omnes senserit, id inter proprias, et occultas, et privatas opiniunculas, à communis, publicæ, et generalis sententiæ auctoritate secretum sit; nec cum summo æternæ salutis periculo, juxta sacrilegam hæreticorum et schismaticorum consuetudinem, universalis dogmatis antiquâ veritate dimissâ unius hominis novitium sectemur errorem.*

Ad undecimum Dallæi argumentum respondeo necesse non esse ut singulorum sententiæ compertæ sint Christianorum, ut cognoscamus quæ fuerit veteris Ecclesiæ fides. Cùm ex monumentis SS. Patrum, ex conciliis, et ex hodiernæ Ecclesiæ sensu, satis innotescat quæ fuerit omnium retro Catholicorum sententia circa illa fidei capita, quæ explicitè ab omnibus credenda sunt; quæ verò episcoporum et doctorum circa illa, quorum implicita fides vulgò Christianorum sufficit ad salutem. Cùm enim *regula fidei sit invariabilis et irreformabilis*: nec errare possit Ecclesia; et Catholicum verè proprièque dicatur, quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est, sequitur eamdem fuisse Catholicorum omnium seculis retrò lapsis, fidem,

quamvis temporis progressu magis explicata fuerit hæreseon emergentium occasione. Ineptum porrò est fingere quòd Patres contrarias aliorum circa illa capita, quæ ad summam fidei pertinere existimabant, sententias dissimulaverint, et patienter tolerârint, quemadmodùm et disciplinæ rituumque varietatem prudenti charitate dissimulârunt, et patienter tulerunt. Cùm enim Ecclesiam et fidem Catholicam dilexerint, cùm veritatis divinæ acerrimi vindices exstiterint, cùm depositum sanæ doctrinæ et Apostolicæ traditionis, secundùm Apostoli consilium custodierint, et profanas vocum oderint novitates; cùm denique quoties aliqua hæresis erupit, ipsi adversùs eam insurrexerint, ejusque auctorem vitaverint, damnârint, confutârint, incredibile est illos contrarias aliquorum circa fidem sententias dissimulâsse, nec saltem indicâsse, ut à venenatis doctrinis Catholici caverent. Nemo certè eorum apud se non dixit, quod Cælestinus I, à Vincentio Lirinensi in Commonitorio 2 laudatus, in Epistolâ ad Gallorum episcopos scripsit: *Meritò causa nos respicit, si silentio foveamus errorem.*

§ 23. Dallæi *solvuntur argumenta, quibus constat ipsius liber* 2 de vero Patrum usu.

Objicitur iterùm ex Dallæo. Patrum sententia (etiamsi certo de eâ constaret) non est infallibilis, nec extra erroris aleam omnem constituta: ergo non tantam habet auctoritatem, ut in eâ acquiescere possit animus, qui in iis quæ ad Religionem pertinent, nec potest, nec debet alia credere, quàm ea de quorum veritate sibi certò constat.

Antecedens probat Dallæus, lib. 2 de vero Usu Patrum, cap. 1, hâc ratione. Duo sunt locorum, qui apud Patres occurrunt, genera. Nam vel ut testes narrant quæ in sui seculi Ecclesiâ credebantur, aut gerebantur, vel ut doctores quid ipsi sentiant exponunt: sed utrovis modo spectentur, falli potuerunt: ergo eorum auctoritas non est medium infallibile ad controversias fidei dirimendas.

Probatur minor. Dato quòd Patres de jure nunquàm vel rarissimè errent, falli tamen et errare sæpiùs possunt, ubi de facto quæritur. Scire autem quæ singulis seculis fuerit Ecclesiæ sententia, cognitio facti est, non juris; historia est, non fidei caput. Videntur ergo Patres falli potuisse, dùm quæ hujusmodi sunt exponunt; unde sequitur eorum in hoc rerum genere testimonia nequaquàm esse admittenda velut absolutè vera.

Id confirmat Dallæus exemplo Philastrii Brixiensis episcopi, qui multa in hæreseon censum refert, quæ ab Ecclesiâ hæreseos damnata esse, ab omni veri specie abhorret. Nam (si ei credimus) hæretici fuerunt, qui epistolam ad Hebræos, non Pauli, sed aut Barnabæ Apostoli, aut Clementis Romani esse dixerunt (lib. de Hæresibus, cap. 41); hæretici sunt, qui non putant omnes psalmos ab uno Davide scriptos fuisse (cap. 79). Hæresis est, ut hic quidem censet, c. 82, stellas in cœlum infixas putare; non de thesauris locisque absconditis, atque à Deo dispositis, in vesperum jussu divino repentè procedere, statutisque horis suo lumine cursum, ministeriumque suum indictum agnoscere. (*Quod*, inquit, *contrarium alienumque fidei catholicæ invenitur.* Quis Ecclesiam illius seculi hæc inter hæreses deputâsse credat?

Secundò id confirmat Dallæus exemplo S. Hieronymi, qui testatur Christi Ecclesiam credidisse animam humanam immediatè à Deo creari, cùm eam in corpus infundit (Epist. 61 de erroribus Joannis Hierosolymitani, et lib. 2 Apologiæ contra Ruffinum); atqui de eo ambigit Augustinus, quin et palam propendet in adversam sententiam, quæ statuit animam cum corpore simul seri, et de patre in filium transire. Hoc verò satis ostendit tum temporis Ecclesiam nihildùm eâ de re definivisse. Sed Hieronymus commotiore in Ruffinum animo, sententiam in quâ plerosque esse videbat ejus temporis doctores, à totâ ecclesiâ receptam facilè sibi persuaderi passus est.

Tertiò id confirmat Dallæus exemplo Joannis Thessalonicensis Actione 5 synodi VII, dicentis: *Ecclesiam censere angelos non omninò esse incorporeos et invisibiles, sed habere corpora minuta et tenuia, quasique ignea et aerea.* Istius nimirùm sententiæ amor hunc auctorem, ut eam Ecclesiæ tribueret, impulit.

Quartò id confirmat exemplo S. Augustini, qui non semel testatur hanc universæ Ecclesiæ ante Cypriani tempora fuisse consuetudinem, ut venientes ab hæreticis, à quibus essent baptizati, in Ecclesiâ absque novo Baptismo, reciperentur: Firmilianus verò in Epistolâ ad sanctum Cyprianum, in Ciliciæ et Cappadociæ Ecclesiis alium ab omni memoriâ morem fuisse docet.

Idem Augustinus Hieronymianam Scripturarum interpretationem cum 70 versione comparans, lib. 18 de Civitate Dei, cap. 43: *Ecclesiæ Christi*, inquit, *tot hominum auctoritati ab Eleazaro tunc pontifice ad hoc tantum opus electorum, neminem judicant præferendum.* Suum, inquit Dallæus, et sibi consentientium judicium pro Ecclesiarum illius temporis judicio obtrudit; Ecclesiæ enim ipsæ ubi et quando sic judicârunt? Nullum Ecclesiarum istius seculi fuisse hujus generis judicium, satis ostendit, vel sequentium Ecclesiarum fides, quæ Hieronymi versionem, 70 abdicatis, tandem prætulit.

Quintò id confirmat Dallæus exemplo sancti Fulgentii, qui suum et sancti Augustini de puerorum sine Baptismo extinctorum æternis cruciatibus dogma velut certum fidei caput proponit (lib. de Fide ad Petrum Diaconum, cap. 27): *Firmissimè tene, et nullatenùs dubites*, etc., *etiam parvulos*, etc., *qui sine sacramento sancti Baptismatis de hoc seculo transeunt, ignis æterni supplicio puniendos.* At id dogma neque ab antiquâ Ecclesiâ unquàm definitum fuisse, vel posteriorum seculorum contraria doctrina satis docet.

Ultimò id confirmat Dallæus exemplo venerabilis Bedæ, qui lib. de Temporum Ratione, c. 45, ait: *Habere Ecclesiæ fidem Dominum in carne paulò plus quàm 33 annis usque ad suæ tempora passionis vixisse.* Et mox: *Sancta siquidem Romana et Apostolica Eccle-*

sia hunc se fidem tenere, et ipsis testatur indiculis quæ suis in cereis annuatim inscribere solet, etc. Idem eodem loco docet, *quòd Dominus 15 luna, feriâ 6, crucem ascenderit*, etc., *nulli licere dubitare Catholico*. Fusè docet Petavius in notis ad Epiphanium, pag. 113 et 114, has duas sententias, quas tanquàm de fide Ecclesiæ essent, tradit Beda, nihil minùs esse quàm quod ille dicit. Ex his porrò omnibus colligitur, admittenda non esse tanquàm certò vera ea omnia testimonia, quæ Patres de Ecclesiæ sui temporis fide perhibent.

Probat verò alteram partem minoris Dallæus, scilicet patres falli posse cùm sententias suas ut doctores exponunt. Quamvis enim sancti et eruditi fuerint, homines tamen fuerunt, ac proinde errori obnoxii. Neque enim Spiritu sancto semper fuêre afflati ut librorum canonicorum scriptores.

Id confirmat Dallæus cap. 2, ex hoc quod Patres ipsi negant nudis suis assertionibus absolutè standum esse in iis quæ de religione ipsi in medium afferunt. Testis est S. Augustinus, Epist. 19 ad sanctum Hieronymum datâ : « Ego, inquit, fateor charitati tuæ, « solis Scripturarum libris, qui jam canonici appellantur, didici hunc honorem, timoremque deferre, ut « nullum eorum auctorum scribendo aliquid errâsse « firmissimè credam, etc. Nec te, mi frater, sentire « aliquid aliter existimo : Prorsùs, inquam, non sic « arbitror te legi libros tuos velle, tanquàm prophetarum vel Apostolorum, de quorum scriptis quod « omni errore careant dubitare nefarium est. » Idem non minùs luculenter asserit lib. 11 contra Faustum, cap. 5, lib. 2 de Baptismo contra Donatistas, cap. 3 : « Quis (inquit) nesciat sanctam Scripturam canonicam tam veteris quàm novi Testamenti certis suis « terminis contineri, eamque omnibus posterioribus « episcoporum litteris ita præponi, ut de illâ omninò « dubitari, et disceptari non possit, utrùm verum vel « utrùm rectum sit, quidquid in eâ scriptum esse constiterit? Episcoporum autem litteras quæ post confirmatum canonem vel scriptæ sunt, vel scribuntur, « et per sermonem fortè sapientiorem cujuslibet in eâ « re peritioris et per aliorum episcoporum graviorum « auctoritatem doctioremque prudentiam, et per concilia licere reprehendi, si quid in eis fortè à veritate « deviatum est, et ipsa concilia quæ per singulas regiones, vel provincias fiunt, plenariorum conciliorum « auctoritati, quæ fiunt ex universo orbe Christiano, « sine ullis ambagibus cedere? Ipsaque plenaria sæpè « priora à posterioribus emendari, cum aliquo experimento rerum aperitur quod clausum erat, et cognoscitur quod latebat sine ullo typo sacrilegæ superbiæ, sine ullâ inflatâ cervice arrogantiæ, sine « ullâ contentione lividæ invidiæ, cum sanctâ humilitate, cum pace catholicâ, cum charitate christianâ. » Et Epist. 3 ad Fortunatianum : « Neque (inquit) « quorumlibet disputationes quamvis Catholicorum et « laudatorum hominum, velut Scripturas canonicas « habere debemus, ut nobis non liceat, salvâ honorificentiâ, quæ illis debetur hominibus, aliquid in eorum « scriptis improbare atque respuere, si fortè invenimus quod aliter senserint, quàm veritas habet divino adjutorio vel ab aliis intellecta, vel à nobis. « Talis ego sum in scriptis aliorum, tales volo esse « intellectores meorum. » Constat igitur ex sancto Augustino, Patrum in scriptis suis assertiones, non ipsorum auctoritate, sed rationibus, quas afferunt, niti ; approbandas non esse nisi Scripturæ aut rationi consonent ; et ex utrâque esse examinandas, cùm hominum sint, qui falli potuerunt.

In eamdem cum sancto Augustino sententiam conspirat sanctus Hieronymus Epistolâ 62 ad Theophilum Alexandrinum datâ. *Scio*, inquit, *aliter habere Apostolos, aliter reliquos tractatores ; illos semper vera dicere, istos in quibusdam ut homines errare.* Et Epistolâ ad Pammachium et Oceanum cùm de erroribus Origenis egisset : *Erraverunt*, inquit, *alii tam Græci, quàm Latini, quorum non necesse est proferre nomina, ut videamur eum non sui merito, sed aliorum errore defendere.* Et paulò post : *Sic eum legam ut cæteros, quia sic erravit ut cæteri.* Et lib. 2 Apologiæ contra Ruffinum, loquens de Patribus, qui ante Arianæ hæreseos originem duriùs de Filio Dei sunt locuti : *Fieri potest*, inquit, *ut vel simpliciter erraverint, vel alio sensu scripserint, vel à librariis imperitis eorum paulatim scripta corrupta sint, vel certè antequàm in Alexandriâ, quasi dæmonium meridianum Arius nasceretur, innocenter quædam et minùs cautè locuti sint, et quæ non possint perversorum hominum calumniam declinare.*

Et Epistolâ 152, post relatas variorum auctorum sententias super quæstione quâdam, de quâ interrogatus fuerat, ut convenientissima eligatur, subdit : *Nec juxta Pythagoræ discipulos præjudicata doctoris opinio, sed doctrinæ ratio ponderanda est.* Tum hæc subjungit : *Meum propositum est antiquos legere, probare singula, retinere quæ bona sunt, et à fide Ecclesiæ catholicæ non recedere.* Hæc passim inculcat, magnâque libertate censoriam virgulam identidem stringit in superiorum sententias et expositiones, ingenuè exponens quid de singulis sentiat. (Epistolâ 15 ad Paulinum.) *Beatus Cyprianus*, inquit, *de Scripturis divinis nequaquàm disseruit. Inclyto Victorinus martyrio coronatus, quod intelligit, eloqui non potest. Lactantius utinam tam nostra confirmare potuisset, quàm facilè aliena destruxit. Arnobius inæqualis et nimius est, et absque operis sui partitione confusus. Sanctus Hilarius Gallico cothurno attollitur, et longis interdùm periodis involvitur, et à lectione simpliciorum fratrum procul est.*

Et Epistolâ 133 ad Marcellam, Rheticium Augustodunensem, ecclesiasticum scriptorem sic perstringit : *Immemorabilia sunt, quæ in illius mihi commentariis sordere visa sunt.* Et paulò post : *Tam malè videtur existimâsse de cæteris, ut nemo possit de erroribus ejus judicare.* Denique Patrum sententias, sive expositiones câdem libertate rejicit, et quidem interdùm non sine dicteriorum aculeis.

Sanctus etiam Ambrosius falli se potuisse agnovit l. 7, Epistolâ 47 : *Ego*, inquit, *beneficio annumero, si quis mea legens scripta, dicat mihi quo videatur moveri.*

Primum quia in iis quæ scio falli possum, multa autem prætereunt, multa quibusdam aliter sonant.

Eò referendum est veterum studium in monendis sui seculi hominibus, ne sine prævio examine dicta sua susciperent; unde Origenes Homiliâ 2 in Ezechielem : *Quæ audientes*, inquit, *diligenter attendant, et accipiant gratiam Spiritûs; de quâ dictum est, discretio spirituum, ut probati Trapezitæ facti diligenter observent quando falsus sim magister, quando verò prædicem quæ sunt pietatis ac veritatis.*

Cyrillus eodem prorsùs modo, Catechesi 4 : *Ne mihi ista dicenti simpliciter credideris, in demonstrationem eorum quæ tibi annuntio accipias è divinis Scripturis.*

Idem confirmat Dallæus cap. 3, nimirùm Patrum infallibile non esse in quæstionibus de religione controversis testimonium : quia eâ ratione scripserunt, ut manifestum sit iis inter scribendum de Religione pronuntiare non fuisse propositum. Id ex eo probat quòd inter Patrum opera non pauca occurrant raptim scripta; quædam etiam ex tempore effusa, adeòque ejusmodi, ut probabile sit auctores ipsos multa in ils fuisse emendaturos, si recognoscere licuisset. Tum ex multis Patrum sive in historiâ, sive in grammaticâ, sive in philosophiâ, sive in aliis disciplinis, erroribus quos recenset, satis constare ait, quam parùm temporis ac curæ in plerisque suis operibus adhibuerint.

Idem confirmat Dallæus cap. 4, ex eo quòd Patres, sive seorsùm singuli, sive conjunctim plures, in variis Religionis capitibus erraverint. Tum singulorum errores et nævos persequitur, præsertim Justini, Irenæi, Clementis Alexandrini, Tertulliani, Cypriani, Origenis, Lactantii, Basilii, Gregorii Nazianzeni et Nysseni, Hilarii, Epiphanii, Joannis Chrysostomi, Ambrosii, Hieronymi, Augustini, Gregorii Magni. Denique sic concludit Calvinista : cùm hi ipsi Patrum facilè principes, suoque merito jam inde ab antiquissimis temporibus totâ Ecclesia celeberrimi, tam multipliciter in rebus ad fidem pertinentibus hallucinati sint, quid est, quæso, à cæteris expectandum, quorum longè minor est vel sanctitas, vel fama? Tum si sancti isti viri in rebus tanti momenti hallucinati sunt, hic de naturâ Dei, ille de humanitate Christi, alter de animarum nostrarum naturâ, alii de earum conditione, vel de corporum resurrectione, cur in capitibus de quibus disceptamus, hodiè falli eosdem potuisse negabimus?

Responsionem verò quæ à catholicis theologis afferri solet, aliam esse complurium Patrum rationem, aliam singulorum; singulos quidem errare posse et satis sæpè reipsà errare, fieri verò non posse ut vera non sint quæ Patres vel omnes, vel certè complures, magno consensu docuerint : Hanc, inquam, responsionem occupat Dallæus. Ait idem esse ac si quis postquàm concessit singulos Senatores posse ægrotare, negaret tamen Senatum universum communi et quasi epidemico morbo posse laborare. Urget, in quibusdam ex iis erroribus, quos memoravit, versatos fuisse, non unum, non duos vel tres tantùm Patres, sed multos, sed plerosque, imò nonnunquàm ejusdem seculi universos. Non solùm Justinum, sed plerosque omnes illius seculi doctores in eàdem fuisse Millenariorum sententiâ, ut ipse testatur in dialogo contra Tryphonem, p. 306. Irenæum qui eo seculo vixit, et Tertullianum, qui proximè eum secutus est, in eàdem sententiâ fuisse. Hanc à Lactantio, Severo, Victorino fuisse receptam. Sanctum Hieronymum eam penitùs damnare ausum non esse : *Quia*, inquit, *multi Ecclesiasticorum virorum et martyres ista dixerunt, et unusquisque in suo sensu abundet.* Unde patet, inquit Dallæus, sententiam de fide aliquam Patres non semper eodem quo nos gradu habuisse. Hieronymo siquidem tolerabilis error est, qui hodiè ferendus non censeretur.

Urget rursùs Dallæus, veteres plerosque propugnâsse animas sanctorum statim à morte, et ante resurrectionem, Dei visione non frui. Præter Patres supra laudatos hanc sententiam secutos esse Joannem Chrysostomum, Ambrosium, Theodoretum, Hieronymum, Augustinum, Bernardum, et Joannem XXII. Contrariæ tamen sententiæ veritatem ab Ecclesiâ in Florentinâ synodo fuisse decretam. Plurium itaque Patrum consensum nullius esse ad fidem constituendam auctoritatis.

Urget tertiò Tertullianum, Cyprianum, Firmilianum, Dionysium Alexandrinum cum synodis episcoporum Africæ, Cappadociæ, et Ciliciæ, hæreticorum Baptismum rejecisse, ac pro nullo habuisse, sanctum Basilium in eâdem fuisse sententiâ in Epistolâ ad Amphilochium, et tamen tot veterum in eamdem sententiam concursum non obstare quominùs erronea sit. Plurimos Patres angelos corporeos esse sensisse : quem tamen errorem, qui eorum nominibus confirmaret, Romanis ex æquo et Genevensibus scholis ludibrium deberet.

Addit cap. 5, Patres interdùm inter se dissentire, et quidem de rebus magni momenti. Dionysii Alexandrini, Gregorii Nazianzeni, Hieronymi, et aliorum, à vetustissimis Justino, Irenæo, Tertulliano, et cæteris, quorum ingens numerus fuit, summum esse dissidium. Hos enim mille annorum delicias, et Jerusalem gemmeam, cum gloriâ et uberrimâ rerum omnium in terris copiâ nobis seriò polliceri; illos verò has spes velut deliria explodere. Victorem Romanum episcopum et ejus Ecclesiam ab Asiaticis de die Paschatis, Stephanum à Cypriano, Firmiliano, et eorum conciliis de Baptismo hæreticorum dissensisse. Nonnullos Sabbato jejunandum sentire, nempè Romanæ Ecclesiæ Pontifices, et Occidentis plerosque Patres : alios eum qui Sabbato jejunet, Christi interfectorem dicere non vereri, scilicet canonem Apostolicum 68, lib. 7 Constitutionum apostolicarum, c. 24, Ignatium Epistolâ ad Philippenses, et Patres Trullanæ synodi. Ex quibus colligit Dallæus, diversas fuisse Patrum de religione sententias, proindeque non posse nos eorum judicio controversiis nostris stare.

Denique Dallæus, cap. 6, probat nostras de religione controversias ex Patrum scriptis decidi non posse, quia neutra pars eos pro judicibus agnoscit, sed eos liberè

et nullâ religione interdùm rejicit. Utrosque multa ponere quæ apud Patres nulla fuerunt, multaque vicissim repudiare quæ illi recipiebant. Protestantes quidem, cùm illi contra vel præter Scripturam docent : Romanos verò, cum suis sive pontificibus, sive conciliis adversantur. Laudat in ejus rei probationem Dallæus 4 et 5 articulum Confessionis Gallicanæ Protestantium. Ex partibus verò Catholicorum, cardinalem Cajetanum, præfatione in Pentateuchum, Melchiorem Canolib. 7 Locorum theologicorum, cap. 3, n. 4, 7 et 10, Ambrosium Catharinum lib. 4 Annotationum in Cajetanum, pag. 283, Petavium in Epiphanium pag. 205, 244, et alibi passim ; Maldonatum passim in Commentario in Evangelia, Salmeronem in cap. 5 Epistolæ ad Romanos, disp. 51, p. 468 ; Michaelem Medinam, Baronium cardinalem passim in Annalibus, Cornelium Mussum, Bitontinum in Italiâ episcopum, et alios.

Respondeo ad primum argumentum : Distinguo antecedens : Patrum sententia non est infallibilis, singulorum, vel plurium, in eo quæstionum genere quæ ad fidem minimè pertinent, vel in rebus etiam fidem spectantibus, cùm majoris partis sententia ab Ecclesiâ probatur ut doctrina traditionis, concedo ; Patrum omnium, vel maximæ partis sententia circa dogmata fidei non est infallibis, nego. Ad probationem distinguo minorem : Falli potuerunt singuli, concedo ; omnes, nego.

Ad alteram probationem distinguo majorem de Patribus universis intellectam. Falli possunt ubi de facto quæritur, si sit merum et simplex factum, concedo ; si sit factum conjunctum cum jure et ab ipso indivulsum, nego. Circa hoc enim errare non possunt Patres omnes quin erret Ecclesia, et quidem in quæstione juris, quæ cum facti quæstione tam arcto fœdere connexa est, ut qui in hâc erraverit, in aliâ necessariò labatur. Ita quæstio facti est, utrùm libri canonici, quos Ecclesia legit, sint Scriptura sacra et verbum Dei, sive an sint à prophetis, Evangelistis, et Apostolis compositi. At non est mera quæstio facti, sed in hâc involuta est et implicita quæstio juris, utrùm scilicet Deum Scripturam sacram, sive verbum suum à Prophetis, ab Evangelistis et Apostolis, litteris mandatum, Ecclesiæ suæ crediderit. Unde qui negaret hos, qui in Ecclesiâ leguntur, libros Hagiographis ab auctoribus scriptos esse, consequenter negaret Scripturam sacram in Ecclesiâ nullam exstare.

Distinguo similiter minorem ejusdem syllogismi. Scire quæ singulis seculis fuerit Ecclesiæ sententia, cognitio facti est, cum jure conjuncti et ab ipso indivulsi, concedo ; facti meri et simplicis, nego. Qui enim dogma aliquod ab Ecclesiâ ut hæreticum explodi asserit, quod hæreticum reverà non est, vel aliquam sententiam ut verè Catholicam et ad fidem spectantem admitti, atque asseri, quæ ad fidem non spectat, Ecclesiæ errorem non in facto tantùm, verùm etiam in jure, quamvis nesciens, affingit : et ignorando quæ sit Ecclesiæ fides, ignorat quæ sit vera fides ; cùm fides vera sit illa quam Ecclesia profitetur. Quamobrem si Patres universi errâssent cùm retulerunt ut testes de fide Ecclesiæ sui seculi, sequeretur ipsos errâsse cùm docuerunt quæ vera fides esset. Hinc autem error in ipsam redundaret Ecclesiam.

Ad primam confirmationem respondeo, Philastrium in his minùs accuratum fuisse, et errâsse, nisi quod de tantò viro sentire probabilius est, non hæreseon duntaxat, sed errorum, in quos nonnulli salvâ fidei integritate impingerent, capita in catalogum suum retulerit. Sed quamvis et Philastrius, et alii nonnulli ex privatâ sententiâ suâ, non ex Ecclesiæ sensu, opiniones aliquas velut hæreticas traduxerint, quæ hæreticæ reverà non sunt, vel inter fidei dogmata connumerârint adiaphoras et probabiles opiniones ; non sequitur Patres universos aut maximam partem errâsse, cùm de fide Ecclesiæ sui seculi testati sunt.

Ad secundam confirmationem respondeo S. Hieronymum non asserere quod ipsi Dallæus affingit : Dogma fidei esse quòd anima humana immediatè à Deo creetur, cùm eam in corpus infundit, sed solùm quòd Ecclesiæ sententia sit animas ante corpora creatas non fuisse, et postmodùm desiderio corporum ad terram delapsas, humanisque illigatas corporibus, sed quotidiè eas à Deo fabricari. An autem immediatè à Deo creentur, an ministerio parentum cum corporibus propagentur, quæstionem esse non ait S. Hieronymus, quæ summam fidei spectet. Ibi namque tuetur duntaxat Ecclesiæ fidem contra Origenistas, quorum partibus Joannes Hierosolymitanus et Ruffinus addicti erant. Quòd autem animæ fierent ex traduce, non erat Origenistarum error, qui eas multis ante corpora seculis conditas, et ob peccata in ea velut in carceres detrusas effutiebant, sed auctorum ecclesiasticorum privata opinio, minùs quidem probabilis (ut rectè S. Hieronymo visum est), non tamen ab Ecclesiâ damnata, ut ex S. Augustino auctore coævo perspicuum est. Hanc esse mentem S. Hieronymi locorum in objectione laudatorum series ostendit. Sic enim habet in epistolâ ad Pammachium adversùs errores Hierosolymitani : « Hoc nunc interrogo : Anima ista, Dei « conditio, liberi arbitrii, rationalis, neque de substantiâ creatoris, quando facta sit : utrùm eo tempore quo de limo factus est homo, et insufflatum est « spiraculum vitæ in faciem ejus, an quæ priùs « fuerat, et inter rationabiles, et incorporeas, et invisibiles creaturas multo jam tempore versabatur : « nihil horum loqueris : producis nobis Manichæum, « et abscondis Origenem : et sicut parvulis cibum pos- « scentibus ludicra quædam offerunt gerulæ ut avo- « cent mentes eorum ; sic tu nos rusticos avocas ad « alia, ut dùm alterius personæ novitate teneamur, quod « volumus, non quæramus... Caïn et Abel primi ex « primis hominibus, unde habuêre animas? Omne « deinceps humanum genus quibus animarum cense- « tur exordiis? Utrùm ex traduce, juxta bruta ani- « malia? ut quomodò corpus ex corpore, sic et anima « generetur ex animâ? An rationabiles creaturæ, de- « siderio corporum paulatim ad terram delapsæ, no-

« vissimè etiam humanis illigatæ sint corporibus? An « certè, quod Ecclesiasticum est, secundùm eloquia « Salvatoris, *Pater usque modo operatur : et ego « operor ;* et illud Zachariæ : *Qui format spiritum « hominis in ipso ;* et in Psalmis : *Qui fingit per sin- « gulos corda eorum ;* Deus quotidiè fabricetur ani- « mas : cujus velle fecisse est, et conditor esse non « cessat? » Sic intelligendus est et alius S. Hieronymi locus lib. 3 Apologiæ adversùs Ruffinam, ubi sic de illo scribit : « Animarum et corporum conditorem fa- « tetur Dominum, sive animæ ante corpora fuerint, « sive cum corporum nascantur exordiis, sive jam for- « matis in utero figuratisque corporibus immittantur. « In omnibus novimus auctorem Dominum. Nec de « hoc nunc quæstio est, utrùm Deus, an alius eas fece- « rit; sed è tribus quas posuit, quæ sit illarum senten- « tia vera, nescire se dicit. Vide ne statim tibi objicia- « tur, idcircò te trium ignorantiam confiteri, ne unum « damnare cogaris : et Tertulliano et Lactantio ideò par- « cere, ne Origenem cum illis jugules... Dominus in « Evangelio. *Pater*, inquit, *revelavi nomen tuum homi- « nibus.* Qui Patrem revelavit, de animarum statu « tacuit? Et miraris si contra te fratrum scandala « concitentur, cùm id nescire te jures, quod cùm « Christi Ecclesiâ se nôsse fateantur. »

Ad tertiam confirmationem respondeo Joannem Thessalonicensem disertè non affirmâsse angelos, secundùm Ecclesiæ fidem, esse corporeos; sed non esse Ecclesiæ fidem quòd incorporei sint, quia multi Sanctorum Patrum ipsis corpora subtiliora tribuerunt. « De angelis (inquit), archangelis, et sanctis virtuti- « bus, quæ super ipsos sunt, addam autem etiam « nostras hominum animas : intelligibiles quidem eos « Catholica et Apostolica novit Ecclesia, non tamen « incorporales omninò, et invisibiles, sicut vos, pa- « gani, fatemini : subtiles autem corpore, et aereos, « et igneos, secundùm id quod scriptum est : *Qui fa- « cit angelos spiritus, et ministros ignem urentem.* Et « hoc multos sanctorum Patrum nostrorum sensisse « invenimus : quorum est Basilius ille Magnus, et « sanctus Athanasius, atque Methodius, et qui circa « ipsos sunt. » Quod itaque ad fidem Catholicæ Eccle- siæ pertinere contestatus est Joannes Thessalonicen- sis, illud unum est, *Intelligibiles creaturas non omninò incorporales et invisibiles esse, ut divinitas ; adeòque loco circumscriptas esse*, ac proinde illas rectè pingi et piè coli, *non ut Deos* (quemadmodùm putabat ethnicus contra quem disputat), *sed ut creaturas spirituales, et ministros Dei.* Sed dato quòd existimàsset Joannes Thessalonicensis Ecclesiam Catholicam sen- tire angelos esse corporeos, privati doctoris hic fuisset error, non omnium Patrum, eorum præsertim qui synodo VIII adfuerunt. Hi quippe in confessione fi- dei, quæ actione 4 lecta est, professi sunt se salutare et honorare venerabiles Iconas *sanctorum etiam et in- corporalium Angelorum ; ut homines enim justis appa- ruerunt.*

Ad quartam confirmationem respondeo, S. Augu- stinum verè asseruisse hanc fuisse consuetudinem Ecclesiæ universæ ante S. Cyprianum, ut venientes ab hæreticis absque novo Baptismo reciperentur : qui enim in Ciliciæ et Cappadociæ Ecclesiis vigebat mos contrarius, vel non multò ante Cypriani ætatem in- valuit, vel generalis non fuit illarum Ecclesiarum. Certè consuetudinem illam recentem fuisse (quidquid dixerit Firmilianus cujus est in hâc quæstione sublesta fides) ex eo colligitur, quòd ante Firmiliani ætatem nusquàm legatur hâc de re mota illis in Ecclesiis con- troversia, et quòd Iconiensi et Synadensi conciliis, quæ hâc tempestate celebrata sunt, nullum in hâc causâ possit antiquius proferri monumentum. Sed esto, multò ante S. Cyprianum recepta fuisset illis in regionibus sententia, quam Firmilianus cum ipso pro- pugnavit : non minùs dicere potuit S. Augustinus, quòd orbis universus ante Agrippinum hâc saluber- rimâ consuetudine tenebatur, hæreticos cum Baptismo, quem in hæresi susceperant, admittendi. Cappadociæ namque et Ciliciæ Ecclesiæ nimis exigua orbis Chri- stiani portio erant, ut divisus in eâ sententiâ, in co- que more censeretur ob contrariam illarum doctri- nam et disciplinam, reliquis forsan Ecclesiis ignotam. Denique quamvis S. Augustinus in hoc Historiæ capite deceptus esset, nihil contra nos sequeretur, qui Pa- tres singulos in dissitarum locis et temporibus Ecclesiarum referendis moribus falli potuisse non diffi- temur.

Ad aliud ex sancto Augustino momentum respondeo, Ecclesiam nullum interpretem Scripturæ 70 Senio- ribus præferendum judicâsse, non quòd latâ lege in aliquâ synodo eorum versionem cæteris anteponen- dam decreverit : nec verò id voluit sanctus Augusti- nus, ut Dallæus ejus verba perperàm detorquens sibi fingit : sed quòd eam versionem Apostolorum usu con- secratam ipsa quotidianos in usus adhiberet, et secun- dùm eam Scriptura sacra legeretur in sacris conven- tibus Christianorum et ab auctoribus ecclesiasticis laudaretur. Quàm porrò verè id S. Augustinus dixe- rit, constat ex Dissertatione quam eo de argumento superiùs dedimus.

Ad quintam confirmationem respondeo : Licet S. Fulgentius suam et S. Augustini de parvulorum sine Baptismo decedentium ad pœnam ignis damnatione sententiam ut dogma catholicæ fidei firmissimè cre- dendum proposuerit, non sequitur omnes Patres, vel partem eorum maximam errare posse, cùm de fide Ecclesiæ sui seculi testimonium dicunt. Nam privatus is fuit sancti Fulgentii sensus. At sanctus Augustinus istud dogma spectare ad fidem non asseruit : imò viri plerique eruditi, post sanctum Thomam, existi- mant Augustinum fuisse erga parvulos illos humanio- rem, quos in mitissimâ omnium damnatione futuros asseruit. Verùm respondeo 2° in assertione S. Ful- gentii duplicem propositionem contineri, unam præ- cipuam, alteram incidentem. Præcipua ea est : *Par- vuli sive in uteris matrum vivere incipiunt, et ibi mo- riuntur, sive cùm de matribus nati, sine sacramento sancti Baptismatis de hoc seculo transeunt*, æternâ pœnâ damnantur. Propositio incidens ea est : Dam-

natio parvulorum sine Baptismo decedentium ignis æterni sempiternum involvit supplicium. Primam propositionem ut dogma fidei S. Fulgentius meritò proposuit, Pelagianorum errori oppositum, qui parvulos illos in loco distincto à regno cœlorum vitam beatam æternùm acturos effutiebant, quia nullum in iis agnoscebant originale peccatum. Unde hanc suæ assertionis rationem profert sanctus Fulgentius : *Quia etsi propriæ actionis peccatum nullum habuerunt, originalis tamen peccati damnationem carnali conceptione et nativitate traxerunt.* Secundam propositionem ut fidei dogma non proposuit S. Fulgentius, id est, eos ut hæreticos non habuit, qui assererent quidem parvulos sine Baptismo decedentes æternam damnationem subire, negarent autem eos pœnâ ignis cruciari. Equidem S. Fulgentius duas illas propositiones non distinxit, sed unam involvit in alterâ, et eam opinionem amplexus, quæ ignis æterni illos addicebat supplicio, ut ad convincendos Scripturæ sacræ testimoniis Pelagianos aptiorem, eam unicâ propositione duplici æquivalente expressit.

Ad sextam confirmationem respondeo, venerabilem Bedam sententiam illam de Christi ætate ad annum duntaxat 33 productâ perperàm dogmatis Ecclesiastici et ad fidem spectantis loco habuisse, cùm ex aliis Patribus in varias opiniones circa hanc quæstionem abeuntibus constet, Ecclesiam de Christi ætate eum passus est, nihil penitùs decrevisse. Verùm hic Bedæ lapsus Dallæo non favet, quia singulos Patres cùm in quæstionibus de facto, tùm de jure, ut homines interdùm potuisse decipi, et nonnullos ex illis deceptos interdùm fuisse, non negamus.

Ad probationem secundæ partis respondeo, Patres quidem singulos seorsim sumptos errare posse, idque solum probare sanctorum Augustini, Hieronymi, Ambrosii, Cyrilli, necnon Origenis testimonia; denique nihil aliud colligi ex nævis quos in ipsorum operibus notat Dallæus : sed nego Patres universos errare posse in fidei dogmate, vel in expositione sacrarum litterarum. Cùm enim quædam ad fidem pertineant, quæ plebs penitùs ignorat, si Patres omnes in his fidei capitibus errâssent, Ecclesia certè errâsset.

Præterea (ut egregiè ratiocinatur Melchior Cano, lib. 7 de Locis theologicis, conclusione quintâ) « ab « omnibus sanctis communi unâque mente idem sen- « tientibus non potuit verbum Dei recedere : ut vide- « licet omnes simul haberent aliquam scripturam pro « canonicâ, quæ canonica non esset, aut è diverso « aliquam communi consensu exploderent, quæ cano- « nica esset. Ergo nec vera intelligentia verbi Dei po- « tuit simul ab illis recedere. Utrumque enim Ecclesiæ « promissum est, et spiritus, et verbum ; et si utrum- « libet omnibus sanctis doctoribus defuisset, Ecclesiæ « pariter defuisset. Quod verò et verbum et spiritus « intelligentiæ in Ecclesiâ juncta sint, per Isaiam Do- « minus in hæc verba testatur : *Spiritus meus qui est « in te, et verba mea quæ posui in ore tuo, non recedent « de ore tuo et de ore seminis tui amodò usque in sempi- « ternum.* Semen verò Christi fidelium Ecclesiam esse « negabit nemo, qui vel parùm fuerit in sacris litteris « exercitatus. Quis est igitur qui res à Christo in Ec- « clesiâ copulatas audeat divellere, et aut verbum « aut verbi sensum sanctis omnibus proinde Ecclesiæ « tollere? »

Id præclaro hoc ratiocinio confirmat eruditissimus Cano. Ubicumque est Ecclesiæ corpus, ibi etiam est spiritus veritatis, ut Christus docet Joannis 14 : *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, spiritum veritatis.* Spiritus autem in corpore non easdem omnibus corporis partibus tribuit functiones; quemadmodùm Apostolus ad Romanos 11 et 1 Corinth. 12, elegantissimè persequitur : *Alii datur per spiritum sermo sapientiæ, alii prophetia, alii interpretatio sermonum*, etc. Certum est autem quòd sacrarum litterarum intelligentia SS. doctoribus, si quibus, maximè per spiritum data est. Qui ergo Spiritum veritatis sanctis omnibus in Scripturæ sacræ interpretatione negat, hic sine dubio eumdem spiritum Ecclesiæ tollit. Quemadmodùm qui ab oculis videndi munus aufert, hic reliquas etiam omnes corporis partes obscurat. *Nam si oculus non fuerit lucidus, totum corpus tenebrosum erit.*

Præterea, omnes Ecclesiæ doctores in fidei dogmate errare non posse disertè asserit sanctus Augustinus, cujus maximè auctoritate Dallæus abutitur. Is namque lib. 1 adversùs Julianum Pelagianum, cap. 3, cùm vellet hæreticum illum sanctorum testimoniis in dogmate fidei, de quo erat controversia, revincere : « Non quidem omnium (inquit) de hâc re sententias « commemorabo, quia nimis longum est, et necesse « esse non arbitror; sed ponam pauca paucorum, qui- « bus tam nostri contradictores cogantur erubescere « et cedere, si ullus in eis vel Dei timor, vel hominum « pudor tantum malum pervicaciæ superaverit. » Et cap. 6, respondens testimonio S. Joannis Chrysostomi, quo Pelagiani abutebantur : « Itane (inquit) ista « verba S. Joannis episcopi audes tanquàm è contra- « rio tot aliorum sententiis collegarum ejus opponere, « eumque ab illarum concordissimâ societate sejun- « gere, et eis adversarium constituere? Absit, absit « hoc malum de tanto viro credere aut dicere. Absit, « inquam, ut Constantinopolitanus Joannes de Bap- « tismate parvulorum, eorumque à paterni chirographi « liberatione per Christum, tot ac tantis coepiscopis « suis, maximèque Romano Innocentio, Carthaginensi « Cypriano, Cappadoci Basilio, Gregorio Nazianzeno, « Gallo Hilario, Mediolanensi resistat Ambrosio. Alia « sunt in quibus inter se aliquando etiam doctissimi « atque optimi regulæ catholicæ defensores, salvâ fidei « compage, non consonant, et alius alio de unâ re « melius aliquid dicit et verius. Hoc autem unde nunc « agimus, ad ipsa fidei pertinet fundamenta. » Censet igitur sanctus Augustinus, catholicos doctores universos in fidei dogmatibus errare non posse, quamvis aliis in rebus frequenter dissentiant.

Et lib. 2 adversùs Julianum, cap. 9, de peccati originalis in omnes homines propagatione agens : « Hoc « autem (inquit) probavimus catholicorum auctori-

« tate sanctorum, qui et hoc asserunt, quod de origi-
« nali peccato dicimus, et illa quinque esse vera omnia
« confitentur. Ac per hoc est consequens ut hoc fal-
» sum sit, quia vera sunt illa. Tales quippe ac tanti
« viri, secundùm catholicam fidem, quæ antiquitùs
« toto orbe diffunditur, et hoc et illa vera esse confir-
« mant, ut vestra fragilis, et quasi argutula novitas
» solâ auctoritate conteratur illorum, præter quàm
« quòd ea dicunt, ut se per eos loqui veritas ipsa tes-
« tetur. Sed nunc auctoritate primitùs illorum vestra
» est contumacia comprimenda, ut à præsumptionis
« impetu repercussi, et quodammodò sauciati, dùm
» tales homines Dei sic in fide catholicâ errare po-
» tuisse non creditis, ut aliquid dicerent, unde esset
» consequens Deum non esse hominum creatorem,
» nuptias esse damnandas, in Baptismo non omnium
» remissionem fieri peccatorum, Deum esse injustum,
» nullam spem nobis remansisse virtutis perficiendæ,
« quæ omnia, vel aliquid eorum nefas est opinari :
« ausus præcipites refrænetis, et tanquàm ex furore
» resipiscentes, incipiatis, in quâ nutriti estis, reco-
« lere, et advertere, et resumere veritatem. »

Et infra : « Ego te ante istos Judices intus in tuo
« corde constituo, quos non amicos meos et inimicos
» tuos aliquâ in meam partem gratiâ propendentes,
« aliquos abs te meritò tuæ offensionis aversos et ob
« hoc tibi adversos, in hâc nostrâ disceptatione con-
» stitui cognitores. Nec eos qui nunquàm fuerant, aut
» non sunt aut quorum sententiæ de hoc quod inter
« nos disputatur, incertæ sunt, inani cogitatione con-
» finxi; sed sanctos et in sanctâ Ecclesiâ illustres
« Antistites Dei, non Platonicis et Aristotelicis et Ze-
« nonicis aliisque hujuscemodi, vel Græcis, vel Latinis
» (quanquàm ex istis aliquos eorum) verùm omnes
« sacris litteris eruditos, nominatim sicut oportebat,
« expressi; eorumque sententias, quantùm sufficere
« videbatur, sine ullâ editas ambiguitate digessi, ut
» in eis timeas non ipsos, sed illum qui sibi eos utilia
» vasa formavit, et sancta templa construxit, qui tunc
« de istâ causâ judicaverunt, quando eos nemo potest
« dicere perperàm cuiquam vel adversari, vel favere
« potuisse. Nondùm enim extiteratis, contra quos sus-
» ciperemus de hâc quæstione conflictum.... Quod
» invenerunt in Ecclesiâ, tenuerunt : quod didicerunt,
« docuerunt : quod à patribus acceperunt, hoc filiis
» tradiderunt.... Tu ergo responde quid facias, dic
» quò confugias. Ego à Pelagianis ad istos, tu ab istis
» ad quos?... Etiam istos, cæcos dicere audebis? Et
» usque adeò permiscuit imis summa longus dies, us-
« que adeò tenebræ lux, et lux tenebræ esse dicuntur,
» ut videant Pelagius, Cælestius, Julianus; et cæci
« sint Hilarius, Gregorius, Ambrosius? Sed qualis-
» cumque homo sis, tamen quia homo es, videre mihi
» videor verecundiam tuam, si tamen non in te spes
» est omnis emortua sanitatis; et quodammodò audio
« vocem tuam. Respondis : Absit ut audeam cæcos
« istos viros vel cogitare, vel dicere. »

Denique eos, qui Patres universos rejiciunt et er-
râsse contendunt, Ecclesiam rejicere testatur in fine libri. *His igitur eloquiis*, inquit, *et tantâ auctoritate sanctorum, profectò aut sanaberis Dei misericordiâ donante : aut si, quod abominor, in eâdem, quæ tibi videtur sapientia (et est magna stultitia) perduraveris, non tu judices quæsiturus es ubi causam tuam purges : sed ubi tot sanctos doctores egregios atque memorabiles catholicæ veritatis accuses, Irenæum, Cyprianum, Reticium, Olympium, Hilarium, Gregorium, Ambrosium, Basilium, Joannem, Innocentium, Hieronymum, cæterosque socios ac participes eorum, insuper et universam Christi Ecclesiam, cui divinæ familiæ dominica cibaria fideliter ministrantes, ingenti in Domino glorià claruerunt. Adversùs hanc autem miserabilem, quam Deus à te avertat insaniam, sic respondendum esse video libris tuis, ut fides quoque adversùs te defendatur istorum; sicut contra impios et Christi professos inimicos, etiam defenditur Evangelium.*

Fatemur itaque in singulis pene Patribus nævos reperiri, in plerisque etiam errores (quamvis nonnullos aliquibus perperàm Dallæus, Rivetus, aliique Heterodoxi affingant) neque id catholicorum theologorum ullus (ut puto) negavit, præter Glossatorem decreti; si tamen is theologi nomen promeretur, quem doctissimus Cano egregiè refellit ac luculenter lib. 7, c. 3. « Quid enim, inquit, an hoc agere Gelasius voluit, in
» veterum libris non esse quidquam erroris? Atqui
» laterem, ut aiunt, laverit, quisquis istud conetur.
» Hanc siquidem felicitatem Deus in solis divinis vo-
« luminibus inesse voluit, quemadmodùm Augustinus
« gravissimè ac verissimè tradidit. Cæteroqui nemo
« quantumvis eruditus et sanctus non interdùm hallu-
« cinatur, non alicubi cæcutit, non quandoque labi-
« tur. Sanctus verò is fuit qui credidit ab hæreticis
« baptizatos esse baptizandos. Sanctus fuit, qui in
« Christi corpore et sensum pœnæ et dolorem fuisse
« negavit. Sanctus fuit, qui in Chiliastarum dogma de-
« scendit. Sanctus fuit qui viro ob adulterii culpam
« uxorem repudianti alterum matrimonium concessit.
« Sanctus fuit, qui animis piorum usque ad judicii
« diem veram felicitatem ademit. Sanctus fuit, qui
« animam hominis ex traduce esse putavit. Sanctus
« fuit, qui animam Adæ ante corpus editam opinatus
« est. Sancti fuêre, qui angelos multis ante mundum
« corporeum æternitatibus creatos esse existimârunt.
« Atque horum opuscula à Gelasio comprobata sunt....
« Legentur itaque à nobis Patres veteres cum reve-
« rentiâ quidem, sed ut homines cum delectu atque
« judicio. Quòd si quis aliter sapit, nec sanis consiliis
« acquiescit, hic jam non sanctorum religione, sed sui
« ipsius amore capitur, et sub veterum nomine novas
« opiniones invehere conatur. » Quâ de re Vincentius Lirinensis in Commonitorio, cap. 11 : « O rerum mira
« conversio! inquit, auctores ejusdem opinionis ca-
» tholici, consectatores verò hæretici judicantur. Ab-
» solvuntur magistri, condemnantur discipuli.... Quod
« quidem mihi divinitùs videtur promulgatum esse ju-
« dicium, propter eorum maximè fraudulentiam qui
« cùm sub alieno nomine hæresim concinnare machi-
« nentur, captant plerumque veteris cujuspiam viri

« scripta paulò involutiùs edita, quæ pro ipsâ sui obscuritate dogmati suo quasi congruant, aut illud « nescio quid quodcumque proferunt, neque primi, « neque soli sentire videantur. Quorum ego nequitiam « duplici odio dignam judico, vel eò quòd hæreseos « venenum propinare aliis non extimescant; vel eò « etiam quòd sancti cujusque viri memoriam tanquàm « sopitos jam cineres profanâ manu ventilant, et quæ « silentio sepelire oportebat, redivivâ opinione diffamant : sequentes omninò vestigia auctoris sui Cham, « qui nuditatem venerandi Noe non modò operire neglexit, verùm quoque irridendam cæteris enuntiaverit. » Verùm quantumvis nævi sint non pauci, imò et errores singulorum in scriptis Patrum, non sequitur errâsse, aut errare potuisse in aliquo fidei dogmate universos. Nec idem est de senatu qui morbo epidemico ægrotare potest, sicut quivis senator privato morbo laborare. Nam Deus immunitatem à morbo hujusmodi senatui non spopondit : at immunitatem ab errore et infallibilitatem concessit Ecclesiæ. Unde quia sequeretur Ecclesiam errare, si Patres universi in dogmate fidei errarent, perperàm colligitur Patres universos in fidei dogmatibus, vel in divinarum expositione litterarum errare potuisse, quia errare singuli potuerunt, et nonnulli reipsà erravêre. Sic Dallæi soluta manet instantia.

Ad id verò quod objicit Dallæus plurimos Patres, imò quandoque ejusdem seculi universos in eodem errore versatos fuisse, respondeo id esse falsissimum, nec id Dallæi instantiæ evincunt. Nam quod spectat fabulam Millenarii in terris Christi regni cum sanctis post resurrectionem, testatur sanctus ipse Justinus, cujus auctoritate abutitur, plurimos suâ ætate contrariam propugnâsse sententiam : et ex Historiâ Ecclesiasticâ constat sanctum Dionysium Alexandrinum, qui haud integro post seculo floruit, Nepotem quemdam in Ægypto episcopum, qui hanc de Millenario Christi regno fabulam docebat, velut Novatorem exagitâsse : quod argumento est opinionem illam fuisse contrariam Ecclesiæ fidei, et doctrinæ à majoribus acceptæ. Falsum est etiam quod subjungit Dallæus, omnes illos Patres, quos appellat, sensisse animas justorum ante diem judicii visione beatificâ non frui. Contrariâ enim in sententiâ fuisse Chrysostomum, Theodoretum, Hieronymum, Ambrosium, Augustinum, Bernardum, et consummatam duntaxat beatitudinem, quæ ab animâ in corpus derivatur, ut totus homo beatus sit, ad tempus generalis resurrectionis distulisse, Theologi nostri Polemici luculenter ostendunt, idque loco opportuno, hujus in Operis progressu demonstrabimus. Plerosque veterum in illo fuisse errore non inficior, ut et in illo de Baptismo hæreticorum; sed *nondùm eliquatâ veritate, et ad examen concilii generalis perductâ*. Non enim hujus erant generis ista dogmata, quæ semper aperta fuerint, et quæ absque dispendio salutis ignorare liceret nemini; sed quæ temporis progressu fuerunt explicata, et quæ post nonnullas controversias Ecclesia ad fidem pertinere declaravit.

Ad quintum caput Dallæi respondeo, dissensum illam Patrum in quibusdam gravioris momenti rebus, nihil eorum derogare auctoritati in controversiis de religione, quia leges habemus in veterum Patrum usu observandas, et ab Ecclesiâ observatas, quas commendat Vincentius Lirinensis Commonitorio 1, c. 4 : « Quid (inquit) si in ipsâ vetustate duorum aut trium « hominum, vel certè civitatis unius, aut etiam provinciæ alicujus error deprehendatur? Tunc omninò « curabit, ut paucorum temeritati vel inscitiæ, si « qua sunt, universaliter antiquitùs universalis concilii « decreta præponat. Quid si tale aliquid emergat ubi « nihil ejusmodi reperiatur? Tunc operam dabit, « ut collatas inter se majorum consulat interrogetque sententias, eorum duntaxat, qui diversis licet « temporibus et locis, in unius tamen Ecclesiæ Catholicæ communione, et fide permanentes, magistri probabiles extiterunt, et quidquid non unus « aut duo tantùm, sed omnes pariter uno eodemque « consensu, apertè, frequenter, perseveranter, tenuisse, scripsisse, docuisse cognoverit, id sibi quoque intelligat absque ullâ dubitatione credendum. »

Et cap. 38 : « Hoc scilicet facere magnoperè curabunt; quod in principio Commonitorii istius sanctos et doctos viros tradidisse nobis scripsimus, ut « divinum canonem secundùm universalis Ecclesiæ « traditiones, et juxta catholici dogmatis regulas interpretentur : in quâ item Catholicæ, Apostolicæque Ecclesiæ sequantur necesse est universitatem, « antiquitatem, consensionem. Et si quando pars contra vetustatem, unius vel paucorum errantium dissensio contra omnium, vel certè multò plurium « catholicorum consensionem rebellaverit, præferant « portionis corruptioni, universitatis integritatem : « inque eâdem universitate, novitatis profanitati, « antiquitatis religionem : itemque in ipsâ vetustate, « unius sive paucissimorum temeritati, primum omnium generalia, si qua sunt, universalis concilii decreta præponant : tunc deinde, si id minus est, « sequantur quod proximum est, multorum atque « magnorum consentientes sibi sententias magistrorum, quibus, adjuvante Domino, fideliter, sobriè, « sollicitè observatis, non magnâ difficultate noxios « quoque exurgentium Hæreticorum deprehendemus « errores. »

Non est tamen prætermittendum quædam inter Veteres ipsos controversa capita, vel disciplinam duntaxat spectâsse, ut controversiam de Paschate, et de jejunio Sabbati; vel ab iis habita tanquàm quæ ad disciplinam tantùm, non ad fidem pertinerent : unde contraria sentientes non damnabant, neque cum eis Communionem abrumpebant. Talis fuit quæstio de Baptismate hæreticorum : nam sanctus Cyprianus et Firmilianus, et deinde Basilius, hanc spectârunt controversiam tanquàm quæ de capite disciplinæ, non de fidei regulâ verteretur : et communionem foverunt cum cæteris omnibus orbis Christiani Ecclesiis, quæ Baptismum ab hæreticis collatum validum ac ratum esse sentiebant. Fateor quosdam è veteribus, Eccle-

siæ suæ disciplinam adstruendo, verbis interdùm durioribus aliarum contrarios mores Ecclesiarum fuisse insectatos, quod canonum et constitutionum apostolicarum auctores Pseudo-Ignatius, et Orientis episcopi in Trullanâ synodo congregati fecêre, cùm Jejunium Sabbaticum prohibuerunt : sed nusquàm propter varios illos usus interrupta inter Ecclesias communio abundè probat in solâ disciplinâ ipsas dissensisse.

Ad sextam et postremam Dallæi objectionem respondeo Protestantes iniquè Patrum judicium in controversiis de religione declinare et repudiare, quod cum plerisque omnibus hæreticis antiquis ipsis commune est. Falsum verò est quod Romanæ communionis theologi Patres universos, vel partem maximam, in quæstionibus de fide controversis non recipiant, vel in expositione sacrarum litterarum sequendos non asserant ut magistros. Ab hâc methodo si qui aberrent, illi à cæteris Theologis, imò ab Ecclesiâ ipsâ improbantur. Sic acutissimi Cajetani licentiam Cano perstringit non leviter, lib. 7, cap. 3, conclusione 3, ubi scribit « Cajetanum summis ædificatoribus Ecclesiæ parem esse potuisse, nisi quibusdam erroribus doctrinam suam, quasi cujusdam lepræ admixtione fœdâsset, et vel curiositatis libidine affectus, vel certè ingenii dexteritate confisus, Litteras demùm sacras suo arbitratu exposuisset, felicissimè quidem ferè, sed in paucis quibusdam locis acutiùs sanè multò quàm feliciùs. Nam et vetustæ traditionis parùm tenax, et in sanctorum lectione parùm quoque versatus, libri signati mysteria ab his noluit discere, qui non suo sensu illa, sed majorum traditione, verâ scilicet verbi Dei clave aperuerunt. Ita cùm plurima scripsisset egregiè, vertit ad extremum omnia, et novis quibusdam Scripturæ expositionibus, aliorum, quæ vel gravissimè dixerat, aut elevavit, aut imminuit certè auctoritatem. »

Et infra : « Te nunc, Cajetane Pater (si filio Patrem appellare licet), appello te, Cajetane, inquam, in concilium voco te, non in Lycæum aut Academiam induco, sed in sanctorum Patrum pacificum honorandumque conventum. Pone tibi ob oculos, rogo te, tam numerosam seriem eruditissimorum virorum, quos in hunc usque diem tot seculorum consensus approbavit : quos præter admirabilem sacrarum litterarum peritiam, vitæ quoque pietas mira commendat. Aspice illos, obsecro te, quodammodò aspicientes te, et mansuetè ac leniter dicentes tibi : Itane nos, fili Cajetane, in sacrarum expositione litterarum simul omnes erramus ? Itane nobis omnibus, quos Ecclesiæ Christus præceptores dedit, spiritus intelligentiæ defuit ? Itane tu unus adversùm nos pugnare audes, et Ecclesiam credis unius sensum hominis secuturam, hujus verò gravissimi sanctissimique senatûs sententiam desseruram ? Utrum plus tribuendum esse judicas tot eruditorum sanctorum, martyrumque præjudiciis, an tuo singulari privatoque judicio ? Videre mihi videor, Cajetane pater, modestiam tuam ingenuique candorem, atque adeò in sanctos religiosam reverentiam et pietatem, et quasi coram esses, audio vocem tuam aures tuas circumsonantem : Vicimus utrique, uterque nostrûm palmam refert, tu meî, ego erroris. Sed nescio quò me impetus animi et nimius disserendi calor evexit. Nam et Cajetanus eo jamdiù loco est, ubi omnes sine meâ disputatione vicit errores ; et ego eorum non consuevi insultare erroribus, quorum miror ingenia. » Hæc doctissimus Cano, quæ describere placuit, ut Dallæum qui Cajetani, et quorumdam aliorum è catholicis theologis Patrum auctoritatem negligentiùs aut minùs reverenter habentium, testimoniis abutitur, confutarem. Quanquàm eorum, quos Dallæus laudat, nemo est, qui Patres universos in fidei dogmatibus errâsse aut errare potuisse asserat. Sed Dallæi Melchiorem Cano, contra sanctorum Patrum in controversiis fidei decidendis auctoritatem appellantis quàm sublesta, imò quàm mala fides, cùm toto lib. 7 illam vindicet eruditissimus Episcopus, et hanc statuat, validissimisque probet argumentis conclusionem sextam : *Sancti simul omnes in fidei dogmate errare non possunt !* Et quintam illam : *In expositione sacrarum litterarum communis omnium sanctorum veterum intelligentia certissimum argumentum theologo præstat ad theologicas assertiones corroborandas.* Nec majori fide Ambrosium Catharinum, et Baronium cardinalem testes advocat Dallæus, qui causam Protestantium non uno in loco jugulant.

Scholion primum. — Ad hujus dissertationis paragraphum duodecimum, quo responsio ad objectionem duodecimam continetur, religiosi censores hanc notam in indiculo suo referunt : *Reprehendit episcopos qui non permittunt mulieribus lectionem Scripturæ.*

Resp. : Absit. Id mihi gratis et sine ullo prorsùs fundamento affingitur. Præmiseram *Scripturam sacram absque magnâ utilitate non legi, adeòque ejus lectioni esse assiduè vacandum. Hanc ob causam sanctum Joann. Chrysostomum Christianam plebem ad lectionem sacrarum Scripturarum semper adhortari.* Cujus locis indicatis subjunxi : *Non solùm ab Ecclesiæ pastoribus non esse negandam licentiam legendi Scripturas Christianis, quos in catholicâ fide stabiles atque confirmatos noverint, etiam mulieribus, si eam ex pio affectu postulent : verùm etiam ad tam salutarem lectionem eos adhortari debere, quorum animum ita affectum sciverint, ut iis sacrorum librorum lectio prodesse possit, non obesse.* Quod ex multis sancti Hieronymi locis confirmavi. Tantùm abest ut episcopos reprehendam qui non permittunt mulieribus lectionem sacræ Scripturæ, ut contra passim ipsis illam permitti non debere asseram, sed solùm piis, et ex pio affectu hanc gratiam postulantibus, et in catholicâ fide stabilibus atque confirmatis ; et quibus sacram illam lectionem prodesse posse, non obesse, judicaverint. Quibus conditionibus concurrentibus (de quibus judicium penes episcopos esse velim) non est cur mulieribus magis quàm viris negetur, cùm *in Christo non sit mas-*

culus, neque femina. De hâc denique lectione addidi : *Quam tamen passim nunc omnibus concedi non convenit, in linguâ præsertim vulgari ob translationes* seu *versiones ab hæreticis aut suspectis hominibus factas ; sed iis solùm qui pietate et ingenio pollent, quique in humilitate et simplicitate cordis quærunt voluntatem Dei in verbis Dei; qui denique prohibitis versionibus non utuntur.* Sanè hunc in finem Scripturam sacram à catholicis auctoribus in linguam vulgarem versam esse, ut cùm eorum versio ab episcopis approbata esset, legi posset ab omnibus Christianis, certissimum est ; solasque versiones ab Ecclesiâ damnatas et prohibitas è fidelium manibus avelli debere. Hoc de argumento legi potest liber reverendissimi et eruditi præsulis Joannis Castoriensis episcopi, et alius ejusdem tituli Tractatus Gallico idiomate à viro doctissimo Antonio Arnaldo editus contra D. Mallet doctorem Sorbonicum.

Scholion II. — Ad dissertationis ejusdem paragraphum decimum-septimum, et ad objectionis 18 responsionem, hanc notam in indiculo suo appinxerunt religiosi censores : *De dispensationibus pontificiis malè loquitur.*

Resp. : Si malè locutus sum, testimonium perhibeant de malo, qui hunc locum legerunt sine præjudicatæ mentis affectu. Romanos pontifices in totâ, quà latè patet, Ecclesiâ dispensationes de canonum observantiâ concedere posse fateor : sed dispensare posse nego sine causâ legitimâ. *Quòd si*, inquiebam, *absque causâ legitimâ dispensent pontifices et episcopi, dispensationes hujusmodi irritæ sunt, et reos coram Deo constituunt concedentes.* Si malè loqui de dispensationibus pontificiis religiosi censores judicent, qui sic loquitur, reos agant ejusdem criminis *S. Bernardum, Goffridum Vindocinensem* abbatem, *S. Thomam*, sacram Synodum Tridentinam, quibuscum loquor, quorum testimonia exhibeo.

Scholion III. — Ad ejusdem dissertationis paragraphum vigesimum, hanc notam appingit censorum religiosorum indiculus : *De conceptione Beatæ Virginis loquitur contra pontificum decreta.*

Resp. : Objectio *Riveti* et aliorum Heterodoxorum contra traditiones solvenda erat : solvi non poterat, nisi de conceptione Deiparæ Virginis sermo fieret, si quidem ex variis Patrum et auctorum ecclesiasticorum circa illam sententiis petita est. At contra summorum pontificum decreta eâ in re non peccavi. Non prohibent enim summi pontifices, ne quis de Beatæ Virginis conceptione loquatur. Vetant duntaxat ne, si quæ referantur argumenta contra conceptionem immaculatam Deiparæ, ea relinquantur insoluta. At quæ in heterodoxorum objectione adversùs traditiones illam obliquè impugnant, sine solutione non præterii. Prohibent pontifices ne alterutri opinioni nota hæresis aut peccati mortalis inuratur : Nullam inussi. Cavent ne quis de istâ quæstione scribat sermone vulgari : Non scripsi. Neutram definitam esse, nec ex eorum dogmatum esse numero, declarant, quæ corde credere ad justitiam, ore confiteri ad salutem necesse est. Idem asserui. Constitutiones Sixti IV, Pii V, *Pauli V*, *Gregorii XV*, et concilii Tridentini judicium ac decretum laudavi, ipsisque religiosè parendum esse docui. *Alexander VII*, pontifex maximus, fidelium pietatem in conceptionem immaculatam Deiparæ Virginis commendat, celebresque Academias, et omnes ferè catholicos, piam illam opinionem amplecti ait ; secundùm hujus pontificis constitutionem scripsi, *probabilem*, *piam*, *et Ecclesiasticam opinionem esse.* Et infra : *Quamobrem sententiam de immaculatâ Deiparæ Virginis conceptione non solùm ut probabilem, et piam, sed ut propriam facultatis nostræ doctrinam propugnabimus, si de eâ dicendi scribendive detur occasio.* Ex his liquet, mihi absque fundamento exprobrari, quòd de Beatæ Virginis conceptione contra pontificum decreta locutus sim.

Scholion IV. —Ad paragraphum 21, hanc propositionem refert censorum RR. indiculus : *Quidam pontifices immutant verba, ut primatum probent.*

Resp. : Falsum est quod hìc vel alibi scripserim, summos pontifices immutare verba librorum Ecclesiasticorum, ut primatum suum probent. Ne levis quidem umbra illius propositionis hìc aut in totius operis serie apparet : imò Ecclesiam et Romanos pontifices à *Dallæi* ministri calviniani calumniis pro virili parte vindico.

Scholion V. — Ad eumdem paragraphum spectat illa Propositio quam Religiosi Censores notant : *In Breviariis desideratur Pontificum diligentia et prudentia.*

Resp. : Non mea, sed *Melchioris Cano* viri doctissimi verba sunt, lib. II, *de Locis theologicis*, cap. 5, in responsione ad 13 argumentum. Diligentiam sanè prudentiamque pontificum necessariam esse ad officiorum Ecclesiasticorum emendationem, ex eo constat, quòd sacra Rituum congregatio hunc etiam in finem à summis pontificibus instituta sit : constat ex curis *Pii V*, *Clementis VIII*, *Pauli V*, *Urbani VIII*, in breviarii et missalis Romani correctionem collatis.

Scholion VI.—Ad paragraphum 22, religiosi censores hanc propositionem notant : *In sanctis Patribus multi nævi et errores, sed non in omnibus.*

Resp. : Vocem, *multi*, de suo addiderunt indiculi censorii auctores. *Fatemur*, inquiebam, *in singulis Patribus nævos reperiri, in plerisque etiam errores (quamvis nonnullos aliquibus perperàm Dallæus, Rivetus, aliique Heterodoxi affingant)*, etc. Quæ si censurâ digna sint, eâdem configant religiosi censores romanam sub *Gelasio I* synodum septuaginta episcoporum, in quâ ut *Apocrypha* notantur *opuscula Tertulliani, Lactantii, Africani, Clementis Alexandrini, Tatiani, Cypriani, Arnobii, Cassiani, Victorini ;* utique ob nonnullos errores. Censurâ suâ configant *Melchiorem Cano* doctissimum theologum lib. 7, cap 3, scribentem : *An hoc agere Gelasius voluit, in veterum libris non esse quidquam erroris ? Atqui laterem ut aiunt, laverit, quisquis istud conetur*, etc. Verùm inde perperàm colligi à *Dallæo* ostendi, Patres universos in aliquo fidei dogmate errâsse, aut errare potuisse.

Scholion VII. — Ad paragraphum rursùs 21, religiosi censores hanc mihi propositionem affingunt : *Pontifices aliqui more Ecclesiæ Romanæ fingunt falsa testimonia SS. Patrum et conciliorum.*

Resp. : Absint à me verba blasphemiæ in sanctam Romanam Ecclesiam et Christi vicarios summos pontifices. Hæc Propositio non est mea ; nihil unquàm tale scripsi vel cogitavi. Imò Romanam Ecclesiam et summos pontifices à calumniâ *Dallæi* Hæretici id ipsis exprobrantis, pro virili parte vindicavi. En verba mea : *Quod Zosimus et Bonifacius romani pontifices, Nicænorum nomine canonum Sardicenses in controversiâ de appellationibus ad Romanam sedem laudaverunt, fraudis non fuit ; seculi sunt quippe Ecclesiæ suæ morem, in quâ solemne erat sic eos canones laudare, sive quòd Sardicense concilium ut appendix quædam Nicæni spectaretur ; sive quòd in codice canonum Romanæ Ecclesiæ canones Sardicenses consequenter ad Nicænos sub eodem titulo adscripti essent.*

Nota.

Dallæi librum de usu PP. extollit Joannes Clericus in ep. 4, quamvis etiam non desierint quidam ex Protestantibus ipsi exprobrare debitam Patribus reverentiam excussisse. Sed reverà multùm ipsius intererat PP. auctoritatem parvi facere, videbat enim ope divinarum traditionum errores novarum sectarum convelli, et Christi divinitatem apertissimè propugnari, quod ingratum fuisse Clerico nemo est qui modò ignoret. Cùm igitur Ecclesiæ Patres in omnibus sibi infensos miser hic auctor agnosceret, ita eos in ordinem redigere conatur, ut facillimè recentiores ipsis anteponat ; ac ita commiseratione dignos nobis exhibet SS. Justinum, et Irenæum, si Grotio, et Hammondo comparentur. Ne verò dissimulàsse videretur ineluctabile illud argumentum, quo dicimus nostræ fidei dogmata optimè etiam addiscenda ab iis, qui eadem ab Apostolis explicari audierant, quique ore et scriptis posteris tradiderunt : respondet huic argumento majorem speciem inesse quàm veritatem. Hujusce autem responsionis eam reddit rationem quod statim ab Ecclesiæ initio inter ipsorum etiam Apostolorum discipulos fuêre, qui Apostolicam doctrinam adulterârunt, nec cessârunt subinde perpetui veritatis adversarii, adeòque non posse nos ex antiquitatis testimonio assequi veritatem. Ita verò respondit Clericus quia ignoravit traditionum vim ab iis solùm ad Catholicos derivare, quos hæreticos Ecclesia non habuit, neque unquàm easdem desumpsisse ex quibusdam nonnullorum Patrum erratis, à quibus immunes non fuisse agnoscimus. Illas ut divinas traditiones reveremur, quibus unanimes Catholicorum PP. consensus vel divinam Scripturam explicârunt, vel aliquod fidei dogma tradiderunt, ac iis omnimodam fidei firmitatem tribuimus. Et reverà cùm Ecclesia in exponendis stabiliendisque dogmatibus oculos etiam in PP. unanimem doctrinam intenderit, si præfatæ traditiones à veritate possent deflectere, et universa Ecclesia à veritate contra Christi promissa desciscere potuisset. Sed non vacat ultra cum Clerico contendere, quem apud unumquemque recti verique æstimatorem ex hoc solùm à suâ causâ excidisse puto, quòd voluerit fidei veritates potiùs à recentioribus hauriendas, quàm ex iis qui vel ipsos Apostolos docentes audierunt.

JOANNIS DOMINICI MANSI

Nota.

Peroratæ olim à Riveto et Dallæo causæ novus patronus insurgit Basnagius dissert. 9 in fine seculi II, atque his potissimùm argumentis rem conficit. Pietas, ait, adeòque et religio ab unâ Dei revelatione petenda est ; neque decet hominum ingenio volubili, maligno, committi id quod est maximum. Hoc profectò consilio Deus, utpote sapiens, ea quæ pietatis erant digerenda atque disponenda Hebræis committere cavit. In Novo verò Testamento idem Deus sollicitus ne quis à se diversus legem sive conderet, sive additamento aliquo suo corrumperet, omnia à se pendere voluit. Ut quid ergo traditiones admiserimus, in quibus res fidei et religionis hominibus committuntur ?

Tutiùs quin etiam et utiliùs fidei dogmata mandarentur scriptis, quàm traditioni committerentur ; cùm alioqui fluxæ sint mentes hominum et facilè sive in totum sive in partem obliviscantur eorum quorum etiam maximè vellent recordari. Huic vitio non aliter medemur quàm scriptione. Ita scriptionis defectu nihil eorum rescimus quæ Christus ad usque baptismum suum præstitit. Neque satis est cùm de religione agitur ut scripto quocumque res mandetur ; sed calamus planè sacer adhibendus, ne ingenii humani vitio sanctitas ejus profanetur, labemque contrahat. Id insuper venerationis religionis dogmatibus debebatur. Dignum erat et Numinis providentiâ ut eâ ratione caveret, ne quæ revelaverat è mente exciderent hominum. Denique ita succurrendum fuerat negotiosis hominibus, qui cùm suis occupati curis otio careant et tempore pastores suos consulendi, in scriptis codicibus præstò semper habeant quæ sibi agenda, quæ præstanda sint ad salutem.

Deus insuper, nunquàm non sibi constans, sicut olim voluit omnia Religionis dogmata scripto tradere, ut ex scriptis digito suo legis tabulis intelligimus ; ita pariter et in novo Testamento nihil non scripto ingerere voluisse meritò censetur. Sicut enim necessarium id olim censuit ad ea conservanda, cur non et id pariter modò necessarium judicaverit ?

Necessarium id dicit Basnagius et adeò necessarium, ut si in traditionibus res tota constiterit, pernicies inde maxima in pietatem crearetur. Quis enim nesciat Papiam traditionum fuco deceptum pro fide hæreticum dogma de millenario Christi regno tenuisse ? Neque unius Papiæ exemplo idem demonstratur. Die dominicâ genua flectere ex apostolicâ traditione improbant veteres Tertul. de Cor., c. 3. Apostoli tamen

reipsà flectebant genu eâ die, Act. 20, 5. Pœnitentiæ jugum haudquaquàm imponendum presbyteris diaconisve ex apostolicâ traditione certum edicit S. Leo, epist. 2 ad Rust. Reapse tamen addictus est pœnitentiæ Trophimus presbyter ex S. Cypriano epist. 52. Initiatos baptismate hæreticorum operâ Christianos iterùm non esse initiandos ex apostolicâ traditione tenuisse Romanam Ecclesiam docet S. Aug. de Baptis. cont. Donat. lib. 5, cap. 20. Contraria tamen huic opinioni sententia longè probabilissima fuit in Ecclesiâ, judice Basnagio.

Cùm hæc ita se habeant, ait Basnagius, constat utique, etsi veras traditiones aliquas admitteremus, plurimas tamen fuisse commentitias et fictas; quis verò judex vera à non veris secerneret? Ecclesia? Præsens nostri temporis Ecclesia quæ hæc tenet, hæc reprobat, ait Bellarminus et cum eo Catholici omnes; idque exagitandum aggreditur Basnagius. Profectò, ait, operam perdimus scripta veterum tanto labore evolventes ad indagandam veritatem, si potest tantâ facilitate investigari traditio. Ecclesiam consulendo. Sed, rogo, quæ est ista Ecclesia? Profectò non plebs Christiana, quæ non docet, sed docetur; non episcopi, qui cùm errare possint, nihil usque adeò certi constituunt, ut eorum definitio regula fidei haberi possit. Quis insuper universos Ecclesiæ episcopos adeat ad hauriendam ex ore illorum veritatem? Superest ergo ut Ecclesiæ nomine purpuratos Patres cum pontifice accipiamus. Sed ex Romanâ Ecclesiâ tantùm abest ut infallibile oraculum petatur, quin potiùs errare illam quandoque agnoverint Veteres. Hinc octuaginta et septem episcopi in concilium Carthagine coeuntes contra Romanæ Ecclesiæ sententiam statuerunt, hæreticos novo in Ecclesiâ baptismate tingi oportere. *Columna* quidem est Ecclesia *et firmamentum veritatis*, Scripturâ docente. Numquid tamen id de Romanâ potiùs quàm de aliâ quâcumque Ecclesiâ pronuntiatum esse existimemus?

Ecclesiæ igitur amoto judicio, superest vera à falsis discernendi regulam illam in examen revocare, quam Vincentius Lirinensis assignavit. Supervacaneam habere se illam Catholici demonstrant, cùm omnia definiri ex consensu præsentis Ecclesiæ agnoscunt. Ut quid ergo frustra eam in rem primitivæ et sequentium seculorum Ecclesiæ consensus perpetuus exquiratur? Minus etiam hæc valuerit ad Paganos Judæosque revincendos, quorum opinione consensus iste perpetuus Ecclesiarum conspiratio in errorem haberetur. Denique ad indaganda hæc quanto labore est opus, per quem multa volumina omnis ævi scriptorum pervagandum esset?

Quorsùm tandem hæc tanta de traditionibus contentio? Nonne una sufficit Scriptura ut sit regula totius fidei absolutissima? Judæos ad Scripturas remisit Christus, ut discerent quæ necessaria essent ad vitam æternam : *Scrutamini Scripturas;* S. Paulus ad Timoth. (ad Episcopum nempe, quem omnia novisse oportet), epist. 2, cap. 3 : *Ab infantiâ Sacras litteras nôsti, quæ te possunt instruere ad salutem.* Nec sanè fieri poterat ut citra negligentiæ notam tam multa traderent Apostoli minùs necessaria, tam multa etiam semel dicta iterùm iterùmque repeterent; atque interim eorum ne verbo quidem meminerint, quæ necessaria erant maximè, nempe fidei dogmata. Hanc etiam Scripturarum redundantiam agnoscens Tertull. ad Herm., cap. 22, *Adoro*, ait, *Scripturæ plenitudinem, scriptum esse doceat Hermogenis officina. Si non est scriptum; timeat vel illud adjicientibus, vel detrahentibus destinatum.* Id etiam argumentum in Stephanum traditiones objicientem urget S. Cypr. Ep. 74. *Unde est ista traditio? Utrumne de Dominicâ et Evangelicâ auctoritate descendit, an de Apostolorum mandatis atque epistolis veniens?*

His Basnagii argumentis non difficili negotio satisfieret ex iis quæ copiosè et eruditè P. Alexander hic commentatur. Verùm ut heterodoxo insistamus pressiùs, ex doctrinâ ejusdem Scriptoris nostri ad singula ita respondeo. In ipso tamen refutationis meæ limine opportunum censeo animadvertisse, Dei Ecclesiam status subisse omninò tres. Priorem enim sub lege naturæ; alterum sub scriptâ lege; ac denique sub Evangelio egit. Primævo illo in statu verbo Dei tradito tantummodò, et nullibi scripto ad memoriam servandam, Ecclesia gubernabatur. Ita res acta sub patriarchis eorumque successoribus usque ad Moysem, quem primum omnium sive rerum quarumque, sive rerum sacrarum Hebraicarum Scriptorem novimus. Tunc utique Dei cultus externus, sacrificia, victimarum delectus ex traditione noscebantur. Si quod fuit tunc Sacramentum, in remedium præsertim originalis peccati (et fuisse utique aliquid oportet, quo periclitantibus non suo malo hominibus subveniretur), ex traditione, non ex aliquo scripto libro tenebatur. Ita Deus Ecclesiam suam rexit solidis duobus millibus annis; nec à sapientiâ suâ judicavit alienum res fidei et religionis committere hominibus mente, ingenio, voluntate fluxis. Id pariter citra invidiam providentiæ suæ præstandum sibi duxit, quanquàm alioquin non ignorabat quo versarentur in periculo res religionis, nisi stabilibus chartis mandarentur. Quò evadat tota mea hæc ratiocinatio, Basnagius, ejusque asseclæ dispiciunt, negant enim illi traditiones, tanquàm providentiæ divinæ ejusque sapientiæ injuriosas. Non est utique, non est hominis Dei consilia indagare, nec ex eò quòd aliquid meliùs ac conducibiliùs factu judicamus; continuò reipsà factum à Deo pronuntiandum est. Dei enim judicia inscrutabilia sunt, multòque quàm homines meliùs de æquitate rerum judicat. Nec tamen multâ meditatione est opus, ut sapiens Numinis consilium investigemus, dùm fidei et religionis res partim scripto, partim verò non scriptis traditionibus commisit: homines, quorum est à naturâ superbum ingenium, hâc ratione coegit ut ab Ecclesiâ peterent quidquid de religione et pietate sentirent, atque ita subjectos se Ecclesiæ judicio noscerent.

Quandoquidem verò nos provocat Basnagius ad Ecclesiam sub lege, in quâ omnia religionis dogmata scripto tradita asserit, eia, dispiciamus qualenam dis-

tumen inter Ecclesiam illam sub lege et Ecclesiam Evangelicam intercesserit. Integrum legum corpus tunc Deus condidit, dictatumque ore suo, Moyse excipiente, evulgandum eidem Moysi commisit. Nihil ergo est cur quæramus, cujus rei causâ omnia Judæis de scripto tradiderit, nihil omiserit, reliqueritque orali traditioni. Ita res ipsa postulabat. Legum codicem dare, perinde est ac leges omnes in volumen cogere. In Evangelicâ verò Ecclesiâ rem aliter disposuit; non legum corpus integrum dedit, nihil more legum traditum; sed præter historiam rerum à Jesu Christo et Apostolis gestarum, reliqua conficiunt epistolæ ab Apostolis pro re natâ scriptæ. In his sanè multa sparsim continentur quæ ad religionem pertinent; nonnulla tamen, quæ aliena erant ab argumentis scriptionum illarum, facilè omitti contigit; cui utique defectui verbo Dei tradito succurrendum fuit.

Id ergo discrimen ego statuerim inter legem, et Evangelium, ultrò etiam admisso traditiones nullas Ecclesiam sub lege nôsse, omnia de scripto tradita habuisse. Est tamen hoc contra communem Judæorum persuasionem, qui legem oralem, planè à Scripturâ diversam, agnoscunt et admittunt; quanquàm in iis assignandis, quæ orali legi accepta referant, errant egregiè. Seposito tamen errore, verissimam eorum opinionem judico. Qui enim religionis Judaicæ dogmata omnia in Scripturâ exprimi affirmant, assignent ubi locorum in Scripturâ legatur quidnam præstandum fuisset à mulieribus, ut originalem noxam vitio naturæ contractam expiarent. Probabile est viris remedio fuisse circumcisionem; feminis sive actus religiosus præscribebatur, sive intimus actus fidei in futurum Messiam, vel aliud nobis ignotum, illis verò ex solâ traditione compertum. Non igitur recusamus ex veteri lege cum novâ comparationem à Basnagio institutam; nobis tamen illam potiùs quàm adversariis faventem necesse est agnoscamus.

At enim traditio errandi occasionem præbet maximè opportunam, cujus erroris exempla plura Basnagius congerit. Numquid non etiam ex Scripturâ errandi oblata est occasio? Papias millenarii regni fabellam ex Scripturâ potiùs quàm ex traditione fabricavit, ut P. Alexander hic opportunè animadvertit. Cerinthus, Ebion, aliique ejusdem farinæ Christum in mortalium hominum censum referentes, ex quonam nisi ex Scripturâ commentum hoc suum approbabant? Repudientne Scripturæ eò quòd ad illas vani homines offenderint? Non arbitror. Nec traditiones igitur eo nomine rejicias, eò quòd sinceras à spuriis non satis distinguentes quidam, nova, impia, falsa ex iis perbiberunt.

Lydius lapis, quo sinceræ à spuriis traditionibus discernantur, est judicium præsentis Ecclesiæ. Si quòd enim fidei dogma præsens Ecclesia tenet, nec Scripturæ testimonio aliquo adstruitur, id profectò ex verâ à Christo receptâ traditione acceptum habendum est. Ita tenent Catholici; et meritò illi quidem, cùm Christus Petro, et per Petrum Ecclesiæ, stabilem in fide perseverantiam nunquàm defecturam polliceatur: *Ego pro te rogavi, Petre, ut non deficiat fides tua*; et S. Paulus Ecclesiam appellet *columnam et firmamentum veritatis*. Nihil moror sycophantias Basnagii, cavillantis non magis hæc de Ecclesiâ Romanâ, quàm de aliâ quâcumque Ecclesiâ affirmari. Ilæc enim ab Apostolo dicta non de Romanâ, aliâve quâcumque solitariâ Ecclesiâ accipimus; sed fidei stabilitatem universo corpori Ecclesiæ per orbem diffusæ (cujus caput est Romana) assertam hisce fatemur. Pollicitatio verò illa Christi Petrum ejusque successores, non quidem ut privatæ Ecclesiæ episcopatum gerunt, sed tanquàm summos universæ Ecclesiæ moderatores afficit.

Nec insuper de ridiculo nos meritò traducimus asserentes hanc esse divinam sinceramque traditionem, quam omnium retrò seculorum Ecclesia semper tenuit et docuit; simul verò à judicio præsentis Ecclesiæ omnia pendere judicamus, ut ea vera sit traditio, cui præsentis Ecclesiæ judicium favet. Ecclesiæ enim præsentis judicia sive ex Scripturâ, sive ex traditione petuntur. Cùm de fidei dogmate aliquo pronuntiatum est ab Ecclesiâ, neque in Scripturâ de illo quidquam satis expressum reperitur, continuò omnium seculorum traditione certum dogma illud censendum est. Neque tunc vulgò fidelibus traditionis illius in voluminibus omnis ævi scriptorum testimonia pervestigare necesse est. Ilæc provincia viris doctis reservatur, Ecclesiæ judicia non temerè prolata adversùs impios eorum osores demonstraturis.

Carpit Basnagius hoc ipsum veras à fictis traditionibus secernendi criterium à Vincentio Lirinensi in Commonitorio assignatum, illud scilicet verè traditum esse, quod ubique, quod ab omnibus, quod semper receptum admissumque fuerit. Quid enim, ait, valeant hæc ad incredulos revincendos, contendentes hæc ad summum probare, maximam et vetustam in errore aliquo conspirationem? Fateor utique, nihil hæc valere in incredulos, qui omnes omninò traditiones ex æquo rejiciant, quique nihil pensi habeant, sive traditiones illæ à Christo, sive à veteratore quocumque provenerint. Aliis argumentis illis saniora persuadeas. Qui verò agnoverint veras dari traditiones cum falsis admixtas; illarum auctorem Christum, harum verò homines agnoscunt; his utique valet hæc Lirinensis regula, quâ aurum à cupro secernant. Qui verò traditiones in fidei dogmatibus omninò negant, erroris ex hoc ipso Lirinensis axiomate coarguuntur; vix enim credibile esset vicinas Apostolis Ecclesias per orbem diffusas aliquid summò consensu tenuisse, eidemque per tractus seculorum succedentes Ecclesias fidem addixisse suam, quin simul crederetur hæc docuisse Christus, cujus unâ auctoritate id persuaderi omnibus poterat. Labore quidem opus est in eâ traditione per scripta omnis ævi auctorum rimandâ; sed laboris hujus onus in se susceperunt Ecclesiæ doctores eademque pariter Ecclesia, cujus judicio ex traditione deducto acquiescendum esse supra monuimus.

Sufficiunt Scripturæ, ait Basnagius, ad omnia quæ sunt pietatis, fidei, religionis; vacent ergo traditiones. His argumentis plusquàm vice simplici ab hæc-

rodoxis inculcatis, P. Alexander non unicâ responsione occurrit, ex quo palam factum censeo, sufficere quidem Scripturas ad hominum salutem, quia ipsa Scriptura docet traditiones consuli oportere. Quemadmodùm ergo omnia quæ sunt christiano homini præstanda in Scripturâ reperias, quia licet multa præcipiat Ecclesia, vel princeps, quæ frustra ex Scripturâ petas, mandat tamen Scriptura generaliter ut principibus et Ecclesiæ imperanti auscultemus; ita pariter cùm teneri traditiones persæpè moneat Scriptura, cujus varia in eam rem testimonia hìc à P. Alexandro referuntur, omnia contineri in Scripturâ ad salutem necessaria verissimè affirmatur. Rectè pariter monet idem P. Alexander ex unicâ tantùm Scripturâ certiorem fieri potuisse Timotheum vera esse quæ de Jesu Christi divinitate docebat Apostolus; hinc ait: *Ab infantiâ sacras litteras nôsti, quæ te possunt instruere ad salutem.* Hinc etiam Christus Judæos ad Scripturas amandat: *Scrutamini Scripturas.*

Quod verò affert Basnagius ex Tertulliano adv. Hermog., cap. 22, contra traditiones nostras testimonium, excutit P. Alexander hìc § 14, object. 5. De meo verò addo Tertulliano rem illic esse cum Hermogene, materiam ipsi Deo coæternam asserente. Hunc verò hoc probabili argumento aggreditur. Scriptura, cùm de creatione agitur, plenè nos de omnibus eruditis, asserit per Verbum creata esse omnia, nihilque mutit de præexistente materiâ; timeat ergo Hermogenes *væ illud adjicientibus et detrahentibus* (è Scripturis) *destinatum.* Nullus erat hìc locus traditiones obtrudendi.

Ibi quoque P. Alexander expendit dictum S. Cypriani, quo et Basnagius post cæteros utitur. Cùm verò nihil heterodoxus iste addat supra ea quæ ante illum plures attulerant, lectores ad auctorem remitto.

ANIMADVERSIONES IN LECTIONEM SACRORUM LIBRORUM VERNACULA LINGUA CONSCRIPTORUM.

S. Scriptura in linguâ vernaculâ paucis concedenda.

Ab his animadversionibus abstinendum non duxi; quamvis enim Natalis solùm cum aliquibus limitationibus divinæ Scripturæ lectionem in linguâ vernaculâ permittendam dixerit, nihilominùs in calce primi scholii eam non improbare videtur opinionem, quâ sacros libros proprio cujuscumque idiomate exaratos passim, ac velut indiscriminatim concedendos asseritur. Id ipsum ultimis his temporibus summoperè optabat infelix P. Quesnellus, ut ostendunt quàmplures ipsius damnatæ propositiones ab octuagesimâ incipiendo; et conquerebatur S. Scripturam è fidelium manibus eripere, esse Christi *os obturare, interdicere usum luminis filiis lucis et facere ut patiantur speciem quamdam excommunicationis.* Verùm Ecclesia sapientissimè voluit S. Scripturam in linguâ vernaculâ non esse indiscriminatim omnibus fidelibus concedendam.

Hanc utique legem communiter heterodoxi criminantur, ac dolo malo inductam affirmant; quapropter Junius de eâdem loquens hæc habet: « Qui pontificio « catharro non laborant, odorant perfacilè quis dolus « lateat, quia non concedunt, nisi quos nôrunt in cœ- « no barbarico pontificiarum impietatum ita demersos, « ita ex amatorio poculo purpuratæ Babylonicæ mere- « tricis ebrios, et in Romanæ Synagogæ placita « juratos, ut nonnisi ad sensum illius universa « exigantur, quæcumque tandem in sacris bibliis oc- « currunt. »

Perspicuum tamen omninò est nunquàm Ecclesiam necessarium putâsse ut apud omnes S. Scriptura proprio conscripta idiomate haberetur; si etenim id necessarium, vel valdè ad salutem expediens judicâsset, et ipsi Apostoli non in solâ græcâ, hebræâ, aut etiam latinâ linguâ divina eloquia Ecclesiis tradidissent, sed cuicumque nationi in linguâ ipsius peculiari suppeditâssent; ut ita ex eorumdem lectione, quæ sibi ad æternam salutem essent necessaria vel valdè proficua, unusquisque sibi posset comparare. Temporum deinde decursu in Orientis Ecclesiis non extitissent sola Septuaginta Interpretum biblia, ut testatur S. Hier. præfat. 2 in Paralip. Et quidem, ut observat Gravina, controv. 2 general., art. 1 ad 3, falsò diceretur S. doctorem S. Biblia in linguam Sclavonicam postea vertisse, eò quòd in epistolâ ad Sophronium dixerit Septuaginta versionem diligentissimè emendâtam gentis suæ hominibus tradidisse. Ultraquàm quòd enim hujusmodi Sclavonicæ translationis nullius meminerit, nullumque ipsius exstet vestigium, optimè dicitur nil aliud S. Hieronymum significare voluisse, nisi quòd eam versionem dederit latinis suæ linguæ hominibus, ut ibi ait Marius Victor ipsius scholiastes, seu pro suis Dalmatis latinam Septuaginta Interpretum versionem adornâsse.

Sicut autem in Oriente solâ circumferebatur ætate D. Hieronymi græca Septuaginta Interpretum versio, ita, ex S. Isidoro, lib. de div. Offic. Hispaniarum Ecclesiæ latinâ versione utebantur; quæ, teste D. Hieronymo, præfat. 2 in ep. ad Galat., Hispanis non erat vulgaris, ac maximè dùm postea Gothi ac deinde Mauri illas regiones proprio subegerunt imperio. Ibidem etiam observat S. Hier. Gallos idiomate à latino diverso locutos; qui tamen non alio à latino sermone S. Biblia habebant, ut tradunt Albinus, Alcuinus et Amalarius, lib. de Div. Offic. In Africâ versio latina legebatur, Itala dicta, ut ex S. Augustino lib. 2, de Doctr. Christ., cap. 13, nec latina lingua ibi certè communis erat, ut ex eodem Augustino, serm. 35 de Verb. Domini. Demùm, ut de aliis sileam Ecclesiis, in Italiâ ante Jacobum de Voragine, qui floruit an. 1290, quique divina volumina Italicè conscripsit, S. Scriptura non aliâ linguâ quàm latinâ communiter legebatur; quæque vulgaris citò esse desiit, ac alio omninò idiomate locuti sunt Itali, ex quo Longobardi Italiam inundârunt.

Dùm igitur observetur Ecclesiam non alio idiomate S. Biblia conscripta habuisse, quàm hebræo, græco et latino, iisque originariis linguis non diù homines vulgariter usos, adeò ut nonnisi aliorum addiscerentur

magisterio; et nihilominùs Ecclesiam, cujus regimini præest Spiritus S. eadem biblia fidelibus in linguâ vernaculâ tradere non curâsse, manifestum fiet id non solùm necesse ad salutem non esse, sed neque expedire S. Scripturam sub oculos communis fidelium cœtûs vulgari linguâ exponere.

Sed et incommoda, quæ facillimè sequerentur, si S. Scriptura linguâ omnibus communi conscripta permitteretur, suadent optimè Ecclesiam vetitum id voluisse. Nullus igitur inficias ibit D. Scripturam non pauca recondita ac abstrusa D. Sapientiæ mysteria continere, eaque posse indoctis, maximè si in proprio sensu abundent, occasionem à viâ veritatis discedendi præbere. Id suâ etiam accidisse ætate ex lectione Epistolarum S. Pauli, notat S. Petrus Ep. 2, ubi hæc habet : *Carissimus Frater noster Paulus secundùm datam sibi sapientiam scripsit Epistolas, in quibus sunt quædam difficilia intellectu, quæ indocti et instabiles depravant, sicut et cæteras Scripturas ad suam ipsorum perditionem.* Ex non ritè intellectis S. Scripturis hæreses deinde natas esse adnotavit S. Hilarius lib. de Synod.; et reverà nullus fuit ex hæreticorum Parentibus, qui ex S. Bibliis proprios errores tueri non eniteretur. Ex pravâ Scripturarum intelligentiâ Anthropomorphitas suos hausisse errores refert Cassianus, collat. 2, 3, 4, 5; et posteriorum temporum hæreses ex eodem fonte derivâsse affirmat Æneas Silvius lib. de Orig. Boem., ac deinde Staphilus in Apologiâ de Scrip. intell. p. 2. Imò rectè animadvertitur non rarò hæreses et originem et incrementa habuisse ex S. Scripturæ in patriâ linguâ lectione, quam pertinaciter ex sectariis non pauci retinuerunt. Ubi ergo et ipsi qui crassâ non laborabant ignorantiâ, ob reconditam D. Scripturæ intelligentiam nimis sibi fidentes in errorem prolapsi sunt, quid verendum esset si indiscriminatim indoctis eamdem legere concederetur ?

Aliud, quod ex S. Scripturæ lectione omnibus pervià oriretur inconveniens, esset quòd non solùm homines improbi, sed ipsæ etiam mulierculæ sibi blandirentur parochis se esse doctiores, ipsisque spretis vellent propriæ inhærere opinioni; ex quo semper inter fideles unitatem scindendam nemo non videt. Hujusmodi præjudicium et ipse Lutherus urget adversùs Anabaptistas, et Sacramentarios, dissimulans tamen et in suâ sectâ eidem latam viam aperuisse. Sese igitur de suo magisterio magni faciens hæc habet in serm. convival. cap. 1 : « Dicebat doctor Lutherus quodam tempore « nobilitatem, cives et rusticos et fermè quoscumque « supremi et infimi statûs, Evangelium meliùs scire « quàm ipse sciret doctor Lutherus, aut etiam ipsemet « S. Paulus; ut ipsi quidem sibi viderentur sapientes « esse, et se omnibus parochis doctiores putantes, « etc. » Et paulò post ita ait : « Quòd illi non parochos, « sed Dominum contemnerent et principem omnium « parochorum, qui ipsis concionandi munus commisit, « ipse vicissim illos contemnet, hostisque illorum erit, « et tractabit eos, ut sentit ipse, qui inquit, Luc. 10, « 16 : *Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me « spernit.* »

Quæ sequantur inconvenientia ex lectione S. Scripturæ in linguâ vernaculâ, non omittit adnotare etiam Innoc. III, epist. ad abb. Cisterc. Narrat summus Pontifex non paucos hujusmodi lectioni addictos occulta conventicula celebrâsse, prædicationis officium usurpâsse, simplicitatem despexisse sacerdotum, eorumque consortium aspernatos fuisse eos qui ipsorum translationem non amplectebantur, nec eidem Apostolicæ sedi parituros, si eamdem translationem decrevisset abolere. Abbati proinde Cisterciensi, ut unà cum episcopo Metensi tot malis occurrat, districtè præcipit; simulque animadvertere exoptat universalis Ecclesiæ negotium, fideique christianæ causam agere. Quòd si ex vulgaribus bibliorum translationibus, quamvis operâ auctoris catholici habitis, tot mala dimanare potuerunt; quid non verendum esset, si heterodoxorum biblia in linguâ vernaculâ ubique circumferrentur? Hæc non solùm multis in locis à fidei abhorrent translatione, sed quandoque perniciosissimis scatent paraphrasibus; et hìc satis sit adnotare Lutherum in cap. 19 Proverb. ita habere : *Nihil charius super terram amore mulierum, si quis eo potiri possit.*

Eò usque ex S. Scripturæ lectione hominum malitia occasionem delinquendi invenit, ut putarent sibi licita quædam flagitiosissima, quæ facta in S. Scripturâ narrantur: advertere non curantes eamdem S. Scripturam cavenda docuisse, ac sub Dei indignatione ab iis abstinendum. Teste Staphilo in abs. resp. contra Smidelin, p. 2, cùm quidam pictor in Prussiâ turpi incestu filiam corrupisset, detestandum facinus eâ ratione excusabat quòd sibi licuisse arbitratus erat, quod et Loth præstiterat. Quædam etiam mulier episcopi Monasteriensis cædem molita, re detectâ, et de tanti sacrilegii causâ percunctata, exemplum Judith in eo meditando facinore præ oculis habuisse respondit. Dùm igitur sola historica quorumdam scelerum narratio satis fuit ut hujusmodi exempla quidam sibi imitanda proponerent, multò magis timendum esset homines in vitia passim ruituros, si ex S. Scripturæ lectione quàmplura sibi non prohibita perperàm judicarent.

Optimè proinde romana Ecclesia S. librorum lectionem omnibus noluit esse communem; ac sancit jussit iis solùm in linguâ vernaculâ permittendam, qui longè ab errandi periculo viderentur. Cùm verò quæ adnotata sunt inconvenientia non timendum sit passim insurgere posse ex bibliorum lectione latino idiomate conscriptorum, neque enim indoctis ac mulieribus, quæ faciliùs in errorem inducuntur, obvia est; benè abstinendum fuit à quâcumque prohibitione S. biblia ab hæreticis non edita, latino conscripta sermone legendi.

Urgere contra hucusque dicta solent quorumdam PP. auctoritates, ac præcipuè S. Joan. Chrysostomi omnes suos auditores ad Scripturarum lectionem gravissimis verbis impellentis; ex quo voluisse videtur S. Scripturam in linguâ omnibus communi circumferri. At observandum non in eo rigorosè sensu quam-

doque loqui PP. quem ipsorum verba præ se ferunt. Certè ab omnibus legendam S. Scripturam etiam dixerunt Origenes, hom. 12 in Exod., et 9 in Levit., et S. Aug. expos. 2 in ps. 33; cùmque solummodò hebraicè, græcè ac latinè S. biblia exarata tunc haberentur, fateri oportet harum linguarum ignaris ipsorum lectionem necessariam non judicâsse. Dùm igitur videtur S. Chrysostomus velle omnibus etiam laicis, imò istis potiùs quàm monachis, S. Scripturæ lectionem fuisse necessariam, ita interpretandus est quòd eam quàm maximè commendatam voluerit. Et quidem, si omnibus indiscriminatim ad salutem reputâsset necessariam, etsi ipsius ætate in linguâ omnibus communi fideles biblia habuissent, exclusos saltem à Regno voluisset tot piscatores, artifices, agricolas, etc., qui legere non didicissent. Fatendum ergo est, ut ait Sixtus Senensis lib. 6, annot. 152, Chrysostomum orationis cursu raptum per hyperbolem locutum; cùmque videret populum, contemptâ D. Scripturæ lectione, theatris, spectaculis, scenis, poetarumque fabulis summoperè addictum, omnes ad divina eloquia legenda, quasi ad omnes æquè pertinerent hortatum esse, eâque posthabitâ lectione dixisse nulli salutis aditum patere. Reverà tamen per Scripturarum lectionem non aliud intellexisse demonstrat, quàm scire ea quorum qui excæcatur ignorantiâ, salutem consequi non potest : ac ita se habent articuli Symboli, præcepta Decalogi, etc., quæ Ecclesia non solùm omnibus explicanda præcepit, sed passim unicuique in propriâ linguâ legenda proponit. Hinc nullus est fidelium, qui vel ex iis quæ ediscere potest ab animarum pastoribus, verbique Dei præconibus, vel ex librorum lectione, in quibus omnia scitu necessaria, et proficua ad salutem continentur, non habeat posse sibi talem scientiam comparare, quâ etiam ad perfectionis culmen valeat ascendere. Et oh quot puellæ, quot rustici, quibus non datum est divinam legere Scripturam, ardentissimo nihilominùs conflagrârunt amore; unde in Albo sanctorum ab Ecclesiâ conscriptos veneramur!

Nota.

Innuere hìc etiam obiter duxi heterodoxos non solùm velle omnibus S. Scripturam in linguâ vernaculâ concedendam, sed quæcumque etiam pertinent ad liturgiam, eâdem linguâ celebranda contendunt. Hâc de re videre etiam est opus posthumum Jacobi Usserii, ubi præcipuum argumentum ab Orientalium Ecclesiarum ducit exemplo : *Syri*, ait, *syriacè*, *Copti copticè*, *Armeni armenicè*, *Æthiopes æthiopicè*, *sacra faciunt*. Turpiter autem lapsum fuisse hunc auctorem animadvertit Eusebius Renaudotius in collectione liturgiarum Orientalium, tom. 1, dissert. 1, cap. 6, ac invictè ostendit quòd sicut romana Ecclesia, postquàm latina lingua in Occidente desiit esse communis, noluit diverso idiomate sacra peragere, ita et Orientis Ecclesiæ præstitêre. Hinc non desinit demonstrare modo linguam syriacam apud Syros studio comparari, sicut apud nos latinam; idemque evenire apud Coptitas, Æthiopes, etc., quoad veterem linguam, quâ ipsorum liturgia conscripta legitur. Eadem proinde fuit ac modò est Orientalis atque Occidentalis Ecclesiæ disciplina; unde romanæ Ecclesiæ ritum et ipsi Protestantes præfato argumento, velint nolint, confirmârunt. Nec solùm eadem apud has Ecclesias viguit vigetque disciplina, sed eâdem insuper ratione conservandam duxerunt, ob antiquitatis nempe reverentiam, ac ad rerum sacrarum majestatem agendam : cùm interim plebis instructioni sufficienter consulatur per conciones et catecheses.

Nota.

Quæ in breviariis adhuc corrigenda supersint, adnotavi post dissertationem 4 seculi secundi. Quale etiam sit pondus auctoritatis SS. PP. explicat hìc Natalis; et videnda quæ habet in dissertatione de Traditione.

Avertissement.

La théologie est la science de la religion. Elle peut se diviser en deux parties. La première, qui est générale et en quelque sorte extérieure, comprend le traité de la véritable religion, celui de l'Ecriture, celui de la tradition et celui de l'Eglise. La seconde partie, qui est particulière et pour ainsi dire intérieure, a pour objet la discussion des différents points que la religion nous propose à croire ou à pratiquer.

Pour étudier la première partie de la théologie, en la considérant dans ce qu'elle a de général et d'extérieur, il faut 1° s'appliquer au traité de la vérité de la religion, et en bien approfondir les questions. 2° La religion chrétienne étant démontrée la seule vraie, il faut examiner si la communion catholique est seule juge des controverses, et comment elle a cette autorité et cette prérogative. 3° Il faut voir quels sont les moyens que cette communion a pour juger des controverses; et comme c'est l'Ecriture sainte et la tradition qui sont les sources des motifs de ces décisions, on doit étudier les lieux théologiques; l'on apprendra dans ce traité les preuves de la divinité des Ecritures et l'autorité de la tradition. D'abord on a regardé les livres saints comme des livres humains, et on les regarde ensuite comme revêtus de l'autorité divine. Voilà tout ce que renferme la théologie en général.

La seconde partie de la théologie se sousdivise en dogmatique et morale. La première nous apprend ce que nous devons croire; la seconde ce que nous devons pratiquer.

La théologie dogmatique a Dieu pour objet, et elle le considère dans ce qu'il est et dans ce qu'il a fait. Dieu, dans ce qu'il est, n'est qu'une seule nature en trois personnes. Le traité des Attributs considère Dieu dans l'unité de sa nature, et celui de la Trinité regarde les trois personnes divines. Ce que Dieu a fait, c'est-à-dire les ouvrages de Dieu sont de deux ordres différents, dont l'un est l'ordre de la nature, et l'autre l'ordre de la grâce. Dans l'ordre de la nature, Dieu a créé les anges et le monde, ce qui est l'objet du traité des Anges, du traité de l'Homme et du traité des Six Jours. Dans l'ordre

de la grâce, le premier ouvrage de Dieu est l'incarnation. L'effet de l'incarnation c'est la grâce; le fruit de la grâce, ce sont les bonnes œuvres et la justice chrétienne. La récompense des bonnes œuvres et de la justice chrétienne, c'est la gloire. C'est ce qui fait la matière des différents traités de l'incarnation, de la grâce, du mérite et des bonnes œuvres, et de la vision béatifique. Enfin, les sacrements sont les moyens établis par Jésus-Christ pour la distribution de la grâce, et chacun de ces sacrements fait l'objet d'un traité particulier.

La morale comprend les traités des Actes humains, des lois, des vertus et des péchés. Voilà l'idée générale de toute la théologie et de ses différentes parties, dont on a donné un abrégé dans l'ouvrage qui a pour titre : Exposition claire et précise des différents points de doctrine qui ont rapport aux matières de religion, soit que ces points de doctrine aient pour objet des vérités qui appartiennent au sacré dépôt, soit que ces points de doctrine ne présentent à l'esprit que des sentiments qu'on peut embrasser ou combattre sans se déclarer pour l'hérésie. 1745.

Par rapport aux trois dissertations qu'on donne ici au public, elles sont le fondement de toute la théologie, et on doit commencer par approfondir les matières qui en font l'objet, avant que de s'engager dans le cours des études ecclésiastiques.

On aurait par cette raison publié, il y a longtemps, ce petit ouvrage, si on n'avait été entraîné comme malgré soi, et obligé de s'appliquer à d'autres matières. On croit pouvoir se flatter que les déistes, les sociniens et les protestants qui liront sans préjugé les deux dernières dissertations, trouveront plusieurs de leurs objections répondues solidement : avec de la bonne foi et de l'attention, presque toutes leurs difficultés seront bientôt dissipées.

INTRODUCTION

A LA THEOLOGIE.

PLAN ET DIVISION.

Lorsqu'une science a pour objet la discussion de matières indispensables à connaître et dignes de l'homme, on doit avoir pour elle une estime particulière, et tâcher de l'approfondir avec la plus grande attention, parce que l'homme est naturellement né pour quelque chose de grand. Dès que l'on est convaincu du prix et de la nécessité d'une science, le bon sens exige qu'on recherche avec soin quels sont les principes sur lesquels elle s'appuie pour établir les points de doctrine qu'elle propose. Sans cette recherche préliminaire, on ressemblerait à un voyageur qui se mettrait en chemin sans aucune provision et sans savoir la route qu'il doit tenir.

Enfin on ne marche avec sûreté dans la recherche des dogmes qu'une science enseigne, qu'autant qu'on est instruit de la méthode qu'elle prescrit elle-même pour parvenir à leur intelligence et à leur éclaircissement : chaque science a ses règles, et il ne faut jamais s'en écarter, de peur de s'éloigner du vrai.

Or la science de la religion est de toutes les sciences la plus indispensable et la plus digne de l'homme ; elle a ses principes particuliers et une méthode qui lui est propre.

Il est donc à propos d'examiner : 1° *Quelle est la nature et quelles sont les propriétés de la théologie ; 2° quels sont les principes qui lui servent de fondement pour établir les vérités qu'elle enseigne ; 3° quelle est la méthode qu'il faut suivre pour n'ignorer aucun des points de doctrine qui en font l'objet.*

Voilà au juste le plan et la division de l'ouvrage que nous donnons au public. Il sera composé de trois dissertations : la première fera connaître *la nature et les propriétés de la théologie* ; la seconde développera *les principes sur lesquels elle se fonde pour prouver les dogmes qu'elle propose à croire*, et la troisième assignera *la méthode qu'on doit* suivre dans l'examen des matières qui en font l'objet.

Première dissertation.

DE LA NATURE ET DES PROPRIÉTÉS DE LA THÉOLOGIE.

Tous les points que nous avons à examiner dans cette dissertation se réduisent à savoir quelle idée on doit avoir de la théologie, quel est son objet, quelle est son antiquité ; si on peut lui donner les titres de *science* et de *sagesse* ; si elle est spéculative ou pratique ; quelle est son excellence ; si elle est utile et nécessaire ; quelle est sa certitude, soit qu'on la compare avec la foi, soit qu'on la compare avec les sciences naturelles ; enfin quelle est la nature de ses conclusions.

ARTICLE PREMIER. *Idée et notion de la théologie.*

Le terme *théologie* peut être considéré sous deux rapports différents, ou quant à *son étymologie*, ou quant à *sa signification propre.*

Le terme *théologie*, considéré quant à son étymologie, est composé de deux mots grecs, de Θεὸς qui signifie *Dieu*, et de λόγος qui signifie *discours.* Ainsi en le prenant en lui-même, il signifie dans son sens grammatical, *discours sur Dieu.*

Le terme *théologie* considéré quant *à sa propre signification*, ne dénote autre chose qu'une instruction, un enseignement, un discours qui traite de Dieu, des divines perfections de cet Etre suprême, et de toutes les vérités saintes dont il a daigné instruire les hommes par ses prophètes, par Jésus-Christ et par les apôtres : définition qui démontre qu'on n'est théologien, qu'autant qu'on sait établir sur des raisonnements solides puisés dans l'Ecriture et dans la tradition de l'Eglise, les vérités de la foi, et qu'on sait défendre contre les ennemis du christianisme les dogmes qu'il propose à la croyance des fidèles.

ARTICLE II. *Objet de la théologie.*

L'étude de la théologie n'a pour objet que la con-

naissance de Dieu considéré soit en lui-même, soit dans ses différentes opérations. Son unique but est de développer quelle est la nature du Créateur, quelle est la majesté de ses perfections, et quelle est la conduite qu'il s'est proposé de suivre par rapport aux hommes dans l'ordre du salut : examen qui renferme la recherche de toutes les vérités saintes, à la profession desquelles il a attaché le bonheur éternel et la discussion des différents préceptes qu'il a imposés, dans le dessein de n'admettre à l'immortalité glorieuse que ceux qui seraient fidèles à y conformer toutes leurs actions.

Article III. *Principes de la théologie.*

Les philosophes n'établissent les points de doctrine qu'ils avancent, que sur des raisonnements naturels pris du fond même des choses qu'ils se proposent d'éclaircir. Livrés à leurs propres lumières, ils ne consultent que la raison dans l'examen de ce qui fait l'objet de leurs études. L'autorité n'a lieu auprès d'eux, qu'autant qu'elle développe elle-même d'une manière claire, sensible et évidente, les dogmes qu'elle présente à croire.

Il n'en est pas ainsi des vrais théologiens. Vivement convaincus que les choses qu'ils ont à discuter ne sont pas du ressort de la raison, ils n'en recherchent l'intelligence que dans la révélation qu'ils savent être contenue dans les livres saints, dans l'enseignement unanime des saints pères et dans la profession publique des églises. C'est sur cet unique principe qu'ils se fondent : toujours attentifs à ne point donner pour dogme révélé ce qui n'est que le fruit de l'imagination humaine, ils ne se livrent à l'usage des lumières naturelles que pour découvrir dans le fond même de la révélation les sentiments qu'ils doivent avoir en matière de religion. Persuadés qu'il n'y a de nécessaire à croire pour le salut que les vérités dont Dieu lui-même a bien voulu communiquer la connaissance aux hommes, ils bornent tous leurs soins à pénétrer le sens des livres inspirés, des écrits des pères et de la profession publique des églises, pour rendre hommage aux points de doctrine qui s'y trouvent clairement énoncés et à ceux qui en émanent par des conséquences qu'on ne peut nier, sans se raidir contre les plus pures lumières du bon sens.

Article IV. *Existence de la théologie.*

Pour douter de l'existence de la théologie, il faudrait qu'on fût en état de soutenir qu'il n'y a personne qui s'applique, soit à l'étude de l'Ecriture sainte, soit à l'étude de la tradition, pour y puiser par la force du raisonnement, en suivant la foi de l'Eglise, la connaissance de l'Etre suprême, et celle de toutes les vérités saintes dont il a daigné instruire les hommes par le ministère de ses prophètes. Dès qu'il est constant qu'on trouve des personnes qui se livrent à cette occupation, il est clair que la théologie n'est point une chimère.

Or ce fait est incontestable : le grand nombre d'ouvrages excellents que nous avons sur les matières qui concernent la vraie religion, en sont une preuve démonstrative. Pour peu qu'on en ait lu quelqu'un avec soin, il est impossible de ne pas avouer qu'on y trouve les dogmes de la foi établis d'une manière solide par des principes évidemment puisés dans les livres saints et dans la profession publique des Eglises. L'étude de l'Ecriture et de la tradition, entreprise dans le dessein de parvenir à l'intelligence parfaite des points de la doctrine chrétienne, a toujours été pour les plus grands esprits de tous les siècles une occupation sérieuse. C'est à leur zèle pour l'établissement du christianisme que nous sommes redevables de ces écrits dogmatiques qui font aujourd'hui l'admiration des personnes les plus instruites. On y trouve des trésors de science et de lumière ; les vérités de la foi y sont poussées jusqu'au dernier période de certitude, et l'hérésie y est combattue dans tous ses retranchements.

Article V. *Antiquité de la théologie.*

La théologie est aussi ancienne que le monde. On ne peut contester ce point ; il suffit de parcourir l'histoire de tous les siècles pour en demeurer convaincu.

Depuis Adam jusqu'à Moïse, les hommes ont connu Dieu par le secours de la raison. C'est dans cette source féconde en lumières qu'ils ont puisé la connaissance du Créateur et la nature du culte qui est dû à sa majesté suprême. Continuellement frappés de l'admirable structure du monde, ils ont reconnu qu'elle émanait d'un principe supérieur, qui devait être adoré en esprit et en vérité. Le premier père et ses enfants ont cru en un Messie futur, libérateur du genre humain, parce que Dieu le leur avait promis. Cette croyance s'est conservée dans le monde jusqu'à la naissance de Moïse. Les patriarches et les prophètes l'ont annoncée dans tous les temps. Toujours attentifs à représenter aux hommes la noblesse et la grandeur de leur origine, ils les ont sans cesse rappelés à leurs devoirs, lorsqu'ils avaient le malheur de s'en éloigner.

L'étude de la religion a été beaucoup plus sensible depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Les livres de l'Ancien Testament en font foi : on ne peut les lire sans y trouver des raisonnements invincibles en faveur de l'existence de Dieu, et les motifs les plus forts et les plus pressants pour engager les hommes à être fidèlet à l'accomplissement des préceptes de la loi.

En vain exigerait-on de nous que nous prouvassions que, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, on s'est toujours fait gloire d'étudier la religion. Nous avons fait voir, il n'y a qu'un moment, que cette espèce d'étude a enfanté un grand nombre de célèbres et d'excellents ouvrages qui développent les vérités de la foi, qui les établissent avec solidité, et qui les rendent victorieuses des attaques de l'hérésie.

Article VI. *Différentes divisions de la théologie.*

La théologie se divise ordinairement en *théologie naturelle* et en *théologie surnaturelle*. On entend par *théologie naturelle*, celle qui ne se fonde que sur les simples lumières de la raison, dans la recherche des vérités qui ont rapport à l'Etre suprême et au culte qui est dû à sa majesté infinie : c'est pour cette raison que les philosophes appellent *théologie naturelle*, cette partie de la métaphysique qui traite de Dieu. On entend par *Théologie surnaturelle*, celle qui se propose pour guide dans la recherche de la grandeur de Dieu et de ses œuvres, l'autorité de la révélation expliquée par la croyance et par la profession de l'Eglise de Jésus-Christ.

La théologie *tant naturelle que surnaturelle* se subdivise en théologie *spéculative*, et en théologie *pratique*. On entend par théologie *spéculative* celle qui se contente d'établir des vérités purement dogmatiques, sans indiquer quelle influence elles peuvent avoir pour le règlement ou pour la réformation des mœurs.

On entend par *théologie pratique* celle qui établit des règles de morale, qui apprend aux hommes de quelle manière ils doivent vivre pour arriver au ciel, et qui leur prescrit les vertus qu'ils doivent pratiquer, et les vices qu'ils doivent fuir.

La *théologie surnaturelle*, tant *pratique* que *spéculative* se subdivise en *théologie positive*, et en *théologie scolastique*. On entend ordinairement par *théologie positive*, celle qui emploie le style oratoire pour développer les mystères de la foi, et pour prouver la vérité contre les hérétiques par l'Ecriture et par la tradition. C'est ainsi que les saints docteurs de l'Eglise ont traité les matières du christianisme. On entend ordinairement par *théologie scolastique*, celle qui

en réduisant en un corps toutes les vérités chrétiennes, se sert d'un style concis et serré pour établir les dogmes de la religion, par des textes tirés de l'Ecriture et des ouvrages des saints pères. Saint Thomas a suivi cette méthode en examinant et en démontrant les vérités de la foi.

M. Dupin remarque très-judicieusement que la différence qui se trouve entre le style des saints pères et celui de saint Thomas n'est pas un motif qui puisse autoriser la division de la théologie en *théologie scolastique* et *en théologie positive*. Ce qu'il dit sur ce point est trop solide, trop clair et trop lumineux, pour ne point rapporter ses paroles. *On distingue ordinairement*, dit ce célèbre et savant écrivain (1), *deux sortes de théologie ; la positive et la scolastique. Mais il ne faut pas s'imaginer que cette distinction soit fondée sur la différence des objets, des principes et des fins : elles n'ont toutes deux qu'un même objet, qui est la connaissance des vérités de la religion que Dieu a révélée aux hommes. Elles traitent l'une et l'autre des mêmes matières, de la doctrine de nos mystères, de la discipline de l'Eglise et de la morale. Elles doivent avoir toutes deux pour fondement l'Ecriture sainte et la tradition : l'une et l'autre doivent puiser dans ces sources les vérités qu'elles enseignent : l'une et l'autre ont pour but et pour fin de maintenir et de conserver dans sa pureté la doctrine enseignée par Jésus-Christ, de rejeter et de réfuter les erreurs contraires, afin de conduire les hommes à la vie éternelle. Ni l'une ni l'autre ne doit s'arrêter à des questions étrangères ou inutiles, qui ne servent de rien à l'instruction et à l'édification des fidèles. On ne peut pas encore mettre la différence de la positive et de la scolastique, en ce que celle ci traite les matières d'une manière dialecticienne par des argumens en forme, puisque Pierre Lombard, chef des scolastiques, n'en a pas ainsi usé dans son livre, qui n'est qu'une compilation de passages de l'Ecriture et des pères sur les questions théologiques, et que plusieurs scolastiques ne se sont pas astreints à cette méthode, mais ont traité les questions avec étendue et même avec quelque ornement; de sorte qu'à proprement parler, il n'y a point de différence entre la théologie scolastique et la partie de la théologie positive, qui traite dogmatiquement des mystères et des points de notre religion. C'est pourquoi les ouvrages dogmatiques ou de controverse, dans lesquels les vérités catholiques sont expliquées ou soutenues, et les erreurs des hérétiques combattues, soit qu'ils soient des pères ou des théologiens modernes, peuvent être également appelés des traités de théologie positive et scolastique. La seule différence que l'on peut mettre entre l'une et l'autre, est en ce que les théologiens scolastiques ont renfermé dans un seul corps, et mis dans un certain ordre toutes les questions qui regardent la doctrine ; au lieu que les anciens ne traitaient des dogmes de la religion, que quand ils étaient obligés de le faire pour confirmer les fidèles dans la créance de l'ancienne doctrine, pour réfuter les erreurs qui s'étaient élevées, et pour répondre aux arguments des hérétiques. Les théologiens modernes ont réduit en un corps de science les différentes parties de la théologie, que les anciens avaient traitées séparément et par occasion ; et c'est là proprement ce qu'on doit appeler théologie scolastique.*

ARTICLE VII. *Quels sont les premiers auteurs de la théologie scolastique.*

La théologie scolastique a pris naissance dans l'église grecque avant que de la prendre dans l'Eglise latine. Chez les Grecs elle doit son origine à saint Jean Damascène auteur du VIII^e^ siècle, et chez les Latins elle la doit à saint Anselme, écrivain du XI^e^.

Saint Jean Damascène, moine du monastère de Saint-Sabas à Jérusalem, et qui y est mort l'an 750, s'est rendu célèbre dans l'Eglise par un grand nombre d'ouvrages en tout genre (1). Son écrit intitulé *De la Foi orthodoxe*, tient le premier rang entre les ouvrages qu'il a composés sur le dogme. C'est dans cet ouvrage clair, méthodique et divisé en quatre livres, qu'il a réuni en un seul corps toutes les matières de religion. Dans le premier, il traite de *Dieu et de la sainte Trinité ;* dans le second il développe *tout ce qui concerne les anges, les démons, les hommes et leur fin dernière ;* dans le troisième il explique avec beaucoup d'exactitude *le mystère de l'incarnation ;* dans le quatrième enfin il parle *de la résurrection de Jésus-Christ, du baptême, de la foi, de l'eucharistie, du culte des saints, du respect dû aux reliques, de la virginité perpétuelle de la sainte Vierge, du jugement dernier, et de plusieurs autres points de doctrine, par exemple, du catalogue des livres saints, de l'Antéchrist et de l'observation du sabbat.*

Saint Anselme, né à Aouste dans les Alpes en l'an 1033, moine de l'Abbaye du Pec en Normandie puis abbé de ce monastère, et mort en 1109, archevêque de Cantorbéry, ville d'Angleterre, n'est pas moins recommandable par la science et par le grand nombre de ses ouvrages, que par sa conduite et par le zèle qu'il a témoigné pour les intérêts de l'Eglise : l'édition la plus ample de ses écrits est celle du père Gerberon (2).

Ce savant bénédictin, de la congrégation de Saint Maur, les a divisés en trois parties : la première comprend *les traités dogmatiques*, la seconde renferme les *œuvres de piété*, et la troisième contient *toutes les lettres de saint Anselme*. On trouve à la fin de cette édition un appendice qui rejette tous les ouvrages faussement attribués à saint Anselme. M. Dupin remarque avec raison que ce savant évêque est le premier auteur latin qui ait traité avec tant de méthode, avec tant de précision et avec tant de subtilité les dogmes de la foi.

La méthode que saint Anselme a suivie dans la discussion des matières théologiques, quoique bonne en elle-même et toujours avantageuse pour l'éclaircissement des matières de la foi, quand on sait la réduire à ses justes bornes, a introduit dans la théologie, contre l'intention de ce saint docteur, un esprit de chicane et de subtilité qui a fait perdre de vue à la plupart des théologiens, au moins pendant quelque temps, l'étude de l'Ecriture et des écrits des saints pères, sources primordiales des vérités de la religion. Egalement livrées à leur propre imagination, leurs disputes ne roulaient plus que sur des questions purement idéales, qu'ils n'entreprenaient de résoudre que par le secours de la métaphysique la plus raffinée. La sécheresse du style régnait dans les écoles, et les termes barbares qu'elles employaient pour éclaircir leurs controverses, les exposaient au mépris des personnes judicieuses.

Pierre Lombard, qui de chanoine de Chartres devint évêque de Paris en 1159, touché de ce désordre, forma le dessein d'y apporter quelque remède. C'est dans cette vue qu'il a composé le *Livre des Sentences*. Cet ouvrage n'est qu'un recueil de passages tirés de l'Ecriture et des saints pères, principalement de saint Ambroise, de saint Hilaire, de saint Jérôme et de saint Augustin sur les principales matières de la religion. Il est divisé en quatre livres : le premier traite *de Dieu et de la sainte Trinité ;* le second parle *des anges, de la création de l'homme et de sa chute ;* le troisième explique *le mystère de l'incarnation et ce qui a rapport aux vertus ;* le quatrième enfin développe *tout ce qui concerne les sacrements.* L'approbation avec laquelle cet ouvrage a été reçu dès les premiers moments de son origine est des

(1) Méthode pour étudier la théologie, chap. 2. p. 31, 32, 33. Traité de la doctrine chrétienne, l. 1. chap. 20. pag. 547, 548 et 549.

(1) Voyez Dupin, Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques. VIII^e^ siècle.

(2) Voyez Dupin, Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques. XI^e^ siècle.

plus solennelles et des plus authentiques. Toutes les écoles chrétiennes le prirent pour guide dans la discussion des matières de la foi ; c'est à l'estime qu'elles en conçurent qu'il faut attribuer le grand nombre de commentaires qu'elles ont faits sur son texte. Aussi voyons-nous qu'elles ont toujours donné à son auteur, à l'exclusion de tout autre, le titre de *Maître des Sentences*.

Quelque excellent et quelque méthodique que soit le *Livre des Sentences*, composé par Pierre Lombard, Melchior Canus, célèbre dominicain et depuis évêque de Canarie, remarque très-judicieusement que cet ouvrage n'est à proprement parler qu'un recueil de passages, qu'on y trouve peu de réflexions qui fassent sentir la force des textes dont ce recueil est composé, que les points de doctrine n'y sont pas développés avec assez d'étendue, et qu'il s'y rencontre même quelque confusion et quelque renversement dans l'ordre des matières qui y sont traitées : *Testimoniorum congeriem dicas potius, quam dispositionem et rationem disciplinæ..... innumera sunt confuse ab illo perturbateque tractata* (*lib.* 12 *de Locis theolog.*, *cap.* 3).

Qu'on ne s'imagine point au reste que cette critique soit injurieuse à la mémoire de Pierre Lombard : on doit lui tenir compte, 1° d'avoir éloigné de la théologie les questions ridicules et puériles qu'on agitait avant lui et de son temps avec tant de chaleur dans les écoles chrétiennes ; 2° d'avoir réduit l'étude des matières de la religion à ses justes principes, en la concentrant dans la recherche du sens de l'Ecriture et des pères. Si son ouvrage n'est point aussi parfait qu'il pourrait l'être, il ne faut s'en prendre qu'à la difficulté de son exécution et au mauvais goût qui régnait dans le siècle qui l'a vu naître. Pierre Lombard était vraiment savant pour son siècle, et on lui aura toujours une grande obligation d'avoir ramassé avec choix un certain nombre de passages, tant de l'Ecriture que des pères, sur toutes les questions qui concernent les dogmes de la foi. *In quatuor Sententiarum Libris*, ce sont les paroles de Melchior Canus, *multa quidem lectio sanctorum apparet, et pro tempore illo haud mediocris sane eruditio..... Nec Magistrum ego volo fraudare suo veteri nomine ; magnum utique, ut ætate illa virum, et quem jure coluerint posteri* (*L.* 12 *de locis Theolog.*, *cap.* 3).

Les défauts qui se trouvent dans le *Livre des Sences* composé par Pierre Lombard ont été heureusement réparés par saint Thomas, auteur du treizième siècle. Ce savant et célèbre dominicain a consacré ses veilles à la composition d'un ouvrage intitulé *Somme théologique*, qui a fait et qui fera à jamais l'admiration de toutes les personnes attentives et judicieuses. Melchior Canus a eu raison de dire que les matières de la foi y sont traitées dans un ordre admirable, qu'il y règne un enchaînement de principes capables de répandre la lumière dans l'esprit, et qu'il s'y rencontre une source inépuisable de connaissances. *Apud quem mirabilis est contextus rerum, summus quæstionum et articulorum ordo, et compositio disciplinæ incredibilis..... Ut in omnibus rebus quidquid ex utraque parte dici posset expresserit* (*L.* 12 *de locis Theologicis*, *cap.* 3). Saint Thomas a divisé cet excellent ouvrage en trois parties. Il est question dans la première, *de Dieu, de la sainte Trinité et de la Création*. La seconde est subdivisée en deux autres parties : la première, qu'on appelle *première seconde*, traite *des actions humaines, des lois et de la grâce*, et la seconde, qu'on nomme *seconde seconde*, contient tout ce qui concerne *les vertus et les péchés* ; dans la troisième partie enfin, saint Thomas examine et approfondit tout ce qui a rapport *à l'incarnation et aux sacrements*.

ARTICLE VIII. *Des propriétés de la théologie.*

Les théologiens proposent plusieurs questions sur cette matière. Elles sont pour la plupart peu importantes ; mais il est à propos de les examiner chacune en particulier, pour apprendre aux commençants quel cas ils en doivent faire, et quelle route ils doivent suivre pour en donner la solution. L'éclaircissement que nous allons donner fera sentir qu'il faut passer rapidement sur toutes les questions théologiques, dont l'intelligence parfaite ne dépend que de la fixation du sens de termes qui les énoncent. Le temps est précieux ; il ne faut point le consumer dans la discussion de choses de peu de conséquence. La vie de l'homme passe promptement ; malheur à ceux qui l'emploient à discuter des points frivoles, au lieu d'en profiter pour parvenir à la connaissance des choses solides et nécessaires !

PREMIÈRE QUESTION. *Peut-on dire que la théologie est* une science? — Dispute de mots : fixons le sens du terme *science*, et tout sera éclairci.

On entend par le terme *science*, ou une connaissance claire et précise qui résulte de principes évidents qui développent la nature et tous les ressorts d'un objet proposé, ou une connaissance certaine fondée sur des principes certains et infaillibles qui établissent la réalité d'une chose sans en faire connaître toute la substance.

Le terme *science*, pris dans le premier sens, suppose deux choses : 1° *une évidence sensible et une certitude inébranlable du côté des maximes* dont on fait usage pour éclaircir la matière qu'on veut pénétrer ; 2° *une évidence d'objet*, c'est-à dire un éclaircissement qui non-seulement démontre à l'esprit que la chose qu'il examine est réelle, mais qui lui manifeste encore la compatibilité de ses attributs, et lui fasse sentir que cette compatibilité n'est pas un être purement idéal.

Il faut raisonner tout autrement du terme *science* pris dans le second sens. Réduit à cette simple signification, il ne suppose que *l'évidence et la certitude des principes* dont on se sert pour parvenir à la connaissance d'un objet : il ne dénote point *cette évidence intrinsèque et intérieure*, qui développe une chose jusque dans ses derniers replis, et qui fait qu'on en pénètre toute la substance sans que rien n'échappe.

Cela posé, nous disons, 1° que le titre *science*, pris dans la rigueur de la signification du terme *science*, ou ce qui revient au même, pour une connaissance certaine qui explique d'une manière lumineuse le fond même des vérités qui en font l'objet, ne convient pas à la théologie. La raison en est qu'en démontrant la vérité des points de doctrine qu'elle propose, elle n'en développe point la nature et n'en fait pas sentir la possibilité intrinsèque par des principes qui en découvrent tous les ressorts et toute la substance. Un théologien habile prouve, par exemple, d'une manière sensible contre les sectateurs de Pélage, que le péché d'Adam se communique à tous les hommes ; mais il est dans l'impuissance de faire voir par les lumières naturelles comment se fait cette communication. Il démontre contre les ennemis de la sainte Trinité, qu'il y a en Dieu trois personnes réellement subsistantes et réellement distinguées les unes des autres, qui possèdent une seule et même nature numérique et individuelle ; mais il est dans l'obligation d'avouer qu'il ne peut comprendre comment il se peut faire qu'une même nature se trouve dans trois personnes sans être réellement multipliée.

Nous disons, 2° que le titre *science* convient à la théologie, lorsqu'on fixe le terme *science* à signifier une connaissance certaine fondée sur des principes inébranlables, quoique ces principes ne répandent aucune lumière intrinsèque sur le fonds même des vérités qu'ils établissent. La théologie en effet démontre par l'Ecriture et par la tradition l'existence du péché originel et la réalité d'un seul Dieu subsistant en trois personnes ; quoiqu'elle ne trouve en

elle-même ni dans ces deux sources des vérités catholiques aucun moyen qui puisse lui faciliter l'éclaircissement et le développement de ces deux mystères. Ne parlons pas, dit très-judicieusement Melchior Canus, le langage d'Aristote, et nous ne ferons point difficulté de donner à la théologie le titre de *science*. Ce philosophe, ajoute ce célèbre écrivain, ne décore de ce titre que les connaissances qui développent la nature et le fond même des points de doctrine qui en font l'objet; mais les auteurs sacrés tiennent un langage bien différent. Ils nomment *science* toute connaissance qui est appuyée sur des principes certains, quoique ces principes ne fassent pas sentir la possibilité intrinsèque des points de doctrine qu'ils établissent : *Si non ut Aristoteles, ut sacri auctores, sic nos certa loquimur, qui doctrinam hanc scientiam absolute vocarunt* (*l.* 12 *de Locis theologicis, cap.* 3).

Réflexion vraiment solide : l'Ecriture et les saints pères disent en termes formels que la théologie est une science. Nous lisons dans Jérémie que Dieu donnera à son peuple des pasteurs selon son cœur, qui leur administreront la nourriture de la science : *Dabo vobis Pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia* (*Cap.* 3, 15). Nous lisons dans saint Paul que Dieu donne aux uns le don de parler avec sagesse, et aux autres celui de parler avec science : *Alii quidem per spiritum datur sermo sapientiæ, alii autem sermo scientiæ* (1. *Cor.* 12, 8). Paroles vraiment significatives, reprend saint Augustin. Elles font clairement entendre que l'Apôtre donne le nom de *science* à l'instruction et à l'enseignement qui ont pour but d'établir les vérités de la foi, et de les défendre contre les attaques de l'hérésie : *Scire quemadmodum fides et piis opituletur, et contra impios defendatur, proprio appellare vocabulo scientiam videtur Apostolus* (*l.* 14 *de Trinit*, *cap.* 1, *n.* 3).

Deuxième question. *Peut-on dire que le titre de* sagesse *convienne à la théologie?* — Dispute de mots : fixons le sens du terme *sagesse*, et la prétendue difficulté de cette question s'évanouira.

Le terme *sagesse*, pris dans sa signification générale, propre et naturelle, signifie par lui même, en vertu d'une institution purement arbitraire, une connaissance certaine de choses sublimes et relevées en excellence. Il ne diffère du mot *science* que par cet endroit. Le terme *science* pris en général dénote par lui-même, en vertu de l'institution humaine, toute connaissance infaillible et inébranlable absolument indépendante de la qualité des choses qui en font l'objet.

De deux choses l'une : ou on entend par le terme *sagesse*, une connaissance si claire et si développée de choses sublimes qu'on en pénètre la nature et la substance, ou on entend simplement une connaissance de choses relevées en excellence, qui se borne à leur réalité, sans pouvoir en sonder et développer toutes les profondeurs.

Dire que la théologie est *sagesse* dans le premier sens, c'est avancer une maxime absolument fausse. Tout le monde doit savoir que la théologie démontre que les mystères de la religion sont croyables et qu'on doit leur rendre hommage, quoiqu'elle ne puisse en expliquer la nature.

Il faut raisonner tout autrement du titre *sagesse* pris dans la seconde signification. Réduit à ce sens, il ne désigne qu'une connaissance certaine de choses sublimes, quelque impénétrables qu'elles soient à l'esprit humain; et dès lors on doit convenir que le titre *sagesse* est propre à la théologie, puisqu'elle n'a pour objet que des choses divines dont on ne peut assez adorer la grandeur, et qu'elle en démontre la réalité : *Rerum divinarum scientia*, dit saint Augustin, *proprie sapientia nuncupatur* (*l.* 14 *de Trinit.*, *cap.* 1, *n.* 3). Aussi voyons-nous que l'apôtre saint Paul en parlant aux Corinthiens des vérités saintes qu'il leur annonçait, dit hautement et en termes précis qu'il leur prêche la sagesse, non celle de ce monde ni des princes du siècle, mais celle de Dieu renfermée dans son mystère : *Sapientiam loquimur..... Sapientiam non hujus sæculi neque Principum hujus sæculi... sed loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est* (1. *Cor.* 2, 6 *et* 7).

Troisième question. *La théologie est-elle une science spéculative ou pratique?* — Dispute de mots ; ces deux titres conviennent à la théologie, suivant les différents rapports sous lesquels on la considère (1). Si on envisage la théologie en tant qu'elle développe les vérités de la religion, sans indiquer aux hommes quels sont les devoirs que leur prescrit la connaissance de ces mêmes vérités, on doit convenir qu'elle est *purement spéculative*, puisqu'elle se borne dans ce cas à la simple contemplation de l'objet qu'elle expose.

Il faut raisonner tout autrement de la théologie, lorsqu'elle explique et discute les obligations particulières qu'impose aux êtres raisonnables l'intelligence des points de doctrine dont elle les instruit. Toute personne attentive se trouve dans la nécessité de convenir qu'elle est alors *purement pratique*, puisqu'elle se borne dans ce cas à régler les mouvements de cœur, et à tracer les maximes auxquelles les hommes doivent conformer leurs actions. Eclaircissons ceci par quelques exemples.

S'agit-il d'établir le mystère de la sainte Trinité contre les différentes espèces d'hérésies qui l'ont combattu? La théologie est alors *purement spéculative :* elle se contente de prouver contre Sabellius la distinction réelle de trois personnes en Dieu ; contre Arius, la consubstantiabilité du Verbe avec le Père ; contre Macédonius, la divinité du Saint-Esprit, et contre les Trithéites, la non multiplication de la Divinité dans les trois Personnes.

Est-il question de développer les devoirs auxquels on est assujetti, en vertu de la connaissance de cet adorable mystère? La théologie est alors *purement pratique*. Elle enseigne aux hommes qu'ils sont dans la nécessité de rendre à l'Etre suprême subsistant en trois personnes, l'hommage de leur esprit et de leur cœur, qu'ils doivent adorer Jésus-Christ comme le principe de leur rédemption, et qu'ils s'éloignent des sentiers de la justice, lorsqu'ils font quelque chose que l'équité naturelle proscrit ou que la loi de Dieu condamne.

La théologie a pour premier but la connaissance de la Divinité, l'intelligence de toutes les vérités de la foi, et la recherche de tous les dogmes de la religion. Considérée dans ce point de vue, elle est *purement spéculative*.

La théologie ne se borne point à la simple spéculation de la vérité. Elle apprend aux hommes quels sont les devoirs qu'exige d'eux la connaissance du vrai, et quelle est la conduite qu'ils doivent tenir, tant par rapport à Dieu, que par rapport à eux-mêmes et à leur prochain. Envisagée sous cette face, elle est *purement pratique*.

Ne confondons point, dit très-judicieusement Melchior Canus, la fin d'une science avec la fin de celui qui l'étudie : *nec intelligunt.... alium esse finem doctrinæ, alium Doctoris* (*l.* 12. *de Locis theologicis, cap.* 2). L'étude de la théologie a pour première fin et pour premier but, *finis doctrinæ*, l'intelligence des vérités dogmatiques qui découvrent la grandeur de Dieu et la sagesse de ses opérations. Vouloir s'arrêter à la simple spéculation des dogmes de la foi sans approfondir en hommes sages, *finis Doctoris*, quelle est l'influence qu'elle doit avoir sur la réformation du cœur, c'est imiter ces philosophes imprudents dont parle saint Paul dans son Epître aux Romains (*Cap.* 1. 18. 19 *et suiv.*), et auxquels il reproche avec tant de vivacité de n'avoir pas rendu au Créateur qu'ils connaissaient, le culte qu'exige sa majesté suprême.

(1) Voyez Melchior Canus. L. 12. de Locis theologicis, cap. 2.

QUATRIÈME QUESTION. *La théologie est-elle quelque chose de surnaturel ?* — Dispute de mots : la théologie est une science *naturelle* ou *surnaturelle*, suivant les différents rapports sous lesquels on la considère.

1° La théologie est *surnaturelle quant à son objet*, parce qu'elle a pour but d'éclaircir et de prouver des dogmes et des mystères qui sont au-dessus des lumières de la raison, et qui ne nous sont connus que par la manifestation que Dieu a bien voulu nous en faire.

2° Elle est *surnaturelle quant à la source dans laquelle elle puise* les vérités qu'elle annonce, puisque c'est dans la révélation divine qu'elle trouve l'intelligence de tous les points de doctrine qu'elle enseigne.

3° Elle est *naturelle quant au moyen qui lui sert de guide* dans la recherche de la vérité. D'où vient ? C'est qu'elle n'emploie que la force du raisonnement humain pour trouver le vrai sens de la révélation, et qu'elle ne s'en rapporte qu'aux simples lumières naturelles pour découvrir dans cette source essentiellement pure, les dogmes de la foi.

4° Enfin la théologie est *naturelle en elle-même et quant à sa propre substance*. Personne ne peut raisonnablement se refuser à la vérité de cette maxime. Toutes les connaissances qui composent ce qu'on appelle *théologie*, s'acquièrent par la lecture, par la réflexion, par l'étude et par le travail. L'expérience nous apprend qu'on devient habile théologien avec d'autant plus de facilité et de promptitude, qu'on a plus de pénétration d'esprit, qu'on est capable de plus d'attention, qu'on s'applique avec plus d'exactitude, et qu'on suit avec plus de soin les conseils d'un maître expérimenté dans la recherche des vérités de la Religion.

CINQUIÈME QUESTION. *La théologie l'emporte-t-elle en excellence sur toutes les autres sciences ?* — Cette question ne souffre aucune difficulté : tout le monde convient que la théologie est la plus sublime, la plus noble, la plus excellente de toutes les sciences. Fixée par sa propre constitution à faire connaître la grandeur de Dieu, et à découvrir aux hommes quels sont les devoirs qu'ils ont à remplir pour arriver à l'immortalité glorieuse, on ne peut lui contester la supériorité de son excellence et de sa noblesse au-dessus de toutes les autres connaissances humaines : *Qui sibi*, dit saint Jérôme, *(Epist. 155) quæ multa sunt dulciora, quam Dei scire prudentiam, et in abdita ejus intrare, et sensum Creatoris inspicere, et sermones Domini Dei tui, qui ab hujus mundi sapientibus deridentur, plenos doceri sapientia spirituali ?*

SIXIÈME QUESTION. *De la nécessité et de l'utilité de la théologie.* — Pour éclaircir avec ordre cette importante question, il est à propos de se rappeler ce qu'on doit entendre par la théologie, et de se former une juste idée des différentes espèces de nécessité que les philosophes distinguent avec tant de précision.

I. La théologie prise en elle-même et considérée quant à sa propre substance n'est autre chose que l'étude et la recherche du sens de l'Ecriture et de la tradition pour puiser dans ces deux sources, dépositaires des vérités de la foi, l'intelligence des dogmes de la religion. Cette étude ne se borne point à la simple découverte des points de doctrine qui appartient au sacré dépôt. Elle a encore pour but de mettre ceux qui s'y livrent, en état de soutenir ces mêmes points de doctrine contre les attaques des hérétiques, soit en leur fournissant le détail des preuves solides qui en établissent la vérité, soit en leur donnant les moyens et l'heureuse facilité de faire sentir l'illusion des raisonnements dont les novateurs se servent pour les combattre. C'est l'idée que saint Augustin en donne. La théologie, dit ce saint docteur, est une science qui engendre, qui nourrit, qui entretient, qui défend et qui fortifie la foi salutaire, qui est le germe de la vraie béatitude : *qua fides salubertima, quæ ad veram beatitudinem ducit, gignitur, nutritur, defenditur, roboratur* (*l.14 de Trinit. cap. 1, n. 3*).

II. On n'a pas toujours suivi la même méthode dans la discussion des vérités catholiques : la manière de les traiter n'a point été uniforme dans tous les temps. Elle a varié suivant les besoins ou suivant les différentes inclinations des hommes.

1° Les apôtres instruits à l'école de Jésus-Christ même se sont contentés d'annoncer aux nations dans la plus grande simplicité, les points de doctrine qu'ils avaient appris de leur divin Maître. Ils les leur ont proposés comme un objet nécessaire de croyance pour arriver au bonheur éternel. Bornés à les leur rendre croyables par l'autorité de la prédication de Jésus-Christ, qui était fondée sur un grand nombre de miracles incontestables, et surtout sur le miracle de sa résurrection, on ne voit pas qu'ils se soient appliqués à les approfondir, à en pénétrer toute la substance, encore moins à les expliquer suivant les principes de la philosophie et de la raison humaine. On convient qu'ils citent quelquefois les écrits des prophètes pour les établir, et qu'ils en tirent quelquefois des raisonnements pour en prouver la vérité ; mais on ne trouve nulle part qu'ils aient entrepris de résoudre les difficultés qui semblent les combattre, et que les hérétiques ont fait valoir depuis avec tant d'ostentation. Uniquement occupés à la simple prédication des vérités évangéliques, ils ne cherchaient pas à rendre raison des mystères qu'ils annonçaient : ils apprenaient simplement aux fidèles qu'ils devaient les recevoir avec respect et s'y soumettre sans réserve, parce que le Sauveur du monde avait porté jusqu'au dernier période de l'évidence la divinité de sa mission, et qu'ils opéraient eux-mêmes des merveilles qui étaient capables de réduire les esprits les plus obstinés.

2° Dès le commencement du christianisme, l'Eglise a eu trois sortes d'ennemis à combattre : les Gentils, les Juifs et les hérétiques.

Les Gentils enivrés de la fausse sagesse des philosophes se moquaient des mystères de la religion chrétienne ; ils insultaient continuellement à la prétendue faiblesse de ceux qui leur rendaient hommage, et ils mettaient en œuvre toutes les subtilités de la raison pour en inspirer du mépris.

Les Juifs suivaient à peu près la même route. Imbus des principes de leur religion qui était vraiment divine, mais dont ils ne connaissaient pas exactement toute la substance, ils niaient que Jésus-Christ fût le Messie promis ; et ils se soulevaient avec force contre la divinité de sa mission, soit en prétendant que ce n'était pas de lui que parlaient leurs prophètes, soit en soutenant qu'il détruisait une loi qui devait toujours subsister, soit en enseignant qu'il avait tort de se dire égal au Créateur, soit en tournant en dérision le sacrifice de la croix et les autres mystères de l'Evangile.

L'Eglise a eu le malheur de voir naître même dans son sein *des personnes qui ont attaqué sa doctrine*. Plusieurs d'entre ses enfants, trop attachés à leurs propres lumières et à leur propre sens dans la discussion des matières de la religion, ont fait naufrage dans la foi ; il n'est point de vérité catholique qui n'ait eu ses adversaires et ses contradicteurs.

Mais Dieu, qui veille sans cesse à la conservation de la société sainte que Jésus-Christ a formée de son sang, a suscité dans sa miséricorde, suivant l'exigence des cas, de célèbres docteurs qui ont pris la défense des points de doctrine qui appartenaient au sacré dépôt. C'est au zèle de ces saints docteurs que nous sommes redevables de ce grand nombre d'ouvrages excellents qui ont toujours fait et qui font encore aujourd'hui l'admiration de personnes les plus savantes et les plus judicieuses. Toutes les matières de la religion y sont traitées avec étendue, avec profondeur, avec dignité. On y trouve le détail des preuves qui établissent les dogmes de la foi, l'éclaircissement

des difficultés que les hérétiques ont mises en usage pour détruire ces mêmes dogmes, et des réponses solides à toutes les chicanes qu'ils ont proposées, soit pour énerver la force des raisonnements qui démontrent les vérités catholiques, soit pour faire entendre que les solutions qu'on donne à leurs objections sont peu solides. La méthode qui y règne est une méthode oratoire, éloquente, diffuse, qui n'admet pas cette précision grammaticale si propre à fixer les idées et si utile pour éviter toute confusion.

3° L'étude des livres de Platon et des ouvrages d'Aristote a introduit dans les écoles théologiques une nouvelle manière de traiter les dogmes de la religion. L'Eglise grecque nous fournit dès le VIII^e^ siècle un saint Jean Damascène, qui a su réduire à certains chefs les vérités du christianisme, qui s'est appliqué à les approfondir chacune en particulier, et qui les a établies avec précision sans passer des unes aux autres, avant d'avoir entièrement développé celle dont il avait entrepris de parler. L'Eglise latine a vu naître dans son sein des docteurs qui ont suivi exactement la même méthode. Saint Anselme, archevêque de Cantorberi dans le XI^e^ siècle est le premier qu'on sache l'avoir adoptée. Pierre Lombard, évêque de Paris dans le XII^e^ a marché sur les traces de ce savant écrivain ; mais cette méthode didactique n'était encore qu'ébauchée. C'est à saint Thomas d'Aquin, qui écrivait dans le XIII^e^ siècle, que nous sommes redevables de sa perfection.

Melchior Canus (*lib.* 12. *de Locis theolog. cap.* 3), comme nous l'avons déjà dit, a judicieusement remarqué qu'il règne dans la Somme de saint Thomas un enchaînement admirable dans les matières qui y sont traitées, un ordre parfait dans la proposition des questions qui y sont agitées, et un trésor incroyable de science : *apud quem mirabilis est contextus rerum, summus quæstionum et articulorum ordo, et compositio disciplinæ incredibilis.* Qu'on parcoure cet ouvrage avec quelque attention, et on demeurera convaincu de la vérité et de la solidité de ce jugement. Tous les dogmes de la religion y sont établis d'une manière distincte et précise : on y trouve toutes les difficultés qu'on peut faire contre ces mêmes dogmes, et toute la lumière qui peut servir de flambeau pour faire disparaître la prétendue force de ces mêmes difficultés ; *ut in omnibus rebus quidquid ex utraque parte dici posset expresserit* (*Ibid.*).

L'avantage de cette méthode dans l'éclaircissement des vérités chrétiennes est sensible. Il consiste en ce que ceux qui s'appliquent à l'étude des matières de la religion se trouvent en état de savoir d'abord quels sont les points de doctrine qu'il faut croire, quelles sont les preuves qui en démontrent la solidité, quelles sont les difficultés qui se rencontrent dans leur développement, et quelle est la route qu'il faut suivre pour dissiper les nuages que répandent sur les dogmes de la foi, les vains raisonnements que les hérétiques emploient pour les combattre. Le style dont on fait usage en se conformant à cette méthode est noble, quoique simple et concis. Si quelques théologiens s'expriment d'une manière dure et barbare, il ne faut pas s'en prendre à la nature même de la théologie. Ce défaut ne doit être imputé qu'à la faiblesse ou au mauvais goût de ceux qui consacrent leurs peines et leurs veilles à son étude.

III. Une chose peut être nécessaire en deux manières absolument différentes. Elle peut l'être ou *d'une nécessité absolue*, ou *d'une nécessité non absolue*.

Dire qu'une chose est nécessaire *d'une nécessité absolue*, c'est dire qu'on ne peut arriver sans son secours et sans son intervention à la fin qu'on se propose. C'est en ce sens que les aliments sont nécessaires pour conserver notre vie. La perte que nous faisons à toute heure de quelques parties de notre substance par la transpiration nous conduirait bientôt au tombeau, si nous n'avions pas soin de les réparer en prenant quelque nourriture.

Avancer qu'une chose est nécessaire *d'une nécessité non absolue*, c'est prétendre qu'on peut absolument arriver, quoiqu'avec beaucoup de peine, sans son moyen et indépendamment d'elle, à la fin qu'on se propose ; ou ce qui revient au même, une chose est nécessaire *d'une nécessité non absolue*, quand elle ne fait que faciliter l'exécution des desseins qu'on a conçus et qu'on peut sans son secours les conduire à leur consommation, quoiqu'avec difficulté. C'est en ce sens qu'un cheval ou un carrosse bien attelé, sont nécessaires pour faire un long voyage. On peut aller à Rome sans cheval et sans voiture ; mais on y va avec beaucoup plus de peine, quand on est réduit à en faire le voyage à pied.

IV. Ces observations posées, il est facile de résoudre la question qui a pour objet de définir si l'étude de la théologie est nécessaire.

1° La recherche des vérités de la foi par l'examen du sens de l'Ecriture et de la tradition, abstraction faite du style oratoire et diffus, du style didactique pressé et concis, est *absolument nécessaire*, soit pour annoncer les dogmes de l'Evangile, soit pour repousser les attaques de ceux qui les traitent de folie et qui refusent de s'y soumettre. L'hommage qu'il faut rendre aux vérités du sacré dépôt doit être raisonnable, et il ne peut être revêtu de ce caractère, qu'autant qu'il est appuyé sur des principes évidemment et incontestablement puisés dans les livres saints et dans la tradition de l'Eglise. Les hérétiques contestent les mystères de la religion ; ils prétendent qu'ils ne se trouvent ni dans les ouvrages inspirés, ni dans la profession publique et ancienne des Eglises. Leurs raisonnements captieux et tournés avec art sont capables de renverser toute religion, et de l'éteindre dans les cœurs, lorsqu'on les laisse sans réponse. La gloire du christianisme consiste par conséquent à en faire disparaître la prétendue solidité : opération absolument impossible, si on n'a pas étudié avec soin les monuments sacrés qui sont les dépositaires des points de doctrine que Jésus-Christ a scellés de son sang.

2° L'étude de la théologie, considérée quant à l'ordre méthodique qui règne aujourd'hui dans les écoles, et quant au style concis qu'on emploie tant pour prouver les vérités de la foi que pour répondre aux difficultés que l'esprit de contradiction met en usage pour les anéantir et pour empêcher qu'on y rende hommage, *est très-utile*, *quoique non absolument nécessaire*. L'Eglise s'est soutenue dans l'Orient contre les hérétiques jusqu'au VIII^e^ siècle et dans l'Occident jusqu'au XI^e^, quoiqu'elle ne fût pas encore en possession de traiter les dogmes du christianisme de la manière dont on les discute et dont on les développe aujourd'hui. Uniquement attentive à méditer avec soin l'Ecriture et à consulter la tradition, elle a su triompher de leurs vains efforts et montrer à toutes les nations le faux de tous leurs discours : preuve sensible et convaincante qu'on peut établir les vérités de la foi sans le secours de la méthode qui est maintenant en usage dans les églises chrétiennes.

Quoique parfaitement convaincus de la vérité de la maxime dont nous venons de parler, nous ne croyons pas que les personnes judicieuses soient en droit de dire que la méthode dont il est ici question, *ne soit pas avantageuse et d'une très-grande utilité* pour l'établissement des vérités catholiques, et pour réduire tous les contradicteurs. Ceux qui la suivent, proposent clairement les points de doctrine qu'ils ont à prouver ; ils développent avec précision la force des raisonnements qui en démontrent la vérité ; et en joignant aux difficultés que les novateurs forment contre ces mêmes points de doctrine, les éclaircissements et les solutions qui en font voir la faiblesse, ils donnent un nouveau jour aux dogmes qu'ils ont éta-

blis. Ils fortifient les fidèles dans leur croyance, et ils forcent les hérétiques à avouer leur défaite ; *Dialectica*, dit saint Basile (*In cap. Isaiæ*), *muri instar est dogmatibus, quod ea non sinit facile diripi, et quorumlibet incursioni patere.* Un adversaire n'est jamais mieux combattu et plus infailliblement terrassé que quand on le force dans ses propres retranchements, et qu'on lui fait sentir la faiblesse de ses armes. Or tel est, suivant saint Cyrille d'Alexandrie, l'avantage de la dialectique, lorsqu'on l'emploie pour défendre les dogmes de la religion. Elle empêche que les raisonnements des sophistes, ne fassent aucune impression sur l'esprit de ceux qui les entendent; et en repoussant les vaines et captieuses subtilités des prétendus philosophes, elle communique un nouveau degré de lumières aux vérités que ces mêmes prétendus philosophes ont entrepris de combattre : *Sophistarum adversus eam impressiones imbecilles reddens, propulsansque dolosas contra veritatem insidias, congruum veritatis sepimentum et vallum dicitur* (*L. 1 Stromat.*).

3° Nous pourrions nous contenter de cette réflexion sommaire sur la question de la nécessité de la théologie; mais la matière qui en fait l'objet est trop importante pour ne pas la traiter avec plus d'étendue. L'établissement de plusieurs propositions en va fournir un éclaircissement que nous croyons qui ne laissera rien à désirer.

V. *Première proposition.* Quoique la science théologique prise en elle-même, et considérée quant à sa propre substance soit quelque chose de désirable par rapport à tous les chrétiens, sans distinction d'état et de condition il n'est pas cependant nécessaire que tous la possèdent, et que tous s'y appliquent.

Preuve. 1° En vain contesterait-on qu'il serait à souhaiter que tous les fidèles fussent en état d'étudier par eux-mêmes les livres saints et les monuments sacrés de la tradition. Les avantages qui résulteraient de cette étude, soit pour la gloire du christianisme, soit pour le bonheur de ceux qui ont embrassé cette religion sainte, sont trop sensibles et trop considérables pour ne pas en convenir. Si tous les chrétiens savaient par eux-mêmes les preuves solides et victorieuses qui établissent les dogmes de la foi, s'ils connaissaient par eux-mêmes les armes dont il faut se servir pour repousser ceux qui combattent ces mêmes dogmes; en un mot, s'ils possédaient cette science salutaire, qui a le talent de faire disparaître les vaines subtilités des contradicteurs, la prétendue sagesse des faux philosophes serait bientôt confondue, et l'hérésie attaquée de toutes parts serait dans l'obligation indispensable d'avouer sa défaite. Dans ce cas la religion chrétienne prendrait de nouvelles racines dans les cœurs : ceux qui en suivent les lois concevraient pour elle un plus grand amour; ils s'y attacheraient de plus en plus, et on ne les verrait pas si chancelants dans la foi, si indifférents par rapport à la profession des dogmes de Jésus-Christ, et si souvent ébranlés par les discours impies des libertins et par les raisonnements artificieux des hérétiques. C'est l'éloge que S. Augustin a fait de la théologie, *qua fides saluberrima, quæ ad veram beatitudinem ducit, gignitur, nutritur, defenditur, roboratur* (*l. 14 de Trinitate, cap. 1, n. 3*) : éloge que toutes les personnes judicieuses approuveront sans peine, dès qu'elles feront attention qu'on n'est jamais plus affermi dans la croyance d'un point de doctrine, que lorsqu'on pénètre toute la force des principes sur lesquels il est fondé, et qu'on a en main tout ce qu'il faut pour terrasser ceux qui prétendent en démontrer le faux.

2° Quelque utile que soit en elle-même la science théologique, on ne peut dire que tous les chrétiens sans distinction d'état et de condition soient indispensablement tenus d'en approfondir toutes les parties et tous les ressorts. Dieu, qui se conduit toujours avec sagesse, ne peut imposer une obligation commune à toutes ses créatures, qu'il ne fournisse à chacune d'elles les moyens de pouvoir la remplir. Or l'Etre suprême n'accorde point à tous les hommes tout ce qu'il faut pour s'adonner à l'étude de la théologie. Plusieurs d'entre eux n'ont point assez de pénétration d'esprit pour puiser par leur propre travail dans l'Ecriture et dans les saints pères un corps de doctrine. Plusieurs d'entre eux sont même dans l'impuissance réelle d'en former la moindre esquisse. Les différentes occupations de la vie, sans lesquelles la société ne pourrait se maintenir, ne permettent pas au plus grand nombre de ceux qui la composent, de se consacrer à la lecture des monuments de la religion. C'est par conséquent contre toute vraisemblance et contre tout bon sens qu'on voudrait astreindre tous les hommes à l'étude de la théologie. L'apôtre saint Paul (*1. Cor. 12. v. 29, 30*) reconnaît lui-même que tous les enfans de l'Eglise ne sont pas docteurs, et que Jésus-Christ en a choisi quelques-uns d'entre eux pour instruire les autres des vérités de la foi ; *Numquid omnes Apostoli? Numquid omnes Prophetæ? Numquid omnes doctores?... Numquid omnes interpretantur?*

On ne peut blâmer les laïques qui se font gloire d'étudier par eux-mêmes les dogmes du christianisme, lorsqu'ils ont d'ailleurs satisfait aux obligations de leur état; mais on leur représentera toujours et avec raison qu'ils peuvent sans crime se dispenser d'en approfondir par eux-mêmes tous les mystères, parce qu'il y a des personnes chargées de leur en communiquer l'intelligence. C'est la foi qui sauve les simples, et non pas leur propre étude ; *Fides tua te salvum fecit,* dit Tertullien (*l. de Præscrip., c. 14*), en parlant de laïques, *non exercitatio Scripturarum.* Saint Augustin n'est pas moins formel sur le même article. Voici ses termes : Plusieurs chrétiens croient fermement les dogmes de la religion, quoiqu'ils ne sachent ni les prouver, ni les défendre contre les hérétiques ; mais l'hommage qu'ils rendent à la vérité de ces dogmes leur est salutaire. Autre chose est de savoir ce qu'on doit professer pour parvenir au bonheur éternel, et autre chose est d'avoir le talent d'établir les vérités du christianisme, et de pouvoir les rendre victorieuses des contradictions des novateurs. La croyance des dogmes de la foi est nécessaire à tous pour le salut, mais la défense de ces mêmes dogmes n'appartient proprement qu'à ceux qui sont honorés du ministère évangélique : *Qua scientia*, dit ce célèbre docteur (*l. 14 de Trinit., c. 1, n. 3*), en parlant de la théologie, *non pollent fideles plurimi, quamvis polleant ipsa fide plurimum. Aliud enim est scire tantummodo quod homo credere debeat propter adipiscendam vitam beatam quæ nonnisi æterna est; aliud autem scire hoc ipsum quomodo et piis opituletur, et contra impios defendatur.*

Objection. On objecte ordinairement contre le principe qu'on vient d'établir, que l'apôtre saint Pierre (*1 Epist. c. 3, v. 15*) veut que tous les fidèles soient toujours en état de répondre et de satisfaire à ceux qui leur demandent raison des dogmes auxquels ils sacrifient l'hommage de leur cœur et de leur esprit : *Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea quæ in vobis est spe :* Devoir dont ils ne peuvent sagement s'acquitter qu'autant qu'ils savent tous quelles sont les preuves sur lesquelles portent les points de doctrine qu'ils croient, et comment il faut résoudre les difficultés qu'on propose contre ces mêmes points de doctrine.

Réponse. Le savant Estius a pulvérisé cette objection frivole. L'apôtre saint Pierre, dit ce célèbre théologien, n'exige pas de tous les fidèles qu'ils soient en état d'entrer en discussion avec les hérétiques sur les vérités saintes qu'ils sont obligés de croire pour parvenir au royaume des cieux. Il ne prétend pas qu'ils soient indispensablement tenus d'avoir présentes à l'esprit toutes les raisons qui établissent les dogmes catholiques, de savoir directement répondre aux difficultés dont les novateurs se

servent pour combattre ces mêmes dogmes, et d'avoir l'heureuse facilité d'approfondir tous leurs vains subterfuges pour en développer toute l'insuffisance. Ce qu'il exige d'eux se réduit à ce point unique; il veut qu'ils aient une idée sommaire de toutes les vérités de la foi pour qu'ils puissent répondre : *On croit telle et telle chose dans le christianisme*, lorsqu'on leur demande quels sont les points de doctrine que cette sainte religion enseigne. Parfaitement instruits des dogmes qui s'annoncent publiquement dans toutes les Eglises, ils doivent y demeurer attachés. Cet enseignement unanime, public et solennel est pour les simples l'unique raison qu'ils doivent donner de leur soumission, lorsqu'ils n'en ont point d'autre à produire; *Non ita sunt accipienda*, dit l'écrivain dont il s'agit, en commentant les paroles de saint Pierre qu'on nous objecte; *ac si velit omnes Christianos esse theologos, qui norint de fidei dogmatibus, aut docendo, aut respondendo disserere... sed hoc unum exigit ab uno quoque fidelium, ut de iis quæ ex fide christiana sperat, et omnino de iis quæ fidei sunt, interrogantibus ac rationem poscentibus, juxta suum quisque modum respondere ac satisfacere possit* (*Comment. in 1 Epist. Petr.*, *c.* 3, *v.* 15). Saint Augustin était constamment dans le même principe. Il dit en termes formels (*l. 14 de Trinit.*, *c.* 1 *n.* 3), comme nous l'avons remarqué il n'y a qu'un moment, que les simples peuvent arriver à l'immortalité glorieuse en croyant les vérités de la foi, quoiqu'ils ne soient en état ni de produire les preuves sur lesquelles elles sont fondées, ni de résoudre les difficultés que l'esprit de contradiction met en usage pour les anéantir.

VI. *Deuxième proposition.* L'étude de la théologie prise en elle-même et envisagée quant à sa propre substance, est indispensable pour tous ceux qui se destinent au ministère des autels. Cette étude est d'une nécessité absolue pour le corps de l'Eglise, il faut de toute nécessité qu'elle ait toujours dans son sein des docteurs parfaitement instruits et qui possèdent la science de la religion.

Preuves. 1° Tous ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique aspirent à la qualité d'ambassadeurs de Dieu et d'interprètes des lois de l'Etre suprême. Honorés du sacerdoce, c'est à eux à instruire les peuples des vérités de la religion, et à leur apprendre comment il faut qu'ils se conduisent sur la terre pour arriver au bonheur éternel. Si le Sauveur du monde a donné à son Eglise des évangélistes, des prophètes, des docteurs, des apôtres, son but a été d'établir un tribunal toujours subsistant, qui fût en état d'enseigner aux nations les dogmes du christianisme, et de les prémunir contre tous les vents des opinions humaines et contre les artifices de l'erreur; *Ipse dedit*, dit saint Paul (*Ephes. c.* 4, *v.* 11, 12, 13, 14), en parlant de Jésus-Christ, *quosdam quidem Apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero Evangelistas, alios autem Pastores et Doctores, ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi; donec occurramus omnes in unitatem fidei... ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris :* Fonctions saintes, dont les ministres du Seigneur ne peuvent s'acquitter avec exactitude qu'autant qu'ils ont étudié avec soin les vérités du salut, qu'ils ont puisé dans l'Ecriture et dans la tradition les preuves solides qui les établissent, et qu'ils ont fait provision de ces armes spirituelles dont parle l'Apôtre (2 *Cor.* 10, 4, 5), et qui sont puissantes en Dieu pour réduire tous les contradicteurs. *Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum; consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.*

Les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on apprendra les préceptes de la loi, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées : *Labia sacerdotis*, dit le prophète Malachie (*Cap.* 2. *v.* 7), *custodient scientiam et legem requirent ex ore ejus, quia Angelus Domini exercituum est.* Ce passage est clair et précis, il démontre qu'il faut que les ministres des autels s'appliquent à la recherche des dogmes catholiques, et qu'ils se mettent en état de pouvoir les défendre contre d'injustes aggresseurs. Ils sont les anges de Dieu sur la terre, c'est-à-dire ses ambassadeurs et ses ministres : *Angelus Domini exercituum est :* Caractère honorable, à la dignité duquel ils ne peuvent répondre d'une manière qui convienne à la grandeur de leur divin maître, qu'autant qu'ils sont parfaitement instruits de ses intérêts, de ses volontés et des devoirs qu'il exige de ses créatures. Tous ceux d'entre les prêtres qui ne possèdent pas la science du salut sont indignes de la place distinguée qu'ils occupent dans l'Eglise. Dieu lui-même l'a ainsi déclaré par un de ses prophètes. Mon peuple, dit-il (*Oseæ* 4. 6), s'est trouvé sans parole, parce qu'il a été destitué de science. Comme vous avez rejeté la science, je vous rejetterai aussi, et je ne souffrirai pas que vous exerciez les fonctions de mon sacerdoce : *Conticuit populus meus, eo quod non habuerit scientiam, quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi.*

2° L'Eglise ne peut subsister sans un corps de personnes qui soient instruites des dogmes de la foi, et qui aient le talent de les défendre contre ceux qui les nient, qui les combattent et qui cherchent à faire des prosélytes. Qu'est-ce que l'Eglise? C'est une société d'hommes réunis ensemble, tant par la profession des vérités saintes que Jésus-Christ a annoncées, que par la participation aux mêmes sacrements sous la conduite des pasteurs légitimes, dont le pape est le chef. Société vraiment divine, qui n'est en état de se maintenir, qu'autant qu'elle renferme dans son sein des ministres capables d'établir sur des principes évidents les points de doctrine dont le Sauveur du monde l'a rendue dépositaire, et de renverser tous les artifices dont les hérétiques se servent pour empêcher qu'on n'y rende hommage.

Que faut-il en effet, soit pour gagner à Jésus-Christ ceux qui le méconnaissent, soit pour retenir attachés à sa loi sainte ceux qui ont eu le bonheur d'y être déjà soumis? Trois choses : Un *exposé fidèle et des preuves solides* des différents articles qui font l'objet de la religion qu'il a scellée de son sang; *Un enseignement suivi et toujours uniforme* des dogmes du christianisme; *Une ressource de défense et de secours* contre les subterfuges et les subtilités qu'emploient les novateurs pour anéantir ces mêmes dogmes. 1° La croyance des vérités catholiques ne s'introduit dans les cœurs qu'autant qu'il se trouve des personnes qui les exposent avec précision et qui les rendent croyables par des motifs sensibles et victorieux. On ne peut croire en Jésus-Christ, dit saint Paul (*Rom.* 10, 14.), à moins qu'on n'ait entendu parler de lui, et on ne peut entendre parler de lui qu'il n'y ait des prédicateurs qui l'annoncent : *Quomodo credent et quem non audierunt? Quomodo autem audient, sine prædicante?* 2° La croyance des dogmes de la foi ne prend de nouvelles racines dans les cœurs qu'autant qu'on représente sans cesse ces dogmes et qu'on les oppose sans aucune interruption aux points de doctrine que l'hérésie veut faire recevoir. Dieu, dit le même apôtre (*Ephes.* 4, 11 *et seq.*), n'a donné à son Eglise des docteurs, des prophètes, des évangélistes, des apôtres que pour fixer l'esprit des fidèles et pour les empêcher de prêter l'oreille aux leçons des novateurs, qui sont artificieux à établir le règne du mensonge : *Dedit quosdam apostolos, quosdam prophetas, alios evangelistas, alios pastores et doctores... ut non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris.* 3° Enfin la croyance des vérités du christianisme ne s'affermit jamais avec plus de solidité dans les cœurs, que quand en

sait soutenir ces mêmes vérités contre les vains raisonnements des esprits forts et contre les subtilités des hérétiques. Il faut fermer, dit encore S. Paul (*Epist. ad Titum. c.* 1, 10, 11), la bouche à ceux qui ne veulent pas se soumettre, qui s'occupent à conter des fables, et qui séduisent les chrétiens par des discours qu'ils ne devraient pas tenir : *Sunt multi inobedientes, vaniloqui et seductores.... quos oportet redargui; qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiam.*

Or ce n'est que par l'étude de la théologie qu'on apprend à développer d'une manière claire et précise les points de doctrine qui appartiennent au sacré dépôt. C'est en s'y appliquant avec soin qu'on découvre les preuves solides qui démontrent la vérité de ces points de doctrine. Lui seul fournit des moyens sûrs et infaillibles pour renverser la prétendue sagesse des philosophes, et les discours empoisonnés des hérétiques. La théologie, dit S. Augustin (*l.* 14 *De Trin. c.* 1, *n.* 3), a tous ces avantages. Elle engendre la foi, elle la nourrit, elle la défend et elle la fortifie: *Qua fides saluberrima, quæ ad veram beatitudinem ducit, gignitur, nutritur, defenditur, roboratur.* Concluons donc avec l'apôtre que les ministres du Seigneur, qui sont chargés par état de l'instruction des peuples, doivent se livrer à l'étude des vérités de la foi, soit pour les annoncer à ceux qui n'en ont jamais entendu parler, soit pour fortifier la croyance de ceux qui y ont déjà rendu hommage, soit pour réduire à la soumission ceux qui les rejettent et qui les combattent : *Oportet episcopum esse... amplectentem eum qui secundum doctrinam est, fidelem sermonem : ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt, arguere* (*Epist. ad Titum c.* 1, *v.* 7, 9).

Les apôtres, remarque très-judicieusement S. Hilaire, ne se sont pas contentés de faire un simple détail des dogmes de la religion. Ils ont établi ces dogmes sur des motifs de croyance auxquels on ne peut sagement se refuser. Ceux qui n'ont que la foi, sont dans la voie du salut; mais ceux qui savent en prendre la défense contre d'injustes aggresseurs, ont au-dessus d'eux la glorieuse prérogative d'y demeurer attachés par des principes qui les rendent inébranlables dans leur croyance. Les fidèles qui marchent sous les simples étendards de la foi, sont en sûreté. La foi est par rapport à eux un camp, un retranchement, une forteresse qui les met à l'abri des attaques du père du mensonge; mais elle ne leur donne point par elle-même des armes capables d'émousser et de rendre inutiles les traits empoisonnés que les ennemis de la religion emploient pour les séduire et pour les engager à ne plus croire. Ce n'est que dans l'étude de l'Ecriture et de la tradition qu'on puise les moyens d'imposer silence aux novateurs, et par conséquent rien de plus nécessaire que cette étude pour tous ceux qui sont honorés du sacerdoce. C'est dans cet arsenal spirituel qu'ils doivent chercher de quoi confondre l'insolence des faux docteurs qui s'élèvent contre la science de Dieu, qui tiennent des discours impies et qui ne prêchent que des fables. Les paroles de S. Hilaire sont si énergiques sur ce point, que nous avons cru ne pouvoir nous dispenser de les rapporter. *Fidem,* dit ce père (*l.* 12 *De Trin.*), *non nudam apostolus, atque inopem rationis reliquit : quæ quamvis potissima sit ad salutem, tamen nisi per doctrinam instruatur, habebit quidem inter adversa tutum refugiendi recessum, non autem retinebit constantem obtinendi securitatem : eritque, ut infirmioribus sint post fugam castra; non etiam ut arma habentibus adsit interrita fortitudo. Contundendæ sunt ergo insolentes adversus Deum disputationes, et destruenda fallacium rationum munimenta, et elevata ad impietatem ingenia conterenda, non carnalibus armis, sed spiritualibus; nec terrena doctrina, sed cœlesti sapientia : ut quanta divinarum rerum et humanarum discretio est, tantum ultra terrena studia ratio cœlestis excedat.*

3° Qu'on ne s'imagine point au reste que Dieu n'ait point d'autre ressource pour imprimer la foi dans les cœurs et l'y maintenir que l'étude de la théologie. Toute personne sensée est dans l'obligation de convenir que l'Etre suprême peut, quand il le veut, communiquer à ses créatures sans le ministère des pasteurs, la connaissance la plus parfaite des dogmes de la religion, qu'il peut les animer d'un saint zèle qui les rende inébranlables dans la profession de ces mêmes vérités, qu'il peut en un mot leur fournir par l'inspiration céleste les moyens les plus victorieux pour imposer silence à tous les contradicteurs. Maître absolu de ses dons, il distribue celui de l'intelligence à qui il veut, quand il lui plaît et de la manière qu'il juge à propos. Nul être n'est ni en droit, ni en état de lui prescrire quelque chose sur ce point; on ne peut douter que Jésus-Christ n'ait suivi la méthode en question par rapport à ses apôtres. *Lorsqu'on vous mènera dans les synagogues*, leur disait-il (*Luc.* 12, 11, 12), *ou devant les magistrats et les puissances du monde, ne vous mettez pas en peine comment vous vous défendrez, ni de ce que vous leur direz : car le Saint-Esprit vous enseignera à cette heure là même ce qu'il faudra que vous disiez.*

Au reste cette méthode d'instruire n'est pas dans le cours ordinaire de la Providence. Restreinte aux apôtres, elle n'a pas eu lieu par rapport à ceux d'entre les Juifs et les païens qui ont embrassé le christianisme dès les premiers moments de son origine, et elle ne devait point être en usage dans la suite des siècles. Ceux que Jésus-Christ a appelés à l'apostolat ont établi les vérités de la religion chrétienne sur les livres des prophètes, sur les miracles du Sauveur du monde, et sur ceux qu'ils opéraient eux-mêmes. C'est par cette voie qu'ils ont rendu croyables aux nations et aux Juifs les dogmes de l'Evangile.

Il faut dire la même chose de ceux qui ont succédé aux apôtres dans l'exercice des fonctions sacerdotales. Continuellement appliqués à l'étude de l'Ecriture sainte et à la recherche des points de doctrine unanimement professés dans toutes les églises, ils ont entrepris de démontrer aux contradicteurs de la foi qu'ils ne pouvaient sans folie et sans extravagance ne point se soumettre aux vérités saintes qui en font l'objet. C'est à leur zèle pour l'établissement et pour l'affermissement du christianisme que nous sommes redevables de ce grand nombre d'ouvrages excellents qu'ils nous ont laissés. L'enthousiasme, l'esprit particulier, l'inspiration céleste ne leur ont jamais servi de guide dans l'examen des dogmes qu'ils ont proposés à croire; ils connaissaient parfaitement l'illusion de tous ces prétendus principes de connaissance. L'esprit particulier, aussi bien que l'enthousiasme, leur a toujours paru être de lui-même et par sa propre nature une source féconde d'égarements en matière de religion.

On convient que l'onction céleste ne peut nous porter à rendre hommage au mensonge; mais qui d'entre les hommes est en droit de pouvoir se répondre qu'il en est favorisé? L'ange de ténèbres se change quelquefois en ange de lumière, ou ce qui revient au même, l'esprit d'erreur se pare quelquefois des dehors de la vérité pour se faire des adorateurs. Encore un coup, tous les écrivains ecclésiastiques, même ceux des premiers siècles, ont absolument rejeté, comme pernicieux à la foi, les trois principes dont il est question. Vivement convaincus par l'autorité de saint Paul (*Eph.* 4, 11, 12, 13, 14), que le souverain Prêtre de la nouvelle alliance a donné à son Eglise des prophètes, des évangélistes et des docteurs pour prémunir les fidèles contre les artifices de l'hérésie, et pour empêcher qu'ils ne se livrent à tous les vents des opinions humaines, ils ont sans cesse représenté aux chrétiens qu'ils ne devaient inviolablement s'attacher qu'à l'enseignement des pasteurs. L'obéissance due aux dogmes de la foi doit être une obéissance sage, éclairée et raisonnable, *rationabile obsequium vestrum* (*Rom.* 12, 12) : Obéissance qui n'a ces caractères, 1° par rapport aux simples, qu'autant

qu'ils sont au moins convaincus que le corps des ministres de Jésus-Christ ne peut leur proposer l'erreur à croire. 2°. Par rapport à ceux qui sont chargés de la conduite des âmes, qu'autant qu'ils connaissent les motifs puissants et victorieux qui ont déterminé le corps des pasteurs à décider que tel ou tel point de doctrine fait partie des vérités catholiques.

Première objection. Une des principales prérogatives des chrétiens est d'avoir Dieu seul pour docteur et pour maître. Le prophète Isaïe le déclare en termes formels, il décide hautement, en parlant de la nouvelle alliance, que le Créateur présidera seul à l'instruction des peuples qui auront le bonheur d'embrasser ses lois: *Ponam universos filios tuos doctos à Domino* (54, 13). Le ministère extérieur de la parole ne sera confié à qui que ce soit pour apprendre aux autres à connaître le Seigneur; aucune d'entre les créatures n'aura plus besoin d'enseigner son prochain et son frère, en disant, telle est la nature du Dieu des armées, et tel est le culte qu'exige sa majesté suprême: *Non docebit ultra vir proximum suum, et vir fratrem suum, dicens : Cognosce Dominum.* C'est l'oracle du prophète Jérémie (31, 34), confirmé par le témoignage de saint Jean l'Evangéliste (6. 45). Il est écrit dans les prophètes, dit-il, que sous le règne de la nouvelle alliance, tous seront enseignés de Dieu; *Est scriptum in Prophetis, et erunt omnes docibiles Dei.*

Réponse. Objection vaine qui ne doit faire aucune impression sur les personnes qui sont attentives et judicieuses. L'Etre suprême s'est servi du ministère des prophètes jusqu'à la naissance de l'Homme-Dieu pour instruire les hommes de sa volonté sainte. C'est par leur canal que ceux qui ont vécu sous l'ancienne loi, ont eu la connaissance des devoirs qu'ils ont eu à remplir. Un maître, un docteur, un ministre beaucoup plus parfait devait présider à l'établissement du christianisme. Le Verbe éternel, Fils de Dieu fait homme, devait être le premier architecte de cet édifice spirituel. Parfaitement soumis aux desseins et aux ordres de son Père, il s'est acquitté avec plénitude des fonctions dont il était chargé. Voilà au juste à quoi se réduisent les maximes des prophètes que nos adversaires font valoir avec hauteur contre l'étude de la théologie. Ce sont des hommes qui ont été les chefs de l'établissement de la loi judaïque; et c'est un Dieu fait homme qui est le premier prédicateur de l'alliance chrétienne.

L'apôtre saint Paul ne permet pas de révoquer en doute la vérité et la solidité de cette interprétation. C'est sur cet unique point qu'il établit la différence primordiale qu'il y a entre le ministère de l'ancienne loi, et celui de la nouvelle. Dieu, dit-il (*Epist. ad. Hebr. c.* 1. 1, 2), ayant autrefois parlé à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son propre Fils: *Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis; novissime diebus istis locutus est nobis in Filio.* La mission et la prédication du Fils de Dieu chargé en premier ressort de l'établissement de la religion chrétienne, ne devait point exclure la mission et le ministère d'autres pasteurs destinés à instruire les peuples, soit dans le siècle même de Jésus-Christ, soit dans les siècles postérieurs à sa mort.

Les prophètes qu'on nous oppose enseignent eux-mêmes qu'il devait y avoir, sous le règne de l'alliance future dont ils parlaient, des pasteurs selon le cœur de Dieu, qui auraient soin de distribuer aux nations le pain de la parole et la nourriture de la science. *Dabo vobis,* dit Jéremie (3. 15) en parlant de la nouvelle alliance, *Pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina.* Aussi voyons-nous que Jésus-Christ même s'est associé dans la prédication de l'Evangile, des apôtres pour travailler conjointement avec lui à la gloire de son Père, et à introduire dans le monde la religion sainte pour l'établissement de laquelle il avait été envoyé. Les apôtres eux-mêmes, instruits à l'école du Sauveur du monde, n'ont pas cru que le ministère de la parole dût cesser et finir avec eux. Saint Paul (*Eph.* 4, 11) qu'on nomme avec rairaison, par excellence et sans addition quelconque, *l'Apôtre,* vivement convaincu que Jésus-Christ n'a donné à son Eglise des pasteurs que pour qu'ils se perpétuent jusqu'à la fin du monde, recommande à Timothée de choisir des personnes capables d'en instruire d'autres et de leur donner en dépôt tout ce qu'il a appris de lui en présence de plusieurs témoins : *quæ audisti a me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus qui idonei erunt et alios docere* (2 *Tim.* 2, 2) : Succession de ministres qui ne s'est point interrompue depuis la mort du Sauveur du monde, mort en croix pour la rédemption du genre humain. Preuve sensible que cette succession entre essentiellement dans l'ordre de la Providence : d'où il résulte en dernier ressort que la constitution même de l'Eglise suppose qu'elle doit toujours avoir dans son sein des personnes qui étudient le sens de l'Ecriture et de la tradition, soit pour y découvrir les vérités de la foi, soit pour les défendre contre les attaques de l'hérésie.

Deuxième objection. Tertullien dit que l'Evangile doit suffire aux fidèles, et qu'ils n'ont pas besoin de nouvelles recherches après la prédication de Jésus-Christ : *nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium.* Preuve sensible que les premiers docteurs ont cru et ont été persuadés que l'étude de la théologie est une étude que l'esprit de l'Evangile condamne.

Réponse. Les ouvrages que Tertullien a composés sur les matières de la religion, démontrent évidemment que la difficulté dont il s'agit n'a aucune solidité. Ce célèbre docteur n'aurait point consacré ses veilles et ses travaux à l'éclaircissement des dogmes de la foi, s'il avait été convaincu que cet éclaircissement est une chose interdite à tous les chrétiens. Quel est donc le sens de sa maxime, *nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium?* Elle se réduit à faire entendre que Jésus-Christ a annoncé toutes les vérités de la religion, qu'on ne doit se soumettre qu'aux points de doctrine qu'il a enseignés, et qu'on doit proscrire tous les dogmes qui n'ont pour principe que l'enthousiasme et la prétendue nouvelle inspiration de ceux qui les publient.

Il n'est point permis aux fidèles, dit Tertullien (*ibid.*), de professer des points de doctrine qu'ils ont eux-mêmes inventés, ni de recevoir ceux qui prennent leur origine dans l'imagination de quelques nouveaux docteurs. Les apôtres eux-mêmes n'ont instruit les nations que des vérités saintes qu'ils avaient apprises à l'école de leur divin maître. Ils n'ont point pris sur eux d'introduire dans le monde de nouveaux dogmes. Que les chrétiens disent donc anathème à tous ceux qui leur annoncent des choses qui ne sont point fondées sur la prédication de Jésus-Christ : *nobis vero nihil ex nostro arbitrio inducere licet ; sed ne eligere quod aliquis de arbitrio suo induxerit. Apostolos Domini habemus auctores, qui nec ipsi quicquam ex suo arbitrio, quod inducerent, elegerunt; sed acceptam à Christo disciplinam fideliter nationibus assignaverunt. Itaque etiamsi Angelus de cœlis aliter evangelizaret, anathema diceretur à nobis.* Encore un coup, tel est au juste le sens de la maxime qu'on nous objecte. Elle enseigne qu'on ne doit point forger de nouveaux dogmes, et ériger en articles de foi l'objet de ses propres idées; mais elle n'interdit, ni la recherche des vérités dont le Sauveur du monde a instruit les nations, ni l'éclaircissement de ces mêmes vérités par l'examen du sens de l'Ecriture et de la tradition qui en sont les dépositaires. C'est servir la religion et travailler à sa gloire que de produire en faveur des dogmes qu'elle propose, les raisonnements qui en démontrent la vérité.

Troisième objection. C'est contre tout bon sens qu'on exalte avec tant de confiance la nécessité de

l'étude de la théologie. Cette étude est plus nuisible qu'avantageuse. Saint Grégoire le Grand déclare en termes formels qu'elle fait perdre le mérite de la foi, *fides amittit meritum, ubi humana ratio præbet experimentum.*

Réponse. Si toute espèce de raisonnement fait en faveur des dogmes de la religion détruit par elle-même dans les chrétiens le mérite de l'hommage qu'ils rendent à ces dogmes, le Sauveur du monde et les apôtres qui ne cherchaient que l'utilité et l'avantage de ceux qu'ils instruisaient, ne se seraient point servis de raisonnements pour établir les points de doctrine qui faisaient l'objet de leurs prédications. Continuellement attentifs à conduire les fidèles dans la voie du salut, d'une manière qui leur fût profitable, ils se seraient contentés de dire, croyez telles et telles choses, et ils n'auraient pas pris le soin de les engager à l'obéissance et à la soumission par les motifs dont ils ont fait usage pour établir la vérité des dogmes qu'ils leur annonçaient. On doit savoir, et nous le prouverons dans la suite de cet ouvrage, qu'ils ont attiré les peuples à la croyance des mystères de la foi par la force des prophéties de l'Ancien Testament et par les miracles qu'ils opéraient. Tous les pasteurs qui leur ont succédé dans le ministère évangélique, ont suivi la même méthode dans l'établissement des vérités chrétiennes. On trouve dans leurs écrits un détail exact de toutes les preuves sur lesquelles elles sont appuyées. Saint Grégoire lui-même s'est fait un nom dans l'Eglise par l'étendue de ses talents à prendre la défense des dogmes du christianisme, et à les défendre contre les attaques des hérétiques. Et dès lors il est absolument faux qu'il ait interdit et condamné l'usage de la théologie comme absolument nuisible au mérite de la foi.

L'usage des lumières naturelles dans la recherche des vérités qui composent le sacré dépôt, ne contribue à éteindre la foi dans les cœurs que quand on se trouve dans la disposition de ne souscrire à ces vérités qu'autant qu'on pourra en approfondir et en connaître toute la substance par le secours de la simple raison. Dans ce cas, en effet, on sacrifie l'autorité divine à ses propres lumières, et on veut que la révélation plie sous elles. Dispositions vraiment condamnables, puisqu'elles fraient le chemin à l'anéantissement du christianisme, en rendant l'esprit humain souverain arbitre des dogmes de la religion.

Il faut raisonner tout autrement de l'usage qu'on fait de la raison pour puiser dans l'Ecriture et dans la tradition de l'Eglise, les points de doctrine qu'il faut croire, quoiqu'on ne puisse en sonder toutes les profondeurs. Quiconque suit cette méthode, ne doit pas craindre de perdre le mérite de la foi. Le principal motif de son acquiescement est l'autorité de Dieu même qui parle, et c'est ce motif d'acquiescement qui caractérise la foi salutaire qui fructifie pour le ciel. Loin que la connaissance qu'on a par soi-même du vrai sens des livres saints et de toutes les raisons qui établissent les vérités de l'Evangile, détruise la foi dans les cœurs, elle l'y affermit et lui fait prendre de nouvelles racines. Quelque éclairée que soit la croyance des dogmes de la religion, elle ne perd rien de son mérite. L'obscurité impénétrable qui environne le fond des mystères est toujours la même. Obscurité sacrée que la raison n'entreprend pas d'approfondir, et à laquelle elle sacrifie ses propres idées. Sacrifice vraiment méritoire, puisqu'il est le tribut que Dieu exige de ses créatures par rapport aux vérités saintes que Jésus-Christ leur a annoncées de sa part.

VII. *Troisième proposition.* La théologie, considérée suivant la méthode de traiter les vérités de la foi, qui est aujourd'hui en usage dans les écoles chrétiennes, est constamment d'une très-grande utilité pour l'Eglise ; mais on ne peut dire qu'elle soit absolument nécessaire.

Preuves. 1° — La Théologie considérée sous le rapport dont il est ici question, n'est absolument nécessaire, ni pour l'établissement des dogmes évangéliques, ni pour les mettre à l'abri des vains raisonnements et des subtilités que les philosophes emploient pour les détruire. L'Eglise s'en est passée pendant plusieurs siècles, dans les différentes disputes qu'elle a eu à soutenir contre les diverses sectes de novateurs qui ont attaqué les dogmes qu'elle professait. L'histoire nous apprend qu'elle a triomphé d'un grand nombre d'hérésies, avant la naissance de l'ordre méthodique, serré et concis qui règne maintenant dans la discussion des matières de la foi. Saint Jean Damascène, auteur du VIII^e^ siècle, est le premier qu'on sache l'avoir introduit en Orient. Il s'est établi beaucoup plus tard en Occident. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéri, et écrivain du onzième siècle, est le premier qui en ait fait usage. Que sont néanmoins devenues, sans le secours de cet ordre méthodique, les hérésies d'Arius, de Manès, de Macédonius, d'Eutychès et des Monothélites ? Forcées dans leurs retranchements par des réflexions solides, quoique énoncées en style diffus et oratoire, elles ont toutes été confondues, et obligées d'avouer leur défaite. C'est au saint zèle des docteurs de l'Eglise pour le maintien des vérités, que ces différentes hérésies attaquaient, que nous sommes redevables de ces ouvrages excellents qui établissent la consubstantialité du Verbe, l'unité de Dieu, la divinité du Saint-Esprit, et qui démontrent qu'il y a en Jésus-Christ deux natures absolument distinctes et deux volontés qui ont chacune des opérations qui leur sont propres : preuve sensible et convaincante que l'étude de la théologie, considérée par rapport à la méthode qui est aujourd'hui en usage dans les églises chrétiennes, n'est absolument nécessaire, ni pour l'établissement, ni pour l'affermissement des dogmes de l'Evangile.

2° La vérité fait d'autant plus d'impression sur les esprits, qu'on la leur propose avec plus de clarté. Elle s'introduit d'autant plus facilement dans les cœurs, et y jette des racines d'autant plus profondes, qu'on sait détailler avec plus de précision les principes qui en sont le fondement, et résoudre d'une manière plus serrée et plus sensible les difficultés qui semblent la combattre et la détruire.

Un discours en style diffus et oratoire a sa force et ses avantages. Il plaît, il charme, il étonne, il ravit ; mais ceux qui l'entendent sont souvent peu capables de le décomposer, pour savoir à quoi il tend, quels sont les différents points de doctrine qu'il établit, et quels sont les moyens dont il fait usage pour en faire sentir la vérité.

Le style didactique n'est point sujet au même inconvénient, ceux qui s'en servent, avancent d'abord avec précision ce qu'ils entreprennent de prouver ; ils déduisent ensuite par ordre les raisons qui démontrent leur sentiment, et ils s'attachent enfin à l'éclaircissement des objections qu'on peut leur faire. Méthode concise qui ne donne point lieu de prendre pour le sentiment d'un auteur ce qu'il se propose lui-même comme une difficulté à résoudre ; méthode nerveuse qui pousse les contradicteurs jusque dans leurs derniers retranchements, et qui les oblige de renoncer à tous leurs vains subterfuges.

Que les ennemis de la religion cessent donc de décrier la méthode qui est aujourd'hui en usage dans les écoles chrétiennes, par rapport à l'établissement des vérités catholiques. Son utilité est trop sensible pour qu'ils puissent trouver des personnes qui applaudissent aux ridicules déclamations qu'ils emploient pour en inspirer du mépris : les docteurs les plus célèbres de la primitive Eglise les condamnent. On n'en trouve aucun qui ne fasse l'éloge de ceux qui se sont servis de la dialectique pour annoncer et pour défendre les mystères de la religion.

Saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 20, *p.* 33) dit que saint Basile excellait dans cet art. Il lui donne la gloire d'avoir eu le talent de pousser avec tant de

force les hérétiques, qu'il leur eût été plus facile de sortir d'un labyrinthe que de se soustraire à la solidité et à la précision de ses raisonnements ; *sive eam quæ in logicis demonstrationibus aut appositionibus et concertationibus versatur, quam dialecticam vocant, in qua adeo excelluit, ut iis qui cum eo disputabant, facilius esset e labyrinthis sese extricare, quam argumentorum ejus laqueos effugere, si quando res ita postularet.*

Qu'on ne s'étonne point au reste que saint Basile se soit attaché à cette méthode dans les différentes occasions où il s'est agi de combattre les novateurs. Ce célèbre écrivain était convaincu que la dialectique est par rapport aux dogmes du Christianisme, un rempart invincible qui les met à couvert de toutes attaques : *Dialectica muri instar est dogmatibus, quod ea non sinit facile diripi, et quorumlibet, incursioni patere* (*In cap. 1 Isaiæ*).

Saint Clément d'Alexandrie a eu la même idée de l'usage de la dialectique par rapport à l'éclaircissement des vérités de la foi. Il déclare que c'est un moyen sûr et infaillible pour détruire avec avantage tous les artifices du mensonge et de l'hérésie : *Sophistarum adversus eam impressiones imbecilles reddens, propulsansque dolosas contra veritatem insidias, congruum veritatis sepimentum et vallum dicitur* (*l. 1 Stromat.*). Concluons donc avec saint Augustin, que l'étude de la théologie faite avec méthode, avec précision et avec ordre, est d'une très-grande utilité pour approfondir, pour discuter et pour éclaircir toutes les questions qui ont rapport au Christianisme : *Disputationis disciplina ad omnia genera quæstionum, quæ in litteris sacris sunt, penetranda et dissolvenda plurimum valet* (*l. 2. de Doct. christ. c. 31*).

Objection. Les saints docteurs de l'Eglise condamnent l'usage de la philosophie dans la discussion des matières de la foi ; et la théologie, telle qu'on l'enseigne aujourdhui dans les écoles chrétiennes, est méprisable, soit par les questions inutiles, impertinentes, ridicules qu'on y discute, soit par le style dur et barbare dont on s'y sert pour traiter les dogmes de la religion.

Réponse. Toute personne judicieuse et non prévenue sent d'abord tout le faux de cette vaine déclamation.

Les saints pères n'excluent de l'examen des vérités catholiques que cette raison impérieuse qui veut tout approfondir avant de se soumettre, et qui peu respectueuse pour les points de doctrine contenus dans les livres saints, refuse d'y rendre hommage dès qu'elle n'en comprend pas toute la substance. On ne peut avancer qu'ils aient proscrit tout usage de la raison dans l'examen des vérités chrétiennes. Ils en ont eux-mêmes fait usage, soit pour les établir par le sens littéral de l'Ecriture, soit pour démontrer qu'on doit y souscrire, quoiqu'elles soient incompréhensibles.

Si l'on propose dans les écoles chrétiennes des questions inutiles, impertinentes et ridicules ; si on s'y sert d'un style dur et barbare, ces deux défauts doivent être rejetés sur la faiblesse des théologiens, et non pas sur la théologie. Les vérités de la foi peuvent être discutées avec élégance, quoique d'une manière méthodique. On ne doit point au reste condamner l'usage de certains termes prétendus barbares qui sont consacrés dans l'école. Chaque science a les siens, et on peut les employer tous dès qu'on les explique et qu'on en fixe le sens.

SEPTIÈME QUESTION. *De la certitude de la théologie.* — Pour développer avec précision cette importante matière, il est à propos de se former une idée juste de la certitude en général et des différentes espèces de certitude dont on parle dans l'école.

I. Le terme *certitude*, pris en lui-même et dans sa signification naturelle, ne désigne autre chose qu'un acquiescement ferme et inébranlable de l'esprit à un point de doctrine qu'il connaît être évidemment vrai. L'usage cependant a prévalu de donner le nom de *certitude*, tant aux principes qui sont le fondement de nos connaissances, qu'aux différentes choses qui en font l'objet. C'est la judicieuse réflexion de M. Charles Duplessis d'Argentré, docteur de la maison et société de Sorbonne, mort évêque de Tulle. *Il n'y a proprement point de certitude*, dit-il, *que dans notre esprit ; car la certitude est proprement une connaissance certaine. Il a plu néanmoins aux philosophes et aux théologiens d'attribuer aussi le nom de certitude à ce qui est, dans les choses, le fondement et l'objet de la certitude de notre connaissance* (Traité de l'analyse ou de la résolution de la foi, t 1 ch 14, p. 231).

II. Les philosophes et les théologiens distinguent trois sortes de certitude : une certitude *d'objet*, une certitude *de sujet*, et une certitude *de motif*. Fixons avec soin le sens de ces termes pour nous mettre au fait de leur langage.

On entend par *certitude d'objet*, l'immutabilité et l'invariabilité d'une chose considérée en elle-même. Cette proposition, *l'homme est un être corporel et spirituel*, est certaine d'une *certitude d'objet*. Il est absolument impossible dans quelque hypothèse que ce soit, de concevoir un homme, qu'on ne se le représente comme un être composé d'un corps organisé et d'une âme intelligente entre l'idée nécessaire et indispensable qu'il y a. La connexion d'un homme et celle d'un être composé des deux substances dont on vient de parler, est ce qu'on appelle *certitude objective*. On donne cette dénomination à cette espèce de certitude, parce qu'elle tombe sur le fond même de l'objet qu'on examine.

On entend par *certitude de sujet*, le consentement ferme et inébranlable que l'esprit donne à la vérité et à la réalité d'une chose qu'on lui propose. Ainsi, par exemple, lorsque quelqu'un dit qu'il est parfaitement certain de cette proposition, *celui qui pense, existe*, son expression signifie qu'il en porte un jugement qui lui paraît si véritable, qu'il y adhère sans aucun doute et sans craindre de se tromper. Il faudrait renoncer au bon sens pour ne pas convenir que la pensée actuelle suppose nécessairement et indispensablement l'existence d'un être pensant. L'adhésion de l'esprit à un point de doctrine démontré véritable, est ce qu'on appelle *certitude subjective*. On donne cette dénomination à cette espèce de certitude, parce qu'elle réside dans l'esprit de ceux qui donnent leur consentement.

On entend par *certitude de motif*, la force invincible des preuves et des raisons qui portent à croire quelque chose. Cette proposition, *celui qui pense existe*, est certaine d'une *certitude de motif*, la pensée actuelle est une raison démonstrative de l'existence réelle de celui qui pense. On donne à cette espèce de certitude la dénomination de *certitude formelle*, parce que c'est elle qui forme en nous la certitude de nos connaissances, et qui en est la source et le fondement.

III. La certitude *d'objet* ou *objective*, se subdivise en certitude *morale physique et métaphysique*.

Une proposition est certaine *d'une certitude morale d'objet*, quand il est impossible, suivant l'estimation commune des hommes, que la chose dont elle parle soit autrement qu'elle l'énonce. Cette proposition, *il y a une ville de Rome*, est certaine *d'une certitude morale d'objet*. Il est moralement impossible que tous les hommes conspirent ensemble à dire qu'il y a une ville de Rome, sans qu'il y ait réellement dans le monde une ville qui porte ce nom.

Une proposition est certaine d'une *certitude physique d'objet*, quand il est impossible, suivant le cours de la nature, que la chose dont elle parle ne soit pas telle qu'elle le dit. Cette proposition, *le soleil se lèvera demain*, est certaine d'une *certitude physique d'objet*, parce que le soleil se lèvera absolument demain, si Dieu n'en décide autrement.

Une proposition est certaine d'une *certitude méta-*

physique d'objet, quand la chose dont elle parle ne peut, dans quelque hypothèse qu'on puisse imaginer, être autrement qu'elle l'énonce. Ces propositions, *le tout est plus grand que sa partie; une montagne ne peut être sans vallée; il n'y a pas de bâtons sans deux bouts*, sont certaines d'une *certitude métaphysique d'objet*, parce qu'il est impossible, même par miracle, qu'une montagne soit sans vallée, qu'un bâton soit sans deux bouts, et qu'un tout soit plus petit qu'une de ses parties.

IV. La certitude de *sujet* ou *subjective* se subdivise en certitude *légitime* et *illégitime;* en certitude *absolue* et *non absolue*.

On entend par certitude *légitime de sujet* le consentement ferme qu'on donne à un point de doctrine, parce qu'il est établi sur des raisons sensibles et évidentes qui ne permettent pas de douter de sa vérité. L'acquiescement qu'on donne à cette proposition, *celui qui existe pense*, est certain de cette espèce de certitude : la pensée actuelle suppose nécessairement et essentiellement l'existence réelle d'un être pensant.

On entend par certitude *illégitime de sujet* le consentement ferme et inébranlable qu'on donne à un point de doctrine sur des raisons puériles, frivoles et imaginaires, qu'on ne prend pour des démonstrations évidentes que parce qu'on se livre aux préjugés et qu'on n'examine pas avec assez d'attention. Telle est la certitude que les hérétiques ont de la vérité de leurs sentiments ; elle est déraisonnable et mal fondée.

On entend par certitude *absolue de sujet* celle qui exclut jusqu'à la moindre apparence de doute; le consentement que l'esprit donne à cette proposition, *celui qui pense existe*, est de cette nature : il est absolument impossible, dans quelque hypothèse que ce soit, que la pensée actuelle ne suppose pas l'existence réelle d'un être qui pense.

On entend par certitude *non absolue de sujet* le consentement qu'on donne à un point de doctrine sur des raisons probables, qui répandent à la vérité quelques rayons de lumière dans l'esprit, mais en vertu desquelles l'esprit ne peut néanmoins se répondre à lui-même qu'il suit ce qui est infailliblement vrai.

V. La certitude de *motif* ou *formelle* se subdivise en certitude *théologique* et en certitude *philosophique*.

On entend par certitude *théologique de motif* celle qui est fondée sur la révélation, sur la tradition et sur les définitions de l'Eglise. Ce dogme, *le Verbe est consubstantiel à Dieu le Père*, est certain de cette espèce de certitude : l'Ecriture nous enseigne que Jésus-Christ est Dieu; la tradition de tous les siècles dépose en faveur de la même vérité, et l'Eglise la professe dans tout le monde.

On entend par certitude *philosophique de motif*, celle qui se tire ou de la sûreté du témoignage uniforme des hommes, ou du cours ordinaire de la nature, ou du fond des lumières naturelles. Ces propositions, *il y a une ville de Rome*, *le soleil se lèvera demain*, *un bâton ne peut être sans deux bouts*, sont certaines de cette espèce de certitude : la première est fondée sur l'unanimité du témoignage des hommes, la seconde sur l'uniformité des lois de la nature, et la troisième sur la contradiction évidente et manifeste qu'il y a qu'un bâton soit sans deux bouts.

VI. Cela posé, il est facile de réduire à son juste point de vue le nœud précis de la difficulté que renferme la question de la certitude de la théologie.

La théologie peut être considérée sous deux rapports différents, ou *en elle-même*, ou *relativement à la foi et aux sciences naturelles*.

1° Il n'est point ici question de la certitude de la théologie considérée *en elle-même;* nous avons prouvé ci-dessus d'une manière démonstrative qu'on ne peut lui refuser le titre de *science;* et dès-lors il est évident qu'on est dans l'obligation de convenir qu'elle fournit par elle-même une connaissance certaine et inébranlable des vérités de la foi et de tous les points de doctrine qui forment le sacré dépôt. D'où vient? C'est que le mot *science* signifie essentiellement une connaissance ferme, certaine et imperturbable. Tous les philosophes et tous les théologiens y ont toujours attaché cette idée.

L'étude de la théologie communique à ceux qui s'y livrent une si grande certitude des dogmes de la religion, que les plus célèbres docteurs de l'Eglise ont hautement déclaré qu'elle est un rempart, un retranchement, une palissade, une fortification, un mur qui émousse les traits empoisonnés de l'hérésie, et qui empêche que la vérité ne soit détruite et anéantie : *Sophistarum adversus eam impressiones imbecilles reddens, propulsansque dolosas contra veritatem insidias, congruum veritatis sepimentum et vallum dicitur* (*l.* 1 *Strom.*) ; ce sont les termes de saint Clément d'Alexandrie. Saint Basile ne parle pas avec moins de force : *Dialectica muri instar est dogmatibus, quod ea non sinit facile diripi, et quorumlibet incursioni patere* (*In cap.* 1 *Isaiæ*).

On convient que la théologie a ses opinions particulières, et qu'elle ne donne pas pour également incontestables tous les points de doctrine qu'elle propose; mais cet aveu ne prouve point qu'elle est incertaine dans toutes ses parties, et que le titre de *science* ne lui est nullement propre. Toutes les sciences ont leurs opinions aussi bien que leurs dogmes, sans rien perdre de leur excellence ni de leur dignité : la physique, par exemple, n'établit souvent que sur des conjectures et des probabilités simplement judicieuses, ce qu'elle présente à l'esprit comme véritable, et personne néanmoins ne lui refuse sous ce prétexte le glorieux titre de science.

On convient encore que l'étude de la théologie a été pour plusieurs savants une source de chutes considérables dans la foi, et qu'ils ont malheureusement employé le fruit de leurs travaux pour attaquer les dogmes catholiques. Mais cet abus de l'étude de la théologie ne doit pas être imputé à la théologie même; il ne prend sa source que dans les préjugés que produisent une mauvaise éducation, l'entêtement d'un prétendu honneur à soutenir un parti qu'on a souvent embrassé trop facilement, l'amour de son bien-être ou la simple envie de se faire un nom dans le monde. Les meilleures choses sont sujettes à l'abus, et il faudrait renoncer à toutes, si l'abus qu'on en peut faire était une raison d'en interdire l'usage.

Le grammairien Gresconius objecte à saint Augustin qu'il ne faut point se servir du secours de la dialectique dans la discussion des matières de la foi, parce que plusieurs personnes l'ont employé au désavantage de la religion. Que lui répond ce saint docteur? Il lui dit d'abord qu'il ne lui convient pas de tenir un tel discours, puisqu'il s'est lui-même servi de la dialectique pour soutenir ses sentiments : *cur dialecticus, dialecticam criminaris..... si noxia sunt, quare hæc facis : si non sunt, cur arguis* (*l.* 1 *contra Crescon.*, *c.* 13)? Non content de cette réponse, il lui représente ensuite (*Ibid.*, *c.* 13, 14, 17) qu'il ne peut condamner l'usage de la raison, parce que Jésus-Christ et les apôtres ont eux-mêmes produit des raisonnements pour appuyer les vérités qu'ils annonçaient. En vain, continue-t-il, fait-on valoir avec tant de hauteur l'abus que certains esprits font de cette méthode dans l'examen des dogmes évangéliques : on arme avec sagesse des soldats pour la défense de la patrie, quoique quelques-uns d'entre eux se servent de leurs armes pour la combattre. Des médecins, dit saint Augustin (*l.* 1 *contra Crescon.*, *c.* 1, *n.* 2), peu expérimentés, ignorants et même infidèles dans l'exercice de leur ministère, font usage des instruments de chirurgie au détriment des malades qui sont confiés à leurs soins. Ce défaut d'expérience et de probité est-il une raison d'interdire aux médecins habiles et compatissants les fonc-

tions de leur art? Les soulagements et les guérisons qu'ils procurent aux malades démontrent le contraire : *alioqui pro patria miles non armandus esset, quia contra patriam nonnulli arma sumpserunt; neque boni doctique medici ferramentis medicinalibus ubi deberent ad salutem, quia his ad perniciem indocti pessimique abuntur.*

2° L'unique difficulté qu'on ait à éclaircir sur la question de la certitude de la théologie se borne donc à la certitude de la théologie mise en parallèle avec celle que produit la foi, et avec celle qui est propre aux sciences naturelles. Il s'agit, en se mettant dans ce point de vue, d'examiner deux choses : 1° si la certitude de la théologie est moins forte et moins considérable que celle de la foi, ou si l'une et l'autre de ces certitudes sont égales entre elles; 2° si la certitude de la théologie l'emporte en degrés de force sur celle des sciences naturelles, ou si l'une et l'autre de ces certitudes sont parfaitement égales. Ces deux questions méritent une attention particulière. MM. Holden et d'Argentré, tous deux docteurs en théologie de la faculté de Paris, les ont traitées avec soin dans des ouvrages qui ont mérité l'approbation du public.

§ I^er^. *De la certitude de la théologie mise en parallèle avec celle de la foi.*

I. La foi chrétienne n'est autre chose qu'un acquiescement de l'esprit aux points de doctrine que le Sauveur du monde a annoncés par lui-même, par ses prophètes et par ses apôtres, acquiescement qui exclut tout doute, toute défiance et toute crainte d'erreur par rapport à ces mêmes points de doctrine.

II. La croyance des dogmes du christianisme doit son origine et son établissement dans les cœurs à la prédication de ces mêmes dogmes. Saint Paul est formel sur cet article. Tous ceux, dit-il (*Rom.* 10, 13, 14, 17), qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés; mais comment l'invoqueront-ils s'ils ne croient point en lui? et comment croiront-ils en lui s'ils n'en ont point entendu parler? et comment en entendront-ils parler si personne ne le leur prêche?... La foi vient donc de ce qu'on a ouï, parce que la parole de Jésus-Christ a été prêchée : *Quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit. Quomodo ergo invocabunt, in quem non crediderunt? aut quomodo credent ei, quem non audierunt? quomodo autem audient sine prædicante?.... Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.*

III. S'il est démontré que la soumission aux vérités de l'Évangile vient de l'ouïe, *fides ex auditu*, il n'est pas moins incontestable que cette même soumission a pour fondement essentiel la parole de Jésus-Christ même, en tant qu'elle est connue de ceux qui se soumettent : *auditus autem per verbum Christi.* Parole divine que les premiers chrétiens et les premiers prédicateurs du christianisme, instruits à l'école du Sauveur du monde, ont entendue de leurs propres oreilles; parole divine qui s'est perpétuée dans les siècles postérieurs par l'attention scrupuleuse des ministres de l'Évangile à l'annoncer par toute la terre : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.*

IV. Deux choses ont contribué et contribuent encore à l'établissement de la religion; l'autorité de Dieu même, qui a fait entendre ses oracles par le ministère de son divin Fils, en est et en a été la source primitive, *novissime diebus istis locutus est nobis in Filio* (*Hebr.* 1, 2). L'institution de ministres commis à la prédication de ces mêmes oracles est le canal dont le souverain Prêtre de la nouvelle alliance s'est servi pour maintenir dans toute leur intégrité, jusqu'à la consommation des siècles, les vérités saintes qui en font l'objet. C'est à l'enseignement de ces ministres qu'il a ordonné qu'on s'en rapporte pour distinguer la saine doctrine d'avec l'erreur : *Ipse dedit quosdam quidem Apostolos, quosdam autem Prophetas, alios vero Evangelistas, alios autem Pastores et Doctores ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi : donec occurramus omnes in unitatem fidei.... ut jam non simus parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris* (*Ephes.* 4, *v.* 11, 12, 13, 14).

V. Cela posé, il est clair que le consentement qu'on donne aux vérités de la foi est par lui-même un consentement ferme et inébranlable, qui exclut tout doute et toute suspicion d'erreur. D'où vient? C'est qu'il porte sur deux principes qui ne peuvent en aucune manière favoriser le mensonge, et qui ne laissent dans l'esprit aucun nuage qui puisse retarder ou suspendre son adhésion.

Quel est le premier principe sur lequel les dogmes de l'Évangile sont fondés? Tous les chrétiens conviennent qu'on ne peut en assigner d'autre que la parole de Dieu même; parole vraiment sacrée et infailliblement vraie, elle émane d'un être qui est souverainement intelligent et souverainement bon. Considérée sous ce rapport, elle ne peut nous tromper en nous proposant, soit des mensonges pour des vérités, soit des vérités pour des mensonges. L'ignorance et la malice sont les seules sources de la propagation de l'erreur. Un être raisonnable, quel qu'il soit, ne peut l'enseigner que parce qu'il n'a pas assez de pénétration pour connaître la vérité, ou que parce qu'il se plaît à publier un sentiment qui est favorable à ses intérêts, quoiqu'il soit convaincu de sa fausseté. Ces deux défauts sont indignes de la majesté du Créateur. En qualité d'être souverainement intelligent, rien ne lui est caché; il connaît tout, il pénètre tout; rien ne lui échappe : *Domine, qui habes omnium scientiam* (*Esth.* 14, 14). Il est donc à l'abri de toute séduction, et il ne peut se tromper ni être trompé. En qualité d'être souverainement bon, il est impossible qu'il jette les hommes dans l'erreur en leur proposant des choses fausses à croire : *Non est Deus quasi homo, ut mentiatur* (*Nomb.* 23, 19).

L'enseignement public, solennel et uniforme des ministres de l'Évangile est un principe de connaissance aussi certain que la parole de Dieu pour la fixation des dogmes catholiques. C'est à cet enseignement que Jésus-Christ veut que les fidèles aient recours lorsqu'il s'élève quelque dispute sur les matières de la religion. Toujours sûrs d'y trouver la vérité, parce que le Saint-Esprit y préside sans cesse et sans interruption; *Euntes docete omnes gentes... et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* (*Matth.* 28, 19, 20). Ils doivent s'en rapporter à son témoignage, et ne point prêter l'oreille aux vains discours des contradicteurs; *Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ* (*Eph.* 4, 14).

VI. Pour adhérer fermement et avec sagesse aux divers points de la doctrine catholique, il ne suffit pas de savoir en général qu'ils ont pour fondement le témoignage de la parole de Dieu. Il faut encore qu'on soit parfaitement instruit des sources sacrées où la révélation se trouve, et des dogmes que cette révélation renferme. Sans cette double connaissance on court risque de prendre pour révélé ce qui ne l'est pas, et de rendre en conséquence à des idées purement humaines l'hommage respectueux qui n'est dû qu'aux oracles du Saint-Esprit.

VII. C'est à la profession des vérités saintes annoncées par le Sauveur du monde et par ses apôtres que l'acquisition du bonheur éternel est attachée. Nous lisons dans S. Marc (16, 16), que *celui qui ne croira pas sera condamné*, et dans S. Paul (*Hebr.* 11, 6), *qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi.* Décision précise et tranchante : tous les chrétiens confessent qu'on ne peut entrer dans le royaume des cieux qu'autant qu'on est ami de l'Être suprême et l'objet de ses complaisances. Dieu, qui a eu dessein de sauver tous les hommes par le moyen de la foi, leur a donc laissé une voie sûre et

une règle certaine pour parvenir à l'intelligence des dogmes de l'Evangile. Nier cette conséquence, c'est attaquer sa sagesse et sa bonté.

Un être parfaitement sage prend toujours, pour arriver au but qu'il se propose, les moyens qui peuvent en produire l'exécution; et il est évident que la croyance des vérités chrétiennes ne peut s'introduire, germer et fructifier dans les cœurs, qu'autant qu'il se trouve une voie capable de les leur faire découvrir. Un être parfaitement bon n'exige de ses créatures, sous peine de punition, l'hommage de leur cœur et de leur esprit, à certains points de doctrine, qu'autant qu'il les met lui-même en état de pouvoir les connaître, et il est constant que la soumission aux dogmes de la nouvelle alliance n'est possible que par le secours d'une règle qui en communique l'intelligence. En Dieu, le seul défaut de *pouvoir* d'établir une règle pareille est l'unique prétexte dont on pourrait se servir pour prouver qu'il ne l'a point réellement établie; mais anathème à quiconque s'appuie sur ce fondement pour en combattre l'institution. L'Etre suprême est un être tout-puissant qui est absolument maître de faire ce qu'il juge à propos. Tout ce raisonnement est du savant Holden (*Divinæ fidei analys. l.* 1, *c.* 3, *p.* 54, 55, 56, 57).

VIII. Le moyen que Dieu a donné aux hommes pour parvenir à la connaissance de la révélation et à celle des dogmes que la révélation renferme, doit être revêtu de ces deux caractères : 1° Il faut qu'il soit si facile à découvrir, que personne ne puisse raisonnablement le méconnaître; 2° il faut qu'il soit propre à produire dans l'esprit une adhésion inébranlable et exempte de tout doute.

Les simples aussi bien que les savants sont appelés au royaume des cieux. Dieu veut que les uns et les autres y parviennent par la croyance des vérités saintes qu'il a fait annoncer par Jésus-Christ, son Fils; *qui non crediderit, condemnabitur* (*Marc.* 16, 16). La règle, qui doit les conduire dans la recherche des vérités doit donc être sensible pour peu qu'ils s'appliquent sérieusement à la découvrir. Sans cela, le salut leur sera impossible.

La croyance des dogmes du christianisme ne conduit au ciel, qu'autant qu'elle exclut toute défiance, toute irrésolution, tout doute, toute incertitude sur la vérité de ces mêmes dogmes : *postulet autem in fide nihil hæsitans* (*Jac.* 1, 6). Quiconque n'a qu'une foi chancelante est indigne de la grâce de Dieu, parce qu'il fait injure à son autorité suprême. La règle qui doit servir à manifester les vérités catholiques doit donc être infailliblement sûre, et dissiper de l'esprit toute défiance d'erreur.

Telles sont au juste, dit le célèbre Holden, les qualités que doit avoir la voie que Dieu a établie pour communiquer l'intelligence des vérités saintes que le Sauveur du monde a prêchées aux nations, et à la profession desquelles il a attaché l'acquisition de l'immortalité glorieuse. Revêtue du premier caractère, elle est, par rapport à tous les chrétiens, semblable à une ville qui, étant située sur une montagne, ne peut échapper à la vue des passants, et comme une lampe mise sur un chandelier pour éclairer tous ceux qui sont dans la maison. Revêtue du second caractère, elle est, par rapport à tous les chrétiens, un guide très sûr et une règle commune et publique qui conduit infailliblement à la connaissance des dogmes de l'Evangile : *Vi prioris qualitatis seu conditionis, omnibus omnino christianis ante oculos patebit, veluti civitas supra montem posita, et lucerna supra candelabrum; vi posterioris vero, dux erit tutissimus, via regia, et columna, atque firmamentum veritatis* (*Divinæ fidei analys. l.* 1, *c.* 3, *p.* 44, 45).

IX. Jésus-Christ est le chef des pasteurs de la nouvelle alliance. Les apôtres ont reçu immédiatement de lui leur mission. Instruits à son école, ils ont appris de sa propre bouche les dogmes du christianisme. Chargés par état de les prêcher par toute la terre, ils se sont acquittés avec soin de cette fonction sacrée. La prédication du Sauveur du monde, confirmée par des miracles éclatants et par des événements sensibles qui marquaient dans leur divin chef l'accomplissement des prophéties, a été, par rapport à eux, l'unique motif sur lequel ils ont cru en Jésus-Christ, et en vertu duquel ils se sont soumis à sa religion; *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (*Rom.* 10, 17). Convaincus par leurs propres yeux de la grandeur de ses œuvres et de la réunion dans sa personne de tous les caractères du Messie promis par les anciens prophètes, ils ont judicieusement sacrifié l'hommage de l'esprit et de leur cœur à tous les points de doctrine qui faisaient l'objet de ses instructions. Rien n'est ni plus naturel, ni plus raisonnable que de reconnaître la voix de Dieu, source de toute vérité, dans celui qui constate la divinité de sa mission par des œuvres qui portent les caractères de la toute-puissance de l'Eternel. On ne court point risque de prendre le parti du mensonge quand on écoute et qu'on embrasse avec docilité les leçons d'un pareil Maître.

Les apôtres élevés à la dignité du sacerdoce par Jésus-Christ même ont, suivant ses ordres, établi des ministres pour travailler conjointement avec eux à l'établissement de la religion chrétienne. C'est dans le sein des apôtres que ces premiers ministres ont puisé les vérités qu'il faut croire, et les pratiques qu'il faut suivre pour arriver au royaume des cieux. L'autorité des apôtres, soutenue par des miracles et par une constance inébranlable à professer au milieu des tourments les plus affreux les dogmes qu'ils annonçaient, a été par rapport à eux l'unique fondement de leur soumission aux vérités du christianisme: *fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (*Ibid.*). Soumission sensée et raisonnable. Il est juste de se rendre aux instructions de ceux que Dieu autorise et qu'on ne peut soupçonner de mensonge et de fourberie. Jésus-Christ parlait lui-même par la bouche de ses apôtres, puisqu'ils confirmaient par des œuvres merveilleuses les points de doctrine qu'ils voulaient établir. En vain les accuserait-on d'avoir affaibli ou altéré les dogmes de l'Evangile. L'uniformité de leurs sentiments au milieu des persécutions les plus cruelles répond de leur fidélité à transmettre les vérités du christianisme. Le mensonge n'a d'empire sur les cœurs que quand il flatte les passions et qu'il peut servir à faire fortune dans le monde et à frayer le chemin aux hommes.

Ceux que les apôtres ont élevés au sacerdoce et qu'ils ont honorés du ministère évangélique se sont donné à eux-mêmes des successeurs pour les remplacer après leur mort. Fidèles à suivre les ordres qu'ils avaient reçus des apôtres, ils ont eu soin d'établir des ministres capables d'instruire les nations, et ils les ont rendus dépositaires des vérités de la foi : *Quæ audisti à me*, dit saint Paul, en parlant à Timothée, *per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus qui idonei erunt et alios docere* (1. *Tim.* 2. 2). C'est à la prédication de ces ministres que les différentes églises, qui composent l'Eglise universelle, sont redevables de leur origine. C'est dans leur témoignage constant et uniforme qu'elles ont puisé les points de doctrine auxquels elles ont rendu hommage. Profession publique qui est la seule règle infaillible pour parvenir sûrement à la connaissance des vérités de l'Évangile. Le Sauveur du monde n'a établi des docteurs, des prophètes et des apôtres dans son Eglise que pour constater à jamais, par l'autorité de leur enseignement, les dogmes de la religion, et pour empêcher que les chrétiens ne flottent à tous les vents des opinions humaines par la tromperie des hommes et par l'adresse qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur : *Ut jam non simus parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in*

nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris (*Ephes.* 4, 14). Malheur à ceux qui ne s'arrêtent point à la voix du corps des pasteurs et qui se soulèvent contre la presqu'unanimité de leur suffrage. Cette opposition est un crime contre Dieu même ; il veut qu'on regarde comme des païens et des publicains tous ceux qui n'écoutent pas l'Eglise : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus et Publicanus* (*Matth.* 18, 17).

X. On avoue que le consentement qu'on donne aux vérités du christianisme a pour principe fondamental l'autorité de la parole de Dieu, et qu'on ne peut mettre avec justice au nombre des dogmes de la religion de Jésus-Christ que les points de doctrine qu'il a lui-même annoncés à ses apôtres comme nécessaires au salut. Mais il faut qu'on reconnaisse aussi avec MM. Holden et d'Argentré (*Divinæ fidei analys. l.* 1, *c.* 3), que la fermeté inébranlable de ce consentement est appuyée sur un principe ultérieur qui n'est pas moins infaillible.

Tous les fidèles, disent très-judicieusement ces deux écrivains (*Traité de l'analyse et de la résolution de la foi, t.* 1, *c.* 14), sont parfaitement convaincus qu'ils doivent recevoir avec respect tous les dogmes que Jésus-Christ et ses apôtres ont enseignés aux nations, il y a plus de dix-sept siècles. Mais cette conviction intime, quelque légitime qu'elle soit, ne suffit pas pour former dans le cœur une croyance raisonnable des vérités particulières qui font partie du sacré dépôt. Pour peu qu'on soit attentif, on découvre aisément qu'il faut qu'ils sachent encore avec certitude que tels et tels points de doctrine qu'on leur prêche se trouvent réellement dans la révélation. Sans cela ils seraient exposés à prendre pour révélé ce qui ne le serait pas, et dès lors à rendre à des imaginations purement humaines un hommage qui n'est dû qu'aux oracles du Saint-Esprit.

Or qu'est-ce qui fait connaître aux hommes d'une manière sûre, quelles sont les vérités saintes dont Jésus-Christ a daigné instruire les hommes? Nous venons de montrer que c'est la transmission constante, universelle et non interrompue des traditions divines, en tant qu'elle nous est infailliblement déclarée et proposée par le consentement presqu'unanime des pasteurs de l'Eglise : transmission constante, universelle et non interrompue, qui se prouve par la recherche exacte de ce qui a été enseigné dans les différentes églises qui composent l'Eglise universelle. Transmission qui n'est jamais plus solidement ni plus infailliblement constatée que quand elle réunit en sa faveur le suffrage et la décision presqu'unanime des premiers ministres de l'Evangile. Presque unanimité de suffrages et de décision qui se montre d'elle-même et qui se fait sentir aux personnes qui ne veulent point s'éblouir.

Si les raisons qui établissent la vérité de la transmission dont on vient de parler étaient défectueuses, si elles étaient douteuses et incertaines, les dogmes qui en font l'objet n'auraient eux-mêmes aucune consistance inébranlable. On ne pourrait raisonnablement y adhérer sans crainte d'erreur et avec une confiance exclusive de tout doute. D'où vient? C'est qu'un édifice ne peut pas être plus solide que le fondement sur lequel il est établi. Tout consentement, qui est plus ferme et plus inébranlable que les raisons sur lesquelles il porte, est un consentement insensé et diamétralement contraire au bon sens.

Le corps des pasteurs, quoiqu'animé de l'Esprit-saint, ne décide point par enthousiasme. Toujours attentif à combattre l'erreur en elle-même et à lui enlever tous ses subterfuges, il sait puiser dans la tradition de l'Eglise universelle les preuves solides qui démontrent la réalité et la vérité des dogmes de la foi. Heureux ceux qui sont en état d'en pénétrer toute la force et de les défendre contre les attaques de l'hérésie! Deux choses contribuent pour lors à leur affermissement dans la croyance des vérités chrétiennes ; l'évidence sensible de la profession constante et publique des Eglises, et la connaissance naturelle qu'ils ont de l'infaillibilité de l'enseignement des pasteurs.

L'étude de la théologie a ces deux avantages : elle développe sûrement tout ce qui a été cru dans tous les lieux et dans tous les temps depuis l'établissement du christianisme, et elle démontre avec évidence que Jésus-Christ a voulu qu'on s'arrêtât au jugement de ses ministres en fait de religion, parce qu'il préside toujours à leur enseignement, en vertu de la promesse qu'il leur a faite de les garantir de toute erreur jusqu'à la consommation des siècles. S. Augustin (*l.* 14 *de Trinit., cap.* 1, *n.* 3) ne fait point difficulté de dire que la théologie donne naissance à la foi dans les cœurs, qu'elle y nourrit cette croyance salutaire qui conduit au bonheur éternel, qu'elle communique les moyens de la rendre invulnérable contre les traits des novateurs, et qu'elle lui donne une force capable de renverser tous les vains discours de ceux qui la combattent : *Qua fides saluberrima quæ ad veram beatitudinem ducit, gignitur, nutritur, defenditur, roboratur :* Eloge chimérique, vain et illusoire, si la théologie n'a point par elle-même des principes incontestables et infaillibles pour conduire sûrement à la connaissance des vérités de la foi. Une chose ne peut servir à l'établissement des dogmes de la religion et au maintien de leur intégrité, qu'autant qu'elle est elle-même incapable de porter à l'erreur.

XI. 1° Toutes les maximes que nous venons d'exposer font clairement entendre comment la foi se forme dans les cœurs, et sur quel principe est appuyée la certitude inébranlable du consentement qu'on donne aux points de doctrine qui en sont l'objet; pour peu qu'on se les rappelle à l'esprit, il est facile de s'apercevoir, 1° que la croyance des vérités chrétiennes ne s'est établie dans le monde que par la prédication de Jésus-Christ et de ses apôtres; 2° que cette même croyance n'a pris de nouvelles racines après la mort du Sauveur et de ses disciples, que par le moyen de la même prédication qui s'est perpétuée jusqu'à notre siècle sans aucune interruption, par une chaîne non interrompue de pasteurs toujours fidèles à remplir les fonctions saintes du ministère évangélique ; 3° que cette même croyance ne subsistera dans l'univers jusqu'au grand jour du jugement que par la même voie : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (*Rom.* 10, 17), *formam habe sanorum verborum quæ a me audisti* (2 *Tim.* 1, 13).... *quæ audisti a me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus, qui idonei erunt et alios docere* (*Ibid.* 2, 2).

2° Qu'on ne s'imagine point au reste que nous voulions faire entendre que la Providence est obligée de suivre cette méthode pour introduire dans les cœurs la soumission aux dogmes du christianisme. Nous convenons qu'elle peut communiquer par une inspiration céleste, indépendamment de toute prédication extérieure, la connaissance des vérités chrétiennes, et qu'elle a dans les ressorts secrets de sa sagesse et de sa puissance, des moyens sûrs pour les faire respecter ; mais il n'est point ici question des voies extraordinaires que Dieu peut mettre en usage pour soumettre les esprits aux dogmes de la religion, il ne s'agit que de développer le cours ordinaire de la Providence, et il est certain, suivant saint Paul, qu'on ne peut en assigner d'autre que le ministère de la parole. *La foi*, dit cet apôtre, *vient de ce qu'on a ouï, et on a ouï parce que la parole de Jésus-Christ a été prêchée;* c'est la judicieuse réflexion du célèbre Holden (*Divinæ fidei analys., l.* 1, *c.* 3, *p.* 52, 53).

3° Dès que le consentement qu'on donne aux vérités du christianisme prend sa source et son origine dans la prédication de ces mêmes vérités, il est clair que ce consentement n'a pour principe que la connaissance certaine et évidente de la véracité et de

l'infaillibilité du témoignage sur lequel ces mêmes vérités sont établies. La raison en est qu'on ne peut raisonnablement croire un point de doctrine sur la déposition d'une personne, qu'autant qu'on est convaincu que cette personne dit vrai, qu'elle ne veut point séduire et qu'elle ne peut engager dans l'erreur. L'adhésion de l'esprit à un fait que quelqu'un atteste, doit être relative à la force et au poids du témoignage de celui qui l'atteste. Plus il y a d'apparence que celui qui dépose en sa faveur est sincère et véridique, et plus on doit être porté à le croire sur sa parole. Moins il y a de raisons qui répondent de sa fidélité, et moins on doit être porté à se rendre à son suffrage. L'homme est un être raisonnable; et sa soumission n'a ce caractère qu'autant qu'elle est proportionnée aux différents degrés de certitude dont sont revêtus les motifs qui en sont le fondement. Quiconque croit fermement une chose qui n'est appuyée que sur de simples probabilités et sur de simples conjectures abuse de sa raison et court risque de se tromper.

4° Tous les chrétiens conviennent que les vérités de la religion sont appuyées sur la parole de Dieu enseignée par Jésus-Christ et par les apôtres : parole vraiment infaillible, parce qu'elle émane de la source de toute vérité, et que c'est un Homme-Dieu qui nous la fait connaître, soit par lui-même, soit par des personnes qu'il a animées de son esprit. Anathème par conséquent à tous ceux qui ne lui rendent pas hommage dès qu'elle leur est notifiée et qui ne souscrivent point avec promptitude et avec docilité aux points de doctrine qu'elle énonce. On est en sûreté dès qu'on se range du côté de la révélation, et il n'y a point à craindre de se tromper lorsqu'on écoute ses oracles.

5° Il ne suffit pas, pour souscrire raisonnablement aux points de doctrine qu'on nous annonce comme divins et nécessaires à croire pour arriver au ciel, de savoir en général, comme nous l'avons déjà observé, qu'il y a une révélation et qu'il faut se soumettre aux dogmes que cette révélation renferme. Toute personne sensée doit examiner avec soin dans quelle source il faut puiser cette révélation, et quels sont les points de doctrine que présente à l'esprit le sens naturel de cette même révélation. Si on se trompe dans la discussion qu'on entreprend pour savoir si un livre est ou n'est pas inspiré, on s'expose soit à donner pour un livre divin un ouvrage qui n'est que le fruit de l'imagination humaine, soit à produire pour un livre purement humain, un écrit que Dieu lui-même a dicté. Un théologien judicieux ne se borne pas à savoir quels sont les livres qui sont dépositaires des points de doctrine dont Dieu a bien voulu par pure miséricorde instruire les nations. Vivement convaincu que les dogmes de la foi résultent du sens des livres inspirés, il s'applique avec scrupule à découvrir quelles sont les vérités saintes que ces livres renferment. Malheur à lui quand il se trompe dans l'intelligence des écritures! Faussement préoccupé d'un sens qui n'a jamais été dans l'intention du Saint-Esprit, il l'érige en dogme catholique, et il lui rend un tribut d'obéissance qui n'est dû qu'aux oracles de l'Être suprême; désordre affreux que Dieu condamne. Jaloux de sa gloire, il ne veut pas qu'on la transporte à quelque chose de purement humain.

6° Dès qu'il est constant parmi les chrétiens qu'il y a une révélation, et que c'est du sens de cette révélation que dépendent essentiellement les vérités du christianisme, à la profession desquelles Dieu a attaché le salut, ils sont dans la nécessité indispensable de reconnaître qu'il y a une règle sûre et infaillible pour constater où se trouve la révélation et pour fixer le sens de cette même révélation. Au défaut de cette règle sûre et infaillible, nous serions tous continuellement exposés à prendre pour révélé ce qui ne l'est pas, et à donner pour doctrine de Jésus-Christ ce que ce divin Sauveur n'a jamais annoncé : situation fâcheuse pour les hommes, et diamétralement contraire à la bonté et à la sagesse du Créateur. Son dessein a été que la religion chrétienne subsistât jusqu'à la consommation des siècles (Voyez Holden *Divinæ fidei analys.*, *l.* 1, *c.* 3, *p.* 54, 55, 56, 57). L'attachement à cette sainte religion, tant par rapport aux vérités spéculatives qu'elle propose à croire que par rapport aux préceptes dont elle exige l'observation, est la seule voie qui conduise dans le cours ordinaire de la Providence à l'immortalité glorieuse. Attachement impossible dans l'hypothèse qu'il n'y ait pas un moyen sûr, soit pour connaître la révélation, soit pour découvrir les vérités que cette révélation contient; car pour lors les hommes se trouveraient livrés à une incertitude absolue sur tout ce qui concerne le christianisme. Semblables à des enfants, ils flotteraient à tous les vents des opinions humaines, et ils ne pourraient jamais se flatter de rendre réellement hommage à la doctrine du Sauveur. Mais Dieu a sagement pourvu à cet inconvénient. L'apôtre S. Paul (*Ephes.* 4, *v.* 11-14) nous enseigne qu'il a établi des ministres pour fixer la foi des fidèles, pour dissiper tous leurs doutes, et pour les garantir des artifices des novateurs. C'est donc à leur décision qu'il faut s'en rapporter en matière de religion; leur enseignement uniforme et unanime depuis la mort de Jésus-Christ et celle de ses disciples a toujours été, est encore et sera sans aucune interruption jusqu'au grand jour du jugement, la règle unique de la croyance des vrais chrétiens. C'est à ce tribunal sacré que Dieu rappelle tous ceux qui font profession du christianisme. Anathème à quiconque n'adopte point ses oracles et ne s'y soumet pas avec respect, avec promptitude et avec docilité. On doit mettre ceux qui refusent d'y obéir au nombre des païens et des publicains, et les regarder comme des personnes qui méprisent Dieu même, en refusant d'écouter la voix de l'Église qu'il a établie dépositaire des dogmes évangéliques.

7° La connaissance de l'enseignement uniforme et unanime des pasteurs, continué sans aucune interruption depuis le temps dans lequel Jésus-Christ a paru jusqu'au nôtre, seul et unique fondement de l'adhésion de notre esprit aux dogmes de la religion prêchée par le Sauveur du monde, est une connaissance qui ne peut s'acquérir que par des voies purement humaines. Elle dépend de l'examen sérieux des monuments de l'histoire ecclésiastique, qui sont seuls capables d'attester ce qu'on a cru dans tous les temps et dans les différents âges de l'Église. En vain se flatterait-on d'y parvenir par un autre moyen, on avoue que l'enseignement actuel du corps des pasteurs répond de l'enseignement qui a toujours été fait, parce qu'il est impossible, en vertu des promesses, que l'enseignement varie dans les matières qui font partie essentielle du christianisme. Mais on doit convenir aussi que l'enseignement actuel du corps des pasteurs ne peut se connaître que par l'inspection des professions de foi qui sont en usage dans les différentes Églises particulières qui composent l'Église universelle. Inspection nécessaire pour découvrir par la comparaison de toutes ces professions de foi, si elles se réunissent toutes dans l'enseignement des mêmes points de doctrine. Inspection au reste qui est l'unique ouvrage de l'esprit humain, en ce que c'est à lui seul à examiner et à confronter toutes les professions de foi qui ont cours pour savoir si elles se réunissent pour faire un même tout. Les hérétiques nient la réalité de cette union et de cette concorde entre toutes les professions de foi connues depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, et on ne peut les désarmer, à la gloire du christianisme, qu'autant qu'on est en état de leur démontrer par la raison qu'ils se trompent sur ce point.

XII. Encore un coup, c'est de cette manière que la foi s'introduit ordinairement dans les cœurs. Elle doit les premières semences de son origine à la simple proposition des vérités chrétiennes. L'esprit

humain n'a point assez de forces pour sonder les secrets de Dieu et pour parvenir par lui-même à l'intelligence des mystères de l'Evangile, *fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (*Rom.* 10, 17).

Pour croire raisonnablement à quelque prédicateur, il ne suffit pas d'entendre ce qu'il dit, il faut encore être convaincu sur son témoignage de la vérité des faits qu'il annonce et des points de doctrine qu'il enseigne. Conviction qui ne s'acquiert avec sagesse qu'autant qu'on est parfaitement instruit que c'est un prédicateur véridique qui n'a point été séduit et qui ne veut point séduire. Dès qu'on soupçonne un homme d'erreur ou de fourberie, son témoignage ne mérite ni respect ni soumission : *Quæ audisti à me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus qui idonei erunt et alios docere* (2. *Tim.* 2, 2).

Les premiers chrétiens ont avec justice rendu hommage à la prédication de Jésus-Christ et de ses apôtres. Instruits par eux-mêmes de la divinité de leur ministère, qui était constaté par des miracles éclatants, ils ont eu raison d'admettre les dogmes qu'ils leur annonçaient.

C'est à l'enseignement public, constant et uniforme des pasteurs que Jésus-Christ a attaché la conservation et le maintien des vérités chrétiennes dans toute leur intégrité. C'est pour fixer à jamais la foi des fidèles et la rendre imperturbable, qu'il a établi dans son Eglise des docteurs, des évangélistes et des prophètes : *Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ* (*Eph.* 4, 14). Le consentement qu'on donne aux vérités chrétiennes doit donc avoir nécessairement pour principe l'autorité d'enseignement dont Dieu a revêtu ceux qu'il a honorés du sacerdoce. Consentement qui n'est raisonnable, qu'autant qu'on est convaincu que le corps des pasteurs est un corps véridique qui ne peut embrasser l'erreur, qui ne peut tromper, ni être trompé. Or qui pourrait sensément révoquer en doute l'infaillibilité du corps des pasteurs ? On lit en termes exprès dans l'Ecriture (*Matth.* 28, 19, 20) que le Sauveur du monde s'est engagé d'être avec lui jusqu'à la consommation des siècles, toutes les fois qu'il s'agira d'instruire les nations des vérités du salut : *Euntes ergo docete omnes gentes.... Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*

L'enseignement des pasteurs d'aujourd'hui prend sa source dans l'enseignement de Jésus-Christ et des apôtres. Ces deux enseignements n'en font qu'un seul numérique et individuel, et c'est à cette conformité d'enseignements non interrompue, qui ne se connaît que par la voie de la raison et par des recherches purement naturelles, qu'on doit attribuer, suivant le cours ordinaire de la Providence, la formation et l'affermissement de la foi dans les cœurs ; *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (*Rom.* 10, 17). Quiconque doute de la conformité de l'enseignement actuel des pasteurs avec celui du Sauveur du monde et de ses disciples ne peut avoir qu'une foi faible et chancelante. Dépourvu d'une règle infaillible qui puisse fixer son esprit en matière de religion, il se trouve dans des perplexités continuelles qui ne lui permettent pas d'adhérer fermement aux points de doctrine qu'on lui propose, comme faisant partie du sacré dépôt des vérités saintes du christianisme.

XIII. Quoique la croyance des vérités évangéliques s'introduise dans les cœurs par une voie purement humaine, c'est-à-dire par une chaîne de principes incontestables, qui ne sont que du ressort de la raison ; il faut cependant convenir que cette croyance n'est salutaire pour l'immortalité glorieuse, qu'autant que l'onction céleste du Saint Esprit la produit en nous. Ce point de doctrine a été justement décidé contre Pélage et contre ses sectateurs. Si l'apôtre saint Paul dit que *la foi vient de l'ouïe*, il enseigne en même temps que *la foi est un don de Dieu* (*Rom.* 10, 17), *que nous ne pouvons de nous-mêmes avoir une bonne pensée, et que c'est l'Etre suprême qui nous rend capables d'en former quelqu'une* (*Ephes.* 2, 8 ; 2 *Cor.* 3, 5).

Messieurs Holden et d'Argentré ont fait cette remarque avant nous ; ils observent l'un et l'autre que la certitude du consentement que nous donnons aux dogmes du christianisme est primordialement fondée sur la connaissance naturelle que nous avons de la révélation de ces dogmes. Connaissance qui suppose la connaissance naturelle de l'infaillibilité de la révélation et celle du sens que présente à l'esprit cette même révélation. Vivement convaincus de la vérité de cette maxime, ils ajoutent qu'ils ne prétendent pas exclure de la formation de la foi salutaire dans les cœurs le secours de l'inspiration divine. Mais ils soutiennent en même temps que cette inspiration céleste n'est point par rapport à nous un principe qui puisse servir à nous convaincre par nous-mêmes de la vérité des points de doctrine auxquels nous souscrivons, ni que nous puissions employer pour engager les autres à embrasser le christianisme.

Voici les paroles de M. Holden : *Je ne nie pas*, dit ce célèbre docteur (*Divinæ fidei analys. l.* 1, *c.* 6, *p.* 41 *et* 42), *que tous les hommes aient absolument besoin d'un secours particulier de la grâce intérieure pour croire d'une foi divine les vérités révélées ; mais je soutiens qu'il est absurde d'avancer que la certitude du consentement qu'on donne aux dogmes de la religion soit fondée en dernier ressort sur l'impression surnaturelle de ce secours. Attamen fidei catholicæ et revelatæ certitudinem et firmitatem super divinum hunc et supernaturalem motum et influxum fundare et in illum ultimo resolvere absurdum est et imaginarium... fatua est prorsus hallucinatio et inepta aberratio.*

Les expressions de M. d'Argentré mort évêque de Tulle ne sont pas moins précises. *La certitude du consentement*, dit ce savant prélat, *que notre esprit donne aux vérités révélées, est une certitude naturelle en elle-même, quoiqu'elle soit surnaturelle quant à la manière dont nous l'obtenons avec le secours de la grâce..... L'acte de foi divine, qui consiste essentiellement dans la certitude du consentement que notre esprit donne aux vérités révélées, est naturel en lui même*, quoad substantiam : *et surnaturel seulement quant à la manière*, quoad modum, *dont nous le produisons avec le secours de la grâce..... La révélation de Dieu n'est pas le fondement total et entier de la certitude du consentement que nous donnons aux vérités révélées, car cette certitude doit aussi nécessairement être fondée sur l'infaillibilité du moyen et de la règle qui sert à nous faire connaître sans nous pouvoir tromper, quelles sont les vérités que Dieu a effectivement révélées. La révélation de Dieu en elle-même et l'autorité de son témoignage ne sont que le fondement éloigné de notre foi ; car le fondement prochain et immédiat de notre foi est la double certitude que notre esprit a, soit de l'autorité infaillible de la révélation de Dieu, soit que telles et telles vérités qu'on nous propose de croire comme étant révélées, sont effectivement révélées de Dieu. La certitude que notre esprit a que Dieu a effectivement révélé les vérités qu'on nous propose suffisamment de croire, est une certitude naturelle qui est fondée sur la transmission perpétuelle, constante et universelle des traditions divines et apostoliques, qui s'est toujours faite dans l'Eglise, tant de vive voix que par écrit depuis les apôtres* (*Traité de l'analyse ou de la résolution*, etc. ; *t.* 1, *c.* 14, *p.* 242-244).

En vain contesterait-on la solidité de toutes les maximes que nous venons de produire ; elles portent sur leur front un caractère de vérité qui est sensible pour toutes les personnes qui réfléchissent. La foi vient de l'ouïe, *fides ex auditu* (*Rom.* 10, 17) : c'est la décision de l'apôtre saint Paul. L'obéissance qu'on rend aux dogmes de la religion, dit le même apôtre,

doit être raisonnable ; *Rationabile obsequium vestrum* (*Rom.* 12, 1). Quiconque se détermine à croire sans raison, ressemble ou à ces enthousiastes et à ces prétendus illuminés qui reçoivent indifféremment tout ce que leur dicte leur imagination corrompue, ou à ces imbéciles qui rendent indistinctement hommage à tout ce qu'on leur propose, sans examiner si ceux qui veulent les instruire méritent d'être écoutés.

On ne peut se soustraire aux deux défauts dont nous venons de parler, qu'en faisant attention à la force des motifs qui répondent de la vérité des points de doctrine dont on entend parler, et aux raisons qui établissent la véracité et la fidélité de ceux qui les annoncent : Examen purement naturel, qui n'est que du ressort de la raison. Vouloir s'en rapporter sur cet article à des illuminations intérieures et à des prétendus mouvements de l'onction céleste, c'est ouvrir la porte au libertinage des sentiments en matière de religion, et frayer le chemin à l'esprit d'indépendance. Dans cette hypothèse chacun sera en droit de dire qu'il sent ce qu'il sent, et que ce qu'il sent est en lui une impression divine, source de toutes lumières et ennemie de tout mensonge, à laquelle il ne doit pas se refuser : illusion frivole. C'est à nous à éprouver les esprits et à examiner si ce qu'ils disent est vrai, ou au moins si ce qu'ils prêchent est croyable sur leur parole, quoiqu'il soit incompréhensible ; *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus, si ex Deo sint quoniam multi pseudo-Prophetæ exierunt in mundum* (1 *Joan.* 4, 1). Sans cet examen scrupuleux, nous nous exposerions à prendre pour révélé ce qui ne l'est pas, et à regarder comme appartenant à la révélation ce qui est l'ouvrage des idées purement humaines. Nul homme en effet ne peut se flatter qu'il soit éclairé d'en haut. L'Ange de ténèbres se transforme quelquefois en ange de lumière, et il y a des voies qui semblent bonnes aux hommes, quoiqu'ils les trouvent mauvaises, lorsqu'ils se donnent la peine de les approfondir et d'en sonder la nature.

La religion chrétienne n'est pas une religion d'enthousiastes et d'illuminés. Dieu l'a revêtue de caractères sensibles, capables de la faire connaître et de contribuer à son établissement dans le monde. Les prétendues inspirations secrètes et les prétendues lumières divines dont on se flatte d'être favorisé ne mettent personne en état de se convaincre soi-même, ni de convaincre qui que ce soit de la vérité des dogmes qu'on annonce, comme en ayant été instruit du ciel. Si un particulier croit un point de doctrine sur le principe que Dieu lui-même lui en a communiqué l'intelligence, un autre particulier pourra dire qu'il le nie, parce que Dieu lui en a fait sentir la fausseté. Un homme qui est vraiment illuminé ne peut communiquer aux autres sa propre illumination, et on ne doit pas le croire sur sa parole. La voie des inspirations secrètes n'est donc pas le chemin que la Providence a choisi pour ranger ses créatures sous les étendarts du christianisme, et pour attirer à Jésus-Christ des adorateurs.

Le corps des pasteurs qu'il a chargé de l'instruction des peuples, et avec lequel il a promis d'être jusqu'à la consommation des siècles, est le seul tribunal qu'il veut qu'on consulte en matière de foi : tribunal toujours sage, qui n'interpose son jugement sur la fixation des points de doctrine, qui font partie du sacré dépôt, qu'autant qu'il trouve, par des recherches purement humaines, que les points de doctrine qui sont soumis à son examen et qu'il déclare être révélés, ont réellement pour eux le suffrage des livres saints et la profession publique et non interrompue de l'Eglise universelle.

XIV. Ces principes établis, il est facile de déterminer si la foi l'emporte en certitude sur la théologie.

1° Il n'est point ici question de *la certitude d'objet*. Tout le monde avoue que la foi et la théologie considérées sous ce rapport sont également certaines. La raison en est qu'elles ont l'une et l'autre pour objet les mêmes vérités et les mêmes points de doctrine. Si la foi propose quelques dogmes à la croyance des fidèles, la théologie n'a point d'autre but que celui de faire voir que ces dogmes sont réellement révélés, qu'ils réunissent en leur faveur le suffrage presque unanime de toutes les églises particulières, et qu'on doit en conséquence leur rendre hommage.

2° Il n'est point ici question *de la certitude de sujet*. Tout le monde avoue que la foi et la théologie envisagées sous ce rapport sont également certaines, plus ou moins certaines, suivant les dispositions particulières des esprits. Si on trouve des théologiens qui adhèrent avec autant de fermeté aux points de de doctrine qu'ils croyent en leur particulier faire partie de la révélation, qu'aux points de doctrine que tous les chrétiens confessent être révélés, on en trouve aussi qui mesurent et proportionnent avec sagesse la fermeté de leur adhésion sur le degré de confession publique que peuvent avoir les sentiments qu'ils embrassent. Nous en avons un exemple sensible dans la matière de la prédestination gratuite à la gloire. Les disciples de saint Augustin, qui se déclarent pour ce système théologique, le soutiennent avec autant de zèle que l'adorable mystère de la sainte Trinité ; mais les autres théologiens plus circonspects se contentent d'y souscrire comme au sentiment le mieux établi sur l'Ecriture et sur la tradition.

3° Le nœud de la difficulté présente se réduit donc à examiner et à définir si la foi l'emporte sur la théologie *en certitude de motif*, c'est-à-dire, si la révélation qui est la source primordiale et fondamentale des vérités évangéliques est plus propre à exclure tout doute de l'esprit, que la raison même qui constate la révélation et qui en découvre le sens par la recherche exacte qu'elle fait de la tradition universelle de l'Eglise, dépositaire infaillible de vérités révélées.

XV. La révélation et la raison peuvent être considérées sous deux faces différentes : ou *en elles-mêmes*, c'est-à-dire, en tant qu'elles émanent de Dieu et qu'elles se trouvent en lui ; ou *par rapport aux hommes*, c'est-à-dire, en tant qu'elles nous sont communiquées.

1° On ne s'attachera point à prouver ici que la révélation et la raison considérées *en elles-mêmes*, c'est-à-dire en tant qu'elles émanent de Dieu et qu'elles se trouvent en lui, sont également capables de produire en nous une adhésion inébranlable et un acquiescement ferme, exclusif de tout doute. Tout le monde convient de la vérité de ce point de doctrine. L'Etre suprême est la source de toute lumière ; il ne peut se tromper, ni être trompé. En qualité de parfaite intelligence, il lui est absolument impossible de prendre la vérité pour le mensonge, et l'erreur pour la vérité. Comme indépendant, aucun être ne peut lui faire illusion, ni l'engager dans le faux. Qu'il fasse entendre sa voix à nos oreilles et à nos cœurs, soit par des oracles éclatants qui portent des caractères incontestables de divinité, soit par l'application de cette raison souveraine qu'il possède lui même ; nous lui devons tous une obéissance respectueuse, prompte et sans réserve. Parfaitement sûrs et vivement convaincus qu'il est ennemi déclaré de tout mensonge et qu'il est à l'abri de toute séduction, nous ne devons pas craindre de tomber dans l'erreur en nous rendant à ses leçons et à son enseignement.

2° Le seul point sur lequel les théologiens se partagent dans la question dont il s'agit se borne au parallèle de la certitude de la révélation et de la raison considérées *par rapport aux hommes*, c'est-à-dire en tant qu'elles leur sont communiquées. Les uns prétendent, et c'est le plus grand nombre, que la révélation a plus de force que la raison, pour dissiper de l'esprit tout doute et toute incertitude. Les autres

soutiennent au contraire que la raison et la révélation sont égales entre elles par rapport à ce point. Quel parti prendre dans ce conflit de sentiments?

XVI. *Proposition.* Nous croyons avec M. Holden que la foi, quoique fondée sur la révélation, ne peut raisonnablement produire plus de certitude dans les cœurs par rapport aux dogmes du christianisme, que la raison même qui s'en rapporte sur cet article à la tradition universelle de l'Eglise, et qui démontre que tels et tels points de doctrine ont toujours été crus comme faisant partie des vérités saintes, à la profession desquelles le Sauveur du monde a attaché le salut; *quamvis fides in quantum fides*, dit ce célèbre théologien, *in auctoritatem resolvatur... ac ideo fides divina in auctoritatem divinam, quæ omnem certitudinem ex se nata est efficere. Verum, quia assensus fidei, etiam divinæ, in substantia sua et essentialiter dependet a certitudine et infallibilitate medii quo auctoritas hæc menti applicatur, majorem nequit fides, ne quidem divina, habere certitudinem, quam possit illi tribuere ipsius medii certitudo* (*Divinæ fidei analys. t.* 1, *c.* 2, *p.* 31, 32). M. dArgentré se déclare avec fondement pour la même opinion (*Traité de l'analyse ou de la résolution de la foi; t.* 1, *c.* 14, *p.* 231 *jusqu'à* 254. *Elem. theolog., c.* 1, *p.* 12, *edit. Paris. anno* 1702)

Preuve. Comment la foi se forme-t-elle ordinairement dans les cœurs? Nous l'avons déjà dit plusieurs fois et prouvé d'une manière sensible. La foi résulte de la connaissance de la révélation et du sens de cette même révélation : connaissance purement naturelle qui ne s'acquiert que par la recherche exacte de ce qui a été presque généralement cru dans tous les siècles, ou par l'examen de la profession actuelle et publique de presque toutes les églises particulières qui composent l'Eglise catholique : recherche et examen qui ne sont visiblement que du ressort de la raison et l'ouvrage de l'esprit humain.

Si la grâce préside à la formation de la foi dans les cœurs, elle n'exclut point les raisonnements solides qui établissent la vérité des dogmes qu'elle propose à la croyance des fidèles, et qui les engagent à se soumettre aux vérités qu'elle présente, quoiqu'ils ne puissent en sonder les profondeurs, ni dissiper les ténèbres mystérieuses dont elles sont environnées. Encore un coup, la religion chrétienne n'est pas une religion d'enthousiastes qui demandent qu'on s'en rapporte à de prétendues inspirations célestes dont ils se croient favorisés. Ses disciples sont parfaitement convaincus que la soumission à l'Evangile doit être raisonnable, et dès lors ils appuient la fermeté de leur croyance sur des motifs de crédibilité capables de réduire les esprits les plus prévenus. Ils démontrent d'abord que Dieu doit être cru sur sa parole, parce qu'il ne peut se tromper, ni être trompé, ni tromper les autres. Ils démontrent ensuite que l'Être suprême a fait entendre sa voix et qu'il a parlé aux hommes. Non contents de ces deux premières démarches, ils constatent par la tradition universelle de tous les siècles, que telles et telles vérités particulières sont réellement révélées, et ils en concluent par une conséquence nécessaire qu'on doit leur rendre hommage et leur sacrifier ses propres lumières. Qu'est-ce qui conduit les chrétiens dans l'établissement des différentes propositions dont on vient de parler et qui sont toutes essentiellement préliminaires à l'acquiescement qu'on donne aux dogmes évangéliques? La réflexion, l'étude et le raisonnement sont les seules voies qu'ils mettent en usage. Persuadés qu'on ne peut connaître ce qu'il faut croire en matière de religion divine, qu'autant qu'on est parfaitement et sûrement instruit des points de doctrine que Dieu a lui-même annoncés par Jésus-Christ et par ses apôtres, ils s'appliquent à découvrir par la profession publique des Eglises les vérités saintes que le Sauveur du monde a manifestées aux nations, et que les apôtres ont prêchées à toute la terre. L'Eglise elle-même, quoiqu'infaillible dans ses décisions, n'interpose jamais son jugement sur un point disputé, qu'il ne soit notoire que toutes les églises qui la composent, conspirent à professer tel ou tel dogme, ou qu'elle ne se soit elle-même appliquée à la recherche des puissants motifs qui autorisent son jugement. Elle est trop sage pour marcher au hasard et en aveugle. Continuellement attentive à réduire les novateurs au silence, elle n'est jamais sans armes capables de repousser leurs traits.

Sous quel prétexte pourrait-on donc prétendre que la révélation est plus certaine que la raison? La connaissance des vérités de la foi est établie sur des principes purement naturels, et dont la solidité ne se constate que par des recherches purement humaines. Si la raison peut se tromper dans la fixation et dans l'établissement de ces principes, la foi elle-même devient chancelante; sa fermeté s'écroule, et elle n'a plus une consistance inaltérable. Un édifice ne peut pas avoir plus de stabilité que le fondement qui lui sert de base. Si le fondement en est faible, il est lui-même très-proche de sa ruine.

D'ailleurs Dieu est la source immédiate de la raison aussi bien que de la révélation. Incapable d'engager de lui-même les hommes dans le parti du mensonge, il ne peut se servir ni de l'une ni de l'autre pour les plonger dans l'erreur. Il serait lui-même le principe de leur chute, si la raison souveraine et l'évidence pouvaient les tromper. L'évidence est un flambeau dont il leur a fait présent pour les conduire, et ce flambeau leur est plus nuisible qu'utile, s'il est capable de les égarer et de les faire souscrire au mensonge. Concluons donc que la raison est aussi certaine que la révélation, lorsqu'elle a soin de se tenir dans sa sphère ou, ce qui revient au même, quand elle se borne à rechercher la révélation et les vérités révélées, sans vouloir en développer la substance et en approfondir tous les ressorts.

§ II. *De la certitude de la théologie mise en parallèle avec celle des sciences purement naturelles.*

I. Quiconque souhaite éclaircir avec précision cette importante matière, doit d'abord se rappeler à l'esprit la notion des différentes espèces de certitude dont parlent les philosophes, et fixer ensuite à quoi se réduit au juste le point de difficulté qui partage les théologiens. Il est évident en effet pour toute personne attentive qu'on ne peut approfondir une dispute qu'autant qu'on a soin de se former une idée juste de la valeur des termes dont on se sert dans son développement, et qu'on indique avec exactitude le point précis qui en fait l'objet. Vouloir examiner une controverse épineuse sans cette double précaution, c'est risquer de ne pas se faire entendre, de tout brouiller, d'établir ce qui n'est point en contestation, et de laisser indécis ce qui est réellement en dispute.

II. On distingue trois sortes de certitude, *une certitude d'objet*, *une certitude de sujet* et *une certitude de motif*. Nous avons exactement défini ci-dessus ce que signifient ces termes. Rapportons en peu de mots le sens que nous y avons attaché. La certitude *d'objet* n'est autre chose que l'immobilité, l'immutabilité et l'invariabilité des choses dont les sciences traitent. La certitude *de sujet* n'est autre chose que l'adhésion ferme et inébranlable que l'esprit donne à une proposition. La certitude *de motif* n'est autre chose que la vérité et la solidité des principes et des raisons qui portent à croire quelque chose et à y acquiescer.

III. 1° Il n'est point ici question de comparer la théologie aux sciences naturelles par rapport à *la certitude d'objet*. Les sciences naturelles aussi bien que la théologie ont pour objet des choses également certaines en elles-mêmes. Si la théologie a pour objet les vérités qui concernent la religion et qui dès lors sont invariables, les sciences naturelles ont pour objet l'essence des choses, qui est absolument immuable. On doit donc convenir que la théologie et les sciences naturelles, considérées dans ce point de vue, sont également certaines.

2° Il ne s'agit point ici d'examiner si la théologie l'emporte sur les autres sciences *en certitude de sujet*. L'expérience nous apprend que les hommes adhèrent quelquefois avec plus de fermeté aux points de doctrine qui sont du ressort des sciences naturelles, qu'aux points de doctrine qui se trouvent dans la sphère des vérités de la religion, et que quelquefois aussi ils acquiescent avec plus de force aux propositions que la théologie propose, qu'aux propositions que les sciences naturelles établissent : diversité de consentement tout à fait extérieure à la théologie et aux sciences naturelles. Elle ne prend sa source que dans la différente disposition des esprits qui se trouvent tantôt plus frappés d'un principe philosophique que d'un principe théologique, et tantôt plus touchés d'un principe de théologie que d'un principe de philosophie.

3° Le seul point qui fasse ici quelque difficulté se réduit à examiner si la théologie l'emporte sur les sciences naturelles *en certitude de motif*. Parlons plus clairement, la seule et unique difficulté qu'on ait à éclaircir dans l'occasion présente se borne à décider si la raison naturelle consultant la révélation est plus certaine et plus sûre dans la recherche du vrai, que la raison naturelle consultant ses propres idées et ne s'appuyant que sur ses propres lumières.

Voici au juste l'unique différence qu'il y a entre la théologie et les sciences naturelles. *La théologie* fait usage de la raison pour puiser dans l'Ecriture, dans les saints Pères, dans la profession et dans la décision de l'Eglise, les points de doctrine qui appartiennent au sacré depôt des vérités évangéliques. C'est sur ce seul et unique principe qu'elle fonde tous les dogmes qu'elle propose à croire. Elle ne prétend pas les établir sur les seules lumières que la raison naturelle fournit d'elle-même. Un principe beaucoup plus sublime et beaucoup plus relevé la guide dans la fixation des vérités chrétiennes. *Il n'en est pas ainsi des sciences purement naturelles.* Uniquement fondées sur la raison, elles ne recherchent que dans le fond même des lumières du bon sens, les raisons qui établissent les points de doctrine qu'elles proposent.

Si la raison consultant ses propres idées est aussi sûre dans la découverte du vrai, que la raison consultant la révélation pour l'intelligence des dogmes de l'Evangile, il faut de toute nécessité convenir que la théologie et les sciences purement philosophiques sont absolument égales entre elles, quant à *la certitude de motif*.

Si au contraire la raison consultant la révélation est plus à l'abri de l'erreur que la raison qui ne s'en rapporte qu'à ses propres idées et à sa propre évidence, on doit nécessairement avouer que la théologie l'emporte *en certitude de motif* sur les sciences naturelles.

Encore un coup, c'est de l'éclaircissement de cet unique point que dépend la solution de la question que nous avons à résoudre. Il s'agit de savoir si la raison consultant la révélation est plus à portée et plus sûre de rencontrer le vrai, que la raison laissée à elle-même ne l'est pour la découverte et l'intelligence des vérités purement philosophiques. Le plus grand nombre des théologiens décide en faveur de la raison consultant la révélation; mais des docteurs célèbres par leurs écrits ont hautement soutenu le contraire. Ils ont enseigné que la raison consultant ses propres idées est aussi certaine que la raison consultant la révélation; et dès lors ils n'ont pas fait difficulté de dire que la théologie et les sciences naturelles sont égales entre elles, par rapport à *la certitude de motif*. MM. Holden et d'Argentré sont de ce sentiment (*Divinæ fidei analys. t.* 1, *c.* 3. *Elem. Theolog. c.* 1, *p.* 12. *Traité de l'analyse ou de la résolution de la foi, t.* 1, *ch.* 14). Quel parti prendre dans ce conflit d'opinions? c'est ce qu'il faut examiner.

IV. *Proposition.* La raison qui consulte ses propres idées est un moyen aussi certain et aussi infaillible pour parvenir à la connaissance des vérités naturelles, que l'est, dans la découverte des dogmes de l'Evangile, la raison qui consulte la révélation et qui s'appuie sur cette même révélation pour établir les vérités de la foi. La raison, considérée sous le double rapport dont il s'agit, est une voie également sûre et également à l'abri de toute erreur dans la recherche du vrai; *neutrum altero certius, ut parem utriusque certitudinem, licet non omnino similem asserere non dubito.* Ce sont les paroles de M. d'Argentré dans ses Eléments théologiques (*cap.* 1, *p.* 12).

Première preuve, tirée de la nature de la raison et de ses propriétés.

La raison prise en elle-même n'est autre chose que cette faculté de l'esprit, par le moyen de laquelle les êtres raisonnables examinent tout ce qui se présente à leur entendement, pour décider ensuite s'ils doivent ou ne doivent point y souscrire. Cet examen suppose un détail de réflexions et une combinaison de raisonnements qui développent la matière qui en fait l'objet. De ce détail de réflexions et de raisonnements combinés ensemble naît dans les êtres intelligents une lumière vive qui les porte à donner leur consentement ou à le refuser. Prétendre que cette lumière est capable de les induire en erreur, c'est vouloir les réduire à une certitude absolue dans toutes leurs démarches, et les engager à douter de tout : Pyrrhonisme affreux dont nous avons fait voir l'absurdité et la folie dans notre traité de la Religion (*t.* 5, *dissert.* 7, *ch.* 1, *p.* 38 *jusqu'à* 94).

C'est de Dieu même que nous tenons la faculté de raisonner. Il ne nous en a fait don que pour nous servir de flambeau pendant notre vie, et pour nous guider dans toutes nos opérations. Flambeau pernicieux, s'il est par lui-même capable de nous engager dans le mensonge et de nous faire prendre pour vrai ce qui est faux, et pour faux ce qui est vrai. L'Etre suprême ne peut faire un tel présent; souverainement sage et souverainement bon, il ne met entre les mains de ses créatures rien qui puisse, par sa propre nature, les égarer du chemin de la vérité.

Que l'esprit humain consulte ses propres lumières ou qu'il s'en rapporte à l'autorité pour rendre hommage à un point de doctrine qu'on lui propose, peu importe. Si la raison dont il est doué, est incapable, suivant que nous venons de le dire, de l'engager dans l'erreur lorsqu'il en écoute les leçons et qu'il n'en suit que l'évidence, il faut convenir aussi que cette même raison est par rapport à lui un guide sûr, quand il se détermine à croire quelque chose sur le principe de l'autorité. La soumission dont il honore ceux qui lui parlent et qui veulent l'instruire n'est sensée et judicieuse qu'autant qu'il est convaincu qu'ils sont véridiques, qu'ils n'ont point été séduits et qu'ils ne veulent point le tromper. Il ne suffit pas qu'il entende leurs discours et leurs instructions, il est encore nécessaire qu'ils sachent précisément ce que leurs discours renferment. C'est courir risque d'embrasser le mensonge, que de se rendre à la déposition de personnes qu'on peut soupçonner d'avoir été séduites, ou de n'être point sincères; et c'est croire à l'aveugle et au hasard que d'admettre telles ou telles choses sur le témoignage de quelqu'un, quand on n'est pas vivement persuadé que son témoignage atteste réellement les points et les articles auxquels on se soumet.

Cela posé, il est clair que la raison n'acquiert aucun nouveau degré de certitude ni de véracité, lorsqu'elle consulte la révélation, soit pour savoir si elle provient réellement de l'Etre suprême, soit pour découvrir ce qu'elle contient.

Par quelle voie les hommes peuvent-ils être instruits que Dieu a parlé? Il est constant qu'il n'y en a pas d'autre que l'inspection de la tradition universelle de tous les siècles, qui dépose en faveur de ce fait : tradition universelle qui ne peut être connue que

par des recherches purement humaines ; tradition universelle non constatée si ces recherches peuvent être fautives, et dès lors l'authenticité de la révélation devient elle-même incertaine.

Par quelle voie peut-on connaître que la révélation dont l'authenticité est établie, renferme tels et tels points de doctrine ? Il est incontestable qu'on ne peut parvenir à l'intelligence de ce fait que par la lecture même de la révélation, et par le sens qu'on lui a donné dès l'origine de sa promulgation, et qu'on a continué de lui donner sans interruption jusqu'à notre temps. Ceux qui ont reçu immédiatement la révélation, l'ont mise par écrit afin qu'elle se perpétuât plus sûrement. Dieu leur en a communiqué le sens, et ils en ont rendu dépositaires des personnes fidèles, qui ont eu soin d'en instruire ceux qui devaient leur survivre. C'est dans leur enseignement qu'il faut puiser l'intelligence des livres saints. On ne connaît jamais mieux le sens d'une loi que quand on consulte ceux qui l'ont immédiatement reçue des mains du législateur, et qui ont appris de lui-même à en pénétrer tout le sens.

En un mot deux choses contribuent à découvrir quels sont les dogmes que la révélation renferme ; l'examen de cette même révélation par l'étude sérieuse qu'on fait des différents textes qui la composent, pour parvenir à la connaissance de vérités saintes qu'ils expriment, et la recherche exacte des interprétations que le corps des pasteurs lui a données dès les premiers temps et sans interruption jusqu'à notre siècle : examen et recherche qui ne dépendent que du ressort de l'esprit humain. C'est à lui à faire usage de ses propres lumières pour procéder avec ordre dans cette discussion et pour ne point s'y tromper. Or si la raison était sujette à l'erreur sur cet article, l'étude de la théologie serait absolument incapable de produire aucun degré de certitude dans l'esprit, et de le faire adhérer sans aucune défiance à quelque point de doctrine. Un édifice ne peut pas être plus inébranlable que le fondement sur lequel il est appuyé.

La science théologique n'a point d'autre fondement que les réflexions humaines sur le sens des livres saints et sur celui de la tradition de l'Eglise. Si les réflexions humaines sont fautives dans cette opération, tout devient incertain dans l'établissement et dans l'éclaircissement des vérités chrétiennes : pyrrhonisme affreux qui va directement au renversement total des dogmes de la foi. Les théologiens dans l'hypothèse dont il s'agit, n'ont aucune ressource sûre pour combattre l'hérésie ; disons plus, ils se trouvent dans l'impossibilité de réduire les novateurs au silence par les décisions de l'Eglise universelle. Dès qu'on convient en effet que la raison peut se tromper dans les motifs qui déterminent à croire, il est évident qu'elle peut aussi s'égarer en donnant pour définition de l'Eglise, un jugement qui n'a point cet auguste caractère.

Concluons donc que la raison consultant ses propres idées est un moyen aussi infaillible pour la découverte de la vérité, que la raison qui consulte les livres saints pour y trouver les dogmes de la foi. D'où vient ? C'est que la raison qui consulte la révélation pour savoir ce qu'elle enseigne, est la raison naturelle même qui fait usage de ses propres forces pour découvrir, soit dans l'Écriture, soit dans la tradition les vérités du christianisme.

En un mot, c'est la raison qui conduit à la foi et qui détermine à se soumettre aux vérités qui en font l'objet. Il est donc absolument faux que la théologie soit plus certaine et plus capable d'exclure tout doute que les lumières naturelles. La stabilité, la fermeté et l'immobilité de l'adhésion de l'esprit ne sont raisonnables qu'autant que le principe sur lequel elles portent est lui-même incapable de plonger dans l'erreur.

Deuxième preuve tirée de la proportion de certitude qu'il y a entre les différentes vérités théologiques et les différentes vérités naturelles.

Pour pousser jusqu'au dernier période de l'évidence la solidité de la doctrine qu'il est question d'établir ici, il faut comparer 1° la certitude des premiers principes de la philosophie à la certitude des principes de la théologie ; 2° la certitude des conclusions tirées des premiers principes de la philosophie à la certitude des conclusions tirées des premiers principes de la théologie. Or toute personne judicieuse conviendra aisément qu'il y a une égalité de certitude dans la théologie et dans la philosophie, soit qu'on les considère par rapport à leurs premiers principes, soit qu'on les envisage par rapport aux conséquences qui émanent de leurs premiers principes.

1° Ces premiers principes naturels, *Le tout est plus grand que sa partie ; le néant n'a nulle propriété ; il est impossible qu'une chose soit et ne soit pas en même temps ; on ne peut douter qu'il y a une ville de Rome, une ville de Constantinople, qu'il y a eu un César, un Alexandre, un Cicéron*, sont certains d'une certitude absolue, exclusive de tout doute. L'évidence en est si frappante et si sensible, qu'on ne peut sans folie y refuser son consentement. Rien n'est certain dans le monde, si les maximes dont on vient de parler, n'ont pas le dernier degré de certitude. L'autorité qui nous atteste qu'il y a *une ville de Rome et qu'il y a eu un Alexandre*, est absolument infaillible. Tous les hommes ne peuvent conspirer unanimement et d'une manière persévérante à déposer en faveur d'un fait qui soit faux. Les raisons qui démontrent que *le tout est plus grand que sa partie, et que le néant n'a aucune propriété*, sont si lumineuses qu'il faut avoir renoncé à tout bon sens pour ne pas y souscrire. Or dès qu'une chose est très-certaine, on ne peut en trouver une autre qui soit plus certaine. D'où vient ? C'est que la certitude entière et absolue n'admet au-dessus d'elle aucun degré de certitude supérieure. Concluons donc que les premiers principes théologiques ne l'emportent pas en certitude sur les premiers principes de la philosophie, puisque les premiers principes de la philosophie ont une certitude entière, complète et absolue.

2° Les conséquences qui suivent des premiers principes, sont ou *prochaines* ou *éloignées*. Ces différentes espèces de conséquences participent de la certitude du principe dont elles émanent. Tout le monde avoue qu'elles sont plus ou moins certaines, suivant que la liaison qu'elles ont avec leur principe est plus ou moins incontestable. De ce principe connu par les simples lumières de la raison, *le tout est plus grand que sa partie*, on en conclut directement et d'une manière très-prochaine, donc le doigt est plus petit que la main : de cet autre principe connu aussi par la raison, *l'homicide est défendu*, quelques philosophes en concluent d'une manière éloignée, *donc il n'est point permis de tuer un injuste aggresseur qui veut nous tuer*. Or ces deux espèces de conséquences purement philosophiques égalent en certitude les conclusions prochaines et éloignées que les théologiens tirent des premiers principes de la théologie.

Les conséquences *immédiates des premiers principes philosophiques* sont au-dessus de toute certitude. On doit reconnaître qu'elles sont aussi certaines que le principe dont elles découlent. C'est ce que démontre l'exemple que nous venons d'apporter ; il est de la dernière évidence que cette proposition, *le doigt est plus petit que la main*, qui émane de ce principe, *le tout est plus grand que sa partie*, est aussi certaine et aussi incontestable que ce même principe. Or dès qu'une conséquence est très certaine, il ne peut y en avoir de plus certaine. La raison en est que la certitude entière, absolue et souveraine ne reconnaît au-dessus d'elle aucune supériorité de certitude. Ainsi, dès qu'il est prouvé que les conséquences prochaines

des premiers principes philosophiques sont très-certaines, il est constant que les conséquences prochaines des premiers principes de la théologie ne l'emportent point sur elles en degré de certitude.

Les *conséquences éloignées des premiers principes philosophiques* ne sont certaines que suivant le degré de certitude de liaison qu'elles ont avec ces mêmes premiers principes. Un édifice n'est jamais plus solide que le fondement qui lui sert de base. Si ces conséquences éloignées ont une évidence frappante de liaison avec les premiers principes naturels dont elles émanent, il faut reconnaître qu'elles sont très-certaines ; et par conséquent il faut aussi convenir que les conclusions théologiques éloignées, dont la liaison avec le principe théologique est frappante, ne peuvent être plus incontestables. La souveraine certitude n'admet point au-dessus d'elle une supériorité de certitude. Si les conséquences éloignées des premiers principes philosophiques n'ont qu'une probabilité et qu'une vraisemblance de liaison avec les premiers principes naturels qui en sont la source, il est clair que ces conséquences ne sont que probables et vraisemblables. Or la probabilité et la vraisemblance de la vérité de ces conséquences égalent celles des conséquences éloignées théologiques qui n'ont qu'une probabilité de liaison avec le principe dont elles sont tirées. La raison en est, qu'elles sont toutes également fondées sur la vraisemblance de liaison qu'elles ont avec le principe dont elles émanent. Ce raisonnement nous paraît victorieux et ne point souffrir de réplique.

V. *Objection, prise de la faiblesse de la raison naturelle et du sacrifice qu'on doit faire des principes philosophiques aux vérités que la théologie enseigne.*

1° L'esprit humain est plus sujet à l'illusion en consultant ses propres lumières, qu'il n'y est sujet en consultant celles de la révélation. Faible et borné dans ses propres connaissances, il n'a de la plupart des choses que des idées très-imparfaites. Incapable par lui-même de comparer les notions qu'il se forme de l'objet qu'il étudie, avec le fond et la substance de ce même objet, il se trouve hors d'état de pouvoir s'assurer avec confiance si les idées qu'il en a sont réellement le tableau fidèle et la peinture exacte de son essence. Il n'en est pas ainsi de l'esprit humain, lorsqu'il ne s'applique qu'à consulter la révélation pour y découvrir les dogmes de la foi et les vérités chrétiennes. Fixé par la lettre de la révélation, il lui est facile d'en pénétrer le sens. Toute personne attentive et judicieuse doit convenir qu'il est plus aisé de connaître avec assurance la doctrine que renferme un écrit, que de parvenir à l'intelligence de la vérité d'une proposition abstraite et qui ne dépend que des réflexions purement humaines, toujours inconstantes et toujours variables suivant les différentes circonstances des lieux, des temps, des liaisons et des dispositions où l'on se trouve.

2° La marque la plus incontestable de la supériorité de certitude qu'une science a au-dessus d'une autre, est l'obligation où l'on se trouve d'adopter ses principes et de leur rendre hommage préférablement à ceux de la science à laquelle on la compare. Ce sacrifice de nécessité est une démonstration complète que la science dont on doit suivre les maximes, lorsqu'elles se trouvent en conflit de juridiction avec celles d'une autre, est plus certaine que la science dont on abandonne la lumière. Or quel est l'esprit du christianisme dans la discussion des matières de la foi ? Il prescrit de renoncer aux principes de la philosophie, lorsqu'ils combattent les maximes de l'Evangile. L'expérience y est formelle. Lorsqu'un théologien entreprend de prouver aux sociniens qu'il y a trois personnes en Dieu qui possèdent une seule et une même nature individuelle, il faut qu'il renonce malgré lui à ce principe évident : *La nature se multiplie à raison de la multiplication des individus.* Un catholique veut-il établir contre les calvinistes que le corps de Jésus-Christ est réellement présent sur les autels après la consécration, il se trouve malgré lui dans l'obligation indispensable d'abandonner cette maxime philosophique, *un corps ne peut être en plusieurs endroits tout à la fois :* preuve sensible et démonstration complète que la théologie est plus certaine que la philosophie.

Réponse. Cette difficulté, quoique éblouissante, ne doit faire aucune impression sur l'esprit d'une personne attentive.

1° Une science est plus certaine qu'une autre, ou à *raison de ses principes*, ou à *raison de l'étendue des connaissances qu'elle donne.* Elle est plus certaine à raison de ses principes, que la science à laquelle on la compare, lorsque les maximes qui lui servent de fondement, sont plus claires et plus évidentes que celles de la science avec laquelle on la met en parallèle. Elle l'emporte en certitude à raison de l'étendue des connaissances qui en sont l'objet, sur la science qu'on met en comparaison avec elle, lorsqu'elle communique avec sûreté l'intelligence de plusieurs points de doctrine sur lesquels la science à laquelle on la compare ne donne aucune lumière.

Nous ne croyons pas qu'on puisse prouver d'une manière directe que les principes de la théologie soient plus certains en eux-mêmes que les principes philosophiques. Le détail où nous sommes entrés dans notre seconde preuve démontre le contraire. La théologie enseigne plusieurs choses sur lesquelles la philosophie ne communique par elle-même aucune lumière, et c'est en ce seul et unique sens qu'on peut dire qu'elle l'emporte sur elle en certitude.

On avoue qu'on se trouve souvent obligé dans la discussion des vérités de la foi d'abandonner les principes évidemment connus par les lumières naturelles ; mais on soutient en même temps que la nécessité de ce sacrifice n'est point fondée sur un degré de certitude dans les principes de la théologie, qui soit supérieur à celui dont les principes philosophiques sont revêtus. La nécessité du sacrifice dont il est ici question, n'a point d'autre source que la multiplicité des connaissances que la théologie donne, et auxquelles la raison laissée à elle-même ne peut atteindre.

Si chaque science, comme on n'en peut douter, a ses vérités particulières, il n'est pas moins certain qu'il n'est pas raisonnable de se servir de celles qui font l'objet de telle ou telle science pour combattre celles que telle ou telle autre enseigne. Les théologiens démontrent qu'il y a eu révélation, ils fixent le sens de cette révélation, et ils soutiennent avec justice qu'il faut y souscrire, parce qu'il représente la doctrine de Dieu même qui est la vérité par essence. Convaincus de la solidité de cette maxime, ils imposent silence à leur raison sur les points révélés qu'ils ne comprennent pas. Persuadés de la faiblesse de leurs lumières pour approfondir et pour pénétrer les secrets de l'Etre suprême, ils se font sagement un devoir indispensable de respecter ses oracles. S'ils savent par eux-mêmes et en vertu des lumières naturelles, *qu'un corps ne peut pas être en plusieurs endroits, et qu'une nature se multiplie à raison de la multiplication des individus de la même espèce*, ils bornent la vérité de ces maximes dans l'ordre naturel, et ils n'ont pas la témérité d'en faire l'application aux points de doctrine qui sont au-dessus des forces de l'esprit humain, et qu'on n'apprend que par la voie de la révélation. Pénétrés de respect pour les dogmes de la sainte Trinité et de la présence réelle, ils adorent avec soumission ces deux vérités saintes, et ils en laissent la conciliation avec les principes philosophiques à l'Etre suprême dont l'intelligence est infinie.

2° Si l'esprit humain est sujet à l'erreur en consultant attentivement les lumières de la raison, la certitude de la divinité du christianisme croule et s'évanouit. Par quelle voie parvient-on à la connais-

sance de la religion du Sauveur ? On ne peut en être sûrement instruit qu'autant qu'on sait évidemment qu'il a paru dans le monde un Etre raisonnable appelé Jésus-Christ, que cet Etre a annoncé certains points de doctrine ; que ces points de doctrine ont continué à être enseignés sans aucune altération, et qu'ils subsistent encore aujourd'hui dans toute leur intégrité. Vainement se flatte-t-on d'être sûr de la divinité du christianisme sans toutes ces connaissances préliminaires.

Or toutes ces connaissances ne sont que du ressort des recherches de l'attention humaine, comme nous l'avons prouvé ci-dessus. C'est donc sans fondement et même contre toute vraisemblance qu'on prétend que la raison, qui consulte ses propres lumières, est moins certaine que la raison quand elle consulte la révélation. Si elle est fautive dans le premier point de vue, elle l'est dans le second, puisque c'est la raison prise en elle-même qui conduit à la connaissance de la révélation et à l'intelligence des points de doctrine qu'elle renferme. On avoue que l'Ecriture sainte fixe l'esprit, mais on soutient en même temps qu'elle ne présente pas toujours du premier abord, d'une manière claire et précise, ce qu'il faut croire.

HUITIÈME QUESTION. *De la nature des conclusions théologiques.*

I. L'éclaircissement de cette question est de la dernière importance; quiconque n'a pas d'idées claires et justes sur la matière qui en fait l'objet, se trouve sans cesse exposé à donner pour dogmes du christianisme, des points de doctrine qui n'ont pas cet auguste caractère, et à taxer d'hérésie des sentiments laissés à la liberté des écoles. Appliquons-nous donc avec soin à la développer dans toutes ses parties ; quelques observations préliminaires sont absolument nécessaires pour la résoudre avec précision : Les voici dans tout leur jour.

II. *Première observation.* Il y a deux sortes de raisonnements théologiques, les uns qu'on peut nommer *expositifs*, et d'autres qu'on peut appeler *illatifs*. Qu'on nous passe ces expressions barbares.

On entend par raisonnements *expositifs*, ceux dont la conclusion énonce simplement en d'autres termes le point de doctrine qui est contenu dans les prémisses dont elle émane, en voici un exemple : *Jésus-Christ est réellement un homme. Or tout homme est composé de corps et d'âme. Donc Jésus-Christ a réellement un corps et une âme.* Ce raisonnement n'est qu'*expositif*, parce que sa conclusion ne renferme que l'idée qu'on a toujours attachée au terme *homme*.

On entend par raisonnements *illatifs*, ceux dont la conclusion énonce un point de doctrine qui ne se trouve point expressément dans les prémisses dont elle émane, et qui paraît néanmoins être clairement lié avec celui qui est contenu dans ces mêmes prémisses ; en voici un exemple : *Il y a dans le monde des êtres finis et bornés qui sont sujets à mille et mille révolutions; donc il y a un Etre supérieur et indépendant de qui ils tiennent l'existence.* Ce raisonnement est *illatif*, parce que sa conclusion énonce un point de doctrine qui n'est point expressément renfermé dans la proposition qui en est le principe et la source.

III. *Deuxième observation.* Les conclusions théologiques se tirent, ou de *deux prémisses de foi*, ou de *deux prémisses dont l'une est de foi, et l'autre purement naturelle.*

Voici un raisonnement de la première espèce. *Jésus-Christ a donné à ses apôtres le pouvoir qu'il avait de remettre les péchés ; or Jésus-Christ avait un pouvoir réel de remettre les péchés, et non simplement celui de déclarer qu'ils étaient remis. Donc les apôtres avaient le pouvoir réel de remettre les péchés.* Les deux premières propositions de ce syllogisme font partie des vérités saintes qui sont comprises dans la révélation.

Il faut raisonner tout autrement de ce syllogisme, *ce qui est défini par un concile général représentant l'Eglise universelle est de foi ; or le concile général tenu à Latran en* 1215 *a défini que les anges sont incorporels : donc il est de foi que les anges sont des êtres purement spirituels.* Pour peu qu'on fasse attention, il est évident que la première proposition de ce raisonnement est révélée, et que la vérité de la seconde n'est que du ressort de la raison.

IV. *Troisième observation.* Lorsqu'une conclusion théologique émane de deux prémisses dont *l'une est de foi et l'autre naturelle*, la prémisse naturelle est plus ou moins générale que la révélée. Eclaircissons ceci par des exemples.

Ce raisonnement : *Tous les hommes doivent honorer et respecter celui qui a souffert pour eux ; or Jésus-Christ a souffert pour tous les hommes ; donc il faut que tous les hommes honorent et respectent Jésus-Christ*, est un raisonnement de la première espèce. La première proposition qui le compose est naturelle et plus générale que la seconde qui est révélée.

Il n'en est pas de même de ce raisonnement : *Les points décidés par l'Eglise sont de foi ; or il est défini par l'Eglise que les sacrements produisent d'eux-mêmes la grâce : donc il est de foi que les sacrements produisent la grâce.* La première proposition est de foi et plus générale que la seconde, dont la vérité ne peut être connue que par des recherches purement humaines.

V. *Quatrième observation.*—Lorsque la proposition naturelle qui entre dans un raisonnement théologique est plus générale que la proposition de foi, il faut avoir soin d'examiner si ce qu'elle dit être essentiel au sujet dont elle parle est regardé par tout le monde comme faisant partie de son essence, ou bien si l'attribution qu'elle lui fait de certaines prérogatives est réellement contestée.

Ce raisonnement : *Il est de l'essence de l'homme d'être un animal raisonnable; or Jésus-Christ existe comme homme dans l'eucharistie; donc il y est comme animal raisonnable*, est bien différent de celui-ci, *l'essence du corps consiste dans les trois dimensions corporelles qu'on nomme longueur, largeur et profondeur; or Jésus-Christ a un corps dans l'eucharistie. donc il s'y trouve étendu en longueur, largeur et profondeur.* L'attribut que la première proposition du premier raisonnement donne à l'homme est, de l'aveu de tout le monde, incontestablement de son essence, au lieu que l'attribut que la première proposition du second raisonnement donne au corps n'est point avoué de tous les philosophes ; ils conviennent tous que l'homme est un animal raisonnable, mais quelques-uns d'entre eux nient que l'étendue actuelle soit de l'essence du corps.

VI. *Cinquième observation.* Toute conclusion renferme deux choses, un *conséquent* et une *conséquence.*

On entend par *conséquent* la proposition même tirée de deux prémisses.

On entend par *conséquence* le connexion et la liaison que la proposition tirée a avec les prémisses dont elle émane. Eclaircissons ceci par un exemple.

Dans ce syllogisme, *Tout homme est un animal raisonnable : or Jésus-Christ est homme ; donc Jésus-Christ est un animal raisonnable ;* le conséquent est cette proposition, *Jésus-Christ est un animal raisonnable*, et la conséquence est la liaison que cette proposition a avec les deux premières propositions, et qui est exprimée par cette particule *donc.*

Ces principes établis, il est facile de résoudre la question proposée.

VII. *Première proposition.* — *La conséquence d'un raisonnement théologique* n'est de foi qu'autant qu'elle est elle-même révélée; elle n'a point ce caractère quand elle ne se trouve ni dans l'Ecriture ni dans la tradition unanime des églises.

Preuve. Tout le monde avoue qu'il n'y a de foi divine que ce qui fait partie de la révélation, et que tout ce qui s'y trouve appartient à la foi catholique.

Jésus-Christ se sert de ce raisonnement pour prouver aux Sadducéens l'immortalité de l'âme : *Le Seigneur est le Dieu des vivants et non des morts : or le Seigneur est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Ja-*

cob ; donc quoique Abraham, Isaac et Jacob soient morts, ils subsistent encore aujourd'hui. Ils ne subsistent point quant à leurs corps ; donc ils subsistent quant à leur âme : donc l'âme est immortelle (*Matth.* 22, 31, 32). Toutes ces conséquences sont de foi, quiconque les nie se déclare contre les oracles du Sauveur du monde.

Il faut raisonner tout autrement de la conséquence de ce syllogisme : *Tout homme a la faculté de rire : or Jésus est homme ; donc il a la faculté de rire.* Elle n'est pas de foi parce qu'elle ne se trouve expressément, ni dans l'Ecriture ni dans la tradition. Quiconque fait difficulté d'y souscrire est un fou et un extravagant : mais on ne peut le taxer d'hérésie.

VIII. *Deuxième proposition. — Le conséquent d'un raisonnement théologique* qui est tiré de deux prémisses de foi, est lui même de foi.

Preuve. Tout ce qui est révélé, est de foi ; or une proposition qui suit nécessairement de deux prémisses révélées, est elle-même révélée. En vain contesterait-on la vérité de cette maxime ! Tout le monde convient que quand deux choses de même nature sont parfaitement identifiées avec une troisième, elles sont toutes trois de même nature ; *quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se.*

Il y a deux sortes de raisonnements théologiques : Les uns qu'on nomme *expositifs*, dans lesquels le conséquent ne fait qu'expliquer les termes des prémisses dont il émane ; et d'autres *illatifs*, dans lesquels le conséquent est une proposition tirée par une conséquence nécessaire de deux autres propositions qui la supposent et qui la renferment. Dans ces deux cas, le conséquent est de foi, quand les deux prémisses sont elles-mêmes de foi. Eclaircissons cela par des exemples déjà rapportés.

Ce raisonnement, dont les deux prémisses sont de foi, *Jésus-Christ est homme : or l'homme est un composé de corps et d'âme ; donc Jésus-Christ a un corps et une âme*, est un raisonnement *expositif*. Son conséquent ne fait qu'expliquer les termes des prémisses dont il suit. Ce conséquent est de foi, parce qu'il n'y a point de différence entre dire d'un être qu'il est homme, et dire qu'il est composé de corps et d'âme.

Il faut raisonner de la même manière du conséquent d'un syllogisme théologique *illatif*, dont les deux prémisses sont de foi. Ce conséquent est lui-même de foi : en voici un exemple : Ce raisonnement, *Jésus-Christ a donné à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés : or Pierre était un des apôtres de Jésus-Christ ; donc Jésus-Christ lui a donné le pouvoir de remettre les péchés*, est un raisonnement *illatif*. Son conséquent est fondé sur le titre d'apôtre donné à saint Pierre, et sur la liaison qu'il y a entre le titre d'apôtre et la concession du pouvoir de remettre les péchés qu'emporte avec lui le titre d'apôtre : liaison qui est révélée. Il est dit dans l'Ecriture que tout apôtre a reçu de Jésus-Christ le pouvoir dont il est ici question.

IX. *Troisième proposition. — Le conséquent d'un raisonnement théologique* qui émane de deux prémisses, dont l'une est plus générale et de foi, et l'autre moins générale et naturelle, mais reconnue comme essentiellement et nécessairement liée avec la proposition générale de foi, est incontestablement de foi.

Preuve. Tout conséquent tiré de deux prémisses de foi, est de foi. C'est ce que nous devons démontrer. Or dans l'espèce de raisonnement dont il s'agit, les deux prémisses sont de foi. La raison en est qu'il est impossible qu'une proposition universelle soit de foi, sans que la proposition particulière qui est nécessairement liée avec elle ne le soit aussi. Et dès lors il est clair que le conséquent, dans l'espèce de syllogisme dont nous parlons, est de foi : en voici un exemple sensible :

Ce raisonnement, *tout point de doctrine décidé par un concile général comme appartenant au dépôt des vérités chrétiennes, est de foi ; or le concile de Trente dont l'œcuménicité est incontestable, a décidé que les sacrements produisent par leur propre vertu la grâce sanctifiante ; donc les sacrements de la loi nouvelle sont par eux-mêmes des sources de grâce*, est composé d'une proposition générale qui est de foi et d'une proposition moins générale, qui n'est consatée que par les lumières naturelles. Il est de foi que toutes les décisions des conciles généraux sont infaillibles, et on ne connaît que par le secours de la raison, si le concile de Trente est général. Le conséquent du syllogisme en question, *donc les sacrements produisent par eux-mêmes la grâce*, est incontestablement de foi. Il est impossible que les décisions du concile de Trente ne soient à l'abri de toute erreur, puisqu'il est évident, d'un côté, que ce concile est œcuménique, et que, de l'autre, il est incontestable que tout concile œcuménique est infaillible.

X. C'est avec raison que nous avons dit que le conséquent n'est de foi dans l'occasion présente, qu'autant que la proposition moins générale et naturelle est évidemment reconnue comme essentiellement et nécessairement liée avec la proposition générale de foi. Le défaut de cette évidence de liaison fait que le conséquent des syllogismes dont il est question, n'appartient pas au sacré dépôt.

Ce raisonnement, *Tout ce qui est décidé par un concile général en matière de doctrine, comme appartenant au dépôt des dogmes évangéliques est de foi : or le IV^e^ concile général de Latran tenu en* 1215 *a défini que les anges sont des êtres purement spirituels ; donc la spiritualité des anges est un dogme de foi*, renferme deux propositions, une générale qui est de foi, *tout ce qui est défini par un concile comme doctrine révélée est de foi* ; et une naturelle moins générale, *le IV^e^ concile de Latran a décidé que les anges sont des êtres purement spirituels*. Le conséquent qui résulte de ces deux propositions n'est pas de foi. On peut le nier sans encourir la note d'hérétique, soit parce qu'il n'est pas certain que le IV^e^ concile de Latran soit l'auteur du canon qui semble définir que les anges sont des êtres purement spirituels, soit parce que le canon même qu'on attribue à ce concile et sur lequel on établit la spiritualité des anges, n'est pas assez précis sur cet article. C'est la judicieuse réflexion du célèbre M. l'Herminier (*t.* 2. *Summ. Theologiæ, Tract. de Angelis, p.* 466) ; *Licet sententiam de incorporeitate angelorum tanquam de fide tenendam non contendamus, quia vel illum canonem esse ipsius concilii Lateranensis fœtum omnino non constat ; vel quia tanquam de fide definitum id solummodo censetur, quod ex instituto et matura præhabita deliberatione ab aliquo concilio generali asserrum est ; incorporeitas autem angelorum obiter dicatur hic, ita ut quo sensu incorporeum sumant Patres Lateranenses, sit penitus incertum, tamen accedente nunc theologorum pene omnium consensu, qui hæc verba concilii interpretantur de vera et proprie dicta incorporeitate angelorum, non video quomodo ab illa sententia possit quis recedere.*

XI. *Quatrième proposition. — Le conséquent d'un raisonnement théologique qui émane de deux prémisses*, dont la plus générale est naturelle, et dont la moins générale est de foi, fait lui-même partie des vérités chrétiennes, lorsque la plus générale, qui est naturelle, affirme de son sujet un attribut que tout le monde reconnaît lui être absolument essentiel, et si absolument essentiel, qu'on ne peut le nier d'aucun des individus qui sont d'une même espèce avec lui sans en détruire la notion et l'idée.

Preuve. Un conséquent tiré de deux prémisses de foi, est de foi. C'est un principe que nous avons établi ci dessus. Or dans le cas proposé, les deux prémisses sont incontestablement de foi. D'où vient ? C'est qu'une proposition particulière qui est révélée, suppose et emporte nécessairement avec elle la révélation de la proposition générale qui lui répond : Tout ce qui est de l'essence d'un être particulier, est indispensablement de l'essence de tous les individus de la même espèce. Tous les individus de la nature humaine ont nécessairement la même essence

Et par conséquent il est impossible que la révélation dise d'un être qu'il est homme, sans dire en même temps qu'il a tous les attributs de la nature humaine. Eclaircissons ceci par un exemple.

Ce raisonnement, *Jésus-Christ est homme : or tous les hommes ont le pouvoir et la capacité de rire ; donc Jésus-Christ a ce même pouvoir et cette même capacité*, renferme deux prémisses ; l'une moins générale et de foi, *Jésus Christ est homme ;* l'autre plus générale et connue par les seules lumières de la raison, *Tous les hommes ont la faculté de rire.* La conséquence qui en résulte, *donc Jésus-Christ est revêtu de ce même pouvoir*, ne fait point partie des vérités de la foi, comme nous l'avons prouvé ci-dessus, mais le conséquent, *Jésus-Christ est revêtu de ce même pouvoir*, est de foi. Il est impossible en effet que Dieu ait révélé que Jésus-Christ est homme, qu'il n'ait aussi révélé qu'il est capable de rire, puisque cette prérogative appartient essentiellement à la nature humaine.

XII. C'est avec raison que nous avons remarqué que le conséquent n'est de foi dans l'occasion présente, que quand la proposition générale naturelle affirme de son sujet un attribut que tout le monde reconnaît être de son essence. Le défaut d'évidence sur l'incontestabilité de cet article fait que le conséquent des syllogismes dont il est ici question ne peut être mis au nombre des vérités chrétiennes et des dogmes de l'Evangile : en voici un exemple hors de toute dispute.

L'essence du corps consiste dans l'étendue actuelle qui renferme les trois dimensions sensibles, la longueur, la largeur et la profondeur. Le sang circule dans le corps humain : or Jésus Christ a un vrai corps humain dans le saint sacrement des autels ; donc le corps de Jésus-Christ est réellement étendu en longueur, en largeur et en profondeur ; donc son sang circule réellement dans ses veines et ses artères. Le double conséquent de ce syllogisme n'est point de foi ; parce que, quoiqu'il soit révélé que Jésus-Christ subsiste réellement en corps et en âme dans l'eucharistie, les philosophes ne conviennent entre eux, ni que l'étendue actuelle soit de de l'essence des corps, ni que la circulation soit absolument quelque chose de réel.

Seconde dissertation.

DES PRINCIPES SUR LESQUELS LA THEOLOGIE FONDE LES POINTS DE DOCTRINE QU'ELLE ENSEIGNE.

I. On ne marche avec sûreté dans la recherche des points de doctrine qui font l'objet d'une science, qu'autant qu'on est parfaitement instruit des principes qui en sont le fondement. La religion propose deux choses ; des dogmes à croire et des devoirs à remplir. Il est donc nécessaire de bien connaître les règles qu'elle prescrit pour l'établissement des dogmes auxquels elle veut qu'on rende hommage, et celles qu'elle veut qu'on écoute pour satisfaire aux obligations qu'elle impose. Sans cette connaissance on court risque de mettre au nombre des vérités de la foi des points de doctrine qui n'appartiennent pas au sacré dépôt, ou de retrancher du catalogue des dogmes catholiques, des points de doctrine qui en font réellement partie, et l'on s'expose à prendre pour bon ce qui est mauvais, pour permis ce qui est défendu, et pour illégitime ce qui est étroitement commandé. Les deux excès sont également dangereux. Dieu veut qu'on se soumette au corps des dogmes de la foi, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher, et que l'on conforme sa conduite aux préceptes de la morale évangélique, sans vouloir imposer de son chef aux autres un joug arbitraire et qui n'a point pour auteur Jésus-Christ envoyé sur la terre pour la réformation du genre humain.

II. Le but de la vraie théologie est de prémunir les hommes contre les deux écueils dont on vient de parler. Toujours attentive à se renfermer dans les bornes de la sagesse chrétienne, elle n'a d'autre soin que de marquer au juste et dans la dernière précision, ce que le Sauveur du monde oblige de croire et de faire pour arriver au bonheur éternel. Mais pour réussir sur cet article, elle examine avec l'attention la plus scrupuleuse les règles qui peuvent servir à distinguer, dans les choses qui concernent les dogmes, ce qui est de foi d'avec ce qui ne l'est pas ; et dans les choses de morale, ce qui est défendu d'avec ce qui est permis, ce qui est de commandement d'avec ce qui n'est que de conseil. Elle commence, pour faciliter ce discernement, par une exposition simple et fidèle de tous les principes qui doivent nécessairement y contribuer. Le bon sens exige donc de tout théologien judicieux, avant toute discussion particulière d'aucun dogme, soit de spéculation, soit de pratique, qu'il suive cette méthode. Entrons en matière.

III. *Premier principe.* L'homme n'a que deux voies pour s'instruire de la vérité des points de doctrine qu'on lui propose : la raison et l'autorité. Cette maxime est incontestable. Elle n'a jamais trouvé de contradicteurs, et il est impossible qu'elle en trouve.

L'homme est né raisonnable et doué d'intelligence ; il examine, il réfléchit, il combine, il juge et il prend enfin sagement son parti, suivant ce que lui dictent ses lumières naturelles. Il serait extravagant de le réduire à la qualité des bêtes et d'un pur automate. L'homme est borné dans ses connaissances, dans ses vues et dans ses recherches. Il ne peut pénétrer par lui-même, ni le passé, ni le futur, ni ce qui se passe loin de lui. Comme être raisonnable, il doit écouter ce que lui inspire le bon sens. Comme être raisonnable borné, il doit examiner ce que lui attestent des personnes dignes de foi, et y souscrire quand rien ne s'oppose à la vérité de leur témoignage, et qu'il n'y a pas lieu de croire qu'elles aient été malheureusement séduites. Que l'homme reconnaisse donc sa force ! Il a reçu de l'Etre suprême la raison en partage, pour se conduire par ses propres lumières dans toutes les choses qui sont de leur ressort. Que l'homme reconnaisse aussi sa faiblesse ! né pour vivre en société, il y a une infinité de choses auxquelles il doit souscrire sur le témoignage de ceux qui ont vu ce qu'il n'a pas vu. Si les hommes n'écoutaient jamais leur raison, ils agiraient en stupides, ils s'exposeraient à mille écarts, et ils deviendraient le jouet du fanatisme et de l'extravagance des illuminés. Si les hommes ne voulaient consulter que leur raison et leurs propres lumières, sans jamais s'en rapporter à la déposition de qui que ce soit, la société serait bientôt détruite. Que l'homme ne s'imagine pas qu'il renonce à la qualité d'être raisonnable, toutes les fois qu'il se conduit par la voie de l'autorité. Il fait un prudent usage de sa raison, quand il se rend au témoignage des personnes qu'il croit ni vouloir le séduire, ni avoir été trompées.

IV. *Deuxième principe.* Pour acquiescer raisonnablement à quelque chose sur la déposition de quelque

autorité, il faut 1° être certain par la raison que celui sur l'autorité duquel on croit, est digne de croyance; 2° être convaincu par une voie dont on ne puisse révoquer en doute la véracité, que son témoignage est parvenu jusqu'à nous sans aucune altération.

Croire aveuglément à toutes personnes, sans examiner si elles n'ont point été séduites ou si elles veulent tromper, c'est courir risque de rendre hommage au mensonge : conduite imprudente qu'un homme sensé doit éviter. La sagesse exige de lui qu'il fasse attention au caractère de ceux qui lui parlent avant que de souscrire à leur témoignage. S'il les connaît pour gens d'honneur et de probité, pour gens peu crédules, capables de discerner, d'examiner, et ennemis de tout mensonge, il doit se fier à eux : s'il les soupçonne au contraire de légèreté, de faiblesse et d'inexactitude, il ne doit pas s'en rapporter à leur simple déposition. Le bon sens lui prescrit de tout approfondir avant que de rien croire. Lorsqu'une personne digne de foi annonce quelque chose, on doit l'en croire sur sa parole, quand on entend par soi-même le récit qu'elle en fait. Il faut se conduire tout autrement, lorsque c'est par une voie intermédiaire que son témoignage parvient à notre connaissance. Tout nous engage à bien examiner quel est le caractère de celui qui nous le transmet. Dès qu'il y a lieu de prévoir qu'il peut se trouver dans sa déposition quelque déguisement ou quelque négligence, il faut suspendre son jugement et ne point acquiescer à son témoignage, qu'on n'ait préalablement examiné s'il est vrai ou s'il est faux. Ne point observer cette règle, c'est s'exposer à se tromper souvent.

V. *Troisième principe.* Le consentement qu'on donne à une chose par la voie d'autorité doit nécessairement avoir une certitude relative à la nature de l'autorité qui dépose en sa faveur. Si l'autorité qui parle est infaillible, l'acquiescement qu'on donne à sa déposition doit être inébranlable. Si au contraire l'autorité sur laquelle on croit est faillible et sujette à quelque écart, la soumission qu'on a pour elle n'est sage et prudente qu'autant qu'elle répond par proportion égale aux degrés différents de véracité qui accompagnent son témoignage. Cette maxime est évidente par elle-même.

Tout le monde convient avec raison qu'un édifice n'a et ne peut avoir plus de solidité et de consistance que le fondement sur lequel il est établi Dès que l'homme croit une chose avec plus de fermeté que n'a de certitude le motif qui le porte à lui rendre hommage, il se trouve dans le consentement qu'il lui donne un degré de croyance qui n'est appuyé sur aucun principe : degré de certitude dans la croyance, que le bon sens condamne. La raison veut que l'acquiescement de l'esprit soit en relation réciproque de certitude avec les motifs qui l'autorisent et dont il émane.

VI. *Quatrième principe.* Il n'y a d'autorité absolument infaillible sur les choses qui ne sont constantes ni par les lumières de la raison, ni par l'expérience des sens, que celle de Dieu même.

Dieu seul est la vérité par essence, et en cette qualité il ne peut ni être séduit ni tromper les autres. Sa toute-science le met à l'abri de toute séduction. Créateur de tous les êtres, il en connaît toute la substance, il en pénètre tous les ressorts, et la sphère de leur activité lui est parfaitement connue. C'est lui qui a décidé en souverain de l'arrangement du monde, tant sensible qu'intellectuel; c'est lui qui a arrêté dans la sagesse de ses conseils toutes les révolutions, tant passées que futures. Comme premier mobile de toutes choses, il est impossible qu'aucun événement échappe à sa pénétration. Il n'agit jamais au hasard et en aveugle. Comme tout est présent à ses yeux, il connaît le résultat de toutes les lois qu'il a établies. Le Créateur ne peut tromper par lui-même quelques-unes de ses créatures, soit en leur enseignant directement le faux, soit en les mettant dans l'impossibilité absolue, totale et entière de découvrir les vérités dont la croyance leur est nécessaire, parce qu'il est la vérité par essence et qu'il est indigne de sa bonté d'enseigner le mensonge et d'induire en erreur.

VII. *Cinquième principe.* L'Etre suprême a instruit les hommes des vérités du salut par la voie de la révélation.

Toutes les révélations dont Dieu a gratifié ses créatures se rapportent à celles de l'ancienne alliance et à celles de la nouvelle. *Dieu*, dit l'apôtre saint Paul (*Hebr.* 1. 1), *ayant parlé autrefois à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses, et par qui il a même créé les siècles.* Si Dieu a parlé à nos pères, comme on n'en peut douter, par le ministère des patriarches, par celui de Moïse et par celui des prophètes, il n'est pas moins constant que les Juifs nous ont conservé avec grand soin toutes ces révélations. Le respect profond qu'ils ont toujours eu pour les livres de l'ancien Testament, dépositaires des oracles de l'Etre suprême, en est une preuve sensible et convaincante. Le Fils de Dieu s'est fait homme dans le sein d'une vierge, pour instruire les nations des vérités nécessaires au salut; c'est pour satisfaire aux devoirs de sa mission qu'il a employé les dernières années de sa vie à prêcher les dogmes qui sont contenus dans l'Evangile. Toujours attentif aux desseins de son Père, il n'a rien caché à ses apôtres des choses qu'il avait apprises de lui : *Omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (*Joan.* 15, 15). Victorieux de la mort, il leur a expliqué d'une manière encore plus particulière, avant que de monter aux cieux, les vérités saintes qu'il leur avait déjà annoncées; et il leur a promis de leur envoyer, quand il serait au ciel, l'Esprit consolateur pour les confirmer dans sa doctrine, pour les faire ressouvenir de tout ce qu'il avait dit, et pour leur donner la force de le prêcher et de le soutenir devant toutes les puissances de la terre : *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, spiritum veritatis* (*Joan.* 14, 16, 17). *Ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis* (*Ibid. v.* 26), *et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa et Samaria usque ad ultimum terræ* (*Act.* 1, 8).

Ces maximes établies, il est clair que l'unique moyen que Dieu ait laissé aux hommes pour s'instruire des vérités salutaires du christianisme, est la prédication de Jésus-Christ, qui nous a été transmise par le canal des apôtres et par le ministère de ceux qui leur ont succédé sans aucune interruption dans l'exercice des fonctions évangéliques. Si les apôtres (*Matth.* 28, 18 *et* 19) ont reçu l'ordre, de la part du Sauveur du monde, d'instruire tous les peuples des dogmes de sa sainte religion, saint Paul (*Eph.* 4, 11, 12, 13, 14) nous apprend qu'il a laissé à son Eglise des prophètes, des pasteurs, des évangélistes et des docteurs pour travailler à la perfection des saints, et pour empêcher que les fidèles ne soient emportés à tous les vents des opinions humaines, par la tromperie des hommes et par l'adresse qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur.

L'Etre suprême ne s'est point contenté d'instruire les nations des vérités du salut par le canal de son Fils et par le ministère des disciples de cet Homme Dieu : c'est par un effet spécial de sa miséricorde qu'il s'est déterminé à inspirer à ses apôtres de mettre par écrit les dogmes de la foi, pour leur donner une consistance plus ferme et plus inébranlable; et c'est à la fidélité de ces mêmes apôtres à répondre à l'ordre de leur divin Maître, que nous sommes redevables des écrits qui composent le Nouveau Testament; livres vraiment saints, puisqu'ils ont été dictés par l'esprit de Dieu; livres vraiment dépositaires des dogmes de la religion, parce qu'ils sont aujour-

d'hui, par rapport à l'essentiel et au fond, tels qu'ils étaient dès leur première origine.

VIII. *Sixième principe.* De toutes les révélations que Dieu a faites aux hommes en diverses occasions et en diverses manières avant la naissance de Jésus-Christ, il n'y a d'authentiques que celles qui sont contenues dans les livres sacrés de l'Ancien Testament; elles seules sont respectables et dignes de foi, parce que les chrétiens, de concert avec les Juifs, les ont toujours admises comme autant d'oracles de l'Etre suprême.

C'est sans raison que les Juifs prétendent qu'il y a une loi orale que Moïse a reçue du Créateur et qu'ils ont conservée par le canal de la tradition. Il n'est fait aucune mention de cette loi orale dans aucun endroit de la loi écrite; elle n'est établie sur aucun témoignage solide. *Toutes leurs prétendues traditions*, remarque très-judicieusement M. Dupin (*Traité de la doctr. chrét., ch.* 3, *p.* 26) en parlant des Juifs, *ne remontent pas au temps de Jésus-Christ; le recueil qu'ils ont fait dans leur Thalmud contient quantité de fausse-tés, de fables, d'absurdités et de folies. Dès le temps de Jésus-Christ les Juifs avaient quelques traditions, mais leurs traditions étaient souvent contraires à la loi de Dieu, comme Jésus-Christ le leur reproche* dans l'Evangile.

Toutes les révélations de la nouvelle alliance doivent leur origine à l'enseignement de l'Homme-Dieu. Ce divin Sauveur *a découvert à ses apôtres tout ce qu'il avait lui-même appris de son Père* (*Joan.* 15, 15). *L'Esprit* consolateur qu'ils ont reçu le jour de la Pentecôte *leur a enseigné toutes choses; il leur a rappelé à la mémoire tout ce qu'ils avaient entendu de la bouche de leur divin Maître, et il les a instruits de toutes vérités* (*Joan.* 14, 26). C'est donc sans fondement qu'on voudrait introduire comme doctrine révélée ce qui ne prend pas sa source dans les instructions de Jésus-Christ. Ce souverain Pontife de la loi de grâce *n'a point promis*, comme l'observe encore le célèbre M. Dupin (*Traité de la doct. chrét., chap.* 4, *p.* 33), *de nouvelle révélation après celle qu'il a faite aux hommes, et par sa prédication et par la mission du Saint-Esprit.* Observation judicieuse, qui démontre d'une manière évidente qu'il ne faut rendre hommage, en fait de religion, qu'aux dogmes que Jésus-Christ même a enseignés à ses disciples.

Les chrétiens doivent être contents des leçons de ce divin Législateur; leur vraie gloire consiste à ne sacrifier les lumières de leur esprit qu'aux points de doctrine qui en font l'objet. Tout ce qui ne s'y trouve point énoncé ne mérite point une telle soumission: *Nobis curiositate opus non est post Jesum Christum, nec inquisitione post Evangelium. Cum credimus, nihil desideramus ultra credere. Hoc enim prius credimus non esse, quod ultra credere debeamus* (*l. de Præscrip. c.* 8).

Les dogmes que Jésus-Christ a prêchés aux nations se trouvent immédiatement ou médiatement dans les livres saints de la nouvelle alliance: ils s'y trouvent immédiatement quand ils y sont exprimés en termes formels, comme celui de l'existence d'un Dieu subsistant en trois personnes; ils s'y trouvent médiatement quand ils nous sont connus par un canal auquel l'Ecriture nous renvoie pour être instruits de la totalité des vérités chrétiennes. Telle est la validité du baptême conféré par les hérétiques: elle n'est constante que par la profession publique de toutes les Eglises; et les ouvrages des auteurs inspirés nous prescrivent de recevoir tous les points de doctrine qui sont munis de ce glorieux suffrage. *Conservez*, dit saint Paul (2 *Thess.* 2, 4), *les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par votre lettre.*

IX. *Septième principe.* Les apôtres chargés par Jésus-Christ même d'annoncer l'Evangile à toute la terre, ont eu grand soin d'exécuter ses ordres (*Matth.* 28, 19; *Marc.* 16, 15).

Les travaux des apôtres pour l'établissement du christianisme, qui sont connus de tout le monde, fournissent une preuve complète en faveur de la vérité de ce fait. L'ordre que le Sauveur du monde a donné à ses apôtres de prêcher sa doctrine à tous les peuples, n'est pas restreint à l'enseignement de quelques vérités; les termes dans lesquels il est conçu sont généraux, et dès lors on ne peut de son chef y entrevoir aucune exception. Dire, Allez, prêchez l'Evangile, c'est-à-dire, Allez, annoncez tous les points de doctrine qui le composent. On doit donc reconnaître que les disciples de Jésus-Christ, fidèles à remplir les fonctions saintes du ministère dont ils étaient revêtus, ont aussi été fort exacts à prêcher tous les dogmes qu'ils avaient appris à l'école de ce divin Maître. Parfaitement instruits de toutes les vérités nécessaires au salut par l'Esprit consolateur qu'ils reçurent le jour de la Pentecôte, *Docebit vos omnem veritatem* (*Joan.* 16, 13), il est impossible qu'ils ne leur aient pas rendu hommage à la face de tout l'univers, et qu'ils en aient soustrait quelques-unes à la connaissance des peuples. Si les apôtres avaient été capables d'une telle prévarication, il faudrait s'en prendre, ou à leur ignorance, ou à leur peu de mémoire, ou à leur malice, ou à leur politique, ou à leur crainte, ou à leur négligence, défauts qu'on ne peut mettre sur leur compte.

1° Qui pourrait les taxer d'*ignorance?* L'Esprit-saint que le Sauveur du monde leur avait promis et qu'il leur a réellement envoyé dix jours après son ascension, leur a enseigné toutes choses et les a fait ressouvenir de tout ce qu'ils avaient appris: *Ille vos docebit omnia et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis* (*Joan.* 14, 26).

2° Qui pourrait les taxer d'un *défaut de mémoire* par rapport aux vérités qu'ils avaient entendues? Si Jésus-Christ leur ordonne d'aller prêcher l'Evangile, il leur promet d'être avec eux, enseignant jusqu'à la consommation des siècles: *Euntes docete omnes gentes.... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis: et ecce vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* (*Matth.* 28, 19, 20).

3° Qui pourrait les taxer d'avoir *par malice* enseveli dans le silence quelques dogmes de l'Evangile? Outre que l'assistance du Saint-Esprit, qui leur avait été promise, nous répond du contraire, leur candeur, leur probité et leur droiture s'opposent à une imputation aussi injurieuse.

4°. Qui pourrait les taxer de *politique* dans la prédication des vérités de la foi, et dire d'eux qu'ils en ont célé quelques-unes pour ménager les esprits et les cœurs des grands? On n'aperçoit point ce caractère dans les apôtres; ils savaient que tous les dogmes de l'Evangile étaient sacrés, et qu'il fallait les annoncer tous, à tous les hommes, sans distinction de rang, pour remplir parfaitement les fonctions de leur mission.

5°. Qui pourrait les taxer de *crainte* dans l'exercice de leur ministère, et prétendre que la peur des tourments leur a fermé la bouche en quelques occasions? La force du Saint-Esprit, qui est descendu sur eux le jour de la Pentecôte, les a mis au-dessus des faiblesses de l'humanité, et leur a donné le courage de confesser Jésus-Christ et les dogmes de la religion devant les plus grands persécuteurs: *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos. et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ* (*Act.* 1, 8). En vain contesterait-on la vérité de cet événement; il n'est point de périls auxquels les apôtres ne se soient exposés, de peines qu'ils n'aient prises, de supplices qu'ils n'aient soufferts pour annoncer l'Evangile, qu'ils ont la plupart scellé de leur sang; ils n'ont craint ni la fureur des Juifs ni la violence des païens; ils ont prêché dans les synagogues et dans les places publiques Jésus-Christ crucifié, quoique ce point de doctrine fût une pierre d'achoppement pour les Juifs, et

qu'il passât pour une folie parmi les nations (*Dupin, Traité de la doct. chrét., ch. 5, p. 37*).

6° Enfin, la *négligence* à faire connaître les dogmes du christianisme n'a jamais été le caractère des disciples du Sauveur. L'histoire nous apprend qu'ils ont toujours été appliqués à remplir les devoirs de leur charge et de leur ministère, qu'ils faisaient leur bonheur de cet emploi, qu'ils souffraient tout et qu'ils mouraient tous les jours pour s'en acquitter dignement. Concluons donc qu'ils ont enseigné, découvert et prêché avec l'exactitude la plus scrupuleuse toutes les vérités de la religion chrétienne.

X. *Huitième principe.* Les Eglises fondées par les apôtres ou par leurs disciples ont conservé très-soigneusement la doctrine qu'ils leur ont annoncée de la part de Jésus-Christ.

Tout le monde sait que les apôtres, fidèles aux ordres de leur divin Maître, ont été prêcher l'Evangile indifféremment à toutes les nations, aussitôt qu'ils ont eu reçu la plénitude du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte; *illi autem profecti prædicaverunt ubique* (*Marc.* 16, 20). La rapidité de leur prédication a répondu à l'étendue de leur zèle. Saint Paul nous apprend que leur voix a retenti par toute la terre, et que leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde; *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* (*Rom.* 10, 18). L'éclat de leurs miracles donnait à leurs paroles une force invincible, et forçait en quelque sorte à la soumission ceux qui les entendaient; *Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis* (*Marc.* 16, 20).

Les apôtres ne pouvaient suffire à tout dans l'établissement du christianisme. Ils ne pouvaient aller en personne dans toutes les villes, parcourir toutes les provinces, visiter toutes les nations. Dès qu'ils avaient jeté les premières semences des dogmes évangéliques dans un endroit, et que leur ministère les obligeait d'aller ailleurs, ils laissaient des évêques et des prêtres pour conduire ceux qu'ils avaient gagnés à Jésus-Christ, et ceux-ci en envoyaient d'autres dans les pays voisins, soit pour y entretenir la foi, soit pour l'y établir. C'est de cette manière que la religion chrétienne s'est répandue dans le monde. Nous lisons que saint Paul a recommandé à Timothée (2 *Tim.* 2, 2) qu'il avait établi évêque d'Ephèse, et à Tite (*Tit.* 1, 5) qu'il avait établi évêque de Crète, de choisir des ministres fidèles qui fussent capables d'instruire des vérités de la religion ceux qui leur seraient confiés.

Le premier soin des apôtres, après l'élection de personnes dignes de les seconder dans la propagation de l'Evangile, et de travailler *à l'édification du corps de Jésus-Christ, et à la sanctification des saints* (*Ephes.* 4, 12), a été de leur prescrire de n'enseigner que ce qu'ils avaient appris d'eux, comme ils ne leur avaient enseigné eux-mêmes que ce qu'ils avaient appris de Jésus-Christ. Le dépôt sacré des vérités évangéliques leur était si cher, qu'ils ont ordonné aux fidèles de dire anathème à tous ceux qui leur annonceraient quelque point de doctrine qui serait opposé, ou qui voudraient les obliger à croire un point de doctrine qui n'aurait pas été enseigné par le Sauveur du monde (1 *Tim.* 1, 3, 6, 10; 2 *Thess.* 2, 2, 14; *Gal.* 1, 6-8).

Quiconque méditera avec attention ce que nous venons de dire sur l'établissement de l'Evangile, conviendra sans peine que les dogmes de la foi chrétienne sont revêtus de quatre principaux caractères: 1° ils puisent leur source et leur origine dans l'enseignement des apôtres, qui ont eux-mêmes été instruits à l'école du Fils de Dieu; 2° les apôtres les ont prêchés par toute la terre; 3° ils en ont confirmé la vérité par des miracles; 4° ils ont hautement déclaré que leur croyance était absolument nécessaire pour parvenir au royaume des cieux. Or ces caractères des dogmes du christianisme prouvent que les disciples des apôtres les ont transmis dans toute leur intégrité aux différentes églises dont ils ont eu l'administration.

1° L'enseignement des apôtres n'était pas un enseignement passager, qui dût disparaître avec les apôtres, puisque les apôtres eux-mêmes ont chargé leurs disciples de choisir des ministres fidèles qui puissent le communiquer à d'autres: *Hæc commenda fidelibus hominibus, qui idonei erunt et alios docere* (2 *Tim.* 2, 2). Enseignement vraiment divin, qui devait avoir une consistance inaltérable, puisqu'il devait subsister jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.* 28, 20), et que Jésus-Christ même a établi dans son église des prophètes, des docteurs, des évangélistes et des pasteurs, pour en perpétuer la mémoire jusqu'à ce que nous soyons tous arrivés *à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous* (*Ephes.* 4, 11, 2, 13).

2° Les apôtres n'ont point imité les novateurs, qui cherchent en secret à se faire des prosélytes qui soient en état de les soutenir dès qu'ils jugeront à propos de faire éclater leurs sentiments. Ils n'ont point suivi dans l'exercice de leur ministère, cette politique artificieuse qui sait gagner quelques personnes dans différentes provinces et dans différents pays, pour faire éclore avec succès et avec rapidité les desseins qu'elle a conçus et les résolutions qu'elle a prises. Assurés qu'ils ne travaillaient que sous les ordres de l'Etre suprême, et certains de sa divine protection, ils ont annoncé à la face de tout l'univers et jusqu'aux extrémités du monde, sans déguisement, sans crainte et sans aucun détour, tout ce qu'ils avaient appris de leur divin Maître.

Comment veut-on donc que leurs disciples n'aient point été fidèles à suivre leur exemple, et qu'ils aient ou altéré, ou corrompu, ou augmenté, ou anéanti la substance des dogmes qui faisaient l'objet de leur prédication? On ne peut raisonnablement les soupçonner de ces défauts. Parfaitement instruits des maximes chrétiennes et des vérités évangéliques, ils les ont transmises dans toute leur pureté à ceux qu'ils voulaient attacher à Jésus-Christ.

Prétendre qu'ils ont manqué de mémoire pour retenir les leçons des apôtres, c'est une imagination qui n'a pas le moindre fondement. Les apôtres parlaient avec simplicité, et les points de doctrine qu'ils annonçaient étaient en petit nombre.

Vouloir qu'ils n'aient pas eu assez d'intelligence pour apprendre les dogmes de l'Evangile, c'est une autre imagination qui n'est pas plus recevable que la précédente. Uniquement appliqués à entendre ce que les apôtres leur disaient, il ne fallait pas un grand effort d'esprit et d'attention pour comprendre le sens de leurs oracles.

Dire que les dogmes de la foi se sont altérés par leur négligence à en instruire les peuples, c'est un vain subterfuge que démentent leurs travaux apostoliques.

Soutenir que c'est par malice qu'ils ont anéanti les dogmes de la religion, c'est combattre les caractères de candeur, de probité et de désintéressement qu'ils ont fait éclater dans toutes leurs démarches.

D'ailleurs s'il s'est glissé quelque altération ou quelque innovation dans la doctrine dès la naissance du christianisme, il faut que cela soit arrivé du temps des apôtres ou après leur mort. 1° Il est impossible de placer cet événement du temps de la vie des apôtres chargés par état de la conservation du sacré dépôt; et continuellement secourus de l'assistance de l'Esprit-Saint pour le maintenir dans une intégrité parfaite, ils auraient fulminé contre l'innovation, et ils auraient anathématisé les novateurs. On ne trouve cependant dans leurs écrits aucune plainte sur cet article: preuve sensible que cette innovation est une pure chimère. Quelques fidèles ont fait naufrage dans la foi. Hymenée et Alexandre, que saint Paul (1 *Tim*

1, 20) a livrés à Satan, ont blasphémé contre les dogmes de l'Evangile; mais il n'est point question ici de quelques chutes particulières ; il s'agit d'un bouleversement total et universel, qui ait fait disparaître les vérités évangéliques, ou tout au moins qui les ait considérablement altérées. Encore un coup, bouleversement purement imaginaire. Il a été absolument inconnu aux apôtres, puisqu'ils n'en ont jamais parlé. Disons mieux, ce bouleversement était absolument impossible en vertu des promesses, puisque l'enseignement des apôtres était établi suivant les desseins du Sauveur du monde, pour subsister jusqu'à la consommation des siècles. 2° Prétendre que l'innovation dans la profession des dogmes du christianisme a eu lieu immédiatement ou quelque temps après la mort des apôtres, c'est avancer une maxime qui n'a pas la moindre vraisemblance et qui est directement contraire aux oracles de l'Homme-Dieu. Quel a été le but de Jésus-Christ en envoyant ses apôtres pour instruire les nations, et en établissant des ministres pour instruire les peuples dans la croyance des vérités saintes qu'il avait lui-même annoncées à ses disciples? Saint Paul (*Ephes.* 4, 11-14) nous apprend d'après son divin Maître, que son intention a été de perpétuer à jamais (*Matth.* 28, 20) la profession des dogmes qui composent le christianisme, et d'empêcher les fidèles de flotter à tous les vents des opinions de l'esprit humain. Comment veut-on donc que ces dogmes aient été corrompus, altérés ou détruits? Le Ciel et la terre passeront plutôt que les promesses de l'Eternel ne soient accomplies, parce qu'il est tout-puissant.

La raison même s'oppose à la réalité du changement dont il s'agit. De deux choses l'une : ou ce changement serait arrivé d'une manière éclatante ou d'une manière insensible. 1° Dire que ce changement s'est fait tout à coup et d'une manière éclatante, c'est avancer la chose du monde la plus incroyable. Les hommes ont l'esprit trop différemment tourné, pour qu'ils conspirent tous à la fois à rejeter de concert et dans le même instant des dogmes qu'ils admettaient auparavant comme divins et comme sacrés. 2° Dire que ce changement s'est fait d'une manière insensible, c'est ou prétendre que tous les hommes se sont endormis dans la croyance des vérités évangéliques, et qu'à leur réveil ils se sont tous trouvés dans une croyance contraire, sans se ressouvenir de ce qu'ils avaient pensé auparavant; ou prétendre que quelqu'un a d'abord innové dans la doctrine sans qu'on s'en soit aperçu, qu'il s'est fait peu à peu des prosélytes, et qu'enfin toute la terre s'est trouvée de son sentiment sans apercevoir aucune trace de son innovation. Prendre le premier parti, c'est se déclarer pour une extravagance monstrueuse, qui n'a point d'exemple et qui tiendrait néanmoins du miracle, si le fait dont il s'agit était véritable : miracle absolument faux, miracle absolument impossible. Dieu n'a pu le permettre, parce qu'il s'est engagé à maintenir la foi des apôtres jusqu'à la fin du monde. Se déclarer pour le second membre de l'alternative, c'est supposer que tous les hommes ont été peu attentifs aux premières prédications qui attaquaient les dogmes de la religion, quoique ces dogmes fussent dans la prédication commune, et que les pratiques extérieures de religion les rappelassent sans cesse à l'esprit : hypothèse extravagante, qui suppose dans tous les chrétiens une indifférence absolue pour des points de doctrine, pour la défense desquels ils étaient prêts de verser tout leur sang. D'ailleurs, comment serait-il possible que l'on ne remarquât dans l'histoire aucun vestige, ni du commencement, ni des progrès de cette innovation?

3° Les apôtres ont opéré beaucoup de miracles en confirmation de la doctrine qu'ils ont annoncée de la part de Jésus-Christ. C'est à la faveur de leurs œuvres éclatantes et qui surpassaient les forces de la nature, qu'ils ont soumis les peuples à la vérité de l'Evangile. L'hommage que les nations ont rendu aux dogmes du christianisme a été le fruit des merveilles qui ont accompagné la prédication de ces mêmes dogmes : nécessité d'hommage si profondément gravée dans le cœur des premiers fidèles, qu'ils aimaient mieux souffrir toutes sortes de supplices et même la mort, que de ne pas professer les points de doctrine qu'ils avaient reçus des apôtres. C'est donc contre toute raison qu'on dirait qu'il est intervenu un changement dans les dogmes de la foi, immédiatement après la mort des apôtres. Les hommes n'abandonnent pas aisément ce qu'ils ont appris par la voix du ciel. Tout ce qui porte avec soi des caractères sensibles de divinité, fait sur leur esprit une impression si forte et si vive, qu'il est moralement impossible qu'ils y refusent leur acquiescement ou qu'ils le retirent, lorsqu'ils l'ont une fois donné.

4° L'homme naturellement né pour être heureux, soupire sans cesse après son bonheur. Toutes ses démarches tendent à la félicité, il ne fait des vœux que pour elle : dès qu'il est vivement persuadé qu'une chose est absolument nécessaire pour l'acquérir, il met tout en œuvre soit pour se la procurer, soit pour se la conserver lorsqu'il la possède. Jésus-Christ et les apôtres paraissent dans le monde, ils parcourent les provinces : qu'annoncent-ils aux peuples? Ils leur déclarent qu'ils sont tous créés pour l'immortalité glorieuse, et qu'ils viennent leur apprendre ce qu'il faut faire pour la mériter. Continuellement attentifs à remplir les devoirs de leur mission, ils leur prêchent les dogmes qu'il faut croire, et les pratiques qu'il faut suivre pour se rendre dignes d'être admis au royaume des cieux. Loin de leur dire que les vérités de spéculation ou de pratique, qui faisaient l'objet de leur prédication, étaient des vérités indifférentes pour le salut et qu'on pouvait absolument se dispenser de croire, ils leur signifient que tout périra pour eux, s'ils n'y souscrivent d'esprit et de cœur, et s'ils ne sont pas exacts à remplir les obligations qu'elles imposent. Ils font plus, ils meurent la plupart pour la défense de ces vérités, et scellent de leur sang la certitude de leur témoignage. Il est donc impossible de s'imaginer que les premiers disciples des apôtres, de concert avec les premiers fidèles, aient formé entre eux le dessein d'altérer, de corrompre ou d'anéantir le dépôt sacré des dogmes évangéliques. Ils s'y sont soumis sans réserve, convaincus de la nécessité absolue d'y rendre hommage pour jouir de la vue de Dieu après laquelle ils soupiraient; on ne peut dire qu'ils y aient porté aucune atteinte et qu'ils aient voulu contribuer à son affaiblissement ou à sa destruction. Les plus insensés de tous les hommes ne renoncent pas à ce qu'ils croient absolument nécessaire pour réussir dans leurs projets. Loin de l'abandonner, ils le conservent avec l'attention la plus scrupuleuse.

XI. *Neuvième principe.* La doctrine évangélique, que les Eglises fondées par les apôtres et par les disciples des apôtres ont conservée avec soin dans toute sa pureté, s'est transmise aux siècles postérieurs sans aucune altération. Disons plus : cette même doctrine s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sans qu'on puisse y entrevoir la moindre trace de changement pour tout ce qui regarde le fond et la substance des dogmes qui en sont l'objet.

1° Les points de doctrine prêchés avec tant de soin par les Eglises que les apôtres et les disciples des apôtres ont établies, ont passé aux siècles postérieurs sans aucune altération. 1° Parce qu'il y a toujours eu une infinité de chrétiens qui ont été vivement convaincus que la croyance et la profession des vérités apostoliques étaient absolument nécessaires pour arriver au bonheur éternel. 2° Parce qu'il y a toujours eu dans l'Eglise une succession non interrompue de pasteurs qui ont été chargés par état d'en instruire les peuples, et qui ont fait consister le devoir de leur charge à les maintenir dans leur pureté. 3° Parce que

toute l'antiquité a poursuivi les hérésies naissantes, et qu'en les combattant, elle a toujours présenté aux peuples les dogmes anciens, auxquels il fallait rendre hommage. 4° Parce que les pasteurs ont souvent jugé à propos de s'assembler en concile pour terrasser l'erreur et pour faire triompher avec plus d'éclat les dogmes de Jésus-Christ attaqués par les novateurs : Reconnaissance de la part des simples fidèles, de la nécessité de profession des dogmes évangéliques; succession de pasteurs continuellement occupés à enseigner ces mêmes dogmes; réclamation de ces mêmes pasteurs, soit dispersés, soit assemblés, qui nous répondent qu'il n'y a jamais eu dans l'Eglise, soit négligence à s'instruire, soit ignorance, soit oubli général de quelques points essentiels à la foi. D'où il résulte, en dernier ressort, qu'on ne peut accuser les églises postérieures au temps des apôtres et à celui des disciples des apôtres d'avoir varié dans quelque dogme de la religion, de l'avoir corrompu ou de l'avoir détruit.

Une autre raison qui démontre la même vérité, c'est qu'il est impossible que les Eglises qui ont subsisté après la mort des apôtres et après celle des disciples immédiats des apôtres aient innové en matière de religion. Tout changement de doctrine, de de quelque espèce qu'il soit, s'opère sensiblement ou insensiblement.

Si la prétendue innovation dont il s'agit a été sensible, il faut qu'elle se soit faite par l'autorité de quelque puissance humaine, soit civile, soit ecclésiastique, qui ait contraint tous les chrétiens du monde à embrasser quelque nouvelle opinion contraire à l'ancienne doctrine des apôtres, ou qu'elle se soit faite par une disposition d'esprit commune à tous les fidèles, qui les ait portés à admettre de concert, comme véritable, ce qui était diamétralement opposé à l'enseignement apostolique. Or ces deux événements sont également chimériques. Outre que l'histoire n'en fait aucune mention, ils sont éloignés de toute vraisemblance. Les hommes ne quittent pas avec facilité les premières impressions qu'ils ont sucées avec le lait. Ils se raidissent contre ceux qui veulent les en dégager; et ce n'est qu'après beaucoup de traverses et de disputes, qu'on parvient quelquefois à les effacer en eux. Plus on agit avec violence pour les réduire, et plus on trouve d'opposition de leur part; leurs esprits sont si différemment tournés, ils envisagent les objets en tant de différentes et de diverses manières, qu'il est très-rare, pour ne pas dire impossible, de les réunir. La diversité de sentiments augmente lorsqu'il s'agit de religion, et ils ne se désistent qu'avec peine des points de doctrine qu'ils ont une fois reçus comme divins. L'expérience de tous les siècles dépose en faveur de toutes ces maximes; et toutes ces maximes prouvent invinciblement qu'ils ne peuvent concourir tout à coup et dans le même instant à admettre comme révélé et comme doctrine catholique ce qui n'a jamais été cru ou ce qui est diamétralement contraire à la profession de tous les temps.

L'innovation insensible est une autre chimère que le bon sens combat avec autant d'avantage. Tout changement universel et imperceptible, en fait de dogme, ne peut s'opérer qu'en l'une ou en l'autre de ces deux manières. Il faut ou qu'il se fasse tout d'un coup et si subitement, qu'on ignore à son réveil ce qu'on pensait avant que de dormir, et qu'on se trouve en sortant du sommeil dans une croyance tout opposée à celle qu'on avait avant que de s'endormir; ou il faut qu'il se fasse par gradations, de sorte qu'il y ait d'abord une ou plusieurs personnes qui enseignent de nouveaux points de doctrine; que ces premiers novateurs fassent insensiblement quelques prosélytes, et que ces prosélytes s'attachent ensuite d'autres disciples qui entraînent d'une manière si imperceptible la multitude, que la croyance change entièrement. Or ces deux suppositions sont également hors de toute vraisemblance; disons mieux, elles sont également contraires à toute raison. La première est si folle et si extravagante, qu'on ne croit pas qu'elle ait jamais aucun défenseur. A qui persuadera-t-on en effet que les hommes puissent oublier dans un instant tout ce qu'ils ont cru, et qu'ils se trouvent tous au même moment dans une croyance absolument contraire à celle qu'ils avaient? Ce changement tiendrait du miracle, et ce miracle est diamétralement opposé à la sagesse de Dieu. Comme vérité par essence, il ne peut annoncer dans un temps comme faux ce qu'il a une fois annoncé comme vrai. Si le changement de doctrine s'est opéré par gradation, qu'on nous assigne son premier auteur, le temps de sa naissance, le moment, la suite et la consommation de ses progrès. L'histoire ne nous fournit aucun éclaircissement sur ce point. Si elle nous parle de novateurs et de la doctrine qu'ils ont voulu introduire, elle nous instruit des dogmes qu'ils ont combattus, et des triomphes que la vérité a remportés sur eux. La honte et la défaite des hérétiques est une nouvelle preuve de la continuité de la profession des dogmes évangéliques. Elles annoncent à tout l'univers qu'ils n'ont jamais varié et qu'ils ont été immédiatement après les apôtres, après les disciples des apôtres, et après les disciples de leurs disciples, tels qu'ils avaient été dès le moment de leur origine et de leur première publication.

2° Il est inutile de s'attacher à faire voir ici que la doctrine prêchée dans les premiers siècles de l'Eglise et dans les temps postérieurs est parvenue jusqu'à nous, sans qu'on puisse y apercevoir la moindre trace de changement pour le fond et pour la substance des dogmes qui en font l'objet. Toutes les raisons que nous avons produites pour prouver l'impossibilité de ce changement dans les temps apostoliques, démontrent également que l'innovation a été impossible dans les siècles les plus reculés, et que les dogmes de la foi sont parvenus jusqu'à nous sans aucune altération. Que l'on confronte les professions de doctrine faites de notre temps avec les anciennes; que l'on compare les décisions des derniers conciles avec celles des conciles célébrés dans les siècles antérieurs, et on jugera par leur conformité que la croyance a toujours été la même, qu'on a toujours professé les mêmes points de doctrine, et qu'il n'y a jamais eu de variations dans les dogmes que les catholiques disent appartenir au sacré dépôt.

3° Quoique la profession de l'Eglise n'ait jamais varié sur la substance des vérités catholiques, il faut néanmoins reconnaître que cette même profession n'a pas toujours eu le même degré de précision, de clarté et de publicité sur chacun des dogmes qui appartiennent au sacré dépôt. L'Eglise enseigne aujourd'hui d'une manière solennelle que le baptême donné par les hérétiques est valide; mais elle n'a pas toujours parlé d'une manière aussi décisive sur cette vérité catholique. La dispute de saint Cyprien et de saint Etienne sur la rébaptisation en est une démonstration complète. Il est constant que la validité du baptême conféré par les personnes engagées dans l'hérésie n'était alors annoncée aux fidèles, ni par le jugement du corps des pasteurs, ni par le commun consentement des Eglises, qui équivaut aux jugements les plus solennels. Il y avait du temps de saint Cyprien et du pape Etienne une division entière sur cet article de la foi. Saint Cyprien était convaincu que le baptême donné par les hérétiques ne valait rien, et il avait pour lui le suffrage de l'église d'Afrique, église florissante et nombreuse. Disons plus, il était appuyé d'une partie de l'église orientale, et déjà quelques conciles avaient décidé en faveur de son opinion. D'un autre côté, saint Etienne enseignait hautement que le baptême donné par les hérétiques était valide, et il avait pour lui la multitude des suffrages. Ce dogme était alors si obscurci, que saint Augustin déclare en termes formels qu'il aurait lui-même

adopté le sentiment contraire, si l'Eglise n'avait depuis interposé son jugement. L'histoire du millénarisme fournit une nouvelle preuve du fait dont il est ici question. L'Eglise soumet aujourd'hui à l'anathème le sentiment des millénaires, qui prétendaient que les saints ne verraient Dieu que mille ans après la résurrection. Elle proscrit l'opinion de Jean XXII qui différait la vision béatifique jusqu'au jour du jugement dernier. En un mot, elle enseigne aujourd'hui qu'il est de foi, que les âmes de ceux qui meurent sans péché et à qui il ne reste rien à expier des fautes qu'ils ont commises sur la terre, jouissent de Jésus-Christ et de la vue de la Divinité dans le moment précis qu'elles sont séparées du corps. Mais elle n'a pas toujours annoncé ce dogme d'une manière aussi claire et aussi précise. Il y a eu un temps où le délai de la possession de la gloire n'a point été mis au nombre des doctrines hérétiques. L'erreur des millénaires a eu de grands saints pour protecteurs, et d'autres l'ont tolérée. Ce n'est que depuis le concile de Florence tenu en 1438 que le sentiment de Jean XXII a été condamné authentiquement par le concert des suffrages des deux églises, comme contraire à la révélation.

XII. *Dixième principe.* La profession constante et unanime de l'Eglise se constate par deux voies également sûres : par son enseignement actuel et par le témoignage des saints docteurs de l'Eglise, qui ont écrit pour la défense des vérités catholiques.

1° Dès que tous les pasteurs ou presque tous les ministres de l'Evangile se réunissent dans la croyance d'un même dogme, et qu'ils conspirent tous ou presque tous à l'enseigner comme faisant partie du sacré dépôt, il faut nécessairement convenir que ce dogme appartient réellement à la foi. La raison en est, que le changement universel dans la profession est, comme nous l'avons déjà dit et prouvé, absolument impossible, non-seulement en vertu du caractère de l'esprit humain qui se dessaisit très-difficilement des premières impressions qu'il a reçues en matière de religion, mais encore en vertu des promesses faites à l'Eglise, qui nous répondent qu'elle n'embrassera jamais le parti de l'erreur, et qu'elle n'érigera jamais en dogme évangélique les imaginations humaines.

2° Dieu a permis que les vérités de la foi fussent écrites, soit dans les livres saints, soit dans les ouvrages des saints pères, pour leur donner un degré de consistance qui soit à l'abri du laps des temps, de la révolution des siècles, et de l'instabilité de l'esprit humain. Ainsi dès qu'il se trouve une chaîne non interrompue de témoignages qui déposent en faveur d'un point de doctrine, comme réellement fondé dans la prédication de Jésus-Christ ou dans celle des apôtres instruits à l'école de cet Homme-Dieu, on est indispensablement tenu d'y souscrire. S'il est moralement impossible que tous les chrétiens se lient ensemble, soit pour rejeter un dogme évangélique, soit pour faire admettre comme révélé un article qui ne l'est pas, il est incontestable, en vertu des promesses, que le corps de l'Eglise n'embrassera jamais le mensonge et qu'il ne prêtera jamais son ministère à l'établissement de l'erreur.

XIII. *Onzième principe.* Dès que l'Eglise, soit dispersée, soit assemblée, enseigne et professe qu'un point de doctrine appartient à la foi, et qu'il se trouve dans la tradition de tous les siècles antérieurs, il faut souscrire à son jugement et écouter sa voix sous peine d'être regardé et traité comme un païen et comme un publicain.

Refuser de se rendre à l'enseignement de l'Eglise, dans quelque situation et dans quelque circonstance qu'elle se trouve, c'est refuser de se soumettre aux leçons de Jésus-Christ, qui a déclaré que c'est lui qu'on méprise, lorsqu'on se raidit contre les décisions des pasteurs et qu'on s'obstine à ne point y sacrifier l'hommage de son cœur et de son esprit. L'Eglise est la colonne de la vérité. Continuellement secourue d'en-haut, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Le règne de l'hérésie ne s'établira jamais dans son sein, et on n'y verra dans aucun temps l'erreur érigée en dogme. S'il est prédit que le mensonge y fera quelques prosélytes, il est aussi annoncé que la séduction n'y sera jamais générale. Instituée, comme dit S. Paul (*Eph.* 4, 11-14), pour prémunir les fidèles contre les artifices des novateurs, jusqu'à ce que *nous soyons tous arrivés à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous ;* elle saura toujours fixer leur incertitude et les empêcher par la sagesse de ses décisions, *de flotter à tous les vents des opinions humaines.* Aussi voyons-nous que les docteurs des premiers siècles enseignent que l'Eglise est une source d'eau vive et pure, incapable de donner à ses enfants des eaux bourbeuses et empoisonnées. Il est facile, dit saint Irénée, évêque de Lyon, de trouver la vérité dans l'Eglise. On ne doit point la chercher ailleurs. Les apôtres lui ont enseigné tous les dogmes de la foi, et ils l'en ont établie la dépositaire. Leur dessein a été dans cet établissement, de fournir aux fidèles un moyen sûr d'avoir le breuvage de la vie spirituelle. L'Eglise, continue ce saint docteur (*l. 3 contra hæres., c. 4*), est la porte de la vie. Il faut l'aimer et apprendre d'elle la tradition de la vérité. *Non oportet quærere apud alios veritatem, quam facile est ab Ecclesia sumere, cum apostoli, quasi in depositorium dives plenissime in eam contulerint omnia quæ sint veritatis : uti omnia, quicumque velit, sumat ex ea potum vitæ. Hæc est enim vitæ introitus, omnes autem reliqui fures sunt et latrones, propter quod oportet devitare quidem illos : quæ autem sunt Ecclesiæ cum summa diligentia diligere, et apprehendere veritatis traditionem.*

XIV. *Corollaires des principes établis.* Ceux qui ont quelque amour pour la vérité et qui s'appliquent à la découvrir, ne doivent pas s'arrêter à la connaissance des premiers principes qui en facilitent l'intelligence. Ces premiers principes sont par rapport à eux une espèce de flambeau, dont il faut qu'ils fassent usage pour pénétrer plus avant dans la recherche du vrai. S'ils restent oisifs et qu'ils ne profitent pas de leurs premières connaissances pour en acquérir d'autres, c'est ou par indifférence, ou par paresse, ou par mépris. Ces trois défauts sont réellement condamnables, surtout lorsqu'il s'agit de religion.

L'indifférence en matière de foi annonce un esprit qui se soucie peu d'arriver au bonheur éternel, puisque le premier point du christianisme est qu'on ne parvient à l'immortalité glorieuse, qu'autant qu'on est instruit des vérités de l'Evangile, et qu'on les croit. Disposition malheureuse, qui conduit par elle-même à la mort éternelle ; *qui non crediderit condemnabitur* (*Marc.* 16, 16).

La paresse à s'instruire des dogmes, à la croyance desquels Jésus-Christ a attaché le salut, suppose dans celui qui en est coupable, une négligence marquée par rapport à la découverte des vérités saintes qu'il faut croire pour être éternellement heureux. Négligence que Dieu condamne, parce qu'il veut que ses créatures aient soin de travailler à leur salut ; négligence tout à fait déraisonnable, parce qu'on peut être enlevé du monde dans le moment qu'on y pense le moins : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (2 *Cor.* 6, 2). *Dum tempus habemus operemur bonum* (*Gal.* 6, 10).

Si c'est par mépris pour la religion qu'on néglige de faire usage de ses premières connaissances pour avoir une idée parfaite des dogmes qui appartiennent à la foi et qu'il faut absolument croire pour entrer dans le royaume des cieux, le défaut est criminel pour tout le monde, mais encore plus pour ceux qui se destinent au sacerdoce. Comme ils doivent être un jour chargés par état de l'instruction des peuples, ils sont dans la nécessité absolue d'étudier les vérités de l'Evangile. *Oportet*, dit S. Paul, *episcopum esse*

amplectentem eum, qui secundum doctrinam est fidelem sermonem ; ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere (*Tit. c.* 1. 9). Tout homme sensé doit donc être convaincu qu'il ne suffit pas de souscrire à la vérité des principes que nous avons établis ci-dessus, et qu'il est absolument nécessaire d'être au fait des conséquences qui en émanent. Développons avec soin toutes les conséquences qu'entraînent après eux les principes dont il s'agit. On aura par ce moyen une idée exacte et un tableau fidèle de toutes les maximes qui doivent servir de guides dans la recherche et dans la découverte des dogmes qui font partie des vérités du sacré dépôt.

XV. *Premier corollaire.* Dès qu'on nous propose un point de doctrine à croire, et que ce point de doctrine ne peut se prouver ni par la force des lumières naturelles, ni par l'expérience des sens, il faut examiner si l'autorité qui nous le propose est digne de croyance. Lorsqu'on est convaincu de la véracité de l'autorité qui parle, on doit se soumettre à ses décisions suivant le degré de certitude qui accompagne son témoignage. L'obéissance de l'esprit et du cœur doit être sans réserve, lorsqu'il s'agit de définitions émanées d'une autorité infaillible, soit par elle-même, soit en vertu des promesses du Créateur. La soumission ne doit point être si parfaite et si entière, lorsqu'il est question d'une autorité qui peut absolument être fautive, quoiqu'il n'y ait point lieu de croire qu'elle se trompe.

1° L'homme est un être raisonnable. Il renonce à cette glorieuse qualité, lorsqu'il croit en aveugle et qu'il se soumet sans raison à tout ce qu'on lui propose. Ne vouloir souscrire en matière de religion qu'à ce que l'on voit ou qu'à ce qui est évident en soi même, c'est anéantir la foi chrétienne que S. Paul (*Heb.* 11, 1) définit une pleine conviction des choses qu'on ne voit point, *argumentum non apparentium*. Sacrifier l'hommage de son esprit et de son cœur à tout enseignement, de quelque part qu'il vienne, c'est donner cours à toutes les religions, quoiqu'il n'y en ait qu'une seule véritable: Excès monstrueux que l'apôtre S. Jean condamne. Ne croyez pas, dit-il, à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu ; car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde: *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint, quoniam multi pseudo-prophetæ exierunt in mundum* (1 *Joan.* 4). C'est de ce sage discernement que doit dépendre notre croyance. Encore un coup, on renonce au bon sens, lorsqu'on rejette en matière de religion tout ce qu'on ne voit pas et tout ce qu'on ne conçoit pas. Le christianisme renferme par sa propre constitution des mystères impénétrables à l'esprit humain, *argumentum non apparentium*. Quoique la voie de l'autorité soit la source des vérités chrétiennes, il ne faut pas s'imaginer qu'on doive aveuglément recevoir les instructions de tous ceux qui dogmatisent, et s'y soumettre sans examen. Cette soumission indiscrète est l'origine de toutes les fausses religions, et le tombeau de la véritable : *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint.* L'esprit de mensonge se change quelquefois en ange de lumière, et il se pare des livrées de la vérité pour faire illusion aux simples. Parmi le grand nombre de docteurs, il s'en trouve qui sont des loups ravissants cachés sous la peau de brebis. C'est aux personnes raisonnables et attentives à examiner qui sont ceux qu'on doit écouter: *Probate spiritus si ex Deo sint, quoniam multi pseudo-prophetæ exierunt in mundum.*

Si Jésus-Christ nous dit de croire ses mystères, quoique nous ne puissions par nous-mêmes et par les propres forces de notre raison en pénétrer la substance, l'hommage que nous leur rendons est juste et légitime, parce que nous avons de puissants motifs qui ne nous permettent pas de nous refuser à ses leçons. Tout parle en faveur de la divinité de sa mission et de ses oracles. Il a été prédit par des prophètes longtemps avant sa naissance, et il est venu dans le temps marqué par ces prophètes. Ce qu'ils ont annoncé de lui dans leurs prédictions s'est exactement accompli dans sa personne. Sa morale saine et pure, sans aucun mélange de relâchement ou de corruption, dénote un envoyé du ciel. Il a confirmé ses dogmes par un grand nombre de miracles, il les a scellés par sa mort, et il les a rendus authentiques par sa résurrection. Sa religion s'est établie dans le monde malgré les efforts des puissances du siècle, liguées ensemble pour la détruire dès son berceau ; malgré la science et les subtilités des philosophes continuellement attentifs à la combattre, malgré la cupidité des hommes à laquelle elle déclare la guerre la plus vive, quoiqu'elle n'ait eu pour elle aucun appui que la force de la vérité et des miracles.

Il faut raisonner tout autrement de Mahomet. Ce novateur paraît sur la terre. Il s'érige en réformateur, et il déclare qu'il est envoyé d'en haut pour instruire l'univers et pour lui faire changer de face par rapport à la croyance. Tout parle contre lui et démasque la fourberie. Nulle prophétie, nul vrai miracle de sa part pour autoriser sa mission. Au défaut d'œuvres merveilleuses opérées en faveur de sa doctrine, il prend les armes et répand partout le carnage pour la faire recevoir. Parfaitement instruit qu'on ne peut réussir avec facilité auprès des hommes naturellement corrompus qu'en flattant leurs passions, il n'a proposé aux fidèles observateurs de sa loi que des récompenses charnelles ; son paradis est un lieu enchanté où l'on goûte les plaisirs des sens. Il permet la polygamie et l'usage des femmes qu'on a sous sa domination. A quelles autres marques, à quels autres indices, à quels autres caractères peut on reconnaître un imposteur? Tous les défauts dont on vient de parler, et qui étaient propres à Mahomet prouvent invinciblement qu'il était un faux prophète, et qu'il ne méritait en conséquence aucune attention : *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint, quoniam multi pseudo-prophetæ exierunt in mundum.*

2° Dès qu'il est constant que les hommes doivent suivre la voie de l'autorité en matière de religion, il est hors de tout doute qu'ils ne peuvent sans crime se refuser ni à l'enseignement, ni aux décisions d'une autorité qui est infaillible, soit que cette autorité jouisse par sa propre nature de ce glorieux privilége, soit qu'elle en soit revêtue par un don purement gratuit de l'Etre suprême.

Dieu est la vérité par essence, incapable par lui-même de séduire ou d'être séduit. Ses leçons sont toujours conformes à la vérité. Tout est présent à ses yeux, rien n'est caché par rapport à lui, et dès lors aucun être ne peut lui faire illusion. Il n'est point tenu de faire part aux hommes de ses propres connaissances. Maître absolu de ses dons, il les communique à ses créatures quand il veut et suivant la mesure qu'il juge à propos ; mais quand il se détermine à leur faire cette grâce, il répugne à la majesté de ses attributs d'être lui-même auteur de la supercherie et du mensonge. D'où il résulte, en dernier ressort qu'on est en sûreté lorsqu'on défère aux oracles de l'Etre suprême : disons mieux, qu'on est criminel lorsqu'on refuse d'y souscrire, parce que ce n'est pas vouloir écouter celui qui est l'intelligence universelle et la lumière de tous les esprits.

Il faut tenir le même langage par rapport aux décisions d'un tribunal auquel Dieu a accordé la glorieuse prérogative de l'infaillibilité. Quiconque se soulève contre ce qui en fait l'objet s'attire l'indignation du Seigneur. C'est mépriser Dieu même que de ne pas écouter ceux qui nous parlent de sa part, et qu'il a chargés de notre instruction. Refuser leur témoignage, leur déposition et leur jugement, c'est rejeter la voix de l'Esprit-Saint, et ne point reconnaître qu'on doit sans réserve l'hommage de son cœur et de son esprit à tout ce qui émane du ciel;

désobéissance criminelle, impie, que l'Etre suprême punira dans toute la rigueur de sa colère.

3° Pour se soumettre de cœur et d'esprit à la voix de l'autorité, il n'est pas nécessaire que cette autorité soit absolument infaillible, ou par elle-même, ou par une grâce spéciale du Créateur. Il suffit, pour qu'on soit tenu d'y souscrire, qu'on ne puisse raisonnablement la soupçonner d'aucune erreur. La plupart des devoirs de la vie civile ne sont fondés que sur cette infaillibilité morale. Les hommes resteraient souvent dans l'inaction, et ils seraient exposés à une perplexité continuelle, s'ils étaient dans l'obligation d'attendre, pour agir, que les lumières naturelles leur prouvassent d'une manière absolument évidente ce qu'il faut qu'ils fassent, ou que le jugement d'une autorité infaillible suppléât à ce défaut d'évidence. S. Bernard enseigne, en termes précis qu'il y a une fausse délicatesse de conscience à ne vouloir se prêter qu'à ce que la raison démontre absolument être juste, ou qu'à ce qui se trouve défini par un tribunal absolument infaillible : *Delicata satis, imo nimis molesta est hujuscemodi obedientia, male suspicari de omni præcepto cujus causa latuerit, nec unquam libenter obedire, nisi cum audire contigerit, quod forte libuerit, aut quod non aliter licere seu expedire monstraverit, vel aperta ratio, vel indubitata auctoritas* (*l. de Præcep. et Dispens., c.* 10).

Le christianisme nous présente trois sortes de vérités à croire. Il y en a qui nous sont connues par la force des lumières naturelles, et que la raison démontre : telles sont l'existence d'un Dieu créateur et l'immortalité de l'âme. Il y en a que la raison laissée à elle-même trouve possibles, quoiqu'elle ne puisse en établir la réalité. Telles sont l'existence de l'enfer et celle du paradis. Il y en a enfin que la raison ne comprend pas et qui lui paraissent en quelque sorte impossibles. Telles sont la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption.

Lorsqu'il s'agit de points de doctrine qui sont du ressort de la raison, on ne peut douter qu'il ne soit permis, utile et même nécessaire de joindre les lumières naturelles à celle de la révélation pour en établir la vérité (1). Dans ce cas, l'esprit humain se trouve engagé à l'obéissance et à la soumission par deux voies également respectables. Dieu lui a donné la raison en partage afin qu'elle lui serve de flambeau ; il ne peut par conséquent se refuser sans crime à la lumière que ce flambeau lui fournit. C'est par pure miséricorde que l'Etre suprême a daigné instruire les hommes par le canal de la révélation. Ils sont donc tenus de la consulter pour apprendre d'elle les dogmes qu'elle contient. Dès que la révélation concourt d'une manière précise à l'établissement d'un dogme que la raison autorise, ce concert et cette réunion doivent ravir l'hommage du cœur et de l'esprit. L'homme est tenu de souscrire à ce double enseignement. Anathème à quiconque refuse d'y obéir. Ce refus renferme un mépris marqué des lumières naturelles et des leçons de l'Etre suprême.

Lorsqu'il est question de points de doctrine que la raison trouve possibles, quoiqu'elle ne puisse en établir directement la vérité, on doit avoir recours à la révélation pour savoir s'ils font réellement partie des dogmes évangéliques. L'esprit humain, dans le cas dont il s'agit, ne juge que de la possibilité et de la vraisemblance des choses qu'on lui propose à croire. Sûr qu'elles n'impliquent aucune contradiction, il n'attend, pour y donner un acquiescement absolu, qu'un motif qui lui réponde de leur réalité. Dès qu'il est convaincu que c'est la révélation même qui l'atteste, il ne doit point faire difficulté d'y souscrire. Dieu ne peut être auteur du mensonge ; ses oracles sont essentiellement vrais ; ils méritent nos respects, notre vénération et notre obéissance.

(1) Voyez la dissertation qui est à la fin du Traité de la Véritable Religion, 5e vol. cette matière y est traitée.

Lorsqu'il s'agit de points de doctrine que la raison semble combattre, il faut examiner s'ils se trouvent dans la révélation. Leur incompréhensibilité et les prétendues contradictions qui les accompagnent ne sont pas un motif qui autorise à les rejeter. Le christianisme a ses mystères, et c'est l'attaquer dans sa substance que de le réduire à de simples vérités connues par les lumières de la raison. L'esprit humain est trop faible pour sonder la profondeur de toutes les vérités évangéliques. La sagesse exige de lui qu'il n'aspire point à pénétrer le fond des dogmes de la foi ; *Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris* (*Eccles.* 3, 22). Il y a tout lieu de craindre pour lui que sa trop grande curiosité ne lui soit funeste, et qu'il ne soit accablé de la gloire de la majesté divine : *Qui scrutator est Majestatis, opprimetur a gloria* (*Prov.* 25, 27). Toute son attention doit dans ce cas se borner à un examen sérieux des choses que la révélation renferme. Dès qu'il est certain que les points de doctrine qu'on lui présente à croire sont réellement révélés, il faut qu'il s'y soumette avec promptitude, sans se laisser ébranler par les prétendues contradictions qui semblent s'opposer à leur croyance. Dieu ne peut enseigner le mensonge ; on est à l'abri de toute erreur lorsqu'on l'écoute. Peu importe que les dogmes qu'il annonce soient accompagnés ou non, par rapport à nous, de ténèbres mystérieuses et d'obscurités impénétrables ; ces dogmes méritent également notre obéissance. Nous devons admettre la substance de ces dogmes, et adorer dans le silence les profondeurs qui les accompagnent. L'Etre suprême, qui en connaît tous les ressorts, nous en donnera l'éclaircissement quand il jugera à propos ; *Oportet*, dit S. Cyrille d'Alexandrie, *quæ supra nos sunt, fide venerari, non ratione inquirere. Imbecillior quippe mens hominis est, quam ut intelligendia capere ista possit* (*l. 1 in Julian.*).

XVI. *Deuxième corollaire.* Dès qu'un point de doctrine réunit en sa faveur la profession unanime de tous les siècles, et que la tradition de tous les temps déclare qu'il fait partie des vérités révélées et qui appartiennent au sacré dépôt, on est dans l'obligation indispensable de le recevoir.

Anathème à quiconque rejette cette maxime et refuse d'y souscrire. La raison en est, comme nous l'avons prouvé ci-dessus, qu'il est absolument impossible, en vertu des promesses du Sauveur du monde, qu'il soit arrivé aucun changement, aucune innovation dans la croyance des dogmes évangéliques ; et que tous les pasteurs, de concert avec les chrétiens, aient conspiré à mettre au nombre des vérités de la foi, des opinions purement humaines, ou à retrancher du Symbole des points de doctrine annoncés par Jésus Christ et par les apôtres, comme nécessaires au salut. Aussi voyons nous par les monuments ecclésiastiques que tous les saints pères, qui ont pris la défense des vérités de la foi contre les novateurs qui les ont attaquées, ont fait valoir contre eux la profession actuelle des églises, et qu'ils ont cru les terrasser d'une manière victorieuse, en leur représentant qu'ils innovaient dans la doctrine et qu'ils embrassaient des sentiments inconnus à toute l'antiquité. Il n'est point permis, dit Tertullien, de forger de son propre fonds de nouveaux dogmes, ni de recevoir ceux qui ne doivent leur origine qu'à l'imagination de quelques nouveaux prétendus prophètes. Les apôtres sont nos maîtres dans la science de la religion ; ils n'ont point introduit dans le monde les points de doctrine qu'ils ont voulu, C'est de Jésus-Christ même qu'ils ont appris les dogmes qu'ils ont prêchés à la face de l'univers. Fidèles à remplir les devoirs de leur mission, ils n'ont point enseveli la vérité dans les ténèbres par un faible et honteux silence. Ils ont eu le courage de la manifester à toutes les nations. C'est donc à leur seul enseignement qu'il faut s'attacher. Quiconque annonce des dogmes qu'ils n'ont

point enseignés, fût-ce même un ange du ciel, on doit lui dire anathème, et n'avoir que du mépris pour ses leçons : *Nobis vero nihil ex nostro arbitrio inducere licet, sed nec eligere quod aliquis de arbitrio suo induxerit. Apostolos Domini habemus auctores, qui nec ipsi quicquam ex suo arbitrio, quod inducerent, elegerunt : sed acceptam à Christo disciplinam fideliter nationibus assignaverunt. Itaque etiamsi angelus de cœlis aliter evangelizaret, anathema dicerctur a nobis* (*l. de Præscript.*).

XVII. *Troisième corollaire.* Dans le cas de dispute et de partage en matière de foi, c'est à la décision de l'Eglise, soit assemblée, soit dispersée, qu'il faut avoir recours pour connaître les dogmes qu'il faut admettre.

L'Eglise est établie pour instruire les peuples des vérités du salut. Le Sauveur du monde n'a institué l'ordre des pasteurs que pour prémunir les fidèles contre les artifices des novateurs, et pour les empêcher de flotter à tout vent de doctrine. Jésus-Christ a promis à son Eglise d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles pour l'enseignement de la vérité. Continuellement assistée de l'Esprit-Saint, c'est donc à elle à discerner, dans le conflit de différentes traditions, quelles sont celles qui méritent réellement nos hommages ; et c'est aux chrétiens à l'écouter avec respect, et à se soumettre avec docilité à ses définitions et à ses jugements. L'Eglise jouit du glorieux privilége de l'infaillibilité pour terminer les controverses de religion. Ceux qui se révoltent contre elle et qui refusent d'admettre les points de doctrine, qu'elle déclare appartenir au sacré dépôt, sont par conséquent des païens et des publicains, avec lesquels il ne faut avoir aucun commerce dans l'ordre spirituel. L'Eglise, dit saint Augustin (*l. 1 de Symb., c. 5*), combat toutes les hérésies. Elle peut être attaquée, mais jamais vaincue. Toutes les hérésies sont sorties d'elle, comme des sarments inutiles coupés de la vigne ; mais pour elle, elle demeure attachée à sa racine, à son tronc, et les portes de l'enfer ne la vaincront jamais : *Ecclesia catholica contra omnes hæreses pugnans : pugnare potest, expugnari tamen non potest. Hæreses omnes de illa exierunt, tanquam sarmenta inutilia de vite præcisa. Ipsa autem manet in sua radice, in vite sua, in caritate sua, portæ inferorum non vincent eam.*

XVIII. OBSERVATIONS IMPORTANTES SUR LES PRINCIPES ÉTABLIS ET SUR LES COROLLAIRES QUI EN ÉMANENT.

I. Les vérités de la religion chrétienne ont pris naissance dans la prédication de Jésus-Christ et dans celle apôtres. Elles ne sont parvenues dans leur première origine à la connaissance des hommes, que par la voie de la tradition orale. Le Sauveur du monde les a enseignées de vive voix à ses apôtres ; et les apôtres, chargés par état d'en instruire toutes les nations, les ont annoncées par toute la terre sans les mettre d'abord par écrit : tradition orale soutenue de miracles éclatants, qui a réformé tout l'univers et qui a soumis à l'Evangile les sages du paganisme et les docteurs de la loi de Moïse. Cette tradition orale avait tant d'empire et tant de force sur le cœur des premiers chrétiens, qu'ils rejetaient comme des profanes ceux qui la combattaient, et qu'ils se bouchaient les oreilles de peur d'entendre leurs blasphèmes : *Statim*, dit saint Irénée (*l. 3 contra hær., c. 4*), *concludentes aures, longo longius fugient, ne audire sustinentes blasphemum colloquium.*

II. La tradition orale n'est pas, généralement parlant, aussi sûre que la tradiction écrite. Tant que les faits n'ont point d'autre soutien que les instructions de vive voix, ils peuvent changer aisément de forme, parce que tous ceux qui les racontent peuvent leur imprimer les couleurs que leur imagination leur fournit. Mais lorsqu'ils sont une fois écrits, ils parviennent à un degré de consistance inébranlable. Un historien sage et prudent n'ose rien avancer de son propre chef contre la déposition formelle de ceux qui l'ont précédé. Quelque solide que soit cette réflexion par rapport aux traditions orales, qui ont pour objet des faits purement humains, il faut raisonner tout autrement de la tradition orale qui a transmis aux chrétiens les dogmes de l'Evangile, avant qu'il y eût quelque livre divinement inspiré. Cette tradition orale ne pouvait être, ni falsifiée, ni interrompue par la malice des hommes, jusqu'au point d'être entièrement inconnue. La religion, que le Fils de Dieu a établie dans le monde, n'est pas une religion passagère qui ne devait subsister que pendant quelques siècles. Instituée pour le salut des hommes, elle devait durer autant que l'univers. L'apôtre saint Paul (*Eph. 4, 11 14*) nous apprend qu'elle triomphera, en vertu des promesses, de tous les artifices des novateurs, *jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous.* Promesses vraiment divines, qui ne pouvaient manquer d'avoir leur entière exécution, parce que l'Etre suprême, qui est la fidélité par essence, remplit toujours les engagements qu'il a contractés : maxime incontestable, qui démontre d'une manière évidente qu'il aurait toujours fallu s'en rapporter à la tradition des églises, quand même l'Esprit-Saint n'aurait pas inspiré à ses apôtres de nous laisser par écrit les dogmes du christianisme ; c'est la judicieuse réflexion de saint Irenée. Quelle conduite devrions-nous tenir par rapport à la croyance, dit ce célèbre docteur, si nous n'avions pas l'écriture des apôtres ? il est constant, replique-t-il, qu'il faudrait s'en rapporter à la tradition des églises que le Sauveur du monde à établies dépositaires des vérités du salut. Cette tradition sert de loi à plusieurs nations barbares, qui croient en Jésus-Christ, quoiqu'elles n'aient, ni livres, ni écritures. Ces nations sont barbares par rapport au monde, mais elles sont sages dans leurs sentiments et dans leur manière de vivre, parce qu'elles ont la foi, qui rend agréables aux yeux de Dieu ceux qui la possèdent, et qu'ils conservent avec soin cette ancienne tradition qui est le germe de l'immortalité : *Quid autem si neque Apostoli quidem scripturas reliquissent nobis ? nonne oportebat ordinem sequi Traditionis quam tradiderant iis, quibus committebant ecclesias ? Cui ordinationi assentiunt multæ gentes barbarorum, quorum qui in Christum credunt, sine charta et atramento scriptam habentes per Spiritum in cordibus suis salutem, et veterem Traditionem diligenter custodientes..... hanc fidem qui sine litteris crediderunt, quantum ad sermonem nostrum, barbari sunt ; quantum autem ad sententiam, et consuetudinem, et conversationem, propter fidem, per quam sapientissimi sunt, et placent Deo, conversantes in omni justitia et charitate et sapientia* (*Contra Hær. l. 3, c. 4*).

III. C'est par la bonté et par pure miséricorde que le Créateur a inspiré aux apôtres de nous laisser des ouvrages qui fussent les dépositaires des vérités saintes qu'ils ont annoncées aux nations, et qu'ils avaient eux-mêmes apprises de Jésus-Christ. Personne n'est en droit de dire que l'Etre suprême ait été dans l'obligation d'engager les ministres de l'Evangile à mettre par écrit les vérités du salut. Maître absolu de ses dons, il les distribue comme il veut et en la manière qu'il veut. S'il a conçu le dessein d'instruire ses créatures, il lui a été absolument libre de le faire, ou par la voie de la tradition orale, ou par la voie de la tradition écrite. Rendons-lui grâce d'avoir employé ces deux moyens. Leur réunion donne aux dogmes évangéliques une fermeté inébranlable, elle nous met en état de terrasser les novateurs avec plus d'avantage. Si la profession publique des églises suffit pour les convaincre de nouveauté et de fausseté dans les points de doctrine qu'ils annoncent, la tradition écrite leur ôte tout lieu de dire que la profession publique des églises a varié, et qu'ainsi on ne doit point y ajouter foi. C'est par les deux canaux en question que les vérités du christianisme parviennent à notre connaissance. Leur concours dans la disposition de mêmes dogmes doit forcer tous les esprits à se soumettre,

parce qu'ils présentent l'un et l'autre les oracles de l'Etre suprême.

IV. L'Ecriture sainte renferme la parole de Dieu. Anathème par conséquent à tous ceux qui prétendent, dit saint Clément, qu'elle contient quelque chose de fabuleux ou de faux en matière de religion : *Scripturas diligenter inspicite, quæ Spiritus sancti vera sunt oracula : in illis nihil injustum, neque fictum aut simulatum contineri, discite* (*Epist. ad Corinth.*). Ceux qui ont écrit les livres qui forment l'Ecriture sainte, ont été animés de l'Esprit-Saint dans le moment même qu'ils les écrivaient. Ils n'ont pas eu besoin ni d'art ni d'éloquence pour les composer. L'opération du Saint-Esprit, dit saint Irénée, est descendue du ciel comme un archet tout divin, et elle s'est servie des hommes comme d'un instrument de musique, pour nous donner la connaissance des choses célestes : *Qui viri non indiguere arte dicendi... sed ut tantummodo puros seipsos divini Spiritus operationi præberent ; atque ita divinum e cœlo plectrum descendens, quasi instrumento quopiam citharæ alicujus vel lyræ viris justis utens, divinarum nobis et cœlestium rerum cognitionem revelaret* (*Cohort. 4 ad Græcos*). Qu'on ne s'étonne donc pas, ajoute ce célèbre docteur, qu'ils aient tous enseigné unanimement, comme s'ils n'avaient qu'une même bouche et qu'une même langue, toutes les vérités qu'il faut que nous sachions, quoiqu'ils aient vécu en différents lieux et en différents temps. L'opération du Saint-Esprit, qui présidait à la formation de leurs ouvrages, ne peut souffrir le chaud et le froid. Jamais elle ne se dément ; elle est toujours la même : *Quamobrem tanquam ore, et lingua una?... de omnibus, quæ nos scire opus est, consentaneo et convenienti inter se consensu docuerunt.*

V. Les saints pères enseignent que l'Ecriture sainte est, en vertu de l'institution divine, le fondement et la règle de notre foi : *Fundamentum et columna fidei nostræ* (*S. Iren. l. 3, ch. 1*) : décision juste. Dès qu'il est constant que l'Ecriture renferme la parole de Dieu, il faut nécessairement convenir que c'est dans ses leçons qu'on doit puiser la doctrine évangélique, et que c'est sur son enseignement qu'il faut régler sa croyance. Quelque incontestable que soit cette maxime, tout catholique doit reconnaître que les livres saints ne sont point par eux-mêmes la source immédiate de tous les dogmes qui appartiennent au sacré dépôt. Nous adorons avec Tertullien la plénitude de l'Ecriture : *Adoro Scripturæ plenitudinem* (*l. contra Hermog.*) ; mais nous professons en même temps avec saint Irénée, que l'Ecriture ne renferme tous les dogmes de la foi que parce qu'elle en enseigne plusieurs en termes formels, et qu'elle renvoie au tribunal des pasteurs, pour avoir l'intelligence de ceux dont elle parle avec moins de précision. La véritable science, dit ce saint docteur, réside dans l'Eglise, parce qu'elle développe d'une manière parfaite le sens des livres saints, et qu'elle est incapable de toute falsification et de toute erreur : *Agnitio vera est in Ecclesia, Scripturæ tractatione plenissima, sine falsatione* (*l. 3 contra Hær. c. 5*). Prétendre que les apôtres ont mis dans leurs livres tous les points qui formaient le sacré dépôt des vérités que leur divin Maître leur avait confiées, c'est contredire leur propre témoignage : *Demeurez fermes, mes frères*, dit saint Paul, *et conservez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre* (*2. Thess. 2, 14*). Ce texte est précis. Il démontre évidemment que les premiers fidèles avaient deux sources dans lesquelles ils pouvaient puiser la totalité des vérités de la religion, savoir *la tradition et l'Ecriture*. L'opposition que ce grand apôtre met entre ses écrits et ses prédications, *soit par nos paroles, soit par notre lettre*, est trop formelle pour ne pas se rendre à cette vérité. Sources d'instructions qui devaient être également respectables par rapport aux Thessaloniciens, puisque saint Paul leur commande de recevoir avec la même docilité, avec le même respect et avec la même soumission tous les points de doctrine qu'ils y trouveraient.

Les protestants mettent tout en œuvre pour se soustraire à la force de ce raisonnement. Ils répondent que les traditions dont parle saint Paul avaient lieu par rapport aux Thessaloniciens de son temps, parce que toutes les vérités de la foi n'étaient pas encore écrites ; mais qu'elles n'ont plus lieu par rapport à nous, soit parce que l'apôtre a écrit, depuis sa lettre aux Thessaloniciens, les vérités qu'il dit n'avoir prêchées que de vive voix ; soit parce que le corps des Ecritures les renferme.

Mais cette réponse, quoique ingénieuse, n'a aucune solidité. Pour qu'elle fût recevable, il faudrait qu'on lût dans les écrits des apôtres cette proposition : *Nous avons écrit tout ce que nous avons enseigné de la part de Jésus-Christ*, ou qu'on prouvât *que les auteurs sacrés ont eu soin d'écrire dans leurs derniers ouvrages les points dont ils n'avaient pas fait mention dans les premiers*, ou qu'au moins *un écrivain inspiré a écrit ce qu'un autre a passé sous silence, et cela dans la vue que tous les articles de la religion fussent écrits.* Or les novateurs des derniers siècles sont dans l'impossibilité absolue de prouver aucun de ces trois articles. Loin de trouver dans l'histoire aucun monument qui puisse en établir la vérité, ils concourent tous à dire qu'on n'a une connaissance parfaite de la prédication des apôtres, et une intelligence entière des dogmes de la foi, qu'autant qu'on a soin de joindre à la déposition de l'Ecriture celle de la croyance de tous les siècles, qui subsiste dans les écrits des pères et dans les définitions des conciles. Telle a été la croyance des plus célèbres docteurs de l'Eglise, même dès les premiers siècles. Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, et Tertullien ont soutenu avec force la nécessité des traditions non écrites contre les attaques des valentiniens et des anciens gnostiques : le premier dans son traité des Hérésies, et le second dans son livre de la Couronne du soldat et dans celui des Prescriptions. L'un et l'autre ne veulent pas qu'on s'arrête à la seule Ecriture pour la décision des matières de foi. Ils renvoient de concert à la tradition des anciennes églises, et ils veulent qu'on embrasse ce qu'elles enseignent, parce que *les apôtres*, selon eux, *ont pleinement mis en elles, comme dans un riche trésor, tout ce qui appartient à la vérité.* Nécessité de recours, qui démontre évidemment que saint Irénée et Tertullien ont cru, qu'il y avait des vérités de foi non écrites dans les livres saints, ou que la tradition non écrite qui subsiste dans la profession et dans les archives des Eglises, découvre et fait connaître ce que les apôtres ont voulu exprimer en se servant de telles ou telles paroles : détermination de sens qui ne se trouve pas d'elle-même dans les livres saints, puisqu'ils sont souvent obscurs et que c'est pour la connaître que Tertullien et saint Irénée renvoient aux anciennes Eglises, entre lesquelles l'Eglise de Rome tient le premier rang.

Une dernière réflexion, qui pousse jusqu'au dernier période de l'évidence, contre les protestants, la réalité des traditions divines non écrites, c'est qu'ils sont eux-mêmes dans la nécessité absolue de l'admettre. Ils ne trouvent pas dans l'Ecriture *le nombre des livres canoniques ;* ils n'y lisent pas *qu'il n'y a que quatre évangiles ; que la sainte Vierge a conservé sa virginité après son enfantement*, qu'on peut *baptiser les enfants nouveau-nés ;* que *le baptême des enfants est valide ;* que *le baptême conféré par les hérétiques est bon.* Pourquoi donc croient-ils ces vérités comme des articles qui font partie du sacré dépôt ? Les dogmes de la foi ne peuvent avoir pour fondement et pour principe, que l'autorité de Dieu même, qui ne peut tromper, ni être trompé. Ainsi de deux choses l'une : ou il faut qu'ils regardent les points de doctrine dont on vient de parler, comme *pouvant être controuvés et inventés à plaisir ;* ou il faut qu'ils reconnaissent *qu'ils sont appuyés sur une tradition*

divine non écrite par des personnes inspirées : c'est-à-dire sur l'enseignement de Dieu même, qui est passé de main en main jusqu'à nous, par le canal des apôtres, sans qu'ils l'aient écrit. S'ils souscrivent au premier membre de cette alternative, ils trahissent leur propre cause, et ils entrent en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'ils enseignent qu'on ne doit admettre comme de foi que ce qui est certainement révélé. S'ils se déclarent pour le second, ils sont vaincus, puisqu'ils sont forcés de reconnaître qu'il y a des points de doctrine dont la croyance est nécessaire, quoiqu'ils ne se trouvent pas en termes précis dans l'Ecriture, et qu'ils ne soient établis que sur une tradition constante de tous les siècles.

VI. L'Ecriture ne change rien au fonds des choses qu'elle énonce. Une doctrine respectable et vraie a toujours les mêmes caractères, soit qu'elle soit écrite, soit qu'elle ne le soit pas. Un ordre émané du roi, par exemple, n'est pas moins un ordre du roi, quoiqu'il ne soit que verbal et non revêtu des formalités ordinaires. On doit donc également respecter tous les points de doctrine que Jésus-Christ a enseignés aux nations. Peu importe qu'ils soient écrits ou non écrits par des auteurs inspirés. Le défaut d'écriture ne peut leur faire changer de nature. « *Ces paroles de saint Paul*, Demeurez fermes, et attachez-vous aux traditions, *font clairement voir*, dit saint Chrysostome, *que l'apôtre n'a pas tout appris par sa lettre, et qu'il y a plusieurs choses qu'il n'a pas écrites. Il faut*, ajoute ce célèbre patriarche, *croire également les unes comme les autres ; elles méritent également nos respects et notre obéissance :* » *eadem vero fide digna sunt tam illa quam ista* (*Comm. in. II. Epist. ad Thess.*). Le grand saint Basile était dans le même principe. Les dogmes que l'on croit et que l'on prêche dans l'Eglise, dit ce saint docteur, viennent en partie de l'Ecriture et en partie de la tradition. Ces deux sources sacrées des vérités de la foi ont une égale force pour établir la piété. Ceux qui savent le moins les règles ecclésiastiques se font un devoir indispensable de souscrire à leur enseignement et à leur déposition: *Dogmata et instituta quæ in Ecclesia prædicantur, quædam habemus e doctrina scripto tradita, quædam rursus ex Apostolorum Traditione in mysterio, id est, in occulto tradita recepimus : quorum utraque parem vim habent ad pietatem : nec his quisquam contradicit, quisquis sane vel tenuiter expertus est, quæ sint jura ecclesiastica* (*l. de Spir. sancto, c.* 27). Vouloir que les points de doctrine non écrits par les auteurs inspirés aient eu peu de consistance dès leur origine et qu'ils se soient altérés et corrompus par le laps des temps, c'est s'imaginer un changement de croyance dont nous avons démontré ci-dessus l'impossibilité d'une manière très-sensible.

VII. C'est par le canal des auteurs ecclésiastiques, qui ont écrit sur les matières de religion dans les différents siècles de l'Eglise, qu'on peut parvenir à la connaissance des doctrines divines non écrites. Voici la preuve de cette maxime : En fait d'histoire, ce n'est ni à la raison, ni à l'inspiration qu'on doit se rendre, c'est à l'autorité seule qu'il faut avoir recours. L'esprit humain, borné dans ses vues, n'a aucun moyen dans son propre fonds qui puisse le conduire à la découverte des événements passés. Vouloir en juger par enthousiasme et par de prétendues inspirations, c'est vouloir s'exposer au danger de tomber dans l'erreur, et ouvrir la porte au fanatisme. La déposition de ceux qui ont vu un fait ou qui l'ont recueilli de témoins oculaires ou contemporains est la seule voie sûre que l'on ait de s'instruire de ce qui est arrivé dans les siècles antérieurs à notre temps. Refuser son consentement à ce que les écrivains disent d'un commun accord et d'une voix presque unanime, c'est se déclarer pour le Pyrrhonisme, si justement et si universellement décrié. Or c'est un fait que de savoir s'il y a des doctrines divines non écrites, et quelles elles sont. On doit donc, pour éclaircir ces deux points, recourir aux ouvrages de ceux qui ont parlé des matières de la foi. Ils sont aussi dignes de croyance sur ces deux faits, que les historiens profanes le sont sur ce qu'ils rapportent. Disons plus, Dieu veille d'une manière particulière sur la conservation des doctrines non écrites, puisqu'elles font partie des dogmes de la religion qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Il est donc impossible, en vertu des promesses, que tous les auteurs ecclésiastiques aient conspiré à mettre au nombre des vérités de la foi, des points de doctrine qui n'en ont point le caractère. Aussi voyons-nous que l'usage constant de l'Eglise dans tous les temps, a été de consulter les écrits des saints docteurs dépositaires de la tradition, avant que de définir les controverses nées dans son sein. Etablie pour nous fixer dans la foi, elle ne peut avoir suivi dans ses jugements une règle fautive et sujette à l'illusion.

VIII. Le témoignage des pères en faveur d'un point de doctrine ne prouve d'une manière incontestable que ce point de doctrine a été enseigné par les apôtres et appartient au sacré dépôt, qu'autant que ce témoignage est *général, perpétuel et uniforme.* 1° Il faut qu'il soit général. Ce qu'un écrivain avance de son chef, soit contre l'avis de la multitude, soit sans l'avis de la multitude, ne peut être regardé que comme une opinion particulière qu'il n'est pas sûr de suivre. Loin que la déposition isolée fasse loi, on doit la rejeter comme fausse. Il est impossible, en vertu des promesses, que le mensonge prévale dans l'Eglise, et il y prévaudrait si la profession des vérités catholiques était concentrée dans le témoignage d'un seul. Qu'on ne s'imagine point au reste qu'il faille que tous les saints pères, sans en excepter aucun, concourent à l'établissement d'un dogme, pour reconnaître qu'il appartient à la foi. Cette unanimité absolue de suffrages, quoique désirable, n'est pas nécessaire ; puisqu'il est prédit dans l'Ecriture (*Act.* 20, 28-30) que quelques ministres embrasseront le parti de l'erreur. La généralité du consentement dont il s'agit, suppose simplement la réunion presque unanime des voix. Dès qu'un point de doctrine réunit en sa faveur la presque unanimité des suffrages, il est constant qu'il fait partie des vérités évangéliques. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre la vérité ; et elles prévaudraient contre elle, si la très-grande multitude conspirait à ériger en dogme le fruit des imaginations humaines. 2° Pour que le témoignage des pères démontre qu'un point de doctrine appartient à la foi, il faut nécessairement qu'il soit *perpétuel*, c'est-à-dire non interrompu ou, ce qui revient au même, qu'il remonte jusqu'aux temps apostoliques et qu'il soit parvenu jusqu'à nous sans aucune interruption. L'Eglise est la colonne de la vérité (1 *Tim.* 3, 15). Continuellement assistée de l'Esprit-Saint, elle sera toujours fidèle à en soutenir les droits contre les attaques de l'hérésie ; elle en conservera toujours la mémoire pour la perpétuer à tous les siècles ; et son attention scrupuleuse à la maintenir ne permettra jamais qu'elle manque de témoignages. 3° Le témoignage des pères n'est concluant, en faveur de la divinité d'un point de doctrine, qu'autant qu'il est *uniforme*, c'est-à-dire qu'autant qu'il conspire non-seulement à donner comme vrai, le point de doctrine qui en fait l'objet, mais encore à la mettre au nombre des vérités catholiques dont la croyance est nécessaire au salut. Saint Paul (1 *Cor.* 1, 10) exige en effet des chrétiens qu'en tenant le même langage, ils soient tous unis dans un même esprit et dans un même sens : *Ut id ipsum dicatis omnes..... sitis autem perfecti in eodem sensu et in eadem sententia*

Le principe que l'on vient d'établir est celui de toute l'antiquité. Vincent de Lérins, si connu dans l'Eglise par son exactitude à fixer les vrais fondements de la théologie, s'exprime en termes énergiques et qu'on ne doit jamais oublier. Ce célèbre écrivain se représente le corps des docteurs de l'Eglise sous l'i-

dée d'une assemblée respectable de savants, qui mérite par l'étendue de ses lumières la vénération et l'hommage de nos cœurs ; il déclare néanmoins qu'on ne doit déférer à ses décisions et ne recevoir pour certain et pour assuré que ce qui est défini uniformément et d'une manière claire et constante par tous les juges ou par la multitude : *Quibus tamen hac lege credendum est, ut quidquid, vel omnes vel plures, uno eodemque sensu, manifeste, frequenter, perseveranter, velut quodam consentiente sibi Magistrorum concilio, accipiendo, tenendo, tradendo firmaverint, id pro indubitato, certo ratoque habeatur* (*Comm. advers. hæres.*).

Pour combattre les hérétiques avec avantage par l'autorité des pères, et pour établir contre eux avec succès par le même canal les dogmes de la foi qu'ils veulent anéantir, le bon sens exige qu'on ait recours aux ouvrages de ceux qui ont écrit avant la naissance des disputes, et qu'on consulte même les écrits les plus anciens : en voici la preuve. Toutes les fois qu'on produit le témoignage des saints docteurs de l'Eglise pour repousser l'hérésie et pour l'obliger à se rendre, on envisage ces saints docteurs, ou comme *témoins*, *dépositaires et conservateurs* de la tradition apostolique, ou comme *juges des controverses* qui s'élèvent. Si on les considère sous le premier rapport, c'est-à-dire comme *témoins*, il est naturel de s'en rapporter à ceux qui sont les plus proches des apôtres. La raison en est, que la tradition contenue dans leurs écrits est plus proche de la source, et en conséquence plus propre à convaincre les sectaires d'innovation dans leur doctrine. Si on les envisage sous le second rapport, c'est-à dire comme *juges*, en se servant de leur témoignage, il est encore nécessaire de produire ceux qui ont vécu avant l'origine des controverses qui partagent les esprits. D'où vient? C'est que les novateurs ne peuvent les soupçonner d'avoir eu intérêt de favoriser l'un ou l'autre parti, puisque leurs disputes n'étaient pas encore nées et qu'on ne les connaissait pas. C'est le judicieux raisonnement de saint Augustin contre Pélage et ses sectateurs, lorsqu'il établit contre eux le péché originel par la voie de la tradition : Voici ses termes; on ne peut en désirer de plus forts, ni de plus clairs : *Nous avons produit, comme une autorité d'un grand poids, le témoignage des saints qui ont été évêques avant nous et qui ont défendu avec force la foi catholique, non-seulement par leurs discours, lorsqu'ils étaient en vie, mais encore par les ouvrages qu'ils ont laissés à la postérité..... nous avons établi par leur déposition qu'ils ont enseigné ce que nous croyons du péché originel..... les grands hommes ont parlé suivant la foi de l'Eglise catholique répandue, il y a très longtemps, dans le monde..... Votre faible nouveauté pleine d'artifices subtils est donc terrassée par leur seul suffrage..... En quelque lieu que vous soyez je vous cite devant ces juges. Vous ne pouvez dire qu'ils soient mes amis, et qu'ils soient vos ennemis. Je n'ai point cherché à me les rendre favorables par quelques bienfaits, et vous ne vous êtes pas attiré leur aversion par quelque mauvais traitement. Je ne feins point des juges qui n'aient jamais été, et dont les sentiments sur la matière qui nous partage soient incertains. Ce sont des saints et d'illustres évêques parfaitement instruits dans les livres sacrés, dont j'ai produit les témoignages ; ils se sont déclarés d'une manière claire et précise pour notre doctrine dans un temps où on ne peut les soupçonner d'avoir eu envie de nous favoriser et de vous contredire ; puisque la dispute que nous avons avec vous n'était pas encore née. Vous dites vous-même que les juges d'une affaire doivent être exempts de haine, d'amitié, d'inimitié et de colère. Il est difficile d'en trouver de cette espèce. Mais saint Ambroise et les autres écrivains dont j'ai rapporté les paroles sont incontestablement tels que vous les demandez. Ils n'ont eu aucune liaison avec nous, et ils n'ont point été indisposés contre vous. On ne peut dire, ni qu'ils aient voulu nous faire plaisir, ni qu'ils aient eu dessein de vous chagriner. Ils ont soutenu les dogmes qu'ils ont trouvés dans l'enseignement de l'Eglise, et ils les ont transmis aux fidèles qui devaient vivre après eux. Nous ne vous avions pas encore intenté de procès devant ces juges, et celui que nous vous suscitons est jugé par leurs oracles. Ils ne nous connaissaient ni les uns ni les autres, et nous vous rapportons les arrêts qu'ils ont prononcés pour nous* (*lib. 2 cont. Julian*).

X. C'est aux pasteurs de l'Evangile que Dieu à confié l'autorité de l'enseignement. Saint Paul (*Ephes. 4. 11-14*) déclare en termes exprès que le Sauveur du monde les a établis dans son Eglise pour instruire les fidèles des dogmes de la foi, pour les prémunir contre les artifices des novateurs, et pour qu'ils ne soient point exposés à suivre tous les vents des opinions humaines. Que doivent donc faire les chrétiens, lorsqu'ils voient différents partis revendiquer, en faveur des dogmes qu'ils annoncent, le suffrage des saints docteurs dépositaires nés des traditions apostoliques? Leur unique soin dans ce conflit de sentiments est d'examiner avec attention si le corps des pasteurs a ou n'a pas définitivement prononcé que tel point de doctrine contredit et attaqué appartient réellement au sacré dépôt. Si le corps des ministres de l'Evangile reconnaît par une définition publique ou par une profession solennelle que ce point de doctrine fait partie des vérités saintes, cette définition et cette profession doivent être par rapport à eux une preuve certaine que ce même point de doctrine a été professé dans tous les siècles, qu'il se trouve réellement dans les archives de l'Eglise, et qu'ils sont obligés d'y souscrire. La raison en est qu'il est impossible, en vertu des promesses, qu'il se soit fait et qu'il se fasse aucune variation, aucune innovation dans la croyance. Il faut raisonner tout autrement, lorsque le corps des pasteurs n'a point encore interposé son jugement définitif. Les simples dans cette circonstance doivent rester tranquilles, suivre les mouvements de leur raison et de leur conscience, sans vouloir faire la loi à ceux qui ne pensent pas comme eux ; attendre en paix que l'Eglise daigne s'expliquer, et vivre en communion avec tous ceux qui sont en dispute. Les savants plus instruits que les simples peuvent, suivant l'étendue de leurs propres lumières, embrasser et soutenir le parti qui leur paraît plus conforme à la vérité ; mais il faut que ce soit sans chaleur, sans aigreur, et sans vouloir absolument dominer sur l'esprit des personnes qui se déclarent pour l'opinion contraire à la leur. C'est ce qu'exigent d'eux les règles de la modération évangélique et vraiment chrétienne. Eclaircissons l'une et l'autre de ces maximes par quelques exemples.

Saint Cyprien nie que le baptême conféré par les hérétiques soit valide : il soutient que la validité de ce baptême est diamétralement contraire à la tradition. Le pape Etienne se déclare pour le sentiment opposé, et il menace au moins de séparer du sein de l'Eglise ceux qui ne souscrivent pas à son jugement. Quelle conduite devait-on tenir dans ce moment de dispute et de controverse? Saint Augustin nous l'apprend : Il dit, 1° que saint Cyprien, quoique dans l'erreur, était excusable, parce que l'Eglise n'avait pas encore prononcé sur la matière qui faisait l'objet de la contestation ; 2° qu'il embrasserait lui-même l'opinion de ce célèbre docteur, si elle n'avait depuis été proscrite par le jugement définitif de l'Eglise universelle, parce qu'elle était appuyée sur de fortes raisons ; 3° qu'il n'aurait pas été à propos de sévir contre saint Cyprien et les défenseurs de son sentiment, parce qu'il n'y avait rien d'absolument clair, ni d'absolument décisif sur le point de doctrine qui était en dispute ; 4° enfin qu'il n'est plus permis de suivre l'opinion de saint Cyprien, parce qu'elle était condamnée par l'Eglise. La dispute de la pâque fournit les mêmes réflexions. Les Asiatiques

sont dans l'usage de célébrer cette fête le quatorzième jour de la lune du mois de mars, en quelque jour de la semaine que ce quatorzième jour tombe. Victor s'oppose à cet usage : il veut que les Asiatiques célèbrent la pâque le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars ; et il leur déclare au moins, qu'il les excommuniera s'ils ne veulent pas se rendre à son avis. Mais saint Irénée, dont toute l'Eglise a loué la démarche, représenta avec force à ce souverain pontife que son zèle n'était ni selon la science ni selon la charité. Ce n'est que depuis la définition du premier concile général tenu à Nicée, que les quartodecimans ont été soumis à l'anathème. On dispute aujourd'hui dans l'Eglise pour savoir si l'amour de Dieu, au moins commencé, est absolument nécessaire pour obtenir la rémission de ses fautes dans le sacrement de pénitence. Il y a des théologiens qui prétendent que la nécessité de cet amour est un point de doctrine fondé dans la tradition, et il y en a qui soutiennent le contraire. Quel parti prendre dans cette conjoncture ? Que chacun examine avec attention cette question, et qu'il évite de traiter d'hérétiques ceux qui sont dans un sentiment opposé au sien. Tout sera dans l'ordre, lorsqu'on suivra les règles de la modération évangélique dont les théologiens ne doivent jamais s'éloigner, parce que c'est à eux à attendre le jugement de l'Eglise, quoique dans la pratique on doive toujours suivre le sentiment le plus sûr.

Troisième dissertation.

DE LA MÉTHODE QU'IL FAUT SUIVRE DANS L'ÉTUDE DE LA THÉOLOGIE.

Deux défauts, tristes apanages de la nature humaine corrompue en Adam, nous empêchent de parvenir avec facilité à la connaissance du vrai, *la faiblesse de notre esprit et la corruption de notre cœur.*

Les forces de l'entendement humain ne sont pas les mêmes qu'elles étaient dans leur première origine. Adam sorti des mains du Créateur avait une intelligence capable de discerner avec promptitude la vérité d'avec le mensonge (*Eccles. c.* 17, 5, 6). Maître de ses sens, de son imagination et de son esprit, rien en lui ne mettait obstacle dans la recherche du vrai. Sa chute a causé un renversement total. Il est devenu le jouet de l'illusion de ses sens, et l'esclave de son imagination. Si le premier homme avait été fidèle au Créateur, il n'aurait pas subi ce malheureux sort, et tous ses descendants n'en éprouveraient pas aujourd'hui les trop funestes suites.

L'homme a été formé avec un cœur pur et droit (*Eccles.* 7, 30) ; il n'était point assujetti, dès les premiers moments de sa naissance, à l'impétuosité des passions qui nous tyrannisent et qui nous couvrent presque toujours le vrai. Libre des mouvements déréglés qui nous sollicitent sans cesse au mal, il lui était facile de suivre la vertu. Depuis l'instant fatal qui l'a rendu criminel, il n'a pu se raidir qu'avec peine contre les principes qui flattent la concupiscence ; et ses enfants, héritiers de sa faute, sentent encore aujourd'hui combien il est difficile de ne pas se laisser entraîner à des maximes qu'autorisent les passions.

En réfléchissant sur ce que nous venons de dire, on concevra aisément qu'il n'est rien de plus nécessaire pour de jeunes théologiens que de leur indiquer la route qu'il faut qu'ils suivent pour qu'ils parviennent sûrement à la connaissance de la vérité. L'esprit de l'homme est faible, ses lumières sont bornées et obscurcies. On doit donc essayer de lui rendre toute la force dont il est naturellement capable : tentative qui ne peut réussir qu'autant qu'on lui prescrit les règles qui peuvent l'aider dans la recherche du vrai. Le cœur de l'homme est corrumpu : son esprit est souvent la dupe de ses mouvements, il se livre presque toujours sans réflexion à ce qui peut satisfaire la cupidité. On doit par conséquent travailler à rectifier son cœur : tentative qui ne peut avoir un heureux succès qu'autant qu'on expose avec soin la honte des passions qui peuvent le séduire.

La plupart des hommes se conduisent plutôt par les mouvements de leur cœur que par les lumières de la raison. Livrés aux penchants qui nous entraînent, il est rare qu'ils les méprisent et qu'ils y renoncent pour examiner avec attention ce qu'il faut qu'ils croyent ou ce qu'il faut qu'ils fassent. Vivement attachés à leurs propres intérêts et à tout ce qui peut flatter les sens, la règle la plus ordinaire de leurs démarches est la considération des avantages et du plaisir qu'ils y trouvent. Tyrannisés par les passions qui les dominent, ils écoutent avec tranquillité ce qui leur est agréable, et ils rejettent presque toujours avec promptitude et sans examen tout ce qui s'oppose à leurs inclinations. L'empire du cœur sur l'esprit est connu de tout le monde. Tous ceux qui désirent sérieusement de parvenir à la connaissance du vrai, doivent donc travailler avant toutes choses à rectifier les mouvements corrompus de leur cœur. Dégagés de ces passions violentes qui troublent l'esprit et qui l'empêchent de réfléchir sur ce qu'on lui propose, leur intelligence se trouvera dans une heureuse tranquillité, qui les mettra en état de juger sainement et solidement des différents objets qui se présentent.

Cela posé, voici l'ordre que nous nous proposons de suivre dans la dissertation présente. 1° Nous développerons avec soin les défauts du cœur et de l'esprit, qui mettent obstacle à la connaissance de la vérité ; et nous donnerons les moyens qui sont capables de corriger ces défauts. 2° Nous prescrirons à l'esprit les règles qu'il faut suivre et le chemin qu'il faut tenir pour parvenir à l'intelligence du vrai, sans se fatiguer inutilement et sans s'égarer.

CHAPITRE PREMIER. *Détail des défauts du cœur et de l'esprit, qui nuisent à la connaissance de la vérité. Moyens pour corriger ces défauts.*

Premier défaut. L'indifférence en matière de religion est la première source d'erreur. Dès qu'on est peu touché de la vérité ou de la fausseté d'un point de doctrine, on se met peu en peine de l'approfondir. L'homme, naturellement né paresseux, ne prête aucune attention aux choses qui ne l'intéressent pas. Absolument tranquille sur son défaut de croyance, il souscrit sans conviction à tout ce qu'on exige de lui. La loi du plus fort fait toujours sa règle, et il se moque intérieurement des témoignages qu'il donne et des marques de soumission qu'on exige de lui. Libre de tout amour pour la connaissance du vrai, il se déclare extérieurement pour le oui ou pour le non, suivant le caractère des personnes avec lesquelles il vit, et suivant que ses propres intérêts le demandent. Il constitue son bonheur dans sa propre ignorance, et il meurt sans avoir eu d'autre science que celle des sentiments de ceux qu'il a fréquentés.

Réflexion. Dieu, qui veut sauver tous les hommes, ne leur offre aucune autre voie de salut que la profession de la véritable religion. Il est donc de la der-

nière conséquence pour eux de s'appliquer sincèrement à s'en instruire. L'apôtre saint Paul déclare qu'*il est impossible de plaire à Dieu sans la foi* (*Hebr. c.* 1, *v.*6), c'est-à-dire sans rendre hommage aux vérités saintes qui forment le christianisme. Tout homme raisonnable doit par conséquent examiner avec soin si les dogmes qu'on lui propose à croire comme nécessaires pour parvenir au royaume des cieux, font réellement partie du sacré dépôt. L'indifférence sur cet article est une marque de réprobation. Ceux qui méprisent la vérité, qui n'ont pour elle aucun attachement, n'entreront point dans le séjour de la gloire : *Qui non crediderit condemnabitur* (*Marc.* 16, 16). On regarde à juste titre dans le monde comme des insensés, ceux qui se mettent peu en peine de l'avancement de leurs affaires domestiques et qui donnent tout au hasard dans le choix des moyens qui peuvent les faire réussir. Disons plus, on méprise avec raison dans le monde ceux qui n'ont aucune attention à ce qui peut faire le bonheur de leur famille, et qui se piquent d'une insensibilité totale pour tout ce qui peut contribuer ou nuire à son bonheur. Ils renoncent par là à la glorieuse qualité d'êtres intelligents, et se réduisent à la condition des bêtes. Cette disposition d'esprit est déshonorante pour l'humanité, mais elle est beaucoup plus condamnable et beaucoup plus extravagante, lorsqu'elle a pour objet les dogmes de la religion. C'est de leur croyance que dépend la décision de notre sort pour une éternité de bonheur ou de malheur : *Qui non crediderit, condemnabitur* (*Ibid.*). Preuve sensible qu'il n'y a rien de plus important pour nous, que la connaissance des vérités de la foi, et que l'indifférence sur ce point est la chose du monde la plus folle, la plus extravagante et la plus monstrueuse, puisque l'indifférence dont il est question conduit à la mort éternelle. Que les hommes reconnaissent donc la noblesse de leur extraction, et qu'ils réfléchissent sur la grandeur et sur l'excellence de leur être. Ils sont sortis des mains de Dieu ; c'est de lui qu'ils tiennent l'existence : voilà la noblesse de leur origine. Ils portent au dedans d'eux-mêmes un désir invincible de la félicité ; et comme ils ne peuvent être heureux sans l'intelligence du vrai, ils désirent tous avec ardeur la connaissance de la vérité : voilà la grandeur et l'excellence des affections de leur cœur. L'indifférence dont il est question, est par conséquent indigne de l'homme. Elle le dégrade et elle l'avilit en éteignant ses inclinations les plus nobles (*S. August. lib.* 10. *Confess. c.* 23; *nomb.* 33. *lib.* 2. *de Libero arbitr. c.* 13. *n.* 35). Saint Augustin par conséquent a eu raison de dire que la recherche de la vérité est par rapport à l'homme la chose du monde la plus essentielle et la plus nécessaire : *Negotium nostrum non leve aut superfluum, sed necessarium ac summum esse arbitror, magnopere quærere veritatem* (*l.* 3. *de Libero arbitrio*).

Second défaut. Quoique l'homme soit convaincu de la nécessité où il est de croire les dogmes du christianisme, pour parvenir à l'immortalité glorieuse, il est rare qu'il veuille se donner la peine d'examiner par lui-même si les points de doctrine qu'on lui propose appartiennent réellement au corps des vérités évangéliques. La paresse, si naturelle depuis la prévarication du premier père, fait très-souvent qu'un jeune théologien s'arrête aux sentiments reçus sans approfondir s'ils sont vrais ; seconde source d'erreur. Ceux qui n'aiment point le travail se laissent aisément toucher par la multitude de suffrages réunis en faveur d'un sentiment, et par la réputation de savoir et d'intelligence dont jouissent ses défenseurs. Ennemis d'une application sérieuse, ils préfèrent une obéissance aveugle ou peu méditée à un examen critique des raisons dont les différents partis se servent pour établir leur opinion particulière. Etonnés et éblouis, soit par les tours ingénieux des raisonnements, soit par la force de l'éloquence de ceux qui les mettent en usage, soit par le nombre des prosélytes qui les proposent avec chaleur, ils commencent à prendre un parti sans avoir pris le temps de discuter avec une attention scrupuleuse quelle en est la solidité. Vivement touchés de ces premières impressions, ils n'écoutent plus rien de ce qu'on peut leur dire pour les détromper ; et s'ils ont eu le malheur de se tromper, ils soutiennent leur sentiment avec une fermeté et une opiniâtreté qui en imposent aux simples et qui obscurcissent le vrai.

Réflexion. La paresse à s'instruire par soi-même des vérités chrétiennes est un défaut contraire à la noblesse de l'esprit humain, condamné dans l'Ecriture, et pernicieux pour l'établissement de la vérité, surtout par rapport aux théologiens.

1° L'homme est un être raisonnable. Il n'a reçu du Créateur la raison en partage que pour écouter les lumières naturelles. Dès qu'il ne suit pas ce flambeau, il se conduit en aveugle, et il court risque de tomber dans l'erreur. Si la raison n'aperçoit pas du premier coup d'œil le parti qu'il faut suivre, c'est à elle à examiner, à approfondir et à discuter. L'attention et l'application doivent précéder tous ces hommages. Quoi qu'il lui en coûte, elle ne doit se rendre qu'à l'évidence, à la seule évidence de ses propres lumières, si la chose qu'on lui propose n'est que du ressort de son tribunal ; à l'évidence de témoignage, si l'affaire dont il est question ne peut être éclaircie que par la voie d'autorité. Se soumettre sans motifs de conviction à un point de doctrine, c'est se livrer à l'enthousiasme et au fanatisme, principes féconds en toutes sortes d'erreurs. Vouloir n'admettre que ce que la raison autorise par la force de ses propres lumières, c'est anéantir le christianisme, qui propose à croire des dogmes que la raison ne peut comprendre et qu'elle ne comprendra jamais. Saint Augustin (*l. de vera Rel., c.* 24) remarque très-judicieusement que deux choses contribuent à guérir la faiblesse de notre esprit dans la recherche des vérités chrétiennes, la raison et l'autorité : *animæ medicina... distribuitur in auctoritatem atque rationem.* L'homme est né raisonnable, et dès lors il est clair que sa soumission doit toujours avoir pour guides les lumières de la raison ; sans cela il se réduit à la qualité des bêtes. L'homme a une intelligence bornée ; la prudence exige donc de lui qu'il s'en rapporte quelquefois à l'autorité des personnes qui l'instruisent ; mais dans ce cas même, c'est à la raison à lui faire connaître si l'autorité qui parle mérite ses hommages. Se rendre sans examen à toute espèce de déposition, c'est s'exposer témérairement à recevoir toute sorte de mensonge. Cela posé, il est évident qu'on ne peut parvenir sans travail et sans peine à la connaissance du vrai. Malheur à ceux qui par indolence fuient toute application ! ils courent risque de se tromper.

2° L'apôtre saint Paul prescrit aux chrétiens de Thessalonique (1 *Thess.* 5, 21) d'examiner avec soin ce qu'on leur propose. Il veut que leur obéissance soit éclairée et qu'ils ne reçoivent que ce qui est bon : *omnia probate ; quod bonum est, tenete.* Convaincu qu'on ne doit jamais se déterminer à croire qu'on n'ait préalablement consulté les lumières de la raison et de la sagesse, il représente aux Corinthiens qu'ils sont prudents et qu'en cette qualité ils doivent eux-mêmes juger de ce qu'il leur annonce : *Prudentibus loquor, vos ipsi judicate quod dico* (1 *Cor.* 10, 15). L'esprit de ténèbres se transforme quelquefois en ange de lumières ; il présente quelquefois le mensonge revêtu des apparences de la vérité, et l'homme peu attentif est presque toujours séduit. Les auteurs inspirés ont prévu cet inconvénient : touchés des suites funestes qu'il entraîne après lui, ils ont recommandé aux fidèles de ne point écouter les premiers venus, d'examiner si ceux qui leur parlent sont véritablement envoyés de Dieu, et s'ils ont les titres qui les caractérisent. Il s'est élevé dans le monde, dit saint Jean, plusieurs prophètes : ne croyez pas à tous ; éprouvez vous-mêmes qui sont ceux que l'Etre su-

prême a chargés de l'instruction des peuples : *Carissimi, nolite omni spiritui credere ; sed probate spiritus si ex Deo sint, quoniam multi pseudo-Prophetæ exierunt in mundum* (*1 Epist. c. 4, 1*). Aussi voyons-nous que l'Esprit-Saint loue les Juifs de Beroé de leur exactitude à lire les Ecritures, et de leur soin à confronter les leçons de Paul et de Silas avec les points de doctrine qui s'y trouvaient : *Quotidie scrutantes Scripturas, si hæc ita se haberent* (*Act.* 17, 11). Jésus-Christ lui-même n'a point voulu qu'on s'en rapportât à son propre témoignage : envoyé de Dieu dans le monde pour réformer tout l'univers, il n'a pas eu dessein de se faire des prosélytes téméraires et crédules ; parfaitement instruit des droits de la raison, il en a conservé tous les priviléges ; comme il ne voulait que des adorateurs éclairés, il rappelait sans cesse les hommes à l'éclat de ses œuvres et à l'accomplissement des prophéties en sa personne.

3° Le Sauveur du monde a prédit qu'il y aurait des novateurs qui s'élèveraient contre les dogmes de la foi. Il a annoncé qu'il y aurait des abus qui feraient tort à la saine morale, et qu'on aurait peine à découvrir à cause des tours artificieux dont on se servirait pour les faire triompher. Il nous a prévenus enfin que la vérité serait obscurcie et qu'elle trouverait des ennemis puissants en paroles et capables de la rendre presque méconnaissable : prédictions qui nous apprennent d'une manière sensible et évidente que l'on doit étudier les matières de la religion, graver dans son esprit les principes qui peuvent servir à leur développement, et être instruit de ces raisons solides qui obligent les hérétiques à avouer leur défaite. Celui qui néglige cette étude annonce par sa conduite qu'il est peu touché des vérités de la foi, et qu'il se met peu en peine que le mensonge domine sur les cœurs et qu'il y jette de profondes racines. Dieu veut que l'on travaille à son salut ; et on n'y travaille sérieusement qu'autant qu'on a soin de maintenir dans toute leur pureté les dogmes à la croyance desquels le Sauveur du monde a attaché l'acquisition de l'immortalité glorieuse ; conduite encore plus répréhensible dans ceux qui sont chargés de l'instruction des peuples. L'Etre suprême les déclare indignes du sacerdoce et du ministère évangélique : *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne Sacerdotio fungaris mihi* (*Oseæ* 4, 6).

Troisième défaut. L'orgueil, ou ce qui revient au même, la trop bonne opinion qu'on a de ses propres lumières, met souvent obstacle à la recherche et à la connaissance de la vérité. Les simples comme les savants sont sujets à ce défaut. Ceux qui sont le moins instruits ne veulent pas passer pour ignorants ; ils décident souvent sans examen ce qu'on leur propose. Pleins d'eux-mêmes, ils regardent leur premier jugement comme incontestable, et l'attachement qu'ils ont conçu pour lui les met ordinairement hors d'état de peser la force des raisons qu'on emploie pour le combattre. S'ils se trouvent ébranlés par la solidité des raisonnements qu'on leur propose, ils cherchent de vains subterfuges pour s'y soustraire : l'amour-propre qui leur dicte de ne pas convenir qu'ils se sont trompés, leur fournit des armes pour se défendre. C'est de cette source empoisonnée que naît leur obstination dans l'erreur, et c'est de cette opiniâtreté dans l'erreur qu'émane la difficulté de leur retour au parti de la vérité. La fausse honte qui les anime les retient ; ils se croiraient déshonorés s'ils avouaient qu'ils ont été la dupe de leur esprit. Les savants ne sont pas à l'abri de cette séduction ; jaloux de leurs propres lumières, attachés à leur propre sens, éblouis de leurs recherches, ils s'imaginent avoir seuls la raison en partage. La réputation qu'ils ont dans le monde les touche ; faussement persuadés qu'il y a du déshonneur à se rendre, ils soutiennent les sentiments dont ils ont une fois pris la défense. Les réflexions les plus judicieuses et les plus solides ne font impression sur eux qu'autant qu'elles peuvent favoriser leur propre opinion. Plus attentifs à ce qui les autorise dans leurs premières idées qu'à ce qui peut les combattre, ils ne s'appliquent qu'à répondre à ce qu'on leur objecte. Tout ce qui leur vient dans l'esprit leur paraît victorieux, et tout ce qu'on leur propose pour les retirer de leur égarement n'est par rapport à eux que minutie, misère et faiblesse. Tel est au juste, dit saint Augustin, l'effet de l'orgueil de l'esprit humain dans la discussion des disputes : il cherche et il saisit avec ardeur tout ce qui semble favorable à ses propres sentiments, et il fait peu d'attention à la force des motifs dont on se sert pour le convaincre qu'il s'est trompé : *Procliviores sumus quærere potius quid contra ea respondeamus quæ nostro errori objiciuntur, quam intendere quam sint salubria ut careamus errore* (*l. de Nat. et Grat., c. 25, n. 18*).

Réflexion. L'esprit de l'homme est borné. La gloire de l'esprit humain consiste à quitter le mensonge pour rendre hommage au vrai. Ces deux maximes incontestables suffisent pour démontrer d'une manière sensible qu'il ne faut point s'arrêter irrévocablement à ses propres lumières, et qu'on ne doit pas avoir honte d'avouer son erreur lorsqu'on s'est réellement trompé.

1° Douter de la faiblesse de l'esprit humain dans la recherche de la vérité, c'est méconnaître les suites fâcheuses que la prévarication du premier père a entraînées après elle ; disons mieux, c'est se raidir contre un fait connu, public, attesté par le suffrage de tous les siècles, et établi sur la multitude des erreurs qui ont été soutenues par les personnes les plus éclairées et les plus savantes. L'homme doit donc toujours se défier de ses propres lumières, et ne point s'arrêter d'une manière fixe à ses premières réflexions ; il faut qu'il ne se rende à un sentiment qu'après avoir pesé avec exactitude les principes sur lesquels il est établi. Rien de si facile que de se rendre à soi-même ce témoignage : J'ai trouvé le vrai ; mais rien de si naturel aussi que de se dire à soi-même, en considérant la faiblesse de son intelligence : Il est très-difficile de découvrir la vérité : *Nihil est facilius*, dit saint Augustin, *quam non solum se dicere, sed etiam opinari verum invenisse : sed quam re ipsa difficillimum sit, agnosces ut confido his litteris meis* (*l. de Utilit. credendi, c. 1, n. 1*). Quiconque s'applique sérieusement à la recherche du vrai, éprouve par lui-même la vérité de cette maxime. Continuellement occupé des choses de la terre, incessamment distrait par les soins domestiques, toujours environné de choses qui partagent son esprit, il est rare qu'il puisse examiner tout ce qui se présente de sang-froid, et faire une sérieuse attention à toutes les choses qu'on lui propose. Quelle est donc la conduite qu'il faut que l'homme tienne dans les circonstances où il se trouve par rapport à la connaissance de la vérité? La voici. Dès qu'il a examiné par lui-même un point de doctrine, il est juste et raisonnable qu'il suive ses propres lumières, puisque la raison ne lui a été donnée que pour lui servir de flambeau ; mais comme sa raison est faible et qu'elle peut s'égarer, il est juste aussi qu'il écoute ceux qui combattent ses sentiments, et qu'il se rende à leur avis s'il s'aperçoit qu'ils ont rencontré juste et qu'il s'est trompé. Peu importe par quel canal la vérité nous soit connue : nous devons nous y soumettre lors même qu'elle nous est annoncée par nos ennemis. C'est le sage conseil que nous donne saint Augustin : *Veritatem in pace catholico pacifico studio requiramus, parati corrigi, si fraterne ac recte reprehenditur ; parati etiam si ab inimico, vera tamen, dicente mordemur* (*l. de Trin., c. 9, n. 16*).

2° Lorsque l'homme se trompe, c'est un effet de la faiblesse de l'humanité ; mais lorsqu'il persévère avec connaissance de cause et par un faux point d'honneur dans un sentiment dont il a découvert la fausseté, on doit dire de lui que l'esprit du mensonge l'anime et qu'il est l'enfant du démon : *Humanum fuit errare, diabolicum est per animositatem in errore ma-*

nere (*Serm.* 169, *c.* 10, *n.* 14). C'est la judicieuse décision de saint Augustin. Il est glorieux pour l'homme, continue ce célèbre docteur de l'Église, de ne jamais se tromper; mais il faut qu'il renonce courageusement à ses erreurs dès qu'elles parviennent à sa connaissance : *Melius quidem erat, si nunquam erraremus; sed vel quod secundum est, faciamus ut errorem aliquando emendemus.* Saint Augustin ne s'est pas contenté de produire cette maxime comme un principe incontestable; il a appris à tous les théologiens, par son propre exemple, qu'ils devaient y conformer leur conduite, soit en convenant de bonne foi qu'ils se sont trompés, soit en éclaircissant les matières qu'ils n'ont pas assez approfondies, soit en rectifiant les expressions peu exactes qu'ils ont employées. Son ouvrage *Des Rétractations* en fournit une démonstration complète. On ne comprendra jamais que des chrétiens puissent être sujets au défaut dont il est ici question. Les philosophes du paganisme en ont eux-mêmes conçu toute l'énormité : loin de reconnaître qu'il y ait une légèreté d'esprit déshonorante à convenir ingénument qu'on s'est trompé lorsqu'on se trouve dans le parti de l'erreur, ils déclarent qu'il est glorieux de se rétracter et de souscrire à la vérité connue. Suivant eux, l'opiniâtreté à soutenir un sentiment dont on connaît la fausseté est une folie monstrueuse qui n'a pour principe que l'amour désordonné de soi-même et un orgueil qui rend méprisables ceux qui en sont animés : *Non est levitas*, dit très-bien Sénèque, *a cognito et damnato errore discedere; et ingenue fatendum est, aliud putavi, deceptus sum. Hæc vero superbæ stultitiæ perseverantia est, quod semel dixi, qualecumque est, fixum ratumque sit* (*l.* 4 *de Benef.*, *c.* 38). Nous ne croyons pas trouver des contradicteurs sur cet article. La vérité est la nourriture de l'âme, et on doit toujours se plaindre de l'avoir connue trop tard. Les jeunes gens doivent principalement être en garde contre le défaut dont il est ici question. La vivacité de leur esprit et la promptitude de leur génie les engagent souvent dans la défense d'un point de doctrine qu'ils n'ont pas assez approfondi. Jaloux de leurs premières découvertes, ils les soutiennent avec chaleur, et ils ont honte d'avouer qu'ils ont trop légèrement pris leur parti : disposition d'esprit qui met obstacle à leur retour à la vérité. Les vieillards s'imaginent avoir plus d'expérience que les jeunes gens; la possession où ils sont de soutenir telles ou telles opinions est souvent pour eux un titre qui les engage à ne point écouter les nouvelles découvertes; accoutumés depuis longtemps à soutenir telles ou telles maximes sans être contredits, ils croient qu'il est impossible qu'elles soient fausses, et ils ont honte de convenir qu'ils ont vieilli dans l'erreur. Mais ils devraient savoir que rien ne peut prescrire contre la vérité, ni la révolution des siècles, ni la multitude des suffrages, et que l'ignorance peut donner cours à un sentiment erroné qui se trouve ensuite soutenu par la force de la coutume : *Veritati nemo præscribere potest*, dit Tertullien (*l. de velandis Virgin.*), *non spatium temporum, non patrocinia personarum, non privilegia regionum; ex his enim fere consuetudo initium ab aliqua ignorantia, vel simplicitate sortita, in usum per successionem corroboratur, et ita adversus veritatem vindicatur.* Ce n'est point, ajoute ce savant docteur, par la coutume où l'on est de soutenir un point de doctrine qu'il faut juger de sa vérité; c'est sur l'examen sérieux du dogme qui en fait l'objet qu'il faut prendre son parti. Le Sauveur du monde s'est nommé la vérité et non la coutume : *Sed Dominus noster Christus veritatem se, non consuetudinem cognominavit.* La connaissance du vrai est de tous les âges, de tous les temps, de toutes les conditions et de tous les siècles; les vieillards comme les jeunes gens doivent lui rendre hommage dès qu'elle leur parvient; ils sont également condamnables dès qu'ils refusent d'y souscrire et qu'ils rougissent de reconnaître qu'ils ont embrassé une erreur : *Nulla ætas*, dit saint Ambroise en écrivant à l'empereur Valentinien, *ad perdiscendum sera est. Erubescat senectus, quæ emendare se non potest : non annorum canities est laudanda, sed morum. Nullus pudor est ad meliora transire* (*l.* 6, 5 *Epist.*, *epist.* 31). La gloire des chrétiens est de sacrifier tout à l'amour de la vérité; le respect humain, l'amour propre, le maintien d'une réputation mal fondée, rien ne doit les retenir dans le sein de l'erreur. Jésus-Christ est la vérité, *veritas* (*Joan.* 14, 6), et on ne peut être sincèrement attaché à lui qu'autant qu'on aime le vrai.

Quatrième défaut. L'amour des richesses, le désir de faire fortune, l'ambition nous empêchent de trouver le vrai, et nous engagent dans le mensonge. Telle est la disposition de l'esprit humain depuis la chute du premier père. Il est passionné pour tout ce qui peut contribuer à son avancement dans le monde; toujours attentif à ses propres intérêts, il se livre aux opinions qui peuvent le conduire aux grandeurs humaines. Vivement attaché aux biens de la terre, il ne renonce qu'avec peine à l'erreur, s'il s'aperçoit qu'il se ferme par là le chemin aux honneurs, aux bénéfices et aux grandes places. Dès que le cœur est conduit par les impressions de la cupidité, l'esprit devient aveugle : l'Être suprême, dit saint Augustin, lui refuse les lumières nécessaires pour connaître le vrai, et il tombe insensiblement dans l'erreur; *Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates.* Dépourvu de ce flambeau qui éclaire les hommes dans la recherche de la vérité, il est retenu comme captif sous le joug du mensonge : C'est la pensée ingénieuse du fameux Boëce.

Nubila mens est,
Vinctaque frenis
Hæc ubi regnant.

(*l.* 2. *de Consol. philosoph.*)

Réflexion. La connaissance de la vérité et la possession de Dieu, qui est la vérité par essence, peuvent seules rendre l'homme heureux. Tous les biens de la terre réunis ensemble sont incapables de satisfaire l'étendue des désirs de son cœur. Il est né pour quelque chose de plus grand et de plus sublime. Les païens ont eux-mêmes reconnu la solidité de ce principe. Cicéron déclare hautement qu'il n'y a rien de plus flatteur ni de plus satisfaisant pour l'homme, que le doux témoignage qu'il peut se rendre qu'il est parvenu à l'intelligence du vrai; *nihil est veritatis luce dulcius* (*l.* 4. *quæst. Academ.*, *n.* 32). On doit donc condamner tous ceux qui sacrifient les droits de la vérité, au vil intérêt de la possession des biens terrestres et périssables de cette vie. L'homme est constamment né pour le vrai, et dès lors il est évident qu'il doit éloigner de lui tout ce qui peut mettre obstacle à son avancement dans la découverte de la vérité. Qu'il craigne par conséquent et qu'il regarde comme dangereux le brillant d'une fortune éclatante et les appas séducteurs des places élevées. Rien de plus contagieux pour son cœur, rien de plus funeste pour son esprit. L'un et l'autre en peuvent souffrir des chutes fâcheuses. C'est le raisonnement de l'apôtre saint Paul : il représente à son disciple Timothée que ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége du diable; que la passion pour le bien est la racine de tous les maux; et que quelques-uns ont fait naufrage dans la foi pour avoir désiré trop ardemment des richesses : *O homo Dei, hæc fuge... nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli..... Radix enim omnium malorum est cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt a fide* (1 *Tim.* 6, 9-11).

Cinquième défaut. L'esprit de parti et l'amour de la nouveauté sont deux sources inépuisables d'erreur.

1° Les liaisons particulières d'amitié, qu'on contracte avec des personnes qui pensent d...

ou telle manière et qui s'érigent en docteurs, engagent insensiblement à penser comme elles. On se fait gloire de déférer à leur avis pour s'insinuer dans leur confiance. Le respect qu'on a pour tout ce qu'elles disent, fait qu'on ne voit plus que par leurs yeux, et qu'on admet comme des oracles tout ce qui sort de leur bouche. La prétendue conviction de la droiture de leurs vues et de la profondeur de leur science, tient lieu de lumière. On se soumet sans réserve à tous leurs jugements, et on méprise avec hauteur tous ceux qui les combattent, sans vouloir même les entendre : attachement aveugle qui met un obstacle invincible à la connaissance certaine du vrai, en ce qu'il empêche d'examiner les choses en elles-mêmes ; *Incredibilis est error illorum*, dit Lactance, *qui, cum aliquam sectam probaverint eique se addixerint, cæteras damnant tanquam falsas et inanes, armantque se ad prœliandum, nec quid defendere debeant scientes, nec quid refutare ; incursantque passim sine delectu omnia, quæ afferunt quicumque dissentiunt* (*l.* 7. *Instit.*, *c.* 7, § 6).

2° La nouveauté a quelque chose de flatteur pour l'homme : il y trouve la satisfaction de son amour propre et de son orgueil. On ne fait rarement un nom dans le monde en suivant les routes battues. Les sentiments singuliers sont beaucoup plus propres à attirer sur ceux qui les défendent les yeux et l'attention des savants. Il s'élève une dispute : cette dispute met les auteurs ou les restaurateurs des sentiments singuliers en état de faire paraître la pénétration de leur esprit, la profondeur de leur érudition et la force de leur intelligence. L'homme se trompe souvent, mais il n'avoue pas aisément qu'il s'est trompé, et il s'échauffe pour soutenir ses premiers sentiments. La honte de reconnaître son erreur lui fournit des armes contre la vérité, et il ne cherche que la victoire dans le temps même qu'il devrait généreusement convenir de sa défaite. Les évêques de l'Eglise d'Afrique ont ainsi développé les effets de l'amour de la nouveauté, et la source malheureuse qui leur donne naissance ; *Certum est, quod tales sermonum noritates de malo amore gloriæ nascuntur ; dum sibi nonnulli volunt acuti, perspicaces et sapientes videri, quærunt quid novi proferant, nescientes quia Deus noster infirma mundi elegit, ut confundat fortia, et sapientes ver mundi stulta confudit* (*Epist. ad Theod. Pap. t.* VI. *Concil.*)

Réflexion. Toute personne raisonnable doit convenir que la vérité est indépendante du caractère particulier de ceux qui se donnent pour ses défenseurs, et que rien ne peut prescrire contre ses droits.

1° Quiconque admet un point de doctrine par le simple attachement qu'il a pour ceux qui le soutiennent et qui veulent le faire recevoir, ne se conduit point par le zèle éclairé qui doit être la base de la véritable croyance ; *Æmulationem Dei habent, sed non secundum scientiam* (*Rom.* 10, 2). Le Sauveur du monde défend qu'on juge des choses par les dehors. Il veut qu'on les examine en elles-mêmes, et qu'on les approfondisse pour éviter toute séduction ; *Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate* (*Joan.* 7. 24). Ce n'est ni à la réputation des docteurs, ni à leur éloquence, ni à leur crédit, ni à leur multitude qu'il faut avoir égard, lorsqu'il est question de se décider sur une matière qui partage les esprits. Le bon sens exige qu'on étudie par soi-même et qu'on s'en rapporte à ses propres lumières, tant que l'Eglise n'a pas interposé son autorité souveraine. Sans cette sage économie on court risque de s'égarer et de souscrire au mensonge. Aussi voyons-nous que l'apôtre condamne dans les Corinthiens l'affection particulière qu'ils avaient pour les maîtres, de qui ils avaient reçu les premières notions des dogmes évangéliques. Les uns se faisaient gloire de se déclarer disciples de Paul, d'autres disciples d'Apollon, et quelques autres disciples de Céphas ; mais il n'y a, dit saint Paul (1. *Cor.* 2, 12), que Jésus-Christ qui mérite l'attachement des chrétiens ; *Ego autem Christi.* Tant qu'on se tient attaché à cette pierre angulaire de l'édifice spirituel, il n'y a point de schisme à craindre, et la paix règne partout. C'est le seul moyen qu'on ait pour fermer la porte à toute division ; et c'est encore une fois celui que saint Paul propose aux Corinthiens pour étouffer les contestations qui troublaient la tranquillité de leur église ; *Ego autem Christi.* On ne doit point déférer aveuglément à l'avis de tous ceux qui se donnent pour envoyés de Dieu. Il est prédit qu'il s'élèvera de faux prophètes ; et cette prédiction nous apprend que nous devons examiner avec soin et avec attention si ceux qui veulent nous instruire sont envoyés par l'Etre suprême. Ne méprisez pas les prophéties, dit l'apôtre saint Paul (1 *Thes.* 5, 20, 21), mais éprouvez tout, et approuvez ce qui est bon ; *Prophetias nolite spernere : omnia autem probate, quod bonum est tenete.* Saint Jean tient le même langage en écrivant à tous les chrétiens. Voici ses paroles : Ne croyez pas à tout esprit, mais examinez si les esprits sont de Dieu ; car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde : *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint, quoniam multi pseudo-Prophetæ exierunt in mundum* (1 *Joan.* 4, 1). Quiconque ne suit pas la méthode dont on vient de parler, se ferme à la connaissance du vrai. Jaloux de la réputation de ceux qu'il a choisis pour ses maîtres, il cherche à dominer sans vouloir instruire ; le triomphe et la victoire lui sont plus agréables que la connaissance foncière de la vérité : disposition funeste qui endort les hommes dans le mensonge, et qui les retient captifs sous son malheureux joug. Saint Augustin a donc eu raison d'exhorter les disciples de Manès à réfléchir avec attention, à déposer l'esprit de parti et à ne chercher que le vrai, sans courir après la gloire de triompher des contradicteurs ; *Quæso, animadvertite ; quæso, vigilate ; quæso, deponite studia partium ; et verum, non vincendi, sed inveniendi gratia, quærite* (*l. de Mor. Manich.*, *c.* 3, *n.* 5).

2° Si l'église d'Afrique a judicieusement remarqué que les nouvelles opinions ont des attraits flatteurs pour l'homme, en ce qu'elles lui donnent lieu de faire paraître son esprit, son éloquence, son érudition, et de se rendre par ce moyen célèbre dans le monde, elle a eu soin aussi d'observer, d'après l'apôtre saint Paul, que les attraits flatteurs des nouvelles opinions sont un écueil dangereux qu'il faut nécessairement éviter. Ceux qui veulent, dit cette fameuse Eglise, paraître ingénieux, subtils, pénétrants et d'une intelligence supérieure, courent continuellement après les nouveautés ; mais ils ignorent, à leur propre perte, que le souverain Prêtre de la nouvelle alliance a choisi les moins sages selon le monde, pour confondre les plus sages du siècle, et qu'il a fait choix des plus vils et des plus méprisables selon le monde, pour détruire ce qu'il y avait de plus grand ; *Dum sibi nonnulli volunt acuti, perspicaces et sapientes videri, quærunt quid novi proferant, nescientes quia Deus noster infirma mundi elegit, ut confundat fortia, et sapientes per mundi stulta confudit* (*Epist. ad Theod. Pap. t. IV. Conc.*). Il y a une très-grande différence entre les théologiens et les philosophes. Ceux qui s'appliquent à la philosophie ont la liberté de s'appliquer à faire de nouvelles découvertes. Le spectacle de la nature, qui fait l'objet de leur étude, est pour eux un fonds inépuisable de recherches et de réflexions. Une expérience redoublée, méditée et suivie avec scrupule, conduit souvent à la connaissance des choses inconnues, et sert à détromper de beaucoup d'erreurs auxquelles on rendait hommage. L'Etre suprême a livré, suivant l'Ecriture, le développement des effets naturels à la dispute des savants. Heureux ceux qui en connaissent tous les ressorts ! Il n'y a rien à craindre pour l'éternité par rapport à ceux qui se trompent sur cet article. Mais la religion chrétienne n'est pas un ouvrage de

cette espèce ; formée par Jésus-Christ, elle a reçu toute sa perfection dès les premiers moments de son origine. Cet Homme-Dieu a enseigné à ses disciples toutes les vérités saintes qui la composent, et ces disciples ont eu soin de les transmettre dans toute leur intégrité à des ministres fidèles, qui les ont eux-mêmes annoncées à tous les peuples de la terre. Nous ne nous arrêterons point ici à prouver cette maxime ; les raisons qui en démontrent la vérité ont été reproduites avec étendue dans le second chapitre de cet ouvrage. Les dogmes de la foi ne sont pas des dogmes indifférents ; c'est à leur croyance que le Sauveur du monde a attaché la gloire éternelle. Malheur à ceux qui les combattent et qui n'y rendent pas hommage ! Dieu les condamnera au feu de l'enfer, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Ces principes établis, il est clair qu'il n'y a rien de plus important pour l'homme que d'être instruit des vérités chrétiennes, et que tout point de doctrine, qui ne prend pas sa source et sa naissance dans l'enseignement de Jésus-Christ et de ses apôtres, doit être rejeté ; *Ex ipso ordine manifestatur*, dit Tertullien (*l. de Præscript., c.* 41), *id esse dominicum et verum, quod sit prius traditum ; id autem extraneum et falsum, quod sit posterius immissum.* Il n'est ici question que de la substance des dogmes évangéliques, et non pas de leur explication. Tous les théologiens peuvent inventer de nouveaux systèmes pour développer et pour éclaircir les vérités de la foi ; mais ces nouveaux systèmes ne sont recevables qu'autant qu'ils ont pour principe des maximes qui ne sont point contraires à la révélation ; et les auteurs de ces systèmes ne sont dignes de louanges qu'autant qu'ils n'érigent point en vérités de foi les idées particulières qu'ils fournissent pour l'éclaircissement des mystères.

Sixième défaut. La faiblesse et l'aveuglement de l'esprit humain sont la source de plusieurs erreurs. L'homme ne parvient qu'avec beaucoup de peine à se former des notions justes des choses : sujet à des distractions continuelles, il est rare qu'il fasse attention à tout ce qui peut le conduire à la vérité. Il se livre à un sentiment sans avoir examiné avec soin s'il est établi sur des raisons solides et sur des principes évidemment vrais. Dès qu'il a choisi une opinion, il la soutient avec chaleur, et il a souvent la bassesse de ne pas vouloir convenir qu'il s'est trompé : disposition funeste et malheureuse ; elle engage les hommes dans le mensonge, et elle les y retient.

Réflexion. Quoique les lumières de l'esprit humain soient très-faibles et très-bornées, on ne doit point en conclure avec les Tolands et les Collins, fameux auteurs anglais, qu'il faut douter de tout en matière de religion. Ce pyrrhonisme universel n'est établi sur aucun principe solide ; il est déshonorant pour l'homme, et généralement condamné par la conduite uniforme de tous les saints pères, dans tous les temps et dans tous les siècles. On ne peut sensément douter de tous les mystères évangéliques, qu'autant qu'on n'a aucune voie pour se convaincre de leur vérité. Prétendre qu'il n'y a aucune ressource pour s'en instruire, c'est méconnaître cet enchaînement de maximes lumineuses qui conduisent au christianisme, qui en prouvent tous les dogmes, et qui ont forcé les plus grands philosophes à leur rendre hommage. L'évidence accompagne l'homme jusqu'à un certain point ; elle lui découvre l'existence d'un Dieu souverain, créateur de toutes choses ; elle lui apprend qu'il a paru dans le monde, il y a plus de dix-huit siècles, un homme appelé Jésus Christ ; elle lui démontre que cet homme appelé Jésus-Christ a fait des miracles en confirmation de la doctrine qu'il a annoncée, et qu'il est contre la raison de ne pas se rendre à la divinité de son témoignage soutenu par le concours d'une multitude de martyrs qui ont souffert les supplices les plus cruels, plutôt que d'y renoncer. Quiconque ne marche point à la lumière de ce flambeau est un aveugle qui ne veut faire aucun usage de sa raison, et qui se met peu en peine de profiter des secours qui se présentent à lui dans l'occasion la plus importante, puisqu'elle doit décider de son sort pour l'éternité. On convient que les mystères évangéliques sont environnés de profondeurs impénétrables qui effraient l'intelligence des personnes les plus attentives ; mais ces profondeurs sacrées ne doivent point servir de prétexte pour combattre la substance même des mystères dont il est question. L'homme raisonnable doit se soumettre aux vérités connues, et s'humilier à la vue des ténèbres et des nuages qui lui en cachent tous les ressorts. C'est la maxime de saint Augustin (*l. de Dono. persev. c.* 14, *n.* 37) : *Numquid ideo negandum est quod apertum est, quia comprehendi non potest quod occultum est? Unum quid propterea dicturi sumus quod ita esse perspicimus non ita esse, quoniam cur ita sit, non possumus invenire?* Maxime vraie : Saint Paul en a lui-même fait usage, en parlant de la conduite de la Providence par rapport à la vocation des hommes à la foi chrétienne. Les uns sont appelés, et les autres ne le sont pas. Il y en a qui croient, et il y en a qui ne croient pas. Cette vérité est incontestable par l'expérience, et l'apôtre y souscrit. Mais d'où vient cette diversité parmi les hommes, puisqu'ils sont tous enfants d'un père commun ? Question environnée de ténèbres que l'esprit humain ne peut faire disparaître, et qui ne l'autorisent point à rejeter la prédilection particulière que l'Etre suprême a pour quelques-unes de ses créatures. Saint Paul reconnaît la vérité de ce dogme, et il adore dans le silence les nuages qui lui en cachent le dénoûment : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles* (Rom. 11, 33) ! Que ceux qui désirent connaître les vérités de l'Evangile et qui les étudient, ne se laissent donc pas ébranler par les profondeurs mystérieuses qui les accompagnent, et qu'ils ne se livrent pas à une incertitude éternelle. L'apôtre condamne leurs doutes par son exemple, et ils ne peuvent avoir un meilleur guide dans la recherche des dogmes chrétiens et dans l'acquiescement que ces mêmes dogmes méritent.

La voie de contrainte et de violence est un remède peu propre à retirer les hommes de l'aveuglement où ils sont, par rapport aux points de doctrine qui appartiennent au sacré dépôt : disons plus, elle est diamétralement contraire à l'Evangile. Il n'y a que la raison qui ait quelque empire sur l'entendement humain. Elle seule fait impression sur lui, elle seule est capable de le détromper de ses erreurs, elle seule le persuade et le convainc intérieurement de la vérité des dogmes qu'on lui annonce. Les menaces, les punitions, les tourments et les supplices ne lui arrachent qu'une confession extérieure qu'il dément en lui-même. L'aveu qu'il prononce n'est le plus souvent qu'un aveu hypocrite qui ne doit son origine qu'à l'envie qu'il a de se soustraire à la fureur de ceux qui le persécutent. Les décrets souscrits sans liberté, en vertu des tourments et de la violence, annoncent, dit très-judicieusement saint Athanase (*Hist. Arian. t.* 1, *p.* 308 ; *n.* 41, *edit.* 1698), les sentiments de ceux qui oppriment, et non pas la croyance des personnes qui cèdent par crainte à l'oppression : *Ea non reformidantium, sed vexantium sunt placita.* Jésus-Christ est un ministre de paix qui ne veut que des adorateurs volontaires. Il n'a établi sa religion que par la voie de la douceur. Si Jacques et Jean lui proposent de faire descendre le feu du ciel sur des Samaritains qui ne voulaient point le recevoir dans l'enceinte de leur ville, il condamne leur zèle inconsidéré, et il leur représente qu'ils ne savent pas à quels esprits ils sont appelés : *increpavit ipsos dicens, Nescitis cujus spiritus estis* (*Luc.* 9, 55).

Pour faciliter à l'esprit humain la connaissance du vrai, il faut l'accoutumer à réfléchir et à ne point prendre parti, qu'il n'ait préalablement examiné les points de doctrine qu'on lui propose. L'étude et la réflexion doivent précéder tous ses jugements. Il n'est trompé par sa faiblesse que quand il n'a pas soin de

se fortifier par un travail assidu et par une application sérieuse. La lumière doit le conduire dans toutes ses démarches, et il ne peut en avoir qu'autant qu'il médite et qu'il approfondit avec l'intention la plus scrupuleuse les objets qu'on lui présente. Tous les dogmes de la religion chrétienne sont, ou du ressort de la raison, ou du ressort de l'autorité : quand ils sont du ressort des lumières naturelles, il faut consulter l'évidence et suivre son impression ; quand ils ne peuvent se connaître que par la voie de l'autorité, on doit soigneusement examiner quel est le poids de l'autorité sur laquelle on les établit, et se rendre à sa décision, dès qu'on est convaincu qu'elle est infaillible et exempte de toute erreur. Tout point de doctrine qui ne réunit point en sa faveur, ou l'évidence de la raison, ou l'évidence du témoignage, est un point de doctrine qui ne mérite le sacrifice, ni de notre cœur, ni de notre esprit. Nous devons demeurer en suspens par rapport à sa vérité ou à sa fausseté. Les païens ont eux-mêmes reconnu la vérité de cette maxime. Cicéron déclare en termes exprès, qu'il y a une témérité condamnable à soutenir des choses dont on n'a pas d'idées assez précises, et qu'il est indigne du caractère d'un homme sage d'y donner son consentement : *Nil tam temerarium tamque indignum sapientis gravitate atque constantia est, quam quod non satis explorate perceptum sit et cognitum, sine ulla dubitatione defendere* (*l.* 1, *de Nat. Deorum*). L'apôtre saint Paul veut que les chrétiens soient circonspects dans les jugements qu'ils portent, et il leur ordonne de ne se déterminer qu'après un examen sérieux : *omnia probate, quod bonum est tenete* (1. *Thess.* 5, 21).

Septième défaut. La mauvaise éducation qu'on a reçue dans sa jeunesse est souvent cause qu'on ne parvient jamais à la connaissance du vrai. On se donne rarement la peine de développer aux enfants les raisons qui établissent la vérité des points de doctrine qu'on leur propose à croire. Les maîtres même qui ont le plus de réputation se contentent ordinairement de leur faire apprendre par cœur les leçons qu'ils leur donnent, sans leur exposer les motifs qui doivent les engager à y souscrire : méthode pernicieuse ; elle accoutume les enfants à s'en rapporter à la bonne foi de ceux qui leur parlent. De là naît en eux le fond de crédulité aveugle qui est si commun, qui conduit à toute espèce de superstitions, et qui fraie le chemin à l'établissement des dogmes les plus monstrueux. L'homme n'abandonne qu'avec difficulté les premières impressions qu'il a reçues dans le bas âge ; il se familiarise avec elles ; pénétré de respect pour ses maîtres, il ne peut soupçonner qu'ils aient voulu le séduire. Naturellement paresseux et accoutumé à ne point réfléchir, il se défie de ses forces et de ses lumières. Le sacrifice qu'il en fait lui semble glorieux, parce qu'il s'imagine qu'une personne qui a vieilli dans l'étude en doit plus savoir que lui : humilité déraisonnable et mal placée : elle accrédite les vieilles erreurs, et elle empêche en bien des occasions que la vérité ne triomphe. Les apôtres nous ont eux-mêmes appris par leur exemple, quelle est la force des préjugés de l'éducation par rapport à la connaissance des vérités chrétiennes. Leur divin Maître leur annonce que son royaume n'est pas de ce monde (*Joan.* 18. 36), et que les Gentils seront appelés à l'Evangile (*Matth.* 21, 43). Ces deux articles fondamentaux du christianisme font d'abord peu d'impression sur leur esprit. Pleins des idées flatteuses d'un royaume temporel que le Messie, suivant les Juifs, devait établir, ils lui demandent quand il rétablira le royaume d'Israël (*Act.* 1, 6). Toujours préoccupés de la prédilection divine pour le corps de la nation juive, ils ont peine à concevoir que les païens soient des personnes avec lesquelles on puisse avoir quelque commerce. Ce n'a été qu'après la descente du Saint-Esprit sur eux, le jour de la Pentecôte, qu'ils ont été parfaitement persuadés que l'Evangile n'avait pour fin et pour objet que l'érection d'un royaume spirituel, et que les Gentils n'en seraient point exclus (*Act.* 10, 34, 35) : preuve complète de la tyrannie des préjugés de l'éducation. Ils vont jusqu'à nous empêcher de nous soumettre à des dogmes autorisés par les miracles les plus éclatants et par l'accomplissement le plus parfait des prophéties dans tous leurs points.

Réflexion. Lactance observe avec raison qu'on se ferme la porte de la sagesse et de la lumière, lorsqu'on s'en rapporte, sans aucun discernement, à la décision des anciens, et qu'on se fait un mérite de les suivre, comme les moutons se suivent les uns les autres ; *Sapientiam sibi adimunt, qui sine ullo judicio inventa majorum probant, et ab aliis pecudum more ducuntur* (*l.* 2. *Inst. divin.*). Deux motifs également mauvais et également condamnables engagent les hommes, continue le même écrivain, à avoir un respect aveugle pour l'antiquité. Les uns s'imaginent qu'ils ne peuvent penser plus sagement que les personnes qui ont vécu avant eux, parce qu'ils sont plus jeunes ; et les autres se persuadent qu'il est impossible que leurs prédécesseurs se soient trompés, parce qu'ils sont plus anciens ; *Sed hoc eos fallit, quod, majorum nomine posito, non putant fieri posse, ut aut ipsi plus sapiant, quia minores vocantur : aut illi desipuerint, quia majores nominantur.* S. Ambroise aussi déclare très-judicieusement que la vérité est de tous les âges, et que la vieillesse ne doit point rougir d'avouer ses erreurs et d'y renoncer, quand la jeunesse les lui fait connaître ; *Nulla ætas ad perdiscendum sera est. Erubescat senectus, quæ emendare se non potest. Non annorum canities est laudanda, sed morum : nullus pudor est ad meliora transire* (*l.* 5. *Epist.* 31 *ad Valent. Imp.*). C'est donc s'exposer à se tromper, que de n'avoir pour motif de son acquiescement à un point de doctrine, que le suffrage des anciens, sans savoir si leur déposition mérite réellement la soumission de l'esprit. Pourquoi les païens ont-ils eu tant de vénération et d'attachement pour les dieux de leur culte impie ? Le plus célèbre des orateurs romains nous répond qu'ils ne se sont dévoués avec tant de zèle à leur adoration, que par respect pour leurs ancêtres ; *A patribus acceptos Deos placet coli* (*l.* 2, *de Legibus*). Si le témoignage des anciens doit servir, sans exception quelconque, de règle inviolable de croyance, les mahométans d'aujourd'hui et tous les protestans de nos jours doivent demeurer fermes dans la profession des dogmes et des pratiques qui forment leur religion. L'antiquité n'est respectable en matière de foi, qu'autant qu'elle remonte à une source pure et vraiment divine. Il faut donc qu'une personne sensée et raisonnable examine ce qu'on lui donne pour ancien, et qu'elle ne se rende au suffrage de ceux qui l'ont devancée, qu'autant qu'elle remarque en eux un sincère attachement à la défense du vrai, et qu'elle est convaincue par elle-même ou par la décision d'une autorité infaillible, que ce qu'on lui propose fait constamment partie des dogmes Evangéliques.

Huitième défaut. Négliger de s'instruire des moyens qui conduisent sûrement au but qu'on se propose, c'est s'exposer à des écarts et à des méprises continuelles. Un voyageur n'est sensé et raisonnable qu'autant qu'il a soin de s'instruire de la route qu'il faut qu'il suive. S'il se met en chemin sans savoir exactement par où il doit passer, il court risque de s'égarer, ou tout au moins de prendre inutilement beaucoup de peines. Le défaut de méthode en matière de religion est d'une conséquence bien plus intéressante : il retarde la connaissance des vérités chrétiennes, et conduit souvent à l'erreur ou à l'hérésie. Quiconque désire sincèrement de connaître les dogmes de la foi, est donc nécessairement tenu de se prescrire à lui-même des règles qui puissent lui en faciliter l'intelligence, et qui le conduisent avec sûreté. Il y a des théologiens, même parmi les catholiques, qui se forment d'abord un corps de doctrine, et qui cherchent ensuite tout ce qui peut l'établir. Première

source d'erreur. On aime ses premières idées, et on ne travaille plus que pour les défendre. Convaincu qu'elles sont justes, quoiqu'on n'en ait point approfondi la solidité, on croit en trouver les preuves dans l'Ecriture et dans la tradition. Disons mieux, on tourne tout à leur avantage, et les moindres lueurs passent pour des démonstrations victorieuses. Les théologiens de la religion prétendue réformée s'imaginent que la raison secourue des lumières de la révélation est juge souveraine des dogmes de la foi. Ils prétendent que c'est à elle seule à découvrir le sens des Ecritures, et que c'est à ce sens découvert par le propre travail de la raison qu'on doit l'hommage de son cœur et de son esprit : méthode féconde en disputes interminables, et qui ouvre la porte aux dogmes les plus impies. Chaque théologien a ses lumières et son degré d'intelligence. Aucun d'eux ne veut sacrifier ses propres réflexions à celles d'autrui ; et comme ils n'ont pas un point fixe de réunion, il est rare qu'ils écoutent de sang-froid les raisonnements de leurs adversaires. De là naît cette opiniâtreté qui les retient dans le parti du mensonge. C'est par le défaut d'une méthode judicieuse que les sociniens ont renouvelé presque toutes les erreurs enseignées dans les premiers temps. Ils estiment la raison, et on ne leur en fait pas un crime ; mais il portent trop loin ses droits, et c'est cet excès de dévouement à la raison qui les fait tomber dans le précipice, et qui les captive sous le joug de l'erreur. L'Ecriture est par rapport à eux un livre divin qui mérite nos hommages. Ce livre renferme des mystères que l'esprit humain ne peut comprendre, et que les maximes de la raison semblent détruire. Loin d'admettre ces mystères et d'humilier leur raison à la vue des profondeurs qui les environnent, ils soutiennent que la raison prescrit aux personnes sensées de donner aux livres saints des sens mystiques et allégoriques, qui fassent disparaître tout ce qui semble contraire à la raison, et par conséquent la substance des mystères. Encore un coup, méthode fausse et pernicieuse, qui conduit au renversement total du christianisme, qui se fait gloire de ne pas *atteindre*, comme le dit très-bien M. Pascal, *à la hauteur des dogmes qu'il enseigne*.

Réflexion. Ceux qui veulent parvenir sûrement à la connaissance du vrai, ne doivent pas croire légèrement que les opinions qu'ils ont prises ou qu'on leur a inspirées dans leur enfance, et dès le commencement de leurs études soient infailliblement vraies. La bonne idée qu'on se forme de ses premières connaissances met souvent obstacle à la découverte de la vérité, en ce qu'elle empêche ordinairement qu'on examine de sang-froid ce qui peut servir à en démontrer le faux. S. Augustin était convaincu de la vérité de cette maxime : Ne nous rendons à nous-mêmes, ni les uns ni les autres, dit il, en disputant contre les manichéens, le glorieux témoignage que nous avons trouvé la vérité. Cherchons-la avec soin, comme si nous ne la connaissions pas. On ne la cherche jamais plus tranquillement, ni plus exactement que quand on n'a pas la téméraire présomption de l'avoir déjà trouvée ; *Nemo nostrum dicat se jam invenisse veritatem ; sic eam quæramus, quasi ab utrisque nesciatur. Ita enim negligenter et concorditer quæri potest, si nulla temeraria præsumptione inventa et cognita esse dicatur* (*l. contra Epist. Manich. quam vocant fundamenti*, c. 3). Quel est celui qui lit les livres saints comme il faut les lire? C'est celui, répond très-judicieusement S. Hilaire de Poitiers, qui s'arrête au sens que les termes présentent naturellement à l'esprit, et qui n'impose pas de lui-même et de son chef aux termes, un sens qui puisse flatter ses idées. Quand on s'applique à l'étude de l'Ecriture, continue le même S. docteur, il ne faut pas vouloir la faire cadrer aux sentiments qu'on a épousés. C'est elle qui doit servir de règle, et c'est sur le sens qu'elle offre naturellement qu'on doit former sa croyance. Sans cela on sacrifie l'hommage de son cœur à ses propres imaginations, et non pas aux oracles de l'Esprit saint ; *Optimus lector est qui dictorum intelligentiam expectet ex dictis potius, quam imponat ; et retulerit, magis quam attulerit, neque cogat id videri dictis contineri, quod ante lectionem præsumpserit intelligendum* (*lib. 1 de Trinit.*).

Nous applaudissons aux docteurs de la religion prétendue réformée, sur le respect et la vénération qu'ils ont pour les livres saints. Vivement persuadés que la sainte Ecriture renferme la parole de Dieu, ils se font gloire de souscrire sans réserve aux mystères qu'elle annonce, quoique l'esprit humain n'en puisse pénétrer la profondeur. Soumission juste et vraiment religieuse : tout conspire à nous apprendre et à nous convaincre qu'il faut se soumettre à tous les points de doctrine dont Dieu daigne instruire ses créatures, et qu'on doit adorer dans le silence l'incompréhensibilité des mystères de la religion, sans se servir de cette même incompréhensibilité pour les combattre et pour y refuser son acquiescement. Jusqu'ici les protestants ne se trompent point par rapport à la méthode qu'ils suivent dans la recherche des vérités chrétiennes ; toute leur erreur se réduit à rendre chaque particulier juge en dernier ressort du sens des Ecritures. Maxime vraiment condamnable : elle ouvre la porte aux hérésies les plus monstrueuses. Chacun est jaloux de ses propres lumières ; et dès qu'on établit pour principe qu'elles forment le dernier tribunal en fait de croyance, il est constant qu'on donne cours aux dogmes les plus impies et les plus extravagants. L'histoire ecclésiastique en fournit une démonstration complète. C'est à l'esprit particulier que toutes les hérésies, qui ont agité l'Eglise, doivent leur naissance et leur origine. Le Sauveur du monde est un Dieu de paix : il connaissait, en établissant sa religion, la faiblesse et l'inconstance de l'esprit humain. Voyant qu'il flotterait à tous les vents des opinions humaines, s'il le laissait maître absolu de sa croyance, il a, par un pur effet de sa divine miséricorde, établi dans son Eglise un tribunal souverain, pour terminer toutes les disputes qu'il devait permettre dans la suite des temps pour des motifs et des raisons dont il s'est réservé à lui seul la connaissance. Ce tribunal suprême est le corps des pasteurs (*Ephes.* 4, 11-14). C'est à lui à nous indiquer d'une manière irréformable le sens des Ecritures, et c'est à nous à souscrire sans réserve à toutes ses décisions, parce que Jésus-Christ s'est engagé à le prémunir contre toute erreur, et à l'assister de son Esprit de vérité jusqu'à la consommation des siècles.

La méthode que les sociniens se prescrivent dans la recherche des vérités chrétiennes, est beaucoup plus dangereuse et beaucoup plus déraisonnable que celle des protestants. L'autorité n'a pas plus de poids dans leur secte que dans celle des églises réformées ; mais la raison y parle d'un ton plus haut et plus orgueilleux. Les disciples de Socin reçoivent l'Ecriture ; mais au lieu de régler leur croyance sur le sens naturel qu'elle présente à l'esprit, ils la font cadrer à leurs propres idées ; voici leur système : si on leur propose le dogme de la Trinité, comme faisant partie des vérités évangéliques, ils commencent par l'examiner au tribunal de la raison ; et comme les lumières naturelles leur paraissent ne pas compatir avec les différentes parties de ce mystère, ils le rejettent hautement. Dieu, disent-ils, auteur de la raison naturelle, ne peut être opposé à lui-même comme auteur de la religion révélée. Ainsi dès que la raison combat l'existence d'un seul Dieu en trois personnes, il faut nécessairement rejeter ce point de doctrine, et donner aux passages des livres saints qui semblent l'énoncer, des sens qui le fassent disparaître : méthode inconnue à toute l'antiquité, et dès lors fausse, puisqu'il est impossible de concevoir que les apôtres aient écrit pour donner de la consistance aux vérités chrétiennes, et que Dieu ait laissé son Eglise pendant seize siècles dans l'ignorance de la

route qu'il faut suivre pour avoir l'intelligence de leurs ouvrages. Il n'est pas question, dans la recherche des dogmes évangéliques, de savoir quelle est l'idée la plus plausible qu'on peut en donner pour les faire recevoir ; on doit simplement examiner de bonne foi quel est le sens naturel des livres saints, et souscrire aux vérités qu'il présente, quoiqu'on ne puisse en pénétrer les profondeurs. Les apôtres n'ont écrit que pour être entendus, et dès lors on ne doit pas croire qu'ils aient changé la force des expressions qu'ils ont employées.

CHAPITRE II. *Méthode qu'il faut suivre dans la recherche des vérités de la religion.*

I. La recherche des dogmes évangeliques suppose que le pyrrhonisme universel est le système le plus absurde, et qu'il y a des connaissances absolument incontestables. Tout croule en matière de foi, si le vrai est entièrement inaccessible à l'esprit humain, et s'il ne peut le découvrir, même à force d'étude et de réflexion. Douter de ce principe, c'est se refuser à l'évidence. Comment peut-on en effet être persuadé des vérités de l'Evangile, si l'incertitude la plus entière et le doute le plus parfait sur toutes sortes d'objets sont les tristes apanages de l'humanité?

II. Nous ne nous arrêterons point à prouver ici que Pyrrhon et ses sectateurs ont eu tort de se déclarer pour l'incertitude absolue des connaissances humaines, et de soutenir que l'homme est dans l'impossibilité entière et totale d'arriver à l'intelligence du vrai. On peut consulter sur ce point le *Traité de la véritable religion contre les athées, les déistes, les juifs, les mahométans et toutes les fausses religions* (*t.* v, *p.* 58 *jusqu'à* 98). On y démontre d'une manière victorieuse que l'homme a des moyens infailliblement sûrs pour parvenir à la connaissance de la vérité, qu'il peut discerner le vrai d'avec le faux, et que tout n'est point par rapport à lui dans une obscurité impénétrable. On y fait voir que le sentiment intérieur, l'évidence, la raison, les sens et l'autorité lui découvrent plusieurs points de doctrine auxquels il ne peut se refuser sans folie.

1° Personne ne peut révoquer en doute sa propre existence. Il est impossible à tout homme de douter qu'il existe. Le sentiment intime que chacun a de ses pensées et de ses sensations, le force de convenir qu'il est lui-même quelque chose de réel, parce qu'il est évidemment vrai que le néant n'est susceptible d'aucune propriété.

2° L'évidence, ou ce qui revient au même, la simple perception claire et distincte de la convenance ou de la disconvenance de plusieurs idées comparées ensemble, répand dans l'esprit une lumière si vive, qu'il est impossible de ne pas suivre son impression. Ces deux maximes, *Le tout est plus grand que sa partie, deux et deux font cinq*, sont dans le degré d'évidence dont nous venons de parler. On connaît la vérité de la première et la fausseté de la seconde par la simple comparaison des idées qu'elles présentent, sans qu'on ait besoin de longs raisonnements et de discussions réfléchies. La première est incontestablement vraie, parce qu'il est évidemment notoire qu'une partie d'un tout n'équivaut pas à son tout. On conçoit sans peine, par exemple, que le doigt de la main n'équivaut pas en masse à toute la main. Il faut dire la même chose de la fausseté de la seconde proposition que nous avons produite. Elle est sensible et palpable. L'idée de deux fois deux exclut incontestablement celle de cinq, sans qu'il faille beaucoup de réflexions pour le comprendre.

3° Pyrrhon et ses disciples se sont lourdement trompés, en disant que l'homme ne peut acquérir aucune connaissance certaine par la voie du raisonnement. Il est des vérités qui se découvrent par le canal de la méditation et par le moyen d'une idée intermédiaire qui fait voir la convenance ou la disconvenance qu'il y a entre l'attribut et le sujet de la proposition qu'on examine. Eclaircissons ceci par un exemple : cette maxime, *Aucun des êtres qui existe maintenant, n'a pu se produire lui-même*, renferme un jugement certain et incontestable de l'espèce dont il s'agit. Le raisonnement en découvre la vérité, et voici comment : si une chose pouvait se produire elle-même, elle serait et ne serait pas dans le même instant : *elle serait* pour se produire, puisque l'opération suppose l'être, et qu'elle lui est postérieure. *Elle ne serait pas*, pour être produite, puisqu'une chose qui est déjà n'a pas besoin d'être créée. Or il implique visiblement contradiction qu'une chose soit et ne soit pas dans le même instant. Si elle est, il est faux qu'elle ne soit pas ; et si elle n'est pas, il est faux qu'elle soit. Il est donc démontré qu'il est impossible qu'un être se fasse lui-même, et par conséquent il est incontestablement vrai qu'il y a des jugements certains.

4° Nous connaissons certainement et à n'en point douter que l'arsenic empoisonne, et que l'émétique purge. Sur quoi sont fondées ces connaissances ? Ce n'est que sur le rapport des sens ; il y a donc des connaissances certaines par la voie de leur témoignage. Supposons qu'un pyrrhonien soit marchand et qu'il négocie dans les pays étrangers, il a constamment dans cette occasion des commissionnaires qui lui écrivent quel est l'état de son commerce. Le pyrrhonien ne doute pas un moment qu'il ne reçoive une lettre quand il la reçoit. Il connaît évidemment que le papier qu'il a entre les mains, contient telles et telles nouvelles ; et comment en est-il sûr, si ce n'est parce qu'il voit tels et tels caractères, tels et tels termes qui énoncent telles et telles choses ? Mais si ses yeux peuvent le tromper, et s'il peut raisonnablement supposer qu'ils lui font allusion, sa certitude n'est point fondée, et dès lors le commerce de la vie civile est totalement anéanti. Que penser d'un système qui entraîne après lui de telles absurdités ? On peut dire absolument qu'il est extravagant, et que ce serait le comble de la folie que de le suivre.

5° On entend ici par *autorité* le témoignage d'autrui, en tant qu'il nous est un motif de juger qu'une chose est vraie. Cela posé, nous disons, et nous soutenons contre les pyrrhoniens, qu'il y a des connaissances infaillibles qui ne sont fondées que sur des dépositions extérieures et étrangères : certitude de connaissance, qui a pour fondement l'impossibilité morale de fourberie ou de séduction dans ceux qui déposent en faveur de quelque fait ; impossibilité *de séduction*, en ce qu'il est moralement impossible qu'ils aient été trompés; impossibilité de *fourberie*, en ce qu'il est moralement impossible qu'ils aient eu le dessein de tromper les autres. Nous croyons qu'il y a eu un César, un Alexandre, un Annibal, qu'il y a eu autrefois une ville appellée Rome, et que cette ville subsiste encore aujourd'hui. Toutes ces connaissances sont fondées sur le récit des histoires et des voyageurs. En vain tâcherait-on d'en attaquer la certitude : toutes les personnes sensées admettent ces faits, parce qu'elles sont vivement convaincues qu'il ne peut arriver que tous les hommes, dont les inclinations et les goûts sont si différents, conspirent à donner pour vrai ce qui est faux, ou qu'ils prennent tous pour quelque chose de réel, un fait purement fabuleux. Le pyrrhonien est lui-même très-souvent forcé de se rendre sur le témoignage d'un seul homme. Il croit, par exemple, comme nous venons de le dire, s'il est marchand et qu'il fasse commerce à Lyon, sur une simple lettre de son commissionnaire, que ses marchandises y sont arrivées, et il regarde comme insensés ceux qui lui font des difficultés sur sa croyance. D'où vient ? C'est qu'il est intimement persuadé qu'il est moralement impossible que son commissionnaire veuille lui en imposer sur ce point, attendu que c'est un honnête homme qu'il connaît depuis longtemps, et qui, loin d'avoir intérêt à lui mander les choses autrement qu'elles ne sont, en a un visible à lui dire la vérité. Enfin si les déposi-

tions humaines n'ont aucune force pour nous instruire, à quoi bon nos pères se sont-ils donné la peine de nous laisser l'histoire de leur siècle; et pourquoi travaille-t-on encore aujourd'hui à écrire pour transmettre à la postérité ce qui se passe de nos jours? Ces soins et ces travaux, qu'on ne peut trop louer, sont une preuve démonstrative que le pyrrhonisme historique est si dépourvu de toute raison, qu'il ne peut entrer dans l'esprit d'un homme raisonnable.

III. Il est clair par ce que nous venons de dire, que toutes les vérités dont l'homme peut désirer la connaissance, se réduisent à cinq classes différentes : à celles de *sentiment intérieur*; à celles de *principe*; à celles de *conséquence ou de raisonnement*; à celles d'*autorité* ou *de fait*, et à celle des *sens*. Rappelons maintenant à la mémoire la notion juste et exacte que nous avons donnée de ces différentes espèces de vérités dans notre Traité de la véritable religion (*t. v, p.* 121).

1° On entend par vérités de *sentiment intérieur* celles qui ont pour objet des choses qui se connaissent immédiatement et sans aucun raisonnement, par le simple sentiment intime qu'on en a. Ces propositions, *je suis*, *je pense*, *j'ai de la joie*, *je souffre*, expriment des vérités de cette espèce. On n'a besoin ni d'étude, ni de méditation, ni de travail, ni d'examen, ni de réflexion, pour en connaître la vérité. Les esprits les plus lourds, les plus stupides et les moins susceptibles de raisonnement la découvrent sans peine et sans la moindre recherche.

2° Les vérités *de principe* sont celles qui sont si évidentes, si sensibles et si palpables, qu'elles ne peuvent être prouvées par quelque chose de plus clair, et dont l'esprit aperçoit si clairement la convenance, qu'il n'a besoin d'aucune idée intermédiaire pour être obligé de s'y rendre. Ces propositions, *Deux et deux font quatre*, *le tout est plus grand que sa partie; si de deux choses égales, on ôte des parties égales, chaque tout restera égal*, contiennent des vérités de cette nature. La liaison qui se trouve entre leur sujet et leur attribut, est si essentielle et si frappante, qu'elle s'imprime dans l'âme avec tant de promptitude, tant de vivacité et de lumière, qu'il est absolument impossible de n'y pas acquiescer à la première inspection et sans examen.

3° On entend par vérités *de conséquence* ou *de raisonnement* celles qui se découvrent par la voie de la réflexion, et à la connaissance desquelles on parvient par le secours d'une combinaison d'idées réfléchies qui en développent et en manifestent tous les ressorts. Ces propositions, *Il y a un Dieu créateur; l'âme est immortelle; la matière est divisible à l'infini*, renferment des vérités de raisonnement. On n'en acquiert la parfaite intelligence qu'autant qu'on a soin de fixer la signification des termes qui les composent, qu'autant qu'on rapproche l'attribut dont elles parlent, du sujet auquel elles l'appliquent, et qu'on découvre, par un enchaînement suivi de principes et de réflexions, qu'il y a un rapport nécessaire et indissoluble entre le sujet et l'attribut, qui forment la substance de la proposition.

4° Les vérités *de fait* ou *d'autorité* sont celles qui se prouvent par la déposition d'historiens véridiques, qu'on ne peut taxer ni de séduction, ni de fourberie, soit parce qu'ils ont été témoins oculaires et judicieux examinateurs de faits qu'ils rapportent; soit parce qu'ils les ont eux-mêmes reçus de personnes éclairées, attentives et de probité, qui n'ont point été séduites et qui n'ont pas voulu séduire. Ces propositions, *Il y a une ville de Rome; les Juifs ont eu un roi appelé David; on doit reconnaître qu'il a paru dans la Judée sous l'empire de Tibère une personne nommée Jésus-Christ, qui a jeté les premiers fondements de la religion chrétienne*, énoncent des vérités de l'espèce et de la nature dont il s'agit. Les vérités qu'elles renferment n'ont point d'autres fondements que les annales historiques; et ce n'est qu'à la faveur de leur témoignage qu'on parvient à en être instruit. Les lumières de la raison naturelle laissée à elle-même sont incapables d'en communiquer la moindre connaissance.

5° Enfin on entend par *vérités de sens* celles qui sont appuyées sur le rapport constant, uniforme, perpétuel et général des sens. Ces propositions, *Il y a du mouvement*, *il y a du repos*, *il y a un soleil et une lune*, renferment des vérités de l'espèce dont il s'agit. On ne parvient à leur connaissance que par l'impression extérieure que les corps font sur les sens par leurs différentes situations et par leurs différentes contextures.

IV. Toutes les espèces de vérités que nous venons de définir, ont chacune leurs principes particuliers qui leur servent de fondement.

Les vérités *de sentiment intérieur* se font connaître par le sentiment intime qu'on en a. L'homme sait par cette voie *qu'il existe, qu'il pense et qu'il est libre.*

Les vérités de *principe* se manifestent à nous par la lumière vive et sensible qui les accompagne. Pour peu qu'on fasse attention à cette maxime, *Le tout est plus grand qu'une de ses parties*, on en découvre la vérité, sans qu'il soit besoin de réflexions sérieuses. La lumière qu'elle imprime dans l'esprit est si perçante, qu'il est absolument impossible de s'y refuser.

Les vérités *de conséquence et de raisonnement* exigent de l'application, de l'étude et du travail. Leur intelligence dépend d'une combinaison d'idées réfléchies, comparées ensemble et rapprochées les unes des autres pour en connaître la compatibilité ou l'incompatibilité. *L'immortalité de l'âme* est de cette espèce. On ne découvre la vérité de ce point de doctrine, en l'examinant par les lumières de la raison, qu'autant qu'on sait approfondir par la voie du raisonnement la valeur des termes qui le présentent à l'esprit, et qu'on découvre par le canal de la réflexion la compatibilité des idées que ces mêmes termes annoncent.

Les vérités *de fait ou d'autorité* ne parviennent à notre connaissance que par le rapport de personnes véridiques, qui soient à portée de s'instruire de ce qu'elles attestent, connues pour exactes dans leurs recherches, et pour sincères dans leurs narrations; parce qu'on ne peut soupçonner en elles ni intérêt, ni passions qui puissent les porter à vouloir séduire. Eclaircissons ceci par un exemple : en vain le philosophe le plus subtil et le plus pénétrant s'épuiserait-il en réflexions et en raisonnements métaphysiques, pour savoir *s'il a paru dans le monde, il y a plus de dix-sept siècles, une personne appelée Jésus-Christ!* Le passé est inconnu à l'homme, tant qu'il ne s'en rapporte qu'à ses propres lumières. Il ne peut lire dans la révolution des temps écoulés les différents événements dont ses ancêtres ont été les témoins et les spectateurs : ce n'est que sur le rapport fidèle de ses pères qu'il peut en être instruit.

Les vérités *de sens* n'ont pour source de preuve que les impressions extérieures que les objets sensibles font sur nos corps. Veut-on savoir, par exemple, *s'il y a du mouvement dans l'univers?* Il ne s'agit pas de s'abandonner à son propre esprit et à ses propres réflexions pour s'en convaincre; l'unique chose qu'il y ait à faire se réduit à examiner par la voie des sens si les corps qui sont dans le monde conservent entre eux les mêmes rapports d'éloignement et de proximité. Dès qu'on y découvre quelque variation et quelque changement, il est certain et incontestable qu'il s'est fait un mouvement entre eux et qu'ils ne sont pas restés en repos (1).

V. Quoique les différentes espèces de vérités dont il est ici question aient chacune leur genre particulier de preuve, il ne faut pas néanmoins s'imaginer

(1) Voyez le *Traité de la religion*, t. 5, p. 123-129.

qu'elles ne puissent s'établir que par la voie de démonstration qui leur est propre. Il s'en trouve quelques-unes qui n'admettent d'autre espèce de preuves que celle qui leur est particulière ; mais il en est aussi qui se démontrent par la réunion de plusieurs des moyens dont on vient de faire l'énumération. Cette proposition, *Il est impossible qu'une chose soit et ne soit pas en même temps*, n'est établie que sur le raisonnement. *L'existence d'un seul Dieu en trois personnes* n'est appuyée que sur l'autorité divine ; il n'y a que les sens qui nous prouvent *qu'il y a du mouvement*. On prouve *l'existence d'un Dieu créateur* par raisonnement et par autorité. Le sentiment intérieur nous apprend *que l'homme est libre*. La raison confirme cette vérité, et l'autorité, tant divine qu'humaine, concourt à son établissement. Qu'il serait avantageux pour l'homme que tous les points de doctrine qu'on lui présente à croire, fussent établis sur les différents moyens de preuves dont on nous fait le détail! Ce concert formerait par rapport à lui une source si vive de lumières, qu'il serait réduit à la douce nécessité de rendre hommage avec promptitude et sans réserve aux dogmes les plus sacrés. Les lumières de la raison ne se trouveraient jamais dans un conflit même apparent avec les leçons de l'autorité, et le rapport des sens ne s'élèverait jamais contre les vérités les plus certaines. Mais une expérience trop journalière nous apprend que l'homme ne se trouve que trop souvent dans une étrange perplexité par rapport à la connaissance du vrai. Tout le monde sait que le rapport de ses sens semble quelquefois s'opposer à ce qu'il se soumette aux vérités que la raison lui découvre, ou que l'autorité lui manifeste. L'autorité lui annonce des points de doctrine que les lumières du bon sens semblent quelquefois combattre. En vain contesterait-on la vérité et la solidité de cette maxime; la raison paraît anéantir le mystère de la Trinité, et le rapport des sens semble combattre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'auguste mystère de l'eucharistie : situation triste et affligeante pour l'esprit humain. Dieu a ainsi décidé du sort des hommes dans la recherche du vrai. Adorons avec l'humilité la plus respectueuse les arrangements particuliers de sa providence. Ils sont toujours sages, quoiqu'on ne puisse en sonder les profondeurs. Rendons grâces à sa bonté suprême. En laissant l'homme dans l'état dont il s'agit, il lui a donné un moyen sûr de se mettre à l'abri du mensonge, et de ne sacrifier l'hommage de son esprit et de son cœur qu'à la vérité.

VI. Dès qu'il se trouve un conflit de juridiction entre les différentes sources des connaissances humaines, il faut examiner avec soin quelle est celle qui mérite la préférence et à laquelle on doit absolument déférer. Sans cet examen, on court risque de rester dans l'incertitude, de ne point rendre à la vérité l'hommage qui lui est dû, et même de souscrire à l'erreur. L'unique voie qu'on a pour se déterminer avec sagesse dans le cas dont il s'agit, est de faire attention à la nature des points de doctrine qu'on propose à croire, et à la nature des preuves sur lesquelles ces mêmes points de doctrine sont fondés. Développons cette maxime avec quelque étendue, elle est de la dernière conséquence pour tous ceux qui désirent de ne point s'égarer dans la recherche de la vérité.

Est-il question de vérités *de fait et d'autorité*, c'est-à dire qui soient établies sur des témoignages certains? il ne faut point entreprendre de les combattre par raisonnement. Les preuves *ae fait* triomphent de tous les doutes. Dès qu'une chose est, tous les efforts de l'esprit humain ne sauraient prouver qu'elle n'est pas. On a vivement disputé sur l'existence des Antipodes avant les découvertes des voyageurs ; mais depuis que la preuve de fait est venue, les objections se sont évanouies, et les contradicteurs se sont dissipés.

S'agit-il de vérités *de raisonnement* ou, ce qui revient au même, qui soient établies sur un enchaînement d'idées claires et évidentes? il ne faut pas les attaquer par le rapport des sens. Le témoignage des sens n'a qu'une certaine sphère d'activité, réduite dans des bornes fort étroites, la raison supplée à la faiblesse des sens, et leur faiblesse ne doit jamais nous engager à nous raidir contre ce que nous découvrent les lumières naturelles. Eclaircissons ceci par un exemple : on démontre la divisibilité de la matière à l'infini par des raisonnements invincibles ; nos sens et notre imagination s'opposent à la réception de ce point de doctrine, mais leur opposition ne doit point être écoutée.

Est-il question de vérités *de sens*, c'est à dire qui soient appuyées sur le rapport des impressions sensibles que les corps font sur nous? on ne doit pas les combattre par la voie du raisonnement. On convient que l'impression des sens est quelquefois illusoire, et que c'est à la raison à examiner si leur rapport n'est point fautif dans de telles ou telles circonstances ; mais on soutient en même temps que la raison elle-même doit se soumettre à leur témoignage, lorsque ce témoignage est constant, uniforme et perpétuel. En vain s'épuiserait-on en raisonnements pour prouver que la matière n'existe pas et que le mouvement est impossible : l'existence des corps et du mouvement est un point attesté par les sens d'une manière si évidente, si palpable et si uniforme, que les spéculations métaphysiques les plus éblouissantes sont incapables de porter la moindre atteinte à sa certitude.

Qu'un sophiste raisonne tant qu'il voudra pour nous prouver que nous n'existons point, nous le laisserons dogmatiser; et quoiqu'il puisse nous embarrasser, nous demeurerons toujours convaincus de notre propre existence. Les raisonnements les plus subtils et les plus ingénieux ne peuvent contrebalancer la force du *sentiment intérieur*. La conviction personnelle qu'il produit en nous est si vive, qu'il nous est impossible d'y renoncer ; et dès lors il est clair qu'on ne doit point combattre par la voie du raisonnement les vérités qui nous sont connues par la voie du sentiment intérieur.

S'il arrive quelquefois qu'un même point de doctrine paraisse établi et combattu par la voie du raisonnement l'homme sage doit avoir soin d'examiner avec attention quels sont les raisonnements qu'il doit admettre comme preuves, et quels sont ceux qu'il doit regarder comme objections. L'esprit humain est faible et borné dans ses lumières. C'est (1) à lui à soulager sa faiblesse, en établissant l'ordre dans ses idées. Dès qu'il est convaincu des raisonnements qui doivent tenir le premier rang dans la recherche de la vérité, il se soumet sans peine aux points de doctrine que ces raisonnements établissent, quoique ces mêmes points de doctrine soient combattus par d'autres raisonnements ultérieurs, dont il ne peut entièrement développer le faux. Persuadé qu'il ne peut tout savoir, qu'il ne peut tout comprendre ni tout approfondir, il rend hommage à ce qu'il connaît, et il a la sagesse de ne point employer ce qu'il ne connaît pas à combattre les vérités qu'il a découvertes. Les manichéens n'ont admis le système des deux principes que parce qu'ils n'ont point suivi la méthode dont il est ici question. Ils auraient renoncé à cette erreur monstrueuse, s'ils avaient voulu la prendre pour guide. Il est démontré par la nature même de Dieu, qu'il n'y en a qu'un et qu'il ne peut y en avoir plusieurs. Les raisons qui prouvent ce dogme sont invincibles. L'esprit le plus subtil ne peut en affaiblir la force. Le bon sens exige donc qu'on s'y rende et qu'on souscrive au point de doctrine qu'elles établissent. D'où vient ? C'est que les raisons

(1) Cette matière est traitée profondément dans le 3 vol. du *Traité de la vérit. relig.*

primordiales, qui sont prises dans le fond même de la chose qu'on examine, doivent toujours marcher les premières et servir de flambeau. Il n'est pas possible à l'esprit humain de concilier d'une manière absolument satisfaisante la bonté et la sainteté de Dieu avec la permission des crimes qu'il peut empêcher. C'est sur l'impossibilité prétendue de cette conciliation que Manès et ses sectateurs ont admis le système de deux principes indépendants, l'un bon et l'autre mauvais : motif de décision absolument défectueux et tout à fait déraisonnable. Il est contre l'ordre de profiter des nuages et des ténèbres qui environnent un point de doctrine pour le combattre, quand il est d'ailleurs démontré vrai par des principes antérieurs qu'on ne peut contester sans renoncer au bon sens. L'homme judicieux doit savoir qu'il lui est absolument impossible de tout comprendre, et qu'il ne lui est point permis en conséquence de se refuser au vrai connu, parce qu'il se trouve attaqué par des objections qu'il ne peut résoudre et entièrement éclaircir. L'apôtre saint Paul a appris aux chrétiens par son exemple, que c'est à cette méthode qu'ils doivent se fixer dans la discussion des matières de la foi. La gratuité de la vocation au christianisme est un des points sur lesquels il appuie le plus dans son Epître aux Romains ; il lui rend hommage nonobstant les difficultés accablantes auxquelles il est sujet. Vivement convaincu qu'il faut admettre les vérités les plus incompréhensibles dès qu'elles sont prouvées, il méprise les objections dont on se sert pour anéantir le dogme qu'il a établi. Loin qu'elles fassent impression sur son esprit, il s'humilie à la vue des profondeurs qui l'environnent, et il se contente de répondre que les voies de Dieu sont impénétrables (*Rom.* 9, 20 ; 11, 3).

VII. Nous pourrions nous arrêter aux principes généraux dont nous venons de faire l'énumération ; mais la matière qui en fait l'objet est trop importante pour ne pas la traiter avec plus d'étendue. L'ordre qu'il faut suivre dans sa discussion est tout naturel ; il résulte de l'enchaînement des maximes établies. Ainsi nous allons, 1° approfondir tout ce qui concerne *la méthode de sentiment intérieur* ; 2° examiner tout ce qui a rapport à *la méthode des sens* ; 3° éclaircir les différents points qui constituent *la méthode de raisonnement ou de discussion* ; 4° enfin détailler avec précision quelle est la nature de la méthode *d'autorité*.

§ 1er. *De la méthode de* sentiment intérieur. *Sa nature et son insuffisance par rapport à la connaissance des vérités catholiques.*

I. Les preuves de *sentiment intérieur* sont fondées sur ce que tous les hommes sentent au dedans d'eux-mêmes par rapport aux points de doctrine qu'on leur propose (*Traité de la vérit. relig. t.* v, *p.* 99). La vérité de notre existence est établie par rapport à chacun de nous sur le sentiment intime que nous en avons. Chacun de nous est certain que ce qu'on appelle *feu* brûle, parce qu'en nous en approchant de trop près, nous éprouvons en nous-mêmes une vive sensation de chaleur qui nous cause une douleur cuisante.

II. Les preuves de sentiment *intérieur commun à tous les hommes* ont un degré de force si triomphant, que l'esprit ne peut s'y refuser (*Ibid. p.* 100). Le sceptique le plus entêté ne persuadera jamais à qui que ce soit qu'il n'existe pas ; disons plus, lui-même, malgré toutes ses subtilités réfléchies et alambiquées sur sa propre existence, ne restera jamais convaincu qu'il est un pur fantôme. Il pourra dire qu'il doute s'il existe ; il pourra même pousser l'extravagance jusqu'à dire qu'il doute s'il doute qu'il existe ; mais après tout ce raffinement de doutes, il lui sera toujours impossible de croire qu'il n'est rien. Le sentiment intérieur du doute de son doute lui prouvera d'une manière accablante, pour peu qu'il y fasse attention, qu'il est quelque chose de réel ; et voici pourquoi : c'est que tout sentiment intérieur est une modification, et que toute modification suppose un être qui en soit le sujet, le néant n'ayant par lui-même, ni propriété, ni affection, ni qualité, ni mode. Si le pyrrhonien ne se rend pas à ce raisonnement, c'est perdre le temps que de s'amuser à vouloir le guérir de sa folie.

III. Les preuves de *sentiment intérieur* convainquent plus l'esprit qu'elle ne l'éclairent (*Ibid.* p. 101). Elles sont plus sensibles qu'elles ne sont lumineuses. Le sentiment intime que nous avons de notre propre existence nous démontre bien que nous sommes quelque chose de réel ; mais il ne nous apprend pas ce que nous sommes, ni comment nous agissons ; il ne nous fait pas connaître ce que c'est que notre âme, et en quoi consiste son union avec le corps. On sait, par le sentiment intérieur, qu'on éprouve de la chaleur lorsqu'on approche du feu ; mais ce sentiment intérieur ne nous instruit pas de la nature de la chaleur, ni si elle existe dans l'objet extérieur qui agit sur nous, ou si elle n'existe que dans notre âme ; ces découvertes sont l'ouvrage de la réflexion.

IV. *Le sentiment intérieur* produit dans l'âme une conviction personnelle dont on ne peut se débarrasser ; mais cette conviction est si propre à celui qui a le sentiment intérieur, qu'il ne peut la transmettre à d'autres : ce principe n'a pas besoin de preuve (*Ibid. p.* 124). Les hommes n'ont aucun moyen qui puisse les mettre en état de communiquer ce qu'ils sentent au dedans d'eux-mêmes, et de l'imprimer dans le cœur de ceux à qui ils parlent. Les idées se communiquent par la voie du discours et de la parole ; mais le sentiment intérieur qu'on a d'une chose, indépendamment de toute réflexion et de tout raisonnement, est incommunicable.

V. M. Jurieu, célèbre ministre protestant, définit (*Contin. du Traité de l'Eglise*, *t.* 1, *p.* 3, imprimé à la Haye, chez Neaulme, 1744, 6 vol. in-12) la méthode de *sentiment intérieur* qu'il nomme aussi *méthode d'attention et d'application*, celle qui résulte d'une simple inspection de la doctrine proposée, et en vertu de laquelle l'esprit est tellement frappé des dogmes qu'on lui annonce, qu'il ne peut sans folie et sans extravagance y refuser son consentement. Eclaircissons ceci par une comparaison lumineuse ; le savant ministre dont il s'agit en a lui-même fait usage pour développer sa pensée : la lumière du soleil, dit-il, emporte avec elle même la persuasion de sa réalité : dès qu'elle paraît, son impression se fait sentir, et on ne peut en nier l'existence, à moins qu'on ne se ferme les yeux. Les vérités de la foi, continue-t-il, ont un égal empire sur les cœurs. Elles frappent si vivement, lorsqu'on les entend annoncer ou qu'on les trouve soi-même dans la révélation, en la lisant attentivement, qu'elles s'appliquent à l'esprit avec autant de promptitude et avec autant de vivacité que la lumière extérieure se fait sentir aux yeux corporels.

VI. La méthode de sentiment (*Ibid.*, *p.* 5-20) intérieur n'est point celle qu'il faut suivre dans la recherche des vérités chrétiennes. Inconnue et même proscrite dans tous les siècles de l'Eglise, loin d'être utile pour fixer les vérités de la foi et pour terminer les disputes qui peuvent naître à leur occasion, elle conduit par elle-même au renversement total des dogmes de l'Evangile. Rien de plus facile que de pousser jusqu'au dernier période de l'évidence la vérité de cette proposition.

On entend par connaissances *d'attention, d'application et de sentiment intérieur* celles qui résultent, ou de l'évidence frappante et sensible des points de doctrine qu'on propose, ou de *l'impression de la grâce*, qui persuade la vérité des dogmes qui se présentent à l'esprit. Or *l'attention, l'application*, ou *le sentiment intérieur* expliqués dans l'un ou l'autre de ces sens, ont tous les défauts dont nous venons de parler, lors-

qu'il est question d'en faire usage dans la recherche des vérités chrétiennes.

1° Si les vérités de la religion avaient par elles-mêmes une évidence frappante et sensible, qui pût, au premier coup d'œil, les faire discerner de l'erreur, ce serait, ou *une évidence intrinsèque qui en développerait la nature*, ou *une évidence extrinsèque et de témoignage*, qu'on trouverait soi-même à la simple inspection et à la simple lecture de la révélation. Or ni l'un ni l'autre membre de cette alternative n'est soutenable. La plupart des vérités de la religion n'ont aucune évidence intrinsèque. Les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'efficace des sacrements, etc., sont incontestablement dans ce cas : tous les chrétiens l'avouent et sont même dans la nécessité d'en convenir. En vain M. Jurieu prétend-il que la seule inspection de la révélation découvre toutes les vérités de la foi, et qu'elle les fait distinguer de l'erreur : les divisions étonnantes qu'il y a sur l'interprétation de l'Ecriture en sont une preuve sensible. Toutes les sectes chrétiennes revendiquent, chacune en faveur de ses dogmes particuliers, l'évidence des livres saints. Quel parti prendre dans cette diversité de sentiments? Vouloir qu'on suive, par son instinct particulier, les décisions d'une communion chrétienne préférablement à celles des autres, c'est ouvrir la porte à un libertinage effréné d'opinions humaines, et laisser le choix important d'une religion à un enthousiasme fanatique. Il faut donc reconnaître qu'il y a une autre voie que celle du sentiment intérieur pour parvenir à la connaissance des vérités de la foi. Il est impossible en effet que Jésus-Christ, la sagesse par essence, qui n'a établi sa religion que pour réunir les hommes dans l'unité d'une même foi, ait autorisé une voie aussi sujette à l'illusion que l'est celle du sentiment intérieur.

2° Si c'est par *l'impression de la grâce* sur nous, qu'il faut que nous jugions des vérités de la foi, nous serions tous réduits à n'en juger que par enthousiasme. Chaque particulier se prétendra illuminé d'en haut. L'hérétique aussi bien que le catholique fera valoir l'impression de la lumière céleste sur lui, comme le motif de l'adhésion qu'il a à ses sentiments. Dès lors, il y aura autant de religions qu'il y aura d'hommes, et les dogmes de la foi augmenteront et diminueront en nombre, selon que les différents particuliers se croiront éclairés d'en haut : fanatisme insensé. Il n'est point rare de voir l'ange de ténèbres se transformer en ange de lumière. Concluons donc que la méthode *d'attention, d'application et de sentiment intérieur*, prescrite par M. Jurieu, est une méthode fautive et illusoire, qu'on doit absolument proscrire. Aussi voyons-nous, par les monuments ecclésiastiques les plus sacrés, que les saints pères de l'Eglise, dans tous les temps, dans tous les siècles et dans tous les lieux, ont rejeté d'une voix unanime la méthode dont il est ici question, et qu'ils ont soumis à l'anathème, malgré leur prétendue évidence, ceux qui ont voulu la suivre, contre les décisions publiques et solennelles du corps des pasteurs.

VIII. Anathème à quiconque ne croit pas que Jésus-Christ instruise les hommes par l'onction intérieure de sa grâce. Ce point de doctrine a été défini avec raison contre Pélage et ses sectateurs. Il est clairement énoncé dans les livres saints. Le Sauveur du monde déclare en termes exprès dans l'Evangile (*Jean* 6, 44, 45), que *personne ne peut venir à lui, s'il n'est attiré par le Père*; et l'apôtre saint Paul (2 *Cor.* 4, 6) enseigne positivement que *le même Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, est celui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs*. Mais quoique l'onction céleste soit en nous le principe de la foi salutaire, il ne faut pas s'imaginer que cette même onction céleste soit le moyen qu'il faille mettre en usage pour fixer les dogmes du christianisme, pour les faire connaître aux peuples et pour les en instruire. On convient que la prédication extérieure et l'étude des vérités de la foi demeurent infructueuses pour le salut, tant que le souverain Prêtre de la nouvelle alliance ne parle pas au fond des cœurs par son esprit : *Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose; mais tout vient de Dieu qui donne l'accroissement* (1 *Cor.* 3, 7). Mais on soutient en même temps que M. Jurieu et ses disciples ont tort d'alléguer l'impression de la grâce comme la règle de la fixation des vérités catholiques. Le ministère sacré, que le Fils de Dieu a établi dans son Eglise (*Ephes.* 4, 11-14), démontre d'une manière sensible la fausseté de ce système. L'institution des pasteurs est inutile, si les chrétiens ne sont pas dans l'obligation de s'en rapporter à leurs jugements en matière de foi. Et le précepte d'obéissance imposé aux fidèles par rapport à leurs instructions, est insensé, si les pasteurs n'ont pas l'autorité pour fixer la foi des chrétiens. Ce n'est point aux impressions secrètes d'une illumination intérieure que l'apôtre saint Paul renvoie les fidèles pour se prémunir contre l'erreur et pour dissiper les doutes qu'occasionnent en eux, sur les matières de la foi, des novateurs artificieux. Il leur ordonne de suivre l'enseignement des ministres que Dieu a chargés de leur instruction, parce qu'eux seuls, suivant l'ordre de la Providence, sont revêtus de cette autorité qui doit empêcher les chrétiens d'être flottants à tous les vents des opinions humaines. Nous convenons que l'Etre suprême imprime quelquefois et tout à coup dans les cœurs les plus incrédules une soumission parfaite, entière et totale aux mystères de la foi. L'histoire de la conversion de Saul, persécuteur des chrétiens, en fournit une preuve au-dessus de toutes chicanes; mais cet exemple ne doit point servir de règle. La conversion de l'apôtre saint Paul à la foi a été miraculeuse, et la voie des miracles n'est pas dans le cours ordinaire de la Providence.

§ II. *De la méthode* des sens. *Nature de cette méthode. De quel usage peut-elle être dans la recherche des vérités de la foi.*

1. Les impressions continuelles et uniformes que les corps font sur nos sens, ont un empire très-considérable sur notre esprit pour le faire consentir à ce qu'elles rapportent (*Traité de la véritable relig. t.* v, *p.* 67-82). Disons plus, il est absolument impossible que nous nous refusions à leur activité. Le pyrrhonien le plus subtil ne parviendra jamais à nous faire croire qu'il n'y ait point de corps, et que nous ne sommes point à table avec nos amis, lorsque nous mangeons et que nous buvons avec eux. On convient que les sens sont quelquefois fautifs, mais il n'y a que la précipitation à juger sur leur impression, qui jette dans l'erreur. On ne s'égare jamais lorsqu'on se donne la peine d'examiner, et qu'on ne se rend à leur rapport qu'après avoir sérieusement approfondi tout leur jeu. Il y a des verres qui grossissent les objets, et il y en a qui les diminuent; mais ces tromperies artificieuses ne tirent pas à conséquence pour les jugements. L'on sait par l'examen à quoi s'en tenir. Il en faut dire autant de la perspective. Ses ruses sont connues, et on détrompe agréablement ses sens, lorsqu'on examine ces objets avec soin. Un aviron plongé dans l'eau paraît cassé dans la partie qui est de l'eau; mais le toucher détrompe la vue sur ce point, et l'âme reconnaît aisément elle-même son erreur sur le même fait, lorsque l'aviron est tiré de l'eau.

L'Etre suprême a créé l'homme pour la société, et toute société serait anéantie si les impressions des sens nous faisaient continuellement illusion. Le commerce s'entretient souvent par lettres, et tout croule si nos yeux ne voient point réellement et sûrement les termes qui composent ces lettres. Le marchand ne pourra s'en rapporter à son commissionnaire, et le commissionnaire ne pourra compter sur son marchand. Etat de perplexité vraiment chimérique et qui ne trouve aucun défenseur : preuve convaincante que le pyrrhonisme universel et absolu sur le fait du

rapport des sens est une extravagance monstrueuse. Dieu est trop sage pour y avoir exposé ses créatures. Ce qu'il arrête dans la sagesse de ses conseils est toujours susceptible d'exécution ; ainsi puisqu'il a formé les hommes pour vivre en société, il est constant que les liens sensibles qui forment cette société, sont par eux-mêmes à l'abri de toute erreur.

II. Si le rapport des sens ne peut par lui-même être la source d'aucune connaissance certaine, la religion de Jésus-Christ perd toute sa certitude, parce qu'elle n'a foncièrement pour principe que le rapport des sens, et qu'il est contre toute raison d'appuyer sa croyance sur un fondement illusoire. Le Sauveur du monde a rappelé ses apôtres au témoignage de leurs sens pour les convaincre de sa résurrection. Il leur a dit de *regarder et de toucher ses pieds et ses mains, et de considérer qu'un esprit n'a ni chair ni os* (*Luc* 24, 39-43). Toujours attentif à combattre leur incrédulité, il a mangé avec eux *du poisson et du miel*. Démarches vaines et inutiles, si les apôtres ne pouvaient, en conséquence du rapport de leurs sens, s'assurer d'une manière indubitable que c'était leur divin maître qui leur parlait, qu'ils voyaient et qui mangeait : la philosophie des apôtres ne ressemble point à celle de ces prétendus esprits forts qui ne veulent reconnaître dans le rapport des sens qu'une source inépuisable d'incertitudes continuelles. Vivement convaincus par cette voie de la résurrection de Jésus-Christ, ils l'ont annoncée par toute la terre avec un courage intrépide, nonobstant la rage des persécuteurs, et ils l'ont appuyée sur les différents entretiens qu'ils ont eus avec lui, après le triomphe qu'il a remporté sur la mort : preuve démonstrative que l'autorité des sens a été la source de connaissances certaines, même en matière de foi.

Sur quel principe le Sauveur du monde a-t-il établi la divinité de sa mission en prêchant l'Evangile ? Sur l'éclat de ses miracles, et sur l'accomplissement des prophéties en sa personne. On trouve, à la simple ouverture des écrits sacrés du Nouveau Testament (*Jean* 5, 36, 39 ; 15, 22), qu'il a renvoyé les Juifs à ses actions et aux écritures de l'Ancien Testament, pour apprendre ce qu'ils doivent penser de lui : renvoi qui suppose nécessairement qu'on ne s'expose point à embrasser le mensonge, toutes les fois qu'on s'en rapporte à ses sens en fait de croyance. Il est impossible, en effet, que Jésus-Christ, qui a marqué tant de zèle pour l'établissement du christianisme, et tant de bonté pour les hommes, ait pris une voie diamétralement contraire à ses propres vues. L'intelligence des prophéties dépendait de leur lecture et de leur confrontation avec les événements notoires : opération qui dépendait en partie du rapport des sens, et qui, par conséquent, n'était source de vérité qu'autant que les sens eux-mêmes ne pouvaient faire illusion. Toutes les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ étaient des actions sensibles, qui n'avaient point d'autre fondement de croyance que le rapport des sens : rapport des sens incontestablement certain. Sans cette prérogative des sens, le Sauveur du monde aurait attiré les hommes à sa religion par une voie peu propre à les convaincre de sa vérité : conduite indigne de son caractère principal. Comme il était *la voie, la vérité et la vie*, on ne peut imaginer qu'il ait assigné aux nations une route capable de les plonger dans l'erreur.

III. Si on peut raisonnablement douter de la fidélité et de la véracité du rapport des sens en matière de religion, le christianisme perd toute sa certitude, puisqu'il n'est établi que sur leur témoignage. Lorsque les apôtres ont annoncé Jésus-Christ à tous les peuples de la terre, et qu'ils les ont engagés à recevoir la religion sainte qu'ils leur prêchaient, ils ont appuyé la vérité de leur prédication sur le rapport de leurs sens. *Nous vous annonçons*, disaient-ils en parlant aux nations, *ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos propres yeux, ce que nous avons regardé avec attention, et ce que nous avons touché de nos mains* (1 *Joan.* 1, 1-3). *Ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus Christ ; c'est après avoir été nous-mêmes spectateurs de sa majesté. Il a reçu de Dieu le Père un témoignage d'honneur, lorsque de cette nuée, où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit cette voix : Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le. Nous avons nous-mêmes entendu cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne* (2 *Petr.* 1, 16-18) : méthode indigne de la candeur et de la véracité des apôtres, si elle était sujette à la moindre erreur, et si elle n'était pas en état de produire dans l'âme une certitude inébranlable. Des personnes sages et conduites par l'esprit de Dieu n'apportent pas pour fondement des dogmes qu'ils veulent faire recevoir, et à la croyance desquels ils disent que le salut est si nécessairement attaché, qu'on ne peut parvenir au bonheur éternel sans leur rendre hommage, n'apportent pas, dis-je, des principes ruineux et sujets à l'illusion.

IV. Tous les saints docteurs de l'Eglise, sans en excepter aucun, ont reconnu la fidélité du témoignage des sens en matière de religion. Ils ont tous établi, d'une voix unanime, sur leur rapport, que Jésus-Christ était un vrai homme ; que son corps était un véritable corps et non pas un fantôme ; qu'il a réellement expiré sur l'arbre de la croix, et que son humanité sainte n'a pas été convertie en la Divinité.

Immédiatement après la naissance de l'Eglise, il s'est élevé dans son sein de faux prophètes (1 *Jean* 4, 1), qui ont soutenu que Jésus-Christ n'avait pas *une chair véritable*, qu'il n'avait que les apparences d'un corps humain, sans en avoir la réalité, et que sa naissance, sa vie et sa mort n'avaient été que des illusions purement fantastiques. Marcion et Manès se sont déclarés dans la suite des temps pour cette opinion. Or quelle est la route que les Pères ont prise, pour combattre cette hérésie ? Ils l'ont tous repoussée par la force du témoignage des sens. Saint Irenée (*l.* 3 *adv. Hær.*, *c.* 2 *et* 20) déclare que, si Jésus-Christ n'avait pas eu un corps réel, et qu'il n'eût pas véritablement souffert sur la croix, *il aurait été un séducteur*, en ce qu'il aurait paru aux yeux des hommes être ce qu'il n'était pas, et en ce qu'il les aurait exhortés par son exemple à souffrir réellement ce qu'il n'avait pas souffert. Tertullien raisonne sur les mêmes principes. Il établit la vérité et la réalité d'une substance corporelle en Jésus-Christ, sur la violence que les habitants de Nazareth lui firent en le chassant de leur synagogue, et en le menant sur le haut d'une montagne pour le précipiter. *Toucher*, dit-il, *et être touché, sont deux choses qui ne peuvent convenir qu'à un corps et non pas à une ombre* (*l.* 4, *contre Marcion*, *c.* 8). Saint Epiphane prouve la même vérité par l'action de la femme pécheresse, qui baisa les pieds du Sauveur, qui les arrosa de ses larmes, qui les essuya avec ses cheveux, et qui y répandit du parfum. *Ces pieds*, dit ce célèbre docteur (*l. adv. Hær. hær.* 42), *n'étaient pas des pieds imaginaires ou apparents*. On ne baise, on n'arrose et on n'essuie qu'un vrai corps, et non pas une ombre et un fantôme de corps. Tels sont les différents raisonnements que toute l'antiquité a mis en usage pour combattre les hérétiques qui ne reconnaissaient en Jésus-Christ qu'une simple apparence de corps : raisonnements solides, qui supposent, 1° la fidélité inviolable du rapport des sens dans ce qui concerne leur objet ; 2° l'impossibilité absolue où Dieu est de faire illusion à nos sens, en leur faisant paraître une chose pour ce qu'elle n'est pas.

Dès que Eutychès, supérieur d'un monastère de Constantinople, eut publié qu'il n'y avait qu'une seule nature en Jésus-Christ, parce que l'humanité avait été convertie en la Divinité, toute l'Eglise se souleva avec force contre ce dogme impie, et elle

rappela ce novateur au témoignage des sens, pour lui faire entendre qu'il ne s'était point fait de confusion dans les deux natures, et qu'elles avaient conservé l'une et l'autre toutes leurs propriétés. *Il était inutile*, dit Théodoret (*Dialog.* 2) *que Jésus-Christ parlât de sa chair, puisque les hommes le voyaient manger, boire, travailler et dormir. Jésus Christ a montré, après sa résurrection, à ses disciples incrédules*, continue le même saint docteur, *non sa Divinité, mais son humanité. Voyez*, leur a-t-il dit, *mes mains et mes pieds : c'est moi-même, touchez-moi, voyez-moi : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai... Thomas a été lui-même témoin de la plaie de son côté et des marques que les clous qui avaient percé ses mains, y avaient imprimées : démonstration évidente que le corps du Sauveur du monde était un vrai corps, et qu'il n'a pas été changé en une autre substance.* Tous les saints Pères, sans en excepter aucun, ont tenu le même langage : ils étaient donc tous vivement convaincus de la fidélité inviolable du rapport des sens; et dès lors il est clair qu'on ne peut sans folie récuser leur témoignage, même en matière de religion.

V. Quelque incontestable que soit le rapport des sens, même en matière de religion, il ne faut pas s'imaginer que l'Etre suprême ait remis à leur décision tous les mystères et toutes les vérités fondamentales du christianisme. Loin de nous ces maximes : *Il ne faut croire en matière de religion que ce que les sens nous suggèrent ; c'est sur leur simple témoignage qu'il faut régler notre croyance ; c'est à eux à régler et à fixer les objets de la foi.* Nous sommes vivement persuadés que les mystères de la religion se réduisent très-souvent à des choses purement spirituelles qui ne sont que du ressort de la révélation, et que l'homme laissé à lui-même et à ses propres lumières ne peut comprendre : développons avec soin et avec quelque étendue la solidité de cette réflexion.

La religion chrétienne propose deux espèces de vérités à croire. Il y en a *qui sont absolument détachées des choses corporelles et sensibles.* Telles sont celles qui ont pour objet l'essence de l'Etre-Créateur, souverain Maître de toutes choses, la Trinité de trois personnes réellement distinguées les unes des autres, quoiqu'elles possèdent toutes trois la même nature individuelle, les décrets de la Providence par rapport à la prédestination et à la réprobation des hommes; mais il y en a d'autres qui *sont liées avec des choses sensibles et matérielles.* Nous mettons de ce nombre celles qui regardent le mystère de l'Incarnation, celui de la Rédemption, la Résurrection des morts et les sacrements de la loi nouvelle.

Toutes les vérités de la première classe, c'est-à-dire toutes celles *qui sont absolument détachées des choses sensibles*, ne relèvent pas du ressort des sens. Ils n'ont aucune part à leur connaissance. On ne parvient ordinairement à les connaître que par l'étude de la révélation, ou ce qui revient au même, par la voie du raisonnement étayée des oracles de l'Esprit-Saint que l'Ecriture renferme. La méthode des sens n'a lieu dans la discussion des dogmes dont il s'agit, que pour constater la réalité des textes dont on se sert pour établir ces mêmes dogmes. Si nos yeux ne sont point fidèles dans le rapport qu'ils nous font que nous avons un livre devant nous, et que ce livre résulte de telles et telles combinaisons de termes, tout croule par rapport à la certitude de la foi, puisque les vérités du christianisme dont il est question n'ont de réalité par rapport à nous, qu'autant qu'il est incontestable que tels et tels textes les offrent naturellement à notre esprit. L'homme ne peut, par exemple, connaître par la voie des sens, s'il y a un Dieu subsistant en trois personnes. C'est à la raison seule éclairée de la révélation à découvrir ce dogme. Les sens ne lui font connaître que la réalité des livres saints qui renferment cette vérité.

Quant aux vérités de la seconde classe, c'est-à-dire, quant à celles *qui sont liées avec des choses sensibles et qui supposent quelque chose de matériel*, il faut nécessairement convenir qu'on ne parvient à leur connaissance que par la réunion de la méthode des sens et de la méthode du raisonnement appuyé du secours de la révélation. Tout ce qui est matériel est du ressort des sens. C'est sur leur témoignage qu'on en doit juger. S'ils peuvent nous tromper sur ce point, nous sommes réduits à un état de perplexité et d'incertitude qui ne nous permet pas d'asseoir aucun jugement fixe et arrêté. Il faut raisonner tout autrement de ce qui est purement spirituel, insensible et intellectuel ; c'est à la raison éclairée des lumières de la révélation à en connaître : elle seule peut juger de la liaison qu'il y a entre ce qui est corporel et ce qui est spirituel. Le rapport des sens n'y a aucune part, parce que la connaissance de cette liaison est hors de sa sphère. Eclaircissons ceci par quelques exemples.

Les sens et la raison secourue de la lumière céleste ont conduit les hommes à la connaissance du mystère de l'Incarnation. Le mystère de l'Incarnation suppose essentiellement deux choses : la Divinité en tant qu'elle est propre à la seconde personne de la sainte Trinité, et l'humanité en tant que cette seconde personne de la sainte Trinité s'est faite homme dans le sein de la bienheureuse vierge Marie. C'est au rapport des sens que les hommes sont redevables de la connaissance qu'ils ont eue de Jésus-Christ comme homme : ils ont vécu, conversé, mangé et bu avec lui; ils ont été témoins de toutes ses opérations, de ses miracles et de ses travaux apostoliques ; leurs yeux, leurs oreilles et leurs mains ont été par rapport à eux des garants sûrs de la substance corporelle qu'il animait. Il faut raisonner tout autrement du caractère auguste de Fils de Dieu que Jésus-Christ possédait dans toute sa plénitude. Sa divinité était inaccessible aux sens, parce que la substance divine est par elle-même spirituelle, et que ce qui n'est point corps ne peut être vu des yeux du corps; *Carnis quidem oculis contemplari Deum impossibile est*, dit saint Cyrille de Jérusalem (*Catech.* 9), *quod enim corporis est expers, in carnis oculos cadere nequit.* L'établissement de l'Eglise chrétienne est l'ouvrage du Sauveur du monde ; anathème à quiconque nie cette vérité sainte. Or c'est par le rapport des sens que nous jugeons de ce qu'elle a de sensible et de corporel. Leur témoignage nous fait sûrement connaître les personnes qui en font partie, ses assemblées, ses temples et ses ministres ; mais nous ne découvrons que par la voie du raisonnement, aidé de la révélation, qu'elle est source de vie et qu'il n'y a point de salut à attendre hors de son sein. Le baptême est un mystère de la loi nouvelle : nous connaissons par la voie des sens tout ce qu'il a d'extérieur. Ce sont eux qui nous répondent que l'élément dont on se sert pour l'administrer, est réellement de l'eau, et que quand on le confère, on prononce ces paroles : *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Mais on ne connaît l'efficacité de ce sacrement, par rapport à la renaissance spirituelle, que par le canal de la raison secourue de la lumière céleste renfermée dans les livres saints.

VI. Quoique le témoignage des sens soit par rapport à nous une source de vérité et de connaissance, il ne faut pas en faire des juges et des témoins absolument infaillibles. On avoue qu'ils sont quelquefois sujets à l'erreur ; mais il faut convenir aussi qu'on a des moyens sûrs pour réformer l'illusion de leur rapport, et qu'on ne se trompe pas sur leur témoignage, lorsqu'on a soin de le bien examiner et de l'approfondir avec exactitude. Développons cette matière avec quelque étendue ; elle est de la dernière importance dans la recherche de la vérité.

Ce n'est que par accident et contre l'institution du Créateur, que le témoignage des sens est quelquefois infidèle. Dieu nous a donné un corps et une âme, et il a établi entre notre corps et les corps qui l'environnent, une communication de mouvements réciproques

qui nous annoncent la noblesse de notre extraction, qui nous découvrent la majesté de notre Créateur, et qui nous font apercevoir du premier coup d'œil tout ce qui peut contribuer à la conservation de notre être ou lui porter quelque préjudice. La sagesse du premier Auteur de toutes choses éclate de toutes parts, dans cette combinaison de mouvements réciproques. Toute personne attentive à en considérer les différents ressorts ne peut se dispenser d'y reconnaître une puissance infinie accompagnée de bonté et de miséricorde. Démonstration sensible que les impressions qui résultent des corps sur nous, ne nous portent point par leur propre nature au mensonge. Si elles étaient par elles-mêmes une source immédiate et foncière d'erreur, Dieu même serait le principe de la séduction, puisqu'il ne nous est pas possible, en vertu de notre propre constitution, de nous refuser au témoignage de nos sens; et cette tromperie serait indigne de l'Etre suprême. Il est la vérité par essence, et en cette qualité il déteste tout ce qui conduit au mensonge; il est essentiellement bon, et en cette qualité il ne peut mettre ses créatures dans l'impossibilité de se défendre de l'erreur. On convient, il est vrai, que les sens nous font quelquefois illusion; mais il faut reconnaître aussi que les faux jugements qu'on porte, sur leur rapport, sont l'ouvrage de la précipitation de l'esprit humain à juger, et non pas le fruit immédiat de leur témoignage. Si l'homme avait soin d'en examiner et d'en approfondir les premières impressions avant que de prendre parti, il éviterait beaucoup de jugements faux et téméraires. Pour peu qu'il consulte les lumières de sa raison, il lui est facile de découvrir les règles sûres qu'elles lui présentent pour lui servir de guides dans cet examen. Entrons dans le détail de ces règles, et faisons-en sentir toute la solidité.

VII. Les règles qu'il faut suivre pour asseoir, sur le rapport des sens, un jugement certain et exempt d'erreur, se réduisent aux maximes suivantes :

1° Pour juger sainement de la grosseur des corps, de leur figure, et de la proximité qu'ils ont entre eux, il est nécessaire d'examiner s'il y a entre les corps vus et les yeux qui les voient, une distance proportionnée à la sphère de l'activité des yeux; cette maxime est incontestable. L'expérience nous appprend qu'une tour qui est réellement carrée, et qu'on voit réellement carrée, lorsqu'on est près d'elle, paraît ronde, lorsqu'on en est fort éloigné. Elle nous apprend qu'un corps diminue à nos yeux à proportion que nous nous éloignons de lui, et qu'il paraît à nos yeux à mesure que nous nous en approchons. Elle nous apprend enfin que deux rangées d'arbres tirées au cordeau semblent se réunir à une extrémité, quand on les regarde à l'autre extrémité. D'où proviennent ces jeux de la nature? Ils prennent constamment leur source dans la disproportion de distance qu'il y a entre les objets vus et l'activité de nos yeux; puisque toutes ces erreurs s'évanouissent pour tout le monde dès que l'on a soin de ne juger de la figure d'une tour que quand on s'en approche, de la grosseur d'un corps que quand on en est près, et de la distance proportionnelle qu'ont entre elles deux rangées d'arbres, que lorsqu'on a parcouru l'allée qu'elles composent.

En vain objecterait-on, contre la sagesse de cette règle, qu'il est impossible de savoir au juste la proportion de distance qu'il faut qu'il y ait entre l'objet aperçu et l'œil qui aperçoit, parce que la fixation de cette proportion dépend d'une chose absolument inconnue, qui est la bonté de l'œil de celui qui voit : toute personne raisonnable doit se contenter sur ce point d'une estimation morale et uniforme. Il n'y a pas lieu de soupçonner qu'on se trompe sur cette matière, lorsque tous les hommes concourent et conspirent à en porter le même jugement.

2° Pour décider sans crainte d'erreur, sur le rapport des sens, de tout ce qui a quelque relation aux corps, il faut examiner avec soin si l'image des objets extérieurs, qui vient se tracer en nous, ne reçoit pas quelque altération en passant au travers de ce qui se trouve entre nous et les objets extérieurs. Cette maxime est aussi incontestable que la précédente. Lorsqu'on allume dans une chambre bien fermée de l'eau-de-vie dans laquelle on a délayé du sel, les visages de ceux qui sont présents paraissent pâles, d'une pâleur cadavéreuse, et l'on croit voir des corps morts. Les maisons semblent trembler, lorsqu'on les regarde au travers d'une fumée épaisse qui s'élève dans l'air. Un aviron, quoique droit, paraît cassé et rompu à l'endroit qui sort de l'eau. De quels principes émanent ces expressions séduisantes pour les personnes peu attentives? Il est constant qu'elles prennent leur source dans la nature même du milieu par lequel passent les images des objets qui sont exposés à la vue, puisque ces impressions séduisantes disparaissent pour tout le monde, dès qu'on a soin d'examiner les choses avec quelque attention, et qu'on les approfondit indépendamment du milieu par où elles se manifestent. Qu'on ouvre la chambre dont il est question, et qu'on y introduise le jour, les visages de ceux qui y sont paraissent dans leur état naturel. Dès que la fumée au travers de laquelle on voyait une maison comme tremblante s'évanouit et s'éclipse, la maison paraît à nos yeux dans un état de stabilité ferme et durable. Le toucher détrompe la vue sur *la cassure* de l'aviron plongé dans l'eau, et la vue se détrompe elle-même sur le même fait, dès que l'aviron est tiré de l'eau.

On dira peut-être, pour combattre la règle dont il s'agit, qu'on n'est jamais sûr s'il n'y a pas, entre la vue et les objets, quelque chose qui empêche l'action propre de la vue, et qui altère l'image qui sort des objets extérieurs; mais cette défaite n'est pas recevable. Dieu est trop sage et trop bon pour ne pas nous instruire de cette altération, si elle était réelle. Il serait dans ce cas l'unique cause de notre erreur; de plus que deviendrait la sûreté du commerce? Dans l'hypothèse dont il s'agit, on ne saurait pas si on parle réellement à ceux avec qui on négocie.

3° Pour décider des objets extérieurs sur le rapport des sens, il est absolument nécessaire d'examiner s'il n'y a aucun vice de conformation dans leurs organes, et s'ils ne sont pas imbibés d'une humeur qui empêche leurs fonctions naturelles. Les personnes qui ont la jaunisse voient tout jaune; et celles qui ont la fièvre trouvent amer tout ce qu'elles mangent. En vain s'arrêterait-on dans ces cas aux impressions qu'on ressent pour juger de la nature des objets pris en eux-mêmes; tout le monde sait que les maladies sont souvent cause des sensations trompeuses qu'on éprouve, et qu'il ne faut pas s'y fier. Tout rentre dans l'ordre, lorsque la jaunisse et la fièvre s'évanouissent; ce qui paraissait amer devient doux, et ce qui semblait jaune reprend sa couleur ordinaire.

Les pyrrhoniens nous objecteront sans doute que cette règle ne peut être d'aucun usage dans les différents jugements qu'on porte des corps, sur le rapport des sens, parce qu'on est dans l'impossibilité de savoir s'il n'y a pas toujours quelque humeur sur nos yeux et sur nos autres organes, qui nous déguise la nature des objets extérieurs; mais quiconque raisonne ainsi attaque de front la bonté de Dieu. Car dans ce cas l'Être suprême nous exposerait à une illusion continuelle et irrémédiable.

4° Pour procéder avec ordre et avec sagesse dans les différents jugements qu'on porte des objets extérieurs sur le rapport des sens, il faut consulter tous les sens, au moins tous ceux qui concourent à faire connaître un même objet, et se rendre à leur témoignage dès qu'ils établissent la même chose d'une manière uniforme. La raison qui établit la solidité de cette règle est évidente : l'expérience nous apprend qu'il peut arriver qu'un de nos sens nous trompe, et qu'il soit corrigé par un autre. Si le patriarche Isaac, par exemple, avait été en état de consulter sa vue pour discerner lequel de ses enfants lui demandait sa bénédiction, il n'aurait pas pris Jacob pour Esaü. Le

rapport de ses yeux aurait incontestablement décidé le combat qu'il y avait entre la main qui lui disait que c'était Ésaü, et l'oreille qui lui disait que c'était Jacob. Si un aviron plongé dans l'eau paraît cassé dans la partie qui sort de l'eau, le toucher détrompe la vue sur cet article, et la vue se détrompe elle-même sur le même point, lorsque l'aviron est tiré de l'eau.

5° Pour juger sainement des objets extérieurs sur le rapport des sens, il ne faut pas s'arrêter à leur première impression. On doit se donner le temps d'examiner leur témoignage, et y revenir à plusieurs reprises, avant que de prendre son parti. Il nous arrive quelquefois, et même assez souvent, de prendre une personne pour une autre. La ressemblance extérieure, sa taille, son habillement, sont la source ordinaire de cette illusion ; c'est notre précipitation à juger qui est cause de notre erreur, et on ne peut la prévenir qu'en se rendant plus attentif et en examinant avec plus de soin.

6° Pour que le rapport des sens nous mette en état de porter un jugement solide des objets extérieurs qui nous environnent, il est absolument nécessaire que l'imagination soit libre, c'est-à-dire qu'elle ne soit en désordre, ni par la folie, ni par la fièvre, ni par aucun autre des accidents fâcheux qui ne permettent point de réfléchir. Les frénétiques croient souvent voir et entendre ce qu'ils ne voient ni n'entendent. Juger dans cette occasion des objets extérieurs, c'est évidemment s'exposer à se tromper. Mais on ne peut raisonnablement supposer que tous les hommes aient l'imagination en désordre, et qu'elle empêche les fonctions naturelles de leurs sens. La société ne subsiste que par leur moyen, et elle serait totalement détruite si on ne pouvait s'en rapporter avec certitude à leur témoignage.

7° Le rapport des sens n'est une source de vérité qu'autant qu'on a soin d'approfondir avec une certitude scrupuleuse les caractères des choses qui leur sont soumises. La tissure sensible de plusieurs corps est quelquefois semblable, quoique ces corps soient de différentes espèces. Un morceau d'eau glacée ressemble quelquefois à un morceau de cristal. Le vermeil et le cuivre approchent très-souvent de l'or. C'est par l'ambiguïté des caractères extérieurs que la peinture trompe quelquefois notre vue. Toutes les tromperies sont innocentes de la part de nos sens ; le défaut qui les accompagne ne doit être rejeté que sur la précipitation de l'esprit humain. S'il se trompe dans ces occasions différentes, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Il a différents moyens pour se soustraire à l'erreur. L'activité du feu lui fait connaître si un morceau de glace, qui lui paraît être un morceau de cristal, est réellement un morceau de cristal. Le cristal ne se fond pas devant le feu, et la glace, qui n'est réellement que de l'eau congelée, devient eau liquide. L'eau-forte dissout le cuivre et ne dissout pas l'or. C'est par l'usage de l'eau-forte que les orfévres jugent sûrement, dans les cas douteux, si le métal qu'on leur présente est réellement de l'or ou du cuivre. La peinture fait quelquefois illusion à la vue, et lui présente comme animé ce qui ne l'est pas, mais le toucher détrompe l'organe de la vue.

VIII. Le rapport des sens occasionne en nous deux sortes de jugements : il y en a qu'on nomme *affirmatifs*, et il y en a qu'on appelle *négatifs*.

On entend par *jugements affirmatifs de sens*, ceux qui décident qu'un objet qui est présent, est telle ou telle chose.

On définit les jugements négatifs des sens, ceux qui déclarent qu'un objet qui est présent, n'est que telle ou telle chose.

Eclaircissons ces deux définitions par quelques exemples. Les apôtres et les disciples ont jugé, sur le rapport de leurs sens, que Jésus-Christ était un vrai homme et qu'il avait un corps réel et véritable. En portant *ce jugement affirmatif*, ils n'ont point abusé de leurs sens. Leur croyance était légitime et dans l'ordre, parce qu'ils écoutaient pour lors leurs sens sur une chose qui faisait leur propre objet et qui était de leur ressort. C'est Dieu même qui a établi les sens juges de toutes les choses sensibles et corporelles. Les Juifs ne se sont pas contentés de conclure, sur le rapport de leurs sens, que le Sauveur du monde était un homme réel, qui avait un véritable corps ; ils en ont inféré qu'il n'était qu'un pur homme, parce qu'ils ne voyaient en lui que l'humanité. Ce jugement, que nous appelons *négatif*, était illégitime. Ceux qui le portaient, faisaient un abus visible de leurs sens, parce qu'ils les consultaient sur un objet qui n'était point de leur ressort. Ce n'était point à leurs yeux à juger de la divinité de Jésus-Christ ; la connaissance de la Divinité n'était pas de leur compétence. Ce n'est qu'à la prédication du Sauveur du monde, soutenue de miracles éclatants, qu'ils devaient s'en rapporter pour définir s'il était réellement Dieu dans le temps même qu'il se donnait pour homme. Nous jugeons sur le témoignage de nos sens, qu'il y a une Eglise formée par Jésus-Christ. Les yeux nous font connaître ses assemblées, ses temples et les personnes qui lui appartiennent. *Ce jugement affirmatif* est sage, est raisonnable, parce que les sens nous servent pour lors de guides dans une chose qui est de leur sphère. Les sens ne découvrent dans la constitution de l'Eglise que ce qu'elle a de sensible et d'extérieur. Malheur par conséquent à ceux qui se bornent à en conclure qu'elle n'est qu'une société particulière qui n'a rien de singulier. *Ce jugement négatif* n'est point dans l'ordre ; la raison le condamne, parce qu'il atteste une chose sur laquelle les sens ne peuvent donner aucune lumière. La révélation, que nous tenons du souverain prêtre de la nouvelle alliance, nous apprend que la société sainte qu'il a établie, est une source d'eau vive et hors du sein de laquelle il n'y a point de salut à attendre. Nos sens sont juges de tous les rits extérieurs qui forment les sacrements ; c'est sur leur rapport que nous décidons qu'on administre le baptême, lorsque nous voyons qu'un ministre verse de l'eau sur la personne qu'on lui présente, et que nous entendons prononcer ces paroles : *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Décision juste et sensée : le jugement affirmatif qu'elle renferme est raisonnable, parce que le témoignage des sens roule dans cette circonstance sur des choses sensibles, qui sont constamment de leur juridiction. Prétendre, sur le rapport des sens, que le baptême n'est qu'un versement d'eau joint à la prononciation des paroles qu'on vient de rapporter, et rien de plus, c'est une décision téméraire, injuste et diamétralement contraire à toute raison. Ce jugement négatif n'est point dans l'ordre, parce qu'il décide, sur le rapport des sens, d'une chose qui est au delà des bornes de leur ressort, et dont on ne peut être instruit que par la voie de la révélation. Les livres saints et la tradition constante de tous les siècles nous apprennent que le rit extérieur, dont il est question, a la vertu et la force de nous communiquer la grâce sanctifiante qui nous rend saints et agréables aux yeux de Dieu.

IX. Les docteurs de la religion prétendue réformée souscrivent aux principes que nous venons d'établir sur la force du témoignage des sens en matière de religion. Ils admettent comme nous les deux espèces de jugements qu'ils occasionnent et dont nous venons de développer la nature : ce n'est point en cela que consiste leur crime. Toute leur faute se réduit à ce qu'ils font usage des maximes énoncées pour combattre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement des autels, et la transsubstantiation du pain et du vin en son corps et en son sang. Commençons par exposer ce qu'ils disent sur cette matière, et nous ferons voir ensuite le faux de leur raisonnement.

Il faut, dit le célèbre M. Jurieu (*Réponse au livre du P. Noël, jésuite, sur le sujet du saint sacrement de l'Eucharistie*, p. 1-100), conserver au témoignage des sens toute leur force et toute leur autorité sur toutes

les choses qui sont de leur ressort : sans cela toute certitude croule en matière de religion. Les sens, ajoute-t-il, occasionnent en nous deux espèces de jugements, les uns qu'on nomme affirmatifs, et les autres qu'on appelle négatifs. On doit, selon lui, souscrire à tous les jugements *affirmatifs et négatifs des sens*, toutes les fois qu'ils déposent en faveur de la présence ou de l'absence d'un corps parce que Dieu les a établis et autorisés comme juges légitimes à dire si un corps est là, ou s'il n'y est pas. Il faut raisonner tout autrement, continue le même ministre, *des jugements négatifs des sens*, toutes les fois qu'il est question d'une qualité accidentelle d'un corps, et qui dépend de l'institution divine. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage des sens sur ce point, c'est à la révélation qu'il faut avoir recours pour être instruit de sa vérité ou de sa fausseté. Or tous nos sens conspirent en tout temps, en tous lieux et en toutes circonstances, c'est toujours M. Jurieu qui parle, à nous convaincre que ce que nous voyons dans l'eucharistie, est réellement du pain et du vin, et que le corps de Jésus-Christ n'y est pas; donc nous devons croire que le pain et le vin subsistent, et que le corps du Sauveur n'y est pas. Nos sens semblent nous dire, il est vrai, et même il nous disent qu'il n'y a que du pain et du vin; mais il faut réformer en cela leur rapport, parce que les livres saints nous apprennent que Jésus-Christ a attaché aux symboles eucharistiques la vertu de sanctifier nos âmes et de nous incorporer à lui. C'est visiblement abuser de leur témoignage sur la matière en question, que de se fixer à ce jugement, *il n'y a que du pain et du vin dans l'eucharistie*. Dieu nous a avertis du contraire par les premiers prédicateurs de l'Evangile, et c'est aux sens à se taire dès qu'il fait entendre ses oracles.

Nous ne croyons pas que les protestants puissent nous reprocher d'avoir altéré en quelque chose l'objection prise du témoignage des sens, et dont ils font usage pour anéantir la croyance des catholiques sur le fait de l'eucharistie. Mais quelque éblouissante qu'elle soit, ils y feraient moins attention, s'ils avaient soin de ne point se livrer aux préjugés de leur naissance, et d'examiner tranquillement les principes que l'Eglise leur fournit pour la résoudre. Les catholiques conservent au rapport des sens toute leur force et toute leur autorité; ils conviennent qu'il est, dans le cours ordinaire de la nature, la seule voie dont on puisse se servir pour juger de la présence ou de l'absence d'un corps. Expliquons-nous plus clairement: ils avouent que les impressions, qui résultent ordinairement d'un corps, sont, dans le cours ordinaire de la vie, une preuve sensible que ce corps est réellement présent, et que le défaut de ces mêmes impressions démontre qu'il ne l'est pas. Mais ils ajoutent en même temps et avec raison, que cette règle ne doit pas avoir lieu par rapport à l'auguste sacrement des autels, parce que Jésus-Christ même, qui a établi avec tant de force l'autorité du témoignage des sens nous a prévenus que ce qui nous paraît pain et vin après la consécration, est réellement son corps et son sang, et non pas du pain et du vin. Jésus-Christ réellement présent au saint sacrement des autels, ne fait point sur nous les impressions qu'il faisait sur les apôtres dans le moment de sa prédication, et après qu'il est sorti glorieux du tombeau; mais ce défaut d'impressions corporelles ne prouve point son absence, parce qu'il nous a lui-même avertis qu'il se trouve caché sous les apparences du pain et du vin. C'est sans fondement que les docteurs de la religion prétendue réformée s'opposent à la doctrine des catholiques sur le fait de l'eucharistie, sous prétexte qu'ils donnent atteinte à la force du témoignage des sens. Les catholiques de concert avec eux en reconnaissent toute l'autorité dans tout ce qui concerne le cours ordinaire de la nature. S'ils refusent de s'y soumettre dans le fait de l'eucharistie, c'est qu'ils sont vivement convaincus que Dieu peut faire ce qu'ils ne peuvent comprendre, et que c'est lui-même qui leur apprend à ne plus rendre hommage à leurs sens. Les protestants ont raison de dire qu'il ne faut point juger, sur le rapport des sens, que le sacrement de l'eucharistie n'est que du pain et du vin, et qu'il n'est qu'une simple figure qui nous rappelle la mémoire de la passion du Sauveur, parce que les sens jugent pour lors selon eux d'une chose qui n'est point de leur sphère. Rendons-leur justice sur ce point, ils confessent hautement que l'eucharistie est quelque chose de plus, et qu'il faut croire qu'en la recevant avec des dispositions saintes, on reçoit réellement tout ce que Jésus-Christ est et tout ce qu'il a de vertu dans l'ordre de la grâce. Cet aveu est un pas qu'ils font vers la vérité, mais il n'est point suffisant pour rendre à toute l'étendue des oracles de l'Esprit saint la soumission qu'ils méritent. S'ils les examinaient sans prévention, et qu'ils étudiassent sans préjugés la foi constante de toutes les églises et le vrai sens du Nouveau Testament, ils reconnaîtraient sans peine que le sacrement de l'eucharistie ne communique la grâce sanctifiante, et qu'il ne la répand dans les cœurs qu'autant que Jésus-Christ même, source unique de toute grâce, se trouve réellement présent sous les apparences du pain et du vin. Sans cela l'eucharistie n'est plus un mystère impénétrable à l'esprit humain. On conçoit aisément qu'il n'est pas impossible que Dieu ait attaché sa grâce à l'administration de quelques rits extérieurs.

§ III. *De la méthode* de raisonnement *ou, ce qui revient au même*, de discussion.

I. La méthode d'examen ou de discussion consiste dans la recherche exacte de tout ce qui peut concourir à l'éclaircissement d'un objet proposé, soit en balançant tout ce qui peut servir à en démontrer la vérité ou la fausseté, soit en faisant attention aux raisons pour et contre, afin de se déterminer ensuite avec connaissance de cause au choix de tel ou tel parti. (*Voyez la continuation du Traité de l'église, t.* 1; *Dissertat. 1. p.* 20. à La Haye, chez Neaulme, 1744.)

II. L'examen *de discussion* en matière de foi peut rouler sur deux objets différents, ou sur *la suffisance et la légitimité du tribunal* qui propose telles ou telles doctrines à croire, avec la résolution d'y donner son consentement, dès qu'on sera convaincu de la réalité de son jugement, ou sur *l'inspection détaillée des dogmes particuliers de la religion*, dans le dessein de ne souscrire qu'à ceux qu'on jugera soi-même être conformes à la révélation. (*Ibid. p.* 20.)

III. 1° Il n'est point ici question de la voie d'examen de discussion qui se borne à la connaissance de l'autorité qu'il faut suivre, supposé qu'il y en ait réellement une qui jouisse de ce privilége; interdire cette espèce d'examen à l'homme, c'est le dégrader de sa qualité d'être raisonnable, et le réduire à la condition des bêtes, qui ne se conduisent que par instinct. Comme il a reçu des mains du Créateur la raison en partage, il doit toujours écouter dans ses démarches l'impression de ses lumières. Si au défaut de l'évidence, il s'abandonne à l'autorité, il faut au moins qu'il soit convaincu, sur de bonnes raisons, que l'autorité qui le détermine, mérite par sa propre nature l'hommage de son cœur et de son esprit. Sans cela son obéissance serait aveugle et téméraire. Il s'exposerait en effet, dans ce cas, à recevoir comme vérités les doctrines les plus extravagantes et les plus fausses, puisque chaque secte propose ses dogmes et a son autorité. (*Ibid. p.* 21.)

2° L'unique difficulté, qui se présente ici à résoudre sur la méthode *d'examen de discussion*, se réduit simplement à savoir si tout homme peut s'en rapporter à ses propres lumières en fait de croyance, par rapport aux vérités catholiques, et s'il est en droit de ne souscrire qu'à celles qu'il juge par lui-même faire partie des vérités saintes qui forment le sacré dépôt. (*Ibid. p.* 22.)

IV. La méthode *d'examen de discussion*, dans laquelle on a pour but de ne consulter que ses propres lumières pour se rendre à quelques points de doctrine, n'est point celle qu'il faut suivre dans la recherche des vérités de la religion. (*Ibid. p.* 22-52.)

1° La méthode *de discussion* n'est point à la portée des simples : preuve sensible qu'il ne faut pas s'y arrêter dans la recherche des dogmes de la foi : développons toute la force de ce raisonnement.

Dieu, qui veut sauver tous les hommes, a arrêté dans la sagesse de ses conseils, qu'aucun d'entre eux n'arrivera au royaume céleste sans la croyance des vérités chrétiennes. Cette maxime est incontestable ; l'Être suprême doit donc, en conséquence de cette même sagesse, avoir établi dans son Eglise un moyen court et facile pour parvenir à la connaissance des dogmes évangéliques. Or la voie *d'examen de discussion* n'a point ce caractère. Les personnes les moins attentives et les plus prévenues conviendront sans peine qu'elle suppose, de la part de ceux qui s'y livrent, un travail impossible aux simples et qui surpasse absolument leurs forces. Comment veut-on en effet qu'ils sachent, par eux-mêmes et par leur propre application, si les livres qu'on leur donne comme inspirés et comme canoniques le sont véritablement ? si les traductions qu'on en a faites et qu'on leur met entre les mains, sont réellement conformes au texte original ? si les doctrines qu'on leur propose ne sont au fond que celles que ces écrits contiennent ? La connaissance des langues savantes n'est ni commune, ni populaire. Entre ceux mêmes qui la possèdent, il en est peu qui soient en état d'entrer dans toutes ces profondeurs. Tous les esprits ne sont pas capables de cette attention scrupuleuse et soutenue, nécessaire pour combiner une multitude de raisons contradictoires, pour juger ensuite quelles sont celles qu'il faut écouter et auxquelles il faut se rendre. Concluons donc que la méthode *de discussion* est impraticable aux simples ; et dès lors il est démontré qu'elle n'est pas celle que le Sauveur du monde a établie pour conduire les hommes au christianisme ; sa sagesse et sa bonté s'opposent évidemment à la réalité de cette institution.

2° Jésus-Christ a établi dans son Eglise un corps de pasteurs, pour conduire les fidèles dans le chemin du salut. L'apôtre saint Paul (*Ephes.* 4, 11-14) dit positivement que le dessein du Sauveur a été, en donnant des ministres à son Eglise, de fixer par leur instruction la foi des chrétiens. Il n'est donc point permis à chaque particulier de s'en rapporter à ses propres lumières sur la croyance des vérités de la foi. Dans l'hypothèse contraire, l'établissement du ministère évangélique devient absolument inutile, puisqu'il est évident pour toute personne sensée, qu'un tribunal, quel qu'il soit, n'a qu'une ombre d'autorité, lorsqu'il est libre à ceux qui sont soumis à sa juridiction d'admettre ou de rejeter les jugements qui en émanent, suivant qu'ils les jugent eux-mêmes bons ou mauvais.

3° Les Juifs et les premiers chrétiens ont été vivement convaincus que ce n'était pas à eux à juger en dernier ressort des matières de la foi, et qu'il y avait un tribunal supérieur, aux décisions duquel il fallait s'en rapporter. S'il s'élève en Judée un doute sur la naissance du Messie annoncé par les Mages d'Orient, Hérode n'entreprend pas de décider par lui-même de ce fait ; il assemble *les princes des prêtres et les scribes pour apprendre d'eux où doit naître le Messie, et ils répondent que c'est à Bethléem, selon ce qui a été dit par un prophète ; et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière d'entre les principales villes de Juda ; car c'est de toi que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israel* (*Matth.* 2, 3 6). Il faut dire la même chose des premiers chrétiens : aucun d'entre eux n'a voulu juger définitivement par ses propres lumières la question des cérémonies légales. Tout le monde sait que les apôtres s'assemblèrent à Jérusalem pour la terminer en commun (*Act.* 15).

4° Un État n'est bien policé qu'autant qu'il se trouve dans son sein des juges pour fixer le sens des lois, et pour terminer les disputes qu'occasionnent quelquefois les différentes interprétations qu'on leur donne. Laisser à chaque citoyen d'un royaume le pouvoir d'en expliquer les lois, selon son caprice et ses propres lumières, c'est vouloir fomenter la discorde et la division en cas de différend. En effet, chaque citoyen, dans l'hypothèse dont il s'agit, soutiendra avec chaleur la justesse de son interprétation ; et comme il n'y aura point de juge qui puisse les fixer et les réduire, entêtés de leur propre sens, ils entreprendront de se faire justice à eux-mêmes, ce qui conduira visiblement à des guerres universelles et à un bouleversement général. Or Jésus-Christ, la sagesse par essence, est le fondateur de la république chrétienne ; c'est lui-même qui, après l'avoir formée de son sang, lui a donné des lois. Que M. Jurieu et ses disciples conviennent donc qu'il est impossible que le Sauveur du monde l'ait laissée sans juges, pour fixer le sens de ce qu'il a ordonné. Si l'évidence personnelle de chaque chrétien était le juge en dernier ressort des controverses de la foi, la religion deviendrait en peu de temps le jouet de l'imagination des hommes, sans que les simples fussent en état de savoir quel parti prendre. Les hérétiques comme les catholiques font valoir leur évidence. Les uns et les autres publient leurs veilles, leurs études, leur application et leurs lumières. Chacun d'eux revendique en sa faveur la piété, le désintéressement et l'amour de vérité. On les voit à l'envi les uns des autres soutenir qu'ils sont exempts de toute prévention. A les considérer dans ce point de vue, leurs disputes sont interminables, par le défaut d'un tribunal souverain qui puisse les juger en dernier ressort et leur imposer silence. Concluons donc que le Créateur, qui est un Dieu de paix, n'a point autorisé la méthode de discussion en matière de foi, et qu'il n'a point voulu que les fidèles s'en rapportassent à eux-mêmes dans la fixation des vérités chrétiennes.

V. Quoique la méthode *de discussion* ne soit pas celle qu'on doive embrasser pour parvenir en dernier ressort à la connaissance des dogmes catholiques, il ne faut pas s'imaginer qu'il faille bannir de la recherche des vérités chrétiennes tout usage de la raison. Jésus-Christ, les Apôtres et les saints Pères ont eux-mêmes reconnu tout le poids des lumières naturelles, pour conduire les hommes au christianisme. Ils les ont eux-mêmes employées pour l'établissement de cette religion sainte et vraiment divine. (*Voyez le Traité de la vérit. relig. t.* v. *p.* 143-161.) 1° Le Sauveur du monde a prouvé aux Juifs la divinité de sa mission par l'éclat de ses miracles et par l'accomplissement des prophéties en sa personne. Il leur a démontré qu'il ne faisait pas ses œuvres merveilleuses au nom de Béelzebut, parce que personne ne travaille à se détruire soi-même. Il a établi la vérité de sa résurrection sur le témoignage des sens, en montrant à ses Apôtres ses pieds et ses mains, en les leur faisant toucher, et en mangeant et buvant avec eux. 2° Si saint Pierre annonce à Cornelie que Jésus-Christ mort en croix est sorti glorieux du tombeau, il lui prouve ce fait, parce que lui, apôtre, a mangé et bu avec ce divin Maître depuis que les Juifs l'ont crucifié. Saint Paul recommande aux Thessaloniciens de *ne point mépriser les prophéties, d'éprouver tout et d'approuver ce qui est bon.* (1. *Thess.* 5, 20, 21.) Démonstration complète qu'il était vivement convaincu de la vérité de la maxime dont il s'agit. Le sage discernement qu'il faut faire des vrais ou des faux prophètes ne peut être que l'ouvrage de la raison. 3° Les saints docteurs de l'Eglise ont toujours fait usage des lumières naturelles, lorsqu'il a été question de défendre les vérités de la foi contre les attaques de l'hérésie. On trouve dans leurs ouvrages

des raisonnements solides tirés de l'Ecriture et de la tradition en faveur des dogmes évangéliques, et une réfutation solide des objections proposées par les novateurs contre les points de doctrine que le christianisme enseigne.

VI. Il y a trois excès également dangereux et qu'il faut éviter sur la matière dont il est ici question : *le refus de toute autorité, l'exclusion de tout usage de la raison, et l'empire trop grand des lumières naturelles.*

1° Bannir toute autorité de la recherche des vérités chrétiennes parce qu'on s'imagine que la raison seule doit conduire les hommes dans cette opération, c'est anéantir le christianisme, puisqu'il fait profession de croire des points de doctrine que la raison ne peut ni découvrir ni comprendre. Il enseigne qu'il y a un Dieu en trois personnes, et que la seconde a pris une nature semblable à la nôtre dans le sein d'une vierge ; il apprend que nous naissons tous criminels ; que le Fils de Dieu s'est sacrifié pour nous et qu'il a établi des sacrements pour nous faire rentrer en grâce avec l'Etre suprême. Toutes ces vérités ne sont pas du ressort de la raison : elles n'ont pour fondement que l'autorité divine. Jésus-Christ n'a pas appelé les peuples au tribunal de la raison. Pour faire croire ce qu'il annonçait, il a renvoyé les Juifs aux écritures de l'Ancien Testement, afin qu'ils y apprissent qu'il s'attribuait à juste titre la qualité de Messie. Attentif à remplir les devoirs du ministère dont il était chargé, il a établi la vérité de sa doctrine sur l'autorité de son Père dont il était revêtu, et qui était sensible en lui par l'éclat des ses miracles. *Celui qui m'a envoyé*, disait-il, *est véritable ; je n'enseigne que ce que j'ai appris de lui* (*Joan.* 8, 28, 29). Les apôtres, instruits à l'école de ce divin Maître, n'ont pas eu d'autres principes dans l'établissement des vérités chrétiennes. *Gardez*, dit saint Paul (2 *Tim.* 2, 2), *ce que vous avez appris de moi devant plusieurs témoins. Donnez le en dépôt à des hommes fidèles qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres. Nous vous annonçons*, dit saint Jean, *ce que nous avons vu, et ce que nous avons ouï* (1, *Jean.* 1, 3). Le caractère principal de la foi évangelique est donc d'être fondé sur l'autorité et non pas sur le raisonnement.

2° Exclure tout usage de la raison de l'examen des vérités chrétiennes, c'est faire du christianisme une religion d'enthousiastes et d'inspirés, qui se conduisent sans lumières et sans principes. L'homme n'a reçu de Dieu la raison en partage que pour en suivre l'impression dans toutes ses démarches. Il se réduit indignement à la condition des bêtes, dès qu'il prend parti pour ou contre un point de doctrine, sans avoir préalablement examiné si la raison autorise le jugement qu'il porte. Réduit nécessairement à deux principes de connaissances, qui sont les lumières naturelles et l'autorité, il ne peut sagement sacrifier l'hommage de son cœur et de son esprit qu'aux points de doctrine qui ont le suffrage de l'un on de l'autre de ces tribunaux. Dès qu'il se soumet à un dogme dont le bon sens lui démontre la vérité, il est dans l'ordre, parce qu'il se conforme en cela aux impressions d'une lumière dont Dieu même est la source. Son obéissance à l'autorité n'est vraiment louable, qu'autant que l'autorité à laquelle il défère, mérite réellement sa soumission. Obéir à tous esprits sans examiner de la part de qui ils parlent, c'est se livrer à une obéissance aveugle que le bon sens condamne. On court risque de s'égarer et de rendre hommage aux dogmes les plus monstrueux, dès qu'on écoute indifféremment le premier qui parle. Il n'arrive que trop souvent que l'ange de ténèbres se change en ange de lumières, et qu'il fasse illusion. Tous les novateurs croyent avoir la raison en partage, et l'autorité pour ce qu'ils annoncent. Il faut sérieusement examiner ce qu'ils enseignent, pour ne pas embrasser le mensonge : examen scrupuleux, qui ne peut se faire que par la voie du raisonnement et de la réflexion.

3° Regarder la raison comme juge souverain dans la recherche des dogmes de la foi, prétendre que c'est à elle à juger de leur vraisemblance et de leur possibilité, avant que de s'y soumettre, vouloir que les livres saints plient sous elle, dès qu'elle aperçoit de prétendues contradictions entre les points de doctrine que l'Ecriture renferme et ses idées, c'est anéantir les droits de l'autorité divine, les réduire à rien, et ne reconnaître en fait de doctrine aucun autre tribunal que les lumières naturelles : système qui va d'une manière directe au renversement total de toutes les vérités chrétiennes, et à faire perdre à la révélation toute sa majesté et toute sa grandeur. Les sociniens veulent tout comprendre avant que de croire. Si on leur propose par exemple le mystère de la Trinité, ils en examinent d'abord toutes les parties au tribunal de la raison ; faussement convaincus que les maximes philosophiques s'opposent à ce que trois personnes réellement distinguées les unes des autres possèdent toutes trois une même nature individuelle, ils rejettent ce dogme fondamental du christianisme : prévenus de leurs prétendues lumières et de la préférence que la raison doit avoir dans la recherche de la vérité, ils donnent aux textes des livres saints, qui énoncent clairement le mystère dont il s'agit, des interprétations forcées plutôt que de recevoir ce qu'ils signifient à la lettre. Encore un coup, manière de raisonner visiblement vicieuse et impie, puisqu'elle fait du recueil des livres saints un ouvrage méprisable et inintelligible, en ce qu'elle donne lieu de croire que l'Etre suprême, qui en est l'auteur, a renversé la signification naturelle des termes en le dictant. L'apôtre saint Paul n'a point suivi cette route dans l'établissement des dogmes évangéliques. Persuadé que les voies de Dieu sont incompréhensibles et que l'homme n'a point été appelé au conseil de l'Etre suprême, pour y puiser l'intelligence et le dénoûment de tous les mystères de la religion, il s'est soumis aux vérités connues par l'autorité, et il a imposé silence à la raison qui semblait les combattre. Profitons de son exemple, et adorons comme lui avec humilité les dogmes chrétiens, quoique nous ne puissions ni les développer ni les comprendre. Les lumières naturelles de l'esprit humain sont trop faibles pour pénétrer dans le sein de la Divinité ; et il est de notre devoir de tout sacrifier à ses oracles, dès qu'elle daigne nous instruire par elle-même de quelques-uns des mystères qui la concernent. Dieu ne peut tromper ni être séduit ; on est en sûreté, lorsqu'on s'en rapporte à son témoignage. Ennemi de tout mensonge, il est impossible qu'il nous livre à l'erreur dès qu'il nous fait part des secrets qui caractérisent sa majesté et sa providence.

VII. Pour se mettre à l'abri des trois défauts dont nous venons de parler, il est évident qu'il faut reconnaître, 1° que l'autorité est d'un usage indispensable dans la discussion des dogmes de la foi ; 2° que la raison doit y avoir quelque part, et qu'on ne peut sans folie l'en exclure entièrement ; 3° que la fonction des lumières naturelles se borne à examiner attentivement quels sont les points de doctrine qui se trouvent dans la révélation, et qu'il faut qu'elles se soumettent à ces points de doctrine, quelque impénétrables qu'ils soient à l'esprit humain.

Nous ne nous arrêterons point à faire voir ici qu'il faut nécessairement avoir recours à l'autorité, lorsqu'il est question de s'instruire des dogmes du christianisme. Il suffit d'observer pour le présent, que Jésus-Christ n'a annoncé que ce qu'il avait lui-même appris de son Père, et que les apôtres ont principalement établi la vérité de leur prédication sur les leçons qu'ils avaient reçues de la bouche de leur divin Maître. Le dernier paragraphe de cet ouvrage poussera jusqu'au dernier période de l'évidence la nécessité de la méthode d'autorité par rapport à l'exa-

men et à la recherche des dogmes évangéliques.

On s'étonnera toujours à juste titre de voir mettre en problème dans les écoles chrétiennes, si on doit se servir de la raison dans l'examen des matières de la foi. Vouloir en interdire tout usage, c'est, comme nous l'avons déjà dit, ouvrir la porte au fanatisme et à l'enthousiasme, dont le caractère principal est de se conduire sans lumière et sans principe. L'homme est un être raisonnable ; Dieu ne lui a fait présent de la raison que pour lui servir de flambeau dans toutes ses démarches. Malheur à lui s'il néglige d'en suivre la lumière ; il se dégrade de la noblesse de son extraction, et il se réduit à l'état des bêtes, qui n'agissent que par instinct et sans connaissance de cause. Jésus-Christ et les apôtres ont employé la voie du raisonnement pour établir les vérités chrétiennes : preuve sensible qu'il ne faut pas l'exclure entièrement de la recherche des dogmes de la foi. Sans son secours et sans son ministère, l'hommage qu'on rend aux différents points de doctrine qui composent le sacré dépôt n'est ni sage ni prudent. Nous savons que l'apôtre saint Paul (*Coloss.* 2, 8) défend qu'on s'arrête aux vains discours de la philosophie, lorsqu'il est question des matières de l'Evangile ; mais nous savons aussi qu'il ne condamne en cela que l'abus des lumières purement naturelles et non pas l'usage même qu'on en peut faire, puisqu'il prouve par le rapport des sens que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, et qu'il fait un crime aux païens de n'avoir pas su profiter de leur raison pour rendre hommage à la Divinité (2 *Cor.* 15). Si saint Paul (*Rom.* 1) se soulève avec tant de force contre la voie du raisonnement, il ne proscrit que cette raison inquiète et curieuse qui veut approfondir les mystères et en concevoir clairement la possibilité, avant que d'y souscrire. Son but est de nous apprendre qu'il ne faut pas faire usage de l'obscurité des vérités chrétiennes pour en combattre l'existence, vu qu'elles sont appuyées sur l'autorité de Dieu même, qui ne peut tromper ni être séduit. En un mot, son dessein est de nous faire sentir que les prétendues absurdités, que les contradicteurs s'imaginent trouver dans les doctrines catholiques, ne doivent mettre aucun obstacle à leur réception, parce que l'Etre suprême connaît le dénoûment de ces prétendues absurdités, et qu'il est juste de rendre hommage à la vérité connue, quoiqu'elle soit environnée de ténèbres que l'esprit humain ne peut faire disparaître. L'apôtre dont il s'agit prêchait autant par exemple que par paroles. Aussi voyons-nous qu'il ne s'est point éloigné des maximes établies, lorsqu'il a été question de défendre les dogmes du christianisme contre les raisonnements subtils des esprits forts. Convaincu que la vocation à la foi est purement gratuite et qu'elle ne prend sa source et son principe que dans la pure libéralité du Dieu des miséricordes, il annonce à toute la terre, qu'aucun des fidèles ne peut soutenir que sa vocation au christianisme est le fruit de ses bonnes œuvres. La raison laissée à elle-même et dénuée du secours de la révélation forme contre ce point de doctrine des difficultés impénétrables, que saint Paul (*Rom.* 9) ne passe point sous silence. Il se les propose dans toute leur force. Mais loin d'en être ébranlé, quoiqu'il ne puisse les résoudre et en pénétrer tous les ressorts, il ne s'attache que plus fortement au dogme prouvé, et il se contente pour toute réponse d'imposer silence à la raison, en disant que les voies de Dieu sont incompréhensibles.

Le droit de la raison dans la recherche des vérités chrétiennes se borne à nous faire connaître quelle est l'autorité aux décisions de laquelle il faut se soumettre. *Mes bien-aimés*, dit saint Jean, *ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu, car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde* (1 *Joan.* 4, 1). L'apôtre saint Paul est formel sur le même point : *Ne méprisez pas*, dit-il, *les prophéties, mais éprouvez tout et approuvez ce qui est bon* (1 *Thess.* 5, 21). Ces deux passages sont clairs et précis. Ils démontrent d'une manière sensible qu'on ne doit point croire en aveugle et qu'il faut écouter les lumières de la raison avant que de se rendre à quelque point de doctrine. Mais en quoi consiste le sage discernement qu'ils prescrivent, et quel est l'objet qu'ils lui assignent ? Il est évident qu'ils ne parlent pas d'un examen préliminaire à la croyance, qui a pour but la discussion des dogmes à croire, et pour principe l'usage des lumières naturelles sur le fond de ces mêmes dogmes. On y trouve simplement qu'il est nécessaire d'approfondir par la voie du raisonnement le caractère et la qualité de ceux qui se donnent pour prophètes, avant que de souscrire à leurs leçons, parce que l'ange de ténèbres se change quelquefois en ange de lumière, et qu'il se montre souvent sous les apparences de la vérité. Dès que l'esprit humain est persuadé que ce qu'on lui propose est établi sur la révélation divine, il ne doit point hésiter à se soumettre sans réserve. La raison même exige ce sacrifice, parce que l'Etre suprême ne peut, ni séduire ni être séduit. En vain voudrait-on révoquer en doute la solidité et la vérité de cette interprétation : l'apôtre saint Paul l'a autorisée par sa propre conduite. S'il enseigne *qu'il faut captiver son entendement sous le joug de la foi* (2 *Cor.* 10, 5), il a donné lui-même un exemple célèbre de cette soumission, puisqu'il s'est contenté de répondre aux difficultés qu'il se proposait contre les mystères de la providence : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles!* (*Rom.* 11 33.)

VIII. On distingue deux sortes d'évidences : *une évidence d'objet et une évidence de témoignage.*

L'évidence d'objet est celle qui développe d'une manière claire et distincte, par le secours des lumières purement naturelles, la convenance ou la disconvenance qui se trouve entre le sujet et l'attribut d'une proposition. Cette maxime, *deux et deux font quatre*, est évidente d'une évidence d'objet, parce qu'on aperçoit clairement, en vertu des seules lumières naturelles, la liaison et le rapport de proportion qu'il y a entre deux fois deux et quatre.

L'évidence de témoignage est celle qui nous fait connaître qu'une telle chose est, parce qu'elle est appuyée sur une autorité irréfragable ou, ce qui revient au même, qui établit d'une manière claire et distincte sur le témoignage de personnes véridiques, dans lesquelles on ne peut soupçonner ni illusion ni envie de tromper, la liaison nécessaire qu'il y a entre l'attribut et le sujet d'une proposition. Eclaircissons ceci par un exemple : cette maxime, *il y a une ville de Rome*, est évidente d'une *évidence de témoignage*. Il est impossible de s'imaginer que tous les historiens et tous les voyageurs aient voulu en imposer aux hommes sur ce point.

Cela posé, nous convenons que l'homme ne doit l'hommage de son cœur et de son esprit qu'à ce qui est évident, ou *d'une évidence d'objet*, ou *d'une évidence de témoignage*. Dès qu'il acquiesce à un point de doctrine qu'on lui propose, sans avoir l'une ou l'autre de ces évidences, il croit en aveugle et il se détermine à un parti plutôt qu'à un autre sans aucun motif de crédibilité ; détermination imprudente qui l'expose à souscrire au mensonge.

Les spinosistes et les sociniens ont tort d'enseigner que le défaut *d'évidence d'objet* est une raison suffisante pour se dispenser de croire les dogmes de la religion chrétienne. Revêtus *de l'évidence du témoignage*, ils méritent la soumission la plus entière. On ne doit pas craindre d'embrasser l'erreur, lorsqu'on écoute et qu'on admet les oracles de Dieu, qui est la vérité par essence. Les lumières naturelles sont extrêmement bornées, et elles nous apprennent elles-mêmes que rien n'est plus légitime ni plus dans l'ordre, que le sacrifice du cœur et de l'esprit aux décisions d'une autorité infaillible.

IX. Ce n'est point ôter à la foi l'obscurité qui accompagne l'essence et la nature des mystères qu'elle propose, que de se servir de la raison pour prouver la réalité de ses mystères. Il y a une très-grande différence entre cette proposition, *Ce que l'on doit croire est évident*, et celle-ci, *Il est évident qu'on doit croire telle chose.* La première suppose essentiellement une évidence d'objet, qui rende tout sensible et qui fasse connaître jusque dans les derniers replis la chose dont il est question. La seconde au contraire ne suppose nécessairement qu'une évidence de témoignage infaillible, soit que ce témoignage établisse une chose claire en elle-même, soit qu'il ne dépose qu'en faveur d'une chose incompréhensible et impénétrable. Appliquons ce principe aux vérités de la foi. Les mystères de l'Evangile sont évidents d'une évidence *de témoignage*, parce qu'ils ont pour appui le suffrage de la révélation, que la raison elle-même démontre être à l'abri de toute erreur; mais ils ne sont pas évidents *d'une évidence d'objet*, parce que l'autorité, qui les présente à croire, n'en développe point la possibilité, et que l'esprit humain n'en peut sonder la profondeur. Malheur à ceux qui font difficulté de se soumettre aux dogmes de la foi, quoiqu'ils aient pour fondement les leçons de l'Etre suprême, parce que la substance de ces dogmes est environnée de nuages et de ténèbres que la raison ne peut dissiper : saint Paul leur apprend qu'il faut humilier les lumières naturelles sous l'enseignement de Jésus-Christ. Disons plus, la raison elle-même leur dicte qu'il faut qu'ils se rendent, dès que le suffrage d'une autorité infaillible se trouve en compromis avec des raisonnements humains.

Eclaircissons ceci par un exemple. Il est évident par l'Ecriture et par la tradition apostolique de tous les siècles, qu'il y a un seul Dieu en trois personnes, réellement distinguées les unes des autres, quoiqu'elles possèdent toutes trois la même nature numérique et individuelle; mais cette évidence extérieure ne répand aucune lumière sur la substance même de ce mystère : il demeure impénétrable malgré l'évidence de la révélation sur laquelle il est établi. Pour avoir une foi parfaite et raisonnable, il est nécessaire qu'on ait une pleine évidence du fait de la révélation et de l'infaillibilité du témoignage de Dieu, c'est-à-dire que l'Etre suprême a fait entendre sa voix et qu'il ne peut nous engager dans l'erreur. Ce n'est que sur la certitude de ces deux vérités que porte toute la certitude de notre créance. Mais encore un coup, cette évidence de témoignage infaillible n'empêche pas que les points de doctrine qu'on doit croire ne soient obscurs en eux-mêmes : obscurité mystérieuse qui est cause que l'homme naturellement curieux sent toujours quelque difficulté à se soumettre. Or c'est dans le sacrifice absolu de cette résistance et de cette opposition de l'esprit à croire, que consiste le mérite de la foi. Abraham, quoique nonagénaire et nonobstant la stérilité de Sara, son épouse, demeure convaincu qu'il sera père d'une nombreuse postérité, parce que Dieu lui en fait la promesse : conviction vraiment raisonnable, attendu qu'il est constant que l'Etre suprême est toujours fidèle à exécuter ses promesses. La naissance d'Isaac a incontestablement été pour le patriarche dont il est question, un nouveau motif de croire qu'il serait la source et la tige d'un grand peuple; mais l'ordre qu'il a reçu d'immoler son fils semblait combattre la légitimité de cette croyance. Un socinien aurait profité de la contradiction apparente qui se trouvait entre le commandement du sacrifice et la promesse d'une postérité nombreuse, soit pour combattre la promesse, soit pour nier que l'ordre du sacrifice vînt de Dieu : mais Abraham n'a point suivi cette méthode. Il n'a point fait usage de la prétendue contrariété dont il s'agit, pour se dispenser, soit de croire, soit d'obéir. Parfaitement soumis aux ordres de l'Etre suprême, il s'est mis en devoir de sacrifier son fils sans renoncer à la promesse, parce qu'il était intérieurement persuadé que la Providence a des ressources inconnues aux hommes pour exécuter tout ce qu'elle promet : soumission dont l'apôtre saint Paul dit en termes exprès, *qu'elle lui a été imputée à justice* (*Rom.* 4, 3).

X. Reprenons en peu de mots les principes établis (*Traité de la vérit. religion, t.* v, *p.* 285-301).

1° Il y a plusieurs vérités préliminaires à la foi, qui ne sont que du ressort de la raison, et sans la certitude desquelles tout est chancelant et incertain dans l'économie évangélique. La foi n'est autre chose que l'acquiescement de l'esprit aux points de doctrine que Dieu a révélés par lui-même et qu'il propose à croire par son Eglise. Ainsi avant que de se soumettre raisonnablement, il faut savoir s'il y a un Dieu, si ce Dieu est essentiellement véridique, s'il a parlé; et si, supposé qu'il ait parlé, les livres que nous avons sous le nom d'Ecriture sainte, renferment sa parole : toutes ces connaissances ne suffisent pas pour établir une croyance sage et sensée; il faut savoir encore quel est le sens de ces livres et qui peut en fixer la signification. Quiconque ne connaît pas toutes ces vérités ne peut avoir qu'une foi de fantaisie et d'enthousiasme, puisqu'on ne peut raisonnablement croire à quelqu'un, à moins qu'on ne le connaisse et qu'on ne sache que ce n'est point un imposteur. Or cet enchaînement de propositions dont l'intelligence est nécessairement antérieure à la foi, est du ressort de la raison. Elle démontre d'une manière claire et sensible qu'il y a un Dieu, qui est essentiellement véridique; que ce Dieu a fait entendre sa voix et qu'il a établi dépositaire et interprète de sa parole *l'Eglise*, c'est-à-dire cette société d'hommes qu'il a rendus illustres par les prophéties, par une infinité de miracles et de prodiges, par la rapidité avec laquelle elle s'est répandue dans tout l'univers, par le sang des martyrs et par la pureté de la morale. Lorsque la raison a fait ces découvertes, elle forme ce raisonnement victorieux contre ceux qui s'opposent à la foi : *Le bon sens dicte qu'il faut croire ce qu'enseigne une autorité infaillible : or la révélation divine apprend qu'il y a un seul Dieu en trois personnes, que la seconde de ces personnes, qui s'appelle Fils, s'est faite homme*, etc. *Donc il faut admettre ces doctrines, quoiqu'on ne les comprenne pas. Que personne ne vante son évidence particulière sur le sens de la révélation : il est juste de s'en rapporter à celui que lui donne l'Eglise, cette société sainte, qui a par devers elle tant de caractères de divinité dans son établissement.* Encore un coup, voilà jusqu'où nous conduisent les forces de la raison dans l'examen des matières de la foi : c'est la route abrégée qu'elle nous suggère pour réduire tous les incrédules.

2° On ne doit souscrire aux points particuliers de doctrine qu'on enseigne dans le christianisme, qu'autant qu'il est prouvé qu'ils font réellement partie du sacré dépôt des vérités saintes que Jésus-Christ a annoncées. D'où vient? C'est que Dieu ne veut que des adorateurs raisonnables, et que la foi n'est pas une croyance d'enthousiastes, qui soit fondée sur le caprice. Elle doit avoir pour fondement des principes certains et inébranlables, dictés par la raison. Un homme ne peut se soumettre à juste titre qu'à la vérité connue, parce que la vérité seule mérite l'hommage de son cœur et de son esprit.

3° La raison est faible et très-bornée dans ses connaissances; elle doit donc souscrire à ce que la révélation lui enseigne, quoiqu'elle ne le comprenne pas. Elle juge en effet elle-même qu'il est impossible qu'on s'égare en écoutant les décisions d'une autorité infaillible. Ce n'est pas à elle à vouloir tout approfondir; une trop grande curiosité est présomptueuse et opposée à la simplicité de la foi dont les livres saints et toute l'antiquité relèvent le mérite avec tant de force.

4° La raison rend croyables les mystères du chris-

tianisme, en prouvant qu'ils sont appuyés sur la révélation divine toujours infaillible. Elle convainc de folie tous ceux qui refusent de s'y rendre ; et c'est en quoi consiste sa force. Un voile épais cache à l'esprit humain la nature et la substance des mystères ; plus il s'attache à les comprendre, et plus il se confond dans ses propres idées : voilà la faiblesse de la raison.

La raison apprend à l'homme qu'il faut captiver son entendement sous le joug de la foi, et qu'il faut croire les points que la révélation enseigne, quoiqu'ils soient incompréhensibles et environnés de difficultés insurmontables à l'esprit humain : voilà le comble de la force de la raison. L'homme s'embarrasse à mesure qu'il tente d'approfondir les mystères. La nuit, qui les dérobe à son intelligence, redouble à proportion qu'il tente de la dissiper, parce qu'il ajoute aux difficultés inséparables des dogmes de l'Evangile celles qui naissent des maximes philosophiques dont il se sert pour les développer : voilà le comble de la faiblesse de la raison.

5° On ne doit pas entreprendre d'expliquer les mystères du christianisme, de développer leur nature et leur substance, ou pour parler le langage de l'école, d'éclaircir leur comment, *quomodo* : l'entreprise n'est pas raisonnable. Le Saint-Esprit nous avertit *de ne point chercher ce qui est au-dessus de nous, de ne point tâcher de pénétrer ce qui surpasse nos forces, et de nous contenter de penser à ce que Dieu commande, sans avoir la curiosité d'examiner la plupart de ses ouvrages* (*Eccles.* 3, 22). On doit craindre d'être accablé par la majesté de Dieu en en faisant la tentative. Cette punition est le fruit de la curiosité téméraire de ceux qui veulent sonder les secrets du Tout-Puissant : *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria* (*Prov.* 25, 27). Punition qui consiste à former des doutes contre la religion, et qui expose visiblement à faire naufrage dans la foi. L'apôtre saint Paul fait profession d'annoncer *une sagesse inconnue aux philosophes, et cachée dans le sein de Dieu* (1 *Cor.* 2, 6, 7). *La foi*, selon lui, *a pour objet des choses qui ne paraissent pas* (*Hebr.* 11, 1). Loin que la raison la plus subtile y découvre quelque chose de clair, elle n'y trouve que ténèbres ; mais il faut réduire cette raison orgueilleuse, et lui *apprendre à se captiver sous le joug de la révélation* (2. *Cor.* 10, 5). Que le chrétien téméraire, trop philosophe, et qui veut tout approfondir, profite de ces textes pour comparer sa conduite avec celle de saint Paul : il trouvera dans ce parallèle sa propre condamnation. Pourquoi se donner en effet tant de peines pour éclaircir ce que le Saint-Esprit a déclaré être impénétrable ? L'ordre que Dieu a établi n'est pas de voir ici-bas tout face à face ; il faut que le temps des ténèbres et des énigmes ait lieu : il ne disparaîtra que dans l'autre vie. Ne tâchons donc point de dissiper la sainte obscurité que Dieu a répandue sur les mystères de l'Evangile ; contentons-nous d'y rendre hommage, quoiqu'ils soient incompréhensibles : la raison même commande cette soumission.

§ IV. *De la méthode d'autorité.*

I. Dire qu'il faut en matière de religion et dans la recherche des vérités chrétiennes s'en rapporter uniquement et en dernier ressort *à la méthode d'autorité*, c'est dire qu'il ne faut réellement consulter sur ce point, pour dernier tribunal et pour règle souveraine, que les décisions qui émanent du corps des pasteurs que Jésus-Christ a donnés à son Eglise pour conduire ses enfants dans la voie du salut (*voyez la continuation du Traité de l'Eglise*, *t.* x, *p.* 52-89).

II. La méthode *d'autorité*, que les théologiens catholiques proposent comme la seule et unique voie qu'il faille embrasser pour parvenir à la connaissance des dogmes de la foi, n'exclut que l'examen détaillé des vérités de l'Evangile ; elle n'interdit pas aux fidèles la discussion des caractères divins dont doit être revêtue l'autorité qui doit servir de guide et de règle pour former leur croyance. Nous avons démontré ce point de doctrine dans le paragraphe précédent. C'est donc sans raison que les docteurs de la religion prétendue réformée reprochent aux théologiens de l'Eglise romaine qu'ils se déclarent pour l'obéissance aveugle, et pour l'esprit d'enthousiasme dans la recherche et dans la fixation des vérités chrétiennes. Ce n'est pas se conduire en aveugle que de recevoir sur la déposition d'un tribunal, que l'on sait certainement mériter les hommages du cœur et de l'esprit, des dogmes que l'on ne connaît point, par ses propres lumières, faire partie de la révélation.

III. Les simples sont par eux-mêmes incapables de pénétrer le sens des livres saints en leur entier, et de s'instruire de la profession de l'Eglise dans tous les siècles, pour y découvrir toutes les doctrines évangéliques. Bornés dans leurs lumières, peu susceptibles d'une attention suivie, hors d'état de combiner tous les endroits de l'Ecriture qui paraissent se contredire, pour en voir le vrai sens, il est absolument impossible qu'ils connaissent par eux-mêmes toutes les vérités du salut. Il est donc dans l'ordre que la Providence, qui veut les sauver tous par la profession de la vraie foi, leur ait donné un moyen court et facile pour parvenir à la connaissance des dogmes qu'il faut croire pour arriver au ciel. Or ce moyen est incontestablement l'autorité d'un tribunal, juge souverain de toutes les controverses de religion. C'est le raisonnement de saint Augustin : *Sola est auctoritas quæ commovere possit stultos, ut ad sapientiam festinent.... Si Dei providentia non præsidet rebus humanis, nihil est de religione satagendum. Sin vero, non est desperandum ab eodem ipso Deo auctoritatem aliquam constitutam esse, qua velut gradu certo inmitentes, attollamur in Deum* (*l. de Utilit. credendi, c.* 16).

IV. Les novateurs des derniers siècles ont cru se faire un mérite de combattre la solidité de cette doctrine. Ils l'ont toujours attaquée avec force, et ils se soulèvent encore aujourd'hui contre elle, par la voix de ceux qui suivent leur sentiment. Il est facile de prouver qu'ils ont tort sur cet article.

V. Tout ce qui dépend de la volonté arbitraire de Dieu ne peut nous être plus sûrement connu que par les livres saints, qui sont les dépositaires des institutions divines. Incapables par nous-mêmes de pénétrer dans la profondeur de ses conseils, il faut recevoir avec humilité et avec soumission ce qu'il lui a plu de nous en faire connaître par la révélation. Or en lisant l'Ecriture sainte, on y découvre tout d'un coup, sans étude ni réflexion, que la voie d'autorité est la seule route qu'il faut suivre dans la recherche des vérités de la foi.

1° Le Sauveur du monde dit dans l'Evangile : *Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier entre vous et lui ; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère ; mais s'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. S'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise, et s'il n'écoute pas l'Eglise même, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain. Je vous dis en vérité que tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel* (*Matth.* 18, 15-18). Les réflexions que ce texte fournit pour l'établissement *de la voie d'autorité* dans la fixation des vérités évangéliques, se présentent d'elles-mêmes à l'esprit. Nos frères pèchent souvent contre nous, non seulement en nous enlevant nos biens et en nous ravissant notre honneur, mais encore en tâchant de nous faire perdre la foi par l'insinuation de leurs mauvaises doctrines. Que faut-il faire dans cette circonstance ? La charité exige de nous, suivant les oracles de Jésus-Christ même, que nous leur représentions leurs fautes ; qu'en cas de résistance de leur part, nous leur adressions des personnes pieuses et éclairées qui par la force de leurs remontrances les sollicitent à ren-

trer en eux-mêmes; et que dans la supposition d'une désobéissance opiniâtre, nous les déférions à l'Eglise. Tel est au juste le dernier tribunal que Jésus-Christ a établi pour réprimer les chutes et les scandales. Concluons donc que c'est le seul qui puisse par ses décisions fixer irrévocablement les dogmes du christianisme, puisque ce n'est qu'après un jugement émané de lui, qu'on doit traiter comme des païens et des publicains ceux d'entre les fidèles qui se déclarent pour de mauvaises doctrines. On est constamment dans la voie du salut, en s'en rapportant à son témoignage, puisque le Sauveur du monde s'est lui-même solennellement engagé à ratifier dans le ciel ses jugements et ses décisions.

2° Personne ne peut nous instruire plus sûrement de la méthode qu'il faut suivre dans la recherche des vérités chrétiennes, que les apôtres, qui ont puisé dans le sein du Sauveur les doctrines qu'ils ont annoncées à tout l'univers, et qu'ils ont scellées de leur propre sang. Or saint Paul enseigne en termes formels aux chrétiens, qu'il faut qu'ils s'en rapportent, en matière de foi, à la décision des ministres de l'Evangile: *Jésus-Christ*, dit cet apôtre, *a donné à son Eglise quelques-uns pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être évangélistes, d'autres pour être pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous, afin que nous ne soyons plus comme des enfants, comme des personnes flottantes et qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines, par la tromperie des hommes et par l'adresse qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur* (*Ephes.* 4, 11-14). Ces paroles sont décisives; elle enseignent clairement que le ministère évangélique doit à Jésus-Christ son institution et son origine, que l'instruction et la sanctification des peuples sont les deux objets que le divin Sauveur s'est proposés dans l'établissement de ce ministère, et que les décisions qui en émanent doivent fixer la foi des fidèles, et les empêcher de flotter à tout vent de doctrine. Or ces trois vérités, qui résultent incontestablement du texte de l'apôtre, prouvent d'une manière évidente que c'est au jugement de l'autorité spirituelle qu'il faut s'en rapporter en dernier ressort pour connaître les dogmes de la religion. Il aurait été inutile en effet que Jésus-Christ eût établi des pasteurs dans son Eglise pour instruire les fidèles, s'il n'avait imposé en même temps aux chrétiens l'obligation de recourir à leur tribunal, et s'il ne leur avait interdit toute espèce d'examen qui eût pour objet la révision du jugement des pasteurs, dans le dessein de le combattre ou d'y souscrire, selon que l'on le jugerait par soi-même conforme ou contraire à la vérité.

VI. Les chrétiens d'aujourd'hui ne peuvent avoir d'autre règle de croyance que celle qu'ont ceux qui les ont précédés dans la profession des dogmes évangéliques. Ce principe est incontestable, 1° parce que la foi devant toujours être la même dans tous les siècles, la manière de fixer les points de doctrine qui lui appartiennent ne peut changer selon les temps et les circonstances; 2° parce que si nos pères ont appris à l'école du Sauveur du monde, à celle des apôtres et de leurs successeurs dans le ministère évangélique, les dogmes qu'il faut croire pour arriver au ciel, ils y ont puisé aussi la manière de les défendre contre les artifices du mensonge et de l'hérésie. Or à quelle méthode les premiers fidèles se sont-ils arrêtés, lorsqu'il a été question de soutenir les vérités catholiques contre ceux qui les ont attaquées? Il est certain qu'ils ont tous suivi la méthode d'autorité. Tous les saints docteurs en effet ont cru terrasser suffisamment les hérétiques, en leur représentant qu'ils se trouvaient en contradiction avec les églises qui étaient formées avant qu'ils parussent eux-mêmes dans le monde. Tertullien et saint Irénée se sont rendus célèbres dans l'Eglise par cette manière de raisonner. On sait avec quel avantage ils ont fait valoir contre les novateurs de leur temps la méthode dont il est ici question. Quand les disputes n'ont pu se terminer par des conférences particulières ou par des écrits réciproques, nos pères ont eu recours à l'autorité des conciles pour les terminer: recours inutile et déraisonnable, si on pouvait encore examiner après eux et se dispenser de se soumettre à la définition de ces saintes assemblées. Convenons donc que la voie d'autorité est l'unique moyen qui puisse conduire sûrement à la connaissance des vérités catholiques.

VII. Les manichéens disaient, comme font aujourd'hui les sectateurs de Socin: *C'est à la raison à faire connaître évidemment une proposition. On ne doit croire que ce qu'elle démontre par des principes certains et indubitables, qui soient intrinsèques à l'objet de la foi* (*S. Aug. l. de Utilit. credendi, c.* 9). Ils promettaient même à leurs prosélytes de leur développer les choses les plus obscures, avant que de les obliger à se soumettre. Or saint Augustin a combattu avec force cette méthode manichéenne. La raison, selon ce célèbre docteur, ne doit pas se rendre à toute autorité; mais dès qu'elle en connaît une infaillible qui propose quelque chose, elle doit souscrire à ses décisions, quoique ce qui en fait l'objet soit incompréhensible et impénétrable; *Homini non valenti verum intueri, ut ad id fiat idoneus, auctoritas præsto est, quam partim miraculis, partim multitudine valere nemo ambigit* (*ibid. c.* 16). Cette méthode, ajoute-t-il, vient de Jésus Christ; même nous la tenons de la vénérable antiquité, et celle qui lui est opposée est sacrilége; *Hæc est providentia veræ Religionis. Hoc jussum divinitus, hoc a beatis majoribus traditum, hoc ad nos usque servatum, hoc perturbare velle atque pervertere, nihil aliud est, quam adversum Religionem sacrilegam viam quærere* (*ibid. c.* 19). Personne ne peut disconvenir de la justesse de cette qualification odieuse, puisque la maxime dont il est ici question va, comme nous l'avons prouvé dans le paragraphe précédent, à anéantir presque toutes les vérités du christianisme, et à dépouiller la foi de l'obscurité mystérieuse dont Dieu a voulu que fussent environnés les dogmes qu'elle propose à la croyance des peuples.

L'AUTEUR DE L'*INTRODUCTION A LA THÉOLOGIE* QUE L'ON VIENT DE LIRE EST M. DE LA CHAMBRE.

VIE DE M. DE LA CHAMBRE.

CHAMBRE (François Ilharart de la), *docteur de la maison et société de Sorbonne, et chanoine de Saint-Benoît, né à Paris le* 2 *janvier* 1698. *mourut dans la même ville en* 1753 *à* 55 *ans. On a de lui différents ouvrages, qui prouvent qu'il avait approfondi les matières qu'il a traitées. Les principaux sont:* | *un* Traité de la vérité de la religion, 5 *vol. in*-12; *bon ouvrage, où le mérite du style se trouve réuni à la justesse et à la solidité des raisonnements;* | *un* Traité de l'Eglise, 6 *vol. in*-12; | *un* Traité de la grâce, *en* 4 *vol. in*-12; | *un* Traité du formulaire, *en* 4 *vol. in*-12; *et plusieurs autres écrits contre le baïanisme, le jansénisme et le quesnellisme;* | *une* Introduction à la théologie, *in*-12, etc.

INDEX RERUM

QUÆ IN HOC TOMO VIGESIMO SEXTO CONTINENTUR.

DISPUTATIONES DE FESTIS ET SECTIS JUDÆORUM. 5-6

DISPUTATIO PRIMA DE FESTIS JUDÆORUM. — Quomodo Hebræorum festa dividuntur. *Ibid.*

CAPUT PRIMUM. DE SABBATO. — Quot modis sumitur sabbatum in sacris Litteris. In quo consistit sabbati solemnitas apud Hebræos. Cum *Legis oralis* mentionem feceris, cedo, quænam est *Lex oralis*. Quænam opera die sabbati Judæis prohibentur. Quinam ritus et preces hoc die peraguntur. Ad quos pertinet lucernarum sabbatinarum accensio. Quænam est precatiuncula a muliere in accensione lucernarum recitanda. Quare hæc lucernarum accensio ad feminas pertinet. Die sabbati quid agunt Judæi in suis synagogis. Cum de nuptiis Judæorum mentionem feceris, cedo, quomodo matrimonium apud ipsos confirmatur. Quænam exempla Judæi in medium proferunt, ut ventrem implendum esse die sabbati ostendant. Qua diei hora sabbati solemnitas incipit. Cum de *parascà* et *apthará*, quæ sunt voces hebraicæ, mentionem supra injeceris, quæso, quid ipsæ sunt. Pentateuchi sectiones quomodo dividuntur. Quis harum sectionum Pentateuchi auctor fuit. Lectio sacræ scripturæ singulis sabbatis estne antiqua. Hanc Legis Mosaicæ sectionem aliisne hebdomadæ diebus legere solent Hebræi præter sabbatum. Quare verba illa Pharisæi a te allata, *jejuno bis in sabbato*, pro duobus hebdomadæ diebus sunt intelligenda. Explanatio illius Matthæi 28, v. 1. *Vespere autem sabbati, quæ lucescit in prima sabbati*. Nonne sabbato lectioni Pentateuchi alia lectio subjicitur. Lectio isthæc prophetica quando incepit. Alii textûs qui rem ita esse evincant. Ritus legendi lectionem Legis et prophetarum manavitne a Synagoga in Ecclesiam christianam. Quænam opera die sabbati sine ejus violatione juxta rabbinorum doctrinam Judæis licent. Quænam ergo sunt isthæc opera. Quot passibus via sabbati apud Judæos permissa circumscribatur. 5-21

CAPUT II. DE FESTO NOVILUNIORUM. — Quodnam est festum Noviluniorum, sive Neomeniarum. Causa institutionis hujus festi. Quare Novilunia per biduum hodie celebrantur. Quid sibi vult dubium de luminaribus. Olim quomodo Judæi apparitionem lunæ cognoscebant. 21-25

CAPUT III. DE FESTO NOVI ANNI. — Quomodo celebratur festum Novi anni, sive Tubarum. Quare hoc festo clangor buccinæ est institutus. Quisnam tubarum olim fuerit usus. Quid rabbini a Deo hoc Novi anni die in cœlo fieri imperitæ plebeculæ credendum obtrudant. 25-27

CAPUT IV. DE FESTO PASCHÆ. — Nomen Paschæ quas habet significationes in sacra Scriptura. Quo tempore et qua anni tempestate festum Paschæ a Deo fuit institutum. Quænam vis subjecta est verbis illis: *Mactabit agnum universa domus Israel Ben haarbaim*, hoc est inter duas vesperas. Quot olim erant necessaria ad Pascha rite celebrandum. Unde habetur fermentum ex domibus ante festum Paschæ esse amovendum. Qua ratione Hebræi fermentum abolendum perquirunt. Omnesne domus loci sunt investigandi. Quid si decima quarta Luna mensis incidat in sabbatum, quo nihil agere licet. Quænam est benedictio præmittenda perquisitioni fermenti. Quomodo ipsum fermenti odorem tollere conentur. Qua diligentia Hebræi in panibus azymis conficiendis utuntur. Omnesne cujuscumque ætatis et sexus azyma comedere tenentur. Quot sunt rerum species, ex quibus azymi panes confici possunt. Liceatne cum farina præter aquam res alias ad panes azymos conficiendos commiscere. Quid est *Matza haschira*, scilicet azymus dives. Ubi et quomodo panes azymos conficiunt Hebræi. Ad festum Paschæ rite celebrandum quisnam agnus erat necessarius. Quare Deus agnum, vel hædum, non quodvis aliud animal Paschæ tempore voluit Hebræos sibi immolare. Dixisti agnum paschalem a familiis fuisse comedendum, quæso, quid nomine familiæ venit? Agnus paschalis semperne in eodem loco mactatus fuit. Agnus hic quomodo comedebatur. Festum Paschæ quare a Deo institutum. Quoties in sacris Litteris Pascha celebratum maximo apparatu legitur. Eodemne modo semper Pascha celebratum est. Quid præterea observatur de festo Paschæ. Quo tempore fiebat manipuli hordeacei oblatio. Quomodo peragebatur hæc manipuli hordeacei oblatio. Quisnam erat agitationis ritus. Quinam sunt ritus olim et hoc tempore in cœna paschali celebranda usurpati. Quid mulieres domi agant ad horam vigesimam secundam vesperæ Paschæ. Quomodo Embamma musteum conficitur. Quid habetur de Leviathane, de Ave Ziz Sadai, et de Behemoth. Quis liber sit Talmud. Ex quo loco sacrarum litterarum rabbini conantur ostendere Leviathanem a Deo creatum fuisse. Quæ de Leviathanis pelle narrant rabbini. Quid de cibo Leviathanis plebeculæ credendum obtrudant. Leviathan cum piscis immanis sit, profecto sordibus et immunditie terrorem incutiet. Cum maxima vi polleat ac robore Leviathan, quanam arte capietur. Quid de altero convivii ferculo Behemoth narratur. Ullisne volucribus præterea convivium instruetur. Explanatio vocum quæ ritus in cœna paschali servandos continent. Christus in postrema cœna paschali sacramentum Eucharistiæ instituens servavitne hos omnes ritus et cæremonias. Quare in Evangelio de duobus aliis poculis mentio facta non est, cum in cœna paschali quatuor sint exhauriendi. Quot cœnas Christus celebravit. Christus in institutione Eucharistiæ cur potius his verbis usus est: *Hoc est corpus meum*, quam illis, *Hic panis est caro mea*, vel aliis. Errores quorumdam auctorum. Quo die Christus ultimam cœnam paschalem celebravit. Ordo passionis Christi. Quisnam fuit hymnus a Christo, cœna absoluta, cum discipulis recitatus. Quid recentioribus Græcis respondetur, qui Christum die uno cœnam paschalem prævertisse contendunt. Responsio alteri argumento ex D. Joanne cap. 18, v. 28 petito, Judæos non esse ingressos in prætorium, ne contaminarentur, sed ut manducarent Pascha, sc. agnum paschalem. Explicatur textus ille D. Joannis cap. 19, ubi Christus dicitur cruci affixus Parasceve Paschæ, ex quo Græci inferunt, ipsum, antequam Judæi Pascha manducarent, cruci affixum fuisse, et ideo Pascha suum die uno ante Pascha Judæorum celebrasse. 27-62

CAPUT V. DE FESTO PENTECOSTES. — Festum Pentecostes quibus nominibus in sacra Scriptura appellatur. Quomodo Israelitæ numerabant diem quinquagesimum. Quæ ratio institutionis festi Pentecostes. Sacrificium antiquitus festo Pentecostes oblatum. Dicetur quid fuerit Holocaustum, Sacrificium pro peccato, et Sacrificium Eucharisticum. Occasione festi Pentecostes quid hodie agere tenentur Judæi; quemnam sacræ Scripturæ librum hoc festo legunt. 63-68

CAPUT VI. DE FESTO TABERNACULORUM. — Quot dierum spatio Tabernaculorum festum ab Hebræis celebratur; et quomodo. His diebus quidquamne agitur in synagogis. Sacrificium antiquitus septem continuis diebus Tabernaculorum offerri solitum. Quare mense septembri apud Judæos plura festa celebrantur, quam quolibet alio mense. Quomodo appellatur dies septimus Tabernaculorum. Opinio SS. Patrum de his verbis, *Hosanna Rabba*. In libris ritualibus Judæorum quænam significatio voci *Hosanna* subjecta est. Cur *Hosanna* septimum Tabernaculorum diem significat. Unde colligitur *Hosanna* nomine preces esse intelligendas. Quare *Hosanna* sumitur pro *Harava*, id est, *Salice*. Per fructum arboris pulcherrimæ eo die adhibendum Dei jussu Levit. 23, 40, cujus arboris fructum Judæi intelligunt. Quando *Hosanna* fasciculum totum ex tribus ramorum speciebus colligatum significat. Quare evangelistæ vocem *Hosanna* non sunt interpretati. Quid præterea agebant antiquitus Hebræi die septimo Tabernaculorum. Diebus septem Tabernaculorum expletis, duo sequentes dies quomodo insumuntur. Quare dies hic octavus Tabernaculorum vocatur *Collecta*. Unde colligitur hunc diem proprie festum non esse. Quid agitur die nono. Nonne hoc die munera ecclesiastica in synagoga venduntur. Qua solemnitate hoc idem festum agebatur tempore templi secundi. Probatur quæ ex verbo *Rambam* de celebratione lætitiæ Legis audiuntur. Quoties quot annis omnis mas Hierosolymam se conferre tenebatur. Quodnam igitur sabbatum, sive festum ex his tribus fuit illud, de quo Lucæ cap. 6. habetur: *Factum est autem in sabbato secundo primo*, etc. 68-81

CAPUT VII. DE FESTO EXPIATIONIS. — Quo die celebratur festum Expiationis. Quo consilio festum Expiationis institutum. In quo præcipue consistit solemnitas Expiationis. Quid sentiunt Hebræi de hirco die Expiationis in desertum

abacto. Duobus hircis die Expiationis ante Dominum in Tabernaculi aditu constitutis quid admbratum fuit. Quid præterea die Expiationis olim a pontifice maximo agebatur. Semperne eodem ritu dies expiationum celebratus. Quomodo Judæi peccata solerent confiteri. Modus hic confitendi omnibusne Judæis communis est. Quoties hujusmodi confessionem edere Judæis permittitur. Exemplar confessionis Judæorum. Quare vocatur *Viddui* haggadol, scilicet *confessio magna*, generalis. Visne ulla huic Judæorum confessioni subjecta est. Ex ipsis rabbinis ostenditur confessionem peccatorum singillatim et juxta speciem edendam esse. Explicatur quomodo ex loco Exodi adducto inferatur, peccatorum speciem et qualitatem in confessione declarandam esse. Conceditur peccatorum species ex rabbinorum sententia esse in confessione explicandas, coram autem sacerdote id faciendum ex R. Salomone negatur. Nonne Hebræi Christi filielium more habent Litanias suas, quibus per angelos a Deo opem petunt. Interpretatio latina litaniarum Judæorum. Quid reponitur si Judæus objiciat, *scilius* scilicet *Trinitatis* nomine in littera ש non esse intelligendam christianorum Trinitatem. Cur in precatione supra allata alphabetico ordine digesta omittitur littera *nun* quæ in alphabetico Hebraico reperitur. 81-91

DE POENIS CAPITALIBUS HEBRÆORUM. — Pœnæ capitales quot erant. In suppliciis capitalibus quænam cæremoniæ servabantur. Unde orta est consuetudo porrigendi potum amarum damnatis. Cum rei dicantur *extra tria castra* morte puniendi, explicatur quid fuerint *tria castra*. Quare extra urbem damnati puniebantur. Quomodo fiebat lapidatio. Blasphemiis et idololatris lapidibus percussis quænam infamiæ nota præterea infligebatur. Cum lapidibus cæsi in sepulcra majorum suorum non inferrentur privabanturne sepultura. Rei lapidibus obruendi. Quodnam supplicium fuit ustio. Quinam rei ustionem merebantur. Quomodo fiebat decollatio. Quomodo rei strangulabantur. Quinam rei strangulabantur. 91-94

DE POENIS NON CAPITALIBUS HEBRÆORUM. — Quot erant pœnæ non capitales civiles. Quid de carcere, restitutione et talione consideratur. Quotuplex est venditio. Homicidarum asyla. De confugientibus ad asyla quid animadversione dignum occurrit. De urbibus vero refugii quid notandum. Quinam erat vindex sanguinis. Asyla omnibusne homicidis sine discrimine patebant. Quodnam discrimen inter sex urbes refugii a Moyse et Josue constitutas et quadraginta duas urbes Levitarum. De flagellatione quid notatur. Quomodo rei flagellabantur. Flagellationi quinam præerant. Apud Israelitas quinam erant Nethinæi. Ad quos pertinebat pœnas tum civiles, tum ecclesiasticas irrogare. 94-101

DE POENIS ECCLESIASTICIS HEBRÆORUM. — Quot sunt pœnæ ecclesiasticæ. Quid est *Niddui*. Gravitas hujus pœnæ olim qua in re præterea consistebat. Quid est *Chèrem*. Quid est *Schammathà*. Quot modis excommunicatio inferebatur. 101-105

CAPUT VIII. DE ANNO JUDAICO, SABBATICO, JUBILÆO ET MENSURIS TEMPORUM APUD JUDÆOS. — Quotuplex fuit apud Judæos anni initium. Annus apud Judæos estne solaris an lunaris. Quomodo numerare consueverunt annos Hebræi. Quomodo dividitur annus Judaicus. Quænam agrorum cultura anno septimo, sive sabbatico erat prohibita. Quibus vescebantur Judæi anno sabbatico, si eo anno illis prohibitum terram colere. Quare annus sabbaticus a Deo institutus. Quinam erat annus Jubilæus. Unde nomen annus Jubilæus sortitus est. Quare Deus annum Jubilæum instituit. Quomodo appellabantur menses olim apud Hebræos. Dierum quænam appellatio et divisio. Dies artificialis quomodo dividitur. Cui omnium primo diei in horas divisio tribuenda. Horarum divisio quotuplex est. Quid de hebdomadibus consideraudum. 105-111

CAPUT IX. DE FESTO ENCÆNIORUM. — Quoties celebrata fuit *Chanuca*, sive *Templi dedicatio*, et quando occurrit festum istud dictum *Encæniorum*, sive *Consecrationis*. 111-115

CAPUT X. DE FESTO PURIM. — Quo anni tempore festum *Purim* celebratur; a quo institutum. Habueruntne Hebræi alios dies festos. 115-115

CAPUT XI. DE JEJUNIIS HEBRÆORUM. — Unde jejunia apud Hebræos initium sumpserunt. Quotuplicia fuerunt jejunia apud Hebræos. Ordinarium jejunium publicum ex lege quo tempore servabatur. Loci ex sacris Litteris, in quibus de jejunio publice celebrato mentio fit. Unde jejunii privati ratio colligitur. Ritus in jejunio tum publico, tum privato servandi. Christo probatumne fuit jejunium. Quo tempore licuit jejunare. Singula jejunia Hebræorum exhibentur juxta ordinem mensium. 115-120

DISPUTATIO SECUNDA DE SECTIS JUDÆORUM. — Ex quibus hominibus Judæorum populus constabat. Quot sunt Judæorum sectæ. Quomodo principem locum, originis ratione habita, tenere dicitur Sadducæorum secta, cum ante Babylonicam captivitatem Naziræos, Rechabitas et Kenæos fuisse legamus. 119-122

CAPUT PRIMUM. DE PHARISÆIS. — Pharisæi unde dicti. Phylacteria, sive Tephillin, quibus etiam hodie Hebræi utuntur, quid sunt. Descriptio *tallet* una ex duabus vestibus quibus precum tempore Hebræi induuntur. Quo tempore Pharisæorum secta orta est, et ex qua Tribu ortum trahunt. In quo consistebat Pharisæorum separatio a communi hominum consuetudine. Quænam erant præcipua ipsorum dogmata. Quanti fiebat hæc secta. Propter quæ vitia in Novo Testamento Pharisæi vituperantur. 122-125

CAPUT II. DE SADDUCÆIS. — Sadducæorum secta; quo tempore nata: quid ipsi originem præbuit. Discrimen inter Sadducæos et Samaritanos. 125-128

CAPUT III. DE HESSÆIS. — Quinam fuerunt Hessæi. Unde Hessæorum nomen deductum, ejusque significatio quænam. Unde originem traxit Hessæorum secta. Hessæorum ratio vivendi quænam erat. Quomodo tyrones in eorum societatem eligebantur. Quare in Evangelio æqua mentio non fit Hessæorum, ac Pharisæorum, et Sadducæorum. 128-130

CAPUT IV. DE PROSELYTIS. — Quinam erant Proselyti apud Judæos. Quomodo dividebantur Proselyti. Quinam erant Proselyti justitiæ. Quomodo in Judæorum numerum recipiebantur. Proselyti justitiæ quibusnam privilegiis gaudebant. Quinam erant Proselyti inquilini. Quinam dicebantur Proselyti mercenarii. 128-134

CAPUT V. DE NAZIRÆIS. — Quænam erat Naziræorum vestis. Quomodo dividuntur Naziræi. Quodnam erat Naziræorum votum. Quid sentiendum de Josepho, Genes. cap. 49. v. 26, *Naziræo inter fratres* dicto. Discrimen inter Naziræos et Nazarenos, sive Nazaræos. Diversa opinio aliorum auctorum de Nazaræis hæreticis. 134-136

CAPUT VI. DE RECHABITIS. — Unde Rechabiti nomen suum sortiti sunt. 137

CAPUT VII. DE SCRIBIS. — quotupliciter scribarum nomen in sacris litteris adhibetur. Scribæ et Legisperiti differuntne inter se. Scribis eratne ullus locus definitus, ubi docerent. Scribæ constituebantne peculiarem sectam. Unde originem traxerunt Scribæ. Qui Mosem Scribarum auctorem faciunt, qua ratione id sibi persuadent. Quænam erat Scribarum auctoritas. Quibus vestibus utebantur Scribæ, ex qua tribu erant ipsi. 137-140

CAPUT VIII. DE HERODIANIS. — De Herodianis quid sentiendum. Quare igitur vocati Herodiani ab Herode. 141

CAPUT IX. DE GAULONITIS. — Quinam erant Gaulonitæ. 141-141

MONITUM 143-144

TRACTATUS DE FESTIS DOMINI NOSTRI JESU CHRISTI ET BEATÆ MARIÆ VIRGINIS, LIBRI DUO. 145-146

LIBER PRIMUS DE FESTIS D. N. JESU CHRISTI. *Ibid.*

CAPUT PRIMUM. DE FESTO CIRCUMCISIONIS D. N. JESU CHRISTI, ET DE OCTAVO NATIVITATIS EJUSDEM QUÆ KAL. JANUARII CELEBRANTUR. — Quatuor proponuntur examinanda. Deus fuit circumcisionis auctor. Circumcisionem Deus præcepit Abrahamo. Lex deinde promulgata per Moysem. Circumcisio non ab Ægyptiis ad Hebræos, sed ab his ad Ægyptios profecta est. De ejus affectibus. Circumcisio data in signum, quo Hebræi a cæteris gentibus discernerentur. Quinam affectus fuerint circumcisionis. Sacramenta veteris legis per se non conferebant gratiam justificantem ex doctrina D. Thomæ et omnium theologorum. Discrimen inter veteris et novæ legis sacramenta unde existat, variæ sententiæ. Veteris legis sacramenta ex opere operantis, novæ legis ex opere operato, gratiam conferunt. Variæ de effectibus circumcisionis theologorum sententiæ. Circumcisionem et remedium fuisse peccati originalis, et gratiam contulisse putat Juveninus. Huic sententiæ favere videtur D. Augustinus. Eam sententiam alii quamobrem impugnent. Quid illi ad Augustini loca respondeant. Aliæ aliorum sententiæ. D. Thomæ sententia statuitur. Circumcisio fuit sacramentum veteris legis quæ gratiam conferabat ex opere operantis. De Christi circumcisione disseritur. Ubi et a quo Christus, quove instrumento fuerit circumcisus. Pictores Christi circumcisionem non recte repræsentant in templo. Lex circumcisionis etiam tum, cum natus est Jesus, vigebat. Præcepta legalia quando vi sua caruerint. Christus circumcisionis Lege non fuit adstrictus. Quibus rationibus circumcidi voluerit. De Festo circumcisionis Domini. Varia ejus festivitatis nomina. Festi hujus antiquitas. Canon Concilii Turonensis 17 illustratur. De superstitionibus quas gentes kal. januarii celebrabant. Eodem die quo celebratur circumcisio Christi, olim gentes Jani et Streniæ festum agitasse probatur ex martyrio S. Almachii. Almachius male confunditur cum S. Telemacho. Jejunium olim in die circumcisionis celebratur, sed non nisi ad tres post meridiem horas producebatur. Ante finem 4 sæculi videtur hoc festum celebrari consuevisse. Olim duæ in hoc die missæ celebrantur, altera de B. Virgine, altera de Christi circumcisione.

Unde mos exstiterit celebrandi missam de B. Maria. 145-161

CAPUT II. DE FESTO EPIPHANIÆ, QUOD POSTRIDIE NONAS JANUARII CELEBRATUR. — Epiphania quid significet. Tres hac die apparitiones Christi recoluntur. Ternæ illæ apparitiones. Olim in die Epiphaniæ colebatur memoria miraculi multiplicationis quinque panum. Totius tractationis partitio. De adventu Magorum in Bethleem. Quid illa tandem stella fuerit, quæ Magis monstravit iter variæ sententiæ. De Magorum numero; tres illos fuisse docet recepta in Ecclesia sententia. Quæ Magorum fuerint nomina. De Magorum qualitate. an reges fuerint. De quo nihil a Matthæo traditum est. Magos reges fuisse, qui inter catholicos credunt, non putant id esse fidei articulum, quod calumniatur Beza. Magi reges fuere, id est dynastæ. In Oriente reges plerumque Magos fuisse testatur Tertullianus. Tillemontius id esse verum agnoscit. Eamdem probant sententiam scriptores magni nominis. Melchioris Cani de hac re doctrina. Cur evangelista sileat regiam Magorum qualitatem, Cani conjectura. Aliæ aliorum rationes asserendæ rationes regiæ Magorum qualitatis. Christum in præsepi repertum a Magis probabilius est ex D. Hieronymo. De cultu quo Magi Christum infantem adoravere. Magi divinitatem Christi habuerunt cognitam. Quod constat ex qualitate munerum. Patres ex qualitate munerum affirmant, magis cognitam fuisse Christi divinitatem. Baptismus Jesu Christi, et miraculum aquæ in vinum conversæ. Neque Christus baptismum, neque hic illum antea de facie noverat. De baptismo Joannis quæstiones aliquot ex D. Thoma baptismus ille tantummodo disponebat ad gratiam. Qua Judæi ratione uterentur confitendi peccata sua, variæ sententiæ. Judæis per eam confessionem non remittebantur peccata, ut per confessionem a Christo institutam. Cur Christus a Joanne baptizari voluerit, rationes aliquot ex D. Thoma. Christo baptizato decuit: cœli ut aperirentur. Spiritus sanctus super eum descenderet, et vox æterni Patris audiretur, ex D. Thoma. Num Christus per immersionem fuerit baptizatus. An prodigia post baptismum contigerint. Quomodo cœli sint aperti, quo sensu intelligenda sint illa, *sicut columbam*. De miraculo in nuptiis in Cana Galilææ. Primum illud fuit Christi miraculum. Editum fuit a Christo nullo exteriori signo. An aqua in rubrum vinum conversa. Sponsus in iis nuptiis non fuit Joannes evangelista, sed vel Simon cananæus, vel Nathanael. De hidriis in convivio illo adhibitis. An eodem anni die terna illa miracula contigerint, qua in die Epiphaniæ recoluntur. An eadem januarii sexta die contigerit miraculum aquæ in vinum conversæ. Baronii sententia. Incertum quo die miraculum illud contigerit. An Magi sexta januarii die Bethlehemum venerint. Variæ scriptorum sententiæ. Magi tredecim post diebus a natali Christi die venerunt Bethlehemum. Magi unde profecti. Stella non ante illuxit, quam Christus natus esset. Quod probatur ex D. Matthæo. Magi ex Arabia profecti, unde facile illis fuit tredecim post dies Bethlehemum pervenire. D. Augustinus idem sentire videtur. Argumentum adversus communem sententiam de adventu Magorum, tredecim post dies a Christo nato. Solutio ejus argumenti. Proprius significatus vocis *Ecce*. Nihil ex Evangelio eruitur, quo inter adventum Magorum et Christi Nativitatem duo anni interponendi sint. De celebritate et vetustate hujus Festi. Epiphaniæ festum multis illustratum miraculis. Fontes quidam in die Epiphaniæ vino manantes. In orientali Ecclesia Epiphania simul et Nativitas Christi celebrabatur. Quædam alia quæ ad hoc festum pertinent. 161-199

CAPUT III. DE SANCTISSIMI NOMINIS JESU FESTO, QUOD SECUNDA POST EPIPHANIAM DOMINICA CELEBRATUR. — Quoto infantibus die a nativitate nomen a Romanis inditum. Judæi octavo pueris die nomen imponebant. Octavo die Christo inditum nomen Jesus. Plures Jesus nomine appellati in Lege veteri. Vis et potestas hujus nominis. Angelus Gabriel, ante Christi conceptum, nomen Jesus ediderat. Festum nominis Jesus apud Anglos etiamnum celebratur. Tabella S. Bernardini Senensis in qua depictum nomen Jesus. 199-205

CAPUT IV. DE DOMINICA PALMARUM. — Quid agendum hoc loco in universum. De dominica palmarum, et quodnam ejus mysterium sit. Narratio triumphi, quo Christus Jesus ingressus est Hierosolymam. Quo die et anno Christus Hierosolymam ingressus sit. Qui fuerint discipuli, quos misit Jesus, ut asinam ad se adducerent. Num Christus asello et asinæ, an asello tantum insederit. Quem prophetam intelligat D. Matthæus referens oraculum. Oraculum illud desumptum est e Zacharia. Prophetia Christi de excidio Hierosolymitano sub Tito Imperatore impleta. Filium in obsidione Hierusalem mater necavit, ut ejus carnibus famem depelleret. Aliud Christi oraculum impletum. Alia Christi oracula in excidio Hierosolymæ impleta. Christo Hierosolymam introeunti turbæ vestimenta humi constravere sua. Ramos itidem palmarum et olivarum. Acclamationes quibus turbæ Jesum sunt prosecutæ. Sacerdotes invidia tacti. De voce *Hosanna*. Sensus ejus acclamationis. Primis reipublicæ Hebræorum temporibus equi non adhibiti. Primores viri asinis et mulis utebantur. Processio in dominica palmarum in memoriam triumphalis Christi ingressus in Hierusalem. Pulchra Ivonis Carnotensis verba de ea processione. Isidori de palmis et asello. Quis auctor illius hymni: *Gloria, laus et honor?* Quid significet in ea processione ostium Ecclesiæ occlusum deinde reseratum? Ritus benedicendi palmas octavo sæculo longe vetustior. De ritibus qui olim in hac dominica servabantur, nunc autem obsoleverunt. Catechumenis competentibus integrum explicabatur symbolum. Caput infantibus baptizandis sabbato sancto, in hac dominica abluebatur. Orientalium ritus in dominica palmarum. Romani pontifices in hac dominica eleemosynam largiebantur. De fermento quod sabbato ante hanc dominicam palmarum dispertiebat romanus pontifex. 205-219

CAPUT V. DE MATUTINIS TENEBRARUM, QUÆ QUARTA, QUINTA ET SEXTA FERIA VESPERI RECITANTUR. — De tribus matutinis Tenebrarum, ac præcipue de lectionibus ex Threnis Hieremiæ. Olim hæc officia noctu canebantur. De vocibus illis *Aleph*, *Beth*, in Threnis Hieremiæ. Vertus refellitur. Ratio cur, singulis quibusque Psalmis expletio lumina singula exstinguantur. De candelis ad cujusque finem Psalmi exstinguendis opinio Verti. Vertus a Langleto episcopo Suessionensi confutatus. Tournely item, ut Langletus, symbolicarum rationum in sacris cæremoniis vindex. Usus thymiamatis unde sit. Usus luminum non ad depellendas tantum tenebras institutus. Candelæ etiam interdiu accendebantur. Rationes aliquot symbolicæ, quamobrem candelæ subinde alia post aliam exstinguantur. Aliæ ejus rei symbolicæ rationes, quæ commodiores videntur. 219-227

CAPUT VI. DE FERIA QUINTA IN CŒNA DOMINI. — Missa hujus diei recolitur memoria sanctissimæ Eucharistiæ a Christo institutæ. Historia ex Evangelio de parando Paschate Christo Domino. Quæstiunculæ aliquot ad eam historiam illustrandam. In qua civitate, et cujus in domo discipuli paraverint Pascha. Quis pater familias ille fuerit, cujus domi paratum est Pascha Christo, plane non liquet. Christus cum discipulis comedit Pascha. An Christus postremo vitæ suæ anno legale Pascha celebraverit. Vulgarem parasse cœnam, in qua Pascha novum instituit, sententia fuit Marcionis et quorumdam Græcorum tuentium consecrationem in fermentato. Eam sententiam quidam recentiores rursus extulere: reliqui omnes vehementer improbant. Ecclesiæ sensus est Christum judaicum celebrasse Pascha. Argumenta ex evangelistis petita ad Ecclesiæ sententiam confirmanda. Proponitur objectio quædam, et solvitur. Patres Ecclesiæ in rem hanc. Quæstio de tempore, quo Christus ultimum celebraverit Pascha. Sententia Græcorum refellitur. Græcorum impietas adversus Evangelistas. Triplex ea de re sententia Mauduisii, Pezronii, Harduini. Dies Paschæ apud Hebræos decima quarta primi mensis. Die decima quinta solemnitas Azymorum, quæ per septem dies peragebatur, amoto omni pane fermentato. Et fecerunt subcinericios panes azymos; neque enim poterant fermentari, cogentibus exire Ægyptiis, et nullam facere sinentibus moram. Plura dierum genera apud Hebræos. Anno Christi emortuali Hebræis celebrandum fuit Pascha decima quarta primi mensis, altera ejusdem diei vespera. Obstare videtur Evangelium S. Joannis. Componitur Evangelium S. Joannis cum aliis evangelistis. Primus utitur mensura diei naturalis, cæteri mensura diei legalis. Etiam nunc ipsi utimur duplici illa computandi ratione. Ad eumdem modum interpretatur D. Thomas locum illum S. Joannis. Solvitur argumentum ex eo sumptum, quod Hebræi introire noluerint, ne contaminarentur. Qui viri docti hoc argumentum abunde pertractaverint. Mauduisii, Pezronii et Hardnini sententiæ confutatæ. Quid potissimum Christus in ultima Cœna fecerit. Historia depromitur ex Evangeliis. Quomodo Hebræi ad mensam accumberent. Hebræos in lecto jacentes cubito innixos ad mensam accubuisse constat ex aliquot sacræ scripturæ locis. Ad eum modum Christum et Apostolos in ultima cœna accubuisse. Hebræi nonnisi loti ad mensam accumbebant. Balneo egressi pedes lavabant. De insigni hac in re Christi Domini humilitate. Trina Christi de Judæ proditione prædictio. Quo tempore Christus pedes laverit Discipulorum. Cœna illa tripliciter consideranda est, legalis, vulgaris, eucharistica. Christus lavit pedes Discipulorum expleta magna ex parte vulgari cœna. Quo cœnæ tempore Christus Eucharistiam instituerit. Cur Lucas et Paulus mentionem faciunt expletæ cœnæ, cum Calicem commemorant? Expenduntur Christi plures actiones in cœna. Christus consecravit azymum; non tamen improbat ecclesia occidentalis ritum orientalis consecrandi fermentatum Græcorum injuria adversus occidentalem ecclesiam. Panis triticeus ma-

teria necessaria sacramenti. In ecclesia latina præscriptus azymus tempore inter Photii et Cerularii schismata interjecto. Quid Bocquillotus, et quid heterodoxi hac de re sentiant. Non interiore et occulta benedictione, sed verbis adhibitis Christus Eucharistiam confecit ; quæ videtur fuisse S. Trident. Synodi doctrina, non tamen de fide. Christus in ultima cœna suum ipsius corpus et sanguinem sumpsit. Num Judæ præbuerit. Variæ de re hac sententiæ. Jesus Eucharistiam Judæ tradidit. Patres et theologi qui docent Eucharistiam ab Juda fuisse susceptam. De hymno quem dixit Jesus antequam exiret in montem Oliveti. Hymnus ille fuit gratiarum actio : quibus tamen constaret verbis incompertum. Ritus et Cæremoniæ quas hac die adhibet Ecclesia. Missa tota est de Eucharistiæ institutione. Usus campanarum cur interdicatur. Cur itidem non detur osculum pacis. De nudandis Altaribus. Peculiaris vaticanæ basilicæ ritus abluendi altare confessionis apostolorum. Vertus ea de re pugnantia scribit. De ablutione pedum, quæ fit egenis hac die in memoriam humilitatis Jesu Christi qui abluit pedes apostolorum. Errores hæreticorum de hac pedum ablutione. Refellitur error hæreticorum qui putant ablutionem pedum esse sacramentum. Plura apud veteres Christianos ablutionum genera. Mos abluendi pedes feria V in cœna Domini in romana Ecclesia, et in ecclesia Bononiensi. Inscriptio singularis Bononiæ in ecclesia S. Stephani. Ea consuetudo in romana Ecclesia non semper fuit uniusmodi. Rex Daniæ, Florentiæ dum esset, rogat cur tredecim pauperibus pedes abluantur ? Variæ doctorum hominum rationes ejus ritus explicandi. Duplex ablutio pedum in unam reducta : inde factum ut tredecim pedes abluantur. De oleis sanctis. Quis, quibusque eorum usus. Quibus rebus conficiatur chrisma. Chrismatis consecratio ex traditione apostolica. Disciplina benedicendi olea feria V. videtur introducta sæculo VII. Numerus presbyterorum, diaconorum et acolytorum, qui huic benedictioni adhibentur, tanquam testes. Ritus benedicendi olea apud Orientales. De insufflatione in ampullam chrismatis et olei catechumenorum : ejus vetustas asseritur. Vetus disciplina reconciliandi hoc die pœnitentes. Ternæ olim missæ celebrabantur. Varia pœnitentium genera. Quarumdam in Gallis ecclesiarum disciplina, quæ etiamnum viget de repræsentandis in hac die pœnitentibus. Olim per se ipsi romani pontifices has omnes cæremonias exequebantur. In vaticana basilica consecrantur olea a cardinali archipresbytero. Bulla IN COENA DOMINI publicatur a romano pontifice. Vetus hæc disciplina, cujus initium statuendum est ante annum 1295. Olim non solum in cœna Domini, sed etiam die Ascensionis et die Dedicationis basilicarum sanctorum apostolorum Petri et Pauli publicari consueverat. 227-275.

CAPUT VII. DE FERIA SEXTA IN PARASCEVE. — Cur feria sexta majoris hebdomadæ dicatur feria sexta in Paraskeve. Narratio ex Evangelio a trajectu torrentis Cedron ad sudorem sanguinis in horto, quæ est prima pars Passionis Christi. De Christi tædio. Verus fuit Christi mœror. Pulcherrima D. Thomæ doctrina de animi motibus in Christo. Quomodo concilientur ea de re veteres patres ex Thomassino. Oratio Christi in horto. Calix quid significet in sacris paginis, *Transeat a me calix iste*, penes Hebræos formula erat solemnis in conviviis. Duplex in Christo voluntas explicatur. An omnis oratio Christi exaudita sit. Quid dicendum de illa oratione : *Transeat a me calix iste.* Ea oratio : *Transeat a me*, etc., fuit sensitivi desiderii significatio, nec a rationali et deliberata voluntate profecta ; idcirco non exaudita. Historiam de sanguineo sudore quidam falsa pietate ducti ex Evangelio expunxerunt. Verus sanguis e Christi corpore manavit. Sequitur pars secunda passionis ab adventu militum in horto in Christum ingruentium ad lacrymas divi Petri. Quis et unde esset Judas Iscariotes. Quis ille fuerit, cui amputata fuit auricula. Quis fuerit adolescens qui, rejecta sindone, elapsus est e manibus satellitum. Difficultas de pontificatu Annæ et Caiphæ : cur Christus ad Annam primum ductus fuerit. D. Augustini et D. Chrysostomi sententia. Quis fuerit ille discipulus notus pontifici, qui in ejus atrium cum Jesu introivit. Narratur Judæ proditio, quam Patres ad avaritiam tanquam ad originem referunt. Refelluntur quædam opiniones circa Judæ proditionem. Dignitate oris et majestate Christus irruentium in se militum impetum retudit, ut illi in terram conciderent. Miraculum restitutæ Malcho auriculæ. De fuga discipulorum. Ejus fugæ prophetiæ in Vet. Testamento. De alapa Christo impacta coram pontifice. Christi responsio bene cohæret cum ejus consilio tradito, Matth. cap. V. In Caiphæne an vero in Annæ domo series illa injuriarum in Christum illata fuerit, et utrum ante, an post latam mortis sententiam. De Petri lapsu. Peccavit graviter semel, iterum ac tertio : non tamen a fide descivit. Locus ea de re poetæ Prudentii. Qui Petrum ad negandum impulerit. Discrepantia videtur ea de re esse apud Evangelistas. Conciliantur Evangelistæ. Consensus etiam eorum ostenditur de tempore, quo Christum Petrus negavit. Quomodo Christus respicere potuerit Petrum, qui videtur fuisse in alio loco. Conciliantur Lucas et Marcus. Tertia pars dominicæ Passionis a testimoniis in Christum latis ad flagellationem. Hujus partis divisio. Duo judicia adversus Christum habita, alterum noctu, summo mane alterum, de quo loquitur S. Lucas. Falsi testes verba Christi proferunt cum additionibus et malignis interpretationibus. De more Hebræorum scindendi vestimenta sua in signum doloris. An summo sacerdoti id licuerit facere. De Judæ pœnitentia, desperatione et miserrimo exitu. Disputatur ecquid valerent triginta argentei. De Judæ morte. Prophetia Jeremiæ de pretio, quo Christus venditur. Verba quæ Matthæus Jeremiæ tribuit, extant apud Zachariam. Diversæ interpretum opiniones. Pulchra ejus difficultatis solutio ex D. Augustino. Jesus adducitur in Prætorium, quo Judæi non introierunt. Pilati cum Judæis colloquium. Quis, et unde esset Pilatus, variæ opiniones. Ejus indoles et mores. Quo sensu locutus sit Pilatus. Quando jus gladii Judæis ademptum. Rabbinorum et Scaligeri diversa opinio. Alii putant jus gladii nunquam Judæis ereptum. Verior videtur sententia Judæis ereptum jus gladii. Quid apud illos fuerit judicium zeli. Christus damnatur a Judæis propter ea quæ ad religionem pertinent ; a Pilato morti addicitur propter immunitam imperii majestatem. Pilati variæ interrogationes et Christi responsiones. Pilatus Christum amandat ad Herodem Galilææ tetrarcham. Quamobrem Pilatus Christum ad Herodem miserit. Herodes veste alba Jesum indutum ad Pilatum remittit. Herodes et Pilatus redeunt in gratiam : quæ illis causa simultatis fuerit. Consilium Pilati, ut Jesum a morte liberaret. Jesus Barabbæ posthabitus. Hebræorum consuetudo liberandi reum die Paschæ. Somnium uxori Pilati immissumne fuerit divinitus, an a diabolo, incertum. Quarta dominicæ Passionis pars a flagellatione Christi ad eumdem raptatum ad Calvariæ locum. Pilatus quinquies conatus est Christum morti eripere. Pilatus nefario se scelere obstrinxit, qui Jesum utcumque passus est interfici. Baronius vindicatus. Pilatus, conscientia sibi reclamante, dimisit Barabbam, Jesum flagellatum Judæis tradidit. Consilium Pilati in permittenda flagellatione. Damnati ante crucis supplicium flagellari soliti. Semelne tantum, an bis Christus cæsus sit. Christum ad columnam flagellatum fuisse, vetustissima traditio. Eam columnam Romam asportavit Joannes cardinalis columnæ in templum S. Praxedis in Exquiliis. Duo flagellationis genera. Flagra cujusmodi essent in Christi flagellatione, incertum. Christus Jesus nudus omnino alligatus est ad columnam. De numero satellitum qui flagris Christum ceciderunt. Singularis quædam Bedæ opinio. Cujus gentis ii satellites fuerint. De numero verberum. In Deuteronomio non plura quam quadraginta præscribuntur. Nullus romanis legibus constitutus numerus. De spinea corona capiti Jesu imposita. An fuerit e junco marino. Corona spinea, lancea, spongia, et arundo a rege Francorum condita sunt in sacello regii palatii parisiensis. Corona apparet esse e junco marino. Quæ sit ejus forma. Christus crucifigendus videtur in ea veste fuisse, in qua coronatus fuit, et illusus ab militibus. Terribilis Judæorum imprecatio, qua se devoverunt. Pilatus anxius quid consilii capiat, variis rationibus, huc illuc impellitur. Tandem Christum morti addicit. Christus bajulat sibi crucem. Quis ille fuerit Simon Cyrenæus, qui successit ferendo illi oneri. Christi verba ad feminas qui illi tam fœde multato illacrymabantur. De sudario a S. Veronica ad Christi faciem admoto. Vindicatur hæc reliquia ab hæreticorum calumniis. An Christo ad supplicium eunti titulus mortis scriptus a Pilato prælatus fuerit. Videtur prælatus, quod ea esset Romanorum consuetudo. De titulo cruci imposito. Titulus crucis in basilica S. Crucis in Hierusalem Romæ conditus a S. Helena ; ubi sub Jun. VIII repertus est : argumenta quæ evincunt verum illum esse titulum crucis. Christum in cruce oportuit pati. Pulcherrima D. Thomæ doctrina de atrocitate passionis et dolorum Christi. Christi anima in superiori parte utpote quæ divinitate fruebatur, inter maximos dolores summo semper gavisa est gaudio, adversus Cani et Serry sententiam. Decuit Christum pati Hierosolymis, et inter latrones crucifigi ex D. Thoma. Quæ contigerunt in Calvario. Calvarius unde nomen traxerit. Ibi Adam sepultus. Conciliantur Marcus et tres alii evangelistæ, qui vinum cum felle mixtum Christo oblatum scribunt ; Marcus vero vinum myrrhatum. Duplex Christo potus oblatus. An Judæis usitatum esset crucis supplicium. Teterrimum mortis genus, quo seditiosi, servi et scelerati apud Romanos sui criminis pœnas luebant. Maxima ejus supplicii apud Romanos infamia. Crucis variæ formæ. Forma crucis Christi non simplex. Cruci, quæ dicitur immissa, affixus est. An crux Christi prælata fuerit, an vero brevis. An suppedaneo et sedili instructa. Jacentine an erectæ

cruci Christus sit affixus. Christus in manibus et pedibus cruci affixus fuit quaternis clavis, non funibus alligatus. Nudus Christus Jesus cruci est affixus. Christus e cruce pendens habueritne spineam coronam. Vestes sontium militibus supplicii munus obeuntibus leges addicebant. Christi dispertitæ vestes. De tunica inconsutili. Amarulenta Judæorum in Jesum convicia. De septem Christi verbis. Prima Christi verba. D. Thomæ doctrina de gravitate peccati principum Judæorum et populi. Christus non pro principibus oravit, sed pro populo et gentibus. Suarez putat Christum orasse etiam pro principibus Judæorum. Omnes videntur peccasse, nescii quid facerent. Christus a Deo exoravit omnibus auxilia sufficientia ad salutem. Hanc non omnes tamen adepti sunt. Secunda Christi verba in cruce. Evangelistæ discrepare videntur. Matthæus et Marcus tradunt utrumque latronem Christo improperasse ; Lucas alterum tantum, et ab altero reprehensum. Conciliantur evangelistæ ex D. Augustino, latrones et ipsi clavis affixi sunt. Fortasse latrones fuerunt ex iis qui tunc temporis Judæorum infestabant, nec alium sibi regem esse, quam Deum dicebant. Singularis gratia Dei, quod latro Christum regem crediderit. Quo sensu intelligenda illa (1). D. Augustini et D. Thomæ vocis illius Hodie explicatio. Quis Paradisus ille sit, quem latro nominat. Tertia Christi verba in cruce. Discipulus quem diligebat Jesus erat Joannes Zebedæi filius. Maria Cleophæ uxor, soror B. Mariæ. Ephesi B. Maria obiit. S. Joseph tempore crucifixionis jam e vivis abierat. Quarta Christi verba : *Eli, Eli*, etc. verba syriaca sunt : *Judæi ea se non intelligere simulabant*. Impia Calvini blasphemia. Non illa fuere verba Christi desperantis, sed magis dolorum suorum acerbitatem declarantis. Quinta Christi verba. Acetum illi sitire se dicenti præbitum est. In ea re impleta scripturarum oracula. Multa Christo Jesus fuere illius sitis causæ. Semelne an sæpius Christo acetum oblatum fuerit. Conciliantur Evangelistæ. Duplex hyssopi genus. Spongia imposita fuit hyssopo vallensi, qui ad duos pedes assurgit, non parietario, quæ mera est herba. Fortasse acetum sibi milites attulerant, quod apud romanos milites potus ille esset usitatus. Parabatur acetum etiam crucifixis, ut acrius torquerentur. Incertum quis Christo acetum obtulerit. Romanus pontifex in solemni missa sanguinem per fistulam exsorbet. Mystica allusio ad arundinem Christo porrectam ex Rocca. Verius fortasse mos hic ad veterem disciplinam refertur. Sexta Christi verba in cruce. Lutheranorum et Calvinistarum profligatur interpretatio. Postrema Christi verba, clamor Christi tot cruciatibus fracti miraculo adscribendus. Centurio et clamore Christi, et terræ motu, aliisque prodigiis permotus fatetur Christum esse Dei Filium. Conciliatio evangelistarum ex D. Augustino. Quis ille centurio. Alius fuit a Longino. De prodigiis quæ Christi mortem consecuta sunt. Primum tenebræ a meridie toto terrarum orbe obortæ. Non Judææ solum, sed universo terrarum orbi ea solis eclipsi lux erepta est. De ea meminit Phlegon. Veli in templo discissio post Christi mortem. Conciliatur Lucas cum reliquis evangelistis. Templum in tres partes duobus oppansis velis divisum. Verius est, interius velum discissum, quod confirmatur ex D. Pauli loco ad Heb., cap. 10. Cur velum scissum sit. Quædam miracula sunt propter circumstantias. Hujusmodi fuit terræ motus miraculum. In Judæane tantum, an etiam alibi terra contremuerit, petræ fuerint disruptæ, et aperta monumenta. Historia ex Plutarcho, quæ congruit cum tempore mortis Christi, de Thamo Ægyptio. Crura latronibus fracta, non Christo, qui jam mortuus erat : impletum ea de re scripturæ oraculum. Qua ratione Judæi petierint a Pilato, crucifixis ut crura suffringerentur. Christo non fuerunt fracta crura ut Agno paschali os comminui non licebat. Lactantii ratio parum probatur. Zachariæ impletum oraculum. De milite qui lancea Christum transfixit. Dextrum latus videtur fuisse confossum. Vera aqua e Christi latere fluxit. Qua parte transfixa corporis sanguis, et aqua manaverit. Lanceæ superior pars a Bajazeto Turcarum rege ad Innoc. VIII missa, in Vaticana Basilica colitur : ejus corpus in regio parisiensi sacello asservatur. Calvinus confutatus. De Christi sepultura. Joseph ab Arimathæa petit a Pilato ejus corpus. Aromatibus perfusum, Nicodemo sibi operam dante, condit in sepulcro novo. Cur Pilatus certior fieri voluerit a centurione de morte Christi. Qui fuerint Joseph ab Arimathæa, et Nicodemus. Josephi laus est, quod Christi corpus a Pilato quæsierit ; Nicodemi, quod cadaver aromatibus peruntum fuerit. Mos apud Judæos ungendi cadavera, et longis institis constringendi. Æquum fuit Christum condi in sepulcro novo. Refutatur Schmidii opinio de una tantum instita, qua involutum dicit corpus Christi, nulla adhibita sindone. De anno, die et hora, cum Christus est mortuus. Dies emortualis Christi ex vetustissima et constanti traditione est 25 Martii. Rogerii, Baconis et Tostati proscripta sententia. Christus obiit ex Joanne hora quasi sexta, teste Marco, hora tertia ; quomodo a quibusdam concilientur evangelistæ. Concinnior conciliatio. Judæi diem in quatuor dividebant partes quarum singula ternas diei horas continebant. Hora tertia, et hora quasi sexta idem est, ac exeunte hora tertia, sexta subeunte. Quoto christianæ æræ anno, quotque natus annos Christus mortuus sit, variæ sententiæ. Videtur mortuus trigesimo tertio ætatis anno, imperii Tiberii decimo-nono. De cæremoniis quibus hunc diem colit Ecclesia. Quonam respiciat Ecclesia in officio hujus diei. Cur post prophetias legatur e S. Joanne historia passionis. Cur Ecclesia oret pro omnibus, etiam pro Judæis. Cur exponatur crux aspectui et adorationi populi, et quamobrem interea cantentur improperia. De processione et missa hujus diei. Hac die solum Hierosolymis ostendebatur populo crux, in quam sublatus est Jesus. Fortasse inde orta disciplina in omnibus ecclesiis exponendi crucem. Cur latriæ cultu adoranda, etiam quælibet crux ad ejus exemplum facta, in qua Christus obiit ; rationes ex D. Thoma. De Trisagio, *sanctus Deus, sanctus, fortis*, etc., a puero quasi divinitus allato Constantinopoli sub imperio Theodosii. Cur eo utatur occidentalis Ecclesia hac die græce et latine. Additio ad illud Trisagium Petri Fullonis, theopaschitarum hæresim olens, a catholicis damnata. A Gregorio VII interdictum Armenis ea uti ; quæ tamen ab his postea adhibita videatur. Missa hujus diei non sicca, sed missa præsanctificatorum appellanda. In orientali Ecclesia per totam quadragesimam missa præsanctificatorum celebratur, sabbato et dominica exceptis. Ritus quorumdam Græcorum in hac re parum probatus. Græcorum criminationes adversus Latinos. Cur apud Latinos hac die tantum celebretur missa præsanctificatorum ex Hugone a S. Victore. Hugonis verba respiciunt Epist. Innoc. I ad Decentium. Locus Innocentii quomodo intelligendus. Hugo negat hac die dici missam, sed intelligit eam, quæ celebratur per annum. In Hispaniis obsoleverant cæremoniæ hujus diei, et Ecclesiæ erant clausæ. Concilium Toletanum IV eas cæremonias restituit. Sacerdos in missa præsanctificatorum sumit revera corpus et sanguinem Christi. Vinum non consecratur ex immersione particulæ in calicem. Quidam ex Latinis in eadem fuere sententia, qua Græci schismatici, vinum consecrari per immersionem corporis Christi. Hæretici qui pugnant pro communione sub utraque specie, eam amplexi sunt sententiam. Eos confutavit egregie Mabillonius. Ab ea sententia semper abfuit romana Ecclesia. Nulli in hac die sacra communio præbetur, etsi non ea semper fuit disciplina. 273-379

CAPUT VIII. DE SABBATO SANCTO. — Quod mysterium hoc die recolat Ecclesia. Vetus disciplina non recedendi ab ecclesia ante mediam noctem in pervigilio Paschæ. Mos celebrandæ missæ in nocte ante Pascha viguit usque ad ætatem Durandi et Valdensis, etsi jam tum cœpta est anticipatio ejus missæ. Non decuit corpus Christi putrescere in sepulcro ex D. Thoma. Christi anima descendit ad inferos. Locus epist. Beati Petri cap. 3. explicatur. Communis consensus patrum de Christi descensu ad inferos. Ex Ruffino fortasse hæretici impulsi sunt ad negandum ejusmodi descensum. Symbola non omnes, sed vel potiores, vel in controversia positos articulos continent. Corpus Christi quievit in sepulcro, anima descendit ad inferos, divinitas cum corpore et anima, licet sejunctis, hypostatice fuit unita ex divo Thoma. Sanguis triduo illo, quo corpus Christi jacuit in sepulcro, unitus fuit hypostatice Verbo Dei. Anima Christi per essentiam suam descendit ad sinum Abrahæ, non tamen per essentiam suam, sed per suum effectum descendit ad infernum. Durandi rejecta opinio. Nihil acerbi sensit Christus in inferis. Quid contulerit justorum animabus descensus Christi ad inferos ? An Christus liberaverit animas in purgatorio detentas, et pueros non expiatos a peccato originali. An Christus aliquos ex veteribus philosophis descendens ad inferos liberaverit. Disseritur de resurrectione. Cur de ea sermo injiciatur. Totius reliqui hujus sermonis distributio in quinque partes. Rationes quinque ex D. Thoma, quamobrem opus fuit ut Christus revivisceret. De Christi resurrectione oracula ex sacris paginis. Testimonia D. Pauli de Christi resurrectione. Huetii animadversio super fide testium de Christi resurrectione. Pilati testimonium de Christi resurrectione, itemque Josephi historici. Josephi testimonium agnovit Chrysostomus : locus ille est genuinus, non subditilius. Spinosæ monstrosa et impia doctrina. De tempore et hora qua Christus resurrexit. Sententia, quæ statuit paulo ante solis Christum redisse ad vitam, duabus obnoxia difficultatibus. Prima difficultas ab Hora qua venerunt sanctæ mulieres ad sepulcrum. Conciliantur evangelistæ de hora qua mulieres venerunt ad monumentum. Altera difficultas ex Christi

(1) *Hodie mecum eris in paradiso.*

verbis, *sicut Jonas*, etc. Solvitur difficultas. *Post tres dies* significat *tertio die*. Qui dici possit Christi corpus jacuisse tribus noctibus. Ratio reperiendi tres dies et totidem noctes in temporis spatio inter Domini sepulturam et resurrectionem interjecto. Partitionis duabus partibus absolutis, ad tres reliquas transitio, Judæi sepulcro apponi curant milites. Mos condiendorum cadaverum ab Ægyptiis traductus ad Judæos. Nomina sanctarum mulierum. Inter eas non videtur fuisse B. Maria. Terra in resurrectione contremuit. De angelo de cœlo delapso quid tradiderint evangelistæ. Ratio ex Patribus, quamobrem angelus aperuerit sepulcrum. Discrepantes evangelistæ conciliantur. Rursus conciliantur evangelistæ in eo quod tradunt de Maria Magdalena. De qualitate corporis Christi resurgentis. Verum fuit, integrum et gloriosum. Corpus Christi fuit integrum. Ratio cur voluerit Christus ut in suo corpore remanerent cicatrices. Guttæ aliquot sanguinis Christi Mantuæ asservantur. Id non repugnat integritati corporis Christi reviviscentis. Qui cum Christo redierint ad vitam, incertum. Sepulcra quidem in Christi morte aperta: mortui vero in ejus resurrectione revixerunt. Duplex quæstio proponitur. Quinam fuerint qui revixerunt cum Christo. Exponitur sententia quorumdam. Duæ aliæ ea de re sententiæ. Nihil certi statui ea de re potest, de qua sacer textus nihil indicat; an vero qui revixerunt, denuo mortem obierint, alii negant, alii affirmant; quæ ultima sententia confirmatur. In eum propensior videtur D. Thomas. Maldonati sententia non probatur. De Christi apparitione in die resurrectionis. An primæ omnium B. Virgini apparuerit? Negat Estius. Affirmat Rupertus Abbas. Baronius ex vetusta traditione itidem affirmat, cui subscribit auctor, astipulantibus etiam S. Theresiæ revelationibus. Apparitiones quinque. An Christus ad mensam, ad quam accubuit cum duobus discipulis Emmauntem proficiscentibus, panem consecravit. Eorum, qui id affirmant, rationes. Negant Estius, Jansenius et Calmetus. Bellarminus et Natalis Alexander nihil certi statuunt. An in postrema apparitione, de qua supra, adfuerit Thomas. Conciliatur Lucas cum Joanne. De cæremoniis, quibus hac die Ecclesia celebrat resurrectionis mysterium. Benedictio ignis. Benedictio quinque granorum incensi. Accenduntur candelæ in trianguli formam arundini impositæ. Unde usus hujus arundinis originem traxerit, incertum. Verti conjectura. Pervetusta est hæc cæremonia accendendi tres candelas. Benedictio cerei refertur ad Zosimum. Videtur introducta in majoribus basilicis ante illius pontificis ætatem. Benedictionis cerei significatio ex Ruperto. Vertus, qui usum cerei ad naturales causas refert, confutatur. De tabella quæ ad paschalem cereum olim appendebatur, in qua exhibebatur quotus ab Incarnatione annus decurreret. De consuetudine roman. pontif. ceras consecrandi, quæ dicuntur *Agnus Dei*. De hymno *Exultet*. Ejus auctor videtur D. Augustinus. Lectio prophetiarum. Baptismus catechumenorum et infantium. Locus D. Augustini insignis. Pueris in Baptismo olim præbebatur Eucharistia sub specie vini. Abusus conjiciendi in calicem mel et lac. Parvulos baptizatos nonnisi accepta Eucharistia salvos fieri, sententia est falso afficta D. Augustino. Ea communio res fuit disciplinæ ex Tridentino. Lac et mel benedici tantum, non injici in calicem jussit concilium africanum. Disseritur de præsenti, qua nunc utimur, disciplina. Cæremoniæ in benedictione fontis. Quando incipi debeant litaniæ. Descriptio reliquæ cæremoniæ, et missæ usque ad tractum. Cur post Alleluia dicatur tractus. Cur offertorium omittatur, quorumdam opinio. Rejicitur ea opinio. Probabilis alia opinio Merati. Gavanti rationes, cur in hac missa nec osculum pacis, nec Agnus Dei, nec postcommunio fiat. Vetus ritus osculi in hac nocte ante matutinum cum iis verbis, *Surrexit Dominus. Agnus Dei* jussit dici in missa Sergius I. Cur tertio dicatur, *Dona nobis pacem:* at in basilica laterenansi dicatur tertio, *miserere nobis*. Ritus ornandi septem altaria ex Joanne diacono. Altum de eo silentium apud alios scriptores. Conjecturæ aliquot unde ille originem traxerit. Ritus peculares aliarum ecclesiarum. 379-417.

CAPUT IX. DE DOMINICA PASCHÆ AC DE DUOBUS FESTIS QUÆ CONSEQUUNTUR. — Verum etymon vocis Pascha, et cur id nomen huic festo inditum. Origo hujus festi ad apostolos referenda. Olim per totam hebdomadam festi erant dies usque ad sæc. 12. Nullus hic sermo de resurrectione, de qua supra in sabbato sancto. Dissensus ecclesiarum Asiæ a romana Ecclesia de tempore celebrandi Paschatis. Nihil inde turbarum in ecclesia exortum usque ad finem secundi sæculi. Asiatici episcopi primi turbas excitarunt, romanæ ecclesiæ consuetudinem improbantes. Victor papa eorum vicissim consuetudinem reprobat. Ea controversia in nicæno concilio restincta. Ratio, quare per hos dies tam breve sit officium. Sequentia *Victimæ paschali* in missa. Ejus auctor quis fuerit. 417-419.

CAPUT X. DE FESTO ASCENSIONIS, QUOD FERIA V. CELEBRATUR, QUÆ DOMINICAM QUINTAM POST PASCHA CONSEQUITUR. — Recensentur Christi apparitiones, antequam ascenderet in cœlum. Apparet Christus apostolis post dies octo, præsente Thoma. Ea apparitio contigit Hierosolymis. Christus introivit occlusis foribus. Inanes hæreticorum cavillationes ut explicent qui demum id fieri potuerit. Thomas reipsa tetigit corpus Christi. Solvitur quædam objectio. Ex Thomæ verbis evincitur Christi divinitas. Socianorum vana effugia. Apparitio Christi ad mare Tiberiadis. De Nathanaele. An idem sit qui Bartholomæus. Joannes primus agnoscit Jesum. Petrus in mare se dejicit, et ad Jesum properat. Petrum non omnino nudum fuisse in navi verisimilius est. Accipit tunicam ut decenter occurrat Christo. Apostoli inveniunt piscem impositum prunis, et panem. Mira piscium vis capta. Miracula hac in re a Christo edita. Verisimile est Christum cum apostolis manducasse. Ter Christus Petrum interrogat an se amaret? Potestas data Petro, qua caput universæ ecclesiæ constituitur. Ad tertiam Christi interrogationem cur Petrus perturbatus sit. Christi oraculum de B. Petri martyrio. Responsio Christi ad Petrum de Joanne interrogantem. De particulis sic et si ad hujus loci illustrationem. Variæ de illa Christi responsione interpretationes. Joannes mortuus est; nec vivus reservatur in fine sæculi. Locus quidam D. Ambrosii non contradicit. Quare hæc a Joanne dicatur apparitio. Caput ultimum Evangelii Joannis non est additum, sed illius apostoli. De reliquis apparitionibus. Apparitio in monte, Olivarumne an Thabor disputant eruditi. Undecim aderant, et fortasse plures alii. Quomodo intelligenda illa Christi verba: *Data est mihi potestas*, etc. Præcipit apostolis baptizare omnes gentes. De forma baptismatis. Baptismus in nomine Jesu est baptismus post emissam professionem fidei in Jesum. Anabaptistarum error refellitur. Christus Jesus perpetuam opem et auxilium pollicetur apostolis. Christus apparuit Jacobo. Postrema apparitio. Præcipit apostolis docere omnes gentes. Sensus verborum, *qui crediderit et baptizatus fuerit*, etc. Post eam apparitionem ascendit in cœlum. Christus deducit apostolos in Bethaniam in locum apertum, unde ejus ascensionem viderent. Castigat inanem apostolorum curiositatem. Sublimis fertur in cœlum. Apostoli, quique aderant, eum adorarunt. Refelluntur quæ hinc depromunt hæretici argumenta adversus adorationem Eucharistiæ. Triplex partitio totius quæ restat, tractationis. Plura loca ex Novo Testamento quibus dicitur Christus sedere ad dexteram Patris fuse disseritur. Utrum apostoli baptizati fuerint; et utrum ante, an post ascensionem. Cujusmodi fuerit benedictio Christi super apostolos: num in modum crucis, an extensis tantum manibus. An Christum decuerit in cœlum ascendere? Oracula de ascensione Christi in Veteri Testamento. Inutiles quædam quæstiones omissæ. Egregia in hanc rem Augustini verba. Qua virtute Christus in cœlum ascenderit. Christi ascensio est causa nostræ salutis, et quare. De circumstantiis quæ ascensionem comitatæ sunt. Ad radices montis Oliveti sita est Bethania. Ex quo conciliantur *Acta Apost.* et Evangelium Lucæ de loco unde Christus in cœlum ascendit. Quæ conciliatio probatur in synopsi criticorum. De distantia montis Oliveti ab Hierosolyma. Conciliantur Acta apostolorum et Evangelium Joannis. Constat Christum ascendisse in cœlum feria quinta. Non subito, sed per successionem temporis videtur ascendisse in cœlum. Vestitusne ascenderit. An ab præter apostolos spectaverint Christum ascendentem in cœlum. B. Virgo aliique, qui in cœnaculum cum apostolis introierunt, ascensioni Christi in cœlum præsentes fuere. Videtur Christus ascendisse stipatus angelorum comitatu. Christus ascendens in cœlum justorum animas in cœlum secum adduxit. Ubi quadraginta illos dies exegerint animæ mortuorum qui in morte Christi surrexerunt, et cum eo ascenderunt in cœlum. An ubi revixerunt, rursus obierint. Verior sententia est, rursus migrasse vita. De vestigiis Christi impressis eo loco, unde ascendit in cœlum. De ædicula ibi extructa, cui tectum superinduci nunquam potuit. Aliud miraculum de vento flante quotannis in die ascensionis, missa peracta, et splendore quo cœlum flagrare videbatur. Wilsii plumbeum argumentum quo superiora duo miracula explodere conatur. Hæc solemnitas instituta ab apostolis ex D. Augustino. Idem Augustinus eam vocat quadragesimam. Olim in die Ascensionis erat processio. Mos etiam erat benedicendi panem et novos fructus. Cereus usque ad Ascensionem accenditur certis quibusdam diebus. Ad Evangelium missæ Ascensionis extinguitur. 419-449.

CAPUT XI. DE FESTO PENTECOSTES, QUOD PRIMA DOMINICA CELEBRATUR POST DOMINICAM INFRA ASCENSIONIS.

—Matthias in locum Judæ cooptatus est inter apostolos. Matthias, ita volente Deo, sortito adeptus est apostolatum, quod trahi non debet in exemplum. Ingruente nonitu quodam vehemente, delapsus est Spiritus sanctus super apostolos, et apparuerunt linguæ igneæ super eorum capita dispertitæ. Cum gratia sanctificantis uberiori copia indita sunt apostolis septem dona Spiritus sancti. Hierosolyma omnium Asiæ civitatum nobilissima. Incredibilis multitudo illuc confluebat die Pentecostes. Apostolos quidam existimabant ebrios esse. Joelis oraculum tunc bene adimpletum. Salmasius confutatus. Celebris oratio beati Petri ad populum : cujus vi tacti ter mille homines baptismum susceperunt. De Pentecoste Hebræorum. Quæ illa solemnitas, et quando celebraretur. De Pentecoste christianorum. Analogia inter illam et Pentecostem judaicam. Quis numerus fuerit eorum qui eo convenerant, quo Spiritus sanctus delapsus est. Beza refutatus. Quid fuerit donum linguarum apostolis collatum. De linguis igneis. Quid revera essent Calmeti sententia. Nova opinio Serry. Iguis ille fuit elementarius. Serry refutatus. Aliæ opiniones quæ non probantur. De loco ubi erant apostoli, quando descendit Spiritus sanctus. Quid sit cœnaculum. Cujusnam domus illa esset, in cujus superiorem partem secesserant apostoli. Verisimile fuisse domum Mariæ, matris Joannis, cui nomen Marcus, qui fuit comes Pauli et Barnabæ. Discrepantia quæ videtur esse inter Acta apostolorum et Evangelium Lucæ de loco in quem Spiritus sanctus descendit. Duplex conciliandi modus, alter Maldonati, Estii alter. Uterque modus satis aptus conciliandæ concordæ inter Acta et Evangelium Lucæ. In quam diem ceciderit eo anno Pentecoste. Ex romanæ Ecclesiæ traditione cecidit eo anno Pentecoste in dominicam. Proponitur gravis quædam difficultas adversus eam traditionem. Solutio quædam non probata. Solutiones aliæ quæ minus videntur idoneæ. Alii ejus difficultatis dissolvendæ modi. Bellarmini sententia. Alii statuunt eo anno duplicem Pentecostem, alteram Judaicam, christianorum alteram ; quod non facile quis crediderit. Bellarmini et Baronii verisimilior sententia. De hora qua delapsus est Spiritus sanctus. Pentecostes festum sine ulla dubitatione ab apostolis profectum. Pentecoste in veteri disciplina non tam ipsum diem festi significat, quam quinquaginta dies inter Pascha et Pentecostem interjectos. Canon concilii Illiberitani explicatur. Quinquaginta dies inter Pascha et Pentecostem omnes festi olim fuere. Ita tamen festi fuerunt quinquaginta illi dies, ut non cessatum sit ab operibus servilibus. Festivitas horum dierum celebratur legendis in Ecclesia apostolicis actis. Nullum per eos dies jejunium, nulla oratio flexis genibus. Octo primis diebus silebat forum; reliquis nullum licebat edere spectaculum. Olim hac die conferebatur baptismus. Fiebat benedictio cerei. Aliæ consuetudines sublatæ, quod turbas crearent in populo. Jejunium in pervigilio Pentecostes. Ex consuetudine præceptum est jejunium in pervigilio Pentecostes. Falso Quesnelus affirmat non fuisse illud jejunium ante sæculum XII. Benedictio fontis in sabbato Pentecostes. Ludovicus Vives putat, per quinquaginta illos dies olim baptismum administrari consuevisse. Olim in Paschate et Pentecoste conferebatur confirmatio. Quatuor prosæ recensentur, quæ recitantur in missa. Qui cujusque earum fuerit auctor. Primam missam apostoli distulerunt usque ad Pentecostem, cum nova Lex satis promulgata fuit. 449-469

CAPUT XII. DE FESTO SANCTISSIMÆ TRINITATIS. — Decretalis *Quoniam* de feriis illustratur. Ea decretalis non Alexandro III, sed Alexandro II tribuenda est. Monumenta quæ probant quod dicit ea decretalis, in quibusdam ecclesiis die octava Pentecostes, in aliquibus prima dominica ante adventum hoc festum celebrari. Pontifex non improbat ea decretali hanc festivitatem. In Ecclesia romana nullus erat præfinitus dies huic festivitati. Quælibet dominica huic cultui est assignata. Sanctissima Trinitas est objectum quo refertur omnis cultus. *Gloria Patri et Filio*, etc. Quidam putant in Concil. Nicæn. compositum. Ostenditur ea oratio Concilio Nicæno prior. Ab apostolis ea oratio profecta. Fortasse in Nicæna Synodo addita sunt illa : *sicut erat in principio*. Consuetudo canendi in fine cujusque psalmi *Gloria Patri* non est traducta ab Oriente in Occidentalem. Concilium Narbonense an. 589 jubet ad quemlibet psalmum addi : *Gloria Patri*. Joannes XXII festum hunc diem primus celebrari jussit dominica prima post Pentecostem. 469-473

CAPUT XIII. DE FESTO CORPORIS CHRISTI, QUOD FERIA QUINTA CELEBRATUR POST PRIMAM DOMINICAM, QUÆ PENTECOSTEM PROXIME CONSEQUITUR, SEU POST OCTAVAM EJUSDEM PENTECOSTES. — Destinandus dies alius videbatur a feria quinta majoris hebdomadæ ad celebrandam corporis Christi solemnitatem. Origo hujus festivitatis. B. Juliana Leodii de ea instituenda consulit episcopos et theologos, inter quos archidiaconum Leodiensem, qui postea fuit Urbanus IV. Probatam omnibus festivitatem et officium in concilio habito anno 1246, episcopus Leodiensis coram se jussit celebrari. Agitur apud apostolicam sedem de hac festivitate ad universam ecclesiam extendenda. Urbanus IV negotium protrahit : tandem miraculo commotus jubet festivitatem in Ecclesia universali celebrari. De miraculo volsiniensi, quo permotus fuit pontifex. Mortuo Urbano IV, duobus fere mensibus post editam bullam, festivitatem in ipso sui initio intermortuam excitavit Clemens V in concil. viennensi. Eucharistia cur adoretur : adversus Calvinum. Miraculi volsiniensis veritatem probant scriptores omnes ; sed omnium luculentissime ipsum corporale in cathedrali urbis veteris asservatum. An Urbanus IV etiam processionem instituerit. Officium quod nunc recitatur, composuit div. Thom. Aquin. Græci non habent hanc processionem. Paraguajensium pietas. 473-477

CAPUT XIV. DE FESTO INVENTIONIS S. CRUCIS DIE 3 MAII. — Ostentum celebratissimum Constantino divinitus objectum. Vindicatur illius miraculi veritas ab audaciorum hominum argutiis. Sacrorum in Palæstina locorum Hadriani imperatoris studio polluta sanctitas. Tres cruces a S. Helena effossæ in Calvario. Non sub Eusebio papa inventa crux est, sed sub Sylvestro. Argumenta quæ crucem sub Sylvestro inventam evincunt. Acta quæ tradunt S. Crucem Judæorum opera esse repertam. Acta illa veluti spuria a doctissimis quibusque rejiciuntur. Retinenda historia de inventione crucis, quæ breviario romano continetur. Calvinistæ eam historiam explodunt. Evertuntur argumenta quæ illi adversus eam historiam gerunt. Ipsa instituendæ hujus festivitatis ratio exponitur, et defenditur. Quo tempore instituta fuerit hæc festivitas. Spurium Eusebii decretum, quo micrologus utitur ad vetustatem hujus festo asserendam. Notata est hæc solemnitas in Martyr. D. Hieron. edito a Florentinio. Crucis pars Hierosolymæ locata, pars Romam missa. Unde originem traxerit ritus ostendendæ crucis in feria VI majoris hebdomadæ. Bollandistarum conjectura de origine hujus solemnitatis. Gregorius XI officium componi jussit. Sublata inde a Clem. VII quæ ex adulterinis Hebræorum actis desumpta fuerant. Hæreticorum error, qui cultum S. cruci ademerunt. Lex a Theodosio lata adversus Judæos. Repertus etiam titulus crucis. Qui de crucis inventione egregie scripserint. 477-487

CAPUT XV. DE FESTO TRANSFIGURATIONIS DOMINI, QUÆ DIE VI AUGUSTI CELEBRATUR. — Totius argumenti partitio. Quid fuerit transfiguratio Christi ex evangelistis. Nihil faciem Christi fuisse immutatam, sed micanti splendore coruscasse apparet ex Evangelio. Existimare licet, non modo faciem, sed universum Christi corpus splendore circumfusum. Quo pacto contigerit transfiguratio ex D. Thoma. Discrimen inter claritatem corporis glorificati, et splendorem Christi transfigurati. Duplex in transfiguratione miraculum. D. Matthæi locus, ex quo elici posse videtur tempus quo contigit transfiguratio. Videtur Christus paulo ante passionem transfiguratus. Dissensus aliquis apparet inter evangelistas. Ostenditur evangelistarum concordia. Decuit Christum transfigurari ex D. Thoma. Cur Christus non omnes, sed tres tantum apostolos secum duxerit. Iidem tres apostoli testes mœroris Jesu in Gethsemani. Cur adhibiti in Transfiguratione testes Moyses et Elias. An hi essent proprio præditi corpore. Verba D. Petri in Transfiguratione expenduntur. Pulchre D. Ambrosius de illis judicavit. Vox de nube : *Hic est filius meus dilectus*, etc. Locus ex 2. epistola d. Petri explanatus. Cur eam vocem audiri Deus voluerit, postquam abierunt Moyses et Elias. Vetat Jesus ne quisquam apostolorum, quod viderit, enuntiaret. Explicantur Christi verba de adventu Eliæ. Falso vulgus credit hanc festivitatem a Callixto III institutam. Notatur hæc solemnitas ad diem VI Augusti in martyrologio hieronymiano Florentinii, et Græcorum menologio. Locus ex constitutione Callixti III de institutione hujus solemnitatis. Festivitas certe Callixto vetustior. Quid Callixtus fecerit amplius, non constat inter scriptores. Auctoris in ea re sententia. Indulgentiæ a Callixto concessæ. 487-497

CAPUT XVI. DE FESTO EXALTATIONIS SANCTISSIMÆ CRUCIS DIE XIV SEPTEMBRIS. — Chosroas, Persarum rex, Phocæ bellum infert. Imperii vires fractæ sub Phoca. Hierosolyma incensa. Crux Christi christianis erepta. Crux ab ipsis Persis honorifice custodita. Actum frustra de concilianda pace Heraclium inter et Chosroam. Heraclius exercitum Persarum fundit. Chosroam Siroes filius in vincula conjicit, fratrem ante os suum obtruncari jubet. Siroes ab Heraclio pacem petit. Inter pacis conditiones ea dicta est conditio, ut crucem Siroes redderet. Heraclius Constantinopoli lætis acclamationibus exceptus. Ob recuperatam crucem nummis percussus. Heraclius in Calvario,

unde amota fuerat, crucem collocat. Heraclius pietatis suæ edita exempla hæresi maculavit. Turcis ad Imperium ingruentibus, crucem Constantinopolim asportari jubet. Ex his ortum est, non ut festivitas institueretur, sed jam instituta celebraretur solemnius. Multo ante solemnitatem hanc celebratam esse constat. In Oriente ante Heraclium celebratam docent Baronius et Thomassinus. In Occidente peracta itidem ante Heraclii tempora apparet ex sacramentario S. Gregorii. Pars crucis a Sergio papa reperta in vaticanæ basilicæ sacrario. Festivitas exaltationis sejuncta a festivitate inventionis, et sua cuique dies constituta. Aureus ille nummus Heraclii repertus in ruderibus basilicæ lateranensis. Explicatus a Batello archiepiscopo Amasæno. Descriptio ipsius nummi. Batelli explicatio. De sancto Sacello, quo Calvarius mons continetur. 497-501

CAPUT XVII. DE FESTO DIE NATALI DOMINI JESU CHRISTI 25 DIE DECEMBRIS. — Totius sermonis institutum et partitio. Edictum Cæsaris de censendo romano imperio, ex Evangelio. Cur de hoc censu nihil extet apud profanos scriptores. Non Judæa solum censa, sed universum romanum imperium. Cur ea descriptio a D. Luca dicatur prima. Cyrinus, Cyrenius, et Kerinius, ut habent græci codices, ostendunt illius præsidis nomen fuisse Cyrinum. Difficultas conciliandi cum Evangel. profanos scriptores. P. Danieli Huetii solutio. Rejicitur quod sacros codices sollicitet. Alia Petavii et Grotii solutio. Alia Calmeti et Lamy solutio. Sequitur historia ex Lucæ evangelio. Disputant eruditi quo consilio Augustus censum illum indixerit. Pulchra Lamy verba in hac controversia. Joseph et Maria per rectam lineam Davide prognati. Joseph et Maria veniunt censendi causa, Bethlehemum quæ civitas erat Davidis gentilitia. Verisimile Mariam pedibus iter illud confecisse. Quid referretur in tabulas censuales. Bodini nefaria impietas. Bodini profligata sophismata. An B. virgo cogeretur edicto se conferre Bethlehemum. Quamobrem B. Maria licet gravida Bethlehemum venerit. Facta omnia in hac re singulari Dei consilio et numine. B. virgo filium enixa Bethlehemi. Quo sensu illa verba intelligenda, *peperit filium suum primogenitum*. Nulla obstetrix. De fasciis Domini, et rursus de obstetricibus. Oraculum de ortu Christi Bethlehemitico. Duæ civitates nomine Bethlehem. Michæas cum Matthæo pugnare videtur. Eorum textuum conciliandorum ratio quædam. Quare Christus dicatur in Scriptura Nazaræus et Galilæus. Bodinus confutatur. In ipsane urbe, an in suburbiis Christus natus sit. Multiplices ea de re opiniones. Verisimilius est in suburbiis natum esse. Christus natus est in spelunca saxo excisa, ubi erat stabulum. Luculentissimus D. Hieronymi locus. De præsepe Christi Domini. Traditio de bove et asino ad Christi Domini præsepe vexata a quibusdam criticis. Celebris ea de re Isaiæ locus. Egregii scriptores qui eam vindicarunt. Haud ita infirmis nititur fundamentis ea traditio. Respondetur objectioni petitæ ex allegorica interpretatione illius Isaiæ loci apud patres. Ex vetustissimis picturis sacris probatur ea traditio quinto seculo longe antiquior. Jesus natus Herode rege. De anno nativitatis Christi scriptor romani martyrologii videtur secutus septuaginta interpretum calculos. Magnum discrimen in annorum computo inter hebraicos codices et versionem LXX interpretum. Hebraicos codices et Vulgatam sequitur Ecclesia romana. Demonstratur falsa septuaginta interpretum computandi ratio. Christus natus anno ab orbe condito quater millesimo. Die 25 decembris natum esse asseritur, refutatis cæteris opinionibus. De pastoribus ab angelo monitis. Tres fuisse videntur illi pastores. Eorum nomina incognita. In eo loco, unde venerunt, extructa ædes. Archangelus Gabriel pastoribus Christi nuntiavit nativitatem ex quorumdam sententia. Ipsius verba ad pastores. Explicantur verba illa : *Multitudo militiæ cœlestis*. Verba illa, *Gloria in altissimis Deo*, etc., a quibusdam accipiuntur assertive dicta. Alii optative interpretantur. Pastorum adventus ad præsepe Christi Jesu. Beatæ Mariæ fides de Christi divinitate. Mirifica etiam pastorum fides. Et omnes qui audierunt, mirati sunt et de his quæ dicta erant a pastoribus ad ipsos. De cæteris miraculis quæ in Christi nativitate contigisse feruntur, quorum nulla mentio in sacris paginis. De ipsa solemnitate instituitur sermo. Quid olim essent Christianorum pervigilia. Nativitatis pervigilium omnium celeberrimum permissum agitari noctu etiam nunc ab Ecclesia, sublatis cæteris omnibus nocturnis conventibus. Post Pascha et Pentecostem primum hæc festivitas locum tenet. Duo peculiaria hujus solemnitatis privilegia. Tres missæ eo die celebrantur. Cujus disciplinæ falso perhibetur auctor S. Thelesphorus. Dies aliquot solemnes, quibus olim plures missæ ab eodem sacerdote celebrabantur. Alia ejusdem generis exempla. Olim romanus pontifex hac die celebrabat in basilica liberiana, in templo S. Anastasiæ, et in basilica vaticana. Atrox Cencii romani in Gregorium pontificem facinus. Hac nocte romanus pontifex pileum et gladium ducalem benedicit. In Gallia olim duæ tantum missæ celebrabantur. Tres vero Romæ propter Ecclesiam in honorem S. Anastasiæ dedicatam. Eadem disciplina transiit in Galliam. Quod primo ab episcopis, deinde ab omnibus presbyteris usurpatum. Olim orientalis Ecclesia 6 die Januarii Nativit. Christi celebrabat. Quo tempore amplexa sit latinorum consuetudinem celebrandi hanc solemnitatem 25 decembris. Joannis Archiepisc. Nicæni epistola. Spuria censetur illa epistola a Combefisio, qui eam edidit. Ostenditur alia quædam suppositionis nota in illa epistola. Vetustissima traditione celebratur hæc festivitas in romana Ecclesia die 25 decembris. Quarto sæculo videtur orientalis cum romana Ecclesia in celebranda nativitate die 25 decembris convenisse. Nicephorus vel refutatus, vel explicatus, qui auctorem hujus festivitatis dicit Justinum imperatorem. Consuetudo repræsentandi sacrum hoc mysterium in templis et privatis domibus, cujus origo retertur ad sæculum 15. 501-531

LIBER SECUNDUS.

DE FESTIS BEATÆ MARIÆ VIRGINIS.

CAPUT PRIMUM. OLIM QUOT INSTITUTÆ SOLEMNITATES IN HONOREM DEIPARÆ. PROPONITUR HUJUS SECUNDI LIBRI MATERIA, AC PRIMUM AGITUR DE FESTO DESPONSATIONIS B. M. V. CUM S. JOSEPH DIE 23 JANUARII. — Tres et deinde quatuor solemnitates usque ad tempus S. Bernardi reperiuntur institutæ. Circa festum desponsationis primum statuitur; verum inter Deiparam et S. Joseph fuisse matrimonium. Quod probatur ex pluribus Evangelii locis. Dicunt Deiparam fuisse nuptam ex D. Thoma. Sancti Ignatii martyris locus de hac re explicatur. Matrimonium inter B. Virginem et S. Josephum expenditur. De voto virginitatis B. Mariæ. Partitio triplex. B. Virgo virginitatem vovit. Casaubonus confutatur. Jephte non vovit filiæ virginitatem. Maria diversis temporibus, primo sub conditione, deinde absolute virginitatem vovit. Hæc ipsa est D. Thomæ sententia. Quæritur qui Deipara, virginitatis voto antea edito, potuerit nubere? Quoto ætatis anno Deipara nupserit. S. Josephus senex non erat cum B. Mariam uxorem duxit. De institutione hujus festivitatis; deque ejus officio. De S. Annulo qui Perusiæ asservatur. 531-539

CAPUT II. DE FESTIVITATE PURIFICATIONIS BEATÆ MARIÆ VIRGINIS, DIE 2 FEBRUARII. — Duplex in Testam. Vet. lex præscripta, ubi mulier enixa esset. In legibus nec B. Maria, nec Jesus obstringebatur. Utrique legi ab utroque tamen obtemperatum in humilitatis exemplum. Præsentatur Jesus in templo : et omnia præscripta in Lege sunt adimpleta. Traditio de Zacharia interfecto inter templum et altare, deque causa ejus necis rejicitur. Simeonis et Annæ in templo præconia de Christo. An Simeon sacerdos fuerit. Cur quadragesima a Christi Nativitate die hæc festivitas celebretur. A Græcis et ab ecclesia ambrosiana hæc festivitas inter Christi solemnitates numeratur. B. Virginis, non Christi purificatio jure hæc festivitas dicitur. Locus D. Lucæ explicatur. Symbolica explicatio processionis, quæ fit in hac festivitate cum candelis collucentibus. Vetus ethnicorum ritus in sacrum versus. Vertus confutatur. De benedictione candelarum ex Baronio lupercales ludi sublati a Gelasio I, substituta hæc solemnitas. Processio addita a Sergio sæculo 7. Baronio omnes fere consentiunt. Festivitas hæc ad orientales quando traducta. Disputatur accuratius de tempore quo in Oriente celebrari cœpta sit hæc solemnitas. Processio amburbalibus subrogata. Amburbalia quid sint. Concluditur Gelasium lupercalia sustulisse : Sergium amburbalibus processionem subrogasse. Hospinianus notatus. 539-549

CAPUT III. DE FESTO SANCTISSIMÆ ANNUNTIATIONIS DIE 25 MARTII. — Annuntiatio B. Mariæ festivitas est quæ præcipue ad Deiparam Nativ. Christi solemnitas est, quæ ad Jesum præcipue pertinet. Narratur ingressus angeli, et colloquium cum Maria. Num, cum angelus locutus est cum Maria, desponsata solum esset, an vero jam contractum esset matrimonium. Desponsatum tantum fuisse, probari posse videtur ex evangelio. Verius est jam in matrimonium a S. Josepho fuisse ductam. Priorem illam sententiam plura consequuntur absurda. Salutatio angeli non ad usitatam formulam Hebræorum, sed planæ singularis fuit. Unde oborta Mariæ animo perturbatio. Responsio Deiparæ non est dubitantis, ut fuit illa Zachariæ non credentis, quæ fuit causa ut obtumesceret. Explicatur angeli cum Maria colloquium. Maria, post illa verba : *Ecce ancilla*, etc., concepit Jesum. Proprie dicenda Christi Mater, et Mater Dei. Incarnatio cujus divinæ personæ opus sit, ex doctrina divi Thomæ. Prodigia, dona et privilegia quibus decorata fuit Christi conceptio. De tempore, loco, anno, et die quo mysterium illud contigit. Jesus conceptus postquam Maria præbuit assensum illis verbis, *Ecce ancilla*, etc., Christum

incarnatum esse die 25 martii est Ecclesiæ traditio. 559-561

CAPUT IV. DE FESTO DOLORUM BEATISSIMÆ VIRGINIS, FERIA VI HEBDOMADÆ PASSIONIS.—Hujus festi officium recitatur in tota ditione ecclesiastica, et decreto Benedicti XIII in universa Ecclesia. Maria adfuit crucifixioni Jesu Christi. B. Virgo falso a quibusdam creditur mortua ægritudine animi in Calvario. Nunquam dubitavit de Filii divinitate. 561-567

CAPUT V. DE FESTO VISITATIONIS BEATISSIMÆ VIRGINIS, DIE 2 JULII. — Mysterium visitationis beatæ Mariæ ex div. uca. Proponuntur quæstiones aliquot. De causa illius susepti itineris. Injuria quorumdam in B. Mariam sententia. La sententia refellitur. Vera causa illius itineris. Locus D. Ambrosii explicatur. Verisimile est, Mariam comitem itineris Josephum habuisse. Colloquium Mariæ et Elisabeth, remotis omnibus. Quænam civitas fuerit quo profecta est Maria. Juliani et Porphyrii nefaria audacia. Prodigia quæ in illo contigere colloquio. Num B. Virgo discesserit ab Elisabeth ante, an post nativitatem Joannis, Festivitas celebrari cœpit apud Fratres Minores. Celebrata est etiam in Oriente. Urbanus VI eam in universa occidentali Ecclesia instituit. Quæstiones et turbæ excitatæ in Basileensi concilio de hujus festivitatis institutione. Festi hujus institutio a calumniis hæreticorum vindicatur. 567-573

CAPUT VI. DE FESTO BEATÆ VIRGINIS DE MONTE CARMELO, DIE 16 JULII. — Carmelus ubi situs. Eliæ miraculo nobilitatus. Traditio de ædicula Deiparæ adhuc viventi dedicata. Ad eam se contulisse fertur Vespasianus imperator. Sola exteriorum symbolorum devotio nihil proficit ad salutem. Visio B. Simonis probatur testimonio auctoris synchroni. Diluuntur difficultates theologicæ adversus illam visionem. Bulla Joannis non probatur genuina. Prudens Pauli V decretum. Illo decreto sublatæ contentiones. Defenditur institutio hujus festivitatis et officii. 573-581

CAPUT VII. DE FESTO DEDICATIONIS ECCLESIÆ SANCTÆ MARIÆ AD NIVES, DIE 5 AUGUSTI. — Multiplex basilicæ liberianæ nomen. Cur appelletur etiam basilica Sixti. Septimo sæculo in eam illatum præsepe Jesu Christi. De nomine S. Mariæ ad nives. Miraculum delapsæ nivis in ædificatione basilicæ. In vetustioribus breviariis habetur in illa basilica ædificanda miraculum terræ sponte dehiscentis. Cum illis consentiunt veteres lectiones quæ emendatæ sunt a S. Pio V. De miraculo tantum nivis delapsæ proponitur sermo. Tillemontius silet ejusmodi miracula, quod parum fidei tribuat breviariis. Basilicæ ædificationem refert ad Sixtum III. Tillemontius refellitur. Varia lectio notatu digna in libro pontificali. Basilicæ olim dicebantur regum et potentiorum ædes. Bollandistæ librum singularem publiciti sunt de illa festivitate *ad nives*. Dedicationis festum celebratum in ea basilica sæculo 12 manifesto constat. Sæculo XIV per totam urbem celebrabatur. S. Pius V jussit peragi in Ecclesia universali. Non omnium prima fuit hæc basilica B. Mariæ consecrata. Cur tanta celebritate ea festivitas peragatur. De basilica seu templi Pantheon dedicatione. 581-589

CAPUT VIII. DE FESTO ASSUMPTIONIS BEATISSIMÆ VIRGINIS AD DIEM 15 AUGUSTI. — Quorumdam sententia Deipara nunquam obiit. De ejus morte dubitavit Epiphanius. Communi Græcorum et Latinorum sententia B. Maria mortem obiit. Baronii moderatio erga veteres Patres. Epiphanium vel excusat, vel defendit. Relationes quare dubitari non possit B. Mariam mortem obiisse. Quoto ætatis suæ anno B. Virgo mortua sit, variæ sententiæ. Quidam putant Deiparam Hierosolymis obiisse. Historia translati ejus corporis Constantinopolim ad Marcianum et Pulcheriam. Canisius eam sententiam sequitur, aliique vetusti scriptores. Euthymii et Juvenalis fidem alii elevant, quorum testimonio nititur historia de translato Deiparæ corpore Constantinopolim. Alii putant mortuam esse Ephesi. Discrimen inter Ascensionem Christi et Mariæ Assumptionem. Singulares Deiparæ virtutes, et privilegia persuadent ejus Assumptionem. Hæc est sententia Patrum græcorum et latinorum medii ævi. Nam apud vetustos Patres ea de re silentium. Idem sentiunt D. Thoma et omnes theologi. Eam sententiam amplexa est universa Ecclesia, ut apparet ex vetustissimis sacramentariis Gelesiano et Gregoriano. Assumptio Deiparæ non est fidei articulus; sed eam qui negaverit, temeritatis summæ notandus. Objectiones adversus Deiparæ Assumptionem. Singulæ objectiones diluuntur. Dormitio itidem valet idem atque Assumptio. Vetustissima quædam martyrologia quæ habent, *Assumptio*. Incertum, Deipara quo die revixerit. Quidam festi hujus institutionem referunt ad octavum sæculum. Hæc festivitas celebratur ante sextum sæculum. 589-509

CAPUT IX. DE FESTO NATIVITATIS BEATISSIMÆ VIRGINIS DIE 8 SEPTEMBRIS. — Natalis dies sanctorum dicitur is quo mortem obierunt. Christi Jesu, Joannis Baptistæ, B. Mariæ non emortuales tantum, sed natales etiam dies celebrantur. Eremitæ cujusdam visio ex Gersone, unde videri potest orta hæc festivitas. Quidam ad D. Augustini tempora festi hujus institutionem non recte referunt. Parentes B. Virginis. Error ab apostolica sede confixus de S. Annæ virginitate. De festo S. Annæ. Eam solemnitatem confirmavit Gregorius XIII. Cultus S. Annæ sæculo VI in Oriente. Vetus S. Joachim et S. Annæ cultus in occidentali ecclesia. Non tamen officium recitabatur et missa ætate S. Bernardi. Eorum cultus ab hæreticis exagitatus. 609-617

CAPUT X. DE FESTO NOMINIS MARIÆ DOMINICA INFRA OCTAVAM NATIVITATIS. — Quanta apud christianos erga Mariæ nomen veneratio. Quidam putant Deiparæ Dei monitu Mariæ nomen inditum. Olim nulli vel regia stirpe feminæ prognatæ licebat Mariæ nomen imponere. Mariæ nomen mirabiliter conferre ad æternam salutem etiam ex opere operato, theologorum fuit sententia, quam improbat Raynaudus. Innocentius XI recitari jussit officium in Ecclesia universali. 617-617

CAPUT XI. DE FESTO B. MARIÆ DE MERCEDE DIE 21 SEPTEMBRIS.—Apparitio Deiparæ S. Petro Nolasco, et Raynundo de Pennafort hanc extulit festivitatem. 619

CAPUT XII. DE FESTO ROSARII BEATISSIMÆ VIRGINIS PRIMA DOMINICA OCTOBRIS.— Quid intelligatur Rosarii nomine. Ea precandi formula ab hæreticis vexata. Quinam de Rosario scripserint. S. Dominico a romanis pontificibus tribuitur. A nonnullis S. Benedicto; a quibusdam Bedæ tribuitur. S. Dominico vindicatur. Opinio quædam expenditur a Mabillonio de instituto a Petro eremita rosario. Vita S. Dominici gallice nuper edita rosarium tribuit S. Dominico ex spuriis documentis. Victoria navalis Christianorum ad Naupactum. S. Pius ob eam victoriam jussit fieri commemorationem S. Mariæ de Victoria. Clemens X officium recitari jussit per totam Hispaniam. 619-625

CAPUT XIII. DE PATROCINIO BEATISSIMÆ VIRGINIS IN TERTIA DOMINICA NOVEMBRIS. — Officium Patrocinii B. V. et festivitatem Benedictus XIII injunxit provinciis ditionis ecclesiasticæ. Cui principio nitatur hujus festi institutio. Quæ vis et potestas intercessionis B. Mariæ. S. Petri Damiani locus a calumniis hæreticorum vindicatus. Modus ritæ precandi B. Mariam. 625-627

CAPUT XIV. DE FESTO PRÆSENTATIONIS B. VIRGINIS DIE 21 NOVEMBRIS. —Festivitas hæc est Præsentationis B. Mariæ in templo, non Christi Jesu. De Præsentatione B. Mariæ quid vulgo traditum sit. Præsentatam esse non dubitandum. Cætera quæ traduntur de ea re, omnino incerta. 627-633

CAPUT XV. DE FESTO CONCEPTIONIS B. VIRGINIS DIE 8 DECEMBRIS. — Conceptio dupliciter accipitur; alia activa, alia passiva. De Conceptione passiva hic agitur. Variæ theologorum propositiones, quibus exprimitur B. Mariæ immaculata Conceptio. Hanc sententiam non exprimeret, qui eam sanctificatam diceret in utero. Apostolica sedes favet immaculatæ Conceptioni Adversus hanc festivitatem exarsit S. Bernardus. Tractatum de B. Mariæ Conceptione scripsit Turrecremata jussu Concilii Basileensis. Ejus decretum, quo statuitur immaculata Conceptio. Cum illud decretum editum fuit, jam non erat amplius illud concilium legitimum. Sixti IV Constitutiones duæ. Proposita controversia in concilio Tridentino de immaculata Conceptione. Decretum de peccato originali generatim omnes homines complectitur. Diversa alia decreta quæ probant Ecclesiam immaculatæ Conceptioni favere, nihil tamen definiisse. Favendi argumenta. Officium a Sixto IV editum sustulit sanctus Pius V, et aliud illi substituit Clemens IX. Octavam addidit. Clemens XI hunc diem posuit inter festivitates de præcepto. 633-647

CAPUT XVI. DE FESTO TRANSLATIONIS SANCTÆ DOMUS LAURETANÆ, DIE X DECEMBRIS. — Hæc festivitas finibus Piceni olim continebatur. Propagata fuit ad omnem Etruriam, ecclesiasticæ et Venetorum ditionis provincias, et ad regna Hispaniarum. Additio ad VI lectionem sub Innocentio XII. Ea additio complectitur quidquid hac solemnitate celebratur. Honorati a S. Maria verba. Gravesoni testimonium. Calmeti sententia. 647-653

CAPUT XVII. DE FESTO EXPECTATIONIS PARTUS B. VIRGINIS, DIE 18 DECEMBRIS. — Ecclesiæ Hispaniarum transtulerunt festivitatem Annuntiationis a die 18 decembris ad 25 martii, eique hanc subrogarunt. 653-653

CAPUT XVIII. DE FESTO S. MARIÆ IN SABBATO. — Semper ab Ecclesiæ primordiis cultus exhibitus Deiparæ, sæculo X, auctus est. Tum introductum officium parvum, et abstinentia carnium in Sabbato. Urbanus II jussit officium fieri B. Mariæ in Sabbato. Olim ecclesiastici ex præcepto recitabant cum officio divino officium parvum B. Mariæ. Controversia inter juris canonici peritos, an ecclesiastici teneantur recitare quotidie officium parvum. Eam diremit S. Pius V qui sustulit obligationem recitandi officium parvum extra chorum; et componi jussit officium S.

Mariæ in sabbato, quod emendavit Clemens VIII. Quid revera fuerit cur olim Romæ fideles jejunarent Sabbato, nec illum diem ut festum celebrarent. Confutatur auctor tractatus de devotione et cultu in Deiparam. 655-659
Monitum. 659
DE IMMACULATA, SEU DE RATIONE CONGRUENTIÆ PRO IMMACULATA CONCEPTIONE. *Ibid.*
PRÆFATIO.
DE TESTIMONIIS IN GRATIAM IMMACULATÆ CONCEPTIONIS. *Ibid.*
DE RATIONE CONGRUENTIÆ.
PRO IMMACULATA CONCEPTIONE.
ARTICULUS PRIMUS. — De conceptione filiorum Adæ. 673
§ I. Macula primi peccati totum Adamum commutavit, et transmittitur cum corpore *Ibid.*
§ II. Culpa protoparentis generatione propagatur, in quo omnes peccaverunt. 675
§ III. Divisio carnis et spiritus post peccatum. 679
§ IV. Manet in baptizatis infectio peccati quantum ad carnem. 681
ARTICULUS SECUNDUS. — De conceptione B. Mariæ.
§ I. Convenit Deo Patri B. Mariam a labe peccati in carne fuisse immunem. 683
§ II. Convenit Christo Redemptori, convenit Spiritui sancto. 686
§ III. Conclusiones de prærogativa sanctis Deipara. 687
§ IV. Speciales dotes immaculatæ. 689
SCHOLIUM. 693
ASSEMANI VITA. 697
DE RITIBUS SACRIS. *Ibid.*
LANGUET VITA. 721
EPISTOLA PASTORALIS EPISCOPI SUESSIONENSIS AD CLERUM SUÆ DIOECESIS. 725
Præfatio primæ editionis 729
De vero Ecclesiæ sensu circa sacrarum cæremoniarum usum. 735
§ I. Necessitas hujus operis, et justa indignatio, quæ concipitur ex lectione libri D. de Vert. *Ibid.*
§ II. Sententia D. de Vert clarissime e numero rationum propter quas institutæ sunt cæremoniæ rejicit omnem sensum mysticum. 739
§ III. Continuatio ejusdem materiæ. Nihil est, quod Auctoris propositiones justo universaliores emolliat. 742
§ IV. Totius Operis Typus. 743
§ V. Cæremoniæ cunctæ ex prima sua institutione sunt symbolicæ. Argumentum ductum a lege naturali. 745
§ VI. Ejusdem argumenti continuatio. Refutantur D. de Vert circa Jacobi sacrificium conjecturæ. 747
§ VII. Argumentum ad confirmandam rei hujus veritatem ex lege mosaica deductum. 750
§ VIII. Argumentum ad eamdem veritatem probandam a cultu idolorum, omniumque populorum consensu desumptum. 751
§ IX. Continuatio ultimorum duorum argumentorum. Refutatio D. de Vert. Et vera suffituum origo. 753
§ X. Responsio ad auctoritatem S. Thomæ. 755
§ XI. Alius a D. de Vert error prolatus confutatur. Prima luminum in cultu divino adhibitorum institutio; quæ ex universo symbolica asseritur. 757
§ XII. Consectiones argumentorum præcedentium. Mens legis naturalis, et mosaicæ prævium de mente Ecclesiæ judicium præstat. 759
§ XIII. Novum argumentum symbolicæ in cæremoniarum usu mentis; ductum a persona, moribus et vitæ ordine Jesu Christi. 761
§ XIV. Confutatio novorum D. de Vert errorum, quem sanus mysteriorum in actionibus Jesu Christi cæremonialibus sensus latuit. 765
§ XV. Idem apostoli de mente symbolica et mystica senserunt. 767
§ XVI. Ejusdem argumenti continuatio. Mens mystica S. Pauli circa baptismatis cæremonias. Exotici D. de Vert errores. 769
§ XVII. Confutatio præcedentium errorum D. de Vert, circa baptismatis mysteria. 771
§ XVIII. Continuatio ejusdem refutationis. Baptismus minime a necessitate, tanquam ab origine sua repeti potest. 773
§ XIX. Ulterior ejusdem rei prosecutio. Baptismus originem suam nequaquam ab Hebræorum consuetudine desumpsit. 775
§ XX. Novi domini de Vert errores circa extremam unctionem convulsi. 779
§ XXI. Mens Ecclesiæ sæculis apostolos consecutis circa sacras cæremonias. Hæc mens est symbolica, et symbola sunt nutrimentum et effectus fidei. 781
§ XXII. Mens Ecclesiæ circa cæremonias, traditione, et omnium sanctorum Patrum suffragio confirmata. 783
§ XXIII. Demonstratur vera Ecclesiæ mens ad singulas descendendo cæremonias. Diversi errores D. de Vert convelluntur. Et de ritibus baptismi, ac veste neophytorum candida disseritur. 785
§ XXIV. Ejusdem thematis prosecutio. De unctionibus in baptismate receptis. Pudenda D. de Vert sententia. 787
§ XXV. Ejusdem rei prosecutio. De cereo accenso, qui neophytis in baptismate datur. 789
§ XXVI. De usu cereorum in Ecclesia Jesu Christi. Confutatio D. de Vert, et cæterorum, qui originem ejus necessitati adjudicant. 791
§ XXVII. Continuatio ejusdem confutationis. Sententia D. de Vert suis ipsius armis oppugnatur; deinde de cereo paschali et institutione ejus pure mystica disseritur. 794
§ XXVIII. Conjecturæ de prima cereorum in Ecclesia origine rationi multum conformiores iis, quas D. de Vert attulit. 795
§ XXIX. Eadem principia ad thymiamatum in Ecclesia Jesu Christi usum traducta. Confutatio D. de Vert. 797
§ XXX. Respondetur D. de Vert argumento. Quidquid de suo explicandi cæremonias systemate glorietur, nulla tamen exin utilitas ad refellendos hæreticos enascitur. 799
§ XXXI. Ejusdem rei prosecutio. Explicationes litterales D. de Vert hæreticorum causam meliorem potius, quam deteriorem reddunt. 803
§ XXXII. Aliæ duæ propositiones, quæ probant mentem Ecclesiæ esse symbolicam, et mysticam. Prima propositio: Ecclesia ob rationes mysticas eas etiam cæremonias retinuit, quæ originem suam necessitati debent. *Ibid.*
§ XXXIII. Ulterior ejusdem rei confirmatio. Error D. de Vert circa sacra sacerdotum ornamenta. 805
§ XXXIV. Error D. de Vert circa manipulum. 809
§ XXXV. Error D. de Vert circa mitram episcoporum. 811
§ XXXVI. Error D. de Vert circa pallium. *Ibid.*
§ XXXVII. Secunda propositio. Ecclesiæ mysteria et symbola iis etiam cæremoniis adnectit, quæ necessitate suadente conservantur. Propositionis hujus probatio. 815
§ XXXVIII. Confirmatio præcedentis propositionis. Ecclesia eodem tempore duos principales fines in institutione et usu complurium suarum cæremoniarum respexit. Quod D. de Vert perperam inficiatur. 817
§ XXXIX. Enumeratio et confutatio complurium errorum quos D. de Vert in suo opere passim disseminavit. Commentatio scandalosa, quam auctor supra sanationem evangelici illius a nativitate cæci instituit. 819
§ XL. Error D. de Vert circa consecrationem Eucharistiæ, præsentiamque realem. 821
§ LXI. Error D. de Vert circa modulationem vocis in precibus, et canone Missæ. 825
§ XLII. Error D. de Vert de silentio religiosis a regula S. Benedicti præscripto. 827
§ XLIII. Error D. de Vert circa unctionem, quæ in consecratione episcoporum obtinet. 829
§ XLIV. Error D. de Vert circa unctionem regum, et sceptrorum originem. 831
§ XLV. Error D. de Vert circa varios vestitus diversarum Ecclesiæ dignitatum. *Ibid.*
§ XLVI. Error D. de Vert circa ornamenta pontificalia episcoporum. 833
§ XLVII. Error D. de Vert circa religiosorum ordinum vestitum. *Ibid.*
§ XLVIII. Error D. de Vert circa velum sacrarum virginum. 835
§ XLIX. Respondetur argumentis quibus D. de Vert systema suum confirmat. Quidquid eruditi sententia; periculorum est omnia naturaliter ac simpliciter explicare. 839
§ L. Secundum D. de Vert argumentum. Verisimilitudo suarum conjecturarum. Hæ conjecturæ quamcumque verisimilitudinis speciem præ se ferant, sæpius historiarum testimonio confutantur. 841
§ LI. Conjecturæ, quacumque veri specie prædilatæ, nequaquam ad explicandas nostras cæremonias sufficiunt. 843
§ LII. Conjecturæ a D. de Vert allatæ nequaquam veri speciem, ut ille arbitratur, præ se ferunt. Quindecim selecta harum conjecturarum exempla, e quibus earum ridicula absurditas elucescit. 845
§ LIII. Tertium fundamentum systematis Vertiani. Missalia et Ritualia a Vertio collecta, et consecutiones, quas ex illis deducit. Fundamentum hoc non sufficere ad sustinendum auctoris hujus systema. 851
§ LIV. Conclusio hujus operis. Quantum systema D. de

Vert ad enervandam Fidelium erga Ecclesiæ cæremonias venerationem observationemque conferre valeat. 855
MONITUM 857
TRACTATUS DE EUCHARISTIA.
CAPUT PRIMUM. — De reali Christi præsentia in Eucharistia. *Ibid.*
PROPOSITIO PRIMA. — Christus, prout imprimis sacræ litteræ docent, vere, realiter et substantialiter in sanctissimæ Eucharistiæ sacramento continetur, et non ut in signo tantum, vel figura aut virtute. 859
PROPOSITIO II. — Eadem veritas ex constanti et universa Ecclesiæ traditione evincitur. 887
CAPUT II. — De modo quo Christus fit præsens in Eucharistia, seu de transsubstantiatione. 910
PROPOSITIO. — Tota substantia panis ac vini in Eucharistia per consecrationem convertitur in substantiam corporis et sanguinis D. N. J. C. 911
DE TRADITIONIBUS NON SCRIPTIS.
Notiones præviæ. Duplex nominis *traditionis* usurpatio. Traditionum multiplex genus. Veterum hæreticorum mos traditiones rejiciendi. 919
PROPOSITIO.—Traditionum non scriptarum necessitatem et auctoritatem sacra Scriptura sanctorumque Patrum doctrina communis invictissime demonstrant. 921
§ I. Traditionum necessitas et auctoritas ex Scriptura sacra demonstrantur. *Ibid.*
§ II. Idem probatur ex Patribus apostolicorum temporum, Ignatio martyre, Dionysio, Papia, Polycarpo. 923
§ III. S. Irenæus traditionum necessitatem et auctoritatem agnovit. 925
§ IV. Clemens Alexandrinus, Origenes et Serapion, pro traditionibus suffragium tulerunt. 927
§ V. Tertullianus et S. Cyprianus traditionum necessitatem et auctoritatem propugnarunt. 930
§ VI. Ex Eusebio Cæsariensi et S. Athanasio traditionum auctoritas asseritur. 933
§ VII. Traditionum necessitati et auctoritati, testimonium perhibent SS. Basilius, Gregorius nyssenus, Epiphanius et Hieronymus. 934
§ VIII. S. Augustinus, Carreolus Carthaginensis, Patres ephesinæ synodi et Sixtus III, fidei controversias secundum traditionem judicandas censuerunt. 937
§ IX. Vincentius Lirinensis et S. Leo, traditionem ceu fidei regulam agnoverunt. 941
§ X. Synodi œcumenicæ V, VI, VII et VIII, ac demum tridentina idem dogma confirmant. 943
§ XI. Objectio prima ex Scripturis petita de Scripturæ ipsius integritate servanda, et de illius sufficientia ad salutem, diluitur. 945
§ XII. Objectio altera diluitur, petita ex evidentia Scripturæ sacræ. 955
§ XIII. Solvitur objectio ex Spiritus Dei, ad Scripturam intelligendam, illustratione petita. 962
§ XIV. Diluuntur objectiones petitæ ex sancti Irenæi, Tertulliani, Origenis et S. Cypriani testimoniis. 964
§ XV. Respondetur objectionibus ex sancto Athanasio, Constantino Magno, SS. Basilio et Chrysostomo comparatis. 969
§ XVI. Diluitur objectio quam ex S. Cyrilli Hierosolymitani catechesibus Rivetus informat. 978
§ XVII. Testimoniis Theophili Alexandrini, S. Hieronymi et S. Augustini, quæ adversus traditiones heterodoxi objiciunt, respondetur. 982
§ XVIII. Objectionibus hæreticorum ab incommodis petitis respondetur. 991
§ XIX. Loci duo, unus S. Augustini, alter S. Thomæ, quos Dallæus et Rivetus objectant, explicantur. 996
§ XX. Rationes Riveti diffluntur. 998
§ XXI. Solvitur argumentum quod, ex pugnantibus Patrum et recentiorum theologorum, de sanctissima Virginis Deiparæ conceptione, sententiis, Erasmus et Rivetus informant. 1000
§ XXII. Dallæi respondetur argumentis, quibus constat ipsius liber I. *De vero Patrum usu.* 1007
§ XXIII. Dallæi solvuntur argumenta, quibus constat ipsius liber 2. *De vero Patrum usu.* 1033
Nota in Dallæi opus *De usu Patrum.* 1053
Joannis Dominici Mansi nota in Basnagium causæ a Dalleo peroratæ patronum. 1056
Animadversiones in lectionem sacrorum librorum vernacula lingua conscriptorum. 1061
Introduction à la Théologie.
Plan et division. 1067
PREMIERE DISSERTATION. De la nature et des propriétés de la théologie. *Ibid.*
Art. premier. Idée et notion de la théologie. *Ibid.*
Art. second. Objet de la théologie. 1068
Art. troisième. Principes de la théologie. 1069
Art. quatrième. Existence de la théologie. *Ibid.*
Art. cinquième. Antiquité de la théologie. 1070
Art. sixième. Différentes divisions de la théologie. 1070
Art. septième. Quels sont les premiers auteurs de la théologie scolastique. 1071
Art. huitième. Des propriétés de la théologie 1073
Première question. Peut-on dire que la théologie est une *science?* 1074
Dispute de mots. Elle ne dépend que de la fixation du sens que l'on attache au terme *science.* Parti qu'il faut prendre sur ce point. *Ibid.*
Seconde question. Peut-on dire que le titre de *sagesse* convienne à la théologie? 1075
Dispute de mots. Elle ne dépend que de la fixation du sens que l'on attache au terme *sagesse.* Parti qu'il faut prendre sur ce point. *Ibid.*
Troisième question. La théologie est-elle une science *spéculative* ou *pratique?* 1076
Dispute des mots. Ces deux titres conviennent à la théologie, suivant les différents rapports sous lequels on la considère. *Ibid.*
Quatrième question. La théologie est-elle quelque chose de *surnaturel?* 1077
Dispute de mots. La théologie est une science *naturelle* ou *surnaturelle*, suivant les différents rapports sous lesquels on l'envisage. *Ibid.*
Cinquième question. La théologie l'emporte-t-elle en *excellence* sur toutes les autres sciences? *Ibid.*
La théologie est la plus sublime, la plus noble et la plus excellente de toutes les sciences. *Ibid.*
Sixième question. De la nécessité et de l'unité de la théologie. *Ibid.*
Idée que S. Augustin donne de la théologie. *Ibid.*
On n'a pas toujours suivi la même méthode dans la discussion des vérités catholiques. La manière de les traiter n'a point été uniforme dans tous les temps; elle a varié suivant les besoins ou suivant les différentes inclinations des hommes. 1078
On distingue deux sortes de *nécessités :* une qu'on nomme *absolue* et l'autre qu'on appelle *non absolue.* Notion de ces deux espèces de *nécessité.* 1079
Solution de la question proposée. 1080
Première proposition. Quoique la science théologique prise en elle-même et considérée quant à sa propre substance soit quelque chose de désirable par rapport à tous les chrétiens sans distinction d'état et de condition, il n'est pas cependant nécessaire que tous la possèdent et que tous s'y appliquent. 1081
Preuves de cette proposition. *Ibid.*
Objection tirée de l'Ecriture contre la doctrine établie. 1082
Réponse. *Ibid.*
Seconde proposition. L'étude de la théologie prise en elle-même et envisagée quant à sa propre substance est indispensable pour tous ceux qui se destinent au ministère des autels. Cette étude est d'une nécessité absolue pour le corps de l'Eglise; il faut de toute nécessi é qu'elle ait toujours dans son sein des docteurs parfaitement instruits et qui possèdent la science de la religion. 1083
Preuves de cette proposition. *Ibid.*
Première objection tirée de l'Ecriture. 1087
Réponse. *Ibid.*
Seconde objection, tirée d'un passage de Tertullien. 1088
Réponse. *Ibid.*
Troisième objection. L'étude de la théologie détruit le mérite de la foi. *Ibid.*
Réponse. 1089
Troisième proposition. La théologie considérée suivant la méthode de traiter les vérités de la foi, qui est aujourd'hui en usage dans les écoles chrétiennes, est constamment d'une très-grande utilité pour l'Eglise, mais on ne peut dire qu'elle soit absolument nécessaire. *Ibid.*
Preuves de cette proposition. *Ibid.*
Objection. Les saints pères condamnent l'usage de la philosophie dans la discussion des matières de la foi; d'ailleurs la théologie scolastique traite plusieurs questions inutiles et impertinentes. 1091
Réponse. *Ibid.*
Septième question. De la certitude la la théologie. *Ibid.*
Signification du terme *certitude.* *Ibid.*
On distingue trois sortes de certitude : une certitude *d'objet*, une certitude de *sujet* et une certitude de *motif.* Idée qu'il faut avoir de ces différentes espèces de certitude. 1092
La certitude *d'objet* se subdivise en certitude *morale*, *physique* et *métaphysique.* Idée qu'il faut avoir de ces différentes espèces de certitude. *Ibid.*
La certitude de *sujet* se subdivise en certitude *légitime*

et *illégitime* ; en certitude *absolue* et *non absolue*. Idée de ces différentes espèces de certitude. *Ibid.*
La certitude de *motif* se subdivise en certitude *théologique* et en certitude *philosophique*. Idée qu'il faut avoir de ces différentes espèces de certitude. 1092
État de la question, qui a pour objet d'examiner quelle est la certitude de la théologie. 1093
§ I. De la certitude de la théologie mise en parallèle avec celle de la foi. 1095
Idée de la foi chrétienne. *Ibid.*
La croyance des dogmes du christianisme doit son origine à la prédication de ces mêmes dogmes. *Ibid.*
La croyance des vérités évangéliques a pour fondement essentiel la parole de Jésus-Christ en tant qu'elle est connue de ceux qui se soumettent. *Ibid.*
Deux choses ont contribué et contribuent encore à l'établissement de la religion ; *l'autorité* de Dieu, qui a fait entendre ses oracles par le ministère de Jésus-Christ, et *l'institution* des ministres commis à la prédication de ces mêmes oracles. *Ibid.*
Le consentement qu'on donne aux vérités de la foi est par lui-même un consentement ferme et inébranlable qui exclut tout doute et toute suspicion d'erreur. 1096
C'est à la profession des vérités saintes annoncées par le Sauveur du monde et par ses apôtres, que l'acquisition du bonheur éternel est attachée. *Ibid.*
Le moyen que Dieu a donné aux hommes pour parvenir à la connaissance de la révélation et à celle des dogmes que la révélation renferme, doit être 1° si facile à découvrir que personne ne puisse raisonnablement le méconnaître ; 2° propre à produire dans l'esprit une adhésion inébranlable et exempte de tout doute. 1097
Les apôtres n'ont cru à l'Evangile que sur la prédication du Sauveur du monde, confirmée par des miracles éclatants et par des événements sensibles, qui marquaient dans leur divin chef l'accomplissement des prophéties. Les premiers ministres de l'Évangile ont rendu hommage aux vérités chrétiennes sur l'autorité des apôtres soutenue par des miracles et par une constance inébranlable au milieu des tourments les plus affreux. Ceux qui ont succédé aux disciples des apôtres dans le ministère évangélique se sont arrêtés à la prédication de ses disciples pour fixer leur croyance. *Ibid.*
Messieurs Holden et d'Argentré ont raison de dire que la foi, qui a pour principe fondamental l'autorité de la parole de Dieu, a pour principe ultérieur la transmission constante, universelle et non interrompue des traditions divines, en tant qu'elle nous est infailliblement déclarée et proposée par le consentement presque unanime des pasteurs : transmission constante, universelle et non interrompue, qui se trouve par la recherche exacte de ce qui a été enseigné dans les différentes Eglises qui composent l'Eglise universelle. 1099.
Récapitulation des principes établis pour prouver comment la foi se forme dans les cœurs. 1100.
Quoique la croyance des vérités évangéliques s'introduise dans les cœurs par une voie purement humaine, il faut néanmoins convenir que cette croyance n'est salutaire pour l'immortalité, qu'autant que l'onction céleste du Saint-Esprit la produit en nous. 1105.
La foi et la théologie considérées quant à la *certitude d'objet* sont également certaines. 1103.
La foi et la théologie envisagées quant à la *certitude de sujet* sont également certaines, plus ou moins certaines suivant les dispositions particulières des esprits. 1106.
Le nœud de la question présente se réduit à examiner et à définir si la foi l'emporte sur la théologie en *certitude de motif*. *Ibid.*
Proposition. Nous croyons avec Messieurs Holden et d'Argentré que la foi, quoique fondée sur la révélation, ne peut raisonnablement produire plus de certitude dans les cœurs par rapport aux dogmes du christianisme, que la raison même qui s'en rapporte sur cet article à la tradition universelle de l'Eglise, et qui démontre que tels et tels points de doctrine ont toujours été crus comme faisant partie du sacré dépôt. 1107.
Preuve de cette proposition. *Ibid.*
§ II. De la certitude de la théologie mise en parallèle avec celle des sciences purement naturelles. 1108.
Etat de cette question, il se réduit à savoir si la théologie et les sciences naturelles sont égales entre elles par rapport à la *certitude de motif*. *Ibid.*
Proposition. Nous croyons avec Messieurs Holden et d'Argentré que la raison consultant ses propres idées, ou consultant la révélation, est une voie également sûre et également à l'abri de toute erreur. 1109.
Première preuve tirée de la nature de la raison et de ses propriétés. 1110.
Seconde preuve tirée de la proportion de certitude qu'il y a entre les différentes vérités théologiques et les différentes vérités naturelles. 1112.
Objection prise de la faiblesse de la raison naturelle et du sacrifice qu'on doit faire des principes philosophiques aux vérités que la théologie enseigne 1113.
Réponse. 1114.
Huitième question. De la nature des conclusions théologiques. 1115
Importance de cette matière. *Ibid.*
Première observation. *Ibid.*
Seconde observation. *Ibid.*
Troisième observation. 1116.
Quatrième observation. *Ibid.*
Cinquième observation. *Ibid.*
Première proposition. La conséquence d'un raisonnement théologique n'est de foi qu'autant qu'elle est elle-même révélée ; elle n'a point ce caractère quand elle ne se trouve ni dans l'Écriture ni dans la tradition. *Ibid.*
Preuve. *Ibid.*
Seconde proposition. Le conséquent d'un raisonnement théologique, qui est tiré de deux prémisses de foi, est lui-même de foi. 1117.
Preuve. *Ibid.*
Troisième proposition. Le conséquent d'un raisonnement théologique, qui émane de deux prémisses, dont l'une est plus générale et de foi, et l'autre moins générale et naturelle, mais reconnue comme essentiellement liée avec la proposition générale de foi, est incontestablement de foi, *Ibid.*
Preuve. *Ibid.*
Quatrième proposition. Le conséquent d'un raisonnement théologique qui émane de deux prémisses, dont la plus générale est naturelle, et dont la moins générale est de foi, fait lui-même partie des vérités chrétiennes, lorsque la plus générale, qui est naturelle, affirme de son sujet un attribut que tout le monde reconnaît lui être absolument essentiel, et si absolument essentiel qu'on ne peut le nier d'aucun des individus qui sont d'une même espèce avec lui, sans en détruire la notion et l'idée. 1118.
Preuve. *Ibid.*
SECONDE DISSERTAT. Des principes sur lesquels la théologie fonde les points de doctrine qu'elle enseigne. 1119.
Nécessité de s'instruire des principes de la théologie. *Ibid.*
PREMIER PRINCIPE. L'homme n'a que deux voies pour s'instruire de la vérité des points de doctrine qu'on lui propose, *la raison et l'autorité*. 1120.
SECOND PRINCIPE. Pour acquiescer raisonnablement à quelque chose sur la déposition de quelque autorité, il faut 1° être certain par la raison, que celui sur l'autorité duquel on croit, est digne de croyance. 2° Etre convaincu par une voie dont on ne puisse révoquer en doute la véracité, que son témoignage est parvenu jusqu'à nous sans aucune altération. *Ibid.*
TROISIÈME PRINCIPE. Le consentement que l'on donne à une chose par la voie d'autorité doit nécessairement avoir une certitude relative à la nature de l'autorité qui dépose en sa faveur. 1121.
QUATRIÈME PRINCIPE. Il n'y a d'autorité absolument infaillible sur les choses qui ne sont constantes ni par les lumières de la raison, ni par l'expérience des sens, que celle de Dieu même. *Ibid.*
CINQUIÈME PRINCIPE. L'Etre suprême a instruit les hommes des vérités du salut par la voie de la révélation. 1122
SIXIÈME PRINCIPE. De toutes les révélations que Dieu a faites aux hommes avant la naissance de Jésus-Christ, il n'y a d'authentiques que celles qui sont contenues dans les livres sacrés de l'Ancien Testament. 1123.
SEPTIÈME PRINCIPE. Les apôtres chargés par Jésus-Christ d'annoncer l'Evangile à toute la terre, ont eu grand soin d'exécuter ses ordres. *Ibid.*
HUITIÈME PRINCIPE. Les Eglises fondées par les apôtres ou par leurs disciples ont conservé très-soigneusement la doctrine qu'ils leur ont annoncée de la part de Jésus-Christ. 1125
NEUVIÈME PRINCIPE. La doctrine évangélique, que les Eglises fondées par les apôtres et par les disciples des apôtres ont conservée avec soin dans toute sa pureté, s'est transmise aux siècles postérieurs et même jusqu'au nôtre sans aucune altération. 1128
DIXIÈME PRINCIPE. La profession constante et unanime de l'Eglise se constate par deux voies également sûres : par son enseignement actuel et par le témoignage des saints docteurs de l'Eglise qui ont écrit pour la défense des vérités catholiques. 1131

ONZIEME PRINCIPE. Dès que l'Eglise, soit dispersée, soit assemblée, enseigne et professe qu'un point de doctrine appartient à la foi, il faut nécessairement souscrire à son jugement. 1131
COROLLAIRES des principes établis. 1132
Premier corollaire. Dès qu'on nous propose un point de doctrine à croire, et que ce point de doctrine ne peut se prouver ni par la raison ni par les sens, il faut examiner si l'autorité qui nous le propose est digne de croyance. Lorsqu'on est convaincu de la véracité de l'autorité qui parle, on doit se soumettre à ses décisions suivant le degré de certitude qui accompagne son témoignage. 1133
Second corollaire. Dès qu'un point de doctrine réunit en sa faveur la profession unanime de tous les siècles, et que la tradition de tous les temps déclare qu'il fait partie des vérités révélées, on est dans l'obligation indispensable de les recevoir. 1136
Troisième corollaire. Dans le cas de dispute et de partage en matière de foi, c'est à la décision de l'Eglise soit assemblée, soit dispersée qu'il faut avoir recours pour connaître les dogmes qu'il faut admettre. 1137
Observations importantes sur les principes établis et sur les corollaires qui en émanent. *Ibid.*
I. Les vérités de la religion chrétienne ont pris naissance dans la prédication de Jésus-Christ et dans celle des apôtres. *Ibid.*
II. La tradition orale n'est pas, généralement parlant, aussi sûre que la tradition écrite. *Ibid.*
III. C'est par bonté et par pure miséricorde que le Créateur a inspiré aux apôtres de nous laisser des ouvrages qui fussent les dépositaires des vérités saintes qu'ils ont annoncées aux nations. 1138
IV. L'Ecriture sainte renferme la parole de Dieu. 1139
V. Les saints Pères enseignent que l'Ecriture sainte est en vertu de l'institution divine le fondement et la règle de notre foi, mais quelque incontestable que soit cette maxime, tout catholique doit reconnaître que les livres saints ne sont point par eux-mêmes la source immédiate de tous les dogmes qui appartiennent au sacré dépôt. *Ibid.*
VI. L'Ecriture ne change rien au fond des choses qu'elle énonce. 1141
VII. C'est par le canal des auteurs ecclésiastiques qui ont écrit sur les matières de religion dans les différents siècles de l'Eglise, qu'on peut parvenir à la connaissance des doctrines divines non écrites. *Ibid.*
VIII. Le témoignage des Pères en faveur d'un point de doctrine ne prouve d'une manière incontestable, que ce point de doctrine a été enseigné par les apôtres et appartient au sacré dépôt, qu'autant que ce témoignage est *général, perpétuel et uniforme.* 1142
IX. Pour combattre les hérétiques avec avantage par l'autorité des Pères, le bon sens exige qu'on ait recours aux ouvrages de ceux qui ont écrit avant la naissance des disputes, et qu'on consulte les écrits les plus anciens. 1143
X. C'est aux pasteurs de l'Evangile que Dieu a confié l'autorité de l'enseignement. 1144
TROISIÈME DISSERTATION. De la méthode qu'il faut suivre dans l'étude de la théologie. 1145
La faiblesse de l'esprit et la corruption du cœur sont par rapport à l'homme deux obstacles qui l'empêchent de parvenir avec facilité à la connaissance du vrai. *Ibid.*
CHAPITRE PREMIER. Détail des défauts du cœur et de l'esprit qui nuisent à la connaissance de la vérité : moyens pour corriger ces défauts. 1146
Premier défaut. L'indifférence en matière de religion, première source d'erreur. *Ibid.*
Réflexion. *Ibid.*
Second défaut... La paresse à s'instruire en fait de religion, seconde source d'erreur. 1147
Réflexion. *Ibid.*
Troisième défaut. L'orgueil, c'est-à-dire la trop bonne opinion qu'on a de ses propres lumières, troisième source d'erreur. 1149
Réflexion. 1150
Quatrième défaut. L'amour des richesses, le désir de faire fortune, l'ambition, quatrième source d'erreur. *Ibid.*
Réflexion. 1152
Cinquième défaut. L'esprit de parti et l'amour de la nouveauté, cinquième source d'erreur. *Ibid.*
Réflexion. 1153
Sixième défaut. La faiblesse et l'aveuglement de l'esprit, sixième source d'erreur. 1155
Réflexion. *Ibid.*
Septième défaut. La mauvaise éducation, septième source d'erreur. 1157
Réflexion. 1158
Huitième défaut. La négligence à s'instruire des moyens qui conduisent au but qu'on se propose, huitième source d'erreur. 1158
Réflexion. 1159
CHAPITRE II. Méthode qu'il faut suivre dans la recherche des vérités de la religion. 1161
La recherche des dogmes évangéliques suppose la fausseté du pyrrhonisme universel. *Ibid.*
Fausseté du pyrrhonisme : Raison qui la démontre. *Ibid.*
Toutes les vérités que l'homme peut connaître se réduisent à cinq classes différentes, à celles de *sentiment intérieur*, à celles de *principe*, à celles de *conséquence* ou de *raisonnement*, à celles *d'autorité* ou *de fait*, et à celles des *sens*. 1163
Toutes les espèces de vérités énoncées ont chacune leur principe particulier. 1164
Quoique les différentes espèces de vérités aient chacune leur genre particulier de preuve, il arrive quelquefois qu'elles peuvent s'établir par une voie de démonstration qui ne leur est pas immédiatement propre. *Ibid.*
Dès qu'il se trouve un conflit de juridiction entre les différentes sources des connaissances humaines, il faut examiner avec soin quelle est celle qui mérite la préférence et à laquelle on doit s'arrêter. 1165
§ I. De la méthode de *sentiment intérieur*, sa nature et son insuffisance par rapport à la connaissance des vérités catholiques. 1167
Nature des preuves de *sentiment intérieur*. *Ibid.*
Force des preuves de *sentiment intérieur*, *Ibid.*
Les preuves de *sentiment intérieur* convainquent plus l'esprit qu'elles ne l'éclairent. 1168
Le *sentiment intérieur* produit dans l'âme une conviction personnelle qu'on ne peut communiquer. *Ibid.*
Système de M. Jurieu sur la méthode de *sentiment intérieur* qu'il nomme aussi méthode *d'attention* et *d'application*. *Ibid.*
La méthode de *sentiment intérieur* n'est pas celle qu'il faut suivre dans la recherche des vérités chrétiennes. *Ibid.*
Quoique Jésus-Christ instruise les hommes par l'onction intérieure de sa grâce, M. Jurieu a tort d'alléguer l'impression de la grâce comme la règle de la fixation des vérités catholiques. 1169
§ II. De la méthode *des sens*, nature de cette méthode, de quel usage peut-elle être dans la recherche des vérités de la foi. 1170
Force de l'impression *des sens* par rapport à notre esprit. *Ibid.*
Si le rapport des sens ne peut par lui-même être la source d'aucune connaissance certaine, la religion de Jésus-Christ perd toute sa certitude. 1171
La religion chrétienne est réellement établie sur le témoignage des sens. *Ibid.*
Tous les saints docteurs de l'Eglise ont reconnu la fidélité du témoignage des sens en matière de religion. 1172
Quelque incontestable que soit le rapport des sens en matière de religion, il ne faut pas s'imaginer que l'Etre suprême ait remis à leur décision toutes les vérités fondamentales du christianisme. 1173
Quoique le témoignage des sens soit quelquefois fautif, on ne peut dire qu'ils soient par eux-mêmes source d'erreur ; on corrige aisément l'illusion de leur rapport lorsqu'on a soin d'approfondir avec exactitude les impressions qu'il fait sur l'esprit. 1174
Règles qu'il faut suivre pour asseoir sur le rapport des sens un jugement certain et exempt d'erreur. 1175
Le rapport des sens occasionne en nous deux sortes de jugements, les uns qu'on nomme *affirmatifs*, et les autres qu'on appelle *négatifs* : définitions de ces deux espèces de jugements. 1177
Abus que les protestants font des maximes énoncées pour combattre la présence réelle et la transsubstantiation ; réponse à leurs raisonnements sur ce point. 1178
§ III. De la méthode de *raisonnement*, ou ce qui revient au même, de *discussion*. 1180
Idée de la méthode de *raisonnement*. *Ibid.*
Il y a deux espèces d'examen *de discussion* : Idées de ces deux espèces d'examen. *Ibid.*
L'examen de *discussion* qui a pour objet la connaissance de l'autorité qu'il faut suivre est légitime, permis et nécessaire. *Ibid.*
La méthode d'examen de *discussion*, dans laquelle on n'a pour but de ne consulter que ses propres lumières pour se rendre à quelque point de doctrine, n'est pas celle qu'il faut suivre dans la recherche des vérités de religion. 1181

Il ne faut point bannir de la recherche des vérités chrétiennes tout usage de la raison. 1182

Il y a trois excès également dangereux dans la recherche des vérités de la foi, *le refus de toute autorité, l'exclusion de tout usage de la raison, et l'empire trop grand des lumières naturelles.* 1183

Pour se mettre à l'abri des trois défauts dont il s'agit, il faut reconnaître 1° que l'autorité est d'un usage indispensable dans la discussion des dogmes de la foi ; 2° que la raison doit y avoir quelque part ; 3° que la jonction des lumières naturelles se borne à examiner attentivement quels sont les points de doctrine qui se trouvent dans la révélation, et qu'il faut qu'elles se soumettent à ses paroles de doctrine quelque impénétrables qu'elles soient. 1184.

On distingue deux sortes d'évidence : une *évidence d'objet* et une *évidence de témoignage*. Définition de ces deux espèces d'évidence. L'évidence de témoignage suffit pour se soumettre raisonnablement aux vérités chrétiennes. 1186

L'évidence de témoignage n'anéantit pas le mérite de la foi. 1187

Récapitulation des principes établis. 1188

§ IV. De la méthode *d'autorité* 1189

Nature de la méthode d'autorité. *Ibid.*

La méthode d'autorité proposée par les catholiques n'exclut que l'examen détaillé des vérités de l'Évangile, elle n'interdit pas la discussion des ministères divins dont doit être revêtue l'autorité qui doit servir de guide. *Ibid.*

Il est dans l'ordre de la Providence que Dieu ait donné aux siens une méthode facile pour connaître la vérité, et cette méthode ne peut être que celle de l'autorité. 1190

Preuves de cette vérité. *Ibid.*

Les saints docteurs de l'Eglise n'ont point proposé d'autre méthode aux fidèles. 1192

Beau passage de saint Augustin sur cette matière. *Ibid.*

FINIS TOMI VIGESIMI-SEXTI

This is the property of
Southern Evangelical Seminary
2000 Tilley Morris Rd., Matthews, NC 28105

Parisiis. — Ex Typis J.-P. MIGNE.

et a magna parte episcoporum
BR60 .T44 1837

Theologiae cursus completus,
extractatibus omnium
perfectissimis ubique hatitis,
et a magna parte episcoporum

240
184
M63
1863
V. 26

SOUTHERN EVANGELICAL SEMINARY
37387000568731